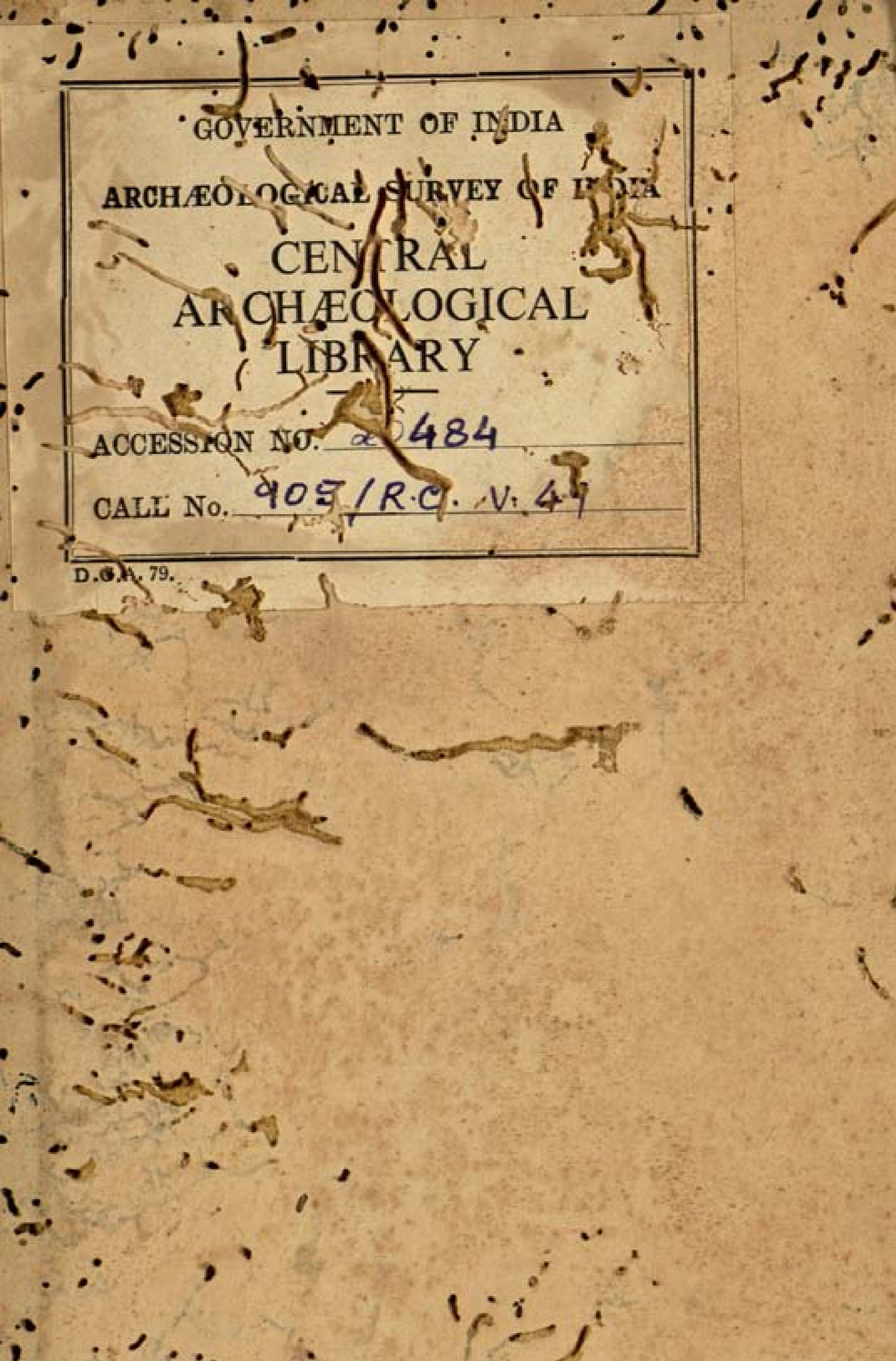




REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

I

Nouvelle série. — Tome XLIX



REVUE CRITIQUE

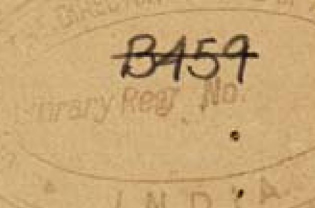
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLIX



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.,
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1900

ANNÉE 1906

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de la Société des Études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.

ALLEMANDS

ANGLAIS

BELGES

GRÉCO-RUSSES

HOLLANDAIS

POLONAIS

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 1er Janvier — 1900

Otto Gilbert. **Griechische Gœtterlehre**, in ihren Grundzügen dargestellt. Leipzig, Avenarius. 1898. In-8, 516 p.

Ce livre n'a de commun avec l'œuvre bien connue de Welcker que le titre et la matière ; il ne ressemble guère non plus, pour la méthode et pour l'esprit, à l'excellente *Mythologie grecque* de Preller. Ce que M. O. Gilbert, le savant directeur de la bibliothèque universitaire de Greifswald, s'est proposé, c'est une exposition et une interprétation rigoureusement systématiques de la religion hellénique. Or, s'il n'est pas démontré que cette religion se compose en effet d'éléments liés étroitement et formant par leur enchaînement un système, ou bien si le système, étant admis comme possible, ne paraît pas être nécessairement celui que l'auteur a cru découvrir, son travail pourra bien présenter une apparence de solidité logique, et séduire par l'ingéniosité des explications ; sa base même sera fragile.

L'ouvrage se divise en deux parties d'inégale étendue : une partie générale (p. 11-143) où M. G. pose les principes, établit les idées-mères, génératrices de la mythologie grecque ; une partie dite « spéciale », nécessairement plus développée (p. 143-508), où il tente d'expliquer par ces idées l'ensemble des faits mythologiques.

Pour nous en tenir à ce qui est fondamental dans la laborieuse construction de M. G., il lui a semblé que toute la poésie des mythes grecs, non seulement dérive du spectacle du ciel, mais s'explique en particulier par le grand contraste de la lumière et de l'obscurité. Au centre de la religion grecque il place donc le ciel, conçu comme un père tout puissant : unité qui embrasse la vie divine entière et la mul-

tiplicité de ses phénomènes. A côté de lui, sont ses émanations, ou, en langage mythologique, ses fils, le dieu du soleil et celui de l'obscurité. Le dieu du soleil a eu en Grèce des formes multiples que chacun connaît. Mais quel est, aux yeux de l'auteur, le dieu primitif de l'obscurité ? On pourrait admettre, à titre d'hypothèse, que l'Hadès hellénique, avant d'être le roi des ténèbres souterraines, a été celui des ténèbres célestes. Mais Hadès n'est pas fils de Zeus ; il est son frère. Ce n'est donc pas à lui que pense M. G., mais à Hermès ; et, dans la seconde partie de son ouvrage (p. 214-235), il développera d'une façon intéressante les raisons de cette affirmation. La conception de l'obscurité tenant, d'après lui, une très large place dans les mythes grecs, il ne faut point être surpris d'ailleurs qu'Hermès n'en soit pas l'unique représentant : cette conception s'exprimerait encore par Pan, par Hadès, par Arès, par Kronos, par Asclépios, par les Silènes, les Satyres, les Corybantes, etc. Les Nymphes elles-mêmes lui devraient leur naissance ! Sur ce dernier point, comme sur plusieurs autres, M. Gilbert ne persuadera pas le lecteur, qui, en parcourant son livre, marche d'étonnement en étonnement. Nous ne citerons qu'un exemple, entre beaucoup. — L'obscurité, nous dit l'auteur, peut être considérée ou comme pernicieuse ou comme profitable à l'homme. Tous les monstres de la mythologie grecque, et ceci on l'accordera volontiers, sont nés de l'idée de l'obscurité funeste : ténèbres de la nuit, des nuages, des orages. Mais l'idée de l'obscurité profitable a pris la forme du dieu de l'air, de l'air qui pénètre le monde et auquel l'homme participe dans sa ψυχή. — Qui réussira à comprendre comment l'air que l'humanité respire, le jour et en pleine lumière non moins que la nuit, a dû se présenter jadis à son imagination sous l'aspect d'une divinité ténébreuse ?

On résistera donc souvent aux interprétations que nous propose l'auteur. Son livre, du reste, malgré la fantaisie qui y abonde, n'est point à dédaigner. Soigneusement élaboré, il a ce mérite d'attirer l'attention sur l'importance des dieux de l'obscurité, dont peut-être les mythologues n'avaient pas tenu jusqu'alors un compte suffisant ; et, précisément parce qu'il est systématique, c'est-à-dire destiné à éveiller la critique et à susciter les contradictions, il rendra service.

P. D.

KENYON. **The Palæography of Greek Papyri** (with 20 facsimiles and a table of alphabets). Oxford, Clarendon Press, 1899. vi-160 pp.

C'est un véritable manuel de la paléographie des papyrus grecs que nous donne M. Kenyon dans cet élégant volume ; il n'est pas nécessaire de lui souhaiter le succès, car l'ouvrage s'imposera de lui-même tant par le nom de son auteur, dont la compétence en cette matière est

universellement connue, que par la clarté de ses divisions et la netteté de ses analyses. Il va être un guide bienvenu pour tous ; et pour ceux même qui, sans avoir en mains des reproductions de papyrus, voudront s'initier aux principes d'une science nouvelle, il leur enseignera ce qu'il est indispensable de connaître, aujourd'hui que les textes littéraires écrits sur papyrus nous sont parvenus en si grand nombre. L'art de dater de tels documents doit tenir, on le conçoit sans peine, une place importante dans l'histoire du grec; il n'est pas indifférent de savoir, par exemple, si le manuscrit d'Hérondas ou celui de Bacchylide sont antérieurs ou postérieurs à l'ère chrétienne. Les considérations relatives à l'orthographe ont certainement leur poids ; mais il serait imprudent de s'appuyer sur elles seules, et plus qu'imprudent de vouloir bien leur donner une valeur supérieure à celle de l'examen paléographique. M. Kenyon distingue avant tout deux ordres de documents écrits sur papyrus : les textes littéraires et les documents non littéraires, tels que contrats, pétitions, rescrits, etc. Il en analyse minutieusement l'écriture, notamment en ce qui concerne les textes littéraires, pendant trois périodes dont il fixe les limites: ptolémaïque, romaine, byzantine. Les variations de l'écriture, principalement des lettres caractéristiques, sont étudiées chronologiquement dans les deux ordres de papyrus, jusqu'à l'époque où l'usage du parchemin devint général ; et ces délicates observations sont accompagnées, pour qu'on puisse en contrôler, en partie du moins, l'exactitude, de vingt planches reproduisant des facsimilés des principaux manuscrits, et d'une table des alphabets usités dans les papyrus littéraires depuis le IIIe siècle avant jusqu'au IIIe siècle après J.-C. Voilà donc, pour une branche de l'hellénisme qui en est encore à ses débuts, un ouvrage d'une incontestable utilité.

My.

Martin Schanz, ord. Prof. an der Univ. Würzburg. **Geschichte der Rœmischen Litteratur** bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian. Zweiter Theil : Die römische Litteratur in der Zeit der Monarchie bis auf Hadrian. Erste Hälfte : *Die Augustische Zeit*. Zweite Auflage. Mit alphabetischem Register. Handbuch der Klassischen Alterthums-Wissenschaft von Iwan Muller. Achter Band. C. Beck., München 1899. 372 p. gr. in-4. 7 m.

J'ai déjà parlé de la revision du premier tome de cette histoire de la littérature [1]; voici la revision du tome II divisé à cette occasion en deux fascicules. On ne nous donne encore ici que le premier fascicule qui traite à peu près uniquement du temps d'Auguste.

J'ai dit, je crois, suffisamment comment M. Schanz remaniait ici et

---

1. Voir la *Revue* du 28 novembre 1898.

complétait son premier travail; avec quel scrupule il le mettait à jour en comblant la plupart des lacunes et en procédant partout avec l'exposition la plus claire, On s'attend bien à ce que les mêmes qualités se retrouvent dans le nouveau volume. En fait l'auteur n'a pas faibli et ne s'est ici encore nullement démenti. Les complications inévitables dans l'histoire de ce siècle d'or de la littérature romaine, qu'il s'agisse des parties approfondies qui touchent aux grandes œuvres ou qu'il faille entrer dans la critique de tant de petites œuvres anonymes, toutes ou presque toutes sont ici bien démêlées, bien exposées sans que j'aie remarqué aucune lacune importante. Parmi les nouveaux §§ notons ceux qui concernent la carte de Peutinger (332 a), l'histoire universelle de Trogue-Pompée (328 a), le *Carmen sæculare* d'Horace (259 a), Horace au moyen âge (265 a), le *Fortleben Tibulls* (289 a), la caractéristique de Pollion (217 a), etc. M. Sch. a utilisé avec grand raison et partout il cite à l'occasion les grands travaux récents comme la *Prosopographia Imperii Romani*, la *Real Encyclopedie de Wissowa*, Peter, *Die Geschichtliche Litteratur*, Hirzel, *Der Dialog*., etc. Ai-je besoin d'ajouter que le livre a été tenu parfaite ment au courant et qu'on y trouvera le résumé des derniers travaux [1]?

Louons M. Sch. de donner partout pour les petites pièces de vers de doubles renvois à l'Anthologie de Riese et aux *Poetæ minores* de Baehrens; les querelles des philologues sont une belle chose; mais il importe avant tout que le lecteur puisse savoir de quoi on lui parle. La masse de renseignements qu'on trouvera ici [2] condensée et d'habitude clairement analysée est véritablement énorme. M. Sch. n'a pas tort de parler du fardeau écrasant dont il s'est chargé pour épargner la peine du lecteur. La bibliographie est partout très complète; même je dois dire qu'il me semble qu'on approche ici de la limite qui ne serait plus dépassée sans utilité réelle. Il n'y a qu'à lire par exemple à ce point de vue l'article sur Horace; ou qu'on se demande, si l'on veut, combien de personnes liront tel qu'il est ici, en entier, l'article sur les Héroïdes. Un pas de plus, et il ne saurait plus être question d'un manuel. Je regrette que les indications sur la valeur des travaux cités soient bien plus rares que dans le tome I. C'était cependant pour ces longues énumérations le correctif indispensable.

L'index du volume a été dressé cette fois sous la direction de M. Sch. Il a pris soin d'indiquer d'un mot le contenu des divers numéros.

Voici quelques remarques de détail que j'ai faites au cours de mes lectures. Teuffel avait accordé trop de place à un exposé des essais hypercritiques tentés sur les odes d'Horace (Peerlkamp, Lehrs etc.);

---

1. Par ex. (p. 257 et 258) sur l'*Epitome* de Tite-Live; (p. 260) sur les sources de Tite-Live, etc.

2. Voir par exemple les articles sur Verrius Flaccus-Festus, sur les Héroïdes d'Ovide, etc.

je crains qu'avec M. Sch. on ne touche à l'autre excès. Je sais bien que, de toutes ces tentatives hardies, très et même trop admirées jadis, nos contemporains ne veulent plus garder grand chose ; encore faudrait-il en retenir le souvenir, ne fût-ce que pour éviter de retomber dans de pareilles erreurs. Suivant moi il importe beaucoup dans des ouvrages comme celui-ci de juger avec modération les travaux de nos anciens et de ne pas abuser du dédain. — Indiquer les pages différentes dans les deux dernières éditions de Friedländer peut être commode (p. 3, 6, 18 en haut etc.); mais on sent où cela mènerait en une matière comme celle-ci. — J'ai vu encore quelques répétitions : ainsi p. 269, ce qui concerne l'Epitome perdu de Tite-Live a été exposé plus haut, plus complètement et avec les preuves p. 258. Pour les vers cités et traduits je ne maintiens plus mon objection dès qu'on a le texte latin au bas de la page ; je pourrais citer cependant des exceptions à cette règle, ainsi p. 175 au bas, la disposition extérieure est différente. — Je trouve tout à fait artificiel le rapprochement (p. 342) entre les deux écoles adverses de juristes (Labéon, Capiton) d'une part et de l'autre les analogistes et les anomalistes de la philologie et de la rhétorique. Les arguments donnés ne me convainquent pas du tout. La logique moderne se fourvoie lorsque, sans l'appui de données historiques, elle essaie de ramener à ce que nous appelons des principes, ces fameuses divergences. Il est vrai que tout cela s'appuie avant tout sur une théorie particulière de M. Sch. exposée par lui autrefois dans le Philologus (1884).

Ci-dessous les lapsus, en somme fort insignifiants, que j'ai relevés dans mes lectures [1].

Sans nul doute le mérite de cet excellent travail revient avant tout à M. Schanz ; mais on voit par la préface du volume que l'auteur en attribue lui-même une bonne part à la large collaboration qui s'est établie et vite fortifiée autour de son œuvre. Tout un groupe de professeurs ont consenti à préparer ou à compléter l'étude des sujets qui leur sont familiers. Envions à nos voisins un tel avantage et, si nous le pouvons, tâchons à l'occasion de nous le donner.

Émile Thomas.

---

1. P. 58, n. 1, lire *Ste* Beuve. P. 88, au milieu dans la citation de Thilo, après *commentarium* lire rati*one*. P. 113, vers le bas, dans la liste des éditions de l'art poétique, rectifier la date de celle de M. P. Albert qui est de 1886. P. 121, au titre courant liré Horatius. P. 182, dans la *Litteratur*, lire Boissier, L'ex*il*. P. 301, à la fin de la première remarque, lire : Fro*m*ent. P. 350, fin du troisième paragraphe, écrire athé*tèse*. — Quelques phrases obscures : on ne comprendra guère celle qu'on lit, p. 321 et 322 en haut, sur l'ordre pseudo-alphabétique de la première partie de l'ouvrage de Festus. P. 267, à la fin des remarques : pour que le renvoi au § 321 fût suffisamment clair, il eût fallu ajouter : Anm. über die *Patavinitas*. Maladresses de rédaction : p. 57 au bas : « dem Æneas muss *ein Achill* gegenübertreten, es ist Turnus » ; dans ce parallèle de l'Énéide et de l'Iliade, Énée

Frederick Henry Sykes. **French elements in Middle English.** Oxford, Horace Hart. 1899. In-8, 64 pages.

M. Sykes fait observer avec raison qu'il y a dans les travaux des philologues sur l'histoire de la langue anglaise une lacune considérable : ils ont écarté de parti-pris l'influence de l'ancien français. Cette question vaut la peine d'être étudiée. Les conquérants normands ne se sont pas sans doute bornés à apprendre paternellement aux vaincus quelques mots nouveaux, ils ont dû bouleverser leur syntaxe d'une main brutale, retranchant les flexions, simplifiant les constructions, imposant de véritables traductions d'expressions étrangères. M. Skeat n'a-t-il pas signalé, dans ses *Principles of Etymology*, des modifications orthographiques dont il attribue l'origine à l'influence de la langue des vainqueurs ?

M. S. s'est contenté de traiter une question spéciale : la sémantique. Dans son intéressante étude, il examine successivement les expressions toutes faites où se trouvent employés les verbes *to bear* et *to take*, les adverbes de négation dérivés de substantifs, la préposition *at (à)*, les mots composés à l'aide de *-master* et *-chief*.

Les résultats sont concluants : M. S. a pu dresser une liste fort longue d'expressions empruntées au français. La chronologie interdit de parler de coïncidence. Dès qu'en français on forme des mots avec *-maistre*, les mêmes mots paraissent en anglais avec *-master ;* le mot *-chief* remplace-t-il un siècle plus tard, en français, le mot *-maistre*, aussitôt on remarque en anglais des composés avec *-chief* à la place des anciens composés avec *-master*. Tel mot anglais, comme *leave*, a sous sa forme anglo-saxonne, le sens de *congé* dans *donner congé ;* grâce à l'influence française, il prend celui de *congé* dans *prendre congé*. Ici la race vaincue a dû faire une traduction. Ailleurs elle emprunte seulement, mais en oubliant l'équivalent anglo-saxon.

Les mots français ont passé la Manche avec les envahisseurs, quelques-uns n'ont pu se maintenir ; c'est ainsi que *to take end* (traduction de *prendre fin*) *at avis*, *at gre*, ont disparu ; en revanche certaines expressions se sont si bien naturalisées qu'on ne leur soupçonne plus un ancêtre étranger, telles sont : *to bear company (porter compagnie) bear in hand (tenir sur main = maintenir) take advantage (prendre avantage)*[1], *take comfort*, *take vengeance*, *at hand*, *at random*, etc.

La conclusion du travail, c'est qu'il est impossible, comme le veulent Körting, Kellner et d'autres, de restreindre l'influence de l'ancien

---

représente forcément Achille et Turnus Hector. A la liste des éditions d'Horace, p. 127, il faudra ajouter la mention d'une seconde édition du tome Ier de Keller-Holder, parue cette année.

1. Nous aurions voulu ici un autre exemple que celui d'un *Year Book d'Édouard Ier (Prendriez-vous nul avantage)*. En France, l'expression était un terme d'ancienne procédure (Littré).

français à une simple invasion de mots nouveaux. Le néologisme d'origine française, d'autres époques l'ont vu, mais beaucoup plus tard, à la Renaissance, à la Restauration, au XIXe siècle.

Enfin, M. S. demande que l'on étudie le moyen anglais ailleurs que dans Chaucer. La langue de Chancer est toute formée. Sortie depuis quelque temps déjà de la période embryonnaire, elle possède tous ses organes. Là où l'on constate le mieux l'influence française, c'est dans les œuvres bien antérieures, dans les traductions, les imitations, dans toute cette littérature pénible où le Saxon s'efforce de se hausser jusqu'au brillant niveau intellectuel de son maître. C'est à l'aide de travaux comme celui de M. S. qu'on arrivera peu à peu à établir exactement la part d'influence du français dans l'histoire de la langue anglaise, et M. Sykes paraît avoir adopté la meilleure méthode pour obtenir des résultats satisfaisants. Avant de s'aventurer dans les généralisations, il étudie des points très spéciaux; avant de formuler une loi, il se livre à de nombreuses expérimentations.

Ch. Bastide.

I. Sîrbu. **Mattein-Voda Basarabas auswärtige Beziehungen (1632-1654).** Leipzig, Friedrich, 1899; 356 pp. in-8.

Le travail de M. Sîrbu est la plus importante des monographies publiées jusqu'à ce jour relativement à l'histoire, si peu explorée, des Roumains au XVIIe siècle. Les sources hongroises, les plus importantes, — la Valachie, aussi bien que la Moldavie, étant à cette époque dans les relations les plus étroites avec la dynastie des Rákóczy, princes hongrois de la Transylvanie, — ces sources, d'une extraordinaire abondance, y sont employées pour la première fois d'une manière complète, et le sujet en est tout simplement renouvelé. D'autre part, M. S. ne néglige pas les autres sources de l'histoire roumaine à cette époque, et il y en a quelques-unes qu'il a été le premier à mettre en œuvre. Enfin il emploie ces riches matériaux avec une critique irréprochable et il tient la promesse de solidité qu'il donne dans une préface dont le ton choque peut-être quelquefois.

Ce livre qui embrasse une vingtaine d'années de l'histoire de la Valachie et épuise le sujet (si on ne tient compte que des sources imprimées jusqu'ici), durera longtemps et rendra de grands services. Ce qui ne signifie pas qu'il est dénué de défauts. Je ne m'arrêterai pas à quelques erreurs de détail que j'ai pu noter (il y en a bien peu dans cet ouvrage soigné), et je m'explique par le temps où l'étude a été entreprise et par les conditions dans lesquelles elle a été revue quelques lacunes dans les sources roumaines publiées plus récemment. Mais j'aurais désiré que des recherches dans ces admirables

archives de Vienne qui n'ont pas été épuisées en ce qui concerne l'histoire des Roumains — à en juger d'après le XVIe siècle — par les publications des académies de Pest et de Bucarest, des recherches d'inédit eussent contribué par leurs résultats à donner un caractère plus définitif à l'ouvrage de M. Sirbu. Ensuite, il aurait été possible de mettre plus d'air, de lumière, de perspective dans le récit, qui n'aurait pas perdu pour cela son caractère de solidité. A la place de M. Sirbu, j'aurais aussi évité le ton acerbe envers mes prédécesseurs : la faiblesse de ces derniers — M. Xénopol entre autres — est trop évidente et la supériorité de M. Sirbu trop claire pour qu'il eût été nécessaire de répéter si souvent des récriminations d'un goût douteux. Enfin, ce livre si documenté et qui contient un si grand nombre de faits devait nécessairement se terminer par un index bibliographique et une table des noms qui manquent cependant toutes deux.

N. JORGA.

Lehrbuch der Kirchengeschichte von D. Wilhelm Mœller, III Band : **Reformation und Gegenreformation, bearbeitet,** von D. G. KAWERAU. 2te Auflage. Freiburg und Tübingen, Mohr, XV, 460 p. in-8. Prix : 12 fr. 50.

Le *Manuel d'histoire ecclésiastique* de feu M. Mœller, professeur à l'Université de Kiel, fait partie de la collection des *Lehrbücher* publiés par la librairie Mohr, de Tubingue, dont il a été, plus d'une fois déjà, question dans cette revue. L'auteur des deux premiers volumes étant mort en 1892, M. G. Kawerau, professeur à l'Université de Breslau, a été chargé de mettre au jour le troisième volume, *La Réforme et la Contreréformation*, et c'est de ce travail qu'il donne ici une seconde édition, révisée pour le texte et enrichie de nouvelles notes bibliographiques[1]. Ainsi mis à jour pour la plupart de ses chapitres, le travail de M. K. constituera un guide commode et sûr pour ceux qui désirent connaître l'histoire ecclésiastique du XVIe et de la première moitié du XVIIe siècle, en parcourant un nombre restreint de pages et sans aborder eux-mêmes l'étude des sources. On y trouvera, plus ou moins encadré dans l'histoire politique de chaque pays, le tableau des luttes de l'Église avec les doctrines nouvelles, et celui des luttes intestines entre les Églises et les sectes sorties de la Réforme. Si l'on veut bien ne pas perdre de vue que l'auteur est un théologien protestant et qu'il écrit

---

1. Là il y aurait cependant encore des additions à faire. M. Kawerau a suiv — il le dit, et on le voit — le mouvement scientifique des dernières années ; mais on est surpris de voir manquer dans ses notes des sources classiques, auxquelles l'étudiant aurait à recourir en première ligne, par ex. la *Germania sacra restaurata* de Carafa, ou l'*Historia persecutionum Ecclesiae Bohemicae*. Il y aurait ainsi bien des titres à ajouter.

avant tout pour des étudiants allemands, on n'aura guère d'objections majeures à présenter contre son livre. Si dans les discussions de doctrines, il se prononce naturellement pour celles qu'il enseigne, il présente toujours, au moins d'intention, la manière de voir des adversaires, avec une impartialité égale[1]. On ne peut s'empêcher pourtant de remarquer que certains chapitres sont beaucoup plus développés que d'autres; ainsi la Réforme allemande est singulièrement favorisée quand on compare le nombre de pages qui lui est consacré à celui des paragraphes racontant le mouvement religieux en France, en Angleterre, aux Pays-Bas, en Pologne, dans les États scandinaves, etc.[2]. L'auteur a été tout particulièrement chiche de détails, dans son récit, sur le grand réveil catholique au début du XVIIe siècle, et particulièrement en France[3]. On se demande aussi pourquoi l'auteur a rejeté tout à la fin du volume, après le tableau de la contreréformation du XVIIe siècle, les Vaudois, Anabaptistes, Utraquistes et Antitrinitaires. C'est au milieu de leurs contemporains qu'il fallait placer les Servet, les Socin, les Schwenckfeld, les Sébastien Franck, etc., et non vers 1650, où personne ne s'occupait plus d'eux. On pourrait naturellement mentionner encore bien des divergences d'opinion sur des points de détail, mais ce n'est point ici le lieu de le faire. L'impression du volume est soignée[4].

R.

Gustav-Adolf und die schwedische Satisfaktion, von Walter Struck. Leipzig, B. G. Teubner. 1899. 96 p. in-8.

Le travail de M. Struck, extrait de la *Historische Vierteljahrsschrift*, est un bon mémoire sur la politique allemande de Gustave-Adolphe[5], mais le titre en est fort malencontreusement choisi. En effet, depuis le temps même des négociations de Munster, d'Osnabruck et de Nuremberg, le terme de *satisfaction suédoise* a un sens précis et nette-

---

1. M. Kawerau introduit volontiers les textes mêmes, dans leur langue originale, dans ses phrases, ce qui est certes fort commode pour l'étudiant; mais cela donne, par moments, à son style un cachet assez bizarre.

2. Tout le drame terrible de la destruction du protestantisme en Bohême est raconté en quelques lignes.

3. Ainsi saint François de Sales n'a que six lignes, saint Vincent de Paul une demi-page, le père Joseph avec ses missions n'est même pas nommé, etc.

4. Lire cependant p. 162, *Stricker* pour *Strecker*; p. 233, *Maldachini* pour *Maidalchini*; p. 300, *Sayous* pour *Sayons*; p. 329, *moderiert* pour *mederiert*; etc.

5. Son travail est surtout dirigé contre le *Gustave-Adolphe* de M. G. Droysen, contre les assertions duquel il polémise fréquemment et, je dois le dire, presque toujours avec raison, mais sur un ton légèrement cassant qui choque chez un jeune homme, surtout quand il parle à un vétéran de la science.

ment défini ; il désigne la somme d'argent à fournir par les États de l'Empire à la couronne de Suède pour obtenir l'évacuation des territoires allemands encore occupés par les Suédois au moment de la paix de 1648. Il ne doit être permis à personne d'enlever à une expression pareille son sens propre, consacré depuis deux siècles et demi par les historiens et les diplomates. Pour le reste, on ne peut qu'approuver, dans ses lignes générales, l'exposé fait par M. S. des projets certains et des intentions présumées de Gustave-Adolphe à l'égard de cette Allemagne protestante qu'il venait protéger contre les Habsbourgs et grouper sous son égide d'une façon plus ou moins volontaire. Pour retracer son tableau, l'auteur a utilisé, avec la prudence voulue, soit des paroles sorties de la bouche même de Gustave-Adolphe, soit les écrits diplomatiques émanés de sa chancellerie, soit enfin les actes du chancelier Oxenstjerna, son confident, considéré par M. S. et avec raison, comme le continuateur et l'interprète des visées politiques du défunt roi de Suède, du moins dans les années qui suivirent immédiatement la bataille de Lutzen[1]. Il insiste préalablement sur toutes les chances d'inexactitudes que peuvent comporter des sources de ce genre, et sait distinguer entre ce qui est dès maintenant positivement établi et ce qui peut se déduire avec plus ou moins de certitude de faits encore imparfaitement connus. M. S. a raison d'affirmer, contre Droysen et beaucoup d'autres, l'importance du sentiment religieux et confessionnel dans l'œuvre de Gustave-Adolphe. Il n'a certes pas été le moteur unique, ni même le moteur principal de ses actes jusqu'à la fin de sa vie, comme le veulent certains historiens protestants, mais il lui a donné certainement l'impulsion initiale. M. Struck a raison aussi de limiter le programme politique du roi de Suède à l'occupation directe et permanente de la Poméranie, à la création d'un *Corpus armatum Evangelicorum*, dont il aurait eu la direction militaire et diplomatique incontestée, mais dont aurait été exclu l'Électeur de Saxe, en qui il prévoyait un rival gênant ou du moins un allié trop indocile. Je crois enfin, comme lui, que Gustave-Adolphe était un esprit trop positif pour avoir jamais songé sérieusement à la couronne impériale. Quant aux considérations finales de l'auteur elles sont loin de s'imposer : se demander si la Suède n'aurait pas pu être absorbée par cette nouvelle création d'une Allemagne protestante unie par Gustave-Adolphe, si les Wasa ne seraient pas devenus des princes allemands, c'est se livrer à des spéculations assez oiseuses, et il me semble au moins inutile de faire de Gustave-Adolphe une espèce de précurseur de l'empire moderne des Hohenzollern.

R.

---

1. L'exposé de M. Struck embrasse la politique de Gustave-Adolphe depuis le siège de Stralsund jusqu'aux négociations d'Oxenstjerna avec les cercles de l'Allemagne méridionale, qui eurent lieu à Francfort en 1634.

Erich Marcks. **Fürst Bismarcks Gedanken und Erinnerungen.** Versuch einer kritischen Würdigung. Berlin, Paetel. 1899. In-12, pp. xv, 170.

Max Lenz. **Zur Kritik der « Gedanken und Erinnerungen » des Fürsten Bismarck.** Berlin, Paetel. 1899. In-12, p. 132.

Les lecteurs de la *Deutsche Rundschau* connaissent déjà ces deux brochures que MM. Marcks et Lenz y ont publiées en articles, d'avril à juillet 1899; ils seront heureux de les relire sous leur forme présente, complétés et légèrement remaniés. La première heure d'enthousiasme passée, la critique a repris ses droits à l'égard des Mémoires de Bismarck et si elle ne dit pas qu'il faut cesser de les lire avec admiration, elle demande du moins qu'on les aborde avec précaution.

M. Marcks s'est proposé de passer en revue les points principaux où cette précaution est le plus nécessaire; il a comme planté les jalons du travail long et délicat qui s'imposera à la critique historique. Il a encore ajouté quelques remarques utiles pour orienter le lecteur des *Gedanken und Erinnerungen*. Les collaborateurs de l'autobiographie, le remuant Busch et l'amer Bucher, les ouvrages qui ont précédé ou accompagné la publication des Mémoires, comme le journal de Busch, la correspondance du doux Abeken sont nettement caractérisés. Sur la genèse de l'œuvre même, sa valeur documentaire, ses mérites littéraires, M. M. porte un jugement impartial et juste qui dans l'ensemble ne diffère pas trop de celui qu'exprimait la *Revue critique* en annonçant les Mémoires (V. 10 avril 1899).

Les chapitres suivants accompagnent en courts et clairs résumés le plan même des *Pensées et Souvenirs*, en signalant les lacunes, les inexactitudes, les erreurs d'appréciation et les tendances du livre. Le critique avoue sans peine qu'il est partialement écrit et que là où manque une intention d'apologie ou de polémique, il y a toujours une préoccupation didactique. C'est en homme d'État soucieux de conseiller et d'agir, même lorsqu'il raconte, que Bismarck expose sa conduite politique, bien moins celle qu'il a tenue que celle qu'il souhaite qu'on tienne. Partout il n'a vu les faits du passé qu'à travers le voile du présent. Je ne peux pas entrer dans le détail de ces divergences que M. M. ne fait d'ailleurs qu'indiquer d'une plume rapide. J'en noterai seulement une entre autres, parce qu'elle est capitale et forme comme le fil conducteur des Mémoires. Bismarck s'y donne partout comme l'agent d'une politique allemande, nationale; le critique montre que jusqu'à 1866 et même alors il n'a fait qu'une politique prussienne, particulariste. M. M. précise à la fin de son essai ce qu'il y a à retenir pour nous des *Souvenirs* et des *Pensées*, qui ne sont les premiers qu'un résumé historique insuffisant, les secondes qu'un testament politique incomplet. Il juge ces Mémoires surtout précieux en tant qu'ils reflètent la personnalité de l'auteur. Le portrait que le critique en trace à grandes lignes est attachant, quoique peut-être un peu trop dessiné avec une apparence de légende héroïque.

Ce que M. Marcks ne pouvait et ne voulait pas faire dans sa brochure, M. Lenz l'a fait dans la sienne. Il a soumis à une critique de détail deux de ces points où le jugement de Bismarck est à réviser : la guerre de Crimée et la paix de Nikolsbourg. Pour le premier de ces deux chapitres, M. L. s'appuyant surtout sur la correspondance du prince avec Gerlach et Manteuffel et sur le Journal de Gerlach, démontre que du récit de Bismarck presque rien ne reste debout, ni les faits, ni l'appréciation des adversaires ; la chronologie est confondue, le rôle des personnages dénaturé, l'intervention du prince inexactement présentée. La seconde démonstration, sur l'attitude de Bismarck en 1866, est moins sûre, M. L. le reconnaît lui-même, en ce qu'elle n'aboutit pas à des résultats positifs ; mais elle suffit pour affirmer qu'ici encore les Mémoires sont pleins d'inexactitudes. Ni le désir chez les militaires de poursuivre les conquêtes, ni l'aversion chez le ministre pour la politique d'annexion, ni le souci de ménager l'Autriche vaincue n'ont été aussi vifs que l'autobiographie le laisse croire. Ce chapitre, un des plus dramatiques des Mémoires, un de ceux qui furent le plus remarqués à coup sûr, pâlit un peu éclairé par la critique. M. Lenz cite d'autres points où elle devra rectifier le récit de Bismarck ; il n'y a qu'à se baisser pour prendre. Il se défend en terminant du reproche qu'il devine de vouloir diminuer par son enquête le grand homme d'État qu'il faut considérer dans un certain recul pour le juger librement et sans partager ses rancunes et ses préventions. On est heureux de constater cette conciliation assez rare d'une admiration sincère et très légitime avec le respect le plus entier de la critique.

L. Roustan.

O. Ritschl. **Nietzsches Welt-und Lebensanschauung in ihrer Entstehung und Entwicklung dargestellt und beurtheilt**, 2ᵉ édition, Freiburg i. B., Leipzig und Tübingen, Mohr. 1899. In-8°, 107 p.

M. Ritschl qui est professeur de théologie à l'université de Bonn a consacré à l'étude des idées de Nietzsche une étude qui dénote de sa part un effort des plus louables vers l'impartialité et l'équité. Il ne condamne pas en bloc l'immoraliste et athée Nietzsche ; il rend hommage avec une parfaite loyauté à la noblesse morale de sa vie et de son caractère ; et il reconnaît aussi qu'une notable partie de son œuvre est l'expression sincère et hautement poétique de ce caractère. Mais il s'efforce de séparer dans les écrits du philosophe l'ivraie du bon grain, les idées généreuses et fécondes des paradoxes extravagants et nuisibles. Or, j'avoue que ce triage ne m'a pas toujours paru très heureux ni surtout très convaincant. M. R. établit une opposition très forte entre ce qu'on pourrait appeler la période « positiviste » et la

période « mystique » de Nietzsche, entre l'époque de *Choses humaines* et celle de *Zarathustra*. Dans la première il aurait tracé, d'après ses expériences personnelles l'image idéale de l'homme vaillant et noble, de haute intelligence et de volonté virile. Dans la seconde, son imagination surexcitée, détraquée par la maladie n'aurait plus enfanté que des « monstres », des « fantômes » irréels — l'idéal du « surhomme » et du « fauve blond » — qui le séduisaient non par leur vérité intérieure mais parce qu'ils formaient un contraste absolu avec ce qu'il était lui-même : un pauvre savant malade et inoffensif... Je dois dire que cette explication de l'œuvre et de la personnalité de Nietzsche ne me paraît pas très satisfaisante. Son défaut c'est, à mes yeux, d'être trop « évolutionniste », de faire trop ressortir les variations, les divergences qu'on peut noter chez Nietzsche aux diverses époques de sa vie et de ne pas assez montrer l'essentielle unité de cette grande personnalité. Je ne méconnais pas les différences très appréciables qui existent entre la période positiviste de Nietzsche et sa période mystique ; mais je crois aussi à la continuité de son développement intérieur, et je prétends que les idées essentielles de la période mystique se trouvent annoncées et préparées dès le début de la vie philosophique de Nietzsche, en particulier dans sa *Naissance de la tragédie*, dont M. R. n'a pas, à mon sens, discerné la véritable importance. Je ne puis donc percevoir entre le Nietzsche de *Choses humaines* et celui de *Zarathustra* le contraste que M. R. voudrait montrer; et surtout je doute fort qu'il se trouve beaucoup d'admirateurs sincères de *Choses humaines* et de *Gaie science* pour souscrire au jugement que M. R. porte sur *Zarathustra* dont il prétend donner à ses lecteurs la quintessence sous forme de trois pages d'extraits (p. 46 ss.) et qu'il condamne sans merci : il traite le prophète du surhomme de « grotesque maître de sapience » (p. 46), il voit en lui un personnage mi-déclamatoire mi bouffon, et se demande si, dans les poèmes à Dionysos « si niais et vides de sens », Nietzsche n'aurait pas tout simplement voulu se moquer de son public (p. 94). Je ne prétends pas qu'il faille nécessairement admirer ou condamner en bloc toute l'œuvre de Nietzsche, mais il semble toujours bien arbitraire de prétendre marquer ainsi le point précis où cette œuvre cesse d'être belle pour devenir pathologique. M. Gallwitz admirait les trois premières parties de *Zarathustra* et ne réprouvait que la quatrième. M. Ritschl, lui, condamne l'ensemble du poème mais absout les œuvres antérieures. L'un et l'autre de ces jugements me semblent reposer en dernière analyse sur des impressions subjectives, sur des antipathies instinctives et personnelles contre certaines formes de pensée ou d'expression. Ils marquent les limites, variables selon les individus, dans lesquelles les esprits spécifiquement chrétiens sont accessibles à la séduction étrange de l'œuvre de Nietzsche. Je doute qu'ils contribuent bien efficacement à l'intelligence « objective » de cette œuvre.

Sur un autre point, M. R. m'apparaît par contre comme trop unitaire. Il insiste sur l'irréductible athéisme de Nietzsche, sur son *incapacité* à être autre chose qu'athée (v. p. ex. p. 96 s.). Or il est certain que tous les écrits de Nietzsche sont nettement « athées ». Mais je crois qu'il est impossible de comprendre la « nuance » spéciale de cet athéisme si l'on ne montre pas également que Nietzsche a été sincèrement chrétien dans sa jeunesse et qu'il s'est lentement dégagé du christianisme, non par une soudaine révolte mais par un raffinement de conscience religieuse et morale. Nietzsche lui-même attribuait une grande importance à ses expériences de croyant : il regardait comme une faveur pour lui d'avoir pu savourer dans leur plénitude « les illusions de la religion et de l'art ». Il n'est rien moins qu'un païen impénitent à la façon de Gœthe, ou surtout un matérialiste endurci comme tant d'hommes de science moderne. Aussi s'accorde-t-on généralement à reconnaître, chez lui, un « instinct religieux » très sincère et très puissant. Sans s'inscrire positivement en faux contre cette opinion (v. p. 91 ss.) M. Ritschl semble peu disposé à lui accorder grande importance. Je doute qu'il soit dans le vrai : le Nietzsche qu'il nous peint me paraît plus sec, plus dur, plus « d'une pièce » qu'il ne le fut en réalité. L'auteur de *Zarathustra* est essentiellement un *passionné*. Je ne sais si jamais philosophe a pensé avec autant de passion que lui, « vécu » au même point sa philosophie, recherché avec une ardeur aussi exclusive le *pourquoi* de la vie. Il m'apparaît comme une flamme qui brûle d'un éclat toujours plus fulgurant, plus trépidant jusqu'au moment où, après un éclair d'une aveuglante et douloureuse intensité, elle s'éteint brusquement. Mais cette passion, cette flamme intérieure n'est-ce pas après tout une forme du sentiment religieux ?

Henri Lichtenberger.

Die Wortfamilien der lebenden hochdeutschen Sprache, als Grundlage für ein System der Bedeutungslehre. Nach Heynes deutschem Wörterbuch bearbeitet, von Dr. Bruno Liebich. Erster Theil, livres 1-5. Breslau, Preuss und Jünger. 1899. Grand in-4. (La première partie comprendra six livraisons et coûtera 10 marks).

Dans une courte Introduction, M. Bruno Liebich nous éclaire sur le but qu'il s'est proposé en dressant ces listes de mots allemands groupés d'après leurs familles respectives : elles doivent servir de base à une future théorie scientifique des mots *(Wortlehre)*, où ceux-ci seraient considérés à la fois au point de vue de la signification et de la forme.

L'auteur est, je crois, le premier savant allemand qui emploie le

terme de *Semantik*[1], d'après le français *sémantique*, créé par M. Bréal, et il explique, ou plutôt il essaie de nous expliquer ce qu'il entend par ce mot. Selon lui, il ne désigne pas simplement la *Bedeutungslehre*, c'est-à-dire l'étude stricte de la signification des mots, il doit être pris dans un sens beaucoup plus vaste; la *Bedeutungslehre* ne forme qu'une partie de la sémantique (p. 9). Cette explication est fort obscure; mais il ne faut pas trop s'en étonner; elle reflète bien la confusion qui règne depuis assez longtemps déjà dans la terminologie linguistique, et qui tend à s'accroître tous les jours.

Cela n'empêche pas que le travail de M. Bruno Liebich ne soit des plus utiles. La première partie de l'ouvrage renferme les familles de mots d'origine germanique ou entrés de très bonne heure dans la langue allemande de manière à y avoir acquis depuis longtemps droit de cité *(Lehnwörter)*; une deuxième partie donnera les mots étrangers *(Fremdwörter)*, classés d'après leur origine respective. Dans la première partie, les mots de chaque famille sont groupés suivant les divisions adoptées dans les articles du grand dictionnaire allemand de M. Heyne, dont tous les mots sont reproduits, avec de nombreuses additions, qu'on pourrait d'ailleurs augmenter encore. Les groupements paraissent quelquefois arbitraires; mais ce défaut est difficile à éviter, pour des raisons pratiques qu'il serait trop long d'exposer ici. Du reste, l'auteur nous avertit lui-même que certains de ses groupes ne doivent encore être regardés que comme provisoires. Tous les mots sont imprimés sur colonnes verticales, de façon à présenter un aperçu commode de chaque famille, avec ses divisions et subdivisions. Ceux qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de M. Heyne, sont munis d'une indication spéciale. Çà et là l'auteur a donné une courte note explicative ou justificative. Il faudra attendre la publication de la deuxième partie de l'ouvrage pour pouvoir formuler sur sa valeur un jugement définitif.

Alfred BAUER.

Eugène ROLLAND : **Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le Folk-lore.** Tome II, Paris, 1899, in-8°, 268 p. Prix : 6 francs.

Après trois ans d'attente, M. E. Rolland vient de nous donner le second volume de sa Flore populaire; quiconque sait ce qu'une publication pareille exige de recherches et de vérifications, ne trouvera pas cet intervalle trop long, tout en souhaitant que l'auteur puisse l'abréger pour les volumes suivants. Celui que je présente aujourd'hui aux

---

1. On employait déjà *Semasiologie, semasiologisch* : mais le premier de ces termes passait pour rigoureusement synonyme de *Bedeutungslehre*.

lecteurs de la *Revue* offre un intérêt exceptionnel, par la nature de quelques unes des plantes, — choux et navets, diverses espèces de sénevés, cresson alénois, vouède ou gaude, radis, violette, rossolis, cistes, nielle, lychnis et silenés, — dont il nous donne l'onomastique populaire; plantes utiles, agréables ou même nuisibles, mais toutes également connues, elles ont pour la plupart une variété de dénominations bien faites pour étonner et charmer le linguiste. La psychologie du langage n'y trouvera pas moins d'observations curieuses à faire, tant ces dénominations variées répondent à des concepts différents de l'esprit. Si l'on ajoute qu'à ces noms M. E. R. a joint les nombreux proverbes, les locutions, les devinettes, auxquels chacune de ces plantes a donné naissance, on comprendra tout ce que son nouveau volume offre d'attrait et de précieux renseignements.

Qu'il me suffise, pour en donner une idée, de rappeler l'étendue de quelques articles; celui du chou et de ses variétés compte avec les proverbes et locutions qui s'y rapportent, quarante-six pages entières; dix-huit sont consacrées aux divers sénevés, quatorze aux *Raphanus* ou radis; la violette et la pensée en ont à elles deux vingt-huit, les diverses gaudes ou résédas douze, la nielle seule onze, les lychnis, y compris les deux *Melandrium*, quatorze, etc. Et quelle variété d'appellations offre chaque article! Quelle riche matière pour étudier les transformations des sons et les analogies linguistiques! Prenons le nom de l'*Agrostemma githago, nielle* de *nigella*; en provencal ce dernier vocable a donné *niella, niela, nielo, niyalla, niolla, niolo, gniélo, noïéto, noiyèla, néoula, néoulo, aniélo, aniéro, agnélo, oniélo, miéyo*, etc.; dans les dialectes français on a: *niele, nyèle, gneule, nueule, niale, niole, nuile, nîle, neuèl', nél', nèl'* ou *néle, lêne, lalêne, anèle, alène* ou *alêne, élane, nale, neye, naye, né, niélou, niérou, gnièfle, nouéyotte, mièle, mierge, nègle, ninte*, etc. La forme du fruit et la couleur noire des graines a donné naissance à cette double série de dérivés tout différents: *terrine* ou *terrène, potée, potée rouge, potée nère; négrilhou, nérilhoun*, etc. La couleur argentée des feuilles lui a fait attribuer dans certains dialectes provençaux les noms d'*ordzentiolou, ordzentialo*. En français on l'a appelée *demoiselle*, à cause sans doute de la beauté de la fleur [1], *coquelourde, cloque lourde*, par suite de sa ressemblance avec l'anémone pulsatille; *hilette*, c'est-à-dire « clochette » en wallon, etc. [2].

La dénomination vulgaire de chaque idiome, italien, espagnol, portugais, roumain, anglais, allemand et irlandais, langues slaves ou scandinaves, donnerait lieu à des observations analogues; car, plus

1. D'où le nom savoyard *belta*.

2. J'ai pris pour exemple les noms de la *Githago*, ceux de la violette et de la pensée offrent encore une plus grande variété de formes; je ne puis qu'y renvoyer les linguistes et les folkloristes.

heureux que Iensen Tusch, qui n'a écrit que la Flore Norroise, après avoir projeté celle de toute l'Europe, M. E. R. a pu ne pas se borner à la France seule; c'est la Flore populaire de l'Europe entière qu'il nous donne, et bien souvent il a débordé au-delà ses limites; il a compris, en effet, dans ses recherches, tout le bassin de la Méditerranée, par conséquent les pays barbaresques, l'Égypte et la Syrie aussi bien que l'Espagne, l'Italie et la Grèce; il a pénétré jusqu'en Arménie et dans le Caucase, et poussé même, à la suite de M. Capus, une pointe dans le Turkestan; je ne dois pas oublier nos anciennes colonies, où se retrouvent des formes françaises, et que dès le premier tome il a fait entrer dans le champ de ses investigations. Évidemment arrivé hors d'Europe, M. E. R. ne pouvait prétendre être complet; il ne l'a pas essayé non plus, et l'on pourrait parfois se demander pourquoi il a admis telle ou telle plante exotique dans sa Flore plutôt que telle autre; en tout cas, il me semble qu'il n'aurait dû admettre que celles dont les produits, sinon la plante elle-même, ont été importés eu Europe [1]. Mais pourquoi se plaindre d'un excès de richesse? Les plantes exotiques dont M. E. R. ne mentionne pas les noms vulgaires, nous n'avons pas le droit de les réclamer, acceptons donc sans marchander ce qu'il nous donne.

Après l'éloge sans restriction que je viens de faire du second volume de la Flore populaire, on me permettra quelques légères critiques. Je ne voudrais pas insister sur la question orthographique, que j'ai abordée dans mon compte rendu du premier volume; je ne puis pas néanmoins ne pas en dire un mot. M. E. R. s'est cru obligé d'accepter les mots tels qu'il les trouvait écrits [2]. On comprend ses scrupules, mais on ne peut s'empêcher parfois de les trouver exagérés; n'a-t-il pas d'ailleurs, et avec grand'raison, remplacé, p. 221, la forme francisée *aniéle*, qu'a donnée Magnol, par le provençal *aniela?* Pourquoi donc avoir admis le français *nielle* comme nom de la *Githago* dans les Pyrénées-Orientales? Évidemment Companyo qu'il suit ici ne s'est pas donné la peine d'inscrire la forme dialectale de cette plante; il s'est contenté bien à tort du nom français; M. E. R. aurait dû le rejeter. Mais ce sont-là de bien légères peccadilles. Un reproche plus grave que je lui ferai, c'est de n'avoir pas séparé plus sévèrement les formes provençales et françaises; elles sont parfois réunies ou mêlées sans qu'on en voie bien la raison.

---

1. A propos de plantes exotiques, on est surpris de rencontrer le *Moringa pterygosperma* et non le *Moringa aptera*, qui croît dans la Thébaïde et l'Arabie Pétrée et est la vraie noix de bien des anciens.

2. Il est évident par exemple que *caoulet, cooulet, caoulé, cooulé* sont de simples variantes orthographiques; il faudrait partout *caulé* en adoptant la transcription des félibres, la seule rationnelle. A propos des jeunes pousses du chou, je dirai qu'elles s'appellent dans tout le Bessin *chimes* et *chimettes*, tant qu'elles sont sur le chou, *brocolis*, quand on les mange.

M. E. R. a conservé en général aux plantes les noms que leur a donnés Linné ; il serait à souhaiter, je crois, qu'il l'eût toujours fait ; les botanistes seuls de profession, et ce n'est pas pour eux qu'il écrit, accepteront avec plaisir la dénomination *Koninga maritima, Melandrium sylvestre, Melandrium pratense*, au lieu de *Alyssum maritimum, Lychnis sylvestris, Lychnis vespertina* ou *dioïca* si connus. Mais c'est assez de critiques — l'on voit combien elles sont légères ; — j'aime mieux revenir à l'éloge, en félicitant M. E. Rolland de poursuivre avec tant de zèle l'œuvre immense qu'il a entreprise, de l'exécuter avec tant de soin, — c'est à peine si j'ai pu relever une ou deux fautes d'impression [1], dans un livre dont la composition était si difficile, — et de chercher chaque jour à lui donner plus d'ampleur et de précision. Souhaitons seulement qu'il ne nous fasse pas trop attendre les volumes suivants, en particulier ceux où se trouveront les légumineuses et les rosacées, dont l'onomastique populaire est si riche et si variée.

Ch. J.

— L'*Archiv für Religionswissenschaft*, qui paraît sous la direction de M. T. Achelis (Freiburg i. B., Mohr; 4 fascicules par an ; abonnement, 15 mks), contient, dans le troisième fascicule de l'année 1899, un article intéressant de M. Sartori sur les monnaies des morts ; un article original mais bien risqué de M. Brinton sur le nom de Iahvé, et des considérations un peu brèves et insuffisantes de M. Vierkandt sur la psychologie de la superstition. Suivent des notes sur divers sujets et des comptes rendus bibliographiques. — L.

— Un auditeur de Renan, M. E. Lambin, commence, d'après ses notes, la publication des cours qu'il a suivis au Collège de France. Un premier fascicule reproduit les leçons de 1885-1887, concernant *les textes de la Bible* (in-8, 91 pages ; Paris, *Bibliothèque de la vie moderne*). Les notes de M. Lambin sont exactes ; en lisant certaines pages, on croit encore entendre Renan lui-même. Mais tout le contenu de cette brochure se trouve, sous une forme plus complète et plus sûre, dans l'*Histoire du peuple d'Israël*. — A. L.

— L'imprimerie Zividis (Ζιδίδης), de Constantinople, a publié l'an dernier un intéressant volume de M. Georgiadis sur l'église des Chiotes *Haghios Joannis*, à Galata (Ὁ ἐν Γαλατᾷ ἱερὸς ναὸς τοῦ Ἁγίου Ἰωάννου τῶν Χίων, 1898, 392 p.). L'auteur a compulsé les archives de l'église, celles du patriarcat, de nombreuses pièces tirées du couvent du Saint-Sépulcre au Fanar, et différents autres documents, dont il reproduit les principaux, notamment la traduction d'originaux écrits en turc, relatifs aux incendies qui ont à plusieurs reprises détruit le monument et à ses reconstructions successives. Trois chapitres de l'ouvrage ont rapport à l'histoire même de l'église, à ses relations avec d'autres établissements religieux et avec les écoles grecques, et à son administration ; ils sont précédés d'un chapitre sur les édifices

---

1. Par exemple, p. 77, ligne 28 : che un, a grossa, lire : che una grossa ; p. 246, note 1, *Melanthium* pour *Melandrium*.

orthodoxes de Galata au XVIIe siècle et suivis d'un épilogue sur la situation actuelle de l'église Saint-Jean. Au cours de l'ouvrage, M. Georgiadis signale les inscriptions funéraires des tombeaux d'habitants de Chios inhumés dans l'église et ses dépendances, ainsi que dans les autres cimetières de la ville et de ses faubourgs, en ajoutant des renseignements biographiques sur les principaux de ces personnages. C'est là une bonne monographie, qui renferme de curieux détails, et mérite d'attirer l'attention, tant pour l'histoire locale de Constantinople que pour celle de la colonie chiote établie dans cette ville. — MY.

— M. E. SIEPER étudie un roman allégorique en vieux français de quelque trente mille vers (*Les échecs amoureux, eine altfranzösische Nachamung des Rosenromans und ihre englische Uebertragung.* Weimar, Felber, 1898. In-8°, VI et 251 p.). Le meilleur manuscrit de ce roman est à Dresde et la Bibliothèque nationale en possède un commentaire manuscrit qui ne doit être que d'assez peu postérieur au roman lui-même. Ce roman avait déjà été étudié sommairement par Korting en 1871 et par Jencker en 1886 ; enfin, M. Schick avait signalé dans l'Anglia en 1897 les rapports qui existent entre le vieux poème français et le poème de Lydgate, Reason and Sensuality. M. S. s'est proposé de faire non une étude philologique, mais une recherche d'histoire littéraire. Il analyse soigneusement et en détail le roman lui-même, présumant non sans quelques raison qu'alors même que le manuscrit des Echecs amoureux serait imprimé, bien peu auraient la patience qu'il a eue, de lire le poème en entier et qu'ainsi son analyse détaillée de l'œuvre rendrait, même en ce cas, service à plusieurs. Le titre même du roman demande quelques explications, et, à dire vrai, encore qu'il se retrouve dans le Commentaire de la Bibliothèque nationale, il a été ajouté après coup et n'existe pas dans le manuscrit de Dresde. Ce titre est tiré d'un incident du roman, d'une allégorique partie d'échecs qui se joue au jardin de Déduit entre l'auteur et une belle adversaire. Malgré l'opinion de M. S. le titre convient assez mal à un roman qui, sous forme d'allégorie, contient, à la façon du Roman de la Rose, toute une philosophie de l'existence. L'étude de M. S. est une contribution utile à l'histoire de la littérature du moyen âge. L'œuvre qu'il analyse et juge n'était pas, comme on l'a vu, absolument inconnue, mais elle avait été jusqu'à présent plutôt signalée qu'étudiée. Les rapprochements qu'il établit entre le texte français et les parties correspondantes du poème de Lydgate, sont intéressants. Somme toute, par la conscience qu'il a apportée à son travail, il aura rendu service à ceux qui s'occupent de ces questions et qui ne peuvent se reporter directement au texte, en raison de sa rareté. — J. L.

— Il y a, dans les *Pensées* de Pascal, un passage qu'on ne s'était jamais bien expliqué jusqu'ici. C'est celui qui commence par les mots « Elle est toute le corps de Jésus Christ... » et finit par ceux-ci « en même temps à la Chine » (édit.. Faugère, t. II, p. 372 ; Havet, p. 531 ; Molinier, t. II, p. 129). On voyait bien que Pascal y prenait à partie un adversaire qui avait émis sur l'Eucharistie quelque opinion hétérodoxe, mais on ne réussissait pas à entrevoir quel était cet adversaire et en quoi consistait cette opinion. M. Léonce COUTURE (*Commentaire d'un fragment de Pascal sur l'Eucharistie,* in-8, Paris. V. Lecoffre, 1899, in-8, 32 pp.) a tenté de résoudre cette énigme. Avec une argumentation très serrée, il établit qu'il s'agit ici de la théorie cartésienne, non peut-être telle que l'avait formulée Descartes, mais tout au moins telle que l'avait professée quelqu'un de ses disciples qui pourrait bien être le P. Desgabets, de la congrégation de Saint-Vannes. Puis, reprenant la note de Pascal, écrite à la hâte pour fixer seulement les principaux points

de la controverse, il lui rend toute sa clarté en la développant comme Pascal l'aurait sans doute fait lui-même, s'il avait voulu lui donner sa forme définitive. L'explication que fournit M. C. paraît très plausible et l'on peut dire que, grâce à son travail, voilà un point éclairci. — Raoul Rosières.

— Le deuxième tome des *Mémoires* du chevalier de Quincy édités par M. Lecestre n'a pas tardé à suivre le premier (in-8°, 394 p.). L'auteur y retrace la part qu'il prit aux campagnes de 1704, de 1705 et de 1706 en Italie, à la défense de Toulon en 1707, à la campagne de Dauphiné en 1708, à la campagne de Flandre en 1709. Il donne d'intéressants détails sur les sièges d'Ivrie et de Verue, sur les combats de Cassano et de Calcinato, sur la bataille de Turin, sur l'invasion du duc de Savoie en Provence, sur la reddition d'Exilles et de Fénestrelle, sur Malplaquet. Il fait l'éloge de Villars qui eut en Flandre une fière contenance et fit de savantes dispositions, mais qui tirait tout à lui pour avoir seul la récompense et le renom (p. 307 et 335). Il met au-dessus de Villars le duc de Vendôme; selon lui, Vendôme n'aurait pas commis à Malplaquet les fautes de Villars (p. 353); Vendôme était un grand homme (p. 10) et « aucun Français n'a été si bon citoyen » (p. 33); officiers et soldats l'aimaient comme s'il était leur père et se faisaient un plaisir de travailler à sa gloire (p. 56); il avait l'œil à tout et payait ses espions mieux que personne (p. 85) et, en un beau passage des *Mémoires*, Quincy le montre chevauchant devant les troupes, après la brillante victoire de Cassano : « On portait devant lui les drapeaux que l'on avait pris aux ennemis; ils étaient tous ensanglantés. Il avait son habit et sa veste déboutonnés, le visage tout en sueur, sa chemise remplie de tabac et de poussière; il avait l'air du dieu Mars. On peut dire que par sa fermeté, son coup d'œil juste et sa grande valeur il conserva l'armée du roi et par conséquent l'Italie » (p. 122, cf. p. 128). — A C.

— M. Léon Halkin, dont nous avons signalé dernièrement l'édition de la *Correspondance de D. Edmond Martène avec le baron de Crassier*, vient de publier dans le *Bulletin de la société d'art et d'histoire du diocèse de Liège* (t. XII et à part, Liège, 1898, in-8° de 23 pages), huit lettres échangées par le même bénédictin avec le célèbre jurisconsulte liégeois Mathias-Guillaume de Louvrex (1719-1727). Les quatre lettres de Martène étaient déjà connues; mais celles de Louvrex étaient restées ignorées. Le même érudit a aussi donné dans le tome Ier du *Musée belge* (1897), une *Lettre latine inédite du philologue Henri Cannegieter au baron G. de Crassier* (7 mai 1733). — L.-H. L.

— Nous recevons les *Contes et légendes de Bretagne 1856-1898*, par Elvire de Cerny avec préface et notes de F. Duine (Paris, Lechevalier, 1899. In-8°, x et 238 p.). L'auteur de la préface nous donne sur l'auteur de ce livre une foule de détails qui appellent la sympathie et le respect. Il nous paraît donc de la plus élémentaire convenance de lui épargner le compte rendu détaillé auquel elle s'est exposée en ne bornant pas son ambition au suffrage des feuilles exclusivement littéraires. — V. H.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 8 janvier — 1900

Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments, übersetzt und herausgegeben, von E. KAUTZSCH. Fünfzehnte bis vierundzwanzigste Lieferung. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-4, p. 321-507, 129-256.

Textbibel des Alten und Neuen Testaments herausgegeben, von E. KAUTZSCH. Das Neue Testament in der Uebersetzung, von G. WEIZSÆCKER. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-8, 1139-212-288 pages.

Les présents fascicules contiennent la traduction de l'Écclésiastique (suite et fin ; voir *Revue* du 25 octobre 1899) et celle de la Sagesse, qui termine le volume des Apocryphes (deutérocanoniques) ; dans la série des Pseudépigraphes, les Psaumes de Salomon, le IVe livre des Machabées, les Livres sibyllins (III-V) et le commencement du livre d'Hénoch. M. Siegfried résume avec beaucoup de précision l'état présent de la science touchant le livre de la Sagesse, dont il met la composition vers 100-50 avant Jésus-Christ, M. Kittel a traduit les Psaumes de Salomon d'après l'édition donnée par O. von Gebhardt, mais en tenant compte de l'original hébreu que l'on pressent derrière le grec. Le traducteur du IVe livre des Machabées, M. Deissmann, ne croit pas que l'attribution à Josèphe, jugée probable encore par Renan, puisse être soutenue. Le livre aurait été composé entre le temps de Pompée et celui de Vespasien, peut-être à Alexandrie, peut-être en Asie mineure : œuvre juive influencée par le stoïcisme. On n'a pris des Livres sibyllins que le préambule et les livres III-V, parties considérées comme étant d'origine juive : M. Blass nous prévient qu'il n'a pas voulu rendre sa version plus claire que l'original ; il l'a fait précéder d'une excellente introduction sur les

Sibylles et les recueils d'oracles sibyllins. M. Beer s'est chargé du livre d'Hénoch ; il n'admet pas seulement, avec la plupart des critiques, l'existence de trois documents principaux (écrit fondamental, Similitudes, livre de Noé) ; il retrouve dans Hénoch, après O. Holzmann, Charles, Clemen, un plus grand nombre de sources. La thèse paraît fondée dans l'ensemble; mais le texte de la version éthiopienne, une version de version, n'est peut-être pas assez sûr pour que l'on puisse en tirer des conclusions fermes dans le détail. Les parties les plus anciennes seraient antérieures à l'an 167, les plus récentes à l'an 64 avant notre ère ; le recueil s'est formé en Palestine, probablement dans le nord.

Il faut louer M. Kautzsch d'avoir donné une sorte d'édition populaire de son excellente traduction de l'Ancien Testament, en y joignant le Nouveau Testament de Weizsäcker. Le tout fait une très belle Bible, de format commode et bien imprimée. Toutes les notes critiques ont disparu, et pareillement les signes qui marquaient la distinction des sources dans l'Ancien Testament. L'édition se présente sous deux formes : la forme A, que nous avons sous les yeux, où se trouve la traduction des Apocryphes de l'Ancien Testament ; et la forme B, où l'on n'a pas mis les Apocryphes. On pourrait souhaiter aux catholiques de notre pays une Bible de ce genre, bien traduite en français sur les textes originaux ; mais il paraît que les canons s'y opposent.

J. S.

La prose métrique dans la correspondance de Cicéron. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris par Henri Bornecque. Paris, Émile Bouillon, 1898. xviii-1 f. 218-130 pp. in-8.

Quid de structura rhetorica praeceperint Grammatici atque Rhetores latini. Thesim proponebat facultati litterarum uniuersitatis Parisiensis H. Bornecque. Parisiis, Bouillon. 1898. xi-88 pp., in-8.

M. Bornecque n'a pas attendu que la découverte de M. Louis Havet lui revînt de l'étranger pour en tirer parti. Il s'est mis à l'œuvre aussitôt et ses deux thèses sont sorties de cette étude.

L'ouvrage français est divisé en cinq parties, mais dans le fait, elles se réduisent à deux et l'auteur les a distinguées par une pagination différente : une partie générale et une partie technique. La première est l'exposé des résultats qui se dégagent des matériaux contenus dans la seconde.

Ces résultats ne sont pas sans importance pour l'histoire de la littérature latine. Une première question est la date de la prose métrique. Qui l'a introduite à Rome? Peut-on même la rattacher à un nom propre? On croira volontiers que Cicéron a joué un rôle dans la propagation d'un tel raffinement. Nous n'avons pas, il est vrai, de lettres

plus anciennes que l'année 63, et, dès cette époque, Cicéron se sert de prose métrique dans sa correspondance. Le *Pro Sulla*, qui est de 62, est métrique. Ce qui serait intéressant serait de pouvoir comparer des lettres écrites avant et après le voyage en Grèce. Mais s'il ne nous en reste aucune, nous avons des discours de cette époque. Voilà un sujet de recherche à tenter. Il ne rentrait pas dans le cadre de M. B. Ce qu'il nous apprend, c'est que tous les orateurs de l'époque et dont il nous reste des fragments pratiquaient la prose métrique. Comme aucun d'entre eux n'appartient à la génération antérieure, ce fait est instructif, mais ne décide rien. On y voit seulement que la prose métrique était déjà universellement pratiquée.

La thèse latine, au contraire, pose la question et en développe une solution. Elle se fonde surtout sur les assertions suivantes de Cicéron et de Tacite. 1° Les anciens orateurs, « ueteres », ne connaissaient pas le nombre oratoire (*Or.* 178). 2° Il n'y a pas de nombre dans les discours de Caton le censeur (*Brutus*, 68). 3° Plusieurs contemporains de Cicéron ignoraient l'art du nombre (*De Orat.*, III, 298). Enfin 4° l'auteur du *Dialogue des orateurs* (22) affirme que Cicéron a le premier introduit l'art dans la disposition des mots « compositioni artem ». Ces témoignages sont intéressants ; mais ils ne sont pas très concluants, si l'on y regarde de près. Le dernier doit être écarté ; il est trop vague et peut être entendu dans ce sens que, d'une façon générale, Cicéron a donné à la prose d'art chez les Romains une existence bien définie. Ceci n'exclut pas des essais antérieurs, moins suivis et moins parfaits. Le mot *compositio* a un sens beaucoup plus large que l'idée de la prose métrique ; c'est tout l'arrangement des mots dans la phrase. La troisième assertion prouve seulement que la prose métrique avait des adversaires ; elle pouvait être une invention récente, sans devoir son existence à Cicéron seul. La première assertion est contredite par une affirmation de Quintilien, IX, 4, 145, et par Cicéron lui-même, qui croit que Carbon, au temps de Sulla, a employé des clausules métriques (*Or.* 212-215). La deuxième a contre elle le grammairien Diomède (milieu du IVe siècle après J.-C.), qui parle, peut-être d'après une source plus ancienne, d'une « antiqua structura, quae dicitur confragosa, qua usus est Cato ». On a essayé, et M. B. après d'autres (p. 75 de la thèse latine), d'expliquer ces contradictions. Mais il est évident que chacun tire ces témoignages dans son sens. Il y a contre eux l'objection générale qui se dégage des incohérences perpétuelles des anciens sur toute la théorie et l'histoire du rythme oratoire. La métrique de la prose était-elle d'ailleurs tout le *numerus?* Tout ce que l'on peut dire, et M. B. l'a bien montré, c'est que Cicéron a contribué plus que personne à propager la pratique de la prose métrique et à la défendre contre ses adversaires : « Plura de numerosa oratione diximus quam quisquam ante nos » (*Or.*, 226).

Le travail de M. B. nous révèle l'existence de deux doctrines littéraires. Les uns, comme César, M. Brutus, n'admettaient pas l'emploi de la prose métrique dans les lettres. Cette recherche, destinée à plaire à l'oreille, n'était admissible, à leur avis, que dans la parole parlée ; ils la rejetaient dans la parole écrite.

Cicéron, et avec lui un grand nombre de ses correspondants, Marc-Antoine, L. Cornelius Balbus, P. Vatinius, Munatius Plancus, Lentulus Spinther, Asinius Pollion, Marcellus, Dolabella, Lucceius, étaient d'un avis différent. Ils bannissaient la prose métrique des lettres destinées réellement à une seule personne, lettres tout intimes, image de la conversation, formées de phrases courtes et elliptiques, bigarrées de mots grecs, aussi libres dans le style et le choix des tours que dans l'appréciation des personnes et des événements. Il n'y a pas de prose métrique dans les lettres que Cicéron écrit à sa famille (livre XIV) ou à Tiron, ni dans celles de Quintus à son frère ; deux lettres à Atticus, une à Quintus, une partie des lettres à Trebatius seulement sont métriques.

Cicéron soigne au contraire les lettres qui, par dessus son correspondant, s'adressent à d'autres lecteurs, celles que Trebatius et Cassius montreront à César (pp. 20, 26), qu'Antoine communiquera à S. Clodius (p. 28). Les lettres envoyées aux magistrats des provinces qui circuleront dans la colonie romaine, sont métriques : lettres à Memmius en séjour à Mitylène : à Licinius Crassus, gouverneur de Syrie ; au proquesteur Sittius ; à Cornificius, successivement gouverneur de Syrie et d'Afrique ; au proconsul d'Asie, Servilius Vatia Isauricus ; à Furnius, lieutenant de Munatius Plancus dans les Gaules (pp. 23, 60, 69, 53, 55, 68). Les lettres officielles ou quasi officielles sont rédigées en prose métrique : rapports au Sénat (de Munatius Plancus, p. 107 ; de Cornelius Lentulus Spinther, p. 109) ; lettres adressées par Cicéron aux généraux de la république, quand, après la mort de César, il est le véritable chef de l'État romain : à Cassius, à D. Brutus, à Munatius Plancus, à Cornificius ; lettres adressées à des personnages officiels, à Ap. Claudius, à Pompée ; lettres destinées à exposer les vues politiques de Cicéron, à les répandre, à les justifier. Pour ces dernières, je n'ai qu'à renvoyer à une page curieuse de M. B. (p. 126), où nous voyons chacune des évolutions de Cicéron et chacune des phases de sa vie publique marquée par une lettre en prose métrique. Un point intéressant, et que M. B. laisse dans le doute, faute de renseignements probants, est de savoir si les décrets du sénat étaient rédigés en prose métrique. Il remarque que la langue du droit paraît avoir été toujours réfractaire à cette recherche et que les grands juristes du temps, Trebatius, Ser. Sulpicius, la négligeaient. Le cas est d'autant plus notable pour Sulpicius que la fameuse lettre de consolation sur la mort de Tullia est un morceau soigné et rentrait dans un genre où Cicéron admet la prose métrique.

Car, à côté des lettres où Cicéron développe des idées politiques, il est d'autres lettres, véritables morceaux de littérature mondaine dont la cadence métrique est l'ornement ordinaire : lettres de consolation (de Cicéron à Trebianus, p. 33 ; à T. Titius, p. 69 ; de Lucceius à Cicéron, p. 119, etc.) ; lettres de recommandation, à l'exception de billets très courts destinés à présenter la personne ; lettres de félicitation et d'encouragement ; lettres d'envoi d'ouvrages, des *Topiques* à Trebatius et à Varron, du *Pro Deiotaro* à Dolabella, du *De optimo genere dicendi* à Cornuficius ; lettres de généralités, comme les deux lettres à Varron (IX, 1 et VI) sur la douceur de l'étude des lettres pendant les guerres civiles ; lettres de reportage élégant comme celle où il raconte à Marius les fêtes données par Pompée lors de l'inauguration de son théâtre. La prose métrique nous apporte même plus d'un renseignement sur les conventions et les idées de la société de l'époque. Toutes les lettres de recommandation sont rédigées par Cicéron en prose métrique, à la réserve de deux lettres (sur cinq) relatives à des affranchis. Elle achève aussi de nous peindre certains personnages. Un épicurien comme Matius est trop ami de ses aises pour se plier à une contrainte métrique ; le fils de Cicéron est trop nonchalant pour appliquer avec suite des règles gênantes et accueille les finales régulières quand elles viennent à lui, sans se donner la peine d'aller les chercher ; des soldats, comme D. Brutus, Sulpicius Galba, Hirtius, ignorent les raffinements du bel air. La prose métrique est, dans la correspondance, la signature d'un lettré convaincu.

La pratique de Cicéron concorde assez bien avec ses théories oratoires. Entre les attiques décharnés et les asiatiques luxuriants, il cherche une voie moyenne. En face de la tenue sévère de César dont les lettres sont comme les Commentaires, *nudae ac uenustae*, Cicéron distingue.

Toutes les lettres qui ne sont pas strictement intimes peuvent être lues à haute voix ; cette éventualité suffit pour qu'on prépare à l'oreille son régal attendu. Il ne faut pas oublier — M. B. n'en a rien dit, — que les anciens lisaient à haute voix beaucoup plus que les modernes. On connaît la jolie page des *Confessions* où saint Augustin raconte ses visites à saint Ambroise[1]. La porte de l'évêque était ouverte à tous ; mais quand Augustin le voyait absorbé dans la lecture des Écritures, il s'asseyait, le contemplait en silence, et s'en allait par respect pour la méditation du saint. Ce qui le frappait surtout, c'est qu'Ambroise lisait sans parler : « Cum legebat, oculi ducebantur per paginas, et cor intellectum rimabatur, uox autem et lingua quiescebant. » Cette attitude l'avait certainement étonné ; car il y revient plus bas : « Sic eum legentem uidimus tacite et aliter nunquam[2] ». A une époque

1. *Conf.* VI, 3 ; p. 96 et 116 Knoell.
2. Je ne crois pas qu'il faille rapporter *tacite* à *uidimus*, car Augustin va dire :

plus ancienne la lecture mentale devait être encore moins fréquente. Il y avait donc là une habitude qui explique très bien l'usage de la prose métrique en des genres littéraires qui, pour nous, ne comportent pas nécessairement la lecture à haute voix. M. B. n'a pas tout à fait raison de considérer la pratique de César comme plus naturelle ; elle l'était peut-être moins pour un ancien que celle de Cicéron.

On devait, après Cicéron, aller plus loin que lui dans l'emploi de la prose métrique comme dans celui des procédés oratoires. En un sens, l'asianisme devait triompher. Pline le jeune ne peut donner de ses nouvelles à sa femme autrement qu'en prose métrique. Cicéron avait présenté quelques exemples de cet abus. Quand il traite avec Cn. Sallustius des questions de compte et l'entretient des sentiments hostiles de Bibulus (II, 17), il écrit en prose métrique. Il a réfléchi et a dû peser ses termes. Il en est de même des lettres où il demande un service à un ami. Il en arrive à employer instinctivement la prose métrique dans toute lettre soignée et qui lui a demandé du temps et un effort de pensée. Chez les écrivains suivants, l'exception devient la règle, et tout lettré se pique d'écrire sa correspondance en prose cadencée. On ne passe la prose de tout le monde qu'à des hommes d'État et à des soldats comme Trajan. Nous n'avons pas le droit de railler. Nous devons seulement dire que le goût des anciens était différent du nôtre. Là, comme sur d'autres points, a dominé la tendance à confondre avec l'éloquence toute littérature d'art.

Ainsi se trouve résolue une question que l'on s'est posée bien souvent. Dans quelle mesure Cicéron prévoyait-il une publication de sa correspondance ? Dans la mesure même où il use de la prose métrique. La piété de Tiron a tout sauvé, au moins pour un temps, jusqu'aux plus courts billets ; sans elle, la partie la plus vivante, la plus curieuse, la plus sincère de ces papiers aurait été détruite pour toujours. Et quand je parle de Tiron, je me trompe ; c'est plutôt aux sicaires d'Antoine qu'il faut rendre grâces. Si le grand orateur avait pu consacrer le temps de sa retraite forcée, sous le règne d'Auguste, à mettre en ordre ses lettres et celles de ses amis, il ne nous resterait presque rien de sa correspondance avec Atticus, toutes les lettres de Célius auraient été détruites. Ces exemples suffisent. Ce serait à peine un paradoxe de dire que Cicéron aurait fait plus de tort à cette partie de son œuvre que le temps n'y a causé de réels dommages.

Les conséquences littéraires des recherches de M. B. ne sont donc pas sans portée et il fallait les mettre en lumière. Comme dans d'autres domaines, le travail du philologue a confirmé le sentiment des connaisseurs. M. Boissier a très justement noté le ton de la première lettre du

---

« sedentes... in diuturno silentio... discedebamus », et dans la suite il discute les motifs que saint Ambroise avait de lire ainsi, entre autres, la nécessité de ménager une voix délicate.

livre IV à Atticus, sur le retour d'exil de Cicéron. « Quoiqu'il ne s'adresse qu'au fidèle Atticus, on croit entendre un écho des harangues solennelles qu'il vient de prononcer au sénat et devant le peuple ». La lettre est une des deux lettres à Atticus écrites en prose métrique. D'un autre côté l'absence de prose métrique est un dernier trait ajouté à ceux qu'avaient accumulés des études antérieures sur les caractères de la langue quotidienne, telle qu'elle se montre chez un Célius, un M'. Curius, un Hirtius, un D. Brutus, un Galba, et même chez Cicéron, quand il parle en tête à tête.

Ceci nous conduirait à montrer les conséquences de la scansion d'un texte en prose métrique pour l'établissement du texte, l'interprétation, la ponctuation, la prosodie. Ce ne sont pas les moins curieuses. M. B. les a rassemblées (pp. 203-218) et les a mises en pleine lumière. On voit bien là quelle lente révolution doit apporter peu à peu dans la philologie latine l'étude de la prose métrique. Certaines parties en sortiront renouvelées ; d'autres, comme la théorie de la ponctuation, existeront enfin.

Parmi ces résultats plus spéciaux, il faut noter aussi le rôle que peut jouer la prose métrique dans les questions d'authenticité. La correspondance de Cicéron en pose deux, qui précisément sont d'espèce différente ; l'une est relative à la correspondance avec Brutus, l'autre concerne le *Bellum Africum*. M. B. les a étudiées et a résumé soigneusement tout ce qu'on a écrit sur ces sujets. Dans le cas de la correspondance avec Brutus, la prose métrique fournit un argument favorable à l'authenticité. Les lettres de Cicéron sont métriques, sauf les lettres intimes ; aucune lettre de Brutus n'est métrique. Un faussaire n'eût pu songer à ces nuances, d'autant moins qu'à l'époque où on le fait vivre, le temps de Pline le jeune, les lettres sont toutes métriques chez les auteurs soignés. Cependant, comment M. B., p. 50, dit-il, dans son texte, qu'il est difficile de voir dans les lettres I, 16 et 17 des *declamationes*, et p. 48, n. 2, que « l'admiration de Fénelon pour la lettre à Brutus I, 16, s'adresse probablement à l'œuvre d'un déclamateur » ? M. B. a dû varier d'opinion au cours de son travail, et cette note est sans doute un débris de sa première opinion. Mais voici où je dois faire une réserve. M. Wölfflin a attribué le *Bellum Africum* à Asinius Pollion d'après une comparaison faite entre la langue de cet ouvrage et celle des trois lettres de Pollion. De ces trois lettres, deux sont métriques, conformément à la pratique de Cicéron. « Il est donc légitime de chercher le rythme dans un ouvrage d'Asinius Pollion » (p. 115), c'est-à-dire dans le *Bellum Africum* ; or, cet ouvrage n'est pas métrique. C'est ici que j'arrête M. B. La prose métrique ne nous sert en rien ici. Il n'est pas plus légitime de chercher le rythme ici, qu'il n'est légitime de le faire dans les Commentaires ou dans les lettres de César, parce que cet homme d'État l'emploie dans ses discours. Les genres sont différents. M. B. a vu l'objection : « Mais

il faut la faire retomber sur ceux qui ont soulevé le débat, puisque leur principal argument est tiré de la comparaison de lettres et d'un ouvrage historique » (p. 115). C'est une réplique d'avocat. Il ne faut pas confondre deux ordres de faits très différents : des faits de pure forme, qui dépendent de la volonté de l'écrivain et qu'il subordonne absolument à ses théories littéraires, comme le choix du mètre ; et des faits plus instinctifs que volontaires, qu'il est moins facile de régler, où le génie particulier finit toujours par se trahir, comme des habitudes de langage, des constructions, un vocabulaire. Dans la question du *Bellum Africum*, la prose métrique ne peut être invoquée ni pour ni contre. On peut au contraire comparer dans une certaine mesure la langue de cet ouvrage avec celle des lettres.

Nous avons là une espèce très intéressante pour la pratique de la méthode. Elle nous montre exactement dans quelles limites doit être employé le réactif de la prose métrique et où s'arrête son pouvoir révélateur.

J'ai insisté sur les répercutions produites par les résultats acquis plus que sur les résultats eux-mêmes. Ils ont leur valeur et la doctrine de la prose métrique y acquiert quelques formules précises. Mais il importait surtout de dissiper certains préjugés répandus encore dans le public; les spécialistes ont entre les mains le livre de M. B. et n'ont pas besoin qu'on leur résume. Une remarque me paraît seulement utile. M. Bornecque a esquissé une théorie de la prose métrique. Le principe aurait été un effort pour différencier la prose d'avec les vers. Les cadences de la prose auraient été par suite directement opposées aux cadences de la poésie; leur but était de *rompre le rythme*. C'est possible. Mais il est prudent d'être réservé tant que nous en serons réduits aux conjectures. Un genre de considérations sur lesquelles il ne faut pas, en tout cas, appuyer outre mesure, est la rareté d'un mot comme *uideatur* à la fin d'un vers. Cicéron paraît éviter ce type (sauf avec le mot *Capricornus*), mais Lucrèce, un contemporain, l'admet encore[1]. Ce qui est exact, c'est que la prose métrique s'élaborait et se précisait au moment où les allures de la versification devenaient moins libres.

La thèse latine, en dehors des assertions déjà signalées, aboutit à une conclusion négative. Il n'y a rien à tirer des théoriciens de l'antiquité, pour le moment du moins. Résultat prévu. Ils ont trop mélangé de choses et trop compliqué la pratique de leur temps par des idées empruntées aux livres. Cette confusion se débrouillera quand l'histoire de la prose métrique pourra s'écrire. Le travail de M. B. rendra alors la tâche facile ; car il nous conserve analysées et mises en ordre sous des rubriques nettes, les remarques des anciens. Dès maintenant il précise, pour une partie bien délimitée, les rapports de leurs ou-

1. Plessis, *Métrique grecque et latine*, p. 97.

vrages entre eux, et donne quelques renseignements sur les sources de théoriciens comme Cicéron ou Quintilien.

Les deux ouvrages de M. Bornecque sont des livres de recherches positives. Ils enrichissent notre connaissance des faits. Le sentiment que nous avons des œuvres littéraires y gagne un appui sûr et y trouve une justification.

Paul Lejay.

Krumbacher. **Studien zu Romanos** (Extr. des Sitzungsberichte der philos.-philol. und der histor. Classe der K. bayer. Akad. d. Wiss. 1898, t. II, fasc. I, p. 69-268). Münich, 1898.

Ces études ont pour objet la publication, établie principalement sur deux manuscrits de Patmos, de quatre poésies de Romanos : le reniement de Pierre, le chaste Joseph, le jugement dernier, la purification de la Vierge. Elles traitent particulièrement de questions de métrique. M. Krumbacher y expose une théorie qui aurait besoin de confirmation, et que je ne puis accepter qu'à titre essentiellement provisoire. C'est à savoir que dans un même poème les vers qui se correspondent dans les strophes peuvent se présenter sous différentes formes, quant à la disposition et au nombre des syllabes ; la conséquence est que dans certains cas où le vers paraît faux, pour n'être pas absolument conforme au type général, il faut se garder d'avoir recours à une correction. Ce principe me paraît laisser, fréquemment, une trop grande liberté à l'éditeur, non moins, je le reconnais, que l'arbitraire dans la correction. Pour ce qui concerne la disposition des syllabes, j'accorde très volontiers que dans un même vers la série -⏑-⏑⏑ peut être équivalente à -⏑⏑-⏑, bien qu'en pareil cas l'absence d'accent dans trois ou quatre syllabes consécutives puisse laisser le choix entre deux scansions, et que d'autres éléments d'appréciation doivent intervenir, par exemple, la séparation des mots à une place fixe. Quant au nombre des syllabes, je ne puis ni ne veux ici entamer une discussion pour décider si un même vers peut se présenter par exemple tantôt avec 10, tantôt avec 11 syllabes ; mais d'une part on ne saurait accorder une confiance illimitée aux manuscrits, qui sont souvent en désaccord, et d'autre part je désirerais qu'on donnât plus d'attention à la synizèse dans ces sortes de poèmes byzantins. Si θεός, par exemple, fait indifféremment une ou deux syllabes, je ne puis trouver onze syllabes dans le vers οὓς ὁ πάνσοφος θεωρῶν σκυθρωπούς, ni par conséquent le scander avec deux éléments dactyliques : θεωρῶν est disyllabe et le vers est régulier. De même dans les cas où καί est devant une voyelle ; il y a là certainement à réfléchir. Il faut se défier des théories exposées d'une façon trop absolue ; et selon moi M. Krumbacher s'avance trop en disant, à propos de la règle exposée plus haut, que c'est là un résultat

assuré (p. 83); du moins l'étude des poèmes en question ne m'a pas donné cette certitude. Il y a sans doute des irrégularités ; mais si elles ne sont pas encore expliquées, il ne s'en suit pas qu'elles puissent servir de base à l'édification d'une théorie.

My.

A magyar nemzet tœrténete (Histoire du peuple hongrois), tome IX, par Géza Ballagi. Tome X, par Alexandre Marki et Gustave Beksics. — Budapest, Athenaeum, 1898. 724 et 865 pp. Avec de nombreuses illustrations.

Avec ces deux volumes la Grande histoire nationale des Magyar s est achevée. Lorsqu'en 1894 le regretté Alexandre Szilágyi, sur l'initiative de l'éminent directeur de l'Athenaeum, M. Gustave Emich, groupait autour de lui les meilleurs historiens du pays pour donner une œuvre digne de la nation et du Millénaire, on ne croyait pas que cette entreprise serait menée à bonne fin en si peu de temps. Outre les écrivains, il fallait tout un groupe d'artistes pour illustrer ces dix volumes qui, même au point de vue de l'exécution typographique, laissent loin derrière eux tout ce qu'on a produit dans ce genre en Hongrie. L'ouvrage entier, en effet, ne contient pas moins de quatre cents planches hors texte et environ trois mille illustrations dans le texte, puisées dans les documents les plus authentiques. Chaque partie de cette *Histoire* est traitée par un spécialiste. C'est ainsi que l'histoire de la Pannonie avant la conquête par les Magyars, a été écrite par Fröhlich et Kuzsinszky, ce dernier conservateur du Musée d'Aquincum, l'époque des Arpad par Marczali, celle des Anjou par Pór et Schönherr, celle des Hunyadi par l'historien le plus sagace de la Hongrie contemporaine, l'évêque *in partibus* Fraknói, la période autrichienne par Acsády, celle des soulèvements nationaux au XVII[e] siècle par Angyal, le XVIII[e] siècle également par Marczali que ses travaux importants sur Marie-Thérèse et Joseph II avaient tout désigné, enfin les deux derniers volumes que nous annonçons par Ballagi, Márki et Beksics. L'introduction de l'ouvrage est dûe à la plume toujours alerte du cardinal-primat Claude Vaszary et la conclusion au grand romancier Jókai.

Le IX[e] volume embrasse les années 1815 à 1847, c'est-à-dire l'époque où l'idée d'un État national prend corps. L'histoire de ces années a été déjà écrite en deux volumes par le grand historien Michel Horváth (1809-1878) qui, en 1864, publia ses « Vingt-cinq ans d'histoire hongroise » tableau très fidèle des Diètes d'où la Hongrie moderne devait sortir. M. Ballagi, quoiqu'il ne fasse pas oublier son prédécesseur, a pu cependant se livrer à des recherches archivales que Horváth, alors en exil à Genève ne pouvait exécuter, puis il a eu la bonne fortune de pouvoir se servir des *Papiers* de

Metternich (*Aus Metternich's nachgelassenen Papieren*) qui éclairent d'un jour tout nouveau le rôle néfaste joué par ce ministre dans l'histoire hongroise de ces années. Ballagi a, en outre, le mérite de ne pas s'arrêter uniquement aux discussions des Diètes de 1825-1827, de 1830, de 1832-1836, de 1839-1840, de 1843-1844, mais d'étudier en même temps l'état économique du pays. Très versé dans la littérature politique hongroise, il connaît la moindre brochure et sait en tirer des renseignements. Sans charger son récit de détails inutiles, il fait ressortir avec beaucoup de force le rôle dominant d'Étienne Széchenyi jusqu'en 1840, l'apparition de François Deák à la Diète de 1833 où il devint, avec Széchenyi et Wesselényi, le leader de l'opposition. On voit par ce volume tout ce que la Hongrie doit, en somme, aux magnats qui sous la conduite d'un membre de la haute noblesse ont battu en brèche l'ancien système féodal et ont éveillé l'esprit national. Obstupui steteruntque comae! écrit le bénédictin Guzmics après avoir entendu un discours fort radical du comte Dessewffy. La tribune hongroise avait alors des orateurs de premier ordre, l'éloquence parlementaire de 1825 à 1848 ne le cède en rien à celle des autres pays.

Avec Kossuth nous arrivons aux années de la Révolution. On vient de célébrer dans tout le pays le cinquantenaire de cet héroïque soulèvement qui a fait connaître la Hongrie à l'étranger. Parmi les nombreuses publications que cet anniversaire a vu naître, aucune ne mérite autant d'éloges que l'exposé de M. Márki, le savant professeur de l'Université de Kolozsvár. Ces 400 pages divisées en trois parties (La fondation du royaume démocratique, la défense nationale, la guerre d'indépendance) se distinguent par un grand calme comme l'historien impartial seul peut l'observer. C'est clair, sans aucune rancune, mais la narration même laisse une impression profonde dans l'âme du lecteur. Dès les premières pages nous voyons que cette Assemblée nationale de 1847 « dont la tête et le cœur étaient remplis de l'Histoire des Girondins » prenait son mot d'ordre de France. Il est connu que l'influence de Kossuth devint prépondérante après la Révolution de février « dont l'écho retentit comme un coup de tonnerre aux bords du Danube ». M. Márki est très sobre dans la description des nombreuses batailles qui, du côté hongrois, ont coûté la vie à 24,000 hommes, mais il raconte par le menu l'intervention des Russes. Cette intervention — on le sait aujourd'hui par la biographie volumineuse de Paskévitch publiée en russe et en français par le général Stcherbatov (voy. surtout le tome VI, relatif à la Révolution hongroise) — a été surtout motivée par la crainte du tsar d'un nouveau soulèvement en Pologne. La Légion polonaise, en effet, qui combattait pour la cause hongroise était un prétexte pour l'autocrate russe d'écraser la Révolution dont les victoires auraient pu avoir un contre-coup en Pologne. La Chambre française saisie dès le 12 mai

par une interpellation de Flocon se montrait, grâce aux brochures et aux articles de Ladislas Teleki, ambassadeur du gouvernement hongrois à Paris, très excitée contre cette intervention, et quand Drouyn de Lhuys fit entendre que si les démarches diplomatiques ne suffisaient pas, on aurait recours à d'autres moyens, la Hongrie se prit à espérer. Mais, lorsque le 23 mai la majorité (436 voix contre 184) vota l'ordre du jour de Cavaignac, l'écrasement des Hongrois était scellé. Il faut cependant constater à l'honneur de Paskévitch et des officiers russes qu'ils témoignaient beaucoup de sympathies aux vaincus, qu'ils demandaient même à la cour de Vienne l'amnistie des prisonniers magyars, amnistie qui fut d'ailleurs refusée. Paskévitch exprima tout son mécontentement lorsque « la hyène de Brescia », Haynau, fit exécuter le même jour (6 octobre 1849) treize généraux à Arad.

Quarante-sept ans après, le même empereur-roi, si mal conseillé dans sa jeunesse, fêtait avec son peuple le Millénaire hongrois. L'histoire du règne de François-Joseph de 1849 à 1896, fait l'objet de la deuxième partie du tome X, due à M. Gustave Beksics. Le journalisme qui tue tant de talents en Hongrie, a été très clément pour M. Beksics. Malgré une carrière déjà longue il a conservé toute sa fraîcheur d'idées et toute sa lucidité. Auteur de nombreux travaux sur la formation des partis politiques, sur la démocratie, sur les doctrinaires, il était mieux à même que personne de tracer l'histoire de la réaction (1849-1861), celle des longs travaux préparatoires au dualisme (1861-1867) et enfin celle des trente dernières années où lui-même a servi le parti Deák par la plume et par la parole. C'est pour la première fois qu'on essaye de donner un exposé de cette histoire tout à fait contemporaine ; on n'avait jamais poussé plus loin que le dualisme. Aussi faut-il féliciter M. B. de nous avoir donné ce tableau clair et pénétrant. Malgré les amertumes causées par la réaction, Beksics est assez juste pour reconnaître qu'elle a fait beaucoup de bien au point de vue administratif et judiciaire ; il trace un portrait fidèle de Bach, de Schmerling et de tous les hommes d'État autrichiens qui ont dirigé les destinées du pays jusqu'en 1867 ; il consacre des pages vraiment éloquentes à la malheureuse reine Élisabeth qui a tant fait pour la réconciliation de la cour avec la Hongrie. Trop clairvoyant, M. Beksics, ne se dissimule pas les dangers qui menacent le jeune État hongrois du côté des différentes nationalités, mais, en somme, l'histoire des trente dernières années montre un essor rare dans les annales des peuples [1].

Dans la conclusion le doyen des écrivains hongrois, M. Jókai, adresse un appel chaleureux à tous les enfants du pays pour les exhorter à l'union et à la concorde, si nécessaires pour que l'œuvre

1. P. 546, lire *Alexandre* Kisfaludy, au lieu de Charles.

commencée puisse être achevée. « Nous avons vu au cours de notre histoire, dit-il, quels combats acharnés on a livrés à cause de la religion, et à présent personne ne pense plus aux luttes religieuses. Pourtant les hommes adorent encore la divinité, ils souhaitent le salut de leur âme et dans notre pays ils adressent leurs prières à sept autels différents. Tous les fidèles, à quelqu'église qu'ils appartiennent, se réunissent cependant dans le temple commun de l'humanité, du patriotisme et du dévouement au trône. Si les peuples ont pu cesser la bataille pour le dogme et les canons de l'Église, ils pourront le faire également pour les grammaires et les dictionnaires, sans renier pour cela leur nationalité et ils se réuniront dans le même temple de l'humanité, du patriotisme et du dévouement au trône. » Souhaitons que cette prophétie s'accomplisse dans un avenir prochain.

J. Kont.

Ernst Friedrich Haupt (1773-1843). **Gœthes Gedichte ins Lateinische übertragen.** Berlin, Weidmann. 1899. In-12, p. 105. Prix : mk. 2.

Ce petit livre, qui représente une des formes que prenait le culte des lettrés d'une autre génération pour ses poètes favoris, a paru aux éditeurs une aimable curiosité capable d'intéresser les fervents de Gœthe au moment de son 150e anniversaire. On connaissait déjà de E. F. Haupt, le père et le premier maître du grand philologue, quelques traductions des vers de Gœthe publiées par Freytag dans ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*. La présente brochure nous en offre un choix plus considérable partagé en trois groupes : fragments du *Faust*, poésies lyriques et épigrammatiques. Nous aurions aimé trouver au début quelques pages d'introduction sur le traducteur, ses idées sur Gœthe, la date de composition de ses traductions, etc.

Quant à la version elle-même, elle est fidèle, facile et presque toujours heureuse. Elle s'est appliquée surtout à rendre l'original avec une extrême concision. Mais si le génie du latin aidait à atteindre cette qualité rare dans les traductions, il paraît en revanche assez inapte à exprimer le caractère parfois volontairement imprécis de la lyrique de Gœthe, ce charme qui tient autant à ce que sa poésie éveille en nous qu'à ce qu'elle dit proprement. Beaucoup d'épithètes heureuses, de tours délicats de l'original qui rendaient ainsi un sentiment complexe d'une manière un peu vague ont dû être sacrifiés.

Le traducteur, soucieux d'être avant tout concis, ne s'est pas d'ailleurs facilité la tâche. Ces poésies latines — c'est peut-être leur aspect le plus curieux — sont rythmées et rimées comme l'original. Les mètres et les strophes antiques ont été abandonnées, le latin est traité

comme une langue moderne accentuée, comme l'allemand, par exemple ; la quantité des syllabes, au sens classique du mot, est négligée par l'interprète qui use en somme de la métrique des hymnes et des *séquences* de l'Église au moyen âge. Les vers, à la condition de les lire à l'allemande, c'est-à-dire en observant la loi de l'accent latin, reproduisent ainsi complètement le rythme du vers allemand ; en outre le dessin de la rime, les rappels de tournures et les refrains ont été rendus avec le plus grand scrupule. Malgré ce calque si fidèle, il faut avouer que le vers de Gœthe est autrement mélodieux, et que la rime en latin rappelle plutôt cette « musique d'Obotrites » odieuse à Klopstock. Néanmoins, les amis de Gœthe, surtout s'ils ont gardé des préférences classiques, ouvriront avec quelque plaisir l'ingénieuse traduction de Haupt.

L. Roustan.

Th. Lipps. **Die Ethischen Grundfragen.** Hamburg, Voss, 1899, 5 mark.

M. Lipps est au nombre de ces philosophes allemands qui, au lieu de s'enfermer dans la science abstraite ou de se réfugier dans le passé mort, ne dédaignent pas d'aborder les questions contemporaines les plus brûlantes, et de produire ainsi des œuvres qui ne peuvent rien avoir de « définitif », qui sont même forcément quelque chose de « provisoire », mais qui sont vivantes et d'un intérêt actuel parfois considérable. Et nous l'en félicitons très sincèrement. Comme M. Paulsen dans son *Éthique*, M. L. a, dans le présent volume, dit son mot sur les problèmes moraux et sociaux les plus controversés de nos jours, sur le problème de l'éducation, de l'art, sur le patriotisme et la guerre, sur la question du mariage, le féminisme, le socialisme, etc. M. L. est d'ailleurs un esprit d'une très grande modération et qui cherche en général la voie moyenne et sûre entre les exagérations des partis extrêmes. Il est, par exemple, dans une très large mesure « subjectiviste » en morale. Il repousse l'utilitarisme ou l'eudémonisme soit individuel, soit social. Il estime que ce qui confère à une action sa valeur morale c'est le plus ou moins de perfection intérieure de celui qui la commet : une bonne action est celle où s'exprime une individualité forte, féconde, autonome. Il condamne avec une netteté qui ne laisse rien à désirer toute morale ayant pour base l'autorité : « Moralité est, au fond, synonyme de liberté, c'est-à-dire accord de notre conduite extérieure avec notre loi intérieure... toute morale reposant en principe sur l'obéissance est *absolument* condamnable » (p. 107). Mais le subjectivisme de M. L. ne va pas jusqu'à lui faire admettre que *toute* la morale soit subjective. Il croit qu'il y a une vérité morale comme il y a une vérité rationnelle. « Une décision

de la volonté est conforme à la vérité morale si elle peut être maintenue en présence de toutes les expériences ou faits d'expérience imaginables, s'il n'y a pas un seul fait au monde, qui au cas où je viendrais à l'apprendre pût m'obliger à changer, à nier, à condamner ma décision,... si la conscience, même *complètement éclairée* n'y peut, définitivement, faire aucune objection » (p. 111 s.). En sorte que, pour M. Lipps, « la valeur objective, la valeur qui réside dans les choses mêmes, se mesure au sentiment de valeur que je *puis* avoir en présence de telle ou telle chose, ou, ce qui revient au même, au sentiment de valeur que la chose elle-même *en vertu de sa nature propre* excite en moi lorsque je lui laisse produire son plein effet. La valeur objective d'une chose est l'ensemble de tout ce qui, dans cette chose, est *susceptible* de produire un sentiment de valeur » (p. 123). — Et de même qu'en matière de morale il cherche à trouver une position intermédiaire entre le point de vue subjectif et le point de vue objectif, il aime, d'une manière générale, les solutions moyennes. Il croit que la loi du devoir est *impérative*, mais il n'a rien d'intransigeant et de fanatique, car il admet aussi que nous ne devons pas tendre au bien *absolu*, mais seulement au bien *relatif* le plus grand qu'il soit possible d'atteindre pour l'instant, ce qui laisse la porte ouverte à tous les compromis « opportunistes ». Il est, en matière politique, assez franchement démocrate : il proclame que « le droit de classes et le régime des privilèges doit faire place au *droit moral de l'homme* » (p. 232), il ne reconnaît même pas la « propriété » pour un droit à tout jamais sacré et intangible ((235), il admet qu' « aucun peuple n'a le droit de se laisser ruiner au point de vue moral » (239) et proclame le droit et même le devoir de la révolution pour un peuple que ses gouvernants entravent dans son évolution vers le bien. Mais il n'est ni égalitaire, ni révolutionnaire, il croit à la nécessité d'une hiérarchie. « La forme supérieure de l'État, dit-il, n'est certes pas notre monarchie héréditaire, mais tout aussi peu une démocratie égalitaire : c'est l'*aristocratie éthique* de l'organisme moral parfait et universel ; ce n'est plus un État à côté d'autres États mais le royaume de l'humanité morale, le royaume de Dieu sur la terre » (238). — En résumé le livre de M. Lipps est sage et prudent ; il ne peut que faire du bien et répandre des idées saines. Et je crois qu'il résume sous une forme claire et dans une langue assez agréable les sentiments d'une classe de gens assez importante en Allemagne. Ce qui lui manque peut-être un peu, c'est la flamme intérieure, la foi ardente qui transporte les montagnes ou l'inquiétude passionnée, l'angoisse douloureuse qui étreint tant d'âmes modernes. Et comme il veut être une œuvre de vulgarisation, par conséquent un « acte moral », cela n'est pas tout à fait indifférent. La philosophie de M. Lipps parle à notre intelligence, à notre « petite raison » ; mais, comme dit Nietzsche, derrière la « petite raison » se cache la « grande raison », le maître puissant, le sage inconnu, le « Soi » ; je ne sais si

elle se fera entendre jusqu'à ces profondeurs mystérieuses de notre être.

Henri Lichtenberger.

— Le volume I des *Archaeological Researches in Palestine* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître (published for the Committee of the Palestine Exploration Fund, 38 Conduit Street, London 1899; xvii-528 pp. in-4°). Le volume II (x-504 pp.) avait été publié par anticipation en 1896. L'ouvrage, ainsi complété, présente exclusivement le résultat des recherches (expéditions et fouilles) entreprises par l'auteur, de novembre 1873 à novembre 1874, au cours de la mission qui lui avait été confiée par le *Palestine Exploration Fund* après entente entre le Foreign Office et le ministère des Affaires étrangères. Le volume II était consacré aux explorations à grande distance en Palestine ; le volume I l'est à Jérusalem et à ses environs immédiats. A signaler particulièrement, dans ce dernier, au milieu de la masse de matériaux nouveaux qu'il renferme, le chapitre sur les caractères distinctifs et spécifiques de l'architecture des Croisés et le grand tableau synoptique des signes lapidaires relevés sur les monuments construits par ceux-ci en Syrie, tableau contenant plus de sept cents types classés et numérotés. Cette œuvre considérable est illustrée par de très nombreuses gravures exécutées, pour la majeure partie, d'après les beaux dessins de M. Lecomte du Moûy, attaché à la mission de M. Clermont-Ganneau.

— La livraison 22 du tome III du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux; elle est accompagnée des planches IX et X et contient : § 57, *Les inscriptions néo-puniques de Maktar* (suite et fin). — § 58, *L'épitaphe de Ya'mour d'Ascalon*. — *Additions et rectifications*. — *Tables des matières, des figures dans le texte et des planches*. — Les livraisons 22-25, complétant le tome III, sont réservées à l'index général et détaillé des matières contenues dans les trois tomes. Cet index, dressé par M. J.-B. Chabot, sera envoyé aux souscripteurs au commencement de l'année 1900, avec les couverture et titres du tome III. La première livraison du tome IV paraîtra en janvier 1900 et la publication se poursuivra dans les mêmes conditions que précédemment.)Librairie Leroux. Souscription au tome IV à recevoir franco, par fascicule de 5 feuilles ou par volume complet, au choix : 20 fr. ; supplément à payer pour recevoir les 25 livraisons, une à une, au fur et à mesure de l'impression, avec couvertures spéciales et sommaires : 2 fr. La publication du tome IV achevée, le prix en sera porté, comme celui des tomes précédents, à : 25 fr.)

— Le fascicule 27e du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de MM. Daremberg et Saglio, avec le concours de M. Pottier (JUR-KYTH, Paris, Hachette, t. V, pp. 729-880), vient de paraître. Il comprend les articles : Juridictio, Jus, Jus, Jusjurandum, Justitium (Ed. Cuq) ; Jusjurandum, Kakegorias dikè, Kakogamion, Katapontismos, Kleteres, Koneion (G. Glotz) ; Jus italicum, Juvenes, Juventus (Jullian) ; Justitia, Juvenalia, Juventas (Hild) ; Kabeiria Kalaboidia, Kalamaia, Kallisteia, Kalous-agôn, Kallynteria, Kalpis, Karneios, Karyateia, Kekryphalos, Kélebé, Kernos, Kissotomoi, Klaria, Komyria, Koragia, Koreia, Koriasia, Kratanion, Kronia, Kybernesia, Kynophontis (Couve) ; Kairos Keres, Kolias (Durrbach) ; Kakotechnion dikè, Karpou dikè, Kyrios (L. Beauchet) ;

Kaltis (F. Lenormant); Kanathron Katadikè, Keration (Saglio); Katalogeis (E. Caillemer); Katalyseos tou dèmou graphè, Kolakretai, Korynephoroi, Kosmopolis, Kritai Kynophaloi, Kytherodikès (Lécrivain); Koinon, Komè (Fougères); Kosmetes, Krypteia (P. Girard); Kottabis, Krossos, Krouneion, Kypele (Pottier); Kottabos (Lafaye); Kyrènè (Hubert). On remarquera dans ce fascicule l'importance des articles de droit. P. 811, M. Glotz a un peu forcé son appréciation, à propos d'Anaxinos et d'Antiphon : « après une instruction hâtive, une foule passionnée rend contre eux un arrêt de mort ». L'assertion est inexacte en ce qui touche Antiphon dont l'affaire fut portée devant l'assemblée, puis reprise par l'Aréopage qui la ramena devant le peuple. On ne peut dire que la solution de ce procès ait été brusquée. Légalement, Antiphon était étranger, mais il l'était dans des conditions spéciales, puisqu'il avait été rayé de la liste des citoyens. Il n'y a donc pas lieu de s'attarder à des regrets sur son sort. D'ailleurs, toutes les justices politiques sont passionnées, même quand est sauve l'hypocrisie des formes légales. P. 787, M. Durrbach a adopté une interprétation de Pline l'ancien, *N. H.*, XXXIV, 55, « nudum talo incessentem », proposée par Benndorf et qui est insoutenable au point de vue de la langue ; *incessentem* n'a pas le sens de *incedentem*; cf. Wœlfflin, *Archiv für lat. Lexikographie*, X (1894), pp. 109-115. Dans le même article *Kairos*, les références aux figures sont inexactes (lire 4251 et 4252). Ce fascicule est accompagné d'une *Table des matières partielles* (*F à J*), rédigée par M. Pottier. Il est à désirer que ces tables soient désormais de règle pour chaque volume de ce recueil précieux, mais lent. — S.

— M. Michael von Zmigrodzki a publié à Cracovie (imprimerie du *Czas*, 1899) une dissertation inaugurale qu'il avait soumise à l'Université de Heidelberg : *Geschichte der Baukunst der Araber und der Bauweise der Mauren in Spanien* (91 p.). Le titre est un peu ambitieux, car il y là plutôt un coup d'œil qu'une histoire. M. von Z. a consulté les principaux ouvrages relatifs à cette période de l'art en Espagne et en a donné une liste déparée par de nombreuses fautes d'impression. L'orthographe des noms propres est d'ailleurs fantastique d'un bout à l'autre du livre ; l'auteur de la Géographie universelle est partout appelé *Recluse*, on trouve *Poitier*, *Notre-Dames*, *Prise d'Avennes*, *Quatremaire*, etc. Le style est celui d'un feuilletoniste et ne convient guère au sujet traité ; mais il se lit facilement, ce qui n'est pas une qualité négligeable. M. von Z. aime l'art dont il parle et lui gagnera sans doute de nouveaux amis parmi les gens du monde qui le liront. La planche de douze croquis, qui termine cette brochure, a été dessinée par une personne qui ne sait même pas se servir d'une règle et ignore les éléments de la perspective. — S. R.

— Le célèbre ouvrage juridique d'Eike de Repechowe (auj. Reppichau), connu sous le nom de « Miroir des Saxons », *Sachsenspiegel*, est précédé, comme on le sait, d'une préface rimée. Cette préface comprend deux parties, que distinguent la transmission, le fond et la forme. On admet communément qu'Eike est l'auteur de la seconde, mais a-t-il écrit la première ? Après avoir comparé les deux textes (*Die Reimvorreden des Sachsenspiegels*. Berlin, Weidmann, 1899. In-4°, 110 pp., 8 mk.), M. Gustave Rœthe relève, au point de vue des idées, du style et de la prosodie, des différences qui l'autorisent à conclure que les deux préfaces ne peuvent avoir été composées par le même poète. Ce premier point acquis, M. R. aborde la seconde préface, celle qui est sûrement d'Eike et recherche si la langue du poème est le haut-allemand ou le bas-allemand. Il constate la présence d'éléments appartenant à l'une et à l'autre langue, comme aussi l'absence d'idiotismes

caractéristiques soit de l'un, soit de l'autre idiome. Élargissant ensuite le champ de ses investigations, M. R. examine, afin d'arriver à la solution du problème particulier, les caractères d'un certain nombre d'œuvres écrites par des poètes bas-allemands. Cet examen, peut-être un peu rapide, lui permet d'affirmer qu'au XIIIe siècle, ce qu'on appelle littérature poétique moyen-bas-allemande, n'est qu'une « excroissance provinciale » de la littérature moyen-haut-allemande, la véritable littérature bas-allemande étant née seulement au XIVe siècle, et que la préface d'Eike a pu être aussi écrite en vers haut-allemand. On voit que M. R. touche ici à la brûlante question de l'existence d'une langue littéraire allemande au moyen âge et se prononce pour l'affirmative. Enfin, M. R. étudie la langue du *Sachsenspiegel* lui-même. Il fait la critique des arguments sur lesquels Homeyer s'est appuyé pour prouver que cette œuvre a été écrite en bas-allemand, et, après avoir mis en relief les côtés faibles de l'argumentation d'Homeyer, il constate dans la langue d'Eike un mélange d'éléments haut-allemand et bas-allemand qui indique le choix d'un idiome mixte. M. R. se demande alors si la première rédaction n'a pas revêtu une forme surtout haut-allemande et si pour plusieurs raisons, dont la principale serait le désir de répandre son œuvre, Eike lui-même n'en aurait pas fait des versions en bas-allemand. On peut mesurer le chemin parcouru par M. R. au cours de son travail en comparant cette opinion avec celle qu'il formule p. 3. Le livre de M. Rœthe, fruit de minutieuses recherches, contient beaucoup de faits nouveaux. L'auteur touche en passant à plusieurs questions intéressantes. De ce nombre est l'appréciation de la théorie de la *dipodie*, qui, pour être reléguée dans les notes (p. 18 sqq.), n'en a pas moins une grande importance pour M. R. sans doute, et aussi pour les métriciens. Enfin, M. Rœthe apporte à l'étude des rapports du haut-allemand et du bas-allemand, aussi bien au point de vue de la littérature que de la langue, une utile contribution. — F. Piquet.

— M. Henri Chérot poursuit infatigablement la mission qu'il s'est donnée de recueillir toutes les lettres encore existantes de Bourdaloue. Voici la trente-sixième (*Lettre inédite de Bourdaloue à François Bochart de Saron*. Paris, V. Retaux. 1899, in-8°, 73 pp.). C'est un billet d'une vingtaine de lignes adressé à l'évêque Bochart de Saron pour lui annoncer le succès que son neveu venait d'obtenir en prononçant au Val-de-Grâce l'oraison funèbre du duc d'Orléans, frère du roi. Il reste toujours bien peu probable que Bourdaloue prenne jamais place parmi nos bons épistoliers, car il serait difficile d'imaginer des lettres plus banales que les siennes. Mais il devient de plus en plus certain que M. Chérot est un excellent érudit en matière de littérature ecclésiastique. Si la lettre qu'il publie n'a que quelques lignes, la brochure dans laquelle il la présente a 79 pages, car, suivant sa coutume, il a cherché à résumer tous les renseignements utiles sur les circonstances qui ont occasionné cette lettre et sur le correspondant auquel elle était adressée. On lira avec plaisir et profit la notice substantielle qu'il nous donne sur Bochard de Saron, et, avec curiosité, l'*Oraison funèbre de Monsieur* qu'il réimprime en appendice. — Raoul Rosières.

— Le Maréchal Jourdan avait préparé des Mémoires sur les guerres de la Révolution de 1793 à 1799. Louis Blanc est le premier qui en ait fait usage. Ils existent d'ailleurs au ministère de la guerre, et y ont été consultés par plusieurs érudits, notamment par Étienne Charavay; mais ils sont incomplets. Un fragment considérable de ce travail, celui qui concerne la campagne de 1796, avait été communiqué par le maréchal aux éditeurs de *Victoires et conquêtes*, qui, selon l'ex-

pression de Jourdan, ont jugé plus commode d'en faire des extraits que d'en prendre l'esprit, et, dans l'année 1818, le maréchal lui-même l'a publié en réponse au livre de l'archiduc Charles sur le même sujet. Le volume, intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de 1796, contenant les opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général en chef Jourdan, par* *** (Paris, Magimel, Anselin et Pochard. In-8°, 352 p.) est aujourd'hui, paraît-il, des plus rares. M. le vicomte de Grouchy, l'actif et infatigable chercheur, à qui nous devons déjà la communication de tant de documents inédits, vient de faire paraître la partie de ces mémoires de Jourdan, relative à la guerre d'Espagne (*Mémoires militaires du maréchal Jourdan, guerre d'Espagne, écrits par lui-même.* Paris, Flammarion, in-8, xii et 494 p. 7 fr. 50). Elle comprend vingt-quatre chapitres. Thiers et le baron Ducasse, qui la cite fréquemment dans son ouvrage sur le roi Joseph, l'ont eue entre les mains. M. de Grouchy en donne le texte d'après le manuscrit original qui lui a été confié par le petit-fils du maréchal, le comte Pisani-Jourdan. Nous n'avons pas à la résumer ni à la juger. Bornons-nous à dire qu'elle constitue une des sources les plus précieuses sur la guerre d'Espagne puisque Jourdan fut chef d'état-major de Joseph et qu'il était homme de bonne foi ; on peut le croire lorsqu'il assure « qu'il a cherché la vérité avec un soin scrupuleux ». — A. C.

— On n'est pas habitué, dans les Facultés de droit, à recevoir des thèses de doctorat où la partie historique l'emporte sur la partie purement juridique. Aussi l'ouvrage de M. Maurice Moncharville, *Monaco ; son histoire diplomatique ; la question des jeux* (Paris, A. Pedone, 1898. In-8, de 213 p.), mérite-t-il d'attirer tout particulièrement l'attention. M. Moncharville a pensé, et il a eu raison, que dans l'histoire de la petite principauté de Monaco on trouverait d'utiles éléments, qui permettraient d'étudier le droit international sous l'ancien régime et de déterminer les conditions dans lesquelles s'exerçait le protectorat dans le cours des siècles passés. Il a, dès sa préface, indiqué les caractères particuliers du protectorat auquel les princes de Monaco eurent recours et les points essentiels qui le différencient de l'institution moderne qui porte le même nom. Ainsi, c'est toujours librement que les princes choisissaient leur protecteur ; ils le prenaient là où ils espéraient trouver le plus d'avantages et ils le quittaient aussitôt que leur intérêt était de le faire. De plus, ils avaient toujours soin, dans leurs traités, de réserver leur souveraineté. En troisième lieu, la raison d'être de ces protectorats résidait dans l'importance militaire de Monaco : ils devaient tomber, le jour où celle-ci devenait nulle. Tels sont les principaux faits qui ressortent de l'exposé des relations des princes avec les ducs de Savoie ou de Milan, avec les républiques de Gênes, Pise ou Florence, avec l'Espagne ou la France. Ce récit, s'appuyant sur de nombreuses pièces officielles, choisies avec discernement, est d'une grande clarté. Toute l'histoire de Monaco est donc racontée à grands traits ; tout ce qui est de nature à élucider les questions de droit international proposées par l'auteur est traité avec une réelle habileté. Les destinées de la principauté après la Révolution et surtout après 1860 ne présentent pas le même intérêt. Du reste, M. Moncharville n'y insiste pas trop : il a dû cependant signaler toutes les difficultés qui ont surgi entre les rois de Sardaigne et les princes de Monaco depuis 1814 et qui ont amené la ruine de l'ancien système des protectorats. S'il parle ensuite de la question des jeux, c'est pour montrer que les puissances étrangères ne peuvent s'immiscer dans les affaires de la principauté, sans porter atteinte à des droits de souveraineté qui ont toujours été solennellement reconnus. — L. H. Labande.

— Il manquait une biographie de Tennyson en allemand. M. Th. A. Fischer vient de combler cette lacune. (*Leben und Werke Alfred Lord Tennysons mit Porträt*. Gotha, Perthes, 1899, in-8°, iv et 290 p.) Il faut reconnaître que sa tâche a été singulièrement facilitée par la publication en 1898 des deux volumes dus au fils même du poète. On peut dire de la biographie de Tennyson qu'elle est définitivement écrite. L'œuvre de celui qui porte en ce moment le titre de Lord Tennyson est un véritable monument que sa main seule pouvait élever. Tout ce qu'on peut faire maintenant est d'abréger pour le rendre plus populaire le récit qu'il a fait de la noble vie de son père, et c'est là proprement la besogne que s'est donnée M. F. Il a divisé son livre en trois parties inégales : la première, la plus importante, traite de la vie et des œuvres de Tennyson; les deux dernières sont des analyses littéraires des Idylles du Roi et de In Memoriam. Et ceci tout d'abord ne laisse pas que de surprendre un peu. On eût mieux compris succédant à la partie biographique proprement dite une étude d'ensemble sur l'œuvre de Tennyson, sur les tendances de son inspiration, sur son art qui fut si parfait. D'autre part, si on admet aisément que les Idylles du Roi qui forment avec la Légende des siècles une des plus admirables épopées écrites dans les temps modernes, méritent une place à part, peut-on en dire autant de la série des poèmes consacrés à la mémoire de Arthur Hallam qui, s'ils ne sont pas sans beauté, ne sont pas non plus sans monotonie? N'y-a-t-il pas dans l'œuvre si variée de Tennyson bien d'autres poèmes qui paraissent plus dignes de retenir l'attention? Quoi, rien qu'une brève mention au cours de la biographie pour Enoch Arden, pour Locksley Hall, pour le Ruisseau, pour la Princesse, pour les Mangeurs de Lotos? Le livre de M. Fischer est donc mal composé. Il a toutefois le mérite d'être écrit d'un style clair et courant par un homme qui évidemment goûte Tennyson et s'est donné pour tâche de le faire mieux connaître et de le faire aimer. Il est juste de reconnaître qu'à ce point de vue il a réussi. — J. L.

— Les *Annales de la faculté des lettres de Bordeaux*, avec leur suite, la *Revue des universités du Midi* viennent de recevoir leurs *Tables des années I à XX (1879-1897)*, dressées par M. Eugène Bouvy (Bordeaux, Feret; Paris, Fontemoing; 1900; 46 pp. in-8). Ces tables s'arrêtent au moment où la subdivision en plusieurs recueils marque une nouvelle période dans l'histoire de cette revue. Elles sont au nombre de deux : table alphabétique des articles par noms d'auteurs, table alphabétique des matières. Cette dernière ne contient pas seulement les mots des titres et en têtes divers, mais aussi « ceux qui tiennent dans le corps des articles une place importante ». C'est dire qu'on y trouvera tout l'essentiel. Il faut féliciter M. Bouvy de s'être acquitté de sa tâche avec autant de soin et de désintéressement. — P. L.

— A signaler parmi les dernières publications de l'université de Upsal les deux fascicules (VI 8 et VI 9) de la « K. Humanistika Vetenskapssamfund » contenant deux études de Fredr. Tamm sur *les terminaisons de l'adjectif et de l'adverbe suédois*. L'auteur y donne, après l'origine de chacune, son historique et ses différentes acceptions actuelles. Précieux pour quiconque veut étudier un peu sérieusement le suédois. — L. P.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 15 Janvier — 1900

E. Maass. **Commentariorum in Aratum** reliquiæ; collegit recensuit prolegomenis indicibusque instruxit E. M. Insunt tabulæ duæ et tres imagines textui impressæ. Berlin, Weidmann, 1898. LXXI-749 p.

Après dix-huit ans de laborieuses recherches, M. Maass a réuni dans ce volume, dont l'impression a demandé dix-huit mois, tous les commentaires anciens qui peuvent être utiles pour l'étude et l'interprétation du poète qui lui est cher. Ces textes ont été établis sur une collation nouvelle des manuscrits qui les contiennent; des *Prolegomena* nous les présentent chacun en particulier et les répartissent en sept groupes. Ils ne sont pas, on peut le concevoir, d'égal intérêt ni d'égale importance; la plupart étaient déjà publiés, les fragments d'Attale, par exemple, sont extraits des Commentaires d'Hipparque, dont la récente édition par M. Manitius est connue de nos lecteurs; d'autres morceaux ont été publiés et commentés par M. M. lui-même dans son intéressant volume intitulé *Aratea*, notamment de nombreux fragments d'Achille. Les parties les plus importantes sont les scholies grecques, et surtout l'Aratus latin avec scholies, dont l'intérêt pour l'histoire du texte ne saurait être nié; on saura gré à M. M. de l'avoir publié dans son volume. N'est-ce pas un bel exemple que donne ici le savant professeur de Greifswald et de Marbourg, qui a consacré une partie de son existence à mieux faire connaître un auteur admiré de toute l'antiquité et tombé de nos jours dans un injuste oubli? Les *Aratea*, l'édition du poème, les *Commentaires*, forment une série de travaux qui peuvent rendre jaloux les hellénistes; c'est un véritable monument élevé au poète alexandrin, et l'on peut dire du dernier ouvrage, comme M. Maass se le dit sans doute avec une juste fierté : *finis coronat opus*.

My.

T. Livi ab urbe condita libri. Wilhelm Weissenborns erklärende ausgabe. Neu bearbeitet, von H. J. Müller. Sechster band. Zweites Heft. Buch XXIX-XXX. Vierte Auflage. Berlin, Weidmann, 1899, vii-199.

La troisième édition des livres XXIX-XXX du Tite-Live de Weissenborn, revue par lui dans la collation Weidmann avait paru il y a vingt-un ans. Voici la quatrième édition revue par M. H. J. Müller.

Les différences avec le texte de Weissenborn sont nombreuses et importantes il n'y a pas à s'en étonner [1]. Le commentaire a été remanié à fond et les citations soigneusement vérifiées. M. M. a fort bien fait d'introduire un peu d'air et de blanc dans les colonnes si denses du bas des anciennes pages. Mais les modifications ont porté surtout sur l'appendice critique. M. M. avertit que, d'une manière générale, il renvoie à l'édition de Luchs qui est indispensable. Ces notes ne contiennent donc que les variantes de P (Puteanus) ou de Σ (Spirensis) ou les conjectures utiles à signaler. Quant au classement des manuscrits, voici un résumé des vues du nouvel éditeur. Pour M. M. Σ a la même valeur que P. Les données des deux manuscrits très souvent se complètent; en cas de divergence, c'est tantôt l'une des sources, tantôt l'autre qui a raison. L'embarras est qu'ailleurs toutes deux donnent des leçons bien latines et conformes aux habituelles de Tite-Live : auquel cas le choix de la source implique forcément quelque arbitraire, M. M., se fondant sur cette remarque que nous ne connaissons que par P les livres XXI-XXVI, a opté pour ce manuscrit. De là des différencesavec Luchs et Madvig qui adoptent au contraire les leçons du *Spirensis*.

La lecture de Tite-Live est dans ce fascicule, comme dans ceux qu'a revus précédemment M. M., agréable et instructive; l'esprit en reste pleinement satisfait. J'ai relevé cependant ici des inégalités et quelques lapsus que je note brièvement, non sans regret; car je n'oublie pas toutes les excellentes publications que nous devons à M. M.; mais je pense qu'un mauvais génie ou quelque raison que j'ignore, l'aura cette fois empêché de revoir soigneusement ses épreuves. J'ai relevé un nombre et une variété de fautes d'impression et de lapsus que je ne sais comment m'expliquer [2].

1. On en trouvera la liste p. vi-vii; entre autres je note, XXX, 31, 8, manu conser*ta* (et non conser*tum*).

2. Je signale d'abord une faute qui revient en je ne sais combien de pages avec les contradictions les plus criantes, l'orthographe : ex cercitus. P. 11 au bas, lire to*ta* classe; p. 13, avant-dernière ligne, lire ne*qua*quam; p. 15, 6, dans le texte, scorpione icto; p. 19, 10, 1, lire *gravior*; p. 20, avant dernière ligne, lire decer*n*unt; d'après l'appendice, il fallait au texte, XXIX, 36, 10, conti*nuit* (et non conti*net*); p. 87, à la parenthèse du § 9, lire fuer*a*nt; p. 95, 6 l. avant la fin, lire effuger*u*nt; id. n. 3, le renvoi 29, 6, 19, est faux; p. 96, 7, 3 pour *communito*, le texte est en désaccord avec la note critique; p. 97, l. 5, il faut un point ou deux points avant *spem quoque*, et au § 13, lire Has*dr*ubal; p. 149, l. 4, lire frus*tra*; p. 166, 5, lire prohi*bue*runt; p. 172, § 6, lire qua*t*tuor; p. 185, 5, 3, lire compa-

En lisant, si quelqu'un la lit, la note qui précède, tel lecteur français pourra m'accuser de m'attarder à des vétilles. Je ne crains pas ce reproche du principal intéressé ; en dehors de lui ai-je besoin d'ajouter que la collection Weidmann par la réputation qu'elle a acquise, par les services de tout genre qu'elle nous rend, bref par ses qualités nous autorise à beaucoup exiger de ses collaborateurs. A tout le moins M. Müller reconnaîtra par ces critiques que j'ai lu de très près son petit livre.

É. T.

Musici Scriptores Græci ; Melodiarum reliquiae, par Carolus JANUS (Leipzig, Teubner, 1899).

A la fin d'un recueil dont il a été parlé ici même, *Musici Scriptores Græci* (1895), M. Janus avait reproduit tous les fragments de mélodies grecques connus [1]. Cet appendice comprenait 40 pages seulement, dans un volume qui en compte plus de 400 ; (on voit combien est significative cette disproportion entre le fatras des théories et les œuvres vraiment musicales que nous possédons). L'auteur a recommencé son dernier travail, celui que nous aurions voulu le plus long, et qui, par la faute du temps, est malheureusement le plus court. Il a voulu d'abord le mettre au courant, et proposer quelques conjectures nouvelles ; en outre, il avait quelques erreurs à corriger.

---

rari ; ibid. 6, 3, jam ; p. 198, l. 5, lire au premier mot Populonium ; p. 199, sur 43, 13, ni le sens de la sigle J B, ni l'année visée du Jahrbuch n'est indiquée. — Malgré ce qui était annoncé dans la préface, bien des mots ajoutés au texte des manuscrits ne sont pas en italiques : XXIX, 4, 8, *est* ; 11, 2, *rati* ; 18, 7, *ficta* ; 33, 7, *altera* ; 34, 5, *equites* ; p. 145, dernière ligne *ad spem* ; p. 146, l. 2, *dempseris* ; il eût fallu aussi écrire au bas de la p. 82, 15, in*ter* (la dernière syllabe en italiques) ; p. 105, l. 1, le texte : per turmam *suis* n'est pas d'accord avec la note ou plutôt les notes et celles-ci ne se comprennent pas bien. — J'aurais voulu dans telle note de l'appendice plus de précision : ainsi p. 187, 19, 6 et 19, 7, les mots *populum* et *thensauris* étant deux fois dans le §, il fallait dire que la note porte sur leur emploi à la seconde place ; de même sur 33, 7, il eût fallu préciser que des deux *altera*, c'est le second qui est ajouté ? De même p. 197, 36, 9, le *quo* visé est le deuxième du §. La sigle *Mog.*, employée XXX, 1, 7 et 3, 4, aurait dû être jointe à celles dont l'explication se trouve en tête de l'appendice. Pour les mots : 29, 22, 10, *in libro tertio rerum Romanarum*, il eût fallu dire nettement ou au bas de la page ou dans l'appendice critique, que ces mots manquent dans deux manuscrits importants et qu'ils viennent probablement de la note de quelque lecteur ; cf. Schanz, 2e éd. II', p. 284 au bas. Il me paraît bien probable que dans les mots d'Hannibal, XXX, 44, 7 : *tum flesse decuit cum...* se cache une réminiscence de Virgile, *En.* IV, 598, *tum decuit cum....*

1. Pendant que ce compte rendu était à l'impression, l'éditeur des *Musici scriptores* est mort ; tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la musique s'associeront aux regrets qu'a exprimés ici-même un juge autorisé, M. Ruelle.

Cette petite brochure est un instrument de travail singulièrement commode et quasi indispensable, car chaque mélodie, reproduite en notation antique et en notation moderne, est précédée d'une notice très substantielle qui donne au lecteur des renseignements bibliographiques sûrs et précieux. Je regretterai cependant que, pour rester fidèle à l'esprit de la publication antérieure, M. J. n'ait pas donné la photographie des documents originaux qu'il étudie. Ses *Scriptores* sont une œuvre toute objective; on n'en peut dire autant de ses *melodiarum reliquiæ*. Le devoir d'un éditeur est sans doute de reconstituer de son mieux les monuments mutilés, et ses propositions doivent être tenues pour valables jusqu'à ce qu'on puisse les remplacer par quelque chose de mieux; mais son devoir aussi est de permettre au lecteur de vérifier ses dires. Aujourd'hui, avec les ressources dont on dispose, on ne devrait plus disserter sur un document capital sans en donner la photographie.

Dans ses essais de restauration, M. J. fait de nombreux appels au témoignage de deux savants dont il considère, avec raison, l'autorité comme supérieure en matière de musique grecque : M. Gevaërt et M. Th. Reinach; j'ai été particulièrement content de voir ce dernier nom revenir très souvent sous sa plume, en me rappelant qu'un autre savant allemand [1] s'était plaint qu'on n'eût pas envoyé le premier hymne delphique, dès sa découverte, « à ceux qui sont compétents en matière musicale »!

J'ai lu avec quelque scepticisme, je l'avoue, les pièces éditées par M. J.

Les voici, avec quelques brèves observations :

1° Le fragment d'*Oreste* (Stasimon I, v. 330 sqq), publié pour la première fois à Vienne, en 1892, par C. Wasely. Le rythme est dogmiaque, la mesure composée, à 8 temps. En s'appuyant sur un texte d'Aristide Quintilien, on l'avait considéré d'abord comme appartenant au mode phrygien; Monro et Gevaërt l'ont rattaché au mode dorien et au genre chromatique. Les lacunes sont considérables; 44 notes (sur 74) sont conjecturales. Parmi les nombreuses difficultés que présente ce fragment si court, l'interprétation du signe (en forme de Z surmonté d'un point) qui est inséré dans le texte des quatre premiers vers, n'est pas la moindre. Je ne puis m'empêcher de remarquer (sans en vouloir tirer des conséquences qui pourraient conduire loin!) que ces signes diacritiques partagent chaque vers en deux kôla égaux par le nombre des syllabes. Au vers 5, des signes qui semblent remplir la même fonction sont placés après la quatrième et la huitième syllabe, comme si la forme du vers 6 + 6 était devenue 4 + 4 + 4. Peut-être l'iso-syllabie joue-t-elle là un rôle inaperçu. — Les deux groupes de signes qui constituent cette dernière divi-

1. M. Reimann (*Allgem. Musik Zeitung* du 9 juin 1894).

sion, se composent de trois lettres dont la première représenterait une pause du chanteur, et les deux autres indiqueraient les notes d'une flûte. Si cette vue est exacte, la barre de mesure placée entre δεινῶν et πόνων ne paraît pas justifiée. L'abus des barres de mesure est d'ailleurs un défaut général de ce recueil.

2° Le premier hymne à Apollon, dont la découverte à Delphes par M. Homolle et la reconstitution par MM. Weil et Reinach fait honneur à la science française. Il est gravé sur deux pierres dont l'ordre, d'abord interverti, a été rétabli par Pontow (1894). Le seul fait qu'une confusion de ce genre ait été possible, ou même — à supposer qu'il n'y ait pas eu confusion — le seul fait qu'un doute se produise, prouve que le texte musical a un sens bien flottant. Il s'en faut, en effet, malgré les efforts de MM. Reinach, Gevaërt et de l'éditeur lui-même, qu'on l'ait reconstitué d'une manière définitive. Le mode et le genre de la mélodie ne sont pas fixés avec certitude. Le choix de la mesure à 5 temps et la valeur relative des notes (diminuée de moitié, non sans raison, par M. J. dans sa seconde version) ne sont que des hypothèses. Pour le dessin mélodique, il suffit de parcourir les traductions de MM. Reinach, Gevaërt, Janus, Reimann, pour voir qu'on est loin de s'entendre. Quant à des indications extrinsèques, — indispensables pourtant à une œuvre musicale — il n'y faut pas songer.

La première impression laissée par le texte musical de J. est que cet hymne est écrit beaucoup trop haut pour la voix. Ce n'est pas humainement chantable (pour un homme). L'éditeur nous dit que l'hymne n'était probablement pas chanté par un chœur, mais par un citharède, et que les citharèdes avaient la voix très élevée.... soit; on trouve presque toujours un témoignage pour justifier une hypothèse; mais il est fâcheux que toute une construction importante ait une base aussi fragile. — Même difficulté pour le passage enharmonique, au pied 55. En tout cas, cette écriture trahit un conflit bien regrettable entre notre système de notation et la musique antique. — A la fin des trois premières lignes, le retour de la formule MYM constitue une « rime musicale » dont il n'a pas été tenu un compte suffisant.

3° Le second hymne à Apollon, publié par MM. Weil et Reinach (1894). C'est le plus considérable, mais non le moins difficile à ressaisir. On n'a pu en reconnaître le genre, bien que certaines parties semblent devoir être rattachées au lydien. Il y a plus de 150 notes conjecturales. La constitution de la mélodie donne lieu aux mêmes réserves que le précédent. (Il y a, au pied 155, un intervalle de *onzième* qui me paraît monstrueux).

4° L'épitaphe de Sikilos, découverte en Asie-Mineure par W. M. Ramsay et publiée en 1883. Les signes qui accompagnent les paroles n'ont été reconnus pour notes musicales qu'en 1883, par Crusius. Quel est le rythme exact de cette petite pièce? Appartient-elle au mode phrygien ou ionien? autant de difficultés qui ne sont pas résolues.

Certains signes ressemblent, on ne sait encore pourquoi, à une virga surmontée d'un punctum.

3° Les hymnes à la Muse, au Soleil et à Némésis (Mesomedes) qui sont les plus anciennement connus. Le premier, reconstitué par M. Reinach, a une grande clarté, sinon une grande noblesse de rythme. Il appartient au dorien, selon M. Gevaërt, au mixolydien selon M. Reinach, a l'*hyperdorien* selon J. !—L'hymne au Soleil est considéré comme dorien et l'hymne à Némésis comme phrygien. Ces dernières pièces sont très nettes, et leur rythme a une sorte de précision mathématique. J'avoue que cela même m'inspire quelque méfiance. J'ai peine à croire qu'un musicien un peu artiste se soit astreint à cette rigoureuse correspondance entre le rythme de la mélodie et celui des vers, et n'ait jamais pris un peu de liberté.

En outre, ce qui manque le plus à tous ces fragments, c'est *un sens musical :* je parle, bien entendu, d'un sens musical appréciable pour un lecteur qui s'efforce d'oublier l'art moderne. Il y a bien là une mesure; mais, de construction rythmique, il n'y en a point. A l'époque où ils étaient de vrais artistes, les Grecs n'ont jamais fait la théorie de leur art; c'est donc que l'instinct musical était le principe de leurs compositions. On est tenté d'en douter, quand on lit nos *melodiarum reliquiæ*. Les philologues, partant d'un point de vue qui est justement l'opposé de celui des chanteurs antiques, ont, il est vrai, une tâche bien malaisée. Leurs conclusions doivent être tenues pour provisoires. Il leur convient surtout d'être modestes. Aussi bien, la science de la musique grecque débute à peine. Elle en est encore, comme la science du plain-chan avant 1889, à solliciter le témoignage des *Scriptores* pour essayer d'en tirer quelque idée de la musique pratique. Espérons que les fouilles archéologiques lui permettront un jour de travailler sur des documents originaux assez nombreux pour qu'ils s'éclairent l'un par l'autre, et qu'on n'en sera plus réduit à reconstituer tant bien que mal une pièce du IIe siècle avant l'ère chrétienne, comme le premier hymne delphique, avec les indications d'un théoricien qui vivait 500 ans plus tard.

Jules Combarieu.

La bataille de Muret, par M. Marcel Dieulafoy. Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres, tome XXXVI, 2e partie. — Paris, imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1899. In-4° de 44 pages.

Ce mémoire est une contribution à l'histoire de la tactique des armées au XIIIe siècle. La bataille de Muret, qui fut le fait le plus mémorable de la guerre des Albigeois, a été racontée par un certain nombre d'annalistes et de chroniqueurs, d'après lesquels les auteurs

modernes ont fait la description du combat et de ses divers épisodes. Mais ces derniers n'ont pas toujours bien compris le témoignage des contemporains ou bien ils lui ont donné une interprétation contredite par la situation des lieux. M. Dieulafoy a donc repris les textes, il les a rapprochés ou comparés, puis au moyen d'eux il a établi un récit qui peut passer pour définitif. Avec une clarté et une limpidité merveilleuses, il a montré les manœuvres des Croisés ou des Aragonais et Toulousains; avec une habile simplicité, il a brossé le tableau de la bataille et narré ses différentes scènes.

La conclusion est que si Montfort « fut un général décidé et audacieux ou prudent suivant l'heure », il ne connut cependant pas d'une manière scientifique, « ni ne pratiqua d'instinct la haute tactique et la haute stratégie ». D'ailleurs pas un de ses contemporains ne fut plus avancé que lui.

L. H. LABANDE.

Henry AUFFROY. **Évolution du Testament en France, des origines au XIII[e] siècle.** Paris, Rousseau, 1899. 1 vol. gr. in-8, 770 p.

Il serait à désirer que toutes les institutions civiles et ecclésiastiques du moyen âge eussent un historien aussi consciencieux et aussi compétent que M. Auffroy. Son livre se recommande à la fois par les idées générales et les vues élevées qui tempèrent heureusement un sujet un peu aride et par l'étude minutieuse et exacte du détail, qui donne à la démonstration une solidité à peu près inattaquable. Il n'intéresse pas seulement par le plaisir qu'on éprouve à suivre, dans une exposition toujours lucide, le développement et les transformations d'une institution importante à travers les siècles, mais encore par les horizons qu'il ouvre sur les croyances, les habitudes d'esprit et les conceptions morales et religieuses des Français pendant le haut moyen âge et le moyen âge proprement dit. Il n'y a pas que de l'érudition dans l'ouvrage de M. A.; on y trouve le sens historique et l'esprit philosophique, c'est-à-dire une réunion peu commune de qualités fort appréciables. J'ajouterai qu'il est écrit avec chaleur, et en certains endroits, avec une exubérance de style imagé, que fait ressortir la sévérité des questions juridiques. M. A., comme on peut le voir à la dernière page de sa conclusion, est un admirateur du moyen âge « époque trop souvent calomniée, dit-il, où la foi était forte et les passions farouches, où l'ardeur indomptée de fougueuses natures engendrait les grands crimes suivis de grands repentirs, où, parmi les horreurs de guerres sanguinaires fleurissait l'héroïsme des dévouements sublimes : ère de batailles, de prières et de pénitences, où l'on savait lutter, aimer et expier — où la vie était jeune, où la mort était sainte ». Et la comparaison de cet âge héroïque avec les temps contemporains « où tant de

ruines se sont accumulées », où l'esprit moderne « a fait trop de bien pour qu'on puisse en dire du mal et trop de mal pour en dire du bien » n'est pas entrée pour peu de chose dans l'amour que l'auteur porte au moyen âge et à ses institutions.

C'est là un terrain sur lequel il me serait bien difficile de suivre M. A. Je suis moins tenté que personne de méconnaître les beaux côtés du moyen âge, et la grandeur originale de cette société, si puissamment trempée pour le bien comme pour le mal ; mais je crois qu'il ne faisait pas bon d'y vivre et, que ce temps « tragique » n'est pas à regretter. C'est par une illusion singulière que M. A. fait de l'époque de Saint-Louis (p. 12 et 541) une sorte d'âge d'or « où les forces qui jusque là se contrariaient en un antagonisme farouche, se pondérèrent temporairement en un équilibre harmonieux et fécond ». Sans doute, la France fut, pendant cette période, un peu moins troublée par des convulsions violentes que pendant celles qui ont précédé et suivi ; mais pour comprendre combien cette tranquillité était relative, et à quel point la brutalité et la grossièreté des mœurs, la fréquence des conflits et des guerres continuaient à mettre aux prises, les divers éléments sociaux, il suffit de lire les *Olim* et les rapports des enquêteurs de la royauté. Sans doute, aussi, les qualités du saint qui gouvernait la France, l'éclat de la littérature et des arts (dont je ne placerais pas cependant l'apogée, comme le veut M. A., au temps de saint Louis, mais au temps de Philippe-Auguste qui correspond à l'expression la plus pure et la plus simplement grande de la civilisation du moyen âge), et la gloire de l'Université de Paris, ont entouré cette phase de la vie française d'une auréole incomparable. Mais ces dehors brillants et la grandeur de quelques individualités exceptionnelles ne peuvent pas nous faire oublier que le moyen âge continuait d'être en somme, au XIII[e] siècle, ce qu'il était auparavant, une époque d'insécurité absolue pour les personnes et les propriétés, où les fléaux du ciel et de la terre joints à la guerre et au brigandage, maladies endémiques du corps social, tenaient le plus grand nombre des hommes courbés sous une perpétuelle terreur ; où le riche lui-même n'était pas toujours assuré du pain du lendemain. Au point de vue moral, c'est toujours l'époque de la superstition la plus grossière, et de la religion bassement matérialisée dans le culte des reliques. Au point de vue politique, c'est toujours le régime de la féodalité, c'est-à-dire de l'aristocratie la plus dure et la plus oppressive, l'état social fondé sur l'inégalité, sur le privilège, et sur l'exploitation des masses populaires par les pouvoirs seigneuriaux. Que cette exploitation ait été limitée et atténuée depuis le XII[e] siècle par les chartes de franchises, elle n'en subsiste pas moins, et fort lourde encore, en beaucoup de points du territoire français. Celui qui connaît le moyen âge non par les formules du droit ou les imaginations des poètes, mais dans ses réalités vivantes, par les chroniques et les documents d'archives, trouve le plus vif intérêt à en faire

l'histoire : il admire saint Louis, la Sainte-Chapelle et saint Thomas d'Aquin ; il n'envie pas le sort de l'immense majorité de leurs contemporains.

Cette réserve faite sur les tendances générales de M. A., constatons que son livre est divisé avec une netteté et une logique qui ne laissent rien à désirer. La première partie est consacrée aux origines du Testament, et l'auteur l'étudie d'abord chez les Gallo-Romains, puis chez les Barbares qui ont envahi l'Empire. Il oppose ainsi l'individualisme romain au communisme familial des Germains. Dans la seconde partie, relative au testament pendant l'époque franque, M. A. montre comment le testament romain se décompose, pour laisser la place à la conception germanique, et quelle action puissante l'esprit chrétien exerce à son tour sur le contenu des libéralités *in extremis*. La troisième partie a pour objet *l'évolution canonique et féodale*. Ici la division de la France entre deux domaines juridiques bien distincts, les pays de droit écrit et les pays de coutumes, oblige M. A. à examiner l'évolution du testament d'abord dans la France du Nord, puis dans celle du Midi. On voit clairement comment, au Nord, l'identité de l'inspiration religieuse amène les transformations de l'institution testamentaire et à quelle date se manifeste la compétence des cours d'Église en matière d'actes à cause de mort, compétence à laquelle s'oppose celle des tribunaux laïques. Si l'influence canonique favorise la liberté de tester, la tendance féodale la contrarie. Au Midi, le principe testamentaire se maintient avec un caractère religieux beaucoup moins accusé; la constitution du testament romain est perfectionnée par un retour aux règles de Justinien, modifiée d'autre part par l'introduction des exécuteurs testamentaires. Enfin, à l'époque de saint Louis, objet de la quatrième partie, les principes coutumiers sont réduits en système et le droit de tester, dans la France du Nord, est réglementé par la coutume, qui donne à la fois « satisfaction aux nécessités de la justice » et assure « une liberté encourageante aux enthousiasmes de la charité ». Pendant ce temps, dans les pays de droit écrit, les traditions antérieures persistent et se développent. Les romanistes donnent au testament une forme toujours plus précise et rigoureuse. La volonté du père de famille reste pleinement maîtresse de ses propres arrêts. — Un appendice comprenant douze textes qui représentent chacun un type de document testamentaire ou une phase de développement de l'institution, un index bibliographique et une table des matières très analytique terminent utilement le volume.

Dans ce cadre très vaste, l'auteur a su placer avec ordre les nombreuses pièces d'archives, les passages de cartulaires et les textes juridiques qu'il a recueillis et analysés en critique généralement assez soigneux[1]. J'aurais aimé qu'il y joignît un peu plus de textes propre-

1. Il y a quelques inexactitudes de détail, inévitables dans un pareil répertoire.

ment historiques, empruntés aux chroniques ou aux mémoires contemporains. A la p. 374, il cite les testaments de Philippe-Auguste et de Louis VIII, pour montrer que l'homme du moyen âge ne voulait paraître devant Dieu que libéré de ses dettes et de toutes obligations vis-à-vis de ses semblables. Il aurait dû rappeler, à ce propos, les deux historiettes rapportées par le dominicain Étienne de Bourbon (éd. Lecoy de la Marche, n° 33 et 34) l'une où l'on voit le jeune Hugue, fils du duc de Bourgogne, qui était mort en laissant une dette, apparaître pour en réclamer l'acquittement; l'autre où un chevalier de la suite du comte de Nevers cite un fait semblable arrivé à l'un de ses amis. Anecdotes et légendes compléteraient ici fort bien le tableau de mœurs, puisqu'elles contribuent à expliquer les dispositions testamentaires. Enfin, j'aurais voulu que M. Auffroy restât toujours fidèle à la loi qu'il s'est très heureusement imposée de ne citer que des documents datés, contemporains de la période qu'il étudie au point de vue du testament. Il s'y conforme presque partout, sauf quand il cite les *Assises de Jérusalem*, un document hybride, où il est tellement difficile de séparer l'ancien fonds (du commencement du XIIe siècle) d'avec les dispositions postérieures du XIIIe et même du XIVe siècle, qu'une critique soucieuse d'attribuer à chaque époque ce qui lui appartient, devrait hésiter à s'en servir, au moins dans un ouvrage divisé, comme celui-ci, en compartiments chronologiques très distincts.

Achille Luchaire.

Les Assemblées politiques dans la Russie ancienne. Les zemskié sobors. Étude historique, par Félix de Rocca (œuvre posthume). Paris, Larose. 1899. 191 p.

Nous connaissons si mal l'histoire de la Russie et en particulier son développement intérieur qu'il convient d'accueillir avec reconnaissance tous les travaux qui nous apportent quelque instruction. Les écrivains russes ont établi que l'autocratie, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, est d'origine assez récente et ils nous montrent les Tsars du XVIe au XVIIe siècle entourés de Conseils et d'États, dont l'influence était souvent assez grande. F. de Rocca avait été intéressé par ces travaux et il a essayé de nous en présenter un résumé critique.

Il recherche d'abord l'origine de ces assemblées politiques, puis il nous montre leurs progrès pendant la « période des troubles », et l'action fort étendue qu'elles ont exercée sous le règne de Michel : on put

---

de faits et de dates, par exemple, p. 377 et 381, où l'auteur attribue deux fois à Louis VII un acte pour les bourgeois de la Rochelle qui est de Louis VIII.

penser un moment que la Russie était sur la voie de se transformer en monarchie parlementaire. Après ce tableau historique, peut-être un peu long, l'auteur étudie tout ce qui se rapporte aux Sobors, à leur composition, à leur mode d'élection, à leur durée, aux votes, etc. Il s'efforce ensuite de déterminer avec quelque précision leur caractère propre, leur autorité réelle, les causes de leur rapide décadence et de leur complète disparition. Il n'est pas douteux que les Slavophiles avec Aksakof ont singulièrement dépassé la mesure quand ils ont voulu voir dans la collaboration des Sobors et des Tsars comme la représentation « des deux forces qui, d'accord, font mouvoir la Russie, le pouvoir du gouvernement et la pensée du peuple ». Mais peut-être d'autre part, y a-t-il quelque injustice dans le scepticisme avec lequel Tchitchédrine juge « ces pauvres et incolores essais » d'un gouvernement représentatif. On peut admettre que F. de R. est moins loin de la vérité quand, avec Serguievitch, Platonov et Kliout-chevsky, il admet que si les Sobors n'ont jamais eu ni droits bien précis, ni traditions bien nettes, ils ne le cédaient guère en puissance réelle à la plupart des assemblées occidentales de la même époque et qu'ils les égalaient en patriotisme et en bonne volonté. En revanche les raisons par lesquelles il explique l'évanouissement de cette vie politique, ne me satisfont guère : car dire que l'idée de l'attachement au service de l'État dominait toutes les distinctions sociales, c'est moins une explication qu'une répétition, et d'autre part, « si le représentant moscovite venait à l'assemblée pour y remplir un devoir et non pour y exercer un droit », c'est ce que l'on pourrait affirmer de toutes les assemblées analogues, et cela n'a pas empêché le Parlement anglais de faire une assez belle fortune. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas songé ici à s'inspirer du premier volume d'Anatole Leroy-Beaulieu, auquel il faut toujours revenir quand on touche à la Russie.

Il est juste d'ailleurs de ne juger qu'avec beaucoup de ménagements un livre qui a été interrompu par la mort. Il est infiniment probable que, s'il eût pu revoir son œuvre, l'auteur y aurait apporté des changements importants. Il eût sans doute supprimé la première partie, relative au Conseil des Boyars : elle ne se rattache qu'imparfaitement au sujet et mériterait à elle seule un livre spécial. Il eût compris le besoin de références plus nombreuses et plus précises : son livre ne saurait évidemment s'adresser à la foule, et, dans des questions si controversées, il nous serait indispensable de connaître les raisons qui ont déterminé la conviction de l'écrivain. Il eût modifié certaines affirmations : « la masse de la population rurale avait des maîtres, lisons-nous p. 39 ; mais jusqu'en 1598, elle était encore libre; après elle est attachée à la glèbe ». Sans compter que cela ne me paraît pas très clair, de Rocca était trop au courant des choses russes pour ne pas savoir tout ce qu'une formule ainsi présentée renferme d'inexactitudes ; ce sont là des phrases par lesquelles on exprime grossièrement

sa pensée, dans l'intention de la mettre à point dans la suite. Il est bien certain enfin qu'il aurait corrigé le style : certaines phrases sont écrites dans une sorte de langue macaronique où les mots russes sont aussi nombreux que les mots français. Je n'ignore pas toute la difficulté qu'on éprouve à traduire en français des termes qui correspondent à un état social différent du nôtre : mais quand nous lisons (p. 47) : « ni les Gosti, ni les Starosti des Sotni ne peuvent passer pour des représentants du peuple », ou p. 33 : « les Goubnie Starosti ne connaissaient d'abord que des affaires de police qui ne relevaient pas directement des Namiestniki et des Volostels », nous avons la sensation bien nette que ce ne sont là que des notes que l'auteur se réservait de modifier.

Il ne convenait peut-être pas aux éditeurs de modifier l'essai de F. de R. aussi profondément qu'il eût été nécessaire pour en rendre la lecture facile. Mais ils ont poussé la piété un peu loin en respectant jusqu'à des solécismes et des barbarismes qu'il eût été facile de corriger ; il aurait fallu aussi apporter plus de soin à la révision des épreuves et les mots russes sont souvent assez incorrectement présentés.

En dépit de ces réserves, le livre de Félix de Rocca témoigne d'une connaissance très sérieuse de la question et s'il n'apporte rien de bien nouveau aux personnes qui suivent le mouvement historique russe, il n'en sera pas moins une surprise pour la plupart des lecteurs. Puisse-t-il tomber entre les mains de quelques jeunes gens, curieux de science et d'exotisme, et leur révéler quelle immense moisson réservent encore les terres russes aux explorateurs ! Ce serait là la meilleure récompense, — et celle qu'il eût sans doute le plus souhaitée, — du chercheur consciencieux et avisé dont on nous présente le dernier essai.

E. DENIS.

Les lettres N et O du **Complément du Dictionnaire** de l'ancienne langue française par F. GODEFROY, 93e et 94e fascicules, librairie E. Bouillon.

Voici pour la lettre N quelques mots seulement, afin d'être court, dont l'historique ne remonte pas assez haut. On trouve au XIIe siècle *nonantième, nord-est, nuée* « de pluie la nuée » ; au XIIIe siècle, *navigation*, « puis la natevité de navigacion, c'est-à-dire puis que li tans de nagier est commenciés » ; *nonobstant, nouet, norme* qui, je ne sais pourquoi, n'a pas été recueilli ; au XIVe siècle, *nacre*, « un hanap doré couvert, enfoncé de nacle » ; *naïade, narrer, natif* au sens actuel, vers 1360 ; *naviguer, nervure, neuvaine*, « la prieuse fist chanter une messe pour seur Houdée, et ses offrandes et *nouvenne* » ; *nodosité, non être* qui fait défaut, *non pareil, numération, nuance*, « trois mois est cen-

dreuse, trois vert... Ceste nuance n'est pas vaine ». Au xv[e] siècle et dans les dix premières années du xvi[e] sont en usage *ne m'oubliez pas* (1405), le substantif *narré*, *naturé*, « nature naturée » ; nard « J'ay du nard precieux qui cœur humain art » ; nord-nord-ouest (1421). On rencontre bien antérieurement à 1610 des exemples de *nausée*, de *novateur*, de *nouure*. *Non-jouissance* dont les dictionnaires ne donnent pas d'exemple avant 1752, a été employé en 1596 : « Tout ce qui se peut acquérir par prescription se peut aussi perdre par non jouyssance de mesme temps. » Il manque dans le *Complément*.

Je signalerai maintenant quelques acceptions et emplois de mots qui ont été omis, ce qui n'est pas étonnant dans un tel travail. *Nacelle* n'est donné qu'avec le sens de *petit bateau :* il en a et en a eu d'autres : « A l'issue de table, il distribua calathes, nacelles, violiers, drajeoirs. » Dans le journal de Jean Duclercq, publié par M. H. Loriquet, *nacelle* est un terme d'architecture dont Littré même ne donne aucun exemple ancien : « Une nachelle estoffee de cappitiaulx revestus de fuelles » (1452). *Nasard :* « Nasutus, qui a un grand nez, nasut, nasard. » *Nasiller :* « Elle (la beste) suit volontiers un rayon nazillant et vermillant tout le long d'un scillon. » *Natif*, inné, natal : « Le surgeon éternel d'un feu natif. — Banny de son pays natif. » *Nautonnier*, adj., fréquent au xvi[e] siècle : « Le creux pin nautonnier. — Le nautonnier bateau. » *Naturalité* = nature humaine, lieu de naissance : « La naturalité nostre qui est debile et foible. — La gloire de Romme qui est ma naturalité. » A remarquer encore cet emploi curieux : « Par l'art de paincture se doyvent imiter les arbres, herbes et autres naturalitez. » *Naturel* = humain : « J'ay pitié de leur povreté, car nous sommes naturels tous. » *Navire :* « Tu commetz un lourd solécisme disant mon navire pour ma navire », dans le *Quintil Horatian*. *Négoce* = chose : A il paseste frappé de buffes sur la face pour nous restablir en liberté? O negoce admirable et plein de crainte et tremblement! » *Négocier*, se livrer à un exercice, à un travail quelconque : « En esté, s'en alloit à la rivière et s'esbattoit et negocioit par l'espace de deux heures. — Quand quelqu'un nous prie de luy aider a negotier quelque chose. » Sous *Nepenthès*, lire nepenthe et non nepenthé, et rétablir ainsi les vers de Ronsard : « Helene sceut charmer avecque son nepenthe, les pleurs de Télémaque. » *Neuvaine :* « la neuvaine sacrée, » les neuf muses. *Nephrétique*, s. f. : La néphretique ou gravelle. *Nez :* « Malgré lor nés i serai acordée. — Aucuns des demy dieux ne le purent pas bien supporter (le vin), ainçois en furent pris par le nez. » *Noix :* « Ailleurs avez escaillé noys. Vous sçavez tout le sens du monde. » *Note* = rien : « J'ay songé tant et plus, mais je n'y entends note. » *Nouêt* = nodus : « Les durillons et noetz qui sont engendrez ès gens goutteux. » *Nue :* « C'estoient des pensemens vains, en nue, qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles, » (Montaigne). *Nuée :* Les maladies des yeux,

comme sont l'ongle, la nuée, la maille. — Une couverte bordée de nuées, de brodures, de fleurs d'ancolie. *Nutritive*, s. f. : « La plante de saffran bastard sert comme de cure et *nutritive* aux perroquets. »

J'en viens à la lettre O où manque un certain nombre de mots plus ou moins vieux dans notre langue, et dont les dictionnaires ne donnent l'emploi qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles. Tels sont : *obsession* et *opinant* (XVe s.), *offensant*, adj. (1510), *ordinal* au sens actuel (1550), *oremus* (1560), *outrecuidant* (XIVe s.), auxquels il faut ajouter les termes suivants dérivés du grec : *œnomancie*, *onirocritie* ou *onirocritique*, *ornithomance*. Il n'est pas sans intérêt de savoir à quelle époque ces mots ont été traduits en français. Plus d'un lexicographe s'étonnera qu'en 1268 on trouve *aristoloche* sous la forme *aristologie*, et au XIVe siècle, *apathie*, *acéphale*, *anthropophage*, *aréopagite*, *atlantique*. Je ferme cette parenthèse pour revenir à d'autres vocables dont l'historique est insuffisant. Au XIIe siècle, sont en usage : *obscurité*, *oseille*, *octantième ;* au XIIIe, *offerte*, *olympiade*, *ondé*, *onguent*, *opilation ;* au XIVe, *objectivement*, *obsidional*, *octuple*, *odoriférant*, *omnipotence*, *opilatif*, *opiner*, *oppressif*, *oréade*, etc. En revanche, très peu d'articles donnent lieu à des additions ou corrections. *Oblique*, être en oblique = ne servir à rien : « Emplastre, syrop et fisique, tout ce si li fu en oblique. » *Oculaire*=oculiste : « Mes yeux fretillent d'avoir un colyre, et ay besoin de quelque Æsculapide bon oculaire. » — Bon pour les yeux : « Medicamens oculaires. » *Oignon :* « Les ennemys tiennent les trieves a l'oingnon. » *Oindre la paume, les mains* = graisser la patte, locution fréquente. *Ondoyant*, qui vit dans l'eau : « Il (l'océan) nourrit les troupes ondoyantes. » *Onglade* : « Son fiel mis dans les yeux sans doute oste les onglades et cataractes. » *Onglée :* « Il faut que le chasseur mette pied à terre, et avec l'œil rechercher quelque onglée dans le chemin. — Les roys sont les verges de Dieu... Qui n'excedent une onglee de leur puissance reglee. » *Oreille de souris*, terme d'architecture : « Moulures et ornemens, comme billettes, oreilles de souris et autres. » *Organiste*, adj. : « Un clavier jaune foulent Leger-trottans les organistes dois. » *Orgue :* « Dire d'orgues, » parler comme un oracle, dans Rabelais. *Orme :* « Ilz avoient abattu ungulme a la chesnée. » *Ouiche*, n'est pas une interjection qui marque l'incrédulité, mais qui exprime qu'on a froid, très froid, ce que prouve d'ailleurs l'exemple cité.

A. Delboulle.

F. Paulsen. **Kant der Philosoph des Protestantismus,** Berlin, Reuther u. Reichard, 1899. 0 fr. 75.

Dans cette importante et intéressante brochure, M. Paulsen cherche à montrer en Kant le continuateur de la glorieuse tradition de Luther

et le philosophe national par excellence de l'Allemagne. — Le problème de la foi, dit-il, a reçu trois solutions principales : 1° Le *rationalisme*, représenté dans les temps anciens par les philosophes grecs, dans l'époque moderne par les grands spéculatifs et en particulier par Hegel : il prétend que la raison peut construire par ses seules forces un système de la vérité absolue qui a la valeur d'une croyance religieuse ; 2° Le *Sémirationalisme*, représenté par saint Thomas au moyen âge et les néo-thomistes catholiques de nos jours : pour eux il y a au-dessus des vérités rationelles des vérités supérieures d'ordre supra-naturel ; mais la raison est néanmoins capable de démontrer la vérité de certains principes généraux, de construire une religion naturelle à côté de la religion révélée : la raison doit donc travailler sous le contrôle de la foi qui est l'autorité suprême ; 3° L'*irrationalisme* qui sépare entièrement les deux domaines de la raison et de la foi ; la raison, pour lui, est incapable de s'élever au-dessus de la connaissance de la réalité empirique ; elle ne sait rien des choses divines ; la religion repose uniquement sur la foi et non sur des preuves : c'est là le point de vue de Luther ; c'est aussi celui de Kant ; et c'est aussi celui de M. P. qui est un des promoteurs de ce mouvement de « retour à Kant » qui caractérise la philosophie allemande contemporaine. Il refuse de s'en tenir à l'« agnosticisme sceptique des *exacts* » ; il est plus nettement hostile encore au sémirationalisme des néo-thomistes, à la philosophie sans liberté du catholicisme. Il proclame avec Kant l'autonomie de la raison ; en même temps, moins anti-intellectualiste que l'auteur de la *Critique de la raison pure*, il croit à une métaphysique dont les éléments principaux sont l'*idéalisme objectif* et le *monisme*. Et il a foi dans le triomphe de cette conception de la vie qui donne satisfaction aux besoins du cœur comme à ceux de la raison. Sans doute le principe catholique de l'autorité semble exercer de nos jours une attraction plus forte que jamais sur les esprits ; mais tôt ou tard la raison autonome reprendra ses droits et renversera les barrières entre lesquelles on a voulu l'enserrer. — On lira avec intérêt cette brochure qui résume et parfois complète les idées développées par M. Paulsen dans son livre récent sur Kant, et qui est en même temps un véritable acte de foi, une sorte de déclaration de guerre de l'esprit d'examen protestant contre le principe d'autorité et les rêves catholiques de théocratie.

Henri LICHTENBERGER.

G. A. TIENES, **Nietzsches Stellung zu den Grundfragen der Ethik genetisch dargestellt.** Bern, Sturzenegger, 1899. 1 fr. 75.

M. Tienes étudie l'évolution des idées de Nietzsche sur trois des principales questions de morale : l'origine de la morale ; le principe

de la morale; le problème de la volonté. C'est un travail consciencieux mais trop timide. L'auteur se contente beaucoup trop, sous prétexte d'objectivité, de simplement juxtaposer des fragments d'œuvres de Nietzsche sans chercher à « construire » son sujet. Ce n'est pas que les idées lui fassent entièrement défaut. M. S. indique par exemple en deux mots, p. 38, que Nietzsche base successivement sa morale sur le sentiment, puis sur la raison, enfin sur l'instinct. L'idée, est je crois, fort juste; mais au lieu de la développer d'une façon systématique M. T. se borne à dépouiller l'une après l'autre les œuvres de Nietzsche et à nous citer les principaux passages se rapportant à ce problème sans se préoccuper de les classer méthodiquement et de *démontrer* l'évolution de la pensée de Nietzsche. Son livre est donc plutôt un amas de matériaux qu'une étude originale. A ce point de vue il peut rendre des services. J'ai vérifié un certain nombre de renvois qui m'ont paru exactement indiqués; je n'ai relevé qu'une erreur p. 29 dernière ligne : au lieu de 225 il faut lire 256. L'impression générale qui ressort du livre de M. T. — à savoir que Nietzsche malgré les contradictions fréquentes qu'on peut noter dans ses œuvres, tend vers la fin de sa vie à formuler ses idées avec une précision et une exactitude sans cesse croissante, — me paraît très soutenable. Elle peut servir d'argument contre ceux qui présentent avec trop d'insistance les dernières œuvres de Nietzsche comme des fantaisies d'aliéné. Pour un aliéné, il divague en tout cas avec bien de la méthode!

H. L.

Morale sociale. Leçons professées au Collège libre des sciences sociales par MM. G. Belot, M. Bernès, Brunschvicg, F. Buisson, Delbet, Darlu, Dauriac, Ch. Gide, M. Kovalevsky, Malapert, le R. P. Maumus, de Roberty, G. Sorel, le Pasteur Wagner. Préface par Émile Boutroux. 1 vol. in-8, I-XI. 1-319. 1899. Paris, Alcan.

Sous son apparence paradoxale, ce volume sera un des incidents caractéristiques de l'histoire de la morale dans notre fin de siècle. L'idée d'où il est sorti n'est pas banale. Faire professer la morale sociale dans un Collège même « libre » par des conférenciers venus de tous les coins de l'horizon philosophique ou religieux, appartenant à l'Université, à l'Église protestante, à l'enseignement catholique, ou enfin positivistes et indépendants, cette tentative — qui on le sait, se renouvelle en ce moment — aurait été impossible il y a quelques années. Elle aurait succombé sous l'indignation des orthodoxes même laïques, ou les railleries des sceptiques. Il a fallu à la fois le relâchement qui s'est opéré dans l'orthodoxie officielle, l'élargissement des idées universitaires, et aussi l'intensité et comme l'anxiété des préoccupations morales qui agitent notre époque troublée, pour qu'une en-

treprise comme celle-ci pût se réaliser avec le concours d'hommes de talent et de tendances élevées, pour que le recueil qui en est sorti pût être consacré par le patronage d'un philosophe ayant la situation de M. Émile Boutroux.

Celui-ci, dans un *Avant-propos* mis en tête du volume, a dû reconnaître que « l'idée d'inviter des hommes d'origines philosophiques très diverses à s'expliquer en toute liberté sur les principes de la morale sociale, n'a pas été sans causer quelque étonnement. » M. Boutroux admet l'étonnement, mais il s'applaudit des résultats produits par l'ensemble de ces conférences. Son Avant-propos est une excellente dissertation morale, telle qu'on pouvait l'attendre d'un esprit et d'un talent supérieurs, dissertation dans laquelle il a cherché à synthétiser les traits élémentaires communs à tous les systèmes d'éthétique sociale, ceux par conséquent qu'il est facile de retrouver, dans les différentes idées émises par les conférenciers, sous les divergences de principes. M. Boutroux voudrait distinguer comme deux domaines très différents : l'enseignement proprement dit, et la recherche scientifique. Pour la première, à ses yeux, la morale « des honnêtes gens » suffit. « Les maximes qu'elle fournit ne sont pas toujours très précises ou cohérentes.... Telles qu'elles sont... elles représentent l'expérience morale de notre race. C'est cette expérience seule qui peut servir de règle dans l'enseignement que nous donnons à nos enfants ».

Le moraliste peut et doit être plus hardi dans la recherche scientifique. « La morale, nous le voyons clairement aujourd'hui, n'est pas et ne sera jamais une science achevée. C'est un certain besoin de l'esprit humain, lequel le définit à mesure que nous travaillons à le satisfaire et provoque de nouvelles recherches à mesure qu'il se définit. »

Dans quel sens et suivant quelle méthode devront s'opérer ces recherches ? « En se mêlant aux sciences positives, dit M. Boutroux, la morale changera-t-elle de nature ? Deviendra-t-elle, elle aussi, une science de fait ? Renoncera-t-elle à l'idéalisme qui jusqu'ici a été son caractère ?... — Il n'a pas encore été démontré clairement qu'il en doive être ainsi. Les sciences positives peuvent et doivent rendre à la morale les plus grands services : elles donneront une matière à ses principes... mais les sciences positives ne peuvent absorber la morale... elle doit se servir des sciences sans s'y asservir,... elle est infinie comme l'âme humaine ».

Malgré l'importance des concessions, on sent dans ces dernières lignes comme une réserve posée contre l'esprit général de la plupart des conférences faites au Collège des sciences sociales. Ici l'auteur de l'Avant-propos aurait peut-être dû constater plus nettement le caractère commun à la grande majorité de ces leçons ; à savoir la disparition de l'*absolu* du domaine de la morale sociale telle que l'ont exposée devant leurs auditeurs sept professeurs d'Université et non

des moindres, parlant à côté d'un pasteur protestant, d'un Révérend père catholique, et de plusieurs indépendants.

Car c'est un fait curieux à noter, que pas un des représentants de l'Université, reliant, comme il est naturel, la morale sociale à la morale individuelle, n'ait professé au *Collège libre* la morale spiritualiste, ni même kantienne ; — que pas un n'ait cherché à réfuter le positiviste M. Delbet qui avait fait dans la première conférence un exposé très net et très frappant des idées d'Aug. Comte sur la morale ; — que personne n'ait fait intervenir, pour les opposer à la morale évolutionniste, les préceptes catégoriques de l'ancienne orthodoxie philosophique. Certains professeurs ont même été très loin dans le sens positiviste : « Ma vérité de La Palisse, écrit l'un, vérité qui commencera, je ne l'ignore pas, par être rejetée des trois quarts des penseurs et des neuf dixièmes des gens du monde, c'est que la morale est une chose purement humaine, qu'elle a été progressivement formée par l'humanité pour l'humanité »[1]. Un autre a eu conscience du danger de l'absolu appliqué à la morale : « La circonstance historique qui a le plus contribué à séparer et à opposer d'une façon irréductible le sentiment et l'idée dans les théories morales... qui a mis une antinomie apparente de l'individualité à la solidarité, c'est la séparation de la morale et de la vie... Je crois qu'au développement de l'action, et ce qui revient au même, à la poursuite d'un idéal, il n'est pas d'obstacle plus certain que la position d'un absolu, sous quelque forme que ce soit.... L'unité morale ne saurait être qu'une unité de formation »[2].

Il faudra bien, après avoir lu ce volume, partager l'opinion exprimée par M. Darlu dans sa belle conférence « que nos esprits sont envahis par les conceptions que les sciences de la nature élaborent depuis trois siècles, et qui ne s'accordent pas aisément avec les croyances traditionnelles[3]... »

Eugène d'Eichthal.

— Nous avons signalé, il y a quelque temps, avec les éloges sincères qu'elle méritait, la belle publication de l'éditeur de Stockholm, M. Hasse W. Tullberg : *Les Maisons souveraines de l'Europe*. Le tome II, qui la complète, vient de paraître. Rappelons que le texte des notices généalogiques est dû au comte F. U. Wrangel, et que les notices, bien que le plan de l'ouvrage ne comporte que les membres actuellement vivants des maisons souveraines, contiennent également des résumés historiques des origines de ces familles, et surtout des tableaux permettant d'établir les liens de parenté qui les unissent ordinairement entre elles. Ce travail, fort soigné, nous a toujours paru exact et précis. Les portraits photographiques (le

---

1. M. G. Belot : *Charité et selection*, p. 105.
2. M. Bernès. L'*Unité morale*, p. 57.
3. « *Classification des idées morales du temps présent* », p. 19.

chiffre total en est, pour les deux volumes, de 853) méritent encore les compliments que nous leur avons adressés pour la netteté de leur tirage, et de même les en-tête archéologiques, frontispices aux armes, vues de châteaux, etc., dessinés en grisaille par l'architecte M. Agi Lindegren; enfin, l'exécution typographique, qui est d'une rare perfection. Les *Maisons* contenues dans ce volume sont les suivantes : *Hesse, Holstein, Italie, Liechtenstein, Lippe, Luxembourg, Mecklembourg, Monaco, Montenegro, Oldenbourg, Pays-Bas, Portugal, Prusse, Reuss, Roumanie, Russie, Saxe, Schaumbourg, Schwarzbourg, Serbie, Suède-Norvège, Waldeck, Wurtemberg.* En somme, c'est la première partie de l'almanach de Gotha avec le document vivant en plus. S'il était matériellement possible à M. Hasse W. Tullberg d'en faire autant pour les *grandes familles* de l'Europe (souvent plus anciennes et plus intéressantes que tant de branches allemandes ou autres qui prennent tant de place ici), nous croyons qu'il obtiendrait un succès au moins aussi grand. C'est maintenant la librairie Haar et Steinert qui se charge de la vente, à Paris, de l'édition française. — H. de C.

— Dans le bulletin (sept. 1894 — mai 1897) de la « Språkvetenskapliza Sällskap », Upsal, 1898) nous mentionnerons de Lennart Kjellberg une longue et curieuse dissertation d'archéologie mythologique sur Asklepios (en allemand); un article sur la langue des inscriptions dialectales de l'Argolide, par O. von Friesen (également en allemand); enfin (en suédois), un historique très clair et très complet de la question de la classification des races humaines avec la proposition d'un nouveau système de Karl Ahlenius. — L. P.

— La commission des Archives pour l'Histoire de la Norvège vient de publier (Kristiania, 1899) dans le 2e fascicule du tome Ier de ses « Historiske Samlinger » les documents officiels et privés ayant trait à l'affaire de Bodœ (1818), documents recueillis et ordonnés par M. le Dr Yngvar Nielsen. — L. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 décembre 1899.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a reçu du R. P. Paul de Saint-Aignan, de la custodie franciscaine de Terre-Sainte, une lettre contenant des détails sur un grand sépulcre juif récemment découvert auprès de Jérusalem, vers la région de Siopos, au lieu dit Râs el Madbèse. Ce sépulcre se compose d'une antichambre et de deux chambres creusées dans le roc. Le P. Paul de Saint-Aignan soupçonne, en outre, l'existence d'une troisième chambre inviolée. Sur 29 ossuaires en pierre tendre trouvés dans les chambres accessibles, trois portent des inscriptions grecques, deux autres de simples sigles. — La lettre est accompagnée de plans, coupes, élévations, copies et moulages des inscriptions, le tout exécuté avec le plus grand soin.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre titulaire occupée par M. Giry, décédé il y a plus d'un mois. — L'examen des titres des candidats est fixé au 2 février 1900.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, M. d'Arbois de Jubainville est désigné pour diriger la publication des diplômes carolingiens, en remplacement de M. Giry, décédé.

L'Académie des sciences de Berlin invite l'Institut à se faire représenter aux fêtes organisées à l'occasion de son second Centenaire. — L'Académie accepte en principe cette invitation.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 29 décembre 1899.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture du décret de M. le Président de la République portant approbation de l'élection de M. le duc de Trémoïlle, nommé

membre libre en remplacement de M. J. Menant décédé. — M. de la Trémoïlle est introduit en séance.

M. de Barthélemy présente, de la part de M. Maspero, directeur général du service des antiquités en Egypte, une note où il commente une longue inscription hiéroglyphique, comprenant quatorze colonnes gravées avec une singulière perfection. Cette stèle en granit noir a été trouvée à Kom-Gayef, dans l'une des propriétés du prince Hussein-Pacha, oncle du Khédive, qui en a fait don au Musée de Gizèh. Elle représente le roi de Nectanébo II, le dernier pharaon des dynasties indigènes, et porte la date du règne (an I, 4e mois de Shomou, le 13 du règne de Nectanébo). Nectanébo fait des offrandes à la déesse Nît de Saïs. Entre autres détails intéressants, M. Maspero remarque que cette inscription révèle la forme égyptienne du nom de la ville de Naucratis, « Paramaïti », et porte mention expresse de l'usage de la dîme, qui jusqu'ici n'avait été que soupçonné en Egypte.

L'Académie procède à l'élection d'un président et d'un vice-président pour l'année 1900. — M. Clermont-Ganneau décline l'honneur de la vice-présidence. — M. de Barthélemy, vice-président sortant, est élu président à l'unanimité des voix. — M. de Lasteyrie est élu vice-président par 29 suffrages.

L'Académie procède à l'élection de la commission du prix Gobert. Sont élus MM. Gaston Paris, P. Meyer, Aug. Longnon et Bouché-Leclercq.

L'Académie se forme en comité secret.

MM. Gaston Paris et Senart sont délégués par l'Académie pour la représenter aux fêtes du second centenaire de l'Académie des sciences de Berlin.

L'Académie présente, pour la chaire de diplomatique de l'École des Chartes, vacante par le décès de M. Giry, en première ligne, M. Maurice Prou ; en seconde ligne M. Levillain.

Sont nommés correspondants nationaux : MM. Gauckler, directeur du service des antiquités et arts en Tunisie ; J. Loth, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Rennes ; Roschach, de Toulouse.

L'Académie s'est formée en comité secret à la fin de sa dernière séance et a nommé correspondants étrangers : MM. Hermann Diels, professeur à l'Université de Berlin, F. Vander Haeghen, bibliothécaire en chef de l'Université de Gand, et Kielhorn, professeur à l'Université de Goettingue.

Séance du 5 janvier 1900.

M. Alfred Croiset, président sortant, et M. A. de Barthélemy, élu président pour l'année 1900, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à l'élection des huit commissions suivantes :

Commission des travaux littéraires. — Sont élus MM. Ravaisson, Delisle, Deloche, Perrot, Barbier de Meynard, Meyer, d'Arbois de Jubainville et Croiset.

Comité des antiquités de la France. — Sont élus MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Longnon, Héron de Villefosse, Viollet et S. Reinach.

Commission des écoles francaises d'Athènes et de Rome. — Sont élus MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier et Müntz.

Commission du Nord de l'Afrique. — Sont élus MM. Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Philippe Berger, Cagnat et Babelon.

Commission de la fondation Garnier. — Sont élus MM. Barbier de Meynard, Senart, Hamy et Barth.

Commission de la fondation Piot. — Sont élus MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Héron de Villefosse, Saglio, Müntz, Collignon et Babelon.

Commission de la mission française d'Indo-Chine. — Sont élus : MM. Bréal, Senart, Barth, Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau et Hamy.

M. Oppert est élu membre de la commission du prix Volney en remplacement de M. Maspero.

M. Bouché-Leclercq annonce que la commission du prix Gobert a retenu les ouvrages de M. Boudnov sur les œuvres mathématiques de Gerbert, de M. R. Reuss sur l'Alsace au XVIIe siècle et de Mgr Hautcœur sur l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille.

M. Salomon Reinach annonce qu'un archéologue de Greifswald, M. Erich Preuner, a démontré qu'une des statues découvertes à Delphes par l'Ecole française d'Athènes était un original de Lysippe, le grand sculpteur du IVe siècle. La démonstration est fondée sur un fragment d'inscription copié en 1811 à Pharsale par le voyageur Stackelberg. Un moulage de la statue en question est exposé au Musée du Louvre, dans la salle des moulages de Delphes.

M. Viollet communique un mémoire sur les justices et les milices communales au moyen âge.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 22 Janvier — 1900

Répertoire des articles relatifs à l'histoire et à la littérature juives parus dans les périodiques de 1783 à 1898, par Moïse Schwab, bibliothécaire, publié sous les auspices de la Société des études juives; I, Paris, rue Saint-Georges, 17, 1899, in-8, p. x et 408. Prix : 12 fr. 50.

On possède des catalogues des livres hébreux imprimés, mais il n'existait pas encore de répertoire des articles publiés dans les périodiques sur l'histoire et la littérature juives. Cette lacune vient d'être comblée par le savant bibliothécaire que ses études et sa situation à la Bibliothèque nationale désignaient de préférence à tout autre pour cette tâche.

Ce qu'il faut louer d'abord dans cette utile entreprise, c'est la courageuse patience avec laquelle l'auteur a poursuivi ses recherches au milieu des revues juives si nombreuses en Europe. Ces revues ne s'adressent pas, comme d'autres périodiques, à un public restreint, mais au peuple juif entier, répandu un peu partout; elles croissent et se multiplient avec les besoins intellectuels des communautés juives. D'un autre côté les études hébraïques occupent une place importante dans les périodiques qui s'adressent aux orientalistes.

Cette masse de livres a dû prendre pour son examen un temps considérable ; quelques périodiques ont des tables qui facilitent les recherches, mais c'est l'exception. L'auteur du répertoire a été soutenu dans son labeur par la pensée que sa publication rendra de grands services; à cet égard tout le monde sera d'accord avec lui.

Il y a dans ce livre un amas considérable de matériaux qui occupent 408 pages grand in-4° sur deux colonnes. Le recueil nous a paru très complet; c'est à l'usage que l'on constatera s'il renferme des lacunes. L'auteur, du reste, prie les lecteurs de lui signaler les omissions qu'ils remarqueraient.

L'ouvrage est autographié et il est présenté comme un essai (il est tiré à 150 exemplaires) susceptible de perfection. L'autographie est généralement réussie ; l'écriture est celle d'un calligraphe, et le texte a un aussi bel aspect et se lit aussi facilement qu'un bon imprimé.

Le volume qui vient de paraître contient une table des noms d'auteurs classés par ordre alphabétique ; chaque nom est accompagné des titres des articles. Le deuxième volume, qui est annoncé comme devant suivre très prochainement, renfermera deux autres tables : l'une, des matières ; et l'autre, des mots hébreux.

La préface renseigne le lecteur sur la méthode de l'auteur et elle contient la liste des périodiques dépouillés pour cette publication.

R. D.

Xenophontis Expeditio Cyri. Recensuit Guilelmus Gemoll. Editio maior. Leipzig, Teubner, 1899. Un vol. in-12 de VIII-305 pages.

The Hellenica of Xenophon Book 1 and II. Edited with introduction and notes by G. M. Edwards. Cambridge, at the University Press, 1899. Un vol. in-16 de XLVIII-168 pages.

Cette édition de l'*Anabase*, due à un homme connu par ses travaux sur Xénophon, est faite surtout d'après le ms. de Paris, ancien fonds grec 1640. Ce manuscrit avait déjà été considéré par Dindorf et par Hug comme le meilleur ; M. G. va plus loin ; il pense que c'est ce manuscrit seul qu'il faut suivre, sauf dans quelques rares exceptions. Il a pu obtenir le prêt de ce manuscrit ; il l'a collationné à loisir. Cette revision d'un texte si important suffirait pour attribuer de la valeur à cette édition. L'auteur a eu de plus entre ses mains l'exemplaire de l'Anabase qui a appartenu à Cobet, et il a trouvé sur les marges diverses corrections qu'il communique dans les notes. Les conjectures, proposées par M. Gemoll. sont toutes indiquées p. VII ; nous signalons II, 6, 25 ἀλήθειαν θηρεύουσιν au lieu de ἀ. ἀσκοῦσιν ; III, 1. 30 ὡς δούλῳ pour ὡς τοιούτῳ ; IV, 5, 30 πρὸς τοὺς ἔνδον au lieu de πρὸς τοὺς ἐν ταῖς κώμαις ; V, 4, 6 ποιεῖν ajouté devant τὸ λοιπόν. Au § II, 1, 17, la correction ἀναγγελλόμενον est déjà donnée dans l'édition de Krüger comme étant de Voigtländer. Au § I, 9 19, P. Couvreur avait déjà écrit ὃ ἐπέπατο ἀεί τις. Nous regrettons que M. G. n'ait pas connu cette édition française qui aurait pu lui être utile ; Couvreur avait eu le soin lui aussi d'étudier le ms. 1640. Mais aujourd'hui il semble que c'est perdre son temps que de reprocher aux savants allemands d'ignorer les travaux des savants français ; nous ne manquerons pas cependant de le faire chaque fois que l'occasion se présentera.

L'édition des deux premiers livres des *Helléniques* par M. Edwards est destinée aux classes. Elle est très suffisante. La partie historique est surtout très soignée ; une exposition détaillée fait connaître aux

élèves les événements qu'il est nécessaire de savoir pour comprendre l'histoire de Xénophon. Il aurait fallu joindre à cette exposition historique une courte notice grammaticale ; il est bon que les élèves sachent que la grammaire de cet écrivain diffère en bien des points de la grammaire des autres écrivains attiques. M. E. croit, avec Holms, à l'impartialité de Xénophon ; il ne lui reproche que deux choses qu'il explique et excuse du reste ; nommer le moins possible Epaminondas, ignorer la reconstruction de Mégalopolis et de Messène. C'est déjà significatif que, dans le récit des événements écoulés entre la bataille de Leuctres et celle de Mantinée, le nom d'un homme comme Epaminondas soit à peine prononcé ; mais on pourrait encore trouver bien d'autres faits aussi singuliers et qui ne sont pas précisément une preuve de l'impartialité de cet historien.

Albert MARTIN.

Carl FREDRICH, **Hippokratische Untersuchungen** (Philologische Untersuchungen, herausgegeben von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorff, 15ᵉ fasc.) ; Berlin, Weidmann, 1899, VI-236 p.

Le *Corpus* hippocratéen renferme en assez grand nombre des écrits qui, tout en se rapportant à l'enseignement du maître, ne sont cependant pas de sa main. Il est intéressant pour l'histoire de la médecine grecque de rechercher quels en sont les auteurs et d'en étudier la doctrine. Ces ouvrages ne sont pas tous, à proprement parler, des ouvrages purement techniques ; quelques-uns en effet sont destinés aux gens du métier, mais d'autres s'adressaient au grand public, ou encore n'étaient que des hypomnemata, rédigés dans un but pratique. M. Fredrich, dans ce volume, fait porter ses recherches sur deux de ces traités : le Περὶ φύσιος ἀνθρώπου, composé vraisemblablement pour être lu en public, dans le genre du Περὶ τέχνης, si finement commenté naguère par Gomperz ; et les quatre livres du Περὶ διαίτης, qui sont plutôt une compilation de plusieurs écrits. Le Περὶ φύσιος ἀνθρώπου manque d'unité, comme l'avait déjà remarqué Galien, et le titre ne convient exactement qu'aux huit premiers chapitres ; mais on ne saurait l'attribuer, comme on le faisait dans l'antiquité, à Hippocrate ou à son gendre Polybos ; l'auteur est un médecin philosophe, qui a exposé une théorie des tempéraments et des humeurs d'après Hippocrate ; il est certainement antérieur à Aristote. Il faut signaler dans cette partie de l'ouvrage l'histoire des théories grecques sur le système veineux, que M. F. rectifie en un point fort important. Littré pensait qu'il fallait dater postérieurement à Aristote les traités où le cœur est considéré comme le point de départ des veines, parce qu'Aristote dit avoir fait lui-même cette découverte. Or le fait était déjà connu de

l'auteur du Περὶ νούσων, qui est au plus tard du commencement du IVe siècle, et cet écrit n'a pas été connu d'Aristote. Un certain nombre de traités médicaux de son temps lui ont d'ailleurs échappé, étant restés inconnus dans les bibliothèques de Cos et de Cnide, et n'ayant été réunis que plus tard, avec d'autres traités anonymes déjà publiés en un seul *Corpus*. Quant au Περὶ διαίτης, que M. F. analyse minutieusement dans toutes ses parties, c'est une compilation de l'aveu même de son auteur, qui a puisé à beaucoup de sources et a ajouté ses réflexions personnelles. Mais ni le fond, ni la méthode ne lui appartiennent en propre; la méthode est hippocratique, et le fond se rattache aux systèmes d'Héraclite et d'Anaxagore, d'Archélaos et d'Hérodikos de Selymbria. L'ouvrage fut écrit vers 400, mais il n'est pas possible de déterminer exactement le lieu de la composition, pas plus que le nom de l'auteur; on est réduit à des hypothèses qui ne peuvent être qu'imparfaitement démontrées. M. Fredrich insiste à juste titre, dans son avant-propos, sur l'utilité des recherches analogues à celles qu'il nous présente; après Gomperz et Kühlewein, il donne l'exemple de ce que doivent faire les historiens de l'ancienne médecine grecque.

My.

Lettres des papes d'Avignon se rapportant à la France. N° 2. Benoît XII. 1334-1342. Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican par Georges Daumet...., Premier fascicule. — Paris, A Fontemoing, 1899. In-4° de 248 col. (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome).

Il faut saluer avec joie l'apparition de ce fascicule qui inaugure une nouvelle série des publications de nos Écoles d'Athènes et de Rome. Cette troisième série sera entièrement consacrée aux Lettres des papes d'Avignon se rapportant à la France et par extension aux ducs d'Anjou rois de Naples. Sans doute, des travaux sérieux ont déjà été entrepris pour le dépouillement de l'analyse des bulles du XIVe siècle concernant tel ou tel diocèse ou ayant trait à tel ou tel événement de notre histoire; mais nous n'en attendions pas avec moins d'impatience la collection d'ensemble où seraient réunis tous les documents pontificaux nous intéressant.

Le présent fascicule comprend l'analyse ou le texte de 393 bulles, qui ont été expédiées pendant les trois premières années du pontificat de Benoît XII. Si le pape s'y montre assez préoccupé d'administrer son temporel, de percevoir ses revenus, de recueillir la succession des évêques défunts, il n'oublie pas cependant les plus grands intérêts de la chrétienté. La croisade est d'abord un de ses principaux soucis;

il y pousse les princes chrétiens; il lève des subsides pour en payer les frais, il donne des secours au roi d'Arménie. Mais ensuite la situation politique de la France et de l'Angleterre attire ses regards; il insiste vivement auprès de Philippe VI pour l'empêcher d'intervenir dans les affaires de l'Écosse, il envoie des cardinaux pour prévenir le conflit entre lui et Édouard III. Il surveille d'autre part les relations du roi de France avec Louis de Bavière et fait passer au premier d'utiles avis. Le même rôle de pacificateur, il le joue encore entre la république de Gênes et les rois d'Aragon, de Majorque, de Sicile et de Trinacrie, entre le dauphin de Viennois et le comte de Savoie, etc. Ailleurs cependant il poursuit les hérétiques, les Vaudois, les magiciens qui modèlent des images de cire; il chasse les prévaricateurs. Benoît XII apparaît donc en somme sous un jour favorable. Nous remarquerons encore qu'il gardait assez d'indépendance vis-à-vis Philippe de Valois pour lui refuser les dîmes que celui-ci lui demandait.

Les historiens auront naturellement beaucoup à prendre dans cette publication; les annalistes provinciaux y puiseront maints documents; même les théologiens y trouveront de curieuses pièces, par exemple celles qui sont relatives à la question de la vision béatifique. Quand j'aurai ajouté que ce fascicule a été l'objet de beaucoup de soins de la part de son éditeur, j'aurai fait l'éloge de M. Daumet et j'aurai souhaité une prompte continuation de son ouvrage.

L.-H. LABANDE.

Eine Vorkaempferin landesherrlicher Macht. Anna von Hessen, die Mutter Philipp's des Grossmüthigen (1485-1525) von Dr Hans GLAGAU. Marburg, Elwert, 1899. XVI, 200 p. in-8°.

M. Glagau, *privat-docent* à l'Université de Marbourg, nous fournit dans ce travail une utile contribution aux luttes de la noblesse allemande contre l'autorité croissante des princes au début du seizième siècle, en même temps qu'il nous fait connaître de plus près une intéressante personnalité de l'époque, restée dans l'ombre jusqu'à ce jour. Fille du duc Magnus II de Mecklenbourg, Anne de Hesse, à peine âgée de quinze ans, épousait en 1500 le landgrave Guillaume, et en 1504, elle donnait le jour à l'enfant qui devait être un jour Philippe-le-Magnanime. Bientôt après, son époux, rongé par le « mal français », qui lui occasionnait de véritables accès de folie, instituait une régence composée de plusieurs seigneurs hessois et se retirait dans la vie privée; mais il s'en lassait bientôt, car ses anciens vassaux ne le privaient pas seulement de tout bien-être matériel, mais l'abandonnaient encore aux mauvais traitements de ses gardiens.

L'ambition, bien plus que l'affection, pousse alors sa jeune femme à se rapprocher de lui, dans sa solitude, et elle y manœuvre si bien que le malade rédige un nouveau testament qui lui confère la régence, contrairement à la loi traditionnelle et aux anciens arrangements avec les agnats. A la mort de Guillaume, en 1509, commence donc une lutte acharnée entre la veuve et les États de Hesse, appuyés par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage.

Le travail de M. G. nous permet de suivre, fort en détail, les péripéties de cette lutte, grâce aux documents inédits, empruntés en majeure partie aux Archives de Marbourg : le triomphe initial des Etats, l'intronisation d'un gouvernement seigneurial protégé par les princes saxons, l'appel d'Anne à l'empereur Maximilien, ses négociations secrètes avec George de Saxe, son entente habile avec une partie de la noblesse, le tout se terminant, en 1514, par la chute du *landhofmeister* Louis de Boynebourg et sa propre restitution dans tous les droits que lui avait légués son époux. Malgré plusieurs retours offensifs elle se maintient au pouvoir jusqu'en 1519, date à laquelle le jeune Philippe est déclaré majeur.

Mais à cette épopée triomphante de la « Révolution hessoise », comme l'appelle un peu ambitieusement l'auteur, succède pour l'héroïne de M. G., pour la femme « au relief monumental », une bien humiliante tragédie. Anne, qu'on appelait galamment *Frau Venus* à la cour impériale, n'avait jamais négligé, paraît-il, au milieu des soucis de la politique, les plaisirs de luxe, de la chasse, de la bonne chère, et d'autres encore[1]. Une imprudence la perdit ; en automne 1519, à trente-quatre ans, elle se voyait obligée d'épouser le comte Othon de Solms, de onze ans son cadet, afin de donner, disait-on, un état civil à l'enfant qui devait naître l'année suivante. La chute fut terrible pour l'orgueilleuse princesse. De régente devenue petite comtesse, elle tombe de plus dans la disgrâce absolue de son jeune fils qui lui rogne impitoyablement son douaire, lui reprend ses joyaux, l'exile aux champs et la persécute dans sa nouvelle et bientôt nombreuse famille. Par surcroît de malheur, elle devient bientôt veuve une seconde fois et s'éteint enfin à son château de Roedelsheim, en 1525, bâtissant et dotant des couvents, sécularisés plus tard par Philippe quand il passe à la Réforme.

Toute cette histoire est racontée d'une façon très vivante par M. G. Peut-être s'exagère-t-il un peu, comme tout biographe, la valeur politique de son héroïne ; après tout, les hobereaux hessois n'étaient pas de bien terribles adversaires ; en tout cas, il n'entreprend point sa réhabilitation morale. Quelque opinion qu'on puisse avoir à ce

1. M. G. déclare, par une périphrase discrète, qu'elle n'était pas chiche de ses faveurs (*mit ihrer Gunst nicht sproede kargte*).

sujet, cette Mecklenbourgeoise aux passions impérieuses était certainement une maîtresse femme et méritait l'étude personnelle que lui a consacrée l'auteur. Le style en est parfois un peu jeune [1] et çà et là d'un *modernisme* qui détonne [2] dans ce récit, fort agréablement tourné d'ailleurs.

R.

Wilbur L. Cross. **The developement of the English novel**, XVII-329 pp. in-18, New-York, 1899 (The Macmillan C°) 7 fr. 50.

F. W. Chandler. **Romances of Roguery.** Part I. In-18 VII-483 pp., New-York, 1899, (Columbia Uiversity Press. Macmillan) 10 fr.

C'est d'Amérique que nous viennent ces deux ouvrages sur le roman anglais : l'un est un manuel, l'autre une thèse de doctorat.

L'ouvrage de M. Cross est bien composé, très clair, très complet, nourri d'idées générales. C'est ainsi que M. C. propose une explication intéressante, mais subtile, de la décadence du théâtre au XVIII[e] siècle, décadence avec laquelle coïncide une soudaine et magnifique floraison du roman. On n'avait plus, dit M. Cross, la belle confiance des contemporains d'Élisabeth au pouvoir de la volonté humaine. Il fallait un auteur dramatique disposé, en subordonnant aux événements la destinée de ses personnages, à tenir compte de l'élément de déterminisme qu'on admettait alors dans la vie. « Le roman supplanta le drame parce que, grâce à son étendue et à son style, il pouvait facilement analyser avec minutie les rapports complexes des événements extérieurs et du caractère » (p. 62)

L'explication est ingénieuse, neuve aussi, malgré le souvenir qu'elle évoque des conférences de M. Brunetière à l'Odéon. Mais il faudrait peut-être, en bons déterministes, tenir compte des circonstances. Depuis 1688, le théâtre anglais ne prospérait plus, faute de patrons. A mesure qu'on avance dans le XVIII[e] siècle, les rois, les nobles, deviennent de moins en moins aptes à goûter, non seulement une représentation dramatique, mais n'importe quelle beauté littéraire. De son côté, la bourgeoisie depuis les scandales de la Restauration, avait perdu l'habitude de fréquenter les théâtres [3]. Si le Puritanisme

---

1. Je songe surtout à ces descriptions d'Anne, parfois burlesques à force d'enthousiasme, où M. G. nous la dépeint comme « un feu intense pétillant dans une coupe de cristal », comme un être démoniaque, une nature « *vollsaftig* » etc.

2. Le moyen de ne pas être étonné en entendant parler des *ukases* des ducs saxons, ou des « doctes perruques » des jurisconsultes impériaux en 1509 ! Boyneburg est « *ein Frondeur* » ; Philippe donne à sa mère « *einseitig Decharge* », etc.

3. Voir dans Beljame, *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIII[e] *siècle*, pp. 56-57, les citations de Tom Brown, Johnson, Shadwell, etc. « La cité n'aime ni nous, ni notre esprit », dit ce dernier, dans un prologue.

porta le premier coup au théâtre, c'est la réaction contre le Puritanisme qui acheva sa destruction. A la rigueur, on pourrait imaginer une rénovation sous la reine Anne, mais, à ce moment-là, le désir d'un peu moins de volonté chez les héros du drame se manifestait d'une façon faible encore apparemment, puisque le roman, qui doit le satisfaire, débute bien plus tard, avec Richardson en 1740 et Fielding en 1742 [1].

Ce qui frappe dans cette histoire du roman anglais, c'est l'influence constante de l'étranger. La légende qui, dans sa haute sagesse, plaça, à la bataille d'Hastings, aux côtés de Guillaume, un barde chantant les exploits de Charlemagne et de Roland, voulut symboliser en lui les nombreuses invasions littéraires qui suivirent. C'est tour à tour l'Espagne, l'Italie, la France qui impriment au roman anglais une direction nouvelle. Les insulaires résistent rarement, plus rarement encore ils portent par un audacieux retour offensif l'invasion en pays étranger. Ainsi font Richardson, Walter Scott. Mais aujourd'hui nos principales écoles littéraires se sont installées en Angleterre comme en pays conquis : l'impressionisme de M. Daudet, le naturalisme de M. Zola ont en M. Henry James et M. Hardy de fidèles vassaux.

Cette imitation, hâtons-nous de le dire, n'a rien de servile. En subissant l'influence de l'étranger, les romanciers anglais restent anglais. Deux caractères, semble-t-il, résument ce que le roman anglais a d'original, caractères d'autant plus importants qu'ils sont permanents. Tout d'abord, quelque idéaliste que soit le romancier, il n'oublie jamais la vie réelle. A deux siècles d'intervalle, Lodge et Goldsmith rendent leurs idylles plus exquises par le naïf réalisme du détail.

Un second caractère, c'est le but pratique que les romanciers ont en vue. Le roman humanitaire ne date pas de Dickens, comme on le croit d'ordinaire : l'*Oroonoko* d'Aphra Behn (1696), dans ses plaidoyers pour les esclaves, se montre le lointain précurseur de l'*Oncle Tom* de Mrs. Stowe. Naturellement le XIXe siècle abonde en romans à thèse, mais n'est-ce pas étrange de rencontrer, avant Richardson, avant les romanciers modernes proprement dits, des scènes et des caractères de roman réaliste chez le mystique Bunyan et le moraliste Addison? On peut dire qu'à l'origine du roman anglais il y a un sermon. Defoe, Richardson lui-même écrivent-ils, c'est pour édifier le public. Heureusement le conteur oublie tout le premier les promesses du début, non sans profit pour l'œuvre et plaisir pour le lecteur.

---

1. Fait significatif, Fielding abandonne le théâtre pour le roman en 1737, parce qu'à cette date un bill de Walpole, qui a encore aujourd'hui force de loi, soumet toutes les pièces de théâtre à la censure du Lord Chambellan. Or les dernières comédies de Fielding sont des satires politiques. Pour qu'une pièce attirât le public, il fallait l'appât du scandale.

A force de poursuivre un but moral, les romanciers deviennent casuistes. En Angleterre, le confesseur n'est pas prêtre, il est laïque, il vit dans le monde; au XVIe siècle, il s'appelle Lyly, il écrit des comédies pour la reine, enseigne aux courtisans le beau langage, l'*euphuïsme*, et compose un long roman pour instruire ses semblables Au XVIIIe siècle, Richardson, dans ses interminables romans, discute entre autres les questions suivantes : Comment distinguer l'amour de l'inclination? Un homme peut-il aimer deux femmes à la fois? La crainte chez une femme fait-elle partie du véritable amour? A quel âge faut-il faire son testament? Chose curieuse, on trouve chez Lyly et chez Richardson la même question : l'allaitement maternel. Il est vrai qu'on la retrouve aussi dans Locke et dans Rousseau. Au XIXe siècle enfin les romans de George Eliot sont le plus illustre exemple de prédications laïques, car, notez-le bien, ces moralistes sont tous sérieux. L'Angleterre connait l'humour, elle ignore l'ironie. On n'y apprécierait point, en tant qu'auteurs indigènes, un Anatole France ou un Marcel Prévost.

Quoique moralistes, ces romanciers sont des artistes, car ils savent se dédoubler à propos. Nous avons vu Defoe et Richardson oublier, en contant les malheurs du héros ou de l'héroïne, leurs bonnes intentions d'édifier le lecteur. L'exemple tout récent de M. Stevenson est plus curieux encore. Après avoir montré dans un article la plus vive antipathie pour notre excellent Villon, il lui accorda, dans un roman où il avait son rôle, une sympathie toute artistique.

Rien ne manque au livre de M. Cross, avec sa bibliographie et son index soignés, qu'une conclusion. Je me trompe, la conclusion spécule sur le roman du siècle prochain. C'était peut-être le moment de jeter un coup d'œil en arrière. Rien de plus facile d'ailleurs, puisque, on le voit à notre analyse rapide, les conclusions sont éparses dans le volume. Il manque à la pyramide la pierre angulaire qui la rendrait géométriquement parfaite.

De l'histoire du roman M. Chandler, de son côté, a détaché, un chapitre assez spécial, le roman picaresque, et il l'a étudié dans son pays d'origine, l'Espagne; dans un second volume, il s'occupera de son développement ultérieur en Italie, en France, en Angleterre, continuant ainsi les études de littérature moderne comparée, dont la *Columbia University* parait s'être fait une spécialité.

Le livre est touffu. La foule des renseignements déconcerte. Par une singulière erreur de composition, l'auteur trace un portrait du héros des romans picaresques, de l'anti-héros, comme il l'appelle joliment, avant de définir le roman picaresque lui-même. Nous faisons donc connaissance de Lazarille de Tormes et de Guzman de Alfarache avant de savoir les circonstances où ces intéressants personnages ont paru dans le monde. Il était naturel que ce sujet induisît l'auteur en cette

faute. A remuer avec l'acharnement qu'il y a porté, les cendres du passé, on risque de soulever des nuages de poussière.

Ces réserves faites, il n'y a qu'à louer ce travail, la conscience avec laquelle il a été préparé dans les grandes bibliothèques d'Europe, témoin l'admirable appendice bibliographique. A signaler entre autres le chapitre intitulé : « la société vue à travers les yeux du larron ». Il y a là sur l'Espagne au XVIIe siècle une centaine de pages des plus curieuses.

Ch. Bastide.

Faguet (Emile). **Politiques et moralistes du XIXe siècle.** 3e série. Paris, Société d'imprimerie et de librairie, 1900. In-18 de XXII-379 p., 3 fr. 50.

« Il ne faut chercher, dit en débutant. M. F., aucune unité dans le volume que l'on va lire ». Il y a pourtant dans ce volume une véritable unité, celle de l'esprit dans lequel l'auteur analyse et envisage les écrivains qu'il étudie ; et cet esprit, qui perçait déjà dans son dernier ouvrage, pourrait bien amener un changement notable et heureux dans la critique.

Depuis Sainte Beuve et sauf Nisard, les critiques qui écrivaient pour le grand public s'accordaient en général à ne chercher qu'à apprécier ou à expliquer le talent des écrivains, la manière dont ils avaient conçu le genre auquel ils s'étaient consacrés, les changements qu'ils y avaient introduits. Ils jugeaient quelquefois l'homme, mais dans leur for intérieur ou du moins à part ; son caractère, ses mœurs, l'influence qu'il avait pu exercer sur la moralité publique, c'était là, ce qu'ils appelaient des questions latérales ou oiseuses. Or voici que M. F. écrit en tête de son livre, non pas qu'il n'y a rien de plus piquant que d'observer les différentes chimères dont s'enchantent tour à tour les penseurs, mais que le patriotisme est le premier des devoirs, et la plus essentielle des vertus, sans laquelle toutes les autres seraient inutiles, et que, surtout dans un pays aussi éprouvé que le nôtre, il ne faut jamais se lasser de louer, d'exalter ce sentiment. Voici, ce qui est encore plus audacieux, qu'il demande compte aux auteurs, non pas seulement de leur talent, mais de leur caractère, et qu'il pousse la témérité (et la pénétration) jusqu'à croire, comme un simple Boileau, que de mauvaises mœurs diminuent et rétrécissent le plus heureux talent. Il ose avoir et avouer des antipathies fondées, non sur le tour d'esprit de certains auteurs, mais sur le peu d'élévation, de pureté de leurs sentiments. Circonstance aggravante, il prouve par son exemple que ces antipathies peuvent être, non des préoccupations qui égarent le jugement, mais une sentence rendue en connaissance de cause après le plus impartial examen.

Il présente un tableau complet et lumineux de l'œuvre de tous les écrivains qu'il étudie (Stendhal, Tocqueville, Proudhon, Sainte Beuve, Taine, Renan) ; il écoute, par exemple, avec une patience angélique et, pour ainsi dire émerveillée les divagations contradictoires de Proudhon, avant de les réduire... à ce qu'elles valent ; mais il en arrive toujours à la question essentielle : « Qu'avez-vous fait de l'esprit public ? » Et ce qui redouble l'efficacité de la démonstration, c'est qu'il dédaigne jusqu'à l'ombre du scandale ; il pénètre aussi peu que possible dans la vie privée ; il s'interdit toute allusion aux aventures ébruitées par la chronique : c'est dans les écrits publics des auteurs qu'il surprend leurs faiblesses. Jamais non plus on ne sent dans une vérité dite à un mort l'intention d'être désagréable à un vivant. De nos jours, la véritable hardiesse consiste, non pas à persifler un homme ou un parti, mais à faire la leçon à l'opinion publique tout entière dans ses relâchements ; c'est le genre de hardiesse qui tente M. F. Jadis il s'amusait quelquefois à lutiner les restes de notre bon sens par des boutades ; aujourd'hui il essaie de le restaurer.

Les remèdes politiques qu'il suggère ne forment pas, à mon sens du moins, la partie la plus solide du livre. Il se défie trop de l'égalité politique, il l'accuse d'être incompatible avec la liberté, d'entraîner nécessairement la centralisation à outrance (p. 193-4), griefs que réfute, ce me semble, l'exemple des Etats-Unis et de la Suisse ; il aurait confiance dans l'élection à deux degrès, qui pourtant ne changerait pas grand'chose ; car, si notre Sénat ne ressemble pas encore à notre Chambre des députés, c'est parce que dans le corps électoral du premier degré un avantage a été ménagé aux petites communes ; il souhaiterait de voir la Cour de cassation élire les juges qui l'éliraient à leur tour, système qui servirait, je le crains, le favoritisme et les politiciens, loin de les éliminer. Mais il n'exprime ces vœux qu'incidemment (p. 105-8). Il est même plus juste, en général dans ce nouveau volume que dans les précédents pour la Revolution et pour les hommes du XVIII[e] siècle, en particulier pour Voltaire, Sans doute on ne lui accordera pas que la Constituante ait fait bon marché de la liberté ; car enfin elle a établi le vote de l'impôt, interdit les arrestations arbitraires et affranchi les consciences ; mais on ne contestera pas que les Constituants surent mal garantir la liberté. D'ailleurs le véritable esprit du livre n'est pas là, mais bien dans cette excellente déclaration : « Toutes les questions politiques sont au fond une question morale », M. F. dit là le mot essentiel. Ce ne sont pas nos lois qui sont mauvaises, mais nos mœurs.

Seulement de quel principe en attend-il le redressement ? Si l'on s'en tenait à sa préface, on croirait que c'est du principe de fraternité ce qui, en pratique, me paraîtrait fort dangereux ; car l'idée de fraternité est tellement faussée chez notre génération qu'il n'y a provi-

soirement rien de bon à en attendre; cette idée faussée ne réconcilierait pas, comme l'espère M. F., la liberté et l'égalité, c'est elle qui les a brouillées en donnant à la politique pour idéal le déplacement de la fortune au préjudice de ceux qui ont su la gagner. Mais, dès qu'on s'engage dans la lecture de l'ouvrage, on se convainc que M. F. voit le salut où il est, c'est-à-dire dans un retour individuel au respect de soi, à l'épuration de l'âme.

Ainsi, tout en marquant avec force l'originalité de Stendhal, il exprime franchement son peu de goût pour sa vanité, son cynisme, son culte de la force. Tout en accordant à Sainte Beuve une certaine sympathie pour l'humanité, il lui en veut d'avoir contribué à créer *le positivisme étroit, le pessimisme dur, le scepticisme sec de la jeunesse de 1852;* il n'aime pas les manèges *sournois* de sa plume (p. 207, 208). Il ose dire que les écarts de conduite où Sainte Beuve cherchait un accroissement de son talent l'ont rapetissé, et il en donne cette raison profonde : « Le bon critique est une intelligence toujours éveillée, prompte, compréhensive et sûre.... Quand cette intelligence est asservie à des habitudes perverses, à l'anxiété, à l'angoisse, à l'amertume, aux désespoirs parfois que ces habitudes traînent après elles, elle conserve peut-être sa lucidité, non pas son ressort, non pas son libre élan, non pas, non plus, sa largeur », (p. 190-1); et, il prouve que Sainte Beuve lui-même en convenait. La juste sévérité de M. F. fléchit un peu à propos de Renan. Il avertit à la vérité, qu'il y eut chez ce penseur souple et profond un mystificateur qui *se jouait avec désinvolture* dans un *parti pris d'équivoques* et qui *fut quelquefois sur le point de nous pervertir.* (p. XI, 344, 347). Mais, lui qui montre si bien que Sainte Beuve a été très jeune un sceptique qui voulait tout croire un instant pour tout comprendre, il ne veut voir d'écarts de pensée et de parole chez Renan que dans ses dernières années. Toutefois, il faut tenir compte des égards dus à la mémoire d'un homme mort depuis peu. Ce qui prouve en tout cas que les goûts personnels de M. F. ne troublent pas son jugement, c'est la justice qu'il rend à celui de nos critiques dont la méthode s'éloigne le plus de la sienne, Taine. Car, s'il explique très bien comment la méthode de Taine va à effacer l'individu, il prouve qu'un vif sentiment de l'art en corrigeait souvent les effets, il s'abstient de signaler chez lui le détracteur obstiné du génie français et se borne à l'en punir par la constatation spirituelle que Taine a plus abondé que personne dans le travers, qu'il nous reprochait, de simplifier l'homme à outrance (p. 272-3). Il montre ce qu'il y eut de maladif dans cette vigoureuse intelligence, mais aussi la dignité de cette vie sciemment, volontairement usée dans le travail.

M. F. en a fini avec les politiques et moralistes de notre siècle, et c'est dommage, car c'est dans l'étude de ce qui applique qu'il excelle. Plus d'un lecteur en remarquant nombre de pensées fines et fortes

jetées dans ce dernier volume, se demandera si M. F., qui n'attend pas l'impulsion de la mode, ne pourrait pas nous donner un recueil de maximes. Quoi qu'il en soit, quiconque a le souci des nécessités de l'heure présente, souhaitera que la nouvelle manière dont il entend la critique fasse école et tout d'abord à l'endroit du roman et de la comédie qui, par leur acharnement à peindre des caractères bas et des mœurs corrompues, ont fait tant de mal à l'esprit public que M. F. veut guérir.

Charles Dejob.

P. Weisengrün. **Das Ende des Marxismus**. Leipzig, Wigand, 1899. In-8°.

Les discussions passionnées soulevées au congrès socialiste de Hanovre par le livre d'E. Bernstein, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemocratie* (Stuttgart 1899) qui proclame la nécessité d'une révision sévère de la doctrine marxiste, donnent un réel intérêt d'actualité à la brochure où M. Weisengrün, tout en affirmant de la façon la plus nette sa foi dans le triomphe du mouvement socialiste, déclare cependant qu'il faut jeter par dessus bord la doctrine de Marx qui a fait son temps, et conclut : « Marx, le plus grand sociologue du siècle, est aujourd'hui le plus grand obstacle à la solution du problème social ». Son argumentation peut se résumer ainsi :

1°. Le marxisme orthodoxe, basé sur le matérialisme historique, annonce que par une évolution *nécessaire* et *fatale*, le capitalisme engendrera le socialisme. — Or c'est là une erreur : Il n'est pas vrai que le triomphe du socialisme soit assuré par le jeu de lois *mécaniques* et dont l'action est *fatale*. L'économie politique n'est pas une science mathématique comme l'astronomie et ne peut *prédire* à coup sûr les événements. Elle constate seulement des *probabilités* ou des *possibilités* d'évolution.

2° La « concentration technique » du capitalisme est une de ces « probabilités » ; la substitution des grandes exploitations aux petites et aux moyennes est un phénomène qui se réalisera très probablement dans l'industrie, peut-être aussi dans l'agriculture. Cela n'est pas *certain* ni surtout *fatal*, car dans ces derniers temps on a montré, surtout pour l'agriculture, que les exploitations moyennes étaient dans certains cas préférables aux grandes et l'on a constaté que la classe moyenne était loin, en fait, de décroître régulièrement comme le voudrait la doctrine marxiste. M. W. n'attache toutefois à ces constatations qu'une importance secondaire (il se sépare en cela de Bernstein) et conclut à la probabilité d'une évolution dans le sens de la « concentration ».

3° Mais les autres articles de la doctrine marxiste sur l'évolution économique, survenance de crises de productions toujours plus fréquente ; expropriation progressive de la classe capitaliste elle-même où toute la richesse tendrait à se concentrer entre les mains d'un nombre toujours plus minime de magnats financiers — lui semblent inadmissibles. Non seulement il n'y a pas, à cet égard, évolution *fatale* vers le socialisme, mais il n'y a même pas évolution *probable* comme dans le cas précédent. Par la création de nouveaux marchés dans les colonies, par l'ouverture au commerce européen de la Chine, par l'institution de cartels qui règlent la production, l'avénement de crises chroniques toujours plus rapprochées et surtout l'expropriation de la classe des capitalistes sont rendus improbables pour très longtemps. Actuellement les probabilités sont en faveur d'une « perpétuation » (*Verewigung*), tout au moins provisoire, de la caste des capitalistes dont les positions se sont notablement fortifiées ces dernières années.

M. W. en conclut que le marxisme pur est condamné, que cette doctrine matérialiste et « mécaniste » qui dénie aux facteurs psychologiques et éthiques toute action sur les phénomènes économiques a fait son temps ; qu'il y aurait une réelle improbité scientifique à prétendre « reviser » simplement le marxisme comme le veulent les néo-marxistes et Bernstein ; qu'il faut avoir le courage de s'en affranchir complètement et de reconstruire une doctrine socialiste nouvelle. M. W. annonce qu'il développera lui-même prochainement une doctrine socialiste originale. Nous ignorons bien entendu d'une manière absolue quel sort pourra avoir cette tentative. Mais la brochure de M. Weisengrün peut être considérée comme un symptôme de cette « dissolution » de la doctrine marxiste qui s'accentue de plus en plus en Allemagne.

Henri Lichtenberger.

Henri Warnery, **Le Chemin d'Espérance.** Confession d'un Inconnu. Paris, Perrin et Cie, 1899; in-8°, 300 pages.

Nous nous excuserions d'avoir tardé toute une année à rendre compte du volume de M. Warnery si les beaux et bons livres n'avaient un charme et un intérêt durables qui surpassent de beaucoup leur attrait d'actualité. Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Neuchâtel, l'auteur, jeune encore, occupe depuis une dizaine d'années l'un des premiers rangs parmi les écrivains de la Suisse française. Ceux qui ont lu ses poésies, ses nouvelles, ses essais de critique littéraire et de morale, retrouveront ici, mûris et fortifiés par les épreuves de la vie, l'esprit, le cœur et le talent qu'ils avaient appris à admirer et à chérir dans les œuvres antérieures. D'emblée, le

sens et le but du nouveau livre de M. W. se révèlent dans ces vers délicats qu'il a choisis pour épigraphe :

Mon rêve, c'est de faire un livre
Beaucoup plus vécu qu'inventé
Et qui, par sa sincérité,
Aide quelqu'un peut-être à vivre.
Henry BERGUER.

Comme tant d'autres parmi nos contemporains, Daniel Favre, l'inconnu dont M. W. a recueilli la confession, a fait l'expérience mélancolique d'une vie d'homme dépouillée des certitudes morales et intellectuelles où les croyants de toute confession trouvent un si ferme appui contre la douleur et le mal. De longues souffrances et de longues réflexions l'ont persuadé qu'il ne saurait y avoir de vrai bonheur dans la préoccupation de soi-même, dans la recherche égoïste de l'agrément et du plaisir. Non sans secousses et sans luttes intérieures, il est parvenu à trouver la paix et une joyeuse espérance dans la libre acceptation de son sort et la subordination volontaire de sa personne à l'ordre universel, dans le renoncement à son propre bien et un entier dévouement au bien général. La foi qui le soutient désormais et qu'il voudrait faire partager aux autres hommes est fondée sur l'inébranlable conviction qu'il s'accomplit au sein de notre misérable humanité, et peut-être même à travers tout l'espace et toute la durée, une « œuvre divine », une œuvre de bien et de progrès, et que chacun de nous, en sa petite mesure, peut et doit contribuer à la faire avancer. Cette foi n'est pas d'ordre métaphysique ; car Daniel Favre ne se dissimule pas que son idéal moral est une création de notre esprit et ne se réalise peu à peu, très imparfaitement, que par l'effort d'innombrables générations. Néanmoins, il est disposé à identifier cette « puissance d'amour agissante au milieu des hommes » avec le Dieu après lequel soupire son âme, demeurée « foncièrement religieuse » dans son incrédulité. Comment cette identification purement verbale peut-elle satisfaire un esprit si pénétrant ? On a d'abord peine à le comprendre ; mais, en relisant plus attentivement la confession de Daniel Favre, on se rend compte que son aspiration vers Dieu n'est pas autre chose que le besoin de se rattacher à quelque principe universel et permanent, de donner à sa vie une raison « pour quoi elle vaille la peine d'être vécue. »

L'optimisme réfléchi de M. W. ne saurait manquer de provoquer la contradiction. Plus d'un lecteur objectera qu'il ne dépend pas de nous de croire au bien et à un progrès indéfini, quand de toutes parts l'univers nous offre le spectacle du mal régnant et triomphant. Niera-t-on cependant que, sans l'espoir obstiné d'un avenir meilleur, sans le mirage d'un âge d'or succédant à notre âge de fer, la vie apparaîtrait complètement dénuée de charme et d'intérêt aux yeux de quiconque ne se laisse pas leurrer par les appâts du gain et du plaisir ou ne compte pas sur une éternité bienheureuse ? Les actes des meilleurs d'entre

nous ne sont-ils pas secrètement commandés par le même idéal qui est devenu le principe directeur de la conduite de Daniel Favre? A quoi bon, par exemple, notre effort scientifique, notre recherche passionnée du vrai, si tous, plus ou moins, nous n'étions persuadés que la vérité est indispensable au progrès matériel, intellectuel et moral de l'humanité et que rien de solide, rien de durable ne saurait être édifié sur le sable mouvant des conventions et des mensonges?

Daniel Favre se confesse au lecteur dans une sorte de journal intime, entremêlé de contes, de nouvelles et d'apologues, où se reflètent, comme en autant de paraboles, sa conception de la vie et ses élans vers le bien. A notre avis, la plupart de ces morceaux sont assez faibles, et l'ensemble ne pourrait que gagner à leur suppression. La forme très libre de son exposition a permis à l'auteur de toucher aux principales questions, philosophiques, morales, sociales, esthétiques, dont nous sommes aujourd'hui préoccupés. Partout on admire avec quelle large et intelligente sympathie il sait concilier des opinions et des sentiments divers et en apparence contradictoires. Sans professer la religion chrétienne, Daniel Favre est tout pénétré de la doctrine de Jésus et de ses meilleurs disciples. Sans se donner pour un savant ni pour un érudit, il comprend et juge à merveille les principes et les méthodes de la science moderne, et il fait très bien voir comment, presque à notre insu, le progrès scientifique a changé la forme de notre esprit, nous a rendus réfractaires à toute croyance non fondée sur l'expérience et la raison. Tout en déconseillant la poursuite exclusive des jouissances, ce sage n'a rien d'un prédicant morose et ne recommande point l'ascétisme, qui ramènerait le monde à la barbarie.

Comme il n'affiche pas à l'égard de la « littérature » le dédain de quelques-uns de nos moralistes les plus lettrés, Daniel Favre serait heureux que son œuvre lui valût « quelque approbation. » Cependant, en y prodiguant les trésors de son intelligence et de son cœur, son unique ambition a été de « faire du bien. » Il ne déplaira pas à M. Warnery que nous louions dans son livre l'art de la composition, l'allure vive et très personnelle du style, une éloquence et un charme bien persuasifs. Mais ces justes éloges auront pour lui moins de prix que l'acquiescement intérieur de ses lecteurs, dont aucun n'aura gravi en compagnie de Daniel Favre le *Chemin d'Espérance* sans se sentir, au sommet de la montée, devenu un peu meilleur qu'il n'était auparavant.

Ernest MURET.

— La livraison 1 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU vient de paraître à la librairie Leroux; elle contient : § 1, *Jarres israélites marquées à l'estampille des rois de Juda* (à suivre).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 29 Janvier — 1900

Die Çukasaptati (textus ornatior) aus dem Sanskrit übersetzt von Richard Schmidt. — Stuttgart, Kohlhammer, 1899. In-8, iv-149 pp.

Après avoir diligemment publié le texte mutilé des « soixante-dix contes du Perroquet » M. R. Schmidt, nous en donne aujourd'hui une traduction, destinée surtout, nous dit-il, aux folkloristes. Ils y trouveront quelques thèmes nouveaux et nombreuse matière à rapprochements avec des thèmes déjà connus. Peu de variété : sauf quelques contes d'animaux, — le récit 40e en est un, assez vivement narré, mais le 58e m'est tout à fait inintelligible, faute sans doute de connaître les mœurs chevalines, — le recueil roule presque tout entier sur les fredaines des dames et les excuses qu'elles en donnent à leurs maris ; et l'on admire ceux-ci, de se payer de défaites aussi naïves. Claudine est bien autrement rouée, et pourtant Georges Dandin, s'il est trompé, n'est point dupe : il est bien un peu prompt à croire que sa femme a pu se tuer, et le conteur hindou n'a eu garde d'omettre ce trait de son histoire (p. 78) ; mais c'est au bout de chaque aventure, et spontanément, du meilleur de son cœur, que l'époux hindou fait amende honorable à l'honneste dame qui l'a persuadé de sa vertu, de sa piété et de son amour.

Cette monotonie n'est point trop fatigante, parce que les contes sont courts et la traduction aussi variée que possible dans sa scrupuleuse fidélité [1]. La tâche de M. R. Schmidt, en présence du fâcheux état du texte, était deux fois malaisée : il s'en est tiré à son honneur,

1. La fosse conjecturée dans la note de la p. 109 ne serait-elle pas tout uniment un piège à chacals?

et ce n'est pas un mince régal que de retrouver sous leur forme allemande les gentillesses de style dont se pâme la décadence hindoue :

« Ses bras » se disent « les rejetons de ses épaules » (p. 67);

« Il s'inclina profondément devant elle » se dit « sa tête se comporta en abeille à l'égard des lotus de ses pieds » (p. 111);

Et « elle fit de sa parole une danseuse sur la scène de sa langue » signifie « elle se mit à parler » (p. 41).

Je ne sais si le cavalier Marin aurait trouvé mieux.

V. H.

The practical Study of Languages, a Guide for Teachers and Learners, by Henry Sweet, M. A., Ph. D., LL. D. With Tables and Illustrative Quotations. — London, J. M. Dent, 1899. In-8, xvj-280 pp.

M. Sweet joint à une rare connaissance des langues les plus diverses un sens pédagogique fort remarquable et toujours en éveil. Tous ceux qui se destinent à enseigner quelque langue étrangère, morte ou vivante, feront bien de le lire et cependant de ne jamais l'en croire sur parole. Lui-même ne le voudrait pas ; car il est de ces auteurs qui veulent être médités et méritent la discussion. On trouvera dans ce nouveau livre tout ce qui constitue sa réelle et puissante originalité : parfois des charges burlesques, peu dignes de figurer dans un ouvrage scientifique (p. 89), mais qui soutiennent l'attention des lecteurs friands de divertissement; souvent des aperçus de la plus ingénieuse justesse, présentés sous une forme aussi claire que piquante. Il y a plaisir à lui voir enfoncer ses fines épingles dans les vessies gonflées où se complaît encore la pédagogie linguistique, montrer, par exemple, qu'une langue « sans grammaire » n'est pas nécessairement plus aisée que la plus riche en flexions [1] (p. 65), qu'on ne saurait apprendre aucune langue de la façon dont on s'assimile sa langue maternelle [2] (p. 75), que ceux qui nous conseillent de « penser en une langue étrangère » (p. 198) oublient simplement qu'il faudrait pour cela commencer par la savoir à fond [3]. Et combien de conseils utiles ! Remplacer par des signes diacritiques conventionnels à son propre usage les nuances phonétiques qu'on ne se sent pas en mesure de reproduire dès à présent dans sa prononciation (p. 35) : plus tard, lorsqu'on en sera devenu capable, on les possédera déjà virtuellement, et l'on n'aura pas à recommencer l'étude sur nouveaux frais. Possibilité d'utiliser le peu que tout le monde sait en fait de mots arabes (p. 92) pour donner à l'étudiant une première idée très générale

---

1. Cf. *Antinomies linguistiques*, p. 15 sq.
2. Cf. *Revue critique*, XXXIII (1892), p. 21.
3. Cf. *Antinomies linguistiques*, p. 59 sq.

du caractère essentiel de la flexion sémitique. Nécessité d'enseigner la quantité latine en même temps que les premiers éléments du latin (p. 107) : les futurs professeurs mes élèves témoigneraient au besoin si je leur ménage cet avis, qui, fidèlement suivi dès la sixième, ne leur coûterait que peu de peine et en épargnerait beaucoup au professeur et aux élèves de rhétorique. Qu'on peut, si l'on veut, et sans inconvénient, prononcer Shakespeare à la moderne, mais qu'il faut pour Chaucer s'efforcer de reproduire la prononciation médiévale (p. 227), dût-on tout d'abord, comme il m'est advenu, étonner et scandaliser un auditoire qui croirait entendre, en pleine chaire de Sorbonne, de l'anglais jargonné à la française. Je n'en finirais pas de relever tous les points sur lesquels je me trouve d'accord avec M. Sweet ; et pourtant il faut bien que j'en vienne à le contredire sur une donnée fondamentale.

M. Sweet se croit un réformateur modéré, parce qu'il maintient à son rang légitime l'enseignement de la grammaire. A mon sens, il est encore trop radical : il ne devait pas proscrire le thème, qu'il semble trop souvent confondre avec les puérils rabâchages auxquels Ahn a mérité de donner son nom (pp. vij, 73, 203, etc.). Laissons ces pauvretés pour ce qu'elles valent. Je sais, de par mon expérience personnelle de *learner* et *teacher*, que le thème gradué, roulant sur des sujets anecdotiques, contenant de courts fragments de dialogue familier, est le meilleur moyen, soit d'apprendre des mots, soit surtout de retenir, par l'application incessante qu'il en exige, les règles de la grammaire. Jamais la version ne le remplacera : l'élève intelligent ou léger devine à peu près le sens et traduit sans porter son attention sur les relations grammaticales que les mots ont entre eux ; discipline déplorable, dont les effets se feront sentir lorsqu'il abordera des textes moins aisés ; mais alors le pli sera pris, il n'aura pas le sens grammatical, et il sera trop tard pour l'acquérir. Ce sera un traducteur « au petit bonheur », qui ne rencontrera juste que par hasard ou intuition ; mais l'intuition est rare, et le hasard perfide.

L'auteur, ainsi que l'indique son titre, a parsemé son texte de nombreux exemples, où il a su éviter même les menues erreurs. C'en est une bien légère que d'écrire (p. 89) que l'anglais *lay* n'a rien de commun avec l'allemand *lied*, puisqu'il procède du français *lai*, dont l'ancêtre celtique pourrait parfaitement être identique au germanique * *leutham*. L'allemand *halb zwei* (p. 61) n'est pas l'équivalent de *anderthalb*, et ne signifie pas « one and a half », mais « half past one ». Enfin, il est difficile — mais c'est affaire à l'imprimeur (p. 53) — que Walter Scott ait jamais conversé, même en français de Joinville, avec les ambassadeurs de Charles IX.

A la fin de son livre, M. S. donne à ses conclusions un tour plus incisif que ses prolégomènes ne paraissaient le comporter. Voici de quoi réjouir nos prôneurs d'enseignement moderne (p. 248) : ne pas

commencer le latin avant l'âge de seize ans ; ne pas enseigner le grec du tout ; le grec est une spécialité à mettre sur le même pied que l'arabe ou le chinois. On ne s'étonnera point, après cela, de lire (p. 240) qu'on peut être professeur de grammaire comparée du grec et du latin sans avoir du grec aucune connaissance pratique. Il ne m'appartient pas de soutenir le contraire ; mais ce que j'ose affirmer à M. Sweet, c'est que la comparaison n'est point, pratiquement, aussi stérile qu'il le croit ; c'est, par exemple, quoi qu'il en dise (p. 260) qu'un sujet qui saura moyennement l'anglais et l'allemand pourra, avec un peu d'intelligence et d'effort, comprendre sans lexique un ouvrage néerlandais de pure narration. Je sais quelqu'un qui l'a fait à vingt-trois ans, pour son plaisir, et qui non seulement n'était pas linguistique, mais ignorait même ce que c'est que la grammaire comparée. — « C'est sans doute pour cela », répondra M. Sweet.

V. Henry.

Lycurgi Oratio in Leocratem. Post Carolum Scheibe adiectis ceterarum Lycurgi orationum fragmentis edidit Fridericus Blass. Editio maior. Leipzig, Teubner. 1899. Un vol, in-12 de xliv-86 pages.

M. F. Blass continue la publication du texte des orateurs attiques dans la petite collection Teubner. Cette publication est moins une revision qu'une œuvre nouvelle. Presque toujours l'édition que remplace celle de M. B. remonte à une date assez reculée. Celle de Lycurgue, par exemple, due à Scheibe, est de 1853. Depuis cette époque, le texte de l'unique discours qui nous soit parvenu du grand homme d'état athénien, a été sensiblement amélioré. Le savant qui a le plus contribué à ce progrès est certainement Thalheim, dont l'édition est de 1880 ; il avait eu la bonne fortune de disposer d'un manuscrit nouveau, celui d'Oxford. M. B. a profité du travail de son devancier ainsi que des études dont le texte de Lycurgue a été l'objet de la part d'hommes comme Cobet, Madvig, Herwerden, Schöne, Schenkl, etc. La nouvelle édition est deux fois plus volumineuse que celle de Scheibe; elle contient en plus les fragments des discours perdus, ainsi que les inscriptions et les passages des auteurs anciens relatifs à Lycurgue ; elle est en outre enrichie d'un index. Les corrections dues à M. B. sont assez rares ; elles se bornent le plus souvent à des particularités d'orthographe, ληιτουργία, στρατία, etc. Quant à l'hiatus, M. Blass croit que, si le texte que nous possédons était en meilleur état, nous verrions que Lycurgue lui aussi évite la rencontre de deux voyelles faisant hiatus, quoiqu'il pousse ce scrupule moins loin qu'Isocrate. Dans la liste des éditions de Lycurgue, il faut mentionner celle d'Ant. Cima, chez Loescher, Turin et Rome, 1896.

Albert Martin.

Die altchristlichen Goldgläser, ein Beitrag zur altchristlichen Kunst-u. Kulturgeschichte von Dr Hermann VOPEL. Mit 9. Abbildungen im Text. (Archäologische Studien zum christlichen Altertum u. Mittelalter, herausgegeben von J. Ficker, Vtes Heft). Freiburg, Leipzig u. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1899. x-116 pp. in-8°. Prix : 3 Mk. 60.

Les verres dorés ont été l'objet d'un travail de Garucci, dont la deuxième édition a paru en 1864 : *Vetri ornati di figure in oro*. Cette publication est accompagnée d'un atlas où sont reproduits tous les fragments conservés. Garucci a repris son travail, sans le changer, dans sa *Storia dell' arte cristiana*. M. Vopel a dressé de nouveau une liste de tous ces petits objets (pp. 94 et sqq.). Elle comprend 538 numéros classés en dix sections, avec des renseignements sur l'origine et une description. Dans son étude, il renvoie, non aux numéros de ce classement, mais aux numéros de Garucci dans la *Storia* ou à ceux des planches des *Vetri*. Comme il n'y a pas de concordance entre ces numérations différentes, on est un peu impatienté d'avoir des énumérations de ce genre : « Figures debout ; d'hommes 189, 2 ; 195, 10 ; de femmes : 178, 8, 9, 10, 11, 12 ; 190, 2, 5 ; 191, 1, 3, 4, 7 ». Toute la partie technique du travail de M. V. est composée d'énumérations de ce genre [1].

M. V. étudie successivement les éléments techniques, la chronologie, les représentations, la provenance et l'usage des verres dorés. La plus importante de ces questions est la date des verres dorés. J.-B. de Rossi les plaçait entre le milieu du IIIe siècle et la fin du IVe. M. V. s'est efforcé d'abaisser la date de la plupart d'entre eux, tout en faisant remonter plus haut les débuts de cette industrie. Pour lui, elle prend naissance aux confins du IIe et du IIIe siècles. Cette date ancienne est déterminée par la représentation d'une monnaie où M. V. voit les têtes de Marc Aurèle (et non Caracalla) et de Faustine (G. 202, 5). Le combat d'Hercule avec un monstre appartiendrait au commencement du IIIe siècle ; le quadrige (*Vetri*, 34, 2, 4), au milieu du siècle. C'est vers le même temps que M. V. place la plupart des vases avec inscription grecque. Dès lors apparaissent quelques figures juives ou chrétiennes : le bon pasteur (175, 1), avec inscription grecque ; une vue du temple de Jérusalem ; la forme la plus simple du monogramme (195, 12 : couple d'époux ; 198, 4). Mais la plupart des verres sont de la deuxième moitié du IVe siècle, ou même d'une époque plus basse. C'est au moment où se développe le culte des martyrs et où la vénération des catacombes devient une des principales occupations du pèlerin à Rome, que les chrétiens laissent près des tombes ces vases en signe d'honneur et de reconnaissance. Nous y lisons, par une ingé-

1. Dans la bibliographie mise en tête, il était bon de citer l'adaptation française de la *Roma sotterranea* par M. Allard, à cause de ses planches et de l'approbation de De Rossi. M. Pératé traite des verres dorés pp. 348-358, non 152-158.

nieuse conjecture de M. V. (pp. 30-31), les noms de deux des plus zélés promoteurs de la dévotion aux martyrs, Damase et Florus (Florus, père de Projecta, *Damasii epigr.*, n. 53 Ihm; cf. De Rossi, *I. Chr. U. R.*, II, nos 23 et 38).

Mais l'argumentation de M. V. est moins solide quand il veut reporter un grand nombre de vases à une date postérieure. Il se fonde principalement sur l'emploi du nimbe. Le nimbe apparaît pour la première fois, d'après M. Vopel, comme attribut du Christ, dans la mosaïque absidale de Sainte-Pudentienne (dernières années du IVe siècle). Ce n'est pas tout à fait exact. Cette référence unique est insuffisante. Il fallait encore citer le buste de Jésus du cimetière de Saint-Sébastien et le Christ juge de l'*arcosolium* de Cyriaque, peintures du IVe siècle. Le nimbe double ou triple, et la combinaison du nimbe avec la croix ou le monogramme, apparaissent, il est vrai, au Ve siècle. Mais rien ne prouve, comme on le voit, que les vases portant le nimbe simple soient postérieurs à la fin du IVe siècle, date de peintures et de mosaïques présentant le même insigne. M. V. croit aussi que le nimbe, d'abord insigne du Christ, a été étendu graduellement aux anges et aux saints. Mais cette conception est contraire à ce que nous savons des origines du nimbe, emblème profane qui orne les têtes des grands de la terre comme celles des dieux, celles de Constantin et de Fausta et même encore celles de Justinien et de Théodora. Une objection de principe peut également être soulevée contre une date trop basse des verres trouvés dans les catacombes. Après 410, les catacombes cessèrent d'être des lieux de sépulture. De plus, certains verres dorés ont été découverts dans une maçonnerie qu'une inscription ou un détail de construction date de manière certaine. M. V. est visiblement embarrassé par ces faits. Il répond qu'on visita les catacombes jusqu'au VIe siècle. Les chrétiens y laissaient ces verres, et quand on réparait les tombes, ils étaient encastrés dans le ciment. C'est assez invraisemblable. Les restaurations ne durent pas être très fréquentes après 410, et en tout cas il est peu croyable que des verres précieux, très fragiles, faciles à enlever tant qu'ils n'étaient pas scellés dans le mortier, n'aient pas tenté la cupidité des marchands juifs du Transtévère. Il n'en est pas resté dans les tombes élevées à l'air libre. M. V. nous fournit d'ailleurs des armes contre sa propre thèse. Il reconnaît que les formes du monogramme usitées au IVe siècle et devenues très rares au Ve siècle sont celles que présentent les vases. La croix monogrammatique, dominante au Ve siècle, et la simple croix, attestée pour la première fois au 424, manquent complètement, sauf une exception.

En résumé, il est imprudent de dépasser les environs de 410 dans la datation des verres dorés. Un seul pourrait appartenir à un temps beaucoup plus récent. C'est un fragment inédit, appartenant au collège allemand du Campo Santo, et portant l'inscription : *Iustinianus*

perpetuo Augustus. M. V. ne l'a pas vu et n'en garantit pas l'authenticité (p. 22).

Sur d'autres points, on contestera les jugements de M. Vopel. Bien peu d'artistes et d'historiens renonceront avec lui à voir dans le buste de *Callistus* un portrait du pape (cf. De Rossi, *Bulletino*, 1866, p. 33).

P. 83, n. 2, M. V. s'explique d'une façon obscure ; on pouvait préciser. Seize vases portent l'inscription *Dignitas amicorum*. Cette formule s'applique évidemment aux santés que l'on se portait mutuellement. Il s'éclaire d'un passage des *Confessions* de saint Augustin (VI, 2). On y voit sainte Monique apportant aux tombeaux des martyrs, suivant l'usage africain, des mets et *unum pocillum... unde dignationem sumeret :* « de quoi faire honneur » aux martyrs. *Dignatio*, c'est ici l'honneur que l'on rend. *Dignitas* s'oppose à *dignatio :* c'est l'honneur qui est dans la personne, qui motive d'ordinaire la *dignatio* chez autrui. Dès lors on s'explique le sens d'inscriptions comme : *Biculius* (Buculeus ou Vigilius), *dign(itas) amicorum, uiuas, pie* (πίε), *zeses* (ζήσαις) (Vopel, n. 333). A la santé portée par l'hôte en ces termes : *Digni amici, bibite*, « Au nom de votre mérite, buvez, mes amis », on répondait : « C'est toi qui es le mérite de tes amis, leur splendeur ; au nom de ce mérite, bois, et longue vie à toi ». Cet échange de politesses était la *dignatio*. On comprend que ces dernières paroles, *dignitas amicorum*, figuraient sur des vases que les amis offraient en présent à leur hôte. M. V. a raison de remarquer qu'elles ne s'appliquent en général qu'à une seule personne, ou à l'hôte et à sa famille. C'est ce qu'explique très bien l'inscription (Vopel, 334) : *Dignitas amicorum, uiuas cum tuis, zeses* (cf. 348). Le pluriel du n. 293 Vopel : *Dignitas amicorum, uinat(is felic)ite(r, in pa)ce Dei ze(ses)*, doit s'entendre de toute la famille.

Le dernier chapitre, sur l'usage des verres dorés, conclut qu'ils étaient des présents de fêtes. Beaucoup, par suite, sont en rapport avec la liturgie et le culte des saints. M. V. étend longuement ces considérations. Tout n'y est pas absolument sûr. Ainsi la fête de Noël a été célébrée à Rome avant 354, puisqu'elle figure déjà dans le calendrier philocalien de 336. Mais il y a sur maints groupements de noms des observations qui éclairent les renseignements des martyrologes et des calendriers.

Malgré les divergences que j'ai dû marquer en plus d'un endroit, je tiens à rendre justice une dernière fois au soin et à l'esprit méthodique de M. Vopel. Son travail met à la disposition des historiens comme des archéologues, ces petits monuments avec leurs figures et leurs inscriptions. Si l'atlas des *Vetri* sera toujours consulté, il ne le sera plus maintenant sans la brochure de M. Vopel.

Paul LEJAY.

Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIIIe **siècle.** Étude critique et documents inédits, par P. Mandonnet O. P. Fribourg, Librairie de l'Université, 1899, in-4°, I-CCCXX p. et *Appendices* 1-127 p. (8° fascicule des *Collectanea Friburgensia*).

L'ouvrage de P. Mandonnet est une contribution considérable à l'histoire de la philosophie et de la théologie du moyen âge.

Ce serait faire un trop mince éloge de l'auteur, comme érudit, que de signaler la précision rigoureuse de sa méthode et sa connaissance approfondie des sources et de la bibliographie. Non seulement, il est arrivé à des résultats positifs et, croyons-nous, inattaquables, sur le sujet traité, mais on peut dire que ce sujet est vraiment traité ici pour la première fois, tant étaient nombreuses les lacunes de la biographie de Siger de Brabant que M. M. a comblées, tant sont importants les documents inédits qu'il a mis au jour pour appuyer sa démonstration. Grâce à lui, nous savons maintenant dans quelle mesure Siger de Brabant et d'autres professeurs de l'Université de Paris ont pris part à ce curieux mouvement averroïste qui se manifesta dès 1250 et provoqua, en 1270, l'intervention d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. Le 10 décembre de la même année, une première condamnation des doctrines d'Aristote; de 1271 à 1276, des troubles dans l'Université et un schisme dans la Faculté des arts; en 1277, une seconde condamnation du peripatétisme, et la citation de Siger de Brabant devant l'Inquisiteur de France, puis en cour de Rome; enfin sa condamnation comme hérétique et son internement à Orvieto, où il devait mourir « misérablement » entre 1281 et 1284 : tous ces faits de la biographie de Siger sont dorénavant acquis à l'histoire. M. M. nous apprend aussi ce qu'étaient au juste les théories de l'averroïsme latin, que Renan n'avait guère connues que par les réfutations des orthodoxes. La publication de cinq traités de Siger de Brabant (append. III-VII) ne laisse plus aucun doute sur la doctrine de ce penseur relativement à la négation de la Providence, à l'éternité du monde, à la négation de la liberté, à l'existence d'une seule âme humaine, d'une substance immatérielle séparée, entrant successivement en contact avec les corps des individus. Ainsi des esprits libres et portés à la spéculation radicale acceptaient toutes les conséquences de la théorie physique et métaphysique d'Aristote, au moment même ou Albert le Grand et Thomas d'Aquin l'interprétaient en la *rectifiant* et en essayant de la concilier avec la foi.

Il faut savoir gré à M. M. d'avoir mis en pleine lumière les débats de 1270 entre ces indépendants et ces orthodoxes et la polémique de Siger avec Thomas d'Aquin. Il a retrouvé le jugement motivé d'Albert le Grand sur les questions en litige (document qu'on croyait perdu) et l'acte même de citation dirigé contre Siger par l'Inquisiteur de France. Il a tiré d'une lettre de l'archevêque de Cantorbery, Jean Peckam, des conclusions importantes, et auxquelles on n'avait pas songé, avant lui, sur la condamnation de 1277; il a montré enfin qu'il fallait surement

identifier le *Sigieri* de Dante avec le maître Sighier du poème *Il fiore*. A peine est-il besoin de dire combien la publication de M. M. est intéressante pour l'histoire des ordres mendiants, surtout de l'ordre de Saint-Dominique, au XIIIe siècle, pour la biographie de Thomas d'Aquin et pour l'histoire de l'Université de Paris.

L'auteur est d'ailleurs un esprit large, qui ne fait pas difficulté de reconnaître les services rendus à la philosophie et même à la théologie par l'école dialecticienne d'Abélard et de P. Lombard (p. XXVII) et qui s'efforce (p. CC-CCVI) d'apprécier avec équité l'œuvre de Siger de Brabant. Il rappelle les témoignages formels de Pierre Dubois et de Dante sur la haute intelligence du professeur de Paris et met en valeur ses qualités dominantes : la pénétration, la finesse, la précision, la clarté. Mais il lui reproche de n'avoir qu'une originalité relative et (ce qui surprendra) d'avoir la pensée trop peu libre. « Siger est à la fois extrêmement audacieux et *très peu indépendant*. Son audace est dans l'affirmation de théories antichrétiennes qui sont le scandale de ses contemporains : son asservissement est dans le parti-pris de ne s'écarter en rien de la pensée d'Aristote et d'Averroès, et de ne pas chercher à la faire progresser ». Voilà une distinction bien subtile : et M. M. tente ici visiblement de faire ressortir l'infériorité de Siger par rapport à Thomas d'Aquin « qui agite et résout les problèmes pour son compte personnel en leur donnant la solution que la vérité comporte à ses yeux ». On avouera que l'*asservissement* de Siger à la pensée d'Aristote, quand il s'agissait d'en affirmer les tendances antichrétiennes en plein XIIIe siècle, en face de l'Église triomphante et de l'Inquisition déjà organisée, était au contraire, un acte de courage et d'indépendance au premier chef. Ce genre d'asservissement n'était pas à la portée de tous. D'autres que M. M. pourraient parler de la dépendance des philosophes orthodoxes à l'égard du dogme chrétien, et faire entre ces deux espèces d'asservissements une comparaison qui aboutirait à une conclusion toute différente.

Quant à la question de savoir ce qu'il faut penser de la sincérité des averroïstes, comme Siger, qui, tout en établissant ou en croyant établir des vérités philosophiques contraires à l'enseignement révélé « plaçaient l'enseignement de la foi au-dessus de tout et déclaraient y adhérer fidèlement », M. M. la discute, mais, à notre avis, ne la résout pas ; sinon d'une façon absolument hypothétique. De ce que leurs convictions religieuses et philosophiques étaient en conflit, il conclut (p. CCV) « que leur foi religieuse était au moins assez faible, sinon entièrement fictive ». Qu'en sait-il ? Il y a eu de tout temps des penseurs qui ont su concilier, nous ne disons pas seulement la pratique, mais la croyance chrétienne avec la spéculation philosophique la plus hardie. Comment affirmer que Siger n'était pas de ceux-là ? Il est vrai que M. Mandonnet, en d'autres passages, n'affirme rien à proprement parler : il dit seulement *qu'il ne semble pas* (p. CCV) que les

averroistes fussent d'humeur à sacrifier leurs théories scientifiques à leur foi. Dans ces termes, la question reste tellement obscure qu'elle est insoluble, et nous préférons nous en tenir à la dernière proposition de M. M. (p. CCVI), celle qui lui est dictée par l'esprit de prudence et de modération, qui est le sien ! « Quoiqu'il en soit, nous devons particulièrement retenir de ces observations le fait constant que Siger a insisté, au cours de son enseignement philosophique, pour sauvegarder les droits de l'orthodoxie ».

Il y a quelque chose d'aussi remarquable que la démonstration faite par M. M. de sa thèse particulière sur Siger de Brabant, c'est le cadre d'idées générales dont il l'a entourée. Non seulement tous les médiévistes, mais tout ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation devront lire l'introduction magistrale intitulée : *De l'action d'Aristote sur le mouvement intellectuel médiéval* (p. I-XL). C'est un résumé excellent et suggestif au possible de l'histoire de la pensée et surtout de la pensée philosophique au moyen âge. L'auteur insiste avec raison, selon nous, sur le peu d'originalité de la culture médiévale, au moins dans le domaine littéraire et scientifique. Lettrés et penseurs ont vécu alors presque exclusivement sur le fonds antique, du IXe au XIVe siècle, et même « jusqu'au sortir de l'humanisme ». M. M. reconnait pourtant (p. XVIII, note 1), qu'il y a eu des éléments originaux dans la culture du moyen âge, mais qu'ils sont restés au second plan et « recouverts par les éléments d'importation ». Ces éléments originaux seraient, d'après lui : 1° au point de vue politico-social, le mouvement communal et ce qui en dépend ; 2° au point de vue intellectuel, l'éveil du sens critique et l'esprit d'observation ; 3° au point de vue esthétique, les premiers essais littéraires des idiomes nationaux et l'art gothique. Il y aurait bien à dire sur le choix de ces éléments, sinon sur la théorie même. Pour ce qui touche en particulier l'art gothique, nous ne croyons pas qu'on puisse représenter cette admirable manifestation de l'esprit du moyen âge comme ayant coexisté, en tant qu'élément original, sous le couvert de l'art roman, élément d'emprunt, manifestement dérivé de l'art antique. En réalité, le gothique n'est que la phase dernière et supérieure d'une évolution architecturale dont on peut saisir les progrès et les formes de transition : il n'est lui-même qu'une dérivation et un perfectionnement du roman.

Quoiqu'il en soit, et malgré ces quelques réserves de détail, nous concluons que *Siger de Brabant* est un très beau livre qui fait le plus grand honneur à son auteur et à l'ordre auquel il appartient.

Achille LUCHAIRE.

Cartulaires du chapitre de l'Église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch, publiés... par C. LACAVE LA PLAGNE BARRIS. — Paris, H. Champion; Auch. L. Cocharaux, 1899. In-8° de XI-216 pages (Archives historiques de la Gascogne. XIIIe année. 1er et 2e trimestres. 2e série, fasc. 3.)

M. Lacave La Plagne Barris a entrepris une œuvre utile dont il doit être grandement loué. Le cartulaire noir du chapitre d'Auch, qu'il publie dans ce fascicule, est un précieux recueil de documents. A parler exactement, ce n'est pas un cartulaire dans le vrai sens du mot : c'est le plus souvent une sorte de memento ou d'analyse des actes qui concernent l'église d'Auch. Les rédacteurs de ces notices ont rarement inséré les chartes telles qu'ils les ont trouvées dans les archives ; ils en ont de préférence extrait les parties les plus essentielles et ont composé quelquefois un véritable récit, qui vraisemblablement ne se lisait pas dans l'original.

Une telle manière d'agir n'était guère dans les habitudes du XIIIe siècle. S'il est vrai, comme l'affirme M. Lacave La Plagne Barris, et il y a toutes raisons de le croire, que le cartulaire noir, sans les additions signalées, est de cette date, il serait peut-être possible d'émettre l'hypothèse que le copiste a commencé par transcrire un plus ancien recueil. A l'éditeur il appartiendra de résoudre ce petit problème, en examinant avec attention les différentes parties du manuscrit.

La façon dont ce cartulaire a été formé, explique l'absence des éléments chronologiques qui se remarque dans bon nombre de pièces. M. L. L. P. B. a tâché d'y remédier et a indiqué l'époque approximative à laquelle les chartes ont été rédigées; mais, il faut l'avouer, il reste encore de ce côté là beaucoup d'indécision. Il n'est pas facile de préciser davantage; cependant, en dressant une nomenclature des noms de personnes qui comparaissent dans les actes datés, il y aurait peut-être moyen d'y arriver.

Passons maintenant aux documents qui offrent des éléments chronologiques suffisants. L'éditeur a été presque toujours heureux dans leur interprétation. J'aurais pourtant quelques observations à présenter. Dans la charte n° LXXI, qu'on a justement datée du 8 mai 1136, on lit : « Hoc fuit factum in festo beati Michaelis archangeli, quod est in idus maii... » Ne faudrait-il pas corriger : « quod est VIII idus maii » ? La fête de l'apparition de Saint-Michel est effectivement le 8 mai. — Le n° CXXIII a été attribué à l'année 1230 : C'est une bulle, donnée à Latran, le 2 des ides d'avril, l'an 5 du pontificat de Grégoire IX. La date exacte est donc 12 avril 1231. — Dans le n° CLV, il faut corriger : « anno... M° CC° XVIII° » en « M° CC° XL III° ». Simple faute d'impression. — Pour le n° CLXV, la date « VI idus decembris », est 8 et non 18 décembre. — Le n° CLXVIII est du 13 mai 1096 et non 1097, car la chancellerie du pape Urbain II fit commencer l'année 1097 au 25 mars 1096 ; — de même, la bulle n° CLXIX est du 28 octobre 1104 et non de 1105.

Ces quelques petites erreurs ne diminuent en rien la valeur et l'intérêt de la publication dont nous nous entretenons. Car il y a là un ensemble de documents pour l'histoire de l'église d'Auch et de toute la région ; d'ailleurs les historiens n'avaient pas attendu jusqu'à ce jour pour en faire leur profit. Malheureusement la forme sous laquelle la plupart des actes se présentent, ne permet guère d'en faire une critique rigoureuse et de reconnaître si quelques pièces fausses ont été glissées dans le nombre. Aussi y aura-t-il encore de justes raisons de rechercher les originaux et de les comparer, si on en retrouve, avec les notices du cartulaire. Voilà un nouveau point de vue que je me permets de signaler à la vigilante attention de M. Lacave La Plagne Barris. En attendant, je souhaite qu'il continue son œuvre par la publication des autres cartulaires du chapitre d'Auch et je suis persuadé qu'il s'en tirera toujours à son honneur.

L.-H. Labande.

Pages choisies des grands écrivains. Shakspeare. Traduction nouvelle et introduction par Émile Legouis. Paris, Colin 1899 XLVI et 396, p. : 4 fr.

Les volumes de l'utile co'lection à laquelle appartient ce livre n'appellent guère en général l'attention de la critique. Ce sont, pour la plupart, des découpages bien faits dans l'œuvre des grands écrivains qu'ils rendent accessible à toute une catégorie de lecteurs que rebutent les gros volumes et qui ont besoin d'être dirigés dans leurs lectures. L'œuvre personnelle de celui qui tient les ciseaux se trouve presque toujours réduite à fort peu de chose, à la courte introduction qui ouvre le volume. Il n'en est pas de même des *pages choisies de Shakspeare*, où, ne serait-ce que comme traducteur d'un des textes les plus difficiles qui soient, M. L. a dû faire preuve de science, de tact et de goût.

Mais il y a plus : Shakspeare est de tous les poètes dramatiques celui dont l'œuvre est pénétrée de la vie la plus intense : ses pièces ne sont pas comme celles de notre théâtre — classique ou romantique — ramassées en une crise : elles s'étendent et se développent comme l'existence elle-même dont elles sont l'image. On conçoit alors que ce ne soit pas tâche facile que de comprimer en une courte analyse et quelques passages choisis pour en donner comme l'essence sous une forme facilement assimilable, tout ce qu'il y a de poésie et de vie débordante dans ce théâtre.

Et d'autre part quoi de plus propre à déconcerter le lecteur français habitué à la sage régularité de nos tragédies, dont jamais le drame romantique n'a pu, ni même voulu sincèrement s'affranchir, que cette œuvre touffue et luxuriante, si audacieuse à certains endroits, ailleurs pleine d'afféterie et de préciosité, versant parfois dans le comique

et le trivial, toujours libre et indépendante dans ses allures qu'aucune règle doctrinale ne contient ? M. L. s'est tiré à son honneur de ces difficultés considérables. Le choix qu'il a fait dans l'œuvre de Shakspeare est excellent dans sa variété. Toutes les grandes pièces, celles qu'il faut amener le public français à connaître autrement que par leurs titres ou par les travestissements des livrets d'opéras y sont représentées. Il y a des absences qu'on regrette. En pourrait-il être autrement ? Il a bien fallu, sous peine de grossir démesurément le volume, faire des sacrifices. Les analyses qui relient entre eux les passages découpés et permettent au lecteur de suivre le développement de la pièce sont sobres et claires.

La traduction reste toujours fidèle au texte dont elle s'efforce de rendre la physionomie avec autant d'exactitude qu'on peut l'espérer. Shakspeare est réellement intraduisible. Il faut que le traducteur sache borner son ambition et ne rêve pas l'irréalisable, la traduction véritablement adéquate. Celle de M. L. a le mérite de ne pas ralentir l'allure du texte et surtout de ne pas s'exposer par une excessive recherche de l'exactitude du détail à une véritable inexactitude d'ensemble. Il faut noter que M. L. a rendu en vers les passages lyriques, chansons ou ballades qui abondent dans les pièces de Shakspeare : et il a bien fait. Il y a dans le théâtre anglais de meilleures chansons que celles de Shakspeare. Cependant il en a écrit de délicieuses, et M. Legouis, qui est à ses heures un délicat poète, a su faire en grands partie passer dans ses vers le charme qui les pénètre.

L'introduction qui précède le volume est de tout point excellente. Nous savons peu de chose de positif sur la vie de Shakspeare : et les quelques faits qui ont pu être recueillis sont mêlés de tant de légendes que parfois il est bien difficile de les en dégager. M. L. n'avait pas à faire œuvre d'érudit. Il a essayé de faire clairement comprendre à ses lecteurs ce qu'avaient dû être en réalité l'enfance heureuse de Shakspeare, ses débuts difficiles, sa vie littéraire, sa fin paisible. Il l'a replacé dans son milieu, en s'en tenant aux faits vérifiés et en écartant soigneusement les légendes et les hypothèses où se sont complus tant de biographes renommés. Les quelques pages qu'il a ajoutées sur l'œuvre dramatique de Shakspeare sont d'une critique très pénétrante, pleine de justesse et de modération. Il oppose avec beaucoup de finesse les héros de notre théâtre classique toujours conçus dans l'abstrait, sortis d'une idée préconçue et première d'où ils dérivent toute leur vie, créés en quelque sorte par déduction, aux personnages de Shakspeare modelés sur la vie elle-même, variés et divers comme l'existence, inconséquents et parfois impénétrables comme elle. Tout ceci aurait pu être exposé avec plus de développement, si le cadre l'eût permis.

M. L. ne s'est fait connaître jusqu'à présent que par ses travaux sur la poésie moderne anglaise et en particulier par ses études si

remarquées sur Wordsworth. C'est une recrue pour la critique shakspearienne. Il faut espérer qu'il ne s'en tiendra pas à ce premier essai et qu'il se laissera tenter par l'étude de ce théâtre si complexe et si varié qui est en définitive ce qu'il y a de plus original et de plus puissant dans la littérature anglaise.

J. Lecoq.

Émile Michel. **Rubens, sa vie, son œuvre et son temps.** Paris, Hachette, 1 vol. gr. in-8. Prix : 40 fr.

A son beau *Rembrandt*, dont nous avons parlé ici même, il y a quelques années, et qui restera, parmi ces monographies d'artistes écloses en ces derniers temps, comme un modèle du genre, M. Émile Michel a voulu donner un pendant en nous racontant, en nous peignant *Rubens*. Depuis longtemps ce fin et érudit critique, doublé comme on sait d'un peintre excellent, travaillait à cette œuvre quand il prit la plume. Les musées de l'Europe entière, les collections privées, tout a été vu par ses propres yeux d'artiste; — et comme on s'en aperçoit! Pourtant, cette fois, il fallait quelque chose de plus, pour parler de Rubens; et c'est pourquoi nous employons un terme impropre en parlant ici d'un pendant à l'étude sur Rembrandt. Car il y a, dans le nouveau travail, plus et moins que dans le précédent.

On le comprendra sans peine en songeant à la complexité du personnage de Rubens, et en même temps à l'énormité de son œuvre. Quelle glorieuse existence, quelles relations souveraines et quelles missions exceptionnnelles, que d'évènements où il fut mêlé, et quelle incessante production au travers! Or M. M. voulait ne rien omettre de ce qui pouvait assurer l'exactitude du caractère du grand artiste. « Son extrême fécondité (dit-il), et l'universalité même de ses aptitudes semblent avoir défié jusqu'à présent une étude qui embrasse à la fois l'ensemble de sa vie et de ses productions. » Et, malgré diverses monographies précieuses pour diverses périodes de la carrière de Rubens ou divers côtés de son activité, rien n'est plus vrai; on peut s'en convaincre en consultant la bibliographie, essentielle, que M. M. a reproduite à la fin de son ouvrage.

Ce livre qui manquait, l'éminent critique a voulu l'écrire, mais sans se dissimuler qu'il lui faudrait faire bien des sacrifices. Assurément, ses goûts l'eussent porté à étendre davantage le côté « critique d'art », et la valeur, la justesse, la netteté de ses appréciations, si brèves soient-elles, permettent de juger qu'on y a perdu. Mais que de pages dont on chercherait vainement ailleurs l'équivalent, que de documents mis à grand peine à notre portée! La famille de Rubens, et le milieu où il naquit, les évènements dramatiques auxquels il se trouve mêlé, l'in-

fluence de ses maîtres, son séjour de huit ans en Italie, ses missions diplomatiques en Espagne et en Angleterre, que de choses à étudier, si nouvelles pour le public! Et les aptitudes merveilleusement diverses du grand artiste; et son caractère, d'une volonté si opiniâtre, d'une intelligence si vive; et ses aspects si variés, de grand seigneur et pourtant d'homme d'intérieur simple et accessible aux plus humbles! On voit si vaste était la matière.

Aussi fallut-il renoncer à de précieux compléments du travail; au catalogue, notamment, des œuvres de Rubens. Complet pour Rembrandt, il se borne ici aux œuvres essentielles des grandes collections connues. Aussi bien eût-il fallu énumérer plus de 1200 peintures et 400 dessins! Même observation pour l'illustration, qui comporte 40 planches en taille douce, 250 gravures dans le texte et 40 fac-similés de dessins, toutes reproductions directes, mais est bien loin de nous tout donner.

Peut-on dire du moins que tout l'essentiel ait été reproduit? Assurément, mais toujours avec cette petite restriction que peut-être nous eussions fait un choix différent parmi les œuvres à mettre le plus en lumière. Il est vrai que toute reproduction, surtout directe, ne vient pas bien en typographie. Pourtant ce n'est pas sans quelque regret qu'on voit des œuvres superbes réduites à servir d'en tête ou de cul-de-lampe, et alors dans les plus minimes proportions, ou même découpées dans le vif (comme la tête du baron de Vick servie dans un ovale) tandis que des dessins beaucoup moins significatifs sinon autant connus s'étalent sur toute une planche à part. La rareté d'un dessin inédit séduit parfois plus qu'un beau tableau très répandu; pourtant celui-ci ne méritait pas de lui être sacrifié. Nous aurions volontiers réservé la place dans le texte à ces copies à la sanguine de Rubens d'après Michel-Ange ou Raphaël, pour mettre en vedette des œuvres comme Loth et sa famille, la Pelisse, et les diverses toiles du Prado (pas toutes ici d'ailleurs) par trop réduites.

En revanche, quelques vues très habilement dessinées (par M. Boudier) ont été ajoutées cette fois-ci, de monuments d'Anvers, de vieux aspects de villes du temps de Rubens, d'intérieurs pleins de souvenirs, etc. On a bien fait; dans une étude aussi érudite, — car M. Michel s'est joué de toutes ces questions de politique et de diplomatie avec autant d'aisance et les a appuyées d'autant de références que dans le domaine purement artistique, — il convenait de mettre tout ce qui pouvait éclairer le lecteur. Cette monographie si harmonieusement équilibrée mérite les plus sincères éloges et rendra les plus réels services.

Henri de Curzon.

Eduard GRISEBACH, **Weltlitteratur, Katalog eines Bibliophilen mit litterarischen und bibliographischen Anmerkungen**. Berlin, 1898, in-12, x, 339 p.

M. Edouard Grisebach n'est pas seulement un écrivain et un critique connu, c'est aussi un grand amateur de livres, et il les collectionne avec une curiosité qui n'a rien d'exclusif et qui s'adresse à toutes les littératures anciennes et modernes de l'Orient, aussi bien que de l'Occident : hindoue, chinoise, japonaise, persane, arabe, turque, magyare, slave, grecque, latine, — du moyen âge ou moderne, comme de l'antiquité, — roumaine, italienne, espagnole, portugaise, française — y compris la provençale — anglaise, scandinave, néerlandaise, allemande, enfin philosophique. Ce n'est pas que toutes soient également représentées dans sa Bibliothèque, ce qui était d'ailleurs impossible ; mais il serait difficile de deviner ce qui a influé sur les prédilections du savant bibliophile, pourquoi, par exemple, la littérature grecque, si riche, comme on le sait, ne compte-t-elle que 46 numéros, tandis que la littérature latine en a 95 ? Ce qui surprend davantage, c'est de voir la littérature philosophique représentée presque exclusivement par des œuvres de Schopenhauer ou se rapportant à Schopenhauer ; M. E. G. n'aurait-il que du dédain pour les prédécesseurs allemands du célèbre pessimiste et pour tous les philosophes en général ? Car de toutes leurs œuvres *le Banquet* de Platon paraît seul avoir trouvé grâce à ses yeux, c'est du moins le seul qui ait pris place dans sa Bibliothèque.

Si les philosophes sont oubliés, les historiens n'ont guère été mieux traités, mais les poètes et les romanciers ont généreusement été accueillis par M. E. Grisebach ; évidemment, ce sont les œuvres d'imagination qui l'attirent et qui le séduisent ; sur les 1755 ouvrages qu'il a réunis dans sa bibliothèque, la plupart rentrent dans cette catégorie. On ne sera pas surpris d'apprendre que le plus grand nombre sont allemands — il y en a 671 numéros ; — après viennent les ouvrages français au nombre de 386 ; les ouvrages italiens suivent, mais de loin, — 170 en tout, et seulement 88 anglais. Les autres littératures ne sont représentées que par quelques œuvres, quelquefois même non des plus célèbres. Je n'irai plus chicaner M. E. G. sur ce point ; je ne veux pas davantage rechercher si parmi les littératures qu'il affectionne il a toujours préféré les écrivains les plus grands ; j'aime mieux finir en le remerciant des remarques instructives et pleines d'intérêt qu'il a souvent jointes à la mention des livres qu'il possède. On y reconnaît le vrai bibliophile, le connaisseur fin et délicat, aussi bien que le lettré érudit et curieux dans le meilleur sens du mot.

C. J.

— L'Université de Bonn a célébré le 27 janvier l'anniversaire de l'empereur

Guillaume II. A cette occasion elle a publié (Bonn, Impr. académique Georg), sous le titre suivant : *Natalicia regis augustissimi Guilelmi II imperatoris Germanorum ab Universitate Fridericia Guilelmia Rhenana* (date et heure) *publice concelebranda indicunt Universitatis Rector et Senatus* un programme de 24 pages sur deux colonnes (1-48) qui renferme plusieurs dissertations de MM. Elter et Radermacher, avec le titre général *Analecta Græca*. M. R., publie un opuscule de Nicolas Cabasilas contre le pyrrhonisme : περὶ τοῦ κριτηρίου τῆς ἀληθείας τί ἐστι. M. E., cherche (*de Sexto Empirico*) où et comment Cabasilas a pu connaître Pyrrhon et son système; c'est, dit-il, par Nicéphore Grégoras que Cabasilas fut engagé à lire les écrits de Sextus Empiricus, qui fut connu seulement depuis cette époque et commença dès lors à intéresser les Byzantins. M. E. nous entretient ensuite d'une traduction latine de la *Poétique* d'Aristote, faite sur la traduction arabe d'Averroès, par un Allemand nommé Hermann, qui vivait en Espagne au commencement du XIII[e] siècle; puis il donne une liste des traductions de la Poétique antérieures à l'édition princeps d'Alde (1508). Dans un troisième article, M. E. publie un fragment inédit d'Archytas Maximus (nom imité sans doute de celui d'Archytas de Tarente), dont quatre livres κυκλικῆς θεωρίας μετεώρων se trouvent dans un manuscrit de Milan (Ambros. D 27 suppl.). Ce sont là d'utiles contributions pour l'histoire des textes et de leur connaissance au moyen âge. — My.

— L'ouvrage de M. O. Weise, *Charakteristik der lateinischen Sprache*, vient de paraître en seconde édition (Leipzig, Teubner 1899; v-172 pp., in-8). L'ordre des matières a été changé dans la première partie. En même temps la rédaction a été resserrée et certains aphorismes ont disparu. Quelques erreurs positives ont été également supprimées. Pp. 5 et 6, quand les classiques empruntent un mot grec, on doit distinguer deux cas, suivant que l'ouvrage où il doit figurer est technique ou non ; de plus, dans la langue tout à fait familière, ils transcrivent le mot sans aucune adaptation. M. W. est revenu sur cette question, pp. 137-8 ; un renvoi eût été utile. P. 8, on ne peut comparer des interjections en quelque sorte rituelles, et empruntées à des cultes orgiastiques, comme *io*, *euoe*, avec *o*, *ah*, etc. ; εὐοῖ n'est probablement pas plus grec qu'*euoe* n'est latin. Parmi les exclamations joyeuses, M. W. omet *ehem* qui paraît être latin. Un chapitre a été ajouté sur la langue de César et de Cicéron ; c'est un résumé assez exact des études grammaticales et lexicographiques de ces dernières années. Le livre continuera à rendre service comme recueil de faits et de détails, à la condition de ne pas en adopter les idées générales et de ne pas prendre pour le style des Latins ce qui en est seulement les matériaux. Voir le compte rendu de la première édition par M. Paul Thomas, *Rev. cr.*, 1892, II, 345. — P. L.

— Nous avons reçu : *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, 1874-1899*, tome I; Paris, Picard, 1899 (v-575 pp. in-8; prix : 10 fr.). Après une dédicace signée de M. Douais, vicaire général, on trouve les mémoires suivants : Douais, *Les origines de l'épiscopat* : à noter quelques indications intéressantes sur le mot ἐπίσκοπος (pourquoi M. D. accentue-t-il constamment ἐπισκοπος ?). Jacquier, *Les sentences de Jésus découvertes à Behnesa* : résumé des principaux commentaires. G. Boissier, *Le jugement de Tacite sur les Juifs*. M. B. explique très bien comment Tacite a réuni ce qu'il nous dit sur leur compte. Comme les écrivains juifs lui étaient suspects, « il ne trouvait ailleurs aucun témoignage qui leur fût favorable ». Il épousait d'ailleurs les idées de son milieu. Enfin, il leur était hostile

à la fois par esprit romain et patriotique et par attachement à l'union des peuples réalisée dans l'Empire du IIe siècle. Les mêmes raisons devaient rendre les lettrés et Tacite contraires aux chrétiens. Germer-Durand, inscription chrétienne de la fin du ve siècle, rappelant Pierre, Ep. I, II, 9. P. Batiffol, Historia acephala Arianorum : publication faite à nouveau de ce texte, d'après le ms. de Vérone, 60 (58) du VIIe siècle (cf. Migne, *P. G.*, XXVI, 1443, qui est écourté). G. Morin, *Un écrit de Saint Césaire d'Arles renfermant un témoignage sur les fondateurs des églises des Gaules :* C'est un traité *De mysterio sancte Trinitatis*, publié incomplet par dom Tosti et Mai et dont une portion considérable est restituée par un ms. de la Minerve (B IV 18, IXe s.). Dom M. publie les parties inédites. Il prouve ensuite que ce traité est bien de Césaire, en se fondant sur les caractères du style et de la langue. A cette occasion, dom M. complète mon étude sur Césaire *Rev. bibl.* IV, 593) et nous donne une très précieuse liste des mots, des locutions, des constructions caractéristiques d'un des auteurs ecclésiastiques le plus aisément reconnaissable (pp. 117-121). Le texte inédit contient une phrase amusante, où Daphnus, évêque de Vaison et signataire du concile d'Arles en 314, est donné par l'excellent Césaire, pour le fondateur de l'église de Vaison et un disciple des Apôtres, à côté de Trophime d'Arles, de Saturnin de Toulouse et de Paul de Narbonne. Il est évident que Césaire mettait dans ces souvenirs plus de piété que de critique. L. Duchesne. *Le Forum chrétien.* L'auteur étudie successivement les traditions apostoliques, relatives aux pavés de la Voie sacrée et à la prison Mamertine ; les églises du Forum : Saints-Côme-et-Damien, Saint-Hadrien, Sainte-Marie-Antique, Saints-Serge-et-Bacchus, Saint-Antoine, Sainte-Marie in Cannapara, Saint-Laurent in Miranda ; les cérémonies liturgiques qui avaient le forum pour théâtre. Desazars, *Deux Wisigoths*, Witiza, plus connu sous le nom de Benoit d'Aniane, et Guillaume de Toulouse, fondateur de Gellone. Dom Du Bourg, *L'abbaye d'Aniane*, son rôle, son influence, ses destinées ; esquisse suivie de fragments inédits de la vie de Benoit par Smaragdus et de différentes pièces concernant l'histoire d'Aniane. Roche, *Une chronologie inédite des abbés de Saint-Guilhem du Désert*, travail daté de 1700. Dom Cagin, *Note sur le sacramentaire de Gellone*, B. N. lat. 12048 ; ce ms. n'a pas été exécuté pour cette abbaye. Son texte offre de grandes ressemblances avec le missel mozarabe, et, en plus petit nombre, avec divers sacramentaires. Pour ma part, j'explique ces rencontres par l'unité primitive de la liturgie gallicane. Mais, ce qui est plus intéressant, dom C. nous montre que quelques-unes de ces formules justifient le titre donné par certains mss. de *Missa Augustini*. En effet, on y retrouve des emprunts manifestes aux Confessions. D'un autre côté, le livre apocryphe des Méditations, du XIIe s., présente de notables rencontres avec les mêmes textes euchologiques. L'auteur de ce livre a abondamment puisé dans la liturgie. L'histoire de ces emprunts n'est pas toujours aisée à démêler. Il y a là des types de développement qui passent de main en main et reçoivent dans chaque auteur une forme nouvelle. Dom C. paraît l'avoir prouvé pour une *Contestatio* gallicane, publiée par Mai (*Scr. Noua Col.*, III, II, 247). On ne peut que féliciter dom C. du résultat de ces premières recherches et l'encourager à les poursuivre. Mais qu'il se garde de tout esprit de système et de la tentation des conclusions prématurées. J. Gay, *Saint-Adrien de Calabre, Le monastère basilien et le collège des Albanais* : son histoire montre quelle fut la puissance des traditions religieuses grecques en Calabre. Couture, *La vie de saint Luperc :* texte inédit du premier tiers du XVIIe s., dû au jésuite Odo de Gissey. Auriol, *Sainte-Cécile et la cathédrale d'Albi*. Cauvet, *Entrée du serf dans les ordres*. Doussot, *Bernard Guy*,

évêque de Lodève : son opuscule inédit : *De ordinatione officii Missae ;* cet opuscule est reproduit d'après un ms. du château de Merville (Haute-Garonne) ; on ne nous dit pas de quelle époque est ce ms. M. D. indique comme source le *Liber pontificalis ;* il semble que ce ne soit pas une source directe, mais seulement le *Liber pontificalis* lu à travers le décret de Gratien. Ce point devait être précisé. GRANIER, *Les Frères pêcheurs de Béziers*, XIIIe-XVIIe siècle. Liste des prieurs, rôle des inquisiteurs, liste des lecteurs et sous-lecteurs de théologie au XIIIe s. ; liste des étudiants, des visiteurs, pièces justificatives. NOGUIER, *L'église de Saint-Nazaire de Béziers ; L'église Saint-Étienne d'Agde.* Etude archéologique. DENIFLE, *Arnaud de Cervole.* L'auteur raconte d'une manière toute nouvelle les débuts de l'Archiprêtre en Provence, d'après des documents inédits. Il était clerc, refusa de recevoir les ordres mineurs, et, dès l'origine, se livrait au brigandage. VIDAL, *La poursuite des lépreux en 1321.* CASSAN, *La Confrérie de la Sainte-Vraie Croix de Montpellier, ses statuts romans, 1294-1338.* POUJOL, *Les Dominicains et les Dominicaines au* XIIIe s., *à Montpellier,* avec textes inédits. — M. Douais loue dans sa dédicace l'amour de Mgr de Cabrières pour les éditions correctes. Il aura peut-être quelque déplaisir à feuilleter ce volume jubilaire, où il y a vraiment trop de fautes d'impression. — P. L.

— Il faut répéter de l'édition de *As you like it* (*As you like it,* edited with introduction, notes, glossary and appendix by A. W. VERITY. Cambridge, University. Press. 1899 LII et 256 p.) ce qui a été dit tant de fois des éditions données déjà dans la même collection par M. Verity. C'est un modèle d'édition à l'usage des classes. A noter dans l'appendice un extrait très abondant du roman pastoral de Thomas Lodge, *Rosalynde*, qui fournit à Shakspere la première idée de sa comédie. — J. L.

— Le neuvième volume de la *Minerva*, (*Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, herausgegeben* von K. TRÜBNER und F. MENTZ. Strasbourg, Trübner. 1900. in-8°, XXXII et 1161 p.) est conçu d'après les mêmes principes que les volumes précédents. Il ne peut manquer d'être exact, car tous les renseignements ont été contrôlés par les établissements d'instruction cités dans l'ouvrage, et il est encore plus complet que ses devanciers. On y trouvera pour la première fois l'indication des congrès scientifiques d'une importance internationale qui auront lieu en 1900 (p. XXIX-XXXII). Le savant dont le portrait paraît cette année en tête du volume, est M. Charles W. Elliot, président de l'Harvard University.

— La *Revue d'Alsace*, arrivée à sa cinquantième année, a perdu son directeur et fondateur Liblin. MM. Angel INGOLD et Aug. GASSER continuent ce recueil auquel la science et la littérature alsaciennes ont tant d'obligations. Ils ont déjà amélioré matériellement la Revue qui paraît désormais tous les deux mois et non plus tous les trimestres, et qui contiendra 672 pages au lieu de 576, sans augmentation de prix (12 fr. 50 pour l'Alsace, et 14 fr. pour la France et les pays de l'Union postale ; s'abonner directement soit à Mantoche, Haute-Saône, soit à Colmar, 8, place Neuve). Ils annoncent que la Revue restera, comme auparavant, impartiale et laissera liberté absolue de jugement et d'appréciation à ses collaborateurs, tout en évitant avec soin les « polémiques agressives ».

— L'*Archivio storico Siciliano* publie dans son vol. XXIII un intéressant article de M. Mariano La Via sur les rivalités entre les deux quartiers de Nicosie en Sicile : celui de S. Nicolas et celui de Notre-Dame (*Rivalità e lotte trà Mariani e Nicoleti di Nicosia di Sicilia*). A signaler dans la même Revue (vol. XXIV), le com-

mencement d'une étude du même auteur sur le dialecte, d'origine péninsulaire, des « colonies Lombardes » de la Sicile.

— Trois pièces concernant les relations de Gênes avec l'Orient au treizième siècle ont été publiées avec une introduction par M. Guido Bigoni dans l'*Archivio storico italiano* : 5me série, t. XXIV, (*Quattro documenti genovesi sulle contese d'Oltremare vel secolo* XIII).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 janvier 1900.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission du prix ordinaire. Sont élus : MM. Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau, Schlumberger, Berger.

Commission du prix Fould. Sont élus : MM. Heuzey, Perrot, Collignon, Pottier.

Commission du prix Brunet. Sont élus : MM. Delisle, Paris, Longnon, Picot.

Commission du prix Delalande-Guérineau. Sont élus : MM. Girard, Perrot, Croiset, Collignon.

Commission du prix Stanislas Julien. Sont élus : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart, Hamy.

Commission du prix Duchalais. Sont élus : MM. de Vogüé, Deloche, Schlumberger, Babelon.

Commission du prix Lagrange. Sont élus : MM. Paris, Meyer, Longnon, Picot.

Commission du prix Saintour. Sont élus : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart, Barth.

Commission du prix Gabriel-Auguste Prost. Sont élus : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Boislisle, de La Trémoille.

Commission du prix de Joest. Sont élus : MM. Ravaisson, Delisle, Deloche, Viollet.

Commission du prix Jean Reynaud. Sont élus : MM. Delisle, Deloche, Perrot, Paris, Senart, Boissier.

M. Eugène Müntz, qui, dans une précédente communication, avait étudié l'histoire des illustrations des Triomphes de Pétrarque pendant le XIVe siècle, poursuit l'étude des évolutions de ce cycle, qui comprend plus d'une centaine de tableaux, miniatures, tapisseries, gravures, sculptures, pendant le XVe et le XVIe siècle. L'influence des fabliaux se trahit par des emprunts faits au lai d'Aristote. Ailleurs, les acteurs de Pétrarque se mêlent à ceux de l'Art de bien mourir de Savonarole. M. Müntz a pu utiliser, dans ses recherches, la très riche collection de M. le prince d'Essling. — M. Müntz remarque que plus le programme élaboré par le poète est précis, moins il favorise l'essor de l'imagination chez les artistes chargés de l'interpréter. Les illustrateurs de Dante ont presque tous fait fausse route, par cela même que les tableaux de Dante étaient trop voulus, ses indications trop tyranniques. Pétrarque, au contraire, en ne donnant pas à ses *Triomphes* une forme trop arrêtée, a excité l'émulation de ses interprètes. La latitude qu'il leur a laissée a été pour eux un élément de progrès.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 6 — **5 février** — **1900**

I. — **Aeschyli Choephoroi**. Cum annotatione critica et commentario edidit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria. 1899. Un vol. in-8° de vi-196 p. Prix, 4 marcs.

II. — Du même. **Adversaria critica in Aristophanem**. Ibid. 1899. Un vol. in-8° de 128 p. Prix, 3 marcs.

III. — **The Prometheus Bound of Aeschylus**. Edited with introduction and notes by H. Rackham. Cambridge, University Press, 1899. Un vol. in-16 de xxvii-100 pages.

I. — Nos lecteurs savent que M. Blaydes, l'éditeur d'Aristophane, a entrepris, à l'âge de quatre-vingts ans, une édition de l'*Orestie* d'Eschyle; nous avons rendu compte ici-même (nº du 21 décembre 1898), de la première pièce de la trilogie, l'*Agamemnon* ; aujourd'hui c'est le tour des *Choéphores*. Nous n'avons qu'à répéter pour ce second volume ce que nous avons dit pour le premier; ici encore quelques bonnes observations se trouvent perdues au milieu de bien des choses inutiles ou déjà connues. Parmi les corrections nouvelles, citons au v. 122 μ' αἰτεῖν au lieu de μοὐστίν; v. 131, φράσον au lieu de φίλον, etc.

II. — Dans les *Adversaria in Aristophanem*, il est encore plus difficile de découvrir le bon grain au milieu de l'ivraie. Ce qui est surtout fâcheux, ce sont les redites à peu de pages d'intervalle ; cela est surtout fréquent dans les Addenda, cf., par exemple, v. 2 des *Acharn.*, v. 100 des *Equites*.

III. — L'édition du *Prométhée* d'Eschyle par M. Rackham est bonne pour les classes ; elle donne tout ce qui est nécessaire; sans

faire un étalage inutile d'érudition, l'auteur se montre très au courant de tout ce qui touche son sujet.

Albert Martin.

Joannis Laurentii Lydi **liber de Mensibus**; edidit R. Wuensch. Leipzig, Teubner, 1898; xcvi-202 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le traité Περὶ μηνῶν, de Laurentius Lydus, serait bien intéressant à connaître dans son entier, car l'auteur avait puisé à des sources précieuses pour l'histoire de l'antiquité, de ses croyances et de ses pratiques; mais on n'en possède que des abrégés, et ce n'est pas toujours le bon grain qui a été recueilli. Déjà plusieurs fois publié, en dernier lieu par Bekker dans la Byzantine (1837), M. Wuensch a pu l'enrichir de nouveaux fragments, découverts dans les bibliothèques d'Italie, de France et d'Espagne; il traite, dans une préface richement documentée, des manuscrits et des éditions antérieures, et il reconstitue, autant que faire se peut, les quatre livres dont se composait l'ouvrage, notamment le plan et la disposition générale du premier, qui nous est le moins connu dans ses détails. Ce premier livre parlait spécialement des institutions civiles et militaires des premiers temps de Rome, les autres traitant respectivement du jour, du mois, et de chaque mois en particulier. Il se trouve malheureusement que le seul manuscrit qui eût peut-être été complet, le Caseolinus (O, Paris. suppl. græc. 257), est mutilé au dernier point, ne contenant plus que deux feuillets du *de Mensibus;* il peut en partie être complété par des fragments du *de Magistratibus*, auquel le περὶ μηνῶν renvoie expressément. Les autres manuscrits ne renferment que des excerpta. Les uns, comme R (Paris. suppl. græc. 607 A) et H (Berol. Hamiltonianus 555), contiennent des extraits du περὶ μηνῶν insérés par des copistes au milieu d'autres fragments de même nature pour former ainsi un ensemble de doctrine. Les autres sont des épitomés proprement dits, et peuvent être considérés comme les véritables codices de l'ouvrage de Laurentius : S (Scorial. Φ-III-1), important manuscrit signalé par Miller, mais jusqu'ici inutilisé; la recension de Planude (Y), dont on possède cinq apographes complets (l'un d'eux E (Vatic. Palat. græc. 141) servit de base à l'édition de Schow, 1794) et trois fragmentaires; enfin une autre recension anonyme (X) que M. W. appelle *recensio Barberina,* d'après le plus ancien des manuscrits qui la représentent (A. Barberinus II 15, olim 277), dont Schow se servit également; l'un de ces manuscrits (B, Paris. græc. 3084) fut utilisé par Rœther pour son édition du περὶ μηνῶν (1827). Les fragments contenus dans le Caseolinus avaient été publiés en 1823, à la suite du *de Ostentis,* par Hase, dont un important commentaire sur Joannes Lydus se trouve en tête de l'édition du *de Magistratibus* par Fuss (1812); Hase

y décrit les manuscrits B et F (Paris. græc. 1409), et ce dernier enfin est publié dans les *Anecdota Parisina* de Cramer. Un stemma de toutes les sources, manuscrites et autres, est dressé page LXXIII. L'édition de M. Wuensch est établie sur la recension X, qui seule a conservé la distinction primitive des quatre livres ; les excerpta de la recension de Planude y sont insérés, ainsi que les fragments tirés d'autres manuscrits, notamment de H et de S; enfin certains fragments conservés dans d'autres ouvrages, par exemple dans Cedrenus, sont ou bien insérés dans le texte lorsqu'ils donnent quelque chose de nouveau, ou bien reproduits dans l'appareil critique, s'ils ne font que répéter des passages de Lydus connus d'ailleurs. Le lecteur verra dans les marges, grâce aux sigles qui y sont ajoutés, de quelles sources chaque passage est tiré, et les trois *indices* de la fin, auteurs cités par Lydus, gloses, noms propres, achèvent de rendre bonne cette nouvelle édition, qui sera certainement très appréciée des hellénistes et des mythologues [1].

My.

Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων, tertium edidit Fr. Blass. Leipzig, Teubner, 1898, xxxi-126 p. (*Bibl. script. græc, et rom. Teubneriana*).

Il n'est personne qui ne connaisse les travaux de M. Blass sur la *Constitution d'Athènes*. La première édition (1892) fut suivie d'une seconde à bref délai (1895), et une troisième n'a guère tardé à suivre. Il n'est pas besoin de présenter longuement celle-ci; il suffit de la comparer avec la première pour constater les progrès accomplis. Ces progrès sont surtout sensibles dans la quatrième partie, où la troisième édition de MM. Kaibel-von Wilamowitz, intermédiaire entre la seconde et la troisième de M. Blass, avait déjà heureusement rétabli une grande partie du texte, grâce aux lectures de Wilcken; il ne reste plus actuellement que quelques passages à restituer, et M. B. sans doute n'a pas dit son dernier mot. Il faut dire cependant que sur beaucoup de points les éditeurs ne sont pas pleinement d'accord, au moins pour les mots, sinon pour le sens. Cette troisième édition est semblable à la seconde, sauf en quelques passages qu'on trouvera signalés dans les notes critiques; elle est plus semblable encore, dit M. B. (p. xxi) à la troisième de MM. K.-W. bien qu'en bon nombre d'endroits la différence soit assez sensible : il reste certainement à atteindre une solution définitive. La préface de M. Blass touche en particulier à quelques points contestés, dont la discussion

---

1. Un *Index verborum et rerum memorabilium* n'aurait certes pas été inutile. Lire p. 65, 22 αὐτοκράτορι; 74, 14 δημόσιαι; 76, 7 et 79, 8 καρχῖνον; 89, 5 ῥουσσᾶτοι (cf. l'index des gloses); 118, 15 πραΰνεται.

ne rentre pas dans le cadre d'un simple compte rendu ; je note cependant que si au chap. XIV (p. 27, 2) la transposition de καί après γυναῖκα est une correction aussi élégante que simple, en revanche la restitution φ[ιλοπλου]τίαν au chap. V (p. 13, 17) ne me paraît s'appuyer que sur des subtilités de métrique insuffisantes pour la justifier [1].

My.

Bidez et Cumont. Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien (Extrait du tome LVII des **Mémoires couronnés et autres mémoires** publiés par l'Académie royale de Belgique, 1898) Bruxelles, imp. Hayez, 1898 ; 156 p.

Les lettres de l'empereur Julien, déjà souvent publiées, ne l'ont pas été jusqu'ici avec toute la rigueur désirable. Non seulement les manuscrits n'ont pas été, sauf rares exceptions, suffisamment examinés, mais encore on n'a même pas tenté d'en faire une classification méthodique ; l'ordre des lettres, fixé arbitrairement par les premiers éditeurs, a été maintenu invariable, sans qu'on se préoccupât de l'établir d'une manière plus rationnelle ; en outre, de nouvelles lettres de Julien ont été découvertes depuis la dernière édition, celle de Hertlein dans la *Bibl. Teubneriana* (1876). MM. Bidez et Cumont ont jugé avec raison qu'il était indispensable de réformer une tradition erronée, et c'est leur méthode qu'ils exposent dans le présent volume. Après avoir montré comment se sont formés les recueils des lettres plus ou moins authentiques de l'empereur Julien, dans l'antiquité, ils étudient les manuscrits, les comparent, les classent, et arrivent, non sans de sérieuses difficultés habilement surmontées, à des résultats qui paraissent certains, qu'ils résument en deux tableaux synoptiques à la fin de l'ouvrage : l'un range les manuscrits par familles, en indiquant la série des lettres contenues dans chacun d'eux (les auteurs en notent spécialement 26, sur une soixantaine qu'ils ont examinés) ; dans l'autre, chaque épitre est accompagnée des sigles des manuscrits qui la contiennent [2]. Un troisième chapitre énumère et caractérise brièvement les éditions successives, y compris la publication des six lettres retrouvées dans un manuscrit de Chalcé par Papadopoulos-Kerameus (1885) ; le tableau qui le termine indique pour chacune des épitres la date de l'édition princeps. L'édition ainsi préparée ne peut manquer, si l'on en juge par les specimens ajoutés à l'ouvrage (lettres 3 et 74 (Hertlein) à Libanius et réponses de celui-ci), de constituer un progrès considérable. Non seulement une disposition meilleure sera obtenue ; mais, ce qui est beaucoup plus important, le texte s'appuiera

---

1. P. 62, 1 lire ἐκ au lieu de ἐν ; 82, 13 χιλίων.

2. Pour l'épître 3 à Libanius, ajouter Q aux manuscrits de la seconde classe.

sur une étude plus sérieuse de nombreux manuscrits bien collationnés, et un choix des principales variantes permettra de mieux l'apprécier. Ce travail préliminaire, œuvre de patience et de longue méditation, fait le plus grand honneur aux deux savants belges qui ont su le concevoir et l'exécuter; les hellénistes l'accueilleront avec joie, non seulement pour ce qu'il donne, mais aussi pour ce qu'il promet. Deux appendices publient, le premier un fragment inédit d'Aréthas de Césarée, où sont réfutées des opinions exposées par Julien, sans doute dans son ouvrage perdu Κατὰ χριστιανῶν; le second un passage du livre de *Barlaam et Joasaph* (le discours du roi de l'Inde à son fils), où MM. Bidez et Cumont croient retrouver des allusions au caractère de l'empereur Julien [1].

My.

Étude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome pour servir d'Introduction à l'Histoire de la Littérature romaine par Clovis Lamarre, Docteur ès-lettres, Delagrave, 1899, 326 p. in-8°.

Le présent livre n'est que le commencement d'une longue série; on nous le donne comme une Introduction à une *Histoire de la littérature romaine* qui comprendra six volumes; les trois premiers volumes (jusqu'à la fin de la république), doivent « être publiés sans interruption à la suite de celui-ci; la publication des trois autres pourra être faite dans deux ans ». En attendant, par anticipation, on nous renvoie ici coup sur coup au tome I de la prochaine histoire.

Qu'il me suffise d'avertir nos lecteurs que cet ouvrage n'est pas fait pour eux. Je réunis ci-dessous quelques preuves à titre d'exemples. C'est bien assez que j'aie perdu tout le temps que j'ai consacré à la lecture du livre. Ceux qui la feront pour leur compte, sont et restent bien et dûment avertis [2].

Émile Thomas.

---

1. P. 33 un lapsus sans doute fait dire que Huraut de Boistaillé était ambassadeur de *François Ier* à Constantinople (1556-1559); lire de *Henri II*; v. d'ailleurs Baschet, *Les Archives de Venise*, *Hist. de la Chancellerie secrète*, p. 430. — P. 92 et 109 note, lire *Sakkélion* et non *Sakellion*.

2. Les fautes d'impression sont innombrables et des plus agaçantes. L'auteur cite plusieurs ouvrages de sa façon dont il a donné plusieurs éditions; on ne se douterait pas d'après celui-ci qu'il ait jamais rien fait imprimer. Pas d'index bibliographique. Les citations s'entassent au bas des pages en une macédoine baroque d'anciens et de modernes et d'auteurs de toute valeur. On pourrait prendre au hasard; mais qu'on voie seulement les notes de la p. 93. D'ailleurs aucune précision, souvent ni vers, ni page, ni même chapitre, ni livre ne sont indiqués. Passim les plus singuliers coq-à-l'âne. Je trouve ici des séries de phrases textuelles de Duruy, transportées simplement dans le texte avec quelques additions et des changements qui les gâtent; par où se trahit de la manière la plus claire la méthode de travail de l'auteur. Aucune critique. Le ton est celui du bon Rollin

Lateinische Grammatik. Laut u. Formenlehre von F. Stolz; Syntax u. Stilistik von J. H. Schmalz; mit einem Anhang über lat. Lexikographie von F. Heerdegen (I. von Müller, Handbuch der kl. Altertumswissenschaft, II, 2). Dritte Auflage. München, 1900, Oskar Beck, xiv-574 pp. in-8. Prix : 11 mk.

Ce livre, publié d'abord en 1885, avait été réédité en 1889. Il reçoit aujourd'hui une forme autonome, détaché de la métrique, de la rhétorique et de la grammaire grecque avec lesquelles il faisait corps dans le deuxième volume du *Handbuch*. Il a subi une refonte entière et une mise au point qui le renouvellent. On saura gré surtout aux auteurs d'avoir mis au courant et complété la bibliographie. Tous les travaux importants, livres et articles, parus depuis dix ans sont mentionnés. P. 9, n., la dissertation de Greifswald : Attenberg, *De sermone pedestri Italorum uetustissimo*, n'est-elle pas la même que la brochure d'Altenburg qui a le même titre? Un certain nombre de paragraphes ont été ajoutés par M. Stolz, sur la voyelle de *oculus* et *donum* (p. 28), sur l'assimilation et la dissimilation des consonnes à distance (p. 94), sur les verbes en *-dho-* et en *-so-* (p. 166), sur les formes verbales périphrastiques (p. 184). Le point de vue de M. Stolz est resté le même ; c'est plutôt celui du linguiste que celui du philologue.

La syntaxe et la stilistique de M. Schmalz ont été remaniées au point de paraître en plus d'une page un livre nouveau. L'auteur s'est fforcé de faire pénétrer dans son exposition les résultats de la comparaison du latin avec les dialectes italiques et avec les langues indouropeéennes, surtout d'après les travaux de MM. Brugmann, Delbrück et von Planta. Parmi les parties les plus modifiées, il faut mentionner la théorie des formes nominales du verbe : infinitif, participes, gérondifs, supins. Le plan a été également changé et gagne en

---

avec une complaisance visible pour les légendes et les anecdotes de tout genre; ce sont pour M. L. des « histoires charmantes » (p. 291 au bas). — Comment M. L. peut-il concilier les belles phrases que je copie (p. 77 en haut) : « la grande victoire (des Gaulois à Allia)... n'eut aucune conséquence politique : *il suffit d'un discours véhément* de Camille pour empêcher l'émigration des citoyens romains à Veies », et en note : « ce discours, *il faut l'avouer, n'aurait peut-être pas suffi* » ; et M. L. ajoute l'anecdote sur le présage tiré des mots du centurion au porte-étendard : « nous serons très bien ici ». — L'apparence est celle d'une œuvre d'un autodidacte qui emprunte de toutes mains et veut ensuite utiliser ses lectures et nous verse libéralement, bien ou mal, toutes ses notes. — Pour le style, voici encore un échantillon, quoique toutes les phrases ne soient pas, je le reconnais, aussi fâcheuses que celle-ci : p. 86 en haut : la civilisation (de la grande Grèce) « finit par étendre plus tard jusque sur les Romains *ses fructueux effets*, tant ils surent, en dépit de toutes les misères politiques qui ne les *travaillèrent* pas moins que *les Achéens*, conserver *le caractère grec dans sa vitalité* ». — J'ai eu beau chercher : je n'ai trouvé dans tout ce que j'ai lu ni une idée, ni une citation, ni une phrase qui m'ait paru le moins du monde originale. Il y a trente ou quarante ans, le livre tel quel eût pu avoir quelqu'utilité ; pour le présent il date et me paraît ne relever que de la vulgarisation la plus médiocre.

clarté : 1° éléments de la proposition (*Satz*), à propos desquels sont traités l'accord, l'emploi des cas, des prépositions, des adverbes, des formes nominales du verbe ; 2° la proposition simple (*Der einfache Satz*) ; 3° la juxtaposition (*Die Satzbeiordnung*) ; 4° la subordination (*Die Satzunterordnung*). Ces subdivisions, plus naturelles, ne correspondent cependant pas tout à fait à une analyse exacte. Il est à noter que la langue allemande n'ayant qu'un seul mot, *Der Satz*, pour désigner à la fois la proposition et la phrase, en est peut-être responsable dans une certaine mesure. D'un autre côté, il est arbitraire d'étudier la syntaxe du verbe à trois reprises : dans la première partie, pour les formes nominales, dans la deuxième et dans la quatrième. On peut défendre la disjonction de l'étude des formes nominales. La concentration synthétique de la phrase latine permet difficilement d'isoler les incises participiales, par exemple, et de les traiter comme des propositions distinctes. Mais dans une grammaire scientifique, il y aurait les plus grands avantages à étudier la syntaxe des temps et des modes dans l'ensemble des constructions où se rencontrent ces formes. Logiquement, et probablement historiquement, la subordination a été exprimée seulement par le mode du verbe subordonné. Cela ne veut pas dire que le sujet parlant avait, du moins à l'origine, conscience d'une subordination. Cela veut dire seulement que le verbe de la proposition, plus tard subordonné, était senti comme exprimant une modalité particulière de la pensée, modalité qui, dans toute position et dans tout contexte, aurait entraîné telle forme particulière. Dans *curata sint fac*, on ne voyait pas un supérieur *fac*, et un inférieur *curata sint;* mais avec *curata sint*, on employait précisément la forme qu'on aurait employée en tout état de cause, même si l'on avait dit seulement : *curata sint*. Ainsi le sens et l'emploi du subjonctif étaient d'abord sans liaison avec l'idée de subordination. Le jour où l'on dira : *fac ut curata sint*, sera le jour de naissance de la subordination, ou plutôt le jour où la conscience acquise de la subordination s'impose assez pour s'affirmer. L'addition de *ut* marque une innovation dans la pensée, l'idée d'un rapport entre les deux propositions. Enfin ce n'est guère qu'après avoir vu les articulations de la phrase que l'on peut étudier l'interrogation et la négation. Ces aspects se traduisent et dans la proposition simple et dans la phrase. *An* n'est pas une particule de la proposition simple, c'est une liaison. Il est contraire à la véritable nature de ce mot d'en considérer l'emploi à l'occasion de la proposition simple. De même les combinaisons *neque* et *neue* impliquent la coordination. Ces derniers exemples, surtout celui de *an* dont il est souvent si difficile de faire accepter la notion par les étudiants, montrent bien que ces questions de plan ne sont pas de purs amusements esthétiques. Elles supposent une philosophie des faits. On pourrait donc diviser la syntaxe latine en cinq parties : 1° les éléments déclinables de la proposition, aux-

quels on rattacherait les formes nominales du verbe ; 2° les éléments conjugables de la proposition ; 3° l'accord des éléments de la proposition ; 4° les articulations de la phrase : conjonctions et particules ; 5° les aspects de la proposition et de la phrase, négatif ou positif, interrogatif ou affirmatif.

La stilistique a été modifiée dans le détail. La lexicographie a reçu quelques additions, surtout relatives au projet du *Thesaurus*. Il eût été utile de développer cette partie et de donner à la sémantique la place qui lui revient.

Un avantage de cette édition se trouve dans les tables alphabétiques qui rendront les plus grands services.

On peut se rendre compte des progrès réalisés en quinze ans en considérant que la partie correspondant à ce volume de 580 pages dans la première édition du tome II du *Handbuch* avait exactement 314 pages.

Paul Lejay.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, Vol. XXXII : **Sancti Ambrosii Opera,** recensuit Carolus Schenkl.

Pars prima, qua continentur libri : Exameron, De Paradiso, De Cain et Abel, De Noe, De Abraham, De Isaac, De bono mortis. MDCCCLXXXXVI-MDCCCLXXXXVII, LXXXIIII-755 pp. in-8. Prix : 21, 60 Mk.

Pars altera, qua continentur libri : De Iacob, De Ioseph, De Patriarchis, De Fuga saeculi, De Interpellatione Iob et Dauid, De Apologia Dauid, Apologia Dauid altera, De Helia et ieiunio, de Nabuthae, De Tobia. MDCCCLXXXXVII ; XXXXVIIII-573 pp. in-8°. Prix : 16 Mk.

Pragae, Vindobonae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag.

Les bons livres ont parfois cette mauvaise chance que les critiques leur veulent trop de bien. C'est un peu mon cas avec le saint Ambroise de M. Schenkl. J'aurais voulu montrer tout ce que cette édition nous apportait de neuf. Je me vois forcé de recommander trop brièvement un livre qui n'a pas besoin de ce passeport et qui a déjà reçu partout l'accueil auquel il a droit

M. S. ne s'est pas borné à sa tâche d'éditeur. Il a recherché les circonstances et les temps des œuvres qu'il publiait. Une partie d'entre elles sont nées des sermons que saint Ambroise prêchait aux catéchumènes et aux nouveaux baptisés. Il reste encore dans notre texte des notes du tachygraphe comme : « Et cum paulolum conticuisset, iterum sermonem adorsus ait » (I, 169, 12). Un certain nombre de clausules, d'adresses à l'auditoire confirment cette impression. C'est ainsi que l'Hexaméron, déjà divisé en six livres au temps de Cassiodore, avait été formé par la réunion de neuf sermons : I et II, III, IV et V, VI, VII et VIII, IX. Ces sermons ont été prêchés en six jours, à raison de deux par jour impair et de un seul par jour pair. Il y a là,

croyons-nous, une indication intéressante pour la restitution de la liturgie suivie à Milan au IVe siècle. En dehors de l'Hexaméron, Cassiodore compte sept livres formant une suite : I et II, *De Abraham ;* III et IV, *De Isaac*, *De bono mortis ;* V et VI, *De Iacob ;* VII, *De Joseph* et *de benedictionibus*. Des renvois et des rappels de l'un à l'autre de ces traités prouvent qu'ils sont bien originairement dans une mutuelle dépendance. Le *De Cain et Abel*, sans appartenir, à cette série, est aussi probablement un recueil de sermons. Le caractère sec et ingrat du *De Paradiso* rend au contraire cette hypothèse peu vraisemblable. C'est la seule des œuvres publiées dans ces deux volumes qui n'ait pas le caractère oratoire. Le *De interpellatione Iob et Dauid* n'a même pas encore subi la transformation en traité discursif et l'on isole parfaitement les quatre sermons qui le constituent. M. S. conjecture que le sermon II des Mauristes n'est pas à sa place. Il y aurait en réalité deux œuvres distinctes : 1° *De interpellatione Iob*, formée des sermons I, III et IV, et 2° *De interpellatione Dauid*, qui est le sermon II. Le *De patriarchis* (dans les mss. récents : *De benedictionibus patriarcharum*) est un supplément du *De Ioseph* et Cassiodore le lisait encore réuni à cet ouvrage. C'est un sermon détaché du *De Ioseph*.

Voici les dates que propose M. Schenkl pour ces divers ouvrages.

Le *De Paradiso* a été composé dans les premiers temps du ministère de saint Ambroise. Dirigé contre les Manichéens et les Marcionites, surtout contre Apelles, il trahit une certaine inexpérience. L'auteur est revenu plus tard sur les mêmes questions dans sa lettre à Sabinus (*Ep.* 45). L'Hexaméron se place entre 386 et 390. A la période antérieure appartient le *De Cain et Abel*, qui était écrit au plus tard en 383 ; il a suivi immédiatement le *De Paradiso*. *De Noe* a été composé en 383-384 et publié après 386. Comme le *De Ioseph* a été publié en 389-390, il faut rattacher au même temps les écrits de la série dont il est le dernier ; cette série n'est d'ailleurs qu'une suite du *De Noe*, entreprise environ trois ans après. Le *De fuga saeculi*, dans lequel Ambroise a utilisé les *Exempla* d'Arusianus Messianus, est de peu postérieur à 391. *Apologia Dauid* a été écrit entre 383 et 385 ; le *De Helia et ieiunio*, entre 386 et 392, sans qu'on puisse préciser davantage, comme avaient cru devoir le faire les Bénédictins. Le *De Tobia* est postérieur à 385. On ne peut dater le *De interpellatione Iob et Dauid* ni le *De Nabuthae*. Ce résumé montre que M. S. s'écarte assez notablement de la chronologie proposée par les Bénédictins et adopte en général celle de M. Ihm.

M. S. étudie aussi les sources de saint Ambroise. En première ligne, il faut placer Philon. C'est de lui que l'évêque de Milan a tiré la matière presque entière des traités *De Paradiso, De Cain et Abel, De Noe, De Abraham, De fuga saeculi*. Il y a des traces de l'influence de l'écrivain juif dans les autres traités, au moins dans l'interprétation

de certains noms bibliques. Origène l'a probablement inspiré, avec Philon, dans l'Hexaméron et dans le *De Isaac*. Mais saint Jérôme a fortement exagéré ce qu'il en dit à propos de l'Hexaméron. Cet ouvrage est surtout composé d'après celui de saint Basile. C'est encore saint Basile qui a fourni les éléments des trois petits traités *De Helia et ieiunio*, *De Nabuthae* et *De Tobia*. Le livre pseudo-philonien sur les Macchabées a servi à la rédaction des opuscules *De Iacob et de uita beata*. Parmi les auteurs profanes, Platon a été fréquemment utilisé et a formé les idées principales du *De bono mortis*. Il est inutile de mentionner des souvenirs, plus ou moins nombreux, de Cicéron, de Virgile surtout, de Xénophon et de quelques autres écrivains païens. Ce sont là au IVe siècle les ornements obligés du style chez un homme cultivé. Une variété de sources un peu plus grande, existe pour l'Hexaméron, comme la nature de l'ouvrage pouvait le faire prévoir. La plupart des récits empruntés à l'histoire naturelle sont tirés des *Prata* de Suétone. Même dans ce livre, saint Ambroise paraît être resté fidèle à sa méthode. Pour chaque espèce de renseignements, il s'en tenait ordinairement à un ouvrage unique. C'est ce qui explique que, si souvent, on ne peut guère indiquer qu'une seule source pour un traité. Cet exclusivisme tient à la rapidité avec laquelle il travaillait. Il ne faut pas oublier que les 260 pages de l'Hexaméron, par exemple, représentent six journées consécutives de prédication. Cette abondance hâtive excuse aussi les méprises qu'il a faites en lisant ses auteurs. La façon singulière dont il a exploité le Banquet de Platon à la fin du *De Bono mortis* met ce défaut bien en lumière.

Pour l'établissement du texte M. S. a consulté la plupart des manuscrits connus. Il est peu probable qu'il lui en ait échappé d'important. Pour le *De Cain et Abel*, on aurait pu consulter le manuscrit de Dijon 93, du XIIe siècle, sans ajouter beaucoup plus de sûreté à ce texte transmis dans des manuscrits récents. Ce manuscrit contient en outre l'Hexaméron et le *De Cain*. Un autre manuscrit de la même bibliothèque, du XIe siècle, contient *De Isaac et anima*, *De bono mortis*, *De fuga saeculi*, *Epistula ad Vercellenses*, *De consolatione Valentiniani*, *De Iacob et beata uita* et Augustin *ad Orosium de Priscillianistis*. Un examen très superficiel du *De Iacob* me conduit à penser qu'il est en relation étroite avec le manuscrit de Paris B. N. lat. 1913, du IXe siècle, après que celui-ci a reçu ses corrections de seconde main (p. 50, 10 *stupor iam* avec P^2 ; 47, 10 *e mendam* avec P^2; 19, 7 *tangit* avec *P*). C'est donc un membre d'une famille très nombreuse (cf. S., I, p. LIIII).

Dans la classification et la description des manuscrits, M. S. a suivi une méthode qui n'est pas sans inconvénient. Il prend l'une après l'autre les œuvres éditées, dresse la liste des manuscrits et en discute les variantes. Cette méthode serait irréprochable si l'on trouvait ail-

leurs une étude sur les groupements que nous présentent les manuscrits. Sans doute, ces groupements n'ont pas d'importance bien grande pour l'établissement du texte. Ils en ont cependant pour l'histoire des œuvres d'Ambroise. Nous avons vu que quelques-uns d'entre eux étaient anciens puisque Cassiodore les connaissait déjà. Le groupe *De Abraham-de patriarchis* de cet écrivain se retrouve en effet dans un certain nombre de mss. : l'*Augiensis* 156 de Carlsruhe, du xe siècle ; un mss. d'Einsiedeln 164, du xiie ; l'*Augiensis* 213, du xe siècle. Ces manuscrits ont ajouté le *De Nabuthae*. Un autre groupe s'isole assez bien, formé de *De Isaac*, *De Bono mortis*, *De fuga*, *De Iacob ;* on le retrouve à l'état pur dans l'*Augiensis* 130 du xe siècle. Il est combiné avec le *De Paradiso* dans trois manuscrits de la Bibliothèque nationale 1729 (xiie s.), 1913 (ixe s.) et 2639 (xie s.), qui ne représentent qu'un seul manuscrit, si, comme le pense M. Schenkl, 1729 et 2639 sont copiés sur 1913. Le groupe *Exameron*, *De par.*, *De Cain* se retrouve dans bon nombre de manuscrits : Bruxelles 1782-4 (xie s.), Sienne FV8 (xie s.), Vienne 779 (xiie s.), 758 ; Munich 2549, 13079, 14399. Il suit de là que vraisemblablement le manuscrit de même famille 3728, du xe siècle, qui ne contient que l'Hexaméron et le *De Par.*, est incomplet par suite d'un accident arrivé à lui-même ou à son original. En revanche, il existait un groupe *Exameron-De Cain* représenté par Ambrosionus F 117 sup. (xie s.), R 82 sup. (xie s.). Comme ces manuscrits se rattachent à la famille des précédents, il y a lieu de conjecturer que leur original a perdu le *De Paradiso*. Je me borne à cette esquisse. En approfondissant ce genre de considérations, M. S. n'aurait pas manqué de trouver une confirmation de ses principes critiques.

Il me reste à montrer comment la nouvelle édition surpasse en sûreté et en rigueur l'édition des Bénédictins. Pour l'Hexaméron, les Bénédictins s'étaient servis de deux manuscrits de Paris du ixe siècle, du manuscrit de Saint-Bénigne de Dijon (xie s.), d'un manuscrit de Chartres du commencement du xie siècle et de treize autres manuscrits postérieurs. M. S. a pu utiliser les fragments d'Orléans du viie siècle, un manuscrit de Cambridge du viiie, trois manuscrits du ixe siècle, quatre manuscrits du xie siècle. Ce n'est pas seulement par le nombre et l'antiquité des témoins que l'édition nouvelle dépasse l'ancienne ; c'est aussi par la rigueur de la méthode. Pour la première fois, nous avons un classement des sources en deux courants. Il est enfin possible de discuter ce texte dont l'intérêt va plus loin que le petit cercle des théologiens. L'établissement du texte du *De Paradiso* est analogue à celui de l'Hexaméron et repose sur deux classes de manuscrits. Non seulement les Bénédictins n'en avaient pas l'idée, mais tous leurs manuscrits, sauf un, étaient postérieurs au xe siècle, tandis que M. S. a deux manuscrits du ixe et deux du xe siècle. Le *De Cain et Abel* est conservé dans des manuscrits assez récents : M. S. connaît et utilise

six manuscrits du XIe siècle, les Bénédictins un seul de cette époque. Le *De Noe* est encore plus mal favorisé, car il a failli disparaître. Tous nos manuscrits, qui sont peu nombreux, dérivent d'un volume qui avait perdu deux feuillets. On peut combler une partie de la première lacune grâce à deux citations de saint Augustin. Les Bénédictins avaient le manuscrit du IXe siècle qui a servi à M. Schenkl, mais l'ont mal exploité. M. S. a en outre collationné un manuscrit du XIe siècle, deux du XIIe siècle, un du XIIIe siècle, tandis que ses devanciers s'adressaient à des copies de la Renaissance. Des douze manuscrits collationnés par M. S. pour le *De Abraham*, les Bénédictins en ont consulté seulement trois. Pour la série : *De Isaac, De bono mortis, De fuga saeculi, De Iacob*, les Bénédictins ont trois manuscrits un peu anciens, M. S. en a une dizaine, dont trois du IXe siècle et deux du Xe. Il en a onze pour le *De Ioseph*, et, parmi eux, un manuscrit de Boulogne-sur-Mer, du VIIe siècle, resté inconnu aux Bénédictins. Ils avaient déjà par contre le ms. de Paris 1732, VIIIe siècle, pour *De Interpellatione Iob* [1] *et Dauid, Apologia Dauid, De Helia, De Nabuthae, De Tobia*. L'importance de ce manuscrit est telle que les autres, même anciens, n'ont qu'une valeur tout à fait subsidiaire. Il a malheureusement d'assez grandes lacunes dans l'*Apologia Dauid* et le *De Nabuthae*.

Tel est, très brièvement, le progrès réalisé. L'édition des Bénédictins avait, malgré son caractère hâtif, et ses erreurs certaines [2] fait faire un pas décisif. Celle de Ballerini, plus récente, était détestable. Nous devrons à M. C. S. d'avoir non seulement un texte sûr, mais tous les moyens de le contrôler et de l'améliorer [3]. On ne voit pas trop comment pourrait être dépassée cette nouvelle édition. La méthode en est si rigoureuse que de nouveaux manuscrits viendraient d'eux-mêmes s'insérer dans les cadres tracés. Il n'y a que pour des œuvres très déshéritées, comme le *De Cain*, le *De Noe*, le premier livre du *De Abraham*, qu'un manuscrit ancien, reparaissant au jour, pourrait apporter des changements notables.

Tous les détails de cette édition ont été également soignés. Les allusions à l'Écriture et aux auteurs profanes ont été soigneusement indiquées. Les Bénédictins s'étaient bornés à identifier les citations que l'auteur annonce explicitement. L'histoire de la Bible profitera donc de ces recherches. La critique et l'étude de certains auteurs, de Philon surtout, en profiteront aussi dans une mesure très large. Nous

---

1. Schenkl, II, p. XXXI, l. II, lire *Iob*, non *Iacob*.

2. Dans l'appréciation de l'âge des manuscrits, par exemple ; cf. Schenkl, I, p. LI ; II, p. 37.

3. M. S. ne paraît pas avoir connu les conjectures proposées par M. Desrousseaux dans le *Bulletin de la Société des humanistes français*.

souhaitons que M. Carl Schenkl trouve le temps et les forces de nous donner bientôt la suite.

Paul Lejay.

Mittelhochdeutsches Elementarbuch. Von Dr V. Michels, O. Professor an der Universität Jena. (Sammlung von Elementarbüchern der Altgermanischen Dialekte. 7.) — Heidelberg, C. Winter, 1900. In-8, xij-272 pp. Prix : 5 mk.

On prévoit que j'aurai beaucoup de bien à dire de cette grammaire ; mais j'en veux d'abord dire un peu de mal. D'un germaniste et d'un indogermaniste de la haute valeur de M. Michels, on était en droit d'attendre une œuvre plus une et mieux comprise au point de vue pédagogique.

Il semble qu'une chrestomathie fût plus aisée à établir pour le moyen-haut-allemand que pour tout autre dialecte, à raison de l'extrême facilité de la langue. Peut-être est-ce cette facilité même qui a fait illusion à l'auteur et l'a amené à omettre les renseignements qui me sembleraient indispensables à la traduction de ses textes. Il estime comme moi, je suppose, qu'une chrestomathie de ce genre est une œuvre qui doit se suffire à elle-même, dont un autodidacte moyennement intelligent doit se tirer sans trop de peine et sans autre secours que la grammaire et le vocabulaire entre lesquels elle figure. Je ne puis croire pourtant que tel soit ici le cas. Le premier morceau, sermon de Berthold de Ratisbonne, n'arrêtera guère l'élève, bien qu'il contienne au moins une phrase bien embrouillée (p. 203, l. 16 sq.) ; le second, sermon alaman, est d'une facilité enfantine, et le début d'*Iwein* ne cache non plus aucun piège. Mais avec Godefroy de Strasbourg (*Tristan* 4619 sq.) nous abordons un long morceau de critique littéraire, éloge et satire, qui ne va point tout seul et requerrait quelques lumières. Si j'ai peine à comprendre qu'on donne à traduire la forme *elliu* (4730), sans que nulle part grammaire ni vocabulaire avertisse qu'elle est le féminin éventuel de *al*, j'accorde que le lecteur comblera peut-être cette lacune. Devinera-t-il aussi d'emblée que, dans la locution *wes ers ger* (4647), ce génitif *wës* a le sens de « aus welchem Grunde », d'autant que, par un oubli non moins inexplicable, la grammaire (p. 130) lui donne tous les cas de *wër* et *waȥ* moins le génitif ? Plus loin (4690) on lui parle de «von Steinahe Blikêr » et de l'*Umbehang* (4710), et il ne trouvera au lexique aucun de ces trois mots. Il se peut que l'information figure au catalogue des auteurs et des ouvrages (pp. 13-23) ; mais alors elle s'y cache bien, car je l'ai relu trois fois sans l'y découvrir. Dira-t-on que l'ouvrage n'est destiné qu'aux jeunes Allemands et que ces difficultés n'existent point pour eux ? Je ne sache pas cependant que l'expression « mit Ketten lügen » soit courante, ni que dès lors un Allemand puisse traduire *die mit*

ketenen liegent (4665), sans recourir à Lexer, qui lui apprendra que ces « chaînes » font partie de l'outillage de l'escamoteur. Et au surplus la réponse ne porte pas; car enfin il me serait très agréable de pouvoir recommander cet ouvrage, au même titre que le *Gotisches Elementarbuch* de M. Streitberg, aux autodidactes de mon pays.

Ces réserves faites, la grammaire de M. Michels se distingue par une précision et une abondance de données phonétiques et historiques qui laissent bien loin derrière elle ses devancières, y compris le résumé excellent mais un peu sec de M. Paul. On y peut surtout mesurer l'importance croissante que prend la dialectologie moderne dans l'étude des faits anciens du langage. Ainsi, nous apprenons (p. 51) que l'*ë* primitif était devenu *e* devant certains groupes, soit *swester*, et non *swëster*. Or l'alsacien-central — le colmarien pris pour type — répond rigoureusement à l'*ë* par un *a* pur, à l'*e* par un *è*, sauf devant nasale + consonne où l'*e* se confond avec l'*ë*. Il est donc très aisé d'y vérifier la loi ci-dessus, et elle s'y vérifie : il dira *schwèschtr* [1] « sœur », *tèschte pèsr* « d'autant mieux », *trèsche* « battre en grange », et je n'y vois point d'exception que *nascht* « nid ». Il serait intéressant de savoir jusqu'à quel point les autres cas où il répond à l'*ë* par *è* ne remonteraient pas à une confusion sporadique des deux voyelles attribuable au moyen-haut-allemand : devant *b*, il dit *èwe* « précisément » et *wèwe* « tisser », mais *láwe* « vivre », etc.; devant *ks*, il dit *sèks* « six », tandis que dans le timbre *a* régulier reparaît dans *sáchtsè* et *sáchtsik* (observation déjà faite par M. Wilmanns). Toutes ces minuties doivent entrer en ligne de compte pour l'histoire du vocalisme germanique.

Ailleurs (p. 112) nous voyons que l'*s* et le *ʒ* (sifflante pure) se sont confondus de bonne heure partout ailleurs qu'en liaison avec *t*. De cela aussi notre alsacien porte témoignage : le groupe *st* y devient toujours *scht*, soit *èrscht* « premier » ; mais il se maintient immuable quand le premier composant est un *ʒ*, soit *fayst* « gras » = *veiʒʒet*. Ne pas objecter que le superlatif de *krôs* « grand » est *tr kréscht* (*é* fermé long) ; car il est bien évident que le premier composant est ici l'*s* de *grôʒest*, et non pas le *ʒ* précédent qui s'est purement et simplement fondu et perdu dans l'articulation de l'*s* suivante. On n'imagine pas à quel point les lois phonétiques, constantes en principe, le deviennent absolument en fait, quand on cesse de les envisager dans une langue littéraire, produit impur d'une infinité de mélanges, et qu'on les surprend à la volée telles qu'elles opèrent sur le parler vivant des hommes.

Je signale en passant (p. 94) une explication très satisfaisante, fondée sur l'accent, de la tendance moderne à l'allongement des brèves en syllabe ouverte, et je ne terminerai pas sans inviter nos candidats

---

1. On sait que je n'ai à ma disposition aucun caractère simple pour transcrire la chuintante.

à l'agrégation d'allemand à feuilleter ces pages substantielles. Même en passant rapidement sur les quelques difficultés qui les rebuteraient, ils en recueilleront ample profit.

V. Henry.

La Politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376, par Léon Mirot. Paris, E. Bouillon, 1899. In-8° de 200 pages.

Comment se fait-il que la papauté, après le retour d'Urbain V en France, alors qu'elle semblait s'être rattachée pour longtemps aux bords du Rhône, comment expliquer, dis-je, que, six ans après, le pape Grégoire XI dut reprendre le chemin de l'Italie ? Quelles nécessités l'y appelaient ? A quels dangers devait-il faire face ? Quel but poursuivait-il ? Telles sont les questions que M. Mirot s'est appliqué à résoudre. Je dirai tout de suite que, malgré certaines appréciations un peu discutables, il y a parfaitement réussi.

Après la reconstitution de son domaine temporel en Italie, les événements suscités surtout par les intrigues des Florentins et des Milanais plaçaient la papauté dans l'alternative ou de redevenir une puissance italienne et de jouer son rôle dans les affaires de la péninsule, ou d'abandonner son patrimoine pour rester en Avignon sous le protectorat, il est vrai très discret, du roi de France. Mais en prenant ce dernier parti, il lui fallait à tout le moins ajourner ses projets de réformer l'Église et de défendre l'Orient contre les entreprises des infidèles. Il n'y avait certes pas à hésiter et malgré le profond chagrin qu'éprouva Grégoire XI de quitter la terre hospitalière de Provence pour le sol tourmenté de l'Italie, son intérêt bien compris était de retourner à Rome.

La situation a été mise bien en lumière par M. Mirot. Comme il a en même temps publié tous les comptes relatifs au départ de la cour pontificale d'Avignon, dressé l'itinéraire et raconté les épisodes du voyage si accidenté du pape, il a écrit un livre précieux à consulter à plus d'un titre.

Mais pourquoi dit-il que la papauté, réfugiée en Avignon, y avait perdu de son influence ? Il sait pourtant bien que les soixante-dix années de la prétendue captivité de Babylone permirent aux papes de s'élever au-dessus des rivalités et des agitations italiennes qui les étouffaient, de vivre dans une sécurité que depuis longtemps Rome ne pouvait plus leur offrir, de reprendre l'autorité qui leur appartenait et même de se reconstituer un patrimoine. Leur séjour en France leur fut certainement profitable et il est permis de se demander si en Italie au xive siècle, ils auraient trouvé les mêmes avantages.

Mais c'est assez insister sur ce point. D'aileurs, M. Mirot a su racheter les quelques opinions risquées qu'on peut relever dans son

livre, par un exposé très limpide des faits qu'il a eu à raconter. Les documents qu'il a transcrits dans les notes ont été bien choisis et offrent d'intéressants détails. Une petite rectification pour terminer : Jean de Sabran était seigneur d'Ansouis et non d'Ausoins (cf. page 151).

L.-H. Labande.

Ingratitud por amor, comedia de Don Guillen de Castro, edited with an introduction by Hugo A. Rennert. Philadelphie, 1899, 120 pp. in-8°.

M. Rennert, bien connu par la publication d'autres œuvres dramatiques espagnoles du XVIIe siècle (de Miguel Sanchez et de Lope de Vega), nous offre aujourd'hui une pièce inédite de Guillen de Castro, dont il a transcrit à Madrid une copie ancienne mais fort incorrecte. Il a pensé que la célébrité de l'auteur des *Mocedades del Cid* justifiait la peine qu'il s'est imposée et la décision qu'il a cru devoir prendre de nous communiquer le résultat de son labeur. Je crois qu'il s'est trompé. Cette pièce inédite, tout à fait médiocre, ne méritait pas d'être tirée de l'oubli auquel son auteur l'avait sans doute lui-même condamnée. Surtout en matière de littérature dramatique espagnole, il ne faut publier de l'inédit qu'à bon escient. Que nous importe une pièce de plus d'un auteur comme G. de Castro, surtout si cette pièce est insignifiante ou mauvaise ? Ce qui nous importerait, ce seraient de bonnes éditions, sérieusement annotées, des œuvres vraiment importantes du théâtre espagnol, et l'on ne nous en donne guère ; et puisque M. R. trouve le moyen d'imprimer en Amérique de l'espagnol du XVIIe siècle, qu'il s'attaque donc aux œuvres qui en valent la peine : il s'attirera ainsi très sûrement la reconnaissance de tous les hispanisants. Au surplus, sa publication d'aujourd'hui n'est point inutile ; il a fait précéder l'édition de la pièce de Castro d'une trentaine de pages de renseignements biographiques et bibliographiques précis et bien ordonnés qui témoignent d'une excellente méthode et d'une connaissance approfondie de sujet. La sauce sauve le poisson.

Alfred Morel-Fatio.

A short History of freethought, ancient and modern By John. M. Robertson. London, Swan Sonneuschein and Co. 1899. In-8. xv et 447 p.

Cette histoire de la libre pensée ancienne et moderne, qui s'annonce comme courte, n'en forme pas moins un volume d'une respectable grosseur. L'idée en est heureuse. L'histoire des idées religieuses a été souvent écrite ; pourquoi l'histoire ne s'intéresserait-il pas à l'évolu-

tion du rationalisme sous ses différentes formes? D'autre part la littérature de la libre pensée se compose surtout de pamphlets de propagande qui n'ont rien de commun avec la science et les procédés de discussion qu'elle comporte. Or le livre de M. R. est au contraire jusqu'au bout un livre sérieux, une œuvre d'érudition et de recherche scientifique.

L'auteur, certes, n'est pas absolument impartial : dans le grand débat entre l'autorité et la raison, entre la révélation surnaturelle et la science purement humaine il prend nettement position pour la raison et la science, contre la révélation, par conséquent contre toute religion positive. Mais il sait, malgré l'ardeur de sa conviction, garder jusqu'au bout le ton qui convient à un historien.

Le défaut d'un livre comme celui de M. R. est de vouloir trop embrasser : à enregistrer tous les faits qui peuvent avoir quelque rapport avec l'affranchissement de la pensée humaine dans presque tous les pays du monde, il s'égare et se perd un peu. Son livre manque d'idée maitresse. Il n'a même pas pu signaler les grands courants qui ont entraîné la pensée vers une conscience plus grande de sa souveraine liberté. Il passe, il est vrai, en revue toutes les histoires, toutes les littératures, donnant à chaque penseur et à chaque écrivain une place qu'il proportionne à l'importance qu'il lui reconnait dans le mouvement rationaliste, mais sans montrer le lien qui réunit entre eux ces hommes séparés parfois par de profondes différences de doctrines, mais se réclamant du même principe de liberté. On a le sentiment en lisant le livre de M. R. que ce qu'il nous apporte de recherches — et la somme en est considérable — est en quelque sorte émietté, et, que faute de méthode ou plutôt faute d'avoir eu l'esprit assez puissant pour réaliser la synthèse de l'effort continu de la pensée vers l'affranchissement, M. R. a produit un livre d'où ne se dégage aucune impression d'ensemble. M. R. est pourtant très bien informé : il a peut-être une tendance — excusable dans une œuvre aussi compréhensive — à consulter les livres de seconde main plus que les textes eux-mêmes. Il appuie parfois ses jugements sur l'autorité d'autres jugements, alors qu'il serait d'une méthode plus sûre de les justifier par des appréciations directes et personnelles. Mais il faut rendre hommage à son érudition qui est réellement considérable. Il connaît, cite et analyse une quantité formidable d'ouvrages : il a lu nos œuvres de critique, mêmes les moins importantes, même les plus récentes : et pour ne citer qu'un fait, dans un livre qui débute par l'étude de la libre pensée ou de ce qui en tenait lieu à l'époque védique, l'auteur trouve moyen d'apprécier à la fin — et d'une façon plutôt juste — les tendances philosophiques de M. Brunetière et l'évolution de la pensée de M. Jules Lemaître.

Ceci montre jusqu'à quel point M. R. a tenu a être complet dans l'exposé qu'il a fait de l'histoire de la pensée. Il faut reconnaitre le

labeur considérable qu'il s'est imposé, la sûreté et l'étendue de son information, et, pour tout dire d'un mot, le sérieux de l'œuvre d'érudition et de science qu'il nous présente.

Jules Lecoq.

Les idées égalitaires, étude sociologique par C. Bouglé. Paris, Alcan, 1899, in-8°, I et 251 pages.

« Nous ne nous proposons pas d'épuiser les causes diverses de ce phénomène historique qui est le succès des idées égalitaires : parmi les séries de conditions qui peuvent concourir à sa production, nous en choisissons une moins étudiée que les autres, mais non moins importante, pour mesurer l'influence qui lui revient : et c'est la série des phénomènes proprement sociaux... Des problèmes scientifiques de l'égalitarisme, nous ne retenons que le problème *sociologique.* » C'est dans ces termes que M. Bouglé définit le but qu'il s'est proposé en écrivant ses études sur les « *Idées égalitaires* ». Il déploie dans ses recherches l'ingéniosité qui distingue beaucoup de nos sociologues contemporains, et son esprit délié se meut avec une aisance remarquable au milieu d'arguments parfois assez subtils. Est-il vraiment possible, comme il l'essaye, de séparer l'histoire positive de la psychologie sociale, de déduire de celle-ci, basée sur des synthèses abstraites, des conclusions logiques dont on ne recherchera qu'ensuite si la réalité des faits s'y est conformée et les a confirmées ? Le volume de M. Bouglé, malgré son talent d'écrivain et ses très remarquables qualités de forme, ne me paraît pas le prouver. Quels sont dans les phénomènes dits « sociaux », ceux qui sont causes et ceux qui sont effets ? Comment reconnaître dans leur enchaînement complexe la subordination logique des uns aux autres ? L'analyse entraînée sur ce terrain peut conduire à des observations intéressantes, et elles abondent dans l'ouvrage de M. Bouglé : mais ses conclusions sont forcément incertaines. Pourquoi les idées égalitaires se sont-elles révélées dans la civilisation occidentale et non ailleurs, une première fois, encore vagues vers la fin du monde classique, une deuxième fois, plus précises, à l'aube de la période contemporaine ? M. B. tente de nous démontrer que c'est parce que les sociétés occidentales de ces deux époques ont été à la fois « les plus volumineuses, les plus denses et les plus mobiles, les plus homogènes et les plus hétérogènes, les plus compliquées et les plus unifiées. » Il y aurait bien à dire sur le détail même de la démonstration : mais la méthode même qui y conduit me paraît discutable. Supposez que l'histoire réelle ne l'ait pas par avance éclairé sur les liens de ces conditions sociales avec les faits d'égalité : M. B. n'aurait-il pu, de l'analyse purement logique, déduire des conséquences entièrement contraires à celles qui ont été

le fruit réel du développement social ? Est-ce que beaucoup de sociétés « volumineuses » ne sont pas anti-égalitaires — au sens occidental du mot — la Chine ou l'Inde par exemple ? N'en est-il pas de même des sociétés homogènes, comme les peuplades africaines ? Quant à la « complication », elle est surtout le fait du progrès mécanique et de la division du travail qui en est la suite, et par conséquent elle ne peut exister que chez des peuples très civilisés : donc seulement chez les nations occidentales modernes : de ce caractère on déduirait à priori l'anti-égalitarisme qui est le fait habituel des organismes compliqués : — une armée par exemple, ou une usine — tout aussi bien et mêmd plutôt que l'égalitarisme.

L'histoire est un tout complexe dans lequel il me paraît dangereux de séparer — même par un travail de l'esprit —, les faits d'évolution des résultats nés de cette évolution : et cela aussi bien dans la série des phénomènes moraux que dans celle des phénomènes matériels. Pour rester sur un terrain solide, il faut à tout moment chercher la concordance des uns et des autres, sans trop s'appliquer à démêler les causes et les effets : car dans l'engrenage de la vie aussi bien sociale qu'individuelle ils se confondent continuellement. A procéder autrement, on risque de s'attacher comme causes à des phénomènes secondaires, et de perdre de vue les essentiels. Dans ses considérations sur la densité ou la mobilité, l'homogénéité ou l'hétérogénéité, la complication ou l'unification des sociétés, M. B. en est amené par son système même a consacrer à peine quelques lignes à l'influence des religions, et du christianisme en particulier, sur le développement des idées égalitaires. Il passe sous silence le conflit des pouvoirs temporel et spirituel, qui, par l'appui que chacune des puissances, pour lutter contre son adversaire, a cherché dans le *Consensus populi* s'est trouvé être un des grands facteur d'égalité. L'action de la royauté s'aidant des communes contre les seigneurs féodaux et semant sans le vouloir des germes de démocratie, n'est pas plus signalée par lui, que tant d'autres éléments qui ont eu certainement plus de conséquences au point de vue du progrès des principes égalitaires que le nombre brut des éléments sociaux ou leur groupement en organes professionnels ou corporatifs. (Parmi ceux-ci quelques-uns signalés par M. B. sont si récents — syndicats, trusts, etc. — qu'on est étonné que l'auteur s'en occupe avec tant de détail.)

Dans sa conclusion, M. Bouglé reconnait avec une grande franchise les objections qu'on peut adresser à ses « déductions psychologiques ». Qui sait, après tout, dit-il, si ces dernières ne se laisseraient pas convertir ? N'est-il pas vraisemblable, par exemple, que là où les hommes se jugent égaux, ils s'assimileront mutuellement les uns aux autres, et tendront à unifier leurs groupes ?.. Étendez à tous les raisonnements de pareils renversements d'idées et notre édifice entier est bouleversé. Mais notre thèse en serait elle nécessairement ruinée ? » L'auteur,

pour établir qu'elle garderait tout de même sa solidité, est obligé de supposer que le « renversement » ne pourrait pas s'appliquer à toutes les conditions sociales qu'il a posées comme engendrant l'esprit d'égalité. Il admet ce renversement comme possible pour l'unité et la concentration : mais il ne l'est pas, dit-il, pour la densité ou la différenciation. Celles-ci, ce n'est pas l'idée de l'égalité qui les a produites. Non, en effet — mais elles sont des causes bien incertaines d'égalitarisme, puisque beaucoup de sociétés qui les possèdent ne sont pas égalitaires.

Eugène d'Eichthal.

Croce (Benedetto). **Materialismo storico ed economia marxistica.** Milan et Palerme, Sandron, 1900 in-8°, de 286 p. 3 francs.

Croce (B.), Ceci (G.), D'Ayala (M.), Di Giacomo (S.). **La rivoluzione napoletana del 1799 illustrata con ritratti, vedute, autografi ed altri documenti figurativi e grafici del tempo.** Naples, Morano, 1899. Grand in-q° de xxviii-62 pages et 75 planches. 9 francs.

M. Croce est surtout connu en France pour sa compétence dans l'histoire politique et littéraire du royaume de Naples et de ses relations avec l'Espagne. M. Morel Fatio lui rendait tout dernièrement encore justice à cet égard dans le premier numéro du Bulletin hispanique. Mais M. C. est de plus dans son pays, un des propagateurs les plus en vue des doctrines de Marx auxquelles se rapportent les six articles publiés dans différents recueils qu'il reproduit ici. Des travaux de cette nature ne rentrent pas dans l'objet de la *Revue Critique* et le système dont il présente une interprétation trop savante quoique très vive, me paraît, je l'avoue, faux et dangereux. Mais une nature généreuse, une grande finesse d'esprit et l'habitude de recherches plus sereines corrigent souvent l'effet de doctrines aventureuses. Ainsi M. C. fait remarquer avec raison (p. 33-4) que le droit d'étudier l'histoire de la morale publique n'entraîne pas celui de contester le caractère obligatoire des préceptes de la conscience ; il se rit à bon droit de l'hypothèse de sociétés primitives où les biens auraient été en commun, où la mère aurait été le chef de la famille (p. 127-8) ; il voit très bien qu'aucune relation n'unit les socialistes du moyen âge avec ceux des temps modernes (p. 240 sqq.). que Campanella est original par le cœur, non par l'esprit — Notons en passant que ce volume, comme tous ceux de M. C., sent la poudre ; il n'est point tendre pour la fausse science, pour les plagiaires et les biographes ignorants.

Nous retrouvons M. Croce en compagnie de trois autres savants distingués de Naples dans la *Rivoluzione Napoletana del 1799*, recueil qui serait déjà fort précieux, quand il ne se composerait que des 75 planches qui nous représentent les hommes, les événements, les lieux les plus célèbres de cette dramatique partie des révolutions

italiennes, et qui l'est doublement par les notes critiques et explicatives qui l'accompagnent; là on trouvera d'utiles indications par exemple sur le degré d'authenticité ou de ressemblance de certaines gravures, sur le sens des caricatures, sur le détail des faits, sur la vie des personnages et sur leurs biographes. Nombre de documents officiels, de fragments de mémoires, de lettres, de pièces de vers, ajoutent à l'intérêt de ces notes où les historiens français de la révolution trouveront beaucoup à apprendre. D'ailleurs le sous-titre de cet ouvrage avertit qu'il se rattache à nos annales, puisque c'est un album composé pour le premier centenaire de cette république parthénopéenne qu'avait fondée l'épée de Championnet.

Charles DEJOB.

Les Saints Évangiles (traduction par l'abbé GLAIRE), illustrés d'après les maîtres des XIVe, XVe et XVIe siècles. — Paris, Goupil (Boussod, Manzi, Joyant), 2 vol. in-4° de XXXI-148 p. et 196 p. Prix : 48 francs.

Cet ouvrage a été conçu sous une forme relativement populaire, car il a paru d'abord par livraisons, ce qui le mettait à la portée des bourses modestes, et surtout il semble répondre on ne peut mieux à ce problème si souvent posé et toujours malaisé à résoudre : l'éducation par l'image. En choisissant les maîtres anciens, et surtout les primitifs, pour faire vivre à nos yeux les Évangiles, les directeurs de cette publication ont cherché à toucher l'esprit et l'âme plus encore qu'à ravir les yeux, et voulu montrer comment les artistes des époques de foi et de piété ont su faire rayonner ces nobles sentiments sur des figures parfois disgracieuses et des scènes souvent gauches. C'est donc une bonne œuvre qu'ils ont faite là, à tous égards. C'est une belle œuvre aussi, et qui intéressera vivement au point de vue artistique. Car cette profusion de reproductions photographiques (au moins 350), empruntées aux clichés de la France et de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre, a été déterminée avec beaucoup de soin, exécutée à souhait, et le format employé pour le livre a permis de ne point trop réduire les épreuves et même de donner des détails à grande échelle.

D'ailleurs le livre même a un complément qui n'est pas à dédaigner malgré sa brièveté, ce sont les « Notes d'art à travers l'illustration des Saints Évangiles » dûes à la plume de M. E. Müntz. Il est, de plus, muni d'un index alphabétique et biographique des œuvres reproduites, avec indications précises du musée ou de l'église dont elles proviennent. (L'ordre chronologique n'eût-il pas été préférable?) Ce simple examen permet de se rendre compte de la quantité d'œuvres peu connues et peu reproduites qu'on trouve réunies ici. C'est ainsi que le Musée de Berlin et la National Gallery de Londres ont apporté

le contingent le plus considérable peut-être d'œuvres curieuses et intéressantes, répondant bien à l'esprit de la publication : j'y insisterais, si c'était le lieu ici de parler spécialement d'art. A Berlin : la Vierge triomphante de Montagna, ou celle de Gossaert ; la Présentation, de Costa ; la Vierge à l'enfant, de Credi et celle de Verrochio ; le Christ mort, de Bellini ; le Christ en croix de Gérard David ; la Vierge de Fra Angelico ; la charmante Samaritaine de Cranach, etc. A Londres : La Vierge et l'enfant de Basaïti ; l'Annonciation de Crivelli, etc. Et rayonnant sur tout le livre, les Ghirlandajo, les Pérugin, les Mantegna etc.).

Quelques critiques s'imposent, toutefois. D'après le titre, ces œuvres d'art ne doivent pas dépasser le XVIe siècle. Alors, pourquoi trouvons-nous 3 Rembrandt, 1 Dominiquin, et surtout 3 Van Dyck, qui n'ont même pas l'excuse de l'importance *morale?* Et pourquoi, par contre, Léonard de Vinci n'est-il même pas représenté (en dépit de la *Cène*, dont on eût pu donner en grand d'excellents détails, comme on a fait pour les Pérugin de la Chapelle Sixtine), pourquoi n'y a-t-il que 2 Titien (ni *la Mise au tombeau*, ni le *Couronnement d'épines*), et 2 Michel Ange ; pourquoi enfin n'y a-t-il que 5 Raphaël (ni *la Madone de Foligno*, ni celle *du Grand Duc*, ni celle *de Saint-Sixte*, ni bien d'autres ?) S'il n'y avait pas d'ailleurs tant d'autres belles œuvres, (je ne dis pas cela pour certaine Vierge à l'enfant, de Baldung, qui est une pure horreur de prétention), ce serait vraiment à croire qu'on s'est défié de la beauté pure, ici.

En revanche, on appréciera les 32 Fra Angelico, les 16 Pérugin, les 11 Ghirlandajo, les 13 Véronèse, les 9 Albert Dürer, les 8 Botticelli, les 16 Maîtres divers de Cologne, si laids mais si expressifs, les 8 Van Eyck, les 11 Holbein, les 9 Gozzoli, etc. Et cette réunion si éloquente, pour la première fois mise à la disposition de tous, mérite qu'on en remercie vivement les éditeurs, dont le but aura été ainsi très suffisamment atteint.

H. DE CURZON.

— Le modeste professeur que fut Pierre Herbert (né à Couvrot (Marne) en 1812, mort à Vitry-le-François en 1872 ; en dernier lieu, professeur à Albi) serait bien ignoré aujourd'hui, si M. Ernest JOVY ne s'était attaché au pieux devoir de le faire connaître. Herbert était un savant et un travailleur ; mais en réalité il fut peu encouragé par ceux qui auraient dû le plus le soutenir, et c'est sans doute pour cette raison qu'il a laissés manuscrits les travaux que nous présente aujourd'hui M. J. (*Pierre Herbert et ses travaux inédits sur l'Anthologie de Planude* ; Vitry-le-François, typogr. veuve Tavernier, 1899, 286 p.). Les pages qui se rapportent à l'Anthologie grecque et à l'histoire du texte auraient pu faire la réputation de l'auteur. M. J. a, en publiant ces essais, rendu un réel service, non seulement aux amis de ces charmantes productions de l'esprit grec, mais encore à tous ceux

qui s'intéressent à l'histoire de notre vieille érudition française ; les notes d'Herbert sur Pierre Gilly y ajoutent un utile chapitre. Il se trouve qu'actuellement on s'occupe beaucoup de l'Anthologie à l'étranger; la thèse de M. Ouvré sur Méléagre a montré que notre Université ne restait pas indifférente, et le volume publié par M. Jovy le montrera encore mieux. — My.

— Il y a toujours profit à lire les brochures de M. R. Novák, à cause des remarques de grammaire et de style qu'il y accumule. La dernière, *Spicilegium Curtianum* (Ex Ephemeridis : « Ceské Museum filologické » uol. V commentatio seors im expressa; Pragae, 1899 ; typis societatis « Národni tiskárna a nakladatelstvo », sumptibus scriptoris ; 32 pp. in-8) contient quelques notes sur l'état du texte (omission de lettres ou de syllabes, p. 6 ; doublons, p. 1). Mais la plus grande partie des observations portent sur la langue. Voici les principales : *omnis* antécédent de *quisquis, quicumque* (très rare), p. 2 ; *sese* et *semet*, pp. 15 et 6 ; *quis* abl. plur., jamais après une autre préposition que *in*, jamais en accord avec un participe ou un adjectif, 9-11 ; *cordi esse*, jamais avec un adverbe, 14, n. ; *desperari*, déponent, 8 ; *coepi, desii*, toujours à l'actif avec un infinitif passif, sauf 4, 4, 19, p. 3 ; futur de l'infinitif formé à l'aide du participe en *-ndus* et *fore*, ou de *posse*, jamais avec *iri*, 4 ; supins en *-um* remplacés par un gérondif ou, souvent, le participe en *-urus*, 27-28 ; *haud*, jamais devant un verbe, sauf *dubito*, 29 ; emploi des particules causales, 20-21 ; *uerum*, 22 ; *tempus*, « circonstance », 31 ; gén. *rerum* renforçant un mot de sens général, 31 ; *subdeficiens*, à garder 7, 7, 20, p. 20 ; *apparet*, employé fréquemment, 26 ; anaphore, 23 ; chiasme, 22 ; génitif ordinairement après *iussu* et *iniussu*, 18 ; le monosyllabe identique à la syllabe finale du mot précédent est évité, la proposition *in* homophone de la syllabe initiale suivante n'est pas évitée, pp. 16 et 14 ; clausales métriques (doctrine d'ailleurs incomplète), 5 et 16 ; place de *quoque*, 11, des prépositions, 8. — P. L.

— Le 40ᵉ fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber), comprend, sur deux colonnes, les pages 1425-1584 et va du mot *puppe* aux mots *Burg* et *Bürger* ; à noter *Bär*, *Beere*, *Bür* (Baner), *Bürde*, *Berg*, *Berge* et leurs composés.

— Parmi les universités américaines, une des plus actives est sans contredit celle de Pennsylvanie ; les publications si variées qu'elle a fait paraître sans discontinuer depuis trois ou quatre ans en sont la preuve manifeste. Toutes les classes de cette grande association ont rivalisé de zèle ; mais aucune n'en a montré plus que la section de botanique. Le premier volume, qu'elle a déjà donné, renferme entre autres une « Étude historique et économique » vraiment magistrale de M. John W. Herrshberger sur le maïs ; le premier fascicule du second volume, qui vient de me parvenir, n'est pas moins bien rempli ; mais le caractère purement scientifique des neuf mémoires qu'il contient m'empêche d'en faire ici l'examen détaillé. Je me bornerai à dire que tous témoignent de l'observation la plus rigoureuse, de la connaissance la plus approfondie de l'anatomie végétale et sont accompagnés de dessins ou de planches — il y en a douze — qui permettent de suivre sans peine les explications ; j'ajouterai enfin que sur ces neuf mémoires, cinq, peut-être six même, sont l'œuvre de femmes, tant les recherches scientifiques sont en honneur et abordées par tous de l'autre côté de l'Atlantique ! — Ch. J.

— La Société des Études historiques publie avec le concours des écrivains les plus compétents une Bibliothèque des bibliographies critiques (Paris, Fonte-

moing) qui rendra de grands services. Chaque bibliographie indique les catalogues et répertoires des documents manuscrits sur le sujet, les recueils de textes et documents imprimés, les publications importantes. Les bibliographies consacrées aux écrivains indiquent les éditions princeps, les éditions critiques et celles qui sont remarquables par leur valeur artistique. Nous reviendrons sur cette collection.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 janvier 1900.

M. Heuzey présente des observations sur quelques objets découverts dans la nécropole punique de Carthage, par M. Gauckler, directeur des antiquités de la Tunisie. Il signale particulièrement un peigne en ivoire, portant sur ses deux faces des figures gravées, d'un côté le groupe affronté des deux déesses égyptiennes Isis et Nephthys, de l'autre deux génies de style plutôt assyrien également affrontés. Le principal intérêt de ce petit monument vient de ce que des peignes d'ivoire gravés, du même style punique et phénicien, ont depuis peu été découverts en Espagne, dans la vallée moyenne du Guadalquivir, l'antique Bætis, par un archéologue anglais, M. Bonsor. — Au nombre des objets recueillis à Carthage par M. Gauckler se trouvent aussi deux hachettes en bronze, ornées de gravures au pointillé et semblables aux hachettes de même provenance que le P. Delattre a fait connaître. M. Heuzey y note la présence de l'ornement appelé « palmette phénicienne », véritable marque de fabrique, qui est fréquente aussi sur les peignes d'ivoire trouvés en Espagne par M. Bonsor. — Une preuve de l'importance exceptionnelle que les Phéniciens attachaient à cet ornement est fournie par une tablette de pierre, acquise par le Musée du Louvre et trouvée à Antaradus, en Phénicie. C'est un modèle préparé pour les ateliers de décoration, sur lequel, à côté d'un motif de fleurs de lotus, un autre motif est formé de palmettes phéniciennes, plusieurs fois répétées. — De ces rapprochements on peut déduire une preuve de la pénétration de l'industrie phénicienne, par la voie de Carthage, dans le midi de la péninsule ibérique, question que l'entrée au Louvre du buste d'Elche a mise à l'ordre du jour. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. de Lasteyrie commence la lecture d'un mémoire sur le portail occidental de la cathédrale de Chartres.

M. Emile Chatelain communique une note sur un palimpseste inconnu de Pline l'ancien. Il a retrouvé dans un manuscrit du grand Séminaire d'Autun et dans quatre feuillets de la Bibliothèque nationale, sous le texte des Institutes de Cassien, les traces d'un manuscrit en onciale à deux colonnes, remontant au IVe ou Ve siècle, et il est parvenu à déchiffrer quelques passages des livres VIII et IX de l'Histoire naturelle de Pline. D'après les fragments examinés, on peut admettre que ce manuscrit était l'archétype dont dérive le Riccardianus copié à Beauvais au Xe siècle et conservé aujourd'hui à Florence.

M. le Dr Hamy lit une note sur l'étude qu'il a faite d'un certain nombre de survivances ethnographiques chez les populations berbères. A l'aide de ces éléments de comparaison, il a pu restituer certaines parties de l'outillage agricole décrit par Varron, et notamment l'appareil à dépiquer connu des anciens sous le nom de *plostellum punicum* et encore usité en Tunisie sous le nom de *carreta*, en Egypte sous celui de *noreg*.

M. Ravaisson lit une note sur un portrait de Philippe IV, conservé au Musée de Florence, où il est attribué à Velasquez. Ce portrait, en réalité, n'est pas de Velasquez, mais de Rubens qui dut l'exécuter pendant le séjour qu'il fit, en 1632, à la cour de Madrid.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 12 février — 1900

G. Vacher de Lapouge, **L'Aryen, son rôle social**. Cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier. Paris, Fontemoing, 1899. In-8, xx-569 p.

Il y a deux sortes d'hommes : les dolichocéphales ou têtes longues et les brachycéphales ou têtes rondes. Les premiers — en particulier les dolicho-blonds d'Europe, autrement dits Aryens — sont d'une essence supérieure, destinés à commander aux autres ; sous les noms d'Anglais et d'Américains, ils achèvent aujourd'hui la conquête du monde. Les brachycéphales sont des esclaves ou des descendants d'esclaves, issus de singes inférieurs ou dont les ancêtres étaient peut-être encore des demi-singes quand ceux des dolichos-blonds les ont asservis. En France, tout eût été pour le mieux si l'on avait laissé les choses suivre leur cours naturel, les dolichos en haut, les brachys en bas, vaquant aux besognes serviles. Malheureusement, le xviiie siècle et la Révolution survinrent, avec leur ignorance de l'anthroposociologie, leurs sottes idées d'égalité et de fraternité. En appelant la démocratie au pouvoir, la Révolution méconnut la fatalité de l'indice céphalique et mit les destinées de la France entre les mains des brachys, qui l'ont perdue. Il n'y a rien à faire pour la tirer de là, faute de dolichos-blonds. Aujourd'hui, les brachys se trouvent en présence d'autres dolichos, mais de mauvais dolichos, les dolichos bruns ou juifs. Ceux-ci, de par leur vertu de dolichos, asserviront les brachys. Puis ils se trouveront en présence de dolichos-blonds ; une lutte s'engagera, les blonds auront naturellement le dessus et la terre entière leur appartiendra :

Tu regere imperio populos, dolichiste, *memento*.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Pour prouver que j'ai

bien compris M. Vacher de Lapouge et son cours libre, voici quelques citations textuelles :

P. 22 : « Je n'étonnerai que les esprits frivoles en disant que de nos jours Drumont est le seul tenant de l'idée profonde de la Révolution [idée absurde, suivant M. de L.]. Celle-ci a été avant tout la substitution du brachycéphale au dolicho-blond dans la possession du pouvoir, et la campagne antisémite a pour but la défense du brachy contre le juif au dedans, contre le dolicho-blond au dehors. » Ainsi, *Mort aux juifs !* et *Mort aux Anglais !* cela signifie : *Mort aux dolichos !* C'est toujours bon à savoir.

P. 236 : « Il est parfaitement possible qu'une nombreuse population de brachys ait vécu, dès l'époque de la pierre polie, autour des chefs que nous connaissons [les dolichos ensevelis dans les dolmens]. Il est possible aussi que ces brachys aient vécu dans les forêts et les montagnes, à l'état presque simien, et n'aient été tirés de leurs repaires que pour servir d'esclaves aux dolichos. Ces derniers auraient ainsi réalisé, en quelque sorte, le problème de Clémence Royer sur la domestication du singe ; mais, pour résoudre ainsi la question sociale, ils auraient eu un élément qui nous manque, un homme encore à l'état animal. »

P. 238 : « C'est un fait grave que de nos jours la malédiction de l'indice fasse des brachys, de toutes les races brachys, des esclaves nés, à la recherche de maîtres quand ils ont perdu les leurs, instinct commun seulement, dans la nature, aux brachys et aux chiens. C'est un fait très grave que partout où ils existent ils vivent sous la domination des dolicho-blonds et, à défaut d'Aryens, sous celle des Juifs ou des Chinois. Si cette subordination remontait à l'origine même des races, nous aurions ainsi un remarquable exemple de la division naturelle du travail social. Aux dolichoïdes le travail intellectuel, les lettres, la science, l'art, la direction des affaires ; aux brachys le travail manuel, et surtout celui de la terre, le plus dur, le plus matériel de tous. »

P. 347 : « L'importance future des nations est assez exactement proportionnelle au nombre absolu d'individus de pure race *Europaeus* [dolicho-blonds.] L'ordre, en effet, est le suivant, avec la population *Europaeus* exprimée en millions : États-Unis 15, Angleterre 10, Russie 9, Allemagne 6, Autriche 1,8, France 1,6. Il faut observer que la présence d'une énorme proportion de brachys, dans un pays démocratique, peut paralyser l'activité utile des dolicho-blonds. C'est le cas de la France. »

P. 379 : A mesure que l'opinion est représentée par des masses plus populaires et plus brachycéphales, on trouve un moindre souci des libertés... Il est probable que la suppression du jury... et même celle de la liberté, relative, de la presse, seront un fait accompli d'ici peu d'années. La perte de ces parcelles de liberté politique ne soulè-

vera pas d'orages, car, visiblement, les Français d'aujourd'hui n'en ont guère souci. Ceux qui tenaient à ces libertés sont morts et n'ont pas laissé d'héritiers. »

P. 394 : « L'Église est le principal coupable. C'est la sélection religieuse qui a fabriqué l'extraordinaire poupée française, espagnole ou italienne, incapable de penser à autre chose qu'à sa toilette et de rester seule avec un homme sans danger pour tous deux (!). Après que quarante générations ont livré au cloître les femmes les mieux douées, et laissé le soin de la reproduction aux autres, on ne doit point s'étonner que, de déchets en déchets, on en soit arrivé à produire un être si différent de la femme aryenne. »

P. 395 : « C'est un fait récemment observé dans divers pays que les races dolichocéphales tendent à occuper les situations sociales dominantes..... Il paraît en être ainsi jusque parmi les tribus nègres, les dolichos, comme les Dahoméens, occupant un niveau plus élevé. Toutes les races envahissantes sont dolichocéphales. La supériorité de l'Aryen sur les autres races à crâne long résulterait de la possession d'autres facultés... Il unirait aux qualités propres à la dolichocéphalie d'autres facultés, qui lui constitueraient un choix hors ligne d'aptitudes supérieures. »

P. 438 : « Les esprits actifs fuient le latin, les passifs le recherchent, et partout l'élément fort en thème est plus brachycéphale. »

P. 464-465 : « Par la Révolution, le brachycéphale a conquis le pouvoir, et par une évolution démocratique le pouvoir tend à se concentrer, en théorie, dans les classes inférieures, les plus brachycéphales... L'*homo Europaeus*, race qui a fait la grandeur de la France, est aujourd'hui rare chez nous et presque éteint... La question est de savoir qui, des Anglais et des Américains ou des Juifs, possède le plus de chances dans la lutte pour l'existence. Dans ces conditions, nous autres Français sommes intéressés dans la question comme le lièvre dont on discute la sauce. »

P. 468 : « Il est possible que dans un avenir prochain l'Occident devienne, à l'exception de l'Angleterre, une république fédérative gouvernée par une oligarchie juive. »

P. 474 : « Les Juifs fussent-ils arrivés à écarter le danger de la conquête de l'Occident par la Russie, ou à devenir les maîtres de la Russie elle-même, victorieuse de l'Occident, leur puissance resterait à la merci d'une conquête aryenne... Les États-Unis d'Europe deviendraient donc un jour pays de conquêtes, une sorte de Chine, et les Juifs retourneraient bientôt à leur état naturel, d'intermédiaires soumis entre l'Aryen et le brachycéphale. »

P. 481 : « La médiocrité même du brachycéphale est une force. Ce neutre échappe à toutes les causes de destruction. Noiraud, courtaud, lourdaud, le brachycéphale règne aujourd'hui de l'Atlantique à la Mer Noire. Comme la mauvaise monnaie chasse l'autre, sa

race a supplanté la race meilleure. Il est inerte, il est médiocre, mais se multiplie. Sa patience est au-dessus des épreuves; il est sujet soumis, soldat passif, fonctionnaire obéissant... Si l'on continue à exiger, comme première qualité d'un sujet, qu'il soit parfaitement inerte et soumis à l'autorité, le brachycéphale finira par avoir le dernier mot. »

P. 492 : « Nous avons dans notre histoire deux grandes fautes mortelles, la Révocation de l'Édit de Nantes et la Révolution. Dans ces deux aventures nous avons laissé le plus clair de notre force. »

P. 511 : « On n'entre par décret ni dans une famille ni dans une nation. Le sang que l'on apporte dans ses veines en naissant, on le garde toute sa vie. L'individu est écrasé par sa race, et n'est rien. La race, la nation sont tout. Tout homme est apparenté à tous les hommes et à tous les êtres vivants. Il n'y a donc pas de droits de l'homme, pas plus que de droits du tatou... L'homme perdant son privilège d'être à part, à l'image de Dieu, n'a pas plus de droits que tout autre mammifère. L'idée même du droit est une fiction. Il n'y a que des forces. Entre membres d'une société, le droit est ce qui est sanctionné par la force collective. Entre nations, cette garantie de stabilité fait défaut. Il n'y a pas de droit contre la force, car le droit n'est que l'état créé par la force et qu'elle maintient, latente, etc. »

Si j'ai ainsi multiplié les citations, c'est que je ne vois pas d'autre moyen de donner du livre de M. de L. une idée claire. En général, les auteurs de pareils ouvrages, où les affirmations tranchantes encadrent les prophéties, où l'orgueil du sens propre s'exalte jusqu'au délire du voyant, sont des ignorants qui ont lu quelques vieux livres, les démarquent et les citent au petit bonheur. Tel n'est pas le cas de M. de Lapouge. Non seulement il a beaucoup lu, et lu de très bonnes choses, écrites en français et en d'autres langues, mais il est remarquablement informé des découvertes et des hypothèses contemporaines; il sait remonter aux sources grecques et latines, les citer à propos et très correctement. Ceux mêmes qui ne retiendront rien de sa thèse fataliste et matérialiste, où aucune part n'est laissée à l'éducation, à l'assimilation, à tous les agents invisibles du progrès moral, trouveront à apprendre dans ses chapitres de géologie, d'anthropologie physique et de sociologie. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait de lourdes erreurs, résultant d'un manque de critique particulier à M. de Lapouge, qui se rue, en quelque sorte, sur les hypothèses les plus récentes, sur les paradoxes d'hier, pour les proclamer comme des vérités indiscutables. Ainsi il est absurde de prétendre que les lignes tracées sur les galets de M. Piette soient la source « certaine » de l'écriture égéenne; il est anti-scientifique de prêter une antiquité de 30,000 ans aux œuvres d'art de l'époque des cavernes, dont pas un homme sérieux ne peut assumer de fixer la date; il est presque impertinent d'écrire (p. 286) : « On commence à déchiffrer les inscriptions mycéniennes et celles qui se laissent traduire donnent du grec. Voyez

Kluge, *Die Schrift der Mykenier*, 1897. » L'essai de Kluge est une aberration, qui a été jugée telle par les savants compétents : de quel droit M. de L. proclame-t-il le succès d'une tentative mort-née ? Là où l'auteur parle des Juifs, il accumule les bévues, pour avoir puisé ses informations à des sources plus que suspectes. Que n'a-t-il lu les articles *Juifs* du *Dictionnaire de géographie* et de la *Grande Encyclopédie*, où il aurait trouvé du moins des faits présentés impartialement? Encore si M. de L. indiquait ses informateurs autrement que par la bibliographie générale placée en tête de son volume et par des références clairsemées dans le texte ! Avec le système capricieux qu'il a adopté, on ne sait presque jamais s'il parle en son propre nom ou s'il s'approprie une affirmation d'autrui. Aussi son livre doit-il être lu — abstraction faite de la thèse qui le domine — avec prudence et méfiance ; l'on fera toujours bien de contrôler ses assertions avant de s'en faire l'écho.

Que si quelque historien était tenté de prendre au sérieux la thèse fondamentale de M. de L., il faudrait lui recommander la lecture des excellents articles où M. Manouvrier en a démontré la futilité (*Revue de l'École d'anthrop.*, 15 août et 15 septembre 1899). En voici trois citations significatives. P. 280 : « On a de très fortes raisons de croire qu'il n'y a aucune relation entre les variations de l'intelligence et du caractère moral et les variations morphologiques du crâne exprimées par l'indice céphalique. » — P. 281 : « On est en droit de supposer que les variations de l'indice céphalique sont, en elles-mêmes, dépourvues d'intérêt au point de vue philosophique... La brachy et la dolichocéphalie ethniques sont dues à une cause étrangère au développement cérébral ; selon nos connaissances actuelles, il n'y a pas, dans tout le corps humain, de variations morphologiques plus insignifiantes physiologiquement. » — P. 296 : « En dépit de l'ingéniosité de ses promoteurs, ce système est à rejeter de l'anthropologie et de la sociologie : *ce n'est que de la pseudo-science.* » J'aime mieux faire dire cela à un anthropologiste par un anthropologiste ; celui qui n'a jamais mesuré de crânes doit s'abstenir d'un jugement personnel.

Il reste à dire un mot du ton de M. de Lapouge, tantôt hautain, tantôt protecteur, toujours agaçant par l'effroyable abus du « je ». Un écrivain honnête et convaincu a le droit d'être épris de sa doctrine, mais il devrait peut-être se montrer moins épris de lui-même. En tous les cas, il serait de bonne politique de s'imposer moins violemment à ses lecteurs. Les grands esprits, créateurs ou rénovateurs des sciences, ont été modestes, conscients qu'ils étaient de l'infinité d'inconnu qui limitait leur savoir. M. de Lapouge ne connaît pas ces scrupules ; il affirme, il vaticine, il suspecte la bonne foi de ses adversaires et rappelle ainsi, beaucoup plus qu'il ne le voudrait sans doute, feu Gabriel de Mortillet.

Salomon Reinach.

Erich Preuner. **Ein delphisches Weihgeschenk**. Leipzig, Teubner, 1900. In-8 de 115 p.

Les fouilles de Tégée ont rendu des fragments authentiques de Scopas; celles d'Olympie nous ont donné l'Hermès de Praxitèle; M. Erich Preuner vient d'établir que les fouilles de Delphes ont mis au jour une statue *sortie de l'atelier de Lysippe*. Ainsi, nous possédons aujourd'hui des spécimens incontestables des trois grands maîtres du IVe siècle; l'histoire de l'art antique avant Alexandre repose désormais sur une base solide.

La démonstration de M. P. est aussi convaincante qu'ingénieuse: la voici, résumée en quelques mots. L'École française a découvert à Delphes les restes d'un groupe de sept statues, dont une très bien conservée (un athlète nu), en compagnie d'inscriptions qui en donnent la date. Ces statues ont été dédiées par le thessalien Daochos, natif de Pharsale, en l'honneur de sa famille, qui comptait plusieurs vainqueurs aux jeux. Or, M. P. a remarqué que Stackelberg, en 1811, avait copié à Pharsale un fragment d'inscription (resté inédit dans un carnet) au bas duquel est la signature de Lysippe. *Ce fragment d'inscription est identique à l'une des inscriptions du monument de Delphes*. Donc, Daochos a fait exécuter un même groupe en deux exemplaires, l'un à Pharsale, sa patrie, l'autre à Delphes, patrie commune des Grecs. Il serait contraire au bon sens de supposer que le monument de Pharsale fût de Lysippe et celui de Delphes d'un marbrier quelconque; l'hypothèse qui s'impose, c'est que les deux ensembles sont sortis du même atelier. Pharsale possédait sans doute les originaux en bronze et Delphes, des copies en marbre exécutées sous le contrôle du maître. Du reste, lors de la découverte de la statue de Delphes, M. Homolle y avait immédiatement reconnu le style de Lysippe; j'ai exprimé la même opinion quand je l'ai vue en 1896.

A ce moment, un jeune amateur de photographie, M. de Barante, prit, au musée de Delphes, un cliché de cette statue, d'après lequel a été exécutée une phototypie dans un album non mis dans le commerce, *Croisière du Tour du Monde, Quinze jours en Grèce à bord du Sénégal, mars-avril* 1896 (Hachette, s. d.). C'est la seule reproduction passable qui existe de ce beau marbre, appelé à une célébrité européenne. Il faut espérer qu'on ne tardera pas à en publier une bonne héliogravure et, pour le dire en passant, puisque l'occasion s'en présente, qu'on se décidera à livrer en bloc les trouvailles de Delphes aux archéologues, avec ou sans notices explicatives. *Primum edere, deinde philosophari.*

S. R.

P. Ouidi Nasonis Heroides, with the Greek translation of Planudes. Edited by the late Arthur Palmer. With a facsimile. Oxford, at the Clarendon Press, MDCCCXCVIII. LX-542 pp. in-8. Prix : 21 sh.

Cette édition a été achevée par M. Purser, l'éditeur, avec M. Tyrrell, de la correspondance de Cicéron. Palmer avait entièrement rédigé jusqu'à la fin de la 15e épitre. La plus grande partie du commentaire pour les épitres 15, 16 et 17 est de lui. Les notes ajoutées par M. Purser sont entre crochets. A partir de l'épitre 18, le commentaire est presque entièrement de M. Purser. C'est lui également qui a écrit l'introduction, divisée en quatre parties : Ovide et les Héroïdes, les principaux manuscrits, la traduction de Planudes, conjectures de M. Housman ; ainsi que les deux appendices : sur l'hiatus, conjectures de Bentley. Il a eu enfin à dresser l'index.

Ce gros volume contient plutôt les matériaux d'une édition que l'édition même. Il doit ce caractère d'abord aux conditions dans lesquelles il a été achevé, bien que M. Purser, en contrôlant et en revisant bien des décisions de Palmer, ait rendu un vrai service au livre. Et aussi Palmer était plutôt un lettré de goût, doué du don de la divination conjecturale, qu'un philologue méthodique. Cette édition est un service rendu aux études par trois avantages, les conjectures de Palmer, très abondantes, mais qui méritent souvent d'être retenues ou considérées de près ; la traduction de Planude (XIIIe-XIV s.), qui nous a conservé quelques bonnes leçons ; le commentaire, dont les assertions doivent être rigoureusement contrôlées, mais qui est très abondant et mettra sur la voie en bien des cas.

Parmi les conjectures intéressantes de Palmer, on peut noter : 4, 86 *militia* ; 4, 137 *peccemus* ; 6, 3 *debuerat... certius* ; 6, 55 *iuui* ; 6, 131 *hanc hanc* ; 7, 152 *resque* ; 9, 20 *turpis* ; 15, 7 *elegiae* ; 16, 38 *uulnus* ; 17, 260 *cunctatas* ; 18, 203 *uti*.

Pour les données critiques, P. s'est tenu à l'édition Sedlmayer (1886) et même aux *Prolegomena* parus en 1878. Il n'a pas tenu compte des travaux postérieurs et ne paraît pas connaître le ms. de Berne 478, du XIIIe siècle (cf. *Berl. philol. Woch.*, 1887, 1272, etc.). C'est à peine si l'édition Ehwald est citée de loin en loin. D'ailleurs l'édition de Sedlmayer laisse beaucoup à désirer à d'autres égards. Cependant P. a collationné à nouveau le ms. de Paris 8242, le meilleur de tous, mais avec quelque inexpérience. Par exemple, à en juger seulement d'après le fac similé, il n'est pas douteux que VIII, 50 *tu* ne soit d'une seconde main. L'étude des grattages de *P* s'imposera à qui voudra donner au texte une base solide. Quand on se reporte au manuscrit (f° 16a), on voit que le mot gratté représentait à peu près l'aspect de *illo, illd, dlo* : il y a au milieu deux hastes très visibles. Ce détail condamne la conjecture *tibi* de M. Housman. Il faut chercher autre chose qui réponde mieux aux traces laissées sous le grattage. Au v. 53, *implestis* de première main n'est pas douteux. Ce manus-

crit est certainement du IXe siècle, comme le pensaient Keil et Sedlmayer, et non pas du XIe siècle, comme le répète P. à la suite de M. A. Holder. On n'a, pour en juger, qu'à examiner la page reproduite par P. (f° 16a : pourquoi P. dit-il p. 31 ?) Cette différence de date est importante et explique la qualité du manuscrit, tous les autres étant du XIe siècle ou postérieurs. Une partie des corrections et des gloses, comme *tu* de VIII, 50, est du XIIe siècle. P. aurait trouvé dans Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, XCI, 1°, une appréciation exacte du manuscrit de Paris. Il y aurait trouvé aussi l'indication d'un manuscrit qui n'a pas encore servi aux éditeurs d'Ovide, le Marcianus 235 de la Laurentienne, du XIIe siècle (XCII, 1°).

La date des autres manuscrits permet de faire entrer en ligne la traduction de Planude. Malgré ses défauts et les vices du manuscrit qui a servi d'original, elle peut rendre service. Elle appuie des conjectures modernes : 2, 10 *noces* Heusinger (λυπεῖς) ; 2, 50 *nominibusque* Hubertinus (τοῖς ὀνόμασιν) ; 3, 44 *malis* Lehrs (κακοῖς) ; 7, 136 *nato* Schlichtenhorst (τεχθέντι) ; 17, 167 *forma* Bentley (τὸ κάλλος) ; cp. aussi, 12, 17 *semina iecisset totidem seuisset et hortes* Shuckburgh, avec καὶ ὁπόσα σπέρματα κατεβάλετο τοσούτους ἐχθροὺς σπεῖραι. Tout n'est pas d'ailleurs à prendre et il faudrait d'abord classer les manuscrits pour juger de la place que Planude peut occuper [1].

En tête du commentaire de plusieurs lettres se trouvent des introductions intéressantes. Je mentionne surtout celles de M. Purser sur XV, où la question de l'authenticité est clairement résumée (M. P. adopte les conclusions de M. S. de Vries), sur XVIII (ne mentionne pas Grillparzer parmi les imitateurs modernes), sur XX (très importante).

Dans l'ensemble, l'édition de Palmer complétée par M. Purser est utile. Elle servira à l'étude et à l'interprétation d'un texte pour lequel abondent les dissertations spéciales, mais qui n'avait pas fait l'objet d'un travail d'ensemble.

P. L.

Léon Vanderkindere, **Histoire de la formation territoriale des principautés belges au Moyen Age.** Bruxelles, Hayez, 1899. Tome I, in-8° de 344 pp.

La géographie historique de la Belgique s'est enrichie en 1898 d'un remarquable ouvrage de M. Godefroid Kurth « *La Frontière linguistique en Belgique* ». M. Vanderkindere vient d'entreprendre une étude du même genre et, disons le tout de suite, y a pleinement réussi.

Dans une introduction d'une quarantaine de pages, l'auteur nous

1. Sur cette traduction de Planude et la brochure de M. Gudeman, cf. *Revue cr.* 1899, I, 143.

fait connaître, avec une précision concise qui nous semble être la qualité prédominante de son livre, l'histoire des fluctuations territoriales en Belgique du IXe au XIVe siècle. Cette étude se rapportant à un pays qui fut pendant des siècles le champ de bataille des grands États de l'Europe Occidentale, on comprend tout l'intérêt qu'elle présente pour l'histoire même de la France et de l'Allemagne.

M. Van der K. consacre tout ce volume à l'étude de la formation territoriale de la plus importante des principautés belges, la Flandre. Nous ne rappellerons pas ici des faits qui sont du domaine de l'histoire générale, tels que la faiblesse des rois de France au Xe et au XIe siècle. Grâce à elle, les comtes de Flandre parvinrent, non seulement à s'affranchir presque complètement de l'autorité de la couronne, mais encore à étendre momentanément leur suzeraineté sur des provinces françaises, le Ternois, le Boulonnais, l'Artois, le Cambrésis. A l'avènement de Philippe-Auguste ils étaient maîtres du Vermandois, du Valois, de l'Amiénois et du comté de Montdidier, et par là voisins immédiats du domaine royal. Mais la seconde moitié du règne de Philippe d'Alsace inaugure la série des mutilations de territoire du comté. L'histoire de ces démembrements successifs est bien connue. Aussi n'est-ce pas dans les pages qui lui sont consacrées que réside l'intérêt du livre de M. Van der K. Ce qu'il y a de neuf chez lui, ce sont les détails sur la Flandre dans sa période ascendante où les comtes, conscients de leur force, utilisaient les influences française et allemande au mieux de leurs intérêts territoriaux.

Tel est, par exemple, le chapitre consacré au pays de Waes. Les anciens historiens ont généralement cru qu'Otton I s'était emparé par la force de cette terre située sur la rive gauche de l'Escaut et l'avait ainsi incorporée à l'Allemagne. Des auteurs modernes ont émis l'opinion que l'Escaut se dirigeait autrefois directement de Gand vers la mer, et que le pays de Waes aurait donc été, en 843, compris dans la part de Lothaire. M. Van der K. prouve, en invoquant le secours de la géologie, que jamais le fleuve n'a suivi ce cours. L'histoire d'ailleurs confirme cette manière de voir. Il nous a été conservé différents diplômes, de Charles le Chauve (870, 13 avril), de Lothaire (967, 5 mai) etc. prouvant qu'aux IXe et Xe siècles Waes relevait de la couronne de France. Quels événements le firent passer à l'Empire et à quelle époque? Ces deux questions qui n'ont guère reçu de solution suffisante jusqu'à ce jour, M. Vanderk. pense pouvoir les trancher en nous montrant que, sous Louis IV, alors que la France était affaiblie par des dissensions intérieures et que l'Allemagne se trouvait puissante et unie, le comte Arnoul I (918-964) avait tout intérêt à devenir le vassal de l'empereur, pour contrebalancer l'autorité du roi de France. Précisant davantage encore, M. Van der K. prétend qu'Arnoul I donna le pays de Waes en dot à sa fille Hildegarde, femme de Thierry II, comte de Gand et vassal d'Otton I ; ainsi ce fief

français passa vrituellement sous la suzeraineté allemande. Mais si la faiblesse de Louis IV causa la perte de ce territoire, l'énergie de son successeur Lothaire le fit rentrer sous la mouvance française. On sait que les vicissitudes par lesquelles passa le pays de Waes ne s'arrêtèrent pas là. Sous Robert le Frison, cette terre reviendra de nouveau momentanément aux mains de l'empereur, suivant les nécessités de la politique comtale. Ainsi l'histoire de France et celle de l'Allemagne se reflètent constamment dans l'histoire de Flandre, où un même seigneur avait à la fois comme suzerain le roi et l'empereur. (Cf. Henri Pirenne, *Geschichte Belgiens*.)

Certes, les hypothèses ne manquent pas dans toute cette partie du livre de M. Van der K. mais elles sont toujours appuyées par de judicieux raisonnements. Nous citerons à cet égard les pages consacrées à la *terra infra* ou *supra Scaldim*. A l'encontre de l'opinion de ceux qui ont cherché à expliquer ces expressions (Blok, de Vlaminck, Wauters etc.) M. Van der K. prouve qu'il y est question tout simplement du château impérial de Gand et du quartier de St Bavon.

Signalons encore le chapitre consacré au titre de *Marquis de Flandre*. Ce titre se rencontre, concurremment avec celui de comte, pendant tout le xe et le xie siècle. Il devient de plus en plus rare au xiie siècle pour disparaître enfin définitivement.

Plus loin, l'auteur démontre, contre Warnkoenig, Leglay et d'autres, que Beaudouin IV n'a pas créé les baillis en Flandre, et que cette institution eut son origine en France où l'on trouve les baillis au xiie siècle.

Mais le souci d'être complet l'amène à réfuter quelques opinions qui ne méritaient vraiment pas tant d'honneur. Prouver que Termonde, Grammont et Bornhem étaient des alleux, c'est enfoncer une porte ouverte.

Nous pensons aussi qu'il eût fait œuvre utile en joignant une carte détaillée à son ouvrage et nous ne doutons pas qu'il ne comble cette lacune dans son second volume.

Pour finir, une observation de détail. Le nom de *Sarving* cité dans la bulle du pape Eugène III du 5 février 1153 et que l'auteur (p. 15 note 2) ne parvient pas à identifier, nous semble désigner la commune de Selvigny (canton de Clary, arrondissement de Cambrai) dont nous trouvons en 1123 la forme *Servinium* (*Statistique archéologique du département du Nord*, I, 345). L'étude de M. Vanderkindere se termine par un appendice contenant des notes sur l'organisation ecclésisastique du comté de Flandre, qui relevait en partie de l'archevêché de Reims (évêchés de Tournai, Arras et Térouanne) et en partie (la Flandre impériale) de l'archevêché de Reims et de celui de Cologne. Un second paragraphe est consacré aux *pagi* du comté de Flandre correspondant aux anciennes *civitates* des Ménapiens, des Morins et des Attrébates, et un troisième, à une chronologie succincte et précise

des comtes de Flandre et des princes qui ont régné sur les territoires voisins jusqu'à l'avènement des ducs de Bourgogne.

Joseph CUVELIER.

Die Religion des mittleren Amerika. Von Konrad HAEBLER. (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte. XIV.) Münster, Aschendorff, 1899. Gr. in-8°, 154 pp. Prix : 2 mk 50.

Ce n'était pas une mince entreprise que celle d'écrire un livre clair sur un sujet dont la documentation est des plus indigentes et obscures qui jamais se soient vues : ces religions de l'Amérique centrale dont l'indéchiffrable hiéroglyphe maya garde le secret. M. Haebler y a réussi dans toute la mesure où le succès y était possible : l'ensemble des mythes, des cultes et des rites des Mexicains d'autrefois se déroule chez lui avec une ampleur de vues qui n'exclut pas la précision du détail, et ce n'est pas la moindre surprise de la lecture, que de voir au début une religion naturaliste, paisible et sereine, aboutir à la fin aux boucheries et aux raffinements de férocité les plus abominables que puisse rêver un aliéné sanguinaire. En vérité, on serait mal venu à reprocher aux conquérants d'avoir substitué aux cardiectomies du prêtre aztèque les bûchers de l'Inquisition ; car, à tout prendre, il y avait progrès.

Selon l'auteur, les Mayas ont été, par l'intermédiaire des Zapotèques (p. 17), les éducateurs des Nahuas, avant d'être vaincus et asservis par eux, ou refoulés vers le Yucatan et le Guatémala, subissant ainsi le sort commun de la plupart des nations civilisatrices. Les plus importants représentants du type nahua sont naturellement les Aztèques, que Cortez trouva au pouvoir, mais qui toutefois ne l'occupaient pas depuis fort longtemps lors de son invasion. Quant aux Toltèques, dont nous ne savons rien que par de vagues traditions, il serait séduisant de les assimiler aux Mayas, si la teneur même de ces traditions, à la supposer exacte, ne s'y opposait. En tout cas on s'explique très bien ainsi (p. 24) la richesse relative du panthéon de Ténochtitlan : comme celui de Rome, il s'était annexé ceux des populations conquises.

Il est intéressant de noter les nombreux rapprochements de la mythologie du Mexique avec celle de l'Inde ancienne : nous retrouvons ici la triade des Agnis (p. 32), l'usage rituel du sôma sous le nom de pulqué (p. 73), les pratiques du plus rigoureux ascétisme (p. 109), la conception du chien comme animal funéraire (p. 90), celle de l'oiseau solaire (p. 94) et du lion solaire (p. 27) ; et je remarque en passant que, si le lion est symbole adéquat du soleil, c'est à raison bien moins de sa force et de sa fougue que de son pelage fauve. Il y a même (p. 126) un sacrifice humain annuel, dont les rites,

à peu près identiques à ceux de l'açvamédha, n'ont évidemment d'autre objet que de symboliser le cours de l'année tropique et la marche errante du soleil à travers le zodiaque. Tant il est vrai, — ce que je ne cesse de redire, — non pas que l'esprit humain est partout identique à lui-même, formule aussi indémontrable que d'ailleurs ridiculement scolastique, — mais que les aspects identiques de la nature produisent dans le cerveau humain les mêmes réflexes[1].

On voit que l'ouvrage de M. Haebler a de quoi satisfaire entièrement l'école naturaliste, à laquelle il apporte de nombreux documents filtrés par une sage critique. Que dis-je? On y trouve tout un chapitre (p. 87-96) de cultes d'animaux, où il n'est pas question de totems! Il est vrai qu'il nous a avertis au début (p. 20) que certains animaux symboliques pourraient bien avoir été totémiques en des temps plus reculés. J'y consens, pour ce que nous en savons. Reléguer le totem dans ce puits de ténèbres que fut l'âme du sauvage encore à demi-singe, c'est exactement *ne rien dire* pour ceux qui prennent le mot « histoire » au sérieux et qui pensent que l'histoire des religions doit être une histoire. Le jour où l'on sera convaincu de cette simple vérité, il sera aussi mal porté de parler de totem ailleurs que chez les Peaux-Rouges, ou de tabou hors de Polynésie, que de prendre Cannes des Alpes-Maritimes pour le théâtre de la victoire d'Annibal.

V. Henry.

P. J. Möbius. **Ueber das Pathologische bei Gœthe.** Leipzig, Barth, 1892. 208 p. in-8°.

M. P. J. Möbius, auteur de travaux estimés sur les maladies nerveuses[2] s'est proposé de rechercher quelle est la part du pathologique dans les ouvrages et dans la personne de Gœthe. Il l'a fait d'une manière approfondie, en même temps que nette et concise; son étude qui se recommande par beaucoup de science et de sagacité ne s'adresse pas seulement à des spécialistes, mais au grand public. Elle n'est en effet qu'une application particulière d'une méthode que l'auteur voudrait voir se généraliser : il revendique pour la psychiâtrie une large place dans la critique qui, dans l'état actuel de la science, ne peut se passer d'elle. Il cite un mot de Gœthe qui pourrait, dit-il, servir d'épigraphe à son livre : « Notre esthétique, écrivait le poète, devra s'appuyer de plus en plus sur la physiologie, la pathologie, et la physique, pour connaître les influences que subissent les individus comme

1. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p. 143.

2. *Nervenkrankheiten*, ein Kurzes Lehrbuch. *Neurologische Beiträge* Leipzig. Barth.

les nations... » M. M. reconnaît que dans sa prédilection pour le pathologique, la littérature de notre temps va jusqu'à des excès blâmables : il n'en est pas moins vrai que la connaissance des états d'esprit maladifs est nécessaire à l'appréciation des œuvres littéraires ; la psychiâtrie, de qui relèvent, pour ainsi dire, toutes les connaissances humaines, trouve dans la critique une application plus immédiate et plus constante.

Avant d'appliquer aux œuvres d'un auteur les données de cette science il importe de savoir quelles sont ses idées sur les rapports de l'âme et du corps. Gœthe ne s'en explique nettement que dans les dernières années de sa vie : il paraît alors pencher vers une monadologie ; l'entéléchie dont il parle à Eckermann est une sorte de monade psychique. « Toute entéléchie est un morceau d'éternité, et les quelques années de son union avec un corps terrestre ne la vieillissent pas [1]. » Cette conception dualiste une fois posée, on peut entrevoir le parti qu'aurait pris Gœthe dans le grand débat des *Somatistes* et des *Psychistes*. Les premiers pensaient que les troubles de l'âme ne sauraient provenir que de maux physiques, l'âme immortelle ne pouvant être attaquée par la maladie ; pour les psychistes au contraire l'âme peut être malade, et les troubles physiques qu'on observe alors ne sont pas causes mais effets. Gœthe n'a pas pris position dans le débat, mais il devait, vraisemblablement, se ranger du côté des psychistes. Le *Wahnsinn* est pour lui le résultat, ou plus exactement, le dernier degré de la passion. En effet quel intérêt peut avoir pour le poète une maladie mentale dont une fièvre contagieuse est la cause ? Si ce qui rend dément n'est pas l'amour malheureux, le chagrin, le désir ardent ou le regret, la démence n'est d'aucun emploi dans la poésie. A cette conception qui n'a rien de scientifique, M. M. oppose justement la réalité : il distingue deux groupes de maladies mentales, celles qui viennent d'une action du dehors et celles dont la cause principale est dans la complexion déjà maladive de l'individu. Quand le poète parle de folie, il pense aux maladies « endogènes », produites surtout par la dégénérescence. Les secousses et les désordres de nos facultés sensitives, chagrin, souci, crainte, angoisse, excès de fatigue, insomnie, peuvent, à la vérité, déterminer en nous la rupture d'un équilibre instable, mais les passions elles-mêmes, sujets de prédilection des poètes, sont bien plus souvent les signes de l'instabilité congénitale et les prodromes de la maladie que sa cause. Chez l'homme sain, au contraire, les excitations passionnées ne sont qu'une sorte de *Katharsis* : leur explosion purifie l'organisme, et ne lui cause point de dommage. — Ces remarques fort justes de M. M. sont appuyées d'exemples bien choisis : il n'a pas de peine à montrer que chez des hommes tels que le Tasse, Rousseau, Lenz, Lenau, la maladie ne vint pas d'un excès de

1. Voir aussi sa correspondance avec Zelter.

malheur ou de souffrances, mais que des dispositions antérieures déterminèrent une surexcitation morbide, d'où vint la maladie véritable. Au reste, M. M., qui parle en médecin, n'excepte pour ainsi dire personne du nombre de ses « justiciables ». En effet ce que nous appelons santé et maladie ne sont point des choses très distinctes ni qui s'opposent comme des extrêmes : il n'y a jamais là qu'une différence de degré. L'homme sain est en quelque sorte une *idée*, une pure fiction : il ne serait pas seulement pour le poète un personnage insipide, mais un être sans réalité, et c'est ainsi que M. M. formule ce principe qui pouvait d'abord nous surprendre : « Plus le poète est un fidèle miroir de la réalité, plus grande est la place du pathologique dans son œuvre ».

On peut accorder en effet que l'œuvre de Gœthe est comme une illustration de ce principe, mais quelle est la source où le poète a puisé son expérience? Il n'a point visité les établissements d'aliénés et n'a rien su de la psychiâtrie, en tant que science. A Strasbourg et à Iéna il étudie la chimie ou l'anatomie, mais il n'apprend rien des maladies de l'âme et nous n'avons pas lieu d'en être supris, puisque l'homme physique est seul objet de la médecine : l'homme psychique appartient aux philosophes ou aux gens d'Église. Il a lu, mais fort tard (1822), l'anthropologie de Heinroth et il est douteux qu'il ait connu son enseignement psychiâtrique; ce qu'il sait des maladies de l'esprit doit donc être attribué à l'observation de la réalité, à des conversations, à des lectures. On sait que son père avait pour pupille un jeune homme assez bien doué, mais que l'excès de fatigue et l'orgueil avaient fait tomber dans l'imbécillité. Gœthe put l'observer dans la maison paternelle, et il semble bien qu'il ait représenté d'après lui le jeune aliéné de *Werther;* Lenz, Zimmermann, dont l'essai sur *la Solitude* était si riche en observations sur les troubles mentaux, offraient au poète deux « cas » singuliers; Jérusalem, Plessing, Kraft, Kleist, Merck, etc. lui donnaient encore matière d'études pathologiques. A la lecture des écrits de Zimmermann, M. M. ajoute celles de certaines biographies; il rappelle enfin ses rapports avec les médecins Hufeland, Rehbein, Vogel, et avec la « dynastie » des Stark, à Iéna.

Si les principes posés par M. M. dans son introduction ne soulèvent guère de critiques, leur application aux œuvres littéraires ne va pas sans difficultés : elle est assez délicate et fort restreinte. Notre roman naturaliste peut être jugé d'après les données de la science, puisque lui-même prétend se soumettre à cette épreuve, mais ce genre de critique perd singulièrement de son intérêt si l'auteur, comme il arrive le plus souvent, ne s'est pas piqué de rigueur scientifique. On ne peut guère alors que relever des erreurs ou mesurer en conscience l'écart qui sépare de la réalité la fantaisie de l'écrivain. *Lila*, par exemple, n'est que le développement dramatique de cette idée, anciennement fort répandue, qu'on peut guérir des aliénés en entrant dans leurs

hallucinations « en leur jouant les histoires de leur fantaisie »; cette méthode n'a, comme on le pense, rien de sérieux, et M. M. fait observer que si des malades ont été guéris de la sorte, c'est qu'on avait affaire non à des aliénés mais à des hystériques. Quoi qu'il en soit, cette pièce qui fait paraître un ogre, un démon et des fées développe une idée que Gœthe avait à cœur et dans laquelle se résume, pour ainsi dire, toute sa psychiâtrie : il était persuadé que pour chasser les humeurs maladives il suffisait de se tourner résolument vers la réalité et vers l'action. L'année même où parut *Lila*, le candidat Plessing lui avait écrit pour lui représenter son humeur « hypocondriaque et mélancolique » et pour réclamer son assistance : Gœthe fit, sans succès, l'essai de sa cure et ce n'est pas d'ailleurs la seule fois qu'il échoua dans de semblables entreprises; son erreur était de juger les autres d'après lui-même : comme sa forte nature pouvait toujours se retremper dans l'action, il croyait n'avoir qu'à montrer le chemin; oubliant que « les bonnes routes ne servent de rien aux paralytiques », comme dit justement M. M. qui cite encore avec à propos les vers profonds de Schiller : *Leicht bei einander wohnen die Gedanken, doch hart im Raume stossen sich die Sachen.*

Il y a plus de sérieux et de réalité dans *Werther*. C'est d'après lui-même que Gœthe a peint son héros, mais chez celui-ci la réaction des forces de conservation et de santé reste insuffisante, et le pathologique l'emporte. C'est, non pas un mélancolique, mais un « dégénéré supérieur ». Il se sent porté au suicide, mais non d'une manière inconsciente, car il raisonne sur son cas d'une façon très nette et même scientifique : « La question, dit-il, n'est pas de savoir si l'on est fort ou faible, mais si l'on peut supporter la mesure de sa souffrance. » Gœthe pose donc très exactement le problème et donne aussi du pessimisme de Werther une explication qui paraît fort juste. Le jeune aliéné, dont le modèle fut le candidat Clauer, est également bien observé, mais si Gœthe a su marquer d'une manière assez précise les moments et les formes de sa maladie, M. M. blâme au nom de la science la façon dont il la fait naître : « de tels états, dit-il, ne viennent pas d'un amour malheureux, mais d'une organisation déjà défectueuse du cerveau. » Nous retrouvons ici ces erreurs — bien pardonnables — de poètes insuffisamment renseignés, ou à qui les simples données de la science ne semblent pas assez dramatiques. On ne prévoyait pas encore quel parti le théâtre et le roman pouvaient tirer de l'idée d'hérédité.

Les erreurs de Gœthe en ces matières ne sont pas d'ailleurs imputables à lui seul : elles lui sont le plus souvent communes avec la science de son temps. C'est ce dont il faut tenir compte dans l'appréciation de *Tasso*. Son héros, dit M. M., offre ceci de singulier qu'il montre tous les symptômes de la *paranoia* sans être donné cependant pour un malade d'esprit; s'il sait, en effet, se maîtriser

d'ordinaire, il laisse voir à certains moments, où se découvre sa nature, la folie de la persécution qui couve en lui. Les traits maladifs ne se montrent pas dans les premiers actes : il est violent dans sa dispute avec Antonio, mais sa colère est bien justifiée ; c'est seulement lorsqu'il se croit injustement traité par le prince que son désespoir prend un caractère pathologique : il décide de dissimuler, fait constant dans ces troubles de l'esprit. Après sa disgrâce, ce qu'il y a de pathologique en lui se découvre pleinement : le prince est un tyran, Antonio un bourreau : la faveur qu'on lui témoignait n'était qu'hypocrisie, et le plus grand tort de Gœthe est d'emprunter à Serassi une phrase dont il ne voit pas la portée : « C'est une conjuration, et tu en es la tête ! » Le poète ne savait pas qu'un homme qui parle ainsi est atteint d'incurable folie ; il s'imaginait sans doute qu'il n'y avait là qu'un accès d'hypocondrie et que la nature de son personnage était saine au fond. Il se trompait donc sur la portée des documents historiques dont il se servait. Nous pensons, comme M. M., qu'il est difficile d'admettre avec Schöll que la catastrophe du drame soit la folie du Tasse éclatant après les excitations représentées dans les premiers actes. La fin de la pièce laisse bien voir que le poète ne voulait pas montrer dans son héros un véritable dément.

Erreur ou fantaisie, voilà ce que nous trouvons d'une façon presque constante en suivant M. M. dans sa critique spéciale de l'œuvre de Gœthe. Dans *Wilhelm Meister*, par exemple, il y a beaucoup de pathologique et peu de vraie science ; le harpiste est un personnage de fantaisie que le poète a créé de toutes pièces en se servant des idées courantes sur la folie. Gœthe a soin cependant de le faire descendre d'une famille de dégénérés et M. M. attire notre attention sur un passage auquel on ne s'arrête pas assez, d'après lui. On se rappelle que le harpiste est mis entre les mains d'un curé de village qui s'entend au traitement des maladies de l'esprit et qui, d'ailleurs, prend conseil d'un médecin : celui-ci décrit à Wilhelm Meister l'état psychologique de son malade. Le morceau est d'un caractère assez singulier pour qu'on puisse admettre avec vraisemblance que Gœthe reproduisait un cas réel. Ce ne sont pas, dit M. M., les plaintes de tout mélancolique : c'est le « délire de négation » qui tourne aisément à ce qu'on appelle « le délire d'énormité » : la faute dont le malade a conscience absorbe et remplit tout ; en dehors d'elle il n'y a ni temps ni espace. Il est à remarquer d'ailleurs que le suicide du harpiste n'est pas présenté comme une conséquence de sa maladie. — Quant au personnage de Mignon, M. M. le juge de pure fantaisie et croit à peu près impossible de démêler ce que le poète a voulu représenter. Sa naissance en fait un être dégénéré et incapable de vivre, mais pour Gœthe c'est surtout un être qui vit par le cœur et que tout obstacle fait souffrir au cœur ; son accès est une crise épileptique, comme Gœthe en avait pu voir, mais ses souffrances rappellent tour à tour,

dit M. M. celles des hystériques et celles des cardiaques. Conclusion de peu d'intérêt, nous le constatons encore une fois.

Il faut louer M. M. d'avoir usé de discrétion et de n'avoir pas fait intervenir la science dans les cas où elle n'a que faire. Dans les pages consacrées à *Iphigénie*, il n'examine pas si la guérison d'Oreste se justifie ou non au point de vue psychiatrique : Oreste, dans la conception du poète n'est pas un véritable dément : Gœthe emprunte son personnage à la tragédie d'Euripide en le « spiritualisant » : le châtiment divin n'est autre chose que la suite et les effets naturels du remords ; bien que Pylade le représente comme en proie à la démence, Oreste, chez Gœthe, n'est qu'un homme que le remords poursuit et porte au désespoir : s'il perd connaissance, c'est par excès de douleur. M. M. ne trouve pas que sa guérison soit motivée par la succession de ses états d'esprit, et l'on ne peut que l'approuver, si l'on pense que la plupart des critiques semblent juger que cette guérison se produit par une sorte de nécessité logique. Ce n'est pas le lieu de reprendre cette question, mais il faut remarquer que s'il est un mal moral qui puisse être guéri par une semblable suite d'états psychiques et par l'action d'un être pur, ce n'est assurément pas le remords, dont la cause ne nous est pas intérieure, dont la douleur peut être atténuée par une activité personnelle et constante, dirigée consciemment vers cette fin, mais dont la source ne saurait être tarie en nous. Gœthe nous laisse trop voir le symbole pour que la guérison d'Oreste puisse passer pour autre chose qu'un miracle. — Ce n'est pas sur ce point seulement que se montre dans *Iphigénie* la difficulté d'accorder l'antique et le moderne : la pièce nous montre les effets de la malédiction héréditaire dans la race des Tantalides, et Gœthe nous présente cette malédiction comme une sorte d' « hérédité biologique » : lorsqu'il nous dit que les demi-dieux ou les monstres ne se produisent pas spontanément dans les familles, mais sont précédés d'une série d'ancêtres violents ou vertueux [1], le poète parle selon les idées modernes, mais il contredit les croyances anciennes, selon lesquelles le crime de Clytemnestre est logique, puisqu'en entrant dans la famille des Tantalides elle hérite l'antique malédiction. Il faut remarquer d'ailleurs que ces sortes de malédictions sont conçues comme des actes despotiques, qui peuvent être rapportés au gré des dieux. La présence d'un être aussi pur qu'Iphigénie dans la descendance de Tantale n'a rien d'étonnant selon les idées des anciens ; mais Gœthe sent que cette pureté fait échec à sa théorie, et, par la bouche de Thoas, il reconnaît qu'il y faut voir un prodige [2] ».

L'étude de M. Möbius offre donc un réel intérêt : je n'en ai pu signaler que quelques points, mais il n'est pour ainsi dire aucune

1. Vers 355-359.
2. Vers 398-399.

page qui ne se lise avec profit, même lorsque les opinions de l'auteur provoquent la critique ou la contradiction. Si cette enquête spéciale aboutit souvent à des résultats négatifs, et si certains diagnostics posthumes font l'effet d'étranges gageures, l'ouvrage n'en est pas moins d'une saine critique : il contient d'excellentes analyses et témoigne de très consciencieuses recherches. L'étude sur la personne même du poète et sur sa descendance (notamment sur Auguste Gœthe) laisse une nette et juste impression. Comme l'ouvrage ne s'adresse pas à un public restreint, le style en est toujours clair et ne se hérisse point de termes techniques; le pédantisme est l'écueil des travaux de ce genre : ce n'est pas un médiocre mérite de l'avoir toujours évité et de s'être montré savant de si bonne grâce.

G. Dalmeyda.

Réponse a M. Théodore Reinach.

Je viens de lire attentivement dans la *Revue critique* du 25 décembre le compte rendu du premier fascicule des *Problèmes musicaux d'Aristote*, et je me permets de présenter ici à M. Th. Reinach quelques observations relatives aux critiques qu'il adresse à M. Gevaert, et indirectement à moi, au sujet de la traduction des mots ἐπιλαμβάνειν et κατασπᾶν. Ἐπιλαμβάνειν, dit M. Th. R., signifie *saisir, arrêter*. C'est incontestable. Mais quand, à propos d'un exemple cité dans le *Commentaire musical* de M. G., il affirme que ce verbe ne saurait jamais être employé pour désigner « un bouchage effectif avec un bouchon », comme celui que M. G. admet pour la syringe polycalame (la flûte de Pan), M. Th. R., à mon avis, est dans l'erreur. Ἐπιλαμβάνειν τὸ ὕδωρ, expression si fréquente chez les orateurs attiques, signifie *arrêter l'eau <de la clepsydre.>* Or tout le monde sait que l'on ouvrait ou bouchait les trous d'échappement de la clepsydre au moyen de tampons de cire (Cf. l'art. *Horologium* dans le *Dictionnaire des Antiquités*). Était-ce là, oui ou non, un bouchage effectif?

Maintenant en français, au lieu de dire *arrêter l'eau de la clepsydre*, serait-il absolument absurde d'employer dans le même sens *arrêter la clepsydre?* puisqu'on dit couramment en anglais *to stop the water-clock* (c'est ainsi en effet que le dictionnaire de Liddell traduit ἐπιλαμβάνειν τὸ ὕδωρ), et en grec ἐπιλ. τὴν κλεψύδραν, locution qui se trouve précisément dans une autre section (II, 1), des Problèmes d'Aristote (τὸ ὕδωρ τὸ ἐκ τῶν κλεψυδρῶν, ὅταν πλήρεις οὔσας ἐπιλάβῃ τις)? Pour moi, je ne vois là aucune impossibilité grammaticale, ni en grec, ni dans une langue moderne. Si Aristote a pu écrire ἐπιλαμβάνειν τὴν κλεψύδραν, les musiciens ont pu dire ἐπιλ. τὴν σύριγγα. Ajoutons que si l'on employait régulièrement ce verbe en parlant de l'eau qu'on empêche de couler au moyen de l'obturation des trous de la clepsydre, le même usage devait être permis lorsqu'il s'agissait de l'air dont on empêchait la circulation dans une partie d'un instrument à vent.

En ce qui concerne la signification technique attribuée par M. G. au verbe κατασπᾶν, M. Th. R. décline, comme ignorant la langue, l'argument tiré de l'expression flamande *eene flesch aftrekken*. Il n'en est pas moins certain que pour toute la partie de la Belgique (et de la France) où se parle le flamand, cela veut dire *déboucher une bouteille*. Or le parallèle avec l'expression grecque κατασπᾶν τὴν σύριγγα est le plus frappant qui se puisse imaginer. Au résumé la locution française citée par Littré, *tirer bouteille*, ne signifiait-elle pas au

XVII[e] siècle la même chose, à savoir *déboucher les bouteilles?* « Va-t-en m'attendre ici près, aux Barreaux verts, et faire *tirer bouteille* » (Regnard, *Sérénade*).

J. C. VOLLGRAFF.

RÉPLIQUE DE M. TH. REINACH.

Un mot seulement de réplique.

M. Vollgraff et moi ne sommes pas très loin de nous entendre en ce qui concerne ἐπιλαμβάνειν. Je ne conteste pas qu'après avoir dit « arrêter l'eau d'un tuyau » le grec ait fini par dire, en abrégeant, « arrêter un tuyau » (où coule de l'eau). Au texte des *Problèmes* (II, 1) cité par M. V. on peut ajouter le texte presque identique de Théophraste, fr. IX (*de sudore*), 25 et Polybe, X, 44, 12 (ἐπιλαβεῖν τὸν αὐλίσκον). Mais dans tous ces cas il est question d'un liquide; je ne connais pas d'exemple où la même locution s'applique à un tuyau *d'air*. Grégoire de Nysse écrit τοῖς διὰ τῶν δακτύλων ἐπιλαμβάνουσι τοῦ αὐλοῦ τὸ πνεῦμα et non pas τὸν αὐλόν; si le *Thesaurus* ajoute « apud Aristotelem ἐπιλαβὼν τὸν αὐλόν » je n'ai pas pu retrouver ce texte. J'ai donc eu tort de parler ici d'une *impossibilité* grammaticale; j'aurais dû me contenter de la formule anglaise : *not proven*. Il en est autrement pour κατασπᾶν. Dans *eene flesch aftrekken* — allemand : *eine Flasche abziehen* — le contenant est pris pour le contenu : c'est le vin qu'on *tire* de la bouteille. Comment appliquer cette métaphore à l'expression κατασπᾶν τὰς σύριγγας? Est-ce l'air qu'on « tire » de la syringe en la « débouchant »? M. Gevaert a si bien senti ce que cette interprétation a de forcé que rencontrant dans le texte du *Non posse suaviter vivi* les mots ἀνασπωμένης δὲ (τῆς σύριγγος) il traduit par « lorsque la syringe est *relevée*. » Si cette traduction est exacte — et je la crois excellente — ne tombe-t-il pas sous le sens que l'expression parallèle κατασπασθείσης τῆς σύριγγος doit se traduire par « lorsque la syringe est abaissée (tirée en bas)? ».

Les deux termes techniques qui s'opposent en cette matière sont donc ἀνασπᾶν et κατασπᾶν (ou κλίνεσθαι, dans Plut. *Non posse suav.* 13). Quant à ἐπιλαμβάνειν il ne se rencontre que dans le *De audibilibus*, 804 A (III, 661 Didot) sans qu'on puisse savoir (la ponctuation étant incertaine) s'il s'oppose à κατασπᾶν ou s'y juxtapose [1]. Je ne crois donc pas qu'on puisse sérieusement faire fond sur ce texte. En revanche voici un passage que personne n'avait jusqu'à présent signalé, que j'ignorais moi-même il y a un mois et qui me paraît d'un intérêt capital dans la question. Il se lit dans Plutarque, *Aristophanis et Menandri comparatio*, 2 (II, 1040 Did.) : ἐὰν δέ τινος ἄρα τερατείας εἰς τὸ πρᾶγμα καὶ ψόφου δεήσῃ, καθάπερ αὐλοῦ πάντρητον ἀνασπάσας, ταχὺ πάλιν καὶ πιθανῶς ἐπέβαλε (Emperius ἐπέλαβε) καὶ κατέστησε τὴν φωνὴν εἰς τὸ οἰκεῖον. Ce texte est loin d'être clair. On ne voit pas bien nettement si les mots καθάπερ — ἀνασπάσας doivent se rattacher au membre précédent (alors l'ἀνάσπασις augmenterait le ψόφος) ou au suivant (alors elle le diminuerait). Malgré cette incertitude il me paraît résulter définitivement de ce texte : 1° Que dans les trois passages précédemment connus relatifs à l'ἀνάσπασις ou à la κατάσπασις de la syringe (Aristox. *Harm.* 20, Plut. *Non posse suav.* 13, Ps. Arist. *De audib.* 804 A) il s'agit non pas de la syringe monocalame (comme le croyait Wagener) ni de la syringe polycalame (comme le croient Gevaert et Vollgraff) mais (comme l'avait soupçonné Jan, *Philologus* 38, 380) d'un appareil spécial adopté aux *auloi* et dont il est question dans le *De musica* de Plutarque (C. 21) comme d'une innovation combattue par les aulètes conservateurs du IV[e] siècle; 2° Que cet appareil portait également le nom de πάντρητον (à cause de la multiplicité de ses trous

1. Καὶ γὰρ ἂν πιέσῃ τις τὰ ζεύγη μᾶλλον, ὀξυτέρα ἡ φωνὴ γίνεται καὶ λεπτοτέρα κἂν κατασπάσῃ τις τὰς σύριγγας κἂν δὲ ἐπιλάβῃ, παμπλείων ὁ ὄγκος γίνεται τῆς φωνῆς. Faut-il rattacher les mots κἂν... σύριγγας à ce qui précède (Wagener) ou à ce qui suit (anciens éditeurs)?

pourvus sans doute de huit petits tubes latéraux, d'où la ressemblance avec une syringe); 3° Que par une disposition qui reste à expliquer on pouvait, en faisant glisser cet appareil le long du tuyau de l'aulos (ἀνασπᾶν, κατασπᾶν), augmenter ou diminuer l'acuité de *tous les sons* de l'instrument. C'était en d'autres termes l'application à *l'aulos* d'un mécanisme analogue à notre clavier transpositeur.

Théodore Reinach.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 janvier 1900.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de lettres de MM. Derenbourg et Valois qui posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Giry.

M. de Barthélemy, président, donne lecture d'une communication de M. Maspero sur les travaux entrepris pour le redressement des colonnes de la salle hypostyle, à Karnak. Les fouilles ont permis de déblayer le temple de Phtah Thébain, entrevu par Mariette, et ont révélé un certain nombre de monuments intéressants que M. Legrain doit publier. M. Barthélemy présente la photographie d'une stèle qui fait connaître dans tous ses détails la consécration d'un temple nouveau à Phtah Thébain par Thoutmosis III. Ce temple fut restauré par Séti Ier et les inscriptions en furent martelées par Khouniatonou qui poursuivait avec un zèle sectaire le culte d'Amon. M. Maspero a étudié le texte de cette inscription, signalant les parties qui ont été plus ou moins adroitement restaurées et restituant autant que possible le texte primitif.

M. de Lasteyrie achève la lecture de son mémoire sur le portail occidental, dit portail royal, de la cathédrale de Chartres. Il continue la réfutation de la thèse qui fait de ce portail une construction de l'époque gothique. Il le compare à des monuments du XIIe siècle dont la date est connue : le portail de Moissac, les cathédrales de Senlis et du Mans, etc., et conclut que ce portail appartient à une date postérieure à 1144 et antérieure à 1195, puisqu'il n'a pas été détruit par le grand incendie de 1194.

M. Théodore Reinach présente la photographie d'une stèle attique du Musée d'Avignon, provenant de la collection Nani de Venise. La stèle, ornée d'un bas-relief, porte un décret conférant le droit de cité honoraire (proxénie) à trois personnages militaires. Quoique le texte en ait été volontairement effacé, M. Reinach a réussi à déterminer la date du décret (2 juin 339 a. C.), la nationalité des bénéficiaires : trois généraux mégariens, alliés d'Athènes, et enfin le nom de l'orateur qui a proposé le décret. Ce nom, encore discernable sur la pierre, n'est autre que celui du célèbre Démosthène. Un musée français se trouve ainsi posséder le seul décret de l'orateur athénien, gravé sur pierre, qui ait été conservé.

M. Louis Havet propose une restitution de l'épigramme de Domitius Martius sur le poète Bavius, conservée dans le commentaire de Philargyrius sur Virgile.

Séance du 2 février 1900.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Emile Chatelain, Hartwig Derenbourg, Henri Omont, Louis Leger, Eugène Révillout et Noël Valois posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Arthur Giry.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 19 février — 1900

The Bride's Mirror or Mir-âtu l-arûs, by Maulavî Nazîr-Ahmad, edited (by permission of the anthor) in the roman character, with a vocabulary and notes, by G. E. Ward, M. A., of Wadham College, Oxford, B. C. S. retired. — London, H. Frowde, 1899. In-8° cart., lij-371 pp. Prix : 10 s. 6 d.

L'auteur de ce roman romanesque, élégant et naïf est un savant distingué, qui l'a écrit pour l'instruction et le divertissement de ses filles. M. Ward le publie en transcription européenne, à l'usage des dames qui désireraient apprendre l'indoustani. Je me hâte d'ajouter qu'elles en pourront permettre la lecture aux messieurs.

L'ouvrage complet comprend : une courte préface de l'éditeur ; une note détaillée sur sa transcription, c'est-à-dire un véritable cours de prononciation pratique de l'indoustani ; le texte de l'auteur ; la traduction de la préface de l'auteur et de son introduction, pour servir de guide aux débutants ; des notes abondantes, qui accompagnent le texte jusqu'à la p. 26 ; et enfin le vocabulaire, suivi d'un calendrier mahométan-hindou.

Tout en rendant hommage à la haute compétence et au soin scrupuleux qui ont présidé, soit à la reproduction du texte, soit à la confection des adjuvants, on ne peut se défendre de deux réflexions. Puisque c'était là, dans la pensée de l'éditeur, un ouvrage de première initiation, et qu'il ne l'accompagnait pas d'une grammaire, il eût pu faciliter la tâche de ses élèves, en relevant au lexique toutes les formes qui figuraient dans son texte ; je ne crois pas que l'ensemble en eût été considérablement allongé. Mais surtout, puisqu'il les délivrait, pour

leur bienvenue, de l'abominable cauchemar de la transcription en caractères arabes, pourquoi n'a-t-il pas rangé tout aussi bien son lexique dans l'ordre alphabétique latin, sauf à intercaler dans les interstices les lettres pourvues de points diacritiques? On ne tolérerait plus aujourd'hui un lexique gotique qui mettrait le *q* et le ƕ entre l'*e* et l'*h*, et il est véritablement déconcertant, pour qui ne sait encore ni l'arabe ni le turc ni le persan, d'être obligé de chercher *tum* entre *tale* et *tamâshâ*, de trouver le *t* après le *b*, l'*s* au milieu et l'*h* à la fin. On dira peut-être qu'il fallait accoutumer les étudiants à cet ordre, qui est celui des dictionnaires indigènes. Point du tout, non plus qu'à l'écriture arabe : le jour où ils devront changer d'écriture, ils changeront tout naturellement d'ordre alphabétique.

Il faut souhaiter à ce livre agréable et curieux un rapide succès, qui permette de réaliser dans une seconde édition cette amélioration essentielle.

V. Henry.

Hermann Winnefeld. **Altgriechisches Bronzebecken aus Leontini.** Cinquante-neuvième *Winckelmannsprogramm* de Berlin. Berlin, Reimer, 1899. In-4°, 35 p., avec 3 pl. et 13 grav. dans le texte.

Vers 730 avant J.-C., des Grecs de Chalcis s'établirent au pied de l'Etna et fondèrent Naxos d'abord, puis Leontini. La prospérité de cette dernière ville se place au vi^e^ et au ve siècle; au ive, les cités doriennes l'ont déjà fait rentrer dans l'ombre, d'où elle ne sortira plus. On pouvait donc espérer que ses tombes et ses ruines rendraient des monuments archaïques de l'art chalcidien ; mais, jusqu'à présent, la récolte a été maigre. La pièce la plus intéressante, celle que publie M. Winnefeld, a été découverte en 1884 dans une sépulture et acquise en 1897 par le Musée de Berlin. C'est un chaudron en bronze, orné de quatre têtes de bélier massives, qui rappelle immédiatement les objets analogues exhumés à Olympie et dans un tumulus de la Côte-d'Or. Il est remarquable que ces quatre têtes, comme les griffons du trépied de la Garenne, ne sont pas identiques ; elles ont été coulées dans des moules différents, bien qu'inspirées d'un même modèle. La date est probablement le début du vi^e^ siècle; quelques antiquités provenant de la même nécropole, notamment un vase de style corinthien, remontent à la même époque. M. W. est entré dans des détails circonstanciés sur la représentation du bélier dans l'art grec, depuis les spécimens de Leontini jusqu'au magnifique bélier de bronze de Palerme, dont il a reproduit la tête de profil d'après une photographie. Tout cela n'est pas dénué d'intérêt, mais il est évident que la forme du *programme* encourage et commande même parfois la prolixité; on pouvait exposer plus brièvement ce qui devait être dit à ce propos.

Il existe dans la collection Torlonia (n° 445 de l'*Album*) un bélier en marbre qui, à en juger par la photographie, ressemble beaucoup à celui de Palerme. J'aurais voulu apprendre de M. Winnefeld dans quelle mesure cette figure est antique; il ne semble pas qu'il y ait fait attention.

S. R.

D. Detlefsen. Untersuchungen über die Zusammensetzung **der Naturgeschichte des Plinius.** Berlin, Weidmann, 1899, 96 p. in-8°.

Tous les latinistes applaudiront sans nul doute à la publication de cette brochure. Car M. Detlefsen, l'un des meilleurs éditeurs de Pline (1866-1873), l'auteur d'articles multiples sur Pline dispersés dans les revues savantes, ne pouvait avoir d'idée plus heureuse que celle de concentrer dans une plaquette de 96 pages, comme en une vue d'ensemble, ce que lui a appris un long commerce (plus de quarante ans !) avec son auteur, l'un des plus difficiles sans contredit des auteurs latins. La brochure est bien composée, clairement écrite; l'auteur, maître de son sujet où il a une compétence particulière, y a semé mainte vue originale. Je voudrais en donner, ne fût-ce qu'une faible idée, au lecteur par quelques extraits ou analyses.

Après une esquisse de ce que nous savons de la vie de Pline, ensuite de ses livres et de sa manière de travailler, M. D. résume ce qu'on nous rapporte, ce que Pline lui-même nous a dit du plan de son histoire naturelle : rédaction des index; étude des parties successives de l'histoire naturelle par groupes de livres (géographie : anthropologie et zoologie; botanique et ici emploi de Caton et aussi de Théophraste; agriculture; plantes médicinales; remèdes tirés des animaux; minéralogie et auteurs qui en ont traité au point de vue de la médecine; artistes, œuvres d'art, pierres précieuses; chiffres indiqués dans les *indices*; résultats généraux) : j'ai copié la table générale; voyons quel est le véritable contenu du livre.

Avant tout, et l'on reconnaît à cela un vrai critique, l'attention de M. D. s'est portée sur les chiffres récapitulatifs qu'on rencontre parfois dans le texte de Pline et coup sur coup dans les *Indices*. Les formules habituelles à Pline sont pour les totaux particuliers : *summa*, puis le chiffre; pour les totaux généraux : *Summa : res et historiæ et observationes*, puis le chiffre [1].

Pline est un homme d'ordre; il ne cesse de faire des comptes même où l'on en attend le moins : espèces de plantes ou d'animaux, remèdes, îles, monuments de Rome, Pline a tout additionné. Il compte dans ses livres, mais aussi dans ceux des autres ; « Théophraste ou Varron

---

1. Aux livres XX-XXXVI, au lieu de *res*, Pline dit *medicinæ*.

n'indiquent dans tel genre que tant d'espèces : nous en connaissons tant d'autres; qu'on nie après cela notre supériorité »! Le bon Pline s'est donné la peine de totaliser ce qu'on trouvera dans son histoire : *xx milia rerum dignarum cura*. Il était très fier de cette somme. On peut bien lui passer cela.

Les chiffres ont ceci de fâcheux qu'ils se contrôlent forcément les uns les autres et que l'arithmétique ne s'accommode pas d'erreurs. Où Pline ne donne aucun chiffre, il n'y a pas de difficultés, quoi qu'il soit bon d'expliquer cette dérogation à ses habitudes. Mais on ne peut éviter de contrôler les totaux généraux d'un livre en leur comparant les totaux particuliers qu'il suffit d'additionner. On contrôle aussi les chiffres donnés dans les *Indices* par les noms que nous lisons dans le texte, où il suffit d'additionner les noms[1]. De part et d'autre il y a très souvent désaccord; comment l'expliquer[2]? Le problème ainsi nettement posé, M. D. parcourt à nouveau, à ce point de vue, l'histoire naturelle en se disant que son travail ne pourra manquer de jeter quelque lumière sur la manière dont composait Pline.

Il s'agit avant tout d'élucider ce qu'étaient au juste ces faits et observations suivis de chiffres numératifs; car ils peuvent avoir une double origine. D'abord nous tenons Pline pour un compilateur; il est donc sûr que nous devons rencontrer dans cette masse bon nombre d'extraits recueillis par lui (Pline, comme on sait, ne lisait pas sans en faire;) ce sont des parcelles du trésor qu'avait ramassé l'érudit et qu'il estimait à si haut prix; notons en passant que le trésor s'est trouvé si riche que Pline n'a pas songé ou a vite renoncé à essayer de l'épuiser et qu'il s'est bientôt borné à choisir parmi les espèces notées celles qui étaient les plus curieuses *(maxime insignia)*.

Mais Pline ne se bornait pas à dépouiller les encyclopédies et tous les livres de son temps; il avait le goût de l'observation directe, et, conduit par les vicissitudes de sa carrière administrative dans les provinces les plus éloignées, en Orient et en Germanie, il avait eu le soin d'interroger ses subordonnés et de noter tout ce qu'ils lui avaient appris de curieux. Autant de traits nouveaux qu'année par année, il ajoutait à l'image qu'il voulait tracer de la grande nature. Pline a si peu la superstition du livre et de l'antiquité qu'on le voit relever à toute occasion les progrès accomplis jusqu'à son temps et célébrer en somme la supériorité dont sa génération peut être fière. On comprend qu'il ait tenu à donner le compte des faits nouveaux ainsi lentement

1. Je laisse ici de côté les difficultés particulières; ainsi, quand Pline parle d'un groupe d'îles par exemple, faut-il compter les îles ou le groupe? En mettant toutes les choses au mieux, M. D. convient qu'il faudrait faire au moins une douzaine de corrections aux totaux indiqués dans nos *Indices*.

2. Même désaccord pour le total général de l'histoire naturelle : en additionnant les chiffres indiqués séparément dans les livres, M. D. trouve 34,707 (au lieu des 20,000 dont parlait Pline).

et curieusement réunis. C'était à la fois mettre en lumière la peine qu'il avait prise, et appeler l'attention du lecteur sur la valeur de ces données nouvelles. M. D. remarque que les chiffres de ce genre sont nombreux surtout dans les chapitres qui traitent de sujets d'un ordre pratique.

Auquel de ces deux groupes faut-il donc rattacher les faits et observations dont Pline « fait le compte? » S'agit-il ici et là d'extraits ou d'observations personnelles? M. D. fait devant nous cette recherche qu'il conduit avec beaucoup de sagacité. Je donne tout de suite la solution qu'il propose. Les chiffres des *Indices* et ceux du texte correspondent aux deux séries que Pline aurait eu le tort de ne pas distinguer nettement. Pline nous a donné tantôt des extraits, tantôt le résultat de ses observations, ce qui explique les contradictions apparentes que nous avons signalées. Les totaux contenus dans les *Indices* sont plutôt ceux d'Extraits [1]. Au contraire les chiffres séparés, indiqués dans la formule (*summa*...), contiennent des observations personnelles de Pline. Pour faire la distinction dont Pline nous a laissé l'embarras, nous pouvons être aidés d'une part par le sujet même, suivant qu'il s'agit de choses que Pline a été à même de connaître directement; d'autre part par la manière dont il s'exprime [2].

Autre question difficile dans Pline dont M. D. cherche aussi la solution. Nous sommes très étonnés de trouver au livre XXXIV l'énumération des œuvres d'art rangées par ordre alphabétique; tout autre ordre, ce semble, eût paru ici plus convenable. Mais M. D. nous rappelle que Pline n'est pas artiste; qu'il ne pouvait avoir même l'idée de tenter un classement méthodique parmi les artistes. Il a recouru ici à l'ordre qui, dans la pratique, est le plus commode surtout pour des lecteurs pressés dont on ne compte pas (c'était le cas de Pline) retenir longtemps l'attention; cet ordre se trouve encore ailleurs dans l'histoire naturelle (ainsi XXVI, 32, 135 et s. à 37, 139 et s.; aussi dans tout le livre XXVII). En fait quand Pline rencontrait beaucoup de noms auxquels il ne pouvait rattacher aucune ou rien que de légères observations, il les plaçait dans l'ordre des lettres, comme avait fait avant lui Xénophane en pareille matière. Uniquement soucieux d'aller vite et de faciliter les recherches au lecteur, il n'a pas trouvé mieux et il ne faut pas le blâmer.

Chemin faisant, en procédant de même dans toute la suite de l'histoire naturelle, M. Detlefsen en arrive à chercher quelles ont été

1. Ainsi rien d'étonnant que les chiffres soient les mêmes pour les livres XII et XIII puisqu'il s'agit d'un même sujet (les arbres exotiques) et que Pline se reportait aux mêmes extraits.

2. M. D. reconnaît avec raison des observations personnelles et directes dans les phrases où Pline emploie soit la première personne, soit des adverbes qui font allusion à son temps (*nuper, non pridem, jam, nunc, hodie, apud nos*). On étendrait à ces derniers passages ce que Pline dit à propos de l'un d'eux: *experti prodimus*;

les sources de Pline. Il ne pouvait manquer d'aborder ce sujet aussi difficile que séduisant. M. D. entreprend de déterminer ces sources par les citations du texte, par les comparaisons que nous pouvons faire, enfin par conjecture. Assez souvent il ne conclut pas, ce qui est sans doute le plus sage, et surtout il n'abuse pas, comme on le fait trop, des fautes que nous pouvons saisir, pour se hâter de taxer Pline de négligence ou d'ignorance. M. D. défend Pline contre ceux [1] qui ont prétendu que Pline n'avait pas pris la peine d'ouvrir Caton et Théophraste, et qu'il n'a connu ces auteurs que de seconde main ou après coup. Tout en contredisant M. Münzer [2], M. D. est en somme d'accord avec lui ainsi qu'avec M. Urlichs et M. Stadler. Ces opinions modérées sont certainement celles auxquelles irait notre préférence. Ce n'est pas du tout que M. D. se dissimule les défauts de son auteur [3]. Mais M. D. a soin de mettre en regard les qualités incontestables de Pline, et son véritable but qui semble bien avoir été de créer pour ses contemporains un répertoire très riche, très pratique, mis à jour, des connaissances de son temps, ou encore une encyclopédie autre que celles de Caton et de Varron ; quelque chose comme « un dictionnaire de la conversation » pour les Romains. On ne demande à ce genre d'ouvrage ni hautes théories, ni impeccabilité. Encore Pline a-t-il montré dans son histoire bien plus d'originalité qu'on n'en trouverait dans aucun manuel de notre temps. S'il donne une étendue considérable à ses livres sur la médecine et sur la botanique, croyons qu'il répondait ou qu'il croyait répondre par là aux désirs de ses contemporains. Ce point de vue général auquel nous ramène sans cesse M. D. est certainement le seul vrai et le seul fécond pour tout ce qui regarde l'histoire naturelle.

On a pu voir, par ce qui précède, combien cette petite brochure est riche en indications précieuses sur le texte de Pline, sur ses sources, sur sa méthode de travail ; combien M. D. a semé sur le tout de vues originales; mais dès qu'on a lu le nom de l'auteur, qui s'en étonnera [4] ?

Émile Thomas.

---

1. MM. Abert, Renjes, Sprengel.
2. Voir la *Revue* du 3 janvier 1898.
3. Ainsi il signale, d'après M. Kalkmann, les confusions et les incroyables erreurs commises par Pline dans ses chapitres sur l'art; les gros contre-sens sur ῥάφανος et ῥαφανίς dans Théophraste; des contradictions par suite d'oubli, etc.
4. P. 8, six lignes avant le bas, lire Novum Co*mum* ; p. 37, l. 14, supprimez les mots *quocumque eatur* ; p. 44, 3 lignes avant la fin, lire *iu*glandes. — Je signale aux spécialistes la note de la p. 54 sur les mots gaulois qu'on trouve dans Pline et sur la connaissance que Pline semble avoir eue de la langue des Gaulois; — Notons encore que chemin faisant, M. D. rectifie les fautes qu'il a laissées échapper dans son édition ou dans ses articles.

Histoire de Cléry et de l'église collégiale et chapelle royale de Notre-Dame de Cléry, par Louis Jarry,... Précédée d'une notice sur l'auteur par M. le comte Baguenault de Puchesse. — Orléans, H. Herluison, 1899. In-8° de xxxii-430 pages.

Le présent ouvrage est le digne couronnement de la carrière scientifique du regretté M. Jarry. Il avait débuté, voici quelques trente-cinq ans, par une *Histoire de la Cour-Dieu* et il avait continué par de fréquents mémoires concernant pour la plupart Orléans et les régions voisines. Depuis longtemps il amassait des notes sur Cléry et son illustre collégiale, il explorait les fonds d'archives, compulsait les minutes de notaires, fouillait le sol même de l'église pour retrouver les anciennes sépultures. Enfin il achevait la rédaction de son livre quand la mort a interrompu ses travaux. C'est à la piété de son fils que l'on doit la publication de ce volume, édité avec soin et orné de 14 planches.

Tant que la dévotion à Notre-Dame de Cléry resta toute locale, le village lui-même n'eut aucune importance et ne fut le théâtre que d'événements peu mémorables. Mais à peine le culte fut-il répandu, à peine les rois de France eurent-ils fait leurs premières donations à ce sanctuaire, que Cléry devint un centre où affluèrent les pélerins. On connaît toute l'affection de Louis XI pour ce lieu saint, on sait qu'il y fit de fréquents voyages, que dans toutes les grandes circonstances de sa vie il invoquait la Vierge qui y était vénérée, qu'après l'avoir comblé de bienfaits, il voulut y être enterré : l'histoire de Notre-Dame de Cléry est intimement liée à celle de son règne. M. J. ne pouvait donc manquer de s'occuper longuement de Louis XI. Peut-être trouvera-t-on qu'ayant égard à la dévotion de ce prince, il l'a jugé avec un peu trop de bienveillance et l'a dépeint sous des couleurs un peu trop sympathiques. Mais en somme, une étude approfondie et définitive du caractère de ce roi et une histoire impartiale de son règne sont encore à écrire et il est permis de croire que plusieurs des appréciations portées jadis sur lui et sur son œuvre sont susceptibles d'être revisées en sa faveur.

Un chapitre non moins curieux est celui qui concerne Cléry au temps des guerres de religion et des troubles de la Ligue. Les réformés saccagèrent la magnifique collégiale, achevée depuis un demi-siècle à peine, violèrent les tombeaux, jetèrent au vent les cendres de Dunois, de Louis XI, etc., ravagèrent toute la contrée et méritèrent les imprécations du poète Ronsard.

Tout cela est fort bien raconté par M. L. Jarry, qui après avoir conduit l'histoire du bourg et de l'église jusqu'à l'époque contemporaine, a décrit en appendice les sceaux des différentes juridictions de Cléry et a joint à son travail vingt-trois pièces justificatives choisies avec discernement.

J'oubliais de signaler les nombreux documents relatifs à la cons-

truction et à la décoration de la collégiale, qui sont cités et analysés dans le cours du volume. Je répare cette omission avant de terminer : il y a là bien des renseignements qui seront utiles à l'histoire de l'art français et de nos artistes.

L.-H. Labande.

Homenaje á Menéndez y Pelayo en el ano vigésimo de su profesorado. Estudios de erudición española con un prólogo de D. Juan Valera. Madrid, V. Suárez, 1899, 2 vol. de xxxiv, 869 et 952 pp. in-8°.

Ce recueil de plus de mille huit cents pages d'impression renferme les cinquante-sept dissertations que les amis et les élèves de D. Marcelino Menéndez y Pelayo ont eu la pensée d'écrire et de réunir pour célébrer le vingtième anniversaire de son professorat à l'université de Madrid. De toutes parts on a voulu s'associer à cet hommage : outre les nombreux Espagnols qui y ont participé, plusieurs Allemands, Américains, Anglais, Français et Italiens se sont fait un devoir d'y apporter leur collaboration. Malgré la grande variété des sujets d'érudition traités dans ces deux gros volumes, un lien unit tous les mémoires qui y figurent, ce lien c'est l'Espagne : tout s'y rapporte à l'Espagne, à sa religion, à son histoire, à sa littérature ou à sa langue. L'*Hommage* est donc bien représentatif de l'éminent professeur et érudit dont les études, dans le domaine national, ont touché à peu près à tout ; cet *Hommage* montre aussi combien l'influence personnelle de Menéndez y Pelayo et l'action exercée par ses écrits ont été vivifiantes, combien elles lui ont créé d'admirateurs et de disciples, heureux de pouvoir en cette circonstance lui témoigner leur estime et leur reconnaissance. Et le héros de cette fête n'a pas quarante-cinq ans ! Il lui reste encore une vie pour mener à bien de belles entreprises et mériter de nouveaux hommages qui ne lui manqueront pas.

Je ne donnerai pas ici le détail du recueil, l'ayant donné ailleurs. Je me permets de renvoyer les lecteurs de cette revue au fascicule d'octobre-décembre 1899 du *Bulletin hispanique* de Bordeaux, où ils trouveront l'analyse détaillée de toutes les dissertations insérées dans ces deux volumes que tout hispanisant sérieux doit connaître et que toute grande bibliothèque voudra acquérir.

Alfred Morel-Fatio.

Frantz Funck-Brentano. **Le Drame des poisons**, études sur la société du xviie siècle et plus particulièrement sur la cour de Louis XIV d'après les archives de la Bastille. Ouvrage contenant 8 planches hors texte. — Paris, Hachette ; 1899. In-16, 307 pages ; 3 fr. 50.

M. Frantz Funck-Brentano a eu l'heureuse idée de réunir les

articles sur la marquise de Brinvilliers, sur la Voisin et la marquise de Montespan, sur la mort d'Henriette d'Angleterre, qu'on avait déjà eu le plaisir de lire dans diverses revues; il y a joint de nouvelles études sur des questions voisines, et il a composé ainsi ce volume. Ce n'est pas un recueil de mélanges, mais bien un livre dont l'unité est faite par la question des empoisonneurs et empoisonneuses, sorciers et sorcières, qui fut l'Affaire du grand siècle. De la première ligne à la dernière, le *Drame des poisons* mérite en entier son titre; c'est la même cause célèbre, reparaissant sous les formes les plus variées, racontée dans tous ses détails par un historien précis, qui, en analysant ou en commentant des pièces de procédure, a su donner à ces divers chapitres un relief et un intérêt que plus d'un romancier pourrait envier. Et cependant ce n'est que de l'histoire; mais quelle histoire !

Le livre de M. Fr. F.-B. serait d'une analyse difficile, car il touche à une foule de questions de détail; il est à lire tel quel en entier, et je puis garantir à ses lecteurs de ne pas s'ennuyer et de s'instruire : *utile dulci*. Je me borne à des observations sur quelques points isolés.

Marie-Madeleine de Brinvilliers. Trois chapitres : sa vie, son procès, sa mort (p. 1-91). — En tête de cette étude, comme en tête de toutes les autres, on trouve l'indication précise des sources manuscrites ou imprimées et des travaux des historiens; d'une manière générale, les sources manuscrites proviennent surtout des dossiers de la Bastille, que l'auteur des *Légendes et Archives de la Bastille* connaît mieux que personne. A propos de l'interrogatoire de la marquise de Brinvilliers, on a omis de citer l'original même de cet interrogatoire; il se trouve conservé dans le registre du parlement de Paris exposé au Musée des Archives nationales, n° 871. Les diverses pièces de l'enquête judiciaire ont d'ailleurs été connues et utilisées d'après d'autres sources[1].

Un document, d'une nature plus psychologique que judiciaire, dont M. Fr. Funck-Brentano a fait le plus heureux emploi, est le récit des derniers moments de la marquise, dû à son confesseur l'abbé Pirot. A ce propos, une petite chicane. M. Fr. F.-B. désigne ainsi (p. 60-61) l'auteur de ce récit : le père jésuite Edme Pirot, professeur en Sorbonne. Un jésuite professeur en Sorbonne : l'alliance de mots me parut hardie; mis en défiance, je cherchai. Il y eut bien au XVII[e] siècle un jésuite de ce nom, le P. George Pirot; mais il mourut le 6 octobre 1659 (*Bibliothèque des pères de la Compagnie de Jésus*, édition Sommervogel, t. VI). D'autre part, un théologien et docteur de Sorbonne, Edmond (et non Edme) Pirot, fut syndic de la faculté de théologie vers l'époque du procès (Jourdain, *Histoire de l'Univer-*

1. P. 2 et p. 43. Au lieu de livraison 91, lire livraison 19.

sité de Paris, passim). Ce dernier seul, et non le père jésuite, mort depuis longtemps à cette date, a pu assister aux derniers moments de la marquise. Cette erreur d'attribution avait été empruntée à M. Roullier, le premier éditeur de ce récit (Paris, Lemerre, 1883); mais elle n'a rien à voir avec l'exposé des crimes de la marquise, de Sainte-Croix et de leurs complices, et cet exposé est fait ici de main de maître.

Le Drame des poisons à la cour de Louis XIV. Trois chapitres : les sorcières, madame de Montespan, un magistrat (p. 95-247). Racine et l'affaire des poisons (p. 283-293). La « Devineresse » (p. 297-307). — Ces différentes études se rattachent à l'histoire de la Voisin et du monde si mélangé, grandes dames et francs coquins, qui fréquentait chez la fameuse sorcière. La dernière est une analyse amusante de la comédie-féerie que Nicolas de La Reynie fit composer par Visé et Thomas Corneil e pour mettre le public en garde contre les sorcières et leur prétendu pouvoir.

J'ai dit autre part pour quelles raisons je ne suivais pas l'auteur sur le terrain de l'accusation d'empoisonnement qu'il parait imputer à Racine à propos de la mort de Mlle du Parc, d'après une déposition de la Voisin; j'ai dit aussi pour quelles raisons je ne le suivais qu'en partie sur le terrain des diverses accusations imputées à Mme de Montespan [1]. Il ne s'agit pas des rapports de la marquise avec ce joli monde, qui ne sont pas niables; il s'agit du rôle personnel joué par elle dans la célébration des messes noires ou dans les projets d'empoisonnement de Louis XIV et de Mlle de Fontanges : ce rôle est loin d'être prouvé à mes yeux. On n'a ici que les pièces de l'accusation; la confrontation entre les dénonciateurs et la dénoncée n'a jamais eu lieu, la défense n'a jamais eu à intervenir. Dans ces conditions, je tiens mon jugement en suspens. Mme de Montespan a pu se rendre à plusieurs reprises dans le cabinet de la devineresse, sans avoir été nécessairement une empoisonneuse ou la complice lubrique de l'abbé Guibourg. Il se pourrait qu'il y eût beaucoup de sots cancans et de commérages dans les pièces de l'accusation.

M. Fr. F.-B. parle du marquis de Montespan comme d'un mari intransigeant, faisant des scènes à sa femme; c'est possible, on en ferait à moins. Mais son honneur de mari fut-il toujours aussi chatouilleux? J'aurais voulu relire ici ce passage de Mme de Caylus : « M. de Montespan... ne songea d'abord qu'à profiter de l'occasion pour son intérêt et sa fortune; et ce qu'il fit ensuite ne fut que par dépit de ce qu'on ne lui accordait pas ce qu'il voulait. » Selon l'auteur du *Drame des poisons*, qui ne cite pas d'autorité à cet égard, un jour M. de Montespan « se vêtit de deuil, habilla de deuil toute sa maison, et, dans un carrosse drapé de deuil, vint à la cour prendre congé, en

1. *Revue de l'instruction publique en Belgique*, livraison de février 1900.

grande pompe, de ses parents, amis et connaissances. Ce jour le mari, tout de noir habillé, ne fut pas ridicule; les plaisantins se turent et, sur le trône, le roi fut odieux » (p.166). Si une aventure aussi extraordinaire s'était passée à la cour, comment se ferait-il que la correspondance de Mme de Sévigné, qui est un journal mondain merveilleusement renseigné, n'en eût pas conservé le plus petit écho? Pour ma part, je ne connais à cet égard d'autre autorité que ce passage des *Mélanges* manuscrits de Philibert de Lamare, où l'historiette est racontée d'une façon infiniment plus vraisemblable et dans des conditions qui expliquent le silence de Mme de Sévigné et des autres contemporains. « Le roi ayant pris amitié pour la marquise de Montespan..., son mari en témoigna du chagrin, parla un peu fortement de ce procédé et fut pour cela mis au Fort-l'Évêque, d'où ayant été tiré quelques jours après, on lui fit toucher cent mille livres. Après quoi, s'étant retiré en Guyenne, il y fit une grande assemblée de ses parents et amis, leur fit entendre la mort de sa femme, prit le deuil, le fit prendre à ses enfants et lui fit faire de magnifiques funérailles, quoiqu'elle se portât fort bien [1]... » On croira plus volontiers à cette gasconnade de province qu'au carrosse drapé de deuil faisant son entrée dans la cour du Louvre ou du château de Versailles. C'est à cette aventure, qui s'est passée au loin, que fait allusion Mme de Caylus quand elle dit que le roi laissa « faire en province à ce misérable Gascon toutes ses extravagances »; une note de Voltaire ajoute à cet endroit : « Il se fit faire un carrosse de deuil avec des harnais à cornes d'argent » (*sic*).

L'un des meilleurs chapitres du livre est celui qui est consacré au lieutenant de police La Reynie. Je ne suis pas convaincu que ce préfet de police faisant fonction de procureur général n'ait pas été un peu grisé par les dépositions qu'il recevait de tous les côtés sur ces affaires scandaleuses; mais j'admire la ténacité avec laquelle il disputa au roi et à Louvois le terrain de l'accusation. J'admire aussi l'art avec lequel l'auteur a fait revivre cette figure de magistrat, un peu crédule peut-être, mais inspirant le respect par sa conviction et son indépendance.

En parlant des honnêtes dames qui eurent à comparaître devant cet inquisiteur incorruptible, M. Fr. F.-B. n'a pas oublié la duchesse de Bouillon et sa réponse sur l'apparition du diable, qui mit en joie la cour et la ville. Mais n'a-t-il pas commis un lapsus en disant (p. 220) que le roi, ayant exilé la duchesse à Nérac, ne lui permit pas d'en revenir, malgré les instances de ses nombreux amis? Elle dut en effet se rendre à Nérac, mais elle revint à Paris, passa ensuite en Angleterre, et ne put obtenir alors (1688) la permission de paraître à la cour et à Paris; ce qui ne devait pas l'empêcher d'ailleurs de mourir à Paris (ou à Clichy).

1. La fin de cet « article » renferme une autre historiette qui n'est pas à l'honneur de la délicatesse du mari malheureux.

La mort de « Madame » (p. 251-280). — Nouvelle enquête historique et médicale, dans laquelle, même après Littré et M. de Boislisle, M. Fr. F.-B. a pu utiliser deux documents médicaux jusqu'ici en partie négligés, et conclure, avec le professeur Brouardel et le docteur P. Le Gendre appelés en consultation, que Madame mourut d'un ulcère rond de l'estomac terminé par perforation. La démonstration de ce diagnostic posthume est faite avec une rigueur toute scientifique. La légende de l'empoisonnement était déjà bien malade; la voilà tuée tout à fait.

A propos de la mort de la duchesse d'Orléans, l'auteur cite une lettre de Gui Patin, du 30 juillet 1670; elle manque, dit-il, dans l'édition de ses lettres donnée par Reveillé-Parise. Cela est exact et ce n'est pas le seul méfait à mettre sur le compte de cette édition, d'ailleurs la plus commode et la moins imparfaite. Le regretté Tamizey de Larroque avait parlé quelque part du besoin de publier à nouveau ces lettres si précieuses, et je crois qu'il songeait lui-même à entreprendre ce travail. L'observation de M. Fr. Funck-Brentano me suggère de renouveler ce vœu, que comprendront tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre XVIIe siècle : où est l'érudit, où est le médecin — l'union de deux spécialistes ne serait pas de trop — qui nous donneront enfin une édition critique et complète des lettres du fameux médecin?

G. Lacour-Gayet.

Le régime jacobin en Italie, étude sur la république romaine (1798-1799) avec deux cartes par Abel Dufourcq. Paris, Perrin, 1900. In-8°, 576 p. 7 fr. 50.

Les Italiens n'ont pas un livre d'ensemble sur cette république qui du 15 janvier 1798 au 13 novembre 1799 réunit autour de Rome capitale tous les pays de l'Italie centrale d'Ancone à Terracine et de Civita-Vecchia à Fermo. MM. Sansi et Crivellucci ont étudié, l'un, l'histoire du pays de Spolète, l'autre, celle de la vallée du Tronto, durant cette période. Mais c'est M. Sciout qui dans son *Directoire* a retracé le plus complètement en un récit général la destinée de l'éphémère république romaine. C'est encore un français, M. Dufourcq, qui nous donne aujourd'hui l'ouvrage qui manquait sur ce grand événement. Il était armé mieux que personne pour la tâche: élève de l'école française de Rome, il a pu dépouiller les documents italiens, manuscrits et imprimés (archivio di Stato, bibliothèque Victor-Emmanuel, bibliothèque du ministère de la guerre, bibliothèque Lumbroso); il a fait un voyage à Vienne pour consulter le *Kriegsarchiv*; il a fouillé à Paris les cartons du dépôt de la guerre et du ministère des affaires étrangères; il a eu à sa disposition les archives de Gros Bois dont il publiera prochainement les pièces les plus importantes. Enfin il a su

mettre en bon ordre cette vaste matière, et son texte est clair, nettement divisé, plein de détails caractéristiques, de tragiques épisodes et de scènes émouvantes.

Après avoir décrit la situation intérieure et internationale de l'État romain à la fin du XVIII[e] siècle, et montré que cette « petite Pologne » déjà affaiblie, presque démantelée, gravement menacée par la Révolution, a été sauvée par la crise polonaise, puis par le relèvement des catholiques, puis par l'influence de Cacault et de Tayllerand qui prêchent au Directoire une politique temporisatrice et pacifique, M. D., entrant dans le vif de son sujet, raconte l'incident capital, l'émeute du 28 décembre 1797 où Duphot fut massacré et qui décida de l'invasion française. Cette émeute n'a pas été provoquée par le gouvernement papal ni par Joseph Bonaparte, alors ambassadeur du Directoire; c'est l'œuvre des jacobins de Rome qui s'entendaient avec les unitaires de la Cisalpine. Joseph ne les pousse ni ne les protège; mais il intervient dans la bagarre entre les papalins et les patriotes; les papalins tirent; Duphot tombe et Joseph, sachant qu'il sera désavoué par le Directoire s'il reste à Rome, quitte la ville au matin du lendemain. Quinze jours après, Berthier entre à Rome. Il n'y trouve que « stupeur et nul élan patriotique »; mais, avec l'aide de Bassal et d'une dizaine de jacobins romains, il organise et presse, selon ses propres termes, un mouvement populaire, et la République est proclamée.

La République commence très fâcheusement. Pendant qu'elle s'établit à Rome et dans les départements et qu'elle célèbre sa naissance par une fête de la Fédération, le pillage systématique s'organise et par deux fois l'armée qui n'est pas payée se révolte contre son nouveau général Masséna dont elle réprouve les brigandages et qui lui apparaît « comme la raison sociale de la bande vorace. » Cette question d'argent domine tout : ne doit-on pas, malgré le désordre monétaire, lever la contribution de guerre, entretenir les troupes, solder les administrations? Bientôt la discorde éclate entre le général (Gouvion Saint-Cyr) et les commissaires civils nommés par le Directoire. C'est l'anarchie. Enfin, les commissaires l'emportent, non sans difficulté, après une lutte de deux mois, et l'unité de direction est ainsi rétablie. Toutefois, la situation financière ne cesse pas d'être lamentable, désespérante : les commissaires échouent dans leur œuvre de réorganisation et à Rome et dans les provinces. Le Directoire les supprime. Et à ce moment a lieu l'incursion des Napolitains, et pour battre leur armée aussi nombreuse que peu solide, Championnet prend tous les pouvoirs; le régime civil disparaît devant la dictature militaire.

M. D. raconte avec vivacité la courte et glorieuse campagne de Championnet ainsi que l'insurrection de Viterbe et de Rome. Mais la réorganisation nouvelle de l'État romain tentée par le vainqueur de Mack est impuissante. Si les consuls romains retrouvent un peu

d'initiative, l'ambassadeur du Directoire, Bertolio, un des commissaires civils de naguère, dicte la plupart de leurs résolutions. Derechef, et nécessairement, se manifestent les exigences pécuniaires des Français, accompagnées, comme toujours, des rapines particulières. Championnet qui s'indigne, est sacrifié, et des révoltes se produisent à Civita-Vecchia et dans la Montagne où les insurgés ont pour guides Sciabolone et Tiburzi dont M. D. nous dépeint la curieuse physionomie.

Vient le départ des Français rappelés dans le Nord pour arrêter les Austro-Russes. L'ambassadeur Bertolio, maître de toute l'autorité et aidé de Breislak et de l'honnête Planta, pratique une politique de bascule. Mais l'insurrection le bloque aussitôt de tous côtés. Les Napolitains se présentent : tandis que Monnier fait à la fois une belle campagne sur le Tronto et une belle défense dans Ancone, Garnier livre presque sans résistance Rome où l'anarchie règne plus que jamais.

Tel est le livre de M. D. Il l'a divisé en quatre parties : fondation, premier essai du gouvernement civil, second essai du gouvernement civil, chute — et peut-être eût-il mieux valu, pour la clarté du récit, mettre davantage en relief et comme en vedette les principaux personnages du récit, Berthier, Massena, Gouvion Saint-Cyr, Championnet et Faipoult, Bertolio. On peut aussi reprocher à M. D. de développer outre mesure certains endroits, par exemple, les préliminaires diplomatiques de l'incursion napolitaine. On le trouvera trop sévère pour les jacobins et les Français : il faut que la guerre nourrisse la guerre. Enfin, on blâmera la négligence qu'il a mise à corriger ses épreuves : les fautes de transcription et d'impression sont en grand nombre [1].

Mais l'ouvrage est complet, et son auteur est un historien consciencieux qui ne néglige aucune source et que ne rebute aucune recherche, si aride qu'elle soit. Le volume contient une masse incroyable de renseignements, et il se lit avec un très vif intérêt. On notera parmi les passages les plus remarquables le meurtre de Duphot, le portrait de Berthier et sa mission que le jeune écrivain retrace minutieusement d'après les papiers de Gros Bois, la rebellion de l'armée contre Massena, les épisodes qui marquent l'installation de la république dane les divers pays de l'État romain, les opérations fiscales des Français qui se dissimulent à Rome et s'exécutent en pleine lumière dans les départements, le tableau du jacobinisme qui savoure dans les clubs l'ivresse de sa victoire, la physionomie de Rome pendant l'incursion napolitaine. Mais ce que M. Dufourcq a mis particulièrement en évidence et ce qui constitue, pour parler comme lui, la

---

1. *Ugo Basseville* pour Hugou Bassville (p. 34), *Rouen* pour Rome (p. 68), *Colonne* pour Calonne (p. 90), etc. etc.

trame de son récit, c'est le conflit des généraux en chef et des commissaires civils; la guerre de l'armée qui repousse avec horreur le pillage et de la gent fiscale et administrative, des voleurs patentés qui pressent en tous sens, pour en faire sortir un peu d'argent, la pauvre terre âpre et rocheuse de l'Italie centrale ; le duel de Gouvion et de Florent, de Championnet et de Faipoult, de Garnier et de Bertolio qui annonce le duel de Bonaparte et du Directoire, le duel du régime militaire, expéditif, vigoureux, et du régime civil, paperassier, formaliste, impuissant et plein de vices.

A. C.

Ein Sommer auf Island. Von Dr B. KAHLE, Professor an der Universität Heidelberg. Mit zahlreichen Illustrationen und einer Karte von Island. Berlin. Bodenburg. 1900. In-8°, IV et 285 p. (Broché 4 M.; Relié 5 M.).

Un été en Islande, l'île lointaine avec ses glaciers éternels et ses « geysir » au jet brûlant, ses plateaux inhospitaliers et ses champs de lave, ses plaines de sable où la tempête si souvent fait rage, et, de ci de là, des « communaux » où paissent chevaux et moutons ; point ou peu d'arbres et ceux-ci minuscules ; pour maisons des huttes, faites de terre et de débris que la mer a rejetés sur le rivage! Certes, c'est une villégiature peu banale. D'autant que le voyageur qui s'y aventure, pendant les deux ou trois mois tout au plus que le climat le permet, y croit éprouver les émotions des grandes explorations : il lui faut non seulement se procurer un ou plusieurs guides ; mais former toute une caravane, acheter des chevaux, emporter des provisions! Car d'auberges, il n'y en a point dans l'intérieur du pays. On s'arrête n'importe où, dans les fermes que l'on rencontre sur la route, ou bien chez le pasteur du village qui, à l'occasion, vous loge dans l'église. L'hospitalité est partout cordiale; mais les gens vivent de peu et n'ont pas grand'chose à offrir. Aussi, bien que certaines beautés naturelles, dit-on, valent à elles seules le voyage : par exemple l'Hekla, une des entrées de l'enfer, le *Gullfoss* « la Cascade d'or », les chutes du *Dettifoss*, que l'on a comparées à celles du Niagara, ou bien l'effrayant abîme de l'*Almannagjà*, l'ensemble du pays étant plutôt monotone, n'est-il point étonnant qu'il n'y aille guère que des savants, dans un but d'études? Or, ceux-là sont bien peu nombreux qui fassent de l'islandais! En est-il beaucoup plus qui risqueraient la traversée pour le plaisir de monter là-bas un cheval portant le nom de Grani ou de Sigurd, le tueur du dragon, et de visiter les lieux où vécurent les poètes de l'Edda? Reste la connaissance des habitants. L'auteur nous en dit juste assez pour nous faire regretter de ne pas entrer plus en avant dans leur intimité. Nous aurions aimé plus de détails sur leur vie, leurs idées, leurs croyances. Les quelques légendes,

fort belles du reste, qu'il nous donne, ne suffisent pas pour nous satisfaire.

Tel quel, néanmoins, le livre de M. Kahle, écrit d'un style facile et non sans humour, se lit avec plaisir; et nous le recommandons non seulement comme un guide utile à quiconque voudra tenter ce voyage; mais le grand public lui-même, qui aime à s'instruire sur les mœurs de l'étranger, y trouvera, au coin du feu, grandement à étendre le cercle de ses connaissances.

Léon PINEAU.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH.

Je demande la permission de rectifier une petite erreur qui s'est glissée dans le récent article de M. Combarieu sur les *Melodiarum Reliquiae* (*Revue critique*, p. 43, n° 3). « Le premier hymne delphique, écrit notre collaborateur, est gravé sur deux pierres dont l'ordre, d'abord interverti, *a été rétabli par Pomtow* (1894). » Cette assertion, souvent répétée en Allemagne, — parfois dans une intention facile à deviner, mais qui n'est sûrement pas celle de M. Combarieu — est matériellement inexacte. C'est moi qui le premier dans une note de l'*Ami des Monuments* (1894, p. 235) ai signalé la nécessité d'intervertir l'ordre primitivement adopté. Je l'ai immédiatement signalée et fait approuver à M. Weil, qui a exposé nos raisons dans son article consacré au deuxième hymne (*Bulletin de corr. hellénique*, XVIII, 360) et a ajouté, avec une parfaite exactitude : « L'Institut vient de recevoir le dernier cahier du *Rheinisches Museum*; j'y vois, p. 590, que M. Pomtow a, *de son côté*, reconnu le véritable ordre des deux blocs ». Qu'en Allemagne, où ne pénètrent guère les revues françaises, on attribue à M. Pomtow le mérite exclusif de cette « découverte » — dont M. Combarieu s'exagère visiblement l'importance — passe encore. Mais en France le *Bulletin de correspondance hellénique* et l'*Ami des Monuments* devraient être aussi bien connus que le *Rheinisches Museum*.

Me sera-t-il permis, à cette occasion, de signaler dans l'intérêt de vos lecteurs quelques *lapsus* ou coquilles dans l'article de M. Combarieu? L'auteur des *Melodiarum reliquiae* s'appelait Karl von Jan et n'avait nullement les « deux visages » que semblerait impliquer le nom de « M. Janus » que lui donne constamment M. C. De même l'éditeur du fragment d'Oreste répond au nom de *Wessely* (non *Wasely*). Le rythme à 8 temps s'appelle *dochmiaque* (non *dogmiaque*); le *lydien* est un mode ou un ton, non un « genre ». Le nom de M. Gevaert s'écrit sans tréma et se prononce Ghévârt (non Jévaërte), de même que les Boers s'appellent *Bours* et non *Boërs* ou *Beurs*. Après cela il me reste le triple devoir de remercier M. Combarieu des termes aimables où il a mentionné mes travaux, d'accepter, sans trop d'espoir, ses vœux pour la découverte de nouvelles mélodies grecques et de m'associer aux conseils de modestie qu'il donne à tous les philologues; ils sont de mise en toute circonstance et relativement à toute espèce de musique.

Théodore REINACH.

— Le troisième fascicule de la « *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publié dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*, par M. Victor CHAUVIN (Liège et Leipzig, 1898) est intitulé : « Louqmane et les fabulistes — Barlaam

— Antar et les romans de chevalerie ». — M. C. complète tout d'abord les biographies antérieures en ce qui concerne Loqman, puis il énumère les textes et les traductions ; l'étude détaillée des fables, dans laquelle il a pris pour base les notes de M. René Basset (Loqman berbère) est suivie d'un index, qui rendra les plus grands services. — Le texte primitif de Barlaam et les diverses traductions sont étudiés ensuite et suivis d'un résumé des contes d'après l'édition de Bombay. — Pour le roman d'Antar, M. C. complète Zenker et Pertsch ; on pourrait ajouter not à sa liste (p. 115) un article de H. Derenbourg sur l'Antarah de Thorbecke, in J. Asiat. 6e s. t. XI. 1868, p. 454 à 462. — Les dernières pages contiennent de courtes notices sur d'autres romans de chevalerie : « Abou Mousleim, Abou Zaide et les Hilalites », (l'étude de l'histoire du roman des Benou Hilal a été fort avancée, après la publication du livre de M.C., par le travail de M. Hartmann : die Beni Hilal Geschichten) « Ali, Hasan et Hosain, Zir, » etc. — Une liste des comptes rendus du tome II termine l'ouvrage et permet au lecteur de compléter le fascicule qui concerne Kalila et Dimna. — Il faut souhaiter très vivement l'apparition de la IVe partie du consciencieux, mais lourd travail de M. C. — M. G. D.

— Le volume IX des *Harvard Studies in classical philology* (Boston, Ginn, 1898 ; London, Edw. Arnold ; VI-174 pp. in-8 ; prix : 6 sh.) est en grande partie « a memorial volume ». Il ouvre par le portrait et la notice de G. M. LANE, l'auteur de la grammaire latine. Suivent des notes posthumes de Lane : *Ramenta Plautina* : l'abl. « annis uiginti », *Bacch.* 6 ; lire « gerulos figulos », *ib.* 381 ; » nimium », *ib.* 770 ; « heu heu litteras minutas », *ib.* 991. — *Other critical notes* : lire « sanguine pleni » *Lucr.*, 2, 631 ; rétablir « cadit, excidit » Quint., I, 4, 13, lire « exstructus uicus » Tac. H. I, 67 ; lire « posteâ loci » Sal. *Jug.* 102, I. — *Hidden verses in Suetonius.* — *Notes on Latin syntax*, se référant à la 2e éd. de la syntaxe de Schmalz, dans le *Handbuch* d'I. Müller. — Vient ensuite un portrait et une notice de Frederic de Forest ALLEN, avec des notes posthumes : *The Thanatos scene in Alcestis* ; *three notes on Euripides* (*Alc.* 252-256 ; 204 ; *Med.* 354) ; *Suscipion about « saturnian »* ; *Etymologies* (*κυβιστᾶν, saltus*) ; *The* Duenos *Inscription* ; *The Delphian hymn to Apollon.* — Les autres articles sont les suivants : M. H. MORGAN, *Hidden verses in Livy* : supplément à une des notes de Lane ; J. H. ONIONS, *The Nonius Glosses*, d'après les notes marginales d'un certain nombre de manuscrits ; *Studies in Plautus* : 1° MANNING, *On a supposed limitation of the law of* Breues breuiantes *in Pl. and Terence* : contre une assertion arbitraire de Klotz ; 2° HOPKINS, *The declension of Greek nouns in Plautus* ; 3° PRESKOTT, *The scene heading in the early recensions of Plautus* : les en-tête n'auraient pas contenus le nom du personnage, mais seulement la nature du rôle (*senex, seruus, matrona*), dans l'archétype de la recension palatine ; ils auraient été ajoutés ensuite d'après le texte ; de sorte qu'un personnage qui n'était pas nommé, la *Matrona* des *Men.*, n'avait pas de nom : je crois qu'on peut compléter cette étude, en disant que la tradition a dû être double sur ce point, remonter pour un courant à un exemplaire de scène qui n'avait que l'indication de la nature des rôles et les changements d'interlocuteurs marqués par des lettres grecques, et, pour un autre courant, à un exemplaire de lecture, qui avait seulement le nom du personnage ; les manuscrits, qui donnent ordinairement sur deux lignes superposées ces deux indications, présentent une combinaison des deux systèmes primitifs ; il n'y a pas à expliquer les manques par un accident matériel ; 4° GILLESPIE, *On the relation of the* Codex uetus *to the* Codex Ursinianus *of Plautus* : les mss. *B* et *D* dérivent du même archétype ; le ms. *P* représenté par

EVJ a la même origine; par conséquent l'accord de *DP*ᵃ contre *B* donne la leçon primitive de *P*; 5° J. A. Peters, *On short voiwels before mute and liquid in Plautus can they act as* breues breuiantes ? Non, probablement; la plupart des exemples, peu nombreux, du contraire, sont suspects : 6° A. A. Bryant, *Some Plautine words and word groups* : recherches, partant d'ailleurs d'un principe faux, sur l'accentuation de *operae pretium, Philippus, quid opust uerbis, quid uerbis opust, obsecro ;* pour ce dernier mot, M. B. entre dans quelques détails sur sa construction ; 7° *Varia Plautina,* compiled by W. M. Lindsay : *bracchium, Accheruns, Acchilles* ont dans Plt. la première syllabe longue par position ; il faut y ajouter *macchaera* ; M. L. donne une explication vague et parle de prononciation populaire; je crois que l'on peut préciser; la graphie par *cc* correspond à une manière ancienne de transcrire les aspirées grecques (*struppus*); plus tard on les a transcrites avec *h* et *cch* représente une combinaison artificielle des deux méthodes : voilà pour l'orthographe; quant à la prononciation, si ces trois mots s'opposent à *stomachus* et autres qui gardent la syllabe brève devant *ch*, c'est que la syllabe allongée est initiale; l'intensité de l'initiale a amené la prononciation et par suite la graphie *cc*, comme dans *Iuppiter*, tandis que pour χ intérieur, on devait écrire et dire : *stomacus*; il y a dans nos textes une confusion perpétuelle, mais aussi des indices précieux de la vérité. M. L. étudie ensuite les passages où l'on doit reconnaître le parfait *tetini* dans Pet. (As. 582, Am. 926, 690, Mil. 1327 : sûrement les deux premiers), la locution *omnis totus* (Most. 904; ailleurs par correction) *nullus* et *ullus* (*ullus* est un extrait de *nullus* comme le prouvent l'usage plus rare de Plaute, 68 *ullus* contre 152 *nullus*, et le plus ordinaire emploi de *ullus*, après une négation). Le volume se termine par A. W. Hodgman, *The versification of Latin metrical inscriptions except saturnians and dactylics*. C'est un véritable traité sur la métrique de l'anthologie épigraphique. — P. L.

— Sous le titre : « *Encore les Collegia juvenum dans l'empire romain* », M. H. Demoulin vient d'ajouter quelques pages intéressantes à l'étude qu'il a publiée en 1897 sur le même sujet. Ce mémoire complémentaire est consacré à l'examen de 38 tessères municipales en plomb, qui concernent les *Collegia juvenum*. L'auteur s'inspire surtout de deux articles écrits par M. Rostovtsev dans la *Revue numismatique* (ann. 1898, p. 271 et 457). Il en adopte les principales conclusions, dont quelques-unes sont nouvelles et semblent ingénieuses; mais il ne se croit pas autorisé à suivre M. Rostovtsev, lorsque celui-ci attribue à l'empereur Auguste la fondation des *Collegia juvenum*. En quoi nous pensons que M. H. Demoulin a raison. Il nous paraît plus probable que ces collèges sont nés spontanément, puis ont été protégés par les empereurs. En appendice M. H. Demoulin a publié le catalogue des tessères municipales relatives aux *Juvenes*. — J. T.

— La notice de M. Huisman, *Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'Histoire de la Belgique acquis par la Bibliothèque royale de Berlin* (Extrait des Bull. de la Cour Roy. d'Hist. de Belgique, t. IX, n° 3. 1899) complète les indications données déjà par feu M. Gachard et relève les accroissements faits durant plus d'un quart de siècle. L'auteur passe en revue les différents manuscrits qui concernent la Belgique, et parle spécialement des superbes collections Philipps et Hamilton. Cet inventaire, rédigé avec grand soin, fournit de précieuses indications aux historiens, qui désirent s'occuper de l'histoire de la Belgique. — G. D. M.

— Grandidier a publié, dans la deuxième partie de ses *Pièces justificatives de l'histoire d'Alsace*, des fragments des *Annales de Murbach* qui lui furent communiqués par Zurlauben qui les avait tirés de copies faites en 1705 par les Mau-

ristes de passage en Alsace. Il avait arrêté au trentième abbé de Murbach et à la date de 1216 la publication de ce document. M. A. M. P. Ingold nous donne aujourd'hui cette suite inédite (*Annales Murbacenses*. Paris, Picard. 1900. In-8°, 39 p.) après avoir reproduit la première partie qui, à cause de la rareté insigne du livre où elle a été imprimée, peut être regardée comme inédite. Il y joint un document qui se trouve sur la feuille de garde d'un manuscrit de Colmar et qui, sauf les quelques lignes du commencement, correspond précisément à la seconde partie du manuscrit Zurlauben-Grandidier. — A. C.

— M. A. M. P. Ingold publie en même temps une seconde édition, considérablement augmentée, du livre qu'il avait publié en 1894, sous le titre *Lettres inédites de deux abbesses d'Alspach*. Le livre, qui a pour titre : *Mère Pacifique, abbesse d'Alspach* (in-8°, 106 p.), contient, non plus seize, mais trente lettres de cette abbesse qui savait le français à merveille et qui remplit ses fonctions pendant trente six ans avec la plus grande habileté. Ses lettres au receveur de l'hôpital de Colmar, Berthier (la première est du 11 février 1722, la dernière, du 25 août 1728), ne contiennent guère que des remerciements et des commissions ; mais elles sont pleines d'enjouement et de fraîcheur. M. Ingold les a très bien mises en lumière, et il dit justement que son opuscule est une « modeste page ajoutée à tout ce que l'on a écrit sur l'amitié dans le cloître ». Il a ajouté aux missives de la Mère Pacifique quelques lettres de la Mère Justine Vogel et de Mlle d'Andlau à Berthier, et une notice latine de dom Hugo sur le couvent d'Alspach. Une belle eau-forte de M. Jacques Waltz, le fils du savant bibliothécaire colmarien — dont la collection renferme les lettres de la Mère Pacifique — représente un coin du vieux monastère. — A. C.

— D'après un manuscrit de la bibliothèque de Vitry-le-François, M. Jovy a publié (Vitry-le-François, Tavernier. 1900. In-8°, 41 p.) un *Extrait* assez long des mémoires de Domyné de Verzet qui fut le bienfaiteur de la ville. On peut, d'après cet extrait, juger le caractère de Domyné, janséniste aux idées religieuses très arrêtées. C'est un admirateur de sa cité natale et de ceux qui, comme lui, en furent les bienfaiteurs et qu'il souhaite d'égaler. Il déplore, à la veille de la Révolution, l'état de la société et trace, non sans enthousiasme, le tableau d'un Vitry idéal. — A. C.

— A l'aide des documents polonais, des pièces des archives nationales et des mémoires des contemporains, M. Casimir Stryienski a tracé l'attachant portrait de *deux victimes de la Terreur* (Paris, Girard et Villerelle. In-8°, 174 p.), la princesse Rosalie Lubomirska et Madame Chalgrin. La princesse Lubomirska, qu'on nous dit « belle comme Venus », était venue faire à Paris un simple séjour d'agrément ; arrêtée pour avoir écrit une lettre compromettante à la Dubarry, elle périt sur l'échafaud, malgré les efforts de quelques Polonais, Barss, Laroche, Bleszynski, qui firent de nombreuses démarches pour la sauver. Mme Chalgrin, dont le portrait est au Louvre, était fille de Joseph Vernet et femme de l'architecte Chalgrin dont elle se sépara ; « elle nous quitte, disait Voltaire, et sans *elle*, il ne reste que *chagrin* ». Elle fut guillotinée pour avoir accepté vingt livres de bougies de sa propriétaire, Mme Filleul, qui avait été concierge de la Muette et qu'on accusait d'avoir soustrait des meubles et effets de ce château. — A. C.

— La sixième série des *Miscellanea Napoleonica* de M. Albert Lumbroso contient les articles suivants : G. Barral. *Les domiciles de Napoléon Ier en France et à travers le monde* (il y a quelques erreurs dans les premières pages de cette étude ; la plus forte est peut-être de placer la prise de Toulon et la nomination de

Bonaparte au généralat en *octobre* et de dire que Napoléon « était dans Toulon et habitait dans l'endroit nommé Port-la-Montagne » !) ; Fraikin, *Sept lettres inédites de Napoléon I*er ; E. de Surrel de Saint-Julien, *Lettres inédites de Napoléon à Pie VII (1802-1806) et de Pie VII au prince Murat et à l'impératrice Marie-Louise* (tirées des archives secrètes du Saint-Siège) ; F. Masson, *Cent quatre-vingt trois lettres inédites de Napoléon* (elles se rapportent toutes à l'année 1806 ; elles avaient été écartées par la commission de la Correspondance, mais avaient été, comme les autres, imprimées en épreuves et distribuées aux membres de la commission ; elles sont publiées d'après les épreuves qu'avait reçues Armand Lefebvre) ; G. Sforza, *Undici lettere giovanili di Giuseppe Bonaparte* (21 avril-14 août 1789, relatives à la généalogie des Bonaparte), *Due lettere di Eugenio Beauharnais ad Antonio Aldini*. — A. C.

— M. Rod. Reuss a consacré une très intéressante notice à Joseph Liblin, le fondateur de la *Revue d'Alsace* (*M. Joseph Liblin et la Revue d'Alsace pendant un demi-siècle, 1849-1899*. Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1899. In-8°, xlviii p.). Bien que M. R. ait fort peu connu Liblin, il a su le caractériser grâce à sa correspondance qui contient d'ailleurs quelques piquants détails sur les hommes et les choses d'Alsace. Il a marqué les imperfections et les lacunes de l'œuvre de Liblin, et il montre fort bien que Liblin ne pouvait être un savant, ne fut qu'un journaliste amené par les circonstances à s'improviser éditeur de textes. Mais cet homme fruste, bizarre, actif toutefois, tient une place honorable dans l'Alsace du xixe siècle. C'est à lui, disait Mossmann, que revient l'honneur de la décentralisation intellectuelle de la province et, comme l'écrit M. Reuss, « ce fut un acte d'une singulière virilité d'esprit, d'une force de volonté supérieure, que d'avoir pu créer un recueil scientifique comme la *Revue d'Alsace*, et, l'ayant créé, d'avoir su le faire vivre, sans un centime de subventions officielles, durant tout un demi-siècle ». — A. C.

— Après avoir donné, il y a deux ans, à la « Revue de philologie française et de littérature » une bibliographie de la littérature comparée, M. Louis-P. Betz la publie en seconde edition sous le titre *La littérature comparée, essai bibliographique* (Strasbourg, Trübner. 1900. In-8°, xxiv et 123 p., 5 fr. avec introduction de Joseph Texte) ; mais cette seconde édition compte mille titres de plus que la première, et M. Betz y adopte le classement chronologique, et non plus l'ordre alphabétique. Le livre qui se termine par un index des auteurs, comprend treize chapitres : I. *Études théoriques* ; II. *Rapports généraux* ; III. *France et Allemagne* ; IV. *France et Angleterre* ; V. *Angleterre et Allemagne* ; VI. *Italie* ; VII. *Espagne et Portugal* ; VIII. *Littérature du Nord* ; IX. *Littératures slaves*. X. *Autres pays* ; XI. *Poésie provençale* ; XII. *L'antiquité dans les littératures modernes* ; XIII. *L'histoire dans la littérature*. Ainsi disposé, l'ouvrage de M. Betz est un commode et utile instrument de travail, et les chercheurs devront désormais le consulter, lorsqu'ils voudront étudier l'influence d'un livre sur un autre livre, celle d'une littérature sur une autre, le destin d'un auteur hors de son pays d'origine, l'histoire de deux littératures, soit dans leur ensemble, soit à un même moment ou à deux moments différents. Il n'est naturellement ni complet ni définitif ; mais il aura sans nul doute plusieurs éditions successives qui permettront de combler les lacunes, et, pour l'instant, on doit savoir à M. Betz le plus grand gré de sa hardie et heureuse entreprise. — A. C.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 26 février — 1900

Oldenberg (Hermann). **Aus Indien und Iran.** Gesammelte Aufsætze. Berlin, W. Herz. 1899. 195 p. in-8°.

M. Hermann Oldenberg n'est pas seulement l'érudit de premier ordre que l'on sait, le savant historien du Buddha, le sagace et minutieux critique des textes védiques; c'est encore un écrivain de grand mérite qui ne dédaigne pas les travaux de vulgarisation. Depuis plusieurs années il a fait apprécier dans divers périodiques son souple et fin talent d'exposition, son art subtil et délié de rendre claires les questions les plus complexes et d'en dégager le caractère essentiel. Par toutes ces qualités il rappelle un autre grand savant, M. Hugo Schuchardt, qui, dans un genre d'études différent, a su lui aussi intéresser le grand public aux problèmes réservés jusque là aux spécialistes. Comme l'auteur de Romanisches und Keltisches, M. Oldenberg vient de réunir en volume plusieurs importants articles, sans lien entre eux, et qui offrent pourtant un résumé très complet des résultats obtenus par la science dans l'étude de l'Inde et de l'Iran.

Le premier (Ueber Sanskritforschung) est une sorte d'introduction à la philologie indienne; l'auteur y fait à grands traits l'histoire de cette science depuis les recherches un peu aventureuses de W. Jones jusqu'aux travaux des plus grands savants modernes; il montre de quelle importance a été le sanscrit, en particulier le sanscrit védique,

pour la constitution de la linguistique indo-européenne [1] et rappelle brièvement les beaux travaux des Bopp, des Burnouf, des Lassen, l'édition du Rig-Veda de Max Müller, le dictionnaire de Bœthlingk et Roth, les recherches sur le Veda de A. Weber et de Bergaigne, à la mémoire duquel il adresse un hommage ému. Le tableau qu'il trace de la civilisation védique, telle que les hymnes la font connaître, est très vivant et très pittoresque; quelques citations, élégamment traduites, soutiennent l'intérêt du récit et donnent d'exacts spécimens de la poésie védique. Enfin, un court aperçu de l'histoire de l'Inde après le Veda termine cet intéressant article.

Le second (Die Religion des Veda und der Buddhismus) embrasse toute l'histoire de la pensée hindoue, y compris la philosophie du Buddha. Sur la question si controversée de la religion védique, l'auteur n'apporte ici évidemment rien de nouveau. Il montre fort justement qu'après l'enthousiasme des premières découvertes, l'école des Max Müller et des Adalbert Kuhn, en soumettant les hypothèses de ces maîtres à une critique plus rigoureuse, a dû abandonner beaucoup de leurs prétentions. Mais on trouvera peut-être que M. Oldenberg, en adepte convaincu du système anthropologique des Lang et des Taylor, est un peu sévère pour la mythologie comparée, qu'il traite non sans ironie comme une conception surannée, abandonnée aujourd'hui. Il y a des morts qui se portent assez bien. On doit d'ailleurs reconnaître que M. O. servi à merveille par sa connaissance minutieuse des textes, distingue avec beaucoup de finesse les diverses couches de civilisation qui se superposent dans le sol védique; sur quelques points seulement on peut faire des réserves : M. O. est-il par exemple bien inspiré en faisant du dieu Varu*n*a, dont le caractère de grandeur morale l'étonne, un emprunt à la théologie babylonienne? Passant ensuite à la philosophie bouddhique, l'auteur en donne un résumé très complet et très clair; il le fait seulement un peu trop au point de vue spécial de la comparaison avec la Grèce; sans doute le sentiment de la relativité universelle, de l'écoulement éternel des choses, l'idée de la migration des âmes, le besoin de fonder des confréries mystiques, etc. se retrouvent dans les deux pays ; mais le parallélisme semble parfois un peu systématique.

Il n'y a qu'à signaler les articles suivants, sur Mara, ce satan du bouddhisme, au portrait duquel M. O. ajoute quelques traits négligés par M. Windisch, et sur le développement des arts, particulièrement des arts plastiques dans l'Inde bouddhique; le cinquième article est une courte critique de l'essai de Taine sur le bouddhisme ; après un

1. On peut regretter que dans la note de la page 12 sur la découverte des lois du vocalisme, le nom de M. de Saussure ne soit pas joint à ceux de MM. Amelung, Brugmann et J. Schmidt; oublier M. de Saussure quand on expose, si brièvement que ce soit, le système des voyelles paraîtra toujours une ingratitude.

bel éloge de l'illustre philosophe et sur un ton de respectueuse courtoisie, l'auteur montre les inexactitudes du tableau que Taine a tracé de la société bouddhique ; en particulier le sentiment de pitié immense, de compassion plus qu'évangélique attribué par Taine aux moines bouddhiques lui paraît fort exagéré ; des histoires comme celle de Vessantara montrent que leur charité, comme bien d'autres, se subordonnait volontiers à l'intérêt personnel.

Le dernier article, qui est le plus long, est consacré à Zoroastre ; c'est assurément le plus précieux de l'ouvrage. Il est difficile de se renseigner sur les problèmes qui touchent à l'histoire de l'Iran. Désormais, pour connaître avec exactitude la révolution morale qui s'est produite une huitaine de siècles avant notre ère chez les Aryens installés en Bactriane, l'homme qui l'a conduite, sinon déterminée, et l'influence qu'elle a eue sur le développement de la religion iranienne, il suffira de lire les soixante pages que M. O. consacre à ces questions ; il serait difficile de trouver un guide plus éclairé et plus judicieux. Après un bref exposé de l'histoire de la philologie iranienne, des travaux d'Anquetil Duperron et de Burnouf, des luttes exégétiques qui eurent et ont encore l'Avesta pour objet, l'auteur s'attache à reproduire la grande figure de Zoroastre et dégage sa personnalité réelle et historique de toutes les fables dont la légende l'a entourée ; sur la philosophie de Zoroastre elle-même, il faut lire la pénétrante analyse de M. Oldenberg. Comparant ensuite le dogmatisme de la théologie des Iraniens, le formalisme de leur culte aux religions de l'Inde, il fait intervenir, comme il convient à un admirateur de Taine, des considérations fort justifiées sur la race et le milieu. Enfin, il cherche à distinguer dans la religion de Zoroastre les éléments anciens des nouveaux ; il remonte à la période indo-iranienne où le grand Asura n'était encore que le dieu de la Lune, pour y retrouver certains traits essentiels conservés par les âges postérieurs. Le développement sur les innovations du Zoroastrisme est un des plus brillants de l'ouvrage et couronne dignement ce livre excellent où l'érudition la plus vaste s'allie à une rare intelligence de l'évolution des choses religieuses.

J. Vendryès.

Vitruvii de Architectura libri decem. Iterum edidit Valentinus Rose, 1899 I-XXX, 1-317. In-12. Biblioth. Teubner, 5 m.

La première édition critique de Vitruve avait été publiée il y a un peu plus de trente ans (1867) par MM. Rose et Müller-Strübing. Sur la demande du libraire, M. Rose nous donne à nouveau, dans la *Bibliotheca Teubneriana*, le texte du même auteur en profitant des travaux qui ont paru dans l'intervalle. Soyons reconnaissant à l'éditeur

du service qu'il nous rend, tout en souhaitant qu'il se trouve enfin quelque savant pour nous faciliter la lecture du *De Architectura* par un commentaire, au moins partiel, fait au point de vue moderne.

Après la préface, on trouvera un stemma des manuscrits, une liste d'additions et corrections à l'édition de 1867, qui résultent surtout d'une étude plus approndie des manuscrits régulateurs H(arleianus) et G(udianus); M. R. note leurs titres en onciales, leurs omissions et doubles leçons. A la suite encore, comme suppléments à Vitruve, diverses formules recueillies dans des manuscrits de l'auteur ou dans des manuscrits divers. Après le texte de Vitruve le *liber artis architectonicae* de M. Cetius Faventinus et un *index nominum*.

On ne s'étonnera pas de rencontrer ici passim, au lieu de notes développées, de simples renvois à l'édition précédente; on verra même ici partout en marge l'indication des pages et lignes du livre de 1867. La raison très légitime de M. R. est que tous les travaux de Vitruve, sans parler de l'Index de M. Nohl, se refèrent à cette édition et qu'il ne fallait pas nous priver de ces points de repère. Mais il est regrettable que M. R. n'ait pas observé la règle d'après laquelle toutes les sigles d'un volume nouveau doivent avoir en tête leur explication. Ceux qui ne sont pas familiers avec l'auteur, devront recourir à l'édition de 1867 (p. XII) ou à d'autres secours pour comprendre des abréviations continuelles comme : *Mar.* (= Marini), *Joc.* (= Jocundus) etc. Il était bien facile d'être plus clair.

Le stemma des manuscrits, comme cela est naturel, est ici à très peu près celui de la première édition; mais on nous donne cette fois, la collation de deux manuscrits nouveaux de Schlestadt (xe s.) et de Bruxelles (XIIe s.), Le manuscrit de Schlestadt avait été signalé par M. Giry dans la Revue de philologie de 1879, p. 16. Les articles de MM. Giry, Tannery, V. Mortet, Haussoulier, dans la Revue de philologie, sont de même utilisés.

M. R. est très conservateur; sa règle est de s'attacher, d'aussi près que possible, à la leçon du ou des meilleurs manuscrits et cette fois il applique la règle d'une manière encore plus rigoureuse que jadis, peut-être avec quelque excès. Je trouve que c'est par un changement malheureux du texte de la première édition que, pour garder les leçons des meilleurs manuscrits, M. R. a écrit, II, 1, in. *et eprospicientes*, (au lieu de *et prospicientes*; cet *e* me paraît parvenir d'une réduplication ou fausse lecture de la conjonction *et*). Je ne crois pas non plus que M. R. ait été bien inspiré, lorsque par fidélité aux données de tel manuscrit de premier ordre, il écrit : II, 5, 4, *aquæ*; la nouvelle leçon reçue dans le texte (p. 134,6); cruribus *squalidis* ne se comprendrait qu'avec l'addition de *macie*, ou il faudrait écrire (comme p. 202, 13) *vitiosis*. Je ne sais ce qu'est le *ratius* (p. 67, 12) qui remplace ici le mot *æratius* de l'édition antérieure; je suppose que M. R. y voit un adverbe comparatif tiré de *ratus*. Je ne comprends pas les crochets qui

enferment dans cette édition, p. 62, 21, les mots *Andron Ephesii*, puisqu'il ne sont pas ajoutés par l'éditeur, mais qu'il interprète ainsi deux mots de ses manuscrits. — Par contre il y a passim dans cette nouvelle édition de fort bons changements : par exemple p. 208, 18, et aussi p. 209, 1, l'indication d'une lacune que confirme la comparaison avec Faventinus et avec Pline.

Il est fâcheux que dans sa préface, M. Rose ait imité de trop près le latin de son auteur. Quelques unes de ses phrases sont compliquées et surchargées au point d'être inexplicables [1].

E. T.

Sancti Aurelii Augustini episcopi de Ciuitate Dei Libri XXII. Recensuit et commentario critico instruxit Emanuel HOFMANN. Vol. I, libri I-XIII (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, Vol. XXXX, pars I, sect. V, 1). Vindobonae, Pragae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. XVIIII-660 pp. in-8. Prix : 19 mk 80.

M. Hofmann a disposé pour cette édition des collations de vingt-neuf manuscrits. Parmi les plus anciens, on doit citer : Lyon 607, VI[e] siècle; B. N. 12214 (Corbie), VII[e] siècle; Vérone 28 (26), VII[e] siècle; Cologne 75; VIII[e] siècle; Lyon 608, IX[e] siècle; Munich 6267, IX[e] siècle. Les autres manuscrits sont postérieurs au IX[e] siècle. Ces indications montrent que la Cité de Dieu est un des ouvrages ecclésiastiques le plus anciennement documentés. Un des principaux mérites de la présente édition sera d'avoir mis en lumière ces vieux manuscrits. A côté d'eux, M. H. accorde une valeur exceptionnelle à un manuscrit du XIV[e] siècle, le manuscrit de Padoue 1469, surtout pour le livre X.

M. H. ne s'est pas préoccupé, semble-t-il, d'établir les relations de parenté qui peuvent exister entre les vingt-neuf manuscrits de son édition. Il a procédé différemment. Il apprécie chaque manuscrit par comparaison aux autres, comme dans un concours on classe des copies de candidats. La règle principale est celle de la *lectio difficilior*. Tel mot rare, telle construction insolite est la bonne leçon, que les autres manuscrits ont altérée pour y substituer l'expression banale. C'est ainsi que le manuscrit de Lyon 607 a le pas sur le manuscrit de Corbie. La faveur accordée au manuscrit de Padoue n'a pas d'autre motif. M. H. cite un certain nombre de leçons que ce manuscrit est seul à présenter et il les considère comme authentiques. Il serait cependant possible que quelques-unes d'entre elles fussent des corrections d'humaniste.

---

1. L'impression est extrêmement correcte. Je cite, à titre d'exceptions : p. 60, l. 5, lire : considerant*ib*us; p. 141, 25, lire *au*tem; surtout p. 242, 14, au lieu de bu*lu*s, lire bu*bu*s, et p. 265, 12, lire *in* pour *id*.

Il résulte de ces indications, d'ailleurs très brièvement données dans la préface de M. Hofmann, une grande incertitude pour le lecteur. C'est la même méthode que celle des Bénédictins. Le goût, une certaine idée du style de l'auteur, une prédilection pour tel ou tel manuscrit fondée sur cette idée, en sont les principaux éléments; l'éclectisme de l'humaniste et l'ingéniosité du lettré en sont les principales qualités. Mais est-ce une méthode ? M. Hoffmann reviendra sans doute, en publiant le second volume, sur ses principes et ses intentions.

Il est fâcheux qu'une table des sigles manque au verso de la p. xviii. Le sens de ν n'est indiqué nulle part : je crois que c'est la figure de l'édition bénédictine.

P. L.

The five theological Orations of Gregory of Nazianzus. Edited for the syndics of the University Press, by A. J. Mason, Cambridge, at the University press, 1899. xxiv-212 et 8 pp. pet. 8. Prix : 5 sh.

Voici une collection nouvelle : « Cambridge Patristic Texts », publiée sous la direction de M. Mason, professeur de théologie à Lady Margaret's. Il est à espérer que cette collection réussira et servira notamment à l'éducation théologique, souvent nulle, des ministres anglicans. Car ce premier volume donne l'impression, dans l'ensemble, d'un livre élémentaire, destiné aux débutants. Loin de nous en plaindre, il faut nous en réjouir. Car nous manquons trop d'ouvrages de ce genre. Je ne connais d'analogue que la collection publiée en France autrefois par Dübner : elle est maintenant bien arriérée, et n'avait pas un caractère théologique. D'après l'avertissement de M. Mason, sa collection comprendra à la fois des œuvres complètes et des extraits d'œuvres trop considérables pour être publiées et annotées en entier. Le but est de mettre ces textes à portée des étudiants par une annotation explicative, des introductions historiques et bibliographiques, des tables alphabétiques. Le texte sera celui des meilleures éditions, avec une collation des manuscrits, quand il sera possible. Ce dernier point est peut-être discutable. Car ou les éditeurs s'imposeront une tâche longue et disproportionnée avec le but poursuivi, ou ils collationneront les manuscrits placés à leur portée, ce qui ne correspond plus à l'idée qu'on se fait aujourd'hui de l'établissement des textes. Sans bannir absolument la critique, seule base de l'étude sérieuse d'une œuvre antique, il n'y aurait peut-être pas lieu de se laisser aller à des recherches qui peuvent entraîner fort loin. Je formule cette restriction dans l'intérêt même de la collection ; car il n'y aurait qu'à applaudir, si on pouvait tout concilier, les exigences d'une besogne, au fond, élémentaire, et le désir de réaliser un progrès scientifique.

La place des discours choisis pour débuter est unique dans l'œuvre de Grégoire de Nazianze. Ce sont les discours 27-31. Lui-même les a appelés discours théologiques. Là en effet se trouve un exposé très approfondi de sa théologie. Il traite successivement de questions préliminaires (27), de l'existence et de la nature de Dieu (28), des rapports du Fils avec la Trinité (29), des difficultés scripturaires soulevées par les Ariens (30), et enfin du Saint-Esprit (31). Cette étude de Dieu et des personnes divines a valu à Grégoire le surnom de Théologien. Ces discours ont du être prononcés à Constantinople en 380 et sont dirigés particulièrement contre les Eunomiens.

L'introduction de M. M. fait bien connaître ces données historiques et les caractères généraux de ces discours. Ils ne sont pas très originaux et doivent beaucoup à saint Athanase et à saint Basile. Son exégèse procède par accommodation et il n'a pas l'instinct critique que saint Basile montre çà et là. Mais le principal mérite de Grégoire est la clarté et la simplicité de son exposition doctrinale. Cependant maints passages, que M. M. discute, prouvent qu'il ne se faisait pas une idée bien nette de l'unité de la personne du Christ subsistant en deux natures. La même incertitude de langage se rencontre à peu près chez tous les écrivains antérieurs au nestorianisme.

M. Mason a trouvé insuffisant le texte de l'édition bénédictine. Par suite il a revu, là où des divergences étaient signalées, les deux principaux manuscrits dont on s'était servi pour l'établir, les manuscrits B. N. gr. 510 et Coislin 51, du IXe et du Xe siècles. Il a eu à sa disposition la collation d'un manuscrit de Munich 448, du Xe siècle, qui n'avait pas été encore utilisé et il a consulté divers manuscrits anglais du XIe siècle.

Les notes contiennent une analyse des discours, chapitre par chapitre, et des explications sur le sens des mots et des phrases. Trois tables alphabétiques : des matières, des citations bibliques, des mots grecs, complètent ce livre utile et pratique.

P. L.

E. Rolland, **Une copie de la vie de saint Théodose par Théodore**, conservée dant le Baroccianus 183 (Université de Gand, Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres, 23e fascicule). Gand, H. Engelcke, 1899, 40 pp. in-8.

On sait l'intérêt de la vie de Saint Théodose et l'utilité d'une bonne édition [1]. Cette brochure peut être considérée comme une contribution à la préparation de cette édition.

Le Baroccianus 183 d'Oxford, de la fin du XIIIe siècle, est un méno-

1. *Rev. cr.*, 1893, II, 481.

loge du mois de janvier. Il contient à la date du 11, une recension de la vie de Theodosios. Cette recension se rattache à la famille *P*, représentée par le manuscrit de Paris gr. 513, et plus étroitement au manuscrit de Patmos *A*, le manuscrit récemment étudié par MM. Bidez et Parmentier, et au Laurentianus. Cette recension est caractérisée par un grand nombre d'omissions intentionnelles, destinées à abréger et à simplifier la narration. Les changements ont encore pour but de rendre le style plus simple. Elle comporte aussi des conjectures, comme πότιμον pour ποταμόν (Usener p. 39, 7), et un renvoi à la vie de saint Sabas par Cyrille de Scythopolis, qui trahissent la main d'un lettré. M. R. achève de faire connaître ce manuscrit en en donnant la collation d'après l'édition Usener. Son travail est lucide et bien ordonné.

P. L.

Berger (Heinrich). **Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit.** Leipzig, Reisland, 1899. Petit in-8° de 348 pages.

La distinction entre les mots *populaires* et les mots *savants*, indiquée par A. W. Schlegel, puis marquée plus nettement par Fr. Diez, est devenue familière aux grammairiens français, surtout depuis l'*Essai sur le rôle de l'accent latin* de M. Gaston Paris (1862), et depuis le *Dictionnaire des doublets* de Brachet (1868). Qu'on appelle les premiers mots *populaires*, mots *héréditaires*, mots *originaires*, et les seconds mots *savants*, ou mots *empruntés*, peu importe ; l'essentiel c'est qu'on reconnaisse *porche* pour un mot de la première série et *portique* pour un mot de la seconde. Depuis qu'il y a des grammairiens en France, on s'est toujours intéressé aux mots populaires, et on a cherché, au prix de bien des tâtonnements, à pénétrer le mystère qui voile parfois leur origine ; pour les étymologistes c'est encore là le tout de la langue. Excusable partialité! S'il suffit d'un tour de main pour ramener *porche* au latin *porticus*, *aise* à *adjacens*, *cignole* à *ciconiola* ou *usine* à *officina*, il a fallu bien des efforts pour persuader au public que *je* vient de *ego* et que les quatre sons si tranchés qui composent le latin *aqua* se sont fondus tout naturellement pour produire le son simple (o fermé) de notre mot français *eau*. Il est temps cependant que les mots savants aient leur tour, et le livre de M. Heinrich Berger est le bienvenu. Si l'auteur n'est pas le premier philologue qui s'attaque à cette question [1], il le fait avec plus d'ampleur que ses prédécesseurs et nous

---

1. Citons notamment quatre dissertations allemandes : Flaschel, *Les mots savants dans la Chanson de Roland* (Göttingen, 1881) ; Pakscher, *L'élément savant et ecclésiastique du Roland* (Berlin, 1885) ; Keesebiter, *Les mots chrétiens dans le développement du français* (Halle, 1887) ; Eiselein, *Exposition du développement des mots français empruntés au latin* (Würzburg, 1898). Le livre de M. Berger lui-

donne une étude complète de tous les mots qu'il considère comme savants dans 18 de nos plus anciens textes (*Serments de Strasbourg, Sainte-Eulalie, Jonas, Passion, Saint-Léger, Saint-Alexis, Voyage de Charlemagne, Roland, Psautier d'Oxford, Psautier de Cambridge*, etc. [1]). Ses dépouillements sont faits avec grand soin; les observations qu'il présente sur chaque mot partent en général d'un esprit judicieux, déjà rompu à la saine méthode philologique. Mais le sujet est si vaste, si complexe, que ce serait miracle si l'auteur n'avait pas quelquefois perdu la tramontane.

On peut dire, avec une grande approximation de vérité, que les mots *populaires* forment un tout homogène dont les éléments phonétiques se sont transformés régulièrement et parallèlement depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. Il en est tout autrement pour les mots savants. Un mot est populaire ou il ne l'est pas; mais il y a bien des manières d'être un mot savant. M. B. le remarque lui-même, page 38. « Un mot peut être *complètement savant*, *moins savant*, *à moitié savant*, à *moitié populaire*, etc. » Mais il n'est pas assez persuadé qu'il n'y a pas place pour les nuances de ce genre dans le groupe fermé des mots vraiment populaires; sa phonétique n'est pas assez intransigeante. C'est ainsi qu'il considère (p. 30) l'ancien français *emperere* (cas régime *empereor*, aujourd'hui *empereur*) comme un représentant populaire du latin *imperator* et qu'il regarde l'*e* qui suit le *p* comme une voyelle épenthétique destinée à faciliter la prononciation de *emprere*, forme normale primitive. Mais en quoi *emprere* était-il plus imprononçable que *temprer* de *temperare*, et pourquoi ne trouve-t-on jamais cet *emprere* schématique, tandis que *temprer* (devenu *temper* par la suite) foisonne dans nos anciens textes? Comme le français, le provençal maintient toujours l'*e* du latin *imperator*, qu'il rend par *emperaire*; comme le français aussi il laisse tomber l'*e* non seulement dans *temperare*, d'où *temprar*, mais dans *comperare*, d'où *comprar*, et dans *adimperare*, d'où *azemprar*. M. B. a eu tort de ne pas faire figurer *emperere* dans sa liste de mots et de ne pas mettre en lumière à cette occasion la solidarité de l'histoire de la langue et de l'histoire des institutions. Arsène Darmesteter s'est demandé s'il ne fallait pas voir « une influence savante du titre *imperator* remis en honneur par Charlemagne » dans la formation non populaire de notre mot *empereur*; c'est là, à mon sens, une admirable intuition qui éclaire tout.

Il y a plus d'un mot que je ne classerais pas comme M. Berger,

---

même n'est que le remaniement d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Breslau (1898). Enfin n'oublions pas que chez nous M. Étienne, de l'université de Nancy, a donné une place spéciale aux mots savants dans son *Essai de grammaire de l'ancien français* (1895).

1. On est étonné de trouver dans cette liste le célèbre fragment d'*Alexandre*, dont la langue n'est certainement pas ce qu'on a coutume d'appeler du français, mais bien plutôt du provençal.

mais je ne puis entrer ici dans une discussion de détail. Il est certain que souvent le classement est fort épineux. En tête de son étude, l'auteur rappelle que chaque loi phonétique n'a qu'une période déterminée de durée et d'efficacité. Un mot introduit dans la langue postérieurement à l'action d'une loi phonétique ne sera pas soumis à cette loi, et c'est précisément son caractère réfractaire, si l'on peut dire, qui le dénoncera et qui sera le témoin de la date de son introduction dans la langue. Il y a donc dans la chronologie des lois phonétiques un point d'appui pour la chronologie du vocabulaire. Mais combien de mots n'ont pas d'éléments phonétiques susceptibles de se différencier dans la phonétique populaire et dans la phonétique savante! *Lard* et *nard* correspondent au latin *lardum* et *nardum*; leur costume ne révèle aucune différence de rang, et pourtant *lard* seul est populaire. En outre il ne faut pas oublier que l'introduction d'un mot savant est toujours une création individuelle, et que celui qui le crée peut parfaitement avoir conscience des lois qui régissent le rapport des mots existant déjà dans la langue avec ceux qui leur correspondent en latin, et et qu'il peut chercher à mettre l'intrus en harmonie avec le milieu où il l'introduit. Il se produit parfois une *popularisation* artificielle qu'il n'est pas toujours facile de distinguer de la *popularité* originelle.

M. B. divise son livre en trois parties: 1° *Lateinische Lehnwörter*; 2° *Germanische Lehnwörter*; 3° *Orientalische Lehnwörter*. Je crois que tout le monde sera surpris de voir mettre sur le même plan les mots savants, pris au latin dans les conditions que nous venons de dire, et les mots empruntés aux langues étrangères par suite des relations sociales ou commerciales. M. Berger, ayant dépouillé nos plus anciens textes français et relevé tous les mots qui n'appartiennent pas à la couche populaire primitive, n'a rien voulu sacrifier de ses dépouillements, soit. Il avait un moyen de tout concilier: c'était de reléguer dans un appendice sa deuxième et sa troisième partie, qui constituent véritablement un hors-d'œuvre et qui d'ailleurs n'occupent même pas vingt pages dans son livre.

Antoine Thomas.

Biblioteca storico-critica della letteratura dantesca; fascicules IV-VI (N. Zingarelli, la personalità storica di Folchetto di Marsiglia; E. Gorra, il Soggettivismo di Dante; F. Tocco, Dante e l'Eresia.) Bologne, Zanichelli, 8°, 1899.

Edward Moore. **Studies in Dante**, second series. Oxford, Clarendon press. 8°, 1899, XVI-386 pages.

I. del Lungo. **Da Bonifazio VIII ad Arrigo VII**; pagine di storia fiorentina per la vita di Dante. Milan, Hoepli, in-16; 1899, VIII-474 pages.

Le mémoire de M. Zingarelli, qui constitue le fascicule IV de la *Biblioteca storico-critica della letteratura dantesca*, est un commen

taire indispensable au chant IX du Paradis, où Dante rencontre dans le ciel de Vénus, parmi les *spiriti amanti*, le troubadour et évêque de Toulouse, Folquet de Marseille. Cette importante étude sur la vie et les œuvres de ce poète avait déjà été publiée en 1897; M. Z. ne la réimprime pas telle quelle, mais avec toutes les additions et corrections que lui ont suggérées les nombreux comptes rendus consacrés à sa première publication. Cet excellent travail peut donc être considéré comme un tableau complet de ce que nous savons sur Folquet, et des discussions dont son œuvre a été l'objet.

Les deux fascicules suivants de la même collection contiennent deux conférences faites au printemps dernier à Milan, sous le patronage de la *Società Dantesca ;* toutes deux sont dignes d'une sérieuse attention et dépassent la mesure ordinaire des conférences destinées au « grand public ». Le mérite de M. Gorra a été d'abord de traiter une question générale, au lieu de se borner au commentaire d'un point particulier des œuvres de Dante; ils sont rares ceux qui osent embrasser d'un coup d'œil l'œuvre entière du poète et caractériser son génie. M. G. l'a osé, et son audace a été suivie d'un plein succès. Dans son étude sur le « Subjectivisme de Dante », il a entrepris d'analyser et de définir comment Dante, dans ses diverses œuvres et en particulier dans la Divine Comédie, a complété ou corrigé l'observation objective par un élément subjectif; il a montré « de quelle façon et en vertu de quel principe le poète a reproduit en la modifiant la réalité extérieure, et combien son monde imaginaire diffère de celle-ci » (p. 10); tâche délicate s'il en fût, qui exigeait une connaissance et une intelligence peu communes de l'œuvre de Dante, et au cours de laquelle M. G. a prodigué les observations fines, pénétrantes, convaincantes. On n'attend pas ici une analyse, encore moins une discussion de ce morceau substantiel : il suffit de le signaler à tous ceux qu'attire le génie de Dante, et que décourage parfois le caractère aride dont la critique dantesque croit trop souvent se faire un mérite.

De M. Tocco, le savant historien de l'hérésie au moyen âge, on ne pouvait attendre qu'une conférence pleine de faits et d'idées sur « Dante et l'hérésie », ou encore, comme disait le programme des conférences, sur « ce qu'il n'y a pas chez Dante ». Ce titre, conservé sur la brochure, est piquant — car ne trouve-t-on pas tout chez Dante? — et il est exact : il n'y a en effet, dans l'enfer dantesque, aucune place réservée à l'hérésie, qui n'a pourtant pas manqué au moyen âge. Sous le nom d'hérétiques, Dante ne nous présente, au chant X de l'Enfer, que ceux que l'on appelait alors à Florence les Épicuriens — quelque chose comme des libres-penseurs; — mais nulle part il ne fait la moindre allusion aux patarins, à Arnaud de Brescia et aux arnaldistes, aux cathares, aux vaudois, non plus qu'aux flagellants ou à cette portion de la famille franciscaine qui, sous le nom de « Spirituels », fut poursuivie par l'autorité pontificale. Après

avoir passé en revue les principales hérésies que Dante aurait pu, semble-t-il, et dû mentionner, M. T. conclut que le poète eut certainement une connaissance médiocre de ces diverses sectes, pour lesquelles il paraît n'avoir éprouvé ni intérêt, ni curiosité, ni haine : peut-être même n'eut-il qu'une notion vague de ce que c'est que l'hérésie, lui qui confond avec elle l'épicurisme, et range Fra Dolcino (Inf. ch. 28) parmi les schismatiques. Il est toujours bien difficile de pénétrer les intentions d'un poète à six siècles de distance, et les hypothèses mises en avant pour expliquer le silence de Dante, en ce qui concerne l'hérésie, prêtent certainement à la discussion. Convenons cependant que personne n'était mieux préparé que M. T. à aborder une question aussi délicate. Un appendice de vingt-cinq documents relatifs à l'hérésie à Florence au temps de Dante complète la conférence.

Parmi les publications Dantesques de ces dernières années, celles de M. E. Moore se distinguent par leur nombre et leur haute valeur. La première série de ses Études sur Dante a paru en 1896 ; la seconde porte la date de 1899, et les essais qui la composent, s'ils ont moins d'unité, n'offrent pas moins d'intérêt que ceux de la première série. Ils sont au nombre de sept : 1° L'enseignement religieux de Dante dans ses rapports avec la doctrine catholique ; 2° Béatrice ; 3° La classification des péchés dans l'enfer et le purgatoire ; 4° L'attitude personnelle de Dante en face des diverses sortes de péchés ; 5° L'unité et la symétrie du plan dans le purgatoire ; 6° Dante et la Sicile ; 7° L'authenticité de la *Quaestio de Aqua et terra* [1] ; un bon index complète le volume. Ce qu'il convient de louer dans ces études, outre la science bien connue de M. Moore, c'est la clarté de l'exposition, mérite rare en des discussions aussi ardues. A cet égard le chapitre sur Béatrice, le plus attrayant peut-être par son sujet même, doit être cité comme un modèle ; je ne pense pas que les innombrables opinions émises sur la réalité de ce personnage et sur la nature du sentiment qu'il inspira au poète aient jamais été plus heureusement classées, analysées et discutées ; la conclusion de M. M. est celle à laquelle se rallient aujourd'hui, sauf exceptions, les esprits les plus prudents : Béatrice a existé réellement, et il est infiniment probable qu'elle fut la fille de Folco Portinari. N'est-il pas piquant que la critique moderne, après un si grand déploiement de scepticisme, en revienne simplement au témoignage de Boccace ? Sur la question de l'existence même de Béatrice, il ne semble pas en effet qu'il y ait lieu de conserver le moindre doute ; quant à son identification avec la fille de Folco Portinari, quelque réserve nous paraît encore de rigueur. A force de défiance à l'endroit des hardiesses d'un Bartoli, la

1. Les chapitres 3, 4, 5 et 7, étaient complètement inédits ; les autres ont été sensiblement remaniés depuis leur première publication.

critique contemporaine semble se complaire dans une certaine crédulité qui, pour être accompagnée d'une information impeccable, ne nous en paraît pas moins quelque peu excessive. M. M. ne parle-t-il pas incidemment de Laure (p. 135) comme s'il était prouvé que la dame de Pétrarque fut Laure de Sade, la féconde épouse d'Audibert de Noves? Or cela n'est ni prouvé, ni même probable; c'est tout au plus possible[1].

Signalons encore les conclusions de M. M. au sujet de la *quaestio de aqua et terra*. Ce petit traité est généralement considéré comme apocryphe; M. Scartazzini, dans sa *Dantologia*, ne consacre pas dix lignes à écarter même l'hypothèse de son authenticité, et M. Paget Toynbee, dans son récent dictionnaire dantesque, ne rapporte que l'opinion courante qui voit dans l'attribution de ce livre à Dante une mystification. M. M. en juge autrement; il se déclare convaincu que le traité est authentique et demande, sinon que l'on accepte d'emblée sa manière de voir, du moins que la question soit considérée comme ouverte, au lieu d'être invariablement résolue sans discussion. La hardiesse de cette attitude nouvelle suscitera sans nul doute beaucoup de contradicteurs à M. Moore; mais son argumentation est trop serrée, sa connaissance du sujet est trop sûre pour que l'on puisse négliger la défense qu'il présente de la *quaestio*; il aura tout au moins réussi, comme il le voulait, à rouvrir un débat qui paraissait épuisé.

« Livre nouveau tiré d'un vieux », c'est ainsi que M. I. del Lungo présente au lecteur ses « pages d'histoire florentine pour servir à la vie de Dante ». Le livre d'où elles sont tirées est le célèbre et volumineux travail où M. del L. traita, il y a quelque vingt ans, de Dino Compagni et de sa chronique. L'ouvrage est, paraît-il, sur le point de s'épuiser, et le moment a semblé venu d'en extraire ce volume plus léger, quoique assez compact encore, où est racontée l'histoire de la démocratie florentine dans ses relations avec l'Eglise et l'Empire à l'époque où vivait Dante. Ce livre est donc un manuel, en dix chapitres, où se trouvent condensées toutes les notions historiques nécessaires à l'étude de la vie et de l'œuvre de Dante, et c'est une bonne fortune de recevoir ce manuel des mains de celui qui, incontestablement, connait le mieux ce sujet. S'il n'y avait quelque impertinence à risquer une critique à l'adresse d'un maître comme M. del Lungo, c'est à certains détails de compostion que l'on s'en prendrait sans doute. Pourquoi par exemple le premier chapitre nous présente-t-il un tableau de la situation de l'Italie, et en particulier de Florence, à la fin de 1310, tandis que le second nous ramène à 1282, d'où nous

1. M. L. Dorez, rendant compte ici même du livre de M. E. Sicardi sur les amours de Pétrarque, faisait récemment une remarque analogue (*Revue critique* du 16 octobre 1899, p. 302).

reviendrons progressivement au point de départ? Les avantages de cette disposition n'apparaissent pas clairement.

Henri HAUVETTE.

Mélanges de littérature et d'histoire religieuses, publiées à l'occasion du Jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. Tome II. — Paris, A. PICARD, 1899. In-8° de 459 pages.

Ce tome II de *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses* est composé d'articles, qui presque tous ont trait à l'histoire des anciens diocèses administrés aujourd'hui par Mgr de Cabrières. Hors de cette catégorie, il n'y a guère qu'une étude de Dom Mouget sur l'Œuvre littéraire de Denys le Chartreux (p. 1-27) : c'est aussi bien l'annonce de la nouvelle édition des ouvrages et opuscules de cet auteur, qu'un rapide examen de sa doctrine et de son influence.

Aussitôt après vient une bonne description, par le capitaine de Hoym de Marien, des « sceaux ecclésiastiques languedociens du moyen âge et de la Renaissance (p. 29-157). » C'est de beaucoup le travail le plus long de ce volume; j'ajouterai que c'est un de ceux qui méritent de fixer le plus l'attention. Tous les monuments décrits sont représentés gravés au trait; ils sont accompagnés d'indications suffisantes concernant les documents où ils se trouvent et les personnages auxquels ils ont appartenu. Les éloges qui sont dus à cette étude doivent être accompagnés de quelques restrictions, car on peut lui reprocher surtout d'être très incomplète. L'auteur n'a exploré que les archives départementales de la Haute-Garonne; seules, les dernières pièces décrites n'en proviennent pas. C'est-à-dire que des recherches dans les autres fonds d'archives du Languedoc et des pays voisins, aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale, ne manqueront pas d'être fructueuses. D'autre part, ce catalogue comprend des sceaux qui ne devraient pas y figurer : ceux des officialités d'Avignon et d'Oloron, du prévôt d'Avignon, du prieur des Templiers de la même ville, ne sont guère languedociens ; celui du roi d'Aragon n'est guère non plus ecclésiastique. On peut donc considérer qu'on n'a là que le commencement ou l'ébauche d'un catalogue qui devra être beaucoup plus étendu.

Le troisième mémoire a été écrit par M. l'abbé Delouvrier : il concerne la collégiale Saint-Jean de Pézenas (p. 159-178). Le chapitre qui fut établi en cette église, tout à fait à la fin du XVIe siècle, ne fut que le développement d'une institution assez curieuse fondée quelque cent ans auparavant : c'était la consorce, ou société de douze prêtres chargés du service religieux. Le monument lui-même n'est qu'une construction moderne sans intérêt archéologique.

M. Grasset-Morel, en esquissant la vie errante des évêques de Maguelonne et de Montpellier, a ensuite recherché quelles avaient

été les résidences de ces prélats dans le cours des siècles (p. 179-209). Là encore, il n'a pas été possible de décrire d'anciens monuments.

En cinquième lieu, le P. Dudon a très savamment raconté l'établissement des Jésuites à Montpellier (p. 211-271). Son mémoire, assez développé, est une contribution importante à l'histoire politique et religieuse de la ville au XVIIe siècle. Il est du reste à remarquer que tous les travaux sur Montpellier, qui sont insérés dans ce volume, se complètent heureusement les uns les autres et finissent par constituer des annales à peu près suivies. A signaler, parmi les pièces justificatives du P. Dudon, le testament de l'héroïne de Leucate, Françoise de Cézelly.

La description des anciennes chapelles et églises des Pénitents blancs de Montpellier par le chanoine Saurel (p. 273-306), est aussi incidemment une relation des évènements qui, du XVIe au XIXe siècle, bouleversèrent la cité. Cette malheureuse confrérie a joui tellement peu de tranquillité qu'elle dut changer sept ou huit fois de domicile.

M. René Flament a édité (p. 307-330) le « Discours sur la vie exemplaire et la mort pretieuse du R. P. Grégoire de Vissec, religieux recollect », œuvre d'un contemporain, l'archiviste provincial Césaire Combin. Le P. de Vissec avait été un des premiers religieux qui vinrent habiter le monastère des Récollets de Montpellier.

Il suffit de mentionner les notices suivantes, toutes consciencieusement rédigées : l'Œuvre de la Miséricorde de Montpellier, par l'abbé Cabanel (p. 331-349) ; Villars et les États de Languedoc en 1704, par l'abbé Léon Charpentier (p. 351-366) ; les Camisards à Saturargues en 1703, par l'abbé Bousquet (p. 367-377) ; Notes sur l'archéologie religieuse dans l'ancien diocèse de Saint-Pons de Thomières, par M. Sahuc (p. 379-402), intéressantes surtout comme indication des limites du diocèse et relevé des inscriptions ; mais il y a lieu d'insister davantage sur l'histoire abrégée des Récollets de Saint-Pons de Thomières et de leur couvent (1601-1823), par l'abbé Estournet (p. 403-455). Elle contient des détails précieux sur le Jansénisme dans cette partie de la France et montre quelle âpreté revêtirent les discussions religieuses entre catholiques à la fin du XVIIe et pendant une grande partie du XVIIIe siècle.

En somme, les auteurs de ce volume de *Mélanges* ont tous fait preuve de réelles qualités et leurs notices, quoique d'importance inégale, tiendront une bonne place dans les bibliothèques méridionales.

L.-H. LABANDE.

— La discorde règne parmi les hellénistes italiens. Nous avons reçu récemment une brochure de M. VITELLI (*Il signor Giuseppe Fraccaroli e i recenti concorsi*

universitarii di litteratura greca, Florence-Rome, typ. Bencini frères, 1899, 60 p.), qui est une réponse à un long article publié par M. Fraccaroli dans la *Rivista di Filologia* (année XXVII, fasc. 4, octobre 1899, p. 513-586) avec le titre *Come si fa un' edizione di Bacchilide*, et le sous-titre *Questioni filologiche e non filologiche*. Sujet de la brouille : le concours (fin 1897) pour le poste de professeur extraordinaire de littérature grecque à l'Université de Catane, et le rang injustement attribué selon M. V. au professeur Festa, son élève, par la commission dont M. Fr. faisait partie; le jugement fut annulé par le Conseil supérieur de l'instruction publique, dont M. V. est membre. M. Fr. fut appelé depuis à y siéger; mais il n'en faisait pas encore partie au moment où s'ouvrait un nouveau concours (commencement 1899) pour une place de professeur ordinaire à l'Université de Palerme, concours auquel prirent part les mêmes concurrents, où M. Fr. fut encore l'un des juges, et où M. Festa fut classé l'avant-dernier des éligibles. L'influence de M. V. fit encore annuler ce deuxième concours, sauf pour le candidat classé le premier, le Professeur Setti, de Padoue. Entre temps, M. Festa avait publié une traduction de Bacchylide, et l'avait présentée pour le concours de Palerme ; je l'ai signalée aux lecteurs de la *Revue* (31 déc. 1898). M. Fr. la jugea de nulle valeur, pleine de défauts et inutile de tout point; et il s'efforce de justifier son opinion dans son article de la *Rivista*; M. V. cherche à réfuter son adversaire et défend son élève. Les deux savants, faut-il le dire, dépassent parfois les bornes de la courtoisie; ils ne ménagent ni les insinuations ni les coups droits; et je m'imagine volontiers que M. Festa, tout en étant reconnaissant à son maître de ne pas l'abandonner, est plutôt très fâché de cette polémique. Est-il nécessaire d'ajouter que nous ne saurions prendre part dans de tels débats? Les lecteurs de la *Revue* sont maintenant au courant; je ne puis rien dire de plus. — My.

— L'un des concurrents, M. Zuretti, classé le second, et nommé professeur à Palerme, vient de publier les chants V-VIII de l'*Iliade*, à l'usage des classes (Turin, Loescher, 1900, xvi-188 p.). Or il est l'auteur également d'un commentaire au chant I de l'*Iliade* et au chant I de l'*Odyssée*, et il se trouve que dans sa brochure M. Vitelli a fort malmené ces deux ouvrages. Ceci explique pourquoi je m'abstiens de juger en détail ce nouveau volume, me bornant à dire que le commentaire a plutôt le caractère général d'une paraphrase, qu'il y manque, pour des élèves, bien des explications grammaticales qui leur seraient utiles, et que les premières pages, sur la prosodie et la métrique homériques, ne sont qu'un simple résumé de ce qui se trouve dans tous les manuels; l'absence n'en serait pas à regretter, d'autant qu'elles sont loin de dire tout le nécessaire. — My.

— Nous avons reçu le fasc. III de la *Bibliotheca hagiographica latina* (ediderunt socii Bollandiani; Franciscus-Iwius; Bruxelles, Via dicta « des Ursulines », 14; 1899; pp. 465-687 in-8°; prix : 40 francs en souscription). C'est le même soin et la même précision que dans les précédents. A noter, comme particulièrement intéressants, la fin de l'article Franciscus (François d'Assise), les articles Fructuosus, Gallicanus, Gallus, Genesius (d'Arles), Genouefa, Georgius (de Cappadoce), Germanus (d'Auxerre), Gregorius I, Hadrianus III, Helena imperatrix, Hildefonsus, Hippolytus romanus, Hucbertus Leodiensis, Iacobus maior, Iacobus minor, Iesus Christus (reliques, croix, clous, couronne d'épines, vêtements et suaire, miracles des images, miracles de l'eucharistie), Ignatius, Iohannes Baptista, Iohannes apostolus, Isidorus Hispalensis, etc. On saura gré aux auteurs d'avoir classé au G les saints du nom de Gaius. Ce fascicule termine le premier volume. Nous devons nous féliciter de la rapidité avec laquelle les Bollandistes poursuivent ce précieux catalogue. — P. L.

— L'influence de Schiller sur Körner avait été souvent signalée, mais n'avait pas encore fait l'objet d'une enquête approfondie. M. Gustave Reinhard (*Schillers Einfluss auf Theodor Körner*. Ein Beitrag zur Litteraturgeschichte, Strasbourg, Trübner 1899. In-8, p. 140. 3 marks) vient de lui consacrer une étude de détail, incomplète de son aveu, mais qu'il se propose de donner plus tard définitive. Il commence par établir les analogies psychologiques si nombreuses entre Körner et le Schiller des premières années surtout, l'un et l'autre âmes droites, enthousiastes, intelligences idéalistes, éprises d'art et de liberté, tous deux profondément subjectifs, abstraits, outrés. Il indique assez rapidement les ressemblances dans les sources d'inspiration, sans négliger de noter les nuances qui les séparent; rapidement aussi il signale les motifs empruntés à Schiller par le théâtre et la poésie lyrique de Körner. Il aborde ensuite les analogies de la langue, dans l'expression, dans les images, dans le vocabulaire. Nous avons de copieux exemples d'imitations évidentes des vers de Schiller; quelques-uns sans doute sont contestables. Il n'y a pas toujours eu emprunt, mais seulement rencontre assez naturelle dans l'emploi d'expressions d'ailleurs banales, et souvent aussi rappel inconscient de tournures provoqué surtout par la rime qu'a retenue une mémoire heureuse. Il est regrettable que M. R. n'ait pas pu dès à présent ajouter à sa brochure le chapitre promis sur la métrique de son poète; il eût été indispensable dans une étude de ce genre. Celui qu'il nous donne sur la métaphore dans Schiller et Körner mérite d'être vivement loué; il est complet, précis, riche en observations ingénieuses; il sera d'une lecture utile pour pénétrer dans l'intelligence de la poésie de Schiller surtout. L'étude du vocabulaire, bien que d'un intérêt moindre, achève de préciser dans le détail la parenté de style des deux poètes. Peut-être la brochure de M. R. eût-elle gagné à mieux marquer au début les éléments du talent de Körner, l'ensemble de son éducation poétique, — elle ne peut tenir toute dans Schiller, — les autres influences qu'a nécessairement subies un poète qui en est resté à des juvenilia (celle de Kotzebue a été signalée). Peut-être aussi une disposition typographique différente eût-elle été plus favorable à la démonstration des analogies d'expression dans les deux auteurs. En réclamant un peu plus de rigueur dans la composition, nous ne pouvons que souhaiter que M. R. nous donne à bref délai le complément de cette intéressante contribution à l'étude de Schiller. — L. Roustan.

— Sous le titre : *Donec gratus eram tibi, Nachdichtungen und Nachklänge aus drei Jahrhunderten* (Berlin, Weidmann, 1899, in-8, p. 84), M. J. Imelmann a groupé environ trente traductions ou imitations en vers de la célèbre ode d'Horace. Il n'a pas prétendu à être complet et s'est tenu aux noms les plus marquants. Nous signalons d'après lui parmi les interprètes de la jolie scène de bouderie : Weckherlin, Hagedorn, S. G. Lange, E. v. Kleist, Ramler, Herder, Voss, Kannegiesser, Westphal, Geibel, et hors d'Allemagne : Musset, Ponsard, Bulwer. Nombre de pièces recueillies par M. I. rappellent simplement tantôt le motif, tantôt le schème de l'ode latine et s'en écartent tout à fait pour le développement ou l'intention. Des notes à la fin de la brochure (p. 71-84) donnent sur des auteurs parfois peu connus d'utiles renseignements. Le recueil de M. I. pourra servir de précieuse illustration à l'étude de l'influence des classiques dans la littérature allemande. — L. R.

— M. K. Knortz a publié une nouvelle édition, augmentée et corrigée, de ses *Lieder aus der Fremde* (Oldenburg, Schulze). Ce sont des traductions d'une part de poètes américains, ensuite de poésies populaires d'origine très diverse,

romane, germanique, orientale, et à ce titre les folkloristes pourront être intéressés par le petit recueil. M. K. y a joint des poésies traduites de Walther von der Vogelweide, Hans Sachs, Marot, etc, et enfin quelques œuvres personnelles dont nous n'avons rien à dire. Quant aux traductions, elles se lisent agréablement et serrent le texte d'assez près, toutes les fois que nous avons pu le contrôler. — La même librairie nous prie d'annoncer les *Neue Lieder* de Marie Itzerott. — L. R.

— Le livre de M. H. Gœbel, *Das Philosophische in Humes Geschichte von England*, (Marburg. Elwert, 1897, 114 p. 8°), est d'un type d'ouvrages qui donnent beaucoup de peine à leur auteur et lui rapportent peu de réputation. M. Gœbel s'est imposé la tâche de relever dans « l'Histoire d'Angleterre » de Hume toutes les pensées philosophiques et il en a construit la philosophie de l'histoire et la philosophie politique de son auteur. Le travail est bien fait et bien présenté. Il fait bien ressortir la contradiction entre les idées libérales de Hume qui en faisaient un whig et un libre-penseur et son horreur de l'agitation qui le poussait dans le camp des torys et de l'Église établie. — Ch. Seignobos.

— Il y a, dans les *Mémoires de Mme de la Ferronays* (Paris, Ollendorff, 1899, 328 p. 8°), quelques détails sur la vie de la cour royale des Bourbons en exil (les cours de l'exil sont les seules que l'auteur ait connues), et un curieux accès d'irritation contre Léon XIII, p. 302-305, et le comte de Mun; d'ailleurs aucun fait nouveau utilisable pour l'histoire. La lecture en est amusante, elle donne l'impression d'une vieille dame colère et vaniteuse, tout à fait ignorante des choses de son temps. Ces souvenirs vont depuis le mariage de Mme de la Ferronays jusqu'en 1896. Suivant une pratique assez fréquente dans le monde des gens bien nés, ils sont publiés sans un seul mot d'introduction sur la provenance du texte; il n'y a même pas de table. — Ch. Seignobos.

— M. Werner Sombart, professeur à l'Université de Breslau et avantageusement connu parmi les socialistes scientifiques, a réuni en un petit volume : *Le socialisme et le mouvement social au* XIX*e siècle* (Paris, Giard. 1898. In-8°, 187 p. 2 fr.), huit conférences faites à Zurich en 1886, et les a fait suivre d'une « chronologie du mouvement social » (1750-1896), tableau synoptique des événements intéressants dans l'histoire des faits et des doctrines dressé sur 4 colonnes : Angleterre, France, Allemagne, International. Pour le grand public français cette « image d'ensemble succincte » du mouvement social risque d'être un peu abstraite; elle est trop sommaire pour être comprise de ceux qui ne savent pas les faits, et elle n'est plus au courant pour ceux qui les savent. On ne rend pas service à un auteur en traduisant des conférences prononcées depuis douze ans. — Ch. Seignobos.

— M. Ch. Longuet a pensé avec raison que le public marxiste français devrait s'intéresser à un opuscule écrit en anglais en 1865, pour le Conseil de l'Internationale, par Karl Marx, *Salaires, prix, profits* (Paris, Giard, 1899, In-12, 104 p. 0 fr. 50), et qui contient en germe les idées fondamentales du *Capital*. Sa traduction est claire et agréable. — Ch. Seignobos.

— Après avoir consacré un premier volume à la vie et aux travaux des savants modernes, d'après les documents académiques, M. A. Rebière publie en un beau volume, orné de portraits (Nony. 1900. In-8°, VIII et 618 p.) des *Pages choisies des savants modernes*. Il a extrait surtout les passages où ces savants exposent leurs idées et leurs découvertes, où ils parlent d'eux-mêmes et de leurs travaux; il ne se borne pas à reproduire des aperçus purement scientifiques; il donne des morceaux qui concernent l'histoire et la philosophie des sciences ainsi que les

méthodes de découverte et d'enseignement. Le livre comprend quatre parties : 1° les grands précurseurs ; 2° les mathématiciens et les astronomes ; 3° les physiciens et les chimistes ; 4° les naturalistes. — A. C.

— *Le Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1898*, rédigé sous la direction de MM. Brière et Caron et publié par la *Revue d'hist. mod. et contemp.* (Paris, Société nouvelle, 1899, in-8° de IX-119 p.), rendra des services analogues à celui que M. Vidier publie pour le moyen âge. Il faut souhaiter vivement la continuation de cette publication qui s'arrête, cette année, aux ouvrages publiés en 1870, mais qui poussera, les années suivantes, jusqu'à nos jours. Elle contient, outre une bibliographie par époques, des chapitres spéciaux sur l'histoire militaire, religieuse, économique et sociale, de l'art, locale. Le maniement en est rendu aisé grâce à une triple table des noms d'auteurs, de personnes et de lieux. — H.

— Les fascicules II et III du *Versailles* de M. de Nolhac ont paru (Société d'édition artistique). Ils contiennent l'exposé des premiers travaux du Palais et du Parc, jusqu'en 1668, le récit des fêtes qui en furent le couronnement, l'analyse de quelques descriptions contemporaines (Mlle de Scudéry, La Fontaine dans *Psyché*). Puis M. de N. aborde le « Versailles de Le Vau » — et de Dorbay —, qui prépare celui de Mansard. Le choix des illustrations est excellent (mentionnons deux curieux dessins de Pérelle), l'exécution donne lieu à des réserves. Nous reviendrons sur le texte, nous l'avons dit, quand nous en aurons une plus grande partie sous les yeux et qu'un fascicule de notes aura été publié ; nous pouvons dès maintenant constater le grand intérêt des études de M. de N. (nous lui signalons en passant un lapsus à propos du traité de Nimègue et l'utilité qu'il y aurait peut-être à développer davantage les légendes des photographies qui reproduisent l'état actuel afin d'éviter toute équivoque de chronologie). — H. L.

— *La sculpture sur bois au Musée de Valladolid*, tel est le titre d'une petite brochure de M. Léo Rouanet, joliment illustrée, qui vient de paraître (typogr. Davy) et constitue un curieux et précieux aperçu du domaine trop rarement exploré de l'art espagnol. Berruguete, Juan de Juni, Hernandez ne seront plus seulement des noms à peine connus de quelques curieux d'art. Il est à souhaiter que M. L. Rouanet ne s'en tienne pas là : il y a fort à faire dans cette voie, et il paraît le critique informé qu'il faut à ce travail. — H. de C.

— *La société d'édition artistique* (Jules Gaultier, directeur général), commence une série de fascicules mensuels sur *Le Musée du Louvre* (format pet. in-4°). Nons nous réservons d'en parler plus longuement quand on sera entré, avec MM. J. Guiffrey, M. Nicolle, Lafenestre, Molinier, A. Michel, etc., dans le cœur du sujet. Il n'est encore question dans le numéro 1 que du palais même, dont plusieurs vues photographiques et plans donnent assez bien l'aspect. Ce genre de reproduction est assez particulier : c'est une teinte générale verdâtre, avec rehauts blancs. Le résultat ne manque pas de pittoresque, mais aussi de confusion parfois, comme de brouillard. Il est à croire que le procédé ne sera pas le même pour les tableaux. — H. de C.

— Sous le titre *La Perspective*, le peintre U. Checa publie, à la librairie May (Société française d'éditions d'art, 1 vol. in-4°), un curieux volume où il a tenté de renouveler une science un peu ardue mais féconde en résultats inattendus, souvent dédaignée et méconnue. Une série de 67 problèmes, expliqués par 100 planches et un texte courant, traite la matière avec un appareil plutôt graphique que scientifique, qui permet à tous les lecteurs de se rendre compte

des lois naturelles de la perspective, soit dans la nature, soit dans les intérieurs et les œuvres d'art. Des dessins adroitement élégants complètent d'ailleurs pour l'œil les épures géométriques. C'est un livre qui rendra de vrais services. — H. de C.

— M. Mariano La Via publie en tirage à part (13 pp.) son étude sur le vocalisme du dialecte de Nicosia (Sicile), qui a paru dans le tome Ier des *Studi Glottologici* de M. de Gregorio. Il a été rendu compte de ce recueil.

— M. O. Jespersen achève la publication de sa *Fonetik in systematisk Fremstilling*. Cette troisième partie (préface et pp. 329-636) comprend les derniers chapitres de l'analyse phonétique et la totalité de la synthèse phonétique (données acoustiques, combinaison des phonèmes entre eux, etc.). Il est aussi superflu de louer la délicate pénétration de l'auteur, la richesse des exemples qu'il emprunte aux langues scandinaves, à l'anglais, à l'allemand, au français, qu'il serait hors de saison de contester quelques-unes de ses prononciations, qui confondent la vraie langue avec le jargon de la scène ou du boulevard extérieur. Le temps aura raison de ces généralisations hâtives. Parmi les phénomènes piquants étudiés avec le plus de soin, il faut mentionner l'insertion du faux *r* anglais entre voyelle finale et voyelle initiale (p. 437). Si M. J. avait su le breton. — mais on ne peut tout savoir, — il eût été en mesure de grossir considérablement sa liste de la p. 501 : l'assimilation vocalique de syllabe initiale à syllabe suivante (fr. *petun* « tabac » devenu br. *butun*) y est si fréquente qu'on pourrait presque l'ériger en loi. Ajouterai-je que je ne connaissais pas l'existence d'un mot anglais *comparation* (p. 579)? — V. H.

— La librairie Sidot, de Nancy, a publié une nouvelle édition du poème en patois messin *Chan Heurlin* (in-8°, 105 p.), conforme à la première édition, accompagnée d'une introduction et d'une traduction française littérale. Cette traduction rend bien le patois, mot pour mot, excepté en certains passages où l'expression est crue et la situation hasardée. L'introduction (p. 1-5) donne quelques détails sur les auteurs du poème, Brondex et Mory, et sur l'œuvre qui se récite encore dans le pays messin aux repas de noces et aux fêtes patronales. L'édition a été tirée à 550 exemplaires : 275 sur papier ordinaire avec une couverture joliment illustrée au prix de 3 fr. 50 et 275 sur papier à la cuve, avec 30 phototypies hors texte, dont 4 en couleurs, au prix de 12 francs.

— Nous avons reçu le *Manuel des signes de la correction typographique à l'usage des auteurs, correcteurs et compositeurs*, par Désiré Greffier, correcteur-typographe ; Paris, A. Müller ; 45 pp. in-12. On y trouvera l'indication des signes usités dans l'établissement d'un manuscrit pour l'impression et dans la correction des épreuves. La partie consacrée à la revision des tierces et à la distribution des blancs s'adresse plus spécialement aux hommes du métier.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LTTÉRATURE

N° 10 — 5 mars — 1900

Nouum Testamentum Domini nostri Iesu Christi latine secundum editionem sancti Hieronymi, ad codicum manuscriptorum fidem recensuit Iohannes Wordsworth, episcopus Sarisburiensis, in operis societatem adsumto H. I. White, Collegii Mertonensis socio. Partis prioris fasc. V, Epilogus. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, mdccexcviii. Pp. 645-780 in-4. Prix : 10 sh. 6. (Volume I complet, xxxviii-780 pp. in-4, 1889-1898, prix : 52 sh. 6 d.).

Le travail de vingt années est enfin terminé. L'évêque de Salisbury et son compagnon M. White peuvent regarder avec satisfaction en arrière. Les évangiles forment en effet un tout et cette édition n'a pas besoin de la suite pour être un monument de science et de conscience.

J'ai rendu compte des fascicules précédents [1]. Ce dernier fascicule comprend la fin de saint Jean (xxi, 9-25), le *delectus notularum in Ioanne notatu digniorum*, et sous le titre d'*Epilogus* les véritables prolégomènes de l'édition. Cet épilogue est divisé en neuf parties.

La première est consacrée aux manuscrits grecs utilisés par saint Jérôme. L'auteur a fait plutôt une recension qu'une traduction [2]. Il a pris en effet un manuscrit de la traduction latine en usage et en a ramené le texte à une plus grande fidélité. Encore, dit-il dans sa lettre-préface à Damase, « quae (euangelia) ne multum a lectionis latinae consuetudine

1. Pour le premier et le deuxième, voir *Revue*, 1892, II, 241 ; pour le troisième, 1894, II, 280 ; pour le quatrième, 1895, II, 125. Les pp. 645-649 paraissent avoir été réimprimées pour y adjoindre le *Delectus notarum* dont je regrettais l'absence en 1895. Quelques-unes des notes intéressantes que je signalais ne sont pas indiquées. Qui n'aura pas pratiqué directement cette édition ne soupçonnera guère tout ce qui s'y trouve accumulé de science minutieuse et exacte.

2. Je ne crois pas que les mots de M. Nestle (p. 38) : « des von Hier. wohl nicht selbst geschrieben, sondern diktierten Normalexemplars » correspondent à la réalité.

discreparent, ita calamo temperauimus ut, his tantum quae sensum uidebantur mutare correctis, reliqua manere pateremur ut fuerant [1] ». Nous possédons encore un manuscrit de l'ancienne version très semblable à celui qui a dû servir à saint Jérôme, le Brixianus du VI[e] siècle. MM. Wordsworth et White l'ont reproduit au dessous de leur texte. Il faut ajouter que dans un travail de cette étendue exécuté aussi rapidement, le reviseur n'a pas suivi une marche égale. Dans les deux premiers évangiles et les chapitres I-XVII de saint Luc, il corrige volontiers; il garde davantage du texte de l'ancienne vulgate jusqu'à Jh. X, puis tient une conduite éclectique dans la dernière moitié de Jean. Quant aux manuscrits grecs, que saint Jérôme a comparés avec la vulgate de son temps, ils se rapportaient à la famille de ℵ*BL* (Sinaiticus, Vaticanus, Regius). Les éditeurs admettent en outre que saint Jérôme a consulté un texte grec dont nous ne connaissons plus de représentant. Ce point mérite discussion, parce qu'il permet dans une certaine mesure de se rendre compte de la méthode suivie par le recenseur.

MM. W. et W. ont dressé un tableau, pp. 660 sqq., des leçons par lesquelles saint Jérôme s'écarte de nos manuscrits grecs. Ces leçons représenteraient le courant de tradition tari pour nous. Les éditeurs proposent d'ailleurs cette conclusion avec la même réserve que toutes celles de ce chapitre. Ils font pourtant ressortir certaines leçons plus probantes, à leur avis, *insigniores*. Nous allons examiner toute la liste.

Il y a un principe qui paraît sous-entendu quand il est question de la version hiéronymienne, et même souvent quand il est question d'autres traductions de grec en latin. Les traducteurs n'auraient eu d'autre préoccupation que d'être exacts. Leurs écarts s'expliqueraient seulement par la légèreté ou par l'inhabileté. Je ne sais si ce principe, juste en général pour saint Jérôme, doit être toujours et partout appliqué. Quand saint Jérôme achevait sa traduction, en 383, il était en pleine période humaniste. C'est l'année suivante que les scrupules d'un ascétisme mal éclairé troubleront son sommeil : la lettre à Eustochium, où il raconte le fameux songe et l'accusation de cicéronianisme, est de 384. Il est donc naturel de penser qu'il a du apporter dans sa revision du Nouveau Testament des recherches plus ou moins conscientes de lettré. MM. W. et W. sont près de l'admettre pour Mc. XII, 33 *ut diligatur* : τὸ ἀγαπᾶν αὐτόν (*diligere illum*, de certains manuscrits de l'ancienne traduction est incorrect). Mais en général ils ne croient pas que ces changements personnels aillent plus loin que des inversions et des changements de temps et de modes. Cependant il faut s'expliquer encore de la même manière, je crois : Mc. X, 43

---

1. Sur ces questions, on trouvera un excellent résumé dans l'article déjà cité de M. Nestle sur les traductions latines de la Bible, *Real-encyclopädie f. pr. Theol.*, III, 36 sqq.

fieri maior : γενέσθαι μέγας ἐν ὑμῖν (*f. maior in uobis* anc. tr. : mais en bon latin *maior* suffit, cp. *minister*, autre comparatif) ; Lc. xxii, 55 *erat Petrus* : ἐκάθητο ὁ Πέτρος (*sedebat P.* anc. tr. : Bentley conjecturait *sederat P.*, ce qui est ingénieux ; mais *circumsedentibus illis* précède immédiatement, on a voulu éviter une répétition) ; Jh., vii, 39 *non enim erat spiritus datus quia iesus nondum fuerat glorificatus* : οὔπω... οὐδέπω (*nondum... nondum* : répétition) ; Jh. xx, 18 *dixit mihi* : εἶπεν αὐτῇ (*dixit ei* : changement nécessité par le passage du discours indirect au discours direct). On pourrait peut-être aussi faire rentrer dans cette catégorie : Lc. xii, 27 *non laborant non nent* : οὐδὲ ou οὔτε la seconde fois (*neque* anc. tr.). Il y aurait de plus à étudier les formules pour déterminer la valeur de l'omission du datif dans Lc. xxii, 61 *sicut dixit* (*illi*), xxii, 70 *ait* (*eis*), xxiv, 32 *dum loqueretur* (*nobis*). Cette omission peut avoir une origine très vulgaire, un accident de l'archétype, de même que la chute de *abiens* : ἀπελθών dans Mc. vi, 27 et de *aspicientes* : θεωροῦσαι dans Mt. xxvii, 55. On peut supposer une confusion de sigles pour Mc. xii, 33 *deus* (κύριος) *unus est* : cet échange est ordinaire dans certains vieux manuscrits latins. L'addition de *et* Lc. ii, 18 ; v, 12 ; vi, 17 ; Jn. viii, 3-4 ; xxi, 13, peut avoir diverses explications. De même il n'est pas absolument nécessaire de supposer un texte grec différent du nôtre pour justifier la substitution de *et* à *aut* Lc. xxi, 15, de *facite* à *faceretis* Jh. viii, 39 ; l'omission de *quare* Lc. xxiv, 38, de οὖν Jh. xxi, 7. L'influence d'un passage semblable dans le contexte a pu entraîner dans l'archétype, ou peut-être dans le travail rapide du recenseur, une assimilation complète : Jn. viii, 37 : cf. 39 ; xxi, 16 : cf. 15 ; 23 : cf. 22 ; l'histoire compliquée de ces deux derniers versets (16 et 23) n'a peut-être en effet pas d'autre clé. Dans Jn. viii, 4 il me paraît difficile de séparer l'addition de *modo* de la suppression de ἐπαυτοφώρῳ ; Jérôme aurait-il lu ἐπαυτίκα ? Nous reprenons pied sur le terrain solide des faits grammaticaux avec Jn. v, 45 *Moses in quo* (εἰς ὃν : *in quem*) *uos speratis* : l'ablatif semble être la seule construction de *sperare in* dans les œuvres originales de Jérôme ; cf. Gœlzer, *Et. de la latinité de S. J.*, 1884, p. 345. De même *modicum* suffit à traduire, sans *tempus*, μικρὸν χρόνον, Jn. xii, 35 : cf. *ib.* p. 121. *Quidam ex Hierosolymis*, Jn. vii, 25, a peut-être une explication analogue dans les habitudes de style du reviseur. Il reste alors un très petit nombre de passages pour lesquels l'hypothèse d'un texte différent est vraisemblable ou uniquement possible : Mc. v, 42 *stupore maximo* (μεγάλῃ) ; Lc. ix, 44 *in cordibus uestris* (εἰς τὰ ὦτα ὑμῶν : *in auribus uestris*) ; Jh. vi, 1 *mare Galilaeae quod est Tiberiadis* (τῆς θαλάσσης τῆς Γαλ. τῆς Τιβεριάδος : *mare Galileae Tiberiadis* ; dans le Brixianus : *mare Galileae et Tiberiadis*, *et* est explicatif et équivaut au *quod est* de Jérôme ; le texte du recenseur n'est donc pas précisément un changement de l'ancienne version ; ce passage peut être effacé et classé parmi les corrections faites *contra Graecum cum*

auctoritate latina); Jh. x, 16 *unum ouile* (μία ποίμνη : *unus grex*); Jh. XIII 24 *et dicit ei quis est de quo dicit* (πυθέσθαι : *interroga* ou *dic* omis ; mais *dic* dans cette phrase où se trouve déjà deux fois *dicit* a pu être omis à dessein ou par suite d'un accident de l'archétype).

Ces observations doivent être prises sous la même réserve que les conclusions de MM. W. et W. En pareille matière la certitude est inaccessible. On peut y tendre en faisant toutes les hypothèses et en les pesant ; une part de jugement propre est inévitable. Cependant il se dégage de la discussion précédente quelques idées générales. 1° Il est vraisemblable que saint Jérôme a fait des corrections littéraires, et, dans la teneur des expressions, a suivi ses habitudes personnelles de langage. 2° Il n'est pas prouvé que notre archétype de la vulgate hiéronymienne soit exempt de fautes. C'est là une question importante. MM. W. et W. ne semblent pas se l'être posée. Elle est liée à celles de la date des mss. conservés et de la date de l'archétype. Or le plus ancien manuscrit, celui de Victor de Capoue, nous reporte au milieu du VIe siècle, et c'est une sorte de Diatessaron qui suppose un peu d'arbitraire. De même le manuscrit d'Epternach provient d'un original daté de 558. Nous avons encore un fragment plus ancien, celui de Pérouse, du commencement du VIe siècle ; sans parler de sa brièveté, MM. Wordsworth et White le jugent plus ancien que bon. D'un autre côté, ils distinguent parmi les anciens manuscrits, trois classes. Mais ce ne sont pas des familles, comme on l'entend d'ordinaire en critique des textes. Ce sont plutôt trois échelons. Le premier est le plus ancien et le plus pur. Il comprend, d'après l'origine et les affinités des manuscrits, quatre groupes : manuscrits Italo-Northumbriens, manuscrits du Kent, manuscrits cisalpins, manuscrit de Victor de Capoue. Le deuxième échelon est formé par les dérivations locales du texte en Gaule, en Grande-Bretagne, en Espagne. Le troisième échelon ne peut guère être tenu pour un fondement du texte ; car ce sont les recensions du VIIIe et du IXe siècles, celles de Théodulfe et d'Alcuin. MM. W. et W. accordent la préférence au premier groupe de la première classe, surtout au célèbre Amiatinus et au livre d'Armagh. Ce groupe en tout cas n'est pas plus ancien que le VIIe siècle. En résumé, il y a au moins deux siècles entre nos sources et l'original hiéronymien. On est en droit de supposer que celui-ci ne nous est pas parvenu absolument sain. 3° Il est vraisemblable que les manuscrits grecs consultés par saint Jérôme contenaient des fautes qui leur étaient propres. 4° Le recenseur a pu commettre lui-même des lapsus, des à peu près, des omissions.

Par ce qui précède, on voit que MM. W. et W. se sont interdit de classer les manuscrits en vue de l'établissement du texte. La tâche était difficile. Elle était peut-être impossible quand ils ont commencé leur travail. Aujourd'hui que nous avons dans leur édition une collation exacte de tous les manuscrits principaux et dans ces groupe-

ments régionaux de copies un fil conducteur, il sera plus aisé de s'y risquer. Il faudra bien en venir là. Déjà dans leur épilogue, les éditeurs anglais comparent des leçons et constituent des familles autrement que d'après l'origine des manuscrits. Mais ces essais sont incomplets. Ils ont aussi l'inconvénient des demi-mesures ; ils manquent de rigueur et de méthode. On voit figurer dans les relevés les variantes bonnes ou spécieuses à côté des fautes évidentes. Telle phrase semble même prouver que MM. W. et W. ne se font pas une idée bien nette des raisonnements à poursuivre, si l'on voulait tenter ce qu'ils ont volontairement négligé : « A et Y coniunctissimi sunt etiam in erroribus » (p. 709) ; il semble qu'à leurs yeux les erreurs soient un élément secondaire de critique et que les manuscrits se classent par les bonnes leçons. On sait que M. von Dobschütz a proposé une classification des manuscrits, au moins pour la capitulation et pour les arguments, classification qu'il a soumise à une contre épreuve par l'étude du chapitre 23 de saint Mathieu [1]. Nous n'avons vu nulle part que MM. W. et W. aient discuté cette classification. Il ne suffit pas d'ailleurs de dresser un stemme. Il faut encore établir les relations des différentes familles entre elles et déterminer d'après cela les principes de critique. Cette partie de l'œuvre à faire est maintenant encore à peine abordée.

Faute de ces recherches méthodiques, MM. W. et W. ont dû appliquer des règles empiriques. Ils en formulent quatre. 1° « Ubi codices nostri in partes eant, lectio quae in ueteribus latinis non apparet, probabilior est ». 2° « Codices qui cum graecis ℵBL concordant, plerumque textum Hieronymianum ostendunt ». Cette règle, et, dans une certaine mesure, la précédente supposent que nos manuscrits de la vulgate hiéronymienne n'ont pas subi de revision postérieure sur le grec. Or MM. von Dobschütz et Bousset le contestent, au moins pour ce qu'ils appellent la famille hibernienne (Book of Kells, Book of Armagh, Rushworthianus, manuscrit d'Epternach, manuscrit de saint Ceadda [2]). 3° « Vera lectio ad finem uictoriam reportat. » Ceci veut dire que si une même expression, ou une expression analogue, se rencontre plusieurs fois dans le même passage, la forme qui lui est donnée en dernier lieu est la plus vraisemblable, parce que le scribe est d'abord tenté de corriger, et ensuite se rend à la vérité de son original. 4° « Cum breuior lectio probabilior sit, codices A [Amiatinus] F [Fuldensis de Victor de Capoue] H* [1re m. du manuscrit de Saint-Hubert] M [Milan Ambr. C 39 inf.

---

1. *Studien zur Textkritik der Vulgata*, Leipzig, 1894 ; cf. *Rev. cr.*, 1894, II, 280-281. Voir surtout les schèmas pp. 69, 93, 100, 107 et les conclusions pp. 114-115. Il faut rapprocher de ce livre l'article de M. Bousset, *Theologische Literaturzeitung*, 1895, 8-12.

2. MM. W. et W. le reconnaissent incidemment pour le livre d'Armagh, p. 736.

VI[e] siècle] Y [mannuscrit de Lindisfarne] plerumque praeferendi sunt ». Cette règle suppose une autre règle : « breuior lectio probabilior est ». MM. W. et W. pensent que les scribes ont ajouté souvent et que ces gloses et compléments, déjà multipliés dans l'ancienne vulgate, ont été éliminés par saint Jérôme et ont reparu ensuite dans les manuscrits de sa vulgate comme une mauvaise herbe qui repousse toujours. La deuxième partie de la règle suppose une classification des manuscrits.

Les questions que nous venons de traiter succinctement sont l'objet surtout des chapitres I, IV (patrie et caractères des manuscrits), V (histoire du texte : recensions et éditions) et VI (règles suivies dans l'établissement du texte). Le chapitre II fournit des renseignements nouveaux sur les manuscrits (manuscrits de Bénévent ou F de Bentley; manuscrits d'Ingolstadt, d'après l'étude de M. von Dobschütz; manuscrits de Corbie, d'après une nouvelle collation de M. S. Berger; Rehdigeranus). Le chapitre III contient des titres de chapitres qui n'avaient pas encore été publiés dans l'édition. Le chapitre VII traite des *cola et commata* (pour l'application du système à un texte profane, voir Chatelain, *Paléographie*, XLIV 1°), du nombre des stiques et des divisions dites Ammoniennes. Le chapitre VIII contient les *Emendanda, Corrigenda et Addenda*; le chapitre IX, deux tables alphabétiques, des mots et choses notables, des noms propres.

Dans cet article, je me suis surtout attaché à montrer ce qui reste à faire. C'est que l'édition de MM. Wordsworth et White marque une date. Elle ouvre l'époque des études méthodiques et solides. Peu de livres méritent un tel éloge.

Paul LEJAY.

Ch. KOHLER, **Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des croisades**; fascicule premier ; Paris, Leroux, 1900, in-8° ; 227 pages.

Sous ce titre, M. Kohler réunit sept articles publiés dans la *Revue de l'Orient latin*. Deux de ces articles, les deux premiers, traitent de l'invention et translation de reliques trouvées en Terre Sainte. Les n[os] III et IV sont des analyses de manuscrits et des publications de textes. Le n° VI contient l'opuscule d'un médecin génois du XIII[e] siècle, qui fut parmi les propagateurs de l'idée de nouvelles croisades. Le n° VII donne dix documents relatifs aux croisades et aux États francs de l'Orient. Mais ce qui rend ce volume indispensable pour ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin et des expéditions qui le fondèrent, le défendirent ou tendirent à en ressusciter l'existence, c'est le n° V, dépouillement complet et précieux des *Acta sanctorum* et des *Analecta bollandiana*, en vue des recherches de ces savants. On ne

saurait être assez reconnaissant à M. Kohler pour ce travail si fatigant pour lui et si utile au public auquel il s'adresse.

N. JORGA.

Li livres du gouvernement des rois, *a XIII century french version of Egidio Colonna's treatise* De regimine principum, *now first published from the Ker ms. by* S. P. MOLENÆR, New-York et Londres, Macmillan, 1899; in-8° de XLIII-461 p. Prix, 3 sh.

Ce livre nous donne la reproduction, d'après un manuscrit provenant de Claude d'Urfé et aujourd'hui en possession d'un amateur américain, de la traduction du traité d'Egidio Colonna exécutée au commencement du XIVe siècle par Henri de Gauchi. Cette édition a été faite avec le plus grand soin et va — ce qui était peu utile — jusqu'à reproduire l'original ligne pour ligne; le manuscrit paraît avoir été bien lu et l'éditeur a scrupuleusement signalé, en note, ses moindres particularités. Mais c'est là à peu près tout l'éloge qu'on puisse faire de cette publication : l'introduction a été rédigée tout entière d'après l'article de Lajard dans l'*Histoire littéraire*, et, par conséquent, malgré ses dimensions assez étendues, elle ne nous donne rien de nouveau, ni sur l'auteur et ses sources, ni sur le traducteur et les manuscrits, pourtant fort nombreux, de son œuvre. L'étude linguistique même, qui termine cette introduction, est insuffisante. L'éditeur y exprime avec assurance l'opinion que son manuscrit a dû être rédigé sous la dictée. Mais la plupart des exemples qu'il cite prouveraient plutôt le contraire[1]. Les fautes imputables à la dictée sont le remplacement d'un mot par un autre, de forme très différente, mais de sens tout voisin. Ici au contraire la bonne leçon est surtout remplacée par un mot voisin de forme, mais de sens très différent : ainsi *finir* et *fuïr*, *un felle* et *un seul*, *entemperement* et *entreprennent*. — Selon M. Molenær, la langue du manuscrit serait picarde ; la plupart des traits sont en effet picards, mais il en est aussi qui ne le sont point : tels sont *a* pour *au* (*defat* pour *defaut*) qui est lorrain, *ceu* pour, *ce* usité bien au-delà des limites de la Picardie, et une grande quantité d'infinitifs analogiques en *-ier* ne peuvent guère émaner que d'un scribe anglo-normand[2]. — Les notes placées, à la fin du volume sont judicieuses, mais bien brèves ; un glossaire avec renvois les auraient remplacées très avantageusement.

A. JEANROY.

1. C'est aussi l'opinion de M. Couraye du Parc dans son compte rendu du livre qui nous occuppe (*Moyen âge*, 1899, p. 361).

1. Dans son étude dialectale, M. Molenær range ensemble des traits fort distincts, par exemple la diphtongaison de *e* bref entravé, trait propre au wallon, et celle de *e* long ou *a* (*aviers, nief*), qui ne peut provenir que d'une fausse analogie.

C. Enlart. **L'art gothique et la Renaissance en Chypre,** illustré de 34 planches et de 44 figures. Paris, Leroux, 1899. xxxii-956 p.

On sait que M. Enlart a entrepris une vaste enquête sur les influences exercées dans les pays étrangers par notre architecture française du moyen âge : ses travaux sur la Scandinavie, sur l'Espagne et principalement sur l'Italie sont bien connus. Son dernier livre est consacré à l'île de Chypre : l'objet en est moins vaste ; mais j'ai le plaisir de constater, dès le début de cet article, que l'étude est plus complète et que les conclusions ont plus de portée.

Les précédentes recherches de M. E. l'avaient surtout conduit à enregistrer des transmissions de formules par des fondations monastiques : les Cisterciens avaient apporté dans leurs nouvelles maisons des projets d'églises de style bourguignon; ils avaient fait exécuter ces projets par leurs maîtres d'œuvre et sans doute par quelques chefs ouvriers français. A Chypre, les conditions sont très différentes : assurément, l'art indigène n'a pas cessé de coexister à côté de l'art gothique ; mais l'action de celui-ci a été plus étendue et plus profonde qu'en Italie ou en Espagne. Il ne s'agit plus de quelques religieux élevant de loin en loin un monastère ; c'est une société toute entière qui de nos pays s'est transportée sur cette terre orientale et qui y a construit des églises, des palais, des forteresses. C'est là sans conteste l'un des plus curieux tableaux que présente l'histoire de l'art de bâtir.

L'ouvrage de M. E. comprend un avant-propos et deux parties. L'avant-propos est consacré à la géographie et à l'histoire politique de Chypre, et à quelques renseignements sur l'état de la question. Dans les deux parties, l'auteur étudie successivement, d'abord l'architecture religieuse, ensuite l'architecture militaire et civile. Chacune de ces parties débute par des considérations générales, suivies d'une série de descriptions, qui sont disposées dans l'ordre géographique. Il ne m'est pas possible de m'arrêter à ces monographies, quelque attachantes qu'elles soient, et je me bornerai à de brèves indications sur la méthode et les résultats de l'œuvre.

L'architecture latine de Chypre avait été très sommairement étudiée par le marquis de Vogüé et par le baron Rey : ces deux noms suffisent à dire l'intérêt des pages qui avaient été consacrées aux édifices du royaume des Lusignan; il n'en est pas moins vrai que notre curiosité était stimulée bien plus que satisfaite. L'utilité d'une exploration méthodique était évidente : il faut savoir gré à M. E. de l'avoir entreprise et de nous faire connaître cet art, qu'il appelle, d'un nom heureux, l'art colonial de la France gothique.

Son projet présentait bien des périls : je ne parle pas des dangers réels cependant qui résultent de l'insalubrité du climat et de l'insécurité du pays, mais des erreurs à éviter, des pièges multiples cachés dans l'enchevêtrement des faits et des textes. Nous ne sommes

plus en présence de contructions inspirées par une pensée unique ; en face d'un style transporté de toutes pièces d'une région déterminée : l'architecture de Chypre est un composé d'éléments divers, provenant, comme la population d'immigrants qui l'a créée, des différentes provinces de la France. Pour démêler ces éléments et pour rattacher chacun d'eux à son pays d'origine, deux conditions étaient nécessaires : connaître à fond les procédés et les œuvres de nos écoles françaises d'architecture, reconstituer la vie des personnages qui ont bâti les monuments de Chypre. Nul mieux que M. E. ne remplissait la première condition ; quant à la seconde, il suffit de jeter les yeux sur son livre pour se rendre compte de la conscience avec laquelle y sont traitées l'histoire et la biographie. Je ne crois pas avoir jamais plus vivement senti de quel secours est l'histoire pour la solution des problèmes archéologiques : en même temps qu'il relève, soit dans le parti d'ensemble soit dans le détail des analogies entre les églises de Chypre et les églises du Midi de la France, M. Enlart explique par le recrutement du haut clergé de l'île ces ressemblances parfois étranges.

La conclusion est que, jusque vers le milieu du XIII[e] siècle, les influences du Nord de la France, prédominent en Chypre, « avec quelques différences imposées par le climat et la raison d'économie »; on note aussi pendant cette période un certain nombre d'archaïsmes dans la construction. « Depuis le milieu du XIII[e] siècle environ jusque vers 1350, l'art s'inspire de modèles champenois et quelque peu du Midi de la France. » C'est la belle époque de l'art gothique cypriote : aux mains d'artistes de talent, la formule gothique s'assouplit, se prête aux nécessités locales et se combine en des œuvres originales d'une rare saveur. A partir de 1360, l'action des écoles méridionales françaises tend à supplanter l'influence champenoise, et on imite les productions antérieures. Enfin, au déclin du XIV[e] siècle et durant le XV[e], on revient à la construction et à la décoration romanes ; ce qui reste de gothique dans les motifs de l'ornementation est défiguré par une dégénérescence de plus en plus accusée.

Tels sont, dans leur ensemble, l'économie du livre et ses résultats. Il serait superflu de louer la science archéologique de l'auteur, sa connaissance de l'architecture du moyen âge, la précision de ses descriptions. Les dessins sont de lui, et c'est là une garantie d'exactitude que rien ne peut remplacer; certains géométraux sont soignés et très réussis : par exemple, la coupe en travers de la cathédrale de Famagouste, la coupe de Sainte Sophie de Nicosie, etc. Quelques phototypies sont, elles aussi, de petites œuvres d'art : le porche de la cathédrale de Nicosie, le portail de Saint-Georges des Latins à Famagouste, l'angle nord-est de l'abbaye de Lapaïs, etc. L'œuvre à laquelle s'est attaqué M. E. était singulièrement difficile : il s'en est tiré avec honneur.

Il me permettra, en terminant, de formuler une légère critique et un *desideratum*.

La critique d'abord ; en lisant très attentivement le bel ouvrage dont je viens de rendre compte, j'ai parfois éprouvé l'impression que l'auteur cédait un peu à la tentation de faire des rapprochements, de citer des analogies. Cette pratique n'est pas sans inconvénients : les analogies peuvent être fortuites et ne légitimer aucunement les conclusions que le lecteur est amené à en tirer. Ainsi, à propos du transept de Lapaïs, où le carré, voûté d'ogives, est accosté de deux bras couverts de berceaux transversaux, M. E. parle de la collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, dans laquelle les travées de nef sont également voûtées d'ogives sur plan carré et les collatéraux, voûtés de berceaux sans profondeur. Il semble bien qu'il n'y ait aucun rapport de filiation, aucune parenté effective entre les deux édifices, qui sont d'ailleurs très différents. Dans le parti architectural de la nef de Saint-Seurin je ne vois pas autre chose qu'un souvenir des édifices à coupoles maintenues par de larges formerets.

Cela dit, je passe au *desideratum*. M. E. a, çà et là, effleuré une question du plus haut intérêt : il s'agit de l'origine des églises à coupoles, dont il existe un certain nombre sur le sol de Chypre. Certaines de ces coupoles sont, paraît-il, exactement semblables aux coupoles de l'Aquitaine. Celles-ci procéderaient-elles de celles-là ? Autant que j'en puisse juger, l'opinion contraire est beaucoup plus vraisemblable ; les coupoles de Chypre ont dû être inspirées de celles du Périgord. Que l'on ne se récrie pas trop : M. E. admet bien que le plan des absides circulaires à l'intérieur et polygonales à l'extérieur, lequel est d'origine byzantine, a été porté en Syrie par les Croisés [1]. Je ne développerai pas les raisons qui me portent à croire que des coupoles ont, de même, été construites à Chypre par les Latins ; mais M. Enlart, qui a soulevé le problème et qui s'est abstenu avec raison de le résoudre dans son livre, rendrait un réel service aux archéologues du Sud-Ouest en reprenant ce sujet, dont l'importance ne lui a sûrement pas échappé.

J.-A. Brutails.

F. Baldensperger : **Gottfried Keller, sa Vie et ses Œuvres**. Paris, Hachette, 1899 ; 1 v. gr. in-8°, III et 507 pages.

Le livre un peu bien copieux que M. Baldensperger a consacré à Gottfried Keller est plein, juste en général, solidement pensé vers la fin et fortement documenté : c'est un ouvrage de fond que l'on aura toujours profit à consulter. Si toutefois, à ses qualités de sérieux et de solidité, il n'ajoute pas le charme, si, au lieu de nous donner une

---

1. *Revue Biblique*, janvier 1896, p. 9 du tir. à part, note.

image vivante et ramassée du romancier zurichois, il disperse cette image au cours de 500 pages dont la lecture est méritoire pour le critique, j'y vois au moins, entre quelques autres, deux principales raisons : la première, c'est que Keller, nature égoïste et revêche, gagne peu à être étudié à côté de ses œuvres; la seconde, c'est que M. B. a voulu tout dire et n'a pas osé sacrifier un seul détail.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première nous donne en 400 pages la biographie de Keller et la minutieuse analyse de chacune de ses nouvelles. La seconde, intitulée : « Essais de définitions synthétiques », étudie dans le grand romancier quatre aspects caractéristiques : l'*Helvétisme*, le *Sens de la vue*, le *Romantisme* et l'*Humour*. C'est là, certes, une division bien artificielle : elle juxtapose deux études connexes, au lieu de les fondre. Les deux thèses de M. B. s'appuient en effet sur un travail de même ordre : si son analyse première ne s'est pas opérée sans dégager quelques idées générales, en revanche, ses définitions « synthétiques » reviennent, en somme, à une série d'analyses. L'analyse, l'analyse à outrance, c'est là le grand défaut de M. B., et c'est, peut-être, un louable défaut, puisqu'il vient d'un profond souci de vérité et de réalité.

M. B. se trouvait, d'ailleurs, dans une situation délicate : le public français ne connaît rien de Keller, tandis que l'Allemagne élève le romancier suisse au premier rang de ses écrivains. Voilà, sans doute pourquoi le critique a voulu nous faire connaître par le menu toutes les productions de son auteur. Il a supposé — et sa supposition était juste — que son public n'avait pas lu Keller ; mais il s'est abusé en s'imaginant qu'une analyse, si complète, si pénétrante, si spirituelle, même, parfois, qu'elle puisse être, pouvait nous donner une impression du grand nouvelliste. Des extraits bien choisis, donnés en appendice, auraient assurément mieux réalisé l'intention de M. B. sans nuire à l'économie de son volume, et lui auraient épargné bien des détails justes, mais fatigants [1].

La thèse « synthétique » est évidemment la partie forte, la partie pensée et originale du volume. Là encore, pourtant, l'analyse triomphe, et la division en compartiments qui est faite du génie de Keller nous semble le résultat d'une exagération de méthode. Il nous manque au bout de tout cela une reconstitution d'ensemble. J'ai beau

---

1. Il semble au contraire que M. B. mette une certaine coquetterie à éviter tout contact direct entre ses lecteurs et son auteur. Ce n'est qu'à regret qu'il cite en note un mot ou une ligne d'allemand. Singulière inconséquence, il dit : *Henri le Vert*, l'*Épigramme*, etc., mais il écrit toujours : l'*As you like it* de Shakespeare... On aurait souhaité, à l'appui des remarques de style, la reproduction en allemand de telle page citée en traduction. Cela même eût été indispensable pour les vers : Keller n'est pas grand poète, mais il a des strophes sobrement belles, dont le charme s'évanouit dans la traduction. S'il n'écrivait pas, après tout, pour des germanistes, M. B. aurait-il déployé tant de science ?

trouver dans Keller chacun des caractères énumérés ; j'y trouve cependant autre chose encore, qui est précisément un produit de la réaction réciproque de ces caractères. Or, c'est cela, qu'en fin de compte j'aurais voulu voir exprimé par une plume aussi compétente que celle de M. B.

Cette réserve faite — et elle témoigne du cas que nous faisons du volume, — rendons pleine justice aux résultats consignés dans cette seconde partie. Disons que si, malgré sa longue et savante dissertation sur les caractères historiques de l'humour, (lesquels d'ailleurs, nous dit-on p. 457, sont loin de se retrouver tous chez Keller), M. B. ne donne pas une impression bien nette de ce qu'il faut entendre par l'humour du romancier zurichois, du moins, les chapitres du *Romantisme* et du *Sens de la Vue* sont excellents [1]. M. B. a fort justement distingué chez Gottfried Keller le genre particulier de sa vision, cette perception, dans un ensemble coloré, du trait qui domine et qui résume. Il ne faut pas s'exagérer l'influence du métier de peintre sur cette vision spéciale : un peintre regarde et voit autrement qu'un écrivain. Les seuls passages où il nous semble reconnaître chez Keller l'habitude de manier le pinceau, sont ceux où il cherche à *expliquer* une impression colorée. C'est ainsi que, décrivant un tableau qui semble revivre sous un reflet, le romancier explique que ce reflet est double : la lumière diffusée à la surface du ruisseau, vient se refléter avec des ondulations au plafond blanc de la chambre, d'où elle rebondit sur le portrait. Or, ce ne sont pas ces détails qui font la gloire de Keller. Sa vision tient bien plus, en somme, de celle de Tolstoï que de celle de Th. Gautier et c'est dans sa merveilleuse puissance de résumé visuel qu'il faut peut-être chercher surtout sa grandeur « *épique* ». Si M. B. avait tiré de cet excellent chapitre les fécondes conséquences qu'il implique, son étude eût gagné en vigueur et en intérêt.

Du moins, si la physionomie de Keller reste un peu floue dans ce gros livre, en raison même de la méthode suivie, en revanche, les jugements de détail et d'ensemble sont remarquablement pondérés. Le jugement final, entre autres, nous semble l'expression adéquate de notre impression de Latins en face de l'humoriste germanique. Nous l'admirons certes beaucoup, nous trouvons dans son œuvre des coins délicieux, nous le plaçons très haut ; mais notre admiration n'atteint pas celle des critiques allemands contemporains. M. Baldensperger qui nous révélait Keller, a eu le rare mérite de ne pas exagérer

---

1. Il semble même que la seconde partie soit plus soignée de style que la première, où abondent les négligences et les *alsacismes*; ainsi : l'horrible mot *garçonnet*, répété à satiété ; *apprendre à connaître* pour *faire connaissance de* ; *voiture à échelles* (p. 72) pour *à ridelles* ; *lui aider* (p. 60 et 179) au lieu de *l'aider*, etc. ; et encore, des métaphores un peu longues, comme celles de la forêt poétique (p. 339), ou un peu bizarres comme (p. 204) celle qui commence par : « Keller en vint assez vite à graviter... »

l'importance que la critique française doit lui accorder; il a fait preuve d'un tact littéraire très fin en refusant au fantasque génie zurichois une place parmi ces écrivains dont les œuvres sont devenues « propriété commune de la culture occidentale ». Son livre assurément trop touffu est donc en somme un guide très sûr dans l'étude de son auteur.

Jules Legras.

Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff. **Neujahr 1900.** Rede zur Feier des Jahrhundertwechsels. Berlin, Schade, 1900. In-4°, 23 pp.

En une prose rythmée, où les vers à peine désarticulés se pressent en foule [1], l'illustre helléniste a traité ou plutôt abordé deux questions : Qu'est-ce que le début d'un siècle ? Quel a été le caractère du nôtre ? Dans sa réponse à la première, il se défend d'empiéter sur le domaine propre de la chronologie ; l'empereur n'a-t-il pas dit *fiat seculum*, comme l'Éternel avait dit *fiat lux* ? On ne peut pas discuter chronologie avec César. Mais le début mathématique d'un siècle est peu de chose ; quelles années ont été plus vides, dans le plein jour de l'histoire, que les ans — 1 et + 1 de la chronologie vulgaire ? Le vrai début de l'ère moderne qui, vu de loin, se confond avec la naissance de Jésus, c'est cette année — 17 où Auguste célébra les jeux séculaires, marquant la renaissance du monde, déchiré par un siècle de guerres civiles, à l'espérance et aux œuvres de la paix. De même, la fin du XVIIIe siècle ne se place pas en 1799 ou en 1800 ; on peut opter entre deux dates, celle du 14 juillet 1789, fin de l'ancien régime en France, et celle du 19 septembre 1792, alors que Gœthe, sur le champ de bataille de Valmy, prononçait ces prophétiques paroles : « En ce lieu et à cette heure commence une époque nouvelle de l'histoire du monde ». Car, ajoute M. de W.-M., nous avons beau nous souvenir avec horreur des maux que le napoléonisme a déchaînés sur l'Europe et sur l'Allemagne ; il faut encore que nous disions avec Gœthe : « Comment veut-on que je haïsse un peuple, auquel je suis redevable d'une si grande part de mon éducation ? »

Et le XIXe siècle, quand a-t-il pris fin ? Le 16 mars 1888, lorsque mourut le premier empereur allemand. Un siècle de misères, de luttes, enfin de gloire et de puissance pacifique avait réalisé le rêve des meilleurs, l'unité de l'Allemagne. Cela n'a pas été fait au profit de l'Allemagne seule, mais pour l'humanité tout entière. « Nous ne disons pas cela dans la cécité nationaliste que tout Allemand, pour

---

1. *Seinen Augen schwindet und erscheinet — Holde Sonne, Lebenspenderin.* Dans le second vers, écrivez *die Lebenspenderin Sonne*; c'est le texte de M. de Wilamowitz-Moellendorff.

peu qu'il connaisse l'histoire de son peuple, abomine. Nous avons seulement la joie d'avoir remboursé aux nations de civilisation plus ancienne une dette de gratitude pour des siècles d'instruction reçue d'elles et d'être enfin devenus leurs égaux. »

On voit d'ici la réponse à la seconde question. Le XIXe siècle a été caractérisé par l'élévation de l'Allemagne, par des triomphes féconds sur les champs de bataille de la pensée comme sur les autres. La thèse était facile à développer ; M. de W.-M. a fort sagement évité, en s'acquittant de sa tâche, le double écueil de la banalité et du chauvinisme.

S'il jette un regard scrutateur sur l'avenir, ce n'est certes pas avec des illusions de millénariste. Le « rêve classique » d'un État composé d'hommes ayant même culture, mêmes droits, mêmes intérêts, ne le séduit nullement : il faudrait, dit-il, fonder un pareil État sur une couche d'esclaves. M. de W.-M. n'a pas réfléchi que les machines, nées du génie du dernier siècle, peuvent précisément tenir lieu de cette « *moderne Sklavenschaft* ». Il est encore moins socialiste. « Les utopies de l'état futur des socialistes auraient cessé depuis longtemps de trouver des crédules si les enfants et les mendiants n'étaient pas des fous pleins d'illusions. » Dans cette phrase cavalière — *polternd*, comme ils disent — on entend sonner, sous la toge du professeur, le sabre de l'officier prussien. Et cela, M. de W.-M. n'a pas cessé de l'être. Il est et reste militariste. Ce sont « les vertus de l'officier prussien » qui ont sauvé le génie de l'Allemagne lorsque, vers le milieu du siècle, elle ne rêvait que d'aristocratie intellectuelle; les honnêtes gens du Parlement de Francfort n'ont pas compris cela et c'est pourquoi leur bon vouloir est resté stérile. Ils n'ont pas vu que l'obéissance passive était la meilleure école de la liberté.

Chose curieuse à constater : dans ce discours où, à plusieurs reprises, M. de W.-M. tend une main presque filiale à la France, où il fait des politesses aux États-Unis et même à la Russie, il ne parle qu'une fois, et incidemment, de l'Angleterre, à propos du « mépris anglais pour le service militaire » (p. 15). Alors Peel, alors Cobden, alors Gladstone n'ont rien été dans le XIXe siècle ? Alors les « vertus de l'officier prussien » ont plus fait pour le progrès des hommes que les grands exemples de liberté venus de Westminster? Alors Darwin n'a pas été autant et plus que Kant et que Gœthe, un rénovateur, un libérateur de l'esprit humain? Tout cela, parce que l'Angleterre, en cette fin de siècle, a momentanément oublié Gladstone pour écouter un Bismarck de comptoir. Le silence dédaigneux de M. de Wilamowitz-Moellendorf l'en punit; mais n'est-ce pas aux dépens de la vérité?

Salomon Reinach.

Collection E. Mérimée, **d'auteurs classiques Espagnols** (Alarcon, Cervantès,

Calderon, Mendoza, Castro, Lope de Véga, Solis, etc.). — Paris, Garnier, 14 vol. In-18.

Pièces choisies du Théâtre Espagnol, traductions nouvelles par MM. L. Dubois et Oroz. — Paris, Garnier, 1 vol. In-12 de 476 p.

Bulletin Hispanique (4e série des Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi, 21e année). Tome Ier, 1899, vol. In-8° de 268 p. — Prix de l'abonnement : 7 fr. 50.

J'ai parlé ici même, il y a quelques mois, des publications de la maison Privat (de Toulouse) pour l'enseignement secondaire de l'espagnol, et, à ce propos, dit quelques mots de l'état actuel de cet enseignement en France, c'est-à-dire dans nos Universités du Midi de la France. Je voudrais aujourd'hui, sans revenir sur ce dernier point pourtant si intéressant, signaler spécialement le grand effort de recherches érudites et de travaux pédagogiques qui a pour centre principal Toulouse et pour premier inspirateur, M. Ernest Mérimée, doyen de la Faculté de cette ville et titulaire de la seule chaire de Langue et Littérature espagnoles qu'il y ait encore en France. Rien n'est plus méritoire, rien n'est plus digne d'éloges et d'encouragements, que ce mouvement en faveur d'une langue, si séduisante en elle-même, d'une extension si considérable, et si totalement ignorée de la plupart d'entre nous, ses plus proches voisins.

La *Collection annotée d'auteurs classiques Espagnols*, publiée par la maison Garnier, à Paris, depuis deux ans, sous la direction de M. E. Mérimée, comprend déjà quatorze ou quinze volumes, destinés à tous les étudiants d'espagnol, depuis les commençants jusqu'à ceux qui préparent cette agrégation instituée il y a un an à peine pour la première fois. La plupart des jeunes professeurs de nos lycées et collèges de Toulouse, Tarbes, Foix, Agen, Perpignan, Castres, Carcassonne,... ont été mis à contribution pour ce travail, et plusieurs ont fait œuvre remarquable. Un tel effort, qui durera sans doute, et donnera l'exemple, était justifié, en autres raisons, par ce fait qu'il n'y avait jusqu'à présent, pour les étudiants d'espagnol, absolument rien à leur portée... pas plus en Espagne qu'en France. En Espagne, où si peu d'érudits, c'est triste à dire, se soucient de la correction d'un texte, même célèbre et classique, on ignore les éditions annotées, on connait à peine quelques éditions critiques. En France, en attendant que ces dernières se multiplient, nous aurons du moins de bonnes et utiles éditions, complètes ou par extraits, des textes essentiels.

Les volumes de la *Collection Mérimée* laissent même parfois bien peu à désirer pour être déjà de vraies éditions critiques. Si tous étaient comme le dernier qui vient de paraître, on pourrait même dire qu'il y a excès en ce genre. L'*Araucana*, de Ercilla, dont M. J. Ducamin vient de publier... des morceaux choisis en somme (car il n'était pas besoin de plus), est précédée d'une étude bibliographique, biographique et littéraire de 90 pages, et suivie de notes grammaticales, de notes de versifications et de lexiques, de 86 pages, enfin ornée de la

reproduction d'une carte ancienne du Chili. Il faut vraiment bien peu de chose, à ce laborieux et érudit travail, — l'intégrale publication du texte —, pour faire un livre définitif.

De même, c'est avec une vive curiosité qu'on trouve, en ouvrant l'édition, par extraits aussi (sauf deux) des *Nouvelles* de Cervantès, qu'a donnée M. E. Dubois, une introduction sur les nouveaux documents relatifs à Cervantès, récemment découverts. Au surplus, c'est dans le programme tracé par M. Mérimée, tous ces textes sont accompagnés d'une notice biographico-littéraire, de notes philologiques et historiques, et de renseignements linguistiques, suivant le cas et la nécessité. On ne peut que louer l'intérêt de la notice de littérature comparée dont M. F. Morère a fait précéder *La Vie est un songe*, de Calderon; les études analogues de M. Ed. Barry pour *La Vérité suspecte* d'Alarcon et *La Découverte du Nouveau-Monde* de Lope de Véga; les observations grammaticales, lexicographiques, etc., de M. Ducamin, pour un bon choix de *Romances* de tout genre; les notices, avec cartes, de la *Guerre de Grenade* de Mendoza (M. H. Duffo) et de la *Conquête du Mexique* de Solis (Mme Lucie-Lary). La collection comprend encore *Don Quichotte* (1re partie : M. Dubois), un choix des *Vies* de Quintana (Mme Lucie-Lary), les *Mocedades del Cid* (M. Lacroix), des *Scènes Madrilènes* de Mesonero (M. Morère), des fables de Samaniego et de Iriarte (M. Rosiés), enfin une édition nouvelle de ce pot-pourri de toutes les connaissances de l'éducation intitulé *Juanito* (M. Rosiés).

Un complément s'imposait à ces éditions, ce sont de bonnes traductions. Je n'en puis encore citer qu'un volume, mais d'autres suivront sans doute. MM. L. Dubois et Oroz ont publié cinq pièces : les deux *Cid* de Guillen de Castro, *la Vérité suspecte* d'Alarcon, et *la Comédie Nouvelle* et le *Oui des jeunes filles*, de Moratin. Le volume est compact; aussi ne comporte-t-il guère de notes, et si les traductions ne sont pas les premières qu'on ait vues en France, du moins se justifient-elles, outre la plus grande exactitude, par le fait que les précédentes sont fort difficiles à rencontrer. Une seule critique semble s'imposer à la lecture, et surtout, en somme pour le traducteur de *la Jeunesse du Cid*, c'est la crainte qu'il a eue de sacrifier le bon français à la littéralité. Trop d'élégance et pas assez de vigueur, pas assez de cette couleur, violente peut-être mais vive et savoureuse du vieil original espagnol. A part cela, on ne trouvera que des éloges à adresser aux soins apportés dans leur tâche par les deux auteurs.

D'autre part, et spécialement pour les érudits et lettrés, cette fois, M. Mérimée, avec quelques-uns de ses confrères, tels que MM. A. Morel-Fatio Pierre Paris, Cirot, a détaché, des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* un *Bulletin hispanique*, commun aux quatre universités du Midi, qui vient de terminer sa première année d'existence et que je demande la permission de recommander chaudement.

Comme toutes les revues nouvelles, ce *Bulletin* (d'ailleurs si bon marché) a bon besoin d'encouragements pour vivre, et pour réaliser des progrès nécessaires. Il comprend une partie archéologique (MM. Paris, Engel, Hübner), ornée de bonnes planches, des articles historiques (notamment un article de M. Morel-Fatio sur l'*Instruction de Charles Quint à Philippe II*, de 1543), des questions d'enseignement et universitaires, des articles littéraires (sur *Palacio Valdès*, sur *Victor Hugo et la littérature espagnole*), enfin une bibliographie développée (le dernier numéro en contient une tout à fait curieuse et neuve de M. Morel-Fatio sur le volume d'*Hommage* à Menendez y Pelayo, œuvre de plus de cinquante auteurs) et une précieuse revue des revues. — Les désidérata seraient que le *Bulletin*, quitte à faire un peu moins grande la part aux articles de littérature courante, tels que ceux cités plus haut, publiât, comme la *Revue hispanique*, des textes, des études d'œuvres inédites ou peu connues, des bibliographies spéciales... Il y a tant à faire, et de si intéressantes choses à dire ! Mais il faut de la place, et de plus fortes livraisons : espérons que le succès en donnera les moyens.

Henri DE CURZON.

L'Expédition d'Égypte 1798-1801, par C. DE LA JONQUIÈRE, capitaine d'artillerie breveté. Tome Ier, orné de quatre cartes hors texte. (État-major de l'armée. Section historique). Paris, Charles-Lavauzelle, 1899. In-8°, 675 pp.

Campagne de l'armée de réserve en 1800. Première partie. Passage du grand Saint-Bernard, par le capitaine de CUGNAC, avec 3 cartes, 12 croquis et 8 autographes. Publié sous la direction de la section historique de l'État-major de l'armée. Paris, Chapelot, 1900. In-8°, 725 pp. 16 francs.

Campagne de Russie (1812), par L. G. F. Opérations militaires, 24 juin-18 juillet Paris, Gougy, 1900. In-8°, LXX et 656 pp. 12 francs.

M. de La Jonquière a réussi, dans le premier volume qu'il nous offre, à analyser les causes de l'expédition d'Égypte et à en retracer les commencements. Il a puisé aux archives de la guerre où il a trouvé, non seulement la correspondance, mais encore des mémoires historiques, des journaux de marche, des carnets intimes, aux archives des comités de l'artillerie et du génie, à celles de la marine et des affaires étrangères, aux archives nationales. Il évite toute appréciation sur les hommes et les faits. Son but est de montrer avec précision, en analysant ou en publiant dans leur entier les documents originaux, comment les choses se sont passées ; il ne se permet çà et là un commentaire que pour marquer l'enchaînement logique des pièces qu'il reproduit ou la valeur de ses sources. Son travail, ainsi conçu, est excellent, très soigné, très net, très clair. M. de La Jonquière nous offre vraiment le tableau fidèle des commencements de l'expédition d'Égypte. Il a divisé le volume en trois chapitres : préliminaires,

préparatifs, prise de Malte. Nous signalerons parmi les points principaux ou qui nous ont frappé au passage, tout ce qui concerne le projet de descente en Angleterre et le voyage de Bonaparte sur les côtes; le grand rapport de Poussielgue sur Malte (p. 136, le Picot cité par Poussielgue est Picot de Moras; cf. *Jeunesse de Napoléon*, I, 164 et 388); le mémoire capital de Talleyrand sur les relations de la France avec l'Égypte, avec de précieuses annotations inscrites de la main de Bonaparte à son retour d'Égypte [1], l'attachante discussion sur la part qui revient à Talleyrand, au Directoire et à Bonaparte dans la décision prise; les armements opérés dans les différents ports, à Toulon, à Marseille, en Italie et en Corse; l'intention qu'avait Bonaparte de reprendre au moment opportun son projet d'action directe contre l'Angleterre; son séjour à Toulon et les ordres qu'il donne pour l'organisation et la discipline de l'escadre; la composition de l'armée et de la flotte; le tableau qui indique pendant trois mois les positions et les distances des deux flottes française et anglaise; les curieux détails sur la traversée de Toulon à Malte et sur la jonction de la flotte principale et du convoi de Civita-Vecchia (convoi dont la navigation est relatée dans les journaux de Belliard et de Savary); le récit de la prise de Malte par le frère Vié Cesarini, etc. M. de La Jonquière s'est fort bien acquitté de sa tâche, et l'on ne peut, en le félicitant, que lui souhaiter de nombreux loisirs pour qu'il active aussi promptement que possible cette publication qui nous restituera de la façon la plus scrupuleusement exacte la véritable physionomie des événements et des personnages.

Le premier volume de la publication que M. de Cugnac consacre à la *Campagne de l'armée de réserve en 1800*, mérite aussi des éloges. L'auteur publie les documents des archives de la guerre, situations, ordres de Berthier, lettres de Dupont, de Lannes, de Murat, de Bonaparte, etc. Il a recueilli quelques pièces aux archives nationales et aux archives de Gros-Bois, des principales villes des cantons de Genève, de Vaud et du Valais, du Grand Saint-Bernard, de la ville d'Aoste. Enfin, il a utilement consulté la *Revue militaire autrichienne*. Tout cela est relié par de courtes explications et, comme dit M. de Cugnac, ce sont ces pièces et documents, ce sont les ordres et les rapports qui, s'enchaînant les uns aux autres, écrivent eux-mêmes l'histoire de la campagne. Plusieurs points du volume sont très importants. On a cru jusqu'à ce jour que l'armée de réserve s'était mystérieusement concentrée à Genève tandis que quelques rassemblements insignifiants se formaient à Dijon. On saura désormais que l'armée fut réellement concentrée autour de Dijon dans le mois d'avril 1800 et qu'elle passa

1. Il y avait plus à dire sur les projets antérieurs de descente en Angleterre et sur les projets d'entreprise contre l'Inde; en 1793, par exemple, on veut envoyer dans l'Inde Valence et Laclos, cf. *Trahison de Dumouriez*, p. 23.

trois ou quatre semaines dans cette région, qu'elle y fut organisée, qu'elle y reçut ses ordres et ses conscrits, ses armes et ses vêtements, et que vers la fin d'avril, Bonaparte, recevant peu à peu des renseignements sur les mouvements des Autrichiens dans la rivière de Gênes, se décida à la porter sur les bords du lac de Genève. On saura désormais que Bonaparte fit successivement plusieurs plans. Il voulut d'abord entrer en Italie par le Simplon et le Saint-Gothard après les succès de l'armée du Rhin. Puis, lorsque les Autrichiens attaquèrent Masséna, il résolut de passer par le Grand-Saint-Bernard et d'agir isolément en Italie sans se préoccuper de l'armée du Rhin. Enfin, lorsqu'il sut que Masséna n'avait plus de vivres que pour quelques jours et que l'armée du Rhin avait vaincu à Stokach, il décida de frapper un grand coup en Italie, et, revenant à son premier plan, d'attirer à lui une partie de l'armée du Rhin et de « marcher à force ». Notons enfin dans le volume toute la partie qui traite de la résistance opposée par le fort de Bard : on y trouvera des détails neufs et curieux.

Les ouvrages de MM. de la Jonquière et de Cugnac ont été publiés sous la direction de la section historique de l'État-major de l'armée, et ils font honneur à cette section. Un lieutenant, qui ne dit pas son nom et qui signe G. F. publie, de son propre chef et sans nulle attache officielle, tout ce qu'il a pu trouver dans les archives publiques sur les opérations militaires de la campagne de Russie, du 24 juin au 19 juillet 1812. Il étudie chaque armée jour par jour et corps par corps en se contentant de reproduire les pièces et sans se permettre ni discussion ni appréciation. On pourra, grâce à lui, élucider deux points d'histoire encore débattus aujourd'hui : quel fut le rôle de la cavalerie et pour quelles causes, par la faute de qui échoua la poursuite contre Bagration. A noter dans l'introduction les détails sur les projets russes; mémoire de d'Allonville, projets de Pfull et de Barclay de Tolly, instruction de Barclay pour Saint-Priest, idées de Knesebeck, de Gneisenau et de Boyen. Le livre du lieutenant G. F. sera utile, bien que touffu et moins bien ordonné, moins clairement disposé, même au point de vue typographique que les publications de MM. de la Jonquière et de Cugnac.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 février 1900.

M. de Barthélemy, président, donne lecture d'une note où M. Laurain, archiviste de la Mayenne, établit que Charles IV le Bel naquit à Creil, non pas en 1295, comme on le croit généralement, mais vers le milieu de l'année 1294.

M. Alexandre Bertrand annonce que le Musée de Saint-Germain vient de s'enrichir de la collection d'Acy, qui pour les antiquités de la période quaternaire, dépasse même en valeur la collection Boucher de Perthes.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Arthur Giry, décédé. Au premier tour, les voix se répartissent ainsi : MM. Chatelain, 3 ; Derenbourg, 8 ; Leger, 5 ; Omont, 8 ; Révillout, 2 ; Valois, 6. Au second tour, M. Henri Omont est élu par 21 voix contre 11 données à M. Hartwig Derenbourg. L'élection de M. Omont sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Héron de Villefosse communique un rapport de M. le docteur Carton sur l'exploration et le dégagement complet du théâtre de Dougga (Tunisie). Il lit ensuite une note de M. St. Gsell, relative aux découvertes que le lieutenant Chardon vient de faire au cap Matifou, dans une grande basilique chrétienne ornée d'inscriptions en mosaïque. — Enfin il communique un rapport très étendu du R. P. Delattre sur les fouilles qu'il vient d'exécuter dans la nécropole punique voisine de Sainte Monique à Carthage. Ce rapport est accompagné de nombreuses photographies et de dessins des objets découverts. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations. M. Philippe Berger donne la traduction d'une inscription punique découverte dans ces fouilles.

M. Cagnat communique un rapport de l'enseigne de vaisseau Hantz sur les sondages qu'il a faits sur la côte voisine de Carthage. Il a retrouvé au S. de la pointe du Kram les traces d'un port et de ses jetées. — M. Cagnat lit ensuite une note de M. Seymour de Ricci sur une inscription milliaire trouvée à Abou-Tarfa en Nubie ; elle date du règne de l'empereur Trajan.

M. le Dr Hamy, après avoir rappelé ce que l'on sait de la fabrication des ruches chez les anciens, montre que trois types de ces ruches sont encore en usage chez les agriculteurs berbères. Il étudie en particulier les ruches en écorce et les ruches en férules, dont les dimensions, la forme, la matière reproduisent fidèlement aujourd'hui celles des *mellarii* de Varron.

M. de Mély lit une note sur un coffret d'argent qui avait été déposé en 383 par saint Ambroise dans le tombeau de saint Nazaire, à Milan.

Léon Dorez.

Séance du 16 février 1900.

M. le secrétaire perpétuel introduit en séance M. Henri Omont, élu membre ordinaire le 9 février dernier.

M. A. de Barthélemy, président, retrace brièvement la carrière de M. Deloche, membre ordinaire de l'Académie, décédé le 12 février dernier.

M. Barth rend compte d'un article dans lequel M. Kern, correspondant étranger de l'Académie, apprécie d'une façon très élogieuse la création de l'École française d'archéologie en Indo-Chine, et il donne de bonnes nouvelles de M. Finot, directeur de l'École, qui vient d'achever l'exploration de l'ancien royaume de Campâ et d'y signaler deux groupes nouveaux et importants de ruines de la période hindoue.

M. Babelon annonce, au nom de la commission du nom du prix Duchalais (numismatique), que ce prix ne sera pas décerné en 1900. — M. Léopold Delisle présente quelques observations.

M. Viollet donne lecture d'un mémoire sur la justice, la milice et les finances municipales au moyen âge.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Emile Guimet communique plusieurs recueils relatifs aux rites de certaines sectes bouddhiques, particulièrement un livre japonais sur les gestes de l'officiant. — MM. Sénart et Bréal présentent quelques observations.

M. de Mély termine sa communication sur le coffret d'argent déposé par saint Ambroise dans le tombeau de saint Nazaire, à Milan.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 12 mars — 1900

The history of the Blessed Virgin Mary and **The history of the Likeness of Christ**, the syriac texts edited with english translations by E. A. Wallis Budge, Londres, 1899, in-8; I, The syrian texts, pp. xi et 224, prix : 12 sh., 6 pence; II, English translations, pp. xvii et 246, prix : 10 sh., 6 pence.

La nouvelle publication de M. Budge apporte une importante contribution à l'étude des apocryphes du Nouveau Testament si largement représentés dans la littérature syriaque. Elle comprend deux textes différents : L'histoire de la Vierge Marie et L'histoire du portrait de Jésus dont les Juifs de Tibériade avaient fait un sujet de dérision.

En 1865, Wright fit connaître les versions syriaques des livres apocryphes concernant l'histoire de la Vierge (*Journal of Sacred Literature*, vol. VI et VII ; et *Contributions to the Apocryphal Literature of the New Testament*). L'ouvrage, encore inédité, que M. Budge vient de faire paraître dans *Luzac's semitic text and translation series*, renferme une histoire détaillée non seulement de la vie et des miracles de la Vierge, mais aussi de la vie ici-bas et des miracles de Notre-Seigneur. « C'est, remarque M. Budge, un résumé suffisamment complet d'un certain nombre de livres apocryphes parmi lesquels on peut mentionner le Protévangile de saint Jacques, l'Évangile (apocryphe) de saint Mathieu, l'Évangile de Thomas l'hébreu ou l'Enfance de Notre-Seigneur, l'Évangile de la Nativité de la Vierge et le *Transitus Beatae Mariae*.

Le texte de cette composition syriaque a été imprimé d'après la copie d'un manuscrit resté en Orient. L'éditeur a ajouté de nombreuses variantes fournies par un manuscrit de la Société asiatique de Londres ; en appendice, il a réédité le fragment du Protévangile de saint Jacques et le fragment de l'Évangile de Thomas l'hébreu, dont Wright avait donné une première édition.

La légende du portrait de Jésus que les Juifs de Tibériade firent pour s'en moquer au temps de l'Empereur Zénon, est rédigée sous la forme d'une révélation reçue par un certain Philothée, diacre du pays de l'Orient. Les juifs de Tibériade se procurent en secret un portrait du Christ qu'ils insultent ; l'un d'eux perce de sa lance le côté de l'image qui laisse échapper du sang et de l'eau. Mais leurs outrages tournent à leur honte et aboutissent à la propagation de la foi chrétienne. Les malades et les infirmes reçoivent leur guérison du portrait, qui finalement est transporté miraculeusement au ciel. Juda a recueilli dans une fiole le sang et l'eau du portrait et il accomplit avec deux de ses compagnons de nombreux miracles qui amènent la conversion d'une foule de Juifs et de païens.

La légende du portrait de Jésus à Tibériade se rattache évidemment à la légende du portrait de Jésus à Édesse. Son objet est de montrer la puissance miraculeuse des reliques divines. C'est pourquoi on la trouve insérée dans des recueils d'histoires de saints et de martyrs. Les grandes bibliothèques de l'Europe en possèdent plusieurs manuscrits [1]. M. B. a établi son texte sur la seule copie d'un manuscrit qui se trouve en Orient. S'il avait consulté les manuscrits de Paris, de Londres et de Berlin, son édition y aurait certainement gagné.

La traduction de ces textes sera accueillie avec reconnaissance par les savants que l'étude des apocryphes intéresse et qui ne lisent pas le syriaque. Elle est littérale et fidèle ; quelques passages auraient pu cependant être rendus avec plus de précision [2]. Est-ce pour donner à son style un cachet biblique que M. Budge a fait un usage si fréquent de la locution « And it came to pass that », à laquelle rien ne répond dans le texte ?

Les deux volumes sont magnifiquement imprimés et font honneur à la maison Luzac connue pour ses belles éditions.

R. D.

---

1. Notamment : la Bibliothèque nationale, *Catal. Zotenberg*, nº 234, 1º, 21, et nº 236, 13; le *British Museum*, Add. 12174 et 14645, *Catal. Wright*, p. 1112, nº 4, et p. 1128, 35; la Bibliothèque royale de Berlin, *Catal. Sachau*, nº 75, 2 (*Coll. Sachau* 222).

2. P. 17, l. 13 (texte, p. 16, l. 1), traduire : « Voyons chez qui elle demeurera pendant qu'elle sera constamment en prière au temple du Seigneur, et (qui) l'instruira dans la Loi, pendant qu'elle écoutera les commandements du Seigneur, ses jugements et ses lois. » P. 205, l. 5 (texte, p. 180, l. 16): « Si donc, afin que son image ne fût pas insultée, il l'a enlevée alors qu'elle était mise sous scellés, et ne l'a pas laissé outrager.... »

Vida de Tarkla Haymanot pelo P. Manuel de Almeida, por F. M. Esteves Pereira, Lisboa, Lucas, 1899.

Opuscule de 26 pages, consacré à la vie d'un moine qui est en même temps le saint le plus célèbre de l'Abyssinie. Takla Haymanot (*Plante de la Foi*), qui vécut très probablement dans la seconde moitié du XIIIe siècle, est renommé chez les Abyssins pour sa sainteté et ses miracles. Véritable apôtre, il évangélisa le Shoa, le Damot et l'Amhara, provinces situées au Sud et au centre de l'Éthiopie ; il fonda en outre plusieurs monastères, parmi lesquels on cite celui de Dabra Libanos, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de ce pays. Une légende, qui n'est pas mentionnée dans la vie de ce saint, attribue à son intervention le rétablissement, en 1270, de la dynastie légitime ou salomonienne sur le trône d'Éthiopie, dont s'était emparée, trois cents ans auparavant, une famille usurpatrice.

Il existe de la vie de Takla Haymanot deux rédactions éthiopiennes, composées l'une par les moines de Waldebba, dans le Tigré et qui a été publiée à Rome, en 1896, par M. Conti Rossini, l'autre par les moines de Dabra Libanos et qui est encore inédite. Elles sont l'une et l'autre du XVe siècle. La dernière a été résumée par le P. d'Almeida, qui résida en Abyssinie de 1624 à 1633, et ce résumé fait l'objet de la publication de M. Pereira, intéressante à la fois pour l'hagiographie, l'ethnographie et l'histoire de l'Éthiopie.

J. Perruchon.

Aristotelis Ars rhetorica. Iterum edidit Ad. Rœmer. Leipzig. Teubner, 1899 : au faux-titre 1898 (*Bibl. script. græc. et. rom. Teubneriana*) ; CII-245 p.

Il y a quatorze ans que M. Rœmer a publié pour la première fois la *Rhétorique* d'Aristote. Cette nouvelle édition, si j'ose le dire, annule la première ou peut s'en faut, non pas tant parce que le texte a beaucoup gagné — il ne pouvait être sensiblement différent — qu'à cause de l'importante préface que M. R. y a ajoutée. Cette préface se compose de deux parties : l'une (p. I-XL) est la préface de la première édition, augmentée p. XXVI du stemma des manuscrits d'après Susemihl, auquel elle renvoie pour les détails (*Wochenschr. f. klass. Phil.* 1885, col, 1644), de quelques mots sur les scholies, p. XXXV sv., et de très justes considérations sur la valeur critique qu'il convient d'attribuer à la traduction latine de Guill. de Mœrbeck (XIIIe siècle). M. R. a retranché de son appareil critique beaucoup de lectures de cette ancienne traduction, qui ne sont d'aucune utilité pour le texte et qui serviraient plutôt à le corrompre si l'on ne se tenait pas dans une sage défiance. La seconde partie de la préface (p. XL-CII) est un modèle de sagacité et de bon sens. On ne s'est guère occupé de la *Rhétorique* dans l'inter-

valle qui sépare les deux éditions : l'attention s'est plutôt portée, parmi les œuvres d'Aristote, sur la *Constitution d'Athènes*, et, ces dernières années, sur la *Poétique*. La *Rhétorique* soulève pourtant beaucoup de questions, et l'une des plus importantes est celle que traite actuellement M. R. Des lacunes, qui ne laissent pas que d'être nombreuses, se traduisent dans notre texte, par exemple au livre II ch. 23 dans l'énumération des τόποι, où des exemples ont été laissés de côté par les copistes; ailleurs les pensées ont été écourtées, la suite en a été altérée ou modifiée de telle sorte que l'enchaînement logique laisse à désirer. Qu'y faire? Rien, malheureusement; ce genre d'altérations dans un texte est de ceux devant lesquels la bonne critique ne peut que se déclarer impuissante. On peut noter les passages transposés, et c'est ce que fait M. Rœmer, notamment dans le troisième livre; on peut signaler les lacunes, et les raisonnements de M. R. en démontrent p. ex. 1,361ª, 12 (il manque la définition de la richesse), 1,366ª, 6 (manque le τέλος βασιλείας, comme le vit aussi Spengel), etc. Mais on peut aussi chercher l'origine de ces altérations du texte primitif, tant des lacunes constatées que des intrusions qui manquent d'un lien suffisant avec la suite des idées; et M. R. propose l'explication suivante : deux recensions, l'une complète ou presque complète, l'autre déjà écourtée, circulèrent dès les temps anciens; cette dernière fut suppléée plus tard par un rédacteur qui ne s'astreignit pas à donner leur véritable place à ses suppléments, et c'est une nouvelle rédaction qui fut la source de l'archétype d'où dérivent tous nos manuscrits. Cette explication, dans ses lignes générales, a bien des chances d'être exacte; les déductions de M. Rœmer sont d'ailleurs appuyées sur de minutieuses analyses, et c'est cette préface, je le répète, qui fait principalement la valeur de cette édition.

My.

P. Ribbeck, **Senatores Romani qui fuerint idibus Martiis anni U. C. 710.** — Dissertatio inauguralis. Berlin, Mayer et Müller, 1899. In-8°, 104 pages.

M. P. Ribbeck a voulu suivre l'exemple de Willems, qui a dressé, dans son livre sur le *Sénat de la République romaine*, la liste des sénateurs pour les années 179 et 55 avant J.-C. Il a choisi, comme date, l'année de la mort de César, 44 avant J.-C. = 710 de la fondation de Rome. Mais il a adopté une autre méthode que le savant historien belge. Il a considéré, en effet, que l'année 44 appartenait à une période troublée de l'histoire romaine, et qu'il serait dangereux, pour cette période, d'accorder trop d'attention aux lois ordinaires du *cursus honorum*. Tandis que Willems a tenu un grand compte de ces lois, M. P. R. s'est borné aux faits eux-mêmes, que les sources contemporaines révèlent. Il a ainsi dressé une liste de 475 sénateurs, qu'il

a répartis en 4 classes : 1° les sénateurs qui, d'après les sources, faisaient certainement partie du sénat en 44 ; ils sont au nombre de 246 ; — 2° les Romains, dont on peut croire qu'ils étaient sénateurs en 44, bien que leur présence dans l'assemblée ne soit attestée en fait que pour l'année 43 ou les années suivantes ; M. R. en a relevé 48 ; — 3° les sénateurs qui appartenaient au Sénat un peu avant 44, dont aucun document ne nous apprend la mort avant cette même année, mais dont aucun témoignage ne nous indique non plus l'existence à cette même date ; cette liste comprend 83 noms ; — 4° enfin certains hommes, dont les auteurs anciens ne disent point qu'ils fussent sénateurs en 44, mais que l'on peut par hypothèse considérer comme tels ; M. R. en compte 98. Les 246 sénateurs de la première catégorie sont ainsi groupés : *Censorii*, 3 ; *Consulares*, 22 ; *praetorii*, 99 ; *aedilicii*, 10 ; *tribunicii*, 43 ; *quaestorii*, 65 ; *pedarii*, 4.

Cette liste de sénateurs est établie avec soin ; pour chaque nom cité, est indiquée la double bibliographie des sources et des ouvrages modernes les plus importants. Mais l'étude de M. P. R. ne se borne pas là. L'auteur a commenté la liste dressée par lui ; s'aidant de tous les renseignements historiques et moraux fournis par les contemporains, il a classé tous ces sénateurs en partis ; il a essayé, parfois avec succès, de montrer pourquoi les uns étaient partisans de César et les autres ennemis du dictateur. De cette étude, curieuse et fort suggestive, il ressort que ce n'est pas le seul amour de la liberté et la seule haine de la tyrannie qui ont inspiré les meurtriers de César ; que les rancunes personnelles ont joué un grand rôle dans la tragédie des ides de mars, et qu'en réalité il n'y avait plus dans le Sénat, à cette époque, de vrais partis politiques. M. R. montre enfin qu'un certain nombre de sénateurs changèrent d'opinion et d'attitude suivant les hommes qui étaient les maîtres du pouvoir. Les dernières pages de la dissertation de M. P. Ribbeck sont, au point de vue de la véritable physionomie des partis romains à cette époque, d'un intérêt tout à fait piquant, presque psychologique et moral autant qu'historique.

Nous n'exprimerons qu'un regret, en quittant cette étude, c'est d'y avoir rencontré un nombre assurément excessif de fautes d'impression. Ce sont là des taches toutes matérielles qu'un peu d'attention suffirait à faire disparaître.

J. TOUTAIN.

Altchristliche liturgische Stücke aus der Kirche Aegyptens nebst einem dogmatischen Brief des Bischofs Serapion von Thmuis, von Georg WOBBERMIN ; **Zur Ueberlieferung des Philostorgios**, von Ludwig JEEP. Leipzig, Hinrichs, 1899. 36 + 33 pp. in-8 (Texte u. Untersuchungen, XVII, 3 b). — Prix : 2 mk.

Il a été déjà rendu compte du mémoire de M. Jeep [1]. Il me reste à

1. *Rev. cr.*, 1899, II, 89.

signaler les textes très intéressants que nous fait connaître M. Wobbermin. Ils proviennent du manuscrit 149 du mont Athos, écrit vraisemblablement au xi[e] siècle. Les textes eux-mêmes sont du milieu du iv[e], car l'évêque Sérapion de Thmuis nommé dans le titre de deux des trente prières publiées est l'ami et le correspondant d'Athanase. En tête se trouve un petit écrit, Περὶ πατρὸς καὶ υἱοῦ, dont il est l'auteur, suivant M. Wobbermin. Quoi qu'il en soit de cette attribution, les textes sont certainement antérieurs au milieu du iv[e] siècle comme le prouvent une citation de la lettre de Barnabé, la condamnation de l'arianisme, le caractère vague de la théorie du Saint-Esprit, l'absence de toute expression postérieure à la foi de Nicée. La liturgie de la messe telle qu'elle ressort de cet euchologe est analogue à la liturgie syrienne, connue par Cyrille et autres. Publication à tous égards d'un très haut intérêt.

P. L.

Studien über das Schriftum u. die Theologie des Athanasius, auf Grund einer Echtheitsuntersuchung von Athanasius contra gentes u. de incarnatione von Karl Hoss. Freiburg i. B., Leipzig u. Tübingen, Mohr, 1899. viii-130 pp. in-8. Prix : 3 mk.

Athanasiana, Litterar-u. Dogmengeschichtliche Untersuchungen, von Alfred Stülcken. Leipzig, Hinrichs, 1899 (Texte u. Untersuchungen, XIX, 4). Prix : 5 mk.

Ces deux ouvrages, entrepris séparément, aboutissent à peu près aux mêmes conclusions. Ils sont tous deux dirigés contre Draeseke qui avait transféré la possession des discours *Contra gentes* et *De Incarnatione Verbi*, d'Athanase à Eusèbe d'Émèse. L'assertion avait rencontré d'ailleurs une incrédulité à peu près générale [1].

Les deux discours forment en réalité deux parties d'une seule et même apologie. L'étude qui leur est consacrée par M. Hoss est plus développée et plus minutieuse que celle de M. Stülcken. Quiconque voudra aborder la lecture de ces œuvres trouvera dans les analyses de M. H. une introduction appropriée. M. H. soumet ensuite à une discussion serrée les problèmes littéraires qui se rattachent à ce problème principal. Un certain nombre d'œuvres sont en effet dans la dépendance des deux premières ; M. H. déclare authentiques l'homélie sur la Passion et la Croix, et l'homélie sur le sabbat et la circoncision. Mais l'*Expositio fidei*, l'Épître aux Antiochiens, le *Sermo maior de fide*, le quatrième discours contre les Ariens, le *De Incarnatione et contra Arianos*, les deux livres contre Apollinaire sont apocryphes. Les trois premiers sont dirigés contre les Apollinaristes, et

1. Dräseke, *Studien u. Kritiken*, 251-315 ; voir surtout l'article de Carl Weyman, *Byzant. Zeischrift*, 1896, pp. 223-225.

le *Sermo maior* a le caractère d'une compilation. Le quatrième discours n'est pas seulement dirigé contre les Ariens, mais contre divers hérétiques, Sabellius, les Photiniens, Paul de Samosate et surtout Marcel d'Ancyre [1]. Enfin Anathase n'a pas écrit de commentaires exégétiques sur saint Mathieu et sur saint Luc. Les auteurs de chaînes ont extrait de ses œuvres authentiques et apocryphes des morceaux que nous parvenons à replacer presque tous. Comme ces extraits portaient pour titre l'indication du passage biblique auquel les excerpteurs l'avaient rapporté, on a pu prendre le change et se tromper. Cette solution avait été déjà indiquée comme possible par les Bénédictins.

Sans négliger les considérations d'histoire du dogme, M. H. s'est surtout appuyé sur le style et sur des faits d'ordre philologique. M. S. a été au contraire amené à ces problèmes littéraires par les besoins d'une étude sur la christologie d'Athanase. Il a donné aussi aux questions chronologiques une attention constante. Il considère le petit ouvrage sur saint Mathieu XI, XXVII, comme authentique. Il rejette les mêmes ouvrages que M. Hoss, mais pour d'autres raisons, car il ne fait pas grand cas des arguments philologiques. Cependant il regarde plutôt comme douteux que comme apocryphes l'*Expositio fidei*, le *De Incarnatione Verbi et contra Arianos* et le *De Trinitate et Spiritu sancto*. Le *Sermo maior de fide* est peut-être l'œuvre d'un Antiochien qui vivait au milieu du IV[e] siècle. Le quatrième discours contre les Ariens procède d'un disciple d'Athanase. Il en est de même des livres contre Apollinaire. M. S. examine aussi d'autres écrits d'Athanase et propose comme conclusion la chronologie suivante :

<table>
<tr><td>Contra Gentes et De Incarnatione</td><td>± 323</td></tr>
<tr><td>Sur Mt. XI, XXVII</td><td>± 336</td></tr>
<tr><td>Contra Arianos I-III</td><td>338-9</td></tr>
<tr><td>Apol. contra Arianos</td><td>± 350</td></tr>
<tr><td>Ep. de sent. Dionysii</td><td rowspan="2">346-355</td></tr>
<tr><td>Ep. de decr. Nic. synodi</td></tr>
<tr><td>Ep. enc. ad ep. Aegypti et Libyae</td><td>356</td></tr>
<tr><td>Apol. ad Constantium</td><td rowspan="4">357</td></tr>
<tr><td>Apol. de fuga sua</td></tr>
<tr><td>Historia Arianorum</td></tr>
<tr><td>Vita Antonii</td></tr>
<tr><td>Epistulae ad Serapionem I-IV 7</td><td>± 359</td></tr>
<tr><td>De synodis</td><td>359</td></tr>
<tr><td>Tomus Ad Antiochenos</td><td>362</td></tr>
<tr><td>Ad Afros</td><td>± 369</td></tr>
</table>

1. Le philosophe Maximus n'a d'autres droits à réclamer la paternité de cet écrit que ceux que lui confère l'imagination de Dräseke.

Ad Epictetum	
Ad Adelphium	371
Ad Maximum	

Dans la dernière partie de son livre, M. Stülcken étudie la christologie d'Athanase, montre ce qu'elle doit à ses devanciers, fait ressortir le rôle de l'arianisme qui dégagea des idées latentes par la contradiction, détermine ce que l'évêque d'Alexandrie a transmis à ses successeurs, le germe des conceptions unitaires d'un Cyrille.

P. L.

Die sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias rhetor, in deutscher Uebersetzung herausgegeben von K. Ahrens, G. Krüger. Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana; Scriptores sacri et profani, auspiciis et munificentia serenissinorum nutritorum almae matris Ienensis, ediderunt seminarii philologorum Ienensis magistri et qui olim sodales fuere, fasc. III. Leipzig, Teubner, 1899; xlv-417 pp. in-12. Prix : 10 mk.

En 1870, Land a publié dans ses *Anecdota Syriaca* une *Historia miscella* en douze livres sous le nom de Zacharie, évêque de Mitylène. Ce texte a été traduit en hollandais par M. van Douwen et cette traduction, restée inédite, a été communiquée à M. Ahrens. Il en a tiré parti pour la présente traduction allemande. L'introduction et les notes, qui occupent les pages 293-387, sont œuvre de M. G. Krüger.

L'œuvre est une histoire universelle qui commence à la création du monde et s'arrête à 568-569 après J.-C. Le dernier évènement daté est de 560-561. L'auteur laisse de côté ce qui se trouve dans l'Ancien et le Nouveau Testament, dans Socrate et dans Théodoret ; Sozomène n'est pas nommé et paraît avoir été aussi peu connu au compilateur qu'aux autres écrivains syriens. Le nom de Zacharie n'a d'autre droit de figurer dans le titre que celui d'une source principale. L'ensemble est une compilation faite par un moine dans un but d'édification. Elle n'est pas postérieure à l'année 570, comme le prouve la fin du récit. C'est à peu près tout ce que nous pouvons savoir sur le personnage. Son travail est une mosaïque, accomplie avec d'excellentes intentions et un certain succès. Il est moins pédant et moins insupportable que ses compatriotes. Il suit d'une manière assez précise pour un Syrien, les textes grecs qu'il traduit et arrange.

Parmi ses services, il faut placer en première ligne la connaissance de Zacharie le rhéteur, exploité dans les six premiers livres. Ce personnage, né à Majuma, le port de Gaza, a subi l'influence de Pierre l'Ibère et pris part aux discussions religieuses de son temps. M. K. résume les détails que Zacharie donne sur lui-même dans sa biographie (inédite et en traduction syriaque) du patriarche Sévère d'Antioche. Bien qu'en 527 il était encore laïc, il n'y a pas de motif de douter qu'il ne

soit l'évêque de Mitylène présent au concile de Constantinople en 536. On ne sait pas la date de sa mort, mais en 553, l'évêque de Mitylène s'appelait Palladios. Zacharie est l'auteur d'un traité contre les philosophes sur la création du monde (*P. G.* LXXXV, 1011); d'une biographie de Pierre l'Ibère, distincte de la biographie publiée par M. Raabe et maintenant perdue; d'une vie de l'Ascète Isaac (publiée en traduction allemande dans le présent volume); de la vie de Sévère, déjà mentionnée; d'une Ἀντίρρησις, contre les Manichéens, publiée par Pitra, *Anal. sacra,* V, 67; enfin d'une histoire ecclésiastique. C'est de cette histoire que le compilateur syrien a tiré la substance de ses premiers livres. Il est le seul avec Evagrius que nous connaissions pour avoir lu le texte original. L'ouvrage de Zacharie devait embrasser les années 450-491. Ce n'était d'ailleurs pas une histoire ecclésiastique, au sens de celles d'Evagrius, de Théodoret, de Sozomène. Un des eunuques de la cour lui avait demandé de le renseigner sur les évènements qui avaient troublé l'Église sous Marcien et surtout depuis le concile de Chalcédoine. Zacharie avait seulement tâché de répondre à ce désir d'après ses renseignements personnels et les pièces qu'il avait à sa disposition. Son horizon est limité à Alexandrie et à la Palestine. D'ailleurs il écrit au point de vue des monophysites, mais sans fanatisme.

Dans la compilation syriaque se trouvent des listes épiscopales. Ces listes ne paraissent pas parvenir de Zacharie. Le compilateur syriaque les a tirées de quelque autre source. Elles sont assez voisines et assez différentes de celles de Jean d'Éphèse pour qu'on puisse supposer une source commune exploitée séparément.

C'est aussi de la même manière que doit s'expliquer les autres rapports qui existent entre le compilateur et Jean d'Éphèse. Une partie des documents et des livres utilisés étaient identiques, puisque tous deux paraissent avoir travaillé à Amid. M. Krüger, dans son excellente annotation, a cherché à préciser pour certains points l'origine des renseignements.

L'*Historia miscella* paraît avoir été seulement connue dans la suite par Michel le Syrien et Barhebraeus.

L'annotation de M. K. est telle qu'on pouvait l'attendre de l'auteur des *Monophysitische Streitigkeiten*. Non seulement il indique les sources probables, mais il identifie les personnages, il date les faits, il compare les récits parallèles. La tâche de l'historien moderne se trouve singulièrement aplanie par ces indications dont quelques-unes se développent en véritables dissertations (par exemple, pp. 301 (4, 18) sur Nestorius; 328 (75, 18) sur l'hénotique). Des tables chronologiques (indictions, olympiades, ère d'Édesse), des listes d'empereurs, de patriarches, d'évêques; un index très complet achèvent de rendre ce volume d'usage pratique et facile.

Nous devons exprimer notre reconnaissance à M. Ahrens pour

avoir mis ce texte intéressant à la portée de tous les théologiens et à M. Krüger de l'avoir entouré de renseignements aussi précis [1].

Paul Lejay.

Le **Trésor immortel,** tiré de l'Écriture Sainte, par Jacques Sireulde, publié avec introduction par Ch. de Beaurepaire. Rouen, imprimerie Léon Gy. In-8°. — Tirage pour la Société des bibliophiles rouennais.

En 1534, la ville de Rouen ne comptait pas moins de sept mille pauvres honteux, deux cents quatre-vingt-dix-sept mendiants valides, et trois cents soixante-quinze petits enfants mendiants. Pour en diminuer le nombre, on essaya les mesures répressives, mais ce fut en vain. Alors on eut recours à des remèdes plus efficaces. C'est pourquoi quelques années plus tard une véritable assistance publique fut organisée, avec un Bureau spécial qui se réunissait chaque dimanche, s'occupait des secours à donner aux pauvres valides, et de l'éducation des enfants de l'Aumône, pour lesquels on fonda des écoles. En outre, des cotisations volontaires, des quêtes dans toutes les paroisses, « des boyttes attachées aux tavernes, monastères, halles, à la maison de chaque marchand pour recevoir les deniers à Dieu », alimentèrent plus ou moins le trésor des pauvres. Mais comme la charité publique a toujours besoin d'être excitée, on ordonna des cérémonies publiques propres à frapper l'imagination, des processions de tous les pauvres de la ville, « les enfants marchants les premiers, l'un portant une croix de bois, et tous criants : *Fili David, miserere nobis* ». On ne s'en tint pas là. « Accessoirement et comme à dessein de jeter quelque ornement sur un fond si sombre et si lugubre, dit M. de Beaurepaire dans la très intéressante introduction à cet ouvrage, l'idée vint d'instituer un concours de poésie en l'honneur de la charité, envisagée comme œuvre de religion, et ce concours on l'appela le *Puy des pauvres* ». Telle est l'origine de ces poèmes, de ces chants royaux, ballades et rondeaux qu'a recueillis Jacques Sireulde, huissier au parlement, et qu'il a publiés à la suite de ses poésies, en 1556, à Rouen, chez Martin le Mégissier.

Si ces pièces n'avaient pas été composées par leurs auteurs avec l'intention la plus louable, celle de célébrer la charité, de l'encourager et de l'exciter, nous dirions sans ambages qu'elles sont immédiatement au-dessous de rien. Le tout est d'une déplorable platitude, et parfois

1. MM. Ahrens et Krüger ont laissé de côté dans leur livre les parties déjà traduites par d'autres savants : Histoire de Joseph et d'Asenath (trad. Oppenheim), actes de saint Silvestre (Frotingham), légende des sept dormants, *Mirabilia Romae* (Guidi), etc. Je crois que la légère économie que l'on réalise ainsi ne compense pas l'inconvénient de chercher ces textes de tous les côtés.

d'une obscurité *caligineuse*. Si M. de Beaurepaire signale quelques rares pièces « qui se distinguent par un certain caractère de naturel et de simplicité », c'est assurément par pure tendresse d'éditeur. Au fond il sait à quoi s'en tenir sur leur mérite. Il était temps que Ronsard nous tirât du bourbier, ou, comme le dit d'Aubigné, « vint couper le filet que la France avait sous la langue ».

Que l'on juge de ces bégaiements poétiques par ces quelques vers de Jacques Sireulde que je prends au hasard dans « Son exortation à faire omone et le moyen de la bien faire selon Dieu » :

Lesquelz escus tost se departiront
Entre plusieurs, qui grand chere en feront,
Comme enseigné a par similitude
Nostre Seigneur, du riche qui l'estude
Du tout avoit d'accumuler deniers
A augmenter, et croistre ses guerniers,
Pour le grand nombre à luy se voyant estre
De grains et fruictz qu'il ne sçavoit ou mettre.

Voici un autre extrait apocalyptique d'une balade *premiée* dont l'auteur se nommait Bréart :

Soubz la meule de pénitence,
Au molin d'opération
Portez l'avare résistence
Pierre de vaine affection :
Puis sans charmelle fiction,
Ainsi que l'on fait de pur grain,
Par chrestienne dévotion
Faictes de la pierre du pain.

Le *Puy des pauvres* comme le *Puy de la conception* avait ses princes et ses juges sur lesquels M. de Beaurepaire, sans oublier la plupart des lauréats, nous donne de curieux renseignements biographiques, utiles à l'histoire de la Société rouennaise au milieu du XVI[e] siècle. Malheureusement pour les pauvres, il ne dura guère au-delà de 1562, époque où les partisans de Condé s'emparèrent de la ville et la dévastèrent. L'année suivante le Bureau de l'assistance publique interrompit ses séances, et les religieux aussi bien que les administrateurs de l'Hôtel-Dieu furent contraints de cesser leurs fonctions et de s'enfuir.

A. Delboulle.

Guillaume Guizot. **Montaigne, études et fragments,** in-12, 269 p. Paris, Hachette, 1899.

Edme Champion. **Introduction aux Essais de Montaigne,** in-12, 313 p. Paris, A. Colin, 1900.

Voici paraître presque en même temps deux livres pour expliquer Montaigne. Il semble que le vieux penseur charme de plus en plus et devient de moins en moins accessible.

G. Guizot plus que tout autre avait subi ce charme. Les *Essais* étaient presque sa lecture favorite. Mais une sorte d'effroi le prenait à suivre les marches et les contre-marches de Montaigne autour de la vérité. Tour à tour trop hardies ou trop confuses pour son esprit mesuré, elles lui semblaient déconcertantes. Il méditait les *Essais* phrase par phrase, cherchait à les pénétrer plus profondément, et peut-être pour en faire plus tard un livre, notait soigneusement toutes ses réflexions. Ce sont ces notes que publient aujourd'hui ses amis. Rendront-elles les *Essais* plus lucides ? On en peut douter. C'est que Guizot travaillait à l'ancienne manière, celle qui consistait à expliquer un auteur en recourant uniquement à l'analyse psychologique. Il prend une à une les conclusions de Montaigne sur la justice et la politique, sur la religion, sur sa conception de l'antiquité, cherche à savoir par quelles suites de raisonnement il a pu les établir, et prétend découvrir ainsi la nature de son esprit sans recourir à aucune autre considération. La méthode vaut surtout ce que vaut celui qui l'emploie et un homme de haut goût et de fine culture comme l'était Guizot ne pouvait manquer d'en tirer maintes remarques ingénieuses formulées avec un art littéraire exquis. Mais toutes ces jolies remarques laissent bien plutôt en fin de compte l'idée d'un jeu d'esprit que d'une recherche scientifique. De fait Guizot réussit si peu à s'expliquer Montaigne qu'il en arrive à croire que le seul mérite des *Essais* est l'agrément de leur style. Il écrit sans sourciller : « Qu'est-ce donc qui a fait admirer jusqu'à l'excès cet observateur léger, ce raisonneur inconséquent, ce politique à courte vue, ce moraliste sans morale, ce sceptique crédule, ce conservateur qui ne regarde ni comme valable ni comme durable ce qu'il peut conserver, cet avocat d'Église qui n'est le client d'aucune religion, en un mot ce singulier mélange de routine et de paradoxe que nous venons d'analyser ? A côté de ces hommes divers il faut qu'il y ait eu en Montaigne un homme de génie pour les rendre à ce point célèbres et puissants. Oui, certes, et il n'est pas difficile à trouver. L'homme de génie en Montaigne, c'est l'écrivain » (p. 83). Ces quelques lignes nous dispensent de critiquer ces essais sur les *Essais*, charmants, au point de vue littéraire, comme un petit livre du XVIIIe siècle : malgré toutes ses investigations, Guizot n'avait pas pénétré bien avant dans l'âme de Montaigne.

M. Champion, au contraire, procède plutôt à la manière moderne : celle de l'enquête scientifique. Il compare entre elles les premières éditions des *Essais* pour en noter les variantes ; il cherche à suivre la pensée de Montaigne, à trouver les diverses circonstances qui ont pu influer sur son développement, et c'est surtout en observant année par année la vie du philosophe qu'il entend expliquer sa philosophie. Montaigne, expose-t-il, était essentiellement, en sa jeunesse, un homme d'action, impétueux, turbulent, enfiévré par toutes les passions, mon-

dain, aimant les distinctions et les honneurs, toujours « à pleines voiles ». Mais le 28 février 1571, dégoûté de cette agitation inféconde, il se retire sur ses terres, résolu à n'en plus sortir et, pour se distraire de la solitude qui lui pèse, s'occupe à méditer et à écrire. Mais malgré sa contention d'esprit, la sérénité de sa pensée est toujours troublée par son tempérament et ses habitudes d'autrefois. Et ce serait à cette lutte constante entre le *vieil homme* et l'*homme nouveau* qu'il faudrait, selon M. C. attribuer ses irrésolutions, ses contradictions, ses impuissances, et ses lacunes. Sceptique, il ne le serait pas; mais empêché souvent par ses croyances passées d'arriver aux croyances nouvelles vers lesquelles le pousse secrètement sa raison, il s'arrête déconcerté et laisse sa conclusion en suspens plutôt que de risquer une affirmation qui l'effraie. Toute cette discussion fort bien menée par M. C. avec une parfaite connaissance de son sujet et une grande délicatesse d'analyse, ouvre des aperçus très nouveaux, et les *Essais* relus ensuite prendront certainement un nouvel attrait en bien des endroits.

Mais est-ce là tout, et suffit-il de cette lutte entre le *vieil homme* et l'*homme nouveau* pour comprendre définitivement Montaigne? Ses irrésolutions, ses contradictions, ses impuissances et ses lacunes, nous les retrouvons à la vérité chez tous les penseurs de son temps. Rabelais les a tout autant que lui et le *Peut-être* est l'exact équivalent du *Que scais-je*. Ne serait-ce pas plutôt entre le vieux monde et le monde nouveau que s'accomplit la lutte qui les suscite? Au XVI[e] siècle l'esprit humain se lance dans la spéculation philosophique avec son éducation du moyen âge qui ne saurait encore lui fournir une méthode de raisonnement assez robuste pour lui permettre d'atteindre constamment la vérité. Il louvoie, se reprend, s'arrête, ne sait souvent comment conclure, et s'aheurte au doute volontiers dès qu'il tient pour impossible d'aller plus loin. Notre logique s'est notablement développée depuis lors et, comme nous résolvons couramment bien des problèmes qui semblaient alors insolubles, toutes ces dissertations d'autrefois nous étonnent souvent par leurs obscurités et leurs bizarreries. A mesure que notre pensée ira se perfectionnant, elles nous étonneront sans doute davantage et c'est pourquoi il nous faut déjà de plus en plus expliquer les *Essais*. Pour bien comprendre Montaigne, ce n'est peut-être pas lui qu'il faut surtout étudier, c'est son siècle.

Raoul Rosières.

M. Brosch. **Geschichten aus dem Leben dreier Grosswesire,** Gotha, A. Perthes, in-8 de VII-191 p.

M. Brosch a réuni dans ce petit volume des études sur Mohammed Soqolly-Pacha, premier vizir sous Soliman et Sélim II, et sur les deux Kœprili, Mohammed et Ahmed, premiers vizirs de Moham-

med IV. Son récit est surtout extrait des actes du sénat de la sérénissime République et du Conseil des Dix, et de la correspondance des bailes. — La compétence me manque pour décider si M. Brosch aurait pu trouver quelque chose dans les documents ottomans. Il a eu tort de négliger complètement les travaux français : la publication de Charrière, les *Relations diplomatiques de Venise avec la Turquie* de Belin (*Journal asiatique*, 1876), le *Voyage du Levant* de du Fresne-Caanye, etc.

Le travail de M. B. est neuf par beaucoup de côtés. Il confirme l'opinion que nous nous faisions de la valeur de Soqolly-pacha, du peu d'importance politique de la bataille de Lépante, de l'habileté de François de Noailles. Il nous donne un portrait vivant du sanguinaire Mohammed Kœprili, et un portrait peut-être un peu flatté de son fils Ahmed, un héros de douceur et de désintéressement. Le tout est entremêlé d'historiettes de sérail, de détails sur l'avidité des sultans, sur l'irrémédiable décadence de l'Empire. Il cite, en appendice, deux curieux documents qui nous montrent la Sérénissime, le Roi catholique et Sa Sainteté s'entendant pour préparer des assassinats politiques. A quoi bon garder la foi à des Turcs ?

Le livre est écrit d'un style vif, parfois maniéré. L'auteur abuse un peu des comparaisons[1].

H. Hauser.

J. Favier. **Catalogue des livres et documents imprimés du Fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy**. Nancy, Crépin-Leblond, 1898, grand in-8°, xv-794 pages.

« De toutes les bibliothèques publiques de France, la bibliothèque municipale de Nancy est certainement l'une des plus spacieuses et celle où le service est le mieux organisé », dit M. Chr. Pfister, professeur d'histoire de l'Est de la France à l'Université de Nancy, dans la préface qu'il a donnée au *Catalogue du fonds lorrain*. Il n'exagère pas, et ce n'est que justice de rendre hommage à l'administration éclairée de la municipalité nancéienne et de son éminent bibliothécaire, M. J. Favier. Comme toutes les bibliothèques de province, la bibliothèque de Nancy a bien des lacunes ; mais son fonds d'histoire locale est très complet : il constitue « la plus riche bibliothèque d'histoire lorraine qui existe ». Son catalogue équivaudra donc à une véritable bibliographie lorraine. Mais il ne sera naturellement pas cette bibliographie même. Très sagement, M. F. s'est abstenu d'indiquer les livres qui manquent à son dépôt. De même, il n'a mentionné ni

1. Celle de la p. 74 (entre l'état-major français et les janissaires) est d'un goût douteux.

« les traités d'histoire générale, ni les grands recueils de l'histoire de France » ou d'Allemagne, qu'il serait cependant nécessaire de dépouiller avec soin, si l'on voulait dresser un « répertoire des sources de l'histoire lorraine ». Mais, dans le terrain ainsi délimité avec précision, le besogne était considérable. Il s'agissait de cataloguer, non pas « seulement les ouvrages purement historiques, mais bien l'ensemble de tout ce qui peut avoir un intérêt quelconque pour la province ».

Résolument, M. F. abandonne alors les classifications traditionnelles. L'école philosophique de Brunet, qui impose au bibliographe le cadre rigide d'un « système » immuable. parce qu'il se prétend universel, subordonne en quelque sorte le contenu au contenant.

Tout au contraire, M. F. subordonne le contenant au contenu. « L'idée qui domine dans la bibliographie d'un pays ou d'une province, c'est l'histoire... C'est donc au point de vue historique que nous nous sommes placé pour notre classement ». On ne saurait mieux dire. Le plan que M.F. a construit est d'une ingénieuse lucidité. Il se compose de cinq parties : histoire générale, histoire religieuse, jurisprudence, sciences et arts, belles lettres. La première partie, qui est de beaucoup la plus importante (elle comporte 5,756 numéros), a sept sections : géographie, histoire proprement dite, histoire de la noblesse, biographies, archéologie, histoire scientifique et littéraire, bibliographie. L'agencement intime des sections ou des autres parties n'est pas moins heureux. En appendice, M. F. a indiqué 1° les ouvrages publiés par des Lorrains sur des sujets étrangers à la Lorraine, 2° les ouvrages imprimés en Lorraine, dont les auteurs et les sujets sont étrangers à la Lorraine. Peut-être eut-il mieux fait de les omettre : ces deux appendices révèlent, non sans quelque cruauté, l'indigence lamentable dont souffre la bibliothèque de Nancy, dès qu'on sort du « fonds lorrain » proprement dit, et la distance est grande ici du « catalogue » à la « bibliographie ».

En tout, 12,083 numéros ont été recensés, ou 9,339 sans les appendices. Il est à peine besoin d'ajouter que la description de chaque numéro est toujours précise et exacte, les fiches ayant été collationnées sur les originaux. Une table alphabétique des noms propres termine le volume. Tel quel, le *Catalogue* de M. Favier ne constitue pas seulement un instrument de travail désormais indispensable aux lotharingistes, il est aussi un modèle de méthode hardie et prudente tout ensemble, et on doit souhaiter qu'il suscite à son exemple d'autres bibliographies provinciales : nous en manquons.

G. Pariset.

— Le dernier numéro de l'*Archiv für Religionswissenschaft* (II, 4) contient les articles suivants : C. Hahn, *Die alte Hierarchie bei den Chewsuren, ihre Bethäuser*

und religiösen Gebräuche; W. H. Roscher, *Vier Briefe Wilhelm Mannhardt's*; B. Kohlbach, *Der Mythos und Kult der Ungarn*; E. Wolter, *Die Erdengöttin der Tschuwaschen und Litauer*. Il y est rendu compte de deux ouvrages importants : M. Lazarus, *Die Ethik des Judenthums*; H. Weinel, *Die Wirkungen des Geistes und der Geister im nachapostolichen Zeitalter bis Irenaeus*.

— M. M. Dufour vient de publier une traduction, avec introduction et notes, du *Discours contre Midias* (Paris, Anoyaut. In-8°, 112 p. 1 fr. 50). Il reconnaît dans son avertissement tout ce qu'il doit à la traduction de M. Dareste. « Je me suis, dit-il, appliqué à mieux respecter la forme oratoire. Il m'a semblé que M. Dareste avait trop souvent démembré la période de Démosthènes si pleine, si ample et si nombreuse. En reproduire le dessin, le mouvement, et, s'il se pouvait, l'harmonie, voilà ce qui m'a tenté. »

— Un important ouvrage sur l'Albanie au moyen âge a été publié récemment par le conservateur des archives de Raguse, M. Joseph Gelcich (*La Zedda e la dinastia dei Balsioli*, Spalato, Tipografia sociale spalatina, 1899; 335 et 3 pp. in-8). L'auteur donne dans ce livre l'histoire complète et détaillée de la dynastie des Balcha, qui joua un très grand rôle en Albanie aux xiv° et xv° siècles. Il utilise les sources connues jusqu'ici et les complète avec les matériaux de Raguse, qui ont été présentés récemment au public dans la seconde série de mes *Notes et extraits* avant l'apparition de l'ouvrage de M. Gelcich. — N. Jorga.

— La *Società ligure di storia patria*, de Gênes, s'était depuis longtemps proposé de publier un Corpus des documents relatifs aux rapports de la République génoise avec l'empire byzantin. Ce projet a été rempli en partie seulement par la publication de feu Belgrano, dans les *Atti* de la Société, t. XIII; ce savant s'était borné aux relations de la colonie de Péra avec la métropole. Un autre érudit, le chanoine Ange Sanguineti, avait rassemblé un certain nombre de documents inédits touchant les relations de sa patrie avec Constantinople; il mourut avant d'avoir terminé son ouvrage. La Société chargea le professeur Bertolotto de publier le recueil de Sanguineti et de rédiger une étude sur ces documents. La mort surprit Bertolotto alors qu'il avait à peine publié les matériaux. Ces matériaux sont compris dans le volume XXVIII des *Atti*; il serait facile de signaler des erreurs dans ce recueil qui n'en est pas moins très important. La tâche d'écrire l'étude fut donnée à M. Camillo Manfroni, l'historien de la marine italienne; son travail a paru dans le même volume des *Atti*. Il est écrit d'une manière intéressante, contient un grand nombre de rectifications et de points de vue justes. Quant aux défauts, on en trouverait : ainsi, je ne m'explique pas comment Mircea, prince de Valachie, a bien pu devenir « le prince de Pologne Myrtsca » (p. 722). Ce qui ne nous empêche pas d'être reconnaissants à M. Manfroni pour cet ouvrage de patience intelligente. — N. Jorga.

— M. R. P. Wülker a présenté à l'Académie des sciences de Leipzig (*Berichte über die Verhandlungen der königlich sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, séance du 4 février 1899; Leipzig, Teubner, 1899) un intéressant résumé des lettres adressées par Ebert à F. Wolf de 1851 à 1864. Ces lettres, propres à inspirer la plus vive sympathie pour un savant dont la modestie égalait le mérite, donnent les plus curieux renseignements sur la vie d'un professeur allemand au lendemain des événements de 1848 : nous y voyons notamment comment la carrière du génial auteur de l'*Histoire générale de la littérature en Occident jusqu'au commencement du xi° siècle* fut entravée durant de longues années par le mauvais vouloir d'un ministre, « ennemi de la libre recherche scientifique et

auprès de qui la médiocrité était une recommandation ». Les romanistes liront avec un extrême intérêt les lettres relatives à la fondation (qui n'alla point sans difficultés) du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, dont la direction et la création furent, durant plusieurs années, l'œuvre propre d'Ebert. M. W. a fait précéder cette communication d'une note brève et substantielle sur la biographie, le caractère et la carrière universitaire d'Ebert, et il a imprimé *in extenso*, en appendice, dix des lettres les plus intéressantes. — A. J.

— M. Ernest Petit vient de publier dans les *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*, tome XV, et de faire tirer à part (Dijon, imprimerie Darantière, 1899; in-8, 117 p. et une héliogravure) les *Souvenirs d'un président au grand conseil sous Louis XIV: Joly de Blaisy, 1649-1725.* Cette publication inédite est faite d'après deux manuscrits, l'un de la collection de l'éditeur, l'autre de la bibliothèque de l'Arsenal. Antoine Joly, baron puis marquis de Blaisy, d'une famille parlementaire de Bourgogne, conseiller à la troisième chambre des enquêtes au parlement de Paris (1679), président au grand conseil (1690), dicta vers la fin de sa vie des notes biographiques; ce travail ne fut pas fait avec beaucoup de précision ni d'exactitude chronologique; il fut terminé en quatre jours. Les *Souvenirs* de Joly de Blaisy n'apportent rien de neuf pour l'histoire générale; jeune homme, il avait étudié à Paris, voyagé en Italie et s'était trouvé à Rome au début du pontificat de Clément X; magistrat, il eut certainement l'occasion de prendre part à des affaires importantes ou d'en entendre parler; mais aucun écho de cette nature n'a été conservé dans ces « petits mémoires »; il n'y est guères question que de détails tout personnels, de la santé de l'auteur, de ses relations, d'affaires d'argent et de quelques incidents de sa carrière de magistrat. Cependant M. Ern. Petit a eu raison d'exhumer ces *Souvenirs*; ils ont leur intérêt. Ils donnent des renseignements sur la vie et les études d'un jeune homme riche et assez désœuvré, sur un grand nombre de gens de robe ou d'église qui furent dans son intimité à Dijon et à Paris, sur plusieurs érudits de l'époque, Barbier d'Aucour (quelques détails nouveaux), Élie Blanchard, Gaignières, qui est traité d'une manière peu favorable, d'Hozier, etc. Le personnage lui-même était d'humeur assez morose, préoccupé de sa santé, de ses insomnies, de ses vapeurs, qui lui firent refuser la place de premier président au parlement de Dijon et au parlement de Grenoble. D'ailleurs, son train de vie, alors qu'il n'était plus un jeune homme, n'était pas celui d'un homme trop mélancolique. Il avait acheté un hôtel au faubourg Saint-Germain, rue des Roziers (aujourd'hui rue Saint-Guillaume); un maître-d'hôtel, un cuisinier, trois laquais, un cocher, un postillon, un portier, six chevaux de carrosse, un cheval de selle : ce n'était pas mal pour un magistrat hypocondriaque et célibataire. Il ne dédaignait pas la bonne chère; il raconte comment, d'accord avec quelques amis, il fit changer quinze ou vingt fois de cuisinier, en quinze ou vingt jours, à son collègue Boucher, qui était à la recherche du maître-queux idéal. On pourra glaner encore dans ces *Souvenirs* quelques détails sur le recrutement des magistrats, qui était avant tout une affaire domestique et financière, sur les examens de complaisance qui leur étaient demandés et sur quelques questions de ce genre. M. Ern. Petit a joint à l'édition des *Souvenirs* une introduction, une table des noms propres et des notes sur les nombreux personnages qui défilent dans cette rapide galerie; ces notes sont marquées au coin d'une érudition précise, à laquelle sont familières les choses du monde parlementaire de l'ancienne Bourgogne. Une explication n'eût pas été inutile à propos de ces mots (p. 64) : « l'avantage que j'avais d'être le premier montant au commissaire ». — G. Lacour-Gayet.

— C'est une très heureuse idée d'avoir réédité (Paris, Champion, 1599; in-8, 556 p., 10 francs) le *Journal du voyage de deux jeunes Hollandais à Paris en 1656-1658*. Quand M. A.-P. Faugère publia, en 1862, ce manuscrit qu'il avait découvert à la bibliothèque de la Haye, il enrichit la littérature historique du milieu du XVIIe siècle d'un document vraiment intéresssant et instructif; car ce *Journal* donne sur deux années du ministère de Mazarin et de la jeunesse de Louis XIV, sur divers incidents de la vie parisienne et de la vie de cour, des détails, d'une précision toute photographique, qu'on chercherait en vain autre part. Tirée à 500 exemplaires, cette première édition était depuis longtemps épuisée; les rares exemplaires qui passaient dans les catalogues atteignaient un prix assez élevé. M. Faugère avait réuni un dossier pour une nouvelle édition; mais la publication des papiers inédits de Saint-Simon, la préparation de son édition de Pascal l'empêchèrent d'en tirer parti. M. L. Marillier, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, a utilisé les notes du premier éditeur et réalisé son désir, en publiant cette nouvelle édition. Le texte du *Journal* est, bien entendu, le même que dans l'édition de 1862; mais il a été enrichi de notes plus nombreuses et plus complètes, d'un index des noms de personnes et de lieux plus détaillé, de nouveaux détails généalogiques sur les familles des deux Hollandais, de deux appendices supplémentaires (ce qui en porte le nombre total à onze), l'un sur l'enlèvement du partisan Girardin par Barbezières, l'autre sur un démêlé avec l'ambassade d'Angleterre à propos de l'affaire du jeune comte d'Insequin. C'est d'après cette nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée, qu'il faudra désormais citer le *Journal* des deux jeunes Néerlandais. — G. L.-G.

— En un volume imprimé avec soin, élégamment cartonné, timbré aux armes des Longueville et des Bourbon, et orné du portrait de l'héroïne, Mrs Alfred Cock vient de publier une Vie de Madame de Longueville : *The Life of Madame de Longueville* (Londres, Smith, Elder; 1899; in-8, 280 p.). L'ouvrage se divise en cinq chapitres : les premières années et le mariage, la première Fronde, la seconde Fronde, la retraite à Port-Royal, les dernières années. C'est une aimable esquisse, qui, malgré quelques emprunts faits aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, n'a pas, croyons-nous, grande prétention à l'originalité, et qui d'ailleurs reproduit, d'une manière fidèle et intéressante, les grands épisodes de la vie d'Anne-Geneviève de Bourbon. L'auteur connaît et utilise les divers travaux de Victor Cousin; comme l'historien français, elle a éprouvé « l'irrésistible fascination d'une des plus brillantes femmes de tous les temps et de tous les pays », et ce qu'elle en dit est de nature à faire connaître, dans sa physionomie générale, la sœur du grand Condé. Un appendice se compose de « notes biographiques », d'un caractère un peu élémentaire. Un index des noms propres termine l'agréable volume de M. Alfred Cock. — G. L.-G.

— Sous ce titre *Le tribunal révolutionnaire* (Paris. Plon. In-8°, 2 vol. XII, 428 et 578 p. 16 fr.) M. H. Wallon publie une nouvelle édition de son *Histoire du tribunal révolutionnaire* parue en six volumes il y a vingt ans. L'édition de 1880 — à laquelle devront se référer tous ceux qui veulent faire une étude approfondie de la Terreur — est épuisée et d'autre part, tout le monde n'a pas le loisir de lire les six tomes qu'elle comprend. M. Wallon a résumé l'ouvrage; il a gardé le texte des grands procès et, comme il dit (p. x.) réuni en un cadre plus restreint un choix des procès secondaires. — A. C.

— Dans un nouveau et intéressant travail composé d'après les archives locales, *La légende de Le Roux de Chef-du-Bois* (Rennes, Oberthur, 1899. In-8°,

108 p.) M. P. Hémon refute et, comme il dit, démolit une légende qui fait encore de Le Roux de Chef-du-Bois l'épouvantail du pays de Tréguier et une espèce de Barbe-Bleue. Il remonte à l'origine de cette légende, l'étudie sous toutes ses formes, et à l'aide de documents irréfutables dégage la vérité. Le Roux n'a pas été un homme de sang; il fut à la fois modéré et courageux, il dut condamner, selon la loi, la femme de Taupin, et, pour se venger, Taupin l'assassina. Mais l'exécration dont Le Roux fut l'objet, s'explique très bien: il avait présidé les débats du tribunal criminel et prononcé la condamnation de Mme Taupin; il eut une mort tragique et mystérieuse; il ne laissait pas d'enfants pour défendre sa mémoire, et, de là aussi le bon souvenir conservé à Taupin qui avait débarrassé la terre de ce monstre. — A. C.

— La librairie Chapelot fait paraître une traduction due au capitaine Niessel, d'un ouvrage de Clausewitz, *La campagne de 1815 en France* (1900, in-8° vii et 224 p. 4 francs). On lira volontiers cette étude de Clausewitz. Il montre une grande animosité contre Napoléon qu'il représente comme un joueur enragé, courant après la chance et risquant tout; il critique complaisamment Wellington et les Anglais; il assure que Blücher est sans reproche et que Grouchy a été mal dirigé par l'Empereur. Mais il expose la marche stratégique des opérations avec une rare clarté et il examine très attentivement les cas qui pouvaient se produire si les généraux en chef des trois armées avaient modifié leurs plans. Son travail a donc un vif intérêt, même après le *1815* de Houssaye qui a d'ailleurs puisé dans Clausewitz de nombreuses appréciations, sans pourtant se laisser influencer sur lui, notamment en ce qui concerne le rôle de Grouchy. Le traducteur a joint à son œuvre une carte que n'a pas l'ouvrage allemand. — A. C.

— La maison Hesse de Leipzig a fait paraître l'édition complète des œuvres de Hoffmann que nous avions annoncée (*E. T. A. Hoffmann's sämtliche Werke*). L'édition comprend quinze volumes qui forment quatre tomes reliés. Elle est précédée d'une introduction biographique d'une centaine de pages par M. Ed. Grisebach. Elle commence par la première œuvre d'Hoffmann, les *Fantasiestücke in Callot's Manier*, et donne successivement, selon l'ordre chronologique, les autres écrits du bizarre romancier. M. Grisebach a dû, pour se conformer au désir de l'éditeur, adopter l'orthographe nouvelle; mais, pour le reste, il a reproduit exactement le texte des éditions originales. Il n'a pas commenté son auteur; les notes du bas des pages sont celles d'Hoffmann. Si l'on veut des éclaircissements sur certains passages, il faut les chercher soit dans l'indroduction biographique soit dans la table des noms et des matières qui figure à la fin du dernier volume. Quant à la bibliographie, M. Grisebach nous renvoie à son « Catalogue d'un bibliophile » *Weltlitteratur-Katalog eines Bibliophilen* cf. *Revue critique*, n° 5) où il a donné la liste des éditions originales de son auteur, et au supplément prochain de ce catalogue qui renfermera la liste des traductions françaises, anglaises et italiennes d'Hoffmann. — A. C.

— Le tome XX de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François* (Vitry, Tavernier. 1900. In-8°, 551 p.), renferme les articles suivants : Jovy, *Deux poésies oubliées en l'honneur de Bossuet* (cf. *Revue*, 1899, n° 15); *Pierre Herbert et ses travaux inédits sur l'Anthologie de Planude* (cf. *Revue*, n° 6) et *Un extrait inédit des mémoires de M. Domyné de Verzet* (cf. *Revue*, n° 8); Dr Mougin, *Les Marvis* (cinq planches) et *Vues et sites disparus de l'arrondissement de Vitry-le-François* (cinq planches); Dr Vast, *Fragments d'une correspondance entre le chevalier de Villeneuve d'Ansouis et l'ingénieur Malavois, 1779-1806.* M. Mougin a joint à l'ou-

vrage une table des travaux de la Société de 1861 à 1900 (vingt volumes), par noms d'auteurs et par matières.

— Deux volumes nouveaux ont paru dans les Pitt Press Series : une édition, d'ailleurs soignée, d'*Athalie* par Mr W. Eve et une édition de *Remi en Angleterre* (tiré du *Sans famille*, d'Hector Malot), par Mme W. de G. Verrall.

— M. Loutchitsky, professeur à l'Université de Kiev, fait paraître dans cette ville (imprimerie de l'Université) un volume considérable sur la propriété rurale en France à la veille de la Révolution. Cet ouvrage est le fruit de nombreuses et patientes recherches dans les archives provinciales. Il serait vivement à désirer qu'il fût traduit ou résumé en français. — L. L.

— M. F.-D. Batiouchkov a publié à Saint-Pétersbourg un volume d'*Essais critiques* qui renferme des études sur Bourget, Gaston Paris, Tolstoï, Tourguenev, Maïkov, Kosolenko. M. Batiouchkov a étudié en France pendant quelques temps et ses écrits se ressentent de notre influence littéraire. Il dirigeait récemment la partie russe de la revue internationale Cosmopolis. — L.

— De Suède nous signalons trois fascicules (I, II, III, 1899) de la « *Göteborgs Högskolas Aarsskrift* ». Le premier est en entier occupé par une étude critique (105 p.) de Vitalis Norström sur l'idéalisme de Platon. L'auteur y cherche à donner des idées du philosophe grec une vue d'ensemble qu'il reproche à Zeller de n'avoir pas su présenter. Ce travail devant bientôt paraître en allemand, ses vrais juges seront alors à même de l'apprécier. — Les fascicules II et III contiennent de M. Efraim Liljeqvist : celui-ci une petite dissertation (23 p.). très précise et fort claire, sur l'importance du scepticisme pour le développement philosophique ; et l'autre une Introduction à la psychologie (137 p.), qui est une série de cours publics professés en 1898 sur les diverses définitions de la psychologie, sur son but, etc., etc. L'intérêt principal de cet exposé se trouve peut-être dans la façon dont M. Efraim Liljeqvist y montre les différences et les rapports réciproques de la « psychologie empirique » et de la « philosophie spéculative ». — Suit dans ce deuxième fascicule (p. 137-168), et du même auteur, un court traité sur le concert et le but de la « propédeutique philosophique ». — L. P.

— La revue nouvelle que fait paraître en Amérique la compagnie Macmillan *The international Monthly. A magazine of contemporary thought.* N° 1. January, 1900. The Macmillan Company. New York and London, VIII et 132 p, L 3 a year. Single numbers, 25 cents) n'est ni exclusivement littéraire, ni particulièrement scientifique. Elle prétend refléter dans toutes ses manifestations la pensée contemporaine. Le Comité de direction est composé, pour chaque branche des connaissances humaines, d'un Américain, d'un Français, d'un Anglais et d'un Allemand. La liste des collaborateurs comporte aussi des écrivains de ces divers pays. Le premier numéro comprend un article de M. Rod sur l'évolution récente de la critique française, deux articles de sciences, un article sur l'organisation des artistes américains, un article sur le syndicat américain qui a mis la main sur les principaux théâtres des États-Unis. Tous les articles sont écrits ou traduits en anglais. — J. L.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 19 mars — 1900

Basset (René). **Les sanctuaires du Djebel Nefousa**. Extrait du Journal asiatique, mai-juin et juillet-août, 1899. 83 pp.

Au cours de ces dernières années l'histoire de l'Afrique du Nord s'est enrichie de nouveaux documents. On n'en est plus réduit comme autrefois aux affirmations d'un historien unique et la critique peut enfin exercer son influence heureuse et déterminer la valeur des matériaux que l'on s'est peut-être trop hâté de mettre en œuvre. Sans s'exagérer l'importance de la contribution fournie par schismatiques Ibadites, il est certain néanmoins qu'elle modifiera bien des opinions arrêtées et, en particulier, celles qui ont trait aux luttes religieuses qui sont si souvent, chez les musulmans comme ailleurs, en rapport étroit avec les querelles politiques.

L'ouvrage d'Ech-chemmâkhi, dont M. Basset a extrait une courte liste de noms de localités qu'il a accompagnés d'un copieux et savant commentaire, n'est en réalité qu'un dictionnaire biographique. Mais, à propos de chacun des personnages dont il raconte la vie, Ech-chemmâkhi rapporte nombre de faits et d'anecdotes qui fournissent des renseignements, éparpillés il est vrai, mais néanmoins utiles, sur la géographie, l'histoire et les mœurs du pays où se meut son personnage. Parfois sans doute le merveilleux joue un trop grand rôle dans ces récits. On ne discerne pas toujours très bien non plus la moralité de ces fables, et, quand on les compare à celles imaginées par les arabes, on s'aperçoit sans peine que les Berbères leur sont toujours restés inférieurs au point de vue intellectuel. Quoi qu'il en soit sur ce

point, la plaquette de M. Basset sera très intéressante à consulter pour tous ceux qui s'occuperont de la géographie ou de l'histoire de la Tripolitaine.

O. H.

Karl Holl, **Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela.** Leipzig, Hinrichs, 1899; xxxix-241 pp., in-8 (Texte u. Untersuchungen, xx, 2). Prix : 9 mk.

On connaît l'étude de M. Holl sur les *Sacra Parallela*[1]. Le présent livre est un premier résultat de ces recherches. Le livre des Ἱερά était très riche en citations. Malheureusement nous ne pouvons le connaître qu'indirectement et par fragments. M. H. nous donne dans son introduction les renseignements essentiels sur la tradition du texte, l'auteur et ses sources. Il ne fait guère que reprendre les principales thèses de l'ouvrage précédent en les défendant contre ses critiques ; il discute en particulier longuement les rapports de Jean Damascène avec Maximus.

L'édition proprement dite comprend 503 fragments classés par auteurs. Ces auteurs sont : Clément de Rome, Ignace, Justin, Théophile d'Antioche, Irénée, Clément d'Alexandrie, Hippolyte, Cyprien (Hartel II, 720, 16-721, 2), Denys d'Alexandrie, Grégoire le Thaumaturge, Athénodore, Méthode, Pierre d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Eusèbe d'Alexandrie, l'auteur de la Didaskalie de Pierre. Les écrivains les mieux partagés sont Clément d'Alexandrie et Méthode.

Le travail de M. H. est un préliminaire obligé de l'édition berlinoise des Pères grecs. Il ne lui apporte pas seulement, pour chaque auteur, un complément critique appréciable. Il y aura aussi à discuter et à identifier des citations qui ne se retrouvent plus dans les œuvres conservées. C'est le cas surtout pour Clément de Rome, Justin, Clément d'Alexandrie, Denys d'Alexandrie.

Une recherche des extraits des *Sacra* s'impose aussi pour les auteurs qui ont suivi le concile de Nicée. La moitié des sermons de saint Basile et de saint Jean Chrysostome y a passé. Un éditeur consciencieux ne saurait négliger maintenant cette source indirecte.

P. L.

Der erste Clemensbrief, untersucht u. herausgegeben von K. Knopf. Leipzig, Hinrichs, 1899 ; 194 pp. in-8 (Texte u. Untersuchungen, xx, 1). Prix : 6 mk.

La première lettre de Clément de Rome a maintenant quatre

---

1. *Rev. cr.*, 1897, II, 224.

sources différentes : le vieux ms. biblique Alexandrinus, incomplet ; le ms. de Constantinople, publié en 1875 par Philotée Bryennios ; la traduction syriaque, signalée par Bensly en 1876 et restée inédite ; la traduction latine, publiée en 1894 par dom Morin. Le précédent éditeur, Lightfoot (1890), n'avait pu puiser qu'aux trois premières. M. Knopf a le mérite de nous donner un texte fondé sur une étude raisonnée des quatre témoignages.

Ces témoignages se diviseraient d'après M. Knopf, en deux familles : l'une représentée par la traduction latine, l'autre comprenant tous les autres documents. Ceux-ci se subdivisent en deux groupes, l'Alexandrinus d'une part, le plus ancien et le plus sûr des guides, et d'autre part le ms. de Constantinople et la traduction syriaque. On comprend dès lors l'importance de la version latine. En vertu d'un principe de critique que M. K. applique sans paraître le connaître, quand les manuscrits se divisent en deux familles, l'accord d'une famille avec un ou plusieurs manuscrits de l'autre détermine la leçon primitive. Il suit de là que l'accord de la version latine avec un des autres manuscrits conduit à rétablir le texte original. Ces résultats sont confirmés par l'étude indépendante des citations de Clément d'Alexandrie. Dans un appendice, M. K. donne les raisons qui le conduisent à écrire, contre l'Alexandrinus, τοῖς ἐφοδίοις τοῦ Χριστοῦ (non τοῦ θεοῦ).

Le texte est accompagné d'un apparat dont il faut louer la clarté et la bonne disposition. Il en a réalisé la simplification en rejetant en appendice les fautes secondaires du copiste de l'Alexandrinus et qui peuvent être considérées comme étrangères à la tradition du texte, et aussi les lacunes de ce manuscrit. Dans un autre appendice, M. K. indique les leçons qui lui paraissent devoir être rétablies dans la traduction latine.

Les quarante dernières pages sont consacrées au caractère littéraire de la lettre. Pour M. Knopf, la lettre est parfaitement une et on ne saurait y isoler des fragments d'homélies. On ne peut pas non plus en extraire des données historiques détaillées sur l'état de l'église de Corinthe, ni surtout déterminer la nature des dissensions qui avaient éclaté dans cette communauté. Mais, à l'occasion de ces troubles, l'auteur en est venu à exposer un certain nombre d'idées générales sur la vie chrétienne et a donné à sa lettre un ton d'édification. Il s'est inspiré çà et là de la première épître de saint Paul aux Corinthiens. Les deux écrits s'adressaient à la même communauté et visaient une situation à peu près semblable.

Dans l'ensemble, l'édition de M. Knopf est digne d'éloges ; elle annule les travaux de ses devanciers.

P. L.

Der Bilderkreis des griechischen Physiologus, des Kosmas Indikopleustes und Oktateuch, nach Handschriften der Bibliothek zu Smyrna; bearbeitet von Josef Strzygowski. Mit 40 Lichtdrucktafeln u. 3 Abbildungen im Texte. Leipzig, B. G. Teubner, 1899 (Byzantinisches Archiv, Heft 2). viii-130 pp. In-8°.

Le ms. B 8 de la bibliothèque de l'Εὐαγγελικὴ σχολή à Smyrne est une sorte d'encyclopédie de la nature à l'usage du moyen âge byzantin. Il contient en effet le Physiologus ; des traités du même genre, notamment un lapidaire ; enfin une rédaction de Kosmas Indikopleustes. Le manuscrit a été au xie siècle écrit et enluminé par la même main. Il provient de l'ancienne Phocée.

Ce manuscrit est un des rares qui nous donnent une des plus anciennes formes du texte du Physiologus. Il a quatre chapitres nouveaux : 9 μόσχος, 10 μονόκερως, 13 χοιρέλαφος, 14 ἱπποπόταμος. Ces additions ont été évidemment suggérées par le voisinage de Kosmas. La réunion des deux ouvrages n'est donc pas fortuite. En dehors de ces additions, ce texte est très semblable à celui du ms. gr. 2426 de Paris publié par Pitra. Mais l'intérêt particulier de ce manuscrit est dans l'illustration. Le Physiologus est accompagné de 106 miniatures, dont 24 occupent la page entière. Les miniatures ont été réparties sans égard au texte qu'elles commentent. Il faut donc d'abord déterminer à quel chapitre chacune d'elles se rapporte. C'est là le travail propre de M. Strzygowski. Le lapidaire est un remaniement libre de l'ouvrage de saint Épiphane sur l'éphod du grand-prêtre. Enfin le manuscrit de Smyrne est pour Kosmas un des plus anciens ; mais, dans la rédaction comme dans les miniatures, il constitue un document original, indépendant des trois plus anciens manuscrits.

Les miniatures du Physiologus sont aussi indépendantes des manuscrits illustrés déjà connus. Elles représentent un cycle d'images propre à l'Orient et dont les bestiaires latins ne peuvent donner aucune idée. Ceux-ci se contentent de la représentation de l'animal. Les miniatures du manuscrit de Smyrne sont au contraire des scènes vivantes ; chaque animal est caractérisé par deux images, l'une qui le fait paraître avec ses tendances propres, l'autre qui indique sa signification symbolique. Pour les Sirènes et les Centaures, nous avons d'une part un groupe de deux sirènes et deux centaures, d'autre part la chute de Simon le magicien. Nous voyons le phénix au temple d'Héliopolis, et saint Ignace en prière ; une famille de colombes, et des nonnes près d'une église ; la salamandre au milieu d'une tour de feu, et Moïse recevant la loi. Il arrive fréquemment d'ailleurs que la seconde miniature ne commente qu'un détail de l'exégèse symbolique, comme c'est le cas pour la prière de saint Ignace. Plusieurs scènes sont répétées. M. S. a groupé ces miniatures d'après leur sujet et enrichit par ces rapprochements l'iconographie de la Bible et du légendaire.

Les miniatures du Physiologus de Smyrne traduisent, en dehors de quelques éléments qui peuvent être antiques, une conception chré-

tienne et monastique, analogue à celle qui a présidé à la décoration du psautier; cette illustration n'est cependant pas devenue populaire comme celle du psautier. Elle est en relation étroite avec les figures de Kosmas. Il faut donc chercher au Sinaï l'origine commune de ces miniatures.

La même bibliothèque de Smyrne possède un octateuque du XIIe siècle dont les miniatures sont analogues à celles des mss. gr. 746 et 747 du Vatican. M. S. leur consacre un appendice. Il compare les variantes connues de ces miniatures. Le manuscrit de Smyrne paraît mieux reproduire l'archétype que les manuscrits du Vatican et se rattache étroitement au ms. 746, le ms. 747 étant une reproduction locale moins fidèle et moins soignée.

Parmi les planches jointes à cette dissertation, je remarque surtout la pl. XX et la pl. XL. Cette dernière reproduit une miniature de l'octateuque : les douze tribus, et au milieu l'arche. Par suite d'une maladresse du miniaturiste, l'un des hommes armés qui figurent les tribus est confondu avec le groupe qui précède l'arche. Si l'on tient compte de cet accident, on a une disposition analogue à celle de certaines mosaïques : un motif central, avec un entourage de petits tableaux séparés. L'original de cet image aurait-il été lui-même une mosaïque? La pl. XX est tirée du Physiologus. Il s'agit du cétacé appelé πρίων, qui, dans le texte, est un poisson volant. L'interprétation (ἑρμηνεία) parle de ceux qui ont d'abord embrassé la vie religieuse et sont retournés au siècle. Une miniature commente cette phrase. A gauche, on voit l'entrée d'un homme dans l'état monastique; M. S. hésite entre la consécration monastique et l'ordination sacerdotale, mais le texte ne paraît pas permettre de doute. Il y a un autel surmonté d'un ciborium à coupole. Dans l'enceinte du baldaquin, un vieillard nimbé et vêtu d'un costume sacerdotal impose les mains à un homme barbu, portant le costume monacal. Cet homme est incliné, sinon à genoux, et tend la main ouverte dans la direction de l'autel. Derrière lui, se trouve un groupe, dans lequel on reconnaît quelques moines. Un personnage de ce groupe étend des ciseaux sur la tête du récipiendaire. Nous avons là évidemment la cérémonie de la bénédiction monacale et de la tonsure. A droite, se voit la scène opposée. Un moine barbu parle devant des moines tonsurés. Au-dessus, l'inscription : οἱ ἀπατῶντες, ne laisse aucun doute sur le sujet. Ces deux scènes offrent un intérêt historique particulier.

Le livre de M. Strzygowski est accompagné, à presque chaque page, de longues additions dues à M. Goldstaub, un des meilleurs connaisseurs du Physiologus et de son histoire. Leur œuvre commune prendra un rang très honorable dans cette littérature spéciale, en même temps qu'il apporte à l'histoire de l'art et de la culture chrétienne une contribution de premier ordre.

M. D.

Heinrich Weinel, **Die Wirkungen des Geistes u. der Geister** im nachopostolischen Zeitalter bis auf Irenäus. Freiburg i. B., Mohr, 1899. xii-234 pp. In-8°.

M. Weinel a eu le courage d'aborder un domaine de l'histoire religieuse dont tout le monde semblait s'éloigner par une entente tacite. Les uns étaient trop rationalistes pour s'abaisser à voir des faits dont toute l'ancienne littérature chrétienne est remplie ; ils se payaient d'une explication vague et générale : supercherie, hypnose, mensonge. Mais on dédaignait de considérer chaque fait, d'établir des classifications, de peser les données, et surtout de nous dire dans quelle mesure il y avait supercherie, hypnose, mensonge. Les autres fermaient complètement les yeux. Il est facile d'imiter l'autruche.

M. W. a cru que les phénomènes merveilleux, les « charismes » du premier siècle du christianisme, pouvaient faire l'objet d'une étude scientifique. Il n'a pas séparé dans son livre les manifestations de l'Esprit des manifestations des esprits. Les faits sont de nature semblable, et bien que nos témoins aient distingué et voulu distinguer les unes et les autres, le départ n'est pas toujours aisé à faire pour un moderne. Dans une première partie M. W. détermine la signification des manifestations pneumatiques (je demande la permission de prendre ce terme commode) dans la vie religieuse de l'ancienne Église. Les chrétiens ont à lutter contre les mauvais esprits. Le monde est l'œuvre des démons qui manifestent leur puissance par leur empire sur les païens. Ils attaquent le royaume de Dieu par l'erreur et la gnose, par la tentation, par les persécutions. Leur but est de perdre les fidèles et de les conduire à la mort éternelle. Le chrétien est donc dans un état de lutte continuelle. Dans cette lutte contre les esprits, il remporte la victoire par l'Esprit. Sa foi repose sur les preuves de l'action de l'Esprit, sur les miracles, sur la résurrection de Jésus, sur les prophéties. Toute cette première partie de l'ouvrage de M. Weinel, qui en est comme l'introduction théorique, peut paraître dépourvue de nouveauté. Mais le sujet est renouvelé par l'abondance et la précision des textes.

La deuxième partie est plus importante et plus étendue. M. W. traite son sujet même et passe en revue les manifestations pneumatiques : dans la parole (glossolalie ; prière, chant, bénédiction « en esprit » ; paroles dans la possession et l'extase), dans l'écriture, dans les guérisons et les miracles (guérisons opérées par le Christ, au nom de Jésus, avec le secours des démons, miracles, magie), dans les autres actions dépendant de la volonté (actions symboliques, pratiques ascétiques, martyre, etc.), dans les opérations des sens (auditions, visions, vue à distance, hyperesthésie, anesthésie, etc.), dans la vie du sentiment. Le dernier chapitre passe en revue les circonstances déterminantes des états pneumatiques et les moyens employés pour les produire : baptême, onction, imposition des mains, attouchement, suggestion, autosuggestion, prière, ascèse, excitation morale ou physique.

Ces faits sont extraits du Nouveau Testament, des lettres de Clément et de Barnabé, des fragments de Papias, des lettres d'Ignace et de Polycarpe, d'Hermas, de l'écrit à Diognète, de la Didachè, de la Didaskalia, de l'évangile selon les Hébreux, du Kerygma et de l'Apocalypse de Pierre, d'Aristide, de Justin, de Tatien, d'Athénagore, de Théophile, de Méliton, d'Hermias, d'Irénée, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Tertullien, d'Hippolyte, d'Eusèbe, et des Actes ou Passions de Paul et Thècle, d'Apollonius, de Polycarpe, de Perpétue et Félicité. C'est en somme toute la littérature ancienne, surtout de 70 à 180, qui a été analysée et dépouillée.

M. W. a éclairé les faits rapportés de nombreux rapprochements avec les récits postérieurs, modernes ou médiévaux. Cette pathologie merveilleuse n'est pas spéciale au christianisme naissant. Peut-être M. W. ne l'a-t-il pas encore assez montré. Mais ce serait le sujet d'un autre livre. Ce qui rentrait davantage dans son cadre, était l'étude des faits parallèles dans le paganisme. Il y a parmi les phénomènes pneumatiques un fonds permanent de croyances et de pratiques que chaque religion recouvre d'un vernis superficiel. Il y avait aussi dans le monde gréco-romain, à l'époque même où se place M Weinel, une recrudescence d'étrangetés. Déterminer ce qui appartenait au milieu et à l'époque était encore affaire de l'historien. Il eût été bon aussi de démêler ce qu'il y a de « littérature » dans les formules et les récits étudiés. On voit se constituer des types que l'on se passe d'un auteur à l'autre en même temps que les recettes de la rhétorique. Enfin les manifestations pneumatiques et les croyances qui en étaient le support ont-elles toujours été favorisées ? n'ont-elles pas eu des adversaires déclarés ou cachés ? n'est-il pas au moins singulier de voir Clément d'Alexandrie cité pour son compte personnel une seule fois dans l'index de M. Weinel ? Mais l'auteur nous promet un second volume. Il est juste de lui faire crédit.

Voici une critique d'ordre plus général. M. W. paraît identifier les manifestations pneumatiques avec la vie intime du christianisme ancien (voir p. IV, par exemple, au bas). Il y a là une exagération, si l'on prend les manifestations pneumatiques telles qu'il les décrit dans sa seconde partie. Elles sont l'élément extatique, d'autres diront pathologique, de la vie chrétienne. Elles ne sont pas la vie chrétienne. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire d'un bout à l'autre, et non plus par extraits, un de ces ouvrages d'où M. W. a tiré les matériaux de son livre.

Ces réserves ou ces doutes ont peu d'importance en regard de l'œuvre accomplie par M. Weinel. Il y a dans son livre une étude, plus systématique encore qu'historique, d'une famille de faits curieux. Il sera désormais plus aisé d'en apprécier le caractère et de les replacer dans leur milieu.

Manuel DOHL.

Les derniers jours de l'Acadie (1748-1758). Correspondances et Mémoires, extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville... mis en ordre et annotés par Gaston du Boscq de Beaumont. — Paris, Lechevalier, 1899, in-8°, 318 pages et une carte.

Le Courtois de Surlaville a résidé à Louisbourg, dans l'île Royale (Cap Breton), de 1751 à 1753, en qualité de major des troupes, sous les ordres du commandant de Raymond. Il avait l'habitude de transcrire, en les annotant, les lettres ou rapports officiels qui lui passaient par les mains et il a dressé ainsi une sorte de journal qui, d'après M. l'abbé Henri-Raymond Casgrain (cité p. 39) constitue un recueil autographe des plus copieux : il est « d'une écriture très fine en lignes serrées, sur papier à très grand format et a plus de trois cents pages ». Après son retour en France, Surlaville a, pendant quelques années encore, reçu assez régulièrement des correspondances qui le tenaient au courant des choses d'Acadie et quelquefois aussi du Canada.

Ses papiers, enfermés dans « une petite malle de forme étrange, décrépite, vêtue d'un cuir à moitié chauve » (p. 1), paraissent avoir subi des vicissitudes sur lesquelles M. du Boscq de Beaumont omet de nous renseigner avec toute la précision désirable (voy. p. 10, sq.). Une note très brève, perdue au milieu du volume (p. 95, n. 2), nous laisse entendre qu'une partie des papiers de Surlaville se trouve actuellement aux archives de l'Université Laval à Québec. Le titre nous apprend que ces papiers sont publiés en « extraits », sans qu'il soit possible d'en inférer si M. du B. a donné in-extenso les documents qu'il jugeait les plus intéressants, ou s'il a fait des coupures dans ceux qu'il publiait. Dans le premier cas, il eût été nécessaire de dresser l'inventaire sommaire du « portefeuille » de Surlaville. Mais le second cas paraît le plus vraisemblable. Du moins, les pièces déjà publiées par Pichon, dans ses *Lettres et Mémoires pour servir à l'histoire... du Cap Breton* (La Haye et Londres, 1760, in-12), présentent de curieuses divergences qu'il eût fallu expliquer (Cf. Pichon, *op. cit.*, p. 141-145 et p. 207 sq., et du Boscq p. 244-248 et p. 259 ; ailleurs, un long passage donné par Pichon p. 227-230 ne se retrouve pas dans du Boscq, p. 258). Il est vrai que les coupures sont peut-être dûes à Surlaville lui-même, qui aurait négligé de transcrire en entier les rapports qu'il avait sous les yeux. Alors, il était indispensable de vérifier sur les originaux, qui doivent se trouver pour la plupart aux archives de la Marine à Paris, si les copies de Surlaville sont exactes ; mais M. du Boscq ne nous informe pas qu'il s'en soit enquis.

Néanmoins l'édition est faite avec soin et rendra des services. Les pièces sont adroitement groupées, et reliées par un commentaire, généralement exact, précis et sobre. L'annotation a les mêmes qualités. Les recherches sont facilitées par un double index alphabétique des noms de lieux et de personnes, et par une excellente carte, établie

conformément à la nomenclature française. Quelques menues erreurs pourront être corrigées aisément [1].

Grâce à Surlaville — et à M. du Boscq de Beaumont —, bien des détails pourront être ajoutés aux récits des historiens de langue anglaise (voy. Justin Winsor, *Narrative and critical history of America*, vol. V, London, 1887, p. 420, sqq.), ou française (MM. Edme Rameau de Saint-Père, Célestin Moreau et H.-R. Casgrain). Il suffira de noter ici l'impression générale que donnent les papiers de Surlaville. Elle est très nette et très pénible. Vers 1750, l'Acadie française était déjà en partie enlevée à la France; on n'avait même pas pu s'entendre sur les limites nouvelles de la colonie; les conflits de frontières étaient incessants, et les Anglais préludaient à la conquête définitive qu'ils allaient faire du pays (1758) par cette expulsion criminelle des « Français neutres », que les Acadiens ont appelé le « grand dérangement (1755) : la situation était terrible et le péril imminent. On ne semblait pas s'en apercevoir à Louisbourg. Les troupes étaient, dit M. du Boscq, p. 15, « commandées par des incapables, administrées par des concussionnaires ». L'annotation que Surlaville met aux rapports qu'il transcrit sont d'une malveillance qui touche à la folie : la folie coloniale. Raymond écrivait-il incidemment (dans une dépêche au ministre Rouillé du 15 octobre 1752, p. 60) : « je ne suis point marin, je l'avoue », Surlaville ajoutait aussitôt : « Il devrait faire le même aveu pour le service de terre, où il n'entend rien, où il ne sait pas même ce qu'un sous-lieutenant rougirait d'ignorer » (p. 60, n. 1). C'est ainsi qu'il jugeait son chef. D'après Pichon (*op. cit.*, p. 157) : « six semaines après [son arrivée, Raymond] fut mortel ennemi du commissaire-ordonnateur » Prévost, qui était le second personnage de la colonie. C'est ainsi que les chefs s'entendaient entre eux. Tous les agents français en Amérique n'ont pas été des Montcalm, tant s'en faut, et, en Acadie tout au moins, le gouvernement de Versailles n'est pas seul responsable du succès des Anglais.

G. PARISET.

---

1. — P. 10, l. 4-7 : il est contestable que « les vieilles troupes de l'ancienne monarchie purent, au début de la Révolution, lutter contre les armées étrangères coalisées et leur arracher la victoire », et, même si le fait était vrai, il serait difficile de l'expliquer « grâce aux règlements » militaires de Choiseul. — P. 42, n. 1 : guillemets à supprimer. Cf. le texte de Pichon, *op. cit.*, p. 149, sq. — P. 51, n. 1 : il semble douteux que le mot *micmac* vienne de la tribu indienne des *Mikmaks*. (Voy. Littré). Sur la carte placée à la fin du volume l'emplacement des Mikmaks n'est pas indiqué avec exactitude : ce peuple habitait des deux côtés de l'isthme acadien. — P. 139, n. 1, l. 2 : neuvième volume; lisez : onzième; même notes, l. 3 et p. 229, n. 1, l. 4 : Nicolaï; lisez : Nicolay.

Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 Jahrhunderts begründet von B. Seuffert, fortgeführt von A. Sauer, n[os] 49-88, 1894-1900. (Berlin, B. Behr's Verlag, E. Bock).

Il y a longtemps que nous n'avons entretenu nos lecteurs de cette collection des *Monuments de la littérature allemande du* XVIII[e] *et du* XIX[e] *siècle*, dirigée d'abord par M. Seuffert, puis par M. Sauer, et publiée aujourd'hui par la librairie berlinoise Behr.

Voici, selon l'ordre des numéros, les « monuments », parus depuis notre dernier article.

M. C. Redlich a réédité (n[os] 49-50, 52-53, 64-65) les trois *Almanachs des Muses* de Gœttingue, des années 1770, 1771 et 1772 : il ajoute à chacun des trois volumes une table précise où il indique les noms des collaborateurs cachés sous des initiales et les impressions postérieures des poésies insérées dans l'*Almanach*.

M. Sauer a reproduit (n[o] 51) le discours de Thomasius *Von Nachahmung der Franzosen*, l'un des écrits les plus célèbres qui aient paru en allemand et le premier programme universitaire qui ait été publié dans cette langue.

M. Kossmann a publié (n[o] 54-55) un poème inédit de Chamisso, *Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein*, que l'officier prussien composa d'août à octobre 1806 sur le modèle de l'*Octavian* de Tieck et qu'il n'acheva pas; mais, comme dit Fouqué (cf. p. VII du volume), Chamisso a mis dans ce *Fortunat* un peu de son cœur et la langue allemande commence dès ce moment à se plier à son vouloir souvent audacieux.

M. Heitmüller réédite (n[os] 56-57) le texte d'une comédie de Borkenstein, *der Bookesbeutel*, qui a donné naissance à la comédie locale hambourgeoise; son introduction fournit d'intéressants détails sur la vie de Borkenstein, sur le mot *Bookesbeutel* qui signifie *Schlendrian*. (de l'usage abandonné de porter un livre de messe dans une bourse attachée à la hanche), sur les personnages de la pièce.

M. Leitzmann a tiré des papiers de Guillaume de Humboldt qui se trouvent au château de Tegel, six études inédites sur l'antiquité classique : 1° l'étude de l'antiquité et surtout de l'antiquité grecque; 2° Pindare; 3° considérations sur l'histoire du monde; 4° le théâtre antique de Sagonte; 5° Latium et Hellade; 6° histoire de la décadence et de la ruine des républiques grecques (n[os] 58-62).

M. Arthur Richter reproduit (n[o] 63) un *Vorspiel* ou prologue que la Neuber fit imprimer et qu'elle représenta à Leipzig en juillet 1734 : elle y met en scène, sous forme allégorique, la lutte qui s'engagea entre sa troupe et celle de Müller.

M. Rodolph Fürst a réuni en un volume (n[os] 66-69) plusieurs récits de conteurs allemands au XVIII[e] siècle, de Sturz (*Le voyage au Deister*), de C.-L. Heyne on Anton-Wall, d'A.-G. Meissner, de

Haken, de Rochlitz, de Grosse. Il apprécie rapidement dans son introduction ces divers conteurs et insiste sur les principaux caractères de l'*Erzählungslitteratur* à cette époque.

M. A. Köster réédite (nos 70-72, 73-75), l'ouvrage du baron de Schönaich, *Die ganze Aesthetik in einer Nuss oder neologisches Wörterbuch;* mais la dernière partie de cette réimpression (nos 76-81), qui doit contenir, outre la fin du texte, l'introduction et des notes, n'a pas encore paru.

M. Fr. Brachmann publie (no 82) une œuvre inédite, la *Christcomoedia*, pièce de Noël, composée par Jean Hübner, recteur de l'École de la cathédrale de Merseburg (1694-1711). Il démontre dans son avant-propos que Hübner connaissait sûrement nombre de pièces populaires de l'Avent et de Noël; mais le recteur a su imaginer des scènes de son crû et trouver des plaisanteries que goûtaient ses contemporains, il a su dessiner des caractères, et ce qui est rare pour un savant de l'époque, être toujours simple et naturel, gai et spirituel. C'est un des meilleurs imitateurs de Christian Weise.

M. Kurt Benndorf réimprime (nos 83-88) l'œuvre de Jean Kuhnau, *Der musikalische Quacksalber*. C'est une œuvre très intéressante, une satire comme le *Schelmuffsky* de Christian Reuter et qu'il est indispensable de lire pour bien connaître le XVIIe siècle allemand. Kuhnau nous raconte les disputes entre artistes italiens et artistes allemands, ceux-ci négligés, ceux-là gâtés par les cours; il se moque des musiciens; il raille l'imitation des mœurs françaises, le ton de la conversation, les grands compliments, l'ignorance de la noblesse, l'enflure du style épistolaire, l'abus de la mythologie. Il fait parler les gens selon leur état. Son livre est mal composé, plein de longueurs et de digressions; mais, comme dit M. Benndorf, toute sorte d'images de la vie quotidienne trahissent le don d'observation pénétrante qu'avait Kuhnau.

A. C.

Maurice CAMPAGNE. **Histoire de la maison de Madaillan, 1676 à 1900.** Bergerac, imprimerie générale du Sud-Ouest (J. Castanet), 1900. In-4°, XI et 434 p.

Ce livre, dédié à la mémoire de Tamizey de Larroque et pourvu d'un copieux et utile index, est consacré à une noble et vaillante race de France, la race des Madaillan. L'auteur, M. Campagne, commence par déblayer le terrain; dans quarante pages de *Préliminaires*, il débarrasse son sujet des erreurs qui l'encombraient, distingue les Madaillan des Du Fossat et des Laval, montre pourquoi on les appelait aussi Lesparre. Il divise son sujet en cinq chapitres, Le premier traite des Madaillan en Languedoc et en Périgord (1096-1202): on les voit combattre avec les Anglais à Poitiers et à Eymet; l'un d'eux

est maire de Bordeaux. Le deuxième chapitre retrace la destinée des Madaillan-Lesparre, seigneurs de Montataire et de Lassay : M. C. nous présente, entre autres, Louis de Madaillan, conseiller de Damville ; Jean de Madaillan qui portait le drapeau à Coutras, suivit Henri IV à Arques, à Ivry, à Fontaine-Française et fut gouverneur de Thouars ; Louis II de Madaillan, qui épousa la fille de Bussy-Rabutin ; le célèbre marquis de Lassay, un des plus remarquables figurants du grand siècle, si joliment apprécié par Sainte-Beuve ; le marquis de Lassay, l'amateur connu, dont Clément de Ris a tracé le portrait. Dans le chapitre troisième M. C. passe en revue les Madaillan-Lesparre, seigneurs de Chauvigny et de Cahan. Le chapitre quatrième sur les Madaillan d'Estissac nous fait connaître Bernard II de Madaillan qui joua un rôle important comme sénéchal d'Agenais pour le roi d'Angleterre ; Geoffroi de Madaillan d'Estissac qui fut évêque de Maillerais et prieur de Ligugé (c'est le protecteur de Rabelais) ; Louis d'Estillac dont la femme, Louise de Rouet, a été louée par Montaigne ; Charles d'Estissac qui périt dans un célèbre duel. Le dernier chapitre appartient aux Madaillan de Monviel, de la Tour de Monviel, de la Salle de Sauveterre, de Paris et Gibel, du Cauze et de Cazeaux et aux Madaillan de Bergerac : on y remarquera les notices de M. C. sur Jean-Baptiste de Madaillan, maréchal de camp et gouverneur de Philippeville (l'appendice renferme soixante-dix lettres de ce personnage) et sur Jean-Baptiste de Madaillan de Massy qui raconte longuement dans une curieuse lettre la bataille d'Hochstett de 1703 (p. 309-312). L'ouvrage de M. Campagne lui fait honneur : il est le fruit de longues et scrupuleuses recherches ; l'auteur a compulsé les dépôts d'archives et dépouillé nombre d'ouvrages, il a laissé parler les documents, et nous comprenons que Tamizey de Larroque ait lu avec plaisir la première partie du livre.

A. C.

Alexandre Ribot. **La Réforme de l'Enseignement secondaire.** Paris, Colin, 1900. In-8°, xii-308 p.

M. Alex. Ribot a été le président — très attentif et très écouté — d'une Commission chargée par la Chambre de faire une enquête sur l'enseignement secondaire (17 janvier-27 mars 1899). Les résultats de cette enquête, comprenant les dépositions des pédagogues les plus autorisés, ont été imprimés aux frais de l'État en cinq volumes ; l'ouvrage que nous annonçons en offre comme la synthèse, au point de vue conciliant et, à tout prendre, conservateur qui a été, dès le début, celui du président de la Commission.

La première partie de ce travail a naturellement pour but de résumer les critiques adressées à notre enseignement secondaire. Les provi-

seurs ne sont pas assez indépendants, ils manquent d'initiative; les répétiteurs ne participent pas, comme il le faudrait, à la vie intellectuelle des lycées et des collèges; les bâtiments scolaires sont insuffisants et souvent délabrés; les prix de pension sont trop élevés; l'enseignement moderne, celui des langues vivantes et du dessin sont à réformer dans un sens pratique; les divers baccalauréats présentent plus d'inconvénients que d'avantages et seraient à remplacer par un diplôme d'études secondaires avec « matières à option », etc. Ces *desiderata* et ces vœux sont fort clairement résumés dans les *Conclusions adoptées par la Commission de l'Enseignement* (p. 169-180). Tout cela témoigne de beaucoup de bonne volonté et d'intelligence; évidemment, peu de commissions parlementaires ont travaillé aussi sérieusement que celle-là.

Mais on peut se demander si, dans son ensemble, elle a compris ou voulu comprendre à quelle cause, dominant toutes les autres, tient le malaise de l'enseignement secondaire dans notre pays. Assurément, M. R. a parlé sans ambages de la concurrence faite aux établissements publics par l'enseignement clérical, qu'il appelle *libre;* parmi les éléments du succès dont cette concurrence est récompensée, il a justement allégué le *snobisme* des familles bourgeoises, leurs calculs intéressés, l'influence des mères pour qui les directions du clergé sont des ordres. Il a rappelé le conseil de Richelieu, estimant que l'État ne doit pas permettre à certaines congrégations de s'emparer des avenues qui mènent aux fonctions publiques et aux grades élevés de l'armée (p. 150). Mais, à la même page, il a déclaré que le retour au monopole de l'État était « manifestement impossible », il a fait sonner le mot magique de *liberté* et a conclu que l'on pouvait remédier au mal, sans toucher à l'enseignement « libre », en exigeant certains grades universitaires des professeurs non rétribués par l'État et en contrôlant leur activité par des inspections sérieuses. Ce sont là de maigres palliatifs. Les grades universitaires sont faciles à obtenir; quant aux inspections, elles ne peuvent servir à rien, sinon à multiplier les fraudes. Imagine-t-on un professeur d'histoire ou de philosophie, dans un collège de Jésuites, enseignant l'intolérance religieuse devant un inspecteur de l'État? Qu'on se rappelle la jolie histoire de baccalauréat contée par M. Aulard. A la question : « Parlez-moi des grands hommes de la Révolution », un candidat répond par un éloge enthousiaste de Marat. Indignation de l'examinateur; alors, tout confus, le candidat murmure : « Mais, Monsieur, je croyais vous être agréable! » Dans des établissements dont l'esprit même est hostile à celui de la société moderne, les inspecteurs, si indépendants qu'on les suppose, ne trouveront jamais matière à des critiques précises. On les recevra poliment, on dira devant eux ce qu'on croira qu'ils désirent entendre, ils se retireront enchantés et l'on ne rira d'eux que le lendemain.

M. Bourgeois, dans sa déposition, avait cependant prévenu M. Ribot contre l'abus de l'épithète *libre* appliquée à l'enseignement en question. Cet enseignement est *congréganiste ;* il achève de tuer l'enseignement *libre*, qui est celui des maisons laïques comme l'École alsacienne et dont l'État n'a jamais eu lieu de s'alarmer. Parler, à ce propos, de la liberté de l'enseignement, c'est jouer sur les mots. L'enseignement laïque est en présence de l'enseignement clérical ; ce dernier prépare aux mêmes examens, aux mêmes carrières; mais, chemin faisant, il insinue à ses élèves des idées particulières qui sont sa raison d'être et sur le caractère desquelles il est inutile d'insister. Ce qui est sûr, c'est que ces idées sont contraires à celles que répand l'Université laïque ; car, s'il n'en était pas ainsi, pourquoi les congrégations et leurs partisans s'imposeraient-ils d'énormes sacrifices en vue de maintenir leurs établissements rivaux? Il n'y a pas deux manières de décliner *rosa* ni de calculer les angles d'un triangle ; mais il y a plusieurs manières d'enseigner l'histoire, la morale, les devoirs du citoyen envers l'État, les obligations de l'État envers l'Église. C'est évidemment sur ces matières délicates, et sur celles-là seules, que porte l'antagonisme des deux enseignements. Or, la question n'est pas de savoir si la concurrence des collèges congréganistes est redoutable, mais si le principe dont s'inspire cette concurrence est compatible avec les intérêts moraux du pays. Suivant qu'on répondra oui ou non, on laissera les choses en l'état ou l'on proclamera la laïcité de l'enseignement, comme celle de l'armée, de la justice et des services du ministère des Finances.

La question par excellence n'est donc pas celle de la liberté de l'enseignement, qui n'est pas en jeu, mais celle de sa laïcité. Tout le monde accordera que les ecclésiastiques doivent recevoir leur éducation des mains d'autres ecclésiastiques et il ne viendra à l'esprit de personne de toucher aux séminaires. Mais on pourra estimer que les laïcs doivent être préparés à la vie par des laïcs et que des congrégations autonomes, soustraites à tout contrôle efficace, sont peu propres à former des citoyens. D'excellents esprits pensaient, il y a un siècle, que l'existence même de ces congrégations, *collegia illicita*, présentait des dangers pour un État bien policé. La discussion à ce sujet est loin d'être close ; elle semble même reprendre avec quelque intensité depuis deux ans. De la solution qu'on y apportera dépendent, dans une large mesure, les destinées de l'enseignement secondaire en France et celles de la France elle-même. La réforme des programmes et la suppression des baccalauréats sont bien peu de chose en comparaison.

Salomon Reinach.

Lettre de M. Jules Combarieu.

Dans la *Revue critique* du 15 janvier, j'avais dit, en parlant des philologues

appliqués à reconstituer les mélodies grecques : « ... Ils ont une tâche bien malaisée. Leurs conclusions doivent être tenues pour provisoires; *il leur convient surtout d'être modestes*. » M. Théodore Reinach parait avoir vu là une offense à son égard. Il use de graves représailles : il relève dans mon article les trémas superflus, les coquilles, tous les lapsus de rédaction qu'il a pu trouver; il va jusqu'à me donner une leçon, à propos de musique grecque, sur la manière dont il faut prononcer le nom de ces braves *Boers*. Puisqu'il en est ainsi, je demanderai à mon tour la permission de préciser, sur le seul point qui m'intéresse, une réserve que j'avais formulée discrètement, avec l'espérance de ne blesser aucun amour-propre.

M. Reinach affecte de ne pas comprendre, quand il « s'associe aux conseils de modestie que je donne à *tous* les philologues », conseils qui « sont de mise en toute circonstance et relativement à toute espèce de musique ». Non, ce n'est pas cela. Par exemple, un éditeur qui publie *Don Juan* d'après le manuscrit de Mozart, n'a pas à être modeste; il est sûr de ce qu'il dit; il n'en est pas de même du philologue qui se flatte d'avoir élevé un monument en échafaudant des hypothèses aujourd'hui jugées insuffisantes. Le premier hymne delphique a été exécuté à Paris dans des réunions solennelles, comme spécimen authentique de musique grecque. Il y eut là un peu de légèreté, je crois être indulgent en parlant ainsi. Faut-il rappeler à M. Reinach toutes les erreurs que contenait sa première version ? Il les connait maintenant mieux que moi; je lui épargnerai cette pénible énumération. Mais je me vois obligé d'ajouter ceci : M. R. n'avoue ses méprises, quand l'évidence l'y contraint, qu'en termes un peu équivoques. J'en vois une preuve nouvelle dans sa lettre même. A propos des deux pierres delphiques, qu'il avait lues d'abord en confondant leur ordre, il me répond : « c'est moi qui le premier, dans une note de *l'Ami des Monuments* (1894, p. 235), ai *signalé la nécessité d'intervertir l'ordre primitivement adopté*. » Adopté par qui? On croirait vraiment, à lire cela, que M. R. a rectifié l'erreur d'un autre philologue, une erreur où il n'aurait aucune part de responsabilité! Dans la note à laquelle il nous renvoie, on lit ceci : « D'après mes *dernières* études, *c'était bien* le fragment B qui devait être placé le premier. » Je ne trouve pas cette déclaration suffisamment claire; je demande si c'est là le langage d'un savant reconnaissant qu'il s'est trompé. Combien différente a été l'attitude de M. Weil! M. R. me dit, d'ailleurs, qu'il attache peu d'importance à cette question. Il n'y a d'important pour lui que la question de priorité; je la lui abandonne volontiers.

Un autre tort de M. Reinach, dans sa première version du premier hymne, avait été d'ignorer le rôle de l'accent tonique et son influence sur la mélodie. Lorsqu'il dut reconnaître cette lacune, après la découverte du second hymne, il l'a fait en termes singuliers : « M. Gabriel Fauré *et moi* n'avions pas tenu compte de l'accent. » Certains collaborateurs ont bon dos! Je ne puis m'empêcher de voir une différence entre ces procédés et ceux d'autres philologues consciencieux, moins pressés de transformer leurs études en voie de triomphe. Je pourrais citer tel éditeur d'une messe de Bach (M. Rietz) qui, s'étant aperçu, grâce à la découverte d'un nouveau manuscrit, de quelques fautes qui déparaient son travail, s'est empressé de le déclarer « nul », a prié le lecteur « de le considérer comme non avenu » et l'a recommencé. M. R. ne nous a pas habitués à cette franchise; il a une répugnance visible pour le *mea culpa*. Je ne crois pas qu'il veuille mettre une enseigne et se réserver le monopole de la musique grecque; je l'assure pourtant que mes conseils de « modestie » ne s'adressaient pas à « tous les philologues ».

Jules Combarieu,
Ancien élève de l'Université de Berlin.

— La *Praktische Theologie* de E. C. Achelis vient de paraître en troisième édition (Freiburg i. B., Mohr, 1899; in-8°, xv-308 pages; 6 m.). Il y est traité, au

point de vue protestant, de l'Église, du culte, de l'enseignement chrétien et des œuvres de charité, des missions, du gouvernement ecclésiastique. On est un peu surpris de lire, dans la description de la messe romaine, que les prières de l'offertoire remplacent la prédication supprimée ; cette assertion est doublement risquée car les prières dont il s'agit n'ont pris la place d'aucun autre exercice, et la prédication garde la sienne après la lecture de l'évangile aux messes paroissiales. — A. B.

— Le tome II des *Inscriptions de l'Ancien diocèse de Sens, publiées d'après les estampages d'Edmond Michel* par Paul Quesvers et Henri Stein (Paris, A. Picard. 1 vol. in-4° : 25 fr.) vient de paraître, et contient les inscriptions de la banlieue de Sens et des doyennés de Vanne, Trainel et Saint-Florentin. Nous avons déjà parlé de cet excellent ouvrage, à propos du premier volume. Outre le relevé des inscriptions et parfois des reproductions tombales, on y trouve toujours la même abondance et la même sûreté d'informations historiques, biographiques et généalogiques. Une copieuse table de 262 colonnes (il y en a une pour chaque volume, ce qui est singulièrement commode) complète cet inappréciable répertoire d'histoire locale. — H. de C.

— M. l'abbé A. M. P. Ingold vient de donner une nouvelle édition des fragments des *Annales Murbacenses* reproduits autrefois dans les pièces justificatives du second volume de l'*Histoire de la province d'Alsace* de l'abbé Grandidier. Il y a joint quelques morceaux nouveaux tirés du manuscrit perdu depuis, morceaux qu'il a retrouvés naguère, aux archives de Carlsruhe, parmi les papiers de l'érudit historien qu'il édite en ce moment et dont nous parlerons prochainement plus au long. Sans être d'une importance bien grande pour l'histoire spéciale d'Alsace, ces fragments, qui vont de 1225 à 1393, présenent un certain intérêt pour l'histoire des mœurs et des idées du temps (Paris, A. Picard, 1900, 39 p. gr. 8°). Un dernier morceau des Annales, provenant soit du manuscrit original, soit d'une copie, a été retrouvé par M. Ingold comme feuillet de garde d'un codex théologique de la bibliothèque de Colmar; peut-être un heureux hasard lui fera-t-il découvrir dans ce dépôt d'autres feuillets encore qui lui permettront de compléter quelque jour la chronique médiévale du célèbre monastère de la Haute-Alsace. — R.

— M. Ch. Pfister, professeur d'histoire à l'Université de Nancy, vient de faire paraître un nouveau travail relatif à l'histoire et la topographie nancéennes, qu'il a appris à connaître mieux que personne. Cette étude, tirage à part des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, est consacrée à un personnage assez bizarre et fort peu sympathique, au moins à ses débuts, à Pierre Séguin, de Senlis, né en 1558 et longtemps contrôleur dans la maison du duc de Guise dont il partageait les mœurs déréglées et les passions politiques et religieuses. L'assassinat du duc de Blois poussa le ligueur exaspéré dans le camp des Espagnols et pendant une dizaine d'années il vécut à Bruxelles. Un pur hasard l'amena, paraît-il, à Nancy, vers 1598 et, justifiant le vieux proverbe, il s'y fit ermite ; se confinant dans son agreste cabane pendant 38 années, il jouit bientôt d'une réputation de sainteté qui se répandit au loin parmi les fidèles, si bien qu'ils partagèrent à sa mort (1636) ses haillons comme des reliques. M. Pfister a su donner du relief à son tableau, en même temps qu'une importance plus grande à la physionomie de Séguin, en rattachant la vie de ce personnage au mouvement général de la réforme catholique, si marqué dans la Lorraine du xviie siècle, et en nous montrant, comment de nombreux imitateurs de Séguin ont peuplé alors les environs de Nancy d'ermitages analogues sans réussir pourtant à devenir aussi célèbres que lui. — R.

— M. Konrad Beyerlé, qui a déjà publié un travail d'érudition pure sur l'histoire interne de la ville de Constance au moyen âge, dont il a été rendu compte

dans la *Revue*, vient de donner dans les *Neujahrsblaetter* de la Commission historique du grand duché de Bade une narration détaillée du siège de cette ville par les Suédois en 1633 (*Konstanz im Dreissigjaehrigen Kriege*. Heidelberg, Winter, 1600, 84 p. 8°. Prix : 1 fr. 50). Embrassant les événements locaux à partir de 1628, le récit de M. Beyerlé, tout en conservant un cachet populaire, et bien qu'il soit débarrassé de tout renvoi aux sources, n'en est pas moins composé presque exclusivement à l'aide de matériaux inédits, empruntés soit aux archives de Constance même, soit à celles de Carlsruhe. L'opuscule de M. Beyerlé ajoute singulièrement à ce que nous savions sur les faits et gestes des Suédois dans ces parages, à l'époque indiquée, tant par les relations contemporaines d'un Georges Gaisser ou d'un Sébastien Bürster, que par les histoires générales et locales postérieures. — R.

— Un intéressant mémoire de M. Eugène Waldner, archiviste de la ville de Colmar, publié d'abord dans le *Bulletin du musée historique de Mulhouse*, nous apporte des détails nouveaux sur un épisode de la lutte inégale soutenue, de 1650 à 1673, par les villes de la Décapole alsacienne contre le roi de France et le grand-bailli de la préfecture de Haguenau, afin de sauvegarder leur *immédiateté* d'Empire, garantie par le traité de Munster. Dans ce sujet plus vaste, si fréquemment abordé dans les dernières années, M. Waldner a choisi le tableau des négociations entamées par le duc de Mazarin, alors grand-bailli, avec la ville de Colmar, en 1664 (*Colmar et le duc de Mazarin en 1664*. Mulhouse, Bader, 1900, 30 p. 8°). D'après les dossiers confiés à sa garde, les procès-verbaux du Magistrat et la correspondance de ce dernier avec ses délégués à la diète de Ratisbonne, il nous a retracé le tableau très fidèle et très impartial des efforts infructueux tentés par Mazarin pour arracher un serment d'allégeance à la plus importante des dix villes impériales d'Alsace. Ces tentatives échouèrent et devaient échouer puisque Louis XIV, qui aurait pu dès lors brusquer l'aventure, ne jugea pas encore le moment propice pour recourir à l'emploi de la force, comme il le fit neuf ans plus tard. — R.

— M. Carl Lamprecht, le professeur d'histoire bien connu de l'Université de Leipzig, continue sa lutte quasi-homérique contre les nombreux adversaires de ses théories sur la véritable méthode historique et sur l'art de l'historien. Son premier écrit, *Alte und neue Richtungen in der Geschichtswissenchaft*, ayant été attaqué par MM. Oncken, Lenz, etc. il répondait naguère par un opuscule intitulé *Zwei Streitschriften*, dédié, mais non d'une façon très affectueuse, à ces deux savants ; en janvier de l'année dernière, il répliquait, non sans acrimonie, à M. de Below, son collègue de Giessen, qui lui avait consacré de longues et non moins véhémentes critiques dans la *Revue historique* de Sybel, par la brochure *Die historische Methode des Herrn von Below, eine Kritik*. Il revient aujourd'hui, d'une façon un peu moins persónnelle — mais on connaît le ton des polémiques érudites d'Allemagne ! — sur la question théorique, dans une dernière (?) brochure, *Die kulturhistorische Methode* (Berlin, Gaertner, 1900, 46 p. in-8°). Les rares amateurs capables de suivre sans s'y perdre, des discussions aussi abstraites et qui, trop souvent, cachent sous leur métaphysique des rancunes personnelles, ont suivi avec un légitime intérêt ce tournoi, (qui n'a pas toujours eu lieu à armes courtoises), entre adversaires également entichés des principes transcendants, fort divergents qui, suivant eux, doivent guider le véritable historien. On peut croire que, sur un point du moins, tout le monde est aujourd'hui d'accord, à savoir que l'*histoire de la civilisation*, comme on l'appelle d'ordinaire, c'est-à-dire l'histoire des idées et l'histoire des institutions et des mœurs, est infiniment plus utile à connaître, et aussi plus intéressante, que celle qui s'attache à tous les infiniments-petits d'une action militaire ou d'une négociation diplomatique quelconque. Quant à savoir plus exactement *comment* on

doit écrire l'histoire, nous ne voyons réellement pas de quelle utilité majeure peuvent être au fond tous ces grands débats théoriques. Il nous semble qu'il serait infiniment plus simple de renvoyer les deux parties dos à dos en les engageant à faire leurs preuves d'une façon toute pratique. Car en histoire, comme ailleurs, tous les genres se peuvent défendre, sauf le genre ennuyeux. Quand M. Lamprecht nous présente les gros volumes successifs de son *Histoire d'Allemagne*, nous sommes tout portés à trouver sa méthode, sinon absolument et uniquement bonne, du moins fort acceptable, et à reconnaître tous les nombreux mérites de son travail; mais nous ne refuserons pas, pour cela, nos éloges aux historiens qu'il considère dédaigneusement comme de « vieux jeu », lorsqu'ils les méritent par leurs travaux. Nous aimons — c'est peut-être une conséquence de la « frivolité française » si décriée en Allemagne — qu'on sache mettre un peu d'art jusque dans la forme et la composition d'une œuvre scientifique, et nous estimons qu'on n'est pas nécessairement meilleur ni plus érudit historien du fait de dédaigner l'art d'écrire ou d'être incapable de l'exercer. — R.

— Le tome III de l'*Album historique* de M. A. Parmentier (sous la direction de M. E. Lavisse) vient de paraître à la librairie Colin (1 vol. pet. in-4°; prix 15 fr.), et semble offrir encore plus d'intérêt, d'attrait tout au moins et d'amusantes informations que les précédents. Il comprend, en effet, les XVI[e] et XVII[e] siècles, et dans le texte, naturellement très restreint, mais suffisamment précis pour souligner du moins le cadre de l'enseignement, défilent jusqu'à 1,500 gravures d'après tout ce qu'il est possible d'imaginer, de monuments, gravures anciennes, portraits, costumes, armes, objets divers, meubles, sceaux, etc. Comme pour chacun des volumes précédents, celui-ci est d'ailleurs précédé d'une bonne bibliographie des ouvrages et documents consultés pour cette illustration, et suivi d'un index des noms de lieux, d'un index des noms propres, d'une table méthodique (alimentation, vêtement, habitation, industrie, jeux, sciences, beaux-arts, église, institutions, guerre, etc.), enfin d'un index alphabétique général, — travaux minutieux sans lesquels l'album eût manqué son caractère si utile de répertoire commode et pratique. — H. de C.

— La *Coleccion de Estudios Arabes*, publiée à Saragosse (à Paris, librairie Welter), en élégants petits volumes in-18, vient de s'enrichir d'un 3[e] et d'un 4[e] volume. L'un, un travail original, est l'histoire de la *Decadencia y desaparicion de los Almoravides in España* et a pour auteur D. Francisco Codera, un arabisant bien connu par ses nombreux ouvrages : de nombrenx documents, notes, citations, et quelques reproductions de monnaies, complètent avantageusement ce volume de plus de 400 pages. L'autre est une traduction (due au docteur Mariano Gaspar), d'un traité de politique et d'administration intitulé *El Collar de Perlas*, dont l'auteur est Muza II, roi de Tremecen (Tlemcen). L'œuvre, qui remonte au XIV[e] siècle, avait été éditée à Tunis en 1862. Ce livre « du Prince » est d'une noble hauteur de vues et orné de ces citations poétiques que les Arabes aiment tant ; on y trouve aussi des souvenirs historiques et surtout de précieux renseignements sur l'organisation d'une cour et d'un gouvernement à cette époque. On annonce encore pour paraître prochainement, 2 volumes consacrés à *Algazel*, et une étude de D. A. Vires sur l'*Art arabe espagnol*, qui pourra offrir un vif intérêt. — H. de C.

— Comme supplément au *Bulletin hispanique* de 1899, M. Alfred Morel-Fatio a publié une édition critique de *la Satire de Jovellanos contre la Mauvaise éducation de la noblesse* (1787). Cette pièce, d'une lecture difficile, car elle est pleine de termes techniques, a été surtout, pour notre érudit confrère, un prétexte à une étude générale sur les mœurs des *majos* et des *petits maîtres* espagnols à la fin du

XVIIIe siècle, avec force citations curieuses, force recherches, force commentaires des plus aigus et des plus intéressants. Quand donc M. M.-F. nous donnera-t-il une suite à ses si remarquables *Études sur l'Espagne?* — H. de C.

— On sait quel sentiment de surprise et de tristesse a provoqué le manifeste du tsar enlevant à la Finlande son autonomie. Nombre de personnes ont en divers pays témoigné de leur sympathie à la Finlande et signé des adresses qui prient l'empereur Nicolas d'entendre la supplique de ses sujets finlandais. Les originaux de ces adresses ont été déposés à la bibliothèque royale de La Haye. On les publie aujourd'hui en un beau volume in-folio intitulé *Pro Finlandia* (Berlin, Otto Mertz, 20 fr.). Le livre est précédé du rapport de la députation internationale qui devait présenter les adresses au tsar et qui, comme on sait, ne put remplir sa mission. Viennent ensuite l'acte de réception des documents à la bibliothèque de La Haye et les adresses, ornées d'aquarelles, d'enluminures, de dorures, telles que dans l'original, et accompagnés des signatures en fac similé. — C.

— Il y a de bons conseils pratiques dans *La Rhétorique du peuple ou La lettre, la conversation et le discours public* (Alais, Veyrière, 1899). Un jeune licencié en droit se destinant au barreau ferait, en particulier, son profit de la dernière partie. — Ch. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 février 1900.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Viollet achève la lecture de son mémoire sur les justices, les milices et les finances municipales au moyen âge. Il établit que presque toutes les communes jouissaient de droits de justice plus ou moins étendus. Les deux pouvoirs, administratif et judiciaire, sont déjà distincts, au XIIIe siècle, à Avignon et à Arles notamment. — Les communes ont leurs milices municipales; le chef de la municipalité en est le capitaine. Au XIVe siècle apparaissent les capitaines de milice distincts du maire et très ordinairement nommés par le roi. Mais ce mouvement de séparation entre le pouvoir militaire et le pouvoir administratif ne s'achève pas au moyen âge. — Les finances municipales sont administrées à l'origine par les corps municipaux, qui, à dater de la fin du XIVe siècle, tendent à être réduits à un seul officier (trésorier ou receveur). Le contrôle royal sur les finances municipales s'accuse un moment sous saint Louis, est intermittent au XIVe et au XVe siècle et soulève à cette époque de vives réclamations. Il reparaît sous François Ier.

M. de Lasteyrie communique un nouveau chapitre de ses études sur la sculpture française du XIIe siècle. Il s'occupe cette fois des plus fameuses sculptures du midi de la France, celles du cloître et de la façade de Saint-Trophime à Arles. M. de Lasteyrie montre, à l'aide des inscriptions encore éparses dans le monument, que c'est vers 1180 que la construction de la galerie N. du cloître a dû être exécutée et qu'elle était achevée en 1188, car on grave à cette époque, au-dessous d'une des statues, l'épitaphe d'un doyen du chapitre. On ne peut donc plus soutenir que nos premiers sculpteurs gothiques ont subi l'influence de l'école d'Arles, puisque le portail royal de Chartres et nombre d'autres œuvres de premier ordre s'élevaient dans le bassin de la Seine avant qu'on eût commencé la décoration du cloître d'Arles.

M. Salomon Reinach insiste, à propos des croissants d'or irlandais, sur la grande richesse en or de l'Irlande antérieurement à l'an 1000 avant J.-C. Cette île entretint des relations suivies avec la Scandinavie et l'Armorique; il est même possible que des pirates irlandais aient occupé, plus de dix siècles avant J.-C., quelques points de la côte armoricaine. Une éclipse de la civilisation irlandaise se produisit vers l'an 1000, peut-être par suite de l'invasion des tribus celtiques dont la langue est restée depuis celle des Irlandais.

Séance du 2 mars 1900.

M. Edmond Pottier lit une notice sur la vie et les œuvres de M. Gabriel Devéria, son prédécesseur à l'Académie.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Heuzey rend compte des fouilles exécutées par M. de Sarzec dans les couches les plus profondes du sol de Tello, en Chaldée. Au-dessous du grenier d'abondance du roi Our-Nina, dont la date peut remonter au quarantième siècle a. C. d'après la chronologie babylonienne, le massif de briques crues élevé successivement par les antiques générations qui ont commencé la civilisation du pays contenait un autre édifice appartenant à une époque encore plus reculée. Il était formé, comme le premier, de briques cuites bombées, pétries à la main, mais ne portant pas de nom royal. M. Heuzey présente le petit modèle en plâtre de la construction elle-même, qui devait être, comme l'édifice d'Our-Nina, une sorte de magasin royal et sacré. La plus curieuse des dispositions énigmatiques de cet édifice est la présence, dans l'épaisseur des murs, d'une série de cachettes enduites intérieurement de bitume et creusées en forme de jarres. Les fragments de ces bitumes, placés sous les yeux de l'Académie, portent des stries profondes, et en faisant mouler ces stries, on a obtenu le modelé d'un enroulement de cordes, faites avec des joncs et des feuilles de roseaux. — Dans un puits de sondage pratiqué jusqu'au sol vierge à 17 mètres au dessous du niveau supérieur du tell, M. de Sarzec a trouvé des objets primitifs, des masses d'armes et des marteaux d'armes en calcaire siliceux, analogues pour la forme à ceux que l'on a rencontrés dans les couches préhistoriques de l'Égypte et de la Susiane. — MM. Clermont-Ganneau et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Louis Havet indique, d'après les manuscrits, que dans Plaute et dans Cicéron, on doit lire *multo tanta plus*, beaucoup plus, et non *multo tanto plus ; bis tanta plus*, deux fois plus, et *non bis tanto plus*. *Tanta* pourrait être une locution elliptique pour *tanta pecunia,* à l'ablatif : plus qu'une (somme) égale.

Séance du 9 mars 1900.

M. Ravaisson communique en seconde lecture son mémoire sur le prototype de la Vénus de Milo. Il présente trois photographies dont la première reproduit le tombeau de Raphaël à Rome, la seconde la Madone en marbre de Lorenzetto, élève de Raphaël, et la troisième une Vénus antique dont cette Madone est une évidente imitation et serait, selon M. Ravaisson, le prototype de la Vénus de Milo. La Madone avait été exécutée d'après les instructions personnelles du grand peintre. Toujours, suivant M. Ravaisson, le prototype de la Vénus fut créé par Phidias.

M. de Lasteyrie lit une étude sur la date du portail sculpté de Saint-Trophime d'Arles. Les moulures de l'archivolte se retrouvent à peu près identiques à la porte latérale de l'église Sainte-Marthe de Tarascon. Or, on connaît la date de cette dernière porte : elle a été élevée entre 1187 et 1197. De plus, le dessous du linteau d'Arles est orné d'un élégant rinceau dont on trouve une reproduction exacte à Maguelonne, sur le linteau de la porte d'entrée de l'ancienne cathédrale. Or ce dernier est daté par une inscription : il est de 1179. Cet ensemble de témoignages autorise à affirmer que la façade de Saint-Trophime a dû être sculptée entre 1180 et 1200. Il est vraisemblable qu'on l'a commencée à l'époque où l'on achevait la première galerie du cloître, laquelle devait être terminée en 1188.

M. Louis Havet fait une communication sur deux fragments de Cécilius cités par Cicéron dans le *de Senectute* et tirés de la comédie des *Synephebi*. L'un de ces fragments est un vers bacchiaque, qui doit être lu : *Seret* (au futur) *arbores quae alteri saeclo prosint*. L'autre fragment, que le grammairien Nonius et la plupart des modernes ont pris pour une phrase de prose de Cicéron, est en réalité rédigé en vers crétiques. Le mot *me*, qui manquait dans le manuscrit consulté par Nonius, est déplacé dans les manuscrits qui nous sont parvenus; le texte doit être lu :

dis immortalibus
Qui non accipere me modo haec a maioribus
Voluerunt, sed etiam posteris prodere.

Les deux fragments faisaient partie du même *canticum*; dans l'ordre du texte, celui que Cicéron cite le premier devait être le second.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 26 mars — 1900

The Book of Isaiah in Hebrew, with notes by T, H. Cheyne. In-4, 206 pages.
The Book of Ezekiel in Hebrew, with notes by C. H. Toy. In-4, 116 pages, Liepzig, Hinrichs, 1899.
Ueber die Abfassungszeit des Tritojesaia, von E. Littmann. Freiburg i. B., Mohr, 1899, in-9°, vii-50 pages.

M. Cheyne était désigné plus que tout autre par ses travaux antérieurs pour éditer le texte hébreu d'Isaïe dans la Bible polychrome de P. Haupt. S'il ne nous donne pas précisément une édition critique d'Isaïe, il nous offre un travail des plus intéressants et des plus instructifs sur le texte de ce prophète. La forme traditionnelle du livre n'a pas été conservée, chaque oracle ou fragment d'oracle étant remis à sa place historique. Comme cet arrangement chronologique n'est pas sûr dans toutes ses parties, il eût mieux valu peut-être garder l'ordre ancien. L'âge attribué par l'éditeur à chaque morceau aurait été suffisamment indiqué par la couleur de l'impression et dans les notes critiques. Aucun livre de la collection n'a été aussi copieusement annoté que l'Isaïe de M. Cheyne, et il n'y a pas lieu de s'en plaindre. Le savant exégète a eu la sagesse de ne pas multiplier les corrections dans le texte, n'y introduisant que celles qui lui ont paru certaines ou très probables, et réservant pour les notes quantité de remarques et d'hypothèses ingénieuses dont la critique peut faire son profit. Pour la sagacité lumineuse de l'observation, aussi bien que pour l'originalité

hardie des conclusions, le travail de M. Cheyne doit être comparé au commentaire de M. Duhm (*Das Buch Jesaia*, Göttingen, 1892).

La polychromie perd ses droits avec Ézéchiel. M. Toy n'avait à signaler que des gloses et des altérations communes sans distinction de sources; il a sagement utilisé les travaux de Cornill, Winckler, Bertholet. Les corrections qu'il propose sont relativement nombreuses, mais toujours bien appuyées. Il s'abstient volontiers dans les cas où la critique n'a d'autres ressources que la conjecture. A ceux qui le trouveraient un peu timide il peut répondre qu'il a suivi une méthode rigoureuse et que la solidité des résultats est plus appréciable en critique textuelle que le brillant des hypothèses.

La plupart des critiques attribuent maintenant *Is.* LVI-LXVI à un auteur distinct du second Isaïe. M. Littmann s'efforce de prouver que ces chapitres (sauf LXIII, 7-LXIV, fragment plus ancien, qui remonterait à 530-520 avant J.-C.) auraient été écrits entre 457 et 445, c'est-à-dire entre la mission d'Esdras et celle de Néhémie. Les allusions à l'histoire contemporaine sont peu précises dans la prophétie. Cette histoire même est peu connue. M. L. parle beaucoup d'une reconstruction des murs de Jérusalem, commencée après la venue d'Esdras et interrompue presque aussitôt : c'est là une hypothèse gratuite, et la destruction des murs qui a précédé l'arrivée de Néhémie paraît avoir été tout autre chose; on a d'ailleurs fort contesté en ces derniers temps la priorité d'Esdras par rapport à Néhémie. L'exégèse de M. L. est ingénieuse. Son travail est à lire, bien qu'il ait chance de n'être pas définitif. M. Cheyne place entre 450 et 432 les chapitres LVI-LXIII, 6, LXV-LXVI, et LXIII, 7-LXIV en 350. M. Duhm voit aussi dans le *troisième* Isaïe un contemporain d'Esdras.

J. S.

Hölle und Paradies bei den Babyloniern, von A. JEREMIAS. Liepzig, Hinrichs, 1900; in-8°, 32 pages.

La Bible et les monuments, par W. S. C. BOSCAWEN, traduit par Cl. de FAYE. Paris, Fischbacher, 1900; in-8°, XIII-183 p.

Sous ce titre : *Der alte Orient*, la *Vorderasiatische Gesellschaft* fait paraître une série de conférences scientifiques, dont nous annonçons la troisième. Les deux premières : *Die Völker Vorderasiens*, par H. Winckler, et *Die Amarna-Zeit*, par Niebuhr, ont paru en 1899. Celle de M. Jeremias est un bon résumé de tous les renseignements que l'archéologie babylonienne a jusqu'à présent fournis touchant les coutumes funéraires et la conception du monde des défunts. Sur ce dernier point, la légende d'Istar et l'épopée de Gilgamès apportent les données de l'ancienne mythologie. L'idée de l'enfer chaldéen est à peu près la même que celle du *scheol* hébreu. Les indices allégués par

M. Jeremias en faveur d'un jugement des morts sont bien incertains. « L'île des bienheureux », où Gilgamès va chercher la plante de vie auprès de son aïeul, le héros du déluge, n'est pas la demeure des justes, mais un séjour tout divin, inaccessible au commun des mortels bons ou méchants. De même, ce qui est dit des dieux guérisseurs ou ressusciteurs ne prouve pas une croyance ferme à la résurrection des morts.

Le livre de M. Boscawen a un caractère presque apologétique, et comme les ouvrages de ce genre ne manquent pas en français, on peut se demander jusqu'à quel point il était opportun de le traduire. Ce qu'on nous dit touchant le rapport des langues hébraïque et assyrienne, les légendes de la création, le serpent et la chute, le commencement de la civilisation, le déluge, le tombeau et la vie future, n'est pas nouveau, et peut-être y trouverait-on plus d'un rapprochement contestable ou mal fondé. « Faire honneur aux Sémites, écrit M. Boscawen, d'avoir inventé l'écriture cunéiforme avec des centaines de signes idéographiques et composés, c'est se mettre en contradiction ouverte avec la simplicité de leur esprit. » Cet argument en faveur de l'hypothèse sumérienne peut sembler faible. Un peu plus loin il est question du « simple monothéisme », que les Sémites associent au « panthéon polythéiste des Akkadiens ». On ne croit plus guère aujourd'hui au monothéisme primitif des Sémites. Tiamat, personnification du chaos, ne ressemble en rien au serpent qui trompe Adam et Ève dans le paradis terrestre, et il faut plus que de la bonne volonté pour trouver que l'extermination de Tiamat par Marduk répond tout à fait à la malédiction prononcée entre le serpent dans la Genèse. L'identification de Hénok à Erek, celle de Irad à Éridu sont passablement risquées. En quoi la découverte d'un « harpiste » sur un monument de Tello est-elle « une précieuse illustration des débuts de la musique » d'après *Gen.* IV, 21 ? Quel rapport y a-t-il contre le berger et le jardinier, amants d'Istar, et les deux frères Caïn et Abel ? Citons, pour finir, la dernière phrase du livre : « Qu'à travers de longs siècles les Babyloniens aient développé un système de croyances à la vie future, cela est parfaitement évident d'après le témoignage des monuments ». Rien n'est, au contraire, moins prouvé que l'existence d'un tel système, et il y aurait beaucoup à dire sur la traduction et l'interprétation des textes allégués par M. Boscawen.

Alfred Loisy.

Grammatik der aethiopischen Sprache, von A. Dillmann. Zweite verbesseret and vermehrte Auflage, von C. Bezold. Leipzig, Tauchnitz, 1899; in-8, XIV-453 pages.

Das Targum zu Josua, in Jemenischer Ueberlieferung, von F. Praetorius. Berlin, Reuther; in-8, XI-47 pages.

Die aelteste Terminologie der Jüdischen Schriftauslegung, von W. Bacher. Leipzig, Hinrichs, 1899; in-8, viii-207 pages.

L'excellente grammaire éthiopienne de Dillmann paraît en seconde édition par les soins de M. Bezold. L'éditeur nous prévient que Dillman avait laissé beaucoup de notes en vue de cette édition, qui, relativement à la précédente, se trouve contenir un assez grand nombre d'additions plus ou moins importantes et quelques rectifications de détail. L'ouvrage et l'auteur sont assez connus pour qu'il soit inutile de les louer; mais il convient de remercier M. Bezold pour le labeur assez ingrat dont il s'est parfaitement acquitté.

M. Praetorius nous donne une édition très soignée du Targum de Josué, d'après un manuscrit de Berlin. L'intérêt principal de cette publication consiste en ce que le texte est minutieusement vocalisé d'après le système de ponctuation dite babylonienne.

Aucun témoignage direct ne nous fait connaître le caractère et les procédés de l'exégèse biblique dans les écoles de Palestine avant la fixation du canon; mais les *midraschim* des *tannaïtes*, qui proviennent des écoles d'Ismaël et d'Akiba, et dont la rédaction primitive se place entre l'an 70 et l'an 130 de notre ère, suppléent en quelque façon à cette lacune, moins par des particularités exégétiques dont une partie seulement peut remonter à une époque plus ancienne, que par la terminologie même de l'exégèse, qui est traditionnelle et nous laisse entrevoir la méthode herméneutique des temps antérieurs. Ce langage s'est formé dans les discussions des écoles, et de là ce que M. Bacher appelle son caractère dramatique. Le lexique, car c'est un vrai dictionnaire qui nous est présenté, en est très curieux à étudier. M. B. aurait acquis un droit de plus à la reconnaisance des exégètes s'il avait résumé dans une vue générale les conclusions qui résultent de ses notes rangées par ordre alphabétique. Citons quelques exemples de ce vénérable formulaire. Le premier mot du lexique, אב, « père », s'emploie pour marquer une idée générale, dont les formes particulières et subordonnées sont dites ses descendantes, תולדות; le même mot s'emploie au sens de « famille » (בית אב), et l'on dit d'un passage biblique : « celui-ci a fait famille », pour marquer que l'explication de ce passage fait loi pour d'autres où il est question du même objet. De même, le mot « corps » (גוף) sert à désigner les parties essentielles de la Loi; « juger » (דין) se dit pour déduire ou conclure dans l'exégèse de la *halaka*; « chercher » (דרש), pour expliquer interpréter; « compagnon » (חבר), pour passage parallèle; « ouvrir » (פתח) pour commencer, « fermer, sceller » (חתם) pour finir; etc. Pris en lui-même, le travail de M. Bacher est très soigné, très complet et des plus instructifs.

P. S.

Deuteronomium erklaert von A. Bertholet. (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Lieferung 9.) Freiburg i. B., 1899; gr. in-8°. xxx-119 pages.

A Critical and Exegetical Commentary on the Book of Proverbs, by C. H. Toy. (*International Critical Commentary*). Edinburgh, Clark, 1896; in-8°, xxxvi-554 pages.

Le nouveau fragment hébreu de l'Ecclésiastique, par J. Halévy. Paris, Leroux, 1899; in-8°, 39 pages.

Le Deutéronome, nous dit M. Bertholet, est un produit et un résumé de l'enseignement des prophètes, ce n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, une sorte de compromis entre le parti prophétique et le parti sacerdotal. Les sources du Deutéronome sont le décalogue d'*Ex.* xxxiv et le Livre de l'alliance (*Ex.* xxi-xxiii, 16), mais non le décalogue d'*Ex.* xx, le chapitre v du Deutéronome, où ce décalogue est reproduit, n'appartenant pas à la première rédaction du livre. Le Deutéronome a dû être composé peu de temps avant sa découverte, sous Josias. On n'est pas obligé de croire à une découverte accidentelle. Quelques critiques, pour écarter l'idée de fraude, ont reporté la composition sous Manassé; mais on a déjà observé que cette hypothèse ne change rien à l'affaire : que gagne-t-on à voir dans le prêtre Helcias et Saphan les premiers trompés au lieu des premiers trompeurs? Le cas est à juger selon les habitudes de l'antiquité : un livre fait d'après d'anciennes sources censées mosaïques devait être présenté sans scrupule comme loi de Moïse. Helcias n'en était pas l'auteur, mais il était d'accord avec l'auteur sur la nécessité des réformes préconisées dans le livre. L'ouvrage que l'on présenta à Josias ne renfermait pas tout ce qui est dans le Deutéronome actuel. M. B. ne croit pas que l'on puisse démêler plusieurs sources dans le Deutéronome primitif, comme a fait M. Steuernagel; mais il admet que beaucoup d'additions ont été insérées dans la partie législative (*Deut.* xii-xxvi). Ce corps de législation fut apporté à Josias avec une conclusion représentée maintenant par le chapitre xxviii, et une introduction contenue dans *Deut.* vi-xi. Le chapitre v aurait été rédigé pendant l'exil, en vue d'une autre édition de la partie législative. Une autre indroduction se trouve dans les chapitres i-iv, ou plutôt i-iii, le chapitre iv étant un recueil de fragments d'âges différents. Le rédacteur du Deutéronome primitif a connu les documents jéhoviste et élohiste encore séparés; mais le rédacteur de *Deut.* i-iii a dû les connaître déjà réunis. Une sorte de compilation deutéronomique s'est faite avant l'adjonction du Deutéronome à la compilation jéhoviste-élohiste. La bénédiction de Moïse, au chapitre xxxiii, est encadrée dans un psaume postexilien; le cantique du chapitre xxxii avait peut-être été ajouté auparavant. Le Deutéronome a accentué plus fortement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors la distinction du sacré et du profane; il a donné son institution définitive au corps sacerdotal et séparé le clergé des laïques; il a de même sanctionné la séparation d'Israël d'avec les gentils.

Telles sont les principales conclusions que M. Bertholet développe dans son indroduction. Le commentaire qui vient ensuite est très substantiel dans sa forme concise; l'explication historique est très satisfaisante; la critique du texte est sage et circonspecte.

Le commentaire de M. Toy sur les Proverbes est plus développé sans être beaucoup plus complet; il est accompagné d'une bonne traduction de l'hébreu et de notes critiques. La structure, l'origine, l'histoire du livre des Proverbes sont discutés dans l'introduction. Selon M. Toy, le rythme du vers hébreu est déterminé par le nombre des accents toniques; en ce qui regarde la strophique, les Proverbes contiennent surtout des distiques, mais on y trouve aussi des tristiques, des quatrains et des strophes plus étendues. Le recueil n'est pas formé de dictons populaires, mais de sentences morales élaborées par des lettrés. L'esprit des sentences est religieux, non piétiste. Le point de vue général est plus large, moins national que celui de l'Ecclésiastique. L'ouvrage a visiblement le caractère d'une compilation. Tous les éléments de la collection seraient, nous dit-on, postexiliens. On en donne pour preuve l'esprit du livre : monothéisme indiscuté, tendances universalistes, vie sociale moins simple qu'au temps de l'ancienne monarchie, idée philosophique de la sagesse qui doit avoir été suggérée par les rapports avec l'étranger, notamment avec les Grecs ; parenté avec Job, l'Ecclésiastique, l'Ecclésiaste, la Sagesse, livres récents. Ces arguments ne sont pas absolument décisifs, d'autant qu'il s'agit d'une compilation, et que la date de Job est discutée. Les deux grandes collections de sentences, *Prov.* x-xxii, 16, et xxv-xxiv ont été formées séparément. La seconde n'est pas à prendre pour moins ancienne que l'autre dans ses éléments constitutifs; mais M. Toy la juge moins ancienne comme recueil. Il est probable cependant que le compilateur l'a mise après l'autre parce qu'elle était moins considérable pour l'étendue ; et il n'est pas démontré que la mention des « hommes d'Ézéchias » (*Prov.* xxv, 1) comme auteurs de cette seconde collection n'ait aucune valeur traditionnelle. En revanche, il paraît certain que les discours des chapitres i-ix sont plus récents que les grands recueils de sentences. Les deux derniers chapitres (xxx-xxxi) sont des fragments réunis en appendice. Les deux principaux recueils de sentences auraient acquis leur forme actuelle vers 350-300 avant Jésus-Christ ; les sentences attribuées aux « sages » (*Prov.* xxii, 17-xxiv) auraient été rédigées vers 300-250; les discours des chapitres i-ix vers 250; les deux derniers chapitres auraient été ajoutés au livre pendant le second siècle. Cette analyse des Proverbes n'est pas contestable; les dates sont douteuses.

M. Halévy reprend, à propos d'un nouveau fragment hébreu de l'*Ecclésiastique* (xlix, 12 *b*-l, 22) publié par MM. Cowley et Neubauer, la démonstration de sa thèse sur la date du livre, qui serait 290 environ avant Jésus-Christ. Il va sans dire que la traduction du fragment

hébreu et les notes critiques qui l'accompagnent sont de main de maître. L'argumentation sur le texte est peut-être moins concluante qu'il ne paraît au savant orientaliste. Le portrait du grand-prêtre Simon convient-il à Simon Ier ou à Simon II? On connaît assez mal l'histoire de ces deux personnages, et la juste portée des allusions faites par l'auteur de l'*Ecclésiastique* nous échappe. M. H. développe une série de probabilités ou de possibilités en faveur de Simon Ier. D'autres font de même pour Simon II. M. Halévy croit aussi trouver dans le caractère de la version grecque la preuve que l'interprète n'était pas le petit-fils, mais seulement le descendant de l'auteur à la cinquième ou sixième génération. La teneur du prologue favorise peu cette hypothèse. Il ne semble pas que le texte hébreu du traducteur ait été aussi altéré qu'on veut bien le dire. Qu'il ait été difficile à lire et que l'interprète ait commis plus d'un contresens, on n'en peut guère déduire de conclusion certaine sur l'intervalle qu'il faut mettre entre la composition du livre et la version grecque.

Alfred Loisy

Die Psalmen, übersetzt von B. Duhm. Freiburg i. B., Mohr. 1900; in-8, XXVIII-223 pages.

Die Apocryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments, übersetzt und herausgegeben von E. Kautzsch. Neunundzwanzigste bis vierundreissigste Lieferung. Freiburg i. B., Mohr, 1899; in-4, p. 385-540-XXXII.

Tout dernièrement M. Duhm publiait un commentaire des Psaumes (voir *Revue* du 23 octobre 1897); il nous en donne maintenant la traduction. Dans un avant-propos, il nous prévient qu'il a suivi autant que possible le rythme de l'hébreu, la mesure du vers étant censée déterminée par le nombre des syllabes toniques. L'introduction présente sous une forme plus littéraire les conclusions que nous avons trouvées déjà dans le commentaire. Vient ensuite la traduction, où il n'y a pas d'autres notes que les passages considérés comme des gloses. Cette traduction, claire et concise, se lit sans peine et garde bien la physionomie de l'original. Il n'est pas nécessaire d'être hébraïsant pour la comprendre, bien que, pour les exégètes, elle soit un excellent supplément au commentaire qui l'a précédé.

L'importante publication de M. Kautzsch est maintenant terminée (voir *Revue* du 8 janvier 1900). Le présent fascicule, qui est le dernier du volume des Pseudépigraphes, contient la traduction du IVe livre d'Esdras, par M. Gunkel; celle des Apocalypses (syriaque et grecque) de Baruch, par M. Ryssel; celle des Testaments des douze patriarches par M. Schnapp (M. K. y a joint la traduction du testament hébreu de Nephtali publié par Gaster, *Proceedings of the soc. of. biblic.*

Archaeology, 1894); celle de la Vie d'Adam et d'Ève par M. Fuchs. L'Apocalypse syriaque de Baruch aurait été composée peu d'années après la prise de Jérusalem par Titus, avant le IVe livre d'Esdras ; la version syriaque a été faite sur le grec, mais l'original était hébreu. L'Apocalypse grecque (découverte par D. Butler et publiée en 1897 par M. R. James, *Texts and Studies*, V, 1) est dans un rapport assez étroit avec le livre slave d'Hénoch ; elle est postérieure à l'Apocalypse syriaque et antérieure à Origène ; on la rapporte au second siècle ; c'est un écrit d'origine juive, avec des interpolations chrétiennes. Les Testaments des douze patriarches sont dans leur forme actuelle un livre chrétien ; mais le fond est juif ; M. Schnapp croit même y discerner deux couches de rédaction juive ; mais le Testament hébreu de Nephtali dépend du grec, et il n'est pas sûr que le livre primitif ait été composé en hébreu. Le livre d'Adam et d'Ève existe en trois recensions, grecque (publiée par Tischendorf dans ses *Apocalypses apocryphae* sous le titre d'Apocalypse de Moïse), latine et slave, qui diffèrent notablement entre elles ; M. Fuchs donne la traduction des recensions grecque et latine ; la dépendance de ce livre chrétien à l'égard d'un original juif et même écrit en hébreu paraît vraisemblable. A la fin du fascicule se lit une introduction générale, écrite par Kautzsch, où il est traité des apocryphes et pseudépigraphes en général et de leur emploi dans la Synagogue et dans l'Église, de leur caractère et de leur valeur, des principaux manuscrits, éditions et commentaires. L'œuvre entreprise par M. Kautzsch et ses savants collaborateurs aura été promptement menée à fin, à très bonne fin.

A. L.

Codex Borbonicus. — Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais Bourbon (Livre divinatoire et Rituel figuré) publié en fac-similé avec un commentaire explicatif par M. E. — T. Hamy, membre de l'Institut. — Paris, Ernest Leroux, 1899, gr. in-4 carré. 24 p. à 2 col. + 36 ff. coloriés.

J'attirais l'attention des savants il y a quelques années sur la renaissance des études américaines en France[1] et en particulier sur le *Codex Vaticanus*, publié grâce à la générosité du duc de Loubat et sur le grand *Recueil de Pièces Archéologiques et Ethnographiques* conservées dans la galerie américaine du Musée du Trocadéro, décrites par le Dr Hamy et dont la seconde partie a paru depuis mon article précédent. J'annonçais en même temps la prochaine publication du manuscrit mexicain dit du *Corps Législatif*, entreprise par le docteur E.-T. Hamy. — Je n'hésite pas à dire tout d'abord que le Commentaire de ce savant est certainement le travail le plus original qui

1. *Revue critique*, n° 49, 6 décembre, 1897.

ait été fait depuis bien longtemps sur les anciens manuscrits mexicains.

Le manuscrit qui nous occupe est entré en 1826, dans la bibliothèque du Palais Bourbon et il a été par suite désigné sous le nom de *Borbonicus* suivant une tradition généralement adoptée dans l'américanisme: *vaticanus*, etc. M. Aubin, le collectionneur bien connu, dont les trésors, grâce à M[me] Goupil qui les avait acquis, viennent d'entrer à la Bibliothèque nationale, n'en avait donné qu'une courte notice dans la la *Revue orientale et américaine* de novembre 1859. Ce manuscrit se compose de plusieurs parties; la première de dix-huit feuillets d'un livre divinatoire, où se lisait le sort des nouveaux-nés, c'est-à-dire, en nahuatl, ce que l'on appelait un *tonalamatl*, devrait, en réalité, avoir vingt feuillets, mais les deux premiers manquent. Chacun de ces dix-huit feuillets renferme vingt-six petites figures rangées par treizaines, placées dans l'ordre horizontal de gauche à droite au bas de chaque feuillet et remontant de bas en haut; la première treizaine renferme des oiseaux qui surmontent des personnages divins en pied; l'angle supérieur droit des dix-huit feuillets du *tonalamatl* représente d'importantes scènes dont treize sur dix-huit sont renversées, c'est-à-dire mettent à gauche ce qui était à droite. Chacune de ces grandes figures offre un intérêt particulier, la première, (celle du feuillet 3 du manuscrit actuel) par exemple, représente *Tepeyololtic*, l'homme-tigre dont la voix roule en bruyants échos et *Quetzalcoatl* correspondant à la planète Vénus qui serait dans cette planche, à son déclin, le dieu tenant de sa main droite un enfant par les cheveux, image de sa disparition de la terre. Les feuillets 21 et 22, qui se trouvent à la suite de ce *Tonalamatl*, inventé par le dieu Cipactonal et sa femme la déesse Oxomoco, représentent la création et la réforme de ce calendrier. Ces deux tableaux sont encadrés de cinquante-deux petites figures, représentant les quatre treizaines d'années ou *tlapilli* d'un cycle mexicain. La première de ces treizaines commence par l'année *ce tochtli*, un lapin, et continue avec *ome acatl*, deux roseau, *yei calli*, trois maison, *maui tecpatl*, etc... Mais la découverte que je considère capitale, du D[r] Hamy, est l'explication qu'il donne par l'étude des treizaines de ces tableaux, de la formation de l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours: «on constate promptement que les numéros de treizaines appelés successivement en face des signes de jour, se succèdent dans un ordre régulier, séparés par le chiffre 8, excepté toutefois à la fin de chacune des treizaines, où en raison de la place extrême occupée par le groupe, l'intervalle apparent est non plus 8, mais 9. Huit treizaines plus un jour qu'il faut ajouter pour le coefficient, c'est exactement 105 jours. Ainsi qu'on peut le vérifier, par un petit compte très facile, les groupes figurés autour des feuillets 21 et 22 du *Codex Borbonicus* sont, en effet, séparés dans le *tonalamatl* par des intervalles réguliers de 105 jours. Or, c'est exactement le chiffre qu'il faut ajouter aux 260 des vingt treizaines astrologiques pour former le

total des 365 jours de l'année solaire. Le double tableau que nous avons sous les yeux est donc un tableau, calculé d'avance, pour trouver immédiatement dans le *tonalamatl* le premier jour de l'année solaire de 365 jours. L'auteur de ce comput ne connaissait pas ou du moins n'appliquait pas le système des jours intercalaires. Les intervalles se suivent régulièrement égaux les uns aux autres et cette constatation donne raison aux historiens, comme Motolinia, etc., qui professent que les Mexicains n'ont pas connu, avant leurs rapports avec les Espagnols, l'année bissextile proprement dite. En quelque point des treizaines que l'on fasse le compte dont les figures fournissent les éléments, on trouve toujours un intervalle égal de 105 jours, et entre la cinquante-deuxième année du cycle finissant et la première du nouveau cycle qui va recommencer, c'est 105 jours encore que donne le calcul. L'intercalation ne se pratiquait donc pas non plus à la fin du cycle de 52 ans, comme l'admettait Clavigero, par exemple; et l'on n'a plus d'autre ressource, pour expliquer la chronologie régulière des Mexicains, que d'adopter une des hypothèses de Gama, celle du mois complémentaire de vingt-cinq jours, ajouté à la fin de la double période cyclique (*siècle de 104 ans*) nommée *Cehuehuetiliztli.* »

Les feuillets 23 à 38 du *Codex Borbonicus* donnent avec les costumes, les ornements, les accessoires du culte, un rituel en images. On voit donc combien ce manuscrit qui se compose de 36 feuillets numérotés de 3 à 38, puisque les deux premiers manquent, est particulièrement intéressant; ces feuillets qui n'ont pas moins de 39 c. carrés sont pliés en paravent; les couleurs en sont fort belles. Le Dr Hamy a mis en tête un commentaire de 24 pages qu'il sera impossible de ne pas consulter quand on voudra étudier le calendrier mexicain ou le rituel. Il faut savoir gré à notre Ministère de l'Instruction publique, au gouvernement mexicain, à l'habileté de M. Monrocq, à l'esprit d'entreprise de M. Ernest Leroux, au patronage de M. le duc de Loubat, d'avoir permis à un savant et ingénieux commentateur de nous faire connaître ce *Codex Borbonicus*, qui paraît être du commencement du XVIe siècle, peut-être peint en 1507, à l'époque de Montezuma II.

Henri Cordier.

A.W. Stratton. **History of greek noun-formation. I Stems with -μ-.** Chicago. 1899. (Tirage à part des *Studies in classical philology* de l'Université de Chicago, II, p. 115-243).

Après une introduction de quelques pages où il résume, d'une manière très superficielle, mais correcte, ce que l'on sait sur les suffixes indo-européens commençant par *-m-*, M. Stratton étudie en détail les suffixes -μεν-, -μον-, -μα(τ)- et -μο-. Il donne sur chacun une brève

étude suivie d'une liste complète de *tous* les exemples attestés : il a donc tout d'abord le mérite d'épuiser la matière et de faire œuvre définitive ; quoiqu'on puisse penser de ses conclusions personnelles, en général judicieuses, il fournit à la discussion une base solide.

1° A part ποιμήν, dont le vocalisme, sûrement très ancien puisqu'il se retrouve en lituanien, n'est pas clair, il n'existe que quatre thèmes en -μεν- : tous quatre ont le vocalisme radical sans *e*, ainsi que l'a déjà noté M. F. de Saussure dans son célèbre *Mémoire*, p. 131 ; ce vocalisme est d'autant plus remarquable qu'on a λειμών en regard de λιμήν et ἄετμα (chez Hesychius) en regard de ἀυτμήν et que le même contraste apparaît dans les noms d'agents : δοτήρ, βοτήρ, βατήρ en regard de δώτωρ, βώτωρ, ἐπιβήτωρ. Un type aussi peu représenté que celui des mots en -μεν- ne peut comprendre que des mots préhelléniques, sinon indo-européens. Cette circonstance donne au témoignage du grec une valeur toute particulière et qu'il y aurait eu lieu de mettre en relief; car, par suite de diverses circonstances, ce témoignage se trouve être unique. L'intérêt que présentent les quatre mots en -μεν- est d'ordre indo-européen, non d'ordre hellénique ;

2° Le suffixe -μον-, à la différence du précédent, fournit au grec des mots nouveaux, comme aussi les deux autres suffixes étudiés dans la brochure. Il y a donc lieu de bien distinguer ceux des thèmes en -μον- qui font partie de la catégorie vivante et ceux qui sont isolés : les derniers seuls ont une valeur probante au point de vue du vocalisme. Les premiers sont des dérivés verbaux et, comme tous les dérivés verbaux grecs, sont tirés de la forme qui est à la base du futur, de l'aoriste sigmatique, du parfait en -κα ou du parfait moyen, etc., à l'exclusion du présent : le vocalisme de πλεύμων, τέρμων est intéressant, d'autant plus qu'il s'accorde avec le vocalisme du type sanskrit correspondant ; mais il n'y a rien à tirer de celui de ἥμων ou de -θρέμμων, non plus que de celui de μνήμων, τλήμων, ἐλεήμων, etc. ;

3° Le suffixe neutre -μα(τ)- donnerait lieu à la même observation ; aucun des exemples qui sont des abstraits verbaux ne peut être utilisé au point de vue du vocalisme; partout on retrouve le vocalisme verbal tout simplement. Les seuls mots qui auraient une valeur sont ceux qui sont séparés de tout verbe, comme τέρμα, et il n'en existe guère. Le type en -μα(τ)- est l'un des plus vivants parmi tous les types de formations grecques et il est composé tout entier de dérivés verbaux. Les listes de M. Stratton, qui occupent la plus grande partie de son livre, mettent ce fait en pleine évidence ;

4° Pour le suffixe -μο-, M. S. distingue les substantifs et les adjectifs et donne deux listes différentes. — Pour les substantifs, il est fâcheux que M. S. n'ait pas isolé le type en -σμο- : on aurait pu voir alors que tous les abstraits verbaux sont en -σμο-, jamais, en -μο- simplement; la présence de -σ- est dénoncée indirectement par le χ dans πλοχμός, ἰωχμός, etc. (ce que conteste à tort M. Brugmann et ce

que, chose plus regrettable, M. S. ne discute même pas); et rien n'empêche de l'admettre dans des mots comme φορμός, στολμός, ψωμός où -σ- devait tomber phonétiquement. Il a existé en *indo-européen* un suffixe * *-mo-*, dont le grec a conservé quelques représentants isolés comme δρυμός, θυμός, κάλαμος, ἄνεμος, etc. ; mais il n'y a pas de suffixe *grec* -μο- de substantif et, dès avant la période historique, avant la chute de σ entre deux consonnes, le grec connaissait seulement -σμο- (et -θμο-). — De même pour les adjectifs, le grec a hérité de l'indo-européen θερμός; il a formé à date très ancienne quelques dérivés comme ἥδυμος ou ἔτυμος, mais il n'existe plus *en grec* qu'un suffixe, qui est -ιμο-.

M. Stratton promet de donner une suite à ce premier travail ; il est à souhaiter qu'il y distingue plus nettement ce qui est ou peut être formation hellénique de ce qui est préhellénique ou purement indo-européen. Et s'il conserve la même exactitude, le même souci de donner des dénombrements complets et la même correction dans l'interprétation des faits qui distinguent la publication analysée ici, il fera une œuvre vraiment utile dont tout le monde attendra la suite avec impatience. Ce premier essai autorise les meilleures espérances.

A. Meillet.

Thucydidis **Historiae,** recognovit brevique adnotatione critica instruxit H. St. Jones, t. I, Oxford, Clarendon, 1 vol., in-8. Prix : 3 sh.

Ce volume fait partie d'une collection intitulée *Scriptorum classicorum bibliotheca oxoniensis :* à en juger d'après ce spécimen, les éditeurs se bornent à donner le texte de chaque auteur, avec une courte préface, exclusivement critique, et un *apparatus criticus* réduit au strict nécessaire. Dans sa préface, M. Jones déclare qu'il a lui-même collationné le *Britannicus*, de Londres, sauf pour le Ier livre de Thucydide, et le *Laurentianus*, pour les livres III, IV, V : ce travail personnel lui a permis de rectifier parfois les données de Hude. Il partage d'ailleurs l'opinion de ce savant sur la valeur relative des manuscrits, tout en se gardant de tout excès dans la préférence accordée au *Laurentianus*. D'une manière générale, il admet l'autorité de la tradition manuscrite, et voit dans la récente découverte du papyrus d'Oxyrrhyncus la confirmation de cette doctrine. En matière d'orthographe, il suit également une méthode éclectique. Les notes critiques contiennent quelques conjectures modernes, mais en petit nombre. M. Jones a dû se conformer à une règle imposée à tous les auteurs de cette collection, et nous ne lui faisons pas un reproche de sa brièveté; mais l'ouvrage de Hude, dont nous attendons avec impatience le second volume, nous paraît mieux répondre que celui-ci aux exigences d'une édition critique.

Am. Hauvette.

Xénophon, **Le Memorie Socratiche,** commentate da Aug. Corradi e C. Landi, parte II, lib. III et IV, Turin, Lœscher, 1900, in-8 de 188 pages.

Le premier volume de cette édition des *Mémorables* date de 1892; il comprenait, avec une introduction et un index bibliographique, un texte annoté, sans notes critiques. Le second volume nous apporte, outre le texte et le commentaire des deux derniers livres, un appendice critique et des index soigneusement rédigés. La méthode critique de M. Corradi consiste à suivre généralement l'édition de Gilbert (Leipzig, Teubner, 1888), quitte à puiser aussi dans le riche *Anhang* de l'édition Breitenbach-Mücke (Berlin, Weidmann, 1889); quant aux *Analecta Xenophontea* de Hartman, M. Corradi résiste à cette critique conjecturale; il mentionne aussi, plus souvent qu'il ne les adopte, les corrections de Garrer (*Mnemosyne*, XVI, 1888, pp. 241-250) et de Naber (*ibid.*, XXV, 1897, pp. 59-75). L'originalité du travail apparaît surtout dans les notes explicatives : le commentaire comprend, pour chaque chapitre, une bonne analyse littéraire, et des notes détaillées, d'un caractère surtout historique. En somme, cette édition fait honneur à la *Collection des classiques grecs et latins* publiée par la maison Lœscher de Turin.

Am. Hauvette.

N. Zingarelli, **Intorno a due trovatori in Italia**; Florence, Sansoni, 1899, in-8° de VIII-75 p.

M. Zingarelli a réimprimé dans cette élégante plaquette, en y faisant de notables additions, deux articles de littérature provençale, qui tous deux présentaient un vif intérêt et étaient également peu accessibles aux travailleurs [1]. Le premier est une édition, accompagnée d'un commentaire, qui ne laisse subsister aucune difficulté sérieuse, de la belle pièce de Uc de Saint-Circ *Un sirventes vuelh far*, un des plus curieux sirventés historiques des troubadours [2]. La seconde nous donne un texte critique du descort d'Aimeric de Péguilhan *Qui la ve en ditz*. C'est un simple jeu de rimes sans grande valeur poétique, mais M. Z. y a rattaché de très savantes et utiles recherches sur les relations du troubadour avec les familles d'Este et de Malaspina [3], et, d'autre part, sur l'histoire et le vrai caractère, purement musical, selon lui, de l'*estampida*. Au cours de son travail il a imprimé avec grand soin

---

1. Le premier avait été imprimé dans le volumineux et coûteux recueil Caix-Canello; le second avait paru *Per nozze* en 1890 et n'était pas dans le commerce.

2. Il est daté de 1240-1 et se rapporte au siège de Faenza par Frédéric II. C'est une des très rares pièces provençales d'inspiration guelfe.

3. Il reconnait du reste que ses recherches n'ont pas pleinement abouti et que la matière reste à creuser davantage.

quelques autres pièces, notamment la chanson de Péguilhan *Per solatz d'autrui chan* et l'imitation (assez médiocre) de son descort conservé par le ms. français 844. Je signalerai encore dans cette dissertation un passage, qui fait hors d'œuvre, mais fort intéressant et nouveau, d'où il résulte que le fameux *planh* sur la mort de Raymond-Bérenger et la domination française en Provence n'est pas d'Aimeric de Péguilhan. Le fait n'est pas sans intérêt, et la démonstration me paraît définitive. — Quelques remarques de détail pour finir. P. 37, au bas : l'Argence n'est pas une localité, mais une région. — Le sirventes *Ab marrimenz* ne précède pas immédiatement dans I, comme semble le dire M. Zingarelli, l'autre sirventés également attribué à tort à Péguilhan ; il en est séparé par deux pièces, l'une de Sordel (437, 29), l'autre de Péguilhan lui-même (26) ; de plus ce manuscrit ne donne pas toutes les pièces de Péguilhan entre les feuillets 50 et 60 (lisez 56) : outre celle que je viens de citer (fol. 199), le fol. 198 n'en contient pas moins de trois (10, 22 et 30). Dans le texte de *Ab marrimenz*, corr. v. 3, *val* en *vai*. — Le v. 29 est trop court : corr. *beutat* en *leutat*, qui rétablit le sens et la mesure ; cette même forme de *leautat* se retrouve au v. 40. — V. 33, lire *desconort* (faute d'impression). — V. 40, lire *trob'en*.

A. Jeanroy.

Charles Mills Gayley and Fred Newton Scott. **An Introduction to the Methods and Materials of literary Criticism :** Vol. I. The Bases in Aesthetics and Poetics. Boston, Ginn and Cᵒ (The Athaeneum Press) 1899 ; in-8ᵒ de xii-587 p.

Les auteurs de cet ouvrage estiment que la critique est encore trop éloignée de la « période scientifique » pour qu'on puisse dès à présent formuler les principes dogmatiques du jugement littéraire. Aussi, sans proposer ou défendre telle méthode de critique, veulent-ils passer en revue, simplement, les problèmes en question, les procédés de solution proposés, les matériaux et les sources. C'est à cette étude des références, successivement groupées suivant un ordre logique et un ordre historique, qu'ils soumettent, dans ce premier volume, la nature et les modes d'application de la critique littéraire, les principes de l'art et ceux de la littérature, la théorie de la poésie et les règles fondamentales de la versification. Un second volume traitera, suivant le même plan, des genres littéraires typiques (*types in literature*).

L'abondance d'informations de cette bibliographie méthodique est incontestable : sur quelques points en particulier, comme la subdivision intitulée *Rapport de l'art avec la nature* (p. 139), MM. Gayley et Scott ont procédé à un dépouillement vraiment précieux des références principales. Ailleurs, le souci d'être complets, ou de le paraître, ne va pas sans les entraîner à admettre dans leurs pages bien des numéros

inutiles ou fort indirectement utiles à l'objet de leur travail[1]. Inversement, cette bibliographie, singulièrement compréhensive dès qu'il s'agit de périodiques américains, néglige parfois l'essentiel en matière de critique européenne[2]. Il s'en faut aussi qu'elle soit exempte, malgré son impartialité et son objectivité volontaires, des indices d'information inexacte[3] et des fautes matérielles[4] qu'un ouvrage de référence pure devrait éviter avec une coquetterie particulière.

F. BALDENSPERGER.

H. F. FEILBERG. **Dansk Bondeliv saaledes som det i Mands Minde foertes navnlig i** *Vestjylland*. Kjœbenhavn. I, 1889. II, 1899.

Il y a déjà dix ans passés que M. Feilberg publiait la première par-

1. C'est jouer quelque peu sur les mots que d'introduire à toute force, parmi les ouvrages de critique littéraire, les *Études d'histoire religieuse* de Renan (p. 33) avec les aperçus qui y concernent surtout la critique religieuse. Les ouvrages cités p. 184 sq. sur la peinture en Italie jusqu'au XVIe siècle ne peuvent avoir « d'avantage direct », les auteurs eux-mêmes en font l'aveu : et il faut d'autant plus s'étonner qu'ils leur aient fait une place qu'on cherche en vain l'indication des travaux de J. Burckhardt.

2. L'ouvrage auquel le lecteur est renvoyé pour l'étude du romantisme allemand, c'est toujours la *Romantische Schule* d'Henri Heine : de Haym, une trop brève mention. — Ch. Victor de Bonstetten, avec son petit livre *L'homme du Midi et l'homme du Nord, ou l'influence du climat*, devrait être cité à sa place, qui est en somme celle d'un précurseur. De même pour Charles de Villers, dont le nom n'apparait nulle part. — Les considérations de Tolstoï sur l'art sont trop caractéristiques pour n'être point mentionnées. — O. Ludwig, bien qu'il n'ait pas systématisé ses vues en matière artistique, méritait d'être cité autant que d'innombrables auteurs d'articles faits de seconde ou de troisième main. — Ajouter de la Sizeranne à la p. 115. — Noter que la critique impressionniste contemporaine a ses adeptes en Allemagne (cf. H. Bahr, *Studien z. Kritik der Moderne*, Frkf 1894) — Ajouter, p. 513, E. von der Recke, *Principerne for den danske Verskunst*, Copenhague 1881.

3. Par exemple l'étrange désordre où sont cités, p. 444, « les plus importants » des critiques français de ce siècle ; l'étude de Droz sur la *Critique littéraire et la Science* a été lue, non « devant un corps de savants », mais à la rentrée des Facultés de Besançon ; Carriere est-il vraiment (p. 128) « un des plus populaires parmi les écrivains allemands » ? Il y a p. 440 une phrase inquiétante qui fait allusion à l'influence de Mme de Staël sur A.W. de Schlegel. Noter le sens que semble avoir pris en Amérique, à la suite des travaux de Posnett, l'expression de Comparative Literature (p. 248 et 255).

4. Schodtmann au lieu de Strodtmann, p. 14 ; Hatzfield pour Hatzfeld, p. 69 ; Prudhomme pour Sully Prudhomme, p. 129 ; Darmsteter, pour Darmesteter, p. 209 et *passim* ; Feuillée pour Fouillée, p. 218 ; Jaret pour Joret, p. 276 ; Lammermayer pour Lemmermayer, p. 278. C'est une indication insuffisante que de renvoyer aux *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, 25 *février* (*1850* p. 73) ; *Revue de Cours*, p. 276, est un titre bien inexact ; pourquoi ne pas donner les dates de première édition de Mme de Staël, *De la littérature*... (p. 229) et de la *Littér. ang.* de Taine (p. 377) ?

tie de son ouvrage sur la vie des paysans danois du Jutland : l'érudit vieillard, qui, entre temps, a fait paraître nombre d'autres travaux et s'est principalement occupé de son très important « Dictionnaire du patois jutlandais », vient seulement d'en donner la deuxième partie.

Ces deux volumes constituent désormais un document des plus précieux. C'est que nul, mieux que l'auteur, n'était à même de mener à bien une pareille enquête. Né en 1831, M. F., qui fut pasteur dans le Slesvig avant l'annexion allemande, vit maintenant à quelque distance en deçà de la nouvelle frontière, à l'ombre de l'école d'Askov. Toute sa vie s'est ainsi écoulée au milieu des paysans : et il les a observés non seulement avec les ressources du savant dont les multiples études décuplent les facultés naturelles ; mais, ce qui vaut mieux encore, il y a mis tout son cœur. On sent à le lire que c'est d'une vie qu'il a vécue qu'il parle : d'une vie qu'il aime.

Je n'entrerai point ici dans les détails de cette minutieuse description qui, prenant l'homme au berceau, l'accompagne à la tombe, en passant par toutes les étapes, tristes ou joyeuses, dont l'existence est marquée : je n'en pourrais dire que trop ou trop peu, et l'idée que j'en donnerais serait forcément imparfaite.

Je ne veux insister que sur un point — qui m'intéresse tout particulièrement.

Lorsque, par exemple, je retrouve au milieu des « landes » du pays danois les mêmes idées que chez nos paysans du Poitou sur les sorciers et les devins et les mêmes pratiques aussi pour guérir le patient, homme ou bétail, auquel un sort a été jeté : sans doute, je me dis que partout l'homme, au même niveau de culture, a pu et dû, dans des conditions sensiblement les mêmes, avoir les mêmes conceptions qu'il a plus tard développées dans un sens sensiblement identique, qu'il habitât au Nord ou au Midi. Je ne suis point surpris non plus de rencontrer aux changements de saisons les mêmes fêtes ici et là-bas : il est tout naturel qu'en nos climats le retour du printemps ait partout été joyeusement célébré. Mais, j'éprouve bientôt quelque étonnement à la constatation que tant de détails dans ces pratiques et ces coutumes sont les mêmes. Et cela non seulement dans les fêtes extérieures, si je puis m'exprimer ainsi, mais dans les fêtes intimes également : comme celles du mariage ou dans les cérémonies de l'enterrement. Je me demande s'il n'a pas dû y avoir là un point de départ commun. Puis, quand je remarque mille petits riens, trop insignifiants et trop nombreux pour que l'on puisse songer à une importation, mais trop semblables pour qu'il soit permis de les croire l'œuvre du hasard : alors, je ne sais plus que penser. Tout cela remonte-t-il au berceau d'une race? qui eût, il y a des siècles et des siècles, occupé la plus grande partie de l'Europe, surtout du Nord et de l'Ouest. Et cette race, d'où venait-elle? du Sud ou du Septentrion? Mais, si ces choses-là se sont conservées de si loin, qui peut donc dans le trésor tra-

ditionnel d'une nation oser vouloir faire la part des différents âges du passé?

Intéressants problèmes, auxquels je voudrais que M. Feilberg eût consacré au moins quelques pages : ce faisant, il eût montré au grand public le prix que peuvent avoir maintes « susperstitions », au sens étymologique du mot, que l'on dédaigne d'ordinaire, comme étant soi-disant insignifiantes ou vulgaires ; et, d'autre part, je ne doute pas qu'il n'eût ouvert aux « irréguliers » que ces questions occupent plus d'une intéressante perspective.

Léon Pineau.

Ducos (le comte). **La Mère du duc d'Enghien :** 1750-1822. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1900, in-8, de 422 p.

Le premier tiers de cet ouvrage eût gagné à être considérablement abrégé : les princes et princesses des maisons d'Orléans et de Condé que l'auteur nous y présente avant d'introduire son héroïne, sont trop insignifiants et la frivole corruption de la cour de Louis XV est trop connue pour qu'on prenne un intérêt véritable à leur biographie. Le style travaillé du narrateur ne fait que mettre davantage en relief la nullité de ses personnages. Signalons donc seulement, pour cette partie, quelques pages curieuses sur le pensionnat de Panthemont au faubourg Saint-Germain (chap. III), sur les documents officiels qui ruinent les bruits absurdes répandus jadis sur la naissance du futur Louis-Philippe (p. 148 sqq.), sur l'histoire du duel du duc de Bourbon et du comte d'Artois (p. 175 sqq), sur Mesmer et le mysticisme dans le grand monde au XVIIIe siècle (p. 199 sqq).

La fin est plus amusante. Non que la mère du duc d'Enghien, malgré sa charité et ses prétentions à la théologie, ait une haute valeur morale ou intellectuelle. Mais son excentricité est moins banale que celle de ses fringantes devancières. Adhérente de la Révolution, fidèle de Catherine Théot, puis prisonnière de la Convention, elle abandonne, par une humble lettre, douze jours après la décapitation de Philippe-Égalité son frère, tous ses biens à la nation, demandant en échange la liberté et de quoi vivre. Élargie en avril 1795 et exilée en Espagne, du reste après octroi d'une rente de 180,000 francs, elle raconte son voyage dans une relation où l'on ne reconnaît, hélas, ni la théologienne, ni la femme qui a vu de près l'échafaud (p. 309 sqq); elle se résigne par contre dès le premier moment à la mort de son fils dans les fossés de Vincennes ; elle félicite l'empereur, habitué au surplus à sa déférence, de la naissance du roi de Rome. Rentrée en France en 1814, pourvue par Louis XVIII d'une rente de 100,000 fr. que Napoléon lui double au retour de l'île d'Elbe, elle sollicite de l'empereur un supplément. Le piquant est que ni sa piété, ni sa phi-

lanthropie ne sentent l'hypocrisie ; elles se concilient seulement avec une aptitude étonnante à s'accommoder aux circonstances et à en tirer parti.

Ch. Dejob.

E. Zévort. **Histoire de la troisième République. La Présidence de Jules Grévy.** Paris, Alcan, 1898, 546 p. in-8° (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

Ce volume consacré à la période 1879-87 est composé suivant la même méthode que les deux précédents et dans le même esprit républicain gambettiste. Il est divisé en onze chapitres qui correspondent aux ministères successifs. L'appendice contient douze discours, extraits de discours ou de rapports.

Le récit est bien proportionné, coulant, réchauffé par les sentiments personnels de l'auteur qu'il ne cherche jamais à refouler. L'œuvre est intermédiaire entre une histoire politique et une profession de foi; c'est un enseignement politique donné à propos d'une narration d'événements. Pas de bibliographie, presque pas de références, M. Zévort écrit pour un public qui n'a pas de besoins critiques. Il semble qu'il a travaillé surtout avec les comptes rendus des Chambres et les recueils de discours, il a fait en réalité une *Histoire parlementaire* de la troisième République. Il n'y a presque rien sur l'agitation catholique, rien sur la formation du parti socialiste. Les passages sur la politique extérieure et les événements coloniaux sont juxtaposés dans chaque chapitre à l'histoire parlementaire suivant une méthode annalistique. La portée et l'enchaînement des faits apparaîtrait plus fortement peut-être si M. Zévort n'avait poussé la modestie jusqu'à s'interdire de composer un cadre personnel.

Ayant lu de près cette histoire qui m'a rendu des services personnels, je n'y ai pas relevé d'erreurs et il serait vraiment oiseux de discuter sur le choix des faits et sur les leçons que l'auteur cherche à en tirer; ce sont choses personnelles qui échappent à la critique.

Ch. Seignobos.

V. Brenier de Montmorand. **La société française contemporaine.** Clergé, noblesse, bourgeoisie, peuple. Paris, Perrin, xix-239 p. in-12.

M. Brenier de Montmorand qui appartient au monde conservateur, a eu l'honnêteté de réfléchir sur la société où il vit et le courage d'imprimer [1] les réflexions qu'elle lui a inspirées. Sur certains points la vue de l'auteur est un peu gênée par son éducation, il est évident qu'il connaît très peu le peuple, il le voit à la fois à travers des conventions littéraires et des préjugés de classe. Mais il décrit avec intelligence la

1. Ces études ont paru dans la Revue bleue de 1895 à 1898 sous le pseudonyme G. de Rivalière.

noblesse « réduite au rôle purement décoratif auquel elle s'est elle-même condamnée », et la conception que se fait la bourgeoisie de la famille, de la propriété et de la religion.

L'ensemble donne l'impression d'un homme de sensibilité affinée qui souffre de vivre dans les parties mortes de la société contemporaine, et qui n'a pas l'énergie de s'en dégager. L'influence déprimante de Taine apparaît presque à chaque page.

Ch. SEIGNOBOS.

FLAMINI (Francesco). **Compendio di storia della letteratura italiana ad uso delle scuole secondarie.** Livourne, R. Giusti, 1900. In-8 de VII-297 p. 1 fr. 80.

M. Flamini, un des érudits italiens les plus distingués parmi la jeune génération qui remplacera un jour les Carducci et les D'Ancona, nous donne un manuel qu'il faut mettre tout à fait à part. Au premier abord, et aux yeux d'un Français surtout, l'ouvrage paraît un peu savant pour l'enseignement secondaire auquel il le destine. Mais, à le lire, on s'aperçoit promptement que la science n'en est pas tout le mérite. D'abord, c'est une science vraie, originale et non pas de seconde main : on le reconnaît à ce que les jugements y ressortent toujours d'une analyse succincte, mais substantielle des textes, et cela, non pas seulement pour les grands écrivains, mais pour des auteurs que M. Flamini, vu son âge et les travaux spéciaux qu'on lui doit, aurait le droit de juger sur la foi de la renommée. Puis, s'il mentionne des noms qu'on pouvait omettre dans un manuel, il les rattache tous au progrès ou à la décadence des genres auxquels ils se sont consacrés et marque par là l'importance momentanée, par suite l'influence qu'ils ont pu avoir. Personne non plus, après l'avoir lu, ne lui reprochera d'arrêter l'attention sur les époques de lente et obscure préparation ; car il sait les rendre fort intéressantes, témoin son premier chapitre, sur les origines de la langue et de la littérature italienne, qui n'est pas seulement très instructif, mais aussi très attachant. Au style simple, rapide et vif, on reconnaît l'élève du plus spirituel des érudits italiens. Le temps lui manque, dit-il, pour donner à la fin une liste d'ouvrages à consulter, et, au besoin, il y suppléera dans une deuxième édition. Si j'avais un conseil à lui donner, je l'engagerais à n'en rien faire : pour ceux de ses lecteurs qui ne se destinent pas à l'enseignement, son livre suffit amplement et, à la fin de leur lecture, ils n'auront rien de mieux à faire que de retourner aux textes, sûrs, grâce à lui, de les mieux goûter ; pour les autres, il leur signale lui-même l'ouvrage classique et aussi connu hors d'Italie qu'en Italie de MM. D'Ancona et Bacci.

C'est donc au volume tel qu'il nous le donne aujourd'hui, que je souhaite une prompte réimpression ; j'allais dire que je la lui prédis ; et je souhaite à nos jeunes italianisants, tout d'abord aux candidats à l'agrégation, d'y contribuer. Mais les italianisants de tout âge y recour-

ront d'une autre manière : grâce à l'index qui le termine, ils trouveront en un instant le dernier mot de la science actuelle sur tous les écrivains de l'Italie, et, comme M. Flamini va jusqu'à notre génération inclusivement, ils pourront satisfaire sur-le-champ leur curiosité sur les points les plus étrangers à leurs études propres.

Charles Dejob.

Vie de Mgr Dupont des Loges, par F. Klein. Paris, Poussielgue, 1899; in-8, xi-500 pages.

Très attachante biographie d'un homme de l'ancien temps qui a su commander le respect et l'admiration du nôtre. Ce n'est pas un panégyrique, mais un livre d'histoire fait d'après les documents les plus sûrs, à savoir les papiers de l'évêque de Metz. Ni grand théologien, ni grand orateur, ni grand politique, étranger à toutes les idées modernes, homme modeste, représentant achevé de l'ancien type sulpicien, mais guidé en toutes choses par le sentiment du devoir, Mgr Dupont des Loges a été un homme de caractère et un grand évêque. Bien que notoirement légitimiste, il avait été nommé au siège de Metz par le gouvernement de Louis-Philippe; il est un des deux évêques qui se dispensèrent d'assister au baptême du fils de Napoléon III; il passe à Froshdorf pour se rendre au concile du Vatican; quoi qu'il ne soit pas gallican, il vote contre la définition de l'infaillibilité; fidèle à l'Église comme à son pays, il n'en garde pas moins l'indépendance de sa conscience et de sa personnalité. Tous les pouvoirs le trouveront respectueux et obéissant dans la mesure de leur droit, jamais servile. Mais c'est depuis 1870, depuis la guerre et l'occupation allemande, que la figure impassible de l'évêque semble le grandir, par le seul fait qu'il se montre en toute occasion, et comme naturellement, à la hauteur des circonstances. Cette partie de l'ouvrage intéresse l'histoire générale, et tout le monde pourra lire avec profit les chapitres concernant le siège de Metz, l'annexion, la situation religieuse au temps du Culturkampf, les visites de Guillaume Ier à Metz et le gouvernement de Manteuffel. Le livre entier est écrit dans un style simple, correct, de bon goût, avec çà et là une pointe d'émotion discrète. Une lacune est sensible dans le chapitre relatif au concile du Vatican : M. Klein n'a pas dit tout ce que l'évêque avait sur le cœur en ce moment-là; du moins s'est-il abstenu d'excuses banales ou de fausse apologie; il a supposé avec raison que son héros n'avait pas besoin d'être disculpé pour avoir appartenu à la minorité de l'assemblée.

A. B.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 2 avril — 1900

C. E. Bennett, **Critique of some recent subjunctive theories** (Cornell Studies in Classical philology, n° IX). Published for the university by the Macmillan Company, 1898, 76 pp., in-8.

Dans cet opuscule M. Bennett discute quelques théories récentes émises en Amérique sur la syntaxe latine.

M. Elmer a développé cette idée qu'un certain nombre de subjonctifs latins considérés jusqu'ici comme des subjonctifs véritables étaient des optatifs, en d'autres termes rentraient dans la classe des futurs contingents au lieu d'être des expressions de volonté. Ce serait le cas de certains verbes pris pour des prohibitifs et d'expressions délibératives. Il part de ce principe que la négation indique le mode. Quand on rencontre *neque* devant un subjonctif, c'est le signe que ce subjonctif n'est pas un véritable prohibitif. Car : 1° *neque* ne se rencontre pas devant un impératif du moins à l'époque antécicéronienne et dans Cicéron ; 2° chez les mêmes auteurs, *neque* ne se rencontre pas devant un subjonctif précédé lui-même d'un premier subjonctif avec *ne* ou *neue*. *Neque* ne se rencontre donc pas dans les deux cas où le verbe est certainement prohibitif.

M. B. conteste le 1° et cite CIL, XI, 4766 : « Honce loucom ne quis uiolatod *neque* exuehito *neque* exferto quod louci siet *neque* cedito nesei quo die res deina (= diuina) anua fiet » (Spolète ; Schneider, *Ex.*, n. 95). Il y a un autre exemple dans Cic. *Att.* XII, 22, 3. D'ailleurs, en dehors des textes de lois, *neue* aussi bien que *neque* est fort rare devant l'impératif.

Quant au second point, M. Elmer admettait que l'usage de *neque* après *ne* suivi du subjonctif s'était introduit au temps de Catulle.

M. B. cite des exemples plus anciens, de Plaute et de Térence : ainsi tout un long passage de l'*Asinaria*, d'où je tire (vers 778). « Spectandum ne quoi anulum det *neque* roget. »

Dans les propositions subordonnées l'emploi de *neque* pouvait singulièrement embarrasser M. Elmer. Il évite ces inconvénients en admettant que toute proposition finale est convertible en une proposition consécutive et inversement. Quand la proposition est consécutive, *neque* est possible. Ainsi, au lieu d'admettre que *neque* est employé dans certaines propositions finales, il préfère considérer ces propositions comme consécutives. Dans Cic. *In Caec.* 52 : « Qui si te recte monere uolet, suadebit tibi ut hinc discedas *neque* mihi uerbum ullum respondeas », *suadebit ut* a le sens de « te conseillera de manière à ce que ». M. B. a bien raison de protester contre une interprétation aussi arbitraire.

Ce qui complique la discussion est une distinction que M. Elmer a voulu introduire entre *ne putes* et *ne putaueris.* Je ne la crois pas fondée. Elle a fait l'objet d'un article plus ancien de M. Elmer. M. B. la discute ici incidemment, mais y reviendra dans un des chapitres suivants.

Dans un nouvel article, M. Elmer avait fait rentrer dans cette classe de subjonctifs non volitifs les expressions de la 1[re] pers. du type : *mane enarrem* (cf. Riemann, *Syntaxe*, § 165 b, r.), et celles qui expriment un regret pour le passé (*ib.*, § 167 a). M. B. montre que cette interprétation est inexacte. A propos de *enarrem*, il observe qu'il y a là plutôt un subjonctif délibératif qu'un subjonctif de volonté. Puisqu'il cite Riemann, il aurait dû remarquer que ces expressions sont classées précisément dans le subjonctif de délibération. Sur l'emploi de *ne*, dans le deuxième cas, les observations de M. B. sont très justes. Il a bien expliqué : *non redderes* (Plt. *Trin.* 133), par la répétition plaisante des termes de la question.

A la fin de cette partie, M. B. tâche de montrer comment *neque* a empiété sur le domaine de *neue*. Parmi les points où cette substitution se trouvait naturelle ou obligée, il mentionne les phrases de ce genre : « Et d'un côté ne disons pas... et d'un autre côté (mais) admettons. » Il est évident qu'alors *neue* est impossible en tête du premier membre, puisque le deuxième est affirmatif et sera lié par *-que*. Mais l'exemple qu'il cite ne rentre pas dans cette catégorie comme le prouve le texte complet (Cic. *Lael.* 21) : « Iam uirtutem ex consuetudine uitae sermonisque nostri interpretemur, nec eam, ut quidam docti, uerborum magnificentia metiamur, uirosque bonos eos qui habentur numeremus. » Il est clair que l'incise *nec eam... metiamur* est une parenthèse insérée entre deux parties de phrase liées par *-que* (*interpretemur numeremusque*). Tel est le sens indiqué d'ailleurs dans l'édition Seyffert-Müller, p. 137.

Le deuxième et le troisième chapitres ont pour but de démontrer

l'existence du potentiel niée par M. Elmer. M. B. discute à cette occasion Horace, *Odes*, I, 28, 33 et donne à *fors et* le sens de *fortasse etiam*. Il aurait dû au moins mentionner l'explication qui fait de *fors* un des sujets de *maneant*. Elle me paraît plus naturelle.

Le quatrième chapitre, sur le sens des temps dans l'emploi du prohibitif, vise la théorie à laquelle j'ai déjà fait allusion. D'après M. Elmer, le parfait *ne scripseris* n'est employé à l'époque archaïque et chez les écrivains classiques que pour traduire une émotion vive. *Ne scribas* est la forme ordinaire de la défense. M. B. avait admis cette théorie dans sa grammaire. De nouvelles lectures ont ébranlé sa conviction et il étudie ici la question pour Plaute. La distinction n'a pas de raison d'être après discussion des passages et statistique comparative. Déjà M. Delbrück (*Grundriss*, *Syntax*, II, 383) l'avait rejetée. Je dois ajouter que M. Elmer n'est arrivé que par des artifices de classification à mettre en première ligne le type *ne scribas*, considéré jusqu'ici comme plus rare et moins classique que *ne scripseris*. Il n'y a pas lieu de modifier sur ce point l'enseignement courant. Ainsi, je crois qu'il faut aller encore plus loin que M. B. dans sa critique des idées émises par M. Elmer.

Le dernier chapitre soulève une intéressante question de méthode. M. Morris en étudiant les subjonctifs indépendants dans Plaute (*Am. J. of Phil.* XVIII) a dressé une liste importante de subjonctifs dits paratactiques. M. B. en réduit le nombre par une considération de principe. Beaucoup de subjonctifs latins ont une origine paratactique; mais ils n'étaient plus sentis comme tels. Et d'après ce type, on a formé d'autres expressions qui ne peuvent plus se décomposer. Ainsi *uolo ames* était paratactique à l'origine. Mais *uolo ames* (Plt. *Cas*. 233) ne peut pas être décomposé. C'est ce que montre M. Bennett pour d'autres phrases. On pourrait pousser le raisonnement plus loin. Car pour former *nolo ames*, il fallait que *nolo ames* ne fût plus senti comme paratactique. On arriverait ainsi à restreindre considérablement le champ de ces constructions. Cette discussion entraîne une conclusion plus générale. La linguistique ou l'histoire nous donnent l'origine de constructions encore vivantes en pleine époque littéraire. Mais cette origine n'est jamais, en tant que fait, qu'un point de départ. Il est parfaitement injustifié de transporter l'analyse applicable au point de départ dans une période beaucoup plus basse. C'est commettre un véritable anachronisme. Le même emploi peut avoir deux explications, suivant que l'on considère son origine ou qu'on le saisit dans un texte. On ne doit pas perdre de vue ce principe quand on classe et définit les faits de la grammaire grecque ou de la grammaire latine. Appelons donc, si nous voulons, tel ablatif un instrumental, tel subjonctif un optatif; mais n'oublions pas que pour le Latin qui parlait sa langue, c'était un ablatif et un subjonctif. Bien des confusions, bien des hésitations sur la nature des constructions

disparaîtraient, si l'on était bien pénétré de cette idée. Il ne faut pas vouloir mettre trop d'ordre et trop de logique dans l'empire où règne l'analogie.

Paul LEJAY.

Die Todestage der Apostel Paulus u. Petrus, u. ihre römischen Denkmäler; kritische Untersuchungen von C. ERBES; **Der Ketzer-Katalog des Bischofes Maruta von Maipherkat,** von Adolf HARNACK; **Der alte Anfang u. die ursprüngliche Form von Cyprian's Schrift ad Donatum,** von K. G. GOETZ. Leipzig, Hinrichs, 1899 (Texte u. Untersuchungen, XIX, 1); 138 + 17 + 16 pp. in-8. Prix : 5 Mk. 50.

M. Erbes traite successivement des questions suivantes : les années terminales 67 et 55 dans les chroniques et les catalogues épiscopaux, et les années initiales 42, 39, et 30; commencement du gouvernement de Festus, voyage à Rome de Paul en 60, origines de la date 55; fête commune des apôtres le 29 juin 258, précédée d'une fête plus ancienne placée au 22 février, et rapport de ces deux dates avec la double fête de la Chaire de saint Pierre; arrivée de Paul à Rome le 12 février 61 et sa mort le 22 février 63 ; les τρόπαια des Apôtres au Vatican et sur la voie d'Ostie; le tombeau commun de la voie Appienne ; Paul sur la voie d'Ostie ; l'église de Pierre sur le Vatican ; le sanctuaire *ad Catacumbas*. On voit par ce sommaire que M. E. a essayé de combiner les données historiques diverses avec les données liturgiques. C'était l'écueil d'une telle recherche. Les données liturgiques n'ont, pour ces anciennes fêtes, qu'un fondement historique médiocre ou nul. D'autres considérations ont présidé aux choix des dates. Et il faut aussi se résigner à ignorer. La plus ancienne attestation d'une fête commune des deux Apôtres est dans Denys de Corinthe (Eusèbe, *H. E.*, II, 25); ce témoignage est des environs de 170, ce qui est une antiquité respectable pour un renseignement de ce genre. M. E. croit qu'il s'agit de la fête du 22 février. Pour M. Duchesne, cette fête est une christianisation de la fête païenne des ancètres, la fête de la *cara cognatio*. M. E. croit au contraire qu'elle repose sur un calcul chronologique. La durée de l'épiscopat de Pierre n'a pas couvert un chiffre rond d'années. D'après M. E., elle nous serait donnée comme étant de 25 ans, 1 mois, 8 jours. Si l'on admet le 18 janvier, *XV Kal. Feb.*, comme date initiale, on obtient le 22 février, en ajoutant la fraction 1 mois 8 jours. Il faut compter le mois du *XV Kal. Feb.* au *XV Kal. Mart.* Malheureusement cette hypothèse repose sur des bases très fragiles. On peut contester à la fois le point de départ et le chiffre additionnel. Ce dernier est emprunté au catalogue Libérien, inséré dans le chronographe de 354. Il donne : *Petrus ann. XXV mense uno d. VIIII*. Il n'y a donc pas 1 mois 8 jours, mais 1 mois 9 jours. M. E. corrige d'après certains manuscrits du *Liber Pontificalis*. Ici il aurait dû, au lieu de

citer Lipsius, se reporter soit à l'édition Duchesne, soit à l'édition Mommsen. Dans cette dernière, on voit (p. XLIII par exemple) que les chiffres de la fraction dans le *Liber Pontificalis* sont *m. II d. III* ; le rédacteur les a empruntés au document que M. Mommsen appelle l'*Index*. Le chiffre *m. I d. VIII* est donné par la troisième classe des manuscrits, dont l'archétype a subi diverses retouches ; il est évidemment pris au catalogue Libérien. Il reste donc un doute. Mais le point de départ est encore plus discutable. Le *XV Kal. Feb.* (18 janvier) est fourni par le martyrologe hiéronymien. Or cette date n'a pas d'attaches romaines. Elle n'est pas admise avant le XVI[e] siècle à Rome. Elle est par ailleurs attestée dans les livres de culte gallicans. Dans le sacramentaire de Gellone, elle est accompagnée de la mention *secundum Gallos*. M. Duchesne a expliqué que cette fête était celle du 22 février anticipée à cause du jeûne quadragésimal [1]. Dans les pays gallicans les fêtes de saints étaient incompatibles avec le Carême. Le martyrologe hiéronymien doit cette mention au compilateur auxerrois. Enfin le lien même que M. E. veut établir entre ces dates et la fraction 1 mois 8 jours pourrait être de tout autre nature qu'il le suppose. Les chiffres des premiers pontificats n'ont aucune valeur historique. Si cette fraction avait un rapport avec la liturgie, ce rapport serait juste l'inverse de celui qu'il imagine. On aurait extrait la notion 1 mois 8 jours du rapprochement des deux dates festales.

Cet exemple suffit à montrer les difficultés dont est hérissé un tel sujet. Il faut reconnaître cependant le mérite de M. Erbes qui l'a abordé et en a au moins rassemblé les données.

Le petit mémoire de M. Harnack a pour thème un texte récemment publié, l'écrit hérésiologique de l'évêque syrien Maruta de Maipherkat (mort probablement avant 420). Ce texte est très semblable à un catalogue traduit de l'arabe par Abraham Ecchellensis et publié dans Mansi, II, 1056. Ce dernier était généralement dédaigné et, de fait, se présentait en assez mauvais état. Maintenant les deux documents s'éclairent et se complètent. M. H. reproduit la traduction allemande de Maruta par M. O. Braun, en y insérant entre crochets les additions tirées de l'arabe. Maruta décrit quinze hérésies. Ses renseignements sont surtout intéressants sur les Sabbatiens, les Simoniens, les Marcionites, les Cuciani (gnostiques Edesséniens), les Daizanites (hérétiques qui présentent des analogies avec les Marcionites et les Manichéens), les Montanistes et les Timothéanistes (analogues aux Apostoliques d'Épiphane, h. 61).

M. Götz propose de voir dans la petite lettre publiée par Hartel, III, 272 (*Donatus Cypriano*), le début du traité de saint Cyprien *Ad Donatum*. On aura bien de la peine à croire que ces quatre lignes indigentes soient un exorde quelconque de saint Cyprien. Il y a d'ailleurs un

1. *Origines du culte chrétien*, 267.

argument d'ordre littéraire contre l'hypothèse d'une mutilation. Le livre *ad Donatum* commence par un paysage et la mention des loisirs de l'automne. Il finit de même par un retour sur le temps de repos et sur l'heure du soir. Ces deux passages se répondent. Si Donat avait pris la parole, il est probable qu'il l'aurait reprise à la fin. Mais il est sûr que saint Cyprien ne lui aurait pas fait tenir le langage d'un pédant niais.

P. L.

Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache, von Carl Kraus, mit einem Excurs von Edward Schröder. Halle a. S., Max Niemeyer, 1899. In-8° de xv-192 pp.

Depuis les recherches de M. Braune (Z. f. d. Phil. 4, 249 sqq.) et de M. Behaghel (Heinrichs von Veldeke Eneide, 1882) il était généralement admis que Veldeke, le poète de Maestricht, avait écrit ses œuvres en néerlandais, la langue de son pays natal. Fort rares étaient les dissidents qui pensaient, comme on l'avait cru avant les travaux de MM. Braune et Behaghel, que Veldeke s'était, dans une très large mesure, écarté de son dialecte et avait écrit ses œuvres avec la constante préoccupation d'être compris et goûté des Allemands parlant le haut-allemand.

M. K. apporte de nouveaux et puissants arguments à cette dernière opinion. Appliquant à Veldeke la méthode inaugurée par Lachmann, il a été étudié le vocabulaire et surtout les rimes de ce poète dans ses deux œuvres narratives, le *Servais* et l'*Énéide* et, de la comparaison des formes usitées par Veldeke avec celles qu'on rencontre chez les poètes néerlandais, il dégage les résultats suivants. De nombreuses particularités dialectales, fréquentes chez les poètes néerlandais, sont absentes des œuvres de Veldeke. Ce fait ne peut s'expliquer que par un dessein de l'auteur. Recourir à l'hypothèse d'une *traduction* des poèmes de Veldeke par un rédacteur haut-allemand est impossible : le même individu, en effet, aurait dû se livrer à ce travail sur le *Servais* et sur l'*Énéide*, ce que M. K. estime invraisemblable, tant à cause de l'écart de date qui existe entre ces deux œuvres qu'en raison de l'absence de particularités dialectales qu'un haut-allemand aurait laissé échapper au cours de son travail. De plus, il y a dans les œuvres de Veldeke des formes néerlandaises qu'un traducteur aurait éliminées et que, soit faute de rimes, soit négligence Veldeke a laissé subsister.

La conclusion de M. K. est que, Veldeke le poète néerlandais, a écrit ses œuvres dans une langue qu'il s'est efforcé de rapprocher du haut-allemand en l'épurant des idiotismes et formes locales qui auraient nui à son succès en Haute-Allemagne.

Cette constatation paraît à M. K. un argument important en faveur

de l'existence d'une langue *poétique* au moyen âge. Il ne s'agit pas tout à fait d'une langue littéraire aux traits arrêtés et universellement adoptée, mais d'une langue dont le caractère essentiel était l'exclusion des particularités régionales.

Le travail de M. Kraus, très approfondi, est une utile contribution à la connaissance de Veldeke et des rapports du néerlandais avec le haut-allemand. Si sa méthode n'apporte pas une certitude absolue pour tous les points de détail, elle fournit des résultats généraux assurés.

Au livre de M. Kraus est joint (p. 180-189) un appendice, dans lequel M. Edw. Schröder examine les mots étrangers que contiennent les œuvres de Veldeke. En présence du nombre restreint de mots français constatés dans l'*Enéide*, M. Schröder pense que Veldeke s'est abstenu de ces termes, parce qu'il a vu dans leur usage un trait caractéristique de son dialecte et les a exclus, à l'exemple du haut-allemand, dont il voulait se rapprocher. Cette opinion du savant germaniste peut être juste. Elle serait plus fondée cependant si on pouvait démontrer dans des œuvres néerlandaises contemporaines de l'*Énéide* l'existence des nombreux termes français qui saturent plus tard le *Reinaert* et les œuvres de Maerlant. Mais en l'absence de cette preuve n'a-t-on pas le droit de croire que dans les Pays-Bas comme en Allemagne, l'usage des mots français, d'abord assez limité, s'étend peu à peu sous l'influence de la mode, de sorte qu'à la réserve de Veldeke et d'Eilhart d'une part, succède de l'autre l'abondance de Maerlant et de Wolfram [1] ?

F. PIQUET

Johann Calvin, seine Kirche und sein Staat in Genf, von F.-W. KAMPSCHULTE. Zweiter Band, herausgegeben von Walter Goetz. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1899, IX, 401 p, gr. in-8. Prix : 10 fr.

— **Historische Arbeiten, vornehmlich zur Reformationszeit,** von C.-A. CORNELIUS. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1899, IX, 628 p. in-8. Prix : 16 fr. 25.

Il y a trente ans on rendait compte, ici-même [2], du premier volume de la biographie de Calvin que venait de publier M. F.-G. Kampschulte, professeur d'histoire à l'Université de Bonn. Je disais alors que la magistrale étude de ce professeur allemand et catholique était ce qu'on avait écrit de mieux jusque-là sur le réformateur français, et j'exprimais l'espoir de pouvoir annoncer bientôt l'apparition d'un second volume. Mais, deux ans plus tard, Kampschulte mourait, à

1. Un savant hollandais prépare en ce moment sur les mots français dans la littérature néerlandaise un travail qui sans doute élucidera cette question.

2. *Revue critique*, 30 avril 1870.

peine âgé de quarante ans, et le fruit de ses longues et fructueuses recherches semblait à jamais perdu. Heureusement, ce n'était pas le cas; le mourant avait légué ses papiers à son ami et collègue, M. le professeur C.-A. Cornelius, de Munich, afin qu'il pût achever son œuvre. Si pendant de longues années on n'en entendit plus parler, c'est qu'en effet M. Cornelius continuait, aux archives de Berne et de Genève, les fouilles érudites de son ami, afin de réunir les matériaux nécessaires pour mener à terme son grand travail. Mais il était arrêté subitement à son tour par la maladie, au moment où il préparait le manuscrit de K. pour l'impression, et bientôt il dut renoncer à tout espoir de l'éditer lui-même. Il s'est alors déchargé de cette pieuse tâche sur un de ses anciens élèves, M. Walter Goetz, professeur agrégé à l'Université de Leipzig, et c'est ce dernier qui vient de mettre enfin au jour le second volume de *Jean Calvin, son Église, et son État à Genève;* il a respecté le texte du défunt historien de Bonn [1], en ajoutant en note les indications bibliographiques postérieures à 1872 et en renvoyant partout, pour les textes, à l'édition monumentale des *Opera Calvini*, publiée par deux générations de théologiens strasbourgeois et dont le cinquante-septième et dernier volume va paraître. Sans doute l'ouvrage de M. K. n'en reste pas moins incomplet, puisqu'il y manque les dernières années de la vie du réformateur, ces années de 1559 à 1564, où son influence, incontestée désormais à Genève, rayonne d'autant plus librement au dehors et où son admirable talent d'organisateur, comme sa puissance dogmatique, font de lui le conseiller et presque l'oracle des Églises réformées naissantes de France et de toute l'Europe occidentale. Mais du moins nous possédons aujourd'hui le tableau, maîtrement tracé des luttes soutenues, à Genève même, par Calvin et ses adhérents, contre ses adversaires politiques et religieux, patriotes ou *libertins*, et celui de son triomphe final, après dix ans d'une guerre âpre et sans merci (1546-1555). L'analyse des divers éléments de l'opposition groupée contre Calvin, l'énoncé des raisons, en partie très justifiables, qui poussaient les vrais Genevois à s'opposer à l'invasion des nombreux étrangers qui s'infiltraient, à la suite de Calvin, dans la vieille cité des Berthelier et des Bonivard, l'exposé lucide des motifs qui devaient forcément amener la victoire de l'auteur des *Ordonnances ecclésiastiques*, y sont produits avec une impartialité lumineuse; on y trouvera, avec une abondance de détails typiques, et d'après les meilleures sources, tous ces procès politico-religieux qui n'ont certes pas tous contribué à la bonne réputation de la Genève calvinienne, celui de Pierre Ameaux, celui de Jacques Gruet; ceux de Jérôme Bolsec, de Michel Servet, d'Aimé Perrin et de bien d'autres. On y trouvera également, dans le septième livre, un tableau complet de la Genève nouvelle, désormais humblement

1. En quelques rares endroits il a mis au bas des pages une note rectificative.

soumise, telle que l'avait façonnée la main puissante mais dure du réfugié picard. On ne peut faire un plus bel éloge de la science de Kampschulte, de sa critique pénétrante et de son jugement impartial, que de constater ici combien, sauf quelques détails de minime importance, ce livre, écrit il y a trente ans, est resté néanmoins à la hauteur des recherches les plus récentes de l'érudition contemporaine, sur ces questions si controversées pourtant. Étranger à toute polémique confessionnelle vulgaire, profondément dédaigneux de cette littérature des pamphlets calomnieux, inaugurée, dès le temps de Calvin même, par un Jérôme Bolsec, K. ne donne pas davantage dans le travers contraire de tant de théologiens protestants qui essaient de maintenir dans la vie de Calvin trop de légendes pieuses et se croient obligés de présenter l'apologie de ses plus regrettables violences au lieu de se contenter de rendre un légitime hommage aux rares qualités de cet impérieux « pasteur des peuples [1] ». Aussi le livre du regretté savant de Bonn est-il un excellent et beau livre d'histoire et regretterons-nous toujours de le voir incomplet.

— Nous joignons tout naturellement à l'appréciation de l'ouvrage de K. celle du volume de Cornelius dont nous avons transcrit le titre plus haut. La majeure partie des *Travaux historiques relatifs principalement à l'époque de la Réforme* se rapporte, en effet, à Calvin, sauf les cent premières pages du volume, consacrées à des études sur les Anabaptistes de Munster qui furent longtemps l'objet préféré des recherches du savant munichois.

Le plus important de ces essais, tous connus déjà, est intitulé : *Les humanistes de Munster et leurs rapports avec la Réforme*. Mais ce sont surtout les six monographies relatives au réformateur genevois qui font l'intérêt du volume; disséminées autrefois dans divers recueils, ou restées même entièrement inédites, on les rencontre ici réunies pour la première fois et elles ne laissent pas d'être d'une utilité majeure pour les futurs biographes de Calvin. En voici l'énumération sommaire : La visite de Calvin à la duchesse Renée de Ferrare en 1536. — Le bannissement de Calvin en 1538. — Le retour de Calvin à Genève. — L'organisateur de l'Église calviniste à Genève en 1541. — Les premières années de l'existence de l'Église de Calvin, 1541-1546. — Calvin et Aimé Perrin, 1546-1548. — C'est, on le voit, une histoire de Calvin presque complète pendant dix ans, de 1538 à 1548. Cha-

1. C'est un peu ce que nous craignons pour la nouvelle et grande biographie de M. E. Doumergue dont le premier volume vient de paraître (Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps. Lausanne, Bridel, 1899, 1 vol. in-4). L'œuvre du professeur de Montauban, fort méritoire à bien des points de vue, et qui ne comprendra pas moins de cinq volumes in-quarto, splendidement illustrés, risque de tourner à l'apologie, si nous devions en juger d'après certains passages de ce qui a déjà paru. Dans l'intérêt même de l'auteur et de son travail si considérable, nous souhaitons que cette impression soit erronée.

cune de ces questions est traitée avec un soin méthodique, et le récit est basé sur des documents authentiques en partie encore inédits; celui-là même qui ne partagerait pas sur tous les points la façon de voir de l'auteur, ne pourra que profiter à suivre de près son exposition lucide et ses raisonnements serrés. Sans être précisément fort sympathique à Calvin, l'auteur le traite généralement avec une stricte équité et l'on ne s'aperçoit guère que le narrateur est catholique.

Le volume se termine par quelques articles de polémique et d'actualité ecclésiastique et religieuse (Le Concile du Vatican, Pie IX et la politique des Jésuites, etc.); on y trouvera aussi quelques notices biographiques, assez courtes d'ordinaire, parmi lesquelles nous signalerons seulement celle sur Kampschulte et le discours académique sur Ignace de Doellinger; tout à la fin, l'on trouvera la liste assez longue des publications de M. Cornelius, parues de 1850 à 1899. « Ce recueil de morceaux choisis, dit-il, dans sa courte préface, est un cadeau d'adieu que j'adresse à mes amis, en les priant de me conserver un souvenir affectueux. » C'est certainement avec reconnaissance que le public savant reçoit un cadeau de pareille valeur, mais nous souhaitons bien sincèrement, et quoiqu'en dise l'auteur, que ce ne soit point son cadeau d'adieu.

R.

J. Fennebresque. **La Petite Venise. Histoire d'une corporation nautique.** — Paris, Picard; Versailles, Bernard; 1899, in-8, 107 pages, 6 francs.

L'auteur de ce petit volume vient d'ajouter un chapitre à peu près nouveau à l'histoire du château de Versailles, en racontant l'histoire du grand canal, de sa flottille et de ses marins. Dans le nom même du grand canal, il voit un souvenir de l'admiration des Français de l'expédition de Candie pour le grand canal de Venise; les gondoles qui circulent sur ses eaux, les Vénitiens qui les montent, la Petite Venise où ils logent : ce sont autant de preuves de l'influence que les mœurs de la sérénissime république exercèrent sur les mœurs de la cour du grand roi. En 1689, les marins de Venise, transportés sur les bords du grand canal, formaient une petite colonie de neuf personnes, avec ses usages et ses règlements propres; M. Fennebresque suit jusqu'à la Révolution et même jusqu'aux premières années du XIXe siècle l'histoire de cette corporation nautique et de ses membres. Il fait de même l'histoire des embarcations de forme différente qui servaient soit aux promenades de la cour quand elle se rendait à la Ménagerie ou à Trianon, soit à l'instruction nautique du roi. Les derniers débris de cette flottille versaillaise, qui eut ses jours de grandeur, gisent à présent dans les sous-sols du Louvre, d'où l'on va, paraît-il, les faire passer, après restauration, au Musée de marine. Le tout est exposé

d'après des documents inédits, provenant surtout des Archives nationales, parfois avec quelques longueurs, un peu d'emphase et de menus lapsus [1]. Le volume est élégamment imprimé et accompagné de sept gravures.

G. Lacour-Gayet.

Sidney et Béatrice Webb. **Histoire du Trade Unionisme** (Biblioth. socialiste internationale). Paris, Giard et Brière, 1897, iv-615 p. in-8°, 10 fr.

Il faut d'abord féliciter la maison Giard et Brière d'avoir couru le risque de passer au-dessus du niveau de sa clientèle ordinaire en faisant traduire cet admirable ouvrage ; c'est une honte pour les éditeurs français soi-disant scientifiques, d'avoir laissé aux socialistes l'honneur de le présenter au public français. Sur le livre lui-même, il serait presque inconvenant de porter un jugement [2]. Ce serait peu de dire que c'est incomparablement la meilleure histoire des trade-unions anglaises ou même la meilleure histoire du travail en aucun pays; ce ne serait même pas assez de dire que c'est le principal ouvrage sur l'histoire contemporaine d'Angleterre. A moins d'avoir lu et analysé en détail cette œuvre gigantesque, il est impossible de se rendre compte de la prodigieuse quantité de matériaux qui y sont rassemblés, de la patience nécessaire pour les réunir et de l'effort qu'il a fallu pour les ordonner si nettement et les condenser sous un si petit volume.

Ce n'est rien moins que l'histoire complète de tous les syndicats ouvriers (*unions*) de Grande-Bretagne depuis la fin du xviiie siècle jusqu'à 1894. Si l'on songe que chaque corps de métier dans chaque ville forme un corps séparé qui a eu sa constitution, son histoire, ses archives, que les documents sont dispersés dans toutes les villes entre

---

1. Puisque l'aqueduc de Maintenon ne fut jamais achevé, comme M. F. le dit d'ailleurs, p. 20, pourquoi dire (p. 8) que les eaux sont amenées à Versailles « par des aqueducs, comme ceux de Maintenon et de Marly »? — Les Vénitiens ne perdirent pas Candie quelques années après l'intervention française (p. 13, n. 4). La mort de Beaufort est du 25 juin 1669, la bataille livrée par Vivonne du 25 juillet, son départ du 21 août, et la capitulation du capitaine-général Morosini, le dernier défenseur de Candie, du 6 septembre de la même année. — Que signifie l'expression « membres des Etats », « députés des États » (pp. 40, 56) dans un règlement de 1778? — M. F. appelle le doge de Gênes Imperiali Lercari (p. 64); la forme traditionnelle de ce nom, célèbre dans les fastes de Versailles, est Lescaro. — Marie-Antoinette n'était point la cousine (p. 90), mais la grand'tante de Marie-Louise.

2. J'ai déjà eu l'occasion (dans mon *Histoire politique de l'Europe contemporaine*), de dire l'importance exceptionnelle de cet ouvrage pour l'histoire intérieure de l'Angleterre. Je saisis l'occasion d'exprimer l'admiration que m'inspirent la puissance de travail, la sûreté de méthode, la vigueur et la justesse de pensée de M. et Mme Webb.

les mains des secrétaires, que beaucoup d'unions ont disparu sans laisser de traces sinon dans les journaux locaux, on s'étonnera qu'il se soit trouvé un travailleur assez courageux pour entreprendre une enquête sur des faits dispersés sur une telle étendue de pays et sur la durée d'un siècle. Quant au travail de condensation, il ne fallait pour le mener à bien rien moins que Mme Webb (la célèbre Miss Potter), et M. Webb, l'un des fondateurs de la *Fabian Society*, avec leur connaissance personnelle si profonde de l'organisation ouvrière et des phénomènes sociaux de l'Angleterre contemporaine.

L'ouvrage se divise en deux parties, une histoire (p. 1-543) et six appendices. L'histoire raconte l'évolution du trade-unionisme dans un ordre chronologique, elle est divisée en périodes dont chacune correspond à une situation nouvelle du monde ouvrier anglais : Chap. I. *Les origines*, jusqu'à la destruction des anciens règlements par le Parlement en 1799.—Chap. II. *La Lutte pour la vie* (*1799-1825*), jusqu'à la loi qui permet les coalitions ouvrières.—Chap. III. *La période révolutionnaire 1829-1842*), jusqu'à l'avortement de la tentative d'Owen et des Chartistes pour organiser une Union générale des métiers. — Chap. IV. *Le nouvel esprit et le nouveau modèle* (*1843-1860*), jusqu'à l'organisation des unions des métiers les plus prospères, sous forme de sociétés de secours fédérées entre elles. — Chap. V. *La Junte et ses alliés* (*1860-1875*), organisation d'une fédération dirigée par les secrétaires des plus puissantes unions, formant ensemble un groupe (que les auteurs surnomment *La Junte*), opérant de concert avec les chefs du parti radical, jusqu'à la réforme de la législation ouvrière. —Ch. VI. *Développements sectionnels* (*1863-1885*), histoire des fédérations locales, jusqu'à la réforme électorale. — Chap. VII. *L'ancien et le nouvel Unionisme* (*1875-1889*), jusqu'à la grève des docks de Londres. — Chap. VIII. *Le Monde des Trade-Unions* (*1892-1894*), description de la vie des unions.

Les appendices (sauf le premier consacré à discuter une hypothèse historique fausse, *la Connexion présumée entre les trade-unions et les guildes à Dublin*) sont un tableau (échelles mobiles), un document (*Convocation au premier Congrès en 1868*), deux statistiques (*tableau de la distribution des trade-unions* par régions, avec la proportion par 100 habitants [1]); augmentation du nombre des membres de trente-quatre unions ou fédérations principales depuis la fondation jusqu'à 1890), et une bibliographie alphabétique très détaillée précédée d'une notice critique. La plupart des documents relatifs aux unions sont des pièces de circonstance devenues très rares, conservées au *British Museum* ou dans les archives des unions, ou dans quelques collections privées (celles des auteurs eux-mêmes, du professeur Foxwell, du député John Burns). On les compte par dizaines de mille. La

1. Les données sont reportées sur une carte à la fin du volume.

bibliographie ne donne que les plus importantes et les plus accessibles ; en y joignant l'indication de la collection où elles se trouvent et la cote du *British Museum*.

Une histoire de ce genre ne s'analyse pas en quelques pages, il faut avoir lu celle-ci pour savoir tout ce qu'elle contient de faits inconnus et d'idées nouvelles. C'est à la fois l'histoire spéciale détaillée des syndicats ouvriers et des fédérations de syndicats de toute la Grande-Bretagne et l'histoire générale de la vie politique de la classe ouvrière anglaise au XIXe siècle.

Pour la première fois est exposée d'une façon scientifique la plus grande évolution ouvrière, l'évolution de l'Angleterre dans ses rapports avec la transformation politique du pays. Et cette exposition d'un sujet encore neuf se présente avec une telle abondance de matières, une critique si sûre, une ordonnance si parfaite, une forme si claire qu'elle paraît destinée à rester l'histoire définitive de ce grand mouvement [1].

Ch. SEIGNOBOS.

L'enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage. Allemagne, — France, — Ecosse, — Angleterre, — Hollande, — Belgique par Paul FRÉDÉRICQ. Gand, Vuylsteke, Paris, F. Alcan, 1899, XI, 303 p. 8°. Prix 7 fr.

Nous avons parlé tout récemment des cent dernières pages de ce volume en rendant compte de l'ouvrage collectif publié pour le vingt-cinquième aniversaire de l'activité scientifique de M. Godefroy Kurth, professeur à l'Université de Liège [2]. M. Paul Frédéricq s'était chargé d'y raconter l'origine et le développement des cours pratiques d'histoire dans l'enseignement supérieur belge et l'avait fait avec esprit et succès. La rédaction de ce dernier travail a rappelé sans doute au professeur gantois des mémoires analogues, sortis de sa plume, il y a longtemps déjà, quand il était parti pour l'étranger avec une mission scientifique de M. Van Humbeeck, le seul ministre de l'Instruction publique que la Belgique ait jamais possédé. Il devait aller étudier l'enseignement de l'histoire aux Universités d'Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et aux Pays-Bas, et il s'est conscieusement acquitté de cette tâche, pour autant que ses devoirs académiques lui en laissèrent le loisir. Il a résumé alors dans une série de rapports les impressions et les observations recueillies ainsi sur place ; il s'est dit qu'on reverrait aujourd'hui avec plaisir et non sans fruit, réunis en

---

1. Il serait injuste de ne pas réserver une part d'éloges au traducteur, M. Metin, qui a eu le courage d'entreprendre un si gros travail et le talent de serrer de près le texte anglais sans cesser d'écrire en français.

2. *Revue critique*, 4 décembre 1899.

galerie, ces tableaux brossés par moments un peu à la hâte, mais si vivants, si amusants même par les détails pittoresques et parfois très imprévus de son récit. Sans doute, depuis 1882, bien des illustrations scientifiques, entendues ou *interwiewées* par M. Fredericq, ont disparu; parmi les professeurs, plus ou moins connus alors, il en est qui sont déjà passablement oubliés, et des débutants, fort obscurs à ce moment, ont acquis à leur tour une notoriété plus ou moins étendue ; le caractère de l'enseignement lui-même a notablement changé dans certains milieux, en Angleterre, par exemple.

Mais les rapports de M. F. n'en conservent pas moins une valeur documentaire comme *instantanés* de l'enseignement historique supérieur entre 1880 et 1885. Peut-être bien le visiteur attentif et curieux de tant d'Universités étrangères a-t-il parlé avec une bienveillance admirative un peu trop uniforme de tous les savants, jeunes et vieux, qu'il a visités dans leur cabinet de travail, dans leurs salles de cours et de séminaire, ou avec lesquels il lui a été donné de « frotter des salamandres » dans les brasseries académiques ; mais ce ne sont pas ceux qui ont bénéficié de la courtoisie du professeur belge, qui songeront à réclamer. J'ai retrouvé avec plaisir dans son livre les silhouettes finement esquissées et naturellement un peu vieillies de quelques uns des maîtres célèbres dont j'ai fréquenté les séminaires historiques, voici bientôt quarante ans, Ranke et Droysen à Berlin, Waitz à Gœttingue ; il m'a fait songer à beaucoup d'autres, célèbres aussi, Jaffé, Lepsius, Adolphe Schmidt, que le jeune professeur de Gand n'a déjà plus connus. J'ai lu également avec un vif intérêt les pages que M. F. consacre à la controverse contre M. Seignobos, au sujet de l'avenir probable de la science historique allemande; mais je dois dire que, dans cette question, je penche infiniment plus du côté de l'érudit collaborateur de cette Revue, tout en reconnaissant hautement, comme lui d'ailleurs aussi, les mérites de beaucoup d'entre les innombrables « historiens » de l'Allemagne. Si M. F. a suivi de près, comme je n'en doute pas, la marche de l'historiographie germanique durant les dix-huit années écoulées depuis la rédaction de son rapport, il sera devenu certainement un peu moins optimiste et ne niera plus la décadence, au moins relative, qui s'est manifestée de l'autre côté du Rhin, depuis la disparition successive d'un Ranke, d'un Waitz, d'un Droysen, d'un Giesebrecht et d'un Sybel. Elle se caractérise surtout par un fâcheux esprit d'étroitesse chauvine, toujours croissant, et par ce que j'appelerais volontiers l'*ossification* des méthodes. La plupart des élèves des séminaires historiques et certains de leurs maîtres se perdent de plus en plus dans les minuties encombrantes. On perfectionne le mécanisme technique du métier, mais on oublie trop souvent de mettre en vue les principes générateurs, d'insister sur la nécessité de vues d'ensemble, de tout ce qui fait de l'histoire une véritable

science et surtout aussi de tout ce qui fait d'une œuvre historique une œuvre d'art.

Le lecteur français, tout en étudiant avec curiosité ce monde académique, si différent, d'Angleterre, d'Écosse, et des Pays-Bas, se reportera naturellement de préférence aux notes détaillées, et parfois bien récréatives qui se rapportent à l'enseignement de l'histoire à Paris. La physionomie des cours de la Faculté des lettres, du Collège de France, de l'École des Chartes, de l'École des Hautes Études en l'an de grâce 1882 y est retracée avec une admiration sympathique qui n'exclue point, çà et là, une pointe de malice ni quelques observations critiques assurément justifiées. Mais là aussi, que de disparus, depuis que ces pages furent écrites !

R.

Album géographique, par MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Tomes I, II et III. — Paris, A. Colin, vol. pet. in-4° à 15 fr.

C'est certainement une des idées les plus heureuses qu'ait eues depuis longtemps la librairie pédagogique, que ces *Albums* destinés à accompagner et compléter tout l'enseignement de l'histoire et de la géographie des classes (et même hors des classes). Depuis un certain nombre d'années déjà, la mode était aux éditions illustrées des classiques grecs ou latins ; on peut même avancer qu'il y avait parfois excès en ce genre, la profusion des images n'apprenant guère la langue même aux enfants et les distrayant souvent d'un but plus pratique. Mais pour l'histoire et la géographie, c'est bien différent. Ici l'éducation par l'image est capitale, parce que nulle part cette sorte de mémoire, si avantageuse pour qui l'a naturellement et si utile à faire naître au besoin la mémoire des yeux, ne règne plus absolument. A feuilleter souvent un de ces recueils d'images et de textes mêlés, comme le *Magasin pittoresque* ou même le *Musée des familles*, plus d'une vocation s'est éveillée et j'en pourrais citer d'illustres.

Des deux publications menées concurremment par la maison Colin, nous n'avions encore annoncé que l'*Album historique* (par M. A. Parmentier) qui, lui aussi, en est arrivé à son troisième volume. L'*Album géographique*, entrepris dès 1895 et que je regrette de n'avoir signalé plus tôt, lui est très supérieur au fond, et conçu d'ailleurs sur un plan différent, puisqu'il s'agit cette fois, non d'un répertoire archéologique et d'un musée rétrospectif, mais de la nature vivante et d'informations actuelles. Le texte, bien autrement personnel, est aussi beaucoup plus développé parce qu'ici, pas plus que dans un atlas, l'image ne suffit toute seule à donner des notions vraies sur un pays qu'on ne connaît pas. L'atlas ne nous apprend que la théorie, l'image peut nous tromper, sans qu'il y ait de sa faute, ni de la

nôtre : il faut un guide, et c'est le texte, comme il est compris ici, c'est-à-dire (outre des notices générales et vues de haut, en tête de chacune des divisions adoptées), suivant et soulignant chacune des images, expliquant leur but et éclaircissant ce qu'elles peuvent avoir d'obscur. — Ne vous est-il pas arrivé, après une première et vive curiosité, d'éprouver de l'ennui et de l'impatience à feuilleter un album de vues photographiques d'un pays où vous n'êtes jamais allé ? Un commentaire bien fait y eut remédié ; mais ce n'est pas l'affaire des photographes.

Ici nous avons tout à la fois, car les gravures, surtout dans les derniers volumes de l'*Album*, sont presque toutes des reproductions directes, soit des pays, soit de leurs habitants, et souvent absolument inédites, dues à l'obligeance des explorateurs de toute sorte, des archéologues, des naturalistes. Ce n'est donc pas un vain mot de dire que nos enfants et nous-mêmes possédons là un commentaire vivant des atlas les plus récents. Ah ! oui : où est le temps (pas si lointain encore, au bout du compte) où la géographie s'apprenait par cœur dans des manuels tout juste exacts, sans gravures, bien entendu, mais même sans cartes, tout au plus un de ces atlas qui étaient à peine ce que sont nos cartes murales d'aujourd'hui ? — Il est bien difficile d'insister ici sur ce texte savant et surtout original, neuf, expressif : on suppose, sans autre preuve, ce qu'il doit être sous la plume alerte et informée de M. Marcel Dubois, l'éloquent professeur de géographie coloniale de la faculté des lettres, aidé de M. Camille Guy, chef du service géographique et des missions au ministère des colonies.

Mais voici les divisions sommaires de l'ouvrage pour les trois tomes parus. Le premier est consacré aux *Aspects généraux de la nature*, notions indispensables comme base à tout l'enseignement, sorte de grammaire comparée de la géographie (plaines et montagnes, mers, plantes, ruisseaux, races, vie maritime, agricole, industrielle, etc.). Le second a pour objet les *régions tropicales* : c'est peut-être le plus précieux et à coup sûr le plus neuf, et l'idée est très heureuse, qui a rapproché ainsi tous les pays du même climat, au lieu de les laisser dans chacun de leurs groupes politiques ou géographiques. Enfin, le troisième est consacré aux *régions tempérées*, et, pour la même raison, rapproche ainsi les pays du nord et les pays du sud de notre globe. Il importe d'ajouter que le premier groupe ne comprend pas nos *colonies*, ni le second *la France*, parce que ce sera l'objet des deux derniers albums à paraître. — Il va sans dire que chacun de ces volumes est muni de sa table alphabétique. En somme, je le dis par expérience, je ne connais pas d'ouvrage pratique et attrayant qui puisse rendre autant de services à l'enseignement géographique.

Henri DE CURZON.

— M. Jules Sebestyén, directeur de l'*Ethnographie hongroise*, vient de publier sous le titre : *Az avar-székely kapcsolat emlékei* (Budapest, 1899, 47 pages) une étude très importante sur la parenté des Avares et des Sicules. On sait que l'ancienne Pannonie fut habitée, après la disparition des Huns, par les Avares que les victoires de Charlemagne ont anéantis. Les avaient-elles anéantis au point qu'il n'en restait plus de traces à la fin du IXe siècle lorsque les Magyars prirent possession du pays ? C'est peu probable. Il est à supposer que certaines tribus subsistaient encore lorsque Arpad conquit le pays. M. Vámbéry et son élève, M. Thury, croient que les Sicules qui, d'après les légendes, seraient les débris des Huns, sont les descendants des Avares. Amédée Thierry, dans son *Attila*, a le premier insisté sur cette parenté; mais, faute de documents, il ne l'a pas mise hors de doute. M. Sebestyén, à l'aide des chroniques éditées depuis, et surtout par l'explication des noms géographiques, prouve que les Avares vaincus par les Magyars devinrent les gardiens de la frontière Ouest de la Hongrie et furent bientôt complètement absorbés par la race conquérante. Les Sicules, par contre, ne sont pas des Avares, mais des *Kabares* qui se joignirent à Arpad avant la conquête et obtinrent une certaine autonomie qu'ils conservèrent pendant des siècles. C'étaient les gardiens de la frontière Est, mais qui ne se fondirent jamais complètement avec les Magyars. — J. K.

— L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* (*Régi magyar Könyvtár*, voy. *Revue* 1899, n° 14) vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules (XV et XVI) qui nous apportent de l'inédit. Le premier intitulé : *Chansonnier des Vásárhelyi* (*Vásárhelyi daloskönyv*, Budapest, Franklin, 1899, 247 pages), édité par le conservateur de la Bibliothèque universitaire de Budapest, M. Zoltán Ferenczi, donne pour la première fois le texte intégral de ce recueil précieux de la poésie lyrique amoureuse des XVIe et XVIIe siècles. Conservé au Musée transylvain de Kolozsvár, décrit par Charles Szabó en 1879, le livre méritait l'impression. Il se compose de 132 poésies écrites dans le rythme créé par Valentin Balassa (1551-1594), le vrai rythme magyar qui repose du lourd alexandrin des poésies religieuses employé ordinairement pendant ces deux siècles. Plusieurs membres de la famille Vásárhelyi y ont inscrit ces charmantes « chansons des fleurs » que le clergé, aussi bien protestant que catholique, regardait d'un mauvais œil. On ne permettait alors d'imprimer que des poésies religieuses. Le troubadour national, Balassa, lui-même ne fit paraître de son vivant que ses hymnes. Ses plus belles poésies, qui ont été chantées pendant tout le XVIe siècle — notre recueil en reproduit plusieurs — sont restées inédites dans les archives de Radvány où un heureux hasard les fit découvrir en 1874. Le livre des Vásárhelyi nous montre l'influence de Balassa; ce sont des poésies où l'amant exhale ses plaintes en décrivant les beautés de sa bien-aimée. Souvent quelques traits satiriques se mêlent aux plaintes; plusieurs de ces poésies sont même lascives. Toutes portent invariablement le titre *Más* (*Une autre*); autant de variantes du même thème, autant de souvenirs de l'ancienne poésie populaire magyare. — Le numéro XVI nous donne une comédie inédite de Georges Bessenyei *Laïs*, (éditée par Béla Lazar, 100 pages). On connaissait jusqu'ici le *Philosophe* (1777) où le chef de l'École française avait imité *L'homme singulier* de Destouches. *Laïs* (5 actes, en vers) montre également l'influence de la comédie française du XVIIIe siècle. Laïs, jeune fille très riche, ne voudrait pas se marier ; elle veut ainsi mettre à la mode « l'état de vieille fille ». Elle a pourtant trois prétendants : le ministre, Hippodon, le bourgeois enrichi et ridicule, Koukoulini, et le

pauvre, mais spirituel Pelosis. Après bien des hésitations, elle se décide à donner sa main à ce dernier. Sa soubrette, Colombine, et le valet du ministre, Tulipan, sont des figures bien connues du répertoire français. Cependant l'auteur magyar, tout en donnant à sa pièce le cadre d'une comédie très banale, a montré une certaine originalité dans le caractère de Laïs : la jeune fille dirige toute seule l'action, elle n'est soutenue ni par un tuteur, ni par sa soubrette. La mère de Koukoulini, veuve d'un brasseur qui obtient le titre de noblesse pour son fils, est également une figure très réussie. L'*Ancienne Bibliothèque hongroise*, qui a déjà édité trois œuvres de Bessenyei, aura bien mérité de ce « premier littérateur » hongrois. — J. K.

— La *Société philologique de Budapest* vient de célèbrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A cette occasion 44 membres ont offert au président, M. Emile Thewrewk de Ponor un « numéro de fête » de leur revue (*Aemilio Thewrewk de Ponor societatis philologorum Budapestinensis per quinque lustra praesidi sacrum*, 186 p. gr. in-8°). Parmi les articles plus ou moins longs nous relevons : A. Bartal *Lineamenta latinitatis regni Hungariae mediae et infimae aetatis* coup d'œil sur le grand dictionnaire de la latinité hongroise du même auteur (sous presse); J. Bódiss : *L'infinitif historique en latin;* J. Cserép : *L'origine du mot* elementa (ce serait le mot hébreu *aïlam* ou *elam*, passé en grec au II° siècle avant J.-C.); G. Finaly : *Etude topographique sur le Capitole*; E. Hegedüs : *la traduction (en vers) de l'Iliade par M. Thewrewk* (paraîtra prochainement) G. Heinrich ; *Un ancien drame allemand sur Attila* (Cette *Haupt-und Staatsaction* fut jouée à Hambourg en 1740 sous le titre : *Der welt-schröckende Attila und dessen erfolgtes Ende. Mit Arlequin, einem lächerlichen Profosen.* (Le manuscrit en est conservé à la Bibliothèque impériale de Vienne) ; L. Katona : *Interpolationes recentissimae historiae Apollonii;* J. Mélich : *Les langues slaves littéraires*; G. Némethy : *Quaestiunculae Euhemereæ*; G. Pecz : *L'hymne de Noël de Romanus* (traduction du grec moderne); J. Sebestyén : *Dietrich de Vérone* (le héros des Nibelungen et de tant de légendes hongroises est né en Hongrie aux environs du lac Balaton); R. Vari : *Miscella critica* ; J. Waldaptel : *Les trois attributs de Dieu dans la tragédie de l'homme de Madách;* A. Zlinszky : *Berzsenyi et Schiller.* — J. K.

— M. Emile Thewrewk de Ponor, recteur de l'Université de Budapest vient de publier le discours qu'il a prononcé à la rentrée des Facultés, sous le titre : *Histoire de l'enseignement philologique à notre Université* (*A nyelvtudomány és philologia története egyetemünkön*, 39 pages). Il y retrace à grands traits le développement lent de ces disciplines qui jusque dans les derniers temps n'ont pas trouvé beaucoup d'adeptes en Hongrie. C'est, en somme, le gouvernement autrichien qui, après la Révolution de 1848, a nommé les premiers bons philologues à Budapest, parmi eux Conrad Halder, le professeur de M. Thewrewk et de l'orientaliste Kuun. La philologie magyare cependant a trouvé un représentant illustre dès le commencement du XIX° siècle dans la personne de Nicolas Révai qui par ses *Antiquitates litteraturae hungaricae* et son *Elaboratior grammatica hungarica* (1803) devint le fondateur de la philologie comparée des langues ougriennes. Cette brochure intéressante donne également des détails très précieux sur les autres chaires de philologie et de littérature depuis 1780 jusqu'à nos jours. — J. K.

— La Société hongroise des études juives vient de publier les XI° et XII° volumes de ses publications. Le premier est l'*Annuaire pour 1900* (*Evkönyv, Kiadja az izr, magyar irodalmi társulat*, Budapest, Lampel, 1900, 385 pages). Nous y relevons les études suivantes : A. Havas, *Petöfi* : Les rares passages où le grand poète

lyrique mentionne les juifs, montrent qu'il avait beaucoup de sympathies pour eux. G. Bacher, *Szirach en danger* (à propos des études de M. Israel Lévi sur le texte hébreux nouvellement découvert). F. Székely, *Statistique des juifs en Hongrie* (en 1720, il y en avait 12,655, en 1805 : 127,816, en 1872 : 241,632, en 1869 : 552,133 en 1890 : 725,222). J. Acsady, *L'esprit ecclésiastique et les Juifs*, J. Mezei décrit l'état navrant des écoles juives dans la Hongrie du Nord. L. Kecskeméti *Sorciers de Kanaan*. H. Bloch, *Quelques feuilles antisémitiques françaises pendant la grande Révolution* (détails intéressants sur l'abbé Grégoire et sur les attaques dirigées contre lui) M. Pollak, *Les juifs de Nagymarton*. J. Kont, *La vie et les œuvres d'Eugène Manuel*. — S. Krausz, *Manuscrits juifs dans l'ancienne bibliothèque de Bude*. H. Hazai, *Prières des Sabbathaires* (publie plusieurs poésies magyares de cette secte fondée au XVII[e] siècle par le chancelier Péchi en Transylvanie). L. Stein, *Optimisme religieux* (conférence faite par le savant professeur de l'Université de Berne à Berlin) G. Schwarz, *Les juifs en Croatie*. S. Büchler, *De Judaeis* (Il s'agit de la loi votée par la Diète hongroise en 1790-1791). B. Heller, *Éléments bibliques dans les poésies de Michel Tompa*. M. Eisler, *Les études juives d'Apáczai*, (sur Apáczai voy. *Revue* 1898, n° 43). On trouve, en outre, dans cet Annuaire plusieurs poésies imitées des poètes juifs du moyen âge et le récit humoristique d'Agai sur ses parents. — Le volume XII donne la suite de l'excellente traduction hongroise de la Bible (Voy. *Revue*, 1899, n° 12). Il contient quatre livres : Josué, les Juges, Samuel, les Rois (*Szentirás* II Kötet. 350 pages). La traduction est dûe au rabbin Jules Fischer, actuellement à Prague, ancien élève du séminaire de Budapest. Le comité composé de MM. *Bánoczi*, membre de l'Académie hongroise, secrétaire de la société, G. *Bacher*, le savant orientaliste et S. *Krausz* a revu cette traduction, de sorte qu'elle offre toutes les garanties, tant au point de vue de la fidélité qu'au point de vue de la pureté de la langue. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mars 1900.

La place de membre ordinaire occupée par M. Deloche, récemment décédé, est déclarée vacante. L'examen des titres des candidats est fixé au 4 mai.

M. de Vogüé donne lecture d'une lettre de M. Maspero qui contient l'estampage d'une inscription phénicienne par lui découverte dans les fouilles entreprises sur l'emplacement de l'antique Memphis. L'inscription est gravée sur un bloc de marbre qui servait de socle à une stèle égyptienne. Elle contient la dédicace du monument à une ou plusieurs divinités et remonte à l'époque des Ptolémées.

M. Heuzey termine sa communication sur la très ancienne construction découverte par M. de Sarzec au dessous de la construction du roi Our-Nina. Parmi les restes de sculpture que ces ruines enfermaient se trouvait surtout un nouveau fragment d'une sorte d'autel circulaire, dont plusieurs autres débris sculptés avaient été antérieurement recueillis dans la région environnante. M. Heuzey s'applique à reconstituer, avec des moulages, l'ensemble du monument. On y voit une représentation très naïve qui paraît être une scène d'investiture. Un roi tenant le bâton coudé, arme ou sceptre des premiers âges, présente le diadème à un guerrier plus jeune, appuyé sur sa lance. Les deux chefs sont suivis chacun d'une file de personnages, les uns à la tête rasée, les autres à la chevelure et à la barbe

striées, mais tous caractérisés par un profil asiatique accentué à l'excès. L'autel était percé verticalement de deux grands trous, destinés sans doute à tenir dressées des masses d'armes et des haches votives. Ce bas-relief circulaire est la première page d'histoire figurée que l'on puisse citer en Asie.

M. Clermont-Ganneau commente une inscription grecque d'origine sémitique copiée par M. Waddington.

M. Louis Havet discute les vers d'Ennius cités par Cicéron dans le *De Senectute :*

Sicuti fortis equus, spatio qui saepe supremo
Vicit Olympia, nunc senio confectus quiescit.

Au lieu de corriger *quiesco* avec Cobet, *hic ut* avec Bæhrens, il faut remplacer le *sicuti* des manuscrits par *Sicine* : « Est-ce ainsi que maintenant le vaillant coursier, qui plus d'une fois, en accomplissant le dernier tour du stade, a gagné les victoires olympiques, se repose épuisé par le déclin ? » Ces vers doivent appartenir au commencement du livre XVI des *Annales*, c'est-à-dire au prologue du supplément qu'Ennius ajouta après coup à son poème en quinze livres. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

Prix Bordin. — Pour l'année 1900, l'Académie avait proposé les deux sujets :

1° *Etude sur deux commentaires du Coran : Le Tefsir de Tabari et le Kachcháf de Zamakhshari.* » — 2° *Etude générale et classement des monuments de l'art dit gréco-bouddhique du nord-ouest de l'Inde ; constater les influences occidentales qui s'y manifestent et leur relation avec les monuments de l'Inde intérieure.* — Aucun mémoire n'ayant été adressé sur ces deux questions, l'Académie les proroge, la première à l'année 1902, et la seconde à l'année 1901.

Séance du 23 mars 1900.

L'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche, précédemment fixé au 4 mai, est reporté au 18 du même mois.

L'Académie procède au remplacement de M. Deloche dans les commissions suivantes : *Commission des travaux littéraires :* M. Bréal est élu. — *Commission du prix Jean Reynaud :* M. Saglio est élu.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Duchesne. — Le directeur de l'Ecole française de Rome annonce l'ouverture à Rome, le 17 avril prochain, d'un Congrès d'archéologie chrétienne qui se tiendra sous sa présidence, et invite l'Académie à y assister. Il termine sa lettre en donnant quelques détails sur les fouilles qui se poursuivent au Forum. On est parvenu à retrouver le véritable emplacement de la basilique Æmilia; le long portique et l'ambulacre intérieur qui s'allongeaient en façade sur le Forum et que l'on a pris d'abord pour la basilique elle-même, n'en étaient qu'une dépendance extérieure : la basilique était plus au Nord.

M. le maire de Villeneuve-Saint-Georges invite l'Académie à assister à l'inauguration de la statue de Victor Duruy, qui fut membre libre de l'Académie. — L'Académie sera représentée à cette cérémonie par le bureau.

M. Senart, l'un des délégués de l'Académie, rend compte des fêtes qui viennent d'avoir lieu à l'occasion du bi-centenaire de l'Académie des sciences de Berlin.

M. Léon Dorez fait une communication sur un manuscrit à peintures du Musée Condé, à Chantilly. Ce beau volume contient une « canzone » dédiée à Bruzio Visconti par un certain Bartolomeo di Bartoli de Bologne. La composition est assez médiocre ; mais elle est illustrée de vingt aquarelles sur parchemin, dont dix-huit sont extrêmement remarquables. M. Dorez, qui fait remonter ce manuscrit à l'année 1355 environ, en publiera prochainement un fac-simile complet.

M. Héron de Villefosse donne lecture de notes sur une excursion dans la vallée des l'Oued-Sous (Maroc), que lui a communiquée M. de Segonzac.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 9 avril — 1900

Franz Kaulen. **Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen.** Fünfte Auflage, mit Titelbild, 97 Illustrationen, einer Inschriftentafel und zwei Karten. 1899, 318 p. in-8°. Freiburg im Brisgau, Herder.

Le livre de M. Kaulen n'a été écrit ni par un assyriologue ni pour les assyriologues. Mais c'est l'ouvrage d'un homme généralement bien informé, un guide agréable pour ceux qui désirent connaître les commencements et les progrès de l'assyriologie. Il contient une histoire des fouilles en Assyrie et en Babylonie jusqu'aux plus récentes, celles des Américains à Niffer, et, à propos du palais de Sargon à Khorsabad, une étude sur l'architecture assyro-babylonienne, un exposé intéressant des découvertes qui ont amené le déchiffrement des cunéiformes, un tableau de la littérature que ce déchiffrement nous a rendue, enfin un résumé des résultats historiques, et une bibliographie assez complète des travaux antérieurs à 1885. Cinq éditions de ce livre ont paru en une vingtaine d'années, ce qui fait grand honneur et à l'auteur et au public. Je n'en serai que plus à l'aise pour relever quelques erreurs et formuler quelques réserves. Parlant de Babylone, M. K. dit que les Assyriens n'osèrent jamais porter leur main destructrice sur un pareil sanctuaire (p. 3) ; c'est oublier la destruction totale de Babylone par Sennachérib et sa reconstruction par Asarhaddon. En revanche, j'ignore sur quel texte M. K. s'appuie pour déclarer que Pline le Jeune a été *statthalter* de Babylone. — L'*aram naharaim* n'est pas la Mésopotamie. — Le cylindre reproduit fig. 65 n'a rien à voir avec la scène de la tentation d'Ève par le serpent, et puisque M. K. n'ose pas affirmer un rapport quelconque, il ferait mieux de ne rien insinuer. — L'origine commune des écritures chinoise, assyrienne et égyptienne (p. 148) n'est rien moins que démontrée, et il est au moins prématuré d'en tirer un argument à l'appui de Gen. XI, 9.

— L'analyse du poème babylonien de la création est inexacte, et la traduction de certains passages, d'après Sayce, pleine de fautes qu'il n'est plus permis de reproduire depuis les travaux de Delitzsch. — Enfin je ne puis admettre que l'on fasse de l'assyriologie l'humble servante de l'exégèse conservatrice. Il faudrait autre chose que les quelques rapprochements de mots relevés par M. Kaulen pour ébranler les conclusions de l'école critique sur la modernité du livre de Daniel, et de toute façon, c'est rapetisser singulièrement les choses que de résumer l'immense labeur du siècle finissant comme une simple contribution à l'étude de quelques questions bibliques.

C. Fossey.

Th. Gomperz, **Die angebliche Platonische Schulbibliothek und die Testamente der Philosophen.** — Br. in-8, 13 p. Carl Gerold's Sohn, Vienne, 1899 (Extrait des Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Vienne, t. CXLI).

Dans ce travail sur « la prétendue bibliothèque collective de l'École de Platon », M. Gomperz reprend et justifie les conclusions de sa thèse de privat-docent de 1867; il combat l'opinion de Grote qui, pour soutenir l'authenticité de tous les ouvrages platoniciens, suppose que le texte en a dû être copié sur un manuscrit original, appartenant en commun aux membres de l'école platonicienne, et conservé intact dans cette école. M. G. fait voir, par l'exemple de Théophraste qui dispose des livres d'Aristote en faveur d'un ami personnel, Nélée de Skepsis, que les ouvrages du chef d'école pouvaient être la propriété particulière de tel ou tel disciple. Il croit que, si un exemplaire officiel de Platon s'était conservé dans les archives de l'école, l'édition d'Aristophane de Byzance aurait été simplement copiée sur cet exemplaire, et n'aurait pas porté par conséquent tous les signes que l'on sait pour désigner les passages suspects ou interpolés, ce qui suppose une comparaison d'exemplaires nombreux et peu authentiques. Il admet qu'il y a lieu de distinguer divers cas, qui nous sont révélés par l'inspection des testaments des philosophes, pour la manière dont s'est effectuée la transmission de la maîtrise dans les diverses Écoles; tantôt le fondateur de l'école choisit son successeur et lui transmet l'École avec ses biens; tantôt, au contraire, le successeur est choisi par les disciples survivants, et, dans ce cas, le maître dispose de ses biens à titre particulier en faveur d'un légataire spécial. L'école épicurienne est la seule qui se présente comme un tout régulièrement organisé. Enfin, ce n'est que postérieurement à l'époque platonicienne, probablement sous l'influence romaine, que les écoles ont possédé la personnalité et par conséquent le droit de transmission héréditaire soit comme *sociétés*, soit comme *universités* (cf. Dareste, *Recueil des Inscriptions juridiques grecques*, II, 1, Paris, 1898).

On voit que cette brochure est une intéressante contribution à l'étude de ces curieux monuments, les testaments des philosophes, que Diogène Laerce nous a fait connaître. Les conclusions en sont très probables, sinon absolument certaines ; l'histoire de Nélée, dont l'importance a été grossie par la légende, n'a que la valeur d'un cas particulier ; et il ressort bien des testaments connus que l'école ne disparaissait pas avec le maître, qu'il est assez naturel par conséquent de supposer chez elle, avec la continuité de l'enseignement, la continuité du texte enseigné, ce qui n'exclut pas d'ailleurs la possibilité d'autres textes concomitants et la nécessité d'un appareil critique pour une édition alexandrine.

E. Thouverez.

Karl Dieterich, **Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache** von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrh. n. Chr. (Byzantinisches Archiv als Ergänzung der Byzantinischen Zeitschrift in zwanglosen Heften herausgegeben von Karl Krumbacher. Heft 1.) Leipzig, 1898, xxiv-326 p. et une carte, in-8°.

Les nombreuses publications de papyrus, qui se sont succédé dans ces quinze dernières années, auront exercé une heureuse influence sur le développement des études néo-grecques. La langue de la Bible et du Nouveau Testament s'éclaire par elles d'une lumière nouvelle. Les renseignements des grammairiens et ceux que nous fournissent des auteurs comme Malalas, Théophane, Constantin Porphyrogénète, vont se trouver heureusement complétés ou corrigés. Grâce aux papyrus, et aux inscriptions qu'on étudie de plus en plus, la grammaire historique néo-grecque reposera désormais sur une base à la fois plus solide et plus large.

Après Jannaris [1], M. K. Dieterich a voulu tirer parti dès maintenant des divers documents ainsi mis au jour. Son but était celui-ci : reprendre le troisième chapitre de l'*Einleitung* de Hadzidakis, qui traite des origines du grec moderne, explorer dans leur ensemble, au point de vue de ces origines, les papyrus et les inscriptions des époques hellénique, romaine et byzantine, grouper géographiquement les phénomènes recueillis, déterminer de la sorte la part de chaque région dans la formation du néo-grec, et enfin montrer le manque de fondement de la théorie de Psichari, qui, d'après M. D. (p. xvii), placerait après le x[e] siècle la vraie période de développement de la langue nouvelle.

Une question de méthode se pose tout d'abord. L'auteur ne s'est

---

1. *An historical Greek grammar... founded upon the ancien texts, inscriptions, papyri and present popular Greek*, by A. N. Jannaris, London, Macmillan and C°, xxxviii-737 p., in-8°.

préoccupé que des formes où il pouvait constater des transformations ; il a noté, par exemple, ὑπερεσία à cause du changement de η en ε, mais il a omis de relever, dans les documents dont il s'est servi, la forme normale ὑπηρεσία. Cependant, il eût été indispensable de savoir combien de fois et sous quels aspects le mot est attesté dans les textes envisagés. La forme avec ε, au lieu de η, prend une valeur bien différente, selon qu'elle s'y trouve 2 fois sur 2 ou 2 fois sur 150. Avec la méthode de M. Dieterich, lorsqu'on place, comme il le fait p. 127 et passim, en regard d'un phénomène ι > ε dans le voisinage de ρ, le nombre 8 pour l'Égypte, ce nombre deviendrait-il 25 ou 50, il ne serait pas plus probant. Une statistique n'a de sens que si elle est conçue comme un rapport arithmétique. Quand ensuite M. D. nous dit (ibid.) que 8 pour l'Égypte, 1 pour l'Asie-Mineure, o pour la Grèce donnent 9 comme total et quand, en additionnant ses différents totaux, il arrive à 243, il commet une nouvelle erreur. Supposons que, dans un village, on constate le phénomène ι > ε dans 25 mots, mais qu'il ne se rencontre pas dans le village voisin, nous fausserons les résultats si nous déclarons que ce phénomène a lieu dans 25 mots pour les deux villages. Ces quantités-là ne s'additionnent pas.

La statistique de M. D. pêche non seulement par l'absence d'un de ses termes, mais aussi par l'imprécision du terme unique dont elle se compose. L'auteur ne paraît pas avoir dépouillé ses textes avec la patiente attention qu'ils méritaient. Une comparaison entre les données de M. D. et celles de Jannaris est des plus instructives à cet égard. Ainsi, à propos du phénomène σθ > στ, M. D. cite (p. 100), sur les inscriptions : γενέστω (Ath. Mitt... 3 Jhd. v. C.), ἐπανήξασται (Hamilton, As. Min...), καθαριζέστω (CIA... 1 Jhd. v. C.), καταθέσται (CIG... römisch), ἀνεσθήσαμεν (umgekehrte Schreib. Kaibel...), dans les papyrus : δύναστε (Pap. El-Faijûm, index, s. v.!) μεμιστωκέναι (BGU... 313 n. C.), μνήστητι (Pap. Brit. Mus., 161 v. C.), παρέσεστε (BGU... 99 n. C.), συλλάβησθε (Rh. Mus...), χαρίσασται, (Wessely, Proleg...), dans les glossaires : ἀστενέστερον (Herm. Montep.), astenís (Herm. Monac.). Mais on lit *en plus*, dans Jannaris, § 177 : λυσάστω IGA 109. 111. 117. 119. 121. 312, 16 ἐλέσται. 321, 19, 23, 26, 28 χρῆσται. Ἀθήν. Ε' 417 Ἀλκιστένου (IV-III[th] c. B. C.). — 200-190 B. C. θέστων GDittenberger 294, 68. ἀποπολιτεύσασται ib. 294, 55. — 161 B. C. μνήστητι Gr. Pap. Br. Mus. p. 26, 4, à côté de 24, 4 cité par M. Dieterich. — ± 150 B. C. παραγενέσται GDittenberger 323, 12. — ± 140 B. C. καταρχέστων ib. 233, 65. — 91 B. C. ἀγείστω (= ἀγέσθω) ib. 388, 28. — I[st] c. B. C. καθαριζέστω GDittenberger 379, 3 ; CIA III. 74, 3, à côté de 73, 9-10 cité par M. Dieterich, ἐντείλασται. Bull. Corr. Hell. 1894 p. 14. — ± 197 A. D. τρέφεσται Gr. Urk. Berlin 15, 21. — III[rd] c. A. D. ἀπογραφέστω Mitth., XIX, 250, 83, à côté de γενέστω ibid., 27, cité par M. D. — ἀποθέστε for ἀποθέσθαι ib., XVIII, 64. Des lacunes de

cette importance sont d'autant plus surprenantes que l'auteur déclare (pp. XX et XXI) s'être servi du livre de Jannaris pour la composition du sien.

La qualité suppléera-t-elle du moins à la quantité? Hélas, non. Afin de donner au lecteur une idée de l'accumulation des inexactitudes dans l'ouvrage de M. Dieterich, j'examinerai en détail les pages 15 et 16, sur le changement de ω et de ο atones en ου, et les quelques lignes des pages 227-228 relatives à l'indicatif présent du verbe *être*. Ces deux passages n'ont pas été pris comme plus critiquables que d'autres; ainsi, au lieu des pages 15-16, j'aurais pu envisager tout aussi bien les pages 17-18 ou 27-28; on n'a malheureusement que l'embarras du choix. Pour plus de clarté, je citerai M. D. in extenso.

« c. Schwächung von ω und ο > ου.

Im Neugriechischen wird ω, seltener ο, leicht zu ου verdumpft, wenn es in unbetonten Silben steht und von Labialen umgeben ist. S. die ngr. Beispiele bei Deffner, Neogr. S. 72 ff. Foy, Lauts. S. 106 f. 109. Hatzidakis, Einl. S. 106 f. Thumb, IF II 53 ff.

Diese Verdumpfung hat sich bereits in der κοινή vollzogen, wie folgende Beispiele beweisen:

α. ω < ου.

Aus Inschriften:

Ἰάκουβος Syll. 17, Παράρτ. S. 125 (byzant. Inschrift des 5./6. Jhd.).
Ῥουμαίω st. Ῥωμαίῳ BCH 13, 400 Nr. 17 (Thessalien, vor 146 v. C.).
Ῥουμανός st. Ῥωμανός BCH 7, 238 Nr. 21 (Isaurien, christl.). »

Le premier renvoi est faux; à Syll. 17, Παράρτ., p. 125, il est question d'un manuscrit écrit en 1552.

Le *Bull. de corr. hellén.*, 13, 400, n° 17, ne porte pas Ῥουμαίω. dat. sing., mais ρουμαιοι, nomin. plur. Cette inscription, qui se place non pas avant 146 seulement, mais, d'après l'éditeur, entre 178 et 146, est pleine de formes en ου au lieu de ω : τουμ πετθαλουν = τῶν Θεσσαλῶν, ταγευοντουν = ταγευόντων, αρτεμουνος = Ἀρτέμωνος, ταγουν = ταγῶν, προθεντουν = προθέντων, προξεννιοῦν = προξενιῶν, τουν δαπαναματουν = τῶν δαπανημάτων, etc. Ces différents mots, joints à ται πολι = τῇ πόλει, ψαφισμα = ψήφισμα, σταθαι = στῆσαι, indiquent assez qu'on est en présence d'une inscription dialectale. La graphie ου correspondant à ω est une particularité connue de l'ancien thessalien (cf. Brugm.[3], p. 30, § 9; Blass, Ausspr.[3], 27). Ρουμαιοι n'appartient donc pas à la κοινή, comme le dit M. Dieterich, c'est du paléo-grec à son déclin et non du néo-grec à sa naissance!

Quant à l'inscription notée BCH 7, 238, n° 21, elle donne ρουμανου et non Ῥουμανός.

Donc, 6 inexactitudes sur 3 citations.

« Aus Papyrus:

Μουσῆς, Pap. Brit. Mus. Nr. 46, 109; Grenfell u. Hunt, Nr. 102 z. 1 (7. Jhd. n. C.).

πουλλία [1] häufig auf ägyptischen Rechnungen, z. B. in den Wien. Stud. 12, 81 f., Nr. 103^{v}, z. 4, 7.

πουλίων [2] = πωλίων Charta Borg. S. 91. »

M. D. ne fait pas preuve ici d'une plus grande précision. Le premier des papyrus cités donne également μουσεως, l. 619. Mais, comme μουσης et μουσεως ne sont surmontés d'aucun signe, il est impossible de savoir s'il faut lire Μοϋσῆς ou Μουσῆς, en d'autres termes, si l'on a affaire à un ω écrit ο ou à un ω devenu ου [3]. Il est surprenant, d'autre part, que M. D. n'ait pas songé, pour les noms propres, à consulter Pape, *Griech. Eigennam.*; il y aurait trouvé, s. v. Μωϋσῆς, « In Inschriften 3, 4668, 9. 4, 8947 e, Μοϋσῆς », qu'il eût pu citer, sans d'ailleurs éclaircir davantage la question, puisque ces inscriptions ne portent certainement pas de tréma.

La référence de πουλλία est inexacte et mal faite. Pour retrouver le passage, j'ai dû lire l'article depuis le commencement; il eût fallu écrire : p. 88, n° CXIII (et non 103), l. 4, 7. Aux lignes 8, 12, 14, je constate l'existence de αγρεμια, pour ἀγρίμια, qui ne figure nulle part dans l'ouvrage de M. Dieterich. Ici, comme pour Ῥουμαίω, l'auteur n'a pas vu le texte qu'il cite.

Le troisième exemple, celui de Charta Borg., p. 91, n'est pas moins caractéristique. M. D. nous dit que πουλίων est pour πωλίων, et il ressort de sa note 1 que la forme πωλίων serait le génitif plur. de πωλίον « poulain » et que, comme telle, elle viendrait à l'encontre de l'opinion de Hadzidakis, qui tire du latin *pullus* les formes modernes πουλί « oiseau » et πουλάρι « poulain ». A la p. 91 du recueil indiqué par M. Dieterich, nous sommes dans les notes critiques de l'éditeur. C'est là une façon nouvelle de citer les textes. On y lit : « pro Πολιων, quod obvium est, legitur Πουλιων col. XI. lin. 28. » Les majuscules de ces deux mots n'ont pas éveillé l'attention de M. Dieterich; il n'a pas remarqué non plus que l'éditeur tire Πουλιων de Πολιων et non de πωλίων. Voyons le texte. Qu'y trouvons-nous? πεσουας πουλιωνος. Il ne s'agit pas de *jeunes poulains* mais d'un nommé Πουλιων, vraisemblablement *Pollion*. Pape dit d'ailleurs : « Πουλίων, ωνος, m. (viell. = Πολίων), Aegyptier, Schow charta pap. 11, 28 ». Le passage cité est précisément celui qui nous occupe. Au mot Πολίων, on lit aussi « d. röm. Pollio, dah. Ἀσίνιος Π.,

---

1. « Mit dieser Form wäre bewiesen, was Hatzidakis Παρν. 18, 11 f. bezweifelt, dass ω schon im 2. Jhd. n. C. zu ου wurde, dass also das πουλία der Apocr. Evang. sich doch aus πωλία herleiten lässt. Die Trennung der Formen πουλί-πουλάρι und πουλλί-πουλλος bleibt darum doch bestehen. Uebrigens scheinen in unserem Falle beide Formen vermischt worden zu sein... »

2. « Dagegen steht Eckinger S. 53 in der Zeit von 2.-11. Jhd. 20 mal Ῥωμανός. » Cette note devrait se rapporter à Ῥωμανός, supra et non à πουλίων.

3. Je ne veux pas dire par là qu'une forme μοϋσης, dans un papyrus, indiquerait nécessairement une prononciation séparée de ο et de υ; on sait que, dans les papyrus et les manuscrits, les deux points sur un υ ou sur un ι n'ont généralement pas valeur de tréma.

Plut. Pomp. 72... » ; voir Πολλίων, Πωλίων, Πωλλίων, Πουλλίων, Πεσούας.

Les papyrus, on le voit, ont été parcourus avec aussi peu de soin que les inscriptions.

« Aus der Litteratur:
κουναρίων zu κωνάρια Theoph. contin. 142, 2.
Λευκουσία Hierokl. Synekd. 397, 18.
σαπουνίζω Konst. Porph. de praef. 39, 15. »

La première citation, empruntée à Sophocles, est exacte; Λευκουσία est également donné par Pape s. v., avec renvoi à Cinn. 4, 17 (179, 1); la troisième est erronée : au passage en question, je trouve Λευκουσία et non σαπουνίζω.

« β. ο > ου.

Auf Inschriften:
παραδίδουμε st. παραδίδομεν Wünsch, Verfluchungst. 16, 39 [1]. »

Le texte porte ενα παραδιδουμε; ce n'est donc pas παραδίδομεν indicatif, mais παραδίδωμεν subjonctif; cf. εἶνα οὕτως κατησχῆτε καὶ ποιήσητε, l. 45-46 de la transcription.

« Auf Papyrus:
ἔτους εἰκουστοῦ in einem griech.-kopt. Papyrusfragment aus der Regierungszeit Konstans' II. (Recueil de travaux relatifs à la philol. Égypt et Assyr., Bd. 16, 103).
μεσουρί st. μεσορί (ägypt. Monat) Letronne II, 430 Nr. 176 [2]. »

Ce dernier renvoi montre assez qu'il ne s'agit pas d'un papyrus, mais d'une inscription! Le titre complet de l'ouvrage de Letronne est, du reste : Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte (Dieterich, p. 22). Cette erreur est de celles qu'on ne s'attendait assurément pas à trouver dans un ouvrage du genre de celui de M. Dieterich. De plus, l'inscription est datée ; elle est de l'époque de Titus. Elle porte μεσουρη et non μεσουρί. D'autre part, je lis H. S., s. v. μεσορί : « in Copt. libris, praecipue antiquioribus, scribitur Mesouri » ; le phénomène ο > ου, pour ce mot, peut donc ne pas être grec. Enfin, μεσουρί se trouve aussi à la ligne 2 d'un texte de cinq lignes (Grenfell et Hunt, n° 102) que M. D. citait plus haut à propos de Μουσῆς, et que, comme Letronne (μεσουρη), comme Charta Borg. (Πουλιων), comme Wien. Stud. (πουλλια), comme Bull. de corr. hell. (ρουμαιοι), il n'a très probablement jamais vu.

« In der Litteratur:
Ἀμουργός Hierokl. Synekd. 395, 30.
δεμουσία ebd.
κουκκίον Stud. 827, 1716 C.
κουλλίκιον Damasc. II 389 C.

1. Aux addenda, πολιουρχία, Ath. Mitt., 22, 186 (Paros).
2. Aux addenda, Πυανουψίων (lire πυανουψιων) st. Πυανοψίων Pap. Lup., n° 4.

κουπανίζω Pseudo-Athan. 4, 317 D. »

Ces trois derniers exemples sont puisés dans Sophocles, avec leurs références. Pour Ἀμουργός, l'apparat critique donne « ἀμολγός manuscrits », mais voir Pape s. v. Δεμουσία est introuvable au passage indiqué, car je veux croire que *ebd*. signifie Hierokl. Synekd., 395, 20 et non pas simplement Hierokl. Synekd.

« Auf I n s c h r i f t e n begegnet er nur (le changement de ο en ου) in der Transkription lateinischer Eigennamen (!!), wofür Eckinger S. 53 f. Belege beibringt, von denen jedoch höchstens die auf nichtitalischem Boden entstandenen Inschriften für unsere Zwecke zu gebrauchen sind, und auch diese nur dann, wenn sie die gleichen Bedingungen zeigen, wie die griechischen Wörter. »

Si nous avions des doutes, les voilà dissipés; M. D. considère bien Letronne, II, 430, 176, comme un papyrus, puisque, selon lui, le phénomène ο > ου ne se rencontre *épigraphiquement* que dans des noms propres latins. Du même coup, il oublie aussi παραδίδουμε qu'il citait un peu plus haut sur une inscription! Que M. D. interprète mal des textes qu'il n'a pas vus, passe encore ; mais comment fait-il pour discuter de la sorte des données qui sont siennes et qu'il a sous les yeux?

« Hierher gehören :

Βουλκάχιος = Vŏlcatius, CIG 5412 (Syrakus).

Κουσίνιος = Cŏsanus, CIG 3870 (Phrygien, römisch).

Μουντανός = Mŏntanus, CIA III 1138 (174/78 n. C.).

Da hier, wie in den griechischen Wörtern, der Einfluss von Gutturalen und Labialen festzustellen ist, dürfen sie wohl auf Rechnung des Griechischen gesetzt werden. Ngr. Beispiele s. Exkurs I A, 1 d. »

L'inscription 5412 porte βουλκαχια τερεντια, transcrit βουλκα[ν]ία par l'éditeur; donc pas de Βουλκάχιος. Le nº 3870 porte κουσινιδι (et non Κουσίνιος), transcrit Κο[σ]σινία par l'éditeur. D'un autre côté, on ne voit pas comment Κουσίνιος pourrait venir de *Cŏsanus;* Pape donne, avec plus de vraisemblance, Κοσσίνιος = lat. *Cossinius*. Mais ces inexactitudes étant peut-être imputables à Eckinger, dont je n'ai pas le livre à ma disposition, revenons à M. Dieterich.

Plaçons-nous à son point de vue. Supposons, par un effort d'imagination, toutes ses citations justes et tous ses exemples valables. Les deux plus anciennes formes, pour les phénomènes ω > ου et ο > ου, seraient donc Ῥουμαίω (antér. à 146 av. J.-C.) et Μουντανός = Mŏntanus (174/78 ap. J.-C.). Quelles conclusions va-t-il en tirer?

« Daraus geht hervor, dass die Schwächung des ω in rein griechischen Wörtern f r ü h e r eingetreten ist als die des ο, wenn auch in beiden Fällen dieselbe Ursache gewirkt hat; jene erscheint bereits auf Papyrus und Inschriften, diese erst (!) in frühbyzantinischen Texten. »

Παραδίδουμε continue à être passé sous silence et, par un sortilège

inexplicable, Μουντανός, où l'auteur voyait tout à l'heure un phénomène de phonétique grecque, a le même sort que lui. A moins qu'il ne soit compris dans la restriction « in rein griechischen Wörtern », mais alors que devient la phrase : « Da hier wie in den griechischen Wörtern, der Einfluss von Gutturalen und Labialen festzustellen ist, dürfen sie wohl auf Rechnung des Griechischen gesetzt werden » ? Nous n'avons le choix qu'entre une omission et une contradiction.

« Es liegt daher die Annahme nahe, dass beide o- Laute, obwohl auf den Pap. unendlich oft verwechselt, doch in tonloser Stellung ihren alten Lautcharakter selbst nach Verlust der Quantität treuer bewahrt haben, d. h. dass ω sich dem geschlossenen, ο dem offenen *o* näherte (*sic*), und dass daher jenes früher in ου übergehen konnte als dieses [1]. Vgl. auch Blass,Ausspr[3]. S. 34.

Il faut que la force aveuglante de ce prétendu Ῥουμαίω ait été bien grande pour faire commettre à M. D. cette hérésie sur les sons respectifs de l'ω et de l'ο en grec ancien. L'attribuer à Blass passe la mesure. Blass, à la page citée, dit exactement le contraire ! Cf. aussi Blass,Ausspr.[3] p. 26. Cela m'enlève le droit de me plaindre de ce que l'auteur (p. 226) critique chez moi, à propos des pluriels neutres avec un verbe au singulier, une opinion que je rejette en propres termes au passage même visé par lui. J'avais tout d'abord attribué cette méprise au fait que M. D. n'était peut-être pas très familiarisé avec la langue française. Puisqu'il y tombe quand il s'agit de sa propre langue, j'ai peur qu'elle ait une cause moins excusable et qu'il y ait là toute une méthode de travail à changer.

Je me résume. Si on dressait la liste des faits rigoureusement précis mentionnés par M. D. dans les deux pages que nous avons envisagées, on trouverait κουναρίων, κουκκίον, κουλλίκιον, κουπανίζω, cités d'après Sophocles, Μουντανός, d'après Eckinger, Λευκουσία, ἔτους εἰκουστοῦ. La liste est plutôt maigre. Et, comme tous ces exemples, même augmentés de ρουμανου, sont d'une époque tardive, où ω et ο s'étaient depuis longtemps confondus dans la prononciation (Blass, Ausspr[3], 35), et où par conséquent il n'y a pas lieu de les distinguer l'un de l'autre quand ils deviennent ου, on arrive à cette conclusion que M. D. a accumulé les inexactitudes, sans prouver quoi que ce soit [2].

Tout à l'heure M. D. partait d'une forme unique, Ῥουμαίω, pour établir sa théorie sur l'ω et sur l'ο. A la p. 227, il prend texte d'un

1. « Diese Annahme wird jetzt durch das Zakonische bestätigt. Vgl. Hatzidakis in KZ. 34, 90 : « Das Zakonische hat also nicht wie das übrige Gr[iechisch] « beide o- Laute zusammenfallen lassen, sondern beide auseinander gehalten, in- « dem es den langen ō- Laut zu einfachem u verwandelt hat. »

2. Les lignes 30-36 de la p. 16, relatives aux phénomènes ω et ο > ου, dans la langue moderne, me paraissent également peu justes, mais comme elles soulèvent une question générale qui exigerait de longs développements, je ne puis les discuter ici.

indic. prés. sing. 1 ἰμε (qu'on transcrit εἶμαι), sur une inscription d'Asie-Mineure de 314 après J.-C., pour m'adjurer, dans une note émue qu'on lira plus loin, d'abandonner, avant qu'il soit trop tard, la voie où je me suis engagé à la suite de Psichari. On verra, dans un instant, ce que M. D. entend par là. Je continue à le citer.

P. 227. « Zuerst wurde, entsprechend wie beim Imperf., die 1 Sing. εἰμί zu εἶμαι, in Anlehnung an die 1 Sing. Imperf. ἤμην [1]. So auf einer kleinasiatischen Inschrift vom Jahre 314 n. C.

ἶμε IHS 4, 419 Nr. 33.

Dies ist bis jetzt die älteste nachweisbare Form der neuen Präsensbildung, und es liegt auch durchaus im natürlichen Entwicklungsgange der Analogie, dass wir gerade die 1. Person zuerst nach der neuen Bildungsweise belegen können, und nicht, wie Pernot will, die 2. Sing., weil diese a n g e b l i c h zuerst bei Konst. Porph. vorkomme. Der Anfang der neuen Präsensbildung ist also etwa um 7 Jahrhunderte früher anzusetzen, als man mit Pernot bezw. seinem Lehrer Psichari [2] annehmen müsste [3]. »

Si M. D. veut bien se reporter à mon travail et le lire avec plus d'attention qu'il ne l'a fait, il y verra, je l'espère : 1° que mon affirmation de l'antériorité de εἶσαι sur εἶμαι revêt une forme plutôt atténuée, tout en ne reposant pas sur un fait seulement, comme la sienne, (Mém. Soc. Ling. IX, 171-172); 2° que nulle part je n'ai énoncé l'assertion qu'il me prête au sujet des origines des formes néo-grecques de l'ind. prés. du verbe *être*. Au contraire, j'ai recherché les commencements de la 3e pers. jusque dans Homère que, pour plus de précision, j'ai même dépouillé entièrement à cet effet (Mém. Soc.

---

1. Die aktive Form ist nur im Zakonischen als ἶμι erhalten, aber auch hier nur als Hilfverb in Verbindung mit dem Part. Praes. Vgl. Deville, Dial. zac. S. 77, 115, 126. Encore *deux* faits inexacts, cf. Deffner, *Zak. Gram.*, 55, 48 et passim.

2. Plus loin, M. Krumbacher, dans une phrase tout aussi peu heureuse, appellera M. Dieterich « mein Schüler ». Dois-je à mon tour entrer dans cette voie et rejeter sur M. K. les fautes de méthode de M. D? Je veux bien ; mais ces termes de « Lehrer » et « de Schüler » sont imprécis et extra-scientifiques. Nous avons plutôt l'habitude de considérer chaque savant indépendamment de ses attaches personnelles.

3. « Es ist überhaupt bedauerlich dass Pernot in seiner ganzen Abhandlung der verhängnisvollen, durch Hatzidakis längst beseitigten Psicharischen Hypothese von der Entstehung des Ngr. n a c h dem 10. Jhd. zum Opfer gefallen ist. Wenn sich Psichari gegen diese bessere Erkenntnis verschliesst aus persönlichen Motiven, so ist das eine begreifliche menschliche Schwäche. Wenn er aber seine Ansicht anderen aufdrängt (!), die an der Sache ganz unbeteiligt sind, so schädigt er nicht nur sie, sondern auch die eigene Sache, indem er ihr junge Kräfte entzieht. Möge es Pernot gelingen, sich aus diesem Banne zu befreien, ehe es zu spät ist ! »

Pour ce qui est de la théorie en question, voir plus loin. Je remercie M. D. de l'intérêt qu'il me porte. *Aufdrängen* me plait. Mais à quelle école l'auteur a-t-il pu se former une si piètre opinion de l'enseignement français ?

Ling. IX, 177, note 4); pour la 1re et la 2e pers., voir notamment ibid., p. 171, note 3. C'est la seconde fois que l'auteur m'attribue des opinions que je n'ai pas. Il est vrai qu'ici encore, j'ai la consolation de me trouver en compagnie. Psichari a si peu fait commencer les formes dont il s'agit au xe siècle, qu'il écrit (Essais, I, 169) : « εἶσαι semble également dès cette époque (xe siècle) avoir été la seule forme usitée » !

Décidément M. D. ne lit jamais les textes qu'il commente.

« Wie ἤμην den Plural ἤμεθα, so zog εἶμαι den Plural εἴμεθα nach sich. Zwar ist diese Form inschriftlich noch nicht zu erweisen, dafür aber ziemlich sicher in der Litteratur, nämlich bei Joh. Mosch. (610 n. C.) Migne, Bd. 87, 3096. »

A lire ce *nämlich*, on croirait que εἴμεθα (ind. prés. plur. 1) est fréquent avant le xe siècle et que M. D. n'en donne qu'un exemple par crainte de fatiguer le lecteur. S'il en est ainsi, il avouera qu'il a eu la main malheureuse, guidé d'ailleurs par Sophocles, qui donne, s. v. εἰμί, *Joann. Mosch.* 3096 D ἤμεθα = ἐσμέν. Cet ἤμεθα n'est pas un présent, mais un imparfait, ce qui ne nous apprend rien, puisque l'imparf. ἤμεθα se trouve déjà dans le Nouveau Testament. L'erreur de Sophocles, devenue, avec circonstances aggravantes, celle de M. Dieterich, est du reste signalée à deux reprises dans mon travail, p. 171, note 4, p. 175 note 1.

M. D. continue à me critiquer sans m'avoir lu et, cette fois, c'est Moschus que j'ai comme compagnon d'infortune, après Blass et Psichari.

« Nächstdem finden wir die 2 Sing. εἶσαι bei Nicet. v. Byz. (um 890) 772 B, also immer noch gegen 100 Jahre vor Konst. Porph., wo sie bereits allgemein ist., vgl. de adm. 1, 250, 10. 253, 3, 4. 264, 21, 22. 226, 22 u. s. w. »

Vraiment l'auteur oublie que les ouvrages scientifiques ne sont pas des romans et qu'on ne peut pas à volonté les parsemer d'adjectifs et d'adverbes, pour arrondir la phrase. Εἶσαι n'est pas *déjà général* chez Const. Porph. Je ne l'y ai rencontré que quatorze fois, exactement autant de fois que εἶς son concurrent (Mém. Soc. Ling. 170 notes 3 et 4) et je trouve dans le livre de M. Dieterich, p. 226 : « Diese Form (εἶς) begegnet noch bei Konst. Porph. de adm. I, 348, 23, 15. 350, 5, 8. 351, 19, 23 u. s. w., obwohl zu seiner Zeit schon die neugriechische Form εἶσαι bestand. S. unten S. 228. » La page 228 est justement celle où M. D. dit que εἶσαι est déjà général chez Const. Porph.

Comment, après cela, tenir rigueur à M. D. de ce qu'il interprète mal les opinions d'autrui ? Il s'interprète mal lui-même.

Lorsqu'à la lumière de ces faits, je relis (BZ. 1896, 625) les deux phrases que M. Krumbacher a bien voulu consacrer à mon modeste travail : « Zu wenig Sammlung bezeugter Thatsachen, zu viel theoretische Konstruktion. Nähere Nachweise hierfür wird demnächst mein

Schüler K. Dieterich erbringen », je ne puis m'empêcher de trouver que M. K. a fait choix d'un porte-voix plutôt défectueux.

Le lecteur voudra bien remarquer que les observations précédentes portent seulement sur soixante-dix-huit lignes, environ deux pages et demie, du livre de M. D. L'ouvrage entier, moins l'introduction et l'index, comprend trois cent dix pages!

Il serait intéressant de savoir si εἰμί existe dans les documents épigraphiques et dans les papyrus examinés par M. D. postérieurement à 314. Dans l'index de Kenyon, je lis « εἰμί, passim ». Mais, même si nous ne tenons pas compte de ce côté de la question, pouvons-nous dire, sur la foi d'un seul exemple, que, dès le IVe siècle de notre ère, εἶμαι était en Grèce, voire même en Asie-Mineure, d'un emploi courant? Assurément non. Une hirondelle ne fait pas le printemps et, pour ma part, je considère cet ἰμε comme une forme sporadique. Nous retombons alors dans la soi-disante thèse de Psichari, dont le livre de M. D. me paraît être, d'un bout à l'autre, une confirmation des plus inattendues.

Cette thèse consisterait, selon M. Dieterich, à placer après le Xe siècle, l'époque à laquelle s'est formé ou développé le néo-grec. Accordons à l'auteur ces prémisses, et prenons le tableau de la page 137, relatif aux consonnes. Mais tout d'abord vérifions les chiffres. Au total, 36 phénomènes observés; je refais l'addition et je trouve 37. Le même tableau est donné, p. 130, toujours avec 36 comme total. Il faut lire 38. La différence entre ce total et le précédent s'explique par le phénomène βλ > γλ (ἐρογλέφαρος pour ἐροβλέφαρος, Pap. Lup. 420 A), cité en plus dans ce dernier tableau. Si on se reporte aux Papyrus du Louvre, on verra que le morceau en question est un fragment d'un poème d'Alcman en dialecte dorien!

On ne s'attendait guère
De voir Alcman en cette affaire.

Cet auteur vivait, comme on sait, au VIIe siècle avant J.-C. Ῥωμαίοι trouve ainsi, dans ἐρογλέφαρος, le pendant qui lui manquait.

Au tableau précédent (p. 133), lire 33 au lieu de 32; p. 127, lire 33 au lieu de 30; p. 252, lire 46 au lieu de 42; p. 254, lire 40 au lieu de 42. En revanche, les totaux des pages 254 et 261 sont justes. Sur ces 8 tableaux, 6 renferment donc des additions inexactes, et ce ne sont pas là des fautes d'impression, puisque c'est sur ces nombres que discute M. Dieterich.

Envisageons maintenant les résultats généraux de la page 137 :

Du IVe s. av J.-C. à l'an 1 : Égypte 18. Asie-Min. 3. Grèce 30[1].
Du Ier au IVe s. ap. J.-C. : Égypte 105. Asie-Min. 46. Grèce 28.
Du Ve au Xe s. ap. J.-C. : Égypte 3. Asie-Min. 3. Grèce 0.

1. Ces chiffres représentent le nombre des exemples datés recueillis par l'auteur : 236 en tout. Le nombre total des exemples datés et non datés n'est pas sensiblement supérieur, puisqu'il n'est que de 281 (p. 130).

On observera qu'il existe une inégalité considérable entre les chiffres des deux premières périodes et ceux de la dernière. Deux hypothèses sont possibles : 1° le nombre des textes envisagés pour la période qui va du v° au x° siècle est trop restreint, ou bien leurs données sont insuffisantes, ce qui expliquerait le total 6 ; 2° nous prenons à la lettre et comme suffisamment complet le tableau qui précède. Ce dernier point de vue est celui de M. D. Dans le premier cas, rien ne nous autorise à déclarer que la période de formation s'arrête au v° siècle, puisque nous ne voyons pas ce qui s'est passé après : Grèce o. Dans le second cas, nous sommes obligés de reconnaître que les phénomènes de la première et de la deuxième périodes sont seulement sporadiques, attendu que nous ne les retrouvons plus dans la période suivante. Et nous retombons alors dans la thèse, dont l'auteur se flatte prématurément d'avoir démontré « die gänzliche Unhaltbarkeit ».

L'objection qui précède porte non seulement sur le consonantisme, mais aussi sur le vocalisme (p. 133) et la morphologie (pp. 257 et 261), en un mot sur tout l'ouvrage de M. Dieterich. Il est piquant de voir ainsi ce dernier se montrer, sous peine de ne plus être conséquent avec lui-même, plus royaliste que le roi. Car, j'ai beau parcourir les Essais, je ne vois pas que la thèse de Psichari soit ce que suppose M. D. et la méprise de celui-ci est telle, qu'on se demande si vraiment il a lu les Essais ou s'il en parle seulement par ouï-dire. Quand il critique la théorie en question, M. D. se sert tantôt des mots *Bildung* (p. 143) ou *Entstehung* (p. 227, n. 2), tantôt du mot *Ausbildung* (p. XVII, 140). Les deux premières expressions signifient, je crois, *formation, commencement*, la seconde plutôt *développement*. Il faudrait distinguer. Si c'est de formation que veut parler M. Dieterich, voici ce que je lis, *Essais*, I, 174 : « La première période néo-grecque serait représentée par la κοινή ancienne, soit la langue du Nouveau Testament, pour ne pas remonter plus haut. Entre le premier siècle avant et après notre ère et le x°, s'étend une seconde période de formation, durant laquelle le grec médiéval se prépare lentement. Autour de cette période viennent se ranger tous les renseignements que nous pouvons recueillir au sujet de la première apparition des phénomènes propres à la néo-grécité qui se développent dans la période suivante ». Cf. aussi, du même auteur, *en allemand*, Berl. Philol. Wochenschr. 1888, 612, l. 19-26. Psichari et M. D. seraient donc sensiblement du même avis! S'il s'agit, non pas de *formation*, mais de *développement*, l'opinion que M. D. prête à Psichari me paraît également peu exacte. Celui-ci dit, en effet, *Essais* I, 164 : « Le Nouveau Testament peut être considéré à bon droit au point de vue de la syntaxe comme le premier monument écrit en néo-grec », ibid., 165 : « Dans ce qui va suivre je n'ai en vue que la morphologie... La phonétique a un traitement à part et c'est là ce que j'ai voulu dire », cf. pp. 169-170; enfin, ibid., 174. « Aussi ces périodes de division ne doivent-elles jamais être prises d'une façon

stricte ni au pied de la lettre. Elles ne sont faites que pour la commodité du travail, auquel elles offrent des points de repère. C'est dans ce sens seulement que je tente ma classification en époques distinctes » ; cf. *Essais*, I, p. II.

Il semble que Psichari, prévoyant ce que lui ferait dire M. Dieterich, ait voulu s'en défendre à l'avance sur tous les tons. Puisque, d'autre part, ce dernier veut bien paraître attacher quelque prix à ma conversion, je lui déclarerai sincèrement que, pour moi, la question ne valait ni le temps ni la peine qu'il a employés à la discuter. M. D., dans tout ceci, s'est donc un peu battu contre des moulins à vent.

Une partie de l'ouvrage de M. D. est consacrée aux patois modernes. Quand l'auteur nous parle d'un dialecte comme celui de Chio, jusqu'à quel point est-ce conforme à la réalité ? J'ai fait deux voyages dans cette île, l'un en 1898, l'autre en 1899, et j'ai passé près de huit mois à en étudier les patois ; je parle donc un peu en connaissance de cause. Il y a, dans cette île, une trentaine de dialectes, au bas mot. La plupart des formes citées par M. D. sont particulières à quelques-uns de ces dialectes seulement et il suffirait parfois de faire deux ou trois kilomètres pour trouver exactement le contraire du phénomène cité. Presque toujours, la forme généralement usitée dans l'île est précisément celle que l'auteur n'a pas jugé utile de relever. Et cependant il avait ici, pour se renseigner, un nombre assez considérable de textes, voire même un glossaire, celui de Paspatis. Il était certainement mieux documenté pour Chio que pour l'Égypte. Si on songe combien l'île de Chio est moins vaste que l'Égypte, que l'Asie-Mineure et que la Grèce continentale, il est bien difficile de ne pas se montrer sceptique, lorsque M. D. fait des généralisations sur l'état de la langue grecque du v[e] au x[e] siècle, en se basant, en tout pour le vocalisme, le consonantisme, la morphologie du nom et celle du verbe, sur trente-huit exemples (je prends les résultats sans les discuter), répartis sur vingt-cinq phénomènes.

Cette seconde partie, du reste, ne paraît pas avoir été composée avec plus de soin que la précédente. La carte de la fin, par exemple, n'est pas du tout en rapport avec le texte. Pour Chio, M. D. a noté dans cette carte treize phénomènes, dont six phonétiques et sept morphologiques. En ce qui concerne la phonétique seulement, je trouve en plus, dans le texte : αὐτός > δευτός (α > ε) p. 272, τώρη > τούρη (ω > ου) p. 274, χλιμουντρῶ, χιλιμουντρῶ (développement de l'ι) p. 277, Νεώνητα > Νένητα, Θεοτόκης > Θετότσης (εο > ε) p. 278, εὐρύ > ἐρύ (disparition de υ = β) p. 279, λαγοῦ > λαοῦ (disparition du γ intervocalique) p. 280, νὰ καῇ = νὰ καγῇ (développement du γ intervocalique) ibid., ἦρθε > ἦρτε (ρθ > ρτ) p. 282, βλέπετε > γλέπετε (βλ > γλ) p. 283, δαγκάνω > δακκάνω (γκ > κκ) p. 284, par conséquent seize phénomènes, au lieu des six indiqués sur la carte. Alors, à quoi bon faire une carte ?

Il va de soi qu'en citant δευτός comme un exemple du changement

phonétique de α en ε, je ne fais qu'exprimer l'opinion de M. Dieterich. Je ne peux pas songer à discuter ici les explications souvent hasardées ou contradictoires que l'auteur a données de certaines formes modernes. On trouvera à ce sujet de très nombreux renseignements dans l'article que Hadzidakis a consacré à ce volume (*Gœtt. gel. Anzeig. 1899*, 505-523). Il est évident que M. D. ne possède pas une préparation phonétique suffisante. Cela ressort, entre autres passages, des pages 97-98 relatives aux groupes de continues sourdes et aussi de la p. 28, où le mot *fermika* « fourmi », lat *formica*, est tiré du grec μύρμηξ et donné comme un exemple du changement de υ en ε, à Bova !

Tant que je n'ai vu, du livre de M. Dieterich, que le titre et que l'introduction, où l'auteur apprécie lui-même la portée de ses résultats, j'ai éprouvé pour cet ouvrage une sorte de respect religieux. Ce sentiment n'a fait que s'accroître à la lecture de phrases comme celles-ci : « Dieterichs Buch ist, als Ganzes betrachtet, grundlegend für weitere Forschungen auf dem Gebiete der altgriechischen Vulgär-κοινή[1]. » — « Der Verf. hat fleissig gesammelt und beobachtet und trägt eine Fülle von Sprachthatsachen zusammen, die bei manchem Philologen ein gelindes Erstaunen hervorrufen werden... Die κοινή-Forschung, welche in den lezten Jahren ein neues und erfolgreiches Aufschwung nahm, darf in den sehr fleissigen und gedankenreichen Untersuchungen Dieterich's einen neuen werthvollen Beitrag begrüssen[2]. » — « Bei allen Einwendungen gegen die statistische Methode des Verf. und manche seiner Ergebnisse nimmt Ref. keinen Anstand, das Buch als eine achtungswerthe, ja in methodischer Beziehung bahnbrechende Leistung zu bezeichnen[3] ».

Maintenant que j'ai lu attentivement ce volume, j'ai la conviction que la série de publications promise par K. Krumbacher, comme complément de la *Byzantinische Zeitschrift*, pouvait difficilement plus mal commencer. Les citations sont fausses. Les textes sont ou pas lus ou mal lus. Les ouvrages spéciaux mentionnés ou critiqués ne sont même pas compris. Les conclusions sont inexactes. La méthode est insuffisante. Le tout forme un ouvrage hâtif et léger. Ce n'est pas un livre fait, c'est un livre à faire.

Hubert PERNOT.

---

1. *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1895, 503 (Éd. Schweizer).
2. *Lit. Centralbl.*, 1899, 1102, 1103 (Alb. Thumb).
3. *Wochenschr. für kl. Philol.*, 1899, 550 (W. Schmid).

T. Lucreti Cari De rerum natura libri sex; edidit Adolphus BRIEGER. Editio stereotypa emendatior. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri MDCCCXCIX. LXXXIV-230 pp. in 18.

Cette édition diffère de l'édition publiée en 1894 par quelques corrections faites sur les clichés et un appendice de 24 pages.

L'achèvement de l'édition de 1894 avait été brusqué par la nécessité d'être prêt pour le jubilé de l'université de Halle. L'auteur avait été obligé de rédiger hâtivement ses prolégomènes et n'avait pu apporter un soin exact à la correction des épreuves. Depuis lors, l'édition de M. Giussani a été terminée. De plus, deux comptes rendus étendus de MM. Giussani et Susemihl ont concentré l'attention sur un certain nombre de difficultés. L'appendice est consacré à la discussion de ces éléments nouveaux, surtout des assertions de M. Giussani. De plus, M. Brieger a indiqué les auteurs des corrections admises dans son texte ou mentionnées dans les prolégomènes. Il n'a pas mis à profit le travail de M. Cartault sur *La flexion dans Lucrèce*, paru quelques mois avant la rédaction de l'appendice. Cependant, la correction V, 703 *de surgere* est introduite dans le texte sans autre référence (cf. Cartault, p. 26, n. 2).

L'appendice se présente comme un errata des prolégomènes. Il faut donc constamment passer du texte au commencement et à la fin du volume. L'usage du livre n'en est pas facilité. N'aurait-il pas été possible de fondre les prolégomènes et l'appendice ? Dans une prochaine édition, qui sera moins exposée à des repentirs, M. Brieger fera mieux encore, s'il place au bas des pages ses discussions critiques. La *Bibliotheca teubneriana* compte quelques volumes ainsi disposés et cette disposition est la seule pratique.

P. L.

Le livre des comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais au XIVe siècle, publié avec une introduction, un glossaire, des notes et des tables par Alphonse BLANC. Tome second. 1re partie. — Paris, A. Picard et fils, 1899. In-8° de VI-972 pages.

Voici un recueil de documents des plus importants pour l'histoire du commerce et de l'industrie dans le Languedoc aux XIIIe et XIVe siècles ; car ce n'est pas uniquement le livre de comptes de Jacme Olivier qui est édité ici, c'est tout un ensemble de pièces du plus sérieux intérêt.

Le présent volume est le commencement d'une publication qui comprendra trois volumes. Le premier formera l'introduction ; le troisième renfermera la suite des documents, un glossaire des mots provençaux et des tables. Mais déjà, avec le tome II actuel, on peut se rendre suffisamment compte de la haute valeur que présentera l'œuvre

entière. Le titre même ne le fait pas assez prévoir et je préférerais qu'il fût plus général et plus explicite en faisant mieux ressortir le but poursuivi par l'éditeur. Peut-être pourrait-on répondre à cela que M. A. Blanc dans le principe se proposait seulement de donner le registre de Jacme Olivier et qu'en voulant y joindre les pièces justificatives de son introduction il s'est laissé entraîner par l'intérêt de ses documents beaucoup plus loin qu'il ne pensait d'abord. Mais il ne faut pas se le dissimuler non plus : par suite de cette circonstance, le livre de comptes en question est passé au second plan et les chartes, statuts et règlements y annexés ont pris un relief qu'ils méritent à tous égards. Qu'on en juge par cette courte énumération des principaux sujets qu'ils concernent : ce sont les rapports commerciaux de l'archevêque, du chapitre de Saint-Just et du vicomte avec les consuls de la Cité et du Bourg, ce sont les péages des impôts perçus dans la ville et dans tout le Languedoc, ce sont les droits et privilèges des habitants de ce lieu, c'est l'organisation des métiers et des corporations, la protection des marchands en voyage, la vie communale tout entière, ce sont les traités d'alliance et de commerce conclus entre les Narbonnais et les citoyens de Pise, Nice, Hyères, Toulon, Vintimille, Gènes et autres villes d'Italie ou d'Espagne, etc. En un mot, c'est toute l'histoire intime de ce peuple de marchands établi à Narbonne.

Jacme Olivier était, dans le dernier tiers du XIVe siècle, un des plus riches négociants de l'endroit. Il employait un grand nombre d'ouvriers, faisait voyager des courtiers, embarquait fréquemment des cargaisons de draps pour l'exportation. Toute sa comptabilité, rédigée en provençal, était, quoique sommairement traitée, tenue avec une parfaite régularité et un grand soin. Son registre est certainement un des plus complets que l'on ait rencontrés jusqu'ici du même genre.

Je tiens donc à féliciter sincèrement M. A. Blanc de l'œuvre qu'il a entreprise : ses recherches sont fécondes en résultats précieux et sa collection de textes est de tout premier ordre.

L.-H. LABANDE.

SALZA (Abd-el-Kader). **Delle commedie di Lodovico Dolce.** Melfi, Liccione, 1899, in-8° de 157 p., 2 fr.

M. Salza a judicieusement estimé que, prises en elles-mêmes, les cinq comédies de Dolce offraient un médiocre intérêt : le *Capitano* n'est qu'une traduction à peu près littérale de Plaute, le *Ruffiano* est un plagiat commis aux dépens de Ruzzante ; il y a plus d'invention, au moins pour le détail, dans le *Ragazzo*, le *Marito* et la *Fabrizia* ; mais, là même, on ne trouve rien, je ne dis pas de profond, mais de véritablement nouveau. Dolce reste bien inférieur à l'Arioste et à plusieurs comiques italiens du temps. M. S. qui le sait et qui le prouve

au besoin, s'est donc surtout appliqué à offrir les données d'une étude sur les divers types, malheureusement bien superficiels, que l'on rencontre dans les pièces de l'époque. Dans ce tableau, qui suppose de vastes lectures, on trouvera de quoi écrire pour le xvie et même quelquefois pour le xviie siècle italien, pour la *Commedia dell' arte* comme pour la Comédie régulière, l'Histoire du parasite et du ruffian, du pédant (pp. 46-50), de l'Espagnol (pp. 52-55), du Laquais (pp. 60-69), du Matamore qui épouse une courtisane (pp. 93-94), de la Courtisane amoureuse (pp. 96-97), du Monde ecclésiastique (pp. 112-117). Ajoutez une note très curieuse sur la persistance de l'esclavage en Italie au xvie siècle (p. 121) et une comparaison du *Ragazzo* et de l'imitation que Larivey en a donnée chez nous (pp. 70-78).

Ces recherches, qui honorent la patience de M. Salza, n'ont d'ailleurs été faites par lui qu'incidemment, au cours d'un travail qu'il prépare sur les polygraphes du xvie siècle; un index des noms d'auteurs et des titres de pièces les rend d'un usage commode.

Charles Dejob.

Oukazatel slateï pomiesstchennikh v Journalie Ministerstva Narodnago Prosiestchenias 1867 g. po 1891 g. Table des articles publiés dans la Revue du ministère de l'Instruction publique de 1867 à 1891 (Saint-Pétersbourg, 1899).

Je saisis avec empressement l'apparition de ce précieux répertoire pour rendre hommage à l'un des meilleurs recueils scientifiques du monde slave qui en possède tant d'excellents, hélas! si peu connus chez nous. La Revue du ministère de l'Instruction publique de Pétersbourg paraît tous les mois en un fascicule de quatre ou cinq cents pages qui renferme un bulletin officiel, des articles de fond sur des questions d'histoires et de philologie, des comptes rendus fort détaillés, une revue sommaire des nouveautés bibliographiques, une chronique où figure entre autres depuis trente ans un courrier de Paris fort bien informé, enfin une revue spéciale des questions de philologie classique dont certains articles sont parfois écrits en latin. A cette revue collaborent les savants les plus remarquables de la Russie dans l'ordre des études historiques et philologiques; je cite au hasard dans la série alphabétique : MM. Anoutchine, Bestoujev-Rioumine, Bilbasov, Beaudouin de Courtenay, Brückner, Bouslaev, Vasilievsky, Alexandre Veselovsky (le V vient en russe après le B), Kirpitchnikov, Koulakovsky, Latychev, Léonide Maïkov, Minaev, Modestov, Pomialovsky, Radlov, Sobolevsky, Sreznevsky, Syrkou, Tratchevsky. Depuis un quart de siècle les directeurs de la *Revue* ont été MM. Georgievsky (aujourd'hui président du Comité scientifique du Ministère) Feoktistov, publiciste et historien distingué, Léonide Maïkov dont je signalais naguère ici-même les beaux travaux

sur la littérature russe, Vasilievsky, le savant byzantiniste. Après sa mort la direction a été confiée à un philosophe éminent, M. E. Radlov, qui continue dignement leurs traditions. La table dressée par M. Liastchenko comprend près de cinq cents pages et signale ou analyse plus de six mille articles. Des répertoires très bien faits permettent de s'y orienter facilement. Elle rendra des services signalés particulièrement à ceux qui s'occupent de l'histoire de la Russie et des pays slaves, des études byzantines et orientales. Le jour où l'enseignement du russe sera introduit, non pas dans nos lycées déjà trop surchargés, mais dans nos Universités, la Revue du ministère russe de l'Instruction publique devra occuper une place d'honneur sur les rayons de leurs bibliothèques.

L. LEGER.

Mon cher directeur,

Si peu friand que je sois de polémique, et surtout de polémique personnelle, je dois réclamer l'hospitalité de la *Revue* pour répondre en peu de mots à la lettre de M. Combarieu — non point parce que ses allégations sont désobligeantes, mais parce qu'elles sont inexactes.

M. Combarieu assure : 1° que le premier hymne delphique « a été exécuté à Paris dans des réunions solennelles, comme spécimen authentique de musique grecque », ce qui aurait été « un peu léger » ; 2° que ma première version de l'hymne contenait de nombreuses erreurs dont il « m'épargne la pénible énumération » ; 3° que parmi ces erreurs, qu'il ne veut pas énumérer, il faut compter cependant en première ligne l'interversion des deux blocs de marbre et la négligence du rôle de l'accent tonique, erreurs qui me seraient personnelles et dont j'aurais le tort de vouloir partager la responsabilité avec mes collaborateurs MM. Weil et Fauré, sinon de la rejeter tout entière sur leurs épaules.

Voyons ce qu'il y a de fondé dans ces graves accusations.

1° Dans toutes les exécutions de l'hymne, le public a été expressément prévenu, soit par le programme, soit par une conférence spéciale, que seules les notes conservées sur la pierre pouvaient être considérées comme « un spécimen authentique de musique grecque », tandis que la restitution conjecturale des notes manquantes ainsi que l'accompagnement instrumental étaient l'œuvre personnelle de Gabriel Fauré. Si donc il y a eu équivoque dans quelques esprits, nous n'y sommes pour rien ni l'un ni l'autre.

2° Ma première transcription de l'hymne, contrairement à l'assertion de M. Combarieu et conformément à l'opinion de tous les musicologues compétents (Gevaert, Jan, Crusius, Monro), ne contenait *pas une seule faute*. On comprend donc que mon savant contradicteur s'en soit épargné l'énumération, mais il a tort de la qualifier de « pénible » ; elle ne l'eût été que pour lui.

3° Autre chose est la transcription, autre chose la restauration des parties manquantes. Dans la publication scientifique du *Bulletin de correspondance hellénique*, je n'ai tenté aucune restauration de ce genre. Dans l'édition *ad usum laicorum*, que paraît seule connaître M. C., cette restauration a été faite et admirablement faite par Fauré ; il va sans dire que je lui ai laissé carte blanche à cet effet, me contentant de demander que la tonalité fût respectée. J'aurais donc pu, sans reproche, me désintéresser complètement de cette partie du travail. Néanmoins, lorsque Crusius et Monro eurent découvert la « règle de l'accent », voici ce que j'écrivis dans le BCH. (XVIII, 386) : « Si j'avais omis, et JE M'EN ACCUSE, de relever

(ces coïncidences de l'accent tonique et du dessin mélodique) c'est etc. ». Et comme dans 3 ou 4 cas les *suppléments de Fauré* violaient cette règle, j'ai fait faire à mes frais une 2ᵉ édition populaire de l'hymne où il les modifia en conséquence. Voilà ce que M. C. appelle sans rire « ma répugnance visible pour le *mea culpa!* » Il est impossible de dénaturer plus complètement la vérité.

4° De même que les suppléments musicaux sont l'œuvre de Fauré, la restitution du texte du 1ᵉʳ hymne est celle de H. Weil, qui a seul rédigé et signé l'article du BCH. consacré à cet objet (XVII, 569 suiv.). Ce travail a été fait sur des photographies communiquées par M. Homolle. Elles montraient l'hymne divisé entre deux blocs de marbre d'égale largeur ; la cassure supérieure du bloc B épousait la forme de la cassure inférieure de A. M. Weil en conclut naturellement (comme moi-même) que les deux blocs à l'origine étaient superposés verticalement, et comme on apercevait en tête de A un fragment d'intitulé, c'était A qui venait le premier. Néanmoins le sens ne paraissait pas très favorable à cette disposition, et de là de longues hésitations, infiniment honorables, dont M. Weil fit la confidence aux lecteurs du BCH. (p. 571). Ultérieurement, de nouveaux renseignements de M. Homolle, la vue des estampages et d'autres considérations m'ayant convaincu que la coïncidence des cassures était un *lusus naturae* et que les deux blocs devaient être *juxtaposés*, non *superposés*, je communiquai mon impression à M. Weil qui la partagea et rétablit l'ordre véritable (BCH. XVIII, 360). La note de l'*Ami des monuments* (que M.C. cite en la tronquant *et en mettant en italique un mot essentiel altéré par lui* [1]). est donc rigoureusement conforme à la vérité. J'ajoute que si j'attache peu d'importance à la question, c'est qu'en effet, au point de vue musical (le seul qui m'intéressât directement), elle n'en a *aucune*. Le bloc A renferme deux reprises musicales complètes, le bloc B également ; le rythme, le ton, le mode sont les mêmes ; le début et la fin sont également perdus : il n'y a donc aucun intérêt musical à ce que A soit devant B ou B devant A, c'est *Pascal Zapata* ou *Zapata Pascal*. Ira-t-on conspuer un éditeur de la *Marseillaise* pour avoir imprimé le couplet « Tremblez tyrans » après « Français en guerriers magnanimes » ? La chose n'avait d'importance que pour le sens *littéraire :* c'est pourquoi nous avons pris la peine de réimprimer le morceau dans l'ordre véritable. Sur tout cela il n'y a jamais eu la plus légère divergence d'opinion, la moindre différence d' « attitude » entre mon excellent maître et moi; rien de plus naturel, puisque nous étions mûs par un sentiment commun, la recherche désintéressée de la vérité.

J'ajouterai en terminant que l'insinuation de M. C. qui me range parmi les philologues « pressés de transformer leurs études en voie de triomphe » fera sourire tous ceux qui me connaissent et qui connaissent les faits. Dans l'histoire de la publication du premier hymne à Apollon on retrouve, trait pour trait, la succession classique de manifestations que provoque toute découverte scientifique, grande ou petite. Au début on dit que c'est impossible, ensuite que c'est faux, enfin que c'était connu depuis longtemps. Cette attitude des envieux, des ignorants et des demi-savants a été la *réclame* la plus efficace en faveur de la belle trouvaille de l'école d'Athènes, dont nous n'avons été que les interprètes et les vulgarisateurs : elle en a souligné l'importance aux yeux de la France et de l'étranger. S'il y a eu une « voie de triomphe », elle a été pavée surtout avec les pierres qu'on nous a jetées. La séance continue.

Théodore Reinach.

1. *Ami des monuments*, p. 235, note sous une réimpression de l'article Weil : « D'après mes dernières études *c'est* bien le fragment B qui venait le premier. » Reproduction de M. Combarieu : « d'après mes *dernières* études, *c'était bien* le fragment B qui devait être placé le premier. » *The italics are his.*

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 16 — 16 avril — 1900

A. Carrière. **Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne** d'après Agathange et Moïse de Khoren. Paris, 1899, in-4°, 29 p. et une carte.

Ce mémoire, dédié à la mémoire de Ch. Schefer et présenté au congrès des Orientalistes de Rome, est une nouvelle étude de sources relative à Moïse de Khoren. Constatant que l'ordre suivi par Moïse dans son énumération des sanctuaires payens de l'Arménie est tout simplement l'itinéraire de Saint Grégoire dans ses trois expéditions contre les idoles d'après le récit d'Agathange, M. Carrière en est venu à cette conclusion, corroborée par divers détails, que la source de Moïse est ici Agathange : Moïse ne confirme donc en rien Agathange et, ici encore, son témoignage doit être négligé par l'historien. Une fois de plus, M. C. a établi le caractère artificiel de l'histoire de Moïse et fourni la confirmation de ses premières découvertes. Mais du coup l'une des sources dont on s'est servi pour étudier le paganisme arménien disparaît et l'on comprend le scepticisme finement ironique avec lequel M. C. parle p. 7 et suiv. des travaux récemment publiés sur ce sujet.

En même temps qu'elle apporte une solution définitive sur ce point, l'étude de M. C. pose des questions nouvelles. La plus singulière est celle-ci : les noms de dieux figurent chez Moïse non sous la forme qu'ils ont dans le texte arménien d'Agathange, mais sous la forme

grecque telle qu'on la rencontre dans la traduction grecque de ce texte. Il y a là un détail dont on devra évidemment tenir compte pour l'étude du texte d'Agathange.

La portée de cette étude est considérable, on le voit. D'ailleurs, il apparaît de plus en plus nettement que le travail critique de M. Carrière a entièrement renouvelé un sujet où jusqu'à présent la critique n'avait guère pénétré.

A. Meillet.

Gestorum pontificum romanorum Vol. I, **Libri pontificalis** pars prior. Edidit Th. Mommsen. Accedunt tabulae quattuor (Monumenta Germaniae historica). Berolini, apud Weidmannos, MDCCCXCVIII. cxxxix-294 pp. in-4. Prix : 15 mk.

Ce premier volume du *Liber pontificalis* s'arrête au pape Constantin, mort en 715. M. Mommsen s'en est chargé, parce que personne ne s'est trouvé pour recueillir la succession de Waitz après la publication de l'édition Duchesne. La suite est expressément réservée à d'autres collaborateurs.

L'établissement du texte a fait quelques progrès. Voici dans quelle mesure. Les mss. du *Liber pontificalis* sont d'espèce différente. Le texte complet, *plenior*, est conservé dans trois familles de manuscrits. Mais, dans chacune de ces trois familles, rentrent des manuscrits plus ou moins mélangés de leçons empruntées aux autres familles. M. Duchesne les avait tous cités, et il était bien difficile de faire autrement, puisque son travail était la première enquête méthodique et complète sur les manuscrits. Il y avait là cependant une surcharge inutile pour le lecteur et même pour quiconque voulait se rendre compte de la tradition paléographique. Le choix n'a été possible que lorsqu'on a eu, imprimées sous le texte, les variantes des manuscrits. M. M. a pu simplifier en prenant dans chaque famille les individus représentatifs. Dans la première, il n'y en a qu'un, à proprement parler, le vieux Lucensis, de la fin du VIIIe siècle. L'autre famille contient des manuscrits encore plus anciens ; mais son archétype était moins bon. Ces deux familles représentent deux copies différentes d'un même texte. Il y a une troisième famille. Ce sont les manuscrits « contaminés », où de très bonnes leçons apparaissent dans un texte assez semblable à celui de la seconde famille. M. M. ne s'explique pas nettement sur l'origine de ce groupe. Ce qu'il en dit donnerait lieu de croire qu'un ou plusieurs manuscrits médiocres de la seconde classe ont été collationnés sur un très bon manuscrit dont nous n'avons plus l'équivalent. Cette troisième famille représenterait donc partiellement un troisième archétype. Il n'y a guère moyen d'expliquer autrement ces bonnes leçons particulières. La solution de ce petit problème de critique dépend

d'ailleurs de l'idée qu'il faut se faire de la seconde classe et de ses rapports avec la troisième.

Mais tous ces manuscrits ne donnent que la seconde édition du *Liber pontificalis*. La première n'est plus connue que par deux abrégés, l'abrégé félicien, qui s'arrête à la mort de Félix IV (530) et l'abrégé cononien, qui s'arrête à la mort de Conon (687). Ces deux abrégés sont probablement extraits d'un abrégé plus développé. En tout cas ils paraissent avoir été tirés presque textuellement, directement ou indirectement, de la première recension, et en sont, par suite, de fidèles témoins. De leur source commune doit provenir une partie des renseignements solides conservés par la troisième classe des manuscrits de la seconde édition.

Pour un livre de ce genre, il importe moins de rétablir le texte que d'en mettre sous les yeux nettement les sources. L'historien a besoin d'abord de savoir la provenance exacte d'un renseignement. M. Duchesne avait adopté une quadruple disposition : recension pleine, abrégé félicien, abrégé cononien, restitution de la source des deux abrégés. M. M. a publié dans un appendice les deux abrégés en regard l'un de l'autre. Mais le texte proprement dit, au moyen de deux ou trois colonnes et d'un système très simple de crochets, présente sans confusion et cependant réunis les divers étages de la tradition. Des indications en marge nous disent si telle incise, tel mot provient de l'une des trois classes de manuscrits, de l'un des deux abrégés. Enfin, l'apparat critique contient les variantes proprement dites des manuscrits. Cette disposition synoptique est très claire et réalise un grand progrès.

M. M. est, en général, d'accord avec son devancier dans l'appréciation des manuscrits. Il a seulement revisé les collations et les a améliorées sur des détails. Deux points plus importants seulement constituent une innovation. Un des meilleurs manuscrits de la seconde classe, le *Neapolit*. IV A 8, du VII[e] siècle, est palimpseste. Le *Liber pontificalis* est donné par l'écriture supérieure, mais elle a été presque détruite par Mai pour déchiffrer Gargilius Martialis qui est en-dessous. M. Duchesne a essayé de lire néanmoins, mais il est certain maintenant que c'est une tâche impossible. En 1822, avant les « travaux » de Mai, Pertz avait collationné ce manuscrit. C'est cette collation, déposée aujourd'hui à la bibliothèque de Berlin, qui représente le manuscrit beaucoup plus sûrement que les essais postérieurs de déchiffrement. En la reproduisant, l'édition M. nous rend une des sources du texte. Un autre manuscrit a complètement disparu, le Farnesianus. Nous en avons une collation soignée faite par Luc Holste et conservée à la Vaticane. M. M. a publié ces variantes à peu près négligées par M. Duchesne. Le Farnesianus est un représentant important de la troisième classe.

Sur les origines et la date des diverses couches du *Liber pontificalis*

les deux éditeurs sont en désaccord. Deux catalogues de papes ont existé avant le *Liber pontificalis* et sont devenus les sources de celui-ci. L'un est le catalogue libérien, ainsi nommé parce qu'il s'arrête à Libère. Il a été inséré dans le chronographe de 354. On y trouve, outre les noms des papes et la durée des pontificats, de brefs renseignements historiques. Il tient le milieu entre une chronique et une liste. L'autre, appelé *Index* par M. Mommsen, n'a que les noms et les chiffres. Il est conservé dans un grand nombre de manuscrits; M. M. en a cité douze. M. Duchesne lui assignait la date de 440-450 et le faisait dépendre, dans une certaine mesure, de saint Jérôme et du catalogue libérien. Le rapport de ces deux documents est l'objet d'un des chapitres de l'introduction de M. Mommsen. Ce chapitre avait d'ailleurs paru séparément dans le *Neues Archiv* (XXI [1896], 335). M. Duchesne a discuté de nouveau ces points, et toutes les dates nouvelles proposées par M. Mommsen, dans un article des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École de Rome (XVIII [1898], 381). Il admet aujourd'hui avec M. M. que l'*Index* peut être aussi ancien ou plus ancien que le catalogue libérien. La seule divergence qui subsiste dans ce cas particulier, porte sur les papes Marcellinus et Marcellus. Ces deux noms nous sont donnés, pour le temps de la persécution de Dioclétien, par le catalogue libérien et admis par M. Duchesne. L'*Index* ne retient que *Marcellus*. M. M. en profite pour n'admettre que Marcellinus, Marcel étant seulement pour lui un vicaire faisant l'interrègne.

Une autre source du *Liber pontificalis* est, d'après M. Mommsen, les *Chronica italica*, écrit hypothétique dont la deuxième partie de l'Anonyme de Valois serait un fragment. Le *Liber pontificalis* en dépendrait pour les vies de Jean I, Libère et Félix II. M. Duchesne n'admet pas cette supposition, tout en convenant des difficultés que présente l'histoire de Libère et de Félix II.

Ceci nous conduit à la question des dates des deux rédactions. Pour M. Duchesne, le *Liber pontificalis* a été rédigé sous Hormisdas (514-523) et continué jusqu'à Félix IV (526-530). Telle aurait été la première édition, représentée par les abrégés cononien et félicien. Puis, il aurait été prolongé par un témoin du siège de 537-538 jusqu'au temps de Silvère, c'est-à-dire jusqu'à la vie de Vigile exclusivement (537). On a ainsi un premier tout qui a été l'objet d'une recension dans le milieu du VI[e] siècle. Cette recension est la seconde édition. Les vies qui suivent 536 n'ont pas été toujours écrites par des contemporains; quelques-unes ont été ajoutées assez tard. Depuis 536 jusqu'à la fin du siècle, ces biographies ont peu d'autorité. Pour M. Mommsen, au contraire, tout est postérieur à Grégoire le Grand. La seconde édition n'est pas plus récente que Conon (686-687) et doit même remonter notablement plus haut, au milieu du VII[e] siècle. La première est du commencement de ce siècle. Ainsi M. M. reprend l'opinion de Waitz contre Schelestrat, De Rossi et Duchesne. On trouvera toute la discussion

dans l'édition Mommsen pp. XIII sqq. et dans les *Mélanges*, pp. 400 sqq. Je me borne à en extraire seulement des résultats précis qui importent à l'historien. Dans les deux systèmes, les vies des papes du premier tiers du VIe siècle gardent une partie de leur autorité; car, si elles n'ont pas été écrites au moment même, comme le croit M. Duchesne, M. M. admet qu'elles ont été rédigées sur des documents contemporains. Les chiffres d'ordination, discutés par M. Harnack (*Berliner Sitzungsber.*, 1897, 761), sont d'abord fictifs; ils sont plus sûrs pour le temps des Goths. A partir de Vigile, on retombe pour un certain temps dans la convention et les suppositions. Même observation pour les vacances. Les dates des dépositions, au IVe et au Ve siècles, sont inexactes dès que le compilateur n'a plus le secours de la liste philocalienne. On trouvera aussi dans l'article de M. Duchesne une nouvelle discussion des rapports du *Liber pontificalis* avec la collection canonique de Saint-Maur et avec Grégoire de Tours.

L'introduction de M. Mommsen fournit, sous une forme concise, un grand nombre de renseignements sur les éléments historiques du *Liber pontificalis*, les synchronismes, les noms des papes, les édifices religieux, les donations, etc. En lisant ces détails, on regrettera que le plan de la collection ait interdit à l'auteur d'accompagner, comme l'a fait M. Duchesne, le texte d'un commentaire. Trois pages du Lucencis et une du Farnesianus sont reproduites dans les planches. L'écriture de ce dernier manuscrit offre bien des points communs avec celle du papyrus de saint Avit, conservé actuellement à la Bibliothèque nationale.

Paul LEJAY

J. A. BRUTAILS. **L'Archéologie du moyen âge et ses méthodes.** Paris, Alp. Picard, 1900. 1 vol. in-8°. 234 p.

M. Brutails est un esprit lucide qui aime à voir clair dans ses idées et dans les idées des autres. Les grands noms ne l'intimident pas. Il soumet à son analyse telle théorie séduisante de Viollet-le-Duc, telle classification d'apparence scientifique imaginée par Quicherat, et montre que la réalité ne se conforme pas toujours aux vues de ces maîtres. Il admire que chez Quicherat l'archéologie prenne « l'allure des mathématiques », mais il croit que les archéologues modernes sont souvent des constructeurs plus ingénieux que les vieux architectes du moyen âge. Il se défie de tous les excès de logique. Il ne croit pas que le doubleau soit toujours destiné à renforcer la voûte, ni que le contre-fort ait toujours pour fonction de neutraliser une poussée. Il ne croit pas, quoique tout le monde l'ait répété, que les voûtes en quart de cercle de certaines églises romanes soient l'origine de l'arc boutant. Et la raison qu'il en donne est ingénieuse. Sui-

vant lui, la voûte en quart de cercle n'est pas un organe butant, car la plupart du temps elle est trop mal placée pour pouvoir épauler la maîtresse voûte. Pourquoi donc a-t-on construit des voûtes en quart de cercle ? Pour porter plus commodément les toitures des bas-côtés qui, dans les églises de l'Auvergne, reposent directement sur la voûte.

C'est ainsi qu'en soumettant à l'examen les notions couramment acceptées M. B. leur découvre des aspects nouveaux.

On comprend que les théories souvent si séduisantes mais presque toujours si aventureuses de Courajod n'aient pas trouvé grâce devant lui. Courajod parle d'influences gauloises. M. B. demande : qu'est-ce que l'art gaulois et en quoi diffère-t-il de l'art des barbares de race germanique ? Courajod nous montre les Visigoths apportant en Gaule l'art byzantin et le propageant chez nous. M. B. demande : où sont les monuments élevés par les Visigoths ? Courajod veut faire sortir l'architecture gothique de l'art du charpentier. M. B. répond : « On ne se serait sans doute pas arrêté à cette opinion, si on avait pris soin de remonter jusqu'à l'origine de l'église gothique et de ses caractères constitutifs : on aurait observé que plus ce type d'édifice est ancien, plus il s'éloigne de la charpenterie pour se rapprocher des lourdes maçonneries romanes ». Je ne puis m'empêcher toutefois de remarquer que M. B. a écrit son livre, avant la publication des Leçons de Courajod que M. Lemonnier et A. Michel viennent de nous donner. S'il en eut connu certains chapitres, il eut vu que les idées du maître s'y présentaient avec une force qu'elles n'ont pas du tout dans ses leçons d'ouverture. M. B. eut été amené à prendre plus au sérieux ce qu'a dit Courajod des influences orientales. Il ne s'agit pas ici de quelques objets d'art byzantin qui, en pénétrant chez nous, auraient pu donner à nos sculpteurs de nouveaux motifs de décoration ; il s'agit d'un art décoratif nouveau qui naît en Syrie, qui envahit l'Égypte, le nord de l'Afrique, l'Italie, la Gaule. C'est là une idée autrement neuve.

M. B. sévère pour les hypothèses des autres, a aussi les siennes. C'est là son point faible. Il expose de nouveau dans ce livre les idées qu'il avait déjà présentées ailleurs sur les origines de Saint-Front de Périgueux. Pour lui, les coupoles de Saint-Front ne sont pas byzantines, la fameuse école périgourdine est indigène et n'a rien à voir avec l'Orient. Mais il ajoute loyalement : « J'avoue que j'ai très peu étudié sur place l'architecture de l'Orient et que je la connais par le livre de M. Choisy. Cela n'est-il pas suffisant ? » Il est fâcheux que M. Choisy, dont le témoignage est ici invoqué, ait répondu, dans sa récente histoire de l'Architecture quç les monuments du Périgord étaient d'origine orientale. « Une école se fonde dans la région de Périgueux et de Limoges, dit-il, *qui s'est attachée aux types byzantins* » ; ou encore : « Les voûtes byzantines de France diffèrent de celles de l'Empire grec par la nature des matériaux : les coupoles de

l'Orient sont en brique; celles de la France en pierre..... D'ailleurs les pendentifs sur lesquels on les fait reposer sont exactement ceux de l'Orient byzantin ».

Un chapitre inattaquable est celui que M. B. a consacré à la chronologie. Il était bon de rappeler aux architectes théoriciens, comme M. Corroyer, que la chronologie existe, et qu'en voulant construire un système sans tenir compte des dates, on s'expose aux plus graves erreurs. Il n'était pas mauvais non plus de faire souvenir les archéologues que les dates de monuments que leur donnent les chartes sont sujettes à caution. Il arrive qu'une église qu'un document nous affirme avoir été bâtie au XI[e] siècle, ait été reconstruite au siècle suivant. La cathédrale de Laon qu'on croyait de la première partie du XII[e] siècle sur la foi d'un document est en effet de la dernière. Les dates de consécration elles-mêmes ne méritent pas une entière créance, car beaucoup d'églises ont été consacrées longtemps avant d'avoir été terminées.

Le livre de M. Brutails révèle un esprit plein de vigueur, les grands systèmes archéologiques de Viollet-le-Duc, de Quicherat furent féconds, mais il est légitime, aujourd'hui, de les soumettre à une critique sévère. Plus on connaît de monuments, plus on s'aperçoit que les théories élaborées jadis sont impuissantes à tout expliquer. Les théoriciens de l'archéologie ne connurent que les édifices-types et ignorèrent ou négligèrent les exceptions.

Le livre de M. Brutails aurait plus de force et plus de valeur encore s'il était lui-même plus systématique, si les chapitres, au lieu d'être faits d'une suite de remarques ingénieuses, se présentaient comme des faisceaux solidement liés.

Émile MALE.

Richard SCHRŒDER. **Lehrbuch der Deutschen Rechtsgeschichte.** Dritte, wesentlich umgearbeitete Auflage mit einer Abbildung im Text und fünf Karten. Leipzig. Veit 1898. VIII-944 pp. Prix : 20 M.

Il n'est plus nécessaire de faire l'éloge du Manuel de l'histoire du droit allemand de R. Schröder. Le monde savant l'a déjà jugé et la troisième édition qu'il vient de recevoir est une preuve certaine du succès qu'il rencontre.

L'auteur n'a rien négligé pour mettre cette nouvelle édition en harmonie avec les résultats acquis par la science dans ces dernières cinq années. S'il évite avec soin de se prononcer dans des questions qui font l'objet d'une trop vive polémique, il n'a cependant pas hésité à admettre telle opinion, du moment qu'elle lui paraissait suffisamment établie. Il a même été jusqu'à modifier des vues antérieures, ce qui lui permet de dire que là où il a maintenu une opinion première, c'est

pour telle ou telle raison d'objectivité ou parce que les démonstrations récentes lui ont paru insuffisantes.

Un point a surtout attiré l'attention du savant auteur. Il s'est aperçu que l'historien qui se propose d'aborder un sujet d'étude déterminé, désire trouver non seulement un certain nombre d'idées générales directrices, mais en outre un exposé bibliographique complet des sources et des travaux de seconde main qui lui sont nécessaires. Les indications bibliographiques — la littérature, comme on dit — sont donc très complètes. Elles figurent en tête de chaque paragraphe.

Sans vouloir entrer dans le détail des remaniements subis par ce livre, nous croyons cependant utile de signaler certains points déterminés. L'opinion d'un savant tel que M. Schröder, basée sur des recherches personnelles, sur des lectures étendues, sur une connaissance approfondie de la genèse et du développement des institutions allemandes, est en effet très précieuse.

Tout d'abord, nous dirons que l'étude de l'organisation judiciaire a reçu une amplification non seulement pour la période franque (§ 25), le moyen âge (§ 49) et les temps modernes (§ 78), mais même elle a été continuée jusqu'à nos jours (§ 86, pp. 878 et suiv.) et enrichie d'une carte représentant les divisions judiciaires actuelles d'après Stammler.

L'ardeur, de jour en jour grandissante, qui emporte les esprits vers l'étude des sciences économiques et sociales, semble avoir engagé l'auteur à s'attacher davantage à l'examen de certaines questions, telle que la question de la propriété foncière. Nous avons cependant vivement regretté la réserve, peut-être trop grande, qu'affecte l'auteur à l'endroit de la propriété foncière chez les Germains. On sait qu'en ce moment certains auteurs s'agitent en faveur d'une théorie nouvelle. La population germanique ne comprendrait pas en majorité, comme le prétend l'opinion courante, des petits propriétaires libres, à côté desquels figureraient les *nobiles* et les *servi*, mais bien des serfs et des colons libres. Les propriétaires fonciers ne se composeraient pas de la masse des paysans, mais d'un certain nombre de grands seigneurs, maîtres d'immenses troupeaux et vivant des revenus que leur assureraient les colons et les serfs. Déjà Wirth (*Die Geschichte der deutschen Staaten*, 2 Bd. 1847-1853, p. 70 et suiv., p. 108 et suiv.) avait émis une idée semblable, mais il avait été réduit au silence par Waitz (2ᵉ éd. 1865, p. 184) et depuis personne ne parlait plus d'une idée, qui passait tout au moins pour absurde. En 1894, Philippe Heck (*Altfriesische Gerichtsverfassung*) revint à la charge et l'originalité de sa théorie ne tarda pas à trouver un écho dans le mémoire de W. Wittich (*Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland*, pp. 105-135), publié en 1896. Quelques mois après, celui-ci se vit soutenu par son maître Knapp (*Grundherrschaft und Rittergut*), et les nouvelles idées ont pris depuis lors des proportions inquiétantes pour l'ancienne

théorie[1]. Nous étions bien désireux d'apprendre quelque chose au sujet du sentiment de M. Schröder sur tout ce débat. Malheureusement, il ne nous en dit rien, et quelle sera son attitude dans cette nouvelle querelle qui monte à l'horizon?

Le problème, si passionnant de l'origine des constitutions urbaines a reçu de l'auteur de nouveaux développements. Schröder semble décidément se ranger à l'opinion de ceux qui accordent à l'élément marchand une influence prépondérante dans la fondation des villes (p. 614). Il appuie sur la dérivation de la paix urbaine, de la paix du marché et de l'emblème de la ville de celui du marché (p. 616).

Enfin, l'organisation ecclésiastique a été enrichie de notes complémentaires.

Grâce aux nombreux perfectionnements dont nous venons de citer quelques-uns, le Manuel de Schröder répond en tous points aux nécessités de l'enseignement de l'histoire du droit. Nous le jugeons indispensable à quiconque désire avoir des vues d'ensemble sur les institutions germaniques.

G. DES MAREZ.

A. DE BERTHA : **Magyars et Roumains devant l'histoire.** Paris, Plon, 1899, v-483 pages in-8°.

Nous avons eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'analyser les travaux des savants hongrois sur la Roumanie. Nous avons pu constater qu'ethnographes, linguistes et historiens s'appliquent de leur mieux à élucider des questions souvent fort obscures et à réfuter des revendications qui leur semblent illégitimes. C'est ainsi que sont nés les travaux du regretté Paul Hunfalvy, de Réthy, de Moldován, sans compter les nombreuses brochures dues à des publicistes. La controverse entre savants magyars et roumains fut portée ensuite devant l'étranger. En Allemagne, on connaît assez bien l'état de la question; la France ne s'en désintéresse pas non plus. Mais jusqu'ici le différend n'avait été exposé que par les savants roumains, ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que plusieurs historiens français ne sont plus si fermement convaincus de la « continuité dacique » et du bien fondé de toutes les réclamations. M. de Bertha, un Hongrois, a donc rendu un signalé service à tous ceux qui voudraient connaître, d'autre part, les rapports entre les deux peuples depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours en nous donnant, dans le volume que nous annonçons, une adaptation de l'ouvrage remarquable de M. B. Jancsó :

1. H. Brunner a répondu admirablement aux idées développées par Ph. Heck, dans un article paru dans la *Zeitschr. für Rechtsgeschichte*, 1899 : Nobiles nud Freien.

l'Histoire et l'état actuel des tendances nationales roumaines (*A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota*, 2 vol.). M. Jancsó est né parmi les Roumains de Transylvanie, il connaît leur langue et leur littérature ; sa science ethnographique et historique est très sûre et son travail est considéré comme le résumé le plus juste de l'opinion du monde savant. M. de B., tout en suivant cet ouvrage volumineux — le tome II n'a pas moins de 800 pages — a présenté la question sous un angle un peu différent afin que le public français saisisse encore mieux l'origine du malentendu entre les deux races rivales.

« Magyars et Roumains devant l'histoire » n'est donc nullement un pamphlet politique. C'est un ouvrage qu'on ne pourra combattre qu'avec les armes de la science. Les récriminations, les doléances, les attaques virulentes ne pourront rien en face de l'histoire documentée. Le livre se divise en trois parties. La première intitulée : *Controverses théoriques* s'occupe des questions ethniques, de l'origine du peuple roumain, de la continuité dacique et prouve qu'à l'époque de la conquête de la Hongrie par Arpád il ne pouvait y avoir d'état roumain ou valaque.

Les deuxième et troisième parties renferment l'exposé historique des relations entre les deux peuples; la deuxième examine ces rapports jusqu'à la fin du XVII[e] siècle lorsque, par suite du Diplôme de Léopold I[er] (1691), la Transylvanie cesse d'être une principauté indépendante. Dans cette partie ce sont surtout les révoltes des paysans, le règne de Michel le Brave et la question religieuse qui sont traités à fond. La troisième partie qui intéressera surtout le lecteur, contient l'histoire très détaillée des deux derniers siècles et insiste surtout sur le réveil de la nationalité roumaine grâce aux travaux de Klein, de Major et de Sinkai, tous Roumains de Hongrie ; elle montre l'antagonisme croissant depuis le soulèvement de Hora (1784) jusqu'à nos jours. L'auteur explique très bien la façon dont Metternich et ses successeurs à la Cour de Vienne ont exploité la haine entre les deux peuples, haine qui a d'ailleurs nui à tous deux. Le chapitre sur le rôle joué par les Roumains pendant la Révolution hongroise montre les tristes conséquences de cette politique. Il n'y a qu'une entente cordiale entre les deux nations qui puisse leur faciliter la noble mission civilisatrice qui les attend dans la presqu'île des Balkans. Cette entente semble se dessiner, d'ailleurs, depuis la dernière visite des souverains roumains dans la capitale hongroise.

Les savants français trouveront dans le livre de M. de Bertha des documents d'une haute valeur qu'ils consulteront toutes les fois qu'il s'agira de discuter la question magyaro-roumaine.

J. Kont.

I. — **A régi magyar irodalom tœrténete** (Histoire de l'ancienne littérature hongroise) par Cyrille HORVATH. Budapest, Athenaeum, 1899, VIII-755 pages. Avec 18 planches hors texte et de nombreuses illustrations dans le texte.

II. — **Szazadunk magyar irodalma** (La littérature hongroise de notre siècle) par Alexandre ENDRÖDI. Ibidem, 1900, XIV-472 pages.

III. — **A magyar nyelv** (La langue hongroise) par Joseph BALASSA. Ibidem, 1899, 172 pages.

I. — L'ouvrage de M. Horváth est un des livres les plus attachants qu'on ait consacré à l'ancienne littérature magyare. L'auteur a pour ainsi dire renouvelé ce sujet aride. Jusqu'ici, en effet, le moyen âge, le XVIe et le XVIIe siècles, n'ont été étudiés que par des linguistes et des bibliographes ; M. H. est le premier qui fasse parler les œuvres elles-mêmes et nous montre dans la littérature religieuse — qu'il connaît à fond en qualité d'ancien théologien, — dans les discussions entre catholiques et protestants et dans les livres populaires le génie de l'ancienne Hongrie. Grâce aux nombreux extraits, ce livre se lit très agréablement. Certains chapitres comme ceux qui traitent les légendes de Sainte-Marguerite, fille du roi Béla IV, de Saint-François d'Assise, de Sainte-Catherine d'Alexandrie sont de vrais modèles d'exposition. Les grandes figures de Pierre Mélius, le Calvin hongrois, de François David, fondateur de la secte unitarienne en Transylvanie, du Cardinal Pierre Pázmány qui ramena de nombreuses familles protestantes dans le giron de l'Église catholique et qui fut, en même temps, le premier grand prosateur hongrois, nous sont rendues accessibles par les passages les plus marquants de leurs ouvrages.

L'auteur est moins heureux dans la dernière partie où une certaine fatigue se trahit. Ne dit-il pas dans sa *Préface* qu'il a dû achever son livre en enseignant parfois trente-cinq heures par semaine dans les différents établissements, ce qui suppose vraiment une rare vigueur d'intelligence. Cependant les chapitres sur les épopées de Zrinyi et de Gyöngyösi, sur les historiens du XVIIIe siècle et sur Mikes sont encore traités avec beaucoup de charme.

Le volume, richement illustré, est dédié au savant secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, M. Coloman Szily.

II. — M. Endrödi est avant tout poète lyrique. Il n'oublie cependant pas qu'il fut jadis professeur de littérature hongroise. Après avoir donné quelques manuels et un *Trésor poétique* (voy. la *Revue*, 1897, n° 23) il publie aujourd'hui un volume sur la littérature de 1825 à 1867, c'est-à-dire sur tout ce qui compte et se lit aujourd'hui dans son pays. Ce livre diffère sensiblement de tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur les écrivains de la Hongrie moderne. Ce sont des pages parfois très brillantes, des petits portraits finement enlevés, souvent pleins de malice, des causeries toujours spirituelles qui n'ont pas la prétention d'épuiser leurs sujets comme les Histoires de la littérature

de Toldy ou de Beöthy, mais qui présentent un écrivain en quelques traits marquants. M. Endrödi suppose la connaissance des chefs-d'œuvre et rien que les titres de ces études prouvent que nous avons affaire à un poète. Son exposé s'arrête au dualisme ; un second volume sera prochainement consacré à la *Jeune Hongrie*, parmi les écrivains de laquelle l'auteur lui-même occupe une place éminente.

III. — M. Balassa s'est proposé de traiter à l'exemple de Behaghel (*Die deutsche Sprache*) les questions générales de la linguistique hongroise et il donne dans son petit livre destiné aux étudiants et au grand public un résumé très clair des résultats acquis jusqu'aujourd'hui. M. Simonyi, le maître de M. B., avait consacré deux beaux volumes à l'étude générale de ces questions (*A magyar nyelv*, 1889), mais M. Balassa insiste particulièrement sur la partie grammaticale proprement dite et laisse de côté la science du langage. Son livre se divise en deux parties. La première traite du passé de la langue hongroise, de sa parenté avec les langues ougriennes et des plus anciens monuments (Oraison funèbre, Fragments de Kœnigsberg, les Codices, les Légendes). La deuxième partie prend la langue dans l'état actuel et donne un véritable traité grammatical à l'usage de ceux qui savent le hongrois. Le chapitre concernant les dialectes est surtout instructif, celui sur la prononciation et celui sur l'orthographe sont traités avec une érudition très sûre. La partie syntactique est un supplément indispensable à toutes les grammaires en usage dans les classes.

J. Kont.

Maurice Kufferath : **Musiciens et philosophes ;** *Tolstoï — Schopenhauer — Nietzsche — Richard Wagner*, Paris, Alcan, 1899, 1 vol. in-12, 376 p.

M. Kufferath, qui a déjà donné des preuves sérieuses de compétence musicale, s'est proposé principalement de discuter les théories anti-wagnériennes de Tolstoï et les opinions successives de Nietzsche sur la musique. Il leur oppose des considérations qui ne manquent ni de bon sens, ni de justesse ; je lui reprocherai de parler un peu légèrement de ces deux grands esprits obsédés par le problème moral, sans voir, par exemple, qu'il y a dans *Qu'est-ce que l'art ?* autre chose qu'une thèse d'école. On regrette de voir Tolstoï appelé « le philosophe russe » (pp. 30 et 328), et identifié, pour la commodité de la discussion, à... Victor Cousin (p. 32). — Trop superficielles aussi sont les pages consacrées à Nietzsche. Elles contiennent des citations bien choisies ; mais M. K. ne donne pas une idée suffisante du penseur qui — originalité bien allemande ! — fut un philologue poète et un professeur romantique (malgré son antipathie pour le romantisme).

Une vue incomplète des divers sujets traités produit, dans le détail,

quelques erreurs. J'en relève une qui me paraît grave. M. K. écrit (p. 322) : « Ce que Beethoven a de commun avec le XVIIIe siècle, il m'est vraiment impossible de le découvrir. » Pour parler ainsi, il faut ignorer ou bien Beethoven (ce qui n'est pas le cas de l'auteur) ou bien le XVIIIe siècle. Dois-je rappeler la sensibilité de Beethoven ? Son amour profond de la nature ? Sa passion pour la liberté, pour la fraternité et pour la vertu, passion puisée en grande partie aux sources antiques et en particulier dans la lecture de Plutarque ? Dois-je rappeler l'indépendance et l'intensité de sa foi religieuse ? Beethoven est un J.-J. Rousseau allemand, avec le génie musical en plus. (Le parallèle serait justifié non seulement par l'identité des principes, des sentiments et des caractères, mais aussi par des circonstances fortuites : tous deux se plaignent d'être considérés par leurs contemporains comme de sauvages misanthropes, alors que leur cœur déborde de tendresse ; tous deux adorent les promenades à pied en pleins champs ; tous deux sont en lutte avec eux-mêmes et déchirés par d'impossibles amours ; l'un est « né mourant », l'autre est « retranché du monde des vivants » dès sa jeunesse, par une douloureuse maladie, etc.)

Dans ses conclusions, M. K. oublie un peu l'histoire de l'esthétique. Il dit d'abord que la musique peut avoir une grande influence sur les mœurs parce qu'elle exprime *directement* les émotions : « Schopenhauer avait dit des choses définitives à ce sujet, en développant les idées de *Herder que l'on doit considérer comme le premier esthéticien de la musique* » (p. 331). Pourquoi M. K. donne-t-il à Herder cette place d'honneur ? Le voici : « Herder avait déjà fixé ces points importants, à savoir : que la musique exprimait les états intérieurs ; que ses symboles étaient tout autre chose que les symboles de la poésie et des autres arts ; qu'ils étaient pour l'oreille *la chose même qu'ils représentaient.* » Et M. K. s'arrête complaisamment à cette découverte : « pour reprendre la définition de Herder, tandis que les symboles des autres arts ne sont que des *images*, les symboles de la musique sont, non pas les vibrations de l'âme, *mais ces vibrations elles-mêmes* » (p. 332). Plus de deux mille ans avant Herder, certain philosophe grec avait dit que la musique ne saurait être négligée dans l'éducation parce qu'elle a une grande influence sur les mœurs ; et, de cette influence, il avait donné la raison suivante : les symboles de la poésie ne sont que des images ou des signes conventionnels (σημεῖα) ; ceux de la musique, au contraire, sont une *reproduction* de la chose signifiée (ὁμοιώματα, μιμήματα). Sa doctrine se résumait ainsi : ἐν δὲ τοῖς μέλεσιν αὐτοῖς ἐστι μιμήματα τῶν ἠθῶν (Aristote, *Politique*, VIII, 5). — D'ailleurs, qu'elle soit de Herder ou d'Aristote, cette idée me paraît fausse, attendu qu'il n'existe pas de représentation directe du sentiment (au sens du mot ὁμοίωμα) et qu'au surplus, la musique moderne est tout autre chose qu'une expression des émotions.

Jules COMBARIEU.

P. Lacombe, **Introduction à l'histoire littéraire** (Suite de l'**Histoire considérée comme science**). Paris, Hachette, 1898. VIII, 420 pages, in-8°, 7 f. 50.

Je me sens d'abord tenu à m'excuser d'avoir tardé si longtemps à rendre compte d'un ouvrage si considérable et plus encore de ne pouvoir lui consacrer un article proportionné à son importance.

M. Lacombe, après avoir exposé sa méthode dans l'*Histoire considérée comme science*, en donne ici une première application à *l'art littéraire*. Il a cherché par une méthode expérimentale à déterminer ce qu'est la littérature, comment elle agit sur le public, comment elle se perfectionne. Pour opérer avec précision il a eu l'intelligence — et le courage moral — de se limiter à une seule littérature, la littérature française [1], mais en étudiant à fond et avec un esprit entièrement dégagé de toute doctrine antérieure un petit nombre d'ouvrages, il a pu atteindre quelques-unes des conditions fondamentales communes à toute œuvre littéraire.

Le résultat de ces études est présenté en quatre livres. Le livre Ier expose les conditions de l'art littéraire et de l'histoire littéraire; le livre II la psychologie de l'artiste et du public; le livre III discute la question du progrès en littérature; le livre IV est intitulé « Psychologie spéciale du style ».

L'auteur a fait la critique de la théorie des genres, qu'il ramène à trois, lyrique, épique, dramatique, et il a expliqué pourquoi le dramatique doit être considéré comme supérieur. Il a trouvé les vices de la méthode d'histoire littéraire de Taine et montre comment on doit opérer dans la recherche des causes. Il a déterminé la part de vanité et de mode qui entrent dans la vie littéraire et le genre de pression que le public exerce sur le goût de l'artiste, il a analysé le mécanisme de l'invention, la nature du comique et de l'esprit, les facultés intellectuelles de l'écrivain, il a expliqué le rapport entre le caractère moral de l'auteur et son œuvre. Il a posé la question du progrès avec tant de précision qu'il est parvenu à distinguer l'élément où le progrès est possible, et il a construit une théorie solide de l'action du *milieu*. Il a enfin précisé l'action véritable de la littérature sur la vie pratique et donné un traité du style. — Mais je crains qu'une analyse abstraite ne donne pas l'idée de ce qu'il y a de pénétrant, de vivant et d'original dans ces recherches.

C'est un de ces livres qu'on recommande et qu'on n'analyse pas, parce qu'il serait trop long d'exposer toutes les choses intéressantes et neuves qu'on y a trouvées.

Les conclusions sont parfois surprenantes, tout à fait contraires aux idées reçues (en particulier sur la hiérarchie des genres); mais elles

1. Il y a joint quelques rapprochements avec les littératures grecque, latine, anglaise et allemande.

sont toujours appuyées sur des raisons précises et sortent d'une étude entièrement personnelle. L'impression qui domine est toujours celle du bon sens implacable, de l'indépendance d'esprit parfaite et de la sincérité absolue. C'est le livre de critique littéraire le plus honnête que je connaisse. Il est parsemé de remarques de détail d'une forte saveur originale. On n'en saurait trop recommander la lecture aux étudiants en lettres que leur éducation fait vivre au milieu des admirations mensongères et des formules conventionnelles.

Si ce livre était lu autant qu'il le mérite, il pourrait renouveler les études littéraires, car, en précisant le sens des mots de la langue littéraire, il remplacerait les formules vagues dont la critique s'est contentée jusqu'ici par des définitions précises qui donneraient enfin le moyen de savoir exactement de quoi on parle.

Ch. Seignobos.

— Les remarquables articles publiés par M. H. Margival, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses,* sur *Richard Simon et la critique biblique au* XVII[e] *siècle,* viennent d'être réunis en volume (*Essai sur R. Simon et la crit. bibl. au* XVII[e] *siècle.* Paris, Maillet, 1900; in-8°, XXVIII-336 pages). Les œuvres de R. Simon, ses opinions, son influence posthume y sont très finement analysées. Le rôle de Bossuet, dont l'intransigeance pèse encore si lourdement après deux siècles sur l'exégèse catholique, est apprécié comme il convient : on explique pourquoi Bossuet a combattu avec tant d'ardeur la critique de R. Simon; mais on montre aussi comment son point de vue théologique était respectablement étroit, sa conception générale de l'histoire religieuse absolument insoutenable, son exégèse à peu près dépourvue de sens historique. Ce livre arrive à son heure, puisqu'il se trouve encore de brillants publicistes qui, confondant les idées de Bossuet avec son style, soutiennent que son exégèse, son apologétique, sa philosophie de l'histoire biblique et ecclésiastique n'ont pas vieilli. — J. S.

— Sous le titre de *Beiträge zur griechischen Epigraphik und Dialektologie.* I (Extr. des comptes rendus de l'acad. des sciences de Leipzig, section de philologie et d'histoire, séance du 8 juillet 1899, pp. 141-160), M. R. Meister publie plusieurs observations intéressantes relatives à des inscriptions dialectales. On notera particulièrement ce qui suit : 1) Décret de Thespies (béotien) sur le fermage des prairies (BCH, XXI 553 sv.) : ὁ πόας, prairie, est la forme masculine de ἡ ποία, πόα, herbe ; le mot se trouvant au datif dans deux passages de Xénophon et de Plutarque, sans indication de genre, avec le sens de prairie, M. M. conclut à l'existence d'une forme ὁ ποίας, πόας. La forme πεπιτευόντεσσι est rattachée à un verbe πιτεύω, irriguer. 2) Loi du temple de Lycosoura (arcadien ; Ἐφ. ἀρχ., 1898, col. 249 sv.) : M. M. ramène ὀλοαί, att. 'ολαί, ion. οὐλαί, grains d'orge, à ὀλεFαί, avec assimilation de l'ε. Remarquer cependant que si ε appartient à la racine et n'est pas adventice, ο est normal et n'est pas dû à une assimilation. 3) Inscription du sanctuaire d'Asklépios à Épidaure (Ἐφ. ἀρχ. 1899, col. 1, sv.) : lire σπυρός, grain de blé, forme antérieure à πυρός. Le mot curieux καλαΐς, coq, est un adjectif signifiant « retentissant » dérivé de κέλαFος (lacon. κέλαυος), avec assimilation vocalique. 4) Inscription de Naupacte sur le droit colonial (CIGS, 334) : dans les lettres finales de la ligne 35, *hοίτινές* κα

πλάτες ἔντιμοι ΕΣ, M. M. voit une *forme locrienne* ἦς nom. pl. de l'adjectif *ἐύς*; « tous ceux qui sont riches, honorés, braves ». La phrase serait construite sans verbe. — My.

— Un éditeur qui n'a pas fait connaître son nom, a réuni récemment en un volume une série de discours prononcés par Ribbeck (*Reden und Vorträge von Otto Ribbeck*, Leipzig, Teubner, 1899, IV-308, p. avec portrait). Ils sont divisés en trois groupes : 1) Sur l'antiquité classique; six discours académiques prononcés à Kiel (1864-1872), dont cinq le jour anniversaire de la naissance de Guillaume Ier, et qui contiennent des allusions aux événements politiques contemporains : 2) Sur la littérature grecque et latine; cinq discours académiques ou conférences, plus un article sur Caton; 3) In memoriam; ce sont des notices nécrologiques ou de brèves paroles prononcées sur la tombe d'amis, et un discours académique prononcé à Leipzig à la mémoire de Guillaume Ier, quelques jours après la mort de l'empereur (en tout sept morceaux). Un dernier article reproduit la recension, dans le *Litteraturblatt* (1858), d'une traduction de Catulle, qui montre comment s'exerçait parfois la verve satirique de Ribbeck. Les morceaux du second groupe sont les plus intéressants pour les lecteurs français; mais on lira également avec plaisir, et non sans émotion, la notice sur Karl Buresch, mort prématurément, dont Ribbeck publia sous le titre *Aus Lydien* les notes de voyage en Asie-Mineure. — My.

— Nous venons seulement de recevoir le tirage à part d'un article du the American Journal of Philology, XIX (1898), n° 4, p. 389-405, de M. Frank F. Abbott, professeur de latin à l'Université de Chicago et auteur d'un choix récent de lettres de Cicéron; titre : *The Chronology of Cicero's Correspondence during the year 59 B. C.* L'auteur ne fait en somme que contrôler, compléter et rectifier sur quelques points la table qu'avait dressée M. Sternkopf dans un article du *Jahrb. für Philol.* 145 (1892), pp. 713-719. — T.

— M. Alb. C. Clark vient de reprendre, dans le numéro de *février* de la *Classical Review*, la question du classement des manuscrits des Philippiques de Cicéron, dont il prépare une édition. Il a fouillé les bibliothèques d'Angleterre, de Paris et de Berlin, et trouvé des manuscrits importants que Halm n'a pas connus. Surtout il les caractérise et les classe de la manière la plus nette. Ne disons rien de la peine qu'a prise l'auteur, puisqu'il la trouve lui-même disproportionnée à l'égard des résultats obtenus : mais on appréciera partout la marque d'un jugement sain, beaucoup de clarté, enfin tous les mérites reconnus, dès l'origine, dans l'étude des *Anecdota Oxoniensia* (t. VII, sur l'Harleianus) dont nous avons parlé autrefois. Je détache de l'étude ce truisme qu'il faut répéter à satiété, puisqu'on l'oublie si souvent : à savoir que toute étude critique est vouée à rester stérile si peu qu'elle néglige l'étude constante et approfondie des manuscrits. M. Clark montre par son exemple qu'on trouve du nouveau et du meilleur en faisant tout juste le contraire. — E. T.

— M. F. Knoke, d'Osnabrück, poursuit avec ténacité ses recherches sur les campagnes des Romains en Germanie, à l'époque d'Auguste. Il vient de publier sur ce sujet un nouvel opuscule, intitulé : *Das Varuslager bei Iburg*. Cet opuscule ressemble à tous ceux que l'auteur a écrits et que nous avons signalés au fur et à mesure dans la *Revue*. Cette fois, le professeur K. croit avoir retrouvé près du petit village d'Iburg, au sud d'Osnabrück, les traces du premier camp établi par Varus au sortir de la forêt de Teutoburg. Les indications intéressantes ne manquent point dans cette étude. Mais ici, comme partout, le lecteur est défavo-

rablement impressionné par des affirmations qui trahissent chez l'auteur une confiance en lui-même peut-être excessive, et par des polémiques personnelles décidément inopportunes. Un érudit sérieux ne devrait jamais écrire des phrases comme celle-ci, qui termine l'opuscule de M. Knoke : « De tels jugements (il s'agit des opinions exprimées par les contradicteurs de M. K.) ne sauraient détourner le cours de la science, et la découverte du camp romain retrouvé près d'Iburg démontre une fois de plus que, dans mes recherches antérieures, j'ai suivi la bonne voie. » — J. Toutain.

— M. Max Bruchet, archiviste du département de la Haute-Savoie, a publié dans le *Bulletin archéologique* de 1898 (tirage à part de 23 pages in-8°) un *Inventaire du château d'Annecy en 1393*, dont l'original est conservé aux archives de la cour, à Turin. C'est un texte précieux, qui donne bien l'idée de la magnificence avec laquelle on avait procédé à l'installation de la résidence des comtes de Genevois à la fin du xive siècle. Sur la sollicitation de plusieurs amis, M. B. en a donné la traduction au commencement d'une autre brochure qui vient également de paraître : *Trois inventaires du château d'Annecy, 1393, 1549, 1585* (in-8° de 112 pages, extrait du t. XXXVIII des *Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*). Les deux inventaires, qui accompagnent cette traduction sont de moindre importance ; mais ils méritaient également d'être conservés, surtout avec leur énumération des armes des princes de Savoie. Louons l'éditeur d'avoir commenté ses documents et d'avoir montré par son exemple quels enseignements on en peut tirer : c'est une qualité assez rare pour qu'elle soit signalée. — L.-H. L.

— M. Léopold Delisle, dans une *Notice sur la Rhétorique de Cicéron traduite par maître Jean d'Antioche, ms. 590 du Musée Condé* (in-4° de 63 pages, extrait du t. XXXVI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibiothèques*), a publié des morceaux assez longs, choisis parmi les plus caractéristiques, de cette traduction française de deux ouvrages de Cicéron, le *De inventione* et le traité *Ad Herennium*. Jusqu'ici, on ne connaissait pas de travail similaire entrepris au xiiie siècle sur l'œuvre de Cicéron, dont la transposition en français présentait de réelles difficultés ; aussi le texte, nouvellement étudié d'après le manuscrit original, le seul connu, offre-t-il un certain intérêt au point de vue littéraire. L'auteur, Jean d'Antioche, avait achevé son œuvre à Saint-Jean-d'Acre en 1282, et l'avait écrite à la requête du frère hospitalier Guillaume de Saint-Étienne, celui qui fut commandeur de Chypre de 1296 à 1303. — L.-H. L.

— Un jeune artiste français, M. Lieure, publie une série de vingt eaux-fortes représentant les grands réformateurs et les plus illustres chefs du protestantisme français. M. L. s'est entouré des documents les plus sûrs, et il a été guidé dans ses recherches par M. Weiss, dont tous les érudits connaissent la compétence et la conscience. Son talent de graveur est des plus remarquables, très personnel et très vivant ; parmi les portraits déjà parus, ceux de Luther, de Théodore de Bèze, de Hus surtout sont saisissants. Quand l'œuvre sera terminée, elle formera une collection des plus intéressantes. En vente chez Fischbacher. — E. D.

— M. Alfred Franklin a publié deux volumes nouveaux dans sa curieuse série de *la Vie privée d'autrefois*. L'un, *Les animaux* (Plon. In-8°, 305 p.) nous entretient des animaux du xve au xixe siècle : volières royales, ménagerie du Louvre, chiens des Valois et des Bourbons, chiens à la mode, corporation des oiseliers, procès faits aux animaux, opinions sur l'âme des bêtes, etc. Le second, *La vie de Paris sous Louis XV, devant les tribunaux* (Plon. In-8°, 375 p.) expose l'organi-

sation si compliquée de la justice sous l'ancien régime et reproduit, d'après un recueil publié en 1749 par le libraire Robert Estienne et intitulé *Causes amusantes et connues*, plusieurs factums ou mémoires judiciaires très intéressants pour l'histoire des mœurs parisiennes avant la Révolution : l'ambassadeur de Mesmes et le marquis de Bully trompés, l'un par la Prévost, l'autre par la Méreuil; un acteur défendant ses appointements contre la saisie de ses créanciers; le cabaretier Ramponneau refusant de remplir ses engagements en invoquant d'imaginaires scrupules de conscience; un notaire refusant d'allumer les lanternes de son quartier; des patissiers condamnés pour avoir fait tort à la communauté des charcutiers en se permettant de confectionner des pâtés au jambon; des charbonniers emprisonnés pour avoir vilainement raillé l'honorable corporation des savetiers; deux trompettes de la garde qui se disent commensaux du roi et réclament à ce titre des prérogatives ridicules, etc. — A.-C.

— Le deuxième et le troisième fascicules de la publication *Le Musée du Louvre* (Société d'édition artistique, in-4°) ont paru successivement. Le deuxième termine l'introduction de MM. P. Gaultier et Kaempfen sur le *Palais* et le *Musée* en eux-mêmes. Les planches sont meilleures que dans le premier fascicule, et l'on comprend le but du procédé et l'*effet* cherché. Il est certain que des reproductions comme la Vue intérieure de la Colonnade, et la Galerie d'Apollon, avec leurs tons chauds rehaussés de blanc, sont d'un effet plus artistique et plus souple que la simple photographie. Le troisième fascicule (on a prévenu qu'on ne suivrait pas d'ordre logique) commence les objets d'art du moyen âge et de la Renaissance, avec des reproductions d'ivoires : statuettes, plaquettes, etc. La teinte est bien un peu jaune, un peu crue, mais la photographie est bonne. Le texte est dû à la plume de M. Émile Molinier. — H. de C.

— L'Académie tchèque vient de faire paraître une importante publication. C'est, à l'occasion du cinquantenaire de l'empereur François Joseph, un tableau du *Mouvement scientifique et artistique de la nation tchèque* de 1848 à 1898. On y trouve un exposé très complet des progrès de l'Enseignement, des études juridiques, de l'histoire, des sciences exactes, des sciences médicales, de la bibliographie, de la linguistique, de l'histoire littéraire, des travaux sur les langues germaniques, romanes et orientales. L'ensemble de ces rapports forme un volume in-4° d'environ un millier de pages. Chacun d'entre eux est imprimé avec une pagination spéciale. D'autre part, l'Académie a fait paraître le premier volume d'une *Bibliographie de l'histoire bohême*, compilée par M. Vincent Zibrt dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler ici même les beaux travaux sur le folklore de la Bohême et des pays slaves. Le premier volume de cet important travail traite de la bibliographie, de l'histoire des sciences et des sciences auxiliaires de l'histoire (géographie, paléographie, archives, chronologie, généalogie, numismatique). — L. L.

— Le *Guide* de M. K. Baedeker en Espagne et Portugal, dont nous avons déjà donné un compte rendu critique, vient de paraître traduit en français. Dans cette édition où ont été déjà corrigées quelques petites erreurs de détail de l'édition allemande, la transcription des noms arabes a été revue par M. le professeur Seybold, de Tubingue. Nous recommandons aux voyageurs l'introduction artistique de M. C. Justi. — L.

— Nous signalons à tous ceux qu'intéressent et attirent la vivacité et l'éclat toujours séduisants du théâtre espagnol, la traduction que M. Henri de Curzon vient de faire paraître du *Don Juan Tenorio* de Zorrilla (Fischbacher, 1 vol. in-18, prix 3 fr.). Ce drame, extrêmement vivant et d'un romantisme plein de cou-

leur, mais sans bavardage (il date de 1844), a été un des grands succès remportés par la troupe espagnole de Mme Guerrero qui est venue, il y a deux ans, à Paris nous révéler une partie de son répertoire classique. M. de C. rappelle cette campagne si nouvelle chez nous (c'était la première fois depuis le mariage de Louis XIV) dans les notes qui terminent sa traduction, d'ailleurs très soignée, littérale à la fois et élégante, évidemment entreprise d'enthousiasme, et où les critiques espagnols ont loué « l'incroyable justesse de rendu ». — C.

— La *Société d'édition artistique*, dirigée par M. J. Gaultier (rue Louis-le-Grand), inaugure une collection nouvelle intitulée : « Les Idées, les Faits et les Œuvres », en publiant un recueil d'articles de M. André Hallays, parus dans le *Journal des Débats* et diverses revues, et réunis sous le titre : *En flânant*. L'auteur flâne en effet parmi les idées, les mœurs, la France et l'Europe; il touche aux questions sociales et historiques, il interroge les œuvres d'art et les monuments pittoresques, les costumes avec les coutumes, Paris avec Munich ou Amsterdam. Partout il voit juste et il note avec esprit, un esprit un peu malicieux parfois, mais point méchant. Il est difficile de faire un choix entre tant de pages, mais je crois qu'on appréciera beaucoup des études aussi poussées que les pages sur *L'influence des littératures étrangères*, sur *l'ironie*, sur *l'interview*, ses impressions sur « le temps du Panama », et les fines observations que lui ont suggérées les villes ou les pèlerinages artistiques de l'art et des lettres (1 vol. in-8°, 6 fr.) — H. de C.

— M. Camille Saint-Saens vient de publier, sons le titre de *Portraits et Souvenirs* (Société d'édition artistique, 1 vol. in-16, 4f), un remarquable et savoureux pendant à son volume déjà ancien : *Harmonie et Mélodie*. Les écrits de l'illustre musicien ont la spécialité d'être en général pris à partie par les critiques grognons; c'est qu'ils ont le mérite, plus rare qu'on ne croit, de dire tout net, sans compromis, et avec une compétence qu'il serait puéril de discuter, des choses justes, mais pas toujours d'accord avec le snobisme à la mode, et des vérités que tout le monde n'aime pas à entendre. Nous l'en apprécions d'autant plus, pour notre part. Recommandons surtout, dans ce nouveau recueil, les articles sur Berlioz, Gounod, *Don Juan* et le théâtre au Concert. — H. de C.

— Du 23 au 29 juillet prochain, il se tiendra à Paris un Congrès international d'histoire comparée subdivisé en 8 sections (histoire générale et diplomatique; histoire des institutions et du droit; histoire comparée de l'économie sociale; histoire des affaires religieuses; histoire des sciences; histoire littéraire; histoire des arts du dessin; histoire de la musique). La commission d'organisation a pour président M. Gaston Boissier; M. René de Maulde préside le Comité exécutif. La cotisation (20 francs) donne accès aux séances de toutes les sections et droit au compte rendu des séances générales ainsi qu'à un compte rendu des travaux de la section où l'adhérent se sera fait inscrire. Tout projet de communication à faire au Congrès devra être soumis au bureau de la section compétente avant le 1er juin, dernier délai. Pour les adhésions, cotisations, demandes de programmes, s'adresser au secrétariat général, boulevard Raspail, 10, à Paris.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mars 1900.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Louis Leger, professeur au Collège de France, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

L'Académie procède au remplacement de M. Deloche comme membre de la commission des inscriptions et médailles. M. de Barthélemy est élu.

M. Henri Weil communique une inscription envoyée d'Egypte par M. Maspero. Trop mutilée pour se restituer, cette inscription laisse cependant entrevoir, par sa comparaison avec d'autres textes épigraphiques, qu'il s'agit d'honneurs extraordinaires à un personnage très considérable de la période ptolémaïque. Il paraît que les services rendus regardaient le culte des dieux, la restauration de certains sanctuaires.

M. Philippe Berger communique à l'Académie une série de découvertes faites à Carthage par M. Gauckler, dans des tombes du VIe et du VIIe siècle. Il y a trouvé plusieurs petits étuis en or destinés à être suspendus au cou et terminés à la partie supérieure par une tête de lionne ou de chatte que surmonte l'*uræus* dressé devant le disque solaire. Ils renfermaient de petites lames d'or et d'argent que M. Gauckler a réussi à dérouler malgré leur extrême ténuité. Ces lames sont couvertes de représentations mythologiques et de scènes funéraires empruntées à l'Egypte. Cette découverte est une preuve nouvelle du parallélisme absolu qui existe entre les nécropoles de la Sardaigne et celles de Carthage et montre, dans ce que l'on considérait jusqu'ici comme un accident dû à des importations faites par des mercenaires égyptiens, un produit de l'industrie punique. Mais la découverte la plus intéressante faite par M. Gauckler est celle de deux inscriptions microscopiques gravées sur une de ces lames. L'une d'elles signifie : « Protège et garde Hillesbaal, fils d'Arisatbaal. » Cette inscription fournit la clef de deux autres légendes analogues, encore inexpliquées, gravées sur des plaquettes sardes.

M. Théodore Reinach communique et restitue une inscription grecque très mutilée, provenant du Caire et conservée au Musée de Berlin. C'est un fragment d'un décret honorifique des juifs du district sacré d'Onias en l'honneur d'un de leurs compatriotes, fils d'Helkias, qui était stratège du nome Héliopolite. La date du décret est l'an 102 a. C.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 23 avril — 1900

O. Schulthess. **Die Vormundschaftsrechnung des Demosthenes.** Epikritische Beiträge zur Erklärung der Vormundschaftsreden des Demosthenes. Frauenfeld, impr. Huber et Cie, 1899; II-54 p. (Beil. z. Progr. d. Thurgauischen Kantonsschule, ann. scol. 1898-99).

M. Schulthess, dont on connaît bien le remarquable ouvrage *Vormundschaft nach attischem Recht* (1886), revient une fois de plus dans ce *Programme* sur les comptes de tutelle de Démosthène. La question est aujourd'hui encore passablement embrouillée en ce qui concerne certains détails. Il s'agit de savoir, en somme, ce qu'est devenue la fortune du père de Démosthène entre les mains des tuteurs de son fils, et ce que Démosthène avait le droit de réclamer après dix ans de tutelle; or on est réduit pour cela presque aux seules indications du premier discours contre Aphobos, et les allégations de Démosthène, pour claires qu'elles soient dans leur ensemble, ne laissent pas que de susciter nombre de difficultés. M. Sch. tente de les résoudre en combinant avec ses propres recherches les résultats de deux dissertations inédites, dues l'une à M. H. Morf, l'autre à M. A. Hug, Son étude se poursuit en quatre chapitres dont voici les titres : 1° l'héritage du père de Démosthène; 2° les réclamations de Démosthène à Aphobos; 3° le compte d'Aphobos; 4° l'issue du procès; le second est naturellement le plus développé. La discussion est remarquable par sa clarté; l'argumentation, tout en reprenant des motifs souvent examinés — il ne pouvait en être autrement — est renouvelée à l'aide d'originales combinaisons qui ont pour elles une forte vraisemblance; on notera entre autres l'établissement du compte débiteur d'Aphobos, p. 28. Ce n'est pas que l'on arrive toujours à une complète certitude; M. Sch. lui-même n'est pas toujours affirmatif, et donne parfois des

conclusions qui seulement lui *semblent* justes ; entre autres questions douteuses, celle de la valeur des ouvriers armuriers ne lui paraît pouvoir s'expliquer que par une forte majoration de la part de Démosthène, conclusion peu flatteuse, dit-il, pour le grand orateur (p. 11 note). Quelle que fût la tendance — fort naturelle — de Démosthène à arrondir les chiffres en sa faveur, il y aurait, dans ce cas particulier, une exagération facilement relevable, et l'on peut se demander quel effet elle aurait produit sur les héliastes, qui devaient connaître la valeur des esclaves. Quant à la somme de 14 talents, valeur de l'héritage paternel, que Démosthène donne au lieu de 13 talents 46 mines, la comparaison entre les deux sommes en drachmes, 84,000 au lieu de 82,600, n'est qu'un trompe-l'œil destiné à faire ressortir une exagération qui, dans le fait est toute naturelle. Plus de 13 t. 1/2 sont appelés « presque 14 talents », σχεδόν, dit Démosthène au début de son discours, et nous ne sommes pas autorisés à penser que l'orateur, s'il eût compté par drachmes, eût dit, au lieu de 82,600, plutôt 84,000 que 83,000 ; en comptant par talents le chiffre rond ne pouvait être que 14. Pour revenir aux ouvriers, on peut remarquer (on l'a noté en effet) que le rendement pour cent des esclaves armuriers, dans l'inventaire de Démosthène, est de beaucoup inférieur au revenu pour cent produit par les κλινοποιοί, 30 o/o pour ceux-ci, moins de 16 o/o pour les premiers ; et l'on peut être surpris de cette différence. On peut être surpris également de ne pas voir évaluer par Démosthène les deux fabriques, qui représentent pourtant un capital, et c'est peut-être ceux qui recherchent ce capital dans les 190 mines, valeur surfaite des ouvriers armuriers, qui sont sur le chemin de la vraie solution. Une faute dans le texte relatif aux μαχαιροποιοί (§ 9) n'a pas jusqu'ici, que je sache, été supposée, et pourtant il n'y aurait là rien d'étonnant : la phrase est singulièrement construite et la pensée singulièrement exprimée. Quoi qu'il en soit, la dissertation de M. Schulthess rappelle l'attention sur cette curieuse affaire de tutelle, y apporte beaucoup de nouveau, et mérite une des premières places, sinon la première, parmi les travaux qui sont consacrés à cette question.

My.

Sophocle, Œdipe Roi, traduit en vers par Ph. Martinon. Paris, Fontemoing, 1899 ; 76 p.

En publiant sa traduction d'Œdipe à Colone, M. Martinon annonçait celle d'Œdipe Roi et d'Antigone[1] ; voici la première de ces deux pièces, avec un titre général sur le feuillet de garde : *Les Tragiques grecs*. Le principe d'adaptation est celui que nous avons déjà signalé à nos lecteurs : le drame est divisé en actes, en vue de la représentation ; les chœurs ont été resserrés, et quelques coupures ont été faites.

L'une d'elles me semble audacieuse et peu justifiée; M. M. a négligé une partie de la grande scène entre Œdipe et le messager venu de Corinthe, dans laquelle aucun détail ne pouvait être laissé de côté, car tout a son importance ; il faut reconnaître cependant qu'il a habilement rejoint les morceaux et qu'on ne sent pas trop le vide; et l'ensemble donnera bien l'impression du drame antique. Le vers est de bonne facture et suffisamment frappé ; s'il y a un reproche à lui adresser, c'est plutôt de manquer d'élégance. Il n'a rien de pesant ni de forcé ; mais on regrette de n'y pas trouver plus d'harmonie, plus de délicatesse ; la couleur en est uniforme, et l'expression n'a pas cette ampleur et cette sonorité que nous demandons à l'expression poétique. On n'exprime pas, il est vrai, la pensée d'autrui avec le même enthousiasme que la sienne propre, et M. Martinon désirait avant tout serrer le texte de près. On l'en louera; mais n'aurait-il pu être plus sévère pour lui-même ? Il eût alors évité quelques lignes de prose, quelques malheureuses concessions à la rime ; « l'angoisse qui me mord », par exemple, est d'autant moins excusable que rien de pareil ne se trouve dans le texte.

My.

LONGINUS. **On the Sublime.** The greek text edited after the Paris manuscript, with introduction, translation, facsimiles and appendices, by W. Rhys ROBERTS. Cambridge, University press, 1899; x-288 pp.

Cette édition, due à un professeur qui s'est déjà beaucoup occupé du Περὶ ὕψους (v. entre autres *Journ. of Hell. Stud.* 1897 et *Class. Rev.* 1899), est une vraie mine de renseignements sur ce traité. M. Roberts ne s'est pas contenté d'en publier le texte avec une traduction qui semble fidèle, autant que j'en puis juger; il n'a négligé aucun point qui puisse en éclaircir la lecture et l'interprétation. Quatre appendices suivent l'édition : le premier énumère les onze (ou douze) manuscrits du περὶ ὕψους, en insistant comme il convient sur le Parisinus 2036, le plus ancien et le meilleur de tous ; M. R. l'a collationné avec un soin particulier, et en donne toutes les variantes au bas de son texte ; des notes critiques terminent cet appendice. Le second renferme une appréciation sur la langue de l'auteur, avec un glossaire explicatif des principaux termes. Dans le troisième nous trouvons une sorte de table des matières par chapitres, et une liste des auteurs cités par Longin, avec quelques notes sur chacun d'eux. Le dernier enfin est bibliographique (éditions et travaux divers sur le *Traité du Sublime*), et dans sa dernière partie expose brièvement comment le περὶ ὕψους fut apprécié par les hellénistes et les critiques des différentes nations. Trois *indices* (rerum, nominum, græcitatis) terminent le volume. Dans l'introduction, M. R. discute l'attribution à Longin ; question souvent traitée,

et, comme on le sait, résolue négativement. M. Roberts, en réalité, n'ajoute rien de nouveau aux travaux de ses devanciers les plus récents. Il reprend des arguments déjà souvent invoqués, et sa conclusion (p. 17) n'est autre que la conclusion bien connue des hellénistes : « le mieux est de confesser franchement notre ignorance, et, en admettant comme très probable un auteur du premier siècle, de considérer cet auteur comme un *auctor ignotus*. Dans le titre, on préférera ἀνωνύμου, selon la leçon du manuscrit de Florence.[1] » M. R. ajoute que la solution du problème pourrait être donnée si l'on découvrait un manuscrit sans lacunes, ou encore si l'on parvenait à identifier le Terentianus à qui est adressé le traité. Mais pour ce second point, l'hypothèse qu'il propose — tentatively and with all reserve — me semble inadmissible. Trouver dans Ποστούμιε Φλωρεντιανέ des manuscrits Ποστ. Μαῦρε Τερεντιανέ, sous prétexte que Μαῦρε, soit pour la rareté du nom, soit pour sa place insolite, soit pour toute autre cause, fut changé par un copiste en Φλῶρε, d'où, par « conflation » des deux noms, Φλωρεντιανέ, c'est faire preuve, sans doute, d'imagination ; mais nous demandons des raisonnements plus sérieux, même pour soutenir une hypothèse de ce genre. La seconde partie de l'introduction contient une bonne analyse du περὶ ὕψους et d'intéressantes remarques sur le caractère littéraire de l'ouvrage. Le texte est bon également, et reproduit le manuscrit de Paris, sauf dans les cas de vice manifeste : c'est, je pense, la meilleure méthode à suivre ; M. Roberts, qui défend très bien les leçons du manuscrit, ne propose d'ailleurs qu'une correction qui lui soit personnelle, p. 74, 9 (x, 7), ἐς suppléé devant μεγέθη, en conservant plus haut ψύγματα ; cependant, malgré l'ingénieuse discussion p. 174, ce passage difficile ne me semble encore pas suffisamment élucidé. Somme toute, cette édition sera utile non seulement en Angleterre, mais aussi dans les autres pays, bien qu'elle ne donne pas le dernier mot sur ce texte si délicat.

MY.

Œuvres complètes de Théocrite, traduction nouvelle par Fr. BARBIER, avec une étude sur les idylles de Théocrite, par Ch. BARBIER. Paris, Garnier frères, 1899. 344 pages.

Il n'y a peut-être pas beaucoup de traductions véritablement mauvaises des œuvres grecques, mais il n'y en a pas beaucoup de véritablement bonnes ; la plupart sont médiocres et ne rendent qu'imparfai-

1. Cf. R. Pessonneaux, *De l'auteur du Traité du Sublime*, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, t. V, 1883, p. 300 : « La critique doit se résigner à une sage ignorance et accepter le titre du manuscrit de Florence : *Du Sublime* par un anonyme... Il a dû être écrit au temps des premiers Césars, et plus probablement vers le milieu du premier siècle. »

tement le texte qu'elles prétendent traduire ; on se borne à éviter les contre-sens, quand on peut, et à donner le sens général sans trop s'inquiéter des nuances de la pensée et de l'allure de la phrase. Il y a à cela plusieurs raisons : c'est d'abord qu'on se met souvent à l'œuvre sans être suffisamment préparé à sa tâche ; c'est ensuite, s'il s'agit d'une traduction nouvelle, qu'on est trop porté à s'aider de traductions antérieures, ou qu'on se hâte d'en avoir fini, pour arriver premier, s'il s'agit d'un texte non encore traduit ; c'est surtout qu'on oublie facilement le précepte de Boileau, imprescriptible en matière de traduction, de remettre l'ouvrage vingt fois sur le métier. Telle traduction coulante, agréable à lire, élégante même, vous apparaît lourde, flottante et terne si on la compare au texte. Les belles infidèles ne sont pas, en réalité, de bonnes traductions ; on a le droit d'exiger que le traducteur fasse œuvre à la fois fidèle et belle ; il doit, si je ne me trompe, non seulement nous donner ce qu'a dit l'original, mais encore nous le donner comme il l'a dit. La tâche n'est pas facile, assurément ; mais avec de la science, de la conscience et de la patience, elle n'est pas insurmontable. M. Fr. Barbier, professeur au collège de Perpignan, a entrepris et mené à bonne fin une traduction de Théocrite, en s'inspirant d'excellents principes, qu'il expose dans son introduction. Cette traduction n'est pas parfaite : il serait facile d'y relever des impropriétés, des inexactitudes, même quelques contre-sens [1] ; néanmoins, elle a de grandes qualités. Elle suit le texte pas à pas, et c'est bien quelque chose ; j'entends par là que M. B. s'est attaché à rendre les mots eux-mêmes et la tournure des phrases, sachant bien que c'est trahir un auteur que de présenter sa pensée revêtue de termes différents, ce qui détruit la couleur, et de tournures différentes, ce qui détruit l'allure. Elle est simple en même temps et dépourvue d'affectation, défaut dans lequel tombent trop souvent les traducteurs d'œuvres poétiques. Elle est enfin d'un style coulant et agréable, exempte — sauf exceptions — d'indécision et de lourdeur, et, malgré le travail qu'elle a certainement coûté, ne sent pas l'effort.

1. P. 62. « Cet homme qui est mien » est non seulement lourd, mais inexact ; ἐμόν se rapporte à δῶμα, non à ἄνδρα. P. 80 « Un pourceau, une fois, entra en lutte... » ποτ' n'est pas ποτέ, mais ποτί = πρός. P. 135 σάφ' οἶδα est traduit par « crois-le bien ». P. 138 « mortels, nous chantons les mortels » ; texte ἀείδωμεν. P. 140 « l'excellent poète de Cos ; lire *Céos* ; il s'agit de Simonide, ἀοιδὸς ὁ Κήιος ; mais ce n'est pas une simple faute d'impression, car dans les notes p. 331 on retrouve Simonide *de Cos*, et Céos manque aux notes géographiques. P. 148 « vantent ses bienfaits » ne saurait répondre à ἀντ' εὐεργεσίης. P. 156 « plus fraîche que du lait récemment caillé », texte καὶ στόμα δ' αὖ πακτᾶς μαλακώτερον ; M. B. joint sans doute αὖ à πακτᾶς ! P. 169 « déchu de son orgueil » n'est pas le sens de ἀλλοφρονέων, qui signifie « privé de sentiment ». P. 170 « Argos tout entière » ; ἅπασα ne se rapporte pas à Ἄργος, qui est du neutre. P. 175 « ah ! si tu accordais à mon cadavre la joie de toucher tes lèvres ! » est presque un contre-sens ; je crains que M. B. n'ait pris χάρισαι pour un optatif. P. 184 le fleuve Ἔλισσος n'est pas l'Ilissos, de même que p. 72 Alphésibée n'est pas un homme.

Mais il faut bien dire que M. B. manque d'égalité : soit parce qu'il n'a pas éprouvé partout le même intérêt, soit parce qu'il s'est relâché de la sévérité de ses principes — le cas est assez fréquent — soit parce que le texte présentait des difficultés qu'il a malaisément surmontées, certaines idylles sont rendues avec moins de précision et d'exactitude que d'autres. Les idylles héroïques sont plus souvent dans ce cas, et la traduction en est bien au-dessous de celle des pastorales ; les taches y sont plus nombreuses, le style plus embarrassé, la langue moins nette, le sens moins sûrement saisi. Quoi qu'il en soit, on louera M. B. de sa tentative, qui est d'un excellent exemple ; les amis de la littérature grecque sont assez rares parmi les professeurs de l'enseignement secondaire, pour qu'on n'applaudisse pas ceux qui la cultivent, qui la goûtent, et qui réussissent à la faire aimer. — Cette traduction est précédée d'une étude littéraire sur Théocrite, due à M. Ch. Barbier, frère de l'auteur, professeur au lycée de Guéret ; c'est un morceau intéressant, écrit dans un style vif et coloré, et qui se lit avec plaisir, en dépit du lyrisme recherché des premières pages. — L'index des noms propres, à la fin du volume, satisfera peut-être un lecteur superficiel ; mais il est souvent insignifiant ou erroné.

My.

Saint Basile, par Paul Allard. Paris, Lecoffre, 1899, III-209 pp., in-12. Prix : 2 fr.

On ne peut que féliciter les directeurs de la collection « Les Saints », d'avoir choisi pour la vie de saint Basile un homme aussi compétent que M. Paul Allard.

A la différence d'autres écrivains de la même collection, M. A. indique brièvement ses sources. Comme il le dit fort justement : « Peu de vies de saints ont des documents plus complets et plus sûrs que celle de saint Basile. » L'embarras est de choisir les traits, de les grouper et de les mettre en lumière. Et c'est cette abondance de détails qui donne à la deuxième partie, *L'Episcopat de saint Basile*, un aspect un peu touffu et compact. L'œil a peine à saisir une ligne directrice, à dégager une image vivante et une. Cependant l'auteur a pris soin de nous aider par des subdivisions irréprochables. Ce qui manque le plus à cette partie, c'est un cadre. On ne voit pas assez la place de Basile dans l'Église universelle. Pour s'en faire une idée, il faut recourir aux pages sobres et lumineuses où M. Duchesne a su démêler les intérêts aux prises dans les débats ecclésiastiques du IVe siècle et assigner leur place à chaque parti, l'épiscopat de cour, le patriarcat d'Alexandrie, Rome, mal informée et mal conseillée [1]. On

1. *Autonomies ecclésiastiques, Églises séparées*, pp. 176 sqq.

voit alors où se range Basile. M. A. n'a-t-il pas osé dire la vérité sur l'attitude de Damase? La même timidité peut-être l'a conduit à exposer l'histoire des relations de Basile avec Eustathe d'après les griefs et les accusations de l'évêque de Césarée. On aurait voulu savoir ce que pensait l'auteur de la réhabilitation tentée par M. Loofs [1]. Mais ni dans le chapitre où il parle d'Eustathe, ni à propos de la correspondance, M. A. ne parle pas de ce travail. On peut, en somme, reprocher surtout à M. A. d'avoir atténué certains traits de son héros. Sa conduite vis-à-vis de Grégoire de Nazianze n'a pas été irréprochable. Ces grands manieurs d'hommes, politiques ou ecclésiastiques, ce qui revient au même, poursuivent leur but sans égard aux personnes. Leur amitié est dangereuse. Il est presque puéril de vouloir jeter un voile sur ces réalités.

Les deux autres parties, *Saint Basile avant l'épiscopat*, *Saint Basile orateur et écrivain*, ne donnent pas autant de prise aux objections. Le style même en est plus aisé. La première partie surtout est d'une lecture fort agréable.

Malgré ce qui reste encore des anciens errements de l'hagiographie dans le livre de M. Paul Allard, l'ensemble en est excellent et solide. Ce genre lui aussi évolue.

Paul LEJAY.

Meraugis von Portlesguez, altfranzösicher Abenteuerroman von Raoul von Houdenc, zum ersten Mal nach allen Handschriften herausgegeben von Dr. MATHIAS FRIEDWAGNER. Halle, Niemeyer ; in-8° de XC-294 p.

J'ai gravement péché, non seulement par négligence, mais aussi par imprudence, en tardant si longtemps à rendre compte du beau volume de M. Friedwagner : je me suis laissé devancer en effet par des critiques dont l'habitude n'est point de laisser beaucoup à glaner derrière eux. Quand j'aurai dit que MM. G. Paris et W. Foerster se sont longuement occupés du livre de M. Friedwagner [2], on comprendra que l'intérêt du sujet soit à peu près épuisé. Aussi m'abstiendrais-je de prendre la parole après ces deux maîtres si je ne me croyais tenu à signaler aux lecteurs de la *Revue critique* cette publication extrêmement soignée et méritoire. Il faut d'abord louer M. F. de son courage : il entreprend l'édition, d'après tous les manuscrits, des œuvres complètes de Raoul de Houdan, le plus intéressant des imitateurs de Chrétien de Troyes. Cette publication, qui ne formera pas

---

1. Loofs, *Eustathius von Sebaste und die Chronologie der Basilius-Briefe*, Halle, 1898.

2. *Romania*, XXVII, 307; *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XX, 2e partie, 103.

moins de trois volumes, est conduite sur le plan adopté par M. Foerster pour son *Chrétien de Troyes* : nous posséderons donc, dans quelques années, le texte soigneusement établi et entouré de tous les secours accessoires des deux poètes que leurs contemporains reconnaissaient comme les deux maîtres les plus autorisés du « bel françois ». Le présent volume nous donne le roman de *Meraugis*, précédé d'une longue introduction, où l'éditeur traite successivement des manuscrits et de leurs rapports, de la langue de l'auteur [1] et des particularités linguistiques propres à chaque manuscrit, de la patrie et de la vie du poète (qu'il croit originaire de l'Ile de France et non de la Picardie), enfin de diverses questions d'histoire littéraire soulevées par le poème [2]. Le texte est accompagné des variantes, divisées en variantes graphiques, et suivi de remarques grammaticales et d'un glossaire. Ces diverses parties portent la trace du soin le plus scrupuleux et de la connaissance la plus approfondie de notre ancienne langue et des travaux dont elle a été l'objet. La moins réussie est le texte lui-même : M. G. Paris a montré en effet que l'éditeur s'était mépris dans la classification des manuscrits. Il donne néanmoins un texte très lisible, ayant été parfois entraîné par l'évidence du sens à aller contre son propre système ; de plus, grâce à la communication très complète des variantes, il fournit toujours le moyen de rectifier le texte adopté. — Je me bornerai, pour les raisons que j'ai dites plus haut, à quelques remarques sur les notes grammaticales et le glossaire.

V. 122 (rem.). La locution *par nom* est traduite par « in Wahrheit, fürwahr ». Son sens précis, et qui convient aussi à l'autre passage où elle se trouve, est « nominalement », d'où « personnellement ». — V. 146. La traduction de ce passage est compliquée et peu exacte : il signifie simplement : « Lidoine fut bien près de se désespérer [de la mort de son père], sans pourtant que sa douleur la fît renoncer aux qualités dont elle ambitionnait le prix. » — V. 3201. M. F. admet à tort l'existence de deux verbes *assener*, différents de sens et d'étymologie. L'étymologie assurée (germ. *sinn*) du verbe unique rend très bien compte des deux acceptions que nous trouvons ici : v. 2532

1. A l'étude de la langue est jointe celle de la versification. Celle-ci est, à mon avis, un peu brève : la comparaison avec Chrétien, par exemple, eût pu être poussée un peu plus loin. M. F. remarque incidemment (p. LXX) que les enjambements sont, chez Raoul, beaucoup plus fréquents et plus hardis. A ce point de vue, en effet, Raoul est novateur ; il n'eût donc pas été inutile de relever quelques exemples des cas les plus remarquables, qui vont jusqu'à séparer le sujet du verbe, le verbe de l'attribut, l'épithète du substantif ou les éléments d'un temps composé; voy. v. 2895, 3110, 3489, 3847, 4306. — Dans l'étude sur la langue, M. F. a signalé plusieurs emplois du cas régime au lieu du cas sujet; il aurait pu multiplier les exemples : voy. v. 510, 529, 1121.

2. Notamment du mérite littéraire du poète, des sources de divers épisodes, des noms propres, et des principales imitations de Chrétien par Raoul.

« fixer sa pensée », de là « se déterminer »; v. 3201, « faire signe à quelqu'un » (pour appeler). — V. 3594. L'explication de *bone* par « borne » me paraît la seule possible ; cette forme est du reste fréquente et se trouve dans les manuscrits même de notre poème (dans T W au v. 2836).

Au glossaire auraient pu être enregistrés les mots ou locutions : *en fin que*, « de sorte que » (560), *s'entracoper* (529), *s'entrestre*, « être en relation de parenté » (358 ; ce sens manque à Godefroy); *s'en faire*, « s'en satisfaire, s'en contenter » (1237); il faut donc, dans ce passage, expliquer *à mains* par *ad minus* et non par *ad manus*. — Les mots suivants ne me semblent pas traduits d'une façon satisfaisante : *entamer* [l'amour de quelqu'un] (530) me paraît signifier « se lancer, s'embarquer dans l'amour de quelqu'un »; la traduction par *entfachen* ne m'est pas claire; *au cors* (1227) plutôt « à l'épreuve » que « aussitôt »; *muse* (1280) non « grimace » mais « attente », *faire la muse;* « être oisif », *estre en sore* (3603), « être au-dessus », c'est-à-dire « dans une position avantageuse » (ici, pour le combat). — On pourrait aussi relever quelques imperfections ou inconséquence de graphie : on ne voit pas pourquoi *pres* (*pressum*) est écrit sans accent (1462) et *aprés* avec accent (806, 866, 1461), ni pourquoi l'accent employé est l'accent aigu; les mots venant de *e* long et *i* bref portent aussi l'accent aigu (*adés* 904, *espés* 4364; cf. d'autre part *mes* 1268); la graphie *aprés* semble indiquer que M. Friedwagner admet dans ce mot un *e* fermé; cependant il rime avec des mots provenant de *a* + *yod*, qui ont un *e* ouvert (*tés* = *taceo* 883, *pes* = *pacem* 1367). Cf. encore *estuet* (1211) et *estet* (443, 4926).

A. JEANROY.

Godefroid KURTH. **Les origines de la civilisation moderne**, 4e édition [1]. Paris, V. Retaux 1898, 2 vol. xxxix-326 p. et 354 p. in-8°.

La première édition a paru en 1886. Il semble donc que le public a fait un bon accueil à cet ouvrage, j'avoue que je ne puis comprendre ce succès, ou plutôt je ne le comprends qu'en l'attribuant à l'extrême indulgence du public riche pour tout livre de tendance catholique.

M. G. Kurth est un érudit sérieux qui a rendu des services certains à l'étude de l'histoire en Belgique et qui a écrit des travaux de détail vraiment scientifiques. Pourquoi se risque-t-il à des constructions d'ensemble pour lesquelles il lui manque la précision dans les idées générales et la critique dans la détermination des causes? Pourquoi, lui historien de profession, procède-t-il à la façon des métaphysiciens?

---

1. La couverture extérieure porte troisième édition, la préface et titre intérieur disent quatrième édition.

Il commence par poser *à priori* « le principe civilisateur » — « La civilisation, dit-il, consiste dans cette forme de la société qui offre à ses membres le plus de facilités pour atteindre leur fin dernière?... Quelle est la fin dernière? ... Une seule voix peut répondre et c'est la voix de Dieu. C'est donc... un problème d'ordre théologique... et... on ne trouvera le secret de la civilisation humaine que dans le secret d'une révélation divine. » Ainsi nous voilà ramenés en arrière du XVIII[e] siècle, jusqu'à la conception médiévale de Bossuet.

La fin dernière étant « le salut éternel », « c'est en vain que nous irions chercher dans l'antiquité les traces d'une civilisation véritable ». La civilisation ne commence qu'avec l'Église, c'est elle qui a fourni le principe civilisateur qui fait de la société européenne la plus grande, la plus belle, la plus heureuse de toutes les sociétés humaines. Et pour prouver « jusqu'à quel point est sublime la solidarité entre l'Église et la civilisation », l'auteur déclare que « tous les champions des erreurs et des iniquités qui sont la négation de la culture morale et intellectuelle se trouvent tous, sans exception, parmi les ennemis de l'Église. » Il cite Luther, Rousseau, George Sand, Victor Hugo, les Mormons, les Saint-Simoniens, Proudhon, Aug. Comte, « la secte nihiliste » (*sic*); mais ne songe pas à expliquer pourquoi les nations dirigées par des hérétiques et des libres-penseurs, États-Unis, Angleterre, Suisse, Norvège, Allemagne, sont si évidemment supérieures en civilisation aux peuples restés fidèles à l'Église, à l'Autriche et à l'Espagne.

Cette conception d'ensemble est illustrée par une histoire de la civilisation en 13 chapitres : 1. L'Empire romain ; 2. Le monde germanique; 3. L'Église et la chute de l'Empire romain; 5. Progrès de l'Église; 6. Byzance; 7. Les royaumes ariens; 8. Naissance des sociétés catholiques; 9. La société barbare au VI[e] siècle; 10 à 11. Action de l'Église; 12. Les Carlovingiens; 13. Charlemagne.

Il n'y a rien d'original ni dans cette construction ni dans le détail. Ces deux gros volumes ne contiennent que des lieux communs contestables sur la dégradation de l'Empire, la corruption du peuple romain, les ancêtres aryas descendus des « hauts plateaux de l'Asie centrale », la richesse d'imagination des Germains, leur respect pour la femme, la « douceur des milieux chrétiens », le respect du christianisme pour le travail, la régénération de la société par l'Église, le caractère païen de l'arianisme, le progrès moral et intellectuel produit par le développement du monachisme, les populations protégées contre les invasions par les évêques et les moines, la corruption byzantine, le « zèle apostolique de l'Église », la « propagande de la charité chrétienne » (au VI[e] siècle!), le « fameux édit de 614 » présenté comme une « capitulation » du roi, la réforme morale des Barbares par l'Église, le relèvement de la condition des femmes par l'Église, la joie de la vie monastique et le bonheur de vivre

sous la crosse, l'Europe sauvée par la bataille de Poitiers. On dirait un recueil des vieilles formules mises au rebut par les historiens depuis que cette période a été étudiée dans un esprit scientifique.

L'idée générale par laquelle l'auteur essaie de relier les faits n'est pas une idée historique ; c'est une proposition théologique, d'ailleurs facile à manier. Le principe civilisateur étant l'Église catholique, la prospérité de chaque État a été proportionnée à son obéissance à l'Église. L'Empire byzantin et les royaumes barbares ont périclité parce qu'ils ont rompu avec le catholicisme, les Francs ont fondé un grand Empire parce qu'ils ont été dociles aux évêques et aux papes [1].

Une bibliographie critique très détaillée (68 pages) termine l'ouvrage. On y retrouve l'érudit habitué à bien travailler ; elle est divisée en chapitres et contient pour chaque section une description et une classification des sources et des travaux modernes. M. Kurth a donné ainsi un guide très commode pour les étudiants. Mais il semble qu'il n'ait pas lui-même tiré parti de ses propres « notes bibliographiques », pour mettre sa quatrième édition au courant de la science. Il n'est pas concevable qu'ayant lu Krumbacher dans la deuxième édition (qui contient l'histoire de Gelzer) il ait conservé dans son texte la description traditionnelle du monde byzantin.

Ch. SEIGNOBOS.

Chronologie biographique de la Compagnie de Jésus. 1re série. — Province de LYON 1582-1762. Noms, prénoms, lieu d'origine, dates de naissance, d'entrée, de degré, lieu et date de mort de tous les Jésuites demeurés fidèles à leurs vœux jusqu'à la fin. Par le P. Alfred HAMY de la même compagnie. Paris, H. Champion, 1900, gr. in-8, pp. 197.

Le P. Alfred Hamy est bien connu de nos lecteurs par ses travaux iconographiques relatifs à sa Compagnie ; j'ai eu ici même l'occasion de parler de son livre sur les *Domiciles de la Cie de Jésus* [2] qui peut servir à certains points de vue de préface au présent volume. Il s'est heurté d'ailleurs parfois à de semblables difficultés, par exemple la traduction des noms latins de lieux. Trouver, en effet, La Roche (Savoie) dans *Rupellae*, Pont-de-Veyle dans *Pontremolae*, Mouthe dans *Mutuae*, Saint-Tropez dans *Torpetensis*, Chalamont (Ain) dans *Monte Calvo in Sabaudia*, Le Barboux (Doubs) dans *Barbouillae*, rappelle dans les *Domiciles* le problème de reconstituer *Herbipolitanum*

---

1. Le style est solennel et tendu. En voici un spécimen II, p. 275. « Sans doute ce corps qu'elle (l'âme du monde nouveau) venait d'habiter était plein d'imperfections, triste legs d'une enfance indisciplinée et d'une vieillesse corrompue, et il présentait, comme une statue inachevée, l'aspect rugueux du chaos dont il venait d'être tiré. »

2. *Revue critique*, no. 46, 14 nov. 1892.

en Würzburg, etc. Le P. H. s'est proposé de dresser un Catalogue des membres de son Ordre, province par province, donnant leurs noms et prénoms, le lieu de leur origine, les dates de leur naissance, de leur entrée, de leur degré, la date et le lieu de leur mort. Si l'on pense que l'on estime le nombre des Jésuites morts, de quatre vingt à cent vingt mille, on verra à quel labeur immense l'auteur s'est livré. Le P. H. a commencé par la province de Lyon et je crois qu'il a achevé le travail pour douze provinces dont celles de France et de Champagne; il a pris pour base de ces listes le Catalogue annuel, celui qui était le plus proche du lieu de décès et les catalogues qu'en vertu d'une ordonnance de Saint François de Borgia, chaque province devait envoyer au Père Général, d'abord tous les quatre, puis tous les trois mois. Il est évident que pour certains pays — je parle surtout des pays lointains, par exemple de la Chine qui m'est le plus connu — le contrôle des dates doit se faire non seulement par ces catalogues, mais aussi par les lettres autographes des missionnaires. J'ai trouvé de la sorte des indications fort précieuses dans des lettres des PP. Amiot, Cibot, Collas, etc. L'ouvrage du Père A. H. me paraît être fait avec la plus grande conscience, et il servira, s'il est conduit à bonne fin, de supplément, non seulement à sa Galerie de portraits de ses confrères, mais aussi à la *Bibliothèque* du P. Carlos Sommervogel.

C'est à l'usage seulement que l'on peut juger un ouvrage de références, aussi n'ai-je pris, pour avoir une opinion, que le *Cursus vitae* de quelques Jésuites dont le nom m'était familier et j'ai comparé les dates du P. A. H. avec la *Bibliothèque* du P. Sommervogel, le *Catalogus Patrum ac Fratrum S. J... qui in Sinis adlaboraverunt* et ma propre *Bibliotheca Sinica* :

Amiot, Joseph Marie (*B. S.*, *Jean* Joseph Marie; entrée, *Cat.* 17 sept. 173*6*, H. 17 sep. 173*7*; degré, *Cat.* 1 nov. 1754, H. 2 fév. 1752; mais la première de ces deux dates ne serait-elle pas celle des *trois* vœux; mort, *Cat.* et *B. S.*, *8* oct. 1793 à Peking, H. *9* oct. 1793; en réalité, Amiot est mort dans la nuit du 8 au 9 oct. — Baborier, Jean (*Cat.* naissance 14 sep., H. 4 sept. 1678, entrée *Cat.* 5 sept. 169*6*, H. 5 sept. 169*9*, degré *Cat.* 2 fév. 1712, omis par H., S. donne les mêmes dates que H. — Chalier, Valentin (*B. S.*, *S.*, *Cat.* et H d'accord). — Chomel, Antoine (aucun renseignement nouveau). — Broissia, Charles de (*alias* du *18* sept. pour la mort au lieu du *8* sept. 1704 n'a aucune raison d'être). — Charme, Alexandre de la (naissance à Lyon, *B. S.*, et *Cat.* 19 août 1695, *S.*, 10 ou 19 juillet 1695, H. 19 juillet 1695; entrée, *Cat.* 9 sept., H. 7 sept. 1712, mort *B. S.* et *Cat.*, 27 juillet 1767; S., 28 juillet 1767; H. 27 juillet 1*7*4*7*, évidemment une faute d'impression dans cette dernière date. — De Maillac, Joseph Marie-Anne (Le P. de Mailla signe ses lettres « Jos. Mar. An. de Moyria de Mailla », mais en effet il faut lire « de Maillac » dont le P. H. place le château dans l'Isère près de Moirans; la famille est

cependant originaire du Bugey; entrée, *Cat.* 10 sept., H. 12 sept. 1686; H. marque le degré 1709 ignoré du *Cat.* — DENTRECOLLES (et non d'Entrecolles), François-Xavier (naissance, *Cat.*, 5 fév. 1662, S. 25 fév. 166*3*, H. 29 fév. 166*4*; mort, *Cat.* 2 *juillet* 1741, H. 2 *juin* 1741. — PAREGAUD, Hugues, missionnaire au Tong-King ne nous était connu que par les maigres renseignements que nous donnaient le P. de Montézon (*Mission de la Cochinchine*, 1858, p. 392, : français, arrivée 1692, mort 1695) et le *Ménologe* de France qui l'appelle *François* et le fait mourir le 5 juillet 169*5*; le P. Hamy nous donne un tout autre *Cursus Vitae:* Hugues Paregaud est né le 11 nov. 1656; il est entré dans la Cie le 9 oct. 1673 et il est mort au Tong-King en déc. 169*8*.

Comme on peut le voir, ce Catalogue, qui semblera aride à ceux qui n'ont pas l'habitude des répertoires historiques, rendra de grands services aux travailleurs sérieux; il apporte avec ses rectifications, ses variantes, de nouveaux et importants matériaux pour l'histoire d'un des plus considérables ordres religieux.

Henri CORDIER.

Alfred RÉBELLIAU : **Bossuet.** in-12, Paris. Hachette, 1900, 207 p.

Il est en ce moment deux hommes en France à qui rien de ce qui concerne Bossuet n'est étranger : M. Brunetière et M. Rébelliau. M. Brunetière est plus lyrique et voit dans Bossuet un bloc à admirer tout entier. M. R., plus scientifique, ne veut admirer qu'à bon escient et garde sa liberté critique. C'était donc bien à lui que revenait de droit la mission d'écrire le volume que la collection des *Grands écrivains français* consacrait à l'illustre évêque de Meaux et il s'en est acquitté avec tout le zèle et toute la compétence désirables. A t-il été aussi indépendant qu'on pourrait le désirer dans l'étude de son écrivain préféré? Est-il allé enfin jusqu'à dire, comme beaucoup de libres esprits le souhaiteraient, qu'on a vraiment trop exagéré en ces dernières années la triomphante logique des *Sermons*, qu'on est peut-être allé un peu loin en affirmant qu'après l'argumentation contre les protestants ceux-ci, à moins d'un aveuglement incompréhensible, n'avaient plus qu'à se convertir sans réplique, que la thèse historique du *Discours sur l'histoire universelle* est étrangement irréfléchie, que celle des *Variations des églises protestantes* est viciée irrémédiablement par ce défaut initial de pouvoir être retournée avec autant de succès contre l'histoire de l'église catholique elle-même, que l'inébranlable théologien se montra plus complaisant qu'on aurait voulu envers la politique et la vie privée de Louis XIV et plus acrimonieux que la foi l'exigeait envers Fénelon, et qu'en somme l'incomparable orateur — j'allais dire le très grand poète — ne fut, comme presque tous les poètes, qu'un penseur de second ordre? Non, M. Rébelliau

ne va pas jusque là, et beaucoup de ses lecteurs pourront sans doute le regretter. Mais sur tous ces points il émet du moins maintes réserves de détails dont on ne saurait trop lui savoir gré. Son livre est documenté avec une érudition très sûre, et, dans l'ensemble, nul n'avait encore fait de la carrière intellectuelle de Bossuet un résumé si clair, si précis et si complet.

Raoul ROSIÈRES.

E. RODOCANACHI. **Bonaparte et les Iles Ioniennes : Un épisode des Conquêtes de la République et du Premier Empire (1797-1816).** — Paris, Alcan, 1899, 1 vol. in-8° de XI-316 pages et 1 carte (5 fr.).

Sous le titre de *Bonaparte et les Iles Ioniennes*, M. Rodocanachi a réuni, après les avoir remaniés, une série d'articles qu'il avait publiés dans la *Nouvelle Revue* et la *Revue d'histoire diplomatique*. Comme il arrive souvent en ce cas, le livre est de composition flottante. Les deux parties en sont disproportionnées et la seconde, qui va de 1799 à 1816, parait écourtée. La question elle-même n'apparait pas nettement dans son unité. Si M. Rodocanachi a voulu surtout étudier le rôle des Français aux Iles Ioniennes, on ne comprend guère qu'il décrive en détail les usages, les coutumes, les constitutions successives et la vie intérieure des Sept-Iles, ou qu'il étudie la politique et la domination de la Turquie, de la Russie et de l'Angleterre, à peu près aussi longuement que de la France. En fait, il a traité le même sujet que M. Γεράσιμος Ἐ. Μαυρογιάννης dans sa consciencieuse Ἱστορία τῶν Ἰονίων νήσων ἀρχομένη τῷ 1797 καὶ λήγουσα τῷ 1815 [1], parue à Athènes en 1889 (2 vol. in-8°). Venant après Μαυρογιάννης, dont il pouvait compléter les indications à Paris, grâce aux archives de la guerre et des affaires étrangères [2], M. R. avait la partie belle. On sait d'ailleurs qu'il écrit avec agrément ; il a l'érudition spirituelle et claire, et la liste est longue déjà de ses travaux historiques. Il pouvait nous donner un livre excellent. Soit qu'il ait éprouvé quelque lassitude, ou que son travail ait été trop rapide, nous n'oserions dire qu'il ait réussi.

Dans sa « Bibliographie », M. R. cite, sans en noter la date, la *Storia di Corfù* d'Andrea Marmora. Or cet ouvrage a paru à Venise en 1672. Le livre intitulé *Illustrazioni Corciresi* par Andrea Mustoxidi, que cite également M. Rodocanachi, a été publié, il est vrai, à Milan en 1811 (2 vol. in-8°), mais l'histoire de Corfou n'y est pas poussée plus loin que le XIII° siècle. Si M. Rodocanachi voulait signaler une histoire générale de Corfou, il devait indiquer l'*His-*

---

1. Cet ouvrage n'est pas inconnu de M. R., qui en donne le titre, p. x, en français, et sans même en indiquer la langue d'origine.

2. Dont il donne quelques extraits dans son appendice, mais sans l'annotation ou les éclaircissements qui auraient été indispensables.

tory of the Island of Corfu and of the Republic of the Ionian Islands par Henry Jervis-White Jervis [1]. Mais M. R. ne semble pas en avoir eu connaissance ; du moins il n'en fait pas mention.

Par contre, il note soigneusement les noms de Savary et de Castellan. Mais Savary raconte, dans ses *Lettres sur la Grèce* (1re édit., Paris, 1788, in-8°), le voyage qu'il fit de 1779 à 1781 à Rhodes et en Crète, où il a, dit-il p. 286, séjourné « seize mois ». Castellan a visité Constantinople et la Morée en 1797 ; c'est à peine si, au retour, il s'est arrêté pendant quelques jours à Zante, et d'ailleurs les détails qu'il donne alors ne sont pas tout à fait conformes au récit de M. Rodocanachi [2]. L'insertion de Savary et Castellan dans la « Bibliographie » de M. Rodocanachi, ne compense pas l'omission d'André Grasset Saint-Sauveur jeune. Celui-ci a résidé aux Iles Ioniennes de 1786 à 1798 comme consul de France et son *Voyage historique, littéraire et pittoresque dans les îles et possessions ci-devant Vénitiennes du Levant* (Paris, an VIII, 3 vol. in-8° et atl. in-4°) est de beaucoup le recueil le plus exact et le plus complet sur les Iles Ioniennes, jusqu'au moment où allait commencer la période française de leur histoire [3]. Il parait être la source principale de l'*Histoire et description des Iles Ioniennes ...par un ancien officier supérieur en mission dans ces îles* (Paris, 1823, in-8° et atl. in-f°), qu'on cite quelquefois sous le nom du colonel Bory de Saint-Vincent (bien que celui-ci n'ait fait que rédiger un « discours préliminaire » et reviser les cartes de l'atlas) et que M. Rodocanachi, d'accord avec certains bibliographes, attribue au baron Virgile-Antoine Schneider, malgré la déclaration de l'éditeur (p. 298, n.) que tout l'ouvrage n'est pas du même auteur. Le *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire othoman pendant les années 1798 à 1807* (Paris, 1805, 3 vol. in-8°), par F.-C.-H.-L. Pouqueville, pourrait, à certains égards, être consi-

1. Londres, 1852, in-8°. La seconde partie, commençant à 1797, a été rééditée avec additions, à Londres (1863, in-8°) sous le titre de *The Ionian Islands during the present Century*.

2. P. 46, sq. Cf. Castellan, *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, 2e éd. Paris, 1820, t. III, p. 284 et 306.

3. L'oubli est d'autant plus singulier que M. R. connait Grasset Saint-Sauveur et qu'il déclare l'avoir noté dans sa « Bibliographie » : voy. p. 1, n. 1, p. 20, n. 1, p. 23, n. 3 et p. 25, n. 1. Plus loin, on relèvera une négligence toute semblable. P. 108, n. 1, et p. 110, n. 1. M. R. cite les *Mémoires* de Louis-Aug. Camus de Richemont (Moulins, 1858, in-8°) et il renvoie son lecteur à la « Bibliographie », où l'on ne trouve mentionnée qu'une insipide analyse de ces *Mémoires* donnée par Eugène Villardi de Montlaur (*Le général de Richemont*, Moulins, 1859, 49 pages in-8°). Il serait aisé de relever d'autres traces de négligence. Notons seulement que M. R. n'a pas dressé de table alphabétique, comme il en faudrait toujours dans un ouvrage de première main, et contentons-nous d'un exemple. P. 128, n. 1 : le 22 nivôse an VII correspond au 11 et non au 22 janvier 1799 ; la référence donnée est inexacte (lisez : *Moniteur* du 7 ventôse an VII) ; le texte cité est faux (au lieu de *crus*, lisez *vus*).

déré comme faisant suite au *Voyage* de Grasset Saint-Sauveur ; M. R. l'ignore également et il ne mentionne du même auteur que le *Voyage dans la Grèce* (1[re] édit. Paris, 1820-21, 5 vol. in-8°) et la classique *Histoire de la régénération de la Grèce*.

Sur Ali de Janina, M. R. cite (pp. IX-X et p. 73, n. 2) deux biographies de seconde main publiées par Malte-Brun en 1820 au t. IV des *Nouvelles Annales des voyages*, pp. 360 à 423 (la référence de M. R. est incomplète) et, en 1822, par Alph. de Beauchamp (Paris, in-8°). Elles sont de valeur inégale. Le travail de Malte-Brun est soigné et mérite d'être lu ; au contraire, Beauchamp, compilateur hâtif, a rédigé si vite sa *Vie d'Ali Pacha* qu'il a été obligé de se défendre contre l'accusation d'avoir plagié Pouqueville (voy. la Préface de sa 2[e] édit., parue en juillet 1822).

Au reste, citant Malte-Brun et Beauchamp, M. R. avait à citer aussi les autres biographes d'Ali : l'adaptateur anglais de Beauchamp, qui a utilisé les notes de Théoph. Richard (*The Life of Ali Pacha*, Londres, 1823, in-8°), le traducteur allemand de Pouqueville (*Biographie Ali Paschas von Ianina*, Iena, 1820, in-8°), le comte Alcaini, qui a donné à Pesth en 1823, in-8°, une *Biographie des Wesirs Ali Pascha*, l'Anglais Davenport, auteur de *The Life of Ali Pacha of Tepelini* (Londres, 1837, in-16) et surtout les Grecs Παναγιώτης et Σπυρίδων Π. Ἀραβαντῖνος, dont l' Ἱστορία Ἀλῆ πασᾶ τοῦ Τεπελένλη (Athènes, 1895, in-8°, ξδ'-616 p. et 16 pl.) n'est pas seulement la plus récente, mais de beaucoup la plus étudiée.

Même s'il s'en était tenu à Malte-Brun et à Beauchamp, M. R. devait tout au moins nous en indiquer les sources, dont les plus importantes sont, outre Pouqueville, le *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali Pacha* (Paris, Delaunay, août 1820, VIII-50 p. in-8°) que Barbier et Quérard attribuent à Pouqueville, mais qui est de Julien Bessières [1] ; la *Notice sur la fin tragique d'Ali Tébélen* (Paris, Ponthieu, 1822, 16 p., in-8°), dont l'anonymat n'a pas été percé ; l'étude que le général français Frédéric-Guillaume de Vaudoncourt a publiée en anglais [2], peut-être le voyage de l'Allemand Christian Müller [3], mais surtout les relations anglaises de J.-C. Hobhouse, l'ami de Byron [4], du médecin H. Holland [5], de l'archéologue Edw. Dodwell [6], du lieutenant-colonel

1. L'auteur se désigne lui-même assez clairement, p. VI.

2. *Memoirs on the Ionian Islands*, Londres, 1816, in-8° (cf. du même, *Quinze années d'un proscrit*, t. II, Paris, 1835, in-8°, pp. 221 et sqq.).

3. *Reise durch Griechenland und die Ionischen Inseln, in d. J. 1821*, Leipzig, 1822, in-8°.

4. *Some account of a journey into Albania and other provinces of Turkey in 1808-1809*, Londres, 1812, in-4° (réédité en 1813 et 1855).

5. *Travels in the Ionian Isles, Albany, Thessaly, Macedonia, etc., during the years 1812 and 1813*, Londres, 1815, in-4° (2[e] édit. 1819).

6. *A classical and topographical Tour through Greece, during the years 1801, 1805 and 1806*, Londres, 1819, 2 vol. in-4° et un atl. de pl. in-f°, paru en 1821.

C.-P. de Bosset [1] et du révérend Th.-Sm. Hughes [2]. Au total, M. R. ne mentionne que de Bosset et Vaudoncourt.

S'il avait étudié plus soigneusement les sources anglaises, il aurait mis la main sur une série de pièces inédites du plus haut intérêt. Hudson Lowe — le futur geôlier de Napoléon Ier à Sainte-Hélène — a joué un rôle important aux Iles Ioniennes de 1809 à 1812 (M. R. y fait allusion pp. 213-214). Ses papiers, très volumineux, ont été confiés à Sir Harris Nicolas, puis à Will. Forsyth (qui en a tiré l'*History of the Captivity of Napoleon at St. Helena*, Londres, 1853, 3 vol. in-8°) et, finalement, ils ont été déposés au département des manuscrits du Musée Britannique à Londres [3]. Les pièces qui concernent les Iles Ioniennes y sont extrêmement nombreuses, et personne, à notre connaissance, ne les a utilisées jusqu'à présent ; elles donneraient pourtant la clé de la politique anglaise dans l'Adriatique pendant la période napoléonienne. Et, sans malmener M. Rodocanachi, il est permis de conclure que ses recherches ont été plutôt mal menées.

G. Pariset.

P. Knauth. **Gœthes Sprache und Stil im Alter.** Leipzig, Avenarius, 1898, in-8°, pp. IX, 156.

Les premières et les dernières pages de la brochure de M. Knauth laisseraient croire qu'il a voulu écrire une *Rettung;* mais il ne nous donne en fait qu'une statistique, d'ailleurs précieuse, des particularités qu'offre dans sa vieillesse la langue poétique de Gœthe. On sait avec quelle sévérité F. Vischer et d'autres l'ont jugée, et il est à craindre que le jugement ne soit pas revisé après ce nouvel examen des pièces : il en paraîtrait presque plus fondé. L'introduction qui eût dû préciser très nettement les caractères de la langue de Gœthe avant la dernière période, est un peu confuse et reste dans le vague ; de même, les causes qui ont concouru à modifier la façon d'écrire du poète n'ont pas été assez clairement dégagées. C'est à 1813 que l'auteur fait commencer la vieillesse littéraire de Gœthe et c'est surtout dans le *Divan* et le second *Faust* qu'il l'étudie. Cette étude comprend le vocabulaire et la syntaxe, et elle nous donne d'abondants renseignements

---

1. *Proceedings in Parga and the Ionian Islands*, Londres, 1819, in-8° ; refondu en un ouvrage nouveau intitulé *Parga and the Ionian Islands*, Londres, 1821, in-8°, dont une seconde édition « with alterations and additions » parut à Londres en 1822, in-8°.

2. *Travels in Sicily, Greece and Albania*, Londres, 1820, 2 vol., in-4° (2e édit. en 1830 ; trad. franç. en 1821).

3. A défaut des Catalogues du Musée britannique, voy. le *Dict. of national Biogr.*, t. XXXIV, Londres, 1893, in-8°, pp. 190 et 193 (art. de H.-M. Chichester sur Lowe) et t. XLI, 1895, p. 43 (art. de W.-P. Courtney sur Nicolas).

sur les archaïsmes, les expressions dialectales, les néologismes, les créations heureuses ou osées, les mots favoris, les inversions, les ellipses, et toutes les libertés que peut supporter de la part d'un grand poète une langue qui n'est pas une « gueuse fière ». Tous ces détails ont été notés, recueillis et comptés avec le plus grand scrupule; peut-être eût-on pu nous les communiquer dans des termes plus simples et laisser là les prolepses, asyndesis, oxymoron, zeugma, et tout l'appareil de la vieille rhétorique.

Ce qui manque à la brochure de M. Knauth, c'est d'avoir groupé ces faits sous certaines lois déterminées; il les a quelquefois indiquées, mais trop rapidement. Il est certain que la recherche excessive de la concision, qui semble être pour M. K. la caractéristique essentielle du style de Gœthe vieilli, en éclaire bien des particularités; certain encore qu'ailleurs l'explication doit être cherchée dans la manie du symbolisme, ailleurs dans une imitation des formes classiques ou de la vieille langue nationale, ailleurs encore dans un simple jeu de poète. Toutes les observations relevées par le critique et dispersées dans différents chapitres auraient été ainsi réunies en faisceau pour établir tel ou tel caractère de la langue de Gœthe dans cette période. On eût alors suivi le développement de toutes ces nouveautés de son style et pu apprécier l'essai de les justifier. A ce dernier point de vue, il importe de remarquer que les hardiesses d'expression dans Gœthe sont toujours préparées et que le mot ou le tour étranges, qui nous choquent pris à part, s'acceptent à demi, appuyés qu'ils sont sur une forme ou une tournure plus familières. Je suis cependant très loin de penser que tout puisse même ainsi se défendre. M. Knauth en convient lui-même en plus d'un endroit. Son étude eût pu être pour un jugement définitif d'un plus grand secours, si elle avait été littéraire en même temps que philologique.

L. Roustan.

Mme Edgar Quinet : **Cinquante ans d'amitié.** Michelet et Quinet : 1825-1875. In-12, 370 p. Paris, A. Colin s. d.

Avec un pieux zèle qu'on ne saurait trop louer Mme Edgar Quinet continue à publier tous les écrits encore inédits de son mari. En ce volume, c'est la correspondance qu'échangèrent presque continûment entre eux Michelet et Quinet qu'elle nous donne, et, comme la présentation de ces lettres ne saurait aller sans quelques explications sur les circonstances qui les ont motivées, c'est l'histoire d'une amitié ininterrompue depuis la première rencontre des deux correspondants jusqu'à la mort de l'un d'eux qu'elle nous raconte. On aurait mauvaise grâce, en pareille occurrence, à entreprendre une critique sévère de ce récit : ce sont là des mémoires d'un témoin parfaitement placé

pour nous rendre compte de nombreux petits faits qui seront très utiles à l'histoire philosophique et littéraire de ce siècle, mais auxquels on ne saurait demander une impartialité absolue. Evidemment, l'auteur exagère beaucoup en maintes circonstances le rôle de Quinet et l'importance de bon nombre de ses livres. Écrire, par exemple, à propos de l'expédition scientifique de la Morée « on peut dire qu'il représenta à lui seul la commission » et « lui seul parmi les savants de la commission rapporta des travaux sérieux » (p. 32), c'est étrangement surfaire le *Rapport* de Quinet et plus étrangement encore oublier les belles fouilles d'Abel Blouet à Olympie. Quoi qu'il en soit, les lettres des deux correspondants nous restent et ce sont elles qui font surtout le prix de ce volume. On voudrait sans doute qu'elles fussent reproduites intégralement, alors que M[me] Quinet n'a cru devoir en publier que les passages prouvant les sentiments amicaux et les rapports journaliers des deux écrivains. C'est le seul reproche qu'il nous convienne de lui adresser ici.

Raoul Rosières.

Bibliothèque des Bibliographies critiques publiées par la Société des Études historiques. — Introduction aux Bibliographies critiques, par Frantz Funck-Brentano, secrétaire-général honoraire de la Société des Études historiques. Paris, Fontemoing.

Malgré nombre d'avis défavorables, l'Office international de bibliographie, dirigé à Bruxelles par MM. Otlet et la Fontaine, travaille en ce moment à constituer un répertoire bibliographique universel. Mais, à côté de lui, plus modeste et peut-être plus utile, la Société des études historiques entreprend une collection de bibliographies critiques. Chacune de ces bibliographies est confiée à un érudit de compétence notoire. Elle forme un tout complet et indépendant. Son auteur l'ordonne comme il lui plaît, à condition qu'il indique l'essentiel et qu'il apprécie d'un mot le caractère des principales publications citées, leurs mérites, leurs défauts. Il la signe et la date pour prévenir exactement les lecteurs du jour où s'est arrêtée son investigation. Nous avons sous les yeux les quatre premiers fascicules de la collection : *La prise de la Bastille*, par M. Fr. Funck-Brentano ; *l'Histoire de l'industrie en France, avant 1789* par M. Germain Martin ; *Bossuet*, par M. Ch. Urbain ; *Franz Schubert*, par M. H. de Curzon Une foule d'autres bibliographies sont annoncées [1]. Les unes sont

---

1. *Artistes Français au* XIX[e] *siècle* (*La condition des*), par A. Hallays ; *Autographes* (*Les*), par M. Tourneux ; *Beaumarchais*, par A. Hallays ; *Berlioz*, par H. de Curzon ; *Bismarck*, par H. Welschinger ; *Bordeaux* (*Histoire de la ville de*), par C. Jullian ; *Bourdaloue*, par le P. Griselle ; *Cent ans* (*La guerre de*), par L. Mirot ; *Chanson populaire en France* (*La*), par J. Tiersot ; *Charles IV, dit le*

spéciales, remplies de minutieux détails et destinées aux chercheurs ; les autres embrassent de très vastes matières et n'en sont pas moins rigoureusement scientifiques. Comme le dit M. Frantz Funck-Brentano dans l'*Introduction* qu'il a composée à ces Bibliographies critiques, nulle œuvre ne contribuera davantage à rehausser l'action de la science dans le grand public et quand elle aura pris les développements qu'elle doit comporter, quand elle aura eu des imitateurs non seulement dans les sciences historiques, mais dans les sciences naturelles, médicales, industrielles, le problème bibliographique sera bien près d'être résolu. C'est M. Fr. Funck-Brentano qui a eu l'idée de l'entreprise. Il sied de lui en savoir gré et de l'en féliciter hautement. Cette *Bibliothèque des bibliographies critiques* est sa création, le résultat des études qu'il avait faites sur le sujet et qu'il résumait dans une motion présentée le 3 août 1897 au congrès international de bibliographie et surtout dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (1[er] janvier 1898), où il étudiait longuement toutes les difficultés que présente la bibliographie et les efforts tentés de divers côtés pour les résoudre. Dans la conclusion de ce dernier article, M. Funck-Brentano annonçait son plan d'une *Bibliothèque des bibliographies critiques* qui, « recevant annuellement un grand nombre de travaux dans toutes les branches des connaissances humaines, suivrait ainsi les progrès de la science et le mouvement des préoccupations morales, intellectuelles et matérielles ». Ce plan a été exécuté, grâce à l'activité et au zèle entraînant du jeune historien. A. C.

Bel (*Le règne de*), par P. Lehugeur ; *Charles VI* (*Le règne de*), par L. Mirot ; *Charles IX* (*Le règne de*), par L. Marlet; *Charles-Quint*, par Alfred Morel-Fatio; *Chasse* (*Histoire de la*), *vénerie, fauconnerie, chasse moderne*, par Henry Martin; *Collier* (*L'Affaire du*), par Frantz Funck-Brentano; *Coloniaux anglais* (*Les systèmes*), par Marcel Dubois ; *Colonisation allemande* (*La*), par Pierre Decharme ; *Colonisation française en Tunisie* (*La*), par Marcel Ruedel ; *Diderot*, par M. Tourneux ; *Financière en France* (*Histoire de la Science*), par Germain Martin; *Flaubert*, par O. Bouwens ; *Gaule romaine* (*La*), par C. Jullian ; *Godard* (*Benjamin*), par H. Eymieu ; *Guerre de 1870* (*La*), par P. Lehautcourt ; *E. Hoffmann*, par H. de Curzon; *Le Play* (*F.*), par A. Delaire ; *Lettres de Cachet* (*Les*), par Frantz Funck-Brentano ; *Louis X dit le Hutin* (*Le règne de*), par P. Lehugeur ; *Louis XI* (*Le règne de*), par H. Courteault ; *Louis XIV*, par G. Lacour-Gayet ; *Madagascar au* XVII[e] *siècle*, par H. Froidevaux ; *Mérimée*, par F. Chambon; *Michelet*, par G. Monod ; *Mirabeau*, par H. Welschinger ; *Molière*, par G. Monval ; *Monluc*, par P. Courteault ; *Mozart*, par H. de Curzon; *Paris* (*Histoire de*), par Marius Barroux ; *Pays-Bas durant leurs soulèvements contre l'Espagne, 1560-1640* (*Histoire des*), par Gédéon Huet ; *Philippe-le-Bel* (*Le règne de*), par Frantz Funck-Brentano ; *Philippe-le-Long* (*Le règne de*), par P. Lehugeur ; *Reliure* (*La*), par M. Tourneux ; *Rousseau* (*J.-J.*), par Eugène Asse; *Russie économique* (*La*), par J. Machat ; *Schumann*, par H. de Curzon ; *Sedaine*, par H. de Curzon; *Théâtre Espagnol* (*Le*), par A. Morel-Fatio ; *Valenciennes* (*Histoire de la ville de*), par M. Hénault ; *Vigny* (*Alfred de*), par H. de Curzon ; *Villes* (*La formation des*), par Frantz Funck-Brentano.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 18 — 30 avril — 1900

Milan DIMITRIJEVIC. **Studia Hesiodea.** Leipzig, Teubner, 1899, 234 p.

Ces études sur les *Opera et Dies* se divisent en trois parties, qui sont unies par un lien étroit. M. Dimitrijevic recherche d'abord si les anciens ont connu le poème d'Hésiode sous la forme que nous possédons maintenant. Bien qu'Aristarque ait condamné les vers 1-10, que les Béotiens montrassent un exemplaire des *Opera* privé de cette partie, et que Praxiphanès, disciple de Théophraste, ait connu également l'ouvrage sans proème, il n'est pas douteux, comme cela résulte des citations antiques, que le poème d'Hésiode ait été connu au VIe siècle tel que nous l'avons. Mais il résulte aussi de ces citations que des différences assez sensibles existent entre notre texte et le texte connu dans l'antiquité; M. D. est ainsi amené à supposer deux recensions et à rechercher ce qui subsiste de la plus ancienne. De là la seconde partie de son livre, où il étudie les scholies, et la troisième, où il discute les anciennes citations. Le commentaire de Proclus est naturellement le plus utile dans la question. Mais de nombreux motifs, en particulier la comparaison avec l'interprétation de Tzetzès, font supposer d'une part que les commentaires de Proclus étaient autrefois plus considérables, de l'autre qu'un bon nombre de scholies doivent être attribuées à un autre exégète, dont les observations sont plus spécialement relatives à la grammaire et à la lexicologie. Or la source principale de Proclus est le commentaire de Plutarque, et c'est à Proclus, ainsi qu'à l'autre commentateur, que Tzetzès et Moschopoulos ont emprunté leurs annotations. M. D., qui a soigneusement

indiqué la manière de procéder de Proclus et de Plutarque, ainsi que la méthode de celui qu'il a appelé jusqu'ici « Vetus interpres », s'est demandé si l'on ne pouvait pas déterminer quel est ce dernier. Un passage de l'*Etymologicum Magnum* lui a fourni la réponse à cette question : le grammairien inconnu est Chœroboscos ; il a puisé sans nul doute dans des anciennes scholies dont les sources sont Aristonicos et Didyme, et M. D. essaye de retrouver dans les scholies qu'il attribue à Chœroboscos les traces de ces deux commentateurs. Au cours de cette exposition, qui forme une des parties les plus intéressantes du volume, M. D. se prononce nettement contre l'hypothèse selon laquelle Aristarque aurait écrit un commentaire aux *Opera* d'Hésiode ; et s'il n'a pas prouvé définitivement que ce commentaire n'a jamais existé, il a montré tout au moins combien sont fragiles les bases sur lesquelles on appuie l'hypothèse de son existence. Après le troisième chapitre, où sont réunies et commentées les citations anciennes, M. D. recueille les variantes qu'elles fournissent, et conclut qu'à côté de la recension traditionnelle, postérieure à Aristarque, existait une autre recension, plus conforme au véritable texte, qu'il attribuerait volontiers à Aristarque lui-même. On voit par cette analyse combien l'ouvrage de M. D. sera utile pour l'étude du texte des Ἔργα, et combien les futurs éditeurs pourront en tirer de fruit. On ne peut dire, il est vrai, que l'argumentation soit toujours inattaquable ; on trouvera encore que certains points importants auraient besoin de démonstration ; M. D., par exemple, croit fermement à une recension d'Hésiode par Pisistrate, recension qui aurait été le fondement de celle d'Aristarque : on voudrait des preuves plutôt que des affirmations. On demanderait enfin que le développement général se suivît avec plus de rigueur : M. Dimitrijevic abuse de la formule « j'y reviendrai plus loin », et c'est un défaut de composition qui nuit à la lecture de son livre. Mais l'auteur, malheureusement, n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage ; il est mort prématurément, venant à peine d'accomplir sa vingt-deuxième année, laissant imparfait ce premier fruit de son travail. Les amis des lettres grecques regretteront sa perte et conserveront sa mémoire.

My.

Auguste Choisy. **Histoire de l'Architecture.** Paris, Gauthier-Villars, 1899, 2 vol. gr. in-8 de 642 et 800 pp. Nombreuses figures gravées par J. Sulpis.

On pouvait jusqu'ici apprendre l'histoire de l'art de bâtir dans plusieurs gros ouvrages excellents chacun en leur genre : l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* de Perrot et Chipiez encore inachevée, les *Entretiens* et le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc ; l'*Art de bâtir chez les Romains* et l'*Art de bâtir chez les Byzantins* de M. Choisy ;

les *Fragments de cours* de Quicherat ; *Kirchliche Baukunst des Abendlandes* de MM. Dehio et von Bezold ; les histoires de l'art de Lübke et un assez grand nombre de monographies pouvaient nous renseigner, les unes très sommairement, les autres en détail, sur les architectures dont ces gros livres n'ont pas traité. Tirer un résumé d'ensemble et une synthèse de ces ouvrages détaillés et faits à des points de vue très divers, était un travail personnel aussi long qu'ardu et difficile.

M. Choisy a su mettre en deux volumes maniables toute la substance de cette histoire et la coordonner avec une merveilleuse unité. Son livre est le fruit de toute une vie d'étude et d'enseignement. Par sa forme souverainement nette, sobre, claire et synthétique, il est comparable à une belle épure ; il est aussi étudié, coordonné et pondéré que les architectures grecque et gothique sur lesquelles l'auteur s'étend avec une prédilection bien naturelle. Il est particulièrement intéressant aussi de posséder sur ces deux époques admirables à des titres si divers les remarques du savant qui nous avait déjà révélé les secrets des constructeurs romains et byzantins. L'architecture grecque occupe 245 pages ; l'architecture française du moyen âge 458 pages, dont 268 sur la construction gothique.

Les nombreux dessins théoriques tracés en plan et en coupe perspectifs sont des chefs-d'œuvre de pureté de trait et de clarté démonstrative ; il est impossible d'atteindre à plus d'élégance dans le diagramme. Le livre est un récit toujours enchaîné qui commence avec le monde et finit à nos jours.

Avec une méthode et une logique rigoureuses l'auteur commence par montrer les procédés et les monuments des hommes préhistoriques, puis, dans les premiers foyers de formation et de diffusion de l'architecture, en Égypte, en Chaldée, où l'argile permet à l'homme d' « être constructeur avant d'être outillé », les procédés, les formes, les proportions, les monuments et un aperçu de leur histoire.

L'Assyrie et la Perse, dont les enseignements ont été si féconds ; la Chine, le Japon complètent la revue des architectures asiatiques ; leur diffusion nous est montrée d'abord dans le Nouveau Monde, où l'art asiatique fut apporté à travers le Pacifique, et M. Choisy n'hésite pas à ajouter par l'Atlantique d'autre part, sur les côtes du Yucatan et du Mexique par l'intermédiaire des Northmans.

Mais le rayonnement occidental de l'art asiatique a eu bien d'autres conséquences. Les Phéniciens, imitateurs habiles et voyageurs infatigables, ont été les intermédiaires entre l'Égypte et la Chaldée et le monde grec ; l'architecture préhellénique de Mycènes et de Tyrinthe correspond à l'outillage de bronze ; les récits homériques confrontés avec le résultat des fouilles permettent de la restituer dans une mesure très intéressante. Plus intéressant encore est l'âge lydien qui répond au progrès de l'outillage de fer, crée des systèmes de voûtes et de

charpentes ; plus intéressante enfin l'architecture grecque qui jamais n'avait été étudiée dans son ensemble d'une façon aussi serrée et complète à la fois. M. C. démontre que c'est dans les plus anciens temples que se trouvent les erreurs de construction ; l'époque du Parthénon est bien l'apogée complet de l'art. Les tracés, le module, les compensations des erreurs visuelles, les partis dissymétriques, la pondération des masses donnent lieu à des explications particulièrement intéressantes de M. C. qui met au point, avec la certitude de sa science, des questions subtiles et qui ont fait verser beaucoup d'encre. La description des monuments civils se termine par le tableau de la ville grecque prise dans son ensemble. Le chapitre de l'architecture romaine, condensé en 100 pages d'une précision et d'une science admirables, offre la même ordonnance ; il se termine par quelques mots sur les écoles locales et spécialement sur l'école gallo-romaine dont la valeur esthétique est courageusement proclamée : M. C. est frappé de la similitude de ses œuvres libres et charmantes avec celles de la Renaissance ; il prend la Maison Carrée de Nîmes et les chapiteaux de Jouarre à témoin de cette ressemblance.

Le tome second nous présente le tableau de la rénovation chrétienne des arts antiques : nous y assistons à la formation puis à l'expansion des écoles latine, byzantine, syrienne et arménienne. Seules les écoles d'Orient ont en partage l'originalité, la vie et le progrès. Elles s'alimentent à la source persane et inspirent à leur tour l'Occident.

Les architectures musulmanes procèdent de la même origine et auraient eu elles aussi une grande influence sur les arts chrétiens d'Occident.

M. Choisy n'hésite pas à affirmer après M. de Vogüé que le tombeau de Théodoric à Ravenne est un édifice syrien, et même après M. Dieulafoy que S. Philibert de Tournus et la cathédrale du Puy sont des édifices persans. Nos églises voûtées à trois nefs sans fenêtres au vaisseau central seraient toutes des œuvres d'inspiration orientale ; toutes nos coupoles sur trompes seraient d'origine arabe et le fait s'expliquerait par le passage des marchands musulmans allant par les vallées du Rhône, de la Gironde et de la Loire chercher de l'étain en Angleterre ; la coupole périgourdine sur trompes serait d'autre part importée d'Orient en France par les marchands de Venise.

Plus indiscutable que ces considérations historiques l'étude technique de la construction romane fournit un chapitre d'un très haut intérêt ; l'architecture gothique suggère à M. C. des observations encore plus curieuses, cet art et cet historien de l'art les plus savants qui soient se sont heureusement rencontrés. Cet éloge n'est pas une flatterie, aussi le savant ingénieur permettra-t-il à un humble historien de l'art de ne pas partager toujours son avis ou plutôt l'avis des auteurs qu'il suit en matière d'histoire. L'opinion de Viollet-le-Duc sur l'exis-

tence d'une école propre à l'ordre de Cluny n'est pas confirmée par les statistiques monumentales; l'opinion qui fait naître la croisée d'ogives au IXe siècle en Lombardie où elle serait restée sans influence pendant trois siècles et d'où elle ne se serait répandue dans les régions voisines que par l'intermédiaire du nord de la France serait une évolution trop curieuse pour ne pas demander plus de preuves que n'en apporte Dartein; l'attribution à 1125 de la construction de Bellefontaine est une méprise d'un autre auteur : la date est celle d'une simple autorisation de bâtir qui dut rester un quart de siècle sans effet; affirmer que les plus anciennes voûtes d'ogives de la région du nord sont à Morienval est bien hasardé : ces voûtes sont fort gauches, mais elles sont l'œuvre d'un maçon maladroit travaillant en sous œuvre dans des conditions particulièrement gênantes, et le seul texte qui puisse fournir une présomption de date à cette reprise nous amènerait à 1122. Fondée sur une double méprise en matière de date et de construction, la théorie qui fait sortir la voûte d'ogives de la coupole n'avait aucune chance d'être prise en considération par M. Choisy, il en a fait justice une fois de plus sans s'y attarder plus qu'elle ne mérite.

Que n'a-t-il fait justice une fois pour toutes d'un contre sens de mots qui depuis bientôt un siècle empoisonne notre langue usuelle : je veux parler du nom de l'arc ogive appliqué à tort par Millin et par Caumont à l'arc aigu. Les efforts persévérants de l'enseignement de Quicherat (que l'on eut aimé à voir nommer ici parmi les pères de notre archéologie nationale) et de ses élèves avaient à peu près triomphé de ce contre sens pernicieux; mais, à l'exemple des microbes et des herbes mauvaises, il avait la vie dure et c'est, hélas! un livre excellent qui va lui fournir un nouveau véhicule.

L'examen de cette partie de l'ouvrage appellerait mainte rectification de détail : ainsi, l'arc en mître appartient à l'école auvergnate plutôt qu'à l'école poitevine, malgré Saint-Jean de Poitiers, qui est un édifice non roman mais mérovingien; les vitraux colorés ne sont pas propres au style gothique : Fortunat en parle déjà; l'arc brisé n'est pas absent des arcatures romanes même en Bourgogne (La Charité); l'abside polygonale à l'extérieur n'est pas spéciale aux églises romanes de Palestine : elle abonde en Provence, en Velay, dans le Cantal. La coupole tombe en désuétude au XIIIe siècle, celle de Blois est du XIIe; on trouve des clochers romans à couronnement de pierre en dehors de l'école du sud-ouest et surtout de l'Auvergne (Thaon et Ver en Normandie; Retheuil, Rhuis, Morienval sur les bords de l'Oise, pour ne citer que quelques exemples du XIe siècle), l'église de Semur n'a jamais été *cathédrale*, etc.

L'expansion de l'architecture gothique est beaucoup trop sommairement traitée; son importation non d'Allemagne mais de France et du royaume français de Chypre en Italie n'est même pas indiquée, la

cathédrale de Famagouste, qui date de 1311, est indiquée à tort comme un édifice flamboyant et celle de Nicosie (XIIIe siècle) eût mérité d'être citée avant elle. Il est beaucoup trop question des moines de Cluny et beaucoup trop peu de ceux de Citeaux dont l'influence sur les arts eut un caractère autrement précis et l'expansion une autre portée artistique.

L'étude de la Renaissance italienne, de la Renaissance en France et en Europe ; de l'architecture moderne ; des tendances et des éléments de l'architecture actuelle terminent cet ouvrage sur lequel on peut faire certaines réserves au point de vue purement historique, mais qui au point de vue de l'évolution des formes qui est son sujet même, est un travail d'une puissance et d'une perfection étonnantes, un des livres les meilleurs et les plus considérables que l'on ait écrit et que l'on écrira jamais sur l'histoire de l'art.

C. Enlart.

André Réville. **Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381,** Etudes et documents publiés avec une introduction historique par Ch. Petit-Dutaillis. Paris, Picard, 1898, CXXXVI-346 p. gr.-in 8e. (Mémoires et Documents publiés par la Société de l'École des Chartes, II).

Cet ouvrage se compose de trois parties : une étude posthume d'A. Réville sur le soulèvement dans les comtés de Hertford, Suffolk, et Norfolk (p. 1-174) — une histoire générale du soulèvement de 1381 en Angleterre sous les titres modestes de *Préface* [1] (étude des sources) et *Introduction historique* par M. Petit Dutaillis (p. CXXXVI) — un recueil de documents inédits accompagné d'un glossaire et de trois tables (références, noms de personnes, de lieux et matières).

On ne peut que rendre hommage au sentiment d'affection prolongée par delà le tombeau qui a décidé M. P.-D. à se charger de publier le travail inachevé d'A. Réville, mais ce qui fait la valeur principale de sa publication, ce n'est pas l'œuvre de jeunesse de son ami, c'est l'étude que lui-même y a jointe.

A. Réville s'était borné à raconter la révolte de trois comtés du Nord-Est, Hertford, Suffolk, Norfolk ; ce n'était qu'une contribution à l'histoire du grand soulèvement de 1381 où ces comtés n'ont tenu qu'une place subalterne, le centre du mouvement était plus au sud, dans le Kent, l'Essex et le Middlesey. Son récit est clair, précis, un peu long, dans un style simple et sans marque personnelle. Il repose sur une bonne analyse des sources contemporaines, surtout le *Chronicon Angliæ*, œuvre d'un moine de Saint Alban, et les *Gesta abbatum Sancti Albani*, pour la révolte du Hertford, sur les aveux inédits d'un

---

1. *La Préface* commence par une biographie d'A. Réville.

des révoltés, John Wraine, pour le Suffolk, — et sur les rôles d'assises pour le Norfolk (c'est la partie la plus neuve). Une faible part est faite à la critique interne de ces documents, tous émanés du parti des vainqueurs. Il est vrai qu'en l'absence de documents rédigés par les insurgés on serait embarrassé de trouver le terme de comparaison nécessaire à ce genre de critique. La répression est racontée d'une façon assez vivante, avec des réflexions sur la modération relative du gouvernement anglais comparé à la cruauté d'usage en France au même siècle dans des cas analogues.

M. P.-D. a respecté le texte de Réville, mais il y a joint des notes en grand nombre qui le complètent très heureusement et parfois le rectifient.

L'*Introduction* de M. P.-D. est une œuvre historique plus importante, ce qui n'est pas surprenant d'après l'âge respectif des deux auteurs. M. P.-D. a utilisé les notes et les documents rassemblés par Réville, dont il publie les plus importants en appendice — les aveux de John Wraine *in extenso* et deux cent dix-neuf textes ou analyses de textes classés en sept catégories suivant le sujet. Ces documents dépassent de beaucoup les limites géographiques du travail de Réville, ils se rapportent à l'ensemble des pays anglais atteints par le soulèvement.

Mais ce n'est plus un épisode seulement, c'est l'ensemble du mouvement de 1381 qui est traité dans l'*Introduction* de M. P.-D. Il s'excuse dans sa *Préface* d'avoir dépassé les « proportions modestes » qu'il se proposait de donner à son travail ; le public ne peut que s'en féliciter ; car ce qu'on lui présente, c'est une histoire générale, méthodique et scientifique de cette crise sociale dont on parlait en France sans la connaître.

La *Préface* contient une notice critique sur les sources de cette histoire où est discutée avec précision la valeur des différents récits : Walsingham (que M. P.-D. croit strictement contemporain), le *Chronicon Angliæ* (qui n'est qu'une reproduction du précédent), la *Vita Picardi*, Coritthon, Groissart (« écho de la voix publique » dont les récits concordent assez bien avec les documents d'archives), la continuation de l'*Eulogium historiarum*. Les sources diplomatiques, en partie inédites, sont surtout d'ordre judiciaire, les *présentations* (dépositions écrites des témoins) des pièces de procédure, les sentences, les rapports dans les confiscations.

L'*Introduction historique*, causes, caractères généraux et résultats du soulèvement de 1381, est moins une narration qu'une description de l'état social de l'Angleterre au XIVe siècle ; l'organisation du mauvis et de sa cour de justice, les corvées, les effets du statut des travailleurs, les griefs des paysans, la formation d'un prolétariat urbain, les ligues d'artisans, leur part dans la révolte. Le récit de la révolte est fait en 40 pages, très pleines, très claires, tout à fait suffisantes pour faire

comprendre la marche des événements dans toutes les régions soulevées.

Thorold Rogers, admettant sans preuves l'abolition des corvées au XIVe siècle, attribuait la révolte aux tentatives faites par les seigneurs pour les rétablir, afin d'échapper au renchérissement de la main d'œuvre. Cette théorie acceptée sur le nom de son auteur, M. P.-D. en montre la fragilité. Il n'y a aucune raison d'admettre que les corvées eussent disparu et en fait les griefs exprimés par les révoltés, les concessions qu'ils réclamaient, prouvent qu'ils étaient encore soumis aux charges du vilainage, corvée, main-morte, formaniage. — M. Petit-Dutaillis montre aussi le néant de l'opinion très accréditée autrefois, que la révolte aurait été l'œuvre des hérétiques lollards. En un résumé saisissant de quelques lignes (p. LXIX), il ramasse toutes les causes véritables du soulèvement. Ce fut une révolte sociale prêchée aux paysans par des clercs mécontents, dirigée en grande partie par des artisans et des bourgeois, qui avorta parce qu'elle se fit sans ensemble et sans idées et qui amena une réaction violente dont la société anglaise resta longtemps malade.

Ch. Seignobos.

Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1584) publiés par P. L. Muller et Alph. Diegerick. T. V. Amsterdam, Joh. Muller, 1899. VIII, 796 p. in-8.

Les deux savants fraternellement associés pour la publication de cet important recueil de documents inédits, sont arrivés enfin, après douze ans de labeurs, au terme qu'ils s'étaient assigné et l'on doit féliciter tout d'abord le professeur de Leyde et l'archiviste de Gand d'avoir pu mener à bonne fin une entreprise de si longue haleine. Peut-être sera-t-il permis d'y joindre l'expression d'un léger regret, celui que MM. P. L. Muller et Diegerick n'aient pas consacré leur érudition remarquable et une partie tout au moins de ce laps de temps considérable, à un sujet plus digne de recherches aussi assidues. Ce n'est pas sans un sentiment d'humiliation perpétuelle qu'un lecteur français parcourra les cinq volumes compacts de *Documents concernant les relations du duc d'Anjou avec les Pays-Bas;* nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, en parlant des volumes précédents [1] et nous ne pourrions que le répéter une fois de plus, en rendant compte du tome final, qui embrasse les événements depuis le raccommodement de Termonde (28 mars 1583) jusqu'au moment de la mort du duc, en juin 1584. C'est la lente agonie de l'alliance française. Dès le mois de mai le maréchal de Biron, qui tient encore la campagne avec quelques

1. Voy. *Revue critique*, 4 nov. 1889, 26 déc. 1892, 12 sept. 1898.

troupes auxiliaires, ne recevant plus ni vivres ni solde, déclare avec amertume que « s'ils continuent d'en user de cette façon les uns et les aultres (le duc et les États) ils peuvent bien chercher aultre vallet que moy »[1]. Puis, à la fin de mai, ce sont les États généraux qui se séparent, pour ne siéger de nouveau qu'en automne, de sorte qu'il n'y a plus même de gouvernement général du pays. Enfin, le duc d'Anjou lui-même quitte en juin Dunkerque, le dernier point des provinces à lui nominalement soumises qu'il occupât encore, sous prétexte d'une épidémie, qui n'empêchera pas les Espagnols de s'y installer peu après, et de la sorte il déserte en réalité la tâche qu'il avait jusqu'ici si mal remplie. On le voit errant à Abbeville, à Cambray, puis se retirant à Château-Thierry, fort occupé de ses plaisirs, de ses intrigues contre le roi son frère, très indifférent au fond sur tout ce qui se passe aux Pays-Bas. « Depuis que nous partîmes de Dunkerque », écrivait tristement Pibrac à des Pruneaux, le 14 octobre 1583, « nous avons continué de gaster tout, conduisans nos affaires sy mal que nous avons perdu toute réputation et, qui pis est, l'amitié des peuples de ces pays icy et souventes fois irrité le roy contre nous »[2]. Ce n'est pas de la méfiance des États-généraux à l'égard d'un prince aussi incapable, qu'il faut s'étonner (méfiance qui se marque clairement dans leurs instructions données, fin novembre, à leurs députés), mais de ce que malgré tout, ils persistent encore à voir en lui, ou plutôt dans la couronne de France, le défenseur nécessaire de leurs libertés, toujours prêts, grâce à l'énergique et sagace politique de Guillaume d'Orange, à renoncer à leur pleine indépendance pour ne pas retomber sous le joug espagnol[3]. Le malheur fit que Henri III, méfiant et jaloux de son frère, aussi énervé que lui, aussi incapable de vouloir, ne sut pas suppléer à l'incapacité de François d'Anjou. Rien d'effectif ne se préparait pendant que le malheureux représentant du duc haranguait les Etat-généraux réunis à Delft, au mois de mars 1584, et comparait les Espagnols et leurs insinuants amis « aux canards privez qui sont aux tanderies de Hollande, qui font tant de caresses aux sauvaiges et soubz cela les mênent dans les filletz »[4]. D'ailleurs, à ce moment, il est déjà trop tard; le duc avait eu la première des violentes hémorragies qui devaient rapidement mener au tombeau un homme usé par tous les excès. La seconde se produisit vers le moment où Des Pruneaux réussissait à faire signer à Delft, le 25 avril 1584, un traité qui offrait à la France une dernière et splendide occasion d'étendre les limites du royaume et d'étouffer, dans l'enthousiasme légitime d'une guerre de délivrance, les germes empoisonnés de la guerre civile[5]. Les États généraux, qu'ils

1. Lettre à des Pruneaux, du 16 mai 1583.
2. P. 400.
3. Voy. la proposition faite à Château-Thierry le 16 janvier 1584 (p. 522).
4. P. 607.
5. P. 686. Mais c'est l'acte du 21 juin 1584, par lequel les États généraux déclarent

prévissent ou non la fin prochaine d'Anjou, avaient reconnu dans ce document le roi comme héritier éventuel de son frère; le duc lui-même, dans son testament, daté du 8 juin 1584, transportait toutes « ses justes prétentions » fondées sur les traités, à la « royalle personne » de son aîné. Si Henri III n'avait pas été le méprisable personnage que l'on sait, si le prince d'Orange n'avait point été assassiné l'année suivante, les Français auraient combattu Alexandre Farnèse sur les terres de Flandre au lieu d'avoir à lutter contre lui, un peu plus tard, sur le sol de la patrie et nous gagnions, peut-être pour toujours, les Pays-Bas méridionaux qui reconnaissaient volontairement, par le traité de Delft, la suzeraineté protectrice de la couronne de France. Mais rien ne se fit de ce qui aurait été nécessaire, rien ne fut même tenté, et tandis que les Provinces-Unies, continuant la lutte, aboutissaient à un glorieux triomphe, celles qui avaient formé l'apanage du duc d'Anjou retournaient à l'Espagne. Je ne pense pas que jamais un recueil aussi volumineux ait été consacré à documenter, de façon plus érudite, un échec politique aussi lamentable et aussi complet.

R.

Essai sur le règne du prince-évêque de Liège, Maximilien-Henri de Bavière, par Michel Huisman. Bruxelles, H. Lamertin, 1899, 196 p. in-8°.

Le travail de M. Huisman est un tirage à part des *Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, et c'est à bon droit qu'il a été couronné par cette corporation savante. Il est avant tout, et en première ligne, un récit détaillé des querelles presque incessantes de la ville de Liège avec son évêque, qui voulait rogner ses privilèges, querelles qui se terminent en 1684 par l'écrasement des libertés communales. Mais l'essai de M. H. accorde également une large part au tableau de la politique extérieure de l'évêque de Liège, prince du Saint-Empire. Comme Henri-Maximilien de Bavière n'occupait pas seulement le siège épiscopal liégeois, mais qu'il fut simultanément, de 1650 à 1688, électeur-archevêque de Cologne, on comprend que son rôle dans la politique allemande, et même internationale, a pu avoir quelque importance et qu'on ait été tenté d'en donner une esquisse. Sans doute l'électeur lui-même, personnage assez nul et passablement indifférent à tout ce qui n'était pas alchimie ou dévotion, n'a joué aucun rôle dans les conflits internationaux du temps. Il a été, durant son règne presque tout entier, sous l'influence, je dirais volontiers sous la tutelle de deux frères, infiniment plus connus que lui; les comtes de Furstemberg,

qu'Anjou mort, les provinces « dévolueront au roy très chrestien » (p. 767) qui est la pièce vraiment importante de ce dernier volume et qu'il faut méditer pour juger, avec la sévérité qu'elle mérite, la triste conduite de Henri III.

Égon-François et Égon-Guillaume, qui furent successivement princes-évêques de Strasbourg par la grâce de Louis XIV et les agents politiques du roi en Allemagne. Leur action dans les luttes diplomatiques et militaires qui mirent ce monarque aux prises avec Léopold I d'Autriche et Charles II d'Espagne, a été considérable. M. Huisman ne s'y est arrêté naturellement que dans la mesure où ces luttes ont eu leur répercussion directe sur le pays de Liège situé, malheureusement pour lui, dans une proximité désastreuse de tous les belligérants. Bien que son sujet général ne fut pas, à vrai dire, absolument inédit, l'auteur en fouillant avec persévérance les liasses, déjà consultées parfois, des dépôts de Bruxelles, de Dusseldorf et de Paris, en a tiré bien des renseignements curieux et nouveaux. Son mémoire fournit donc une contribution de valeur à l'histoire de la politique de plus en plus envahissante et risquée que Louis XIV, privé par la mort de ses meilleurs conseillers, pratique vis-à-vis du Saint-Empire romain germanique; s'il ne nous révèle rien de bien nouveau quant à la physionomie générale de l'époque, il nous permet de suivre, bien plus en détail qu'autrefois, cette politique du Grand Roi sur un point secondaire de l'échiquier européen.

R.

— Les livraisons 3 et 4 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux; elles contiennent : — § 3. Cinq poids israélites à inscriptions (*fin*). — § 4. Empédocle, Zénon, les Manichéens et les Cathares. — § 5. Une nouvelle dédicace à *Zeus Heliopolite*. — § 6. Jean le Hiérapolite, évêque d'Abila de Lysanias. — § 7. Le *ratl* arabe et « l'éponge américaine ». — § 8. La ville lévitique de Mephaat. — § 9. Les trois karak de Syrie (*à suivre*).

— M. Conti Rossini, de retour d'un voyage scientifique en Éthiopie, vient de faire connaître sommairement les résultats de sa mission au point de vue de la géographie, de la littérature et de la philologie, dans une brochure intitulée : *Ricerche e Studi sull' Etiopia* (Extrait du *Bolletino della Società geografica italiana*, fas. II, 1900). Cette courte notice nous fait présager d'intéressantes publications. Espérons qu'elles ne se feront pas trop attendre.

— La petite brochure de M. J. Spiro, prof. à l'Université de Lausanne intitulée : *Les Yézidi* (Extr. du *Bulletin de la Soc. neuchâteloise de géogr.*, t. XII) est une conférence de vulgarisation dans laquelle l'auteur a résumé ce que l'on sait sur cette curieuse secte qui disparait peu à peu sous les persécutions successives dont elle est périodiquement l'objet de la part du gouvernement turc. Rien de nouveau dans cette brochure, si ce n'est quelques opinions risquées ou même invraisemblables, par exemple, que le paon figurant comme symbole religieux sur les étendards des Yézidis, viendrait d'une corruption de θεός en ταώς ! ; quelques lapsus aussi, comme l'identification du mois de nisan au mois de mars, au lieu d'avril.

— Le quatrième fascicule de la collection que la *Vorderasiat. Gesellschaft* publie à la librairie Hinrichs, à Leipzig, sous le titre d'*Ancien Orient*, a pour auteur

M. Billerbeck et pour objet *L'art des fortifications* (Festungsbau) *dans l'ancien Orient*. C'est un bien gros sujet pour une si petite brochure (30 pp.). Aussi n'est-il pas besoin de dire que la question est à peine effleurée. — J.-B.-C.

— Nous avons fait connaître (nº du 13 *fév.* 1899) la collection nouvelle de classiques grecs et latins dont la librairie G. Freytag de Leipzig a entrepris la publication. Cette collection vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui est consacré à une édition de l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide (Leipzig, 1900, un vol. in-8º de xx-126 p.), et qui est l'œuvre de M. Siegfrid Reiter. Le plan est le même que celui des précédents volumes. C'est une édition pour les classes. L'archéologie tient une place importante dans la préface; l'auteur a donné des reproductions d'un certain nombre de bas-reliefs et de vases, qui se rapportent au sujet de la pièce. Le commentaire est très suffisant; il est parfois, comme dans les précédents volumes, un peu trop élémentaire. — A. M.

— M. J. Völker a traité dans une conférence (*Berühmte Schauspieler im griechischen Alterthum*, Hambourg, 1899. Une brochure in-8º de 33 p.) un sujet qu'il avait étudié dans une dissertation inaugurale et publiée dans les *Dissertationes philologicae Hallenses*, t. IV, 1880. L'auteur expose d'une façon claire et intéressante ce que nous savons sur les auteurs grecs. Il aurait pu montrer plus nettement l'importance politique que les acteurs ont prise à l'époque macédonienne. Il aurait pu dire aussi que quelques-uns d'entre eux ont eu une influence assez grande sur le développement de certains orateurs; pour Démosthème, par exemple, Satyros (Plut. *Vie de Dem.* 7) et Néoptolème (*Vies des dix or.* 844 F). — A. M.

— La librairie Weidmann nous a envoyé son catalogue : *Verlags-Katalog der Weidmannschen Buchhandlung in Berlin;* I Januar 1900; xxxviii-259 pp. in-8. Il est à signaler aux bibliographes, parce que l'introduction contient une histoire de cette librairie, fondée en 1680 à Leipzig par Moritz-Georg Weidmann et qui est restée la propriété de cette famille, puis, à partir de 1822, celle de la famille Reimer. G. A. Reimer, l'acquéreur de 1822, est en même temps le fondateur de la librairie Reimer de Berlin. La librairie Weidmann a été transférée elle-même à Berlin, en 1853, quand l'extension de ses affaires obligea les associés, Karl Reimer et Salomon Hirzel, à se séparer. Outre ces détails, commentés par des reproductions de portraits, les philologues trouveront dans cette introduction l'histoire de plusieurs entreprises bien connues, comme de la collection Haupt et Sauppe, de l'*Hermes*, des *Textausgaben*, des *Monumenta Germaniae*. — P. L.

— J'ai rendu compte de la première partie du travail de M. C. I. Hidén, *De Casuum syntaxi Lucretiana* (*Rev. cr.*, 1897, I, 237). Un fascicule de la deuxième partie : *Pars altera, Ablatiuus, Genetiuus* (Berlin, Mayer et Müller, 1899; pp. 1-152; prix, 2 Mk. 50) vient de paraître. Il contient seulement l'ablatif. M. H. a donné, je crois, la liste de tous les passages. Cette méthode a été critiquée. On a demandé où on irait, avec un tel détail, dans lequel est confondu le banal et l'intéressant. Mais on irait simplement à la suppression définitive de ce genre de dissertations. Quand on aura pour tous les auteurs des dénombrements complets, les « candidats » chercheront ailleurs des sujets de thèse et ne recommenceront plus indéfiniment la syntaxe du génitif dans Lucrèce. D'ailleurs, quelle est la limite du banal et de l'intéressant? Je suis donc loin de désapprouver la méthode de M. Hidén, d'autant que nous n'avons pas d'index de Lucrèce. Celui de Wakefield, fait sur un texte antérieur à Lachmann, est comme n'existant pas. Reste à savoir si M. H. est complet. Un certain nombre de vérifications faites au hasard me portent à croire que oui. On pourrait discuter ses classifications; mais il a suivi les errements ordi-

naires. Dans certains paragraphes, on voudrait seulement, après l'énumération exacte de chaque fait, un résumé en chiffres, indiquant, par exemple, le nombre d'ablatifs sans préposition et celui des emplois de la préposition dans tel cas général : ablatif local, ablatif d'accompagnement, etc. Puisque M. H. doit publier un dernier fascicule, ce pourrait être l'objet d'un résumé d'ensemble; à cette occasion, il pourrait indiquer les conséquences de ses recherches pour la caractéristique du style, recherche de la variété, archaïsmes, abondance, concision, désir de précision logique, etc. Pour ce dernier fascicule, M. Hidén nous annonce la syntaxe du génitif et un index. Celui-ci est indispensable et sera accueilli avec la plus grande reconnaissance. — P. L.

— La légende d'Apollonius de Tyr (*Die altenglische Bearbeitung der Erzählung von Apollonius von Tyrus*, Palæstra, VI. Berlin, Mayer et Müller, 1899, 1 mark 60), fait l'objet du sixième fascicule d'une publication savante dirigée par MM. Alois Brandl et Erich Schmidt. Ces deux professeurs ont déjà réuni, sous le nom agréable de *Palæstra*, quelques monographies intéressantes pour ceux qui s'occupent des origines de la littérature anglaise. Les surprenantes aventures d'Apollonius en particulier ne sauraient laisser indifférents les lecteurs de Gower ni de Shakespeare (Périclès). M. Robert Maerkisch a restitué le texte latin de la légende « tel qu'il a dû servir au traducteur anglo-saxon ». Un commentaire grammatical de la version anglo-saxonne et quelques notes critiques accompagnent le texte latin. Malheureusement, M. M. n'a pas cru devoir publier cette traduction, il se contente de nous renvoyer à l'édition de Thorpe et de préférence à celle de Zupitza. On n'a pas toujours de tels livres sous la main. Il est curieux d'apprendre que l'excellent moine qui a dû traduire cette légende, probablement avant la conquête normande, ne pratiquait pas la méthode de traduction littérale. Tantôt il abrège, tantôt il allonge, quelquefois il se laisse aller à des contresens. Nous en devons à M. Märkisch un relevé exact. — Ch. Bastide.

— Né à Coblence vers l'an 1400, Henrik Kalteisen, de l'ordre des dominicains, fut nommé en 1452 archevêque de Nidaros. Après d'assez vifs démêlés avec son compétiteur, l'évêque Marcellus, que soutenait le roi Christian Ier, il abandonna son siège en 1458 et revint dans sa ville natale en 1465. Pendant les six années qu'il resta en Norvège, Kalteisen eut le soin de copier, en latin naturellement, non seulement les lettres qu'il écrivait, mais celles qu'il recevait et aussi quantité de notes d'un intérêt politique ou religieux. C'est cette sorte de journal, dont les cahiers manuscrits se trouvent à la bibliothèque du gymnase de Coblence et à celle de l'Université de Bonn que la « Société des textes originaux de l'histoire de la Norvège » vient de faire paraître sous le n° 34 de ses publications. Nous avons d'autant plus de plaisir à l'annoncer que l'édition en est due à M. Alexandre Bugge, le jeune fils de l'éminent professeur de l'Université de Christiania. — L. P.

— Le manuscrit 19.119 du fond français de notre Bibliothèque nationale contient une copie des thèmes latins de Louis XIV, accompagnée d'une traduction en quarante-trois langues et de deux dessins de Sébastien Le Clerc. M. G. Lacour-Gayet décrit ce manuscrit dans une notice intitulée *Une curiosité calligraphique et polyglotte de la Bibliothèque nationale* (Paris, Fontemoing, In-8°, 13 p.). Il le date de 1682 environ et nous renseigne sur l'auteur du manuscrit (un tout jeune homme qui paraît dans les deux dessins et qui signe l'épître dédicatoire au roi), l'abbé Ch. Alex. de Carcavy. Ce Carcavy, qui possédait le don des langues, a eu une vie assez obscure, et finit en vaudevilliste méconnu et sifflé, après avoir commencé à se faire connaître en écrivant le « canada » et en traduisant les thèmes du Grand Roi en karschoûny. — A. C.

— Le XV° volume du Lessing-Lachmann publié en une troisième édition revue et augmentée par M. Franz Muncker (Leipzig, Göschen. In-8°, x et 522 p. broché, 4 mark 50) contient les esquisses et œuvres inachevées de Lessing, composées de la fin du séjour de Breslau aux premières années de Wolfenbüttel (*Collectanea*, *Nachlass* philologique, *aldeutscher Witz und Verstand*, gravures de la bibliothèque de Wolfenbüttel, etc., etc.). Tous ces écrits et fragments d'écrits sont rangés autant que possible selon l'ordre chronologique et d'après les manuscrits de Lessing. On ne manquera pas d'accueillir avec gré ce nouveau tome d'une publication si consciencieusement faite et qui sera définitive. — A. C.

— Le XXXII° volume des Œuvres complètes de Herder (Berlin, Weidmann, 1899, In-8°, IX et 549 p.) que vient de publier M. Otto Hoffmann sous les auspices de M. Suphan, contient les essais et travaux du jeune Herder, quelques-uns inédits, entre autres les sermons prononcés à Riga (pp. 241-514), d'autres déjà parus dans le *Lebensbild*. Huit morceaux datent de Weimar. Tous ces fragments, même les sermons, sont intéressants et méritaient d'être imprimés dans l'édition Suphan parce qu'ils contribuent à nous faire mieux connaître l'étonnant développement de Herder et son « Werdegang », notamment de 1765 à 1769. Il reste encore à paraître un volume de cette grandiose édition, et l'index, qui sera établi par M. Otto Hoffmann. — A. C.

— Nous recevons *Die Glocke, ein Symbol menschlicher Vereinigung. Darlegung des Gedankenzusammenhangs nach einer den philosophische-ästhetischen Anschauungen Schillers entnommenen Beleuchtung. Mit Originaltext, sinn-und zeitgemässen Erörterungen versehen von* A. Wehner, *Königl. Seminarlehrer in Bunzlau.* (Leipzig, A. Wehner, sans date. Un vol. grand in-8°, 75 pp. Prix : Mark 1,60). Le texte du poème est accompagné au bas de la page de quelques maigres notes explicatives ; le contenu du poème est ensuite analysé et discuté avec beaucoup de pédanterie. C'est ainsi, par exemple, que les premiers critiques qui se sont occupés de *la Cloche*, ne paraissent pas avoir vu, selon M. Wehner, qu'elle était « une véritable œuvre d'art », et il se croit obligé d'entreprendre la démonstration méthodique de cette vérité. — A. B.

— La Société de l'histoire de la Révolution française vient de distribuer à ses membres la *Correspondance de Thomas Lindet pendant la Constituante et la Législative* publiée par M. Amand Montier (Paris, Charavay. In-8°, XVI et 393 p.). Cette correspondance de Thomas Lindet avec la municipalité de Bernay et son frère Robert, reproduite d'après les originaux — archives de Bernay et papiers de Robert Lindet — contient d'intéressants documents. Th. Lindet, dit M. Montier dans son introduction, « s'exaspère en face de la résistance du haut clergé ; il est un des premiers Constituants à envisager la nécessité de la déchéance du roi et l'établissement d'une République en France ; sa pensée est l'écho de celle du bas-clergé. » M. Montier a retracé brièvement dans cette introduction la vie de Thomas Lindet, curé de la paroisse Sainte-Croix de Bernay, et, après la Constituante, évêque constitutionnel de l'Eure, élu, comme son frère Robert, à la Convention, abdiquant ses fonctions sacerdotales et se mariant, luttant dans l'Eure contre le fédéralisme, applaudissant au 9 thermidor, entrant au conseil des Cinq-Cents, se retirant après brumaire dans la vie privée, résidant dès lors à Bernay, même sous la Restauration (qui l'épargne, bien qu'il ait voté la mort du roi, parce qu'il n'avait pas accepté d'emploi de Napoléon). — A. C.

— M. Ch. Joret a fait tirer à part l'étude sur *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar* qu'il avait donnée à la « Revue des lettres françaises et étrangères ». Le

sujet a déjà été traité par d'autres, mais il ne l'a jamais été d'une façon aussi consciencieuse et aussi complète. M. Joret raconte le voyage de Mme de Staël et ses relations avec les écrivains français et allemands, qu'elle rencontra, non seulement d'après les documents connus et consultés par ses devanciers, mais d'après de très récentes publications, comme les lettres parues dans le *Gœthe-Jahrbuch* et surtout d'après la correspondance de Boettiger qu'il a dépouillée à Dresde. Quiconque voudra connaître à fond le séjour de Mme de Staël à Weimar, « séjour bienfaisant et trop court sans doute », devra lire le travail de M. Joret. — A. C.

— M. le lieutenant-colonel d'artillerie De Philip, breveté d'état-major, a tenté de réunir dans son *Étude sur le service d'état major pendant les guerres du premier Empire* (Paris, Chapelot, 1900. In-8°, 305 p.) les renseignements épars sur l'organisation et le fonctionnement de ce service. Il a puisé surtout dans la correspondance de Napoléon et des maréchaux et les souvenirs des officiers qui leur ont été attachés. Son livre, qui n'est qu'un essai — lui-même l'avoue modestement d'autant qu'il n'a pu faire usage que des documents publiés par Foucart sur 1806, 1807 et 1813, — sera consulté avec profit. On y remarquera que l'empereur n'avançait les officiers des états-majors que s'ils avaient passé dans la troupe un certain temps ; qu'il les voulait doués d'énergie, doués de caractère, aptes au commandement ; qu'il mettait les qualités dites de bureau au second plan ; que le rôle de ses officiers d'état-major et de ses aides de camp était approprié à son système de guerre et qu'ils furent avant tout des hommes d'action. — A. C.

— On trouvera un utile tableau de la carrière de feu Cornelio Desimoni dans la notice que M. G. Bigoni vient de lui consacrer (Extr. de l'*Archivio storico Italiano*, troisième numéro de 1899). Dire que M. Desimoni administrait les Archives de la Ligurie et qu'il était, avec M. Bart. Capasso, également disparu aujourd'hui, le doyen de sa classe, c'est indiquer la nature et la valeur de ses travaux. — Ch. D.

— A l'occasion du mariage Damin-Dal Bó, le même M. Bigoni publie deux des lettres qu'en 1793 Gerol-Tomich, secrétaire de la légation russe à Naples, adressait à Fr. Apostoli, agent des Inquisiteurs d'État de Venise, sur les rapports de la République française avec les cours d'Italie. — Ch. D.

— Un des plus savants hommes de Gênes, M. Achille Neri, ressuscite sous le titre de *Giornale storico e letterario della Liguria*, en collaboration avec M. Ubaldo Mazzini, le très estimé *Giornale ligustico* qu'il avait jadis fondé avec L. T. Belgrano. Nous souhaitons d'autant plus sincèrement une longue vie à ce recueil que dès le 1er fascicule on peut voir que l'histoire de France en recevra souvent des lumières : ainsi, en remettant de l'ordre dans les archives de Portovenere, M. C. Manfroni signale des documents sur la république ligurienne fondée par nos généraux ; M. Neri donne des détails sur un serviteur de Bassville, notre imprudent chargé d'affaires à Rome. S'adresser pour l'abonnement (10 fr. par an, plus, pour l'étranger, les frais de poste) à l'administration, à Spezia ; pour la rédaction, s'adresser à M. Neri, Corso Mentana, 23-12, à Gênes. — Ch. D.

— La quatrième livraison de la deuxième édition, améliorée et augmentée, de la *Geschichte der Philosophie*, de M. W. Windelband, a paru (Fribourg en Brisgau, Mohr 1899. In-8°, p. 433-512, 1 mark 50). Ce n'est que la première partie de cette livraison ; elle contient les chapitres relatifs à Kant et au « développement de l'idéalisme » (Fichte, Schiller, Schleiermacher, Schelling, Schopenhauer).

— Annonçons un volume nouveau des Pitt Press Series : *Der Scheik von Alessandria und seine Sklaven* de Hauff, publié avec notes et vocabulaire, par M. Walter

Rippmann, professeur au Queen's College de Londres (Cambridge, University Press. In-8°, 183 p.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mars 1900.

L'Académie procède à l'élection d'un représentant au Conseil supérieur de l'Instruction publique. M. Jules Girard est élu.

M. Cagnat lit une note de M. Jouguet, professeur à la Faculté des lettres de Lille, sur L. Mevius Honoratus, préfet de l'Egypte; il établit que ce personnage n'a jamais existé.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. le maire de Villeneuve-Saint-Georges, qui informe l'Académie que la cérémonie de l'inauguration de la statue de M. Victor Duruy est remise au 27 mai prochain.

M. Eugène Müntz signale une relation de voyage du comte de Caylus qu'il a recueillie et qui parait être inédite. Caylus y raconte en grand détail son exploration de l'Asie Mineure et d'une partie de la Turquie pendant les années 1716 et 1717. Avant de s'embarquer à Toulon, il voulut revoir les villes de Vienne, Valence, Avignon, Aix et Marseille. Il fait ensuite des séjours plus ou moins longs à Malte, à Cérigo, à Milo, à Chio, à Smyrne, à Ephèse, à Metelin, où il explore les ruines d'une ville qu'il identifie à l'antique *Eresius*. La Troade, Constantinople et Andrinople fixent particulièrement son attention.

M. H. Omont communique un très ancien manuscrit grec de l'Evangile selon saint Mathieu, récemment acquis pour la Biliothèque nationale et rapporté d'Asie Mineure, vers la fin de l'an dernier, par un officier français, M. le capitaine de La Taille, au retour d'un voyage en Russie et en Arménie. Ce manuscrit, copié en grandes lettres onciales d'or sur parchemin pourpré, est orné, au bas des pages, de cinq miniatures représentant Hérodiade et la décollation de saint Jean Baptiste, les miracles de la multiplication des pains, des deux aveugles de Jéricho et du figuier desséché.

M. Leger communique un mémoire sur la confusion établie par les annalistes Helmold et Saxo Grammaticus entre le dieu des Slaves de Rugen Zvanthevitus (Svantovis) et le patron des moines de Corbie et de Corvey, saint Vit. Il démontre par de nombreux exemples que les chroniqueurs slaves se croient tout permis en matière d'étymologie. Ainsi Adam de Brême fait venir le nom de la mer Baltique du mot latin *balteus* (ceinture). Thietmar rattache au dieu Mars le nom de Mersebourg (Mezi bory, entre les sapins). Les biographes de l'évêque Otto de Bamberg rapportent à Jules César le nom de la ville de Julius sur les bords de la Baltique. L'archidiacre Thomas de Spalato rattache le nom des Croates à celui des Curètes ou Corybantes, etc.

M. Kleinclausz, chargé de cours à l'Université de Dijon, signale l'existence, dans l'abbaye de Fontenay, près de Montbard, d'une sépulture portant deux gisants, un homme et une femme. L'homme, un chevalier, a les pieds posés sur des lions; les pieds de la femme reposent sur deux levrettes. D'après le costume, il n'est pas douteux qu'on se trouve en présence d'une œuvre exécutée vers le milieu du XIVe siècle, et la description des tombeaux de Fontenay, à la Bibliothèque nationale, confirme cette hypothèse en disant formellement que ce tombeau est celui de Mellot Cadet et de sa femme. Quant à l'auteur, il est indiscutablement un des Flamands appelés en Bourgogne par Jeanne de Boulogne. Le tombeau de Fontenay serait donc le prototype des fameux tombeaux des ducs de Bourgogne.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 7 mai — 1900

The Çatapatha-Brâhmaṇa, according to the text of the Mâdhyandina School, translated by Julius Eggeling. Part V : Books XI, XII, XIII and XIV. (Sacred Books of the East, vol. XLIV.) Oxford, Clarendon Press, 1900. In-8°, lj-591 pp. Prix : 18 sh. 6 d.

M. Eggeling est venu heureusement à bout de sa tâche de vingt années[1]. Il s'en sépare avec un soupir, de soulagement à coup sûr, mais aussi de regret, avec la vague conscience de n'avoir pu se dispenser de l'entreprendre, et le vœu discret d'en préparer en cas de besoin une seconde édition. Sentiment bien naturel : on s'attache à l'œuvre, à raison même des dégoûts qu'elle cause et qu'on épargne à ses confrères en les assumant ; et puis, indépendamment des connaissances ritualistiques sans précédent qui en dérivent, ce n'est point peine perdue, c'est exploration psychologique intéressante et profitable, — autant que, par exemple, l'étude de l'astrologie antique, — que ce long voyage, si monotone soit-il, à travers le dédale infini des aberrations du principe de causalité. On en emporte, en tout état de cause, cette impression salutaire, que la noble et infaillible raison humaine a produit, sans comparaison, beaucoup plus d'insanités absolues que découvert de vérités relatives, et il n'est si fier penseur qui n'y prît une leçon d'humilité ; mais les penseurs ne lisent point ces sortes de livres.

J'ai déjà cité des spécimens de l'effrayant chaos où se plaisent ces théologiens lettrés, type du chaos intellectuel, antérieur de bien des siècles, d'où étaient issus, dans des cerveaux d'illettrés, les mythes sur lesquels ils ont spéculé. On verra notamment (p. 30) le passage où la

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), p. 316.

pleine lune est tour à tour assimilée au soleil, à la lune (*sic*), à la terre, à la nuit, à l'haleine du nez, à l'esprit ; et la nouvelle lune, à la lune (*sic*), au soleil, au ciel, au jour, à l'haleine expirée ou inspirée, à la parole. On verra (p. 276) les idées de cheval, d'année, de saison, de mois intercalaire, de taureau et de bosse dorsale, jouer ensemble et s'enchevêtrer en un raisonnement d'ailleurs serré et précis, duquel il résulte incontestablement qu'il faut faire de douze coudées la corde destinée à lier le cheval du sacrifice, mais qu'on peut la faire de treize. Cela est édifiant. Les matières traitées dans ce volume sont des plus importantes et variées : les sacrifices de lunaisons, ceux de saisons, l'étude du Véda, le sacrifice animal, le sattra ou session liturgique d'une année, l'açvamêdha, les cérémonies toutes symboliques du purushamêdha ou sacrifice humain, les rites funéraires, et enfin le pravargya qui réalise l'univers tout entier dans la cuisson d'un pot de lait. Mais il va sans dire que, sans les têtes de chapitres, on s'en douterait à peine, et qu'un lecteur un peu distrait passerait d'un sujet à l'autre sans s'en apercevoir, tant ils sont tous noyés dans la même prose redondante et incolore.

De ce fatras, M. Eggeling nous donne, on le sait, beaucoup mieux qu'une traduction : il en a dégagé l'essence dans son excellente préface, et ses notes, longues et fréquentes, interviennent partout à point pour nous empêcher d'y perdre pied. Ses considérations sur l'açvamêdha, en particulier (p. xvij sq.), me paraissent d'une impeccable justesse : ce sacrifice du cheval a beau être fort compliqué, fort coûteux, inconnu des textes les plus authentiquement anciens ; il n'en appartient pas moins, sinon dans sa forme, au moins dans son principe, à l'institution védique primitive. La raison que j'ajoute aux arguments de M. Eggeling, pour être *à priori*, a bien sa valeur : c'est que la religion védique est une religion naturaliste, et que le cheval qu'on laisse errer à sa fantaisie pendant *un an* est manifestement une incarnation du soleil, quoi qu'en ait pu faire la spéculation brâhmanique postérieure. Qu'on lise seulement le récit de son voyage dans le Mahâbhârata, où il remonte au nord, puis redescend pour revenir au point de départ. L'épopée nous a conservé ici un élément assurément traditionnel. Maintenant il est clair qu'en toute phase de civilisation c'est une grosse dépense de dépecer en pure perte un bel étalon dans la force de l'âge, et que l'institution n'a pu prendre corps qu'après la formation d'une solide aristocratie aussi fière de sa richesse que convoiteuse de celle d'autrui.

A propos du *gômrga* de la p. 338, dit aussi *gavaya* et *rçya*, je remarque que cet animal mystérieux, quel qu'il soit, porte encore dans la littérature rituelle un autre nom, *çarabhá* (A. V. IX, 5, 9). Il est vrai que le passage n'est point clair, que ma correction *çarabhéna* pour *çarabhó ná* est toute conjecturale, et que l'identification avec le « bouquetin » ne repose que sur de frêles indices. Deux points, cepen-

dant, demeurent acquis : il s'agit d'une bête sauvage et d'un animal cornu. Si le *çarabha* n'est pas absolument le même que le *gômrga*, ils relèvent tous deux d'une tradition très ancienne et perdue à l'époque brâhmanique : peut-être bien, au temps jadis où les terrains de chasse étaient plus étendus et le bétail moins nombreux, sacrifiait-on de préférence les animaux sauvages ; peut-être les substituait-on à l'animal domestique, comme étant de moindre valeur, procédé qui fut abandonné à partir du jour où celui-ci eut assez largement pullulé pour être utilisé comme bête de boucherie.

Encore un mot sur un petit détail. Je ne voudrais pas avoir l'air de trop tenir à mes idées ; mais ici ce sont elles qui tiennent, et sous la plume d'autrui. M. Eggeling ne connaît certainement pas ma doctrine sur l'acception étymologique primitive du mot *bráhman*, « splendeur ». Il a eu, ces temps-ci, tout autre chose à faire que de lire une traduction commentée de l'Atharva-Véda. La connût-il, il l'écarterait sans doute, comme l'a fait M. Oldenberg, comme le feront tous les exégètes aux yeux desquels le silence des textes pèse plus qu'une induction qui prétend les combiner ou une étymologie qui leur est étrangère. Et le rédacteur du Çatapatha-Brâhma*n*a avait encore moins de raisons que lui de m'apporter son appui. Pourtant, l'un écrit, et l'autre traduit (p. 103) : « ... and what *luminous essence* there was in the threefold science, therewith the work of the *Brahman* priest then proceeded. » Je suis incorrigible : on ne me persuadera point que, pour écrire de pareilles choses, les ritualistes n'eussent dans la tête un vague sens, flottant et à demi effacé, du mot *bráhman*, que les textes explicites n'ont pas laissé parvenir jusqu'à nous.

V. Henry.

Nirvâna, en religionshistorisk Undersökning, af J.-A. Eklund, Docent i Apologetik vid Upsala Universitet. (Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Upsala. VI, 6.) Upsala, 1899. In-8, 196-xv pp.

Que le bouddhisme n'ait rien inventé de tout ce qui constitue son originalité, c'est peut-être trop dire, et courir le risque de déprécier, aux yeux des simples, un des mouvements religieux qui font le plus d'honneur au génie de notre race. Mais à coup sûr, à n'en juger même que par l'indigence d'esprit de ses métaphysiciens et de ses hagiographes, sa part d'invention a dû se réduire à bien peu de chose, en regard du trésor de doctrines accumulé à son profit par la spéculation religieuse et philosophique qui l'avait devancé. Au surplus, diffère-t-il beaucoup, en ce point, de toute autre religion dont l'histoire nous soit connue ? Je ne le crois pas : une religion serait mort-née, qui ne se donnerait pas pour tâche de codifier et de vulgariser, parfois même en les dégradant quelque peu, les idées éparses dans l'air à l'heure de son avènement.

Récemment encore, M. Weber dénonçait, comme plongeant par ses racines en plein Véda, une des conceptions les plus paradoxales du bouddhisme. On le qualifie communément de religion athée : athée, il ne l'est non plus qu'Épicure ; seulement, non plus qu'Épicure, il n'a que faire de ses dieux. Et ceux-ci sont bien inférieurs à l'homme ; car l'homme peut, par la connaissance, se racheter de la servitude de l'existence, cesser d'être. Les dieux ne le peuvent pas, enchaînés par leur nature à une existence éternellement heureuse, mais éternellement la même, excluant tout effort, tout progrès, tout affranchissement final. Et n'est-ce pas en ce sens aussi que Proudhon, ingénument satanique et théiste sans le vouloir, s'écriait un jour : « Dieu, c'est le mal » ?

Eh bien donc, cette doctrine ou ce procédé de salut, par lequel l'homme s'élève au-dessus des dieux, ce suicide en effet libérateur parce qu'il n'abolit en nous que ce qui réellement n'est pas, — le Nirvâ*n*a bouddhique en un mot, — M. Eklund est parfaitement en droit d'en rechercher les origines dans un état de pensée fort antérieur au bouddhisme. Rien n'est plus légitime, mais aussi plus périlleux ; car, pour ce qui est du Véda, sauf de rares passages manifestement teintés de spéculation philosophique, il y a deux ou trois manières de l'entendre, et je crois avoir démontré qu'on peut résoudre en menues devinettes du folklore le plus vulgaire, tout un long hymne (R. V. I, 164) où M. Deussen n'a vu que formules de la plus abstruse mysticité A mesure que les sources se rapprochent, s'accroît la chance de les interpréter sainement; encore faut-il commencer par s'en défier. Quand le R. P. Dahlmann, qui est au début la principale autorité de M. E. (p. 18 sq.), cherche dans la philosophie du Mahâbhârata, — c'est-à-dire, en somme, dans le Sâ*m*khyayôga, tel que l'expose la Bhagavad-Gitâ, — la clef d'or qui doit ouvrir les portes de tous les sanctuaires de l'Inde, il préjuge quelques prémisses sujettes à discussion : que le Mahâbhârata est vraiment ancien et antérieur à la prédication du bouddhisme ; que la Bhagavad-Gitâ, admirable hors-d'œuvre, n'y est pas une interpolation plus récente ; que le Sâ*m*khyayôga de l'épopée est une création originale. Or il l'est si peu, qu'il n'est plus même du Sâ*m*khya, mais tout uniment du Vêdânta démarqué, qui serait méconnaissable sous la nomenclature sâ*m*khyiste dont il se recouvre, si la splendeur du Vêdânta ne perçait naturellement tous les voiles. Et cette seule constatation jette déjà un jour fâcheux sur la chronologie du R. P. Dahlmann.

Au fond, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en matière de philosophie hindoue il ne faut pas, ou nous ne pouvons pas, serrer les systèmes de trop près ; c'est que, de très bonne heure, sinon dès l'époque védique, un large courant de monisme traverse la pensée hindoue, puis l'envahit, et lui rend inintelligibles la multiplicité de ses dieux, le spectacle varié de la nature et l'existence même de cet esprit humain

qui la pense ; c'est qu'entre ces données contradictoires se produisent des tentatives de conciliation diverses, mais qui toutes finissent par aboutir à éliminer logiquement l'une ou l'autre, et dont l'épanouissement suprême, sous des noms différents, est en philosophie le Vêdânta, en religion le Nirvâ*n*a. Il n'y a ni toi ni moi, ni objets extérieurs : il n'y a qu'un être infini qui les embrasse tous. Du jour où j'ai acquis la pleine conscience que je ne suis pas moi, mais cet être lui-même, je ne saurais plus désirer les objets extérieurs, — puisque je les contiens tous en moi, — ni renaître dans une existence ultérieure, — puisque j'ai déjà virtuellement cessé de vivre. — Au moment où, dans le rêve, je viens à me dire : « mais c'est un rêve », je suis tout près de m'éveiller : le rêve pourra bien encore m'angoisser pendant quelques instants, mais d'une angoisse toute physique ; mon âme *sait* qu'elle rêve, qu'elle va rentrer dans la réalité relative, et cette connaissance l'a déjà libérée.

A la fin de son étude (p. 177 sq.), M. Eklund examine les relations qu'on s'est plu à découvrir entre la philosophie religieuse de l'Inde et celle de l'Occident, entre le bouddhisme et le christianisme. Il les conteste sans réserve : le christianisme est une religion essentiellement éthique, tandis que le concept du Nirvâ*n*a demeure étranger à la distinction du bien et du mal moral, au-dessus de laquelle il plane de trop haut pour l'apercevoir. M. Eklund a raison ; et pourtant Kant n'avait point tort, qui bâtissait son sanctuaire de la raison pratique et de la loi morale dans les ruines du temple de la raison pure ; ni M. Deussen, qui concilie dans la formule de Schopenhauer élargie les Upanishads et l'Évangile. Quand la pensée a atteint ces hauteurs, elle ne trouve plus son expression juste que dans l'identité des contraires. Il est parfaitement exact, mais parfaitement vain, de constater (p. 194) que les notions de « Dieu Père » et de « royaume de Dieu » sont antinomiques à celles du Brahman et du Nirvâ*n*a. En proférant la prière : « Père, que ton règne arrive », je puis entendre : « Ton jour viendra, ô Éternel, qu'aucune prière ne saurait hâter ni retarder, le jour où non pas moi seul, mais toute vie et toute forme, résorbée et submergée en toi, n'aura plus conscience que de toi, et affranchie des liens de la causalité, du temps et de l'espace, s'éveillera, comme d'un mauvais rêve, de l'illusion de la personnalité, d'où procède toute erreur et toute souffrance. » — Et, pour l'entendre ainsi, cessé-je donc d'être chrétien ?

V. Henry.

Ciceros Villen von Otto Eduard Schmidt sonderabdruck aus den « Neuen Jahrbüchern für das klassische Altertum Geschichte und deutsche Litteratur ». II Jahrgang, mit 2 Tafeln und 5 Abbildungen im Text. Teubner, 1899. 62 pp. gr. in-4°.

Un mot d'abord sur le nouveau recueil où cet article a été inséré.

Les Neuen Jahrbüchern für Philologie und Pädagogik qui ont parcouru, chez Teubner, une si longue et si brillante carrière sous la direction de Jahn et de Fleckeisen, se sont transformés, il y a deux ans, en Neuen Jahrbüchern für das klassische Altertum Geschichte und Deutsche Litteratur. Le format est plus grand, l'impression plus agréable. Pour la philologie classique les directeurs ont fait appel à des plumes connues et compétentes; ils nous ont donné déjà d'excellentes choses; on devine pour l'ensemble le souci d'éviter les sujets trop techniques et trop courts et le désir d'attirer l'attention du grand public. Les gravures et reproductions de photographies qui coupent utilement et agréablement le texte, avertissent assez que l'esprit de la revue n'est plus tout à fait le même.

L'article dont nous rendons compte est d'un professeur de Sainte-Afra à Meissen, M. Otto Eduard Schmidt, très connu par ses remarquables travaux sur la correspondance de Cicéron. On ne s'étonnera donc pas de trouver ici de nombreux emprunts aux lettres, qui, citées dans le texte et dans les notes, servent à tout coup de repères et d'éclaircissements. Nous avons, en effet, en ce sujet, grâce aux œuvres de Cicéron, une ressource précieuse qui manque dès qu'il s'agit des autres Romains. Ou trouvera aussi de nombreux renvois au principal ouvrage de M. Schmidt, Der Briefwechsel des Cicero von seinem Prokonsulat in Cilicien bis zu Cæsars Ermordung (1893).

Pour éviter toute équivoque, avertissons qu'il ne s'agit pas de découvertes. De fouilles nouvelles, M. S. n'en a pas faites : il se contente d'en proposer à l'administration de Pompéi (p. 57). M. S. a passé en Italie, au printemps de 1898, deux mois consacrés à la visite des régions où Cicéron possédait des villas. M. S. se loue de l'accueil qu'il a reçu chez tous les propriétaires des terrains sur lesquels se trouvaient ou semblent avoir été les villas de Cicéron. On lui a montré tout ce qui existe; on lui rapportait les traditions locales; il a reçu des photographies, etc. Dans certaines régions (il ne s'agit pas de Naples, mais bien entendu de Formies et de Gaëte), il n'y avait pas de mendiants et l'on ne faisait pas payer, ô merveille, les renseignements sollicités. Nous avons donc ici les résultats d'un voyage récent, fait par un Cicéronien des mieux informés; en d'autres termes, un bon exposé de ce qu'on sait par les textes et de ce qu'on voit présentement sur place avec de bons yeux; rien que cela sans doute, mais c'est bien quelque chose.

M. S. aime à décrire les pays qu'il a visités et on aime à le sui-

vre [1]. Le sujet était d'ailleurs attrayant pour un voyageur puisqu'il s'agit des plus beaux endroits de l'Italie (*ocelli Italiæ, villulæ nostræ*).

L'ordre suivi est celui des acquisitions successives de Cicéron : villa d'Arpinum (la maison de famille où est né Cicéron) ; villas de Formies, de Tusculum ; villas de la côte latine ; villas de Cumes, de Pouzzoles, de Pompéi. Laissez l'ordre des dates ; s'il s'agissait de la préférence du maître, en tête viendraient encore Arpinum et Tusculum. Dix photographies donnent des vues de la mer de Pouzzoles, d'Antium ; les ruines de l'amphithéâtre de Tusculum, une salle de bain à Formies ; d'autres vues de Formies et le prétendu tombeau de Cicéron.

On devine bien que M. S. n'a pu éviter l'obstacle habituel en de tels sujets. Tant qu'il ne s'agit que d'admirer la beauté des lieux, que de constater telles traditions persistantes, tout le monde est d'accord. Mais qu'il faille préciser non pas même la place de l'ancienne villa, mais ici et là ne fût-ce que la région où elle devait se trouver, aussitôt paraissent en plus d'un cas les divergences et des difficultés souvent insolubles, En général, sur les questions controversées. M. S. évite de prendre parti. Il ne discute guère qu'à propos de Tusculum. Contre l'opinion de MM. Maur. Albert, Lanciani, Tomassetti, M. S. croit que la villa n'était pas sur le territoire de Grottaferrata, mais parmi les ruines de Tusculum, sur la route de Frascati.

Ce qu'il y a de plus nouveau dans l'article se trouve dans le dernier paragraphe (VII). M. S. reprenant la question du Pompeianum, s'efforce de prouver contre Overbeck-Mau et d'autres que cette villa a fort bien pu se trouver où l'a placée la tradition, en dehors des murs, tout contre la porte d'Herculanum. Ici j'objecterai contre la remarque de la p. 56 en haut que je me souviens très bien avoir observé sur place que les propriétaires des maisons de ce côté de la ville pouvaient avoir *au-dessus des murs* la vue de la mer. Ajoutons encore que l'emplacement d'une villa de plaisance, au milieu de l'allée des tombeaux, aurait besoin, pour être accepté, de preuves positives, et l'on n'en a pas. Ce qu'on appelle d'habitude la villa de Diomède, serait suivant M. S. celle de l'ami de Cicéron, de Marius. Pour des hommes qu'on nous dit si délicats dans le choix des sites de leurs villas, il faut avouer qu'ils auraient montré pour cette fois assez peu de délicatesse. M. S. assure que les monuments qui entouraient à cette place Cicéron, le mettaient à l'abri de tout voisinage importun. D'autres, les anciens plus que personne [2], auraient préféré n'importe quel voisinage à celui-là. Comme il arrive d'ordinaire, c'est à la plus contestable de ses idées que M. S. paraît tenir le plus ; l'article finit par des pages enthou-

1. Il a publié, sous le titre de Frühlingstage am Garigliano un article dans les Grenzboten, 1898, auquel il se réfère ici plus d'une fois.

2. Qu'il me suffise de rappeler le vers de Lucain, I, 571 quique colunt *junctos extremis moenibus agros* Diffugiunt.

siastes sur le Pompeianum qu'il a rêvé à cette place et à qui, s'il y avait rivalité, il voudrait, parmi ces villas, réserver la couronne. C'est ici que Cicéron était « homme dans le plus beau sens du mot ». Toutes choses fort belles, mais combien peu solides !

A côté de cette étude précise on lira des développements généraux sur le goût des Romains pour la campagne, sentiment qui, chez eux, n'était pas une imitation des Grecs, mais avait un caractère particulier et se reliait à leurs idées sur la vie sociale; notons encore beaucoup de fines remarques sur la mobilité d'esprit de Cicéron, sur sa facilité à subir toutes les influences qui l'entouraient, celles des hommes comme celles des choses ; aussi sur la conformité qu'il cherchait à établir entre son humeur présente et, d'autre part, la maison qu'il habitait et les horizons sur lesquels reposait sa vue.

Pour les détails chronologiques, M. S. s'appuie, comme il est juste, sur les travaux récents de MM. Sternkopf et Körner. Les travaux et les articles de MM. Winnefeld zur la villa d'Hadrien sont cités et utilisés. D'une manière générale, M. S. n'est pas tendre pour les autres savants. Il y a sans doute exception pour MM. Schneidewin et Zielinski ; mais combien M. Schmidt se montre dur et sévère pour M. C. F. W. Müller, pour d'autres encore et surtout pour Drumann, juste au moment où on le réimprime ! Je voudrais, au nom de notre auteur, adjurer les Cicéroniens de montrer entre eux par la pratique un peu plus de douceur [1].

Émile Thomas.

Geschichte des Volkes Israël, von H. Guthe. Freiburg i B., Mohr, 1899; in-8°, xii-326 pages.

Paulus als kirchlicher Organisator, von H. Weinel. Freiburg i B., Mohr, 1899; in-8°, 30 pages.

---

1. Voici, et uniquement pour prouver à M. Schmidt que je l'ai lu avec attention, quelques réserves sans aucune importance : Qu'est-ce que l'hypothèse jetée au bas de la p. 22 et laissée sans réponse précise : que les restes découverts il y a cinq ans, dans un tombeau situé tout contre San Domenico *pouvaient être* ceux de Cicéron ? Ce procédé de M. Schmidt ne ressemble-t-il pas par trop à ceux qu'on trouve dans les romans feuilletons ? — Aussi tel défaut habituel des livres de vulgarisation que M. Schmidt eût mieux fait d'éviter : plusieurs passages des lettres sont traduits sans que la référence exacte soit indiquée (p. 38 en haut et p. 45 en haut). — On éprouvera quelque hésitation à croire aujourd'hui M. Schmidt sur parole lorsqu'on aura remarqué que, sur l'attribution de tel fait de première importance (par ex. la visite de César) à telle villa, M. Schmidt lui-même a déjà changé au moins une fois d'opinion. — La répétition textuelle des mêmes détails et de la même phrase en deux pages successives (à propos de la visite de César au Cumanum) est désagréable (p. 45 au mil. et p. 46). — Le sens donné à *humaniter* (p. 60, n. 1) me paraît jurer avec le contexte de la lettre. — P. 12, n. 4, lire Arpina*ti*. — Enfin un lapsus amusant : Cicéron raconte qu'aux jeux d'inauguration du théâtre de Pompée on avait vu défiler dans la Clytemnestre six cents (sescenti) mulets ; M. Schmidt a laissé imprimer p. 58 au milieu, *six mille* : quelle cavalcade !

Das Gesetzesfreie Evangelium des Paulus, von P. FEINE. Leipzig, Hinrichs, 1899; in-8°, 232 pages.

L'abrégé d'histoire israélite que publie M. Guthe est un livre excellent, clair et méthodique, rempli de choses, suffisamment original, aussi savant qu'il est permis à un ouvrage qui veut être élémentaire; la lecture en est facile et intéressante. En ce qui regarde les origines, l'auteur se montre très réservé : il prend les ancêtres d'Israël au xv[e] ou au xiv[e] siècle avant notre ère, dans le désert au sud et à l'est de la Palestine; la religion de ces nomades aurait été comme une image décolorée de celle des sémites cultivés; les Chabiri des inscriptions d'El-Amarna seraient des Hébreux, bien que ce ne soient peut-être pas des ancêtres directs d'Israël; Joseph est le nom collectif des tribus qui séjournèrent quelque temps en Égypte; Moïse les aurait ramenées au désert en vue de prendre part à l'invasion de Canaan; les tribus seraient allées directement à Cadès où elles auraient séjourné quelque temps; c'est dans le voisinage de Cadès qu'il faudrait chercher le Sinaï des plus anciennes traditions; on ne saurait dire jusqu'à quel point les tribus de Lia (Ruben etc.) reconnurent l'autorité de Moïse; les tribus s'engageaient à ne servir que Jahvé; l'arche, vide (???), était le symbole de sa présence permanente en tant que dieu guerrier, dieu des bandes armées d'Israël, et souverain juge de son peuple; la conquête de Canaan aurait commencé dans la seconde moitié du xiii[e] siècle; un premier essai de conquête, entrepris par les tribus de Juda, Siméon et Lévi, aurait abouti à la destruction presque complète des deux dernières, et à l'isolement de la première dans le sud de la Palestine; la conquête commence véritablement par l'arrivée des tribus de Joseph, conduites par Josué, vers 1230-1200. On peut discuter ces hypothèses de M. Guthe; on ne discutera pas le mérite de son livre.

La conférence de M. Weinel fait très bien voir le rôle de Paul comme organisateur des communautés chrétiennes et les difficultés particulières de sa mission. Faire de l'ordre avec de l'enthousiasme n'est pas une besogne aisée. Paul a fortifié dans les communautés primitives l'organisation qui devait produire l'épiscopat et devenir la plus forte garantie de l'unité ecclésiastique et du développement pacifique du christianisme. Son zèle ardent ne l'a pas empêché d'être un homme des plus pratiques, réglant ses décisions sur son expérience. Les premières générations chrétiennes lui ont dû ce bienfait : la transformation de l'Évangile en Église. Peut-être conviendrait-il d'ajouter que ce bienfait n'est pas dû seulement à Paul, bien qu'il y ait eu la part principale.

M. Feine a voulu nous donner une psychologie de saint Paul. Comment le pharisien zélé s'est-il changé en apôtre de l'Évangile et de la justification par la foi en Jésus? Qu'est-il resté du pharisien dans le

chrétien ? La métamorphose a-t-elle été si prompte que Paul, aussitôt converti, ait compris et enseigné la déchéance de la Loi ? Ce sont là des problèmes qui ont déjà été discutés, mais qui ne manquent pas d'intérêt lorsqu'on fait valoir quelque élément nouveau pour leur solution. Paul avait reçu une formation pharisaïque et une certaine culture hellénique. Son zèle contre le christianisme naissant aurait été excité par le scandale que lui causait la mort du prétendu Messie : il lui en coûtait trop d'admettre que le Messie devait mourir, et mourir pour les péchés du peuple. M. F. va jusqu'à dire que si Paul n'est pas allé à Jérusalem aussitôt après sa conversion, c'est qu'il savait que les premiers apôtres ne donnaient aucune explication satisfaisante de ce qu'ils affirmaient à ce sujet ; Pierre à Antioche aurait encore refusé d'admettre que juifs et gentils furent également pécheurs au regard de l'Évangile. La vision sur le chemin de Dumas avait révélé à Paul le Christ glorieux, spirituel, sauveur universel, et les grandes lignes de sa théorie du salut se trouvaient dès lors arrêtées dans son esprit. Cette conception au Christ spirituel domine toute la doctrine dogmatique et morale de saint Paul. Les éléments philosophiques qui la constituent ne sont pas précisément grecs, si ce n'est pour autant que la théologie des pharisiens était elle-même pénétrée d'hellénisme. M. F. explique de façon nouvelle et très ingénieuse divers passages des Épitres aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates. Peut-être sa manière de traiter ces questions est-elle trop théorique et abstraite. Il ne semble pas vraiment que Paul lui-même ait vu tant de choses du premier coup dans l'apparition de Damas. S'il n'est pas retourné à Jérusalem aussitôt après sa conversion, c'est qu'il ne le pouvait pas, étant données les conditions dans lesquelles il était venu à Damas ; plus tard il a fait valoir cette circonstance pour montrer qu'il n'avait pas été disciple des apôtres galiliens, mais il n'en reconnaît pas moins qu'il s'est cru obligé, au bout d'un certain temps, d'aller voir Pierre. Que celui-ci ne soit pas entré tout à fait dans les théories de Paul, rien n'est plus vraisemblable ; mais se gouvernait-il par des raisonnements théologiques ? On ne peut pas s'appuyer sans réserve sur les écrits de Paul pour soutenir que sa doctrine a été fixée dès le temps de sa conversion ; car l'apôtre n'a jamais pris la peine d'analyser les progrès de sa propre pensée. Tout se rattachait à sa conversion, et il ne s'arrêtait pas à considérer si la pleine conscience de tel ou tel point de son enseignement ne lui était venue qu'après quelque temps d'hésitation et d'expérience. M. Feine a sans doute mieux analysé la doctrine de Paul que le fait même et les conséquences immédiates de sa conversion.

J. C.

Das sogenannte Religionsgespræch am Hof der Sasaniden, herausgegeben von E. Bratke. **Drei wenig beachtete cyprianische Schriften und die Acta Pauli,** von A. Harnack (*Texte und Untersuchungen*, N. F. IV, 3). Leipzig, Hinrichs, 1899 ; in-8º, vi-305 et 34 pages.

L'objet des recherches de M. Bratke est un livre assez bizarre, sans valeur historique, mais qui en est d'autant plus curieux à étudier qu'il a été moins connu jusqu'à présent (la première édition complète est de 1893). C'est une sorte d'apologie du christianisme présentée sous la forme d'une controverse religieuse qui aurait eu lieu à la cour de Perse. La mise en scène est fictive ; l'ouvrage manque d'unité et d'originalité ; il a, ou peu s'en faut, le caractère d'une compilation. M. B. édite à nouveau le texte, qu'il fait suivre des renseignements les plus complets sur les éditions antérieures et la tradition manuscrite ; puis il examine la question des sources, l'histoire du livre, et en recherche l'auteur. L'ouvrage contient un grand nombre de témoignages païens en faveur du Christ et du christianisme : on sait que dès le second siècle le pseudo Hystaspe et la Sibylle sont cités par les apologistes chrétiens ; ceux du ive et du ve siècle font encore usage de semblables autorités. Dans la controverse qui est censée avoir lieu ici entre païens, juifs et chrétiens, on cite d'abord la légende de Cassandre, adaptation chrétienne du roman d'Alexandre, où celui-ci devient la figure du Christ et Olympias celle de la vierge Marie ; l'auteur l'a prise dans l'*Histoire chrétienne* de Philippe de Side, et la légende elle-même ne peut pas être de beaucoup antérieure à l'époque où celui-ci écrivait. On trouve ensuite un récit concernant l'apparition d'une étoile miraculeuse dans la capitale des Perses et le voyage des sages persans (les mages) à Bethléem. Bien qu'on n'en trouve pas trace ailleurs, ce récit est pareillement emprunté ; il devait se trouver aussi chez Philippe de Side. La déesse Héra, épouse de Zeus-Hélios, y représente la mère du Christ. A ce propos M. B. rappelle la description de l'étoile dans l'épître d'Ignace aux Éphésiens et, après l'avoir comparée à la précédente légende, conclut à la mutuelle indépendance des deux relations, qui procèderaient séparément du récit de Matthieu. La rédaction de la légende ne parait pas antérieure à la fin du ive siècle ; elle dépend très probablement du discours de l'empereur Julien consacré à l'éloge de la *Magna Mater*. Comme les deux païens y deviennent témoins du christianisme, elle a une physionomie singulière et une apparence de syncrétisme gnostique ; mais l'auteur ne laisse pas d'être un chrétien orthodoxe, qui utilise le syncrétisme religieux de son temps et de son milieu aux fins de son apologétique. Le rapport établi entre la *Magna Mater* et la mère du Christ n'en est pas moins significatif ; en présence de ce texte il est difficile de contester à M. B. que le type chrétien de la Mère de Dieu dépende en quelque chose de la mythologie païenne. La légende ne vient pas de Perse, car l'auteur est aussi ignorant que possible des choses persanes, mais

bien d'Asie-Mineure ou de Syrie. Trois citations de « législateurs » grecs, à noms inconnus, sont alléguées pour la plus grande gloire du Christ-Dieu incarné; elles sont conçues dans le même esprit que les légendes qui précèdent. On peut en dire autant des témoignages de trois sages, Cyrus et deux inconnus, qui viennent déposer en faveur de la morale chrétienne, censée identique à celle des philosophes grecs. M. B. recherche dans la littérature ecclésiastique postérieure et il discute minutieusement les traces relativement peu nombreuses de cette singulière apologie. Sa forme demi-païenne dut empêcher bien des gens de la citer. C'est seulement au VIIIe siècle qu'on a des témoignages certains de son existence; rien ne prouve cependant qu'elle n'ait pas été connue dès le VIe et le Ve siècle. Qui en est l'auteur? Certains manuscrits désignent Anastase d'Antioche, mais l'attribution du livre à l'un des deux patriarches de ce nom qui ont occupé le siège d'Antioche entre 559 et 609, ou à Anastase le Sinaïte ne paraît pas soutenable. L'auteur est anonyme, et il avait une excellente raison de ne pas se faire connaître, puisque son récit est purement fictif. L'ouvrage n'a en réalité rien de commun avec la Perse; il a dû être composé en Asie-Mineure ou en Syrie, peut-être à Antioche, comme la seconde légende dont il a été question plus haut; il est certainement antérieur à l'apparition de l'Islam; certains indices, notamment une polémique déguisée contre le nestorianisme encore à ses débuts, porteraient à en placer la composition vers le milieu du Ve siècle. Toutes ces conclusions s'appuient sur une érudition abondante et sûre, et plusieurs sont proposées avec réserve. Un lexique du texte grec et des remarques grammaticales complètent cette importante publication.

En examinant un apocryphe de saint Cyprien, la *Caena Cypriani*, qui n'a pas trouvé place dans l'édition Hartel, à cause des inepties qu'il contient (*libellus ineptissimus*), M. Harnack y a trouvé toute une série d'allusions aux Actes de Paul, tels qu'on les a récemment découverts en copte (C. Schmidt, *Die Paulusacten*, 1897). La *Caena* est une sorte de résumé mnémotechnique de la Bible, sous la forme d'un récit fictif où les personnages bibliques interviennent avec les particularités qui les caractérisent. Le rédacteur, au lieu d'employer les Actes des apôtres, a pris ses allusions dans les Actes de Paul. Ce fait a son importance au point de vue de l'histoire du canon. M. H. montre que la *Caena* doit avoir été écrite vers le commencement du Ve siècle, dans le sud de la Gaule ou dans l'Italie du nord. Tout porte à croire que l'auteur est le poète gaulois Cyprien, qui a mis l'Heptateuque en hexamètres à l'époque même où la composition de la *Caena* paraît devoir être rapportée. On s'explique ainsi que cet écrit se soit joint à ceux de l'évêque de Carthage. Deux autres apocryphes de saint Cyprien (*Orat.* I et II, Hartel, III, 144-151), où il est fait pareillement allusion aux Actes de Paul, doivent être attribués au même auteur. Dans le catalogue biblique du Sacramentaire de Bobbio, après les Actes des

apôtres et les Évangiles, est mentionné un *liber Sacramentorum* ; M. Harnack conjecture qu'il faut lire *secretorum*, c'est-à-dire un livre d'apocryphes, et que cette indication correspond à la mention du Pasteur, des Actes de Paul et de l'Apocalypse de Pierre dans la stichométrie du *Cod. Claromontanus*. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, il reste que les Actes de Paul existaient en traduction latine et jouissaient d'un certain crédit vers l'an 400 dans le midi de la Gaule : c'est par là que la correspondance apocryphe de Paul et des Corinthiens s'est introduite dans les manuscrits occidentaux.

J. C.

W. Norden. **Der Vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz.** Berlin, R. Behr, 1898, 108 p. in-8°.

M. W. Norden a repris le problème de la quatrième croisade traité par Hopf, Streit, Riant, Tessier, Pears, dans une étude très pénétrante et originale. Il reproche avec raison aux historiens qui se sont occupés de cette question d'avoir trop circonscrit leurs investigations à la croisade même et d'avoir simplement cherché la raison du détournement de la croisade sur Constantinople, au lieu d'examiner si l'expédition de Constantinople n'était pas inspirée aux croisés de 1202 par tout le développement des événements historiques antérieurs et si sa conséquence, la fondation de l'empire latin d'Orient, n'a pas été une surprise pour les croisés eux-mêmes.

Voici les conclusions auxquelles une analyse très précise des textes conduit M. Norden : si on étudie la quatrième croisade dans tout l'ensemble des relations de l'Occident avec Byzance, on reconnaît que les mobiles politiques, économiques et religieux qui avaient au XIe et au XIIe siècle mis l'Occident en conflit avec Byzance déterminèrent au XIIIe la tournure que prit la quatrième croisade. On n'eut pas pour but en 1202, comme on y avait songé auparavant, d'anéantir l'Empire grec, mais de détruire un usurpateur pour rétablir le souverain légitime. Venise, chez qui les intérêts commerciaux dominaient tous les autres, ne songeait pas à anéantir l'Empire grec, mais à accroître ses privilèges et à assurer son commerce. Elle avait déjà obtenu des garanties d'Alexis III en le menaçant de soutenir son neveu. Comme il ne tint pas ses promesses, elle résolut de le détrôner pour mettre à sa place un souverain plus complaisant.

Philippe de Souabe, gendre d'Isaac l'Ange et beau-frère d'Alexis IV désira sincèrement mettre celui-ci sur le trône et non prendre pour lui la couronne impériale comme l'avaient voulu les princes normands et Henri IV. Tandis qu'auparavant on avait rêvé d'anéantir l'Empire grec pour pouvoir plus aisément reconquérir la Terre-Sainte et pour mettre fin au schisme, en 1202, sous l'influence de l'Alle-

magne et de Venise on crut qu'il suffirait d'avoir en Alexis IV un allié sûr à Constantinople pour obtenir toutes les ressources nécessaires à la guerre sainte et l'union des Églises. L'idée de la croisade a vraiment été prédominante dans la pensée de ceux qui ont pris Constantinople en 1204.

Mais aussitôt après l'élévation d'Alexis IV au trône, on reconnut que l'union pacifique du monde grec et du monde occidental était impossible et on considéra la conquête de l'Empire grec comme indispensable et l'on crut ainsi satisfaire tous les intérêts. Philippe de Souabe, il est vrai, était joué et déçu dans tous ses rêves, mais Venise obtenait pour sa colonisation des avantages inespérés et tous les croisés se voyaient tout à coup élevés à des dignités et à une puissance inouies, et le Pape croyait avoir réuni les deux Églises. Il est vrai qu'Innocent III qui avait protesté avec énergie contre le détournement de la croisade sur Zara et Constantinople, n'eut qu'une joie de peu de durée après la fondation de l'Empire latin et comprit avec désespoir que la croisade devenait plus difficile que jamais et que les forces de l'Occident s'emploieraient à défendre le nouvel empire, non à reconquérir les lieux saints. Les croisés de 1202 se trouvèrent avoir fait une œuvre décevante en reprenant l'idée des premiers croisés de détruire l'Empire grec pour s'emparer plus aisément de la Terre Sainte.

G. Monod.

Notice sur un registre des procès verbaux de la Faculté de théologie de Paris pendant les années 1505-1533, manuscrit des archives de la maison de le Trémoïlle, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, n° 1782 du fonds latin des nouvelles acquisitions, par M. Léopold Delisle. Tiré des Notices et extraits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXVI. — Paris, imp. nat.; libr. C. Klincksieck, 1899. In-4° de 96 pages.

La découverte du registre annoncé ci-dessus a été d'autant plus importante que les archives de la Faculté de théologie de Paris, pour le premier tiers du XVIe siècle, ont subi des pertes regrettables. Le volume actuel, qui contient les conclusions ou procès-verbaux des délibérations depuis 1505 jusqu'en 1533, est donc des plus précieux pour l'histoire religieuse du règne de François Ier, si tourmenté par les premières effervescences de la Réforme. Il fournit en effet une foule de renseignements sur la censure des livres hétérodoxes, sur la condamnation des ouvrages de Louis de Berquin, de Jacques Le Fèvre, de Luther, de Mélanchton, d'Erasme, etc., sur le rôle joué par le roi et son entourage dans toutes ces querelles théologiques, sur leur intervention qui se manifestait le plus souvent en faveur des écrivains et prêcheurs poursuivis par la Faculté même, sur les préliminaires du divorce d'Henri VIII d'Angleterre.

M. Delisle a pensé avec raison que le meilleur moyen de permettre d'en apprécier l'intérêt et la valeur, était d'analyser et de transcrire les délibérations relatives à certaines affaires retentissantes. Il l'a fait avec la science consommée qui caractérise chacune de ses publications et il a mis en suffisant relief les documents que les historiens peuvent espérer tirer du volume en question.

Depuis le XVIIe siècle ce registre avait disparu. C'est grâce aux recherches de M. le duc de la Trémoïlle dans le chartrier de sa maison qu'il a été retrouvé ; grâce encore à la générosité du même érudit, il est venu enrichir les collections de la Bibliothèque nationale qui possédait déjà le registre des Censures ou Déterminations de la Faculté de théologie de 1525 à 1531 (n° 3381 B du fonds latin).

L.-H. Labande.

Lézat, sa coutume, son consulat, par Ch. Le Palenc et P. Dognon. Toulouse, E. Privat, 1899. In-8° de LXVII-127 pages.

On n'en est plus à compter maintenant les coutumes et chartes municipales de villes qui ont été publiées dans le sud-ouest de la France. M. Dognon, en particulier, en a signalé un grand nombre dans son excellente histoire des *Institutions politiques et administratives du pays du Languedoc.* Cependant on en trouve encore çà et là qui présentent un réel intérêt et dont la mise au jour apporte d'utiles renseignements. Celle que M. Charles Le Palenc vient d'éditer avec la savante collaboration du même M. Dognon, rentre dans cette catégorie. Le texte inséré dans une convention passée, le 11 novembre 1299, entre l'abbé seigneur du pays et les habitants de cette localité, contient 70 articles qui déterminent avec précision les relations des deux parties et embrassent toute la vie municipale.

Accompagné d'une bonne traduction, il est précédé d'une introduction historique et explicative rédigée avec soin, et il est suivi d'abord de notes, où l'on remarque avec satisfaction des rapprochements avec les coutumes des pays d'alentour, puis de plusieurs pièces justificatives choisies avec discernement. A signaler dans l'introduction une étude sur les variations territoriales de la seigneurie de Lézat et le récit des luttes soutenues par l'abbé contre ses puissants voisins, qui s'acharnaient à vouloir le protéger malgré lui et lui imposèrent un paréage, en attendant l'occasion de s'emparer de la suzeraineté. A propos, pour quel motif a-t-on imprimé tantôt « pariage », tantôt « paréage » ?

L.-H. Labande.

Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise 1540-1542, publiée par Alex. Tausserat-Radel. Paris, Alcan (*Invent. analyt. des Arch. des Aff. étr.*) 1899, lxxiii-810 p. en 2 tomes in-8.

Depuis la thèse de M. Jean Zeller (1881), faite surtout d'après les archives de Venise, et qui avait mis en lumière le rôle joué par Guillaume Pellicier [1] dans la politique italienne et la politique orientale de François I[er], on attendait la publication des lettres de l'évêque de Montpellier conservées à Paris, au ministère des Affaires étrangères, et dont M. Zeller avait déjà tiré « un excellent parti ».

M. Tausserat-Radel s'est chargé de ce soin. Il nous donne ces lettres d'après le manuscrit du quai d'Orsay [2], copie contemporaine exécutée sous les yeux de Pellicier et qui lui a appartenu. Les ms. Clairambault 570 et Méjanes 199 ne sont que des copies du xvii[e] siècle, exécutées d'après la précédente. Nous connaissons par le menu l'histoire du manuscrit A [3], qui appartint à la bibliothèque de Colbert de Croissy et passa dans les collections royales en 1740. Mais à l'époque où furent faites les copies B et C, il n'en existait déjà plus que la seconde partie. M. T.-R. ne peut donc publier que des lettres datées du 2 juillet 1540 au 26 août 1542, bien que Pellicier fût arrivé à Venise dès avant le 30 juin 1539. Il reproduit seulement d'après Ribier, qui avait vu les originaux, une lettre de Pellicier (du 18 oct. 1539), une de d'Annebault (du 3 déc. 1539) et deux de Pellicier (du 31 mars et du 19 avril 1540), qui se réfèrent à la première période de l'ambassade. Pourquoi les avoir données en appendice (p. 627-633) au lieu de les mettre à leur date, en tête des lettres du manuscrit A, dont elles forment le précédent logique?

La collation de M. T.-R. parait faite avec le plus grand soin. Je n'y ai relevé que quelques vétilles : P. 97 « quelque *charte* ne affaires que je aye », il faut lire : « charté », c'est-à-dire cherté. P. 310 « bons *propres* l. « propos ». P. 665, pourquoi prendre l'orthographe « crève » au lieu de « creüe », avec le sens de « levée de troupes »? Je lui reprocherai également de ne pas nous avoir donné d'après le ms. Dupuy 264 (folio 117 à 120) les quatre dépêches dont l'original nous a été conservé [4]. — Il ne publie pas intégralement le texte du manuscrit A. Quelques dépêches sont résumées partiellement ou même totalement, comme dans les *Calendars*. M. T.-R. ne s'explique pas sur ce point dans sa préface.

---

1. M. Tausserat-Radel, d'accord avec M. Zeller, orthographie ainsi son nom, d'après l'unique document qu'il ait signé en toutes lettres (p. xxi, n. 3 et xxxiii n. 1.) La forme latine est *Pellicerius*.

2. M. T.-R. ne donne pas la cote du manuscrit.

3. Voy. l'Introduction et surtout l'appendice n° VIII, où se trouve le dossier relatif à cette affaire. Amelot y joue (p. 798) un rôle assez peu honorable.

4. P. lxiv, n. 1. Ou tout au moins de nous avoir fixés sur l'exactitude de la copie.

On aura une idée de l'importance de cette publication en sachant qu'elle contient 405 dépêches, dont 82 au roi, 39 à Langey, 35 à d'Annebault, 31 à Montmorency, 31 à Rincon, etc. Parmi les correspondants habituels de l'évêque figurent l'évêque de Rodez, l'amiral Chabot, le capitaine Polin, Marguerite d'Angoulême et Renée de France, César Frégose, le cardinal de Tournon, Rabelais, etc.

La tentative de médiation de François Ier entre la Porte et Venise, l'assassinat de Rincon et de Frégose par les agents de l'empereur, la découverte du service d'espionnage politique organisé à Venise par Pellicier et le rappel de l'ambassadeur, tels sont les faits politiques capitaux de la *Correspondance*. Pellicier remarque à diverses reprises (notamment p. 22) que Venise veut se faire forcer la main pour entrer dans une ligue franco-turque ; elle a besoin de colorer sa défection vis-à-vis de l'empereur. Pellicier travaille à entraîner la serenissime République non seulement par son action à Venise, mais en gardant constamment le contact avec les agents réguliers ou irréguliers (Français, Italiens, Ragusans) de la politique française en Turquie. Avec lui, l'ambassade de Venise est pleinement ce qu'elle sera durant tout le siècle (avec du Ferrier, Noailles, Canaye) un poste d'observation de premier ordre, une sorte de direction politique des affaires orientales.

Sur la capture et l'assassinat de Rincon, on trouvera une importante masse de lettres, échelonnées du 7 juillet 1541 (p. 345) au 25 mars 1542 (p. 570 et 573) qui confirment les documents vénitiens étudiés par M. Zeller. Pellicier excite la Porte à intervenir (à Vincenzo Maggio, 9 juillet 1541, p. 354), il interroge les bateliers employés par le marquis du Guast (p. 457 à Langey, 10 novembre, p. 570 et 573 au roi et à d'Annebault 25 mars). On lira également avec un vif intérêt (pp. 584-590) la longue et importante dépêche du 10 avril 1542, adressée collectivement au Roi par Pellicier et Polin ; c'est une défense en règle de la politique de François Ier.

Une lacune existe (pp. 615-616) entre les dépêches du 9 mai à Chabot et d'Annebault, et celle du 26 août au roi. Dans l'intervalle s'est préparée et a éclaté (le 22 août) la catastrophe qui mit brusquement fin à la mission de Pellicier (voy. Zeller, p. 353 et suiv.). Deux lettres anonymes à Polin (pp. 618 et 620) nous donnent sur ces évènements la version officielle de l'ambassade.

Mais la *Correspondance* n'est pas intéressante uniquement pour l'histoire politique. Pellicier n'est pas qu'un homme d'État ; c'est un prélat humaniste, italianisant, cicéronien, helléniste, naturaliste. Il travailla toute sa vie à un commentaire de Pline l'Ancien ; il traitait de pair à compagnon Rabelais et Rondelet. Profondément imbu de l'esprit de la Renaissance, il n'affichait nullement une sévérité cléricale ; à Venise il avait publiquement des relations avec une signora Pallavicina. Faut-il voir la même personne dans « la Grecque » avec laquelle

il vivait maritalement à Montpellier et dont il eut trois enfants [1] ? Il fut accusé plus tard non sans quelque apparence (voy. p. 424, des réflexions très irrévérencieuses sur la multiplication des pains), de pencher vers la Réforme ; pour se disculper, il dut même se faire persécuteur [2]. La correspondance d'un tel homme ne pouvait manquer d'être précieuse pour l'histoire de l'humanisme. Il s'intéresse (p. 78) au projet du roi de fonder un collège à l'hôtel de Nesle, il fait copier des manuscrits grecs et orientaux pour la bibliothèque de Fontainebleau [3], il emploie à ce travail huit secrétaires, il recommande au roi et à Marguerite, des Grecs, des architectes, etc., il collectionne et acclimate les plantes exotiques, etc.

M. T.-R. a grossi sa publication en y ajoutant : des extraits de la correspondance de Georges de Selves (Aff. étr., *Rome*, vol. 4), écrits de la Haye, Utrecht, Anvers et Bruxelles du 7 août au 5 octobre 1540, et de la correspondance de Guillaume du Bellay (*Allemagne*, vol. 3), de Turin, du 5 juin au 31 octobre 1542 ; une lettre d'Hermione Pellicier, fille de l'évêque ; des extraits de la correspondance inédite de Claude Baduel, conservée à la Bibliothèque d'Avignon (ms. 1290). Ces extraits, relatifs à un procès de Pellicier contre René Gasne, son neveu par alliance et administrateur de ses biens, ne le montrent pas sous un beau jour. Enfin une vie de Pellicier, écrite en mauvais latin, au XVIII[e] siècle, par l'abbé de Folard (Avignon, ms. 2373) ; l'abbé a eu quelques sources à sa disposition, mais, chose curieuse, il ne connaissait pas la *Correspondance*.

L'annotation de M. Tausserat-Radel est consciencieuse, trop consciencieuse même. Il est des personnages trop connus pour qu'il vaille vraiment la peine de leur consacrer une note. Il est inutile aussi de mettre au bas de ces mots (p. 347) : « Baptista *da* Crema », ceux-ci (n. 1) : « Battista *di* Crema », ce qui est remplacer une insignifiante faute d'orthographe par un solécisme [4].

Par contre, on aimerait à savoir qui est le juif Moïse « agent secret de la cour impériale » à Venise (pp. 270, 279, 430) et si « Morat-Aga,

---

1. M. T.-R. paraît avoir varié sur ce point. Voy. l'erratum qui renvoie à la p. 621, n. 1, l. 5.

2. Le cardinal de Lorraine lui prescrit en 1560 d'interdire les « assemblées illicites et prédications défendues » et d'en avertir Villars « qui a commandement de S. M. de tailler en pièces tous ceux qui se voudront oublier en cet endroit. »

3. D'après M. Omont (*Revue des biblioth.*), M. T.-R. reproduit l'inventaire de la bibliothèque de Pellicier : on y remarquera les commentaires sur Pline et, n° 160, une « carte pour faire canal despuys la Garonne jusques à Aude ».

4. Même p., n. 7, Legnago pour Legnano.—P. 12 : « pour la pagnotte seulement », la n. 6 traduit par « dans la pauvreté, dans la misère ». Je crois plutôt que cela veut dire : « rien que pour le pain, pour un morceau de pain ». — P. 621 « avec toute sa famille » veut évidemment dire « avec sa maison, son entourage ». Je m'étonne que M. T.-R. ait pu hésiter sur ce point, n. 1.

vice-roi d'Alger » (p. 330) est le même que Aschlit-Murat-bey, qui vint en France en 1565 [1].

L'index est considérable (pp. 750-810). On y remarquera en particulier les articles *Ambassadeurs*, avec renvoi aux noms des ambassadeurs de France auprès de la plupart des princes d'Europe et à ceux d'un grand nombre d'ambassadeurs de Florence, de Gênes, Hongrie, Mantoue, Turquie, Portugal, Urbin, Venise; *Amiraux, Bailes, Baillis, Banquiers, Colonels, Ordres*, etc., c'est-à-dire des rubriques collectives sous lesquels se groupent les indications particulières. — L'introduction renferme une bonne biographie de Pellicier, faite surtout à l'aide du livre de M. Zeller [2].

H. Hauser.

Iphigénie en Tauride, drame de Gœthe, traduit en vers français par Eugène d'Eichthal. Paris, Lemerre, 1900. In-12°, 68 p.

Je ne partage pas tout à fait pour l'*Iphigénie* de Gœthe l'enthousiasme débordant de Taine, que reproduit l'avant-propos de M. d'Eichthal. Certes, le langage de ce drame est admirable, la pensée noble, l'héroïne une figure idéale, pleine de grâce et de grandeur, et il s'y trouve une perle lyrique, — peut-être rapportée — la « Chanson de Tantale »; mais combien l'action est gauche et languissante! combien les caractères (sauf celui d'Iphigénie) mollement dessinés! que d'anachronismes, d'idées et de sentiments et surtout que d'anachronismes *refroidissants* : car l'anachronisme en lui-même, comme l'a si bien montré M. Stapfer, est de l'essence de tout drame historique ou mythologique; et, à ce point de vue, Euripide n'est pas plus fidèle à la vérité des mœurs que Gœthe : mais les personnages d'Euripide sont vivants, tandis que le Thoas du poète allemand, ce barbare amoureux, puis philosophe, est tout près d'être un fantoche. — Gœthe a su ce qu'il faisait en écrivant sa tragédie en vers (contre le goût du jour) et c'est en vers qu'elle doit être traduite. Entreprise bien difficile dans notre langue; le couplet d'alexandrins, avec sa tendance inévitable à l'antithèse et à la pompe, est un instrument plus sonore, mais infiniment moins souple que le libre iambique allemand. On n'en doit que plus apprécier la tentative de M. d'Eichthal; c'est un des spécimens les mieux venus d'un genre où l'on compte les réussites. M. d'Eichthal abrège parfois, mais il rend fidèlement et en poète ce qu'il traduit. La versification,

1. Voy. mon Du Fresne-Canaye, p. 182.

2. M. T.-R. enrichit cette biographie de détails nouveaux sur le protestantisme à Montpellier. Il donne le testament (communiqué par M. Revillout) de Pellicier, par lequel il déshérita ses enfants.

rarement négligée, s'adapte sans effort visible aux méandres de l'original. Entre les deux écueils qui guettent le traducteur — la platitude et l'emphase — elle navigue généralement droit et ferme, et c'est dans les passages les plus pathétiques qu'elle soutient le mieux la comparaison avec le modèle. Quelques duretés d'élocution, quelques épithètes banales, quelques rimes indigentes en moins, et ce serait parfait.

T. R.

Mémoires d'une idéaliste par Malwida de Meysenbug. Préface de M. Gabriel Monod. Paris, Fischbacher, 1900. Deux vol. in-8°, xx et 436 p., 316 p.

L'auteur de ces attachants Mémoires, Mlle Malwida de Meysenbug, a vu de très près, notamment dans son séjour en Angleterre, des personnages célèbres ou connus à plus d'un titre : Herzen dont elle éleva les filles, Herzen aux opinions inébranlables, au labeur persévérant, à l'âme ardente, à l'esprit pétillant et toujours actif ; Ogarev ; le sceptique Engelson ; le chevaleresque Worcell ; Kinkel et la sympathique Jeanne Kinkel dont la maison fut à Londres la vraie patrie de notre « idéaliste » ; Schurz, qui avait si audacieusement préparé l'évasion de Kinkel ; Mme de Brüning qui joua un instant le rôle de reine de la démocratie nomade (I, 352) ; le fin et pénétrant Loewe ; Oscar de Reichenbach ; Lothaire Bucher, très distingué et instruit, au tour d'esprit critique ; Louis Blanc ; Joseph Domengé ; le marseillais Barthélemy ; le rêveur et mélancolique Aurelio Saffi ; le sombre et laconique Orsini au type hardi de condottiere ; Garibaldi qui semblait un héros d'Homère et qui exerçait un empire irrésistible par la simplicité d'une âme fidèle à elle-même ; Mazzini qui avait l'air d'un philosophe et d'un sage, nullement d'un agitateur, et qui réunissait en lui toutes les éminentes qualités de sa nation ; François Pulsky et sa femme, l'énergique Thérèse ; Kossuth, aimable dans l'intimité, imposant dans les soirées officielles, un peu prétentieux, semblable à un souverain au milieu des émigrés hongrois qui l'entouraient d'une sorte de cérémonial de cour.

A ces portraits et à la description de ce monde d'émigrés politiques, oisifs, utopistes pour la plupart qui gaspillaient le temps de l'exil en regrets inutiles et en vaines attentes (I, 351 et 358) se mêlent de vivantes peintures des pays où l'auteur a vécu, du Midi français, de Cassel et de Detmold, des bords de la Tamise et du pays de Galles, des émotions que la révolution de février fit naître en Allemagne, de l'aspect qu'offrait Francfort en ces temps d'espérance et d'enthousiasme, de la misère profonde, indescriptible que recèle Londres.

Ces descriptions sont coupées de réflexions justes et curieuses sur une foule d'objets : sur la musique de Wagner, sur les boarding-

schools, sur l'éducation des enfants, sur la vie de famille en Angleterre et la condition des gouvernantes, sur la force de l'esprit anglais qui, « pour peu qu'il s'élève au-dessus du niveau ordinaire, marche avec une logique invincible aux conséquences les plus hardies » (II, 126), etc.

Mais ce qu'il y a de plus attachant dans ce livre, c'est l'auteur même. Élevée dans une famille luthérienne et conservatrice, elle se dégage peu à peu des opinions religieuses et politiques qui l'entourent et s'imposent à elle, parce qu'elle a besoin de liberté et parce qu'elle aime un des apôtres de la jeune Allemagne, Théodore Althaus : en elle « amour et liberté étaient devenus un » (I, 149) et Althaus, composant un livre, lui écrivait : « Cet ouvrage t'appartient si complètement que je sais à peine distinguer ce qui vient de toi de ce qui vient de moi. » Elle est trahie par Althaus — un de ces hommes dangereux qu'elle nomme les don Juan de l'idéal — et la réaction de 1849 dissipe ses rêves démocratiques. Mais au lieu de se décourager, elle décide de ne rien devoir qu'à elle-même, de faire son propre sort, de n'écouter que ses convictions personnelles, de s'affranchir une bonne fois de toute tyrannie, et, comme elle s'exprime, de la triple tyrannie du dogme, de la convention et de la famille. « J'ai, dit-elle, sans ménagement d'aucune sorte, détruit mes illusions, brisé mes liens les plus chers, sacrifié les relations les plus agréables, écarté tout ce qui barrait mon chemin vers la liberté » (I, 483). Elle renonce même à une place avantageuse de chanoinesse qu'elle avait droit d'obtenir, et entre au collège libre de Hambourg dirigé par Élise Wüstenfeld : c'était se séparer de son passé, s'émanciper publiquement de l'Église chrétienne, s'associer à un ordre de choses où la loi suprême était le libre exercice de la raison et l'accomplissement des devoirs sociaux (I, 230). Le collège tombe : elle vient à Berlin, mais ses relations avec les démocrates la rendent suspecte, ses papiers sont saisis, elle doit fuir et gagne l'Angleterre où elle vit, non sans peine, de leçons et de traductions, mais où elle trouve de nombreuses et honorables amitiés.

Cette vaillante et si remarquable femme avait, en 1869, publié dans notre langue le premier volume de ses souvenirs. Elle continua ses Mémoires et les fit paraître en 1876, cette fois en langue allemande et en trois tomes. L'édition française que nous annonçons, comprend le texte légèrement retouché du volume de 1869 et la traduction des deux autres volumes. Cette traduction, due à Mlle Adèle Fanta, rend fidèlement le texte et reproduit aussi bien que possible la fraicheur, la vive netteté, la sincérité charmante de l'original [1]. Elle est accompagnée de plusieurs portraits et d'une préface de M. Gabriel Monod qui

---

1. Lire I, p. 309, Jacques Venedey et non *Jacob Venedy*; I, p. 432, Moldavie et non *Moldau*.

a su, en quelques pages, retracer la carrière de l'auteur et marquer son originalité, son caractère, « mélange unique de distinction aristocratique, d'intrépidité, de poésie, de candeur », et son idéalisme, « mélange tout particulier de rationalisme français, d'esthétisme gœthéen et de bouddhisme schopenhauerien ».

A. C.

Die deutsche Litteratur des XIX Jahrhunderts, von Dr Richard M. Meyer. Berlin, Bondi. In-8, 966 p. broché : 12 fr. 50.

Le livre de M. R. M. Meyer renferme dix chapitres, autant qu'il y a de *Jahrzehnte* ou dizaines d'années dans un siècle. C'est l'histoire littéraire par décennats, et l'on voit déjà le principal défaut de la publication. Cette division est commode, mais absolument arbitraire, et l'auteur se voit contraint par instants de la transgresser. Pourquoi mettre tel ou tel auteur dans un *Jahrzehnt*, et non pas dans le précédent ou dans le suivant ? M. M. aurait dû, autant que possible, placer les écrivains dans la dizaine d'années où ils avaient produit leurs œuvres les plus remarquables. Il a mieux aimé — à peu d'exceptions près — les mettre dans la dizaine d'années où ils avaient l'heureux âge de trente ans. Mais qui s'attend à rencontrer Arndt, Görres, Hoffmann dans la période 1800-1810, Börne, Schopenhauer, Schulze, Raimund dans la période 1810-1820, Mommsen, Burckhardt, Gregorovius, Keller, Fontane, C.-F. Meyer dans la période 1840-1850, Frenzel, Lindau, Karl Hillebrand dans la période 1850-1860 ? Il eût fallu trouver une autre disposition, et mieux valait décidément ranger les écrivains selon leurs tendances, leur programme, leur manière.

Un autre défaut et qui résulte de cette division décennaire, c'est que l'auteur, ne procédant pas par grandes masses, tombe dans l'énumération et la nomenclature ; il a beau se faire vif, il a beau varier l'expression, il a quelque chose de sautillant et de saccadé, il nous montre trop de faits et de personnages, et, pour les montrer tous, il se hâte, se précipite.

D'autres fois aussi, il est trop long et aurait dû se borner, aurait pu gagner de la place — car son livre est vraiment énorme et trop peu maniable. — Pourquoi cette appréciation de Maupassant (p. 813) et de Garborg (p. 819) ? Pourquoi nous décrire le physique de certains auteurs (pas de tous) et nous les représenter avec leur moustache et leur pince-nez ? Pourquoi tant insister sur Schopenhauer et Nietzsche, ou sur les noms que les romanciers donnent à leurs personnages (p. 435) ?

Il est parfois affecté ou pédant comme lorsqu'il raconte la mort de Gutzkow (p. 232) ou qu'il rappelle l'Edda ou le vieux sublime germanique à propos des pointes de Fontane (pp. 457 et 461) ou qu'il pense

à certain passage de Brantome (p. 421) ou qu'il admire une épithète pour nous assez banale comme *schüchtern* (p. 423).

Il s'enthousiasme pour des hommes qui ne méritent pas cet excès d'honneur comme les Goncourt, comme W. Scherer, comme Herman Grimm, et il dira que Darwin est le plus grand révolutionnaire du XIXe siècle, que Darwin a rendu possibles la nouvelle poésie et l'art nouveau.

Mais, à la façon de Hettner et à l'exemple de Scherer dont il est un des élèves les plus remarquables, M. Meyer prend le mot de littérature au sens le plus large; il traite de la philologie; il traite même des beaux-arts et de la musique; il veut faire l'histoire de l'esprit allemand, développer tout le tableau de la civilisation allemande au XIXe siècle, et c'est le cas de dire avec lui *in magnis voluisse sat est*. Quels que soient ses défauts, on reconnaîtra qu'il a lu énormément, qu'il a mis dans le livre une incroyable quantité de détails, qu'il fait passer devant nous une foule d'ouvrages, que son exposé n'est nullement monotone, nullement froid et sec, qu'il est vivant, attachant. Il n'a pas fait une *Histoire* et il se garde de mettre ce mot sur le titre de l'ouvrage. Mais il déroule devant nous une immense suite de portraits dont quelques-uns sont très bien dessinés. S'il a passé trop rapidement sur les trois premières dizaines d'années, s'il a peu développé les périodes de 1800 à 1830, il apprécie moins brièvement et avec une foule de détails intéressants et de suggestifs aperçus Bettina, Schulze, W. Müller, Willibald Alexis, Heine, Hebbel, Ludwig, Geibel, Freiligrath, Herwegh, Freytag, Fontane, Strachwitz, Heyse. Un livre, si considérable et à beaucoup d'égards si remarquable, fait la réputation de son auteur.

A. C.

Ernest Tissot. **Les sept plaies et les sept beautés de l'Italie contemporaine.** Paris, Perrin. 1900. 414 p. in-12.

Que les lecteurs de la *Revue critique* nous permettent de leur présenter ce livre. Il vient après beaucoup d'autres sur le même sujet, mais sans les répéter. L'auteur y fait part de ses impressions avec une incontestable originalité. C'est un observateur perspicace et subtil qui décrit avec distinction le paysage, les monuments, les hommes, soit dans l'Italie du Nord, cette ancienne terre de Gaule cisalpine aux apparences presque franco-suisses, ou dans les capitales cosmopolites; soit dans la Sicile, un pays franchement italien, celui-là, par ses aspects et par ses mœurs, qui cache, sous la cendre de ses ruines, un brillant foyer de culture grecque et normande, de même que ces anciens torrents de lave de l'Etna, que le temps a noircis à la surface, recouvrent des charbons encore rouges et brûlants malgré les années.

L'image qui frappe par le pittoresque et l'éclat, M. Tissot sait la saisir et la fixer. A la fin du livre, il se résume et conclut en énumérant les plaies et les beautés annoncées, les unes et les autres au nombre de sept, chiffre fatidique et sacré ! Le tout est éminemment littéraire d'inspiration et de facture.

L'intérêt sérieux n'y fait pas défaut. Ne convient-il pas de se tenir au courant des transformations subies, au jour le jour, par la terre d'Art et de Beauté, de revivre les impressions vécues, de refaire l'inventaire des musées et des ruines, d'observer la marche des idées et des modes ? Tout n'est pas admirable là-bas. Au milieu de ses brillants tableaux, l'auteur garde la sévérité d'un juge. Sans craindre d'être démodé, il reste germanophobe convaincu ; il se montre aussi impitoyable pour les toilettes d'une reine que pour la *Cavaleria rusticana* (une des sept plaies)! En revanche, Rome l'enchante avec son décor catholique (deux des sept beautés). Malgré son dégoût des pays protestants, son dilettantisme ne va pourtant pas jusqu'à le pousser à la conversion éclatante et obligatoire. A travers les vives peintures, bien faites pour charmer l'artiste, le critique choisira les pages consacrées à l'œuvre d'Annunzio, de Fogazzaro, de Verdi ; l'amateur de folklore, les *intermezzos* de l'auteur sur les chansons napolitaines, les théâtres *romanesci* ou les images populaires.

De Crue.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 avril 1900.

M. le maire de Villelaure (Vaucluse) informe l'Académie qu'il a découvert, dans une propriété de ce village, des mosaïques avec personnages et sujets dont quelques parties sont très bien conservées.

M. Eugène Müntz écrit d'Avignon pour signaler à l'Académie l'état où se trouvent plusieurs monuments de cette ville. Le palais des Papes achève de se dégrader. Sous le porche de Notre-Dame-des-Doms, la fresque de Simone Martini cède de plus en plus à l'action des intempéries. Enfin le conseil municipal, après avoir fait jeter bas, dans la nuit du 5 juillet 1898, la porte Imbert, revient à la charge et a voté, le 9 avril dernier, la démolition d'une autre partie des remparts. — L'Académie s'associe à la protestation de M. Müntz et charge M. le secrétaire perpétuel de saisir de cette question M. le ministre de l'Instruction publique.

M. Léopold Delisle met sous les yeux de l'Académie le facsimilé photographique d'une page du manuscrit palimpseste de la République de Cicéron dans l'état où elle se trouvait il y a quelques mois. Par suite de l'emploi des réactifs employés il y a près d'un siècle pour raviver l'écriture du texte de Cicéron, on pouvait à peine distinguer quelques mots du traité de Cicéron et de l'ouvrage qui lui a été superposé. En regard, M. Delisle présente la photographie de la même page telle qu'elle est aujourd'hui, après les lavages et consolidations dont le feuillet a été récemment l'objet. Ce spécimen donne l'idée la plus favorable de l'entreprise du R. P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane, qui a l'ambition de prolonger la vie des plus anciens manuscrits.

(A suivre.)

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 14 mai — 1900

Il Ce-Kiang **Studio geografico-economico del Dott.** Mario Carli. — Roma, Tip. del Senato, 1899, in-8, pp. xix-278, carte.

Il y a bien des années, sir Robert Hart, inspecteur général des douanes impériales maritimes chinoises, ne se contentant pas de la simple administration de son immense service, avait conçu le projet de faire rédiger des monographies des dix-huit provinces de l'Empire. Les Chinois d'ailleurs pouvaient lui servir d'exemple ; le catalogue impérial est divisé en quatre parties : les *Classiques*, l'*Histoire*, les *Philosophes* et les *Belles-Lettres ;* dans l'Histoire, *Che*, la onzième division, désignée sous le nom de *Ti li*, comprend la géographie et renferme des ouvrages de topographie consacrés à chacune des divisions de l'Empire, sous forme de provinces, d'arrondissements, de sous-préfectures, même de villes et de portions de villes, ainsi la province de Tche-Kiang aura non seulement son histoire *tchi*, mais aussi celle de sa capitale Hang-tcheou et de son lac oriental *Si hou*. Peu de ces monographies ont été publiées ; la plus importante est celle de M. Émile Rocher, sur la *province de Yun nan*, une carte et des notes sur le *Chan-Toung* ont été faites par M. A. A. Fauvel. En dehors même du service des douanes, le P. Havret a donné une excellente description de la province de *Ngan-houei* dans les *Variétés sinologiques*. Rappelons que dans le vieux *Chinese Repository*, le Rév. E. C. Bridgman et le Dr. S. Wells Williams ont tiré des auteurs chinois des monographies des différentes provinces.

Pendant quelque temps, on put croire que l'Italie, suivant l'exemple de quelques grandes autres puissances occidentales, cherchait également à se tailler une zône d'influence aux dépens du Céleste Empire, et qu'elle l'avait trouvée dans la baie de San men, sur la côte du Tche-Kiang ; il était très naturel qu'un Italien étudiât d'une façon particulière cette position : un jeune savant, jadis élève de notre École des

Sciences politiques, aujourd'hui attaché à la Consulta, le Dr Mario Carli, entreprit cette tâche, en écrivant ce volume important sur la province du Tche-Kiang. Il a eu le bon goût de dédier son livre au célèbre Père Martino Martini, originaire du Trentin, qui joua un rôle considérable au XVIIe siècle et qui mourut dans la capitale même de la province, Hang-tcheou, visitée d'ailleurs aux XIIIe et XIVe siècles par deux des compatriotes de l'auteur, Marco Polo de Venise et Odoric de Pordenone.

L'auteur me paraît avoir lu tout ce qui était relatif à son sujet dans différentes langues; il donne successivement une introduction historique, un aperçu général sur la province de Tche-Kiang, les monnaies, poids et mesures, les quatre fleuves principaux, les côtes du Tche-Kiang, les voies de communication, les produits, Hang-tcheou, Ning-po, Wen-tcheou, suivis de conclusions et d'un appendice. On voit donc que c'est une monographie très complète.

Il est toujours facile de faire des critiques de détails dans un ouvrage semblable ; je n'en ferai que quelques-unes pour montrer que j'ai parcouru avec soin le volume ; p. 2, Perestrello est bien arrivé à Canton en 1516 ; il était au service du Portugal, quoique italien, parent par alliance de Christophe Colomb, mais les Portugais sont arrivés en Chine dès 1514. Au lieu de *V. Mayer*, lisez *W. F. Mayers*. — P. 11. C'est une grosse erreur de dire que les États-Unis n'ont eu de rapports directs avec la Chine que depuis 1844 : ces rapports ont commencé dix ans après la déclaration de l'Indépendance et le commerce américain faisait une concurrence terrible au commerce anglais. — P. 18 et 128, lisez *Chinese Repository* et non *Chinese Repertory*. — Nous augurons bien des futurs travaux de M. le Dr M. Carli.

Henri Cordier.

Otta Seeck, **Die Entwicklung der antiken Geschichtschreibung und andere populäre Schriften.** Berlin, 1898, Siemenroth. 339 p. in-16.

Les études réunies dans ce volume n'ont aucun lien entre elles. — C'est la première étude « Développement de l'historiographie antique », qui forme la partie la plus importante[1]. Elle commence par

1. La dernière, *Zeitphrasen*, est une sorte de chronique assez spirituelle en réponse au livre *Rembrandt als Erzieher*; l'auteur n'a pas de peine à montrer le néant de certaines formules à la mode (sur la décadence de notre génération, le *struggle for. life*, l'art populaire, l'infériorité de la science, la spécialisation, le mal fait par les musées).

La 5e, « Le premier Barbare sur le trône des empereurs romains », est une histoire du règne de Maximin. — La 4e, « La femme en droit romain » et la 3e, « L'origine de l'argent »; sont de courtes études de droit et d'économie politique. — La 2e, « formation du cycle de la légende de Troie », expose une hypothèse d'explication de la légende par le mythe solaire.

les chants et traditions locales des Grecs, examine Hésiode et Homère, les logographes, Hérodote, Thucydide, et termine sur les écrivains de mémoires. C'est un joli travail d'histoire de la littérature, clair, agréable à lire. Il fait ressortir le rôle d'Hécatée, créateur de la conception rationaliste et de la critique des traditions, véritable père de l'histoire, le caractère de réaction artistique de l'ouvrage d'Hérodote, avec sa crédulité et ses « histoires de sacristains », et l'intelligence exceptionnelle de Thucydide aux prises avec des renseignements purement oraux et enfin la décadence de la science historique au IVe siècle.

Ch. Seignobos.

A. Patin. **Parmenides im Kampfe gegen Heraklit** (Besonderer Abdruck aus dem 25 Suppl. — Bd. der Jahrbücher für classische Philologie, pp. 491-660). Leipzig, Teubner, 1899.

Ce volume compacte renferme plus que des trésors d'érudition. M. Patin y a mis, semble-t-il, toute son âme. C'est que la thèse de l'influence d'Héraclite sur Parménide est l'objet, chez ce savant, de passions très vives. En élaborant sa brochure, il a passé par toute une série d'émotions dont il nous fait la confidence. Il s'épanche en plaintes d'une tristesse romantique devant l'erreur de ceux qui pensent autrement que lui; et en particulier le scepticisme de M. Zeller vis-à-vis de sa thèse favorite, lui donne les accents d'un beau désespoir (v. p. 514).

Ce lyrisme serait un ornement fort agréable et il procurerait peut-être des lecteurs à la brochure, si elle était lisible. Malheureusement, M. Patin, après s'être absorbé longtemps dans l'étude de son sujet et s'en être rendu les abords tout à fait familiers, ne songe plus que les autres pourraient avoir de la peine à le suivre. Il nous entraîne tout d'un coup et sans préparation aucune dans les arcanes des controverses les plus compliquées. De son commerce avec Héraclite, il lui est resté la fâcheuse habitude de s'exprimer comme pour des initiés; cette monographie étant, tout compte fait, moins remplie de nouveautés que la prose du penseur d'Éphèse, ce n'est point une fête pour l'esprit d'avoir à en pénétrer les mystères.

Comme pour compliquer à plaisir le maniement de sa brochure, M. P. cite les vers de Parménide avec la numérotation qu'ils ont dans les monographies de Vatke (1864) et de Karsten (1835). M. Diels vient pourtant (*Parmenides Lehrgedicht*, Berlin, Reimer, 1897) d'en donner une édition nouvelle, où la disposition des fragments est complètement remaniée, et à laquelle on ne peut à présent se dispenser de recourir. Mais, selon M. Patin, à force d'être conservateur, M. Diels a agi en révolutionnaire. M. Diels, en réalité, a éliminé de ces fragments tout ce qu'une philologie imbue de préjugés modernes y avait, depuis

Karsten jusqu'à Stein, mis d'arbitraire et de fantaisie. Il nous a donné à lire les vers du poète d'Élée tels que l'antiquité nous les a légués, en ajoutant d'ailleurs au texte toutes les variantes des différentes traditions, admirablement classées, et tous les éclaircissements désirables. Si M. P. s'effarouche de ce qu'une telle édition a de révolutionnaire, que pensera-t-il de la témérité de l'archéologue qui, devant une statue antique des Uffizi ou du Vatican, ose faire abstraction de la tête et des bras que l'artiste de la Renaissance a refaits, pour considérer le marbre tel que nous l'a transmis le moyen âge?

Dans son « *intermède critique* (p. 529-533) », M. P. s'efforce de démontrer que Sextus Empiricus et Simplicius sont des témoins fort trompeurs, et qu'il faut déplacer les fragments comme Karsten l'avait fait. Supposons que la reconstruction de M. Patin soit la meilleure. Il n'en serait pas moins certain que l'édition de M. Diels est la seule édition critique parue, que tous les spécialistes l'ont à présent sous la main, et que rejeter la numérotation de cette édition dans un appendice, c'est pousser un peu loin le fanatisme et persécuter sans profit et M. Diels et les lecteurs.

M. P. veut démontrer que Parménide a eu connaissance et a fait une sorte de critique de l'œuvre d'Héraclite. Mais il n'apporte à l'appui de cette thèse aucun argument capital que d'autres n'aient pas fait déjà valoir. Il reconnait, d'ailleurs, de fort bonne grâce, dans un court avant-propos, qu'il a été devancé par M. Diels pour maint détail; s'il répète en plus d'un endroit ce que ce savant avait dit déjà, c'est afin d'augmenter l'autorité de leur thèse commune, en montrant qu'ils sont arrivés l'un et l'autre à une même solution du problème en suivant des voies différentes.

Un des derniers chapitres contient une reconstruction nouvelle de la cosmologie de Parménide. Elle parait intéressante et très étudiée. Mais c'est seulement dans une revue spéciale que l'on pourrait prendre le temps de l'exposer et de la discuter en détail. Je me contenterai d'appeler particulièrement ici l'attention sur la thèse du chapitre Ier : *Sein und Schein* [1].

Le poème de Parménide se composait de deux parties, difficiles à rattacher l'une à l'autre : d'abord une sorte d'ontologie embryonnaire, où le philosophe démontre que l'être est un, indivisible, sphérique, immobile, immuable; puis, dans un système de la nature, on le voit expliquer la genèse du monde sensible par une dualité de principes qui se meuvent. Il serait trop long de résumer toutes les hypothèses auxquelles cette duplicité de système a donné lieu. M. Diels, qui a le mieux approfondi la question, voit dans le système de la nature (δόξα)

---

1. Je relève en passant l'hommage rendu au début de ce chapitre (p. 492) à M. P. Tannery, dont le livre « *Pour l'histoire de la science hellène* » a fait date (*epochemachend*) dans les recherches sur les philosophes grecs.

une sorte de formulaire de l'erreur, destiné à servir de cible à l'argumentation de l'école. M. P. prétend au contraire que Parménide a cru à l'une et à l'autre des deux parties de son poème, qu'il a voulu placer à côté de la théorie de l' « *être* », une théorie du « *paraître* ». Cette explication est peut-être défendable, mais je doute que M. P. la défende bien. Du moins les deux fragments de Parménide dont il invoque le témoignage ne peuvent avoir le sens qu'il leur donne.

Fragm. 1, vers 31-32, *χρὴ δοκίμως τὰ δοκοῦντα ἰέναι* (conjecture de Peyron, au lieu de εἶναι) διὰ παντὸς signifierait que, obsédés d'une illusion inévitable, nous voyons un mouvement apparent se répandre à travers tout l'univers. C'est tirer du texte plus qu'il ne paraît contenir, et le renvoi à Héraclite, fr. 118, complique, au lieu d'aider à le résoudre.

Quant au fragm. 19, 1-3 (vers 151-153 Mullach) :

> οὕτω τοι κατὰ δόξαν ἔφυ τάδε καί νυν ἔασι
> καὶ μετέπειτ' ἀπὸ τοῦδε τελευτήσουσι τραφέντα·
> τοῖς δ' ὄνομ' ἄνθρωποι κατέθεντ' ἐπίσημον ἑκάστῳ,

il me paraît devoir être rapproché des v. 36-39 (Stein) d'Empédocle :

> ἄλλο δέ τοι ἐρέω· φύσις οὐδενός ἐστιν ἁπάντων
> θνητῶν, οὐδέ τις οὐλομένου θανάτοιο τελευτή,
> ἀλλὰ μόνον μῖξίς τε διάλλαξίς τε μιγέντων
> ἐστί, φύσις δ' ἐπὶ τοῖς ὀνομάζεται ἀνθρώποισιν.

M. Patin, p. 506, attribue au mot ἔφυ une importance et une valeur qu'il n'a pas; il veut voir une opposition entre ἄνθρωποι κατέθεντ' et ἔφυ κατὰ δόξαν, et toute son explication est fort embrouillée; ἔφυ ne s'oppose pas plus particulièrement que le reste à ὄνομα κατέθεντο ; κατὰ δόξαν porte à la fois sur ἔφυ.... νυν ἔασι... τελευτήσουσι τραφέντα ; l'opposé de ce groupe de mots trompeurs, qui, placés à la fin du poème (voir Simplicius, *De Coelo*, 558, 8), résument toute la δόξα, c'est la théorie de l'être, qui ne connaît ni passé, ni présent, ni futur (ἔφυ, νυν, ἀπὸ τοῦδε); où il n'y a ni naissance, ni croissance, ni mort (ἔφυ, τελευτήσουσι τραφέντα).

Il faut le reconnaître pourtant, ce travail est l'œuvre d'un esprit éveillé, réfléchi, amplement informé, et qu'on ne peut que souhaiter de rencontrer encore. Fasse le ciel que ce soit dans des circonstances plus favorables et que M. Patin ne soit plus aussi malheureusement devancé par d'autres ! Puisse-t-il aussi rendre la lecture de ses travaux plus accessible et plus attrayante ! Quant à ce volume sur les polémiques de Parménide contre Héraclite, ce serait lui rendre un mauvais service que de vouloir le faire sortir d'un cercle très restreint de spécialistes. Eux sauront lui rendre justice et y démêler les remarques érudites et intéressantes que l'auteur y a semées; en dehors d'eux, on n'y verrait, je le crains, que subtilités, obscurités et longueurs.

J. Bidez.

Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck. Zweites Bändchen; **König Œdipus.** Zehnte Auflage. Neue Bearbeitung von Ewald Bruhn. Berlin, Weidmann, 1897. Un vol. in-8 de 232 pages.

Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck. Achtes Bändchen. Anhang zusammengestellt von Ewald Bruhn. Berlin, Weidmann, 1899. Un vol. in-8 de vi, 170 p.

Le sous-titre « Neue Bearbeitung » que porte cette nouvelle édition de l'*Œdipe Roi* indique que l'éditeur ne s'est pas borné à faire les corrections et les additions nécessaires pour mettre l'ouvrage au courant. Il a procédé à un remaniement complet, qui porte sur toutes les parties de l'ouvrage : introduction, commentaire critique et exégétique. L'introduction a été presque complètement refaite ; elle compte aujourd'hui 58 pages au lieu de 28. C'est certainement une des meilleures parties de l'ouvrage. Elle est d'abord très claire. Elle est divisée en six chapitres : 1, l'action ; 2, le mythe et la légende ; 3, l'idée de la pièce ; 4, les caractères ; 5, l'époque de la représentation ; 6, le succès. Ce sont les chapitres 3, 4 et 5 qui contiennent le plus d'idées originales. Pour M. Bruhn, l'idée principale de la pièce n'est pas la malédiction qui pèse sur une famille, c'est bien plutôt l'impuissance de l'homme contre la volonté des dieux. Cette explication n'est pas bien nouvelle ; elle n'est pas au fond autre chose que l'explication généralement adoptée : la lutte de l'homme contre le destin ou, comme on aimait à le dire, contre la fatalité. Mais M. Bruhn a expliqué cette lutte d'une façon nouvelle, en disant que le moyen employé par le poète pour démontrer sa thèse est l'ironie tragique. Dans tout ce chapitre, il y a bon nombre d'idées heureuses et qui nous paraissent justes. Nous croyons, au contraire que M. B. aura beaucoup de peine à faire accepter le système qu'il a imaginé pour déterminer la date de la représentation de la pièce ; ce système repose sur cette idée que le deuxième stasimon contient des allusions à la politique d'Athènes avec Delphes ; que ce stasimon est dirigé contre Périclès et son ami Protagoras ; qu'ainsi l'*Œdipe Roi* est sensiblement antérieur à l'*Antigone*, puisqu'au moment où cette dernière pièce fut représentée, vers 440, Sophocle était en très bons termes avec le chef de la politique athénienne. Aucune de ces explications ne nous semble acceptable. La date de l'*Œdipe Roi* reste toujours un sphinx que la critique moderne n'est pas parvenue à déchiffrer.

Le commentaire a été aussi considérablement remanié. Il a été allégé de bon nombres d'observations qui ont contribué à former le volume d'appendice dont nous parlerons plus loin. Malgré ces suppressions, le commentaire est plus long que dans la précédente édition. Les notes nouvelles sont nombreuses ; quelques-unes sont excellentes, ainsi, pour nous en tenir à la première partie de la pièce, les notes des vers 1, 12, 13, etc. ; au v. 20, on aurait pu conserver et compléter ce qui était dit dans les précédentes éditions sur la topo-

graphie de Thèbes ; au v. 25, on aurait pu reproduire une ou deux de ces formules d'imprécations qui nous sont parvenues (cf. par ex. Cauer, *Delectus*, n° 116 et 121; Ch. Michel, *Rec. d'inscr. gr.* n° 23), qui reproduisent des idées analogues, et dont l'indication serait d'autant plus justifiée, que la ville de Thèbes est, elle aussi, sous le coup d'une sorte d'imprécation ou d'exécration pour un méfait qui a été commis sur la terre thébaine et qui n'a pas été expié.

Mais c'est surtout pour la partie critique que l'édition nouvelle marque un changement profond. Ici le divorce est complet entre M. B. et son prédécesseur. Nauck se préoccupait avant tout d'améliorer le texte grec qu'il considérait comme gravement altéré ; la critique verbale a eu peu d'adeptes aussi convaincus, aussi les corrections qu'il a introduites dans le texte sont-elles nombreuses. M. B. au contraire, partage les sentiments qui dominent aujourd'hui ; il éprouve quelque défiance pour la critique verbale; il ne porte qu'avec crainte la main sur le texte traditionnel. Les corrections qu'il propose sont très peu nombreuses; nous en trouvons une au v. 11 : εἶτ' εἴρξοντες pour ἢ στέρξαντες, qui ne nous paraît guère acceptable; une autre, au v. 696, nous semble bien meilleure : M. Bruhn, acceptant d'abord la correction de Blaydes αὖ πομπός, au lieu de εὔπομπος, change ensuite εἰ δύνᾳ en ἐν δόᾳ, mots qui sont mis en balance avec l'expression ἐν πόνοις, au v. 694, dont ils sont synonymes. Assurément, nous ne faisons pas un reproche à M. B. de cette sage réserve ; nous approuvons même que, dans bien des passages, il ait abandonné les corrections acceptées par Nauck et qu'il ait repris la leçon traditionnelle. Mais pourquoi avoir supprimé ou peu s'en faut, cet appendice, à la fin du volume, où Nauck avait noté toutes les conjectures qui lui paraissaient offrir de l'intérêt? Pour bien des philologues cet appendice était la partie la plus intéressante du livre. Nous ne nous résignons pas à voir ainsi déclarés comme non avenu tout le travail fait par la critique sur un texte aussi difficile. Il y avait sans doute dans la masse des conjectures accueillies par Nauck des choses sans valeur, des choses vieillies, il suffisait de les enlever, d'élaguer quelques branches mortes sans toucher au tronc lui-même. Cette édition de Sophocle composée par F. W. Schneidewin et revue par A. Nauck, avait un caractère d'originalité bien marqué. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, une des positions avancées de la critique verbale. On l'indiquait aux étudiants comme une œuvre à étudier pour s'initier à la méthode conjecturale. Nous ne méconnaissons pas la valeur de la nouvelle édition et les mérites du savant qui l'a composée ; nous regrettons seulement qu'il ait modifié trop complètement le caractère de l'œuvre primitive.

Le volume, qui porte le titre d'appendice, contient un certain nombre d'observations générales sur le style et la langue de Sophocle. Ces observations portent sur les sept tragédies qui nous sont parvenues du poète. Elles sont en grande partie formées de cette masse de

citations, qui, dans une édition complète de l'œuvre d'un auteur, reviennent naturellement chaque fois que se présente le fait grammatical qu'elles concernent. M. Bruhn a pu, comme nous l'avons déjà dit, alléger le commentaire qui est au bas des pages du texte, éviter les redites et être plus complet. Il ne faut pas chercher dans ce volume une étude sur la langue, le style ou la métrique du poète. Peut-être l'auteur aurait-il pu nous la donner. Tel qu'il est ce volume sera certainement très utile. Dans les prochains volumes il y aura lieu de tenir plus de compte des divisions de la table de cet appendice ; ainsi, pour l'*Œdipe Roi*, le renvoi désigné sous le titre *Verbindung* manquent dans la table ; il faut recourir au mot *enjambement ;* de même, l'observation consignée, p. 118, l. 30, ne se trouve pas à la table. Ce sont de menus détails, corrigés du reste d'avance dans le volume même par les renvois au texte indiqués à la p. 190.

Albert Martin.

Wilhelm Schmidt. Heron von Alexandria (Separatabdruck aus den **Neuen Jahrbüchern für das classische Alterthum, Geschichte und deutsche Litteratur**), Leipzig, Teubner, 1899, broch. 16 pp. in-8°, trois pl. de fig. — Heronis Alexandrini Opera quae supersunt omnia. Volumen I. Supplementheft. Die Geschichte der Textüberlieferung, Griechische Wortregister. Mit 6 Figuren. Leipzig, Teubner, 1899, 182 pp. in-16.

Le premier de ces deux travaux est une annonce du volume paru de l'édition de Héron, dont j'ai parlé dans le numéro du 20 novembre 1899. Le second est précisément le supplément dudit volume, sur lequel je me suis alors réservé de revenir.

Dans l'un, on trouvera une notice substantielle sur Héron, sur ses *Pneumatiques* et ses *Automates;* mais j'ai hâte d'arriver à l'autre, pour exposer l'état de la question en ce qui concerne la tradition manuscrite des deux ouvrages édités par W. Schmidt.

Les *Pneumatiques* sont l'un des écrits de l'antiquité dont on s'est le plus occupé à la Renaissance, si bien que, tandis qu'il n'y a qu'un seul manuscrit antérieur au xve siècle, le *Marcianus* 514 (A, au plus tôt du xiiie siècle), W. S. a pu en énumérer 87 autres, sans compter 12 donnant des traductions latines. Il les a divisés en six groupes : A. *Treize* manuscrits renfermant l'ouvrage complet, divisé en deux livres, qui contiennent respectivement, en dehors du préambule, 43 et 37 chapitres, dans l'ordre de la nouvelle édition (celui de Thévenot ne s'appuie sur aucun manuscrit). — B. *Vingt-trois* manuscrits de la *Pneumatique mutilée*, provenant évidemment d'un original où manquaient de nombreux feuillets à divers endroits. — C. *Cinq* manuscrits donnant seulement les chapitres faisant défaut dans le groupe B, et provenant dès lors d'originaux du groupe A. — D. *Vingt-deux* manuscrits donnant, après la *Pneumatique mutilée*, les chapitres

du groupe C, en tout ou en partie ; l'ouvrage est donc plus ou moins complété, mais en désordre. — E. *Sept* manuscrits ne donnant que des fragments ou des extraits. — F. *Douze* manuscrits sur lesquels les renseignements recueillis sont insuffisants pour les classer. — Enfin, *six* manuscrits offrant, au lieu du texte authentique, un remaniement évidemment très postérieur, auquel W. S. a consacré un apparat critique spécial qui vaut une édition *princeps* pour ce texte. Il croit pouvoir le faire remonter jusqu'au VIe siècle, mais en l'absence de tout manuscrit antérieur au XVe, on peut se demander, avec Heiberg, si ce *Pseudo-Héron* n'est pas simplement le travail d'un érudit de la Renaissance, grec ou même italien ; car, pour ma part, je ne vois pas que la tâche d'écrire un pareil remaniement dans une langue relativement correcte ait dépassé, par exemple, les moyens d'un George Valla.

Quant aux *Automates*, W. S. énumère 38 manuscrits dont la plupart contiennent également les *Pneumatiques*. Les deux ouvrages étaient indubitablement réunis dans un même archétype, et leur séparation est liée à la mutilation des *Pneumatiques*. La question de filiation des manuscrits est donc commune.

En l'état, voici comment il me semble que cette question doit se poser. Les manuscrits fragmentaires sont à écarter, de même que ceux du *Pseudo-Héron*. Quant à ceux de la *Pneumatique mutilée* ou *complétée* (groupes B et D), ils ne peuvent valoir que pour une famille, que le chef en existe d'ailleurs ou non. Du groupe A, il faut retrancher les manuscrits copiés par Ange Vergèce (8, 10 et 11 de Schm.), qui, comme je le montrerai plus loin, appartiennent en fait au groupe D. Sur les *dix* manuscrits restants, W. S. en connaît réellement *sept*, dont il considère *trois* comme réciproquement indépendants (sans pourtant que les preuves soient décisives) ; ce sont, avec A, les manuscrits qu'il dénomme G et T (*Gudianus* 13 du XVIe siècle, *Taurinensis* B V 20, daté de 1541) et dont il donne les variantes dans l'apparat critique (A et G pour la meilleure classe, T pour l'inférieure). Les *quatre* autres sont ou des copies d'un des précédents, ou du moins peuvent être assimilés à des copies.

Resteraient donc à examiner *trois* manuscrits du groupe A et les *douze* du groupe F sur lesquels il n'y a que des notices insuffisantes. Les premiers sont au British Museum et l'un d'eux, le *Harleianus* 5605, s'il est vraiment du XVe siècle, peut donner la clef principale du problème. (Ces trois manuscrits sont omis parmi ceux qui contiennent les *Automates ;* le *Burneianus* 108 porte le titre de la meilleure classe, Περὶ αὐτοματοποιητικῆς, non.. κῶν). Quant au groupe F, d'après la proportion, il n'y a probablement que trois ou quatre manuscrits complets ; mais ceux de l'Escurial en particulier, notamment Φ-I-10, qui provient de Mendoza, sont à examiner.

En résumé, le problème de la filiation ne paraît nullement insoluble ; il n'y a de difficulté réelle, à cause du grand nombre de

manuscrits que pour la *Pneumatique mutilée;* mais pratiquement, la solution, en ce qui concerne cette famille, n'a point une importance majeure.

Mais M. S. appartient à la nouvelle école qui prétend se garder contre les abus des hypothèses en matière de filiation des manuscrits; il a donc laissé la question posée et s'est borné à diviser les manuscrits qu'il a étudiés en deux classes, l'une meilleure, l'autre pire, suivant la valeur propre de leurs leçons. A quel point cette méthode est illusoire, on peut le reconnaître à ce fait que, malgré ses recherches patientes et minutieuses, il n'est point parvenu à déterminer de leçons caractéristiques du groupe B, et qu'il en a réparti les manuscrits entre ses deux classes, sans guère en tirer d'autre profit. Dans cet ordre d'idées, il a complètement abandonné le principe philologique, que la leçon probable de l'archétype doit être déterminée par la comparaison paléographique des leçons des manuscrits chefs de famille; il a voulu donner un texte aussi correct d'apparence que possible, en adoptant au besoin des leçons de la classe inférieure, quand même elles n'ont que la valeur de conjectures comme il en aurait pu faire *proprio Marte.* En procédant de la sorte, il a fait preuve d'autant de savoir-faire que de patience; mais il est permis de se demander s'il n'aurait pas obtenu, avec bien moins de peine, un résultat aussi satisfaisant, en prenant exclusivement A comme base de son texte, sauf à y apporter, d'après les règles de la critique verbale, les corrections nécessaires.

Je compléterai ces remarques en ajoutant, principalement sur les manuscrits de Paris, que M. S. ne connaît que par les catalogues et les collations de Fr. Haase, quelques renseignements qui font défaut parmi ceux qu'il donne.

Mais tout d'abord je reviens aux trois copies d'Ange Vergèce dont j'ai déjà fait mention, *Leidensis Vossianus* Q 19, *Paris.* 2512 et 2513. Toutes trois donnent le texte de la *Pneumatique mutilée;* toutefois, la grande lacune du premier livre y est comblée, tandis que les trois du second livre subsistent. Les leçons du premier manuscrit diffèrent quelque peu néanmoins, d'après M. Schmidt, de celle de notre 2512. Mais les divergences confirment seulement un fait connu, à savoir que Vergèce n'est un copiste exact que quand il le veut bien. Quant à notre 2513, il est assez vrai de dire qu'il ressemble au 2512 comme un frère jumeau (S. p. 13); c'est à ce point que ces deux manuscrits se suivent, ligne par ligne, et page par page, d'un bout à l'autre. Mais s'il y a là un singulier exemple de la régularité d'écriture du célèbre copiste, il est également clair que l'un des manuscrits a servi de modèle, et il y a des indices suffisants pour reconnaître que c'est le 2512. Quant aux rubriques inscrites en tête de divers chapitres et propres à ces deux manuscrits, il n'y a aucune raison pour ne pas les attribuer à Vergèce lui-même.

Nous avons, au reste, quelques données sur les sources dont Ver-

gèce disposait, lorsqu'il a exécuté, vers 1554, ces luxueuses copies. Il avait apporté de Venise la *Pneumatique mutilée* (*Paris.* 2518), qui figure déjà dans le catalogue de Fontainebleau de 1550, et qu'il avait dû copier sur le *Marcianus* 263, comme le prouve la présence dans les deux manuscrits, à la suite de la *Pneumatique*, du *Pœmander* d'Hermès Trismégiste et d'Ocellus περὶ παντός. Il fit, à Paris, une autre copie de Héron, avant 1548, également pour la bibliothèque de Fontainebleau (*Paris.* 2431). Mais il disposa un peu plus tard d'un autre exemplaire (complet?), d'où il tira les *Automates* et le complément des lacunes I 6-23 et II 34-37. Il inséra le tout (avec II 3, mais non II 22-23) dans notre 2431, hors de place. Dans le 2518 au contraire, il ajouta, à la fin du texte de Héron, les chapitres II 34-37 (ce manuscrit, d'après la règle de classement adoptée par M. Schmidt, devait donc compter dans le groupe D, non dans le groupe B), et il marqua, par un renvoi à un 10ᵉ quaternion, la place où devait être inséré le complément I 6-23. Comme l'indique un peu dubitativement M. Schmidt, ce 10ᵉ quaternion (avec un 11ᵉ et un 12ᵉ) se retrouve bien (portant son numéro et le renvoi de Vergèce) dans le manuscrit *Paris.* 2520, où le fragment I 6-23 accompagne ainsi le texte des *Automates.*

Dans ce dernier manuscrit, les mots : « Desunt folia 12 quae sunt initio.... exemplaris », se trouvent sur le f° 38 verso, (qui est blanc) et immédiatement avant le quaternion coté 10. Le mot que Fr. Haase n'a pu déchiffrer est *reginæ*. D'ailleurs, au f° 57 v° (fin du manuscrit), on trouve de la même main (inconnue, mais en tout cas du XVIᵉ siècle) : « Desunt in fine folia 41 quæ sunt in exemplari reginæ. » Nous sommes ainsi renvoyés, comme source probable des compléments d'Ange Vergèce, non pas au *Paris.* 2428 (comme l'indiquait Prou, en raison d'une prétendue similitude des figures), mais bien à un manuscrit ayant appartenu à la reine Catherine de Médicis, manuscrit qui n'est pas passé dans les *Regii*, et qui reste à retrouver ou à identifier. D'après le catalogue de Ridolfi, ce manuscrit aurait été divisé en deux (*Math.* 11 et 43), contenant, le premier, les deux livres des *Pneumatiques*, Θεοδόσιος περὶ οἰκήσεων et Δίωνος τοῦ περὶ τῶν ἑπτὰ πλανήτων συντάγματος ἡ ἀρχή ; le second, les *Automates*.

Il n'y a pas, à Paris, d'autres manuscrits de Héron, copiés par Vergèce, que ceux qui viennent d'être énumérés. En particulier, les *Paris.* 2514 et 2519, (d'une même écriture italienne), le 2516, l'addition dans le 2429, enfin le 2433, ne sont point de lui. Mais ou bien il les a rubriqués et fleuronnés (ce à quoi se rapportent les indications de Bordier pour le 2516 et le 2519) ou bien on y trouve des notes de sa main (2429, 2433) : c'est de même que dans le *Paris.* 2517, copie de Nicolas Sophianos, c'est Ange Vergèce, qui dans la lacune, a ajouté le chapitre I, 6.

Dans le *Paris.* 2514, la Pneumatique mutilée est suivie des chapitres II 34-37, de première main. Ce manuscrit qui, d'après les rap-

prochements que j'ai pu faire avec les indications de M. Schmidt, me paraît particulièrement voisin du *Vaticanus* 1054, devrait compter dans le groupe D. En revanche, les mêmes chapitres II 34-37 manquent dans le *Burneianus* 81 (l'indication contraire, provenant de Woodcraft, doit être une erreur); ce dernier manuscrit devrait être par suite reporté dans le groupe B.

Le ms. 2519 des *Automates* porte le titre περὶ αὐτοματοποιητικῆς; le ms. 2432 a au contraire le même titre que ceux de la classe inférieure.

C'est à tort que Haase a cru reconnaître, dans le *Coislin*. 158, la même main que dans le *Paris*. 2428. — Le *Paris*. 2430 ne contient bien (f° 1-60) que la Pneumatique mutilée. — Dans le 2434 une autre main commence au chapitre 11 24. Au fol. 92, la figure du labyrinthe manque; les mots ἡ πόλις sont au-dessous de la place qu'elle devait occuper. Ce manuscrit appartient à la classe inférieure.

Le *Paris*. Suppl. gr. 528 a été laissé dans le groupe F par M. Schmidt, quoiqu'il ait conjecturé exactement que l'original en était le *Leidensis Vossianus* Q. 19, ce que j'ai pu vérifier. Huet, qui a fait la copie en 1652 à Stockholm, désigne cet original par R. C. (Reginæ Codex); il appartenait donc alors à la Reine Christine; mais, tandis qu'il n'y a plus à la Vaticane qu'un seul *Reginensis* contenant les *Pneumatiques*, Huet dit expressément que la Reine possédait, outre celui qu'il a copié, deux autres manuscrits qu'il désigne par les lettres M et P, le premier ayant appartenu à Mazarin, le second ayant porté le n° 523 dans la bibliothèque de Petau. Huet ajoute que ces deux manuscrits paraissaient avoir de cent à cent cinquante ans, M devant être le plus ancien. D'après la collation qu'il en donne (et dans laquelle il distingue leurs leçons marginales), l'un et l'autre ne contenaient que le texte mutilé, si ce n'est que M avait été complété par l'addition de II 34-37, que Huet a ajoutés au texte du *Vossianus*. L'examen des variantes qu'il donne pour M et P peut montrer à quels embarras conduit la méthode de classification de M. Schmidt. Car ces deux manuscrits sont indépendants entre eux et intermédiaires entre A et T de Schmidt; ainsi M donne des leçons de A quand P donne celles de T, *et inversement*. Dans l'ensemble M est un peu meilleur que P, et deux fois, il donne des leçons proposées comme conjectures par M. Schmidt. Ces deux manuscrits sont à retrouver ou à identifier; en tout cas, ils ne semblent être aucun de ceux étudiés par M. Schmidt, et le catalogue de Stevenson qui, pour les *Reginenses*, indique les anciens possesseurs, ne marque pas le n° 94 comme provenant ni de Mazarin, ni de Petau; enfin, le manuscrit de M. Huet n'est certainement que le *Mazarinaeus* qui se retrouve aujourd'hui à Paris (gr. 2514).

Le *Paris*. Suppl. gr. 843 contient (sans figures) la *Pneumatique mutilée*, mais tout entière sauf I,31.

Un manuscrit de Paris, gr. 2007, a été omis dans le dénombrement

de M. Schmidt ; il contient le *Pœmender*, puis f° 61-113, la *Pneumatique mutilée* (sans figures). Il a été écrit à Rome par Christophe Auver (XVIe s.).

Le *Vaticanus Ottobon.* 238 est de la main de Jean d'Otrante. Il est donc du XVIe, non du XVIIe siècle.

Les manuscrits de Vienne, suppl. 12 et 21, correspondent respectivement aux numéros LXV et LXVI du *Supplementum ad Lambecii Commentarios* de Kollar. Si, dans la préface du Pappus de Hultsch, p. XI, le premier est indiqué comme du XVe siècle, c'est certainement une faute d'impression pour XVIIe. Kollar donne d'ailleurs des détails suffisants sur le numéro LXV pour qu'on y puisse reconnaître un manuscrit complet du groupe D (ordre des chapitres, après la Pneumatique mutilée ; I 6-23, II 3, 34-37, 22-23).

Paul TANNERY.

Ed. BERNOUILLI : **Die Choralnotenschrift bei Hymnen und Sequenzen.** Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1899. In-8°, 239 p. de texte, 130 p. de musique.

Dans l'ancienne liturgie, les hymnes et les séquences tenaient une bien plus grande place qu'aujourd'hui. Des nombreuses séquences qui avaient été composées, dès le IXe siècle par Notker, par Hermann Contract au XIe, Adam de Saint-Victor au XIIe, et tant d'autres écrivains célèbres, le rite romain n'en a conservé aujourd'hui que cinq : *Victimae pascali laudes*, de Pâques ; *Veni Sancte Spiritus*, de la Pentecôte, attribué au roi Robert ; *Lauda Sion*, composée par Saint-Thomas d'Aquin ; *Stabat mater*, et le *Dies iræ*, la plus belle de toutes. On peut le regretter ; quand on parcourt les recueils de Mone, Daniel, Dreves, Ph. Wackernagel, on ne peut s'empêcher de penser que les hymnes et les séquences auraient pu être une source de rajeunissement pour le culte.

Les nombreux manuscrits qui nous ont conservé les mélodies des séquences et des anciennes hymnes semblent laisser le champ ouvert aux hypothèses en ce qui concerne une question chère aux théoriciens : celle du rythme. Bien que le problème nous paraisse aujourd'hui résolu (suffisamment au moins pour qu'on puisse considérer comme des axiomes philologiques et esthétiques certains principes du chant religieux) plusieurs érudits, et non des moindres, s'acharnent à le compliquer ; dans ces vieilles cantilènes d'une allure si libre, ils prétendent introduire les formes rigoureusement précises et mathématiquement mesurées de la musique moderne ; ils se donnent un mal énorme pour étayer une thèse que je considère comme une construction de fantaisie et comme une erreur, à la fois de critique historique et de goût.

Je crois que M. Bernouilli est de ce nombre. Son livre témoigne sans doute d'un vaste savoir et de recherches très consciencieuses ; les

fac-similé, les indications bibliographiques, les textes empruntés aux musicographes du moyen âge dont il l'a rempli, montrent que s'il résout une question capitale dans un sens erroné, il en possède au moins tous les éléments avec une sûreté parfaite. Il faut lire son travail un peu comme certains ouvrages de philosophie, dont on peut bien ne pas accepter la doctrine, mais dont la partie expérimentale et documentée est à retenir.

Je voudrais faire toucher du doigt le procédé de M. B. et en même temps le défaut de son système.

Je prends comme exemple, et au hasard, la pièce *Apostolorum passio.* Au tableau VI, elle est reproduite en photo-lithographie, paroles et mélodie, d'après un manuscrit du XIV[e] siècle ; à la page 137, est indiqué, en notation moderne, le rythme musical que l'auteur a cru y trouver. Comparons rapidement les deux pièces, et voyons si la seconde n'est pas une image tronquée ou *arrangée* de la première. Sur les premiers mots *Apostolorum passio*, il y a, dans le manuscrit, 17 notes. Rien ne m'indique qu'une seule d'entre elles ait une valeur plus grande ou plus petite que les autres. Elles sont toutes égales. En outre, il n'y a pas trace de mesure. M. B. les a pourtant traduites et disposées de la manière suivante, en y introduisant 4 barres de mesure :

2 noires liées	2 noires liées	3 noires (triolet	2 noires liées	1 blanche	1 blanche	1 blanche	4 croches
A-	*pos-*	*to-*	*lo-*	*rum*	*pas-*	*si-*	*o.*

C'est un membre de phrase de 4 mesures pleines, à 4 temps. Je remarque d'abord que pour arriver à ce résultat, M. B. a dû faire subir au texte mélodique une mutilation. Certes, elle est peu importante ! Mais on va voir qu'elle est significative. Dans le manuscrit, il y a 3 notes sur l'*A* de *Apostolorum :* deux *rés* et un *ut*. L'auteur a supprimé cette dernière note. Pourquoi ? c'est évidemment pour transformer ces deux premières noires liées en une anacruse, qui, ajoutée aux 4 croches placées sur la finale de *passio*, donnent une mesure complète ; si bien que, *au total*, ce petit ensemble a une carrure parfaite. — S'il y a un art d'arranger les textes et de leur faire dire ce qu'ils ne disent pas, en voilà bien un exemple.

Poursuivons notre comparaison. M. B. traduit la même note du manuscrit tantôt par une *noire*, tantôt par une *blanche*, tantôt par une *croche*, tantôt par un tiers de *triolet* ou un cinquième de *quintolet*, etc. Je ne vois pas d'autre motif de ces substitutions perpétuelles que les intérêts du plan suivi, a priori, par le critique. Dans le manuscrit, et dans la même pièce, la dernière syllabe du mot nobi*lem* est surmontée de huit notes qui se partagent en deux groupes : une note caudée suivie de deux notes en losange (3 notes en tout) ; plus, une note caudée suivie de 4 notes en losange (5 notes en tout). M. B. les a traduites par deux groupes ayant chacun *quatre.... doubles-croches*, lesquelles,

comme plus haut, doivent être ajoutées à l'anacruse du début du membre de phrase, de façon à former une « carrure » parfaite. Ici encore, nous saisissons bien le procédé : il consiste à étendre ou à rétrécir la valeur des notes et à les grouper arbitrairement pour introduire une symétrie apparente dans une matière qui n'a pas de symétrie. M. B. n'est jamais embarrassé : il use du triolet, voire du sextolet ou du septolet ; il allonge ou il resserre, selon les besoins du moment, la pâte, très ductile entre ses mains, de la mélodie ; à l'occasion, il supprime ce qui le gêne : l'essentiel pour lui est de maintenir partout — et il y arrive très ingénieusement — cette inflexible mesure à 4 temps qui lui paraît indispensable à la constitution d'un rythme. Il se défend (remarquez ceci en passant, lecteurs français !) d'avoir voulu « *lacer les mélodies dans le corset étroit d'une marche militaire mécanique* » (Immerhin wollen wir ja die Melodien nicht in die Zwangsjacke eines mechanischen Militär-marsches geschnürt wissen, page 131). Cette œuvre étrange est cependant la sienne.

Je suis convaincu qu'il y a un rythme dans les pièces musicales étudiées par M. Bernouilli, mais un rythme libre, étranger à la mesure (que l'on confond trop souvent avec le rythme), étranger à toute définition mathématique de la durée des notes, identique en un mot au rythme de la prose oratoire qui est celui du plain-chant. N'oublions pas que la séquence est aussi appelée *Prose :* « c'est dit le P. Lebrun, parce que ce mot signifie *un discours libre, qui n'est pas gêné, comme le vers*, et que la plupart des séquences ont été faites d'un style fort libre, quoique rimées ». Je regrette d'avoir à rappeler une chose aussi connue ; mais à qui la faute ?

On devine que M. B. a cherché à justifier sa thèse à l'aide d'un certain nombre de textes. Il croit qu'avant la musique mesurée, il a existé, au moyen âge, une *musica metrica*, et il s'appuie sur le témoignage, assurément très autorisé, de M. Jacobsthal. Nous n'y contredisons pas ; mais quelle était la place qu'occupait ce genre de musique ? Suffirait-il de constater un essai de poésie métrique dans les vers de Baïf, pour considérer comme métriques toutes les poésies du XVIe siècle ? Il cite ce texte de Rémi d'Auxerre (commentateur de Martianus Capella au IXe siècle) : « Spissum... genus dicitur quædam qualitas trium sonorum compositiva, id est, *cum tres toni simul iunguntur.* » Est-ce que ces mots peuvent justifier en quoi que ce soit l'usage du triolet ? Lier des sons, est-ce, nécessairement, modifier leur durée ? M. B. cite une phrase du *Micrologue* dont on a vraiment abusé, et qu'il reproduit avec la faute habituelle : « Sic que opus est ut quasi metricis pedibus cantilena *pl*audatur » (au lieu de *cl*audatur, que réclame le bon sens). Je me bornerai à faire remarquer qu'il y a *quasi* devant *metricis pedibus*. On l'oublie presque toujours quand on cite ce passage. Rien n'est pourtant plus clair, et rien ne saurait moins contredire l'assimilation du rythme des cantilènes à celui de la prose

oratoire. Celle-ci est très distincte du vers ; elle a pourtant des combinaisons non arbitraires de brèves et de longues ; elle a des clausules harmonieuses, un cursus, comme l'a montré M. Havet en de belles études. Elle est « *quasi* metrica », rien de plus. Tel est, à la rigueur, le cas du plain-chant. C'est une question de nuances. Or, l'emploi des barres de mesures et de la notation moderne supprime toutes les nuances. On met un trait au burin, là où il faudrait un contour un peu flottant. On grave, là où il faudrait estomper. Le sens esthétique (sans lequel toute archéologie est impossible) me paraît devoir suffire pour remettre les choses au point ; je suis d'ailleurs convaincu que M. B. lui-même, s'il chantait ses propres mélodies, ne pourrait s'empêcher d'atténuer, dans la pratique, et de dissimuler le plus possible, ce que sa théorie leur a donné de trop rigide.

J'ai pris, au hasard, le texte *Apostolorum* ; pour les autres, j'aurais à formuler des critiques du même genre, et, en plus, quelques erreurs à signaler. Ainsi, au sujet de la pièce *Crux fidelis* (reproduite en facsimilé au tableau III et traduite pages 37 et suiv.) : les notes des deux premières syllabes sont traduites par *ré-mi*, alors que le manuscrit donne un intervalle de tierce (*do*-mi) plus conforme à l'esprit du plain-chant. — Sur *nulla*, pourquoi oublier la note liquescente qui semble indiquée par la seconde pause du flexus placé sur *la?* — Dans *præfert*, pourquoi voir une petite note dans le climacus placé sur *fert ?* — *fronde :* pourquoi placer la petite note représentant la liquescence de *n* au-dessous de la note de *fro*, alors que, dans le manuscrit, elle est à la même hauteur ? — *Dulces :* il faudrait deux *rés* (et non *ré-ut*) sur *ces*. — *Dulce pondus :* pourquoi mettre la liquescente de *l* une tierce plus bas que la note de *du ?* etc...

Je ne puis m'empêcher enfin de regretter, dans ce livre considérable et savant, un trop grand nombre de lapsus. Tous ne sont pas imputables à l'imprimeur. M. B. cite, sans une critique suffisante (bien différent en cela de M. Jacobsthal) le texte des *Scriptores* de Gerbert, qui, comme on sait, fourmille de bévues. Il reproduit et approuve, par exemple (p. 9) cette absurde définition qui traîne dans tant de livres : « Clivis dicitur *a Cleo*, quod est melum, et componitur ex nota et seminota et... » — P. 10, dans les notes, je lis, à quinze lignes de distance Saint-*Gal* et Saint-*Gall*, et des germanismes d'orthographe transportés en français, tels que : « le même *M*anuscript » (note 3). — P. 16, note 3, lire : « la définition *qu'en* donne etc... » au lieu de *qui en donne*. — P. 17, en tête des notes : supprimer le *vgl.* qui termine bizarrement un vers latin, et le transporter au début de la ligne suivante. — P. 30, n. 5. Est-ce le souvenir de *Bewegung* qui a fait écrire : *la* mouvement ? — P. 32, n. 1 : lire *quelquefois* au lieu de *quelques*. — P. 61, n. 1 : lire *symétriques* (et non *symmétriques*). — P. 62, l. 19 : lire *Riemann* et non *Reimann*. — P. 109, dans le fameux texte déjà cité plus haut [*ut quasi metricis pedibus etc...*] supprimer l'*r*

à la fin de *quasi* (! !). — P. 127, § 12, 2me col., l. 2, lire *contrapunctum* (au lieu de contrapunct*u*) etc.... Nous aurions passé volontiers condamnation sur la plupart de ces vétilles, si la doctrine du livre nous avait paru plus acceptable.

J. COMBARIEU.

Franck ALENGRY. **De jure apud Leibnitium,** thèse latine. Burdigalae, ex typis Y. Cadoret, 1899. In-8°, XIII-98 pages.

Le droit de Leibniz a été récemment étudié par un élève de Ihering, G. Hartmann, dans un ouvrage intitulé *Leibniz als Jurist und Rechtsphilosoph*. M. Alengry ne connaissait pas ce livre quand il a écrit le sien. Ses recherches personnelles pouvaient ainsi donner des résultats intéressants, peut-être renouveler le sujet. Pour cela, il lui eût fallu parcourir les œuvres complètes de Leibniz afin de rassembler tous les textes où il est question de droit. L'examen de sa bibliographie montre qu'il n'a pas procédé ainsi. Sauf les recueils de Mollat, d'une importance capitale pour la philosophie du droit de Leibniz, M. A. s'en est tenu pour ses œuvres juridiques à l'édition de Dutens ; il n'a pas songé à tirer parti des lettres et des opuscules publiés par Foucher de Careil et Onno Klopp.

Ce travail est donc incomplet. L'auteur a cru le présenter d'une façon originale en suivant un ordre méthodique. Après avoir exposé l'état du droit civil, du droit des gens et du droit naturel en 1666, M. A. étudie successivement comment Leibniz les a traités, puis examine les rapports du droit naturel avec la morale et la métaphysique du philosophe. Ce plan est simple, mais l'auteur paraît s'en exagérer l'originalité [1]. D'ailleurs, l'exécution en est peu nette. Ainsi les deux premiers chapitres, surchargés d'indications inutiles, font en quelque sorte double emploi avec les suivants et la matière n'y répond pas assez au titre.

Malgré l'intérêt du sujet, nous ne pouvons examiner l'ouvrage en détail. Nous y distinguerons deux parties, dont l'une est plus technique que générale. C'est sur celle-là que porteront surtout nos observations, car M. Alengry, agrégé de philosophie et licencié en droit, s'est montré moins juriste que philosophe.

Sa division des œuvres juridiques de Leibniz n'est pas nettement arrêtée. Dans l'introduction p. IX, il y distingue trois parties : le droit romain, le droit des gens, le droit naturel, et en donne les raisons. « *Haec divisio non solum ex materia ipsa, sed ex Leibnitii opusculis ipsis sponte oritur.* » P. 2, la division paraît changer. « *A Romanorum temporibus usque ad Leibnitii tempora* (*atque nostra*) *jus in quatuor*

---

1. « *A nullo auctore, nostra quidem notitia, talia facta sunt,* » p. IX.

partes divisum est : jus civile, publicum, gentium, naturæ. » Le droit civil prend la place du droit romain et le droit public s'ajoute aux autres. Cette division traditionnelle en quatre parties s'applique aux œuvres de Leibniz : M. A. l'a implicitement reconnu en intitulant le chapitre IV, non plus *jus gentium* comme il l'avait annoncé p. 29, mais *jus inter gentes publicum*. — Selon lui, le droit civil de Leibniz se confond avec la jurisprudence romaine (p. 31). C'est exagérer beaucoup. Comme étudiant, Leibniz s'est nourri du *Corpus Juris civilis;* mais il connaissait aussi le droit féodal, le droit des États européens et en particulier le droit germanique. Ses premiers opuscules juridiques sont des thèses d'examen et des œuvres de jeunesse. Leibniz se proposait, il est vrai, de refaire le *Corpus;* mais la façon dont il le conçut varia avec le temps dans un sens de plus en plus pratique. Il pensait en tirer une sorte de « droit commun universel » (Klopp I, 100) applicable aux divers pays de l'Europe, et en particulier à l'Empire; c'est le projet qu'il eût voulu réaliser dans le Code Léopold (Klopp V, 5-6).— Comme sa bibliographie le faisait prévoir, M. A. n'a guère touché au droit public. Il ignore que Leibniz ne cessa de rédiger, de 1668 à sa mort, des opuscules politiques où les questions sont toujours posées au point de vue du droit et ne connaît pas non plus ceux qui intéressent directement le droit public allemand, comme la question du mariage des princes, le droit de primogéniture chez les Guelfes. — P. 70, la correspondance des trois degrés du droit naturel avec les préceptes du droit romain, *honeste vivere, alterum non laedere, suum cuique tribuere,* est réelle; mais nous ne croyons pas que Leibniz soit parti de ces définitions : il les a employées parce qu'elles étaient commodes, mais en leur donnant un sens particulier. Dans maints passages des opuscules recueillis par Mollat, Leibniz montre comment il arrive à la gradation soit ascendante [1], soit descendante [2] du droit. C'est là qu'il fallait étudier comment Leibniz fonde le droit et le rattache à la morale.

La partie de l'ouvrage qui traite des rapports de l'éthique et du droit naturel est la plus intéressante. Cependant, tout en montrant comment les trois degrés de la morale leibnizienne correspondent à ceux du droit, M. A. n'a pas suffisamment défini les devoirs qui en découlent; il n'a pas déterminé la valeur de la morale de Leibniz comparée à celle de l'antiquité, et à celle de Kant, en passant par Wolff. En étudiant le principe du droit et de la morale, il l'a trop rattaché à la notion de Dieu, faute d'en avoir dégagé le caractère purement rationnel. P. 91, cette morale est justement qualifiée de « naturalisme

---

1. *Méditation sur la notion commune de justice*, p. 54-57. — Suivant M. A. p. VII, cet opuscule est postérieur à 1693 ; nous croyons pouvoir en fixer la date entre 1702 et 1705, années d'avènement de la reine Anne et de mort de la reine de Prusse (Sophie-Charlotte) dont Leibniz parle p. 62.

2. *De tribus Juris naturae et gentium gradibus*, p. 9.

intellectualiste », mais le nom d' « utilitarisme rationnel » ne peut s'appliquer à son degré supérieur. — P. 92, la méthode que Leibniz emploie dans le droit, si elle est « intellectualiste », est plus logique que géométrique. L'influence de Weigel, qui fut le premier professeur de mathématiques de Leibniz, ne peut seule expliquer la forme démonstrative que le jeune étudiant donna à quelques opuscules du droit romain. Leibniz avait étudié la logique avant la géométrie et pour lui le droit était une science déductive (p. 94). Il n'en faudrait pas conclure qu'en matière de droit le philosophe ait négligé la pratique pour la théorie et, d'une façon générale, dédaigné les faits pour s'intéresser aux pures idées. M. Alengry, qui proclame la vaste érudition de Leibniz en matière de droit civil et de droit des gens, est mal venu (p. 92)de lui dénier le sens du particulier et des « variétés historiques ». C'est méconnaître l'étendue de l'esprit de Leibniz, dont la curiosité, les connaissances et l'activité en tous genres apparaissent sans cesse dans la correspondance, en dehors même de ses travaux géologiques, historiques ou philologiques.

Il nous resterait à parler de la façon même dont l'ouvrage est écrit La question est délicate parce qu'il s'agirait moins de juger l'auteur que Leibniz lui-même. Presque tout le latin de cette thèse est, en effet, composé de fragments des œuvres du philosophe; mais aucun signe typographique n'en limite les citations. M. Alengry laisse toujours parler Leibniz, il ne l'explique pas assez et c'est trop souvent à nous de l'interpréter. La chose est regrettable, car si la partie de l'ouvrage consacrée au droit proprement dit est à peu près sacrifiée, l'autre apporte une contribution intéressante à l'histoire de la philosophie et en particulier à l'étude de la morale de Leibniz.

Louis Davillé.

W. J. Stillman. **The union of Italy 1815-1895.** Cambridge Univ. press 1898, x-412 p. In-8°, (Cambridge historical series).

Ce qui distingue cette histoire contemporaine de l'Italie des autres ouvrages de vulgarisation sur le même sujet, ce sont les impressions personnelles de l'auteur qui a vécu longtemps en Italie comme consul des États-Unis et comme correspondant du *Times*. Ce qu'il apporte de renseignements inédits se réduit naturellement à quelques anecdotes peu importantes. Toute la partie antérieure à 1870 n'est qu'un récit sommaire ; on ne pouvait avoir en si peu d'espace la prétention de rivaliser avec la grande histoire de Reuchlin. Ce récit est, d'ailleurs, bien proportionné[1] pas trop encombré de batailles, assez clairement présenté ; le cadre est une combinaison admissible de sections

1. Peut-être la période capitale 1860-1861 est-elle un peu écourtée.

chronologiques et de sections géographiques [2] et il y a à la fin une bibliographie détaillée dont le choix est judicieux.

Je n'oserais pas dire pourtant que cette histoire soit au niveau de tous les autres ouvrages de cette excellente collection ; il est sûrement inférieur à l'admirable *Histoire des États-Unis* de Channing et aux *Colonies Australiennes* de Jenks. Mais la faute en est peut-être au sujet ; l'histoire d'Italie, qui a passionné l'Europe pendant la crise d'unité, nous paraît aujourd'hui démodée, superficielle et vide, et on trouve avec peine des travailleurs qui consentent à s'en occuper.

La partie la plus personnelle est la période contemporaine. M. Stillman est un de ces amis de l'Italie, qui dans l'unité réalisée n'ont trouvé guère que des désillusions, mais il déclare conserver l'espoir dans le relèvement du peuple italien dont il connaît par expérience les solides qualités, suffisantes « pour la réalisation de l'idéal de ses patriotes les plus ardents ».

Ch. Seignobos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

(Seance du 20 avril 1900 (suite).

M. de Mély communique une note sur les sources des *Cyranides* dont il vient d'éditer le texte grec. C'est un ouvrage gnostique où on remarque des traces de christianisme et de chaldéisme. De certains passages relatifs à l'Euphrate et à la tour de Babel on peut déduire qu'il a été composé par un Syrien, qui doit être Harpocration d'Alexandrie, entre 350 et 360. Harpocration aurait reçu d'un prêtre d'Alexandrie en Babylonie un traité attribué à Cyranus et un copiste postérieur aurait publié ce traité en l'attribuant à Hermès Trismégiste.

M. Clermont-Ganneau commente une inscription grecque, autrefois copiée par M. Waddington à Der Seman, sanctuaire de saint Siméon Stylite.

Léon Dorez.

---

2. 1. Victor Emmanuel I. 2. Soulèvement de 1821. 3. Piémont avant 1847. 4. Deux-Siciles 1815-1847. 5. Italie du Nord et du centre 1815-1817. 6. Précurseurs littéraires de la résurrection italienne. 7. Italie du Nord 1847-1848. 8. Guerre avec l'Autriche 1848-1849. 9. Italie centrale 1847-1849. 10. Italie du Sud 1847-1849. 11. Italie du Nord 1849-1858. 12. Guerre de 1859 et résultats. 13. Achèvement de l'Italie 1861-1870. 14. L'Italie parlementaire 1871-1886. 15. Désorganisation.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **21 mai** — **1900**

Le livre des Mille Nuits et une Nuit. Traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J. C. Mardrus, t. I, II, III et IV. Paris. Éditions de la Revue Blanche. 1899-1900.

Les *Mille et une Nuits* de Galland ont charmé deux siècles de lecteurs. Les fantaisies des vieux conteurs d'Orient, récits rapides coupés de languissantes histoires, exquises délicatesses coudoyant d'ordurières grossièretés, toutes s'y étaient parées des mêmes grâces légères, uniformes et décentes. Ce temps-ci devait désirer une traduction plus précise, plus colorée et plus brutale; et l'on avait deux manières de la lui donner. On pouvait chercher une pleine compréhension des textes, réunir les diverses versions, en retrouver l'origine, en étudier la langue, en expliquer les allusions historiques et les mœurs, verser en un mot sur une traduction scrupuleusement exacte un riche complément de notes, où les orientalistes et les lettrés eussent trouvé matière à une connaissance profonde de l'Orient. On pouvait se contenter d'une traduction moins savante, exacte seulement et simple, où, sans toujours faire comprendre au lecteur les complications d'une vie et d'une pensée si éloignées des siennes, on eût livré à sa curiosité blasée des idées et des formes nouvelles. M. Mardrus annonce dans sa préface que tel a été son dessein. Acceptons-le, et, sans regretter que le livre, ainsi présenté dans sa « nudité », ne puisse être mis aux mains d'une honnête femme, voyons s'il est bien une version exacte et fidèle des *Mille et une Nuits*.

Le premier volume est étrange, et le style, non sans vigueur, est pénible et prétentieux. Le titre *les Mille Nuits et une Nuit*, n'étonnera point d'un auteur qui dédie son troisième volume « au poète J. M. de

« Hérédia, père de trois poètes et d'une ». Un personnage est « à la « limite de l'épanouissement et de la dilatation » ; le porte-faix » jette son âme » dans le bassin ; le pêcheur « baise la terre entre les mains « du roi ». M. M. évidemment n'écrit point pour les « bourgeois ».

Du moins, la traduction des premières pages, où tous les arabisants ont essayé leurs lisières, est assez exacte. Mais, dès les premiers vers et les premières difficultés, les contre-sens apparaissent et s'unissent à un vigoureux dédain de la précision. Le texte dit (édition de Boulaq, t. I, p. 11) : « Quiconque fait le bien à d'autres qu'aux gens de bien est « récompensé comme celui qui est doux envers la hyène » (s. ent., et qui est mordu par elle). M. M. (p. 44) traduit : « Si tu le veux, essaie! « et ton sort sera celui de la pauvre Magir, mère d'Amer. » On pensera tout d'abord que ce vers a été pris par M. M. dans les manuscrits dont il a parlé dans sa préface et que nul ne peut contrôler ; mais c'est bien là le vers de l'édition de Boulaq, que M. M. suit constamment. Seulement, M. M. ignore qu'*Oumm 'Amir* est le surnom de la hyène ; il a pris l'*ism fa'il, moudjir*, pour un nom propre, dont il a fait Magir, et le reste du vers est sorti de son imagination. Eut-il douté un instant de lui-même qu'il eut trouvé le vers tout entier dans le dictionnaire de Kasimirski. — A la page 19 (Boulaq), l'esclave dont le roi a chèrement payé les talents de cuisinière, voit, pour ses débuts, les poissons enchantés devenir tout à coup charbons dans la poêle, et désolée d'avoir ainsi perdu sa première bataille, elle s'écrie : « Dès le « début de l'expédition, son bâton s'est brisé », proverbe bien connu, qui se trouve dans le recueil de Freytag, t. III, p. 26. M. M. traduit p. 71 : « Ce pauvre poisson! A peine à l'attaque, que le voilà dé« bandé! » — Lisant les vers au hasard des pages, je m'arrête p. 113 à une pièce sur l'amour, où tout est à contre-sens ; voici l'avant-dernier vers : « Ce n'est point, dit le poète parlant de sa maîtresse (Boul. « p. 29), le jus vieilli de la treille qui m'a grisé, c'est sa gorge ; ce n'est « point le vin qui m'a brûlé, ce sont ses charmes. » M. M. traduit : « Et ce ne sont point les choses passées qui m'ont ainsi consumé, mais « seulement son passé à elle! Et ce ne sont point les choses aimées « dont je me suis séparé qui m'ont mis dans cet état, mais seulement « sa séparation d'avec moi. » M. Mardrus, ignorant que *soulaf* et *chamoul* sont des noms du vin, a lu *soullaf* (choses passées) et *choumoul* pour *chaml* (séparation) ; dans *chamail* (qualités, charmes), il a trouvé le même sens, et avec deux ou trois autres solécismes, il a bâti son vers. Le premier volume laisse donc une impression mélangée ; un style bizarre, mais intéressant, la prose assez exactement traduite, les vers incompris ou fantaisistes. Mais c'est un début, et l'on peut beaucoup attendre des quinze autres volumes.

Le tome deuxième est d'une autre méthode : le texte subit désormais deux opérations : traduction et manipulation. Les exemples que j'en vais donner sont pris au hasard ; ils ont été contrôlés dans les

éditions de Boulaq, de Calcutta, de Breslau et de Beirout; cette dernière d'ailleurs a été beaucoup trop méprisée par M. Mardrus, car elle a été publiée d'après un manuscrit fort intéressant et, malgré des retouches ad usum puellorum, elle présente d'excellentes variantes. D'ailleurs, M.M. suit Boulaq à peu près seul. J'ouvre le livre au début du conte d'Anis el Djelis (p. 197), qui est devenu : histoire de Douce-Amie et d'Ali-Nour, « simplement, dit M. M. p. 202 note, pour la « facilité de la lecture » : mais, c'est un contre-sens. Dès le premier paragraphe, le texte est remanié et délayé; la moitié de la p. 200 est à supprimer; le trait : « des jeunes filles capables d'infuser la vie à « mille vieillards impotents » n'est dans aucun texte; les vers contiennent tous deux un contre-sens; dans le premier, le texte dit (Boul. p. 105) : « O toi qui rends la sève au bois pourri de l'Empire », et cela ne manque point de couleur; M. M. traduit (p. 200) : « O toi « qui fais se rehausser la gloire du règne et se redresser le vieil édi- « fice des ancêtres. » — La charmante description de la p. 201 est délayée; les vers ne sont pas compris. — La phrase de la p. 202 : « Et c'est pourquoi, dès que pubère et mûre comme la fleur, on « l'appela Douce-Amie », n'est dans aucun texte et n'y aurait pas de sens. — Les pages 202 et 203 ont été emmêlées; parmi les vers, qui sont pleins d'erreurs, le second peut être ainsi traduit (Boul. p. 105) : « Jadis, je marchais sans être fatigué, et maintenant, je suis las, sans « avoir marché. » M. M. dit : « Jadis, debout je me tenais et le corps « droit, et je marchais vers le soleil. Maintenant, terrassé de ma hau- « teur, la maladie est mon partage, et ma maîtresse l'immobilité. » M. M. aurait-il pensé aux vers de Figaro :

« Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.

P. 221 : (Boul. p. 108), je rencontre enfin des vers assez exactement traduits; le troisième dit : « Laisse-là tous les aromates et éloigne-les « de lui; embaume-le avec le parfum de ses belles actions. » M. M. traduit : « Loin de lui, les baumes mortuaires et tous les aromates! « Pour l'embaumer dignement, ne te sers que des parfums de ses « bienfaits et de l'odeur douce de ses actions en beauté. » « Des actions en beauté », c'est peut-être du norvégien, mais ce n'est ni de l'arabe ni du français.

Ouvrons maintenant le tome III, qui contient l'histoire d'Omar ben en No'man. Alors que les contes des *Mille et une Nuits* sont pour la plupart d'origine persane et n'ont d'arabe qu'un vêtement léger, ce récit, en prose rimée, semble être arabe de la tête aux pieds; il est une vivante peinture de la société arabe du moyen âge et contient des détails très curieux sur les rapports des chrétiens et des musulmans

en Syrie. Quoi qu'en pense M. M., il a été déjà traduit en français par M. Riche; mais il n'était que trop facile de faire mieux. Je ne discuterai pas avec M. M. l'orthographe des noms propres « Omar el Néman » et ses fils « merveilleux », « Safia », Nozhatou », « Aphridonios », etc. Mais, dès la seconde ligne, je retrouve la manipulation déjà subie par le tome second : des transpositions de lignes, des adjonctions, des coupures. Il eut été tentant pour un « écrivain artiste » de chercher à imiter la forme rythmée et rimée du texte : M. M. l'essaie pendant trois lignes (p. 9) et prévient par une note, comme si ces lignes seules étaient rimées. — P. 1, l. 6 : « Il était « ardent et tel, que le feu qui réchauffe lui était chose inutile. » Le texte dit (Boul. p. 137) : « Il était tel qu'on ne pouvait se chauffer à son « feu », c'est-à-dire qu'on ne pouvait lutter avec lui. — P. 9, « Sofia « était, dit le texte, la plus belle de toutes les femmes et la mieux gar- « dée dans son honneur », expression usuelle, qui est dans tous les dictionnaires. M. M. confond *'irdh* (honneur) et *'ardh* (largeur), et traduit : « la plus forte de cuisses et d'épaules ». — Deux lignes plus loin, ceci qui ne laisse pas d'être assez déplaisant : « et elle savait, « durant les nuits que le roi Omar passait maintenant avec elle (Sofia « était enceinte), lui dire des paroles fort douces qui lui charmaient « les sens et le flattaient beaucoup, des paroles mousseuses et péné- « trantes, fort douces et pénétrantes ». Le texte porte tout autre chose (Boul. p. 138) : Quand, parmi les concubines, vint son tour de recevoir le roi, « celui-ci alla passer la nuit chez elle ; tandis qu'elle le « servait, elle lui dit : « Je demande au Dieu du ciel [1] qu'il t'ac- « corde par moi un enfant mâle, dont pour toi je soignerai l'édu- « cation, et dont je m'efforcerai de rendre parfaits les manières « et le caractère. » Le roi ravi admira fort ces paroles. Elle fut « ainsi jusqu'à la fin de ses mois... etc. » Il faut regretter que ce joli épisode ait disparu de la traduction pour faire place au tableau qu'on a lu plus haut. — P. 13, M. M. s'est risqué à une note sur Iskander Dhou l Qarnèin ; l'origine de cette expression est bien connue aujourd'hui : Alexandre a été confondu, sur les représentations figurées, avec Amonra (Jupiter Ammon) qui portait des cornes de bélier. Bucéphale n'a rien à y voir. — Je ne saurais continuer, à travers le fouillis des p. 21, 22 et 23, ce travail, insipide au lecteur. Je voudrais seulement mettre sous ses yeux, d'une part la traduction d'une pièce de vers que M. M. paraît avoir comprise, et d'autre part la traduction du même passage, scrupuleusement exacte, sans aucune recherche de style. Je commence par celle-ci (M. p. 22, Boul. p. 140) : « La prairie brille des chastes candeurs « qu'elle contient, — et les charmes des jeunes filles lui ajoutent « grâce et beauté ; — toutes, fines, élancées, adroites en mines aga-

1. Le Dieu chrétien, car elle est chrétienne.

« çantes et coquettes ; — chevelures éparses, pareilles aux grappes de la « vigne, — regards séducteurs et lanceurs de flèches ; — troublantes, « meurtrières, pour les ardeurs des hommes. » M. M. traduit : « Il « luit ! Et voici que la pelouse luit ! Et c'est de tout ce qu'elle contient « de blanches filles à la chair candide, de filles candides et blanches à « la haute lueur ! Et la pelouse en tressaille et frémit ! — De belles « filles surnaturelles ! Une taille mince, pliante. Une démarche souple « et savante et mélodieuse. Et la pelouse en tressaille et frémit ! — « Éparse la chevelure, retombant sur le col la chevelure, telle la « grappe sur le cep. Blondes ou brunes, grappes brunes, grappes « blondes ! O chevelures ! Attrayantes filles, ô séductrice ! Et vos yeux, « la tentation de vos yeux, les flèches de vos yeux et ma mort ! »

A la recherche de l'exactitude, je pousse jusqu'à la page 126, que M. M. intitule pompeusement « discours sur les trois portes » : les quatre premiers paragraphes n'ont aucun rapport avec le texte. — P. 127, le traducteur a passé huit lignes de l'édition de Boulaq (p. 169), qui auraient rempli une page de la traduction et qui eussent développé la phrase : « Et le Sage a dit », à laquelle M. M. n'a d'ailleurs rien compris. — Toute la suite du discours de Nozhet ez zeman est pleine de coupures et de contre-sens. P. 135 (Boul. p. 172), l'anecdote d'Omar, affranchissant le berger scrupuleux, se termine par ces paroles du berger : « O Dieu, tu m'as accordé le petit affranchissement ; accorde-moi maintenant l'affranchissement suprême. » M. M. traduit : « Car Omar se disait en lui-même : On ne rencontre pas tous les jours « un homme intègre. »

Le tome IV s'ouvre de lui-même sur ma table à la page 140 (Boul. I, 265 ; Calcutta I, 221 ; Beirout, II, p. 65) ; elle débute par un contre-sens, qui ajoute une brutalité au texte[1], partout remanié, coupé, délayé ; une page entière du texte arabe (quatre pages environ de traduction) a disparu. Les premiers vers n'ont qu'un lointain rapport avec le texte.

---

1. J'en citerais aisément d'autres exemples. Le texte dit (Boul. I. 227, Calc. I. 561), à propos des relations enfantines de 'Aziz et 'Aziza, qui font penser à celles de Daphnis et Chloé : « Moi (c'est 'Aziz qui parle), je ne savais rien des choses ; « mais elle, elle était plus savante et mieux instruite » ; la suite du récit le prouve en effet. M. M. ajoute (t. IV, p. 8) cette phrase, qui n'est nulle part : « ce dont je « jugeai plus tard, en réfléchissant à la façon dont elle m'enlaçait de ses bras et « elle serrait les cuisses en s'endormant contre moi. » Ceci est sans doute extrait du manuscrit de M. M. qui contient de petites choses inconnues des textes imprimés. — Ces adjonctions sont compensées par d'innombrables coupures qui ne sont pas toujours heureuses. M. M. (t. IV, p. 17) écrit cette phrase qui paraît étrange sous la plume d'un homme si informé de la vie orientale : « J'attendis là jusqu'à la « prière des muezzins sur les minarets, au coucher du soleil. » J'ose à peine rappeler que le muezzin ne prie point, mais convie les fidèles à faire les cinq prières obligatoires de chaque jour. Le texte dit (Boul. I. 230, Calc. I. 574) : « Je restai là ; « on fit l'appel à la prière de l''açr ; puis, le soleil devint jaune ; puis, l'on fit l'appel « à la prière du maghreb, et la nuit vint. »

Je ferme donc les jolis volumes de la *Revue Blanche*. D'autres, sans doute, les liront avec plaisir : les séductions des *Mille et une Nuits* seront toujours les plus fortes. Mais il était inutile de respecter généreusement toutes les brutalités d'un sensualisme brûlé du soleil, si l'on ne devait point atteindre à l'exactitude. La traduction nouvelle n'est pas assez sûre d'elle-même pour avoir le droit de mépriser celle de Galland, qui garde son charme vieillot et ses grâces décentes.

M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Grundriss der Dogmengeschichte von A. DORNER. Berlin, Reimer, 1899. In-8, xi-648 pages.

Ce livre est moins une histoire des dogmes qu'une philosophie générale de leur développement. L'auteur ne croit pas, avec A. Harnack, que le christianisme soit à expliquer seulement par le judaïsme, qu'il consiste uniquement dans les principes moraux de la prédication de Jésus et que l'influence hellénique n'ait été qu'une détérioration de l'Evangile. Une telle conception, dit-il, peut sembler orthodoxe (au point de vue protestant) ; elle ne doit pas être vraie. D'autre part il conteste la valeur absolue du dogme ecclésiastique et regarde comme contradictoire la notion d'un dogme immuable ; il admet au fond des doctrines chrétiennes l'existence d'un principe qui leur donne force et durée ; l'histoire des dogmes doit être l'histoire du développement de la pensée chrétienne ; on la rapetisse en la limitant aux dogmes proprement dits, aux points de doctrine définis dans les confessions de foi. Cette façon d'envisager l'histoire des dogmes est assurément plus large et plus vraie, non seulement que celle des théologiens dits orthodoxes, mais encore que celle des théoriciens qui veulent mettre toute vérité dans le pur Evangile et considèrent comme une aberration continue le travail de la pensée chrétienne depuis les temps apostoliques. D'après M. Dorner, ce qu'il y a de critiquable dans l'histoire du dogme grec, le dogme trinitaire et christologique, ce n'est pas l'effort tenté pour concevoir Dieu et le Christ, c'est le parti que l'on prit de donner un caractère de fixité obligatoire à des essais incomplets ; or cette façon d'agir n'a rien d'héllénique. A quoi l'on pourrait ajouter qu'il y a eu pour l'Eglise une nécessité relative d'agir ainsi et que le tort est plutôt du côté des modernes qui considèrent comme nulle l'œuvre de l'antiquité, parce qu'elle n'est point parfaite, ou qui refusent de la croire perfectible, parce qu'ils ne veulent pas en voir les imperfections. Le développement occidental du dogme de la grâce se présente dans les mêmes conditions que le développement oriental du dogme christologique. Ces étapes de la science religieuse ont été les conditions indispensables de la connaissance plus libre qui a été inaugurée par la Réforme. La doctrine religieuse doit maintenant se

constituer et durer sans la garantie des sanctions ecclésiastiques. Resterait à savoir si telle est la loi de conservation des doctrines religieuses, et si le régime normal de la théologie moderne ne consisterait pas dans la conciliation du principe de tradition et d'autorité avec le principe de liberté, de recherche scientifique et de progrès.

M. D. pose en principe que le christianisme primitif n'est pas le christianisme absolu : l'ensemble d'idées qu'il représente n'épuise pas l'essence du christianisme, et l'on doit s'attendre à ce qu'il porte l'empreinte du temps où il s'est manifesté ; tous les développements ultérieurs de la doctrine ne sont pas à condamner parce qu'ils le dépassent. Même les spéculations d'Origène, où il entre de la gnose héllénique, ne sont pas, dans l'ensemble, une corruption du christianisme ; car la religion chrétienne se montre la plus libre spirituellement en cela même que son contenu peut être l'objet d'une connaissance libre, laquelle, en tant que connaissance religieuse, a sa valeur propre. Origène avait compris que cette connaissance était un besoin du christianisme, et il avait vu aussi qu'il n'importait pas de la préciser, comme la simple foi, en formules d'enseignement ecclésiastique. Il est vrai qu'une partie de cette gnose est entrée dans le symbole officiel de l'Eglise, mais on n'en doit pas conclure que la doctrine de la Trinité soit l'hellénisation du christianisme. Ce serait se faire du christianisme une idée trop judaïsante, oublier que le dogme trinitaire est issu du christianisme lui-même et qu'il a servi à combattre à la fois le judaïsme et le paganisme ; on ne voulut ni de Sabellius ni d'Arius ; il fallait que Dieu se communiquât au monde en restant transcendant à l'égard du monde ; pour exprimer ces rapports, on se servit des catégories de la pensée grecque, mais par un procédé tout particulier de sélection et d'adaptation. La synthèse des divers éléments métaphysiques, physiques, moraux, qui entrèrent dans cette gnose ecclésiastique n'aboutit pas à une formule parfaitement claire et équilibrée. M. Dorner se contente de le constater. Peut-être aurait-il pu ajouter que le défaut d'équilibre est, en pareille matière, et dans une certaine mesure, une condition de durée et même de vérité, un système logique d'une rigueur absolue devant nécessairement paraître incomplet et erroné au bout d'un certain temps, et tombant tout entier dès qu'il devient caduc sur un seul point.

Saint Augustin représente le type romain du christianisme comme Origène en représente le type grec. Origène, idéaliste, met dans la connaissance religieuse et dans la liberté qui en est le fruit la plus haute perfection chrétienne. Saint Augustin, pratique, cherche un remède à la corruption de la nature et le trouve dans la grâce et les sacrements de l'Église ; il ne veut pas enseigner autre chose que ce qu'enseigne l'Église ; chez lui la science n'a pas pour but suprême de contribuer à la perfection de l'individu, mais d'être au service de l'institution ecclésiastique. Sa conception de la cité de Dieu n'est pas

une simple combinaison de néoplatonisme, de théocratie juive et d'impérialisme romain : son principe essentiel est parfaitement évangélique, à savoir, que le christianisme ne se manifeste pas seulement dans la connaissance ni même dans les sentiments de l'individu, mais dans la transformation morale de tous les rapports sociaux. Lui non plus n'aboutit pas à un système parfaitement homogène, parce qu'il tient compte de points de vue différents. L'Église du moyen âge, tutrice des États, éducatrice universelle, est toute pénétrée des idées d'Augustin. Mais au moment même où il semble que son pouvoir est arrivé à l'extrême limite de son développement, il commence à être contesté et à décliner. La raison fondamentale qui rendit intenable la domination de l'Église est que les personnalités individuelles avaient pris de plus en plus conscience de leur valeur et de leur indépendance, et que le cadre ecclésiastique se trouva trop étroit pour la satisfaction de tous les intérêts humains qui s'éveillaient dans l'ordre de la science, de la littérature, de l'art, de l'économie sociale et politique. L'Église du moyen âge n'est pas à blâmer d'avoir voulu tout subordonner à un idéal religieux et moral; mais le temps vint où, mêlée à tout, elle ne put suffire à tout, et comme elle refusa de se prêter à l'émancipation légitime des individus et de la société, le mouvement protestant devint à son tour une nécessité historique.

Est-ce bien le mouvement protestant comme tel qui était nécessaire? Du principe posé par M. Dorner, il résulte que l'émancipation de la science en général, celle de la société civile et politique, jusqu'à un certain point celle des consciences, étaient devenues indispensables. Mais est-ce le protestantisme qui a réellement accompli l'œuvre d'affranchissement dans la mesure incomplète où nous la voyons réalisée? Les orthodoxies protestantes ont fait obstacle tant qu'elles ont pu au libre développement de la science; le rationalisme a été une réaction contre la scolastique protestante aussi bien que contre la scolastique catholique; les confessions protestantes ont d'abord voulu être des religions d'État comme le catholicisme; enfin une orthodoxie fondée sur la Bible comme règle extérieure de la foi, et le protestantisme historique et réel n'a pas été autre chose, n'est guère moins oppressive pour la conscience individuelle qu'une orthodoxie fondée sur la tradition; elle peut même l'être davantage, parce qu'une tradition vivante est quelque chose de plus souple que la lettre d'un livre sacré. C'est donc en tant que révolution facilitant d'autres changements, et non pas directement et par sa propre tendance, que le protestantisme a contribué à l'avènement de la liberté. M. Dorner lui-même n'hésite pas à déclarer que l'infaillibilité de la Bible ne se soutient pas sans l'infaillibilité de l'autorité qui l'interprète, et que l'autorité des confessions de foi suppose l'autorité de l'Église; en d'autres termes, le protestantisme orthodoxe est un catholicisme boiteux et illogique. C'est pourtant ce protestantisme-là qui a été fondé

par les réformateurs et qui retient aujourd'hui encore la consistance d'une institution religieuse. Le protestantisme entièrement libre de M. Dorner, pour être un peu plus garni de croyances que celui de M. Harnack et de M. Sabatier, n'est toujours qu'une théorie de l'individualisme chrétien. Peut-on y reconnaître les éléments essentiels d'une religion et en particulier ceux de la religion chrétienne ? Une religion vivante n'est-elle pas nécessairement une institution sociale, et la théorie individualiste de M. Dorner peut-elle être autre chose qu'une théorie ?

Le principe du protestantisme, nous dit-il, est la conscience de la responsabilité personnelle; le principe du catholicisme est la substitution de l'autorité ecclésiastique à la conscience individuelle. Et il est bien vrai que là est, sinon le principe, du moins l'écueil du catholicisme. Toute son évolution depuis le XVI[e] siècle tend à fortifier le principe d'autorité ; il n'a reconnu en fait ni l'autonomie de la science, ni celle des individus, ni celle de la société ; il entend rester ce qu'il était au moyen âge, c'est-à-dire que, les circonstances étant changées, il pèse bien plus lourdement qu'alors sur la liberté de la pensée, et que ses prétentions dans l'ordre politique vont à l'encontre de l'évolution des sociétés contemporaines. Mais M. D. doit se faire illusion lorsqu'il croit que l'étude de saint Thomas d'Aquin, recommandée par Léon XIII, pourrait tromper l'attente de ceux qui la recommandent, parce que Thomas d'Aquin n'est pas un jésuite. On l'étudie du moins fort jésuitiquement, et cela suffit pour le rendre inoffensif; la scolastique dont on poursuit la restauration n'est pas du tout celle du XIII[e] siècle, mais un type uniforme d'enseignement auquel l'ancienne théologie scolastique fournit seulement une partie de ses éléments matériels. Il ne faut donc pas compter sur saint Thomas pour contrebalancer l'influence du principe d'autorité dans l'ordre théologique ; si une réaction doit se produire, elle viendra, non pas précisément de la théologie allemande, car on ne voit pas bien aujourd'hui en quoi les catholiques allemands l'emportent sur les autres pour l'indépendance de la pensée, mais de la participation inévitable des catholiques aux progrès de la science moderne, principalement de la connaissance historique de la Bible et du développement chrétien.

Disons, pour finir, que l'ouvrage de M. Dorner est conçu dans un esprit vraiment scientifique; l'histoire des doctrines chrétiennes y a été saisie avec une rare pénétration; il faut la connaître à fond pour être capable de l'interpréter ainsi. Certaines conclusions peuvent être discutables; l'ensemble tient comme construction historique. L'histoire du dogme dans les temps modernes, écourtée chez M. Harnack, prend ici toute la place qui lui revient. L'auteur se trompe sans doute en voyant dans sa conception de l'individualisme religieux le terme parfait du développement chrétien; mais tout le livre est dominé par une pensée générale qui le rend particulièrement suggestif et qui doit

être vraie, à savoir que toutes les parties du développement, ses formes principales, ont une valeur positive, ne sont pas de pures altérations, mais bien des manifestations du principe chrétien.

E. F.

Albrecht Ritschl und seine Schüler, von J. WENDLAND. Berlin, Reimer, 1899; in-8, IX-135 pages.

Critique sérieuse et impartiale de la théologie de Ritschl et de ses principaux disciples. L'auteur étudie successivement l'individualité de Ritschl, en tant que croyant et que théologien, sa dépendance à l'égard de la philosophie de son temps, son attitude à l'égard de la culture moderne et des partis théologiques ; les principes philosophiques de Ritschl, sa théorie de la connaissance, ses idées sur le rapport de la connaissance philosophique et de la connaissance religieuse, sur l'essence de la religion; les principes théologiques de Ritschl, ses opinions sur le rapport de l'expérience intime avec la révélation historique, sur la religion de Jésus et la foi au Christ, sur l'essence du christianisme; le système dogmatique de Ritschl, sa conception de Dieu, du péché, de la christologie, de la justification. En séparant absolument le domaine de la religion de celui de la philosophie, et en rejetant la métaphysique, Ritschl a satisfait les tendances positivistes du temps et surtout il a tiré d'embarras nombre de gens qui ne savaient plus comment concilier les exigences de la pensée avec les données de la foi commune; la façon dont il maintenait les principaux éléments de la tradition, sans s'opposer à l'esprit moderne, lui a valu beaucoup de disciples; ses travaux ont été utiles par les points de vue nouveaux qu'il a ouverts, les contradictions qu'il a provoquées, les problèmes qu'il a posés. On a d'ailleurs exagéré l'opposition de cette théologie à l'égard de la théologie libérale, et les disciples de Ritschl n'ont pas reconnu encore que son attitude vis-à-vis de la philosophie était radicalement fausse, la philosophie n'étant point une simple critique de la connaissance, et la foi pratique n'étant nullement incompatible avec la connaissance théorique et métaphysique. Ce qu'il faut retenir de lui, c'est que la religion est autre chose que la philosophie, et qu'être persuadé de la vérité de certaines propositions religieuses est autre chose que de vivre dans la religion. Telles sont les conclusions de M. Wendland; elles sont fondées sur un examen impartial et plutôt sympathique de la théologie de Ritschl; il ne nous semble pas qu'il y ait lieu de les contester.

G. H.

Dionysii Halicarnasei Opuscula ediderunt H. Usener et L. Radermacher. Vol. I. Leipzig, Teubner, 1899, xliv-438 pp. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Les traités littéraires de Denys d'Halicarnasse ont été en s'améliorant lentement depuis Reiske; l'édition dont MM. Usener et Radermacher publient actuellement le premier volume contribue à ces progrès en donnant en plusieurs passages un texte notablement épuré. Les opuscules contenus dans ce volume sont le premier livre sur les anciens orateurs (Lysias, Isocrate, Isée), ce qui reste du second (Démosthène), le περὶ Δεινάρχου, les lettres à Ammée, le jugement sur Thucydide, et quelques fragments relatifs aux orateurs attiques. Le premier livre sur les orateurs est publié par M. Radermacher, ainsi que Démosthène et Dinarque; le reste par M. Usener. Les manuscrits qui contiennent un ou plusieurs de ces traités sont nombreux, et se trouvent dans plusieurs bibliothèques; les éditeurs les font remonter à trois sources : le Parisinus 1741 (P), qui est la base du texte de la lettre à Ammée sur Thucydide; le Laurentianus LIX, 15 (F), le seul qui contienne le περὶ Δεινάρχου, et un troisième manuscrit désigné par S, dont existent, entre autres copies, l'Ambrosianus D 119 sup. (M), le Vaticanus Palatinus 58 (P), le Parisinus 1742 (B), et un Marcianus cl. X, nº 34; cette famille est le fondement du texte des livres sur Démosthène et sur Thucydide (B ne donne pas ce dernier), ainsi que de la lettre à Ammée sur Démosthène; elle concourt avec F à établir le texte du premier livre sur les orateurs. Les autres manuscrits sont d'ordre inférieur; leur importance est nécessairement très réduite, puisqu'on possède leurs ancêtres. MM. U. et R. ne les ont cependant pas complètement négligés, et en donnent parfois les leçons dans l'appareil critique; ils reproduisent notamment les variantes du Guelferbytanus 806 (G) pour le jugement sur Lysias, afin d'éclairer le lecteur sur la valeur médiocre qu'on doit lui attribuer; ils notent également les leçons de la vulgate, de sorte qu'on voit immédiatement les divergences de leur texte avec le texte antérieur. En réalité, pour les opuscules contenus dans ce volume, le texte de Denys est sensiblement meilleur; non seulement les bons manuscrits ont été scrupuleusement contrôlés, mais d'excellentes corrections ont été faites par l'un ou par l'autre des deux éditeurs. M. Usener attire l'attention sur quelques-unes dans sa préface : 156, 22 ὁποῖα λέγω pour οἷς οἶδα ἐγώ; 326, 18 πολὺ τὸ φιλαίτιον pour τὸ αὐτὸ φιλ.; on pourra en noter bien d'autres : 151, 6 Τίσις au lieu de τις dans un fragment de Lysias; 177, 23 ἀγωγόν εστι τῶν ἀνθρώπων, vulg. ἄγων (manuscrits ἄγον) ἐπὶ τῶν αὐτῶν; 202, 9 τοῦ λόγου, manuscrits τοῦτο τοῦ, vulg. τοῦτο τῇ (κρατίστῃ λέξει); 299, 25 οὐδενὸς δ' ὑπολειπομένου μετ' αὐτοὺς ἀνδρὸς ἀξίου λόγου, bien meilleur que la correction de Sylburg μετὰ τοὺς ἄνδρας pour μετὰ τοῦ ἀνδρός de F, etc. On peut espérer que le second volume sera la digne continuation du premier.

My.

LETTRE DE M. COMBARIEU.

Mon cher Directeur,

Un dernier mot, je vous prie, puisqu'on me reproche de dénaturer la vérité.

Peu de temps après la découverte du premier hymne à Apollon, une circulaire fut envoyée de tous les côtés, par les soins de M. Reinach, pour convier les amis de l'antiquité à une audition solennelle de cet hymne « réveillé d'un long sommeil » (comme venait de dire, dans le *Journal des Débats*, un éminent historien des arts plastiques). Tous les professeurs de l'enseignement secondaire à qui la circulaire fut envoyée pourraient témoigner qu'on les conviait à une fête de la science, à une sorte de cérémonie renouvelée des Grecs. Un critique peu courtois, mais non dépourvu de clairvoyance, Johannès Weber, écrivit alors : « Il ne reste plus qu'à orchestrer l'hymne à Apollon, et à en faire un pas redoublé pour fanfares militaires. » Weber avait raison. — « Dans toutes les exécutions de l'hymne, me répond M. Reinach, le public a été expressément prévenu, soit par le programme, soit par une conférence spéciale, que seules les notes conservées sur la pierre pouvaient être considérées comme *un spécimen authentique de musique grecque*. » Sans insister sur le procédé qui consiste, après avoir avancé une affirmation grave, à insérer ailleurs une notule qui remet les choses au point, je préciserai ainsi ce qui me sépare de M. Reinach : même dans la partie où il croit n'avoir eu à faire qu'une simple transcription, et où il persiste à voir un spécimen authentique de musique grecque, je ne crois voir encore qu'un spécimen authentique de *notation* grecque (notation de musique vocale ou instrumentale). J'ai suivi sans parti-pris et avec une curiosité passionnée les études auxquelles M. Reinach a brillamment participé, avec un savoir auquel je rends hommage; mais je déclare, pour parodier un mot connu, que ce *canticum græcum* ne me donne l'impression ni d'une chose grecque, ni d'une chose musicale — et que tout projet d'« exécution solennelle », aujourd'hui encore, me paraît devoir être prudemment ajourné.

Pour énumérer les erreurs échappées à M. Reinach, je serais obligé de reprendre *ab ovo* l'histoire des hymnes. Mais cela n'est point nécessaire; il me suffit de rappeler les deux erreurs reconnues par M. R. lui-même dans ses deux lettres : 1° l'intervention des deux blocs de marbre. En tête de la pierre que l'on considérait comme la seconde, on était étonné de trouver une invocation. Mais on expliquait ainsi cette anomalie : la première partie de l'hymne, disait-on, était chantée par le chœur immobile; puis le chœur se met en marche, et, à ce moment, il fait l'invocation... Il est singulier que M. R. qui m'a reproché de dire « Carolus Janus » au lieu de « Karl von Jan », n'attache aucune importance à ce qu'il appelle « mettre *Pascal* devant ou derrière ». 2° La méconnaissance du rôle joué par l'accent tonique. Cette lacune fut plus grave, car elle se rapportait à un fait capital de l'histoire musicale. (Je pense, en effet, qu'un jour, quand les documents connus seront plus nombreux, on établira un lien entre la découverte de Crusius et de Monro et les lois de l'hymnologie grecque trouvées en 1863 par le cardinal Pitra). — Je ne reproche nullement à M. R. de n'avoir pas aperçu, dès le premier jour, toute la vérité! Je lui reproche simplement, dans le parti qu'il a tiré de ses travaux, une hâte qui ne me paraît ni justifiée, ni conforme au véritable esprit scientifique. Le souci de servir la gloire de l'École française d'Athènes est, je le sais, son ἐσχάτη ἄγκυρα. Il m'oblige à lui rappeler qu'un savant s'honore — au lieu de se compromettre — lorsque, là où on ne sait rien de certain, il avoue simplement son ignorance.

Au risque de paraître chercher le mot de la fin, comme disent les journalistes, je ne puis m'empêcher de reproduire (sans y rien changer, grands Dieux! ni pour la ponctuation, ni pour les caractères d'imprimerie), cette phrase de M. Reinach : « Ma première transcription de l'hymne, contrairement à l'assertion de M. Combarieu et conformément à l'opinion de tous les musicologues compétents (Gevaert, Jan, Crusius, Monro), ne contenait *pas une seule faute*. » — Est-ce vraiment à ces quatre noms que M. R. réduit le nombre des « musicologues compétents... » ? Ceux

qui nous approuvent sont toujours compétents, et ceux qui osent nous contredire auraient besoin de retourner à l'école; je m'étonne cependant que M. Reinach n'admette pas un seul Français dans cet aréopage de quatre personnes dont « la séance continue »...

Jules COMBARIEU.

RÉPONSE DE M. TH. REINACH.

Mon cher directeur,

Vous voulez bien me communiquer la nouvelle lettre de M. Combarieu. Conformément à mon principe de ne pas discuter les appréciations de mon honorable contradicteur, mais seulement de rectifier ses erreurs matérielles, je me contenterai de faire observer que je ne suis responsable *que de ce que je signe* et qu'en conséquence les seules « annonces » de l'hymne à Apollon dont j'accepte la paternité sont précisément les programmes et les conférences (de dix pages) que M. Combarieu qualifie de « notules », et où, de son propre aveu, les choses sont parfaitement mises au point. Je constate en second lieu que je n'ai jamais reproché à M. C. d'appeler Karl von Jan « Carolus Janus », ce qui eût été intelligible, mais « M. Janus », ce qui ne l'est pas. Enfin, quand M. Combarieu nous aura expliqué la différence qu'il fait entre un spécimen authentique de musique grecque et un spécimen authentique de notation musicale grecque correctement transcrit, je consentirai à l'inscrire sur la liste des musicologues compétents en cette matière, liste que je n'ai jamais prétendu fermer et à laquelle dès à présent j'ajouterai volontiers, par exemple, le nom de M. Charles Émile Ruelle.

Théodore REINACH.

— M. G. DES MAREZ, archiviste-adjoint de la ville de Bruxelles, a, dans une brochure de vingt-quatre pages, abordé à son tour la question toujours si vivement controversée des origines des cités du moyen âge dans les contrées de l'Europe centrale et septentrionale. (*Les villes flamandes, leur origine et leur développement*, Bruxelles, Imprim. Moyau, 1900, in-8°). C'est évidemment le programme ou comme on dit en Belgique, le *syllabus* d'un cours fait par M. D. M. à l'Extension de l'Université libre, de 1899 à 1900. L'auteur veut « rompre définitivement avec les légendes accumulées autour du berceau de nos villes flamandes »; partisan de la « théorie mercantile », il rattache la naissance des grandes cités de la Flandre maritime à la renaissance du commerce et de l'industrie, qu'il croit pouvoir placer déjà vers la fin de l'époque carolingienne. Cependant il conclut prudemment, d'une façon plus générale, que « la ville du moyen âge est le produit d'un ensemble complexe de causes économiques et sociales ». Dans la suite de son croquis rapide, M. D. M. esquisse l'organisation matérielle, le développement intellectuel, les luttes sociales et la décadence de ces organismes longtemps si florissants; espérons que ces aperçus judicieux seront développés par l'auteur et que de cette brochure naîtra quelque jour un bel et bon volume. — R.

— Le treizième fascicule des *Historische Studien* de Berlin nous apporte une étude de M. Alfred HESSEL relative à l'ouvrage autrefois célèbre de Ligonius sur l'histoire d'Italie au moyen âge (*De Regno Italiae libri viginti von Carlo Ligonio, eine quellenkritische Untersuchung*. Berlin, Ebering, 1900, 93 p. in-8°). L'auteur nous raconte d'abord en quelques pages la vie du célèbre philologue, né vers 1523, mort en 1584 et mentionne ses ouvrages relatifs à l'antiquité classique, puis il nous fait l'historique de la composition du *De regno Italiae* dont les quinze premiers livres, écrits en latin classique, parurent en 1573; les cinq derniers, com-

prenant l'histoire de la péninsule, de 1200 à 1286, ne furent publiés qu'après sa mort, en 1591. M. H. apprécie la valeur scientifique et littéraire du professeur de Bologne, et le juge, avec ses mérites et ses défauts, d'une manière très équitable. Mais le gros de son travail est consacré au tableau très minutieusement dressé, page pour page, des sources auxquelles Ligonius a puisé. Cet exercice de comparaison peut être très utile pour les élèves d'un séminaire historique; mais était-il bien nécessaire de l'imprimer ? Quel savant ira consulter encore aujourd'hui Ligonius pour étudier le moyen âge italien, au lieu de remonter directement aux sources? — R.

— M. H. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, avait publié l'an dernier le premier volume d'une *Geschichte Belgiens* qui a été favorablement accueilli (traduction allemande de M. Fritz Arnheim dans la collection de l'Histoire des états européens, qui paraît à Gotha, chez Perthes). Ce volume vient d'être publié en français sous le titre *Histoire de Belgique, des origines au commencement du* xive *siècle* (Bruxelles, Lamertin. In-8°, xii et 431 p.). L'édition française ne diffère de l'édition allemande, sauf quelques légères corrections de détail, que par l'avant-propos et par l'adjonction, en appendice, de tableaux chronologiques. — A. C.

— M. Paul Frédéricq, poursuivant le cours de ses recherches sur l'histoire religieuse et les hérésies dans les Pays-Bas, a retrouvé, grâce à l'indication de M. S. Müller, archiviste de l'État à Utrecht, un curieux document qu'il publie dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, comme texte à l'appui de sa notice précédente sur la *Question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du* xvie *siècle*. Ce sont les *Comptes des indulgences en 1488 et en 1517-1519 dans le diocèse d'Utrecht* (Bruxelles, Hayez, 1899, 80 p. in-8°). Ils renferment de nombreux et curieux détails sur le trafic des indulgences, tant sur celles offertes en 1488, d'ordre de Sixte III, en vue d'une croisade contre les Turcs, que sur celles de 1517, dont le produit était destiné à la reconstruction de la basilique de Saint-Pierre. On y peut suivre les nombreux collecteurs de village en village, scrupuleusement notant leurs recettes et les dépenses « *pro cerevisia bibita in itinere* », ainsi que les gratifications (*bona et honesta propina*) qui récompensaient leur zèle. La collecte se fait partout avec calme et succès, l'année même où les Augustins d'Anvers se voient accusés déjà de prêcher des sermons hérétiques. — R.

— M. Félix Blumstein, conservateur de la Bibliothèque municipale de Strasbourg, vient de faire paraître dans le *Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace*, de février dernier, puis en tirage à part (Strasbourg, imprimerie alsacienne, 1900, 38 p. in-8°), sous le titre : *Le maréchal Lefebvre intime*, une plaquette renfermant une série de lettres inédites, émanant soit du duc de Dantzig lui-même, soit de la maréchale, son épouse; elles présentent un vif intérêt comme spécimen des idées et du langage de ces deux braves paysans alsaciens, promus par le sort au plus haut rang de la noblesse impériale. Écrites à M. Metzger, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents, ancien commissaire du Directoire, chargé de procéder à la réunion de la république de Mulhouse à la République française et qui semble avoir été le correspondant de Lefebvre au pays, ces lettres familières n'ont trait qu'à des affaires privées et ne touchent en rien la politique. Mais on y peut étudier, — et cela dans une orthographe parfois désopilante, — des traits de mœurs curieux, un touchant attachement à la famille comme aussi aux traditions culinaires de la terre natale. Un fac-similé de l'autographe dans lequel « Madame Sans-Gêne », regrette de n'avoir « pas la consolation de goûter l'excellente choucroute d'Alsace », est jointe à l'amusante brochure de M. Blumstein. — R.

— Sous le titre : « *Un maître de ce temps. Puvis de Chavannes*, par Marius Vachon », la Société d'édition artistique ajoute un volume à la série inaugurée avec les Portraits et Souvenirs de M. C. Saint-Saëns, dont nous avons parlé récemment. C'est plus une étude biographique qu'une œuvre de critique, et à ce titre il intéressera probablement davantage, parce qu'on y trouvera des souvenirs très vivants, des détails curieux sur les années d'apprentissage du peintre, sur son caractère aussi et sa conception de l'art. Les œuvres principales sont d'ailleurs décrites d'une plume alerte, et la genèse en est contée avec intérêt. Des fragments de lettres, des conversations prises au vol, achèvent de faire connaître sous son vrai point de vue cette noble intelligence (1 vol. in-12, prix : 4 fr.) — H. de C.

— La Société d'édition artistique veut montrer que rien de ce qui touche à l'art ne doit lui rester étranger. Comme contraste avec son *Musée du Louvre*, dont la 4e livraison vient de paraître (les tableaux anciens de l'École française, avec un texte excellent et copieusement documenté de M. Jean Guiffrey), elle publie un fort amusant volume intitulé *Nos Humoristes* (in-4°, prix : 12 fr.). En sept portraits intimes, comme il sait si adroitement les faire, M. Adolphe Brisson y étudie MM. Caran d'Ache, Forain, Léandre, Hermann-Paul, Robida, Steinlen, Willette. Le trait est fin; le jugement, intéressant et plein de vie ; une centaine de reproductions l'appuient et l'illuminent. Peut-être regrettera-t-on certaines lacunes : M. Willette n'a pas fait que des pierrots, et surtout, ne montrer dans M. Forain que le dessinateur léger, c'est fausser son caractère : sans doute est-ce l'humour inoffensif auquel on tenait à s'arrêter surtout. Au surplus, et dans ce sens, si M. Ad. Brisson voulait prêter ses soins à un second volume, il n'aurait que l'embarras du choix, et les noms qu'il cite dans son avant-propos sur les humoristes de ce siècle en sont suffisamment garants. — H. de C.

— Un nouveau roman de Perez Galdos vient d'être publié par la maison Hachette (1 vol. in-12 ; prix : 3 fr.) et M. A. Morel-Fatio, dans la préface dont il l'a doté, et où il analyse avec finesse la portée littéraire et le caractère original de l'écrivain espagnol, dit très justement : « Puisse ce livre si heureusement choisi par M. Maurice Bixio, puisse ce livre placé sous le beau vocable de *Miséricorde*, tout imprégné d'humaine tendresse, d'abnégation et de vaillance, n'être que le premier d'une nouvelle série de traductions qui rendront accessibles aux Français tous les aspects du talent de Galdos ! » On connaît en effet assez peu chez nous l'antique et glorieuse littérature espagnole, mais on ignore encore plus la contemporaine, et il y a depuis quelque temps un mouvement très vivace, très personnel, et pour nous Français, beaucoup plus proche et intéressant que nous ne le figurons. Et il est bon qu'on y insiste et qu'on l'encourage de toutes façons. — H. de C.

— Vicence a récemment perdu un de ses plus dévoués, un de ses plus utiles citoyens, M. l'abbé Bernardo Morsolin (né le 6 janvier 1834, mort le 14 décembre 1899). M. Morsolin avait passé toute sa vie dans sa ville natale. D'abord professeur au Séminaire, puis au Gymnase, puis au Lycée, il était devenu finalement proviseur de ce dernier établissement. Son œuvre, qui est considérable et dont on trouvera le détail dans une touchante notice de la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* de mars 1900, comprend de nombreuses publications sur l'histoire de Vicence, sur la numismatique, sur la littérature italienne. Il avait, de plus, particulièrement étudié le xvie siècle et a donné d'importants travaux sur Bembo et le Trissin. N'oublions pas un curieux article publié en français dans une de nos Revues d'art sur des peintures de Vicence qui pourraient bien, paraît-il, être de Poussin. Il n'avait pas seulement l'obligeance

habituelle des érudits; c'était un homme plein de droiture et de cœur. On en trouvera la preuve dans une foule de poésies qu'il a composées à l'occasion des joies et des deuils de son entourage et où il échappe à la banalité presque inévitable de ces pièces de circonstance par une émouvante sensibilité. C'était peut-être parce qu'il aimait beaucoup les autres qu'il s'apitoyait moins sur lui-même et qu'il a supporté avec tant de courage la maladie qui, avant de l'emporter, le tortura six ans. — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 avril 1900.

M. Philippe Berger communique un mémoire du P. Ronzevalle, professeur à l'Université de Beyrouth, sur les ruines des temples phéniciens de Deir-el-Galaa, situées dans le Liban au-dessus de Beyrouth, qui étaient le centre du culte de Baal-Marcod et jouaient sans doute pour Beyrouth un rôle analogue à celui du célèbre sanctuaire d'Aphka, aux sources du fleuve Adonis, pour Byblos. — M. Berger insiste sur l'intérêt de premier ordre qu'il y aurait pour la France à établir en Syrie et particulièrement à Beyrouth une mission archéologique permanente.

M. Clermont-Ganneau commente et rectifie le texte d'une inscription publiée par M. Waddington et relative au tombeau dit de Diogène.

M. Havet discute deux vers du *Lydien* de Névius Poéta, cités par Cicéron, *Cato maior* § 20. Ce sont des trochaïques septénaires. Le premier constitue une question sur des faits de politique étrangère et lointaine, question posée par un Grec, probablement un Athénien, au « Lydien, » sycophante revêtu d'un costume exotique, analogue, par conséquent, au « Perse » de Plaute. Le *uestram rem* des manuscrits doit être corrigé en *uos rem*; *tantam* est une allusion ironique aux fables débitées par le sycophante :

Cedo, qui uos rem publicam amisistis tam cito ?

Le second vers appartient à la réponse du prétendu Lydien. D'accord avec le manuscrit Ashburnham, il faut y remplacer *proveniebant* par son fréquentatif, mot jusqu'ici sans exemple :

Prouentabant oratores novi, stulti, adulescentuli.

Séance du 4 mai 1900.

M. de Barthélemy, président, annonce la mort de M. Jean-François Bladé, correspondant de l'Académie.

M. le président de la Société centrale des Architectes français prie l'Académie de désigner un candidat à la médaille décernée annuellement par cette Société.

M. Emile Chatelain écrit à M. le secrétaire perpétuel qu'il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. Salomon Reinach communique l'extrait d'une lettre qu'il a reçue de M. Arthur Evans qui exécute en ce moment des fouilles près de Cnossos en Crète. Ces fouilles, qui portent sur un palais d'époque mycénienne, ont donné des résultats extraordinaires. On a découvert des fresques avec des figures de grandeur naturelle, une salle de bain luxueusement décorée et toute une bibliothèque de tablettes en terre cuite, portant des inscriptions en caractères mycéniens, analogue à ceux des écritures de Chypre et de Lycie, mais différant complètement des hiéroglyphes égyptiens et des cunéiformes assyriens. La preuve est faite que l'écriture était usitée dans le monde hellénique cinq cents ans au moins avant Homère et antérieurement à l'époque où la tradition place la guerre de Troie. Il est aussi certain aujourd'hui que cette écriture primitive n'est pas un emprunt fait à l'Egypte ou à l'Assyrie, mais se rattache à un système graphique particulier auquel appartient également, selon toute apparence, l'hiéroglyphisme héthéen.

(*A suivre.*) Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 28 mai — 1900

Wirthschaft und Philosophie, I. Die Philosophie und die Lebensauffassung des Griechentums auf Grund der gesellschaftlichen Zustænde, von A. Eleutheropoulos. Berlin, Hofmann, 1900. 382 pages.

L'introduction de ce livre a les allures et surtout les exagérations d'un manifeste. Le livre lui-même, je regrette de devoir le dire, n'apporte rien qui doive révolutionner la connaissance de l'antiquité.

C'est une sorte d'histoire de la philosophie grecque, traitée d'après un point de vue très spécial. Au lieu d'approfondir les théories cosmologiques ou métaphysiques des philosophes anciens, M. Eleutheropoulos s'attache à deviner comment chacun d'entre eux s'est représenté la vie. De la sorte, ce qui prend du relief dans les divers systèmes, ce sont les préoccupations morales et non les découvertes scientifiques, et il devient plus aisé de faire apparaître dans l'évolution de la philosophie grecque l'expression des phases successives de la culture, et en particulier, le reflet des conditions matérielles de l'existence. En effet, si je fais d'un penseur un pessimiste, ou bien un égalitaire, ou encore « le Rousseau de l'antiquité », il me sera moins difficile de mettre son enseignement en rapport avec l'organisation sociale, avec la dépravation des mœurs, avec l'état de la répartition des richesses, que si je me contente de lui faire prédire une éclipse de soleil, découvrir la théorie des quatre éléments, ou philosopher sur les propriétés du carré de l'hypothénuse.

Personne ne s'étonnera que l'application de ce procédé ait amené des excès et des bizarreries. Prenons Thalès par exemple. Il a enseigné

que la terre flotte sur l'eau, qui engendra toute chose. D'après M. E. cela signifie qu'on peut profiter des plaisirs de la vie sans arrière-pensée ; et, en effet, les Milésiens, au VIe siècle, jouissaient de l'existence sans y mettre rien d'âpre ni de morose. Pareillement, quand Anaximandre fait sortir la race humaine du limon de la terre, il donne corps à la même conception, tout ionienne : la vie est à prendre telle qu'elle est, comme envoyée par le destin ; on ne doit point en contrarier le cours par des obligations et des devoirs. Le reste du livre poursuit le développement, de la même idée avec des réflexions intéressantes, mais aussi des naïvetés, des références insuffisantes ou incompréhensibles et des dissertations oiseuses ou diffuses.

M. E. reconnaît que sa source principale a été le grand ouvrage de M. Zeller, et l'on voit en maint endroit qu'il a négligé de consulter les fragments des philosophes eux-mêmes, pour leur demander comment ils s'accommodent de la conception de la vie qui leur est prêtée. Mais à quoi bon s'attarder à prouver que ce livre n'a rien d'un traité scientifique? M. Eleutheropoulos est un enthousiaste. Il a été séduit par des théories brillantes, fécondes sans doute, et qui, dans tous les cas, ont de la vogue; malheureusement son enthousiasme ne lui a pas laissé le temps ni la patience de faire les recherches nécessaires, afin de bien mettre ces théories en œuvre. Il aurait dû songer pourtant qu'il ne suffit pas d'une idée, fût-elle géniale, pour faire un bon livre d'histoire.

J. Bidez.

I. — C. Robert. **Der Müde Silen. Marmorbild aus Herkulaneum.** Nebst einem Exkurs über den Ostfries des sog. Theseions. In-4°, 34 pp., avec une planche en couleurs et 17 vignettes. Halle, Niemeyer, 1899.

II. — A. Furtwaengler. **Ueber zwei griechische Originalstatuen in Ny-Carlsberg** (extr. des *Sitzungsberichte* de Munich, 1899, II, 2, pp. 279-296.) Munich, imp. Straub, 1900.

I. — Depuis 1895, M. C. Robert a entrepris, dans ses *Programmes* annuels de Halle, l'étude des cinq belles peintures sur marbre découvertes en 1749 à Herculanum. Il vient de terminer sa tâche en élucidant la plus mal conservée de toutes, mais non la moins intéressante, dont il nous donne d'abord une excellente reproduction en couleurs, d'après une aquarelle de M. Gilliéron. Les premiers éditeurs n'y comprenaient rien et raisonnaient, d'ailleurs, sur un dessin tout à fait inexact; mais déjà Gerhard, en 1828, reconnut qu'il s'agissait d'un Silène fatigué, assis sur une pierre et buvant dans un rhyton, en compagnie de deux jeunes femmes dont l'une se tient affectueusement près de lui, tandis que l'autre s'appuie contre un âne, monture de Silène. Gerhard eut aussi l'heureuse idée de rappeler, à ce propos, le

texte trop bref de Pausanias (I, 23, 5) : « Il y a (sur l'Acropole d'Athènes) une pierre assez petite, mais suffisante pour qu'un homme de petite taille puisse s'y asseoir; c'est là, dit-on, lorsque Dionysos vint en Attique, que se reposa Silène. » M. R. a repris l'explication de ce tableau là où Gerhard l'avait laissée, en essayant de déterminer les noms des deux jeunes femmes. Dionysos a fait plusieurs apparitions dans l'Attique de la légende; l'une d'elles se place sous le roi Pandion (Apollodore, II, 19, 7), lequel avait précisément deux filles, Procné et Philomèle. La justesse de ces désignations est évidente et elles complètent fort à propos l'interprétation de Gerhard. Quant à l'original reproduit par la peinture d'Herculanum, M. R. ne le croit pas antérieur à Praxitèle et pense qu'il peut même dater du IIIe siècle, parce que l'inspiration en est déjà quelque peu alexandrine. Le fait que l'âne est vu en raccourci, rapproché du texte de Pline sur Pausias (XXXIV, 126), pourrait porter à chercher dans l'école de Sicyone l'auteur de cette jolie composition.

L'*excursus* (pp. 26-34) est consacré à la frise orientale du Théséion et à l'explication qu'en a récemment tentée M. Sauer (cf. *Rev. crit.*, 1899, II, p. 275). Tout en rendant hommage au grand mérite de cet archéologue qui nous a « ouvert les yeux » sur le détail essentiel de la scène (les rochers volant), M. Robert n'admet pas ses conclusions. Pour lui, le combat représenté se livre entre Apollon et des géants analogues aux Phlégyens et aux Telchines, sans que l'on puisse encore proposer pour eux une désignation précise. Le prétendu Théséion n'est pas un Héphaistéion, comme l'admet M. Sauer après Lolling, mais un temple d'Apollon πατρῷος, suivant l'opinion que professait M. Koehler lorsqu'il dirigeait l'Institut allemand d'Athènes.

II. — La Glyptothèque de Ny-Carlsberg possède deux statues un peu plus petites que nature, l'une et l'autre découvertes à Rome; la première représente un Niobide blessé, étendu sur le sol, la seconde une Niobide fuyant (*Répert. de la stat.*, t. II, p. 42, 2 et 419, 2). Plusieurs archéologues ont déjà remarqué que la figure du Niobide avait pu occuper l'angle d'un fronton (c'est comme statue de fronton que je l'ai reproduite dans le *Répertoire* en 1897.) M. Sauer, dans l'ouvrage dont il vient d'être question à propos du programme de M. Robert, signala l'analogie qui existe entre le style du Niobide de Ny-Carlsberg et les sculptures du prétendu Théséion. M. Furtwaengler est allé plus loin dans la même voie. Il incline à penser que le Niobide et sa compagne ont décoré un des frontons de ce temple, qu'il croit, comme M. Robert, avoir été consacré à Apollon. De même qu'il a supposé autrefois que l'Athéna Médicis avait été « descendue » à l'époque romaine, du milieu d'un des frontons du Parthénon — opinion qu'il maintient malgré les criques récentes de M. Herrmann — il admet aujourd'hui que les Romains ont enlevé avec soin et transporté en Italie les sculptures des frontons du Théséion. La

même hypothèse a déjà été mise en avant pour expliquer la disparition des frontons de Delphes ; elle n'a, en soi, rien d'improbable, d'autant plus que le groupe des Niobides, admiré à Rome par Pline, provenait lui-même, vraisemblablement, du fronton d'un temple grec d'Asie.

M. Sauer avertissait expressément qu'il ne fallait pas songer à insérer le Niobide à l'angle d'un des frontons du Théséion, parce que les traces laissées par le scellement des figures ne le permettaient pas. « C'est ce qu'il faudra voir », répond tranquillement son contradicteur. En effet, une vérification aussi délicate ne peut se faire que sur place et la chose est assez importante pour motiver un déplacement de M. Furtwaengler. En tous les cas, les dimensions des deux Niobides conviennent parfaitement; il en est de même de leur style. Donc si, vérification faite, il appert que leur appartenance au Théséion est insoutenable, on en sera quitte pour dire que ces statues proviennent du fronton d'un temple de même dimension, de même époque (vers 435 av. J.-C.) et décoré par la même école de sculpture. Cette école serait celle de Crésilas; la statue du temple était peut-être l'Apollon de Myron, connu par de nombreuses répliques dont la meilleure est celle de Cassel (*Rép.*, II, p. 97, 6).

Bien que les hypothèses exposées par M. Furtwaengler, avec la force persuasive qu'on lui connaît, eussent déjà été entrevues par d'autres, elles constituent, ainsi présentées, une très notable contribution à notre connaissance de l'art attique du ve siècle. A la différence de tant d'archéologues anciens et modernes, celui-là ne parle jamais pour ne rien dire.

Salomon Reinach.

Ulr. Wilcken, **Grieschische Ostraka aus Aegypten und Nubien**, Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1899, 2 vol in-8°. (860 et 497 pages) 46 marks.

Je rappelle, en commençant, bien que ce soit un fait connu, que l'on nomme en archéologie *ostraka* des tessons de poterie portant des inscriptions peintes à l'encre : on s'en servait, comme d'un papier économique pour les usages courants et, en particulier, pour donner quittance de paiements effectués. Ce sont ces inscriptions d'un genre tout spécial, que M. Wilcken a entrepris de réunir : le savant qui avait déchiffré et publié les papyrus de Berlin était tout désigné pour mener à bien une entreprise similaire ; et, en fait, ainsi qu'on le verra, cette édition de textes s'est transformée, grâce à la compétence exceptionnelle de l'auteur, en un travail plus étendu.

L'ouvrage comprend deux volumes très différents. Le second renferme le texte des ostraka; leur nombre s'élève à 1624 dont 1355 étaient encore inédits; tous, comme l'indique le titre, sont rédigés en

grec, sauf un qui est en latin. Ils sont classés par ordre géographique de provenance, puis, dans chaque série, par mode de paiements (paiements en nature, paiements indéterminés) et par date de rédaction, ce qui est facile, puisque ces documents en général portent la mention précise de l'année et du jour. Naturellement une table analytique des plus détaillées et conçue suivant la méthode usitée dans les *Corpus*, termine le volume. Que cette partie du travail soit faite avec autant de soin que de compétence, c'est ce que le nom seul de M. W. nous garantit. Mais, pour les historiens, pour ceux qui n'ont pas le loisir de compulser tous les originaux, le volume le plus précieux est assurément le premier, qui ne contient pas moins de 850 pages d'un texte serré.

L'auteur y a réuni deux sortes de dissertations, qui sont autant de traités particuliers pleins d'érudition et de faits nouveaux. Les premières s'appliquent spécialement aux ostraka dont elles expliquent soit la portée générale, soit la rédaction. Ainsi, un chapitre est consacré à la bibliographie et à la muséographie des ostraka (p. 20 et suiv.) — on y trouvera la recette pour protéger ce genre d'archives des atteintes du temps (p. 55). Dans un autre, M. W. examine les différentes formules de quittances qui nous sont parvenues, d'où il résulte que ces documents ne sont pas seulement, ainsi qu'on le pensait, des reçus donnés à des contribuables par des percepteurs, mais aussi des décharges accordées à des percepteurs par des caissiers et des employés du trésor (*trapezitae, sitologae*). Ailleurs, notamment aux pages 718 et suivantes, on trouve des considérations qui peuvent servir aussi bien à l'intelligence des inscriptions et des papyrus qu'à celle des ostraka ; je veux parler de l'étude consacrée aux monnaies de compte usitées en Égypte sous les Ptolémées comme sous les empereurs, aux mesures de capacité, aux mesures agraires; ou encore des recherches relatives aux dates (années, mois, jours) du calendrier égyptien, comparé, pour l'époque impériale, au calendrier Julien. L'examen des ostraka a apporté sur toutes ces questions des compléments d'information importants.

Une seconde série de chapitres a une portée beaucoup plus grande par cela qu'elle est plus générale : on y trouvera une véritable histoire des impôts, de leur base, de leur perception sous les Ptolémées et sous les Romains, appuyée de tous les documents que l'on possède sur la question, textes d'auteurs, inscriptions, papyrus etc. Pour en donner une idée, il suffira de dire que M. W. a reconnu 218 espèces de taxes ou impositions diverses (138 mentionnés sur les ostraka, 79 dans les inscriptions, textes ou papyrus) ; chacune de ces impositions est examinée à part, ce qui remplit 275 pages du livre. Ces chiffres seuls ont leur éloquence. Après quoi M. W. nous apprend comment ces impôts étaient répartis par districts, par circonscriptions; quel était le mécanisme de l'administration financière ptolémaïque ou romaine;

de quelle façon se faisaient les déclarations des contribuables et quels agents étaient chargés d'en contrôler l'exactitude; puis il étudie le cadastre et les rôles de l'impôt, son mode de perception (fermage d'un an sous les Ptolémées, fermage ou levée directe sous les empereurs, suivant les genres de taxes et les époques), les différentes caisses publiques où il affluait, les magasins où étaient versées les fournitures en nature, bref toutes les questions qui se rapportent à la matière et qui l'éclairent. Cette partie du livre, qui embrasse un espace de 500 ans et remplit plus de 500 pages, dépasse de beaucoup la portée d'un recueil de documents et aussi, on peut le dire, les limites de l'Égypte, bien qu'elle se restreigne sévèrement à cette province. En réalité, c'est un traité administratif des finances ptolémaïques et romaines, qui fournira des renseignements et des analogies à ceux qui auront à s'occuper des impôts, en Orient ou en Occident, d'Alexandre à Dioclétien ; c'est de plus un modèle d'érudition sobre, sage, perspicace et consciencieuse.

Je ne connais pas de livre mieux fait que celui de M. Wilcken pour convaincre ceux qui resteraient à convertir de l'intérêt qu'offrent de petits documents, absolument techniques, pour des questions qui paraissent, au premier abord, tout à fait étrangères à leur contenu. Je n'en veux qu'un exemple, particulièrement curieux.

Je ne sache pas qu'on se soit encore occupé de rechercher avec quelle rapidité les nouvelles se répandaient dans le monde romain. Personne n'ignore qu'actuellement dans les pays musulmans, malgré l'absence de chemins de fer et de moyens de locomotion organisés, les évènements sont connus presque aussi vite que si la paste y fonctionnait. En était-il de même autrefois? Les ostraka nous l'apprennent pour l'Égypte impériale. Thèbes n'était point informée de la chute de Néron 58 jours et Eléphantine 41 jours après sa mort; au bout de 28 jours on ne se doutait pas à Syène que Hadrien était remplacé par Antonin le Pieux. A Thèbes on croyait encore L. Verus vivant deux mois après qu'il était décédé et, Marc Aurèle était enterré depuis 50 jours qu'on continuait encore, au Fayoum, à dater de son nom les acquits officiels. Le 8 avril 217 Caracalla expirait; le 2 juillet de la même année les agents financiers de Thèbes ignoraient qu'ils avaient changé de maître.

R. Cagnat.

C. Valeri Flacci Setini Balbi Argaunoticon libri octo Enarrauit P. Langen. Berolini, S. Calvary, MDCCCXCVI-MDCCCXCVII. 572 pp. in-8.

Le but principal de ce commentaire est de rapprocher du texte de Valerius Flaccus les passages parallèles des poètes latins qui permettent de juger en quoi il s'en rapproche et en quoi il diffère. Un

certain nombre de notes sont aussi destinées à établir la suite des idées. Quelques-unes enfin sont simplement admiratives, par exemple VII, 9, 114, 310; VIII, 295, etc. Mais l'ensemble met bien en lumière le caractère précieux et cherché de la langue et du style de Valerius Flaccus.

Trois chapitres d'introduction sont consacrés à des faits d'ordre général : la recherche de la brièveté, les sens rares de certaines expressions, l'usage transitif du passif à la façon du moyen grec.

Les exemples de concision raffinée sont classés sous trois chefs principaux, suivant qu'il faut sous-entendre un substantif, un verbe (ou un participe), ou que l'on a affaire à un zeugma. Ces détails de style ne sont pas particuliers à Valerius Flaccus. On en retrouve de semblables chez d'autres poètes. En regard de *Colchi* (I, 201) désignant l'expédition de Jason, on peut placer *Pharsalia* désignant dans Lucain : 1, 38, la bataille de ce nom et devenant le sujet d'une action dont le terme est la périphrase du nom géographique : *diros Pharsalia campos impleat*. Les vers V, 433 sqq : *aurea... Mulciber... uellera uenturosque olim caelarat Achiuos*, sont très naturels et peuvent être comparés à ceux de Virgile, *Aen.*, VIII, 724 sqq. : *hic Nomadum genus et discinctos Mulciber Afros... finxerat*. L'expression *imaginem uelleris aurei* serait aussi prosaïque que rationnelle. Parmi les ellipses du verbe signalées dans la note de I, 489, quelques-unes ont déjà des modèles; ainsi I, 137 *contra ignis* (*conspicitur*), cp. Verg. *Aen*, VI, 20 *in foribus letum Androgeo ;* VI, 320 *nec longa dies* rappelle la formule *nec mora*. La plupart de ces propositions abrégées sont d'ailleurs introduites par des adverbes ou des conjonctions qui marquent la continuité ou la succession : *hinc, tum, cum*. Ce qui est caractéristique dans Valerius Flaccus, c'est le nombre et la variété de ces expressions concises. Cependant je ne sais s'il faut y compter I, 823 sqq. *primoque rudem sub limine rerum | te puer... diripiunt ;* Langen entend *limine uitae :* mais le génitif *rerum* paraît en être ici le synonyme et devoir se construire à la fois avec *rudem* et avec *limine*. Il est de plus assez arbitraire de mettre sur le même rang les lacunes de la narration et les détails de fond volontairement omis par le poète.

Le deuxième chapitre donne une liste de faits non classés. Il eût été intéressant, mais long, de les grouper d'après leurs causes. La condensation extrême, objet du chapitre précédent, en est une des principales. Une autre, très visible, est la coquetterie de varier l'expression dans une imitation. Ainsi II, 221 *dapibus uinoque soporos* est une modification, d'ailleurs peu heureuse, de Verg. *Aen*. III, 630 *dapibus uinoque sepultus*. De même, *caelare* a été appliqué par Virgile au bois, *Buc*. 3, 37 ; Valerius Flaccus l'entend d'une broderie, V, 6 ; cp. aussi Ov. *Her*. 21, 119 *balteus... caelatus auro*. Des tendances communes au latin de toutes les époques, et que l'on peut considérer comme foncières, ont agi en certains cas. Dans la syntaxe latine, nos principes

de hiérarchie logique sont constamment démentis par le groupement synthétique des mots et des incises. Il faut expliquer par là une phrase comme III 426 *aras ignotaque nomina diuum | instituit* = « aras instituit deorum quorum nomina ignota sunt ».

Le sujet du troisième chapitre est assez arbitrairement choisi. On ne comprend pas pourquoi L. n'a pas étudié plutôt tel autre détail de la syntaxe poétique. Ici encore le classement des exemples laisse à désirer. Depuis lors, M. Landgraf a étudié la question (*Archiv*, X, 209). Il a distingué notamment dans la construction de *indui* l'accusatif de la partie revêtue et celui de l'objet revêtu. Il n'a pas su d'ailleurs tirer de cette distinction et des textes cités la conclusion nécessaire : le premier est une variété quelconque de l'accusatif de relation du type *nuda genu*, et, comme tel, se rencontre seulement chez les poètes et généralement avec un participe ; le deuxième est un emploi vivant du latin parlé, de Plaute à Grégoire de Tours, et apparaît à côté de toute forme verbale. Par conséquent une expression comme Val. Fl. IV, 94 *loricam induitur*, d'ailleurs prise à Verg. *Aen.* VII, 640, doit être séparée de celles du type *cingitur inde sinus* (VII, 355).

Encore deux remarques sur le commentaire. L'ensemble du passage I, 10-13 est une imitation de Verg. *Aen.* VI, 365-6 *eripe me his, inuicte, malis..., namque potes* ; de même II, 490 *eripe, namque potes*. I, 59, il faut lire : *certus* (*certis* Vat. ; *cautis* Loehbach, Langen) *Scythico concurrere ponto | Cyaneas tantoque silet possessa dracone uellera;* l'objection : « offendit sententia inaequaliter expressa », tombe si l'on admet une construction ἀπὸ κοινοῦ ; *certus silet Cyaneas concurrere S. p. certusque silet uellera possessa;* cp. I, 18 *neque enim Tyriis Cynosura carinis | certior aut grais Helice seruanda magistris*, où *certior* et *seruanda* distribués entre les deux membres leur appartiennent à tous deux.

Le texte se rapproche de celui de Thilo et de Schenkl et ne contient pas les conjectures hardies de Baehrens. Cependant Langen s'écarte des récents éditeurs sur un point. Pour lui, le ms. perdu de Carrion n'est pas un dérivé pur du Vaticanus. Il devait contenir des corrections provenant d'une autre source. Par suite, on doit en tenir compte dans la mesure du possible. D'ailleurs Langen considère le poème comme inachevé et pense que le prologue ne contient aucune allusion à Domitien. Il a été écrit pour Vespasien et n'a pas subi de changements, contrairement à la thèse de M. Koestlin.

Un index des noms propres et quelques corrections terminent cette édition. Elle est, je le crois, le dernier travail de Langen. Elle rendra service non seulement aux lecteurs d'un poète difficile, mais aussi aux historiens de la langue et de la littérature latines.

Paul Lejay.

Notice sur trois légendiers français attribués à Jean Belet, par M. Paul Meyer. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXVI. — Paris, Impr. nat.; libr. C. Klincksieck, 1899. In-4°, de 78 pages.

Depuis plusieurs années déjà M. Paul Meyer, avec son érudition toujours en éveil, étudie,entre autres choses, les anciennes traductions françaises de légendes pieuses, et les compilations qui en ont été faites aux XIIIe et XIVe siècles. Aujourd'hui il nous présente trois recueils distincts (Add. 17275 du Musée britannique, 185 et 183 du fonds français de la Bibliothèque nationale), indépendants les uns des autres, mais ayant des traits notables de ressemblance comme facture et comme composition. En particulier, tous trois indiquent un certain Jean Belet, inconnu d'ailleurs, comme traducteur de leurs légendes.

Il faut cependant s'entendre sur ce point : ce ne sont pas toutes les légendes qui ont été attribuées à Jean Belet. Le manuscrit de Londres, le plus complet, désigne encore Guillaume des Nés (peut-être à identifier avec Geoffroi des Nés), pour une vie de saint Téliau, et un certain maître Jean, prêtre de Larchant, pour une légende en vers de saint Mathurin. Il est d'ailleurs à remarquer que les compilateurs ont emprunté leurs pièces à plusieurs recueils et il se pourrait fort bien que l'un d'eux, celui dont ils ont conservé la rubrique initiale ou finale, était l'œuvre de Jean Belet. Le texte même de ces rubriques ainsi que la place occupée par celle du manuscrit 185 nommant Belet (fol. 273 v°, après la vie du pape saint Pélage, traduite de la Légende dorée), donnent lieu de supposer que ce personnage aurait mis en français le célèbre ouvrage de Jacques de Varazze. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ; elle ne sera justifiée que par la découverte d'une traduction complète de la *Legenda aurea*, avec l'attribution au même auteur.

Les emprunts faits à cette source sont d'importance variable. C'est le manuscrit du Musée britannique qui en offre le plus (62 légendes sur 154) et le manuscrit 183 qui en présente le moins (à peine quelques-uns). Les trois compilateurs ont encore utilisé des légendiers français, dont le type bien connu a été constitué peu après 1250 et qui comprenaient avec des vies de saints des récits sur le Christ, des homélies, etc.

L.-H. Labande.

Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter, von Richard Heinzel (4e vol. des Beitraege zur Æsthetik hgb. v. Th. Lipps und R. M. Werner). Hambourg et Leipzig, Voss, 1898. In-8°, 354 pp. 9 mk.

M. Heinzel a entrepris de donner une appréciation esthétique du drame chrétien allemand au moyen âge. On se demande si ce sujet

méritait le long et laborieux travail que M. H. lui a consacré. Il semble que l'intérêt qui s'attache aux mystères, considérés comme œuvre d'art, ne justifie pas une étude aussi approfondie et il paraît difficile de dégager de ces pièces, autrement qu'au point de vue historique, des résultats importants concernant l'esthétique dramatique. Sauf cette réserve, qui repose d'ailleurs sur une appréciation personnelle, il n'y a qu'à louer dans le solide travail de M. H., qui, une fois de plus, a montré l'étendue de son savoir et la finesse de sa pénétration.

M. H. étudie les impressions produites par la lecture et surtout par la représentation des drames religieux. Il a classé ces impressions en deux catégories : les impressions pour ainsi dire extérieures, celles qui agissent sur les sens sans exiger le secours de l'attention, puis les impressions nées après réflexion et impliquant l'intelligence des choses représentées. Ces deux catégories comportent un certain nombre de subdivisions dont chacune se rapporte à une cause particulière du plaisir ou du déplaisir esthétique. Le plan de M. Heinzel a l'inconvénient de morceler l'exposition, mais il a le précieux avantage de permettre une très grande exactitude dans le détail. Toutes les allégations de l'auteur sont garanties par de nombreux témoignages empruntés aux textes, de sorte que tout écart d'imagination est exclu et qu'on peut adopter avec une entière confiance les résultats obtenus.

Le dernier chapitre du livre contient sur la nature de l'émotion, sur le caractère du plaisir esthétique, sur le rôle de la suggestion dans le jugement et enfin sur l'association des sentiments, une série de fines et ingénieuses remarques.

F. Piquet.

Middelnederlandsche Geestelyke Liederen, naar een Parysch handschrift met inleiding en aanteekeningen uitgegeven door Dr. C. Lecoutere, hoogleeraar in de Nederlandsche Philologie te Leuven.

Overgedruckt nit de « Leuvensche Bijdragen », 3e Jaargang 1e Aflevering, 1899. — Lier Josef van In en Cie, Drukkers-uitgevers, Groote Markt, 39 p. 1899.

La chanson religieuse occupe une place des plus importantes dans la littérature néerlandaise. Au moyen âge comme au xvie siècle, elle reflète fidèlement l'âme du peuple, naïve à la fois dans son enthousiasme religieux et dans son recueillement mystique. Malheureusement le temps n'a épargné qu'un nombre relativement restreint de ces chants populaires. Sans compter ceux qui n'ont jamais été mis par écrit, il doit s'en être perdu beaucoup d'autres, contenus dans des recueils, soit manuscrits soit imprimés.

M. Lecontere, professeur à l'Université de Louvain, a eu la bonne fortune de découvrir un de ces recueils à la Bibliothèque nationale de Paris et le mérite de le publier. Le manuscrit datant du xve siècle et

provenant d'un couvent de religieuses est l'objet d'une description détaillée dans l'introduction, qui précède la reproduction consciencieuse du texte. L'éditeur a livré au public les matériaux tels qu'il les a trouvés, sans ajouter d'appréciations personnelles au sujet de leur valeur ou de leur importance au point de vue littéraire. Il est cependant regrettable, que dans l'introduction, il n'ait pas cru devoir insister davantage sur la signification de ces chants en général et sur les ressemblances que présente son recueil avec ceux que nous connaissons déjà. Les amis de la littérature néerlandaise eussent été heureux d'y rencontrer un aperçu général de ce qu'on possède déjà en fait de chants religieux. On souhaiterait aussi que M. L. eût fait clairement ressortir jusqu'à quel point sa publication pouvait être considérée comme document nouveau dans l'histoire de la littérature. Il se contente au contraire de classer ses poésies, d'après leur contenu, en chants dédiés au Christ, en chants dédiés aux saints et en chants purement mystiques. A en juger d'après les notes, il semble que l'auteur ait considéré son manuscrit comme important surtout au point de vue linguistique. Or, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le texte, pour voir que la langue ne présente rien de remarquable. Même pour en déterminer le dialecte il ne fallait pas une étude bien approfondie. Néanmoins, tel qu'il est, le livre de M. Lecoutere sera le bienvenu auprès de tous ceux qui s'intéressent à la poésie d'une époque où le pays flamand détenait le sceptre de la littérature dans les Pays-Bas.

E. DE NEEF.

I. — Dr Paul DORVEAUX : **Notice sur la vie et les œuvres de Thibault Lespleigney (ou Lépleigney), apothicaire à Tours (1496-1567).** Paris, H. Welter, 1898, in-8°, 76 pp. Prix 5 fr.

II. — **Promptuaire des médecines simples en rithme joieuse par Thibault Lespleigney, apothicaire à Tours.** Nouvelle édition avec fac-similé des titres et colophons de la 1re et de la 2e édition. Préface de M. Émile Roy. Paris, H. Welter, 1899, in-12, XLV, 170 pages. Prix 7 fr. 50.

I. — Malgré la réputation dont il a joui pendant plus d'un tiers de siècle, et bien que son *Dispensarium* soit comme « le prototype du Codex de 1894 », Lespleigney est bien vite tombé dans un oubli profond, son nom défiguré était presque ignoré dès le XVIIe siècle, et si de notre temps Viollet le Duc a rappelé l'attention sur son *Promptuaire*, aucun historien de la littérature n'a cru devoir faire mention du pharmacien poète. M. Paul Dorveaux a tenu à réparer cette injustice et a essayé pour « le premier apothicaire français qui ait écrit des traités didactiques », ce qu'il avait fait pour quelques-uns de ses disciples ou de ses émules : reconstituer sa biographie et nous mettre à même de juger de son activité scientifique.

On ne savait presque rien de la vie de Lespleigney; on n'était même

pas fixé sur la date et le lieu de sa naissance et de sa mort. M. P. D. les a l'une et l'autre mis hors de doute; il a découvert aussi, dans les œuvres de l'apothicaire tourangeau, quelques renseignements biographiques, dont l'un a une véritable importance, c'est que Lespleigney avait été fournisseur de François Ier en Italie; mais là se borne à peu près ce qu'il nous apprend de nouveau; il est vrai que la célébrité de Lespleigney n'est pas telle qu'on puisse tenir beaucoup à savoir ce qu'il a fait. Ce qui seul a pour nous de l'intérêt, c'est de savoir ce qu'il a écrit, et sur ce point M. P. D. nous donne entière satisfaction. Il était impossible de faire mieux connaître et apprécier les quatre ouvrages du vieux pharmacologue : le *Promptuaire des médecines simples* (1537), le *Dispensarium medicinarum* (1538), *La Décoration du pays et Duché de Touraine* (1541) et le *Petit traictié du Boys de L'espine* (1545).

Le *Promptuaire des médecines simples* est un abrégé versifié de matière médicale, un résumé fait par Lespleigney, à l'usage de ses confrères et sous une forme agréable, des ouvrages de pharmacopée en renom depuis le *De materia medica* de Dioscoride jusqu'au *Régime de Santé* de Salerne et à l'*Évangile des Quenouilles;* en un mot, « une description par ordre alphabétique — ordre peu rigoureux toutefois — des substances animales, végétales et minérales employées comme médicaments ». Le *Promptuaire* débute par un « Rondeau à la Vierge Mère » et un « Prologue par lequel ledict auteur dédie ledict Promptuaire aux appoticaires de ladicte ville de Tours ». Puis viennent 165 chapitres dont 142 sont consacrés à des drogues simples tirées du règne végétal, 10 à des médicaments fournis par le règne animal et 13 à des produits du règne minéral. Une « Ballade à la mère de Jésus » et deux tables ou « répertoires très utiles » terminent ce curieux ouvrage.

Le *Dispensarium medicinarum*, publié un an après le *Promptuaire*, a été tiré par Lespleigney d'une pharmacopée célèbre depuis près d'un siècle et demi : le *Dispensarium magistri Nicolai Praepositi ad aromatarios*[1]. Des quatre parties qui composaient ce livre : abrégé de matière médicale, manuel de pharmacie, formulaire et lexique, Lespleigney en a laissé trois de côté, et s'est borné à remanier le formulaire. Après une dédicace au « lecteur bienveillant », viennent les formules au nombre de 247, disposées dans l'ordre alphabétique de leurs titres. M. P. Dorveaux les a tous reproduits, en les accompagnant à l'occasion de commentaires explicatifs, où l'on retrouve sa compétence et sa sûreté d'informations habituelles. Malgré la hâte avec laquelle fut composé le *Dispensarium* de Lespleigney, et les erreurs qui en sont la suite, son recueil eut un très grand succès,

1. Comme le fait remarquer M. Dorveaux, il s'agit d'une œuvre mise, 306 ans après sa mort, sous le nom du savant médecin de Salerne.

plusieurs éditions — quelques-unes faites peut-être à l'insu de l'auteur — en furent vite épuisées. Lespleigney se décida alors à en donner une revue et augmentée; il la publia en 1542, avec un avant-propos nouveau, suivi — après l'ancienne préface — de trois chapitres : *De ponderibus*, *Ponderum notae* et *Quid pro quo*, espèce d'introduction aux Formules du *Dispensaire*, dont le nombre était porté à 363. Le formulaire était lui-même suivi de la première partie d'une nomenclature ajoutée par François Chappuys aux premières éditions et de trois petits traités inédits : 1° Un *Abrégé de matière médicale*, 2° un *Traité de la peste par Robert Grospré*, et 3° un *Recueil de recettes médicales*, les additions et les remaniements ne firent qu'augmenter la vogue du *Dispensaire* de Lespleigney; mais la publication, en 1546, du *Dispensatorium* de Valerius Cordus à Nuremberg, y vint soudain faire échec; réédité à Paris dès 1548, à Lyon à partir de 1552, puis à Anvers, à Venise, à Naples, etc.; traduit en français par André Caille en 1572, sous le titre de *Guidon des Apotiquaires*, le livre de Valerius Cordus supplanta peu à peu le traité de Lespleigney et le fit oublier. Il faut savoir gré à M. P. D. d'avoir tiré de l'oubli cet ouvrage qui a sa place marquée dans l'histoire de la Pharmacopée.

Il ne faut pas moins le remercier des quelques pages, qu'il a consacrées à *La décoration du pays et duché de Touraine*, ouvrage si différent des deux précédents. Cette espèce de notice historique et géographique sur la patrie d'adoption de Lespleigney renferme plus d'un renseignement curieux, surtout au point de vue botanique et horticole : on y voit que la Touraine méritait déjà au XVI[e] siècle le nom de Jardin de la France. Si tous les végétaux que lui attribue Lespleigney n'ont pu y croître à cette époque, pas plus que maintenant [1], nous apprenons que quelques plantes qu'on a crues d'importation plus récente, comme le jasmin [2], y étaient déjà cultivées avant 1550.

Le *Traicté du Boys de L'esquine*, la dernière œuvre de Lespleigney, n'est que la troisième partie d'une publication, qui comprend en outre : 1° les trois premiers livres de Claude Galien *de la composition des médicamens en général* et 2° d'un *Brief traicté des poids et mesures pour l'intelligence du dit œuvre*. Le Boys de L'esquine « radix Chinae » — *Smilax China L.*,—indiqué aux Portugais de Goa par des marchands chinois en 1535, avait été révélé en Europe par une « ordonnance » de Thomas Maglit, publiée quatre ans après à Anvers. C'est d'après elle que Lespleigney entreprit à son tour, en 1545, de décrire la préparation et l'emploi de ce remède nouveau. M. P. D. a reproduit en entier le petit traité de l'apothicaire tourangeau. Il achève de nous faire connaître — ce praticien habile, qui, comme l'a dit justement son biographe, mérite d'occuper une place dans l'histoire de la phar-

1. Comme les « grenades, mirabolans, orenges ».
2. On en a attribué l'importation à Peiresc.

macie entre l'apothicaire italien Paulus Suardus et le médecin allemand Valerius Cordus. »

II. La notice sur Lespleigney, dont je viens de rendre compte, peut être considérée comme la préface naturelle du *Promptuaire des médecines simples* publié quelques mois après. M. P. Dorveaux n'a pas cru, on le comprend, devoir faire précéder l'édition de ce traité d'une étude, devenue inutile, sur son auteur; mais il a prié M. Roy, le professeur bien connu de l'Université de Dijon, de la présenter au public. M. R. s'est acquitté de cette tâche délicate avec un esprit et un talent qu'on ne saurait trop reconnaître. Au lieu de s'attarder à faire un éloge banal de la publication qu'il annonçait, il a préféré nous montrer ce que le moyen âge et la Renaissance avaient pensé et dit de la « corporation honorée par Lespleigney ». C'est une page d'histoire littéraire où l'érudition la plus sûre fait passer sous nos yeux quelques-unes des œuvres les plus piquantes de notre ancienne poésie.

En terminant, M. Roy a caractérisé, en quelques lignes et d'une manière heureuse, le talent de Lespleigney; mais il me paraît juger trop favorablement son œuvre; si l'apothicaire tourangeau écrit avec clarté — une clarté relative —, c'était, il faut bien le dire, un savant médiocre; il ignorait le grec [1] et encore plus l'arabe, ce qui ne l'empêche pas des donner souvent — d'après Matthaeus Sylvaticus, il est vrai, — le nom des remèdes dans cette langue; enfin si son *Dispensarium* prouve qu'il connaissait le latin, il n'en a pas moins semé le Promptuaire des barbarismes les plus étranges [2]. Je doute qu'il fût plus versé dans la connaissance des plantes, sans parler de celle de la géographie. Il prend au chap. x, l'aloès socotrin pour le bois d'aloès, au chap. vc, le licium pour un produit du chèvrefeuille; au chap. cxi, il confond le peuplier et le saule; il dit, chap. cxxix, que le spicque de nard est une fleur, bien que ce soit une racine; il fait croître le poivre « au mont de Cansac » — probablement Caucase, — encore que ce soit un produit de la côte de Malabar; pour lui, le Pont devient une île, etc.

On comprend qu'une œuvre où de pareilles fautes fourmillent demandait une revision sévère, ainsi qu'une annotation minutieuse, et que l'une et l'autre exigeaient une connaissance approfondie de l'ancienne pharmacopée et de l'ancienne langue. M. Dorveaux, — il en a, à plusieurs reprises, donné les preuves les plus évidentes, — les possède à fond l'une et l'autre; aussi l'édition qu'il nous offre aujourd'hui du Promptuaire de Lespleigney est-elle un modèle du genre. Des

1. *M. D.* a relevé quelques unes des bévues par trop fortes, que cette ignorance a fait commettre à Lespleigney, comme *androsemon* donné comme le nom grec de l'alkekenge, *trogidités*, devenu, à la place de κιννάμωμον, celui de la cannelle, etc.

2. Par exemple, *cacubatum* pour *cacubalum*, *citragi* pour *citrago*, *gladiola* pour *gladiolus*, *rhum* pour *rhus*, et *viridieris*, mis à la place de *viride aeris* et donné comme le nom du vert de gris.

notes discrètes relèvent chemin faisant les erreurs les plus grossières commises par l'auteur; puis un glossaire-index, qui contient 38 pages et termine le volume, explique tous les termes obscurs dont s'est servi Lespleigney, achève de corriger ses méprises, et permet, même aux profanes, de lire sans peine ses vers didactiques. Il n'y a qu'à louer dans les nombreux articles de ce glossaire, et on y trouve la solution de toutes les difficultés d'interprétation que présente le Promptuaire. Les notes mises au bas des pages du texte ne sont pas moins instructives et ne témoignent pas d'une connaissance moins complète et sûre de la botanique et de la langue pharmaceutique[1]. Aussi ne peut-on que recommander aux amateurs de notre vieille langue et de l'ancienne pharmacopée le travail soigné et consciencieux que M. Dorveaux vient d'ajouter à tant de publications précieuses et d'autant plus méritoires qu'elles s'adressent à un petit nombre de lecteurs.

CH. J.

Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance, von Karl VOSSLER. Berlin, Felber, 1900; in-8°, 88 pages.

Le travail de M. Vossler se présente comme la promesse et aussi comme l'esquisse d'une histoire des théories poétiques dans la première Renaissance. Sous une forme très concise, on y trouvera beaucoup de réflexions sagaces et de remarques très justes qui s'appuient sur une solide connaissance de l'ancienne littérature italienne et des travaux qu'elle a fait naître.

La plus grosse critique qu'on puisse faire à des œuvres de ce genre porterait sur le but même que s'est proposé l'auteur. « Théories poétiques à l'époque de la première Renaissance », ce titre n'est-il pas à lui seul un contre-sens historique? Peut-on dire qu'il y ait à cette époque des *théoriciens* de la poésie? Si l'on excepte Dante, y a-t-il même beaucoup de poètes qui aient pris une conscience bien nette de l'idéal qu'ils cherchaient à réaliser? Des humanistes admirateurs aveugles de l'antiquité, des poètes en langue vulgaire qui répudient toute originalité dans l'inspiration, voilà, ou peu s'en faut, tout le monde littéraire du XVe siècle. Les uns et les autres ne se doutent même pas qu'un conflit puisse les séparer, et Coluccio Salutati qui est un disciple enthousiaste de Pétrarque, sait admirer en même temps le poète de la Divine Comédie. Des écrits des humanistes, des

---

1. M. D. dit, p. 101, à propos de *saichot*, mis pour *souchet*, que « les contemporains de Lespleigney » traduisaient *cyperus* par ce mot; c'est ainsi qu'on le traduit encore aujourd'hui.

diatribes de leurs adversaires, au reste peu nombreux [1], M. V. a prétendu dégager des théories poétiques qui se seraient transformées d'âge en âge, et voici comment (p. 88) il résume d'une seule formule les trois chapitres de son travail : « L'évolution conduit du poète-théologien, en passant par le poète-orateur, jusqu'au poète rhéteur et philologue ». Mais en fait, pour lui, c'est Dante qui personnifie le premier âge de cette évolution, et Pétrarque le deuxième; dès lors on ne peut dire que leurs propres conceptions, — d'un caractère très personnel —, représentent les idées moyennes de leurs contemporains. Puis, les stades de cette évolution sont-ils si nettement marqués que le veut M. Vossler? Si, aux yeux de Pétrarque, le poète-orateur reste le type le plus accompli du poète, c'est, qu'en réalité, il est toujours obsédé par le désir de copier le modèle idéal qu'est pour lui son cher Cicéron. Si les préoccupations de métier tiennent une plus grande place chez les humanistes du xv[e] siècle, théoriciens ou poètes, c'est que la rhétorique, la métrique tendent à devenir des sciences précises, ce n'est pas en vertu d'une conception *a priori* de la poésie [2].

On voit que le travail de M. Vossler touche à beaucoup d'idées générales et que ses théories intéressent au plus haut point l'histoire de la Renaissance et de l'humanisme italiens. Il y a, dans ce petit livre, matière à beaucoup d'objections; mais il n'en est pas une page qui ne fasse réfléchir, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Louis Delaruelle.

Charles Dejob, **Les femmes dans la comédie française et italienne au xviii[e] siècle.** In-12, 417 p. Paris. A Fontemoing 1899.

M. Ch. Dejob a voulu rechercher quelle situation morale et sociale la comédie française et italienne du siècle dernier accordait à la femme. Un pareil dessein exigeait une enquête fort longue puisqu'il fallait lire ou relire tout ce que la France et l'Italie avaient produit en ce temps-là de comédies célèbres. Mais M. D. a mieux fait encore, car non content de lire toutes les pièces réputées, il a lu encore une innombrable quantité de pièces que personne ne lit plus depuis longtemps aujourd'hui. Aussi est-il arrivé ainsi à dresser une statistique complète qui témoigne d'autant de soin que de compétence. Grâce à lui nous pouvons étudier comme dans un répertoire scientifique les conditions et

1. On pourrait croire, à lire une phrase de M. V. (p. 38) que Coluccio admire surtout chez Pétrarque le poète en langue vulgaire. Cela ne serait pas exact. Dans le passage cité en note, Coluccio dit bien que Pétrarque est supérieur à Dante pour la poésie en langue vulgaire, mais il ne le loue de ce mérite que par prétérition, et après s'être longuement étendu sur les beautés de son œuvre latine.

2. Il est vrai que M. V. apporte lui-même un correctif à sa théorie en citant l'opinion d'Antonio Mancinelli (xvi[e] siècle) sur l'essence de la poesie : cf. pp. 65-66.

les classes dans lesquelles les poètes comiques d'alors choisissaient de préférence leurs héroïnes, la manière dont ils concevaient les ingénues, les honnêtes femmes, les courtisanes, l'adultère, la séduction, les chutes, les faux ménages, les ruptures, les réconciliations, et mille autres choses encore. Voilà donc un livre qui pourra rendre à l'étude de la psychologie littéraire de sérieux services. On voudrait, sans doute, que l'auteur eût condensé davantage le résultat de ses recherches et qu'écourtant ses citations et ses analyses, il eut ainsi rendu ses démonstrations plus intenses. Son livre, trop encombré de petits faits particuliers qu'il eut été facile de rejeter en notes au bas des pages comme preuves des assertions émises dans le texte, aurait été d'une lecture plus attachante s'il avait été de beaucoup réduit et écrit d'une façon plus vive. Mais on ne saurait demander à un travail de statistique l'agrément d'un essai ou la rapidité d'une dissertation. Ajoutez que ce travail contient en appendice nombre de notices très curieuses sur différentes questions accessoires, — l'influence de Goldoni sur Beaumarchais, le commerce dans la comédie française et italienne, les rôles de comédiens au théâtre, les médecins et les pharmaciens, les valets, le monde des arts, les journaux, — dans lesquelles on trouvera beaucoup à apprendre.

Raoul ROSIÈRES.

OTTO PNIOWER. **Gœthes Faust, Zeugnisse und Excurse zu seiner Entstehungsgeschichte.** Berlin, Weidmann, 1899. In-8°, x et 308 pp., 7 marks.

M. Pniower a eu une idée ingénieuse en publiant ce volume de « témoignages » sur la genèse du *Faust*. Ce n'est qu'un recueil de documents, et de documents qui n'ont fréquemment qu'une très mince valeur. Mais la suite chronologique de ces 977 documents éclaire singulièrement l'histoire de l'œuvre de Gœthe. M. Pniower s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de peine, de conscience, de scrupuleuse exactitude, et il lui arrive de discuter d'une façon intéressante les plus importants de ces témoignages et de résoudre heureusement les questions qu'ils soulèvent. On lui sera reconnaissant de l'index qu'il a dressé.

A. C.

Paris pittoresque : 1800-1900; la vie, les mœurs, les plaisirs, par Louis BARRON. Soc. française d'éditions d'art (L.-Henry May). 1 vol. in-4°, de 425 p. Prix : 25 fr.

Paris de 1800 à 1900, d'après les estampes et les mémoires du temps : La Vie parisienne au XIXe siècle; publ. sous la direction de Charles SIMOND. Paris, Plon, gr. in-8°. Tome Ier, fasc. 1-4 (1800-1819). Prix de chaque fascic. 1 fr. 75 c.

La dernière année du XIXe siècle devait amener des publications spéciales et rétrospectives sur l'ensemble de l'histoire des faits et des idées pendant cette période. Plus d'une ont déjà paru, d'autres sont

en cours d'exécution. Les deux dont nous venons de transcrire le titre sont exclusivement parisiennes et se sont attachées uniquement à rendre la vie et en quelque sorte la parole à ces mille témoins de la rue qui ont vu se succéder, si bousculés, tant d'événements divers. Paris ayant été le berceau et le foyer de la plupart des faits et gestes de la France en ce siècle, c'est un peu l'histoire du siècle en raccourci; mais c'est surtout comme annales parisiennes et pittoresques qu'il faut prendre ces volumes et qu'ils rendront service.

Leur caractère est d'ailleurs très différent, bien que leur rapprochement s'impose à première vue comme une rivalité de librairie, et si on les opposait véritablement l'un à l'autre, on s'apercevrait peut-être que le plus réussi, le plus utile surtout, n'est pas celui qu'on pensait d'abord.

Le *Paris pittoresque* de M. L. Barron n'a pas commencé de paraître le premier, et avant de s'étaler en vainqueur sur les tables de vente, il a eu le temps de dédaigner du haut de son luxe séduisant son rival beaucoup plus humble qui s'en tenait à des livraisons bon marché et encore n'avançait qu'avec force retards. C'est un fort beau volume, dont le meilleur mérite est une illustration abondante et ingénieuse : estampes en couleur de la Bibliothèque nationale et de la collection Hennin ; extraits de suites pittoresques (tel *Le Bon genre*); vues de rues et de maisons, croquées à l'époque même (surtout les eaux-fortes de Martial, si jolies et si précieuses); planches de Debucourt, aquarelles d'E. Lami, lithographies de Boilly, Nanteuil; panoramas détaillés des quais et des boulevards; portraits, caricatures, sujets romantiques... On trouvera de tout, et tout heureusement reproduit, avec une table topographique et par genres, pour se reconnaître au milieu de ces 500 vignettes et ces 20 planches.

Le texte, malheureusement, ne mérite pas les mêmes éloges. L'auteur a bien cherché, en une série d'époques, à donner des tranches successives de la vie de Paris. Mais, outre qu'il est évidemment encombré et comme suffoqué par l'abondance des choses à dire et des informations dont il a pris note, il ne s'est pas toujours placé, pour nous faire voir ce point de vue, à l'endroit où il l'apercevrait le mieux. Le style se travaille à être pittoresque et vivant, et il garde partout des allures de chroniqueur, appréciant avec légèreté et passion, et non sans partialité ni violence même, des faits, des idées, des œuvres qui ne sauraient, en toute justice, être traités avec cette désinvolture. On comprendra mal, en plus d'une page, cette façon singulière de chanter la gloire de Paris, en se complaisant, sans discrétion, dans la peinture de ses plus effroyables dissensions; au moins faudrait-il la contrepartie, qu'on cherche vainement. On ne trouvera pas non plus toujours bien compétentes certaines appréciations artistiques ou littéraires... Aussi bien pourquoi en dire si long, quand on sait d'avance qu'on ne pourra pas dresser de table permettant au lecteur de s'y

reconnaître? Du moins faut-il louer la curiosité de certaines citations du texte : chansons, chroniques, etc.

Mais, à notre avis, le *Paris de 1800 à 1900*, dirigé par M. Charles Simond, rendra, surtout achevé, bien autrement de services. D'abord il a presque l'excès des qualités qui manquent à l'autre *Paris*. Il est d'une clarté, d'une précision, d'une commodité de recherches telles, que c'est presque un répertoire, un dictionnaire plutôt qu'un livre. Mais quel magasin de choses et de documents, quand nous l'aurons au complet! Songez donc : trois volumes, qui comprendront 2,000 pages, et compteront jusqu'à 4,000 reproductions et fac-similé! Tout d'ailleurs a été imaginé pour laisser le moins de part possible aux erreurs de point de vue ou d'appréciation rétrospective auxquelles on est si facilement exposé quand on regarde en arrière sur des questions toujours brûlantes.

Le plan adopté est très simple et original en même temps. L'ouvrage, à part certains articles d'ensemble, assez brefs d'ailleurs, ressemble à une série de numéros de l'*Illustration*, qui seraient annuels au lieu d'être hebdomadaires. C'est, pour chaque année successivement, une sorte de revue spéciale, touchant à tout ce qui est essentiel à garder dans la mémoire, à tout ce qui est resté caractéristique de l'époque. Je ne puis mieux faire, pour faire comprendre ceci, que de donner le sommaire de l'un de ces « numéros ». Il y a, jusqu'à présent, quatre fascicules parus : un pour le *Consulat* (1800-1804), deux pour l'*Empire* (1805-1814), un pour *la Restauration* (1815-1819). Le premier commence par une introduction relative à l'époque tout entière (due à M. Ch. Simond), soit 4 pages. Puis vient l'année 1800, ainsi comprise :

Un *tableau d'ensemble* de Paris pendant l'année (4p.); des *Échos de Paris*, extraits de mémoires et journaux du temps : Le Mariage de Murat; Une soirée à Frascati; Madame Angot; Les fêtes de Marengo; L'explosion de la rue Nicaise (11 p.); *Paris pendant l'année*, c'est-à-dire une chronologie dans le genre de celle de certains almanachs, revue commode des événements et des choses de la vie littéraire, artistique, dramatique, plus une nécrologie (2 p.). Comme illustrations : Des gravures du temps, faits historiques, allégories commémoratives, portraits, vues pittoresques, métiers, caricatures, modes, plans de Paris, enfin *prix de Rome* de peinture de l'année. Il y a même de petits portraits dans le tableau chronologique final : ils sont du reste médiocres, comme les quelques gravures ici qui ne sont pas des reproductions directes (ce côté là de la publication sent un peu trop l'ouvrage de vulgarisation ; on eût pu l'éviter).

Ce plan est invariablement suivi pour chaque année. Sauf un article d'ensemble, le « premier Paris » du numéro (c'est le cas de le dire), signé de divers noms, comme MM. G. Montorgueil, d'Alméras, A. Babeau, J. Bainville, Labadie-Lagrave, Augé de Lassus, F. Beau-

repaire, F. Loliée, H. Bouchot, J. Robiquet..., on laisse la parole aux témoins authentiques, écrits ou figurés. Il en résulte, je le répète, une grande commodité de recherches, et une ingénieuse variété d'informations pittoresques. On ne peut que souhaiter que M. Ch. Simond et la maison Plon poursuivent dans les mêmes données cette entreprise, et, s'il est possible, avec un peu plus de rapidité.

Henri de Curzon.

Rodocanachi (E.). **Elisa Napoléon (Baciocchi) en Italie.** Paris, Flammarion. 1900, In-8 et vi-315 pp., 3 fr. 50.

M. Rodocanachi, en complétant les travaux de divers historiens par d'habiles recherches dans les archives de France et d'Italie et dans les journaux italiens, nous apporte une instructive étude sur l'administration d'Elisa Baciocchi à Piombino et Lucques d'abord, puis en Toscane. Il nous la montre ambitieuse, dépensière, autocrate, mais active et intelligente. Elle harcelle perpétuellement son frère pour obtenir qu'il agrandisse ses États ou regarnisse sa bourse, elle tient en laisse les sénateurs toscans comme son frère fait des sénateurs français; mais elle fonde des écoles, perce des routes, introduit de nouvelles cultures, remet en exploitation les carrières de marbre de Carrare et trouve ingénieusement le moyen de les achalander; elle réforme l'impôt et la police. Légère ou non dans sa vie privée, elle essaie du moins de réformer la morale publique : elle n'invite les maris à sa villa de Poggio Imperiale qu'en compagnie de leurs femmes et enfants, quoiqu'elle sache que ce n'est pas, dans l'Italie de cette époque, le moyen d'avoir une cour brillante; elle veille sur les mœurs des actrices de son théâtre; elle propose d'interdire la loterie à Florence. Mais, d'autre part, elle s'aliène les esprits, déjà mécontents du blocus continental et de la conscription, par son âpreté à l'endroit de l'Église. La confiscation des revenus des monastères jeta sur le pavé quatre cents prêtres entretenus sur ces fonds et contribua à miner la popularité d'Élisa, même près de ceux qui ne savaient pas qu'elle excitait son frère contre le clergé, et, en particulier contre le pape. Et pourtant, tel était le bienfait de l'esprit nouveau que la France faisait souffler partout, qu'elle laissa des regrets en Italie. — On trouvera dans le livre d'utiles détails sur ses efforts pour répandre le français en Italie (pp. 23-24, 84), sur la troupe française recrutée par Élisa pour jouer en Toscane (pp. 216 sqq.), sur le père de M. de Lesseps, sur une dame de la famille Cavaignac.

Charles Dejob.

N. Welter. **Frederi Mistral, der Dichter der Provence.** Marburg, Elwert. 1899, in-12 de 356 pp.

Livre intéressant et adroitement fait, où on sent un peu, toutefois,

l'information de seconde main. En fait de renseignements précis sur le félibrige et son fondateur, il ne donne guère que ce qui se trouvait déjà dans le magistral article de G. Paris, le volume un peu confus, mais bien documenté de Jourdanne, le gracieux *Aubanel* de M. Legré et les piquantes études de M. Lintilhac; les guillemets sont fréquents; il m'a paru qu'ils eussent pu l'être encore un peu plus, tellement les réminiscences sont parfois voisines de la citation. Il est même singulier que le dépouillement de l'*Almana prouvençau*, que M. Welter parait s'être imposé, ne lui ait pas fourni plus de détails nouveaux. Ce qui fait la valeur de ce livre, ce sont les chapitres consacrés aux diverses œuvres de Mistral : l'analyse y est précise sans sécheresse; le chaleureux enthousiasme du critique pour le poète n'enlève rien à l'indépendance et à la sûreté de son jugement; enfin les nombreuses traductions (en vers dans le rythme de l'original) qui illustrent ces études m'ont paru — si un étranger peut se permettre un jugement en ces matières — élégantes et fidèles. En somme, de la lecture, très agréable, de ce livre on emporte une connaissance exacte et précise, non-seulement de Mistral et de son œuvre, mais du félibrige, de ses origines, des phases qu'il a traversées et des diverses tendances qui s'y sont fait jour.

A. JEANROY.

Histoire illustrée de la France. La France avant l'histoire et la Gaule indépendante, par le vicomte de CAIX et Albert LACROIX. Paris, P. Ollendorff, 1900, in-8° de 320 pages.

MM. de Caix et A. Lacroix ont pensé que avec les nouvelles découvertes de la science historique et les innombrables documents mis au jour depuis Henri Martin, Michelet et autres auteurs d'histoires générales de la France, il y avait peut-être quelque utilité à écrire le grand ouvrage, dont le tome Ier vient de paraître. Ils ont eu raison et leur premier volume est là pour les justifier.

Ils sont d'ailleurs les premiers qui pour une histoire générale de notre pays, aient remonté aux plus lointaines origines, à la constitution même du sol, et qui aient coordonné tous les renseignements que l'on possède aujourd'hui sur les premières peuplades qui l'ont habité. Ils ont donc commencé leur récit aux temps géologiques et préhistoriques; ils ont pris l'homme à son apparition sur la terre, ils ont montré ses migrations, décrit ses stations et ses armes, etc. Voilà un côté original, par lequel ils se recommandent à l'attention des érudits.

Je ne les suivrai pas dans les développements où ils sont entrés : il suffira de jeter en coup d'œil sur la table de ce premier volume pour en apprécier l'économie; cependant je désirerais signaler plus particulièrement les chapitres relatifs à l'expansion gauloise dans le monde et aux guerres soutenues par nos ancêtres en Italie, en Thrace et en

Asie-Mineure. Les campagnes de Jules César en Gaule sont aussi racontées avec de précieux détails et présentées avec une réelle habileté.

Il était bien difficile aux auteurs de l'*Histoire illustrée de la France* de faire autrement que de résumer les meilleures études parues sur les différentes questions traitées par eux. Le grand mérite en pareil cas est d'être complet et de ne pas chercher, surtout en préhistoire, à combler les lacunes avec des hypothèses. C'est une qualité qu'il faut reconnaître à MM. de C. et L. qui s'en sont tenus prudemment aux faits bien démontrés.

Dirai-je un mot de l'illustration? Si l'inspiration de certaines gravures ne me paraît pas très heureuse, par exemple pour la reconstitution de scènes que j'aurais préféré ne pas rencontrer dans un ouvrage aussi documenté, il en est d'autres au contraire qui méritent d'être louées sans réserve : ce sont d'abord et tout naturellement les nombreuses cartes, ce sont ensuite les vues de monuments, ce sont enfin les reproductions des anciennes armes et des ustensiles qui ont été en usage chez les différents peuples, et qui après avoir été exhumés dans les fouilles, sont conservés dans les galeries archéologiques.

Le présent ouvrage est annoncé comme devant former 20 volumes grand in-8° : c'est donc une très grosse entreprise, pour le succès de laquelle je fais les meilleurs vœux.

L.-H. Labande.

Zeitschrift für hochdeutsche Mundarten. Herausgegeben von Otto Heilig und Philipp Lenz. Jahrgang I, Heft 1 u. 2. — Heidelberg, C. Winter, 1900. In-8, 112 pp. Prix d'abonnement, à 6 fascicules par an : 12 mk.

Bien qu'il ne soit point d'usage parmi nous de consacrer à un numéro de revue une analyse détaillée, l'importance de ce premier double fascicule justifiera, je l'espère, une exception. Le contenu en est très ample et très varié.

1. Préface. — Les éditeurs, M. Heilig pour l'*oberdeutsch*, M. Lenz pour le *mitteldeutsch*, exposent les desiderata de la dialectologie allemande et font appel à tous les bons vouloirs.

2. Transcriptions adoptées. — Je les trouve de tout point excellentes. Est-ce parce qu'elles concordent presque absolument avec celles de ma *Grammaire Colmarienne*, que je viens de donner à l'impression? Toutefois j'écris *y* au lieu de *j*, et j'emploie ce même *y* pour désigner la semi-voyelle d'une diphtongue, soit *prayt* « large ». Je ne trouve à cette double fonction aucun inconvénient : il est très vrai que *y* n'est pas exactement le même phonème avant voyelle ou avant consonne, devant sourde ou devant sonore, etc.; mais on en pourrait dire autant de n'importe quelle consonne, et pourtant personne ne se trompe sur la valeur variable de symboles identiques.

L'important est de ne pas multiplier les signes diacritiques jusqu'à fatiguer le lecteur et retomber ainsi dans la confusion qu'ils ont pour but d'éviter. On voit aussi, par l'exemple ci-dessus, que je transcris toujours par la sourde le substitut dialectal de la sonore classique.

3. Les formes verbales du dialecte de Grossen-Busek près Giessen (E. Wagner et W. Horn). — Au point de vue de la clarté et de la méthode d'exposition, il y aurait eu avantage à diviser ce tableau en deux, l'un de verbes forts, l'autre de verbes faibles. Le vocalisme du dialecte est très particulier.

4. La flexion du verbe dans le dialecte de Handschuhsheim (Ph. Lenz). — Il n'en eût pas coûté beaucoup d'indiquer en note la situation de cette localité, probablement souabe.

5. Quelques cas de dissimilation (W. Horn). — L'auteur cite avec éloge l'ouvrage de M. Grammont. Sa documentation allemande est la bien venue; mais il devrait la préciser mieux. Lorsqu'il emprunte une forme au *Wörterbuch* de MM. Martin et Lienhart, et qu'il met entre parenthèses « Elsass », le lecteur non prévenu ne saurait comprendre autre chose, sinon que la forme est alsacienne, c'est-à-dire usitée dans presque toute l'Alsace; or il s'en faut de beaucoup, et *frkant* « vacance », *warml* « marbre » sont des déformations tout à fait locales.

6. Les minéraux en thuringien populaire (O. Weise).

7. La métaphore *Theekessel* « imbécile » (O. Weise).

8. Extraits du vocabulaire d'un annaliste de l'Erzgebirge (E. Göpfert). — Beaucoup de mots curieux. Je note en passant *zannen* « die zähne fletschen » : le haut-alsacien dit *tsáne* « rager », qui est le même mot, mais avec métaphonie.

9. Considérations sur l'histoire littéraire en général, tirées de l'histoire de la littérature populaire (A. Holder).

10. Traité mystique provenant du couvent des Unterlinden à Colmar (K. Rieder). — La publication de ce texte du XIIIe-XIVe siècle est des plus précieuses pour la dialectologie alsacienne. La particularité orthographique *b* pour *w*, relevée avec raison par l'éditeur, me paraît se rattacher au fait bien simple, que en moyen-haut-allemand, en beaucoup de contrées, le *w* se prononçait encore à peu près comme *w* anglais; en l'écrivant *b*, on a voulu figurer le son du *v* français. Et ceci, en tant que constatation accessoire, me paraît justifier entièrement ma transcription *v* pour le *w* allemand dans les dialectes; car, puisque *v* est dans presque toutes les langues le signe de la labiale sonore, puisqu'on est convenu de transcrire toujours la sourde par *f*, il semble de stricte logique d'écrire *vás* « quoi », *vî* « vin », etc., et de réserver le caractère *w* pour représenter le son du *w* anglais, qui sans cela manquera de symbole dans l'alphabet.

11. Documents du Markgräflerland (A. Haass).

12. Textes en divers dialectes alamans (O. Heilig). — Ces deux articles sont presque aussi intéressants pour le folkloriste que pour le

germaniste. Dans le dernier, je relève, à titre de mots ou expressions que connaît aussi l'alsacien : *mr hèt tr tsit* « on a le temps », qui me paraît être un génitif partitif, — car *tsit* est rigoureusement féminin, — fait notable dans un dialecte qui a perdu toute conscience du génititif; *schlét*, 3[e] personne du singulier du verbe *schlagen*, montrant la métaphonie du présent dans un idiome où les autres verbes de cette classe l'ont effacée; *dänkt* (en colmarien *ketant* avec *n* guttural), participe passé du verbe *denken*, etc., etc.

13. Proverbes et locutions souabes (W. Unseld).

14. Bibliographie.

15. Les éditeurs trouveront dans mon ouvrage indiqué plus haut une réponse précise et détaillée, pour le dialecte de Colmar, — qui somme toute est celui de toute la plaine moyenne d'Alsace, de Rouffach à Benfeld, — à la question, capitale en effet, qu'ils posent en dernière page. Il ne me reste plus qu'à souhaiter à leur œuvre le succès dont elle est digne. V. HENRY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mai 1900 (suite).

M. Bréal donne lecture d'un rapport de M. Finot sur les travaux de l'école française d'Etrême-Orient (mission d'Indo-Chine). — Il propose ensuite au choix de l'Académie, comme architecte attaché à cette Ecole, M. Parmentier, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts. — L'Académie ratifie le choix de M. Parmentier.

M. Heuzey présente quelques observations sur l'emploi que les Chaldéens de la haute époque ont fait de la coquille dans leurs ouvrages d'art. Cette matière leur tenait lieu de l'ivoire, qu'ils ne paraissent pas avoir connu de bonne heure. Les artistes utilisaient la convexité naturelle des grands coquillages pour découper des pièces courbes, dont ils composaient ensuite de véritables vases, avec des gravures au trait, souvent renforcées par un relief à peine sensible. En faisant reproduire six fois par le moulage deux pièces de ce genre, M. Heuzey a reconstitué deux gobelets en coquille gravés, dont l'un surtout remonte à une époque très reculée. La nacre fut employée plus tard que la coquille mate. M. de Sarzec a retrouvé un amas de grandes plumes mêlées à des plumes de pierre rouge et de pierre noire. Elles devaient former, par une sorte de mosaïque, de grands oiseaux, éployés sur les murailles des édifices, autre résultat tout à fait inattendu dans l'histoire de l'ancienne technique chaldéenne. M. Heuzey annnonce en outre que M. de Sarzec, reparti pour sa onzième campagne de fouilles, signale, parmi ses nouvelles découvertes, deux têtes de statues, dont l'une à turban, une stèle archaïque, un vase intact au nom du roi Naram-Sin et tout un nouveau dépôt considérable de tablettes à inscriptions cunéiformes.

M. Collignon communique le résultat des recherches faites par M. Gaudin à Yortan, dans la région de Pergame, où se trouvent les vestiges d'une ancienne nécropole. Le mobilier funéraire comprend des objets analogues à ceux qui ont été trouvés par Schliemann à Hissarlik, dans les couches prémycéniennes. Ce sont des poteries en terre noire lustrée, décorées d'ornements incisés, des objets de métal, aiguilles, bracelets, en petites quantités, de grossières idoles de marbre semblables à celles qu'on a recueillies en Troade et dans les tombes primitives des Cyclades. M. Collignon fait ressortir l'intérêt de ces découvertes.

M. Héron de Villefosse propose une rectification à la lecture du papyrus latin de Genève n° 1. Il pense que la pièce III recto renferme une liste de quatre soldats ayant reçu l'*honesta missio* en l'an 90 et dont le sous-officier chargé des écritures avait inscrit les noms, comme memento personnel, dans un coin encore blanc du papyrus qui servait à ses écritures. Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 4 juin — 1900

Alabaster : **Notes and commentaries on Chinese criminal law.** (London, Luzac, 1899 ; pp. lxxii et 677 ; in-8°).

Sir Chaloner Alabaster, ex-consul d'Angleterre à Canton, mort en 1898, avait mis à profit un séjour de plus de trente années en Chine pour étudier le code pénal chinois et divers ouvrages juridiques dont le plus important est une collection de sentences rendues par le ministère de la justice. Les notes ainsi réunies ont été revues, complétées et disposées suivant un plan conforme aux habitudes d'esprit européennes par M. Ernest Alabaster. Le résultat de ce travail est le volume dont nous avons à rendre compte ; c'est un ouvrage capital : en dehors de traductions défectueuses du code pénal, nous ne possédions jusqu'ici que de courtes monographies sur des points particuliers de la loi chinoise ; MM. A. nous montrent quel est l'esprit de la législation et mettent en lumière les principes qui président à la constitution de la société civile en Chine ; leur livre a une portée philosophique qui sera hautement appréciée par tous ceux qui le liront. A défaut d'une analyse complète que nous ne pouvons pas faire ici, nous indiquerons quelques-uns des renseignements que nous donnent les auteurs au sujet d'un cas spécial, celui de la peine de mort.

La peine de mort comporte plusieurs degrés de sévérité. La strangulation est la mort la plus douce. La décapitation, qui est en fait moins douloureuse, passe cependant pour une aggravation de supplice, parce que la mutilation subsiste dans l'autre monde ; aussi a-t-on soin d'exécuter la sentence de décapitation même sur le cadavre si le condamné est mort en prison. Les grands criminels sont taillés en morceaux ; on les tue lentement en leur coupant un à un les membres et les organes ; ils sont ainsi défigurés et mis en pièces ; dans la vie future, ils ne pourront plus avoir de forme reconnaissable. Quant

aux coupables convaincus de haute trahison, ils sont coupés en morceaux et leur famille est exterminée, ce qui est encore dans une certaine mesure un châtiment personnel ; en effet, l'extinction de la famille rend impossibles les sacrifices aux ancêtres ; c'est l'anéantissement dans l'autre monde aussi bien que dans celui-ci.

Dans un crime auquel plusieurs personnes ont participé, une seule d'entre elles est considérée comme le principal coupable ; les autres, quoique ayant peut-être pris tout autant de part au meurtre, ne sont que des complices. C'est en effet un principe de la loi chinoise qu'une vie vaut une vie. Quand un des inculpés meurt en prison avant que le cas ait été jugé, ses coaccusés bénéficient aussitôt de la situation et ne sont plus que des complices, puisque la mort de l'un d'entre eux a donné satisfaction à la loi.

Un homme qui a commis plusieurs meurtres n'est condamné que pour le plus grave, car on ne peut encourir qu'une condamnation à la fois. Cependant, si les assassinats ont eu pour victimes des membres d'une même famille, ils sont considérés, non plus isolément, mais ensemble, car c'est un crime plus monstrueux de porter atteinte à une famille que de faire périr des individus sans lien entre eux. Celui qui a tué deux ou plusieurs personnes apparentées entre elles subira le supplice d'être coupé en morceaux ; ses enfants seront impliqués dans son crime et seront mis à mort jusqu'à ce qu'un nombre égal de vies ait expié les meurtres : ainsi l'offense faite à une famille est châtiée par la punition d'une famille.

La loi chinoise est imprégnée de cette idée que l'homme est inséparable de la famille ; mais la famille est une hiérarchie ; dès lors, pour tous les crimes qui sont commis au sein de la famille, il y a des degrés très différents de gravité suivant que le crime est commis par quelqu'un qui avait autorité sur la victime ou au contraire par celui qui était sous l'autorité de la victime. Pour prendre quelques exemples parmi les plus nets, un père qui tue son fils n'est condamné qu'à cent coups de bambou, et, si le fils l'avait frappé lui-même, il est acquitté. Un grand-père avait enterré vivant son petit-fils qui l'avait injurié ; on le laissa en liberté. Au contraire, le parricide subit le supplice de la mort lente ; si le meurtre est accidentel, il est puni de la décapitation ; frapper son père est un crime qui entraîne la strangulation. Il est plus grave pour un homme de blesser son père que de tuer deux autres personnes ; il est plus grave de tuer sa belle-mère que de tuer sa femme ; la Chine est d'ailleurs le paradis des belles-mères. Toute cette étude de l'influence des relations des parentés sur les dispositions du code est très bien faite dans le livre de MM. Alabaster.

En terminant, il faut remercier MM. A. d'avoir indiqué leurs sources. C'est, hélas, un mérite rare en sinologie. Pendant trop longtemps on nous a parlé de l'organisation sociale des Chinois en nous racontant des histoires prises on en sait où ; le nombre d'idées

fausses qui se rééditaient ainsi impunément était incalculable; c'étaient d'ailleurs, il convient de le reconnaître, les plus fausses qui avaient le plus de succès auprès du public. Le livre de MM. Alabaster va être enfin pour les philosophes et pour les juristes le guide sûr dont ils avaient un si urgent besoin; il leur ouvre un chapitre nouveau de l'histoire des sociétés humaines.

Ed. Chavannes.

P. Masqueray. **Traité de Métrique grecque**. Paris, Klincksieck, 1899; xii-394 p.

Lorsqu'un ouvrage est bon et bien composé, il importe peu d'avertir le lecteur de ce qu'il pourra y rencontrer d'imparfait. Mais quand il s'agit d'un livre d'enseignement, comme celui-ci, destiné, si je ne me trompe, à cette catégorie d'étudiants dans laquelle se recrutent les futurs professeurs, il est nécessaire d'en signaler les opinions douteuses, les notions contestables, et les assertions inexactes. Les critiques que je crois devoir adresser à cette nouvelle *Métrique grecque* ne sont d'ailleurs pas nombreuses, et j'ai beaucoup plus à louer. M. Masqueray s'est fort bien tiré d'une tâche quelque peu ingrate: l'exposition est généralement claire, les exemples bien choisis, la théorie nettement exposée; on remarquera surtout l'étude des vers choriambico-iambiques, glyconiens, phérécratiens et analogues, dans lesquels M. Masqueray, rejetant hardiment l'ancienne conception des vers logaédiques, voit des dérivés du type iambique. Il eût été bon, peut-être, de serrer la question d'un peu plus près, et de rechercher si l'origine de ces sortes de vers n'est pas, au fond, dans le type ionique avec anaclase; mais une discussion de ce genre ne convenait pas à un simple manuel, et M. Masqueray, de toute façon, a eu le mérite de rompre avec une routine déjà ancienne, dont on commençait, il est vrai, à s'écarter, mais qui n'avait pas encore été attaquée, que je sache, dans un ouvrage classique. Une autre excellente innovation est d'avoir rejeté franchement la scansion des iambiques par l'anacrouse (pourquoi dire *anacruse*, contrairement à l'étymologie?), théorie peut-être commode, mais qui ne répond certainement pas à la réalité. Ceci précisément m'amène à faire des réserves sur d'autres points. S'il est bien de combattre des opinions reçues, quelle que soit leur autorité, en montrant qu'elles reposent sur des observations incomplètes ou des conceptions erronées, il n'est pas bien, au contraire, de vouloir ébranler d'anciennes théories sans être muni d'armes suffisantes; il n'est pas bien surtout d'avoir deux poids et deux mesures, dans des cas absolument identiques. C'est ce que fait pourtant M. M., dont le ton est parfois trop dogmatique, à propos de la loi de Porson et de ce qu'il appelle tantôt la règle, tantôt la loi de Weil. Il attaque la première et soutient la seconde; mais on est surpris de voir que certains arguments

employés contre l'une cessent d'avoir la même valeur quand il s'agit de l'autre, quand en bonne critique ils peuvent et doivent s'appliquer des deux côtés. On connaît la loi de Porson : Lorsqu'un trimètre iambique se termine par un mot ou un groupe de mots inséparables ayant la forme d'un crétique (— ∪ — ou ∪∪ ∪ —), la syllabe précédente, *d'un mot polysyllabe,* est brève, hors le cas d'élision, c'est-à-dire que le cinquième pied est un iambe ou un tribraque. La loi ne s'applique pas à la comédie. Voici maintenant la règle de Weil : Dans une série de dochmiaques, le premier élément d'un pied sera toujours un dactyle et non un spondée, si la première syllabe, étant longue, est finale d'un mot dont le reste appartient au dochmiaque précédent. Ici M. M. s'empresse d'ajouter (p. 342) : « Toutes les fois que cette règle est violée, le texte a été retouché par les modernes ou s'il est tel que les manuscrits nous l'ont conservé, on est en droit de s'en défier. » A-t-il tenu le même raisonnement au sujet de la loi de Porson? Pas du tout, bien au contraire. Il oublie d'abord de noter ce que j'ai souligné plus haut, et qui est loin d'être sans importance; puis plus loin (p. 175) : « Il est aisé de trouver des exceptions à la règle. Je me bornerai au seul Euripide. « La raison en est simple ; c'est qu'à part le vers 324 des *Perses* (Wecklein) terminé par Ἀριόμαρδος Σάρδεσιν il n'y a pas d'exemples certains de la violation de la loi dans les autres tragiques ; et l'on sait que les noms propres ont souvent provoqué des licences. M. M. ajoute (p. 177) : « Pourquoi donc considérer comme fautifs tous les vers qui pèchent contre la règle du métricien moderne? » Je dis à mon tour : Pourquoi donc M. M. ne raisonne-t-il pas de même dans les deux cas? Oublie-t-il que la loi de Porson est justifiée par des centaines de trimètres iambiques [1], tandis que les dochmiaques qui tombent sous le coup de la nouvelle règle sont en nombre infime, ce qui d'ailleurs n'empêche pas les exceptions? M. M. dit encore (p. 176) : « La règle ne s'applique pas à la comédie. Pourquoi la tragédie s'y serait-elle toujours astreinte? » Un étudiant répondra facilement que la tragédie, partout et pour tous les mètres, a toujours été beaucoup plus sévère que la comédie, et que le livre même de M. M. lui enseigne, très justement, que les comiques se permettent beaucoup de libertés que les tragiques n'ont jamais prises, ou n'ont prises qu'à titre exceptionnel. En somme, M. Masqueray a voulu mettre en défiance contre la loi de Porson; mais il ne peut empêcher qu'on ne sente le parti pris et l'es-

1 Les vers cités d'Euripide, fussent-ils inexplicables, n'infirmeraient pas la loi ; mais ils peuvent être expliqués ; autrement je dirai aussi que « l'on est en droit de s'en défier. » M. M. demande p. 176, à propos de la division οὐδείς en οὐδ' εἷς, si les Grecs du v[e] siècle avaient un tel sentiment de l'étymologie. Il sait pourtant qu'on rencontre également οὐδὲ εἷς ; et nous voyons p. 93 que les éléments d'un composé comme καλλιεπής peuvent être aisément disjoints. La même observation ne vaudrait-elle pas pour οὐδείς ?

prit de système. C'est le seul point important sur lequel je sois en désaccord avec lui [1].

My.

Euripidis fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. I, Pars I. *Medea*. Edidit Rud. Prinz. Editio altera quam curavit N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1899. Un vol. in-8 de x-79 pages. — Vol. I, Pars II. *Alcestis*, p. 60. — Vol. III, Pars I. *Andromacha, Ibid.*, 1900, p. 67.

Les deux pièces que publie aujourd'hui M. Wecklein [2], *Médée* et *Alceste* avaient déjà été publiées par R. Prinz en 1878 et 1879. M. W. a jugé à propos de les reprendre et on ne peut que l'approuver. Il est certain qu'après vingt ans ces deux éditions avaient besoin d'être mises au courant. C'était de plus un désir très naturel chez le nouvel éditeur d'imprimer sa main à toutes les parties de l'ouvrage et de donner ainsi de l'unité à son œuvre. Pour les sources du texte, M. W. a pu tirer parti de quelques leçons d'un manuscrit de Jérusalem, qu'A. Papadopoulos-Kerameus a fait connaître dans son catalogue; ce manuscrit est du x[e] siècle; malheureusement il ne contient que des parties d'*Oreste*, *Hippolyte*, *Médée*, les *Phéniciennes*, *Hécube*, *Andromaque*. Pour le Palatinus P, M. W. adopte les conclusions de Vitelli et admet que ce manuscrit n'est qu'une copie du Laurentianus. Prinz croyait que ces deux manuscrits étaient indépendants l'un de l'autre et qu'ils représentaient tous les deux un archétype disparu. La disposition des deux volumes est la même que celle que M. W. a adoptée pour les pièces qu'il a déjà éditées. Les corrections proposées par l'éditeur sont assez nombreuses. Quelques-unes concernant la *Médée*, étaient déjà connues et se trouvaient dans l'édition donnée par M. W. en

1. Quelques menus détails : p. 160 « Sophocle multiplia le nombre des anapestes (dans le trimètre iambique), mais ils sont toujours nécessités par l'emploi de noms propres. » La rédaction est inexacte; la dernière partie de la phrase doit s'entendre seulement des autres pieds que le premier, où l'anapeste est assez fréquent même en dehors d'un nom propre. Cf. plus loin pour Euripide. P. 170 « Quand un trimètre est divisé entre deux interlocuteurs, ce qui n'a jamais lieu dans les tragédies anciennes (le terme est obscur), il est ordinairement coupé après la césure (en note : Exception : *Œd. Col.* 311 et 861). Celle-ci est le plus souvent la penthémimère (en note : On trouve l'hephthémimère, *Œd. Col.* 846 et 856) ». Ces notes pourraient induire en erreur; un élève croira qu'il n'y a que deux exceptions, et que la division à l'hephthémimère ne se rencontre que deux fois; or elle est fréquente, et les coupures après un pied ne sont pas rares; il y en a au moins une dizaine dans Sophocle. Je remarque enfin, chose curieuse, que nulle part, comme d'ailleurs dans plusieurs autres manuels de métrique, n'est donnée une définition de la césure. On regrette aussi des axiomes comme celui-ci, p. 173 : « Quand on propose plusieurs explications, c'est un indice certain qu'aucune n'est satisfaisante. »

2. Pour l'analyse des pièces déjà parues, cf. les n[os] du 31 déc. 1898, des 26 juin et 18 déc. 1899.

1880, par exemple v. 470, 635, 1190; parmi les nouvelles, nous signalerons celles des vers 620, 713, 852, 1369 et pour l'*Alceste*, celles des vers 458, 569, 948. Au v. 1195 de *Médée*, la ponctuation proposée par M. Wecklein se trouve déjà dans la deuxième édition de l'*Euripide* de M. Weil qui a paru en 1879. L'édition d'*Andromaque* se recommande par les mêmes qualités; le secours fourni par le manuscrit de Jérusalem se réduit à peu de chose. Parmi les corrections proposées par l'auteur nous citerons : v. 793, ἀκίαν pour ὑγράν ; 802, κακοῦ pour κακῶν ou κακῶς ; 959, τήνδε pour τῶνδε.

Albert Martin.

W. Koch. **Kaiser Julian der Abtrünnige, seine Jugend und Kriegsthaten bis zum Tode des Kaisers Constantius (331-361), eine Quellenuntersuchung** (Besonderer Abdruck aus dem XXVten Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie, p. 333-488). Leipzig, Teubner, 1899.

L'activité littéraire de Julien a été fatale à la mémoire de son cousin, l'empereur Constance. Tous les précis d'histoire romaine racontent les démêlés qu'eurent entre eux le fils et le neveu de Constantin, jusqu'à ce que la mort prématurée de l'un laissât l'empire à l'autre sans guerre et sans partage. Dans tous les récits de cette lutte, l'intrigue, l'astuce et la jalousie sont réservées pour le rôle de Constance, tandis que son rival paraît agir avec droiture, avec désintéressement et avec plus de largeur de vue. C'est que Julien composa lui-même, pendant et après le cours des événements, divers écrits de circonstance,— plusieurs sont conservés, par exemple, la lettre aux Athéniens (éd. Hertlein, t. I, p. 346) — et ces libelles dictèrent leur opinion à Ammien Marcellin et à Libanius, tandis que, par l'intermédiaire d'Eunape, Zosime s'inspirait de mémoires dûs à quelque intime de Julien. Comme Ammien, Zosime et Libanius sont, avec Julien lui-même, nos sources principales pour l'histoire de cette compétition à l'empire, le jugement des modernes reproduit à peu près ce qu'un des deux rivaux a pu imaginer de plus favorable à sa propre apologie, et l'exactitude de nos renseignements doit se mesurer au degré de bonne foi avec lequel Julien a exposé les causes de ses démêlés avec Constance.

M. Hecker a remis les choses au point [1]. Il a découvert l'origine des documents dont nous disposons, et il les a rendus ainsi suspects de partialité. Puis MM. Koch [2] et von Borries [3], outre plusieurs autres,

1. *Programme du gymnase de Kreuznach*, Pâques 1886.

2. *De Juliano imperatore scriptorum, qui res in Gallia ab eo gestas enarraverunt, auctore disputatio*. Arnheim, van der Zande, 1890.

3. *Hermès*, t. 23 (1892), p. 170-209.

ont poursuivi l'enquête, et ils en ont amélioré les conclusions. Après ces recherches critiques, et bien que plus d'un point demeure obscur, il convenait de résumer les résultats acquis, de refaire le récit du conflit de Julien et de Constance, même de remanier toute la biographie de Julien. M. K. s'est chargé de ce travail, et il en publie une première partie dans le tome XXV du supplément aux *Jahrbücher für classische Philologie*. Il ne s'est pas contenté d'ailleurs d'exposer l'état actuel des recherches sur les sources, il leur a fait faire de nombreux et notables progrès (par exemple, il soutient avec des arguments nouveaux, qu'il a existé des commentaires de Julien, différents du βιβλίδιον sur la bataille de Strassbourg). Le titre de l'article de M. K. indique à quelles limites il s'est arrêté, et j'en ai dit assez pour faire prévoir que, dans le travail lui-même, Constance nous apparaît fort blanchi et Julien plutôt diminué : Constance, en envoyant son cousin en Gaule, ne lui aurait voulu que du bien ; chaque fois que le jeune César se serait brouillé avec un de ses subalternes, l'empereur aurait fort loyalement remplacé l'officier par un autre. Lorsque Julien eut subi avec un succès qu'il aurait d'ailleurs exagéré, l'épreuve de la première année de gouvernement, il se serait vu conférer, sans réserve ni arrière-pensée, tout le commandement militaire. Si plus tard, Constance voulut reprendre à Julien l'élite de ses soldats, c'est qu'il en avait réellement besoin en Asie pour poursuivre contre les Perses une guerre mal commencée. Enfin le soulèvement des troupes de Gaule qui proclamèrent Julien Auguste, aurait été en partie l'œuvre de Julien lui-même.

Le sujet est traité pourtant sans tous les excès d'une réhabilitation systématique. L'auteur reconnaît à Julien de grandes qualités (voir (p. 447) : Il était sérieux, de mœurs pures ; bien qu'élevé au milieu des livres et préoccupé surtout de philosophie, il vit très clair dans la corruption du régime impérial. Maint autre jeune homme de son âge, doué de moins d'énergie, se fût vite résigné à l'inévitable et accommodé aux circonstances. Julien resta fidèle à son idéal, et il garda pour le réaliser une main ferme et une volonté inébranlable. Une qualité lui manqua, le tact, qu'on peut difficilement acquérir, quand on est tenu pendant sa jeunesse loin du monde et des hommes, et qu'on reste enfermé dans une chambre d'études.

Cette monographie de M. K. ne mérite guère que des éloges : solidement documentée, soigneusement rédigée, elle se lit avec facilité et agrément [1]. Je signalerai seulement à l'auteur une omission assez

---

1. Écrite en néerlandais, cette brochure a été traduite et imprimée en allemand, afin qu'elle pût avoir un cercle un peu étendu de lecteurs (voir p. 333). — Comme fautes d'impression, j'ai relevé, p. 345, l. 25, τῆρ pour τῆς ; — p. 383, n. 34, *pompum* pour *pompam* ; — p. 473, notes, l. 1, τῇς pour τῆς — et plus d'une fois *empéreur* pour *empereur*.

regrettable : il a oublié de tenir compte de deux articulets de MM. C. Radinger et K. J. Neumann (*Philologus*, t. L, NF, t. IV, p. 761-762) qui fixent la date de la naissance de Julien au mois de mai 332. Ce résultat a une certaine importance pour la chronologie.

Citer à M. K. les différents endroits où il reste permis, vu l'état des sources, d'être d'un autre avis que le sien, serait évidemment superflu. Il connaît trop bien son sujet pour ne pas se rendre compte de ce que son appréciation des événements peut avoir çà et là de subjectif. Plus d'un, par exemple, sera très sceptique quant à la possibilité d'une réhabilitation de Constance aussi accentuée que celle qu'il propose.

Tout ce qui touche de loin ou de près à l'apostasie de Julien, est plus que sommaire. C'est que la question ne rentre pas dans le cadre de cette première partie de la biographie. Il faut espérer, dans l'intérêt même de ce curieux problème d'histoire religieuse, que M. Koch lui fera une place dans le programme de ses recherches futures.

J. Bidez.

P. Papinius Statius, vol. III, **Lactantii Placidi qui dicitur Commentarios in Statii Thebaida et Commentarium in Achilleida**; recensuit Ricardus Jahnke. Lipsiae. Teubner, MDCCCXCVIII; x-522 pp. in-12.

Dans ses quatre pages de préface, M. Jahnke annonce qu'il a voulu moins nous donner une édition que jeter les bases de cette édition. Je ne sais même si ce but plus modeste a été atteint.

Le texte est fondé sur trois manuscrits : Munich 19482, Paris 8063 et 8064. On ne nous dit pas la date de ces manuscrits, non plus que celles d'autres manuscrits mentionnés dans cette préface. Celui de Munich est du xie-xiie siècle. Les manuscrits de Paris sont de la Renaissance. Il est assez étonnant que l'on ait consulté seulement en passant et par manière de complément occasionnel les manuscrits plus anciens de Paris 13046 (xe s.), de Munich 6396 (xe s.) et de Bamberg N^{II} (xie s.); qu'on paraisse ignorer le ms. de la Valicellane 514, du ixe-xe siècle : que, pour cette édition préparée pendant six ans, on n'ait pas eu le temps de collationner complètement le Paris. 10317, du xe siècle. M. J. range parmi les manuscrits consultés accessoirement le Gudianus 54 (x^e-xie s.), dont Kohlmann écrivait : « Scholia quae in margine inueniuntur permulta pulcherrime scripta, ad emendada Lactantii uerba multum allatura esse spero ». M. J. objectera qu'il a voulu n'employer que les manuscrits du commentaire seul, et non les manuscrits de Stace accompagnés de scolies. C'est là justement son tort. Il s'est privé de secours très précieux et des vrais fondements du texte. Lindenbrog avait eu à sa disposition un Regius et un Pithoeanus qu'on aurait pu probablement retrouver parmi les

manuscrits de Stace de la Bibliothèque nationale. Faute de cette recherche, M. J. cite l'édition Lindenbrog au titre d'un manuscrit. De plus, cette collation des manuscrits du poème avec gloses aurait permis, dans une certaine mesure, de déterminer les accroissements successifs du fonds plus ancien du commentaire. « Avant qu'on aie une nouvelle édition, écrivait Teuffel, il est impossible de tirer au clair le caractère, la date, la forme première et les additions récentes de ces scolies. » Après l'édition de M. Jahnke, nous restons exactement dans la même situation.

Je n'insisterai pas sur la forme du commentaire, çà et là inintelligible, sur les allusions et les citations méconnues, sur les noms propres défigurés. A cet égard, la critique de la nouvelle édition a été faite de main de maître par M. Wilamowitz [1] : il n'y a pas à y revenir.

Paul Lejay.

F. P. Garofalo, **Su Gli Helvetii,** Catania, 1900, in-8° 80 p.

M. F. P. Garofalo, dont on n'a pas oublié l'intéressante étude sur les Allobroges, continue ses recherches sur les anciennes tribus gauloises par un travail consacré aux Helvètes. L'étude sur les Allobroges était dédiée aux professeurs de l'Université de Grenoble ; l'opuscule, consacré aux Helvètes, est dédié aux professeurs de l'Université de Neufchâtel. Ce nouveau travail de M. G. est divisé en deux parties d'importance inégale. Dans la première partie (p. 9-32), l'auteur s'efforce de reconstituer, à l'aide des renseignements très rares que l'antiquité nous a laissés, l'histoire proprement dite du pays habité par les Helvètes, depuis les temps préhistoriques jusqu'à la chute de l'empire romain. Cette histoire est forcément bien maigre ; sans doute M. G. a tiré des documents tout ce qu'il était possible de leur faire donner ; mais c'est bien peu de chose. Il conclut que les Hélvètes sont probablement arrivés pour la première fois dans les régions qu'ils occupèrent plus tard vers le début du IIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où se produisit dans la vallée du Danube ce mouvement général des populations de race celtique, qui poussa la tribu des Volcae dans la Gaule méridionale et qui jeta les Galates sur la Macédoine, la Grèce, puis l'Asie-Mineure. Plus tard, les Helvètes subirent l'influence de l'invasion des Cimbres et des Teutons : ils furent entraînés par les Barbares Germains et luttèrent dans leurs rangs contre plusieurs armées romaines. Enfin, à la veille de la conquête des Gaules par César, ils étaient sans cesse en conflit avec les tribus germaniques du Haut-Rhin. Les progès d'Arioviste menacaient de les isoler du reste

---

1. *Hermes*, XXXIV (1899), 601.

de la Gaule ; c'est pourquoi, d'après M. G., ils voulurent émigrer vers l'ouest en l'année 58 avant J.-C, On sait que leur tentative reçut un commencement d'exécution, mais que César les battit près de Mâcon et les refoula dans leur pays. L'histoire des Helvètes sous l'empire ne présente rien de particulier. Au IVe et au Ve siècle, ils subirent d'abord les incursions, puis la domination des Burgondes et des Alamans. Ces faits sont exposés par M. Garofalo avec toute l'exactitude possible; mais l'auteur lui-même reconnait que bien souvent il ne peut offrir au lecteur qu'une solution incertaine et imprécise.

La seconde partie, plus développée (p, 35-80) expose quel fut l'état politique, économique, moral, intellectuel des Helvètes avant et après l'établissement de la domination romaine. Tout ce qui concerne la division du pays en *pagi*, le nombre et la situation des *oppida*, le caractère de la population paraît fort juste. La « romanisation » administrative de la Suisse, la transformation des anciennes villes en communes, le tracé des frontières de la « *regio Helvetica* », la place de la « *civitas Helvetiorum* » dans le système administratif du Haut-Empire et du Bas-Empire : tous ces point sont abordés et traités par M. G. avec sa conscience accoutumée et une très minutieuse connaissance des documents. Nous regrettons seulement que M. G. ait presque entièrement négligé ce qui est, à nos yeux, l'une des parties les plus importantes de toute histoire d'une province ou d'un canton de l'empire romain, à savoir l'histoire de l'évolution dont cette province ou ce canton a été le théâtre au point de vue de la civilisation générale. Une étude approfondie des inscriptions romaines du pays des Helvètes aurait sans doute permis à M. G. d'établir dans quelle mesure les cultes et les usages du monde greco-romain avaient pénétré dans cette région, si beaucoup d'étrangers y étaient venus, jusqu'à quel point les anciens habitants s'étaient transformés sous l'influence de la domination romaine. Il y a là, croyons-nous, toute une série de phénomènes historiques et sociaux, qu'il serait très intéressant d'étudier à propos des diverses contrées dont l'ensemble a composé l'empire romain. Nous pensons même que l'histoire vraie de cet empire ne pourra être sérieusement écrite que lorsque toutes les parties du monde romain auront été étudiées au point de vue que nous indiquons ici. L'opuscule de M. Garofalo, malgré ses grandes qualités, ne comble pas encore cette lacune pour le pays des Helvètes.

J. Toutain.

S. Marye et J. Wierzejski, **Catalogue illustré du musée National des Antiquités algériennes.** Alger, 1899, in-8°, chez Léon, imprimeur à Alger.

Ce catalogue est le début d'une suite de publications que nous comptons entreprendre à propos de chacun des musées algériens. A

côté des grands catalogues, ou plutôt des albums illustrés dont le Ministère de l'Instruction Publique a commencé la publication depuis dix ans et dont la série sera bientôt épuisée, il est nécessaire pour la commodité des voyageurs, et plus encore pour la conservation des monuments qu'il soit imprimé de chaque musée un inventaire bref mais complet. Nous avons débuté par le Musée d'Alger, la plus visitée de toutes les collections algériennes; les deux Conservateurs, MM. Marye et Wierzejski, ont rédigé chacun avec leur compétence particulière la partie qui les concernait. Quelques-uns des principaux monuments sont reproduits en phototypie. Le tout forme un volume qui se présente assez bien et qui sera utile, non point seulement aux voyageurs, mais aux érudits; car ils y trouveront la mention de bien des pièces archéologiques inédites encore dont la connaissance n'est pas inutile à leurs études. Le prochain catalogue sera consacré au très riche musée de Cherchel, le plus important de ceux que le Ministère de l'Instruction publique a sous son autorité. Aussi bien l'inventaire complet aurait dû, depuis longtemps, en être mis à la portée de tous ceux qui s'occupent d'antiquités romaines.

R. Cagnat.

Ein baltisch-slavisches Anlautgesetz, von Evald Lidén. Göteborg, Wettergren et Kerber, 1899. In-8°, 31 pages.

M. Lidén a tiré à part, après l'avoir publiée dans l'*Annuaire de l'Université de Gothembourg*, une étude sur le sort des groupes initiaux *wl—*, *wr—* en balto-slave. Il y traite séparément du baltique, d'abord, du slave ensuite. Pour le lituanien, le lette et le vieux-prussien, la question était d'ailleurs neuve à peu de chose près; une seule étymologie avait été posée par Froehde (*B. B.*, XXI, 205), celle de lit. *rengtis* (cf. ῥέμβω). Il est vrai qu'elle résolvait déjà la question. M. L. joint à cet exemple six rapprochements nouveaux de valeur inégale, mais toujours ingénieux et intéressants. Ils constituent du reste seuls tout le travail concernant les langues baltiques puisque la solution n'est établie que sur eux, et qu'il n'y a pas dans ces langues d'initiales en *vl— vr—*, qu'il soit nécessaire de discuter. Pour le slave, il n'en est pas de même; différents accidents phonétiques, comme la métathèse des liquides, la chute des *i* et *u* brefs, ont donné naissance à des groupes *vl —*, *vr —* de date récente que M. L. a très rapidement écarté, et qu'il ne pouvait passer sous silence avant de donner des étymologies sur lesquelles il fonde le traitement slave des *wr—* et *wl—* initiaux. Elles sont au nombre de six, et ne sont pas toutes de même valeur. Il en est une pourtant qu'il nous est impossible de ne pas signaler, celle du vieux-slave *rota* (serment), rapproché du sanskrit *vrata—*; en effet, elle a été trouvée, par ailleurs, et de façon indépen-

dante, par M. Beaudoin de Courtenay selon M. J. Rozwadowski qui l'a publiée récemment dans sa *Quaestionum grammaticarum series altera* (Cracoviae, 1899) et par M. Meillet qui l'a donnée dans les *Mémoires de la Soc. de Ling.* (t. IX, p. 142). Signalons à ce propos, sans vouloir soulever une question de priorité résolue à l'avance par les dates de publication, que la question du traitement du groupe initial *vr*— en slave n'était pas aussi intacte que M. L. le dit dans son étude. Car M. Meillet ne s'était pas borné à ce seul exemple : à la même page du même volume des *Mémoires*, il avait signalé la présence en slave des équivalents de Ϝρώξ d'une part et de Ϝρήγνυμι de l'autre. Mais pour n'être pas complet, le travail de M. Lidén n'est pas moins intéressant; il est clair et — qualité assez rare — sauf une trop longue dissertation sur les formes *germaniques* de la racine *wreyk*, ne traite que de son objet.

Robert Gauthiot.

Die Geschichte vom Hühnerthorir. Eine altisländische Saga übersetzt von Andreas Heusler. (Berlin 1900. Verlag Wiegandt u. Grieben. Pr. 2 Mk.)

L'Islande non seulement a eu l'honneur de conserver la poésie traditionnelle des peuples du Nord et de donner en partie leur forme définitive aux anciens chants des dieux et des héros : c'est elle aussi qui, la première entre tous les pays scandinaves, a cultivé la prose nationale. Dès le xe siècle, alors que le Danemark et la Suède se mettaient de plus en plus à l'école des littératures classiques, elle a eu, à côté de ses poètes ou « skjalde », des « fróthir menn », des savants, hommes et femmes, qui, curieux des événements du présent, notaient en leur mémoire la généalogie et l'histoire des principales familles de l'île, ou les hauts faits des rois de Norvège, les narrant ensuite, pour le plus grand plaisir des auditeurs, aux fêtes et aux assemblées du « thing ».

Longtemps ces récits ou « sögur » ne se transmirent qu'oralement : ce qui explique et que l'auteur en soit le plus souvent resté inconnu et que nous y constations de ci plus d'un regrettable oubli, de là mainte interpolation maladroite. Ce ne fut guère qu'à la fin du xiie siècle que des prêtres principalement songèrent à les recueillir et à les écrire : non, sans doute, sans les retoucher quelque peu. Leur mérite n'en a pas été moins grand. Toutes les sagas, en effet, et nous en possédons de cette époque environ une quarantaine [1], offrent le

1. Bien entendu, il n'est question ici que des sagas historiques proprement dites. Il en est d'autres, et de nombreuses, qui se sont inspirées soit de l'ancienne tradition nordique, soit de la tradition gréco-latine, ainsi que des romans de chevalerie et de la légende des saints : celles-ci, du reste, sont postérieures à celles-là.

plus grand intérêt au double point de vue de la forme et du fond : mines éminemment précieuses pour l'historien, elles sont au littérateur des modèles d'exposition nette et saisissante, de style sobre et vigoureux.

La « Hœnsathórissaga » est une des plus courtes. De rédaction relativement récente, très probablement de la fin du XIII[e] siècle, le sujet en appartient à la seconde moitié du X[e].

C'est la lutte entre deux familles qu'elle nous raconte. Cette lutte, née de rien, pour une question de foin en une année de disette, a son point culminant en l'incendie mis, une nuit, par le violent Thórir et sa bande, à la ferme de son adversaire, le riche Blundketill, homme droit et généreux, qui, avec tous ses gens, périt enseveli sous les décombres enflammés. Seul, un jeune fils, Herstein, absent à ce moment, a échappé. Il n'a plus désormais qu'une idée : celle, à tout prix, de venger son père. En vain, ses ennemis veulent, à main armée, l'empêcher de porter l'affaire devant le « thing » : Thórir est tué dans une embuscade qu'il avait lui-même tendue et ses partisans sont mis hors la loi.

Tout cela simplement dit, sans détails inutiles, quelquefois même un peu sèchement : c'est le parler du paysan intelligent qui, sans viser à l'effet, rapporte exactement ce qu'il sait.

Les sagas, en la langue originale, ne sont malheureusement accessibles qu'à bien peu. Par sa traduction allemande, à la fois élégante et fidèle, M. A. Heusler vient de mettre celle-ci à la portée d'un plus grand public. Il faut lui en savoir gré. Les lecteurs, que je lui désire nombreux, ne regretteront point cette petite excursion dans l'Islande d'autrefois. Je ne serais même pas surpris si, dans la quantité, quelques-uns non seulement y trouvaient l'occasion de modifier leurs idées sur la vie des Scandinaves aux derniers temps du paganisme, — l'Islande s'étant convertie en l'an 1000 ; mais aussi en rapportaient une conception nouvelle du genre même de la saga.

Léon Pineau.

D. C. Hesseling. **Het Afrikaansch, Bijdrage tot de geschiedenis der nederlandsche taal in Zudi-Africa.** — Leide, 1899, in-8° 165, p.

M. Hesseling étudie ce qu'est devenue la langue néerlandaise chez les colons du sud de l'Afrique. Un premier chapitre oriente d'une manière générale sur les diverses influences qu'a pu subir le néerlandais : langue des indigènes, haut-allemand, français, et surtout malayo-portugais. Dans un second chapitre, M. H. énumère, sans prétendre être complet, les principaux mots empruntés : à la langue des indigènes, les colons hollandais n'ont guère pris que des mots désignant des choses qu'ils ont rencontrées en Afrique pour la première

fois; la plupart des emprunts proviennent du malayo-porturgais; quant au français et au haut-allemand, ils n'ont en somme rien fourni. Enfin, dans un troisième chapitre, M. Hesseling discute les explications qu'on a données de diverses innovations grammaticales que présente la langue des Boers. La conclusion général du livre est que la principale influence à reconnaître est celle du malayo-portugais. Et c'est pour cette conclusion qu'il semble avoir été fait, car l'auteur ne connaît le hollandais d'Afrique que par les livres et son objet n'est pas d'apporter des faits nouveaux, mais de discuter quelles influences étrangères il y a lieu d'admettre.

A. M.

G. Witkowski. **Gœthe.** (**Dichter und Darsteller herausgegeben** von Dr. R. Lothar.) Leipzig, Berlin und Wien, Seemann, 1899, gr. in-8°, p. 270.

M. Lothar a commencé la série de ses *Dichter und Darsteller* par Gœthe et c'est M. Witkowski qui a assumé la lourde tâche de résumer pour le grand public ce qu'il lui importe de savoir du premier de ses poètes. Éviter de lui donner un Gœthe trop populaire en ayant voulu le faire plus accessible, et oublier assez les préoccupations et les habitudes du *Goetheforscher* pour ne pas se perdre dans le détail : tel était le double écueil que M. W. me semble avoir heureusement tourné. Tous les points restés obscurs, tous les problèmes, toutes les questions pendantes, l'auteur les a écartés ou tranchés dans le sens le plus raisonnable. La genèse des différentes œuvres de Gœthe, la comparaison des sources, l'histoire du texte, les fragments et les esquisses retrouvés dans les dernières années, tout le menu détail a été volontairement laissé de côté. M. W. a dressé son Gœthe loin de l'informe terrain d'alluvions amassé et retourné par la critique; il veut que le public puisse l'aborder commodément et en faire son poète familier, le poète qui convient à une Allemagne glorieuse, puissante, consciente de son énergie, déjà loin de cette période de rêves et d'aspirations où Schiller lui suffisait.

Jusqu'où ira la popularité de Gœthe même idéalisé, comme il convient à un héros offert à l'admiration nationale, il est difficile de le dire; mais elle sera en tout cas servie par des livres comme celui-ci. L'excellente biographie de M. R. Meyer, écrite pour une collection et dans un but analogues, était trop compacte. Peut-être M. W. n'a-t-il pas encore assez rompu avec les habitudes des *Goethe-Philologen*. Nous aurions souhaité qu'il glissât plus rapidement sur bien des détails biographiques, des œuvres secondaires et surtout sur les personnages si nombreux qui ont approché de Gœthe. Cette abondance de renseignements fait que dans la dernière partie l'intérêt se disperse et languit. N'eût-il pas mieux valu que chaque période distincte de la vie

de Gœthe formât un chapitre séparé, comme condensé dans quelque œuvre capitale que le critique aurait étudiée en détail, au mépris, s'il l'eût fallu, de l'ordre chronologique? Pourquoi avoir séparé par exemple l'étude de *Werther* de tout ce qu'on nous apprend sur le séjour de Wetzlar? Cette biographie qui ne pouvait prétendre à être complète est trop complète à certains égards; elle sent parfois avec excès le résumé. Elle n'est pas non plus écrite avec la chaleur et l'attrait qu'on est en droit d'attendre d'un livre qui veut faire œuvre de vulgarisation. Le style d'une clarté [1] un peu grise manque trop de ces formules heureuses qui pénètrent dans la mémoire des profanes et y fixent un portrait, une époque ou un commentaire. Je ne fais toutes ces réserves qu'en songeant au genre de lecteurs auxquels s'adresse ce nouveau Gœthe. Il leur sera d'ailleurs précieux par d'autres côtés. M. Witkowski a eu raison de s'appesantir plus sur les œuvres que sur la biographie; il a du reste montré autant qu'il le fallait les rapports qui les unissent ensemble et tout ce qu'il y a de vérité biographique dans les fictions du poète. Sa critique est surtout intéressante quand il parle du théâtre de Gœthe, de l'effet qu'il produit à la scène, des mécomptes qu'il provoque chez le spectateur. Il n'a peut-être pas accordé une attention aussi égale à la poésie lyrique et épique; *Hermann et Dorothée*, par exemple, de toutes les œuvres la plus largement allemande, méritait un plus ample développement.

Les éditeurs ont voulu rendre ce nouveau Gœthe plus vivant en l'accompagnant d'abondantes illustrations, plus de 150. Ce sont en général des reproductions d'œuvres déjà connues, d'une exécution satisfaisante, parfois un peu floue : silhouettes, portraits, — vingt environ pour Gœthe seulement — dessins et eaux-fortes du poète, autographes, fac-similé des premières éditions, de quoi satisfaire enfin la curiosité la plus exigeante. Nous aurions cependant souhaité qu'on nous eût encore montré les statues de Gœthe à Berlin, à Francfort, à Weimar, le buste de David d'Angers, la statuette de Rauch et aussi quelques pages des plus grands illustrateurs du poète, Cornelius, Retzsch et Kaulbach.

L. Roustan.

Karl Hansing, Hardenberg und die dritte Koalition. Berlin, Ebering, 1899. In-8°, 111 p., 3 fr. 50.

La dissertation de M. Hansing, simple, claire, se lit avec agrément, mais elle n'apporte rien de bien nouveau. L'auteur a consulté avec

1. Il y a cependant p. 68, une phrase incompréhensible; une faute d'impression a dû s'y glisser. On en découvre d'autres çà et là : Lessing est plus *jeune* de vingt ans que Gœthe (p. 14); Beaumarchais est devenu *Baron* de B. (p. 267).

conscience les documents publiés sur la question, — ce qui ne laisse pas que d'être méritoire, car ils sont fort nombreux ; il les a examinés de près, comparés, et il a cherché à en déduire le rôle de Hardenberg au moment de la troisième coalition et son attitude vis-à-vis de Frédéric Guillaume III et des conseillers intimes du roi. A la suite de cette étude, nous dit-il, « la physionomie du ministre ne nous apparaît pas sous un jour tout à fait différent, et cependant elle n'est pas la même ; la lumière et l'ombre sont disposées un peu autrement. » — M. Hansing, on le voit, n'a que des prétentions modestes : il ne s'agit guère que de nuances, c'est-à-dire justement de points si délicats que la certitude est à peu près impossible à établir.

Jusqu'au mois de mars 1806, conclut M. Hansing, Hardenberg n'a jamais tenté de détourner le roi du système de la neutralité ; au contraire, quand le roi a paru incliner vers la coalition, comme au mois d'octobre 1805, il a appliqué son influence à écarter les chances de guerre. S'il a accepté le traité de Potsdam, c'est parce que les conditions faites à Napoléon étaient si favorables qu'il était permis de supposer qu'il ne les repousserait pas. La ligne de conduite du ministre n'était pas uniquement déterminée par le désir de plaire au roi ou par la conviction qu'il n'était pas possible de le détourner de la ligne de conduite qu'il avait adoptée ; elle était la conséquence de tout son système politique. L'homme qui avait signé la paix de Bâle, n'était pas hostile à la Révolution ; très peu allemand, il avait une ambition très éveillée, et il pensait que les parties liées avec Napoléon avaient des chances de laisser un plus notable bénéfice ; il convoitait surtout le Hanovre, et il espérait l'obtenir de l'Empereur.

Ces conclusions ne sont pas fausses, mais elles ne sont guère en somme que l'expression un peu accentuée d'une opinion aujourd'hui à peu près généralement acceptée. Il y a beau temps que l'histoire a fait justice de la légende qui incarnait dans Hardenberg le représentant de l'équilibre européen et de la politique des mains nettes en face d'Haugwitz, le souteneur de l'alliance française. Maintenant M. H. ne dépasse-t-il pas quelque peu la mesure ? Je ne serais pas pour ma part éloigné de le supposer. Il n'est pas contestable dans tous les cas que l'aversion du roi pour la guerre et pour toute résolution énergique devait encourager Hardenberg dans sa politique française et ne lui en aurait pas permis une autre. Il n'est pas absolument évident non plus qu'il ait volontairement trompé les envoyés russes et autrichiens : peut-être les hommes politiques mentent-ils moins qu'on ne le suppose ; seulement, leurs opinions varient, ils envisagent des solutions diverses, et ils parlent plus volontiers à leurs interlocuteurs des hypothèses qu'ils supposent devoir leur être agréables.

M. H. a joint à sa dissertation un tableau où il rapproche les conditions de paix que l'Angleterre et la Russie s'étaient engagées à imposer à la France par le traité du 11 avril 1805 et celles que la Prusse

au traité de Potsdam avait accepté de présenter à Napoléon. C'est une comparaison des plus instructives et intéressantes. Elle prouve qu'il y a beaucoup d'exagération à prétendre, comme quelques historiens, que les puissances étrangères ne se seraient jamais résignées à nous laisser la frontière du Rhin.

E. DENIS.

Catholique et positiviste, par Georges VALERIE. 1 vol. in-18, 1 f. 95. Perrin et Cie, éditeur, 1900.

Il y a dans ce court volume — reproduction d'articles de la revue l'*Association catholique* — beaucoup de ces confusions d'idées qui sont le fléau des écrits tendancieux. Celui-ci l'est ouvertement, se présentant comme un essai de justification du catholicisme social contemporain. Pour soutenir sa thèse, l'auteur emploie un procédé défectueux qu'on a vu souvent paraître dans les polémiques théologiques : emprunt aux doctrines que l'orthodoxie a longtemps combattues et qui ont fini par triompher, de ceux de leurs arguments qui peuvent servir à la cause qu'on défend; recours apparent à la méthode qui s'est imposée à la majorité des esprits, malgré les obstacles qui ont été semés sur sa route; abandon plus ou moins habile de cette méthode au moment précis où elle va conduire, impartialement appliquée, à des résultats contraires à ceux qu'on veut faire prévaloir. Le positivisme scientifique est une de ces doctrines triomphantes où certains esprits avancés du catholicisme ne pouvaient pas ne pas aller chercher des armes. Ils y trouvaient d'utiles secours contre le libéralisme. Auguste Comte, comme H. Saint-Simon, a toujours été l'adversaire de l'esprit critique du XVIIIe siècle. Il corrigeait volontiers, comme il le disait lui-même, Condorcet par de Maistre. Il voulait l'organisation intellectuelle et temporelle en l'opposant à l'anarchie révolutionnaire. Il était favorable à la constitution d'un pouvoir spirituel. Il était sur beaucoup de points l'adversaire de la démocratie. Voilà un allié précieux et qu'il était naturel qu'on tâchât de tirer à soi. On n'y a pas manqué depuis quelques années. M. Valerie qui s'y emploie à son tour, commence par combattre l'assertion bruyante qui avait tant plu à certains esprits : « la science a fait faillite! » Il sent avec raison que cette assertion ne peut être acceptée que par des ignorants ou des sophistes... quelquefois réunis dans la même personne. La science sociale, dit justement l'auteur, a toujours existé : « car toute morale sociale suppose un système de relations sociales : toute règle suppose une matière que l'on dispose dans certain ordre. Aujourd'hui, nous assistons à une refonte du système des relations sociales... les éléments du corps social, obéissant aux lois formelles de la vie, cherchent à s'agréger sur un plan nou-

veau. Dans ce *mouvement inverse de recomposition*, la science a sa part active. »

Le tout est de s'entendre sur le mot « science ». En tant qu'orthodoxe, et mû par un instinct invincible, M. V. la subordonne toujours à une sorte de morale supérieure : « La morale a la mission de contrôle : elle nous fournit le criterium infaillible qui nous servira à distinguer le caractère chrétien ou antichrétien d'une institution... étant donné d'ailleurs que ce qu'on nomme l'esprit chrétien est quelque chose d'infiniment souple et ténu, quelque chose d'essentiellement plastique et qui s'accommode de formes diverses suivant les temps et les pays : mais il est des formes qui l'excluent, et c'est contre celles-là qu'il est urgent de diriger les énergies confondues du christianisme et de la science ».

De sorte qu'en réalité ce n'est pas une recherche impartiale de la vérité que M. V. demande à la science, comme le fait celui qui procède suivant les méthodes vraiment *positives* et rationnelles, et sans se préoccuper du but où l'investigation scientifique le mènera, — mais une aide pour combattre « le mal ». — « A l'instar des anciens croisés qui n'avaient sur la géographie de la planète que d'assez vagues notions, les catholiques sociaux, écrit l'auteur, nous ont paru en général n'avoir sur la structure de la société qu'une idée plutôt confuse et des renseignements de seconde main »; et M. V. voudrait, « à la lumière de l'expérience acquise », préciser les renseignements que fournit la science sociale positive sur deux sujets essentiels : la notion de l'État; l'idée d'égalité. Mais il faut avouer que les renseignements qu'il apporte sur ces deux points sont bien incomplets et superficiels. Auguste Comte lui fournissait l'idée d'un État organisateur, centralisateur, opposé à la notion de l'État ulcère, due aux exagérations d'un certain libéralisme : mais, d'autre part, il faut sauvegarder — étant donné l'État laïque moderne — le droit pour l'Église d'influer sur la direction sociale. De là des hésitations nombreuses dans la pensée de l'auteur sur le rôle de l'État et celui des groupes de volontés indépendantes, « assez fortes pour exercer par elles-mêmes certaines fonctions sociales que l'État (lisez l'État libéral) est inhabile à remplir ».

En matière de démocratie, l'auteur est contre l'égalité révolutionnaire et pour le recrutement libre des capacités qui seul doit constituer l'état-major nécessaire d'une société en apparence seulement égalitaire. C'est là une thèse familière à beaucoup d'esprits libéraux, même non *positivistes*, et que les véritables amis de la démocratie soutiennent volontiers : mais M. Valerie s'écarterait vite de ceux-ci, s'ils voulaient s'entendre avec lui sur la définition des « capacités ». « Les catholiques, écrit-il, ont été évincés de la vie politique. Ils possèdent cependant ce que les autres n'ont pas, une discipline et une méthode incomparables, qui sont l'esprit même du catholicisme, — ce qu'on a appelé le sens catholique — et avec cela une idée extraordinairement

flexible [1] et qui ferait se pâmer d'admiration les démocrates intelligents, s'il en était quelques-uns... Il resterait aux catholiques à s'enquérir un peu mieux du caractère, de la doctrine, des immortelles ressources de l'Église, et à en montrer le côté positif et vivant : peut-être alors se déciderait-on à reconnaître en eux les indispensables pionniers de l'ordre nouveau. »

Eugène d'EICHTHAL.

Hugues VAGANAY : **Bibliographie des sonnets français du XIXe siècle**, fascicule Ier in-4°. Louvain. Imprimerie Polleunis et Ceuterick. 1899.

Il est quelque part — peut-être à Lyon, si je devine bien — sept *amis du sonnet* qui ont conçu le dessein de dresser la bibliographie de tous les sonnets connus. Ils nous promettent ainsi celle de *vingt mille sonnets français du* XVIe *et du* XVIIe *siècle*, celle de *vingt mille sonnets du* XIXe *siècle*, celle de *quarante mille sonnets italiens*, celle de *dix mille sonnets en langue anglaise*, celle de *cinq mille sonnets allemands*, et celle de *dix mille sonnets espagnols*.

Ils débutent par la bibliographie des sonnets français du XIXe siècle, ayant fourni tous les éléments de ce vaste travail à l'un d'eux, M. Hugues Vaganay, qui s'est chargé de les mettre en ordre. Ce premier fascicule va de A à B, ou pour plus de précision d'Abadie à Banville. Non seulement tous les poètes français de notre âge ont été explorés, mais encore tous les recueils poétiques (*Almanach du sonnet*, *année des poètes*, *anthologie des poètes français*, etc.) ont été dépouillés, et quand un sonnet a joui de l'honneur d'être reproduit plusieurs fois les différentes publications où on peut le retrouver sont mentionnées. Chaque sonnet est signalé par son titre, son premier vers, et la disposition de ses rimes. Je ne sais si un tel répertoire est d'une utilité incontestable, mais en tous cas il a été fait avec tout le zèle voulu. Qu'il soit incomplet, cela est certain et cela est inévitable. On se demande, par exemple, pourquoi à l'article *Arvers* le répertoire ne mentionne que le fameux sonnet « Mon âme a son secret » alors que ce poète en a écrit tant d'autres. D'Autran encore il ne catalogue que les *Sonnets capricieux*, et l'on trouve cependant maints sonnets réguliers dans ses *Poèmes de la mer*. Bien des lacunes semblables pourraient être signalées. Mais les sept amis ont eu la bonne idée de ne point chiffrer leurs pages afin qu'on puisse intercaler entre

---

1. C'est probablement à cette *flexibilité* que Montalembert faisait allusion lorsqu'il écrivait : « Je ne puis me défendre de sourire quand j'entends déclarer que le christianisme c'est la démocratie : j'ai passé ma jeunesse à entendre dire que le christianisme c'était la monarchie » (*Correspondant*, 10 mai 1896).

elles toutes les nouvelles pages qui seront ensuite réclamées par les corrections et les additions.

Raoul ROSIÈRES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1900.

MM. Noël Valois, Hartwig Derenbourg et Ulysse Robert écrivent à M. le secrétaire perpétuel qu'ils posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. le Ministre de l'Instruction publique, en réponse à la récente lettre de M. Eugène Müntz qui lui a été communiquée par les soins de M. le Secrétaire perpétuel, informe l'Académie qu'il prendra les mesures nécessaires pour la conservation des restes de l'enceinte fortifiée d'Avignon.

M. Paul Gauckler, directeur des antiquités et arts en Tunisie, correspondant de l'Académie, présente une collection de bijoux d'or massif rehaussés de gemmes, colliers, pendants d'oreilles, bagues, bracelets, choisis parmi les plus remarquables de ceux qu'il a découverts depuis un an dans la nécropole punique de Dermech, à Carthage. Ces objets précieux représentent la série des types caractéristiques de l'orfèvrerie carthaginoise du VIIIe au IIe siècle a. C., tels qu'on les rencontre dans toutes les nécropoles phéniciennes du bassin occidental de la Méditerranée. — MM. Babelon, Pottier, Ph. Berger, Perrot, de Vogüé et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Levasseur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, communique un mémoire sur l'édit du maximum de Dioclétien qu'il a étudié au point de vue de la valeur commerciale de la monnaie.

M. Babelon entreprend de démontrer que l'édit de Dioclétien, qui date de l'an 301, a pour but précis et immédiat de fixer pour le commerce le taux des monnaies nouvelles que Dioclétien venait de créer en l'an 296 ou 297. Le chiffre qui désigne le denir dans l'édit représente la petite monnaie de bronze ou *denarius communis*, la plus petite monnaie de la réforme de Dioclétien.

M. Barbier de Meynard donne lecture du rapport de la commission du prix du Budget. Une somme de 1000 fr. est attribuée, à titre d'encouragement, au mémoire portant la devise : *Sine litteris ipsa vita mors est.*

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 11 juin — 1900

Ernest Mercier. **Le code de hobous ou ouakf**, selon la législation musulmane Constantine, 1899. D. Braham. iii-175 pp.

De toutes les institutions du droit musulman il n'en est aucune qui présente plus de singularités que les hobous. Cet acte consiste, comme on sait, à abandonner à perpétuité, dans un but pieux et charitable, l'usufruit d'un bien à une série de dévolutaires fixés à l'avance. Et, pour que la durée indéfinie des dévolutaires soit assurée, c'est aux pauvres, qui existeront aussi longtemps que le monde, que l'usufruit est attribué en fin de compte. Déjà, en 1895, sous le titre de *Le hobous ou ouakof, ses règles et sa jurisprudence*, M. E. Mercier avait indiqué, sous une forme plus concise, les idées qu'il avait sur la matière et son travail actuel n'est que le développement de son premier essai. L'œuvre qu'il donne aujourd'hui devait être faite en collaboration avec M. Clavel, auteur d'un traité intitulé *Le Wakf ou Habous*, qui parut en 1896, et qui énonça certaines théories en contradiction avec celles professées par M. E. Mercier. La mort subite de M. Clavel, qui d'ailleurs avait reconnu les erreurs par lui commises, a contraint M. E. M. de publier seul le travail dont nous parlons ici.

Un des points les plus difficiles à comprendre dans la théorie des hobous est celui de savoir ce que devient la nue-propriété du bien dont l'usufruit est attribué aux dévolutaires. Pourtant tous les textes sont d'accord à ce sujet et disent très nettement que la nue-propriété demeure au constituant propriétaire du bien. Comment donc expliquer le doute qui s'est élevé à cet égard dans l'esprit de bon nombre de jurisconsultes? C'est qu'en vérité, avec la notion que nous avons du droit de propriété, il nous est bien difficile de comprendre que ce droit subsiste en faveur du constituant d'un hobous alors qu'il ne peut plus, à aucun moment, jouir de son bien ou en aliéner la nue-

propriété soit à titre gracieux, soit à titre onéreux. Bien entendu, pour qu'il en soit ainsi, il faudra que le hobous ait été constitué régulièrement, car, s'il était nul ou annulé, il va sans dire que le constituant rentrerait en pleine possession de tous ses droit sur son bien. Certes il fallait bien que cette nue-propriété, qui n'était pas attribuée aux dévolutaires, appartînt à quelqu'un et nul plus que le constituant ne pouvait y avoir droit. Mais il était permis de croire qu'il s'agissait ici d'une pure fiction et, en fait, il n'y avait rien de bien téméraire à dire, comme on l'a fait, que la nue-propriété, devenue intangible, était en quelque sorte attribuée à Dieu. Et si les jurisconsultes musulmans n'ont point ainsi formulé la chose, c'est d'abord qu'il y avait, à leurs yeux, une sorte de blasphème à prétendre qu'un homme donnait quelque chose à Dieu puisqu'on ne saurait faire don à quelqu'un d'une chose dont il est le maître absolu. Mais, à côté de ce scrupule religieux, il y avait une autre raison qui a poussé les jurisconsultes musulmans à agir comme ils l'ont fait. Prévoyant le cas où le hobous serait annulé pour vices de forme, ils ont voulu éviter que le constituant se trouvât alors dépouillé de la nue-propriété de ses biens, si elle avait été aliénée à un tiers quel qu'il fût, ou tout au moins qu'il pût s'ensuivre des contestations dont on saisit sans peine tous les inconvénients. En somme, dans un habous *régulier*, l'erreur matérielle commise par ceux qui pensaient que le constituant avait perdu la nue-propriété de son bien, ne pouvait donc avoir d'aussi fâcheuses conséquences que le pense M. E. M.

Après avoir expliqué d'une façon claire et méthodique toutes les règles du hobous, M. E. Mercier a eu la bonne pensée de donner quelques textes juridiques arabes, jugements ou consultations, qui fixent d'une manière indiscutable certains points qui pouvaient paraître douteux. Dans le cours de son volume il avait du reste indiqué déjà tous les textes arabes des ouvrages qu'il avait consultés et utilisés et qui font la preuve de ce qu'il avance. Malheureusement l'exécution typographique de cette partie du travail laisse beaucoup à désirer au point de vue de la correction ; certains mots même sont défigurés au point d'être méconnaissables pour quiconque n'est pas très familier avec la langue juridique des musulmans. Toutefois si ces quelques fautes déparent la physionomie de l'ouvrage, elles n'enlèvent au fond même aucune de ses qualités, et le public spécial, auquel s'adresse ce livre, y trouvera exact et bien dit tout ce qui concerne l'institution du hobous.

O. HOUDAS.

Li Ki ou Mémoires sur les Bienséances et les Cérémonies. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin par S. Couvreur S. J. Ho Kien fou, Imprimerie de la Mission catholique, 1899, 2 vol. in-8°, pp. xvi-788, 3 ff. n. ch. p. l. tit. etc. + pp. 850.

Le P. Séraphin Couvreur continue sa grande traduction des Livres classiques chinois, après nous avoir donné les *Se Chou* ou Quatre Livres placés en tête des classiques de second ordre, il a abordé les cinq grands classiques (*King*) avec le *Chou King*, Livre d'Histoire, et le *Chi King*, Livre de Poésie [1]; il nous offre aujourd'hui le grand rituel *Li Ki*. Des extraits du *Li Ki* sur la piété filiale avaient été donnés au siècle dernier dans le vol. IV des *Mémoires concernant les Chinois* par le P. M. Cibot, par J. Mac Intyre dans la *China Review*, VII; Callery en a traduit un abrégé (1832, in-4); le prof. Carlo Puini a publié la version des chap. XXIII-XXV relatifs à la religion; le P. A. Zottoli a traduit les principaux chapitres; mais la seule traduction complète était celle en anglais du Rev. Dr James Legge qui forme les vol. XXVII et XXVIII des *Sacred Books of the East* de F. Max Müller (Oxford, 1885, 2 vol. in-8). Malheureusement cette publication de Legge faite après son retour en Europe ne contient pas le texte chinois comme ses précédents ouvrages imprimés en Chine.

Le *Li Ki* est un immense recueil de pièces de toutes sortes, sans classement, placées sans méthode les unes à la suite des autres, sans souci de savoir si un sujet n'a pas déjà été traité dans le cours de l'ouvrage ou plutôt de la collection. Aussi la table des matières placée par le P. C. à la fin du second volume rendra-t-elle de grands services pour comparer les différents passages relatifs aux mêmes questions, par exemple : Agriculture, Ancêtres (culte des), Animaux, Audience, Mariage, etc. Le *Li Ki* est un des trois rituels de l'antiquité, les autres sont le *Tcheou li* traduit par Ed. Biot, et l'*I-li* traduit par Mgr de Harlez; il est postérieur à ceux-ci quoiqu'il renferme peut-être des pièces plus anciennes. Le *Li Ki* qui avait disparu avec les autres classiques sous Chi Houang-ti au IIIe siècle avant notre ère fut retrouvé avec d'autres livres (*Chang Chou*, *Luen yu*, *Hiao King*) dans la maison de Confucius par Koung wang de Lou sous le règne Han Wou-ti. L'empereur Hiouen Tsoung plaça le *Li Ki* parmi les *King* (classiques) pendant la période Kaï youen (713-742). Tel qu'il nous est donné maintenant le *Li Ki* comprend quarante-six chapitres.

Suivant son habitude le P. C. nous donne le texte chinois, sa prononciation, la traduction et en bas de la page sur deux colonnes un commentaire. Parfois une figure sert d'illustration au texte. A la

1. *Revue critique*, 6 déc. 1897.

suite de la traduction, une table de 3,050 caractères rangés par ordre de clefs permet de les retrouver dans le texte.

On sait que les deux premiers des *Se Chou*, le *Ta Hiö* et le *Tchoung Young* font partie du *Li Ki*. Quoique le P. C. les ait déjà traduits en un volume séparé avec le *Luen yu* et le *Meng tseu*, il les imprime à nouveau mais naturellement sans les avertissements du célèbre Tchou Hi qui vivait sous les Soung (1130-1200). Dans le *LiKi* du P. C., le *Tchoung Young* forme le chap. XXVIII, II, pp. 427-479 qui correspondent aux pp. 28-66 des *Se Chou*, et le *Ta Hiö*, le chap. XXXIX, II, pp. 614-635 qui correspondent aux pp. 2-24 des *Se Chou*. Tout ce travail est fait avec le scrupule ordinaire du P. Couvreur. Espérons qu'il aura le temps de nous donner au moins les deux autres des cinq grands classiques : le *Y King* et le *Tchoun Tsieou*. Ces publications font le plus grand honneur à la science de nos missionnaires français.

Henri CORDIER.

Franz BOLL. **Beitræge zur Ueberlieferungsgeschichte der griechischen Astrologie und Astronomie** (Extr. des *Sitzungsber. der philos.-philol. und der hist. Classe der k. bayer. Akad. der Wissensch.*, 1899, fasc. Ier, pp. 77-140, avec une planche hors texte). Munich, 1899, impr. acad. Straub.

Dans cette brochure, M. Boll expose les résultats de deux voyages qu'il fit en Italie pour étudier le texte de Ptolémée et préparer une édition de quelques-uns de ses ouvrages. Pour le περὶ κριτηρίου, il prendra comme base les manuscrits Vaticanus 1594 (A) et Vat. 1038 (V); Hanow s'était servi de ce dernier, et en même temps du Laurentianus XXVIII, 1, qu'il estimait supérieur ; mais M. B. le juge interpolé. Pour la *Tétrabible*, une édition vraiment critique est nécessaire. Le fondement en sera V, avec le Marcianus 314 (M) et un manuscrit fragmentaire de Vienne (W, Vindob. phil. gr. 115) ; ces trois manuscrits représentent le texte du XIIIe siècle. A au contraire est du IXe siècle, et cette tradition est également représentée par le Laurentianus XXVIII, 34 (L, XIe siècle, incomplet), avec lequel V s'accorde complètement, de sorte que ce dernier remonte sans doute à un archétype de la même époque que A. Un manuscrit très ancien de la paraphrase de Proclus apportera encore son secours (C, Vatic. 1453). Pour l'*Optique* enfin, qui n'est connue que par une traduction latine faite sur l'arabe, l'édition critique reproduira cette traduction, accompagnée d'une traduction en allemand. — En second lieu, M. B. s'occupe d'une collection de textes relatifs à l'astrologie, contenue dans quatre manuscrits de Florence ; ces manuscrits bien qu'indépendants l'un de l'autre, représentent néanmoins la même compilation originale, que M. Boll, d'après plusieurs indices, attribue au

IXe siècle. — Un troisième chapitre est consacré au Vaticanus 1291, qui contient les Πρόχειροι κανόνες de Ptolémée, et provient de la bibliothèque de Fulvio Orsini. Ce manuscrit est remarquable, non seulement par sa date (vers 814) et sa belle écriture onciale, mais par ses miniatures, importantes pour l'histoire des systèmes astronomiques anciens. L'une d'elles, qui représente le soleil au milieu des heures, des mois et des signes du zodiaque, est reproduite hors texte et commentée par M. Boll. D'après le texte, qui indique l'heure de l'entrée du soleil dans chaque signe, cette miniature peut être rapportée à la seconde moitié du IIIe siècle après J.-C. ; mais comme le manuscrit est du IXe siècle, il faut admettre que le peintre a simplement reproduit l'original qu'il avait sous les yeux, sans se préoccuper des dates, qui, naturellement, ne sont plus exactes pour cette époque. M. Boll y voit donc, avec raison, une des plus anciennes représentations du zodiaque.

MY.

Anthologia græca epigrammatum Palatina cum Planudea edidit Hugo STADTMUELLER. Vol. II pars prior, Palatinæ lib. VII Planudeæ lib. III continens. Leipzig, Teubner, 1899, XCII-524 p. (*Bibl. Script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le livre VII de l'*Anthologie Palatine* (l. III de Céphalas, III de Planude) contient les épigrammes funéraires. M. Stadtmüller examine dans l'introduction le travail de chacun des scribes qui ont copié le livre VII du manuscrit Palatin, de quelle manière ils ont transcrit les épigrammes, comment ils ont transmis les noms des auteurs ; il indique le rôle du correcteur, qui semble s'être servi de trois exemplaires, dont deux divisés en décades. Suivent quelques notes sur les apographes du Palatin et sur la collection dite d'Euphémius, puis M. St. passe à l'étude du livre III du manuscrit de Planude. Un tableau détaillé montre la relation qui existe entre le double recueil de Planude et le manuscrit Palatin, car Planude a omis un grand nombre de pièces du livre VII, en a répété quelques-unes, et en a transcrit d'autres, ailleurs que dans son troisième livre ; un autre tableau compare les épigrammes qui se trouvent à la fois dans le Palatin et dans les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce. L'introduction se termine par quelques mots sur une collection d'épigrammes contenue dans un manuscrit de Madrid, et sur la division bipartite du livre VII du Palatin. Des renseignements complémentaires sont fournis à diverses reprises par l'annotation critique, que l'on trouvera peut-être trop touffue : il est parfois assez malaisé de s'y orienter. La clarté n'est pas, d'ailleurs, la qualité dominante de M. Stadtmüller, qui semble avoir compris lui-même que ses notes prémonitoires ne sont pas toujours d'une parfaite lucidité ; car il ajoute sur le recueil

de Planude (p. LXXXII svv.) des détails plus nets et plus précis, qui, par suite, sont les bienvenus ; on appréciera surtout la note p. LXXXIV sur le contenu du livre III, comparé avec la Palatine.

My.

Studi italiani di filologia classica; Vol. VI. Firenze-Roma, tipografia dei fratelli Bencini, 1898. 492 pp. in-8°.

Le sixième volume des *Studi* est dédié à M. Henri Weil. La philologie grecque y occupe une grande place. Nous trouvons d'abord des catalogues de manuscrits grecs, ceux de la bibliothèque Lucchesiana de Girgenti et de la bibliothèque communale de Palerme par M. Mancini, un supplément à la préface du catalogue de l'Angelica, publié par M. Piccolomini dans le t. IV (sur l'histoire de cette bibliothèque), des additions au catalogue de la Laurentienne par M. Rostagno (textes grecs compris dans des manuscrits latins) ; puis, les prolégomènes de M. Cerocchi à une édition de l'Hipparque de Xénophon, une édition (avec traduction latine) des fragments de Melissus de Samos par M. A. Covotti, la collation du ms. Laur. Marc. 330 des Helléniques de Xénophon par M. L. de Stefani (manuscrit mixte apparenté à *M.* et à *B.*), une note de M. V. Festa sur Théophraste, *Caract.*, 12, une collation et des fragments inédits tirés du ms. Laur. 28, 34 d'Héphestion de Thèbes par M. Olivieri, une dissertation de M. Pierleoni sur les sources des Cynégétiques de Xénophon complétée par une édition des chapitres 2-3, des études critiques de M. Romagnoli sur les fragments de Solon et sur un fragment du comique Platon (fr. 174 Kock), une discussion par M. D. Tamilia des vers 590-597 de l'Alceste d'Euripide ; enfin deux assez longs articles de M. Fuochi sur l'hiatus intérieur en ionien et sur les étymologies des noms propres dans les tragiques grecs, un article de 40 pages sur la formation de l'aoriste sigmatique et du futur grec par M. Parodi, une note de M. Lœwy sur le culte de Nélée. La philologie latine est représentée par des notes de M. Festa sur le texte de Phèdre (13 pages) ; un commentaire de deux plaisanteries de Cicéron dans le *De oratore*, 249, par M. Nencini ; une étymologie du mot « italique » Eryx (Verruca), par M. E. Pais ; la proposition faite par M. F. Ramorino d'assigner les premières années du règne de Tibère à la composition des Astronomiques attribués à Manilicis (contestable) ; le doute émis par M. Rasi sur le seul exemple du sens passif de *nescius* (Apul. *Met*. V, 26 p. 113 V.) ; la correction *inuictis* proposée par le même à Rutilius Namatianus, I, 64 ; des broutilles philologiques de M. Sabbadini (le génitif d'inhérence n'est pas un africanisme, le numerus et l'ordre des mots dans Cicéron, Dien Cassius au XVe siècle) [1] ; diverses

---

1. M. Sabbadini compare avec *principium exordii* les expressions (poétiques ?) *prima exordia* (Verg. *Aen.* 4, 284) et *principium exordia sumit* (Lucr, I, 149). Ce

observations de M. Tartara : addenda aux fragments oratoires d'Appius Caecus, de T. Gracchus, de Calpurnius Pison, de Vatinius; quatre vers de C. Canius, Servilius Glaucia, Licinius Crassus, M. Antoine; des notes sur les dates de Naevius, Catulle et Salluste ; des corrections au commentaire du *De Inuentione* par Grillius; un travail très important de M. Vitelli sur l'autobiographie de Sulla (source de Plutarque, d'Appien, de Salluste). A l'histoire de la philologie, il faut rattacher des notules de M. Festa sur les lettres de Lascaris et une indication de M. Vitelli sur une copie du poème étymologique de Jean Euchaites.

Ce sommaire, tout en montrant la richesse et la variété des matières traitées dans ce volume des *Studi*, permettra à chaque spécialiste d'y chercher ce qui se rapporte à ses études. Discuter ou analyser plus complètement les articles nous entraînerait trop loin, et il faut y renoncer malgré l'intérêt qu'on serait sûr d'y trouver.

P. L.

H. Suchier et A. Birch Hirschfeld. **Geschichte der französischen Litteratur von den æltesten Zeiten bis zur Gegenwart.** Leipzig et Vienne, Verlag des Bibliographischen Instituts ; grand in-8ᵉ (erste Lieferung, p. 1-48) [1].

Si la suite tient les promesses du début, ce livre sera un des meilleurs manuels de vulgarisation qui aient paru sur le sujet. Conçu sur un plan sensiblement analogue à celui de l'*Histoire littéraire* dirigée par M. Petit de Julleville, il diffère cependant de celle-ci — sans parler des dimensions et du prix — par plusieurs points importants : laissant de côté l'histoire de la langue, il se borne à celle de la littérature (mais il comprend aussi celle de la littérature provençale) ; cette vaste matière, au lieu d'être divisée entre une quarantaine de collaborateurs, est répartie entre deux auteurs seulement : les deux parties pourront donc avoir leur physionomie propre sans que l'unité de

---

genre de pléonasme est habituel dans cette locution : *nauis inchoandae exordium cœpisset* (Ennius dans *Rhet. ad Heren.*, II, 34), *nascetur exordium* (Cic. *Tusc.* I, 8), etc. ; cf. Liv. 39, 23, 5 ; Tac. *Germ.*, 30 ; *Hist.* 2, 79 ; *An.* 13, 10 ; *Hist.* 1, 39 ; 3, 44. Mais ce qui est intéressant, c'est que la locution se rattache à un groupe de faits analogues. On aime à rapprocher les mots de même sens, en latin. Il faut distinguer l'usage de la prose de celui des poètes. En prose, la paire synonyme est formée plutôt d'un verbe et d'un substantif ou d'un verbe et d'un adverbe : *praeoccupari ante* Liv. 42, 7 ; en poésie, elle est composée plutôt du substantif et de l'épithète : *summa fastigia rerum*, Verg. *Aen.* I, 342. Cette question n'a pas encore été d'ailleurs assez étudiée. Ce qu'on appelle la figure étymologique en est seulement un cas particulier.

1. L'ouvrage comprendra quatorze livraisons à un mark. Il fait partie d'une collection qui comprend une histoire des littératures allemandes (par F. Vogt et M. Koch), anglaise (par R. Wülker) et italienne (par B. Wiese et E. Percopo).

l'œuvre soit rompue. L'exposition, moins brillante peut-être, sera, semble-t-il, plus précise : de nombreuses analyses, commodément distinguées du texte par la typographie, fourniront au lecteur maint renseignement qu'on ne peut guère comprendre dans des développements d'ensemble, où les faits servent surtout de soutien aux idées générales. Enfin l'illustration, sans être moins luxueuse, sera beaucoup plus abondante : aux grandes planches coloriées hors texte s'ajoutent en effet des gravures sur bois ou sur cuivre, des reproductions de photographies, etc., qui feront de ce livre un véritable album historique [1].

Le premier fascicule que nous avons sous les yeux est de tous points remarquable. M. Suchier, après de substantielles considérations sur la formation de la nationalité française, y traite de la poésie lyrique des origines et nous donne la plus grande partie du chapitre sur l'épopée, chapitre riche en idées et en faits, où on sent un auteur pleinement maître du sujet, qui tient compte, tout en les critiquant, des recherches les plus récentes et en fait passer, en y ajoutant souvent, toute la substance dans son œuvre. La richesse du fond ne nuit pas à la forme : le style est bref, sobre, mais nullement sec : M. Suchier, qui a du sang français dans les veines, sait allier à la *Gründlichkeit* germanique cet art de la composition que nous avons longtemps considéré comme une qualité nationale. Le moment n'est point venu d'une critique méticuleuse : je me borne à relever en note quelques points de très médiocre importance [2].

A. Jeanroy.

R. M. Alden. **The rise of formal satire in England under classical influence.** (University of Pennsylvania). Philadelphia, 1889. Ginn, 5 fr.

M. Alden a voulu écrire une introduction à l'étude de la satire en Angleterre au xvie siècle. C'est, dit-il, avec une franchise qui désarme la critique, une dissertation sans prétention littéraire. M. A. a cru

1. Elles sont toutes exécutées, naturellement, d'après les originaux ; il est seulement regrettable que les auteurs n'aient pas cru devoir indiquer ceux-ci avec précision.

2. P. 30. M. S. s'est bien pressé d'adopter, pour la mort de Jean Bodel, la date de 1210, proposée par M. Guesnon, qui se fonde uniquement sur la mention à cette date du nom de Bodel au registre des Ardents (cf. *Romania*, XXVIII, 145, et 300, note 1); mais le nom de Bodel n'y est pas accompagné du prénom, et il peut s'agir ici du père du poète ou de tout autre membre de sa famille. Cette date se heurte à mille difficultés qu'on peut voir longuement exposées dans un long appendice du livre de M. H. Guy sur Adam de la Halle (p. 549-566). — P. 31. La mère de Roland dans *Aquin*, s'appelle *Baqueheut*, et non *Baquehert*; cette dernière forme est une faute de lecture ou d'impression, qu'il fallait laisser à l'*Histoire littéraire* (XXII, 404); M. Joüon des Longrais imprime *Bagueheut*.

rendre service en abordant un sujet encore mal connu ; il ne s'est pas trompé, son livre est plein de renseignements curieux.

Le plan de l'ouvrage est simple : après avoir recherché les sources de la satire et au moyen-âge et chez les satiriques latins mis à la mode par la Renaissance, l'auteur montre que c'est à l'influence de ceux-ci que le genre est dû. Ce premier résultat obtenu, il se met à dresser le catalogue minutieux de toutes les satires parues en Angleterre de 1542 environ à 1624. Ici nous arrivons sans difficulté à l'infiniment petit. De tous les poètes cités, c'est à peine s'il en a survécu deux : Hall et Donne. Encore a-t-il fallu à ce dernier l'aide d'un pieux éditeur, M. Edmund Gosse, pour se rappeler un peu à notre souvenir. Au moment où Régnier écrivait, les Anglais considéraient la satire comme un genre inférieur, auquel s'essaient les débutants. C'est à ce titre seulement qu'un certain nombre de poètes connus, Spenser, Lodge, Drayton, viennent s'acquitter dans la forme convenue de leur déclamation contre les vices du temps et disparaissent. La satire n'a été qu'un accident dans leur carrière. Aux siècles suivants, ce genre dédaigné, fondera la réputation de Dryden et de Pope : voilà qui donne à réfléchir aux vicissitudes du goût. Les autres satiriques du siècle d'Élisabeth sont inconnus ; quelques-uns n'ont pas même d'état civil, l'un signe « T. M. », un autre « R. C. », et les efforts des commentateurs pour deviner l'anonyme paraissent vains, tant la pauvreté de ces productions est lamentable. Le plus souvent ce sont des pamphlets rimés ; leur valeur est celle qu'a de nos jours tel petit article de journal. Cependant M. A. les a dépouillés et classés avec une patience admirable ; à la fin des chapitres, il énumère les objets de chaque satire en les partageant en petits groupes, très soigneusement : vices généraux d'une part, modes passagères de l'autre ; Religion d'un côté, de l'autre Politique ; Puritanisme, « Papisme » inimitiés ; personnelles du poète. Ces tableaux seront instructifs pour l'historien de mœurs.

De temps à autre, M. A. s'arrête dans la traversée de cet interminable désert pour commenter un passage difficile, engager avec un critique une discussion sur une phrase apparemment inintelligible, le sens de l'allusion ayant disparu avec l'intérêt qu'elle excitait. Il est parfois divertissant de voir M. Alden, avec la compétence que lui donne l'étude d'un point très particulier de la littérature anglaise, réduire à néant les affirmations de ses devanciers moins bien informés. Ainsi M. Churton Collins, accusant les satiriques d'obscurité volontaire, pour prouver sa thèse, a choisi dans Hall quelques « néologismes barbares ». Or, des cinq mots qu'il cite, deux ne sont pas de Hall, deux autres sont faciles à comprendre, le cinquième est employé comme « l'absurde invention d'un grand poète. » Il ne valait peut-être pas la peine de relever cette inadvertance d'un critique de grande valeur. Il n'est pas le seul auquel M. A. en veuille d'avoir attaqué

ses obscurs satiriques. D'après M. Saintsbury, l'allure de leur vers est pénible parce qu'ils croyaient la satire antique volontairement incorrecte et cherchaient à l'imiter fidèlement. Or, il paraît que la versification de Hall est presque aussi correcte que celle de Dryden. Prenez, en effet, cent vers de l'un et cent vers de l'autre, vous n'y rencontrez ni anapeste, ni syllabe féminine à la rime; à peine y remarquez-vous un seul petit enjambement au couplet.

L'étude de M. A. est précieuse parce qu'elle aide à comprendre Dryden et Pope. Dès le XVI[e] siècle la tradition s'était établie du vers rimé dans la satire. L'exemple de Gascoigne, employant le vers blanc dans une satire, est presque unique.

La tradition a déterminé le fond aussi bien que la forme. Au début les poètes anglais pouvaient choisir entre la satire d'Horace et celle de Juvénal : après quelques hésitations, ils ont choisi celle de Juvénal. Dans leurs mains, elle est devenue une arme de parti. Dès la fin du XVI[e] siècle, les satiriques s'attaquent de préférence à la cour, à la noblesse, au clergé. En 1599, leur audace s'était accrue au point qu'Élisabeth les soumit à la censure. Aussi l'étude de ces ébauches grossières de la satire de Dryden et de Pope éclaire-t-elle singulièrement tel portrait dont la violence étonne, celui de Zimri (Shaftesbury), par exemple dans *Absalon and Achitophel*, ou celui de Sporus (Hervey) dans le prologue des satires de Pope.

On nous permettra en terminant de signaler une lacune dans le travail si consciencieux de M. Alden : en parlant dans son premier chapitre de la satire en France au moyen âge, il cite bien M. Paris et M. Lenient, mais il oublie M. Bédier.

Ch. Bastide.

Beiträge zur romanischen Philologie. Festgabe für Gustav Gröber. Halle, 1899; in-8° de 541 p.

La coutume des recueils commémoratifs, importée d'Italie, tend à se généraliser de plus en plus en France et en Allemagne. Il y a cinq ans, les élèves de M. Tobler fêtaient de la sorte la vingt-cinquième année de professorat de leur ancien maître. C'est le même anniversaire qu'ont tenu à célébrer ceux de M. Gröber, qui, non moins que son illustre collègue de Berlin, mérite cet hommage par sa surprenante activité scientifique et la fécondité de son enseignement. Le volume est dû à la collaboration de quatorze auteurs, et touche aux domaines les plus divers de la philologie romane. Pour critiquer par le menu un ouvrage de ce genre, il faudrait une compétence quasi universelle à laquelle je ne saurais prétendre. On me permettra d'insister sur les mémoires dont le sujet m'est plus ou moins familier

et de me contenter, pour les autres, d'une mention ou d'une brève analyse[1].

P. 1. M. Koschwitz donne en double notation (dont une phonétique) dix chansons en patois d'Amiens, assaisonnées partout d'un sel médiocrement attique ; elles sont l'œuvre d'un poète populaire, « dernier descendant des jongleurs amiénois », que M. K. a dû aller interviewer à l'hospice des Petites Sœurs. Il a fait suivre ces chansons d'un tableau des formes nominales et verbales dans le parler actuel d'Amiens.

P. 39. Édition critique, d'après tous les manuscrits de Paris (et quelques autres) des chansons de Gillebert de Berneville, par M. H. Waitz. Le choix est assez singulier, puisque nous avions déjà une édition assez satisfaisante de ce trouvère. L'édition est conçue suivant un système qu'on ne saurait approuver : elle ne donne à la suite du texte que l'*apparatus criticus* et quelques remarques sur certains passages difficiles ; rien sur la vie du poète, sa langue, sa versification, sa place dans l'histoire littéraire, etc. M. W. a réussi à améliorer le texte en quelque mesure ; en revanche il est des passages, comme on le verra par les remarques ci-dessous, où il a repoussé bien à tort la leçon de Scheler, aggravant ce tort par des remarques qui ne portent pas[2].

P. 119. M. M. Kaluza donne une ingénieuse solution à la question

---

1. Quelques-uns viennent d'être l'objet d'une critique très approfondie de la part de M. G. Paris (*Romania*, XXIX, 117, ss.).

2. Chanson I, complet 6. v. 1 : *fui* vaudrait mieux que *sui*. — II, 4 : interprétation inacceptable; c'est celle de Scheler qui est la bonne : la rime prouve (à l'encontre de la remarque de la p. 98) que *mesfais* est au cas sujet. — II, 6, v. 2 : sens ? — IV, 3, v. 5 et V, 5, v. 3 : le texte adopté ne donne pas de sens et va contre la classification des manuscrits. Dans les deux cas la bonne leçon est celle du groupe KNP (KNXV dans le second) d'accord avec O; c'est ce que Scheler, pour le second passage, avait bien vu. — IX, 2, v. 1 : la forme *soi* n'est nulle part attestée. Il faut chercher une autre correction. Bartsch, dans un compte rendu du livre de Scheler (*Zeitschr. für rom. Phil.*, II, 476) que M. W. paraît n'avoir pas connu, propose *d'entire foi*. — XVII, 4, v. 8 : *serés* est assuré par l'accord des deux familles de manuscrits et *kenrez*, comme futur de *caoir*, est impossible. — XX, 3 : — M. W., après bien des efforts, n'est pas arrivé à constituer un texte satisfaisant. Le sens général doit être : « pas plus que la clarté de la lune n'est comparable à celle du soleil, aucune autre beauté n'est comparable à la sienne »; au v. 10 *nule* (C) est préférable à *nus* (U). — La pièce XXIII est aussi (incomplète du début) dans le ms. *a* (voy. Raynaud, *Bibl.*, I, 226); elle y est attribuée à Robert de la Pierre et ce témoignage, s'accordant avec celui d'un manuscrit indépendant, doit être pris en considération. Ce manuscrit nous donne le refrain qui complète le couplet VI et fournit sa rime au dernier vers : *Je senc amouretes au cuer nuit et jour*. — XXI, 2, v. 9 : lire *doiés;* ibid., 6, 5 : lire, comme Scheler, *tel creance i ai*. — XXXII, 4, v. 5 : *garsencel* n'existe pas; lire *garsoncel*; v. 6 : faute contre la déclinaison; 5, v. 6 : *raincel* est ailleurs à la rime; lire, avec C, *paissel*; 7, v. 5 : corr. *Biaumès*, localité bien connue voisine d'Arras. On ne voit pas pourquoi M. W. n'a pas imprimé le jeu parti (nº 491) du duc de Brabant avec Gilebert.

souvent agitée de savoir si le Raoul qui se nomme deux fois dans la *Vengeance Raguidel* est Raoul de Houdenc. Selon lui il faut répondre par l'affirmative; mais Raoul de Houdenc n'aurait composé que la deuxième partie de l'œuvre, la première étant le remaniement d'un poème perdu. Les arguments tirés des particularités de style et de versification m'ont paru vraiment convaincants.

P. 149. M. D. Behrens étudie avec sa science et sa pénétration ordinaires vingt-deux mots appartenant soit à l'ancienne langue, soit, en plus grand nombre, aux dialectes actuels de la Normandie, de la Picardie et de la Lorraine et montre qu'ils dérivent de mots bas-allemands ou néerlandais.

P. 171. M. R. Zenker est l'auteur d'un mémoire très étudié et fort important sur « les sources historiques de la deuxième branche du *Couronnement de Louis* ». M. Zenker, sans renoncer à la théorie communément admise (qu'il fortifie même par d'ingénieux arguments), d'après laquelle la deuxième branche du *Couronnement* nous aurait transmis un écho de la campagne de Louis II contre les Sarrasins d'Italie et du siège de Salerne (866-73), essaie d'y retrouver aussi quelques souvenirs des premières expéditions des Normands dans la Grande-Grèce. Selon lui, une chanson normande inspirée par les exploits de Guillaume de Hauteville (1030-45) se serait greffée au XI[e] siècle sur l'ancienne chanson du IX[e]. En faisant de Guillaume de Hauteville un des prototypes du Guillaume épique, M. Z. revient à une opinion de P. Paris, que la critique croyait avoir définitivement écartée. Mais la partie négative de son travail, où il montre la faiblesse des arguments opposés à cette théorie, est plus solide que la partie positive. Celle-ci en effet a pour base deux identifications, dont la seconde au moins est tout à fait inadmissible : c'est celle du chef sarrazin Abou-Giafar (Apolaffar dans la *Chronique de Salerne*) avec le roi Galafre. Il résulte de l'exposé même de M. Z. que cet Apolaffar, qui fut l'allié et le vassal des Byzantins, n'eut absolument rien à démêler avec les aventuriers normands. M. Z. ne paraît pas non plus s'être souvenu qu'un *amiralz Galafres* figure dans la *Chanson de Roland* (v. 1663) : admettra-t-il que c'est l'émir vivant en Sicile vers 1035 qui a donné son nom à ce personnage? Je ne suis pas frappé non plus du rapport entre les aventures de Guillaume de Hauteville et celles du héros épique. Sans doute le premier livra devant Syracuse (1039) un combat singulier à un chef sarrasin, mais le fait se répétait continuellement dans la réalité et avait depuis longtemps passé de là dans l'épopée, de bonne heure devenu un lieu commun. Il est aussi téméraire de chercher dans l'histoire l'original du combat entre Guillaume et Corsolt que celui des duels entre Roland et Fernagu, entre Olivier et Fierabras. C'est là le rapprochement le plus frappant; plusieurs autres (ceux rangés sous les n[os] 1, 2, 4 par exemple, p. 207 ss.) portent

sur des détails insignifiants ou douteux, et j'imagine que M. Z. lui-même n'y attache pas une grande importance.

P. 233. M. C. This, développant des vues sommairement indiquées par Gröber, propose une nouvelle classification des modes et des temps en français.

P. 252. M. Ph. A. Becker donne du *Siège de Barbastre* une analyse détaillée, qui rendra des services en attendant la publication du texte de cette chanson.

P. 267. Après diverses considérations difficiles à résumer et du reste assez contestables sur la nature du comique en général, sur la comédie de caractère et la farce (qu'il met au point de vue esthétique au même niveau) etc., M. H. Schneegans se demande quelle est, dans Molière, la part de la « satire grotesque ». Il est d'avis que ses pédants sont la copie, non de réalités vivantes, mais d'un type déjà stéréotypé; les traits dont il peint les médecins sont au contraire empruntés à la vie réelle et moins chargés qu'on ne pourrait le croire. Il n'y a là, ce me semble, rien de bien nouveau ni qui prêtât à de si longs développements. Le deuxième point notamment avait déjà été démontré dans le livre bien connu de Raynaud, auquel M. C. a du reste fait de très larges emprunts.

P. 311. Dans cet important et très curieux mémoire, fruit de recherches variées et étendues, poursuivies pendant plusieurs années, M. E. Freymond étudie la singulière légende qui nous montre le roi Artus engageant, avec des succès divers, un combat singulier contre le chat monstrueux Chapalu. Il publie d'abord un texte critique du passage du *Livre d'Arthur* relatant cette légende [1] puis il la suit dans ses diverses formes et énumère les nombreuses allusions qui y sont faites dans les textes médiévaux. Il montre qu'elle se rattache à l'ancienne mythologie celtique et que ce chat était à l'origine un monstre marin. Il essaie ensuite d'expliquer (mais ici il faut avouer que ses raisonnements n'emportent pas la conviction) comment cette légende s'est localisée en Savoie : il y a en effet, près du lac du Bourget, une montagne qui, au XIIIe siècle, s'appelait « Mont du chat Arthur » et aujourd'hui encore s'appelle « Mont du chat ».

P. 397. M. F. Ed. Schneegans présente d'intéressantes observations sur l'évolution de l'épopée française à propos d'*Aioul;* il montre, à l'aide de cette chanson, l'influence exercée par les romans bretons sur les chansons de geste : cette influence se manifeste, selon lui, dans le

1. Parmi les corrections que M. F. a cru devoir faire à ce texte, quelques unes n'étaient pas nécessaires : ce sont, en picard, des formes très correctes que *pisson* (l. 20) et *courchier* (pour *couroucier* l. 64; voy. *Chansons et Dits artisiens*, III, 106; VIII, 14; XXI, 66).— L. 24 : il vaudrait mieux corriger *tier*[*c*] que *tier*[*s*] :— L. 55 : inutile de suppléer *fier : le* représente *espiel*. — L. 61 : *ties*, cas sujet de *tiest*, était à conserver; c'est le mot *test*, aujourd'hui *têt*, qui signifie encore « les os du crâne » (voy. Littré, à Têt, n° 3).

caractère plus individuel du héros, la vérité des descriptions et le réalisme de certains détails. La même étude pourrait être faite à propos d'un grand nombre de textes épiques de la même époque et conduirait à des résultats analogues. Il est singulier que M. S. ne cite pas et paraisse même ignorer une étude de M. G. Paris sur le sujet même qui l'occupe (*Journal des Savants*, 1886, p. 396 ss), où il aurait trouvé déjà faites plusieurs de ses observations.

P. 414. Dans cet essai de « stylistique psychologique » M. K. Vossler tente de retrouver le tour d'esprit, le tempérament et toute la physionomie morale de Cellini dans le style de sa célèbre autobiographie. Le choix du sujet est excellent : l'œuvre en effet ayant été dictée, la spontanéité y est parfaite. Mais la tentative se heurte à deux écueils, dont M. V. ne paraît avoir aperçu que le premier : il est difficile de distinguer ce qui appartient en propre à l'auteur de ce qu'il puise dans l'usage populaire de son temps ; de plus il y a bien des traits qui proviennent simplement de la négligence et ne jettent aucune lumière sur la personnalité de l'auteur.

P. 452 M. G. Thurau, dans une étude richement documentée, montre la mise en œuvre dans le roman français contemporain des doctrines occultistes (spiritisme, magnétisme, hypnotisme etc).

P. 484. M. H. R. Lang étudie le descort dans l'ancienne poésie portugaise et publie quatre pièces empruntées aux manuscrits du Vatican et Colocci, dont les trois premières seules appartiennent sûrement à ce genre ; il suit l'histoire du descort dans la poésie espagnole, et prouve que, si le mot continua à y vivre, il n'y désignait plus qu'un genre mal défini, n'ayant presque plus rien de commun avec les descorts provençaux et français.

P. 507. M. L. Zéliqzon publie des spécimens très variés du dialecte de Malmédy, localité située à la frontière linguistique au nord-est (à 35 kil. sud d'Aix la Chapelle). Ces spécimens, transcrits en orthographe phonétique et traduits en français, constituent en une légende (sur saint Remacle), en chansons populaires, rondes enfantines, formulettes, etc. Ce petit recueil est complété par onze mélodies.

Ce beau volume se termine par un index qui en facilitera singulièrement l'usage.

A. Jeanroy.

Licurgo Cappelleti, **Napoleone I.** Milan, Hoepli, 1899, in-16, xx-272 pages et 23 planches.

Gustav Roloff, **Napoleon I.** Berlin, Bondi, 1900, in-8. viii-275 pages.

Camille Vallaux. **Les campagnes des armées françaises (1792-1815).** Paris, Alcan, 1899, in-12, 364 pages, avec 17 cartes dans le texte.

La collection des « Manuels Hoepli » avait déjà une *Rivoluzione francese* (*1789-1799*), due à M. Solerio ; elle vient de s'augmenter

d'un *Napoleone I*, rédigé par M. Cappelleti, professeur à l'Institut technique de Livourne. L'ouvrage est assez bien composé ; les références sont abondantes et précises, et il faut en savoir gré à l'auteur, d'autant qu'il nous révèle ainsi, non sans quelque ingénuité, les lacunes et les incertitudes de sa documentation. Presque toutes les citations françaises sont incorrectes typographiquement. Les publications italiennes sont plus familières à M. Cappelleti, et les détails qu'il en donne pourraient, éventuellement, être de quelque utilité au lecteur français.

Le *Napoléon Ier* de M. Gustave Roloff, maître de conférences à l'Université de Berlin, fait partie de la série des *Vorkämpfer des Jahrhunderts : eine Sammlung von Biographien*, dans laquelle ont déjà paru le *Nietzsche* de Ziegler et le *Liszt* de Louis. C'est dire que le livre est destiné au grand public (la première édition a été tirée à deux mille exemplaires). Il ne comporte aucun apparat scientifique, même pas une courte notice bibliographique. Nous doutons que ce soit de bonne vulgarisation : l'abrégé devrait éveiller la curiosité, et non prétendre la satisfaire ; mettre le lecteur en état d'aborder les ouvrages plus étendus qu'il lui signalerait, et non se présenter comme un tout se suffisant à lui-même. — Du reste, M. R. s'est heureusement acquitté de sa tâche. Il est objectif, véridique, aisé à lire. Par endroits, il est vrai, ces qualités tournent en défaut, et alors le précis de M. R. rappelle nos manuels scolaires d'autrefois, dont chacun sait qu'ils étaient ternes, incolores et secs. Dans cette biographie de Napoléon, on chercherait en vain un portrait de Napoléon ! M. R. se contente de noter que son héros est un « homme extraordinaire » (p. 64) : il est difficile d'être plus judicieux à moins de frais. Mais M. R. n'est pas un psychologue : il n'étudie que la politique de Napoléon, et, malgré leur forme abrégée, ses indications ne manquent ni de clarté ni de finesse. Il explique, mais sans apprécier, de sorte qu'il paraît justifier toujours. Il ne formule pas un blâme ou une réserve ; tout au plus constate-t-il qu'en certain cas (p. 134, 152, 196), Napoléon n'a pas assez tenu compte du sentiment national. Ainsi comprise, la critique est presque une apologie. — Les explications de détail se réfèrent toutes à une même vue d'ensemble, que l'articulation des chapitres fait assez bien comprendre. Devenu général célèbre (chap. I et II), Napoléon se rend maître de la France (1797-1800), « conquiert » la paix (1800-1802), qu'il utilise pour réorganiser le pays (chap. V). Mais l'Angleterre désire la guerre plus encore que Napoléon ; elle en a besoin (voy. p. 92-94). La paix est rompue ; le *Weltkampf* anglais commence (1803-1805). Napoléon se rend maître du continent (1805-1807) et dirige l'Europe contre l'Angleterre (1808-1810). Or, le « système continental » ne dure pas (1811-1812), et sa chute (1813-1814) amène la chute de Napoléon et son exil en Elbe et à Sainte-Hélène (chap. XI). Napoléon avait soumis l'Europe pour abattre l'Angleterre ; et la lutte

contre l'Angleterre s'expliquerait elle-même, à l'origine du moins, par les projets de Napoléon sur la Méditerranée, vers le Levant, et plus loin, vers l'Orient et les deux Indes. En un sens, l'idée coloniale donnerait donc la clé de l'histoire du Premier Empire (voy. p. 196). La théorie n'est pas nouvelle, et l'adhésion de M. Roloff ne pourra qu'en fortifier le crédit.

M. Vallaux s'est proposé de résumer « d'une manière précise et claire, autant que faire se pouvait », les opérations des armées de terre sous la Révolution et le Premier Empire. Il n'a pas voulu s'occuper de la marine, parce que, dit-il, p. 2, l'étude n'en est pas encore assez avancée. L'observation est juste et le scrupule respectable; pourtant les principaux faits sont connus avec une suffisante certitude, et il n'aurait pas été impossible, ni inutile, de les indiquer brièvement. — Peut-être M. V. a-t-il établi son récit trop exclusivement au point de vue français. Sans doute, il est naturel que les plans de campagne, la marche des armées, la position des troupes sur le champ de bataille, nous soient présentés comme si nous étions d'ordinaire placés en observation à côté du général français : le procédé est commode, et dans un abrégé comme celui de M. V., il était apparemment le seul possible ; mais il est à noter que dans sa « post-face » bibliographique, M. V. ne cite qu'un seul recueil en langue étrangère. — On regrettera enfin que M. V. n'ait pas cru devoir dresser une table alphabétique des noms propres, car son travail est excellent, et pourrait servir de *book of references*, comme disent les Anglais. — L'exposition est presque toujours d'une belle lucidité ; le style rapide et ferme ; les appréciations, très sobres, paraissent aussi très saines ; les faits sont exacts, bien choisis, au courant des publications françaises les plus récentes, et tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui à l'histoire militaire de la période révolutionnaire, — on sait s'ils sont nombreux, — devront être reconnaissants à M. Vallaux de l'utile résumé qu'il leur a donné.

G. Pariset.

Le problème des sexes, par Jacques Lourbet, 1 vol. in-8°, de la Bibliothèque sociologique internationale 1. 301. Briard et Brière, éd., 1900.

Le livre de M. Lourbet est malheureusement gâté dans plusieurs de ses pages par ce qu'on pourrait appeler le « mauvais style sociologique » : car la sociologie contemporaine s'est, sous la plume de beaucoup d'auteurs, constitué un jargon qui nuit à sa propagation et qui ne lui confère aucun avantage visible, si ce n'est celui de pouvoir enfanter rapidement de gros volumes, insuffisamment élaborés, et qui auraient gagné à une plus longue gestation. M. L. y joint de place en

place un lyrisme un peu hors de propos et qui semble teinté du Michelet des mauvais jours [1].

Sous leur vêtement trop souvent pesant ou mal ajusté, les idées de M. L. me paraissent en général acceptables, au moins dans leurs prémisses. On les retrouve résumées dans ses conclusions. Elles se divisent en deux parties distinctes : la partie scientifique comprend, dit l'auteur, l'examen impartial de la psychologie contemporaine touchant les facultés respectives des deux sexes : l'autre renferme les hypothèses qu'il a cru pouvoir faire en s'aidant des grandes conclusions scientifiques présentes. « Malgré la prudence que nous avons adoptée dans la recherche du vrai et malgré l'impossibilité où nous sommes tous de promener avec sûreté notre clairvoyance en un avenir bien lointain, nous sommes obligés de poser des déductions à allure de principes. Nos conclusions participent donc de la certitude positive et de l'hypothèse scientifique que l'humanité impatiente et curieuse des temps futurs ne peut s'empêcher de faire. Un troisième élément apparaît comme facteur de ces conclusions : c'est l'intuition pure. Nous n'avons pas cru devoir rejeter avec dédain cette sorte d'illumination intérieure venant des profondeurs de l'inconscience et projetant autour de la logique raisonneuse du concept abstrait pur le souffle vivifiant du sentiment poétique. »

Je ne défendrai ici ni la méthode de l'auteur qui me paraît défectueuse au point de vue de la rigueur de l'investigation, ni son style qui, on le voit, manque parfois de cohérence. « Ne faites pas de métaphores, disait Gladstone à un orateur novice, car vous en commencerez une qui finira par une autre. » C'est une recommandation qui serait bonne à faire à plus d'un écrivain.

Je serais plus facilement d'accord avec M. L. sur le point de départ de ses idées essentielles. Pour lui, l'infériorité intellectuelle des femmes, prises dans leur moyenne et comparées à la moyenne masculine, provient de ce que « pendant les stades inférieurs de l'évolution, la suprématie physique favorise la perfection de l'esprit ». Mais à mesure que la force musculaire individuelle est détrônée par le mouvement de la civilisation, cette cause d'infériorité s'atténue. La science contemporaine ne peut, au nom d'aucun principe absolument établi, affirmer l'incurable infirmité mentale de la femme. » La liberté serait la condition et la mesure de la possibilité du développement intellectuel féminin. Tant qu'elle n'aura pas été complète et suffisamment prolongée, les conclusions de la science sur ce sujet seront provisoires et révocables.

Si ce point de départ est, comme nous le croyons, assez solide — (c'est, au fond, celui de S. Mill dans son ouvrage sur *l'Affranchisse-*

1. De plus le livre de M. L. fourmille d'erreurs typographiques. Je ne signalerai que *provoca* pour provoqua — annoblis pour anoblis ou ennoblis.

ment des femmes) — il faut bien reconnaître avec M. L. que le « problème des sexes » est l'une des questions les plus difficiles et les plus complexes de la sociologie. Nous ne pouvons naturellement suivre ici l'auteur dans l'analyse qu'il entreprend des différentes parties d'un sujet aussi immense.

Il remonte dans cette analyse jusqu'au début même de la division sexuelle, jusqu'aux phénomènes de la fécondation et de la conception, qu'il reprend (c'est le cas de le dire) *ab ovo*, en les suivant dans leurs mystères encore mal éclaircis par la science, pour y chercher la cause de la supériorité de force habituelle des mâles. Il reconnaît que c'est là une recherche, dans l'état actuel de l'observation, encore prématurée. « Les savants ont montré, écrit l'auteur, que le spermatozoïde est plus mobile et plus chercheur que l'ovule. On a dit que celui-là va à la recherche de celui-ci qui attend tout à fait immobile. Cela n'est pas tout à fait exact. L'ovule n'est pas absolument passif. Lorsque les spermatozoïdes s'approchent pour faire leur cour (sic), l'ovule a des mouvements amiboïdes qui l'allongent vers un de ces prétendants » etc. Ah si Molière ou Voltaire avaient entendu cela! Attendons pour introduire ces matières dans la sociologie qu'elles soient devenues un peu plus précises. C'est d'ailleurs l'avis de M. Lourbet : « La science n'a pas encore élucidé ce point... Il n'est guère possible de répondre d'une manière satisfaisante », répète-t-il à plusieurs reprises, en posant ses pourquoi. « Combattons les impatients qui pensent tout expliquer avec les quelques données de la science à peine ébauchée. » Cette attitude est particulièrement nécessaire en face des études qui ressortissent à la biologie. Laissons celle-ci explorer tranquillement son domaine qui est encore bien obscur dans plusieurs de ses régions essentielles. M. L. rappelle avec quelle précipitation on a tiré des conclusions tranchantes d'observations insuffisantes sur la sensibilité relative des femmes et des hommes, sur leur capacité crânienne respective, sur leur puissance génératrice, etc. Il montre le peu de solidité de ces conclusions ; il insiste avec raison sur l'influence des milieux, des mœurs dérivées de l'ancienne suprématie physique masculine. J'aurais voulu seulement un peu plus d'ordre et de méthode dans ces considérations dont plusieurs sont ingénieuses, mais qui, malgré la bonne division apparente des chapitres, chevauchent souvent l'une sur l'autre, ou s'entremêlent en revenant sur des matières qui semblaient avoir déjà été épuisées précédemment. (On retrouve par exemple la question des ovules traitée deux fois presque dans les mêmes termes p. 16 et 125).

M. L. qui est très hardi dans ses propositions au sujet de l'éducation des femmes, des professions à leur ouvrir et des droits civils à leur accorder (même dans le mariage) est hostile à l'octroi actuel au sexe faible des droits politiques. Son opinion sur ce point — qui paraît contradictoire avec le reste de sa thèse — repose plutôt sur des ques-

tions d'opportunité que sur des principes. « Les femmes ont beaucoup mieux à faire qu'à courir aux urnes ou à aller tricoter des lois dans les Parlements... par l'imitation que les fortes habitudes parlementeraires leur imposeraient, il est très probable que les élues verraient sombrer leur prestige dans la brutalité des polémiques... Sans doute il importe qu'elles s'élèvent rapidement à l'émancipation politique (M. L. ne dit pas comment); mais nous pensons que dans leur propre intérêt même, elles doivent s'introduire avec beaucoup de prudence dans les assemblées politiques. »

Et non sans quelque illusion, l'auteur croit que la femme pourra se préparer à son rôle politique — qui consistera surtout à transformer profondément la politique — en s'imprégnant de science et en répandant par l'éducation la science dans les nouvelles générations. « La femme doit d'abord agrandir, magnifier son rôle de mère, l'élever jusqu'à l'abstraction, car jusqu'ici elle est restée la mère trop exclusivement concrète. Elle soit s'intéresser à tout ce qui est humain, se pénétrer des grandes lois scientifiques, afin de rectifier son génie intuitif; enrichir son esprit pour faire équilibre aux trésors de son cœur. Elle aura alors la vision nette des principes impérissables de moralité que révèlent l'accroissement de la sympathie entre les êtres et la poursuite constante du vrai dont la science marque les étapes. Elle aura l'intellection vive que le monde évolue vers la sincérité... Alors, — c'est-à-dire en des temps fort prochains, — les femmes, ayant jeté les bases solides de leur propre action sociale, se trouveront dans d'excellentes conditions pour entrer dans la politique et y exercer directement leur influence réformatrice bien originale. »

Souhaitons que ces temps « fort prochains » ne soient pas trop éloignés. En attendant, malgré ses graves défauts de forme et de composition, nous considérerons le livre de M. Lourbet comme une utile contribution à la vaste enquête que le XIXe siècle finissant a ouverte sur la « question des femmes ». Il y a soixante-dix ans, de hardis novateurs, sincères mêmes dans leurs erreurs, osèrent aborder ouvertement cette question, et pour s'être aventurés sur un terrain brûlant — où ils firent plus d'un faux pas — recueillirent la raillerie, l'injure et même des condamnations judiciaires. Aujourd'hui du moins la recherche est libre. La sociologie a compris le « problème des sexes » parmi ceux qu'en dépit d'innombrables et enracinés préjugés, elle peut et veut étudier scientifiquement et rationnellement. Quelle que soit l'insuffisance des résultats obtenus jusqu'ici, l'erreur dans les méthodes, ou la contradiction dans les conclusions, c'est un grand pas accompli.

Eugène d'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mai 1900.

M. le Président annonce que le lauréat du prix du Budget s'est fait connaître. Ce prix est décerné à M. l'abbé J.-B. Chabot.

L'Académie se forme en comité secret.

M. le Dr Hamy donne lecture du rapport de la commission du prix Stanislas Julien. Ce prix est décerné à M. Camille Sainson, pour sa traduction d'un mémoire chinois sur l'Annam.

M. Elie Berger communique une note sur le titre de régent et son emploi dans les actes de la chancellerie royale. Suger, Blanche de Castille et d'autres encore ont été régents par le fait, mais aux fonctions dont ils étaient investis ne correspondait aucun titre spécial. Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et son collègue Simon de Nesle, considérés comme régents, l'un sous saint Louis, pendant la croisade de Tunis (1270), l'autre, sous Philippe III le Hardi, pendant l'expédition d'Aragon (1285), ne se sont intitulés que lieutenants du roi. Le titre de régent fut pris pour la première fois par le comte de Poitiers, Philippe le Long, après la mort de son frère Louis XI, et depuis cette époque, jusqu'au XVIIIe siècle, il a été constamment porté par ceux qui exerçaient le pouvoir royal sans être rois eux-mêmes. Les régents n'ont pas toujours émis les actes en leur nom. Le régent figure toujours en tête des pièces quand il n'y a pas de roi ; il promulgue aussi les actes en son nom, quand le roi est hors du royaume, à plus forte raison lorsqu'il est prisonnier. Pendant deux ans, le dauphin Charles (Charles V) promulgue tous les actes en son nom. D'autres, comme Louise de Savoie et Catherine de Médicis, émettent les actes tantôt en leur nom, tantôt au nom du roi. Quand le roi est dans le royaume, le régent ou la régente ne rendent jamais les actes en leur nom : Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Philippe d'Orléans ne figurent pas en tête des documents. Il est à remarquer que les princes anglais eux-mêmes se sont conformés en France à cet usage : tel est le cas de Henri V, régent à la fin du règne de Charles VI, et du duc de Bedford, régent pour son neveu Henri VI, roi de France et d'Angleterre.

M. de Mély lit une note sur la Tour de Babel en 355 p. C. Il a trouvé dans les *Cyranides* la description d'un temple chaldéen visité et mesuré par Harpocration. Son identité avec Birs Nimroud, la Tour de Babel, est indiscutable. Restaurée au VIe siècle a. C. par Nabuchodonosor, la Tour fut abandonnée avant 380. Elle était distante de 94 kilomètres de Ctésiphon, au sud de Babylone. Elle se composait d'un soubassement de 186 mètres de côté, qui avait 75 pieds de hauteur. Au milieu s'élevait une tour carrée formée de six degrés superposés, ayant chacun 28 pieds de hauteur. Ces sept étages avaient 67 mètres d'élévation. Le premier degré avait, au niveau de la plate-forme, 43 mètres de côté. On montait au sanctuaire par 365 marches extérieures, dont 305 étaient d'argent et 60 d'or; ce nombre représentait les 365 jours de l'année; divisés par les sept étages, correspondant aux sept jours de la semaine, ils donnaient les 52 semaines de l'année. Cette description confirme les hypothèses de M. Oppert. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Blancard fait une communication sur l'X barré qui figure sur les deniers de la République romaine et est le monogramme du chiffre XVI. — MM. Oppert, Babelon et Cagnat présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 18 juin — 1900

Studien zur Altindischen und vergleichenden Sprachgeschichte, von Evald Lidén (Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Upsala. VI.-1.) Upsala, 1897. In-8°, 108 pp.

Les index de cet intéressant ouvrage relèvent un total d'un millier de mots, répartis entre vingt-neuf articles étymologiques de très inégale longueur. Il va de soi qu'un pareil travail se dérobe à l'analyse. Il suffira de dire que M. Lidén y a apporté un grand soin, une compétence phonétique indiscutable, et des connaissances lexicographiques extrêmement étendues, mais qu'avec tout cela il lui est arrivé parfois, comme à maint autre, de côtoyer les dernières limites de la vraisemblance. Je ne sais s'il ne les a pas dépassées (p. 34), dans le rapprochement de sk. *nága*, « montagne, arbre », al. *achen* « canot » et gr. ἄδαξ. Et pourtant, ici encore, la phonétique reste sauve; car je crois avec lui que gr. α est un représentant régulier du degré réduit de * *ne* indo-européen, et l'explication de ags. *tácor* = al. *zeihhur* « beau-frère » par une contamination de * *taiwêr* et * *laiqêr* me paraît une trouvaille lumineuse. En général, on n'a pas jusqu'à présent en étymologie accordé une importance suffisante à la contamination des mots entre eux, et M. Schuchardt a raison d'y insister [1].

V. H.

1. Voir notamment le plus récent fascicule (II) de ses *Romanische Etymologieen*, Wien 1899.

I. — **Il « Fetha Nagast » o « Legislazione dei re »**, codice ecclesiastico e civile di Abissinia, tradotto et annotato da Ignazio Guidi. Roma, Casa editrice italiana, 1899; in-8°; pp. xvi-551. Prix : 20 l.

II. — **Historia dos Martyres de Nagran**. Versão ethiopica publicada por F. M. Esteves Pereira. Lisboa, 1899; in-8°, pp. lviii-198.

III. — **Conversão de um rei da India ao christianismo.** Homilia do Archanjo s. Michael por Severo, arceb. de Antiochia. Estudo de critica por F. M. E. Pereira; Lisboa, 1900; in-8° pp. 31.

IV. — **La littérature syriaque** par Rubens Duval, 2e édition. Paris, Lecoffre, 1900; in-12; pp. viii-444. Prix : 3,50.

V. — **Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir.** Texte, traduction et commentaire philologique, avec quatre appendices et un glossaire, p. H. Pognon, consul de France à Alep. 2e et 3e parties (pp. 105-328). Paris, Welter, 1899; in-8°.

VI. — **Die Semitischen Sprachen.** Eine Skizze von Th. Nœldeke. 2e verbesserte Auflage. Leipzig, C. H. Tauchnitz, 1899; in-8°; pp. 76.

VII. — **Muhammeds Lehre von der Offenbarung.** Quellenmässig untersucht von Dr Otto Pautz. Leipzig, Hinrichs; 1898; in-8°, pp. viii-304. Prix : 8 m.

I. — M. Guidi a mené à bonne fin, après neuf années de travail, la publication du *Fetha Nagast* ou *Législation des Rois*, l'unique collection de droit canonique et civil connue chez les éthiopiens. Il en avait publié le texte il y a deux ans (voir *Revue critique* du 6 juin 1898). Il a fait paraître récemment la traduction que nous annonçons. Il fallait un maître aussi versé que M. G. dans les langues arabe et éthiopienne pour surmonter les nombreuses difficultés inhérentes à cette publication. La principale vient de ce que l'ouvrage a été traduit de l'arabe, par un certain Pierre fils d'Abda-Saïd, à une époque (probablement au xve siècle) où beaucoup des lois et règlements contenus dans l'ouvrage n'étaient plus en usage; d'autre part, la partie du droit civil rédigée en vue des Coptes vivant en Égypte sous la domination musulmane n'ayant rien à voir en Éthiopie, le traducteur se trouvait en présence de formules surannées qu'il a mal comprises. L'unique moyen de rétablir le sens véritable était donc de recourir à l'original arabe, parfois même aux sources de celui-ci. M. G. a fait plus, il s'est fait rendre compte par un juriste éthiopien de l'interprétation traditionnelle généralement admise dans le pays. Grâce à lui, non seulement les philologues, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit, pourront étudier la législation éthiopienne dans une docte et fidèle traduction.

M. Guidi note dans son Introduction un fait intéressant au sujet de la composition de l'ouvrage d'Ibn al-'Assâl, l'auteur du Nomocanon arabe qui a passé dans la traduction éthiopienne. En dehors des sources chrétiennes qu'il a compilées et qu'il énumère, il s'est servi largement, dans la partie civile, d'un livre qu'il ne jugeait pas convenable pour un chrétien de nommer : c'est un manuel de droit musulman, et très probablement le *Tanbih* d'Abou Isḥaq ash-Shirâzi (1060); se proposant de donner à ses coréligionnaires, qui vivaient sous la domina-

tion des musulmans d'Égypte, un guide légal, il était pour ainsi dire obligé d'agir ainsi.

Nous avons indiqué sommairement (art. cité) le contenu de l'ouvrage; nous n'y reviendrons pas. Quant au titre de *Législation des rois*, différent de celui du nomocanon arabe intitulé : *Recueil de Canons*, M. Guidi pense qu'il est emprunté aux citations, fréquentes dans la partie civile, du recueil connu sous le nom de *Lois des rois*, dont il existe plusieurs recensions syriaques (Cf. Duval, *Littérat. syriaque*, p. 184).

II.—La persécution des chrétiens du Yémen au VIe siècle de notre ère est un fait historique incontestable. Malheureusement l'authenticité des documents qui font allusion aux événements n'est pas suffisamment établie pour permettre d'ajouter une entière confiance aux détails qu'ils nous fournissent. Les deux principaux sont : 1° La lettre de Siméon de Beit-Arsham qui a été éditée plusieurs fois en syriaque [1] et a donné lieu à de nombreuses études critiques [2]. M. Halévy a mis en avant de forts arguments pour faire reculer à la fin du règne de Justinien la date de cette composition dont l'auteur se présente comme contemporain des faits qu'il rapporte (524); mais sans justifier pour cela, selon nous, l'affirmation que les auteurs de la persécution seraient les Ariens et non pas les Juifs; 2° Le *Martyrium Arethæ* conservé en grec. Il a dû être écrit vers 575. Il comprend deux parties distinctes : le récit du martyre de S. Arétas et de ses compagnons dans la ville de Nedjrân, et celui d'une expédition du roi d'Éthiopie, Éla-Asbeha, contre le roi du Yémen. Il est probable que la première partie a été traduite du syriaque en grec.

C'est avec ce second document qu'a été composé l'ouvrage éthiopien intitulé : *Histoire des gens de Nadjrân et martyre de s. Arethas et de ses compagnons*, que vient de publier M. E. Pereira. Toutefois le texte géez n'est lui-même que la traduction d'un original arabe. L'éditeur semble croire que l'arabe est dérivé directement du grec. C'est peu vraisemblable à priori : il doit y avoir entre le grec et l'arabe l'intermédiaire d'une version copte ou syriaque que nous ne connaissons pas. On voit par la nature du document éthiopien, traduction de traductions, qu'il ne peut avoir d'importance si ce n'est au point de vue philologique. Mais l'éditeur a su rehausser l'intérêt de son livre en en faisant une sorte de monographie comprenant :

---

1. Pour la première fois par Assemani, *Bibl. or.*, I, 364; d'où elle a passé dans plusieurs chrestomathies; ensuite par Mai, *Script. vet. nov. coll.* t. X; Land, *Anecd. syr.* III, 235; en dernier lieu par Guidi, dans les mémoires de la *Real. acc. dei Lincei*, 1881. Cette édition critique peut être regardée comme définitive.

2. Notamment par Blau, Pretorius, Mordtmann (*Z. D. M. G.* t. XXIII, XXIV, XXV, XXXI), Guidi (*op. cit.*), Halévy et Duchesne (*Revue des Études juives*, t. XVIII, XX, XXI).

1° une introduction dans laquelle il résume les discussions critiques sur la lettre de Siméon et le *Martyrium Arethæ*; 2° la traduction annotée de ces documents; 3° le texte et la traduction du document éthiopien; et 4°, comme appendices, le texte et la traduction des passages du Synaxare relatifs aux martyrs et au roi Kaleb, et les Antiennes des Martyrs; enfin le passage de l'*Historia de Ethiopia a alta* (ms.) du P. Manuel de Almeida et celui de l'*Historia geral de Ethiopia* du P. Alf. Mendes, sur le roi Kaleb. — S'il y avait ajouté la *Lettre* de Jacques de Saroug (520) aux chrétiens du Yémen, et l'*Hymne* de Jean Psaltès (VIe siècle [1]) il aurait réuni tout ce que nous possédons actuellement sur ce sujet.

III. — La seconde publication de M. Pereira est une étude critique d'histoire littéraire qui a pour base l'homélie sur l'archange saint Michel attribuée à Sévère d'Antioche, dont il existe plusieurs recensions [2]. Dans cette composition on raconte, entre autres miracles, celui de la conversion du marchand Ketson et de sa famille et, par son intermédiaire, du roi du pays. M. P. se demande si nous n'aurions pas dans ce récit un nouvel exemple de l'importation des légendes indoues dans l'Orient chrétien, à ajouter à celui bien connu de l'*Histoire des saints* (!) *Barlaam et Josaphat*. C'est aux indianistes à trancher la question en recherchant les sources de cette histoire dans les traditions de l'Inde.

IV. — Le succès que nous prédisions à *La Littérature syriaque* de M. R. Duval ne s'est pas fait attendre (Voy. *Revue Critique* du 16 oct. 1899). Voici la seconde édition qui parait moins d'un an après la première. Elle a reçu bon nombre d'améliorations et a été mise à jour par la mention des dernières publications. Toutes les additions et corrections ont été tirées à part dans une petite brochure de 30 pages que les possesseurs de la première édition pourront se procurer séparément et ajouter à leur volume.

V. — M. Pognon a terminé son étude sur les *Inscriptions mandaïtes des Coupes de Khouabir*, (*Voy. Revue critique* du 18 juillet 1898) par la publication d'une deuxième et d'une troisième partie qui comprennent : des Extraits du *Livre des Scholies* de Théodore bar Khouni [3] (app. II); une étude « sur les passages de Théodore relatifs aux Kantéens et aux Mandéens qui ont été traduits du Mandaïte »

---

1. Publiées l'un et l'autre par Schrœter, (*Z D M G*, t. XXXI).

2. M. Budge en a publié les textes copte, arabe et éthiopien (*Saint Michael the Archangel; three Encomiums*; 1895).

3. Selon M. P. ce Théodore ne doit pas être confondu comme l'a fait Assemani, avec Théodore év. de Laschoum (vers 893); il vivait un siècle plus tôt, dans le pays de Kashkar (al-Wasit). (p. 106).

(app. III); une autre « sur les passages empruntés à des ouvrages kantéens ou manichéens insérés dans le *Ginza* », qui doit être considéré, selon M. P., comme « une ancienne compilation kantéenne ou même manichéenne, que les Mandéens ont admise parmi leurs livres canoniques en y faisant des changements considérables et en y interpolant de nombreux passages; enfin un glossaire de tous les mots mandéens compris dans les inscriptions des Coupes.

La publication des passages tirés de Théodore bar Khouni est une contribution assez importante à la littérature syriaque. Loin d'admettre les excuses de l'auteur sur la longueur de cet appendice ,nous exprimerons le regret qu'il ne nous ait pas donné en entier le XI[e] livre de Théodore, qui forme un traité spécial des hérésies. S'il est vrai que que les passages publiés, et surtout ceux relatifs aux Mandéens, aux Kantéens, à Jean d'Apamée, aux Manichéens, forment la partie la plus intéressante de l'ouvrage, il n'est pas moins vrai que les passages omis ont une certaine valeur au point de vue de la philologie, par cela même qu'ils reproduisent (ou ont pour base) une très ancienne version syriaque du texte grec de Saint Epiphane.

VI. — On pourrait dire que l'opuscule de M. Nöldeke en est à sa 3[e] édition, puisqu'il a paru une première fois dans l'*Encyclopedia Britannica*, à l'art. *Semitic languages*. Cette seconde édition allemande est une refonte de la première, mise au courant des derniers résultats acquis dans le domaine de la philologie. C'est une sorte d'Introduction générale, où les étudiants qui abordent l'étude des langues sémitiques trouveront une idée précise du vaste domaine dans lequel ils s'engagent; et que les maitres liront avec plaisir. — M. N. maintient dans cette brochure l'opinion que les Nabatéens étaient des arabes et non des araméens. La langue araméene des inscriptions nabatéennes serait une langue savante. J'avoue que j'ai peine à l'admettre. Les banales inscriptions sinaïtiques ne peuvent être considérées comme représentant une langue littéraire, savante, différente de la langue habituelle.Or, en présence d'un proscynème tel que ceux-ci : *Garmalba'li* bar *Ibn-alqaini; Ibn-Qawamou* bar *'Amrou*, écrits en caractères araméens, j'aime mieux croire qu'un Araméen vivant au milieu des Arabes a adopté un nom arabe, plutôt que penser qu'un Arabe se sert en écrivant de caractères et de formules araméens [1].

VII. — M. Pautz nous a donné un livre qui témoigne d'une grande érudition. Les notes et références forment une bonne moitié de l'ou-

---

1. Dans plus de 2,000 proscynèmes du Sinaï que j'ai transcrits pour le fascicule actuellement sous presse du *Corpus I. Sem.*, je n'ai pas trouvé un seul exemple de l'emploi de *ben* (fils); pas d'exemple non plus permettant d'établir avec certitude la flexion des noms.

vrage, et encore reste-t-il trop de citations dans le texte, ce qui en rend la lecture moins agréable. Une table très complète des citations du Coran et de la Bible facilite les recherches. On regrette l'absence d'une Bibliographie. Mais si la science et les bonnes intentions de l'auteur méritent des éloges, il n'en est pas de même de sa méthode. En essayant de rattacher toute la doctrine de Mahomet à l'idée de la *révélation*, et en plaçant cette idée comme la base et le fondement des enseignements du prophète de l'Islam, M. P. s'est placé en dehors de la réalité historique. Le Coran ne découle pas d'une idée préconçue, il n'est pas le développement ou le commentaire d'une pensée fondamentale. Il est le fruit des circonstances les plus diverses qui ont transformé le modeste réformateur d'une tribu en un apôtre fougueux, en un guerrier ardent. C'est sans doute pour cela que, trop concentré dans des considérations purement spéculatives, et ne tenant pas compte des faits, M. P. a pu s'imaginer un Mahomet tout différent de celui de l'histoire, toujours inspiré par le zèle le plus pur et le plus desintéressé, plein d'abnégation, n'ayant jamais une pensée égoïste, ne recherchant jamais son intérêt personnel. Mais ces affirmations gratuites sont contredites par l'histoire même du Coran. Je n'ose ni approuver ni blâmer l'opinion de l'auteur d'après laquelle la doctrine du fatalisme n'était pas dans la pensée de Mahomet. A la rigueur c'est possible. Pourtant faut-il remarquer que les théologiens musulmans sont unanimement (ou à peu près) d'accord pour la lui attribuer.

Le livre est divisé en quatre chapitres qui traitent successivement de l'idée que Mahomet se faisait de sa mission et de sa révélation, du contenu de cette révélation et de ses moyens de propagation : (prophétisme, merveilleux, châtiments temporels). A propos des peuples menacés de la destruction dans le Coran, l'auteur résume les notions qu'on possède sur les tribus des *Tubba'*, des *'Ad* et des *Tamoûd*. — En résumé : un ouvrage qu'on lira avec intérêt sans en adopter les conclusions.

J. B. Chabot.

---

1. C. A. Hutton. **Greek terra-cotta statuettes.** With a preface by A. S. Murray, London, Seeley, 1899. In-8, 79 p. et 24 pl.
2. M.B. Huisch. **Greek terra-cotta statuettes, their origin, evolution and uses.** London, Murray, 1900. In-8, 251 p., avec 75 pl. et 43 fig. dans le texte.

1. L'auteur d'un ouvrage de vulgarisation sur les terres cuites grecques doit se prémunir contre des tentations bien périlleuses. Il peut se laisser aller trop aisément à « démarquer » le joli livre de M. Pottier, ou à présenter au public des statuettes qu'on a déjà vues souvent ailleurs, ou, pis encore, à lui en faire admirer de fausses. Miss Hutton a fait effort pour ne mériter aucun de ces reproches. Son petit

volume est un commentaire fort agréable, littéraire plutôt qu'archéologique, d'une série de figurines appartenant, pour la plupart, au Bristish Museum, choisies avec intelligence et dont les meilleures ont été reproduites en photochromie avec une perfection dont il n'y a guère d'exemples. Si l'on compare ses jolies planches en couleurs à celles de la *Sammlung Saburoff*, on constatera toute l'importance du progrès accompli à cet égard depuis treize ans. Dans cette belle et abondante illustration, je ne relève qu'un petit nombre de pièces suspectes, comme la prétendue *Corinne* (fig. 22) et la *Néréide* (fig. 32); encore ne voudrais-je pas être trop affirmatif à leur égard. Le grand défaut de cette monographie est de faire une part trop mince à l'histoire de l'art, tout à fait sacrifiée à celle des idées et des mœurs. On s'étonne de ne pas trouver une ligne sur les figurines de Smyrne (*Smyrne* n'est même pas à l'index), alors qu'elles nous ont fourni tant de données intéressantes sur la sculpture du IVe siècle. Il y aurait aussi des réserves à faire sur certaines assertions. Ainsi, p. 40, Miss Hutton dit à tort que la légende d'Eros et Psyché est très postérieure au IIIe siècle avant J.-C; c'est là une opinion qui n'est plus soutenable, la légende étant beaucoup plus ancienne que le récit d'Apulée. A la p. 42, on trouve de nouveau le « sculpteur bithynien Daidalos », qu'on pouvait croire banni de l'histoire de l'art; lire *Daedalsas*.

2. Je serai bref sur le livre de M. Huisch. Le même auteur, en 1878, avait publié une compilation sans valeur sur l'art japonais, pour engager le public anglais à en acheter des spécimens. Je ne sais quel but il a poursuivi en écrivant, sans l'ombre de compétence, sur les terres cuites grecques. Son texte suit servilement celui de M. Pottier et nombre de ses illustrations reproduisent des faux de la pire espèce, entre autres les groupes ridicules qu'on a fait acheter très cher à M. Salting. Ce qui aggrave le cas de M. Huisch, c'est qu'il a placé, à la fin de son volume, un chapitre sur les faussaires, où il cite quelques objets faux comme pour inspirer confiance dans les autres. Or, l'auteur, prodigue ailleurs de références, ne renvoie même pas aux articles de la *Classical Review*, où le sujet a été traité dans son ensemble et fait de visibles efforts *to hush it up*. On comprendrait, sans approuver, qu'un pareil écrit servît d'introduction à un catalogue de terres cuites fausses, en quête de victimes, c'est-à-dire d'amateurs, sur le marché de Londres; on ne comprend pas qu'il se présente comme un manuel, destiné à rendre accessible aux lecteurs anglais toute une province de l'histoire de l'art antique, sous le patronage de la célèbre maison Murray [1].

S. R.

1. L'illustration, très riche, n'est pas entièrement à dédaigner; il y a de très belles pièces, parfaitement authentiques, qui n'avaient pas encore trouvé d'éditeur.

Paul Jahn. **Die Art der Abhængigkeit Vergils von Theokrit** (Trois Progr. n° 58 du **Kœllnisches Gymnasium** à Berlin pour les seconds semestres 1897, 1898 et 1899); Berlin, librairie Gaertner; 29, 25 et 36 p.

Dans ces trois programmes, M. P. Jahn essaie de montrer, à l'aide de tableaux synoptiques et d'une analyse continue, comment et par quels procédés Virgile a imité Théocrite. L'entreprise n'est pas nouvelle, et l'on pourra s'instruire amplement à ce sujet dans l'excellent ouvrage de M. Cartault, que M. Paul Lejay a présenté aux lecteurs de la *Revue* (15 novembre 1897). C'est la même conclusion qui se dégage des recherches de M. J. : thème principal choisi par Virgile dans une idylle déterminée, variations empruntées à d'autres idylles, dont certains détails sont ou imités directement, ou appropriés de mémoire au cadre du sujet. Ce qui est nouveau ici, c'est la confrontation ininterrompue du texte latin avec les vers grecs; dans une première colonne, Virgile; dans une seconde, les passages de l'idylle grecque qui a spécialement servi de modèle; dans deux autres colonnes, les passages d'autres idylles qui ont quelque rapport avec le latin. La relation est ainsi, en propres termes, montrée aux yeux. Mais M. J. n'a fait ce travail que pour les églogues II et III et pour une partie de la VIII[e]; pour les autres, à l'exception de IV et VI, qui sont laissées de côté, l'analyse est bien conduite par le détail et vers par vers, mais les tableaux dressés à la fin du troisième programme ne donnent que les références. Le danger de ces parallélismes est qu'on est exposé à prendre des rencontres pour des imitations, et à qualifier de traduction ou d'adaptation ce qui est simple coïncidence; il est d'autant plus grand dans la question dont s'occupe M. J. qu'on est enclin à voir l'imitation partout, parce qu'on sait que Virgile a reproduit les sujets grecs et a souvent expressément traduit. M. Jahn, à mon avis, ne s'en est pas gardé suffisamment. Il me semble plus que douteux que Virgile ait pris VIII, 71 *frigidus anguis* dans XV, 58 ψυχρὸν ὄφιν; l'épithète est trop naturelle pour qu'elle ne vienne pas d'elle-même à l'esprit. Je ne crois pas non plus que II, 29 *figere* soit une traduction de XI, 66 πᾶξαι. M. J. imagine que Virgile, traduisant ποιμαίνειν δ' ἐθέλοις σὺν ἐμὶν ἅμα... καὶ τυρὸν πᾶξαι (*o tantum libeat mecum tibi... habitare*), s'est arrêté à *et figere*, et a laissé d'abord le vers inachevé, *caseum* (= τυρόν) ne pouvant y entrer; ce ne serait que plus tard qu'il aurait donné à *figere* une autre signification, et ajouté *cervos*. Tout cela est bien subtil. Enfin, je crois encore moins que les vers II,36 sv. aient été composés de la manière que pense M. Jahn; non que je me refuse à voir l'imitation, qui est cette fois frappante; mais ce n'est pas dans l'idylle VIII, 18 ni dans l'idylle I, 128 que Virgile a pris son modèle. Il est possible que *septem* au lieu de *novem* soit dû à une nécessité métrique, de même que Théocrite a employé ἐννεάφωνος vraisemblablement pour une raison analogue; mais *compacta* n'est sûrement pas dû à εὐπάκτοιο (ἐκ κηρῶ σύριγγα; φέρευ πακτοῖο Fritzsche-Hiller), et Virgile n'a pas eu

besoin de détourner ce mot du sens qu'il a dans ce passage; en effet, πηγνύναι σύριγγα se rencontre assez souvent dans Théocrite, et précisément dans l'endroit que, selon moi, le poète latin a eu sous ses yeux : IV, 28 σύριγξ... ἅν ποκ' ἐπάξα, et 30 δῶρον ἐμοί νιν ἔλειπεν, traduit par *dono mihi quam dedit olim*. Mais ce passage a échappé à M. Jahn. Ce ne sont là que des observations de détail, comme on pourrait en faire beaucoup d'autres; on conçoit qu'on puisse différer d'avis en pareille matière, et il reste encore à glaner [1]. Les dissertations de M. Paul Jahn n'en sont pas moins intéressantes et instructives; elles serviront à faire mieux comprendre la composition des *Bucoliques*, et à faire pénétrer plus intimement la méthode d'imitation de Virgile.

My.

The History of Psellus, edited with critical notes and indices by C. Sathas. Londres, Methuen et Cie, 1899; x-384 pp.

Voici le second volume de la collection de textes byzantins publiée par M. Bury. Il n'était pas inutile de publier une seconde édition de la *Chronographie* de Psellus; la première (Sathas, *Bibl. gr. med. ævi*, t. IV, 1874), qui date déjà d'un quart de siècle, était véritablement insuffisante, et décèle quelque précipitation. Celle-ci, établie après une collation nouvelle du manuscrit unique de Paris (Bibl. nat., 1712), est plus soignée, moins incorrecte, et pourvue d'un index des mots grecs dont l'utilité est incontestable. Utile tel qu'il est, il le serait cependant bien davantage s'il était plus complet et si l'on n'avait pas à se débattre parfois contre des renvois inexacts. Il est regrettable que M. Sathas n'ait pas cru devoir exposer dans sa préface les principes qui l'ont guidé dans l'établissement du texte. Il dit seulement (p. ix) : « le manuscrit fourmille de fautes, que j'ai essayé de corriger ». Mais il faut s'entendre; il y a fautes et fautes. Psellus est du xie siècle; le scribe à qui nous devons le manuscrit l'a copié un siècle au plus après lui, au xiie, et la langue byzantine, sans être alors complètement fixée, peut cependant être considérée comme possédant au moins ses principaux caractères. Mais Psellus était un savant, nourri de la lecture des anciens, et cherche manifestement, quand il le peut et qu'il y pense, à atticiser. Dès lors se pose la question suivante : l'éditeur de Psellus doit-il corriger systématiquement toutes les formes qui ne sont pas d'une pure grécité, ou conserver ces formes en tant qu'elles appar-

---

1. Par exemple, Virg. III, 17, *pessime* est bien le κάκιστε de Théocr. V, 75; qu'on n'oublie pas que l'idylle V est, pour une grande part, le modèle de l'églogue III. Pour III, 31, M. J. se borne à rapprocher *pignus* de ἄεθλον VIII, 11 et 12; l'expression entière *dic mecum quo pignore certes* me semble bien remonter à XXII, 70 ἦ καὶ ἄεθλον ἑτοῖμον ἐφ' ᾧ δηρισόμεθ' ἄμφω;

tiennent à la langue du xiᵉ siècle ? En d'autres termes, doit-il respecter le manuscrit — sauf, bien entendu, le cas de fautes grossières contre le sens ou l'orthographe — et en conserver les leçons, ou bien, attribuant ces leçons au copiste, corriger délibérément ce qui n'est pas fautif pour l'époque, et rétablir ce que, par hypothèse, aurait écrit un homme cultivé comme l'était Psellus ? La question est d'autant plus délicate que nous n'avons qu'un seul manuscrit, que le copiste a commis tous les genres de fautes possibles, et qu'une forme très autorisée pour l'époque peut néanmoins être une altération du texte même de l'auteur. Un exemple : p. 16, 21 on lit πορφυρὰν ἐσθῆτα ; déjà avant le xiᵉ siècle les adjectifs en εος-οῦς avaient pris la forme non contracte, πορφυρός, χρυσός, ἀργυρός, etc. Mais nous rencontrons χρυσοῖ, χρυσοῦν, χαλκᾶς, faut-il donc lire πορφυρᾶν en admettant une erreur du copiste, et alors corriger également 115, 15 χαλκόν, 117, 18 χαλκάς en χαλκοῦν, χαλκᾶς ? M. S. garde ici la leçon du manuscrit, et il a raison : rien ne peut démontrer, en effet, que Psellus, dans les cas où la forme vulgaire est correcte, ait toujours songé à y substituer la forme classique. M. S. conserve encore avec raison les doubles formes de plus-que-parfait en εσαν et εισαν, avec ou sans augment, reproduisant ainsi fidèlement le manuscrit, puisque rien ne peut décider de l'orthographe suivie par Psellus ; de même encore χρῆσθαι et χρᾶσθαι. En général, cependant, M. S. penche pour les formes classiques : il corrige 260,24 παντοδαποῦς en παντοδαπῆς, 145,36 Ἵλεος en Ἵλεως, 207,18 ἀμφιεστάμενον en ἀμφιεστάμενον, bien que ces formes soient parfaitement autorisées, laissant néanmoins subsister un parfait aussi peu classique que ἐπισεσόμβηκα 132,26 et 134,12, avec un redoublement bien douteux pour notre auteur. D'autre part, M. S. corrige, 95,6 ἤδεσαν en εἴδεσαν (lire ᾔδεσαν), et conserve 84,11 εἴεσαν (ᾔεσαν), 225,23 εἴδει (ᾔδει corr. Bury), 48,2 κατησχυμένος, 88,10 -μένω, que M. Bury voudrait justement écrire avec deux μ ; de sorte qu'il est difficile de découvrir les principes de M. Sathas, et même de savoir s'il a eu une méthode bien arrêtée. On se demande parfois ce qui légitime une correction : le manuscrit donne *passim* aux comparatifs neutres indifféremment les formes ονα et ω ; il n'est donc pas nécessaire de corriger 239,13 χείρονα en χείρω, non plus que 28,12 μεμήνει en ἐμεμήνει, ces plus-que-parfaits sans augment, même au simple, étant fréquents, cf. 184,36 ; 186,21, etc. Inutile encore de corriger 168,7 τερεττίουσι (futur), en τερετίσουσι ; lire τερετιοῦσι ; ces formes ne sont pas inconnues à Psellus, cf. 154,23 ; 204,32 ; 211,21 ; 231,34 etc. Ἀλουσιάνος est corrigé 63,30 en Ἀλλ., et non ailleurs. Certaines corrections sont singulières : 223,18 cod. ελης ἐν, texte ἑλοῖεν (ἕλοιεν ? ἁλοῖεν ? Suivre le manuscrit κἂν ἕλῃς ἐν τῷ πολέμῳ est plus sûr) ; 219,18 cod. ἀντίρρησεν, texte ἀντείρισεν (lire ἀντήρισεν) ; 95,32 cod. καίπερ ὠπτισμένη, texte inintelligible καὶ περιεπτυομένη ; 223,5 cod. πιότατον, barbarisé dans le texte en πιώτατον. D'autres, au contraire, devraient être faites : 200,7 et 225,27 γεγονωτέρα, répété à l'index, lire

γεγωνοτέρᾳ (τῇ φωνῇ) ; 206,25 (et index) ἀπαγγεῖλοι, lire ἀπαγγεῖλαι ; 240,27 πολλοῦ γε καὶ δή, lire δεῖ ; 47,5 συνεκίρατο (et index), lire συνεκεκίρατο; 56,6 γεγίνοιτο ne peut se défendre comme optatif ni pour la forme(?) ni pour la syntaxe ; lire γεγένητο ; 147,7 Νηρέως (κάλλος), lire Νιρέως ; 88,21 κυκλίσι (?) ne serait-il pas κιγκλίσι, qui manque dans l'index et se trouve encore 160,21 ? Les *errata* (p. x) sont au nombre de trois seulement ; ils pourraient être plus que décuplés [1]. Résumons ces observations : cette édition est bonne, si on la compare à la première ; mais elle est encore imparfaite ; ceux qui voudront étudier la langue de Psellus (précisément une thèse est en préparation sur ce sujet) ne devront en user qu'avec une sage prudence, qui sera, ici comme ailleurs, la mère de la sûreté.

My.

Loforte Randi (Andrea). **Nelle letterature straniere (seconda serie.) Sognatori : M. Cervantes, Ch. Nodier, J. Joubert.** Palerme, Reber, 1900. In-18 de 224 p. 2,50.

L'auteur du présent livre nous en a déjà donné un sur les écrivains qu'il appelle universels (Montaigne, Emerson, Amiel), et nous en annonce d'autres sur les humoristes, les pessimistes, les poètes, les démolisseurs, où il passera de Rabelais à Sterne, à Töpffer, à X. de Maistre, de Swift à La Rochefoucauld et à Schopenhauer, etc., etc. On devine l'inconvénient d'une pareille méthode : quelque souple que soit une intelligence, à courir ainsi, je ne dis pas seulement à travers les genres mais à travers les siècles et les peuples, on n'a guère le loisir de s'arrêter assez pour approfondir l'originalité de chaque écrivain. Toutefois dans la critique de M. L. F. il y a un effort qui mérite les plus vifs encouragements. Il essaie de réagir contre un abus auquel aujourd'hui on s'abandonne trop souvent en Italie, celui de l'érudition ; il cherche non les dates ou les faits, mais les idées : il vise à entrer dans les secrets de l'âme et de l'art des auteurs. C'est précisément dans l'intérêt de cette opportune et courageuse tentative que nous souhaiterions à M. L. F. un peu moins de mobilité. Nous voudrions aussi qu'il s'attachât plus spécialement aux auteurs de premier ordre, à ceux qui méritent le mieux qu'on entre en relation suivie avec eux. Il y gagnerait de ne pas surfaire le talent d'écrivains aimables, fins, distingués, mais enfin très secondaires. Qualifier de *grandiose*

---

1. Σφαγίδι y est à tort corrigé en σφραγίδι. Un grand nombre de fautes (je ne puis les signaler toutes) sont du genre de 12,21 συμμῖξαι, 191,33 συγκεχῦσθαι, 26,35 κνημῖδας, ou des participes en ῶς, ῶντος accentués du circonflexe. Quelques-unes sont rectifiées dans l'index, dont les citations ne correspondent pas toujours exactement aux formes du texte. Entre autres fautes, noter 241,10 ὄρνυσι (ὄρνισι), 228,4 γοερότερον (ώτερον ou γοηρότερον), 92,14 δυνατότερος, 123,26 κόλωνον (κολωνόν), etc.

l'œuvre de Nodier (p. 187), l'appeler un géant (p. 214), un *grand homme* (p. 223), accorder le même éloge à Joubert (p. 246), le traiter *d'esprit universel* (p. 312), dire que ses Pensées sont après les Essais de Montaigne le livre le plus personnel de la littérature française (p. 323), c'est d'une bienveillance qui passe la permission. Faute d'un assez long commerce avec les hommes véritablement supérieurs, M. L. F. n'a pas le sentiment des proportions. Ses jugements sur les grands siècles ou les chefs d'école attestent qu'il n'est pas assez familier avec eux : c'est peut-être une pure inadvertance qui lui fait mettre Hugo parmi les romantiques que révoltaient les hécatombes de Napoléon (p. 181-2), mais parce que la cour de Louis XIV ne se piquait pas de rigorisme, soutenir que jamais société *ne fut plus matérialiste* que notre XVIIe siècle (p. 178-9), c'est avouer qu'on n'a guère médité sur l'époque qui se passionna pour Nicole et pour Arnauld. Nous souhaitons vivement que M. L. F. mette plus de choix et de suite dans ses études. Jusqu'à présent il laisse deviner de très estimables qualités de style et de finesse, mais il ne donne pas sa mesure; il nous livre des épanchements improvisés plutôt que des appréciations réfléchies. Cependant ces improvisations dénotent un esprit délicat, indépendant, que choquent le pédantisme, la grossièreté, la licence. M. L. F. peut, s'il le veut, être utile.

Charles Dejob.

— La livraison 5 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux : § 9 les trois Karak de Syrie. — § 10 le lieu de la lapidation de saint Étienne. — § 11 la voie romaine de Palmyre à Risapha. — § 12 inscriptions grecques de Mésopotamie. — § 13 inscriptions grecques de Palestine et de Syrie.

— M. Van Hille a présenté à l'université d'Amsterdam une dissertation inaugurale sur les testaments dans le droit athénien (*De testamentis jure Attico*, Amstelodami, 1898). Ce travail est sérieusement fait. L'auteur connaît bien la plupart des textes qui se rapportent à son sujet et il les discute avec compétence. On ne peut pas dire qu'il nous donne beaucoup de nouveautés ; car c'est là une matière où il n'y a plus grand'chose à découvrir; mais il montre dans cette étude un esprit judicieux et méthodique. J'aime mieux louer ces qualités que de le chicaner sur quelques détails. L'appendice où il passe en revue les testaments qui nous ont été conservés est trop sommaire; il eût été préférable de le supprimer. — P. G.

— Dans un opuscule intitulé *De tribunicia potestate a L. Sulla imminuta quaestiones* (Upsal, 1897, 35 p.), M. Sundén s'efforce de démontrer que Sylla a enlevé aux tribuns le droit de présenter des projets de loi au peuple. Il est en désaccord sur ce point avec Lange, Willems et Mommsen. Mais son argumentation, fondée sur une étude attentive des textes, est présentée avec beaucoup de méthode et de clarté, ne manque pas de valeur, et je crois qu'en définitive il est dans le vrai. — P. G.

— Sous le titre de *I Gracchi è l'opera loro politico sociale*, M. Callegari a publié une leçon d'ouverture faite à l'Université de Padoue. On ne trouvera là rien de bien nouveau. C'est un simple résumé, présenté sous forme oratoire et avec une pointe d'exagération, de l'état social et politique de Rome vers la fin du second siècle avant J.-C., et de l'œuvre tentée par les Gracques. — G.

— Nous avons reçu un nouveau volume des Pitt Press Series de Cambridge : c'est un *De Imperio Cn. Pompei* de M. J. C. Nicol, professeur à Porstmouth. L'ancien titre (*pro lege Manilia*) se trouve entre crochets à la première page ; pour ne pas choquer les habitudes anglaises, M. N. l'a laissé mettre à la couverture. En tête une courte introduction (IX-XXII) fondée presque entièrement sur l'histoire de Mommsen. Le texte est celui de Müller légèrement modifié par suite de la collation de l'Harleianus par M. A. C. Clark (Anecdota Oxoniensia, VII). Beaucoup de clarté et une grande correction. C'est une édition d'élève bien entendue et agréable à lire. Je détache de la p. XVI cette phrase sur les difficultés que suscitèrent à Lucullus les résistances nationales jointes au fanatisme religieux : what that means in the East, our experiences in India abundantly illustrate. — E. T.

— Un roman (*Quo vadis*, de H. Sienkiewiez) et des articles de Revue (par ex. du sénateur Gaet. Negri dans la Rivista d'Italia d'août et septembre dernier) ont récemment attiré l'attention du public italien sur la peinture des commencements de la société chrétienne à Rome. M. Carlo Pascal, de Milan, a profité de l'occasion pour étudier en une intéressante brochure de 20 p. l'épisode de l'incendie de Rome. M. P. fait porter d'abord sa recherche sur ce point : Néron a-t-il vraiment donné l'ordre de brûler la ville ? Il passe en revue les prétendues preuves rapportées par Tacite, Suétone et Dion ; il montre combien elles sont insuffisantes. En vérité ces historiens qui ont toute autorité pour les faits qu'ils racontent, n'en ont pas autant pour leurs déductions, tant ils manquent d'esprit critique. M. P. propose de décider la question en se fondant plutôt sur l'étude du caractère de Néron : à quel mobile peut avoir cédé l'empereur en donnant l'ordre criminel, et quels moyens avait-il pour en assurer l'exécution. Admettons un moment l'hypothèse : supposons l'incendie voulu et commandé : quoique Néron paraisse avoir été capable de tous les crimes, on ne s'expliquerait alors ni ce qu'il projetait, ni ce que nous savons qu'il a fait au moment de l'incendie. Pour sortir de toutes ces incohérences et de ces contradictions, M. P se demande qui eut l'idée d'accuser les chrétiens et ce qu'ils étaient alors. Suit un tableau qui ressemble beaucoup (sauf quelques nuances) à ce que nous lisons dans le chapitre de M. Aubé (ch. III) sur la persécution de Néron (Hist. des persécutions de l'église jusqu'à la fin des Antonins, p. 74 et s.). La divergence la plus importante porte sur le côté des revendications sociales et du mouvement économique que M. P. devine et met plus fortement en lumière dans cette société un peu mêlée des premiers chrétiens ; je citerai aussi l'interprétation de la phrase de Tacite ; M. P. comprend que les premiers chrétiens arrêtés avouèrent (*fatebantur*) non pas leur foi, mais leur participation à l'incendie. Ils avaient pu y voir le signe de la fin du monde, partant le prélude au retour attendu du Messie et à l'avènement de la justice. Quelques-uns d'entre eux auront pu y aider, d'autres se vanter de l'avoir fait. On oublie trop quel esprit de colère soufflait alors, et cependant nous en avons l'écho dans l'Apocalypse et jusque dans telle phrase pleine de menaces de l'Apologétique (ch. 37) de Tertullien. — Je recommande à tous ceux que ce sujet intéresse la lecture de cette étude bien déduite, bien exposée, qui me paraît des plus instructives. — E. T.

— La librairie Freytag vient de publier une nouvelle édition revue de la *Germanie* de Tacite par M. Joh. Müller. Voici ce que j'ai remarqué en comparant le nouveau livre à l'édition précédente (1887). M. M. y a ajouté d'abord une préface en latin, en deux pages et demie, sur le but que s'est proposé Tacite et sur l'ordre qu'il a suivi (j'avoue que cette revue des opinions en cours sur le sujet ne me paraît ni assez claire ni complète). Les changements ont porté surtout sur le texte et sur l'apparat critique. L'apparat, en général clair et commode, ne contient ici encore que les leçons des trois manuscrits principaux ; les additions consistent surtout en explications ou en rapprochements destinés à justifier la leçon choisie. Beaucoup de citations sont empruntées à Pline l'Ancien ; on reconnaît la main de l'auteur du livre *Der Stil des älteren Plinius* (mais ce qui vaut pour Pline est-il toujours probant pour Tacite ?). Plusieurs conjectures de M. M. reçues jadis par lui dans le texte ont cédé la place à la leçon traditionnelle qui a trouvé grâce cette fois devant l'éditeur. Il est vrai qu'à côté on lira, à la même place, plus d'une conjecture nouvelle, pas très vraisemblable, que le même sort attend peut-être prochainement : tout cela est-il de très bonne méthode ? — E. T.

— M. Wolfgang Keller a entrepris d'écrire l'histoire d'un centre de culture intellectuelle en Angleterre avant la conquête normande (*Die litterarischen Bestrebungen von Worcester in angelsächsischer Zeit*. Strasbourg, Trübner, 1900. In-8, 104 p.). La ville qu'il a choisie n'est pas la plus intéressante, et les matériaux d'une étude sérieuse n'abondent pas. L'initiative d'aucun des mouvements littéraires anglo-saxons n'est partie de Worcester. Ainsi, au début du VII[e] siècle, on trouve à Worcester des disciples de l'illustre abbesse de Whitby, Hilda. Or, c'est à un humble serviteur du couvent qu'elle dirigeait, à Cædmon, que l'Angleterre doit ses premières poésies. Plus tard, sous Alfred le Grand, l'impulsion viendra de Winchester, qui est le berceau de la prose nationale comme Whitby le berceau de la poésie. La bibliothèque Bodléienne conserve précieusement un exemplaire de la traduction que fit Alfred le Grand de la *Cura pastoralis* du pape Grégoire. Il a appartenu à Wærferth, le premier évêque de Worcester qui s'occupa de choses littéraires. M. K. nous fournit des renseignements curieux sur cet évêque et sur ses successeurs : Cynewold, Oswald, Wulfstan, etc. En 985, Oswald passe un véritable traité avec un copiste habile du nom de Godingc : « Cui conventui libens assensum prebebat, multosque postmodum huic monasterio libros scribebat. » Les moines travaillaient à Worcester. Ils ont laissé plusieurs manuscrits d'une chronique anglo-saxonne que M. K. compare longuement à la version de Winchester. Mais le plus illustre de tous les évêques de Worcester est Wulfstan ; malheureusement, comme il fut archevêque d'York (1002-1023), la Northumbrie pourrait le revendiquer aussi bien que Worcester. Rien chez lui de la sécheresse de la chronique anglo-saxonne. Les Danois ravageaient l'Angleterre, et l'émotion de ce pasteur de peuples lui faisait trouver des accents éloquents. A vrai dire, M. K. ne paraît pas admirer beaucoup le fameux « Sermo ad Anglos quando Dani maxime persecuti sunt eos », car il n'y consacre qu'un court paragraphe. L'ennemi extérieur n'était pas le seul qui tourmentât ces saints prélats ; des difficultés s'élevaient sans cesse entre le clergé régulier et le clergé séculier. Guillaume de Malmesbury, qui rapporte les tribulations de l'évêque Oswald, a un bien joli mot : « Non eos turbulente repulit, dit-il de l'évêque, sed sanctissima circum venit arte. » C'est ainsi que les monographies savantes fournissent de temps à autre des documents « humains », comme on dit aujourd'hui. M. Keller s'est borné à l'étude historique de la question, mais il promet d'en traiter plus tard le côté linguistique. Le terrain sera plus solide, les conjectures moins nombreuses ; l'auteur

n'aura pas besoin de ces « ponts hypothétiques » dont il parle non sans humour et qui rendent son travail, à moins d'une compétence particulière, délicat à juger. — Ch. Bastide.

— On sait que la *Società Dantesca* a entrepris l'édition critique de toutes les œuvres de Dante ; avant que cette grande entreprise soit achevée, surtout pour la *Divine Comédie*, bien des années s'écouleront encore ; du moins le travail est-il dès maintenant commencé, et la *Società Dantesca* publie des *Contributi all' edizione critica della Divina Commedia* qui témoignent de l'activité de ses collaborateurs. Nous avons sous les yeux la description, en 123 pages, des manuscrits dantesques de Venise, par MM. Fiammazzo et Vandelli (*Bull. della Soc. Dant.* 1re série, Studi; nº 15; 1899). C'est une œuvre de patience et de minutieuse exactitude, qui ne s'adresse évidemment qu'à un public restreint, mais qui fait bien augurer de la méthode et de l'esprit scientifique avec lesquels aura été préparée l'édition définitive. — H. H.

— Le 2 décembre dernier, M. Andrea Moschetti a ouvert à l'Université de Padoue un cours libre de littérature italienne, dont la première leçon, intitulée *Le Arti e la letteratura*, forme une élégante plaquette (Padoue, 1900, 44 pages). Cette leçon d'ouverture, riche en idées générales, annonce l'intention qu'a M. Moschetti de se consacrer à l'étude comparative des manifestations de la pensée italienne dans les arts et dans la littérature, à ce qu'il appelle « l'histoire comparée des formes artistiques ». M. M. paraît posséder toutes les qualités nécessaires pour bien réussir dans cette étude séduisante. Un des rapprochements qu'il fait en passant n'est pourtant pas sans surprendre : pour lui, le Poussin appartient à une période de décadence, au même titre que le Bernin (p. 9) ; il va même jusqu'à l'accoupler avec le trop fameux chevalier Marin (p. 18) ! J'avoue ne pas voir en quoi les toiles d'une correction un peu froide, d'une inspiration grave et d'une exécution sévère, qu'a signées le Poussin, peuvent faire penser aux *concetti* de Marin ou au *barocchismo* du Bernin ! Voilà bien un des dangers contre lesquels M. M. devra sans cesse se tenir en garde, dans la voie où il s'engage : les rapprochements. Il en est beaucoup qui se présentent à l'esprit ; peu sont vraiment exacts et probants. — H. H.

— Le doigt de Galilée qui est exposé dans une urne de verre au Musée d'histoire naturelle de Florence, a-t-il appartenu à la main droite ou à la main gauche de l'illustre savant ? On avait toujours pensé que c'était l'index de la main droite ; mais M. Pietro Gori démontre que c'est celui de la main gauche (*Le preziosissime reliquie di Galileo Galilei*, Florence, 1900). Dans la nuit du 12 mars 1737, où eut lieu le transfert des restes de Galilée dans leur sépulture actuelle, on ne se gêna guère pour mutiler le cadavre du malheureux astronome : on ne lui coupa pas moins de trois doigts, sans parler d'une vertèbre aujourd'hui exposée à l'Université de Padoue ! Deux de ces doigts, le pouce et l'index de la main *droite*, ont été en possession de la famille Capponi au moins jusqu'en 1845 ; l'autre index — donc forcément de la main *gauche* — est celui qui a été exposé depuis 1804 d'abord à la Bibliothèque Laurentienne, puis au Musée d'histoire naturelle. Tout cela paraît très clair ; mais pourquoi M. P. Gori s'en prend-il avec tant de vivacité à l'infortuné Palagi qui a soutenu que cet index était celui de la main gauche, et pourquoi va-t-il jusqu'à dénoncer sa mauvaise foi ? Un peu plus de sérénité ne messiérait pas dans une discussion de ce genre. — H. H.

— Trois nouveaux cahiers des *Publications de la Commission historique de la Styrie* (Graz, 1899, 158, 37, 165 pp. in-8°), dont nous avons déjà plusieurs fois

entretenu nos lecteurs, viennent de paraître. Le nº IX, édité par M. F. de Krones, renferme de nombreuses copies et des extraits plus nombreux encore de documents (chartes, correspondances officielles, etc.) relatifs soit à l'organisation administrative de la Styrie, soit aux Etats de la province de 1283 à 1411. Ce fascicule ne présente guère d'intérêt que pour l'histoire provinciale et locale. C'est également le cas pour le nº XI, qui continue l'*Inventaire des archives comtales des Lamberg au château de Foistritz*, dressé par M. Hans de Zwiednineck, dont les deux premières parties ont paru précédemment; il intéressera surtout les érudits qui s'occupent de l'histoire des familles et des terres seigneuriales de l'empire d'Autriche. Le nº X par contre, le moins volumineux des trois cahiers, est celui dont la lecture attirera sans doute le plus les historiens du dehors. M. J. Loserth y a réuni un certain nombre de pièces, correspondances officielles et intimes, tirées des Archives de Munich, et se rapportant pour la plupart à l'histoire de la contreréformation en Styrie, soit dans les dernières années du gouvernement de l'archiduc Charles, le père du futur empereur Ferdinand II, soit après sa mort. Il est particulièrement intéressant de constater dans ces lettres quelle influence considérable la cour de Munich et le duc Guillaume de Bavière exerçaient à ce moment sur les affaires internes de la maison d'Autriche, naturellement dans un sens des plus hostiles à la Réforme. — R.

— M. Henri des Houx, utilisant sa longue connaissance et ses souvenirs de la Ville Éternelle, nous offre le premier volume d'une biographie du souverain pontife actuel (*Histoire de Léon XIII* (1810-1878), Paris, Ollendorf, 1900, in-8º; prix : 7 fr. 50). S'il est déjà fort difficile de fournir un travail véritablement historique sur n'importe quelle personnalité marquante vivant au milieu de nous, il est absoment impossible (à un point de vue scientifique s'entend), pour un catholique fidèle, de scruter et de juger les actes et les pensées de celui qu'il vénère comme le représentant infaillible de la volonté divine. Il ne pourra composer qu'un panégyrique plus ou moins habile, plus ou moins conséquent, « prosterné, comme l'écrit l'auteur, aux pieds » de son héros. Ce n'est pas la posture qui convient à l'historien, ce n'est surtout pas dans cette attitude qu'il inspirera confiance à ceux qui ne partagent pas dès l'abord sa façon de penser. Le livre de l'ancien rédacteur en chef du *Journal de Rome* est écrit d'ailleurs avec talent et d'un style nullement ennuyeux; on y trouvera une série d'anecdotes amusantes (celle de la vipère d'or, celle des *ferae* de Mgr. Darboy, celle de la calotte de Mgr. Lasagni, etc.). Quelquefois cependant le récit détonne, comme lorsque M. des Houx compare le bon Victor-Emmanuel à Néron ou le cardinal Antonelli à Judas. On peut signaler aussi comme métaphore finale bien malencontreuse et vraiment offensante pour ceux que cela concerne, celle qui compare les deux derniers occupants du Saint-Siège à deux des monarques de l'antique Orient les plus connus par leurs débordements et leurs cruautés. — S.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 25 juin — 1900

R. Koldewey, **die Hettische Inschrift gefunden in der Kœnigsburg von Babylon,** etc. Leipsig, Hinrichs 1900, 8 pp. gr. in-4°, 3 pl.

Ce fascicule est le premier des *Wissenschaftliche Verœffentlichungen der deutschen Orient-Gesellschaft*. Il inaugure heureusement cette nouvelle publication. Il contient, en effet, un monument du premier ordre, sur lequel la mission allemande a eu la bonne fortune de mettre la main dès le début des grandes fouilles qu'elle vient d'entreprendre à Babylone : une magnifique stèle hittite, en dolérite, très bien conservée, portant, sur sa face postérieure convexe, une inscription de sept lignes qui ne compte pas moins de deux cent soixante-quatorze signes. Voilà qui va introduire une donnée capitale, peut-être même décisive, dans le problème du déchiffrement de ces inscriptions rebelles, problème dont on nous a tant de fois, et trop souvent à coups de tam-tam, annoncé la solution. Pour le moment c'est la théorie de M. Jensen, comme on le sait, qui tient la corde. Nous verrons ce que son ingénieux auteur pourra tirer de ce texte étendu et suivi en lui appliquant son système qui laisse encore sceptiques de fort bons esprits ; c'est même à lui, semble-t-il, qu'on aurait dû tout d'abord le soumettre. C'est à M. Delitzsch qu'est revenu l'honneur de le présenter au public ; il s'est acquitté de cette tâche en quelques lignes, se bornant à faire ressortir l'importance de la trouvaille et à signaler quelques détails matériels, notamment le fait que les groupes de mots semblent être ici nettement coupés — si la chose se confirme, ce sera assurément un grand pas de fait. Mais tout cela ne vaut pas encore une bonne bilingue après laquelle nous soupirons toujours.

M. Koldewey, l'auteur de la trouvaille, avait fait déjà ses premières armes d'une façon brillante, à Zendjirli, avec M. von Luschan. Il lui était réservé de remporter à Babylone un nouveau succès, qui, d'une

façon bien imprévue, le ramène du coup à son ancien objectif en le dédommageant de n'avoir pas trouvé à Zendjirli les textes hittites qu'on avait eu l'espoir d'y découvrir. M. Koldewey, qui est un architecte archéologue de valeur, n'a pas les aptitudes nécessaires pour tirer parti du trésor linguistique qui lui est échu en partage. Il a eu la prudence de ne pas s'y risquer. Il s'est contenté de reproduire consciencieusement le texte, en numérotant les hiéroglyphes, en notant leurs formes apparentes, leurs répétitions, etc. Même en se limitant à ce point de vue, il aurait pu pousser plus loin les rapprochements, par exemple pour les répétitions, très importantes, de groupes de signes consécutifs, parfois avec des variantes indiquant peut être des états grammaticaux différents [1]. Ainsi, il est évident que la série 93-101 est reproduite textuellement par la série 107-115, et même au-delà peut-être, avec quelques curieuses variantes dans les groupes intermédiaires ou suivant immédiatement ; de même, les séries 186-191 = 203-208 ; 183-185 = 199-202 ? ; 178-181 = 98-101 cf. 112-115 et 193-196 ; la série 157-163 est, si non identique, au moins homologue pour certaines parties, à 256-264 ; on pourrait dégager de là des *mots* isolés : 93-95, 96-97, 98-101. Il y aurait encore bien d'autres remarques à faire dans cet ordre d'idées ; mais la chose est impossible sans le secours de figures. Cet examen a réveillé mes anciennes ardeurs, car moi aussi, je puis bien l'avouer aujourd'hui, je m'étais, il y a bien des années, lancé, comme tant d'autres, sur cette piste; mais, à défaut du succès, j'ai eu, au moins, la sagesse de garder pour moi des hypothèses qui peuvent s'être approchées du but, autant que pas une, mais ne l'avaient pas vraiment atteint.

La face antérieure de la stèle représente en bas-relief un personnage viril, debout, de profil à droite, coiffé du bonnet conique, surmonté d'un bouton ou renflement, armé de l'épée attachée au flanc gauche, brandissant de la main droite un marteau ou plutôt une hache, de la gauche un faisceau de triples éclairs ziz-zagués. La barbe est à longues boucles, frisées en étages, à la mode assyro-babylonienne; la tunique très courte, frangée en bas; la chaussure a les pointes recourbées qui sont le signe distinctif des Hittites. Les attributs qu'il tient à la main semblent bien caractériser le personnage comme une divinité ; en tout cas, dieu, ou roi déifié, il présente les plus frappantes analogies avec celui qui figure sur un des bas-reliefs anépigraphes découverts à Zendjirli, bas-reliefs dont on a donné avec raison, la reproduction à titre de comparaison. Je relèverai un détail qui me

1. La comparaison de la série trois fois répétée : 24-33 = 246-255 = 136-143, me parait impliquer que le signe identique nos 30, 33, et nos 252, 255, qui manque dans le passage 136-143, doit représenter une flexion finale ; d'où il résulterait, en outre, que le groupe identique 31-32, 142-143 et 253-254 doit constituer un mot indépendant, en accord avec la désinence du mot précédent finissant comme lui par l'élément adventice très fréquent qui apparait aux nos 30, 33, 252, 255.

paraît offrir un intérêt particulier, c'est cette espèce de mince tige recourbée en crosse qui descend, en arrière, au-dessous de l'aisselle droite du personnage; elle rappelle tout à fait celle qu'on voit à la même place derrière le personnage sculpté sur le bas-relief moabite de Chîhân (au Louvre).

Et maintenant comment expliquer la présence à Babylone, dans le château royal même, de cette stèle hittite? M. Delitzsch ne pose même pas la question qui a cependant une portée historique considérable. M. Koldewey se contente de remarquer qu'il y a vingt-quatre journées de voyage entre Babylone et la frontière des Hittites, et qu'il est difficile d'admettre qu'on ait affaire à un monument apporté là par hasard, à titre de « Kuriosität ». J'aime à croire qu'il n'entend pas insinuer par là l'existence possible de quelque dynastie Hittite... Il ne nous manquerait plus que cela pour venir encore compliquer l'histoire, déjà si embrouillée, du monde babylonien!... Pour ma part, je croirais volontiers que cette stèle est tout simplement un *trophée* rapporté par quelque roi assyro-babylonien, d'une de ses campagnes victorieuses contre les Hittites; ce transfert des dieux ennemis était tout à fait dans les goûts et les habitudes de ces monarques, et en général, de tous les monarques orientaux [1] on emmenait en captivité les dieux comme les gens. Il serait aisé de citer de ce fait maint exemple. Je ne me hasarderai pas à suggérer un nom au pied-levé; il faudrait, pour cela, examiner de près ce que nous rapportent les chroniques assyro-babyloniennes des guerres contre les Hittites. Mais on pense tout naturellement à Sargon et à la prise de Karkémich qu'il mit au pillage en en enlevant, entre autre butin, les vases sacrés.

CLERMONT-GANNEAU.

Attilio LEVI. **L'Elemento Storico nel Greco Antico,** contributo allo studio dell' espressione metaforica. (Accademia Reale delle Scienze di Torino, anno 1898-99). Torino, Clausen, 1900. In-4°, 71 pp.

Je regrette, je l'avoue, que la tâche de rendre compte de ce livre ne soit pas échue à un helléniste plutôt qu'à moi : peut-être en eût-il davantage apprécié les mérites, et il se fût sûrement montré plus indulgent aux défauts. Il s'agit des changements sémantiques historiquement constatés dans les divers dialectes de la langue grecque. L'auteur les classe en trois catégories : — noms propres devenus communs, soit Κρόνος signifiant « vieillard tombé en enfance »; — noms communs qui ont développé un sens tout différent de celui qu'ils impliquaient à

1. Cf. Mesa enlevant l'Ariel israëlite d'Ataroth, et les vases sacrés de Jehovah à Nebo, pour repaître de ces dépouilles opimes les yeux de son dieu Chamos, dans son sanctuaire national de Qeriot.

l'origine, soit τραγικός par rapport à τράγος ; — mots qui ont simplement subi une extension du sens originaire, soit κυβεύειν « risquer ».

Le classement, pour être plus sommaire que celui de Darmesteter, n'en est pas moins satisfaisant. Il n'intervient au surplus que dans un index final. Dans le corps de l'ouvrage, M. Levi y a substitué un classement méthodique par ordre de matières : la religion, l'histoire, les mœurs ; puis, de nouvelles subdivisions à l'intérieur de celles-ci. Tout cela est parfaitement entendu et, autant qu'il me semble, remarquablement complet. Du moins dois-je renoncer, pour ma part, à y signaler des lacunes : c'est affaire, je le répète, aux hellénistes de profession, comme aussi de relever çà et là quelques gaucheries de rédaction sur lesquelles on se ferait scrupule d'insister : le *Midas* et l'*Héraclès* ne peuvent pas être tous deux à la fois (nos 48 et 86) « il più bel colpo nel giuoco de' dadi » ; les μελεαγρίδες ne sont pas simplement une « specie de galline » (n° 88), mais des pintades ; l'évolution de ὑμήν n'est point « couture, union, mariage », mais « hymen » au sens anatomique, d'où « défloration » (n° 95). J'ai hâte d'arriver aux critiques de quelque importance.

La première que j'adresserai à M. Levi, c'est d'avoir, dans un ouvrage de lexicographie, systématiquement omis la quantité des voyelles grecques. Pareille négligence n'est plus tolérable de nos jours : il est agaçant pour ceux qui savent, et décevant pour ceux qui ignorent, de trouver κρατήρ (n° 471) et βουλυτός (n° 493) écrits sans un signe qui les différencie de κράτος et de κλυτός. Le premier soin d'un auteur de vocabulaire doit être de s'assurer que son imprimeur dispose de signes de longueur pour les trois voyelles α ι υ. Que si à toute force il ne peut les obtenir, il lui reste la ressource de recourir aux expédients : il citera, par exemple, la forme ionienne κρητήρ, ou bien après βουλυτός il insérera la parenthèse « υ long » ; mais il faut qu'il se persuade qu'on ne sait pas une langue lorsqu'on en prononce une longue brève ou réciproquement, et qu'on l'enseigne à faux lorsqu'on y omet cet élément essentiel.

Ce trait seul fait pressentir que M. L. n'est pas outre mesure difficile en matière d'étymologie : et que le Vanicek y passe, si le Prellwitz n'y suffit point ! Encore, à se tenir à ce dernier guide, on n'eût point échappé à toute cause d'erreur ; car il est inévitable que Prellewitz ait été, depuis huit ans, dépassé sur quelques points. Il n'est plus possible aujourd'hui, je crois, de rattacher θίασος (n° 55) à θεάομαι [1], ou φάρμακον (n° 166) à φέρω [2]. L'étymologie de λαβύρινθος (n° 226) est connue, et je l'ai rappelée ici, à propos même de l'ouvrage de M. Prellwitz [3]. On ne

1. Cf. Prellwitz lui-même, *Bzbg. Btr.*, XXII, p. 128, puis plus récemment Brugmann, *Ursprung der Barytona auf* -τος.

2. Soit qu'on admette ma dérivation (*Mém. Soc. Ling.*, X, p. 144), ou celle de M. Osthoff (*Bzbg. Btr.*, XXIV, p. 149).

3. *Revue Critique*, XXXIV (1892), p. 430, n. 2.

saisit pas l'utilité (p. 23 i. n.) du rapprochement au moins douteux de φθόνος et φθείρω. L'étymologie de λειτουργία (n° 376), soit λαός et ἔργον, est absolument inintelligible, à défaut de la mention du doublet λητουργία, et cette fois c'est bien l'auteur seul qu'il faut rendre responsable de cette monstruosité phonétique : s'il ne voulait citer l'irlandais *lith* et le breton *lid* « fête », il devait s'abstenir de commentaire ; car le mot ne semble avoir subi aucun changement de sens. Que ξένος (n° 449) ait signifié primitivement « celui qui nuit », cela semble contradictoire, s'il a quelque rapport avec lat. *hostis*, alors que le germanique *gast* n'a jamais qu'un sens favorable. Enfin l'affinité de ἀγαθός et *habilis* (n° 571), que j'estime probable, n'est en somme qu'hypothétique, et en tout cas provoque un haut-le-corps sous la forme trop concise qu'elle revêt ici : il y faudrait au moins l'intervention accessoire du germanique *gôd*.

M. Levi aura beau jeu à répondre qu'il n'a pas prétendu enseigner l'étymologie grecque. Il est vrai ; mais elle faisait partie intégrante de son œuvre, puisqu'on ne peut savoir si l'acception d'un mot a évolué, ni dans quel sens, sans en connaître avec certitude l'acception primitive. Toutefois il demeure certain que ceux qui consulteront son ouvrage y chercheront en général tout autre chose que de l'étymologie, et qu'ils ne seront point déçus dans leur attente. Il a scrupuleusement et habilement rempli le programme qu'il s'était tracé : c'est la meilleure justice qu'on puisse rendre à un auteur.

V. Henry.

C. P. Bürger Jr, **Der Kampf zwischen Rom und Samnium bis zum vollständigen Siege Roms, um 312 v. Chr.** (Extr. des Mém. de l'Acad. R. des Sciences d'Amsterdam, 1898), 80 pp. in-4° avec deux cartes.

M. Bürger s'est comme établi à demeure dans une période de l'histoire romaine qu'il fouille avec une ardeur infatigable. Il rappelle lui-même qu'il revient ici, pour la quatrième fois au moins, sur la seconde guerre du Samnium, un sujet que Ihne (*R. G.*, I², p. 365) signale comme intéressant — attrayant même — et difficile entre tous. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est la psychologie des acteurs et plus encore des narrateurs du drame ; ce qu'il y a de particulièrement difficile, c'est la critique, qui ne peut guère s'appuyer que sur les présomptions fournies par cette psychologie. De là des postulats inévitables, et le caractère indéfiniment revisable des solutions apportées. Il faut à chaque instant récuser Tite-Live, écho des légendes et fanfaronnades patriotiques, tantôt pour les faits et tantôt pour les dates, en accordant plus de créance à Diodore émondé lui-même de superfétations ou contradictions ; parfois réduire à une campagne des séries d'expéditions que l'on considère comme doublées ou triplées par

inadvertance ou parti pris ; bref, faucher à même cette végétation pullulante de textes discordants et reconstituer sur table rase un enchaînement vraisemblable des faits triés, vérifiés, remis à leur place.

M. B. s'est vaillamment attelé à cette tâche, après bien d'autres (Niebuhr, Mommsen, Ihne, Nissen, Kaerst, Soltau, Binneboessel, etc.) et avec la légitime ambition de faire mieux. Il s'est imposé comme règle de n'admettre chez tous les belligérants que des actes raisonnables, dont le but et les moyens soient visibles, écartant comme décorations postiches les efforts dispersés et incohérents, les revirements capricieux, les péripéties soudaines, en somme, tout ce qui reste inintelligible. Si on peut lui faire un reproche, c'est d'avoir trop calculé pour ses clients, d'avoir trop compté sur l'habileté, légendaire à force d'être infaillible, du Sénat romain, et supprimé les tâtonnements dans la politique de la cité conquérante. Par compensation, les Samnites ont la vue courte et l'humeur pacifique.

Donc, il n'y a pas de « première » guerre samnite en 343 : les Samnites ne sont sortis de leur torpeur que froissés et menacés par la fondation de la colonie romaine de Frégelles (328). M. B. s'en réfère sur ce point à ses précédentes études [1]. Il ne s'occupe que de la « seconde » guerre du Samnium, qui est pour lui la première *et* la seconde, car il la coupe en deux par une période de paix qui va de l'affaire des Fourches Caudines (321) à la reprise des hostilités en 316. Cette paix, imposée aux Romains et rompue non par eux, mais par une agression des Samnites, remplace la fameuse revanche que le patriotisme romain a imaginée et machinée comme un drame où les Romains sont malhonnêtes, mais sublimes, et les Samnites loyaux, mais stupides. Le débat sur la validité de la convention signée à Caudium, la *deditio* des *sponsores*, tout cela est une réminiscence de l'affaire de Numance (136), insérée après coup dans une histoire rétrospective fabriquée au temps des Gracques et que Diodore a acceptée tout comme Tite-Live. Les Samnites tenaient, et tenaient bien, leurs six cents otages : les Romains n'osèrent pas violer la foi jurée, garantie de cette façon. Que fait-on alors des batailles de la revanche, des victoires des Publilius et Papirius, du siège et de la capitulation de Lucérie, de la paix demandée par les Samnites? D'après M. B., tout n'est pas inventé, ici ; on a transporté dans la période de paix des faits postérieurs, empruntés à un nouveau consulat des mêmes généraux, Papirius IV et Publilius IV (315).

Le vigoureux coup de balai qui déblaye ainsi la scène et creuse un vide de six ans au beau milieu de la guerre samnite abat également tous les décors d'alentour, la prétendue victoire du consul Brutus sur les Vestins en 326, les expéditions des Aemilius, Fabius, Papirius en

1. Cf. *Revue Critique*, 4 mars 1895, p. 168-169.

Apulie (323-320), un pays où les Romains n'ont pas mis le pied avant 319.

Pourtant, ce vide, il faut le remplir. Ici intervient un « coup de maître des hommes d'État romains ». Comme on n'ose plus attaquer le Samnium, on le contourne; Rome achemine ses armées et ses diplomates sur l'Apulie et la Lucanie. Mais peut-on atteindre l'Apulie sans traverser le territoire samnite? Non, si l'on accorde au Samnium l'étendue que lui reconnaissent Beloch et surtout Nissen, qui en recule la limite jusqu'au territoire de Tarente. Aussi M. B. taille largement dans ce prétendu Samnium, lequel se resserre à vue d'œil par défalcation de villes qui ont leurs homonymes ou quasi homonymes dans le Samnium véritable et de tribus osques qui « sont de temps à autre qualifiées de samnites ». Voilà le chemin libre : les Apuliens se soumettent après résistance, les Hirpins et Lucaniens s'allient spontanément avec les Romains. Mais Tarente? Elle fit mine d'intervenir quand les Samnites partirent en guerre, mais les diplomates romains surent aussitôt endormir sa défiance : il n'y a pas eu de guerre entre Tarente et Rome avant 282. Le condottiere spartiate Cléonyme a pu être employé, entre 303 et 301, contre les Lucaniens, mais non contre les Romains.

La guerre samnite s'est donc rallumée en 316. Vainqueurs à Lucérie — la vraie « revanche » — battus à Lautulaa, menacés en plein Latium, les Romains écrasent les Samnites à Terracine (313), de telle sorte que ceux-ci sont réduits au rôle de comparses dans le soulèvement des Latins, une guerre que M. B. ne veut pas suivre au delà de 312.

On voit, par cette analyse que je n'ai pu faire plus brève, quel effort s'est imposé M. Bürger, et l'on voudrait pouvoir dire que désormais la cause est entendue. Elle l'est, sans doute, mais dans un autre sens. Il y a encore, en histoire ancienne, des recoins mal explorés, où l'on peut espérer trouver du nouveau : celui-ci ne peut plus être qu'une mine d'hypothèses. Il faudra bien se résigner un jour à entourer d'une clôture certaines fondrières où l'érudition recommence perpétuellement les mêmes sondages avec les mêmes outils, et faire passer à côté le grand chemin de l'histoire.

A. Bouché-Leclercq.

I. Deutsche Altertumskunde, IV. Die **Germania** des **Tacitus** erläutert von Karl Müllenhoff. Berlin. Weidmann, 1900, 10 m. 2e et dernier fascicule avec préface de Max Rœdiger, additions et rectifications (I-XVI), table des matières; supplément (en XXIV articles) et Register (385-751 p.) gr. in-8°.

II. — **C. Cornelii Taciti Dialogus de Oratoribus,** rec. Alfred Schöne dr. Phil. Dresdæ, propriis sumptibus editoris, 1899, 99 p. gr. in-8°.

Raccolta di autori latini con note italiane (sous la direction du prof. C. Fumagalli)

LIII. **Cornelii Taciti Dialogus de oratoribus** con introduzione note e appendice critica di **Enrico Longhi** Prof. rel R. Istituto Tecnico di Cagliari, Milano Albrighi, Segati et C. 1899. 181 p. in-12, prix 2 l.

III. — Allyn and Bacon's college latin series under the general Editorship of Charles E. Bennett and John C. Rolfe : **Tacitus** De vita et moribus Julii **Agricolae** with Introduction and notes by Alfred GUDEMAN Prof. of classical Philol. in the University of Pensylvania. Boston, Allyn and Bacon, 1899. Introduction, texte, notes, Critical Appendix, 160 p., pet. in-12.

Latin Literature of the Empire, selected and edited, with revised texts and with brief Introductions by Alfred GUDEMAN Univ. of Pensylvania in two volumes. vol. II. Poetry. New-York and London. Harper et Brothers publishers, 1899, 493 p. in-12.

Je réunis en un seul article le compte rendu de publications récentes, éditions ou commentaires, sur les petits traités de Tacite. La seule remarque générale à laquelle elles donnent lieu, concernerait la valeur de notre tradition manuscrite qui sans aucun doute paraît d'abord médiocre. Chacun sait qu'il s'y trouve des lacunes (notamment dans le dialogue), et que de plus dans les parties qui nous ont été conservées nous restons souvent perplexes, surtout dans l'Agricola où nos copies sont moins nombreuses et mal classées. Cependant cette tradition, à en juger dans l'ensemble, ne serait pas, nous dit-on, des moins bonnes que nous ayons. C'est du moins ce que les nouveaux éditeurs s'accordent à reconnaître. M. Gudeman remarque (Class. Rev., XI, p. 328) qu'on n'a pu jusqu'ici montrer l'existence d'aucune interpolation faite délibérément dans un manuscrit de l'Agricola ; de son côté M. Müllenhoff soutient qu'il n'existe pas une seule glose dans la Germanie ; il proteste avec raison (p. 86 au bas) contre la manie des conjectures inutiles et hâtives dont tant de savants ne se défendent pas ; pour lui, le texte de la Germanie est moins altéré que celui des Annales et des Histoires. Ce sont là de fort belles choses ; que penseront pourtant de ce bon billet ceux qui peinent sur le dialogue ou sur l'Agricola? N'importe : voyons ce qu'on a construit sur cette base.

I. — Parlons d'abord du commentaire de la Germanie de M. Müllenhoff dont on a publié, il y a un an, la première partie [1] ; en voici la seconde partie avec les compléments nécessaires, préface, tables etc. Il est bien entendu que je ne parle de ce livre que comme latiniste, en laissant de côté tout le supplément et dans le commentaire ce qui regarde les antiquités germaniques, l'étymologie des noms propres, les rapports de la Germanie avec les anciens poèmes, etc. Je dois encore avertir que je n'ai pas sous la main la forme antérieure du commentaire (*Germania antiqua*, 1873) et que je n'ai pu vérifier ses rapports avec la présente publication.

M. Rœdiger nous a rendu un grand service en mettant à la portée de tous ce travail de Müllenhoff qu'il fallait aller chercher dans une édi-

---

1 Voir la Revue du 27 mars 1899.

tion épuisée ou dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*. Il est bien inutile que je rappelle la valeur des travaux de Müllenhoff sur le sujet; il me suffira d'indiquer brièvement quelles sont, suivant moi, les lacunes ou les côtés faibles du livre qui nous est donné.

Et d'abord pourquoi n'avoir pas mis en tête le texte de Tacite, sous la forme que concevait en dernier lieu Müllenhoff? Eût-il été si long de réimprimer la Germanie? Le commentaire serait devenu par là bien plus clair. Tandis qu'en maint passage nous hésitons ou ne comprenons pas les notes de ce commentaire sans texte, nous aurions vu de suite sur quoi et pourquoi il y avait difficulté. Je ne suppose pas que cette lacune soit intentionnelle et qu'on ait voulu par elle dissimuler ce qu'il y avait de caractéristique, d'un peu étroit et arriéré dans les vues de Müllenhoff; il eût été plus franc de nous rendre l'œuvre de ce germaniste comme il avait voulu qu'elle fût : il s'y montre très conservateur, moins sans doute, que Baumstark, mais bien plus qu'aucun éditeur moderne [1]. Müllenhoff était-il parvenu à dresser l'apparat idéal qu'il concevait (p. 84 en haut) où devait ressortir clairement le rapport des quatre classes qu'il distingue B C D E? Je ne sais; mais nous regrettons de lui voir relever dans ses notes des leçons insignifiantes de mauvais manuscrits qu'il reconnaît comme tels [2], et nous n'aimons pas davantage ces longues discussions sur des conjectures oubliées; toute la polémique brutale et surannée qui encombre ces pages est plutôt déplaisante. Sans doute pour juger avec équité l'œuvre de Müllenhoff, il faut nous reporter par la pensée au moment où elle a été composée; il faut songer qu'il n'avait à sa disposition ni le lexique de Gerber et Greef, ni les travaux récents sur le classement des manuscrits de Tacite. Mais tout en plaidant ainsi la cause de l'auteur, il me faut bien concéder que son livre pour nous date et qu'il ne répond plus à nos besoins. Pour l'interprétation au contraire presque toutes les remarques de Müllenhoff sont marquées au coin du bon sens, et il est assez rare qu'on ait à contester ses explications réfléchies, pénétrantes, parfois (quoique plus rarement) fines. Et cependant pour cette partie même, il y aurait encore à dire et je doute qu'un commentaire comme celui-ci suffise et convienne tout à fait au lecteur moderne. Ajoutons qu'il y a dans ce livre un singulier dédain de tout ce qui peut faciliter au lecteur l'intelligence du texte ou des difficultés en question; on croirait que l'auteur est obscur et abstrus à plaisir; défaut très grave qui ne peut manquer de lui nuire surtout à l'étranger [3]. Enfin tout ce qui concerne

1. Personne, je pense, ne voudrait lire ainsi qu'il fait : 2, 3; *per*tractentur; ibid. 10, tur*bæ*; 31 fin, *cul*tu etc.

2. Je pense surtout à la thèse de M. Frid. Scheuer, Breslau, 1891. M. M. en est resté à celle de Tagmann.

3. Partout des sigles dont l'explication n'est nulle part. Pour le classement des manuscrits aucun stemma, ni liste des lettres qui représentent les manuscrits. Il est bien sûr qu'on n'admettrait plus le classement en quatre classes de Müllenhoff; mais

le plan et la composition du traité (p. 2 et s.; p. 517 et 518) me paraît excellent : M. relève les lapsus géographiques de Tacite ; mais il l'excuse en faisant remarquer qu'ils étaient inévitables en un auteur qui ne pouvait s'orienter sur de bonnes cartes et qui puisait à des sources différentes (p. 437 en haut). M. montre fort bien que la Germanie n'est ni une collection de notes et de sentences, ni un fragment des histoires, mais une œuvre d'art dont toutes les parties sont distribuées avec plus de rigueur qu'en aucune œuvre de la littérature romaine.

Voilà pour ce qui concerne Müllenhoff. N'oublions pas d'indiquer encore ce que sa mémoire devra à ses éditeurs posthumes, qui sont ses anciens élèves. Ils nous disent que Müllenhoff avait commenté la Germanie en onze cours et qu'il revenait sans cesse à ce sujet préféré, pour rectifier et compléter. Son manuscrit était à la fin si hérissé de notes, notules et additions que lui-même s'y perdait. MM. Rödiger et Pniower ont pu tirer de là un texte lisible : œuvre malaisée et pieuse qui a bien droit à notre reconnaissance.

II. — J'ai rendu compte il y a quelque dix ans[1] d'un Agricola de de M. Schöne. Voici du même critique une édition du Dialogue. Après le texte et l'*Index nominum* un *Apparatus Criticus* (p. 34-55) et des *Adnotationes* (p. 56-95).

L'apparat reproduit les variantes des principaux manuscrits d'après Michaelis en tenant compte des additions et corrections d'autres savants (Andresen, Bährens et Peterson). M. Sch. y ajoute la collation d'un ms. de Vienne du xve siècle et pour partie celle d'un autre *Vindobonensis* de la même époque. Je me demande où était la nécessité de reproduire en entier cet apparat et à quoi et à qui peuvent servir ces séries de fautes de copistes. En ne nous donnant de collation complète que pour les nouveaux manuscrits qu'il voulait nous faire connaître, en se réduisant pour les autres aux seules leçons qui offrent de l'intérêt, M. Sch. aurait mieux ménagé son encre et notre peine. Ajoutons qu'avec les seules sigles que donne M. Schöne, son apparat est inintelligible; il faut de toute nécessité recourir à Michaelis, et, si, lorsqu'on a ce livre sous les yeux, on s'avise de faire avec celui-ci la comparaison, on s'aperçoit que, comme il arrive toujours en pareil cas, la reproduction est ici très souvent

---

ce qui est plus grave, on saisit sur le fait les confusions dont s'accommode sa méthode de travail : les mêmes lettres (B C) désignent à la fois des manuscrits et des classes; les lettres grecques servent à désigner tantôt les correcteurs de tels manuscrits, tantôt tel manuscrit ou telle édition etc. N'est-ce pas embrouiller à plaisir un travail compliqué? Est-ce la peine de signaler quelques fautes de rédaction ou la trace de préjugés nationaux : p. 15 au bas : so nahm Tacitus *die Feder* in die Hand...; p. 405 en haut : Tacitus spricht hier wie sonst mit gröster verachtung von den Galliern. Auch andere barbaren behandelt er nicht besser; *nur die Germanen respectiert er.*

1. Voir la *Revue* du 3 février 1890.

inexacte et fautive. Il me paraît inutile d'insister là-dessus. Disons encore que les variantes des deux manuscrits de Vienne qui sont nouvelles ne m'ont pas paru contenir rien d'important [1].

Pour l'ensemble M. S. croit que l'archétype de notre tradition était déjà très altéré, plein de doubles leçons et d'abréviations que le copiste a agglutinées au petit bonheur [2]. Vue générale dont il faut chercher sans doute la principale raison dans les libertés que se donne partout le critique. Elles ne sont pas petites ; ici est amputé un membre de phrase (21 fin), au risque d'aboutir à une pensée boiteuse et confuse ; ailleurs on fait dire à Tacite juste le contraire de ce que nous lisions jusqu'ici [3] ; des mots, des propositions sont transportées d'une phrase dans une autre. Le nombre seul de ces corrections suffirait à nous mettre en défiance : 114 sur un court ouvrage de 42 chapitres.

Pour justifier tous les changements qu'il apporte à la recension traditionnelle, M. Sch. s'appuie le plus souvent sur l'hypothèse de l'existence d'abréviations mal comprises par les copistes. Comme les Manuels de paléographie contiennent la dessus de longues listes, il profite de l'avantage, assuré qu'il est de ne rester presque jamais à court. Reconnaissons qu'à ce jeu M. Sch. se montre fort habile ; dans ses notes se succèdent les renvois aux livres techniques (Prou, Wattenbach, Cappelli etc.). M. Sch. oublie un peu trop selon moi que de pareilles raisons ne sont valables que quand on cite non pas objectivement et par pure théorie, mais dans les manuscrits mêmes de notre tradition, des exemples de confusion vraiment analogues. Parmi tant de conjectures, reçues dans le texte, combien sont obscures, inutiles, malheureuses ! Pour l'assentiment donné à telle correction, à combien de protestations peut s'attendre de M. Sch. contre toutes celles qu'on lit à côté ! Est-ce donc en bouleversant nos textes que nous les ramènerons à leur forme primitive ? [4] Pour être juste reconnaissons que

---

1. M. Sch. dit dans sa préface que le ms. de Londres (H) est pour lui une copie du premier manuscrit de Vienne (V_1) ; pour en être sûrs il nous faudrait avoir une collation de l'Harleianus plus détaillée que celle qu'a donnée M. Peterson ; mais j'avoue que, malgré la ressemblance des variantes des deux manuscrits, d'après ce qui nous est fourni ici, l'hypothèse de M. Sch. me paraît encore contestable : comment expliquer qu'à la fin du ch. 16, V_1 ait : *sed fere;* mais H : *sed fama?*

2. Voir p. 84, sur 21, 38 où il indique 6 passages.

3. Ainsi 14, 20 : non minus *recte inprobare* mihi videor, ce qui est juste le contraire de la tradition : non minus *probari* video, et ce qui contredit directement l'idée que nous nous faisons du caractère de Messala. C'est pour lui une belle entrée en matière que de se faire l'écho des critiques qu'on adresserait à Secundus.

4. Que dirait M. Sch. s'il lisait d'un autre des corrections comme celles qu'il nous propose, XXXI, 30; neque enim sapientem informamus *nos qui est* stoicorum *tenuitate* (cod. *neque* stoicorum *civitatem*) ; et un peu plus loin à la fin : *incidunt* enim causæ *pleræque* in quibus... — Quelle idée d'aller chercher dans Ammien (p. 79 au milieu) des références pour rectifier le texte du dialogue ! — L'orthographe est inconséquente ; (p. 8, l. 1, *detractaret;* p. 9. l. 1, *detrectent*. Les fautes d'impression ne manquent pas : plusieurs fois (p. 38 et 82) Gronow; p. 70 (10, 5) faute sur

Malgré toutes les réserves indiquées, je tiens cependant à reconnaître que ce nouveau travail est bien plus approfondi et contient plus plus de choses que l'Agricola. Nous sommes ici encore (c'était inévitable avec M. Sch.) dans le domaine de la critique aventureuse; mais les risques ne sont plus cette fois presque toujours également mauvais.

Le dialogue de M. Longhi est, si je ne me trompe, une édition qui, d'abord simplement élémentaire et visant uniquement à faciliter aux élèves une première intelligence du dialogue, a voulu ensuite répondre aux désirs des maîtres et s'est faite consciencieusement au quart et à demi savante. De là les lacunes et les inconséquences du livre.

Il est dédié par l'auteur à son ancien maitre, M. Fel. Ramorino de Florence. L'introduction est faite pour une bonne partie d'emprunts à Gölzer. Elle est rédigée avec simplicité et clarté. Le texte est celui de la quatrième édition de Halm sauf une quinzaine de passages qu'on trouvera après la p. XXVI. Dans le texte sont jetées çà et là des indications de quantité dont le choix me paraît arbitraire et dont je ne saisis pas l'utilité [1]. Le commentaire est très inégal, tantôt encombré de citations inutiles, tantôt insuffisant [2]. Même défaut pour l'appendice critique dont M. L. ne s'est avisé que quand le reste de son livre était déjà imprimé (p. 147, note). J'ai relevé aussi bien des lacunes dans la Préface [3].

III. — Je viens de citer (dans une note) M. Gudeman. Ses beaux travaux sur le dialogue ne l'ont pas rendu exclusif; il admire et sait faire admirer l'Agricola, même dans le cadre étroit de la petite édition qu'il nous donne cette année, et je vois en cette admiration souvent et

---

le nom de Seldmayer; au milieu de la p. lire Sen. *rhet.*). Il y en a jusque dans le texte (ainsi sans parler de celles que M. Sch. a corrigées aux notes : p. 9, ch. 13, 23, lire *nec* au lieu de *ne*). — Reconnaissons toutefois que M. Schöne a introduit dans la critique du dialogue des idées assez heureuses; 5, 11 : arbitrum <*justum*> hujus litis; VI, 3 : omnibus prope diebus *oratori* (au lieu de : ac prope omnibus *oris*); VII, 11, *civium* au lieu de *cum*; surtout il réussit assez ingénieusement à expliquer quelle a pu être l'origine de tels mots qu'il croit être de pures gloses; ainsi : 10, 19, *aliarum* après *ceteris* proviendrait de la variante *al. arum*, écrite au dessus de ce dernier mot; de même pour expliquer 9, 3 : *alunt* après *utilitates*, M. Sch. suppose qu'au mot suivant (*voluptatem*) l'archétype portait, au-dessus de la seconde syllabe : *alunt*.

1. Ajoutons que j'y ai vu des erreurs : p. 102, l. 14 : *procérum*. Faute répétée, p. 105, l. 14. La quantité indiquée à la fin du ch. 41 pour *alterīus* est archaïque.

2. Voir les notes sur *formula* et *interdictum* (p. 105); sur *vitiatarum electiones* (p. 100) etc.

3. A qui s'adresse la liste très incomplète des manuscrits, et la longue liste des éditions et des critiques qu'on lit p. 147-9? Dans la liste des éditions spéciales du dialogue de la p. 148, j'ai été étonné de ne pas trouver l'indication du livre de M. John (1899). M. L. a l'excuse que sa préface est datée de 1898 : mais pourquoi aucune mention du livre excellent de M. Gudeman (1894)? — Lire : dans la citation de Pétrone, p. 100, en haut de la première colonne : putent. Au lemme de la note p. 107, sur 37, 45, lire *velint*. P. 178, sur 35, 20, il faut une virgule entre *eadem* et *vana* puisqu'il s'agit là de deux conjectures différentes.

bien exprimée le meilleur apport de ses notes et de sa préface; quoique M. G. ne dissimule pas les faiblesses de son auteur, par exemple dans ses essais d'explication des longs jours et des marées (p. XXIII au bas); mais l'éditeur américain s'est préoccupé surtout du côté strictement oratoire de l'Agricola qui lui semblait, dans nos études, en retard sur les recherches d'histoire, d'ethnologie et de syntaxe; de ce côté Tacite a l'avantage, c'est incontestable.

M. G. s'est placé si bien et si haut par son édition du dialogue qu'à l'occasion d'un nouveau traité du même auteur, il nous contraint à faire les difficiles et à ne lui rien passer. Sans m'attarder à l'utilité et aux qualités fort sérieuses de cette petite édition de l'Agricola, pleine d'idées et en général très commode, je soulignerai, plus que je ne le ferais pour un autre, quels seraient suivant moi ses côtés faibles.

L'introduction, avec ses remarques grammaticales et littéraires, si nombreuses, en même temps nettes et concises, rendra sûrement de grands services. Le texte a été constitué avec indépendance. Il s'éloigne de celui de la quatrième édition de Halm dans environ soixante passages qu'on trouvera discutés dans un appendice critique de six pages[1].

Vers la fin de sa préface, M. G. exprime son vif regret de n'avoir pu profiter du manuscrit découvert à Tolède pas le Dr R. Wuensch; malgré tous ses efforts, il n'en a pu obtenir ni copie ni photographie; l'évêque de Tolède refuse toute communication sous prétexte qu'un manuscrit une fois connu perd par là toute sa valeur.

Dans les notes, quelques traductions courtes et précises sont plus claires que de longues explications, et les remplacent avec avantage en quelques passages particulièrement difficiles[2].

J'admettrais volontiers pour mon compte ce qui sera la nouveauté

---

1. M. G. numérote les lignes d'après ses pages, et non, comme Halm et les autres savants, par chapitres; l'inconvénient est que les indications précises données par les autres éditions ne s'appliquent pas à la sienne.—J'auraisvoulu au texte des italiques dans les mots ajoutés ou déplacés, comme *et* (17, 2) devant *minuta*. Le sens exact des crochets employés dans le texte (ainsi ch. 33, p. 22, 16) n'est indiqué nulle part. Rien non plus n'indique que *pariter* à la fin du ch. 20 et une addition des éditeurs, et que 24, 10, *differunt* est une conjecture de Rhenanus (le mss. ont *differt*)? La note critique sur le passage corrompu du ch. 33, renferme plusieurs erreurs très graves et de plus elle est si confuse qu'elle restera parfaitement inintelligible à qui n'aura pas sous les yeux Schöne et de plus un meilleur apparat. Le passage quasi désespéré de la fin du ch. 36 est ici encore un peu plus embrouillé par l'explication (*equitum* = *equorum* sc. Britannorum), et M. G. se fait bien illusion en croyant que son interprétation fait disparaître toute les difficultés du texte. Regarder *equitum* comme la fausse lecture d'une abréviation (p. 158 au mil.) aurait été plus franc.

2. Je n'aime pas trop de voir citer toute une énumération de figures (anaphores, polysyndètes, asyndètes, antithèses etc.) comme preuve de la construction artistique des discours de Galgacus et d'Agricola (p. 112 et 120). Au contraire il était sage et utile d'appeler, comme l'a fait M. Gudeman, l'attention du lecteur sur les clausules rythmiques, (ditrochées et crétiques).

principale de l'introduction. M. G. avait soutenu autrefois l'opinion assez généralement reçue que l'Agricola n'est pas une biographie proprement dite. Il s'est convaincu que cette opinion était erronée, et il démontre assez bien au deuxième chapitre que le petit ouvrage est conforme aux règles de ce genre tel que le concevaient les anciens, notamment qu'on y voit observées toutes celles que nous lisons dans le rhéteur Ménandre.

L'appendice critique est très soigné; mais il prête le flanc à une objection grave. M. G. avait préludé à son édition par des articles publiés pendant ces dernières années dans les revues américaines ou anglaises [1]. Il s'y réfère constamment, sans autre explication, dans ses notes critiques; sans doute il en avait pleinement le droit. Mais a-t-il songé que les lecteurs étrangers, que beaucoup de ceux même auxquels est destiné ce petit livre en Amérique ou en Angleterre, n'auront pas ces collections sous la main? Ces renvois ne feront qu'irriter leur curiosité. Quelques mots eussent suffi pour résumer les raisons des changements proposés et pour que cette petite édition, si commode pour le reste, pût se suffire à elle-même. C'est grand dommage que M. G. ne nous ait pas donné ce complément nécessaire.

Je profite de l'occasion pour annoncer un autre ouvrage ou plutôt la suite d'un autre ouvrage du même auteur, *The Latin Literature of the Empire;* il s'agit d'un recueil d'extraits avec courtes notices et extes soigneusement revisés, destiné aux élèves et aux étudiants anglais ou américains. J'ai signalé au moment où il a paru [2], le premier tome consacré à la prose. Voici le second tome consacré aux poètes. La même méthode est suivie. Les textes sont tirés des meilleures éditions [3]; à l'occasion ils reposent même sur des travaux inédits. Pour l'ensemble on nous dit que ce recueil doit combler une lacune dans les programmes des collèges et universités l'Amérique et d'Angleterre où jusqu'ici les poètes de l'empire n'étaient presque représentés que par le seul Juvénal.

Je laisse de côté les objections de détail qu'on peut faire à l'auteur pour telle phrase des notices, pour le choix des morceaux, pour la ponctuation et la correction qui me paraît très inégale : voici suivant moi le point critique: de ce côté de l'Océan, nous ne saurions en vérité découvrir en parcourant le livre à qui il peut être destiné : plus de la moitié de ces pages [4] sont hors de la portée des meilleurs élèves

1. Proceed. Amer. Philol. Assoc. XXVIII (1897); Classical Review, XI, (1897).

2. Voir la *Revue* du 27 février de l'an dernier, p. 178.

3. Le texte des extraits des livres I-III de Manilius est pris dans l'édition de M. Bechert. Pour la partie non parue encore dans le Corpus de M. Postgate. (liv. IV-V) M. Bechert a revu d'après ses notes, les extraits que M. G. nous donne.

4. Il me suffira je pense de citer comme exemple au tome I, 40 p. de la *Cena Trimalchionis*, et autant d'Ammien; au t. II les extraits de Perse, des Silves de Stace le *Pervigilium*, une bonne partie de l'*Appendix Vergiliana*, et passim je ne sais combien de vers tout hérissés de croix, de crochets et d'astérisques.

et ne peuvent être lues, même des gens du métier, sans toutes sortes de secours; ce n'est pas cependant, je pense, pour les Professeurs d'Université que M. Gudeman a fait son recueil d'extraits; ceux-ci ont le droit et le devoir de prendre leurs textes à la source : je crains fort que, pour les autres, ce ne soit plutôt un vrai recueil d'énigmes.

Émile THOMAS.

Politische Korrespondenz des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen, herausgegeben von Erich BRANDENBURG. Erster Band (bis zum Jahre 1543). Leipzig, D. G. Teubner, 1900, XXIII, 761 p. gr. 8°. Prix : 30 fr.

C'est un des volumes de la série des *Publications de la Commission historique de la Saxe royale* dont nous avons déjà parlé ici [1], et c'est en même temps le complément de l'ouvrage de M. E. Brandenburg sur l'électeur Maurice de Saxe dont le premier volume a fait l'objet d'un compte rendu dans la *Revue* [2]. Cette *Correspondance politique* de Maurice, qui ne comprendra pas moins de quatre volumes, formera comme le Cartulaire, ou si l'on préfère, le dossier justificatif du récit critique de M. Brandenburg; le tome premier ne nous fournit encore que les lettres de jeunesse du prince saxon et les pièces signées par lui pendant les deux premières années de son règne : quelque important qu'ait été le rôle joué par Maurice dans les affaires générales de l'Allemagne, de 1541 à 1553, c'est demander peut-être un peu beaucoup au zèle de l'historien que de lui présenter ou de lui promettre un ensemble de plus de 3000 pages de documents inédits pour une période d'environ douze ans. Encore M. B. nous a-t-il ménagés, car nous apprenons par sa préface que ce n'est là qu'une « médiocre partie » de la correspondance ducale; il en a écarté tout ce qui ne touchait qu'aux intérêts territoriaux ou locaux, aux questions d'administration intérieure, à la tenue des États provinciaux, à la plupart des querelles si fréquentes entre les cousins des branches Albertine et Ernestine, etc. De plus, les pièces importantes ont été seules reproduites *in extenso*, les autres par extraits, et résumées seulement dans les notes. Il est difficile de contredire un éditeur consciencieux et malséant d'avoir l'air de lui reprocher son zèle, mais il nous semble que M. B. aurait pu supprimer sans inconvénient un certain nombre d'entre les 556 documents offerts par lui aux érudits, du moment qu'il ne visait réellement que l'activité politique de Maurice de Saxe et qu'il ne songeait pas à nous donner un tableau d'ensemble de ses occupations diverses comme prince du Saint-Empire; on en rencontre en effet

1. A propos de la correspondance de H. de Planitz, 18 déc. 1899.
2. Voy. *Revue critique*, 27 février 1899.

passablement, auxquels il est difficile de reconnaître un caractère d'intérêt général et tous ceux qui feuilleteront ce volumineux recueil partageront notre avis.

Quoiqu'il en soit d'ailleurs, on ne peut que féliciter M. B. du zèle avec lequel il a recherché aux archives de Dresde, de Weimar et de Marbourg les nombreux documents réunis ici, ainsi que du soin avec lequel il les a édités et annotés ; nul ne lui fera un reproche d'en avoir facilité la lecture en modernisant légérement l'orthographe des textes, ni d'avoir simplement renvoyé aux travaux des éditeurs antérieurs, quand ceux-ci avaient déjà soigneusement mis au jour une pièce, qu'il se borne, en ce cas, à enregistrer à sa place chronologique. Pour le fond même du volume il n'y a guère d'observations à présenter, toutes ces pièces — du moins toutes celles d'une importance historique véritable — ayant déjà été citées et utilisées par M. Brandenburg dans le premier volume de son *Moritz von Sachsen*. En parlant de cet ouvrage nous avons dit, tout en rendant justice aux mérites de l'auteur, que nous ne saurions nous ranger entièrement à sa manière de voir en ce qui concerne le développement psychologique qu'il nous présente de son héros, ni admettre ce qu'il dit sur la prétendue docilité avec laquelle Maurice se serait laissé guider durant les premières années de son règne par son conseiller principal, M. de Carlowitz, etc. Nous n'avons rien trouvé dans les nombreux documents du tome premier de la *Correspondance politique* qui nous oblige à modifier cette manière de voir, et nous attendrons des preuves plus convaincantes pour en changer, s'il y a lieu.

R.

L'ordre social et ses bases naturelles. — Esquisse d'une anthroposociologie par O. Ammon. — Traduit sur la 2e éd. allemande, par H. Muffang, professeur agrégé au lycée de Saint-Brieuc. 1 vol. in-8°, p. I-XXVII 1-516. Fontemoing, éd. 1900.

Ce livre est un essai « d'établir sur les sciences naturelles les fondements de l'ordre social ». M. Ammon y a mis beaucoup de savoir, d'ingéniosité d'observation, de logique dans ses déductions, qualités qui expliquent le succès de son ouvrage en Allemagne où il a déjà eu trois éditions. Le lecteur français le lira avec intérêt. Cependant une objection se présente à l'esprit dès les premières pages du volume et va grandissant à mesure qu'on avance dans la lecture de l'ouvrage. Les sciences naturelles sont-elles assez avancées en ce qui concerne l'anthropologie, pour en déduire une « anthroposociologie » quelque peu solide ? N'est-il pas prématuré de vouloir appliquer des théories plus ou moins incertaines et nuageuses encore sur la sélection naturelle ou sexuelle, sur les lois de la conception et de l'hérédité, sur la prédominance désirable de telle ou telle forme du crâne, ou de tel ou tel trait de race, à la solu-

tion des questions sociales proprement dites? Je suis loin de prétendre que l'extension des unes aux autres ne sera pas à un moment légitime, ni qu'elle ne soit désirable; mais actuellement elle me paraît pleine de périls. M. A. trouve aujourd'hui dans le darwinisme, et dans d'autres doctrines scientifiques du jour, des arguments en faveur d'un certain *conservatisme* social qui n'exclut pas d'ailleurs des réformes, mais qui réfute victorieusement l'outrance des protestations collectivistes contre l'organisation dite *capitalistique*. Il est impossible de nier l'ingéniosité ou même la plausibilité de beaucoup de ces arguments. Je trouverais cependant l'ordre social actuel mal armé, s'il n'avait pour se défendre que des raisons tirées de la loi de sélection ou des formules de Galton d'où résulte la « pyramide des aptitudes » (qui est d'ailleurs suivant M. A. « plutôt un bulbe d'oignon de tulipe qu'une pyramide »). La science sociale a pour le moment ses expériences propres, ses méthodes d'observation, ses faits anciens ou récents. Elle a déjà de quoi puiser là sinon des certitudes, du moins des règles de conduite qui par la répétition même des phénomènes sociaux, peuvent, au point de vue de la pratique, passer pour des lois. M. A. ne craint pas d'ailleurs d'appuyer ses arguments tirés des sciences naturelles, de statistiques purement économiques — par exemple quand il veut combattre le marxisme sur le terrain de ses conclusions pessimistes à l'égard de la progression de la misère. Il a là des raisons de chiffres qui valent beaucoup mieux que celles de la sélection sexuelle opposée à la *panmixie*, ou de la dolichocéphalie, qui devraient, suivant l'auteur, servir de base à la justification du maintien des classes sociales. Il constate par exemple que le système du « capitalisme » fait vivre sur le sol allemand et dans des conditions certainement meilleures que leurs prédécesseurs (quoiqu'encore bien insuffisantes pour le philanthrope), douze millions d'êtres humains de plus qu'en 1870. Voilà un fait qu'on peut mieux opposer à la *social-démocratie*, que le darwinisme, ou « l'application du calcul des probabilités aux qualités physiques de l'homme d'après Galton », ou les lois de l'hérédité physique et psychologique. La moindre erreur d'observation ou de déduction sur le terrain des sciences naturelles pourrait conduire à des conclusions aussi erronées au point de vue social que celles du collectivisme. Aussi j'ose à peine me réjouir que les résultats enregistrés par M. A. soient en général favorables à l'organisation sociale et économique telle qu'elle est résultée de l'évolution historique. J'aperçois trop aisément un autre logicien tirant des mêmes formules ou de formules un peu modifiées par des observations incomplètes, des conclusions entièrement différentes et aussi péremptoires. Laissons à l'anthropologie le temps de s'établir sur un terrain tout à fait solide — elle en est loin actuellement — avant que, comme le dit M. A., « cette science jeune encore, que jusqu'à présent ses sœurs aînées regardent à peine comme une égale, soit appelée à un rôle de plus en plus important, et serve

de base à diverses autres sciences : par exemple à la pédagogie, à la psychologie, à la philosophie, à l'histoire, à la science du droit et à la sociologie. » (!)

Ce sont ces réserves que nous opposerions, encore plus qu'à M. Ammon, au traducteur de son livre, M. Muffang. Celui-ci a fait précéder sa traduction d'un avant-propos dans lequel, plus affirmatif et plus catégorique que l'auteur original, il pose l'anthroposociologie comme une branche nouvelle des sciences sociales, ayant déjà eu ses quatre phases : 1° la phase historique (Gobineau); 2° la phase biologique et zootechnique (Darwin);3° la phase bio-psychologique (Broca, Lapouge, Jacoby); 4° la phase anthropométrique (Ammon et Lapouge)[1] qu'il a l'air de considérer comme définitive. Son résumé historique de l'évolution de sa science favorite est certainement instructif et intéressant : mais comment ne pas garder quelques doutes sur la sûreté de la méthode quand on voit M. Muffang, voulant déterminer le rôle de ces deux derniers protagonistes, montrer dans M. Ammon « un conservateur éclairé, admirateur de la politique bismarckienne (il faudrait ajouter : de la prédominance germanique, et apologiste du fonctionnarisme et du militarisme prussiens), adversaire résolu du suffrage universel—puis établir que M. de Lapouge, parti des mêmes faits anthropologiques, en présente une interprétation toute différente. Pour M. de Lapouge, « les sélections sociales agissent à l'inverse de la sélection naturelle dans un sens péjoratif, comme autant de fléaux acharnés après l'humanité. — Pour M. Ammon au contraire, sélection naturelle et sélection sociale se confondent dans leurs effets, également heureux pour l'humanité. » D'où l'optimisme résolu de l'un et le pessimisme également résolu de l'autre en matière sociale.

N'est-ce pas dire que la sélection et l'hérédité sont, comme le veut M. Muffang, deux grandes forces naturelles — mais qu'il faudra en étudier longtemps encore les manifestations et les modifications possibles par l'organisation humaine, avant d'y asseoir légitimement un système social ?

Eugène d'Eichthal.

Lettre de M. Mardrus.

Dans votre numéro du 21 mai a paru de M. Demombynes un article sur ma traduction des *Mille Nuits et une Nuit*. Je n'ai déjà guère le temps de répondre aux études élogieuses pour avoir celui de réfuter les articles qui veulent être désagréables. Je n'userai donc de

1 Voir sur celui-ci, auteur de l'*Aryen et son rôle social*, un article de M. S. Reinach, *Revue critique*, n° du 12 février 1900.

mon droit que pour vous prier d'insérer intégralement cette lettre, et les simples notes qui la suivent, dans votre plus prochain numéro, à la même place où a paru l'article de M. Demombynes, et dans les mêmes caractères.

1° M. Demombynes, pour des motifs que nous ignorons, succède dans la critique à son ami l'érudit M. Blochet. L'érudit M. Blochet trouvait ma traduction trop littérale et s'écriait : « Il est vrai que la transposition demande du talent ! » Il ajoutait qu'il suffisait d'un dictionnaire pour faire du mot-à-mot ! M. Demombynes, lui, m'accuse de l'excès contraire. C'est charmant !... Imperturbable, il parle de textes scientifiques arabes, d'exactitude, d'inexactitude, d'additions, de coupures, absolument comme si les textes arabes *imprimés* des *Nuits* avaient une valeur scientifique quelconque, une limite définie et arrêtée. Il ignore — ô naïveté d'un savant si documenté ! — que les contes des *Mille et une Nuits*, se transforment journellement dans la bouche des narrateurs et sous la plume des scribes, que les textes imprimés et les manuscrits si nombreux ne sont que de simples variantes et ne donnent que quelques uns des aspects de la tradition orale. Il ignore que tous les manuscrits connus diffèrent entre eux d'une façon notable et quelquefois capitale. Il ignore que pour exécuter parfaitement une traduction de ce genre, pour faire refléter d'une façon définitive l'esprit et le génie arabes, il ne saurait suffire d'avoir appris l'alphabet arabe en Europe ; qu'il est nécessaire d'être né et d'avoir vécu dans le monde arabe ; que pour rendre convenablement l'esprit et la lettre de telles histoires, il faut les avoir entendu dire avec l'accent du terroir, le geste de la race, les inflexions de circonstance, par des conteurs pénétrés de leur sujet, qu'il faut enfin bien des conditions dont M. Demombynes n'a guère l'air de se douter.

Il faut enfin pouvoir être et oser être pour les *Mille et une Nuits* ce que toute l'école d'Alexandrie a été pour Homère. Il faut être le fervent qui restitue avec amour et sagacité à une œuvre de beauté tous les éléments qu'elle doit comporter.

Pourtant je veux quelque jour, pour faire plaisir à M. Demombynes, fixer définitivement le texte arabe des *Nuits* en traduisant en arabe ma traduction française. M. Demombynes aura de la sorte le texte scientifique qu'il rêve.

Mais dès maintenant je veux le renvoyer aux manuscrits arabes dont il ne soupçonne même pas l'existence.

2° Ces manuscrits sont :

a) Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 1715 et II. — Le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 1716 supplément. — Le manuscrit de la Bibliothèque nationale supplément 2522 et 2523. — Le manuscrit 1506 et 1508. — Les manuscrits 1717, 1718 et 1719 ; les manuscrits 2198 et 2200 ; le manuscrit 1520.

b) Le manuscrit d'Oxford, nº C. C. VII; le manuscrit de l'India Office, nº 2659; le manuscrit de Patrick Russel; le manuscrit de Sir William Jones.

c) Le manuscrit du Vatican, nº 782; le manuscrit du British Museum, nº 7404, fol. 1-140.

d) Les manuscrits de rédaction égyptienne, au nombre de vingt connus.

e) Mon propre manuscrit qui est dans un état de conservation absolue.

3º M. Demombynes ignore que Burton n'a jamais indiqué les sources où il a puisé pour sa traduction anglaise qui diffère totalement des textes arabes imprimés.

Il ignore que, pour ma part, je ne me suis servi du texte imprimé de Boulak, incomplet, qu'en tant que je le jugeais bon.

4º M. Demombynes nous prévient également qu'il ne trouve pas de son goût mon style de traducteur. En vérité, à défaut de la sympathie de M. Demombynes, je puis fort bien me contenter de l'approbation des Derenbourg, des Léon Cahun, des Sylvain Lévy, des Réville, etc., etc.; des Anatole France, des Sully-Prud'homme, des Hanotaux, des Hérédia, etc., etc.; en un mot de tous les savants, de tous les maîtres du style, de tous les écrivains français ou étrangers dont j'ai entre les mains plus de quatre cents études et chroniques parues dans les revues et les journaux.

5º M. Demombynes fait la critique d'une note de la page 13, vol. III de ma traduction. Cette note dit : « Les Arabes donnent le nom d'Iskandar au Deux-Cornes à Alexandre, à cause de son cheval Bucéphale! » Or c'est là l'opinion accréditée parmi les Arabes, mais ce n'est point la mienne. Là-dessus M. Demombynes s'emballe en commettant une erreur qui me porte à *la limite de la dilatation et de l'épanouissement*. Qu'il me permette donc de mettre les choses au point et, une fois en passant, de me payer d'érudition. Voici :

« Après la conquête d'Égypte, Alexandre fit un pèlerinage à l'oasis de Jupiter Ammon, dans le désert Lybique et, en souvenir, il mit sur ses monnaies les cornes du Bélier qui caractérisaient le Jupiter de l'oasis. Toutes les médailles de l'époque le représentent avec les cornes du Bélier placées de chaque côté de la tête! »

6º Que M. Demombynes sache bien une fois pour toutes que mon ouvrage est destiné aux lettrés et aux artistes qui n'ont que faire d'un bagage de notes ennuyeuses qu'il serait aisé au premier venu de constituer en se reportant à celles déjà publiées en masse par Burton et les autres.

Pourquoi donc M. Demombynes serait-il de si mauvaise humeur? En tant que savant et érudit, il ne devrait guère avoir besoin de notes ou de commentaires. Pourtant il ne perdra rien à attendre! Un jour

prochain je publierai un volume à part de documents, études, notes, récensions, etc. etc., de quoi satisfaire l'appétit des plus exigeants.

7° Je ne discuterai pas avec M. Demombynes ce qu'il appelle mes solécismes! A quoi bon? Je ne le convaincrai pas, et je ne tiens guère à le convaincre. Et puis j'ai horreur des gens qui ne savent pas, comme dit Nietzs-che, élever leurs jambes et leur cœur et se tenir aussi sur la tête.

Dr J. C. Mardrus.

Réponse de M. Gaudefroy-Demombynes.

M. Mardrus me permet-il de lui rappeler qu'il s'agit d'une traduction des Mille et une nuits?

M. M. a annoncé, en titre, une « traduction littérale et complète du texte arabe »; ses éditeurs ont ajouté (1re p. du t. I) : « le lecteur y trouvera le mot à mot pur, « inflexible »,et (p. xiv) « M. le Dr Mardrus l'a exécutée sur l'édition égyptienne de « Boulaq. » J'ai lu le livre de M. Mardrus, et j'ai trouvé dans le tome I une « traduction littérale et complète » du texte de Boulaq, ornée des plus grossiers contre-sens; dans les tomes II, III et IV, une traduction du texte de Boulaq, remaniée suivant un procédé facile à découvrir et remplie, à chaque page, de contre-sens, de non-sens et d'à-peu-près. Je l'ai dit ici avec une modération que de bons juges ont blâmée.

Là-dessus, M. M. me répond : qu'en annonçant une « traduction littérale et complète », il a voulu dire qu'elle ne le serait point; qu'en parlant de traduire le « texte arabe », il voulait exprimer qu'il n'y en a pas; que s'il s'engageait à donner le « mot à mot pur, inflexible », c'était pour prévenir qu'il prendrait toutes les libertés avec le texte; qu'en déclarant qu'il « suivait l'édition de Boulaq », il exposait son dessein de n'en tenir aucun compte; et enfin, que la seule version digne d'être traduite est celle de la tradition orale, qui se transforme chaque jour et qui est accompagnée de gestes; c'est celle-là qu'il nous a donnée.

Durant cinq pages de la *Revue*, j'ai prouvé que M. M. traduisait Boulaq et qu'il le traduisait mal. M. M. ne me répond pas; il ne défend point cette « pauvre Magir, mère d'Amer ». Il cherche à m'accabler sous le poids de « quatre cents » articles élogieux (mille et trois), dont il porte partout avec lui quelques-uns, collés sur beau papier et cartonnés en un grand livre, afin d'en lire aux amateurs les plus brillants passages. Il nous promet le « texte définitif » des Mille et une nuits, qui sera la « traduction en arabe de sa traduction française ». M. Mardrus donne là sa mesure. Je n'insiste pas.

Gaudefroy-Demombynes.

— L'auteur du livre *Leo XIII, seine Weltanschauung und seine Wirksamkeit* (Gotha, Perthes, 1899, in-8°; prix : 8 fr. 75) n'a pas voulu écrire une histoire du pontificat de Léon XIII, ni surtout sa biographie individuelle; écrire une histoire de la papauté contemporaine est « chose absolument impossible, dit-il avec raison, aussi longtemps que tous les documents nécessaires à cela ne seront pas mis au jour. Et cela n'arrivera pas de sitôt ». Le but poursuivi par M. Léopold Goetz, curé vieux-catholique de Passau, a été de faire connaître les idées du pape actuel pour ainsi dire par lui-même, en groupant toutes les manifestations et les pensées du

souverain pontife, depuis l'origine de sa carrière ecclésiastique jusqu'à l'heure actuelle, en une série de chapitres, se rapportant aux différents problèmes majeurs qui ont attiré, occupé et trop souvent désespéré le siècle qui s'en va. Une première partie du livre nous donne cet exposé théorique (*Die Weltanschauung Léos XIII*), une seconde l'application pratique de ces théories au cours du pontificat de Léon XIII (*Der Verlauf des Pontifikates*). L'auteur conclut comme on doit s'y attendre de la part d'un schismatique ; il signale la constitution du conflit inéluctable entre le viel esprit du moyen âge et l'esprit moderne qui, malgré des formes plus modérées, plus insinuantes, rencontre toujours à Rome la même intransigeance pour le fond. Ceux-là même qui ne partagent aucunement la manière de voir de M. Goetz, soit qu'ils la jugent trop accentuée, soit qu'ils la considèrent comme trop timide, trouveront pourtant son ouvrage commode à consulter, vu le soin qu'il a mis à y réunir et à trier tout ce qui est sorti de la plume ou de la bouche du souverain pontife actuel, en tant que ces allocutions, lettres, bulles, etc. nous présentent des manifestations doctrinales sur les questions de théologie, de morale, de politique ou d'économie sociale. — S.

— M. C. Alphonso Smith, professeur d'anglais à l'Université de Louisiane, publie, sous le titre *Interpretative Syntax* (Baltimore, 1900, 19 pp.), quelques considérations ingénieuses et intéressantes sur le rôle éventuel de l'analyse syntaxique dans la critique littéraire, et sur l'appui mutuel que pourraient se prêter ces deux méthodes d'investigation, jusqu'à présent, selon lui, trop séparées. Espérons toutefois qu'on en fera quelque jour l'application à un auteur à qui la langue française soit redevable de moins de barbarisme que M. Émile Zola. — V. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mai 1900.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Antoine Thomas, qui pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Deloche.

M. de Barthélemy, président, prononce une courte allocution au sujet du récent décès de M. Charles Ravaisson.

M. Héron de Villefosse annonce que le célèbre trésor de Pétrossa, appartenant au Musée national de Bucarest, est actuellement exposé au Musée du Louvre, et retrace brièvement l'histoire de ce trésor.

M. Edmond Pottier annonce que la commission du prix Fould a décerné ce prix à M. Émile Mâle, pour son ouvrage intitulé : *L'art religieux au* XIII[e] *siècle*.

M. Saglio annonce que la commission du prix Joest a décerné ce prix à M. Charles Fichot, pour l'ensemble de ses travaux archéologiques.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 1[er] juin 1900,

L'Académie se forme en comité secret.

M. l'abbé Duchesne adresse une note de M. Lauer, membre de l'École française de Rome, sur les découvertes, inscriptions et peintures, faites dans les soubassements du célèbre oratoire *Sancta Sanctorum*, à la Scala Santa. Cet édifice faisait autrefois partie du palais pontifical de Latran, sur lequel M. Lauer prépare une étude historique et archéologique.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de

M. Deloche, décédé. Les votants sont au nombre de 35; la majorité est de 18. Les candidats sont :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.
MM. Émile Chatelain.	5	6	4	1
Hartwig Derenbourg.	9	13	17	20
Louis Leger.	6	5	2	0
Ulysse Robert.	3	0	0	0
Antoine Thomas.	3	1	0	0
Noël Valois.	9	10	12	14

M. Hartwig Derenbourg est élu membre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Perrot donne lecture du rapport de la commission du prix Delalande-Guérineau. Ce prix est décerné à M. Edmond Courbaud, pour son ouvrage intitulé : *Le bas-relief romain à représentations historiques*.

M. Longnon annonce que la commission du prix Prost a décerné une récompense de 800 francs à M. Ch. Denis, pour son *Inventaire de l'état-civil de Lunéville* (1560-1793), et une récompense de 400 francs à M. l'abbé Poirier pour son volume intitulé : *Metz. Documents généalogiques d'après les registres des paroisses* (1561-1792).

L'Académie se forme en comité secret.

M. Salomon Reinach commence la lecture d'un mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

Séance du 8 juin 1900.

M. Hartwig Derenbourg, élu membre ordinaire dans la dernière séance, est introduit par M. le Secrétaire perpétuel.

M. Barbier de Meynard donne quelques détails sur une mission dans la province d'Oran, dont M. René Basset, directeur de l'Ecole des Lettres d'Alger, correspondant de l'Académie, avait été chargé par le gouverneur général de l'Algérie. L'objet de la mission de M. Basset était l'étude des populations traras sur lesquelles il a recueilli des renseignements archéologiques, historiques et hagiographiques. Il a recherché les manuscrits arabes existant dans cette région et a étudié un dialecte berbère non encore signalé, parlé par les Beni Bou Saîd du cercle de Lalla Mar'nia et apparenté à celui des Beni Iznacen. Il a relevé à Nedroma une inscription coufique qu'il considère comme la plus ancienne de l'Algérie, après l'inscription de Didi Okba (province de Constantine). La mention de l'année et la fin de l'inscription ont entièrement disparu ; mais la lecture certaine du nom d'Ibn Tachfîn permet d'assigner à ce document une date très voisine de l'an 474 de l'hégire (1081-1082, p. C.), c'est-à-dire à l'époque où le conquérant berbère avait sous sa domination toute la région centrale du Maghreb. — M. Basset a aussi trouvé, près de la porte du minaret de la grande mosquée de Nedroma une inscription beaucoup plus récente (an 749 de l'hégire = 1348-1349 p. C.) et qui, par conséquent, est contemporaine de la dynastie des Mérinides de Tlemcen. — Au cours de son voyage, M. Basset a relevé un nombre considérable d'inscriptions tumulaires dans les mosquées et d'autres petits sanctuaires : elles portent pour la plupart le nom de marabouts, c'est-à-dire de pieux anachorètes dont le prestige n'a pas été sans influence sur les événements politiques et religieux du pays. M. Basset croit aussi avoir trouvé les traces d'une influence juive qui serait antérieure à l'émigration des Juifs du Maroc, laquelle, au dire des indigènes, ne remonte pas au-delà du XVIIIe siècle. — M. Cagnat ajoute que M. Basset a envoyé au Musée d'Alger l'inscription d'Ibn Tachfîn.

M. Héron de Villefosse communique une lettre de M. Auguste Audollent, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, qui annonce la découverte sur le Puy-de-Dôme, à 30 mètres environ au N.-E. du temple de Mercure *Dumias*, d'une colonne de 3 m. 80 de longueur et 0 m. 45 de diamètre. Elle repose à plat devant un mur en petit appareil semblable à celui que l'on observe dans plusieurs parties du temple. Dans sa chute elle s'est brisée en trois morceaux inégaux dont les sections obliques se raccordent exactement. Il n'y a pas de chapiteau. Le mur en petit appareil, dont le pied n'a pas été dégagé, court du N.-E. au S.-O : on l'a suivi sur une longueur de 3 m. 50 ; il se continue dans la direction du temple.

M. Senart annonce que la commission du prix Saintour a décidé de partager ce prix en deux récompenses égales de 1,500 francs, dont l'une est attribuée à la mission Pavie (Indo-Chine) et l'autre à M. Rat, pour sa traduction du *Mostrataf*, recueil de morceaux empruntés à la littérature arabe.

M. Emile Picot annonce que la commission du prix Brunet a attribué 1,500 francs à M. Baudrier, pour les quatre volumes parus de sa *Bibliographie lyonnaise du XVIe siècle* ; 1,000 francs à M. Henry Martin, pour son *Histoire de la Bibliothèque*

de l'Arsenal; 500 francs à M. de La Bouralière pour son *Histoire de l'imprimerie à Poitiers au* XVI[e] *siècle*. En outre, un supplément de 500 francs a été décerné à M. Georges Vicaire, pour son *Manuel de Bibliographie française du* XIX[e] *siècle*, et une mention honorable est accordée à M. Garson, pour sa *Bibliographie des industries tinctoriales.*

L'Académie se forme en comité secret.

Le prix Volney est décerné à M. A. de Calassanti-Motylinski pour son volume intitulé : *Le Djebel Nefousa*, transcription, traduction et notes, avec une étude grammaticale (Paris, 1898 et 1899, in-8°).

M. Philippe Fabia, professeur à l'Université de Lyon, fait une communication sur la règle annalistique dans l'historiographie romaine. Il montre que le principe en vertu duquel Tite-Live et Tacite ont divisé leurs ouvrages en narrations annuelles, est une tradition constante dont l'origine remonte jusqu'aux primitifs historiographes de Rome, les pontifes, rédacteurs des *Annales maximi*. Les pontifes notaient les événements au jour le jour, les historiens les racontèrent année par année. M. Fabia indique les inconvénients de cette méthode.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

Séance du 15 juin 1900.

M. Salomon Reinach annonce que la commission du prix des Antiquités nationales a décerné les récompenses suivantes : 1[re] médaille, M. C. Enlart, *L'art gothique et la renaissance en Chypre;* 2[e] médaille, M. Léon Le Grand, *Les Maisons-Dieu et les léproseries du diocèse de Paris;* 3[e] médaille, M. Paul Le Cacheux, *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Coutances;* 1[re] mention, M. A. Tausserat-Radel, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier, ambassadeur de France à Venise;* 2[e] mention, M. Jules Viard, *Lettres d'État enregistrées au Parlement sous Philippe IV* et *Journaux du Trésor de Philippe VI;* 3[e] mention, M. l'abbé Haigneré et M. l'abbé Bled, *Les Chartes de Saint-Bertin;* 4[e] mention, M. André Steyert, *Nouvelle histoire de Lyon;* 5[e] mention, M. J. Denais, *Monographie de la cathédrale d'Angers;* 6[e] mention, M. E. Espérandieu, *Inscriptions antiques du Musée Calvet à Avignon*.

M. Emile Picot donne lecture du rapport de la commission du prix Brunet.

M. Gaston Paris annonce, au nom de la commission du prix Lagrange, que ce prix ne sera pas décerné cette année.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution du prix Jean Reynaud (10.000 fr.). Ce prix est décerné, par 22 voix, à MM. Arsène Darmesteter, Adolphe Hatzfeld et Antoine Thomas, pour leur *Dictionnaire général de la langue française*, contre 16 voix accordées à M. l'abbé Ulysse Chevalier.

L'Académie procède au scrutin pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné, par 31 voix, à M. Reuss, pour son ouvrage intitulé : *L'Alsace au* XVII[e] *siècle*, et le second prix à M. l'abbé Hautcœur, pour l'*Histoire de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille*.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 1 Trente-quatrième année 1er janvier 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 2 Trente-quatrième année 8 janvier 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 18 (15 décembre 1899) : I. Une victime de la Haute Cour (1792). Le duc de Cossé Brissac, documents inédits. — II. Lieutenant Jules Pichon, journal d'une mission militaire en Perse (1839-1840). — III. Un intrigant : l'abbé de Vayrac; sa vie contée par lui-même. — IV. Le Poète Colardeau et le curé de Pithiviers, correspondance inédite (suite). — V. Les livres d'histoire : Les débuts des guerres de religion ; L'expédition d'Egypte ; La capitulation de Paris.

The Academy, n° 1441 : The Chroniqueur; Archer, Study and stage; Walkley, Frames of mind; Wedmore, On books and arts. — — Sir Herbert Maxwell, The life of Wellington. — The Homeric hymns, transl. Andrew Lang.

The Athenaeum, n° 3764 : Sir Herbert Maxwell, The life of Wellington. — Cowper, Hawkshead. — Col. Durand, The making of a frontier. — Ed. Grenier, Literary reminiscences, transl. Ram. — Bell, Tangweera. — Classical translations. — Jephson, The real French revolutionist. — The scribe of the Kingis Quair (Neilson). — The life of Donne. — The historical Records of New South Wales. — Notes from Rome (Lanciani).

Litterarisches Centralblatt, n° 50 : Galton, Church of England. — Bacher, Die Agada der Amoräer. — Helmolt, Weltgesch, I. — Krasinski, Die Bauernverhältnisse in Polen. — Fabricius, Die deutschen Corps (instructif). — Pfulf, Bischof von Ketteler. — Mirbach, Die Reise des Kaisers und der Kaiserin nach Palästina. — M. Hartmann, The Arabic press of Egypt (le fruit de longues et pénibles recherches). — Banner, Das franz. Theater der Gegenwart; Filon, De Dumas à Rostand. — Federn, Essays zur amerikan. Litteratur. — Warkentin, H. von Kleist in seinen Briefen. — Uhl, Das deutsche Lied, acht Vorträge. — Frömmel, Kinderreime. — Haendeke, Die Chronologie der Landschaften Dürer's.

Euphorion (Vienne, Fromme). VI, 3 : Hebler, Zu dem Hamlet Kuno Fischers. — Euling, Das glückliche Ehepaar. — Caro, Lessing und die Engländer. — Morris, Swedenborg im Faust. — Kossmann, Schillers Gesch. der merkw. Rebellionen u. Abfall der Niederlande. — Harnack, Zur Schiller Forschung : I Entstehungszeit des Julius; II. Entstehung des Menschenfeinds; III. Recension von Bürgers Gedichten; IV. Zeitpunkt der entscheidenden Annäherung Goethes u. Schillers; V. Die beiden Prosaaufsätze von 1801. — Hock, Zu Meissners Biographie. — J. Müller, Jean Pauls literarischer Nachlass. — Jung, Literarhistorisches aus Pulszkys Memoiren. — Rosenbaum, Zu Justinus Kerners Briefwechsel. — *Recensionen* : Reinsberg-Düringsfeld, Das festliche Jahr (Hauffen); Richter, Der deutsche S. Christoph (Hauffen); Hantzsch, Sebastian Münster (Hauffen); Kraeger, Der Byronsche Heldentypus, Medwin, Gespräche mit lord Byron (Herzfeld). — Piper, Beiträge zum Studium Grabbes (Bartmann); Schweizer, Wienbarg (Prem); Francke, Glimpses of modern culture (Zeitz). — Spletstösser, Der heimkehrende Gatte u. sein Weib in der Weltliteratur. — Zeitschriften (Hauffer). — Bücher (Sauer).

OUVRAGES

DE

NUMISMATIQUE, SIGILLOGRAPHIE GLYPTIQUE, ETC.

— Traité de numismatique moderne et contemporaine, par Arthur Engel et R. Serrure.

— I. Epoque moderne (XVIe-XVIIIe siècles). Un fort volume in-8, avec 363 illustrations.......................... 20 fr. ».

— II. Numismatique contemporaine (XVIIIe-XIXe s.) In-8. 9 fr. »

LONGPÉRIER (A. de), membre de l'Institut. Archéologie orientale, numismatique, monuments arabes. In-8 de 550 pages, avec nombreux dessins et 11 planches sur cuivre....... 25 fr. »

MAUSS (C), architecte du Ministère des affaires étrangères. Loi de la numismatique musulmane. Classement par séries et par ordre de poids des monnaies arabes du Cabinet des médailles de Paris. In-8.................................. 5 fr. »

— La Pile de Charlemagne et le Sâ du Prophète, le pied d'Egypte le ratl de Bagdad. Les poids français comparés aux poids Anglais. et le ratl wâfy du Musée égyptien du Louvre. Gr. In-8. 4 fr. »

PODSCHIWALOW (A. M.). Monnaies des Rois du Bosphore Cimmérien. In-4, 2 planches.......................... 8 fr. »

REINACH (Théodore). Les monnaies juives. In-18. fig. 2 fr. 50

— Numismatique ancienne. Trois royaumes de l'Asie Mineure : Cappadoce, Bithynie, Pont. In-8, accompagné de 12 planches hors texte....................................... 10 fr. »

Couronné par l'Institut. Prix Allier d'Hauteroche.

SAUVAIRE (H.). Matériaux pour servir à l'histoire de la Numismatique et de la métrologie musulmanes. 3 volumes et un complément. In-8.................................. 40 fr. »

SCHLUMBERGER (G.), de l'Institut. Numismatique de l'Orient latin. Un beau volume grand in-4, de XII et 506 pages, avec 19 planches, gravées sur cuivre par L. Dardel (*épuisé*)..... 150 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande.................. 175 fr. »

— Supplément et index de la Numismatique de l'Orient latin. Grand in-4, avec 2 planches et une carte des ateliers monétaires.. 15 fr. »

— Le même sur le papier de Hollande............... 20 fr. »

— Sigillographie de l'Empire byzantin. Grand in-4 de VII et 750 pages, avec 1,100 dessins inédits .... 100 fr. »

— Le même sur papier de Hollande.................. 140 fr. »

— Les bractéates d'Allemagne. Considérations générales et classification des principaux types. In-8, 6 planches.... 18 fr. »

— Numismatique himyarite. Le Trésor de San'a. Etude sur les monnaies himyaritiques. In-4, avec 60 médailles gravées sur cuivre.. 12 fr. »

— Les principautés franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. In-4, figures de médailles .... 5 fr. »

SCHLUMBERGER (G.), de l'Institut, et A. BLANCHET. Numismatique du Béarn. 2 volumes in-8, 17 planches....... 20 fr. »

Histoire monétaire du Béarn, par A. Blanchet.

Description des monnaies, jetons et médailles du Béarn, par G. Schlumberger.

SOUTZO (Michel C.). Introduction à l'étude des monnaies de l'Italie antique. 2 fascicules in-8. .... 7 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Trente-quatrième année 15 janvier 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

The Academy, n° 1442 : The life of C. W. Benson, sometime archbishop of Canterbury. — Budge, Egyptian ideas of the future life; Egyptian Magic. — Preraphaelite diaries and letters, p. W. M. Rossetti. — Letters from Lady Jane Coke to her friend Mrs Eyre et Derby, 1747-1758. — The world of Dickens.

— N° 1443 : Fortescue, A history of the British army, I. — Elton, The Augustan age. — Bartlett, Bartlett's life among wild animals in the Zoo. — Kegan Paul, Memories.

The Athenaeum, n° 3765 : Archbishop Benson's life. — W. Simpson, The Jonah Legende. — Du Cause, Mem. p. Daudet. — Fisher, Finland and the Tsars. — Emerton, Erasmus of Rotterdam. — Wellington at Genappe (H. Maxwell). — Noggin (Skeat). — Early mention of Oxford University (Steele). — R. Bacon (Steele). — Inmann, Buffalo Jone's forty years of adventure. — Cafaggiolo.

— N° 3766 : Hodgkin, Italy and his invaders, VII and VIII. — Hyde, A literary history of Ireland. — Paulsen, A system of ethics. — H. de Balzac, Lettres à l'étrangère. — Lane-Poole, Babar. — Nyrop, Gramm. hist. de la langue française, I. — La Chastelaine de S. Gilles, Du chevalier au barisel, p. Schultz-Gora. — The scribe of the Kingis Quair (Millar). — An early Latin grammar used at Westminster School (E. J. L. Scott). — Preraphaelite diaries and letters, p. W. M. Rossetti. — Walters, Catalogue of the bronzes, Greek, Roman and Etruscan, in the department of Greek and Roman antiquities, British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 51-52 : Baltzer, Beitr. zur Gesch. des christol. Dogmas im XI u. XII Jahrh. — Fischer, Schleiermacher. — Diekamp, Die origen. Streitigkeiten im VI Jahrh. — Ottosen, Laerebog i Nordens historie. — Briefw. de gebroeders van der Goes, p. Gonnet, I. — Ulmann, Russ. preuss. Politik (cf. *Revue*, 1899, n° 52). — Diosy, The new Far East. — Aetius, Augenheilkunde, p. Hirschberg. — Böhmer, Kirche u. Staat in England u. in der Normandie im XII u. XIII Jahrh. — Ohlert, Das Studium der Sprachen u. die geistige Bildung. — A. et M. Croiset, Hist. de la litt. grecque, V. — Babuder, La Batracomachia, un modello classico di eroicomica. — Tobler, Verm. Beitr. zur franz. Grammatik. — Wienstein, Lexikon der kathol. deutschen Dichter. — Luther's Deutsche Briefe, p. Buchwald. — Kleist, Der zerbrochene Krug, p. Wolff; id. Prinz von Homburg, p. Wolff. — Robert, Kentaurenkampf u. Tragödienscene.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50-51 : Poels, Hist. du sanctuaire de l'arche, I. — Kühnemann, Studien über Vorsokratiker, Sokrates u. Plato. — Möbius, Ueber Schopenhauer. — Biese, Pädagogik u. Poesie. — Nöldeke, Die semit. Sprachen, 2e éd. — Litzica, Das Meyersche Satzschlussgesetz in der byzant. Prosa. — Maurenbrecher, Hiatus u. Verschleifung im alten Latein. — Der Hymnus Jesu dulcis memoria p. Bremme. — Aldre Västgötalagen p. Vendell. — Kaiser, Die Fastnachtspiele von der Actio de sponsu. — Welter, Mistral. — Payne, History of the New World called America, II, Aboriginal America. — A. Richter, Einige seltenere Reformations-Flugschriften 1523-1525. — Die Belagerung von Freiburg i. B. 1713, Tagebuch von Harrsch, p. von der Wengen. — Wiedfeldt, Statistische Studien zur Entwicklungsgesch. der Berliner Industrie 1720-1890. —

Hallgarten, Die kommunale Besteuerung des unverdienten Werthzuwachses in England. — E. Schwartz, Die Verfassungsurkunde für den preuss. Staat vom 31 Januar 1850. — Festschrift für Otto Benndorf.

— N° 52 : Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη. IV ; Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας. IV. — Fischer, Schleiermacher. — Ziegler, Friedrich Nietzsche. — Grimm, Das Problem Friedrich Nietzsches. — Tienes, Nietzsches Stellung zu den Grundfragen der Ethik. — Müllner, Reden und Briefe italienischer Humanisten. — Krauss, Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum. Th. II. — Belling, Studien über die Kompositionskunst Vergils in der Aeneide. — Bartels, Klaus Groth. — Dejob, Les femmes dans la Comédie française et italienne au XVIII[e] siècle. — Jostes, Die Kaiser und Königsurkunden des Osnabrücker Landes. — Diemar, Hessen und die Reichsstadt Köln im 15. Jh. — Hauck, Geschichte der Stadt Mannheim zur Zeit ihres Ueberganges an Baden. — Tobien, Agrargesetzgebung Livlands im 19. Jh. I. Bd. : Die Bauerverordnungen von 1804 und 1819. — Troeltsch, Ueber die neuesten Veränderungen im deutschen Wirthschaftsleben. — Matthaei, Deutsche Baukunst im Mittelalter. — Benkert, Drüggelter Kapelle.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1 : Encyclopaedia biblica p. Cheyne u. Black, I. — Weinel, Paulus als kirchlicher Organisator. — Hertling, Das Prinzip des Katholizismus und der Wissenschaft. — Kuno Fischer, Gesch. der neueren Philosophie VIII, Hegel. — Boistel, Cours de Philosophie du droit. — Baumann, Schulwissenschaften, als besondere Fächer auf Universitäten. — Petrie Papyri, P. Griffith. — Aust, Die Religion des Römer. — Thesaurus glossarum emendatarum, conf. Goetz I, 2. — Ribbeck, Reden und Vorträge. — Beiträge zur roman. Philologie. Festchrift für Gröber. — Zwei Jugend-Lustspiele von H. von Kleist, p. Wolff. — Vischer, Shakspeare-Vorträge. — Guilland, L'Allemagne nouvelle et ses historiens. — Mission de Mirabeau à Berlin, p. Welschinger (cf. *Revue*, n° 45). — La Mazelière, Essai sur l'histoire du Japon — Wilser, Herkunft und Urgeschichte der Arier. — Hausindustrie u. Heimarbeit in Deutschland u. Oesterreich, 4 vol. — J. Grimm, Deutsche Rechtsaltertümer, 4[e] ed. — Die Augenheilkunde des Aetius von Amida, p. Hirschberg, — Bücher, Arbeit und Rythmus. — Zimmermann, Giotto und die Kunst Italiens im Mittelalter.

Museum, n° 11 : Xenophontis Expeditio Cyri p. Gemoll (Voegler). — Lycurgi oratio in Leocratem p. Blass (Van den Es). — Damste, Emendandi artis vindicatio (Speyer). — Senecae epistulae morales p. Hense (Van der Vliet). — Mon. geestelijke liederen, p. Lecoutere (Kniper), — Landau, Gesch. der italien. Litt. im XIX Jahrh. (Kok). — Zeller, Louis XIII et Marie de Medicis (Krämer). — Romberg et Malet, Louis XVIII et les Cent Jours à Gand I (Mendels). — D'Avenel, Paysans et ouvriers depuis sept cents ans ; Hist. écon. de la propriété I-IV, Svillem).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-quatrième année 22 janvier 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue historique, janvier-février : Glasson, Le rôle politique du Conseil souverain d'Alsace. — Rodocanachi et Marcotti, Elisa Bacciochi en Italie (fin). — Poupardin, Les grandes familles comtales à l'époque carolingienne. — La condamnation de Jean-sans-Terre (Guilhiermoz et Petit-Dutaillis). — *Bulletin :* A. Giry (Monod). — Livres nouveaux (A. Lichtenberger, A. Molinier et G. Monod). — Allemagne et Autriche, histoire grecque, III (A. Bauer). — Babelon, Les origines de la monnaie ; Hogarth, Philipp and Alexander of Macedon ; Peter, Die geschichtl. Liter. über die röm. Kaiserzeit bis Theodos ; A. Cartellieri, Philipp August, II ; Scholz, Beiträge zur Gesch. der Hoheitsrechte des deutschen Königs ; Brandt, Beiträge zur Gesch. der franz. Handelspolitik : Vialatte, Chamberlain.

Nouvelle revue rétrospective, n° 67 : Théophile Thoré, lettres à sa mère et à M. Félix Delhasse, 1829-1869. — Souvenirs du capitaine de vaisseau Krohm 1766-1823 (suite). — Le général Moncey en Cisalpine (1801), lettres au ministre de la guerre et au premier consul.

Correspondance historique et archéologique, n° 72 : Coyecque, Le rapport du budget de l'instruction publique pour 1900. — Maistre, Bibliographie des travaux d'Arthur Giry. — *Questions :* Turonus, Ledoux, architecte.

The Academy, n° 1444 : The Letters of Cicero, transl. Shuckburgh, I and II. — English elegies, p. Bailey. — Hagan, Dante. — Fitzgerald, The Highest Andes ; Zurbriggen, From the Alps to the Andes. Callow, From King Orry to the Queen Victoria ; Funck-Brentano, Legends of the Bastille ; Hunt, The English Church, 597-1066 ; Butler, Shakspeare's sonnets.

The Athenaeum, n° 3767 : Goldwin Smith, The United Kingdom, a political history. — Fiske, The Dutch and Quaker colonies in America. — Benson, Fasti Etonenses ; Cust, A history of Eton college. — The English Education Exhibition. — The death of Franklin. — New light on Junius, IV (Rae). — The book sales of 1899 (Slater). — Knapp, Piero di Cosimo. — Greek art : A catalogue of the Cyprus Museum ; S. Reinach, Répert. des vases peints grecs et étrusques ; Robert, Kentaurenkampf ; Le Blant, Artémidore. — The Fitzwilliam Virginal Book. — Editions of Shakspeare.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : Jeffreys, The unity of the book of Isaiah. — Knopf, Der erste Clemensbrief. — W. Strabonis liber de exordiis p. Knoepfer ; Wels, Christenverfolgungen. — Siebeck, Aristoteles. — Braunschweiger, Die Lehre von der Aufmerksamkeit in der Psychologie des 18 Jahrh. — Wilcken, Griech. Ostraka aus Aegypten und Nubien (le livre le plus important depuis Böckh sur les finances anciennes). — Drumann, Gesch. Roms 2e éd. I, Aemilii-Antonii. — Mecklenb. Urkundenbuch, XIX. 1376-1380. — Cornelius, Histor. Arbeiten vornehmlich zur Reformationszeit. — L. Kobell, Ludwig II u. Bismarck 1870. — Bergeat, Die aeolischen Inseln. — Ibn Ganzi's Manaqib Omar ibn Abd el Aziz, p. Becker. — Larfeld, Handbuch der griech. Epigraphik, II, 1. — Combarieu, Fragm. de l'Enéide en musique. — Hendrickson, 1. The dramatic satura and the Old Comedy at Rome ; 2. A Pre-Varronian chapter of Roman literary history. — Itinera Hieros. p. Geyer. — Häpke, Lichtenstein, Noack, Travaux du Séminaire de Stengel. — Finck, Der deutsche Sprachbau. — Festschrift zu Gœthes 150 Geburtstagsfeier, vom freien deutschen Hochstift. — Flachs, Rumän. Hochzeits- und Totengebräuche. — Haenel, Spätgotik u. Renaissance.

HARLEZ (Mgr. C.de), professeur à l'Université de Louvain. Histoire de l'Empire Kin ou Empire d'or (Aisin Gurun i Suduri Bitkhe), traduit du mandchou. In-8, avec carte .... 8 fr. »
— Niu-This et Mandchous, rapports d'origine et de langage In-8 .... 1 fr. 50
— Tchou tze. Tsieh-Yao-Tchuen, résumé des principes de Tchou-Hi. 2 parties. In-8. Chaque .... 1 fr. 50
— Tchu-hi, his doctrines and his influence. In-8 .... 1 fr. 50
— Le texte originaire du Yi King, sa nature, son interprétation. In-8. 1 fr. 50
— L'infanticide en Chine, d'après les documents chinois. In-8 .... 1 fr. »
— Kia Li. Manuel des rites domestiques de Tchou Hi. In-18 .... 2 fr 50.
— Siao Hio. La petite étude ou Morale de la jeunesse, avec le commentaire de Tche Siuen, traduit du chinois. In-4, carte .... 15 fr. »
— Le Yi king. Texte primitif rétabli, traduit et commenté. In-4 .... 10 fr. »
— L'âge du Li-Ki, ou Mémorial des Rites. In-8 .... 2 fr. »
— Les langues monosyllabiques. In-8 .... 1 fr. »
— La poésie chinoise, préceptes et modèles. 2 parties in-8 .... 4 fr. »
— Le style de Kong-fou-tze. In-8 .... 2 fr. »
— Koue-yu. Discours des Royaumes. Annales oratoires des États chinois, du xe au ve siècle a.-C., traduites. 2 parties. In-8 .... 11 fr. »
— Ta Ts'ing tsi li. La religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne, d'après le Cérémonial et les décrets officiels. In-4 .... 10 fr. »
— Shen-sien-shu. Le livre des esprits et des immortels. Essai de mythologie chinoise. In-4 .... 10 fr. »
— Textes taoïstes, traduits des originaux chinois et commmentés. In-4. 20 fr. »
— Vajracchedika, le fendoir du diamant. Traité de métaphysique bouddhiste. Version mandchoue et traduction française. In-8 .... 2 fr. 50
— Le chinois parlé au vie siècle, d'après l'I-li. In-8 .... 1 fr. 25
— Tchou-hi et les Chinois modernes. Ses disciples sont-ils athées ? In-8. 2 fr. »
— Kong-Tse Kia-yu. Les entretiens familiers de Confucius. traduits. In-8 .... 5 fr. »
— Le prétendu nestorianisme de l'inscription de Si-ngan-fou. In-8 ... 1 fr. 25
— Les 42 leçons du Bouddha, ou le King des XLII sections (Sze-shi-erh-tchang-king). Texte chinois, traduction et notes. In-8 .... 4 fr. »
— Un ministre chinois au viie siècle avant J.-C. Kuan-Tze de Tsi et le Kuan-Tze-shuh. In-8 .... 2 fr. 50
— Les populations primitives du Sud Ouest de la Chine, d'après Ma Tuan-lin. In-8 .... 2 fr. »
— Les populations du Sud-Ouest de la Chine, époque de leur incorporation dans l'Empire chinois. In-8, carte .... 2 fr. 50
— Essai d'anthropologie chinoise. In-8 .... 3 fr. »
— L'interprétation du Yi-King, la version mandchoue et ma traduction In-8 .... 1 fr. 50
— Fleurs de l'antique Orient. Extraits des œuvres inédites des quatre plus anciens philosophes de la Chine. In-8 .... 2 fr. 50
— Le Yi-King, traduit d'après les interprètes chinois, avec la version mandchoue. In-8 .... 7 fr. 50
— Les figures symboliques du Yi-King. In-8 .... 2 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Trente-quatrième année 29 janvier 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, nº 19, 15 janvier 1900 : L. Olivier, Les Déroulède sous l'ancien régime, essai de reconstitution d'un livre de raison. — Lieutenant Jules Pichon, Journal d'une mission militaire en Perse 1839-1840 (suite). — Une victoire de la Haute Cour, 1792, le duc de Brissac (suite). — Le poète Colardeau et le curé de Pithiviers, correspondance inédite (suite). — Les livres d'histoire : Bonaparte en Italie (1796); La campagne de Russie ; les Mémoires de Bourrienne.

Le Carnet historique et littéraire, nº 1 : Vandal, Le mariage par procuration de Marie-Louise, correspondance de Berthier, prince de Neuchâtel. — L. Pingaud, L'empereur Alexandre et la seconde Restauration (1815). — Garsou, Béranger et la Société des soirées lyriques de Mons. — Souvenirs de Jouslin de la Salle sur le théâtre français, 1830-1835 (suite). — Lettres à Xavier Aubryet.

Annales des sciences politiques, nº 1, 15 janvier 1900 : P. Hamelle, La crise sud-africaine. — A. Wilhelm, L'assurance-accident et la loi du 9 avril 1898. — L. S., Les câbles sous-marins anglais (avec une carte et un graphique). — M. de Coppet, L'action économique des puissances en Chine. — L. Lévy-Bruhl, La philosophie de l'histoire, d'Auguste Comte. — P. Lefébure, Le partage des Samoa et la politique dans le Pacifique-Sud. — L. R., La nouvelle convention franco-belge (8 juillet 1899). — *Analyses et comptes rendus :* Bartoszewics, Fie Erbschaftssteuer in internationalen Recht; Léon Morel, In Memoriam et Poèmes divers de Tennyson ; Hamelle, Hommes et choses d'outre-mer ; P. de Rousiers, La vie américaine ; Carli, Il Ce-Kiang.

Bulletin hispanique, nº 4 : Octobre-décembre 1899 : P. Paris, Aiguière de bronze du Musée de Madrid. — E. Hübner, Nouvelle inscription métrique du VIIIe siècle trouvée à Oviedo. —*Bibliographie :* Mélida, Viaje a Grecia y Turquia (Radet) ; Dubois et Oroz, Pièces choisies du théâtre espagnol, trad. nouvelle (Ducamin) ; Homenaje a Menendez y Pelayo, estudios de Erudicion espanola con un prologo de D. Juan Valera (Morel-Fatio) ; Bello, Grammatica de la lengua castellana (Cirot). — Cirot, Les études hispaniques à l'Université de Bordeaux.

The Academy, nº 1445 : Harrison, Tennyson, Ruskin, Mill and other literary estimates. — George Selewyn, his letters and his life, p. Roscoe and Helen Clergue. — Mrs. Bishop, The Yangtze valley and beyond ; Worsfold, The redemption of Egypt ; Muirhead, The land of contrasts ; R. J. Jefferson, A new ride to Khiva. — Inglott Bey, A dictionary of English homonyms. — Lord Rosebery, Sir Robert Peel. — Corson, An introduction to John Milton. — On the abuse of dialect.

The Athenaeum, nº 3768 : James Payn, The Backwater of life, p. L. Stephen. — Stephens, A memoir of bishop Durnford. — Walkley, Frames of mind. — Holmes, Caesar's conquest of Gaul. — The climbs of Norman-Neruda. — The life of Babar. — Cobbe, Luton Church-Roman Britain in 1889. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, nº 2 : Weinel, Die Wirkungen des Geistes u. der Geister im nachapost. Zeitalter bis auf Irenius.— Funk, Kirchengesch. Abhandl. u. Unters, II. — Siegel der badischen Städte, I, p. Weech-Bartusch, Die Amaberger Lateinschule. — Beyer, Studentenleben im 17 Jahrh. (peu profond). — Meinecke, Das Leben des Generalfeldmarschalls Hermann von Boyen, 1814-1848. — Die deutsche Karl-Ferdinands — Universität in Prag unter der Regie-

rung des Kaisers Franz Josef. — WOHLTMANN, Deutsch-Ostafrika. — WOHLRAB, Das Vogtland. — HIRT, Der indogerm. Ablaut (sagace). — Herodot, 5-9, p. FRITSCH. — COCCHIA, L'origine del gentilizio (trouvera peu d'approbation). — EMERTON, Erasmus (clair et instructif). — NYROP, Gram. hist. de la langue française, I (remarquable). — KOPPEL, Shakspeare-Studien, II. — WEISSENFELS, Der junge Goethe (étude excellente en trente-six pages). — Goethe, eine Biographie in Bildnissen [Könneckes Bilderatlas]. — FRANKE, Die Brüder Grimm. (populaire). — K. RICHTER, Freiligrath als Uebersetzer (recommandable). — DORR, Die Gräberfelder auf dem Silberberge bei Lenzen und bei Serpin, Kreis Elbing aus dem 5-7 Jahrh. (bon). — BORNEMANN, Die Allegorie in Kunst, Wissenschaft und Kirche. — LARISCH, Ueber Zierschriften in Dienste der Kunst. — MARSOP, Musikalische Essays. — Jahresberichte über das höhere Schulwesen, p. RETHWISCH, XII.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2 : W. R. SMITH, Die Religion der Semiten, trad. STÜBE. — SELL, Die Entwick. der kathol. Kirche im 19 Jahrh.; J. MÜLLER, Der Reformkatholicismus. — PAULSEN, Kant der Philosoph des Protestantismus (cf. *Revue*, n° 3). — HINTER DER MAUER, Beitr. zur Schulreform. — UHLENBECK, Kurzgef. etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache (cf. *Revue*, 1899, n° 43). — CLERMONT-GANNEAU, Album d'antiq. orientales I (très instructif). — DIELS, Elementum (sagace, profond, maîtrise le sujet). — MARTINI, Analecta Laertiana (critiquable à certains égards). — SELL, Gœthes Religion u. Christentum (cf. *Revue*, 1899, n° 33). — PICK, Schiller in Erfurt. (complet). — KNORTZ, Karl Whitman, der Dichter der Democratie. — Lieder, cento liriche tedesche trad. Eugenia LEVI. — H. S. CHAMBERLAIN, Die Grundlagen des 19 Jahrh. — WITTICHEN, Die polnische Politik Preussens 1788-1790. — Aus Polens und Kurlands letzten Tagen, Memoiren des Barons Karl Heinrich Heyking. — HERBERTSON, Man and his work. — COHN, System der Nationalökonomie, III. — Nemocanon Gregorii Barhebraei p. BEDJAN. — LEONHARD, Der Erbschaftsbesitz; LEINWEBER, Die hereditatis petitio. — M. HEYNE, Das deutsche Wohnungswesen von den aeltesten gesch. Zeiten bis zum 16 Jahrh., I.

— N° 3 : VERNES, De la place faite aux légendes locales par les livres historiques de la Bible. — STEINMANN, Der Primat der Religion im menschlichen Geistesleben. — HOSS, Studien über das Schrifttum u. die Theologie des Athanasius. — GROSSMANN, Herder und die Schule. — NOHLE, Der zweite Teil von Gœthes Faust für den deutschen Unterricht. — OLDENBERG, Aus Indien und Iran, gesammelte Aufsätze (« riches de pensées »). — Procli Diodochi in Platonis rem publicam commentarii, p. KROLL, I (bon). — UHL, Das deutsche Lied (à contrôler sévèrement). — Jahrbuch der Deutschen Shakspeare-Gesellschaft, 35. — HANSSEN, Die altspan. Präterita vom Typus ove pude (soigné et savant). — Gregorii I reg. epist. II, 8-14 p. HARTMANN, (cf. *Revue*, 1899, n° 40). — KEUTGEN, Urk. zur städt. Verfassungsgesch., I. — TREITSCHKE, Deutsche Gesch. im 17 Jahrh. nouv. ed. — MASARYK, Palacky's Idee des Böhmischen Volkes. — Archiv und Bibliothek des Nationaltheaters in Mannheim, p. WALTER.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : G. FREDRICH, Hippokratische Untersuchungen. — M. HODERMANN, Xenophons Wirtschaftslehre. — OLIVIERI, Pseudo-Eratosthenis Catasterismi. — Al. UHL, Quaestiones criticae in L. Annaei Senecae dialogos. — K. HACHTMANN, Ueburgsstücke zur Uebersetzung in das Lateinische. — E. F. HAUPT, Gedichte Gœthes ins Lateinische übertragen.

— N° 48 : J. Hampel, Was lehrt Aischylos' Orestie für die Theater frage ?—W. Ruge u. E. Friedrich, Archaeologische Karte von Kleinasien (à répandre). — Dionysii Halicarnasei opuscula edd. H. Usener et L. Radermacher (réussi). — J. Szczepanski, Fr. Meyer, Beitrag zur Therapie des Galen. — E. Aust, Die Religion der Römer (excellent). — E. Diehl, De M finali epigraphica. — P. Reinthaler, Bilder aus preussischen Gymnasialstädten.

— N° 49 : Th. Boreas, Das weltbildende Prinzip in der platonischen Philosophie. — Aristotelis ars rhetorica it. ed. A. Roemer. — L. Cohn, Einleitung u. Chronologie der Schriften Philos. — H. Doege, Quae ratio intercedat inter Panaetium et Antiochum Ascalonitam in morali philosophia. — E. Rosenberg, Horatius, Die Oden u. Epoden erkl., 3. A. — E. Wagner u. G. v. Kobilinski, Leitfaden der gr. u. röm. Altertümer, 2 A.

— N° 50 : R. Meister, Beiträge zur gr. Epigraphik. — S. Reiter, Die Abschiedsrede der Antigone (bon). — L. Horton-Smith, The Law of Thurneysen and Havet (bien conduit, mais le problème n'est pas résolu). — G. L. Hendrickson, The Dramatic Satura and the Old Comedy at Rome; A pre-Varronian chapter of Roman literary History (érudit, mais soulève des objections). — C. Pascal, Il titolo probabilmente falso di un poema di Cicero ; Lezione ed interpretazione di alcuni passi di Cicerone (sans valeur particulière). — Quintiliano, Il libro decimo, sec. ed., da D. Bassi (à recommander). — P. Wessner, Untersuchungen zur Lat. Scholien-Litteratur (beaucoup de choses).

— N° 51 : Ph. Martinon, Sophocle, Œdipe à Colone. — Chr. Kirchhoff, Dramatische Orchestik der Hellenen. — W. Koch, Julian der Abtrünnige. — G. Krüger, Horatii carmina. — W. Dennison, The epigraphic sources of the writings of Suetonius. — Commentationes philologae Ienenses, VI, 2. — Janicki, Kochanowski, Sarliewski, ausgew. lat. Gedichte, von M. Zezienicki, II.

— N° 52 : Sophokles, Anhang von E. Bruhn. — H. Roehl, Imagines inscriptionum graecarum antiquissimarum. — E. Bishop, The Greek verbal in -τεο. — Fr. Götting, De Flauio Capro Consentii fonte. — W. Sieglin, Schulatlas zur Gesch. des Altertums. — S. Szymonowicz, Ausgew. lat. Gedichte, von. V. Hahn.

Le Puy, imprimerie Regis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 6 Trente-quatrième année 5 février 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 1 : Debidour, Le général Fabvier (suite). — Bergerot, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont du xiii[e] au xviii[e] siècle (suite). — Davillé, Note sur la politique de Robert le Pieux en Lorraine. — Duvernoy, Cahier de doléances de Sommerviller en 1789. — Ch. Nerlinger (not. nécr.). — *Comptes rendus :* Forrer, Die Heidenmauer, der Odilienberg; Stoeber, Sagen des Elsasses, p. Mündel; Bardot, Quomodo explanandum sit instrumenti pacis Monasteriensis caput LXXXVII; La question des dix Villes libres d'Alsace de 1648 à 1680; Despiques, Soldats de Lorraine; Hollender, Phalsbourg en 1870; Bergeret, Nancy et Metz, monumental et pittoresque; Viannsson-Ponté, Une excursion à Marville.

Le bibliographe moderne, juillet-octobre 1899, n[os] 16-17 : Bidez, Les découvertes récentes de papyrus. — Abbé Misset, Le premier volume imprimé connu, Missel de Constance, œuvre de Gutenberg avant 1450. — Auvray, Mémoire de N. Rigault sur le trésor des chartes de Lorraine (1634). — Blochet, Catalogue des manuscrits mazdéens de la Bibliothèque nationale de Paris. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus :* Inventario del R. Archivio di Stato in Siena, I; Publicationen aus dem Steiermärkischen Archive; Torres-Campos, Bibliografia espanola contemporanea del derecho y de la politica; Losseau, De la réparation des accidents du travail, bibliographie des travaux en langue française; Pons-Boigues, Essayo bibliographico sobre los historiadores y geografos arabico-españoles; Doutté, Bulletin bibliographique de l'Islam maghribin; Ballinger and Jones, Cardiff free libraries, catalogue of printed literature in the Welsh department.

The Academy, n° 1446 : F. A. Gasquet, The eve of the Reformation. — Murray, A new English dictionary, glasscoach-graded. — Drummond and Mrs Berry, Charles A. Berry. — Fitchett, How England saved Europe, I-II. — James Martineau-Pym.

The Athenaeum, n° 3769 : Lord Roberts, Speeches. — Harnack, History of Dogma, II-VII. — Meatin, The moorish Empire. — George Selwyn, p. Roscoe and H. Clergue. — Smith, Temperate Chile, a progressive Spain. — J. H. Adeane, The early married life of Maria Josepha, lady Stanley. — Collet, History of the taxes on knowledge, their origin and repeal. — Folklore. — Old Testamente literature. — Books on educacion. — Ecclesiastical literature. — Mediaeval London. — The life of Babar. — A new Image of Pity. — Alpine Memories. — James Martineau. — Hill, A handbook of Greek and Roman coins.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Egli, Analecta reformatoria, I. — Hegler, Brenz. — Armstedt, Gesch. von Königsberg (bon et clair). — Leben des Catharinus Dulcis, p. Justi. — Joachim, J. F. von Domhardt. — Gerhardt, Wilhelm von Humboldt als Staatsmann, II (excellent). — Rœthe, Die Reimvorreden des Sachsenspiegels (cf. *Revue*, n° 2). — Delitzsch, Die Entstehung des aeltesten Schriftsystems oder der Ursprung der Keilinschriften. — Drerup, Antike Demosthenesausgaben (solide). — Nazari, I dialetti italici (n'est qu'un extrait de Planta). — Bauch, Gesch. des Leipziger Frühhumanismus mit bes. Berücks. auf Wimpina u. Mellerstadt. — Keat's Hyperion, p. Hoops. — Hoek, Schoenes Blumenfeld, 1601, p. Max

Koch. — Bruinirr, Das deutsche Volkslied (très bon). — M. Heyne, Das deutsche Wohnungswesen. — Matthaei, Deutsche Baukunst im M. A.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : Die Kirchengesch. des Zacharias Rhetor trad. Ahrens u. Krüger. — Lotz, Ormuzd und Ahriman. — Türnau, Rabanus Maurus (populaire). — Bleibtreu, Von Robespierre bis Buddha; Servaes, Praeludien; M. Lorenz, Die Literatur am Jahrhundert-Ende. — Südarab. Altertümer im Kunsthist. Hofmuseum p. De H. Müller. — Heraeus, Die Sprache des Petronius u. die Glossen. (important). — Vitruv, p. Rose, nouv. éd. — Pniower, Gœthes Faust (utile). — Con Dante e per Dante, discorsi e conferenze tenute a cura del Comitato milanese della Societa dantesca italiana (art. de Del Lungo, Glacosa, Negri, Novati, Roces, Rossi, Scherillo, Zuccante). — Hegle, Joh. Brenz u. die Reformation im Herzogthum Wirtemberg (méritoire et mesuré). — Kupelwieser, Die Kämpfe Oesterreichs mit den Osmanen 1526-1537 (soigné et clair). — Sakmann, Eine ungedruckte Voltaire-Correspondenz. — Martens, Südawerika unter bes. Berücks. Argentiniens. — G. Schneidbr, Die finanz. Bezieh. der florent. Bankiers zur Kirche 1285-1304 (bon). — G. Friedrich, Hamlet u. seine Gemütskrankheit. — Schubert von Soldern, Bochara. — Helbig u. Reisch, Führer durch die Samml. klass. Altertümer in Rom.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre : Comte G. Mycielski, Comptes rendus des séances de la Commission de l'histoire de l'art. — Lepszy, Les chesses du cabinet archéologique de l'université Jagellone. — Ketrzynski, Casimir I, 1034-1058.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-quatrième année 12 février 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, 1900, n° de janvier : Figures tirées d'un manuscrit des Météorologiques d'Aristote, par Charles GRAUX et Albert MARTIN. — Le littoral de l'Inde d'après Pomponius Mela, par L. MALAVIALLE. — Anciennes gammes enharmoniques (deuxième article), par Louis LALOY. — Plaute, I Miles, 1022, 1088 ; II Trinummus, 176, 289-291 ; 318 ; 332, par Alcide MACÉ. — Orphica, Fr. 2 Abel, par Paul TANNERY. — Salluste, Histoires, 2, 87 et 1, 88, par Max BONNET. — Aurelius Victor, Epit. XXV, par J. CHAUVIN. — Fragment d'une liste de vainqueurs aux jeux olympiques (papyrus d'Oxyrhynchus), par T. W. BEASLEY. — Note sur le papyrus CCXVIII d'Oxyrhynchus, par B. HAUSSOULLIER. — Bulletin bibliographique.

The Academy, n° 1447 : Theology of the day. — The Franco-German war 1870-1871, by generals and other officers who took part in the campaign, trad. J. F. MAURICE and others. — Goldwin SMITH, The United Kingdom, a political history. — LLOYD, In Dwarf Land and Cannibal Country. — The making of Ruskin's prose style. — G. W. Steevens.

The Atoenaeum, n° 3770 : Fr. HARRISON, Tennyson, Ruskin, Mill and other literary estimates. — E. RENAN, Etudes sur la polit. religieuse du règne de Philippe-le-Bel. — CHRISTIAN, The Caroline islands. — WEBB, The history of Chislehurst. — The prose works of Jonathan Swift, vol. VIII, Gulliver's travels, p. DENNIS. — Ed. MEYER, Forsch. zur alten Gesch. III. — Mary H. KINGSLEY, The story of West Africa. — Classical translations. — RHODES, History of the United States from the compromise of 1850 ; HART, Source-book of American history. — Blackmore. — Thomas, son of Geoffrey Chaucer. — Shakspeare's sonnets, reconsidered and impart rearranged with introductory notes by Sam. BUTLER.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : NESTLE, Einf. in das griech. N. T. — GUIZOT, Montaigne. — PUNTSCHART, Herzogseinsetzung u. Huldigung in Kärnten. — SCHMEDDING, De Regeering van Frederik van Blankenhelm, bisschop van Utrecht. — GEBAUER, Kurbrandenburg u. das Restitutionsedict von 1629. — A. RICHTER, Einige seltenere Reformationsflugschriften 1523-1525. — Leonardo da Vinci, Il codice atlantico nella Biblioteca Ambrosiana, fasc. XIII-XVI. — Grimm, Deutsche Rechtsaltertümer, 4ᵉ ed. p. HEUSLER u. HÜBNER. — Mitteil. des Seminars für orient. Sprachen, p. SACHAU, I. — Aristotelis ars rhetorica, p. ROEMER, 2ᵉ éd. — KLEBS, Die Erzählung von Apollonius aus Tyrus (bon). — L. MEYER, Le livre-journal de maître Ugo Teralh. — Gull-Thorissaga p. KALUND. — Ten Brink. Gesch. der engl. Literatur, 2ᵉ ed. — R. M. MEYER, Die deutsche Literatur des XIX Jahrh. (très contestable). — Baechtold, Kleine Schriften, p. VETTER (cf. *Revue*, 1899, n° 45). — RICHEL, Entwurf einer deutschen Betonungslehre. — WENGEROW, Grundzüge der Gesch. der neuesten russischen Litteratur, trad. PECH.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5, 27 janvier 1900 : MARGOLIOUTH, The Origin of the Original Hebrew of Ecclesiasticus. — WEINEL, Die Wirkungen des Geistes u. der Geister im nachapostol. Zeitalter bis auf Irenäus. — KRONENBERG, Moderne Philosophen. — Monava-Grhya-Sutra p. KNAUER. — Isaac LEVI, Gramm. ed esercizii pratici della lingua Ebraica (trop de fautes). — STRATTON, History of Greek Noun-

— Formation, I (remarquable). — SCHWANDKE, De Aristophanis Nubibus prioribus (important). — La Saga de Guunlaug Langue de Serpent, trad. f. WAGNER (bon), — ULRICH, Villers. — MOLENAAR, Burns' Bezieh. zur Litteratur (bien fait). — DAHN, Die Könige der Germanen, VIII, die Franken unter den Karolingern (indispensable). — DAUDET, Louis XVIII et Decazes. — Siegel der badischen Städte, p. WEECH. — KÖBERLIN, Der Obermain als Handelsstrasse im späteren M. A. (soigné). — MARGUERY, L'œuvre d'art et l'évolution. — LE BLANT, Les commentaires des Livres Saints et les artistes chrétiens des premiers siècles.

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, octobre-décembre 1899 : WARDA, Kants Bewerbung um die Stelle des Sub-Bibliothekars an der Schlossbibliothek. — TOEPPEN, Memorial über die Bezieh. des Ordenslandes Preussens zu Polen. — SCHÖNDÖRFFER, Paulsens Kant. — WICHERT, Die Gründung der Stadt Pr. Holland, Kritik und Darstellung. — SOMMERFELDT, Zur Biographie einiger Angehörigen des Von Corvin. — Wiersbitzki Geschlechts. — *Kritiken u. Referate :* LUDD, Philosophy of Knowledge; BENRATH, Die Ansiedel, der Jesuiten in Braunsberg; JOACHIM, J. F. von Domhardt. — *Mitteillungen und Anhang :* Noch etwas über Kant's Vorfahren; Kant's Träume eines Geistersehers englisch.

Museum, n° 12 : RIBBECK, Reden u. Vorträge (Van den Es). — Aristotelis ars rhetorica p. ROEMER (Was). — MAURENBRECHER, Hiatus u. Verschleifung im alten Latein (Bierma). — UHLENBECK, Kurzgef. etym. Wörterbuch der altind. Sprache, II (Huizinga). — TE WINKEL, De Nordnederl. tongvallen, afl. 1 (De Vries). — Cynewulfs Elene, p. ZUPITZA (Bülbring). — BOURQUIN et SALVERDA DE GRAVE, Précis de phonétique française (Van Hamel). — LUNDSTRÖM, Flaminius och Hannibal (Burger). — RAMSAY, The foundations of England (P. L. Muller). — CARO, Genua u. die Mächte im M. A. II (P. L. Muller). — REMBERT, Die Wiedertäufer im Herzogthum Jülich (Cramer). — Van der Gees, Briefwisseling, p. GONNET, I (Colenbrander).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 8 Trente-quatrième année 19 février 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue des études historiques, n° 1, janvier-février : Frantz Funck-Brentano, Introd. aux bibliographies critiques. — Lacour-Gayet, Une curiosité calligraphique et polyglotte de la Bibliothèque nationale avec deux dessins inédits de Seb. Le Clerc. — Bittard des Portes, Susceptibilités des militaires au commencement du XVIIIe siècle. — Hénault, Voyage d'un provincial à Paris au XVIIIe siècle. — H. de Curzon, Bibliographie critique de Franz Schubert. — Frantz Funck-Brentano, Une faculté de médecine au XVe siècle. — *Comptes rendus* (ouvrages de MM. de Brand de Galametz, Chérot, La Ferrière, Rousse, Schefer, d'Avenel, Andler, Thureau-Dangin, La Mazelière, Toutée, Samuel). — *Chronique.*

Correspondance historique et archéologique, n° 73, janvier : Renseignements administratifs. — Brière, Le rapport du budget des Beaux-Arts pour 1900. — Ch. de Beaumont, Antoine Coutel. — *Chronique.*

The Academy, n° 1448 : Holmes, Caesar's conquest of Gaule. — A. M. Earle, Child life in colonial days. — Wilcock, Sir Thomas Urquhart of Cromartie. — Devereux, Sidelights on South Africa. — Fisher, Finland and the tsars. — Deniker, The races of man. — Underhill, A Spanish literature in the England of the Tudors.

The Athenaeum, n° 3771 : A memoir of Dean Milman. — Caird, The fundamental principles of christianity. — Julia Cartwright, Beatrice d'Este. — Alabaster, Notes and commentaries on Chinese criminal laws. — Oxyrhinchus Papyri, II. — Gasquet, The eve of the Reformation, studies in the religious life and thought of the English people in the period preceding the rejection of the Roman jurisdiction by Henry VIII. — Thomas, son of Geoffrey Chaucer. — Felix Rabbe (not. nécr.). — The date of the New Atlantis. — Alex. van Millingen, Byzantine Constantinople, the walls of the city and adjoining historical sites. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 5 : Encyclopaedia biblica, p. Cheyne and Black, I, A.-D. — Dorner, Grundriss der Dogmengesch. — Schonsdorf, Die Germanen in den Balkanländern bis zum Auftreten der Gothen (d'heureuses hypothèses). — Souchon, Die Papstwahlen in der Zeit des grossen Schismus, II, 1408-1417. — Kaemmel, Sächsische Geschichte; von Krones, Oesterr. Gesch. (la science en poche). — Von Friesen, Gesch. der von Friesen. — Das deutsche Kaiserpaar im heiligen Lande im Herbst 1898. — Bar Hebraeus, Oriental wit and wisdom, trad. Budge. — Sanskrit mss. India Office, VI, p. Eggeling. — Heinemann, Die Hs. der herz. Bibliothek zu Wolfenbüttel, II, 3. — O. Harnack, Essays und Studien zur Literaturgesch. — Achelis, Grundzüge der Lyrik Gœthes.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : Budde, Die Religion des Volkes Israel bis zur Verbannung (très instructif). — Rolffs, Die Theologie als Wissenschaft. — Schopenhauers Gespräche und Selbstgespräche, p. Grisebach. — Pöhnert, J. M. Gessner (méritoire). — Ad. Hillebrandt, Alt-Indien-Choephoroi, p. Blaydes. — Boll, Beiträge zur Ueberlieferungsgesch. der griech. Astrologie u. Astronomie (solide). — Die Jakobsbrüder von Kunz Kistener, p. Euling. — Franzos, Heines Geburtstag (Heine est né en 1797). — Hesseling, Het Afrikaansch. —

Le bone Florence of Rome, p. VIKTOR u. KNOBBE. — F. L. BAUMANN, Forsch. zur Schwaeb. Geschichte. — A. W. WARD, Great Britain and Hanover, some aspects of the Personal Union. — PASTOR, Aug. Reichensperger, 2 vol. — Don Francisco Monsalvatje y Fossas, Geografia istorica del Condado de Besolu X. — Huygens, Œuvres complètes, VI, VII, VIII. — UHDE, Am Grabe der Mediceer, Florentiner Briefe über deutsche Kultur. — Kreuchauss, Schriften zur Leipziger Kunst, 1768-1782.

BIBLIOTHÈQUE COLONIALE DE LINGUISTIQUE

LANGUES SÉNÉGALAISES

WOLOF, ARABE-HASSANIA, SONINKÉ, SÉRÈRE, NOTIONS GRAMMATICALES, VOCABULAIRES ET PHRASES.

Par le Général FAIDHERBE

In-18, percaline. **7 50**

MANUEL DAHOMÉEN
DICTIONNAIRE DAHOMÉEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-DAHOMÉEN

Précédé de notices grammaticales, par M. DELAFOSSE

Un fort volume in-18. . . . . **10 »**

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE HAOUSSA

LANGUE COMMERCIALE DU SOUDAN, AVEC DES EXERCICES GRADUÉS, UNE CHRESTOMATHIE ET UN VOCABULAIRE HAOUSSA-FRANÇAIS

Par A. DIRR. Préface par M. le Commandant MONTEIL

In-18 . . . . **5 »**

GRAMMAIRE FRANCO-BIRMANE

D'après A. JUDSON, par L. VOSSION, consul de France.

Préface par Léon FEER. — In-18, percaline. . . . . **12 »**

LOQMAN BERBÈRE

AVEC QUATRE GLOSSAIRES ET UNE ÉTUDE SUR LA LÉGENDE DE LOQMAN

Par René BASSET, directeur de l'École des Lettres d'Alger.

Un fort volume in-18. . . . . **10 »**

LES FOURBERIES DE SI DJEH'A

Contes kabyles recueillis et traduits. Traduction française et notes par Auguste MOULIÉRAS. Avec une notice sur sir Djeh'a, par René BASSET. — In-18.. . . . . **3 50**

CHESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE
DE L'ARABE LITTÉRAL

Par Hartwig DERENBOURG, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, et J. SPIRO. — In-18. .. . . **7 50**

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALAIS ET MALAIS-FRANÇAIS

Précédé d'un précis de grammaire malaise par le Dr MONTANO.

Par ERRINGTON DE LA CROIX. — In-18, percaline. . . . **10 »**

A. MARRE
GRAMMAIRE DE LA LANGUE MALGACHE

In-18, cartonné.. . . . . **4 »**

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MALGACHE

In-18, à 2 colonnes, cartonné. . . . . **8 »**

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-quatrième année 26 février 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 20, 15 février 1900 : I. Papiers révolutionnaires, Lettres inédites de Mallet du Pan, d'Andréossy, de l'Abbé Sicard, de A.-C. Thibaudeau, de Champion de Cicé, de Servan, de Lazare Carnot, de Grégoire, de Boissy d'Anglas, de Jean de Bry, de Barbé-Marbois, de Bouchotte, de Lamennais, de J.-B. Cavaignac, de l'ouvrier Albert. — II. Léopold Olivier. Les Déroulède sous l'ancien régime. Essai de reconstitution d'un « Livre de raison » (*Suite et fin*). — III. Une victime de la Haute Cour (1792). Le duc de Brissac. Documents inédits (*Suite et fin*). — IV. Le poète Colardeau et le curé de Pithiviers, correspondance inédite (*suite*). — V. Les livres d'histoire, un historien économiste, le vicomte d'Avenel.

The Academy, n° 1449 : The unpublished legends of Virgil, p. Leland. — Wallace et Smith, George Buchanan. — Caird, The fondamental ideas of christianity. — Carlyle, Hugh Latimer. — Mau, Pompei, its life and art. — Lowell, Impressions of Spain. — Hayes, Among horses in Russia. — Potocki, Sport in Somaliland.

The Athenaeum, n° 3772 : Mahan, Lessons of the war with Spain ; Wilson, The downfall of Spain.— Lindesay of Pitscotie, The historie and cronicles of Scotland, p. Mackay. — Timmins, Nooks and corners of Shropshire. — Bain, Elizabeth Petrovna. — Davis, Balliol College ; Wilson, Magdalen College ; Hardy, Jesus College. — Col. Colomb, Pseudo S. Peter or a regicide's career. — English classics. — Caxton and Wenkyn de Worde at Westminster. — The surname of the Wellesleys. — Sir W. Hunter. -- Mandslay, A glimpse at Guatemala.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : Novum Testamentum, p. Wordsworth. — Wendland, A. Ritschl u. seine Schüler. — Tarinoff, Die Beteiligung Solothurns am Schwabenkrieg. — Tille, Die kleineren Archive der Rheinprovinz. — Blok, History of the people of the Netherlands. II. — Acten zur Vorgesch. des siebenj. Krieges, p. Volz u. Küntzel, — Mündel, Der Kaiserstuhl. — Audouin, De la déclin. dans les langues indo-europ. (soigné et critique). — Xenoph. Exped. Cyri, p. Gemoll. — S. Müller, Haandbog i den danske Litteratur. — Schlegel, Der Satzbau der Egerländer Mundart. — Platens Tagebücher, p. Landmann u. Scheffler, II. — Böger, Die Rhein-Elbestrasse des Tiberius. — Blanchet et Villenoisy, Guide pratique de l'antiquaire. — Springer, Handbuch der Kunstgesch. I, das Altertum, 5e éd.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7 : Die Bücher Samuelis erklärt von Otto Thenius. 3. Aufl. bes. von Löhr. — Corssen, Zwei neue Fragmente der Weingartener Prophetenhandschrift. — J. H. Kurz, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 13. Aufl. bes. v. Bonwetsch u. Tschackert. — F. Nippold, Kleine Schriften zur inneren Geschichte des Katholizismus. 1. 2. — Menzi, Der Materialismus vor dem Richtersthul der Wissenschaft. — Kallas, System der Gedächtnisslehre. — H. Ritter et L. Preller, Historia philosophiae Graecae. Ed. VIII. — Cathrein, Moralphilosophie. 3 Aufl. — R. Foerster, Die Aula Leopoldina der Universität Breslau. — N. Scheid, Der Jesuit Jakob Masen. — Dialogues of the Buddha, transl. from the Pâli by T. W. Rhys Davids. — S. Mannes, Ueber den Einfluss des Aramäischen auf den Wortschatz der Misnah an Nominal und Verbal-Stämmen. I. Th. — M. Levin, Lehrbuch der jüdischen Geschichte und. Litteratur. 3. Aufl. — L. Bonnelli, Elementi di Grammatica Turca Osmanli. —

Lars Wæhlin, De usu modorum Theocriteo. — John. L. Myres and Max Ohnefalsch-Richter, A. Catalogue of the Cyprus Museum. — A. Müller, Untersuchungen zu den Bühnenalterthümern. — Tacitus, Dialogus de oratoribus. Erkl. von C. John. — K. Borinski, Lessing, 2 Bde. — E. Neubürger, Goethes Jugendfreund Friedrich Maximilian Klinger. — Fr. Wienstein, Lexikon der katholischen deutschen Dichter vom Ausgange des Mittelalters bis zur Gegenwart. — E. Loseth, Observations sur le Polyeucte de Corneille.—Beówulf. Hgb. von Moritz Heyne. 6. Aufl. bes. von Adolf Socin. — B. Bulthaupt, Dramaturgie des Schauspiels, Shakspeare. 6. Aufl. — M. Foltz, Beiträge zur Geschichte des Patriziats in den deutschen Städten vor dem Ausbruch der Zunftkämpfe. — A. Böhtlingk, Doktor Martin Luther und Ignaz von Loyola. — A. Griffiths, The Wellington Memorial. — S. Eck, David Friedrich Strauss. — E. Heyck, Kaiser Maximilian I. — F. Schultz, Die geschichtliche Entwicklung der Gegenwart seit 1815. 2. Aufl. — C. Kögel, Rudolf Kögel. 1. Bd. — H. v. Soden, Palästina und seine Geschichte. — P. W. v. Keppler, Wanderfahrten und Wallfahrten im Orient. 3. Aufl. — V. Unger, Feldmarschall Derfflinger. — W. Schücking, Der Regierungsantritt. I. Buch. — G. Meyer, Lehrbuch des deutschen Staatsrechtes. 5. Aufl. — F. Buhl, Die sozialen Verhältnisse der Israeliten. — W. Kley, Bei Krupp. — G. Thibaut, Astronomie, Astrologie und Mathematik. — Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik. VIII. H. — J. Tyndall, Fragmente aus den Naturwissenschaften. 1, Bd. — F. Cohn, Die Pflanze. 2. Aufl. — R. Kobert, Ueber die Pest des Thucydides. — G. Liebe, Der Soldat in der deutschen Vergangenheit. — H. A. Köstlin, Geschichte der Musik im Umriss. — 5. Aufl.

— N° 8: F. Praetorius, Targum zu Josua in jemenischer Ueberlieferung. — W. Sturm, Der Apostel Paulus und die evangelische Ueberlieferung. — W. Wolff, Der Apostel Paulus. — Th. Murner, An den grossmächtigsten und durchlauchtigsten Adel deutscher Nation. Hgb. von Voss. — G. Rietschel, Lehrbuch der Liturgik. I. — B. Christen, Leben des hl. Franciscus von Assisi. — V. Tessen-Wesierski, Die Grundlagen des Wunderbegriffes nach Thomas von Aquin. — S. Rubin, Die Erkenntnisstheorie Maimons in ihrem Verhältniss zu Cartesius, Leibniz, Hume und Kant. — E. Steude, Die monistische Weltanschauung. — C. Stange, Einleitung in die Ethik. I. — O. Flügel, Idealismus u. Materialismus der Geschichte. — M. Schoengen, Die Schule von Zwolle. — A. Ehrhard, Der katholische Student und seine Ideale. — O. Posse, Handschrift.-Konservirung. — E. Schill, Erhaltung u. Ausbesserung von Handschriften durch Zapon-Imprägnirung. — G. Hüsing. Elamische Studien. — A. Potebnja, Veränderung der Bedeutung und Stellvertretung des Substantivums. — Der Musterstaat von Alfarabi, übertr. von. Fr. Dieterici. — O. Nazari, I dialetti italici. — G. Zippel, Il Filelfo, a Firenze. — P. Kretschmer, Sprachregeln für die Bildung und Betonung zoologischer und botanischer Namen. — Paul M. Meyer, Das Heerwesen der Ptolemäer u. Römer in Aegypten. — W. Kayser, Lexicon lateinischer Zitate. — P. Pachaly, Variation im Heliand u. in der Altsächsischen Genesis. — Volksschauspiele aus dem Böhmerwalde. Hgb. von. J. J. Ammann. II. — J. Ammann, Zur Erinnerung an Jeremias Gotthelf. — H. Stickelberger, Sprach Jeremias Gotthelfs. — A. Bankwitz, Die religiose Lyrik der Annette von Droste-Hülshoff. — A. Franklin, La vie privée d'autrefois. Les magasins de nouveautés. La vie de Paris sous Louis XIV. Tenue de maison et domesticité. — R. Koppel, Verbesserungen zu den Erläuterungen und der Textlesung des « Lear ». —

E. Petersen, Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief. I. — H. Sommer, Das brandenburgischpreussische Heer in seiner Entwickelung seit dem Anfange des 17. Jahrh. s. — A. Wahl, Notabelnversammlung von 1787. — E. Gothein, Johann Georg Schlosser als badischer Beamter. — O. Seeger, Zur Confessio Sigismundi. — H. Frhr. Langwerth von Simmern, Aus meinem Leben. I. II. — J. Heer, Die historischen u. geographischen Quellen in Jâqûts Geographischem Wörterbuch. — L. Tobler, Kleine Schriften zur Volks- und Sprachkunde. — W. Bruchmüller, Erinnerungen an Rügen und die Ostsee. — O. Finsch, Carolinen und Marianen. — H. Sieveking, Genueser Finanzwesen mit besonderer Berücksichtigung der Casa di S. Giorgio. II. K. Helfferich, Studien über Geld-und Bankwesen. — Ed. Otto, Das deutsche Handwerk in seiner kulturgeschichtlichen Entwickelung. — A. Schwappach, Fortswissenschaft. — J. Gilson, L'étude du Droit romain comparé aux autres droits de l'antiquité. — A. Hegler, Die praktische Thätigkeit der Juristenfakultäten des 17. u. 18. Jahrh. s. — G. Maas, Bibliographie des bürgerlichen Rechts. — E. Kraepelin, Die psychiatrischen Aufgaben des Staates.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 3 : W. Soltau, Eine Lücke der synoptischen Forschung. — C. Canilli, Senofonte, L'Agesilao (élémentaire et des détails contestables). — P. Waltzing, Lexique de Plaute, A- accipio (vient à son heure). — A. Breysig, Germanici Aratea (grands progrès). — E. Klebs, Die Erzählung des Apollonius aus Tynes (travail très important). — H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung.

— N° 4 : Pauly's Realencyclopödie, von G. Wissowa, VI. — H. Bertsch, Meeresriesen, Erdgeister u. Lichtgötter in Griechenland (brillant, mais rien de sûr). — Fr. Grosshauser, Aesculap u. Hippokrates (sans valeur). — H. S. Anton, Die Mysterien von Eleusis. — A. Mau, Führer durch Pompeji, 3A. — J. Kubik, Pompeji im Gymnasial. unterricht. — B. Rappaport, Die Einfälle der Goten in das röm. Reich (très satisfaisant). — H. Rabe, Philoponus de aeternitate mundi. — M. Wohlrab, Die altklassischen Realien im Gymnasium, 4 A. — Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische.

— N° 5 : U. Wilcken, Griechische Ostraka. — A. Malfertheiner, Realerklärung. u. Anschauungsunterricht bei der Lektüre der gr. Klassiker. — M. Schanz, Geschichte der röm. Litteratur II, 1, 2A. — Statii Siluae, von Fr. Vollmer; H. Glaesener, Les caractères dans la Thébaïde de Stace. — Fran filologiska föreningen i Lund. — F. Ballin, Italienische Herbsttage.

— N° 6 : Reber, u. Bayersdorfer, Klassischer Skulpturenschatz, II-IV. — H. Meuss, Tyche bei den attischen Tragikern. — E. Ziegler, Zwölf Reden Ciceros. disponiert. — L. Borsari, Topografia di Roma antica. — E. Sehmsdorf, Die Germanen in den Balkanlændern. — J. Rosenboom, Proben aus einer Stoffsammlung zu lat. Klassenarbeiten. — H. J. Müller, Ostermanns lat. Uebungsbuch, V.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 10 Trente-quatrième année 5 mars 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1350 : Life and letters of Ambrose Philipps de Lisle. — Harris, How to beat the Boers; Bovill, Natives under the Transvaal flag; Osborne, In the land of the Boers; Naville, The Transvaal question; Brunker, Boer war. — Sayce, Babylonians and Assyrians. — King, Babylonian religion and mythology. — Cooke, The Duchess of Teck. — Quiller-Couch, Historical tales from Shakspeare. — H. Coddick, A white woman in Central Africa. — A. H. Smith, Village life in China. — Grein, Dramatic criticism.

The Athenaeum, n° 3773 : Cooke, The Duchess of Teck. — W. Skeat, Malay magic. — Lights and shadows of a long episcopate, being reminiscences and recollections of Henry B. Whipple, bishop of Minnesota. — Ambrose Philipps de Lisle. — Gudeman, Latin literature of the Empire, II. — Parry, The story of the 17 Lancers. — Wylly, The 96 regiment in the Crimee. — Conybeare, Alfred in the Chronicles. — Acts of the Privy Concil, XIX. — Registers of the french Church of Threadneedle Street, London. — The bibliography of Boccacio's Genealogiae Deorum (Toynbee). — Paul Calmann Levy. — Landor bibliography (Wheeler). — Sir W. Geddes. — Francis Harvey. — Grueber, Handbook of the coins of Great Britain and Ireland in the British Museum. — Romney's portrait of Cowper.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Schnedermann, Einl. in die christl. Glaubenslehre. — Budde, Die Religion des Volkes Israel bis zur Verbannung (six conférences). — Koepp, Alexander der Grosse (insuffisant). — Arendt, Syrakus im zweiten punischen Kriege, I, Quellenkritik (soigné). — Fischer, Cardinal Consalvi (appartient à la littérature édifiante). — Heigel, Deutsche Gesch. vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Auflösung des alten Reiches, I (intéressant). — Von Diest, Heinrich von Diest. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig 1897. — Beiträge zur Geographie des mittleren Deutschland p. Ratzel. — Uhlenbeck, Kurzgef. etym. Wörterbuch der altind. Sprache, II. — Jolly, Bühler. — Audouin, De Plautinis anapaestis. — Elze, Venezianische Skizzen zu Shakespeare. — Neujahrswünsche des XV Jahrh. p. Heitz. — Hübner, Christ-Comoedia, p. Brachmann. — Raab, J. J. F. von Kurz, genannt Bernardon.

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. — **Contes populaires grecs,** recueillis et traduits par Emile Legrand. In-18. . . . . 5 fr. »
II. — **Romanceiro portugais.** Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18. . . . 5 fr. »
III. — **Contes populaires albanais,** recueillis et traduits par Aug. Dozon. In-18. . . . . 5 fr. »
IV. — **Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura,** recueillis et traduits par J. Rivière. In-18. . . . . 5 fr. »
V. — **Contes populaires slaves,** recueillis et traduits par L. Léger. In-18. . . . . 5 fr. »
VI. — **Contes indiens.** Les trente-deux récits du trône, traduits du bengali par L. Feer. In-18. . . . . 5 fr. »
VII. — **Contes arabes.** Histoire des dix vizirs (*Bakhtiar, Nameh*), traduite par René Basset. In-18. . . . . 5 fr. »
VIII. — **Contes populaires français,** recueillis par E.-Henry Carnoy. In-18. . . . . 5 fr. »
IX. — **Contes de la Sénégambie,** recueillis par le Dr Bérenger-Féraud. In-18. . . . . 5 fr. »
X. — **Les Voceri de l'île de Corse,** recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique. . . . . 5 fr. »
XI. — **Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge,** recueillis par Bérenger-Féraud. In-18. . . . . 5 fr. »
XII. — **Contes populaires berbères,** recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18 . . . . 5 fr. »
XIII-XIV. — **Contes de l'Egypte chrétienne,** traduits par E. Amélineau. 2 vol. in-18. 10 fr. »
XV. — **Les chants et les traditions populaires des Annamites,** recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18. . . . . . 5 fr. »
XVI. — **Les contes populaires du Poitou,** par Léon Pineau. In-18 . . . . 5 fr. »
XVII. — **Contes ligures.** Traditions de la Rivière, recueillis par J.-B. Andrews. In-18 . . . . 5 fr. »
XVIII. — **Le folk-lore du Poitou,** par L. Pineau. In-18. 5 fr. »
XIX. — **Contes populaires malgaches,** recueillis, traduits et annotés par G. Ferrand, résident de France à Madagascar. Introduction par M. René Basset. In-18. . . . . 5 fr. »
XX. — **Contes populaires des Ba-Souto** (Afrique du Sud), recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. In-18. . . . . 5 fr. »
XXI. — **Légendes religieuses bulgares,** traduites par Lydia Schischmanov. In-18. . . . . 5 fr. »
XXII. — **Chansons et fêtes du Laos,** par Pierre Lefèvre-Pontalis. In-18, illustré.. . . . . 2 fr. 50
XXIII. — **Nouveaux contes berbères,** recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18. . . . . 5 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-quatrième année 12 mars 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

The Academy, n° 1451 : Lilly, First principles in politics. — Thomas Elwood, new ed. — Starbuck, The psychology of religion. — Nova Anthologia Oxoniensis, p. Rob. Ellis and Godley. — Hobson, The war in South Africa; Parry, The death or glory boys ; Kinnear, The Modder River with Methuen ; Bennett, Two million civilian soldiers of the Queen and how to raise them. — Canon Robinson, Nigeria ; Gorst, The Earl of Beaconsfield; Clark, Old friends ot Cambridge ; Hime, Lucian the Syrian satirist.

The Athenaeum, n° 3774 : Sir Robert Warburton, Eighteen years in the Khyber. — Mrs Murray-Aynsley, Symbolism of the East and West. — Gray, Cambridge University. The queen's college of S. Margaret and St Bernard. — Hogan, The life and works of Dante Allighieri. — *Celtic literature :* Gweithiau Morgan Llwyd o Wynerd; Oidhe Chloinne Uisnigh. — Scottish history. — The Epistles of S. Clement to the Corinthians in Syriac, p. Bensly. — Thomas Manning (Harris) The Prince of Army Chaplains (Colomb). — The flowers of the forest (Bayne). — Paradise as an ecclesiastical term (Toynbee). — Alfred in the Chroniclers (Conybeare). — Bartolozzi. — Cust, The Master E. S. and Ars moriendi. — Ardaillon, Les mines du Laurion dans l'antiquité. — Two seal cylinders (Ward).

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Uzielli, Le misure lineali medioevali e l'effigie di Cristo. — Paetzold, Die Confutation des Vierstädtebekenntnisses. — Winckler, Altoriental. Forschungen, zweite Reihe, I u. II. — A. Bauer, Die Forsch. zur griech. Gesch. 1888-1898. — Bilfinger, Unters. über die Zeitrechnung der alten Germanen, I. Das altnordische Jahr (très important). — Jacks, The life of Prince Bismarck. — Elster, Gesch. der stehenden Truppen im Herzogtum Braunschweig-Wolfenbüttel 1600-1714. — Ratzel Anthropogeographie, I, 2e ed. — Koenig, Gœthes optische Studien. — Krauss, Griech. u. latein. Lehnwörter im Talmud, Midrasch u. Targum, II (très recommandable). — L. Geiger, Ursprung u. Entwick. der menschl. Sprache u. Vernunft, 2e ed. — Fragmente vornicänischer Kirchenväter aus den Sacra Parallela, p. Holl. — Augustini de fide et symbolo, etc. p. Zycha. — Lope de Vega, Los Guzmanes de Toral o Como ha de usarse del bien y ha de prevenirse el mal, p. Restori. — Chadwick, Studies in Old English. — Friedmann, Das deutsche Drama des XIX Jahrh. übers. J. I. Weber. — Weltrich, Schiller, I (troisième livraison du premier volume ; très fouillé). — Bankwitz, Die religiöse Lyrik der Annette von Droste-Hülshoff. — Uhl, Das deutsche Lied, acht Vorträge. — Posse, Handschriften-Konservirung ; Schill, Anleit. zur Erhalt. u. Ausbesserung von Hss. durch Zapon-Imprägnirung. — R. Engelmann, Pompeji.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9, 24 février 1900 : A. Bertholet, Israelitische Vorstellungen vom Zustand nach dem Tode. — H. Bleek, Grundlagen der Christologie Schleiermachers. — F. X. Funk, Kirchengeschichtliche Abhandlungen u. Untersuchungen, 2. Bd. — C. Bouglé, Les idées égalitaires. — C. Gutberlet, Der Kampf um die Seele. — Petronievics, Prinzipien der Erkenntnisslehre. — John Lockes Gedanken über Erziehung. Uebs. und erläut. v. E. von Sallwürk. — G. Bauch, Leipziger Frühhumanismus. — O. Kunzer, Katalog der Leopold-Sophien-Bibliothek v. Ueberlingen a. B. — J. Jolly, Georg Bühler. — M. Weissberg, Neuhebräische Aufklärungs-Litteratur in Galizien. — J. R. P. F. Gonggrijp, Maleisch-

hollandsch Leess-en-Leerboek. — Ed. König, Die Originalität des neulich entdeckten hebräischen Sirachtextes. — H. Bertsch, Meeresriesen, Erdgeister und Lichgötter in Griechenland. — Euripide, Médée. Iphigénie à Aulis. Rec. nouv. par Henri Weil. — Sylloge inscriptionum Graecarum it. ed, Dittenberger, vol. I. — M. Schanz, Geschichte der römischen Litteratur, II, 1. 2. A.—G. Schimmelpfeng, Erziehliche Horazlektüre. — G. Macropedius, Rebelles und Aluta. Hgb. von J. Bolte.—R. M. Meyer, Deutsche Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts.— O. Weise, Syntax der Altenburger Mundart.—A. Otto, Wilhelm Raabe. — H. Reinsch, Ben Jonsons Poetik und seine Beziehungen zu Horaz. — G. Curto, La Beatrice e la Donna gentile di Dante Alighieri. — Th. Stromer, Neues Deutsch-Spanisches Wörterbuch. — K. Rübel, Dortmunder Finanz und Steuerwesen. I. — P. Schweizer, Die Wallenstein-Frage in der Geschichte und im Drama. — Preussische und österreichische Akten zur Vorgeschichte des siebenjährigen Krieges. v. G. B. Volz u. G. Rüntzel. — E. Guglia, Kaiserin Maria Ludovica von Oesterreich 1787-1816. — K. v. Krosigk, Feldmarschall von Steinmetz. — A. Fischer, Streifzüge durch Formosa. — W. Sieglin, Schulatlas zur Geschichte des Alterthums. — Fr. Kretzschmar, Handbuch des preussischen Schulrechts. — G. Sulzer, Die Zukunft des Sozialismus. — O. Schwarz u. G. Strutz, Der Staatshaushalt und die Finanzen Preussens. — S. Cohn, Die Finanzen des deutschen Reisches seit seiner Begründung. — Denkschrift zur Einweihung des neuen Reichs-Post und Telegraphengebäudes an der Königsstrasse in Strassburg. — L. Günther, Keplers Traum vom Mond. — R. Pixis, Kepler als Geograph. — Fr. Zelle, Die Melodien der Erfurter Enchiridien 1524. — Em. Schaeffer, Die Frau in der venezianischen Malerei. — R. Rietsch, Die Tonkunst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts.

Le Puy, imprimerie Ré gis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 12 Trente-quatrième année 19 mars 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : Rigal, Comment ont été composés Aymerillot et le Mariage de Roland. — A. Gazier, Racine et Port-Royal. — Bédier, Chateaubriand en Amérique, Vérité et fiction (suite). — Toldo, Un imitateur ou un inspirateur de Rabelais. — Griselle, Un fragment inédit de Ledieu sur l'éducation du Dauphin. — *Comptes rendus* : Clément, Henri Estienne et son œuvre française (Roy) ; Toinet, Notes pour servir à l'histoire littéraire du xviie siècle (Harmand) ; Perrens, La littérature française au xixe siècle (P. Brun).

Revue historique, mars-avril : P. Matter, La Prusse au temps de Bismarck, le Landtag uni de 1847. — Luchaire, La condamnation de Jean-sans-Terre par la cour de France. — L. G. Pélissier, Sur quelques épisodes de l'expédition de Charles VIII en Italie. — Oelsner, not. biogr. p. Stern (suite). — Huetter, La campagne de 1799, l'armée russe en Suisse. — *Correspondance* : Luchaire, L'ordonnance de Phillppe-Auguste sur la dîme de croisade de 1185. — Les actes de la confrérie du Saint-Sacrement. — *Bulletin historique* : France, questions d'enseignement (G. Monod). — Livres nouveaux (B. et G. Monod ; R. Reuss). — Belgique, fin (Eug. Hubert). — Allemagne, hist. mod. et contemp. 1898 (Philippson). — *Comptes rendus* : Ardaillon, Les mines du Laurion dans l'antiquité ; Fester, Markgraf Bernhard I und die Anfaenge des badischen Territorialstaates ; Buechi, Freiburgs Bruch mit Oesterreich ; Grosch, Franz und die Kaiserwahl im Jahre 1519 ; Oliver, The voyages made by the sieur D. B. to the islands Madagascar and Bourbon ; Chr. Schefer, Bernadotte roi.

The Academy, n° 1452 : Traill, The new Lucian, — Gower, Complete works, p. G.-C. Macaulay, I. — The Book of the Courtier, from the Italian of Count Baldassare Castiglione, done into English by Thomas Hoby, 1561, with an introd. by W. Raleigh. — Miss Mellows, The story of English literature ; Callow, Old London taverns. — Arbuthnot, The mysteries of chronology ; Prior, A history of gothic art in England ; Frechette, Christmas in French Canada ; Wylly, The 95 Regiment in the Crimea. — Stevenson's beginnings.

The Athenaeum, n° 3775 : Stevens, From Capetown to Ladymisth. — Viscount Ossington, Notes from my journal when speaker of the House of Commons. — Hipkins, Repton and his neighbourhood. — Seton, An old family, or the Setons of Scotland and America. — Morgan Brierley. — Egyptian and Assyriological books (publications de King, Sayce et Budge). — Halvorsen. — Small, Scottish woodwork of the XVI and XVII centuries. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Chajes, Proverbia-Studien zu der sogen. Salom. Sammlung C. X-XXII, 16. — Lipsius, Die Vorfragen der system. Theologie. — Delaville le Roulx, Cartulaire gén. de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, III. — Dopsch, Die Kärnten-Krainer Frage u. die Territorialpolitik der ersten Habsburger in Oesterreich. — Bergner, Die Glocken des Herzogtums Sachsen-Meiningen. — Erben, Katalog des Heeres-Museums in Wien. — Matlekovits, Das Königreich Ungarn. — Oldenberg, Aus Indien und Iran (six essais). — Comm. in Aratum p. Maats. — Torp og Falk, Dansk-Norskens Lydhistoire med saerligt Hensyn paa orddan-

nelse og boining. — LANGMESSER, Sakob Sarrazin, der Freund Lavaters. — PACHALY, Die Variation im Heliand u. in der altsächs-Genesis. — Lieder von Walther von der Vogelweide, übers. EIGENBRODT. — Monumenti antichi pubbl. per cura della Reale Academia dei Lincei, IX. — NEÉ, Nürnberg, Entwickl. seiner Kunst bis zum Ausgange des XVIII Jahrh.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1900, n° 1 : N. PAULUS, Der Ablass für die Verstorbenen im Mittelalter. — R. von NOSTITZ-RIENECK, Das Triumvirat der Aufklärung. — N. NILLES, Innocenz IV u. die glagolitisch-slavische Liturgie. — M. HOFMANN, Die Excardination einst u. jetzt. — *Recensionen.* — *Analekten :* Bemerkungen zu Iob 12-14 (Hontheim); Zur Geschichte des Jubiläums vom Iahre 1500 (N. Paulus); Papstgeschichte von Pastor, Gesch. des deutschen Volkes von Janssen-Pastor (E. Michael); Geuss u. Nieder über das Jubiläum als Erlass von Schuld u. Strafe (N. Paulus) Ps. 145 (Irenner); Das Ionalied (E. Seydl); Die Wende des Jahrhunderts (Nilles). — Kleinere Mittheilungen. — Zur Klarstellung.

Museum, n° 1. — RIEMANN et GOELZER, Grammaire comparée du grec et du latin. Syntaxe (Woltjer). — HAIGH, The tragic drama of the Greeks (van Leeuwen). — WEISE, Charakteristik der lateinischen Sprache (Van Wageningen). — Das Targum zu Josua in jemenischer Ueberlieferung von PRAETORIUS (M. Th. Houtsma). — DE VREESE, Gallicismen in het Zuidnederlandsch (Beets). — TÜMPEL, Niederdeutsche Studien (Gallée). — HOLWERDA, Die attischen Gräber der Blüthezeit (Six). — MULLER, Onze Gouden Eeuw (Kernkamp). — SCHMEDDING, De regeering van Frederik van Blankennheim (Fruin).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : C. STEUERNAGEL, Buch Josua. — E. SIMONS, Konfirmation und Konfirmanden-Unterricht. — C. MOMMERT, Die Dormitio u. das deutsche Grundstück auf dem traditionellen Zion. — A. HAMERLE, Die katholische Kirche am Ende des 19. Jahrhunderts. — J. REHMKE, Aussenwelt und Innenwelt, Leib und Seele. — L. BUSSE, Leib und Seele. — C. E. Rasius, Rechte und Pflichten der Kritik. — J. GEYSER, Das philosophische Gottesproblem in seinen wichtigsten Auffassungen. — W. WERCKMEISTER, Der Leibnizsche Substanzbegriff. — A. MESSER, Quintilian als Didaktiker und sein Einfluss auf die didaktischpädagogische Theorie des Humanismus. — F. KOLDEWEY, Die Titulatur des höheren Lehrerstandes im Herzogthum Braunschweig. — J. DAHLMANN, Genesis des Mahābhārata. — J. KRENGEL, Hausgeräth in der Mišnach. — E. KLEBS, Erzählung von Apollonius aus Tyrus. — R. KRALIK, Sokrates. — A. MAU, Führer durch Pompeji. 3. Aufl. — HORAZ, Oden und Epoden, herausgegeben von Hermann Menge. — A. TILLE, Yule and Christmas. — L. P. BETZ, H. Heine und Alfred de Musset. — F. SCHNEDERMANN, Die deutsche Nationallitteratur. — F. SINTENIS, Die Pseudonyme der neueren deutschen Litteratur. — J. H. A. GÜNTHER, English Pronunciation and Grammar. — A. BENOIST, Essais de Critique dramatique. — H. SUCHIER u. A. BIRCH-HIRSCHFELD, Geschichte der französischen Litteratur. — Fr. WALTER, Siegelsammlung des Mannheimer Alterthumsvereins. — Epistulae imperatorum pontificum aliorum. Rec. O. Guenther. II. — G. von BELOW, Das ältere deutsche Städtewesen und Bürgerthum.. — F. STOLLE, Wo schlug Caesar den Ariovist ? — F. KRAUEL, Graf Hertzberg. — M. A. STEIN, Archæological tour with the Buner field force. — E. v. SEYDLITZ, Geographie, Grösste Ausg. C. — D. EBSTORFKARTE, hg. von Konr.

Miller. — R. EBERSTADT, Französisches Gewerberecht und Schaffung staatlicher Gesetzgebung und Verwaltung in Frankreich. — Baron Ch. MOURRE, D'où vient la décadence économique de la France? — Ernst MAYER, Deutsche und französische Verfassungsgeschichte vom 9. bis 14. Jahrh. — F. MEILI, Die elektrischen Stark. und Schwachstromanlagen und die Gesetzgebung. — Al. EHRENFELD, Zur Theorie des Reims. I. — R. LOUIS, Die Weltanschauung Richard Wagners. — W. v. OETTINGEN, Die königliche Akademie der Künste zu Berlin 1696-1900.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-quatrième année 26 mars 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 10 : Brückner, Les apocryphes du M. A. en Pologne, I. — Kawcynski, Les ouvrages philosophiques et oratoires d'Apulée.

Romania, n° 113 : P. Meyer, Notice du ms. Rawlinson poetry 241. — Neilson, The purgatory of cruel Beauties. — Huet, Trad. fr. des Martins de Maerlant. — *Mélanges :* Asselin (Lot); Un fragment épique (G. P); La mort de Siger de Brabant (G. P.); Quelques vers du cardinal Pierre d'Ailli (Piaget); Abri, ailleurs (L. Havet). — *Comptes rendus :* Beiträge zur roman. Philologie, Festgabe für G. Gröber (G. P.); Der anglonorm. Boeve de Haumtone, p. Stimming (G. P.); Cesareo, Le origini della poesia lirica in Italia (Jeanroy); Decurtins, Raetoroman. Chrestomathie (Ulrich.).

Nouvelle revue rétrospective, n° 69 : Les correspondants de l'amiral Bruix 1794-1800. — La Corse pendant les Cent Jours, mémoire du général baron Simon. — Théophile Thoré, lettres à sa mère et à M. Félix Delhasse (suite).

Academy, n° 1453 : Holmes, What is poetry? — Archer, America to-day, observations and reflections. — Keane, The Boer states; Groser, Lord Roberts; The history of the war, I. — The Literary Year Book, 1900, p. Mourah. — Skeat, Malay Magic. — Hardy, Atkins; Pinnington, Sir David Wilkie; Brown, Puritan preaching in England; Mathew, Eaglehawk and crow. — Stevenson's beginnings.

Athenaeum, n° 3776 : Fortecue, A history of the British army, I, to the close of the seven years' War. — Bent, Southern Arabia. — Omond, The Romantic Triumph. — Reyssié, Le cardinal de Bouillon. — Maspero, The passing of the Empires, 850-330. — Inge, Christian mysticism. — French aid to America in the war of Independence (Conway). — Ripley, The races of Europe. — French archaeology; Martin, The stones of Paris in history and letters; P. de Nolhac, Château de Versailles. — Elson, The national music of America and its sources.

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Herzog, Realencyclopädie, 3e ed. VII. — M. Patrick, Sextus Empiricus. — Sudhoff, Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften. — Arnoldson, Nordens enhet och Christian II. — Chamberlain, Das XIX Jahrhundert. — Pastor, Reichensperger. — Friedrichs II Anschauungen vom Krieg. — Thaner, Abälard und das kanonische Recht. — Schulze-Gävernitz, Volkswirtschaftl. Studien aus Russland. — M. Hartmann, Der islamische Orient. — Stumme, Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt. — Horaz, p. Menge, 2e ed. — Suchier u. Birch-Hirschfeld, Gesch. der franz. Literatur, I. — Gedichte vom Hausrat, aus dem XV u. XVI Jahrh. p. Hampe. — Zeitschrift für hochd. Mundarten, I, 1-2. — Dunger, Wider die Engländerei in der deutschen Sprache. — Berdrow, Rahel Varnhagen. — Chauvet, Folklore catalan. — Aust, Die Religion der Römer. — Vogelsang, Holländ, Miniaturen des späteren M. A. — Strzygowski, Der Bilderkreis des griech. Physiologus.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : H. P. Chajes, Proverbia-Studien zu C. X-XXII, 16. — E. A. Stroh, Das messianische Selbstzeugniss Jesu. — J. Watterich, Die Gegenwart des Herrn im h. Abendmahl. — H. Müller, Les origines de la compagnie de Jésus. — Abr. Eleutheropoulos, Philosophie und Lebensauffassung des Griechenthums.

— G. St. Fullerton, On Spinozistic Immortality. — S. Bodnár, Mikrokosmos. — Ch. Bally, Les langues classiques sont-elles des langues mortes? — Ad. Schultz, Pädagogik Tegnérs. — R. v. Mohl, Sitten und Betragen der Tübinger Studenten während des 16. Jahrh. s. — W. A. Neumann, Orientalische Sprachstudien seit dem 13. Jahrh. mit besonderer Rücksicht auf Wien. — A. Socin, Siloahinschift. — A. V.-W. Jackson, Zoroaster the Prophet of ancient Iran. — Latin literature of the empire. Ed. by A. Gudeman. Vol. I. — C. Merckel, Die Ingenieurtechnik im Alterthum. — K. Orszulik, Beispiele zur griechischen Syntax. — P. Wessner, Untersuchungen zur lateinischen Scholienlitteratur. — Laurents Hanssons, Sagaoversættelse udg. af G. Storm. — E. Consentius, « Freygeister Naturalisten, Atheisten », — ein Aufsatz Lessings im Wahrsager. — A.-E. Schönbach, Aufsätze zur neueren Litteratur in Deutschland, Oesterreich. Amerika. — Goethes, Briefe an Frau v. Stein. 3. Aufl. Hg. v. J. Wahle. — J.-W. von Goethe, Meine Religion. — Mein politischer Glaube. — Keat's Hyperion Hg. von J. Hoops. — F. Picavet, Roscelin. — K. Schirrmacher, Voltaire. — F. Dahn, Die Franken unter den Karolingen. 4. — Th. Lindner, Deutsche Hanse. — M. von Stojentin, Geschichte des Geschlechts von Zitzewitz. I. — R. Eckart, Brauch und Sitte. — Zur Kulturgeschichte von Berlin. — F.-M. Mayer, Geschichte Oesterreichs, 1. Bd. — E. Tempeltey, Herzog Ernst v. Coburg und das Jahr. 1866. — A. Aguilar y Cano, Astapa. — Baedeker, Spanien u. Portugal. 2. Aufl. — O. Baumann, Die Insel Pemba und ihre kleinen Nachbarinseln. — Kunz, Kriegsgeschichtliche Beispiele aus dem deutsch. französichen Kriege I-V. — O. Wachs, Schlaglichter auf das Mittelmeer. — H. Triepel, Völkerrecht und Landesrecht. — E. Cahn, Das Schlafstellenwesen in den deutschen Grosstädten. — R. Herrmann, Anatolische Landwirthschaft. — F. van Calker, Kritische Bemerkungen zu dem Entwurf e. Gesetz. betr. d. Urheberrecht. — E. Steinmann, Rom in der Renaissance. — J. Neuwirth, Die Wandgemälde in der Wenzelskapelle des Prager Domes und ihr Meister.

Euphorion, VI, 4 : Jacoby, Diderot in Leipzig. — Wolkan, Eine unbekannte Sammlung von Volksliedern des XVI Jahrh. — Hauffen, Fischart-Studien. — Bolte, Zeugnisse zur Fautsage : 1. Ein Meisterlied von Friedrich Beer ; 2. Victor Perillus 1592 ; 3. Andreas Ketterlin 1613. — Max Morris, Die Walpurgisnacht. — Steig, Bemerkungen zu dem Problem Gœthe und Napoleon. — J. Müller, Jean Pauls literarischer Nachlass : B. Zweiter Hauptheil, 6-12, Studien ; C. Dritter Hauptheil, 13 et 6 ; Selbständige grössere Aufsätze. I, Aus der Gymnasialzeit in Hof, II. Die Schrifstellerthätigkeit in der Universitätszeit. — Röttinger, Lenaus Bertha. — Keller, Amor und Tod ; Funk, Zu Gœthes Briefwechsel mit Lavater und dessen Gattin ; Zur Datierung Schillerscher Jugendbriefe ; Zu den Xenien. — *Recensionem :* Bernays, Schriften zur Kritik und Literaturgeschichte ; Falk Geheimes Tagebuch, p. Schulze ; Ziegler, Die geistigen und sozialen Strömungen des XIX Jahrh. ; Meisner u. Geerds, E. M. Arndt ; Roustan, Lenau et son temps ; Neumann, Aus Hebbels Werdezeit ; Brandes, Julius Lange ; Bohatta u. Holzmann, Adressbuch der Bibliotheken der oesterr. ungar. Monarchie. — *Bibliographie :* Zeitschriften (Hauffen) ; Schweizerische Zeitschriften (Hoffmann-Krayer) ; Nachrichten ; Gesellschaft für deutsche Litteratur ; Nachträge und Berichtigungen (Manheimer et Rubensohn). — Register (Spina).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 14 Trente-quatrième année 2 avril 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, 1899, n° 4 : P. Perdrizet, Sostrate de Cnide, architecte du Phare. — A. Fontrier, Notes sur la géographie ancienne de l'Ionie, IV, Sossandra-Monœkos. — P. Perdrizet, Miscellanea, IV, Dédicace arcadienne archaïque. — F. Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine, III. — C. Jullian, Notes gallo-romaines, IV, Lucain historien, les préliminaires du siège de Marseille. — *Bulletin hispanique :* P. Paris, Aiguière de bronze du Musée de Madrid ; E. Hübner, Nouvelle inscription métrique du VIIIe siècle trouvée à Oviedo. — Bibliographie.

— 1900, n° 1 : A. de Ridder, Aphrodite sur l'Acropole. — Perdrizet, Miscellanea, V. Jupiter Heliopolitanus. — Antoine, De la parataxe et de l'hypotaxe dans la langue latine, IV. — C. Jullian, Plaque de plomb d'Eyguières (Bouches-du-Rhône). — G. Gassies, Poterie romaine à sujet macabre, trouvée à Meaux (Seine-et-Marne). — *Bulletin hispanique :* Paris, Satyre dansant, bronze du musée de Madrid ; Ibarra, Découvertes archéologiques à Elche ; Blasco, Découvertes à Valence ; Engel, Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

Souvenirs et Mémoires, n° 21 (15 mars 1900) : I. E. Rodocanachi. Pie VII à Paris et le couronnement de l'Empereur. Récit d'un prélat de la suite du Pape (Cancellieri). — II. Papiers révolutionnaires. Lettres inédites de Mallet du Pan, d'Andréossy, de l'Abbé Sicard, de A.-C. Thibaudeau, de Champion de Cicé, de Servan, de Lazare Carnot, de Grégoire, de Boissy d'Anglas, de Jean de Bry, de Barbé-Marbois, de Bouchotte, de Lamennais, de J.-B. Cavaignac, de l'ouvrier Albert (*Fin*). — III. Le poète Colardeau et le curé de Pithiviers, correspondance inédite (*Suite et fin*). — IV. Lieutenant Jules Pichon. Journal d'une mission militaire en Perse (1839-1840) (*Suite*). — V. Les livres d'histoire. Les étudiants en médecine à Paris sous le grand roi. — Le régime jacobin en Italie (1798-1799). — Le maréchal et la maréchale Brune.

Revue d'Alsace, mars-avril : Mossmann, Le congrès de Nuremberg et l'évacuation des villes d'Alsace, sept. 1649-juin 1650. — Ch. Hoffmann, Le conseil souverain d'Alsace, 1787-1788. — Gasser et Liblin, La chronique de Wührlin de Hartmannswiller, 1560-1825. — A. Ingold, Jean d'Aigrefeuille (suite). — Gasser, Histoire de Soultz (suite). — *Bibliographie :* Bardot, La question des dix villes libres impériales d'Alsace ; Jacob, Rosengart de Thann ; Beuchot, Notre-Dame de la Pierre pendant la Révolution ; Huisman, Le prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière.

Annales des sciences politiques, 15 mars 1900 : E. Bourgeois, La jeunesse d'Alberoni, I. — R.-Georges Lévy, La Perse économique et monétaire. — M. B., L'armée anglaise (fin). — P. Matter, Les ancêtres du chancelier de Bismarck. — C. N., L'autonomie de nos vieilles colonies et l'expérience anglaise. — W. Beaumont, Colonies éphémères et ministères provisoires en Autriche. — *Analyses et comptes rendus :* Féli-Brugière, Dans le rang, notes d'un dispensé ; Morane, Au seuil du Caucase ; Souchon, La propriété paysanne ; Kareiev, Les paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle ; Roger Merlin, Le métayage et la participation aux bénéfices.

Bulletin hispanique, n° 1 : Paris, Satyre dansant, bronze du Musée archéologique national de Madrid. — Ibarra, Découvertes archéologiques à Elche. — Tramoyeres-Blasco, Découvertes archéologiques à

Valence. — A. Engel, Nouvelles archéologiques. — Morel-Fatio, La lettre de Sanche IV à Alonso Perez de Guzman sur la défense de Tarifa, 2 janvier 1295. — Léonardon, Une dépêche diplomatique relative à des tableaux acquis en Angleterre pour Philippe IV. — Apraiz, Donde fué cautivado Cervantes? — *Bibliographie :* Canal, San Isodoro; Underhill, Spanish literature in the England of the Tudors; Chandler, Romances of roguery, I, the picaresque novel in Spain; Drames religieux de Calderon, trad. Rouanet; Cotarelo y Mori, Don Ramon de la Cruz y sus obras; Altamira y Crevea, Istoria de Espana y de la civilizacion espanola, I; Soler, Quien fue Quevedo; Croce, Gracian; Baedeker, Espagne et Portugal. — Boris de Tannenberg, Castelar.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Mandybur, La mythologie grecque dans les dialogues de Lucien.

Le Bibliographe, novembre-décembre 1900 : Haebler, Quelques incunables espagnols relatifs à Christophe Colomb. — H. Stein, La collection Dauphin de Verna et les archives de la région lyonnaise. — Ch. Schmidt, Un cours de bibliographie à la fin du xviii[e] siècle (fin). — Les archives des notaires à Paris et à Toulouse. — *Ouvrages analysés :* J. Petit, Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris; Marbot, La liturgie aixoise; Marcel, Les livres liturgiques du diocèse de Langres; Clugnet, Bibliographie du culte local de la Vierge Marie; Instructionen für die alphab. Kataloge der preuss. Bibliotheken; Bohatta et Holzmann, Adressbuch der Bibliotheken der oest. ungar. Monarchie; Heiland, Die Lutherdrucke der Erlanger Universitätsbibliothek; Koch, Catalogue of the Dante collection, Cornell Univ.; Dietrich, Bibliographie der deutschen Zeitschriftenliteratur IV; Wrong et Langton, Review of historical publications relating to Canada, III; Raveneau, Annales de géographie, bibliographie géographique annuelle; Sieger, Geographischer Jahresbericht über Oesterreich, II; Baudrier, Bibliographie lyonnaise, IV; Moes, De Amsterdamsche boekdrukkres en uitgevers, 3.

The Academy, n° 1454 : Percy Gardiner, Exploratio Evangelica. — Gaggin, Among the man-eaters. — Sutcliffe, By moor and fell; Much ado about nothing, p. Furness; Grant-Duff, Notes from a diary. — Kipling and Mark Twain. — Stevenson's beginnings.

The Athenaeum, n° 3777 : Grant-Duff, Notes from a diary. — Helen Caddick, A white woman in Central Africa. — Exeter Episcopal Registers, 1327-1369, III, p. Hingeston-Randolph. — H. H. Bancroft, The new Pacific. — A. H. Smith, Village life in China. — Mackennal, Homes and haunts of the Pilgrim Fathers. — Maccready, History of South Carolina under the royal government 1719-1776. — John Winthrop the Younger. — The bibliography of W. S. Landor. — The Book of the art of Cennino Cennini, transl. Herringham. — Notes from Rome (Lanciani). — Beget and Begetter in Elizabethen English.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : Theolog. Jahresbericht XVIII. — E. W. Meyer, Das christl. Gottvertrauen u. der Glaube an Christus. — Gaede u. Brinkmann, Repertorium der deutschen Gesch. I. Mittelalter. — Urkundenbuch der Stadt Esslingen, I, p. Diehl u. Pfaff-Dahn, Die Könige der Germanen, VIII, die Franken unter den Karolingern, 5 (beaucoup de choses neuves). — Huisman, Inv. des nouveaux mss. concernant l'hist. de Belgique acquis par la Bibl. royale de Berlin. — Krosigk, Steinmetz. — Headlam, Bismark and the

foundation of the German empire; STEARNS, The life of prince Otto von Bismarck. — EHMANN, Sprichwörter u. bildl. Ausdrücke der japan. Sprache, I. — STRATTON, A history of Greek noun-formation (cf. *Revue*, n° 13). — DEJOB, Les femmes dans la Comédie française et ital. au XVIIIe siècle (instructif). — N. BERGER, Die Lehnwörter in der franz. Sprache (cf. *Revue*, n° 9). — HOLTHAUSEN, Altsächs. Elementarbuch (cf. *Revue*, 1899, n° 43). — Kistener, Die Jacobsbrüder, p. EULING. — Platen, ausgew. Dicht. p. ALTENSPERGER.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : M. SCHWAB, Le Ms. No. 1380 du Fonds hébreu à la Bibliothèque Nationale. — Fr. SCHLEIERMACHER, Ueber die Religion. Hgb. von R. Otto. — K. R. HAGENBACHS Leitfaden zum christlichen Religionsunterrichte. 8. A. bearb. von S. M. Deutsch. — A. EHRHARD, Die orientalische Kirchenfrage und Oesterreichs Beruf in ihrer Lösung. — P. SALITS, Die Kantische Lehre von der Willensfreiheit. — R. BÖTTGER, Grundproblem der Schopenhauerschen Philosophie. — Ad. MÜLLER, Das Wirkliche in der Welt. — H. STOY, Pädagogik der Schulreise. — A. SCHAEFFER, Die philosophischen Grundlagen der Herbartschen Pädagogik. — Th. GOTTLIEB, Büchersammlung Kaiser Maximilians I. — Marathi Proverbs coll. and transl. by A. MANWARING, — Muhammad Bey 'Osmân Galâl, Innisâ'u-l'âlimât. Transskr. übers., eingel. von Fr. KERN. — J. M. JAPHET, Die Accente der Heiligen Schrift. — A. PATIN, Parmenides im Kampfe gegen Heraklit. — C. THULIN, De Coniunctivo Plautino. — T. R. HOLMES, Caesar's Conquest of Gaul. — Rud. HERZOG, Koische Forschungen und Funde. — Lexique de Plaute, publ. sous la direction de J. P. WALTZING, A-Accipio. — W. HAYNEL, Gellerts Lustspiele. — J. COYM, Gellerts Lustspiele. — Felicie EWART, Goethes Vater. — R. WEISSENFELS, Der junge Goethe. — Jos. MÜLLER, Jean Paul-Studien. — Enr. SICARDI, Amori estravaganti di Francesco Petrarca e l'Amore unico per Laura. — Fr. LINZ, Lebens- und Charakterbilder aus der französischen Litteratur. — Englisches Real-Lexikon. Herausgeg. von Clemens KLÖPPER. — A. SOERENSEN, Polnische Grammatik, I. — Hohenlohisches Urkundenbuch. Hgb. von K. WELLER, I. — H. PIEPER, Garcaeus. II. — E. WEYDMANN, Geschichte der ehemaligen gräflich-sponheimischen Gebiete. — K. HANSING, Hardenberg und die dritte Koalition. — M. von ANGELI, Altes Eisen. — K. BEYERLE, Konstanz im 30 Jähr. Kriege. — H. FRIEDJUNG, Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland 1859 bis 1866. 1. Bd. 4. A. — L. v. KOBELL, König, Ludwig II. und Fürst Bismarck im Jahre 1870. — E. RICHTER, Grenzen der Geographie; — J. PARTSCH, Geographische Arbeit des 19. Jahrh.s. — J. KUTZEN, Das deutsche Land. 4 gänzl. umgearb. Aufl. bes. v. Vict. Steinecke. — MARBURG, die Perle des Hessenlandes. Herausgeg. von W. Schoof. — Eug. ZABEL, Im Reiche des Zaren. — P. MORANE, Au Seuil de l'Europe. Finlande et Caucase. Iurisprudentiae antehadrianae que supersunt ed. F. P. BREMER. P. II. — Lex Salica. Hgb. von. H. GEFFCKEN. — F. P. C. SIRAGUSA, Discorsi su la natura e sul governo dei popoli. — Ax. VORBERG, D. Zweikampf in Frankreich. — Civilprozessordnung nebst dem Einführungsgesetze in neuer Fassung. Handausgabe von Hugo FREUDENTHAL. — Nouveau recueil général de traités et autres actes relatifs aux rapports de droit internat. Contin. du recueil de Martens par F. STOERK. — S. JADASSOHN, Tonbewusstsein. — H. vom ENDE, Dynamik des Klavierspiels. — H. BERGNER, Grundriss der kirchlichen Kunstalterthümer in Deutschland.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 15 Trente-quatrième année 9 avril 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

The Academy, n° 1455 ; A. Symons, The Symbolist Movement in Literature. — Charles, A critical history of a future life in Israel-Judaism and in christianity. — Œuvres complètes de Molière, Oxford, Clarendon Press. — Stevenson, Robert Grosseteste, bishop of Lincoln; Hayes, Among horses in South Africa; E. Emerson, Pepy's ghost; Conybeare, Alfred and the chroniclers. — The Eaglet.

The Athenaeum, n° 3778 : Willson, The great Company, 1667-1871. —Holmes, What is poetry; Symons, The Symbolist Movement in Literature. — Lane-Poole, Saladin and the fall of the Kingdom of Jerusalem. — Furness, Folklore in Borneo. — Croiset, Histoire de la littérature grecque, V. — Bulard, Les traités de Saint-Germain; Mém. de Dedem ; Klein, Dupont des Loges; Stryienski, Deux victimes de la Terreur. — Papiers d'Eug. Burnouf. — Hayes, Among horses in Africa.—*Antiquarian Literature:* The Receipt Roll of the Exchequer, 1185; The Black Books of Lincoln's Inn, III; Chicken, An Index to Deering's Nottinghamia. — The academic festival at Berlin-Yorkshire schools. — Two Norfolk villages. — The Augustin Daly library. — Calverley, The early sculptured crosses, shrines and monuments in the diocese of Carlisle. — Beget and begetter in Elizabethan English.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : The O. T. in greek according to the Septuagint, p. Swete, III. — Bratke, Das sogen. Religionsgespräch am Hof der Sassaniden. — A. Harnack, Drei wenig beachtete Cyprianische Schriften. — Gelzer, Die Genesis der byzant. Themenverfassung (important). — Stöckel, Gesch. des Mittelalters u. der Neuzeit, 2e éd. — Kaufmann, Polit. Gesch. Deutschlands im XIX Jahrh. (attachant). — Fick, Auf Deutschlands hohen Schulen. — Bettelheim, Biogr. Jahrbuch u. deutscher Necrolog, III. — Regan, England u. der Transvaal. — Thomsen, Inscr. de l'Orkhon déchiffrées (très bon). — Philoponus de aetern. mundi, p. Rabe. — Latin literature of the Empire, p. Gudeman, II. — Donec gratus eram tibi, p. Imelmann. — Ivens Saga, p. Kölbing. — Fabelbuch, p. Ziehen. — Consentius, Der Wahrsager, zur Charakteristik von Mylius und Lessing. — Ad. Frey, C.-F. Meyer. — A Tradiçao, revista mensual d'etnografia portugueza, p. Piçarra et Numes. — Sächsische Volkskunde, p. Wuttke. — Lemke, Volkstümliches in Ostpreussen, III. — Nelson, Schliemann und seine homerische Welt. — Effmann, Die Glocken der Stadt Freiburg i. B. — Pückler — Limpurg, Martin Schaffner.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : The Palestinian Syriac Lectionary of the Gospels. Re-edited by A. Smith Lewis and M. Dunlop Gibson. — B. Bartmann, St. Paulus und St. Jacobus über die Rechtfertigung. — Th. Zahn, Die Dormitio S. Virginis und das Haus des Johannes Marcus. — F. S. Gutjahr, Petrus Cantor Parisiensis. — C. Ch. Scherer, Biologisch-psychologischer Gottesbeweis bei Reimarus. — Lud. Goldschmidt, Kant und Helmholtz. — M. M. Patrick, Sextus Empiricus and Greek Scepticism. — M. de Montaigne, Essays. 2 Bde. Uebs. v. W. Dyhrenfurth. — Jos. Freisen, Universität Paderborn. I. — M. Evers, Auf der Schwelle zweier Jahrhunderte. — Xantippos, Konventionnelle Lügen aus dem Buchhandel. — W. Bacher, Agada der Palästinensischen Amoräer. III. — Th. Nöldeke, Kurzgefasste syrische Grammatik. 2. A. — Fr. Weber, Platonische Notizen über Orpheus. — Fr. Blaydes, Adversaria in varios poetas graecos et latinos. — W. Christ, Geschichte der griechischen Litteratur. 3. A. — K. Rück, Die naturalis historia des Plinius im Mittelalter. — M. Wit-

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 16 Trente-quatrième année 16 avril 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1456 : Waliszewski, Litterature russe. — Burleigh, The Natal Campagne; Ralph, Towards Pretoria; Gluckstein, Queen or President; Edwards, The Transvaal in war and peace. — Collected writings of Samuel Laycock. — Conway, Salomon and Salomonic literature. — Wilson, The downfall of Spain, naval history of the Spanish-American war. — S. R. Gardiner, The first Dutch war. — 1652-1654. Wyeth, An American general, Forest.

The Athenaeum, n° 3779 : Brodrick, Memories and impressions. — Charles, The future life in Israel, in Judaism and Christianity. — Waliszweski, Litterature russe. — Two of the Saxon Chronicles Parallel, p. Plummer. — F. D. Bergen, Animal and plant lore collected from the oral tradition of English-speaking folk; Starr, Catalogue of a collection of objects illustrating the folklore of Mexico. — The parents of Cardinal Wolsey (Redstone). — The life of the Emperor Valerianus in the Scriptores Historiae Augustae (Toynbee). — Huish, Greek Terra-cotta statuettes, their origin, evolution and use; Hutton, Greek Terra-cotta statuettes; Murray, Greek bronzes. — Books on mediaeval architecture : Scott, A great Masonic Guild; Moore, Gothic architecture; Sarah Wilson, The romance of our ancient churches.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : Textbibel des A. und N. T. Das N. T. übers. Weizsaecker. Ausgabe A mit Apokryphen. — Kolde, Die Heilsarmee. — Habib Efendi as-Zaijât ad-Dimisqi, Das arabische Weib in vorislamischer Zeit. — Koser, König Friedrich der Grosse, II, 1 : im siebenjährigen Kriege (suite de cet excellent ouvrage). — von Arneth, Biographie des Fürsten Kaunitz, ein Fragment. — Gross, Souvenirs inédits sur Napoléon, trad. Veling. — Andler, Le prince de Bismarck — Uchtomsky, Orientreise seiner Majestät des Kaisers von Russland Nicolaus II. — Gundlach, Karl der Grosse im Sachsenspiegel. — Triepel, Völkerrecht und Landesrecht. — Marcuse, Diätetik im Altertume. — Dillmann. Grammatik der aethiop. Sprache, 2e éd. p. Bezold (nouv. édition de cette œuvre très méritoire). — Castagnola, Un poeta gnomico nella tradizione educativa (bon travail sur Theognis). — Borinski, Das Theater (huit conférences). — Small, The stage-quarrel between Ben Jonson and the Poetasters. — Kuhnau, Der musikalische Quack-Salber, p. Benndorf. — Haag, Die Mundarten des oberen Neckar = und Donaulandes. — Deutsches Lesebuch, p. Vietor, I. — J. Müller, Jean-Paul Studien (rien de neuf). — Stehle, Der Totentanz von Kienzheim. — Proksch, Fhr von Lindenau als Kunstfreund.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14 : K. Rembert, Die « Wiedertäufer » im Herzogthum Jülich. — P. v. Schanz, Ist die Theologie eine Wissenschaft? — H. Becker, Neue Bildungsideale. — O. Weise, Schrift und Buchwesen in alter und neuer Zeit. — I. Goldziher, Das Kitâb al Mu'ammarin des Abû Hâtim al-Sigistânî. — Jos. Dahlmann. Genesis des Mahâbhârata. — E. Hardy, Indische Religionsgeschichte. — O. Müller, Zur Geschichte des attischen Bürger und Eherechts. — A. Gudeman, Latin Literature of the empire. II. Poetry. — Sophokles, erkl. v. Schneidewin u. Nauck. 8. Bdch. : Anhang von Ew. Bruhn. — W. Votsch, Grundriss der lateinischen Sprachlehre. — K. Strecker, Bemerkungen zum Waltharius. — Th. Hampe, Gedichte vom Hausrat aus dem 15. und 16. Jahrh. — R. Warkentin, H. v. Kleist in seinen Briefen. — Works of Lord Byron, ed. by E. H. Coleridge and

R. E. Prothero. — A. Rébelliau, Bossuet. — S. Muller Hzn., De civitates van Galliё. — G. Hüffer, Korveier Studien. — N. A. Orlow, Feldzug Suworows 1799. — J. M. Barrie, Eine schottische Mutter. — W. Dersch, Die Kirchenpolitik des Erzbischofs Aribo von Mainz. — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde. 10. Jahrg. — Itinera Hierorolymitana saec IIII-VIII. Rec. P. Geyer. — O. Wankav, Rodlow, Verkehr über den Pass von Pontebba-Pontafel und den Predil. — Ed. Otto, Kirchenzucht und Polizei im alten Isenburger Lande. — O. Schwarz und G. Strutz, Staatshaushalt und Finanzen Preussens, I, 1. 2. Domänen- und Forstverwaltung. — H. v. Dungern, Fr. Denison Maurice. — V. F. v. Kraus, Die Wirthschafts- und Verwaltungspolitik des aufgeklärten Absolutismus im Gmundner Salzkammergut. — Göttinger Arbeiterbibliothek herausgeg. von Friedr. Naumann. 2. Bd. — O. Hintrager, Amerikanisches Gefängniss- und Strafenwesen. — J. Ruskin, Die Steine von Venedig. Uebs. u. zusgest. v. J. Feis. — R. Borrmann, Die Alhambra zu Granada. — Ad. Fischer, Wandlungen im Kunstleben Japans.

Museum, n° 2 : Liezenberg, Studia Flaviana (Van Nes). — Propertius, erkl. von Rothstein (Gunning). — Hillebrandt, Alt-Indien (Huizinga). — Sütterlin, Die deutsche Sprache der Gegenwart (Deelman). — Mary James Darmesteter, La reine de Navarre (Van Hamel). — Welter, Frederi Mistral (Salverda de Grave). — Max Müller, Beitr. zu einer wissenschaftlichen Mythologie (Chantepie de la Saussaye). — Meinardus, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit, I (Blok). — V. Hoiningen-Huene, Beitr. zur Gesch. der Beziehungen zwischen der Schweiz und Holland (Bussemaker). — *School- en leerboeken :* Mœurs romaines, p. Thomas (Hemstege).

PUBLICATIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Lettres de Catherine de Médicis, publiées par M. le comte Baguenault de Puchesse. Tome VII (1579-1781). In-4 12 fr.

Bibliographie des travaux historiques et archéologiques, publiés par les Sociétés savantes de France, dressée par R. de Lasteyrie, membre de l'Institut. Tome III. 2e livraison. In-4. . . . . 4 fr.

Atlas archéologique de la Tunisie. Édition spéciale des cartes topographiques publiées par le Ministère de la Guerre, accompagnée d'un texte explicatif, par MM. E. Babelon, R. Cagnat, S. Reinach, membre de l'Institut. Livraison VI. In-folio. . . . . 8 fr.

Exploration scientifique de la Tunisie. Mission géologique en 1888. Journal de voyage, par Georges Le Mesle. In-8, figures. . . . . 1 fr. 50

— Le Même. Mission de 1890-1891. In-8, figures. .. 1 fr. 50

Mission Pavie (Indo-Chine, 1879-1895)

Géographie et Voyages. III. VOYAGE AU LAOS et chez les sauvages du Sud-Est de l'Indo-Chine, par le capitaine Cupet. Introduction par Aug. Pavie. Un volume in-4, avec 15 cartes et 50 illustrations. . . . . 70 fr.

PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Inventaire de la Collection Anisson sur l'histoire de l'Imprimerie et la Librairie, principalement à Paris, du XIIIe au XVIIIe siècles (manuscrits français 22 061-22 193), par Ernest Coyecque. 2 volumes in-8, figures et planches. . . . . 15 fr.

Catalogue de la Collection Rouyer, léguée en 1897 au Département des Médailles et Antiques. Rédigé par Henri de La Tour. Première partie. *Jetons et Méreaux du Moyen âge.* Un beau volume in-8, avec 28 planches. . . . . 25 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-quatrième année 23 avril 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue des études historiques, n° 2, mars-avril : P. de Vaissière, Gentilshommes campagnards du XVIIIe siècle, condition et état social. — Chartier, Un document inédit sur Mirabeau. — Whiteley, Angleterre et Transvaal au point de vue du droit international. — Lehautcourt, Bibliographie critique de la guerre de 1870-1871. — *Analyses* : Edm. Meyer, Charles le Mauvais ; Depoin, Le livre de raison de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, XIVe et XVe siècle ; Desmarest, Quinze ans de haute police ; Thirria, La marquise de Crenay.

The Academy, n° 1457 : The Passion-Play of Oberammergau, trad. Drew ; Lady Isabel Burton, The Passion Play, p. Wilkins. — Levy Bruhl, Modern philosophy in France ; Alexander, Darwin and darwinism ; Sedgwick, The advance of Knowledge. — Bent, Southern Arabia. — The words of Rabelais.

The Athenaeum, n° 3780 : Sophie Dorothea and Königsmark, p. Wilkins. — Ch. Francis Adam. — E. Lamy, La France du Levant. — Mrs. Ward, Charlotte Bronte and his sisters. — De Bertha, Magyars et Roumains. — Archibald Forbes. — An unknown XVII century poet. — Traffic. — Canon Atkinson. — Pennell, Lithography and lithographers. — Two Babylonian seals. — (W. H. Ward).

Litterarisches Centralblatt, n° 14 : von Schrenck, Die johann. Anschauung vom Leben. — Kirsch, Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christlichen Altertum ; Koch, Pseudo-Dionysius Areopagita. — Jähns, Entwickelungsgesch. der alten Trutzwaffen. — Boos, Gesch. der rhein. Städtecultur, III. — F. Förster, Kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche hist. Liter. — Freytag u. Treitschke im Briefwechsel. — York, Das Vordringen der russ. Macht in Asien. — Verlagskatalog der Weidmann. Buchh. — Craig, Astrological-astronomical texts. — Lycurgi oratio in Leocratem, p. Blass. — Guillen de Castro, Ingratitud per amor, p. Rennert. — Lloyd, Northern English. — Goethe u. die Romantik, p. Schüddekopf u. Walzel.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : P. Gardner, Exploratio Evangelica. — Die Psalmen, übs. v. B. Duhm. — F. Koci, Ausführl. Berechnung der 3 Seitenverhältnisse bei der Arche Noes. — J. Smend, D. Wesen d. evang. Frömmigkeit. — St. A. Cook, Glossary of the Aramaic Inscriptions. — Joh. Döller, Rhythmus, Metrik und Strophik in der biblisch-hebräischen Poesie. — D. Detlefsen, Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius. — Fr. Grosshauser, Aeskulap und Hippokrates. — J. Vahlen, De emendatione Tulliana. — P. H. Bourier, Ueber die Quellen der ersten 14 Bücher des Johannes Malalas. — A. Müller-Guttenbrunn, Kleists Hermannsschlacht, ein Gedicht auf Oesterreich. — E. Buchholz, Der Konrektor von Einem und seine Tochter Charlotte. — G. Rua, « Piacevoli notti » di G. Fr. Straparola. — Chr. Griebs, Englisch-Deutsches u. Deutsch. Englisches Wörterbuch. 10. A. hgb. v. A. Schröer. — D. Castelli, Gli Ebrei. — Frz. Gundlach, Hessen und die Mainzer Stiftsfehde. — G. Roloff, Napoléon I. — Wilh. Koch, Kaiser Julian d. Abtrünnige. — O. Weber, Eine Kaiserreise nach Böhmen 1723. — Ed. Rothert, Karten u. Skizzen aus d. vaterländ. Gesch. d. neueren Zeit. 3. A. ; Karten u. Skizzen aus d. vaterländ. Gesch. d. neuesten Zeit. 5. A. — R. Wuttke, Sächsische Volkskunde. — F. Kaulen, Assyrien u. Babylonien nach den neuesten Entdeckungen. 5. A. — G. Wendt,

England. — H. Waentig, Gewerbliche Mittelstandspolitik. — Chr. Eckert, D. Mainzer Schiffergewerbe. — Ed. Hahn, D. Wirthschaft d. Welt am Ausgange des 19. Jahrh.s. — Br. Bellerode, Bergbau-Vorrechte in der Herrschaft Pless in Oberschlesien. — H. Oberlander, Geistige Entwicklung der deutschen Schauspielkunst im 18. Jahrh. — A. Furtwangler u. H. L. Urlichs, Denkmäler griechischer und römischer Skulptur für den Schulgebrauch. — J. Ziehen, Kunstgeschichtliche Erläuterungen zu Lessings Laokoon.

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

Fondée par M. L. de RONCHAUD et continuée sous la direction de M. KAEMPFEN
Directeur des Musées nationaux et de l'École du Louvre.

I. — **Au Parthénon**, par L. de Ronchaud. In-18 illustré. . . . 2 fr. 50
II. — **La Colonne Trajane, au Musée de Saint-Germain**, par S. Reinach, de l'Institut. In-18, illustré . . . . 1 fr. 25
III. — **La Bibliothèque du Vatican au XVI[e] siècle**, par E. Müntz, de l'Institut. In-18 . . . . 3 fr. 50
IV. — **Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique**, par S. Reinach, de l'Institut. In-18, illustré . . . . 2 fr. 50
V. — **L'art religieux au Caucase**, par J. Mourier. In-18. . . . . . 3 fr. 50
VI. — **Études iconographiques et archéologiques sur le moyen âge**, par E. Müntz, de l'Institut. In-18, illustré. . . . . 5 fr. »
VII. — **Les monnaies juives**, par Th. Reinach. In-18, illustré. 2 fr. 50
VIII. — **La céramique italienne au XV[e] siècle**, par E. Molinier. In-18, illustré . . . . 3 fr. 50
IX. — **Un palais chaldéen**, par Léon Heuzey, de l'Institut. In-18, fig. . . . . 3 fr. 50
X. — **Les fausses antiquités de l'Assyrie et de la Chaldée**, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré. . . . . 3 fr. 50
XI. — **L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques aux XV[e] et XVI[e] siècles**, par Louis Courajod. In-18, illustré. . . . . 3 fr. 50
XII. — **L'art d'enluminer**, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Naples : *De arte illuminandi*, par Lecoy de la Marche. In-18 3 fr. 50
XIII. — **La Vaticane, de Paul III à Paul V, d'après les documents nouveaux**, par P. Batiffol. In-18. . . . . 3 fr. 50
XIV. — **L'Histoire du travail en Gaule à l'Exposition de 1889**, par Salomon Reinach, de l'Institut. In-18, 5 planches. . . . . 3 fr. 50
XV. — **Histoire du Département de la Sculpture moderne au Musée du Louvre**, par Louis Courajod. In-18. 3 fr. 50
XVI. — **Les monnaies grecques**, par A. Blanchet. In-8, planch. 3 fr. 50
Prix Allier d'Hauteroche. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
XVII. — **L'évolution de l'Architecture en France**, par Raoul Rosières. In-18. . . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts.
XVIII. — **La Céramique japonaise**, les principaux centres de fabrication céramique au Japon, par Ouéda Tokounosouké. Préface relative aux cérémonies du thé au Japon et à leur influence, par E. Deshayes. In-18. . . . . 3 fr. 50
XIX. — **Les Monnaies romaines**, par A. Blanchet. In-18, 12 pl. 5 fr. »
Prix Allier d'Hauteroche. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
XX. — **Jean Perréal, dit Jean de Paris**, peintre de Charles VIII, de Louis XII et de François I[er], par R. de Maulde La Clavière. In-18, planches. . . . . 3 fr. 50
XXI. — **Pic de la Mirandole en France**, par L. Dorez et L. Thuasne. In-18. . . . . 3 fr. 50
XXII. — **Les collections de monnaies anciennes**, leur utilité scientifique, par Ernest Babelon, de l'Institut. In-18, illustré. . . . . 5 fr. »
XXIII. — **La polychromie dans l'art antique**, par M. Collignon, membre de l'Institut. In-18, avec figures et 10 planches hors texte . . 5 fr. »
XXIV. — **Guide pratique de l'Antiquaire**, par Adrien Blanchet et Fr. de Villenoisy. In-18 . . . . 5 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 18 Trente-quatrième année 30 avril 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 22 (15 avril 1900) : I. Paul d'Estrée. Le « Pot Pourry » de Menin. Documents inédits. — II. Le cœur de Henri IV et la Révolution. — III. Les mémoires de Mme d'Epinay, publiés d'après le manuscrit authentique (suite). — IV. Lieutenant Jules Pichon. Journal d'une mission militaire en Perse (1839-1840) (suite). — V. Les livres d'histoire : Le tombeau de Clément V; L'armée de réserve en 1800; Mémoires de Mme de la Ferronnays. — Supplément. Journal de Louis XVI, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit autographe du roi, par M. le comte de Beauchamp.

Nouvelle Revue rétrospective, 10 avril : Les correspondants de l'amiral Bruix, 1794-1800 (fin). — Mlle Saint-Val, l'aînée, et son frère, 1769. — La Corse pendant les Cent-Jours, mémoire du général baron Simon (suite). — Théophile Thoré, lettres à sa mère et à Félix Delhasse (suite).

La Correspondance historique et archéologique, n° 75, mars : G. Duval, Quelques manuscrits exécutés dans l'atelier d'Antoine Vérard. — Bégis, La famille Savalette et la fausse Jenny Savalette de Langes — *Questions* : Chardin de la Chardinnière; Le premier chemin de fer parisien ; La barrière bleue à Passy. — *Réponses* : Ch. de Beaumont, Antoine Coutel.

The Academy, n° 1458 : Thorold, An essay in aid of the better appreciation of catholic mysticism. — Collet, Taxes on Knowledge, the story of their origin and repeal. — The poems of George Crabbe, p. Holland. — The rise of Huxley. — Puritan drama.

The Athenaeum, n° 3781 : Mackinnon, The history of Edward III. — The life and works of Charlotte Brontë and his sisters, p. Mr Humphry Ward. — Memoirs of d'Artagnan, trad. Nevill, III. The captain. — Wyeth, General Forrest. — Vacher de Lapouge, L'Aryen, son rôle social. — Compota thesaurorum regum scotorum, accounts of the Lord High Treasurer of Scotland, p. Sir Balfour Paul II, 1500-1504. — Egyptological books. — Reprints of English classics. — Villebois-Mareuil. — The Coverdale Bible. — The ancient name of Smith. — The Cromwell Memorial Library for Naseby. — An unknown seventeenth-century poet (Dobell). — The religion of the Slavs (Munro). — Owen, The church bells of Huntingdonshire. — Notes from Rome (Lanciani). — The cathedral builders (L. Scott).

Literarisches Centralblatt, n° 15 : The Palestinian Syriac Lectionary of the Gospels. — Petersen, Trajans Dakische Kriege. — Glagau, Anna von Hessen. — W. Richter, Gesch. der Stadt Paderborn. I. — Wolwo, Hans Carl von Winterfeldt (bon). — Moltkes Kriegsgeschichtliche Arbeiten. — Berzeviczy, Italia. — Doutté, Bulletin bibliogr. de l'islam maghribin, I. — Tacitus, Agricola, p. Gudeman. — Ritter, Notes sur Mme de Staël. — Molenaar, Burns' Beziehungen zur Literatur. — Mielke, Der deutsche Roman des XIX Jahrh., 3e éd. — Sütterlin, Die deutsche Sprache der Gegenwart (utile). — Sammlung ausgew. Briefe an Michelagniolo Buonarroti, p. Frey. — Walter, Englisch nach dem Frankfuter Reformplan.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16 : Theologischer Jahresbericht hgb. von H. Holtzmann und G. Krüger. XVII. — W. Hadorn, Entstehung des Markus-Evangeliums. — R. Knopf, 1. Clemensbrief. — Im. Kants Kritik der reinen Vernunft. Hgb. von K. Vorländer. — Die Impossibilia des Siger von Brabant. Hgb. v. Cl. Baeumker. — J. H. Gunning, De Paedagogiek aan de Universiteit. — E. Rausch,

Geschichte der Pädagogik. — E. BERNHEIM, Der Universitätsunterricht und die Erfordernisse der Gegenwart. — P. F. ASCHROTT, Volksbibliothek u. Volkslesehalle. — R. SCHMIDT, Marāthī-Uebersetzung der Sukasaptati. — H. H. JUYNBOLL, Catalogus van de Maleische en Sundaneesche handschriften der Leidsche Universiteitsbibliotheek. — Gesenius' Hebräisches Handwörterbuch bearb. v. Fr. BUHL. — R. BROWN Jun., Origin of the Primitive Constellations of the Greeks, Phoenicians and Babylonians. I. — Ciceros Reden gegen Verres. Uebs. von Fr. SPIRO. — STENDER, Platons Gorgias. — O. KERN, Inscriptiones Thessalicae. — A. MAU, Pompeii, transl. by F. W. Kelsey. — C. KRAUS, Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache. — P. HELLWIG, Erklärende Beiträge zur Dichterlektüre. — G. NEGRI, Divagazioni Leopardiane. — G. FREILIGRATH, Englische Dichter. — A. HESSEL, « De regno Italiae libri viginti » von Carlo Sigonio. — Fr. FUNCK-BRENTANO, Le Drame des Poisons. — M. IMMICH, Papst Innocenz XI. — E. Frh. von FRIESEN, Geschichte der reichsfreiherrlichen Familie von Friesen. — A. SCHAUBE, Proxenie im Mittelalter. — Regesta imperii. VI. Die Regesten des Kaiserreichs unter Rudolf, Adolf, Albrecht, Heinrich VII. 1273-1313, neu hgb. v. O. REDLICH. 1. Abth. — G. V. DE LAPOUGE, L'Aryen. — B. MODESTOV, De Siculorum origine. — B. SCHMIDT, Zakynthos. — J. LAUTH, L'état militaire des principales puissances étrangères en 1900. — A. LEWY, Genesis der heutigen agrarischen Ideen in Preussen. — ZACHER, Arbeiter-Versicherung im Auslande. IX, X. — K. BIEDERMANN, Vorlesungen über Sozialismus und Sozialpolitik. — F. MEILI, Das historische Debüt der Doktrin des internationalen Privat-und Strafrechts. — G. PLANCK, Die rechtliche Stellung der Frau nach dem bürgerlichen Gesetzbuch. — G. GRONAU, Tizian. — J. LESSING, Das Moderne in der Kunst.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 19 Trente-quatrième année 7 mai 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

The Academy, n° 1459 : Glyde, The life of Edward Fitzgerald. — M. R. Vincent, A history of the textual criticism of the N. T. — Mitchell, The Scottish Reformation. — Omond, The Romantic Triumph.

The Athenaeum, n° 3782 : Long, A history of Scotland from the Roman occupation, I. — Mrs Earle, Child life in colonial days. — Abbott, A history of Greece, III. — Shaw, A history of the English church during the civil wars and under the commonwealth. — The Memoirs and corresp. of Mme d'Epinay, transl. Freese. — The modern languages of India. — Books on the war. — Dyde, Theaetetus of Plato ; Archiv für Papyrusforschung. — Nelson at Naples in 1799. — Deux victimes de la Terreur (Stryienski). — Goldsmith's Deserted Village (Livingston). — Col. Francis Grant's library. — Vincent, John Nixon. — Elworthy, Horns of honour and other studies in the biways of archaeology. — Mau, Pompeii ; Horn, A mirage of two buried cities.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Bücher der Könige erkl. von I. Benzinger. — Nösgen, Symbolik. — Clasen, Christliche Heilsgewissheit. — Coebel, Johannes der Täufer. — Siebeck, Aristoteles. — Didio, Der sittliche Gottesbeweis. — Külpe, Welche Moral ist heutzutage die beste ? — Klewitz und Ebel, Matrikel der Univ. Giessen 1608-1707. — Walter, Englisch nach dem Frankfurter Reformplan. — Waldeyer, Ueber Aufgaben und Stellung unserer Universitäten. — Grassauer, Handbuch für Universitätsund Studienbibliotheken. — Mittwock, Proelia Arabum paganorum quomodo litteris tradita sint. — Pearson, A Study in Philology. — Kaufmann, Studien über Salomon ibn Gabirol. — Maulavî Nazîr-Ahmad, The Bride's Mirror. — Adjarian, Sur la langue laze. — Agahd, Terenti Varronis Antiquitat. rer. divin. l. I. XIV. XV. XVI. — Corradi e Landi, Xenophon, Le Memorie Socratiche. — Lindskog, Zur Geschichte der Satzstellung im Latein. — Gemerkbüchlein des Hans Sachs, hgb. von K. Drescher. — Achelis, Grundzüge der Lyrik Goethes. — E. Grosse, Zu Goethe. — Arnold, Deutsche Polenlitteratur. — Evers, Die Tragik in Schillers « Jungfrau von Orleans ». — Baldensperger, Gottfried Keller. — Kassner, Ueber englische Dichter und Maler im 19. Jahrhundert. — Faguet, Flaubert. — Delisle, Registre des Procès-verbaux de la Faculté de Théologie de Paris 1505/33. — Mentz, Johann Philipp von Schönborn, Kurfürst von Mainz. — Mollwo, Hans Carl von Winterfeldt. — Ribbeck, Senatores romani anno u. c. 710. — Germanus, Mahnruf an der Wende des Jahrhunderts. — Konni Zilliacus, Japanesiska studier och skizzer. — Klein, Lehrbuch der Geographie 4. A. umgearb. v. Blind. — Livre de Comptes de Jacme Olivier p. p. A Blanc. T. II, 1re p. — Schachner, Bayrisch. Sparkassenwesen. — Simons, Synthese sociologique. — Illustrirtes Konversations-Lexikon der Frau. — J. Heimberger, Strafrecht und Medizin. — Buck, The Metaphor. — Enneccerus, Zur lateinischen und französischen Eulalia. — Manchot, Der Christus Michelangelos in Santa Maria sopra Minerva.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. E. Cat. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte.. 3 »

II. E. Amélineau. Vie du patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8.......... 5 »

III. E. Cat. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo d'Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. 2 50

IV. E. Lefébure. Rites égypiiens. In-8.......... 3 »

V. René Basset. Le dialecte de Syouah. In-8.......... 4 »

VI. A. Le Chatelier. Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8. 3 »

VII. E. Cat. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8.... 2 50

VIII. E. Cat. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8.......... 2 50

IX. G. Ferrand. Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie. Les Antaimorona. In-8.......... 3 »

— Deuxième partie. Zatindraminia. Antambahoaka. Antaiony. Antaivandrika. Sahatavy, etc. In-8.......... 3 »

X. J. Perruchon. Vie de Lalibala, roi d'Ethiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée britannique et traduit en français. In-8.......... 10 »

X. E. Masqueray. Dictionnaire français-touareg (Dialecte des Taïtoq). In-8, en trois fascicules à 6 fr.......... 18 »

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Volney.

XII. René Basset. Etude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir'. In-8.......... 10 »

XIII. A. Mouliéras. Légendes et contes merveilleux de la Grande-Kabylie. Texte kabyle. — Première partie en 5 fascicules. In-8. Chaque.......... 3 »

— Deuxième partie. Fascicules I, II, III. Chaque.......... 3 »

XIV. René Basset. Etudes sur les dialectes berbères. In-8... 6 »

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Bordin.

XV. René Basset. Etude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central. In-8.......... 7 50

XVI. E. Jacottet. Etudes sur les langues du Haut-Zambèse. Textes originaux, recueillis, traduits en français et précédés d'une exquisse grammaticale. — Première partie. Grammaires Soubiya et Louyi. In-8.......... 6 »

— Deuxième partie. Textes Soubiya. Contes et Légendes, Superstitions, etc. Fascicules I et II. In-8. Chaque.......... 6 »

XVII. G. Mercier. La Chaouia de l'Aurès (dialecte de l'Ahmar-

Khaddou). Etude grammaticale. Textes en dialecte chaouia. In-8 .... 3 50

XVIII. E. Masqueray. Observations grammaticales sur la grammaire touareg, et textes de la Tamâhaq des Taïtoq, publiés par R. Basset et Gaudefroy-Demombynes. Fascicules I, II, III. In-8. Chaque .... 5 »

XIX-XX. René Basset. Fotouh el-Habachah. Histoire de la conquête de l'Abyssinie, par Chihâb eddin Ahmed ibn 'Abd el-Qâder 'Arab Faqih. Texte, traduction et notes. 2 vol. in-8.

– Texte arabe. Fascicule I .... 6 »

— — Fascicule II .... 4 »

— — Fascicules III-IV .... 12 »

— — Fascicule V (*sous presse*).

— Traduction. Fascicule I .... 6 »

— — Fascicules II-III 7 50

XXI. Paul Schnell. L'Atlas marocain, d'après les documents originaux, traduit avec l'autorisation de l'auteur par Augustin Bernard. In-8, avec une grande carte de la chaîne de l'Atlas, tirée à deux tons .... 10 »

XXII. A. de Calassanti-Motylinski. Le Djebel Nefousa, transcription traduction française et notes, avec nne étude grammaticale. In-8, fascicules I, II et III. Chaque 2 50

XXIII. P. Ruff. La domination espagnole à Oran sous le Gouvernement du comte d'Alcaudete (1534-1558). In-8 .... 5 »

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

1882-1886. 20 fascicules. In-8 (tout ce qui a paru) .... 50 »

PRÉCIS DE L'ART ARABE

ET MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA THÉORIE ET A LA TECHNIQUE DES ARTS DE L'ORIENT MUSULMAN

Par J. BOURGOIN

In-4, illustré de 300 planches en noir et en couleur .... 150 »

LA CONQUÊTE PACIFIQUE DE L'INTÉRIEUR AFRICAIN

NÈGRES, MUSULMANS ET CHRÉTIENS

Par le Général PHILEBERT

Un volume in-8, richement illustré .... 12 »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-quatrième année 13 mai 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils desirent un compte rendu.

Revue Byzantine russe, Tome VII, Liv. I. 2. Une encyclopédie Bulgare au xe siècle (Scherehmatov). — Notes sur les monuments de Ravenne (E. Riédine). — Anastase le Chant. (A. P. Kerameus). — Les mosaïques de Saint Sophie de Thessalonique (J. Smirnov). — Comptes rendus critiques (ouvrages de M. M. Gœtz, Buresch, Rœhricht, Teslaud, Gaignerot). — Bibliographie (Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays Slaves). — Variétés et nouvelles.

The Academy, n° 1460 : The Letters of Cowper ; Cowper's letters. — King, A history of Italian unity. — Taylor, Storyology. — Mackinnon, Edward III. — Le Bon, The psychology of socialism. — Jevons, Evolution. — Ramsay, A historical commentary on St Paul's Epistle to the Galatians. — Masterman, Tennyson as a religious teacher.

The Athenaeum, n° 3783 : Sir John Charles Molteno. — Stokes, Some worthies of the Irish church. — Barnes, St Peter in Rome and his tomb on the Vatican Hill. — Harper, The Exeter Road. — Bourget, Essais de psychologie contemporaine. — Paston, Mrs. Delany, 1700-1788. — Ch. Elton (note nécr.) — The history of Edward III (Mackinnon). — Knox and the Reformation. — A reproduction of the Codice Trivulziano of Dante's De vulgari eloquentia (Toynbee). — Two Babylonian seals (Boscawen). — Saint-Saens, L'art et les artistes.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Dalman, Die Worte Jesu. I. — Minocchi, Il nuovo Testamento. I. I Vangeli. — Semeria, Venticinque anni di storia del Christianesimo nascente. — Grawert, Die Bergpredigt nach Matthäus. — Marx, Charles Georges Leroy und seine. « Lettres philosophiques ». — Werckmeister, Der Leibnizsche Substanzbegriff. — Huckert, Sammlung sozialpädagogischer Aufsätze. — Huppert, Oeffentliche Lesehallen. — Oertel, The Jaiminiya Brahmana Version of the Dirghajihvi Legend. — Pipping, Zur Phonetik der finnischen Sprache. — Jeremias, Hölle und Paradies bei den Babyloniern. — Pöhlmann, Sokrates und sein Volk. — Richter, Kritische Untersuchungen zu Senecas Tragödien. — Ermatinger, Meleagros von Gadara. — Krauss, Schwäbische Litteraturgeschichte. II. — Poppe, Fr. Hebbel und sein Drama. — Marchot, Le Roman Breton en France au Moyen Age. — Varnhagen, Fabula scenica immolationem Isaac tractans sermone medioanglico conscripta, in codice Bromensi asservata. — Pflugk-Harttung, Der Johanniter-und der Deutsche Orden im Kampfe Ludwigs des Bayern mit der Kurie. — Lowell, Impressions of Spain, comp. by Gilder, with an introd. by Adee. — Gerland, Archiv des Herzogs von Candia. — Wereschtschagin, Skobelew im Türkenkriege. — Baumann, Die Insel Pemba. — Liebenow, Spezialkarte von Mitteleuropa. Lf. 1. — Leist, Vereinsherrschaft und Vereinsfreiheit im künftigen Reichsrecht. — Freundt, Wechselrecht der Postglossatoren. — Bruhns, Definition des Hordenvölkerer-Begriffes. — v. Mayr, Flotte und Finanzen. — Schafer, Deutschland zur See et Was lehrt uns die Geschichte über die Bedeutung der Seemacht für Deutschlands Gegenwart ? — Du Moulin, Der deutsche Süden und die Flotte. — Trampe, Das Deutschthum und sein öffentliches Recht. — Peters, Arzt und Heilkunde in der deutschen Vergangenheit. — Lothar, Das Wiener Burgtheater. — K. Atz, Die christliche Kunst in Wort und Bild. 3. A.— E. Brausewetter, Finnland im Bilde seiner Dichtungund seine Dichter.

— N° 19 : Wiegand, Stellung des apostolischen Symbols im kirchlichen Leben des Mittelaters. — Priebsch, Wulfstans Sermo angelorum nomina. — Staerk, Zur Religions- und Sprachgeschichte des A. T. s. II. — Matthias, Wie werden wir Kinder des Glücks? — Naumann, Antimoralisches Bilderbuch. — Knod, Deutsche Studenten in Bologna (1289-1562). — Splett, Josephus von Hohenzollern. — Salomon, Geschichte des deutchen Zeitungswesens, I. — Frz. N. Finck, Die Araner Mundart. — Pertsch, Drei Vorträge. — Levi, Symbolae semasiologicae. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association. 1899. — Bottek, Die ursprüngliche Bedeutung des Konjunktivs in lateinischen Nebensätzen. I. — Schwartz, Esther im deutschen und neulateinischen Drama des Reformationszeitalters. — Schiepek, Satzbau der Egerländer Mundart. I. — Palander, Die althochdeutschen Thiernamen I. — Wollmann, Politisch-satirische Gedichte aus der schottischen Reformationszeit. — Ritter, Notices sur Madame de Staël. — Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi. 3. A. II III. — Ulmann, Russisch-preussische Politik unter Alexander I. und Friedrich Wilhelm III. bis 1806. — Conrady, Geschichte der Clanverfassung in den schottischen Hochlanden. — Schwerdfeger, Eine Denkschrift des Grossherzogs Franz Stephan von Lothringen. — Briefwechsel zwischen Erzherzog Johann von Oesterreich, und Anton Graf von Prokesch-Osten. — Schauinsland, Drei Monate auf einer Koralleninsel. — Congrès général des Organisations socialistes françaises. — Kulemann, Die Gewerkschaftsbewegung. — Böttger, Die Sozialdemokratie auf dem Lande. — Procksch, Ueber die Blutrache bei den vorislamischen Arabern und Mohammeds Stellung zu ihr. — Leist, Der Wechselprotest. — Archiv für Kriminal-Anthropologie undKriminalistik. I. Bd. — Kunstsammlnng W. P. Metzlers, in Frankfurt a. M.

Muséum, n° 3, mai : Hirt, Der indogermanische Ablaut (Uhlenbeck). — Aelius Aristides, ed. Keil. II (K. Kuiper). — Münzer, Beitr. zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius (Boissevain). — Detlefsen, Unters. über die Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius (Boissevain). — Ebers, Aegyptische Studien und Verwandtes (de Goeje). — Tamm, Om avledningsändelser hos svenska adjektiv (Boer). — Tamm, Om ändelser hos adverb etc. (Boer). — Stilgebauer, Geschichte des Minnesangs (Frantzen). — Keats' Hyperion, hrsg. von Hoops (Stoffel). — Funck-Brentano, Le drame des poisons (Krämer). Houssaye, Waterloo (de Bas), I. — Bocquet, Principes de phonétique grecque (Sormani). — Wachmann, Pract. inleiding in het Hoogduitsch (Deelmann).

Rapports sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant les années 1867-1892, par Ch. Maunoir, secrétaire général de la Commission centrale. 3 beaux volumes in-8 de 650 pages, avec cartes, plans, dessins et planches. Chaque. . . . . 15 fr. »

PUBLICATIONS DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

Les origines du Musée d'Ethnographie. Histoire et documents. Par le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut. 1 volume in-8 . . . . 5 fr. »

Galerie américaine du musée d'Ethnographie au Trocadéro. Choix de pièces archéologiques et ethnographiques, décrites et figurées. Par le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut. Ouvrage composé de 60 planches. Grand in-folio, avec un texte explicatif, publié en deux livraisons, en deux cartons . . . . 60 fr. »

CONGRÈS DES AMÉRICANISTES

Congrès international des Américanistes. Huitième session, tenu à Paris en 1880. Compte rendu et mémoires. Un beau volume in-8 de 700 pages, figures et planches. . . 20 fr. »

Congrès international des sciences ethnographiques. Mémoires. Deuxième session sous la présidence de J. Oppert, de l'Institut, Paris, 1889, 1re partie. In-8 . . . . . 2 fr. 50

Congrès international d'Archéologie etd'Anthropologie préhistoriques. Dixième session, Paris, 1889. Publié sous la direction de M. le Dr Hamy, de l'Institut. In-8 de 600 pages, avec figures et planches. . . . . 12 fr. »

Codex Borbonicus. Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais-Bourbon (Livre divinatoire et rituel figuré). Publié en fac-similé, avec un commentaire explicatif, par E.-T. Hamy, membre de l'Institut. Un vol. gr. in-4 oblong, en un carton. . . . . 200 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Trente-quatrième année 21 mai 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : SÉE, Les idées politiques du duc de Saint-Simon. — DRIAULT, Les Anglais devant Constantinople et Alexandrie en 1807. — Al. CARTELLIERI, L'ordonnance de Philippe-Auguste sur la dîme de croisade de 1185 et réponse d'A. LUCHAIRE. — BAGUENAULT DE PUCHESSE, Les idées morales de Catherine de Médicis. — G. de NOUVION, Talleyrand, prince de Bénévent, I. — *Bulletin* : France, antiquité romaine (Jullian) ; moyen âge (A. Molinier) ; histoire moderne (B. et G. Monod) ; Allemagne et Autriche, histoire grecque (Ad. Bauer). — *Comptes rendus* : FAVIER, Catalogue des livres et documents imprimés du fonds lorrain de la bibliothèque municipale de Nancy ; ZIBRT, Bibliographie ceske historie ; PASTOR, Gesch. der Päpste ; RATZEL, Anthropogeographie, I. Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf die Gesch. 2e éd. ; POEHLMANN, Sokrates u. sein Volk. ein Beitrag zur Lehre der Freiheit ; SHUCKBURGH, A history of Rome for beginners.

Revue celtique, n° 1, janvier : LOT, L'épreuve de l'épée et le couronnement d'Arthur par Dubrice à Kaer Iudeu. — S. de RICCI, Le calendrier celtique de Coligny. — LOTH (Remarques sur les vieux poèmes historiques gallois au point de vue métrique et historique. — DOTTIN, Etudes de phonétique irlandaise (suite). — S. REINACH, Les croissants d'or irlandais. — L'orientation celtique à l'île de Sein ; Le mot reges en gallois-moyen, souvenir de la crémation ? (Loth). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (Le Nestour). — Chronique.

Correspondance historique et archéologique, n° 76, avril : LONGNON, Du nom de la rue de la Cossonerie à Paris. — CHAMBON, Les correspondants de V. Cousin, la campagne du Mexique racontée par un caporal de Zouaves. — *Réponses* : MOMMÉJA, Le capitaine de Romagnac. — Chronique.

Annales du Midi, n° 46, avril : L. DUCHESNE, S. Jacques en Galice. — DUFFAUT, Les prénoms en Languedoc. — CHABANEAU, Le chansonnier provençal T (B. N. 1524). — MORTET, Marché pour la reconstruction du campanile de l'église de la Dalbade, à Toulouse. — *Comptes rendus* : SCHNEEGANS, Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam ; RUPIN, L'église et les cloîtres de Moissac ; LEROUX, Le massif central ; SABATÉ, Les sources du droit des comtés de Roussillon et de Cerdagne jusqu'en 1311.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 71, 10 mai : Un Anglais en France, 1790-1795, Souvenirs de H. Sherwood. — Thoré, Lettres à sa mère et à Delhasse. — La Corse pendant les Cent Jours, mémoire du général baron Simon (fin). — Lettres d'Eugène de Beauharnais à la baronne Caroline Z. — Caffarelli et Marie-Louise, Lettres et fragment du journal du général Caffarelli. — Le citoyen Dodieu et la Métempsycose.

Le Bibliographe moderne, n° 19, janvier-février : L.-G. PÉLISSIER, Pour la recherche des documents historiques. — Ch. SCHMIDT, Un voyage d'archives, Suisse, Allemagne, Autriche-Hongrie. — STEIN, Germain Gaillard, imprimeur à Lisbonne au XVIe siècle. — H. de CURZON, Essai de classement d'une bibliographie musicale. — Chronique (archives, bibliothèques, livres de France et de l'étranger). — *Comptes rendus* : MAZZATINTI, Gli archivi della Storia d'Italia, I ; BETZ, La littérature

comparée; R. de Quirielle, Biobibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais; Forestié, Hist. de l'imprimerie et de la librairie à Montauban; Morin, La fabrication des cartes à jouer à Troyes.

The Academy, n° 144 : Mattock, Doctrine and doctrinal disruption. — Atkins, The relief of Ladysmith; Ashe, Besieged by the Boers; The History of the Boer war, 3, 4, 5. — Major, Leaves from a squatter's notebook. — Wilkins, The love of an uncrowned queen (Sophie-Dorothée de Celle). — Wilson, The great Company, 1667-1871. — Greg, A list of English plays writen before 1643 and printed before 1700; Abbott, A history of Greece, III; Brinton, Correggio; Collingwood, Ruskin. — The Balzac letters controversy. — Meredith and his critics.

The Athenaeum, n° 3784 : Bowles, The Declaration of Paris 1856. — Lapsley, The County Palatine of Durham. — The Franco-German war by generals and other officers who took part in the campaign. — Dictionary of National Biography, LIX-LXII, Walsman-Worden. — Fowler, The Roman festivals of the period of the Republic. — Sir William Kennedy, Hurrah for the life of a sailor, fifty years in the Royal Navy. — Innermost Asia. — The numbers of the Boers. — The historical mss commission. — The Tessier library. — Nelson at Naples in 1799.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Das Buch der Synhados, p. O. Braun. — Heydenreich, Das aelteste Fuldaer Cartular im Staatsarchiv zu Marburg. — Ad. Harnack, Gesch. der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 3 vol. (œuvre monumentale). — L. Bamberger, Erinnerungen, p. Nathan. — Lavisse et Rambaud, Hist. générale, X et XI. — B. Schmidt, Zakynthos. — K. Bücher, Arbeit und Rhythmus. — Gradenwitz, Einführung in die Papyruskunde, I (remarquable). — Schimmelpfeng, Erziehliche Horazlektüre, 2e éd. — Scartazzini, Enciclopedia dantesca, II, 1, M.-R. — Reinsch, Ben Jonsons Poetik u. seine Bezieh. zu Horaz. (fait avec grand soin). — Geist, Wie führt Gœthe sein titanisches Faustproblem, das Bild seines eigenen Lebenskampfes, vollkommen einheitlich durch? (manqué).

— N° 19 : Koch, Der ordo salutis in der altlutherischen Dogmatik. — Haebler, Die Religion des mittleren Amerika. — Lamprecht, Die kulturhist. Methode. — Van Millingen, Byzantine Constantinople, the walls of the city and adjoining historical sites. — Das Habsburgische Urbar, p. Maag. — Görigk, Erasmus Manteuffel von Arnhausen, der letzte katholische Bischof von Camin. — Thoma, Katharina von Bora (très fouillé). — Vacher de Laponge, L'aryen (manqué dans l'idée fondamentale). — Grierson, Essays on Kaçmiri grammar. — Kuiper, Studia Callimachea II, De Callimachi theologumenis. — Soltau, Appian's Bürgerkriege (peu plausible). — Conteurs contemporains, p. Hengesbach. — Symons, Cynewulfs Wortschatz. — Rygh, Norske Gaardnavne. — Heiderich, Einführung in das Studium der gothischen Sprache (peu satisfaisant). — W. von U., Vom militärischen Stil (joli recueil d'exemples de mauvais style, mais c'est tout, et l'auteur est plus étroit et arbitraire que Wustmann). — Schönbach, Ges. Aufsätze zur neueren Literatur in Deutschland, Oesterreich, Amerika (intéressant). — Kontz, Les drames de la jeunesse de Schiller (bon). — H. Zimmern, Beiträge zur Kenntnis der Babylon. Religion, II, Ritualtafeln für den Wahrsager. — Delitzsch, Babylon mit einem Plan des Ruinenfeldes.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20 : Grüneisen, Ahnenkultus und Urreligion Israels. — Kolde, Die Heilsarmee. 2. Aufl. — Pesch, Theolog. Zeitfragen. — Windelband, Platon. — Steiner, Welt- und Lebensanschauungen im 19. Jahrh. I. — Philosophische Abhandlungen, Sigwart gewidmet. — Gutberlet, Naturphilosophie. 3. A. — Ohlert, Studium der Sprachen und geistige Bildung. — Festschrift zu dem fünfzigjährigen Jubiläum des Friedrichs-Realgymnasiums in Berlin. — Junker, Der Verein der österreichischungarischen Buchähndler 1859-1899. — Bloomfield, The Atharvaveda. — Bacher, Die älteste Terminologie der jüdischen Schriftauslegung. — Tallqvist, Arabische Sprichwörter und Spiele. — Witkowski, Prodromus grammaticae papyrorum graecarum aetatis Lagidarum. — Hildebrandt, Zur Erklörung des Gedichtes Aetna. — Harvard, Studies in classical philology. vol. X. — Schiller, Ueber Entstehung und Echtheit des corpus Caesarianum. — Wolkan, Deutsche Lieder auf den Winterkönig. — Heiderich, Einführung in die gothische Sprache. — Theologia deutsch, hgb. v. Frz. Pfeiffer. 4. A. — Penner, Entwicklung der altenglischen Tonvokale. — Paul Meyer, Sur un légendier français du XIII[e] siècle classé selon l'ordre de l'année liturgique. — Hecker, Neues deutsch-italienisches Wörterbuch. 1. Th. — E. Sehmsdorf, Die Germanen in den Balkanländern bis zum Auftreten der Goten. — A. de Bertha, Magyars et Roumains devant l'Histoire. — Bobé, Lavaters Rejse til Danmark. — Tschackert, Herzogin Elisabeth von Münden, die erste Schriftsellerin aus dem Hause Brandenburg und aus dem braunschweigischen Hause — Gumplowicz, Zur Geschichte Polens im Mittelalter. Ueber die Chronik des Balduin Gallus. — Haebler, Religion des mittleren Amerika. — Nachod, Ein unentdecktes Goldland. — Maurenbrecher, Thomas von Aquinos Stellung zum Wirthschaftleben seiner Zeit. I. — Hodermann, Xenophons Wirthschaftslehre. — Graf York von Wartenburg, Das Vordringen der russischen Macht in Asien. — Teichmann, Eine Rede gegen die Bischöfe. — Reichelt, Rechts-Zeittafeln. — Kruckmann, Die Entfremdung zwischen Recht und Volk. — Frey, Sammlung ausgewählter Briefe an Michelagniolo Buonarroti. — Martin, Figurale Persische Stoffe aus dem Zeitraum 1550-1650.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 22 Trente-quatrième année 28 mai 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, avril, n° 114 : A. THOMAS, Etymologies françaises. — G. PARIS, Sur Huon de Bordeaux. — G. DONCIEUX, La chanson du roi Renaud. — Mélanges : Quelques passages du Fragment de La Haye (Suchier); La mention de Wieland le forgeron dans la Chronique d'Adémar de Chabannes (A. Thomas); Guet-apens (G. P.); Des suffixes normands icot et ibot (Ch. Joret). — Comptes rendus : MOHL, Introd. à la chronologie du latin vulgaire; Suchier, Aucassin et Nicolette; BUTLER, Légende dorée, Legenda aurea, Golden legend; GUY, Adan de Le Hale ; GUERLIN DE GUER, Essai de dialectologie normande (J. G.).

Annales de l'Est, n° 2, avril : BALDENSPERGER, Les définitions de l'humour. — Rod. REUSS, Une mission strasbourgeoise à la cour de Louis XIII (1631). — A. CHUQUET, Phalsbourg et les places des Vosges en 1814. — Diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie; Le mouvement religieux à Nancy sous la Révolution, par G. FLOQUET. Sommaire. — *Nécrologie :* Discours prononcé par M. Gasquet sur la tombe de M. Ernest Mourin. — *Comptes rendus critiques :* STOLLE, Wo schlug Cæsar den Ariovist? — F. DES ROBERT, Charles IV et Mazarin (1643-1661). — LUDWIG, Die deutschen Reichsstände im Elsass und der Ausbruch der Revolutionskriege. — HUISMAN, Essai sur le règne du prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière. — DENIS, Inventaire des registres de l'état civil de Lunéville. — HEITZ, Recueil de notes inédites sur la famille Pierre de Sivry. — FOURIER DE BACOURT, Epitaphes et monuments funéraires inédits de l'ancien diocèse de Toul. 3e fascicule. — FRUSSOTTE, Un saint secourable. Le porcher de Bonnet. Saint Florentin. — GERIN, Ceux de Belfort. — BRIÈRE et CARON, Répertoire méthodique de l'histoire moderne et contemporaine de la France pour l'année 1898. — JORDELL, Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour 1898. — FOERSTER, Kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Litteratur.

Souvenirs et Mémoires, n° 23, 15 mai : Gustave ROGER, Lettres d'un ténor à Fiorentino. — Le duc d'Aumale à Lyon en 1841, Lettres de Cuvillier-Fleury à la reine Marie-Amélie. — Paul d'ESTRÉE, Le potpourry de Menin (fin). — Lieut. Jules PICHON, Journal d'une mission militaire en Perse (suite). — Les livres d'histoire : Bossuet ; Hommes et mœurs du XVIIe siècle ; La société française au XVIe et au XVIIe siècle. — *Supplément :* Journal de Louis XVI publié d'après le manuscrit autographe du roi par le comte de Beauchamp.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, février : TRETIAK, Le cavalier d'airain de Pouchkine. — PAPÉE, La Lithuanie pendant les douze dernières années du règne de Casimir IV.

The Academy, n° 1462 : The international Congress of women. — A. LANG, A history of Scotland from the Roman occupation. — Sir John Charles Molteno. — MAHAN, Lessons of the war with Spain and other articles. — ROBINSON, Bruges ; KELLY, Government or human evolution.

The Athenaeum, n° 3785 : BAILLIE-GROHMAN, Fifteen years' sport and life in the hunting grounds of Western America and British Colombia. — HILL, English Dioceses, a history of their limite from the earliest times to the present day. — SKEAT, The Chaucer canon with

a discussion of the works associated with the name of Geoffrey Chaucer. — MEINHOF, Grundriss einer Lautlehre der Bantusprachen. — MACPHERSON, Herbert Spencer. — GERRING, Notes on printers and booksellers. — Huchown's codex. — Goldsmith's grave. — The Tessier library. — Notes from Rome. — A large find of papyri (Grenfell et Hunt).

Altpreussische Monatschrift, I-II, janvier-mars : REICKE, Briefe von Gisevius an Borowski. — WARDS, Der Entwurf des Briefes von Kant an Maria von Herbert. — FRIEDRICH, Die pommerellischen Kämpen, Geographie und Statistik. — HANNCKE, Vor hundert Jahren. — SEMBRITZKI, Historische Nachrichten über Rittergutt u. Dorf Schönwiese. — Kritiken u. Referate : Hessisches Urkundenbuch, V, 1392-1414 p. KUNZE. — Mittheilungen und Anhang : SEMBRITZKI, Neue Nachrichten über Kant's Grossvater. — WARDS, Eine historische Kant-Silhouette. — CONRAD, Die Handfeste von Sbylutten 1359. — Vier Briefe des Schulraths Dinter. — Universitätschronik.

La Broderie, du XIe siècle jusqu'à nos jours. D'après les spécimens authentiques et les anciens inventaires. Par Louis de Farcy. Un volume in-folio, comprenant 180 planches, avec texte explicatif. . . . . 100 »

Vital CUINET

La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure. 4 volumes grand in-8, avec nombreuses cartes, publiés en 12 gros fascicules 40 »

Table générale de la Turquie d'Asie. Un fascicule grand in-8.. . . . . 4 »

Syrie, Palestine, Liban. 4 fascicules grand in-8, carte et plan . . . . 16 »

L'art gothique et la renaissance en Chypre. Par C. Enlart. 2 beaux volumes in-8, illustrés de 34 planches et de 421 figures . . . . 30 »

Journal de Burchard. Burchardi Johannis Argentinensis, cappelle pontificie sacrorum rituum magistri Diarium seu rerum Urbanarum commentarii (1483-1506). Texte latin publié intégralement pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Rome et de Florence, avec introduction, notes et index par L. Thuasne. 3 forts vol. grand in-8. . . . . 60 »

Le *Journal de Burchard* comprend les pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et les premières années de celui de Jules II.

Anonyme de Cordoue. **Chronique latine rimée** des derniers rois Goths de Tolède et de l'invasion arabe en Espagne. Éditée et annotée par le R. P. J. Tailhan. Un beau volume in-folio, avec 28 planches en héliogravure. . . . . 50 »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Trente-quatrième année 3 juin 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, n° 3, 15 mai : Henri WELSCHINGER : Bismarck. — Achille VIALLATE, La nouvelle loi monétaire des États-Unis (14 mars 1900). — Jacques FLACH, Les institutions primitives. Les origines de la famille : le lévirat. — E. BOURGEOIS, La jeunesse d'Alberoni II *(fin)*. — A. FABERT, Java et ses habitants. — G. SALAUN, Chronique législative (1[er] juin 1898. — 15 avril 1900). — *Analyses et comptes rendus :* VERSTRAETE, Etudes industrielles russes. — Roger MERLIN, Les associations ouvrières et internationales. — HOCHE, Bismarck intime. — MARTINS, Zur Gesch. des Verfassungs = und Gerichtswesens in Portugal. — LAGRÉSILLE, Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale. — COSENTINI, La sociologia e G.-B. Vico.

Revue d'Alsace, mai-juin : A. CHUQUET, Le blocus de Strasbourg en 1814 — HANAUER, Lepreux et chirurgiens 1444-1447. — SCHOELL, Voyage d'un étudiant en droit strasbourgeois à Orléans en 1559. — A INGOLD, Jean d'Aigrefeuille (suite). — *Mélanges :* L'art religieux moderne en Alsace. — *Bibliographie :* La Chronique de Guebwiller, p. J. de SCHLUMBERGER ; GÉNY, Die Reichsstadt Schlettstadt 1490-1536.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : ESTREICHER, Un globe du commencement du XVI[e] siècle à la Bibliothèque de l'Université de Cracovie.

The Academy, n° 1463 : Balzac, Letters to M[me] Hanskas MACPHERSON, Herbert Spencer. — SKEAT, The Chaucer Canon. — LE GALLIENNE, Kipling. — GEDDIE, Romantic Edinburgh ; BENTLEY, Pioneering on the Congo. — Tinkering the Bible. — M. Andrew Lang on fiction.

The Athenaeum, n° 3786 : MACLAY, A history of American privateers. — EDWARDS, Personal recollections. -- Ordinale Conventus Vallis Caulium, the rule of the monastic order of Val-des-Choux in Burgundy, p. DE GRAY-BIRCH. — CHAVANNES, Les mémoires historiques de Se-Ma Ts'ien. — New Testament literature (publications de MM. Benson, Ramsay, Bernard, Godet). — American history. — Books about the war. — Hottentot words in English (J. Platt). — The constellation of the Eight Stars (Beveridge). — Cap. Cox' Booke of Fortune (Ch. C. Stopes). — The Peel library. — A new letter of Goldsmith. — COLE, Ornament in European silks. — The palace archives of Mycenaean Cnossus (A. J. Evans).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis ed. Socii Bollandini, III. — HAECKEL, Die Welträthsel. — G. SCHNEIDER, Die finanziellen Beziehungen der florentisnischen Bankiers zur Kirche von 1285-1304. — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, VI, 1381-1400, p. FRITZ. — Von ANGELI, Altes Eisen, Intimes aus Kriegs = und Friedensjahren. — PFISTER, Das deutsche Vaterland im XIX Jahrhundert, eine Darstellung der kulturgesch. u. polit. Entwickelung für das deutsche Volk geschrieben. — KOSER, Ueber den gegenwärtigen Stand der archivalischen Forschungen in Preussen ; BAR, Gesch. des kön. Staatsarchivs zu Hannover. — SARTORIUS, Die Germanisierung der Rätoromanen in der Schweiz. — PRICE, The great Cylinder Inscriptions A and B of Gudeo. — Gorgias, p. STENDER. — Lucretius, p. BAILEY. — ECHEVERRIA Y REYES, Voces usadas en Chile. — Florence of Rome,

Le bone, p. Vietor, II, Untersuchungen des Denkmals von KNOBBE. — RODENBERG, Erinnerungen aus der Jugendzeit. — PNIOWER, Gœthes Faust, Zeugnisse und Excurse zu seiner Entstehungsgeschichte. — DAY, Alte und neue Alphabete.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : MEINHOLD, Jesajaerzählungen Jesaja 36-39. — RAMSAY, Paulus in der Apostelgeschichte. — WERNLE, Die synoptische Frage. — VOLLERT, Kaiser Julians religiöse und philosophische Ueberzeugung. — WÖRTER, Zur Dogmengeschichte des Semipelagianismus. — SCHULTZ, Psychologie der Axiome. — FREYTAG, Substanzlehre Lockes. — WINTZER, Natürliche Sittenlehre Ludwig Feuerbachs. — SIEGEL, Entwickelung der Raumvorstellung. — KERLER, Statuten der philosophischen Fakultät der Universität Würzburg. — LIDZBARSKI, Handbuch der nordsemitischen Epigraphik. — PFUNGST, Ein deutscher Buddhist. — BROCH, Studien von der slovakisch-kleinrussischen Sprachgrenze im östlichen Ungarn. — Strena Helbigiana, a. d. IIII Non. Febr. 1899 oblata. — BRUHN, Sophokles. Anhang. — KIND, Quaestionum Plutarchearum capita tria. — STEIFF, Geschichtliche Lieder und Sprüche Württembergs. I. — KÖSTER, Gottfried Keller. — GEERING, Die Figur des Kindes in der mittelhochdeutschen Dichtung. — DELISLE, Notice sur la Rhétorique de Cicéron traduite par Maître Jean d'Antioche. — HANSSEN, Zur spanischen und portugiesischen Metrik. — HUISMAN, Essai sur le règne du prince-évêque de Liège Maximilien-Henri de Bavière. — GEBHARDT, Wilhelm von Humboldt als Staatsmann. II. — LUISE PIPER, Erinnerungen an Ferdinand Piper. — KRALL, Grundriss der altorientalischen Geschichte. I — OBERHUMMER, Constantinopolis. — F. DE ARAMBURU Y ZULOAGA, Monografia de Asturias. — TRAEGER, Die Rettung der Halligen. — ROETHE, Die Reimvorreden des Sachsenspiegels. — SCHELLHAS, Gerichtliche Aktenkunde. — REDDAWAY, The Monroe doctrine. — KÜHNHARDT, Die ev. Stadtpfarrkirche A. B. in Kronstadt. I — BORINSKI, Das Theater.

— N° 22 : DUHM, Psalmen. — WEISS, Textkritik der vier Evangelien. — Die vier Evangelien im berichtigten Text. — HAPPEL, Das Buch des Propheten Habackuk. — CORSSEN, Bericht über die lateinischen Bibelübersetzungen. — FRANZ, Geschichte der deutschen Messe im Mittelalter. — REGNAUD, Logique évolutionniste. — RIEHL, Giordano Bruno. — WITTMANN, Stellung des hl. Thomas von Aquin zu Avencebrol. — SCHANZ, Universität und Technische Hochschule. — O. v. GEBHARDT, Chr. Frdr. Matthaei u. seine Sammlung griechischer Handschriften. — MAU, Katalog der Bibliothek des kais. deutschen archäologischen Instituts. — EHMANN, Sprichwörter und bildliche Ausdrücke der japanischen Sprache. — JURKSCHAT, Litauische Märchen und Erzählungen. — UPPGREN, De verborum peculiaribus et propriis numeris. — IMELMANN, Donec gratus eram tibi. Nachdichtungen und Nachklänge aus drei Jahrhunderten. — AESCHYLOS, Die Perser. Verdeutscht von H. Köchly. 2. Aufl. — THEODORI PEDIASIMI eiusque amicorum quae exstant ed. Maxim. Treu. — GUSINDE, Neidhart mit dem Veilchen. — KERR, Godwi. — SEILER, Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des Lehnworts. II. — HOLTHAUSEN, Beiträge sur Textkritik der mittelenglischen Generydesromanze. — RÉBELLIAU, Bossuet. — P. M. MEYER, Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Aegypten. — BRAGAGNOLO, Storia di Francia. — HOFFMANN, Caspar Schwenckfelds Leben und Lehren. — ZELLER-WERDMÜLLER, Züricher Stadtbücher. — A. FOURNIER, Zur Geschichte der polnischen Frage 1814 und 1815. — HASSEBRAUK, Westrom zur Zeit des Aëtius (425-

454). — Jac. BURCKHARDT, Die Zeit Constantins des Grossen. 3, Aufl.; Die Kultur der Renaissance in Italien. 7. durchgearb. Aufl. v. Ludw. Geiger. — GENSEL, Paris. — Sven HEDIN, Durch Asiens Wüsten. — WARD, Darstellung und Würdigung der Ansichten Luthers vom Staat und seinen wirthschaftlichen Aufgaben. — The International Council of Women of 1899. — G. v. d ROPP, Sozialpolitische Bewegungen im Bauernstande vor dem Bauernkriege. — FRIRD, Die Haager Friedenskommission. — E. SCHAEFFER, Die Frau in der venezianischen Malerei. — BACH, Stuttgarter Kunst 1794-1860. — WEBER, Zur Streitfrage über Dürers religiöses Bekenntniss.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, 23, boulevard Carnot.

N° 24 Trente-quatrième année 11 juin 1900

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1464 : Fiona MACLEOD, The divines adventures, Iona, by Sundown Shores, studies in spiritual history — Pro Christo et Ecclesia ; INNES, Cranmer and the Reformation in England ; HORT, Village sermons in outline ; MOULE, Ephesian studies ; MUZZEY, The rise of the New Testament ; M'CHEYNE EDGAR, The genius of protestantism.

The Athenaeum, n° 3787 : COBBOLD, Innermost Asia. — King James VI and I, A royal rhetorician, a treatise on Scottis poesie, a counterblaste to Tabacco, p. RAIT. — FITCHETT, How England saved Europe, the story of the great War 1793-1815. — INNES, Cranmer and the Reformation in England — BLOK, Geschiedenis van het Nederlandsche volk, I-IV ; id. trad BIERSTADT and PULNAM. — Oriental literature : public. de HAMILTON et BROOKS, SHUKOVSKI, BUDGE — English philology : The Christ of Cynewulf, p. COOK ; R. SIMON Cynewulfs Wortschatz ; An old English martyrology, p. HERZFELD ; DICKINSON, A glossary of the dialect of Cumberland. — Old colonial warfare — The alleged treachery of Mary of Guise, 1559 (A Lang).— HABERLANDT, Ethnology. — MURRAY, Excavations in Cyprus ; ROBERTS, Der müde Silen. — PELLEGRINI, Catalogo dei vasi antichi dipinti delle collezioni Palagi et Universitaria.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : PETERS, Zur Text = und Literarkritik sowie zur Erklärung der Bücher Samuel. — N. T. vulg. edit. p. HETZENAUER. — LYON, Das Pathos der Resonanz (instructif). — Hohenlohisches Urkundenbuch, p. WELLER, I, 1153-1310. — HAEBLER, Prosperidad y decadencia economica de Espana durante el siglo XVI, version del texto aleman con un prologo da Fr. de LAIGLESIA. — De Villiers du Terrage, journal et souvenirs sur l'expéd. d'Egypte. — SCHOVELIN, Fra den danske Handels Empire (fouillé). — RÖHLING, u. STERNFELD, Die Hohenzollern in Wort und Bild. — The history of the Blessed Virgin Mary and of the likeness of Christ with the Jews of Tiberias made to mock at, the Syriac texts edited with English translations by BUGDE. — SCHRADER, De Plutarchi vita Homeri. — Didascaliae apostolorum fragm. Veronensia latina, p. HAULER, I. — CHANDLER, Romances of roguery, I. The picaresque novel in Spain. — MICHELS, Mittelhochdeutsches Elementarbuch. — H. DÜNTZER, Mein Beruf als Ausleger (passionné parfois et amer). — Gœthes Selbstzeugnisse über seine Stellung zur Religion u. zu religiös-kirchlichen Fragen ; Gœthe, Meine Religion, mein politischer Glaube, zwei vertrauliche Reden, zusammengestellt u. hrsg. von W. BODE. — JUDASSHON, Das Tonbewusstsein.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : BLAU, Das altjüdische Zauberwesen. — DIEKAMP, Origenistische Streitigkeiten im 6. Jahrh. und das fünfte allgemeine Concil. — MELTZER, Das Alte Testament im christlichen Religions-Unterricht. — ERDMANN, Alltägliches und Neues. — MEINARDUS, David Hume als Religionsphilosoph. — TOMBACH, Untersuchungen über das Wesen des Guten. — BUSSE, Jahresbericht über die Erscheinungen der anglo-amerikanischen Litteratur der Jahre 1894-1895. — LORENZ, Der moderne Geschichtsunterricht. — GRIERSON, Essays on Kāçmīrī grammar. — KUNOS, Mundarten der Osmanen. — BAUER, Lehrbuch zur praktischen Erlernung der arabischen Sprache ; Schlüssel zum Lehrbuch der arabischen Sprache. — PLATONIS opera rec. I. Burnet. I. — EURIPIDES, Iphigenia auf Tauris, hgb. von S. Reiter. — HOCK, Schoenes Blumenfeld, hgb. v. M. Koch.

— FISCHER, Beiträge zur Litteraturgeschichte Schwabens. 2. Relhe. — GILLIÉRON et EDMONT, Atlas linguistique de la France. — KALUZA, Eugen Kölbing. — ABICHT, Die Hauptschwierigkeiten der russischen Sprache. — GUTHE, Geschichte des Volkes Israel. — SALZER, Ueber die Anfänge der Signorie in Oberitalien. — BUSCH, Tagebuchblätter. — KLUGMANN, Vergleichende Studien zur Stellung der Frau im Alterthum. — MARIA STAR, Impressions d'Espagne. — TYNDALL, Die Gletscher der Alpen. Autoris. dtsche Ausg. — Th. CARLYLE, Sozialpolitische Schriften. — ANSCHÜTZ, Bismarck und die Reichsverfassung. — MITTENZWEY, 40 Lektionen über die vereinigte Gesetzeskunde und Volkswirthschaftslehre. 3 Aufl. — ALBERT, Steinbach bei Mudau. Geschichte eines fränkischen Dorfes. — STUHLFAUTH, Die Engel in der altchrislichen Kunst. — MITIUS, Jonas auf den Denkmälern des christlichen Alterthums. — FESTSCHRIFT zum elfhundertjährigen Jubiläum des Deutschen Campo santo im Rom, hgb. von St. Ehses. — Von DOBSCHUTZ, Christusbilder. — E. BRESLAUR, Sind originale Synagogen=und Volksmelodien bei den Juden geschichtlich nachweisbar ?

Museum, n° 4 : DIELS, Elementum (Woltjer). — CICERONIS scripta, ed. MÜLLER, III, 2 (Van der Mey). — SCHULTHESS, Homonyme Wurzeln im Syrischen (Wildeboer). — VAN DER NOOT, Gedichten, uitgeg, door VERWEY (Van den Bosch). — VERMEYLEN, Leven en werken van Van der Noot (Van den Bosch). — VON STOCKMAYER, Das deutsche Soldatenstück des XVIII. Jahrh. (Breuning). — WIEDEMANN, Handbuch der litauischen Sprache (J. H. KERN Hz.). — PETERSEN, Trajans dakische Kriege, I (Strootman). — COLENBRANDER, De Patriottentijd, III (Hartog). — HOUSSAYE, Waterloo (de Bas), II. — SAX, C. Niëllius (Reitsma).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 25 Trente-quatrième année 18 juin 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2 : LANSON, Les Provinciales et le livre de la théologie morale des Jésuites. — MARSAN, Le mélodrame et Guilbert de Pixérécourt. — MARTY-LAVEAUX, La part de Perrault dans les contes qui portent son nom. — M. SOURIAU, Le roman de C. Delavigne (fin). — TOLDO, La comédie française de la Renaissance (fin). — *Mélanges :* Charron plagiaire de Montaigne (A. Delboulle). — Une source probable du fragment de Pascal sur l'infini en petitesse (E. Parturier). — Louis Racine et la correspondance de J.-J. Rousseau (P. B.). — Les enfants de J.-J. Rousseau, le sermon des Cinquante (E. Ritter). — Sur le Port-Royal de Sainte-Beuve (G. Michaut). — *Comptes rendus :* MANTZIUS, Hist. de l'art dramatique (Nyrop) ; LANSON, Sainte-Beuve, Causeries du lundi, portraits littéraires et portraits de femmes (Des Granges).

The Academy, n° 1465 : Mrs MEYNELL, John Ruskin. — J. H. SMITH, The troubadours at home. — OSBORN, Greater Canada.

The Athenaeum, n° 3788 : Ch. H. Pearson, fellow of Oriel and education minister in Victoria, p. STEBBING. — HUNT, The English church from its foundation to the Norman conquest 597-1066 ; CARPENTER, A popular history of the Church of England from the earliest times to the present day ; SPENCE, A history of the English church ; HUTTON, A short history of the Church in Great Britain. — WHEELER, Alexander the Great. — HÖFFDING, A history of modern philosophy. — E. SMITH, England and America after independence. — Books about the war. — Economic literature. — The Golden Legend (Ellis). — The Jesi Dante (Huth). — The relief of Londonderry (Leeper). — The Ingles Library. — The alleged treachery of Mary of Guise, 1559 (Atkinson). — How England saved Europe. — GRAVES and CRONIN, A history of the works of Sir Joshua Reynolds. — Two Babylonian seals (W. H. Ward). — The Handel festival at Bonn. — Steele's theatre (Lavers Smith).

Literarisches Centralbaltt, n° 22 : Catalogus codicum hagiogr. graec. bibl. vatic. ed. hagiogr. Bollandiani. — K. von HASE, Kirchengeschichte, 12e ed. — F. SCHULTZE, Stammbaum der Philosophie, 2e ed. — MANDONNET, Siger de Brabant et l'averroisme latin au XIIIe siècle (très soigné et instructif). — MISPOULET, La vie parlementaire à Rome sous la République (vivant et utile). — BANNIER, De Landgrenzen van Nederland, I (solide). — JAPIKSE, de Verwikkelingen tuuschen de Republick en Engeland van 1660-1665. — FRIEDERICI, Indianer und Anglo-Amerikaner (intéressant, juge peut-être les Indiens trop favorablement). — KAHLE, Ein Sommer auf Island. — Nidhami-I-Arudi-Samargandi, The Chaber Maqaia, transl. BROWNE. — Aristotelis Poetica, p. TUCKER. — HEISENBERG, Studien zu Georgios Akropolites. — PERNOT, Manuel de conversation français-grec moderne, prononciation, dialogues et lexique (habile et pratique). — La Saga de Gunnlaug Langue de Serpent, trad. F. WAGNER. — HEINTZE, Deutsche Sprachart, ein Stilwörterbuch. — PAUL, Ursprüngliche Anordnung von Freidanks Bescheidenheit (résultats remarquables). — Schiller's Wallensteins Lager übers. VERKRÜZEN. — JENTSCH, Drei Spaziergänge eines Laien ins klassische Altertum. — JUSTI, Winckelmann u. seine Zeitgenossen, 2e ed.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : RIESSLER, Das Buch Daniel. — LANGIN, Der Christus der Geschichte und sein Christenthum. — PETER, Kirche und theologische Wissenschaft. — JAEGER, Luthers religiöses

Interesse an seiner Lehre von der Realpräsenz. — GRABMANN, Der Genius der Werke des hl. Thomas und die Gottesidee. — PORITZKY, Lamettrie. — OSTOFF, Freie Worte. — HEIDRICH, Quellenbuch für den Religionsunterricht. II. — Der Tractat Kethuboth, übs. von M. RAWICZ. I. — HARTMANN, Der islamische Orient. I. — DRERUP, Antike Demosthenesausgaben. — ZINGLER, De Cicerone historico quaestiones. — SEDLMAYER, Platos Vertheidigungsrede des Sokrates. — LESSINGS sämmtliche Schriften. Hgb. von K. Lachmann. 3. Auflage bes. durch Frz. Muncker. XII. bis XV. Bd. — STILGEBAUER, Geschichte des Minnesanges. — ELZE, Venetianische Skizzen zu Shakespeare. — DU BLED, La société française du XVe au XXe siècle : XVIe et XVIIe siècles. — MEINECKE, Das Leben des Generalfeldmarschalls Hermann von Boyen. 2. — HELFERT, Zur Lösung der Rastatter Gesandtenmord-Frage. — WALDER, Heinrich Zeller-Horner als Erforscher und Darsteller der Schweizer Gebirgswelt. — KRIEGER, Neu-Guinea. — SOMMERLAD, Die wirthschaftliche Thätigkeit der Kirche in Deutschland. I. — KULISCH, Beiträge zum österreichischen Parlamentsrecht. — ELTZBACHER, Ueber Rechtsbegriffe. — LOBE, Plaudereien über das neue Recht. — BERGNER, Grundriss der kirchlichen Kunstalterthümer in Deutschland von den Anfängen bis zum 18. Jahrhundert. — Beiträge sur Akustik und Musikwissenschaft, hgb, von C. STUMPF, II. — Die Nationalgalerie in London. I. II.

Euphorion, n° VII, I (Vienne, Fromme.) : SEUFFERT, Philologische Betrachtungen im Anschluss an Goethes Werther. — FISCHER, Neues über Weckherlin. — PNIOWER, Zu Goethes Sonetten. — J. MULLER, Jean Pauls literarischer Nachlass (suite). — RÖTTINGER, Die Quellen zu Immermanns Trauerspiel in Tyrol. — PICHLER, Hebbels Briefwechsel mit Pichler. — R. M. MEYER, Otto Ludwigs Maria. — KRAEGER, Zur Gesch. von C. F. Meyers Gedichten. — A. MAYER, Beiträge zur Kenntnis des Puppentheaters. — *Miscellen* : BAEBLER, Aus dem Tagebuch eines würtemb. Regimentsarztes im siebenjährigen Kriege, I. zur Charakteristik von Schillers Vater, II, Ein würtemb. Kriegslied ; HOLSTEIN, Zu n° 50 und 51 von Goethes Vier Jahreszeiten ; STEIG, Zum Briefwechsel Carl Augusts mit Goethe, Notizen zu Toni Adamberger. — *Recensionen und Referate* : GOLZ, Pfalzgräfin Genoveva in der deutschen Dichtung ; RANFTL, Tiecks Genoveva als romantische Dichtung betrachtet ; Hock, Schönes Blumenfeld, p. KOCH ; JOSEPH, Das Heidenröslein ; K. FISCHER, Goethes Iphigenie, 3^e ed. ; Goethes Iphigenie p. EGGERT ; Iphigenie, p. BREUL ; WICKERHAUSER, Eine method. aesthet. Studie im Anschlus an Goethes Iphigenie ; JUNK, Goethes Fortsetzung der Mozartischen Zauberflöte ; GARNIER, Zur Entwicklungsgesch. der Novellendichtung Tiecks ; KRAUSS, Schwäbische Litteratungeschichte, II ; H. FISCHER, Beiträge zur Litteraturgeschichte Schwabens, II ; KRUMM, Hebbel ; Gotthelf, Werke, VI u. VII ; FRANZOS, Conrad Ferdinand Meyer ; ROGGE, Bismarck als Redner ; BULTHAUPT, Dramaturgie des Schauspiels, II, 6e ed. ; F. T. VISCHER, Shakspeare-Vorträge, I ; CROSS, The development of the English novel. — POLL, Bericht über die 1898-1899 in Amerika veröffentlichten Aufsätze über deutsche Litteratur. — HAUFFEN, Zeitschriften. — SENIL, Französische Zeitschriften. — Nikolaus Dumbs (not. nécrol).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 26 Trente-quatrième année 25 juin 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, n° 3, mai-juin : De Vaissière, Gentilshommes campagnards du xviii[e] siècle, condition et état social (fin). — Guy, Bibliographie critique du trouvère Adan de le Hale. — Bittard des Portes, Napoléon jugé par Bourrienne. — *Comptes rendus :* Petit, Mémoriaux de la Chambre des comptes ; Luchaire, Quelques manuscrits de Rome et de Paris ; Kiener, La constitution de la Provence de 310 à 1200 ; Dupré-Lasale, Lhospital avant d'être chancelier ; Rodocanachi, Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe ; Welschinger, Mirabeau à Berlin ; Bittard des Portes, Les campagnes de la Restauration ; Decombe, Le théâtre à Rennes ; Morane, Finlande et Caucase ; Guillardet, Suédois et Norvégiens chez eux.

Correspondance historique et archéologique, mai : Chambon, Les correspondants de V. Cousin, la Campagne du Mexique racontée par un caporal de zouaves. — Pelissier, Pétition d'une abandonnée, Milan, 1802. — Weil, Une erreur historique. — Une lettre de Michaud à Cuvier — *Questions :* Le pistolet de François I[er] à Pavie. — Viator, La Route de Quarante sous. — *Réponses :* Labande, Le dessin des antiquités de la France méridionale par l'architecte Pierre Mignard.

The Academy, n° 1466 : Gibbon, the history of the decline and fall of the Roman Empire, p. Bury. — Churchill, London to Ladysmith via Pretoria ; Nevinson, Ladysmith, the diary of a siege ; Pearse, Four months besieged, the story of Ladysmith. — The Kasidah (couplets) of Haji Abdû-al Yazdi, a Lay of the Higher Law, translated and annotated by his friend and pupil F. B. by Captain sir R. F. Burton. — Farrar, The life of lives, further studies in the life of Christ. — Hubert, The stage as a career. — Hannah, A history of Eastern Asia.

The Athenaeum n° 3789 : Journals of sir John Lauder, Lord Fountainhall, with his observations on publics affairs and other memoranda. — Ferrars, Burma. — Richard, Melanchthon. — Whitfeld, Plymouth and Devonport in times of war and peace.—Memoirs of the Baroness de Courtot. — Books about Wales. — Dante literature. — Minor ecclesiastical biography. — Balzac, Letters to Madame Hanska. — Mary of Guise (Lang). — The death of Siger de Brabant, Paradiso, X, 135. — Burns' Auld lang syne. — The relief of Londonderry. — Annual of the British School at Athens ; Herschel, The two books on the water supply of the city of Rom of Sextus Julius Frontinus ; Ussing, Pergamos.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Bibl. hagiogr. latina antiquae et mediae aetatis ed. socii Bollandiani, IV, Kebius-Nathalanus. — Götz, Zinzendorfs Jugendjahre. — Mommert, Die Dormitio und das deutsche Grundstück auf dem traditionellen Zion. — Guthe, Gesch. des Volkes Israel (très recommandable). — Karbe, Der Marsch der Zehntausend vom Zapates zum Phasis-Araxes, Programme (beaucoup de flair). — Cramer, Die Gesch. der Alamannen als Gaugesch. (très soigné). — Docum. sur les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, p. Muller et Diegerick, V. — Porter, Industrial Cuba. — Gai Instit. p. Krüger et Studemund, 4[e] éd. — L. Adam, Matériaux pour servir à l'établissement d'une grammaire comparée des dialectes de la famille Guaicuru (« travail soigné et vraiment scientifique d'un homme dont le vaste regard embrasse de grands domaines distants les uns des autres »). — Diels, Elementum. (aussi agréable qu'instructif). — Boeve de Haumtone, p. Stimming. — Geuther, Studien zum Lie-

derbuch der Clara Hætzelerin (très bon). — Verzeichnis der Berliner Universitætschriften 1810-1885. — Bibliographie der deutschen Zeitschriftenliteratur, II-IV. — Hachtmann, Olympia und seine Festspiele (excellent). — Türnau, Rabanus Maurus (clair).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : Prince, Critical Commentary on the Book of Daniel. — Fredericq, Question des indulgences dans les Pays-Bas au commencement du xvie siècle ; Comptes des indulgences en 1488 et en 1517-1519 dans le diocèse d'Utrecht. — The syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene transl. into English by F. J. Hamilton and E. W. Brooks. — Lyon, Das Pathos der Resonanz. — Spir, Philosophische Essays. — Baumeister, Handbuch der Erziehungs-und Unterrichtslehre für hœhere Schulen. II-IV. — Reum, Franzœsische Stilübungen für den ersten Aufsatzunterricht. — Devéria, L'écriture du royaume de Si-Hia ou Tangout. — Meltzer, Griechische Grammatik. I. — L. Annaei Senecae de beneficiis l. VII, de clementia l. II rec C. Hosius. — Philipp von Zesen, Adriatische Rosemund, hgb. von M. H. Jellinek. — Koeppel, Zur englischen Wortbildungslehre. — Stengel, Die altprovenzalische Liedersammlung c der Laurenziana in Florenz. — Klöpper, Beitræge zur franzœsischen Stilistik. — Davis, Charlemagne. — Boos, Geschichte der rheinischen Stædtekultur von den Anfængenbis zur Gegenwart mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms. III. — F. v. Demelitsch, Metternich und seine auswærtige Politik. — Marie von Bunsen, Georg von Bunsen. — A. v. Wrede, Geschichte der k. und k. Wehrmacht. I. II. — Wieland, Ein Ausflug ins altchristliche Afrika. — Kronecker, Wanderungen in den südlichen Alpen Neuseelands. — Gumplowicz, Soziologische Essays. — Kmiotek, Siedlung und Waldwirthschaft im Salzforst. — Alabaster, Notes and Commentaries on Chinese Criminal Law and cognate topics. — Unger, Die Irrengesetzgebung in Preussen. — Le Galerie Nazionali Italiane. I-IV.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-QUATRIEME ANNÉE

II

Nouvelle série. — Tome L

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome L



PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.,
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1900

ANNÉE 1900

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 2 juillet — 1900

P. Garofalo di Bonito. **Intorno Sibari e Turio.** Qualche memoria. Napoli, Prass, 1899. In-8°, 214 p. Prix : 4 lire.

Travail de dilettante, sans valeur originale, compilé d'après Corcia (*Storia delle due Sicilie*), Lenormant (*Grande Grèce*) et des articles d'encyclopédies italiennes, qui sont cités comme des sources historiques. Les références semblent avoir parfois pour but d'émerveiller le lecteur, mais elles trahissent leur caractère postiche par la vénérable antiquité des millésimes (par exemple, p. 11, la note sur Charondas). Le style est pompeux, souvent enfantin. P. 44, il s'agit de la mollesse des Sybarites : « *Accordavansi nella città alcuni privilegi ; ma forse all' animoso guerriero che avesse difesa o salvata la patria ? Forse ad un magistrato integerrimo, ad un filosofo, ad un poeta, a un cultore dell' arte salutare, ad un precettore della gioventù ? Oibo ! I pescatori e venditori di anguille*, etc. » Et ainsi de suite, *ad nauseam*. Cette dissertation a pour complément une traduction italienne du livre XII d'Athénée (faite sur celle de Lefebvre de Villebrune), laquelle est précédée d'une introduction sur l'auteur des *Deipnosophistes*. Écrivant en 1899, M. G. di Bonito ignore l'édition de Kaibel (1887-1890) ; la dernière qu'il cite est celle de Dindorf (1827). Il ne connaît pas davantage la traduction anglaise de la collection Bohn. En somme, il sait peu de chose, à tel point que là où il est question de Sappho (p. 211), il transcrit une note inepte de Lefebvre (1789), comme marquant l'état de la science. On ne peut que trouver singulière la publication d'un pareil livre dans le pays d'Ettore Pais et de Comparetti.

Ce qui est plus singulier encore, et surtout plus scandaleux, c'est la manière dont l'ouvrage en question a été présenté à l'Académie royale de Belgique par un de ses associés, M. Joan Bohl (*Bulletins*, n° 11, novembre 1899). Après avoir servilement énuméré les titres nobi-

liaires de l'auteur (« S. E. le grand commandeur napolitain, don Pasquale Garofalo, duc de Bonito, marquis de Camella, baron de Cairano »), M. Bohl vante l'originalité d'un travail où il n'y a rien, mais rien de nouveau, et cela, alors que M. G. di Bonito, qui est honnête, a toujours pris soin de reconnaître ses emprunts à Lenormant et à d'autres, notamment en ce qui concerne les vraies causes de la ruine de Sybaris. A la troisième page de cette notice, on lit ceci : « L'ouvrage se termine par la version italienne du XII[e] livre du *Banquet des sophistes*, écrit inédit (*sic !*), dont le grammairien grec Athénée dotait le III[e] siècle avant (*sic !*) notre ère. » Je veux bien qu'*inédit* soit pour *érudit* et *avant* pour *après ;* mais si l'Académie de Belgique ne possède pas de bon correcteur, ne pourrait-elle veiller, du moins, à ce qu'on n'abusât point de sa publicité pour imprimer des boniments ridicules ?

Salomon REINACH.

H. HUBERT et M. MAUSS. **Essai sur la nature et la fonction du sacrifice.** Paris, Alcan, 1899. In-8°. Extrait de l'*Année sociologique*, t. II, p. 29-138.

Écrit dans une langue abstraite et compacte, présumant beaucoup de l'attention et, plus encore, du savoir de ses lecteurs, ce beau mémoire risque de ne pas être étudié partout où l'on aurait intérêt à le connaître. Je le signale donc avec insistance aux esprits préoccupés des faits essentiels du culte, qui sont à la base de tous les systèmes religieux et leur survivent. Mais je renonce à en épuiser les enseignements dans un compte rendu ; on ne condense pas ce qui est déjà trop condensé.

L'antique théorie du *sacrifice-don*, considéré comme le prototype du sacrifice, a été définitivement réfutée par Robertson Smith (1890). Cet homme de génie lui en substitua une autre, celle du *sacrifice de communion totémique*, d'où il fit sortir le sacrifice expiatoire ; puis M. Frazer montra que le sacrifice agraire se rattachait à la même souche, avec cette différence que la partie communiante n'est pas le clan ou la tribu, mais la terre elle-même.

MM. Hubert et Mauss rejettent la théorie du *sacrifice-don*, mais ils estiment que M. R. Smith s'est trop aventuré : 1° en postulant l'universalité du sacrifice totémique ; 2° en comprimant à outrance le drame du sacrifice, au point d'en négliger quelques éléments essentiels. Smith admet, par exemple, que la victime, d'ores et déjà divine, constitue *de plano* un réservoir de sainteté où les sacrifiants vont puiser par la communion. Mais des rituels très anciens attestent, au contraire, qu'il faut d'abord procéder à toute une série d'opérations pour amener la victime au degré de sainteté que réclame l'efficacité du sacrifice. D'autre part, le sacrifice terminé, il y a des opérations

inverses (la *sortie*), qui doivent permettre aux sacrifiants de dépouiller une partie de la sainteté acquise, afin de pouvoir rentrer dans le monde profane. Rompant donc avec ce qu'il y a peut-être de trop simple dans la théorie de R. Smith et refusant de le suivre sur le terrain des causes originelles, les auteurs étudient avec détail un « schème » du sacrifice, comprenant l'*entrée* (sanctification du sacrifiant, du sacrificateur, du lieu, des instruments), la *sanctification de la victime* (bandelettes, dorure des cornes, peinture en blanc, bains, libations, etc.), la *sortie* (« bain d'emportement », maniluve chrétien). Les faits particuliers leur sont fournis, en première ligne, par le rituel védique, en seconde ligne, par la législation dite mosaïque, accessoirement par les rituels grecs, romains et chrétiens, enfin, par la vaste littérature ethnographique. Une longue étude, qui n'est pas une digression, a pour objet les *Bouphonia*, où MM. H. et M. reconnaissent, d'une part, une *désacralisation* (du blé récolté et battu au moyen de la victime qui le représente), de l'autre un *rachat* (des laboureurs qui ont profané la récolte en la coupant et vont la profaner encore en s'en servant), enfin un *rite de communion* (repas sacré). Dans tout ceci, il n'est pas question du sacrifice du bœuf considéré comme un meurtre, par cela seul que le bœuf, animal domestique, a dû être *totem* avant d'être domestiqué; cette considération me semble pourtant essentielle et je ne vois pas que l'on ait moyen de justifier autrement le *tabou* protecteur des animaux domestiques — *tabou* dont la violation à dû être entourée de rites qui ont survécu à l'idée du totémisme. De même, dans leur long et excellent chapitre sur le sacrifice périodique du Dieu, je crois que MM. Hubert et Mauss ont accumulé des pierres sur leur route en refusant, par un scrupule d'ailleurs scientifique, de postuler la quasi-universalité du totémisme ; car le totémisme seul, où le Dieu n'est pas dans l'individu, mais dans le clan animal, me semble expliquer la répétition d'un rite dont l'effet utile serait autrement épuisé dès le premier acte. On ne peut objecter l'exemple de la messe, dans une religion affranchie du totémisme ; car cette conception est un emprunt réfléchi à des idées beaucoup plus anciennes qui peuvent remonter et remontent sans doute aux âges totémiques.

Salomon Reinach.

La Poétique d'Aristote, édition et traduction nouvelles, précédées d'une étude philosophique, par MM. Adolphe Hatzfeld et Médéric Dufour. Lille, Le Bigot frères, 1899 ; LXIII-117 p.

On distinguera dans cette nouvelle édition de la *Poétique* d'Aristote trois parties : 1) l'introduction, qui est un essai sur les théories exposées dans la *Poétique ;* 2) le texte, accompagné de notes explicatives, et précédé d'observations critiques ; 3) la traduction. Nous allons exa-

miner comment MM. Hatzfeld et Dufour se sont acquittés de la triple tâche qu'ils se sont imposée. Le texte, nous dit-on, est en général celui de W. Christ, mais les éditeurs s'en écartent en un certain nombre de passages, pour conserver les leçons du Parisinus 1741, guidés en cela par un excellent principe, à savoir qu'il faut craindre, en corrigeant le manuscrit, de corriger Aristote lui-même ; « il ne faut pas, disent-ils très sagement, exiger de la phrase d'Aristote une trop grande régularité ». Il y a cependant une mesure à observer : les fautes sont nombreuses dans le Parisinus, et je ne sais si MM. H.-D. n'ont pas quelquefois exagéré leur principe. Ils gardent par exemple, II, 1 [1] la leçon du manuscrit ἐν αὐτῇ δὲ τῇ διαφορᾷ, en renvoyant à leur note, et cette note se borne à donner la traduction « c'est justement la différence qu'il y a... » C'est bien la pensée, car ici il n'y a pas à se tromper ; mais il est impossible que cette manière de s'exprimer fournisse ce sens ; elle signifie, pour quiconque est familier avec le grec, « la différence elle-même » et non « *cette* différence même » ; il faut donc lire avec Casaubon ταύτῃ, ou mieux avec Vettori ἐν δὲ τῇ αὐτῇ διαφορᾷ, et traduire « il y a la même différence ». De même III, 3 ils conservent Ἀθηναῖοι, avec la note « anacoluthe ; suppléez καλοῦσι », sans remarquer qu'il s'agit ici de l'opinion des Doriens, exprimée par φασί et une série d'infinitifs, et qu'on ne peut attribuer à Aristote une pareille construction, non pas seulement parce qu'elle est irrégulière, mais parce qu'elle détruit le sens général. MM. H. D. ont cependant cru devoir modifier le texte en plusieurs passages, et pour une trentaine, ce sont leurs propres conjectures, si nous en croyons les observations critiques des pages LXI-LXIII, qu'ils ont introduites. Il est regrettable que celui des deux éditeurs qui s'est chargé du texte n'ait pas suffisamment consulté les éditions antérieures ; il eût évité de mettre les initiales H. D. après des leçons depuis longtemps connues. Le cas se présente bien une dizaine de fois ; et s'il arrive souvent que deux éditeurs se rencontrent, il n'en est pas moins fâcheux que des lectures soient présentées comme nouvelles quand elles se trouvent déjà dans des ouvrages qui sont à la portée de tous [2]. Ce qui est personnel à MM. H. D. n'est pas d'ailleurs toujours heureux. Chap. IX, 2 la ponctuation ἐπὶ δὲ τῆς τραγῳδίας · τῶν γενομένων ὀνομάτων ἀντέχονται est inadmissible ; il est contraire au sens de suppléer τοῦτο δῆλον γέγονε,

1. Je cite par les chapitres et paragraphes de la présente édition.

2. En voici quelques-unes : II, 2 la restitution Πέρσας remonte à Vettori. IV, 9 τετράμετρα Winstanley. VI, 9 la suppression de ἐν οἷς... φεύγει entre ὁποῖα τις et διόπερ a été proposée depuis longtemps ; elle est même faite sans indication dans Egger. IX, 3 ἐπιτιθέασι pour ὑποτ. est dans quelques manuscrits et dans certaines éditions. X, 1 [ἐξ] ἧς Susemihl. XVI, 1 διό τι Bywater. XVII, 5 ὑπὸ τοῦ θεοῦ Vahlen. XVIII, 1 pour εἰς εὐτυχίαν <συμβαίνει ἢ εἰς δυστυχίαν> on eût pu ajouter : d'après Gomperz, qui propose <εἰς δυστ. συμβ. ἢ> εἰς εὐτυχίαν. XXIII, 2 μέγας se trouve dans plusieurs éditions. XXVI, 1 πρὸς αὐτοὺς Hermann.

car il s'agit simplement d'une opposition entre la tragédie et la comédie, à propos des noms propres employés par chacune d'elles, et non pas de la confirmation, à la fois par l'une et par l'autre, d'une observation précédente. VI, 2 ἀποφαίνονται γνώμην est corrigé, d'après VI, 9, en ἀποφαίνονταί τι καθόλου, bien inutilement; les traducteurs ont voulu voir dans les deux passages une opposition entre « faits particuliers » et « idées générales », tandis qu'Aristote dit simplement dans le premier « exposer une pensée », et dans le second « exposer quelque chose en général », par différence avec ce qui précède, ἀποδεικνύουσί τι ὡς ἔστιν ἢ ὡς οὐκ ἔστιν, et qui n'est pas exprimé dans le premier. La fin du chap. IV a été diversement retouchée ; on s'en tient généralement à l'Aldine, qui met un point après λέγεται, et supplée περὶ μὲν οὖν τούτων τοσαῦτα devant ἔστω ἡμῖν εἰρημένα ; d'autres lisent la phrase d'un seul trait, sans rien suppléer, avec ou sans virgule après λέγεται. Les deux lectures peuvent se défendre, bien que je préfère la dernière, conforme au manuscrit, et satisfaisant aussi bien le sens que la grammaire. MM. H. D. ont adopté un moyen terme : ...λέγεται. Ἔστω... ; en note : ἔστω, à savoir τοσαῦτα ; c'est ce qu'ils pouvaient choisir de moins bon.

Passons à la traduction, et aux notes, dont beaucoup ne sont que la traduction même des termes du texte, et pourraient être supprimées sans inconvénient. Elle est coulante et de bon style [1] ; et si l'on peut relever çà et là quelques longueurs, on reconnait qu'elles sont produites par un extrême désir de clarté, et l'on ne s'en plaint pas. La lecture, si on ne fait pas de rapprochements avec le texte, en est facile, agréable même, et l'on ne s'imaginerait pas, à suivre ces pages d'une langue souple et légère, que les traducteurs ont eu à lutter contre tant de difficultés, et que leur version représente un texte si ardu et si plein de pièges. Ils ont eu en même temps, cela va de soi, un grand souci de l'exactitude ; mais alors l'opinion change ; la traduction est en regard du texte, on compare l'une avec l'autre, et l'on est surpris de rencontrer maintes erreurs, maintes expressions inexactes qui, je crois, auraient pu être évitées. Je les attribue (je puis me tromper, cependant, sur leur origine) à ce que le texte n'a pas été étudié avec assez de pénétration. Ceci d'ailleurs n'a rien qui doive surprendre. Le texte de la *Poétique*, et en général le texte d'Aristote, n'est ni obscur ni incompréhensible, sauf, bien entendu, dans les passages corrompus dont on se borne avec raison à retrouver le sens général. Il a au contraire ceci de particulier qu'il paraît souvent très clair, qu'on le comprend, ce semble, du premier abord, tant l'expression est nette et sobre, et la phrase rigoureusement enchaînée. Il faut se défier de cette première impression : à une nouvelle lecture, on s'aperçoit que la phrase, pour

---

1. Je note cependant une phrase incorrecte, p. 29 : « La poésie est plus philosophique et supérieure à l'histoire », où de plus « supérieure » est très inexact (σπουδαιότερον).

être exactement traduite dans son vrai sens, a besoin d'être regardée de très près, qu'il faut l'analyser par le détail, qu'il est nécessaire de peser chaque mot et chaque tournure, et que souvent la traduction adoptée à première vue est en réalité imprécise, insuffisante ou même erronée. Un exemple, pris dans la traduction de MM. H. D., fera, je crois, mieux saisir cette pensée. Chap. IV, 1 : Deux causes naturelles, dit Aristote, semblent avoir donné naissance à l'art poétique ; il continue par une phrase assez longue, que l'on me permettra de citer en entier. Τό τε γὰρ μιμεῖσθαι σύμφυτον τοῖς ἀνθρώποις ἐκ παίδων ἐστί, καὶ τούτῳ διαφέρουσι τῶν ἄλλων ζώων, ὅτι μιμητικώτατόν ἐστι, καὶ τὰς μαθήσεις ποιεῖται διὰ μιμήσεως τὰς πρώτας, καὶ τὸ χαίρειν τοῖς μιμήμασι πάντας (ponctuation de MM. Hatzfeld et Dufour). La traduction, considérée en elle seule, semble excellente : « L'esprit d'imitation est inné à l'homme dès l'enfance, et ce qui le distingue des autres animaux, c'est qu'il est de tous le plus imitateur. C'est à l'imitation qu'il doit ses premières connaissances, et tout le monde goûte les imitations. » A l'analyse, on découvre que, si elle rend les mots du texte, elle n'en représente le sens en aucune façon, et une note malencontreuse vient confirmer cette opinion : « καὶ τὸ χαίρειν... πάντας : anacoluthe ; on attendrait καὶ χαίρουσι... πάντες. » Note et traduction montrent que les traducteurs ont vu dans cette phrase quatre propositions distinctes, dont chacune est reliée à la précédente par καί τὸ μιμεῖσθαι σύμφυτον... ἐστί, (καὶ) διαφέρουσι... ὅτι... ἐστί, (καὶ) ποιεῖται, (καὶ) : τὸ χαίρειν, d'où la nécessité d'expliquer la construction alors plus qu'étrange de la dernière ; l'anacoluthe est pour cela très commode. Or, en réalité, il n'y a, dans cette phrase très bien faite, que deux propositions, dont la seconde, construite comme entre parenthèses, est accompagnée d'une double détermination ; la première a deux sujets (les deux causes en question), unis formellement par τε... καί, selon l'usage : 1) τό τε μιμεῖσθαι καὶ τὸ χαίρειν σύμφυτόν ἐστι τοῖς ἀνθρώποις, 2) καὶ διαφέρουσι... ὅτι *a*) ἐστί, καὶ *b*) ποιεῖται. La conséquence de cette traduction manquée, faute, comme je le crois, d'avoir approfondi le texte, est que MM. H. D. sont obligés de chercher la seconde cause dans αἴτιον δὲ καὶ τούτου (IV, 2), qui se rapporte à autre chose, et d'annoter : « τούτου : à savoir τοῦ τὴν ποιητικὴν γενέσθαι » ! Je pourrais signaler d'autres phrases interprétées de la même manière superficielle ; je pourrais également relever de nombreuses expressions de détail inexactement rendues, toujours pour la même cause [1] ;

---

1. Un exemple de ce genre : VIII, 2 « de telle sorte que, l'une (des parties) étant changée ou supprimée, le tout diffère ou soit dérangé ». Quoi de plus simple et de plus clair ? Et qui croirait que le texte est mal rendu ? Or « changée » est amphibologique ; il faut entendre « changée de place » (μετατιθεμένου), et « diffère » n'est pas le sens. La faute est aggravée par la note « διαφέρεσθαι, même sens que διαφέρειν ». Διαφέρεσθαι n'a jamais eu le sens de « être différent », est ici un passif, non un moyen, et signifie « être mis en désordre ». Aristote n'emploie pas les mots au hasard.

mais je ne puis trop m'étendre; ce qui précède suffit, et je résume mon impression : cette traduction est œuvre de littérateur, non d'helléniste.

L'introduction est, si je ne me trompe, la partie la plus importante du livre; texte et traduction semblent bien n'être là que pour compléter le volume et servir d'accompagnement au morceau d'ouverture. MM. H.-D. y exposent le plan de la *Poétique*, analysent les théories d'Aristote sur la tragédie, reconstituent la partie perdue qui traitait de la comédie, et proposent une explication de la κάθαρσις. La méthode à suivre est clairement définie dès le début : la *Poétique* fait partie d'un vaste système d'ensemble où toutes les théories s'éclairent et se complètent mutuellement; on ne saurait donc bien la comprendre et l'expliquer qu'en la comparant aux autres œuvres d'Aristote, notamment à l'*Ethique*, à la *Rhétorique* et à la *Politique*. C'est bien là, en effet, la saine méthode; il en est résulté un morceau de haute valeur littéraire et philosophique, où tous les détails sont mis en lumière, où les conceptions d'Aristote sont commentées avec science et pénétration, et dont la lecture ne saurait être trop recommandée; quelle que doive être l'opinion qu'on en prenne, ces pages feront penser. La question fameuse et si souvent discutée de la purgation ou purification des passions par la tragédie y tient naturellement une grande place. MM. H.-D. en proposent l'explication suivante. « Purifier telle ou telle passion, c'est la ramener au bien. Le bien est un milieu entre le trop et le trop peu (p. III). La tragédie transforme les passions de pitié et de crainte en habitudes vertueuses. Elle les purifie, en les ramenant à une juste mesure (p. XXXII). En résumé, la tragédie nous représente des actions propres à exciter la pitié et la crainte dans la mesure qu'il convient. Par conséquent, elle nous donne l'habitude d'éprouver devant les mêmes actions dans la réalité les mêmes passions au même degré. C'est en cela qu'elle les purifie (p. XLII). » On voit que c'est une explication morale. Elle n'est pas absolument nouvelle; sans parler de Lessing, que citent MM. Hatzfeld et Dufour, Racine avait déjà expliqué καθαίρειν de la même façon (cité par Egger, 4e éd. de la *Poétique*, 1875, p. 87) : « Une représentation vive, qui... purge et tempère ces sortes de passions, c'est-à-dire qu'en émouvant ces passions, elle leur ôte ce qu'elles ont d'excessif et de vicieux, et les ramène à un état modéré et conforme à la raison. » Je dois dire que la discussion de MM. H.-D. ne me semble nullement convaincante. Ils s'appuient principalement sur un passage de l'*Ethique* où il est dit que la vertu consiste dans un juste milieu entre l'excès et le défaut, et que la vertu trouve ce juste milieu lorsqu'il s'agit d'éprouver certaines passions, parmi lesquelles la crainte et la pitié. La vertu, le bien sont ici expressions identiques. Mais le raisonnement pèche par la base. Sans examiner si le spectacle tragique donne ou non une habitude, c'est-à-dire si le phénomène de la κάθαρσις est durable ou momentané,

sans rechercher si le sens de πάθημα, par apposition à πάθος, est rigoureusement établi, on remarquera que MM. H.-D. partent d'une affirmation. Aristote dit bien que la tragédie purifie les passions ; il dit bien aussi que la vertu est un juste milieu ; mais il reste à démontrer que purifier = ramener au juste milieu. Que devient alors l'explication morale ? Je crains bien qu'après comme avant l'analyse de MM. Hatzfeld et Dufour il ne faille répéter leurs propres paroles (p. xxxii) : « De nombreuses interprétations ont été proposées, sans qu'aucune ait paru clore le débat. »

My.

Friedrich Weber, **Platonische Notizen über Orpheus**. Eine litterarhistorische Untersuchung (Progr. des K. Luitpold-Gymn. in München 1898-99). Munich, impr. Lindl, 1899 ; 44 p.

Il est assez souvent question d'Orphée dans les dialogues de Platon, Mais comment Platon le considère-t-il et que pense-t-il de lui, de son origine et de ses poèmes ? C'est ce que discute M. Weber, en critiquant les passages où est mentionné Orphée. Il résume clairement les résultats de cette recherche : Platon croit à l'existence d'Orphée et à l'authenticité de ses poésies (hymnes, poèmes mystiques, théogonie) ; mais il ne croit pas le moins du monde à son origine divine, qu'il semble plutôt tourner en raillerie. Ne parlant nulle part de sa patrie, il le regarde comme un Grec ; tout au moins ne le prend-il pas pour un Thrace. Les textes littéraires et les monuments figurés antérieurs à Platon apportent une nouvelle preuve, également négative, à l'appui de cette conclusion, qui, comme on le voit, ne manque pas d'intérêt.

My.

W. Crœnert. **Zur Ueberlieferung des Dio Cassius** (tir. à part des *Wiener Studien*, t. XXI, fasc. I, 1899, pp. 46-79). Vienne, impr. C. Gerold fils, 1899.

La question qui est traitée dans ces quelques pages, sous la forme d'une critique de l'édition de Dion Cassius par Boissevain, est une des plus importantes parmi celles qui concernent l'ecdotique. Dion Cassius est du iiie siècle ; il prend manifestement pour modèles les écrivains classiques de la belle époque, et l'on ne peut douter qu'il ne connût sa propre langue dans toute sa pureté. D'autre part, il est peu probable qu'il ait pu, ou même voulu se soustraire à l'usage de son temps, et la langue du iiie siècle n'est plus la langue du ive siècle avant J.-C. Enfin, après lui, le grec s'est encore insensiblement modifié, et il est à supposer que les copistes successifs de son œuvre (les premiers manuscrits sont du xie siècle) peuvent avoir, volontai-

rement ou non, conformé son texte à leur propre usage. Il suit de là que pour publier le texte de Dion, comme celui d'autres écrivains de la même époque, on peut être légitimement embarrassé, et à plus forte raison s'il s'agit d'écrivains postérieurs ; d'autant plus que la connaissance des divers stades de la langue est encore loin d'être parfaite. Une forme comme εὑράμην, par exemple, est-elle due à un copiste postérieur, ou appartient-elle à la langue courante du IIIe siècle ? Et dans ce dernier cas doit-on l'attribuer à Dion lui-même, ou supposer au contraire qu'il a écrit εὑρόμην conformément à la langue classique ? Les troisièmes personnes du pluriel plus-que-parfait en — εισαν, opt. en — αιεν sont sans nul doute de moins bonne langue que — εσαν, — ειαν, mais elles sont fréquentes dans les manuscrits et n'ont rien d'incorrect ; proviennent-elles des copistes, ou bien Dion les a-t-il employées, préférant l'usage de son époque à l'usage plus ancien et réputé plus pur ? Telle est la question : on voit qu'il s'agit de nombreuses formes grammaticales et d'une foule de variétés d'orthographe. M. Crœnert en examine une grande quantité, en comparant le texte de Boissevain avec les leçons des manuscrits. De telles observations sont très minutieuses et pourront sembler superflues ; mais elles sont loin de l'être pour l'histoire d'une langue ; et la conclusion qui s'en dégage est qu'un éditeur ne doit rien négliger, qu'il doit se garder de corriger sous prétexte de remédier à un usage défectueux, et que son appareil critique doit recueillir soigneusement les variantes orthographiques, à plus forte raison les variantes grammaticales ; car elles ont bien plus, pour ceux qui étudient le développement historique d'un idiome, qu'un intérêt de simple curiosité. L'article de M. Crœnert, plutôt sévère pour Boissevain, a le mérite d'appeler, ou de rappeler l'attention sur ces détails souvent négligés ; mais il encourt lui-même des reproches analogues. Les renvois introuvables [1], les citations inexactes sont en trop grand nombre dans si peu de pages, sans compter que M. Crœnert attribue plusieurs fois à Boissevain des erreurs qu'il n'a pas commises [2]. Il faut compter avec les typographes (tous ceux qui font imprimer en savent quelque chose), mais on doit vérifier ses citations avant de faire dire à un autre ce qu'il n'a pas dit.

My.

---

1. Je n'ai pas tout vérifié ; mais j'ai noté une vingtaine de renvois faux, dont huit que je n'ai pas pu retrouver.

2. P. 51 : B. a gardé Διοσκούριον ; p. 59 : B. préfère Διοσκόριον (B. écrit Διοσκόριον) ; p. 63 : Pourquoi B. croit-il devoir rejeter ἔξωθέ που ? (c'est-à-dire écrire ἔξωθεν ; mais B. conserve ἔξωθε) ; p. 67 : B. donne partout ἐβούλετο (B. écrit ἠβούλετο) ; *id.* ἥλωσαν est introduit à la place de ἑάλωσαν, mais ce changement est retiré à la note 42, 14, 3 (c'est exactement le contraire) ; p. 65 : τὴν μεσόγειον (Zonaras) n'était pas à corriger en μεσόγαιον (*sic* ; ainsi présenté, c'est inexact, B. dit en note « nonne μεσόγειαν ? at cf. 9, 24, 4 » où il donne ἐν τῇ μεσογείῳ) ; p. 74 : B. con-

N. G. Politis. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι. t. I (Bibl. Maraslis, nos 68-71, παράρτημα 5). Athènes, impr. Sakellarios, 1899 : π-600 pp.

La bibliothèque Maraslis n'avait publié jusqu'ici que des traductions; l'ouvrage de M. Politis est un travail original, du plus haut intérêt, et dont l'importance ne saurait échapper. Réunir en un seul *corpus* tous les proverbes connus dans les différents pays de langue grecque, en donner l'explication et l'application, les comparer entre eux et avec les proverbes semblables des autres peuples, ce n'était pas une tâche facile. M. Politis, dont on connaît les recherches sur les proverbes byzantins, s'est courageusement mis à l'œuvre, a dépouillé les collections déjà publiées, a mis à contribution les ouvrages où il pouvait rencontrer des proverbes, et a fait appel à la bonne volonté de correspondants intelligents, qui lui en ont communiqué de tous les points du territoire grec. Il a en outre admis dans sa collection les proverbes en usage à l'époque byzantine, qu'il a tirés soit de recueils déjà publiés, soit de manuscrits inédits; on trouvera ceux-ci publiés dans la première partie de ce volume. L'introduction nous donne d'amples renseignements sur ces manuscrits, avec une liste de tous les recueils modernes, par ordre chronologique [1], et les noms des personnes qui lui ont communiqué le résultat de leurs recherches; vient ensuite l'énumération des ouvrages consultés pour la comparaison avec les autres langues. La disposition générale de l'ouvrage est la suivante : les proverbes sont rangés suivant un double ordre alphabétique : 1° d'après les mots principaux, qui sont pour ainsi dire chefs de groupe; 2° dans chaque groupe, d'après les lettres initiales de chaque proverbe. Cette disposition n'est pas à l'abri de la critique. Outre que le mot jugé le plus important par M. P. n'est pas toujours celui sous lequel on cherchera, il résulte du système adopté que des proverbes non seulement de même sens, mais de même forme et conçus en termes identiques, sont séparés les uns des autres s'ils

---

serve dans Zonaras Γαουΐνος, qu'il corrige dans Dion en Γαβίνιος (il ne s'agit pas dans Zonaras de Gabinius, mais des Γαουΐνοι, habitants de Gabies). M. C. cite ainsi parfois à la légère; par exemple, p. 53 à propos de ταμιεῖαι 48, 43, 1 M il ajoute : L semble avoir ici ταμίαι, oubliant, ou ne remarquant pas qu'une note de la page précédente nous avertit de la disparition de ce passage dans L; et p. 52 : l'orthographe ὠφελία est la plupart du temps conservée dans la tradition; M. C. n'a vu que la note de la page I 446, où B. cite en effet quatre exemples de ι contre 2 de ει; mais la note II 83 prouve que l'orthographe par ει est au contraire la plus fréquente.

1. Il y manque un ouvrage que M. Politis cite d'ailleurs fréquemment par l'abréviation Μαν.; c'est le livre d'Emmanuel Manólakakis, intitulé Καρπαθιακά, Athènes, 1896, qui contient aux pages 270-290 une collection de 341 proverbes. — Curiosité : M. P. sait-il que 4 proverbes néogrecs sont rapportés par Hoffmann dans le morceau intitulé *die Irrungen*? Ils sont pris sans nul doute dans Bartholdy, dont H. parle également.

commencent par un mot différent. C'est peu de chose pour les groupes qui ne comportent que quelques numéros; mais l'inconvénient est sensible pour des rubriques comme ἄλλος, par exemple, sous laquelle sont rangés 182 proverbes. Dans cette série est le proverbe ὅποιος σκάφτει λάκκον ἄλλου πέφτει ὁ ἴδιος μέσα ; or les proverbes de cette forme se trouvent, suivant leurs lettres initiales, aux numéros 150, 155, 159-165, 167, 170-172, 174, et les numéros intercalaires n'ont avec ce proverbe aucun rapport. Malgré les renvois, on ne saisit pas facilement comment les divers pays grecs ont exprimé la même idée, et la comparaison est encore moins aisée quand il s'agit de proverbes identiques rangés sous des étiquettes différentes. Ce qui importe, en effet, dans un ouvrage de ce genre, ce n'est pas seulement la collection des proverbes, c'est la réunion en un même groupe des proverbes de même sens, car c'est ainsi seulement que les études de mœurs et de langue sont facilitées. Mais c'est là, pour le moment du moins, plutôt l'expression d'un regret qu'une critique : le premier volume seulement est entre mes mains, et il ne comprend que les titres ἀδανιά-ἀλωνίζω. Je préfère attendre la fin de l'ouvrage, pour le mieux présenter aux lecteurs, exprimer sur la méthode employée des conclusions plus certaines et soumettre à M. P. plus d'observations de détail, relatives soit à des comparaisons inexactes, soit au contraire à des rapprochements nouveaux. Je me borne à lui signaler un ouvrage qu'il semble ne pas connaître, dans lequel il trouvera une trentaine de proverbes intéressants : Συλλογὴ Κρητικῶν ἐπιστολῶν εἰς τὴν ἐγχώριον διάλεκτον... συλλεγεῖσα καὶ ἐκδοθεῖσα ὑπὸ ** ; Athènes, 1878. Il y verra entre autres le proverbe ἄλλος 80 avec quelques variantes. Pour les proverbes français, la collection de la *Mélusine* et celle du *Courrier de Vaugelas* pourraient être consultées avec fruit ; mais cette dernière est bien difficile à trouver aujourd'hui. Si M. Politis tient, comme je n'en doute pas, à parfaire son œuvre, nul *addendum* ne doit lui paraître à dédaigner, aussi bien dans les langues étrangères que dans la sienne propre.

MY.

Historische Grammatik der englischen Sprache, von Dr. Max KALUZA, Professor an der Universitæt Kœnigsberg. I. Geschichte der englischen Sprache. Grundzüge der Phonetik, Laut- und Formenlehre des Altenglischen. — Berlin, E. Felber, 1900. In-8, xvj-300 pp.

Nous ne manquons pas de bonnes grammaires de l'anglo-saxon : depuis 1896 seulement, j'ai eu l'occasion d'en lire quatre, deux en anglais, deux en allemand ; et je ne suis pas sûr d'avoir vu tout ce qui a paru ; et celle de M. Bülbring me parviendra incessamment. Cette surproduction scientifique me réjouirait davantage, si la France y prenait quelque part.

Mais la grammaire de M. Kaluza se distinguera de ses aînées, en ce qu'elle promet de nous conduire, des limbes prégermaniques de l'anglo-saxon par où elle débute, à travers la langue et la littérature du moyen âge, jusqu'au seuil de l'anglais contemporain. Si, comme tout le fait présager, elle remplit nettement et brièvement son programme, elle sera la bienvenue dans toutes les écoles; car nous manquons jusqu'à présent, à un degré incroyable, de moyens pratiques d'enseigner et d'apprendre la grammaire du moyen-anglais. Quelques ouvrages de phonétique, excellents certes, mais rebutants à force de minutie consciencieuse; des monographies en petit nombre, et plus littéraires que linguistiques; des bribes grammaticales éparses en tête des éditions de Gower ou de Chaucer : c'est tout ce qu'il nous est donné de consulter; rien de coordonné, rien de suivi. Les langues de transition sont ainsi souvent des déshéritées : comme la connaissance du langage contemporain suffit à les faire entendre en gros, on ne prend point la peine d'y consacrer une étude spéciale; les purs littérateurs les méprisent, et le philologue épris d'antiquité les dédaigne.

Pour le moment, M. K. ne nous donne qu'une grammaire de l'anglo-saxon rapporté à ses origines indo-européennes. Son histoire générale de la langue anglaise (pp. 1-39) est succincte, claire et agréable; son exposé grammatical, exact et complet; ses transcriptions phonétiques, notamment (p. 80), me paraissent très rationnelles : en sorte que je n'aurais guère à constater dans l'ensemble, entre lui et moi, que des divergences de méthode. Mais je me suis si souvent expliqué, ici même, sur ces questions de pédagogie protogermanique, que j'ai scrupule d'y revenir. Je ne veux donc qu'apporter ma contribution au relevé des menues erreurs ou des insuffisances de détail.

P. 4 : après l'article si convaincant de M. d'Arbois de Jubainville [1], il n'est plus permis de maintenir l'antique rapport établi entre le nom des *Brittones* et celui de la *Britannia*. — P. 47, l'*o* de *boy* est donné pour une brève pure, sans aucun signe de prononciation; or, cet *o* est tout au moins une demi-longue, ce que reconnaissent unanimement tous les phonéticiens même qui ne s'accordent pas sur son timbre précis [2]. — P. 90 : lat. *oinos* est attesté; effacer l'astérisque. On nous reproche bien assez d'inventer des formes, pour que nous nous gardions de laisser suspecter celles qui ne sont pas de notre crû. — P. 93 : le phénomène dit d'allongement compensatoire germanique est mal décrit : une voyelle nasale qui se dénasalise ne s'allonge point pour cela; si la voyelle nasale était brève, elle ne peut, je crois, physiologiquement aboutir qu'à une voyelle orale brève. La vérité est que, dans le type **fanhan* devenu *fâhan*, l'*á* était à la fois nasal et

---

1. *Revue Celtique*, XIII, p. 398.
2. Cf. Vietor, *Elemente der Phonetik*, 3ᵉ éd. p. 80.

long, en tant que cumulant le timbre et les deux mores de *a* + *n*. — P. 102, le type *stréa* « paille » ne me semble pas non plus expliqué de façon satisfaisante : ce n'est pas l'*a* qui s'est changé en *ea* dans le mot * *straw* -, mais le groupe *aw* tout entier qui a été traité comme germ. *auw*. — P. 116, *scrifan* ne signifie pas « beichten », mais mais *to shrive* « entendre en confession »; même observation p. 163. — P. 123, l'étudiant ne verra pas bien comment *fultum* est sorti de **ful-téam*. Il eût fallu rappeler la forme germanique de ce dernier mot, soit * *taum-*, dont la diphtongue s'est affaiblie en syllabe de moindre accentuation. — P. 128, dire sans commentaire que l'*u* final se maintient, même après syllabe lourde, à sg. 1 du présent de l'indicatif, c'est rendre gratuitement suspecte la constance des lois phonétiques; il était facile d'ajouter que le maintien de *helpu* est dû à l'analogie de *beru*. — P. 145, je ne saisis pas le rapport que paraît établir l'auteur entre ag. *proud* et fr. *prou*. — P. 148 : dans *ne witon* « ils ne savaient pas », devenu *nyton*, le *w* initial ne disparaît pas purement et simplement, puisqu'il donne un timbre labial à la voyelle subséquente; il est probable qu'il en était de même dans les autres cas de syncope du *w*, encore que la graphie n'en ait pas gardé trace. — P. 149, l. 2, lire got. *naqaths*. — P. 153, et cf. p. 172, etc. : c'est courir une grande chance, que de séparer le pl. ags. *dagas* du pl. got. *dagôs;* et vraiment le sk. véd. *áçvâsas* est trop peu représenté ailleurs pour qu'on se résigne volontiers à le retrouver si largement épanoui en germanique-occidental. Toute cette théorie mériterait au moins un grand point d'interrogation. — P. 173, il faudrait dire que *déath* « mort » était jadis un thème en *-u-*. — P. 193, ags. *exen* ne peut représenter un germ. * *uhsiniz*, qui eût donné * *yxen*. — Pp. 204-205 : je ne vois pas l'utilité d'indiquer une ancienne finale d'accusatif pronominal indo-européen *om* + *ôm*; ou bien il faudra supposer la même ajouture pour expliquer le neutre got. *thata*. Tous ces processus sont prégermaniques, mais non indo-européens. — P. 233, ags. *hwaet* ne répond nullement au lat. *quid*, mais au lat. *quod*; car c'est ici de la forme qu'il s'agit, et non de la fonction. — P. 241, je vois un grave inconvénient pratique à changer les numéros de classes des verbes forts : qu'on étudie l'apophonie verbale dans l'ordre qu'on jugera le meilleur, soit; mais qu'on respecte dans la conjugaison l'ordre fixé par la tradition. C'est ainsi que j'ai fait. — P. 266 : si ἔφερε vaut * ἔ-φερ-ε-τ, φέρει ne peut procéder de * φέρ-ε-τι, et il ne faudrait pas le laisser croire. — P. 274 : sg. 2 du parfait fort n'est pas « emprunté au subjonctif »; *bunde* représente i.-e. * *é-bhndh-e-s* (aoriste thématique), aussi légitimement que germ. * *fôtiz* est pour i.-e. * *pód-es*. — P. 289, lire *sient*, et non *siént*.

M. Kaluza s'est très heureusement tiré de la première partie de sa tâche. Nous l'attendons à la seconde, la plus utile et la plus ardue, et il nous promet de ne pas s'y attarder longuement. V. Henry.

K. Waliszewski. **L'héritage de Pierre le Grand.** Règnes de femmes; gouvernement des favoris (1725-1741). Paris, Plon, 1900.

Au Congrès d'histoire diplomatique de la Haye, il nous souvient d'une brillante improvisation de M. Waliszewski, qui tint sous le charme tous ses auditeurs en les entretenant des tsarines du XVIII[e] siècle. C'était comme un rapide aperçu du livre que ce littérateur fécond vient de publier. Après avoir écrit le *Roman de la grande Catherine*, puis la *Vie de Pierre le Grand*, M. W. entreprend l'histoire des autocrates qui s'échelonnent de l'un à l'autre, et tout d'abord, dans le présent volume, de Pierre à Élisabeth, succession de princes et princesses assez nuls : Catherine I[er], Pierre II, Anne, Ivan III, dont le règne insignifiant contraste avec celui qui précède et ceux qui suivent. L'intérêt central se porte sur le gouvernement d'Anne Ivanovna (1730-1740), le plus long et le moins terne.

Cette période, dénuée d'intérêt vraiment historique, n'a guère qu'un intérêt anecdotique. Dans une preste introduction, l'auteur, qui tient compte avec bonne grâce des critiques adressées à son œuvre précédente, excuse avec esprit son goût pour le détail pittoresque et sa tendance à ne pas conclure. Voilà qui convient spécialement à une histoire de femmes et de favoris. Que d'anecdotes! que de portraits! Autour de la veuve, du petit-fils, de la nièce, du petit-neveu, de la fille du grand Pierre, s'agitent les Menchikov, que chassent les Dolgorouki, les Dolgorouki que persécutent les Bühren, les Bühren que détrônent les Münnich, les Münnich que supplantent les Ostermann, les Ostermann qu'exilent les Bestoujef, et ainsi de suite, succession de favoris éphémères se pourchassant les uns les autres, ne montant au pinacle que pour finir en Sibérie ou dans la chambre de la torture. Tous ces protagonistes et ces comparses, et surtout les femmes, sont artistement esquissés. A cette galerie, il ne manque à notre avis, que le portrait du premier maréchal Lacy.

Pour préparer cette histoire, M. W. a lu tout ce qui lui était accessible. On peut regretter, à ce propos, qu'il néglige de donner un court résumé bibliographique des publications russes et étrangères. M. W. ne fait pas comme M. Bilbassov, qui a consacré deux volumes, soit plus de 1,400 pages grand in-8°, à l'indication des livres relatifs à la grande Catherine, et encore il s'est borné aux livres étrangers à la Russie. Quant aux documents inédits, la Russie reste fermée aussi bien aux investigations qu'aux publications de M. W. Il a pris sa revanche en Allemagne, notamment à Berlin, d'où il a rapporté une ample moisson de documents qui donnent à son ouvrage, avec les Archives des Affaires étrangères de Paris, une saveur originale.

M. W. rectifie certains renseignements historiques d'auteurs récents. Il relève les origines de Bühren, dit Biron, qui n'était pas un simple palefrenier. Il ouvre des aperçus nouveaux présentés avec des argu-

ments devant lesquels il faut s'incliner. Voici les deux principaux. Le régime allemand d'Anne Ivanovna et de Bühren, condamné en Russie sous le sobriquet de Bironovtchina, est loin d'avoir été funeste au pays. Il a heureusement triomphé des éléments rétrogrades moscovites pour maintenir le système de Pierre le Grand et entretenir la culture européenne dans l'empire des tsars. Quant à la révolution de 1741, par laquelle Élisabeth Petrovna met fin au régime d'Ivan III et à la régence de Brunsvic, elle n'a pas été une revanche russe contre le joug germanique. La jolie fille de Catherine la Livonienne ne peut être, à aucun égard, assimilée à Jeanne d'Arc dans une œuvre de réaction nationale contre l'étranger; elle n'a absolument rien de la Pucelle. M. W. raconte l'événement d'une façon plus simple, et, à notre avis, plus près de la vérité. Légère et frivole, devenue l'idole des soldats grâce à ses excessives familiarités, Élisabeth a employé les régiments de la garde à supplanter les descendants d'Ivan de la même façon que ceux-ci ont pu écarter la famille de Pierre. L'argent de la France n'y est pour rien ou presque rien (2,000 ducats) ; l'esprit national russe pour pas grand' chose. C'est une de ces crises de gynécocratie prétorienne à la byzantine par lesquelles la Russie du XVIIIe siècle n'a cessé de passer. Je dis à la byzantine, et j'insiste, parce que M. Waliszewski me semble attribuer à tort, en l'espèce, à la femme slave un rôle historique qui est le propre des Placidie, des Eudoxie, des Pulchérie, des Theodora, des Irène, des Theophano et des Zoé et autres impératrices d'Orient.

C'est là une des rares chicanes que nous pourrions faire à l'ouvrage. Une table des noms, heureusement orthographiés selon la prononciation russe, en rend la consultation facile. Du reste, le livre est alertement écrit, un peu trop rapidement parfois pour la correction de la langue, abondant en descriptions pittoresques, en portraits frappants, en observations spirituelles [1].

DE CRUE.

---

1. Nous nous permettons d'indiquer quelques rectifications. P. 3, l. 5 : *nièces* (au lieu de cousines germaines), et l. 20 : *Oukraine* (au lieu d'Ukraine); p. 13, l. 2 : *1711* au lieu de 1712 (pour la date de la déclaration du mariage de Catherine); p. 57, l. 4 : *La Bare-Du-Parcq* (au lieu de la Bare-D.); p. 175, l. 18 : *Mecklembourg* au lieu de Westphalie (origine des Bühren); p. 184, l. 24 : *petits Russiens* (au lieu de Prussiens) ; p. 227, l. 22 : 1739 (au lieu de 1839); p. 247, l. 7 : 1736 au lieu de 1786. P. 181 et 182 : le fils aîné et le fils cadet de Bühren sont désignés tous deux sous l'unique nom de *Charles*. P. 287, l. 14. Il y a un peu de vague dans l'indication des branches de Brunsvic : la branche de Wolfenbüttel est déjà confondue à ce moment avec la ligne aînée de Bevern par suite d'un mariage entre cousins.

G. de Lamarzelle. **La crise universitaire d'après l'enquête de la Chambre des députés.** Paris, Perrin, 1900. In-8°, 291 p.

C'est de bonne guerre. Un sénateur de droite, M. de Lamarzelle, a lu de près la volumineuse enquête de la Commission Ribot sur l'état de l'enseignement secondaire (cf. *Revue*, 1900, I, p. 232); il en a extrait les doléances d'universitaires notables, qui accusent l'Université d'être routinière, centralisée à l'excès, tracassière, paperassière, de ne pas savoir donner l'éducation à côté de l'instruction, de produire des bacheliers ou des déclassés et non des hommes, etc. Cela fait, M. de L. conclut que, de l'aveu de ses représentants les plus illustres, la crise de l'enseignement universitaire tient à ses propres vices et il l'invite à se réformer sans prétendre inquiéter l'enseignement rival, qui ne se plaint pas. Posée ainsi — et elle l'a été par la Commission Ribot — la question ne comporte pas d'autre réponse que celle de M. de Lamarzelle. Si un marchand gère mal sa boutique et s'en accuse, il est bien mal venu à réclamer de l'État la fermeture de la boutique voisine qui prospère. Voilà où conduit un excès de timidité. On n'a pas voulu, à quelques exceptions près, envisager le problème sous son vrai jour et se mettre d'accord sur ce principe essentiel : l'enseignement secondaire doit-il être laïque ou congréganiste ? On a laissé subsister l'équivoque entre l'enseignement *libre* et l'enseignement *congréganiste;* en fin de compte, on a fourni des verges à ceux qui s'entendent fort bien à les manier et qui, pour l'instant, ont mis de leur côté les rieurs. M. de L. s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de bonne grâce et d'esprit; son livre est d'une lecture attachante. Je n'y ai relevé qu'une erreur de fait : à la page 226, il attribue à Mgr Mathieu un mot qu'il trouve joli, et à juste titre, mais qui est de Rabelais et non de Mgr Mathieu.

M. de Lamarzelle insiste sur l'impuissance de l'Université à donner l'éducation, parce qu'elle n'a pas, suivant l'expression de M. Doumic, de « principe d'éducation », de doctrine. « Sur toutes les questions essentielles, dit encore M. Doumic, le professeur est obligé de s'abstenir. Sur celles-là même qui intéressent la vie de la conscience, il est tenu de n'avoir pas d'opinion et de laisser croire qu'il ne pense rien. » Cela est tristement vrai et c'est là que gît tout le mal que l'Université, menacée de mort lente, n'ose pas regarder en face. Elle a des rivaux qui déploient un drapeau, qui le tiennent haut et ferme : elle cache le sien ou se fait honneur de n'en point avoir, d'être « neutre ». Cette neutralité est stérile, comme celle de Combabus. Le parti-pris de se désintéresser des consciences est une monstrueuse concession faite aux exigences de la théocratie ; c'est un métier de dupes et, par surcroît, une trahison envers la jeunesse. L'Université du xx° siècle travaillera franchement, ouvertement, à former des libres penseurs, des émancipés, ou elle retombera, à sa honte, sous la tutelle tyrannique dont elle n'a jamais su qu'incomplètement s'affranchir.

S. R.

— Trois nouveaux fascicules viennent de paraître dans les réimpressions de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise*. (*Régi magyar Könyvtár*, cf. *Revue critique* nº 14, 1900) : Nº XVII. *Les poésies de Michel Fazekas* (*Fazekas Mihaly versei*, Budapest, Franklin, 1900, 206 pages) éditées par Rezsö Toth. Fazekas (1766-1828) est un poète de l'École populaire de Debreczen dont les poésies lyriques ne furent recueillies qu'en 1836 par Eméric Lovász. Sans avoir le charme de celles de Csokonai qui lui servirent de modèle, elles sont cependant très remarquables. Les reminiscences de nos poètes légers du XVIIIe siècle et les quelques traductions (entre autres celle du *Philosophe des Alpes* de La Harpe) ne doivent pas nous étonner, étant donné que la littérature française était très bien connue même dans ce cercle populaire de Debreczen et que Fazekas a fait, comme officier, la campagne de France. C'est très probablement un conte français qui lui inspira son poème burlesque en quatre chants : *Ludas Matyi* (1815, 2e édit. revue et augmentée, 1817) où le serf vexé et opprimé par le seigneur se venge par des tours spirituels du hobereau qui le tourmente. M. Toth a fait précéder cette édition d'une remarquable étude (94 pages) parue d'abord dans la *Revue d'histoire littéraire* (1897) où il étudie avec beaucoup de patience les détails de la vie du poète, peu connus jusqu'ici, les sources de son inspiration, et énumère les nombreux fabliaux et contes qui présentent une certaine parenté avec *Ludas Matyi*. Pages 62 et 68, il ne faut plus dire : Bibliothèque *royale* (encore moins : *royal*) mais Bibl. *nationale* (de Paris). Page 83. Les deux quatrains de Bacsányi sur la Prise de la Bastille ont paru dans le *Magyar Museum* (1789) de Cassovie et non dans la *Felsö-Magyarorszăgi Minerva*, revue fondée en 1825.— Nº XVIII. *Gesta Romanorum* traduits par Jean Haller (édités par Louis Katona, 513 pages). Jean Haller, grand seigneur de Transylvanie (1626-97) a, pendant quatre ans de captivité, traduit en hongrois une *Histoire d'Alexandre le Grand* en se servant selon Faludi de la traduction française de Marie Dacier ; les *Gesta Romanorum* et la *Destruction de Troie* de Guido de Columna. Il publia ces traductions sous le titre : *Hármas historia* (Trois livres d'histoire, 1695). Ce livre, à cause de la simplicité de son style, est devenu fort populaire; beaucoup de ces récits vivent encore dans la bouche du peuple. M. Katona qui s'occupe depuis des années de l'origine et des manuscrits des *Gesta Romanorum* nous donne une réimpression critique de la deuxième partie de l'œuvre de Haller avec une introduction fort savante (94 pages). Il discute la valeur des manuscrits, parle du texte latin dit *vulgaire*, des différentes traductions (allemande, tchèque, anglaise, hollandaise, française, polonaise et russe); compare le manuscrit de Budapest des Gesta (Codex Sztaray) avec les autres et donne une édition critique des plus exactes de ce recueil, un des plus répandus du moyen âge. En bas des pages, M. Katona cite le texte latin toutes les fois que la traduction présente un intérêt philologique. — Nº XIX. *Les Nuits d'hiver de François Faludi* (*Téli éjtszakák*, 182 pages) éditées par Cornélius Rupp. Le jésuite Faludi (1704-79) est un des principaux représentants de la littérature hongroise pendant la période de décadence (1711-72) Ses œuvres morales, tout en imitant les meilleurs ouvrages étrangers de ce genre, ont néanmoins un tour original, beaucoup de saveur et un certain poli qui dénote à chaque page l'influence française. Les *Nuits d'hiver* se composent de huit dialogues moraux dont les cinq premiers sont traduits des *Noches des Invierno* et les trois derniers du français. — J. K.

— Parmi les derniers fascicules des *Mémoires de l'Académie hongroise* nous relevons : 1º La dissertation du regretté historien *Jules* Schvarcz, mort au commencement de cette année : *Hérodote et le décret d'Anytos* (*Herodotos és Anytos pse-*

phismája, Budapest, Académie, 34 pages). L'auteur de la *Démocratie athénienne* était un véritable iconoclaste. Il n'y a pas de gloire littéraire ou politique de l'Antiquité qu'il n'ait furieusement attaquée. Doué d'un sens critique très vif, connaissant à fond la politique ancienne et moderne, ayant lu très attentivement les anciennes sources, il employa son beau talent à découvrir les tares de l'ancienne démocratie et de ses hommes illustres. Sa dernière dissertation veut prouver qu'Hérodote était bel et bien payé par les Athéniens pour l'éloge qu'il faisait d'eux et qu'il avait même offert ses services à Corinthe qui les a refusés. Toute sa dissertation est une polémique contre Curt-Wachsmuth, Kirchhoff et Ranke qui, ne pouvant nier l'importance du passage connu du Περὶ τῆς Ἡροδότου Κακοηθείας l'ont expliqué différemment. — 2° *L'Histoire de la paix de Karlovicz* (*A Karloviczi béke toerténete*, 80 pages) par J. Acsady est une étude très détaillée des préliminaires de cette paix conclue en janvier 1699 entre Léopold I et les Turcs. Elle a mis fin à une guerre de seize ans où toute l'Europe orientale était engagée. Les délégués de tous les États, la France, la Suède et l'Espagne exceptées, prirent part à ce congrès, et quoiqu'il s'agit principalement de la Hongrie, les hommes politiques de ce pays en furent écartés, le roi Léopold y ayant pris part comme empereur d'Allemagne et non comme roi de Hongrie. La Turquie, de plus en plus affaiblie par les victoires d'Eugène de Savoie, perdit par le traité de Karlovicz 220,000 kmq. du territoire hongrois ; il lui resta encore, dans le district de la Save, à peu près 30,000 kmq., mais elle ne pouvait plus menacer le royaume. M. Acsady a utilisé surtout les documents conservés aux archives de Vienne. — 3° M. Florian Matyas continue ses études chronologiques sur l'histoire hongroise des XIe et XIIe siècles (*Chronologiai megállapitások hazánk XI, és XII, századi toerténeteihez*, 41 pages). Il rectifie quelques dates de la grande *Histoire nationale* éditée par Alexandre Szilágyi et dresse en même temps la généalogie d'Yolanthe, femme de Jacques I. d'Aragonie, fille d'André II, roi de Hongrie (1205-35). — 4° L'archiviste M. Charles Taganyi, nouvellement élu, a pris séance par un travail sur l'*Origine de l'administration autonome des Comitats* (*Megyei önkormányzatunk Keletkezése*, 19 pages). On sait que le comitat hongrois (vármegye) jouit depuis les temps les plus anciens d'une grande autonomie. M. Tagányi prouve qu'à l'origine, le comitat était domaine royal et que les *megye-ispán* et *udvarbiró* étaient des administrateurs nommés par le roi dans chaque comitat. La grande noblesse jalouse du pouvoir royal, a combattu longtemps cette administration et au bout de trois siècles, sous le règne du dernier roi de la Maison Arpad, André III (1290-1301) elle est arrivée à supplanter les administrateurs royaux et à s'installer en maîtresse dans les comitats. Depuis ce temps, le *vármegye* est devenu la citadelle des privilèges nobiliaires. Il est vrai qu'on y a souvent combattu pour la liberté nationale, mais le plus souvent le comitat était un obstacle aux réformes libérales et à la centralisation. Encore aujourd'hui il faut que le gouvernement fasse tous ses efforts pour mettre fin à une autonomie sous le voile de laquelle on commet les pires abus. M. Tagányi jette aussi un coup d'œil sur l'organisation administrative de la Transylvanie, de la Croatie et de la Slavonie où le système du comitat n'a pas pu se développer de la même façon que dans la Hongrie proprement dite. — 5° M. Jean Karacsonyi consacre un mémoire à l'Origine et aux vicissitudes de la *Bulle d'or* (*Az arany bulla keletkezése és első sorsa*, 30 pages) la fameuse Charte de 1222 que M. Ferdinandy a étudiée dernièrement au point de vue juridique (Voy. *Revue critique*, 1899, n° 52). M. Karácsonyi établit d'abord la grande confusion chronologique qui règne dans les chartes datant des premières années du gouver-

nement d'André II et prouve que la Bulle d'or fut extorquée au roi par le parti de l'opposition, l'ancien parti du roi Eméric, contre lequel André était toujours en rébellion. Le palatin Vejtefia, le juge suprême du pays : Nanafia Posa, Nicolas, *ispan* de Bács, Tiborcz de Presbourg, Illés de Bihar et Martin Mihályfia étaient à la tête de cette opposition qui força le roi à promulguer la charte. Quoique copiée en sept exemplaires, aucun des originaux de cette charte ne s'est conservé jusqu'à aujourd'hui, parce qu'elle fut longtemps oubliée ; elle n'acquit force de loi que sous le règne de Louis d'Anjou (1342-1382). — 6° M. R. Békefi, après avoir publié les lois et les règlements de la grande école protestante de Sarospatak (voy. *Revue*, 1899, n° 52) donne aujourd'hui ceux d'un autre centre des études calvinistes : Debreczen. (*A debreczeni ev. ref. föiskola XVII és XVIII századi törvényei*, 177 pages). Cette ville possédait, avant la Réforme, une école des Franciscains. En 1551, la population embrassa le calvinisme, et l'ancien couvent devint une école réformée. C'est là qu'enseignaient les théologiens les plus renommés des xvie et xviie siècles ; la Rome calviniste, comme on appelait Debreczen, organisa la hiérarchie protestante, et toute la jeunesse de l'Alföld y affluait. Les premiers règlements sont calqués sur ceux de Wittemberg ; ils doivent leur rédaction définitive à Georges Komaromi Csipkés, prédicateur et traducteur de la Bible qui les a copiés de sa propre main en 1657. M. Békefi les publie in-extenso (p. 79-117) en y ajoutant les lois de 1704, de 1705-1788 et celles de 1792, ces dernières rédigées après la mémorable Diète de 1790-1791 qui reconnut l'autonomie de l'Église protestante en matière d'enseignement. Le texte de toutes ces lois est en latin et peut être ainsi consulté par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pédagogie. Il est curieux de savoir que parmi les langues dont l'étude était obligatoire pour les internes se trouve, outre l'allemand, le *français* et cela dès le xviie siècle ; que tout l'enseignement était donné en latin ; que, jusqu'à la fin du xviiie siècle, la conversation en hongrois était rigoureusement interdite, pour ne pas nuire à l'étude du latin ; que l'étude de l'hébreu et du grec était poussée assez loin pour que les futurs candidats en théologie pussent lire l'Ancien et le Nouveau Testament dans l'original. — 7° M. Ignace Kunos, si compétent pour la langue et la littérature populaires des Turcs, publie une édition avec introduction, traduction et notes des *Plaisanteries de Nasreddine Hodja* (*Naszreddin Hodsa tréfái*, 96 pages + 46 pages de texte). Cette édition offre l'avantage que M. Kunos a recueilli sur place les traditions de cet Eulenspiegel turc du xvie siècle et que son édition donne 165 plaisanteries. Les notes sont purement philologiques. L'introduction (30 pages) fait ressortir l'originalité, l'humour et la verve primesautière de l'écrivain turc et lui assigne une place éminente parmi les poètes populaires. Mentionnons, en même temps, que M. Kunos vient de publier dans les éditions de l'Académie de Saint-Pétersbourg un beau volume intitulé : *Mundarten der Osmanen, gesammelt und übersetzt* (588 p.) formant le tome VIII des *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stämme*. — 8° Un élève de M. Vámbéry, M. Alexandre Kégl nous offre dans sa dissertation : *La chanson populaire persane* (*A perzsa népdal*, 47 pages) un spécimen du recueil qu'il réunit pendant un séjour à Téhéran de 1889 à 1890. La poésie populaire persane, peu accessible jusqu'ici aux savants, a beaucoup de parenté avec celle des Turcs. Les chansons d'amour publiées et traduites par M. Kégl montrent le génie du peuple persan sous une nouvelle face. — J. K.

— Le 5 novembre 1899 un des meilleurs critiques hongrois, Eugène *Péterfy*, professeur à Budapest, a mis fin à ses jours, à l'âge de cinquante ans. Son collègue et ami, l'académicien Frédéric Riedl a publié dans la *Budapesti Szemle* et

fait tirer à part une biographie où l'on sent encore vibrer la douleur que les letters hongroises ont éprouvée par ce suicide (*Péterfy Jenœ*, Budapest, Franklin, 1900. 84 pages avec un portrait). D'abord critique dramatique du journal *Egyetértés*, Péterfy a consacré tous ses efforts à cultiver un genre assez peu répandu en Hongrie : l'essai littéraire. Ses modèles étaient Sainte-Beuve et Taine et il a appliqué leurs méthodes avec un rare bonheur aux grands écrivains magyars. Ses études les plus remarquables sont consacrées aux romanciers hongrois : Eötvös, Kemény et Jókai. Cette dernière a soulevé à son apparition (1881) une véritable tempête, parce que Péterfy y montrait la faiblesse du grand romancier comme psychologue et comme peintre de caractères. On doit encore à Péterfy, passionné pour l'Italie, une belle étude sur Dante, des pages remarquables sur la Tragédie. Dans ses dernières années il avait commencé une Histoire de la littérature grecque dont quelques chapitres (Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane) ont paru en 1898 et 1899. Péterfy a traduit le Gorgias et le Philèbe de Platon, le livre de Taine sur les Philosophes français du XIXe siècle, et celui de Barthélemy Saint-Hilaire sur les Rapports de la philosophie avec les sciences et la religion. Il a commenté en esthéticien la meilleure tragédie hongroise, *Bánk-bán* de Katona et le *Macbeth* de Shakespeare. La Société *Kisfaludy*, dont Péterfy était membre depuis 1887, a chargé M. David Angyal de réunir ces études qui ont paru, pour la plupart, dans la *Budapesti Szemle*. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juin 1900

La place de membre ordinaire précédemment occupée par M. Ravaisson, décédé le 18 mai dernier, est déclarée vacante.

M. Derembourg est élu membre de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. G. Schlumberger lit une étude sur la dépouille mortelle de l'impératrice byzantine de Nicée, Constance, aujourd'hui encore conservée dans la chapelle de Sainte-Barbe de la petite église de Saint-Jean, à l'hôpital de la ville de Valence (Espagne). Fille naturelle, plus tard légitimée de l'empereur Frédéric II et d'une noble piémontaise, Constance, appelée Anne par les Byzantins, fut, toute jeune encore, mariée en 1244 à Jean III Ducas Vatatzès, empereur de Nicée, l'adversaire implacable des Latins de Constantinople. Cette union, qui souleva les colères de la papauté et de tout l'Occident chrétien, fut malheureuse. Après la mort de Vatatzès et celle de son fils, Constance, vainement demandée en mariage par Michel Paléologue, fut enfin échangée contre un chef byzantin prisonnier des Latins et put ainsi, en 1269, se réfugier en Italie auprès de son frère, le roi Manfred. Cinq ans plus tard, à la suite de la mort tragique de ce frère et de son neveu Conradin, elle dut fuir de nouveau et se réfugia à Valence auprès de sa nièce, mariée au futur roi Pierre d'Aragon. Elle vécut encore quarante ans dans cette ville, dans les exercices d'une austère piété, toute dévouée au culte de Sainte-Barbe rapporté par elle de son empire d'Asie. M. Schlumberger donne ensuite sur la sépulture de cette basilissa de curieux détails qu'il doit en partie à Madame la duchesse d'Albe.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Oppert présente une série de remarques à propos du mémoire de M. Salomon Reinach sur le totémisme.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 9 juillet — 1900

W. Dittenberger. **Sylloge inscriptionum graecarum** iterum edidit. *Volumen alterum*, Leipzig, S. Hirzel, 1900, in-8°, v-825 pages.

Le second volume de la deuxième édition du Dittenberger, comme nous disons couramment en France, ne s'est pas fait longtemps attendre [1]. L'auteur et l'éditeur ont mené rondement la refonte de cet important recueil, auquel il ne manque, pour être complet, que les Index : ils formeront un fascicule séparé qui ne saurait tarder à paraître et que nous signalerons à nos lecteurs.

La première édition comptait 470 textes; la deuxième en contient 940, soit le double. Les divisions principales de ce second volume sont restées les mêmes (I *Res publicae*. II *Res sacrae*. III *Vita privata*). A ces trois grandes sections s'ajoute un *Appendix titulorum his proximis annis erutorum*. Les subdivisions sont plus nombreuses et amplement justifiées par l'abondance des textes nouveaux. Ainsi dans la section I je note les rubriques suivantes : 4 *Iudicia*. 5 *Pecuniarum publicarum administratio*. 6 *Puerorum et epheborum disciplina*. 7 *Res militaris et navalis*. 8 *Agrorum publicorum locationes*. 9 *Aedificationes*. Elles manquaient dans la première édition ou se trouvaient confondues avec d'autres. Dans la deuxième section, les subdivisions suivantes sont nouvelles : 5 *Collegia et sodalitates sacrorum causa institutae*. 6 *Vota et dedicationes*. 7 *Oracula*. 8 *Dirae et imprecationes*. Souhaitons qu'une table des matières, qui manquait à la première édition, soit jointe aux Index et facilite les recherches dans ce recueil si considérablement enrichi.

J'ai fait trop souvent, ici même, l'éloge de la méthode de M. D. et de ses précieuses qualités d'éditeur pour qu'il soit besoin de les redire

1. Voir dans la *Revue Critique* de 1899, p. 403 suiv. le compte rendu du premier volume.

aujourd'hui. Ce dernier ouvrage est digne de ses aînés. Plus on l'étudie, plus on rend justice à la science et à la sagacité dont l'auteur a fait preuve, dans l'établissement du texte non moins que dans les notes qui l'encadrent. La plupart des inscriptions qu'il a retenues sont depuis longtemps publiées ; je ne dis pas toutes, car O. Kern lui a encore permis de puiser dans le riche *Corpus* de Magnésie du Méandre et nous y avons gagné nombre de textes importants qui sont en quelque sorte à fleur de coin. Mais M. D. s'est également efforcé de s'approprier les unes et les autres, vieilles et neuves, usées et fraîches. Plus d'une est devenue sienne, pour ainsi dire, grâce aux restitutions qu'il y a introduites, et cet effort personnel donne justement à son livre une valeur singulière.

L'impression est médiocre : les fautes dites d'impression sont très nombreuses, mais je laisse aux critiques allemands, qui savent si bien les dénicher dans les livres français, le soin de les noter et d'en dresser la liste inutile. Chemin faisant, j'en relèverai seulement deux ou trois. Il me semble, en effet, que le compte rendu d'un ouvrage de cette importance ne saurait s'attarder à des questions de détail et d'extérieur : il faut aller plus avant et, puisque dans sa préface et dans les *Addenda* M. D. a bien voulu tenir grand compte des observations que j'avais présentées sur son premier volume, je ferai de même pour le second. Sans m'astreindre à suivre l'ordre des n^{os}, je soumettrai à nos lecteurs un certain nombre d'observations sur des textes choisis, voulant me faire le collaborateur plutôt que le critique de M. D.

Les n°s 511, 531, 827 sont trois inscriptions juridiques d'*Amorgos*. Les deux premières sont, par endroits, de lecture difficile et ont exercé l'ingéniosité de plus d'un épigraphiste. On n'en possède malheureusement que des reproductions ou des copies insuffisamment soignées : ici les lacunes ne sont pas exactement indiquées, ailleurs un léger déplacement des caractères d'imprimerie fait croire à un vide qui n'existe pas, ailleurs enfin les lectures sont erronées, si bien que les essais de restitution sont d'avance condamnés. Souhaitons que l'on arrive à multiplier les reproductions photographiques de l'original ou de l'estampage, ou encore les fac-similé. Le n° 531, le plus important de tous les règlements de location qui nous soient parvenus (location du domaine de Zeus Téménitès), est, de nos trois inscriptions, celle dont le texte a le plus besoin d'être revisé. M. J. Delamarre, qui s'est chargé d'Amorgos dans les I G ins., n'attendra pas l'achèvement du fascicule pour la republier et la donnera prochainement dans la *Revue de Philologie;* sa copie, faite avec le soin minutieux dont il est coutumier, sera définitive. Il veut bien m'autoriser à faire connaître dès aujourd'hui les corrections suivantes. L. 6 : pas de lacune entre ἐγγυηταί et τὴν γῆν. Le § 2 commence donc à Τὴν γῆν et le verbe à restituer ne se place pas au début de la phrase. — § 4 : au lieu de Τειχία τἀπὶ [γ]ῆν [τὴν ἑα]υτοῦ, lire : Τειχία τὰ πίπτοντ[α] ἀφ' αὑτοῦ ἀνορθώ[σει, « il répa-

rera à ses frais les murs qui viendront à tomber ». Pour les murs qui sont du côté de la route, il les confortera (φράξει), afin que la clôture soit bien exacte. Notons en passant que la mesure employée pour les murs est, à Amorgos, comme à Athènes, l'ὀργυιά (cf. n° 587, l. 9). — § 8. Dittenberger : Τὰς τράφα[ς] ὀρύξει ἐμ μηνὶ [Ἡ]ραιῶνι, ὅπως ἂν σταθ(μ)ήσωνται οἱ νεωποῖαι. Delamarre : ἐμ μηνὶ Εἰραφιῶνι ὅπου ἂν σταθ[μ]ήσωνται οἱ νεωποῖαι. Le mois Εἰραφιών que Weil et Radet avaient presque déchiffré (ΕΙΡΑΔΙΩΝΙ), est nouveau ; le nom est tiré d'un surnom de Dionysos dont le culte à Arcésiné est attesté par une borne (BCH XV (1891), p. 597). La borne provient précisément de la région, riche en vignes, où s'étendait le domaine de Zeus Téménitès. Ces importantes corrections, que je dois à l'obligeance de M. Delamarre, et nombre d'autres qu'il tient en réserve achèveront de transformer la vulgate. = Le n° 511 mérite de prendre place dans le *Rec. des Inscr. jurid. gr.* J'ai commencé la revision du texte sur une photographie de la pierre et sur d'excellents estampages que m'a gracieusement communiqués M. Delamarre et je peux déjà proposer les corrections suivantes. L. 24 suiv. : ποιῶσιν [λ]ύοντα τὸ [ψήφισμα τόδε παρ]ὰ προθ[εσμίαν τὴν ἐπὶ τ[ῶν.....]ων γενο[μέ]νην τῶμ...—L. 27. Szanto a fort heureusement restitué trois noms propres, mais il n'y a pas de place pour Τιμοκλ[είδου] ; il faut lire Τιμοκλ[έος]. — L. 27-28. Radet, Szanto, Dittenberger : Μηδὲ ὅσαι δίκα|ι [δι]εγράφησαν [ἐπὶ τῆς [εἰ]σαγωγίας. Le verbe διεγράφησαν ne laisse pas d'être embarrassant ; or je lirais plutôt ἀ[π]εγράφησαν. Je distingue, après l'iota qui est au commencement de la ligne, les deux jambages obliques d'un alpha, puis vient un espace trop considérable pour un iota ; la gravure est, en effet, très serrée et très soignée. Il faut donc distinguer entre les procès portés devant les εἰσαγωγεῖς qui avaient Eurydikos pour président et les procès que les conciliateurs (διαλλακταί) n'ont pu régler et ont fait afficher sur l'album. Pour désigner l'acte des plaideurs qui ont fait leur déclaration devant les εἰσαγωγεῖς, le décret emploie le verbe ἀπογράφειν et la préposition ἐπὶ (πρὸς est plus usité) ; pour l'acte des conciliateurs qui ont affiché les procès à juger, le verbe γράφειν (l. 31) et διαγράφειν (l. 47). — L. 39-40. L'explication proposée par M. D. pour ἑκάτερος ne me satisfait pas plus que lui-même ; j'ai peine à me représenter un collège de fonctionnaires dont les membres n'agissent que deux par deux. N'est-il pas possible d'entendre : « pour l'un ou pour l'autre de ces actes » l'εἰσαγωγεὺς sera tenu d'une amende. Ces deux actes sont spécifiés à la l. 40 : ἐὰν δὲ εἰσάγηι παρὰ τὰ γεγραμμένα ἢ ποιήσηι « s'il introduit un procès contrairement au décret ou s'il commet quelque acte (contraire audit décret) ». L'inscription mérite d'ailleurs d'être reprise tout entière ; le texte même peut être amélioré à l'aide des photographies et estampages. = N. 827. M. Delamarre a revu la pierre et approuve pleinement l'excellente restitution proposée par M. D. pour la l. 1 ; la pierre a été coupée au ras de la l. 2. Mais Ross, dont tous les éditeurs ont reproduit la copie, a sauté une ligne. Au

lieu de ὑπὸ Νι[κησαρέτης τῆς γυναικὸς τ]ῆς Ναυκράτους καὶ κατὰ τὰς δι[αθήκας, il faut lire :... τ]ῆς Ναυκράτους καὶ κυρίου Ναυκράτους καὶ κατὰ... M. D. aurait trouvé cette correction dans un article de Ziebarth (*Sitzungsber. der Akademie zu Berlin*, XXXI (1897), p. 673). Il fallait également citer le même article (p. 674) dans le sommaire du nº 828.

Les inscriptions d'*Athènes* sont, comme de juste, très nombreuses et je réunis dans un même paragraphe les observations qui s'y rapportent.

N. 439. Règlement de la phratrie des Démotionides. Grâce aux belles études de Schœll et de Wilamowitz, ce texte difficile s'est singulièrement éclairci. M. D. se meut avec aisance au milieu des solutions contradictoires et prend toujours le parti le plus sage, notamment dans l'interprétation des mots ὁ Δεκελειῶν οἶκος : la « maison des Décéliens » n'a rien de commun avec un γένος. Je regrette seulement qu'il n'ait pas cité dans sa note les décrets de Karthæa (Ch. Michel, nºˢ 403-404) où il est dit de nouveaux citoyens qu'ils choisiront leur tribu et leur οἶκος.. καὶ φυλῆς ἧς ἂν βούλωνται καὶ οἴκου (cf le décret des Klytides, SIG², 571 et Pridik, *de Cei insulae rebus*, p. 67). Pour les thiases qui forment la phratrie des Démotionides, il fallait renvoyer à l'intéressante étude de G. de Sanctis, Ἀτθίς, p. 65 suiv. et à la liste CIA II, 986, très heureusement citée par Sanctis. Dans cette liste les thiases sont désignés par un nom propre au génitif : Ἀντιφάνος θίασος, Διογένος θίασος et ces personnages sont, non des ancêtres, mais des vivants dont le nom figure en tête de la liste. Même désignation dans une inscription de Chios que j'ai publiée en 1879 et que l'on trouvera SIG², 571, dans la note 1 : la phratrie chiote des Ποττει... comprend deux γένη (ceux des Δημογενίδαι et des Θρακίδαι) et trois thiases (οἱ Τηλάγρου, οἱ Ἕρμιος, οἱ Διονυσοδώρου καὶ Ποσειδίππου). Enfin, nous aurions voulu savoir de M. D. comment il entendait le décret CIA IV, II 572 *c*, rendu en l'honneur du démarque d'Icaria par les Ἰκαριεῖς et le δῆμος ὁ Ἰκαριέων. Les Ἰκαριεῖς sont-ils un γένος, comme le veulent Buck et Koehler, ou un οἶκος ?

Nº 495 *b*. La restitution du décret de Phanodémos l'atthidographe n'est qu'à demi satisfaisante. Οὗ ἕκαστός ἐστι τὸ ὄνομα après τοῦ δήμου ressemble fort à une cheville, et sont-ce bien les cinq membres du Conseil nommés aux l. 33-41 qui ont offert, aux Dionysia, le sacrifice dont il est parlé à la l. 21 ?

Nº 518. Dans le sommaire, lire : P. Girard, au lieu de Giraud.

Nº 538, note 11. Cf. *Revue de Philologie*, XXII (1898), p. 362, note 1. Je m'obstine d'ailleurs à regretter que, pour toutes ces inscriptions relatives aux *aedificationes*, les savants allemands ne fassent pas à l'ouvrage de Choisy l'honneur de le citer plus souvent. Les *Études épigraphiques sur l'architecture grecque* leur rendraient autant de services qu'à nous.

Nº 558 fin : εὐσεβῶς μὲν ἡ βουλὴ<ι> τὰ πρὸς τὸ θεῖον ἔχῃ me semble préférable à (τ)ῇ βουλῆι τὰ κτλ. Cf. nº 681, l. 4.

N° 585. Manque une note qui eût cherché à expliquer l'emploi de l'ethnique Ἀθηναῖος, au lieu du démotique, dans la signature du sculpteur. Cf. un autre exemple, n° 165.

N° 587. Les importants comptes d'Eleusis sont parmi les textes dont le commentaire fait le plus d'honneur à M. D. On sait combien ces comptes sont instructifs et tout ce que nous y avons gagné sur certaines fêtes, telles que les Haloa, sur certaines catégories d'ouvriers, telles que les δημόσιοι (cf. Waszynski, *de servis Atheniensium publicis*, diss. in Berlin, 1898, p. 39 suiv., et *Hermes* XXXIV (1899), p. 553 suiv.). M. Foucart, qui a ouvert la voie à M. D., reviendra prochainement sur ces textes d'où il a déjà tant tiré.

N° 593. Compléter la note 1 sur l'emploi du mot ὑπομνηματισμός pour désigner les décrets de l'Aréopage, en renvoyant au décret de l'Aréopage retrouvé à Epidaure (Cavvadias, *Fouilles d'Epidaure*, I, n° 206). On lit l. 11 suiv. : τὸν δὲ κήρυκα.. γράψαι τῆι Ἐπιδαυρίων πόλει καὶ διαπέμψασθαι τὸν ὑπομνηματισμόν.

N° 605. Il y a plus à dire sur les σπονδοφόροι d'Eleusis. M. D. pouvait citer, à côté du texte d'Eschine (II, 133), le CIA II, 605 : δεδόχθαι τοῖς γένεσιν ἐξ ὧν οἱ σπονδοφόροι ἐκπέμπονται. Les σπονδοφόροι étaient pris exclusivement parmi les Kéryces et les Eumolpides. — L. 6. ἀπογράφων τὴν ἐπαγγελίαν ne veut pas dire seulement que le hiérophante donnait aux envoyés sacrés des lettres de recommandation, mais qu'il rédigeait pour eux des instructions.

N° 613. Dans la liste des dix citoyens choisis par le hiérophante pour préparer le lectisternium en l'honneur de Pluton, plusieurs sont connus par d'autres inscriptions, en dehors de ceux qu'a notés M. D. Ajouter que plusieurs appartiennent à la même tribu; ils n'étaient donc pas choisis un par tribu.

N° 634. L. 1-2, restituer plutôt κ[[αὶ πέμπηται ἡ πομπή que καὶ τελεσθῆι ἡ π.

N° 638 et 640. Dans la note 4 du n° 638, citer aussi Foucart, *Revue de Philologie*, XIX (1895), p. 27 suiv. — M. Foucart est cité dans les notes du n° 640, sans que le sommaire contienne le renvoi à son article, *Rev. des ét. gr.*, VI (1893), p. 324 suiv.

N° 639, l. 37 suiv. : τὸ δὲ ἀργύριον τὸ εἰς τὴν θυσίαν προδανεῖσαι τὸν ταμίαν τοῦ δήμου · ἐν δὲ τοῖς πρώτοις νομοθέταις προσνομοθετῆσαι τῶι ταμίαι.. Pour l'explication de ce passage, M. D. se borne à renvoyer à la note 5 du n° 137. Ajouter CIA IV, II, 128 *b*, p. 43, l. 15 suiv. La double question des attributions financières des nomothètes athéniens et de l'ouverture des crédits supplémentaires (ou du budget extraordinaire) mériterait d'être traitée par quelque savant. Je me contenterai de rapprocher de nos décrets athéniens un très intéressant décret de Kymé que MM. Pottier et Reinach ont copié en 1880 et qui a été publié en 1888, BCH XII, p. 363. (Cf. O. Hoffmann, *die griech. Dialekte*, II (1893), p. 110, n° 157). Il s'agit de dépenses qui n'ont pas été

prévues au budget de Kymé. La cité invite le trésorier à faire l'avance des fonds (προεισενέγκαι) et le décret ajoute que cette avance sera gagée sur les premières rentrées des crédits supplémentaires qui seront affectés l'année suivante à la défense du territoire (ἐπὶ πόρῳ τοῖς πρώτοις προσσθησομένοισι εἰς τὰμ φυλακὰν τᾶς χώρας). Cette avance porte intérêt (l. 5) et il en était de même à Athènes où le terme employé est προδανεῖσαι (cf. προχορηγῆσαι à Magnésie du Méandre, nº 928, l. 30). Le passage suivant, dont j'ai restitué quelques mots, est particulièrement intéressant et le rapprochement s'impose avec nos inscriptions d'Athènes : τὸν δὲ ἀποδεδειγμένον εἰσαγ(ωγ)έα τῶν [κα]τὰ τὸ[ν καιρ]ὸν εἰσενέγκαι αὐτὸ εἰς τὸ νομοθετικὸν δικαστήριον, ἵνα | ὑπάρχῃ ἀσφάλεια τῇ πόλει καὶ τῇ χώρᾳ ἐννόμως καὶ τὰ πάντα | [εὐταχθῇ]. Les dépenses extraordinaires (κατὰ τὸν καιρόν ?) s'opposent aux dépenses ordinaires (κατὰ τὸν νόμον), c'est à dire aux dépenses prévues par la loi de finances, telle que l'a votée le tribunal des nomothètes avec ses différents chapitres. Si j'ajoute que MM. Pottier et Reinach ont eu grand'peine à copier ce texte important, dont il ne leur a pas été permis de prendre un estampage, on ne leur en aura que plus de reconnaissance.

Nº 646 b. Dans le § relatif à la trêve sacrée qui précède la célébration des mystères d'Eleusis, M. D. admet aux l. 51 suiv. les restitutions d'Usener : [κ]αὶ τ]οῖς ἀκολ[ο]ύθ]οισιν (cf. Thucydide IV, 118, 6) καὶ [χ]ρέμα]σιν (cf. nº 557, l. 4) τῶ(ν) [ὀ]θ]ν[ε]ίων.. La restitution χρέμα]σιν semble condamnée par la copie de Chandler qui lisait οισιν. Kirchhoff (CIA IV, I, p. 4) propose ἄλλ]οισιν et repousse δόλ]οισιν, parce que, dit-il, la première syllabe de ce mot doit s'écrire ΔΟΥ et non ΔΟ. Mais cette dernière règle n'est pas certaine et dans la table des polètes où sont inscrites les ventes des biens appartenant aux Hermocopides, je lis avec Wilamowitz ΔΟλον = δοῦλον (nº 41, note 3).

Nº 647, note 7. Citer de préférence l'article de Foucart dans la *Revue de Philologie*, XVII (1893), p. 161 ; il est plus détaillé que les *Comptes rendus de l'Ac. des Inscriptions* et donne déjà la restitution πορεύηται.

Nº 652. Nous savions par Wilhelm (*Jahresh. des. oest. arch. Inst.* I (1898), Beiblatt, p. 47) que Lolling avait découvert un fragment de cet important décret de l'époque impériale, qui ordonne le rétablissement de la procession d'Éleusis, mais ce fragment était encore inédit : M. D. l'offre à ses lecteurs. Rappelons, à ce propos, deux belles découvertes de Wilhelm : il a retrouvé au musée d'Athènes un long fragment, depuis longtemps publié (CIA III, 49) de la lettre de Plotine aux disciples d'Epicure (*Jahresh. des. oest. arch. Inst.* II (1899), p. 270). Il a réuni deux fragments d'une lettre impériale, dont l'un a été découvert au Pirée et publié dans le *Philologus* XXIX (1870), p. 694, l'autre à Ténos, BCH VII (1883), p. 250. Wilhelm annonce la publication prochaine de cette lettre qu'il attribue à Hadrien ; il se fonde sans doute, pour la dater, sur le nom de l'épimélète d'Athènes, T.

Iulius Herodianus de Marathon, qu'il identifie avec Iulius Herodianus (CIA III, 489). — A la l. 11 du nº 652, restituer πέμ]πειν plutôt que ἄ](γ)ειν. Le sens est différent : ἄγειν τοὺς ἐφήβους (l. 20), c'est conduire les éphèbes, se mettre à leur tête et faire la route avec eux ; πέμπειν, c'est simplement ordonner leur départ, les faire partir.

Nº 668 *Aa*. Ne peut-on restituer, en tête du fragment, [ῥαψωδοῖς] ?

Nº 706. Renvoyer à Aristote, Ἀθην. πολ. 56,3 et nommer la fête où fut remportée la victoire, les Thargélies.

Nº 789, l. 36. Dittenberger : ὁ δ' ἐπιστάτης [ἀναπ]είσας.. Je restituerais plutôt [διαπ]είσας, comme je l'ai fait p. XXXI, l. 8 de l' Ἀθην. πολ.

Une note mise aux *Addenda et corrigenda*, p. 807, me fournit l'occasion de revenir sur une importante inscription du premier volume, nº 17, décret du vᵉ siècle relatif à Chalcis. Le § qui règle la condition des étrangers domiciliés à Chalcis a donné lieu à de très longues discussions qu'on trouvera résumées dans Clerc, *de la condition des étrangers domiciliés dans différentes cités grecques*, p. 13 suiv. (Extrait de la *Rev. des Univ. du Midi*, 1898). Le texte, si embarrassé qu'il paraisse, doit être maintenu sans la moindre correction et je félicite M. D. de se ranger à l'explication d'Ed. Meyer (*Forschungen zur alten Gesch.*, II, p. 146-147) ; c'est également celle qu'adoptait implicitement Ch. Michel quand il imprimait le texte épigraphique sans aucune des corrections proposées (nº 70). Le verbe τελεν ἐς Χαλκίδα a deux sujets, τὸς χσένος τὸς ἐν Χαλκίδι et τὸς ἄλλος. Le premier désigne d'une manière générale les étrangers domiciliés à Chalcis, le second les oppose à ceux des métèques qui n'ont pas les taxes et impôts à payer à Chalcis, soit parce qu'ils vont les payer à Athènes, soit parce qu'Athènes les en a exemptés. Pour le sens à donner à καθάπερ hοι ἄλλοι Χαλκιδέες, voy. Clerc, p. 16.

Les inscriptions découvertes *en dehors d'Athènes* me retiendront moins longtemps.

Nº 303 (Abdère. *Addenda*, p. 816). La restitution rapportée par M. D et justement louée est d'autant plus probable qu'elle a été proposée d'autre part au Collège de France par M. Foucart. S'aidant d'un estampage qu'il a communiqué à ses auditeurs, M. Foucart lisait, aux l. 24 suiv. : τ[οὺς δὲ προ]νοουμένους τοῦ ἀντιδίκου ἡμῶν κα[ὶ] προστατοῦντα[ς διὰ τῆς τ]ῶν πραγμάτων παραθέσε[ω]ς τε καὶ τῆς καθ' ἡμέρα[ν γενομέν]ης ἐφοδείας ἐπ' τῶν ἀτρίων ἐφιλοποιοῦντο. L'iota d'ἀτρίων est très net sur l'estampage qui confirme la plupart des lectures de MM. Hauvette-Besnault et Pottier.

Le nº 466 (Delphes) est enfin devenu très clair avec les lectures de Baunack (*Addenda*, p. 820). M. Dareste ne manquera pas d'en tirer parti quand il reprendra son étude sur *le droit de représailles principalement chez les anciens Grecs* (*Rev. des ét. gr.*, II (1889) p. 305 suiv.).

Nº 470 (Ephèse), note 2. On conçoit très bien qu'un étranger demande directement le droit de cité à l'assemblée du peuple. Un décret

antérieur peut l'avoir autorisé à se présenter devant l'assemblée, où il s'efforcera d'obtenir les avantages qu'il pourra (εὑρέσθαι παρὰ τοῦ δήμου ὅτι ἂν δύνηται ἀγαθόν, n° 57, l. 21). Cf. n° 56 l. 33 où se retrouve le verbe αἰτεῖσθαι.

N° 484 (Delphes), note 4 sur le sens des verbes προθύειν, προϊερητεύειν (n° 599, l. 11), προϊερᾶσθαι (n° 627, l. 6). M. D. ne cite pas les intéressantes observations de Max Fraenkel sur ce dernier verbe qui s'est rencontré dans une inscription de Pergame (*die Inschriften von Pergamon*, n° 248, l. 14, p. 167).

Les n°s 552-554 sont d'importantes inscriptions de Magnésie du Méandre publiées pour la première fois. Le n° 553 est particulièrement intéressant : c'est un décret réglant les fêtes qui seront célébrées lors de l'inauguration du temple d'Artémis et chaque année, au jour anniversaire de la naissance de la déesse, le 6 Artémision. Le jour est férié, les écoles sont fermées (l. 29 suiv. ἀνιέσθωσαν.. οἱ παῖδες ἐκ τῶν μαθημάτων καὶ ἀπὸ τῶν ἔργων δοῦλοί τε καὶ δοῦλαι); chaque habitant doit offrir un sacrifice devant la porte de sa maison et selon sa fortune (κατ'οἴκου δύναμιν. l. 9), sur un autel construit à cet effet. — N° 552, l. 83, note 19. Le même signe, avec la même valeur (900) revient constamment dans les inscriptions de Didymes et se prête à d'ingénieuses combinaisons que je ferai bientôt connaitre dans la *Revue de Philologie*. — N° 554, l, 15 : εἰς τὸ καθ' ἑξάμηνον παραγινόμενον δ[ικαστήριον. L'explication proposée par M. D. me paraît inadmissible. L'idée de juges étrangers venant à époques fixes, deux fois par an, siéger à Magnésie me semble contraire à tout ce que nous savons de l'administration de la justice en Grèce. Les juges dont il est parlé sont des Magnètes : deux fois par an, ils se transportent sur les lieux (παραγινόμενον), c'est à dire qu'ils se rendent dans le téménos de Sarapis; si l'autel du dieu a été déplacé, porté en dehors de l'enceinte sacrée, ils jugent et condamnent séance tenante le néocore, sur la plainte introduite par les εὔθυνοι. Ces déplacements d'un tribunal ne sont pas faits pour nous surprendre (cf. Aristote, Ἀθην. πολ., 57, 3); nous pouvons citer aussi l'exemple du Conseil des Cinq-Cents siégeant au Pirée, sur le môle, pour surveiller les préparatifs d'une expédition. CIA II, 809 *b*, l. 15-16).

N° 563 (Astypalaea). L'explication proposée par M.D. est ingénieuse, mais, outre qu'elle comporte une addition au texte, ne serait-il pas nécessaire de répéter la négation devant τέλει(ος)?

Le n° 575 (Smyrne) reste très obcur, mais je crois juste l'explication des mots τὸ παραπεπραμένον. Il s'agit d'un droit adjugé (les Grecs disaient : vendu) au fermier de la dîme du téménos d'Aphrodite. Τὸ παραπεπραμένον ἀπὸ τῶν πλέθρων équivaut peut-être à τὸ πεπραμένον ἀπὸ τῶν παρακειμένων πλέθρων.

N° 592 (Pergame), note 7. Il y a plus à dire sur les ἱεροὶ παῖδες qui ne sont pas tous des ἱερόδουλοι.

N° 601 (Halicarnasse), l. 30 : θησαυρόν. Renvoyer à Hiller von Gaer-

tringen, *Thera*, I (1899), p. 260. Hiller a retrouvé à Théra le tronc du sanctuaire des divinités égyptiennes et les figures jointes à son ouvrage ne manqueront pas d'intéresser le lecteur.

N° 603 (Sinope), note 8, sur le mois Ταυρεών. Ajouter : et Mileti (*Revue de Philologie*, XXIII (1899), p. 4-5.

N° 626 (Lindos). Très ingénieuse explication de προσχάραιος (θυσία) = προεσχάραιος = πρὸ τᾶς ἐσχάρας γιγνομένα.

N° 627 (Milet), note 6, sur le βασιλεύς. Ajouter : et Chii (Ch. Michel, n° 707).

N° 663 (Delphes), note 1, sur le sens de σὺν ψάφοις ταῖς ἐννόμοις. Le renvoi au n° 438, l. 21 n'est pas tout à fait exact, puisque dans ce dernier texte il ne s'agit pas d'un vote de l'assemblée du peuple, mais de la phratrie des Labyades.

N° 679 (Halicarnasse), l. 13. La restitution λαμπ]άδι ἀπὸ πράτας est très plausible. Dans plusieurs dédicaces inédites de Didymes, je lis : νικήσαντα λαμπάδα τὴν ἀπὸ βωμοῦ καὶ λαμπάδα τὴν πρὸς βωμόν.

N° 681 (Patmos). L'île appartenait alors aux Milésiens et je reviendrai prochainement sur ce texte.

N° 686 (Olympie), note 12. Renvoyer à : *Anc. gr. Inscr. in the Brit. Museum*, n° 928 (1893) au lieu de : Newton, *Halicarnassus*.— Note 15 fin. Au lieu de : Wood, *Ephesus*..., renvoyer à : *Anc. gr. Inscr. in the Brit. Museum*, n° 695 (1890). L'éditeur de ce dernier recueil, Hicks, lit d'ailleurs ἱερά.

N° 916 (Delphes) note 1. Corriger ἐπιστ'θῃ.

N° 931 (Delphes), note 39. Renvoyer à la remarquable étude de M. Foucart : Στρατηγὸς ὕπατος · Στρατηγὸς ἀνθύπατος dans la *Revue de Philologie* XXIII (1899), p. 254 suiv.

Le volume se termine par un feu d'artifice. *L'Appendix titulorum his proximis annis erutorum* ne contient que pièces nouvelles et brillantes. Ce ne sont guère que noms fameux, d'hommes ou de monuments, cités dans des dédicaces, décrets ou sénatusconsultes : Gélon (n° 910), le temple d'Athéna Niké (n° 911), Alcibiade (n° 912), les fils de Kersébleptès (n° 913), Leucon, le souverain de Bosporos et ses fils (n° 914), Aristote et son neveu Callisthénès (n° 915), Néarque, l'amiral d'Alexandre (n° 916) ; plus loin, Pyrrhus (n° 919), Philopémen (n° 926) et de nouveau d'importants textes découverts à Magnésie du Méandre (n°s 927-928. Cf. n° 923, décret des Étoliens accordant aux Magnètes une voix amphictionique, ψᾶφον ἱερομναμονικὰν ἐν τοὺς Ἀμφικτίονας, l. 21). Citons enfin le sénatusconsulte de l'année 112 (n° 930), à qui nous devons d'être fixés sur la date exacte de tout un groupe d'archontes athéniens du deuxième siècle avant J.-C. Il provient de Delphes, comme la plupart de ces textes de la dernière heure, qui donnent tant de prix et d'éclat à cet appendice. Qu'il nous soit donc permis, en passant, de rendre justice aux belles fouilles de l'École française. Le *Bulletin de Correspondance hellénique* est en quelque sorte le dépôt

des archives de Delphes, et je crois savoir qu'il tient en réserve plus d'une inscription de premier ordre, plus d'un nom fameux. Nous les ajouterons à la galerie que nous venons de parcourir.

L'épigraphie grecque n'est donc pas à la veille de faire faillite et nous pouvons, comme M. D. dans la préface de son premier volume (p. IX), envisager avec confiance le siècle qui va naître. Il nous donnera, pour ne parler que des Choix d'inscriptions, la suite du *Recueil* de Ch. Michel sous forme de fascicules complémentaires, puis — pour terminer par une indiscrétion qui me sera pardonnée — la deuxième édition du *Manual of greek historical Inscriptions* de Hicks, avec la collaboration de G. F. Hill. Les études épigraphiques sont donc bien vivantes et M. Dittenberger est de ceux à qui elles doivent le plus. S'il se réunissait quelque jour un congrès d'épigraphistes, ils lui décerneraient à l'unanimité un éloge et une couronne, στεφάνωι τῶι μεγίστωι ἐκ τῶν νόμων.

B. HAUSSOULLIER.

K. WALISZEWSKI, **Littérature russe.** Paris, A. Colin, 1900, in-8° écu, de x et 447 p.; 5 fr.

Certes, nul ne peut songer à refuser à M. K. Waliszewski le talent : mais, le talent a plusieurs formes : jusqu'ici, l'historien polonais nous avait montré son habileté de metteur en scène, son art d'intéresser le lecteur, même au prix de documents peu contrôlés ; or, dans sa *Littérature russe*, il témoigne, cette fois, d'un incontestable talent de grappilleur littéraire, et, s'il n'a pas lu la « Cuisinière bourgeoise », on ne peut nier, du moins, qu'il sache accommoder les restes. C'est un petit jeu, pour un lecteur au courant, que de retrouver, à propos de chaque page du livre, à quel écrivain elle est empruntée. Disons, toutefois, que la *Geschichte der russischen Litteratur*, de M. v. Reinholdt et l'*Histoire du roman russe* (en russe), de M. Golovine, ont eu l'honneur de fournir les principales contributions. M. W. après avoir déclaré « qu'il ne voulait parler que de ce qu'il avait pu connaître et apprécier personnellement », a, en réalité, pillé sans vergogne ces deux écrivains, et quelques autres encore, parmi lesquels MM. Anatole Leroy-Beaulieu et de Vogüé [1]. Parmi les additions personnelles de M. W., nous pouvons citer un grand nombre d'anecdotes dédaignées par ses auteurs, des anecdotes soit simplement douteuses, soit tranchement odieuses, comme celle qui (p. 363) représente Tolstoï végétarien par ostentation, se relevant la nuit pour manger du rosbif. En

---

1. La page 307 reproduit mot pour mot la page 140 du *Roman russe* sur Bakounine, tout en y corrigeant une erreur de biographie, grâce à une note de Reinholdt

outre, le nombre des anecdotes grasses est considérable, et d'autant plus frappant que M. W. se plaint de trouver de l'obscénité partout, chez Kantemir, chez Bogdanovitch, chez Batiouchkov, chez Pouchkine, chez Lermontov, chez Tourguéniev!

On pourrait croire que le livre de M. W., étant une adaptation, offre, à défaut d'originalité, une grande sécurité d'information. Il n'en est rien : ce livre est écrit avec une légèreté incroyable, et, toutes les dix pages, on y relève au moins une date fausse [1].

Les confusions des mots y sont innombrables [2], les confusions de faits, comme celle de deux présidences de la princesse Dachkov (p. 127), n'y sont pas rares. Un certain nombre de ces erreurs sont empruntées consciencieusement à Reinholdt (p. 107; 117, par ex.), et la plus réjouissante de ces confusions du critique allemand reproduites par M. W. est celle qui (p. 409) attribue à Maïkov un poème sur la *Cathédrale* de Clermont, alors que les vers du poète célèbrent, en réalité, le *Concile* de Clermont!

Pour la partie purement scientifique, qu'il me suffise de dire que M. W. disserte des qualités des Tatars (p. 5) qui ont envahi la Russie au XIIIe siècle, d'après les observations personnelles qu'il a faites auprès des garçons *tatars* dans les restaurants de Saint-Pétersbourg. Ce qu'il dit de la langue russe (p. 11) est à l'avenant.

Pour les jugements, le parti pris de dénigrement n'aurait rien qui pût nous déplaire, s'il était l'expression du sentiment vrai d'un Polonais pour les Russes ; mais, si l'on veut voir comment ces « exécutions » sont obtenues, que l'on parcoure, par exemple, l'article *Tchékhov*, traduit de M. Golovine : tous les compliments du critique russe sont énervés ou supprimés, et toutes ses critiques sont enflées avec artifice. Si, enfin, nous voulions nous occuper de la forme, nous ne pourrions refuser de rendre justice à la vivacité de ton, au savoir faire, et à la grande connaissance que l'écrivain polonais a de notre langue. Toutefois, trop confiant dans sa facilité, il lui arrive d'écrire fréquemment dans un galimatias qui n'est ni français, ni allemand, ni russe ni, je pense, même polonais [3].

---

1. Ne pouvant les citer toutes ici, nous donnons une liste des principales pages visées : 45, 69, 107, 109, 117, 127, 145, 220, 418, etc. etc.

2. Cf. p. 24. *skoromokhy* au lieu de *skomorokhy* ; p. 74, *Krachennikov* pour *Kracheninnikov*; p. 107, les prénoms de Kapniste (V. V. et non V. *Iakovlevitch*); p. 139, *Gazette* pour *Journal* de Moscou (éd. par Karamzine); p. 148, *Mamet* pour *Nameh*; *Ruslem* pour *Roustem*, etc. etc.

3. Nous n'avons ici que l'embarras du choix : qu'on se contente de savourer la page 1; la p. 145, et l'abracadabrant méli-mélo consacré (p. 215 sq.) à Aksakov. Citons aussi cette simple phrase (p. 33) : « Plus, dans l'aspect actuel de l'œuvre, que la simple fleur des champs, fraîche, vive de couleurs et parfumée, dont Biélinski a eu la sensation, et moins. » — Enfin, des expressions bizarres : *tantôt*, au sens de : plus tard, produit des effets comiques ; manteau *couleur de mur*, pour couleur *de muraille* (p. 208); et, le « *protocolisme trivial* de Zola » p. 320, sont d'un assez réjouissant exotisme.

Ces remarques très simples, que l'on pourrait multiplier aisément, donneront une idée de la valeur originale et pédagogique du livre de M. Waliszewski.

Jules Legras.

Victor Giraud, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse). **Pascal, l'homme, l'œuvre, l'influence.** Paris, Fontemoing, 1900, in-18.

L'ouvrage de M. Giraud n'est pas un livre; ce sont les notes prises par l'auteur pour un cours en 21 leçons sur la vie et l'œuvre de Pascal. En dépit de cette apparence un peu abrupte, il intéressera certainement tous les *Pascaliens*, et ceux-ci doivent être assez nombreux, si on compte les travaux sur Pascal et les éditions des *Provinciales* et des *Pensées* que chaque année voit paraître. Ajoutons que l'auteur est parfaitement au courant du sujet, et qu'il l'aime, première condition pour en bien parler. On verra tout à l'heure si cet amour bien naturel ne l'a pas entraîné à quelques exagérations de forme et de pensée.

Dans les premières leçons, M. Giraud raconte la vie de Pascal jusqu'à sa conversion définitive; il n'admet pas, et en cela il a certainement raison, qu'il ait jamais été incrédule au sens moderne de ce mot, il a pu, à un certain moment, être un chrétien un peu tiède, mais jamais il ne paraît avoir conçu le moindre doute sur la vérité de la religion chrétienne. Cette tiédeur relative se manifeste en 1653, quand il s'oppose à l'entrée en religion de sa sœur, cette Jacqueline qui exercera plus tard sur lui une si grande influence; elle se montre encore au cours de ses relations avec le duc de Roannez et les mondains qui entourent celui-ci. A ce commerce avec des gens lettrés et spirituels, Pascal gagne de la finesse d'esprit, je ne dirai pas de la grâce, car c'est une qualité qu'il n'a jamais eue en partage. Très justement aussi, M. G. se refuse à croire à la réalité d'un roman, d'une intrigue innocente, d'où serait sorti le *Discours sur les passions de l'amour*, et ne voit dans cet opuscule qu'une simple dissertation galante; il croit pouvoir affirmer « qu'il n'y a eu dans la vie de Pascal aucun dérèglement d'aucune sorte ». L'affirmation paraîtra peut-être à certains imprudente; étant donnée la santé débile du grand écrivain, on peut l'accepter.

C'est en 1654, à la suite d'une longue évolution morale, que se produisit la conversion définitive de Pascal. On sait qu'il en consigna le souvenir dans un écrit, qu'on appelle l'amulette et qu'il porta sur lui jusqu'à sa mort, et qu'il date lui-même l'événement de la nuit du 23 au 24 novembre de cette année. Eut-il alors une vision : M. G. le nie, sans quoi, dit-il, « c'eût été un miracle »; nous dirons plus sim-

plement que Pascal eut, dans cette nuit mémorable, une hallucination ; le fait semble ressortir de quelques expressions du document. Mais de tout cela, il suffit de retenir une chose : en 1654, Pascal est devenu le chrétien exalté qu'il restera jusqu'à sa mort, et, dès lors son génie est complètement formé ; il possède les connaissances scientifiques, l'habitude du raisonnement et le talent littéraire qu'il va mettre un peu après au service de ses amis de Port-Royal.

Dans les leçons sur les *Provinciales*, M. G. expose avec beaucoup d'impartialité les reproches qu'on a pu avec justice faire à Pascal : ce dernier a apporté dans ces discussions une passion indéniable, il a visiblement interprété avec une certaine malignité quelques passages, tronqué et altéré quelques unes de ses citations, et surtout, (mais sur ce point l'auteur n'a pas assez insisté à notre sens), il a négligé de parti pris l'histoire de la casuistique. Trop souvent il a prêté aux seuls pères de la Compagnie des assertions un peu étranges qu'on trouve chez beaucoup de théologiens, dominicains ou clercs séculiers, longtemps avant Loyola. Je n'aime pas non plus beaucoup les arguments que M. G. emploie pour justifier la casuistique ; toute philosophie, il est vrai, sans excepter celle du Portique, a produit des casuistes, mais il faut bien en convenir, la casuistique catholique l'emporte sur toutes les autres en subtilité et en raffinements. On souffre également à trouver dans la même phrase (p. 92) le nom d'Escobar et l'expression « conforme à l'esprit de l'Évangile ». La casuistique est sans doute une science nécessaire, surtout avec la pratique de la confession, mais elle entre dans des détails assez malpropres et on est un peu choqué de voir cette cuisine de la conscience rapprochée de la pure morale de Jésus. M. G. affirme encore que Pascal a « créé la légende du jésuite » ; n'y a-t-il pas là quelque exagération ? la question ne saurait être discutée ici ; remarquons seulement en passant que partout où la puissante Compagnie a apparu, elle a soulevé contre elle des haines terribles, et pas seulement chez les libres penseurs. Je crois avec M. Giraud, qu'en somme, Pascal a perdu son procès (p. 99), la morale des Jésuites l'a emporté, tout comme leur théologie, mais on peut se demander si au point de vue chrétien l'auteur des *Provinciales* n'était point dans le vrai, et si l'on peut estimer chrétienne une morale que M. G. lui-même appelle *la morale mondaine et des honnêtes gens*.

Après un chapitre fort intéressant sur les dernières années de Pascal, l'auteur aborde l'étude des *Pensées*, le plus célèbre, le plus lu des deux ouvrages. A quel moment fut conçu le projet de l'*Apologie* du christianisme, dont ces pensées sont les débris ? M. G. suppose que l'idée date de la jeunesse de l'auteur, qu'il en fut comme de l'*Esprit des lois* de Montesquieu. L'hypothèse nous paraît peu acceptable, à cause de certains détails matériels ; Pascal, on le sait, travaillait à l'ouvrage un peu après la mort de Cromwell et la restaura-

tion de Charles II ; de plus l'écriture de tous les fragments présente les mêmes caractères essentiels et doit dater d'une période assez courte. L'étude des sources des *Pensées* est complète ; elles sont d'ailleurs peu nombreuses ; la principale est Montaigne et M. Faguet a pu affirmer non sans raison que tout ce qui n'était pas purement théologique avait été emprunté aux *Essais* par Pascal ; M. G. y ajoute Charron (le fait avait déjà été signalé), Epictère, Du Vair et le *Socrate chrétien* de Balzac. En ce qui concerne le plan, M. G. estime, et il pourrait bien avoir raison, qu'il est impossible de le rétablir ; de tous les éditeurs, le plus sage a peut-être été M. Havet, qui a conservé l'ordre établi par Bossut, en collationnant le texte et en intercalant à leur place les nouveaux fragments découverts par Cousin et par Faugère. Le chapitre suivant sur la valeur littéraire de l'ouvrage est encore très intéressant ; toutefois, je n'aime pas l'expression de *lyrisme* appliquée aux *Pensées* (p. 158) ; elle aurait tout au moins besoin d'être expliquée. Rien dans le style de Pascal ne rappelle celui des grands lyriques, et on s'étonne à voir citer pêle-mêle sous le nom de poètes religieux Milton, Dante, Sainte Thérèse, l'auteur de l'*Imitation*, Bossuet et Victor Hugo ; j'avoue ne plus comprendre.

M. G. parle ensuite de *la valeur apologétique de l'œuvre de Pascal*. Ici il y a lieu de faire quelques remarques et réserves. Il paraît bien téméraire d'affirmer que s'il avait terminé son œuvre, Pascal aurait été amené « à atténuer son jansénisme » ; cette assertion est contredite par tout ce que nous savons des dernières années de la vie de l'auteur, qui devenait de jour en jour moins opportuniste et plus intransigeant. J'admets avec M. G. que Pascal avait pour les preuves métaphysiques le dédain le plus absolu et le mieux justifié ; j'admets encore qu'il voulait composer une apologie sentimentale et non intellectuelle, une sorte de *Génie du christianisme* d'allure plus sévère ; le rapprochement, il est vrai, me paraît plutôt cruel pour l'auteur des *Pensées*, sans vouloir médire du grand romantique. S'ensuit-il que l'ouvrage ainsi conçu aurait pu conserver après deux siècles une valeur quelconque ? A-t-on vraiment le droit de voir un travail d'exégèse dans cet *Abrégé de la vie de Jésus*, imitation libre d'un traité de Jansénius ? Autant tenter la défense des théories des physiciens du XVII[e] siècle. L'homme qui a écrit quelque part que les contradictions de l'Écriture en marquaient la vérité, pouvait être un admirable géomètre ; il n'avait pas la moindre idée de ce qu'on appelle la critique historique. Enfin le fait seul de citer un livre aussi misérable que le *Pugio fidei* de Raimond Martin, suffirait à prouver combien Pascal ignorait toutes ces questions théologiques. Au surplus, toutes ces apologies sont choses bien inutiles ; elles n'ont jamais converti personne.

En somme, c'est la partie philosophique des *Pensées* qui seule a vécu et que seule on lit aujourd'hui, et c'est sur ce dernier point qu'il

paraît utile d'insister. M. G. analyse longuement la théorie des trois ordres : matière, pensée et grâce formulée à plusieurs reprises par Pascal et y voit toutes sortes de choses; l'explication des deux infinis de grandeur et de petitesse, les développements sur la grandeur et la bassesse de l'homme lui paraissent de tous points convaincants, et il va jusqu'à dire quelque part que sans la foi, Pascal se fût montré en politique plus hardi qu'un Jean-Jacques et « que certaines de ses formules pourraient conduire au nihilisme et à la plus complète anarchie » (p. 175). Cette appréciation nous paraît fortement exagérée. Je ne sais trop ce qu'un physicien moderne dirait de la page célèbre sur les deux infinis; mais pour les pensées sur l'injustice des lois sociales, ce ne sont que boutades sans grande portée; la forme est de Pascal et elle est admirable, mais le fond est tout ce qu'il y a de plus banal et n'appartient à personne. L'auteur a forcé sa pensée, pour amener le lecteur à reconnaître avec lui que sans la religion tout n'est que vanité et concupiscence. Ce sont des réflexions de théologien, de prédicateur, de moraliste si on veut, mais non des arguments de philosophe. — Un peu plus loin, M. G. affirme que de tous les grands esprits du XVII[e] siècle, Pascal serait le moins dépaysé parmi nous; puis il établit un parallèle entre les idées philosophiques de son auteur et le système de Kant; p. 228, il estime que Pascal était un manieur d'hommes de la race des César, des Richelieu et des Napoléon (singulière manière à coup sûr de faire l'éloge d'un grand esprit); p. 209, rappelant une phrase où Gœthe exprime une opinion très défendable, il dit dédaigneusement « que les Gœthe ne sont pas plus faits que les Voltaire pour comprendre Pascal. » Enfin parlant à la fin de son livre de l'influence exercée par ce dernier jusqu'à nos jours, il retrouve trace de cette influence à peu près partout et termine « en félicitant nos contemporains de tenir davantage à passer pour des fils de Pascal que pour des fils de Voltaire [1] ».

En un mot c'est un panégyrique complet, et glissant sur le jansénisme de son auteur, M. Giraud s'efforce de faire du défenseur passionné de Port-Royal, de l'ami d'Arnauld un catholique de nos jours. Il y aurait trop à dire sur ce point; il nous paraît plus utile d'insister sur une confusion, volontaire ou involontaire, bien souvent commise touchant les *Pensées*. Elle provient de ce fait que la plupart des lecteurs de ce livre (je fais exception pour quelques-uns, dont M. Giraud), la plupart des Pascaliens modernes n'en pratiquent et

1. Voltaire n'a pas besoin d'être défendu contre le dédain de M. Giraud; il n'est, il est vrai, guère en faveur par ce temps de réaction intellectuelle et morale, mais son œuvre suffit à le justifier, cette œuvre dont le monde moderne vit encore, quoi qu'on en dise. Quant à sa philosophie, elle était bien aussi originale que celle de Pascal, empruntée tout entière à Montaigne, et j'avoue préférer le défenseur de Calas et de Sirven à l'homme d'esprit en somme un peu étroit, qui damnait le monde entier sur un verset de S. Paul mal compris.

n'en citent qu'une partie. Dans toutes les éditions, sauf celle de M. Michaut, l'ouvrage se divise en deux sections, de valeur et d'intérêts inégaux; la première philosophique et morale, merveilleuse de style, pleine de réflexions profonde et primesautières, de développements magnifiques, l'autre, la plus longue, où Pascal s'occupe de questions théologiques, et, n'en déplaise à certains critiques, cette seconde partie est inférieure de forme et aucun théologien sérieux ne peut en discuter le fond. Pascal y parle de questions qu'il connaissait assez mal, et il emprunte une bonne part de ses raisonnements à ce méchant traité scolastique de *Pugio fidei*, peu estimé et peu copié dès le moyen âge. Sur cent lecteurs des *Pensées*, combien ont lu ces pages insipides? La plupart des Pascaliens s'en tenant à la première partie, on s'explique la fortune de cette hypothèse inadmissible d'un Pascal sceptique à ses heures. C'était bien au contraire le croyant le plus déterminé de son temps et tous ces arguments d'école empruntés à Montaigne, mais revêtus par lui d'une forme si personnelle et si saisissante, n'étaient sous sa plume qu'un moyen d'humilier la raison humaine et de préparer l'âme de ses lecteurs à recevoir docilement la foi. C'est cette partie des *Pensées* qu'on lit encore aujourd'hui et qu'on lira tant qu'il y aura des amoureux de la belle langue, et non les développements pénibles et à peine ébauchés sur les mystères, les figures et les miracles.

Une dernière réflexion pour finir; l'église catholique aujourd'hui essaie visiblement de faire servir à ses fins cet illustre penseur si longtemps tenu pour suspect; c'est sans doute une bonne tactique. Mais les catholiques du XIX[e] siècle paraitraient peut-être des chrétiens bien relâchés à ce sectaire intraitable, qui éprouverait sans doute aussi quelque étonnement à se savoir lu et prôné par tant de pessimistes et de dilettantes découragés.

A. MOLINIER.

Bibliothèque de Bibliographies critiques publiées par la *Société des Etudes historiques* avec le concours des écrivains les plus compétents. — Paris, Fontemoing [1].

La publication entreprise, sous les auspices de la Société des Etudes historiques, par M. Frantz Funck-Brentano, le savant sous-bibliothécaire de l'Arsenal, sera certainement accueillie par les travailleurs avec sympathie et gratitude. Elle vient on ne peut mieux à propos dans un moment où, partout, on cherche ardemment à rendre plus prompte, plus abondante et plus commode l'information bibliographique. La

1. Voir sur les récents congrès bibliographiques, l'article de M. Funck-Brentano, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1[er] janvier 1898.

collection, toujours ouverte, accueillera, — la liste des fascicules déjà donnés ou annoncés en fait foi, — les matières les plus diverses : sciences, histoire, littérature, sociologie, beaux-arts. Et ce que le prospectus n'annonce pas, mais ce que promet formellement l'introduction (récemment parue dans une livraison particulière) du directeur de la collection, c'est que l'on a le ferme dessein de *tenir au courant* ces bibliographies. Aussitôt que, sur un des sujets déjà traités, le nombre des livres ou articles publiés sera suffisant, aussitôt un fascicule, — ou même, une simple feuille de supplément viendra s'ajouter et pourra s'annexer à la bibliographie déjà parue, « qu'elle complétera et mettra à jour [1] ». Et c'est là l'important. Peu importerait que ce répertoire embrassât le plus grand nombre possible de matières, s'il ne devait pas suivre le mouvement de la production scientifique ; et, le suivre non pas de loin, mais d'aussi près que possible. J'insiste, car comme l'a fort bien dit M. Ch. Mortet, cette mise au courant par des « éditions successives » ou des compléments fréquents est la « condition » *sine qua non* de l'utilité de ces répertoires bibliographiques. Que cette condition se réalise, et la *Bibliothèque de bibliographies critiques* deviendra, pour toutes les bibliothèques, privées ou publiques, l'outil indispensable.

Aussi est-il bon de se demander déjà, — en vue de cette besogne de continuation qui peut, dès demain, avoir à commencer, — si ces compléments successifs ne devront pas différer quelque peu des bibliographies de début qui viennent de paraître ou vont paraître.

Dans ces bibliographies de premier établissement, où les rédacteurs se trouvent en présence d'une littérature déjà vieille parfois de plusieurs siècles, un choix très rigoureux s'impose. Dans les *suites*, il faudra, ce me semble, être *complet*. Non pas que les bibliographies ultérieures doivent cesser d'être *critiques* ; non pas qu'il faille en revenir à cette conception étroite et inutile de la *bibliographie-catalogue*, que M. Henri Stein a si justement et spirituellement stigmatisée dans l'introduction de son magistral traité de Bibliographie générale ; « la critique, dit-il, avec raison, doit être un des éléments constitutifs de la science bibliographique ». Mais un catalogue, même *complet*, peut être *critique*. Tout en s'imposant d'enregistrer tout ce qui concerne sa matière, — parce qu'il sait que cette fidélité et cette abondance sont requises de lui par les travailleurs scrupuleux, toujours inquiets d'être mal instruits, parce qu'il sait aussi qu'il n'y a si mauvais livre dont on ne puisse tirer profit, — le bibliographe n'est pas tenu d'enregistrer passivement, sur le même plan et le même rang, les productions que la librairie lui apporte. Dans ces continuations dont je parle, sa *critique* devra, je pense, s'exercer non pas par pure et simple élimination

1. *Introduction*, par Fr. Funck-Brentano, p. 5.

d'ouvrages jugés par lui insuffisants, mais par l'indication de leur insuffisance.

Que si l'on objectait, — et en effet, il faut tout prévoir, — que ces notes, sévères au besoin, exposeraient la *Bibliothèque* et ses rédacteurs à des réclamations de la part d'auteurs susceptibles, nous répondrons qu'il y a bien des façons de formuler ces appréciations, ne fût-ce que par les « astérisques » dont M. Gabriel Monod, entre autres, s'est servi (dans son excellente *Bibliographie de l'Histoire de France*). J'ajoute qu'il y aurait peut-être un moyen d'améliorer encore et de rendre plus précieuse cette partie critique : ce serait, — pour les livres qui auraient été l'objet de comptes rendus critiques dans les revues spéciales, — de mentionner ces articles.

Pour ce qui est du *plan* de ces bibliographies, la tolérance des directeurs de la collection s'annonce tout à fait large, — trop large à notre avis. — « La Société n'a pas voulu imposer à ses collaborateurs un plan trop nettement limité, trop rigoureusement défini. » Je ne sais si elle a raison, et si la variété des conceptions individuelles ne lui ménagera pas quelques surprises peut-être regrettables. Je suis convaincu que les collaborateurs distingués auxquels elle fait appel accepteraient sans rechigner la servitude très supportable d'une uniformité plus sévère. Ils savent tous combien il est souhaitable que les recherches bibliographiques soient facilitées et abrégées; que les chercheurs se rebuteront, s'il leur faut, avant de consulter un de ces répertoires, se rendre compte de l'arrangement particulier où les documents y sont rangés et des principes variables qui auront inspiré cet arrangement ; que les bibliothécaires, comme les travailleurs, comme les bibliophiles, useront beaucoup plus volontiers des « bibliographies critiques », s'ils savent qu'ils peuvent y recourir à coup sûr, presque les yeux fermés, avec la certitude de trouver dans le même ordre et la même succession — autant qu'il est possible, — les renseignements dont ils ont besoin. Non pas, bien entendu, et il est à peine besoin de le dire, — que toutes ces bibliographies puissent être construites sur un plan identique : la diversité des sujets traités s'y refuse trop évidemment, — mais peut-être pourrait-on fixer sans trop de peine, pour chacun des genres de sujets possibles (il n'y en a pas tellement), un certain nombre de plans généraux, où la distribution des matières serait subordonnée à quelques principes, de chronologie ou de logique, incontestables. J'aurai précisément l'occasion de formuler cette observation à propos de la bibliographie de Bossuet due à M. l'abbé Urbain, qui forme le troisième fascicule de la *Bibliothèque*.

Enfin les éditeurs me permettront, en terminant, un *desideratum* d'ordre matériel. Que la disposition typographique soit plus nette et plus uniforme ; tantôt plus ramassée, tantôt plus aérée au contraire. Que les titres des ouvrages mentionnés soient rédigés d'une façon identique, et toujours correcte (je ne dis pas complète), au point de vue

bibliographique. Que l'emploi des capitales, des italiques, des chiffres arabes ou romains soit régulier et constant. Ce ne sont pas là des questions de coquetterie. Toutes ces menues précautions rendent la consultation plus facile, et rien de ce qui économise le temps n'est indifférent à la science.

Alfred Rébelliau.

Ch. V. Langlois. **La question de l'enseignement secondaire en France et à l'étranger.** Paris, Georges Bellais, 1900. In-12, 138 p. Prix 1 fr. 50.

Il est bien vrai, comme l'observe M. Langlois, que les innombrables écrits consacrés à la question de l'enseignement secondaire contiennent mille redites fastidieuses et qu'il y a tout intérêt à résumer une bonne fois les thèses et les arguments en présence. Il n'est pas moins vrai qu'on a tort de s'occuper de ces questions sans s'informer de leur état à l'étranger — d'ignorer, par exemple, que la lutte entre l'humanisme et le réalisme n'est pas moins ardente en Angleterre et en Allemagne que chez nous. Parfaitement renseigné, hostile à toute phraséologie vaine, M. L. a su condenser en 130 petites pages tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur ces problèmes complexes : l'enseignement des langues anciennes, le baccalauréat, la bifurcation, l'éducation dans ses rapports avec l'instruction, l'internat, etc. Il ne prétend pas offrir à son tour une panacée et se contente d'une solution qui est plutôt l'indication d'une voie à suivre. Ce qu'il demande, c'est « l'éducation philosophique et pédagogique des maîtres », afin qu'ils deviennent non seulement les instituteurs de la jeunesse, mais les directeurs et les contrôleurs de la conscience. Fort bien ; mais les professeurs ecclésiastiques enseignent, éduquent et dirigent au nom d'un *credo* formulé depuis longtemps, à la lumière de principes qui peuvent être absurdes, mais qui ne manquent pas de précision ; où veut-on que les maîtres laïques trouvent l'équivalent de cette *norma vitae?* On conçoit la conclusion presque désespérée de M. Nerrlich, demandant qu'une commission prussienne arrête les termes d'un nouveau *credo* religieux, à l'usage de ceux que les *credos* anciens ne satisfont pas. Mais comme cela n'est pas raisonnable, il faut chercher et trouver autre chose; c'est là un ordre de considérations essentielles que M. L. a quelque peu négligé. Sans doute, le *credo* de l'éducateur laïque peut s'inspirer à la fois de l'idée de l'utilité sociale et de celle de la critique scientifique ; il tirerait une morale civique de l'une et une hygiène intellectuelle de l'autre. Un enseignement fondé sur ces bases n'est pas difficile à concevoir *in abstracto ;* mais on frémit en songeant aux obstacles qu'il rencontrerait dans la pratique, surtout dans les pays d'obédience romaine. Ce serait, pendant une génération au moins, un enseignement de combat, iconoclaste, point

de mire des Veuillot et même des Jules Simon, qui le poursuivraient de leur haine ou de leurs épigrammes; on aurait vite fait de le qualifier de maçonnique, d'antichrétien, d'athée, etc. Qu'on se souvienne de l'accueil fait autrefois à l'innocent *Manuel* de Paul Bert, ou qu'on prête l'oreille aux clameurs, non encore assoupies, faisant un crime à la troisième République d'avoir « chassé Dieu de l'école! »

Aussi bien, M. Langlois ne se paye-t-il guère d'illusions; il reconnaît que la réforme des mœurs publiques devrait précéder celle de l'enseignement et que la première de ces réformes ne peut résulter d'un vote parlementaire. Il est donc probable qu'on s'abstiendra de toute modification radicale; on laissera l'humanisme dépérir lentement et l'on attendra que le temps et la force des choses introduisent dans notre enseignement des formules nouvelles. Car — et c'est là un motif de ne pas désespérer — les méthodes et les doctrines pédagogiques évoluent comme tout le reste, indépendamment des faiseurs de programmes, des novateurs et des réactionnaires; l'accommodation des institutions et des mœurs aux nécessités des temps est parfois lente, mais elle finit toujours par se produire, ce qui est nuisible ou stérile étant peu à peu éliminé. Le seul fait que la conception humaniste est déjà ancienne permet d'en présager la ruine prochaine; le même motif nous oblige de croire à l'avenir de l'enseignement *réel*, qui, d'ailleurs, ne ressemblera pas à notre enseignement *moderne*, humanisme sans toge et sans perruque, mais, au demeurant, non moins *érasmien* que son rival.

Salomon Reinach.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1900.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la Commission centrale administrative : M. Croiset est élu; — d'un membre de la Commission des inscriptions et médailles : M. Cagnat est élu; — et d'un membre de la Commission des travaux littéraires : M. Gaston Paris est élu.

L'Académie désigne comme lecteur à la séance publique annuelle M. Ed. Pottier.

M. d'Arbois de Jubainville donne lecture d'un rapport sur les diplômes de Charles le Chauve recueillis et étudiés par M. Giry.

M. Philippe Berger communique un nouveau rasoir portant une inscription punique que lui a envoyé le R. P. Delattre. Cette petite inscription porte le nom du défunt, suivi d'une formule pieuse, invoquant sur lui la protection d'Astarté. M. Berger insiste sur le grand service qu'a rendu le marquis d'Anselme, en décossant avec des soins infinis tous ces petits rasoirs.

(A suivre) Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 16 juillet — 1900

Victor MEUNIER. **Les ancêtres d'Adam. Histoire de l'homme fossile.** Edition A. Thieullen. Paris, Fischbacher. 1900. In-8, XXXIV-312 p.

En 1875, un éditeur de Paris fit imprimer un ouvrage de M. Victor Meunier sur la découverte de l'homme fossile et l'histoire du *veto* académique dont les idées de Boucher de Perthes ont pendant longtemps été l'objet. Le livre achevé, l'éditeur fut effrayé de sa hardiesse et le mit au pilon. Un exemplaire, seul échappé du naufrage, restait entre les mains d'un fils de l'auteur. En 1900, un passionné de l'âge de la pierre, M. Thieullen, en apprit l'existence et le fit réimprimer à ses frais. M. V. M. a surveillé la réimpression, mais a laissé subsister le texte tel qu'il l'avait écrit il y a vingt-cinq ans. Dans l'intervalle ont paru l'excellente biographie de Boucher de Perthes par Alcius Ledieu et le beau chapitre du livre de White, *A history of the warfare of science with theology*, intitulé *From Genesis to geology* (t. I, p. 209-247). — Une monographie de la controverse d'où l'hypothèse de l'homme fossile est sortie victorieuse reste à écrire avec le détail que comporte la haute importance du sujet. Mais celui qui l'entreprendra pourra se dispenser de recourir aux trois volumes de Boucher de Perthes et à toute la littérature polémique qu'ils ont soulevée en France ; le chapitre relatif au chercheur original d'Abbeville a été écrit, d'une manière exacte et divertissante, par M. Victor Meunier [1].

S. R.

1. Il est injuste de reprocher à l'Académie des Sciences d'avoir montré tant d'indifférence hostile en présence des découvertes de Boucher de Perthes, sans faire la part des graves défauts de cet homme, qui exposa toujours ses idées de la manière la plus confuse. Ce qui arriva à Boucher de Perthes faillit se répéter lors des découvertes de Schliemann ; dans l'une et l'autre occurrence, la « science officielle » ne fut pas seule à blâmer.

Testamentum Domini nostri Jesu Christi, nunc primum edidit, latine reddidit et illustravit Ignatius Ephraem II Rahmani, patriarcha antiochenus Syrorum. — Moguntiæ; sumptibus Fr. Kirchheim, 1899; grand in-8, pp. 411-231.

Mgr Rahmani annonçait depuis deux ans la publication d'un document de premier ordre, dans lequel étaient consignées les lois disciplinaires de l'Église, la profession de foi, les formules liturgiques en usage à l'époque voisine des Apôtres. L'ouvrage est loin de répondre à cette promesse. Le bruit exagéré fait autour de cette publication avant qu'elle n'ait vu le jour et la déception qui en est résultée sont peut-être la cause de la sévérité avec laquelle elle a été jugée par quelques critiques. A la vérité, si l'ouvrage ne répond pas aux promesses de l'éditeur il est néanmoins intéressant et méritait à plus d'un titre d'être publié.

L'apocryphe intitulé *Testament du Seigneur* forme les deux premiers livres [1] d'une compilation syriaque conservée dans plusieurs manuscrits et dont Lagarde avait déjà donné un fragment dans ses *Reliquiae juris ecclesiastici*. L'ouvrage a primitivement été composé en grec et fut traduit en syriaque par le célèbre Jacques d'Édesse, en l'an 687 de notre ère.

La publication de Mgr R. comprend trois parties : l'introduction, le texte avec traduction latine du document, et une série de dissertations sur divers points de discipline.

Dans l'introduction l'éditeur s'efforce de prouver que le Testament remonte au IIe siècle. Le point de départ de l'argumentation est fondé sur les rapports entre ce document et les *Constitutions apostoliques*. Selon l'éditeur, le Testament serait la source de ces dernières. Mais c'est justement l'inverse qui ressort de la comparaison, et cela avec une telle évidence qu'aucun des critiques qui ont examiné la question n'a songé à émettre le moindre doute à ce sujet. Des *Constitutions* au second siècle, il y a encore une grande distance. Mgr R. la franchit par une série d'affirmations gratuites, ou d'arguments négatifs qui n'ont aucune force probante. Nous ne pouvons ici les reprendre un à un. La lecture du document suffit à montrer que la composition ne peut en être reculée au-delà du Ve, ou tout au plus à la fin du IVe siècle.

Le premier livre débute par une apocalypse. Le Christ ressuscité prédit à ses apôtres les signes de la fin du monde. Nous pensons pour notre part que toutes les apocalypses ont à leur base une donnée réelle, souvent difficile à distinguer à cause des images confuses dont l'auteur l'a intentionnellement enveloppée. Je crois qu'ici il faut reconnaître dans les « princes de même race qui ne s'accordent pas entre

1. Le IIIe livre contient la *Constitution ecclésiastique apostolique* ; les livres IV-VII, sont formés d'extraits du VIIIe livre des *Constitutions apostoliques*, et le VIIIe contient les soi-disant *Canons des Apotres*.

eux », les fils de Constantin, et dans « le prince étranger qui vient de l'Occident », Julien l'Apostat [1].

Après avoir donné les signes de la fin du monde, le Christ présente à ses apôtres un tableau des institutions ecclésiastiques qu'ils doivent prêcher et établir ; on trouve successivement la description d'un édifice religieux, évidemment calquée sur le modèle des grandes basiliques constantiniennes (§ XIX), les règles de l'élection et de l'ordination des évêques, de la célébration des offices, avec une très intéressante et très complète description de la liturgie eucharistique (§ XXIII sqq.), enfin, les règles de l'ordination des autres membres de la hiérarchie : prêtres, diacres, veuves, sous-diacres, lecteurs, vierges.

Le second livre est consacré aux laïques et aux catéchumènes et expose en grands détails les rites du baptême.

Dans les dissertations qui suivent (pp. 152-221), Mgr R. résume systématiquement les données du Testament sur la description des églises, la hiérarchie, la liturgie de la messe, les fêtes, les jeûnes [2], la prière publique et privée, le baptême. On regrettera que, citant constamment l'ouvrage, il n'ait pas indiqué la page des passages auxquels

1. Je ne puis développer ici cette thèse, ni répondre aux objections qu'elle pourrait soulever. Cette idée m'est venue à la première lecture du document, depuis j'ai trouvé un indice tendant à la confirmer. Parmi les signes qui doivent suivre la venue de ce prince on indique : signa in cœlo,.... æstus maris et terræ rugitus (§ VI); draconum generatio........ adspectus (des nouveau-nés) uti jam provectorum in annis : cani enim erunt qui nascentur.... mulieres parient infantes quadrupedes (§ VII), etc. — Or, je trouve dans la *Chronique de Michel le Syrien* (fol. 148-151 de mon manuscrit) que sous le règne de Valens il y eut des tremblements de terre extraordinaires, la mer déborda d'une façon inaccoutumée, et « on vit dans les airs des hommes qui avaient l'apparence de gens armés. Il naquit à Antioche un enfant qui n'avait qu'un œil au milieu du front, avec quatre mains, quatre pieds et de la barbe ». Ces récits sont d'ailleurs empruntés en partie à Socrate (H. E. IV, III). L'auteur ferait donc allusion à des événements qui, selon la tradition des syriens, se seraient passés dans la seconde moitié du IVe siècle. L'expression *alienigena* signifierait simplement que Julien n'était pas de la descendance directe de Constantin.

2. A propos du jeûne il y a dans le *Testament* une expression embarrassante dont le vrai sens ne sera peut-être fixé que par la découverte du texte grec original. Il est dit à plusieurs reprises de l'évêque « Jejunet tribus tribus diebus per totum annum » (p. 33), l'expression syriaque a le sens distributif et signifie *tous les trois jours*, ou *chaque trois jours*. Si la traduction est fidèle, cela paraît devoir s'entendre du mercredi et du samedi. En tous cas, elle ne peut signifier, comme l'interprète l'éditeur, « tribus diebus singulæ hebdomadis » qu'en supposant une faute de traduction. P. 35, il est dit que l'évêque offrira le sacrifice « seulement le samedi (usage qui n'est pas antérieur au IVe siècle) ou le dimanche *et le jour* de jeûne ». P. 159, l'éditeur dit que les trois jours étaient le lundi, le mardi et le jeudi. Comme d'autre part le jeûne du mercredi et du vendredi était d'un usage général, l'évêque aurait ainsi été tenu au jeûne, au moins cinq jours par semaine. Si l'expression originale signifiait réellement trois jours par semaine, il faudrait plutot l'entendre du mercredi, vendredi et samedi.

il renvoie. De plus, ces dissertations sont influencées par l'idée préconçue que le document est du IIe siècle, ce qui a parfois amené l'éditeur à fausser le sens du texte. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il affirme (p. 205) qu'il n'y a « aucune mention du jeûne quadragésimal » (dont l'institution est du IVe siècle) bien que l'expression syriaque rendue par *quadraginta paschæ* (p. 126) n'ait jamais eu d'autre sens.

La traduction latine est très généralement exacte. On pourrait lui reprocher de ne pas serrer le texte d'assez près, et de vouloir trop en préciser le sens par l'addition de mots explicatifs qui parfois sont une véritable interprétation. Un document de cette nature, qui doit être mis à la portée des hommes versés dans la critique historique, demande à être traduit presque servilement [1].

Il ne faudrait donc pas trop argumenter sur les mots de la traduction dans les passages difficiles, sans un contrôle sérieux du texte.

Celui-ci est imprimé correctement. Nous devons réparer un oubli de l'éditeur en disant qu'il a été obligeamment revu par M. Guidi. On aurait désiré y voir figurer les variantes des autres manuscrits que Mgr R. prétend connaître, et aussi les références bibliques pour les nombreux passages auxquels l'ouvrage fait allusion.

Malgré ces imperfections de détail qui seraient sans conséquence dans un ouvrage de tout autre nature, la publication mérite les éloges et l'attention des savants, et nous espérons que l'accueil défavorable qu'elle a reçu de quelques-uns n'empêchera pas Mgr Rahmani de nous donner encore quelques autres documents de sa riche bibliothèque privée.

J.-B. Chabot.

---

1. Quelques exemples feront comprendre ma pensée : p. 7, l. 16-17, l'expression que l'auteur traduit : « inter se cognati quidem sed non tamen sibi invicem consententes », pouvait se traduire littéralement : « ejusdem generis sed non ejusdem mentis ». — P. 25, l. 12, pour *figura*, le syriaque donne le grec *typos* ; l. 18, 20 (et partout ailleurs) au lieu de *proto-diaconus*, il faut *archidiaconus*. — P. 35, l. 24, « ut et illi cum timore *offerant* », peut-être mieux : *accedant* (cf. p. 59, l. 13). — P. 133, l. 23 : « si quis accipit aliquod donum (i. e. cibum) » ; le mot traduit par *donum*, signifie *munus* dans le sens le plus large de ce mot, « cibum » est une interprétation restrictive non justifiée ; — l. 25 : « eo ipso die illud donet, si autem in crastinum illud apud se differt, addat aliquid ex suo et sic donum illud auctum det » ; il y a simplement : « .... donet ; si autem non, die crastina superaddat aliquid ex suis et sic det illud ». — P. 135, l. 1-2, l'erreur est plus grave ; au lieu de : « *Feria quinta ultimæ hebdomadæ paschæ* offeratur panis et calix ; » il faut lire : « *Sabbatto ultimo paschœ vesperis dominicæ* (Restituez : [*ber*]*amsho d*[*had*]*beshaba*) offeratur panis et calix. » (Cf. p. 126, l. 5.) Quant aux paroles suivantes que l'éditeur traduit, en avouant ne pas comprendre : « et qui passus est pro eo quod obtulit, ipse est qui accedit », il faut les traduire : « et qui passus et, pro eo qui accedit, ipse offert. » ; ce qui veut dire qu'il n'y avait pas d'offertoire à cette messe, le Christ étant censé offrir lui-même ce que les fidèles avaient coutume de présenter.

Bibliothèque de Bibliographies critiques, publiée par la *Société des Études historiques* [fasc. 3]. **Bossuet**, par CH. URBAIN, docteur ès-lettres. P., Alb. Fontemoing, 31 p. in-8.

M. l'abbé Urbain était, parmi les travailleurs qui s'occupent du XVIIe siècle, un des plus désignés pour faire la bibliographie de Bossuet. L'auteur de la thèse remarquée sur Coeffeteau a continué, depuis, de vivre dans la littérature et l'histoire de ce temps, et, sans parler d'ouvrages classiques où les parties qui se rapportent à nos grands écrivains sont traitées avec précision et souvent avec nouveauté, il a donné à la *Revue d'histoire littéraire de la France* et à la *Revue du Clergé*, plusieurs articles qui ne prouvent pas seulement son érudition fureteuse, mais, ce qui vaut mieux, le sens de la critique et le respect absolu des faits. Aussi la notice bibliographique qu'il a faite sur Bossuet est-elle, dans son ensemble, excellente. Elle sera indispensable aux étudiants, aux professeurs, à tous ceux qui voudront se reconnaître et dans les œuvres de Bossuet et dans les travaux que ces œuvres ont suscités.

La matière était considérable. On sait que l'abbé Bourseaud a rempli aisément un volume rien qu'avec « l'histoire et la description des *manuscrits* et des *éditions originales* des ouvrages de Bossuet ou des traductions qui en ont été faites et des écrits auxquels ils ont donné lieu *à l'époque de leur publication* [1]. » M. l'abbé U., qui descend jusqu'à nos jours, devait faire un choix rigoureux dans une littérature de plus de deux siècles. Il l'a fait très judicieusement, et parmi ce qu'il a laissé de côté je ne vois guère que quelques omissions plus ou moins regrettables.

1° A propos de la *Politique*, il eût été bon d'indiquer le chapitre de Frank, *Réformateurs et publicistes de l'Europe au* XVIIe *siècle ;* — de rappeler celui de M. Lanson, qui est un des plus remarquables de son *Bossuet ;* — de noter surtout que M. Lanson a tiré d'une ancienne copie des premiers livres de la *Politique* (B. N. Mss. fr. 1810) des variantes assez importantes, publiées par lui dans ses *Extraits des œuvres diverses de Bossuet*. Disons en passant combien il serait très désirable que M. Lanson, qui connaît si bien ce sujet de la *Politique* avec tous ses entours, y consacrât une étude spéciale.

2° A propos du *Traité de la Connaissance de Dieu*, puisque M. U. cite Delondre, il fallait rappeler Nourrisson.

3° A propos des *Elévations* et des *Méditations*, puisque ces ouvrages sont encore aujourd'hui dans le fonds d'usage de la librairie pieuse, n'y avait-il pas quelque édition correcte, bonne à signaler ou à recommander ?

Dans cet ordre idée, le comte de Caqueray a publié, en 1868, je

1. Sec. édition, augmentée de l'Inventaire des manuscrits du Grand Séminaire de Meaux, P., Alph. Picard, 1897, in-8° (10 fr.).

crois, un *Credo de Bossuet*; il existe aussi un « *le Chrétien à l'école de Bossuet* ». Il peut être curieux de voir, dans ces divers recueils, ce que la dévotion du XIVe siècle a cru devoir prendre et retenir de celle du XVIIe.

4° A propos des *Méditations sur l'Evangile*, déjà corrigées par Lachat, il eût fallu rappeler que M. Lanson, dans les *Extraits* cités plus haut, a utilisé la copie de la Visitation de Meaux, copie qui pour la seule partie des *Béatitudes* lui a fourni « plus de cinquante leçons nouvelles ».

5° A propos des œuvres choisies de Bossuet publiées de nos jours, il eût été bon de mentionner l'édition Hachette en 5 volumes dans la collection des « Principaux écrivains français », et, surtout le recueil de M. Lanson dont j'ai parlé ci-dessus : *Extrait des œuvres choisies de Bossuet*, P., Delagrave, 1899, (un gros volume de près de 700 pages), Sans doute l'ouvrage est destiné aux classes, mais M. l'abbé U. sait mieux que personne qu'on peut mettre dans cette sorte de livres des choses, très dignes d'être connues des travailleurs eux-mêmes. Nous venons de voir que pour le texte, M. Lanson y donne des renseignements nouveaux. C'est ce « choix de Bossuet » qu'il faut indiquer présentement à ceux qui veulent prendre rapidement un aperçu, exact et complet d'une œuvre immense et variée. « Je n'y ai pas choisi, dit M. Lanson (Avert. p. 1), ce qui me plaisait comme conforme à mes goûts et à mes sentiments, ni ce qui devait plaire à des lecteurs d'aujourd'hui ;... j'ai seulement donné la préférence aux sujets littéraires, historiques et moraux sur les questions spécialement théologiques ; et, sur chaque matière, j'ai pris ce qui m'a paru le plus caractéristique de l'homme, et de la forme que la religion catholique avait prise dans son esprit. Là même où ce grand esprit nous choque le plus, il y a toujours profit à l'entendre. »

6° Pour les œuvres philosophiques, je ne vois pas que M. U. cite l'édition de Jules Simon (Charpentier, 1834 ; réimprimée probablement depuis) laquelle contient, avec *la Connaissance de Dieu*, le *Libre arbitre*, les *Elévations*, et le *Traité de la Concupiscence*, précédés d'une introduction très solide au point de vue de la philosophie spiritualiste ; — ni celle de l'abbé M*** (Lecoffre, 1858) : *Traités de Logique et de Morale*.

7° A propos de l'édition des *Œuvres Oratoires* de l'abbé Lebarq, dont M. U. met l'importance en relief, noter que le t. VIIe donne un index analytique, fort précieux, de la prédication de Bossuet, et que le t. I renferme une soixantaine de pages de *Remarques sur la grammaire et le vocabulaire* des sermons, remarques bien utiles en l'absence d'un *Lexique* de Bossuet.

8° Dans les *Témoignages* des contemporains de Bossuet sur Bossuet, on s'étonne de ne voir cités ni Jurieu, ni Basnage, ni Leibniz, ni surtout Bayle qui a parlé tant de fois de Bossuet et de ses ouvrages. Et

quoique l'abbé Le Dieu soit indiqué plus loin, dans la section « Biographie et histoire religieuse », il devait d'abord figurer ici. Si son *Mémoire* est postérieur à la mort de Bossuet et composé en vue de documenter le P. de La Rue, chargé de l'oraison funèbre, le *Journal* commencé en 1699 (l'abbé était secrétaire du prélat depuis 1684) est une source tout à fait contemporaine.

Il eût été bon de rappeler aussi, ne fut-ce que pour mémoire, Dangeau et Sourches ; — le curé Raveneau et le médecin Rochart dont l'abbé Réaume, dans son *Histoire de Bossuet*, et l'abbé Lebarq, dans son *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, se sont servis; — l'abbé de Saint-André, grand vicaire de Bossuet, de qui l'édition de Le Dieu par Guettée contient plusieurs opuscules à lire, entre autres une relation de la mort de Bossuet ; — enfin il convenait de nommer, ici déjà, l'abbé Philippeaux. La date de la *Relation du Quiétisme* (1732) pourrait faire oublier et a fait oublier quelquefois qu'il fut tout à fait contemporain de Bossuet (étant mort en 1708) et assez intimement lié avec lui.

9° Aux *Oraisons funèbres et Éloges académiques*, puisqu'il fallait bien citer, pour avoir été prononcée à Rome, l'amplification vide du chevalier Paul-Alexandre Maffei, — ajouter que ce document, traduit, se trouve au t. IV des mémoires de Le Dieu, publiés par Guettée.

10° Dans la *Biographie*, l'iconographie qui intéresse toujours nombre de curieux, devait être représentée. Mentionner le P. Griselle, S.-J., *Les principaux portraits de Bossuet*, et *Un portrait inconnu de Bossuet*, par Mgr Ch.-F. Bellet (Extr. de l'*Université catholique de Lyon*, 1899).

S'il fallait pour cela supprimer en cet endroit la mention de la Vie de Bossuet par Lamartine, je m'en consolerais. J'ai peine à croire que Lamartine ait apporté quelque soin à s'instruire de l'homme sur lequel il avait à écrire, hâtivement, un morceau. Cette appréciation, éloquente, passionnée, mais qui ne nous renseigne que sur l'état d'esprit de Lamartine, eut été mieux placée dans la critique littéraire. Si, comme je le pense, M. U. ne l'a mentionnée que pour faire entrevoir les opinions des lettrés du commencement du XIX[e] siècle sur Bossuet, il eut mieux valu indiquer les articles de P.-F. Dubois, dans le *Globe*.

11° Dans « Bossuet et le gallicanisme, » rappeler Griveau (t. II.) dont l'abbé U. parle à propos du Quiétisme. L'étude sur le gallicanisme de Bossuet et l'ultra-montanisme de Fénelon est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans cet ouvrage.

12° Dans « Bossuet et le protestantisme, » ajouter à l'indication des articles du *Bulletin historique du protestantisme français* celle de la 46[e] année, p. 665 (document ayant trait à une mesure prise par Bossuet, évêque, contre le culte protestant de Bois le Vicomte). — Ajouter aussi, P. Stapfer, *Bossuet, Adolphe Monod* (Fischbacher, 1698), ouvrage intéressant non seulement par une bonne étude littéraire sur

l'éloquence de Bossuet, mais par l'appréciation large et hardie de l'auteur, protestant libéral, sur la controverse de Bossuet contre le protestantisme.

13° Dans la *Critique* et l'*histoire littéraire*, il n'eût pas été que trop aisé de s'étendre. M. U. a grandement raison de se restreindre. Toutefois Sainte-Beuve n'a pas parlé de Bossuet seulement dans les deux volumes des *Lundis* auxquels M. U. renvoie; il y a touché, quelque fois très brièvement, mais toujours d'une façon notable, aux tomes II, IV, V, XIII, XV. Citer aussi Scherer, *Etudes critiques sur la Littérature* tomes IV et VI, et M. Brunetière, dans la 6e série des *Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature française*, (un article sur Bossuet qui, comme l'auteur l'indique en note, ne reproduit pas textuellement l'article de *Bossuet* de la *Grande Encyclopédie*).

D'autre part, j'aurais souhaité de voir certains livres signalés avec plus de relief à l'attention du lecteur. Par exemple, la petite thèse de l'abbé Vaillant sur les *Sermons*, à laquelle il faudra toujours revenir quand on s'occupera de cette partie de la prédication de Bossuet, comme au premier travail inspiré par le célèbre mémoire de Victor Cousin sur les *Pensées de Pascal*. — Ainsi encore les écrits d'Eugène Gandar. Les introductions de *Bossuet orateur* et du *Choix de Sermons de la jeunesse de Bossuet* sont deux dissertations très remarquables et assurément durables de critique paléographique et littéraire. Après dom de Foris, Gandar a été le plus clairvoyant éditeur du texte de Bossuet. Quel que soit même le mérite de l'œuvre considérable de l'abbé Lebarq, celle de Gandar, encore que moins étendue, me paraît supérieure, et le critérium de l'orthographe, apporté par Lebarq, contribue à l'établissement de la chronologie des *Sermons* beaucoup moins que l'application ingénieuse, mesurée, sinon toujours très rigoureuse, faite par Gandar aux manuscrits de Bossuet des méthodes traditionnelles.

Au sujet de l'édition de l'abbé Le Dieu par l'abbé Guettée il est un peu injuste de se borner à dire que cette édition est « défectueuse ». Sans doute, il y a des omissions et des fautes nombreuses, mais il ne m'a pas paru, dans les corrections qu'une recension nouvelle du manuscrit a fournies à l'abbé U. (voy. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897-1898), qu'il y eût rien de bien important.

Sur l'œuvre du cardinal de Bausset, M. U. ne pouvait guère nous donner ici, mais je voudrais qu'il nous donnât un jour un jugement plus détaillé et plus précis. Il doit bien exister dans quelques archives, et spécialement à Saint-Sulpice, des documents permettant de définir plus exactement la valeur de cette première grande *Histoire de Bossuet*, que l'on continuera vraisemblablement à joindre aux éditions complètes, et qui, peut-être, est trop dédaignée.

Touchant le Quiétisme, M. U. accorde très justement une mention spéciale à cet important ouvrage de M. Crouslé, dont le fond est si

substantiel et si solide, la forme si pure, si élégante et si attachante. Il en marque, judicieusement, le caractère un peu antipathique à Fénelon. Mais il eût été bon d'indiquer aussi que M. Crouslé n'a pas limité ses patientes et pénétrantes recherches à la querelle mystique des deux docteurs : les trois premiers livres de son ouvrage (c'est-à-dire près de la moitié du premier des deux gros volumes) sont consacrés à la jeunesse, aux missions et au préceptorat de Fénelon. M. Crouslé compare, à propos de ces diverses questions, les tempéraments et les doctrines de Fénelon et de Bossuet. Et cette partie n'est ni la moins neuve, ni la moins juste.

Dans la section « critique et histoire littéraire », je voudrais quelques lignes de notice sur les articles de Sainte-Beuve et sur l'attitude du grand critique à l'égard de Bossuet (Paul Albert en a marqué l'esprit d'une manière assez piquante), — quelques mots aussi sur la valeur exacte du livre savant, judicieux et sobre, trop sobre parfois, du P. de La Broise, *Bossuet et la Bible*[1]. — Mais je voudrais surtout qu'à propos de MM. Brunetière et Lanson, M. U. n'eût pas écrit, par inadvertance, le mot d'« idolâtrie ». On peut, sur quelques points, rester en deçà de l'admiration professée pour Bossuet par l'un et par l'autre de ces deux critiques, et j'ai eu l'occasion jadis (dans la *Revue critique* et dans la *Revue bleue* de 1891), de marquer, à propos du livre de M. Lanson, les points sur lesquels l'auteur allait, à mon sens, trop loin. Mais le terme péjoratif d'« idolâtrie » implique des idées d'aveuglement béat, d'admiration irraisonnée, impatiente de la contradiction, fermée à l'évidence des faits, qui ne conviennent, trop évidemment, ni à M. Lanson, ni à M. Brunetière.

Mes dernières observations seront relatives au plan que suit M. l'abbé U. Ce plan consiste, pour les ouvrages imprimés de Bossuet, à distinguer ceux qui furent publiés du vivant de l'auteur de ceux qui ne parurent qu'après sa mort. Mais d'abord, dans ces deux classes, il semble qu'une distinction plus nette et plus visible à l'œil serait indispensable, entre les *premières* éditions, et les éditions *ultérieures*, accompagnées d'ordinaire de commentaires.

Puis, et surtout, fallait-il, dans cette double liste, accoler à quelques uns de ces ouvrages les livres d'histoire ou de critique qui s'y rapportent, puisque dans le titre VI, « documents sur Bossuet et sur ses œuvres, » on devait y revenir ? Avec ce système, les omissions, aussi bien que les répétitions étaient inévitables ; on l'a vu par quelques-unes des remarques ci-dessus.

J'ajoute que, pour le lecteur aussi, obligé de chercher en deux ou plusieurs endroits, il y a danger d'oubli. Mieux eût valu, à mon sens, écarter de la liste des œuvres et des éditions de Bossuet tous les travaux sur Bossuet et les réserves pour le titre VI. Toutefois, dans

1. Voir *Rev. crit.*, 8 mai 1893.

cette dernière partie, plus de rigueur dans le classement eût convenu, ou, au moins, plus de précision dans les titres. C'est une très bonne idée que d'indiquer à part les « témoignages contemporains ». Bien des chercheurs peuvent avoir profit, ou simplement plaisir à trouver réunis les textes où les témoins de la vie d'un grand homme ont parlé de lui. Mais tous les « témoignages contemporains » sur Bossuet ne sont pas mentionnés dans ce paragraphe : — l'abbé Le Dieu, nous l'avons remarqué déjà, figure à la *Biographie et histoire religieuse ;* — les documents originaux sur les actes de Bossuet à l'égard des protestants sont à *Bossuet et le protestantisme* ; — les appréciations d'Ellies du Pin sont à la *Critique et histoire littéraire.* Et sans doute je vois bien les motifs que M. U. a eus de distribuer ainsi ces indications. Il a voulu, je suppose, grouper d'abord les témoignages contemporains qui peuvent éclairer, en général, la vie et l'œuvre de Bossuet dans leur ensemble ; — et grouper ensuite sous des chefs spéciaux, ceux qui se rapportent particulièrement à telle ou telle partie de son activité. Mais il n'en est pas moins vrai d'une part que certains renseignements donnés par Ellies du Pin ou par les documents protestants sur Bossuet, intéressent autant le *portrait* de l'homme que sa théologie ; et d'autre part que les mémoires de Saint-Simon sont au moins aussi importants à connaître pour le rôle joué par Bossuet dans la querelle quiétiste que pour son caractère personnel. Je ne sais s'il n'eût pas fallu, ici encore, modifier le plan : par exemple, opposer dans deux grandes divisions, aux documents « *contemporains* », les documents « *postérieurs* », puis, dans chacune de ces deux divisions établir les subdivisions *réelles* que M. l'abbé U. a distinguées, sauf à les modifier un peu.

Car ces subdivisions elles-mêmes pourraient aussi être discutées. Je ne sais s'il était essentiel de séparer les *Oraisons funèbres et Eloges Académiques* de la *Biographie.* En admettant même, — et cela bien volontiers, — que les *Oraisons* et *Éloges* soient singulièrement sujets à caution, encore sont-ils des documents presque contemporains. On sait qu'il y a des traits précis et instructifs dans l'oraison funèbre de Bossuet par le P. de La Rue, et des détails fort intéressants dans l'Éloge académique de Bossuet par Dalembert. — De même, ne s'attendrait-on pas à trouver plutôt dans l'histoire religieuse Ellies du Pin et l'abbé Bonaventure Racine, qui sont dans l'histoire littéraire ? C'est qu'en réalité l'*Histoire religieuse* et l'*Histoire littéraire* d'un écrivain religieux ne sauraient guère être séparées.

Je ne m'excuse pas de la minutie de ces observations. Les travailleurs qui auront la patience de les lire, savent combien précieuse est une bibliographie bien faite, c'est-à-dire complète, judicieuse, clairement et rationnellement distribuée. Celle de M. l'abbé Urbain sur Bossuet est assez proche de la perfection pour qu'on soit tenté de lui conseiller quelques retouches.

Alfred Rébelliau

Gabriel SYVETON. **Louis XIV et Charles XII. Au camp d'Altransdtadt** (1707). **La mission du baron de Besenval.** Paris, Leroux, 1900, In-8°, XVIII-281 pp.

En 1706 et 1707, Charles XII campait à Altranstaedt, près de Leipzig. Il semblait hésiter : dirigerait-il son armée vers l'Est ou vers l'Ouest, contre la Moscovie ou en Allemagne ? S'il allait en Allemagne, comment interviendrait-il dans la guerre, alors en cours, de la Succession d'Espagne : pour ou contre Louis XIV ? Trois traités successifs, datés d'Altranstaedt le 24 septembre 1706, le 16 août et le 1er septembre 1707, réglèrent au profit de Charles XII les questions qu'il avait pendantes avec la Saxe, la Prusse et l'Empereur. Libre enfin de ses actes, le roi de Suède s'enfonça dans l'Orient. Mais, jusqu'au dernier moment, tout parut incertain. La France essaya d'utiliser cette longue année d'attente. Ricous fut désigné pour se rendre à Altranstaedt. Il tomba malade au moment de partir ; Besenval le remplaça. Sa mission fut double. Il devait d'abord « offrir à Charles XII d'interposer sa médiation entre Louis XIV et les Alliés ». Il échoua. Puis, il essaya de « faire conclure la paix de Moscovie, pour entraîner les Suédois à la guerre d'Allemagne ». Il échoua encore. Charles XII voulait, comme dit Besenval lui-même, « porter à sa perfection » son « ouvrage de Pologne ». Il regardait « l'affermissement du roi Stanislas, non seulement conforme à sa gloire, mais nécessaire » (Syveton, p. 252, 229, 101). Bien qu'elle n'ait pas abouti, la mission de Besenval n'en reste pas moins très intéressante. Elle marque en quelque sorte le point de contact entre la guerre du Nord et la guerre de Succession d'Espagne.

Elle était jusqu'ici très mal connue. M. S. a utilisé les archives du Ministère des affaires étrangères, à Paris, et les papiers de la famille de Besenval. Il en a tiré bon parti. Il poursuit avec finesse, jusque dans leurs oscillations les plus délicates, les intrigues des personnages groupés autour de Charles XII, et pourtant il ne s'encombre d'aucun détail inutile comme il arrive si souvent aux historiens de la diplomatie. Son récit est preste, vivant, clair, et si l'animation pittoresque en paraît un brin conventionnelle ou fantaisiste (surtout dans la psychologie des personnages), du moins, ce n'est jamais au détriment de la vraisemblance historique. Les chapitres portent des titres pleins de promesses : *Impressions d'audience; Orientales; Ce que M. de Besenval lut dans les gazettes durant qu'il avait la goutte*, etc., et ils tiennent leurs promesses. Les plus neufs semblent ceux qui se rapportent aux négociations suédo-moscovites, où Besenval s'entremit, avec l'aide de cette Palatine de Beltz, dont M. S. a fort joliment esquissé l'équivoque silhouette. Le volume est précédé d'une introduction de M. le duc de Broglie ; il se termine par un appendice consacré à l'inventaire sommaire des papiers de la famille de Besenval (qui appartiennent aujourd'hui au prince François de Broglie).

Il est regrettable que la charmante étude de M. S. soit déparée par

des erreurs de fait ou d'appréciation, qui ne sont pas toujours sans importance.

D'une façon générale, il nous a paru que M. S. a quelque peu exagéré le rôle et l'habileté de Besenval. Il va jusqu'à le représenter comme « une sorte de diplomate général pour les affaires du Nord et de l'Orient » (p. 120). L'amplification est vraiment excessive. Dans le même passage M. S. classe Besenval parmi « les ouvriers conscients d'une œuvre nationale » et il déplore la disparition des « temps d'autrefois ». D'accord. Bessenwaldt, dit Besenval, était en effet né Suisse, il baronnait du Saint-Empire et il épousa une Polonaise : au demeurant le meilleur Français du monde. Mais si vraiment il apparait comme « un excellent exemplaire de la diplomatie d'ancien régime », on doit avouer que cette « admirable époque » avait la satisfaction facile, puisqu'aussi bien Besenval a échoué à Altranstaedt, comme ensuite dans la plupart des négociations où il a été employé (Syveton, p. 249-250).

Sur les rapports de Charles XII et d'Auguste II, cf. Joh.-Rich. Danielson, *Zur Geschichte der saechsischen Politik* (1706-1709) [Helsingfors, 1878, In-8°, 109-(2) pages], ouvrage dont M. S. n'a pas eu connaissance. De là, plusieurs omissions, elles-mêmes causes d'erreurs. Citons en deux seulement. Parmi les questions litigieuses que soulevait l'exécution du traité du 24 septembre 1706 entre Charles XII et Auguste II, M. S. ne signale pas comme il aurait fallu (p. 72-74, cf. p. 82) celle qui coûta le plus cher à la Saxe, et lui pesa le plus lourdement. Pendant un an plein, l'armée suédoise vécut aux frais des Saxons (son entretien fut ensuite évaluée à plus de vingt millions de risdales), et le traité ne parlait que de quartiers d'hiver, (voy. Danielson, p. 24-25, 42, 51). Mais surtout, M. S. ne dit pas un mot du projet qui est bien certainement le plus étonnant de tous ceux qui furent alors imaginés à Altranstaedt : et l'on sait pourtant s'ils furent nombreux. Exclu de Pologne, le roi Auguste rêvait une compensation, et il songea très sérieusement à devenir roi de Naples, comme héritier des Hohenstaufen ! Si, finalement, il donna satisfaction à Charles XII, pour l'entier accomplissement du traité du 24 septembre, ce fut beaucoup moins sur l'intervention des Alliés (Empereur, Angleterre et Pays-Bas), comme le croit M. S., p. 76, que par l'espoir d'obtenir l'appui de Charles XII dans l'incroyable entreprise qu'il méditait (voy. Danielson, p. 31-46, 52, 55-58).

En ce qui concerne les relations de Charles XII et de Frédéric I roi de Prusse, M. S. se contente de résumer, d'une manière superficielle et tendancieuse, un chapitre de Droysen. La « longue histoire des convoitises prussiennes » lui parait « burlesque et tragique, toujours entachée d'une irrémédiable bassesse » (p. 187). Sur le même ton — qui n'est pas le ton de l'histoire — les allemands parlent des *Raubkriege* de Louis XIV. Un peu plus loin, p. 190, M. S. constate que le

traité du 16 août 1707 n'accordait à la Prusse rien de ce qu'elle aurait voulu, même pas la ville d'Elbing, et il ajoute — sans aucune preuve, mais nous y suppléons en note — : « A la vérité la raison n'apparait guère pourquoi Charles XII eût dû bénévolement gratifier d'Elbing Sa Majesté prussienne. [1] Mais il faut bien que les historiens prussiens s'indignent de ce traité du 16 août 1707, il faut bien qu'ils le déclarent abominable, odieux et inique [2], puisque Frédéric I, six ans plus tard [3], l'a cyniquement violé [4]. » Il serait difficile d'être plus inexact.

Les ouvertures faites directement par Villars à Charles XII en juin 1707 ne sont guère connues jusqu'à présent que par un passage, assez obscur, des *Mémoires* du Maréchal. M. Syveton le cite, p. 159, d'après l'édition Michaud (et avec une erreur de référence : au lieu de p. 184, lisez p. 163). Il aurait dû se servir plutôt du texte publié par Vogüé pour la Société de l'histoire de France ; et il aurait alors remarqué (édit. Vogüé, t. II, p. 239, n. 1 ; cf. du même, *Villars*, t. I. p. 300-301) que Louis XIV était opposé au mouvement projeté par Villars pour rejoindre Charles XII : ce qui ne laisse pas d'être quelque peu contradictoire avec la mission confiée à Besenval. Il y avait là une difficulté critique fort intéressante et qui n'a même pas été aperçue.

L'orthographe des noms propres est trop souvent fautive. Au lieu de : Altrandstadt, Anspach, Bronstatt, Dantzig, Hall, Hochstaedt, Leczinski, Leisnick, Lünebourg, il faut : Altranstaedt, Ansbach, Brunstatt, Danzig, Halle, Hoechstaedt, Leszczynski, Leisnig, Lunebourg (ou Lüneburg), et cette liste n'est sans doute pas complète ; le livre n'a pas de table alphabétique.

G. Pariset.

---

1. La Prusse avait sur la ville polonaise d'Elbing des droits incontestables qui remontaient à 1657 (traités de Wehlau et de Bromberg), et ses troupes avaient même occupé la ville de la fin de 1698 au début de 1700, avec l'agrément du roi Auguste. En 1703, les gens d'Elbing avaient demandé à Frédéric un appui contre les Suédois qui exigeaient d'eux une forte contribution de guerre, et Frédéric I s'était offert à la payer, à condition de reprendre possession d'Elbing. Charles XII refusa, mais il reconnut lui-même, dans une déclaration du 4 février 1707, les droits de la Prusse sur la ville.

2. Droysen qualifie le rôle de la Prusse en cette affaire de *verlegen und deprimirend* (*G. d. pr. Politik*, 2te Aufl., Th. IV, Bd. 1, p. 195). Si M. S. a utilisé une autre édition ou un autre historien, il était nécessaire qu'il donnât ses références.

3. Six ans plus tard, Frédéric I était mort depuis plus de cinq mois (25 février 1713).

4. Dans l'acte de neutralité (La Haye, 20 mars 1710), le recès de sequestre (Schwedt, 6 octobre 1713) et le rappel du ministre suédois à Berlin (26 avril 1715) — ce sont les trois principaux actes de la rupture entre la Prusse et la Suède après le traité de 1707 — il n'y a de « cynique » que le mot de M. S. Jamais peut-être au contraire, la diplomatie prussienne ne fut si lente, si désireuse de s'abriter derrière les verbalités du droit des gens d'alors, si défiante de l'action qu'elle n'accepta que lorsqu'elle lui fut en quelque sorte imposée. C'est une grave erreur de juger la diplomatie des deux premiers rois de Prusse d'après celle de Frédéric II.

L'abbé Georges Bertrin : **La Sincérité religieuse de Chateaubriand** : Paris, Lecoffre, 1900, in-12, 410 pp.

M. l'abbé Bertrin vient d'écrire tout un volume pour démontrer que la religiosité de Chateaubriand fut sincère. Rien n'est plus difficile en général que de savoir avec certitude ce qui se passe au fond de la conscience d'un homme et beaucoup de philosophes pensent même que personne ne saurait voir tout à fait clair dans la sienne, mais avec quelque habileté on peut du moins établir certaines conjectures vraisemblables. Or cette habileté M. B. ne l'a pas eue.

Sa dialectique est, en effet, fort étrange. Elle peut se réduire à trois procédés de démonstration.

1° Citer tous les passages ou Chateaubriand a exprimé l'ardeur de sa foi et proclamer que ces passages sont des preuves péremptoires de sa sincérité. Si Chateaubriand est vraiment sincère, cela suffit en effet, mais comme c'est justement sa sincérité qu'il faut démontrer, on ne voit pas quel bénéfice l'auteur prétend tirer de toutes ces citations. Il est rare de voir un cercle vicieux si aveuglément suivi pendant tout un volume.

2° Déclarer nuls ou non avenus, pour des raisons plus ou moins spécieuses, les quelques témoignages des contemporains qu'il n'est pas permis d'ignorer et négliger tous ceux qui, moins connus, peuvent être passés sous silence. M. B. trouve ainsi moyen de nous donner un Chateaubriand d'une moralité irréprochable, qui fut le modèle des maris et n'eut même jamais de sa vie la moindre liaison galante. C'est assurément travestir bien volontiers l'histoire, car sur tous ces points la lumière est faite d'une façon définitive. Quant aux contemporains, tous ceux qui ont approché quelque peu Chateaubriand, sont unanimes à reconnaître en lui un acteur de premier ordre, et si l'on voulait rappeler tout ce qu'a cet égard ils ont dit de choses que M. B. n'a pas voulu entendre, on composerait un volume aussi gros que le sien. Lamartine lui-même, le moins médisant des hommes, n'avait pu s'y laisser tromper, et après avoir dit « c'était un rôle plus qu'un homme » ne craignait pas d'écrire en racontant ces derniers moments de l'auteur du *Génie du Christianisme* qui émerveillent si fort M. B. par leur belle piété : « Nul homme n'a plus soigné la couleur de sa robe de chambre afin de se présenter à la mort comme un apôtre pour les chrétiens, comme un chevalier pour les royalistes, comme un tribun de l'avenir pour les républicains les plus avancés » (*Souvenirs et portraits* : I, II, p. 140 et 150). Artaud qui le conduisit à Saint-Pierre de Rome en observant son attitude, disait « Il sentait le besoin d'un effet : ne pouvant pas le sentir il l'affecta ». Mais M. B. s'est bien gardé de rappeler tous ces témoignages.

3° Prendre à partie Sainte-Beuve qui a le plus ouvertement douté de la sincérité de Chateaubriand, rédiger contre lui un réquisitoire en

règle énumérant tous les défauts de son caractère et de sa critique (et M. B., écrit ici quelques pages qui ne sont pas sans justesse), enfin en arriver à laisser clairement entendre que Sainte-Beuve a forgé, pour le besoin de sa démonstration, toute une page de Chateaubriand qu'il prétendait extraite des *Mémoires d'outre-tombe* et qu'on ne retrouve dans aucune édition ni dans aucun manuscrit de cet ouvrage.

Ici M. B. a vraiment joué de malheur. Une polémique s'est élevée aussitôt dans la presse. Des amis de Sainte-Beuve ont publié l'autographe de la note prise par lui dans les mémoires de Chateaubriand. Des renseignements sont venus de toutes parts sur la manière dont Chateaubriand raturait et corrigeait sans cesse le texte de ses mémoires en vue de l'effet qu'il voulait leur voir produire. Finalement M. Bertrin a retrouvé lui même dans un manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe* où il l'avait d'abord vainement cherchée, la page qu'il croyait imaginée par Sainte-Beuve. — Et tout est rentré dans l'ordre. Sainte-Beuve a gardé sa réputation de critique consciencieux, Chateaubriand est apparu un peu moins véridique encore qu'auparavant et sa sincérité religieuse devient plus douteuse que jamais après l'authenticité bien constatée de cette page.

Raoul ROSIÈRES.

Pierre BRUN. **Henry Beyle-Stendhal**, un vol. grand in-8. 150 pages, Grenoble. Alex. Gratier, 1900.

Voici sur Stendhal un livre écrit sans parti-pris d'aucune sorte — le cas est rare et mérite d'être signalé. Il comprend une étude biographique et une étude critique, et, en appendice, quelques notes fort intéressantes empruntées à un exemplaire de la Chartreuse de Parme que Stendhal avait fait interfolier pour préparer une seconde édition de son roman, édition qui est restée à l'état de projet.

L'étude biographique contient l'essentiel, bien qu'à notre gré elle soit un peu écourtée — la carrière napoléonienne de Beyle valait la peine d'être racontée avec plus de détail. Quelques faits devraient être rectifiés. M. Brun dit, d'après R. Colomb, que Beyle assista à la bataille d'Iéna — or, la bataille d'Iéna est du 14 octobre 1806 et à cette date Beyle se trouve à Paris ainsi qu'en fait foi son *Journal*, p. 330. La nomination d'adjoint au commissaire des guerres n'est pas de 1806, mais du 11 juillet 1807. Delécluze demeurait *rue de Chabanais* et non rue Cabanis. M. B. est bien sévère pour Delécluze qu'il nous montre « *critique exact et pondéré, sans l'ombre de talent et sans la moindre imagination* » (p. 36). Ce ne fut pas un génie, tant s'en faut, mais on peut défendre Delécluze en prenant pour bouclier le très sympathique article qué Sainte-Beuve lui consacre dans les *Nouveaux Lundis*, III (p. 77-124). M. B. dit lui-même que Sainte-

Beuve est notre maître à tous. Quant à l'inscription tombale, au fameux *Milanese*, M. B. ne semble pas en avoir compris la beauté. Sur Mérimée il y avait plus et moins à dire. Mérimée n'avait pas pris à Stendhal son amour de l'histoire de l'art, c'était chez lui un amour inné, et ce fut Mérimée qui révéla à Stendhal les secrets techniques de l'architecture ogivale; il ne lui avait pas non plus emprunté son libertinage littéraire, Mérimée était de première force à ce jeu-là et il n'avait nul besoin des encouragements de son ami. M. B. aurait pu insister davantage sur les relations extrêmement intéressantes de ces deux hommes et se renseigner tout d'abord avec plus d'exactitude. P. 33, le baron *Girard* est sans doute une faute d'impression pour *Gérard*. P. 18, 20, 21, 24, 30 et 31, M. B. donne comme inédites des lettres de Stendhal à sa sœur Pauline, et des lettres de Mélanie Guilbert qui toutes ont été publiées en 1893 dans un volume pourtant bien connu : *Souvenirs d'Egotisme et Lettres inédites*, p. 144-146; 207; 210; 224-225; 226-228. Les manuscrits de Grenoble ont été plus explorés que M. B. ne le croit et, tout compte fait, M. B. ne nous offre, comme nouveauté, que les notes de la Chartreuse, lesquelles notes proviennent d'une collection particulière.

Nous sommes d'accord avec l'auteur au sujet de la légende donjuanesque qui s'attache si injustement à Stendhal et nous le félicitons d'avoir su remonter ce courant. Mais il est bien dommage que M. Brun n'ait rien dit de l'histoire du mariage manqué de Beyle; il la trouvera tout au long dans le *Stendhal Inconnu* de M. Auguste Cordier, *Chronique de Paris*, 10 avril 1893, p. 81 et 82.

L'étude critique est beaucoup plus développée que l'étude biographique. M. B. l'a écrite avec plus de plaisir, cela se voit. On se demande pourquoi M. B., ayant à parler de Stendhal romancier, commence par la *Chartreuse de Parme* (1839) pour continuer par *Armance* (1827 et non 1828) et par *Le Rouge et le Noir* (1831). L'ordre chronologique était pourtant le seul qui convînt, semble-t-il. Ceci dit, il faut reconnaître que M. B. juge avec beaucoup de finesse ces trois romans de mérite fort inégal. A propos de la *Chartreuse*, M. B. répond victorieusement à M. Faguet qui a écrit que Stendhal « était presque incapable d'idées générales »; il cite aussi Nietzsche, mais il aurait dû rappeler l'admirable jugement que ce philosophe porte sur Beyle.

Passons au *Rouge*, Berthet fut exécuté en 1827, et non en 1828 (p. 55). Le portrait de Mme de Renal est charmant; mais il est gâté par une phrase vraiment bien incompréhensible : « Elle a été élevée dans les jupes austères de sa tante, d'où elle est passée, par le couvent, *dans le giron* du mariage de convenances — *si l'on peut me concéder que le mariage ait un giron ???* » (p. 60). Je signale, toujours à propos de mariage, un rapprochement d'assez mauvais goût : « Ce qui est *typique*, c'est que Mélanie, *prévoyant* et devançant

l'alliance franco-russe, se maria cette année même, avec un boyard » (p. 22).

Le livre : *De l'Amour* trouve en M. B. un admirateur profond et un analyste très bien informé. L'auteur ne fait aucune restriction et il dit en manière de conclusion : « L'amour, c'est le microcosme idéal ; et celui qui, de tous, a le plus approché de la peinture entière de ce microcosme, c'est Beyle, qui a trouvé là l'occasion de développer sa psychologie merveilleuse et de dépasser de toute la tête et Platon, et Balzac, et Michelet, et Renan. » C'est peut être voler un peu haut.

M. B. m'attribue la publication des *Lettres intimes* de Stendhal, c'est une erreur ; elles ont été éditées par M. Lesbros-Bigillon, petit neveu par alliance de Stendhal.

Dans sa conclusion M. Brun nie l'influence de Stendhal, il la déclare à peu près nulle. Il n'a qu'à lire ou à relire la préface de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, et il verra s'il est possible de nier l'influence de l'auteur de « tant de livres décousus ».

En somme, il est à souhaiter que ce joli volume, très agréablement illustré de vues dauphinoises et de portraits inédits, ait bientôt une seconde édition. Avec quelques sérieuses retouches et quelques importantes rectifications il sera tout à fait recommandable et ne déparera point la collection déjà nombreuse des travaux stendhaliens.

Cette *Revue*, comme son nom l'indique, n'est faite que pour les articles *utiles* ; que M. Brun voie dans ces quelques lignes une preuve certaine de l'intérêt avec lequel j'ai lu son livre.

Casimir STRYIENSKI.

EMILE FAGUET. **Histoire de la Littérature française** (I : depuis les origines jusqu'à la fin du XVIe siècle ; II : depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours) ; illustrée d'après les mss. et les estampes conservés à la bibliothèque nationale (224 planches). — Paris, libr. Plon, 2 vol. in-10, d. 481 et 475 pp. Prix : 8 fr.

Qu'il soit malaisé, à l'heure actuelle, d'écrire une histoire de la littérature française vraiment personnelle et neuve, c'est une chose dont on conviendra aisément. M. Emile Faguet a pourtant résolu le problème, d'une certaine façon, tout au moins ; et l'on ne dira jamais, en lisant ses deux volumes : ce n'est qu'une histoire de plus, à ajouter à tant d'autres. Il est vrai qu'il a procédé d'une manière qui n'est pas donnée à tout le monde. Pour que son livre porte ses fruits et soit apprécié à sa juste valeur, il faut avant tout que le lecteur ait pleine confiance en son jugement, ou pour mieux dire en la compétence de son jugement. Car M. F. n'enseigne pas seulement, ne raconte pas uniquement ; à chaque pas, il donne son avis, il conclut : son œuvre, claire, nette, extrêmement informée, parfaitement indépendante, est essentiellement personnelle.

C'est, à mon sens, ce qui en fait le charme, et le mérite. Après tout, chacun n'en reste pas moins libre de penser autrement ; mais il n'est pas donné à tout le monde de juger avec tant de justesse et d'à-propos, d'un coup d'œil aussi bref. Il faut du reste s'entendre sur le caractère spécial de cette nouvelle histoire de notre littérature. C'est une *causerie*, au fond, et M. E. F. a voulu qu'elle ne fût pas autre chose, car, s'il y a souvent des citations dans le texte, si d'ailleurs le texte, très au courant des dernières informations, est illustré de nombreux portraits ou fac-simile d'écritures, savamment choisis et parfaitement reproduits, tout de même, on ne trouvera ici aucune référence, aucune note, aucune indication critique, soit sur les œuvres des auteurs, soit sur les travaux dont ils ont été l'objet.

C'est tellement une causerie plutôt qu'une histoire, que peut-être M. E. F. ne s'est pas assez défié de la propension habituelle du causeur: à s'attarder sur les sujets qu'il pense plus inconnus de ses auditeurs, ou qu'il trouve plus curieux comme thème pour lui-même, et à passer rapidement sur ceux dont le jugement qu'il pourrait porter est plus généralement admis, va sans dire, ne prête guère à controverse. De là, parfois, un certain manque de proportions entre les époques ou les écrivains, qui n'a d'ailleurs pas de grands inconvénients et qu'il suffit qu'on sache d'avance, pourvu qu'on ne croie pas que cette histoire *doive* renseigner sur tout et répondre à toutes les questions. De là aussi, en revanche, une foule de vues ingénieuses et vives, de jugements éloquents en leur brièveté, de mots heureux et originaux.

On voit, par la division des matières de ces deux volumes, combien il insiste sur les périodes antérieures au grand siècle, et par suite, combien il lui faut marcher vite, et trop vite, après. Il se joue du reste avec bonheur des difficultés de la première besogne, et même sait expliquer les formes et les idées de ces époques qui passent généralement pour arides et ennuyeuses, à l'aide d'exemples tirés des modernes : rapprochement un peu forcé, qu'on n'ose généralement pas, mais qui a de la liberté et de la vie. De jolies et adroites citations, surtout quand il s'agit des poètes, pour lesquels M. F. a un faible décidé [1] (à toute époque), contribuent pour leur bonne part à intéresser le lecteur à la suite du brillant causeur. Et il est tout à fait gagné quand il lit les excellentes pages que celui-ci a ajoutées à la fin de chaque période, où il résume l'effort et le caractère témoignés par les œuvres, et conclut sur leur place dans l'histoire.

---

1. Il y a bien des rimailleurs au XVI[e] siècle, et on peut trouver que M. Faguet s'y attarde beaucoup. Il y en a d'autres qu'on connait en effet trop mal et que quelques citations bien choisies relèvent et éclairent mieux. Mais quand il lâche cette conclusion : « Ronsard est un des trois ou quatre grands noms de la littérature française », il est permis de supposer que la fin de la phrase est restée au bout de sa plume, et qu'il voulait dire « du XV.[e] siècle ».

C'est avec le XVIIe siècle qu'apparaissent les disproportions dont je parlais tout à l'heure, dues à cette pensée que les très grands noms n'ont pas autant besoin qu'on y insiste, que ceux qui sont restés moins connus et mal expliqués. Ce n'est pas tout à fait l'opposé, mais peu s'en faut, de la méthode de M. F. Brunetière dans son récent *Précis* de la littérature française. Ainsi, le croirait-on, Pascal occupe *une* page à peine chez M. F., quand il en a *huit* dans l'unique volume de M. Brunetière, et le chapitre où Pascal et Descartes sont liquidés en quelques mots, justes d'ailleurs, est quatre fois plus bref que le chapitre qui suit, où précieux et burlesques ont été analysés. Mon Dieu, ce n'est pas que je blâme le procédé, d'autant qu'il nous vaut peut-être des jugements d'autant plus solides en leur brusquerie ; mais il faut avertir. Ainsi ce mot sur Bossuet moraliste peut montrer comment M. F. sait s'en tirer quand il n'a pas 10 pages d'analyse à consacrer à son homme :

« On n'a pas assez dit à quel point il a été un penseur ; non pas sans doute un philosophe, et la philosophie de sa religion lui suffisait; mais un moraliste profond qui a fait autant de découvertes dans l'âme humaine qu'il a donné de fortes expositions de la foi. On n'y fait point assez attention, parce que les observations et les analyses sont répandues à travers tous ses ouvrages ; mais il est étrange que la Rochefoucauld passe pour un grand moraliste avec ses cent pages de pensées, alors que Bossuet en présenterait tout autant et d'aussi fortes, s'il s'était inquiété de les réunir en un volume. »

En vérité on ne saurait mieux dire, et il y a ici une foule de jugements aussi nets et aussi nourris. Il y en a aussi beaucoup de spirituels, qu'on aimerait à citer. Comme celui-ci, sur Voltaire, d'ailleurs développé ensuite : « Il n'a jamais bien su ce qu'il voulait, ce dont on ne peut lui faire un grand reproche, car le nombre de ceux qui ont su ce qu'ils voulaient est très restreint dans l'histoire universelle; mais il savait assez bien ce qu'il ne voulait pas... »

Pour l'époque moderne et les écrivains de ce siècle (notons auparavant l'excellent jugement général sur le XVIIIe siècle), il n'y avait décidément plus assez de place, et le défaut de renseignements précis est aussi plus sensible qu'ailleurs. Il y a toujours de fines études et de justes jugements, mais ne faudrait-il pas les faire reposer un peu plus que sur rien, comme c'est trop souvent le cas? Les principales œuvres, les œuvres essentielles à retenir ne sont pas toujours indiquées, et il n'y a même parfois *pas un seul titre* cité (pour Balzac, par exemple). Avec les quelques lignes consacrées aux Lamennais, aux Quinet, aux Guizot, aux Mérimée, il est impossible de savoir ce qu'ils ont bien pu faire pour obtenir cette notoriété littéraire, et si, en revanche, le lecteur trouve quatre pages pour le seul Renan et quatre autres pour le seul Taine, j'en sais qui ne regarderont pas cela comme une consolation.

M. Faguet ne s'est peut-être pas toujours assez rendu compte à qui

il parlait, sinon à lui-même, voilà le fond de tout ceci. Mais il y a tant à gagner aux soliloques d'un esprit fortement nourri comme le sien, et qui rend si bien sa pensée, qu'il faut surtout se féliciter de la bonne fortune qui a permis à un chacun de l'entendre et de le lire.

Henri DE CURZON.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1900 (suite).

M. Paul Tannery fait une communication relative à un certain *Dominicus Parisiensis*, mentionné dans une Géométrie pratique composée à Culm vers 1400 et sur lequel de longues recherches ont été entreprises par M. Maximilien Curtze. M. Curtze a retrouvé de nombreux mss. d'un ouvrage mathématique d'un intérêt considérable, écrit en 1347 par un maître ès arts de l'Université de Paris, *Dominicus de Clavasio* (Chivasso), qui fut ensuite docteur médecin et astronome ou astrologue d'un roi de France, probablement Jean le Bon, car il paraît être mort entre 1357 et 1362. M. Curtze a établi le texte sur un ms. de Munich du XVe s.; M. Tannery en a commencé la collation sur un ms. de Paris, daté de 1369. — Il rappelle ensuite qu'en 1897 M. Curtze a également publié comme anonyme un court opuscule, *Practica geometriæ*, composé vers le milieu du XIIe siècle, et particulièrement intéressant en ce qu'il montre le développement mathématique dans l'Occident latin au moment précis où l'influence des traductions faites sur l'arabe va commencer. Cet opuscule a été rangé parmi les œuvres de Hugues de Saint-Victor, notamment par M. Hauréau. M. Tannery remarque que dans les mss. l'opuscule présente une suite (sur la cosmimétrie) qui mérite d'être publiée; il conclut contre la tradition qui donne l'ouvrage à Hugues de Saint-Victor. Cependant l'auteur a dû s'appeler Hugues; on peut proposer de l'identifier avec un maître ès arts de l'Université de Paris, lequel portait ce nom et mourut en 1199 après avoir exercé la médecine.

Séance du 6 juillet 1900

L'Académie se forme en comité secret.

M. Babelon communique une note de M. A. Degrand, consul de France à Philippopolis (Bulgarie). Dans cette note, M. Degrand signale la découverte, non loin de Philippopolis, d'une statue de marbre du *cavalier thrace*, personnage héroïque que l'on trouve sur de nombreuses stèles funéraires et sur les monnaies antiques du pays. M. Babelon fait remarquer que ce type monétaire et sculptural se rapporte au culte des ancêtres qui était très en honneur chez les Thraces.

M. Bouché-Leclercq présente quelques observations sur le totémisme, à propos de la récente communication de M. Salomon Reinach.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 23 juillet — 1900

I. — **Introduction à la Chronologie du Latin vulgaire.** Etude de philologie historique, par F.-G. MOHL, lecteur à l'Université de Prague (122e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*). Paris, Em. Bouillon, 1899; 1 vol. in-8°, de XII-339 p.

II. — **Le couple roman lui : lei.** Ses origines et son histoire dans les dialectes vulgaires de l'Empire Romain (en tchèque avec résumé en français), par le Dr F.-G. MOHL. Prague, 1899; 1 vol. in-8° de VI-124 p.

I. — Voici — je n'hésite pas à le dire — le livre le plus important qui ait été publié depuis plusieurs années sur les origines romanes. Presque à son apparition, l'*Académie des Inscriptions* lui a justement décerné une de ses plus hautes récompenses. Pour ma part, je l'ai lu avec infiniment d'intérêt, je dirai presque avec un peu d'effroi : le mot n'est pas trop fort, à la condition d'être bien vite expliqué. Sur beaucoup de points fondamentaux, que les romanistes s'étaient habitués — un peu par paresse d'esprit, il faut bien l'avouer — à considérer comme résolus ou acquis à la science, M. Mohl vient donner, proposer tout au moins des solutions à peu près nouvelles. Il le fait avec une tranquille sérénité, la hardiesse d'un esprit très mûr, vigoureux dans ses déductions, en s'appuyant à chaque instant sur des recherches minutieuses et patientes qui lui permettent de ne généraliser qu'à bon escient. La première impression est que ce livre vise à tout renouveler, à changer d'orientation les procédés et la méthode, et qu'il va peut-être nous forcer sinon à adorer ce que nous avons brûlé, du moins à

brûler ce que nous avons adoré. Le sacrifice est toujours un peu pénible, et il est bien légitime qu'au premier abord le lecteur s'en trouve troublé dans une certaine mesure. Mais, après tout, la question n'est pas là, et je ne devrais pas m'attarder sur ces considérations. Que des habitudes prises soient dérangées par une publication de ce genre, où sera le mal, pourvu que la science en profite ? Ce qu'il s'agit de savoir, c'est en somme si l'auteur a raison, et dans quelle mesure ?

M. M., qui est un ancien élève de M. Bréal (auquel son livre est dédié), est parti de cette idée qu'on a généralement jusqu'ici cherché les origines du latin vulgaire à une époque infiniment trop récente, tout à la fin de l'Empire; qu'on a voulu le reconstruire artificiellement, en lui attribuant une unité chimérique et qu'il n'a jamais eue. Le latin vulgaire doit être considéré comme un compromis entre l'ancien *sermo rusticus* du Latium et les dialectes locaux (appelés ici du nom de *peregrinitas italica*) : c'est ce latin provincial d'Italie qui est la source de presque toutes les particularités du latin vulgaire. Il faut donc rechercher avant tout en quoi consistent ces particularités, et comment elles se rattachent aux anciens dialectes italiques tels que l'Osque, l'Ombrien, etc. Il faut aussi les suivre à la trace en quelque sorte, voir comment elles ont pu subsister d'abord, puis peu à peu se répandre de proche en proche : d'où nécessité d'appeler à son aide toutes les lumières de l'histoire et de l'interroger dans ses moindres détails, d'examiner par exemple les translocations de populations, les établissements de colons, les séjours qu'ont pu faire certaines légions dans telle ou telle partie du monde romain. Il y a dans cet ordre d'idées un chapitre d'une pénétration singulière, et d'un puissant intérêt linguistique, quoique aucun fait linguistique proprement dit n'y soit allégué : c'est le chapitre III, assez étendu (p, 87-151) et consacré tout entier à l'Italie, montrant comment après la guerre sociale surtout, et à la suite de quels déplacements de populations il s'est produit une uniformisation toute relative du langage parlé dans la péninsule. Car c'est toujours là qu'en revient M. M., et il le répète à plusieurs reprises en termes presque identiques, notamment à la p. 157 où il dit : « L'unité « du latin vulgaire, son identité presque absolue avec la langue écrite, « telle qu'elle nous apparaît vers la fin de l'Empire, au seuil de la « période romane, a été avant tout l'œuvre du temps. » Il est vrai qu'ici l'expression semble un peu trahir la pensée de l'auteur : car enfin si le latin vulgaire s'est unifié, peu nous importe que cette unification se soit opérée tardivement ou non; l'essentiel c'est qu'elle a eu lieu dans une large mesure, et dès lors où serait l'intérêt immédiat de ces investigations dont on nous parlait précédemment, faites dans le vieux passé italique ? A quoi bon ces fouilles méthodiques, si tout ce que nous pouvons espérer ramener au jour consiste en quelques formes archaïques qui se seraient conservées çà et là, comme *vocitus* pour *vacuus* un peu partout, ou encore *covus* pour *cavus* attesté en

Ibérie par l'espagnol *cueva* (sans oublier l'Aquitaine, puisque la forme de l'ancien béarnais est également *cobe*) ? Le résultat serait un peu maigre, et ce n'est point là évidemment ce qu'a prétendu M. M., mais il y a des moments où on serait tenté de le croire d'après ses paroles mêmes. La vérité, c'est que dans son livre la discussion, toujours intéressante, procède d'une façon un peu trop discursive : si la méthode y est entrevue, elle n'est point encore arrêtée cependant dans ses lignes définitives. Et ce n'est pas là un reproche que j'adresse à l'auteur, mais il fallait bien le constater.

Parmi les très nombreux points de détail qu'a eu à aborder M. M., au courant de la discussion, parmi tous les faits sur lesquels il a cherché à étayer ses démonstrations, il y en a aussi naturellement çà et là sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui, ou qui me paraissent même présentés d'une façon peu exacte. Et je ne voudrais pas insister là-dessus, mais il faut pourtant que j'en cite quelques-uns. Est-il bien juste par exemple, au point de vue chronologique, de ne mettre (p. 57) qu'un intervalle de trois siècles entre Polybe et Ulpien ? Dire qu'Ausone était Eduen (p. 69) est admissible à la rigueur — il l'était en effet d'origine, par son aïeul Agricius, — c'est cependant se servir d'une expression un peu forcée. Ce qui ne me paraît point exact non plus, et ce qui est sans doute un peu plus grave, c'est de comparer (p. 166) l'influence du latin littéraire sur les patois italiques à ce qui s'est passé en France vers l'époque du *Saint-Alexis* ou du *Roland* : il me semble que dans le premier cas nous avons à faire à une action tout autrement intense, à une pénétration de formes et de tours syntaxiques, tandis que dans le second cas il ne s'agit après tout que d'un emprunt de quelques termes savants et abstraits. Je n'aime pas davantage les considérations, qui suivent presque immédiatement, sur l'éternité possible des langues : mais ceci est affaire d'appréciation, et nous entraînerait trop loin. Citons encore quelques faits douteux : dans une note de la p. 83, M. M. se déclare « sceptique à l'égard de l'antiquité de *ü* en Gaule », mais il n'allègue pour soutenir son opinion qu'une preuve vraiment assez faible, l'existence aux environs de Paris d'un village appelé *Morsan*, et dont le nom remonte à une ancienne forme *Murocinctus*. Supposer (p. 248) que dans les formules impératives et négatives de l'ancien français, telles que *ne dire*, *ne changier*, se cachent d'anciens imparfaits latins (*ne diceres*, *ne cambiares*) ne me semble point non plus une hypothèse heureuse. Et ce que je puis encore moins admettre, c'est l'explication du provençal *glazi* par une forme *gladi* (*m*) pour *gladium* (p. 285) : si l'on suppose le mot populaire, pour quelle raison l'*i* final s'y serait-il conservé ? Parfois, M. M. a le tort de nous laisser espérer une explication qu'il réserve ensuite et ne donne pas : ainsi, dans une note de la p. 191, il dit d'une façon un peu énigmatique que la solution de la question du suffixe français *-ier* pourrait bien reposer sur une alternance en latin

vulgaire de *-ario* et de *-aris*, et cette hypothèse est reproduite à peu près dans les mêmes termes à la p. 285. C'est trop dire, ou trop peu : il faudrait s'expliquer ne fût-ce qu'en une ligne ou deux, car nous ne pouvons vraiment pas deviner comment la solution du problème se présente à l'esprit de l'auteur. Suppose-t-il qu'un type *panaris* aurait abouti en vieux français à *panier* (auquel cas il aurait tort, puisque *singularis* devient *sangler*)? Mais, en vérité, nous n'en savons rien, et nous ne pouvons pas discuter dans le vide. Enfin, il y a un reproche qu'on pourrait adresser parfois à M. M., et qui tient à ce qu'il a employé dans ce livre une méthode discursive, à ce qu'il a présenté ses observations « sans beaucoup d'ordre et d'après un plan des plus larges », comme il le dit lui-même. Les mêmes faits sont allégués quelquefois à plusieurs reprises, et ce n'est pas là qu'est le mal : ce qui est plus regrettable, c'est qu'ils n'y sont pas toujours présentés sous un jour identique, et qu'il y a même désaccord entre certains passages, entre certaines formules. Ainsi, p. 80, je lis que le maintien du type *domni* en Italie a « une origine quelque peu différente » de celle qu'il a en Gaule ; je vais ensuite à la p. 214, et je vois qu'entre le *domni* du latin vulgaire d'Italie et celui de la Transalpine il y a une « différence absolue qui les sépare » : voilà deux formules qu'il faudrait faire concorder. Il y a quelques vacillements encore dans la façon dont est présentée la transformation des neutres comme *gaudia* en singuliers féminins : à la page 177, c'est la théorie d'Appel qui est adoptée, celle qui repose sur les influences de la langue poétique ; mais je ne vois pas bien alors pourquoi plus loin (p. 199) il est question d'un singulier *arma* reconstruit d'après le pluriel *armae*, tout au moins en Italie. De même, on pourrait croire à la p. 82 que le *tt* italien pour *ct* est donné comme sorti d'une étape *ht*; il faut, en réalité, aller à la p. 316 pour avoir sur ce point la vraie pensée de l'auteur.

Je ne veux point multiplier ces critiques de détail. Je ne veux pas laisser croire non plus qu'en fait de théories linguistiques, il n'y a dans ce livre que des vues provisoires et des excursus, quel qu'en puisse d'ailleurs être l'intérêt. A côté de cela nous y trouvons deux points qui ont été abordés de front et traités avec ampleur : l'un est relatif à la phonétique, l'autre à la morphologie, et tous les deux sont d'une importance vraiment capitale. Le problème de phonétique qu'a repris ici M. M. est celui de la palatalisation des gutturales latines (p. 289-318) : tout ce que je puis dire, c'est qu'à mon sens il lui a fait faire un bon pas. Il a vigoureusement combattu le scepticisme des romanistes, qui voudraient retarder jusqu'au VIe ou au VIIe siècle les débuts de la palatalisation, il a fait ressortir l'invraisemblance d'une telle théorie. Pour ma part, il y a longtemps que j'admettais l'étape *k'* pour le latin vulgaire de l'époque impériale ; je serais disposé maintenant à aller plus loin, mais le problème se présente sous une forme vraiment trop complexe pour être abordé ici. Quant à la loi qui est posée

p. 299 relativement à la Gaule (*tsy* de *ty* et de *k + e, i*; *tts* de *ky*, elle me paraît juste dans son ensemble, quoiqu'elle soit à vrai dire une constatation des faits plutôt qu'une explication. — L'autre théorie, qui a été plus qu'esquissée ici (p. 177-225), c'est celle de la déclinaison en latin vulgaire et des destinées qu'elle a eues dans les diverses régions où devaient se développer plus tard des langues romanes. Rapportant essentiellement les faits à l'effacement ou à la conservation de l'*s* finale, M. M. a déployé pour les exposer beaucoup d'originalité et une singulière vigueur d'esprit : si tout cela n'est pas encore prouvé d'une façon définitive, il s'en faut de peu cependant que ce ne soit la vérité toute entière, et je crois bien qu'on n'en avait pas encore approché d'aussi près. Donnons une idée de cette hardiesse brillante dans l'interprétation des faits. Il est admis ici qu'au nominatif aussi bien qu'à l'accusatif singulier des noms masculins une finale invariable *o* a existé de tout temps dans le latin parlé d'Italie et d'Espagne. Et l'auteur voit bien la grave objection qu'on peut faire à cette théorie d'une forme *domno* ancienne : c'est l'existence de *domnu* en sarde. Pour parer à cette difficulté, il fait intervenir l'influence de l'Italie du sud et du vocalisme spécial à la langue osque : il n'en reste pas moins que le sarde logoudorien a dans sa conjugaison *kanto* en face des noms comme *domnu*, tandis que l'Italie méridionale dit uniformément *kantu*, *domnu*, et il y a là quelque chose assurément qui est de nature à inspirer des doutes. La question n'est peut-être pas encore vidée complètement, et a besoin d'être serrée de près. L'explication donnée sur la formation du pluriel en italien (et du même coup en roumain) est extrêmement ingénieuse : ce sont des formes *patreis, domneis*, qui ont fusionné, qui sont devenues *patris*, *domnis*, pour aboutir uniformément à *patri, domni*, car autrement on ne comprendrait pas que le nominatif ait pu succéder directement aux cas obliques (remarque qui me paraît d'une justesse incontestable). Par contre, les choses se sont passées tout autrement dans la péninsule ibérique et en Gaule, c'est-à-dire dans les régions où *s* finale est restée sensible : je regrette seulement qu'en parlant de la Gaule et en attribuant à des influences celtiques l'existence d'un féminin pluriel unique *domnas* en face de *domni*, *domnos*, M. M. n'ait pas rappelé que cette solution a déjà été proposée, il y a près de trente ans, par M. d'Arbois de Jubainville ; c'est un oubli involontaire, j'en suis sûr. Je recommande enfin les pages (p. 225 et sq.) où les faits en apparence embrouillés et contradictoires, qu'on constate actuellement dans les idiomes rhétiques, sont allégués comme confirmation de tout ce qui précède. C'est par des constatations de ce genre, par une accumulation patiente de faits, que l'auteur nous fait entrevoir peu à peu les langues romanes plongeant leurs racines fort loin dans le passé, plus loin peut-être qu'on ne voulait le croire jusqu'ici. Il arrive du même coup à faire ressortir le danger des constructions à priori, brillantes en apparence et dont

toutes les parties semblent liées entre elles d'une façon logique, sans qu'elles cadrent mieux pour cela avec la réalité et attestent autre chose qu'une stérile dépense d'ingéniosité. Le coup de cloche que donne à cet égard M. M. mérite d'être entendu, et aura certainement son utilité. On pourra bien reprocher à son livre des lacunes et des imperfections, une méthode encore flottante parfois : il n'en est pas moins vrai que, si du premier coup il n'a pas complètement maitrisé son immense matière (et a-t-on bien le droit de s'en étonner ?) il a cependant par ailleurs, dans cet obscur sujet, pratiqué des percées lumineuses. Il ne pouvait pas espérer mieux, et on serait mal venu à lui en demander davantage.

II. — Je ne sais pas le tchèque, et franchement je le regrette. Je n'ai donc pu suivre qu'approximativement la discussion relative aux origines du couple roman *lui, lei* : cette monographie a été publiée par M. M. en même temps que la *Chronologie*, pour montrer les résultats pratiques auxquels peut conduire la nouvelle méthode. Elle me paraît conçue d'une façon rigoureuse — quoique j'en juge essentiellement, je le répète, d'après le résumé français en cinq pages qui précède le texte lui-même. L'auteur combat résolument la théorie répandue qui consiste à voir dans *illui* une forme modelée sur le relatif *cui*, et l'existence du féminin *illei* lui donne probablement raison. Pour lui tout se ramène à une spécialisation ancienne des démonstratifs *hui(c)* et *ei*, formant une sorte de « système générique » et joints de bonne heure exclusivement l'un aux noms masculins, l'autre aux féminins. Il n'est pas impossible que ce soit là la vérité, et la solution du problème. Tout ce que j'ajouterai, c'est qu'une grammaire complète du latin vulgaire construite sur ce plan et dans ces proportions serait excessivement intéressante : il est vrai, d'autre part, qu'elle serait colossale, étant donné qu'il y a ici 124 pages consacrées à l'étude d'une ou deux formes pronominales. N'importe, il faut souhaiter que M. Mohl nous la donne un jour, et le plus tôt possible, dût-il se résumer un peu, et condenser les faits, — ce qui souvent après tout n'est pas pour nuire à la parfaite clarté de l'exposition.

E. Bourciez.

O. Soltau. **Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence, biographische Studie**; Berlin, Ebering 1898, in-8° de 65 p. (*Berliner Beitræge zur germanischen und romanischen Philologie*, XVIII.)

Dans cette monographie très bien conduite, M. Soltau établit la généalogie de Blacas (dont il a pu suivre les ascendants jusqu'au commencement du XII° siècle) et énumère les pièces d'archives où il a rencontré la mention du poète. Sa conclusion, contraire à l'opinion de M. de Lollis, est qu'il n'y a eu qu'un Blacas poète, né vers 1165, mort

en 1237. Il dresse ensuite la liste des divers troubadours qui furent en relations avec lui ou le célébrèrent dans leurs vers. — Il faut signaler une digression (p. 46-51), qui n'a qu'un rapport lointain avec le sujet, mais qui est par elle-même intéressante, sur les deux pièces 386, 2 et 4, relations à l'entrée en religion de deux jeunes filles, où l'on avait voulu voir jusqu'ici deux sœurs appartenant à la famille des Baux, et dont on n'avait pu retrouver aucune trace dans les nombreux documents relatifs à cette famille. M. S. montre que c'était là une interprétation erronée et que la recherche en question ne pouvait aboutir[1]. La présente publication sera complétée par l'édition des œuvres de Blacas que M. Soltau promet de donner prochainement[2].

A. JEANROY.

Abbeville au temps de Charles VII, des ducs de Bourgogne maîtres du Ponthieu, de Louis XI (1426-1483) par E. PRAROND, ap. Alphonse Picard, Paris, in-8, prix 7 fr.

De 1426 à 1465, le Ponthieu et sa capitale Abbeville ne semblent pas avoir trop souffert, sauf de quelques incursions des Anglais qui s'étaient retranchés au Crotoy et de quelques pilleries des gens d'armes du duc de Bourgogne et de Charles VII. La ville a été plus éprouvée, j'allais dire plus oppressée, sous Charles le Téméraire qui avait sans cesse besoin d'armes, d'hommes d'armes et surtout d'argent. Les documents recueillis par M. Prarond avec autant de patience que d'intelligence dans les archives et les registres municipaux du temps nous montrent pourtant que les maieurs et les échevins usaient de toute leur opiniâtreté de Picards, pour faire diminuer ou modérer les tailles et les impôts dont les chargeaient successivement le roi d'Angleterre Henri VI, les ducs de Bourgogne et enfin le roi de France Louis XI. Par leur soumission plus apparente que réelle à Henri VI qu'ils appellent *Nostre Sire*, par l'entrée triomphale « et le spectacle de Sirènes », qu'ils lui préparent en 1530, ils ne se proposaient peut-être pas d'autre but que de soulager leurs administrés des misères de la guerre. On voit cependant que les victoires de Jeanne d'Arc avaient ému les habitants par ce fait que deux aventuriers, natifs d'Abbeville et parti-

---

1. L'une de ces deux jeunes filles seulement, appelée Estefanie, était *dona del Baus*. M. S. n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs, et ce personnage reste à identifier. Quant au *Bergonho* nommé dans le texte le plus authentique de 386,4, ne serait-ce point ce *Burgundio* qui figure dans le tableau généalogique des Vicomtes de Marseille, dressé par M. Springer (*Das altprovenzalische Klagelied*, p. 75)? Un *Bergonho*, qui peut être le même personnage, est nommé dans la tenson de Taurel avec Falconet (148,2).

2. Cette édition vient de paraître (*Zeitschrift für romanische Philologie*, 1899, fasc. IV et 1900 fasc. I).

sans du roi anglais, ayant injurié publiquement la Pucelle d'Orléans, furent arrêtés par le maire et retenus longtemps prisonniers. En 1435, Charles VII ayant, par le traité d'Arras, cédé au duc de Bourgogne tout le comté du Ponthieu, rachetable moyennant 400,000 vieux écus d'or, les Abbevillois crurent qu'ils allaient enfin vivre en paix, mais il leur fallut encore guerroyer plusieurs années contre les Anglais, et fournir tantôt au duc, tantôt au roi des subsides en argent et des hommes d'armes pour qu'ils pussent s'emparer de Dieppe, de Neufchâtel, du Crotoy et autres places que les ennemis occupaient encore. En 1463, Louis XI n'eut rien de plus pressé — et il dut fort se repentir de sa précipitation — de rembourser au duc les 400,000 écus, et aussitôt il fit son entrée dans Abbeville. Un document curieux que cite M. P. énumère les préparatifs faits pour le recevoir. « Maieur, échevins, maieurs de bannière, officiers et autres gens notables et des commis d'icelle ville, iront à l'entrée de lui, de cheval, vestus tous d'une parure de drap de couleur perse, lui faire la révérence joyeusement et humblement. » Les maisons furent en outre tendues de toiles, les rues jonchées d'herbes, et « des joyeusetez de mistères » eurent lieu à la porte par laquelle il fit son entrée. On sait comment le roi, par suite de la guerre dite du *Bien public*, fut contraint « neuf mois après avoir payé les 400,000 écus, » dit Commynes, de restituer au comte de Charolais qui les garda jusqu'à sa mort, le Ponthieu et les terres de Picardie. Il fut accueilli dans la ville avec le même cérémonial que Louis XI, et à cette occasion, l'on ne manqua point de faire jouer encore plusieurs mystères à la porte Mercadé, au Marché, et autres lieux, comme devant « l'hôtel de la Thoison d'or ou ledit seigneur fut logié. »

Ces divertissements scéniques plaisaient fort aux Abbevillois, mais ils n'avaient pas toujours lieu sans tumulte, car les Picards ont la tête près du bonnet, surtout quand ils ont bien dîné. Ainsi, pour que l'on pût jouer sans trouble les mystères de monseigneur Saint-Quentin en 1451, et ceux de plusieurs autres saints, le maieur dut faire surveiller les représentations par plusieurs sergents. L'année suivante, les échevins paient la somme de dix écus d'or pour avoir le Jeu de la Passion par Ernoul (sic) Greban. En 1478, dans l'attente d'une visite du roi Louis XI, on fait des préparatifs coûteux pour représenter « l'Histoire de Daniel le prophette. » La *choule* ou *chole* était encore un de leurs jeux favoris. Il avait lieu le lundi gras : on l'interdit, « pour eskiver aux noises, haines, débats et inconvéniens qui en étoient advenus par ci-devant, » et au lieu de *chouler* il est dit qu'on fera une course au bois. Les prédicateurs sont bien traités. Le moine Pierre Le Gros, cordelier, reçoit douze livres parisis « pour les bonnes démonstrances qu'il fait souvent en la dite ville au peuple d'icelle. » En 1462, on donne au frère Didier « un plat de viande et une *quenne* de vin pour les belles prédications qu'il a encommanchees. » A Pierre de Cornay,

carme du couvent de Montreuil, on accorde la somme de trois écus « pour sa remuneration de plusieurs belles et notables prédications. » Les échevins n'oublient pas dans leurs générosités les sœurettes du Béguinage, « eu égard à ce qu'elles ont fait et font très bien leur devoir a visiter les gens malades. » Cet éloge revient plusieurs fois. Les Abbevillois sont, à maintes reprises, affligés par *l'influence* (sans doute l'influenza d'aujourd'hui) et les sœurettes sont appelées de tous côtés dans les maisons où sévit la contagion. Les barbiers sont commis à soigner, non, à saigner les malades. C'est encore le remède que Gui Patin, au XVIIe siècle, préconise à peu près pour toutes les maladies. Des faits, rien que des faits habilement groupés, coordonnés, extraits la plupart des archives du temps, nous instruisent des habitudes, des mœurs, des usages de la vieille cité. Ayant souffert dans ces temps malheureux, elle sait compâtir aux souffrances des autres. Elle accorde, par exemple, aux bourgeois d'Harfleur, après la prise de leur ville par les Anglais, « de demourer à Abbeville jusques à deux ans, sans pour ce, paier tailles, aides quelconques, » et aux habitants de Montevilliers qui n'ont pas voulu subir la domination anglaise, « de travailler au drap selon les us de la ville. » Quant aux maieurs et échevins, s'ils veillent aux intérêts de leurs administrés, ils n'oublient pas les leurs et ont soin de se faire rembourser leurs frais de voyage et leurs dépenses en banquets. Leur élection ne se fait pas toujours sans brigues, et en 1460 on prend des mesures pour y mettre obstacle : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Un dernier détail : quand un incendie éclatait dans la ville, les filles de joie étaient tenues de participer à l'extinction. Drôles de pompiers!

A. DELBOULLE.

History of the people of the Netherlands, by Petrus Johannes BLOK, part II. translated by Ruth Putnam. New-York and London, G.-P. Putnams Sons, 1899, VII, 420 p., in-8, cartes.

On a rendu compte du premier volume de la traduction anglaise de l'important ouvrage de M. Blok, dans la *Revue* du 27 février 1899. Depuis, le second volume de l'histoire nationale du savant professeur de Leyde a paru, renfermant les annales des Pays-Bas depuis le commencement du XVe siècle jusqu'aux débuts des « grands troubles », sous Philippe II en 1559; il expose ce qu'on peut appeler la période bourguignonne de leur passé, car Charles-Quint lui-même est certainement bien plus Flamand qu'Espagnol. M. B. nous fait assister d'abord à la lente formation de cet empire bourguignon qui absorbe peu à peu par conquêtes ou par mariages, la Hollande, la Zélande, le Hainaut, le Brabant, le Limbourg, le Luxembourg, la Gueldre, la Frise et l'évêché d'Utrecht, sans pouvoir arriver cependant à l'entière

unification de ces vastes et riches domaines. Malgré son talent d'exposition et son désir d'être court et clair à la fois, l'auteur a eu quelque peine, çà et là, à conserver à son récit la limpidité qui caractérisait son premier volume, soit qu'il fut réellement impossible de simplifier davantage la trame de la narration, soit qu'il n'ait pas voulu renoncer, au même degré qu'autrefois, à débrouiller les détails de ces conquêtes successives et de toutes les luttes, parfois séculaires, qui créèrent peu à peu le corps politique nouveau d'où sont sortis les Pays-Bas modernes. Pour le lecteur un peu pressé, M. B. a mis peut-être un peu plus *d'histoire locale* dans ce second volume qu'il n'était absolument nécessaire; mais on n'a pas le droit, en définitive, de lui en faire un reproche, car il a écrit avant tout pour ses compatriotes, désireux de connaître leur passé et non pour des étrangers, qui ne peuvent guère s'intéresser qu'à l'histoire générale de son pays. En revanche, on lira avec un vif intérêt les chapitres relatifs à l'organisation de ce nouveau pouvoir princier, plus centralisateur, qui s'établit sur les débris des organisations variées du moyen âge, sans réussir cependant à les faire disparaître tout à fait, et qui, malgré ses défauts, fut pourtant, d'après l'auteur, un pouvoir bienfaisant dans son ensemble[1]. Le tableau si vivant que M. Blok trace de la noblesse néerlandaise au XVe et au XVIe siècle, de l'organisation ecclésiastique des provinces bourguignonnes, du commerce et de l'industrie comme de la vie sociale et intellectuelle de l'époque sera lu avec intérêt et profit par ceux même qui connaissent la matière, car l'auteur a su relever son exposé de nombre de traits caractéristiques, et l'on partagera généralement ses jugements équitables et topiques sur les hommes et les choses[2]. Le chapitre sur les beaux arts nous a paru un peu maigre; sur un si beau sujet on aurait voulu un peu plus de développements et non un simple catalogue de noms propres. Pas plus que le premier, le second volume de la traduction de Miss Putnam n'a d'*apparatus criticus*; un appendice spécial, *Historical authorities*, bien court pour les savants, assez inutile pour le grand public, représente seul l'élément érudit de ce très sérieux et consciencieux travail[3].

R.

---

1. On peut accorder certainement que la *Burgundian sovereignity was a blessing to city and country* (p. 363), mais avec la restriction formelle qu'elle le fut puisque la noblesse et les villes furent longtemps assez puissantes pour l'empêcher de tourner à la tyrannie; dès qu'elle se crut maîtresse incontestée, elle tenta d'abuser de son pouvoir.

2. Quelques-uns cependant sont sujets à caution; quand l'auteur appuie, par exemple un peu naïvement, sur l'austérité des mœurs de Philippe II (p. 289) ou qu'il déclare que l'esprit d'Erasme dirigeait Guillaume d'Orange et Oldenbarneveldt, je crains qu'il ne trouve des contradicteurs.

3. Nous ne nous arrêterons pas à relever quelques erreurs de détail; p. 174, Ferdinand I, le frère de Charles-Quint, est appelé son neveu; p. 140, il n'est pas exact de dire que Hagenbach gouverna les pays confiés à lui par Charles le Témé-

Papst Alexander VIII, und der Wiener Hof (1689-1691), dargestellt von Dr Sigismund Freiherrn von BISCHOFFSHAUSEN. Stuttgart und Wien, J. Roth, 1900, XIV, 188 p. in-8. Prix : 3 fr. 75.

La monographie de M. de Bischoffshausen sur les rapports du pape Alexandre VIII avec la cour de Vienne, est solidement établie sur une série considérable de documents inédits, mémoires, relations, notes intimes et dépêches, tirés soit des archives impériales, soit de celles de la maison princière des Lichtenstein, à Vienne. Elle est peut-être un peu trop développée pour le sujet assez mince traité par l'auteur, vu qu'en fait de rapports avec Léopold Ier, le pape s'est toujours efforcé, pendant son très court pontificat, d'en avoir aussi peu que possible, afin d'échapper à l'alternative cruelle de se brouiller, d'une façon absolue, soit avec l'empereur, soit avec Louis XIV. M. de Bischoffshausen nous raconte d'abord, par le menu, les agissements et les intrigues du conclave d'où sortit, comme élu, le cardinal Pietro Ottoboni, qui prit le nom d'Alexandre VIII; il avait pour se guider dans ce récit les papiers du prince Antoine-Florian de Lichtenstein, envoyé extraordinaire de la cour de Vienne, diplomate honnête et consciencieux, mais qui n'était pas de taille à lutter contre les représentants de la couronne de France; aussi ne réussit-il point à rendre le nouveau pape favorable à son maître, et cela, d'autant moins que la lenteur traditionnelle des hommes d'État autrichiens le laissait trop souvent sans instructions définies. L'habileté des représentants de la Curie devait réussir vis-à-vis d'un personnage si peu dangereux, à éluder pendant longtemps ses demandes relativement modestes, tout en lui prodiguant les bonnes paroles; mais il est douteux que les plus habiles monsignori et le cardinal-neveu lui-même eussent réussi à maintenir la balance égale entre les deux couronnes rivales, si Alexandre VIII n'était mort déjà en février 1691, après quinze mois à peine de pontificat. L'auteur reconnaît lui-même, en définitive, que son règne éphémère n'a eu et ne pouvait avoir qu'une médiocre importance politique. Il est assez piquant de confronter son travail avec l'étude de M. Ch. Gérin, *Le pape Alexandre VIII et Louis XIV*, dans la *Revue des questions historiques* (année 1897), étude dont il est comme une réplique; on y voit que les diplomates français, avec moins de motifs sérieux peut-être, ne furent guère plus satisfaits de l'attitude hésitante du Saint-Père que les membres du Conseil aulique et le prince Florian de Lichtenstein[1]. R.

raire avec un « despotisme *capricieux* »; despote, il l'était assurément, mais avec méthode et dans un but raisonné, obéissant aux ordres de son souverain; p. 141, je ne sais ce que l'auteur a voulu dire en mentionnant « les cinq cités d'Alsace »; il y a confusion avec la Décapole, les *dix* villes impériales de la province. P. 124, lire *Macon* pour *Maçon*; p. 254, *audiencier* pour *audencier*; p. 361, la forêt de *Sonien* est sans doute la forêt de *Soignes*.

1. Sur le titre extérieur du livre il faut changer 1601 en 1691. — P. 177, lire *multiplices* au lieu de *muliplices*.

La question des villes impériales d'Alsace depuis le traité de Westphalie jusqu'aux arrêts de réunion du Conseil souverain de Brisach (1648-1680), par George Bardot. Paris, A. Picard, 1899, 295 p. in-8,

La thèse de doctorat de M. Bardot forme un des plus récents fascicules de la nouvelle série des *Annales de l'Université de Lyon*. C'est une excellente contribution à l'histoire de la *question d'Alsace*, surgie au XVIIe siècle, par suite des clauses contradictoires du traité de Munster qui cédèrent certaines parties de cette province à la couronne de France et devaient lui permettre d'en réclamer d'autres plus tard, quand elle jugerait le moment favorable venu. Dans l'ensemble des problèmes historiques, souvent délicats, que soulève cette question générale, si fréquemment controversée dans ces dernières années, l'auteur a choisi un chapitre particulier : la lutte des dix villes impériales, de la Décapole alsacienne, contre les exigences toujours croissantes de leurs protecteurs français, devenus des maîtres[1]. Cette lutte inégale a commencé, en pleine Fronde, contre Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, premier gouverneur général de l'Alsace et grand-bailli de Haguenau ; elle a continué contre le duc de Mazarin, son successeur, s'est terminée une première fois par l'occupation de Colmar, en 1673, et a été tranchée en appel, si je puis dire, par l'épée de Turenne, sous les murs de Turckheim, en 1675. Finalement la question a été rayée de l'ordre du jour par les arrêts de réunion du Conseil souverain d'Alsace, sans cependant que cette solution ait été acceptée d'une façon officielle par l'empereur et le corps germanique, car, ni le traité de Nimègue, ni celui de Ryswick, ne contiennent autre chose, sur ce point spécial tout au moins, que la confirmation des paragraphes du traité de Munster, dont l'interprétation était, on le sait, absolument divergente de part et d'autre, et formait précisément le fond du litige de la Décapole.

M. B. réunit deux qualités essentielles de l'historien, l'investigation patiente des documents afférents à son sujet, le besoin évident d'être équitable envers tous les partis et modéré dans ses jugements. Il connait à fond la littérature du sujet ; il a fait des recherches fructueuses aux Archives des Affaires Étrangères, et il a su débrouiller d'une main ferme le fil passablement enchevêtré des réclamations et contre-réclamations qui, pendant plus de vingt ans, s'échangent entre diplomates français et délégués alsaciens, par devant l'aréopage de Ratisbonne[2].

1. A la *Bibliographie* de l'auteur on peut ajouter aujourd'hui de nouveaux fragments du travail de feu Mossmann, sur *La France en Alsace après la paix de Westphalie*, publiés dans la *Revue Historique* (t. LXX), 1899, et dans la *Revue d'Alsace*, 1900, et celui de son successeur aux archives de Colmar, M. Eugène Waldner, sur *Colmar et le duc de Mazarin en 1664*, dans le *Bulletin du Musée historique* de Mulhouse.

2. Une des parties les plus neuves du travail de M. Bardot c'est l'exposé des

La nature des sources principalement consultées par l'auteur a exercé une influence déterminante — trop déterminante peut-être — sur l'ensemble de son récit, ainsi qu'on le lui a déjà fait remarquer ailleurs. On y voudrait un peu plus de vie, un peu plus de couleur. M. B. s'est volontairement condamné à ne nous donner presque qu'un chapitre d'histoire diplomatique, en laissant à peu près de côté les parties militaires de son sujet, qui lui auraient permis de varier un peu le ton de son récit, et de reposer momentanément l'attention du lecteur. Il a laissé surtout de côté, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, l'enjeu même de cette longue partie jouée sur l'échiquier politique, à coups intermittents, par Louis XIV contre Ferdinand III et Léopold I[er] : les cités alsaciennes qui, pendant près d'un âge d'homme, ont passé par mille anxiétés successives et maintes péripéties de crainte ou de joie, avant que le sort eût définitivement fixé leurs destinées pour deux siècles à peu près. Sans doute M. B. en rédigeant sa thèse, pouvait trouver difficilement, soit à Grenoble, qu'il habitait alors, soit dans les archives parisiennes, les matériaux nécessaires pour donner à cette partie de son travail des développements plus considérables, et il serait souverainement injuste de trop appuyer là-dessus; mais on doit regretter pourtant qu'il n'ait pas au moins tenté de nous montrer, un peu plus en détail, ce que pensaient les habitants de Colmar, Wissembourg, Landau, etc., des efforts que faisait la France pour « veiller à leur conservation ». Il aurait su le faire, j'en suis sûr, avec toute l'impartialité voulue, et le mémoire de M. Eugène Waldner, que je citais tout à l'heure, tiré des archives de Colmar, montre combien de détails précis et pittoresques l'on peut ajouter aux données souvent incolores des dépêches, et, à l'aridité juridique des mémoires à l'appui de la diplomatie.

Pour le reste, nous n'avons aucune critique sérieuse à présenter, ni sur la façon dont M. Bardot a conduit son enquête, ni quant aux résultats qu'il a obtenus. Il est bien évident que, dès le début, l'antinomie entre des villes libres, immédiates, c'est-à-dire relevant effectivement de l'Empire, et, un protecteur qui était le roi de France, était flagrante; il est non moins évident que le conflit n'a duré si longtemps que parce Louis XIV, pour une raison ou pour une autre, n'a pas voulu en brusquer le dénouement, et que, dès qu'il jugerait le moment venu, il triompherait d'adversaires infimes, à moins qu'une grande guerre continentale ne parvînt à ruiner ou du moins à limiter la suprématie de la couronne de France en Europe. Il est évident, enfin, qu'il y eut

---

efforts, longtemps couronnés de succès, faits par Gravel, l'envoyé français à Ratisbonne, contre la politique plus outrancière de Colbert de Croissy et de Pomponne. Il était d'ailleurs évident que Louis XIV, aussi longtemps qu'il songea le moins du monde à l'Empire, ne pouvait vouloir choquer les Etats siégeant à Ratisbonne, en violentant les moindres d'entre eux; cela explique amplement la patience du roi sans qu'on ait besoin de vanter sa magnanimité vis-à-vis des faibles, fort sujette à caution.

dans ce conflit, avant tout, une question de droit public, car, en fait, la liberté des villes de la Décapole ne fut pas beaucoup moindre après 1680, qu'avant 1648; l'oligarchie régnante y garda ses privilèges et peut-être y eut-il un peu plus de justice et même de bien-être pour le menu peuple et les manants[1].

R.

Histoire de la Langue et de la Littérature françaises, des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, Tomes vii et viii : Dix-neuvième siècle (Période romantique — Période contemporaine). Paris, A. Colin, 1899-1900; 2 vol. gr. in-8°, de xi-873 et 928 pages, avec 22 et 26 planches (fascicules 56 à 77.)

Voici terminée sans accrocs et sans retards appréciables l'entreprise dont M. Petit de Julleville avait assumé la lourde direction, et pour laquelle il ne s'est pas associé moins de cinquante-et-un collaborateurs. Tout s'est passé dans les délais prévus : le prospectus lancé en 1894 annonçait que l'ouvrage serait achevé en 1900; il l'est. J'ai eu à trop de reprises, ici même, [2] l'occasion de faire ressortir les avantages et les inconvénients inhérents à une publication de ce genre, pour revenir encore sur ce sujet. Ces deux derniers volumes (qui contiennent respectivement 16 et 13 chapitres) sont consacrés à retracer le mouvement littéraire en France pendant le xixe siècle : c'est assez dire leur attrait et la variété des sujets qui y sont abordés. Une coupure, pratiquée tout naturellement aux abords de 1850, divise la matière en deux périodes à peu près d'égale importance, et vingt collaborateurs se sont chargés de remplir le cadre ainsi tracé. A quoi bon entrer dans l'énumération de ces vingt-neuf chapitres? Franchement, ils sont trop : pour apprécier, même le plus brièvement du monde, chacune de ces études bourrées de noms et de faits, ayant un caractère spécial, il me faudrait soulever trop de questions épineuses, et ne pouvant rendre justice à chacun en particulier, je préfère la rendre à tous en

---

1. P. 33, M. Bardot s'étonne de ce que les villes de la Décapole n'aient pas protesté, entre 1622 et 1630, contre leur occupation par les Impériaux; il n'y a rien d'étonnant à cela; la plupart, Wissembourg, Haguenau, Obernai, Rosheim, etc., avaient été saccagées et pillées par Mansfeld, ou du moins frappées de contributions écrasantes. Ruinées, ou affamées, par les régiments qui campaient dans le voisinage, comment auraient-elles résisté, alors que le représentant du gouvernement impérial leur annonçait des « mesures efficaces » en cas de résistance? L'archiduc Léopold a simplement fait à Haguenau, en 1622, ce que Louis XIV fit à Colmar, en 1673. — P. 38. La forme française de *Moersperg* est *Morimont*. — P. 256, lire *Zinmeister* au lieu de *Zinmestre*.

2. Voir la *Revue Critique* du 14 décembre 1896, celle du 14 juin 1897, celle du 13 juin 1898 et celle du 1-9 janvier 1899.

général. Ce n'est pas que l'intérêt serait absent d'une critique de détail : mais elle déborderait le cadre de cette Revue. Ainsi j'aimerais à parler du *Victor Hugo* que M. Gaston Deschamps a inséré dans le tome VII (chap. VI) : il a déployé des qualités très particulières à résumer en cinquante pages cet immense sujet, cherchant à objectiver sa critique, à repenser cette vie si intimement mêlée à toutes les émotions du siècle, et il en résulte une étude assez vibrante, d'une allure fort originale. Je trouve au contraire que, dans le chapitre sur les *Historiens* (t. VII, chap. X), M. de Crozals aurait pu détacher un peu plus en relief la grande figure de Michelet : et ce n'est pas sa faute, je le sais bien, s'il le fait apparaître à l'improviste, après avoir parlé de l'*Histoire des Croisades* de Michaud, — mais décidément, dix pages seulement sur celui qui a été à tant d'égards le plus prestigieux écrivain du siècle, c'est un peu maigre, et c'est par trop le réduire à la portion congrue. Le dernier volume donnerait lieu à des remarques d'un autre genre : il est évident que la critique, ayant à s'exercer là sur des sujets actuels, y manque forcément de recul, et n'est plus dans un point de perspective qui lui soit favorable. Qu'on puisse déjà juger et classer Flaubert, Renan, Taine, je l'admets — et encore j'endoute un peu — mais que sera-ce, quand on en arrivera aux vivants, à ceux dont l'œuvre n'est même pas achevée, et que nous sommes exposés à coudoyer chaque jour? Ainsi M. Chantavoine, ayant eu à étudier les *Poètes de 1850 à 1900* (t. VIII, chap. II), s'est borné vers la fin à une énumération, qui est fort instructive, mais vraiment un peu sèche, et qui rappelle le *Vapereau* : et notez qu'elle est très complète cette énumération, M. Chantavoine n'y a guère oublié volontairement qu'un nom, — le sien. Ayant à parler de la *Critique* (t. VIII, chap. VII) pendant cette fin de siècle, M. Faguet, lui, a procédé autrement : il ne pouvait guère se dispenser de parler de M. Faguet, et il l'a fait bravement, — je ne l'en blâme pas. Oui, bravement, de cette allure dégagée, qui est sa caractéristique : mais on sent bien malgré tout qu'il est un peu embarrassé, et qu'il ne dit point sur lui-même, ni tout ce qu'on pourrait peut-être en dire, ni exactement ce qu'il y aurait à en dire.

Tout cela n'est pas pour diminuer l'intérêt de ce dernier volume, et il en est même qui trouveront un attrait piquant à des coïncidences du genre de celle que je signale. Ce que je prétends, c'est que les critiques ont eu à exercer là leur sagacité sur une matière encore bien flottante et d'une prise assez malaisée. Je devrais parler aussi des chapitres où M. Brunot s'est occupé de la langue française du XIXe siècle : ils sont intéressants comme d'ordinaire, pleins de recherches lexicographiques utiles et de détails assez neufs, notamment sur la période romantique. Mais, je l'ai dit déjà, je ne veux ni ne puis insister. Je tenais seulement à signaler à l'attention du public qui lit l'achèvement de cette histoire de notre littérature, importante à la fois par ses vastes dimensions, la variété de ton des chapitres, les références bien

choisies contenues dans la partie bibliographique. C'est par là que ces huit volumes méritent de figurer dans les bibliothèques, et qu'après avoir fourni des lectures suggestives, ils deviendront le point de départ obligé de nouvelles recherches. Tel avait été le but de M. Petit de Julleville lorsqu'il s'est chargé de diriger cette publication, et il l'a atteint. Dans les dernières phrases de sa conclusion, il remercie ses collaborateurs et constate que « tout différents qu'ils fussent entre eux de goûts et d'opinions, pour marcher d'accord jusqu'à la fin, dans cette entreprise de longue haleine, il leur a suffi de mettre en commun leur sincère amour de la France, de sa langue et de sa littérature ». On ne saurait mieux dire : ajoutons seulement que l'éminent professeur de la Sorbonne avait dès le début délimité le cadre d'une façon magistrale, qu'il n'a pas un instant cessé d'encourager ses collaborateurs, et qu'enfin, avec une rare abnégation, il s'est chargé de certaines parties de l'œuvre, — les moins attrayantes en apparence, mais dont il a toujours su tirer bon parti.

E. BOURCIEZ.

Les livraisons 6, 7, 8 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux ; elles contiennent : § 13, Inscriptions grecques de Palestine et de Syrie ; § 14, La « Tabella devotionis » punique ; § 15, Le nom de Philoumenê en punique ; § 16, Manboug-Hiéropolis dans les inscriptions nabatéennes ; § 17 Resapha et la Strata Diocletiana ; § 18, Inscriptions grecques du Haurân ; § 19, Les inscriptions du tombeau de Diogène à El-Hâs.

— Le premier fascicule de la deuxième année de l'*Ancien Orient (Der alte Orient)* est consacré à une étude de M. HUGO WINCKLER, sur le développement politique des Babyloniens et des Assyriens (Pr. : 60 pf. ; Hinrichs, Leipzig).

— M. V. ZETTERSTEEN vient de publier un *Verzeichnis der Hebræischen und Aramæischen Handschriften* de la bibliothèque de l'Université d'Upsal (Lund ; Mœllers ; in-8 ; pp. 22). Cette notice comprend plusieurs numéros désignant pour la plupart des textes hébreux de l'A. T., quelques Targums, des livres de prières, des traductions du N. T. en hébreu, un bréviaire syriaque et un ouvrage mandéen dont l'éditeur ne donne pas le titre.

— M. OTTO PROCKSCH a donné, dans le cinquième volume des *Leipziger Studien*, une étude bien documentée sur la *vendetta* chez les Arabes, dans laquelle il a l'occasion d'exposer les théories de la solidarité de la famille et de la tribu. Cette étude est dédiée à la mémoire du regretté professeur Albert Socin, mort le 24 juin 1899 (*Ueber die Blutrache bei den vorislamischen Arabern und Mohammeds Stellung zu ihr* ; Leipzig, Teubner, 1899 ; pp. 92).

— M. SAKELLAROPOULOS propose les conjectures suivantes à divers auteurs latins, sous le titre Γραμματολογικὰ καὶ κριτικὰ *in memoriam Luciani Muelleri*, dans l'Ἐπετηρὶς τοῦ Παρνασσοῦ de cette année (Extrait, 10 p. ; Athènes, impr. de l'Ἑστία, 1900). Suétone, *Tiber.* 10 scripta *omnia eorum* au lieu de scripta *omnium*. Cic. *Brut.* V, 19 la plupart des manuscrits : ad veterum rerum naturalium memoriam ; un élève de M. S. propose rerum *natalium* = originum. Cic. *Brut.* VIII, 31 solebat

(*simplicibus*) verbis. Cic. *Tusc.* V, 23, 66, excellente correction *dimidiatum* pour *dimidiatis*. Virg. *Buc.* I, 49 lire *pecus... fetum* (graves... fetas); M. S. ajoute qu'il ne voit pas bien comment a pu se produire la faute qu'il suppose; la correction est en effet difficile à justifier. Hor. *Sat.* I, 3, 20 immo *habeo* haut fortasse minora. Tite-Live XXI, 30, 7 (Alpes) pervias *haut* paucis *fuisse* exercitibus est un exemple de correction faite d'après le sens désiré, mais quelles seraient ces armées auxquelles Annibal fait allusion? Tite-Live XXII, 8, 6 M. S. conserve après *mitti* la phrase supprimée par Mommsen, nec dictatorem populo creare poterat, en y remplaçant *populo* par *prætor*; plus loin *pro dictatore* pour *dictatorem*. Tite-Live XXII, 27, 9, suppr. *volentem* et lire *partem quam* n'a rien de probable, d'autant plus qu'il est inexact d'interpréter *consilio* par *volentem* (texte: rerum consilio gerendarum) en le joignant à *cessurum*. Dans les premières pages M. S. propose, pour titre d'un ouvrage d'Accius, *Didascalion* libri au lieu de *Didascalicon*, explique les Heduphagetica d'Ennius par Hedu(pathia) phagetica, considère le *Dulorestes* de Pacuvius comme une corruption de *Pyladorestes*, et lit Macrobe, *Sat.* I, 24, 11 de *Æneade* quidem *mea* (vulg. Ænea... meo). — My.

— La librairie Lœscher à Rome a entrepris d'imprimer le catalogue de la bibliothèque de l'Institut archéologique allemand, par M. A. Mau. Le premier volume seul a paru. Cette bibliothèque est extrêmement riche en publications d'ensemble ou de détail, toutes relatives aux antiquités grecques et romaines; le catalogue sera donc, en somme, comme une bibliographie de l'archéologie. C'est à ce titre qu'il sera un précieux instrument d'information non point seulement pour ceux qui habitent Rome, mais pour tous les antiquaires où qu'ils demeurent et quelques bibliothèques qu'ils aient à leur disposition. — R. C.

— M. G. Des Marez, en dépouillant une très riche collection de lettres commerciales de la seconde moitié du XIII[e] siècle, conservées dans les archives d'Ypres, a relevé les signes, à forme héraldique le plus souvent, apposés sur le revers de ces documents. Il est arrivé à démontrer que chacun d'eux n'était que la signature des clercs de la ville, qui accompagnaient les marchands aux foires de Champagne et se chargeaient de recouvrer leurs créances à l'étranger. Il a publié le résultat de ses observations et la figuration de ces différentes marques dans un article paru dans le n° 4 du tome IX, 5[e] série, des *Bulletins de la commission royale de Belgique* et tiré à part sous le titre: *Les Seings manuels des scribes yprois au XIII[e] siècle* (1899, in-8 de 18 pages). — L.-H. L.

— Avec un petit nombre d'études et d'articles suggérés, de 1861 à 1899, par ses recherches sur notre moyen âge littéraire, M. Gaston Paris a fait un livre intitulé *Poèmes et légendes du moyen âge* (soc. d'édition artistique, in-8 de 268 pp.) qui est du plus vif intérêt et charmera tous ceux que séduisent les premières et originales poésies des peuples. Ces essais sont, en effet, essentiellement de la littérature comparée, matière difficile à traiter, parfois ingrate, où il faut un maître pour oser porter la main, et où M. G. Paris est si compétent. Son travail sur Huon de Bordeaux, aussi amusant que considérable, avait paru dans la *Revue Germanique* en 1861, et l'on avait bien de la peine à le retrouver. Son étude sur *Tristan et Iseut*, si ardue à mener à bien, est tout à fait attachante par ce temps de Wagnérisme. Ses pages sur *Aucassin et Nicolette*, sur les *Sept infants de Lara*, sur l'une des *Orientales* de Victor Hugo et sa fausse physionomie mauresque, ne sont pas moins piquantes; d'autant que la souplesse du style fait souvent oublier combien d'érudition s'y cache: et le mérite est rare. — H. de C.

— M. Sakmann a fait tirer à part un article qu'il a publié dans les *Würtembergis-*

che Vierteljahrshefte für Landesgeschichte (nouvelle série, IX, 1900), sur les prêts à fonds perdus que Voltaire avait faits à Charles-Eugène de Würtemberg. Le duc avait reçu 40,000 thalers en septembre 1752, 30,000 en janvier 1753, et s'était engagé à fournir en retour une rente viagère totale de 7,500 thalers, dont une partie reversive sur Mme Denis. M. Sakmann expose les difficultés que Voltaire rencontre parfois dans le paiement de ses intérêts, et confirme ce que les archives de Colmar et de Stüttgard lui avaient déjà appris, à savoir que Voltaire se montre dans toute cette affaire, prudent, ferme, mais non point chicaneur et usurier. Il se plaint que Voltaire soit jugé depuis quelque temps en France avec malveillance, déclare l'ouvrage de M. Nicolardot sur les finances de Voltaire au-dessous de toute critique, et, naturellement, ramène sur l'eau l'affaire Dreyfus. — Charles Dejob.

— Il faut au moins signaler d'un mot un petit volume qu'une plume élégante, celle qui a fait connaître en France aussi bien qu'en Italie le pseudonyme de Neera, vient de consacrer aux héroïnes lettrées du xviiie siècle (Neera, *Il secolo galante*, Florence, Barbèra, 1900). Les Italiens trouveront plaisir et profit à lire ces notices tracées d'une main alerte qui leur apprendront comment Mlles Aissé et Lespinasse, MMes du Deffand, Geoffrin, d'Epinay, d'Houdetot et de Genlis ont su mêler à la coquetterie et à la sensualité une curiosité d'esprit, une finesse de goût, une sensibilité vive qui rachètent en partie leurs fautes. L'ouvrage est joliment imprimé et orné de portraits. — Charles Dejob.

— M. H. Breymann paraît s'être voué à la tâche ingrate mais méritoire des bibliographies. La *Revue* a annoncé en son temps (XLIII, p. 57) sa *Bibliographie Phonétique*. Celle qu'il publie aujourd'hui n'est autre chose que le complément et la continuation d'un répertoire précédent, consacré à l'enseignement des langues vivantes et embrassant la période de 1876 à 1893 : *Die neusprachliche Reform-Literatur von 1894-1899, eine bibliographisch-kritische Uebersicht*, Leipzig, librairie A. Deichert (G. Bœhme), 1900 ; in-8, 97 pp. — V. H.

— Il ne nous appartient guère d'apprécier les recueils de vers contemporains ; mais il nous est permis de signaler ceux d'entre eux, et ils se font rares, qui ne seront pas oubliés dans le siècle où nous allons entrer. M. Eugène Manuel a publié récemment ses *Œuvres complètes*, 2 vol. de 405 et 406 pages, chez Calmann-Lévy, 1899. Le tome I est composé de deux recueils déjà publiés, *Pages intimes* et *En voyage*. Les *Pages intimes* avaient paru, en partie, dans la *Revue des deux Mondes*, en 1862 ; puis, en totalité, dans un volume de 1866 (3e édit. 1869). *En voyage* date de 1884. Le 2e volume contient les *Poèmes populaires, Pendant la guerre, Après la guerre*. Les *Poèmes populaires*, dont quelques-uns remontent à 1848, sont de 1871-1872. *Pendant la guerre* est de 1872 ; *Après la guerre*, de 1898. D'un certain nombre de ces recueils, M. Manuel avait composé, en 1888, ses *Poésies du foyer et de l'école*. C'est toute une œuvre et toute une vie qui sont condensées dans cette première édition des *Œuvres complètes*, qui laisse seulement de côté les œuvres théâtrales. — F. H.

— A peine notre article sur le *Paris de 1800 à 1900*, publié par la maison Plon (sous la direction de M. Ch. Simond, p. 80) était-il composé, que cette excellente entreprise répondait au vœu exprimé par nos dernières lignes, en faisant paraître coup sur coup le 5e et le 6e fascicules qui terminent le premier des trois tomes annoncés. Le volume atteint l'année 1830, avec 676 pages à 2 colonnes. Les deux séries dont nous rendons compte pour faire suite à notre article, comprennent donc les années 1820-24 et 1825-30. La même profusion de reproductions de toutes sortes s'y fait remarquer, illustrant, soit des esquisses nouvelles, soit surtout

des extraits, adroitement choisis, des récits, chroniques, souvenirs et journaux du temps. Enfin, comme un ouvrage fait pour être vraiment utile, le volume se termine par de commodes tables: des gravures (ordre chronologique), des portraits (ordre alphabétique), et des articles. — H. de C.

— Dans une des collections, assez nombreuses depuis quelque temps, d'esquisses historiques et artistiques, où triomphe la librairie allemande de vulgarisation, et qui, toutes bourrées qu'elles soient d'excellentes reproductions photographiques, restent à un prix si minime, vient de paraître une étude d'ensemble sur notre Paris artistique et archéologique : *Paris, eine Geschichte seiner Kunstdenkmæler vom Altertum bis auf unsere Tage* (Leipzig und Berlin, Seemann. 1 vol. in-8°; n° 6 des *Berühmte Kunststætten*, Prix, cartonné : 4 marks). Le piquant, c'est que l'auteur est M. Georges Riat, de la Bibliothèque Nationale, et que son texte allemand paraît avant son texte français, que nous savons pourtant être annoncé (chez Laurens), mais dont nous ne pouvons juger que sur cette édition allemande. C'est une revue pittoresque et historique des monuments et des richesses d'art de Paris, disposée suivant l'ordre chronologique approximatif, avec un dernier chapitre relatif à la sculpture et à la peinture françaises contemporaines. L'esquisse est brève mais soignée, et l'illustration (180 reproductions photographiques) bien choisie et bien venue. — H. de C.

— Le *Dictionnaire géographique de la France*, publié sous la direction de M. Paul Joanne (Libr. Hachette, in-4° à 3 colonnes), continue d'un pas lent mais sûr sa progression alphabétique, et atteint aujourd'hui, avec *Saint-Avit*, la page 4052. Nous l'avions laissé avec la page 3409, à la fin de l'énorme article *Paris*. Entre les deux, il faut citer parmi les articles les plus intéressants et les plus neufs, les études d'orographie et de géographie physique suggérées par le Gave de *Pau*, le massif de *Péclet-Poset* (en Savoie) et surtout les Alpes du *Pelvoux* (avec une excellente photographie d'ensemble), le massif du Pilat et celui du Mont-Pourri, les *Pyrénées* (24 colonnes, où l'on sent bien la compétence de M. Schrader) le *Queyras* (Briançonnais), le *Rhône* (34 colonnes, monographie qui comptera), enfin le massif des grandes *Rousses* (excellent). Cependant il faut rendre justice aussi à la profusion et à la netteté d'information des articles plus statistiques des villes et départements : *Périgueux* (nombreuses photographies, et bien prises), *Poitiers* et le *Poitou*, le *Puy-de-Dôme*, les trois départements des *Pyrénées*, *Reims*, *Rouen* (31 colonnes), enfin le tableau général des noms de Saints avec étude des étymologies et des transformations de noms, un coin de géographie historique bien curieux. Une critique pourtant pour finir, d'autant que nous l'avions déjà faite : la série des cartes de départements ne sera pas inutile comme donnant quelques points de repère, mais à part cela... elle est trop souvent bien médiocre. Ces cartes ne sont pas toujours au courant, même des chemins de fer, et les indications routières sont très confuses. Ne pouvant faire que si peu, et dans de si petites proportions, autant valait presque s'abstenir. — H. de C.

— La librairie Athenaeum de Budapest et la maison Alcan de Paris publient, à l'occasion de l'Exposition universelle, deux beaux volumes illustrés. Le premier est une nouvelle édition de l'*Histoire générale des Hongrois* du regretté Edouard Sayous, volume qui avait obtenu le Prix Thiers en 1877. On connait suffisamment le mérite de cet ouvrage qui traite l'histoire des Hongrois depuis les origines jusqu'à 1825. Dans cette deuxième édition (562 pages, avec 27 planches hors texte et 253 illustrations dans le texte) destinée surtout au grand public, on a supprimé l'appareil savant, notamment l'Introduction sur les sources de l'histoire magyare

et toutes les notes. Un journaliste hongrois M. J. Dolenecz, et le fils du regretté historien, M. André Sayous, se sont chargés de revoir le texte et d'y ajouter quelques pages (506-558) sur les événements si importants qui se sont produits en Hongrie de 1825 à 1867. Certains passages se rapportant à la littérature et au mouvement jacobin de 1794 auraient dû être retouchés et le regretté historien, s'il avait pu surveiller cette réimpression, n'y aurait pas manqué. Notre reproche s'adresse uniquement au journaliste magyar qui a laissé passer des bévues assez graves. P. 408. Ce n'est pas Anyos le poète élégiaque, qui a traduit La Calprenède et Marmontel, mais bien Alexandre Baróczy (1735-1809) membre de l'*École française*; Péczeli, le traducteur de la *Henriade*, de *Zayre* et d'*Alzire*, n'a pas enseigné la théologie: il était pasteur à Komárom. Page 438. Parmi les chefs de la Conjuration Martinovics, Laczkovics n'était certainement pas « le plus remarquable ». C'était Hajnoczy, ce qui est suffisamment prouvé aujourd'hui par les études de Fraknoi, Concha, et G. Ballagi, parues après la première édition de cette histoire. Mais ces taches légères n'ôtent rien à la haute valeur de ce volume qui reste toujours le premier — et jusqu'ici le seul — essai considérable d'une histoire du peuple hongrois écrite d'après les sources magyares. Les nombreuses illustrations et fac-similés plairont au grand public, comme aux historiens. — Le second volume est une *Histoire de la littérature hongroise* par A. Horvath, C. Kardos et A. Endrödi, adapté par J. Kont, avec une Préface de M. Gaston Boissier. (xii-420 pages, avec 20 planches hors texte et 95 illustrations dans le texte). Cette histoire de la littérature depuis les origines jusqu'à 1867, se divise en quatre parties: les deux premières (*Moyen âge et Renaissance*; *La réforme et les luttes nationales*; *la Décadence*) sont un abrégé du livre de M. Horváth annoncé dernièrement (Cf. *Revue critique*, 1900 n° 16); la troisième, de 1772 à 1825, est détachée du livre de M. Kardos : *A magyar szépirodalum tœrténete* (1892) et la dernière, la plus importante, traitant la *Hongrie moderne* (1825-67) est une adaptation du volume de M. Endrödi : *La littérature de notre siècle*. (Voy. *Revue crit.* ibid.). Une bibliographie française de la littérature hongroise est ajoutée à cette belle publication, qui permettra au public français de faire plus ample connaissance avec une littérature peu connue. « Il est utile, dit M. Gaston Boissier, que nous puissions mesurer à la fois les progrès que la vie matérielle et la vie de l'esprit ont accomplis chez les Hongrois dans ces dernières années. Je ne doute pas que ce livre où ils nous initient aux œuvres de leurs poètes, de leurs romanciers, de leurs historiens n'obtienne, auprès des gens de goût, le même succès qu'auprès du grand public le palais où ils vont étaler les merveilles de leur industrie. » — Z.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 30 juillet — 1900

The Odyssey of Homer, book XI, edited with introduction, notes and appendices, by J. A. Nairn. Cambridge, University Press, 1900. xxxvi-92 p. (*Pitt Press Series*).

Le chant XI de l'*Odyssée* est le quatrième publié dans la collection intitulée *Pitt Press Series*, qui comprenait déjà les chants IX, X et XXI. Ce volume renferme, suivant la méthode généralement adoptée, une introduction, le texte, l'annotation ; sept appendices très courts touchent à différents points de la grammaire et de la versification homériques ; et quelques notes critiques se rencontrent çà et là parmi les notes explicatives. Le texte diffère du texte vulgaire dans une quinzaine de passages, M. Nairn préférant, même dans le cas de l'accord des manuscrits, les formes plus spécialement homériques ; par exemple 11 ποντοπορεύσης ; 61 ὕπνος d'après Stobée, pour οἶνος, parce que le F serait négligé dans ce dernier mot (ce n'est pas cependant une raison suffisante) ; pour le même motif 207 ἴκελον σκιῇ pour σκιῇ εἴκελον (M. N. semble ignorer que cette transposition a été proposée par Bentley)[1] ; 49, 88, 232 ἔαον pour εἴων ; 147 κ'ἐάᾳς pour κεν ἐᾷς. On voit par ce dernier exemple que M. Nairn n'est pas choqué par la diectase ; il conserve en effet 12 σκιόωντο, 292 ἐξελάαν, 363 εἰσορόωντες, etc. ; c'est trop de respect pour la tradition. Les notes, bonnes en général, sont peut-être trop sobres. L'introduction comprend une brève dissertation sur le monde souterrain d'après Homère, et, sous le titre de *Grammaire*, un résumé suffisamment exact des formes épiques.

My.

1. Mais pourquoi alors M. Nairn conserve-t-il 363 οὔ τι σ'ἐίσκομεν ? — Lire 335 ὧδε (au lieu de ὅτε), 442 μηδέ (μήδ'), 543, οἴη (οἴη).

Dareste, Haussoullier et Reinach, **Recueil des inscriptions juridiques grecques.** Deuxième Série. Premier fascicule, Paris, Leroux, 1898.

MM. Dareste, Haussoullier et Reinach, ont eu l'excellente idée de donner une suite à la première série de leur recueil. Le dernier fascicule qu'ils ont publié contient les documents que voici :

1° *Loi de Dracon sur le meurtre*. On sait que cette loi nous a été partiellement conservée par une inscription qui date de l'année 409/8. Mais c'est à peine si quelques lignes peuvent en être déchiffrées au début; le reste a presque entièrement disparu. Heureusement les citations qu'en font les auteurs, notamment Démosthène dans ses plaidoyers contre Macartatos et contre Aristocrate, permettent d'en combler les lacunes. MM. D., H. et R., acceptent en général les restitutions proposées par leurs devanciers, mais ils en présentent aussi deux ou trois qui leur sont personnelles. Dans leur commentaire, ils élucident avec beaucoup de précision toutes les difficultés d'un texte qui n'est pas toujours clair ; puis ils examinent les modifications que la loi de Dracon a subies ultérieurement.

2° *Loi d'Ilion contre les tyrans et l'oligarchie*. Elle fut rendue probablement en 281 par le parti démocratique, revenu au pouvoir après l'expulsion d'un tyran, et elle a pour objet de prémunir le régime actuel contre un retour offensif de ses ennemis. Les peines qu'elle édicte sont d'une extrême sévérité, et on les a ingénieusement rapprochées de celles qui figurent dans nos lois révolutionnaires. Les commentateurs y ont joint une étude des lois analogues qui existaient à Athènes et dont la principale est reproduite dans un discours d'Andocide.

3° *Testaments ordinaires et donations à cause de mort*. On a groupé sous ce chef cinq documents : le testament (ou donation) de Saotis, de Pétélia, le dépôt-testament de Xouthias à Tégée, le testament d'un anonyme de Dodone, celui d'Alkésippos découvert à Delphes, et la donation à cause de mort, d'Aristodamas de Corcyre.

4° *Fondations testamentaires*. Ce sont le testament d'Épictétia de Théra, celui de Diomédon de Chios, et celui de l'Agasicratès de Calaurie.

5° *Donations entre vifs*. On trouvera ici la constitution de terres accordée par le roi de Macédoine Cassandre à Perdiccas, la contribution faite à Corcyre par Aristoménès et Psylla d'un capital destiné à des représentations théâtrales, un fragment de décret relatif à une donation faite à la ville de Leucade, et une donation d'Halicarnasse, offrant de grandes analogies avec celles de Thèra et de Cos, avec cette différence toutefois qu'elle a lieu par acte entre-vifs.

6° *Décret du sénat Athénien* (ive siècle), concernant un certain Sopolis qui était débiteur de l'Etat.

7° *Jugements d'Érésos contre des tyrans.* C'est une sorte de dossier renfermant une partie des pièces qui ont trait aux procès dont furent victimes les tyrans d'Érésos pendant le IVe siècle.

On voit par cette simple énumération l'intérêt qui s'attache à ce fascicule. Mais ce qui en fait surtout la valeur, c'est l'interprétation que donnent de ces textes les nouveaux éditeurs. Les qualités qui distinguaient le premier volume apparaissent toutes ici au même degré. MM. Dareste, Haussoullier et Reinach n'ont pas la prétention de tout éclaircir; il y a des cas où ils avouent eux-mêmes que la difficulté est insoluble. Mais, sauf un petit nombre d'exceptions où le doute est commandé par la prudence, on est sûr de rencontrer chez eux le commentaire le plus exact, le plus substantiel et en même temps le plus sobre des documents qu'ils étudient. Ils disent tout ce qu'il faut dire, et ils ne disent rien de plus. A une connaissance très précise de la langue grecque ils joignent un sens juridique très sûr, et ils rehaussent le mérite de leurs observations par une exposition claire, ferme et méthodique, qui fait de chacun de ces morceaux un véritable modèle.

Paul GUIRAUD.

BRUGMANN. **Griechische Grammatik** (Lautlehre, Stammbildungs — und Flexionslehre und Syntax), 3e éd. Appendice : Griechische Lexicographie, par L. COHN. Munich, Beck, 1900; XIX-632 p. (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft, herausgg. von Iwan Müller, t. II, 1re partie.)

Comme la grammaire latine de Stolz et Schmalz, dont il a été parlé ici même (5 février 1900), la grammaire grecque de Brugmann, maintenant un volume à part, a reçu des développements considérables; comparée à la première édition (1885; 2e éd. 1889), la troisième est un ouvrage nouveau ou peu s'en faut. Le nombre des pages montre à lui seul quels progrès ont été accomplis; en regard des 125 pages de la première édition, celle-ci en a 574; chaque partie prise à part avait, la phonétique 37 pages, la morphologie 44, la syntaxe 31; elles ont respectivement aujourd'hui 137, 203 et 206 pages. Il est inutile d'ajouter que la bibliographie a été soigneusement mise au courant. M. B. n'a pas modifié son point de vue primitif : il s'est proposé, encore maintenant, non pas de recueillir au complet le matériel qui doit servir à une étude de la langue grecque ancienne — les bonnes grammaires, de même que les ouvrages récents sur les dialectes anciens, suffisent pour cet enseignement — mais bien plutôt d'expliquer et de faire comprendre scientifiquement les phénomènes de la langue, conformément à l'état actuel des études linguistiques. L'ouvrage est donc plus qu'une grammaire, et a une portée plus haute; il ne faudrait pas se laisser induire en erreur par ce titre simple de *Griechische Grammatik*, et l'auteur, si du moins je ne me trompe pas sur sa pensée, a

composé, en réalité, une « Grammaire grecque à l'usage des philologues. » Les auteurs de grammaires grecques, chez nous, semblent peu familiarisés avec les études linguistiques; dans des concours aussi élevés que ceux d'agrégation, les connaissances linguistiques que peuvent avoir les candidats leur sont le plus souvent un bagage inutile, sous le prétexte spécieux que les professeurs de l'enseignement secondaire n'ont pas à donner un enseignement de cette nature. Par suite, les professeurs, dans les universités, soucieux avant tout du bien de leurs élèves, négligent ou peu s'en faut cette importante partie de la grammaire, au grand dommage des études supérieures. C'est être volontairement trop superficiel. On peut évidemment être bon helléniste sans être linguiste, et je suis loin de prétendre qu'il faille savoir les langues congénères pour savoir le grec; mais on ne saurait nier que la connaissance d'une langue ancienne ne soit singulièrement élargie et précisée pour celui qui sait en même temps la composition des mots, la valeur primitive des formes, l'origine et le point de départ des tournures. Il est toujours bon de connaître un outil avant d'en étudier le maniement; or ce sont des ouvrages comme cette grammaire qui donnent cette connaissance; ils donnent la raison des choses que les grammaires courantes se bornent à enregistrer. Une telle conception de la grammaire pourra cependant ne pas sembler justifiée de tout point. Si l'étude des mots dans leur origine, dans la combinaison de leurs éléments et dans les lois même de leur constitution est indispensable, il n'est peut-être pas sans danger d'appliquer la même méthode à l'étude de la proposition. Une langue comme le grec, au ve et au ive siècle, à l'époque pour laquelle nous avons les meilleurs modèles, exprimait les pensées d'une façon qui pour nous est définitivement fixée, à l'aide du matériel de mots et de formes dont elle disposait alors. La grammaire constate cet usage et formule les règles. Mais les fonctions des mots et de leurs formes, telles que les constate la grammaire, sont loin d'être les mêmes qu'à une époque antérieure, et encore plus loin d'être les fonctions primitives. L'étude linguistique en découvre la genèse : elle est alors portée, malgré elle, à vouloir faire de cette découverte la clef de toute connaissance, et à trouver dans la langue classique la répercussion nécessaire des sens et des constructions originelles. On en arrive à étudier la prose grecque, par exemple, avec l'idée d'y retrouver l'usage imposé par la nature des formes, sans s'apercevoir qu'on fait souvent violence à la langue. La théorie du mécanisme primitif ne saurait prévaloir contre l'usage dûment constaté, et l'observation, si elle n'est pas d'une absolue indépendance, court risque d'être faussée dès le début; que seront alors les conséquences? La théorie des fonctions primitives des formes grecques prédomine trop, peut-être, pour l'explication des faits de syntaxe, dans la grammaire de M. Brugmann; et à ce point de vue encore, elle est essentiellement une grammaire pour les philo-

logues; ceux-ci trouveront amplement matière à discussion dans certaines théories plus linguistiques que grammaticales, notamment en ce qui concerne certains points de la syntaxe du verbe. L'ouvrage n'en est peut-être que plus précieux : nul helléniste, à moins d'ignorer l'allemand (mais en est-il encore chez nous?) ne devra s'en passer. — L'appendice sur la *Lexicographie grecque* est dû à M. Léop. Cohn ; le chapitre III, qui renferme la théorie, est particulièrement instructif; on y trouve résumées les vues de Passow, de G. Hermann, de F.-A. Wolf, de K.-E.-A. Schmidt, sur la confection d'un *Thesaurus totius græcitatis* qui réponde à toutes les exigences de la science actuelle; et l'auteur expose dans les dernières pages comment il comprend lui-même l'exécution et la composition d'un aussi vaste travail. Mais verrons-nous un monument de ce genre? En attendant il va être fait pour le latin.

My.

Lucianus, recognovit J. Sommerbrodt. Vol. III. Berlin, Weidmann, 1899; x-306 p.

Le troisième volume du *Lucien* de M. Sommerbrodt renferme 19 opuscules ; c'est la série qui dans les œuvres complètes s'étend du *Bis accusatus* au *Navigium*, à l'exception du *Pseudologista*. Le texte est suivi, comme dans les volumes précédents, des leçons des manuscrits comparées avec l'édition Teubner, et de notes critiques. Ces notes sont elles-mêmes suivies d'*emendanda*, et de l'invitation que nous avons déjà vue dans la seconde partie du second volume : « Sicubi textus discrepat ab adnotatione critica rogo præferatur adnotatio. » Elle n'est pas moins nécessaire ici, car il y a encore trop fréquemment à rétablir le texte conformément à l'annotation. La lecture du texte et des notes critiques suggère des observations analogues à celles que j'ai déjà faites (V. *Revue* des 4 février 1895 et 12 juillet 1897). M. S. se sert avec bonheur des manuscrits pour retrouver souvent la bonne leçon ; plusieurs des corrections qui reposent uniquement sur son interprétation ne sont pas moins bonnes ; d'autres au contraire sont discutables, et quelques-unes me paraissent franchement inadmissibles, parce qu'il n'y a aucune raison pour modifier le texte de Lucien. M. S. comprend alors à sa façon, et refait le texte ; on peut aller loin dans cette voie, et quand le texte est explicable dans sa forme traditionnelle, sans qu'il soit besoin, pour le comprendre, de forcer le sens ou d'imaginer des constructions insolites, on nuit à un auteur en revêtant sa pensée d'une forme qu'il ne lui a pas donnée. On ne saurait trop, à mon avis, défendre les anciens contre les abus de la critique. M. S., cependant, pour les morceaux de ce volume, me semble avoir été beaucoup plus prudent, et s'être laissé moins entraîner par ses vues personnelles ; on

rencontre quelques remarques de ce genre : Telle lecture semble meilleure, mais j'ai préféré ne rien changer au texte. Venons à quelques détails. *Bis. acc.* 4 προτιθέναι.... ἢ θέλεις προαγγείλωμεν (lire -γείλωμεν) est excellent, au lieu de προτίθεμεν... παραγγελοῦμεν, de même que *Navig.* 4 ἐπανίω pour ἐπάνειμι, dans la même construction, familière à Lucien. *Anach.* 16 μόνος est supprimé avec raison. *Rhet. præc.* 4 ἢ γάρ vaut mieux que εἰ γάρ, quoique τί γάρ (Dind.-Didot) puisse être préféré ; *id.* 5 ἄνθρωπον du *Marcianus* 436 est meilleur que ἔμπορον. On trouvera jolie la correction certaine ὑπὸ τῷ ψευδο τεταγμένων au lieu de ὑπὸ τὸ ψεῦδος, *Adv. indoct.* 20. L'optatif est restitué à juste titre au lieu du futur en plusieurs passages, par exemple *Herc.* 7, *Adv. indoct.* 7. En réalité, le texte est souvent amélioré soit par de nouvelles leçons des manuscrits, soit par des corrections dues en partie à M. S., en partie à Cobet, que M. S. qualifiait naguère de *vir Lucianissimus*. Mais M. S. court grand risque de n'être pas approuvé dans ce qui suit. *Rhet. præc.* 3 ἐπιστήσῃ τῇ ἄκρᾳ καὶ αἱρήσεις οὐ καμών, etc. Il écrit αἱρήσεις τοὺς γάμους, voici pourquoi : αἱρήσεις manque de régime ; οὐ καμών est superflu, parce que ce dont il est question ne peut s'acquérir qu'avec beaucoup de peine, comme il est dit à plusieurs reprises ; le prix proposé est, dans tout le morceau, le mariage avec la rhétorique. Mais τοὺς γάμους est ici incompréhensible, attendu qu'on ignore, dans tout ce qui précède, qu'il peut s'agir de cette union, la rhétorique n'étant représentée sous la figure d'une femme que beaucoup plus loin ; αἱρήσεις peut s'entendre absolument : tu obtiendras (ce que tu désires) ; enfin le rhéteur dit au contraire, expressément et en termes répétés, nous te conduirons non par une route pénible, mais par un chemin agréable, facile, où tu n'éprouveras aucune fatigue ; οὐ καμών est donc nécessaire. *De domo*, 23 παρελθόντε τὰ βασίλεια καὶ λαθόντε φονεύουσιν ἄμφω τὸν Αἴγισθον. Un des deux participes est de trop, dit M. S., et il écrit λαθόντε τὰ βασίλεια. Je ne vois pas comment παρελθεῖν et λαθεῖν font double emploi, et je doute qu'on accepte λαθεῖν τὰ β. ; on serait plutôt en droit, si l'on juge une correction nécessaire, d'exiger παρελθεῖν ἐς. *De Electr.* 3 ἀνέπλαττον ὅσα καὶ οἷα χρήσομαι αὐτῷ. M. S. corrige εἰς ὅσα, en comparant Xénoph. *Cyrop.* 8, 8, 9 ὅπως ὅλῃ τῇ ἡμέρᾳ χρῷντο ἐς τὰς πράξεις. Il n'ignore pourtant pas que ces pronoms neutres ne se construisent pas comme les substantifs : ἐς est indispensable avec πράξεις, mais inutile avec ὅσα. *Id.* 6 μηδὲν προσδοκήσῃς. M. S. propose μὴ μηδέν, ce qui subordonne la proposition à προλέγω, mais de quelle nécessité ? μή n'est d'ailleurs pas dans le texte ; αἰτιάσῃ qui suit est un indicatif futur, non un subjonctif aoriste. *Philops.* 1 οἳ αὐτὸ ἄνευ τῆς χρείας τὸ ψεῦδος περὶ πολλοῦ τῆς ἀληθείας τίθενται ; c'est le texte des manuscrits, sauf αὐτοί *Vatic.* 87 et πρὸ πολλοῦ *Vatic.* 87 et 90. M. Sommerbrodt a été séduit par αὐτοί, d'eux-mêmes, *sponte sua* (bien qu'avec ce sens ἄνευ τῆς χρείας semble une redite, et qu'au point de vue paléographique on s'explique mieux αὐτοί corrompu de αὐτό par le voisinage de οἳ que αὐτό de αὐτοί) ; le texte

vulgaire me semble pourtant bien préférable : le mensonge pour lui-même, sans besoin, comme nous disons « mentir pour mentir ». Il lit ensuite πρὸ πολλοῦ et supprime τῆς ἀληθείας, estimant que ces mots sont de trop et se suppléent d'eux-mêmes. Je les crois au contraire indispensables, non pour le sens, mais à cause de l'allure générale de la phrase. Il est vrai que ce génitif est en l'air ; mais je ne serais pas éloigné d'admettre une confusion entre deux lectures, étant donné surtout que dans le *Vatic.* 90 πρὸ πολλοῦ est au-dessus de la ligne, et qu'on doive lire alors περὶ πολλοῦ πρὸ τῆς ἀληθείας. Une pareille manière de s'exprimer n'est pas inconnue : Platon, *Crit.* 54 *b* μὴ παῖδας περὶ πλείονος ποιοῦ πρὸ τοῦ δικαίου. — L'impression est notablement plus soignée que dans les volumes précédents ; s'il y a encore beaucoup de fautes dans les notes critiques, il n'y en a que fort peu dans le texte. C'est d'un bon augure pour les volumes qui suivront [1].

My.

DRUMANN, **Geschichte Roms in seinem Ubergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung oder Pompeius, Cæsar, Cicero und ihre Zeitgenossen.** Zw. Auflage herausgegeben von P. Grœbe. Erster Band. — Berlin, Verlag von Gebrüder Borntraeger, 1899, 10 mark.

On sait le plan singulier que Drumann a adopté dans cet ouvrage. Au lieu de donner un récit suivi des événements, il a écrit la biographie de tous les personnages qui ont pu y prendre part et il les a rangés sous forme d'un dictionnaire. Il est aisé d'apercevoir les défauts d'un pareil procédé ; il expose notamment à des redites continuelles.

Le volume qui vient de paraître dans la nouvelle édition contient les Æmilii, les Afranii, les Annii, les Antistii, et les Antonii. Naturellement l'étendue de la vie de chaque individu est en rapport avec le rôle qu'il a joué ; de là vient que le triumvir Marc Antoine occupe à lui seul 334 pages sur 396.

M. Grœbe s'est interdit toute modification dans le texte de D. ; il n'a fait porter son travail de révision que sur les notes, et il s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de soin. Les textes anciens y sont cités d'après les meilleures éditions et la bibliographie est au courant. Toutes les additions sont placées entre crochets. On a rejeté en appendice (p. 399-404) celles qui étaient trop étendues pour être insérées

---

1. P. 68, l. 11 σῦτω ; 69, 16 Φερσηφόνη ; 86, 25 ψεύδος ; 90, 1 en bas τον circonflexe (lire τόν) ; 92, 4 μάλσιτα ; 114, 23 τινω ἰναμβείων (τινων ἰαμβ.) ; 176, 25 με (lire τε). Dans un assez grand nombre de mots où une voyelle initiale porte à la fois l'accent et l'esprit, ce dernier est tombé, par exemple 119, 2 ὅσα ; cf. 50, 21 ; 51, 10 ; 89, 14 ; 92, 3, 11 et 13 ; 118, 8 ; 159, 9 et 18 ; 186, 13 ; etc. Quelques α ne sont que des moitiés d'ω, ce qui fait un effet désagréable : 67, 14 ; 68, 1 en bas ; 187, 12. Dans la table, p. IX διδάσκαλος et περί ποῦ μὴ πιστεύειν.

dans le corps du volume. Quelques unes sont de petites dissertations sur des points spéciaux.

Ainsi rajeuni, l'ouvrage de Drumann rendra encore des services. C'est un immense répertoire de faits et de textes patiemment groupés et sérieusement étudiés. Il est fâcheux seulement que les jugements de l'auteur soient parfois peu équitables.

P. G.

Anton E. Schœnbach. **Beitræge zur Erklærung altdeutscher Dichtwerke.** Erstes Stück. Die ælteren Minnesænger. Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien; Band CXLI. Vienne, Carl Gerold's Sohn, 1899, in-8, 154 pp.

Dr Otto Rœssner. **Untersuchungen zu Heinrich von Morungen.** Ein Beitrag zur Geschichte des Minnesangs. Berlin, Weidmann. 1898. In-8, 96 pp. 2 mk. 40.

Henri de Morungen est l'un des plus originaux, sinon le plus original des *Minnesinger*. A ce titre, il mérite d'être étudié, et toutes les tentatives faites pour éclairer son œuvre poétique et percer le mystère de sa destinée sont assurées d'être accueillies avec un vif intérêt.

Ce n'est pas à Henri de Morungen seulement que M. Schönbach a consacré ses *Contributions*, mais aux anciens *Minnesinger* (les anonymes et les 17 premiers poètes du MSF.), dont il a interprété, avec sa pénétrante sagacité et son surprenant savoir, les passages obscurs ou mal entendus. C'est une critique de texte serrée, savante, ingénieuse, qui aboutit, grâce aux connaissances spéciales de l'auteur en matière de littérature religieuse et juridique, à des résultats nouveaux et intéressants.

M. Rössner s'est proposé un autre but que M. Sch. Il ne s'est pas, sauf quelques heureuses exceptions, préoccupé d'expliquer le sens des poésies de Morungen; il a essayé de jeter quelque lumière sur la vie de son auteur, notamment sur sa vie amoureuse, et de découvrir le rang et la personnalité des femmes avec lesquelles ses poésies permettent de croire qu'il s'est trouvé en relations d'affection. Comme M. R. n'a d'autres éléments d'information que les œuvres de Morungen, il est contraint d'admettre que pour Morungen la poésie est une traduction de la réalité et que ce sont de véritables liaisons qui lui ont fourni le motif de ses chansons.

Cette théorie de la réalité des faits dans le *Minnesang* paraît avoir fait son temps, et il est assez piquant de constater que M. Sch., dont le nom se trouve, dans cet article, associé à celui de M. R., après en avoir été l'un des plus vigoureux partisans, est venu à l'opinion contraire, non sans dire les raisons de son évolution (cf. *Die Anfænge des deutschen Minnesangs*, Graz, 1898, p. 120 sqq.). M. R., il est vrai, ne méconnaît pas le caractère aventureux de ses déductions et

c'est avec précaution qu'il s'avance sur le mouvant terrain de l'hypothèse. Une fois engagé, il a été cependant jusqu'au bout et il a résolument identifié la *dame* de Morungen. Pour arriver à ce résultat, M. R. n'a pas reculé devant beaucoup de suppositions et quelques opinions contestables. C'est ainsi qu'il dit, p. 24 sqq., que le *Minnesang* n'intéressait le public que parce que le sujet de ces poésies était emprunté à la vie réelle. Comment alors s'expliquer le succès des poètes de profession, dont les œuvres, comme M. R. le reconnaît lui-même, au moins pour une partie d'entre elles, p. 16 sq., étaient de pure fiction? Comment se fait-il aussi que Morungen, qui, selon M. R., est un de ceux qui ont fait passer le plus d'incidents vécus dans leurs poésies, paraisse justement avoir été si peu apprécié de ses contemporains, dont aucun ne cite son nom?

Si je ne crois pas à la théorie de M. R., je crois à son intelligence et à sa conscience. Il a étudié avec attention les œuvres de Morungen. Son livre, bien documenté, clairement écrit, apporte des vues nouvelles sur certains points importants. Il me paraît notamment avoir mis hors de doute que Morungen jouissait d'une situation considérée à la cour du margrave Dietrich de Misnie et qu'il a subi profondément l'influence de l'antiquité classique (fait également signalé et démontré par M. Schönbach, p. 151 de ses *Beitræge*).

Quelques taches légères n'enlèvent rien à la valeur du livre de M. R. Dans sa bibliographie, M. Rössner omet parfois la date de publication des ouvrages cités[1].

F. PIQUET.

Charles ENGEL. **L'École latine et l'ancienne Académie de Strasbourg** (1538-1621), avec une notice biographique par Rod. Reuss. Strasbourg, Schweickhardt et Schlesier, Paris, Fischbacher. 1900, XVII, 318 p. in-18. Prix : 5 fr.

Nous avons rendu compte autrefois, dans la *Revue* du 22 avril 1895, du quatrième volume des *Statuts et privilèges des Universités françaises* de M. Marcel Fournier, qui renfermait les pièces relatives au Gymnase, à l'Académie et à l'Université de Strasbourg, de 1538 à 1621. M. Fournier avait eu pour collaborateur à ce volume, M. Charles

1. A la p. 6, n. 3, il dit qu'on ne trouve *fruot* dans le *Minnesang* que chez Dietmar (39, 11) et Veldeke (60, 17). Veldeke emploie *fruot* au moins en quatre autres endroits : 60, 25; 61, 25; 61, 33; 65, 27. — M. Rœssner écrit le nom de Veldeke de trois façons différentes : Veldagge (p. 6, n. 3, p. 63, n. 3 de la p. 62), Veldegge (p. 60, n. 1), Veldeke (p. 80, n. 1). — Il y a une erreur de citation à la p. 52, où une chanson à danser de Veldeke est citée MSF., 62, 15 sqq. — A la p. 95, la reproduction de la strophe 2 du ton 143, 22 présente une erreur de ponctuation importante. Le point d'interrogation qui, dans MSF. se trouve à la fin du vers 33, devrait avoir été placé par M. R. (v. la note 1 de la p. 48) à la fin du v. 36, où se trouve un point simple.

Engel, professeur au Gymnase protestant, auteur de plusieurs excellents mémoires sur l'histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Alsace, au moyen âge et au XVIe siècle. M. E. s'était proposé dès lors de mettre en œuvre lui-même les matériaux réunis grâce à son concours, et il avait commencé, dès 1896, à publier dans la *Revue internationale de l'enseignement* une *Histoire de l'École latine et de l'ancienne Académie de Strasbourg*, jusqu'à son érection en Université de plein exercice (1621). La maladie, puis une mort prématurée, arrêtèrent l'apparition des derniers chapitres, en 1898 ; mais ils ont été retrouvés dans ses papiers et les amis du défunt ont pensé qu'il serait regrettable de ne pas conserver dans la littérature alsatique, un travail aussi consciencieusement établi sur les sources, par un historien compétent entre tous. Ce petit volume renferme, en effet, un tableau fidèle et détaillé de l'activité du grand humaniste Jean Sturm, l'organisateur de la *Schola Argentinensis* et son chef pendant quarante années ; appréciant équitablement les avantages et les défauts de sa méthode scientifique, il nous raconte ses luttes violentes contre l'orthodoxie luthérienne, qui finit par le faire déposer de ses fonctions de recteur de l'Académie. Nous trouvons aussi la description vivante de la vie académique d'alors, celle des professeurs comme celle des étudiants ; à tous ces titres, il intéressera les historiens autant que les humanistes, et les pédagogues autant que les amateurs d'alsatiques. On a joint à la substantielle étude de M. Engel une courte notice biographique sur le savant modeste et le professeur émérite, qui, pendant près de trente-six ans, consacra ses aptitudes pédagogiques toutes spéciales à l'enseignement secondaire libre en Alsace, soit à Bischwiller, soit à Strasbourg, et dont le zèle scientifique promettait d'ajouter encore de nouveaux travaux de valeur à ceux qu'il avait déjà fournis.

R.

Theodor Lipps. **Komik und Humor.** Eine psychologisch. aesthetische Untersuchung (Beitraege zur Aesthetik, VI). Hamburg und Leipzig, Woss, 1898, in-8 de VIII-264 p.

Les premiers chapitres de cet ouvrage, qui est le remaniement d'études antérieures consacrées à la *Psychologie du comique*, se préoccupent surtout de discuter tout ou partie des définitions et des explications de Hecker, de Hobbes, de Groos, de Kraepelin et de divers autres esthéticiens. Après ce préambule destructif, M. Lipps, — soucieux d'éviter le procédé employé par la plupart de ses devanciers, qui cherchèrent à définir ou à « décréter » l'essence du sentiment du comique plutôt que d'analyser d'abord les « objets » reconnus comiques, — examine les diverses variétés de comique : d'ingénieuses

analyses distinguent entre le comique objectif, le comique subjectif, le comique naïf, pour aboutir à cette définition (p. 99) : « Le sentiment du comique... naît toutes les fois que le contenu d'une perception, d'une représentation, d'une pensée, prétend ou semble prétendre à une certaine élévation, et en même temps n'a point, ou ne semble point avoir de droits à cette prétention. » Réductible malgré tout à des définitions antérieures, la proposition de M. L. doit une bonne part de son intérêt au procédé d'analyse minutieuse dont elle est le résultat. La troisième partie du livre cherche à déterminer, avec des distinctions abondantes et parfois bien subtiles, les conditions et les lois du sentiment comique. Enfin, après une quatrième partie consacrée aux « sous-variétés » du comique (et ces deux chapitres auraient fort bienpu être organiquement fondus dans la deuxième partie), l'auteur aborde la question de l'humour. Sa définition, trop exclusivement inclinée vers l'acception que l'Allemagne depuis Jean-Paul s'ingénie à donner à ce fuyant concept, oppose l'humour à une variété de comique qu'il a définie du nom de comique naïf : l'humour apparaît chaque fois que ce qui est relativement équitable, beau, raisonnable, se manifeste là où nos idées habituelles ne nous le faisaient pas prévoir. Pour toute cette dernière partie de son livre, il était naturel que M. L. abandonnât la méthode dont il s'était servi dans sa deuxième division : il n'y a pas d' « objets » humoristiques comme il y a des « objets » comiques, et c'est d'un état d'âme ou d'une conception des choses qu'il fallait ici s'inquiéter avant tout. On peut regretter cependant que M. Lipps n'ait point usé d'un procédé d'induction analogue à celui qui l'avait aidé auparavant : il consisterait à juxtaposer et à confronter deux idées, deux réflexions, deux caractères analogues et presque identiques, mais dont les uns appelleraient la désignation de *comique*, les autres celle d'*humoristique*, et à déterminer quel élément nouveau impose, dans le second cas, le second adjectif.

F. Baldensperger.

Louis P. Betz. **La Littérature comparée**, essai bibliographique ; introduction par Joseph Texte. Strasbourg, Trübner, 1900, in-8° de xxiv-123 p.

La *Revue Critique* a signalé déjà le précieux labeur de cet ouvrage ; quant à son opportunité et aux services que rendra à l'étude comparée des littératures cette collection de titres et de références, l'*Introduction* du regretté J. Texte les met en lumière d'une façon trop définitive pour qu'il y ait lieu d'y revenir. Du moins le choix, l'organisation et le groupement des matériaux réunis par M. Betz appellent-ils quelques remarques.

Il est regrettable que cet *Essai*, abandonnant avec raison l'ordre alphabétique par noms d'auteurs, adopté naguère pour sa première

ébauche dans la *Revue de Philologie française*, ne se soit pas franchement rallié à l'ordre méthodique par sujets, ou au moins par époques littéraires : c'est le seul qui soit vraiment inattaquable, celui que ne pourra manquer d'adopter, l'enrichissement de la matière aidant, une réédition de ce livre. L'ordre chronologique actuel disperse tout au long des chapitres les travaux qui concernent un même sujet, sans que l'*Index alphabétique* soit du moindre secours. J'imagine aussi que l'ordre méthodique sera, tout naturellement, plus accueillant à telles indications utiles, souvent absentes ici parcequ'elles ne constituent pas des numéros bibliographiques apparents. La leçon de Sainte-Beuve sur *la tradition en littérature*[1] rentre nettement dans le chap. II : une étude d'H. Fortoul intitulée *De l'art actuel*[2] a le tort de ne point s'appeler *Byron et Scott, et le romantisme français*, car ce titre lui aurait assuré une place au chap. IV. Il y a ainsi un certain nombre d'omissions[3], et aussi, inversement, d'adoptions injustifiées[4], que ce souci dominant de la rubrique significative suffit à expliquer ; et l'énorme quantité des matériaux remués suffit aussi à les excuser[5].

Quant aux grandes divisions entre lesquelles M. B. a réparti ses matériaux, il est évident qu'elles ne concernent point toutes la littérature comparée d'une manière également directe : il me semble qu'il faudrait se garder de trop grossir, et les *appendices* consacrés aux *Etudes linguistiques et philologiques*, qui ne sauraient souvent prétendre qu'à une valeur d'indication, et les deux derniers chapitres, *l'antiquité dans les littératures modernes*, *l'histoire dans les littératures*, dont l'objet se confond fréquemment avec celui d'études confinées dans les bornes

---

1. *Caus. du Lundi*, tome xv.

2. *Revue Encyclop.*, 1833, tome LIX.

3. Villemain se trouve à peine cité. Ne fût-ce qu'à titre de documents, plusieurs des ouvrages ou des essais de Herder ne devraient pas être oubliés. Sismondi mérite mieux que deux mentions presque indirectes. Je m'étonne de ne point trouver des ouvrages traitant de l'évolution de certains types littéraires, comme H. Turck, *Der geniale Mensch* (Iena, 1897), Leo Berg, *Der Uebermensch in der modernen Litteratur* (Paris, Leipzig, München, 1897), K. Engel, *Die Don Juan-Sage auf der Bühne* (Dresden, 1887).

4. R.-M. Meyer, *Swift und Lichtenberg* (p. 47) est la réunion de deux études, et non une étude comparative ; Balch, (p. 36) est la traduction d'un ouvrage intitulé *Les Français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis*, (Paris, 1872), qui n'a rien à voir avec la littérature comparée ; Harway, *L'état de la population d'origine française au Canada* est d'un intérêt bien peu immédiat.

5. Quelques erreurs de détail : le feuilleton d'A. Filon, cité p. 37 est du 27 août 1895 ; lire Wright p. 38, Maack p. 50 ; le travail d'A. Haas (p. 92), s'appelle en réalité *Ueber den Einfluss der epicureischen Staats-und Rechtsphilosophie auf die Philosophie des 16. und 17. Jhdts.* (Diss. Berlin, 1896). Wlislocki n'est point à sa place p. 82 ; P. Döring, *Der nordische Dichterkreis* intéresse plutôt les relations littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre que les littératures du Nord (p. 76) ; lire Vetter, *Th.*, au lieu de *F.*, p. 108, et ajouter : (Frauenfeld, 1894) ; p. XVI, lire *Jahresberichte*, et non *Jahrbuch* (*für neuere deutsche Litteraturgeschichte*).

d'une même littérature. En revanche, il est à souhaiter que, par ailleurs, les subdivisions se fassent plus nombreuses et plus indépendantes; la littérature hongroise séparée des littératures slaves parmi lesquelles elle s'est égarée; les Etats-Unis dissociés de l'Angleterre; un chapitre attribué à l'influence celtique dans les littératures modernes [1]; un autre à la Bible considérée comme révélatrice, à sa manière, d'un mode littéraire d'orientalisme et de formes particulières de pensée et de style [2] : tels sont les chapitres autonomes ou nouveaux que devra nous donner un second remaniement de ce travail, qui, jadis esquissé seulement dans la *Revue de Philologie*, aujourd'hui *Essai*, ne peut manquer de s'appeler un jour *Répertoire*.

Nous souhaitons que dans l'intervalle, ce livre, dont l'utilité est déjà inappréciable, mais qui ne prétend point être complet [3], s'enrichisse de tous les *addenda* qui pourront en faire un véritable catalogue de toutes les questions traitées par l'étude comparée des littératures.

F. BALDENSPERGER.

---

1. Cf. G. Paris, *Tristan et Iseut* (R. d. P., 15 avril 1894), et tels chapitres de *l'Hist. litt. de la France*.

2. Cf. J. Bonnet, *La Poésie devant la Bible* (Paris, 1858), H. Henkel, *Goethe und die Bibel* (Leipzig, 1890); J. Schlurick, *Schiller und die Bibel* (Leipzig, 1895) et, pour Shakespeare, les études de T. R. Eaton, C. Wordsworth, C. Bullock, J. Bell, etc.

3. Voici quelques travaux — antérieurs à 1900 — dont l'omission doit être signalée : chap. III : A. Béranger, *Diderot et l'Allemagne* (B. Un. 1868, t. 32); O. Wichmann, l'*Art poétique de Boileau dans celui de Gottsched* (Berlin, 1879); Becq de Fouquières, *Lettres critiques sur A. Chénier* (influence de Gessner) (Paris, 1881); P. Schlenther, *Molière im Deutschen* (Mag. 13 avril 1893); R. Schwill, *A. W. Schlegel über das Theater der Franzosen* (Diss. München, 1898); K. Levinstein, *Chr. Weise und Molière* (Diss. Berlin, 1899); — chap. IV : V. Hugo, *Lord Byron et ses rapports avec la litt. actuelle* (Annales Romantiqnes, 1827-28); Thackeray, *Dickens in France* (Every Saturday, 1867); M. Arnold, *Essays in Criticisin* (London, 1880) (Joubert et Coleridge); Swinburne, *Tennyson and Musset* (F. Rev. fév. 1881); H.-L. Traubel, *Whitman and Murger* (Poet Lore, oct. 1894); — chap. V : Gœtzinger, *Ueber die Quellen der Bürgerschen Gedichte* (Zurich, 1831); Th. Vetter, *Der Spectator als Quelle der Discurse der Maler* (Frauenfeld, 1887); A.-B. Faust, *C. Sealsfield, der Dichter beider Hemisphären* (Weimar, 1897); Th. S. Baker, *Lenau and Young Germany in America* (Diss. Baltimore, 1897); J. Mackinnon, *Carlyle and Goethe* (dans : *Leisure Hours in the Study*, London, 1897); Th. S. Baker, *The Influence of L. Sterne upon German Literature* (Americana Germ. II, 4); C.-A. Behmer, *L. Sterne und C. M. Wieland* (Diss. München, 1899); — chap. *VI* : Anonyme, *G. Hauptmann in Italien* (Mag. 7 oct. 1899); N. Martin, *Platen et l'Italie* (dans : *Poètes contemporains de l'Allemagne*, Paris, 1860); A. Wilson, *English Poets in Italy* (Macmillan Mag. 1862); — chap. VII : J.-G. Underhill, *Spanish Literature in the England of the Tudors* (New-York, 1899); — chap. XII : G. Amalfi, *Zwei oriental. Episoden in Voltaires Zadig* (Ztschr. d. Ver. für Volkskunde, 1895); *passim*, divers articles du *Globe*.

Luigi Cossa, **Histoire des doctrines économiques** (trad. française). Paris, Giard et Brière, 1899. Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Cossa se divise en deux parties. La première est purement théorique : l'auteur y étudie l'objet et les limites de l'économie politique, ses divisions, ses rapports avec les autres sciences, ses principaux caractères, sa méthode. La deuxième, beaucoup plus étendue, est l'histoire des doctrines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Comme il était naturel, M. C. insiste principalement sur la période comprise entre le milieu du xviiie siècle et les temps actuels. Il voit dans le *Tableau* de Quesnay le premier effort qui ait été tenté pour créer » un système déduit d'un petit nombre de principes et parfaitement homogène » ; mais c'est à Adam Smith qu'il attribue l'honneur d'avoir fondé la science économique. Il croit avec Roscher que « tout ce qui a été écrit sur ce sujet avant lui peut-être considéré comme une préparation à ses théories et tout ce qu'on a écrit depuis, comme leur complément ». Il passe en revue les écrits des économistes du xixe siècle, pays par pays, et non pas (ce qui serait bien préférable) d'après les affinités qu'ils ont entre eux. Il se montre assez sévère pour la France. Il estime que chez nous « l'économie politique n'a plus l'estime des savants et qu'elle se trouve dans des conditions peu favorables si on la compare à la position élevée qu'elle conserve à l'étranger ». Il reproche surtout à l'école française « de faire de la science la gardienne intéressée de l'organisation existante » et de s'opposer « non seulement à l'ingérence bienfaisante ou dangereuse de l'Etat, mais même aux plus légitimes manifestations de la liberté, lorsque celle-ci par la formation de groupes spéciaux spontanés ou autonomes, vient en aide à la faiblesse de l'ouvrier isolé et sans ressources devant la force débordante de l'entrepreneur capitaliste. »

Ce livre est appelé à rendre de grands services, comme instrument de travail. La bibliographie est abondante et précise, bien qu'on y puisse relever quelques omissions graves (par exemple *le Traité d'Économie politique* en 4 volumes de M. Leroy-Beaulieu). Les doctrines sont analysées d'une façon très sommaire, mais avec une exactitude suffisante, et les appréciations sont en général celles d'un esprit judicieux et d'un homme compétent.

P. G.

L'Angleterre et l'Impérialisme par Victor Berard, 1 vol. in-18, p. 381, A. Colin et Cie, 1900.

« Le phénomène le plus important de l'histoire récente en Angleterre, c'est la diffusion du sentiment impérial jusqu'aux couches les plus profondes du peuple britannique. » Ainsi s'exprime M. Bérard.

Il aurait dû dire que le développement de l'impérialisme anglais est l'un des phénomènes capitaux de l'histoire contemporaine du monde, et sa pensée aurait été encore plus juste. M. B. a écrit plusieurs chapitres de la genèse de l'impérialisme britannique. Il a beaucoup des qualités nécessaires à cette tâche difficile et tentante : une profonde connaissance documentaire de l'Angleterre moderne, un grand éclat de style, qui rappelle Taine et certaines pages de M. Chevrillon, une remarquable ingéniosité d'observation. Je lui reprocherai une tendance marquée au *simplisme* qui facilite les oppositions saisissantes et éloquentes, les métaphores hardies et les conclusions retentissantes, mais qui n'est pas toujours conforme à une irréprochable méthode scientifique. En Angleterre comme ailleurs, les phénomènes sociaux sont complexes et il est périlleux de vouloir les résumer dans des formules trop concises : on y court le risque d'être *one-sided* (l'homme d'une seule vue), comme disent les Anglais. M. B. l'est souvent.

Si l'on tombait dans le défaut que je lui reproche, on pourrait dire que son livre renferme une série de thèses *simplistes*, ingénieusement posées et démontrées avec une richesse d'argumentation tout à fait saisissante. Premier simplisme : « L'histoire anglaise n'est en somme que la rivalité guerrière, puis politique de deux peuples, celui de l'Ouest et celui de l'Est... Ce fut cette rivalité qui créa Birmingham, puis qui fit son importance et sa fortune. »

Second simplisme : « La lutte séculaire entre le radicalisme du pays noir dont Birmingham est le centre et comme la capitale, et la « verte Angleterre » normande et aristocratique, s'est terminée par la victoire des Midlands » ; de cette victoire sont nés Chamberlain et l'impérialisme. Troisième simplisme : L'incarnation du radicalisme de Birmingham, c'est Chamberlain, et comme le radicalisme mène à l'impérialisme, le « grand Joe » c'est l'impérialisme, etc.

On pourrait continuer ainsi tout le long du livre de M. V. B. et je me hâte d'ajouter qu'on aurait tort : car sous cette apparence de synthèse un peu trop catégorique, son ouvrage contient des chapitres tout à fait instructifs et approfondis sur les faits eux-mêmes, envisagés en dehors des thèses auxquelles ils semblent servir de soutiens: tels les chapitres sur le développement du radicalisme anglais, sur la croissance de Liverpool et de Manchester, sur la carrière politique et parlementaire de Chamberlain, sur les mouvements commerciaux comparés de la Grande Bretagne, de l'Allemagne et des Etats-Unis, etc.

M. B. cherche à employer dans son impétueux plaidoyer contre l'impérialisme, l'argument qui devrait avoir le plus de prises sur des esprits britanniques : l'argument des intérêts. Il s'évertue à prouver qu'impérialisme et commerce ne peuvent aller ensemble, que la victoire du *jingoïsm* de Birmingham sur le *free trade* de Manchester, (qui ne peut vivre que dans et par la paix), a déjà été, et sera de jour en jour, le déclin de la suprématie industrielle de la Grande

Bretagne, que la *plus grande* Angleterre est la véritable ennemie de l'Angleterre triomphante commercialement des cinquante dernières années. Je ne sais si dans sa démonstration, presque véhémente et d'ailleurs appuyée d'un très grand nombre de chiffres, tous ses arguments portent également. M. B. invoque beaucoup de documents émanant des Chambres de commerce pour en tirer la preuve de la décadence, sur de nombreux marchés, des produits anglais. Il ne tient pas suffisamment compte d'une tendance, à laquelle il fait cependant lui-même allusion, celles qu'ont les intéressés, « à se plaindre toujours un peu » (il faudrait dire beaucoup). Dans son tableau de la prospérité sans cesse croissante des Etats-Unis et de l'Allemagne, qu'il oppose comme redoutables concurrents d'avenir à l'Angleterre, il n'évalue pas assez haut la puissance de consommation, également croissante, des différents peuples. « Il n'y a jamais vraiment surproduction de produits de grande consommation, dit avec raison un document émané de la Chambre de Manchester : seulement on produit des marchandises que le consommateur ne peut pas de suite payer. » Pour que le consommateur puisse payer, il faut qu'il s'enrichisse en produisant lui-même des objets échangeables. De là le profit que l'un tire de la prospérité de l'autre, comme J. B. Say l'a admirablement démontré, contrairement au fameux adage de Montaigne. C'est là un point de vue qui semble échapper trop souvent à l'esprit attentif de M. B. La lutte pour le commerce n'a de commun avec la guerre véritable que certaines apparences : ici plus on a de gros bataillons contre soi, plus on peut leur fournir de produits, à condition de leur offrir ce qu'ils demandent, et de leur acheter ce qu'ils fournissent à bon marché. Un des dangers de l'impérialisme sera le renchérissement des produits anglais par le surcroît d'impôts et de charges militaires qu'il fera supporter à la mère-patrie. Là M. Bérard a raison de tâcher d'ouvrir les yeux anglais et de leur rappeler les saines traditions de l'école libérale.

Il a également raison de signaler parmi les causes du développement industriel de l'Allemagne, l'extension de l'enseignement scientifique, à tous les degrés, dans ce dernier pays, et de l'opposer aux lacunes de l'Angleterre sous ce rapport. Peut-être cependant est-il encore un peu péremptoire sur ce point.

Il y a quelques années — le livre de M. Demolins est comme un aboutissant et un résumé de ce courant d'opinion — on proclamait que la supériorité des Anglo-Saxons venait en grande partie de leur hâte à jeter la jeunesse dans l'action pratique, sans l'amollir et l'énerver par une éducation scolaire trop prolongée et trop lourde. Aujourd'hui la thèse a changé. La supériorité des Anglo-Saxons n'existe plus ; elle est détruite par la grandeur allemande, et précisément pour les raisons dont on faisait la racine de leur soi-disant supériorité : les lacunes de l'apprentissage scolaire en Angleterre. C'est là une des con-

clusions du livre de M. B. Je me défie beaucoup *a priori* de ces systèmes catégoriques — et autant de l'optimisme de M. Demolins que du pessimisme de M. Bérard.

Chaque peuple a son tempérament, ses traditions et ses procédés en quelque sorte nécessaires. Les États-Unis que M. B. voit progresser à pas de géant, usent de moyens tout différents de ceux de l'Allemagne et ne réussissent pas moins. Depuis un siècle la France a toujours voulu imiter un de ses voisins, d'abord l'Angleterre, puis l'Amérique, puis l'Allemagne : elle y a éprouvé quelques déconvenues. Les emprunts de peuple à peuple sont dans une certaine mesure inévitables ; le succès les impose, mais il ne faut pas vouloir remonter le courant des mœurs ou des aptitudes séculaires. Une grande partie de l'impérialisme britannique, M. B. le reconnaît, est faite d'impérialisme allemand, et c'est la moins bonne partie qui a passé la Manche. C'est presque toujours ce qui arrive dans les imitations internationales. On prend l'étiquette ou les défauts, et on laisse les qualités. Cela nous est arrivé avec le parlementarisme anglais et le militarisme allemand. La même chose pourrait se produire en Angleterre si elle voulait adopter aveuglément le scolarisme germanique. Elle y perdrait probablement quelques-unes de ses qualités de vigueur et d'entrain et n'y prendrait pas la méthode germanique. Certes, la science est bonne partout, et sur ce point nous avons à tirer parti des conseils de M. B. aussi bien que nos voisins d'Outre-Manche : mais ce n'est pas une raison pour enfermer la jeunesse dans l'école jusqu'à un âge relativement avancé, âge où elle n'a plus le goût et l'habitude des affaires ni la souplesse d'organisme nécessaire. M. B. accuse avec raison le service militaire universel de reculer beaucoup trop le moment où les jeunes gens entrent dans la vie pratique. L'école trop prolongée offre les mêmes périls. Nous sommes, en France, grâce à la loi de recrutement, tombés en plein dans cet excès. Il faudrait, au sujet de l'école, rappeler à M. B. ce que lui-même répond aux admirateurs anglais du militarisme allemand : « Le militarisme, disent quelques Anglais, a pu faciliter la grandeur de l'Allemagne commerciale en inculquant à toute la nation les qualités d'endurance, de sobriété, de travail commun... : qualités, habitudes, qui peut savoir au juste quelles conditions nous les inculquent ou les développent en nous ? N'est-ce pas plutôt ces qualités et ces habitudes mêmes, *antérieures* au régime militaire prussien, qui ont fait la force de celui-ci ? » Sages paroles qui s'appliquent à toutes les institutions sociales, et qui entraînent un certain scepticisme au point de vue de l'efficacité absolue du transport de l'une d'entre elles d'un sol sur un autre. « On peut absolument laisser de côté tout ce qu'ont fait les hommes d'État allemands pour aider et guider l'ambition de leur peuple, — ainsi s'exprime un des rapports officiels anglais que cite M. B. — Leurs admirables efforts auraient échoué s'ils n'avaient pas eu dans leurs mains ce peuple allemand si merveilleu-

sement doué pour l'entreprise commerciale. » Donnez à ce peuple une « armée permanente d'hommes de science » qui dirigeront et éclaireront ses efforts ; à cette conquête scientifique de la fortune, comme le dit justement M. B. « il apportera les mêmes qualités de consciencieuse précision, de minutieuse recherche que jadis les docteurs en *us* apportaient à l'étude du moyen âge ou de l'antiquité ».

En face de ces qualités incontestables du commerçant allemand, M. B. exagère un peu la routine et la lenteur d'esprit de l'Anglais. Il en est encore à l'histoire du négociant qui, faute de notions précises sur les climats, envoie une cargaison de patins à Rio-Janeiro et s'étonne qu'ils reviennent invendus. « La machine anglaise, écrit-il, (p. 110) fabrique aujourd'hui ce qu'elle fabriquait il y a vingt ans, des lampes à huile quand tout le monde s'éclaire au pétrole, et des perruques quand on ne porte plus que des fausses dents. » Il a pris un peu trop à la lettre les doléances des consuls à l'étranger, dont le métier est précisément de suivre d'un œil inquiet les progrès des concurrents, et de stimuler les nationaux en leur reprochant leurs défauts. Rappelons-nous la vivacité des termes avec lesquels le rapport Rouleaux dénonçait en 1876, au gouvernement allemand, la *camelote* germanique. Tout n'est pas devenu si bien d'un côté, ni si mal de l'autre. L'Allemagne a son socialisme ouvrier croissant et ses difficultés agraires qu'il ne faudrait pas cependant oublier, ni négliger dans un tableau par trop idyllique de sa prospérité incontestable[1].

Et puis les uns peuvent grandir sans que les autres tombent dans une irrémédiable décadence. Les souvenirs de la conquête matérielle obsèdent toujours ceux qui parlent de la concurrence industrielle. On oublie simplement qu'en matière de commerce il n'y a pas invasion sans échange de produits. L'Angleterre, lorsqu'elle est devenue grande manufacturière, a été *inondée* par les produits alimentaires du monde entier, auquel elle vendait en échange ses tissus et ses fers. Elle s'y est formidablement enrichie. D'autres nations actuellement produisent des tissus et des fers : mais quelle sera la limite de la consommation ? Personne ne la connaît. Vouloir établir une loi de succession pour la grandeur commerciale, comme on a pu le faire pour la grandeur politique me paraît téméraire. « Ceci tuera cela » peut se dire des armées, mais non des usines, à condition bien entendu que la paix et la liberté des échanges règnent entre les nations. Il est utile évidemment de stimuler chacune d'elles dans la voie de l'étude et du travail par l'exemple

1. Il est d'ailleurs curieux de noter qu'en Allemagne même, les prophètes de malheur au sujet de l'avenir du commerce allemand, abondent en ce moment. Ils opposent aux débouchés restreints de l'Allemagne les horizons indéfinis des « trois empires mondiaux » (États-Unis, Russie, Grande-Bretagne) qui par les droits douaniers pourraient arrêter l'importation germanique. Voir sur la polémique qui est née à ce sujet : *Économiste français*, 9 juin 1900, l'article de M. Maurice Block : « *L'avenir du commerce international allemand : sombres prévisions* ».

des progrès du voisin, mais il ne faudrait pas cependant propager l'idée que la grandeur de l'une est la décadence forcée de l'autre. Je ne sais pas d'idée plus contraire à la vérité économique, ni plus dangereuse pour l'avenir du monde civilisé.

Eugène d'ECHTHAL.

— Sous le titre d'*Essais sur l'Histoire de l'art* (soc. d'édition artistique, 1 vol. in-12), M. Emile MICHEL, à qui nous devons ces magistrales monographies de Rembrandt et de Rubens dont il a été parlé ici-même en leur temps, a réuni deux études importantes et très diverses, mais liées par un même goût, fin, subtil et difficile. L'une, intitulée *De la production de l'œuvre d'art*, est une leçon de critique experte, raisonnée, nourrie d'expérience et d'études variées. On aimerait à l'analyser de plus près et l'on ne peut que signaler avec quel sens lumineux des caractères originaux des divers arts leur esthétique propre en est dégagée, et le travail d'inspiration et d'exécution étudié chez les maîtres de ces divers arts. — La musique est un de ces arts, et, comme la plupart des peintres, M. E. Michel en est profondément épris, surtout quand elle reste en son essence la plus pure, la plus dégagée de tout autre élément, la plus féconde aussi. Dans son étude sur « *Les Maîtres de la Symphonie* », les critiques spéciaux les plus difficiles apprécieront la justesse d'expression et le charme d'appréciation avec lesquels il a su caractériser le genre et ses ressources, et parler de ses anciens maîtres. Ils feront des réserves pour la fin, pour l'époque moderne où M. E. Michel est certainement moins informé, car il oublie certains noms importants et ne rend pas tout à fait justice à d'autres. Mais le prix de cette étude n'en est pas moins très grand, parce qu'on n'avait pas vu souvent aussi bien rendue l'impression esthétique que peut causer la musique dans une âme de peintre qui sait analyser son art et raisonner ses jouissances. — H. de C.

— M. Bernhard FEHR (*Die formelhaften Elemente in den alten englischen Balladen* I. Berlin, Fromm 1900. 89 pp.-XXXIV) a choisi dans le célèbre recueil de l'évêque Percy certaines ballades dont il étudie les « éléments formels ». Par là il entend les expressions toutes faites : tel substantif s'accompagne constamment de la même épithète, le chevalier est toujours audacieux, la dame toujours belle, le matin toujours joyeux ; tel adjectif en amène un autre, qui le complète ou s'oppose à lui, on trouve *meek and mild*, *stout and strong*, *safe and sound* à côté de *high and low*, *ill and good*, *quick and dead*. D'ordinaire c'est une consonance, une altération, une rime, qui fixent ces expressions dans la mémoire populaire, mais le fait n'est pas constant, comme le montre très bien M. F. Celui-ci considère aussi comme éléments traditionnels des phrases telles que : *le coq chante*, *le soleil brille*. Il a dressé la liste de ces éléments, les a savamment rangés chacun sous son étiquette, a recherché enfin des exemples analogues dans les œuvres littéraires qui ont précédé ou suivi. Nous apprenons ainsi que Scott, Dickens et Burns ne font souvent que reproduire des lambeaux de phrase déjà ressassés il y a trois ou quatre cents ans par des poètes populaires anonymes. Apparemment M. Fehr ne s'est pas demandé quelles lois présidaient à la formation de ces constantes alliances de mots. On y reconnaît pourtant comme de véritables cristaux, dont les facettes unies et régulières viennent toujours se placer symétriquement les unes par rapport aux

autres. Peut-être abordera-t-il cette question dans la seconde partie de son travail, qu'il promet dès à présent. — Ch. Bastide.

— On a signalé ici (21 mars 1898 p. 236) l'apposition du tome 1er de *la Face de la Terre* de Ed. Suess, traduit sous la direction de M. Emmanuel de Margerie. Le tome II (Paris, A. Colin, 1900. 878 p. 2 cartes en couleur et 128 figures dont 85 exécutées spécialement pour l'édition française) appelle les mêmes éloges que son devancier. Les interprètes ont rendu la pensée du maître avec une fidélité qui lui laisse à la fois sa précision et sa poésie; ils l'ont respectée aussi en ce sens qu'ils se sont interdit tout commentaire critique. Mais des notes brèves et discrètes indiquent en quelle mesure les vues de l'auteur émises il y a 12 ans ont été confirmées, en quelles mesures contredites ou ébranlées par les explorations plus récentes. Tout ce travail de recherches et de mise au point, pieusement dissimulé en quelque sorte sous l'appareil bibliographique, donne à l'édition française — l'on dira plus justement *édition* que *traduction* — son originalité et son prix aux yeux des travailleurs; l'œuvre à laquelle reste attaché le nom de M. de Margerie fait honneur à la science française. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juillet 1900.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts communique un rapport de M. Bonin sur sa dernière mission en Chine. M. Bonin a reçu une subvention de l'Académie sur la fondation Garnier.

Mgr Duchesne fournit quelques détails sur les travaux de MM. Homo et Lauer, membres de l'Ecole française de Rome. M. Homo a continué les fouilles commencées par lui l'an dernier à Dougga (Tunisie). Il a dégagé les faces O., S. et N. du Capitole de cette localité, mis à découvert les places qui le précédaient, la colonnade qui l'entourait et une exèdre à colonnes qui lui faisait face. Autour de ce groupe monumental il a mis au jour diverses esplanades étagées les unes au-dessus des autres, qui par leur réunion devaient constituer le forum de l'antique Thugga. Des inscriptions, mentionnant le *macellum*, les thermes et les rostres, ont été retrouvées, avec quelques fragments d'architecture, une statue de marbre et une statuette de bronze représentant un satyre, d'un travail assez fin. — Mgr Duchesne présente ensuite une planche chromolithographique destinée au prochain fascicule des *Mélanges* de l'Ecole de Rome. On y voit figuré un personnage en costume antique, tunique et pallium, devant un livre ouvert sur un pupitre. C'est saint Augustin, caractérisé par le distique suivant, qui se lit au-dessous :

Diversi diversa Patres sed hic omnia dixit
Romano eloquio mystica sensa tonans.

L'édifice où se voit cette peinture se trouvait sous la chapelle dite *Sancta Sanctorum*, au palais de Latran. C'était sans doute une des salles de la bibliothèque. Si cette conjecture était admise, on aurait déterminé l'emplacement du *scrinium sanctum*, c'est-à-dire de la chancellerie, des archives et de la bibliothèque du Saint-Siège dans le haut moyen âge. Cette peinture a été découverte par M. Lauer, au cours de fouilles entreprises par lui dans ce qui reste de l'antique palais de Latran. D'autres peintures ornaient le portique en avant de la bibliothèque. On y remarque une curieuse représentation de la mort de Saint Jean l'Evangéliste et du célèbre prodige de la manne qui s'observait — dit-on — à son tombeau.

M. Dieulafoy, à propos de la récente communication de M. S. Reinach, entretient l'Académie des légendes, des traditions ou des prescriptions religieuses. Il croit que l'on a trop abusé de l'hygiène pour en expliquer l'origine; mais il ne pense pas qu'il faille nier la valeur des travaux antérieurs. La vérité en pareille matière risque de renfermer une part d'erreur comme l'erreur contient souvent quelques parcelles de vérité. — MM. Reinach, Viollet et d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur la mort de saint Léonce de Tripoli et sur deux inscriptions grecques publiées par M. Waddington.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 6 août — 1900

Bouché-Leclercq. **Leçons d'histoire grecque.** Paris, Hachette, 1900. Un vol. in-12 de 352 pages.

M. Bouché-Leclercq a réuni dans ce volume onze leçons d'ouverture qu'il a faites à la Sorbonne depuis 1879. Les sujets qu'il y traite sont très variés.

En voici la liste : *Du fonds commun des religions antiques. — De la religion grecque considérée dans ses rapports avec les institutions politiques. — Des lois agraires dans l'antiquité. — De l'idée de justice dans la démocratie athénienne. — Les institutions pédagogiques de la Grèce. — La démocratie athénienne au IVe siècle. — L'agonie de la république athénienne. — La Grèce sous la domination macédonienne. — L'Orient sous les Séleucides. — Introduction à l'histoire des Lagides. — Le culte dynastique en Égypte sous les Lagides.*

L'auteur s'est interdit tout appareil d'érudition, au point de ne renvoyer jamais à un texte ancien et de ne citer jamais un ouvrage moderne; mais on sent que chacune de ses phrases repose sur un fonds de connaissances solides. Bien que ces leçons aient toutes un caractère très général, elles n'ont rien de vague ni de fantaisiste. Des faits très précis leur servent de support, et ces faits sont puisés à la source même. Si abondants qu'ils soient, M. Bouché-Leclercq les domine et les manie avec une aisance qui atteste la vigueur de son intelligence, et il en tire des conclusions presque toujours justes, et souvent ingénieuses, qui montrent l'originalité de son esprit. Sa science s'étend à tous les domaines ; mais il est surtout attiré par les idées morales. C'est là ce qui le séduit le plus et c'est là qu'il excelle. Il est peut-être moins frappé que d'autres par l'ensemble des phénomènes qui constituent la partie proprement matérielle de l'histoire, et, sans les négliger complètement, il paraît n'y attacher qu'une importance secondaire. Sa tendance est plutôt de suivre l'évolution et l'influence des croyances religieuses, des doctrines philosophiques, et ici il est vraiment passé

maître. Enfin, son style, clair et exact, quoiqu'un peu abstrait, est parfois relevé par une pointe d'humour, par un trait pittoresque, par une image imprévue, qui en rompent la sévérité, sans ressembler pourtant à ces agréments de pure forme qu'un littérateur soucieux de plaire plaque par endroits dans son exposition.

Paul Guiraud.

Adolf Furtwaengler. **Die antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im klassischen Alterthum.** Giesecke et Devrient, Leipzig et Berlin, 1900. 3 vol. in-4 de 67 pl., 330 et 464 p., avec nombreuses gravures dans le texte. Prix : 250 mark.

Si la dernière décade du xixe siècle a été très féconde pour les études de glyptique ancienne, il n'en a pas été de même des neuf premières. C'était l'époque du découragement et du scepticisme ; les faussaires des générations précédentes avaient trop bien travaillé ; d'autre part, aucun archéologue ne s'était formé le jugement par une fréquentation assidue des originaux au point de pouvoir même esquisser une histoire de la gravure en pierres fines. On citait les gemmes à titre de documents mythologiques ou iconographiques et on laissait le reste, c'est-à-dire la partie propre de l'art, aux amateurs. Le meilleur connaisseur de pierres gravées, vers le milieu du siècle, fut un marchand, A. Castellani. Les archéologues s'abstenaient ou, dans les ouvrages généraux sur l'art antique, reléguaient en appendice quelques indications banales sur des camées célèbres. Et cependant, de tous les monuments du passé, les gemmes sont les seuls qui nous soient parvenus presque toujours intacts, dans l'état même où les anciens les ont laissés !

Brunn, en 1858, avait réagi contre le scepticisme de Kœhler (1833), dont la critique, superficielle sous des dehors érudits, ne reconnaissait plus pour authentiques que *cinq* des gemmes pourvues de signatures. Mais son travail, publié dans le tome II de la *Geschichte der Künstler*, ne fut continué ni par lui-même, ni par d'autres. Au contraire, les préjugés de Kœhler parurent reprendre le dessus. Chabouillet, le directeur de notre Cabinet des Médailles, en était arrivé, en 1885, à n'accepter pour authentiques que les gemmes dont les « papiers » étaient en règle ; c'était l'abdication du goût devant la science livresque, du sentiment de l'art devant la brutalité de l'érudition.

Précisément à cette époque, M. Furtwaengler, alors attaché au Musée de Berlin, commençait des études en vue de la publication d'un catalogue des pierres gravées autrefois inventoriées par Toelken. Un homme de cette valeur, élève de Brunn et habitué, par les fouilles d'Olympie, au contact direct de l'antiquité, ne pouvait manquer de reconnaître que tout était à faire ou à refaire, que la préparation d'un

catalogue scientifique imposait, à son auteur, une revision complète de toutes les données sur lesquelles pouvait se fonder une histoire de la glyptique. La question des gemmes signées se présentait à lui dès l'abord : il fallait les rejeter en bloc avec Kœhler ou savoir pourquoi et dans quelle mesure on accepterait leur témoignage. De là, les quatre articles qui, dans le *Jahrbuch* de 1888 et de 1889, placèrent d'emblée leur auteur au premier rang des connaisseurs de gemmes et rendirent définitivement toute une série d'authentiques chefs- d'œuvre à l'admiration des archéologues. Bien plus, M. F. jeta, dans ces articles, les bases de la chronologie des gemmes, jusque-là vaguement divisées en *archaïques, étrusques* et *gréco-romaines* ; cela consistait simplement à les faire rentrer dans le droit commun, mais n'en était pas moins un grand pas dans la voie scientifique où M. F. s'était engagé avec son ordinaire *furia* de travail.

Le catalogue illustré des pierres de Berlin n'a paru qu'en 1896. C'est un in-4° contenant la description d'environ 10,000 pierres ou pâtes, accompagnée de 71 planches de phototypie qui reproduisent 5,515 sujets. Mon volume *Pierres gravées*, publié en 1895, avec 2,150 reproductions de gemmes, était alors le plus riche recueil de camées et d'intailles qui eût encore paru ; j'écrivais à la fin de la préface : « Il se passera peut-être un demi-siècle avant que les progrès industriels permettent de publier une série de photographies d'empreintes aussi distinctes et aussi nombreuses que les gravures du présent recueil. » Dès l'année suivante, ma prévision était convaincue d'erreur ; j'avais compté sans M. Furtwaengler.

Transféré de Berlin à Munich, le savant badois, au milieu de ses mémorables travaux sur la sculpture, ne perdit jamais de vue les pierres gravées. Des voyages poursuivis à travers toute l'Europe, l'acquisition incessante de photographies et d'empreintes, lui ont permis de connaître, mieux qu'aucun de ses contemporains, les collections publiques et privées de gemmes, en particulier les riches cabinets des nobles anglais, jusque-là presque soustraits à l'étude. Dès 1894 commença l'impression du grand ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui l'achèvement et qui marque une date dans l'histoire de la dactyliographie, comme la *Doctrina nummorum* d'Eckhel dans celle de la numismatique. Désormais, la période du dilettantisme est close; la glyptique est enfin pourvue de l'ouvrage fondamental qui lui manquait — d'un prix, à la vérité, peu abordable, mais dont la richesse, tant du texte que de l'illustration, fait l'équivalent d'une bibliothèque. On peut cependant regretter que l'exécution matérielle, trop luxueuse pour un livre de science, ait inutilement augmenté le prix de ces trois volumes qui, imprimés sur papier moins fort, auraient pu facilement être réduits à deux. On aurait pu aussi, sans inconvénient, faire l'économie de l'énorme étui à dos de cuir dans lequel on les livre aux acheteurs, qui se garderont de les y laisser.

L'illustration se compose de 67 planches d'héliogravure, qui forment le premier volume, et de plusieurs centaines de dessins et de *similis*, qui sont dispersés dans les deux autres. Bien que supérieures à celles du catalogue de Berlin, les planches, comprenant 3,600 sujets, sont inégales. M. F. n'a fait grandir qu'un petit nombre de spécimens ; il insiste même pour que les gemmes — œuvres d'art et non produits de la nature — soient reproduites à la grandeur d'exécution. Cela peut se défendre en principe, mais, dans la pratique, il en résulte des inconvénients. Je défie M. F. ou qui que ce soit, sans le secours d'une forte loupe, de deviner l'image gravée sur l'intaille pl. XLV, 57 ; même avec une loupe, je ne distingue pas la silhouette du n° 40 de la pl. XXXVII, ni la tête du n° 19 de la même planche (voir aussi, si l'on peut, pl. XXIII, 37, pl. XXXIV, 51, 52, etc.). Mais ce sont-là des défauts légers ; dans l'ensemble, on peut dire que ces planches sont ce que l'héliogravure a encore produit de mieux d'après les œuvres de la glyptique. Les similigravures des deux autres volumes ne méritent pas les mêmes éloges [1]. La plupart ont été maladroitement retouchées, plaquées de blanc, au point que l'aspect en est souvent très désagréable et même repoussant. Une similigravure sans retouches ne vaut jamais rien, du moins dans l'état actuel des procédés de reproduction ; mais la retouche doit être exécutée par un artiste sur l'épreuve photographique, sous l'impression directe d'une empreinte, et non par un ouvrier qui « met des clairs » au petit bonheur. La retouche du cliché lui-même donne toujours des résultats pitoyables, car elle ne peut se faire que brutalement à l'aide d'une pointe. Pour citer de mauvaises similigravures dans l'ouvrage de M. F., je n'ai vraiment que l'embarras du choix ; je me contente de renvoyer ceux que la question intéresse à la figure 159 du tome III, qu'on peut étudier comme un exemple d'un cliché typographique complètement gâté et dénaturé par la retouche. Quant aux vignettes, elles sont presque toutes lourdes et mal tirées, ce que la nature du papier explique en partie. A la p. 132 du tome III est publié le dessin d'un groupe d'Aphrodite et d'Éros sur le chaton d'une bague de Lampsaque, d'après une gravure du *Journal of hellenic Studies* (1898, p. 129). Cette gravure laisse à désirer, mais, si on la compare à celle de l'ouvrage allemand, elle parait presque un chef-d'œuvre. L'auteur de l'article du *Journal*, M. Perdrizet, prétend que le dessin publié par moi de cette intaille (*Chron. d'Or.*, II, p. 471) en donne « *a very inadequate idea* » ; comme j'ai sous les yeux un moulage et une galvanoplastie de l'original, j'ai le droit de dire que cette critique n'est pas fondée ; j'ajoute que le dessin

1. Au moment où je corrige les épreuves de cet article, on me prévient que mon exemplaire des *Gemmen* est un des exemplaires dits *de luxe*, sur grand papier du Japon ; on m'assure que les gravures des exemplaires ordinaires sont beaucoup mieux venues. On fera donc bien de se contenter de ceux-là.

des *Chroniques* a, sur celui du *Journal* anglais, l'avantage d'avoir été calqué sur un fort grandissement photographique.

Le tome II des *Antike Gemmen* contient le commentaire et l'explication des planches du tome I. L'ordre adopté est le suivant : 1° gemmes orientales (babyloniennes, syriennes, persanes archaïques); 2° gemmes mycéniennes; 3° scarabées, scarabéoïdes et gemmes grecques archaïques; 4° gemmes grecques du style sévère; 5° gemmes gréco-persanes; 6° gemmes grecques du style libre; 7° scarabées de Sardaigne; 8° scarabées étrusques; 9° scarabées italiques; 10° chatons de bagues italiques; 11° gemmes hellénistiques et romaines de l'époque républicaine; 12° gemmes augustéennes; 13° gemmes impériales; 14° gemmes signées; 15° camées; 16° gemmes chrétiennes et byzantines, avec quelques spécimens de camées et d'intailles modernes. A chacune de ces divisions correspondent plusieurs planches dont la composition a dû coûter à l'auteur une peine infinie; les sujets analogues (imitations de statues, portraits, animaux, etc.), ont été, le plus possible, groupés, et M. F. a fait de louables efforts pour éviter, dans ces tableaux composites, des disparates choquantes de dimensions et de style. Mais son mérite principal consiste dans le classement lui-même, qui pourra être contesté sur certains points (ainsi je ne crois pas que les pierres gréco-persanes soient à leur place), mais qui introduit pour la première fois un ordre rationnel et historique dans un amas de monuments jusqu'ici confondus — au point que des pierres grecques archaïques étaient considérées comme gnostiques, et inversement. M. F. lui-même a fait des écoles à cet égard, ayant donné comme gréco-mycénienne, dans son catalogue de Berlin (pl. II, n° 79), une intaille évidemment chrétienne. Il n'y a que ceux qui ne publient rien pour ne jamais se tromper. M. F. n'est pas du nombre; il se trompe et il reconnaît ses erreurs, comme il l'a fait dans l'ouvrage qui nous occupe, en avouant que l'intaille de Julia Titi est parfaitement authentique, que la gemme de Heius ne l'est pas moins, etc. Mais pourquoi faut-il qu'il éprouve le besoin, même dans un ouvrage de haute science, dans un ouvrage né pour durer, je ne dis pas de contredire, mais d'injurier ceux qui ne pensent pas comme lui? J'ai relevé toute une série de passages, à l'adresse de MM. Benndorf, Klein, Bloch, Winter, etc., qui excèdent les limites de la polémique permise et font penser au mot de Talleyrand sur Napoléon: « Quel dommage qu'un si grand homme ait été aussi mal élevé! » Ce qui concerne M. Benndorf est d'une gravité particulière. A la p. 298 du tome II, M. F. publie une gemme signée de Sosis, représentant Héraklès combattant un Centaure, qui a été acquise par un particulier de Leipzig à Alexandrie. Cette gravure m'a fait d'abord mauvaise impression et je crois qu'aucun archéologue ne la verra sans qu'un doute, peut-être destiné à disparaître, ne traverse son esprit. Or, M. F. commence par déclarer — usant d'une formule qui lui est trop familière — que l'authenticité

de cette gemme ne peut être contestée que par des ignorants complets (*gænzlich Unkundige*) ; puis il ajoute : « D'après le témoignage du possesseur, cette pierre a été jugée apocryphe par O. Benndorf, par le même savant qui a cru authentique la fameuse tiare de Saïtapharnes, la falsification la plus misérable et la plus éhontée de ce siècle, et a voulu la faire acquérir par le Musée de Vienne. » Il y a, dans ces quelques lignes, toute une série de fâcheuses incorrections. On n'a pas le droit de citer le « témoignage du possesseur » (dont M. F. ne dit pas même le nom) pour incriminer le jugement d'un confrère ; on n'a pas davantage le droit de reprocher à ce confrère une *intention* qu'on ne connaît que par ouï-dire ; enfin, il est peu convenable d'appeler un objet « la falsification la plus misérable et la plus éhontée de ce siècle », quand on sait que l'authenticité en a été et est encore soutenue par des archéologues autorisés et respectables. Du reste, sans vouloir aborder ici la question de la tiare — M. F. ne serait pas si fort en colère s'il était sûr d'avoir raison — je ferai observer qu'à la p. 98 du tome III, M. F. traite aussi de « misérable falsification » le vase à deux têtes de Cléomène (au Louvre), qu'il a dénoncé une première fois dans *Cosmopolis* en 1896. Or, un avenir prochain montrera à M. F. combien est profonde son erreur à cet égard. — Même envers les archéologues dont il pense plutôt du bien, M. F. use de paroles dures, comme s'il ne pouvait pas en trouver d'autres : *seltsam willkürlich, grundlos.., seltsam verkehrt,... in willkürlichster Weise*, telles sont les gracieusetés que je relève dans une seule note consacrée à M. Babelon (t. III, p. 153). Ailleurs, je reçois aussi mon paquet ; c'est comme un rythme de bastonade qui scande les développements de M. F. et en marque... le manque de mesure. S'il avait supprimé une vingtaine de passages inutilement agressifs ou même haineux, croit-il donc qu'il aurait diminué la valeur d'une œuvre devant laquelle tous, amis et ennemis personnels, s'inclineront avec reconnaissance et respect ?

C'est au troisième volume surtout qu'iront ces hommages, car il est impossible de ne pas admirer l'énorme effort de talent et de travail dont il est le résultat. On y trouve une histoire complète de la glyptique, suivie d'une histoire critique des études dont la glyptique a été l'objet. Bien entendu, l'auteur ne se borne pas ici aux monuments de la gravure et aux particularités de technique et de style dont il a traité avec détail dans le livre II. Ayant introduit la glyptique dans l'histoire générale de l'art, il esquisse aussi l'histoire de l'art à propos de la glyptique et ne s'interdit pas les incursions dans les domaines limitrophes, ethnographie, histoire, religion. Sur la question mycénienne, il a pris un parti très net, en opposition complète avec les vues de M. Helbig qui ont trouvé tant d'écho parmi nous ; sa thèse est celle que j'ai soutenue dans le *Mirage Oriental*, parfois plus intransigeante encore, comme lorsqu'il admet, avec M. Evans, la pos-

sibilité d'une communauté d'origine entre les graveurs de l'époque du renne (au moins 10,000 ans avant J.-C.!) et les Mycéniens. Comme moi, il cherche les Kefta en Crète, il rattache les Philistins aux Mycéniens, il signale avec insistance le caractère européen et septentrional de cette civilisation mycénienne que beaucoup d'autres veulent tirer de la Phénicie. Les découvertes récentes d'Enkomi à Chypre et de Mélos lui fournissent des arguments nouveaux à l'appui d'une thèse qui n'a jamais été soutenue avec tant de science et d'éclat. Son chapitre sur la glyptique ionienne, intermédiaire entre la tradition mycénienne orientalisée et l'art grec archaïque, n'est pas moins intéressant pour l'histoire générale de l'art; après le moyen âge hellénique, la renaissance mycénienne, dont les gemmes découvertes à Mélos offrent un frappant exemple. Que d'idées originales et de conceptions heureuses il y aurait à relever encore dans les chapitres consacrés à la Sardaigne, à l'Étrurie, à la période étrusque de l'art romain (que M. F. goûte à juste titre), aux œuvres archaïsantes! Mais il faut laisser au lecteur le soin de les y découvrir. La partie du livre relative aux camées romains, qui est très développée, provoquera sans doute des contradictions. M. F. a la tendance de vieillir tous les camées, de les rapprocher de l'époque d'Auguste, comme si l'art postérieur avait été incapable de produire autre chose que des pauvretés. Ainsi, en présence du camée Marlborough, aujourd'hui au Musée Britannique, où l'on a cru reconnaître les bustes de Julien et d'Hélène, œuvre d'une habileté technique incontestable, mais sèche et sans vie, il ne craint pas d'écrire (p. 327): « Nous plaçons aussi ce camée à l'époque claudienne... Les bustes doivent être ceux de Claude et d'une de ses femmes (sous les traits de Cérès et de Jupiter). La manière minutieuse, consciencieuse, mais sèche de l'artiste devait précisément plaire au docte vieillard. » Il me semble impossible de prendre cette conclusion au sérieux et je veux croire qu'à l'heure qu'il est M. F. en est déjà revenu. De même, j'espère qu'il ne persistera pas à placer au temps d'Auguste le fragment d'un grand camée, aujourd'hui au musée de Belgrade, ou il a reconnu le roi thrace Rhœmetalcès (t. II, p. 454). Cette œuvre ne peut pas être antérieure aux Antonins et elle est peut-être d'un siècle plus tardive. En outre, rien n'autorise à appeler Rhœmetalcès le personnage à cheval qui occupe le milieu du tableau. La tête, très bien conservée, est celle d'Alexandre le Grand et je serais tenté d'établir un lien entre cette représentation d'un Romain *en Alexandre* et les célèbres médaillons du trésor de Tarse. Quand on voit quels chefs-d'œuvre les portraitistes romains pouvaient encore produire au temps de Caracalla, on n'a vraiment pas le droit de refuser au second siècle ou même au troisième le douteux honneur d'avoir vu naître de lourds camées.

Il y a un passage, dans le troisième volume, que je n'ai pu lire sans me demander si je rêvais. Après avoir magistralement repoussé, sur

le terrain de l'archéologie, le spectre toujours obsédant du mirage oriental, M. F., perdant tout à coup la boussole, s'est élancé à sa suite jusque dans l'Inde (p. 262). Il s'agit des doctrines orphiques et pythagoriciennes, notamment de la migration des âmes. M. F. déclare qu'à son avis M. L. von Schröder, dans un écrit de 1884, a démontré, par des raisons concluantes, « l'origine indienne de la doctrine de Pythagore ». M. F. n'ignore pas l'opinion d'Erwin Rohde, qui attribue cette doctrine à la Thrace ; il sait aussi que M. Tylor a réuni de nombreux exemples de l'idée de la migration des âmes chez les peuples les plus divers. Mais il n'en a cure, car, suivant lui, ces idées de sauvages ne sont qu'à la source des doctrines et c'est l'Inde seule qui en a tiré l'admirable roman de l'âme se purifiant à travers ses métamorphoses. On pourrait d'abord demander à M. F. comment il sait que cette philosophie mystique était professée dans l'Inde avant Pythagore, quels écrits indous nous possédons de ce temps là, comment la communication d'idées aussi abstraites était possible alors qu'il n'y avait ni Grecs en Inde ni Indous en Grèce, etc. Mais le mieux est de lui conseiller de s'initier à la littérature ethnographique, de faire la connaissance (par exemple dans le livre de Burnet, *Early greek philosophy*) des tabous primitifs qui forment le fond de l'enseignement de Pythagore, de demander enfin à Frazer ou à Jevons quels sont les caractères constants et universels du totémisme. Cela fait, il regrettera d'avoir écrit que l'interdiction de manger des fèves a pour but d'éviter de troubler les sacrifices par des flatuosités (!). Les Grecs, dans leur ignorance du totémisme, ont déjà proposé des explications aussi absurdes de faits religieux; ils étaient excusables, mais nous ne le serions pas de faire comme eux. L'interdiction des fèves en Egypte gêne M. F.; aussi écrit-il impérativement : « Hérodote s'est trompé en attribuant aux Égyptiens la défense de manger des fèves. » Voilà qui est bientôt dit. A la même page, M. F. écrit encore : « La doctrine indienne empruntée par Pythagore fut adoptée par les Orphiques. » Cela est encore faux, car les philosophies séculières naissent des théosophies, et non inversement. — Pythagore, dit-on, était fils d'un graveur de gemmes et avait, dans sa jeunesse, voyagé pour le compte de son père. On a même trouvé naturel qu'il eût poussé jusqu'en Inde afin d'y faire emplette de pierres fines. M. F. n'a pas tenu compte de ces informations et c'est dommage, car le voyage en Inde de Pythagore, à propos de gemmes, s'explique mieux que celui de M. Furtwaengler pour le même motif.

Salomon REINACH.

Richard ENGELMANN, **Archäologische Studien zu den Tragikern**. Berlin, Weidmann, 1900. In-8, 90 p. avec 28 gravures. Prix : 6 mark.

Jahn et Welcker ont déjà mis en lumière l'influence du théâtre attique sur la peinture de vases du IVe siècle et les historiens de la littérature grecque n'ignorent pas le profit qu'ils peuvent tirer de cette série de monuments. Toutefois, on est loin d'avoir épuisé les enseignements qui s'en dégagent, d'autant plus qu'il n'existe pas encore de recueil de dessins d'après les peintures que la tragédie a inspirées. M. Engelmann nous promet, dans sa préface, de publier bientôt cette collection depuis longtemps attendue ; c'est un engagement dont nous prenons acte avec plaisir.

Sa dissertation, qui est d'une lecture fort attachante, s'ouvre par un chapitre sur la scène ou, plus exactement, sur les colonnes du proskénion, dont il reconnaît la présence sur plusieurs vases à sujets tragiques où ces supports ne se justifieraient pas autrement. J'hésite pourtant à accepter son opinion à cause du vase de Xenophantos, dont il n'a rien dit. On voit sur ce vase (*Compte rendu pour* 1866, pl IV) des colonnes imitant les feuilles du sylphium et supportant chacune un trépied doré ; cependant la scène est beaucoup trop mouvementée pour qu'on puisse en chercher le prototype dans une tragédie. En revanche, il est très vraisemblable que nous avons une représentation d'un proskénion richement décoré sur le vase d'Astéas à Madrid (*Monum. dell' Instit.*, VIII, 10).

M. E. a signalé, avec plus ou moins de vraisemblance, l'écho de cinq tragédies perdues de Sophocle (Ἑλένης ἀπαίτησις, *Laocoon*, Σκύριοι, *Tyro* A et B) dans des peintures de vases du Vatican, de la collection Jatta à Ruvo, de Corneto, de Florence, de la collection Czartoryski (à Cracovie et non à Paris, p. 40), etc. Il ne se dissimule pas combien il est dangereux d'expliquer des peintures par des tragédies perdues et de reconstituer, même partiellement, ces tragédies à l'aide des mêmes peintures ; mais on ne peut nier que la plupart de ses conjectures ne soient séduisantes. Ainsi je crois qu'il a définitivement raison contre Körte, Dümmler et d'autres lorsqu'il reconnaît, sur plusieurs vases, Néoptolème quittant Skyros, scène qui faisait certainement partie, comme l'a montré autrefois Robert, de la tragédie de Sophocle intitulée Σκύριοι.

Quatre pièces d'Euripide, également perdues, ont été étudiées par M. E. : ce sont *Alcmène*, *Andromède*, *Méléagre* et *Sthénébée*. L'auteur s'était déjà occupé d'*Alcmène*, à propos d'un vase de Castle Howard (aujourd'hui au Musée Britannique), dans un programme de 1881, dont il a été question ici même (*Revue*, 1882, II, p. 261) ; il réitère, avec des arguments nouveaux, sa thèse d'alors, suivant laquelle Alcmène serait au moment d'être brûlée sur l'autel par ordre de son mari involontairement outragé. Cette interprétation restera conjecturale

tant que nous ne pourrons alléguer aucun texte précis relatif à la vengeance d'Amphitryon ; elle n'en est pas moins, dans l'état de nos connaissances, celle qui cadre le mieux avec les données de la peinture et je crois que l'ancienne interprétation (apothéose d'Alcmène) doit être complètement écartée.

Pour *Sthénébée*, nous possédons un résumé dans un manuscrit florentin de Grégoire de Corinthe, malheureusement mutilé à droite; M. E. en a donné une reproduction photographique (p. 85) et une transcription rectifiée. Il n'a, d'ailleurs, invoqué à ce propos le témoignage d'aucune peinture céramique. Traitant du *Méléagre*, il a publié (p. 80) une peinture inédite du musée de Bari, qui représente Méléagre avec Atalante. L'*Andromède* a inspiré plusieurs peintures où divers critiques ont déjà reconnu ce mythe; M. E. croit que l'une d'elles (*Archaeologia*, XXXVI, pl. 6) figure le prologue de la pièce d'Euripide, au cours duquel, sous les yeux des spectateurs, on attachait la princesse sur un rocher. Euripide aurait suivi l'exemple donné par Eschyle dans le *Prométhée*. Cela est assurément fort ingénieux.

Salomon Reinach.

Salomon Reinach, **Répertoire des vases peints grecs et étrusques**. Tome II. *Peintures de vases gravées dans les recueils de* Millingen (Coghill), Gerhard (*Auserl. Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*) Tischbein (*Tomes I-V*), *avec des notices explicatives et bibliographiques, une bibliographie de la Céramique grecque et étrusque, et un Index des tomes I et II*. 1 vol. in-12 de 424 p. Paris, Leroux, 1900. Prix : 5 fr.

En annonçant ici même (cf. *Revue critique*, 1899, II, p. 467-469) le premier volume de cet ouvrage, j'ai dit assez nettement quels sérieux services et quel genre de services il était appelé à rendre aux archéologues, pour n'avoir pas besoin d'y insister encore aujourd'hui. Il n'y a, d'ailleurs, rien de changé dans les reproductions ni dans les notices sommaires qui les accompagnent. On trouve à la fin un Index alphabétique général, commun aux deux volumes parus : un de ces copieux *Index* qui doublent la valeur pratique de tous les ouvrages de vulgarisation qu'a publiés M. Reinach. Avant l'Index, une vingtaine de pages à deux colonnes sont remplies par une « Bibliographie de la céramique grecque et étrusque ». Cette bibliographie ne prétend pas contenir tout, absolument *tout*, jusqu'au plus insignifiant article perdu dans un recueil lui-même insignifiant; mais elle est aussi complète que l'on peut raisonnablement le demander. Elle indique : « 1° les ouvrages où ont été publiées et décrites des peintures céramiques et dont les peintures forment l'objet principal; 2° quelques articles *célèbres* qui sont des tirages à part des périodiques; 3° l'indication des périodiques et des ouvrages généraux où il est *souvent* question de

peintures céramiques ; 4° *un choix* de monographies d'archéologie et de mythologie figurée, où l'exégèse des peintures céramiques tient une place importante ; 5° quelques *curiosa* ». Une épreuve décisive consiste à chercher dans cette bibliographie les titres de quelques brochures que l'on a des raisons de croire peu connues ; on s'aperçoit bien vite que, dans les limites, déjà très larges d'ailleurs, où M. R. l'a renfermée, la liste donnée par lui est vraiment complète.

Quelques notes prises en passant. P. 14, n[os] 1-2 : les inscriptions de ce vase sont fausses, et M. R. se demande si la peinture même en est antique. Remarquons qu'elle offre, en effet, une bien grande ressemblance avec une peinture de lécythe reproduite deux pages plus haut, p. 12, n[os] 7-8. — P. 19 : il semble que M. R. aurait pu exprimer plus sévèrement encore ses doutes sur l'authenticité de cette peinture. Le vase peut bien être antique, mais la peinture doit être fausse, archifausse. N'a-t-elle pas été inspirée par celle de la kélébè de Würtzbourg, reproduite p. 141 ? — P. 43, n° 7 : n'est-ce point là simplement une imitation libre et fantaisiste du sujet très connu, représentant l'expérience du rajeunissement opérée par Médée devant les Péliades ? — P. 49, n[os] 1 3 : l'explication suggérée par M. Pottier semble aussi juste qu'ingénieuse ; les longs bois de la tête de cerf doivent être une déformation des ailes de Pégase ; peut-être aussi la *kibisis* (?) que Persée tient à la main n'est-elle qu'une déformation de la tête coupée de Méduse. — P. 62, n° 4 : peinture reproduite dans les *Wien. Jahreshefte*, II, 1899, p. 79. — P. 142 : si l'objet que porte le premier éphèbe est réellement une boîte à manuscrits, les deux tableaux pourraient être interprétés de la manière suivante. Premier tableau : l'Amour détourne la jeunesse de l'étude ; deuxième tableau : l'Amour incline la jeunesse à chanter sur la lyre. Cela serait d'un goût terriblement moderne, qui ferait douter que les peintures fussent bien antiques. — Quelques erreurs d'impression : p. 334, en bas, lire *le* au lieu de *la*; p. 374, *s. v.* Hartwig, lire *griechischen* au lieu de *griechischn* ; p. 409, *s. v.* Minotaure, lire 487 au lieu de 387.

Henri Lechat.

Kritische Beitraege zu Jacques Milets' dramatischer Istoire de la destruction de Troye la Grant, par Gustav Haepke. Marburg, N. G. Elwert, 1899. Un vol. in-8 de 140 pages.

Cette étude sur le mystère de la *Destruction de Troye* forme le 96[e] fascicule de la collection relative à la philologie romane, qui se publie sous la direction de M. Stengel. Elle se divise en deux parties. Dans la seconde (p. 63-125), M. Haepke fait, par rapport à l'édition princeps, un relevé des variantes qu'offrent les quatre principaux manuscrits (il avait classé au préalable tous ceux qui sont actuelle-

ment connus, au nombre d'une douzaine) : ce travail, autant qu'on en peut juger sans avoir les pièces sous les yeux, paraît fait avec soin et doit être exact dans ses détails. Quant à la première partie de l'opuscule, elle consiste en une étude sur la langue et la métrique du mystère : l'auteur y présente d'abord quelques remarques de phonétique, relatives surtout à l'*e* féminin, puis relève certains traits caractéristiques de la flexion pronominale et verbale. Ce sont les observations sur la syntaxe qui ont reçu le plus large développement, et il ne faut pas nous en plaindre, car nous avons là une bonne contribution pour la période moyenne de la langue, et notamment ce milieu du xv[e] siècle encore insuffisamment exploré. Dans sa courte introduction, M. H. s'est aussi posé une question non résolue, et s'est demandé d'où était originaire Jacques Milet, l'auteur de la *Destruction de Troye.* Il suppose qu'il était de l'Est, et c'est bien possible. J'avoue cependant que les preuves linguistiques alléguées à l'appui de cette opinion ne sont ni très nombreuses, ni très convaincantes. Que *lignie* ait été employé pour *ligniée*, voilà évidemment une forme qui n'appartient pas à la France centrale : mais il ne faut pas oublier que *maisnie* pour *maisniée* y était devenu d'un usage courant. J'en dirai autant des quelques cas où les singuliers *no*, *vo*, sont employés à la place de *nostre*, *vostre*, et aussi des deux exemples de *t'* pour *tu* devant une voyelle. La forme *fieulx* remplaçant *filz*, est peut-être à elle seule plus probante que le reste. Mais tout cela, si je ne me trompe, nous reporterait plutôt à la région picarde : est-ce là ce que l'auteur a voulu désigner par l'adjectif *ostfranzoesischen?* Quoi qu'il en soit, cette question de l'origine de Jacques Milet me paraît rester encore pendante : il est vrai qu'elle était accessoire; l'essentiel était d'étudier le texte d'une façon précise, et c'est ce qu'a fait M. Haepke.

E. Bourciez.

L'idée de la durée par rapport aux verbes et aux substantifs verbaux en français moderne, par H.-B. Romberg. Gœteborg, Wald. Zachrissons, 1899. Un vol. in-12 de 155 pages.

Cet opuscule est une thèse soutenue l'an passé devant l'Université de Lund : on ne voit pas trop le but que s'y est proposé l'auteur, et à vrai dire il ne l'indique nulle part d'une façon bien nette. Il part d'une distinction des verbes en deux grandes classes, ceux qui marquent une action déterminée (c'est-à-dire à terme fixe), ceux qui marquent une action indéterminée (susceptible de se prolonger) : c'est à peu près celle que Meigret esquissait déjà, au milieu du xvi[e] siècle, pour expliquer la valeur exacte des formes passives. M. Romberg, lui, semble avoir voulu examiner comment s'exprime en français la circonstance

de temps avec ces deux classes de verbes : il trouve que dans le premier cas c'est à l'aide de la préposition *en*, dans le second à l'aide de *pendant* ou mots équivalents. A la règle ainsi posée il admet du reste toutes sortes d'exceptions, et il est bien forcé de reconnaitre qu'il y a des verbes qui flottent entre les deux classes sans appartenir nettement à aucune. Après cela, il s'occupe de la construction telle qu'elle a lieu avec les substantifs verbaux, et termine par des considérations sur les déterminatifs répondant à la question « pour combien de temps ». Toutes ces analyses sont subtiles, je ne le nie pas : à mon avis, elles le sont même trop. Surtout, ce qui m'effraie un peu, c'est cette méthode qui consiste à placer *in abstracto* les faits linguistiques et à ne tenir aucun compte des antécédents : car, enfin, c'est dans le français moderne que s'est enfermé M. Romberg, ou pour mieux dire dans celui du XIXe siècle (je n'ai relevé en dehors de cela que cinq ou six exemples empruntés à Voltaire et à Racine). J'avais déjà remarqué des tendances analogues dans une thèse sur l'*Analyse du langage* publiée il y a deux ou trois ans à Upsal, par M. Carl Svedelius. Et certes, nous devons être très reconnaissants aux Suédois du zèle qu'ils déploient à explorer les parties encore obscures de notre syntaxe française : ils y apportent beaucoup de pénétration et d'ingéniosité. Mais il ne faudrait pas non plus que, par des voies détournées, on nous ramenât tout doucement vers cette « grammaire générale » chère aux logiciens du XVIIIe siècle et aux idéologues qui ont suivi. Que deviendrait alors la méthode historique, en dehors de laquelle il n'y a point de salut, et qui doit être appliquée à étudier le groupement des mots dans une langue donnée, aussi légitimement qu'à y rechercher l'évolution des sons et des formes ?

E. BOURCIEZ.

BERNARDIN, **Hommes et mœurs au dix-septième siècle**, in-12. 360 p., Paris. Société française d'imprimerie et de librairie, 1900.

M. Bernardin réunit en ce volume un certain nombre d'articles ou de conférences qu'il a consacrés à quelques figures curieuses du XVIIe siècle. Les personnages dont il nous entretient — le médecin Charles de l'Orme, Nicolas Faret, l'aventurier Zaga-Christ, le parasite Montmaur, le chevalier de l'Hermite-Soliers, le duc Henri II de Lorraine — ne sont pas de ceux dont la postérité s'occupe beaucoup, mais précisément parce qu'ils sont fort oubliés, ils gardent dans une étude littéraire tout l'imprévu et tout le pittoresque qu'ont depuis longtemps perdu les héros célèbres. M. Bernardin conte leurs aventures avec agrément, en un style vif et alerte qui convient très bien à l'exhibition de ces menues silhouettes qui n'ont d'autres rôles à jouer dans l'histoire que de paraître et disparaître après l'avoir égayée un

instant. On n'a guère à lui reprocher qu'une manière un peu superficielle de les étudier et surtout, un deplorable abus de ficelles dramatiques qui nuit singulièrement à la valeur historique de ses narrations.

Raoul Rosières.

Ch. Renouvier, **Victor Hugo, le philosophe**, in-12, 378 p. Paris, A. Colin, 1900.

Il était jadis de mode parmi les détracteurs d'Hugo, de soutenir qu'il était incapable de penser et même de trouver une seule idée qui fut bien à lui. La thèse a beaucoup faibli depuis lors. Déjà, il y a une dizaine d'années, M. Jules Lemaitre s'était vu obligé de reconnaître qu'il y avait au moins trois ou quatre thèmes différents dans l'œuvre d'Hugo. Depuis on en a découvert d'autres. On a enfin compris qu'il était fort injuste d'exiger d'un poète les systèmes philosophiques complets qu'on ne réclame d'ordinaire qu'aux philosophes, mais que si la qualification de penseur convenait à quiconque avait médité sur de nombreux problèmes, Hugo était certainement un des poètes français qui pouvait le mieux y prétendre. Et voici enfin aujourd'hui qu'un philosophe, M. Renouvier, consacre tout un volume à étudier Hugo comme philosophe.

C'est peut-être cette fois dépasser le but. Hugo, était surtout poète et lorsque séduit par quelque pensée métaphysique, il la mettait en vers, il ne songeait nullement à élaborer un système et, son poème fait, passait volontiers à une autre pensée toute différente. Aussi M. R. commentant successivement toutes ses poésies y trouve-t-il un pêle-mêle étonnant de doctrines diverses qu'il serait bien difficile de concentrer en une doctrine quelque peu arrêtée. Il le voit tantôt platonicien, tantôt pythagoricien, ici d'accord avec Epicure, là se rapprochant de Kant, ailleurs orphiste ou brahmane. Ce n'est pas assez sans doute pour en faire un philosophe, mais c'est assurément plus qu'il n'en faut pour affirmer qu'il a formulé un très grand nombre d'idées et qu'en somme il a beaucoup pensé.

Ce qui manque d'ailleurs un peu à M. R. pour établir sûrement sa thèse, c'est la connaissance des sources d'inspiration du poète. Ce n'était pas toujours une méditation acharnée qui fournissait à Hugo le sujet d'un poème, mais souvent la lecture inopinée de quelque vieux livre oublié qu'il s'avisait de vouloir refaire à sa manière. Il me semble fort, à maints rapprochements de détails que je n'ai pas le loisir de poursuivre ici, qu'il a du tirer l'idée de la *Fin de Satan* de la *Seconde semaine* de Du Bartas. Et je suis plus certain encore que son *Ane*, n'est qu'une refonte à la moderne du *De vanitate Scentiarum* de Cornélius Agrippa qui démontre avec une dialectique toute pareille, l'inanité des conclusions fournies par les savants sur toutes les ques-

tions de philosophie et de morale, et se termine par un éloge identique de la toute-sagesse de l'âne. Dès que son imagination est mise en branle par un sujet qui l'a séduite, elle le médite et l'approfondit, sans se demander s'il est d'une logique irrécusable ou s'il s'accorde avec d'autres sujets traités quelques pages auparavant, et elle le convertit en un admirable rêve de poète. Ce n'est pas là une œuvre de rhéteur, comme on se plaisait tant à le dire autrefois, mais très réellement une œuvre de penseur, car il médite véritablement lui-même l'idée qui l'a frappé et refait sans le savoir les raisonnements de Pythagore, de Platon, d'Epicure et de Bouddha. Seulement, et c'est ici qu'il n'est plus philosophe, il les refait une à une, au caprice de l'inspiration, et sans se soucier de les concilier entre elles.

Mais si M. R., trop philosophe pour ne pas voir de la philosophie partout, a exagéré notablement la puissance philosophique d'Hugo, il en a tout au moins vu très exactement la nature. « L'homme que V. Hugo appelle le *Songeur*, écrit-il, et qui remarquons le n'est pas le même que le *Penseur*, est celui qui s'exalte à la pensée des inconnus, des possibles que l'imagination se peut peindre réels dans l'ordre de la création. C'est celui qui contemple le mystère, est saisi de *l'horreur sacrée*, sent *l'immensité lui monter à la tête*... Il a fortement senti les problèmes supérieurs de la vie et de la destinée, c'est incontestable : fortement, et mieux ou plus réellement, que tels philosophes qui se flattent de les avoir compris et résolus... Là où il nous paraît le plus manifestement avoir *manqué de raison*, nous devons trouver l'occasion d'admirer le plus la *force de raison* qui a permis à cet homme d'une imagination sans bornes, de résister à l'obsession des idées délirantes qui subjuguèrent l'esprit de son frère Eugène, et qui durent à certains moments le hanter lui-même ». Voilà l'idée juste qu'il fallait développer seule et c'est pour ne s'y être pas tenu que M. Renouvier a écrit un livre un peu long, un peu diffus et d'une critique contestable en bien des points. Mais il nous a du moins rendu le service de résumer très nettement les différentes théories philosophiques d'Hugo et de montrer ainsi les prodigieuses facultés méditatives de son génie.

Raoul ROSIÈRES.

— Aujourd'hui que le remaniement de nos circonscriptions territoriales préoccupe de bons esprits, il n'est pas vain de rappeler combien a été laborieuse et souvent artificielle la formation des départements, ce dont fournit un convaincant témoignage l'intéressante brochure de M. D. MATER (*Formation du département du Cher... Lettres de M. Sallé de Chou, membre de l'Assemblée Nationale et de M. Dumont de la Charnaye 1789-90*, Bourges, Sire, 1899. 103 p. 2 cartes). Dans la correspondance des deux hommes de confiance qui négocièrent la constitution du département se révèle la lutte des intérêts traditionnels souvent respectables contre la

raison géographique. Le département n'englobe pas La Charité, située sur la rive droite de la Loire pour « une misérable raison de position géographique ». Il est vrai que l'on invoque le plus souvent pour asservir des localités la facilité des communications. Il fallut créer de nombreux districts, pour donner satisfaction aux villes » toutes ayant intérêt à se procurer un établissement public, à cause des avantages qui le suivent ordinairement ». Qui donc parle de supprimer les sous-préfectures et les petits tribunaux? — B. A.

— Le livre de M. E. Josset, *A travers nos Colonies, Livre de lectures.* Paris, Colin, 1900, vi-343 p., 15 cartes et cartons, 200 gravures, est d'un véritable pédagogue au sens le meilleur du mot; rien qui rappelle la sécheresse didactique du Manuel ou Précis. C'est une série de leçons familières et animées, professées par un oncle à ses neveux qui expriment leurs curiosités et ne craignent pas d'interroger leur professeur, et celui-ci ne laisse point passer sans explication ou commentaire un seul terme insolite pour ses jeunes auditeurs; aussi a-t-il donné un petit lexique où figurent non seulement quelques noms géographiques mais des vocables de la langue courante (p. ex. aqueduc, arable, etc.); il pratique aussi l'enseignement par l'image, et le cours est illustré de vues nombreuses dont beaucoup sont accompagnées d'une courte légende. Nous ne savons si les jeunes lecteurs auxquels cet instructif volume est destiné, se laisseront « détourner de tant de carrières encombrées et orienter vers le commerce, la marine, les colonies ». Ce qui est certain, c'est qu'ils en tireront des notices justes et saines sur notre empire colonial. — B. A.

— Était-il bien utile qu'après l'ouvrage de M. J.-Charles Roux, M. P.-A. Schayé écrivit un opuscule sur l'*État et la Marine marchande française* (Paris, Fontemoing 1900, 198 p.)? La partie statistique n'est ni neuve, ni suggestive; l'auteur néglige de mettre en vedette l'élément le plus décisif en la matière, la *part maritime* du commerce français; le taux ressort en Allemagne, comme on sait, à 56 o/o. Les chapitres relatifs à la législation constituent plutôt un exposé analytique qu'un commentaire critique : le plus souvent l'auteur invoque l'opinion d'autrui, notamment des orateurs parlementaires. A ce propos, on lui reprochera de n'avoir donné que des références sommaires ou incomplètes. Il conclut avec la plupart des hommes compétents au rétablissement de la demi-prime. Il proteste contre les excès de la politique protectionniste et nationaliste qui stérilisent les efforts de notre commerce maritime. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1900.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Salomon Reinach communique une note sur le v. 743 du livre VI de l'Enéide : *Quisque suos patimur manes.* Il montre que ce vers a été mal interprété dès le premier siècle et que le contre-sens commis dans les écoles et consistant à traduire *manes* par *supplicia*, a eu pour effet que Stace, imitateur de Virgile, a employé le mot *manes* dans une acception qu'il ne peut avoir. Cette erreur s'est perpétuée dans les lexiques modernes.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 13 août — 1900

I. **Beiträge zur Kenntnis der Babylonischen Religion** von Dr Heinrich ZIMMERN; zweite Lieferung, Ritualtafeln für den Wahrsager, Beschwörer und Sänger; erste Hälfte. Leipzig, Hinrichs, 1899, in-4, pp. 81-128, pl. XXI-XXXIX.
II. **The great cylinder inscriptions A and B of Gudea** by Ira Maurice PRICE. Part I Text and sign-list. Leipzig, Hinrichs, 1899; in-4, v-111 pages.

I. Le nouveau fascicule de l'ouvrage considérable auquel M. Zimmern a donné le titre de « contributions à la connaissance de la religion babylonienne » comprend la première partie d'une étude consacrée aux tablettes cunéiformes de la collection de Kouyundjik ayant le caractère de rituels. Ces textes s'appliquent à trois catégories de prêtres : le devin (barû), l'exorciste (ashipu) et le chantre (zammaru). La livraison actuelle ne comprend encore que les textes ayant trait à la divination. Sur les 25 tablettes de ce type qu'à l'aide du catalogue de Bezold, M. Z. a pu grouper, 23 appartiennent à divers exemplaires d'un même rituel : le rapprochement des différents fragments permet une restitution partielle de ce long et important document. Deux tablettes n'ont pu être rattachées à cette série : l'une d'elles (le n° 24) est particulièrement intéressante par la mention qui y est faite d'un certain En-me-dur-an-ki, roi de Sippar, évidemment identique, ainsi que le suggère M. Z. au septième roi de la dynastie préhistorique de Berose.

La transcription et la traduction des textes ont été établies avec la précision, l'exactitude et la rare science qu'on pouvait attendre d'un assyriologue aussi parfaitement compétent que l'est M. Zimmern. Sur un petit nombre de points des améliorations de détail pourraient être proposées. Ainsi nos 1-20, l. 46 dans une liste d'offrandes comprenant miel, huile, dattes, etc. figurent trois signes que M. Z. lit

še ir-qu et qu'il traduit par « grünes(?) » (irqu de arâqu). Ne pourrait-on plutôt considérer ces signes comme formant un idéogramme complexe identique à (GISH) SHE-IR-QU qui, sur un vocabulaire du musée de Constantinople (S 21 Rev. 6, cf. ZA VIII, p. 198) est expliqué par *shar-ru-u* (espèce de fruit ou de plante[1]?) Ibid., l. 44, M. Z. transcrit : a-du 3 akalu (?) 24 tarakkas (-kas). Or les traces du signe transcrit *akalu* se réfèrent difficilement à GAR (= *akalu*). De plus la présence de ce terme entre les deux chiffres 3 et 24 s'explique mal. Il est plus vraisemblable d'admettre qu'on ait ici un chiffre fractionnaire tel que $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$. Ce qui confirme cette manière de voir, c'est qu'à la ligne précédente la lecture 24 n'apparait pas comme possible (en effet, le chiffre 4 est sur ces textes écrit comme le signe GAR). Je proposerais pour ce passage la restitution suivante : « tu disposeras trois tables et sur chaque table tu placeras 28 pains de façon qu'il y ait trois fois et demi 24 pains pour les trois tables ». Ainsi le nombre requis serait 84, soit la combinaison des deux nombres 7 et 12 (7 × 12).

L'introduction mérite d'être particulièrement signalée : M. Z. y a rassemblé les faits susceptibles de caractériser le rôle respectif du devin, de l'exorciste et du chantre. Ces quelques pages ne sont pas seulement précieuses à consulter pour l'histoire de la religion babylonienne ; elles offrent, en outre, par l'interprétation qu'on y trouve de certains termes techniques, un grand intérêt au point de vue lexicographique.

II. La publication des grands cylindres de Goudéa nécessitait un long travail de copie qu'il faut savoir gré à M. Ira Price d'avoir entrepris et mené à bien. J'éprouve un vrai plaisir à signaler cet ouvrage auquel il est aisé de prédire le meilleur accueil. Je souhaite que M. P. ne nous fasse pas trop attendre la seconde partie annoncée, qui doit contenir la transcription et la traduction des deux inscriptions reproduites dans le présent volume.

La copie que M. P. nous donne des deux cylindres, est établie avec soin et parait exacte dans son ensemble. Néanmoins quelques lectures prêtent à discussion[2] et il y aurait au sujet de la liste de

---

1. L'absence de *she* sur l'un des textes parallèles démontre (à moins de supposer une erreur de scribe) que *she* est ici déterminatif.

2. Voici, par exemple, un certain nombre de points sur lesquels je voudrais attirer l'attention de M. Price. Cyl. A, I, 1, troisième ligne *shir-pur...* — III, 5 *bar* au lieu de *mash* — 13 aucune trace de *gish* — VI, 7 sixième signe = *shub* — VII, 17 *gish-shid* au lieu de *gish-dub* — VIII, 13 *na* au lieu de *ki* — X, 15 premier signe = *ti* — X, 23 deuxième signe = REC n° 378 (et non *tsi*); troisième signe = REC n° 360 (*gûr*) — XI, 25 *ge* au lieu de *gan* — XII, 11 deux premiers signes = *iti* (*shi-dub* et non *shi-ra*) — 21 *na* au lieu de *ki* — 22 idem — XIII, 12 quatrième signe = *ge* — 21 quatrième signe = *nun* — XIV, 8 deuxième signe = *da* — 11 *id* au lieu de *da* — 18 *dûb* (REC n° 373) au lieu de *edin* — XV, 3 après *nin-erin* lire *ki-nin-erin* — 14 au lieu de *ni-ba-al* lire *ush-e* — XVI, 3 *Kir* (?) au lieu de *gish* — XVII, 23 troisième signe = *hu-si* (REC n° 37) — XVIII, 1 cinquième

signes qui termine le volume des observations à présenter [1].

Malgré ces inexactitudes difficilement évitables d'ailleurs dans une publication de cette étendue, l'ouvrage de M. Price constitue une base de travail très suffisamment sûre et solide. J'espère qu'il sera le point de départ d'études nouvelles sur ces deux importantes inscriptions qui, si on excepte un excellent article de Zimmern sur le songe raconté dans les premières colonnes du cyl. A, sont restées jusqu'ici presque entièrement inexpliquées.

Fr. THUREAU-DANGIN.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen von Karl BRUGMANN und Berthold DELBRÜCK. Fünfter Band : *Syntax*, von B. DELBRÜCK, III Theil und Indices (Schluss des Werkes). — Strasbourg, Trübner, 1900. In-8, xx-608 pp. Prix : 15. mk. [2].

C'est avec le siècle que s'achève cet imposant résumé des conquêtes scientifiques du siècle dans un domaine à peu près inconnu avant lui. Il s'achève heureusement, ainsi qu'il a débuté : il s'est ouvert sur la phonétique indo-européenne, aujourd'hui si sûre d'elle-même et de ses lois, qu'à peine une science exacte peut apporter à l'esprit une satisfaction plus sereine ; il se ferme sur l'exposé des données de syntaxe les mieux connues, les plus fermes, celles qui se prêtent le moins aux reconstructions arbitraires ou hypothétiques, et le moins les exigent. Ces données, l'auteur les a poursuivies et analysées, dans toutes les branches de l'indo-européen, — sauf le celtique, exclu d'emblée, — avec un si minutieux souci de parfaite exactitude, que cette partie de son œuvre au moins peut être considérée dans l'ensemble comme définitive.

Il va de soi que je ne parle pas seulement d'exactitude matérielle.

---

signe = *gir-nun* (REC supplt nº 159) — XX, 27 troisième signe = *se* (REC nº 138) — XXI, 10 *di* au lieu de *ki* (*sa-dug-ga*) — XXII, 4 cinquième signe = *ge* — XXIII, 8 *na* au lieu de *ki* — 11 premier signe = *gir-nun* (REC supplt nº 159) — 26 rien entre *mu* et *ni* — XXIV, 22 *si-ba* au lieu de *ba-ba* — XXVI. 21 *ta*(?) au lieu de *lal* — 25 *eme* au lieu de *ka* — XXVII. 24, 25 une seule case au lieu de deux — Cyl. B, VIII, 11 premier signe = *shu* — XIII, 1 dernier signe = *dar* — XIV, 4 sixième signe = *Ka* — XVI, 14 troisième signe = *sig* — ibid. 17 *gu* au lieu de *bur* — XXII, 1 premier signe = *azag* XXIII, 5" deuxième signe = *zu*.

1. Nº 24 correspond seulement à *ud* — nº 29 cf. REC nº 31 — nº 38 deuxième forme équivaut non à *ri* mais à *nin* (REC nº 294) — nº 94 = chiffre 2 (cf. REC nº 485) — nº 95 cf. REC supplt nº 127 — nº 144 deuxième forme = nº 143 cf. REC nº 198 — nº 162 = *kam* (REC nº 216) — nº 185 = *dul* (cf. REC supplt nº 277 *bis*) — nº 241 = *sal* 1 (cf. Zimmern ZA III, p. 234) — nºs 319 et 322 (cette dernière forme légèrement différente sur l'original) sont peut-être identiques à REC nº 457 (Br. nº 10242).

2. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), p. 45.

C'est le moindre mérite, — pourtant énorme, — de cet ouvrage volumineux, où les citations de diverses langues tiennent tant de place. J'ai relevé, p. 118, l. 17, la faute d'impression *thathéti* pour *tathéti* (sk.), et p. 160, l. 19, un mot grec αἱματοφόρυκτος, qui doit être lu, je suppose, -φυρτος. Les citations de la p. 193 (Chândôgyôpanishad) sont particulièrement maltraitées : l'apostrophe qui manque devant *jâyata* (l. 8 du bas) est venue se placer indûment un peu plus loin devant *dhanusha*, et à la même ligne on lit l'inintelligible *âyatanam* pour *âyamanam*. Enfin, p. 224, l. 19, le mot qui signifie « les supérieures et les inférieures » est naturellement *uttarâdharâs*, et il n'en coûtait rien de l'accompagner d'une référence complète : *Çat.-Br.* V. 3. 4. 21 [1].

L'exactitude des traductions n'est point en cause non plus. Sans doute, je ne les contresignerais point toutes ; mais M. Delbrück n'a pas écrit son livre pour faire œuvre d'exégèse védique, et force est bien de laisser tomber la controverse lorsqu'elle ne touche pas au fond même de la question de syntaxe débattue, à plus forte raison lorsqu'elle porterait sur ce qui ne semble qu'un simple lapsus, comme *tyásyai* (p. 45) rendu par « dir », ou *saptá* (p. 142) par « viel ». Pourtant c'est à regret qu'on rencontre des sens qu'on pouvait croire définitivement condamnés et que l'autorité de M. D. risquerait de réhabiliter pour un temps : *ajá* n'a que faire de signifier « Treiber » (p. 100 et 170), et c'est déjà bien assez qu'on ait à choisir entre les deux traductions « bouc » et « non-né », qui font calembour, sans qu'on les surcharge encore de cette complication inutile et encombrante ; ailleurs (p. 301), dans la séquence énigmatique de Dirghatamas, M. D. lui-même écrit « des Ungeborenen » et nous voilà d'accord sur le mot, sinon sur la stance, que j'ai traduite tout différemment, avec autant de certitude, je crois, qu'on en peut apporter à la solution d'une énigme [2]. Cette dernière divergence touche à la syntaxe, en ce que, pour moi, *ékam* ici est accusatif, et j'en ai pour preuve l' « antithèse védique » évidente avec *shash* (R. V. I. 164. 6). Voici qui l'intéresse de plus près. R. V. X. 37. 9, M. D. traduit *áhnâhnâ* par « de jour en jour » ; mais, outre qu'une « innocence » ne peut pas être « meilleure » qu'une autre, le concept de l'innocence étant de sa nature absolu [3], le parallélisme de la répétition indique, à n'en pas douter, que *áhnâhnâ*, doit se construire avec *vásyasâ-vasyasâ* et qu'il faut comprendre : « Lève-toi pour nous, ô Soleil, avec l'innocence, avec un jour chaque fois meilleur que le jour précédent. » De même R. V. III. 5. 10 (p. 248) *uttamó rócanânâm* est un médiocre exemple de l'accord du superlatif avec le sujet, attendu qu'on peut parfaitement

1. P. 180, l. 8, l'*i* est de trop dans *âryakriti*.

2. Voir mon *Atharva-Véda*, VIII-IX, p. 108 (st. 7) et 146.

3. Cet argument est peut-être de nature trop logique pour la langue des Védas ; mais le suivant est irréfragable. Voir aussi : Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 64.

considérer *uttamô* comme isolé « le suprême » et faire dépendre *rôcanânâm* de *nâkam* « la voûte des splendeurs = le ciel »[1] : bien plus probant était *sá dêvátânâm êkô bhavati* Çat. Br. III. 1. 1. 10, où *éka* joue un rôle de superlatif.

L'objet du livre est la syntaxe de coordination : dans un premier chapitre, qui est le xxxve de l'ouvrage entier, l'auteur précise et divise sa matière.

Le chapitre xxxvi traite du sujet et du prédicat, unis ou non par la copule. On peut s'étonner, vu la nationalité de l'auteur, qu'aux exemples du type *ad duo milia capiuntur* (p. 10) il n'ait pas cru devoir ajouter le mhd. *ȝe driȝic tûsent marken wart den armen gegeben*, très curieux en ce qu'ici le verbe est au singulier. P. 19, on regrette l'absence du vers d'Horace : *mediocribus esse poetis*....

Au chapitre xxxviie (propositions sans sujet), je crois constater que M. D. (p. 28), sans d'ailleurs me nommer, et en partant d'exemples différents des miens, est entièrement d'accord avec moi[2] sur le type de phrase préhistorique d'où est sortie la tournure *accusativus cum infinitivo*. Encore un problème dont la solution est désormais acquise.

Dans l'étude de la place respective des mots (ch. xxxviii), je relève (p. 48) une jolie métaphore, et plus vraie qu'il n'est d'usage pour les métaphores : « Les particules sont les vallées qui unissent en les séparant les cimes du discours. » M. D. enseigne que, si ces particules sont entièrement atones, le verbe indo-européen ne l'était pas, mais affectait une tonalité inférieure à la moyenne : d'où son enclitisme subséquent ; il repousse dès lors les conclusions de M. Wackernagel sur le caractère primitif de la position du verbe en germanique (p. 83). C'est dommage, car elles étaient fort séduisantes : je ne crois pas, en effet, qu'elles cadrent avec la majorité des faits constatés ; mais peut-être parviendra-t-on à en sauver quelque chose. Je comprends moins bien, je l'avoue, pourquoi M. D. écarte l'identification lat. *igitur* = *agitur* (p. 66) : le fait que les plus anciens documents qui contiennent *igitur* le placent en début de phrase, me paraît presque négligeable, un simple caprice du hasard ; et l'exemple de *licet*, *scilicet* et autres suffit à montrer avec quelle facilité une forme verbale a assumé en latin la fonction de conjonction.

Le ch. xxxix traite de l'ellipse. Celle du sk. *kim bahunâ* me paraît se résoudre au mieux par la restitution de *caritavyam* (p. 123) : comparer le sens usuel et technique de la locution *vâcâ car*. Celle du verbe de

---

1. Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 61. — Le mot *rkvan* ne signifie pas « singend » (p. 131), mais « mit Versen versehen » ; la nuance n'est pas sans valeur. — Ibid., je crois avoir démontré (*Mém. Soc. Ling.*, X, p. 85 = *Vedica* III 12) que *mahishá* ne signifie jamais que « buffle ». — Le sens « mouche » pour *admasád*, (p. 168) a été établi par M. Geldner, *Vedische Studien*, II, p. 179.

2. *La Proposition infinitive* (Etudes de Syntaxe comparée, I), in *Revue de Linguistique*, XXII (1889), p. 33.

mouvement est largement représentée (p. 125) dans la poésie allemande la plus populaire comme la plus élevée : *woher so früeh, wo ane scho, Her Morgestern, enanderno ?* (Hebel).

La composition des mots (XL) est un chapitre de la syntaxe, surtout lorsqu'on en déduit les origines à la façon de M. Jacobi. Il est vrai que M. D. fait ses réserves (p. 162) sur les théories de son collègue de Bonn. Sa principale objection contre elles paraît être que les mots en composition reflètent une nuance de sens différente de celle de leur juxtaposition syntactique, et il en donne çà et là, notamment p. 204, de bien délicats exemples. Rien n'est plus juste ; mais c'est aller trop loin, et presque jusqu'à la pétition de principe, que d'écrire (p. 140) que la composition ne se serait pas développée si la juxtaposition syntactique avait suffi à l'expression adéquate de la pensée ; car la question est précisément de savoir si le premier procédé n'est pas primordial, ou au moins de beaucoup antérieur au second. Tout bien pesé, la thèse de M. Jacobi ne me semblerait excessive que si elle aboutissait à nier l'existence des propositions relatives en indo-européen. Mais je ne crois pas que telle soit sa pensée : il y a eu une phase de subordination sans signes extérieurs, puis une phase de subordination marquée par des pronoms relatifs et des conjonctions ; et celle-ci était déjà assez avancée lorsque s'est opérée la scission ethnique, en sorte qu'elle a prévalu et que la seconde n'a subsisté qu'à l'état de survivance et sous forme de composition nominale [1].

Dans le chapitre de l'accord (XLI), je note que mon explication purement analogique et grammaticale des pluriels neutres sanscrits *purú* et similaires [2] (p. 243), encore qu'elle ait été traversée depuis par les théories beaucoup plus profondes et compréhensives de M. J. Schmidt sur le pluriel neutre indo-européen, n'en est pas infirmée, si l'on ne les admet en bloc, ce que M. D. n'est point disposé à faire : *purú* est altéré du régulier *purû*.

La contamination (XLII), ce facteur essentiel de toute syntaxe, ne donne pourtant matière qu'à peu d'observations, par la raison fort légitime qu'il n'est guère de contamination proprement dite qu'on soit autorisé à faire remonter jusqu'à la phase proethnique.

1. Parmi les trouvailles de l'auteur, je n'en sais guère de plus élégante que l'explication (p. 173) de l'expansion du type *dhanamjayá*, et, en général, de la composition syntactique en sanscrit : à raison du caractère uniforme du vocalisme sanscrit, beaucoup de premiers termes de composés (soit *vásovâyá*), quoique n'ayant que la forme thématique pure, donnaient l'illusion d'un accusatif ; une fois l'accusatif entré par cette porte dans le système de la composition, les autres cas suivirent. — En revanche, pourquoi s'obstine-t-il à considérer le type sanscrit *pitámahá*, (p. 218) comme une singularité déconcertante ? J'en ai dit un mot ici même (*Rev. Crit.*, XXX, p. 82), et à propos de l'ouvrage auquel il renvoie. Ne lit-il pas les comptes rendus de ses œuvres ? Ou ma solution lui a t-elle paru trop sommaire ? Il pouvait, en tout cas, la mentionner sans se compromettre.

2. *Le Nominatif-Accusatif pluriel neutre dans les Langues Indo-Européennes* (Esquisses morphologiques, IV,) in *Muséon*, VI (1887), p. 558.

XLIII. — Propositions interrogatives. — J'ai déjà dit qu'à mon sens le *ne* interrogatif latin n'est pas une simple particule de renforcement (p. 263), mais la négation elle-même : en d'autres termes, la tendance proethnique, conservée par les Latins et par les modernes, consistait à poser la question sous la forme négative lorsqu'on attendait une réponse affirmative, et réciproquement. Lat. *an*, au contraire, ne signifiant que « etwa » (p. 270), rien absolument n'empêche de l'assimiler à l'ἄν du grec.

Après une courte étude des propositions prohibitives (XLIV), M. D. aborde la matière indéfinie des propositions relatives, où il distingue : le type âryo-grec (XLV), où l'indice de relation est * *yó-* et dérivés ; le type germanique (XLVI), où d'autres thèmes pronominaux concourent avec lui ; le type italique et letto-slave, où le pronom interrogatif fait fonction de relatif (XLVII). Chacun de ces métaplasmes syntactiques est analysé en détail avec la plus ingénieuse pénétration. Il est seulement fâcheux que l'équation got. *ei* = i. e. **yód*, si satisfaisante au point de vue sémantique (p. 347), manque de soutien phonétique : non pas qu'elle soit impossible, témoin i- e. * *kerdhyos* devenu got. *hairdeis*, dont M. D. ne parle pas ; mais justement il faudrait imaginer la juxtaposition dans laquelle * *yód* aurait été précédé d'une syllabe lourde, et je n'en vois pas le moyen, puisqu'il était initial ou ne pouvait avoir que * *tód* pour antécédent.

Si je ne m'arrête pas davantage sur ces 150 pages, y compris le chapitre final (parataxe et hypotaxe), c'est qu'il faut se borner et qu'un compte rendu rapide n'en apprendrait rien au lecteur. Ai-je besoin d'ajouter que, si complet que soit l'exposé en tant que syntaxe indo-européenne, il n'exclut pas, il appelle au contraire les monographies futures, et leur trace la marche à suivre ? Par exemple, les particularités très variées et complexes de la construction hellénique par la conjonction εἰ ne figurent point ici, et à bon droit, puisqu'elles sont exclusivement helléniques ; mais chacune d'elles, probablement, était en germe dans quelque construction indo-européenne, et toutes méritent au moins d'être explorées à ce point de vue : ce que je constate, non pour reprocher une lacune à M. Delbrück, — encore une fois ce n'était pas là son sujet, — mais pour ne pas laisser croire aux jeunes linguistes que « tout soit dit et qu'ils viennent trop tard ».

Les quatre index (pp. 451-606), des mots, des matières, des passages cités et des noms d'auteurs, se réfèrent, bien entendu, à tout l'ouvrage. Le troisième ne renvoie qu'à trois textes : pour le sanscrit, le Rig-Véda ; pour le grec, Homère ; pour le latin, Plaute. C'est tout ce qu'il faut : un relevé intégral n'eût fait qu'allonger le livre et retarder la publication, presque inutilement. Dans le dernier, je signale l'omission du nom de M. d'Arbois de Jubainville, cité au tome III, p. 74.

V. Henry.

J. Nicole et Ch. Morel, **Archives militaires du Ier siècle.** Genève, H. Kündig et Paris, E. Leroux, 1900, in-fol., 34 pages et planches.

MM. Nicole et Morel ont eu parfaitement raison de publier à part le papyrus du Fayoum qu'ils nomment *Archives militaires du Ier siècle*, non pas, comme ils le disent parce que le format de la collection intitulée *Les papyrus de Genève*, qu'ils font paraître concurremment, eût été trop petit pour le fac-similé — il eût suffi de plier la planche une fois de plus — mais parce que le document mérite une mention toute particulière. Et c'est pour cela que, bien qu'ayant l'occasion d'en parler ailleurs avec quelque développement, je tiens à en donner aux lecteurs de la *Revue* une analyse sommaire.

Ce papyrus contient non pas une, mais cinq pièces distinctes. La première renferme les comptes de deux soldats, sans doute des légionnaires. Les recettes se composent uniquement de la solde payée en 3 fois, suivant l'usage, et s'élevant en tout à 744 drachmes (la question est de savoir la valeur de ces drachmes). Les dépenses consistent en sommes rendues à l'État pour les vivres et les vêtements, en un dépôt de 4 drachmes fait *ad signa* et en une cotisation payée pour fêter les Saturnales. En outre, il est fait mention des économies déposées par les soldats pour grossir leur *peculium castrense*. La pièce date de la 3e année du règne de Domitien.

Une seconde pièce nous fait connaître les missions militaires confiées à quatre personnages différents; les dates où chaque mission commence et finit sont soigneusement notées. Les uns étaient chargés d'aller chercher du blé dans des endroits spécialement mentionnés; d'autres, de l'argent; d'autres, de faire fabriquer du papier; d'autres enfin de coopérer à la police du Nil ou de diriger des travaux exécutés sur le fleuve.

Ces deux pièces occupent le recto du papyrus. Une place restait blanche dans le bas à gauche; on s'en servit ultérieurement pour écrire une liste de quatre noms précédés d'une date consulaire relative au xve consulat de Domitien. On ne peut dire quelle était la portée de cette partie du document.

Le verso est occupé par deux pièces. En premier lieu on y lit une liste de neuf soldats dispensés du service courant (*vacantes*), mais chargés de fonctions spéciales qui expliquent la dispense accordée aux soldats. Ce sont des sous-officiers ou des ouvriers d'art; l'un est nommé *supranumerarius*. La dernière pièce est d'un intérêt autrement plus considérable. Elle présente un tableau de service pour trente-six soldats pendant dix jours, les dix premiers jours du mois d'octobre. Les noms des soldats occupent la 1re colonne verticale, chaque jour étant représenté par une des colonnes suivantes. Les noms sont séparés les uns des autres par une barre horizontale. Chacun des carrés ainsi obtenus est rempli par un ou plusieurs mots ou groupes de lettres,

qui indiquent l'emploi donné au soldat aux différent s jours. Malheureusement un grand nombre de ces mots sont peu lisibles ou appartiennent à une langue spéciale militaire que nous ignorons. C'est ainsi qu'on rencontre plusieurs fois le mot *ballio*. Il est tout à fait regrettable que le document le plus nouveau par son contenu soit une suite d'énigmes.

MM. Nicole et Morel ont commenté ce papyrus avec beaucoup de science et une grande ingéniosité. Ils sont les premiers à avouer que la plus grande partie des solutions qu'ils ont proposées sont tout à fait provisoires.

R. Cagnat.

Auguste Eckel, archiviste paléographe, élève diplômé de l'École des Hautes Études. — **Charles le Simple** (forme le 124[e] fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*). 1 vol. grand in-8 de XXII-168 pages. Paris, Bouillon, 1899.

Après les *Derniers Carolingiens* de M. Lot et le roi *Eudes* de M. Favre, le *Charles le Simple* de M. Eckel vient prendre rang dans la série des *Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne*. M. E. a dédié son livre à la mémoire de son maître, M. Arthur Giry, si prématurément enlevé en novembre 1899 à l'affection de ses élèves et de ses amis ainsi qu'à l'estime du monde savant. On sait que le regretté défunt avait eu l'idée et pris la direction de cette importante publication des *Annales*, où il devait lui-même donner une histoire du règne de Charles le Chauve.

La tâche qu'avait à remplir M. E. ne laissait pas que d'être malaisée. Si, en effet, les premières et les dernières années de Charles le Simple nous sont assez bien connues, grâce à des sources telles que les *Annales Vedastini*, les *Chroniques* de Réginon et de Flodoard, il n'en va pas de même de la période intermédiaire, sur laquelle, faute de documents contemporains, nous ne savons presque rien. En outre, il se trouvait que le début et la fin du règne de Charles avaient été au cours de ces dernières années l'objet d'études minutieuses. En écrivant la biographie du roi Eudes, M. Favre avait forcément raconté la lutte que l'ancien comte de Paris, élu en 888 roi de France, avait eu à soutenir quelques années plus tard contre Charles, l'héritier légitime de la couronne. D'autre part, les premières pages de la monographie du roi Raoul, par M. W. Lippert, étaient consacrées aux événements qui précédèrent l'usurpation du trône par le gendre de Robert, c'est-à-dire à la révolte de ce même Robert et de nombreux seigneurs français contre l'autorité de Charles le Simple.

Toutefois, deux points importants restaient à traiter, les plus importants même du règne de Charles ; nous voulons dire la concession aux Normands des territoires de la basse Seine et l'acquisition de la Lorraine.

Nous ne possédons par malheur que des renseignements incomplets, peu précis et peu exacts, sur ces deux événements, considérables en eux-mêmes, et dont le premier était gros de conséquences pour l'avenir. Dans quelles conditions se sont-ils produits, c'est ce que ne nous apprend aucun auteur contemporain. Dudon de Saint-Quentin nous a laissé force détails sur l'établissement des Normands dans la région qu'arrose la Seine inférieure ; mais outre que cet historien n'avait pas été le témoin des faits qu'il raconte, il les tenait d'un personnage qui avait intérêt à les embellir, le comte Raoul d'Ivry, frère utérin de Richard Ier.

Le récit de Dudon a par conséquent un caractère légendaire nettement marqué. Il peut contenir, il renferme même très certainement une parcelle de vérité, mais comment la dégager, cette parcelle, comment la distinguer des inexactitudes ou des fictions qui l'entourent? M. E., dont on ne saurait trop louer la prudence et l'esprit critique, a su opérer lé triage des faits que ses sources lui fournissaient, indiquer, d'une part, ceux qui lui paraissaient ne pouvoir être contestés, d'autre part, ceux qui étaient ou simplement probables, ou douteux, ou enfin complètement faux.

Si, au début du xe siècle, les expéditions de pillage entreprises par les Normands à travers la France avaient cessé d'être fructueuses, en raison et de la résistance qu'opposaient les seigneurs et de la misère qui désolait les provinces du royaume, Charles, d'autre part, ne disposait pas de forces suffisantes pour chasser les pirates des régions voisines de l'embouchure des grands fleuves où ils avaient établi leur résidence[1]. Dans ces conditions, ne valait-il pas mieux pour le roi se résigner à faire la part du feu, accepter le fait accompli, reconnaître aux Normands la possession des contrées qu'ils occupaient, en les obligeant d'ailleurs à embrasser le christianisme, à s'abstenir désormais d'incursions, enfin à protéger le pays contre ceux de leurs compatriotes demeurés païens qui tenteraient de le dévaster ? Ce fut l'avis de Charles, et l'événement prouva qu'il avait eu raison. Pourtant les précédents, car il y en avait, n'étaient pas favorables à ce projet, séduisant au premier abord. Bien avant Charles le Simple, Lothaire Ier, Lothaire II, Charles le Gros, avaient abandonné une partie de la Frise à des chefs normands convertis. Le résultat n'avait nullement répondu aux espérances de ces princes. Les Normands, sans nul souci du baptême qui leur avait été conféré, ni des engagements qu'ils avaient pris, commirent toutes sortes de violences dans les provinces dont on

1. Ce sont les fidèles des seigneurs, M. Eckel a raison de le dire (pp. 71-72) qui constituent à eux seuls les armées de cette époque. Si les grands se montrent empressés à repousser une invasion qui menace directement leurs domaines, ils font par contre la sourde oreille aux prières du roi, trop faible pour donner des ordres, quand il s'agit d'entreprendre une expédition lointaine, dont ils n'espèrent retirer aucun avantage.

leur avait confié l'administration : ils allèrent même jusqu'à tolérer, sinon à encourager, les incursions et les ravages de bandes de pirates venus de la Scandinavie. On finit par renoncer à un système qui présentait plus d'inconvénients que d'avantages.

Il réussit pourtant sur les bords de la Seine. Rollon et ses compagnons se montrèrent plus fidèles à leurs serments que ne l'avaient été Heriold, Roric ou Godfrid. Le pays qui leur avait été concédé retrouva une tranquillité et une prospérité que depuis longtemps il ne connaissait plus. En somme, les résultats obtenus prouvent que Charles fit preuve de sagesse en concluant la paix avec Rollon. Le désir de laver ce prince des reproches injustes que lui avait valus un acte fécond en heureuses conséquences n'a d'ailleurs pas entraîné M. E. à tomber dans l'excès contraire. Toujours mesuré, l'auteur n'a eu garde d'exagérer les mérites de son héros, de saluer en lui un profond politique, qui aurait vu loin dans l'avenir.

Indépendamment des motifs qui poussèrent le roi et le pirate à s'entendre, bien des questions se posent à propos de l'arrangement que Charles et Rollon conclurent à Saint-Clair-sur-Epte. M. E. leur a consacré un examen attentif.

La plus importante est relative aux conditions de l'accord. Quels sont les territoires concédés par le roi de France aux Normands? Quels engagements Rollon a-t-il pris vis-à-vis du roi? L'historien moderne ne peut qu'avec une extrême difficulté donner de réponse nette et précise : comment, en effet, démêler la vérité à travers les légendes qu'a recueillies Dudon de Saint-Quentin ?

Peut-être faudrait-il distinguer, c'est là une ingénieuse conjecture de M. E. (pp. 76-78), entre les territoires que Charles reconnut formellement à Rollon par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, et ceux que le chef normand occupait déjà et dont il resta le maître après 911, bien que la possession ne lui en eût pas été confirmée.

Charles a-t-il inféodé la Bretagne à Rollon ? M. E. ne le pense pas (pp. 78-79), le fait n'étant rapporté que par Dudon. On peut cependant objecter à M. E. que la cession de la Bretagne n'est pas plus invraisemblable que celle de la Flandre, admise par lui. Si, pour se venger du comte Baudouin II, Charles a voulu donner la Flandre aux Normands, pourquoi n'aurait-il pas pu tout aussi bien leur offrir ensuite la Bretagne? Remarquons qu'il n'exerçait en fait aucune autorité sur cette province : le cadeau ne lui coûtait donc rien. Comme du reste les Bretons n'auraient pas été plus disposés à subir la domination de Rollon que celle du roi de France, celui-ci créait à son nouveau vassal une occupation, qui l'aurait détourné de reprendre ses courses de pillage à travers le royaume. Ainsi, l'octroi de la Bretagne aux Normands ne présentait que des avantages pour le donateur.

M. E. rejette avec raison la fable rapportée par Dudon du mariage de Rollon avec Gisèle, fille de Charles le Simple (pp. 79-83). Cette

princesse n'aurait pu avoir en 911 que quatre ans tout au plus, puisque c'est en 907 que sa mère Frédérone épousa le roi de France.

D'après M. E. (pp. 87-88) les Normands n'auraient pas attribué la même portée que les Français à l'arrangement de Saint-Clair-sur-Epte. Pour les premiers, ç'aurait été simplement la consécration légale de leur occupation de fait. Par contre, les Français auraient estimé que Rollon avait acquis à titre bénéficiaire Rouen et les comtés voisins de cette ville, que par suite il était astreint à certaines obligations vis-à-vis de Charles. Il nous semble hors de doute que le chef normand a prêté au roi serment de fidélité, et promis de lui rendre les services ordinaires d'un vassal en retour de la cession territoriale qui lui était faite.

Existe-t-il, comme le pense l'auteur (p. 74), une corrélation entre l'accord de Charles avec les Normands de la Seine et l'acquisition par ce prince du royaume de Lorraine ? La chose ne manque pas de vraisemblance. Toutefois, pour se montrer nettement affirmatif, il faudrait tout d'abord savoir de quelle façon, à quel moment précis, avant ou après la mort de Louis l'Enfant, Charles a été appelé en Lorraine par les seigneurs de ce royaume. Les Lorrains sont-ils devenus, du vivant même de Louis qu'ils auraient abandonné, les sujets de Charles, ou ont-ils au contraire attendu — pour reconnaître ce dernier prince — que le fils d'Arnulf fût descendu dans la tombe ? Vu la façon dont les *Annales alamannici* présentent le fait, on peut hésiter entre les deux hypothèses, M. E. nous semble avoir trop facilement adopté la première, comme s'il n'y en avait pas d'autre possible (p. 94).

Si l'auteur a bien mis en lumière l'importance qu'avait pour Charles la prise de possession de la Lorraine (p. 97), s'il a donné une explication satisfaisante (p. 97) du titre de *rex Francorum*, qui figure dès lors dans les diplômes de Charles, s'il a montré (p. 95) que la majorité des Lorrains resta fidèle à son nouveau souverain, nous lui reprocherons de n'avoir pas vu que la Lorraine, au lieu de constituer purement et simplement une province française, avait conservé la situation de royaume autonome, que déjà elle possédait sous le règne de Louis l'Enfant : elle garde, en effet, sa chancellerie particulière, distincte de la chancellerie française.

D'autres questions, telles que la frontière orientale du royaume de Lorraine (pp. 98, 100, 102, 103), la nature des fonctions exercées par Régnier (pp. 93 et 99), les familles lorraines apparentées à la dynastie carolingienne (p. 99), auraient mérité de la part de l'auteur un examen plus approfondi. Il y avait là des problèmes délicats, difficiles à résoudre, nous le reconnaissons, mais auxquels M. E. n'a pas donné une attention suffisante; il nous semble les avoir trop vite et trop sommairement tranchés. Mais peut-être nous répondra-t-il qu'il avait à écrire les Annales du règne de Charles le Simple, et non une histoire de la Lorraine sous la domination de ce prince.

Enfin, et ce sont là des reproches d'une portée plus générale, M. E.

n'a pas suffisamment mis à contribution les sources diplomatiques, n'en a pas tiré tous les renseignements qu'elles lui auraient fournis ; d'autre part, à l'exemple d'un trop grand nombre d'historiens, il a totalement négligé les monuments de la numismatique.

M. E. s'est montré, soit au cours de sa monographie, soit dans sa conclusion, un appréciateur équitable de Charles le Simple, de son caractère et de sa politique. Sans aller aussi loin que Borgnet, qui avait cru devoir prendre le contrepied des opinions émises par les historiens antérieurs, M. E. prouve qu'en différentes circonstances Charles a déployé de l'énergie, de l'habileté, et qu'il ne mérite nullement les reproches ni les qualificatifs infamants que la postérité a prodigués à sa mémoire.

Nous avons déjà félicité M. Eckel de l'excellent esprit critique qu'il apporte à l'interprétation des documents. Le style de l'ouvrage ne mérite pas moins d'éloges : simplicité, précision et clarté en sont les qualités principales.

En résumé, l'œuvre sérieuse et solide de M. Eckel mérite de recevoir et recevra, nous n'en doutons pas, le meilleur accueil de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'époque carolingienne.

Robert Parisot.

G. L. Zanetti, **La legge romana retica coirese o udinese**, Hœpli, Milan, 1900 (Studi giuridici e politici. Universita di Pavia. Istituto di esercitazioni nelle scienze giuridiche e sociali. II). 151 p.

Ce mémoire couronné au Concours Cossa, en 1897, et publié en vertu d'une décision de l'Institut juridique de Pavie, s'ajoute à une littérature déjà fort riche au sujet de cet abrégé de la *Lex romana Wisigothorum* qui s'appela d'abord Epitome de Saint-Gall, puis Loi d'Udine et qu'on désigne aujourd'hui plus volontiers sous le nom de *Lex romana Curiensis*, Loi de Coire. On sait quelle est l'importance de ce document en ce qui concerne les origines du régime féodal. Le malheur est qu'on n'en connait bien exactement ni la date ni la patrie. Est-ce un texte italien ? M. Schupfer l'a soutenu avec beaucoup de force ; mais son opinion n'a pas prévalu. M. Z. donne un bon résumé des arguments qui militent contre Schupfer. La découverte récente (1897) d'un fragment de cet abrégé du Bréviaire d'Alaric fournit un motif de plus à ceux qui le rattachent à l'ancienne *Rhetia Curiensis*. Ce fragment a été trouvé, il est vrai, à la Bibliothèque ambrosienne, à Milan ; mais, s'il faut en croire MM. Mercati, Ceriani, et Patetta, le manuscrit serait suisse et non italien. Disons en passant que M. Z. a joint à son mémoire une édition du fragment ambrosien et une notice paléographique due au savant qui l'a découvert, M. Mercati. — Quant à la date de la Loi, M. Zanetti se prononce pour le milieu du

VIII[e] siècle et c'est l'opinion qui prévaut depuis les études de Zeumer. Ceux qui la placent au IX[e] siècle sont amenés par là à lui donner une tournure féodale qu'elle est loin d'avoir ; c'est ainsi que M. Schupfer voit dans les *principes* dont elle fait mention des comtes déjà à moitié indépendants, tandis que ce sont en réalité les rois francs ; M. Z. voudrait en faire quelquefois des fonctionnaires supérieurs, mais je ne vois pas qu'il réussisse à bien établir son opinion. Les *milites* de la *L. Rom. Cur* ne sont pas des chevaliers au sens féodal, mais ils semblent pouvoir servir de transition entre la *militia* du Bas-Empire et le *vassus domnicus* des *Capitula Remedii*; ils deviendront des vassaux plutôt qu'ils ne le sont. Ainsi des *boni homines* et des *curiales* dont le rôle n'est malaisé à fixer que parce qu'il est peu précis à cette époque de transition. En s'attachant successivement à chacune de ces questions sur lesquelles il subsiste encore des obscurités, en s'occupant de quelques autres problèmes comme l'application de la Loi Falcidie, le *jus naufragii*, M. Z. poursuit toujours le même but qui est de combattre les idées de Schupfer. Sa dissertation vaut surtout par ce côté critique, mais nous devons ajouter qu'elle doit beaucoup aux écrits antérieurs, en particulier à ceux de Zeumer, de Salis, de Béguelin, qu'elle n'a pas la prétention de remplacer.

J. BRISSAUD.

Maurice LANORE. **Reconstruction de la façade de la cathédrale de Chartres au XII[e] siècle.** Extrait de la *Revue de l'art chrétien*. 1899-1900. 23 p.

Un jeune archéologue, M. Maurice Lanore, vient de consacrer à la façade occidentale de la cathédrale de Chartres une étude conduite avec la méthode la plus rigoureuse, et dont les conclusions offrent le plus vif intérêt.

Il établit d'abord que le clocher du nord, qu'on appelle le clocher neuf, est en réalité le plus ancien. Il fut commencé très certainement après l'incendie de 1134, tandis que le clocher du midi, qu'on appelle le clocher vieux, ne fut entrepris qu'après 1145. Les preuves que donne M. L. sont surtout des preuves archéologiques, et ce sont les meilleures. Il compare les profils des bases des colonnes engagées, des arcatures, des ogives, il compare les chapiteaux, et il conclut à l'antériorité du clocher du nord.

Il va plus loin. Non seulement le clocher du nord est le plus ancien, mais dans la pensée des architectes qui l'élevèrent il devait être unique. Ce clocher, en effet (et c'est une des plus heureuses découvertes de M. L.) était isolé, et s'élevait, comme le clocher de Vendôme, plusieurs mètres en avant de la façade. Ce qui le prouve, ce sont les fenêtres encore visibles dans la partie du clocher qui se trouve main-

tenant enfermée dans l'église. Ces ouvertures devenues inutiles ont été bouchées.

En 1145, l'évêque de Chartres, Geoffroy de Lèves, qui avait admiré les travaux entrepris par Suger à Saint-Denis, et qui avait assisté à la dédicace de la nouvelle église abbatiale, conçut un grand projet. Il fit commencer un nouveau clocher au midi, puis, faisant abattre la vieille façade de la cathédrale, il en fit élever une nouvelle qui vint s'encadrer entre les deux clochers. C'est alors, et non pas du tout en 1194, comme on l'a prétendu récemment, que furent exécutées les merveilleuses sculptures que nous admirons aujourd'hui. Leur analogie avec celles du Mans qui furent terminées en 1158, et avec celles de Saint-Denis (que nous ne connaissons malheureusement que par les dessins de Montfaucon) est frappante. La date de 1145 admise par Viollet-le-Duc et par M. Vöge doit donc être conservée. Ce qu'il faut ajouter, cependant, c'est qu'en 1194, pour agrandir la nef, la façade fut avancée à l'alignement de la partie antérieure des clochers et prit alors l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Ces constructions successives et ces remaniements sont exposés par M. L. avec une clarté parfaite. Mais son principal mérite est peut-être d'avoir mis en pleine lumière les rapports de l'évêque de Chartres Geoffroy de Lèves avec Suger. Il devient certain maintenant que l'évêque de Chartres s'inspira de l'œuvre du grand abbé, et qu'il fit venir de Saint-Denis les sculpteurs qui travaillèrent au portail de sa cathédrale. J'accepte, pour ma part, d'autant plus volontiers toutes ces déductions de M. L., que j'étais de mon côté arrivé aux mêmes conclusions en étudiant les vitraux qui ornent les trois grandes fenêtres de la façade occidentale de Chartres. Ces vitraux ont été faits par des verriers de Saint-Denis que Geoffroy de Lèves fit venir en même temps que les sculpteurs. Il suffit pour s'en convaincre de comparer le vitrail de l'arbre de Jessé de Chartres avec les parties anciennes de l'arbre de Jessé du vitrail de Saint-Denis : on verra que les deux œuvres sont identiques. Je puis donc affirmer à M. Lanore, puisque je vois qu'il élève des doutes à ce sujet, que la partie de la façade de Chartres où se trouvent les trois grandes fenêtres, est bien, comme le portail, de 1145.

On commencera bientôt à voir nettement cette grande vérité qu'on avait à peine soupçonnée jusqu'à présent, que le grand art qui va s'épanouir à la fin du XIIe siècle (architecture, sculpture, peinture sur verre) est vraiment né à Saint-Denis. Tout part de là. La vieille basilique qui a contenu toute notre histoire a porté en elle, à un moment, tout notre art national. Quant à Suger, il apparaîtra comme un des plus audacieux novateurs qu'il y ait dans l'histoire de l'art.

Emile Male.

Vito La Mantia, **Antiche Consuetudini delle** *Città di Sicilia*. Palerme, A. Reber, 1980. — ccciv-356 p.

En dehors de quelques publications isolées, nous possédions les vieilles Coutumes des villes de la Sicile dans une édition d'ensemble due à un savant allemand, W. von Brünneck (*Siciliens mittelalterliche Stadtrechte*, Halle, Niemeyer, 1881, lxv-383 p.). Il était à supposer que ce corps des coutumes siciliennes suffirait pendant longtemps aux besoins de la science. Mais dès son apparition, l'édition de M. de Brünneck fut vivement critiquée par un des jurisconsultes les plus au courant de l'histoire du droit sicilien, M. Vito La Mantia. Dans une série d'études dont il aurait dû donner la substance [1], car elles sont éparses dans des recueils peu accessibles, la *Legge*, 1882, II, 279, le *Filangieri*, 1882, 565, etc., M. V. L. M. démontra que cette édition était inexacte et peu sûre; M. de Brünneck n'avait eu connaissance ni des manuscrits des anciennes coutumes ni des plus vieilles éditions. C'est pour cela qu'il prit le parti de donner lui-même une édition plus conforme aux exigences de la critique. Il suffit de comparer le volume considérable qu'il publie aujourd'hui avec celui de M. de Brünneck pour voir que cette édition réalise un grand progrès sur la précédente; c'est le texte définitif des Coutumes siciliennes, avec toutes les indications sur son établissement, avec des détails sur les manuscrits et les éditions antérieures, que nous possédons aujourd'hui. Nous n'avons qu'un regret à exprimer, c'est qu'il ne soit pas accompagné d'un index développé permettant d'utiliser jusqu'aux plus minimes renseignements fournis par ce corps de lois. Sauf ce desideratum, nous nous plaisons à reconnaître le mérite de cette publication; la filiation des coutumes siciliennes y est établie; les recherches faites à leur sujet paraissent des plus consciencieuses; à moins de découverte imprévue de documents nouveaux, il sera malaisé d'y ajouter et la tâche des historiens du droit devra se borner à utiliser ce recueil de textes; encore se trouve-t-elle facilitée par les travaux antérieurs de M. Vito La Mantia.

J. Brissaud.

---

1. Peut-être cependant ce reproche n'est-il pas justifié, au moins en ce qui concerne les critiques de détail, car, à propos de chaque Coutume, M. Vito La Mantia ne manque pas de signaler les vices de l'édition de Brünneck. Ainsi, p. ccxv, il affirme et prouve qu'Hartwig qui prétendait reproduire en 1867 l'édition *princeps* des Coutumes de Messine, 1498, s'attachait en réalité à une édition beaucoup moins bonne de 1796; Brünneck, en 1881, s'en est tenu à la publication inexacte de Hartwig et y a joint de nouvelles erreurs.

L. Clément. **Henri Estienne et son œuvre française.** Paris, A. Picard, 1899; un vol. gr. in-8, de x-540 pages, avec trois planches hors texte.

M. Clément a publié l'an passé sur Henri Estienne une étude fort intéressante, et avec laquelle je suis bien en retard. Le livre heureusement pouvait attendre : construit solidement et à peu près définitif en un sens, résultant de recherches considérables et consciencieuses, il n'est pas de ceux qu'une actualité hâtive emporte dans son tourbillon, il reste aujourd'hui ce qu'il était hier. L'auteur, comme il l'explique dans sa préface, n'a pas cherché à embrasser l'œuvre entière de H. Estienne : il a laissé de côté l'helléniste, et se limitant à l'œuvre française, il l'a soigneusement examinée sous ses divers aspects, et a réussi à nous en donner une vue d'ensemble beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. L'introduction (p. 1-77) est consacrée à la biographie d'Estienne et à élucider surtout les points qui en sont restés obscurs : nous connaissions déjà les pièces des deux grands procès qu'il avait subis devant le Conseil de Genève; en fouillant à son tour dans ces archives, M. C. a mis la main sur les pièces d'un troisième procès qui se rattache aux deux autres et les éclaire. Il a suivi ensuite Estienne, autant qu'on peut le faire, dans ses pérégrinations multiples et a insisté notamment sur ses séjours à la Cour de France pendant le règne de Henri III. Car il n'y a pas à dire — et ce n'est pas une des moindres ironies de cette époque si pleine d'antithèses — le roi très catholique est devenu, à un moment donné, le protecteur du huguenot qui avait écrit l'*Apologie* et le *Discours merveilleux*, il a fallu qu'il le défendît contre ses propres correligionnaires, contre les intolérances d'un esprit étroitement sectaire. Tout cela a été mis ici en bonne lumière.

Dans la première partie du livre, celle où l'œuvre française est appréciée littérairement, on rencontrera aussi des chapitres fort intéressants, très nourris de faits, raisonnablement pensés et écrits. Ce qui est dit par exemple de l'*italianisme* et de l'esprit de cour me paraît juste dans l'ensemble. C'est incontestablement sous le règne de Henri III que le mal a sévi jusqu'à devenir inquiétant, jusqu'à mettre en péril le développement normal de l'esprit français : mais il avait cependant des racines lointaines; un « terrain de culture » favorable lui avait été préparé depuis longtemps, depuis la fin au moins du règne de François Ier. C'est ce que j'ai essayé de montrer moi-même dans un livre publié il y a quelques années sur la Cour de Henri II, et, si M. C. n'en disconvient pas, il fait cependant à cet égard plus de restrictions que je n'en admettrais pour ma part. Ce que je ne lui concéderais pas volontiers non plus, c'est que le livre de Balthasar Castiglione, *Il Cortegiano*, soit vraiment le code « de l'honnête homme, aux manières exquises, au cœur haut placé » : j'ai dit que dans ce *libro d'oro*, sous l'éclat des dehors, j'entrevoyais la tare, une

vertu de parade, des traces de servilisme, et je l'ai prouvé par des citations précises. Il se peut bien que M. Cian dans son édition publiée à Florence en 1894, MM. Luzio et Renier, dans leur livre sur la Cour d'Urbin publié à Turin en 1893, aient émis des opinions diamétralement opposées : mais, franchement, ne sont-ils pas suspects d'un peu de complaisance? C'est ce qu'il y aurait à voir. Voilà qui est assez — et même trop — plaider *pro domo mea :* revenons vite au livre de M. Clément. Un des chapitres intéressants de cette première partie, le plus neuf peut-être, est celui où se trouve appréciée et expliquée la critique qu'a faite H. Estienne des poètes de la Pléiade. Oui, voilà qui est très neuf : confiants dans certains souvenirs, nous rappelant les passages où (par amour du grec!) les noms composés sont appréciés favorablement à la condition de n'en pas abuser, nous admettions généralement que le grand philologue avait marché dans le sens de la nouvelle école. Il n'en est rien cependant, ou tout au moins il faut en rabattre. Ce qui a servi de point de départ à l'auteur pour traiter cette question, c'est un petit volume qui se trouve à la Bibliothèque de Lyon, et qui lui a été obligeamment signalé par M. Brunot : ce précieux volume, auquel on n'avait point jusqu'ici prêté grande attention, n'est autre chose qu'une édition des poésies de Du Bellay, couverte d'annotations marginales par H. Estienne lui-même. M. C. a tiré bon parti de cette trouvaille, qui s'offrait comme une sorte de pendant au fameux commentaire de Malherbe sur Desportes, mais avec des différences qu'il importait de faire ressortir, car, loin d'être un critique impitoyable, Estienne s'est borné au rôle de lecteur attentif et bienveillant. Ayant ce fil conducteur, il a suffi à M. C. de grouper autour de ces annotations certains passages empruntés à la *Précellence*, aux *Dialogues*, etc. pour en conclure légitimement qu'Estienne, au point de vue moral, reprochait aux poètes de la Pléiade leur paganisme; qu'il goûtait médiocrement le mysticisme chrétien de Du Bellay, pas du tout le pindarisme à froid et les métaphores furibondes de Ronsard. Bref, l'auteur du *Thesaurus* en voulait à la nouvelle école d'avoir mal compris le lyrisme grec, et de se complaire dans une sorte de pétrarchisme décadent : en fait de poètes français, il ne semble avoir goûté pleinement que Marot. De tout cela nous pouvions bien soupçonner quelque chose, mais n'était-il pas utile de l'établir d'une façon définitive, preuves en main, et par des rapprochements de textes?

La seconde partie de ce livre n'est pas celle qui rendra le moins de services au public studieux. Elle diffère à vrai dire d'allure et de ton avec la première, elle paraîtrait même lui être simplement juxtaposée, si on ne s'apercevait vite qu'elle en forme la suite et le complément tout indiqué. Car, après avoir exposé d'une façon historique la lutte qu'a soutenue H. Estienne pour « la défense de la langue française », il fallait bien en venir à donner les pièces du procès, à examiner des

théories lexicographiques ou grammaticales. C'est ce qu'a fait par le menu M. Clément, et ce travail est d'autant plus méritoire, il sera d'autant plus utile, qu'on avait à faire à une matière plus dispersée. Estienne a d'ordinaire semé au hasard ce qu'il a pensé de plus juste sur la langue française : le livre, déjà un peu vieilli, de Livet n'offrait qu'une ébauche de coordination ; l'édition récente de la *Précellence* par M. Huguet ne donnait qu'un fragment de l'ensemble. Désormais, pour prendre une idée juste de cette œuvre grammaticale si complexe, nous n'aurons plus besoin de recourir aux traités écrits en français ou écrits en latin : tout ce qu'ils contiennent d'essentiel a été résumé ici, classé d'une façon méthodique et commode, illustré de notes nombreuses. On pourrait même plutôt, à cet égard, reprocher à M. C. un certain luxe de rapprochements et d'observations personnelles : mais il vaut mieux pécher par l'excès. Je n'ai point trouvé grand chose à reprendre dans ce commentaire suivi des théories d'Estienne, de ses idées, de ses étymologies souvent hasardeuses. Contentons-nous de quelques remarques, glanées çà et là. A la p. 242, il est dit que Plaute emploie couramment *scio quod* : je crois qu'il n'y en a chez lui qu'un seul exemple, celui de l'*Asinaria* (I, 1), et encore la valeur de ce passage a-t-elle été contestée, la tournure pouvant s'expliquer un peu différemment. A la p. 282, l'étymologie du vieux verbe *pier*, tiré du grec πιεῖν, est mise en doute, non sans raison peut-être : mais que penser de l'hypothèse proposée en note ? La phonétique s'oppose à ce qu'on tire *pier* de *pīpare*, sans parler du sens qui ne convient guère. Parlant du passage de la diphtongue *wè* à *è* simple (p. 309 et suiv.), M. C. dit que cette réduction est attribuée aux Parisiens par Dubois dès 1531 : il y aurait lieu de remonter bien plus haut encore, puisqu'elle date sans doute de l'époque de Philippe-le-Bel, comme me paraît l'avoir démontré M. Suchier. Le mot *voglie* (p. 326) est-il une « locution purement italienne », et n'a-t-il pas au contraire été d'un certain usage ? Il me semble, en tout cas, que Montaigne s'en est servi. A la p. 347, le vieux verbe *atillier* paraît rattaché sans réserves à *aptus* par un intermédiaire bas-lat. *aptillare* : c'est bien hardi. Il n'est pas non plus très exact de dire (p. 417) qu'Estienne « suit la prononciation parisienne » en écrivant *guarir* : n'est-ce pas là précisément la forme originaire du mot ? A la p. 431, et à propos de l'expression *il fit que sage*, M. C. s'émerveille de voir son auteur « noter d'avance les tournures qui ne tarderont pas à devenir archaïques » : ne serait-ce pas plutôt que beaucoup de ces locutions, celle-ci entre autres, commençaient décidément à vieillir dans le dernier quart du XVIe siècle ? Enfin, un peu plus loin (p. 436), à propos de l'expression *faire de la sotte*, il est remarqué que nous avons là une extension du sens partitif de la prépositition *de* : je ne dis pas non, mais je crois que nous avons à faire avant tout à un italianisme. La question d'ailleurs mériterait d'être examinée d'un peu près, car je ne

l'ignore pas, ce tour apparaît d'autre part chez Commines (ce qui ne serait pas une preuve contre son origine italienne), mais aussi dans les mystères du xve siècle, où l'on trouve par exemple *faire du gros bis* (faire l'important). — Je pourrais multiplier ces observations de détail : à quoi bon ? Elles ne sont pas bien graves, comme on le voit, et ne sauraient en aucune façon infirmer le jugement favorable que nous avons porté sur la solide et consciencieuse étude de M. Clément.

E. Bourciez.

Servière (J. de la). **Un professeur d'ancien régime : le Père Ch. Porée S. J.** (1676-1741). Paris, Oudin, 1899, in-8, de xl-489 p.

Cet ouvrage est une thèse française soutenue devant la Faculté de Poitiers par un ancien élève de la Faculté catholique d'Angers. L'auteur a eu l'occasion de consulter tout ce qui reste des livres de l'ancien collège Louis le Grand et en a tiré tout le parti possible. Il a soigneusement étudié les documents manuscrits et les ouvrages imprimés qui pouvaient l'éclairer. Mais son sujet méritait-il la peine qu'il s'est donnée ? On a déjà bien souvent exposé la méthode d'enseignement des Jésuites, décrit la popularité dont elle jouissait ; on connaît les exercices de rhétorique, les représentations théâtrales auxquels leurs élèves conviaient les familles; on ne connait guère moins les relations de Porée avec ses anciens disciples et avec le plus fameux de tous. Sans doute il n'avait jamais encore été étudié d'aussi près ; mais ce très honnête homme, ce dévoué professeur paraît avoir été un esprit bien ordinaire. M. de la Servière, qui le juge en toute liberté, est obligé de lui reconnaître un goût marqué pour l'affectation ; Sénèque, le Quintilien des *Controversiae*, Fléchier, voilà pour Porée les modèles de la parfaite éloquence. Il donne de sages et affectueux conseils à la jeunesse (encore, sur l'article des mauvaises lectures, me parait-il manquer de tact, v. p. 119-120); mais, sauf sur la fin de sa vie, il n'ose pas, de peur d'éveiller le doute qui pourtant alors s'éveillait tout seul, exposer et soutenir la doctrine de l'Église. Peut-être sera-t-il fâcheux pour sa réputation littéraire qu'on ne s'en tienne plus désormais aux lignes que Voltaire lui a consacrées. — Parmi les documents joints au livre, nous citerons quelques gravures du collège Louis le Grand et des livrets de tragédies et de ballets.

Charles Dejob.

Veröffentlichungen zur Geschichte des gelehrten Schulwesens im Albertinischen Sachsen hg. im Auftrag des sächsischen Gymnasiallehrervereins. Erster Teil : Uebersicht über die *geschichtliche Entwickelung der Gymnasien*. Leipzig, Teubner 1900. in-4°. p. 248.

L'association des professeurs des gymnases saxons a entrepris la

publication de tout ce qui intéresse l'enseignement secondaire classique dans le Royaume de Saxe. Elle nous donne aujourd'hui, comme travail préparatoire des questions qu'elle se propose d'étudier, une courte esquisse du développement de ses lycées. La Saxe en possède dix-sept, en y comprenant les deux *Fürstenschulen* de Meissen et de Grimma. Dix-sept professeurs ou *recteurs* ont fourni, chacun pour leur gymnase, une monographie, en adoptant, mais sans trop de rigueur, le plan de l'étude de M. H. Peter, *recteur* de l'école Sainte-Afra à Meissen et président de l'association. Chacun de ces chapitres nous présente l'histoire du gymnase tracée à grandes lignes, puis nous renseigne sur son organisation actuelle, son installation, son personnel, sa population scolaire, ses bibliothèques, son budget, ses ressources, les fondations qui s'y rapportent, sur ses *recteurs*, maîtres et élèves qui se sont fait un nom, et termine par une notice bibliographique.

Tous ces gymnases qui, deux ou trois exceptés, remontent au XIVe, XVe ou XVIe siècle, sont sortis pour la plupart des *Chorschulen* annexées aux couvents ; la célèbre *Thomasschule* de Leipzig, dont Séb. Bach fut *Kantor* de 1723 à 1750, a gardé jusqu'à nos jours la trace de cette origine. Avec la Réforme les écoles passent généralement sous la direction des municipalités et ont une fortune diverse suivant la sollicitude du conseil et le mérite des *recteurs*. L'influence de Melanchthon, dont les inspections sont souvent mentionnées, dont les livres étaient partout adoptés, fut très heureuse pour les écoles de Saxe. Là, comme ailleurs l'Humanisme vint rajeunir les études classiques, mais il dégénère là aussi en formalisme. Les évènements politiques gênèrent en outre le développement des gymnases : pendant la guerre de trente ans, ils sont souvent brûlés, visités par la peste, perdent leurs élèves, puis se repeuplent d'une génération grossière et indisciplinée : il fallut longtemps avant que les derniers restes du *pennalismus* (usage des brimades) eussent disparu. Au XVIIIe siècle les efforts de *recteurs* de talent, dont l'influence ne demeura pas bornée à leur école, comme Ernesti, Gesner, Thomasius, et d'un autre côté l'étude mieux comprise de l'antiquité et la part faite au grec et à de nouvelles matières, l'histoire, la géographie, les mathématiques, le français, ainsi qu'aux exercices physiques, rendirent aux écoles plus de vigueur et de succès. La réorganisation de l'enseignement dans la Prusse, qui ici encore fut le *duca e maestro*, et les réformes politiques de la Saxe en 1831 donnèrent, par la création d'un ministère de l'instruction publique, aux gymnases saxons l'homogénéité qui leur manquait et une direction plus uniforme. Mais en raison d'une longue tradition qui n'a jamais été brusquement interrompue, il n'en subsiste pas moins dans le détail de l'organisation et du régime une grande variété. Ceux que préoccupent les réformes de notre propre enseignement secondaire auraient peut-être l'occasion d'étudier pratiquement dans cette vie scolaire plus riche et plus flexible que la nôtre tel projet d'amélioration sur

lequel les théoriciens discuteront sans fin[1]. Nous ne pouvons que souhaiter les prochaines publications dont ce premier travail est la promesse. Nous n'exprimerons qu'un regret : c'est de n'avoir pas trouvé, servant de préface à cette série d'esquisses qui ont tant de points de contact, un chapitre qui eût retenu les traits communs et fourni déjà un aperçu de l'évolution de l'enseignement classique en Saxe.

L. Roustan.

R. Kron. **Die Methode Gouin** oder das Serien-System in Theorie und Praxis. — L. A. Marburg, Elwert, 1900, in-8, p. 181. Prix : 2 m. 80.

Nous n'étions pas habitués à servir en pédagogie de modèles aux Allemands. Voici cependant qu'ils se sont pris d'un bel intérêt pour l'œuvre à peu près complètement inconnue chez nous d'un Français. Gouin (1831-1896) publia en 1880 un gros volume sur *l'Art d'enseigner et d'étudier les langues*. Le livre était mal fait, obscur, fortement utopique ; il passa inaperçu. L'auteur fit çà et là quelques applications de ses théories ; le résultat fut médiocre et, comme le livre, la méthode tomba vite dans l'oubli. L'un et l'autre contenaient cependant une part de vérité qui leur a permis de renaître en Angleterre et d'être favorablement accueillis en Allemagne, comme le prouve le succès de la brochure de M. Kron, parue d'abord en articles de revue (*Neuere Sprachen*, III, 1-6). L'auteur qui a suivi à Londres un cours où la méthode est enseignée à des maîtres, qui a recueilli les expériences des autres et en a fait quelques unes, qui possède à fond la *littérature* de la question, a donné un résumé complet et assez clair, en même temps qu'une appréciation indépendante, du nouveau système d'enseignement des langues.

Gouin partage le vocabulaire d'une langue en *séries*, séries générales et spéciales ; chacune des 50 séries comprend environ 50 exercices de 18 à 30 phrases chacun. L'exercice représente un acte, un fait simple, analysé dans ses éléments composants, et chaque élément s'appuyant logiquement et chronologiquement sur le précédent. La phrase, courte, de 3 ou 4 termes au plus, figure chacun de ces fragments de l'acte ou du fait étudié dans l'exercice. C'est là ce qu'il y a de plus fécond dans le système imaginé par Gouin, quoiqu'il se trompe beaucoup sur la façon dont l'acquisition s'opère chez l'élève, sur cette *représentation intérieure* de l'acte ou de l'objet qu'il croit provoquer en lui pour l'amener à *penser* dans la langue étrangère. D'ailleurs si le point de départ est juste, le détail est plein de demi-vérités, d'exagé-

---

1. A signaler, p. ex., le régime de l'internat qui existe à Meissen, Grimma et ailleurs en partie.

rations et d'erreurs. C'est l'outrance dans la systématisation, et la méthode qui se décore du nom de psychologique est encore plus mécanique. En particulier, l'enseignement grammatical, tel que Gouin le transforme, est compliqué et confus, et son nouveau commentateur n'a guère réussi à l'éclaircir.

Mais sans l'application que vaut une méthode? Celle-ci, malgré tout ce qu'on nous affirme, me paraît incapable de tenir toutes ses promesses. Elle est surtout trop uniforme, trop raide, trop artificielle à force de vouloir être naturelle; elle fait appel plus à la mémoire qu'à l'intelligence. Elle peut réussir avec de jeunes enfants, et seulement jusqu'à un certain âge. La plupart des témoignages communiqués par M. Kron émanent en effet d'institutrices, de maîtres chargés d'une classe élémentaire. M. Kron lui-même, qui est un fervent disciple de Gouin, n'a pas fait d'expérience sur toute une génération d'élèves d'un gymnase, pendant un cours d'études complet. C'est là que je l'attends.

L. R.

— M. T. Miller Maguire, avocat de profession et lieutenant des *Inns of court rifle volunteers*, publie sous le titre : *Outlines of Military geography* (Cambridge geographical series 1899, viii-359 p., 27 vues et cartes) un petit volume qui n'apprendra rien aux militaires ni aux géographes. L'auteur tend surtout à éveiller chez les jeunes gens de son pays qui se dérobent trop volontiers au service des armes (p. 56), avec le goût des choses militaires, l'inquiétude sur la sécurité de l'Empire britannique : l'histoire des cinquante dernières années, écrit-il, enseigne « que le relèvement des sociétés ne peut s'accomplir par la paix et par la paix seulement ». Cette proposition n'est d'ailleurs pas démontrée au cours du livre. Celui-ci est un recueil d'anecdotes ou d'épisodes de l'histoire militaire choisis dans tous les temps et sur tous les théâtres, souvent au hasard des souvenirs de l'auteur qui sont singulièrement copieux : on aurait désiré une définition et une classification plus rigoureuse des concepts et types géographiques, frontières, voies d'invasion, climats, etc. L'ouvrage méritait d'être signalé surtout comme un symptôme du nouvel esprit militariste anglais. Il se termine sur un mot de Sir Rennell Rodd : La Grande Bretagne trouvera toujours le concours de ses fils, « till she turns her back on Empire and forgets the sea ». — B. A.

— Sous le titre *Études d'économie coloniale*, M. Henri Hauser entreprend une série dont le premier fascicule, consacré aux *Colonies allemandes impériales et spontanées* (Paris, Nony, 1900, x-139 p.), laisse bien augurer. C'est un exposé méthodique des connaissances actuelles sur les colonies et pays protégés; l'auteur emprunte ses données aux meilleures sources, parmi lesquelles on regrettera de ne point voir cité le substantiel *Kolonialhandbuch* de R. Fitzner. M. Hauser s'intéresse surtout à la valeur économique des territoires acquis par l'Empire, préoccupation qui justifie le titre de son ouvrage. Si une colonie est une affaire, cela est vrai surtout pour les Allemands. Il serait prématuré de dresser un bilan; on ne saurait encore qu'émettre des pronostics; mais ces pronostics sont de tous points favorables; les entreprises privées, initiatrices de la politique coloniale, ont triomphé des errements et des abus administratifs, endémiques, peut-on dire, comme le *morbus colo-*

nialis. Outre les *Schutzgebiete*, M. H. passe en revue les colonies « spontanées », que formèrent — plus ou moins spontanément — les émigrés aux États-Unis, au Brésil, et sur tous les coins du globe où le *Kolonialatlas* et l'*Alldeutscher Atlas* de Langhans signalent des essaims d'origine germanique. Il y aurait à étudier l'éveil du sentiment national dans ces groupes, longtemps séparés et considérés comme perdus pour la mère-patrie, et leur rôle social et politique dans leur pays d'adoption. Quoi qu'il en soit, ce sont là de sûres clientèles pour la métropole et celle-ci n'a point à regretter l'expatriation de tant de ses enfants.

Lettre de M. K. Waliszewski.

Paris, 23 juillet 1900.

Monsieur le Directeur,

Je me suis fait une loi d'éviter toute polémique au sujet des appréciations dont mes livres peuvent être l'objet et l'article de M. Jules Legras sur *Littérature russe*, auquel la *Revue critique* a cru pouvoir faire accueil, m'éloigne trop de mes habitudes intellectuelles et sociales pour que je veuille, à son sujet, me départir de ce principe. Je crois devoir toutefois y signaler un trait, qui, constituant une dérogation aux habitudes communes de la presse de tous les pays, me parait réclamer une protestation. Je veux dire une absence égale de respect et pour la personne de l'auteur et pour la vérité.

Ainsi M. Jules Legras signale à l'indignation de ses lecteurs une anecdote *odieuse* sur le compte de Tolstoï qui constituerait une addition personnelle, de ma part, aux auteurs français, russes ou allemands que je me serais appliqué à piller sans vergogne. Or voici ce que je dis à propos de cette anecdote, que j'ai dû signaler, parce que le livre de Mme Seuron, où elle a trouvé place avec beaucoup d'autres, moins flatteuses encore, a eu en Allemagne, et ailleurs, un retentissement considérable ; je dis (p. 363 de *Littérature russe*) : « On ne me soupçonnera pas de vouloir attacher une *importance quelconque* à ces envers, réels ou *faux*, d'une personnalité si grandement élevée au-dessus du niveau commun. »

Les autres critiques de M. Jules Legras sont frappées au même coin d'exactitude et de bonne foi.

Dans l'espoir que vous voudrez bien, Monsieur le Directeur, donner place dans votre recueil à ces quelques lignes, je vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments très distingués. K. Waliszewski.

Réponse de M. Legras.

Mon cher Directeur,

Ma réponse sera courte, car c'est parler bien longtemps d'un mauvais livre. J'aurais, dit M. Waliszewski, « manqué de respect pour la vérité et pour sa personne » ; or, sa personne n'est pas en jeu ici, et, pour la vérité, j'espère avoir montré suffisamment que c'est précisément sa *Littérature russe* qui n'en tient que médiocrement compte. Je n'ai jamais pensé ni dit qu'il eût inventé les anecdotes douteuses ou odieuses auxquelles il a, çà et là, donné asile ; j'ai seulement constaté avec tristesse que c'était une des rares choses qu'il eût ajoutées au texte des auteurs qu'il a excerpés. Voici qu'il condamne lui-même l'emploi de telles anecdotes : nous sommes donc d'accord. Seulement, je me demande pourquoi, s'il les dédaigne ou les méprise, il leur a si pieusement donné place dans un livre de vulgarisation.

Je comprends que M. W. soit fâché d'avoir écrit un livre indigne de son ordinaire talent, et, surtout, de voir que les slavisants s'en sont aperçus. En pareil cas, le plus sage est de se taire. Toutefois, si, par hasard, il y tenait, je pourrais corser ma trop courte liste de ses erreurs et de ses plagiats. Jules Legras.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 20 août — 1900

The Book of Judges in Hebrew, with notes, by G. F. MOORE. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-4, 72 pages.

Die vier Evangelien im berichtigten Text, von B. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8, x-604 pages.

Die alttestamentlichen Citate und Reminiscenzen im Neuen Testamente, von E. HÜHN. Tübingen, Mohr, 1900; in-8, xi-300 pages.

Die Auffassung des Hohenliedes bei den Abessiniern, von P. S. EURINGER. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8, vi-47 pages.

M. Moore, à qui l'on doit un très remarquable commentaire des Juges (dans la collection de l'*International Critical Commentary*; Clark, Édimbourg), a préparé l'édition de ce livre dans la Bible polychrome de P. Haupt. La distinction des sources est faite conformément aux conclusions de l'auteur dans son commentaire : deux anciens documents, J, vers 850, et E, vers 750, ont été réunis vers 640 par un premier rédacteur, puis remaniés par un écrivain deutéronomiste, et interpolés par des éditeurs poxtéxiliens. La critique du texte est conduite avec beaucoup de prudence, et les corrections introduites dans l'hébreu traditionnel sont pour le moins vraisemblables. On a réservé pour les notes quantité de conjectures, suggérées par divers savants, qui sont bonnes à connaître, bien qu'elles n'aient pas toujours une grande probabilité.

L'édition critique du texte des quatre Évangiles par M. B. Weiss, dont nous annoncions dernièrement les prolégomènes (voir *Revue* du 25 octobre 1899, p. 320) ne s'est pas fait longtemps attendre. Une introduction substantielle résume les conclusions du savant exégète sur l'origine des quatre Évangiles : Matthieu n'est pas une traduction de l'évangile hébreu attribué à l'apôtre de ce nom ; il a été composé

en grec, mais, des trois Synoptiques, c'est celui qui a le mieux gardé, pour les discours et même pour les récits, le contenu de l'évangile hébreu ; le rédacteur a utilisé Marc ; ce n'était pas un palestinien, et il n'écrivait pas pour les judéochrétiens de Palestine : il vivait probablement en Asie Mineure, et il écrivait pour les Juifs de la dispersion, peu après la ruine de Jérusalem ; Marc a écrit après la mort de Pierre, et avant l'an 70, en exploitant l'écrit araméen de Matthieu ; Luc s'est servi du second Évangile et d'une (?) ancienne source palestinienne ; il ne connaissait pas notre premier Évangile ; il a écrit en Italie, pour des convertis de la gentilité, entre 70 et 80 ; l'auteur du quatrième Évangile ne peut être que l'apôtre Jean, fils de Zébédée ; il a connu les trois Synoptiques ; ses récits portent la marque de la vraisemblance historique et permettent de résoudre (?) toute une série de problèmes (?) auxquels la tradition synoptique ne fournit pas de réponse ; l'apôtre galiléen, ayant passé, après l'an 70, de longues années dans un milieu hellénochrétien, est devenu un autre homme ; il a changé de langue et d'opinions ; il attribue aux faits et aux discours évangéliques un sens plus profond que la lettre ; sa conception du Logos n'est pas autre chose, au fond, que ce qu'avait enseigné Paul ; il n'a pas écrit dans une intention polémique, mais à seule fin de conduire ses lecteurs à la vie qu'on trouve dans la foi au Verbe incarné. Il y aurait bien quelques nuances à introduire dans certaines de ces opinions, principalement en ce qui regarde le quatrième Évangile, dont le caractère symbolique et dogmatique ne permet guère qu'on l'utilise pour compléter ou corriger les données historiques des trois premiers. A mesure que la critique pénètre le secret de ce livre, il devient de plus en plus douteux que son symbolisme soit fondé sur une tradition historique distincte de la tradition synoptique. Le texte évangélique est établi conformément aux principes posés dans les prolégomènes. Le témoignage de la version syriaque du Sinaï est comme non avenu ; il n'en est même pas question à propos de *Matth.*, I, 16. Aussi bien nous donne-t-on un texte « correct », et qui aurait sans doute passé pour tel au IVe siècle. Mais on a maintenant quelques raisons de penser que le texte primitif des Évangiles n'était pas d'une correction si achevée, et que M. Weiss, qui a mis tous ses soins à nous procurer un texte correct, nous restitue un texte quelque peu corrigé. Une sorte d'explication grammaticale et littérale, sans discussion critique, est jointe à ce texte et, venant d'un maître en exégèse, ne laissera pas d'être fort utile aux commentateurs.

Rien n'est plus instructif pour l'exégète et le théologien que la comparaison des citations de l'Ancien Testament qu'on trouve dans le Nouveau, avec l'original hébreu et la version des Septante. Les transformations du sens y sont plus remarquables encore que les variantes du texte. M. Hühn a donc fait une œuvre utile en recueillant toutes ces citations et en y joignant, autant qu'il a été possible, les simples

réminiscences. Cette série de notes concises et érudites, chargées de multiples références, n'est pas analysable. Disons seulement qu'il n'existe pas, à notre connaissance, de travail aussi complet sur ce sujet important ; que c'est un livre de critique minutieuse et documentée, non de théologie, et encore moins d'apologétique. Le rapport des textes est soigneusement déterminé dans le détail, tant pour la lettre que pour le sens. L'auteur se contente de dire, par manière de conclusion générale, que les modifications du sens, parfois si extraordinaires et si curieuses, appartiennent à l'histoire de l'exégèse, et que des interprétations inacceptables au point de vue historique et critique, peuvent avoir une grande valeur au point de vue religieux. Une table des citations n'aurait pas été inutile à la fin du volume.

Le voyageur Bruce, et, d'après lui, M. W. Riedel (*Die Auslegung des Hohenliedes*, 1898) ont dit que l'église d'Éthiopie voyait dans le Cantique des cantiques une sorte d'épithalame composé pour le mariage de Salomon avec la fille du roi d'Égypte et qu'elle n'en permettait la lecture qu'aux vieux prêtres. M. Euringer s'est mis en devoir de réfuter ces deux assertions et principalement la première. Il démontre, par les manuscrits de la Bible éthiopienne, que l'interprétation allégorique du Cantique a été reçue là comme ailleurs, et qu'elle a exercé une très grande influence sur la tradition du texte. La discussion des passages choisis par l'auteur est parfois un peu subtile et confuse ; mais la thèse générale est suffisamment prouvée.

A. L.

Der Mahâvrata-Abschnitt des Çâ*n*khâyana-Âra*n*yaka herausgegeben, übersetzt und mit Anmerkungen versehen, von Walter FRIEDLAENDER.—Berlin, Mayer et Müller, 1900. In-8°, 82 pp. Prix : 2 mk. 40.

Cet ouvrage brâhma*n*ique, dit aussi Kaushîtaky-Âra*n*yaka, fait partie des livres liturgiques qui relèvent du cycle du Rig-Véda. M. Friedländer en a détaché les deux chapitres qui traitent de la cérémonie du Mahâvrata, c'est-à-dire de la veille de la clôture du Gavâmayana ou grande session sacrificatoire dont les phases compliquées se poursuivent durant une année entière. J'ai déjà dit combien ces sortes de travaux méritent d'encouragements, et tous mes efforts tendent depuis longtemps à y orienter les jeunes sanscritistes de mon pays, qui s'y montrent fâcheusement rebelles : moins rebutants, somme toute, qu'ils ne semblent au premier abord, ils sont toutefois beaucoup plus difficiles, mais aussi bien plus profitables à la science, que les généralités vagues ou fausses sur l'idée de Dieu ou la genèse du mythe dans le Rig-Véda ou ailleurs, et c'est dans cet ordre d'études qu'un esprit exact, muni d'une bonne préparation grammaticale et philologique, peut encore le plus aisément donner sa mesure.

M. F. est visiblement un de ces débutants : il sait bien le sanscrit et connait les détours sinueux de la langue des Brâhma*n*as; mais il n'a pas encore l'habitude de corriger des épreuves, car le premier venu se ferait fort de tripler au moins la liste de ses errata [1]. Ces fautes sont sans importance, précisément parce que tout lecteur les corrigera à première vue. Moins vénielle est la négligence qui consiste à publier un texte inintelligible sans s'efforcer de l'amender ou sans l'avouer tel ; mais le plus grave, peut-être, c'est de le comprendre, et je crois que l'auteur a encouru une fois ce reproche. Que l'on compare les lignes 9 et 8 (du bas) de la p. 19, aux lignes 10-12 de la p. 42, qui sont censées en donner la traduction : il m'est impossible de voir comment pareil sens, ou même aucun sens, peut sortir de pareil texte. A la très grande rigueur, la lâcheté de la syntaxe des Brâhma*n*as pourrait excuser *atapâs* nominatif singulier dans une phrase où il ne s'accorde pas avec le sujet; mais, pour traduire comme M. Friedländer, il faudrait en tout cas supprimer l'astérisque devant *bhûyô*, et l'ensemble demeurerait peu satisfaisant au point de vue des idées brâhma*n*iques. Je proposerais conjecturalement la double correction *bhûyô 'tapyathâs*, et je traduirais : « Je suis ce que t'ai déjà dit, pas autre chose ; en vérité, ô sage, si même tu as pratiqué l'ascétisme plus [que tu ne l'as fait], ce serait cela même que je serais », c'est-à-dire « tu aurais beau être un ascète encore plus austère, tu n'en apprendrais pas davantage. » (Ou *atapsyathâs* conditionnel ?)

M. Friedländer s'est acquitté avec grand soin de sa tâche de commentateur [2] : il a collationné, point par point, le rituel du Çâ*n*khâyana et celui de l'Aitarêya; il les a complétés par les indications indispensables des Sûtras; il nous donne à la fin un catalogue complet des stances du Rig, dans l'ordre où ce grand jour en exige la récitation [3]. La valeur de ce début et l'expérience qu'il y aura puisée font bien augurer de la publication du Çâ*n*khâyana tout entier, (p. 14, n. 3), qu'il se propose d'entreprendre dans l'avenir.

V. HENRY.

---

1. P. 17, l. 6 du bas, *virâjaç*. — P. 18, l. 2, *ôja*. — P. 21, l. 6 et 3 du bas, *prâjâpatyam* et *tûsh*n*îmçamsô*. — P. 22, l. 9, *dvitîyêna* ; l. 14, *sûdadôhasa* ; l. 6 du bas, un point sous l'*l* de *adhyûlhah*. — P. 34, l. 14, *asat su* en deux mots, etc., etc.

2. Il ne suffit pas de constater en termes généraux (p. 41, n. 1) que « ailleurs encore l'escarpolette liturgique est comparée au soleil » : il fallait citer, ou tout au moins rappeler, la métaphore, beaucoup plus ancienne, qui fait du soleil lui-même un *prênkhâ* (R. V. VII. 87, 5) « C'est le sage roi Varu*n*a qui a construit cette escarpolette d'or que voici pour qu'elle rayonnât au ciel. » Celle du sacrifice, c'est le soleil descendu sur terre, et non pas une escarpolette terrestre élevée à la dignité solaire par glorification hyperbolique.

3. Il serait intéressant — et je le ferai quelque jour — de lire ainsi, dans l'ordre prescrit, tout un service divin, pour constater le secours éventuel que la liturgie apporterait à l'exégèse.

KRUMBACHER. **Umarbeitungen bei Romanos**, mit einem Anhang über das Zeitalter des Romanos. (Ext. des *Sitzungsber. der philos-philol. und* d'hist. Classe d. k. bayer. Akad. d. Wiss. 1899, t. II. fasc. I. p. 1-156).

Ce volume peut servir de complément aux *Études sur Romanos* du même auteur. M. Krumbacher y étudie trois poèmes qui roulent sur un même sujet, la parabole des dix vierges, et qui présentent un intérêt particulier pour l'histoire de l'hymnographie (M. K. les a numérotés I, II, III, d'après leur ordre dans le principal manuscrit) : le second a été l'objet d'un véritable remaniement ; le premier et le troisième sont deux rédactions différentes d'un même sujet. Voici à quelles conclusions est arrivé M. Krumbacher, et je ne vois pas, pour l'ensemble, ce que ses observations peuvent laisser à désirer. Le second poème est donné, en tout ou en partie, par plusieurs manuscrits, qui sont, pour ne pas parler de ceux qui ne contiennent que quelques strophes, le Patmiacus 213 (Q), le Corsinianus 366 (C), et le Vindobonensis suppl. gr. 96 (V) ; mais tandis que le premier donne deux proèmes et 31 strophes, les deux autres ne renferment que le premier proème et 22 strophes. Ce qui est ici digne de remarque, c'est que dans cette seconde rédaction il ne s'agit pas de la perte de quelques strophes et par conséquent d'une transcription incomplète, mais d'un remaniement voulu, comme le prouve, entre autres raisons, le changement de l'acrostiche. C'est une sorte de condensation du poème original, obtenue par des suppressions, par de fortes retouches, et par la transposition d'une strophe. On notera que C et V, représentants de cette nouvelle rédaction, sont des manuscrits d'origine italienne, que Q, au contraire, appartient à la tradition byzantine, et que par conséquent le remaniement de l'hymne ne saurait être attribué à Romanos lui-même. M. K. donne, pour la première fois, le texte de Q, avec les variantes de CV au bas des pages ; suivent une étude métrique et des observations critiques. Une discussion analogue est établie au sujet des chants I et III, qui ont un rapport moins direct avec l'histoire des dix vierges ; celle-ci n'y est que brièvement rappelée dans une strophe ; III n'est qu'une rédaction plus courte de I, avec un acrostiche différent, et les deux poèmes sont donnés par le seul manuscrit Q. Le poème III est publié ici pour la première fois, et doit être attribué à un rédacteur byzantin, autant qu'on peut le croire d'après l'origine du manuscrit. Plusieurs points de ces conclusions sont évidemment provisoires : une connaissance plus approfondie des manuscrits du Sinaï et de l'Athos peut en effet les modifier ; néanmoins il reste acquis que les poésies de Romanos ont été remaniées par des poètes d'époque postérieure, et que, d'une façon générale, il y eut, à côté de la tradition byzantine, une sorte de révision des poèmes liturgiques, opérée en Italie, dont les manuscrits C et V entre autres sont de précieux témoins. L'intérêt du travail de M. K. ne consiste pas uniquement dans la démonstration de ce fait, impor-

tant pour la critique et la constitution des textes; d'autres questions non moins curieuses sont soulevées çà et là, celle-ci par exemple : l'association, suivant des habitudes déterminées, de deux εἱρμοί dans une même hymne, l'un pour le proème, l'autre pour le reste du chant; cette autre encore : la double dénomination de certains εἱρμοί dans les manuscrits, ou plutôt leur changement de nom dans la suite du temps. Mais ces questions ne sont qu'indiquées, et d'ailleurs il n'entrait pas dans le plan de M. K. d'en chercher la solution. Dans le troisième poème, M. K. retrouve les variations qu'il a, dit-il, démontrées comme régulières dans ses *Studien zu Romanos*, à savoir que le même vers peut avoir dans différentes strophes un nombre de syllabes différent; ici le vers 5 aurait tantôt 10, tantôt 11 syllabes (p. 126 suiv). Je fais toujours les mêmes réserves à ce sujet [1]; la comparaison d'un vers strophe 16 μετεωριζόμενος καθ'ἡμέραν avec strophe 14 κατηγορήσει τὰ πεπραγμένα indique nettement que μετεω ne fait que deux syllabes. Je persiste à considérer l'affirmation de M. K. comme prématurée, d'autant plus que le vers en question n'a 11 syllabes que par exception, et seulement dans ce poème (5 fois et non 6); que le manuscrit est unique; et que le texte est souvent altéré. M. K. est obligé lui-même d'avoir recours parfois à des synizèses comme καὶ‿ὁ, βουλομένη‿εἰς, Αἰγυπτιακῆς, et je crois que c'est dans des prononciations de ce genre qu'il faut chercher, en plusieurs cas, l'explication de ce qui paraît irrégulier. Cela vaut mieux, selon moi, que de vouloir ériger l'irrégularité en règle. — Romanos, selon l'opinion la plus accréditée, vivait au VI[e] siècle; M. Krumbacher incline maintenant à le placer au VIII[e], à cause d'une allusion faite aux Arabes dans le premier poème; l'empereur Anastase, sous lequel Romànos vint à Constantinople, serait Anastase II, et non Anastase I.

My.

Ern. Babelon. **Guide illustré du Cabinet des médailles et des Antiques de la Bibliothèque Nationale.** Paris, 1900, XV-368 pages, in-12, chez Ern. Leroux.

Parmi les qualités dont M. Babelon a fait preuve depuis qu'il dirige le Cabinet des médailles, il en est une dont les érudits doivent lui savoir gré avant tout, c'est du zèle avec lequel il a entrepris personnellement la publication de catalogues méthodiques. Non seulement il nous a donné des descriptions savantes des ensembles exposés depuis longtemps, des camées, par exemple, ou des bronzes; mais aussi, dès qu'il entre une collection nouvelle de quelque importance, comme celle de Waddington ou de Pauvert de la Chapelle, il s'empresse d'en

---

1. V. la *Revue* du 8 janvier 1900.

faire imprimer un inventaire qui met à la portée de tous les acquisitions nouvelles. Ce sont là des mérites qu'il convient de signaler : ils montrent comment M. B. comprend ses devoirs envers le public, quelle activité toujours renouvelée il sait déployer pour les remplir. Si j'ai tenu à commencer par ces constatations, c'est que, grâce précisément à ces différents travaux spéciaux conduits de front, M. B. a pu rédiger un petit catalogue général qui est un modèle du genre. Ce *guide* s'étend aux Antiques (inscriptions, bas-reliefs, statues, argenterie, gemmes, etc.) et aux objets d'art (trône de Dagobert, tombeau de Childéric, épée des grands maîtres de Malte, etc.) à l'exception des monnaies dont il est seulement fait mention en quelques lignes (p. 200). C'est, si l'on veut, un travail analogue à celui que Chabaullet a publié autrefois sous le titre de *Catalogue des Camées*, etc. ; mais mis au courant des nombreuses acquisitions faites depuis 1858 et surtout conçu et rédigé suivant les méthodes scientifiques actuelles. Cependant il ne faudrait pas s'attendre à y trouver la mention de tous les objets de la collection, mais seulement des plus importants de ceux que le public doit regarder et que les érudits ne peuvent pas ignorer; comme le dit M. Babelon, « ce livret ne saurait tenir la place des catalogues spéciaux et techniques de chaque série, qui sont en cours de publication ». Des illustrations bien choisies et généralement bien réussies précisent aux yeux les détails dont les descriptions très claires de l'auteur donnent, d'autre part, une idée scientifiquement énoncée. Je regrette seulement que M. Babelon n'ait pas cru devoir terminer son livre par une table analytique, comme a fait, par exemple, M. S. Reinach pour le musée de Saint-Germain ou M. Héron de Villefosse pour les marbres antiques du Louvre. Il est une classe de visiteurs qui se servira couramment de son guide sans mettre les pieds à la Bibliothèque Nationale, ce sont les érudits. Pourquoi ne pas leur faciliter les recherches et ne pas épargner leur temps? L'auteur, qui emploie si bien le sien, sait pourtant ce qu'un bon index ajoute à la valeur pratique d'un livre, ce que l'absence de tables lui fait perdre.

R. CAGNAT.

Henri DONIOL, **Serfs et Vilains au Moyen Age.** Paris Alph. Picard, 1900, in-8° de VI-299 pp.

M. Doniol a repris la première partie de son *Histoire des classes rurales* publiée en 1857. On sait que, depuis cette date, de nombreuses monographies consacrées à l'histoire des hommes de la glèbe ont mis entre les mains des historiens des matériaux inappréciables. L'initiative de M. Léopold Delisle, écrivant sa célèbre histoire des classes agricoles en Normandie, a été sur ce point, comme sur tant d'autres, admi-

rablement féconde. Utilisant les travaux les plus récents M. D. a donné à ses conclusions une forme claire, précise, d'une très belle tenue littéraire et que nous ne sommes pas éloigné de croire définitive. Une fois de plus M. Doniol montre que les institutions fondamentales d'une nation ne sont jamais le produit de la haine et de la tyrannie, de l'oppression à main armée. Le servage est né spontanément, nécessairement, des conditions sociales de l'époque où il se développa, et, à cette époque, il fut ce qu'il pouvait y avoir de plus favorable aux intérêts des travailleurs agricoles. La terre, il est vrai, tenait l'homme, mais d'autre part l'homme tenait la terre ; et dans l'effroyable anarchie des temps dont il s'agit c'était un bienfait inestimable. Le seigneur, il est vrai, percevait des redevances ; mais d'autre part au dur labeur de son corps, au péril de sa vie, il assurait le travail de ceux qui lui étaient soumis. Les serfs ne possédaient rien en propre, du moins ils ne pouvaient rien transmettre à leurs hoirs ; mais ils possédaient en commun, groupés en vastes familles — qui par subrogation duraient toujours — et dont les communautés taisibles du Nivernais ont été jusque vers le milieu de ce siècle des modèles surprenants de prospérité et de vitalité. Aussi, quand il s'agit de supprimer le servage, à une époque ou la transformation de l'état social en exigea la disparition, ce furent les serfs qui se firent tirer l'oreille pour entrer en condition libre, nonobstant les belles déclamations des rois de France qui faisaient magnifiquement appel en eux à la dignité humaine.

Paradoxes ! dira-t-on. — Lisez le livre de M. Doniol.

Frantz Funck-Brentano.

Le colonel Bourdeau. **Le grand Frédéric**, t. I., Paris, Chapelot, 1900, in-8.

Voilà un bon livre de pure histoire militaire, où l'auteur étudie d'abord la stratégie du grand Frédéric, soit la position générale des opérations militaires, les plans de campagne, les lignes d'opérations, de communication et de retraite, les subsistances, les marches, manœuvres, batailles, etc. ; puis la tactique qui concerne l'exécution même de la guerre, partie dans laquelle le roi de Prusse a été vraiment supérieur. Un second volume complétera cette dernière étude.

A chaque chapitre, après avoir énoncé les théories de Frédéric, l'auteur ajoute des exemples tirés des campagnes du roi.

Le livre est écrit avec clarté, exactitude et impartialité. L'auteur reproduit surtout les jugements de Napoléon et de Clausewitz, un peu moins ceux de Jomini. C'est une lecture à recommander, non seulement aux officiers, mais encore aux historiens auxquels elle donnera des notions militaires autres que celles de fantaisie dont ils se contentent parfois.

Il n'y a pas d'erreurs historiques à relever. Toutefois on est quelque peu étonné de voir cette allégation reproduite à plusieurs reprises (p. 191 et *passim*) : « Ce serait une injustice flagrante d'attribuer à Soubise la moindre part de responsabilité dans la journée du 5 novembre (à Rosbach)[1]. »

De Crue.

Curiosa Hungarica. Magyar ritkaságok, par Béla Tóth. Budapest, Athenaeum, 1899, x-329 pages. Illustré.

Comme supplément à ses beaux travaux sur les *Paroles ailées* des Magyars et les Curiosités de l'histoire universelle[2], M. B. Tóth, le brillant chroniqueur du *Pesti Hirlap*, vient de publier un volume consacré exclusivement à la littérature, à l'histoire et à la vie sociale des Hongrois. Il y traite des questions les plus diverses, souvent fort embrouillées et qu'il n'a pu élucider que grâce à de nombreuses recherches et avec le concours de plusieurs savants. Voici d'abord un chapitre sur les *Monuments linguistiques falsifiés*, où nous voyons que la Hongrie a eu aussi ses Vrain-Lucas qui ont trompé les savants, non pas pour gagner de l'argent mais pour prouver la parenté hypothétique des Scythes, des Huns et des Sicules de Transylvanie. Ces documents falsifiés sont : le Livre de prières de Gelle, les Prières de l'époque d'André I (1046-61), le Livre en bois de Thurocz, le manuscrit de Rohoncz, les Chansons d'Antoine Somogyi et le Manuscrit de Karacsay. Ces supercheries furent dévoilées, en grande partie, par Charles Szabó, le distingué historien et bibliographe. — Le chapitre : *Kocsi* (Coche) établit d'une façon définitive que le coche est d'invention hongroise et que son nom provient du village de Kocs (pron. Kotche) dans le comitat de Komárom. Ménage l'a déjà affirmé dans les *Origines de la langue française* (1650, page 780). *Coche. Du mot hongrois Kotczy. Les coches sont l'invention des Hongrois.* (Disons entre parenthèse que Ménage avait des vues beaucoup plus nettes sur la langue magyare que beaucoup de savants français de nos jours.) Nicolas Bergier dans *De publicis et militaribus imperii Romani viis* (Livre IV) dit également : « Puto ista vehicula convenisse cum nostris vehiculis quae *Coches* vulgo vernacule vocamus, voce ab Hungaris mutuata, a quibus et prima eorum inventio ad nos pervenit ». Le mot *coche* est donc avec *hussard, kolpak, dolman* et *soutache* (sujtás) un des rares mots magyars passés en français. — Le *Faust hongrois*

---

1. Lire p. 32 : *1758* au lieu de 1858 ; p. 32 : Les Russes s'étaient emparés de la Prusse. Pourquoi le point d'interrogation ? Il s'agit bien de la Prusse royale proprement dite. P. 157 et ailleurs : lire *Bourkersdorf* et non Birkersdorf.

2. Voy. *Revue critique*, 1897, n° 51.

relate la vie du savant Etienne Hatvani (1718-1786) qui, le premier, enseigna la physique au collège protestant de Debreczen et fut considéré comme sorcier à cause des expériences dont il accompagnait son enseignement. — Nous apprenons également par M. Tóth que le vêtement hongrois qui porte le nom *Attila* n'a été baptisé ainsi qu'au commencement du XIXe siècle; que l'*Eau de la reine de Hongrie* fut connue à l'étranger par les colporteurs slovaques habitant le Nord du pays; que le *Diogène hongrois à Paris* appelé par Charles Nodier Menteli, est un nommé Mendel qui parlait quinze langues et est mort à Paris, en 1836, en allant puiser de l'eau dans la Seine; que le baron Béla Splényi devint un saint chez les Mahométans. D'autres chapitres nous disent la vie des *Jumelles de Szőny* (1701-1723) Hélène et Judith; nous renseignent sur le tombeau de Gul-Baba à Bude, lieu de pèlerinage des Turcs; sur la Vigne d'or, sur l'histoire du *paprika*, ce piment rouge qui est expédié de l'Alföld hongrois à l'étranger; sur les troncs plantés de clous (Stock im Eisen) qui se trouvent sur le territoire magyar, sur quelques sorciers et adeptes de Mesmer, sur les armes de Toldi, l'Hercule de la légende nationale, sur les grands tonneaux, sur les *Momies hongroises* que les mines de Vizakna ont rejetés en 1890 (ce sont les cadavres bien conservés de cinq honvéds qu'on a jetés en 1849 dans le puit Ekho), sur les expériences aérostatiques faites à Pest, deux mois après celles des frères Mongolfier, par le professeur Szablik; sur les instruments à vent, nommés *tárogató* employés dans l'armée de Rakoczy et finalement sur les calèches (hintó) qui sont mentionnées pour la première fois en Hongrie en 1342. Autant de contributions précieuses à l'histoire de la civilisation magyare, exposées avec beaucoup de goût et rendues accessibles au grand public.

J. Kont.

Az aesthetika tœrténete (Histoire de l'Esthétique) par Béla Janosi. Tome I. Budapest, Académie, 1899, 504 pages.

M. Jánosi a remporté, en 1891, le prix Gorové avec une Histoire de l'esthétique. Le travail remanié et adapté aux besoins du public lettré, fut accepté par l'Académie pour la Collection destinée à répandre le goût des lettres et de l'histoire. On nous en donne aujourd'hui le premier volume, renfermant l'esthétique des Grecs et des Romains. Se conformant à la tradition établie pour ces éditions, M. J. a fait avant tout œuvre littéraire. Il n'entre pas en d'arides discussions; il expose les doctrines dans une langue claire et sobre, plutôt qu'il ne les discute. Les notes rejetées à la fin du volume (p. 443-504) prouvent cependant qu'il connaît à fond tout ce qu'on a écrit en France et en Allemagne sur ce sujet. Il a ainsi évité les défauts des ouvrages ana-

logues de Zimmermann et de Schasler qui, en voulant faire la critique des doctrines esthétiques des Anciens, défigurent souvent la pensée des auteurs et nous donnent des idées herbartiennes ou hégéliennes au lieu de l'esthétique de Platon et d'Aristote. L'auteur hongrois a pu profiter de l'ouvrage remarquable de Walter : *Die Geschichte der Aesthetik im Alterthum* (1893) qui lui a montré que, dans l'exposé des doctrines esthétiques, il faut également consulter les poètes, les orateurs et les grammairiens. Les parties les plus remarquables de ce livre sont celles consacrées à Platon (p. 62-180) et à Aristote (p. 181-328). Dans la première, on croirait lire Cousin ou Levêque. C'est clair, limpide et attrayant ; on voit, malgré la grande réserve de jugement que M. J. s'est imposée, qu'il penche du côté des doctrines platoniciennes. Dans la seconde partie, très fouillée, nous trouvons le premier commentaire sérieux de la *Poétique* qu'on ait fait en Hongrie. On aurait aimé entendre quelquefois une opinion personnelle, ainsi dans la fameuse question de la Katharsis où tant d'opinions contraires se sont manifestées, l'auteur aurait pu dire hardiment qu'aujourd'hui l'explication Weil-Bernays est généralement acceptée.

M. Jánosi conduit son sujet jusqu'à Plotin, Longin et Philostrate en passant par Cicéron et Horace. Il offre ainsi au public magyar la première histoire complète des doctrines esthétiques, très au courant des travaux les plus récents (il cite Tolstoï et même le Sâr Péladan!) et donne dans son *Appendice* une bibliographie complète à l'usage de ceux qui veulent approfondir certaines questions [1].

J. Kont.

J. Bainville, **Louis II de Bavière.** Paris, Perrin. 1900. in-12. pp. IX, 310.

Le livre de M. Bainville s'adresse plus au grand public qu'aux historiens. Malgré son intention de dégager la biographie du roi Louis de tout ce que la légende a amassé autour de son nom, l'auteur n'a peut-être pas soumis à un contrôle assez sévère les témoignages qu'il recueillait [2]. D'autre part, le rôle historique du roi, si mince qu'il ait été, et celui qu'a joué la Bavière pendant son règne de vingt-deux ans n'ont pas trouvé dans la biographie la place qu'ils méritaient. M. B., il est vrai, a volontairement écarté cette partie du sujet, pour se borner à un portrait psychologique. Aussi bien le roi Louis ne mérite-t-il pas davantage. Le souverain mégalomane n'intéresse pas plus l'histoire

1. P. 447. Il aurait fallu dire que la première édition de l'*Histoire de l'art* de Winckelmann date de *1764*.

2. Les livres de Heigel, Me de Kobell, Gerster, Beyer, Crämer, Haufingen, Lampert sont ses principales sources ; certaines paraissent plutôt suspectes. Les formules *on dit*, *on raconte* reviennent aussi trop souvent.

que tel autre principicule de l'Allemagne du XVIIe ou XVIIIe siècle, jadis célèbre par ses extravagances et oublié aujourd'hui ; Louis II appartient à l'anecdote et au feuilleton.

A titre d'étude psychologique la biographie de M. B. est complète et attachante. Elle commence par indiquer les tares héréditaires des Wittelsbach, l'éducation maladroite que reçoit le prince et qui fera de lui un rêveur et un lycanthrope ; elle nous explique son mariage avec Sophie de Bavière, son amitié durable avec l'impératrice d'Autriche Elisabeth, ses premiers conflits avec les ministres et la Chambre. Nous aurions aimé être un peu mieux renseigné sur certains points, comme sur l'éducation religieuse du roi, ses principes politiques, les appuis et les résistances qu'il trouva autour de lui. L'auteur glisse rapidement sur l'attitude de Louis II en 1866, son rôle avant et après la fondation de l'empire allemand, mais il nous donne de copieux détails sur l'autocratisme politique du souverain, ses fantaisies dispendieuses, et tous les troubles de l'imagination et de la volonté qui aboutissent à la catastrophe de Berg. On sait que pour celle-ci les avis sont partagés : le roi se jeta-t-il à l'eau dans un accès de folie ? voulut-il au contraire y précipiter le Dr. Gudden ? c'est la dernière hypothèse qu'admet M. Bainville ; mais malgré sa démonstration des doutes subsistent toujours.

Ce qui en France a fait surtout la popularité de Louis II, c'est sa passion du beau ; c'est aussi le côté de sa biographie que M. B. a fait le mieux ressortir, sur lequel il nous donne une information abondante et judicieuse et qui me paraît offrir la partie la mieux venue du volume. Il le rappelle avec raison, les Wittelsbach ont eu en commun ce goût de l'art [1], qui fut la monomanie de leur descendant. Pour M. B. Louis II manquait du véritable sens artistique, il n'a eu qu'un tempérament romanesque ; incapable de rien créer d'original, il n'a été qu'un romantique attardé, une dilettante érudit. Il eût été intéressant de nous montrer l'origine des préférences du roi pour telle forme d'art, pour telle période historique, surtout lorsque ces préférences sont celles de toute la nation et se trahissent dans des créations multiples : romans de Freytag, Dahn, Scheffel, poèmes de W. Jordan et de J. Wolff, opéras de Wagner, dessins, toiles ou marbres de Cornelius, Kaulbach, Schwind, Schwanthaler, Bandel, etc., Dans l'évolution moderne de l'art allemand Louis II comme Louis Ier caractérisent bien cette obsession de la légende héroïque germaine qui n'a pas encore tout à fait cessé. Quelques détails sur les artistes qui furent les collaborateurs du roi dans la réalisation de ses ruineux caprices eussent

---

1. M. B. qui est bien indulgent pour les prétentions poétiques de Louis Ier, eût dû signaler aussi l'intérêt que Maximilien II témoigna aux lettres ; il fallait rappeler les noms de Geibel, Bodenstedt, P. Heyse, H. Lingg, Schack, et tout le groupe de *l'école de Munich*.

été aussi les bienvenus ; il a sans doute employé beaucoup de manœuvres, mais certains noms méritaient un peu plus d'égards. On ne peut pas faire le même reproche à M. B. pour celui de ces artistes à qui revient la première place. Il a consacré un long chapitre aux rapports de Wagner et de Louis II, montrant justement que le roi entendait en soutenant le musicien servir surtout son ambition personnelle. Les lettres de Louis II à Wagner, publiées en 1899 dans un journal de Vienne, nous sont communiquées au cours de la biographie et dans l'appendice, pour nous donner des preuves du lyrisme étrange où atteignait parfois l'amitié du souverain. Je crains seulement que la traduction n'exagère beaucoup trop ces effusions de sentimentalité ; sans compter qu'il ne faut pas juger du style épistolaire des Allemands par le nôtre.

L. ROUSTAN.

A history of italian unity par BOLTON KING, Londres ; J. Nisbet and C°. 1899. — I.- XVIII-416 ; II XI-451.

En écrivant ce livre, nous dit M. Bolton King, je me suis proposé un double but : j'ai voulu donner un récit fidèle d'un grand épisode de l'histoire contemporaine qui n'a encore trouvé, ni en Angleterre ni même en France, de narrateur digne de lui; les Italiens qui ont publié sur la question tant de monographies et nous accablent impitoyablement sous un monceau indigeste de documents d'intérêt variable, n'ont pas su dégager de tous ces matériaux une œuvre bien ordonnée et lisible. De là l'ignorance étrange des Anglais sur l'Italie et les erreurs lamentables dans lesquelles tombent leurs journaux. Les liens qui unissaient jadis les deux nations se relâchent, et pour rétablir le courant de sympathie mutuelle qui les rapprochait, il faut s'efforcer de dissiper l'ignorance qui crée les préjugés ou l'indifférence. — Ces regrets, d'un pessimisme peut-être un peu exagéré, sont en somme fondés et ce n'est pas seulement au-delà de la Manche que certains journalistes, — et non pas parmi ceux dont l'action sur la foule est la moindre, — témoignent d'une fâcheuse ignorance de l'histoire des peuples voisins. Cela tient en partie à ce qu'ils se plaisent à chercher leurs renseignements dans les ouvrages les moins sûrs et j'ai grand peur que la plupart d'entre eux ne consultent pas le livre de M. B. King. Cela tient aussi à ce que la curiosité générale ne semble pas se développer aussi rapidement que devraient le faire supposer la facilité des voyages et la connaissance plus répandue des langues étrangères. Je n'oserais pas affirmer que nous soyons à ce point de vue en progrès sur le XVIIIe siècle. L'histoire étrangère est partout assez négligée. De temps en temps quelques noms illustres triomphent de notre indifférence, mais si nous consentons à goûter Ibsen, Sudermann,

Tolstoï ou d'Annunzio, nous ne nous soucions guère de les placer dans leur milieu et de comprendre les conditions qui les ont inspirés : si bien qu'en dernière analyse, nous avons d'eux une idée à peu près aussi juste qu'en ont de Wagner les mélomanes qui n'ont jamais entendu de lui que quelques fragments isolés dans les concerts. La tentative de M. B. K. est donc digne d'éloges, et il est à souhaiter que son livre trouve de nombreux lecteurs. Les idées qu'ils y puiseront seront en général sommairement justes, je veux dire qu'ils n'y apprendront pas de grosses erreurs et que l'auteur a la meilleure volonté du monde de ne leur enseigner que la vérité. S'il ne souligne pas d'un crayon très énergique les services que la France a rendus à l'Italie, il ne fait en cela que suivre une mode, un peu ridicule; mais les événements ici ont une telle évidence qu'ils apparaissent en dépit de toutes les réticences. Quelque sympathie qu'ait pu nourrir le ministre Palmerston pour les unitaires italiens, sa bonne volonté platonique aurait difficilement remplacé l'intervention de Napoléon III, et, à travers les variations obscures des ambitions et des idées de l'empereur il n'est guère douteux que dans la crise décisive, c'est lui avant tous qui a encouragé et soutenu Cavour et ses successeurs. M. B. K. ne le dit pas assez clairement, mais du moins il ne le nie pas et il ne tombe pas dans la faute de M. Stillman qui nous a donné, en anglais aussi, il y a quelque temps, une histoire de l'unité italienne, dans laquelle il n'a pas su oublier assez qu'il était un des anciens auxiliaires de Crispi.

M. B. K. écrit de l'histoire; M. Stillman écrivait une sorte de pamphlet. Est-ce pour cela que si le livre de M. B. K. est plus apaisé et plus serein, il est d'une lecture moins intéressante?—En partie, mais il y a d'autres raisons. Nous ne saurions exiger d'un auteur qui résume une période aussi vaste de nous apporter des documents nouveaux : dans l'espèce, la plupart du temps, ils ne seraient pas accessibles et les archives gardent encore leurs secrets. Nous avons du moins le droit de demander que le récit qu'il nous présente soit construit d'après une méthode strictement rigoureuse, et la manière dont il établit sa bibliographie nous permet de juger ses procédés de travail. M. B. K. a mis à la fin de son second volume une bibliographie très copieuse et il nous dit qu'il a consulté plus de neuf cents ouvrages. C'est beaucoup, et je dirai volontiers que c'était trop. Il y a là beaucoup de fatras; insuffisante compensation pour tout ce qu'on voudrait y voir et qu'on y cherche en vain. D'abord, il est à peu près impossible de comprendre l'ordre qu'il a suivi dans le classement de ses textes : pourquoi, par exemple, placer parmi les ouvrages généraux les lettres de Chateauvieux, ou les quatre ministères de Drouyn de Lhuys ? — Il en résulte qu'il est souvent très difficile de se rendre compte des ouvrages qu'a connus l'auteur et de ceux qu'il a négligés.

Parmi ceux-ci, il a écarté systématiquement les journaux. — Quelque faible connaissance que j'aie de cette littérature, nous dit-il, j'en sais

assez pour affirmer qu'elle ne nous fournirait à peu près aucune indication nouvelle, et il est étonnant combien un livre tel que celui de Gori, *Storia della rivoluzione italiana*, fondé sur l'état détaillé des fouilles contemporaines, a peu accru notre savoir. — Il faudrait s'entendre : il y a, en effet, quelque naïveté à demander à des journalistes mal renseignés, pressés et partiaux, le détail exact des faits, mais ils nous donnent l'impression produite par les faits sur l'opinion et cette impression devient à son tour un des facteurs de l'histoire. La presse n'est pas un bon témoin, mais c'est un acteur, et à ce point de vue il y a quelque imprudence à la dédaigner complètement. — Il en est à peu près de même des recueils officiels contemporains, et je crois volontiers, comme l'auteur, que les livres bleus, verts ou jaunes, par le choix calculé des pièces qu'ils nous donnent, non seulement ne nous disent pas tout ce que nous voudrions savoir, mais altèrent volontairement la vérité. Seulement, n'y a-t-il pas aussi quelque intérêt à rechercher quelle est la prensée qui a déterminé tel ou tel gouvernement à modifier les faits dans un sens donné? N'est-ce pas là un moyen pour dégager ses intentions secrètes? Ou bien M. B. K. aurait-il la prétention de ne se servir que de documents sûrs? — On ne comprendrait pas alors pourquoi il fait si souvent usage de lettres des personnages mêlés aux événements et de Mémoires. Chaque lettre n'est-elle pas plus ou moins un plaidoyer et les auteurs de Mémoires n'ont-ils pas pour but éminent de nous tromper, volontairement ou non, sur le rôle qu'ils ont joué? — En résumé, en histoire, presque tous les documents sont suspects. La grande difficulté est de nous retrouver au milieu de ces témoignages qui poursuivent un objet déterminé et qui sont altérés par une tendance égoïste. C'est un procédé trop simpliste que d'en écarter toute une catégorie, et cela ne va pas sans inconvénient. L'étranger, nous dit l'auteur, ne peut pas se pénétrer de cette essence subtile qui constitue comme l'âme et la vie du peuple. — C'est ce qu'il faudrait cependant chercher. Peut-être si M. B. K. avait moins redouté ces pamphlets et ces documents immédiatement contemporains, son livre serait-il moins gris, plus animé, plus vivant. Nous n'y respirons pas l'air d'Italie.

Ce qui est plus grave, c'est que l'auteur a écarté tous les ouvrages allemands qui n'ont pas été traduits en anglais ou en français. C'est là une résolution des plus étranges. Qu'il laisse de côté des ouvrages tels que ceux de Reuchlin ou telles autres études générales, c'est sans doute regrettable, mais après tout on peut l'admettre. Un écrivain — à ses risques et périls, — a le droit de négliger des travaux de seconde main, quelle qu'en soit la valeur. Mais, ce qu'on ne saurait accepter, ce qui à mon sens atteint la valeur essentielle du livre, c'est que dans le grand procès engagé entre le Piémont et l'Autriche, — et c'est à cela en définitive que se réduit l'histoire de l'Italie jusqu'en 1866, — on néglige de parti pris le témoignage d'un des deux intéres-

sés. N'y a t-il pas une singulière imprudence à ne consulter ainsi ni les correspondances et les journaux de Gentz, ni le recueil de Neumann ni aucun des ouvrages de Springer, de Schmidt ou d'Helfert qui sont appuyés sur l'étude des archives de Vienne? — Le récit que trace M. B. K. de la campagne de 1866 n'est pas faux, en ce sens qu'il reconnaît que les Italiens ont été vaincus à Custozza et à Lissa ; mais il atténue singulièrement les faits et je doute qu'il eût écrit que « même avant Sadowa, il est permis de penser que les Autrichiens étaient décidés à évacuer la Vénitie, » s'il avait consulté le travail de Fredjung, *Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland.*

Comment peut-on aussi espérer écrire une histoire précise des relations entre la Prusse et l'Italie en 1866 sans citer l'ouvrage de Sybel et les Mémoires de Bernhardi ?

D'une façon générale, M. B. K. n'est pas assez rigoureux dans la critique de ses sources et ses affirmations semblent quelquefois bien audacieuses. Que M. de Bismarck à Biarritz ait consenti à certains arrangements à propos de la Moselle et du Rhin, ce n'est sans doute pas invraisemblable au point de vue psychologique : mais c'est ce qu'aucun texte ne nous permet d'affirmer. Il est beaucoup plus douteux encore qu'il ait été disposé à offrir le Palatinat après Königgrätz, et je ne vois non plus aucune raison pour dater du mois de juillet 1866 le projet de traité relatif à la Belgique. Tout cela manque un peu de précision, le récit est flottant et nous laisse trop souvent une impression d'inquiétude. Ce n'est pas sans quelque étonnement que nous voyons ainsi présenter le plébiscite de 1870 comme une sorte de confirmation de la victoire du parti libéral, et j'ai aussi la plus grande peine à admettre que l'Empereur ait dit au mois d'août 1870: Plutôt les Prussiens à Paris que les Piémontais à Rome. En dépit de publications retentissantes, nous sommes fort incomplètement renseignés sur les négociations qui se poursuivirent avec beaucoup de lenteur de 1866 à 1870 entre la France, l'Italie et l'Autriche. Les témoignages de Beust et du prince Napoléon sont suspects par définition, et quelques réserves eussent été prudentes.

Si j'insiste sur ces questions, c'est que ce sont celles qui intéressent le plus l'auteur. Il a prétendu faire une histoire politique, et ne s'occupe de philosophie et de littérature que quand il y serait absolument obligé. Suivant moi, et dans un pareil sujet, c'était une conception trop étroite. Trois ou quatre pages consacrées au romantisme, c'est vraiment un peu maigre et la place réservée à Manzoni, à Leopardi ou à Guerchet aurait pu sans inconvénient être moins parcimonieusement ménagée. Il me semble aussi que dans une étude qui est en somme conçue sur un plan assez large, il eût été naturel de nous indiquer à grands traits comment dès le XVIII[e] siècle se prépare sourdement l'œuvre de transformation qui s'est accomplie de nos jours et qu'il eût été indispensable de nous montrer le mouvement des esprits pendant

la domination française. Pour cela, M. B. K. n'aurait eu d'ailleurs qu'à suivre l'exemple qui lui avait été donné par Tivaroni, et il aurait trouvé de précieux renseignements dans les livres excellents de Bouvy sur Verri et de Dejob sur Madame de Staël et l'Italie.

Il n'est que juste d'ajouter que si le livre que nous apporte M. B. K. prête ainsi à d'assez nombreuses critiques, il était fort difficile à écrire ; il y a des tâches qu'il est honorable d'entreprendre même si on ne réussit pas complètement à les mener à bout. Les historiens rapportent de cette lecture quelque déception, c'est peut-être après tout que le livre n'est pas fait pour eux ; la psychologie de l'auteur n'est pas très pénétrante, ses personnages sont dessinés d'un trait un peu mou et le récit est quelquefois monotone dans son uniformité ; du moins on y avance sans heurts et sans secousse, le ton est simple, l'allure aisée et la pensée sage. C'est une œuvre de bonne foi qui témoigne d'une application méritante et qui est parfaitement propre à relever le niveau moyen des connaissances. Plus développé que le livre de M. de Crozals, moins vivant et peut-être aussi moins solide, il peut rendre des services analogues.

E. Denis.

Barth (Dr. Hans), **Italienischer Schenkenführer**. Oldenbourg et Leipzig, Schwartz, 1900. petit in-8 de 68 p.

L'éditeur de cet opuscule, dont l'objet est de faire connaitre aux voyageurs les meilleurs cabarets d'Italie, a souhaité qu'il fût annoncé dans la *Revue Critique*. Il eût peut-être été difficile de déférer à ce désir ; car ce ne sont pas précisément des informations de cette nature que nos lecteurs attendent de nous. Heureusement l'auteur a mis en tête de son livre, avec beaucoup de bonne grâce, une idée générale qui appelle le commentaire de l'érudition. La voici, dans la langue même où il l'énonce : « *Si latet in vino veritas, invenit verum Teuto.* » Or ce serait un amusant objet de recherches que de recueillir dans les classiques italiens les preuves de l'étonnement que causait chez un peuple éminemment sobre la capacité stomachique des Allemands. On connaît le mot de Dante : « *Li tedeschi lurchi.* » (*Enfer*, ch. 17 : v. 19.) Dès avant lui, on voit un Italien mettre à profit la soif teutonique. Ce Farinata degli Uberti, qui *tenait l'enfer en grand mépris*, était un homme fort avisé : n'ayant pu obtenir de Manfred une véritable armée contre les Guelfes de Florence, il se fait du moins donner 100 cavaliers, leur verse quelques rasades et les lance tout seuls à l'assaut du camp florentin ; ils sont naturellemeut défaits et la bannière impériale est insultée ; dès lors, il faut bien que Manfred envoie pour la venger un secours plus effectif. (Chronique de Giov. Villani liv. VI, ch. 75-

77) Au xv[e] siècle, le lansquenet allemand devient dans les *Canti Carnascialeschi* une sorte de type consacré qui paraît sous les costumes les plus divers ; on le voit musicien, pèlerin, pêcheur de harengs, écuyer tranchant, fabricant de seringues, mais un des thèmes qu'il traite le plus volontiers dans son jargon, c'est l'éloge du vin. Dans le *Morgante Maggiore* de Pulci, un musulman à qui Roland donne tort dans un combat singulier l'appelle *allemand plein de saindoux qui doit absorber plus de vin qu'une éponge n'absorberait d'eau* (ch. XXI, oct. 138.) ; et une des cinq manières de perdre l'eau est, selon le poète, de l'employer à laver une table où des Allemands ont dîné (*ibid*, ch. VII, oct. 276). Laurent le Magnifique, dans le 4[eme] *capitolo* de ses *Beoni*, affirme que, si les Allemands aimaient autant l'eau qu'ils la détestent, le monde serait à sec. Dans la comédie de Cecchi *I Manasdieri*, il y a un Allemand qui baragouine et aime le bon vin. Dans la *Secchia rapita* de Tassoni, c'est la soif qui amène les Allemands sur les champs de bataille de l'Emilie (I, oct. 68; III, oct. 8 ; VI, oct. 46). — *E chi più n'ha più ne metta* [1]. Il faut pourtant dire que, dans notre siècle, les malins propos qui couraient sur les Allemands dans le Lombard-Vénitien les épargnaient sur cet article. (V. *Folk-lore veronese : anecdoti satirici sui Tedeschi* par M. Balladoro, Vérone-Padoue, Drucker, 1897).

Charles DEJOB.

— Nous avons à signaler dans l'*Archiv für Religionswissenchaft*, III, i, les articles suivants : C. F. LEHMANN, Religionsgeschichtliches aus Kaukasien und Armenien; L. H. GRAY, The Indo-Iranien Deity Apam. Napat; H. HAAS, Der Zug zum Monotheismus in den homerischen Epen; H. SCHUKOWITZ, Richterlehre (Ein Beitrag zur Geschichte der Standespredigt in Oesterreich).

— On trouvera un relevé complet des manuscrits dont la critique dispose pour l'édition des versions latines de certains livres de l'Ancien Testament, dans la brochure de M. P. THIELMANN, *Bericht über das gesammelte handschriftliche Material zu einer kritischen Ausgabe der lateinischen Uebersetzungen biblischer Bücher des alten Testaments* (Extrait des comptes rendus de l'Académie royale de Bavière, section de philosophie et d'histoire, III, II, 205-243). Les livres dont il s'agit sont la Pagine, l'Ecclésiastique, Esther, Tobie et Judith. L'auteur prépare une édition

---

1. Dans *La Estrella de Sevilla* de Lope de Vega, un valet, admirant la résignation de Sancho Ortiz condamné à mort, demande *ce que ferait de mieux un ivrogne allemand au nez rougi par les caresses de la bouteille*. Dans la comédie de J.-B. Rousseau, *Le Café*, un valet imagine un plan de campagne qui consiste en particulier à s'emparer des vignes qui bordent le Rhin : « Les Allemands n'ayant plus de vin il faut qu'ils crèvent..... Par conséquent, me voir maître de tout ce pays-là. » Au ch. VII du *Diable boiteux*, Lesage parle d'un hôtelier emprisonné parce qu'un étranger vient de *crever* dans sa taverne : « On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt, l'hôte soutient que c'est la quantité ; et il sera cru en justice ; car l'étranger était allemand. »

critique d'Esther, et se propose d'éditer les autres livres, puis les Machabées, Baruch et le IIIe livre d'Esdras.

— Sir W. MUIR, dans une brochure intitulée : *Moslems invited to read the Bible* (Edinburgh, Clark, 1899; in-8, 50 pages), prouve par le Coran l'autorité divine de l'Ancien et du Nouveau Testament, afin d'engager les musulmans à lire les Écritures juives et chrétiennes. Il ne paraît pas que cette lecture soit bien recommandée par le Coran. Mais la brochure de S. Muir échappe à la compétence de la *Revue critique*.

— La conférence de M. E. VISCHER, *Albrecht Ritschls Anschauung von evangelischem Glauben und Leben* (Tübingen, Mohr, 1900 ; in-8, 36 pages), traite principalement de l'attitude de Ritschl à l'égard du piétisme et montre comment cette attitude du célèbre théologien est en rapport avec sa conception générale du christianisme.

— *D'où vient la décadence économique de la France ?* se demande M. le baron Charles MOURRE (Paris, Plon [1899] 460 p.) L'auteur qui se pique d'être historien, puisqu'il enseigne « ce que doit être l'histoire » (p. 437-51) s'avise à bon droit de rechercher les causes de cette décadence dans le passé le plus lointain du pays. Les germes ne sont pas congénitaux à la race puisque aussi bien on serait en peine de définir la race française ; ils ont évolué avec les institutions et les idées nationales. C'est dès l'établissement de la féodalité le mépris de la classe noble pour le travail et le travailleur ; c'est plus tard la désertion des campagnes par les propriétaires, qui mangent leurs revenus à la cour ; c'est, avec le triomphe de la monarchie absolue, l'intervention de l'Etat dans le commerce et l'industrie. Voilà les maux légués par l'ancien régime ; le régime moderne les a en plus aggravés et en a enfanté de nouveaux. Le fossé s'est élargi entre la bourgeoisie qui a remplacé — fort mal — la noblesse, et le monde ouvrier ; la bourgeoisie ne professe pas un moindre dédain pour les besognes lucratives, et tourne ses ambitions vers les fonctions publiques ; l'ingérence de l'Etat non seulement n'est point redoutée, mais est invoquée par tous les intérêts ; la natalité décroît, etc. Et si l'on objecte que la France a connu une longue période de prospérité, M. M. répond que cette prospérité était prise de l'impuissance économique des autres pays ; ceux ci ont pris l'essor à leur tour et M. M. trace de la brillante fortune de l'Allemagne et de l'Angleterre un tableau flatteur auquel la France sert, si l'on peut dire, de repoussoir. Toutes ces considérations pour n'être point inédites sont assurément sensées, et l'auteur, bien que souvent il résume en style de *précis* ses lectures historiques, est homme de réflexion. Mais — et c'est là le côté, sinon le plus original, du moins le plus *représentatif* de son étude — sa puissance de réflexion est celle du bourgeois conservateur, et même réactionnaire ; voici les remèdes les plus efficaces qu'il propose pour le relèvement économique du pays : 1° réduction du nombre des fonctionnaires ; 2° décentralisation 3° diminution des appointements des fonctionnaires ; ajoutez : le retour à la religion, et subsidiairement à la monarchie. Il semble que tout le travail de transformation sociale, la modification de l'idée de propriété, le problème des rapports entre le capital et la main d'œuvre, que toutes ces questions qui dépassent l'idéal bourgeois n'aient pour M. M. aucune signification ; de même il ne discerne pas l'influence déprimante de l'Église catholique, partout où elle règne en maîtresse. Mais si les vues de M. M. sont tant soit peu courtes, elles sont souvent justes et généreuses et ses raisons méritent d'être méditées par les lecteurs auxquels son ouvrage est plus particulièrement destiné. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juillet 1900.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre du président de la Société centrale des Architectes français, annonçant que cette Société a décerné à M. Demargue, membre de l'Ecole française d'Athènes, sa grande médaille d'argent annuelle.

M. Bouché-Leclercq, comparaison faite du totémisme avec les autres méthodes d'exégèse appliquées aux mythes et rites religieux, estime : 1° que le totémisme ne peut être une explication intégrale et suffisante d'une religion quelconque, même de la religion des tribus chez lesquelles il a été constaté, à plus forte raison, des mythes et cultes helléniques; 2° qu'il ne peut pas rendre raison de son point de départ (c'est-à-dire duchoix de ses totems et tabous) sans recourir au symbolisme, qu'il regarde comme une explication surannée; 3° qu'il correspond à un état d'esprit très raffiné dans son incohérence, qu'on ne peut pas considérer comme une phase intellectuelle par laquelle auraient passé tous les peuples. En conséquence, M. Bouché-Leclercq pense que le totémisme est une superstition qu'on a voulu indûment généraliser, et que la critique doit, jusqu'à plus ample informé, l'éliminer de l'histoire ou de la préhistoire des peuples classiques. — M. Bréal présente quelques observations.

M. Salomon Reinach, répondant à M. Bouché-Leclercq, insiste sur la nécessité de distinguer la religion de la mythologie. Pour l'explication des légendes mythologiques, on peut avoir recours à différents principes d'exégèse : l'allégorie, la mythologie, la météorologie, etc. Mais pour remonter à l'origine des idées religieuses, la seule méthode légitime est l'étude de la psychologie des peuples qui, de nos jours, sont restés à un stage primitif de civilisation. Cette étude prouve, suivant M. Reinach, que le totémisme, c'est-à-dire le culte des *espèces d'animaux*, précède partout l'anthropomorphisme et la naissance des mythologies proprement dites. C'est donc aux données du totémisme qu'il faut avoir recours pour expliquer les faits religieux les plus anciens que nous ont conservés les rituels des peuples classiques, Grecs, Romains, Etrusques, etc. Dans la Bible même, les vestiges incontestables en sont nombreux.

M. le Président propose de fixer la séance publique annuelle au 16 novembre prochain. Cette date est adoptée par l'Académie.

M. Maspero, suivant la tradition de sa première direction, présente un rapport sommaire sur les travaux qu'il a exécutés en Egypte au cours de cette année. Il a surtout exploré deux endroits, Sakkarah et Thèbes. A Sakkarah, il a repris les fouilles au point où il les avait laissées en 1886. Les pyramides se composent : 1° de la pyramide même; 2° d'une enceinte dallée et murée sur laquelle s'élevait : 3° à l'Est, la chapelle du mort, où étaient creusés : 4° des souterrains pour les membres secondaires de la famille du mort. M. Maspero avait alors ouvert les pyramides ; il a cette année achevé cette ouverture en pénétrant dans la pyramide de Zaouiét el Aryân, jusqu'à présent non ouverte ; elle ne contenait rien. Il s'est appliqué à déblayer l'enceinte des autres, et il s'est attaqué à la pyramide d'Ounas. Les travaux dirigés par M. Barsanti ont duré de novembre à mai. On a retrouvé la chapelle, malheureusement ruinée, les souterrains, dont l'exploration n'a pu être terminée, et un certain nombre de monuments vierges, un mastaba de la VIe dynastie, trois tombes de l'époque persane, dont la dernière renfermait des bijoux d'une finesse admirable. Il y a dans le voisinage d'autres tombeaux de la même série que l'on ouvrira l'an prochain. — A Thèbes, M. Maspero a essayé de consolider et de préserver les monuments et les tombeaux, surtout le Ramsesséum. Il a été aidé puissamment par le nouvel inspecteur général, M. Carter. Mais l'effort de la campagne a porté sur Karnak. Le rapport complet sera publié dans les *Annales* du service, mais il faut insister sur l'activité déployée par M. Legrain. C'est à lui que M. Maspero a confié le déblaiement des seize colonnes éboulées le 3 octobre dernier; il a mené son œuvre avec une intelligence remarquable; elle pourra être finie l'an prochain. Vers la fin de janvier, un nouveau danger s'est produit : le pylone menaçait de s'écrouler. M. Legrain prépara l'étayage du pylone qui fut exécuté du 20 avril au 20 mai par un ingénieur allemand, M. Ehrlich. A cette heure, le pylone est étayé solidement, et il y a tout lieu d'espérer qu'il résistera jusqu'à ce que l'on puisse entamer la reconstruction. Il reste pourtant un danger sérieux, et il est possible qu'en octobre, au retrait de l'inondation, on ait à enregistrer un nouveau désastre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 27 août — 1900

A practical introduction to the study of japanese writing, by Basil Hall Chamberlain. 1 vol. in-4, Londres, 1899.

Le bel ouvrage, avant tout pratique, que vient de publier, avec un grand luxe d'impression, M. B. H. Chamberlain, a toute la solidité et toute la précision qu'on est en droit d'attendre d'un homme tel que l'auteur; il devra désormais être l'un des livres de chevet de tous ceux qui voudront étudier le Japon dans les documents originaux. Je sais bien que ceux-là ne sont pas nombreux chez nous et je n'ai pas l'intention d'en rechercher les raisons. Mais, par d'autres que par des Français, par des Européens même résidant au Japon, l'étude du japonais est souvent comprise aussi de manière bien insuffisante. Beaucoup avaient espéré, il y a quelques années, voir une transcription en lettres latines adoptée par les Japonais eux-mêmes; « la romanisation « aurait servi à deux fins; elle aurait considérablement simplifié la « tâche de tous ceux, natifs ou étrangers, qui doivent apprendre la « langue, et elle aurait mis la masse des Japonais en rapports plus « immédiats avec les habitudes mentales et la littérature de l'Occident. « Mais, en fait, les efforts de la Société de romanisation ont totale- « ment échoué, comme aussi ceux de la Société des *kana*, qui voulait « substituer l'usage exclusif du syllabaire à celui des caractères chi- « nois. » Malgré tout, poursuit l'auteur, « de dignes gens continuent « de s'attacher à la croyance, ou plutôt à l'espoir suprême, que s'ils « lisent les *kana*, ils auront fait leur devoir, que les *kana* sont en fait « l'écriture japonaise..., que les Japonais finiront par adopter les *kana* « comme seule écriture nationale, ou qu'ils peuvent le faire, ou qu'ils « pourraient le faire, ou qu'ils devraient le faire, parce que alors les

« choses seraient beaucoup plus simples... » Mais c'est là une erreur, en partie volontaire de la part de plusieurs; et l'on voit au contraire le nombre des idéogrammes s'accroître chaque jour dans la phrase japonaise, puisque c'est en associant des caractères chinois que l'on forme des expressions pour rendre tous les nouveaux termes scientifiques, économiques, industriels, parlementaires et que, sans les caractères chinois, on ne peut comprendre des mots comme vaccination, district électoral, compte-courant, etc. Depuis quelques semaines, la question de la romanisation a été de nouveau soulevée au Japon par un journal étranger : un journal japonais, avec beaucoup de sens, a demandé à voir avant tout, écrits seulement en *kana* ou en lettres latines, un décret impérial, un texte de loi, un article scientifique, une nouvelle, une poésie. Cette tentative réussissant, la romanisation aurait quelque chance de succès : mais, pour que cette transcription fût intelligible, il faudrait créer une langue nouvelle.

Aujourd'hui, à qui veut apprendre le japonais, il faut donc apprendre l'écriture japonaise, sous peine de se fermer l'accès aux documents et de se classer, aux yeux des indigènes, au-dessous du cuisinier ou du couli, qui lisent le journal et écrivent eux-mêmes des cartes postales émaillées de caractères chinois. Le livre de M. Chamberlain est donc de la plus grande utilité; car il faut bien reconnaître que l'écriture japonaise est sans doute la plus compliquée qui soit usitée à notre époque : caractères idéographiques chinois augmentés de quelques-uns d'invention japonaise, caractères syllabiques appartenant à diverses séries et employés concurremment, idéogrammes lus tantôt en japonais pur, tantôt suivant l'un de trois systèmes différents de prononciation sino-japonaise, pris parfois avec une valeur purement phonétique qui vient elle-même d'une source ou d'une autre, mélange de tous ces éléments sans règle, ou du moins avec des exceptions aussi fréquentes qu'inattendues, abréviations graphiques, formes cursives d'une audace désespérante, tel est le premier aspect de l'écriture japonaise. Et celui qui la connaît à fond (je parle des Japonais eux-mêmes) peut toujours être arrêté par la fantaisie orthographique d'un nom propre, par l'imprévu graphique d'un simple billet. Ce dédale n'avait jamais été l'objet d'une étude aussi complète. M. Chamberlain ne nous mène sans doute pas dans tous les recoins, mais il nous montre les grandes avenues par des principes exposés avec la clarté qui lui est propre, et il nous conduit dans bon nombre de chemins, grâce à un système d'exercices choisis avec soin et expliqués en détail.

Maurice Courant

Nih ongi. Chronicles of Japan from the earliest times down to A. D. 697 translated by W. J. Aston 2 vol. in-8°. Londres. 1896 (Transactions and procee dings of the Japan Society, supplément).

Nihongi oder japanische Annalen übersetzt und erklärt von Dr. Karl Florenz 6 cahiers grand in-8°. Tokyo, 1892-1897 (Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur— und Völkerkunde Ostasiens, supplément.)

Peut-être est-il un peu tard pour parler de ces deux publications : mais le Dr. Florenz ayant, dans son avant-propos, annoncé qu'après la troisième et dernière partie du Nihongi, il ferait paraître la seconde, puis la première, j'attendais l'achèvement de la traduction pour la signaler, avec la traduction anglaise, aux amis de l'histoire d'Extrême Orient. Il semble que le Dr. F. ait renoncé à achever son ouvrage, puisque trois ans se sont écoulés sans qu'il en ait donné la suite, et puisqu'il vient d'entamer la traduction d'une autre série d'anciens textes, les *norito* ou formules de prières. Aussi bien, la troisième partie du Nihongi est particulièrement intéressante : elle contient les annales du VIIe siècle (593-697), époque où le Japon a adopté en bloc un grand nombre d'institutions chinoises et a accompli une évolution qui n'a de comparable que celle qu'il a effectuée depuis un demi-siècle. D'ailleurs, pour la totalité de l'ouvrage, nous avons la traduction de M. Aston, bien faite pour diminuer nos regrets au sujet de l'état incomplet de l'œuvre du Dr. Florenz.

L'intérêt particulier du Nihongi vient du fait que c'est l'un des plus anciens ouvrages historiques japonais ; il a été achevé en 720 par une commission officielle que présidait le prince Toneri. Auparavant avait été écrit le Ko zi ki, qui comprend en partie la même période historique (jusqu'à 628) et qui a été traduit il y a près de vingt ans par M. B. H. Chamberlain. Quant aux cinq autres ouvrages qui, avec le Nihongi, forment les Ritu koku si (les Six histoires nationales) et qui contiennent les annales japonaises jusqu'à la date de 887, ils attendent encore leurs traducteurs ; il serait peut-être bien difficile à des Européens d'accomplir ce travail autre part qu'au Japon, où ils auraient sous la main tous les documents japonais, avec un grand nombre d'œuvres chinoises et coréennes, et où ils pourraient recourir aux lumières des savants japonais versés dans leur histoire nationale.

Le Dr. F. dans une introduction, donne d'abord des renseignements intéressants et précis sur l'ancienne littérature historique japonaise, puis il étudie les gloses et variantes du texte, les manuscrits et les éditions imprimées qui en existent, ainsi que les commentaires publiés par de nombreux auteurs japonais. Dans sa traduction, comme dans celle de M. A. des notes renseignent le lecteur sur les institutions japonaises, rapprochent les faits de ceux qui sont exposés dans les ouvrages chinois et coréens, discutent et éclaircissent les assertions des écrivains japonais. M. A. a illustré son ouvrage de gravures soignées représentant divers monuments des anciens âges du Japon. Les deux traducteurs ont fait preuve d'une érudition étendue, d'une critique sévère et leurs œuvres sont au premier rang parmi celles qui nous révèlent la vie antique de l'Extrême Orient. Maurice Courant.

Ed. Naville. **The temple of Deir el Bahari,** Part. III. 1898. (1 vol. royal folio, 21 p. et. pl. LVI-LXVII) — At the offices of the Egypt Exploration Fund, 37 Great Russell Street, London.

Le troisième volume de la magistrale publication de M. Naville comprend les inscriptions et bas-reliefs des murs de soutènement nord et sud de la terrasse supérieure du temple. Au sud sont les scènes de l'expédition au pays de Pount déjà publiées par Dümichen et Mariette. M. N. leur adjoint une inscription datée de l'an 9 de la reine Hatshopsitou (pl. LXXXVI) où la reine raconte comment, pour complaire à son père Amon, elle voulut « faire du pays de Pount le propre jardin du dieu » en y envoyant quérir les arbres à encens. Cette inscription avait été seulement signalée par Dümichen ; elle est malheureusement très mutilée ; le début de chaque colonne et cinq lignes entières manquent.

Le mur nord nous a conservé des tableaux restés inédits et du plus haut intérêt historique. Ce sont d'abord les scènes de la naissance divine de la reine Hatshopsitou ; elles sont au IIe volume de la publication de M. N. L'inscription qui accompagne les bas-reliefs et ceux-ci mêmes sont identiques aux scènes de la naissance divine d'Aménophis III à Louxor ; ces dernières ne sont donc que des copies de Deir el Bahari. Après la naissance de la reine venait son intronisation, dont les scènes se déroulent de la pl. LVI à la pl. LXIV de notre 3e volume. Nous pouvons désormais nous représenter avec précision le cérémonial du couronnement d'un roi d'Egypte, que nous ne connaissions jusqu'à présent que par des textes tels que celui gravé sur un groupe du musée de Turin au nom du roi Horemheb (début de la XIXe dynastie). L'action commence à la pl. LXI où l'on voit Touthmès Ier roi régnant, assis sous un pavillon, tenant entre ses bras sa fille Hatshopsitou qu'il va associer à son trône, et la présentant aux grands dignitaires de la cour (« nobles royaux, hommes au collier *sâhou*, amis, esclaves du palais, chefs des *connus* du roi »). Les cérémonies qui suivent se divisent en 4 séries. 1° Le roi à introniser est embrassé par le roi régnant (ou à son défaut par le dieu principal, le dieu de la capitale), puis la proclamation des noms officiels du nouveau roi (*ran our* « le grand nom ») est faite par les soins des hérauts et des magiciens-officiants. 2° On fait la « réunion des 2 pays » (*sam tooui*) ; le roi se rend dans deux naos, un de la Haute, un de la Basse Egypte ; là 2 prêtres, costumés en Horus et Sit, lui mettent successivement sur la tête la couronne blanche de la Haute Egypte, la couronne rouge de la Basse Egypte, dont la réunion forme le *Pschent*. 3° Le roi fait une procession autour d'une salle appelée « Salle du Nord » (*rer ha*) 4° Le roi fait des offrandes solennelles aux dieux des 2 Egyptes. A Deir el Bahari une inscription dite du « voyage » (pl. LVII) dit que la reine Hatshopsitou ne se contenta pas d'envoyer des dons aux divers sanc-

tuaires, mais qu'elle les visita en personne, et les gratifia d'Eléphantine au sud à Bouto dans le Delta. En revanche les dieux du Midi et du Nord défilèrent derrière elle à l'envi pour lui faire des passes et lui « communiquer leur fluide magique » (*sotpou-sa*). — Telles sont les cérémonies énumérées dans l'inscription du couronnement (pl. LXII l. 31-32) et décrites dans les bas-reliefs. On les retrouve toutes mentionnées au sacre d'Horemheb (*Transactions of the Society of biblical Archaeology*, t. III, p. 486, pl. II, l. 16 sqq..) ; mais à Deir el Bahari au lieu d'un simple texte, on a, grâce à M. Naville, la réalité vivante des scènes figurées.

La publication de M. N. suggérerait bien d'autres remarques. Faute de place je signalerai seulement la légende de la pl. LXIV où l'on voit la reine, couronnée déjà, « aller et venir dans sa salle, qui est la large salle de la fête *Shed* » (*ouskhit heb shed*). Ce seul mot nous permet d'être enfin fixé sur le caractère des fêtes *Shed*, les fameuses panégyries soi-disant trentenaires (τριακονταετηρίδων gén.) du décret de Rosette. On sait par la représentation, mutilée il est vrai, d'une des fêtes Shed (Ed. Naville, *The festival Hall of Osorkon II)* à Bubastis, qu'elles comprenaient, tout comme le couronnement royal, un embrassement du roi par les dieux, une intronisation sur les trônes des 2 Egyptes, une procession royale autour de la Salle du Nord, une visite aux dieux du Sud et du Nord amenés à la fête dans leur naos par leurs prêtres délégués. Il n'y a plus lieu de douter que la fête *Shed* symbolisait une commémoration de l'intronisation royale (dont le but était de renouveler de temps à autre, à des dates indéterminées, « le fluide magique » donné par les dieux au roi), puisqu'à Deir el Bahari un des édifices où a lieu le couronnement du roi s'appelle « salle de la fête Shed ». Ajoutons que les diverses cérémonies royales étaient imitées du rituel du culte divin, qui, lui même, dérive en droite ligne des rites funéraires privés.

Le IV[e] tome de Deir el Bahari est annoncé ; souhaitons que M. Naville ne nous fasse pas trop longtemps attendre la suite d'une publication aussi remarquable par la beauté de l'exécution que par l'intérêt des documents et la sûreté de l'interprétation proposée.

A. Moret.

C. A. Nallino. **L'arabo parlato in Egitto,** Grammatica, dialoghi e raccolta di circa 6,000 vocaboli. Ulrico Hoepli. Milano, 1900.

Dans la préface qu'il a mise en tête de son manuel, M. C. A. Nallino nous apprend qu'il avait été chargé de faire une seconde édition du *Manuale d'arabo volgare* de Riccardo de Sterlich, mais qu'après réflexion il a cru ne pas devoir s'en tenir à une simple refonte de l'ouvrage de son prédécesseur et qu'il lui a paru préférable de faire une

œuvre tout à fait nouvelle. Il ajoute ensuite qu'il rejette cette expression si impropre *d'arabe vulgaire* pour la remplacer par celle *d'arabe parlé*. On ne peut qu'approuver la double résolution prise par M. C. A. N. et, en particulier, la dernière. Il est étrange, en effet, que l'on persiste en Europe à se servir d'une dénomination que rien ne justifie. Sans doute les mots n'ont jamais que la valeur conventionnelle qu'on leur attribue et une bonne définition acceptée par tous suffit à en préciser la valeur et à leur ôter toute ambiguïté. Mais, jusqu'ici du moins, il n'existe pas de définition rigoureuse de l'expression *arabe vulgaire*. Pour les uns, ce nom ne s'applique qu'à l'arabe parlé ; pour d'autres, il comprend à la fois la langue telle qu'on la parle ou qu'on l'écrit dans l'usage courant. Enfin il en est qui appellent *vulgaire* un texte écrit quand on le lit sans prononcer les voyelles finales et donnent à ce même texte le nom de *littéral* dès qu'on fait sentir toutes les voyelles dans la lecture. Sans entrer dans de longs détails que ne comporte pas un article bibliographique, il n'est peut-être pas inutile de fixer en quelques mots les idées sur ce point.

Les Arabes possèdent une langue classique ou nationale qui s'est formée par l'agrégation au dialecte du Hedjaz d'un certain nombre de mots spéciaux ou de formes particulières empruntés aux dialectes parlés dans le reste de l'Arabie. Cette langue, déjà fixée dans ses principales lignes par les poètes antéislamiques, a reçu une consécration définitive lorsque Mahomet a révélé le Coran qui, aux yeux des Arabes, est la forme même que Dieu a employée pour transmettre aux hommes les principes de la religion musulmane. Mais cette langue si pure subissait, du vivant même de Mahomet, des modifications plus ou moins profondes quand elle servait aux usages courants. Les hadits, qui cependant reproduisent les paroles textuelles du prophète, en fournissent de nombreux exemples et prouvent que Mahomet lui-même ne parlait pas à son entourage dans une langue identique à celle du Coran. Cette distinction entre l'arabe parlé et l'arabe écrit, ou pour mieux dire littéraire, s'est maintenue dans tous les pays musulmans : elle tient d'une part à l'ignoranee de la masse de la population, et, d'autre part, à ce que toute langue écrite a besoin d'un surcroît d'indices grammaticaux afin de suppléer à l'intonation, aux gestes et à la physionomie de celui qui parle et qui a en outre la faculté de répéter sa pensée sous une autre forme quand il s'aperçoit qu'il n'a pas été compris. Ce premier écart entre la langue parlée et la langue écrite s'est accru dans la suite quand la langue arabe a été employée par des populations d'origine étrangère répandues sur d'immenses espaces sans rapports fréquents entre elles. De là sont nés ces dialectes issus d'une même souche, mais ayant subi l'influence du milieu dans lequel il s'étaient répandus, empruntant aux anciennes langues locales nombre de mots nouveaux ; en même temps la prononciation normale s'altérait plus ou moins profondément dans la bouche des peuples qui n'étaient

pas de race arabe. Mais si l'expression parlée n'était pas toujours conforme aux principes stricts de la langue classique, la langue littéraire restait identique dans tous les pays musulmans. Certes tous ceux qui écrivent en arabe ne s'expriment pas dans un style aussi pur que le Coran, mais c'est uniquement par insuffisance d'instruction et non, comme on paraît l'avoir cru longtemps, en vertu de principes grammaticaux ou lexicographiques différents. Tout le monde en France n'écrit pas aussi purement que Racine ou Voltaire et personne n'a songé à en donner pour raison qu'il existe un *français vulgaire* et un *français littéral*. Le seul fait particulier que présente l'arabe parlé, — et encore il est tout à fait normal en réalité, — c'est que les personnes instruites parlent de la même façon que les ignorants. La raison en est toute simple : l'instruction est si peu répandue que le lettré qui emploierait des formes un peu trop correctes ne serait jamais compris de son interlocuteur.

Dans son Manuel M. C. A. Nallino s'est occupé exclusivement du dialecte égyptien qui ne s'écarte ni plus ni moins que les autres dialectes de la forme écrite. Il a pensé qu'il valait mieux donner une transcription en caractères latins que de faire usage de l'alphabet arabe. Il est certain que cela est plus commode pour les Européens. Toutefois ce système a un inconvénient : il ne laisse pas voir nettement la racine des mots et par suite la parenté qu'ils ont entre eux. Il eût été possible d'éviter cela sans recourir aux caractères arabes en imprimant en caractère gras, par exemple, les lettres qui constituent la racine de chaque mot. Cela eût compliqué la composition typographique, mais en revanche ceux qui auraient fait usage de ce livre y auraient trouvé une plus grande facilité d'étude. L'idée de ranger les mots par ordre de matières après les avoir fait précéder de dialogues sur divers sujets est excellente dans la pratique, car elle permet souvent de retrouver au besoin un mot arabe que l'on entend et qu'on aurait quelque peine à chercher dans un dictionnaire arabe-français, fût-il écrit en caractères latins ; l'oreille du débutant n'étant pas toujours suffisamment exercée pour reconnaître exactement la notation qui conviendrait aux sons émis. Tel qu'il est, le manuel de M. C. A. Nallino rendra donc de bons services à tous ceux qui voudront pratiquer le dialecte arabe parlé en Egypte et les très légères erreurs ou incorrections qu'il contient ne méritent pas d'être signalées.

O. Houdas.

Al. Cartellieri. *Philipp II. August, Kœnig von Frankreich. III. Buch. Philipp August u. Heinrich II von England* (1186-1189). Leipzig, Friedrich Meyer, 1900, in-8. Pp. xxviii + 193-322, 113-161 (pièces justificatives).

L'exellent ouvrage de M. Cartellieri avance rapidement. L'auteur

vient de nous donner le troisième livre, qui termine le premier volume.

Ainsi que le montre le sous-titre, ce troisième livre traite surtout du conflit entre le roi de France et son puissant vassal. Cependant, un premier chapitre s'occupe des affaires de Bourgogne et plus loin un autre s'étend sur les relations entre la France et l'empire et les affaires de Cologne.

Mais l'intérêt se concentre sur les relations de Philippe-Auguste avec Henri II et ses fils révoltés. Question du Vexin, différend touchant Adélaïde de France — le vieux roi anglais qui séduit la fiancée d'un de ses fils et ceux-ci qui l'accepteraient quand même pour femme sous certaines conditions —, révolte du fils aîné de Henri II et sa mort, premiers agissements de ce chevalier sans peur, sans scrupules et sans pitié, de ce batailleur enragé, dont les historiens faisaient jadis un personnage presque sympathique : Richard Cœur de Lion, soulèvement et mort de Geoffroi de Bretagne, trahison de Richard envers son frère, qui ne méritait pas certainement les cruelles offenses apportées à sa vieillesse, alliance du fils rebelle avec le roi de France, qui ne demande pas mieux que de gagner à cette lamentable querelle de famille, dernière guerre entre Henri II et ses ennemis, voilà les points que traite l'auteur avec sa grande compétence, dans une forme toujours claire, souvent attachante. Le dernier chapitre, la fin du vieux roi et la ruine de ses grands projets impériaux — il trouvait, cet orgueilleux et cet infatigable, que « la terre est trop petite pour un puissant et un vaillant » —, ce dernier chapitre est écrit avec force et chaleur. On aurait pu attendre un peu plus sur la personnalité exceptionnelle du plus grand parmi les rois anglais du moyen âge ; mais M. Cartellieri n'a probablement pas voulu répéter ce qu'il avait dit ailleurs, dans des pages d'une haute envergure, sur ce grand prince, mort d'une manière misérable, tué par la révolte victorieuse de Richard et la trahison lâche du pitoyable Jean sans Terre. En échange, le résumé qui termine le volume, ne néglige rien de ce qui peut servir à comprendre le développement de la politique de Philippe-Auguste jusqu'à 1189.

Le tout se termine par des nouveaux documents empruntés à des formulaires de lettres, par des rectifications et des additions, par une bonne table alphabétique et des tables généalogiques [1].

N. Jorga.

1. Le fascicule contient aussi une répétition de la Préface, augmentée de quelques nouvelles observations, et une bibliographie générale pour le premier volume. L'auteur se défend contre l'objection qu'on lui a faite de ne pas suivre l'ordre strictement chronologique dans son exposition ; il me semble que l'objection n'en valait guère la peine.

Essai de restitution des plus anciens Mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris, par MM. Joseph Petit,... et Gavrilovitch, Maury et Teodoru. Avec une préface de Ch.-V. Langlois,... — *Paris, F. Alcan*, 1899. In-8° de xx-264 pages. (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. VII.)

Les fonctionnaires de la Chambre des comptes de Paris avaient, dès les premières années du xiv[e] siècle, commencé à recueillir les documents les plus intéressants au point de vue domanial et financier, qui pussent leur servir pour la rédaction de leurs actes ; avec leurs copies d'ordonnances, instructions, extraits de comptes, etc., ils constituèrent des manuels, espèces de codes ou de formulaires. Cette pratique fut consacrée par une ordonnance de Vivier-en-Brie, rendue en 1320, et dès lors commença une série officielle de Mémoriaux.

Ces registres, de la plus haute importance pour notre histoire nationale, on le conçoit aisément, furent conservés au dépôt du greffe de la Chambre des comptes ; malheureusement, ils furent la proie des flammes, le 27 octobre 1737. A ce moment, on sentit si bien la perte que l'on éprouvait qu'on décréta officiellement la reconstitution de ces précieux volumes. Ce travail, exécuté avec plus de bonne volonté que de méthode, cessa à l'époque de la Révolution. Depuis, plusieurs érudits ont bien essayé de le reprendre ; ils ont été rebutés sans doute par la masse énorme de recueils à compulser et d'ouvrages à dépouiller. Il est certain que c'est une œuvre de très longue haleine, qui doit être conduite avec beaucoup d'habileté et qui ne peut guère aboutir que si elle est le produit de la collaboration de plusieurs personnes dévouées.

M. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris, a pensé qu'une pareille tâche entreprise sous sa direction par un groupe d'étudiants serait pour eux un excellent exercice et constituerait une véritable éducation scientifique. MM. Joseph Petit, Gavrilovitch, Maury et Téodoru ont répondu à son appel, et ils n'ont pas eu à s'en repentir.

Il n'y avait pas à songer à achever toute l'œuvre officielle, que la Révolution avait interrompue, mais seulement à en reprendre certaines parties. Or, il importait surtout de restituer les premiers de ces Mémoriaux, et en particulier ceux qui avaient pris place avant la série inaugurée à la suite de l'ordonnance de 1320 ; ils contenaient en effet les documents les plus anciens.

Élimination faite des registres divers et des doubles, leur liste a été établie ainsi (ils sont cités avec leur dénomination consacrée) : *Pater*, contenant des pièces datées de 1254 à 1330 ; *Noster* [1], exécuté pour Jean Mignon, maître de la Chambre des comptes, aujourd'hui conservé en original à la Bibliothèque nationale (lat. 12814) ; *Noster* [2], dont la composition était très analogue à celle du ms. fr. 2833 de la

Bibliothèque nationale, et qui prit la place de *Noster*[1], lorsque celui-ci, au xv[e] siècle, disparut des archives de la Chambre; *Qui es in cœlis*, présentant de grandes analogies avec *Noster*[1]; *Croix* (et son double *Saint-Just*[2]), qui est aussi à rapprocher des deux derniers registres, et enfin *Saint-Just*[1], copie d'un ms. appartenant à Robert d'Artois et concernant plus particulièrement la Normandie.

M. Langlois et ses élèves ont éliminé ce dernier volume, qui a déjà fait l'objet d'une monographie de M. Marnier et dont le contenu est trop spécial. Ils ont restitué tous les autres et ont même fait une semblable opération pour le premier registre de la série officielle, autrefois coté A. Ils ont donné l'analyse de tous les actes et les références pour en retrouver le texte. Puis, ils ont choisi parmi les pièces inédites celles qui leur ont paru les plus importantes, pour les publier intégralement : ils en ont donné ainsi 44.

Ce recueil est donc extrêmement utile et il faut savoir beaucoup de gré à ses auteurs d'avoir surmonté toutes les difficultés de ce travail, d'avoir eu la persévérance de le mener à une aussi bonne fin et de frayer une voie où il serait à souhaiter qu'ils fussent suivis.

L.-H. Labande.

Pio Rajna. — **Le fonti dell' Orlando Furioso; ricerche e studi.** Seconda edizione corretta e accresciuta. — Firenze, Sansoni, 1900; 8°, xiv-631 pages (10 fr.).

Nous n'avons pas la prétention de révéler aux lecteurs de la *Revue Critique* ce livre excellent et devenu classique; depuis tantôt vingt-cinq ans que la première édition en a paru, il est peu d'ouvrages se rapportant à la littérature italienne qui aient été plus justement appréciés et plus utilement consultés. Mais il est impossible de laisser passer sans un mot de bienvenue cette seconde édition que rendait nécessaire l'épuisement de la première. Ce n'est pas une simple réimpression : M. Rajna prend soin, dans sa préface, de nous avertir que pas une page de la première rédaction n'est restée intacte. Ceux qui connaissent la méthode de travail de l'éminent professeur l'en croiront sur parole, et nous en sommes témoin, nous qui avons eu l'occasion de voir entre ses mains l'exemplaire sur lequel il préparait cette seconde édition. La méthode et l'esprit du livre n'ont subi aucun changement notable, non plus que les idées qui s'en dégagent; si le volume est devenu sensiblement plus épais, c'est à une plus grande richesse d'informations et de rapprochements qu'il faut attribuer cet accroissement. M. R. s'est en outre appliqué à rendre son ouvrage d'un maniement plus aisé; deux index sont à cet égard d'une grande utilité : l'un, l'*indice ariostesco*, contient, chant par chant, stance par stance, les renvois à tous les passages du livre qui se rapportent au

texte du poète; l'autre est l'index de tous les ouvrages cités à titre de sources ou de rapprochements. Il est donc désormais aisé de s'orienter et de faire rapidement des recherches dans cet incomparable arsenal de renseignements sur tout ce que concerne les légendes chevaleresques.

Henri HAUVETTE.

Peasant Lore from Gaelic Ireland, collected by Daniel DEENEY (London, David Nutt, 1899, 1 vol. 80 p. Pr. 1 sh.).

Je disais ici même, en rendant compte, il y a quelques semaines, du livre de M. Feilberg sur la vie du paysan danois, qu'il n'est pas vraisemblable que l'étrange similitude qui nous frappe dans les croyances et les usages des populations du Jutland et de celles de nos provinces puisse être attribuée soit à l'emprunt, soit à l'identité de l'esprit qui, sous les climats les plus divers, eût fait éclore de la même plante humaine partout la même fleur avec ses mêmes nuances.

Il est évident qu'avant d'essayer de porter un jugement, il faudrait être sûr d'avoir en main toutes les pièces de la question ou à peu près. Malgré les nombreux recueils de folk-lore de ces dernières années, il est à craindre que nous soyons encore bien loin de compte. La preuve en est que dans chaque nouvel ouvrage qui paraît, il est rare que dans les déblais du collectionneur il ne se trouve quelque précieuse pépite qui vaut à elle seule toutes les peines de l'ouvrier. Du reste, quand même tel ou tel usage eût déjà été signalé au nord, ce n'est pas une redite que de le relever au midi : ce sont là autant de jalons indispensables, le travail préliminaire de la science.

Dans le livre ci-dessus annoncé de M. Daniel Deeney sur le fond commun de croyances aux revenants, aux esprits et aux fées et de pratiques superstitieuses que l'on observe aussi bien chez les peuples scandinaves que chez nos paysans et les Gaëls d'Irlande, je ne signalerai que deux points entre bien d'autres, mais qui me paraissent des plus importants.

Quand un fermier irlandais a une de ses vaches atteinte d'une certaine maladie dont les signes caractéristiques sont le gonflement, le refus de nourriture et les beuglements plaintifs, il fait venir le « cow-doctor ». Si celui-ci la reconnaît « frappée » (par les fées), il prend un charbon ardent et, avec un cérémonial particulier, en trois endroits différents il la marque du signe de la croix; puis, de son coude au bout des doigts il la mesure de la queue aux cornes, et cela trois fois aussi. Si la longueur trouvée est plus courte la deuxième fois que la première et la troisième que la deuxième : c'est que l'animal guérira, sinon, il est condamné. En ce cas, on le voue à saint Martin. Pour cela on lui fait une incision à l'oreille, le sang coule et la mort est

détournée, la bête ainsi marquée ne peut plus être vendue. On la tue et on en fait un festin la veille de la fête du saint.

Évidemment, il y a là recours et sacrifice à une divinité; mais laquelle? — Je n'hésite pas, pour mon compte, à reconnaître en ce saint Martin des Gaëls le vieux Dieu Tor qu'invoquent les bergers norvégiens et qui, lui aussi, imprimait sa marque aux jeunes velles, la marque de son marteau, le signe de la croix.

Dans nos campagnes de France, la veille de la Saint-Jean, on allume des feux auxquels on fait fumer les bestiaux, vaches et chèvres, afin de les préserver de maladie. Ainsi fait-on en Irlande. Bien plus, le Gaël prend à ce feu des braises qu'il va jeter dans ses champs de pommes de terre : assuré, en ce faisant, de rendre sa récolte plus abondante. On se souvient, sur les confins de la Touraine et du Poitou, d'avoir vu, il y a peu d'années encore, des paysans prendre, eux aussi à ce même feu, des charbons qu'ils jetaient aux quatre points de l'horizon, en disant : « Ceci est pour mon champ de tel endroit! Cela pour mon champ de tel autre endroit! »

Dira-t-on que c'est là aussi le résultat d'un emprunt ou du hasard? Franchement, je ne puis le croire.

Il n'est, à mon avis, qu'une explication de possible : c'est que dans les pays scandinaves comme en France et en Irlande, ainsi que dans bien d'autres contrées d'Europe, sans doute, il y ait un substratum de populations de même race — quel que soit, du reste, le nom sous lequel on les désigne.

Le recueil de M. D. Deeney, élégamment édité par M. D. Nutt, se présente à nous tout simplement, sans l'apparat d'aucune note : il n'en a pas moins, ainsi qu'on vient de le voir, une réelle valeur documentaire. A ce titre, nous aurions aimé que l'auteur eût précisé la source de ses matériaux; mais ce que nous lui reprocherons surtout, c'est de ne pas nous en avoir donné l'index analytique. Désormais, tout livre qui touche à la science, en doit avoir un : sinon il s'expose de plus en plus au danger d'être purement et simplement laissé de côté.

Léon Pineau.

Frédéric Damé. **Histoire de la Roumanie contemporaine (1822-90)**. Paris Alcan, 1900, 451 pp. in-8 et une carte.

Cet ouvrage est la première histoire de la Roumanie contemporaine qui ait été publiée jusqu'ici. Elle se propose donc de renseigner le public sur un sujet absolument nouveau.

L'auteur, M. Damé, qui prétend être « un ami de la Roumanie, » est un Français naturalisé roumain, qui a occupé des situations importantes dans l'enseignement public de son pays d'adoption, qu'il

a quitté tout récemment. Comme écrivain, il a publié un bon dictionnaire roumain-français, des traductions, etc., et a rédigé même un journal littéraire écrit en roumain.

Il avait donc les moyens de connaître parfaitement ce qu'il raconte aujourd'hui. Comme il a été en relations assez étroites avec quelques hommes politiques roumains, on pouvait espérer même trouver de l'inédit, du nouveau et du piquant dans cette « Histoire de la Roumanie contemporaine. » Et certainement, on avait le droit d'attendre de cet ancien professeur une appréciation impartiale et correcte des partis et des personnages politiques, mais surtout un jugement juste sur les efforts qu'ont faits les Roumains pour recommencer, sous des formes constitutionnelles modernes, leur vie nationale.

J'ai lu avec attention le livre et je suis désabusé sur tous ces points. M. D. ne s'est vraiment pas donné de la peine en écrivant son livre. Il connaît des brochures sensationnelles, des articles de journal caractéristiques, qu'il cite dans son récit, uniquement d'après d'autres ouvrages, d'une lecture facile. Il ne connaît pas même le nom de très importants recueils qui devaient lui servir de guide pour certaines époques et il ne se doute pas même que des correspondances diplomatiques étrangères aient été publiées pour l'époque des hospodars ; il n'a jeté jamais un regard sur la correspondance politique de Michel Stourdza, dont il prétend étudier le règne dans tout un chapitre.

La manière dont on le voit utiliser les sources ne rassure guère sur la solidité du livre. Il invente des clauses de traités, qui n'ont jamais existé ; il découvre que la Bessarabie a appartenu à la Russie bien avant l'année 1812 quand cet Etat la « reprit » — et il prend le soin de répéter trois fois cette grosse erreur ; il fait imprimer « La Nareinte » le nom de la Narenta, rivière de l'Herzégovine, etc.

Quant à l'esprit dont le livre est animé, il est franchement condamnable. M. D. n'hésite pas à apprécier défavorablement l'action politique de la France et il a la coutume de trouver que les Roumains n'ont jamais raison. En échange, il exalte la politique passablement égoïste que la Russie fait en Orient : il ne manque pas une occasion pour déclarer, avec force sophismes justificatifs, que les Roumains ont le devoir de se développer dans la direction et dans la mesure voulues par la Russie. Il les blâme d'avoir eu le mauvais goût, la prétention absurde de se soustraire à un protectorat hypocrite qui devait précéder l'annexion, de combattre pour avoir un Etat indépendant et une civilisation nationale ; même quand la Russie, l'alliée de 1877 contre les Turcs, récompense les Roumains en leur prenant la Bessarabie, M. D. croit que ses compatriotes du Bas-Danube devaient se taire ou marchander avec sang-froid pour obtenir de plus fortes compensations.

M. D. croit nécessaire aussi de se mêler des querelles de partis, qui ne sont pas en Roumanie plus légitimes, plus nobles et plus utiles

qu'ailleurs. Au lieu de donner au lecteur étranger une idée nette de la vie constitutionnelle roumaine, du développement de la richesse du pays, de l'œuvre de civilisation qui y a été réalisée, cet étrange historien, prenant à cœur les intérêts des « conservateurs » contre les « libéraux », se livre à des polémiques aussi déplacées qu'inutiles (pour le public bien entendu). Le lecteur, ayant terminé le livre, ne sait rien de précis et de sérieux sur la Roumanie, mais il connait parfaitement les qualités et défauts des plus infimes parmi les intrigants politiques du pays.

C'est tout de même une manière d'écrire « l'histoire » *ad usum patroni*. Mais, puisque le public n'a rien à voir dans les affaires personnelles de M. Damé, il est bon de l'avertir du contenu de ce livre. C'est ce que j'ai fait.

N. Jorga.

— M. Maurice Courant vient de publier une *Grammaire de la langue japonaise parlée* assez brève (127 pages), très claire et rédigée sur un plan nouveau, emprunté aux grammaires indigènes. Tous les exemples, et ils sont nombreux, sont donnés en écriture japonaise et en transcription de manière à habituer l'élève à lire en même temps qu'il apprend la langue. — A. M.

— Dans une élégante brochure in-4°, publiée à l'occasion d'un mariage (Nozze Volpi-Buonamici, 23 avril 1900, (Padoue, 15 pages.) M. Fr. Flamini publie l'épilogue d'un cours professé à l'Université de Padoue : *l'ordinamento dei tre regni e il triplice significato della Commedia di Dante*. Nous nous bornons à signaler cette importante étude, qui est la promesse d'un volume consacré à Dante ; pour exposer les idées de M. Flamini et les apprécier, attendons qu'il leur ait donné toute leur ampleur, mais ne tardons pas à annoncer la bonne nouvelle que la brochure nous apporte. — H. H.

— Le 17 février dernier a ramené le troisième anniversaire du supplice de Giordano Bruno. A cette occasion M. Gustave Louis a publié sur ce personnage une substantielle brochure : *Giordano Bruno, seine Weltanschauung und Lebensauffassung* (Berlin, E. Felber 1900 : in-16, IV-143 pages), destinée sans doute à répandre dans le public quelques notions précises sur les idées philosophiques et sur l'existence de ce martyr de la pensée. On y trouvera des renseignements puisés aux sources les plus sûres et des indications bibliographiques utiles sur les ouvrages antérieurs consacrés à G. Bruno. — H. H.

— Le travail de M. Arnold-Oscar Meyer sur la diplomatie anglaise en Allemagne au temps d'Edouard VI et de Marie Tudor, est une thèse inaugurale soutenue à Breslau en juillet 1900. Cette dissertation (*Die englische Diplomatie in Deutschland zur Zeit Eduards VI und Mariens*. Breslau, Marcus, 1900, 113 p. in-8°) comprend deux chapitres d'inégale longueur ; le premier nous expose l'organisation de la diplomatie britannique dans la seconde moitié du XVI° siècle, la situation personnelle et pécuniaire de ses agents, leur activité et leurs moyens d'information, etc.; le second énumère les différents envoyés qui se sont succédé, à intervalles très rapprochés, à la cour de Charles-Quint, durant les dix dernières années de son règne. Ce furent pour la plupart des personnages assez obscurs, les affaires qu'ils

traitèrent ne sont pas de haute importance, et leurs dépêches, comme le démontre facilement l'auteur, ne sont pas précisément des documents historiques à suivre aveuglément. Le plus sympathique à M. M. c'est sir Richard Morison, dont il parle assez longuement et dans les écrits duquel il prétend trouver quelque chose du délicieux *humour* de Dickens. Sans avoir consulté de documents inédits, l'auteur a soigneusement dépouillé la littérature imprimée, et naturellement avant tout les séries afférentes des *State papers*, et fait de la sorte un travail utile, facilitant la tâche des historiens qui voudront raconter plus tard les relations politiques de l'Angleterre et du Saint-Empire de 1547 à 1556. — R.

— Dans un extrait des « Annales de l'Est », *Une mission strasbourgeoise à la cour de Louis XIII*, M. Rod. Reuss retrace la mission de Josias Glaser chargé en 1631 par le Magistrat de Strasbourg d'encaisser un emprunt conclu secrètement avec la cour de France. Glaser a fait à son retour un très curieux rapport que M. Reuss analyse ou cite dans son travail et qui méritait, « ne fût-ce qu'à cause de sa forme primesautière », de ne pas rester inconnu. Il y a d'ailleurs dans la relation de Glaser certains détails piquants ou qui ne manquent pas d'intérêt comme la présentation de Glaser à Louis XIII au château de Monceaux, l'entretien de Richelieu avec l'envoyé strasbourgeois et son mot sur les troupes réglées (oportet habere industriosos et exercitatos milites), le discours du Père Joseph assurant qu'il aime ainsi que le roi d'un amour égal les fils de l'Eglise et les hérétiques, l'ignorance du trésorier La Bazinière qui ne sait où est Strasbourg, et plusieurs points de cette brochure serviront à mieux marquer l'attitude du cardinal à l'égard des états protestants de l'Allemagne au moment où éclatent les victoires de Gustave-Adolphe. — A. C.

— Dans une brochure intitulée *Les brûlements de papiers à Reims, 1793* (Reims, Monce, 1900). In-8°, 27 p. M. le Dr. Pol Gosset publie, d'après les registres et les liasses du fonds révolutionnaire des archives de Reims, quelques notes intéressantes sur les papiers brûlés dans cette ville en 1793 et sur les circonstances de ces autodafés : le 10 août, brûlement des titres féodaux provenant sans doute des nobles et des notaires ; le 5 brumaire, brûlement des portraits des rois, reines, princes et « autres suppôts du despotisme » ; le 30 frimaire, brûlement des titres féodaux et des pièces du Cartulaire de la ville. « Les documents perdus, dit M. Gosset, sont, il est vrai, de valeur bien inégale ; mais si les lettres de bachelier ou les cartes à jouer détruites nous laissent indifférents, qui ne regrettera le pillage du Cartulaire de la ville et la destruction de certaines archives particulières ? » — A. C.

— MM. Rod. Vagnair et F. Venture viennent de publier à la librairie Dubois deux brochures, l'une *Kléber en Egypte* (In-8°, 48 p. 1 fr. 50) où l'on trouve des lettres de divers officiers à Kléber et notamment une lettre où Menou annonce la reprise du Caire, des rapports des capitaines de frégate Martinet et Barré sur la défaite d'Aboukir, une relation de Devouges (un des passages échappé au massacre de l'*Anémone*) ; l'autre *Kléber et les Vendéens, décembre 1793, Le Mans, Laval, Savenay* (In-8°, 25 p. 1 fr.), plaquette où l'on remarque de fort intéréssants détails, particulièrement sur la déroute du général Muller à qui Prieur de la Marne « applique quelques coups de plat de sabre » (p. 18 l'officier dont le nom est resté en blanc est d'Obenheim). Nous n'osons dire, comme les éditeurs, que ces documents soient inédits ; mais ils sont authentiques et tirés d'un recueil des papiers de Kléber recueillis et copiés par un ami du général, M. de Chateaugiron. — A. C.

— Une traduction française des Pensées de Leopardi, ou plutôt de *Pensées choi-*

sies (mais le choix est très large et donne une idée suffisante de l'œuvre) vient de paraître à Grenoble (A. Gratier éditeur, 1900) par les soins d'une jeune italienne, Mlle L. Caramelli. L'entreprise était délicate assurément; elle l'eût été même pour un traducteur français. Mlle C. s'en est tirée avec honneur. — H. H.

— Le tome IV du *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire, recueil de documents pour l'histoire et l'esprit public à Paris*, publié par M. A. Aulard, a paru récemment (Paris. Cerf. Noblet. Quantin. In-8°, 794 p.) Le volume va du 21 ventose an V au 2 thermidor an VI, c'est-à-dire du 11 mars 1797 au 20 juillet 1798.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, fondée à Bruxelles en 1874 par des membres de l'enseignement supérieur et secondaire de l'enseignement officiel et libre en Belgique, reconstituée en 1898 après une assez longue période d'assoupissement, grâce aux efforts énergiques de son nouveau secrétaire général, M. Paul Frédéricq, professeur d'histoire à l'Université de Gand, vient de publier un *Annuaire-Bulletin* (Gand, Annoot-Braeckman 1900), pour les années 1898 et 1899. Il contient, outre la liste de ses membres, les procès-verbaux des réunions générales et sectionnelles, tenues au cours de chaque semestre. On y remarque surtout la discussion entre M. H. Pirenne et le R. P. De Smedt sur la nouvelle méthode historique de M. Lamprecht, méthode dont on parlait ici naguère, et qui parait soulever en Belgique les mêmes débats qu'en Allemagne, bien que pour des raisons plutôt théologiques que scientifiques. — R.

— M. Albert Soubies a ajouté deux nouveaux volumes, l'un sur la *Belgique* des origines au XIXe siècle, l'autre sur l'*Espagne* au XIXe siècle, à sa jolie collection de l'*Histoire de la musique* qui parait chez Flammarion.

— Viennent de paraître dans la nouvelle édition de classiques allemands que publie à Leipzig la librairie Hesse: 1° les œuvres complètes de *Henri de Kleist* éditées par M. K. Siegen; le volume, en quatre parties, est précédé d'une introduction de quatre-vingt-dix pages environ. 2° les œuvres complètes de *Lenau*, éditées par M. Ed. Castle; le volume, en deux parties, contient une préface de soixante pages. Ces deux volumes sont de belle exécution, de forme commode et d'un prix peu élevé.

— A l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la naissance de Christophe Sigwart, ses collègues lui ont offert un volume de dissertations philosophiques *Philosophische Abhandlungen* (Tubingue, Fribourg et Leipzig, Mohr. In-8°, 248 p.) dont voici les titres : Benno Erdmann, *Umrisse zur Psychologie des Denkens*; W. Windelband, *vom System der Kategorien*; H. Rickert, *Psychophysische Causalität und psychophysischer Parallelismus*; L. Busse, *Die Wechselwirkung zwischen Leib und Seele und das Gesetz der Erhaltung der Energie*; R. Falckenberg, *Zwei Briefe von Lotz an Seydel und Arnoldt*; Vaihinger, *Kant, ein Metaphysiker*; A. Riehl, *Robert Mayers Entdeckung und Beweis des Energieprincipes*; Dilthey, *Die Entstehung der Hermeneutik*; Ed. Zeller, *Ueber den Einfluss des Gefühls auf die Thatigkeit der Phantasie*; H. Maier, *Logik und Erkenntnistheorie*.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 3 septembre — 1900

Sophocle, Antigone, traduction en vers par Ph. MARTINON. Paris, Fontemoing, 1900; 56 pp.

Dans *Antigone*, la troisième tragédie de Sophocle qu'il a traduite, M. Martinon n'a fait que peu de coupures : plusieurs passages sont supprimés dans le rôle du gardien; une tirade de Créon et une d'Hémon, dans l'entrevue de ces deux personnages, sont sensiblement réduites; le début du premier morceau de Tirésias est laissé de côté; enfin dans le rôle d'Antigone manque le passage célèbre où la jeune fille explique qu'elle n'aurait pas fait pour un époux ou pour un enfant ce qu'elle a fait pour son frère, et dans lequel de nombreux critiques ont voulu voir une mauvaise adaptation d'un passage connu d'Hérodote. M. M. estime que la Comédie Française a eu tort de ne pas faire de coupures dans cette pièce; il me permettra de ne pas être de son avis, du moins pour quelques-unes de celles qu'il a pratiquées; je veux parler des rôles de Tirésias et du gardien. Le devin expose à Créon que ses ordres relatifs au corps de Polynice vont causer le malheur de Thèbes. Comment le sait-il? Par des présages terribles qui viennent de se révéler à lui, et qui motivent son intervention; il les montre dans une quinzaine de vers énergiques qui sont bien connus : Εἰς γὰρ παλαιὸν θᾶκον ὀρνιθοσκόπον ἵζων etc.; M. M. les supprime, et l'on ne comprend plus suffisamment la venue du vieillard. Le rôle du gardien est écourté plus malheureusement encore; M. M. en a retranché précisément tout ce qui dessine le caractère. Ce ne sont pourtant que quelques vers, une quinzaine en trois endroits, mais ils sont indispensables pour mettre en relief les sentiments qui agitent le personnage, dont les traits caractéristiques sont à la fois la timidité du faible devant le puissant, la crainte d'être puni pour n'avoir pas découvert le criminel, et la joie d'être enfin quitte après avoir surpris la jeune fille, joie mélangée pourtant de pitié pour le malheur d'autrui.

Cette psychologie d'un personnage épisodique, si finement saisie par Sophocle, on ne la retrouve pas chez le traducteur, que le peu d'importance du rôle a sans doute empêché de lui accorder l'attention qu'il mérite : Sophocle y perd. Quant à la tirade d'Antigone, elle pourrait choquer notre goût moderne, cela est certain ; et M. M. a bien fait de la laisser de côté, quoiqu'elle ne soit pas « sûrement interpolée », comme il le déclare ; c'est là d'ailleurs une question qu'un traducteur, qui en même temps adapte pour le théâtre, a le droit de négliger. Mais on voudrait qu'il se fût borné à supprimer le passage suspecté par la critique, et qu'il eût conservé la fin du morceau, qui est authentique, où les plaintes d'Antigone entraînée à la mort atteignent le dernier degré de l'émotion. A part ces *desiderata*, la traduction de M. Martinon est fidèle, et c'est un mérite [1] ; elle se lit avec intérêt, et c'en est un autre ; mais..... à quoi bon répéter ce que j'ai déjà dit à propos d'*Œdipe Roi* et d'*Œdipe à Colone ?* Le vers a les mêmes qualités, et aussi les mêmes défauts [2].

My.

Bacchylidis carmina cum fragmentis iterum edidit Fr. Blass. Leipzig, Teubner, 1900 (sur le faux titre 1899) ; LXXV-207 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana.*)

Un peu plus d'un an s'est écoulé, et M. Blass a donné une seconde édition de Bacchylide. A vrai dire, on ne trouvera dans celle-ci que des modifications sans grande importance. Il n'y a plus, à la fin, de fragments *sedis incertæ* : M. B. a cru en retrouver la place ; les plus importants sont intercalés, les uns au début de la première ode, qui a subi de ce fait un assez sérieux remaniement, les autres au milieu de l'ode VII. La préface est sensiblement restée la même ; une page a été ajoutée sur l'allittération ; et les arguments de divers morceaux ont reçu les additions et modifications nécessitées par de récents travaux, notamment l'argument de l'ode III, où M. B. discute l'opinion de M. Homolle relative à la base de Gélon. La date des odes VI et VII (452) est révélée par un fragment de catalogue d'Olympioniques récemment découvert. On notera plus particulièrement que M. B. se range maintenant, provisoirement du moins, à l'avis de M. Kenyon,

1. Pourtant le beau vers Οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν est bien faiblement traduit par *Mais moi, je ne sais pas haïr*.

2. De malheureuses concessions à la rime : Ces deux enfants sont folles *désormais*. J'en prends à témoin l'Olympe *que voici*. Je ne puis m'empêcher de verser *une larme*. Des expressions impropres ou obscures : L'édit qui rougit notre front. Vous défendrez mon arrêt d'un outrage. Le monde entier n'a rien que l'homme ne surpasse. Sans larmes... je vais entrer... (Il faut entendre : Sans qu'on me pleure). Où trouver couple mieux assorti ? est d'un ton peu relevé ; c'est d'ailleurs un contre-sens.

en ce qui concerne l'âge du papyrus, auquel le savant anglais assigne pour date le milieu du I[er] siècle avant J.-C. Le texte, en dehors des passages où ont été insérés les fragments, présente quelques changements ; M. B. est souvent revenu à la leçon du papyrus : III, 18 ὑψιδαιδάλτων (I[re] éd. ὑψιδαιδάλων), 64 μεγαίνητε (-νετε) ; IV, 14 Κίρρας (Γαίας) ; V, 23 ὄρνιχες (-θες), 115 τούς (οὕς) ; IX, 46 δ' ἀκρίτους (διακρίτους) ; X, 92 τρισκαίδεκα (τρεισκ) ; XVI, 10 ἁγνά (ἁβρά), 80 ἠΰδενδρον (εὐρύεδρον), 86 τάφεν (τάκεν), 98 ἐναλιναιέται (-ναέται). En ce dernier passage, la lecture ἁλιναιέται (Palmer) me semble s'imposer ; elle rétablit le mètre, et l'on admettra facilement que le scribe a inséré ἐν devant ἁλι, ce dernier mot, par sa place à la fin d'une ligne, ne semblant pas appartenir à un composé. M. B. ne recule pas, d'ailleurs, devant d'autres corrections plus radicales, et moins justifiées : III, 87 εὐχροσύνα (pap. εὐφροσύνα) n'a rien d'indispensable ; faire un mot nouveau, dont le sens n'est pas des plus clairs, dépasse les droits de la critique. XVI, 87 sv. κέλευσέ θ' ἑκατόντορον σχὲν εὐδαίδαλον νᾶα est refait, pour le sens qui paraît nécessaire à M. Blass, sur κέλευσέ τε κατ' οὖρον ἴσχεν (pap. ἴσχειν).. ; si nous ne démêlons pas encore le sens de cette phrase, je ne vois pas bien comment on peut la concevoir comme une corruption de la précédente. V, 195 les raisons invoquées en note ne me convainquent pas de la nécessité de substituer πειθόμεθ' à πείθομαι. S'il s'agit de restitutions, au contraire, il est permis d'être plus hardi. On sait combien, sous ce rapport, le texte de Bacchylide est redevable aux travaux de M. Blass ; les odes VIII, IX, XII entre autres, dans cette seconde édition, témoignent encore de sa sagacité. Parfois cependant il a abandonné ses propres conjectures pour revenir à des lectures proposées par d'autres : III, 5 σεύοντο Kenyon (I[ere] éd. γένοντο), 44 χρυσοδίνας K. (καλλιδίνας), 69 θεοφιλῆ Herwerden (εὐθαλῆ) ; V, 56 καὶ μάν K. (πρόσθεν), 122 πάντας Ludwich (πλεῦνας). XII, 48 se lit maintenant dans le texte la conjecture certaine de Desrousseaux ἐλεφαντόκωπον ; mais III, 78 je ne vois pas celle de Th. Reinach, [σ'] ἀέξειν, que je considère comme également certaine, et qui devait au moins être mentionnée dans les notes. M. Blass a pourtant tenu cette édition soigneusement au courant des travaux publiés depuis la première ; la liste en est donnée p. LXXII sv., et les notes critiques se sont notablement accrues. Malgré les progrès accomplis, il reste encore beaucoup à faire, tant à cause des difficultés métriques, qui sont loin d'être aplanies, principalement dans l'ode V et dans le dithyrambe XVI, que des incertitudes du texte, soit pour le sens, soit pour la construction, en plusieurs passages. Le papyrus, quoique généralement correct, renferme un bon nombre de fautes évidentes ; il est à souhaiter que l'on corrige celles qui ne sont pas encore corrigées, et une étude approfondie de la manière probable dont ces fautes ont été commises hâtera certainement la solution des questions encore pendantes. Imaginer ce que le poète a dû dire ne peut au contraire que les compliquer.

My.

O Gradenwitz. **Einführung in die Papyruskunde.** Fasc. I. Erklärung ausgewählter Urkunden, nebst einem Conträr-Index und einer Tafel in Lichtdruck. Leipzig, Hirzel, 1900 ; xv-197 pp.

Il n'est personne qui ignore quelle importance a prise, dans ces dernières années, depuis les récentes publications, l'étude des papyrus, la papyrologie, comme on l'a appelée; indispensable pour l'histoire de la langue grecque, précieuse pour l'histoire de la littérature, elle n'est pas d'un moindre secours pour la connaissance du droit; toutes les branches de la philologie ont gagné à la découverte; et pour ce qui concerne les papyrus d'ordre juridique, il suffirait de citer les noms de Wilcken et de Mitteis pour remettre en mémoire les résultats acquis. Le présent volume de M. Gradenwitz a pour but d'initier le philologue à la connaissance de certaines transactions, contrats de vente, prêts, quittances, et autres actes analogues. Le plan de l'ouvrage est très clair : la première partie étudie quelques textes choisis (en grande partie dans les papyrus du musée de Berlin), et en propose une restitution et une interprétation méthodiques; la seconde examine dans leurs types généraux et dans leurs formules plusieurs contrats grecs, dont la rédaction, quand il y a lieu, est comparée avec des documents romains de même nature ; la troisième enfin entre dans une discussion approfondie sur certains détails relatifs à la forme et à la technique de ces documents. L'intérêt, comme on peut le pressentir, est multiple; si d'un côté l'on pénètre, grâce à ces pièces d'un genre spécial, dans les mœurs et les relations journalières des hommes du temps, d'un autre on apprend à connaître, par la forme extérieure de ces transactions, quels étaient les moyens employés pour en assurer la validité, pour constater l'identité des personnes, pour régler les difficultés possibles lorsqu'il s'agissait d'illettrés, pour donner en un mot à ces pièces toute l'authenticité nécessaire; et comme les termes employés ne peuvent être indifférents, on s'instruit enfin de leur valeur précise dans la langue juridique, valeur souvent à peine indiquée, parfois même manquant totalement dans les dictionnaires. Qu'y a-t-il de plus curieux, par exemple, que de voir les pièces du type ὁμολογία, généralement des actes de vente par devant témoins entre personnes présentes, contenir régulièrement le signalement non seulement des contractants, mais aussi des témoins, et des κύριοι lorsque les parties sont des femmes? et ce signalement consister seulement dans l'âge et dans ce que nous appelons aujourd'hui signes particuliers, d'où la mention ἄσημος quand l'individu ne porte aucune cicatrice? La rédaction des divers genres de contrats est ainsi étudiée par M. Gradenwitz jusque dans les derniers détails ; mais il serait difficile de le suivre dans une simple analyse, précisément parce que chaque point particulier amène des discussions et des comparaisons trop nombreuses et trop minutieuses pour être recensées une à une. Chaque formule, chaque terme spécial sont l'objet d'une étude qui les

met en relief, en éclaire la signification, en fixe le rôle et la place dans la teneur du contrat. C'est pourquoi le juriste comme le philologue y trouveront leur compte : comme l'espère M. Gradenwitz, ils puiseront dans son ouvrage, l'un les principes philologiques, l'autre les principes juridiques qui leur faciliteront l'étude et la connaissance des papyrus. — Ce volume se termine par plusieurs *indices :* l'un (IV) des mots spécialement étudiés ; un autre (II) des sources, notamment des papyrus cités ; un autre (III) des corrections et restitutions proposées par M. Gradenwitz dans divers documents. L'index I, dont l'utilité est évidente pour les restitutions, comprend, rangés en ordre alphabétique inverse, c'est-à-dire par ordre de finales, les mots contenus dans les tables des deux premiers volumes des papyrus des Musées de Berlin, du volume des papyrus d'Oxyrhynchos, et du second volume des papyrus du British Museum ; l'auteur a été aidé dans cette tâche par M. von Rehbinder. L'héliogravure représente, aux trois quarts de l'original, le papyrus UBeM 179, curieux document étudié p. 95 et suiv., qui contient une quittance partielle, sert en même temps de reconnaissance pour le prêt du reste de la somme, donne enfin, après paiement, quittance de ce reste, et est annulé par rature.

My.

A. Schulten. **Das rœmische Afrika,** Leipzig, Dieterich, 1899, in-8, vi-116 p.
Fr. Wieland. **Ein Ausflug ins altchristliche Afrika,** zwanglose Skizzen, Stuttgart et Vienne, Roth, 1900, in-8, 196 p.

1. Le nouveau livre de M. Schulten est une œuvre de vulgarisation destinée à mettre le public allemand au courant des recherches archéologiques entreprises depuis cinquante ans en Algérie et en Tunisie. M. Schulten a publié d'importants mémoires sur divers problèmes d'épigraphie et de droit concernant l'Afrique romaine ; il a voulu faire profiter ses compatriotes des connaissances générales qu'il a acquises sur ce pays et son histoire. Il a tracé à grands traits, en une centaine de pages, un tableau de l'Afrique sous la domination romaine, et particulièrement au début du IIIe siècle, à l'époque des Sévères. L'auteur n'a pas cru qu'il fût nécessaire de diviser son récit rapide et clair en chapitres. On y distingue cependant plusieurs parties. Les seize premières pages forment l'introduction (intérêt actuel des études archéologiques en Algérie et en Tunisie, grandes publications auxquelles elles ont donné lieu, destineée de l'Afrique du Nord dans l'antiquité, marche de la civilisation romaine). Vient ensuite une étude des éléments pré-romains (pp. 17-32) ; M. Schulten passe trop rapidement sur les Carthaginois, mais il insiste avec raison sur la race berbère et sur les traces qu'on retrouve d'elle, jusqu'au temps du christianisme, dans les monuments, la religion, la langue, l'onomastique ; il apprécie

en bons termes la politique des Romains à l'égard des vaincus et leurs efforts pour fixer les nomades au sol. Enfin, la civilisation proprement romaine est décrite. Sans s'astreindre à suivre un ordre rigoureux, M. Schulten passe en revue un certain nombre de questions et fait sur chacune d'elles quelques observations; les principales villes et les principaux monuments sont étudiés au passage (Thysdrus, p. 35, les nécropoles de Carthage, p. 40, Timgad, p. 61, Cherchel, p. 75, Lambèse, p. 84). Il s'agit tour à tour de la population et des routes, des cultures, du régime économique (pp. 41-47; de ce dernier point M. Schulten a fait ailleurs un examen approfondi; il se borne ici à énoncer ses conclusions), de la vie des grands propriétaires africains d'après les mosaïques (pp. 47-52), de l'utilisation des eaux, de l'aspect des villes et du développement de la vie municipale, de la valeur de cette civilisation, dont la prospérité matérielle contraste avec la pauvreté intellectuelle et le manque d'originalité artistique, enfin, de l'armée romaine d'Afrique et de la défense des provinces. La conclusion nous montre la chute de l'Afrique romaine sous les coups des envahisseurs barbares, à la suite des guerres civiles et des progrès du christianisme. Les notes bibliographiques et critiques sont rejetées aux dernières pages, pour ne pas retarder la marche de l'exposé. Elles prouvent que l'auteur est parfaitement au courant des travaux les plus récents de l'érudition française et leur rend pleine justice; c'est d'ailleurs au Directeur des Antiquités tunisiennes, M. P. Gauckler, que l'ouvrage est dédié. Ce petit volume agréable continuera à bien faire connaître et apprécier au delà du Rhin, en dehors du cercle restreint des archéologues et des épigraphistes de profession, l'œuvre scientifique que poursuit la France sur le sol de l'Afrique romaine[1].

2. Le livre de M. l'abbé Wieland témoigne, comme celui de M. Schulten, de l'attention croissante qu'on accorde en Allemagne à l'archéologie africaine. M. Wieland a profité de son séjour à l'Institut catholique allemand de Rome (*Campo Santo de' Tedeschi*) pour faire, à l'exemple des membres de notre École française, une excursion en Algérie et en Tunisie. Il nous donne, sous forme de *simples esquisses*, un récit de son voyage, qu'illustrent de nombreuses et jolies gravures. L'auteur n'a pas la prétention de nous apporter du nouveau; il dit très simplement ce qu'il a vu, ce qu'il a appris en route; il fait part de ses impressions, en produisant au besoin à l'appui de ses appréciations quelques textes littéraires, quelques inscriptions ou même quelques plans. M. Wieland s'occupe personnellement d'archéologie chrétienne; ce sont de préférence les basiliques africaines et les légendes des martyrs qui l'attirent et le retiennent; mais il n'a pas négligé de

1. On sera surpris de voir p. 56 que M. S. donne le mot *thalweg* comme la traduction française du mot *oued*. — P. 108 : c'est à M. Cuq, et non à M. Cat, que l'on doit un mémoire sur le colonat partiaire à propos de l'inscription d'Henchir Mettich.

visiter chemin faisant les ruines païennes et les villes modernes. On a plaisir à le suivre de Carthage à Tipasa, par Tunis, Dugga, Tébessa, Timgad, Lambèse, Constantine. Il est fâcheux que la carte d'ensemble de la dernière page soit si petite et sommaire.

Maurice BESNIER.

A. MAU. **Pompei, its life and art**, Londres, 1899, in-8°, 501 pp. chez Macmillan

Ce livre, écrit en anglais, n'est point, dit la préface, la traduction d'un ouvrage déjà publié ; M. Mau l'a écrit spécialement en vue du public anglais ; mais il l'a écrit en allemand et M. Kelsey s'est chargé de le traduire. Cela devait être dit au début de ce compte rendu comme cela a été dit au début du volume. Personne ne s'étonnera, d'ailleurs, que l'auteur qui a fait des ruines de Pompéi sa province, qui y passe tous ses étés, qui a mis au point l'ouvrage vieilli d'Overbeck, qui est devenu, dans les revues allemandes, le moniteur officiel des découvertes que chaque année amène avec elle, se soit décidé à composer, à son tour, un ouvrage d'ensemble sur la célèbre ville dont tant d'autres avaient parlé avant lui.

Le plan de son travail ne diffère pas, d'ailleurs, sensiblement de celui qu'avaient adopté ses devanciers ; aussi bien est-il presque imposé par la matière. Après quelques généralités sur l'histoire de Pompéi, de sa destruction, de sa résurrection par les fouilles, il faut bien parler des matériaux qui ont servi à la bâtir et des différents styles d'architecture qu'on y rencontre, puis décrire successivement les édifices publics et privés, puis arriver à l'étude des œuvres d'art, des objets usuels, des inscriptions. Le tout est de parler de ces choses en pleine connaissance de cause ; et nul autre que M. M. n'était plus qualifié. Je ne pense pas d'ailleurs que les érudits, déjà au courant du sujet, trouvent beaucoup de nouveau dans ce livre [1] ; et ce n'est pas là ce que cherchait l'auteur. Il a tenu à y présenter, en des pages claires et précises, mais sans aucun appareil scientifique, sans aucune référence aux livres antérieurs ou aux articles de revue, un résumé de ce qu'il savait, c'est-à-dire de ce qu'on sait, sur Pompéi. La nouveauté est, à chaque ligne, dans la façon toute personnelle dont les faits sont présentés.

---

1. Je signalerai pourtant, entre autres détails, l'appellation du *Comitium* (salle de vote) donnée fermement à une pièce, située entre le forum et la Rue de l'Abondance, dont on avait fait d'abord une école ; et celle du *Temple de Zeus Milichius* attribuée au sanctuaire qu'on nomma d'abord temple d'Esculape et que les savants regardaient comme un Capitole (Overbeck, p. 110). M. Mau estime qu'il servit, en effet, de Capitole, mais seulement par interim pendant qu'on reconstruisait celui du Forum.

Les illustrations sont intéressantes ; c'est à peine si j'ai retrouvé çà et là quelques-uns de ces clichés qui, de l'ouvrage d'Overbeck, ont passé dans tous les livres relatifs à Pompéi ou même aux antiquités romaines, telle cette boutique avec une marmite fumante qui forme la figure 183 d'Overbeck. Par contre on ne compte pas les clichés obtenus directement d'après des photographies — certaines phototypies, plus grandes, sont données hors texte — et, ce qui est infiniment précieux, les descriptions sont éclairées par de nombreuses reconstitutions d'ensemble ou de détail. On a fort habilement tiré parti pour tout cela des ressources que fournissent les procédés actuels de reproduction.

En somme le livre de M. Mau est, sinon une œuvre de vulgarisation, du moins une œuvre de large information plutôt qu'un livre de science ; ce n'en est pas moins un livre savant qu'on trouvera profit à consulter avant de chercher ailleurs.

R. CAGNAT.

H. THÉDENAT. **Le forum romain et les forums impériaux** (2e édition). Paris, Hachette, 1900.

Il y a deux ans à peine, j'annonçais ici même l'apparition du livre du R. P. Thédenat sur le forum. Le succès du livre a été tel que le voilà déjà parvenu à sa deuxième édition. Celle-ci ne diffère pas essentiellement de la précédente. En attendant la fin des fouilles entreprises par M. Baccelli, qui amèneront un remaniement plus profond, l'auteur s'est contenté d'ajouter à la rédaction précédente, outre des remaniements dans le texte, un chapitre complémentaire et une gravure hors texte, celle du frontispice. De la sorte les érudits et les voyageurs sont à même d'attendre, sans être exposés à de grosses ignorances, la prochaine édition.

R. CAGNAT.

Marius SEPET. **Saint-Gildas de Ruis.** Aperçus d'histoire monastique. Paris, P. Téqui, 1900. In-12 de 417 pages.

Les annales de l'abbaye bretonne de Saint-Gildas de Ruis pourraient tenir en quelques pages : M. Sepet en a écrit plus de 400. Il est vrai que dès l'introduction nous sommes avertis que ce livre est « un peu conçu comme une sorte de voyage, accompli dans le temps au lieu de l'être dans l'espace », et pour lequel l'auteur demande qu'on veuille bien lui « concéder, à l'occasion, les détours, les excursions, les ascensions, les rencontres, les incidents, les insistances, quelque chose en un mot de la liberté et de l'imprévu qui ne sont pas précisément le moindre agrément des voyages proprement dits ».

De cette liberté M. S. a largement usé : les détours sont ici très fréquents et les excursions souvent bien longues. Ainsi, comme introduction au chapitre I[er] et comme explication de la fondation du monastère, il nous fait le résumé de la conquête de l'Armorique et de la Grande-Bretagne par les Romains, de la christianisation de ces pays, de l'invasion des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, des migrations des Bretons dans la presqu'île armoricaine. Abélard fut quelque temps abbé de Saint-Gildas : c'en est assez pour raconter en détail, pendant près de 200 pages, la vie aventureuse de ce célèbre dialecticien. Les démêlés d'Abélard avec saint Bernard donnent occasion de faire l'histoire de la vocation et de célébrer la vie ascétique de ce dernier, d'analyser la règle de Citeaux, de décrire les constructions de Clairvaux, etc.

On voit d'ici combien peu de place tient dans cet ouvrage l'histoire proprement dite de l'abbaye de Saint-Gildas de Ruis. Et encore pour cela, M. Sepet ne fait-il qu'emprunter à des devanciers les éléments de son récit. C'est donc un livre de vulgarisation qu'il a écrit.

Considéré à ce point de vue, il offre certainement un réel intérêt. Les différents aspects de la vie monastique au moyen âge et dans les temps modernes y sont bien présentés; même le chapitre consacré à Abélard est très attachant, car il donne une idée juste de ce qu'était au XII[e] siècle l'enseignement supérieur en France, des mœurs scolaires de cette époque, des passions qui venaient battre et ébranler la chaire où professaient des Guillaume de Champeaux, des Abélard, des Anselme de Laon, etc.

L.-H. LABANDE.

The complete works of John Gower, edited from the manuscripts with introductions, notes, and glossaries by G. C. MACAULAY **: the french works** ; Oxford. Clarendon Press, 1899; in-8° de LXXXVII-564 p.

On savait que Gower avait écrit trois grands poèmes, intitulés *Vox clamantis* (en latin), *Confessio amantis* (en anglais) et *Speculum meditantis* (en français), dont le dernier était considéré comme perdu. M. Macaulay a eu, il y a cinq ans, l'heureuse chance de retrouver celui-ci, dissimulé sous le titre de *Mirour de l'homme*. C'est une immense composition religieuse et morale, en strophes de douze vers (aabaab bbabba) qui, bien qu'il ait perdu au moins un millier de vers, en compte encore près de 30,000. L'ouvrage n'a pas une grande valeur littéraire, mais il est curieux en ce qu'il nous montre ce que le français était devenu en Angleterre à la fin du XIV[e] siècle et aussi en ce qu'il nous fournit un tableau de la société anglaise, malheureusement assez peu précis, à la veille de la grande crise sociale de 1381 [1].

---

1. M. M. le date de 1376-1379.

Ce poème est ici publié avec le plus grand soin, ainsi que les autres œuvres françaises de Gower, les *Cinquante Ballades* et le *Traitié pour essampler les amants mariés* [1].

Une des parties les plus intéressantes est l'Introduction : M. Macaulay y démontre l'identité du *Speculum meditantis* et du *Mirour de l'homme*. Nous avons un sommaire, par l'auteur lui-même, du premier, et le second y correspond exactement ; on trouve dans les deux œuvres la même classification des vices, qui ne se rencontre pas ailleurs ; un grand nombre d'anecdotes, de comparaisons, de citations (parfois également fausses) leur sont communes ; enfin, mêmes procédés de style de part et d'autre : tels sont les arguments dont se compose cette démonstration, rendue plus lumineuse encore dans les notes, où on trouvera de nombreux rapprochements de détail entre le *Mirour* et les deux autres œuvres de Gower [2]. Une autre partie, également fort importante, de l'Introduction est consacrée au relevé des principaux traits phonétiques de la langue de l'auteur ; elle n'offre pas seulement une précieuse collection de faits, mais abonde en vues originales et justes. Le texte est très correctement publié ; il ne présentait pas du reste de grandes difficultés, le manuscrit étant très voisin de l'original. Les notes qui lui font suite nous renseignent sur la source de certains développements, relèvent diverses particularités linguistiques, expliquent les passages difficiles. Enfin, un glossaire très abondant termine ce beau volume, qui, dans son ensemble, ferait honneur à un romaniste de profession.

Nous y signalerons seulement quelques lacunes qu'il eût été très facile de combler. Si la phonétique du texte est l'objet d'un examen étendu et consciencieux, il n'en est pas de même de la morphologie et de la syntaxe. La première est tout à fait sacrifiée ; la seconde est traitée dans les notes, par bribes et d'une façon parfois assez incomplète. Le dépouillement que j'ai fait des 500 premiers vers montre qu'il y avait là bien des traits intéressants à recueillir [3]. Il ressortirait

---

1. Le présent volume forme le tome I d'une édition qui en comprendra quatre ; dont deux pour les œuvres anglaises et un pour les œuvres latines.

2. La transcription de *Mirour de l'homme* par *Speculum meditantis* s'explique aisément : Gower aura voulu donner la même désinence au titre de ses trois ouvrages.

4. En voici les principaux résultats. Il y a confusion constante entre les genres ; ce ne sont pas seulement les adjectifs qui revêtent indifféremment, comme le dit M. M. (p. XVII), la forme masculine ou féminine ; la confusion porte aussi sur les substantifs (*pomme, arbre, peine*, sont masculins ; *péché, office*, féminins) ; erreur dans l'emploi des pronoms de la troisième personne (le datif est pris pour l'accusatif, voy. 165, 399, ou réciproquement, 85, 142), de *même* (126), de *chacun* (pris comme pluriel, 1), de la négation (381), de *que* (considéré comme explétif, 135) ; confusion entre les modes (conditionnel pour indicatif ou subjonctif ; voyez les notes) ou les temps (imparfait pour passé défini, 66, 156, 177, 334, 348 ; passé défini pour imparfait du subjonctif (305, 327) ; les mots sont fréquemment dé-

de cet examen que le français était dès lors en Angleterre une langue morte, apprise à grand'peine dans les livres, et que l'auteur le plus soigneux était incapable d'écrire correctement. La plupart des fautes s'expliquent par une influence de la syntaxe anglaise. L'influence de la langue de l'auteur ne s'exerce pas moins sur son vocabulaire ; les remarques qu'on pourrait faire à ce sujet sont loin d'être épuisées dans les pages xxxii-v. Enfin, la main du non-spécialiste se reconnaît à quelques erreurs de détail, trop légères, je le reconnais volontiers, pour ôter rien au mérite du savant éditeur [1].

A. Jeanroy.

La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVI[e] siècle. Étude sur la transition de l'art gothique à l'italianisme, par Raymond Koechlin et Jean-J. Marquet de Vasselot, attaché des Musées nationaux. Paris (Armand Colin), 1900, 1 vol. in-8, jésus, 241 p. et 116 fig. hors texte en phototypie.

Sainte-Beuve dit quelque part : « L'humanité passe son temps à détruire, à raser le passé, à tâcher de l'abolir ; puis, quand on en est bien loin et qu'il est trop tard, à tâcher de le retrouver, de le déterrer et à vouloir s'en ressouvenir. Les moindres débris, les moindres bribes qu'elle en ressaisit la transportent. La difficulté fait le mérite. » Si la difficulté fait le mérite, celui de MM. Koechlin et Marquet de Vasselot n'est pas petit. On admire ce qu'il leur a fallu de persévérance et de sagacité pour nous rendre ce chapitre de l'histoire de la sculpture française. Pendant plusieurs années, ils ont parcouru les villages de la hCampagne méridionale, explorant chaque église et photographiant (souvent avec quelles peines !) toutes les statues qu'ils

---

tournés de leur emploi ou de leur sens (*ester* est pris activement 186 ; *oreiller*, au sens de « chuchoter », 415 ; *issue*, de race, 42 ; *femeline*, de femme, 133 ; *decès*, de séparation, 199) ; les barbarismes même ne manquent pas (*mengut* pour *mengea*, 147, 153 ; *botuz* pour *botez*, 171 ; *cherice* pour *cherit*, 254 ; *remis* pour *remés*, 340 ; *terrere* pour *terre*, 358) ; enfin, certains mots sont forgés de toutes pièces, quelques-uns, semble-t-il, d'après l'anglais (*encress* = croissance, 202 ; *crétine* = inondation, *solein* = seule).

1. P. xxiii. La forme *vais* (*vado*) est donnée comme antérieure à *vois*. — *Perestre* (voy. glossaire) n'est pas « paraître » mais « être », précédé de *par* augmentatif. — La construction signalée (note sur le v. 23) comme particulière à Gower : (*je croi que vostre talent changeast* est tout à fait usuelle ; il faut de même effacer la note (v. 115) sur la locution *il avoit*. — Il faudrait écrire *autiel* (non *au tiel*, *passim*), *en hireté* (227), *fol délit* (261), etc. J'aurais écrit *o* (*apud*) au lieu de *ove*, *cum* au lieu de *cumme*, partout où ces deux dernières formes faussent le vers ; il est évident qu'elles proviennent du copiste. A propos des exemples de la forme strophique employée, il fallait renvoyer (p. xliii), non plus à la liste donnée par M. Raynaud, mais à celle, beaucoup plus complète, de M. Naetebus (*Die nicht-lyrischen Strophenformen des altfranzœsischen*, n° XXXVI).

rencontraient. Puis, recourant aux documents d'archives publiés par les érudits locaux, registres de fabriques, livres de comptes des chapitres, ils ont essayé de retrouver la date et le nom des auteurs de quelques-unes de ces œuvres d'art. Ils ont eu parfois cette bonne fortune. Enlevant à Dominique Florentin, à Juliot, à Gentil une foule d'œuvres que la légende leur attribuait, ils ont su leur rendre deux ou trois morceaux authentiques. Mais la plupart du temps ils se sont trouvés en présence d'œuvres anonymes. Car telle est la malechance de nos vieux imagiers français : quand les livres de comptes nomment un artiste, son œuvre a généralement disparu, et quand l'œuvre subsiste, les livres de comptes sont muets. Seul, Dominique Florentin, avec ce bonheur insolent qu'ont toujours eu les artistes italiens, a reparu, grâce à la concordance des œuvres et des documents, avec une physionomie parfaitement distincte. Renonçant donc à retrouver des noms d'auteurs et des dates, MM. K. et M. ont essayé de grouper les œuvres d'après leurs analogies. Quand nous savons interroger une œuvre d'art, elle nous révèle sur ses origines presque autant de choses que pourrait faire un document écrit. Le véritable historien de l'art, sans jamais dédaigner les pièces d'archives, doit savoir, quand il le faut, s'en passer. Ses documents ce sont les œuvres elles-mêmes. Avec une finesse de goût très remarquable, MM. K. et M. ont noté des ressemblances, groupé des œuvres, et retrouvé ce qu'ils appellent des *ateliers*. A Troyes, au commencement du XVI[e] siècle, il y avait plusieurs de ces ateliers. A la tête de chacun d'eux, se trouvait un maître d'une personnalité très forte qui imposait ses inventions et son style aux compagnons qui travaillaient sous ses ordres. C'est pourquoi les œuvres, souvent très inégales, qui sont sorties d'un même atelier ont un air de famille ; on peut les reconnaître. Je crois que les archéologues et les artistes accepteront généralement les groupements tentés par MM. K. et M. Le soin minutieux qu'ils apportent à l'examen des œuvres, et la sûreté de leur goût inspirent confiance. Parfois cependant, le désir d'organiser, de ramener à l'unité tant d'œuvres éparses, les entraîne peut-être un peu loin. Je ne suis pas aussi certain qu'eux que la fameuse cène de Saint-Jean soit de Juliot ou même de son atelier. — D'ailleurs ce ne sont pas ces groupements qui font le principal intérêt du livre de MM. Koechlin et Marquet. Le vrai sujet de leur livre, c'est la lutte entre le vieux génie gothique et l'art italien. C'est Courajod, le premier qui vit le drame, et passionna toute cette histoire. Rien de plus intéressant. Dans les premières années du XVI[e] siècle on voit nos vieux maîtres gothiques, jusque-là si sûrs d'eux-mêmes et de leurs traditions, s'émouvoir, devenir inquiets. Ils ont entrevu l'art italien, et désormais ils n'auront plus de repos. La belle simplicité de leurs draperies leur semble de l'indigence : ils commencent à les soulever, à les chiffonner, à y creuser des plis profonds. La modestie des attitudes leur semble de la froideur : les

saintes se mettent à hancher, ou semblent toutes prêtes à danser. La recherche du trait caractéristique dans le costume, dans la physionomie leur semble de la vulgarité, et petit à petit on voit apparaître la draperie vague, à l'antique, et la tête de style. Voilà ce qu'on peut étudier à Troyes, mieux peut-être que partout ailleurs, à cause de l'abondance des œuvres et de leur heureuse continuité. — On aurait voulu que les auteurs, négligeant quelques menus détails de peu de prix, aient présenté cette histoire passionnante avec plus de force encore. Elle y est bien, mais dispersée. Leur livre serait devenu une œuvre d'art d'un puissant intérêt dramatique, qui eut séduit les plus ignorants. Quels chapitres ils auraient pu écrire en opposant l'art gothique à l'art italien, d'un côté un art habitué à rendre la douleur, la résignation, la pitié, tous les côtés humbles de l'âme ; de l'autre un art qui ne veut exprimer que la beauté, la santé, la force et « l'orgueil de la vie » !

Mais nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. MM. Koechlin et Marquet de Vasselot ont donné aux érudits un livre trop précieux et qui leur a coûté trop de peine pour qu'on ne les remercie pas sans réserves.

Émile MALE.

G. MONCHAMP. **Une lettre « perdue » de Descartes,** à propos de la nouvelle édition de ses œuvres. — 13 pp. in-8, extr. du *Bull. de l'acad. roy. de Belgique*, n° 8, 1899.

M. l'abbé Monchamp, qui a publié, en 1886, une excellente *Histoire du cartésianisme en Belgique*, a trouvé bon de reproduire à nouveau le texte d'une lettre de Descartes à Mersenne, du 13 décembre 1647, que l'abbé Emery avait fait connaître dans son ouvrage : *Pensées de Descartes, etc.* (Paris, 1811 ; rééd. 1842), et dont l'original, volé par Libri aux Archives de l'Institut, n'a pas encore été retrouvé. Le savant belge paraît avoir craint que M. Ch. Adam et moi, dans la nouvelle édition des *Œuvres de Descartes*, n'utilisions pas cette source, que nous avions pourtant citée à une autre occasion, ainsi qu'il le remarque lui-même. Le voilà rassuré ; mais il nous aurait rendu un service plus réel en nous signalant des fautes ou des erreurs dans les trois volumes déjà parus aujourd'hui. Pour mieux l'y inviter, je lui demanderai pourquoi il a imprimé, dans le texte de la lettre : « M. de Zuglichem ». Descartes a toujours correctement écrit « Zuylichem ».

La lettre, ainsi publiée pour la troisième fois, est au reste particulièrement intéressante, parce que Descartes y rappelle qu'il avait « averti » Pascal de faire l'expérience du vif-argent au haut et au bas d'une montagne, et demande s'il a donné suite à cette idée.

D'après ce que Pascal a publié, celui-ci venait précisément d'écrire, le 15 novembre 1647, à son beau-frère Perier pour lui demander de faire l'expérience sur le Puy-de-Dôme; d'après la même lettre, il aurait fait connaître son projet à « tous nos curieux de Paris », et Mersenne en aurait déjà avisé ses correspondants, en s'engageant à leur faire part du résultat. Or, dans la Préface de ses *Reflectiones Physico-Mathematicæ*, terminée au plus tôt en novembre 1647, Mersenne parle bien de l'expérience comme à faire, et ailleurs de Pascal comme préparant un traité pour l'explication du phénomène du vide, mais il ne dit nullement que Pascal s'occupe de ladite expérience. Bien plus, j'ai récemment découvert dans un ms. de la Hofbibliothek de Vienne (nº 7049), des documents compliquant encore la question. Le 8 janvier 1648, Mersenne écrivait à Le Tenneur, qu'il croyait en Auvergne, pour l'inviter à se charger de l'entreprise. Ce Le Tenneur, qui est d'ailleurs un ami de Perier, et qui a précisément assisté, le 14 octobre 1647, à une expérience du vide faite à Clermont chez le beau-frère de Pascal, répond de Tours, le 16 janvier 1648 à Marsenne, une lettre dans laquelle, entre autres passages curieux, on lit celui-ci :

« Outre cela, croyés vous qu'il soit fort facile de porter un tuyau « de verre et 20 livres de mercure au haut d'une montagne pareille à « celle-la ? Certainement je crains fort de ne pas venir a bout de cette « experience lorsque je seray dans le pays. Mais puisque vous avés un « Prince a Paris qui fournit a l'apointement, donnés lui avis de faire « faire l'experience a ses despens sur quelque haute montagne, en « donnant cette commission a quelqu'un qui en soit proche. Car « pour la grande dame qu'on vous a dit m'honorer fort, ... de « despenser un double pour l'avancement des sciences, croyés moy « qu'elle ne se cognoist point a cela, et qu'il ne le faut point atendre « d'elle. »

La grande dame est la « bonne et espaisse Marquise d'Effiat, » qui habitait Clermont. Quant au Prince, je n'ai pu trouver jusqu'à présent aucune autre indication, et je serais heureux si on pouvait m'en fournir.

Paul TANNERY.

Vorlesungen über Geschichte der Mathematik, von MORITZ CANTOR. Zweiter Band, zweiter Halfband, von 1550-1668. Mit 97 in den Text gedruckten Figuren. Zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1900. Gr. in-8, x-944 p.

Il est inutile de faire l'éloge d'une Histoire de la mathématique en trois épais volumes, dont le succès a été assez éclatant pour qu'avant même l'achèvement de l'impression de la dernière partie, l'auteur ait dû préparer une nouvelle édition. Le second volume de la première

avait paru en 1892 et comprenait 864 pages ; en tenant compte de la différence de justification, il a, dans la réédition, un accroissement de près d'un vingtième. C'est assez dire que M. Cantor a très sérieusement retouché son ouvrage et qu'il l'a notamment mis au courant de tous les travaux parus depuis huit ans. La préface complète même la revision, en mentionnant les documents survenus pendant l'impression, en particulier ceux publiés dans la *Festschrift* qui, l'année dernière, a marqué le soixante-dixième anniversaire de l'illustre historien.

Pour un tel ouvrage, ce n'est que sur les détails que la critique peut s'exercer ; mais à cet égard elle aura toujours à glaner, précisément parce que le travail de M. Cantor vaut non moins par la richesse des informations que par la compétence et la clarté techniques. Or, il lui était matériellement impossible de contrôler tous les documents qu'il cite ; la tâche de remonter aux sources était assez lourde en ce qui concerne les questions historiques d'un intérêt spécial ; celle-là, l'auteur l'a accomplie avec une patience et une conscience réellement admirables, même pour ceux qui ne partagent point toutes ses opinions. S'il lui est échappé quelques erreurs, *quas humana parum cavit natura*, il y a cependant peut-être d'autant plus d'intérêt à signaler les plus minimes que l'ouvrage aura sans doute encore d'autres éditions et que, dans la présente, je retrouve quelques fautes d'impression de la première : ainsi, p. 481, l. 27-28, *Scala grimadelli* (lire *grimaldelli*) pour le titre de l'ouvrage de Feliciano ; p. 486, l. 9, *12 février* (au lieu de 18) 1539, pour la date d'une lettre de Tartaglia à Cardan ; p. 509, l. 3 en rem. ; au lieu de *addo tantum utriqendue*, lire *addendo tantum utrique ;* p. 510, l. 2, au lieu de *binomium*, lire *trinonium ;* p. 621, l. 20, lire 1570 au lieu de 1579 ; p. 638, l. 16, lire *paraplerosis* et non *paraperosis*.

Voici donc quelques-unes des observations que j'ai faites sur le demi-volume qui vient de paraître.

P. 481, l'attribution à Uberti (d'après Libri) du *Thesoro universale de abacho* est en contradiction avec la note 7 de la page 305, qui restitue cet ouvrage à Tagliente.

P. 490, « Luigi Ferrari, der dankerfüllte Schüler Cardan'os, der « sich mit seinem Lehrer so sehr eins wusste, dass er sich selbst von « ihm geschaffen, *che sono creato suo*, nannte ». *Creato suo* ne signifie point « créé par lui », mais veut simplement dire « son domestique » (ce qui naturellement est à entendre ici dans le sens du mot au XVIe siècle).

P. 496. Le récit fait par Tartaglia à la fin du livre VI des *Quesiti* n'est pas très exactement rapporté. Tartaglia ne dit point qu'il fut renvoyé de l'école, faute de pouvoir payer le maître, avant d'avoir appris à écrire plus de la moitié des lettres de l'alphabet, mais bien qu'étant à ce point, il quitta volontairement l'école après s'être pro-

curé des modèles complets de son maître, et qu'il put ainsi éviter le terme de pension qui allait échoir.

P. 516. Il y a une preuve assez curieuse que le dialogue des *Ragionamenti* entre Tartaglia et Richard Wentworth est purement fictif, ainsi que le soupçonne M. Cantor ; dans la réédition posthume de 1562, l'imprimeur Curtio Trojano n'a eu aucun scrupule à se substituer à l'interlocuteur anglais.

P. 549. Jean de la Pène n'est connu que sous la forme latine de son nom, Pena, identique à la forme provençale. La transcription française de cette forme est une fantaisie de Montucla ; la famille s'est perpétuée jusqu'à notre siècle sous les noms Pena, Pène, de Pène ; le premier devrait seul être conservé à l'élève de Ramus.

P. 582. D'après les récentes recherches de M. Ritter, l'historique concernant Viète (nous devrions écrire Viette) est à rectifier sur plusieurs points. Malgré ses relations personnelles avec des huguenots qualifiés, rien ne prouve qu'il ait jamais abjuré le catholicisme ; c'est en 1564 qu'il quitta sa position d'avocat à Poitiers pour s'attacher à la dame de Soubise ; nommé en 1574 conseiller au Parlement de Rennes, il fut presque immédiatement détaché pour le service du roi Henri III qui, dès 1581, le nomma maître des requêtes au Conseil privé ; il n'a jamais fait partie du Parlement de Tours ; enfin la légende, d'après laquelle il aurait détruit la plus grande partie des exemplaires de son *Canon mathematicus*, à cause des fautes d'impression qui le déparaient (p. 583) n'est nullement justifiée par l'étude de cet ouvrage.

P. 597. Ce n'est pas à Heidelberg, et en 1609, que fut fondée la première chaire d'arabe en Europe, puisque celle du collège de France remonte au moins à 1569.

P. 659. La séparation de l'Arithmétique et de la Musique dans l'édition de Théon de Smyrne par Bouillau n'est nullement une erreur ; ce qui manque à cette édition, c'est le texte de l'astronomie, publié pour la première fois en 1849 par Th.-H. Martin.

P. 660. Par une singulière confusion, M. Cantor fait un moine de Jacques Golius, le célèbre orientaliste qui professa à Leyde, et lui fait apporter en Occident le manuscrit arabe de Florence, qui servit à Borelli pour la première publication (1661) des derniers livres des Coniques d'Apollonius. Le manuscrit de Florence contient le texte d'Abou'l Fath d'Ispahan, et avait été donné, avec d'autres, au grand-duc Ferdinand I (1587-1608), par le patriarche d'Antioche, Ignace Néama ; il ne sembla point d'ailleurs que ce soit Borelli, mais bien le prince Léopold, qui ait en 1658 conçu le projet de publication. — Un autre texte, celui d'Abdelmelik de Chiraz, fut apporté d'Orient par Ravius (professeur à Upsal) et servit pour l'édition d'Apollonius qu'il donna de concert avec le mathématicien Samuel Reyher (Kiel, 1669), édition que M. Cantor a omis de mentionner. Le manuscrit est actuellement à la bibliothèque Bodléienne. — Enfin, le manus-

crit (en double exemplaire) que Golius avait rapporté à Leyde et sur lequel il fournit des notes au P. Mersenne (Minime et non pas Minorite), renfermait la version de Thabit-ben-Corah ; elle a été utilisée plus tard pour l'édition de Halley (1710). L'un des manuscrits est à Leyde, l'autre à la Bodléienne.

P. 683. Le voyage de Descartes en Angleterre est une invention de Baillet ; le voyage en Danemark a eu lieu en 1631, non en 1634. — La fille de Descartes, Francine, était déjà morte, lorsqu'il écrivit, le 28 octobre 1640, à son père qui venait de décéder sans qu'il en eût été informé. — Ce n'est nullement pour visiter la princesse Élisabeth que Descartes retourna trois fois en France, puisqu'elle résidait en Hollande et ne quitta ce pays que pour aller à Berlin.

P. 820. La première édition latine de la Géométrie de Descartes, parue en 1649, aurait dû être mentionnée.

P. 878-880. Ce n'est qu'en 1638 (et non en 1635) que Fermat et Descartes eurent connaissance de la quadrature de la cycloïde par Roberval et qu'ils en donnèrent leurs démonstrations. Toutefois Roberval l'avait communiqué, dès 1637, à Mersenne, qui, cette année même en fit l'objet d'une remarque dans un appendice de son *Harmomonie universelle*. C'est d'ailleurs en 1637 que devait avoir lieu le concours pour la chaire de Ramus pour lequel Roberval réserva, dit-il, sa découverte pendant un an. Elle est donc, au plus tôt, du commencement de 1636 et c'est par une erreur de mémoire que, dans ses lettres à Torricelli, il la fait remonter à 1634.

Paul TANNERY.

Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme, par J. BRUN-DURAND. Tome I. A à G. Grenoble, Falque et Perrin. 1900. gr. in-8°, x et 413 p.

M. Brun-Durand fait là une œuvre patiente, consciencieuse et très utile. On ne peut que louer son labeur et rendre hommage à l'étendue de ses recherches. Il a raison de dire qu'il n'a rien négligé pour composer un ouvrage solide qui puisse être consulté avec fruit ; il a consulté nombre de documents imprimés et manuscrits ; il a fouillé les archives départementales et communales, et même les dépôts de nos ministres de la guerre et de la marine. Il indique d'ailleurs les sources auxquelles il a puisé ses renseignements et il n'avance rien qui ne lui semble parfaitement établi. Enfin, il se contente d'exposer la vie et les actes de ses personnages, et il se garde presque toujours des appréciations et des jugements. Nous ne lui reprocherons que d'avoir dans ses notices le style un peu lourd et traînant. Il a, en outre, oublié certains hommes de la Drôme qui méritaient une mention, comme l'imprimeur *Aurel* qu'il cite dans l'art. Louis Gallet (cf. *Jeunesse de Napoléon*, II,

161 et 317), les d'*Arthan* (cf. *id.* 192 et 333) et Théophile *Chancel*, le défenseur d'Huningue (cf. *l'Alsace en 1814*, 436). Enfin, il a çà et là commis de légères erreurs ou laissé des lacunes : *Argod* ; il était maître d'écriture et Victor lui donna cette note : « exerce parfaitement les fonctions de son état, paraît avoir assez de capacité d'être promu à un grade supérieur » ; *Bon* : M. B. D. n'est pas d'accord avec Charavay (*Les généraux morts pour la patrie*, 64) ; *Championnet* : il eût fallu citer la part qu'il prit à la bataille de Kaiserslautern (cf. *Hoche*, 87) ; *Coston* : c'est exagérer que de dire que son ouvrage est classique ; *Daudel* : il eût fallu mentionner sa belle attitude à Champigny : *Dupuy de Bordes* : M B.-D. trouvera quelques détails nouveaux sur ce personnage dans le livre déjà cité (*Jeunesse de Napoléon*, I, 340 et 477) ; *Faujas de Saint-Fond* : il voyagea en Allemagne et sous prétexte d'études géologiques, y fit métier d'espion (Pingaud, *D'Antraigues*, 195) [1]. Ces menues observations n'atténuent en rien la valeur de ce travail; nous souhaitons le prompt achèvement de l'ouvrage et il serait à désirer que tous les départements eussent un Dictionnaire biographique comme celui que M. Brun-Durand consacre à la Drôme.

A. C.

La guerre dans la vallée d'Aspe et la bataille de Lescun, par le lieutenant Schmuckel du 18e d'infanterie. Pau, Empérauger 1900. In-8°, 105 p. avec carte, 2 francs.

M. le lieutenant Schmuckel a, grâce aux recherches qu'il a faites non seulement aux archives d'Oloron, de Pau et d'Espagne, mais dans les papiers des mairies et de quelques familles (notamment le récit du sergent Larricq), retracé aussi exactement et complètement que possible la bataille ou mieux le combat livré à Lescun, le 5 septembre 1794, par le comte de Castel-Franco au 5e bataillon des Basses-Pyrénées. Sa longue et patiente enquête dans la vallée d'Aspe lui a permis de reconstituer presque heure par heure et avec un luxe extraordinaire de détails cette affaire si honorable pour nos armes. Il ne se borne pas à retracer l'action : il montre les fautes que vainqueurs et vaincus ont commises, les uns en se disséminant, les autres parce qu'ils étaient fort mal commandés. Le volume est d'ailleurs une histoire de la vallée d'Aspe au point de vue militaire ; l'auteur nous raconte son occupation en 1814. On trouve dans des annexes un état des officiers du 5e bataillon des Basses-Pyrénées, et une biographie de

---

1. Art. *Fugière*, lire « ne tiendra pas » et non *ne viendra pas* (cf. *Jeunesse de Napoléon*, II, 228 et 342). M. Brun-Durand nous permet-il de lui rappeler qu'à la fin de notre livre sur l'*Ecole de Mars* (p. 270) il trouvera le nom des élèves envoyés à cette école par les districts de la Drôme ?

Laclède, le futur colonel, qui montra dans la journée de Lescun tant de bravoure et de décision et qui, de sa main, fit prisonnier, à l'attaque du moulin, le baron de Hoortz, chef des gardes wallonnes.

A. C.

— La maison Garnier publie quelques volumes nouveaux de littérature espagnole, qui prouvent décidément que le goût des lettrés comme les études des érudits se portent de ce côté depuis peu. C'est d'abord un nouveau tome de la Collection Mérimée, dont il a déjà été question ici, avec plus de développement : deux comédies de *Moratin* : *La Comedia nueva* et *El Si de las Ninas*, éditées par M. F. Oroz, qui les avait précédemment traduites en un volume signalé également. L'introduction est intéressante et les notes sont soignées. Ces textes sont sur les programmes de l'enseignement de l'espagnol dans nos Universités du Midi.—Moins précisément utile et sans but bien défini, nous apparaît une petite Collection qui débute, de traductions de *Chefs d'œuvre du Théâtre Espagnol* ancien et moderne, par M. Clément Rochel. D'après le programme indiqué à l'avance, on a choisi sept pièces du théâtre classique, et sept du théâtre moderne. Il n'y aurait rien à dire sur le goût personnel qui a fait préférer au traducteur telle ou telle pièce, plutôt que d'autres plus importantes et d'intérêt plus général, s'il n'avait, dans le nombre, compris plusieurs pièces déjà plusieurs fois et même récemment traduites. Celà parait non seulement superflu mais dangereux. Car pour la pièce de Moreto : *Dédain pour Dédain*, qui vient de paraître (ainsi que la *Petite Niaise* de Lope de Vega, celle-ci peu connue), un esprit mal intentionné qui voudrait rapprocher de la traduction de M. Rochel celle que Habeneck a fais jadis paraître, serait amené tout naturellement à montrer qu'une foule de passages sont identiques dans les deux versions et en déduirait que le nouveau traducteur s'est un peu trop inspiré de son prédécesseur. Il l'a cependant corrigé parfois, mais ne pouvait-il éviter ce rapprochement, en laissant cette pièce ? De même pour d'autres de Lope et de Calderou, de même aussi pour *Don Juan Tenorio*, qu'il annonce également, et qui a été traduit déjà deux fois, en dernier lieu il y a un an à peine. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 août 1900.

MM. Diels, secrétaire de l'Académie des Sciences de Berlin, et Gomperz, de Vienne, correspondants étrangers, assistent à la séance.

M. Salomon Reinach fait une communication sur les phénomènes généraux du totémisme animal.

De cette définition du totémisme animal : « Un pacte d'alliance entre un clan d'hommes et un clan d'animaux », M. Reinach déduit 12 séries de faits qui seraient, suivant lui, les conséquences logiques du principe posé. Ainsi certains animaux ne sont ni tués ni mangés, mais cependant élevés et nourris ; quand ces animaux sont tués sous l'empire d'une nécessité pressante, on leur fait des excuses et l'on s'efforce d'atténuer la responsabilité du meurtre ; on pleure un animal qui meurt de mort naturelle ; les hommes revêtent la peau des animaux dans certaines cérémonies, etc. Tous ces faits se retrouvent à la fois chez les tribus totémiques modernes et dans les civilisations antiques ; d'où M. Reinach conclut que les

religions de l'antiquité ont passé elles-mêmes par une période de totémisme. Il ajoute que cela peut d'ailleurs s'établir *a priori*, car l'homme primitif ne sait pas distinguer nettement le règne humain du règne animal, et comme les clans humains primitifs contractent des alliances entre eux, il est naturel qu'ils en aient contracté aussi avec les clans d'animaux.

M. Bréal explique par l'analogie la formation du mot aristotélicien ἐντελέχεια, de ἐντελής, qu'il rapproche de συνέχεια, formé de συνεχής. — Il propose aussi une explication du mot homérique, τειχεσιπλήτα, auquel on a supposé le sens de « qui ébranle les murs ». Il croit que πλήτης ne peut venir que du verbe πέλομαι, synonyme de εἶμι. Le mot signifierait donc « qui réside dans les murs », c'est-à-dire « qui veut mettre en sûreté ses déprédations », et serait un synonyme de « brigand », ce qui convient fort bien au passage d'Homère où les Déesses injurient le dieu de la guerre, de la violence.

Séance du 10 août 1900.

M. Salomon Reinach cherche à préciser la nature du *tabou*, sorte d'interdiction religieuse dont le nom est polynésien, mais que l'on retrouve dans les civilisations les plus diverses, anciennes et modernes. Le *tabou* est une interdiction non motivée, non accompagnée de la menace de l'intervention d'un législateur, qui a pour but de soustraire des hommes à des dangers non apparents, en particulier au péril de mort. Le type du *tabou* est la défense adressée au premier homme : « Tu ne mangeras de ce fruit, ou tu mourras. » Le Décalogue primitif était sans doute conçu suivant ce modèle, qui transparaît sous les rédactions tardives que l'on en possède. Ainsi la défense : « N'insulte pas ton père ou ta mère, *ou tu mourras* » nous est parvenue sous la forme singulière : « Honore ton père et ta mère, *afin que tu vives longuement*. » La promesse de récompense, qui a embarrassé les commentateurs n'est autre chose que la menace de mort immédiate, transportée et comme retournée lors du changement de la défense en précepte. — MM. Bouché-Leclercq et Bréal présentent quelques observations.

Séance du 17 août 1900.

M. Bréal fait une communication sur le mot IOVXMENTA, qui figure dans une inscription récemment découverte au Forum romain et que l'on a très diversement datée (du VIIe siècle a. C. jusqu'au IIIe ou IIe siècle). Il établit que la lettre X n'est pas un signe d'antiquité. Cette lettre n'existe ni en osque ni en ombrien, et la place même qui lui a été donnée, tout à la fin de l'alphabet, fait penser que c'est une lettre ajoutée qui dérivé du χ grec (le son *Ks* représenté par κ σ et plus souvent par χσ : de là, par abréviation, la notation χ). — M. Bréal entretient ensuite l'Académie des parfaits en -ATTED, qui n'existent que dans l'Italie du Sud et dont il trouve l'origine dans la forme en -αττω des verbes en-άζω (δοκιμάττω = δοκιμάζω, δικάττω = δικάζω), verbes qui ont eu, comme ceux en -ίζω, une fortune tout à fait particulière. — Enfin M. Bréal rapproche de divers mots sanscrits, latins et grecs le mot κεφαλή. — MM. Boissier, Weil, Reinach et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach commente deux passages de Diodore et de Plutarque qui, s'ajoutant à un vers célèbre d'Homère, viennent à l'appui de découvertes épigraphiques récemment faites à Crète, où M. Evans a exhumé toute une bibliothèque de tablettes en terre cuite couvertes de caractères non encore déchiffrés. Ils prouvent, suivant lui, que l'antiquité avait conservé le souvenir d'un système d'écriture contemporain de la guerre de Troie et différent de ceux qui furent en usage, à l'époque classique, en Grèce, en Egypte et en Assyrie. — M. Oppert présente quelques observations, auxquelles répond M. Reinach.

M. Pottier lit une note sur des vases donnés au Musée du Louvre par M. le baron de Baye et par M. Paul Gaudin, les uns rapportés du Caucase, les autres de Cappadoce. Il en tire quelques conclusions sur l'existence du style géométrique en Orient, que l'on avait contestée à tort.

Séance du 24 août 1900.

M. Barbier de Meynard fait une communication sur la monographie d'Avicenne qui vient d'être publiée par M. le baron Carra de Vaux. Il termine ainsi : « Ecrit avec une profonde connaissance de la philologie scolastique et témoignant d'une prédilection marquée pour cette étude peut-être trop négligée de notre temps, le livre de M. de Vaux la remet en sa véritable place et rend ainsi un service signalé non seulement à l'érudition orientale, mais, en un sens plus élevé, à l'histoire de l'esprit humain. »

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 10 septembre — 1900

Altceltischer Sprachschatz von Alfred HOLDER, Zwœlfte Lieferung, Norici-Poeninus. Leipzig, Teubner, 1900, gr. in-8, col. 769-1023.

La douzième livraison du dictionnaire vieux-celtique contient les importants articles : *Norici, Numantia, Pados, Parisii, Pictavi, Picti, Poeninus*, où l'on trouve tous les éléments de monographies complètes et détaillées. Voici quelques remarques.

Olle-cnus (coll. 846) semble à rapprocher de *Ollo-cnus, Ollo-gnatus*. Pour le changement de *o* en *e*, cf. *Seno-magli* et *Sene-magli*.

Orgiacus (col. 876), Orgé, n'est pas un nom de ruisseau ; c'est un nom de lieu qui servait à déterminer un ruisseau anonyme ; on disait le ruisseau d'Orgé, comme on dit en Bretagne la rivière de Crach, Crach et Orgé étant situés non loin des cours d'eaux qu'ils servent à dénommer. Actuellement le nom d'Orgé n'existe que dans l'expression *gué d'Orgé*, anciennement *doit d'Orgé*, qui désigne un faubourg de Laval.

Ortiagon (col. 880) est un nom isolé que l'on ne peut ni expliquer ni rapprocher d'aucun mot de forme analogue. Ὀρτιάγων est la leçon de Plutarque, *De mulierum virtutibus* p. 258 d, qui reproduit un passage de Polybe, cité d'autre part par Suidas. Tite-Live écrit XXXVIII, 19, 2 : *Ortiago* ; mais 24, 2 et 9 : *Orgiagontis, Orgiagontem*. C'est aussi l'orthographe de Valère Maxime ; Florus écrit *Orgiacontis*. La confusion de ΟΡΤΙΑΓΩΝ avec ΟΡΓΙΑΓΩΝ est facile à expliquer. Il n'y a pas de raison pour attribuer la faute à Tite-Live plutôt qu'à Plutarque, l'un et l'autre copiant Polybe. La leçon *Orgiagon* aurait l'avantage d'être apparentée à toute une série de noms gaulois : *Orgetius, Orgeteius, Orgetorix, Orgia, Orgius*.

Oximensis pagus (col. 895) pourrait être rapproché du nom des Ossismi pour lequel on a la variante *Oximorum* dans la *Notitia Galliarum*.

Le nom des *Oxubii* (col. 896) doit être comparé à celui des Ubii, que l'on adopte ou non l'explication de *ox-* par l'irlandais *os* « au dessus de ». D'autre part *Oxubii* ne peut guère être séparé de *Esubii* (variante de *Esuvi*, *Essui*) qui n'a vraisemblablement rien à faire avec le dieu Esus.

Paramus (col. 928) pourrait être une forme abrégée de *Paramagus*. Il est douteux que le premier terme *para-* ne soit pas celtique, si *Para-senus* (col. 929) est le nom d'un Gaulois ; dans cette hypothèse, *paraveredus* ne serait pas un composé hybride influencé par πάριππος.

Parecorius (col. 932) semble avoir le même second terme que *Petru-corii*, *Tri-corii*, *Ver-corio*.

Partegoria (col. 950), nom qui n'a rien de celtique et qui désigne une affranchie du temps d'Hadrien, est peut-être une faute de graveur pour Paregoria (Παρηγορία), nom grec dont on a le masculin Παρηγόριος. Le *t* proviendrait du *et* précédent : *et Paregoria*.

Pellus (col. 963) ne peut être identique à l'irlandais *ciall*, gallois *pwyll* qui l'un et l'autre représentent * *qeisla*.

Petor-ritum (col. 973) présente une forme curieuse et isolée d'un premier terme *petor* qui partout ailleurs apparaît sous la forme *petru-* *petro-* : *Petru-corii*, *petru-decametos*, *Petro-mantalum*. Les leçons des manuscrits sont : *petorritum*, *petoritum*, *pretoritum* ; il est possible qu'aucune ne soit tout à fait correcte et que la forme primitive du mot ait été *petro-ritum* ; l'interversion de l'*r* aurait été produite sous l'influence de l'étymologie donnée par les anciens qui y voyaient les uns le grec πέτομαι, les autres l'osque *petora*.

Petru-decametos (col. 980) a un second terme intéressant qui doit être rapproché du gallois *degfed* « dixième ». Le composé nous atteste qu'en vieux celtique « quatorzième » et sans doute « quatorze » ne s'exprimaient pas comme dans les dialectes modernes au moyen d'une périphrase.

Pitrigori : Villa quae vocatur *Pitrigori*, in pago Limovicino (col. 1010) est probablement une corruption de Petrucorii que l'on trouve écrit *Petrecorico* et *Petrogoricae* dans des manuscrits de Grégoire de Tours. Le changement de *e* en *i* nous est attesté dans le texte même qui porte *Pitrigori* par la forme *Limovicino* pour *Lemovicino*.

G. Dottin.

L'Université d'Avignon aux XVIIe **et** XVIIIe **siècles,** par J. Marchand,... Paris, A. Picard et fils, 1900. In-8° de XIII-327 pages.

Sous ce titre, M. J. Marchand vient de publier un livre qui ne mérite guère que des éloges. Après une exploration complète de ce qui reste des archives de l'ancienne Université avignonaise, après

une étude approfondie de tous les documents imprimés, il a retracé un tableau des plus complets de la vie des maîtres et étudiants depuis 1600 jusqu'en 1792. On pourrait même dire que son ouvrage donne plus que ce qu'il annonce, puisqu'il passe aussi rapidement en revue l'évolution des différents organes de l'Université depuis leur création jusqu'au XVIIe siècle.

On jugera de l'intérêt de ce travail seulement d'après la nomenclature des principales matières. Le livre Ier, consacré à la corporation universitaire, à sa constitution et à son gouvernement, est d'abord l'étude du Collège des docteurs agrégés en droit, qui étaient les véritables maîtres de l'institution et exerçaient une tutelle souvent gênante sur les autres Facultés. Le chef de ce Collège était le primicier, élu chaque année, pourvu de droits nombreux et doté de privilèges importants : même le roi de France finit par lui reconnaître la noblesse héréditaire dans certains cas. En son absence, il eut des lieutenants ; quelquefois, une partie de ses attributions passait au doyen du Collège, et dans tous les temps il eut près de lui des avocats chargés de suivre les procès de l'Université et de plaider pour elle, un bedeau, qui était « à la fois appariteur en chef, secrétaire, garde des bâtiments, archiviste et au besoin, trésorier. » Bien que se gouvernant elle-même, la corporation universitaire avait à subir jusqu'à un certain point le contrôle des évêques ou archevêques d'Avignon et du pouvoir central : l'étude de ses relations avec ces « autorités étrangères » constitue même un chapitre assez curieux.

Le livre II concerne « les études et les étudiants », et considère l'organisation des différentes Facultés (droit, médecine, théologie et arts), les modifications apportées dans le recrutement des professeurs, l'enseignement donné par ceux-ci, le programme de leurs cours (M. J. M. a été assez heureux pour retrouver un certain nombre de cahiers d'étudiants), les examens que les élèves avaient à subir, les conditions de leur stage scolaire, les droits à acquitter par eux. C'est aussi un historique assez complet, malgré sa brièveté voulue, des divers collèges qui, depuis le XIVe siècle, entretenaient une partie des étudiants, et de la confrérie de Saint-Sébastien, qui les englobait tous.

La situation matérielle et la vie extérieure de l' « Université », tel est le titre du troisième et dernier livre. Tout d'abord un chapitre pour la description des bâtiments où se faisaient les cours, des auditoires plus ou moins primitifs où maîtres et élèves s'entassaient, des bibliothèques mises à leur disposition. Puis la comptabilité : l'auteur a relevé dans les comptes des primiciers le détail et les variations des recettes ordinaires constituées par le revenu des greffes de Carpentras, Pernes, L'Isle, Cavaillon, Malaucène, Valréas et Monteux incorporés à l'Université, par le produit des rentes et pensions, par les droits perçus sur les gradués. Les ressources extraordinaires ne provenaient que des emprunts, qui d'ailleurs étaient assez exactement et rapide-

ment remboursés : il semble que les docteurs s'étaient fait un point d'honneur de désintéresser au plus tôt leurs créanciers. Les dépenses comprenaient les honoraires des professeurs, bien peu élevés pourtant, les frais d'entretien des bâtiments, les salaires des agrégés et régents de chaque Faculté et surtout les frais des procès. Les relations du corps universitaire avec les autres Universités, avec le roi de France et avec la ville d'Avignon, font encore l'objet d'un chapitre très curieux, où l'on voit quelle place importante il tenait dans le pays et avec quel acharnement il défendait ses privilèges.

Malheureusement, dès le début du XVIII[e] siècle, sa prospérité était plutôt fictive. Il lui manquait de savoir renouveler ses méthodes et son enseignement, il lui manquait des professeurs vraiment à la hauteur de leur tâche et bien secondés ; il était en outre dans l'incapacité de couper court aux abus et de se reformer lui-même. En vain, essayait-il, par de scandaleuses facilités d'examen, d'attirer ses étudiants en plus grand nombre : la vie se retirait de lui peu à peu. A la Révolution c'était déjà presque un cadavre.

Je n'ai donné qu'une sèche analyse du livre de M. J. Marchand ; puisse-t-elle cependant donner l'idée des nombreux enseignements qu'on y puise et du talent très réel avec lequel il a été traité !

L.-H. L.

E. Jovy. **François Tissard et Jérome Aléandre :** Contribution à l'histoire des origines des études grecques en France. — 1[er] fascicule ; Vitry-le-François, typ. Denis, 1899 ; in 8° de 143 pages.

Carmelo Monteforte. **Ercole Strozzi poeta ferrarese.** — Catane, typ. « La Sicilia », 1899 ; 8° de 87 pages.

E. Rostagno. **Il « Monumentum Gonzagium » di Giovanni Benevoli o Buonavoglia.** — Florence, Olschki, 1899 ; 28 pages (Extrait de *la Bibliofilia*, I, fasc. 6-7).

F. Flamini. **Girolamo Ramusio (1450-1486) e i suoi versi latini e volgari.** — Padoue, 1900, 31 pages (Extrait des *Atti e Memorie della R. Accad. di Sc. lett. ed arti in Padova, vol XVI*).

Ces quatre brochures se rapportent à l'histoire de l'humanisme à la fin du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e]. La première s'ajoute aux publications déjà nombreuses qui, en ces dernières années, sont venues éclairer d'un jour nouveau la figure de Jérome Aléandre. M. Jovy consacre d'abord une notice substantielle à François Tissard, qui publia divers textes grecs à Paris de 1507 à 1509 ; puis il aborde la vie d'Aléandre, qu'il ne conduit, en ce premier fascicule, que jusqu'en 1508, au moment où le fameux humaniste quitte Venise pour se rendre à Paris. M. J. est bien au courant de tous les ouvrages tant anciens que modernes qui se rapportent à son sujet, et il cite copieusement les documents sur lesquels s'appuie son exposé.

Les autres humanistes dont les noms sont écrits en tête de cet article sont surtout des poètes. Le moins oublié est Ercole Strozzi, ce contemporain et ami de l'Arioste et de Bembo, ce favori de Lucrèce Borgia, qui aurait pu se faire un nom plus illustre dans la poésie italienne, s'il n'avait été assassiné en 1508 : il n'avait pas encore trente-sept ans. Cinq sonnets amoureux constituent le maigre bagage poétique avec lequel il peut à peine prendre place parmi les pétrarquistes de son temps ; mais ses poèmes latins, plus nombreux et plus importants, donnent une idée assez avantageuse de son talent poétique. Cette vie courte, dont le théâtre est Ferrare, l'un des milieux les mieux connus de la Renaissance, cette œuvre restreinte et facilement accessible, constituaient un sujet bien limité et assez facile, fort bien choisi en somme pour un débutant. M. C. Monteforte l'a traité sagement, sans qu'on puisse dire qu'il en ait tiré tout le parti que l'on pouvait espérer. Il a des maladresses de composition et de style qui désarment : mais en fin de compte ce travail consciencieux, quoique très peu personnel, n'est pas inutile. Malheureusement l'impression en est très négligée.

Girolamo Ramusio a ceci de commun avec E. Strozzi qu'il est mort également fort jeune après avoir composé en latin des vers érotiques et divers poèmes, ainsi que des sonnets médiocres, quoique plus nombreux que ceux de Strozzi. Mais Ramusio, médecin et commentateur de Galien, orientaliste et traducteur d'Avicenne, n'était poète qu'à ses moments perdus ; sous cet aspect il était à peu près inconnu. M. Flamini a eu l'heureuse idée de nous le révéler, et il l'a fait avec la sûreté et la précision auxquelles il nous a dès longtemps habitués.

Le *Monumentum Gonzagium* est un poème latin en sept chants, composé entre 1522 et 1525 par un Mantouan, Giovanni Benevoli ou Buonavoglia. Les érudits du siècle passé, Zeno, Mazzuchelli, Affò, n'ont possédé que d'assez vagues renseignements sur ce poème, imité surtout de Stace, et sur son auteur. Le manuscrit autographe en est récemment devenu la propriété de l'éditeur L. S. Olschki, ce qui a permis à M. Rostagno de donner une analyse détaillée de cette œuvre assez médiocre, mais non dépourvue d'intérêt au point de vue historique : ce sont tous les événements militaires dont l'Italie fut le théâtre de 1515 à 1522 que le poète a pris pour sujet, et ses personnages principaux sont Federigo da Bozzolo et Federigo da Gonzaga, premier duc de Mantoue. A cette analyse du poème viennent s'ajouter quelques renseignements biographiques précis sur son auteur. Voilà donc un point obscur éclairci.

Henri Hauvette.

Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal par Henry Martin, conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Arsenal ; Paris, Plon, 1899, xv et 664 p. in-8.

M. Alfred Franklin avait déjà fait précéder d'une courte notice historique le catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine dû à M. Aug. Molinier. Plus récemment M. Ch. Kohler a placé une véritable introduction en tête du catalogue des manuscrits de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Celui de la troisième grande bibliothèque publique de Paris, la plus considérable des trois et qui n'avait eu encore aucun historien, vient d'être complété par la publication de tout un gros volume formant le tome VIII et que M. Henry Martin a intitulé *Histoire de la bibliothèque de l'Arsenal*. Ce n'est pas là en effet simplement un exposé des notions qu'il est utile de posséder au sujet des séries de manuscrits que le dépôt renferme, mais un récit qui s'applique à la fois à la formation de ses collections de manuscrits et d'imprimés, à la période de la fondation de la bibliothèque, à la manière dont elle a été administrée pendant tout le cours du XIXe siècle. Il semblera, j'imagine, à certains esprits que le résultat n'est pas en proportion de l'effort dont ce livre témoigne et qu'il n'y a pas lieu de tant s'attarder, avec de si grands détails, à l'étude de l'état ancien des dépôts. On ne sait cependant pas assez en général combien difficilement les dépôts publics se sont constitués, par quelles vicissitudes souvent malheureuses ils ont passé avant d'aboutir à la situation, somme toute favorable, où ils se trouvent aujourd'hui. Les bibliothécaires, les archivistes ont eu bien plutôt le tort, pendant longtemps, de ne pas s'intéresser aux questions de cet ordre. Qui devra donc connaître l'histoire de leurs services, si ce n'est eux ?

Les divisions générales adoptées par M. M. sont bonnes ; seulement il n'a pas indiqué d'une façon assez apparente pourquoi il a compris entre telles et telles dates les différentes périodes des acquisitions de livres faites par le marquis de Paulmy, créateur de la bibliothèque de l'Arsenal, et quelques-unes mêmes des subdivisions ne paraissent avoir été faites que pour donner aux chapitres ou à leurs diverses parties des longueurs à peu près équivalentes (voir particulièrement 2e partie, chap. IV à VI). Quelques raisons qu'il y ait eu de procéder ainsi, ce n'est pas non plus sans un certain étonnement que l'on voit les *Annales* de la bibliothèque interrompues par trois chapitres relatifs aux dépôts littéraires. Il n'y a d'ailleurs pas lieu d'insister autrement sur ces différents points. M. M. a justement critiqué la date de 1757 qu'on assignait à la fondation de la bibliothèque et y a substitué la date de 1754 (p. 49). Il a de plus établi que les collections du marquis ont été quasi publiques dès 1767 (p. 62), a mis en lumière le rôle de ce bibliophile, « le plus sagace et le plus persévérant qui ait peut-être jamais existé » (p. 36), a su par de patientes investigations reconstituer partiellement sur le papier beau-

coup de collections par celui-ci acquises. Au cours de son récit il a, entre autres particularités intéressantes, signalé l'importance des travaux faits pour Paulmy par le relieur Bradel (p. 92), le prix de vente de la bibliothèque au comte d'Artois (412,000 francs, p. 339), l'influence exercée sur Paulmy par d'Argenson (p. 120), la valeur des collections Gaignat, Milsonneau et d'Heis (pp. 177, 179 et 240), celle des livres de la maison des Pères de la doctrine chrétienne dite Maison de Saint-Charles (p. 506), les dilapidations qu'eut à subir la bibliothèque des Célestins (p. 489), la main mise sur l'Arsenal par le Sénat en l'an X (p. 414), le genre de mérite qu'a eu Nodier, pour lequel fut créé un titre inutile (p. 574). Il a rendu justice à ces excellents fonctionnaires qu'ont été Germain Poirier (p. 418), Louis Godin (p. 566), Alexandre Duval, à qui l'on doit la richesse de la bibliothèque en pièces de théâtre (p. 571).

Il est tout au moins curieux aussi de relever dans cette Histoire combien furent nombreux les bibliothécaires qui successivement entreprirent ou furent chargés d'entreprendre le catalogue de tant de manuscrits et l'on doit de même constater qu'on avait autrefois la sagesse de ne pas craindre de vendre les livres qui paraissaient être devenus inutiles (p. 561). Aujourd'hui, par trop de timidité, on se garderait bien de déplacer un ouvrage inscrit sur un catalogue et ce n'est pas pour une autre raison que la bibliothèque de l'Arsenal conserve trois tomes d'un recueil dont les quatorze autres tomes sont déposés à la Bibliothèque Nationale (p. 485). La dispersion peut avoir ses avantages, mais évidemment non dans un cas semblable. Cette publication sévère n'est pas sans contenir même ici et là quelques détails amusants, les renseignements qui concernent le voleur de 1812 (p. 550) ou la personne induement logée pendant 50 ans (p. 570). La publication de M. M. présente enfin cet avantage qu'il en a profité pour rectifier lui-même, sans embarras, certaines erreurs ou omissions que son catalogue renferme (p. 111, 140, 478, 503).

Je n'adresserai à M.M., en terminant, qu'un petit nombre de légères critiques. Comme il était naturel de s'y attendre de la part du rédacteur d'un catalogue de manuscrits et malgré le développement donné aux Annales, son histoire est avant tout une étude des collections manuscrites ; il n'y est parlé qu'accessoirement des volumes imprimés ; quelques indications sur la provenance des plus précieux de ceux-ci n'auraient pas été superflues (cf. p. 477 et 518). Puis ce qu'on y dit à propos des cartes et plans, et particulièrement des estampes, est par trop succint. J'aurais désiré aussi que M. M. qui n'insère que peu de renvois désignât parfois plus expressément ses sources (cf. p. 379). Cette observation me fournit l'occasion de faire remarquer qu'il aurait trouvé aux Archives de la Seine, trop facilement oubliées, quelques actes de l'état civil peut-être à mentionner : l'acte de décès du marquis de Paulmy, les actes de naissance et de décès d'Ameilhon, ceux de

Saugrain ; l'acte de décès d'Ameilhon fait connaître le nom de sa femme, Al. H. Drouart, à laquelle il n'a pas survécu un an, et un autre acte, celui du mariage du baron d'Heiss, venant se joindre aux documents déjà connus, fixe la forme orthographique du nom de ce collectionneur (cf. p. 228). Une liste des sources aurait été utile et M. M. qui a voulu être si complet, aurait pu dresser une table générale de concordance entre les anciens et les nouveaux numéros des manuscrits, ainsi que l'ont fait dans leurs publications MM. Kohler et Molinier. Ajouterai-je que la partie récente de cette histoire me semble écourtée ? Il est vrai que si l'auteur eût mentionné à bon droit parmi les dons celui de la correspondance d'Anatole de Montaiglon, il ne lui appartenait guère de dire que le dépôt des périodiques, ordonné en 1880, se fait fort mal (cf. p. 591) et de sortir pour toute cette période d'une certaine réserve.

Mais M. M. est trop maître de son sujet, à tous égards, pour qu'il soit possible de lui reprocher d'avoir commis quelque véritable faute. Après avoir fait les simples remarques qui précèdent, il reste à le remercier de ce qu'il a fait suivre d'une table aussi développée son très consciencieux ouvrage.

Marius Barroux.

Geschichte des deutschen Zeitungswesens, von Ludwig Salomon. Erster Band, Das xvii, xvii und xviii Jahrhundert, Oldenburg und Leipzig, Schulze. In-8°, p. 265, 3 mark.

Ce livre est le premier volume d'une Histoire du journalisme allemand ; il se termine à la fin du xviii[e] siècle ; le volume suivant ira jusqu'à l'année 1870. L'auteur est évidemment très supérieur à Schwarzkopf et à Prutz, d'autant qu'il a pu, pour son premier tome, se servir de travaux, comme ceux de Grasshoff, de Stieve, d'Opel, de Milberg, de Zenker, et d'une foule de monographies parues dans ces derniers temps. Il a su d'ailleurs diviser et distribuer son sujet. Les titres de ses chapitres sont un peu longs : « La vie intellectuelle cherche à trouver son expression dans la littérature », ou encore « L'agitation politique croissante donne de plus en plus aux revues un ton politique ». Mais le récit se développe avec clarté. Il y a toutefois en beaucoup d'endroits des traces de rapidité ; M. Salomon insiste trop sur les choses connues et ne s'étend pas assez sur ce qu'on ignore d'ordinaire ; on regrettera qu'il n'ait pas fait plus de citations. A-t-il lu tout ce qu'il mentionne ? Il n'a pas même feuilleté le *Genius der Zeit* de Hennings qui, dit-il, se distinguait par un clair jugement ! Il oublie et Claudius, le « Messager de Wandsbeck » et Stäudlin, et Armbruster, et Halem, et la *Mainzer Zeitung* de 1792-1793, et les *Friedenspräliminarien* de Huber. Il omet Herder lorsqu'il

parle de Klotz qui n'a du reste qu'une demi-page et le *Boie* de Weinhold à propos du *Musée allemand*. Clair, aisé, intéressant, l'ouvrage de M. Salomon est incomplet et trop peu original.

A. C.

La Croatie militaire 1809-1813. Les régiments croates à la Grande Armée, par le commandant P. Boppe. Avec six planches en couleurs et une carte. Paris, Berger-Levrault, 1900. In-8°, 267 p.

Le colonel Nicole Papas Oglou et le bataillon des chasseurs d'Orient, 1798-1815, par Auguste Boppe. Paris, Berger-Levrault, 1900. In-8°, 80 p.

L'auteur de la *Légion portugaise* et des *Espagnols à la Grande Armée* vient de consacrer aux régiments croates un travail qui témoigne du même soin, des mêmes recherches minutieuses que ses précédentes études. M. P. Boppe rappelle d'abord les origines des *Grænzer*, des six régiments frontières, et les événements qui amenèrent leur incorporation. Il retrace ensuite la nouvelle organisation des régiments où les lieutenants-colonels et la plupart des officiers étaient restés, la nomination des colonels qui, à l'exception du major Slivarich, furent choisis parmi les Français de l'armée d'Illyrie, la création de deux adjudants-majors « parlant illyrique » dans chaque régiment, l'uniforme, etc. Il raconte l'attitude de ces Croates en Illyrie dans l'année 1813, comment ils se retrouvèrent aussitôt autrichiens, comment ils « désertèrent en masse ». Enfin, il suit les régiments qui combattirent à la Grande Armée et y firent bonne figure : en face des Russes, et sous les ordres de Napoléon, ils déployèrent les solides qualités militaires de leur race ; Delzons écrivait que le premier provisoire croate avait fait des merveilles à Ostrovno et Merle, que le troisième provisoire s'était couvert de gloire à Polotsk.

M. Auguste Boppe a, dans sa brochure, reconstitué la carrière du colonel Nicole Papas Oglou et fait en même temps l'historique du bataillon des chasseurs d'Orient, que Nicole commanda pendant toute la durée du premier Empire. On lira avec le plus vif intérêt la vie si singulière, si aventureuse de cet amiral de la flottille des Mamelouks que Bonaparte fit officier français et qui défendit héroïquement Parga en 1814.

A. C.

Lieutenant-colonel Frocard, breveté d'état-major, et capitaine Painvin, du 78e d'infanterie, **La guerre au Transvaal. L'offensive des Boers** (septembre-janvier) avec cartes. Paris, Cerf. in-8°, 395 p.

A l'aide des meilleures sources, les deux auteurs retracent d'abord la

situation du Sud-Africain. Ils nous présentent ensuite l'armée anglaise et l'armée boer. Vient enfin le récit proprement dit, consacré à *l'offensive des Boers*. Ils l'ont divisé en deux parties ; *autour de Ladysmith* (Glencoe, Elandslaagte, la Tugela) : *la marche sur Kimberley* (Belmont et Graspan, Modder River, Magersfontein). La narration est très intéressante, animée, pleine de détails curieux. Les deux auteurs ont consulté des sources nombreuses : les lettres des correspondants de journaux, des lettres privées, les rapports des généraux. Ils disent modestement qu'ils n'ont pas fait un travail définitif, mais qu'ils donnent un premier compte rendu sérieux, et telle est, en effet, l'impression que produit leur travail d'ensemble. Il témoigne d'un grand soin et d'une scrupuleuse conscience ; il sera évidemment complété, précisé sur la plupart des points, mais il ne sera pas contredit. On ne peut donc que recommander cette étude, d'autant qu'elle dégage déjà de l'exposé des événements — qui se sont passés avant le 1[er] janvier 1900 — des conséquences remarquables : notamment que la guerre s'apprend et qu'il faut une école où on l'apprenne, un cadre permanent pour l'étudier ; que l'instruction du tir doit être poursuivie avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'à présent ; que la tactique offensive a toujours l'avantage parce qu'elle est la lutte de l'intelligence contre la machine et du mouvement, de la volonté, de l'activité contre l'inertie.

A. C.

Les problèmes politiques et sociaux à la fin du XIX[e] siècle. I vol. in-8° de la Bibliothèque d'histoire contemporaine, par Édouard DRIAULT, professeur agrégé d'histoire au lycée d'Orléans 1 à 338 p. F. Alcan, 1900.

M. Driault qui traitait il y a deux ans la « question d'Orient » a, cette année, élargi son horizon. Le simple énoncé des sujets qu'il aborde dans le présent volume indique l'ampleur de son exploration. L'Alsace-Lorraine, la question romaine, celle de l'Autriche-Hongrie, l'Orient, la Méditerranée, la Mer Rouge, l'Afrique, l'Asie, les États-Unis, la Triple Alliance et l'Alliance Franco-Russe, passent successivement sous les yeux des lecteurs dans des études relativement développées : l'auteur, en plus, reprend son sujet dans sa généralité en résumant ses vues dans trois sections finales : « les grandes puissances et le partage du monde — Les conflits et la paix. — La société : église et science. »

C'est, on le voit, un coup d'œil étendu que l'auteur a voulu jeter sur le présent et l'avenir du monde policé — en comprenant dans les destinées de ce dernier celui qui n'en fait pas encore partie et que précisément les nations civilisées sont en train de se partager ou d'ouvrir à leur influence.

L'écueil d'un pareil sujet c'est son immensité même, où la proximité des faits ne permet pas aisément à l'historien de distinguer les grandes lignes et les traits fondamentaux de ceux qu'il est permis et même utile de négliger. Seul un certain recul donne aux éléments de l'histoire leur valeur relative définitive. Ce n'est pas ce que prévoit l'historien qui importe : c'est ce qui est sorti réellement de la complexité des événements pour devenir une réalité vivante. Aussi, autant le passé des *questions* est aisé à établir, autant leur état présent est difficile à préciser : la sélection même des faits et des données suppose chez l'historien une opinion qui ne peut être qu'une conjecture. Je ferai, pour cette raison, deux parts dans l'ouvrage de M. Driault. Tant qu'il étudie le passé des problèmes politiques et sociaux, je trouve qu'il rend de grands services à cette démocratie souveraine dont il parle dans sa préface et qui a besoin d'être éclairée sur les questions extérieures aussi bien que sur les rouages de l'organisme intérieur. Quand il envisage le présent et l'avenir, je constate que tantôt sa prudence se traduit par d'innombrables points d'interrogation, et tantôt sa hardiesse de vues touche à la simple hypothèse. Je ne voudrais pas lui en faire un reproche : mais là, son livre cesse d'être un livre d'éducation pour devenir plus ou moins une thèse personnelle, suggestive sur certains points, discutable sur d'autres.

Je ne puis analyser ici la partie proprement historique du volume : elle est un résumé en général bien fait des événements antérieurs. Cependant l'auteur y mêle trop souvent et dans la trame même du récit ses préoccupations d'avenir. Il fait comme un auteur dramatique qui prépare son dénouement dès les premiers actes de la pièce. C'est s'exposer, dès le début, à bien des objections. M.D. va de lui-même au devant d'une critique : « j'encours dès l'origine — à propos de l'Alsace-Lorraine — le reproche de ne voir les choses qu'au point de vue français. J'accepte le reproche : je consens volontiers que ce livre ait dès la première page une marque française : j'ai conscience d'ailleurs que de la France, comme centre, on peut jeter sur le monde un regard suffisamment impartial. » Voilà qui est très séduisant pour les Français, assez portés par instinct à tout rapporter à notre pays. Il n'est pas sûr qu'au point de vue *mondial*, ce soit tout à fait exact. M. D. à dire vrai, cherche à justifier son assertion par la place qu'il assigne à la question d'Alsace-Lorraine dans l'équilibre général de l'Europe et même des deux hémisphères. Il montre avec raison que l'origine de la paix armée qui nous dévore est là — que les armements de la France et de l'Allemagne ont amené ceux des autres puissances, et que tant de millions d'hommes et de milliards d'argent immobilisés dans les camps ou le matériel de guerre, dépendent du trait de plume qui a arraché à la France une partie vivante d'elle-même.

Il faut en tous cas reconnaître que bien des causes de trouble se sont jointes, depuis, à cette plaie toujours béante. Le livre même de M. D.

en est l'énumération et l'analyse, et quoi qu'il dise, le lien de ces foyers d'agitation avec la question d'Alsace-Lorraine n'est pas toujours très apparent. Beaucoup de ces foyers subsisteraient, même si l'Allemagne chevaleresque et libérale que M. D. voit presque réalisée à force de le désirer — (nous prenons souvent en France nos désirs pour des faits), — renonçait un jour à sa conquête de 1870 et déchirait le traité de Francfort.

Je ne suis pas sûr que M. D. se place toujours à un point de vue suffisamment objectif pour étudier ces phénomènes morbides et les remèdes qui les guériraient. Il envisage quelques-uns d'entre eux en bon républicain français, nourri dans les traditions de 1789, confiant dans le mouvement scientifique contemporain, qui attend tout d'une démocratie instruite, comprenant à la fois ses intérêts et son devoir.

L'Italie — dont il exagère la crise politique, religieuse et sociale — ne sortira de cette crise « que si l'organisation du parti républicain s'achève dans la Péninsule... Il faut que ce parti affiche partout un programme scientifique très net, très simple, très clair aux esprits les moins préparés, fondé sur les principes de l'éducation populaire et de l'organisation sociale par la liberté... La démocratie italienne a charge d'humanité. » — « Pour l'Autriche-Hongrie déchirée par des luttes de nationalité. » M. D. fait le rêve — mais un « rêve aussi près que possible de la réalité » — des Habsbourg fondant sur le loyalisme des États « un franc et large régime de libertés provinciales ou plutôt départementales... Ils brisent les rivalités provinciales en modelant une mosaïque administrative sur une mosaïque ethnographique... La France aussi fut jadis composée de provinces mal liées, mais qui se fondirent ensuite dans l'unité départementale... « Il y aurait seulement ici moins de centralisation qu'en France. D'ailleurs à un moment la dynastie pourrait être remplacée par un conseil fédéral comme celui de la Suisse. »

Sur d'autres points de la carte, où les questions sont encore plus embrouillées que sur le Rhin, en Italie, ou en Autriche, M. D. s'abstient avec raison de prévisions trop positives. Il sait au besoin faire leur part aux hasards de la force, et quiconque a suivi les péripéties de l'histoire, l'approuvera. Je le trouve cependant trop favorable à l'emploi de la force quand il s'agit de la France, et trop sévère quand il s'agit des autres pays, notamment de l'Angleterre. Il faut ou répudier complètement l'esprit de conquête, et alors toute la grande politique coloniale qui a les prédilections de M. D. et qui est d'ailleurs probablement une fatalité du XIXe siècle finissant, est condamnée en bloc : ou bien il faut accepter, dans une certaine mesure, de la part d'autres peuples, des procédés d'action que nous avons pratiqués nous-mêmes. Gardons nos sévérités pour les véritables abus de la politique du plus fort et condamnons-les partout où ils se produisent sans accep-

tion de drapeaux. L'impartialité donnera d'autant plus de poids aux reproches qui seront adressés aux actes répréhensibles ou révoltants pour l'humanité commis dans ce vaste travail d'organisation de l'Afrique et de l'Asie qui sera une des pages essentielles de l'histoire du monde.

Ce travail d'organisation soulève des problèmes politiques et économiques redoutables : M. D. traite des premiers avec une compétence indiscutable : je le trouve moins bien armé quand il s'agit des seconds : il répète sur ce sujet des phrases toutes faites comme on en lit trop dans les journaux, sur les débouchés, les grands courants commerciaux, l'inondation des produits, les trésors de l'Orient etc., etc. qui sont devenues de véritables clichés. Il ne recule même pas devant le « trident de Neptune » qui est bien suranné. Il y a dans toutes ces questions de commerce des mirages où les chiffres, s'ils étaient plus souvent cités et rappelés, ramèneraient les imaginations à la réalité. « Le transsaharien devra être la grande voie commerciale jetée entre Alger et le Soudan »... Chiffrez les produits probables, et vous verrez à quoi se réduit « cette grande voie commerciale ». — « L'Inde fournit aux Anglais d'incomparables trésors. »... Comptez les frais de l'armée, des chemins de fer et des routes, les famines, la baisse de la roupie-argent, l'amoindrissement des débouchés pour les tissus anglais par la construction de fabriques indigènes, tout l'engrenage politique et financier où l'Angleterre est engagée pour défendre, envers et contre tous, les routes de l'Inde : et vous verrez que ces trésors ne sont pas si « incomparables » — Pour une fois M. D. donne un chiffre : Il s'agit du Khorassan. « Le chemin de fer projeté de Recht à Téhéran et Méched livrerait aux Russes le monopole économique de tout le Khorassan. En un an, de 1895 à 1896, les importations anglaises à Méched sont tombées de 8 à 3 millions de francs : dans le même temps l'importation russe s'élevait de 1 à 2 millions et demi. » — Les chiffres ne sont pas bien gros et d'ailleurs ne coïncident pas : n'importe : « Les Russes sont à tous égards de formidables ennemis pour les Anglais ». — « La Chine révèla, dès qu'on y put pénétrer, d'incalculables trésors : ... la clientèle commerciale de plus de 300 millions d'hommes. » Mais quelle est la puissance d'absorption de ces 300 millions d'hommes ? Jusqu'ici elle a été relativement faible et c'est ce que M. D. omet de constater. Il serait bon cependant de rappeler que les importations annuelles en Chine ne sont pas le cinquième de celles faites en France — bien que celle-ci compte près de dix fois moins d'habitants. Il y aurait avantage considérable, dans toutes les questions de politique commerciale internationale, à serrer de près les réalités et à écarter les grands mots qui flattent des préjugés ou des passions plus qu'ils ne répondent à des faits saisissables. Les cartes où l'on plante de petits drapeaux sèment des idées fausses : elles n'indiquent que les surfaces géographiques, et non la

valeur des hommes ni des produits. Tout publiciste sérieux qui veut faire de la saine géographie politique, doit réagir contre cette impression des cartes à petits drapeaux : les petits drapeaux peuvent engendrer de grandes guerres.

Celles-ci sont la sombre inconnue du nouveau siècle, comme la crainte de les voir éclater a été depuis 30 ans l'anxiété du siècle finissant. Il y en a eu de sanglantes dans ce laps de temps : mais on n'a pas vu sévir celles qu'on craignait le plus, et auxquelles on était en quelque sorte presque préparé. Il semble que l'horreur des catastrophes prévues les ait fait éviter, tandis que d'autres événements plus inattendus mettaient les armes aux mains des hommes et semaient le deuil dans leurs foyers. Est-ce à dire que comme l'écrit quelque part M. D. « la politique contemporaine ressemble à un jeu de devinettes ? » S'il l'avait cru tout à fait, il n'aurait pas écrit son livre. Malgré bien des incertitudes sur l'avenir, M. D. pense, et je pense avec lui, que « l'état moral des sociétés humaines sera dans un temps donné, capable de modifier les relations des gouvernements, de fonder de nouveaux rapports diplomatiques, de résoudre ou de supprimer les questions politiques en quoi consiste aujourd'hui la politique. » Il a pour cela confiance dans l'extension universelle de la démocratie. Seulement il la voit plus profondément et plus rapidement transformée par le socialisme qu'il ne me paraît compatible avec les conditions nécessaires de toute organisation politique et productive. M. D. est un intéressant exemple de l'influence qu'exerce actuellement sur un grand nombre d'intelligences ouvertes et cultivées, ce que j'appellerai le courant socialiste universitaire. Ce courant a son point de départ dans des ouvrages dûs à des plumes normaliennes brillantes, notamment le livre de M. Ch. Andler sur les « *Origines du socialisme d'État allemand* ». Les aphorismes pessimistes de cet auteur sur l'injustice du capitalisme, sur la servitude des salariés, analogues aux conclusions du marxisme, sont trop souvent acceptés comme paroles d'Évangile, sans aucune vérification puisée dans les faits, et passent pour des vérités démontrées. On admet d'autre part que « la terre est assez riche pour suffire au bien-être de tous les hommes si l'on exclut des rapports des hommes l'injustice et l'oppression.» Ce sera, écrit-on, l'œuvre propre du socialisme de faire cesser « les spoliations actuelles, génératrices de misère, qui compromettent la production.» Il y a dans cette partie du livre de M. D., d'autant plus saisissante qu'elle n'est qu'une digression, plus d'intentions généreuses que d'indications pratiques. Je n'en veux retenir que la vue générale, exacte dans sa généralité, d'une société future s'attachant avec passion à l'exploitation industrielle de la planète, ayant confiance, pour la guider dans cette exploitation, aux enseignements de la science plus qu'aux combinaisons des politiques de profession ou qu'aux prédications des Églises établies. L'idéal St-Simonien est là en pleine floraison, tout

en se revêtant d'un caractère scientifique plus précis qu'en 1830. M. Driault termine son livre par une sorte d'hymne à la science. « La science, s'écrie-t-il, permettra tous les progrès moraux et matériels de l'avenir... Quand la sagesse des peuples, plus instruits et plus honnêtes, aura réglé les grands conflits qui les tiennent en armes et en haines, la gloire sera de reculer les frontières de la science, d'élever la conscience morale de l'humanité... » Belles paroles et belles espérances dont il ne faut pas sourire. Plus elles seront exprimées ou partagées par un nombre croissant d'hommes, plus les chances de paix générale augmenteront : car celles-ci dépendent avant tout aujourd'hui de l'opinion et de la volonté des peuples.

Eugène d'EICHTHAL.

Commandant TOUTÉE. **Du Dahomé au Sahara, La Nature et l'Homme,** avec une carte hors texte en couleurs. Paris, A. Colin 1899, XII-272 p.

Le commandant Toutée ne s'est pas cru quitte de sa tâche comme tant d'autres explorateurs, « pour avoir parcouru un itinéraire élaboré par le département » et hissé le pavillon tricolore sur quelques postes du territoire du Niger. Tout en cheminant, presque sans relâche (« le nombre des jours de marche est de 87/100 pour 13/100 séjours »), il a eu l'œil ouvert sur « la nature et l'homme », et il les décrit en traits si précis et pittoresques que l'on se console à demi de la perte des clichés détruits en un accident de navigation.

C'est d'abord la constitution du sol entre la côte et la vallée Nigérienne, avec des zones successives, la Terre de Barre, le fossé déprimé de l'Alama qui coupe celle-ci, la tranchée du Niger de Farca à Akassa, d'une effroyable uniformité, sur 10 degrés plus de 3000 kilomètres. L'auteur signale dans cette province africaine une véritable calamité géologique, l'absence de calcaire ou de chaux. « Peut-être la pénurie de phosphate de chaux suffirait-elle à expliquer des différences de structure ou de développement cérébral » entre le noir et le blanc. Ce qui est moins hypothétique, c'est que le manque de cette matière si précieuse influe sur le mode de peuplement ; point de demeures solides point de monuments durables, c'est là sans doute une des causes de l'instabilité des occupants.

Grâce à la célérité de sa marche, M. T. a perçu avec une singulière netteté la gamme des climats des paysages et des cultures entre le golfe de Guinée et le Sahara ; c'est ainsi qu'il désigne comme point de « suture » entre pays équatoriaux et pays tropicaux l'île de Patachi la porte du paradis équatorial près d'un des rapides de Boussa.

L'on entend professer que le nègre n'a pas besoin de solliciter la terre maternelle et nourricière : M. T. atteste qu'il faut que le nègre

peine pour vivre tout comme un simple blanc et qu'il est capable au même degré que le blanc, d'efforts intelligents et de progrès. L'agriculteur noir pratique une rotation culturale, un système d'assolement rémunérateur, et M. T. augure qu'il exportera un jour du grain et du coton, des liqueurs distillées de fruits sucrés, dignes d'enivrer l'Européen — ce sera une légitime revanche — et enfin des jambons de porcs engraissés à la banane. M. T. voit les beaux côtés des choses comme aussi des hommes ; il insiste plus volontiers sur les qualités que sur les défauts des populations qu'il a rencontrées : il vante la vertu des Dahoméennes et des négresses en général, moins faciles qu'on ne l'a dit à l'égard du blanc, il trouve la justice nègre plus humaine que la nôtre, il prête même au noir un besoin de connaître, de frayer avec ses semblables qui le pousse à d'incessants voyages.

M. T. apporte un argument à l'idée que l'organisation sociale est régie plutôt par le milieu qu'elle ne repose sur « le principe des nationalités » ou pour mieux dire la communauté ethnique. Tandis que les races se sont mélangées, les cadres sociaux se sont conservés intacts : l'absolutisme au Dahomé, la féodalité dans le Bargou, etc. Les groupements politiques ou les principautés se laissent géographiquement définir. « C'est la portée du commandement qui peut être exercé par un seul homme ». Plus grandes en pays de plaine, plus petites en régions forestières ou nombreuses, où la circulation est le plus difficile.

Ce qui donne du prix à ces renseignements dont nous ne mentionnons que quelques-uns, c'est qu'ils sont originaux et procèdent de l'observation directe à laquelle ne peut suppléer pour ces parages ni livres, ni manuscrits, ni monuments.

M. T. termine par les conseils obligatoires aux explorateurs et aux colons : qu'ils se défient des traités d'hygiène coloniale, des conserves métropolitaines et qu'ils méditent les préceptes et les recettes que M. Toutée leur offre de si bonne grâce.

Bertrand Auerbach.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 17 septembre — 1900

Strena Helbigiana sexagenario obtulerunt amici. Leipzig, Teubner, 1900. In-4°, 348 pages, avec nombreuses planches et vignettes dans le texte.

Ce beau volume a paru fort à point. Hommage de savants de toute nationalité à M. Helbig, ancien secrétaire de l'Institut de Rome et secrétaire perpétuel de l'archéologie romaine, il a été mis en vente au moment même où cet éminent érudit était couvert d'injures par une certaine presse pour avoir démasqué les procédés antiscientifiques de M. Barnabei, alors *direttore dei Scavi*, dans l'affaire des fouilles de Narce. Depuis, la tempête s'est calmée ; M. Barnabei a été remplacé ; de nouvelles révélations ont appris au monde combien M. Helbig avait eu raison et chacun s'est remis au travail — ce par quoi, peut-être, il eût mieux valu commencer.

Les éditeurs de la *Strena* avaient demandé à leurs collaborateurs éventuels des articles très courts, de 3-4 pages. C'était une excellente idée et une réaction bien opportune contre le bavardage archéologique. La plupart ont tenu parole ; il y a donc lieu de regretter que tout le monde n'en ait pas fait autant et de blâmer les éditeurs de n'avoir pas tenu la main à ce que la convention proposée par eux fût observée.

Il n'est pas facile de donner une idée de cinquante-sept mémoires qui apportent tous quelque chose de nouveau. C'est pourtant le devoir de la critique de le tenter, au risque d'oublier qu'elle est la critique, mais en songeant qu'il vaut mieux, dans l'intérêt du public, résumer dix articles que d'en discuter un.

W. Amelung, *Chevauchée d'un satyre à travers les vagues*. A propos d'un groupe du Casino Borghèse (Clarac, 707, 1681), bien reproduit à la p. 2. Le *Jonas* de Sainte-Marie du Peuple est un écho du même motif.

P. Arndt, *Alcibiade*. Le prétendu Alcibiade serait Philippe II de Macédoine.

Barracco, *Tête de Mars ou de Romulus.* Belle tête, belle planche.

F. W. von Bissing, *Date des vases égéens dans les monticules de débris de Kahun.* Appartiendraient au début du Nouvel Empire et non à la XIIe dynastie.

G. Boissier, *La première Catilinaire.* Reconstitution ingénieuse de ce discours perdu d'après II *Cat.* 6.

H. Bulle, *Odysseus parmi les Sirènes.* Vase corinthien inédit, le plus ancien exemple connu de cette représentation.

R. Cagnat, *Bas-relief funéraire d'Aumale (Algérie).* Tombe d'un *beneficiarius*, avec représentation curieuse du « mauvais œil » sur le devant du socle.

M. Collignon, *Lion funéraire sur un lécythe blanc d'Athènes.* Le lion, debout sur la stèle, est nourri par une femme. Inexpliqué.

G. di Petra, *Sur le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie.* Discussion sur la désignation des figures.)

A Dieterich, *Matris cena* (Cic., *Epist.*, IX, 16, 7). Jolie explication par Athen., II, 44 *d* (le végétarien Matris.

A. von Domaszewski, *La cuirasse de la statue d'Auguste à Prima Porta.* C'est Mars Ultor, accompagné de son loup, qui reçoit les enseignes des Parthes.

L. Duchesne, *Germia et Germo colonia.* Distinction de ces deux sièges épiscopaux.

F. von Duhn, *Souvenirs d'un voyage en Sardaigne, en particulier de Tharros.* Long mémoire, important pour le commerce de Carthage, qui introduisit dans l'île des céramiques grecques dès le VIe siècle.

H. von Fritze, *Les anneaux d'or mycéniens et leur signification religieuse.* Ces anneaux seraient de fabrication orientale et les scènes qui y figurent se rapporteraient à une religion sémitique. Travail de dilettante.

A. Furtwaengler, *Pallas Albani.* Cette statue, admirée par Winckelmann, puis disparue, est identique à l'Athena Hope aujourd'hui à Deepdene, dont l'état civil avait été altéré par une fausse indication de provenance.

G. F. Gamurrini, *Les statues de la villa de Pline in Tuscis.* C'étaient les statues autrefois possédées par Granius Marcellus (Tacite, *Ann.*, I, 74.)

B. Graef, *Tête d'Hélios trouvée à Rome.* Marbre colossal appartenant à M. Hiller von Gaertringen à Berlin (seconde moitié du IVe siècle).

P. Hartwig, *Représentation antique du Katzenjammer.* Sous ce titre est décrit un vase attique acquis en Italie par M. Warren : Silène debout devant une Ménade assise. Le Silène s'appelle Σικινος, la Ménade Κραιπαλη, ce qui semble indiquer à l'auteur que « la femme assise est une personnification du Katzenjammer ». *Credat Apella.*

F. Hauser, *Construction du mur de l'Acropole*. Vase du Louvre ; un géant porte des pierres sous la direction d'Athéna.

H. de Villefosse, *Sur la forme matérielle d'un monument de Lambèse*. Il s'agit du piédestal de la colonne avec les débris de l'ordre du jour d'Hadrien.

Henriette Hertz, *Découverte des livres de Numa, fresque de Jules Romain à la villa Lante*. Publication d'un fragment inédit de ces peintures, conservé dans une collection privée à Rome.

L. Heuzey, *La sculpture à incrustations dans l'antiquité chaldéenne*. « Antécédents orientaux de cet art de la toreutique que la Grèce n'a certainement pas inventée de toutes pièces. »

Hiller von Gaertringen, *Masque d'Héraklès de Lindos*. Fragment appartenant à l'auteur.

Chr. Hülsen, *Sur l'architecture du forum de César*. Notes sur le temple de Venus Genitrix.

G. Kaibel, *Les fragments du livre d'Héraclide sur Athènes*. Publication critique du texte.

G. Karo, *Les êtres fabuleux de la vieille Grèce*. Types d'animaux fantastiques dans l'art corinthien du VIIe siècle.

O. Kern, *Sur le culte hellénique*. Trois notes, l'une sur le « culte du trône » d'après Reichel, la seconde sur les tumulus de Thessalie (consacrés à Hermès), la troisième sur le mot Ἄππας, désignant une fonction religieuse en Asie-Mineure.

G. Kieseritzky, *Iasios*. Fragment d'un vase de Chersonnèse, où est figuré Iasios frappé de la foudre par Zeus.

G. Koerte, *Thésée, transformé en Héraklès, devant Minos sur un miroir étrusque*. Curieux exemple de la confusion des mythes grecs sur les monuments de l'Etrurie.

F. Leo, *Le chapitre de Varron sur la fertilité de l'Italie*. Edition critique de 34 lignes.

Ersilia Lovatelli, *Fragment d'un bas-relief représentant un combat de gladiateurs*. La seule figure bien conservée serait celle d'un *lanista*.

E. Lœwy, *Le pavé du temple de Zeus à Olympie*. La partie sombre, en calcaire d'Eleusis, avait pour but d'empêcher que l'effet de la statue de Phidias ne fût diminué par les reflets d'un sol blanc.

A. Mau, *Lieu de la trouvaille du Doryphore de Naples*. La statue n'était pas placée sur la base de tuf dans le petit portique près du temple d'Isis à Pompei, mais par terre près d'une colonne.

L. Milani, *Deux répliques inédites de la Vénus de Médicis*. L'auteur publie une réplique florentine connue dès 1357 (aujourd'hui à Chicago) et une fibule de bronze de Populonia, ornée d'une statuette représentant le même motif. On aurait dû empêcher M. Milani d'attribuer à ceux qui s'occupent de Praxitèle le parti-pris d'ignorer ses découvertes ; la note où il exhale ses plaintes à ce sujet (p. 192) gâte un

mémoire dont la conclusion est intéressante : la Vénus de Médicis serait une copie d'un bronze de Praxitèle transporté à Rome et détruit par un incendie sous Claude.

Th. Mommsen, *Gatta et Arista*. Inscription inédite d'un monument funéraire du IIIe siècle, en latin plébeeien.

O. Montelius, *Vase de bronze de travail italique trouvé en Suède*. Découverte de Bjersjöholm à Schonen et autres analogues

A. S. Murray, *Un ivoire mycénien*. Rondelle trouvée à Chypre.

F. Noack, L'ὀρσοθύρη dans le *Megaron* d'Odysseus. Critique de l'article de Reichel, *Arch. Epigr. Mitth.*, XVIII (1895), p. 6. L'auteur insiste sur le désaccord entre le texte de *l'Odyssée* et les restes des monuments mycéniens.

P. Orsi, Ἕρματα τρίγληνα μορόεντα. Exemples de boucles d'oreilles répondant à cette désignation (Helbig, *Hom. Epos*, p. 271).

G. Perrot, *Une correction au texte de Pausanias* (III, 12, 10). Les anciens n'ont jamais, quoi qu'en dise ce texte, exécuté des statues en fonte de fer.

L. Pigorini, *Instruments de musique des terramaricoles*. Une flûte en or et une corne en argile.

L. Pollak, *Les années romaines de K. L. Fernow*. Publication de deux lettres de Fernow (1796 et 1797) à son Mécène le comte de Burgstall.

S. Reinach, *De la prière pour les morts*. Sources gréco-égyptienne et orphique de cet usage, qui n'a pénétré chez les Juifs qu'au Ier siècle.

E. Reisch, *Un vase d'enfant d'Athènes et un lécythe à figures rouges de Gela*. Le motif peint sur le lécythe rappelle celui de la Vénus de l'Esquilin.

A. Riegl, *Portraits romains de basse époque*. Publications d'un buste appartenant à l'auteur, avec un remarquable commentaire sur les caractères de l'art romain à son déclin.

C. Robert, *Le torse du Vatican*. Serait un Prométhée.

M. Rostowzew, *Livie et Julie*. Portraits de Livie et de Julie sur des tessères de plomb.

B. Sauer, *Une statue d'Achille*. Il s'agit de Clarac 854 A, 2154 A (similigravure à la p. 266.)

A. Schiff, *L'inscription de Boulos à Ios*. Le nom de Boulos est à rayer du catalogue des artistes ; l'inscription est celle d'un tombeau de basse époque.

Th. Schreiber, *Nouveaux portraits d'Alexandre*. Utile classification des types, avec quelques exemplaires nouveaux.

F. Spiro, *Un Alexandrin disparu*. Ce disparu est le grammairien-poète Euphorion, auquel seraient dues les désignations traditionnelles des mètres grecs.

Eugénie Strong, *Sur un Apollon de l'Ecole de Calamis*. Publication d'une belle tête trouvée à Rome et aujourd'hui au British Museum.

J. Strzygowski, *Villa Lante*. Histoire de la villa qu'habite le professeur Helbig.

L. Traube, *Date du Codex romanus de Virgile* (Vatic. lat. 3867). Ce manuscrit, réputé très ancien, n'est pas antérieur au VIe siècle.

H. Usener, *Formation jumelle* : « Ce qu'est dans le langage le mot double (*dvandva*), la formation jumelle l'est dans la légende et dans l'image. » Étude sur les dieux et les animaux à double tête et sur les images conjuguées.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Le Colosse manqué*. Ce « colosse manqué », dont il est question dans le *Traité du Sublime*, serait le Zeus de Phidias, objet de critiques acerbes dans l'antiquité.

G. Wissowa, *Observation sur les inscriptions romaines relatives aux equites singulares*. Sur le culte de Salus et de Felicitas.

R. Wünsch, *Le départ de Rome à la fontaine Trevi*. Étude sur un curieux usage populaire, d'après lequel une personne quittant Rome doit jeter une pièce de monnaie dans la fontaine après y avoir bu.

Grâce à la générosité de MM. Jacobsen, Barracco, Warren etc., ce volume de mélanges a été illustré avec grand luxe ; il peut être placé à côté de la *Festschrift* offerte à M. Benndorf comme ce qu'on a encore fait de plus beau en ce genre. En tête, figure la photographie d'un buste en marbre de M. Helbig ; on aurait préféré une photographie d'après l'original, qui ressemble moins à Bismarck et a l'air « meilleur enfant ».

Salomon Reinach.

Paul Marchot : **Essais d'explication pour trois questions de philologie romane.** Turin, H. Loescher, 1900 ; in-8, de 8 pages.

Dans ce court opuscule, extrait du vol. VIII des *Studi di filologia romanza*, M. Marchot propose du refrain de la plus ancienne aube connue (*L'alba part umet*, etc.) une explication un peu différente de celle qu'en avait donnée M. Monaci, et qui paraît assez plausible. Il se demande ensuite si le type roman **flautare* (en ancien fr. *flaüter*, etc.) n'est pas une métathèse d'un verbe **fautlare*, formé sur une mélodie *a, ut, la* : la principale objection à cette façon de voir, c'est que, les noms de la gamme ayant été inventés vers le début du XIe siècle, le verbe latin serait en tout cas de formation savante et bien tardive. — Le plus important de ces trois petits articles, c'est assurément le premier, quoique rédigé lui aussi d'une façon très sommaire : M. M. y reprend la question de l'énigmatique verbe roman *andare*, cette question si souvent débattue, toujours pendante. Avons-nous enfin la solution attendue ? Je n'ose l'affirmer, mais il est certain que l'explication proposée ici offre un caractère de simplicité assez séduisant. Elle consiste tout bonnement à partir d'un type vulgaire **antedare* (donner

de l'avant, avancer, aller), qui se trouverait être en quelque sorte le pendant du classique *prodere*. En post-scriptum, M. Marchot propose en outre un type *se *adminare* (cf. le français populaire *s'amener*) pour expliquer l'istro-roumain *âmna*, et admet décidément le participe *allatus* comme base du français *aller*. Je serais d'autant plus porté à lui concéder ce dernier point, que j'ai eu personnellement de longues hésitations à ce sujet : il faut ajouter du reste que cette solution a déjà été proposée depuis longtemps (voir le n° 431 du dictionnaire de Körting). L'objection provenant de la non présence des deux *l* (*alatus*, *alare*, etc. dans les Gloses de Reichenau) n'est peut-être pas invincible : le participe *currentem*, qui est certainement devenu de bonne heure **curente* dans le latin vulgaire de la Gaule, n'offre-t-il pas lui aussi, une réduction un peu analogue? Bref, tout cela est intéressant et mérite d'être pris en sérieuse considération.

E. Bourciez.

Victor Henry. **Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne.** Rennes, Plihon et Hervé, 1900 ; xxix-350 p. gr. in-8 (Bibliothèque bretonne armoricaine publiée par la Faculté des Lettres de Rennes, III).

Une amicale communication de M. Henry m'ayant appris la prochaine apparition de ce livre, je l'attendais avec une impatience où, à la curiosité scientifique, se joignait le désir d'être fixé sur ce point : l'œuvre nouvelle allait-elle être définitive, et me dispenser d'en achever une du même genre, que je garde depuis longtemps sur le chantier? Le titre même du Lexique, en se restreignant aux termes les plus usuels, indique que le champ reste libre à bien des recherches complémentaires; car les ressources verbales du breton moderne sont très dispersées, tant dans les textes écrits que dans les parlers actuels. Quant à savoir s'il y aura lieu de reprendre même les problèmes dont s'est occupé M. Henry, la question ne peut être décidée qu'après un examen attentif de l'ouvrage que la direction de la *Revue critique* a bien voulu me confier l'honneur et la tâche délicate de présenter ici au monde savant.

La lexicographie bretonne est semée de pièges subtils ; l'auteur a su généralement s'en garer, dans l'établissement de sa nomenclature moderne. Je n'ai guère de réserves à faire que sur les mots : *abevlec'h*, transcription adoucie du bret. moyen *abeuffrlech* par H. de la Villemarqué, qui a donné la référence ; *amouka* qui, s'il existait, serait **amouga*, voir *Ztschr. f. celt. Philol.*, II, 506; *ank*, cf. *Rev. celt.*, XIX, 332 ; *deûi*, *kefn*, formes imaginées par Le Pelletier ; *digouéga*, cf. *Mém. Soc. ling.*, X, 340 ; *boulas*, bourgeon, lisez *boulas* par *l* mouillé (= langued. *bouias*, *boulhas*, grande mare, cf. *bouio*, *boulho* renflement, boutons, pustules à la tête, Mistral ; franç. *bouillon*, en terme

de vétérinaire) ; *gultan*, lis. *gulta*n par *n* nasal, forme vannetaise, voir *Rev. celt.*, VII, 310, 311 ; *Ztschr.*, II, 393. La mention de ce dialecte manque à *ankoé*, *argoured*, *avé*, *bourbouten* blaireau (de *bourboutein* grogner, murmurer, pris au v. fr. *bourbeter* barboter, murmurer), *karvek*, *frougadel*, *glouec'h*, serein, rosée (mot qui, par conséquent, répond en gall. à *gwlith* et non à *gwlych*). Lire *arfleu*, *leih*, v. *alfö*, *leiz* ; *sulyein* brûler à demi, v. *sula*. — *Goumon* goémon, qualifié de « vieilli », existe sous diverses formes dialectales, voir *Journ. des Sav.*, août 1897, p. 495.

La liste serait autrement longue, des méprises relatives au bret. moyen ; et pourtant, il est beaucoup plus facile d'être exact sur ce point. Le mal vient, en grande partie, de ce que M. H. n'a pas pris garde à la distinction observée dans mon *Glossaire moy. bret.*, entre les mots attestés avant le XVIIe siècle et ceux que diverses inductions permettent seules de faire remonter à cette époque, sous une forme parfois plus archaïque. Voici, pour la lettre *a*, les anachronismes qui sont résultés de cette inadvertance : *aezen* (mod.) ; *hallaff* (la date de cette forme est douteuse) ; *amgros*, lis. mod. *amgroas* (*amgros* est gallois ; le m. br. a *agroasenn*, *augrosent*) ; *ampafalek*, *pafala*, mod. ; *cudennec* sombre (c'est le van. *cudennéc*) ; *arhme*, *arsaw* (van.). — M. br. *caffun*, lis. *cahun*, mod. *cuffun* ; *caffon*, lis. *caffou* ; *erer* aigle, lis. *er* ; *guez* sauvage, lis. *gouez* ; *guinfher*, lis. *guiufher*. *Abardaez*, soir, est qualifié gratuitement de « mot très ancien » : il ne se trouve ni en vieux bret. ni dans aucune autre langue celtique, et les deux étymologies rapportées sont déclarées inadmissibles. J'en avais proposé une autre, qui reste soutenable sous cette forme nouvelle : le m. br. *abre(t)dahez* est un dérivé en *-ez* d'un verbe signifiant « il se fait tard », proprement « il est grand temps », de *abret*, à temps ; la variante rare *abardahez* qui a fini par évincer l'autre (à cause de la spécialisation de *abret* au sens opposé « assez à temps », « tôt, de bonne heure »), est due à l'influence d'un mot **pardeiz*, fin du jour, composé comme le haut bret. *parbatte*, fin du battage, et devenu inversement lui-même *pardaez*. La formation nouvelle *abretdahez* a suppléé d'abord, puis complètement évincé l'ancien correspondant armoricain du gall. *ucher*, v. irl. *fescor*, etc. — *Couhat* est m. br., *trucarauc* et *ui* (v. *vi*) v. gall. Lire m. br. *creiz* craie, v. *kleiz* 2 ; gall. *angeu*, v. *ankou*. Le v. irl. *ciad-*, v. *kudon*, est une mauvaise lecture pour *fiad-* (W. Stokes). Lire gaul. *Belatucadros*, v. *kaer* ; Πεννοουινδος, v. *penn* (ου étant consonne ne pouvait porter l'accent).

L'auteur a trop rarement, à mon avis, mentionné avec références les étymologies antérieures qu'il n'adopte pas. *Goulten* fanon, rapporté au fr. *collet*, paraît devoir au moins quelque chose à *goule*, comme on peut le voir *Gloss. m. br.*, v. *goultrenn*. Il est, d'ailleurs, naturel de s'y reporter ; mais combien de lecteurs s'aviseront de chercher au mot *neff* du même ouvrage, un complément indispen-

sable, sinon une rectification, à l'art. *arné* du Lexique ? Que les nouvelles hypothèses sur *baskik*, *gourélin*, soient ou non préférables à celles de la *Rev. celt.*, XVIII, 241 ; XVI, 190, n'est-il pas toujours plus sûr de comparer, avant de décider ? Une plus large part faite à la littérature du sujet eût, en outre, facilité au lecteur les moyens de consulter l'historique et les variantes dialectales des mots précédemment étudiés, ce qui est essentiel pour l'appréciation d'étymologies exposées sommairement. Elle eût empêché l'auteur de présenter comme inédites certaines explications, telles que celles de *damant* (*Gloss.*, 142), *distrounka* (*Rev. celt.*, XI, 365 ; remplacée d'ailleurs, *Gloss.*, 664), *milzin*, *plarik*, *poc'han*, *stambouc'ha* (*Gloss.*, 71, 497, 501, 430 et 648; 649). Sans doute aussi elle l'eût fait revenir sur plus d'une opinion trop absolue ; quand, par exemple, il condamne tacitement des tentatives d'explication comme celles de *aven*, voir le *Dictionnaire étym. du bret. moy.* qui suit mon édition du Mystère de sainte Barbe, p. 218 ; *glesker*, *gwesklé*, *Ztschr.*, II, 394, 395 ; *louad*, *Rev. celt.*, XVI, 223 ; ou quand, deux étymologies étant déjà émises, il ne tient compte que de la première : *aloubi*, voir *Annales de Bret.*, XIV, 528 ; *keûsteûren*, *besken*, *lazout*, *Gloss.*, 60, 747, 746 ; *en em*, *Rev. celt.*, VIII, 36-46 ; Loth, *Chrestom. Bret.* 475, 476 ; *gô*, *Ztschr.*, II, 392 ; *reûstla*, *Rev. celt.*, XIX, 200-202 ; lorsque enfin, à une ancienne étymologie concordant avec la phonétique et l'histoire de la langue, il en substitue une autre qui n'a pas le même avantage, du moins jusqu'à preuve du contraire ; telles sont celles de *anaoué*, *diskouéza*, cf. *Rev. celt.*, VIII, 34, 35 ; XIX, 199 ; *anoued*, *ansaô*, *Gloss.*, 30-32 ; *araouz*, *arvest*, *bennák*, *libistr* [1], *Mém. Soc. ling.*, XI, 92, 93 ; 107 ; 327-339 ; 106 ; *avé*, *davéein* (cf. v. fr. *avei* chemin, route ; *aveier*, *aveer*, mettre sur la voie, conduire, voir *Ztschr.*, II, 510) ; *beza*, *mont* (conjug.), *diwana*, *goulc'her*, *hôgan*, *nich*, *trichen*, *Dict. étym.*, v. *ouff*, *aff*, *diuan* (gall. *dychwyn* se mouvoir), *gourcher*, *hoguen* 1, *nigal*, *thouchenn* ; *kleiz* 3, *klisia*, *kujen*, *diel*, *diribin*, *hoc'ha*, *iskiz*, *stonn*, *strôbinel*, *sulbéden*, *torpez*, *treskiz*, *Gloss.*, 262, 607, 552, 691, 574, 191, 229, 698, 665, 637, 677, 557 et 717 ; *kraouaden*, *Ztschr.*, II, 500 ; *jalod*, *saotr*, *Ann. de Br.*, XIV, 556, 558, 559 ; *saragérez*, *Dict. étym.*, 374, *Gloss.*, 592.

Je ne veux pas dire, ce qui serait bien ingrat de ma part [2], que M. H.

---

1. L'auteur rapproche *libistr*, boue de *gléb* mouillé ; mais l'origine germanique du mot est confirmée par le normand du Bessin *liboudeû*, gluant, visqueux (*Mém. Soc. ling.*, IV, 156), qui rappelle surtout le breton *libouden*, femme sale. L'hypothèse d'un *g* initial tombé ne peut nullement s'appuyer sur *lézou* : ce mot, où le Lexique voit un pluriel de *gláz*, glas, répond au limousin *li laisso*, etc., voir *Ann. de Bret.*, XV, 547, 548.

2. Je n'ai pas tiré *aezen* du basque *aize*, mais supposé un emprunt commun au fr. *aise* (d'où « rafraîchissement », puis « vent rafraîchissant »). L'art. *grullu* pourrait me faire attribuer, sur l'origine de l'argot *grelu* blé, une opinion que j'ai combattue, *R. Celt.*, xv 366. Sur *zóken*, voir *Gloss.* 628, 629, 631.

n'ait point cité ceux qui se sont aventurés avant lui sur ce terrain dangereux de l'étymologie bretonne. Bien des fois aussi il a su choisir judicieusement entre leurs opinions divergentes, et attribuer à chacune ce qu'elle contient de vraisemblance, ou de vérité partielle. Il est juste d'ajouter que même dans cette portion de son œuvre où il n'était guère possible qu'il fût original pour le fonds, il a rendu à la science des services très appréciables, ajoutant à des étymologies connues un détail important, comme la comparaison de *glin* avec l'angl. *to kneel*; exposant, en d'autres cas, des vues ingénieuses sur les évolutions sémantiques probables (malheureusement, en pareille matière le vrai n'est pas toujours le plus vraisemblable); ou enfin traçant, avec une sobre élégance, le tableau des affinités qui lient tel mot breton à ses congénères indo-européens.

Parmi les étymologies qui, autant que j'en puis juger, se produisent pour la première fois dans ce livre, il n'en manque point qui tiennent suffisamment compte des lois phonétiques constatées et des conditions historiques de la langue, pour qu'on doive y voir, au moins, des trouvailles très dignes d'attention ; par exemple : *deok* de * *decavum* d'après *octavum ; ejenn*, ags. *éad ; hiron*, fr. *Huron ; horden*, v. fr. *se hourder ; peureul*, b. lat. * *perolia* pour *pelorida ; serc'h* = * *sterg-* + * *serk- ; spéô*, fr. *cépeau* (*cepiau, s'piau*, serrure de bois, entrave de bois, dans le *Vocab. du Haut-Maine* du comte de Montesson) ; *strûj*, ang. *to strut*, etc. Aussi est-il permis d'affirmer, à l'encontre de la trop modeste déclaration de l'auteur, p. XIII, que ce volume apprendra bien des choses nouvelles, et est propre à mieux qu'à « stimuler quelques curiosités ou à rafraîchir quelques souvenirs ».

Je ne crois pas cependant que dans ces étymologies nouvelles, données d'ailleurs souvent pour de simples conjectures, le certain ou le probable l'emporte sur le reste. Sans essayer d'établir à cet égard une statistique dont il faudrait justifier trop longuement les bases, je donnerai quelques exemples des raisons qu'on peut faire valoir contre plusieurs de ces explications, qui ne sont pas toujours des moins remarquables par la science ou l'ingéniosité. Comme l'a dit M. G. Paris (*M. Soc. Ling.* I 291, 292), « en étymologie, si on ne met pas du premier coup le doigt sur le point juste, on s'égare souvent d'autant plus qu'on est plus ingénieux et plus érudit ».

Il y a de ces étymologies qui sont incompatibles avec des formes bretonnes plus anciennes ; ainsi pour *arwad, treûjen*, m. br. *anuoat, treungenn ;* ou avec des faits phonétiques certains : *diboufa* ne se rattache pas à *ouf*, ni le van. *déouiein* à *déou* (léon.), voir *R. Celt.* XXI 138, 139 ; *ell* ne saurait venir de *ezel*, m. br. *esel*, ni *luré* paresse de *lezirek*, du m. br. *lesir*, *Gloss.* 369, cf. plutôt *luro* leurre ; lâche, paresseux en Limousin, Mistr. ; poitevin *lure* manie, Lalanne ; ni *lurel* bande, ligature (des enfants au maillot) de *lisière :* c'est le v. fr. *lurelle* langes, lorrain id. braie, linge pour envelopper les enfants, voir *Ann.*

de Bret., XV, 548, 549. Ou bien l'opposition provient des autres langues celtiques. Malgré *gôr-hesk*, qui est dû à une étymologie populaire, *hesked* tient solidement à l'irl. *nescôit*, gaél. *neasgaid*. L'explication de *lusen* 2, premier lait d'une vache par πῦος se heurte à l'irl. *nus*, tant qu'on n'aura pas trouvé en cette langue des *n*- prothétiques ; on pourrait sauver cette étymologie en admettant qu'un ancien irl. **us* a subi l'influence analogique de *núadh* nouveau.

Souvent la difficulté est de savoir à quel idiome demander la clef de certains mots bretons : au breton lui-même, ou à ses congénères celtiques, ou à quelque parent plus éloigné ? ou bien faut-il admettre un emprunt au latin, au germain, au français ? Et lors même que le chercheur a la chance d'être sur la bonne voie, il y est encore harcelé par maintes questions accessoires d'étymologie populaire et de contamination analogique, capables de tenir en échec les lois phonétiques les plus sûres.

L'analyse des formations bretonnes ne paraît pas toujours heureuse. *Pérák*, m. br. *perac*, doit être abrégé de *perac abec* pour quelle cause, *perac tra* pour quelle chose. *Padal* (*pa-dal*, de Goësbriand, *Fables* 20, bas van. *pedal Barz. Br.* 344) = *pa dal* « quand il vaut », d'où « cela étant », « bien que cela soit », cf. m. br. *nedel bichanoch* « quominus ». *Pempiz*, quintefeuille, m. br. *pempes* = *pemp* (*b*)*is* cinq doigts. *Diroll*, m. br. *dyroll*, vient de *roll* ; *moulbenni* de *penn*. *Moucha* couvrir le visage a été extrait de *mouchouer* mouchoir pris au sens de « bandeau pour les yeux », comme au jeu de colin-maillard. *Forc'hein* sevrer vient de *diforhein* séparer, *Gloss.*, 166 ; je crois que *ranvel* seran (*R. Celt.* IV 165) vient de même de *diranva* égrener, = v. fr. *deramer* déchirer, démembrer, ital. *diramare* ébrancher. *Dorlôi* doit être antérieur à l'armoricain, cf. *Ztschr.* II 401. *Jôtórel* goître n'est pas un composé breton, mais vient de **joterel* = poitevin *jotteriaux* gonflement des amygdales, Lal. ; bas-angoumoisin *jôtrô* oreillons, Rousselot, *Les modificat. phonét. du lang.* 405. L'explication de *torlosken* par « brûlure du ventre » a contre elle cette observation de D. Le Pelletier, que les Bretons « ne connoissent point la punaise domestique, mais seulement la champêtre » (cf. *Rev. Celt.* III 236 ; *Ann. de Br.* XIV 532-534). — *Ar* ne peut être l'article dans *armerc'h* (cf. gall. *armerthu*) ; *dargreiz* (*kreiz* est masc.). *Dianvéaz* est un doublet de *diavéaz*, et *kleizen* 1 de *dleizen*. Ce n'est pas au franç. qu'est due l'addition d'un *r* dans *lorbein*, voir *Ann. de Br.* XIV 548. *Butum* vient de *butun*, cf. *fortumm* fortune l'A. ; etc.

Sur la finale de *béótez*, *berjez*, voir *R. Celt.* VI 389 ; sur celle de *biorc'h*, ibid. XVII 234, 235 ; *Gloss.* 367 ; il faut, je crois, ajouter *landourc'hen*, en petit Tréguier « femme de grande taille et indolente », qui se rattache au fr. *lendore*, cf. Κρυπτάδια VI 31. *Patéled* bavette n'est pas un dérivé breton de *patte* mais un emprunt au v. fr. *patelette* petite patte ; bande d'étoffe. *Kavala* insulter, tiré du m. br. *cavall* (lis.

caual) roussin, vient du v. fr. *caviller* plaisanter, railler ; langued. *caviha, cavilha* chicaner, critiquer ; agacer, railler.

Hinnôa (forme douteuse), ou plutôt *hinnôal* braire ne vient pas de *hinnire*. Le *Nomenclator* de 1633 donne, p. 215, *hinnoal*, *ober hin-no*, litt. « braire, faire hi-han » ; le P. Grégoire *hinnoal* part. *hinnoët* id., *hinnod* action de braire, *hinnôd* m. Le Gon. ; celui-ci voit là, avec raison, une onomatopée. Cf. anc. fr. *hin han*, portug. *en ó ! en ó !* (Rolland, *Faune pop.*), allem. *y-a*, d'où le verbe *yanen*.

Kefiniant, expliqué par le latin, est plutôt celtique, cf. *Gloss.* 517 ; de même *oglen*, cf. van. *augleenn* et *auguenn* rutoir Gr., voir *Gloss.* 200, 201. *Miz* 2, m. br. *mis*, est le fr. *mise*. *Sourin*, regardé comme celtique, est sans doute le v. fr. *soulin, solin, sollin* rez-de-chaussée, etc., picard *seulin* poutre, solive, fr. *solin* intervalle entre les solives. De même pour *tarval* (goujon, cheville de bois qui joint les jantes d'une roue, Gr.), du v. fr. *tarevelle* tarière, *taravelle* outil de forgeron, cf. langued. *taravello*, dauph. *tarvello* billot, bâton court pour tourner le moulinet d'une charrette. Sur *mell* 2, cf. *Gloss.* 402.

Des étymologies populaires paraissent admises beaucoup trop facilement ; entre autres v. *dislévi*, *édrô*, *raoulin* (note), *foeltr* (cf. *R. celt.*, XIX, 324). *Palouer* brosse est une variante de *parouër* « paroir, boutoir », « plane », Gr., du fr. *paroir* (« lame pour gratter les pièces à étamer », Littré) ; cf. poitevin *parour* m. « espèce de peigne ou de brosse... dont se servent les tisserands », Lal.

Atersein s'informer, rapporté à *adresser*, se rattache au v. fr. *entercier* mettre en main tierce ; séquestrer, saisir ; revendiquer, réclamer ; rechercher. *Lomber* (*lombèr* lucarne Gr., *lomber*, *loumber* Roussel *ms.*, aussi *louber*, Pel.), mal expliqué également *Gloss.* 373, est le v. fr. *loubier*, non traduit par Godefroy, mais toujours usité en ce sens à Poitiers (cf. ab. Lalanne, *Gloss. du pat. poit.*, 1868). *Loakr* louche, m. br. *loacr*, *loagr*, doit tenir au toulousain *lugre* id. ; *pitoul* friand au lim. *pitouei*, dauph. *pitouel*, gascon *putoï*, *petoï* putois ; terme d'injure (bordelais *pitoch*, *petouch*, cf. bret. *pitouch* drôle de corps, *Gloss.* 493). *Sivellen* surfaix est le v. fr. *civelle*, bande de cuir, sangle, cf. *Gloss.* 667 ; *tatina* railler, le v. fr. *tatiner* tâter, presser légèrement ; tripoter, battre, norm. id. bavarder, chuchoter, dauph. *tatin* coup, etc. ; *tinel*, tente, le fr. *tinel* salle basse où les domestiques mangent dans une grande maison, Lit. ; langued. *tinèl* cuvier ; réfectoire d'un couvent ; en Guienne, préparation du repas, Mistr. ; *tint* étai, chantier, le langued. *tind*, *tindou*, *tenou*, id. ; à *vaganéein* s'évanouir, comparez prov. *vaganàri* coureur de champs, v. fr. *vagant* errant, inconstant ; s. m. vagabond, débauché ; *valgoriein* balbutier = * *vagori-*, angl. *vagary* caprice, fantaisie, anciennement *to vagarie* errer, cf. v. fr. *vagarantz* vagabonds, angl. *vagrants*, l'addition de *l* est amenée par l'*r* suivant (cf. la seconde partie de mon étude sur l'*Epenthèse des liquides en breton*, dans les *Annales de Bretagne*).

Mais il est temps de conclure. Tout en témoignant de louables efforts, le Lexique est venu trop tôt pour pouvoir être une œuvre définitive dans son ensemble. Elle ne l'est que pour certaines parties. J'aurais pu insister davantage sur celles-ci, dont ne manquera de tenir compte aucun travail sérieux sur la même matière; le nom de l'auteur jouit, à bon droit, d'une si haute autorité, en des domaines linguistiques voisins, que j'ai cru plus utile aux progrès de la science de signaler surtout les points les plus faibles d'un ouvrage estimable par lui-même, et attachant aussi par les conditions où il s'est produit. M. H. a déclaré d'avance, p. IX, que ni l'indulgence ni « la juste sévérité » de la critique ne sauraient influer sur la direction ultérieure de ses études : s'étant fait de la Bretagne une autre petite patrie, il a voulu lui payer sa dette d'affection, mais il croit le moment venu de retourner au dialecte alsacien de sa terre natale. Il est à souhaiter que cette seconde tâche patriotique, dont aucun Français ne sera tenté de le distraire, ne lui fasse pourtant pas perdre entièrement de vue la première; et que plus tard il veuille bien à son tour critiquer ici-même l'ouvrage qui, suivant la voie tracée par lui, viendra prochainement, je l'espère, faire concurrence à son Lexique.

Émile ERNAULT.

Deutsche Wirtschaftsgeschichte in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters von Dr Karl Theodor von INAMA-STERNEGG. Band I. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1899, XIII, 454 p. 8° Prix : 15 fr.

L'*histoire économique de l'Allemagne pendant les derniers siècles du moyen âge* forme le troisième volume du grand ouvrage consacré par M. de Inama-Sternegg, professeur honoraire à l'Université de Vienne, à l'histoire du développement économique du Saint-Empire romain depuis ses origines. A vrai dire, l'auteur remonte bien plus haut encore, car le tome I de la *Deutsche Wirtschaftsgeschichte* débute par le tableau des temps primitifs de l'antique Germanie. Esquissant d'abord à grands traits des tableaux sommaires, qui, forcément empruntent à la conjecture et à l'hypothèse une partie de leur coloris et de leurs contours, il aborde un terrain plus propice en entrant dans l'ère carolingienne où déjà les lois, les coutumes, les traditions, plus nombreuses et plus fidèlement transmises jusqu'à nous, donnent au récit des contours plus arrêtés, sans empêcher pourtant que, là encore, bien des faits ne restent vagues et bien d'autres inconnus. En arrivant à l'époque du moyen âge proprement dit, dans le second volume de l'ouvrage, le récit, grâce à l'abondance des documents qui se rencontrent désormais un peu partout, change d'allure; au résumé succinct des quelques faits généraux, seuls connus, se substitue un tableau riche en détails, qu'on a peine à maintenir dans le cadre où se pressent les

matériaux qui déjà surabondent. Cependant le développement économique est encore, à peu près partout, sensiblement le même. Mais cette uniformité relative change avec le XII[e] et le XIII[e] siècle. Dans le troisième volume, qui nous retrace le situation économique de l'Empire dans la seconde moitié du moyen âge, le narrateur voit sa tâche se compliquer par le développement de plus en plus divergent des divers territoires, et par le fait que la quantité des documents inédits ou déjà publiés, cartulaires, urbaires, cadastres, rotules colongers, édits territoriaux, règlements municipaux, etc. est si considérable qu'on ne peut qu'y faire un choix, lequel risquera toujours d'être trop individuel et par là même incomplet.

M. de I. S. a divisé cette première moitié de son troisième volume — la seconde suivra bientôt — en quatre chapitres. Le premier nous présente, pour ainsi dire, la carte économique de l'Allemagne d'alors et la statistique, très approximative s'entend, de sa population ; il nous montre cette dernière continuant sa grande évolution migratoire vers l'est et le nord-est, alors qu'au sud elle est terminée dès le XII[e] siècle. Vers la Prusse, vers la Pologne, vers la Hongrie même, l'expansion colonisatrice continue, si bien qu'il se fonde encore 400 villes au XIII[e] siècle et 300 au siècle suivant[1]. Le second chapitre nous rappelle rapidement les modifications diverses qui se sont produites dans les différentes couches sociales durant la première moitié du moyen âge. Là aussi le mouvement s'est, dirais-je volontiers, cristallisé vers la fin du XII[e] siècle. La société du moyen âge est désormais immuable dans sa dure et hautaine hiérarchie, qui va du puissant seigneur territorial au pauvre paysan taillable et corvéable à merci. L'auteur appuie, à bon droit, sur cette dégradation matérielle et morale des populations agricoles, qui après avoir vu au XIII[e] et au XIV[e] siècle, une amélioration notable de leur sort, sont au XV[e] victimes d'exactions croissantes, auxquelles elles commencent à répondre par de nombreuses jacqueries. Si le paysan décline, la bourgeoisie des villes se forme et s'élève, constituant une puissance économique nouvelle. Nous étudions leur constitution économique et politique, les groupes bientôt hostiles des bourgeois de la cité, patriciens et gens des métiers, l'initiation des villes à la vie politique, leur importance financière croissante etc.

Le troisième chapitre est consacré tout entier à la propriété foncière ; l'auteur nous montre comment elle se partage et comment elle est administrée. Une série de paragraphes nous parlent des domaines de l'Empire, dont de faibles débris existent seuls encore au XIV[e] siècle ; des possessions des grands seigneurs territoriaux, d'étendue fort inégale ; des terres appartenant aux évêques et au clergé régulier, en dimi-

1. Au XV[e] siècle, c'est à peine s'il vient s'y ajouter encore une centaine de fondations nouvelles. Seulement il ne faut pas oublier que beaucoup de ces villes restèrent insignifiantes. M. de I.-S. estime que l'immense majorité d'entre elles ne dépasse guère 1,200-1,500 âmes.

nution notable vers la fin du moyen âge ; de celles qui sont entre les mains de la petite noblesse, et dont le nombre augmente par contre, tant au dépens des grands territoires qu'à ceux des paysans. L'auteur étudie aussi bien les possessions urbaines, banlieue, forêts etc. ; que la propriété des classes agricoles, de nature si variée, appartenant tantôt à l'individu isolé, tantôt exploitée par l'activité commune et qui, sous les noms les plus divers, est de plus en plus chargée par les pouvoirs civils et religieux.

Le quatrième chapitre enfin traite de la production du sol et de la façon dont s'en partagent les revenus. M. de I. S. y traite, entre autres des rapports entre les seigneurs et les serfs, les propriétaires et les fermiers ; il expose l'exploitation des champs, des vignobles, des forêts, les procédés agricoles, l'élève du bétail ; il nous dit ce qu'on peut savoir d'à peu près certain sur l'organisation des salaires — ce n'est pas encore grand chose — et montre une fois de plus, quel fardeau croissant les dîmes, les rentes, les impôts, les corvées (qui s'étendent finalement jusqu'au service militaire) imposent aux populations rurales, vers la fin du moyen âge.

Le livre de M. de Inama-Sternegg n'est pas précisément d'une lecture facile ; bien qu'écrit avec une lucidité parfaite de style, il participe forcément de la sécheresse qu'un lecteur un peu superficiel reprochera toujours à un traité de droit et d'économie politique, et c'est bien un traité de ce genre que l'auteur a voulu écrire, et non pas une *histoire de la civilisation allemande* au moyen age. On pourrait désirer sans doute qu'il eût égayé çà et là l'austérité de ses déductions juridiques et de ses tableaux statistiques par quelque trait de mœurs emprunté à ses sources, par quelques détails plus vivants s'appliquant à des localités précises et définies et non pas seulement à des catégories abstraites. Mais à cela l'on peut répondre qu'on ne lit pas un ouvrage pareil pour s'amuser et que sa belle et sévère ordonnance est précisément l'un de ses grands mérites. Souhaitons seulement que l'auteur avance dorénavant un peu plus vite ; une pareille *histoire économique* de l'Allemagne pour le XVI[e] et le XVII[e] siècle est un *desideratum* si impérieux de la science actuelle qu'il faut insister auprès du savant le plus capable de nous la fournir, pour qu'il ne nous la fasse pas attendre trop longtemps [1].

R.

---

1. N'oublions pas de mentionner les 22 appendices de notre volume qui nous fournissent des données statistiques sur la population urbaine de l'Allemagne au moyen âge, sur les impôts payés dans certaines villes au XIII[e] siècle, sur les revenus de quelques couvents de Bavière et de Westphalie, sur les tarifs d'ouvriers agricoles payés dans l'Allemagne du Sud et en Saxe au XV[e] siècle, etc. — J'ignore quelles peuvent être les deux villes de France, mentionnées avec Paris et Troyes comme étant visitées par les négociants de Constance au XIII[e] siècle (p. 17) ; l'auteur les appelle *Prufis* et *Laeni*. Serait-ce Provins et Lagny ?

Raoul Chélard, **La civilisation française dans le développement de l'Allemagne** (moyen âge). Paris, Société du Mercure de France, 1900, 358 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

C'est un livre intéressant que celui de M. Chélard, par cela même qu'il n'est pas écrit par un savant de cabinet, mais par un homme qui, évidemment a vu pas mal de pays, a voyagé souvent et résidé, soit en Allemagne, soit en Autriche, en observant les hommes et les choses, et qui d'ailleurs a l'esprit ouvert, à la façon de l'éminent et regretté Léon Say, auquel notre ouvrage est dédié. Son volume est écrit avec une certaine verve, et si la science y est parfois un peu sujette à caution, lui venant de seconde ou de troisième main, ses convictions sont absolument sincères et l'on n'y trouve aucune trace de ce chauvinisme méprisant et vulgaire qui aurait pu facilement se glisser et même s'étaler dans un sujet de ce genre. M. C. professe une estime sérieuse pour les races germaniques; il reconnaît que c'est le sang germain qui a « reconstitué » la société ; sans lui, dit-il, le vieux monde eut infailliblement péri, « avant tout, et y compris, la Gaule ».

Avec tous ces mérites je ne suis pas bien sûr que ce tableau de la civilisation française et de son développement en Allemagne, plaira beaucoup dans les cercles d'outre-Rhin. Personne, assurément, n'y conteste, parmi les auteurs sérieux, la part considérable d'influence que la civilisation *occidentale* a exercée pendant des siècles sur la Germanie barbare du moyen âge, mais on n'est pas habitué à la désigner du mot, absolument inexact avant le x[e] siècle, de civilisation *française ;* on n'est surtout pas disposé peut-être à s'entendre répéter, avec une conviction, fort éloquente si l'on veut, mais un peu énervante aussi, à force d'insister, que tout ce qu'on a pensé, fait et chanté n'est qu'un écho de l'action et de la pensée voisines, qu'on fut une annexe sauvage, un *hinterland* (le mot y est) de la France mérovingienne et carolingienne, et qu'après « l'exotisme othonien », il fallut attendre que la France fut capable de développer une nouvelle activité cérébrale, pour que l'Allemagne, elle aussi, put sortir de « la matérialité bestiale » qui l'avait envahie tout entière.

Nous n'aurions pas à nous préoccuper ici de cette disposition de certains lecteurs si, pour le fond, nous étions entièrement d'accord avec l'auteur ; mais la vérité incontestable de sa thèse, restreinte prudemment dans certaines limites, n'empêche pas qu'on ne sente, dans la façon *outrancière* dont il la déduit, une exagération manifeste, dangereuse même pour la cause qu'il défend. Cette exagération, je la trouve en premier lieu dans le titre même du livre, et je m'en expliquerai tout d'abord. « Nul esprit cultivé n'ignore que la France a rendu d'énormes services à la civilisation du monde entier. » C'est le début de l'ouvrage de M. Ch. et nul, je pense, ne refusera d'y souscrire. Mais ce que nul esprit cultivé ne peut ignorer davantage, c'est que toutes les nations tant soit peu civilisées qui ont successivement

dominé sur notre globe ont transmis à des races encore incultes cette civilisation qui se modifie sans cesse. Les Grecs n'ont été que les héritiers de l'Égypte et de l'Asie ; ils ont été les maîtres de Rome, et ce que nous avons donné à l'Allemagne du moyen âge, c'est un bien faible reflet de la civilisation antique, ravivé par le flambeau nouveau du christianisme, qui nous venait également, tout entier, du dehors. Depuis nous avons reçu nous-mêmes de l'Italie du xve siècle le culte et la révélation de l'art ; de l'Allemagne du xve siècle, le plus puissant engin de la culture intellectuelle, l'imprimerie ; de l'Angleterre du xviie et du xviiie siècle, les formes de notre vie politique, encore bien peu développée ; nous devenons, en ce moment même, de plus en plus tributaires de l'Allemagne contemporaine et même de l'Amérique, pour notre industrie et notre sustentation matérielle. Il y a donc une circulation continuelle de services reçus et rendus de peuples à peuples et il serait absurde de revendiquer pour aucune nation du globe une espèce de *primauté* perpétuelle vis à vis des autres, en fait de civilisation. Il n'est pas permis davantage, je crois, à l'historien, pour peu qu'il se pique d'exactitude, d'attribuer à la civilisation d'aucune d'elles une *originalité* telle que les nations étrangères n'en seraient qu'un pâle reflet, alors que pourtant cette civilisation, spéciale à chacune d'elles, se compose d'apports inégalement empruntés aux époques les plus reculées et aux régions les plus lointaines.

Mais si l'on n'a pas le droit, au point de vue de la philosophie générale de l'histoire, de mettre *uniquement* à *l'actif* de la France, tous les éléments de civilisation, transmis à travers ses frontières, à la Germanie orientale, on a moins encore le droit de parler d'une *civilisation française*, dans ces quatre ou cinq premiers siècles du moyen âge, où la France, et tout ce qui la constitue comme entité nationale, n'existait pas encore. Il n'y a pas de *France* sous les chefs mérovingiens ; il n'y a pas de *France*, sous ceux que M. C. appelle, Dieu sait pourquoi, « les Carolins » ; il y a un empire franc, dont les meneurs sont essentiellement germains, et la civilisation, très relative d'ailleurs, qu'ils transmettent à leurs compatriotes d'outre-Rhin est romano-chrétienne et n'a rien de spécifiquement *français* [1]. Ce n'est que sous la troisième race que naît enfin la conscience d'une nationalité nouvelle et encore le grand mouvement des croisades, mouvement religieux et cosmopolite s'il en fût, doit-il intervenir pour mélanger les peuples, rapprocher entre elles les hautes couches sociales de chacun

1. Pour prendre un exemple bien frappant dans l'histoire contemporaine, viendrait-il à l'idée d'un historien de prétendre que le prodigieux bouleversement du Japon qui s'est produit sous nos yeux, est le fruit d'une civilisation *anglaise*, *française* ou *américaine*? Elle est le résultat de l'importation de la civilisation *européenne*, c'est-à-dire de l'ensemble des idées et des inventions modernes qui constituent le *fond commun* des nations à la fin du xixe siècle.

d'entre eux et créer cette société chevaleresque du second moyen âge, qui se développe en effet tout d'abord en France et de là fait la conquête de l'Europe tout entière et notamment aussi de l'Allemagne impériale et chrétienne. A partir de ce moment, mais de ce moment seulement on peut parler à bon droit de l'influence de la *civilisation française* sur l'Allemagne.

En résumant ainsi, d'une façon forcément écourtée, notre manière de voir sur la matière traitée par M. Chélard, nous avons indiqué d'avance sur quels points nous nous séparons de lui et sur quels points nous sommes d'accord. Des trois livres de son ouvrage le premier traite de la période mérovingienne, le second de la période carolingienne, le troisième enfin de la période capétienne. Nous ne songeons pas à nier que dans les deux premières, une puissante influence civilisatrice ne se soit fait sentir sur les peuplades germaniques des deux côtés du Rhin, toujours plus forte à travers les siècles, toujours en marche de l'occident vers l'orient. Mais, dans les premiers siècles, cette influence est purement ecclésiastique. Elle s'exerce par l'entremise de missionnaires, nullement français pour la plupart, mais irlandais et anglo-saxons, et quand l'auteur, pour répondre à cette objection qui ne laisse pas d'être embarrassante pour sa thèse, nous affirme que ces moines furent « une espèce de *légion étrangère* ecclésiastique, au service des rois francs », il se met en opposition flagrante — pour les premiers siècles du moins — avec les faits historiques. C'est en fuyant la cour et la sphère d'influence des rois d'Austrasie, c'est en opposition avec l'épiscopat franc, que les grands missionnaires du VI[e] et VII[e] siècle, ont pénétré dans les solitudes des Vosges et de la Forêt Noire ; si plus tard ils ont été englobés dans la hiérarchie de l'empire franc, cela n'a pas été sans une sourde mais tenace résistance, et il fallut l'énergie des Pépin le Bref et des Charlemagne, l'habileté de S. Boniface, l'appui du Saint-Siège dont l'influence s'accentue de plus en plus, pour faire de ces *légionnaires* une milice momentanément obéissante au pouvoir séculier de cette dynastie, foncièrement germanique d'ailleurs [1]. Quand M. Ch. écrit que « Boniface a su mettre la clef de voûte à *l'œuvre de la civilisation allemande, depuis longtemps préparée par la France* », il commet un double anachronisme; S. Boniface n'avait cure de la *civilisation* ; ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait, c'est donner la Germanie chrétienne mais hiérarchiquement indépendante, à la papauté et la *France* n'a rien pu préparer de semblable, pour la simple raison qu'elle n'existait pas à ce moment.

Plus tard, sans doute, bien plus tard, l'influence française fut for-

1. M. Ch. n'a pas, ce me semble, une idée bien nette de l'activité de ces moines missionnaires, qui parcouraient la Germanie « animés d'un profond mépris pour les langues tudesques » ; s'imaginerait-il par hasard qu'ils prêchaient aux païens de Frise ou de Saxe en langue romane vulgaire ou en latin ?

tement marquée par toute l'Allemagne, celle du sud et même celle du nord ; après les premières croisades, la réforme monastique de Cluny, l'épanouissement de la chevalerie, la prépondérance de la littérature épique française, donnent un cachet exotique particulier aux classes dominantes du Saint-Empire romain germanique. Mais là encore, l'auteur gâte l'effet de ses démonstrations par l'exagération manifeste qu'il donne à certaines vérités. Qu'on lise par exemple ce qu'il dit (p. 258-268) de l'action exercée par les religieux de Cluny : « L'Allemagne enfoncée dans un chaos d'idées mal assises, se montra réfractaire, malgré les assauts furieux que la jeune communauté réformatrice, dans sa fièvre d'expansion, livrait à l'esprit germanique... Par un coup de génie les Pères vinrent résoudre le problème ; Cluny se mit, pour ainsi dire, dans une peau allemande, et, sous cet avatar, put traverser triomphalement les forêts de Germanie... Par tous les pores... le corps germanique pouvait ainsi s'imprégner du *génie français* [1].... Pas un hameau, pas une forêt où, soit des moines français, soit des moines allemands, *sujets des maisons françaises*, n'élevassent un couvent *comme un monument à la gloire de la France*.... En parcourant *les chroniques allemandes de l'époque, à chaque instant, le nom de la France est relevé, souligné, comme quelque chose de supérieur*.. » Quel dommage qu'aucun des passages si curieux de toutes ces chroniques ne soit cité dans une note! Comme on aurait étonné l'excellent diplomate-évêque, Othon de Freising, en lui apprenant qu'il « répandait à pleines mains l'esprit et le génie français » et que son collègue dans l'épiscopat, Everard de Bamberg, et tant d'autres, étaient de zélés « propagateurs des idées françaises en Germanie » ! Aussi « leur manière de penser détonnait-elle sur le fond de l'intellectualité allemande », ce qui ne laisse pas d'étonner un peu puisque l'auteur affirmait plus haut que les évêques et les abbés allemands du moyen-âge, étaient *la plupart du temps*, soit Français d'origine, soit élevés en France.

La même exagération se retrouve dans le tableau de la société chevaleresque du moyen âge. Admettons encore « que dès la fin du XIIIe siècle tout Allemand qui se respecte singe les Français » ; admettons qu'il « n'est guère de château de quelque rang qui ne renferme son instituteur et son institutrice français », mais protestons tout au moins quand on nous affirme, confondant sans doute le XIIIe et le XVIIIe siècle, qu'au temps de Philippe de Souabe et de l'empereur Frédéric II, « les chateaux allemands regorgent de.... cuisiniers et de coiffeurs français. » Demandons aussi quelque preuve tout au moins de l'assertion que la « gallomanie » se répandit alors « dans la classe moyenne et *même dans le bas peuple*. »

Il y aurait encore mainte observation de détail à présenter, par

1. C'est nous qui soulignons.

exemple sur le tableau de la littérature allemande au moyen âge; on pourrait être tenté de défendre la pauvre nonne Hrotsuit d'avoir écrit « des drames fort lestes », alors qu'elle croyait naïvement avoir écrit des pièces morales pour l'édification des pensionnaires de son couvent; on pourrait exprimer un léger doute sur l'existence de ce « réseau d'écoles » dont le clergé des Gaules avait couvert le pays » et qui étaient de « véritables écoles primaires » etc. Mais nous ne voulons pas avoir l'air de chercher chicane à l'auteur sur des points d'aussi peu d'importance en définitive. Ce que nous aurions désiré aussi, c'est, de lui voir consacrer un peu plus de temps à la révision de son style. Le volume de M. Ch. est écrit, nous l'avons dit, d'une plume alerte et déliée, mais un peu négligente parfois. Nous signalerons comme exemple cette « première église de Hambourg sacrée par ordre de Charles » (p. 204); nous n'aimons guère « une vie intellectuelle refécondée » (p. 430) et nous ne comprenons pas bien ce que faisait Théodulf quand, il s'occupait à « réinstituer quantité de vieux manuscrits » (p. 182). Nous comprenons moins bien encore une métaphore, comme celle de la p. 27, où les évêchés et abbayes d'outre Rhin deviennent « des pores par lesquelles le corps germanique aspirait la vieille civilisation latine.... que la société gallo-franque lui avait, pour ainsi dire, mâchée.... » [1].

Nous avons parlé plus longuement de cet ouvrage, d'abord parce que le sujet en lui-même est intéressant, que l'auteur a pris quelque peine à en réunir les éléments épars et qu'il l'a rédigé avec une entière bonne foi et sans intentions « tendencieuses » comme disent les critiques allemands; mais nous avons voulu montrer aussi, nous l'avouons, en soulignant ses défauts, combien l'exagération, même très sincère, d'une thèse fort juste dans certaines limites, peut faire de tort au but poursuivi en provoquant des protestations légitimes et peut-être plus tard des exagérations en sens contraire. Nous souhaitons vivement qu'il évite cet écueil dans son second volume [2].

R.

---

1. Il aurait aussi été fort désirable que l'auteur adopte un système d'orthographe fixe pour les noms propres, au lieu de mélanger les formes germaniques, latines et françaises modernes presque à chaque page.

2. Nous joignons ici une petite liste de *corrigenda*, notés au cours de notre lecture et qu'il serait facile de doubler :

P. 25, lire *Loeher* au lieu de *Hoeher*. — P. 119 lire *Schuttern*, *Neuwiller*, *Sarrebourg* au lieu de *Schutten*, *Neuvillers*, *Saarburg*. — P. 198, lire *la Lauwers* au lieu de *Lauwers*. — P. 216, l. *Nova* au lieu de *Nuova*. — P. 217, l. *Saint-Vit* au lieu de *Saint-Veit*. — P. 228, un même personnage s'appelle *Titulon* et *Tutilon* à la page suivante. — P. 231, lire *Josèphe* au lieu de *Josephus*. — P. 255, lire *Gandersheim* au lieu *Gaudersheim*. — P. 262, l. *Blaubeuern* au lieu de *Blaubenern*. — P. 264, l. *Ilfeld*. au lieu de *Ilfed*.— P. 281, l. *Wenceslas* au lieu de *Wenzel*.—P. 284. l. *Antheil* au lieu de *Autheil*. — P. 287, on voit paraître un *Électeur de Bade* qui n'existe qu'après la paix de Lunéville (1801). — P. 302, l. *Marienstadt* au lieu de *Marientsadt*. — P. 310, l. *Parcifal* et *Schultz* au lieu de *Pacifal* et *Shultz*. — P. 318. l. *Hausen* au lieu de *Hansen*.

Der Wortschatz in Luthers, Emsers und Ecks Uebersetzung des « **Neuen Testaments.** » Ein Beitrag zur Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache, von Dr Bernh. Lindmeyr. Strasbourg, Trübner, 1899. In-8°, 106 pp. 2 mark 50.

On sait, par le témoignage d'Eck lui-même, qu'il s'est servi pour sa traduction de la *Bible*, parue à Ingolstadt en 1537, de la version faite avant lui par Emser, qui s'est très souvent inspiré de la traduction du *Nouveau Testament* publiée en 1522 par Luther. M. Lindmeyr s'est proposé d'étudier, au point de vue du vocabulaire, les relations qui existent entre ces trois versions, complétant ainsi les recherches faites par M. Kluge dans son important ouvrage : *Von Luther bis Lessing* (3e éd. Strasb., 1897). M. L. démontre qu'Eck n'a pas utilisé l'édition originale d'Emser, mais une des nombreuses réimpressions de cette œuvre, soit celle qui a été révisée par Dietenberger en 1529, soit une réédition de cette dernière. M. L. caractérise ensuite : 1° la traduction d'Emser ; 2° la révision de ce texte faite par Dietenberger, 3° le remaniement d'Eck. Il recherche pour chacun de ces textes la cause des modifications apportées au vocabulaire et met ainsi en lumière les divergences qui, au point de vue de l'usage et du sens des mots, séparaient l'Allemagne du Nord-Est de l'Allemagne du Sud-Ouest. A ces études, M. L. a joint un lexique étendu (p. 34-106) où sont examinés, le plus souvent avec reproduction du contexte, les mots qui dans les versions d'Emser et d'Eck diffèrent de ceux qu'a employés Luther. Le livre de M. Lindmeyr contient d'utiles renseignements. Il sera bien accueilli de tous ceux qu'intéresse l'histoire des origines du haut-allemand moderne.

F. Piquet.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 23 septembre — 1900

Francis S. STEVENSON. **Robert Grosseteste,** Bishop of Lincoln Londres. Macmillan 1899. 348 pp. 10 S.

Les Anglais mettent souvent au nombre des précurseurs de la Réforme, avant Wycliff et les Lollards, Robert Grosseteste, évêque de Lincoln. M. Stevenson, membre du Parlement d'Angleterre, vient d'écrire une biographie de ce prélat que nous allons résumer en quelques lignes. Fils d'un pauvre fermier du Suffolk, Grosseteste étudia à Oxford, devint chancelier de l'Université puis évêque de Lincoln, et mourut fort âgé en 1523. On l'appela longtemps Saint-Robert de Lincoln, mais le Saint-Siège ne ratifia jamais cette canonisation populaire. Son contemporain et ami, Roger Bacon, après l'avoir comparé à Salomon, Aristote et Avicenne, déclare que « personne ne savait mieux que lui les sciences à cause de sa longue vie et de son expérience, autant que de son application et de son zèle. » Il avait appris le grec. Un rabbin d'Oxford lui enseigna l'hébreu. Les preuves abondent de l'intérêt qu'il portait au sort des Juifs. Un zélateur, sous la République (1658), imprima pour la première fois le gros livre que Grosseteste écrivit pour leur conversion. Il faut ajouter qu'il cherchait d'ailleurs à les détourner de la pratique de l'usure en leur attribuant des terres, car la piété chez lui prenait le plus souvent la forme de l'action.

Un instant, il est vrai, la vie monastique le tenta, mais c'était celle que St François venait d'inaugurer. Il était ascète sans raideur, son ascétisme ne lui enlevait ni son humour ni son bon sens. Trois choses,

soutint-il devant un dominicain trop austère, sont nécessaires au salut, la nourriture, le sommeil, la bonne humeur. A un autre moine de complexion mélancolique qui lui demandait une pénitence particulièrement rigoureuse, il répondit « buvez une coupe de bon vin ».

Il était énergique. Dans une de ses lettres, il se vante de son « cœur de fer à l'épreuve des séductions des flatteurs ». Certains chroniqueurs lui reprochent la brutalité avec laquelle il réprimait le luxe des couvents. Il nous le montre pénétrant dans les cellules, renversant les couchettes des moines, piétinant avec fureur les joyaux qu'il y trouvait dissimulés.

C'est à soixante ans seulement, dès sa tardive élévation à l'épiscopat, qu'il eut l'occasion de révéler la fougue de son caractère dans une double lutte engagée contre les deux ennemis de l'Eglise : le Pape et le Roi. Cette guerre, il ne la commença pas de propos délibéré, les circonstances l'amenèrent fatalement à la rébellion. Ainsi, tandis qu'il appelait les Franciscains dans son diocèse, les moines de Cantorbéry, à l'instigation de l'opulent abbé de Bardney, l'excommuniaient. C'est que l'Eglise, comme toute société humaine, se partageait dès ce moment en deux camps ; les Franciscains formaient un élément démocratique très impopulaire auprès des vieux ordres monastiques qui se recrutaient parmi les hautes classes.

Un jour le pape enjoignit à Grosseteste par une lettre hautaine d'admettre au nombre des chanoines de Lincoln son neveu, un certain Frédéric de Lavagna, incapable du reste d'occuper utilement une charge ecclésiastique. Grosseteste refusa d'obéir en alléguant que le pape ne peut rien exiger de contraire à l'Ecriture. « Filiater et obedienter non obedio, contradico et rebello ». L'attitude de l'Evêque était habile : en assimilant le pape au roi d'Angleterre, incapable en droit de faire mal, il proclamait l'irresponsabilité du chef de l'Eglise, et quelle que fut l'issue du conflit, les prérogatives du Saint-Siège restaient intactes.

Envers le roi, Grosseteste suivit la même ligne de conduite ; il ne prêchait l'obéissance au souverain que dans les limites où celui-ci commandait à ses sujets des choses justes. M. S. examine dans le plus grand détail le rôle de l'Evêque de Lincoln au concile de Merton (1236), au Parlement (1244), où son autorité empêcha la discorde de se mettre dans le Comité des douze chargé par le Parlement de faire des remontrances au Roi. A côté de lui siégeait, dans ce même comité, son ami, le fameux Simon de Montfort. De retour dans son diocèse, Grosseteste fit publier dans toutes les chaires une sentence d'excommunication contre ceux qui violaient la grande charte.

Il y a donc en germe dans la vie de cet évêque la révolution politique de l'Angleterre aussi bien que sa réforme religieuse. En s'autorisant de la parole divine pour désobéir à un ordre du pape, il annonçait Luther. En s'alliant aux Franciscains contre les ordres aris-

tocratiques, en défendant les libertés anglaises contre le roi, il annonçait Cromwell et la démocratique Angleterre du XVIIe siècle. Sa vie fait comprendre aussi le caractère particulier de l'Eglise anglicane. Il est jaloux de soustraire l'Eglise à tout contrôle étranger ; sans chercher à innover ni à bouleverser, il veut rester indépendant ; il exerce une sorte de protectionnisme religieux, et justifie ce que sa conduite a d'audacieux au moyen de ces ingénieuses fictions juridiques qui sont encore aujourd'hui le principe du droit constitutionnel anglais.

C'est rendre un hommage insuffisant au livre de M. Stevenson que de le résumer d'une façon si brève. Il a écrit la biographie définitive de Robert de Lincoln. Des documents nouveaux qui pourraient jeter quelque clarté sur les chapitres obscurs de cette vie, n'infirmeront pas les conclusions de l'historien. Grosseteste est un de ces fils zélés de l'Eglise qui, par amour pour elle, s'appliquent à réformer les abus, sans voir qu'en restaurant un édifice antique, on risque souvent de l'ébranler jusqu'en ses fondements.

Ch. BASTIDE.

Schweizer Bauernpolitik im Zeitalter Ulrich Zwinglis von Walter CLAASSEN, Berlin, Felber, 1899, XIII, 168 p. in-8°. Prix : 6 fr. 25.

Le travail de M. Claassen fait partie de la série des *Socialgeschichtliche Forschungen* que MM. Etienne Bauer et Maurice Hartmann publient comme supplément à leur *Zeitschrift für Social=und Wirthschaftsgeschichte*; c'est un mémoire très fouillé au point de vue technique, très documenté sur des pièces d'archives de Zurich, relatif à l'état social des classes rurales de la Suisse allemande, dans le premier tiers du XVIe siècle [1]. L'auteur a plus particulièrement recherché quelle influence la réforme religieuse de cette époque a pu exercer sur la situation économique des populations et quelles modifications l'on peut y signaler comme se rapportant à cette influence. S'il a mis en vedette sur le titre de son volume le nom de Zwingle, c'est qu'en effet le réformateur de Zurich, homme de gouvernement, s'il en fût, esprit largement ouvert à toutes les questions sociales du temps, a exercé sur ses concitoyens une influence s'étendant bien au delà de la sphère purement morale et religieuse. Même après le beau travail de M. Staehelin, dont nous avons parlé ici, à plusieurs reprises [2], il restait à faire sur ce point des recherches nouvelles, comme la présente étude le démontre d'une façon péremptoire. Sans doute il ne faudrait pas

---

1. Nous aurions préféré seulement un titre plus facilement compréhensible que celui de *Bauernpolitik*, qui peut induire en erreur, *Der schweizerische Bauernstand*, p. exemple.

2. Voy. *Revue Critique*, 11 mars 1895 et 21 mars 1898.

croire que Zwingle se soit jamais géré en économiste ou qu'il ait systématiquement travaillé à introduire sur le territoire de Zurich un ordre de choses économique et politique nouveau. D'autre part, certains changements qui se sont produits à cette époque se seraient vraisemblablement produits même si le réformateur n'avait point existé. Mais il est néanmoins intéressant de retrouver dans ses discours et dans ses écrits la preuve de l'importance qu'il attachait à certaines modifications dans la vie pratique et l'existence matérielle de ses concitoyens, alors que d'autres coryphées du mouvement religieux contemporain, Luther, par exemple, ont évité, pour autant qu'il leur a été possible, de franchir les limites du domaine théologique, afin de ne point paraître usurper sur le pouvoir civil des princes et des magistrats.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail de l'ouvrage de M. Claassen ; on y trouvera de nombreux et précieux renseignements sur la population rurale de la Suisse allemande d'alors, sur ses habitudes professionnelles (produits du sol, extension des différentes cultures), sur la grande et la petite propriété, les biens communaux, le servage, les charges de la propriété rurale en impôts, dîmes et rentes diverses, etc. [1]. Ce travail bourré de chiffres, enrichi de tableaux statistiques en appendice, n'est pas précisément, je dois le dire, d'une lecture facile ; mais, comme toutes les monographies sérieusement faites analogues, il sera très utile à l'historien général du XVI[e] siècle, qui aurait à retracer le tableau de la vie des campagnes et de la société rurale d'alors, en lui fournissant les données précises pour documenter son tableau [2].

R.

Sicco Polenton. — **La Catinia, le Orazioni e le epistole,** edite ed illustrate da Arnaldo Segarizzi. — Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1899 ; 8°, LXXXVII-153 pages (7 fr.).

Pietro Aretino. — **Un pronostico satirico** (MDXXXIIII), edito ed illustrato da Ales-

1. Nous recommandons à tous ceux qui s'imaginent que la tâche est facile de calculer le prix des choses en monnaie contemporaine et d'établir une échelle chronologique des valeurs, la lecture des p. 141-146. En voyant toutes les données contradictoires réunies par le consciencieux auteur, pour une période relativement courte et pour un territoire de médiocre étendue, on comprend qu'il ait déclaré à peu près insoluble le problème de fixer le *pouvoir* de l'argent d'une façon tant soit peu certaine pour le XV[e] et le XVI[e] siècle.

2. Pour bien comprendre son texte, le lecteur fera bien de se reporter sans cesse au petit glossaire qui termine le volume ; ce dernier renferme en effet, dans les citations de textes contemporains, une foule d'*helvétismes* qu'on risquerait fort de ne pas trouver dans un dictionnaire allemand-français ordinaire. *Il* aura sans doute aussi quelque peine à se faire aux dénominations locales des mesures de surface (*Juchart*, etc.) ; peut-être devrait-on s'entendre pour appliquer partout dans la littérature *scientifique* le système métrique.

sandro Luzio. — Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1900; 8°, XLI-163 pages (7 fr.).

Ces deux coquets volumes font partie d'une collection qui mérite d'être signalée autant pour sa valeur intrinsèque que pour sa perfection typographique, la *Biblioteca storica della letteratura italiana.* M. F. Novati, qui la dirige, lui a imprimé le double caractère qui le distingue lui-même : la rigueur scientifique dans la publication et le commentaire des textes, et un goût tout aristocratique de distinction et d'élégance. Ce ne sont pas des ouvrages de vulgarisation, mais plutôt des éditions de luxe destinées à perpétuer des documents et des textes difficilement accessibles du moyen âge et de la Renaissance. M. Novati lui-même a inauguré la série de ces publications avec une *Navigatio Sancti Brendani*, dans une rédaction vénitienne du XIV[e] siècle ; puis sont venues *le Rime di Dante da Maiano, la Storia di Merlino*, et *le Rime di Rustico di Filippo.* Les deux volumes que nous annonçons ci-dessus portent les numéros 5 et 6 de la collection ; le programme des fascicules suivants et les noms des collaborateurs que M. Novati a su associer à son œuvre (nous y relevons ceux de Pio Rajna, Francesco Flamini, Vittorio Rossi, etc.) nous dispensent de souhaiter bonne chance à la *Biblioteca storica ;* son succès est dès maintenant assuré ; ses preuves sont faites.

La *Catinia* est ce dialogue entre buveurs, écrit dans un latin grossier, que les historiens de la comédie italienne citent infailliblement parmi les premiers essais dramatiques de la Renaissance, la plupart d'ailleurs sans l'avoir lu. En réalité, ce n'est pas une comédie au sens classique du mot, mais un simple délassement d'humaniste en belle humeur, une farce comme en composaient les *clerici vagantes,* avec une certaine intention morale ou plutôt satirique ; elle n'a jamais été destinée à la représentation. Il faut savoir gré à M. Segarizzi de nous en donner un texte correct, d'après un manuscrit de la Marcienne, et surtout d'avoir réuni sur son auteur, le médiocre humaniste trentin Sicco Polenton (né en 1375 ou 1376, mort vers 1447), un nombre respectable de documents, grâce auxquels il a pu lui consacrer une monographie précise et solide.

Après avoir rappelé que l'Arétin, entre autres méthodes d'intimidation dont il usait à l'égard des rois et des princes, lança pendant plusieurs années des *giudizi*, dans lesquels il prédisait, à la manière des astrologues et dans leur style, les événements de l'année qui s'ouvrait, M. A. Luzio, auquel on doit déjà tant d'importantes publications sur l'Arétin, fait connaître le seul spécimen complet, qui nous soit parvenu de ces *giudizi* satiriques. Le texte nous en a été conservé dans un ms. de la Bibliothèque Impériale de Vienne (n° 15115), sous ce titre : *Pronostico dell' anno MDXXXIIII composto da Pietro Aretino flagello de Principi et quinto Evangelista.* Les quarante pages

d'introduction et les soixante-dix pages de notes qui accompagnent ce document d'une audace inouïe, d'une « verve canaille » (ce sont les termes qu'emploie M. L.), en donnent un commentaire qui ne laisse rien à désirer, et que complètent encore sept documents inédits publiés en appendice. Personne n'était plus capable que M. L. d' « illustrer » avec cette abondance un texte tout rempli d'allusions perfides et malicieuses. Ce volume est certainement une des contributions les plus remarquables et les plus instructives que M. Luzio ait publiées sur l'Aretin et sur son temps; on y trouvera notamment une foule de renseignements, en partie inédits, sur les relations de l'effronté libelliste et de François Ier, auquel était dédié le pronostic de 1534.

Henri HAUVETTE.

Karl BRANDI. **Die Renaissance in Florenz und Rom.** Acht Vortraege. Leipzig, B.-G. Teubner, 1900 VIII-258 pages (5 m.).

Les huit chapitres dont se compose le livre de M. Brandi sont divisés en deux séries égales : quatre sont consacrés à Florence ou à la *Frühenaissance* (la fin du moyen âge et Dante; la société florentine et l'humanisme; les artistes du XVe siècle; Le principat des Médicis[1] et Savonarole), quatre à Rome ou à la *Hochrenaissance* (les papes souverains temporels; l'âge d'or et Raphaël; Michel-Ange; la fin de la Renaissance). On voit assez par cette simple table des matières que l'auteur n'a pas prétendu écrire une histoire continue de l'art ni de la littérature italienne à l'époque de la Renaissance; ce sont des études, des tableaux détachés, présentés dans l'ordre chronologique, et que relient seulement entre eux les idées générales que l'auteur a sur la Renaissance. Ces idées, sans prétendre à une grande originalité, ont le mérite de se fonder sur l'étude consciencieuse des meilleurs ouvrages relatifs à cette période parus en ces dernières années; M. B. est fort au courant de la « littérature » de son sujet. On lui reprochera d'autant moins les quelques lacunes de son plan et la docilité avec laquelle il a adopté des idées aujourd'hui assez généralement reçues, qu'il a voulu visiblement faire œuvre de vulgarisation; c'est au grand public qu'il s'adresse et non aux spécialistes; l'aspect même de son livre, imprimé avec soin et décoré de lettrines, de frontispices et de culs-de-lampe dans le style renaissance, sans notes encombrant le bas des pages (elles sont ramassées à la fin du volume), est agréable et artistique; il sollicite le lecteur, et celui-ci trouve en M. Brandi un guide aimable, bien informé, et qui se fait écouter volontiers. L'on ne saurait demander plus à un ouvrage de ce genre. H. H.

---

1. Le mot *Prinzipat* appliqué à l'influence politique des Médicis du XVe siècle, Come et Laurent, n'est pas des plus heureux, car ils ne furent nullement des princes.

Karl BENRATH, **Julia Gonzaga**; ein Lebensbild aus der Geschichte der Reformation in Italien (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, nr. 65). Halle, Niemeyer, 1900; in-8°, IX-126 pages.

Voici une excellente monographie sur l'une des femmes les plus célèbres de la Renaissance italienne; Giulia Gonzaga, après avoir attiré les regards de ses contemporains par sa beauté et le charme de son esprit, intéresse maintenant les historiens de la Réforme par l'accueil qu'elle fit aux doctrines nouvelles. Est-ce à dire qu'elle fut luthérienne? Nullement; elle ne connut guère que les idées de l'espagnol Juan de Valdès sur la rédemption par la mort du Christ et sur la justification par la foi; en dehors de ces idées capitales, elle montra peu d'intérêt pour les questions de discipline ecclésiastique, ce qui lui permit de rester jusqu'à sa mort catholique de nom; et, retirée en une demie claustration dans un couvent de Naples, soupçonnée d'hérésie, mais non poursuivie, elle ne se fit pas faute de soutenir de ses conseils et de sa sympathie ceux que Rome persécutait alors pour leur foi. N'y a-t-il pas là, entre Giulia Gonzaga et Marguerite de Navarre, une singulière ressemblance? — On saura gré à M. Benrath d'avoir raconté avec impartialité et en faisant justice de bien des légendes, la vie de cette femme éminente, et d'avoir fait revivre une des figures les plus charmantes et les plus pures de la Renaissance.

Henri HAUVETTE.

Marcel REYMOND, **La sculpture florentine**; le XVI° siècle et les successeurs de l'école florentine. — Florence, Alinari, 1900, in-4°; VIII-244 pages.

Avec cette quatrième partie s'achève la vaste publication consacrée par M. Reymond à l'histoire de la sculpture florentine. On remarquera la rapidité avec laquelle se sont succédés ces quatre volumes : le premier porte la date de 1897; celui-ci a paru au printemps dernier. Une pareille continuité dans l'effort, de la part de l'auteur et aussi de la part de l'éditeur, ne s'explique que par la longue et sérieuse préparation qui précéda la mise en train de l'entreprise. Cette rapidité n'a dès lors que des avantages : il y a unité parfaite dans l'exécution de l'œuvre, dans son apparence extérieure comme dans les idées qui y sont développées. Ce n'est pas là un mince avantage; avec un tour d'esprit systématique comme celui dont M. R. a fait preuve dans la conception de son ouvrage, il est toujours à craindre que de trop longs délais d'un volume à l'autre ne laissent voir des fluctuations, des changements parfois profonds dans la pensée de l'auteur. Tel n'est pas le cas ici : la thèse que M. R. a soutenue dès son premier volume est confirmée et développée par les trois suivants; le critique a sur la Renaissance en général, et sur la sculpture de cette période, un cer-

tain nombre d'idées très nettes sur lesquelles il n'a cessé de revenir avec insistance, et qui forment un véritable corps de doctrine; lorsque l'on discutera les idées de M. R. sur cette époque, — ce que l'on ne saurait manquer de faire — du moins ne pourra-t-on se plaindre qu'il les ait formulées avec hésitation et sans les pousser jusqu'à leurs extrêmes conséquences.

Quelles sont ces idées, les lecteurs de cette *Revue* le savent déjà; il est donc inutile de les répéter. Ce qu'il faut dire, c'est combien elles empêchent peu l'auteur d'être impartial dans l'appréciation des œuvres. Amené par son sujet à parler de l'époque classique et des artistes qui ont définitivement rompu avec la tradition charmante des maîtres du XIV[e] et du XV[e] siècle, on pourrait s'attendre à ce que M. R. se montrât impitoyable pour ces tendances nouvelles et pour les œuvres où elles s'affirment. Il n'en n'est rien : le chapitre sur Michel-Ange contient bien quelques critiques sévères, exprimées sans détour ; mais le génie de cet incomparable artiste y est apprécié et caractérisé avec esprit, et avec un vif sentiment de ses qualités supérieures; M. R. a même trouvé des charmes dans les compositions d'un Bandinelli, d'un Ammanati, d'un Bernin (car le Bernin termine la série des sculpteurs étudiés : peut-être s'étonnera-t-on de le voir rattaché à l'école florentine ? Mais assurément l'on ne se plaindra pas que M. R. lui ait consacré un chapitre). Lorsque l'on a tant soit peu admiré les créations d'un Donatello ou d'un Luca della Robbia, il est difficile de n'être pas tour à tour affligé et agacé par les œuvres d'un Bernin, et j'imagine que M. R. a dû éprouver ce sentiment. Mais lorsqu'il s'est mis à étudier de plus près ces œuvres d'un art dégénéré, il lui a été impossible de ne pas sentir les qualités réelles qui s'y manifestent, fussent-elles exactement l'opposé des qualités qu'il avait louées ailleurs. Il s'y est alors attaché; il a découvert que le Bernin était un grand artiste et n'a pas craint de le dire. Voilà, chez un critique, un bel exemple de probité et d'impartialité; c'est que M. Reymond n'a pas jugé en théoricien prisonnier de son système, absolu dans ses idées, mais en artiste épris du beau sous toutes ses formes.

Un théoricien et un artiste; voilà bien les deux hommes qui ont collaboré à cette belle histoire de la sculpture florentine; et s'il était possible de les séparer, de préférer l'un sans faire tort à l'autre, le choix ne serait pas douteux; c'est à l'artiste qu'iraient nos préférences.

Henri HAUVETTE.

C. G. OSGOOD. **The classical mythology of Milton's English poems**. New-York, Holt, 1900, in-8°, LXXXV-111 pp.

Sous sa forme première de thèse de doctorat, ce livre n'était, comme on disait autrefois, qu'un « dictionnaire de la fable », indi-

quant les mythes que Milton emprunte à l'antiquité et les sources auxquelles il les puise. En publiant sa thèse, l'auteur y ajoute une préface pleine d'intérêt. Dans Milton, nous dit-il, les mythes antiques servent à trois fins : introduits sous forme de comparaisons, ils éclairent et ornent le récit poétique ; quelquefois ils font la matière d'un épisode, Ève découvrant sa beauté dans le miroir des eaux rappelle l'histoire de Narcisse et Circé a transmis à son fils Comus plus d'un trait de son caractère ; enfin les descriptions de la nature se colorent sans cesse de souvenirs classiques. A ce propos M. O. fait observer que le poète aime aussi à mêler à des réminiscences d'Homère et d'Hésiode une image empruntée aux Psaumes ou au livre de Job.

Ici se posaient quelques questions auxquelles M. O. n'a pas cru devoir répondre : ayant analysé avec soin ces poèmes de jeunesse dont la pure beauté antique fait songer un peu à Chénier, il a laissé de côté les épopées. Mais nous voudrions savoir comment le Puritain qu'était Milton a pu sans sacrilège parler de l'Olympe en traitant de la chute de l'homme ou du dogme de la rédemption. Pourquoi cite-t-il presque dans un même vers Jupiter et le Christ, Saturne et Satan ? Pourquoi peuple-t-il de dieux païens l'Eden et l'Enfer ? Ces dieux, il est trop convaincu pour les évoquer, afin seulement d'étaler son savoir ou de laisser tomber le vers sur un nom propre d'une belle consonance. Pourquoi enfin préfère-t-il, comme M. O. le signale, les mythes primitifs, les Titans, Saturne, le Chaos ? Pourquoi passe-t-il sous silence des créations purement poétiques, les Grâces, les Muses, les Amours, ou du moins en modifie-t-il le caractère ? Autant de problèmes que M. O. n'a pas résolus.

Or, on a l'impression, à la lecture de Milton, que les mythes avaient pour lui une valeur réelle ; ses dieux sont plus que des machines épiques, ils existent, et l'homme en ressent encore la fatale puissance. Au premier livre du Paradis Perdu, le poète s'explique très nettement, en dénombrant les forces sataniques. Une multitude de démons, anonymes, deviendront les idoles du monde païen ; non seulement Moloch et Astarté, Isis et Osiris, sont des anges déchus, mais les « dieux ioniens », et le forgeron infernal qui élève le Pandemonium s'appellera plus tard Vulcain ou Mulciber (v. 740 sq.) [1].

Pour expliquer cette conception de la mythologie, il faudrait connaître en détail les croyances religieuses en Angleterre au XVII[e] siècle. M. O. a sans doute cru que l'examen de cette question sortait des limites d'une préface de pure analyse littéraire. Bornons-nous à indi-

1. D'après certains passages que cite M. Osgood, Milton, comme Bacon (*Sagesse des Anciens*), aurait prêté aux mythes un sens allégorique. S'il doute quelquefois de leur vérité littérale, c'est, croyons-nous, que pour lui les Grecs ont emprunté aux Hébreux leurs mythes en les altérant (Par. Reconq., 4, 339), d'où sa prédilection pour les mythes primitifs.

quer le sens dans lequel on pourrait chercher la solution du problème.

On sait que l'idée de voir des démons dans les divinités païennes date des premiers siècles du christianisme. Ce sont les Pères qui l'ont développée. Elle persista pendant tout le moyen âge et au-delà de la Renaissance. Les passions religieuses l'exploitaient, témoin le passage où Burton, ayant déclaré que « les dieux des Gentils sont des démons », ajoute « les papistes les honorent présentement sous le nom de saints » (*Anatomy of Melancholy*. I, 2, l. 1 [1622]).

La crédulité des Anglais au XVIIe siècle aide à comprendre ces étranges opinions. Des esprits vigoureux, habitués par devoir professionnel à se prémunir contre l'imposture, se laissent guider par des croyances qu'on retrouverait difficilement de nos jours dans le bas peuple. On vit paraître comme témoin à charge dans un procès de sorcellerie présidé par l'intègre et judicieux Matthew Hale, et qui se termina du reste, par une double condamnation à mort, l'aimable auteur de *Religio Medici*, Sir Thomas Browne (*Lecky*, *Ration. en Europe*, vol. I, ch. 1). Pour confondre ceux qui nient la résurrection, deux théologiens hardis, précurseurs du rationalisme moderne, Glanvill et More, citent des histoires d'apparitions. Un esprit fort comme Hobbes, tout en niant la réalité des fantômes, avait, dit-on, peur de l'obscurité. Le 15 juin 1663, il se passa une scène curieuse à un dîner officiel auquel assistait, en sa qualité de haut fonctionnaire, le fameux Pepys. Comme les convives, grands seigneurs pour la plupart et disposés au libertinage d'esprit, se demandaient si un démon pouvait animer le cadavre d'un mort, l'un d'eux, Lord Sandwich, conclut dans le sens de l'affirmative en racontant une histoire de fantôme.

Le sens historique manquait autant que le sens critique. L'anachronisme s'acceptait. Les canons braqués par les démons sur les cohortes célestes et dont l'irrévérencieux Voltaire s'est tant moqué, n'ont pas dû surprendre les Puritains. Pour les contemporains de Cromwell et de Charles II, toute l'histoire était disposée sur un même plan, comme la nature pour les naïfs enlumineurs du moyen-âge. Ils ne songeaient pas à séparer les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et la Bible, si distincts pour un siècle qui a entendu les leçons de M. Renan. Si Thomas Farnaby, par exemple, explique telle forme latine par des mots hébreux, c'est que la langue dans laquelle il a lu le récit de la création lui semble naturellement la mère de toutes les autres. Quelque temps après, le savant Gale croira que l'antiquité doit sa civilisation à Moïse, et toute l'Europe le croira avec lui. Dès lors, on comprend que les dieux d'Homère aient été assimilés aux idoles cananéennes.

Ajouterons-nous que rien dans l'enseignement des Universités ne pouvait éveiller ni le sens critique, ni le sens historique? A Cambridge, dit M. Masson (Vie de Milton, I), Milton passait son temps à ratiociner sur « la musique des sphères », « les avantages du jour sur la

nuit ». Plus tard, quand la philosophie nouvelle aura pénétré à Oxford et à Cambridge, quand la Société Royale aura commencé ses recherches, après Locke et Newton, après l'action immense exercée par les réfugiés français, catholiques et protestants, par Saint-Evremond comme par Bayle, les divinités païennes, reculées dans le lointain des siècles, cesseront de vivre, les poètes ne verront dans l'Olympe qu'un magasin de décors et, à la place du gigantesque Pandémonium de Milton, Pope élévera un petit théâtre de variétés, où les dieux, en perruque poudrée, viendront soupirer des pastorales ou déclamer la *Boucle de cheveux enlevée.*

C'est ainsi que l'illusion est la source la plus féconde de la poésie. Milton ne doit pas seulement à sa crédulité d'avoir donné aux dieux de l'antiquité une réalité et une vie singulièrement grandioses et terribles; aux fleurs harmonieusement belles que produit, grâce à une savante culture, le sol de l'Attique, il a mêlé quelques fleurs sauvages de Judée et de Galilée [1].

Ch. Bastide

La campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche par le commandant Saski. (Publication de la section historique de l'Etat-major de l'armée). Tome II. In-8°. 360 p. Avec cartes et tableaux, 1900. Paris, Berger-Levrault. 10 fr.

Ce deuxième volume qui mérite les mêmes éloges que le précédent, embrasse la première période de la campagne, c'est-à-dire les opérations poursuivies sous la direction de Berthier jusqu'à l'arrivée de Napoléon, et les manœuvres par lesquelles l'empereur rétablit les affaires. On voit d'abord le major-général activer les derniers préparatifs de guerre et l'intendant-général Daru compléter les services administratifs des cinq corps principaux qui constituent l'armée d'Allemagne. Puis commencent les hostilités : Berthier se conforme tant bien que mal aux instructions générales que l'empereur lui donne le 30 mars, puis à la lettre qu'il reçoit au soir du 13 avril ; mais il est embarrassé, il appelle, il réclame Napoléon « pour éviter les ordres et les contre-ordres » (p. 162), et la situation se trouve bientôt à demi compromise parce qu'il a fait juste le contraire de ce qu'il fallait faire (p. 195) lorsque l'empereur arrive « avec la rapidité de l'aigle » (p. 201), et alors se succèdent les combats : Thann, Abensberg, Landshut, Eckmühl, Ratisbonne. Tous les documents français sont réunis dans cette publication, et outre les ouvrages imprimés, comme les souvenirs de Lejeune et de Berthezène et le livre de Stutterheim, M. Saski a consulté non seulement les archives de la guerre et les archives nationales, mais des archives particulières, celles du comte Gudin, du comte

1. Relevons une faute d'impression qui a échappé à la vigilance de M. Osgood : xxi, n. 2 ; lisez : 60, pour 86.

de Lorencez, des princes d'Essling et d'Eckmühl. On remarquera surtout parmi ces pièces les rapports des opérations du 3e corps, et de la 2e division (Friant) de ce 3e corps, la relation de Boudin de Roville (aide de camp de Saint-Hilaire), le récit d'Eckmühl par le chef d'escadron wurtembergeois Bismarck, et nombre d'extraits de journaux historiques. Nous regrettons de ne pas trouver à la fin de ce recueil de matériaux si importants quelques pages qui résument les événements en les accompagnant de réflexions et de remarques techniques [1].

A. C.

Un général hollandais sous le premier Empire. Mémoires du général baron de Dedem de Gelder, 1774-1825, Paris, Plon, 1900, In-8e, VI et 414 p. 7 fr. 50.

Ces mémoires, très intéressants et d'ailleurs bien annotés, comprennent en somme trois parties. Dans la première, Dedem, fils de l'ambassadeur des Provinces Unies à Constantinople, retrace ce qu'il a vu en Orient ; le voyage qu'il fit en Egypte avec M. Fauvel est particulièrement attachant. La deuxième partie nous le montre ministre plénipotentiaire du roi Louis de Hollande près du roi de Westphalie et du roi de Naples ; le portrait du roi Jérome et des personnages qui l'entouraient est vivant; piquante, la description de la cour de Piombino ; instructive, la peinture de Naples sous Murat. La troisième partie représente Dedem devenant, de général-major au service de Hollande, général de brigade dans les armées de Napoléon et tenant si bien son nouveau rôle qu'il s'étonne et se fâche de n'être pas général de division. Ses jugements sur les hommes de guerre qu'il fréquente alors, ont du prix. Il fait un grand éloge de Davout, bourru, malhonnête, brutal, mais nullement cruel ; « il n'était pas toujours aimable, mais je suis fier d'avoir servi sous ses ordres, d'avoir été chez lui à une école instructive ; avec lui, ou est sûr d'être bien commandé, ce qui est quelque chose et de petits désagréments sont com pensés par de grands avantages. » Il voit dans Friant un vrai manœuvrier mais un homme de peu d'esprit. Il trouve que Ney avait le sens droit et jugeait bien sur le champ de bataille, mais « dans les moments difficiles autres que ceux de la guerre, tombait dans le vague et l'incertitude ». Son récit de la campagne de 1812 renferme plus d'un curieux détail : il note, par exemple, que Napoléon était cruellement trompé par les rapports qu'on lui faisait et qu'on osa lui dire officiellement avant Moscou que la division Friant avait des vivres pour dix-sept jours alors qu'elle était réduite aux expédients ; il remarque qu'on eut tort à la Moskowa de ne pas pousser en avant dès le matin l'aile droite de l'armée pour déborder l'ennemi et que la faute est due au manque de bonnes cartes et à l'ignorance complète des localités ; il

---

1. p. 34 lire Colaud au lieu de *Collot*.

assure qu'il y avait à Moscou de grands approvisionnements, qu'avec un peu d'ordre on aurait pu distribuer des vivres pour trois mois, mais que la discipline n'existait plus ; lui aussi est d'avis que l'empereur eut mieux fait de rester à Smolensk, d'empêcher ainsi la Porte de faire la paix, de réorganiser les troupes et d'entrer en campagne l'année d'après ; mais l'empereur « ne savait ni négocier ni temporiser ». Dedem l'a observé pendant la retraite : « Il était calme sans colère, mais aussi sans abattement ; c'était l'homme qui voit le désastre et reconnaît tout ce que sa position offre de difficile, mais qui se dit : « c'est un échec, il faut s'en aller, mais on me retrouvera. » Durant la campagne de 1813, Dedem appartint à la division Girard. Il loue la bravoure de ses soldats ; presque tous avaient la gale ; mais, disaient-ils, « si nous sommes sales, nous nous battrons bien ». Et, en effet, ces jeunes gens se battirent bien. Mais après la lutte, ils étaient comme « ahuris » et « pétrifiés » : leur coup d'essai avait été trop violent, et s'ils avaient dû recommencer vingt-quatre heures après, ils n'auraient rien valu : « peu à peu ils reprirent de la gaieté, mais il ne fallait point leur donner le loisir de réfléchir, car ils retombaient dans la tristesse, et par la suite ils gagnèrent tout à fait le spleen. » Une courte narration de la seconde journée de Leipzig et des opérations de l'armée d'Italie sur la ligne du Taro termine le volume (après la mort de Gratien, Dedem commanda la 1re division de réserve sous les ordres de Maucune qui commandait en chef le corps de la droite du Pô). Quoi qu'on puisse penser de certaines appréciations de Dedem et bien qu'il nous paraisse un ambitieux qui, bien qu'aristocrate et dédaigneux des « simagrées plébéiennes » accepte de la démocratie honneurs et emplois, il avait, comme il dit lui-même, de la perspicacité et de la finesse ; ses mémoires ne sont pas du tout à dédaigner [1].

A. C.

Abhandlungen, Vortraege und Reden von Félix Stieve. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1900, XII, 420 p. in 8° (avec portrait). Prix : 10 fr. 50.

Elève de M. Cornélius, dont nous parlions ici naguère, M. Félix Stieve, professeur à l'Université et à l'Ecole polytechnique de Munich, est mort dans cette ville, à un âge encore peu avancé, le 10 juin 1898. Intrépide fouilleur d'archives, il était connu surtout dans le monde savant par la grande collection des *Briefe und Akten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges*, qu'il publia conjointement avec M. Moritz Ritter, sous les auspices de l'Académie royale de Bavière.

---

1. Lire p. 109 Reubell et non *de Rewbell* ; p. 283 et ailleurs le grand maréchal et non le *maréchal* Duroc ; p. 284 Lefebvre et non *Lefèvre* ; p. 368 Dessaix et non *Desaix*, etc.

Les volumes IV et V de la série, parus de 1880 à 1885, sont dus à ses recherches [1]. Il avait débuté, si je ne me trompe, dans la carrière, en 1875, par un travail *Der Kampf um Donauwoerth*. Son dernier travail de longue haleine est une histoire de la révolte des paysans de la Haute-Autriche en 1626, publiée en 1891 [2]. Il a disséminé un nombre considérable de mémoires, en partie volumineux, dans les *Denkschriften* et les *Sitzungsberichte* de ladite Académie ; ils sont relatifs presque tous à l'histoire de l'Allemagne et spécialement de la Bavière, au XVI[e] et au XVII[e] siècles [3]. Il a inséré de plus une série de notices biographiques relatives à la même époque, dans l'*Allgemeine deutsche Biographie* ; on en trouvera quelques-unes dans le présent volume [4]. Mais la majeure partie du livre est formée par une douzaine de conférences prononcées, soit à Munich, soit peut-être ailleurs, devant un public mixte, pendant les dernières quinze années environ de sa vie.

Ces conférences nous révèlent un Stieve nouveau que le public érudit, en dehors de Munich, ne connaissait guère, orateur de talent, vraiment éloquent parfois, maniant avec facilité les idées générales, jugeant d'ordinaire les hommes et les choses de haut. Animé d'un patriotisme ardent et sincère, Stieve a également pris part aux luttes religieuses, si vives en Bavière, de 1870 à 1880, et appartint d'abord au groupe vieux-catholique pour s'écarter finalement de toute église officielle [5]. Ce qui frappe avantageusement à la lecture de ces conférences, c'est leur extrême brièveté ; la plupart n'ont que douze à quinze pages et l'on peut se demander si les textes imprimés n'étaient pas simplement des canevas sur lesquels l'orateur brodait ensuite librement devant son auditoire [6]. Quelques-uns de ces morceaux remontent au moyen âge (*Henri IV à Canossa. — Le mouvement hussite*) ; d'autres appartiennent à l'histoire du seizième siècle (*La Réforme en Bavière*), la plupart au dix-septième (*La politique et les passions au XVII[e] siècle — La destruction de Magdebourg — Gustave Adolphe — La conversion de Wallenstein au catholicisme* etc.). Il n'en est aucune qu'on ne lise avec intérêt et le professionnel lui-même pourra trouver, dans les dernières surtout, des aperçus nouveaux, l'auteur connaissant admirablement l'histoire des cinquante années qui se terminent à la signature des traités de Westphalie.

---

1. Voy. sur eux *Revue Critique* 17 avril 1880 et 13 juillet 1885.

2. *Der Oberoestreichische Bauernaufstand von 1626*, 2 vol. 8°. Une faute d'impression de la préface de notre volume donne à cette révolte la date de 1526.

3. Parmi les plus importants nous citerons *Verhandlungen über Kaisers Rudolf Nachfolge* (1880), *Der Kalenderstreit des 16. Jahrhunderts in Deutschland* (1883) *Zur Geschichte Wallensteins* (1898).

4. Celles sur les empereurs Rodolphe II, Ferdinand II et Ferdinand III.

5. On peut voir à ce sujet les études du présent volume, *Ignace de Doellinger* et *De l'importance et de l'avenir du vieux catholicisme*.

6. La préface bien courte de M. Hans de Zwiedineck ne nous apprend rien à ce sujet. On regrettera certainement que ni lui, ni la veuve du regretté savant, n'ait songé à joindre au volume une notice biographique qui aurait été la bien venue.

M. Stieve était aussi fort apprécié à Munich comme orateur dans les fêtes et les banquets politiques ; les curieux trouveront quelques spécimens de ce genre d'éloquence (centenaire de l'empereur Guillaume I, fêtes en l'honneur du prince de Bismarck) vers la fin du volume. Mais le dernier morceau qu'il renferme, *Deux jours dans un cachot français*, intéressera peut-être davantage ; ce sont des souvenirs de voyage ou plutôt les souvenirs d'un épisode fort désagréable du voyage entrepris par le jeune savant lorsqu'il travaillait aux archives de Paris. Rentrant chez lui dans la soirée du 11 juin 1869, il fut englobé sur les boulevards dans une râfle de sergents de ville qui arrêtaient quelques « manifestants » d'alors, et après avoir été fort maltraité par les agents de l'époque, qui n'étaient pas tendres aux « fauteurs de désordres » il fut conduit à Bicêtre et y passa quarante-huit heures en fort mauvaise compagnie et dans des locaux d'une malpropreté extrême, jusqu'à ce que son ambassadeur pût le réclamer. On comprend qu'il n'ait pas gardé très bon souvenir de l'hospitalité parisienne.

R.

James A. H. MURRAY. **The evolution of English Lexicography.** Oxford. Frowde, 1900. 51 pp. 2 s.

En souvenir du professeur Romanes, l'Université d'Oxford demande tous les ans une conférence à l'un des plus illustres savants de l'Angleterre. Les étudiants ont pu ainsi entendre dans le Sheldonian theatre, au milieu de l'imposant cérémonial toujours observé dans les fêtes de la vieille Université, des hommes comme Huxley et Gladstone. Le docteur Murray, auquel est dévolu cette année l'honneur de la « Romanes lecture », a pris comme sujet l'évolution de la lexicographie en Angleterre depuis les brefs glossaires que rédigeaient les moines anglo-saxons jusqu'au volumineux dictionnaire historique dont il dirige lui-même en ce moment la publication. Il donne quelques détails sur le célèbre dictionnaire de Johnson, le précurseur des lexicographes modernes. S'il faut en croire Spence, l'idée première d'un dictionnaire remonterait à Pope. Le dictionnaire de Johnson parut en 1755. Son autorité est telle que des fautes d'impression que l'auteur a oublié de corriger ont imposé aux Anglais, entre autres anomalies, la confusion des deux mots *coco* et *cocoa* et la fausse orthographe *despatch* pour *dispatch*. Il fallut à Johnson huit ans et demi pour achever cet ouvrage immense. M. Murray et ses collaborateurs ont travaillé neuf ans avant de publier les trois premières lettres de leur dictionnaire. C'est qu'ils ont voulu, d'après M. Murray lui-même, un dictionnaire rigoureusement historique, et non un dictionnaire de la langue actuelle — comme celui de Littré — dont chaque article est accompagné de remarques historiques. Le travail de vérification des

citations a été fait avec un tel soin qu'on n'hésite pas, par exemple, à recourir au *New English Dictionary* pour l'explication d'un passage corrompu de Shakespeare. Ajoutons cependant que ce dictionnaire indispensable au philologue ne servira guère au littérateur en quête de l'emploi correct d'une expression.

Ch. B.

E. Lechner. **Das Oberengadin.** 3e édit. Leipzig, Engelmann, 1900, pp. viii, in-8° Prix : Mk. 3.

Ce livre, écrit surtout pour les touristes, est cependant moins et plus qu'un guide. Il ne contient pas les renseignements pratiques indispensables au voyageur; mais il l'informe d'une manière abondante, sûre et agréable sur l'histoire, les mœurs, la langue et la littérature du pays, et à ce titre il mérite d'être plus qu'une lecture de villégiature. Après une courte introduction géographique, M. Lechner traite de l'histoire de la Haute-Engadine. Son esquisse ne prétend pas à être complète, elle manque même d'un plan rigoureux; mais certains points, développés avec plus d'ampleur que ne le comportait le cadre du livre, offrent par cela même un réel intérêt. On lira avec profit les détails sur les stations sarrasines dans les Alpes, surtout sur l'introduction et les progrès de la Réforme, sur les luttes des deux maisons rivales des Planta et des Salis et l'adroite politique de bascule que le rusé petit pays joua si longtemps entre l'Autriche et la France avant de se fondre dans la Confédération Helvétique. Le chapitre suivant consacré à la langue et à la littérature latine est un peu insuffisant. M. L. eût pu, grâce à son long séjour dans le pays, nous donner de ce curieux débris linguistique une monographie qui eût ajouté beaucoup de traits intéressants à la psychologie du Romanche. Nous aurions aussi souhaité rencontrer quelques Volkslieder parmi les textes communiqués à titre d'échantillons et qui sont tantôt des traductions modernes de poésies allemandes, tantôt des morceaux originaux dont M. Lechner a fourni lui-même une heureuse version. La dernière partie, *Wanderskizzen*, est plus spécialement écrite pour les visiteurs de l'Engadine, qu'elle promène d'excursion en excursion, complétant ainsi, parfois à l'aide d'illustrations, — nous eussions préféré des cartes — l'introduction géographique du début, un peu sommaire dans ses généralités.

L. Roustan.

— M. Guido Bigoni, dans un article extrait du *Giornale storico e letterario della Liguria* (mai-juin 1900), estime que la carte dressée en 1325 par Angelino Dall' Orto était destinée aussi bien aux marins qu'aux « terriens »; il constate qu'elle est en progrès sur les cartes antérieures pour la Bretagne, la Scandinavie, les

côtes de la Baltique, la Bohême, le cours du Danube, du Tigre et de l'Euphrate, et réclame pour l'auteur la carte parisienne de 1339. — Ch. D.

— M. Gustave Bauch vient de tirer des Archives de Weimar une série de pièces inédites relatives aux réformes que Mélanchthon proposa d'introduire en 1523 dans les matières et les méthodes d'enseignement de l'Université de Wittemberg (*Die Einführung der Melanchthonischen Declamationen und andre gleichzeitige Reformen an der Universitaet zu Wittenberg*. Breslau, Marcus, 1900, 24 pp. in-8°). Il résulte de ces documents, qui sont principalement des rapports adressés par Spalatin aux électeurs Frédéric-le-Sage et Jean de Saxe, de 1523 à 1525, que l'enseignement, à ce moment, laissait beaucoup à désirer, que les humanistes convaincus comme Mélanchthon avaient à lutter sans cesse contre l'ignorance de leurs auditeurs et que la théologie nouvelle, comme autrefois la scolastique du moyen âge, absorbait le plus clair du temps et du zèle des étudiants, au détriment des études classiques. Quelques notes relatives aux savants et aux autres personnages mentionnés dans cette correspondance n'auraient pas été de trop. — R.

— On peut se demander s'il était bien nécessaire de consacrer deux cents pages in-8° à l'analyse de la controverse poursuivie, de 1607 à 1609, entre le roi Jacques Ier d'Angleterre et le cardinal Bellarmin, sur les limites réciproques du pouvoir royal et de celui du Saint-Siège. M. Joseph de la Servière, élève de l'Université catholique d'Angers, l'a fait dans une thèse présentée à la faculté des lettres de Poitiers, qui n'est pas précisément d'une lecture facile (*De Jacobo I Angliae rege cum Cardinali Roberto Bellarmino S. J. super potestate cum regia tum pontificia disputante*. Parisiis, Oudin, 1900, XXXI, 169 pp. in-8°). Peu de personnes sans doute s'inscriront en faux contre le jugement porté par l'auteur sur le théologien couronné que Sully appelait le plus sage des fous et le plus fou des sages, mais je crains bien qu'en dehors de la Compagnie, naturellement partiale pour un si illustre confrère, bien peu de politiques ou de penseurs modernes partagent son admiration pour le célèbre jésuite et — ce qui est plus difficile que de l'admirer en bloc — aient la patience de le suivre dans tous les détours de sa casuistique politique. Assurément la question pouvait sembler brûlante, elle l'était même certainement au XVIIe siècle; de nos jours encore, il est bon de connaître ces controverses célèbres d'autrefois. Mais une vingtaine de pages suffirait largement pour en résumer les traits principaux, sans qu'on s'astreigne à les suivre dans tous les méandres de leurs fatigantes redites et de leurs invectives réciproques. — S.

— M. Ch. Pfister, professeur d'histoire à l'Université de Nancy, vient de faire paraître dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* et en tirage à part, un intéressant *Journal de ce qui s'est passé à Nancy depuis la paix de Ryswick jusqu'en l'année 1744*, dû au libraire nancéen Jean-François Nicolas, le bibliophile lorrain bien connu par ses rapports avec Dom Calmet, Chevrier et d'autres érudits du temps. Sans présenter des faits nouveaux pour l'histoire générale, le *Journal* de Nicolas (Nancy, Crépin-Leblond, 1900, 178 pp. in-8°) est riche en détails curieux sur les événements quotidiens, sur les mœurs de la petite capitale et sur la façon de voir de ses habitants, relativement aux changements qui s'opérèrent dans leurs destinées par les guerres de Louis XIV d'abord et surtout par le départ de François III de Lorraine et son remplacement par le roi Stanislas. Le bon libraire vit arriver le monarque polonais avec un déplaisir qu'il marque à mainte page de ses notes. Celles-ci sont donc une contribution précieuse à l'histoire de la Lorraine au XVIIIe siècle, encore qu'il faille les utiliser avec prudence. M. Pfister a joint à ce texte, emprunté à l'une des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque Nationale,

une notice biographique très complète, où il juge équitablement l'homme et l'historien. — R.

— M. Horric de Beaucaire a récemment donné deux nouveaux volumes du *Recueil des Instructions diplomatiques*, publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des affaires étrangères (chez Alcan). Le tome Ier contient les instructions données aux envoyés à la cour de *Savoie-Sardaigne* de 1648 à 1748; le tome II va de 1748 à 1789; il fournit en outre les instructions aux envoyés près les ducs de *Mantoue* de 1648 à 1708 (date de la disparition du duché) puis une série de neuf appendices (listes chronologiques des ambassades, tables généalogiques de Savoie et Mantoue, texte des traités de 1655 entre Louis XIV et le duc de Mantoue), et il se termine par une table alphabétique très développée. La publication est faite avec grand soin. Dans ses introductions, M. H. de B. retrace sommairement l'histoire des relations diplomatiques de la France avec la Savoie et Mantoue sous l'ancien régime; avec raison, il remonte aux origines antérieures à 1648, car les traités de Westphalie ne constituent pas pour l'Italie une date aussi importante que pour le reste de l'Europe, et il y a peut-être lieu de regretter que le plan général de la collection n'ait pas permis à M. H. de B. de donner au moins le texte des instructions rédigées sous le ministère de Richelieu. Ces introductions constituent d'utiles chapitres d'histoire diplomatique, solides et clairs; et si M. H. de Beaucaire estropie parfois les noms propres, ou s'il laisse passer quelque inadvertance, comme d'appeler Frédéric-Guillaume le roi de Prusse en 1704 (t. I, p. LXVIII), son érudition n'en est pas moins de bonne qualité, et ses notes, avec leurs références abondantes et précises, sont excellentes. Quant aux instructions elles-mêmes, plusieurs sont de médiocre intérêt; mais nous n'avons pas ici à reprendre les critiques déjà souvent faites contre la conception générale du recueil. — G. P.

— Sous le titre *les bibliothèques particulières de Napoléon* (Paris, Leclerc. In-8°, 22 p.), M. Ant. Guillois retrace avec une foule d'intéressants détails, l'histoire des bibliothèques personnelles de Napoléon, telle qu'elle lui a été racontée maintes fois par M. Louis Barbier, le fils d'Antoine Barbier (le successeur de Ripault et le bibliothécaire de l'Empereur) et d'après les pièces que M. Louis Barbier et ses descendants lui ont confiées. On voit dans ce travail que Napoléon n'a jamais négligé la lecture des grands auteurs, qu'il lisait même les nouveautés — quitte à les jeter en voyage par la portière de sa voiture, et les pages qui les ramassaient en faisaient leur régal — que les fonctions de son bibliothécaire n'étaient pas une sinécure, etc. Signalons à M. Guillois une note du premier consul (*Corr*. VI, 533) demandant à Ripault un catalogue de la bibliothèque du Directoire pour « choisir les livres qui seront à son usage ». — A. C.

— Après avoir publié la traduction des études de Clausewitz sur 1812 et 1815, la librairie Chapelot fait paraître aujourd'hui *la Campagne de 1813 et la campagne de 1814* (In. 8°, 208 p.). La traduction de cet ouvrage de Clausewitz est due au commandant Thomann qui dédie son travail aux camarades de l'armée française comme Clausewitz avait dédié son œuvre aux camarades de l'armée prussienne. On trouvera, dit le traducteur avec raison, de multiples et précieux enseignements dans l'exposé de ces deux campagnes et principalement dans les critiques qui l'accompagnent et qui, de l'avis du général Pierron, sont un chef-d'œuvre. — A. C.

— M. Maurice Tourneux a publié chez Noël Charavay une *Table générale* des lettres et documents contenus dans l'*Amateur d'autographes* (Première série, deuxième période, 1875-1892). Il avait déjà donné en 1877 une *Table des documents*

de la première période; mais elle ne comportait, comme l'indiquait le titre, que les pièces inédites. La seconde *Table* qu'il présente aux chercheurs donne, avec la liste des documents originaux de tout genre, celle des articles, des comptes rendus de ventes et de livres, des nécrologies et des nouvelles diverses contenues dans chaque numéro. — A. C.

— Le même érudit a fait tirer à part de la « Révolution française » (mars 1900, à deux cents exemplaires sur papier vergé) sa notice sur *Etienne Charavay, sa vie et ses travaux*. On ne relira pas sans émotion les pages consacrées par M. Tourneux à la vie de ce modeste et savant historien qui disait qu'il faut vaincre l'ignorance et que, dans cette immense tâche, chacun trouve sa place, si infime qu'elle soit. M. Tourneux a d'ailleurs énuméré aussi complètement que possible les travaux d'Etienne Charavay : il les a divisés en deux classes, ceux qui appartiennent aux sujets les plus divers et ceux qui tiennent à la science des autographes. — A. C.

— Les actes de l'état civil parisien antérieurs à 1860 ont été brûlés en 1871, et la commission chargée de les reconstituer a fonctionné jusqu'en 1897. Dans son étude sur *Les Sources de l'ancien état civil parisien* (Paris, Champion, 1899, in-8°, VII-136 pages), M. Marius Barroux, archiviste adjoint de la Seine, s'est proposé, non pas de faire l'histoire de la reconstitution, mais de dresser la liste complète de tous les documents qui peuvent être considérés aujourd'hui comme les sources de l'état civil parisien et avant 1860, que ces documents aient été, ou non, utilisés par la commission de reconstitution. Ce sont : 1° les « actes » de l'état civil soit « sous la forme authentique » (registres des paroisses, des établissements hospitaliers ou religieux, des non-catholiques), soit « sous la forme non authentique » (copies ou extraits); 2° les « documents » d'état civil (registres d'ordre des différents cultes, des établissements hospitaliers, archives de l'enregistrement, procès-verbaux d'apposition des scellés, anciennes listes des périodiques, registres des pompes funèbres, archives des cimetières, épitaphiers, papiers de famille). Dans ce cadre méthodique, chaque groupe de documents est noté en son lieu, analysé et décrit avec une scrupuleuse précision. Le volume se termine par une utile table alphabétique, où sont notamment mentionnés les noms d'une centaine de Parisiens célèbres, dont M. B. a relevé en passant les sources d'état civil. Indispensable à l'étude de l'état civil parisien, l'excellent répertoire critique de M. B. fournit un grand nombre d'indications qui, telles quelles ou par analogie, pourront être utilisées aussi pour la recherche des dates de naissance et de décès dans les villes de province. — G. P.

— M. Paul Seidel, directeur des collections royales de Prusse, vient de publier deux catalogues, qui se rattachent à l'exposition de 1900, mais dont l'importance et l'intérêt dépassent de beaucoup le provisoire de cette exposition. Le premier : *Les collections d'œuvre d'art françaises du* XVIIIe *siècle appartenant à S. M. l'Empereur d'Allemagne* (grand fol. illustr.), retrace l'histoire des toiles, sculptures, tapisseries, rassemblées surtout par le roi Frédéric II, grand amateur de notre art, aussi bien que de notre littérature. Le second : *Les collections d'art de Frédéric le Grand, à l'exposition universelle de Paris*, est l'inventaire explicatif de celles de ces œuvres, aujourd'hui presque populaires, qui décorent le Pavillon allemand de la Rue des Nations. Le grand catalogue, tiré à 300 exemplaires, est malheureusement presque impossible à acquérir. On peut recommander aux historiens d'art d'acquérir au moins le petit, très facilement accessible. Personne n'était plus qualifié que M. Seidel pour écrire une étude complète et savante sur des œuvres qui restent pour nous nationales, et il faut en outre le remercier de la sympathie

particulière — et intentionnelle — avec laquelle il l'a écrite. MM. Paul VITRY et MARQUET DE VASSELOT, attachés aux Musées du Louvre et de Versailles, en la vulgarisant pour le public français dans une bonne traduction, ont bien mérité de tous ceux qui goûtent notre art du XVIII[e] siècle si délicat, si élégant, si personnel et original. — Henry LEMONNIER.

— Le XLI[e] fascicule de l'excellent *Schweizerisches Idiotikon, Woerterbuch der schweizerdeutschen Sprache* (Frauenfeld, Huber) contient les p. 1585-1744 et va de *burga* à *bus* et ses composés. Signalons, en passant, une légère erreur : p. 1658, on donne comme composé de *passade*, le mot *uspassade* avec un exemple de Rodt, *drei Auspassaden;* le mot a été mal lu ; il faut lire *Anspessaden* (cf. le français *anspessade*).

— M. Vittorio FERRARI vient de donner une 5[e] édition complètement refondue du *Manuel de littérature italienne* de Cesare Fenini des origines à 1748 (Milan, Hœpli) ; il s'y attache surtout à marquer le rapport de la littérature avec les vicissitudes de la politique et le développement général de l'esprit. — Ch. D.

— Le *Dictionnaire général de la langue française* par MM. HATZFELD, Arsène DARMESTETER et Antoine THOMAS, qui vient de se terminer et qui avait déjà obtenu le prix Jean Reynaud, a obtenu le grand prix de l'Exposition Universelle de 1900.

— Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. le Chevalier D[r] Vincenzo JOPPI, le 1[er] juillet dernier. Le D[r] Joppi, qui avait pris cette année même sa retraite de bibliothécaire de la ville d'Udine, était l'homme connaissant le mieux l'histoire du Frioul. Malgré son grand âge, il avait conservé toute son activité qu'il mettait ainsi que sa science au service de ceux qui y avaient recours. Il avait été président de la Deputazione Veneta di Storia Patria. — Henri CORDIER.

— On nous écrit d'Athènes : Les éditions de la Bibliothèque Marasli se succèdent. Les traductions de l'*Histoire grecque de* CURTIUS (Lambros), de la *Poésie Latine* de RIBBECK (Sakellaropoulos), d'*Alexandre le Grand et des Diadoques* de DROYSEN (Pantazidis), sont complètement terminées. Nous avons de même le premier volume de l'*Archéologie* de GILBERT (Politis) et le premier volume de la *Littérature Byzantine* de KRUMBACHER (Sotiriadis). Nous avons déjà signalé la traduction de la *Littérature dramatique* de Saint-Marc-Girardin (Vlachos) et de l'*Histoire des monnaies anciennes* de Head (Svoronos), qui sont aussi terminées depuis quelque temps. Nous y ajoutons les deux premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay (Rhoïdis) et les *Leçons de linguistique* de Whitney et Jolly (Chadjidakis). On a aussi publié dans la même Bibliothèque la traduction d'un poème de Pouchkine, et celle de Hamlet (Damiralis).

De pair avec les traductions marche la publication de plusieurs ouvrages originaux : *Jean Capodistrias* par HIDROMENOS, le premier volume des *Proverbes* de N. G. POLITIS (prix de l'Association pour l'encouragement des études grecques de Paris), dont compte a été déjà rendu dans la *Revue Critique*, et enfin les deux volumes intitulés Συναγωγὴ νέων λέξεων etc. Ce dernier ouvrage est un dictionnaire, œuvre posthume de KOUMANOUDIS, qui renferme soixante mille mots formés depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours (sciences, administration, finances, tribunaux, etc.). Il rendra des services signalés à tous ceux qui s'occupent de la langue néohellénique.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 1er octobre — 1900

MEYLAN-FAURE **Les épithètes dans Homère,** Lausanne, 1899.

L'étude de M. Meylan-Faure sur *Les épithètes dans Homère* est une thèse présentée à l'Université de Lausanne. C'est un résumé succinct, clair et élégant des principales questions relatives au choix, à la significatlon, à la place des épithètes dans Homère. L'auteur s'est surtout inspiré des théories de Düntzer et de Brugman. Comme il ne prétendait point à faire œuvre originale, nous ne saurions lui reprocher de n'avoir rien ajouté de nouveau à ce que savaient déjà tous ceux qui se préoccupent de restaurer et d'interpréter le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

M. D.

Al. LATTES, **Il diritto consuetudinario delle città lombarde,** con una appendice di testi ineditti. Hœpli, Milan, 1899, XVI-463 p.

Jusqu'ici le droit coutumier lombard n'avait fait l'objet d'aucune étude d'ensemble; nous n'avions à son sujet que des indications éparses dans les histoires du droit italien comme celles de Pertile, de Schupfer, de Salvioli; les coutumes de Milan de 1216 éditées par J. Berlan en 1866 étaient seules mieux connues. M. Alessandro Lattes, auquel nous devons déjà des recherches sur le droit statutaire italien, s'est proposé de combler la lacune qui existait dans la littérature juridique italienne en nous donnant une histoire externe des coutumes municipales de la Lombardie au XIIIe et au XIVe siècles et un exposé systématique de la législation qu'elles renferment. Il y a joint le texte des coutumes inédites de Bergame et celui des coutumes de Brescia dont on n'avait qu'une édition incomplète.

Il nous semble que, sans trop grossir son livre, il aurait pu multiplier les citations de textes au bas des pages ; nous regrettons surtout qu'un ouvrage de ce genre ne soit pas accompagné d'un index détaillé permettant d'utiliser rapidement, sans de longues recherches, les nombreuses indications qu'il contient ; la table des matières, quoique commode, est loin d'être suffisante ; ainsi à la p. 209 il est question du retrait, à la p. 209, 211, des *guadia ;* si l'on consulte la table, ces matières ne sont traitées qu'aux p. 269 et 196 ; il n'y a, pour ainsi dire, aucun point à propos duquel cette observation ne put être faite.

M. L. ne s'est occupé que des *coutumes* proprement dites et les a distinguées des *statuts* émanés de l'autorité publique. Je ne sais si cette distinction est heureuse. En réalité coutumes et statuts se mêlent et s'enchevêtrent constamment; un statut n'est souvent, au fond, qu'une coutume passée à l'état de loi. La seule raison par laquelle la méthode de M. L. se justifie, c'est qu'il lui a bien fallu se borner.

Il est impossible de donner une analyse même sommaire d'une œuvre comme celle de M. Lattes. Nous nous contenterons de quelques remarques de détail, après avoir constaté que sous une forme très sobre et très nette, on y trouve, bien groupées, bien éclaircies, les dispositions coutumières suivies par les cités lombardes.

C'est surtout à propos du *Liber consuetudinum Mediolani* que M. L. insiste ; à ses yeux, c'est une œuvre privée qui rappelle, avec un caractère moins marqué de personnalité, le traité postérieur en date de Bertaldo sur les coutumes de Venise *(Splendor Venetorum civitatis consuetudinum) ;* l'auteur du recueil des coutumes milanaises, *P. Judex*, serait peut-être P. Villani, qui fut juge et assesseur du podestat de Milan en 1200 et auquel on attribue une compilation d'usages féodaux; conjecture pour conjecture, celle-là vaut bien les hypothèses de Porro et de Berlan.

En ce qui concerne le droit public lombard, on lira avec intérêt les pages relatives à la bourgeoisie ou *vicinatico* de Cannobio, aux origines de cette commune et aux vestiges qui s'y rencontrent de la propriété collective du sol. Seuls, les *vicini* pouvaient être propriétaires des immeubles situés sur le territoire de Cannobio : d'où il résultait que les créanciers d'un *vicinus* ne pouvaient recevoir en paiement les immeubles qui lui appartenaient que s'ils étaient eux-mêmes *vicini* ou bourgeois. Le retrait des voisins existe à côté du retrait lignager ou agnatique dans l'intérêt de la famille. Les associations entre frères qui vivent en commun rappellent la vieille organisation de la famille.

Dans l'ensemble du droit privé on retrouve le double courant romain et germanique avec des usages particuliers issus des besoins de la pratique. Ainsi la procédure romano-canonique est passée avec ses traits essentiels dans les coutumes lombardes, mais elle s'y nuance de pratiques barbares, de traits nouveaux, surtout en matière de

preuves (duel judiciaire, etc.) et à propos de la procédure d'exécution : exécution d'autorité privée à Côme, art. 44-48, arrêt conventionnel de la personne du débiteur par le créancier (*expressum pactum inter contrahentes de capiendo et detinendo*), pratiques infamantes en cas de cession de biens. Les titres exécutoires assimilés à une sentence judiciaire, ayant la même efficacité, apparaissent à Brescia, dès 1225 (cf. Côme, 1281 : *condemnacio per confessionem*).

Chaque chapitre, chaque paragraphe appellerait des remarques analogues : à propos de l'émancipation, p. 180, les ressemblances avec l'affranchissement ; à propos de la condition des femmes, p. 181, les autorisations requises pour la validité des actes par elles accomplis, des détails sur les *professiones legis ;* à propos des obligations, p. 196, la curieuse fusion de la fidéjussion romaine et des *guadia* lombards ; en matière de vente, p. 210, l'usage des cautions garantissant l'acheteur contre l'éviction et corroborant l'obligation du vendeur (cf. *fidejussores de carta guarendi* à Aoste). M. Lattes a touché à tant de points qu'il ne faut pas songer à signaler, ne fût-ce que d'un mot, même les plus importants.

J. Brissaud.

F. Gabotto. **Il « comune » a Cuneo e le origini comunale in Piemonte.** Messine, Greco et Sabella, 1900. — P. 17 à 94 (extrait du Bollettino storico-bibliografico subalpino, V, I-II).

Les origines des communes italiennes ne sont pas moins obscures que celles des communes ou des consulats français. M. Ferd. Gabotto, professeur d'histoire moderne à l'Université de Messine, dans des écrits divers sur Biella, Asti, Pignerol, avait soutenu, avec Davidsohn, *Geschichte von Florenz*, 1896, que les communes se rattachaient à la *vicinia* ecclésiastique (habitants du *vicus*, *vicini*, groupés par la nécessité de subvenir aux besoins du culte) Tout en maintenant ce point de vue, il insiste, à propos de Cuneo, sur le caractère seigneurial des communes en Piémont. A Pignerol, à Verceil, à Ivrée, la commune n'est qu'un *consortium* de seigneurs. Des membres d'une même famille féodale jouissaient dans un même lieu de droits divers dont l'exercice était réglé dans un *colloquium commune*, confié à certains d'entre eux qui prenaient le nom de Conseils. La commune ne serait donc qu'une forme de la coseigneurie. S'il n'est pas trop surprenant qu'elle ait eu ce caractère dans les villes anciennes, on est étonné de le retrouver dans des villes neuves, comme Cuneo, au XIIe siècle. C'est ce que M. Gabotto s'est proposé cependant d'établir par l'analyse de documents dont il donne les plus importants en appendice. Sa conclusion peut-elle être étendue à des villes plus importantes comme Alexandrie ? Il y a lieu d'en douter. En tout cas, elle est de nature, même restreinte

à une petite ville, à confirmer ce que l'on admet communément au sujet de nos consulats méridionaux, à savoir qu'une place y était faite à la petite noblesse.

J. Brissaud.

Philippe Nicastro : **Étude sur la conjugaison française.** Raguse, G. Destefano, 1899; un vol. in-4°, de 193 pages.

Muni d'une couverture bleu-pâle, imprimé avec un certain luxe typographique, le volume de M. Nicastro se présente bien à l'œil : malheureusement le contenu ne répond pas au contenant, et l'on s'en aperçoit dès qu'on a parcouru les premières pages du livre. Qu'a voulu faire l'auteur ? On ne le voit pas trop. Est-ce une étude historique, ou un guide pratique destiné aux étrangers qui désirent apprendre la conjugaison française ? C'est tout cela à la fois, semble-t-il, mais en visant les deux buts, M. N. n'en a atteint aucun. Je ne puis m'attarder à le démontrer ici. La partie intitulée *Histoire et théorie* s'étend de la p. 7 à 71, mais les pages y sont courtes, très courtes en général, encombrées par des notes multiples et de toutes provenances. Il y a là des renvois aux grammaires de Larousse, de Larive et Fleury ; des citations tirées de Burguy et naturellement de l'inévitable Brachet (jusqu'à quand les ouvrages de Brachet seront-ils un obstacle à tout progrès sérieux dans l'enseignement historique du français?) M. N. connaît, à vrai dire, d'autres auteurs, Diez par exemple et aussi M. Chabaneau, il a lu les grammaires de MM. Clédat et Brunot : comment se fait-il que de cette lecture, si elle a été un peu attentive, il n'ait pas tiré une idée plus nette de la conjugaison française, et ait laissé subsister la plus complète incertitude dans son exposé ? En fait de phonétique, il n'admet pas que *l* se soit vocalisée en *u* devant une consonne ; mais il croit par contre que le *t* de *aime-t-il* représente celui de *amat*. Il tire *aller* de *adnare* (d'après Brachet bien entendu) ; parlant de la production d'une dentale accessoire entre *n* et *r*, il cite comme exemple *prendre* — supposant apparemment que *prehendere* n'est pas un mot latin — et ainsi de suite. N'insistons pas. Tout cet exposé procédant au hasard, sans aucun lien systématique qui coordonne les faits entre eux, est arriéré de quarante ou cinquante ans. Nous ne pénétrerons pas non plus dans les multiples et redoutables tableaux dont est hérissée la seconde partie du livre. Nous y apprendrions cependant des choses assez nouvelles : ainsi que, le radical de *savoir* étant *sach*, on obtient *savoir* en changeant *ch* en *v*, et la forme du parfait nous y serait expliquée par un diagramme théorique *s (ach =) u-s*. Comprenne qui pourra : je plaindrais de tout mon cœur les élèves qui chercheraient à se loger dans la cervelle la conjugaison française en suivant de tels procédés. Devons-nous

remercier M. N. d'avoir rédigé son livre en français ? Oui, en principe. Il faut bien reconnaître cependant qu'il écrit notre langue d'une façon un peu pénible, et qu'il a laissé subsister un grand nombre d'erreurs typographiques. Dans la première phrase de son avant-propos, M. Nicastro déclare modestement que son essai sur le verbe français « est loin de satisfaire à des besoins réels » : je regrette de ne pouvoir pas le contredire.

E. Bourciez.

Henri Vast. **Les Grands Traités du règne de Louis XIV,** 3e fascicule. Paris, Alph. Picard et fils, 1899, in-8, 223 pp. 5 fr. 25. (Fascicule 28 de la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.)

Avec ce troisième fascicule, M. Henri Vast a terminé la publication des grands traités du règne de Louis XIV. A propos des fascicules précédents, la *Revue critique* a déjà loué les qualités qui recommandent d'une manière toute spéciale cette édition de textes diplomatiques ; grâce à l'abondance et la précision de leurs renseignements, les « notices » qui servent d'introduction à chaque traité constituent une excellente histoire en raccourci de notre diplomatie de 1648 à 1714. Il suffira donc de signaler le contenu de ce dernier fascicule.

Une « Notice sur les négociations qui ont amené la paix d'Utrecht » (1-59) est un exposé admirablement clair de toute notre action diplomatique depuis le traité de Ryswick ; les travailleurs sauront un gré particulier à M. V. des nombreuses références qu'il leur fournit dans les Archives des affaires étrangères, dans les Archives nationales et dans le Dépôt de la guerre. A la fin de cette introduction, l'auteur a justement mis en lumière la part glorieuse et toute personnelle qui revient à Louis XIV dans l'œuvre de ses ministres. « La postérité..... ne peut reprendre dans le vieux roi aucune pensée, aucun sentiment qui n'ait été réellement français... Jusqu'au dernier jour, il a conduit personnellement les négociations avec une hauteur de vue, une lucidité, une possession de lui-même qui n'ont subi aucune éclipse... » (p. 59).

Le fascicule comprend ensuite le texte minutieusement collationné, avec introduction bibliographique et notes diplomatiques ou historiques, de neuf traités signés en 1713 et 1714 à Utrecht, Rastadt et Bade, entre Louis XIV, la reine Anne, Jean V de Portugal, Frédéric-Guillaume Ier de Prusse, Victor-Amédée de Savoie, les États généraux, l'empereur Charles VI et l'empire. Il se termine par une table générale des personnages cités et un index géographique, qui se rapportent à l'ensemble des trois fascicules.

M. Vast vient de rendre un grand service à tous ceux qui s'intéressent à notre histoire nationale pendant le règne de Louis XIV;

souhaitons qu'il puisse avoir un jour de nouveaux titres à leur reconnaissance, en écrivant l'histoire d'un de ces grands diplomates qui ont su si bien exécuter les pensées du grand roi. Personne ne saurait être mieux désigné par cette tâche que le savant éditeur des *Grands Traités du règne de Louis XIV*.

G. Lacour-Gayet.

Un village soissonnais. Notes pour servir à l'histoire de Bucy-le-Long, 1634-1815. Meulan, Réty, 1900. In-8°, 125 pp. (tiré à cent exemplaires).

Ce petit volume est charmant, et quand même on ne serait pas enfant de Bucy, on le lit d'une traite. Ce n'est qu'une série de notes; mais l'auteur, M. Félix Brun, n'avait pas d'autre but, et son seul défaut, si défaut il y a, serait peut-être de laisser par instants percer le catholique. Il est écrit avec finesse, avec agrément; il renferme une foule de menus détails intéressants; il se développe nettement en huit chapitres. L'auteur retrace d'abord le *culte*, énumère les curés d'après les archives paroissiales (l'un d'eux, Hinaux, devint curé de la paroisse des Blancs-Manteaux), reproduit l'acte de baptême des trois cloches de l'église. Il fait la biographie des maires de l'endroit et donne la liste des maîtres d'école en y joignant quelques particularités sur deux religieuses de l'Enfant-Jésus qui enseignèrent à Bucy pendant la Révolution. Il relève ensuite à certains intervalles le nombre des naissances et celui des morts (la population de Bucy ne cesse de décroître depuis la seconde moitié du xviii[e] siècle) et passe en revue les professions exercées dans le village (celle qui se rencontre le plus souvent est celle de vigneron, puis celle de tonnelier), mentionne les noms de famille qui sont demeurés. Il consacre plusieurs pages à certains personnages, aux Simon de Bucy (dont l'un fut évêque de Paris), à Bussy-Castelnau (né d'ailleurs à Ancienville et non à Bucy), au général Dutour de Noirfosse, lieutenant de Bussy et de Lally, à l'ermite Bertrand dont il fera bien, comme il en a l'intention, d'étudier de plus près les faits et gestes. On remarquera dans les pages relatives aux fêtes révolutionnaires de Bucy le compte rendu de la fête de l'Agriculture et le programme de la solennité qui eut lieu en 1798 à l'occasion des réparations de la route. Un chapitre tout militaire clôt dignement le livre : M. B. y raconte le combat du 13 mars 1814 (à noter la lettre que l'officier prussien dépose sur le missel de l'église après avoir trouvé le village désert et les extraits de la correspondance conservée aux archives de la guerre) et cite quelques noms de soldats de la Révolution et de l'Empire nés à Bucy, le capitaine Ferté, le commandant Crépeau, et le pauvre canonnier Pignon, mort prisonnier des Anglais et qui écrivait en apprenant le prochain mariage de sa sœur : « Je vous souhaite beaucoup de plai-

sir et d'agrément à la noce; mais je vous prie de m'envoyer pour boire un verre de vin à la santé de la fiance de ma sœur ». Cette lettre fournit à M. Brun le mot de la fin : « grâce au canonnier Pignon, conclut-il, et si mélancolique qu'ait été d'ailleurs son destin, ces dernières pages où 1814 mit tant de larmes et de sang, vont s'achever dans un sourire ».

A. C.

En émigration. Souvenirs tirés des papiers du comte A. de La Ferronnays, 1777-1814 par le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française. Paris, Plon. 1900. In-8°, 111 et 428 pp. avec portrait; 7 fr. 50.

Auguste de La Ferronnays n'avait que treize ans lorsqu'il fut emmené en émigration. Après avoir terminé chez les Prémontrés de Bellelay, non loin de Porrentruy, des études commencées dans la pire pension de Paris (p. 13), le jeune homme s'engagea ainsi que son père dans l'armée de Condé. Il fut ordonné soldat à l'affaire d'Oberkamlach (p. 43), puis gagna la Volhynie avec les colonnes condéennes, puis revint se battre sur les bords du Rhin et après le combat de Constance, comprit pour la première fois ce que c'était que la guerre (p. 94). Cependant il avait été attaché d'abord avec le titre bizarre d'ordonnance permanente, ensuite avec le titre définitif d'aide de camp, au service du duc de Berry, qui, dès l'arrivée des Condéens à Dubno, s'était engoué, malgré la dissemblance de nature, du pauvre petit cavalier noble. Ces rapports de la Ferronnays avec le duc de Berry eurent sur son destin une très grande influence. Il avait connu à la cour de Brunswick vers la fin de 1794 Mlle Albertine de Montsoreau; il la revit à Dubno et durant le trajet de la Pologne au Rhin. Le mariage n'aurait pas eu lieu, car le comte de Montsoreau trouvait que c'était folie d'unir des enfants dans un pareil temps (p. 118); le duc de Berry intervint, un revenu solide fut trouvé pour le jeune couple, et le père, non sans soupirer, finit par dire oui. Mais il fallut bientôt se séparer. La Ferronnays, devenu le deuxième gentilhomme de la maison du duc, accompagna le prince de Klagenfurt à Vienne, puis dut le suivre en Angleterre; sa vie, dit M. Costa de Beauregard, est si mouvementée qu'on dirait un roman de cape et d'épée (p. 173). Encore souffrit-il à diverses reprises de l'humeur du duc, égoïste, fantasque, emporté, injuste. Mais ces voyages de la Ferronnays qui l'éloignèrent fréquemment de sa femme et de ses enfants, nous ont valu une correspondance dont M. C. de B. nous donne d'intéressants extraits. La Ferronnays se rend à Varsovie, puis à Mitau, à la cour ou, comme disait Louise de Condé, à la courette de Louis XVIII, ce roi « absolument désillusionnant » (p. 160). Il se rend à Londres, et, en passant par Hambourg, il est, malgré son déguise-

ment et son nom de Phlips, dénoncé à Bourrienne (p. 180). Revenu à Brunswick en 1806 où il a laissé les siens, et comptant sur les victoires prussiennes, il est obligé de fuir à Altona, de là à Husum, et de regagner l'Angleterre. L'année suivante, il est en Suède, auprès de Gustave IV [1] et de Gothembourg, amène Louis XVIII sur le sol britannique. Il repart pour la Suède en 1808 : il y voit Fersen « ce serviteur si dévoué de la pauvre reine », le duc de Piennes, Armfeld, sir John Moore. De retour en Angleterre, il passe le temps à étudier les langues étrangères et à observer cette morne cour de Hartwell où il n'y a « plus d'autre champ de bataille que celui des querelles et des chasses, d'autre position à disputer que sa place à table et au jeu du roi » (p. 275). En 1813, il est chargé d'une véritable mission diplomatique ; Louis XVIII l'envoie porter à Pétersbourg une proclamation et sonder les dispositions du tsar, tenter d'obtenir pour Monsieur ou l'un de ses fils un commandement dans l'armée russe, pressentir la cour de Russie sur un mariage possible entre le duc de Berry et la grande-duchesse Anne, entrer en rapport avec les officiers français prisonniers pour prévoir leur attitude au moment d'une restauration, enfin s'assurer des dispositions de Bernadotte (p. 325). Il arrive à Stockholm; il voit d'abord Mme de Staël : « Que d'esprit chez cette femme ! Il dépasse de beaucoup ce qu'on m'en avait dit ! Jamais on n'a vu les choses de plus haut qu'elle. On remue chez elle plus d'idées en une heure que pendant un mois à Hartwell (p. 339) ». Mais Bernadotte refuse de le recevoir, et le secrétaire intime du prince royal, Camps, lui prédit un insuccès complet. La Ferronnays est bouleversé ; Camps lui a dit de cruelles vérités, lui a dit que ses maîtres n'avaient plus de droits à une couronne qu'ils n'avaient eu ni la force ni le courage de conserver ; que, si les émigrés rentraient en France, ils devraient se défaire de leurs vieilles idées, « s'accoutumer à la langue forte qu'on parle à Paris », laisser tout tel qu'ils le trouvaient établi, ne réformer qu'eux-mêmes. Et la Ferronnays écrit ces lignes qui lui font honneur : « Camps est odieux de forme et de langage. Il a commencé par n'être qu'un petit commis qui sûrement n'a pas reçu d'éducation. Ses coudes ne sont pas aussi arrondis, et sa tête, quand il salue, ne descend pas aussi bien que celle de M. de Vaudreuil. En revanche, il impose davantage. Il ne dit guère de fadeurs aux femmes, mais il sait ce qu'il dit aux hommes. Sa conversation est toujours sérieuse. Les têtes de ce monde-là sont habituées à de fortes pensées. Que nous sommes loin en Angleterre de voir les choses sous leur vrai jour ! Que nous jugeons mal ce qui se passe en dehors de nous et de nos préjugés ! Nous en sommes encore au point où la Révolution nous a surpris. Quand tout a changé dans le monde,

1. Il doit le revoir plus tard à Hartwell et Gustave lui donne son épée « d'un air à la fois solennel et égaré » (p. 306) ; cf. une nouvelle et étrange apparition de Gustave IV à Dresde, p. 390.

nous demeurons sottement fiers de notre sang et de notre éducation, pourtant si détestable. Le plus habile chez nous ne serait pas en état de tenir un quart d'heure contre le dernier secrétaire du dernier bureau du dernier département de l'Empire! » Toute cette dernière partie du livre est fort attachante. La Ferronnays voit à Stockholm le ministre de Russie, Suchtelen, qui lui déclare que les alliés réduiront la France aux frontières de 89 sans lui imposer une forme de gouvernement. Il voit à Pétersbourg le chancelier Roumianzov qui le paie de belles paroles, Armfeld qui lui révèle le caractère versatile d'Alexandre et les mots mêmes de Bernadotte au tsar : « Faire son lit sans les Bourbons et les empêcher par dessus tout de se mêler aux affaires », un jeune officier de C..., prisonnier des Russes que la gloire de Napoléon a fasciné, qui affirme que jamais homme n'a su électriser ni récompenser les soldats comme l'empereur, que tous, du plus grand au plus petit, n'ont pas le moindre souvenir des Bourbons. De Pétersbourg, La Ferronnays se rend à l'armée : Anstett et Nesselrode lui font le même accueil que Roumianzov, et le tsar qui lui donne deux audiences, tout en le recevant avec sa grâce ordinaire, lui dit qu'il est surchargé d'occupations, qu'il ne peut rien faire dans ce moment pour le comte de Lille (Louis XVIII), que le rétablissement de la légitimité est la seule base de la paix, mais qu'il faut d'abord jeter Napoléon de l'autre côté du Rhin. Ici se termine le livre : La Ferronnays aborde bientôt avec le duc de Berry les côtes de France et « il s'agenouille pour baiser amoureusement la terre d'où il est banni depuis vingt ans ». C'est un attrayant ouvrage que nous donne M. Costa de Beauregard. Certains aimeraient peut-être mieux qu'il ait simplement publié tels quels les charmants mémoires que M[me] de La Ferronnays avait écrits sous le titre *Souvenirs d'une pauvre vieille dédiés à ses enfants* et les lettres de son mari qu'elle avait classées (p. 111). M. Costa de Beauregard a préféré faire un livre dont « les lettres du mari et les souvenirs de la femme font la trame ». On connaît sa manière, les qualités agréables de son style, et aussi sa recherche, son afféterie, ses rapprochements inattendus (« c'est à Anne Radcliffe qu'il faudrait emprunter le décor du cantonnement » de Volhynie, p. 104; « l'éternelle plainte de la vie de Chateaubriand et de La Ferronnays fut l'écho de la vague qui les avait bercés », p. 2; Fersen « inconsolable d'avoir conduit à Varennes le convoi funèbre de la monarchie », p. 234, etc.). On peut aussi lui reprocher des inexactitudes qui déparent son récit. La campagne de France n'a pas été « une longue suite d'intrigues nouées et dénouées par dessus la tête de Brunswick » et ce n'est pas « en exaspérant les rivalités diplomatiques de la Prusse et de l'Autriche » que Dumouriez a vaincu (p. 28). Brunswick n'a pas pris Mayence et ce n'est pas « une violente discussion avec Wurmser qui acheva de le dégoûter de la coalition » (*id.*). La *Rosière de Salency*, la comédie de M[me] de Genlis, est nom-

mée la *Rosière de Saltensi* (p. 51) et l'abbé Alary, l'aumônier du quartier général des émigrés, l'abbé *Alaric* (p. 84)[1].

A. C.

Pierre Brun. — **Henry Beyle-Stendhal.** Grenoble, Alexandre Gratier et Cie, 1900, in-8°, 145 pp.

La plupart des lettres que l'auteur croit inédites ont déjà été publiées par M. Casimir Stryienski à la suite des *Souvenirs d'egotisme* et il y a quelques erreurs dans la biographie de Beyle. La plus amusante est celle-ci : « A Lausanne, dit-il (p. 16), Beyle n'oublia pas de se jeter fort sottement aux genoux de la baronne de Montolieu qui prit très mal la plaisanterie. » Comment M. Brun a-t-il pu avancer pareille chose ? En lisant trop vite la page 22 de l'étude très négligeable d'Alfred de Bougy. Le corps de Beyle, dit Bougy, était « difficile à mouvoir comme celui de Gibbon qui un jour, à Lausanne, dans un paroxysme de passion, s'étant jeté aux pieds de la baronne de Montolieu, ne put se remettre sur ses pieds ». M. Brun attribue à Beyle ce qu'Alfred de Bougy racontait de Gibbon. Ajoutons que Mélanie ne s'est pas mariée « cette année même «, c'est-à-dire en 1805, avec un boyard (p. 22) ; que Beyle n'a pas suivi la Grande Armée à partir de 1807 » (*id.*) puisqu'il est en 1807 et en 1808 à Brunswick, et de décembre 1808 à avril 1809 à Paris ; qu'il n'eut pas en 1814, à Grenoble, une « mission diplomatique » (p. 32) ; qu'il n'a pas en 1800 « fleureté sérieusement » avec Constance Pipelet (p. 13) ; que Jacquemont n'est pas du tout une « physionomie poétique à la Millevoye » (p. 33) ; que Georges Washington ne paraissait pas dans le salon des Tracy, et qu'il faut lire Georges-Washington *Lafayette*, fils du général Lafayette et filleul de Washington (*id.*) ; que l'Octave d'*Armance* ne se noie pas, mais s'empoisonne (p. 57). A ces inexactitudes et étourderies s'ajoute un style plein de recherche. M. B. nous parle (p. 39) de la névrose « dont la morsure rend plus doux les rares baisers de la

---

1. Il faut écrire Wurmser et non *Würmser*, Clerfayt et non *Clairfaict*, Ferino et non *Firino*, Landshut et non *Landçut*, Wieliczka et non *Wilitchka ;* Happoncourt et non *Apponcourt*, le Lech et non *la* Lech, Windisch et non *Windish*, Klagenfurt et non *Klagenfürth*, Cobenzl et non *Cobentzel*, Libau et non *Lipeau* (!), Young et non *Yung* (p. 274), Cathcart et non *Cathiard* (p. 381 et 383), Lebzeltern et non *Lebzelstern*. Le magistrat émigré, cité p. 126 sous le nom de Rech, doit être l'alsacien Roesch qui fut sous-préfet de Schlestadt sous la Restauration. P. 162, qu'est-ce que « l'offre étrange que Bonaparte avait faite à Louis XVIII de lui céder sa couronne à beaux deniers comptants ? » Pp. 240-241, pourquoi ces deux si longues notes sur Moore et Armfeld, et rien sur les autres personnages ? P. 316, il est curieux que l'auteur ne cite pas parmi ces attaques, crimes et violences, l'assassinat tragique de d'Antraigues et de sa femme (il eût fallu d'ailleurs rappeler, p. 278, que d'Antraigues avait aidé Puisaye dans la lutte contre d'Avaray).

vie, crée les élans fous et fait fleurir dans les cœurs la pourpre des roses et du sang ». Il écrit (p. 69) qu'il faut, pour parler de l'amour, « avoir essayé de forcer les cœurs féminins, et afin d'être un cambrioleur de premier ordre, que cela vous soit venu, non pas en entendant chanter, mais en entendant grincer le *rossignol* ». Malgré ces défauts, malgré l'affectation de la forme et ses familiarités voulues, malgré le ton trop souvent feuilletonesque, ce travail, d'ailleurs un peu trop court, témoigne d'une attentive lecture de Stendhal ; il contient de fins aperçus et d'utiles remarques (outre un bon index chronologique d'ouvrages et articles à consulter sur Beyle, parmi lesquels l'article de M. G. Paris sur Paton dans notre *Revue* de 1874) ; il offre une lecture agréable et le livre est d'une très belle exécution ; on peut dire de la publication à tous égards qu' « elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province [1] ».

A. C.

Gœthe-Jahrbuch, hrsg. von L. Geiger, XXI, Band. Frankfurt am Main, Rütten et Loening, 1900, in-8°, x et 349 pp.

Le *Gœthe-Jahrbuch* de cette année contient dans la première partie : 1° des lettres inédites de Gœthe à cette Ulrique de Levetzow qu'il eut un instant la pensée d'épouser ; elles sont publiées par M. Suphan qui les accompagne d'un précieux commentaire ; 2° une intéressante communication de M. Schüddekopf sur Gœthe et les *Monumenta Germaniae* ; 3° deux fragments d'un drame *Falstaff* que Gœthe avait commencé ; 4° une lettre écrite en octobre 1815 par le poète à Charles-Auguste. — La deuxième partie du volume renferme des études de M. Fulda sur l'épilogue du *Tasse*, de Mme Malwida de Meysenbug sur la vie de Gœthe, de M. Münch sur Gœthe dans les écoles allemandes, de M. Ad. Stern sur Gœthe et Dresde, de M. L. Geiger sur Hirzel et Bernays, de M. Gœbel sur Homunculus, de M. Türck sur la Magie et le Souci dans le *Faust*, de M. Düntzer sur *Hermann et Dorothée*, de M. Seuffert sur l'histoire du texte de *Werther*. M. Düntzer, toujours ardent et un peu irréfléchi dans son zèle gœthéen, prétend justifier un vers connu du chant IV. Ce vers est étrange et certaines éditions le suppriment. La mère souhaite à son fils qu'il ait une femme et que « la nuit devienne pour lui la belle moitié de la vie ». Le vers sied évidemment mieux à Philine qu'à Lisbeth, et la rieuse, frivole et sensuelle actrice le répète mot pour mot dans *Wil-*

---

1. Lire p. 13 et 26, Bigillion et non *Bigilion* ; p. 26, Mallein et non *Mallin* ; p. 34, Thurot et non *Turot* ; p. 56, Strogonoff et non *Stroganoff* ; p. 93, Shadwell et non *Sadwel* ; p. 94, Wiese et non *Wiesse* ; Lenau et non *Levau* ; p. 100, Cramer et non *Craner*.

helm Meister. Or, M. Düntzer assure que Gœthe veut parler simplement de l'« ouverture des cœurs »; il n'admet pas que le poète ait pu « détonner ». Il me suffira, pour le réfuter, de lui citer ce mot d'un de mes vieux amis auquel je demande à brûle-pourpoint s'il a lu *Hermann et Dorothée* : « Je l'ai lu, me répond-il, à l'âge de quinze ans, au collège, en troisième dans une traduction et je ne me souviens que de ce passage qui m'a fait rêver, que la nuit est la belle moitié de la vie »[1]. — La troisième partie de l'Annuaire est consacré aux mélanges : nous y relevons des articles sur la légende du fer à cheval (Bolte), sur le postillon Kronos (Kluge), sur l'*Erlkœnig* (Petsch), sur Clodius et les figures mythologiques dans la lyrique de Gœthe (Alt), sur une recension d'Arnim et un jugement de Jean de Müller (Geiger). Nous avons peine à croire que Napoléon III ait traduit *mein Herz ist schwer* par *mon cœur souprimé ;* ne faut-il pas lire *opprimé ?* (p. 292). — Le volume a, comme toujours, une bibliographie et un index ; il se termine, cette fois, par un *Festvortrag* tenu à l'assemblée générale de la Société de Gœthe le 9 juin 1900 par M. R. Eucken : *Gœthe et la philosophie*.

A. C.

Scherillo (Michele). **I canti di Giacomo Leopardi illustrati per le persone colte e per le scuole, con la vita del poeta narrata di su l'epistolario.** Milan, Hoepli, 1900. In-16 et 321 p.

Ce volume, très élégamment imprimé et orné d'un portrait fidèle de Leopardi, se compose de trois parties. — Dans la première, le savant professeur de l'Académie scientifico-littéraire de Milan interprète avec sagacité les nombreux documents publiés dans ces dernières années sur la vie du poète et nous donne, non pas une biographie complète, mais une réfutation de quelques erreurs encore trop répandues. Il s'attache en particulier à justifier le père de Giacomo d'imputations qui remontent à Giacomo lui-même. Il trace un portrait vivant de Monaldo Leopardi. Ce gentilhomme récanatais ne fut ni un avare ni même un hobereau insignifiant. Parini et Alfieri avaient retrempé les cœurs de ceux même dont ils n'avaient point émancipé les esprits : Monaldo vécut un peu en guelfe du moyen âge qui limite

---

1. Qu'on me permette à ce propos une autre remarque, toute personnelle. Dans le dernier fascicule de la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, II, 282, M. Düntzer dit que j'ai publié une édition de la *Campagne de France* où Gœthe avoue « l'inintelligence du généralissime allemand », pour amuser des jeunes Français : *zur Belustigung junger Franzosen*. Je me contenterai de répondre à cette assertion de mauvais goût que la *Campagne de France* devait être expliquée par les candidats à l'École militaire, et qu'il n'y avait pas d'édition française de ce texte qui, d'ailleurs, n'est pas amusant.

la patrie aux murs de la ville natale, mais l'aime profondément, et se jeta dans les luttes politiques et religieuses au point de se faire violent journaliste; seulement l'art de se conduire lui manquait, et, acculé à la banqueroute par ses prodigalités et ses spéculations malheureuses, il avait dû se laisser mettre en tutelle par sa femme, personne honnête et pieuse, mais vaniteuse et sèche, qui souhaitait le plus sincèrement du monde le paradis à ses enfants et aurait même voulu les y voir tout de suite pour restaurer moins malaisément le patrimoine de la famille. — Viennent ensuite les poésies de Leopardi publiées avec les corrections que le poète avait préparées pour l'édition qui devait en être donnée à Paris; et enfin des notes où l'on remarquera surtout, outre de belles pages empruntées à Fr. De Sanctis et à MM. Carducci, D'Ovidio, Zumbini, de très curieuses observations touchant l'influence exercée d'abord par Monti sur Leopardi, sur la promptitude avec laquelle Leopardi s'en affranchit, sur son goût plus durable pour Byron et les poètes allemands.

Charles Dejob.

Pierre Morane. **Au seuil de l'Europe,** Finlande et Caucase, Paris, Plon, 1900, VII-286 p.

« Le seuil de l'Europe », comme hélas! l'intérieur du continent, est le théâtre de ces drames poignants qui sont la lutte pour l'existence des petites nationalités ou encore des communautés religieuses dont l'idéal dépasse le niveau d'une orthodoxie officielle. Cette lutte est ailleurs aussi ardente, elle n'est nulle part plus brutale que dans l'empire russe. M. Pierre Morane en raconte les épisodes aujourd'hui les plus illustres: ceux qui se déroulent en Finlande et chez les Arméniens et quelques-uns plus obscurs, comme la persécution des sectaires du Caucase. Il a observé de près les affres de ces populations et il a le courage d'exposer leurs maux et de plaider leur cause dans un volume qui s'adresse au public français. On se demande vraiment après avoir lu ce livre si la Russie n'a pas provoqué sincèrement le règne de la paix entre nations pour permettre à quelques États d'accomplir chez eux sans être troublés certaines besognes.

S'il est peut-être juste du point de vue géographique de situer la Finlande au « seuil de l'Europe », on reconnaîtra qu'elle est profondément européenne par sa civilisation; elle l'est à coup sûr plus que la Russie. Ce serait donc pour elle un recul que d'être russifiée, et c'est ce dont le peuple finlandais a conscience. Tout en montrant ce que la constitution du Grand-Duché a d'archaïque et même d'illibéral; tout en déplorant que les deux nationalités suédoise et finnoise se combattent — la Russie les a divisées pour régner. — M. M. a été remué par le spectacle du deuil national qui suivit l'oukase du 3/15 fé-

vrier 1899, coup mortel à l'autonomie de la Finlande. « Ayons pitié, s'écrie-t-il, de ce peuple que la Russie vient de frapper.... en plein effort, en pleine promesse !... » Osera-t-on chez nous manifester une pitié peu flatteuse pour le « précieux allié »? L'on regrettera que M. M. n'ait pas abordé le côté international du sujet, ni révélé à quelle préoccupation de cet ordre la diplomatie russe obéit en poussant son action sur les bords du golfe de Finlande.

Ce qui attire M. M. dans le Caucase, c'est moins le pittoresque que la présence de spécimens de races très différentes réunis dans un cadre étroit ; de toutes les races la plus intéressante par son passé, par son avenir, comme par son infortune présente est celle des Arméniens. On a dénoncé depuis quelque temps déjà le rôle joué par la Russie dans les massacres arméniens et M. M. n'y contredit pas. Selon lui, la Russie ne poursuit pas une politique d'annexion territoriale, car elle redoute d'incorporer un élément réfractaire dont l'instinct libéral et démocratique est irréductible et dont l'activité commerciale créerait à ses nationaux une fâcheuse concurrence. M. M. croit que l'Arménien pourrait être gagné par la douceur et par la liberté : cette conclusion est d'un sceptique.

M. M. professe moins de sympathie pour les Géorgiens dont les vertus nationales semblent s'être évaporées, et qui s'accommodent fort bien de leur état de sujétion ; quant aux sectaires exilés dans le Caucase, Molokanes ou buveurs de lait et Doukhobortses dont la récente histoire est singulièrement curieuse, il constate que le tolstoïsme se répand parmi eux et ainsi au-dessous ou plutôt au-dessus du lacis étouffant de l'orthodoxie d'État, s'étend, par toute la sainte Russie, le réseau aux mailles plus larges d'une religion à la fois plus proche de l'Évangile et de l'âme populaire.

B. Auerbach.

Mémoires du Prince Nicolas Soutzo, grand logothète de Moldavie, 1798-1871, publiés par Panaïoti Rizos, Vienne, Garold et Cie 1899, xii-434 p.

Ces Mémoires éclairent la période de l'histoire des principautés de Moldavie et Valachie depuis le *Règlement organique* qui suivit le traité d'Andrinople (1831-2) jusqu'à l'avènement du roi Carol. L'auteur fut mêlé à la vie publique jusqu'en 1863, date de la consommation de l'union sous le gouvernement d'Alexandre Couza. Il fut malgré ses origines et ses préjugés un serviteur sincère de son pays d'adoption, la Moldavie.

Par sa naissance, il appartenait à cette caste du Phanar qui a laissé un assez mauvais renom et c'est, quoi qu'il en ait, la politique phanariote qu'il représenta, politique dont il montre les beaux côtés ; car les Phanariotes ont consolidé l'héllénisme en Turquie et dans les prin-

cipautés dont la Porte leur confiait l'administration, ils ont travaillé à la régénération de ces peuples plus misérablement traités par leurs maîtres indigènes que par le Turc. (p. 248 et suivantes). Ce sont les boyards moldaves qui par leurs intrigues, leurs malversations, entraînèrent la ruine matérielle et morale du pays; c'est contre eux que le prince Soutzo eut à lutter dans les divers emplois qu'il occupa sous les règnes de Michel Stourdza et de Grégoire Ghica. Il ne cesse de signaler les vices fondamentaux de la société moldave; il trace des principaux boyards des portraits à la Saint-Simon. Le remède au triste état de choses dont souffraient les principautés résidait, suivant le prince, dans le protectorat étranger. Soutzo fut un russophile avéré, ce qui ne contribua pas peu à son impopularité. C'est dans la Russie que les petits peuples d'Orient ont trouvé leurs puissants patrons pour plaider leur cause devant les Congrès européens et pour présider à leur émancipation ; aussi le prince Soutzô fut-il un ennemi convaincu du romanisme, parce que ce mouvement, selon lui, tendait « à servir purement la politique autrichienne », proposition qu'il néglige de démontrer. Mais on lira avec curiosité ses arguments contre les réformes du recteur Laurian introduites vers 1850 (p. 188); quant au panroumanisme, le prince s'en défia également parce qu'il le considérait comme un instrument révolutionnaire (appendice II écrit en 1857, p.276). Aussi le régime constitutionnel inauguré par Alexandre Couza ne fut-il pas de son goût, d'autant qu'on l'avait évincé de la commission chargée d'élaborer le Statut. Si l'on passe condamnation sur les rancunes et les partis pris de l'auteur, il est intéressant de consulter son jugement sur les événements dont il fut témoin.

Ces événements, pour peu édifiants et glorieux qu'ils soient, appellent l'attention de l'historien parce qu'ils racontent comment les nationalités chrétiennes se dégagent en quelque sorte de la gangue orientale pour naître aux formes et aux idées politiques de l'Occident : ce n'est pas un des épisodes les moins significatifs de la question d'Orient. On tire aussi de cet exposé cette conclusion, que l'avénement d'une dynastie étrangère fut une nécessité encore plus qu'un bienfait. Les Mémoires du prince S. se lisent sans fatigue, le style un peu ancien régime en est agréable; l'auteur ne néglige point les détails personnels et par exemple il nous fait pénétrer dans la vie intime de la société phanariote, au milieu des Turcs dont elle subit les avanies. On trouvera en annexes du volume quelques documents diplomatiques qui ne manquent pas d'intérêt.

B. A.

F. Van Ortroy. **Conventions internationales définissant les limites actuelles des possessions, protectorats et sphères d'influence en Afrique**, publiées d'après les textes authentiques. (Bruxelles, Soc. belge de Librairie, 1898, xix-517 p. avec une carte en couleurs à l'échelle de 1 : 18,825000.

Le dossier des actes relatifs aux délimitations territoriales en

Afrique s'enfle chaque jour ; aussi saura-t-on gré à M. V. O. d'avoir rassemblé ceux qui marquent une possession d'état et les plus importants de ceux qui rappellent une phase décisive de l'histoire des partages africains. M. V. O. n'a d'autre ambition — il le déclare modestement — que de rassembler des documents; encore a-t-il dû opérer un tri et un classement. Parmi les conventions et arrangements internationaux, il a publié : 1° les pièces concernant des *cessions éventuelles* de territoires ; 2° celles qui fixent les limites actuelles ; 3° enfin des sentences arbitrales réglant des litiges de frontières. Il a cru devoir ranger les pièces par ordre chronologique et cette disposition serait de nature à déconcerter les recherches s'il n'y était remédié par une table où le groupement géographique est respecté. Une table analytique des matières excellente de tous points, une liste des signataires des traités et conventions facilitent encore la consultation de ce répertoire. Enfin, il faut louer M. V. O. d'avoir donné les textes originaux dans les langues des parties contractantes. Cette précaution, rare dans les recueils diplomatiques, est une garantie de saine interprétation. Le corps de l'ouvrage comprend encore l'année 1896 ; en annexe figurent des actes de 1897 et 98. C'est une invitation à M. Van Ortroy à continuer sa tâche qui n'est pas près d'être achevée.

B. Auerbach.

La France au point de vue moral, par Alfred Fouillée. Un vol. in-8°, I-VI. 1-416. Félix Alcan, éd. 1900.

M. Fouillée aborde cette fois, avec sa large abondance habituelle de points de vue et d'idées, ce grand problème : le moral de la France. Dès les premières pages du livre je sens naître dans mon esprit une objection : qu'est ce que *la* France prise au point de vue moral ? Il y a une France matérielle, territoire, gouvernement, institutions politiques, judiciaires, administratives : y a-t-il réellement *une* France morale ? Est-ce que quand on veut étendre à la totalité de notre pays telle ou telle disposition d'esprit ou de caractère, tel penchant, telle faculté, tel défaut ou telle qualité, observée dans certains groupes ou dans certaines classes d'individus, on ne risque pas une généralisation périlleuse et contraire à la bonne méthode scientifique ? Les premiers chapitres du livre de M. F. ne me rassurent pas complètement, je l'avoue, sur ce point : je le vois énoncer comme des aptitudes générales de la race, des tendances qui ne me paraissent appartenir qu'à des catégories restreintes. M. F. arrive à cette définition : La France représente les grands principes de la révolution, « l'idée des droits égaux de la justice, de la fraternité humaine, inspirée par le culte de la raison ». M. Brunetière, dont M. F. rappelle les paroles, pour les combattre, avait déclaré, lui, que « la France c'est le catholicisme ». Ni

l'une ni l'autre de ces affirmations absolues ne me satisfont : ceux qui les émettent risquent, en étant trop catégoriques, de prendre la partie pour le tout. En réalité, il y a, je crois, en France, peut-être pour notre malheur, plusieurs Frances morales qui se combattent, se paralysent ou se poussent l'une l'autre aux excès. Et ce pourrait bien être là le vrai mal moral, ou la vraie crise morale, dont il faudrait rechercher à la fois les causes historiques et les remèdes possibles.

Au fond c'est bien l'étude qu'entreprend M. F. quand, laissant de côté les généralités, il aborde successivement les différentes parties de son sujet. Il tranche même tout de suite dans le vif en commençant son exploration par la « crise religieuse ». Après quelques sévérités adressées aux philosophes qui se sont trop désintéressés du mouvement du monde contemporain, ou qui ont vu dans le spectacle de celui-ci un pur objet de dilettantisme intellectuel, il n'est pas plus indulgent pour le catholicisme, dont il analyse avec beaucoup de finesse et de courage les irrémédiables lacunes : — et il ne déclare celles-ci irrémédiables qu'après avoir fait un effort consciencieux pour ramener « l'esprit chrétien » à « l'esprit du siècle ». Mais il sait bien qu'à force d'élargir le premier il le change en « une religion morale et sociale » qui n'a plus que le nom de commun avec la religion traditionnelle. « La caractéristique du XIX[e] siècle fut l'effort, plus ou moins heureux, pour séculariser la religion en transposant les idées religieuses dans la philosophie et dans la science. Cette œuvre... c'est la France qui l'a accomplie, c'est elle qui a conçu et ébauché une religion de l'humanité : c'est elle qui, au XX[e] siècle, doit s'efforcer d'achever sa tâche. » Et l'auteur, non sans quelque ironie, passe en revue les tentatives qui ont été faites soit pour libéraliser l'Église « au point d'y comprendre les mahométans ou les bouddhistes de bonne foi, et même les juifs qu'on brûlait jadis, de façon que nous sommes tous catholiques sans le savoir et sans le vouloir » ; soit les échecs du néo-catholicisme suscité par de jeunes littérateurs contemporains et dont M. F. dit avec raison qu'il « était en réalité superficiel et mondain, politique plutôt que religieux, étranger à l'élite des penseurs comme à la masse du peuple ». « Certes, ajoute l'auteur, devant tous les dangers suspendus sur notre pays par les passions politiques et sociales, comme par le fanatisme anti-religieux, un bon nombre de familles ont accentué une sorte de retour aux pratiques religieuses, tout au moins un mouvement vers les établissements d'éducation chrétienne : mais tout cela est à la surface et ne provient pas d'une foi véritable aux dogmes... foi politique qui recouvre l'incroyance théologique » ; — qui recouvre, je crois, — et là j'aurais voulu voir le philosophe analyste qu'est M. F. pousser plus loin et plus profondément son investigation, — qui recouvre trop souvent bien d'autres préjugés et d'autres instincts peu louables de *snobisme* aristocratique singulièrement développés dans notre bourgeoisie, depuis quelques

années, non sans que l'Église, qui y trouve son intérêt, l'y ait poussée de diverses façons.

Après la religion M. F. en vient à la presse, et il a raison de la placer au plus haut rang parmi les influences sociales actuelles : ce qui ne veut pas dire : parmi les influences profitables au point de vue moral. Le procès de la presse contemporaine est facile à faire : M. F. dresse l'acte l'accusation sans laisser de côté aucun des griefs légitimes qu'on peut formuler contre elle : la recherche du scandale, le mépris de la vérité, les concessions à la pornographie, la promptitude à la diffamation, la vénalité des informations ou des opinions qui distinguent un trop grand nombre de nos feuilles, au moins de celles qui sont le plus lues, et qui pour être lues font fi de tout scrupule moral : sur tous ces points M. F. est un juge aussi bien instruit que sévère. Certes personne n'exagérera le mal que fait une telle presse dans un pays de suffrage universel où l'opinion est, nous l'avons trop vu, constamment corrompue ou trompée. M. F. demande avec raison qu'on ne se repose pas sur l'excès du mal pour guérir le mal, et il réclame une modification de « l'état chaotique » où, en vertu de préjugés regrettables, est tombée notre législation sur la presse, surtout depuis la mauvaise loi de 1881, inspirée d'une fausse notion de la liberté démocratique : mais il se contente d'indications générales, sur le sens des réformes à accomplir. Aussi bien ce n'était pas pour lui le lieu d'entrer dans un examen détaillé de la question peut-être la plus grave et la plus ardue de celles qui touchent à nos mœurs publiques : question qui sera probablement insoluble tant qu'il ne se sera pas produit une grande modification dans notre conception de la liberté et de la souveraineté populaire. L'un des premiers résultats de cette modification dans l'état des esprits serait une réorganisation des partis qui tiendraient, au moins les partis modérés et vraiment libéraux, à posséder à eux une presse respectable, et qui feraient, pour l'avoir, les sacrifices d'argent nécessaires.

Les autres problèmes auxquels touche M. F. rentrent en général dans le cadre des questions de criminalité et des questions d'éducation — celles-ci devant, dans la pensée de l'auteur, exercer une profonde influence sur celles-là. Peut-être pourrait-on trouver que son livre, ici, s'éloigne un peu des vastes horizons qu'il avait d'abord semblé vouloir envisager, et auxquels il n'a en somme consacré que la moindre partie de son volume, pour y revenir, à la fin du livre, dans une « Conclusion » assez rapide. Cependant il faut bien avouer que la criminalité est comme le miroir ou plutôt le thermomètre de la moralité pathologique d'une nation et il est bon pour un moraliste d'examiner à fond les indications qu'elle fournit. Elles sont bien loin d'être satisfaisantes pour notre pays. La criminalité juvénile notamment y a fait des progrès lamentables sur lesquels M. F. s'étend longuement en en recherchant les causes, qui ne sont pas d'ailleurs — pas

plus que le mal lui-même — particulières au peuple français. Ici encore il rencontre — parmi d'autres sources de l'infection — la presse qui a sa bonne part de responsabilité dans l'extension du fléau. Le développement de l'instruction et notamment de l'instruction primaire avait pendant longtemps passé pour devoir être le remède infaillible contre la démoralisation. Stuart Mill raconte dans ses Mémoires que son père pensait que tout irait bien dans le monde le jour où chaque homme saurait lire et écrire. Nous avons, sous le second Empire et au début de la 3e République, entendu à satiété ce refrain. Il a fallu en rabattre, comme de beaucoup d'autres préjugés qui n'ont pas résisté à l'expérience des faits. M. F. combat avec raison ceux qui prétendent que l'École a été une source de vices : mais il combat avec une raison égale, à la fois, ceux qui pensent que telle qu'elle est constituée elle suffit à la véritable éducation de la démocratie, et ceux qui voudraient la réforme en *intégralisant* l'instruction. Il montre avec force que l'accumulation des notions positives n'est pas une éducation des caractères ni des volontés, et que celle-ci seule est une éducation morale. Il a confiance dans l'efficacité d'un enseignement « sociologique » insistant auprès de l'enfant sur les questions de solidarité sociale, d'interdépendance des êtres composant le tout dont chacun est partie et qui crée à chacun à la fois des droits et des devoirs. Je crois qu'il est dans la bonne voie en réclamant l'orientation de notre enseignement public, à tous les degrés, dans ce sens : il fournit d'utiles suggestions sur les moyens d'amener cette transformation qui devrait se produire dans les corps enseignants avant de descendre aux bancs de l'école : mais il faut reconnaître que le recrutement et l'organisation actuelle du corps enseignant sont de grands obstacles à la transformation désirée. Elle exigerait pour se réaliser un petit nombre d'esprits et de caractères d'élite qui agiraient ensuite avec autorité sur la masse : mais la démocratie a produit là comme partout son travail d'éparpillement, et sinon d'abaissement, du moins de foisonnement de la médiocrité. La quantité a été cherchée au lieu de la qualité. De plus, on a posé des barrières infranchissables entre les divers degrés d'enseignement. L'instituteur est devenu un personnage beaucoup trop politique et non universitaire. C'étaient là probablement des nécessités du suffrage universel : il faudra cependant remonter le courant sur bien des points si le suffrage universel veut vraiment réagir contre ses causes de destruction. Au lieu d'émietter son budget, l'état démocratique devra en garder quelques morceaux importants pour former des centres d'éducation qui attireront des éducateurs de premier ordre, pris aux plus hauts rangs du personnel enseignant et destinés à renouveler l'esprit du corps tout entier. L'Église offre, dans son passé, et même dans son présent, des exemples qu'il faudrait avoir sans cesse sous les yeux. Elle a toujours su organiser sa hiérarchie, en en renouvelant le principe quand la nécessité lui en était démontrée. Aujourd'hui même, nous la voyons, en pré-

sence du recrutement inférieur de son clergé séculier, user largement de l'influence des prédicateurs réguliers. Un problème du même ordre se présente devant la société laïque. Ce n'est pas sur les bataillons des maîtres d'école, tout dévoués d'ailleurs qu'ils soient, à leur œuvre qu'il faut compter pour renouveler la vertu morale de l'enseignement : mais sur certaines hautes personnalités, qu'il faudrait de plus en plus attirer vers les questions d'éducation, leur assurant, par les distinctions désirables, la considération dans l'État. C'est d'elles que viendra, s'il doit venir, le souffle qui fécondera au point de vue moral l'enseignement nécessairement élémentaire donné dans l'école. Les hommes et non les programmes sont des sources de moralité. Nous avons déjà vu dans l'enseignement supérieur et dans celui des jeunes filles des exemples de ce que peut être le prestige de certaines individualités, et leur influence générale sur la jeunesse. Des personnalités du même ordre, en se multipliant et en associant leur apostolat, pourraient réchauffer et élever dans le sens moral l'enseignement primaire, et aussi l'enseignement secondaire qui n'en a pas moins besoin que son frère cadet. On connaît les idées de M. F. sur la réforme de nos lycées. Il soutient avec une ardeur communicative le maintien des études classiques et le couronnement de ces études par une classe de philosophie, d'ailleurs transformée et élargie dans le sens que nous indiquions tout à l'heure. Mais là comme pour l'école primaire, tant vaudront les professeurs enseignants, tant vaudra l'enseignement au point de vue moral. Je ne crois pas, pour ma part, pas plus d'ailleurs que M. F. lui-même, à la vertu moralisatrice des lettres classiques livrées à leur propre valeur et si un habile éducateur n'y sépare pas l'ivraie de la bonne semence. De même pour la philosophie. M. F. montre mieux que personne ce qu'elle peut contenir, et ce qu'elle a contenu et contient encore, telle qu'on l'enseigne trop souvent, d'oiseux ou de périlleux, de stimulants à la subtilité, à la quintessence, aboutissant comme résultat final au dilettantisme ou au socialisme métaphysique. Là encore M. Fouillée voudrait avec raison l'extension de la « sociologie » et de « la morale sociale » : mais qui ne sent tout ce qu'il faudrait d'abord changer à la tête pour faire descendre le sang vivifiant dans les membres?

Eugène d'Eichthal.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 8 octobre — 1900

Halâyudha's Kavirahasya in beiden Recensionen, herausgegeben von Ludwig Heller. (Sanskrit-Drucke, eine Sammlung indischer Texte begründet von K. F. Geldner. I.) Greifswald, Abel, 1900. In-8, viij-102 pp. Prix 5 mk.

Leurs titres ont toujours quelque chose de rare... *Kavirahasyam* « Le Secret du Poète » ! Ne songez ni à Olympio ni à Henri Heine : c'est uniment un «Jardin des Racines Sanscrites. »

Et quel jardin ! Un fouillis, cela va sans dire, comme toutes les élucubrations grammaticales de l'Inde. Aucun semblant d'ordre, soit logique, soit alphabétique. A peine, çà et là, quelque vague rapprochement fondé sur l'homophonie ou la synonymie : ainsi (β 43), les deux racines *stu* et *nu* sont accouplées en une stance, parce qu'elles signifient toutes deux « louer » ; en revanche (β 218), on constate l'étonnant mélange des deux racines *yam* et *áñch*, sous le fallacieux prétexte que la première, pourvue du préfixe *á*, fait *áyacchati*, qui ressemble de bien loin à *áñchati*. Et partout de même, à grand renfort de métaphores, d'allitérations et de calembours, ces fleurs préférées de l'horticulture de décadence, qui d'ailleurs déguisent fort mal l'intolérable monotonie du fond. L'auteur, en effet, a prétendu réaliser ce tour de force, d'encadrer le tableau général des racines sanscrites et de leurs formes verbales, attestées ou non par la littérature, dans l'énumération des vertus d'un souverain idéal, le Grandisson des rois, le héros sans peur et sans faiblesse ; et il en résulte souvent un balancement de stance dont voici le type : « Lui dont la pensée ne *vacille* jamais dans le devoir, dût-il lui en coûter toute sa fortune, mais qui fait sans cesse *vaciller* l'espoir de vivre de la troupe de ses ennemis. » Encore les versiculets de ce genre ont-ils un mérite : on les comprend à la lecture ; mais on en prend assez vite la nausée. Ce livre veut être savouré lentement.

Il se compose de deux recensions (α et β), l'une de 299 stances, l'autre de 274, de divers mètres, mais çlôkas en majorité, avec introduction et conclusion identiques : très peu de stances reviennent sans variantes dans les deux textes; beaucoup même diffèrent notablement entre elles, quoique portant sur les mêmes racines; et quelques racines manquent dans l'une qui figurent dans l'autre, ou réciproquement. M. Heller a multiplié les références qui permettent de les confronter : je remarque que α 294 devrait renvoyer à β 88, et inversement, puisque *cur* et *cûr* sont des variantes d'une seule et même racine. Entre autres particularités, j'ai relevé : le verbe *ruj* « briser » (α 247) avec le complément au génitif, ce qui, d'après le PW., est exceptionnel quand ce complément désigne une personne ; le verbe *ric*, au causatif, avec le sens de « se vider » (β 98), ou du moins je n'en vois guère d'autre possible; le mot *apamrtyam* « danger de mort », auquel il faut sans doute substituer *apamrtyum* (β 174) ; le mot *parigraha* (β 224), avec le sens de « malédiction, juron », marqué d'un astérisque au Dictionnaire ; le barbarisme au moins apparent *nihsimâm* « immense » accusatif féminin singulier, alors qu'on ne trouve que l'adjectif *nihsiman* (β 227).

Mais toutes ces observations sont prématurées. M. Heller sait mieux que personne qu'un ouvrage de ce genre ne peut avoir de valeur qu'autant qu'il est accompagné de notes lexicographiques, d'extraits du commentaire et d'un classement des racines. Il se propose de nous donner tout cela dans la suite, et la minutieuse précision, la forte connaissance de la langue, la sagacité, enfin, qu'il a apportées à la collation des manuscrits, nous font très bien augurer de l'achèvement de sa tâche. On doit souhaiter qu'il ne se fasse pas trop attendre. C'est là un heureux début pour la collection de textes sanscrits dont M. Geldner entreprend la publication.

V. Henry.

Le livre des beautés et des antithèses, attribué à Al-Djahiz, texte arabe publié par G. van Vloten. Leyde, Brill, 1898, un volume in-8°, xiv et 383 p.

Ibrahim ibn Muhammad Al-Baïhaki-Kitâb al-Mahasin Wal-Masawi, herausgegeben von Dr F. Schwally. 1 teil, Giessen, 1900, 224 pp.

De ces deux publications dont le sujet est identique la première a déjà deux années de date. Nous attendions pour en rendre compte que le savant éditeur l'eût complétée en y ajoutant l'introduction, les notes et surtout l'index qui en rendront la lecture plus facile. Ce supplément indispensable n'a pas encore paru. Fort heureusement le texte non moins intéressant dont M. Schwally vient de donner le premier fascicule — il y en aura trois — nous fournit l'occasion d'appeler l'attention sur le travail de M. Van Vloten et de dire en quelques mots ce que l'on peut attendre de l'un et l'autre ouvrage.

Mais tout d'abord, en remerciant M. V. V. d'avoir rédigé sa préface en un français correct et clair, nous lui ferons une petite chicane sur la traduction par trop littérale, partant un peu vague qu'il a donnée du titre arabe. Au cours des trois premiers siècles de l'hégire se produisit un genre particulier d'écrits qui s'attachaient à opposer les beaux côtés de la nature humaine à ses faiblesses et à ses laideurs, en particulier à ce que les Arabes prisent le plus, par exemple, la bravoure en face de la lâcheté, la générosité opposée a l'avarice et ainsi de suite. Le génie littéraire de cette race si riche en souvenirs, si merveilleusement douée pour l'anecdote s'est plu à compulser documents écrits et traditions pour y trouver des modèles à suivre, des exemples à éviter, quelque chose, en un mot, comme une morale en action avec des contrastes bien choisis pour en rehausser la valeur. Or ce que M. V. V. traduit par *Livre des beautés et des antithèses* nous laisse dans le doute. Je reconnais que l'extrême concision de l'arabe en rendait la traduction malaisée, mais j'aurais préféré, à tout prendre, un équivalent comme *Livre des vertus et des vices*, ou bien encore *Des belles qualités et de ce qui leur est opposé*, traduction assez lourde, j'en conviens, pourtant moins imprécise.

Quelle que soit celle qu'on préfère, il n'en est pas moins vrai que tel est le sujet traité avec une verve intarissable à la fois par un écrivain très connu des Orientalistes, El-Djahiz et par un certain Beïhaki dont le nom se révèle ici pour la première fois. Disons d'abord quelques mots du premier qui doit, il est vrai, sa célébrité moins à ses ouvrages fort maltraités par le temps, qu'à la hardiesse de ses opinions philosophiques et à une indépendance d'esprit voisine de l'hétérodoxie. El-Djahiz appartient au IIIe siècle de l'hégire ; on ignore la date de sa naissance, mais les biographes musulmans les plus autorisés placent sa mort en l'année 255 de l'hégire (869 de notre ère). Ses opinions rationalistes, qui le rattachent à la grande école libérale des Moutazélites, paraissent l'avoir desservi aux yeux de ses contemporains et c'est peut-être là qu'il faut chercher la cause de la disparition de ses principaux traités. Dans l'état de mutilation où ils nous sont parvenus, il est difficile d'établir sa valeur réelle comme chef d'école, bien qu'il ait donné son nom à une secte, celle des *Djahizyeh*, et de constater la part qui lui revient dans l'évolution de l'esprit musulman alors dans toute sa force d'expansion. Un pareil jugement serait d'autant plus incertain que plusieurs des écrits qui portent son nom sont à coup sûr ou apocryphes ou remaniés avec le sans-façon que les mœurs littéraires de l'islam ont toujours autorisé.

Un écrivain arabe bien connu, Maçoudi, l'auteur des *Prairies d'Or*, après avoir fait un éloge pompeux d'El-Djahiz, ajoute un renseignement qui vient à l'appui de ce que nous disions plus haut de l'impopularité où le rigorisme musulman avait relégué cet esprit indépendant. Un de ses ouvrages venait de paraître et n'avait aucun succès dans

le monde des lettrés. El-Djahiz, choqué de ce dédain injustifié, écrivit peu de temps après, un traité de médiocre valeur, mais qu'il eut soin d'attribuer à El-Mokaffa' ou à un autre savant des âges précédents. L'accueil fut tout autre ; on porta le livre aux nues et le véritable auteur put ainsi se convaincre du goût peu éclairé de ses contemporains et de la partialité de leurs jugements.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ses œuvres, El-Djahiz fut un des hommes les plus éclairés de son temps : philosophie, belles-lettres, sciences naturelles, il traita à peu près de tous les sujets et, par un juste retour des choses d'ici-bas, plusieurs savants qui ne le valaient pas furent obligés, pour assurer quelque succès à leurs travaux, de lui en attribuer la paternité.

Est-ce aussi le cas du texte publié par M. V. Vloten ? Le *Livre des beautés* est-il bien de l'auteur dont il porte le nom, mais plus ou moins remanié par ses éditeurs, ou bien n'est-ce qu'un apocryphe ? M. V. V. ne manquera pas sans doute d'élucider cette question d'origine. C'est par là, croyons-nous, qu'il devra compléter son utile travail avant de poursuivre la publication des œuvres que la tradition attribue à El-Djahiz, et dont la véritable origine restera toujours douteuse. Dès à présent et sans préjuger des conclusions auxquelles un examen minutieux des deux ouvrages pourra donner lieu, il semble qu'on est en droit de les rapporter l'un et l'autre à une seule et même source. En d'autres termes, El-Djahiz et Baïhaki, loin de se faire des emprunts réciproques, ont eu sous les yeux le même document original qu'ils ont tantôt remanié, tantôt reproduit sans changement, ce qui, pour les compilateurs musulmans, ne constitue nullement un plagiat. Tel est d'ailleurs, je crois, le sentiment de M. V. V. qui serait porté à placer le texte primitif entre le règne de Motewekkil et celui de Mouktadir, c'est-à-dire dans une période d'environ un siècle, entre la seconde moitié du IXe et la première moitié du Xe de notre ère.

Le document parallèle (le *Kitâb el-Mahasin*, etc.) dont M. Schwally vient de commencer la publication et qui, selon sa promesse, ne tardera pas à être achevé, ne nous donnant encore qu'un fragment et des variantes, il serait prématuré de lui consacrer une analyse détaillée. Il n'est cependant que juste de reconnaître que, sous le rapport de la critique et de la correction du texte, il mérite d'être mis au même rang que l'ouvrage de M. V. V. Toutefois en ce qui concerne la valeur intrinsèque des deux livres, j'inclinerais, autant qu'une lecture un peu rapide m'y autorise, à accorder une certaine préférence à celui qui porte le nom de Baïhaki. Son plan est plus régulier, mieux suivi, la thèse et l'antithèse y sont mieux en relief; l'étude politique et sociale du khalifat des trois premiers siècles aura beaucoup à prendre dans ce document, si la suite répond à la partie déjà publiée. Le style est plus sec que celui d'El-Djahiz, on y trouvera moins d'anecdotes galantes, moins de poésies du genre *nesib*,

mais une foule d'anecdotes et de traits de mœurs ayant tous les caractères de l'authenticité y complètent dans une large mesure les historiens classiques, Tabari, Ibn el-Athir, etc.

En résumé et sans pousser plus loin le parallèle entre denx publications inachevées, je n'hésite pas à constater qu'elles font l'une et l'autre le plus grand honneur au savoir consciencieux des deux érudits qui les ont restituées à la science. C'est grâce à des textes de cette date et reconstitués avec un soin aussi scrupuleux que la connaissance du monde arabe, de sa civilisation et de ses mœurs à l'apogée de son existence fera chaque jour de nouveaux progrès. Le travail méritoire de Weil a fait son temps et ne peut plus suffire aux exigences de la critique moderne. On ne saurait donc accueillir avec trop d'encouragements les efforts des jeunes savants qui préparent avec une si louable émulation les matériaux de l'histoire définitive de l'Orient musulman.

A. Barbier de Meynard.

J.-L. Windenberger : **Essai sur le système de politique étrangère de J.-J. Rousseau : La république confédérative des petits États.** A. Picard, 1900.

Selon M. Windenberger, le *Contrat social* est inachevé. Restreinte aux dimensions d'une ville, la cité idéale de Rousseau est, de son aveu, fort en péril. Tous les États « tendent à s'agrandir aux dépens de leurs voisins, comme les tourbillons de Descartes» (II, ix). «Les faibles risquent d'être bientôt engloutis ». Les petites cités ou républiques ne pourront donc atteindre leur fin qui est d'assurer la conservation, la liberté et l'égalité des individus, si elles ne trouvent un moyen de se garantir contre les entreprises des grands États ou monarchies. Ce moyen, Rousseau le leur suggère ; c'est l'établissement de confédérations. Il se proposait de l'exposer dans la suite de l'ouvrage (III, xvi en note). Ce qui l'en a empêché, il ne nous le dit pas ; mais nous savons qu'il avait rédigé des *Principes du Droit de la guerre* « mes principes du Droit de la guerre ne sont point prêts », dit-il à son éditeur en 1758. Et à la fin de l'*Émile*, il annonce qu'il en traitera quelque jour et qu'il cherchera le remède aux maux de la guerre dans « une bonne association fédérative ». Très probablement la publication annoncée eut compris, selon la méthode de composition de Rousseau, le grand fragment du manuscrit de Neuchâtel sur l'état de guerre : « Mais quand il serait vrai... » (nº 7856 du catalogue) et quelques autres moins étendus (nº 7840) ; elle eut contenu enfin les 32 pages sur les confédérations léguées par Rousseau au comte d'Antraigues, et détruites par celui-ci. A défaut de ce document irremplaçable, est-il possible, avec les fragments dont nous disposons et les passages des divers écrits de J.-J. qui peuvent avoir trait à ce qu'il appelle le

droit des gens de reconstituer l'ensemble de ces idées sur ce sujet? M. W. l'a pensé et tel est l'objet de son livre.

L'entreprise n'était pas facile. Il est déjà malaisé de saisir la pensée de Rousseau là où il l'a exprimée : nous avons montré que celui-ci n'est jamais parvenu à se mettre d'accord avec lui-même sur les points essentiels de sa philosophie sociale [1]. Pour tirer de cette philosophie générale une doctrine particulière non exprimée qui y serait implicitement contenue, il faut attribuer aux idées de Rousseau une cohérence, une liaison qui, croyons-nous, leur manque à un degré rare. Ainsi a fait M. W. qui ne tient pas compte de notre travail. Il procède comme nous faisions jadis à l'agrégation de philosophie, il *repense* le système de Rousseau ; il le ramène à de grandes lignes continues et symétriques, et cela fait, il s'enhardit à le compléter, là où le dessin appuyé s'arrête, par une nouvelle figure régulière en pointillé qui fait exactement pendant à l'ensemble de la composition tel qu'il le conçoit.

Voici son raisonnement. Rousseau déclare que, tandis que les individus sont sortis de l'état de nature, les corps politiques y sont encore. Comment ceux-ci pourront-ils passer à l'état civil? Évidemment de la même façon que les individus, par un contrat. Il y a donc lieu d'appliquer aux cités la suite des propositions qui forment la trame du *Contrat social*. Et alors M. W. écrit le *Contrat social des peuples* qui lui paraît devoir se clore par cette conclusion : le seul moyen de faire sortir les corps politiques de l'état de guerre est de les unir sinon tous, du moins les plus petits, en confédérations, qui seront à chacun d'eux ce qu'est l'État à chaque particulier.

Cela est ingénieux et peut séduire. A une première lecture rapide, des connaisseurs y seront pris peut-être. Mais quand on examinera ce système à tête reposée, les objections surgiront de toutes parts.

D'abord les textes manquent. M. W. écrit des pages entières sans références, sans qu'on sache si c'est lui ou Rousseau qui a la parole. Ou bien il transcrit simplement des textes qui s'appliquent au pacte individuel, sans établir qu'ils s'appliquent aussi dans la pensée de Rousseau au pacte international. Ou bien enfin il fait entrer dans son exposé, en les infléchissant, des considérations que Rousseau a émises à propos d'un tout autre objet. Les grandes discussions sur la société générale du genre humain et sur l'état de guerre ne sont point du tout chez Rousseau le préliminaire d'une théorie des confédérations. Elles se réfèrent à la question très différente de l'origine de la société civile et à la réfutation de Hobbes. L'honnêteté des intentions n'exclut pas ici quelque artifice esthétique. La construction reste ainsi trop souvent sans autre appui que des analogies ou des vraisemblances (Exemples : pp. 131 et 153).

Ensuite la théorie repose sur des propositions dont plusieurs n'eus-

---

1. *Revue internationale de l'Enseignement*, 1895.

sent probablement pas été acceptées par Rousseau. S'il s'est abstenu d'écrire sur ce sujet, c'est qu'il avait ses raisons et le jugeait plus encore « au-dessus de ses forces » que le droit politique intérieur. Voici, par exemple, le principe de tout le raisonnement, à savoir que l'État est une personne réelle, possède un moi véritable, peut par conséquent entrer dans une société nouvelle comme unité irréductible. Rousseau n'a jamais pu se poser nettement cette question du caractère abstrait ou organique de la personnalité collective, encore moins adopter l'une ou l'autre des solutions qu'il entrevoyait. M. W. s'embarrasse à sa suite dans les aspects fuyants de ce débat où la sociologie moderne est encore engagée. Tantôt une nation, selon Rousseau interprété par lui, est une véritable personne, un être concret, elle a un corps et une âme; tantôt elle n'est qu'une personnalité fictive, une abstraction; tantôt son indépendance est absolue, tantôt « son autonomie, absolue en elle-même ne l'est pas absolument » (p. 152). Au moment où Rousseau renonça à couronner le *Contrat social* par une théorie des confédérations, il était aux prises avec la grande difficulté qui remplit l'*Emile* de contradictions : la société est-elle un état naturel, résultant d'un penchant inné et providentiel, ou bien est-elle une déchéance, un démenti violent donné par l'art à la nature, qui aurait fait l'homme parfait dans son isolement primitif? L'homme ne s'éloigne-t-il pas de la nature en s'associant pour former des États et encore plus en unissant par le lien fédéral les sociétés politiques du premier degré? C'est ce qu'il n'osait plus décider avec lui-même et c'est pourquoi il s'abstenait de poser de telles questions. Dès 1765, il ne savait plus si la confédération des pièves corses ne « compliquerait pas le jeu de la machine ». Poser pour lui ces questions, les résoudre pour lui sous prétexte de compléter sa pensée, est une tentative assurément périlleuse.

Enfin nous craignons que le problème débattu par M. W ne soit pas celui que Rousseau a signalé à la fin de l'*Émile* et au cours du *Contrat* comme trouvant sa solution dans l'établissement des confédérations. Oui, Rousseau parle de droit des gens, de droit public, de relations « externes ». Mais il ne songe nullement à une ligue qui grouperait les petits États historiques comme la Suisse, les Provinces-Unies et la Suède contre les grandes monarchies. Deux passages extraits le premier du *Projet de constitution de la Corse*, le second du *Gouvernement de Pologne*, eussent montré à M. Windenberger, s'il en avait tenu compte au lieu de reprendre simplement la thèse du *Contrat*, que la pensée du législateur de Genève visait les villes (nous disons les communes) devenues autonomes par le fractionnement des nations en cités contractuelles, et leur association au sein d'une même république pour s'assurer une base plus large et une défense plus facile contre les monarchies survivantes. On pourrait, dit-il, en parlant de la Corse, « diviser l'île en plusieurs petits États confédérés dont chacun aurait à son tour la présidence... » et s'adressant aux

Polonais : « Que si ces retranchements de territoire n'ont pas lieu, je ne vois qu'un moyen qui puisse y suppléer peut-être ; et ce qui est heureux, ce moyen est déjà dans l'esprit de votre institution [1]. Que la séparation des deux Polognes soit aussi marquée que celle de la Lithuanie ; ayez trois États réunis en un. Je voudrais, s'il était possible, que vous en eussiez autant que de palatinats. Formez dans chacun autant d'administrations particulières. Perfectionnez la forme des diétines, étendez leur autorité dans leurs palatinats respectifs, mais marquez-en soigneusement les bornes, et faites que rien ne puisse rompre entre elles le lien de la commune législation et de la subordination au corps de la république. En un mot, appliquez-vous à étendre et à perfectionner le système des gouvernements fédératifs, le seul qui réunisse les avantages des grands et des petits états et par là le seul qui puisse vous convenir ». Ainsi il s'agit manifestement pour Rousseau d'un lien extérieur à chaque cité, mais intérieur à la nation. Le mot de fédération avait gardé ce sens pendant la Révolution non seulement quand éclata la lutte entre les tendances fédéralistes et les tendances unitaires, mais quand d'un bout à l'autre du territoire, les communes en armes allèrent se promettre un appui mutuel contre les « brigands ». Ces grands dangers qui auraient, selon d'Antraigues, menacé la France dès 1790, si le manuscrit de 32 pages avait été publié alors, c'est le fractionnement de la monarchie en un nombre immense de communes autonomes : en quoi l'alliance entre les petits États de l'Europe eut-elle pu saper et même détruire l'autorité royale ? Rousseau d'ailleurs dans le traité sur le Gouvernement de Pologne se sert indifféremment des deux termes : confédération et forme fédérative. Ils sont pris l'une pour l'autre dans la même phrase. Confondre cette confédération intérieure des cités dans une même république avec une ligue permanente des petits États européens contre les grands nous paraît être une grave méprise. D'autant plus que l'union entre la Suède, la Suisse et les Provinces-Unies n'aurait jamais pu dépasser en intimité les conditions d'une alliance défensive et n'aurait pu constituer un obstacle bien redoutable aux desseins des grands États. Le but que se propose Rousseau en suggérant aux cités républicanisées à l'antique de se confédérer en une seule république n'est pas, comme le croit M. W., de fournir une solution au problème de la suppression de la guerre, problème insoluble pour Rousseau ; il est de rétablir l'équilibre entre les corps sociaux, qu'il compare aux tourbillons de Descartes, et de permettre aux communes libres de soutenir la guerre contre les monarchies en restant unies au sein de grandes républiques. Ce problème : si et comment de grandes républiques sont possibles, a été présent à l'esprit

1. Il y avait en Pologne un mode de groupement révolutionnaire des provinces qui s'appeait justement *Confédération*.

des théoriciens politiques les plus importants du XVIII[e] siècle, avant et pendant la Révolution.

Nous regrettons d'avoir à formuler ces critiques. M. W. nous remercie gracieusement de quelques conseils que nous lui avons donnés. Le principal était de ne point postuler l'unité et la symétrie des idées de Rousseau. Il n'en a point tenu compte et d'un bout à l'autre de son livre il célèbre la cohérence et l'enchaînement des conceptions de son auteur, conceptions qui sont fécondes, mais dont la plupart ne se rejoignent pas ou se rejoignent très péniblement. C'est une erreur à notre avis, mais qu'il a commise avec Taine, ce qui est peut-être une circonstance atténuante. Il y a bien chez Rousseau une tendance à faire des provinces confédérées des unités en partie indépendantes et égales ; mais il n'est point allé jusqu'au bout de sa pensée et ses commentateurs doivent s'arrêter là où il s'est arrêté lui-même. Il craignait en traçant en 1765 une constitution pour la Corse de « compliquer la machine » par la fédération des districts ; en fin de compte, il n'a point publié son essai ; il a renoncé à compléter le *Contrat* comme il avait promis : ne transformons pas d'incertaines velléités en un système géométrique. Tous les lecteurs de M. Windenberger reconnaîtront avec nous que si sa tentative de construction ou de reconstruction est quelque peu téméraire, elle renferme d'excellentes parties, notamment son étude du droit de la guerre chez Rousseau qui est une chose neuve et un chapitre important de l'histoire des idées politiques. Ils verront que le jeune philosophe, là où il renonce à réinventer les théories de l'auteur du *Contrat*, et là même où il se livre à ce jeu périlleux, fait preuve d'une connaissance approfondie de ses ouvrages, connaissance qui serait parfaite si elle était plus assaisonnée de critique. Ils lui sauront gré enfin d'avoir donné en appendice des morceaux considérables des manuscrits de Neuchâtel, les uns inédits, les autres soigneusement revisés et heureusement débarrassés des erreurs étonnantes qu'y avait accumulées M. Dreyfus-Brisac en les publiant dans les *Appendices* de son *Contrat social*.

A. ESPINAS.

Les députés à l'Assemblée législative de 1791, listes par départements et par ordre alphabétique des députés et des suppléants avec nombreux détails biographiques inédits par Auguste KUSCINSKI (Publications de la Société de l'histoire de la Révolution française). Paris au siège de la Société, rue de Furstenberg, 3. 1900, in-8°, v et 171 p.

M. Guiffrey nous avait donné la liste des conventionnels et M. Brette, celle des constituants ; M. Kuscinski nous donne aujourd'hui celle des membres de l'Assemblée législative.

La tâche de M. K. était plus facile que celle de ses devanciers.

Plus de bailliages et d'élections par ordres ; le département est la circonscription électorale et une seule assemblée choisit les députés. En outre, la Législative dure moins que la Convention, et le personnel change moins.

M. K. a pourtant rencontré quelques difficultés. Il n'a pas trouvé dans les procès-verbaux des élections toute la précision désirable ; beaucoup ont été rédigés sans soin ; les noms sont défigurés ; les prénoms et les qualités des élus manquent. M. K. a rempli ces lacunes grâce au registre de Camus qui contient les noms, prénoms et qualités des députés : le 11 octobre 1791, Camus, garde des archives nationales, avait dans la salle de l'assemblée fait l'appel des représentants qui se trouvaient là au nombre de 434.

Il n'en est pas de même pour les suppléants. Camus ou un scribe a ajouté leurs noms un peu au hasard sans énoncer prénoms et qualités. M. K. a pris la peine de dépouiller aux archives nationales la série qui contient les listes des électeurs et des notables, et il a pu, après de longues recherches, nous donner, à très peu d'exceptions près, les prénoms des suppléants.

M. K. a divisé son travail en six chapitres. Il reproduit d'abord les lois ou les parties de lois qui se rapportent à l'élection et à la convocation de la Législative. Il expose ensuite quelques détails intéressants sur le personnel, sur les comités, sur le bureau de l'assemblée : nous apprenons que le clergé y comptait dix évêques, trois vicaires épiscopaux, treize prêtres ou moines et deux ministres protestants (Jay et La Source) ; que l'armée y était représentée par quatre maréchaux de camp, trois colonels, trois lieutenants-colonels et vingt-trois officiers ou anciens militaires ; que les savants et professeurs étaient au nombre de douze (Condorcet, Tenon, Broussonet, La Bergerie, Lacépède, Guyton-Morveau, Arbogast, Allard, Lejosne, Dusaulx, Pastoret et Koch), et les médecins, au nombre de vingt-huit ; mais M. K. a renoncé à faire le compte des hommes de loi ainsi que des cultivateurs ; « cette dernière qualification, dit-il, paraissait être de mode à l'époque, et les plus riches propriétaires fonciers se plaisaient à s'en revêtir ». Vient la liste des députés et suppléants par départements (M. K. dit chaque fois par qui était présidée l'assemblée électorale) ; puis l'exposé des changements survenus dans le personnel (démissions et remplacements) ; enfin, deux listes alphabétiques, celle des députés et suppléants qui siégèrent à l'assemblée, et celle des députés et suppléants qui ne siégèrent pas. Dans des notes au bas des pages de ces deux dernières listes M. K. indique aussi souvent que possible, sous la forme la plus brève, ce que sont devenus les personnages cités, s'ils ont appartenu à la Convention, au Conseil des Anciens ou des Cinq-Cents, au corps législatif, etc.

On ne peut que savoir le gré le plus vif au modeste et consciencieux érudit à qui nous devons cette utile publication. Que de noms elle

rétablit sous leur véritable orthographe comme Marie-Bon Montaut (et non *Maribon*) et que de détails curieux elle fournit (Sausse présidant l'assemblée électorale de la Meuse, Drouet élu troisième suppléant de la Marne) ! Elle a coûté à M. Kuscinski beaucoup de temps, de patient labeur, et il a bien mérité de l'histoire de la Révolution [1].

A. C.

Paris révolutionnaire. Vieilles maisons, vieux papiers, par G. Lenôtre. Paris, Perrin, 1900. In-8°, 362 p.

Ce volume, d'une très agréable lecture, contient une foule d'anecdotes et de portraits : le roman d'amour de Camille et de Lucile Desmoulins, l'existence de Charlotte Robespierre, des policiers Héron et Dossonville, l'histoire de cet homme qui mourut en 1858 à Versailles sous le nom de Mlle Savalette de Langes, les derniers jours d'André Chénier, de Tallien et de Pache, la maison de Cagliostro, l'aventure de Napoléon à l'hôtel de Cherbourg et son mariage avec Joséphine, ce qu'était le mari de la Du Barry et ce que devint le nègre Zamor, la vie d'un marquis qui demeura cinquante ans en prison pour avoir sifflé la reine, la brouette dont se servait Couthon, l'odyssée de Leblanc qui livra Pichegru, Saint-Just à Blérancourt, le conventionnel Rouzet devenant l'intime ami de la veuve de Philippe-Égalité qui le fait inhumer dans la chapelle de Dreux. Chemin faisant, M. Lenôtre résout de petits problèmes de topographie parisienne : il prouve, par exemple, que l'appartement de Desmoulins était, non au-dessus du café Voltaire, mais à l'angle de la rue Crébillon. Il a

---

1. Lire p. 47 Panattieri et non *Panatieri* et p. 79 Steinmetz au lieu de *Steimetz*; p. 90, il fallait dire que Koch était professeur à l'*Université* et Arbogast, à l'*École d'artillerie* ; p. 103, lire Raynouard et non *Reynouard* (c'est évidemment l'auteur des *Templiers*) ; p. 120, André de l'Orne est prénommé *Claude* et p. 83, *Charles* ; p. 127, Coppens a été député du Nord sous la Restauration ; p. 128, Grublier d'Obterre a été général. Mais je n'ose aller plus loin dans ces observations qui portent sur les notes mises au bas des pages de la liste alphabétique. M. K. dit dans son avertissement qu'il a donné sur la biographie politique ou privée des législateurs les renseignements qui lui ont « paru intéressants à produire », et je risquerais fort de mettre ici des choses qu'il connaît. J'aurais voulu pourtant qu'il dît en note que Deliége a été juge au tribunal révolutionnaire, que G.-M. Dumas fut général de division, conseiller d'État et comte de l'Empire, que Forfait est le futur ministre de la marine. P. 140, Lambert qu'on nomme à l'assemblée Lambert-Lauterbourg est un instant sous-préfet intérimaire de Wissembourg en 1814. P. 161, Eggerlé était ingénieur-géographe du conseil souverain d'Alsace et fut longtemps adjoint au maire de Colmar. P. 164, Kuhn avait été maire d'Erstein. P. 165, Levrault est le fameux imprimeur de Strasbourg, procureur-général syndic du Directoire du département, plus tard recteur de l'Académie et conseiller de préfecture. P. 167, cf. sur Panattieri, *Jeunesse de Napoléon*, III, 149.

retrouvé la demeure de ses héros : il s'est penché, rue Saint-Honoré, 275, à la fenêtre d'où Héron voyait passer ses victimes; il est entré dans le logement où mourut la fausse Savalette, dans la bâtisse où vivait Cagliostro (rue Saint-Claude, à l'angle du boulevard Beaumarchais), dans cet hôtel de Cherbourg (aujourd'hui 33, rue Vauvilliers) qu'habita Napoléon; il est monté au deuxième étage de la masure de la rue Maître-Albert où Zamor termina sa vie en 1820. M. Lenôtre ne se contente pas de fureter dans les vieux papiers; il visite, il fouille les vieilles maisons, il les découvre comme celle des Duplessis à Bourg-la-Reine (elle est encore à peu près telle quelle, en bordure et à droite de la route qui vient de Paris, à l'entrée du village). Et c'est surtout par quoi valent ces études. Quelques-unes ne contiennent rien de neuf et le sujet pouvait être creusé davantage; mais l'auteur sait reconstituer le décor; il croit que « les pierres s'assimilent quelque parcelle de la vie des êtres qu'elles ont abrités » et il lui semble « qu'un fluide émané d'eux flotte encore, longtemps après qu'ils ne sont plus, autour des murs où ils ont vécu [1] ».

A. C.

La Peinture allemande au XIX[e] siècle, par le marquis de la Mazelière. Paris, Plon, 1900, 1 vol. gr. in-8° de 425 p. et 103 reproductions.

Ce n'est pas une idée banale, que d'avoir été prendre la peinture allemande contemporaine comme sujet d'étude et objet de recherches, mais c'est une idée peut-être prématurée. Le siècle n'est seulement pas achevé et un jugement tant soit peu solide serait possible sur une école, sur plusieurs écoles successives, dont le principal mérite est la recherche incessante d'une personnalité !

Un critique, hardi certes, et même intransigeant, dont nous avons eu l'occasion d'étudier ici une histoire générale de la peinture, conclut ainsi ses pages sur l'Allemagne : « Il y eut pourtant de remarquables peintres en Allemagne, qui surgirent vers le milieu de ce siècle, et, à l'heure actuelle, il est d'excellents artistes qui savent observer et qui savent peindre. Mais bien que de très belles carrières soient maintenant à peu près accomplies, nous nous trouvons en présence déjà de notre propre temps, et le moment où ils vivent n'apporte jamais aux hommes que sujets de discussion, incertitude. Avec Dürer, Holbein, Cranach, nous n'avons pas eu de ces doutes. L'avenir seul pourra dire si, après deux siècles de silence, la prodigieuse activité de ce temps-ci a enrichi l'humanité, ou si ce ne furent que bruyants prestiges. »

Pour qui sait lire entre les lignes, surtout après les pages qui pré-

1. P. 234 lire Reichardt par Laquiante et non *Reinhardt par Lequiant.*

cèdent, on sait fort bien ce que cela veut dire, et si cette revue était une revue d'art, nous pourrions commenter ce jugement, d'ailleurs aussi réservé que possible, et dire en quoi il nous semble la vérité. C'est pour la même raison que nous ne saurions entrer dans une étude sérieuse du gros livre que M. le marquis de la Mazelière a consacré à toute cette peinture du XIX[e] siècle, mais avant tout et de préférence à celle de la seconde moitié de ce siècle. Dû moins faut-il dire qu'il est le résultat de recherches considérables, minutieuses et infatigables, qu'il fait preuve d'une pratique intime et enthousiaste de son sujet, et qu'à ces titres-là, sans compter d'autres, le livre est précieux et rendra (peut-être plus encore dans l'avenir) de sérieux services.

La seule critique qu'on lui puisse faire, c'est de n'avoir pas assez évité un défaut souvent justement reproché aux Allemands, l'encombrement. On n'imagine pas ce qu'il y a de rapprochements et de digressions philosophiques, esthétiques, politiques, poétiques, musicales, littéraires, historiques, sociales, parfois quand on s'y attend le moins. Il est vrai que le critique, l'analyste voit tant de choses dans l'obscurité symbolique et la profondeur transcendentale de certaines choses, qu'il ne saurait nous les faire valoir autrement.

Ce qui est plus clair, c'est la bibliographie qu'il a pris soin de dresser à la fin de son ouvrage, et d'ailleurs les références soigneusement données çà et là. C'est aussi la richesse de l'illustration, une centaine de reproductions généralement bonnes et qui caractérisent avec justesse la plupart des peintres dont il est traité dans le livre. Volume fort élégant en outre, et dont la disposition générale fait honneur à l'auteur et à son éditeur.

H. DE C.

W. HEINZE, **Die Beschlagnahme der deutschen Postdampfer durch die** Englaender. Heidelberg, Winter. Sans date, pp. VII, 95, in-8°. Prix : mk. 1.80.

On n'a pas oublié l'incident qui en janvier 1900 passionna si fortement l'opinion en Allemagne : trois de ses paquebots-poste saisis successivement par l'Angleterre. M. de Bülow, qui régla sans peine l'incident, — un paiement d'indemnités vient de le clore en ce moment définitivement — signala et la presse reconnut à l'unanimité le besoin de préciser le droit maritime international encore si flottant et en particulier la nécessité de sauvegarder plus effectivement les intérêts des neutres. C'est à ce point de vue général que s'est placé M. Heinze en exposant dans sa brochure les points juridiques soulevés par le différend anglo-allemand. Au début, il résume les faits et donne à la fin des extraits de la séance du Reichstag du 19 janvier 1900 et du livre bleu anglais. Les journaux nous ont déjà renseignés

là-dessus ; mais il nous manquait les éléments de la controverse. La législation actuelle repose sur la Déclaration de Paris de 1856, « la charte d'affranchissement des neutres », substituée à l'antique *consolato del mare*, et résumée dans le principe bien connu : le pavillon couvre la marchandise. Mais la clause réservant les droits des belligérants, relative à la contrebande de guerre, ouvre la porte à toutes les interprétations et à tous les abus. M. H. montre en des pages très documentées l'extension qui a été donnée par les juristes, depuis Grotius jusqu'à Bluntschli, à cette notion de contrebande, à ces objets *anticipitis usus*, admis par les uns, interdits par les autres. Il expose comment, dans la pratique suivie par les différentes puissances maritimes, l'Angleterre en général s'est assez peu préoccupée des droits des neutres dont la France a toujours tenu un compte plus libéral. Tout cet aperçu historique est d'un vif intérêt et donne à cette brochure d'actualité une certaine valeur scientifique. Les pages suivantes sur la question de savoir s'il peut y avoir contrebande entre ports neutres, sur la procédure des droits d'arrêt, de visite, de recherche et de détention regardent plus spécialement les juristes. D'ailleurs, il ressort des cas analogues cités par l'auteur (cas du *Trent*, du *Springbok*, 1861-1863) et plus encore du dernier incident anglo-allemand que la solution de ces différends a toujours été politique et jamais juridique. M. de Bülow a abandonné sans hésiter la thèse de droit qu'avait soutenue à Londres l'ambassadeur d'Allemagne, et il a obtenu des réparations et des concessions suffisantes. Mais il est peut-être excessif de penser que ce succès est aussi un succès pour les neutres. Seul un développement considérable des marines des puissances continentales pourra faire admettre par l'Angleterre un code maritime international moins léonin qu'il n'a été jusqu'à présent.

L. Roustan.

V. T. Lebeden, **Russes et Anglais en Asie Centrale. Vers l'Inde.** Projet de campagne russe. Trad. par le capit. Cazalas (Paris, Chapelot, 1900, 251 p. 4 croquis, 1 carte).

L'invasion de l'Inde « bénie » hante de longue date les rêves ambitieux des Russes. La conquête de l'Asie centrale ne semble avoir été considérée que comme une étape de cette vaste entreprise et la construction du tronçon ferré de Merv à Kouchk est une nouvelle pointe offensive ; des plans de campagne ont été à plusieurs reprises élaborés dont celui de Skobelev avec un mot d'ordre des plus truculents : irruption d'une masse de cavalerie irrégulière « sous la bannière du sang et de l'incendie ». Celui de M. Lebeden est minutieusement étudié. Sans entrer ici dans une critique qui n'est pas de notre compétence, nous reconnaissons qu'un travail de ce genre, qui ne sacrifie

pas à la fantaisie, a le mérite de préciser les traits géographiques du théâtre des opérations ; le premier acte serait la prise de Hérat aujourd'hui facile ; puis se dérouleraient les phases fatales de la guerre, l'occupation de Kandahar et de Kaboul, la marche sur l'Indus et au-delà de ce fleuve. L'auteur traite les forces anglaises presque comme une quantité négligeable. Quel serait le résultat de la victoire ? Selon Lebeden, la Russie devrait se contenter du protectorat de l'Afghanistan et ne point risquer la grosse aventure de la conquête de l'Inde ; au contraire, elle devrait conclure alliance avec l'Angleterre, et c'est ainsi que ce drame historique finirait comme un vaudeville, par un mariage de raison entre la baleine et l'éléphant.

B. A.

A. de Bertha, **Magyars et Roumains devant l'histoire.** Paris Plon, 1899, v-483 p.
A. D. Xénopol. **Réponse à M. de Bertha.** Paris, Leroux, 1900, 29 p.

M. de Bertha assume devant le public français l'office d'avocat du magyarisme, office d'autant plus agréable que l'on cultive chez nous une sympathie traditionnelle pour les Hongrois et que l'on s'intéresse assez peu à ce qui se passe chez eux ; aussi a-t-on beau jeu à nous présenter les choses de Hongrie sous les dehors les plus flatteurs. M. de B. expose un des plus irritants problèmes dont se complique la politique du royaume de Saint-Étienne : le procès entre Magyars et Roumains. Procès toujours pendant, bien que M. de B. jure sur la tête du roi de Hongrie et du roi de Roumanie que depuis l'échange de visites des deux souverains « cette question, artificiellement entretenue dans l'opinion publique européenne, est morte ! » Ce volume n'offrirait donc qu'un intérêt rétrospectif et l'auteur se serait donné beaucoup de peine pour adapter au goût du lecteur français l'ouvrage considérable du docteur Benoît Yancsó : « *L'histoire et l'état actuel des tendances nationalistes roumaines* ». Nous avons la naïveté de croire que le litige n'est point tranché ; mais nous estimons qu'une des parties s'est placée sur un mauvais terrain. Les Roumains, on le sait, invoquent le droit historique, en vertu de leur indigénat et de leur titre de premier occupant dans les pays de la monarchie hongroise, où ils sont établis aujourd'hui. Les historiens magyars depuis Rœsler ont attaqué la prétendue descendance des colons dacoromains et ont montré combien cette thèse historique est précaire. A ce point de vue, le livre de M. de B. n'apporte aucun argument nouveau, mais il a le mérite de fournir une documentation précieuse et plus complète qu'elle ne figure dans aucune publication française sur la matière. Les sources roumaines aussi bien que magyares sont mises à contribution et pour qui ne cherche que la suite des faits, c'est un suffisant répertoire. M. de B. a donc manié tous les éléments

d'une œuvre historique sérieuse; l'on n'en regrettera que davantage qu'il ait donné à son exposé le ton et l'allure d'un pamphlet. Il écrit par exemple (p. 339) « qu'il faut toujours tenir compte, dans l'intellect roumain, d'une certaine absence de contrôle sérieux », p. 392 qu'en 1848 les Roumains « dans leur ignorance profonde étaient tout à fait incapables de comprendre quelque chose au succès parlementaire du libéralisme magyar », et autres menues aménités à l'adresse des adversaires. Ce qui semble exaspérer M. de B. c'est que les Roumains se soient mis (c'est le titre de son livre troisième) « au service de la réaction; » mais il se garde bien de dire que les Roumains aussi ont subi l'influence des idées révolutionnaires et dans les chapitres consacrés à cette période, on ne trouve point trace de cette action. M. de B. n'admet pas que ce qui a été légitime de la part des Magyars ne le soit pas chez les Roumains; de même il passe condamnation sur l'inégalité politique dont souffrent présentement les Roumains du royaume de Hongrie, pour qui est en vigueur un système électoral particulier. « Il est incontestable, se borne à dire M. de B. (p. 481) que le cens électoral, quelque faible qu'il soit, ne favorise pas encore les Roumains pour le moment. »

Le lecteur étranger n'a point à prendre parti dans le duel à coups de textes entre Roumains et Magyars, mais peut-être, applaudirait-il avec plus de cœur aux efforts des Roumains, si ces derniers étendaient au droit historique le bénéfice de la prescription et se réclamaient uniquement du droit naturel et des principes modernes, en délestant leur cause du poids mort des hypothèses.

M. de Bertha écrit notre langue avec clarté sinon avec élégance : la marque étrangère se décèle plutôt dans la composition un peu embrouillée des chapitres qui se terminent le plus souvent sans résumé ni conclusion, dans l'emploi de certaines expressions qui sonnent assez étrangement à notre oreille : raison d'être plus *éthique*, politique *transcendante* de Mathias Corvin; règne *glorieux* de François-Joseph ; l'Autriche *demie-sœur chérie* de la Hongrie, etc.

Nul n'était plus qualifié que le savant auteur de l'*Histoire des Roumains de la Dacie Trajane* pour réfuter les arguments historiques ou autres de M. de Bertha. Mais dans ce duel il semble que les coups ne portent pas, tant les armes sont émoussées par un long usage, et les ripostes prévues. Ce qu'on relève de plus intéressant et de plus actuel dans l'habile réplique de M. Xénopol, c'est un désaveu des visées unitaires des Roumains : ceux-ci n'aspirent pas à se grouper en un seul État ethnique et politique; les Roumains de Transilvanie ne demandent qu'à vivre mais libres et respectés dans une Hongrie forte, afin que Roumains et Magyars combattent le bon combat contre les Slaves qui les encerclent et menacent de les étouffer. *Pium votum*. B. A.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 15 octobre — 1900

I. **Manoscritti arabi, persiani, siriaci e turchi** della Biblioteca nazionale e della R. Accademia delle scienze di Torino, illustrati da C. A. Nallino. Turin, 1900, in-4°, 101 p.

Pour épargner au lecteur toute déception, disons d'abord que ni la Bibliothèque nationale, ni l'Académie de Turin ne possèdent une collection orientale qui se distingue par le nombre ou la rareté de ses acquisitions.

La bibliothèque renferme tout au plus une centaine d'ouvrages arabes répartis entre soixante copies. La doxologie chrétienne et musulmane, la grammaire et la lexicographie y sont représentées par quelques traités bien connus et dont plusieurs ont été publiés en Europe. — Le fonds persan (n°s 66 à 97) est un peu mieux doté, au moins pour ce qui concerne la poésie et le soufisme. Parmi les 40 ouvrages dont il se compose, il est bon de citer un poème anonyme du xiiie siècle, intitulé *Mihr o vèfa* qui paraît être une composition mystique d'un certain intérêt : tout au moins a-t-elle le mérite d'être unique et entièrement inédite. — Je ne vois rien à signaler dans les manuscrits qui forment le groupe turcosmanli (n°s 97 à 109), sauf peut-être une sorte d'épopée (*Suleïman-namèh*) en l'honneur du sultan Soliman Ier, et un traité sur les devoirs de la charge de vizir par Kinali-Zadèh.

Plus modeste encore est la collection de l'académie de Turin : on y compte une douzaine de manuscrits arabes et turcs dont la plupart sont tombés depuis longtemps dans le domaine public ; pour le fonds syriaque : un fragment de l'évangile de Saint Luc, un autre des Actes des apôtres et un bréviaire à l'usage des jacobites.

Mais oubliant l'exiguïté et la valeur très relative de ces deux collections, nous ne saurions trop louer M. Nallino de l'exactitude scientifique, du zèle scrupuleux avec lesquels il les a classées et décrites.

Rien ne manque en son catalogue de ce que le lecteur le plus exigeant peut demander à un ouvrage de ce genre : description fidèle de chaque ouvrage et, quand il s'agit, ce qui est fréquent ici, de volumes de mélanges, analyse de toutes les pièces qui les composent et notices biographiques; enfin, chose plus précieuse encore, indication des éditions et des travaux dont chaque texte a été l'objet, soit en Europe, soit en Orient, aucun de ces renseignements n'a été omis par le savant bibliographe. Et ce n'est pas seulement un bon instrument de travail que M. N. vient de donner à nos études, il fournit aussi à son pays un exemple qui, nous l'espérons, ne sera pas perdu.

Par sa situation géographique comme par son passé historique, ses transactions commerciales, sa propagande religieuse, l'Italie aurait pu former une collection inestimable de manuscrits orientaux. Ce qu'elle possède est encore assez considérable pour que le monde savant en fasse son profit. Il y a, je crois, une vingtaine d'années, le ministère de l'Instruction publique avait compris cette nécessité en inaugurant une série de catalogues sous le titre de *Codici orientali di alcune biblioteche d'Italia*. Six fascicules ont paru à intervalles inégaux; puis, je ne sais par quel concours de circonstances fâcheuses, raisons budgétaires ou autres, le travail s'est arrêté. C'est une raison de plus pour adresser nos félicitations et nos encouragements à M. Nallino, sans oublier de remercier aussi l'académie de Turin qui a fait les frais de la publication. Il est hautement désirable que l'initiative prise par cette docte compagnie donne une impulsion nouvelle aux catalogues des fonds orientaux des bibliothèques d'Italie. Cette publication serait accueillie avec une vive gratitude par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'érudition.

B. M.

André Lebey. **Essai sur Laurent de Médicis dit le Magnifique**, Paris, Librairie académique Perrin et Cie ; 1900, in-16 ; 11-316 pages.

Il est certainement regrettable de décourager les romanciers et les publicistes qui manifestent la noble ambition d'aborder le domaine de l'histoire ; ils se persuadent naturellement à eux-mêmes et à une partie du public que les spécialistes traitent leurs essais d'amateurs avec une sévérité qu'inspire seule une basse jalousie ; en quoi ils se trompent. C'est à eux-mêmes de nous donner plus souvent l'occasion d'accueillir avec joie leurs tentatives. Voici un écrivain, qui, après avoir publié des vers et s'être essayé dans le roman, a entrepris de faire revivre l'attachante figure de Laurent de Médicis. Rien de mieux : mais pourquoi se flatte-t-il de « faire sortir de l'ombre où elle était oubliée la vie d'un grand homme » ? Voilà une grande naïveté! Car peu de figures sont mieux connues et ont plus souvent arrêté l'atten-

tion des historiens de la Renaissance que celle de Laurent. Il est vrai que M. Lebey a renouvelé le sujet en transformant l'étude biographique en apologie politique, et même en y mêlant le venin de nos discussions actuelles : « J'ai aimé, dit-il, me rendre compte de la façon dont une âme fervente et réfléchie (faut-il lire : *violente* et réfléchie ?) était parvenue à museler la chimère d'un gouvernement républicain... » Nous ne suivrons pas M. L. sur ce terrain glissant, si glissant même que l'auteur en a perdu parfois toute notion de chronologie comme dans le passage où il paraît placer l'exil de Dante après les principales œuvres de Giotto, après Boccace même (p. 45-46). C'est dommage ; car malgré un style bizarre et des métaphores incoercibles, M. L. sait animer une scène ou peindre un tableau. Ce qui lui manque c'est, avec une préparation suffisante, le sens même de l'histoire.

Henri HAUVETTE.

Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire, par le baron de COMEAU, colonel d'état-major, chambellan bavarois. Paris, Plon, 1900. In-8°, 597 p. 7 f. 50.

On ne connaissait pas le baron de Comeau. On le connaîtra maintenant, grâce à lui-même, grâce à ses récits, et l'on saura désormais que c'était un grand homme : la Bavière fut bien aise de l'avoir à son service et sans lui, que serait devenu Napoléon ? Mais oyez la carrière de Comeau, telle qu'il nous la raconte, très longuement, trop longuement, et pourtant de façon très amusante.

Sous-lieutenant d'artillerie en 1789, il est en 1790 envoyé avec sa compagnie à Lyon où il réprime une émeute, puis il émigre, sert à l'armée de Condé et devient capitaine d'artillerie dans les troupes bavaroises. En 1800, il reçoit sa première mission : il est envoyé à Paris auprès de Bonaparte. Et ici, Comeau trace un parallèle entre le premier consul et... lui-même (p. 176) : « Nous étions de même âge. Nous avions eu chacun quatre frères et trois sœurs. Après qu'on nous eut destinés à l'état ecclésiastique, nous entrâmes dans la même année au corps royal de l'artillerie. C'est ainsi que sans nous connaître, les canons de bronze et leur pénible étude préliminaire ont affranchi des études latines, préliminaires des canons de l'Église, un pauvre gentilhomme corse et un gentilhomme, pas riche, de Bourgogne. Ces deux vocations se manifestèrent en 1784. Celle du Corse fut aidée par la générosité du roi et celle du Bourguignon par les gênes et les privations de son père. A Brienne, il s'intrigua fort secrètement et adroitement pour être envoyé à l'École militaire de Paris et entrer ensuite dans l'artillerie. A cause du privilège de cette École, il pouvait être nommé d'emblée lieutenant en subissant l'examen sur tout le cours de mathématiques en une fois ; ce qu'il fit en se livrant avec ardeur

à cette seule étude et négligeant tout le reste. Il eut sa lieutenance en 1786. A âge et savoir égal, les élèves de l'école spéciale de Metz ne pouvaient obtenir que la sous-lieutenance, ce qui fut mon cas. Mais il y avait si peu de rang entre nous, parce qu'il avait un des derniers numéros, et moi un des premiers de ma promotion, qu'en 1791 nous obtînmes en même temps le grade de lieutenant en premier ou capitaine en second, comme on disait alors dans l'artillerie. »

Je demande la permission de faire ici une parenthèse et de reprendre ligne par ligne tout ce que vient de dire Comeau. Le brave homme se trompe sur bien des points. Bonaparte n'avait pas été destiné à l'état ecclésiastique. Il entra dans l'artillerie en 1785, et Comeau, en 1786. Il n'intrigua pas pour être envoyé à l'École militaire de Paris, et cette École n'avait pas le privilège dont parle Comeau. Lorsque Comeau se présenta devant l'examinateur Laplace en 1786, il pouvait être, comme Bonaparte l'année précédente, admis *officier*, et dix-sept sujets qui, ainsi que lui, n'étaient qu'aspirants, obtinrent ce grade d'emblée; mais il ne connaissait qu'une partie du programme et il fut reçu *élève*; il n'y eut pas de concours en 1787 et en 1788 (ce dont Comeau ne s'est pas souvenu) et en 1789, à une seconde épreuve, il fut reçu *officier* le 10e sur 41. Il y avait, quoi qu'il en dise, beaucoup de rangs entre Bonaparte et lui, puisque Bonaparte était dans la promotion de 1785 le 42e sur 58 et qu'il y eut ensuite la promotion de 1786 qui compta 61 officiers : sur la liste des sous-lieutenants, Bonaparte avait donc plus de quatre-vingts rangs d'avance sur Comeau. Si tous deux eurent au 1er avril 1791 le grade de lieutenant en premier (que Comeau a tort de confondre avec le grade de capitaine en second), c'est que la réorganisation de l'armée fit avancer un grand nombre d'officiers.

Je ferme la parenthèse et poursuis aussi rapidement que possible le récit de la vie militaire de Comeau. Il continue ainsi son parallèle : « Ainsi donc, à dix-neuf ans, nous pouvions bien nous comparer sans vanité. Il était laid, et moi, sinon beau, au moins joli garçon, puisque, lorsqu'on m'envoya à Lyon, je défilai sous les fenêtres d'un chapitre de chanoinesses ; une exclamation de « Mesdames, Mesdames, venez donc voir un joli officier », garnit comme par enchantement les vingt croisées de figures de dames qui deux à deux penchaient la tête pour mieux voir, disant : « Ah ! qu'il marche bien ! Qu'il est frais ! »... Or il est certain que si, au lieu du jeune Bourguignon blond et rose, ces dames avaient vu défiler le triste Corse, jaune et trapu, elles auraient ajourné leurs exclamations... au moins jusqu'au pont d'Arcole. Mais j'ai mon pont, aussi, Constance : cela compte, et qu'on ne dise pas qu'Arcole c'était en avant, toujours battant, et Constance en arrière, toujours en retraite. Nous, de l'armée de Condé, avec notre cocarde blanche et nos drapeaux fleurdelysés, nous étions toujours battants, jamais battus, et nul n'a jamais vu notre dos ! »

Ce passage donne une idée du ton de Comeau et de sa suffisance.

Qu'il ait eu plus belle mine que Bonaparte, soit, et permis à lui d'en tirer vanité, encore que notre Corse, au sortir de l'école militaire, n'ait pas semblé déplaisant aux dames de Valence. Mais comparer le pont d'Arcole et le pont de Constance, affirmer que les émigrés n'ont jamais tourné le dos, avouons-le, c'est de la gasconnade. Le reste de ce singulier parallèle est d'ailleurs erroné : « Quand l'avancement nous arriva, il le reçut, et j'y renonçai pour émigrer; près du prince de Condé, je me plaçai comme simple soldat; le Corse devint en peu de temps lieutenant-colonel d'artillerie, mais sans emploi, presque sans appointements à cause des assignats. Repoussé dans cette arme parce qu'il était noble, les clubs, les émeutes furent ses ressources; il en dirigea plusieurs à Paris. » Bonaparte n'a jamais été lieutenant-colonel; de capitaine il devient chef de bataillon, puis général de brigade; il a eu de l'emploi, il a eu des appointements, il n'a pas été repoussé comme noble, il n'a pas dirigé plusieurs émeutes à Paris.

Mais venons à la mission de 1800. Comeau porte à Paris une dépêche cachetée et rapporte de même une dépêche cachetée; ce serait un traité d'alliance, et un soir, après un dîner chez Talleyrand, pendant qu'il cause avec le diplomate, il croit que le premier consul l'écoute derrière une porte : Bonaparte « voulait me voir et n'être pas vu... voulait me reconnaître, s'assurer si j'étais bien son ancien camarade, gai, franc, bon enfant, et que je pourrais lui être utile ». Qui lui a dit que Bonaparte l'écoutait? Suffit-il pour croire à la présence de Bonaparte, d'entendre « un éclat de rire derrière la porte »? Était-ce un éclat de rire qu'il a entendu?

L'alliance porte ses fruits. En 1805, Napoléon écrit de Strasbourg à l'Électeur de Bavière de lui envoyer le capitaine Comeau qui sera attaché à l'état-major « parce que Comeau parle français et allemand populaire [1], et non pas seulement l'allemand classique de grammaire que le peuple ne comprend pas ». L'Électeur dit à Comeau : « Allez », et comme il le voit silencieux et froid : « Dame! c'est votre ouvrage! Quel est le premier qui m'a fait comprendre que Bonaparte allait devenir roi de France et que la guerre prendrait une autre tournure? C'est vous, mon cher, qui, avec le télescope de votre imagination, avez découvert cette nouvelle planète et m'avez fait sentir qu'il fallait être de ses satellites! Allez, vous avez semé, il faut récolter! » L'Électeur est très spirituel, et il atteste que Comeau a fait l'alliance franco-bavaroise; mais doit-on croire Comeau? Ce propos, comme

1. Il a l'air, en effet, de mieux savoir l'allemand populaire que l'allemand classique, car il fait des fautes et il écrit *Innfirtel* pour Innviertel (p. 244); *Reichtropf* et *Reichtroupes* pour « Reichstropfen » et « Reichstruppen » (p. 92), *Rousland* pour « Russland » (p. 133), *Durchlaut* pour « Durchlaucht » (p. 166), et lorsqu'il prétend que *Marchflue* signifie « bourg à foires » (p. 297), c'est évidemment « Marktflecken » qu'il faut lire.

tant d'autres qui suivront, a été écrit en 1841, plus de trente-cinq ans après les événements !

Comeau part. Il rencontre l'empereur en pleine campagne, et Napoléon lui fait aussitôt des compliments : « Voilà une des capacités de notre vieille école ! Songis, qu'il ne vous quitte pas ! C'est dans sa tête chauve, quoique jeune, que se trouve tout ce que vous me demandiez à Boulogne. Vous l'entendez, Messieurs, j'ai des amis partout. Il est de la vieille école, de celle dont je suis sorti. Nous avons fait des équations ensemble. Songis, je vous recommande Comeau, de la vieille école. Il a dans sa poche le matériel de trois Marengo. Berthier, faites marcher et qu'on ne lambine pas ! Il sait la langue, il connaît le pays. Ce n'est pas un *mioche*, n'est-ce pas, d'Andréossy ? Je l'ai connu lieutenant avant que la politique nous ait séparés, et je l'aimais beaucoup. » Quel enthousiasme pour cet émigré parce qu'il avait été lieutenant d'artillerie ! Mais tous ceux qui entouraient Bonaparte, ses camarades du régiment de la Fère et du régiment de Grenoble, Lariboisière, Gassendi, Songis, etc., etc., sortaient, eux aussi, de la vieille école, et Comeau, entraîné par sa verve de conteur, se trompe en disant qu'il a fait des équations avec Napoléon, puisqu'il n'a été avec lui ni à Brienne ni à Paris.

La connaissance est renouée, et dès lors Comeau sera le conseiller de l'Empereur : « Il était avec moi de la plus parfaite politesse, recevant mes services, mes avis, mes idées avec attention, douceur, approbation ou objection s'il y avait lieu. Je parlais, j'étais écouté par lui comme si nous avions toujours été deux officiers d'artillerie de la même promotion. Il avait de moi un besoin moral et il craignait que je ne m'en aperçusse. Il voulait être avec moi officier d'artillerie sans faire ombrage aux chefs des trois corps : artillerie, géographie et génie, et surtout sans détruire le prestige d'aucun de ces généraux divisionnaires ! »

Dans la campagne de 1805, le capitaine Comeau ne se signale pas encore. A Austerlitz, il n'a fait que porter un ordre ; Napoléon lui a « donné la mission de faire charger par Kellermann un carré russe de la droite ». Mais en 1806 il prévoit la guerre contre la Prusse, il prédit que la Prusse sera écrasée. Ce n'est pas lui qui gagne la bataille d'Iéna. Toutefois, l'empereur « l'envoya observer l'Autriche en Bohême ». Comeau était un jour dans le groupe de l'état-major : par trois fois Napoléon le regarde sans que Comeau baisse les yeux ; il l'appelle : « Votre armée est là, n'est-ce pas ? Vos deux généraux De Wrède et Deroy ? Je suis content de vous. Vous avez eu une bonne idée de masquer et échelonner vos réserves en regard sur la Bohême. Quarante mille hommes, n'est-ce pas ? Allez-y, et si ces bougres-là bougent, tombez-leur dessus. Vous savez comme je fais : tête baissée, sur un seul point, et marche rapide en avant. Vous n'êtes pas général, mais j'ai vos généraux avec moi ; vous ne serez pas contrarié. Allez. »

Et Comeau va : il remarque que rien ne remue du côté de l'Autriche, qu'il n'y a que des commandants de poste et un chef subalterne de cordon, pas d'armée, pas de corps détachés. Il revient et voit l'empereur à Berlin. Sitôt qu'il aperçoit Comeau, Napoléon le fait approcher : « Je sais, lui dit-il, qu'il y a dans le pays de Bayreuth une forteresse qui passe pour imprenable. C'est trop près de l'Autriche ; s'ils y mettaient du monde, cela me déplairait fort. Elle coupe les communications entre la Bavière et la Saxe. Je n'aime pas ces forteresses que l'on oublie au milieu du pays dont on est maître. Prenez-moi cela, Monsieur l'élève de Bélidor. Emportez avec vous vos vieux livres d'artillerie et vos munitions. Je vais vous en donner d'autres qui feront peut-être aussi bon effet : le nerf de la guerre ; faites-vous donner cent mille francs. Vous comprenez : cent mille francs, et allez. » Et Comeau va : il touche cent mille francs ; il se présente devant la forteresse de Plassenbourg ; il « prend » deux bataillons de troupes bavaroises, bloque la place, n'épargne rien pour s'en emparer et s'en empare après avoir déployé des ruses de toute sorte. Son récit est en cet endroit très divertissant : il se présente en parlementaire au commandant du fort, « vieille ganache du temps de Frédéric II », il parle haut dans le conseil de guerre, il parle bas à travers une porte avec la fille du commandant ; bref, Plassenbourg se rend sans que Comeau ait dépensé les cent mille francs de Napoléon.

Faut-il accepter ce récit? Plassenbourg qu'il se vante d'avoir conquis à lui seul, a été cerné dès le 10 octobre par le colonel comte Beckers et le 6e régiment d'infanterie bavaroise Duc Guillaume ; sur le Rehberg, à huit cents pas de la forteresse, le major Lamey et le capitaine d'artillerie Pusch avaient élevé trois batteries ; une autre batterie était sur le Buchberg, à cinq cents pas du château ; treize pièces arrivaient en même temps de Bavière : voilà pourquoi la Plassenbourg fut rendue le 25 novembre par son commandant (qui s'appelait Uttenhofen et non *Outinhof*). Selon Comeau, l'empereur aurait dit en le revoyant : « Messieurs, voilà le vainqueur en deux jours de la citadelle de Plassenbourg, Maret, lisez cette capitulation ; donnez-en connaissance à ces Messieurs. Bertrand, vous aurez soin de la mettre dans le bulletin. » Reportons-nous à ce bulletin : nous y lisons que le fort était muni de vivres pour plusieurs mois, mais que l'empereur a fait préparer à Kronach et à Forchheim des pièces d'artillerie, que vingt-deux pièces étaient en batterie, « ce qui a décidé le commandant à livrer la place ». Comeau n'est pas même cité ; mais « M. de Beckers, colonel du 6e régiment et commandant le blocus, a montré de l'activité et du savoir-faire dans cette circonstance ». Notre émigré n'a donc pas eu le rôle prépondérant qu'il s'attribue ; il faut dire simplement, avec Schrettinger (p. 583), qu'il déploya activité et habileté dans l'accomplissement des dispositions qui furent prises pour le siège.

La prise de Plassenbourg « m'avait mis, dit Comeau, avec l'Empe-

reur dans un rapport d'intime bienveillance ». Il accompagna Napoléon dans la campagne d'hiver, et lui conseilla de ressusciter la Pologne. Mais il n'assista pas à Eylau et à Friedland. Il eut mission sur mission, il était un homme « auquel Napoléon avait reconnu de l'adresse et qu'il employait à des choses si différentes que l'une faisait oublier l'autre ». On doit néanmoins reconnaître le bout de rôle qu'il joua dans l'affaire de Heilsberg : par ses paroles et par l'assurance de la prochaine arrivée des renforts, comme dit Schrettinger (p. 583), il ramena au combat une partie de l'infanterie de Saint-Hilaire qui avait reculé. Aussi fut-il décoré de la légion d'honneur sur le champ de bataille.

Le clou du livre, qu'on nous passe l'expression, c'est la campagne de 1809. Comeau a prévu que l'Autriche ferait la guerre. Il a exploré la frontière et « vu arriver un prochain orage »; il a reconnu un général autrichien conduisant comme charretier de petites charrettes! Vite, après s'être concerté avec le roi de Bavière, il part pour Paris. « L'ambassadeur français, endormi à Vienne par des fêtes et des égards, assure Napoléon de la solidité de la paix » ; mais Comeau arrive ; il est introduit sur-le-champ dans le cabinet de l'empereur qui était à moitié couché sur des cartes d'Espagne, en présence de Duroc, de Bertrand, de Caulaincourt et de quelques officiers : « Qu'y a-t-il ? — Sire, attaque violente aussitôt que Votre Majesté sera engagée en Espagne. — Bien choisi, je pars demain. » Caulaincourt veut douter et dit à demi-voix quelque chose de fort malhonnête. Napoléon fait sortir tout le monde, même Duroc : « Parlez ; hier encore j'ai eu de M. Otto des rapports bien opposés à ce que vous venez de m'apprendre, » Comeau rapporte ce qu'il a observé. L'empereur sonne, demande Champagny. « Les rapports avec Vienne? » — « Sire, ils sont des plus satisfaisants, un calme parfait ». — « Votre ambassadeur est une bête ; écrivez-lui qu'il prenne de meilleures lunettes ! Faites garder à vue Metternich. On nous la gardait bonne là-bas ! Eh bien, il n'y aura plus d'Autriche! » Un autre coup de cloche. « Le prince de Neufchâtel! » Berthier entre. « Encore la guerre en Autriche !... Tout en mouvement des Pyrénées au Rhin; dirigez tout sur l'Allemagne. La réunion en Souabe ! Sur le Rhin tout ce qui allait en Espagne! Tous les maréchaux, ma garde à Strasbourg! » Troisième coup de cloche. « Le duc de Bassano ! » Maret entre : « Encore toute l'Europe sur les bras! Le Tyrol révolté ! Une armée envahissant la Bavière!.. Il faut assommer tout cela d'un coup de massue. Préparez tout. C'est en Allemagne que je vais faire la guerre. Envoyez-moi Bertrand et Duroc... Duroc, vous étiez prêt, ce n'est qu'un changement de direction ; tout en Allemagne. Bertrand, les cartes pour la guerre en Allemagne ; oui, les Alpes, et plus les Pyrénées; voilà un officier, Bavarois de nom, mais Français de cœur, et de la vieille école. » Et Comeau, retraçant cette scène, cette audience inopinée, admire la précision

des ordres de Napoléon et de ses combinaisons diamétralement opposées aux précédentes.

Par malheur, dans cette scène, tout est inventé d'un bout à l'autre. Comeau assure qu'Otto était « joué » et que lui, Comeau, émigré, officier d'une puissance secondaire, a persuadé l'empereur (p. 345). Or, dès le mois de juin 1808, le vigilant Otto avertissait Napoléon que l'Autriche faisait des invasions en Bohême et Napoléon l'engageait à se tenir sur le qui-vive. En juillet, l'empereur réclame un mémoire sur les chemins qu'il faudrait suivre, pour déboucher en Autriche par Neiss ou par Eger. En août, il demande publiquement à Metternich si l'Autriche veut lui faire la guerre ou l'intimider. En octobre, il écrit à François-Joseph qu'il a craint un instant le renouvellement des hostilités. En décembre, il augmente la force de l'armée du Rhin. En janvier 1809, il prévient Otto d'avoir l'éveil sur les mouvements de l'Autriche qui semble avoir perdu la tête, et loin d'être averti par le roi de Bavière, c'est lui qui avertit le roi de Bavière, c'est lui qui, de Valladolid, envoie à ce prince un officier d'ordonnance pour l'instruire que l'Autriche fait des « démarches dirigées par l'esprit de vertige et de folie [1] ».

Napoléon n'a donc pu remercier Comeau et lui dire (p. 346) : « Savez-vous bien que sans vous, les Autrichiens auraient pu réussir ? J'aurais été occupé ailleurs, et ç'eut été à recommencer en Italie comme en Allemagne. » Mais Comeau ne s'en tient pas là. Il donne des conseils, il propose un plan : laisser le Tyrol se révolter, porter l'armée d'Italie sur la Carinthie pour menacer Vienne, refuser l'aile gauche, attaquer vivement par le centre et marcher le long du Danube sur la capitale. « Vous avez raison », s'écrie Napoléon, et Berthier, mandé par un coup de cloche, reçoit l'ordre de faire agir le vice-roi d'Italie sur Vienne, de mettre Davout en campagne, d'ébranler la grande armée qui suivra la rive droite du Danube. Encouragé, Comeau continue : que l'empereur arrive, qu'il fasse une pointe pour dégager l'armée bavaroise, qu'il appelle l'armée de la confédération, que Davout débouche à propos. « Partez tout de suite, s'écrie Napoléon, criez *aux armes*, levez toute la confédération, envoyez partout des estafettes, envoyez en surtout en Franconie, en Franconie, entendez-vous, allez. » Et Comeau va, comme précédemment. Sur sa route, il remarque déjà l'effet de sa mission. Il voit à Vitry, à Châlons, à Strasbourg, les troupes s'ébranler.

Il est dommage pour lui que nous ayons les lettres de Napoléon. Le 15 janvier 1809, de Valladolid, bien avant d'avoir vu Comeau, Napoléon assure déjà au roi de Bavière qu'il fera entrer le vice-roi en Carinthie avec 150,000 hommes, qu'il a lui-même 150,000 soldats et qu'il sera avec eux à Munich, quand il le faudra, qu'il joindra d'ailleurs

1. Inutile d'ajouter que Caulaincourt, alors en Russie, n'a pu assister à la scène.

à ces forces 100,000 hommes des troupes de la confédération, que Davout marche déjà sur le Danube avec 200 canons et ses belles divisions de cuirassiers, qu'Oudinot se porte sur Augsbourg.

Mais c'est dans le récit des combats d'avril que Comeau se surpasse. Il assure qu'au 21 avril Napoléon lui ordonne de « dire à Wrède de prendre Landshut et de descendre l'Isar en droite ligne »; Comeau ne dit pas qu'il joignit Wrède; mais il rencontre les brigades bavaroises de Zandt et de Beckers et les mène à l'attaque de Landshut. On peut lui objecter que dès quatre heures du matin Berthier avait ordonné à Wrède de se porter sur Landshut, que Wrède reçut cet ordre à la pointe du jour, que Napoléon n'eut donc pas besoin de l'envoyer par Comeau, et, d'autre part, quoi qu'en dise Comeau, la brigade Beckers qu'il aurait menée, ne figura pas à l'attaque de Landshut; la brigade bavaroise qui donna, fut celle de Zandt, et elle fut conduite par Bessières.

Le jour même ou le lendemain (Comeau ne nous renseigne pas là-dessus), il conseille à Napoléon de s'emparer du pont de Ratisbonne, et auparavant d'Eckmühl où commence un terrain marécageux; l'empereur juge que Comeau a raison cette fois encore, et il commande à Davout de venir à Eckmühl, tout le monde doit se diriger sur Eckmühl, et l'on n'entend que les mots « Eckmühl, qu'est-ce qu'Eckmühl? Où est-ce?» Davout, frémissant de colère, doit, sur l'ordre de Comeau, rétrograder sur Eckmühl. Le pauvre Comeau a été ici, comme ailleurs, et plus cruellement qu'ailleurs, trahi par son imagination. Il annonce à l'empereur que l'archiduc Charles arrive : « Vous n'avez pas défait toute l'armée autrichienne, vous n'en avez battu qu'une partie. Voyez ces vigies dans le lointain et voyez-en au-dessus de ce corps qui est de votre côté. » Quel œil que l'œil de Comeau! De Landshut, il voit les patrouilles de l'archiduc déboucher à plusieurs lieues de distance par le pont de Ratisbonne! Sait-il même ce que c'est qu'Eckmühl? A l'époque où il rédige ce passage de ses Mémoires, il n'a plus que des souvenirs confus; il se rappelle qu'en allemand Eckmühl signifie « moulin du coin » et, sans songer qu'Ekcmühl est un village, il assure sérieusement qu'il faut occuper le moulin du Coin, ce moulin dont on voit les toits. Il ne pense pas que les témoignages des contemporains réfuteront ses dires : le nom d'Eckmühl, qu'il semble révéler à Napoléon et à ses lieutenants, est prononcé dès le 20 avril par Napoléon et par Berthier; le 21, l'empereur ordonne à Lefebvre de pousser sur l'archiduc Charles à Eckmühl, et à Davout d'appuyer Lefebvre; le 21, au matin, de son propre mouvement, Davout occupe les hauteurs d'Eckmühl et il tient dans cette position jusqu'au lendemain où l'empereur le rejoint.

Comeau ajoute qu'il acheva la déroute d'Eckmühl; que, sans permission de Wrède et sans ordre de l'empereur, il prit six régiments de cavalerie bavaroise ainsi que la cavalerie wurtembergeoise et la

colonne du général Lagrange et fit charger par cette masse les escadrons autrichiens qui se retiraient sur Ratisbonne. C'est encore là évidemment une de ces hyperboles dont il est coutumier, et, s'il avait joué ce rôle à Eckmühl, rôle qui serait bien plus brillant qu'à Heilsberg, les documents du temps en feraient mention; or, pour l'année 1809, Schrettinger (p. 584) dit simplement que Comeau fut dans cette campagne attaché de nouveau à l'état-major français.

Que conclut Comeau, à cet instant de la campagne de 1809 ? « Seul j'ai vu, deviné, annoncé. Deux lieutenants de même âge, de même arme, de même école vont s'entendre et combiner ensemble. Le faible, le proscrit va aller de pair avec le tout-puissant ! »

Je n'insiste pas et ne suivrai pas Comeau de crainte d'être trop long, à Essling, à Wagram et en Russie. Mais voici quelques erreurs et exagérations qu'il faut encore signaler aux lecteurs de ces *Mémoires*.

Comeau dit dès le début qu'il commandait le détachement d'artillerie qui fut adjoint aux troupes de La Chapelle chargées de réprimer l'émeute de Lyon (p. 34) et qu'il eut comme mentor le sergent-major Pichegru. Il ne commandait pas ce détachement et ne pouvait le commander puisqu'il n'était que lieutenant en second. Toute sa compagnie fut placée à Trévoux, et Comeau avait au-dessus de lui son lieutenant en premier, La Génardière, et son capitaine en premier, Tardy de Montravel. C'est Tardy, et non Comeau, qui a donné tous les ordres relatifs à l'artillerie, et il est impossible que Comeau ait été, comme il dit, « chef de corps, chef d'état-major, et le bras droit du général en chef ».

Il raconte qu'à Lyon, à la même époque, au commencement de 1791, il se promenait sur les quais lorsque quelqu'un le prit par le bras, entr'ouvrant une capote grise (déjà!) et montrant l'uniforme de l'artillerie. C'était Bonaparte, de passage à Lyon. « Je vous cherchais, lui dit Bonaparte. Vous êtes compromis. Les clubs savent qu'il y a une conspiration royaliste. Brûlez les papiers dangereux. J'ai sollicité votre place; elle m'est promise; en vous remplaçant, je ne voudrais ni me compromettre ni vous causer aucun embarras. Allez, nous nous reverrons, et peut-être bientôt. » Étourdi par ce coup — ajoute Comeau — de la part surtout d'un officier que je savais être un pilier de clubs, j'allai de suite chez le général. Il avait reçu des ordres de Paris. Il me dit très vivement : « Allez. Tessonnet[1] est déjà arrêté; il l'a été à Villefranche et on l'a amené à Pierre-Scize ». Tout cela est bien confus, obscur, et du reste erroné. Nous savons de source certaine que Tessonnet a été arrêté, avec Guillin et d'Escars, le matin du 10 décembre 1790 par ordre de la municipalité lyonnaise qui les soupçonnait très justement de conspiration (soit dit en passant, Tessonnet

1. Et non *Tessonne*.

n'a donc pas été appréhendé à Villefranche). Or, Bonaparte, venant de Corse et allant à Auxonne, passa le 8 février 1791 à Saint-Vallier-sur-Rhône, et Comeau prétend l'avoir vu le 9 décembre 1790 !

Par suite, lorsque Comeau raconte (p. 208) qu'à Besançon, à la table des lieutenants, il a jeté sa serviette au milieu de la table en disant au domestique qu'il ne voulait pas être à côté d'un officier qui allait au club, il se trompe de nouveau. S'il a vu Bonaparte à Besançon, c'est, de son propre témoignage, avant 1791 ; or, Napoléon a quitté le continent du 15 septembre 1789 à la fin de janvier 1791 ; lorsqu'il est venu à Besançon, il n'avait donc pu aller dans les clubs qui n'existaient pas encore, et l'anecdote de Comeau est fausse. Pas tout à fait pourtant ; elle courait dans le monde de l'émigration ; Romain la rapporte dans ses souvenirs, et il est plus véridique que Comeau : c'est le lieutenant royaliste Du Prat (cité d'ailleurs par Comeau p. 116) qui, à Valence, en 1791, pria tout haut la servante de ne plus mettre son couvert à côté de celui de Bonaparte.

Comeau dit que Senarmont, son camarade, faisait partie de sa promotion (p. 132). Comeau, répétons-le, est de la promotion de 1789, et Senarmont fut reçu officier en même temps que Napoléon en 1785, le 24e sur 58.

Il dit également que Duroc (qu'il nomme à tort le maréchal Duroc, p. 341) et Savary étaient ses anciens camarades, et une note des éditeurs ajoute que Duroc faisait la cour à ses professeurs et que Savary espionnait ses camarades (p. 306). Le malheur est que Savary, duc de Rovigo, n'a jamais servi dans l'artillerie ; Comeau, ainsi que ses éditeurs, l'a confondu avec son frère, reçu officier en 1786 et mort d'ailleurs en 1802. Quant à Duroc, élève de l'Ecole royale militaire de Pont-à-Mousson, élève de l'Ecole d'artillerie de Châlons où il fut reçu en mars 1792, le 29e sur 42, il n'a pu être le camarade de Comeau.

Enfin, n'est-ce pas aller trop loin que de faire du prince de Condé, le chef des Condéens, un général de premier ordre ? Comeau affirme que le prince aurait égalé le grand Condé et même Napoléon (p. 74), qu'il n'a jamais été vaincu (p. 142) ! [1]

Comeau a de l'esprit, de l'entrain, et il mérite d'être consulté (non sans une extrême précaution) malgré ses défauts. Il peint drôlement la marche en avant de l'armée française qui lui semble une marche en déroute, un arrive qui peut, de l'ordre fait avec du désordre : il lui paraît que tout s'éparpille et ne pourra plus se réunir, et soudain,

1. Autres bagatelles : p. 28 (mais cette faute incombe aux éditeurs), Colonge n'a pas été le premier colonel de Napoléon ; — p. 71. Il est prouvé aujourd'hui que Saint-Just n'a pas promené la guillotine en Alsace. — p. 102 lire Ostrach et non *Ostrock*. — p. 356. « Saint-Laurent était avant la Révolution un officier clubiste de mon régiment. » Comment pouvait-il être clubiste *avant la Révolution* ? — *id.* qu'est-ce que la brigade bavaroise *Bechars* ? lire Beckers.

lorsque se produit un temps d'arrêt, voilà que tout se reforme, se range, s'avance avec une étonnante précision. Il fournit quelques détails sur l'armée de Condé et sur l'armée bavaroise, Mais c'est le type de ces vieux officiers qui se retirent dans leurs foyers, non sans mauvaise humeur, parce qu'ils n'ont pas eu les honneurs rêvés ; ils racontent à leurs entours ce qu'ils ont fait; ils embellissent leurs moindres actions, et peu à peu, à force de prôner leurs exploits, ils finissent par y croire ; ils inventent de longues conversations qu'ils auraient tenues avec le victorieux dont ils étaient l'aide de camp ou l'officier d'ordonnance ; ils s'imaginent qu'ils ont puissamment secondé leur général, et que, sans eux, il n'eût pas triomphé.

A. C.

Albin König. **Die Sächsische Baumwollenindustrie am Ende des vorherigen Jahrhunderts und waehrend der Kontinentalsperre** (Leipziger Studien aus dem Gebiet der Geschichte V[ter] Band. III[tes] Heft Leipzig, Teubner, 1899 x-370 p.).

L'enquête de M. König porte sur une des périodes les plus critiques de l'histoire économique et sur un des articles les plus intéressants du commerce général. Elle raconte l'effort de l'Angleterre pour maîtriser à la fin du dernier siècle et au début de celui-ci le marché cotonnier en toutes ses branches et la lutte de la fabrication saxonne contre la concurrence anglaise ; cette concurrence ne triomphe à vrai dire que dans la dernière décade du xviii[e] siècle : jusqu'alors c'est l'Inde, la Saxe et la Suisse qui pour la plus grande partie défraient la consommation européenne. En dix années, ces produits sont évincés : de nouvelles machines anglaises donnent un filé plus égal, plus lisse, plus solide, mais tout aussitôt les articles anglais, les piqués, mousselinettes, basins, etc. sont imités tant à Chemnitz que dans le Vogtland. Cet essai de résistance faiblit bientôt et dès 1804 la place de Leipzig est noyée sous l'avalanche des cotonnades anglaises. Leipzig devient une factorerie où règnent souverainement quelques firmes britanniques comme les Humphreys de Manchester : ces maisons y travaillent pour leur propre compte et peu d'affaires s'y traitent par commission ; alors s'élèvent les doléances « tragiques » des producteurs indigènes auxquels le blocus continental permet de s'outiller et de s'armer. L'on suit dans l'exposé de M. K. tous les effets du décret de Berlin qui fut complété par le tarif de Trianon ; la première conséquence en fut l'éviction des produits manufacturés anglais de la Saxe à l'exception des filés devenus indispensables et le déplacement du foyer distributeur qui par raison de contrebande fut transféré à Hambourg et à Vienne. En réalité, le blocus continental fut favorable à la Saxe : de 1806 à 1811, en dépit de la guerre, le nombre des tis-

sages et des ouvriers ne diminua pas; quant à la production, elle augmenta terriblement. (Voir tableau, p. 258.). Ce ne sont pas les seules conclusions statistiques que M. K. voudrait tirer de ses recherches : à ce tournant de l'histoire, ce n'est pas une simple transformation des procédés mécaniques qui s'accomplit dans l'industrie ; c'est une transformation sociale qui s'ébauche, à savoir l'entrée en jeu du capital de plus en plus concentré en quelques mains et la formation d'un prolétariat ouvrier tels que tisseurs et mécaniciens. Ces considérations semblent avoir échappé à M. Louis Bein, auteur d'un ouvrage sur l'industrie du Vogtland saxon. M. König ne s'est pas borné à la mise en œuvre de riches matériaux d'archives, il a envisagé la portée lointaine de l'épisode qu'il a raconté.

B. Auerbach.

— M. J. Turmel a réuni en brochure les articles publiés par lui, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, sur *L'eschatologie à la fin du* IVe *siècle* (Paris, Picard, 1900 ; in-8°, 97 pages). Il s'agit, à proprement parler, de l'enseignement des Pères du IVe siècle touchant la durée des peines de l'enfer en ce qui regarde les chrétiens. Sous l'influence d'Origène, la doctrine du salut de tous les chrétiens eut alors des partisans très nombreux. M. T. étudie successivement l'eschatologie origéniste, la croyance au salut universel des chrétiens, la façon dont les théologiens postérieurs ont expliqué les textes des Pères. Il montre fort bien, dans la seconde partie de son travail, le rapport qui existe entre l'évolution de la doctrine du salut et celle de la discipline pénitentiaire. — A. L.

— Le discours aux Grecs, de Tatien, a fourni à M. R. C. Kukula le sujet d'une très solide et intéressante étude, en deux opuscules qui se complètent mutuellement : *Tatians sogenannte Apologie* (Leipzig, Teubner, 1900, in-8°, 64 pages) et *« Altersbeweis » und Künstlerkatalog in Tatians Rede an die Griechen* (Wien, librairie de l'auteur, 1900 ; in-8°, 28 pages). Dans le premier, M. K. établit que l'œuvre de Tatien est un véritable discours, une sorte de leçon inaugurale, qui doit nous avoir été conservée à peu près telle qu'elle a été prononcée quand le docteur chrétien ouvrit l'école que, d'après Irénée, il fonda en Asie-Mineure ; le discours aux Grecs aurait été composé vers l'an 172. De la discussion d'un certain nombre de passages difficiles ou mal compris il ressort que Tatien ne mérite pas la réputation d'obscurité qu'on lui a faite. Dans l'autre brochure, M. K. reproduit, avec des notes critiques, le texte de la seconde partie du Discours, et il fait voir comment les remarques de Tatien sur l'antiquité de Moïse et sur les œuvres de l'art païen se rattachent à l'objet de sa démonstration. Le morceau où l'on a voulu trouver un catalogue des artistes n'est évidemment pas d'un artiste ni d'un archéologue, mais il est d'un moraliste qui juge, à son point de vue, les œuvres de l'art païen qu'il a remarquées au cours de ses voyages. — A. L.

— En quelques pages, M. Rinonapoli (*Lamia e Lilith nelle leggende greche e semitiche.* Estratto de Vesta, II, 1 ; in-8°, 7 pages) veut établir l'identité de la *Lamia* classique avec la *Lilith* d'Isaïe et de la tradition rabbinique, en rattachant l'origine de l'une et de l'autre à la mythologie chaldéo-assyrienne, qui connaît une espèce de démons désignés par le nom de *lilu* (mâle) et *lilitu* (femelle). Il est bien

probable, en effet, que la *lilith* d'Isaïe est une *lilitu* chaldéenne ; mais rien ne prouve que cette *lilith* représente un individu, non une espèce, et qu'elle ait eu en Assyrie sa légende, plus ou moins ressemblante à celle de Lamia. Les rapprochements de M. R. ne sont peut-être pas aussi concluants qu'il paraît le croire. — A. L.

— La traduction du quatrième livre d'Esdras, publiée par M. H. Gunkel dans le recueil de Kautzch, *Die Apocryphen und Pseudepigraphen des A. T.*, est rééditée par son auteur, avec une introduction, mais sans apparat critique, dans un élégant petit volume : *Der Prophet Esra ;* Tübingen, Mohr, 1900, in-8°, xxxii-100 pages. Les références bibliques et les notes utiles pour l'intelligence du texte sont renvoyées à la fin du volume. — A. L.

— Il ne nous appartient pas de discuter à fond la conférence de M. H. Sell sur la mission du protestantisme allemand au xxe siècle : *Zukunftsaufgaben des deutschen Protestantismus im neuen Jahrhundert* (Tübingen, Mohr, 1900, in-8°, 36 pages). Nous en indiquons simplement les quatre points : la mission religieuse du protestantisme allemand est de défendre le christianisme en le maintenant d'accord avec la science moderne ; son devoir ecclésiastique est l'amélioration du service divin public par le moyen de l'art religieux ; son devoir politique est d'inspirer aux classes dirigeantes le sentiment de la justice sociale ; son devoir national est l'établissement de la paix confessionnelle. — F. G.

— Nous n'avons pas davantage à examiner la thèse de M. M. Rade sur la vérité de la religion : *Die Wahrheit der christlichen Religion* (Tübingen, Mohr, 1900 ; in-8°, vii-80 pages). L'auteur traite successivement : de la vérité ; de la religion chrétienne comme expérience actuelle ; de la religion chrétienne comme souvenir ; de la religion chrétienne comme espérance. — O. P.

— L'École française d'Extrême-Orient, dirigée par M. L. Finot, vient de donner le premier volume de ses publications *: Numismatique Annamite* par M. Désiré Lacroix, capitaine d'artillerie de marine (Saigon, imp. Ménard et Legros). Ce volume intéressant est accompagné d'un album de quarante planches. Souhaitons à notre École de Saigon le succès de ses sœurs aînées d'Athènes, de Rome et du Caire. — Henri Cordier.

— Nous avons le vif regret d'annoncer la mort du philologue helléniste Albert Jahn, décédé à Berne le 23 août à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, après quelques jours de maladie. Jusqu'à la fin de sa verte vieillesse il a étudié les textes grecs. Le dernier numéro de la *Revue de philologie* contient de lui, à titre de spécimen, un commentaire sur les 23 premiers vers des *Oracula chaldaica*. Il y a un mois à peine, le copieux apparat de son édition d'Aristide Quintilien, *De musica,* nous était confié par lui. La littérature profane et chrétienne de l'antiquité grecque lui doit un grand nombre de publications savantes qui témoignent d'une érudition et d'une mémoire prodigieuses. Le seul reproche qu'on pût lui adresser, c'est la prodigalité même avec laquelle il en répandait les fruits. Les textes qu'il éditait disparaissaient pour ainsi dire sous la multitude des rapprochements dont il les illustrait. Nous ne pouvons passer sous silence la sûreté de ses relations et la parfaite intégrité de son caractère. — C.-E. R.

— Dans la *Revue russe du Ministère de l'Instruction publique* M. V. A. Frantsev publie, à propos de l'édition *fac simile* de l'Évangéliaire de Reims récemment entreprise par M. Leger, un important article sur l'histoire de la première édition de ce texte célèbre. M. Frantsev a dépouillé au musée de Prague la correspondance de Hanka. Dans cette correspondance figurent de nombreuses lettres du Polonais Jastrzemski qui le premier songea sérieusement à publier l'Évangéliaire. L'une de

ces lettres nous apprend que la Société d'histoire et de littérature polonaise de Paris songeait à prendre sous son patronage l'édition de l'Évangéliaire. Ce fut, comme on sait, l'empereur Nicolas qui fit allouer à Silvestre une somme de 13,000 francs pour les frais de l'édition. La correspondance de Hanka fournit également de curieux détails sur l'édition *imprimée* qu'il publia à Prague en 1845. M. Frantsev nous apprend encore que le Père Martynov avait songé vers 1853 à donner à son tour une nouvelle édition du manuscrit. Grâce à M. Leger, dit M. Frantsev, toutes ces tentatives font aujourd'hui partie du domaine de l'histoire. L'article de M. Frantsev a été tiré à part : K *istorii uzdanii reimskago Evangelija*; (in-8° de 30 pages, Saint-Pétersbourg, imprimerie Balachov). — L. R.

—Dans le *programme* accompagnant le compte rendu annuel du Wilhelm-Gymnasium de Hambourg (*Ch. Thomasius und der Pietismus*, Lütke, Hambourg, 1900, p. 32 in-4°), M. Keyser s'est proposé d'étudier les rapports de Thomasius avec le piétisme. Ils sont de nature assez complexe. En embrassant la cause de Francke contre les théologiens de Leipzig et en se fixant à Halle, la citadelle des piétistes allemands, Thomasius semblait s'être inféodé au groupe. M. K. démontre qu'il fut vite mécontenté par le prosélytisme intransigeant de ses nouveaux amis, que ceux-ci de leur côté le jugèrent trop engagé dans le camp mystique, en particulier avec Breckelin et surtout Arnold, l'auteur de la *Unparteiische Kirchen-und Ketzer-Historie*, à laquelle a collaboré Thomasius lui-même. Par son tempérament ouvert, gai et vigoureux il répugnait au piétisme; c'est plutôt par une certaine parenté dans les idées qu'il s'y rattache. Mais M. K. aurait dû plus nettement établir que cette ressemblance ne doit pas être attribuée à une influence subie, mais à un libéralisme d'esprit tout disposé à accueillir certaines revendications des piétistes. Eux et lui sont d'accord dans leurs principes négatifs; dans l'ensemble des opinions positives qui représentent la philosophie vulgaire d'ailleurs de Thomasius, ils sont très éloignés. Le résultat le plus utile du travail de M. K. me paraît être d'avoir précisé que Thomasius, couramment appelé « le père de l'Aufklaerung », est tout le contraire d'un rationaliste; il est de l'école de Bœhme, anti-cartésien, défenseur de la révélation et des miracles. — L. Roustan.

— Nous avons déjà signalé ici, mais sous sa forme allemande, le joli volume que M. Georges Riat a consacré à *Paris* dans une collection intitulée *Les villes d'art célèbres*. L'édition française a paru à son tour, chez H. Laurens : même format, ou peut s'en faut, et même illustration. Tout au plus peut-on remarquer, comme une perte, quelques photographies parues en Allemagne et qu'il a fallu retirer ici, et comme un gain, l'absence de quelques gravures sur bois qui déparaient l'édition allemande. Reste à souhaiter que ce soit là, chez nous aussi, le point de départ d'une de ces jolies collections, dont le bon marché n'exclut pas l'élégance, comme on sait si bien en faire depuis quelque temps, à Leipzig. — H de C.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 22 octobre — 1900

Newberry, **The Amherst Papyri**, being an account of the Egyptian Papyri in the Collection of the Right Hon. Lord Amherst of Hackney, F. S. A. at Didlington Hall, Norfolk by Percy E. Newberry, with an Appendix on a Coptic Papyrus by W. E. Crum, M. A., with twenty-four autotype Plates, Londres, Quaritch, 1899, in-4°, 61 p. et XXIV planches en autotypie.

La belle collection de lord et de lady Amherst of Hackney contient, entre autres monuments provenant de l'Égypte, une série importante de papyrus hiératiques, démotiques, grecs, coptes, arabes. Le noyau en fut formé dès 1868, lorsque lord Amherst acheta la collection du Dr Lee, et elle n'a cessé de s'enrichir jusqu'à ce jour. Le volume que M. Newberry vient de publier tient, par certains côtés, de la notice sommaire, et, par certains autres, du catalogue détaillé. Les textes hiératiques, littéraires, scientifiques ou légaux y sont reproduits en fac-similé, et, pour une bonne part au moins, traduits et transcrits in extenso; le reste, à l'exception d'un testament copte interprété par M. Crum, est décrit en quelques lignes et réservé, s'il y a lieu, pour la publication ultérieure.

Les papyrus proprement littéraires ne contiennent que des fragments d'ouvrages déjà connus. Ceux qui portent les numéros I-IV sont tous reproduits sur la planche I; ils appartiennent au premier empire Thébain et ils font doublets avec les papyrus de Berlin. Ce ne sont malheureusement que des débris sans importance. Le papyrus n° V est le papyrus Lee, déjà traduit par Chabas et par Dévéria. Le papyrus n° VI a été publié puis traduit par Chabas. Les transcriptions et les traductions que M. N. donne de ces documents sont utiles, puisqu'elles constituent une revision de traductions déjà vieilles, mais la partie vraiment neuve de l'ouvrage ne commence qu'avec le papyrus n° VIII, à la planche VIII et la page 29 du texte. C'est un des manuscrits qui furent endommagés par l'explosion d'une poudrière,

tandis qu'ils étaient déposés à Alexandrie, dans la maison de M. Harris. Heureusement, Mlle Harris en avait, vers 1860, exécuté des calques qui furent acquis par lord Amherst. M. N. a complété, au moyen de ces calques, le fac-similé qu'il nous donne de ce qui subsiste des originaux. On doit joindre ce texte aux pièces que nous connaissions de la grande enquête engagée sous Ramsès Nofirkeri de la XXe dynastie contre les bandes de voleurs qui infestaient la nécropole thébaine. Il est daté de l'an XVII de ce roi, le premier mois de Perît, le 5, et il contient, en huit pages, une liste de personnages impliqués dans l'affaire et qu'on prétendait avoir volé eux-mêmes ou reçu, comme affiliés à la bande, des quantités plus ou moins considérables des objets en métal volés. Le titre dit explicitement qu'il renferme les « Minutes « des dépositions au sujet des métaux [entre les mains] des voleurs « qu'on a reconnus avoir volé *la bonne place*, et dont le comte Kha- « mouaisît, ainsi que le premier prophète d'Amonrâsonther Amanhat- « pou ont, dans le temple de Maît, de Thèbes, recueilli les dépositions « qu'ils ont mises en forme d'écrit, pour être examinées dans la main « du maire Paaouâa [1], du scribe greffier Ounnofri [2] » et de plusieurs autres fonctionnaires mentionnés ailleurs. Les individus examinés ainsi par le comte et par le pontife n'étaient pas très nombreux; c'étaient Amanouâitou, fils de Harai [3], et ses trois fils Paisanou, Harai, Pakanou, puis Pantaouirit, fils d'Amannakhouîtou et ses trois fils, Nakhitminou, Amanhatpou, Masou. Ils avaient dénoncé chacun plusieurs personnages, qu'ils accusaient d'avoir en leur possession des cuivres provenant des vols, et c'est la liste de ces dénoncés qui couvre les pages du papyrus. On y lit l'indication des titres, de la filiation, des quantités de métal qu'on les accusait de posséder indûment, parfois le nom d'une autre personne chez qui ils avaient déposé leur gain, ainsi le marchand Pakharoui a cinq *tabnou* de cuivre *dans les mains*

---

1. M. Newberry transcrit ce nom *Pa-ser-âa*, confondant le signe du *vieillard* avec celui du *chef* : l'examen du fac-similé et la comparaison du signe tracé en cet endroit (VIII, 6) avec le signe tracé plns loin (XII, 1) dans le nom propre d'un autre personnage ne laissent subsister aucun doute sur la lecture *Paaouâa*. J'avais déjà lu ce nom de la sorte, il y a trente ans, dans mon mémoire sur *Une enquête judiciaire à Thèbes*, p. 8, note 2, et Spiegelberg a proposé de nouveau cette même lecture tout dernièrement (*Recueil*, t. XXI, p. 44).

2. Newberry, *The Amherst Papyri*, pl. VIII, l. 4-6 et p. 29-31, où la traduction diffère sensiblement de la mienne. M. Newberry pense que tous les individus énumérés avaient été examinés par le comte et par le grand-prêtre, puis que leurs noms avaient été inscrits et la liste remise à Paaouâa et à ses collègues, pour que ceux-ci pussent procéder à l'arrestation des inculpés. En fait, huit individus seuls ont été appréhendés et examinés : les autres ont été dénoncés par ceux-là, et la liste des noms envoyée à Paaouâa pour qu'une enquête fût ouverte à leur sujet.

3. M. Newberry lit le nom de ce personnage Amenuâ-*shert* (p. 31, n° 8) : *l'oiseau du mal* n'a pas ici la valeur *shere*, c'est le déterminatif du mot *ouâ*, surtout sous la forme *ouaîti*, *ouâitou*, répondant au copte *ouôt*. Le nom Amanouâitou signifie *Amon est unique*.

du marchand Paiïsabou [1]. Pour donner une idée du document, le mieux est d'en traduire un paragraphe complet, le premier de tous :

« *Déposition du voleur Amanouaitou, fils de Haraoui, de la Nécropole.*

« La *vilaine* Annoura, concubine du scribe Shanaî, décédé — une fiole en bronze de la valeur de 35 *tabnou*; un bol en bronze de la valeur de 10 *tabnou*.

« Le marchand Khonsoua.... [2] de She-oirît (le Fayoum), — une aiguière en bronze de la valeur de 20 *tabnou*.

« Le scribe Baoukounikhonsou du palais, — cuivre, [idem], 20 [*tabnou*] [3].

« Le gardien Nouzhi-Montounakhouîtou du temple d'Amon, qui est de la dépendance [4] du premier prophète d'Amon, — cuivre [idem] 10 [*tabnou*].

« L'esclave portier Annouraka du premier prophète d'Amon, — [cuivre, idem] 5 [*tabnou*].

« Le pêcheur Nibânou, du deuxième prophète d'Amon, — [cuivre, idem] 10 [*tabnou*].

« Le marchand Nassousobkoui de la ville de Shesanaraît, du Fayoum — cuivre, 1 fiole, bronze, 1 aiguière, de la valeur de 10 *tabnou* [5].

Les dépositions ne sont pas toutes aussi détaillées : ainsi Haraoui indique les noms et la condition d'un certain nombre d'individus, mais sans mentionner les quantités de métal qu'ils avaient reçues (pl. XII, l. 17, à pl. XIII, l. 11), et Pakanou fait de même pour une partie de ses soi-disant complices (pl. XIII, l. 12-17). Toutefois, comme cette particularité ne se rencontre que sur une seule page, celle qui est reproduite à la planche XIII, il est fort possible que nous ayons ici à soupçonner un oubli du scribe, et que la déposition renfermât, à l'origine, les mentions de quantité qui manquent dans notre exemplaire. J'ajouterai que chacun des témoins ne craignait pas de mettre en cause les personnes appartenant à la famille des autres. Ainsi Paisanou dénonce la *vilaine* Tatitiya, concubine du voleur Masou, fils de Pantaouirît (pl. XII, l. 6), et la *vilaine* Tasanouîti, qui était sa concubine à lui (pl. XII, l. 10).

Les listes sont données telles qu'elles avaient été recueillies de la bouche de chacun des inculpés : aussi les mêmes noms y reviennent-ils assez fréquemment. La *vilaine* Annoura, qui fut la première dénoncée par Amanouaîtou, reparaît la dernière dans la déposition de

1. Pl. X, l. 1 ; cf. d'autres cas identiques, pl. XI, l. 16, pl. XII, l. 7 et 13, etc.
2. Le nom est mutilé dans l'original.
3. Ici et plus loin dans le texte, le greffier a abrégé la formule, qui était d'usage courant, et il n'en a plus écrit que les passages essentiels.
4. Litt. : « *Au bâton* du premier prophète d'Amon ».
5. Newberry, *The Amherst Papyri*, pl. VIII, l. 8-15, et p. 30-31, n°s 8-15.

Pakanou, le fils d'Amanouaïtou (pl. XIV, p. viii, l. 2), avec son compte de 5 *tabnou* de cuivre. Le cordonnier Pabounakhouîtou du château de Ramsès III, aux ordres du premier prophète d'Amon, paraît dans deux dépositions différentes, mais sous des inculpations diverses : si Nakhouîtminou l'accuse de détenir du cuivre pour une valeur de 3 *tabnou* (pl. IX, l. 15), Paisanou déclare qu'il a de l'argent pour une valeur de 5 *tabnou* (pl. XII, l. 16). Pantaouirît dénonce le *reis* des bateaux Aufniamanou du château de Ramsès III, aux ordres du premier prophète d'Amon, comme détenteur de dix *tabnou* de cuivre volé (pl. VIII, l. 18), tandis que plus loin Amanhatpou l'indique comme possédant vingt *tabnou* (pl. IX, l. 17). Le porteur d'eau Panàsouhiramanou du premier prophète d'Amon est porté pour vingt *tabnou* de cuivre dans la déposition de Nakhouîtminou (pl. X, l. 4) et pour cinq seulement dans celle d'Amanhatpou (pl. XI, l. 7). Le marchand Panakhouîtimnouît figure pour cinq *tabnou* de cuivre parmi les gens signalés par Nakhouîtminou (pl. IX, l. 12) et par Masou (pl. XII, l. 2). Le manœuvre Sannozmou de la nécropole avait eu pour sa part cinq *tabnou* de cuivre, au dire de Nakhouîtminou (pl. X, l. 3), et quatre seulement au dire d'Amanhatpou (pl. X, l. 18). Paisanou porte dix *tabnou* de cuivre à l'actif de Baukournoura, sous-officier de la police éthiopienne (pl. XII, l. 11), ainsi que Pakanou (pl. XIV, l. 5). La récurrence de certains noms très fréquents sous les Ramessides ne permet pas toujours de décider si les dénonciateurs ont entendu parler d'un seul et même individu ou de plusieurs personnages homonymes. Ainsi, on lit, parmi les noms livrés par Nakhouîtminou celui d'une *vilaine* Tamî, *la chatte*, qu'il affirme être dans la main du manœuvre Nahsi, *le nègre*, de la nécropole et qui aurait reçu dix *tabnou* de cuivre (pl. X, l. 15). Masou cite à son tour une *vilaine* Tamî, qu'il dit être *de la ville*, sans préciser davantage, mais qui avait elle aussi dix *tabnou* de cuivre (pl. XI, l. 12). Paisanou, de son côté, accusait « la *vilaine* Tamî, la concubine d'un blanchisseur du premier prophète d'Amon », de recéler dix *tabnou* de cuivre (pl. XII, l. 15), tandis qu'Haraoui connaissait une *vilaine* Tamî, qui était la concubine du quatrième prophète d'Amon (pl. XIII, l. 6), sans mention de la quantité de cuivre qu'elle avait reçue. Il semble qu'il y ait là au moins trois femmes différentes : il se pourrait pourtant que les témoins, mal informés de l'état civil, et parlant par ouï dire plus que par connaissance directe des personnes et des choses, n'aient eu qu'une même personne en vue.

Tous ces gens n'étaient encore que dénoncés, et la liste que nous en avons est celle qui fut transmise à la commission secondaire d'enquente, formée, comme on l'a vu plus haut, du maire Paaouâa, du greffier Ounnofri et de plusieurs autres fonctionnaires : ils n'étaient peut-être pas tous coupables, mais nous ne possédons encore aucune pièce qui nous apprenne ce qu'il en advint d'eux. C'étaient pour la

plupart d'assez petites gens, et les mots qui désignent leur condition sociale seraient curieux à étudier de près. Les femmes rentrent dans deux catégories : un petit nombre sont esclaves, esclaves du temple d'Amon, sous l'autorité — ou, comme dit l'Égyptien, *au bâton*, — du premier prophète d'Amon (XII, 9, XIII, 9, XIV, 4), la plupart sont des *vilaines (ânkhouî-nou-nouit)* du secteur Ouest de Thèbes (XIV, 20), qui résident dans divers quartiers, ainsi au grenier du temple de Khonsou (XIII, 4); elles vivent comme concubines *(habsoui)* d'hommes de leur condition, manœuvres (IX, 18, X, 15, XI, 12), blanchisseurs (XII, 15), matelots (XIII, 3), voleurs (XII, 6, 10), menuisiers (XIV, 8), plus rarement d'hommes d'un rang meilleur, attachés à la maison de la *divine adoratrice* d'Amon, c'est-à-dire de la princesse qui faisait fonction de grande prêtresse d'Amon (XI, 20), ou d'un quatrième prophète d'Amon (XIII, 6). Parmi les hommes, on rencontre beaucoup de manœuvres employés aux travaux de la nécropole (IX, 17, X, 3, 18, XII, 8), ou par les scribes de la nécropole (XIII, 13, 14, XIV, 2), des briquetiers *sakhouatiou* [1], dépendant du temple d'Amon en général (IX, 2, 3, 4, 6, XI, 6, 7, XII, 17, XIII, 8, 17 cfr. XIV, 1, 14), un jardinier du château de Ramsès III (X, 13), des porteurs d'eau du premier prophète d'Amon (X, 4, XI, 7) et d'un hiérogrammate au service d'un grand seigneur (XIII, 1, 5), un menuisier de la maison de la *Divine adoratrice* d'Amon (IX, 1), des bronziers du château d'Aménôthès III (X, 19) et de la nécropole (IX, 14, XIV, 15), des brasseurs, *âtkhou*, du château de Ramsès III (X, 5) et de la *Divine adoratrice* d'Amon (XI, 16), des bouilleurs d'huile — *pasfou-saknanou*, — du temple de Khonsou (X, 7), du temple d'Amon (X, 8, 9), du Chef des chasseurs d'Amon (X, 14), un boulanger du château de Ramsès III (XI, 2), des cordonniers du château de Ramsès III (IX, 15, 16, XII, 16), un barbier (XIV, 11), un coureur (XIV, 12), un héraut qui paraît avoir été compromis dans une autre affaire du même genre (*mah-sapou-sanou*) et qui est récidiviste (XI, 14), un magasinier du temple d'Amon (XI, 13), un domestique (*sotmou*) de la maison de la *Divine Adoratrice* d'Amon (XI, 18), un cuisinier (?) du temple de Sovkou (IX, 8), des pêcheurs (VIII, 14, IX, 9), des matelots (XIV, 3, 16) et des capitaines de barque (VIII, 18, X, 17, XII, 12), des blanchisseurs (XIII, 2, 7, XIV, 17), des gardiens de temples ou d'édifices publics (VIII, 12, IX, 5, 7, XI, 8, XIV, 7, 9), des esclaves (VIII, 13, XI, 10). Un groupe de marchands, presque tous indiqués comme originaires du Fayoum, étaient également impliqués dans l'affaire (VIII, 10, 15, IX, 12, 13, X, 1, 2, 5, 10, XI, 4, 5, 12, XII, 2, 5, 13, XIV, 18, 19), et avec eux quelques personnages d'ordre plus relevé, un officier de la police éthiopienne (XI, 11, XIV, 15), un médecin-en-chef du temple d'Amon (XIV, 10),

---

1. M. Newberry traduit *tisserands* : ce sont les briquetiers représentés dans le tombeau de Rakhmirî (Newberry, *the Life of Rekmarâ*, pl. XXI).

des chefs de corvée du temple d'Amon (XI, 15), de la Chanteuse d'Amon (XII, 3), du scribe du temple d'Amon (XIII, 10), des prêtres attachés soit aux temples de la ville, soit à ceux de la nécropole (IX, 10, XI, 13, XII, 1, XIII, 15, XIV, 6), des scribes dépendants des mêmes administrations que les prêtres (VIII, 11, 17, X, 11, XI, 1, 3, XIII, 11). Ces gens étaient presque tous égyptiens : un petit nombre seulement sont trahis par leurs noms comme étant d'origine étrangère, l'esclave Annouraka (VIII, 13), le brasseur Ouanoura (X, 5), le sous-officier Baouk-Ournoura (XI, 11, XIV, 15), le domestique Maharbal (XI, 18) [1]. Ils relevaient en général de l'une des autorités *religieuses* qui se partageaient le territoire de la nécropole, le temple d'Amon Thébain, le temple de Mout, le temple de Khonsou, le château de Ramsès III à Médinèt-Habou, l'*Escabeau* de Ramsès Ier et celui d'Aménôthès III, la *place* de Thoutmôsis II, le Château d'Aménôthès III au Memnonium. Ces temples consacrés au culte des Pharaons morts et les édifices qui dépendaient d'eux portaient des noms appropriés à leur importance, le château — *ta-hâit*, — quand ils étaient grands, la place — *ta isit* — ou l'escabeau — *pa kanaou* — lorsqu'ils étaient moindres ; ils formaient, comme les tombeaux des sultans mamelouks auprès du Caire, de véritables domaines de main-morte, entretenant un personnel nombreux. Les employés et les vassaux du Château de Ramsès III à Médinet-Habou paraissent avoir été fort compromis dans les affaires de vols, si bien que le greffier a souvent abrégé son nom et l'a appelé le *Château* tout court (VIII, 18, XI, 13, 17, XIII, 16); on mentionne parmi les complices, comme lui appartenant, des capitaines de bateau (VIII, 18, XI, 17, XII, 12), un jardinier (X, 13), un boulanger (XI, |2), des cordonniers (IX, 15, 16, XII, 16), des scribes (X, 11, XIII, 16). En même temps que le domaine sur lequel les voleurs vivaient, on mentionne celui des hauts fonctionnaires duquel ils dépendaient plus directement. Le château de Ramsès II mouvant au temple de Karnak, ses vassaux étaient « au bâton du grand-prêtre d'Amon », et, sous le grand-prêtre, « au bâton » d'un autre officier, le majordome, par exemple (X, 13, XIII, 16). Le grand-prêtre d'Amon avait d'ailleurs, en dehors du château de Médinet-Habou, beaucoup d'individus « à son bâton » (VIII, 12, X, 18, XI, 3, 6, 17, 19, XII, 1, 9, 15, XIII, 2, 8, 9, 17). Certains vassaux du château d'Aménôthès III, étaient « au bâton » du *sam* de ce monument (IX, 10, X, 19). Enfin, dans quelques cas, le dénonciateur avait joint, aux nom et condition de son complice, l'indication de l'endroit dans lequel il ou elle siégeait *(homsou-f, homsou-s)* d'ordinaire. Ainsi l'esclave Mahouf-panabanaou appartient à un marchand « dont la résidence est *l'escabeau* d'Amon »

1. Je considère que des gens appelés Pakharoui, le *Syrien* (x, 1), Nahasi, *le nègre* (x, 19), Tashasouf, la *Bédouine*, (xiv, 9), ne sont pas plus des étrangers en Égypte que chez nous, les Lallemand, les Langlais, les Suisse, les Lenègre.

(XI, 10). Le magasinier Rouraîti du temple d'Amon, « son siège est le grand portail [1] *du temple* d'Amon, » (XI, 13). Le briquetier Qanoui est sous bonne garde [2], et « sa résidence actuelle est en ville », peut-être comme les prisonniers du Papyrus n° VI, au portail du temple d'Amon (XIV, 1). Le coureur, le *saïs*, Kinabanaou a pour « résidence l'escabeau de Ramsès Ier » (XIV, 12), et un briquetier « la maison de Pharaon, au côté du Sérail nord » (XIV, 14). Un marchand Kazaiaî loge dans le bateau d'un autre marchand Nassousovkouî (XIV, 18), et une femme, « la vilaine Tanîtpabaou, loge au « grenier du temple de Khonsou » (XIII, 4).

Il y aurait encore bien des détails à relever dans ce texte, qui fait revivre de façon si précise toute une partie de la population thébaine, vers le XIIe siècle avant notre ère : je les néglige afin de ne pas allonger trop ce compte rendu, et je ne dirai rien non plus du papyrus géographique, ni des fragments du *Conte d'Astarté* [3], qui sont fascimilés en entier et analysés fort bien. J'ai examiné de fort près le travail de M. Newberry, et j'y ai remarqué fort peu de points sur lesquels je ne fusse pas entièrement de l'avis de l'auteur. Je ferai pourtant une observation, à propos du rendu en hiéroglyphes des textes hiératiques. M. Newberry, entraîné par l'exemple de nos confrères berlinois, a transcrit certains caractères d'une façon qui ne me paraît pas convenable à l'âge où les Papyrus furent rédigés. Ainsi, il a interprété directement, par *l'homme tenant un casse-tête*, le déterminatif hiératique que nous traduisons d'ordinaire par *le bras armé*. Cette transcription, si elle est admissible pour les textes hiératiques des temps memphites, devient moins bonne pour ceux de la XIIe dynastie et incorrecte pour ceux du second empire Thébain. Comme M. de Rougé l'avait dit, en établis-

---

1. M. Newberry (p. 37, n° 13) n'a pas reconnu le mot *sharáa*, non plus qu'au Papyrus n° VI, où ce mot se recontrait déjà (p. 28, l. 3), et où il a rendu par *prison* les groupes *sha áa ri* en lesquels il le décompose. C'est un mot sémitique שרע *porta, forum quod in portis erat*. L'égyptien a déplacé l'*aïn* et transcrit tantôt *shaára*, tantôt *sharáa* : il a même adopté la forme dialectale תרע. Le mot paraît désigner en égyptien et la porte même, où l'on passait et où l'on rendait justice, et les deux tours du pylone ainsi que les chambres qu'elles renfermaient. Au *Papyrus n° VI*, je traduirai le passage de la pl. VII, l. 2-3, comme il suit : « Voleurs de la tombe endommagée de ce dieu, qu'on a mandés au premier prophète d'Amon, pour qu'ils fussent amenés et constitués prisonniers (littt. : « en état d'hommes gardés) » dans le portail du temple d'Amon, avec leurs complices, du châtiment desquels le Pharaon, notre maître, aura à décider ».

2. *Sakhouiti Qanoui saaou*, littéral. « le briquetier Quanouî, *gardé* ». Un bon exemple de *saouou*, gardé, est donné plus haut, à la note qui précède immédiatement celle-ci.

3. A propos du Papyrus d'Astarté, je ferai observer que le fragment VII, de la première page, s'ajuste exactement au fragment I : la première, la seconde, la troisième ligne du fragment VII se joignent aux lignes trois, quatre, cinq, du fragment I. Le caractère *h* du verbe *haï*, commencé à la ligne quatre du fragment I, se continue à la ligne trois du fragment VII, et ainsi de suite.

sant à ses cours le texte du poème de Pantaouirît, les inscriptions hiéroglyphiques les plus anciennes donnent en effet l'*homme armé* comme déterminatif où l'hiératique a le signe correspondant; sous la XIIe dynastie, le signe hiératique de l'*homme armé* répond, en hiéroglyphes, de plus en plus rarement à l'*homme armé* lui-même, de plus en plus souvent au *bras armé*; sous le second empire thébain, l'*homme armé* n'apparaît plus que par exception comme déterminatif dans les hiéroglyphes, et c'est le *bras armé* qu'on rencontre dans ce rôle. Si un Égyptien avait voulu mettre en hiéroglyphes les Papyrus de la XXe dynastie publiés par M. Newberry, il aurait partout employé le *bras armé* et non l'*homme armé*. Je crois qu'en cette matière, il faut ne pas se montrer plus Égyptien que les Égyptiens, mais agir comme l'usage des textes monumentaux nous prouve qu'ils agissaient eux-mêmes. C'est là une observation qui ne touche en rien au fond de l'œuvre : le volume des *Papyrus Amherst* fait grand honneur et au noble amateur qui, après avoir assemblé cette riche collection, a voulu la publier à ses frais, et au savant qui a su réaliser si bien les intentions libérales de l'amateur.

G. Maspero.

Lucien Pinvert : **Lazare de Baïf,** in-8, 130 p. Paris, Fontemoing, 1900.

Lazare de Baïf, père du poète Antoine de Baïf, jouissait de son temps d'une réputation considérable. Les contemporains s'accordaient à le considérer comme le premier humaniste de France après Guillaume Budé. Il était en correspondance régulière avec tous les grands érudits de l'Europe : Érasme, Lascaris, Bembo, Sturm, Gerbel, etc. Il écrivait des traités latins sur maintes questions d'érudition : *De re vestiaria, De vascularis, De re navali*, traduisait les quatres premières *Vies* de Plutarque, et mettait en vers français l'*Électre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide. François Ier en faisait pendant cinq ans son ambassadeur à Venise et, plus tard, l'employait encore en Allemagne. On se demande comment la célébrité d'un pareil homme a pu être si complètement étouffée depuis par celle de son fils, d'autant plus que ce fils est de beaucoup le plus mauvais poète de la Pléiade. Il y avait donc là, à la fois, une recherche historique fort curieuse à entreprendre et une injustice à réparer. M. Pinvert s'est fort bien acquitté de sa tâche. Avec une patience des plus méritoires, il est allé fouiller les archives et les vieux livres du XVIe siècle les plus oubliés et a pu reconstituer ainsi la vie entière de son héros. C'est une biographie excellente de tous points.

Raoul Rosières.

Louis Pierquin. **Mémoires sur Pache, sa retraite à Thin-le-Moutier.** Charleville, Jolly, 1900, in-8°, 276 p. et 4 planches.

Ce livre renferme d'intéressants détails sur la retraite de Pache à Thin-le-Moutier, et, ce qui vaut mieux encore, la réimpression de trois brochures rarissimes du révolutionnaire : 1° et 2° *sur une affaire pendante à la troisième section du tribunal civil de la Seine*; (un certain Tronchet réclamait des dommages et intérêts à Pache pour avoir été emprisonné par ordre de l'ancien maire de Paris et Pache lui répond en donnant force détails sur son administration; 3° *sur les factions et les partis, les conspirations et les conjurations et sur celles à l'ordre du jour* (cette troisième brochure avait été, il est vrai, réimprimée dans le tome XX de la revue *La Révolution française*). M. Leblond, professeur agrégé de philosophie, a joint à l'ouvrage une étude sur un traité philosophique de Pache, lequel n'a aucune valeur (p. 255-273). Dans tout le cours du volume, M. Pierquin n'a pour Pache que des éloges, et il a raison de vanter son labeur assidu, sa probité, son patriotisme. Mais dire que Pache a préparé le lit dans lequel Carnot s'est couché « assez petit pour se réveiller tout d'un coup organisateur de la victoire », c'est vraiment aller trop loin. Nous croyons, nous, que Pache, en croyant bien faire, avait désorganisé tous les services. M. Pierquin semble nous promettre une *Vie* documentée de Pache ; nous doutons qu'il réussisse à « réhabiliter ce fier méconnu ».

A. C.

Les origines du féminisme contemporain. Trois femmes de la Révolution, Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe, par Léopold Lacour. Avec 5 portraits. Paris, Plon. 1900, In-8° 432 p. 7 fr. 50.

Sans nous occuper du point de vue spécial de l'auteur qui voit dans Olympe de Gouges, Théroigne et Rose Lacombe les précurseurs du mouvement féministe actuel, nous dirons que ces trois études historiques ont été composées avec soin et conscience. L'étude de M. Lacour sur Olympe de Gouges est bien supérieure à celle de Monselet ; elle renferme nombre de détails jusqu'ici peu connus ou ignorés. De même, l'étude sur Théroigne : M. L. a retracé la destinée de l'aventurière d'après un petit volume précieux publié en 1892 par Strobl-Ravesberg. L'étude sur Rose Lacombe est peut-être la plus neuve : Rose Lacombe se prénommait en réalité Claire, et c'est en demandant aux archives nationales le dossier de Claire, et non celui de Rose, que M. L. a trouvé de nouvelles particularités sur cette femme de la Révolution. On remarquera notamment tout ce qu'il nous rapporte sur le club des « Républicaines révolutionnaires » et sur l'amant de Claire Lacombe, le jeune terroriste Leclerc qui voulut, comme Jacques Roux,

continuer Marat. On aurait désiré que M. L. eût cité dans l'œuvre d'Olympe de Gouges le *Camp de Grandpré*, et son étude sur Théroigne est peut-être trop longue, un peu alourdie par d'inutiles réfutations de ses devanciers et de copieuses citations de la presse royaliste. On s'étonne même qu'il se soit contenté de résumer ou de reproduire Strobl-Ravesberg; puisqu'il veut aller aux sources, en finir avec les ouvrages de seconde main (p. v), puisque Strobl lui semble avoir mis des phrases à la place de « preuves » et de « détails » (p. 149) et n'avoir pas utilisé tous les documents, il devait aller à Vienne consulter toutes les pièces si intéressantes énumérées par M. Winter (p. 119), et il peut être sûr qu'un chercheur fera un jour le voyage et le travail. En terminant ce compte rendu et en félicitant M. L. de l'étendue de ses recherches et de l'esprit critique qu'il y montre, je crois lui prouver ma reconnaissance en lui communiquant sur Théroigne ce témoignage très important de Forster qu'il n'a pas connu : « Quand je pense, écrit Forster à sa femme, que la créature réellement très intéressante qui était prisonnière à Kufstein, doit s'être attiré auparavant à Turin par ses excès la *grosse vérole* qui est tout à fait inguérissable, elle me devient un objet de dégoût et de mépris », et il mandait auparavant le 23 juillet 1793 : « Théroigne est une jeune fille brune de vingt-cinq à vingt-huit ans, au visage le plus ouvert, aux traits qui étaient beaux autrefois, qui le sont en partie encore, et qui trahissent son caractère simple, ferme, plein d'esprit et d'enthousiasme; elle a surtout dans les yeux et la bouche quelque chose de doux et d'attirant. Tout son être est comme plongé dans l'esprit de liberté; elle parle sans cesse de la Révolution, et, ce qu'il faut bien remarquer, les jugements qu'elle exprimait hier, étaient frappants sans exception, précis et touchaient précisément le point dont il s'agissait. Elle apprécie le ministère de Vienne avec une compétence que seule, l'aptitude à observer juste peut donner. Elle est du Luxembourg et, à vrai dire, c'est pour la liberté de sa patrie et de l'Allemagne qu'elle est le plus zélée. Elle ne parle que français, couramment et énergiquement, quoique sans correction. Elle est ici soupçonnée d'avoir été corrompue par l'Autriche parce que l'Empereur l'a fait remettre en liberté — mais ces hommes savent si peu juger, puisqu'ils ne connaissent pas et ne possèdent pas le sentiment moral, la vraie pierre de touche! C'est même une martyre de la liberté; il y a six ou sept semaines les furies qui siègent dans les tribunes de la Convention la traînèrent au dehors dans le jardin des Tuileries, lui frappèrent la tête à coup de pierres et voulurent la noyer dans le bassin. Par bonheur on vint à son secours. Mais elle a depuis les douleurs de tête les plus terribles et elle a l'air vraiment piteux. Hier, elle souffrait beaucoup et parla néanmoins avec chaleur et intérêt. Elle a, dit-elle, une grande soif de savoir, elle veut aller à la campagne et là étudier les sciences qui lui manquent; elle désire la société d'un homme qui ait des connaissances, qui parle et écrive bien; elle

l'entretiendra et lui donnera par an deux milles livres ; elle n'est, dit-elle encore, qu'une paysanne, mais elle sent le besoin d'instruction. Elle doit avoir de quoi vivre, bien qu'elle assure avoir perdu toute sa fortune, car sa mise est tout à fait convenable et elle a encore une voiture. »

A. C.

Dr Cabanès, **Le cabinet secret de l'histoire**, 4e série. Paris, Maloine, 1900, in-8°, 320 p.

Le grand public lira volontiers ce recueil d'études à cause des sujets qu'elles traitent. Elles n'apportent guère de faits nouveaux, mais elles ont été composées avec soin, elles témoignent d'une lecture considérable et l'opinion d'un médecin est bonne à connaître. M. Cabanès nous dit donc que François Ier n'est pas mort de la Féronnière (le roi a eu la siphylis, mais n'a pas succombé à ses suites), que Fernel ne fit pas cesser la stérilité de Catherine de Médicis, qu'en octobre 1592 Loyseau soigna Henri IV qui avait un retour de son affection (retrécissement uréthral de nature blennorrhagique), que Louis XIII, gaillard dans ses propos en sa jeunesse, eut soudain une « modification d'humeurs » et que Louis XIV n'a avec lui aucune ressemblance physique. Il nous raconte comment Marie Leczinska devint reine de France et comment fut consommé le mariage de Louis XVI. Il réfute l'accusation d'inceste portée par Hébert contre Marie-Antoinette — et nous apprend en passant qu'il ne croit pas à la mort de Louis XVII au Temple. Enfin, dans une étude, la meilleure du volume, qu'il a composée d'après des documents d'archives, il nous renseigne sur la prétendue folie du marquis de Sade qui fut enfermé à Charenton non pour *Juliette* ou *Justine*, mais pour *Zoloé*, pamphlet violent contre Joséphine.

A. C.

Victor Cherbuliez, **Recherches généalogiques,** par Eugène Ritter, professeur à la Faculté des lettres de Genève. Genève, Kündig, 1899. In-8°, 35 p.

Dans ce nouveau travail qui, comme ses précédentes études sur Rousseau et Mme de Staël, lui a coûté de très longues et patientes recherches, M. Ritter expose les origines genevoises de Cherbuliez. Deux points offrent un réel intérêt : 1° cinq ou six des ascendants directs de Cherbuliez ont une place dans l'histoire littéraire de Genève : Isaac Cornuaud, qui approuva l'annexion de Genève à la France parce que la petite république « abandonnait sa misérable existence particulière pour participer à celle d'une grande et triom-

phante nation » ; Abraham Cherbuliez, bon négociant, et ses fils, Antoine (professeur à la Faculté de droit de Genève et correspondant de l'Institut de France) et André (père de Victor Cherbuliez, professeur de littérature latine, d'abord théologien et qui resta neutre entre les deux partis qui se combattirent dans l'Église de son pays) ; Marc-Théodore Bourrit, connu surtout comme alpiniste ; Jean-Pierre Bérenger, auteur d'une *Histoire de Genève;* 2° comme on le voit par le tableau ascendental que M. R. a pu dresser sans lacunes jusqu'au quatrième degré, un grand nombre de familles dont descend Victor Cherbuliez, sont venues de France pour s'établir à Genève. Plus de la moitié de son ascendance est française. Lorsqu'il réclama la nationalité française, il ne fit donc que revenir au pays de ses pères. Il lui suffit, pour se faire réintégrer dans ses droits, ainsi qu'il nous l'apprend par une lettre (p. 25), d'invoquer sa qualité de descendant de Cornuaud ; « en remontant, dit-il, de ma grand'mère paternelle jusqu'au premier Cornuaud qui quitta le Poitou, cette filiation est de degré en degré tout à fait limpide ». Mais on rencontre dans l'énumération si soignée et approfondie qu'a faite M. Ritter, plus de trente familles d'origine française, et Victor Cherbuliez avait des ancêtres dans la plupart de nos provinces..

A. C.

Gesammelte Aufsætze zur neueren Litteratur in Deutschland, Oesterreich, Amerika von Anton E. Schœnbach, Graz, Leuschner und Lubensky, 1900. In-8°, xvii et 443 p.

M. Schœnbach a bien fait de réunir ces essais, un peu courts, mais à la fois sagaces et solides, où la pénétration du jugement s'unit souvent à l'étendue des recherches. C'est ainsi qu'il examine dans Uhland le dramaturge, et il reconnaît justement que « l'aptitude d'Uhland aux travaux dramatiques n'était pas grande ». Il montre que Freytag est resté fidèle à son idéal politique, mais qu'il y a dans son style « un élément considérable de rhétorique ». Il fait bien ressortir ce que Müllenhoff (qui ressemblait physiquement à un vieux grognard de Napoléon) avait de brusque et de rude, mais quelle conscience, quel scrupule il apportait dans ses travaux et ses leçons ; ce que Schreyvogel, le rédacteur du *Sonntagsblatt*, avait de conservateur et de « lessingien », et sa connaissance profonde du théâtre espagnol ; les qualités autrichiennes de Grillparzer et comment son œuvre a le goût de terroir, comment il a « introduit de nouveau l'Autrichien dans la littérature allemande » et ouvert par l'*Ahnfrau* une nouvelle ère à l'Autriche intellectuelle. On lit avec un pareil intérêt et un semblable profit les pages consacrées à Fitger et à Steub, à Bauernfeld, ce « type brillant du vieil Autrichien », à Anastasius Grün, à Gilm, le poète du

Tyrol, à Leitner qui se rattache au groupe des romantiques souabes, à Anzengruber, à Fenimore Cooper que M. S. met bien au-dessous de Walter Scott, aux drames de Longfellow qui n'ont de drame que le nom. Deux études, l'une sur le roman américain d'aujourd'hui, l'autre sur Hawthorne, terminent le volume. Ce sont les plus longues et les plus fouillées, les meilleures peut-être et les plus utiles, les plus instructives à coup sûr, car la plupart des *Aufsætze* ne sont guère que des notices. M. Schönbach regarde Hawthorne comme le plus grand écrivain des États-Unis, comme un auteur tout à fait original, tout à fait du crû, qui a reçu la culture anglaise sans être dominé par elle; quant au roman américain, après avoir analysé consciencieusement ses meilleures productions, il conclut que nombre d'auteurs sont bien près d'être des auteurs de premier rang.

A. C.

Général Izzet Fuad-Pacha, **Les occasions perdues,** Étude stratégique et critique sur la campagne turco-russe de 1777-1878 avec 10 croquis, Paris, Chapelot, 1900, in-8°, viii et 213 p.

Les *occasions perdues*, ce sont les occasions que les Turcs négligèrent de saisir en 1877-1878.

Les soldats étaient et sont excellents, et ils ont de telles qualités guerrières qu'une armée turque se forme en un rien de temps. Malgré les ressources immenses dont dispose le tsar, malgré l'obligation d'observer Serbes, Grecs et Bulgares, les Turcs faillirent gagner la partie; ils remuèrent la terre comme des fouines et combattirent comme des lions; les Russes n'auraient pu, sans les Roumains, avoir raison de Plewna.

Mais les officiers turcs devaient leur place au favoritisme et au caprice. Ils étaient absolument inexpérimentés. Jamais l'état-major ne donna d'ordres écrits. On n'avait fait sous Abdul-Azis qu'une seule manœuvre qui dura un seul jour! L'auteur du livre qui galopait volontiers, reçut avis d'un gros pacha qu'il ne fallait pas aller si vite, que cela produisait une très mauvaise impression dans les hautes sphères. Bref, on ignorait que « la vie en campagne est faite de l'ensemble de toutes les connaissances requises en temps de paix » et que « la continuité des rapports qui existent entre les grands et les petits dès le temps de paix, assure le succès ».

Le premier général qui commanda l'armée turque de l'Est, le trop vieux Abdul Kérim, ne fit rien à Choumla du 11 avril à la fin de juin pour organiser son état-major et entraîner son monde. Il ne concentra pas l'armée — d'ailleurs constituée par divisions et non par corps — sur certains points stratégiques; il l'éparpilla sur un front de plus de cent kilomètres et s'affaiblit ainsi sur tous les points à la fois. Il ne

se renseigna pas. Lorsqu'au 27 juin l'avant-garde russe franchit le Danube à Sistova, il ne pensa pas à la culbuter en poussant aussitôt sur elle. Il reçut le 3 juillet du Séraskierat l'ordre de bouger; mais, au lieu de courir à Sistova quand le déploiement de l'armée russe n'était pas achevé, au lieu de marcher sur les communications de Gourko qui descendait vers les Balkans et de le couper du gros moscovite, il remonta vers le Danube avec une extrême lenteur.

Ici l'auteur narre une très amusante anecdote. Le 9 ou le 10 juillet, le maréchal Ahmed-Eyoub était à Gül-Tchechmé où Echref-pacha le rejoignait avec la division de Roustchouk. Que font les deux chefs? Ils s'asseoient sous un arbre sur un moelleux tapis et Echref lit à Ahmed-Eyoub des ballades persanes de sa composition! Pendant ce temps l'avant-garde russe engage un combat d'artillerie et le colonel turc qui commande la brigade de droite, se retire tranquillement sans même prévenir ses supérieurs! On rentra donc à Roustchouk et à Choumla.

A la suite de cet échec, Abdul-Kerim est remplacé par Mehemmed-Aly qui concentre toutes les troupes à Razgrad, mais pour les égrener de nouveau et les répandre du nord au midi, non plus de l'ouest à l'est. Pourtant, il prend l'offensive et le 29 juillet, sa ligne de défense qui devient dans son énorme étendue une ligne d'attaque, refoule au-delà du Lom les avant-gardes ou « détachements-tampons » du tsarevitch. A quoi bon, puisqu'elle n'avance pas plus loin et ne sait où est l'armée russe, puisque Mehemmed-Aly n'a qu'une cavalerie faible, incapable d'explorer, tout à fait inférieure à la cavalerie ennemie!

De même Osman Pacha. Il fait le seul mouvement stratégique de la campagne; il se porte de Widin sur Plewna, et là, le 21 et le 31 juillet, il repousse les Russes. Mais pourquoi le 21 et le 31 juillet n'a-t-il pas poursuivi les vaincus qui se retiraient dans le plus grand désordre? Parce qu'il n'avait pas de cavalerie [1].

Quant à l'armée turque du sud, elle n'entreprend rien d'important: celui qui la commande, Suleyman, refuse d'obéir au serdar Mehemmed-Aly et veut enlever tout seul, pour devenir ministre de la guerre, la position de Sveti-Nicolas. Vainement Mehemmed-Ali demande que Suleyman lui soit subordonné. A l'instant où il se décide à une bataille, il est remplacé par ce Suleyman. Si les hommes changent, les erreurs restent. Immobiles, inertes, les Turcs laissent les Russes cerner Plewna et l'on peut dire avec notre auteur qu'à part les journées de Plewna et la défaite de Suleyman à Philippopoli, cette guerre de six mois n'est qu'une suite de petits combats partiels.

Le 10 décembre, Osman se rend. Les Turcs battent en retraite de tous côtés, et notre auteur pense qu'ils auraient dû s'arrêter non à Phi-

---

1. Notre auteur assure néanmoins que même avec quelques cavaliers, Osman devait poursuive l'adversaire, qu'il était certain du succès.

lippopoli, mais à Tirnovo-Seymenly où leurs 130 bataillons, les uns reconstitués, les autres tout frais, auraient battu les Russes disséminés et épuisés, usés par la fatigue et le froid. Il était alors en mission, et il a vu les envahisseurs déboucher des Balkans dans un état lamentable sur un front de trois cents kilomètres. Mais le chef manquait. Suleyman commandait encore, et c'était un écrivain, un *kiatib*, non un militaire. Il n'avait plus d'autre idée que de reculer ; il abandonna sa ligne naturelle de retraite sur Andrinople ; il s'adossa au Rhodope et lorsqu'il se vit coupé, se jeta vers la mer Égée par les sentiers du Despoto-Dagh où il perdit son artillerie. Un épisode caractéristique clôt cette débâcle : les plénipotentiaires turcs, furieux contre les militaires, chargèrent leur maître d'hôtel de porter à Constantinople les documents relatifs à l'armistice.

Izzet Fuad-Pacha n'a pas fait un livre didactique. Son ouvrage est parfois décousu. Le général cause, conte, disserte ; il ne suit pas un ordre logique ; il abonde en digressions et en parenthèses ; il se répète à diverses reprises. Il aurait dû, dès le début, tracer un tableau plus complet, plus minutieux des forces turques et de leur emplacement. Il aurait dû aussi, en un chapitre particulier, exposer au long les défauts de l'armée ottomane qu'il décrit au fur et à mesure que se déroule son récit. Enfin, peut-être eût-il bien fait d'insister sur plusieurs points, et son livre ne sera compris en son entier que de ceux qui connaissent déjà la campagne russe-turque dans ses grandes lignes.

Mais il manie le français très aisément ; il en connaît tous les secrets ; il l'écrit avec une désinvolture charmante, avec verve, avec brio. Son expression est très souvent vive et piquante. Il sait prendre tous les tons, un ton de tristesse lorsqu'il déplore les défaillances des généraux, un ton d'autorité mêlé d'affection — qui nous rappelle certains passages du prince de Ligne — lorsqu'il exhorte ses camarades à méditer les leçons du passé, et parfois un ton d'humour et de gaîté maligne qu'il ne peut réprimer, malgré son indignation patriotique, lorsqu'il rapporte d'extraordinaires bévues[1].

A. C.

MALCOLM MAC COLL, **Le Sultan et les Grandes Puissances.** Essai historique trad. de l'anglais par Jean Longuet, préface d'Urbain Gohier. Paris, Alcan, 1899, XVI-247 pp.

L'auteur, secrétaire du Comité de *Grosvenor House*, institué pour secourir les Arméniens et les chrétiens d'Orient, a rassemblé en un volume des articles publiés en septembre-octobre 1896 dans la *Daily Chronicle*. De ces écrits un peu diffus se dégage cette idée maîtresse

1. L'auteur écrit tantôt *Kridner*, tantôt *Kridener* ; lire *Krüdener*.

que l'Angleterre ne peut agir efficacement en Orient qu'avec le concours de la Russie et subsidiairement de la France. L'auteur combat la conception trop classique de l'intégrité de l'empire ottoman; selon lui, ç'a été une faute d'admettre la Turquie dans le concert européen et il faut se hâter de réparer le mal. Peut-être l'auteur va-t-il trop loin dans sa haine de l'Islam qui ne saurait se manifester que sous la forme théocratique et par conséquent est condamné à exclure de l'égalité politique les dissidents. Est-ce à l'Islam seul que l'on pourrait faire ce reproche? Ce qui embrouille un peu l'exposé de l'éminent publiciste anglais, c'est qu'il y mêle sans cesse la politique des partis en Angleterre et scrute les actes, paroles ou pensées des Gladstone, Salisbury, Roseberry, etc. Quelques-unes de ses assertions pourront étonner, notamment sur l'origine de la guerre de Crimée qui n'aurait été qu'un complot à trois entre Napoléon III, Lord Stratford de Redcliffe et Lord Palmerston; c'est là du reportage plutôt que de l'histoire.

Le volume est précédé d'une préface d'Urbain Gohier, vibrant et généreux plaidoyer en faveur des opprimés.

B. A.

L'Ἐπετηρίς (Annuaire) du Parnassos de 1900 contient, entre autres articles, une biographie de *Paul Janet* par Diom. Kyriakos; Φιλολογικὰ par Gr. Bernardakis, Γραμματολογικὰ καὶ κριτικὰ par S. C. Sakellaropoulos; trois dissertations topographiques, sur *Sermyle* par Chrysochoos, sur *la Béotie* par A. Skias, sur *Thèbes* par Sotiriadis, etc.

— Citons parmi les nouvelles publications grecques: Περὶ Ἄργου τοῦ πανόπτου par Dem. Goudis (Dissertation inaugurale. Athènes, Sakellarios 1899). — Apost. Arvanitopoulos, Περὶ τῶν εὐθυνῶν τῶν ἀρχόντων (seconde partie d'une série de questions de droit attique. Athènes, Barth 1900); — *Numismatik Makedoniens* par M. Alexander Lambropoulos (Berlin 1899); — une petite brochure du capitaine du génie Dousmanis sur l'*emplacement de la bataille de Pharsale*.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 29 octobre — 1900

Le Livre des Mille et une Nuits : traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr C. Mardrus. Paris. Édit. de la *Revue Blanche*, t. V, 1900.

J'ai dit ici (nos 21 et 27) quelle connaissance superficielle et vulgaire de la langue arabe M. Mardrus possède, et aussi quel goût des grossièretés ; j'ai montré que sa traduction n'est ni complète, ni exacte. Je ne recommencerai point à en donner les preuves.

Le cinquième volume de M. M. fait voir que l'auteur a réellement entre les mains un manuscrit des *Mille et une Nuits*, que c'est ce manuscrit qu'il traduit tant bien que mal, que ce manuscrit est l'œuvre d'un ignorant, que la version qu'il contient est inférieure aux versions classiques et sans aucun intérêt, que l'auteur de ce manuscrit a un goût très développé pour les basses grossièretés, que ce manuscrit, dont M. M. vante le « parfait état de conservation », est vieux de quelques années à peine.

Le copiste de M. M. est un ignorant : cela ressort de la vulgarité de sa version d'où ont disparu tous les détails caractéristiques et délicats, et aussi de l'absence des trois quarts des vers, qui, pour un citadin illettré, sont en effet incompréhensibles. — Quant à sa grossièreté, je n'ai pas l'intention de remuer, même du bout de la plume, toute la fange que la version nouvelle de M. M. a étalée sur les versions classiques ; à publier mes notes à ce sujet, je remplirais trois ou quatre numéros de la *Revue*, et cela sentirait vraiment trop mauvais. — Pour la date du manuscrit M., je prie le lecteur de la chercher à la page 94, où il est question de brasseries à femmes dans le pays bleu où s'égara Qamar ez Zeman.

Ces courtes remarques suffisent à montrer que le cinquième volume de M. Mardrus n'est pas indigne des précédents.

Gaudefroy-Demombynes.

Ephemeris für semitische Epigraphik von Mark Lidzbarski (I Band, I Heft, pp. 1-108) J. Ricker, Giessen, 1900, in-8° (avec 18 figg.) Prix : 5 marks.

M. Lidzbarski, après nous avoir donné un bon *Manuel* dont j'ai dit beaucoup de bien (cf. *Revue critique*, 1899, n° 39), a entrepris la publication d'une *Ephemeris*, qui paraîtra à époques indéterminées, et sera consacrée à l'étude des nouvelles découvertes faites dans le domaine de l'Épigraphie sémitique. Le premier fascicule que nous avons entre les mains nous montre que cette publication sera quelque chose d'assez analogue au *Recueil d'archéologie* publié chez nous par M. Clermont-Ganneau. L'auteur qui a déjà donné dans son *Manuel* les preuves de ses aptitudes spéciales, est fort fort bien préparé pour cette tâche et nous ne doutons point que sa publication n'obtienne le meilleur succès.

Ce premier fascicule contient :

Des observations sur la stèle de Mesa et sur celle de Siloé ; l'analyse d'un certain nombre d'articles du *Recueil d'archéologie* (t. III) de M. Clermont-Ganneau ; des études développées sur les inscriptions puniques de Carthage et de Maktar, récemment publiées par M. Berger ; un index des noms propres puniques nouveaux, fournis par le fascicule récemment publiés du *Corpus I S.* (Pars I. t. II, fasc. II, n°s 906-1901) ; le texte d'un certain nombre d'inscriptions de Constantine ; des informations sur les fouilles de Carthage, tirées des *Comptes rendus* de l'Académie des Inscriptions ; une longue et très intéressante dissertation sur les inscriptions araméennes de Cappadoce, aujourd'hui au Musée de Constantinople ; un certain nombre d'inscriptions palmyréniennes publiées tout récemment ; et enfin, comme choses inédites : onze cachets accompagnés d'anciens caractères sémitiques, aujourd'hui conservés au Musée Ashmolean à Oxford, et cinq textes mandéens d'incantations.

On n'attend sans doute pas de moi que je discute ici les opinions émises par M. L. au sujet de ces divers textes épigraphiques. Il en est sur le nombre qui ne me paraissent pas acceptables : et comment pourrait-il en être autrement quand, par exemple, le même passage est expliqué de trois manières différentes par trois différents auteurs bien qu'ils soient d'accord sur la lecture matérielle des caractères ? Il en est d'autres, au contraire, où il me semble avoir amélioré les interprétations de ses devanciers. Partout, il fait preuve d'une grande sagacité et de beaucoup d'érudition.

Cette nouvelle publication est une marque de l'extension qu'ont prise en ces dernières années, les travaux d'épigraphie sémitique [1].

---

1. Il ne nous est point désagréable de constater en parcourant le premier fascicule de l'*Éphemeris* que sur 45 ouvrages ou articles que M. L. a pris pour base de ses dissertations et notes, plus des deux tiers viennent de France. Il serait à

Lorsque Renan organisa, il y a vingt-cinq ans, la publication du *Corpus Inscriptionum semiticarum* — qui sera, soit dit en passant, la partie la plus sérieuse et la plus durable de son œuvre — on était loin de prévoir l'importance que les nouvelles découvertes donneraient à cette étude ; ces découvertes vont en se multipliant et nous apportent chaque jour de nouvelles contributions à l'étude de l'antiquité ; le lexique des dialectes phéniciens, nabatéens, palmyrénien (pour ne parler que des Sémites du nord) s'accroît peu à peu et déjà on entrevoit la possibilité de tracer les grandes lignes d'une grammaire comparée de ces langues. Les historiens, les archéologues et les philologues sont également intéressés au progrès de l'épigraphie sémitique. La publication de M. L. qui promet d'apporter une forte contribution au développement de ces études mérite donc d'être louée et encouragée. Elle répondait à un véritable besoin, déjà signalé par la Commission du *Corpus I. S.* et auquel celle-ci se préoccupe depuis assez longtemps de remédier par une publication périodique [1]. La multiplication des instruments de travail ne pourra que profiter aux travailleurs.

J.-B. CHABOT.

Denkmæler griechischer und rœmischer Sculptur, herausgegeben von Heinrich BRUNN und Friedrich BRUCKMANN. Neue Folge unter wissenschaftlicher Leitung von Paul ARNDT. Livraison 101. Planches 501-505. — Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann, 1900.

Les *Denkmæler* de Brunn-Bruckmann, pour les appeler du nom abrégé auquel on est habitué, devaient, d'après le plan primitif conçu par Brunn et Julius, être limités à 400 planches environ. Sous l'impulsion de M. Paul Arndt, qui avait été associé à la publication après la mort de Julius, et qui, dans les dernières années de la vie de

---

souhaiter que ces études fussent partout cultivées avec autant d'ardeur que chez nous : contribuer à obtenir ce but sera un des plus heureux résultats, espérons-le, de l'*Éphemeris*.

1. Au moment où je corrige les épreuves de cet article, j'ai entre les mains celles du premier fascicule du *Répertoire d'Épigraphie sémitique* publié par la commission du *Corpus*. Conçu sur un plan un peu différent de l'*Éphemeris*, il ne comporte point comme celle-ci de longues dissertations. Il est destiné, dit la Préface, à mettre rapidement à la disposition des travailleurs les textes nouveaux, et à recueillir tout ce qui peut contribuer soit à préparer les parties inédites, soit à améliorer les parties déjà publiées du *Corpus*. Comme l'ouvrage magistral auquel il est destiné à servir de complément provisoire, le *Répertoire* aura un caractère impersonnel ayant pour but premier, non de publier les travaux de quelques-uns, mais de faciliter, de provoquer, de réunir et de résumer toutes les études qui peuvent contribuer d'une manière quelconque à donner aux textes édités dans le *Corpus* le caractère de perfection qu'on attend d'un tel ouvrage.

Brunn, suppléait celui-ci presque complètement, le nombre des planches fut porté à 475. Enfin, suivant un conseil donné par M. le professeur Michaëlis, on est allé jusqu'à 500 planches, réparties en 100 livraisons. L'ouvrage est complet depuis quelques mois. Un ouvrage? Non pas; ce n'est qu'un recueil et une collection d'images, qui sont pourvues chacune d'un titre et d'un numéro, mais qu'aucun texte n'accompagne. Le texte, ce devait être, dans la pensée de Brunn, cette *Histoire de l'art grec (Griechische Kunstgeschichte)*, à laquelle il employa les derniers restes de son activité et qu'il a laissée inachevée. Le choix opéré par Brunn entre les monuments de la sculpture antique s'est grandement ressenti d'un tel dessein : l'illustre archéologue n'était plus jeune et, semble-t-il, n'aimait plus beaucoup les nouveautés; il avait son siège fait et ne se montrait peut-être pas très attiré vers des révélations imprévues qui étaient susceptibles de déranger les cadres et les théories de son *Histoire*. Toujours est-il que, dans ces 500 planches, surtout dans les 400 premières, avant que se fût marquée l'influence de M. Arndt, il est un certain nombre de monuments qui ne paraissent pas tout à fait dignes de l'honneur qui leur est échu, et dont la place eût été mieux occupée par d'autres, que l'on cherche sans les trouver. L'intérêt scientifique des *Denkmæler*, dans cette première série, n'est pas continuellement au niveau de leur luxe matériel.

C'est pourquoi il n'a point paru inutile d'en publier, sous la direction de M. Arndt, une série nouvelle qui, toute pareille à la précédente pour le format et la beauté des planches, sera inspirée d'un esprit différent, offrira plus d'inédit et s'accordera mieux aux besoins actuels de la science. M. A. a exposé dès 1897 son programme, dont voici les articles essentiels : d'abord, publier, dès qu'il sera possible, les plus notables sculptures dues aux fouilles récentes; secondement, rechercher dans l'ancien fonds des musées les morceaux qui sont des originaux grecs, l'étude de tels morceaux étant indispensable à l'exacte appréciation des copies romaines; troisièmement, pour concourir au même but, donner une place importante aux sculptures monumentales, frontons, frises et métopes, voire aux ouvrages de travail plus courant, comme les stèles funéraires, les bas-reliefs votifs, les en-tête de décrets [1]. Il suffit de ces brèves indications pour être assuré que la nouvelle série des *Denkmæler* suivra la première et ne lui ressemblera pas. Entre l'une et l'autre, il me paraît qu'il y aura la même différence, pour dire les choses en gros, qu'entre les vieux musées de l'Europe et les jeunes musées de la Grèce moderne : les premiers renferment quantité de monuments d'un intérêt capital pour l'histoire de

1. Albert Dumont avait déjà insisté autrefois (cf. *Bull. corr. hell.*, II, 1878) sur la valeur de cette dernière catégorie de reliefs, justement parce que ce sont des sculptures grecques authentiques et *datées*.

l'art antique; mais les seconds donnent une impression plus directe et plus franche de l'art grec. La série nouvelle différera aussi de son aînée en ce que les planches seront accompagnées de quelques feuilles de texte; chaque sculpture publiée sera l'objet d'une notice plus ou moins développée, dont le rédacteur habituel sera M. Arndt : voilà une innovation qui ne peut qu'être fort agréable à tout le public savant. Il y a enfin un changement à signaler dans les conditions pécuniaires proposées aux souscripteurs. On doit donner par année 5 fascicules de 5 planches chacun, au prix de 20 marks l'un; et l'abonnement, au lieu d'être demandé, comme jadis, pour l'ouvrage entier, est demandé seulement pour chaque série annuelle. Ainsi se trouvera atténuée, dans ses effets les plus cuisants, la crainte très légitime d'une publication à durée indéfinie; mais, bien certainement, les souscripteurs n'useront pas de la liberté qui leur est laissée de ne pas renouveler leur souscription, du moment que l'on maintiendra l'ouvrage au niveau où il doit être maintenu, tant pour le choix et la variété des monuments publiés que pour l'exécution matérielle des planches.

Voici le contenu du premier fascicule de la nouvelle série = livraison 101 de l'ensemble : Planche 501, notice de M. H. Bulle et de M. Arndt. Tête d'Athéna (?), au musée du Vatican, Galleria geografica. Cette tête, beaucoup plus grande que nature (o m. 43 de hauteur) est en marbre, avec les yeux rapportés en pierre fine et en pâtes de verre diversement colorées. C'est une œuvre grecque originale de la période entre 475 et 450 avant J.-C.; il semble qu'on doive l'attribuer à l'école æginétique. Avec son crâne sans cheveux et de proportions notoirement insuffisantes, elle produit au premier regard un effet très étrange; sans nul doute, elle devait être coiffée d'un casque. Mais en quelle matière était ce casque, avec la partie des cheveux visible sur le front, les tempes et la nuque? Dans la minutieuse étude faite par M. Bulle à ce sujet, un paragraphe serait à supprimer, je crois : c'est celui où l'auteur démontre que les parties rapportées ne pouvaient pas être en marbre. La chose est trop évidente. On pense tout de suite, naturellement, à un casque en bronze. Mais M. Bulle donne d'excellentes raisons pour que cette hypothèse aussi soit rejetée; et il nous conduit à une conclusion très séduisante, qu'avait déjà indiquée M. Furtwængler : c'est à savoir que la tête provient d'une de ces statues *acrolithes*, ou pseudo-chryséléphantines, dans lesquelles les parties nues étaient faites en marbre au lieu d'ivoire, et les autres parties, au lieu d'or massif, en bois doré (bois revêtu d'une couche de couleur d'or ou plaqué d'une mince feuille d'or). Toutes les particularités matérielles de l'œuvre s'expliquent si l'on admet que les cheveux et le casque étaient rapportés en bois, et elles ne s'expliquent que de cette façon. La tête du Vatican prend ainsi un intérêt inattendu, car elle est probablement unique en son genre. Jamais nous ne connai-

trons autrement que par la tradition les statues en or et ivoire, dont les Grecs faisaient tant de cas ; mais, à défaut de cette sculpture de grand luxe, c'est encore pour nous une bonne fortune que d'en posséder, vaille que vaille, une imitation à prix réduits.

Pl. 502, notices de M. Arndt. Deux statues d'Athéna, à Madrid, Musée du Prado, et à Rome, Musée des Thermes. Deux œuvres attiques, de cette première moitié du v[e] siècle, pendant laquelle les écoles doriennes ont eu à Athènes une forte influence. La statue de Madrid est plus grande que nature ; il lui manque la tête, au sujet de laquelle M. A. présente, avec toutes les réserves voulues, une curieuse hypothèse : c'est que cette tête pourrait bien être conservée au British Museum (*Specimens of anc. sculpt.*, I, pl. 22). Dans son type et son costume, la statue semble porter la marque d'un de ces artistes « vieux jeu », comme Hégias par exemple, que l'apparition des premiers chefs-d'œuvre de Phidias eut pour résultat de faire paraître plus arriérés et plus surannés dans leur art qu'ils ne l'étaient réellement. Le marbre de Madrid n'est d'ailleurs qu'une copie du marbre ou du bronze original. — Au contraire, la statue du Musée des Thermes, de taille plus petite que nature, est une œuvre grecque originale. Elle est d'un style sobre et fort, qui cause une vive impression. La sévérité du costume fait penser aux sculptures d'Olympie, particulièrement à l'Athéna de la métope d'*Hercule chez Augias*. La tête manque, par malheur ; M. A. admettrait volontiers qu'elle était du même type qu'une tête nouvellement entrée au musée de Dresde, et inédite encore, mais que M. Treu publiera prochainement. Or, cette tête de Dresde est apparentée de très près à l'*Apollon à l'omphalos*, qu'on attribue d'habitude à Calamis. La statue du Musée des Thermes, complétée par une tête analogue à celle de Dresde, pourrait donc être une *Athéna* de Calamis. Espérons-le, sans trop y compter !

Pl. 503, notices de M. Arndt. Deux plaques de la frise occidentale du Parthénon (Michaëlis, pl. 9, V, 9-10 ; et pl. 9, XII, 22-24). Cette partie de la frise est encore en place, sous la colonnade de l'opisthodomos ; M. A., profitant des échafaudages récemment construits en vue des réparations de l'édifice, a fait prendre des photographies de toutes les plaques sculptées qui subsistent à l'ouest, et il les publiera successivement dans les *Denkmæler*.

Pl. 504, notice de M. Arndt. Tête de jeune homme, trouvée à Resina, conservée au musée de Berlin (*Catalogue*, n° 479). Cette copie en marbre d'un bronze grec du v[e] siècle, représentant peut-être *Triptolème*, est une des plus belles têtes antiques que nous possédions, et elle est restée jusqu'à ce jour trop peu connue. M. A. a raison de contester la justesse du rapprochement qu'on a fait entre elle et le *Doryphore*. Il pense, avec M. Furtwængler, qu'on doit l'attribuer à un artiste de la génération qui a suivi Polyclète et Phidias, à un de ces artistes de la fin du v[e] siècle qui tiennent à la fois de leurs deux grands

prédécesseurs et qui ont su tempérer savamment les fortes traditions péloponnésiennes avec les grâces plus souples et plus harmonieuses du style attique. C'est à une conclusion pareille qu'avait déjà abouti M. Gardner, pour la tête d'athlète de la collection Nelson, à Liverpool (cf. *Journ. hell. stud.*, XVIII, 1898, pl. XI ; *Rev. ét. gr.*, XII, 1899, p. 196-197). Si M. A. me paraît avoir raison sur ce point, je comprends moins bien, en revanche, qu'il ait rejeté si vivement l'idée d'une ressemblance entre la tête de Berlin et le beau bronze du musée de Naples, publié dans les *Denkmæler*, pl. 323. Que ces deux têtes ne soient pas du même type, qu'elles ne présentent pas exactement les mêmes nuances de style, je l'accorde ; mais il m'est difficile de regarder l'une sans évoquer le souvenir de l'autre.

Pl. 505, notice de M. Arndt. Statue d'Hermaphrodite endormi, à Rome, Musée des Thermes. Réplique excellente, excellemment conservée, et à peu près intacte, d'un marbre célèbre dont on possédait déjà cinq autres répliques de même grandeur : une à la villa Borghèse, une aux Uffizi, une à Saint-Pétersbourg et deux au Louvre. L'original doit en dater des environs de l'an 200 avant J.-C. Je ne puis que renvoyer à l'analyse finement fouillée et toute... frémissante (si j'ose dire) que M. A. a donnée de cette œuvre si païenne d'esprit, si vraiment grecque, et si belle encore dans son étrangeté choquante. Il y a, dans les deux pages de M. Arndt, d'heureuses expressions, comme « *das Sich-Hin-und-Her-Wälzen* », qu'une traînante traduction française affadirait et qui n'ont d'égale à leur savoureuse justesse que leur inimitable concision.

On peut juger à présent si le premier fascicule de la nouvelle série des *Denkmæler* est bien rempli. Ses cinq planches nous offrent — en des reproductions très bonnes et dans un format de luxe qui ne m'inspire pas, je l'avoue, les mêmes sévérités qu'à M. Salomon Reinach — sept morceaux de choix, sept monuments de premier ordre, qui s'échelonnent du deuxième quart du v[e] siècle jusqu'en pleine période hellénistique. La publication se recommande d'elle-même ; elle n'a qu'à poursuivre sa carrière, je ne dis pas paisiblement, mais activement. Comme ce n'est pas les monuments antiques qui manquent aux photographes, et comme la bonne volonté et l'énergie ne manquent pas non plus à M. Arndt, il faut souhaiter seulement que l'éditeur veuille bien donner chaque année régulièrement à ses abonnés les cinq fascicules promis.

Henri Lechat.

Léopold Fonck, **Streifzüge durch die biblische Flora.** Freiburg im Breisgau, 1900, in 8°, XIII, 167 p. (Biblische Studien, hergg. von O. Bardenhewer, V. Band, 1. Heft).

Il était difficile de mieux comprendre la tâche qu'il a entreprise que

ne l'a fait M. L. Fonck ; avec grand'raison il a vu que pour donner une idée exacte de la Flore biblique il fallait commencer par étudier dans son ensemble la végétation de la Palestine actuelle, puis chercher, parmi les plantes qu'on rencontre dans cette région, celles qui y sont véritablement indigènes [1], et ont pu et dû par conséquent être connues des anciens habitants. Mais cela n'a pas suffi à M. L. Fonck ; comme la flore varie d'une contrée à l'autre, il a divisé la Judée en cinq régions : le littoral, la montagne, la steppe, les champs et la plaine, enfin les bords de la mer Morte. La division est ingénieuse ; mais elle est parfois bien artificielle ; M. L. F. met, par exemple, dans la région du littoral les « Plantes d'eau », qui appartiennent tout aussi bien pour la plupart aux marais ou au bord des rivières de l'intérieur ; on est surpris aussi de voir les chardons et les orties placés parmi les plantes de la steppe, comme s'ils ne croissaient pas dans tous les terrains ; le caprier, cet arbuste méditerranéen, n'a pas le droit de figurer dans la région de la mer Morte plus que dans une autre ; le mûrier n'est pas plus un arbre de la région montagneuse que le pommier, et l'on se demande pourquoi le ricin [2] est relégué sur le littoral avec le tamaris, etc.

On voit que loin de conduire à la simplification et à la clarté, les divisions de M. L. F. n'ont souvent abouti qu'à la confusion. Mais cette confusion, je m'empresse de l'ajouter, n'a point nui à l'exactitude des détails. Si le tableau d'ensemble laisse à désirer, les monographies consacrées aux plantes les plus célèbres de la Bible sont souvent excellentes et même définitives. M. L. F. est au courant des publications les plus variées et les plus récentes sur la matière ; il les a consultées avec soin et avec fruit, et comme il a visité la Terre-Sainte, il parle des choses en connaissance de cause et non sans compétence.

Il est impossible de passer en revue toutes les plantes qu'il a étudiées en détail et dont quelques-unes prêtent à la discussion : le dattier [3], par exemple, le ricin, le roseau, le papyrus, dans la région du littoral, l'olivier, le lis, le pin, dans la région montagneuse ; le buisson ardent, l'hyssope dans la steppe ; le figuier, la vigne, le grenadier, le pommier, les céréales, l'ivraie, les cucurbitacées, la mandragore, dans les champs et les plaines ; les pommes de Sodome, le concombre du prophète, la coloquinte, le bois de sétim, le caprier, le baume de Galaad et le baumier, la rose de Jéricho, dans la région de la mer Morte. Il n'est pas nécessaire d'être botaniste pour comprendre l'intérêt des études

---

1. Il est évident que c'est de celles-ci seulement qu'il fallait parler ; pourquoi consacrer alors un article, par exemple, au figuier d'Inde, originaire d'Amérique !

2. Il aurait fallu commencer par examiner à quelle époque remonte en Palestine la culture du ricin, laquelle n'est pas sans doute aussi ancienne que semble l'admettre M. L. F.

3. Le dattier est-il indigène dans la Palestine ? A quelle époque en remonte la culture ? Voilà des questions qu'il aurait fallu d'abord examiner.

consacrées à ces diverses plantes, qui toutes ont un intérêt historique, économique ou littéraire. A propos du ricin, M. L. Fonck examine longuement les droits que cet arbuste a d'être préféré à la citrouille dans la légende de Jonas et il se décide en sa faveur, mais par des raisons qui se semblent peu probantes, qui ne sont pas du moins fondées sur la nature du ricin [1].

Un des paragraphes les plus étendus est celui qui est consacré au lis. Dans plusieurs passages de la Bible, où l'on a cru voir le lis blanc, par exemple dans Isaïe, il est incontestable qu'il s'agit d'une autre plante; M. L. F. le reconnaît, mais il croit que c'est de cette bulbifère qu'il est question dans les autres, en particulier dans le Cantique des Cantiques et dans la description des colonnes du temple et de la mer d'airain. Ici il s'agit évidemment du lotus, motif de décoration emprunté par les peuples de l'Asie antérieure à l'architecture pharaonique. Quant aux lis du Cantique des Cantiques, il en est presque toujours fait mention d'une manière si métaphorique qu'il est bien difficile de dire quelle plante le poète sacré a en vue. Il n'est guère plus probable, d'ailleurs, que le lis blanc ait été cultivé dans le jardin idéal de Salomon, que le nard, le cinnamome et autres végétaux exotiques. Le lis que les écrivains sacrés font croître indifféremment partout, dans les vallées et sur les collines, dans les pâturages et près de la source des eaux, paraît être bien plutôt une fleur symbolique qu'une plante fixe et déterminée. M. L. F. lui, y voit partout le lis blanc et, chose plus singulière, il nous apprend que cette liliacée, dont l'origine était jusqu'ici incertaine, serait non seulement indigène en Palestine, mais qu'elle y aurait été trouvée sur les points les plus différents : comment se fait-il alors qu'elle y soit restée si longtemps inobservée et qu'elle ait été ignorée des écrivains classiques antérieurs à notre ère?

Il y avait peu de choses nouvelles à dire sur les céréales cultivées par les anciens Hébreux. Sur le figuier, la vigne et le grenadier, M. L. F. a bien résumé ce qu'on en savait; il me paraît aussi avoir identifié comme il convenait, le bois de sétim, les pommes de Sodome, l'ivraie et l'hyssope, dernière plante dans laquelle il voit avec raison, je crois, l'*Origanum Maru L.*, et à laquelle il a consacré quelques pages pleines d'érudition. J'ajouterai que M. L. F. ne se borne pas à discuter les faits; nourri de la lecture de la Bible, il nous montre à chaque page quelle place considérable les plantes occupent dans le livre sacré, quelles images gracieuses et sublimes leur ont empruntées les écrivains de l'Ancien Testament. On désirerait seulement que ces souvenirs littéraires ne fussent pas dispersés comme ils le sont d'ordinaire, mais qu'ils eussent été groupés de manière à nous donner un tableau vivant

1. M. L. F. dit entre autres choses que le ricin se dessèche aussi vite qu'il pousse; mais dans les pays chauds il est vivace et arborescent.

et animé de tout ce que la poésie hébraïque doit au monde végétal [1]. Mais je ne voudrais pas finir par cette critique ; j'aime mieux en terminant louer M. L. Fonck de tout ce qu'il y a de science et de recherches bien conduites dans son travail et le remercier, au nom des amis de la botanique, de la poésie et du folklore, de l'avoir mené à si bonne fin.

Ch. J.

Le grand schisme d'Occident, par L. Salembier. Paris, Lecoffre, 1900, un vol. in-12 de xii-430 pages.

Le livre que M. Salembier vient de publier dans la Bibliothèque d'Histoire ecclésiastique de Lecoffre, renferme le récit de quarante années particulièrement agitées de l'histoire de l'Église (1378-1418). Il comprend dix-neuf chapitres. Le premier sert de préambule à l'ouvrage : il expose l'état du monde chrétien à la fin du xiv[e] siècle et prépare l'esprit à l'intelligence des événements qui vont se dérouler ; le dernier en forme la conclusion ; l'auteur y montre les conséquences du schisme pour le progrès doctrinal, pour la question de la Réforme et pour l'autorité politique et religieuse des papes. Les dix-sept autres chapitres renferment l'histoire même du schisme depuis le moment où il s'ouvre par la double élection d'Urbain VI à Rome et de Clément VII à Fondi, jusqu'au moment où il se ferme au concile de Constance par la renonciation volontaire ou la déposition des trois papes rivaux et l'élection de Martin V, qui ramène tout à l'unité.

Écrire l'histoire de cette période troublée n'était pas une entreprise commode. Les documents, suivant qu'ils sont de source romaine ou avignonnaise, racontent parfois les mêmes événements de façon diverse ; les questions de fait se mêlent perpétuellement de questions de doctrine ; enfin, le récit de ces luttes autour de la tiare demandait à la fois de la franchise et de la délicatesse. Pour le présenter avec fidélité, avec clarté, avec intérêt, il fallait être historien, cela va sans dire, mais aussi, quoique à un degré moindre, théologien. M. S. a su réunir les deux qualités dans la juste mesure, et ce n'est pas sa faute, mais plutôt celle du sujet, si un ou deux chapitres sur la division des âmes (ch. iv) et l'anarchie des doctrines (ch. vi) suspendent un moment le plaisir que l'on éprouve à suivre le fil de l'histoire.

Sur la question de savoir quel était au début du schisme le légitime successeur de saint Pierre, M. Salembier se prononce, comme la plupart des auteurs qui ont écrit en ces derniers temps sur la matière, en

---

1. On peut se demander aussi pourquoi M. L. F. n'a pas essayé de montrer dans un tableau d'ensemble quel a été l'état de la culture chez les anciens Hébreux, ce peuple si éminemment fait pour la vie des champs.

faveur d'Urbain VI, le pape de Rome. Il est difficile de ne point être de son avis quand on a lu (ch. II) le récit si bien documenté de l'élection du 8 avril 1378 qui fit de Barthélemy Prignano le successeur de Grégoire VI.

Ce chapitre ouvre dignement la partie proprement historique de l'ouvrage dont il présente à un haut degré les qualités ordinaires : netteté et vivacité de l'exposition, fidélité absolue à la vérité historique, information exacte et puisée aux sources. Sur ce dernier point, l'auteur n'a rien négligé. Il n'a pas seulement utilisé les travaux anciens et nouveaux déjà publiés : en plusieurs endroits (v. pp. 48, n. 4; 150, n. 4; 289, etc.) il a mis à profit des manuscrits inédits.

La vérité historique n'est pas seulement recherchée avec prudence et sagacité ; elle est encore présentée, même lorsqu'elle est peu *édifiante*, avec une franchise digne d'éloges. « Il faut, dit l'auteur en parlant des scandales de l'élection de Jean XXIII, il faut plaindre en les condamnant ceux qui en sont les coupables auteurs ; il faut aussi avoir quelque pitié fraternelle pour ceux qui ont accepté d'être les historiens de ces époques troublées et qui pour rester fidèles à la vérité historique, sont forcés de raconter sans édifier. » Ne plaignons pas trop cependant l'historien du grand schisme ; la nécessité où il se trouve parfois « de raconter sans édifier » ne va pas sans quelques avantages, et l'histoire de ce temps, s'il avait pu la raconter sans montrer en action le jeu des passions humaines autour de la tiare, n'offrirait sans doute pas au même degré l'intérêt dramatique qu'elle présente.

Cet intérêt est relevé ici par les qualités de l'exposition constamment aisée et claire ; quelques phrases seulement dans ce volume de 400 pages nous ont paru porter des traces de rédaction trop rapide : ce sont là des taches imperceptibles qui n'ôtent rien de son prix à un livre de haute valeur historique.

L. BAYARD.

Dr Cléanthès NICOLAÏDÈS, **La Macédoine. La question Macédonienne dans l'antiquité, au moyen âge et dans la politique actuelle** (Berlin, Raede. Librairie Stahr, 1899, VIII-267 pp., une carte en couleurs).

M. Nicolaïdès est sincèrement persuadé qu'il a écrit sur la Macédoine une étude historique impartiale, c'est l'illusion commune à tous les polémistes, de quelque nationalité qu'ils soient, qui traitent le sujet. M. Nicolaïdès défend l'hellénisme ou selon sa propre expression « l'honneur de l'hellénisme », c'est-à-dire cette thèse, que la Macédoine de par ses origines et sa culture est un pays grec. C'est du droit historique que l'auteur se réclame ; il s'agirait de s'entendre une bonne fois sur la signification de ce droit ; en quelle mesure prévaut-il contre le droit naturel qu'invoquent les Bulgares, les Serbes, voire même les

Koutzovalaques? En quelle mesure la possession d'État peut-elle créer une légitimité? A cette question ne répondent ni un aperçu général de l'histoire macédoniene — simple liste chronologique — ni des tableaux statistiques qui n'emportent pas la conviction sur le caractère foncièrement hellénique de la province. Ce que l'on lira avec plus d'intérêt, sinon avec plus de sécurité, c'est le chapitre consacré à l'administration turque et à la situation économique et celui sur l'exarchat bulgare, nœud du problème, la lutte des églises autocéphales contre le patriarcat. La carte jointe au volume est tendancieuse comme le volume lui-même; elle émane de H. Kiepert, mais a été dressée sur l'ordre du généreux M. Zaphiropoulo. Signalons enfin deux appendices, l'un sur Alexandre le Grand dans les légendes populaires d'après le professeur Politis d'Athènes, et un autre sur la numismatique de la Macédoine par M. Lambropoulos.

B. A.

Der deutsche Volksaberglaube der Gegenwart, von Dr. Adolf Wuttke, Prof. der Theol. in Halle. Dritte Bearbeitung, von Elard Hugo Meyer. — Berlin, Wiegandt et Grieben, 1900. In-8°, xvj-536 pp.

Tous les folkloristes connaissent de longue date cette vaste encyclopédie de la superstition allemande, à laquelle M. E.-H. Meyer a eu bien peu de chose à changer pour la remettre au point. Le style en est serré, les redites peu nombreuses, l'impression compacte, et l'étendue pourtant considérable. Elle le serait bien davantage, si Wuttke n'avait circonscrit son sujet avec plus de sévérité que son champ d'observation : pour la matière, il s'en tient rigoureusement à la superstition populaire, excluant avec raison les formes plus ou moins factices, savantes ou lettrées, de la crédulité universelle, spiritisme, tables tournantes ou crayons évocateurs; pour le temps, il se borne au siècle qui va finir et ne se permet que de rares digressions dans le domaine de l'histoire des préjugés; mais, dans l'espace, il embrasse, non seulement tous les pays de langue allemande, Suisse et Autriche, mais encore toutes les populations qui relèvent de l'empire d'Allemagne, danoises, slaves, lituaniennes, voire les Tchèques, qu'il était difficile, en effet, d'isoler de la Bohême allemande. L'Alsace seule est à peu près exclue, sinon en principe, du moins en fait, sans doute parce que les auteurs n'ont pu se procurer sur elle assez de documents : l'excellent *Dictionnaire* de MM. Martin et Lienhart en contient un bon nombre, mais épars, et il est encore tout récent [1].

---

1. Voir *Revue critique*, XLV, p. 82, XLVI, p. 112 et 407, et XLVIII, p. 204. Je signale rapidement quelques-uns de ces compléments, soit d'après mes propres souvenirs, soit en renvoyant à l'ouvrage par les initiales ML. — Au sujet de la lune (n° 11) : il y a un homme condamné à l'habiter, *tr màn ém mòn* (ML. p. 690 a),

Soit dans la croyance aux esprits et les pratiques de sorcellerie, soit dans les usages domestiques et ruraux, — ce double objet constitue la division essentielle de l'ouvrage, — ce qui frappe au premier abord, c'est le consentement universel sur lequel repose la superstition populaire. Ce n'est rien de dire que Latins, Germains et Slaves s'accordent à merveille sur ses données fondamentales, puisqu'un brâhmane du temps des Védas n'y trouverait rien à reprendre. Les rapprochements entre l'Inde préhistorique et l'Allemagne contemporaine se présentent en telle abondance, que les auteurs, malgré leur sobriété, n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'en signaler quelques-uns, et je ne résiste pas à la tentation de les multiplier : lorsqu'on fait sortir les bestiaux de l'étable (nos 83, 142, 684 et 693), c'est à une époque bien déterminée, et avec un fouet dont le manche est d'un certain bois, habituellement une branche de noisetier coupée le dimanche des Rameaux, remplaçant le palâça consacré des rites brâhmaniques ; le tour du foyer qu'on fait faire à la nouvelle épousée (n° 107) semble emprunté à la même liturgie ; l'oracle du coucou (nos 161 et 280) se nomme dans l'Inde le *çabalihôma*, et c'est ici avec une pièce d'or ou d'argent (nos 119 et 139), là-bas avec une pioche d'or, que l'on cueille la plante aux vertus merveilleuses. Les formules sont les mêmes, et, sauf les noms de Jésus et de Marie qui y figurent, on croirait, à certaines pages du livre (nos 227 sqq.) lire une traduction de l'Atharva-Véda. Mais bien plus : certaines prescriptions rituelles, obscures et bizarres, que les auteurs des Sûtras nous transmettent sans qu'aucun commentateur ait daigné les éclaircir, peuvent trouver une explication dans les croyances signalées par Wuttke. On s'est épuisé en

---

qui a fourni à Hebel le sujet d'une de ses plus jolies poésies ; cette résidence forcée lui a été infligée pour avoir travaillé un dimanche. — La bête mystérieuse dont on fait peur aux petits enfants indociles (n° 19) s'appelle en Haute-Alsace *tr wòy-wòy*. — S'il pleut tandis que le soleil luit (n° 21), on dit en Alsace que « le diable bat sa femme ». — La croyance à une race de géants maintenant éteinte a pris corps (n° 44) dans la légende de la damoiselle du Nideck rapportant dans son tablier, en guise de jouet, une charrue attelée de deux bœufs avec le maître et le valet qui la conduisent. — En Alsace, ce ne sont pas les enfants nés dans la nuit du nouvel an (n° 75), mais ceux des Quatre-Temps (*Fronfastenkinder*) qui ont le privilège de voir les esprits ; plus particulièrement ils voient dans la nuit de Noël, ceux qui doivent mourir dans l'année (ML. p. 448 b). = La bûche de Noël ne s'appelle pas *Holtzklotz* tout court (n° 78), mais bien *Winàchtsklotz*, et à la Pentecôte (n° 90) on promène un autre *Klotz*, qui, lui, est un personnage vivant : ML. p. 500 b. — Quand la poule chante le coq (nos 156, 276 et 422), c'est partout un déplorable présage. Mais l'Alsace a érigé en proverbe la conduite à tenir en pareille occurrence, ainsi qu'envers une fille qui siffle : *Wenn t-Maitle pfife un t-Hüehner kräje, se soll mr ne tr Hals erum träje*, ML. p. 345 b. — Il ne faut pas embrasser les chats (n° 173), car leur museau est du poison, et, si l'on en avale des poils, on devient phtisique. — On retrouve les objets perdus (n° 645), en récitant à saint Antoine de Padoue une formulette que j'ai déjà citée ailleurs, etc., etc. — En revanche, je n'ai rien trouvé, dans tout le livre, qui ressemblât à l'usage alsacien de « tenir le pouce », que j'ai décrit ici même, XLV, p. 85.

conjectures sur la cérémonie que voici : au début de l'*agnicayana*, l'adhvaryu fait un trou transversal dans un monceau de terre de fourmilière et s'en sert, comme d'une lorgnette, pour regarder l'argile dont on va fabriquer les briques de l'autel du feu ; à quoi peut bien rimer cette parade ? Or, nous apprenons qu'en Allemagne (nº 117) un homme qui se coiffe d'une taupinière acquiert le don de reconnaître les sorcières. La raison doit être la même dans l'Inde : il s'agit de démasquer les maléfices qui nuiraient à l'œuvre sainte.

Quant à la raison plus profonde qui a fait attribuer de telles vertus à la terre soulevée par un animal, elle se perd dans la nuit du passé. Il ne faut point trop rechercher l'origine des superstitions, c'est souvent œuvre vaine ; mais, pour l'honneur de l'esprit humain, tout au moins, on peut provisoirement admettre qu'elles reposent sur quelque donnée expérimentale. Wuttke, sur ce point, est fort explicite : de même que les formules magiques les plus inintelligibles ont dû jadis avoir un sens [1], il y a un grain de bon sens au fond de toute croyance (nº 256). J'en suis presque aussi convaincu que lui ; mais, aussi éloigné que possible de nier ce que je ne saurais comprendre, j'avoue pourtant que son histoire de calomel dangereux parce que administré pendant la lune croissante (nº 544) me laisse rêveur ; j'aimerais mieux croire que l'enfant en avait absorbé une dose trop forte. Au contraire, je ne sais s'il est permis de donner pour une pure superstition (nº 138) l'usage de l'arnica contre les coupures : au moins cette indication figure-t-elle encore dans toutes les pharmacopées.

Le fait d'observation se dégage souvent avec une netteté singulière du préjugé auquel il a donné naissance : si les esprits invisibles (nºs 43 et 404) ne peuvent sortir d'un lieu clos que par l'ouverture qui leur a donné accès, c'est là un trait emprunté aux invariables habitudes des bêtes fauves et bien connu des braconniers ; si les carrefours sont hantés des démons et des sorcières (nº 108), c'est tout simplement que les croisements de rues et routes sont, pour les hommes aussi, les lieux de rendez-vous les mieux abordables ; si le pois est consacré à Donar (nº 136), qu'on se rappelle le *siliqua quassante legumen* de Virgile ; s'il est défendu de remercier, lorsqu'on a reçu gratis, dans un certain magasin de Berlin, le bout de crêpe qui doit guérir le mal de gorge, — autrement le remède n'opère pas (nº 181), — c'est qu'en effet qui souffre de la gorge fait bien de parler le moins possible. Parfois le vulgaire et récent calembour date à quelques siècles près la naissance d'une superstition : contre l'insomnie (nº 587), on administre

---

1. Excepté, bien entendu, les charabias intentionnels. A ce propos, il a bien vu que, dans le galimatias cité nº 244, les deux derniers mots sont l'anagramme des deux premiers ; mais il n'observe pas que celui du milieu est à lui-même son anagramme, en sorte que la formule totale (*sator arepo tenet opera rotas*) peut se lire indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche.

en poudre l'os temporal (*Schläfenbein*) d'un poisson. Parfois elle remonte à une antiquité immémoriale et n'en est guère moins claire : il n'est pas douteux que le caractère sacré du nombre 7 ne procède des sept planètes, ou de la semaine (quart de la lunaison) ; quant au nombre 13, dont la vertu fatale est sûrement bien antérieure à la Cène [1], il faut se souvenir que chez les Hindous, le 13e mois (intercalaire) est réputé impur ; une fois créée l'année des 12 signes, tout ce qui rompait ce bel ordre dut prendre un aspect omineux.

Parmi ces origines préhistoriques, W. fait une place très importante au naturalisme des premiers âges (nº 10), et l'on ne s'attend pas à ce que j'en sois marri. Je supprimerais même sans scrupule quelques-uns des points d'interrogation dont M. Meyer a émaillé son texte. Mais le scepticisme de l'éditeur sur certains détails ne rend que plus précieuse son adhésion sur les autres : s'il admet que la dame blanche est une aurore parce qu'elle change en or ce qu'elle donne aux hommes (nº 31), je puis enseigner sans en trop rougir que la fable de Midas est un mythe du soleil levant. Qu'on puisse impunément braver le dragon de feu lorsqu'on lui parle à travers un moyeu de roue (nº 49), voilà qui ne se comprend guère si la roue n'est ici, comme dans les Védas, une effigie du soleil ; et je m'en assure davantage quand je lis qu'aucune roue ne doit tourner, — que par suite les rouets chôment (nº 74), — durant les douze jours du solstice d'hiver où la roue céleste semble immobile à l'horizon de l'extrême sud. Quel dommage pourtant, que le même tabou frappe le 28 octobre, jour des saints Simon et Jude (nº 103), où il ne semble pas avoir de fondement !

L'auteur insiste également sur une autre idée qui m'est chère, celle des « superstitions utiles », comme la *Roggenmuhme* (nº 659), dont on menace les enfants tentés d'aller « cueillir les bleuets dans les blés » : c'est là sans doute, pour la moisson future, une défense plus efficace qu'une leçon de magister sur le respect de la propriété privée. Quelques-unes sont exquises de judicieuse naïveté : qui ne peut avoir raison d'une insomnie doit prier pour les âmes du purgatoire (nº 753), car ce sont elles qui l'ont éveillé dans cette intention ; n'est-ce pas en effet la meilleure façon de se calmer et de se rendormir [2] ? Touchante aussi est la recommandation de ne point maltraiter un crapaud (animal utile !) parce qu'on risque ainsi d'ajouter aux souffrances d'une âme du purgatoire (nº 763). Mais le sublime en ce genre est atteint par la croyance qui doit sécher les larmes des vivants sur les morts

---

1. Mais c'est un piètre argument contre cette origine que d'écrire : « Le 13e apôtre, ce n'est pas Judas, c'est saint Paul » (nº 109). La question n'est pas de savoir qui était le 13e apôtre ; le fait saisissable, c'est qu'on était treize au repas et que l'un d'eux (Jésus) était dès ce moment-là destiné à la mort, assuré de mourir.

2. Car, si l'on priait pour ses propres besoins, on y mettrait peut-être une ferveur qui chasserait le sommeil.

(nº 728) : quelle force ou du moins quel effort pour accepter l'irréparable ne doit pas imposer à une mère cette pensée que chacun de ses pleurs est une brûlure pour son enfant [1] !

Quelquefois il eût été bon d'avertir expressément le lecteur que la prétendue superstition n'est qu'une facétie d'aloi douteux. Je ne puis envisager autrement celle-ci (nº 770) : quand deux personnes ont à la fois le même mot en bouche, c'est qu'elles ont racheté du purgatoire une servante de curé. C'est tout de même qu'en Alsace, dans une partie de campagne, si l'un des promeneurs laisse tomber sa canne, les autres s'écrient qu'on a fait une lieue, mais personne ne croit à la coïncidence. Que la sage-femme aille jeter un morceau de sucre au puits pour y pêcher un enfant (nº 429), ce n'est pas une superstition, mais une précaution contre les questions indiscrètes de la marmaille. Qu'on puisse se rendre invisible (nº 473), en trouvant le *Blendstein*, qui gît, invisible lui-même, dans un nid d'oiseau qu'il rend invisible, cela ressemble fort à ce qu'on dit aux enfants, qu'on attrape à coup sûr un moineau en lui posant doucement un grain de sel sur la queue. Enfin, malgré sa gravité solennelle, l'incantation homicide (nº 397) a tout l'air d'une « fumisterie » : il faut, pendant tout un an, soir et matin, à la même heure, au même endroit, réciter trois fois un certain psaume en commençant par la fin ; et, si le conjurateur y manque une seule fois, se trompe d'une minute ou d'une syllabe, c'est lui-même qui meurt. Dans ces conditions, qui oserait tenter l'expérience [2] ?

Quant à la distinction entre religion et superstition, esquissée au début et à la fin, elle me paraît manquée, mais ce n'est pas ici le lieu de la refaire. J'en voudrais seulement indiquer le trait essentiel à mon sens. L'adoration, par exemple, d'un Dieu qui souffre, est religion ; car c'est l'expression concrète la plus énergique de cette vérité universelle, éternelle, absolue, que tout ce qui a vie a souffrance. Mais l'attribution d'une vertu spéciale à une épine de sa couronne est superstition, en tant qu'elle ramène le concept de ce Dieu dans le réseau du temps, de l'espace et de la causalité, et replonge ainsi le croyant au sein de l'illusion du devenir, dont la religion avait précisément pour but de l'affranchir à jamais.

V. Henry.

---

1. Là même où la superstition semble absurde et encombrante, elle contient encore un enseignement pour qui sait y lire : ainsi, si l'on fait le compte de tous les jours de la semaine, du mois, de l'année, etc., qui sont néfastes, on constate (nº 73) que les chances de malheur l'emportent de beaucoup pour l'homme sur celles de bonheur. O sagesse intuitive !

2. On s'étonne, dans un livre consacré à la superstition allemande, de ne trouver mention des *Erlen* que comme arbres : d'où Goethe a-t-il donc tiré sa célèbre poésie ? — On voudrait savoir aussi où Th. Gautier a pris le thème de son *Enfant aux souliers de pain*, qu'il situe en Allemagne. — La meilleure étymologie du mot *Hexe* (nº 209) a été donnée par M. de Saussure, *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. cxvij. — Dans l'impression, extrêmement correcte, je n'ai relevé que quelques coquilles insignifiantes, dont le type est *berühmten* pour *berührten*, p. 79, l. 9.

Principes sociologiques par Charles MISMER, 2e édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1898, I-XI, 1-286 pp., un vol. in-8°.

« Le mouvement général qui entraîne l'univers, soumet tous les éléments dont il se compose, depuis les sphères célestes jusqu'aux plus humbles particules de matière, à une loi de solidarité et de perfectibilité. A moins de faire de l'homme un être en dehors de la nature, la solidarité et la perfectibilité universelles entraînent nécessairement la solidarité et la perfectibilité humaine ». C'est ainsi que, dans sa conclusion, M. Mismer résume la tentative par laquelle il s'est efforcé « de rattacher les lois humaines aux lois cosmiques ». J'ai peur que les prémisses de son raisonnement ne soient pas très solides. La solidarité universelle, déduite de la gravitation, est bien « une vérité positive qui relève de la plus simple observation » ; mais que prouve-t-elle au point de vue de la solidarité sociale, si celle-ci doit avoir une base de justice ? Il est « de simple observation » que la notion même de justice, comprise suivant l'idéal humain, est totalement absente de la mêlée des forces naturelles où la destruction des uns assure la subsistance des autres. L'auteur, il est vrai, ne veut voir là qu'une « apparence ». « En réalité, s'écrie-t-il, la nature est juste autant que sage ». Mais pour défendre cette affirmation, il est obligé d'admettre que « l'homme fini ne saurait contrôler l'infini... Jamais sa curiosité ne pénétrera les intentions et les fins de la nature... » Alors comment constater qu'elle est juste ?

Quant à la « perfectibilité universelle », l'auteur me paraît la confondre avec l'évolution. Il a raison de dire que « tout se meut incessamment... » et que « le changement est comme le mouvement un phénomène naturel vérifiable par l'observation.... ». Mais à quoi tend ce changement perpétuel de l'univers ? L'auteur est obligé de constater que « la terre sera certainement inhabitable un jour ». Voilà une perfectibilité qui échappe à la mesure de l'homme. M. M. en établissant l'impuissance de celui-ci à pénétrer les fins de la nature a établi du même coup son impuissance à savoir si oui ou non la nature se perfectionne : car l'amélioration suppose un but connu qui serve de criterium au progrès.

Ce n'est d'ailleurs qu'à la page 134 de son volume que l'auteur semble s'être préoccupé de trouver « ce dernier fondement de la certitude » sur lequel il a voulu ériger des principes sociologiques « inébranlables et définitifs ». Jusque-là son ouvrage est un recueil de mélanges (parus jadis dans la *Revue positive*), sur des questions diverses relatives à l'organisation sociale et qui n'apportent pas de contribution vraiment neuve à la science. L'auteur aurait mieux fait de concentrer toutes ses forces sur ce qu'il appelle la partie organique de son livre. S'il y avait apporté un peu plus de rigueur d'argumentation, il aurait vu ce qu'il fallait sacrifier de sa thèse générale, et il aurait creusé plus

à fond les parties vraiment solides de son sujet, à savoir l'étude de la solidarité humaine et celle de la perfectibilité sociale, sur laquelle il a des vues justes en général, mais qui sont indiquées d'une façon trop sommaire ou trop dogmatique. Les plus ingénieuses, imprégnées de la méthode et de l'esprit *positifs*, se rattachent à la question de l'éducation et de l'instruction.

E.

Études critiques sur les connaissances et sur la psychologie, par W. U. Tenicheff. Paris, Giard et Brière, éd., 1900, in-8° et 51 p.

L'opuscule de M. Tenicheff, qui a d'abord paru dans les *Annales de l'Institut international de sociologie*, et qui fait partie d'un « programme d'études ethnographiques relatives à la classe cultivée des populations urbaines russes », prouve combien dans tous les pays sont grandes actuellement les préoccupations des esprits réfléchis touchant les matières mêmes de l'enseignement public. « Considère-t-on comme plus important de posséder des connaissances utiles aux individus et les rendant aptes à servir la société, ou bien juge-t-on le degré de l'instruction supérieure lorsqu'on peut faire montre de connaissances astronomiques, archéologiques, mythologiques, et lorsqu'on peut, à l'occasion, citer quelque sentence latine ou même grecque? » Telle est la question que se pose M. Tenicheff : son étude est tellement fragmentaire, qu'il est difficile de préciser la réponse définitive qu'il ferait, s'il épuisait son sujet, à la question qu'il a formulée. On aperçoit cependant le sens dans lequel il résoudrait celle-ci, par la façon dont il étudie, dans un chapitre spécial, l'influence et l'utilité de la psychologie. Il se demande si cette dernière « qui devrait être une science puisqu'elle est enseignée non seulement dans les universités, mais encore dans les collèges, nous fournit un enseignement utile pour la vie pratique ». Or l'auteur constate que les traités de psychologie sont « consacrés pour la plus grande partie aux raisonnements généraux sur les états d'âme, précédés de descriptions, de définitions et de dénominations correspondantes » qui, d'ailleurs, ne s'accordent pas chez les différents auteurs, — et qu'ils s'éloignent singulièrement des réalités de la vie. « Les psychologues, plongés dans leurs méditations au fond de leur cabinet, oublient que nous vivons en société et que nous puisons nos connaissances dans notre entourage. Ils négligent les états d'âme provenant des difficultés que l'homme peut rencontrer pour satisfaire aux besoins de sa vie individuelle et sociale... » D'où l'auteur conclut que « la psychologie à l'exception de la psychophysique (qu'on peut en grande partie rapporter à la physiologie des organes des sens) fournit très peu de connaissances positives » répondant à la définition qu'il a donnée de celles-ci : « des ré-

sultats d'expériences, d'enseignements, d'actions simultanées de toutes sortes d'influences, résultats qui nous obligent à modifier notre ligne de conduite d'après nos impressions ». On aperçoit le point de vue tout à fait social et utilitaire auquel se place M. Tenicheff dans son enquête sur les objets d'éducation. Il est à désirer qu'il la poursuive et en consigne les résultats dans une étude ultérieure.

E.

Paroles d'un vivant, par Gabriel DE BEAUMONT. Préface de M. Ernest Naville, un vol. gr. in-8°, I-XXXV et 230 pp. Genève, Eggimannet Cie. Paris, Alcan, 1900.

M. Gabriel de Beaumont, à en juger par la notice publiée en tête de ce volume, semble avoir été une nature délicate, essentiellement chrétienne, généreuse d'aspirations, distinguée de goûts, digne d'avoir été profondément aimée par sa famille et ses amis. Je ne sais si ceux-ci n'auraient pas rendu un meilleur service à sa mémoire en publiant simplement un choix *restreint* de ces pensées qu'on a réunies ici — bien qu'en extrait seulement — sous forme d'un grand in-8° trop volumineux. Le recours presque constant à la Bible et à ses images rend ces pensées monotones, et le symbolisme dont elles sont empreintes ne donne guère de force à l'argumentation. On y sent plutôt que la vigueur de l'esprit, la douceur d'une âme qui a trouvé sa source de certitude et qui y puise éternellement sans jamais douter de la qualité de l'eau qu'elle savoure. Dans ces conditions, il est difficile d'atteindre à l'originalité, et l'auteur d'ailleurs ne la cherchait pas. En feuilletant ce volume, je rencontre cependant cette pensée qui exprime bien une impression que j'ai souvent éprouvée en parcourant certaines collections particulières : « Qui est celui qui possède réellement un tableau : le prince qui sait qu'il se trouve dans sa galerie, qui ne le regarde jamais pour en jouir, si ce n'est dans la pensée qu'il lui vaut une fortune — ou bien le peintre (M. de Beaumont l'était lui-même) qui va souvent le regarder, en jouit en le regardant et après l'avoir vu ? N'est-ce pas réellement ce dernier qui le possède ? »... Voilà qui réconcilierait avec les fortunes princières... à condition que les princes laissent les amateurs visiter librement leurs galeries.

E.

— M. M. SCHWAB vient de publier une intéressante monographie intitulée : *Salomon Munk, membre de l'Institut; sa vie et ses œuvres* (1803-1867). Elle se termine par une bibliographie complète des publications de l'éminent orientaliste. (Paris, Leroux, in-12, p. 236).

— On a publié à Budapest (*Jahresberichte der Landes-Rabbinerschule für das*

Schuljahr, 1898-1899), une étude du prof. David Kaufmann (mort le 6 juillet 1899), intitulée *Studien über Salomon Ibn Gabirol*, célèbre rabbin du XIe siècle, versé dans les études philosophiques. Elle débute par un chapitre curieux sur les rapports entre les ouvrages de celui-ci et le Pseudo-Empedocle (in-8e, p. 124).

— Vient de paraître : *Catalogue of the Library of the India Office*, vol. II, part. II. *Hindustani Books*, by J. F. Blumhardt, M. A., Professor of Hindustani and Lecturer on Hindi and Bengali at University College, London, and Teacher of Bengali at the University of Oxford ; London, printed by Eyre and Spottishwoode, 1900 ; 1 vol. in-8, cartonné de viij-379 pages.

— Le fascicule 1er du tome VII des *Skrifter utgifna af K. Humanistika Vetenskaps-Samfundet i Upsala* (Upsal et Leipzig 1900), dû à la plume infatigable de M. Fr. Tamm, est intitulé : *Sammansatta Ord i nutida Svenskan undersökta med hänsyn till bildning av förleder*. C'est une étude, extrêmement poussée dans le détail, et beaucoup plus intéressante pour le scandinaviste pratique que pour l'historien du langage, de la composition en suédois au point de vue spécial de la forme du premier terme des composés nominaux.

— Les remarquables études de M. T. E. Karsten, docent à l'Université de Helsingfors, publiées par la Société des Sciences de Finlande, — *Studier öfver de Nordiska Spraakens primära Nominalbildning*, Helsingfors, 1900, 283 pp., 5 mk. — mériteraient mieux qu'une simple mention, si elles n'étaient la simple continuation d'un ouvrage dont le début ne nous est point parvenu. Dans chaque catégorie de dérivation suffixale, l'auteur distingue avec grand soin : 1° les formes à racine normale, réduite et fléchie ; 2° les types indo-européens, s'il y en a ; puis les types européens, germaniques et isolés. On doit recommander à tout indogermaniste au moins une lecture rapide de cette monographie consciencieuse.

— La commission de l'Institution Arnamagnéenne, après avoir publié le catalogue des manuscrits de la précieuse collection qui porte ce nom, fait paraître aujourd'hui *Katalog over oldnorsk-islandske Haandskrifter* (Kœbenhavn. Gyldendalske Boghandel, 1900. Grand in-8° de LXV-517 p. Prix : 10 kr.) celui des vieux manuscrits norvégiens et islandais conservés à la Bibliothèque royale et à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague (116 numéros pour celle-ci, 1304 pour l'autre). Suit un état des numéros nouveaux qui ont enrichi la collection dans les années 1894-1899, soit du n° 2828 au n° 2842. M. le bibliothécaire Dr Kaalund expose, dans une longue introduction, comment et quand ces manuscrits sont venus de Norvège et d'Islande en Danemark ; puis, dans le corps du catalogue, il nous donne, numéro par numéro, la description, l'historique et le contenu de chaque pièce. Enfin, cinq index différents permettent de retrouver immédiatement tout ce qui se rapporte à tel ou tel sujet. C'est dire toute l'importance de ce travail et de quelle utilité il sera à tous les nordisants. — L. P.

— Parmi les documents relatifs à l'histoire de Gênes que contient le numéro de mai-juin du *Giornale storico letter. della Liguria*, nous signalerons comme apport de l'érudition française aux annales locales de l'Italie, des documents relatifs au soulèvement de 1821, que H. Léon G. Pélissier a tirés des papiers de Pons de l'Hérault. Pons, expulsé de Gênes comme libéral, quoiqu'il eût sauvé la vie du gouverneur durant l'échauffourée, continuait à s'intéresser à des événements qui auraient pu mal tourner pour lui. — Ch. Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 5 novembre — 1900

F. W. von Bissing, **Ein Thebanischer Grabfund aus dem Anfang des Neuen Reichs,** Berlin, A. Duncker, 1900, in-fol. 1[ère] livraison, 3 p. et III p. en couleur.

Je ne veux, pour le moment, qu'annoncer ce bel ouvrage. Les bijoux de la reine Ahhotpou sont bien connus et la photographie et le dessin en ont reproduit les principaux à plusieurs reprises ; mais les quelques fac similé en couleur qui ont été faits par le soin de Desjardins et de Bisch, sont introuvables, et ceux-là seuls peuvent imaginer la richesse et la beauté de leur coloris qui les ont vus en original au Musée de Gizèh. M. de Bissing les a fait copier à l'aquarelle par Howard Carter, le peintre qui a dessiné si bien pour Naville les admirables bas-reliefs de Dèir el Baharî, et il en publie aujourd'hui la première livraison. On y trouvera deux des meilleures pièces de la collection, la hache d'armes et le poignard du Pharaon Ahmosis I[er]. La reproduction des aquarelles est fort bonne ; peut-être cependant l'ensemble est-il un peu plus foncé de ton qu'il ne conviendrait. C'est là un défaut léger et auquel il sera facile d'obvier dans les livraisons prochaines.

G. Maspero.

Die Alfîje des Jbn Muti, herausgegeben von D[r] K. Y. Zetterstéen, privat-docenten an der Universität Lund. — Leipzig, 1900, in-8, chez Hinrichs. Introduction, p. viii, notes, 18 p.; texte 70 p.

Les Arabes ont toujours eu une prédilection marquée pour le mécanisme mémnotechnique qui a valu chez nous au bon Claude Lancelot

une réputation aujourd'hui bien éclipsée. Leur prosodie, d'ailleurs assez compliquée, possède un certain mètre *redjez* qui s'adapte parfaitement aux ouvrages didactiques et leur donne le caractère d'une prose rimée et rythmée, qui se grave plus aisément dans la mémoire.

La grammaire de l'arabe classique, par ses subtilités et les caprices de ses règles, avait plus que tout autre science le droit d'invoquer cette muse facile. Au XIIIe siècle de notre ère, Ibn Mâlik, érudit dont le nom est resté populaire dans les écoles musulmanes, composa pour la plus grande satisfaction des maîtres et des élèves un traité de grammaire versifiée conforme aux procédés du genre et, comme il avait su renfermer en mille distiques toutes les finesses de la langue littéraire, il donna à son livre le nom d'*Alfiya* ou plus exactement *dourret alfiya* qu'on peut traduire par « la quintessence en mille vers ».

Naturellement un pareil livre où l'obscurité du fond se complique de la concision inévitable de la forme, ne pouvait se passer de commentaires et de gloses. On peut voir dans nos Catalogues orientaux la liste respectable des interprètes d'Ibn Mâlik. Tous sont tenus en grande estime dans les Medresèh, et il est juste de reconnaître que, sans leur collaboration, le texte original serait resté lettre morte. Grâce à eux les mille distiques énigmatiques sont devenus le thème obligé des hautes études de philologie en Orient et plus tard le maître par excellence de la grammaire arabe, Silvestre de Sacy, a tiré de ce code grammatical les lois essentielles et les a nettement élucidées à la suite du texte qu'il publia, en 1838, dans la collection du *Translation fund*. On doit aussi une bonne mention aux patientes recherches de Dieterici et à la traduction littérale de M. Goguyer qui ont l'un et l'autre complété l'œuvre de l'illustre orientaliste.

Jusqu'à ce jour, le traité d'Ibn Mâlik faisait seul autorité; mais voici qu'un érudit suédois, M. Zettersteen, privat docent à l'Université de Lund, a jugé utile de remettre en lumière une autre *Alfiya* moins souvent citée, ce qui ne veut pas dire pourtant qu'elle soit inférieure à celle que la postérité lui a préférée. Le texte que M. Z. vient de publier peut du moins revendiquer la priorité à la fois de date et de titre. L'auteur est un philologue nommé Zya ed-dîn Ibn Mouti, maghrébin d'origine et qui vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle. On a peu de détails biographiques sur ce personnage : on sait seulement qu'il résida longtemps à Damas, qu'il y forma de bons élèves et alla ensuite se fixer au Caire où il composa le poème grammatical qui porte aussi le nom d'*Alfiya* — remarquons en passant que ce titre ne doit pas être pris tout à fait à la lettre puisque le nombre des vers est de 1015. — On connait de source certaine la date de sa mort, en 1231 de notre ère, c'est-à-dire un demi siècle environ avant Ibn Mâlik. Pourquoi ce dernier est-il resté seul maître du terrain, quels sont ses titres de supériorité sur Ibn Mouti ? C'est ce que le savant éditeur ne manquera pas d'expliquer, lorsqu'il étudiera à fond le texte restauré

par ses soins, et l'étude de la philologie arabe n'aura qu'à gagner à ce parallèle entre les deux ouvrages homonymes.

En attendant, M. Z. a su tirer le meilleur parti des trois manuscrits que les bibliothèques de Berlin, de l'Escurial et de Leyde ont mis à sa disposition. Il ne s'est pas contenté d'une simple collation de copies et, pour améliorer sa tâche, il a compulsé toute la littérature spéciale dont la grammaire des Arabes a été l'objet chez nous et en Orient. Ses annotations prouvent qu'il n'a négligé aucune source d'information et que la technologie de cette science lui est tout à fait familière.

Néanmoins, disons-le encore, nous ne pouvons considérer son œuvre comme terminée. L'*Alfiya* d'Ibn Moutî n'est ni moins abstraite ni moins concise que celle d'Ibn Mâlik et comme celle-ci, elle n'est guère accessible même aux gens du métier qu'avec l'aide d'un commentaire. Ce commentaire, c'est de M. Z. que nous l'attendons. Il ne peut être question d'une traduction littérale, ce serait chose fastidieuse et sans profit. Que M. Z. s'inspire de l'exemple de S. de Sacy et, suivant le texte vers par vers, qu'il supplée par de claires explications, au besoin par des exemples, au laconisme obligé de son auteur. Voilà le complément que nous demandons au savant éditeur. Sa préface, il est vrai, ne nous donne aucune promesse à cet égard, mais on se refuse à croire qu'il s'arrêterait à moitié chemin et renoncerait à donner à son ouvrage toute l'utilité qu'on a le droit d'en attendre.

Le vieux grammairien Sibawaïhi a eu en France les honneurs d'une édition qui fait autorité et une version allemande en facilite aujourd'hui la lecture. Le supplément de travail que nous demandons à M. Zetterstéen viendra à point compléter celui de MM. H. Derenbourg et Jahn et contribuera à replacer les études de philologie arabe, un peu négligées maintenant, au rang qui leur dû dans le domaine de l'érudition musulmane.

B. M.

Maurice Courant. **Catalogue des livres chinois, coréens, japonais,** etc. conservés à la Bibliothèque nationale. Premier fascicule, n°s 1-2496, in-8° de VII 148 pp. Paris, Leroux, 1900.

L'administration de la Bibliothèque nationale a chargé M. Maurice Courant de rédiger le catalogue des livres chinois, coréens et japonais qui sont confiés à ses soins ; elle ne pouvait faire un meilleur choix : par sa publication sur la bibliographie coréenne, M. C. offrait des garanties de compétence qu'il eût été difficile de trouver ailleurs. Le premier fascicule de ce catalogue vient de paraître ; il justifie nos espérances. Quand cet ouvrage sera terminé, il sera un guide précieux pour les sinologues à qui il épargnera des recherches fastidieuses et

souvent inutiles ; en réunissant aux deux fonds chinois du département des manuscrits les pièces qui sont conservées dans le département des estampes et dans la section des cartes, M. C. nous a, en outre, révélé des richesses dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la littérature de l'Extrême-Orient seront reconnaissants à l'auteur de l'excellent instrument de travail qu'il met entre leurs mains.

Je n'ai pas à critiquer la classification adoptée par M. Courant. Les raisons qu'il donne dans son avertissement pour expliquer qu'il ait cru devoir abandonner le plan de la Bibliographie impériale chinoise me paraissent suffisantes. A mon sens cependant, il eût peut-être mieux valu ranger tous les ouvrages bouddhiques dans une seule section où on aurait observé rigoureusement l'ordre suivi dans le Tripiṭaka ; j'ai quelque peine à m'habituer à chercher parmi les annales laïques le *Fo tsou li tai t'ong tsai* (nos 345-347), ou parmi les histoires administratives, économiques, etc. le *Fo tsou t'ong ki* (nos 910-912), quand je sais que ces deux ouvrages ont leur place toute marquée dans le Tripiṭaka ; il eût été d'ailleurs facile d'ajouter à la suite des diverses parties du Tripiṭaka les textes bouddhiques qui ne sont pas inclus dans cette collection.

On aurait pu souhaiter dans certaines notices un peu plus de précision ; par exemple, il eût été bon d'indiquer que le *Si yu choei tao ki* (no 1868) a été composé par *Siu Song*, dont le surnom est *Sing-po*, et que le *Si yu wen kien lou* (no 1830-1831) a été écrit en 1777 par *Tch'oen-yuen*, alors âgé de 71 ans, ce qui a fait dire à Wylie (*Notes on Chinese Literature*, p. 52) que l'auteur de ce livre s'appelait *Ts'i-che-i* = 71. Ces deux ouvrages sont d'ailleurs bien connus des sinologues ; le premier est cité par M. Hirth dans ses *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk* (Saint-Pétersbourg, 1899) ; le second a été analysé par M. Guéluy (*Description de la Chine occidentale*, Louvain, 1887) et par M. Ch. Denby (*The Chinese conquest of Songaria*, dans *Journal of the Peking oriental Society*, vol. III, p. 159-181). Il importait donc de mentionner les noms de ces deux auteurs chinois.

A propos du *Ta t'ang si yu ki* (no 1872-1874), M. Courant mentionne la préface du ministre *Tchang Yue*. M. Watters (*China Review*, vol. XVIII, p. 334-335, et moi-même (*Revue critique*, p. 263-264) avons démontré que cette préface ne pouvait pas avoir été écrite par *Tchang Yue*, et qu'elle devait être attribuée à *Yu Tche-ning*.

L'impression est très soignée ; les quelques fautes insignifiantes que j'ai relevées ne mériteraient pas d'être signalées dans tout autre livre qu'un catalogue [1]. Nous ne pouvons que souhaiter, en terminant, de voir prochainement s'achever cette utile publication.

Ed. CHAVANNES.

1. Page 35, col. 1, ligne 28, *tshe* devrait être écrit, dans le système de transcription particulier à M. C. avec un *e* pointé en dessous ; — p. 68, col. 2, ligne 2,

Laut- und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte..... herausgegeben von Ferdinand Dieter. Zweiter Halbband : Formenlehre [1]. — Leipzig, Reisland, 1900. In-8, viij-446 pp., cotées 345-795. Prix : 9 mk.

La destinée a voulu que cet excellent livre n'échappât point aux menus inconvénients inséparables, semble-t-il, d'une collaboration scientifique : déjà la phonétique du vieux-frison avait été ajournée à la publication de la morphologie, et aujourd'hui l'ouvrage s'achève sans morphologie ni phonétique de ce dialecte. Cela est fâcheux ; car précisément il est déjà à beaucoup près le moins riche en ressources d'étude, et aussi parce que l'introduction du frison était le seul trait essentiel qui différenciât la collection de M. D. de l'entreprise similaire de M. Streitberg. Mais on nous assure que la lacune sera comblée avant peu : si c'est par un ouvrage séparé, ou par un fascicule continuant la pagination de celui-ci, nous n'en sommes pas informés.

Sauf ce détail, l'ouvrage forme un parfait ensemble, et l'unité, non seulement de plan et de méthode, mais aussi de doctrine, qui y règne d'un bout à l'autre, fait le plus grand honneur à l'esprit de direction de M. Dieter.

La répartition de la morphologie comporte la conjugaison et la déclinaison de chacun des anciens dialectes germaniques, respectivement précédées de leurs prototypes prégermaniques.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le caractère hypothétique et aventureux de certaines solutions, qui sans doute demeureront longtemps encore contestées entre les germanistes : ce que furent à l'origine les parfaits faibles [2] ou les parfaits redoublés sans redoublement, personne n'a la prétention de le savoir avec certitude, et la science n'a rien à gagner à ce que le critique avoue ses préférences personnelles pour telle ou telle des opinions qui la divisent. Je me bornerai

---

les deux caractères chinois sont intervertis ; — p. 72, col. 2, ligne 1, il faut substituer le caractère *ts'ien* au caractère *kan* ; — p. 91, col. 1, ligne 3, lire *hoan* au lieu de *koan* ; — p. 114, col. 2, ligne 5, lire *Hia* au lieu de *Hiao*.

1. Cf. *Revue critique*, XLV (1898), p. 318.

2. Pour ce temps, M. Bethge s'en tient à l'idée d'une agglutination avec le verbe signifiant « faire » (p. 369, soit got. *saúrgái-dêdum* « nous mîmes en soin », etc.). Mais, indépendamment de cette bizarrerie que l'auxiliaire en question se combinerait tantôt avec un thème nu tantôt avec une forme de déclinaison, qu'est-ce donc que *-dêdum* à son tour ? Est-ce vraiment un parfait redoublé (p. 390) ? Si oui, comment se fait-il que le vocalisme pur de la racine (*dhē*) apparaisse précisément dans la syllabe de réduplication, où aucune autre langue ne la montre ? Ou encore, qu'est-ce que l'*y* de l'ags. *dyde*, si ce n'est la métaphonie d'une voyelle dont sans doute le timbre et l'origine demeurent mystérieux, mais qui à coup sûr ne pouvait légitimement figurer dans une syllabe de réduplication ? Et, si par hasard *-dêdum*, au lieu d'être un parfait redoublé, était, lui aussi, un parfait faible, on voit dans quel cercle tourneraient ceux qui enseignent que les parfaits faibles lui doivent l'existence. V. cependant Streitberg, *Urgerm. Gramm.*, p. 329.

donc à une observation de pure pédagogie, d'autant mieux de saison que l'auteur l'a prévenue : « der ausdruck *schwaches praeteritum*, écrit-il p. 366 avec un point d'exclamation, ist nicht zu verwechseln mit den sogenannten *schwachen* stammformen im *starken* perfekt. » Mais vraiment, si les linguistes allemands ont conscience de l'imperfection de leur nomenclature et des efforts qu'elle exige de l'attention de leurs élèves, pourquoi donc n'en changent-ils pas ? Nous disons, comme eux, « parfaits forts » et « faibles » ; mais, dans l'apophonie du verbe fort, nous distinguons les degrés « normal, réduit, fléchi, allongé », ce qui supprime toute cause d'amphilologie [1].

En conjugaison gotique, il manque l'accent sur l'*u* de *thlaúhans* (p. 392, l. 12), et il n'eût pas été superflu de faire observer que le consonnantisme de *hlathan* « charger » (p. 394), bien que confirmé par celui de l'allemand, est véhémentement suspect d'altération en présence de l'ags. *hladan ;* car on ne voit pas d'où l'anglais aurait tiré son *d*, tandis que la consonne gotique et teutonique peut fort bien procéder d'une fausse alternance grammaticale.

M. Kahle déjà — et j'en ai exprimé le regret [2] — s'était borné à constater, sans un essai d'explication, l'identité de la 3e à la 2e personne du singulier en vieux-norrois. Voici maintenant que M. Bethge (p. 429) la déclare inexplicable. Je me sens bien téméraire d'opposer mon sentiment à la conviction des germanistes les plus autorisés ; mais il me semble que la conjugaison réfléchie est assez ancienne pour fournir une base solide à cette évolution insolite. De très bonne heure on a dit, par voie phonétique, *kallask* « tu t'appelles » et *kallazk* « il s'appelle », et la quasi-identité de ces deux formes était de nature à favoriser à l'actif l'emploi de *kallar* « tu appelles » au sens de « il appelle ». Mais bien plus : à un moment donné, on a dit indifféremment *kallask* et *kallazk* dans les deux sens ; et dès lors l'identification à l'actif devait en quelque sorte s'imposer. La seule question serait de savoir pourquoi la 3e personne a pris la forme de la 2e, et non la 2e celle de la 3e ; mais nous n'en sommes point encore parvenus, en fait d'analogie, au point de résoudre le problème de l'âne de Buridan. Il est très vrai que la confusion de *kallask* et *kallazk* (p. 436) ne se constate en littérature que vers le début du XIIIe siècle ; mais une altération d'un caractère aussi aisé, due à une plus ou moins grande rapidité de prononciation, s'est sûrement introduite dans le langage parlé longtemps avant d'apparaître dans les documents écrits. Dans le même ordre d'idées, l'usage anglo-saxon et vieux-saxon (p. 383, 457 et 475) de la 3e personne du pluriel en fonction de 1re et 2e, comportait aussi un peu plus de développement [3].

1. Sk. *tishthási* et *tishtháti* (p. 380 et 381) sont de fâcheux barbarismes.

2. *Revue critique*, XLII (1896), p. 259, n. 1.

3. Cf. V. Henry, *A short comparative Grammar of English and German* (London, 1894), n° 214, p. 346.

Dans la conjugaison allemande (p. 482), on se demande ce qui a empêché M. Hartmann de diviser expressément la 1re comme la 2e classe de verbes forts en deux sous-classes, suivant que la diphtongue originelle du sg. du parfait subsiste ou se monophtongue, soit donc *trîban treib* et *zîhan zêh*. Et, dans la 2e classe, même sous le couvert de l'astérisque, on ne saurait restituer **hiufan*, qui n'a point existé : il faut lire **hiofan*.

La déclinaison indo-européenne est tracée de main de maître, avec une sobre clarté [1]. Mais on sent malheureusement que, lorsque l'auteur s'aventure sur le terrain du sanscrit, il ne fait que suivre un guide qu'il ne comprend pas toujours : où a-t-il pris (p. 544) que l'usage sanscrit soit de joindre à un sujet pluriel neutre un prédicat singulier ? M. J. Schmidt a de bons yeux ; et c'est à peine si, en cherchant bien, — car il en avait bonne envie, — il a pu dénicher dans tout le Rig-Véda trois ou quatre applications de la règle τὰ ζῷα τρέχει ; encore ne sont-elles pas toutes claires [2].

Au chapitre des adjectifs je relève (p. 556) une bien élégante explication du passage des anciens thèmes en *-u-* à la flexion en *-yo-* : la transition s'est faite par le féminin, soit **hardwjôs* « dures » (cf. gr. ἡδεῖας) devenu *hardjôs*, qui a amené par analogie un acc. msc. pl. got. *hardjans* au lieu de **harduns*. A la page suivante, l. 6, il faudrait avertir le lecteur que le doublet vieux-norrois cité (*blindu blindum*) est un datif singulier. P. 559, au sujet des comparatifs, la brillante découverte de M. Thurneysen n'a point trouvé place, quoique sans elle il soit à peu près impossible de comprendre pourquoi le comparatif germanique ne connaît que la déclinaison faible : il faut poser got. *-iza* = gr. *-ίσων devenu -ίων, et tout se tient ainsi.

Les numéraux ags. *twêgen*, as. *twêna* et ahd. *zwêne* (p. 690, 725 et 759) gardent leur physionomie de sphinx : sans reproche pour les auteurs ; mais il était bon de le constater. Je suis bien trompé, cependant, si les deux derniers tout au moins ne contiennent une contamination quelconque du nombre 1 : il y a longtemps que l'on a constaté l'influence réciproque des voisins de série ; mais par quelle voie pareille influence se serait exercée ici, et pourquoi plutôt au masculin

---

1. Comme il ne faut, autant que possible, jamais rien enseigner qu'on ne justifie, si l'on admet — ce qui est fort plausible — que la désinence du génitif sg. des thèmes en *-o-* était *-syo*, et que c'est le germano-slave qui l'a changée en *-so*, d'abord dans les thèmes pronominaux, puis dans les substantifs (p. 535), il est facile, pour ne point laisser l'esprit de l'élève sur une interrogation insoluble, de renvoyer tout au moins au *Grundriss* de M. Brugmann, II, p. 779.

2. Cf. *Revue critique*, XXVIII (1889), p. 115. — Dans le passage R. V. x. 76. 6, la correction *sótum* pour *sótu*, déjà indiquée par Roth et Grassmann, paraît s'imposer ; et d'ailleurs, ici, le sujet est un pluriel masculin. Ainsi, au grand maximum, cinq exemples sur un nombre incalculable de phrases, c'est tout ce qu'une familiarité de vingt années avec la littérature védique m'a permis de découvrir. Et M. Delbrück (*Altind. Syntax*, p. 83) n'en admet que trois !

qu'aux deux autres genres, je le laisse à trouver à plus fin que moi. Je ne vois pas non plus ce qu'il y a de particulièrement « auffällig » (p. 729) dans le contraste du nominatif pl. *helidôs* et de l'accusatif pl. *hringa*, alors qu'il ne se constate que dans le poème de Hildebrand, la langue de ce morceau étant à bon droit tenue pour hybride : l'une et l'autre forme est à la fois nominatif et accusatif ; mais la première appartient au bas-allemand, la seconde seule au haut-allemand. Le type *mi* ou *di* pour *mir* ou *dir* (p. 742) est dans le même cas ; dans le confessionnaire de Würzburg il pourrait n'être qu'une simple graphie.

La petite addition de la p. 779 (l. 23) est assez étrange : à un paragraphe qui enseigne le changement éventuel de *a* en *o* après labiale, il faut ajouter « ähnlich *funf* für *finf* ». Il n'y a guère parité, ce me semble ; et puis n'est-il pas beaucoup plus simple, et presque indispensable en présence de l'oberdeutsch *fuchzehn* « 15 » et du souabe *fuft* « 5e », de restituer un type germanique **funhw-* qui répond à l'état réduit du **penqe* primitif ?

L'appendice de 25 pages qui termine le livre et porte essentiellement sur la phonétique, le met d'ailleurs parfaitement au courant des controverses les plus récentes. J'ose même croire qu'il n'y aurait pas profit à les multiplier : la clarté de la grammaire germanique est si satisfaisante dans l'ensemble, qu'il fait peine de la voir compromise par des discussions de détail.

V. Henry.

Victor du Bled. **La société française du XVIe au XXe siècle — XVIe et XVIIe siècles**, in-12, 318 pp. Paris, Perrin, 1900.

Nous serons bien déçus en lisant ce livre. Son titre semblait promettre un tableau d'ensemble de la société française pendant deux cents ans et nous n'y trouvons que quelques études sur le monde des salons. Et ce qui est plus surprenant encore, c'est d'entendre l'auteur déclarer, au commencement de sa préface, qu'une histoire de la société française : « c'est proprement une histoire des mœurs polies, de la grâce, de l'urbanité, des hommes et des femmes d'esprit, des salons et de la conversation, de l'amour mondain et de l'amitié » et pas autre chose. Mais ce monde si restreint, il le réduit encore à six ou sept points particuliers : *les Amadis, l'Académie de Charles IX, le roman de l'Astrée, la cour de Henri IV, l'hôtel de Rambouillet, la société intime du cardinal de Richelieu, la société et Port-Royal*. Ce livre est en somme un recueil de quelques dissertations sur la haute société du XVIIe siècle et rien de plus.

Ces dissertations sont assez substantielles, mais peu approfondies. On connaît à peu près, pour les avoir rencontrées un peu partout, les innombrables anecdotes dont l'auteur construit ses récits, mais il n'a

pas assez le talent de mettre en relief celles qui sont vraiment caractéristiques, de sorte qu'on n'emporte de cette lecture qu'un souvenir vague où ne subsiste aucun aperçu frappant. On se plaira peut-être à lire ce livre pour se remettre en mémoire maints petits faits qu'on a oubliés, mais je doute fort qu'on y puisse apprendre quelque chose.

Raoul ROSIÈRES.

SAINT-SIMON, **Mémoires**; édition de M. A. DE BOISLISLE, t. XIV, Paris, Hachette, 1899; 700 pages in-8° (Collection des *Grands Écrivains de la France*).

Que dire aux lecteurs de Saint-Simon qui connaissent déjà les treize premiers volumes des *Mémoires* dans l'édition de M. de Boislisle pour leur annoncer la publication du quatorzième volume? Que dire d'autre part, à la même occasion, aux lecteurs de Saint-Simon qui ne connaîtraient pas cette édition, s'il pouvait s'en trouver d'aussi infortunés ? Bornons-nous donc à analyser ce tome quatorzième.

Le texte même de Saint-Simon renferme la fin de l'année 1706 et le commencement de l'année 1707; il s'ouvre avec le siège de Turin et se termine peu après la bataille d'Almanza. Les parties les plus développées de cette période se rapportent aux malheureuses opérations de Turin, pour lesquelles l'auteur devait des renseignements de premier ordre à ses relations avec le duc d'Orléans; —au procès intenté par le prince de Guémené au duc de Rohan sur le nom et les armes de Rohan, dont l'exposé figure ici pour réparer un oubli de l'année 1704;— à la fameuse affaire des faux généalogiques sur les origines de la maison de Bouillon, autre oubli de l'année 1704; — à la *Dîme royale* de Vauban et aux livres de Boisguilbert;—au premier président Harlay, dont le portrait, déjà esquissé à plusieurs reprises, est ici dessiné dans son entier, à propos de la mise à la retraite de « ce cynique », avec toutes les laideurs physiques et morales que Saint-Simon attribue au modèle; — aux *parvulo* de Meudon; — à la campagne d'Almanza.

Pour le commentaire perpétuel qui accompagne le texte, on connaît l'abondance, la précision, la sûreté avec lesquelles M. de B. sème à chaque page les richesses de son érudition impeccable, qui doit faire dans l'autre monde l'étonnement de Saint-Simon lui-même et qui fait dans celui-ci la joie de tous ceux qui ont un peu fréquenté le grand règne.

Les Additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* sont au nombre de 145 (694-739). A propos du duc de Créquy (708), Saint-Simon y donne des anecdotes qui ne se retrouvent pas dans les *Mémoires*; de même, à propos de l'abbé de Montgon (714).

Les Appendices de M. de B. occupent avec les Additions et Corrections plus de 150 pages de petit texte. Les dix-sept Appendices méri-

teraient d'être analysés en détail; car chacun d'eux se compose, comme on le sait par les volumes précédents, ou de documents inédits ou d'un mémoire qui renouvelle telle question de l'histoire du siècle de Louis XIV. Faute de pouvoir tout dire, je signale les Appendices suivants.

II. Le duc d'Orléans et la campagne d'Italie. Série de vingt-neuf lettres inédites, dont plusieurs de grande valeur pour le récit de ces tristes événements, au bas desquelles on lit les noms du duc d'Orléans, du duc du Maine, des deux duchesses d'Orléans, de la duchesse de Bourgogne, du prince de Vaudémont, de Chamillart, etc.

VIII. Le cardinal de Bouillon, Baluze et le procès des faussaires. Ce serait peut-être manquer de respect à la gravité de l'histoire et donner à un lecteur distrait une singulière idée de la science admirablement informée de M. de B. et de son talent d'exposition fait de sobriété et de limpidité, que de dire que ces vingt-cinq pages se lisent comme le plus intéressant des romans. C'est du moins le plaisir que j'ai ressenti à suivre dans le détail les relations du duc de Bouillon et surtout du cardinal de Bouillon avec des généalogistes et historiographes plus ou moins complaisants, dont l'un, l'obscur Jean-Pierre de Bar, poussa la complaisance jusqu'à découvrir tout à coup les preuves diplomatiques des origines aussi illustres qu'anciennes de la maison de la Tour. La merveilleuse trouvaille, qui avait abusé des hommes comme Baluze, Ruinart, Mabillon, aboutit, comme on le sait, à un interminable procès, où son ingénieux auteur fut convaincu de faux, où Baluze lui-même faillit être impliqué, où le cardinal de Bouillon vit ses chimères détruites. M. de B. annonce qu'il doit faire paraître un volume sur tous les détails et les héros de cette affaire scandaleuse; ces pages substantielles forment comme le canevas du prochain volume.

IX. Le comte de Gramont. Notice sur le célèbre courtisan et sur ses beaux-frères les Hamilton, marquée, comme toujours, au coin de cette science étonnante des hommes et des choses du XVIIe siècle.

XII. Boisguilbert et les Contrôleurs généraux. Longue biographie du précurseur des économistes, historique de ses divers travaux, exposé de ses rapports avec Pontchartrain, Chamillart, Vauban, Desmaretz, le tout avec une abondance de renseignements inédits qui ne laisse pas beaucoup à dire à ceux qui viendront ensuite. Il est à remarquer que Saint-Simon a parlé du personnage avec beaucoup d'exactitude et que l'hommage qu'il lui a rendu est pleinement mérité.

XIV. Les billets de monnaie. Ici encore, à propos des premiers billets de banque qui ont été mis en circulation en France, M. de B. a publié une notice, aussi neuve et instructive qu'abondamment documentée.

XV. Le premier président Harlay. Réunion de tous les témoi-

gnages du temps sur le fameux magistrat, grâce auxquels on peut contrôler les traits du portrait dessiné par Saint-Simon.

Dans ce trésor de science historique, j'ai signalé quelques joyaux pour leur grosseur et leur nouveauté ; mais quelle partie de ce riche écrin n'a pas son prix ? M. de Boislisle dit, non sans quelque ironie, que le public n'avait pas paru s'émouvoir outre mesure de la réhabilitation de Boisguilbert entreprise il y a déjà plus de trente ans. Ceux du moins qui étudient à un titre quelconque l'histoire du règne de Louis XIV ne quitteront pas ce nouveau volume des *Mémoires* sans exprimer une fois de plus au commentateur de Saint-Simon leur reconnaissance et leur admiration ; leur gratitude va aussi aux éditeurs qui élèvent à notre histoire nationale cet incomparable monument.

G. LACOUR-GAYET.

La lettre P du Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française par F. GODEFROY, 94, 95 et 96e fascicules, librairie Emile Bouillon : Prix : 15 francs.

On chercherait vainement dans ces trois fascicules de la lettre P un assez grand nombre de mots qui n'ont pas d'historique dans les Dictionnaires, ou dont l'historique ne remonte pas assez haut, quoi qu'ils soient en usage avant la fin du XVIe siècle, et quelques uns bien antérieurement. Tels sont : pagode (1587), palot[1] (1468), panacher (1389), papesse (1450), parage[2], pariétal (1540), parodie (1578), patente (1590), pâton, pédagogique, péniblement (IXVe siècle), perchoir (1401), percuter (1610), pétalisme, pétase, pharmacopole, pieuvre (XIIIe siècle), pinacothèque, pisse-vinaigre = personnage morose, d'humeur difficile, et non pas avare, ladre, comme l'explique Littré. Pomperie (1602), action de pomper ; dans Littré : fabrication des pompes ; pondérateur, au sens de curateur ; porte-crosse, porte-lof (XIVe siècle), porte-parole, porte-verge, pourlécher (XVe siècle), prédécès, preéminent (1520), prénom (1556), prestimonie, prétérition, préture (XVe siècle), primatial, probatoire, proclivité, profusion (XIVe siècle), progéniture (1512), propylée, protée (1561), provignage, pyrrhonisme, provocant, purifiant et protoplaste. A propos de ce dernier mot, je dirai, entre parenthèses, que beaucoup de vocables translatés du grec ou tirés du grec par l'intermédiaire du latin ont échappé à Godefroy ou à ses continuateurs. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'au XVIe siècle, et peut-être avant sont usités : anomalie, antichrèse, apepsie, autopsie, ascète, anaglyphe, apodictique, diagnostique, diastème, enterocèle, étiologie, hectisie, dodécacorde, épenthèse, éphèbe, lipothymie, iotacisme sous la forme *iotaquisme*, et bien d'autres termes que l'on croit être plus ou moins modernes.

Je ne cesserai pas de répéter que dans un Dictionnaire tel que celui-ci, n'auraient pas dû figurer des articles trop naïvement empruntés à l'historique de Littré. J'en ai seulement noté une centaine, après quoi je me suis arrêté. Par conséquent sont absolument superflus, à mon avis, et tout à fait inutiles, puisqu'ils n'ajoutent rien à ce que nous savons, des articles tels que « panade, pactiser, parasiterie, pédantisme, peuplade, pharmacie, pica, picoture, etc., etc. » Je remarque sous le mot *patrie* un ex. de Jacques Chartier donné par Lacurne, reproduit par Littré, mais qu'on perdrait son temps à chercher dans le vieux chroniqueur, car il est de l'invention de son éditeur Denys Godefroy, comme je le démontrerai ailleurs. Chartier n'est donc pas l'inventeur du mot *patrie*, quoiqu'on ne cesse pas de le lui attribuer. Sous l'article *parchasser*, emprunté encore à La Curne est un exemple de ce verbe, attribué d'après lui à G. Phébus : or l'édition de Lavallée donne *rechasser*. Il peut se faire que *parchasser* soit dans quelque manuscrit, mais il faut se défier de La Curne : sur cent passages, par exemple, qu'il cite soit du *Roman de la Rose*, de *Brut*, ou d'Eust. Deschamps, il y en a au moins la moitié d'estropiés, et je n'exagère pas, mais revenons au *Complément*. Sous le verbe *paistre* est cité ce proverbe : « La force paist le pré », ce qui voudrait dire « qu'avec de la persévérance et de la ténacité on vient à bout des choses les plus difficiles. » Dans son *Glossaire roman*, Gachet d'accord avec P. Paris, l'explique autrement : « Nécessité fait loi. » C'est là, il me semble, le véritable sens qu'on doit attacher à ce proverbe, car nos trouvères manquent rarement de le citer quand quelque brave chevalier est accablé sous le nombre de ses ennemis. Godefroy de Paris, dans sa *Chronique métrique* le donne sous cette forme : « Là perdi la force le pré. »

G. a dit que le Dictionnaire de Littré « présentait quelques lacunes ou quelques imperfections ; que, faute de lecture suffisante, surtout des manuscrits, trop souvent l'historique manquait tout à fait ou ne remontait pas assez haut. » Il faut bien reconnaître que son *Complément* est très loin de combler ces lacunes historiques, et il n'est pas besoin de déchiffrer les vieux manuscrits pour le prouver. Ainsi, on trouve dès le XII[e] siècle : paneterie, patronage, pelleterie, porphyre, portrait, prudent, et au XIII[e] : parpaing, pauvret, penitential, peteur, piéton, piqueur, pléiade, podagre, sf., potelé, prerogative, primauté, promulgation. J'ai rencontré au XIV[e] siècle les mots suivants dont il n'est donné dans le *Complément* que des exemples du XV[e] et surtout du XVI[e] siècle : palpiter, paralogisme, paranymphe, parasite, parcimonie, paternellement, patronner, pénalité, pénitentiel, pensionner, pérégrinateur, pérégriner, perruque, pertinacité, philologie, philtre, picoter, pieusement, pileur, piller, pilote : « Pour les gaiges d'un pilot jusqu'au dernier jour de juillet, IX l. (1339). » La liste est longue, mais comme elle pourra intéresser les lexicographes, je la continue : pivert,

pluralité, poétiquement, police ", polluer, positivement, pouliot ", poupe, précurseur, prégnante, préfiguration, prévenir, primogéniture, puberté, puéril, puérilement. Au xv[e] siècle, ne sont pas rares : pansu, paquet, parangon, parcourir, passe-fleur, penchant, adj., piqûre, pissenlit, plaisanter, populeux, potiron, précellence. Enfin il y a des exemples antérieurs d'un demi siècle à ceux qui sont cités sous les articles phrase, parabole [a], paraboliquement, papa, piauler, piloter ", plastronner, plumeté, proclamation, prodrome, etc.

Bon nombre d'articles resteraient à compléter, dont j'indiquerai seulement quelques-uns. Paradoxe, sf : J'ouse bien avancer une paradoxe fort estrange. — Paletot, paltoc, on trouve le mot au féminin : sa palletoque deschirée. — Palliatif = couvert, dissimulé : Ils ne le dient pas a bouche ouverte, mais sous paroles palliatives, fardées. — Panégyrique, adj. : Un flatteur panagyrique. Parlant = affable : A chescun parlant soies. — Patience = souffrance : Et est ceste maladie une mortelle patience. — Pantoufle : c'est un maistre pantoufle ; il cuyde respondre aux pensées. — Papilloter : Le cœur luy papillote. — Le cœur papillotant on leur sent tressaillir. — Papa = langage enfantin : parlant le papa des petits enfans. — Pardonneur = vendeur de pardons : Ses pardonneurs d'Amiens qui cueillent d'église en église. Dans Rabelais : gagneur de pardons.— Paresse : Un champ en paresse laissé Du laboureur. — Paresseux : La nuit avait la terre voilée D'un manteau noir ombreux et paresseux. — Passer = marcher au pas. Il n'amble ne passe ne trote. — Patrouillis : on a employé patouillis avec le même sens. — Paturon ? Pour faire de forgeure en ladite geolle 12 paires de fer tous neufs, et faire les paturons d'autres 12 fers, année 1345. — Pecore, masc. : un pécore et ignorant des bonnes lettres. — Pédagogue, adj. : Ces esprits surveillants et pédagogues des causes divines et humaines. — Pelisse : Secouer la pelice à quelqu'un = le battre. — Perspectif = qui connaît la perspective : Bon paintre et perspectif. — Perle, souvent masculin : Saphir et gros pelles. — Pelles assis par grant maistrie. — Petit : S'elle faisoit la petite, ou qu'elle me jectast doux yeux. — Pique-bœuf = gaule à piquer les bœufs : Les bouviers se servent des branches de cormier pour faire leurs pique — bœufs. — Plaquer : Et haiant ce dit, la placqua là, comme nous disons « planter là quelqu'un ». — Plongeon : par métaphore, plongeur, « plongeons qui sont hommes qui se tiennent longuement soubz l'eau ». — Poche : 2 hanaps vermeulx dont l'un est à poche d'argent. — Poète, s. f. et adj. : La belle, la gorgiase, la poete. — O toi qui peux du plus doux cygne animer les poetes sens. — Pointe : Que le jour de nostre enterraige ayt cent torches et le demourant en cierges et poinctes. — Ainsi la dame bele et cointe s'en va batant la haulte poincte. — Pois sucré : quelques mignards pinpernaulx et pois sucrez. — Poreau : Si vous estiez hors de céans je vous gallerai vostre poyreau. — Polisseur, polisseresse : Jacqueline d'Orléans polisseresse. — Potage : Se je

puys je luy dresserai du potage = je lui jouerai un mauvais tour. — Préférence = supériorité : Les Atheniens firent couper les pouces aux Æginetes pour leur oster la preference en l'art de marine. — Présentation = prestance : Bel prince estoit et de belle presentation. — Prêtrise = les prêtres, le clergé, dans Ronsard, T. VI, 260 et T. VII, 43, 49. — Prioré, s. f. : Devant la porte Saint Ameil, une prioré. — Prophétesse, adj. : La voix prophetesse. — Proviseur, proviseresse : Mere de Salut, nourrice et proviseresse de vie. — Pulluler, v. act. : Les richesses forgent les peculats, pullulent les sacrilèges. Tous ces exemples sont plus ou moins antérieurs à la fin du xvie siècle.

A. Delboulle.

R. Saitschick. **Genie und Charakter**. Shakespeare, Lessing, Schopenhauer. R. Wagner. Berlin, Hofmann, 1900. p. 159, In-18.

Je ne sais pas si un plan déterminé a guidé M. Saitschick dans le groupement de ces quatre courtes études sur Shakespeare, Lessing, Schopenhauer et R. Wagner ; elles restent en tout cas complètement indépendantes, et sans contester la possibilité d'un rapprochement entre le poète, le critique, le philosophe, et l'artiste, il est peut-être inutile de chercher un lien à des articles de revue réunis en brochure. Quoi qu'il en soit, l'auteur nous devait bien quelques mots d'explication au début. M. Saitschick, délaissant l'appareil biographique et le commentaire littéraire, analyse l'individualité de ses personnages, pour montrer les points d'attache entre le caractère et le génie de chacun d'eux. S'il n'est pas arrivé à des conclusions nouvelles, ses quatre chapitres valent du moins par des remarques de détail ; mais il leur manque à tous un plan net et une vigueur de déduction qui en ce genre d'études assure les résultats précis. Trop souvent M. S. se laisse entraîner à des parallèles, à des images, et il oublie que comparaison n'est pas raison. Trop souvent aussi l'analyse fait place à une critique laudative toute superflue. Shakespeare, sur le caractère duquel nous savons si peu, il le conçoit surtout comme un impulsif, un génie dont la puissance est analogue aux forces élémentaires, aussi impitoyables qu'inconscientes. Lessing est la critique courageuse, sans ménagements, désintéressée, indépendante, si profonde et si féconde qu'elle devient créatrice. Tout cela a été dit bien des fois, d'une manière plus probante et plus complète que dans ces pages insuffisantes et mêlées de digressions. L'article suivant sur Schopenhauer est plus développé et mieux venu. Le génie du plus âpre des pessimistes, du « penseur passionné », pour lequel l'auteur manifeste une sympathie marquée et dont il a heureusement analysé le tour d'esprit et de langage, tient à son sens dans deux éléments essentiels : une vue aigüe des hommes et du monde et une sensibilité ardente. Comme dans Schopenhauer

M. S. voit dans Wagner un passionné, l'artiste qui a eu pour l'art les plus hautes exigences, qui veut en faire non plus un accessoire de notre vie sociale, mais la manifestation la plus pleine de la civilisation moderne. De ces quatre études les deux dernières sont les plus satisfaisantes, parce qu'elles serrent le sujet de plus près ; des deux autres, l'une, la première, est restée trop dans le vague, la seconde est surtout incomplète. Dans l'ensemble, le grand public fera son profit de quelques observations justes, de certains rapprochements ingénieux et d'une synthèse que les biographies particulières négligent trop souvent. Ce petit livre l'aidera à pénétrer dans l'intelligence de quatre génies, choisis, Lessing peut-être excepté, parmi les plus populaires.

L. Roustan.

Gaston Deschamps. **La vie et les livres.** Cinquième série. Paris, Colin, 1900. In-8, 353 pp.

« Je suis pour la sincérité contre le savoir-faire, pour l'art contre la fabrication, pour le bon ouvrage contre la camelote, pour les lettres bienfaisantes et consolatrices contre les calembredaines d'alcôve et de cabinet particulier. Je sais qu'en parlant ainsi je m'expose à des haines féroces. J'en ai prévu toutes les malices, je n'en redoute pas les effets et j'en revendique l'honneur. »

Tout doux ! Ne dirait-on pas, à lire cette profession de foi presque stoïcienne, que M. Deschamps, l'aimable Samediste du plus prudent des journaux, brandit souvent la massue d'Alcide et reçoit, pour la bonne cause des bonnes lettres, autant de coups qu'il en donne ? Mais ceux qui le suivent depuis ses débuts, avec une sympathie parfois mêlée d'agacement — cela tient au style particulier de M. Deschamps, qui ne veut pas dire « je pense », mais « je pense, j'opine et je déclare » — savent qu'il n'est entré en lice que deux fois, la première contre un mécréant assez huppé, dont il s'est abstenu depuis d'écrire le nom, la seconde contre « M. Prudhomme docteur ès-lettres », comme disait Sainte-Beuve de B. Jullien, scribe inoffensif qui n'a même pas bêlé sous le couperet. Le reste du temps, sa critique indulgente a suivi le public plutôt qu'elle ne l'a devancé et s'est abstenue de « casser des bustes », fût-ce dans le vestibule du palais de l'Institut. Je n'en fais pas un reproche au loyal auteur de tant de pages ingénieuses, mais je ne puis m'empêcher de le rappeler à un sentiment plus exact des choses, lorsqu'il se campe en paladin de la critique intransigeante. Si toutefois M. D. y tient, comme il paraît, je prends acte de son affirmation (p. 285) qu'il a imprimé pour la première fois, dans un journal de Paris, « le nom, jusqu'alors inconnu, de M. Anatole le Braz. »

Souvent, trop souvent peut-être, M. D. dénonce la « rosserie », la

« veulerie », la « mufflerie », et d'autres vilains défauts fin de siècle. Mais qui donc sont les *veules*, les *muffles*, les *rosses*, etc. ? Je cherche les noms et prénoms de ces vilains bonshommes et ne trouve que de nébuleuses abstractions. En revanche, M. D. sait à merveille nous intéresser à des personnages en chair et en os qui ne sont ni *veules*, ni *rosses* — comme M. Bazin, dont il a fort bien parlé — ou qui ne le sont qu'à leurs heures, comme... Mais je voudrais d'abord qu'on me définit un peu ces mots qui, pareils en cela à tous les vocables argotiques, sont déplorablement vagues. En attendant, je dois féliciter M. D. d'avoir mis beaucoup de discrétion dans l'éloge en parlant de M. le duc d'Aumale — si bassement adulé, vivant ou mort, par tant de larbins de lettres — et d'avoir pardonné au pauvre Octave Feuillet, qui n'est pas responsable d'une publication indiscrète, le ridicule de son admiration d'écolier pour les paillons et le clinquant de Compiègne. Il y a fort à louer encore dans les « Trois étapes de M. Anatole France », dans deux notices sur les romans de M. de Vogüé et surtout dans *Province et Provinciaux*. J'aime moins les articles sur Gautier et sur Mérimée, où il est trop question du « milieu » et trop peu des œuvres. A la p. 37, M. Deschamps, d'ordinaire très exact, confond avec l'académicien Louis de Viel-Castel, honnête homme ennuyeux, l'ignoble singe de Brantôme qui répondait au prénom d'Horace, auteur de *Mémoires* qu'on imprime en Suisse, qu'on lit un peu partout, mais qu'on ne se vante guère d'avoir lus.

S. R.

Th. Bentzon, **Femmes d'Amérique.** Paris, Colin, 1900. 1 vol. in-18 jésus 333 p. 3 fr. 50

Sous ce titre l'auteur a réuni un certain nombre de biographies dont les premières nous reportent aux premiers temps de la colonisation de l'Amérique du Nord, à l'époque de l'établissement des pèlerins de la Mayflower tandis que les dernières nous mettent en face d'événements aussi récents que la guerre des Etats-Unis et de l'Espagne et de la campagne américaine de Cuba.

L'auteur a donc voulu embrasser toute l'histoire de l'Amérique du Nord dans la série des biographies qu'elle nous présente. C'est en quelque sorte l'histoire de l'influence de la femme sur le développement des États-Unis au point de vue politique, social, religieux et littéraire.

Or il n'est pas de pays où l'influence de la femme sur les choses publiques soit aussi facile à discerner que dans l'Amérique du Nord. Des femmes comme Mrs. Hutchinson au XVIIe siècle, comme Mrs. Adam au moment de la guerre d'indépendance et de la consti-

tution des États-Unis, comme Mrs. Beecher Stowe aux jours plus récents de la campagne de l'abolition de l'esclavage, ont joué un rôle prépondérant et qu'il est intéressant de faire ressortir. Il faut donc dans le livre de Th. Bentzon ne pas considérer ces biographies en apparence indépendantes les unes des autres comme détachées et sans lien; ce ne serait ni pas comprendre l'intention de l'auteur, ni saisir la portée de ces études.

Il y a un lien qui unit entre elles ces vies de femmes si dissemblables les unes des autres, comme il y a une pensée générale qui se dégage du livre tout entier.

On ne saurait douter que l'auteur ait voulu montrer comme par une longue leçon de choses, l'influence féconde que la femme, tout en restant fidèle à ce qui est la destinée même de son sexe, peut avoir sur les affaires publiques.

L'auteur a prétendu donner une leçon — du moins cela me semble ressortir de son livre — et à ceux qui prétendent borner l'intelligence de la femme aux seuls soucis de la vie ménagère et restreindre son rôle aux seules occupations domestiques, et aussi aux outranciers qui, dans leur zèle d'émancipation, enlèveraient volontiers aux femmes tout le charme et l'attrait qui leur sont naturels pour les lancer dans une mêlée où elle n'ont que faire et à laquelle elles ne sont préparées ni par leur constitution, ni par les habitudes et les mœurs traditionnelles dont il faut bien reconnaître qu'elles ont fatalement hérité.

C'est à cette conclusion de bon sens que l'on en arrive forcément en fermant le livre de M. Th. Bentzon et il faut féliciter l'auteur d'avoir su, discrètement et sans dogmatisme, mettre en lumière cette profitable leçon qui se dégage sans effort de ces études à la fois solides et agréablement écrites d'un style clair, précis, et plein de charme sans prétention.

J. Lecoq.

Sachs-Villatte. **Dictionnaire encyclopédique français-allemand et allemand-français.** Édition abrégée. 856 et 802 pages, gr. in-8°. Langenscheidt. Berlin, 1900.

La première édition de cet excellent dictionnaire a paru il y a plus de trente ans. Cent vingt mille exemplaires vendus prouvent l'accueil qui lui a été fait. Cette nouvelle édition se distingue par le soin particulier qui a été apporté à la prononciation, notamment en ce qui concerne la division des syllabes et la liaison des mots en français. Un système d'abréviation fort bien entendu permet de resserrer une énorme quantité de renseignements dans un espace relativement étroit. Parmi les sigles qui servent à spécifier les sens, nous remarquons comme innovation la présence d'une bicyclette : et, en effet,

le dictionnaire contient des articles *vélo, pneu, bécane*, etc. Au mot *rayon* l'on trouve les *rayons Rœntgen*. *Automobile* est traduit par *Selbstfahrer*, d'après ce système qui, en matière de termes scientifiques, pousse les Allemands à se mettre en dehors du concert européen. Le langage familier, et même trivial, a sa place dans ce Dictionnaire (mais non pas les termes indécents, qui ont été réunis dans un volume à part). Au mot *lapin* on a la traduction : *blinder Passagier* (*neben dem kutscher sitzend*). Parmi les sens de *type* nous trouvons *Kerl*. *Braise*, accompagné d'un P, qui signifie « populaire », est rendu par *Geld*, et *galette* par *Trinkgeld*. On voit que rien n'est négligé pour satisfaire toutes les sortes de public. Nous avons été étonné, au mot *piston*, de ne pas trouver *Empfehlung*.

La phonétique est traitée avec un soin presque excessif ; on ne compte pas moins de sept espèces d'*a* : aussi les signes diacritiques sont-ils nombreux. Nous regrettons que les éditeurs n'aient pu répéter au bas des pages l'explication de ces signes, comme cela est pratiqué dans le dictionnaire anglais d'Annandales.

Nous en avons dit assez pour rappeler les mérites de cet ouvrage, qui aura dans l'avenir le même succès que par le passé.

B.

Commandant O. Barré. **La géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques. La France du Nord-Est**. Paris, Berger-Levrault 1899, 122 p. avec 33 figures et 5 planches en couleurs.

La géographie militaire avait besoin d'être rénovée et réhabilitée ; non-seulement le commandant Barré s'est assimilé la méthode et les notions aujourd'hui classiques chez ceux qui professent la géographie, mais il apporte lui-même des conceptions originales au risque de détruire certaines idées admises comme des articles de foi. C'est ainsi qu'il proclame fausse l'image du bassin parisien, telle qu'Elie de Beaumont l'avait esquissée avec ses crêtes concentriques et dont la signification militaire était si vantée. M. B. veut d'abord qu'on raye le terme de crête et qu'on le remplace par celui plus propre de corniche ; il conteste l'existence de quelques-uns de ces traits du relief, comme par exemple « cette fameuse crête du grès vert que les géographes militaires inventent de toutes pièces. » Il révoque en doute la concentricité, au moins pour la masse tertiaire qui selon lui a été affectée d'un mouvement de bascule vers le sud ; et quant à la falaise, rebord de cette masse, il montre qu'elle n'a rien d'homogène. Ce n'est point le lieu ici de critiquer ces vues, l'auteur a du moins le mérite d'éveiller des curiosités et de solliciter des contradictions et surtout « de changer la tournure d'esprit de ses lecteurs », entendons de ceux qui portent l'uniforme.

Les considérations militaires ne sont pas moins hardies ; elles ébranlent tout le système de défense derrière lequel la France se croyait en sûreté; elles conseillent des mesures stratégiques nouvelles; elles sont, nous n'en voulons pas dire plus, singulièrement décourageantes.

B. A.

— La livraison 9 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : 19 *Les inscriptions du tombeau de Diogène à El-Hâs.* — 20 *Les inscriptions n°s 2197 et 2491 à Waddington.* — 21 *Le martyre de saint Léonce de Tripoli.* — 22 *Héron d'Alexandrie et Poseidonios le Stoïcien.* — 23 *Inscription de la nécropole juive de Joppé* (à suivre).

— La Société de Linguistique de Paris rappelle qu'elle décernera en 1901 un prix de mille francs (1,000 fr.) au meilleur ouvrage *imprimé* ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des *langues romanes* en général et préférablement, du *roumain* en particulier. L'auteur pourra appartenir à n'importe quelle nationalité ; il pourra être ou non membre de la Société Linguistique. Seront seuls admis à concourir les ouvrages écrits en *français*, *roumain*, ou *latin*, publiés postérieurement au 31 décembre 1894. Les auteurs, en avisant par lettre le Président de la Société de leur intention de prendre part au concours, devront lui faire parvenir à la Sorbonne *avant le 31 décembre* 1900, deux exemplaires au moins de leur ouvrage.

— A l'occasion du 80e anniversaire de M. le professeur J.-L. Ussing, ses élèves et amis ont, en collaboration, publié un magnifique volume comprenant dix-huit articles pour la plupart sur l'art et les littératures classiques : sur Euripide, Hérodote, Homère, sur le temple de Pœstum, les vieilles monnaies de Syracuse, etc. (*Festkrift til I.-L. Ussing.* Kœbenhavn, Gyldendalske Boghandels Forlag, 1900. In-8° de 270 p. avec 8 planches hors texte.) Nous ne saurions les citer tous. Nous ne mentionnerons ici que,comme étant d'une saisissante actualité, une courte étude de M. Karl Hude sur « La force et le droit dans l'antiquité. » Les Athéniens, ayant, en 416, inopinément et sans motif plausible, attaqué les habitants de l'île de Melos, ceux-ci, comptant sur leur bon droit, résistèrent et appelèrent à leur secours leurs puissants congénères de Sparte. Mais les Spartiates, qui dans la vie journalière parlaient volontiers des lois morales, ne connaissaient, dans la pratique, que leur avantage. Les Méliens, abandonnés, furent vaincus — et leurs adversaires crurent leur faire grand honneur en se les asservissant. Parmi les sujets divers, nous signalerons aussi, pour nous avoir beaucoup intéressé — ce qui n'enlève absolument rien de leur valeur aux articles que nous passons sous silence — celui de M. Holzer Pedersen sur la coutume qu'avaient les Celtes de se défier, à la table des banquets, à qui surpasserait l'autre par ses vantardises. Une scène identique se trouve dans la « Heimskringla. » M. P. veut qu'elle ait été apportée d'Irlande par les Vikings. Ce serait possible. Cependant, lui-même estime, d'après la nature d'un assez grand nombre de mots communs aux Celtes et aux Germains, qu'il fut un temps où ces deux peuples parlaient deux dialectes de la même langue. C'étaient donc deux peuples frères. Pourquoi n'auraient-ils pu, en ce cas, conserver, chacun de son côté, une habitude contractée au même berceau? Il nous semble qu'il leur en est resté un autre souvenir, et bien vivant, en ces chansons encore si populaires de nos jours, où deux personnes cherchent réciproquement à se con-

fondre par les menteries les plus hardies. Faisons enfin avec M. Thor Lange un rapide pèlerinage au pays des Vendes, ces derniers représentants d'un peuple jadis redouté, et qui, maintenant, enserrés par l'aigle germanique, sont impuissants à cacher plus longtemps au fond de leurs forêts sillonnées de cours d'eaux leurs vieilles coutumes et leurs antiques traditions — impuissants même à conserver la langue des ancêtres. Tout cela passe, tout cela disparaît. Et, à ce spectacle, un cri s'échappe du cœur de l'auteur : « N'en adviendra-t-il pas un jour autant peut-être aux Danois du Jutland méridional ? » On peut juger par ce court aperçu de la variété d'un recueil qui fait autant d'honneur au maître qui a su l'inspirer qu'aux disciples qui l'ont composé. — Léon Pineau.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 août 1900.

M. Collignon présente une couronne funéraire en or, offerte au Musée du Louvre par M. Paul Gaudin. Cette couronne provient d'Érythrée en Asie Mineure. Elle se compose d'un cercle de cuivre recouvert d'or, auquel sont fixées des feuilles d'olivier découpées dans une mince lame d'or. Par sa simplicité élégante, elle rappelle plutôt les couronnes de banquet figurées sur les vases peints que les couronnes funéraires de la Grande Grèce et de la Crimée.

M. Homolle communique une inscription d'Angora, dont il doit la copie à M. Pons, consul de France en cette ville. Ce monument qui a été recouvert presque immédiatement après avoir été trouvé, a donc été sauvé par le zèle de M. Pons. L'inscription, qui compte plus de trente lignes, date des premières années du IIe siècle p. C. ; elle était gravée sur la base d'une statue élevée à Claudius Severus, descendant du roi Déjotaros, des deux tétrarques de Galatie appelés Amyntas, et du roi d'Asie Attale, apparenté à de nombreuses familles consulaires et sénatoriales. Il s'était distingué par ses générosités envers la ville d'Ancyre, y avait exercé les plus hautes fonctions civiles et religieuses, et avait secondé de tout son pouvoir les troupes en marche contre les Parthes dans l'expédition de Trajan en 115-116.

M. Babelon présente les photographies d'un beau vase en argent antique appartenant à M. Walters, de Baltimore. Ce vase a été trouvé en 1897 à Crémasté, près de Cyzique, en Asie mineure, en même temps qu'une statuette en calcédoine qui fait partie de la collection de M. le baron de Rothschild. Sur le pourtour, on voit en relief Médée emportant, sur un char traîné par deux dragons, les cadavres de ses deux enfants qu'elle vient de tuer. C'est la représentation d'un épisode de la *Médée* d'Euripide.

M. S. Reinach cherche à expliquer une formule encore incomprise qui reparaît dans deux inscriptions gravées sur des lamelles d'or, découvertes dans l'Italie méridionale. Ces inscriptions en vers sont des rédactions différentes d'un hymne orphique que l'on plaçait, comme un memento, dans la tombe des initiés, afin qu'ils pussent s'en servir pour obtenir accès au séjour des bienheureux. La formule à éclaircir est ainsi conçue : « Chevreau, je suis tombé dans le lait. » Suivant M. Reinach, cela signifie simplement que l'initié aux mystères de Bacchus, qualifié lui-même de chevreau dans l'Italie méridionale, est devenu à son tour un chevreau et qu'il a trouvé la nourriture appropriée à son existence nouvelle. L'idée d'un baptême orphique par le lait doit être rejetée tant qu'elle ne sera pas autorisée par d'autres textes ; il ne peut s'agir non plus d'une émigration de l'âme dans la voie lactée.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 12 novembre — 1900

W. M. Flinders Petrie, **the Royal Tombs of the First Dynasty,** 1900. Part I, with Chapter by F. Ll. Griffith, M. A., F. S. A., Eighteenth Memoir of the Egypt Exploration Fund, Londres 1900. In-8°, 51 p. et LXVII planches en lithographie et en photolithographie.

Dans les dernières semaines de son séjour en Égypte, M. Loret et le Comité d'Archéologie qui règle, d'accord avec le directeur, les questions relatives aux fouilles, accordèrent à M. Petrie l'autorisation d'explorer à son tour le site d'Abydos, où M. Amélineau avait trouvé les tombes des rois Thinites, ainsi que la chapelle d'Osiris. Le volume que M. Petrie publie ne contient pas l'ensemble des matériaux qu'il a su recueillir aux endroits qui furent déjà remués par son prédécesseur. On n'y trouvera que les plus importants des objets qui se rattachent aux plus vieilles époques de l'histoire, encore ne les y donne-t-il que sous réserve, avec l'espoir de découvrir, cette année-ci ou les années qui suivront, les pièces nécessaires à compléter nombre des fragments de l'hiver passé. L'importance des monuments et des faits qu'il en a déduits justifie la précipitation qu'il apporte à nous les livrer, au risque de commettre plus d'une erreur. Tous les Égyptologues lui sauront un gré infini de ne pas les avoir gardés pour lui seul, mais de les leur avoir communiqués presque au moment qu'ils sortaient du sol.

Les recherches antérieures nous avaient fait connaître plusieurs noms royaux identiques à ceux qu'on lit sur les listes officielles des Pharaons, et un nombre beaucoup plus considérable de *noms de double*, qu'on n'avait encore aucun moyen d'appareiller aux premiers : il était à souhaiter qu'un hasard heureux nous rendît des inscriptions où les noms réels fussent accouplés de telle manière aux *noms de doubles*, qu'on ne pût plus douter de l'identité des princes que ces

derniers représentaient. M. Petrie a eu la bonne fortune de mettre la main sur quelques textes de ce genre. Ainsi les empreintes de sceaux reproduites à la planche XXVI, n° 57, associent le nom de double *âz-abou*, avec le nom propre *Mari-ba-pou*, qui est celui du sixième Pharaon de la 1re dynastie, le Miébis des listes grecques. L'empreinte figurée à la planche XXVIII, au n° 72, montre que *Mirsekha* est le nom de double du Semempsès des mêmes listes. A ces preuves directes, M. Petrie ajoute les indications moins nettes que les surcharges des légendes royales lui fournissent : un vase au nom du roi *Den* a été réemployé pour *Az-Abou*, et *Mirsekha* a gratté plus d'un vase d'*Az-Abou* pour y graver son propre nom. Grâce à ces constatations, on obtient la succession : 1° *Narmer*, 2° *Zet*, 3° *Den-Ousaphais*, 4° *Azabou-Maribapou*, 5° *Mirsekha-Sémempsés*, où tous les membres ne se suivent pas nécessairement sans intervalle. Examinant ensuite la place que les tombes occupent par rapport l'une à l'autre, M. Petrie en tire des conclusions qui le portent à classer les rois dont elles renferment les noms, selon l'ordre dans lequel elles se succèdent sur place, dans les deux groupes explorés jusqu'à ce jour. Il obtient de la sorte la série que voici des premiers Thinites :

D'après les tombes :	D'après la table d'Abydos :	D'après Manéthon
Aha,	Mani	Ménès
Zer,	Téti,	Athôthis
Zet,	Ateti,	Kenkénés,
Merneit,	Ati,	Ouénéphès
Den-Setoui	Housapaîti	Ousaphais
Azabou-Maribapou,	Maribapou,	Miébis,
Mirsekha-Samsou,	Samsou,	Sémempsès
Katot-Sen	Qobhou,	Biénékhès,

Reste à placer quatre princes, dont nous ne possédons encore que les noms de double, le roi *Nârmer*, le roi *Zéser*, le roi *Dou* et le roi *Ket* (?). M. Petrie pense que *Zéser* et *Dou* peuvent être antérieurs à Ménès, mais il ne se prononce pas au sujet de Nârmer et de Ket (?). Il avoue d'ailleurs que, si la première dynastie lui paraît avoir été reconstituée en entier par les découvertes de l'hiver passé, il subsiste encore dans ce classement bien des questions douteuses que l'avenir seul pourra trancher [1].

Tels sont les résultats auxquels il est parvenu dès cette première année de ses fouilles. Tout ne m'y semble pas également assuré, non plus qu'à lui, mais un fait demeure acquis : les rois découverts par M. Amélineau sont bien les premiers souverains que les annalistes Égyptiens aient connus, une partie de ceux dont ils ont composé leurs dynasties thinites. Il y a toutefois, dans l'arrangement proposé par

1 Petrie, *the Royal Tombs of the 1st Dynasty*, p. 5-6.

M. Petrie, un point sur lequel je ne partage point son opinion, du moins provisoirement, la place qu'il attribue à deux et peut-être à quatre de ces rois en avant de Ménès. Et, ici, je ne puis que répéter une fois encore ce que j'ai dit déjà à plusieurs reprises. *A priori*, je ne doute point qu'il y ait eu des rois en Égypte, avant ce Ménès que les indigènes plaçaient au début de leur histoire humaine, et je compte bien que les monuments de ces personnages nous seront rendus un jour ou l'autre ; mais diverses considérations ne me permettent pas de m'assurer que nous avons retrouvé tel ou tel d'entre eux dans les cimetières d'Omm-el-Gaâb. Le principal motif de mes doutes est celui-ci. Dans la grande inscription dédicatoire du Memnonium d'Harabat-el-Madfounah, il est dit que Séti Ier restaura les tombes ruinées des Pharaons, ses ancêtres, qui se trouvaient à Abydos. Les tombes que Séti Ier remit en état sont bien celles dont nous explorons maintenant quelques-unes : M. Amélineau l'a déclaré dès le premier jour, et je ne pense pas qu'on ait contesté cette identification. D'un autre côté, la liste royale, qu'il grava sur la muraille de son Memnonium, et que Ramsès II reproduisit sur celle du sien, a, pour les dynasties thinites, une version différente à la fois et de la liste de Sakkarah et des listes manéthoniennes. Sans entrer dans le détail, il y a fort à penser que les Pharaons, dont il avait réparé les tombeaux, étaient de ceux qu'il a consignés sur sa Table royale, et, en fait, les trouvailles de M. Petrie nous permettent de déclarer que c'est le cas pour trois d'entre eux : Ousaphais, Miébis et Sémempsès. Il est vraisemblable qu'au fur et à mesure qu'on rétablira l'équivalence des *noms de double* avec les noms royaux, les personnages énumérés sur la table d'Abydos reparaîtront l'un après l'autre : ce sera la reconstitution progressive de la lignée thinite et des deux dynasties en lesquelles Manéthon l'avait divisée.

Une fois arrivé à ce point, deux questions se posent. Et d'abord est-il certain que tous les Pharaons retrouvés ainsi auront figuré sur la Table d'Abydos ou sur les autres listes, et n'en retrouverons-nous point quelqu'un, parmi eux, que les Annalistes égyptiens auront omis, par ignorance, par mégarde ou de parti-pris ? Rien ne prouve, en effet, qu'ils aient connu tous les souverains qui régnèrent dans la Vallée du Nil en cet âge reculé, ou que, les ayant connus tous, ils n'en aient pas oublié plusieurs ou ne les aient pas écartés volontairement, soit qu'ils ne les estimassent pas légitimes, soit qu'ils n'eussent aucun renseignement qui les autorisât à les faire rentrer dans une de leurs séries. Je ne m'étonnerai donc pas outre mesure, si l'on vient à prouver que plusieurs des personnages ensevelis à Omm-el-Gaâb n'ont jamais figuré sur l'un quelconque des canons royaux. Faudra-t-il pour cela les reporter à une époque antérieure et penser qu'ils régnèrent avant l'avénement de Ménès ? Rien n'y oblige, et l'on peut fort bien admettre qu'ils s'intercalaient entre tel ou tel des rois classés. Lorsqu'on ana-

lyse les divers canons, on s'aperçoit bien vite que les premières dynasties y sont formées de quelques groupes compacts, entre lesquels sont rangés des personnages dont la succession était au moins douteuse : tel d'entre eux, qui figure avant un des groupes dans l'un des canons, est inscrit après le même groupe dans un autre canon. Si le site de ces Pharaons erratiques était incertain, pourquoi le nombre en serait-il mieux assuré ? Je crois donc qu'avant de rejeter au-delà de Ménès les rois nouveaux qui pourront surgir, il sera prudent de rechercher s'ils n'auraient pas eu un poste parmi les Thinites des premières dynasties. Les analogies de style que M. P. a reconnues, avec beaucoup de sagacité, entre les objets qui proviennent des tombes de *Zosirou* et de *Dou*, montrent qu'il y aurait danger à trop séparer l'un de l'autre ces deux personnages, mais elles ne sont pas de nature à nous apprendre quoi que ce soit sur leur position par rapport aux princes déjà identifiés de la série officielle. Lorsque les fouilles prochaines de M. P. nous auront restitué leurs noms, peut-être verra-t-on qu'ils appartenaient à la seconde dynastie thinite.

Même en restreignant ainsi les résultats, un fait capital demeure acquis par les fouilles de l'hiver dernier : les plus anciens rois que les historiens indigènes aient classés sortent de terre, et avec eux le matériel très complet de leur civilisation. Et maintenant, un problème se pose qu'il vaudrait mieux aborder prochainement, afin de ne plus avoir à y revenir : tous les monuments qu'on recueille dans le cimetière de ces rois, et qui portent leurs noms, remontent-ils vraiment à l'époque même de la puissance thinite ? Nous savons déjà qu'une partie de ceux qu'on découvrit dans la chapelle d'Osiris est d'époque très postérieure, et que le lit, entre autres, pourrait bien être de travail saïte, mais on n'a pas examiné encore ce qui en est des objets trouvés dans les autres tombeaux. J'avoue qu'en présence de certaines stèles d'un travail parfait, telle que celle du roi Serpent, je m'étais demandé si nous possédions, non plus l'original, qui aurait été détruit au cours des siècles, mais une restauration soit de la XIII[e] dynastie, soit de la XVIII[e]. Nous avons la preuve écrite que Séti I[er] travailla dans la nécropole de ses vieux prédécesseurs, pourquoi n'aurions-nous pas là un spécimen de son travail ? De même, quelques-uns au moins des vases pourraient avoir appartenu aux offrandes qu'il déposa dans les tombeaux restaurés. La question devrait être attaquée par un homme qui aurait accès à toutes les collections publiques ou privées entre lesquelles les monuments sont dispersés aujourd'hui. Je crois, pour mon compte, que, si quelques-uns d'entre eux avaient été refaits par Séti, ils porteraient une inscription commémorative au nom de ce prince ; les Pharaons n'étaient pas d'humeur à laisser leur propre lumière sous le boisseau, et, chaque fois que l'un d'eux touchait à l'œuvre d'un ancêtre, il le proclamait bien haut, lors même qu'il n'essayait pas de faire croire à la postérité qu'elle était de lui complètement.

Toutefois, chaque règle souffre une exception, et il serait possible que le restaurateur, mis en présence de documents aussi vénérables par leur antiquité, se fût borné à les copier tels quels, sans vouloir y rien ajouter qui en altérât le caractère. La chose est peu vraisemblable en soi : je pense néanmoins qu'il y avait intérêt à soulever l'hypothèse dès à présent, et M. P. évitera probablement des discussions oiseuses aux Égyptologues en l'examinant sur les lieux mêmes, pendant le progrès de ses fouilles. Cet examen aura presque certainement pour résultat de montrer que les restaurations de Séti Ier ont été peu de choses, et qu'elles se sont bornées surtout à déblayer les chapelles ensablées, à remettre quelques briques aux murs, à rétablir les planchers en bois et à relever les stèles primitives qui étaient tombées. Sur un point seulement elles auront pu avoir des conséquences graves pour nous, si les ouvriers et les prêtres de la XIXe dynastie ont dépouillé les tombes les mieux meublées encore de leur temps, au profit de celles qui auront perdu une portion de leur mobilier, et s'ils ont transporté les vases de l'un chez l'autre. M. P. se refuse quelque part à croire qu'un fragment au nom de *Zosîrou* ait appartenu au *Zosîrou* de la IIIe dynastie, parce que ce fragment a été ramassé par lui dans une tombe primitive : il en déduit l'existence d'un premier *Zosîrou*, qu'il recule avec *Dou* avant Ménès [1]. Il me paraît plus sage de croire jusqu'à nouvel ordre que le fragment, ou le vase duquel il provient, a été déplacé soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, par les restaurateurs ou par les fouilleurs : rien alors ne s'opposerait plus à ce qu'il eût été consacré par ou pour le Pharaon de la IIIe dynastie.

Les inscriptions gravées ou écrites à l'encre sur les objets ont été étudiées par M. Griffith. Elles ne comprennent guère que des noms et des titres, et elles nous offrent toutes le système d'écriture usité aux temps classiques de l'Égypte. M. Griffith tend à conclure d'un fragment reproduit aux planches X, n° 11, et XVI, n° 20, « que l'on pouvait omettre les mots les moins importants dans une phrase, au moins dans le système *pictorial* de cette époque. Un long texte, ainsi écrit par abréviation, ne pourrait être compris qu'avec le secours d'interprètes au courant de la tradition. Il est probable que les variantes de textes qu'on voit dans les ouvrages religieux des temps postérieurs sont dues souvent aux obscurités et aux ambiguïtés de très anciens originaux [2] ». C'est tirer beaucoup d'un texte unique dont nous ne possédons plus qu'une portion seulement. Sans chercher à l'interpréter, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il renferme une forme contradictoire à l'ordre d'idées proposé par M. Griffith. Les mots supprimés dans les systèmes pictographiques ne sont pas les mots les moins importants des phrases, ce sont les mots grammaticaux, pro-

1. Petrie, *The Royal Tombs of the Ist Dynasty*, p. 18 et pl. IV, n° 3.
2. Petrie, *The Royal Tombs of the Ist Dynasty*, p. 35.

noms, conjonctions, prépositions, particules servant à rendre les flexions ou ce qui en est l'équivalent ; or, le fragment en discussion contient un verbe avec son pronom sujet, à la troisième personne du singulier, DA-FOU, *il donne*. Pour en finir avec ce monument et l'hypothèse qu'il a suggérée à M. Griffith, je dirai que le manque sur tous ces objets de phrases régulièrement construites s'explique par leur nature même : on n'en rencontrerait pas davantage sur les objets analogues de n'importe lequel des âges postérieurs, cylindres, scarabées, châtons de bague, plaquettes de bois, de métal ou d'ivoire, et ainsi de suite.

L'étude des autres inscriptions, analysées par M. Griffith, prêterait à de longs développements. Je me contenterai de noter, au hasard de la répartition des objets sur les planches, quelques-unes des observations que j'ai faites. — Pl. I (p. 37). Le nom de Mari-neìth est intéressant en tant que nom de roi, mais nous savions déjà par d'autres témoignages le rôle important que Neìth jouait dans la religion des premiers siècles : les dames de haut parage qui sont enterrées ou mentionnées dans les mastabas de l'âge Memphite ont, comme titres préférés, ceux de *prophétesse de Neith* et de *prophètesse d'Hathor*. Neìth paraît avoir été une déesse d'origine libyenne, et la prédominance de son culte aux âges primitifs est bonne à noter, dans un moment où l'école de Berlin sémitise à outrance la langue et la population de l'Égypte. — Pl. IV, n° 4 (p. 38), M. Griffith pense que le nom du roi *Serpent* doit se lire *Z. t*. Je ne suis pas convaincu qu'il faille ajouter la terminaison *-t* au signe Z : la forme redoublée *Zaẓaou*, du nom des dieux Serpents, semble indiquer un prototype masculin, *Zaou*, pour le simple. — Pl. V, n° 3 (p. 38). Je lirai HA KHA, *chef du divân*, en prenant le second signe pour une forme linéaire de la *salle à deux colonnes*, déterminatif de *kha*, et non pour le *sarkhou*, le support du nom de double, comme le fait M. Griffith. — Pl. IV, n° 9-12 (p. 38-39), M. Griffith admet, avec M. Sethe, que le nom du roi doit se lire réellement SOUITI (ou avec un *m* médial, au moins douteux, *Samouîti*), le *montagnard*, et que la lecture *Sapouîti*, *Housapouîti*, *Ousaphais*, des listes royales est une erreur de scribes. J'ai peine à croire que les scribes de Séti Ier aient mal lu un signe aussi nettement tracé que celui-là l'est sur les fragments de vases archaïques, et qui avait de leur temps la lecture courante de *Saît*, *Sît*. Si donc nous trouvons chez eux, en transcription, le signe *Sapou*, *Hasapou*, c'est ou bien que ce signe avait une lecture secondaire *Sît*, ou bien que le signe *Sît* avait une lecture secondaire *Sapou*, *Hasapou*, ou enfin que les noms *Souîti* et *Ousaphais* couvrent deux personnages différents. Jusqu'à nouvel ordre, je suis porté à croire que la transcription de Séti Ier est correcte, et que les deux noms couvrent un même personnage qui s'appelait *Ousaphais* : je n'excluerai pas définitivement les deux autres conjectures. De même, pour le roi dont M. Griffith ne sait s'il doit l'appeler *Mr-pw-by'* ou

Mr-by'-pw : c'est bien le Miébis des listes postérieures, mais la lecture de M. Sethe et de M. Griffith ne m'est pas certaine. Relevant les nombreuses variantes du signe qu'ils lisent *p* (Pl. V, n° 12, Pl. VI, n°s 4, 5, 6, 7, 8, Pl. XXVI, n°s 57, 58, 59, 60), je ne pense pas qu'ils l'aient déchiffré correctement. Il me paraît répondre à l'ensemble de lignes entrecroisées qui représente un terrain divisé en carrés pour l'irrigation et pour la culture, et qui sert à déterminer, après *sapou*, *hasepou*, un certain nombre de mots moins fréquents, entre autres le mot *Marou*. Je lirai donc le nom royal : *Marou* (suivi du déterminatif en question) 2° *bai*, soit *Maroubaï* : le *p* final de la liste de Séti Ier sera, ou ce déterminatif mal interprété, ou plutôt le pronom *pou* (écrit *p*, sans l'oiseau-voyelle *ou*), qu'on trouve si souvent dans les textes religieux derrière les noms de roi, *Papi pou*, *Teti pou*, etc., *ce* Papi, *ce* Téti, *ce Maroubaï*. — Pl. VIII, n°. 1 (p. 39). Il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire ce nom *Qa-âou* ou *Qa-tot*, et je ne l'ai jamais lu autrement pour ma part. La même orthographe se rencontre en variante perpétuelle du titre des dieux ithyphalliques, de Mînou et d'Amon, *le haut de bras* ou *celui qui a le bras levé*, par allusion au geste du personnage. Le roi thinite prenait donc pour prénom le titre courant du dieu ithyphallique et le fait est important pour l'histoire religieuse. Quant à croire que le nom de roi *Sanou*, qui accompagne ce titre, est le prototype du nom de *Qobhou*, qu'on voit sur le Canon de Séti Ier, c'est une autre affaire. Le signe *San* est trop bien tracé pour qu'on le confonde avec le vase *Qabhou*, et il a d'ailleurs son complément phonétique *n*, qui aurait levé tous les doutes s'il y en avait eu. Si vraiment le roi *Qa-tot* avait pour nom *Sanou*, il n'est ni le *Qabhou* de Séti Ier, ni le Biénékhés de Manéthon, mais un roi nouveau qui reste à classer. — Pl. XII, 1 et XVII, 16 (p. 42). Comme par le passé, je lis *Samsou* le nom encore douteux du Sémempsès Manéthonien.

Les tablettes en ivoire que M. Petrie a découvertes paraissent se rattacher à deux séries d'événements. Dans les unes, les principaux rites du sacrifice sont représentés, dans les autres les cérémonies relatives à la fête des *Habou-Sadou*, c'est-à-dire à la divinisation d'un roi vivant encore. Le premier point dans cette cérémonie était de construire la chapelle dans laquelle le roi lui-même, puis son image, devaient siéger, revêtus des insignes de la divinité. C'est pour cela que le premier registre de la tablette du roi *Den* (Pl. XI, n° 14, Pl. XV, n° 16) débute par la course du Pharaon armé du signe *Hapou* et d'un bâton ou de la rame : c'est, en effet, le rite caractéristique de la fondation et de la consécration, celui qu'on représente si souvent au linteau des portes dans les temples thébains. Derrière le roi courant, on voit l'édifice lui-même qu'il vient de fonder et dans lequel il siège divinisé déjà. Quiconque a étudié les planches où Naville a si bien rétabli le pavillon de Bubastis, se rendra compte du sens de ces cérémonies. D'autres tablettes brisées en donnaient

quelques détails intéressants, tel le fragment 10 de la planche X (cfr. pl. XIII, n° 5), où l'on aperçoit la mise en place de la première pierre au moyen d'un levier : c'est la scène même qui sert de déterminatif au verbe *Khousou*, fonder un édifice. Dans le fragment de tablette n° 5 de la planche XI (cfr. pl. XIV, n° 12), la course royale n'est pas représentée, mais on voit l'estrade et les deux naos accolés dans lesquels siégeront les statues du roi, couronnées l'une du diadème blanc, l'autre du diadème rouge, pendant la *fête de fondation*. Les inscriptions et les scènes du deuxième registre de la tablette de *Den* indiquent en abrégé d'autres incidents de la même cérémonie, mais je ne puis les analyser dans cet article. Ce ne sont pas, en effet, quelques pages qu'il me faudrait pour faire ressortir l'intérêt de tout ce qui est figuré sur les planches, c'est un volume entier. « Qui donne vite, donne deux fois », dit le proverbe. Après avoir félicité M. Petrie d'avoir découvert tant de monuments, je veux le féliciter, en terminant, ainsi que j'avais déjà fait en commençant, de les avoir livrés immédiatement à notre curiosité.

G. Maspero.

Al. Mostatraf, recueil de morceaux choisis çà et là dans toutes les branches de connaissances réputées attrayantes par le saïk sihâb-ad-Dîn Ahmad-al-Absîhî, traduit pour la première fois par G. Rat. Tome premier, 1899. Paris, Leroux ; un fort vol. de xxiv et 830 pages.

Ce gros volume est intéressant à des points de vue divers. Le traducteur l'a appelé ouvrage philologique, anecdotique, littéraire et philosophique ; il eût été possible de mieux dire. Philologique, le livre ne l'est qu'en principe, dans son état natif, car, dans la traduction, aucun mot arabe ne paraissant, l'intérêt philologique n'est pas sensible. Philosophique, le mot est ambitieux et le traducteur s'est sans conteste exagéré la portée de l'œuvre lorsqu'il a cru y voir une somme de scolastique orientale. J'avoue cependant que, au point de vue de la psychologie et de la morale, le livre renferme maint passage où la finesse de l'observation et la hauteur de la pensée rivalisent avec le bonheur de l'expression. Mais littéraire et anecdotique, voilà certes des termes qui le caractérisent justement. Son charme littéraire sera perçu par tous les lecteurs. La multitude des vers cités et traduits avec soin, la quantité de récits relatifs à des hommes de lettres, de longs et fort curieux morceaux de critique littéraire, en font sous ce rapport un répertoire de grande valeur. Ce livre est en somme un recueil d'anecdotes, groupées par catégories assez habilement délimitées, sur la littérature, la religion, la société, la morale. Il suffit de s'être quelquefois occupé d'histoire pour se rendre compte du prix que peuvent acquérir des anecdotes contées avec adresse et qui ont conservé la vivacité de leur couleur première. Il suffit d'avoir feuilleté quelques

pages d'un historien arabe pour savoir combien dans cette langue en particulier, l'anecdote tient de place et quel secours elle offre au lecteur pour la restitution du passé. Uu gros recueil d'anecdotes rédigées par un homme habile, un érudit soigneux, un écrivain de goût ne peut manquer de renfermer une multitude de trésors ; et c'est le cas du présent livre. Justement parceque celui-ci est une mine qu'il faut fouiller et dont le minerai a besoin d'être travaillé pour que le métal pur en sorte, nous ne nous chargerons pas nous-même d'en extraire le contenu. Il faut que le lecteur fasse ce travail, long et agréable. Je ne doute pas que quiconque s'y sera livré ne voit considérablement s'accroitre ses connaissances et se vivifier ses impressions touchant l'histoire, les mœurs et la psychologie des Arabes.

Puisque je me refuse à analyser le contenu du livre, j'emploierai le temps qui me reste à dire quelques mots sur une question générale, celle de l'intérêt des traductions faites d'après l'arabe et des conditions dans lesquelles ces traductions doivent être faites. Je suis grand partisan des traductions dans l'érudition arabe, et pour plusieurs raisons. Tout d'abord la majorité des ouvrages de valeur sont aujourd'hui édités ; s'ils ne le sont pas en Europe, ils le sont en Orient, et l'on aurait grand tort de dédaigner absolument ces éditions orientales. Pour des ouvrages de l'importance de celui dont nous parlons qui, après tout, ne sont pas de premier ordre, une édition orientale est à peu près suffisante. La traduction de M. R. est faite d'après deux éditions du Caire. Il n'est pas douteux qu'elle est beaucoup plus utile que n'eût pu l'être une édition nouvelle. — En second lieu l'étude de la littérature arabe par les spécialistes est bien assez avancée pour que ceux-ci se préoccupent d'en communiquer les résultats au grand public et de faire rentrer l'histoire arabe, politique, philosophique, littéraire et religieuse dans le cadre de l'histoire générale. Le premier moyen d'y réussir est de donner des traductions. Enfin la traduction elle-même, si elle est bien conçue, peut avoir presque la valeur d'une édition, et elle est plus aisée à publier, accessible à plus de personnes que ne serait une édition dans la langue originelle.

Ces motifs mêmes qui nous font sentir l'importance des traductions, montrent aussi à quelles conditions il faut les soumettre. La traduction étant faite pour un public plus étendu que celui des spécialistes doit être entourée de certains secours qui la rendent elle-même accessible à ce public nouveau. Celui-ci ne connaît pas en principe beaucoup de détails de l'histoire et des mœurs des Arabes. Il faut donc le guider, lui préparer les voies, lui éclaircir les difficultés au moyen d'introductions et de notes claires et développées. L'annotation des traductions est indispensable pour que celles-ci remplissent d'une façon satisfaisante leur mission vulgarisatrice. M. R. a été beaucoup trop sobre de notes à notre avis. — Ensuite la traduction devant au besoin pouvoir suppléer à une édition, devant équivaloir

souvent à une édition plus achevée que les éditions orientales ou les manuscrits d'après lesquels elle est faite, il est indispensable que l'annotation soit aussi rédigée à ce point de vue, et que les passages difficiles, les variantes, les expressions rares, soient étudiées au bas des pages. Encore sous ce rapport le livre de M. R. nous a paru trop pauvre. — Une annotation riche et précise, de bonnes et amples introductions, voilà, je crois, ce qui doit accompagner toutes les traductions faites d'après l'arabe, et ce par quoi celles-ci peuvent devenir des œuvres de haute valeur, complètes en elles-mêmes, utilisables par un public étendu spécialiste ou non. Je n'ai nullement l'intention de faire un crime à M. Rat, dont l'œuvre est d'ailleurs fort méritoire, de s'être imparfaitement conformé à ces principes dont je viens à l'instant d'être l'auteur. Je me permets seulement d'exprimer la conviction que si l'on traduit beaucoup, en les observant, on rendra d'immenses services aux études orientales, que l'on augmentera la notoriété et que l'on multipliera les fruits de ces études, que même dans une certaine mesure on revivifiera l'importante spécialité des études arabes qui, il faut bien l'avouer, semble un peu menacée d'une relative stérilité, pour avoir été déjà cultivée longtemps et par de trop grands maîtres.

Baron Carra de Vaux.

Exodus erklaert von H. Holzinger (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Abtheilung II). Tübingen, Mohr. 1900, in-8°, xx-155 pages.

Das Buch Jesaia erklaert von K. Marti (*Kurzer Hand-Commentar z. A. T.*, Lief. 10). Tübingen, Mohr. 1900, in-8°, xxvi-428 pages.

Sous sa forme concise, le nouveau commentaire de l'Exode, que publie M. Holzinger, est certainement l'un des meilleurs qui existent, et pour l'analyse des sources un des plus remarquables et des plus intéressants. Les résultats généraux de la critique sont exposés dans l'introduction. Comme dans le reste de l'Hexateuque, le document sacerdotal, P, se laisse aisément reconnaître et séparer ; mais il faut y distinguer un fond primitif (Pg), qui offre les mêmes caractères que dans la Genèse, et des compléments dans les parties liturgiques (Ps), qui ont été introduits successivement, et non par le travail d'un seul rédacteur. L'Exode contient très peu d'additions deutéronomistes ; quand on retire le document P, ce qui reste, en dehors des additions rédactionnelles, appartient aux anciens documents jéhoviste et élohiste. J et E sont plus difficiles à distinguer l'un de l'autre que dans la Genèse ; mais l'analyse peut encore être poursuivie ; si l'on n'a plus pour se guider la différence des noms divins, qui cesse à partir du chapitre iii, d'autres indices peuvent y suppléer, par exemple les noms différents de la montagne de Dieu, qui s'appelle Sinaï dans J (et dans

P), Horeb dans E. Comme dans la Genèse, J présente des éléments qui ne s'accordent pas bien avec l'idée de Dieu qui domine l'ensemble du récit : Iahvé (*Ex.* III, 8) a besoin de s'informer de ce qui se passe en Égypte ; il attaque Moïse sur la montagne et le tuerait si Séphora ne se hâtait de circoncire son fils (*Ex.* IV, 24-26). L'histoire jéhoviste des événements qui se sont passés au Sinaï invite à soupçonner l'existence de retouches, de rédaction surajoutée, bien qu'une grande réserve s'impose dans la distinction des éléments primitifs et des éléments secondaires. Il faut admettre également, dans l'histoire élohiste, un travail complexe de rédaction avant la réunion de cette source avec la source jéhoviste. La compilation dernière, la combinaison de J E avec P, a été accomplie, dans les récits, de façon à conserver le plus possible des anciens textes, en les modifiant le moins possible ; généralement c'est P qui fournit le cadre. Les morceaux législatifs ont été juxtaposés, sans être notablement altérés par le schéma rédactionnel. Cette compilation, abstraction faite des améliorations et additions de détail, est à considérer comme un travail unique, et qui, une fois exécuté, n'a jamais été repris dans l'ensemble. Il n'en est pas de même pour l'ancien corps d'histoire jéhoviste-élohiste. Dans les quinze premiers chapitres, l'assemblage des sources paraît s'être fait plus librement que dans la Genèse, et la compilation s'est enrichie par des additions successives. Pour la suite, on est obligé de recourir à des hypothèses plus compliquées : ainsi, dans les chapitres XVI-XVIII, il semble que deux combinaisons différentes des mêmes sources ont trouvé place dans la compilation. Le Livre de l'alliance (*Ex.* XX, 22-XXIII, 19) paraît avoir été transposé pour céder sa place au Deutéronome. Dans son commentaire, M. H. réussit, autant qu'il est possible, à démêler cet écheveau si embrouillé ; il met, en tête de chaque morceau, des notes sur le texte, l'analyse des sources, puis il donne l'explication littérale et historique. Les récits plus importants sont suivis d'appendices où l'on discute les hypothèses auxquelles ont donné lieu tel document ou telle institution : on trouve après *Ex.* XIII, 16, une petite dissertation sur l'origine de la Pâque ; après *Ex.* XX, 8, une autre sur le sabbat ; après *Ex.* XX, 17, des considérations sur l'histoire du décalogue et son origine. M. H. ne croit pas que le décalogue remonte à Moïse : s'il y avait eu une loi formulée par lui, la tradition ne présenterait pas deux décalogues comme mosaïques, celui d'*Ex.* XX et celui d'*Ex.* XXXIV. L'argument n'est peut-être pas décisif ; car, en supposant que le décalogue d'*Ex.* XXXIV soit mosaïque, on a pu, au temps des prophètes, le trouver insuffisant. L'existence du Livre de l'alliance, que l'on attribuait à Moïse, n'a pas empêché d'écrire le Deutéronome.

Le livre d'Isaïe, nous dit M. Marti, n'existait pas encore, vers l'an 300, sous sa forme actuelle, puisque les chapitres XXXVI-XXXIX sont cités par le Chroniqueur comme œuvre d'Isaïe appartenant au « Livre des

rois de Juda et d'Israël », et que le même écrivain fait allusion à la prophétie de la reconstruction du temple (*Is.* XLIV, 28) comme étant de Jérémie. D'autre part, l'auteur de l'Ecclésiastique, au commencement du second siècle, lisait Isaïe avec les chapitres XXXVI-XXXIX, XL-LXVI; mais on ne saurait dire dans quel état se trouvaient alors les chapitres I-XXXV. Les chapitres XL-LV, à part un certain nombre d'additions, sont d'un même auteur qui écrivait vers l'an 540; les fragments concernant le Serviteur de Iahvé seraient aussi de lui; mais le commentaire de M. M. ne nous a pas persuadé que cette opinion soit bien fondée. L'auteur d'*Is* XL-LV n'était pas en Chaldée, car il n'a pas connu Ézéchiel; il a vécu probablement en Égypte, car il parle plusieurs fois de ce pays et semble le connaître. Ces raisons sont-elles bien concluantes? L'indépendance de l'anonyme à l'égard d'Ézéchiel ne pourrait-elle pas s'expliquer autrement? N'est-il pas trop bien informé des mouvements et des projets de Cyrus pour qu'on le suppose éloigné de la Mésopotamie? Les chapitres LVI-LXVI ont été écrits à Jérusalem, peu avant l'arrivée de Néhémie, c'est-à-dire avant 445. Les chapitres XXXVI-XXXIX ont été empruntés au livre des Rois, et formaient la conclusion du livre d'Isaïe avant qu'on y joignit XL-LXVI. Un grand nombre de petits morceaux, d'origine et de date diverses, sont réunis dans les chapitres I-XXXV. Ainsi l'introduction, I, I-II, 5 contient des fragments d'Isaïe (I, 2-26), et deux autres pièces qui n'ont pas été écrites avant le ve siècle. Un premier groupe d'oracles, II, 6-XII, 6 est formé de petites collections : II, 6-IV, 6; V, 1-30, IX, 7-X, 4; VI-IX, 6; X, 5-XII, 6; chacune de ces collections contient des morceaux authentiques d'Isaïe, avec des compléments postérieurs à Esdras ou même beaucoup plus récents, en sorte que la rédaction de ce premier groupe (II-XII) devrait être renvoyée à la fin du second siècle. Le second groupe renferme principalement des prophéties contre les peuples étrangers. Très peu de ces oracles appartiennent à Isaïe : XVII, 1-11, à compléter par XVIII, 5-7; XVIII, 1-2, 4; XX, 1, 3, 4, 6; XXII, 1-5, 12-14; XXII, 15-18; les autres sont d'époques très diverses, et quelques-uns sont du second siècle (notamment XXIV-XXVII). La constitution de ce recueil ne peut pas être de beaucoup antérieure à l'an 100. Le troisième groupe, XXVIII-XXXV ne doit pas être plus ancien que le second; les deux chapitres qui le terminent, XXXIV-XXXV sont du IIe siècle; dans les chapitres précédents, il y a encore quelques fragments d'Isaïe, presque tous du temps où Ézéchias était allié à l'Égypte, complétés par des morceaux d'âge différent. On voit qu'il ne s'agit plus de deux ni de trois Isaïe, et qu'on a renoncé à les compter. Le livre d'Isaïe est « une petite bibliothèque d'écrits prophétiques ». Isaïe, comme les anciens prophètes, s'était acquitté oralement de son ministère; sans doute il écrivit beaucoup de ses oracles pour les conserver et les répandre; il fit même deux petites collections, celle des oracles rendus depuis sa vocation jusqu'au temps de la guerre syro-éphraïmite, sous Achaz, et

celle des prophéties concernant l'alliance égyptienne, sous Ézéchias ; mais beaucoup d'oracles restèrent isolés, et Isaïe ne réunit jamais ses œuvres en collection complète ; il y a certainement des prophéties qui ne nous sont pas parvenues ; on peut voir, par exemple, vii, 3, que Schear-iaschub, le fils d'Isaïe, avait été l'objet ou l'occasion d'une prophétie que nous n'avons pas (à moins qu'il ne s'en soit conservé un débris dans x, 21-23, fragment que M. M. renvoie à l'époque de la domination grecque). L'héritage littéraire d'Isaïe s'enrichit de gloses et de compléments après l'exil ; la distribution des chapitres i-xxxv en trois groupes paraît imitée d'Ézéchiel. Du reste il est impossible de reconstituer dans tous ses détails l'histoire de cette « bibliothèque ». Inutile de dire que toutes les conclusions de M. M. ne sont pas certaines, et que telle ou telle hypothèse peut-être discutable ou mal fondée ; mais la position générale de sa critique est solide ; l'histoire du livre d'Isaïe semble avoir été aussi compliquée qu'il le dit. Il soutient à bon droit que la métrique et la strophique ne sont pas à négliger dans la critique des pièces, en grande partie rythmées, qui constituent cette importante collection. Son commentaire, où la critique littéraire tient naturellement assez de place, et où la critique textuelle n'est pas négligée, mérite d'être comparé à celui de M. Duhm, auquel il ressemble beaucoup pour la hardiesse des conjectures.

Alfred Loisy.

Die Wiederherstellung des jüdischen Gemeinwesens nach dem babylonischen Exil, von J. Nikel. (*Biblische Studien* herausgegeben von O. Bardenhewer.) Freiburg i. B., Herder, 1900 ; in-8°, xv-227 pages.

Elohim, eine Studie zur israelitischen Religions-und Litteraturgeschichte, von H. Zimmermann. Berlin, Mayer, 1900 ; in-8°, 82 pages.

L'ouvrage de M. Nikel contient moins une histoire de la restauration juive après la captivité, qu'un examen critique des sources bibliques de cette histoire, les livres d'Esdras et de Néhémie. Mais la critique de l'auteur est aussi conservatrice qu'ingénieuse, aussi prudente qu'érudite. Il réfute les objections des savants qui ont contesté la valeur historique d'Esdras-Néhémie, et les systèmes de ceux qui ont cru devoir placer la venue d'Esdras à Jérusalem après celle de Néhémie. Il défend l'authenticité absolue des édits et des lettres qui sont reproduits dans le livre d'Esdras. Il montre que la Loi promulguée par Esdras ne devait pas comprendre seulement le Code sacerdotal, mais aussi le Deutéronome. Du reste, il ne se prononce pas sur l'âge de ces documents. La défense d'Esdras-Néhémie est très solide. Le lecteur impartial peut trouver seulement que ces livres ont un peu trop besoin d'être défendus, et qu'un texte parfaitement sûr et exact dans toutes ses parties présenterait sans doute moins de difficultés.

Mais les moyens de contrôle font défaut, et il ne faut pas blâmer l'historien qui sauve le plus qu'il peut, d'une source de renseignements qui est unique. Ces livres qui recouvrent un siècle environ d'histoire israélite ont, pour le moins, des lacunes considérables ; il est permis aussi de se demander si le compilateur disposait d'informations aussi variées et aussi complètes que le suppose M. Nikel. Avait-il beaucoup plus que ce qu'il nous donne ?

D'après M. Zimmermann, Esdras n'aurait promulgué que la partie du Lévitique désignée communément par les exégètes sous le nom de Loi de sainteté. Cette fois on ne dira pas que c'est trop; mais ce pourrait n'être pas assez. Dans une étude très confuse sur l'emploi du nom divin *Elohim*, M. Z refait toute l'histoire de l'Ancien Testament, et en particulier la critique de l'Hexateuque. Le document élohiste, si nous avons bien compris l'auteur, serait une seconde histoire jéhoviste, écrite vers 700-650 où le nom de Iahvé aurait été remplacé après coup par Elohim vers 350 ; le Code sacerdotal aurait été rédigé vers 400-375 ; une école élohiste paraît en 350 et fait de J^2 un document élohiste ; vers 345, on compile un Hexateuque avec J^1, J^2 devenu E, et le Deutéronome; vers 340 on ajoute le Code sacerdotal, et l'Hexateuque est constitué. M. Zimmermann a certainement donné à sa critique une base trop étroite, et ses conclusions semblent quelque peu arbitraires. Nous ne croyons pas utile de poursuivre dans le détail l'examen de son système.

A. L.

Joh. Michael Schmid. Des Wardapet Eznik von Kolb **Wider die Sekten** aus dem Armenischen übersetzt und mit Einleitung, Inhalts-Uebersichten und Anmerkungen versehen. — 8°, x-210 pages, Vienne, 1900 (imprimerie des Mékhitaristes).

Ce livre mérite d'être doublement signalé, d'abord parce qu'il est bon et ensuite parce qu'il renferme deux promesses précieuses : c'est le premier volume d'une série de traductions de l'arménien entreprise par la congrégation des Mékhitaristes de Vienne dont on connaît la valeur scientifique et la préface annonce en outre une série d'éditions critiques que doit publier la même communauté : on sait que des éditions critiques sont le besoin le plus urgent de la philologie arménienne; déjà la traduction que publie M. l'abbé Schmid a été faite à l'aide des matériaux réunis par le savant P. Kalemkiar pour une édition nouvelle de Eznik dont on doit souhaiter la prompte publication.

Le livre de Eznik, si curieux au point de vue de l'histoire religieuse, n'a pas été étudié jusqu'ici autant qu'il le mérite, faute d'une bonne traduction : on est d'accord pour reconnaître que la traduction de Le Vaillant de Florival est tout à fait insuffisante. Celle de M. l'abbé S.

est au contraire remarquable; faite avec un soin extrême, elle a été améliorée encore par la collaboration de quelques-uns des pères Mékhitaristes les plus distingués et le P. Dashian a pu la recommander chaleureusement. Comme dans tous les travaux de ce genre, on peut naturellement, en cherchant bien, y relever de légères méprises. On ne voit pas par exemple pourquoi M. S. écrit toujours *Zrovan* et non *Zruan*; il aurait été sans doute bon de signaler que le paragraphe traduit au bas de la p. 98 et suiv. « Denn auch Zrovan.... » n'est pas en ordre et qu'il est impossible d'y faire une construction régulière : il doit manquer un mot au moins ; l'expression n'est pas toujours rendue avec sa crudité pittoresque : p. 106 M. S. traduit « der erste... stoesst die andern... ab » alors que le texte porte « le premier... crache les autres ». P. 204 il y a un véritable contre sens : « das neue Testament haelt er für fremd dem alten und dem was darin geredet wurde », en réalité « et à *celui* qui y a parlé », comme le montre le texte grec traduit par Eznik, et comme l'exige le texte arménien ; car *nmayn* ne peut ici désigner que le nouveau testament : l'ancien testament qui, dans le passage, a été nommé le dernier serait désigné par *smayn*. On voit que ces critiques sont fort menues et de peu de portée.

Les notes qui accompagnent le texte rendront aussi de grands services; une partie des variantes y sont signalées, ce qui permettra d'attendre plus patiemment l'édition promise ; on y trouvera aussi d'après les PP. Kalemkiar, Thorossian, Karekin, Dashian l'indication des passages d'auteurs grecs traduits ou imités par Eznik. Les notes historiques et exégétiques sont d'une valeur moindre et ne témoignent pas toutes d'une information assez étendue ni d'une critique assez pénétrante. Par exemple il eût été intéressant de rappeler p. 89 et suiv. que le résumé des doctrines zrvanites donné par Eznik a déjà été rapproché de textes syriaques par Noeldeke (*Festgruss an R. von Roth*, p. 34 et suiv.); la découverte récente par M. Carrière d'un texte de Bar Khouni qui recouvre souvent mot à mot le texte de Eznik a brillamment confirmé la valeur de ce rapprochement. Dans une note de la p. 93, M. S. signale et traduit le passage de l'historien Elisée où sont aussi exposées les doctrines zrvanites ; mais il ne fait point remarquer une différence essentielle entre Eznik et Elisée : chez Eznik, Ormizd et Ahriman sortent du sein d'une mère, chez Elisée, du sein de Zruan lui-même; la version de Eznik se retrouve chez les auteurs syriaques et la version d'Elisée dans le texte bien connu de Théodore de Mopsueste ; il y a là un contraste qui complique singulièrement la détermination des sources; loin de le mettre en lumière, M. Schmid l'efface par une fausse traduction d'Elisée : « Als auch der andere Sohn geboren war », écrit-il, alors que le texte porte « lorsqu'il (Zruan) eut enfanté l'autre fils » sans aucune contestation possible.

Quoi qu'il en soit de ces détails, la traduction doit en général ins-

pirer confiance; elle donnera aux études sur Eznik une base qui manquait.

A. MEILLET.

Ernest LAVISSE, **Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution.** 1er fascicule. Paris, Hachette, 1900. 96 pages, grand in-8° [1].

La *Revue critique* s'empresse de signaler, car c'est une bonne fortune pour tous les amis de l'histoire, la publication à la librairie Hachette du premier fascicule d'une grande *Histoire de France, depuis les origines jusqu'à la Révolution*. Elle paraît sous le nom de M. Ernest Lavisse ; mais c'est une œuvre collective. M. Lavisse s'est réservé pour lui-même l'introduction historique et la majeure partie du règne de Louis XIV ; pour les autres parties de notre histoire nationale, il s'est adressé à treize collaborateurs, MM. Bayet, Bloch, Carré, Coville, Kleinclausz, Langlois, Lemonnier, Luchaire, Mariéjol, Petit-Dutaillis, Rebelliau, Sagnac, Vidal de La Blache. Les temps héroïques ne sont plus où un Henri Martin ou un Michelet portait sur ses robustes épaules tout le poids des siècles de l'histoire de France. Notre époque d'analyse et de spécialisation semble reculer devant ces entreprises colossales dans lesquelles les avantages de l'unité de rédaction ne compensent parfois que d'une manière imparfaite, il faut bien le dire, l'inégalité scientifique des diverses parties. D'autre part, que deviennent les résultats d'ensemble ou les résultats partiels qu'on peut considérer comme définitivement acquis, avec cet émiettement continu de la science historique dans les thèses, les revues, les monographies, dont le flot, montant de jour en jour, tend à submerger ceux qui naviguent sur ce *mare magnum* ? Il faut bien s'arrêter au bout d'un certain temps pour coordonner les résultats de cet immense travail. C'est ce que M. L. et ses collaborateurs ont entrepris de faire. Depuis longtemps à l'étude, distribuée et dirigée dans toutes ses parties par l'historien qui lui donne son nom, maintes fois révisée et mise au point, cette *Histoire de France* veut être une œuvre scientifique, où la synthèse des derniers travaux de l'érudition, due à des professeurs et à des savants, marche de pair avec l'unité de composition.

La *Revue critique* aura l'occasion de reparler de cette grande entreprise ; pour aujourd'hui, elle se borne à signaler le contenu du 1er fascicule. Il forme le début de la seconde partie du tome I [2], laquelle a pour auteur M. G. Bloch, maître de conférences d'histoire ancienne à l'École normale supérieure. Elle a pour titre : *Les Origines; la Gaule*

---

1. L'*Histoire de France* formera 8 volumes de 800 pages, qui se vendront séparément 12 fr.; elle paraît en fascicules, à 1 fr. 50, à raison de deux fascicules par mois.
2. Chacun des huit volumes se compose de deux parties.

indépendante et la Conquête romaine. Les Origines se composent de deux chapitres : les Sociétés primitives, les Peuples historiques. La Gaule indépendante et la Conquête romaine comprennent dans ce fascicule un chapitre et le commencement d'un second.

L'*Histoire de France* n'est pas un ouvrage de discussion ; je répète que c'est avant tout un ouvrage de coordination et d'exposition. Aussi les notes et les renvois aux textes y sont fort rares. Du moins, en tête de chaque chapitre et de chaque subdivision de chapitre, les textes historiques et les principaux ouvrages à consulter sont indiqués avec beaucoup de précision.

Résumer en trente-deux pages tout ce qui a été écrit, à propos de notre pays, sur l'âge de la pierre taillée, sur l'âge de la pierre polie, sur l'âge des métaux, sur les Ibères et les Ligures, sur les Phéniciens et Marseille, sur les Celtes et leurs migrations, sur les peuples de la Gaule, cela pourra paraître un joli tour de force; ajoutons tout de suite que le tour de force est parfaitement réussi. Je ne sais si les savants qui se sont consacrés à l'étude des origines préhistoriques et historiques de la Gaule trouveront que leur domaine a été réduit à la portion congrue ; du moins, ils ne pourront dire qu'ils ont été trahis par la plume précise, claire, bien informée du professeur qui a entrepris de présenter les résultats vraiment importants de leurs innombrables travaux. Pour la Gaule indépendante, M. G. Bloch a pu s'espacer davantage ; la civilisation, la religion, le sacerdoce druidique, les institutions sociales et politiques, les luttes dans les cités et entre les cités, telles sont les grandes divisions de ce chapitre [1]. Pour l'histoire de la conquête romaine, elle ne fait que commencer dans ce fascicule.

Imprimée sur beau papier à grandes marges, avec des en-tête et des manchettes d'une grande clarté, tout à fait séduisante à l'œil par la netteté des caractères et la disposition du texte, d'une correction irréprochable, l'*Histoire de France*, sortie des presses de l'imprimerie Brodard, a tous les caractères d'un chef d'œuvre typographique. Ce premier fascicule donne lieu de supposer que l'œuvre elle-même sera bien voisine de la perfection.

G. Lacour-Gayet.

---

1. Dans le tableau qu'il a tracé du polythéisme gaulois (p. 49 et suiv.), M. Bloch s'est borné à une allusion aux divinités tricéphales ; la conception mystique de la triade gauloise, telle qu'elle se dégage de plusieurs monuments du Musée de Saint-Germain, méritait peut-être quelques explications. — Puisque M. Bloch aime, et avec juste raison, à retrouver dans tel nom et dans tel usage des âges récents le souvenir de l'époque gauloise, il aurait pu rappeler, à propos du *Vergobret* des Éduens, le nom de *Vierg* ou *Verg* qui fut porté jusqu'à la Révolution par le premier magistrat d'Autun.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Feret, docteur en théologie, etc. Époque moderne. T. Ier : xvie siècle. Phases historiques. Paris, A. Picard, 1900, viii-462 p. in-8°.

Après avoir consacré quatre volumes à l'histoire de la Faculté de théologie de Paris, durant le moyen âge, M. l'abbé Feret aborde dans le présent tome l'époque moderne. Cette nouvelle série promet d'avoir un développement considérable, puisqu'il a fallu tout un volume à l'auteur pour retracer seulement les phases générales de l'histoire de la Faculté au xvie siècle, sans aborder encore les controverses spéciales ni les biographies de ses membres à cette époque. Il ne semble pas cependant avoir consulté beaucoup de documents inconnus pour établir son récit ; en dehors des ouvrages bien connus de Boulay et de Crevier, de la *Collectio judiciorum* de du Plessis d'Argentré, de l'*Index chronologicus* de Jourdain, M. F. a surtout exploité le savant mémoire de M. Léopold Delisle (*Notices et extraits,* t. XXXVI) sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie pour les années 1505 à 1533, manuscrit appartenant au séminaire de Saint-Sulpice. Mais ces matériaux auraient été suffisants pour composer un ouvrage à la fois instructif et utile, même aux savants, si l'esprit qui l'anime avait été plus scientifique et si la combativité des docteurs du xvie siècle n'avait pas trop déteint sur leur disciple convaincu. Ce n'est pas une histoire, c'est une ardente apologie qu'il nous présente de cette Faculté, « foyer de lumières » qui, « sentinelle et soldat... frappait savamment et avec courage » ses ennemis. De sa « science », on trouvera en effet de bien curieux et bien topiques exemples dans le volume de M. Feret[1] ; quant à son grand « courage » on en aurait désiré peut-être quelques preuves supplémentaires ; il ne saute pas aux yeux, dans la guerre acharnée que ces grands docteurs font à quelques malheureux hérétiques, épaulés qu'ils sont, tour à tour, par la royauté, le Parlement et la canaille bigote de la capitale. Nous ne songeons pas d'ailleurs à discuter en détail, comme travail d'érudition sérieuse, un livre où l'on proclame que « l'Inquisition n'avait rien que de normal au point de vue religieux », qu'être des protestants c'est être de « grands coupables » et qui trouve moyen d'introduire, dans une histoire de la Faculté de théologie de Paris au xvie siècle, des tirades sur « l'affaire Dreyfus » (p. 415). Quand on répète à satiété les vieilles calomnies, cent fois réfutées, de Bolsec et d'Audin, quand on est si peu capable de comprendre l'inéluctable nécessité du mouvement de la Réforme qu'on l'attribue encore aux princes qui « y trouvaient trop de satisfaction pour leurs passions », quand on traite de sectaires et Bayle et les frères Haag et Henri Bordier, alors qu'ils

1. Nous ne citerons que celui de l'*Index librorum prohibitorum* émanant du Saint Siège, soumis à l'examen préalable de ses censeurs (p. 407).

n'ont pas l'heur de partager les passions de M. l'abbé Féret [1], on perd le droit de s'étonner que la critique ne vous prenne pas au sérieux. Prêchant quelque part M. N. Weiss, le savant bibliothécaire de la *Société de l'histoire du protestantisme français* (qui n'avait guère besoin d'ailleurs de ce conseil), M. F. lui dit que « suivant les règles actuelles de la critique » tout dans un livre de savant « doit être rigoureusement historique, la forme comme le fond » (p. 162). C'est parler d'or ; seulement, l'auteur aurait bien fait d'être logique [2] et de pratiquer ses propres maximes. On se serait alors bien volontiers dispensé de la tâche aussi pénible que nécessaire, de les lui rappeler ici [3].

R.

Formelhafte Schlüsse im Volksmärchen, von Robert Petsch. — Berlin, Weidmann, 1900. In-8°, xij-85 pp. Prix : 2 mk. 40.

Nous devons déjà à M. Petsch une classification des énigmes populaires [4]. Aujourd'hui il s'applique à colliger ce qu'on pourrait traduire les « dénouements-clichés » dans le conte populaire. Il en distingue de cinq sortes : — 1° dénouement simple, les bons sont récompensés, les méchants punis, le héros sauvé, enrichi, honoré, et tout est dit ; — 2° dénouement prorogé, on suit le héros au-delà des limites du conte durant un temps ou le reste de sa carrière, « ils se

---

1. Il reproche à MM. Haag et Bordier d'avoir défendu, dans l'article afférent de la *France protestante*, contre ses adversaires, la mémoire de Louis de Berquin ; lui-même se livre à des plaisanteries d'un goût douteux (p. 134) en face du bûcher de ce martyr, à propos d'une phrase de l'*Histoire ecclésiastique*. Je laisse à juger à d'autres où se trouve le « sectaire ».

2. Dans les grandes et dans les petites choses aussi. Ainsi je voudrais bien qu'on m'explique la phrase, p. 409, où à propos d'une prétendue déclaration de la Faculté contre le calendrier grégorien, on lit cette phrase qui fait rêver : « Tout cela *constitue une forte présomption contre* la *non-authenticité* de la Sententia ; l'examen intrinsèque *vient à l'appui de cette non-authenticité.* »

3. Nous conseillerions aussi bien vivement à M. Féret, s'il est dans le cas de donner une édition nouvelle de son ouvrage, de feuilleter quelques bons dictionnaires des Savants, ne fut-ce que le vieil Adelung, afin d'y apprendre à connaître le nom et la vie des écrivains, théologiens, humanistes, érudits, compris dans les différents *Catalogues des livres censurés par la Faculté*, et dont l'annotation, dans son livre, est d'une indigence extrême. Seulement il faudrait qu'il sût assez d'allemand pour ne pas prendre l'accusatif pour le nominatif et ne pas appeler par ex. *Brentzen* et *Behmen*, des gens qui s'appelaient *Brentz* et *Boehm* (p. 171) ou faire de l'astronome J. Müller de Kœnigsberg (Regiomontanus) un *Regio Montan* plus ou moins authentique. Il n'appellera plus *Carlstadt Carlostad* et saura qu'Othon Brunfels, fils d'un modeste ouvrier de Mayence, n'était pas gentilhomme, etc. Peut-être ferait il aussi mieux, dorénavant, quand il s'occupera de Melanchthon, de consulter plutôt l'édition critique de ses œuvres dans le *Corpus Reformatorum*, édité à Brunswick, qu'un volume publié en 1777.

4. Cf. *Revue critique*, XLVII (1899), p. 327.

marièrent, ils vécurent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants »; — 3° dénouement-résumé, une phrase finale récapitule le conte tout entier; — 4° clausule finale, on annonce expressément, en une formule soit nue soit plus ou moins agrémentée, que le conte est achevé; — 5° clausule personnelle, le narrateur s'introduit lui-même dans le conte, qui souvent se termine alors par un galimatias burlesque. — De chacun de ces cinq types, l'auteur distingue naturellement plusieurs sous-variétés et donne de nombreux exemples tirés des recueils européens ou exotiques les plus divers, en notant au passage la prédilection au moins apparente de tel groupe ethnique pour tel genre de dénouement. Il ne formule au surplus aucune autre conclusion, et je ne crois pas en effet que son livre en comportât d'autres [1].

Parmi les variétés du premier type, il a noté le dénouement compliqué, dont il aurait donné, j'en suis sûr, l'exemple suivant, s'il eût consulté le Pantchatantra; car c'est le chef-d'œuvre du genre. — L'aveugle, guéri de sa cécité par la vapeur de la matelote de serpent noir qu'on avait apprêtée pour l'empoisonner, aperçoit le bossu en train de flirter avec sa femme, laquelle est affligée de trois seins. « Furieux, sans que l'autre se doutât de rien, il alla au lit, saisit le bossu par les pieds, le fit tourner de toute sa force par dessus sa tête et le laissa retomber en plein sur la femme aux trois seins. Or le choc du bossu lui renfonça son troisième sein dans la poitrine, et le bossu lui-même, par l'effet du tournoiement énergique, se redressa. C'est pourquoi je dis : L'aveugle, le bossu et la princesse aux trois seins furent guéris tous trois par un procédé bien extraordinaire [2]. »

V. Henry.

Marchesi (J.-B.). **I romanzi dell' abate Chiari.** Bergame, institut italien d'arts graphiques, 1900. In-8° de 102 p.

M. Marchesi, continuant l'œuvre exécutée par M. Albertazzi et par lui-même pour le XVIe et le XVIIe siècle, entreprend une histoire du roman italien au XVIIIe, et nous offre, en attendant, une étude sur les productions en ce genre de l'abbé Chiari. Il constate que les écrits de cette nature, très à la mode en Italie jusque vers 1700, furent délaissés dans la première moitié du XVIIIe siècle pour les Lettres Philosophiques et les Essais Philosophiques; quant aux œuvres d'imagination en

---

1. P. 61, gascon *marchèro*. Le texte de Bladé porte *marchèri*, lequel en effet signifie « je marchai ». Mais alors ce dénouement rentrerait aussi bien dans la cinquième catégorie que dans la quatrième, et j'en dis autant de quelques autres clausules, bonnes à tout conte, citées au même endroit.

2. Remarquer que cette finale surajoutée constitue une contamination du premier type par le troisième. Ces accidents sont plus fréquents que l'auteur ne le donne à penser.

prose, on se bornait alors à des traductions de Lesage, de Marivaux, de Prevost, puis de Richardson, Fielding, Johnson, Smollett, etc. (on trouvera quelques indications précises aux p. 10-12). L'infatigable, l'intarissable Chiari se chargea de remettre le genre à la mode par ses improvisations extravagantes mais faciles en 2, 4 ou 8 volumes dont les éditions multiples se vendaient si bien que, pour écouler des romans plus faibles encore, quelques auteurs italiens les lui attribuaient. M. M. résume incidemment la *Marfisa bizzarra* écrite par Carlo Gozzi contre Chiari (et dont l'héroïne fantasque semble annoncer la Delphine de Mme de Staël); les analyses qu'il donne des romans de Chiari en font très bien ressortir la contexture étrange; on peut seulement regretter qu'il n'ait pas eu la patience de relever les traits de mœurs, les scènes prises sur le vif que, de son aveu (p. 91), son auteur, parfaitement indifférent d'ailleurs aux grands évènements de son siècle (v. p. 100), a jetés çà et là dans le fatras de ses romans. — Une bibliographie des romans de Chiari et une table renvoyant aux pages où ces romans et d'autres sont cités, terminent cet utile ouvrage.

Charles DEJOB.

— La traduction que M. Alexandre BELJAME nous donne du *Jules César* de Shakspeare (Paris, Hachette, 1899, 249 pp.) paraît devoir être définitive. Il serait difficile de trouver dans l'interprétation de cette pièce si souvent obscure plus de pénétrante érudition, et plus d'exactitude et d'élégance dans la traduction même. Si nous n'avons pas en France une traduction vraiment bonne de Shakspeare, la faute en est, non à une prétendue incompatibilité entre « l'esprit français » et « le génie de Shakspeare », — ce sont là de grands mots vagues, assez vides de sens — mais à l'incompétence ou au parti pris de la plupart des traducteurs. Les contre-sens mis à part, dont M. Beljame, dans la préface de sa traduction de *Macbeth*, a dressé une liste amusante, il reste la préoccupation sous laquelle les traductions sont faites. Ce sont le plus souvent des armes forgées pour des querelles d'école. L'un, voulant adoucir la « sauvagerie de Shakspeare, l'affuble du manteau d'apparat des classiques, l'autre exagère l'élément « grotesque » pour faire du poète un précurseur des romantiques et de ses personnages des prototypes des héros de M. Victor Hugo, des Bug-Jargal et des Han d'Islande. M. B. s'est contenté d'une traduction consciencieuse, faite d'après des éditions originales. Car les traducteurs ne se sont jamais, non plus, préoccupés du texte qu'ils rendaient en français. Il est entendu que la question de texte ne se pose pas pour les auteurs modernes; seuls, les anciens, ont droit à l'honneur d'une étude critique. Or le plus souvent les traducteurs français ont eu entre les mains des éditions du dix-huitième siècle, où se dissimulent les corrections de Rowe, de Pope et de Theobald. M. B. commence par suivre fidèlement la première édition, c'est-à-dire l'in-folio de 1623. S'il y a doute sur le sens d'un passage, il a recours à trois autres éditions qui font autorité, celles de 1632, de 1663 et de 1685. Grâce à cette méthode, le nombre des conjectures se trouve réduit à trois ou quatre. Les lecteurs français seront reconnaissants à M. Beljame d'avoir indiqué la mesure des vers, et

donné dans un index fort bien fait les explications indispensables sur les passages difficiles. — Ch. Bastide.

— M. Alfred Morel-Fatio vient de publier à part une remarquable étude qu'il avait fait paraître dans plusieurs numéros du *Bulletin hispanique*, sur le chef-d'œuvre de Tirso de Molina, et peut-être bien de tout le théâtre espagnol : *La Prudencia er la mujer* (la sagesse d'une femme). C'est la première étude d'une série qui doit comprendre tout le théâtre de ce grand poète, l'un des plus éminents de la scène castillane et qui ne semble pas avoir toujours été mis à son rang. Véritable monographie au point de vue historique et littéraire, ce n'est cependant pas une critique linguistique, parce que ce côté plus aride du travail a été réservé pour une édition critique de l'œuvre, que nous attendons avec impatience et dont cette étude doit être considérée comme la préface. — H. de C.

— M. Clément Rochel poursuit l'entreprise dont nous avions déjà signalé le début,et publie le premier volume de ce qu'il appelle « *Les chefs-d'œuvres du théâtre Espagnol* », qui doivent en comprendre trois. Tome I, (Lope de Vega, Tirso de Molina, Moreto. Paris, Garnier, 1 vol. in-12 de 600 pages). Mais à quelle idée répond cette publication, c'est ce qu'il est assez difficile de deviner. Car d'une part, la plupart des auteurs choisis ne sont pas représentés par des pièces vraiment caractéristiques de leur valeur, et même plusieurs des dramaturges les plus essentiels de l'Espagne manquent tout à fait. D'autre part, celles de ces pièces qui ont quelque droit au titre de « Chefs-d'œuvres », ont déjà été traduites, quelques unes même plusieurs fois. Pour les autres, comme *la Petite niaise* (*La dama boba* de Lope de Vega, et le *Timide au Palais* (*El vergonzoso en palacio* de Tirso), on devine que M. R. aura été séduit par les exquises représentations qu'en ont données à Paris, en 1898 et cette année, M. Diaz de Mendoza et Mme Guerrero. Mais, particulièrement pour la première de ces deux là, ce n'est qu'après des remaniements formidables qu'elles ont vu la rampe. Leur rendre leur intégrité, surtout avec une traduction où elles perdent absolument toute leur saveur, leur grâce et leur cachet espagnol, c'est les remettre à leur rang. Or, *la Dama boba* est en réalité une des pièces inférieures de Lope, comme intrigue et comme caractères, et quant au *Vergonzoso* (d'ailleurs bien supérieur), en dépit de qualités de langue tout à fait charmantes, mais qu'on n'aperçoit plus ici, si c'est encore une des jolies pièces de Tirso, elle est fort insuffisante à caractériser, à elle seule, le génie d'un des tout premiers poètes dramatiques de l'Espagne. Quant à la généralité des pièces de ce premier volume (*Le Châtiment sans vengeance, la Jolie fille de Séville, Dédain pour dédain*), et du second, annoncé sous presse (*l'Alcade de Zalaméa, On ne badine pas avec l'amour, la Dévotion à la croix, le Tisserand de Ségovie*), le choix est meilleur sans doute ; mais quoi ? elles ont toutes été traduites, quelques unes même jusqu'à trois et quatre fois, et ces traductions (de Baret ou d'Antoine de Latour, d'Alphonse Royer ou de Damas-Hinard) n'ont nullement disparu de la librairie. Il faudrait donc au moins, pour justifier cette fantaisie, que, comme pour l'excellent recueil de MM. Dubois et Oroz (d'ailleurs motivé par les examens de langue espagnole) que nous annonçions récemment, les traductions nouvelles fussent vraiment supérieures, et il s'en faut bien que ce soit le cas ici. Mais enfin, vaille que vaille, si M. Rochel, au lieu de puiser dans un fonds aussi connu, où il n'avait qu'à perdre son temps, s'était mis un peu à glaner dans le théâtre inexploré de ces féconds auteurs castillans, et nous avait apporté sa récolte, il aurait au moins contribué à développer le champ des études espagnoles, et attiré l'attention des chercheurs. Dieu sait qu'il n'avait que l'embarras du choix ! Evidem-

ment, les routes non frayées demandent plus de travail, mais le mérite est en proportion. — H de Curzon.

— M. G. Ceci raconte dans l'opuscule *I Reali educandati femminili di Napoli* (2e édit. revue. Naples, 1900. In-8 de 114 p.), l'histoire des trois collèges royaux de jeunes filles de Naples. Il ne faut pas que les noms donnés à ces établissements abusent : on les appelle *Maria Clotilde di Savoia, Maria Pia di Savoia, Margherita di Savoia* ; mais le troisième seul a été fondé par la dynastie régnante ; les deux premiers datent de Joachim Murat, et M. C. veut bien rappeler que j'ai raconté l'histoire de cette fondation dans *l'Instruction publique en France et en Italie au XIXe siècle* (Paris, Colin, 1894). M. C. expose d'abord l'histoire des couvents où, au cours de ce siècle, les maîtresses et les élèves ont pris la place des Religieuses ; il en donne la description ; quant aux collèges, il ajoute d'utiles détails à ce qu'on en savait déjà, notamment sur notre compatriote Rosalie Prota, née baronne d'Arbon et, qui, après avoir tenu à Naples un pensionnat privé, prit en 1829 la direction d'un de ces collèges, et il donne quelques lettres inédites à elles adressées par Gerando. L'ouvrage est orné de plusieurs portraits et vues d'édifices. — Charles Dejob.

— M. Gardini, agent consulaire des Etats-Unis à Bologne, a rassemblé en un volume ses notes amassées au cours de nombreux et longs voyages dans l'Amérique du Nord. Le succès de son livre a engagé M. Rumbauer à en donner une version allemande (Gardini, *In der Sternenbanner-Republik Reiseerinnerungen* Nach der zweiten Auflage des italienischen Originals von Rumbauer. Oldenbourg et Leipzig, Schulze, 1900, pp. xv, 405 in-8, avec 41 illustrations et une carte), faite sur la seconde édition italienne, mise au point par le traducteur. Celui-ci a jugé à propos de fondre ses adjonctions et rectifications dans le texte de l'original ; mais cette partie de sa tâche dont nous ignorons l'étendue nous paraît essentielle. Les livres sur l'Amérique vieillissent vite,et les voyages de M. G. remontent déjà à quinze ou vingt ans. En second lieu le récit du voyageur est plein de menus faits, de chiffres, de statistiques, de tous ces détails soumis, surtout outre-mer, à une incessante fluctuation. L'ouvrage ainsi conçu a dû plaire aux Américains et il leur plaira encore sous sa forme nouvelle. L'auteur s'est fortement américanisé : il note beaucoup, compte, pèse, mesure, jauge, calcule les dépenses, mais analyse peu et philosophe rarement; tout au plus quelques résumés historiques et des rappels de légendes, comme les aimaient les récits de voyages d'une autre génération. S'il ne faut pas chercher dans ce volume une psychologie de l'Amérique, telle que M. P. Bourget nous la donnait naguère, on y trouvera un tableau contrôlé à nouveau de la population de ses villes, de son commerce, de son industrie, de ses produits, de ses écoles, de ses bibliothèques, etc. (Les dernières publications du bureau de recensement de Washington montrent combien ces statistiques sont malgré tout incertaines. Ainsi Saint-Louis a 575,238 habitants, au lieu de 452,000 ; Baltimore, 508,957, au lieu de 450,000 ; Buffalo, 352,218, au lieu de 256,000 ; Pittsbourg, 321,616, au lieu de 240,000 ; etc. Pour quelques villes il faut au contraire diminuer les chiffres : Cincinnati n'a que 325,902, et non pas, plus de 400,000 ; Omaha tombe de 160,000 à 102,555 ; etc). A l'homme d'affaires et à l'économiste, simplement curieux d'une première orientation, le livre peut être utile ; au même titre il le sera pour le touriste, désireux de parcourir en quelques semaines le continent américain. Il suivra son guide de New-York où il s'attardera jusqu'à San-Francisco, par Cincinnati, Saint-Louis, Chicago, en revenant le long de la côte du Pacifique, puis de la frontière mexicaine, avec la Nouvelle-Orléans,

Washington et Philadelphie pour dernières et rapides stations. Les voies de communication, les bons gîtes dans les fastueux hôtels, les curiosités artistiques ou naturelles, — sur ces dernières, M. G. s'étend complaisamment — rien d'important pour le globe-trotter n'a été omis. A d'autres encore, le livre a dû faire plaisir : aux compatriotes de l'auteur. Tout ce qui touche à la colonie italienne en Amérique, à la part qu'occupe dans la vie américaine l'art italien, surtout la musique italienne, a été pieusement recueilli. Ceci constitue, je crois, un mérite réel et neuf dans un ouvrage dont l'ensemble est de valeur trop éphémère, ou passé depuis longtemps dans le domaine des connaissances vulgarisées. Il y a néanmoins quelques pages qu'on doit signaler, soit que ses relations, soit que les rencontres du voyage aient bien servi l'auteur; je citerai sa visite à Longfellow, au général Sheridan, son excursion chez les Mormons. On aurait souhaité que ces parties originales fussent plus nombreuses. Malgré tout, les souvenirs de M. Gardini restent un livre d'information variée, consciencieuse, quoique incomplète, qui n'est point tombé dans le séduisant défaut d'étourdir l'Européen par le récit orné et amusant du *bluff* américain. — L. Roustan.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 septembre 1900.

M. Heuzey entretient l'Académie d'un travail de reconstitution archéologique exécuté pour l'Exposition universelle (section des missions scientifiques). Il s'agit du grand bas-relief historique du roi Eannadou, découvert en Chaldée par M. de Sarzec et connu sous le nom de *Stèle des Vautours*. Grâce à cette restitution matérielle, établie avec des moulages, la place de sept fragments jusqu'ici retrouvés a pu être déterminée avec certitude et la position qui leur avait été assignée d'avance au musée du Louvre est de tous points confirmée. Un petit fragment, dont le moulage a été très obligeamment envoyé par le British Museum, a contribué à cette confirmation. Il donne le pied droit de la grande figure de divinité qui tient les prisonniers enfermés dans une sorte de cage. Or, en rétablissant le tracé des losanges qui forment le treillis de cette cage, on a obtenu géométriquement la hauteur de la figure principale. Sur la face opposée, le même fragment est venu compléter une des scènes les plus curieuses : la représentation des funérailles après le combat. A côté de la pyramide de cadavres humains, on voit maintenant un entassement d'animaux immolés, sur lesquels un homme complètement nu était monté pour procéder au rite de la libation. Cet acte religieux s'accomplit suivant l'usage chaldéen, c'est-à-dire que la libation, au lieu de se perdre à terre, est versée sur des bouquets de branches de palmier avec leurs inflorescences ou leurs régimes de dattes ; ces gerbes végétales sont placées dans deux grands vases auprès du taureau couché, qui est la principale victime offerte.

M. Senart a la satisfaction de faire connaître que M. Pelliot, pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui était enfermé à Pékin, et au sort duquel l'Académie s'est intéressée à plusieurs reprises, a pu enfin transmettre à sa famille, qui l'a reçu aujourd'hui même, un message complètement rassurant. M. Senart avise également l'Académie du retour tout récent du premier pensionnaire à cette même École désigné par l'Académie, M. Cabaton.

M. Héron de Villefosse communique une série d'observations sur le texte du papyrus latin de Genève nº 1, dues à M. le capitaine Espérandieu, professeur à l'École militaire de Saint-Maixent. Ces observations viennent confirmer ce qui a déjà été dit au sujet de ce texte. Elles montrent que l'administration militaire, à l'époque romaine, avait plus d'un point commun avec celle de nos armées modernes. Il y a, par exemple, une identité presque absolue entre la comptabilité de l'armée romaine et celle qui était en usage en France il y a une vingtaine d'années. On retrouve aussi dans le texte de ce papyrus des mentions de soldats « mis

en subsistance », pour des causes qui nous échappent, dans des centuries autres que la leur. « La mise en subsistance » est encore de règle actuellement, quand un homme est éloigné par un service spécial de l'unité administrative à laquelle il appartient.

M. Héron de Villefosse étudie ensuite une inscription latine de Vaison, dont la dernière ligne n'a jamais été interprétée d'une manière satisfaisante, et y reconnaît le titre d'une fonction municipale, *præfectus fluminis Ovidis*. Ce préfet municipal était donc chargé de surveiller le cours de l'Ouvèze et d'y assurer la navigation. On sait par des inscriptions de Saint-Gilles et de Nimes, qu'il existait une corporation de bateliers de l'Ouvèze, *Nautæ Ovidis*.

M. Philippe Berger, rendant compte d'un travail de M. Louis Levistre sur l'origine des monuments mégalithiques que l'auteur attribue aux Phéniciens, fait quelques réserves au sujet des conclusions formulées dans cette communication.

Séance du 14 septembre 1900.

Lecture est donnée de l'ampliation du décret autorisant l'Académie à accepter le legs qui lui a été fait par M. Dourlans.

M. Salomon Reinach essaie d'établir que le célèbre groupe de l'*Enfant à l'Oie*, qui est la copie d'un bronze dû au sculpteur grec Boéthos, ne représente pas, comme on l'a pensé, un simple sujet de genre. Selon lui, il s'agit d'Esculape enfant, qui, attaqué par une oie sauvage, la réduisit à l'obéissance et en fit son oiseau familier. A l'appui de cette hypothèse, M. Reinach rappelle qu'il y avait des oies guérisseuses dans les temples d'Esculape ; qu'une copie du groupe de Boéthos se voyait dans le temple dédié à Esculape dans l'île de Cos et que Boéthos est précisément cité, dans une inscription grecque comme l'auteur d'une célèbre statue d'Esculape enfant.

M. Héron de Villefosse annonce qu'on vient de retrouver, au musée du Louvre, une base en marbre ornée d'une inscription grecque portant le nom de Théodoridas, fils de Lasistratos, découverte à Milo en même temps que la célèbre Vénus de ce nom. Ce monument n'etait connu, jusqu'à présent, que par le croquis d'un officier de marine nommé Voutier, présent à la découverte, lequel croquis a été publié par M. Ravaisson et étudié par M. Salomon Reinach. Cette base avait été, à une époque lointaine, malencontreusement accouplée, au musée du Louvre, avec un monument funéraire de basse époque, et les lettres de l'inscription passées au rouge avaient été dénaturées. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que l'un des Hermès découverts avec la Vénus de Milo entre exactement dans une cavité pratiquée à la partie supérieure de la base, ce que démontrent, d'ailleurs, avec évidence, les moulages présentés à l'Académie par M. Héron de Villefosse. De cette communication, il résulte que Voutier n'avait pas, comme on l'en a accusé, réuni arbitrairement cette base et cet Hermès. Les historiens de l'art antique pourront désormais utiliser ce document dans leurs études.

M. Salomon Reinach insiste ensuite sur l'importance de la découverte annoncée par M. Héron de Villefosse. Cette découverte permet, en effet, d'écarter, d'une façon définitive, l'opinion de M. Furtwængler qui fait remonter la Vénus de Milo aux environs de l'an 100 avant Jésus-Christ.

M. Reinach pense que cette même découverte confirme, en revanche, la thèse que depuis plusieurs années il soutient lui-même, d'après laquelle il faudrait placer vers l'an 380 avant Jésus-Christ non seulement la date de la Vénus de Milo, mais encore celle du Neptune de Milo, dont on peut voir en ce moment le moulage devant le pavillon hellénique, dans la rue des Nations, à l'Exposition universelle. Ce Neptune a été offert par le même Théodoridas, qui a aussi consacré la base de l'Hermès, retrouvée par M. Héron de Villefosse, laquelle base, d'après les caractères de l'inscription, remonte à l'an 350 a. C. M. Reinach croit donc que la Vénus de Milo (qu'il considère comme une Amphitrite) a été associée autrefois au Neptune et que ces deux œuvres sont sorties du même atelier.

M. Gustave Oppert, ancien professeur à l'Université de Madras, communique un mémoire sur les Sâlâgramâs ou pierres sacrées des aborigènes non-aryens de l'Inde. Ces pierres ou coquilles pétrifiées, sont les emblèmes de Vichnou, le dieu conservateur. La croyance relative à ces pierres sacrées représentant le principe féminin a été le précurseur de la doctrine athée de Kapila, nommée Sankhya. Les formes très diverses de ces pierres ont des vertus très variées, bienfaisantes ou malfaisantes. — M. Jules Oppert présente quelques observations.

Séance du 21 septembre 1900.

M. Müntz, au nom de la Commission des Écoles françaises d'Athènes et de

Rome, propose d'accorder une prolongation d'une année de séjour à M. Victor Chapot, membre de l'Ecole d'Athènes.

M. Homolle, directeur de l'école française d'Athènes, rend compte des travaux exécutés pendant le cours de l'année 1900 :

I. — *Voyages d'exploration*. — 1° Recherches sur le *limes syriacus*, par M. Chapot. — Le but de ce voyage est l'étude de l'organisation de la défense sur les frontières orientales de l'empire romain. Un accident qui a compromis la santé de M. Chapot l'a arrêté au moment même où il annonçait la découverte de plusieurs pierres milliaires inédites.

2° Exploration de la Bithynie. — M. G. Mendel a poursuivi dans la région orientale de cette province les recherches exécutées, l'an passé, dans la région occidentale. Trois cents textes, la découverte de l'emplacement d'Adrianopolis, des données intéressantes sur le réseau des routes, sont le résultat satisfaisant de ce voyage.

II. — *Fouilles*. — En Thrace, M. Seure avait été chargé d'explorer les tumuli pour y rechercher les traces de la civilisation thrace. Aux fonds dont disposait l'Ecole d'Athènes le gouvernement bulgare a ajouté, comme l'an passé, une subvention de 2,000 fr. Les fouille sont porté sur les tumuli de Philippoli et de Iamboli. Les objets retrouvés s'étagent de la surface du sol jusqu'à 7 mètres au-dessous ; ils s'espacent de l'époque romaine aux âges préhistoriques. Les libéralités du prince de Bulgarie ont permis aux travailleurs d'explorer la vieille ville bulgare de Tirnovo et la cité romaine de Nicopolis.

En Crète, M. Demargne a fouillé sur l'emplacement d'Erimopoli (Itanos), et sur l'acropole archaïque de Goulos. C'est une des plus belles citadelles de la Grèce. Plusieurs enceintes de murailles subsistant en entier, la voie qui montait à l'agora, l'agora elle-même, le prytanée, plusieurs temples, des offrandes d'argent, un trésor, des monnaies, ont été déjà découverts. De plus, le plan de la ville, levé par les soins de l'Ecole, permettra de poursuivre avec résultat ces fouilles dont on peut beaucoup espérer.

A Delphes, après avoir déblayé le temple, puis ses dépendances, le stade, le théâtre, la fontaine Castalie, le gymnase, on a entrepris la recherche de l'hippodrome et celle du temple d'Athéna Pronaia. Après avoir déterminé l'enceinte et le temple, l'emplacement des portes, on a dégagé les soubassements d'un trésor du cinquième siècle, de style ionien, très analogue au trésor de Cnide, un temple rond, etc.

Cet endroit, qui passait pour avoir été fouillé sous Capo d'Istria, semble au contraire contenir un groupe d'édifices remarquablement conservés et décorés de frises sculptées. Huit jours de sondage ont permis de retrouver de très précieux fragments. Le terrain sera exproprié et fouillé dans toute son étendue.

Cet automne, on commencera les fouilles du temple d'Athéné-Aléa à Tégée, que Pausanias désigne comme le plus beau du Péloponnèse et qui était décoré de frontons sculptés par Scopas. Les libéralités de la Société archéologique d'Athènes, qui, sur l'invitation de M. Cavvadias, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres, a pris à sa charge les frais d'expropriation, ont facilité l'exploration de ce célèbre monument.

M. Héron de Villefosse communique un long rapport du R. P. Delattre sur les fouilles qu'il poursuit à Carthage, à l'aide des fonds fournis par l'Académie. Pendant les six premiers mois de l'année courante, le P. Delattre a exploré les tombes de la nécropole punique voisine de la colline de Sainte-Monique. Il y a fait de très curieuses découvertes qui sont venues augmenter les belles séries de monuments antiques déjà exposés au musée de Saint-Louis. Des terres cuites peintes, brûle-parfums sous forme de têtes de déesses, figurines et femmes, rasoirs en bronze ornés d'inscriptions puniques et de sujet au trait, amulettes de tout genre, en or, en argent et en ivoire, vases en forme d'oiseaux et d'animaux, constituent les principaux éléments de ce mobilier funéraire qui permet de juger et d'apprécier l'art des Carthaginois.

Séance du 28 septembre 1900.

M. Henri Omont donne lecture, au nom de M. Léon G. Pélissier, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, d'un mémoire sur les dates de trois lettres inédites de Jean Lascaris, ambassadeur de France à Venise (1504-1509). Ces trois lettres, conservées à la Bibliothèque nationale dans la Collection Dupuy, sont tout ce qui reste de la correspondance politique du célèbre hélléniste et de ses négociations avec la Sérénissime République. Elles ne portent qu'une date de jour et de mois, sans mention de l'année. M. Pélissier en fixe la date d'une façon précise : 20 août 1505, 21 novembre 1507 et 11 juillet 1508. Il étudie ensuite chacune d'elles en particulier et fait ressortir l'intérêt historique de

ces trois dépêches pour l'étude de la politique encore si embrouillée des rois de France et des souverains italiens.

M. E. Babelon présente à l'Académie deux disques ou rondaches en argent doré, de travail oriental, ornés sur leur surface de scènes de chasse en relief, au repoussé, qui rappellent la décoration de certaines coupes sassanides. Ces deux disques étaient probablement des *umbo* de boucliers. Sur celui qui est le mieux conservé on lit deux inscriptions grecques : *Sanctuaire d'Artémis et Des offrandes du roi Mithridate*. Ce roi Mithridate est probablement Mithridate le Grand, le terrible adversaire des Romains. Quant au temple d'Artémis, il s'agit de la déesse Mâ ou Enyo, de Comana, dans le Pont, où ces deux monuments ont été découverts. — MM. Reinach et Dieulafoy présentent quelques observations.

Séance du 5 octobre 1900.

M. Helbig, associé étranger de l'Académie, fait une communication sur les ἱππεῖς athéniens. D'après les auteurs grecs, les Athéniens n'ont recruté aucun corps de cavalerie parmi leurs propres citoyens qu'après la paix de 50 ans conclue en 452 a. C. Il y a pourtant des faits qui, au premier coup d'œil, semblent contredire cette indication. La seconde des classes dans lesquelles Solon divisa les citoyens athéniens d'après le cens, portait le nom d'ἱππεῖς. Mais les peintures des vases attiques contemporains prouvent que ce n'étaient pas des cavaliers au sens propre du mot. On y voit exclusivement des hoplites qui ne se servent du cheval que comme moyen de transport et qui combattent après avoir mis pied à terre pendant que leurs chevaux sont gardés derrière la ligne de bataille par des jeunes garçons armés de javelots ou par des archers. Donc, les « cavaliers » de Solon étaient sans aucun doute non pas des cavaliers dans le sens le plus récent du mot, mais des citoyens athéniens qui faisaient leur service comme hoplites et qui étaient assez riches pour entretenir les chevaux qui les transportaient pendant les marches et des gens qui les accompagnaient et gardaient leurs chevaux pendant le combat. En outre, on voit quelque fois sur les vases attiques du temps de Pisistrate et des Pisistratides des cavaliers équipés d'une facon analogue à celle de la cavalerie proprement dite. Mais comme Pisistrate avait désarmé le peuple athénien, il est a priori probable que ces cavaliers n'étaient pas des citoyens athéniens, mais des étrangers. D'un autre côté, nous savons que Pisistrate s'était allié avec le roi de Thessalie, que ses fils maintinrent cette alliance et qu'en 512, des cavaliers thessaliens combattirent dans les rangs athéniens contre les hoplites de Sparte. Il semble donc que les cavaliers que l'on voit sur les vases attiques contemporains n'étaient pas des Athéniens, mais plutôt des Thessaliens. Cette hypothèse est confirmée par le pétasos thessalien qui couvre la tête de ces cavaliers.

M. Bréal lit une note sur l'étymologie du mot ἀβρότη, défini par Lancelot, dans son *Jardin des racines grecques*, « nuit, temps où l'on erre ».

Séance du 12 octobre 1900.

L'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Ravaisson est fixée au 30 novembre prochain.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de quatre membres, chargée de proposer un sujet pour le prix Bordin (études orientales). Sont élus : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Oppert et Derenbourg.

L'Académie procède ensuite à la nomination d'une autre commission de quatre membres chargée du même travail pour le prix Bordin (antiquité). Sont élus : MM. Girard, Boissier, Saglio et Croiset.

M. Ad. Wilhelm, secrétaire de l'Institut autrichien d'archéologie d'Athènes, communique un fragment d'inscription trouvé, il y a déjà longtemps, à l'Acropole d'Athènes et dont il fait ressortir, par des restitutions nouvelles, l'importance historique. Il montre que dans ce texte, jusqu'ici resté inexpliqué, il ne peut être question que de l'exemption de la taxe des métèques accordée par les Athéniens aux habitants exilés d'Olynthe, après la prise de la ville par Philippe.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 19 octobre 1900.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gauckler, les résultats des fouilles entreprises par M. le lieutenant Gombeaud dans le poste romain de Ksar-Khelân dans le Sahara tunisien. Le déblaiement de ce poste a amené la découverte de toute la série des chambres qui constituent la caserne, d'un réduit central réservé au commandant du poste et de constructions annexes situées à quelque distance du fortin. Une inscription trouvée dans les fouilles donne le nom antique de la localité : Tisavar.

La commission du prix Bordin (études relatives à l'Orient), propose le sujet suivant pour 1903 : *Etudier avec détail une période de l'histoire de l'Indo-Chine.* — La même commission (antiquité classique) propose le sujet suivant, également pour 1903 : *Etudier l'authenticité et le caractère des monographies qui composent l'Histoire Auguste, l'époque où elles ont été composées et quels en sont les auteurs.*

M. Salomon Reinach fait une communication sur les types féminins de Lysippe. Il remarque que les historiens de l'art grec n'ont coutume de s'occuper que des types virils créés par Lysippe, alors que les textes antiques lui attribuent aussi des figures de femmes et que dans l'œuvre immense qu'il a laissée, ces figures devaient occuper une place importante. Prenant pour point de départ la copie de l'Apoxyomène de Lysippe, au Vatican, qui est admirablement conservée, M. Reinach essaye d'établir que les caractères particuliers de cette sculpture, en particulier la forme et la dimension relatives des traits du visage se retrouvent dans plusieurs têtes de femmes en marbre, notamment dans la prétendue Omphale d'une collection anglaise et dans les statues drapées du musée de Dresde qui ont été découvertes à Herculanum. Il exprime l'avis que ces trois statues représentent Mnémosyne accompagnée de deux Muses et sont les copies exactes d'un groupe en bronze de Lysippe qui était conservé à Mégare. Au sujet des copies en marbre de statues de bronze, M. Reinach croit pouvoir poser en principe que les statues de bronze seules étaient moulées dans l'antiquité, celles de marbre était soustraites à cette opération qui en aurait gâté la polychromie ; donc, toutes les fois qu'on trouve deux ou plusieurs répliques exactement concordantes d'une figure antique, il faut admettre que l'original était en bronze. Ce principe entraîne des conséquences importantes pour l'histoire de l'art ; il oblige, notamment, à rapporter à un original de bronze, et non à un marbre d'Alcamène ou de Praxitèle, le beau type dit de la *Venus genitrix* dont il existe de très nombreuses répétitions.

M. Clermont-Ganneau commente un fragment d'inscription trouvé par le Dr Bliss dans les fouilles entreprises sur l'emplacement de l'antique Eleuthéropolis, dans la Palestine méridionale. Cette inscription grecque, gravée sur un fragment de colonne, ou plutôt une base de statue, mentionne une Arsinoé, qui doit être Arsinoé, sœur et femme de Philopator.

Séance du 26 octobre 1900.

M. Salomon Reinach annonce qu'un fragment nouveau du texte grec de l'édit de Dioclétien sur le maximum, promulgué en 301, donne enfin le prix du blé et de l'orge, que l'on avait vainement cherché jusqu'à présent. Le blé valait 12 fr. 85 l'hectolitre, l'orge 7 fr. 70. Au premier siècle de l'Empire, le prix de l'hectolitre de blé avait oscillé entre 13 et 15 francs. — Le texte épigraphique qui contient ces renseignements a été découvert à Aegira en Achaïe et publié à Athènes par M. Staïs. — M. Babelon présente quelques observations.

M. Dieulafoy communique le mémoire qu'il lira à la séance publique annuelle de l'Académie, le 16 novembre prochain : *Reflets de l'Orient sur le théâtre de Calderon.*

L'Académie se forme en comité secret.

M. Eugène Müntz fait une communication sur les illustrations de Pétrarque aux XIVe, XVe et XVIe siècles. L'iconographie du traité *de Remediis utriusque fortunæ* de Pétrarque n'a pas encore été étudiée, bien qu'elle soit fort importante. Elle est loin d'offrir l'unité qui peut se constater dans les innombrables interprétations des *Triomphes* du même auteur. Chaque artiste l'a conçue à sa façon. Seule la roue de la Fortune avec ses accessoires reparaît invariablement. D'autre part, la France, où l'ouvrage de Pétrarque avait été traduit sous Charles V par Nicolas Oresme, et l'Allemagne, grâce à Sébastien Brant, sont les deux seuls pays où le *de Remediis* ait tenté les illustrateurs. Longtemps indécise, surtout dans les miniatures françaises du XVe siècle, cette illustration se précise enfin dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale exécuté pour Louis XII. A des figures allégoriques plus ou moins inspirées du *Roman de la Rose*, à des personnages de la cour de Louis XII il mêle des épisodes pittoresques, piquants ou tragiques. Si ces compositions eussent été gravées, elles eussent assuré au traité de Pétrarque une vogue égale à celle qu'il obtint en Allemagne grâce aux illustrations d'un dessinateur de l'école de Burgmair. Ces gravures (plus de 200) parurent d'abord à Augsbourg en 1532 ; elles furent réimprimées au moins dix fois jusque vers le milieu du XVIIe siècle.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 19 novembre — 1900

Gaetano Curcio. **Le opere retoriche di M. Tullio Cicerone, studio critico.** Acireale, tipografia dell' Etna, 1900, iv-222 pp. in-8.

Après deux chapitres préliminaires sur la rhétorique grecque et le travail des stoïciens, M. Curcio prend chacune des œuvres de rhétorique, y compris les livres à Hérennius, en fait l'analyse, résume le système proposé, indique les sources, et fait l'histoire des questions particulières qui se rattachent à des dialogues comme le *Brutus* ou le *De Oratore*. On sait combien toute cette scolastique sur les *constitutiones causae* nous paraît artificielle et puérile. Ce schématisme reposait pourtant sur un fonds d'observation morale et de vie réelle, qui le rend moins fastidieux, quand on s'aventure à le considérer avec un peu d'attention. C'est aussi, qu'on le veuille ou non, le cadre où nous retrouvons quelques-unes des pages les plus intéressantes de la littérature latine. Le travail de M. Curcio, où les tableaux synoptiques et les résumés méthodiques ne sont pas épargnés, sera donc le bienvenu de quiconque voudra se faire une idée, non plus de quelques morceaux détachés, mais de l'ensemble des traités cicéroniens. Le lecteur n'aura plus à prendre la peine de débrouiller et d'éclairer ces doctrines. M. Curcio est d'ailleurs très au courant de toutes les publications récentes et en discute les conclusions. Il a même attiré l'attention des latinistes sur un chapitre du *Dion* de M. von Arnim qui aurait risqué fort de leur échapper. Pour le nombre oratoire, M. Curcio renvoie à un ouvrage antérieur sur Calvus et Cicéron ; cependant il ne paraît pas connaître les derniers travaux français relatifs à la prose métrique. Malgré cette lacune, le livre est une bonne introduction à la lecture des œuvres analysées.

P. L.

A Dictionary of the Bible, edited by J. Hastings, with the assistance of J.-A. Selbie, A.-B. Davidson, S.-R. Driver, H.-B. Swete, Edinburg, Clark, 1899-1900 ; trois volumes gr. in-8°, 864, 870, 896 pages.

Ce dictionnaire biblique comprendra quatre volumes, dont trois ont déjà paru : le quatrième est annoncé pour 1901. Il formera une véritable encyclopédie de la science biblique, et, si l'on en juge par les parties déjà publiées, la plus complète probablement, et la mieux équilibrée de toutes celles qui existent maintenant. Un dictionnaire de la Bible, disent les savants éditeurs, doit expliquer tous les mots de l'Écriture qui ne s'expliquent pas eux-mêmes, c'est-à-dire tous les noms de personnes et de lieux, tout ce qui concerne l'archéologie, l'ethnologie, la géologie, l'histoire naturelle, la doctrine morale et religieuse des Livres saints, leurs textes originaux, les versions anciennes, et même certaines particularités de la version anglaise autorisée. La préparation des articles a été confiée à des hommes compétents : l'inégalité de valeur entre les articles, défaut ordinaire des recueils de ce genre, ne se rencontre guère dans celui-ci.

Une œuvre aussi considérable ne se prête pas à la critique de détail. Disons qu'elle ne laisse presque rien à désirer au point de vue de l'érudition. Les articles de géographie, dont plusieurs sont signés Conder, Warren, Ramsay, méritent une mention spéciale ; de même les articles concernant le langage de l'Ancien Testament (S. Margoliouth), celui du Nouveau (J.-H. Thayer), les anciennes versions latines (H.-A. Kennedy), l'Assyrie (F. Hommel), l'Égypte (W.-E. Crum), l'eschatologie de l'Ancien Testament (A.-B. Davidson), celle des apocryphes et de la littérature apocalyptique (R.-H. Charles), celle du Nouveau Testament (F. Salmond), Dieu dans l'Ancien Testament (Davidson), dans le Nouveau (W. Sandey), l'Hexateuque (P.-H. Woods) et les livres qui le composent, Genèse et Deutéronome (H.-E. Ryle), Exode, Lévitique, Nombres (G. Harford-Battersby), Josué (J.-A. Smith), les Évangiles (V.-H. Stanton). Cette liste pourrait être allongée indéfiniment.

L'esprit général de la publication est vraiment scientifique, l'étude critique de la Bible en est la base ; tout le travail critique des derniers temps en a fourni les matériaux. Dirons-nous qu'elle est exempte de toute préoccupation théologique ? Ce serait peut-être aller trop loin. Excluons seulement le parti pris et l'intolérance dogmatique. Il semble que, dans l'ensemble, la critique de l'Ancien Testament y soit plus libre et plus sûre d'elle-même que celle du Nouveau. Ainsi la question de l'Hexateuque y est exposée conformément aux opinions qui sont acceptées aujourd'hui par la très grande majorité des exégètes allemands. L'auteur de l'article sur Isaïe (G.-A. Smith) retire à ce prophète non seulement la seconde partie du livre qui porte son nom, mais plusieurs morceaux de la première partie ; il abandonne aussi l'authenticité du cantique d'Ézéchias, qu'il a autrefois soutenue.

L'histoire du livre de Jérémie (Davidson) est très bien comprise ; les différences qui existent entre l'hébreu traditionnel et les Septante sont attribuées à un travail d'amplification auquel les manuscrits qui ont servi pour la version grecque avaient en partie échappé. Le livre de Daniel (E.-L. Curtis) a paru au temps d'Antiochus-Épiphane, probablement en 165 : le cas de cette prophétie, placée sous le nom d'un personnage ancien, est le même que celui du Deutéronome et du Code sacerdotal attribués à Moïse, de l'Ecclésiaste attribué à Salomon, pour ne rien dire des écrits qui se sont recommandés de Baruch, d'Hénoch, etc. Le livre de Job (W.-T. Davison) a été composé au VIe ou au Ve siècle avant notre ère ; les discours d'Élihu et quelques autres morceaux de moindre étendue y ont été ajoutés après coup. Le livre de Jonas (Ed. König) est symbolique et il a été composé après l'exil. Mais on suppose, bien gratuitement, que ceux qui l'ont rangé parmi les petits prophètes se rendaient compte de son caractère, on pousse presque à l'exagération le soin de réfuter l'interprétation historique, et surtout d'expliquer comment le Sauveur dans l'Évangile a pu faire allusion à l'histoire de Jonas comme si elle était arrivée. Ce n'est pas le seul endroit où l'exégèse des savants rédacteurs se montre plus circonspecte que leur critique littéraire. Ainsi les notices des patriarches Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Joseph, sont conçues à peu près comme s'il s'agissait de personnages historiques, mais on observe, à propos d'Abraham, que Céthura, Hagar, Ismaël figurent des relations de tribus ; à propos d'Isaac, que les aventures de Sara et de Rébecca chez le roi de Gérar sont deux versions du même fait ; à propos de Jacob, que les récits concernant les trois grands patriarches sont vrais pour le fond, mais que leurs caractères ont été idéalisés, que leurs biographies sont à beaucoup d'égards pénétrées des sentiments et des idées, même des fictions d'un autre âge, que Jacob gardant les brebis de Laban peut être un individu, mais que, lorsqu'il fixe avec son beau-père la frontière de la Syrie et d'Israël, lui et Laban représentent deux peuples ; à propos de Joseph, que sa vie, dont on marque la date, pourrait bien être, en partie, ou tout à fait, une projection dans le passé, sous forme individuelle, de l'histoire des tribus qui sont censées être nées de lui ; à propos de Juda, que l'histoire de ses mariages, dans *Gen.* XXXVIII, est tout simplement celle de la tribu qui porte son nom. Il est douteux qu'on puisse tenir dans cette situation quelque peu équivoque : on aurait dû distinguer plus nettement les différentes formes des légendes patriarcales selon les documents, et en faire mieux ressortir le caractère symbolique. Rien n'empêche qu'Abraham ait existé, mais ce qu'on nous raconte de lui n'est pas sa biographie. On nous dit, dans l'article sur la circoncision, que ce patriarche fut circoncis à quatre-vingt-dix-neuf ans : il est vrai que cela est écrit, mais il n'est pas écrit que cela soit historiquement vrai.

Passant au Nouveau Testament, nous trouvons qu'un article très

remarquable a été consacré au second Évangile : l'auteur (Salmond) se prononce entre l'authenticité de la finale (*Marc*, XVI, 9-20), admet la priorité de Marc relativement aux deux autres Synoptiques, et l'emploi limité de sources écrites pour Marc lui-même. L'article sur Mathieu (Bartlet) est moins satisfaisant : le premier Évangile dépendrait de Marc et d'une catéchèse orale qui se rattacherait à l'apôtre Matthieu. En fait, le Discours de la montagne, et d'autres morceaux que l'on rapporte à la catéchèse sont des compilations de sentences qui ne peuvent guère procéder immédiatement de la tradition orale ; et il est bien téméraire de soutenir que les données particulières intercalées par le rédacteur du premier Évangile dans le récit de la passion selon Marc, appartiennent à la tradition de l'apôtre Matthieu. Les problèmes que soulève la composition du troisième évangile sont bien traités (par J.-M. Bebbs) spécialement la question des sources, celle du rapport de Luc avec Josèphe et avec l'évangile de Marcion. L'article sur le quatrième Évangile (H.-R. Reynolds), très documenté d'ailleurs, et très complet à sa manière, ressemble trop à un plaidoyer en faveur de l'authenticité apostolique. Dans la discussion du témoignage de Justin, on rapporte à *Jean*, XIX, 13, une allusion qu'on dit confirmée par l'Évangile de Pierre, et qui est plutôt un emprunt à cet apocryphe. On ne remarque pas que le Canon de Muratori semble préoccupé d'affirmer l'origine apostolique du quatrième Évangile, et qu'il l'affirme au moyen d'un récit purement légendaire. Dire que Papias usait largement de Jean, et que, pour cette raison même, Eusèbe ne l'a pas fait remarquer, est plus qu'un paradoxe : Eusèbe mentionne chez Papias l'usage de la première Épître johannique, et il aurait parlé de l'Évangile, s'il en avait trouvé des traces évidentes ; Polycarpe, qui cite également l'Épître, ne fait pas le moindre emprunt à l'Évangile ; et ce n'est pas seulement Eusèbe, mais Papias lui-même qui parle de deux Jean, l'Apôtre et l'Ancien ; c'est Jean l'Ancien que Papias a connu. Irénée fait de Papias un disciple de l'Apôtre ; mais le témoignage de Papias ne l'emporte-t-il pas en cette occasion sur celui d'Irénée ? Celui-ci, dit-on, n'a pu se tromper sur la qualité du maître de Polycarpe, qui a été aussi celui de Papias. Là est la question. Les anciens qui avaient vécu avec Jean, enseignaient que le Christ avait atteint la vieillesse quand il mourut : cette « tradition » venait-elle d'un compagnon de Jésus ? Nous ne prétendons pas que le *Dictionary of the Bible* ait tort de maintenir l'authenticité johannique, mais on ne devait pas la présenter comme évidente, incontestable. Au point de vue critique, c'est une opinion qui peut se défendre, mais qui a ses difficultés, comme les hypothèses contraires ont les leurs. Ces difficultés ne tiennent pas seulement à la personne de Jean d'Ephèse, mais au caractère de l'Évangile. On n'a pas analysé assez profondément la nature de cette composition unique en son genre dans le Nouveau Testament. C'est pourtant ce qu'il aurait fallu faire avant de combattre les hypo-

thèses des critiques. Si l'on commence par prendre les faits et les discours johanniques comme le complément de ce qu'on lit dans les Synoptiques, on tranche avant tout examen la question qu'il s'agirait d'étudier ; on renonce volontairement à comprendre le véritable rapport du quatrième Évangile avec les trois premiers ; on est amené à dire que Jean, qui place la mort du Christ le 14 nisan, est seulement plus clair que Marc et Matthieu qui la placent le 15 ; on imagine la possibilité abstraite d'un disciple qui aurait seulement retenu de l'enseignement du Christ ce qui dépassait l'entendement des autres, comme si les discours johanniques étaient une partie négligée des discours synoptiques, et non leur commentaire théologique et mystique ; on en vient à écrire que le quatrième Évangile est plus facile à expliquer sans les trois premiers, que ceux-ci sans celui-là, et l'on ne s'aperçoit pas que l'Évangile johannique a été écrit tout exprès pour adapter le christianisme primitif à la pensée grecque, c'est-à-dire à la nôtre, on ne voit pas que la facilité pour nous de comprendre le Christ théologique n'est pas la même chose que l'exactitude dans la représentation du Christ historique chez les évangélistes ; on aboutit à discréditer les Synoptiques, en déclarant que la tentation, la transfiguration, la cène eucharistique, Gethsèmani, l'ascension, qui sont des « tableaux visions », méritent moins la confiance de l'historien que le quatrième Évangile, où le même fond d'enseignement se retrouve dans un groupe de faits objectifs et de paroles fidèlement conservées. Où sont donc ces faits objectifs, et les paroles en question sont-elles autre chose qu'une interprétation réfléchie des « tableaux visions » ? Le bel article de M. Sanday sur Jésus-Christ manque d'unité et laisse dans l'esprit du lecteur une impression un peu confuse, parce qu'on a voulu y faire entrer Jean avec les Synoptiques, suivant la méthode ordinaire des concordistes. Les difficultés de la conciliation sont surtout sensibles quand on en vient aux récits de la résurrection ; même dans le quatrième Évangile, le chapitre XXI suppose un cadre historique différent du chapitre XX. M. Sanday finit par avouer que l'état des documents ne permet pas de résoudre toutes ces difficultés, et il en appelle à la foi de l'Église. N'eût-il pas mieux valu poser d'abord en principe que l'incarnation et la résurrection ne rentrent pas dans la trame des faits communs de l'histoire humaine, qu'ils ne sont rigoureusemeut démontrables que de la foi à la foi, et discuter ensuite les textes de façon plus objective ? La méthode suivie par les docteurs anglicans les expose à paraître téméraires en théologie et timides en critique.

Le nouveau dictionnaire n'en est pas moins un monument de science vraie et sincère, un répertoire solidement érudit, très critique, à consulter par tous ceux qui veulent étudier sérieusement la Bible et les questions bibliques.

Alfred Loisy.

Henri Quentin, **Jean Dominique Mansi et les grandes collections conciliaires**; Étude d'histoire littéraire, suivie d'une correspondance inédite de Baluze avec le cardinal Casanate, et de lettres de Pierre Morin, Hardouin, Lupus, Mabillon et Montfaucon. Paris, Ernest Leroux, 1900, 272 pp. in-8.

On sait depuis longtemps que tout est à faire, ou presque tout, pour une publication critique des textes canoniques et surtout des conciles. Le livre du P. Quentin a le mérite de fortifier et de préciser le sentiment que l'on a de cette énorme lacune par l'histoire et l'appréciation des grandes collections.

Le premier qui ait eu la pensée d'éditer les conciles est le chanoine parisien Jacques Merlin (1524). Comme la plupart des éditions princeps, celle-ci fut exécutée d'après un manuscrit quelconque, du XIIe ou du XIIIe siècle, d'après Hinschius. Ce manuscrit était un manuscrit des Fausses Décrétales, et ceci est déjà un trait caractéristique de toutes nos collections conciliaires ; car Merlin va servir de cadre, et ses successeurs se repasseront son texte, en y introduisant seulement des additions croissantes qui porteront les deux in-folios du début aux trente et un de Mansi. En 1538 et en 1551, un franciscain de Malines, Pierre Crabbe, reprenait le travail de Merlin, et, déjà dans sa seconde édition, augmentait l'ouvrage d'un in-folio. Son nom est cependant à retenir : avec le P. Hardouin et Baluze, il est le seul de tant d'éditeurs qu'ait animé quelque instinct critique. Il rechercha les manuscrits, et pour beaucoup d'actes en eut au moins deux, dont il note les variantes. Il fit mieux, si l'un des mérites de l'éditeur est de savoir ignorer ; il imprima tels quels les passages qu'il ne comprenait pas : « Nec uero tutum fuisset aut parui ponderis res ex coniectura sola ea uoluisse immutare. » Surius (Cologne, 1567) n'eut pas tant de scrupules. Il supprima une grande partie des variantes de Crabbe, confondit celles qu'il avait distinguées, déplaça des morceaux, compléta de son cru les documents mutilés, rendit clairs les passages obscurs par des conjectures souvent malheureuses et presque toujours tacites. Nicolini et Bollanus (Venise, 1585) et la première édition de Bini (Cologne, 1606) sont des réimpressions de Surius, avec de nouvelles notes et l'incorporation des textes conciliaires parus séparément depuis la dernière édition générale : Nicée de Torres et de Pisanus, Éphèse de Peltan, conciles milanais de saint Charles Borromée, pour Nicolini ; conciles d'Espagne de Loaisa et lettres pontificales d'Antonio Carafa pour Bini. Ici se place l'édition romaine de Paul V (4 vol., 1608-1612), entreprise par Antonio Carafa et continuée par Frédéric Borromée et François Tolet avec le concours du parisien Pierre Morin. Elle fournit un deuxième jalon, après celle de Crabbe : on y trouve pour la première fois les textes grecs, tirés de la Vaticane. Malheureusement, au lieu de respecter les anciennes versions latines ou d'en donner une nouvelle, adaptée au grec retrouvé, on prit le parti inconséquent de retoucher et de compléter les anciennes. Dans

sa deuxième édition (Cologne, 1618; reproduite, Paris, 1636), Bini fondit Surius et la collection romaine. Le type des collections conciliaires était dès lors fixé. Elles allaient se grossir d'un mouvement de boule de neige, en ramassant les textes édités dans l'intervalle de leur publication. L'édition luxueuse du Louvre (Paris, 1644) s'incorpore Sirmond et le premier volume de Spelman. Labbe et Cossart (Paris, 1671-1672) dépouillent dom d'Achery, Marca, Combefis, Baluze, Dugdale. Mais les seuls progrès réels qui soient dus à Labbe et à Cossart sont d'une part le développement donné aux listes de réunions synodales dont les actes n'ont pas été conservés, d'autre part l'ordre et la clarté mises dans l'amas déjà bien hétéroclite des matériaux. Labbe fut reproduit à Venise, 1728-1733, par Nicolas Coleti. L'éditeur s'engageait à donner fidèlement Labbe, y compris ses fautes, « ne erroribus quidem autorum mutatis ». Tout ce qu'on peut dire de cette entreprise de librairie, c'est qu'elle a été une excellente affaire, insuffisamment justifiée par la commodité de ses 23 volumes in-folio.

C'est alors qu'intervient Mansi, auquel le P. Quentin consacre la plus grande partie de son livre. L'œuvre de Mansi est double : le *Supplément* à l'édition Coleti (Lcuques, 6 vol. in-folio, 1748-1752) et la *Noua et amplissima Collectio* (Venise, chez Zatta, 31 vol. in-folio, 1759-1798). L'*Amplissima Collectio* est une réimpression de Coleti dans laquelle on a inséré les pièces du *Supplément* et quelques rares documents nouveaux. L'un et l'autre ont été faits d'après la même méthode. Mansi parcourait les recueils d'*Anecdota* et de conciles particuliers, faisait un signe devant les pièces qui l'intéressaient, les donnait à copier à des enfants, indiquait la place de la pièce, quelquefois ajoutait des notes et envoyait le paquet à l'imprimeur. Il ne revoyait pas les épreuves. Même ce travail à coup de ciseaux était hâtif et négligé. Il se méprend sur la nature des documents, publie la convocation d'un synode et en omet les actes, se contente de juger des pièces par le titre et les fait reproduire sans les lire, copie les renvois des collecteurs d'*Anecdota* sans les mettre au point ; ignore, dans son *Supplément*, les deux ouvrages les plus importants qui eussent paru depuis un siècle sur la matière, les capitulaires de Baluze et les lettres pontificales de Coustant ; réimprime Coleti avec ses fautes et son propre *Supplément* avec les errata qui sont proposés par lui-même à ces fautes ; tire de rares manuscrits le moins intéressant, en y laissant des pièces capitales ; apprend des Ballerini la valeur des manuscrits qu'il a consultés et ne tient compte de ces renseignements que d'une manière distraite ; ne collationne jamais sur un manuscrit que des fragments ; mélange les variantes de manuscrits différents ; confond sous le même astérisque des variantes de plusieurs manuscrits et les corrections introduites par les éditeurs romains ; publie deux fois, sans s'en apercevoir, avec des dates différentes, un concile grec donné

par Muratori ; insère comme inédit dans les actes d'un concile d'Aix-la-Chapelle (816) un long morceau de la règle de saint Benoît. On pourrait continuer ce réquisitoire encore longtemps. Je n'ai qu'à renvoyer le lecteur aux détails donnés par le P. Quentin, à l'explication d'une rubrique, *ex codice Aniciensi*, qui induit à faire prendre pour variantes d'un très ancien manuscrit les rectifications des correcteurs romains (p. 102) ; à l'histoire d'un renvoi de Surius, *Vide paulo supra* (p. 107), ou à celle des notices du *Liber pontificalis* (p. 158). Crabbe avait eu l'idée de mettre en tête des conciles qu'elle concernait la notice du pape régnant et il se trouva ainsi le premier éditeur fragmentaire du *Liber pontificalis*. Le procédé devint une tradition et tout le livre y passa. Or Labbe eut en mains un excellent manuscrit de l'abrégé félicien, le manuscrit de Hardy, aujourd'hui perdu ; Mansi, le meilleur manuscrit de la rédaction plénière, le célèbre Lucensis. Labbe, suivant sa coutume, a extrait des variantes et des suppléments, mais ne souffle mot des omissions, qui sont ici caractéristiques. Mansi tire de son manuscrit des variantes çà et là, et ce ne sont pas les plus importantes.

En dehors de la ligne Merlin-Mansi, se placent les deux tentatives qui furent faites d'introduire la critique dans l'étude des textes conciliaires, celles de Baluze et du P. Hardouin. Elles restèrent sans influence sur une routine détestable. Il ne parut qu'un volume de Baluze (Paris, 1683). Hardouin aboutit (Paris, 11 tomes en 12 vol., 1714-1715). Mais l'un et l'autre furent en butte aux mêmes attaques pour des motifs opposés ; le gallican Baluze, par crainte de la cour romaine, préféra renoncer à son projet ; l'ultramontain Hardouin vit son œuvre discréditée avant de paraître et la mise en vente retardée par les intrigues des gallicans. Le P. Quentin vante beaucoup le travail de Hardouin. Il est méritoire, grâce à une revision attentive des textes ; Hardouin est le seul qui ait donné des soins très sérieux aux textes grecs. Il a de plus déchargé la collection de pièces et de décrétales qui lui étaient étrangères. Cependant il est certain que Baluze, s'il avait pu mener son travail à bonne fin, y aurait apporté encore plus d'acuité critique et une documentation plus riche. Il a gâté sa cause par ses procédés, étant grincheux comme beaucoup de savants illustres. Il n'en est pas moins vrai que dans sa querelle avec Lupus, que le P. Quentin raconte en détail, il avait raison dans le fond et que nous n'avons pas encore une édition convenable du *Synodicon Casinense* sur le Concile d'Éphèse, édition qu'il nous aurait certainement donnée avec une bonne copie du manuscrit. Les bénéficiaires de toutes les querelles françaises furent en l'occurrence les éditeurs italiens, Zatta et surtout Coleti.

Si j'ai insisté sur cette histoire des collections conciliaires, c'est qu'elle comporte des moralités de plus d'une sorte. D'abord les textes qui par leur nature entrent dans la pratique, comme les textes juri-

diques, ou peuvent alimenter les disputes humaines, comme les décisions ecclésiastiques, sont exposés à recevoir des soins peu désintéressés. Et les textes conciliaires, en participant de cette double nature, ont doublement ce risque à courir. Serviteurs du gallicanisme, comme Baluze, serviteurs de l'ultramontanisme, comme Hardouin, serviteurs de l'État prussien, comme Hinschius que je nommais au début de cet article, sont mal qualifiés à leur faire subir le traitement critique et purement scientifique dont ces documents ont besoin. Cependant ces noms représentent encore de graves autorités. Les actes conciliaires ont eu plus à souffrir des réimpressions successives. On voit alors se produire ce qui s'est passé pour les auteurs classiques. Chaque édition marque un recul sur la précédente. De temps en temps un grand philologue intervient, donne un vigoureux coup de barre, puis le mouvement s'arrête. C'est là l'effet de la tyrannie des vulgates, où les fautes d'impression et les leçons banales lèvent à chaque édition comme une mauvaise herbe. Enfin la nécessité de reprendre le travail par la base, l'étendue des recherches, et aussi la précision et la minutie des méthodes modernes, rendent maintenant une telle entreprise impossible à un homme. Une académie seule pourrait s'en charger et en venir à bout.

On doit remercier le P. Quentin d'avoir posé la question et d'avoir jeté une lumière crue et implacable sur le fourré des in-folios de Mansi. Il a joint à son travail des lettres inédites ou rares qui expliquent plusieurs épisodes d'une histoire jusqu'ici assez mal connue.

Paul LEJAY.

Tafeln zur Geschichte der Philosophie, von C. STUMPF, o. ö. professor der philosophie an der Universität Berlin; zweite Auflage, Berlin, Speyer und Peters, 1900, 10 ff. non paginés et 4 tableaux. Prix cartonné : 1 mk. 60.

Pour alléger la tâche du professeur et permettre aux étudiants d'avoir sous la main des dates exactes, M. Stumpf a conçu deux séries de tableaux. La première disposée en grandes feuiles pliées et encartées dans la reliure, comprend les philosophes depuis Thalès, avec leurs dates, le tout classé par écoles et chronologiquement. La deuxième série de tableaux contient les dates de publication des principaux ouvrages de philosophie, de 1440 à 1870 ; ils sont classés par pays.

Une publication de ce genre comporte, au moins pour les temps modernes, un choix, et ce choix est toujours discutable, suivant le point de vue de chacun. On peut trouver que le P. André avait autant de droits à être nommé que Dubos, Fontenelle que Bayle. Mais l'histoire de la philosophie française au XIX[e] siècle présente des lacunes plus graves. L'omission de Joseph de Maistre, Bonald, Gratry, Vinet est presque scandaleuse.

Ces imperfections sont faciles à réparer; les tableaux de M. Stumpf sont bien conçus et ne rendront pas de services seulement qu'aux étudiants.

M. D.

Langton Douglas. **Fra Angelico**. London, G. Bell, 1900. In-8°, xix-206 p., avec 62 photogravures.

Il existe, en Angleterre et aux États-Unis, un public nombreux pour les monographies richement illustrées d'artistes italiens de la Renaissance. Depuis le *Lorenzo Lotto* de M. Berenson et le *Raphaël* de Mme Julia Cartwright (1895), nous en avons compté plus d'une douzaine; et voilà que l'automne — ce printemps des livres — nous apporte à la fois le *Botticelli* de M. Plunkett et le *Fra Angelico* de M. Langton Douglas. Si les ouvrages de ce genre se multiplient, cela ne tient pas seulement à ce qu'ils sont utiles et demandés; c'est aussi qu'il n'est pas difficile de les écrire, quand on ne place pas son idéal bien haut. Muni du chef-d'œuvre classique de Cavalcaselle et Crowe, des livres de Morelli et de Berenson, de l'*Archivio dell' Arte* et des catalogues d'Anderson et d'Alinari, un journaliste à la plume experte peut mettre sur pied, en quelques mois, une monographie satisfaisante. Le mérite réel, la part personnelle de l'auteur ne sont pas aisés à discerner, car seuls quelques spécialistes connaissent l'état précis des questions au moment où paraît une de ces monographies qui les reprennent — et ne les font pas toujours avancer.

Nous avions déjà trois livres récents sur Fra Angelico, ceux de Beissel (1895, trad. franç., 1898), de Supino (trad. franç., 1898) et de Tumiati (1897). M. Douglas a voulu que le sien fît une part plus large à la critique historique et serrât de plus près les problèmes de chronologie. Ces problèmes sont assez délicats quand il s'agit de classer une œuvre en apparence aussi homogène que celle du Frate, dont M. Lafenestre pouvait écrire il y a quinze ans :[1] « On n'a aucune peine à reconnaître une de ses peintures; on éprouve presque toujours un certain embarras à la dater. » M. D. a certainement réalisé un progrès dans le classement des tableaux et des fresques de Fra Angelico par l'étude combinée des motifs et des types, d'une part, et, de l'autre, des accessoires de sculpture et des ornements d'architecture. Ainsi, il fait observer (p. 76) que, dans le *Martyre de Saint-Marc*, le Frate a introduit des chapiteaux ioniens, dont le premier exemple à Florence se trouve à Or San Michele (1425); il met en lumière l'influence de Michelozzo, de Brunelleschi et même de l'antique sur un peintre qu'on a parfois

---

1. Lafenestre, *La peinture italienne*, t. I, p. 146. Ce joli livre est de ceux que M. Douglas paraît ignorer.

trop étroitement rattaché au Moyen âge. Toutefois, M^r. D. a bien l'air de s'escrimer contre un fantôme lorsqu'il combat longuement la thèse « de quelques-uns », suivant laquelle Fra Angelico n'aurait été qu'un giottesque attardé, un compositeur de pieuses pictographies, un saint bien doué pour l'illustration, etc. Je ne trouve cette erreur ni dans Woermann, ni dans Lafenestre, ni dans Berenson et je regrette que M. D. n'ait pas désigné plus nettement les « maîtres de la critique » dont il prétend contredire le sentiment (p. 5). On ne peut, d'ailleurs, qu'approuver la formule où il résume le sien : « Ce fut avant tout un artiste, un artiste qui se trouva être, par surcroît, un saint. » La piété est une belle chose, mais ne dispense pas d'apprendre un métier.

M. D., qui écrit assez agréablement, n'évite pas toujours la banalité ou la recherche. On voudrait ne pas rencontrer une phrase comme celle-ci (p. 20) : « *It (new knowledge) must pass through the alembic of the master's potent idiosyncrasy*. Cela s'appelle, en toutes les langues, du galimatias. Du reste, dans ce passage, M. D. avance que Fra Angelico ne s'est pas laissé influencer (*was no respecter of persons*), alors que plus loin (p. 158) il signale, avec raison d'ailleurs, l'action puissante exercée sur cet artiste par le grand Masaccio et par d'autres. On démêle facilement la pensée de M. D., à savoir que Fra Angelico est resté lui-même tout en profitant des leçons qu'il recevait ; cela est exact, mais pouvait se dire plus clairement.

Toute monographie d'artiste a pour ossature une liste critique de ses œuvres, car pour reconstituer une individualité quelconque, artistique ou littéraire, il faut employer, à titre exclusif, des documents authentiques. Une fois cette liste dressée, l'ouvrage est fait : il n'y a plus qu'à l'écrire. M. D. n'a pas manqué d'imprimer (p. 191-199) la liste des peintures de Fra Angelico qu'il croit authentiques, sans mentionner celles qu'il condamne. En comparant cette liste avec celle qu'a donnée M. Berenson dans ses *Florentine painters*, je me suis bientôt aperçu qu'elles étaient presque identiques. Si, d'autre part, on rapproche la liste donnée dans la première édition du livre de M. Berenson de celle de MM. Crowe et Cavalcaselle, il appert que M. Berenson a fourni un travail personnel considérable, moins par les additions que par les éliminations auxquelles il s'est décidé à bon escient. Donc, s'appropriant le travail d'autrui, sans un mot pour en avertir le lecteur, M. Douglas a fait preuve d'un sans-gêne qu'il est difficile de qualifier. Les différences des deux listes portent sur quelques œuvres sans importance : ainsi M. Douglas ajoute une fresque abîmée de Cortone, un petit panneau de Dublin, une fresque ruinée de Saint-Pétersbourg (qu'il dit lui-même complètement repeinte, p. 82) ; il omet la *Madone* d'Oxford, qu'il considère comme une œuvre d'atelier (p. 39), un panneau de Munich (992) et trois petits tableaux de Berlin (60, 61, 62). S'il mentionne à S. Marco de Florence (p. 196) le *Couronnement*

de la Vierge dont M. Berenson n'a rien dit, c'est au prix d'une contradiction, car, dans le corps du volume (p. 38), il déclare que cette peinture n'a pas été exécutée par Fra Angelico.

Le manque de scrupule de M. D. ne s'est pas arrêté là. A plusieurs reprises (p. 47, 51), il insiste sur le fait que Fra Angelico, le premier parmi les peintres italiens, a représenté, au fond d'un de ses tableaux, un paysage réel, une vue du lac de Trasimène prise de Cortone ; or, cela a été remarqué, pour la première fois à ma connaissance, par M. Berenson (*Flor. Painters*, p. 26). Ce que M. D. dit de Verrocchio et de Baldovinetti considérés comme paysagistes est emprunté, toujours sans aveu, à la même source. Et pour qu'il ne reste aucun doute sur la malice des procédés de M. D., je remarque que deux fois, (p. 96, 169) il imprime entre guillemets des phrases entières de M. Berenson sans renvoyer à l'ouvrage qu'il a sous les yeux et sans nommer l'auteur. Après cela, les psychologues ne s'étonneront pas de constater (p. 17-19) qu'il adresse au même connaisseur, mais toujours sans le nommer, deux pages de critiques hargneuses, qui viennent là sans aucune raison apparente. En littérature comme sur les grands chemins, on est toujours tenté d'assommer ceux qu'on détrousse.

Le cas de M. Douglas n'est malheureusement pas isolé. Dans le monde des connaisseurs d'art moderne, ou de ceux qui veulent se faire passer pour tels, fleurissent ou sévissent des pratiques vraiment fâcheuses ; les haines sournoises, les basses jalousies y semblent plus exaspérées qu'ailleurs par le *struggle for life*. Le seul moyen de porter remède à ce triste état de choses, c'est de le constater, à l'occasion, sans réticences [1].

Salomon Reinach.

Charles Andler. **Le prince de Bismarck**. — Paris, Georges Bellais, 1899, in-12, x-402 pages.

Charles Benoist. **Le prince de Bismarck**, *Psychologie de l'homme fort*. — Paris, Perrin, 1900, in-16, 291 pages.

Henri Welschinger. **Bismarck** (1er volume de la série des « *Ministres et hommes d'Etat* »). — Paris, Alcan, 1900, in-16, 211 pages.

Les biographies de Bismarck ne manquent pas ; très peu subsisteront. Aux Allemands, il manque presque toujours le recul nécessaire à la claire vision des événements ; aux étrangers, la connaissance des choses allemandes. M. Andler fait exception. Son livre n'est pas, comme tant d'autres aujourd'hui parmi nous, une compilation de fiches ; il est vraiment un livre d'histoire : l'auteur réussit à nous faire

1. Il est piquant d'entendre M. Douglas lui-même (p. 19) déplorer, comme une plaie de ces études, *a restless craving for publicity and many petty jealousies*. On dirait une confession anticipée.

comprendre Bismarck parce qu'il connaît à fond l'Allemagne du XIXe siècle. Qu'il s'agisse de la Prusse féodale d'avant les conquêtes, ou de l'empire allemand unifié sous le gouvernement du chancelier, il est visible qu'avant d'aborder son sujet, M. A. avait acquis au préalable une maîtrise parfaite de la vie allemande sous tous ses aspects. Mérite rare et précieux, et qui n'est pas le seul. — M. A. est impartial. On dit souvent que la postérité commence à la frontière. L'idée cesse d'être vraie, dès que l'étranger s'est trouvé en contact avec le contemporain dont il parle, car alors les préjugés passionnels ne sont pas moindres que les dissidences de parti entre compatriotes. M. A. a su s'en abstraire. — Mais pour lui, impartialité n'est pas synonyme d'indifférence. Il se place très visiblement à un point de vue déterminé, qui est, en suivant Bismarck dans ses étapes successives, le libéralisme politique de l'avant-dernière génération, évoluant vers le socialisme démocratique d'aujourd'hui. L'historien de Bismarck n'est donc jamais un bismarckien, bien qu'à certains égards Bismarck ait été, dans notre siècle, le champion le plus énergique du principe national, du gouvernement laïque et de l'état socialiste. M. A. l'a compris, et ce n'est pas un des moindres intérêts de son livre que cette confrontation de l'homme d'Etat avec une politique à laquelle il donnait sans cesse des gages, tout en lui échappant toujours. — Dans le détail, il est à peine besoin de dire que, renseigné comme il est, M. A. est toujours exact, et aussi complet qu'il est possible dans une étude de courte dimension. Peut-être même lui est-il arrivé quelquefois d'avoir voulu trop dire en peu d'espace. « Je me suis moins attaché (dit-il dans son Avant-propos, p. VII) à décrire les faits qu'à donner les mobiles des actes ». Rien de mieux, mais à la condition que les faits soient familiers au lecteur, et on peut douter qu'il suffise toujours de les rappeler sommairement ou par allusion. — Certains passages paraissent trop condensés : il eût fallu élaguer ou allonger. Du moins la forme donne cette impression. Le style est très expressif et personnel, mais par moments, il semble un peu tendu et d'une simplicité laborieuse. Bismarck apparaît très vivant, et son portrait est poussé avec soin ; la manière dont M. A. explique les évolutions du chancelier, et comment il soudait ses théories à sa politique, nous paraît l'expression de la vérité même. Mais les comparses sont souvent peints d'un seul trait, qui parce qu'il est seul, et trop appuyé, donne presque la sensation de l'excessif caricatural, même quand il est juste et bien choisi, avec cette clairvoyance pénétrante qui est la caractéristique du livre tout entier. — Au reste, ce ne sont là que des réserves de détail, et qui visent plutôt la forme que le fond. Et il est permis de conclure que par la vigueur et l'originalité de la pensée, autant que par la sûreté et l'abondance de l'information, le beau livre de M. Andler devra être classé tout au premier rang des biographies que nous avons déjà si nombreuses du prince de Bismarck.

M. Charles Benoist a bâti son étude sur un paradoxe. Bismarck est un homme fort ; or le Prince de Machiavel est le type de l'homme fort ; donc le Prince est le type de Bismarck. Le syllogisme est impeccable. « Tel Machiavel conçut et décrivit le Prince en 1513 dans un village de la banlieue de Florence, et tel, pour la plus grande gloire de la Prusse en Allemagne, de 1862 à 1890, vingt-huit années durant, M. de Bismarck l'incarna » (p. 6) : « Bismarck est le Prince, l'Homme fort » (p. 288). — Il est possible que ce procédé de raisonnement soit de quelque utilité pour l'exégèse de Machiavel, mais il est certain que sur Bismarck lui-même, il n'apprend pas grand'chose. Et puis, il était également aisé, et oiseux, de comparer Bismarck avec le Demi-dieu des Anciens, ou avec le Héros de Carlyle, ou encore avec le Surhomme de Nietzsche. — Chez le prince de Bismarck, (devenu Bismarck le Prince, ne l'oublions pas) M. B. distingue quatre périodes : la souffrante, la militante, la triomphante et l'agonisante, et deux personnages : l'homme d'Etat et l'homme. Par quel prodige d'argumentation arrive-t-il ensuite à étudier les périodes et les personnages séparément ? Sa méthode nous l'apprendra. M. B. n'expose pas, il explique ; il ne nous dit pas ce que Bismarck a fait ou pensé : nous sommes censé le savoir, mais comment Bismarck pensait ou agissait ; il nous décrit la forme d'une matière absente, ou plutôt, il l'analyse, il la ratiocine, avec plus de subtilité peut-être que de pénétration véritable. Enfin, en guise de détails concrets, car il en faut tout de même, il nous livre, avec un certain nombre de citations — de Bismarck et du Prince — un prestigieux trésor de métaphores et de comparaisons, qui sont souvent fort jolies, mais peu nourrissantes. — Donc voilà un homme qui fut par excellence l'homme du réel, le plus étonnant réaliste qu'on ait vu dans ce siècle, au point qu'il réussit à faire de son idéal une réalité vivante : il meurt ; je le baptise type abstrait, je le découpe en catégories, je le vide de ses actes et de ses idées, je couvre ce qu'il en reste d'un semis de fleurs métaphoriques, et ces quatre opérations constituent la « psychologie de l'homme fort. » Soyons juste : disons que l'auteur est l'homme fort de la psychologie. On s'attendait de voir Bismarck et on trouve M. Charles Benoist. Faut-il s'en plaindre ? Le livre est amusant. Et comme la personnalité de M. Charles Benoist est généralement moins connue que celle de Bismarck, le livre est ainsi plus nouveau.

Le *Bismarck* de M. Henri Welschinger se lit sans peine, mais aussi sans grand profit. Il a un refrain : « par le fer et par le sang », « par le fer et par le feu », « *ferro et igne* » (au titre et p. 18, 34, 39, 43, 44, 64, etc.), et ce refrain n'est pas très heureusement trouvé ; Bismarck, après tout, n'est pas un Attila. Il contient des tirades de rhéteur (voy. p. 95 : « Toi, Moltke, quitte ta face de spectre... ») et des comparaisons de rhétoricien (voy. p. 197 et suivantes : « Bismarck a été le Richelieu de la Prusse »..... « tous deux ont voulu écraser

l'Autriche... »), il donne aussi quelques anecdotes curieuses qui ne sont pas toutes authentiques, mais peu de faits précis (M. W. n'indique même pas dans son texte la date de naissance de Bismarck, p. 28 : il faut regarder au titre courant) et moins encore d'idées nouvelles. Les meilleurs chapitres se rapportent à l'action diplomatique de Bismarck, de 1862 à 1870; mais l'introduction (la Prusse de 1786 à 1862) aurait pu être supprimée sans inconvénient, tant elle est sommaire; et les derniers chapitres où M. W. fait l'histoire de la politique intérieure de Bismarck depuis 1871 paraissent quelque peu rapides et superficiels. Mais ils sont exempts d'inexactitudes trop flagrantes, et somme toute, l'agréable ouvrage de M. Welschinger convient parfaitement au grand public — bourgeois et français — auquel il est destiné.

G. PARISET.

— Nous avons reçu : A. HOUTIN, *Dom Couturier, abbé de Solesmes* (Angers, Germain et Grassin, 1899; 384 pp. in-18). Dom Couturier a été un disciple de dom Guéranger et a adopté son attitude intransigeante. On verra, dans ce récit, l'embarras des ultramontains, lorsque l'obéissance aveugle aux « directions » du pape, bruyamment préconisée par eux, vint contrarier leurs idées politiques. Il est certain que dom Guéranger et les « infaillibilistes » n'avaient prévu ni la déclaration des congrégations (1880), ni l'affaire de l'*Amstelbode* (1885), ni le toast du cardinal Lavigerie; mais, comme le dit M. Houtin, la mort épargna au père abbé la surprise de cette dernière évolution. On voit qu'il s'agit dans ce livre d'une histoire bien récente et aussi des médiocres querelles où s'est usée l'activité des catholiques français depuis soixante ans : singulier christianisme que celui dont s'inspire un religieux pour écrire : « L'auteur a compris que le nom du Père Gratry serait blessant »; et cependant le silence fait sur ce nom paraissait insuffisant; ou pour repousser le titre de la congrégation de Saint-Maur « que le jansénisme avait profané! » Malgré les difficultés de sa tâche, l'hagiographe s'en est tiré à son honneur. Il s'est abstenu d'apprécier, et, qu'il s'agisse soit de ces polémiques soit de la dramatique expulsion de 1880, il a laissé parler les faits. A plus d'une reprise, il a même induit le lecteur à quelque sévérité pour son héros; voir pp. 189, 255, 74 : « Il se laissa toujours aller à la spontanéité de la vérité. » Cette phrase peut passer pour un joli euphémisme ou pour du galimatias. Le style est sobre et soigné. On pourrait y regretter seulement quelques barbarismes du journalisme, comme « de suite » pour « tout de suite ». Le livre dans l'ensemble est intéressant et le public religieux, pour lequel il a été écrit, prendra plaisir à certaines pages sur l'idéal monastique (199 sqq.), sur la liturgie (354), etc. — M. D.

— M. WALTZING est en train de préparer, avec le concours de ses élèves, un lexique de Plaute. Le lexique de Liège contiendra un dépouillement complet de tous les passages classés d'après la forme du mot et d'après la construction. S'il est jamais achevé, il formera comme une grammaire de Plaute où les faits seraient classés par ordre alphabétique des mots. Un spécimen a paru dans le n° 1 du *Musée belge* de 1899 et aussi en tirage à part : *Lexique de Plaute* publié sous la direction de J.P. Waltzing, *A-Accipio;* Louvain, Peeters, 1900; 99 pp. in-8°; prix : 3 fr. Il contient les articles *a, ab, abs* (très important), *abaliens, abauos, abdictiuos, abdo, abdomen,*

abduco, abeo (15 pages), *aberro, abeto, abhinc, abhorreo, abicio, abiegnus, abies, abigo, abitio, abitus, abiudico, abiuro, ablego, abnuo, abnuto, abortis, abripio, abrogo, abscedo, abscido, abscondo, absinthium, absoluo, absorbeo, absque, abstergeo, absterreo, abstineo, absto, abstraho, abstrudo, absum, absumedo, absumo, abundo, absurde, abutor, accedo.* Il n'y a qu'à louer la méthode et la science des étudiants et du professeur qui ont pu mettre sur pied un si utile travail. Pour donner une idée de la précision des connaissances des auteurs, il suffit de citer cet en tête d'article : « *Absque*, loin de, employé dans une phrase hypothétique pour exprimer une absence supposée », et à la fin de l'article un renvoi à Brix, *Trin*, 832, met sur la voie de notions exactes. Par une malchance cruelle, la première citation de tout le specimen est sans référence. Au point de vue typographique, il y aurait des réserves à faire. Les auteurs feront bien de choisir des caractères de type différent pour *chaque espèce* d'indications, ainsi de ne pas employer les caractères gras à la fois pour les mots têtes d'article et pour les subdivisions des articles. Nous souhaitons le prompt achèvement de cet inappréciable instrument de travail. Le moment était venu de faire un lexique de Plaute après la terminaison des deux éditions de Leipzig. Mais pourquoi les auteurs ne mentionnent-ils pas aussi celle de Leo ? — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 novembre 1900.

M. Longnon, président, annonce la mort de M. Max Müller, associé étranger de l'Académie.

M. Michel Bréal donne lecture d'une notice sur la vie et l'œuvre de M. Max Müller.

M. Clermont-Ganneau signale et commente un certain nombre de monuments récemment découverts par M. le Dr Bliss en Palestine. — Il présente ensuite la photographie d'une mosaïque avec une inscription en caractères hébreux carrés, trouvée entre Séphoris et Nazareth, et portant le nom d'un certain Joseph, peut-être celui-là même qui, selon saint Épiphane, se convertit au christianisme, fut comblé d'honneurs par Constantin et construisit plusieurs églises en Galilée.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 9 novembre 1900.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Gauckler annonçant qu'il a été autorisé par M. René Millet, résident général de France en Tunisie, à offrir à l'Académie la copie de la mosaïque de Virgile exposée dans le pavillon de la Direction beylicale des Antiquités et arts. Cette copie est l'œuvre de M. Pradère, conservateur du musée du Bardo.

M. Salomon Reinach fait une communication sur l'orphisme dans la quatrième églogue de Virgile. Il essaye d'établir que cette églogue n'est pas, comme on l'a cru dès l'antiquité, une pièce de circonstance, remplie d'allusions aux événements politiques du temps. En réalité, il n'y est question ni d'Octave, ni d'Antoine, ni de la paix conclue entre ces deux chefs de parti, ni même d'un fils de Pollion. Ce petit poème est exclusivement religieux. L'inspiration y dérive de deux sources principales, l'une biblique, l'autre orphique. Les chants sibyllins, œuvre des juifs d'Alexandrie, ont apporté à Virgile des échos des prophéties d'Israël, auxquels il a mêlé ceux des poèmes mystiques qui couraient alors sous le nom d'Orphée. Cette alliance de l'esprit biblique avec le mysticisme grec se retrouve dans le christianisme primitif ; elle explique le caractère chrétien de la quatrième églogue qui avait déjà frappé les Pères de l'Eglise. L'enfant dont Virgile y annonça la naissance et qui doit présider à un nouvel âge d'or n'est pas un personnage historique : il n'est autre que le Bacchus orphique, fils et héritier de Jupiter.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire sur les Etats généraux au moyen âge.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 26 novembre — 1900

L. Mitteis, **Aus den Griechischen Papyrusurkunden,** ein Vortrag gehalten auf der VI Versammlung Deutscher Historiker zu Halle-a-S. am 5 April 1900, Leipzig, Teubner, in-8, 50 p.

Ce n'est pas le discours primitif que M. Mitteis publie ; c'est, comme il le dit dans son avertissement, une édition du discours remaniée et complétée sur certains points. Même sous cette forme, ce petit écrit est loin de couvrir le champ entier d'exploration que la découverte des papyrus d'Égypte nous a ouvert. Il ne cite qu'en passant le gain qui en est résulté pour la littérature classique, pour l'histoire propre, pour la théologie ; il s'attache de préférence à indiquer le parti qu'on peut en tirer pour les études de l'administration, du droit, de l'économie politique, non seulement en Égypte, mais dans le monde gréco-romain. Des notes rejetées à la fin donnent quelque peu de bibliographie et un certain nombre d'explications ou de discussions techniques qui n'auraient pas été de mise dans le texte même.

Dans l'ensemble, cette brochure atteint le résultat que l'auteur se proposait : elle montre clairement au grand public le genre d'intérêt qui s'attache aux papyrus grecs de l'Égypte et l'utilité qu'on en tire déjà pour l'histoire de l'antiquité.

Les observations originales n'y manquent point, mais le peu d'espace dont M. Mitteis disposait l'a empêché de les traiter aussi longuement qu'il conviendrait. Seule la théorie de l'*Autarkie de la maison*, formulée par Rodbertus, lui a suggéré un développement assez ample.

Il lui paraît prouvé par les documents du temps des Ptolémées qu'à côté des paiements en nature, les paiements en argent tenaient une place prédominante dans l'économie publique ou privée. L'impôt foncier était dès lors le seul qu'on acquittât en nature, non sans certaines restrictions : partout ailleurs l'État, les temples et les particuliers préféraient régler leurs affaires au moyen du métal. Ce fait admis, il se hâte de déclarer qu'il n'en faudrait pas pousser trop loin les conséquences : si le monde antique possédait lui aussi son encaisse métallique qui le couvrait, cette couverture était trop courte et trop mince pour ses besoins. On la voit disparaître à partir du IVe siècle après J.-C. et les paiements en nature reparaître dans les papyrus égyptiens avec fréquence. Le plus souvent on considère ce retour aux procédés d'autrefois comme étant une suite naturelle de la décadence générale qui atteignit le Bas-Empire romain. M. Mitteis ne pense pas qu'il en soit ainsi. Si le monde antique s'est écroulé soudain, cela tient, pense-t-il, à ce que la constitution d'un empire universel par les Césars était prématurée. Un empire universel ne peut, en effet, subsister sans un système financier très développé et sans le mouvement de commerce et d'industrie correspondant : faute de quoi, il est incapable de résister longtemps aux charges de toute nature que ses besoins lui imposent, armées et flottes gigantesques, entretien de la machine administrative, etc.

La brochure de M. Mitteis est d'un style clair et d'une composition facile : on la lira avec plaisir en même temps qu'avec profit.

H. G.

A. Wiedemann, **die Toten und ihre Reiche im Glauben der Alten Ægypter** (forme le 2e fascicule de la 2e année de l'*Alte Orient* publié par la Vorderasiatische Gesellschaft), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1900, in-8, 36 p.

M. Wiedemann, après une courte introduction où il expose brièvement le peu que nous savons des idées que les Égyptiens pouvaient entretenir sur la mort du monde, c'est-à-dire sur sa destruction par l'eau ou par le feu, définit le concept qu'ils se faisaient de la mort de l'individu, puis décrit successivement les royaumes différents que la religion et la croyance populaire assignaient aux morts, sous la terre, sur la terre et au ciel. Il montre comment divers modes de traiter le cadavre se développèrent d'après les théories qui avaient cours, la mise en morceaux, puis l'ensevelissement des os d'une part, l'embaumement de l'autre. Il indique comment et à quelle intention se constitua le système d'offrandes funéraires dont on constate l'existence dès les époques les plus anciennes. L'identification du mort avec Osiris, ses voyages dans l'autre monde, son arrivée aux Champs Élysées, son jugement, sa destinée finale lui fournissent la matière de quelques

pages claires et précises. Il termine son exposition par l'indication des parties secondaires dont la survivance humaine était composée : à côté de l'âme oiseau (*bai*) et du double (*ka*), le corps momifié *sâhou*, l'ombre noire (*khaibît*), le lumineux (*khou*), le *sekhem*, le cœur (*ab* ou *haîti*). Le tout est dit clairement, largement, avec la simplicité de style qui convenait au sujet : c'est un modèle accompli de ce que doit être une œuvre de vulgarisation en matière aussi obscure encore et aussi complexe.

Une observation de détail. M. Wiedemann considère que la partie de la survivance humaine appelée le *sekhem* est une sorte de corps plus raffiné, mais demeure semblable au corps visible que chaque homme possède pendant sa vie. J'ai eu l'occasion d'étudier au Collège de France, il y a trois ans passés, les textes relatifs à cette partie peu connue des conceptions égyptiennes, et d'en déterminer la nature d'une façon plus précise qu'on n'avait fait encore. Pour le dire en deux mots, le *sekhem* est à l'origine le casse-tête ou plutôt le sabre de bois de figure particulière qui caractérisait l'homme d'armes, le chef, aux temps très anciens, et qu'on déposait dans la tombe ou sur la tombe avec le cadavre. L'âme du mort était censée y résider, et il devenait dès lors comme un corps nouveau sur lequel elle s'appuyait pour vivre. Lorsque la statue devint le support de l'âme, la conception du *sekhem* déchut mais sans disparaître, et elle changea de nature. Le mot *sekhem* et le casse-tête qui servait à l'écrire conservèrent le sens général de *corps*, *image*, *figure*, qui résultait de l'emploi primitif de l'objet, et, s'appliquant aux statues de double, les désignèrent désormais, qu'il s'agît de l'homme ou des dieux : *sekhem*, ou plutôt *sakhimou*, devint le synonyme de *statue*. Le mot garda pourtant de son origine une nuance de sens très appréciable : il marque ce que les écrits hermétiques appellent *la statue prophétique*, la statue d'homme ou de dieu à laquelle les rites de la consécration ont fixé une âme.

G. Maspero.

P. M. Meyer, **Das Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Aegypten**, Leipzig, 1900, 231 pages in-8° chez Teubner.

« Il n'est question dans ce livre, nous dit l'auteur au cours de sa préface, ni de stratégie ni de tactique. » Il aurait pu ajouter : ni de l'organisation, ni de l'administration de l'armée, ni de la composition des troupes du pays, ni de son histoire militaire, ni en somme de toutes les questions que semblerait indiquer le titre choisi par l'auteur. Il faut lire l'introduction pour savoir que M. Meyer a surtout cherché « à résoudre une question : quelle place revient aux différentes nationalités dans l'armée des Ptolémées et dans celle des Romains en

Égypte ». Évidemment, c'était le droit strict de M. M. de limiter ainsi son sujet ; mais alors il eût fallu nettement le marquer dans la rédaction du titre. Une analyse succincte de la partie de l'ouvrage relative à l'époque romaine montrera en même temps combien l'auteur a restreint ses recherches et aussi à quels résultats curieux il est arrivé, grâce à l'étude des nombreux papyrus publiés de tous côtés depuis quelques années.

Sous les Ptolémées, certaines catégories d'hommes avaient reçu en échange du service militaire dans l'armée territoriale, des concessions de terres ; c'est ce qu'on appelait les κάτοικοι. Ces terres privilégiées avaient passé successivement soit aux descendants des premiers occupants, soit à des acquéreurs, sans rien perdre de leur nature spéciale ; bien plus, elles conféraient à ceux qui en devenaient possesseurs la qualité de κάτοικοι. A l'époque romaine on trouve, parmi ces nouveaux κάτοικοι, des Égyptiens, des Gréco-égyptiens, des citoyens d'Alexandrie, des citoyens romains. Ce sont précisément ces κάτοικοι qui alimentaient presque complètement l'armée romaine aux deux premiers siècles de notre ère. Tandis que le reste des habitants du pays et des petits propriétaires étaient soumis à la λαογραφία et inscrits, lors du recensement régulier qui avait lieu tous les quatorze ans, sur une liste spéciale, celle des imposables en argent, les autres figuraient sur la liste de l'ἐπίκρισις ou conscription et étaient réservés pour l'armée : les citoyens Alexandrins et Romains étaient destinés aux légions, les autres aux troupes auxiliaires et aux flottes. Ce recensement s'opérait sur place et par maison. En outre, il y avait annuellement à Alexandrie une autre ἐπίκρισις à laquelle devaient se présenter ceux qui étaient appelés au service ; on les inscrivait sur les registres des différents corps et on les soumettait à un conseil de révision ; là aussi on donnait leur congé officiel à ceux qui avaient achevé leur temps de service. Les choses se passèrent ainsi jusqu'en 212. Cette année-là et, d'après les calculs de M. Meyer, — pour l'Égypte, du moins — entre le 27 octobre et le 8 novembre, l'empereur Caracalla, par une constitution célèbre, accorda le droit de cité à la plus grande partie des habitants libres de l'Empire. L'étude des papyrus prouve que les différentes catégories de personnes qui constituaient les κάτοικοι se retrouvent parmi les hommes qui, pendant les trente années qui ont suivi 212, prirent le gentilice *Aurelius*, qui, par conséquent, reçurent à cette époque le droit de cité ; autrement dit que ce sont les κάτοικοι qui profitèrent en grande partie de la réforme de Caracalla. Les λαογραφούμενοι, au contraire, restèrent étrangers à cette faveur. Désormais, les κάτοικοι étant tous citoyens romains, les troupes égyptiennes ne renfermèrent plus de pérégrins, aussi bien les corps auxiliaires que les légions. Les non-citoyens ne furent incorporés dans l'armée qu'après Dioclétien.

En somme M. M. n'a donc examiné, comme il le voulait, que les éléments qui entraient dans la constutution de l'armée d'Égypte ; il a

montré en quoi cette armée, sous les empereurs, avait succédé à celle des Ptolémées. Deux appendices, pourtant, je ne dirai pas complètent, mais enrichissent un peu le travail: une liste des préfets d'Égypte que la publication des papyrus grossit tous les jours (voir les *addenda*, p. 229 et suiv.), et une histoire assez succincte des deux légions égyptiennes, la XXIIe *Dejotariana* et la IIIe *Gallica*. Tous deux ne sont, du reste, qu'une réédition améliorée d'articles de revues publiés antérieurement.

M. Meyer, qui connaît si bien les papyrus, ne s'arrêtera pas, j'espère, en si bon chemin et tiendra à les interroger sur toutes les particularités relatives à l'armée d'Égypte. Alors, il nous donnera un travail d'ensemble répondant véritablement au titre qu'il a choisi par avance, comme une promesse pour l'avenir.

R. CAGNAT.

The Antonine WALL, **An account of excavations made under the direction of the Glascow archaeological Society**, Glascow, 1899, 173 pages, in-4°, chez Mac Lehose et fils.

O. v. SARWEY et F. HETTNER, **Der Obergermanisch-Raetische Limes des Roemerreiches**, Heidelberg, 1897-1898, liv. VII à X, chez O. Petters.

On sait que pour défendre la Bretagne contre les invasions des Barbares, Antonin le Pieux construisit un rempart qui coupait de l'Est à l'Ouest l'île qui forme aujourd'hui l'Angleterre et l'Écosse, reliant les Friths de la Clyde et du Forth entre Glascow et Edimbourg. Ce rempart se composait d'un talus précédé d'un fossé et doublé d'une route militaire. On n'avait jamais encore étudié l'ensemble de cette fortification plus d'une fois signalée et même explorée sur certains points. La société archéologique de Glascow a voulu combler cette lacune ; elle a entrepris de suivre d'un bout à l'autre le tracé de la muraille d'Antonin; elle y a travaillé de 1890 à 1893 ; et le présent volume est le résultat de ces recherches. Les auteurs ont divisé ce tracé en un certain nombre de sections, pour lesquelles une suite de coupes est donnée dans des planches annexées au travail ; à chacune correspond une courte description. En outre, dans des conclusions générales, on a examiné successivement le mode de construction du rempart (terre et gazon renforcés par des fascines), qui repose sur une ligne de fondations en pierres, l'établissement de la berme, du fossé, de la voie militaire. Le livre se termine par plusieurs appendices : 1° autel à Silvain trouvé dans les fouilles et dédié par un préfet de la cohorte des *Hamii*, et, à ce propos, considérations sur cette cohorte et sur les garnisons défendant le rempart ; liste des monnaies recueillies (commençant avec Vespasien et finissant à Antonin le Pieux et à ses successeurs immédiats ; ce qui prouve que le pays a été à peu près évacué peu de temps après la construction du rempart) ; 3° analyse des échan-

tillons de terre prélevés en différents endroits du rempart et permettant d'en déterminer la composition primitive.

En somme, étude intéressante et recherches qui épuisent à peu près la question.

Parallèlement la science allemande continuait à faire connaître le résultat des fouilles entreprises tout le long du *limes* germanique et rétique. J'ai déjà eu l'occasion de parler ici de cette belle publication : chaque fascicule contient la description d'un ou plusieurs des forts qui jalonnaient la frontière, avec une pagination spéciale pour chaque fortin, ce qui permet la vente isolée des différentes parties. On est arrivé actuellement à la dixième livraison. Les quatre dernières contiennent le résultat des investigations de la commission du *limes* dans les *castella* de Hofheim, Schierenhof, Langenhain, Walheim, Sulz, Neckarburken, Kesselstadt, Böckingen et Buch. Ces forts, bâtis tous sur le même plan, sont naturellement d'une conservation fort inégale. Ils fournissent généralement à peu près les mêmes documents : débris d'armes et d'objets usuels, poteries, briques estampillées au nom des légions et des cohortes qui les occupaient, inscriptions. Les présentes livraisons ne contiennent à cet égard rien de saillant, sauf deux bas-reliefs représentant des scènes relatives au culte de Mithra (*Castellum* de Walheim, p. 12) et un diplôme militaire (*Castellum* de Neckarburken, p. 27).

R. Cagnat.

Genova e la Corsica 1358-1378 par Ugo Assereto. Spezia, tipografia Francesco Zappa, 1900.

Le général Ugo Assereto a réuni dans cette brochure les articles qu'il a publiés de juillet à septembre 1900 dans le *Giornale storico e letterario della Liguria.*

Il remonte aux commencements de la domination Génoise en Corse et fait une esquisse rapide de son développement de 1222 à 1297. A la suite de la donation de la Corse faite par le pape Boniface VIII au roi d'Aragon, les Génois, affaiblis d'ailleurs par leurs discordes civiles, voient leur puissance déchoir peu à peu dans l'île et se réduire enfin à la possession de Bonifacio. En 1340, sous le gouvernement du doge Simone Boccanegra, les troupes de la République font en Corse une expédition brillante, mais qui ne paraît pas avoir eu de résultats durables. En 1347, les seigneurs Corses, se jugeant mal soutenus par les Aragonais, se rapprochent des Génois ; mais la peste de 1348 oblige ceux-ci à différer leur intervention jusqu'au second dogat de Simone Boccanegra. Le peuple corse, exaspéré par la tyrannie de ses barons, se révolte contre eux sous la conduite de Sambucuccio d'Alando, et recourt à son tour aux Génois : *l'union de*

la commune de Corse et de la commune de Gênes est conclue en 1358, et Boccanegra a l'habileté de la faire ratifier par le pape et le roi d'Aragon. La Corse se trouve ainsi réunie à Gênes sans combat et sans fortes dépenses. Mais bientôt les difficultés renaissent : un gouverneur génois est massacré par des factieux; un autre est chassé de l'île; en terre ferme, Gênes est menacée de la guerre sur plusieurs points. Arrigo della Rocca, soutenu par le roi d'Aragon, débarque alors dans l'île et la conquiert sans peine, à l'exception de Calvi et de Bonifacio. En 1378, le gouvernement génois, estimant que les dépenses nécessaires à la défense de la Corse devenaient trop onéreuses, céda l'île à une association de six particuliers, connue sous le nom de *Maona* de Lomellini. Cet acte déloyal, contraire aux conventions stipulées avec les insulaires en 1358, rompt à jamais l'union des deux communes. La Corse, traitée en terre conquise, soutiendra pour conserver son indépendance une guerre de près de quatre siècles, jusqu'à ce que la séparation soit totale et définitive.

Si la brochure du général A. est peu volumineuse, (90 pages environ), elle est en retour d'un prix inestimable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Corse. L'auteur ne l'a publiée qu'après les plus longues et les plus minutieuses recherches dans les archives publiques et particulières. Il constate l'exactitude des historiens Corses, Giovanni della Grossa et Pietro Cirneo, pour les événements antérieurs à 1360, particulièrement pour l'époque, jusqu'ici discutée, à laquelle vécut Sambucuccio d'Alando. Il indique les erreurs et les lacunes de leur récit pour les années suivantes; mais il donne en même temps le moyen de le corriger et de le compléter, en signalant aux chercheurs les sources où ils peuvent puiser.

Exprimons pourtant en terminant le regret que le général Assereto n'ait pu connaître de Giovanni della Grossa que sa chronique abrégée et arrangée par Ceccaldi, au lieu du texte même du manuscrit, resté inédit jusqu'à ce jour. Ses citations eussent été plus exactes, ses appréciations plus justes, car plusieurs des reproches adressés au vieil historien doivent retomber sur son abréviateur. N'est-ce pas là une preuve nouvelle qu'il est urgent de publier le manuscrit de Giovanni della Grossa et de mettre entre les mains de tous le texte même de sa chronique ?

Abbé Letteron.

Der Gral von Paul Hagen **Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germ. Völker**, fasc. 85. Strasbourg, Karl J. Trübner, 1900. In-8, 124 pp. 3 mk.

Wolframs von Eschenbach Parzival und Titurel, hgb. und erklärt von Ernest Martin. Erster Teil : Text. Germanistische Handbibliothek, (Tome 9). Halle-a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1900. In-8, LII-315 pp. 5 mk.

Le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach fourmille d'obscurités dont

de nombreux commentateurs n'ont pu entièrement triompher. M. Hagen, avantageusement connu par de bons travaux sur la littérature allemande du moyen âge, essaye à son tour d'élucider quelques points particulièrement intéressants du difficile poème.

C'est du côté de l'Orient que M. H. a cherché la lumière. Selon lui, la littérature arabe fournit la clef de l'origine du *Graal*. L'auteur de l'*Aventure du Graal*, dont Wolfram fait mention dans son *Parzival*, ne serait autre que l'astronome arabe Thebit. L'énigmatique *Flegetânis* serait, non pas un nom d'homme, comme l'a cru Wolfram (ou Kyot), mais le titre d'un ouvrage astrologique du même Thebit (v. cependant p. 33, n. 1). Le nom de *graal* désignerait un bétyle. M. H. appuie cette dernière affirmation en corrigeant l'expression *lapsit exillis*, qui a donné lieu à tant de controverses, en *lapis betillis*. L'argumentation de M. H. est fortifiée par une quantité de remarques érudites et paraît fort séduisante au premier abord. Elle n'enlève cependant pas tous les doutes. M. H. admet à priori l'existence de Kyot, contestée par un certain nombre de critiques. Il trouve naturelle la confusion entre *Flegetânis*, nom d'homme et titre d'un livre, alors qu'il paraît étrange que Wolfram (ou Kyot), dont les informations sont si exactes au sujet de l'origine, de la profession, du culte et des connaissances de Thebit, ait pu commettre une telle méprise. En outre M. H. est manifestement dans l'erreur quand il estime (v. p. 85 sq.) que Chrétien a entendu par *graal* un bétyle. Chez Chrétien *graal* ne signifie que « plat » et le contre-sens commis par Wolfram semble bien être la meilleure preuve que Kyot est une autorité imaginée pour les besoins de la cause (V. G. Paris : *Rom.* 22, p. 166). Il resterait d'ailleurs, si l'on admet une source orientale et la signification de « bétyle », à expliquer l'origine du mot *graal*, pour lequel les romanistes ont trouvé une dérivation latine s'appliquant au sens de « plat ».

A côté de la thèse de l'influence orientale, qui constitue la pièce de résistance de son ouvrage, M. H. donne d'intéressants détails, trop nombreux pour pouvoir être mentionnés ici. Je citerai seulement l'identification d'*Acratôn*, la détermination de l'origine du mot *achmârdi*, la fixation du sens de *Ahkarîn*, la raison de l'emploi du mot *barûc*.

Enfin M. H. a fait, entre le *Parzival* d'une part et la légende du prêtre Jean et la Bible de l'autre, d'ingénieux rapprochements. Si quelques-unes des analogies signalées ne paraissent pas démontrer une influence directe des deux derniers livres sur le premier, leur ensemble donne un caractère de certitude à l'opinion de M. H. et les exégètes du *Parzival* auront à l'avenir à compter avec la légende du prêtre Jean et la Bible.

M. H. n'a pas résolu définitivement tous les problèmes ardus auxquels il s'est attaqué. Son livre n'en constitue pas moins un pro-

grès scientifique remarquable et s'impose à l'attention de ceux qui voudront comprendre le *Parzival*.

M. Martin a été chargé de tirer parti des notes que son professeur Müllenhoff et son ami Charles Lucae ont prises au sujet du *Parzival* et qu'ils n'ont pas utilisées de leur vivant. Il s'est lui-même, comme le prouvent plusieurs de ses publications, occupé longtemps et avec un grand succès de l'intéressant poème. Les recherches d'autrui et le fruit de son propre labeur forment la matière d'un ouvrage dont la première partie, qui vient de paraître, est consacrée à la publication du *Parzival* et du *Titurel*. Bien que cette édition renferme de judicieuses corrections à la classique édition de Lachmann, et constitue par suite un instrument de travail indispensable, elle n'en diffère que par un certain nombre de points, indiqués par l'auteur dans sa préface. La seconde partie qui contiendra le commentaire offrira un plus grand intérêt littéraire.

F. PIQUET.

Le Chronache italiane nel medio evo, descritte da Ugo Balzani. Seconda edizione. Milano, U. Hoepli, 1900, XIV, 323 p. 18° Prix : 4 fr.

L'ouvrage de M. Balzani, écrit d'abord en anglais, et publié à Oxford en 1883, reparaît ici dans une édition revue et quelque peu augmentée au point de vue bibliographique. L'intention primitive de l'auteur avait été de faire un simple travail de vulgarisation, et d'en éloigner tout appareil érudit, si bien qu'il se refusait à faire, à proprement parler, œuvre de critique historique. Son ambition se bornait à faire connaître au grand public, d'une façon suivie, les noms et les ouvrages des annalistes et des chroniqueurs dont l'histoire générale de la littérature d'un pays ne lui parle pas d'ordinaire, et qu'il s'avise encore moins d'aller déterrer lui-même dans les recueils de Muratori, Pertz, etc. [1]. Il a joint çà et là à son récit des fragments de chroniques, traduits en langue vulgaire, qui nous paraissent en général trop courts et trop peu caractéristiques sous leur vêtement moderne pour donner au lecteur une idée bien nette de la façon d'écrire des auteurs. Dans cette nouvelle édition, l'auteur n'a pu s'empêcher de faire au moins quelques concessions à cette envahissante érudition contemporaine ; il nous fait connaître en notes les éditions modernes, italiennes et étrangères des sources dont il parle et les études — pas

1. M. B. a dépassé le cadre indiqué par son titre — et certes nous ne nous en plaindrons pas — en parlant, en dehors des *Chroniques* et des *Annales*, de certains recueils de lettres comme celles de Cassiodore, Grégoire-le-Grand, Grégoire VII, etc. de certains pamphlets contemporains, tels que ceux de saint Pierre Damiani ; une fois entré dans cette voie, il aurait pu aller plus loin, et mentionner aussi la correspondance de Pierre des Vignes ou de Frédéric II.

toutes — qui leur ont été consacrées des deux côtés des Alpes. Mais il aurait pu, sans aucun inconvénient, devenir un peu plus infidèle à son principe, d'éviter la discussion sur toutes les controverses qui se sont élevées au sujet de la valeur scientifique des historiens dont il nous esquisse la vie et dont il nous dépeint parfois le milieu politique et moral d'une façon pittoresque [1].

Le volume de M. Balzani n'est donc pas — et ne veut pas être — un guide scientifique pour le travailleur appelé à s'occuper de l'histoire de la péninsule au moyen âge, comme l'est celui de Wattenbach pour l'Allemagne ou celui de G. de Wyss pour les cantons suisses. Loin d'aborder les problèmes critiques, il les fuit de parti-pris [2]: il a négligé, pour cette raison, d'écrire un des chapitres les plus curieux de son livre qui nous aurait donné l'histoire de l'activité audacieuse et remarquablement habile des faussaires italiens qui, du xve au xvie siècle, et même plus tard encore, ont produit tant d'ingénieux pastiches du passé, longtemps regardés comme des textes authentiques et précieux. Mais si nous regrettons cette abstention volontaire de l'auteur, dont une troisième édition future aura raison peut-être, nous reconnaissons volontiers le charme littéraire de son ouvrage et nous signalons avec plaisir l'impartialité toujours égale avec laquelle il nous parle des Romains et des Barbares, des Guelfes et des Gibelins qui défilent successivement devant nous.

R.

Van Dam et C. Stoffel. — **William Shakespeare, prosody and text,** an essay in criticism, being an introduction to a better editing and a more adequate appreciation of the works of the Elizabethan poets. Leyde, Brill. 1900, 437 pp.

Voici un livre intéressant. Le dessein en est de démentir la plupart des conclusions auxquelles la critique Shakespearienne a pu aboutir. Non seulement M. Van Dam proclame la nécessité d'une révision complète du texte de Shakespeare, mais il comprend, et lit les poètes du siècle d'Elisabeth d'une façon toute nouvelle.

Qu'on en juge! Le vers de Shakespeare, dit-il, est un vers de dix ou onze syllabes, dont les accents portent le plus souvent sur les

---

1. Il nous semble qu'en certains endroits du livre, l'étendue des paragraphes consacrés à l'auteur et à ses alentours n'est pas précisément proportionnée à son importance; ainsi, par exemple, le chapitre sur Cassiodore. Pour d'autres, on se demande vraiment ce qu'ils viennent faire parmi les chroniqueurs *italiens*, comme Procope et Othon de Freysing; si c'est parce que l'un raconte la guerre des Goths et l'autre les campagnes de Barberousse en Italie, on pourrait tout aussi bien mentionner au même titre une foule d'autres narrateurs de pays étrangers.

2. Voy. par exemple ce qu'il dit de la Chronique des Malaspini ou de celle de Dino Compagni (pp. 300-302). Le nom de Matteo di Giovenazzo est mentionné dans une note seulement (p. 229).

syllabes de nombre pair. Aucun pied ne compte plus de deux syllabes ; il ne se rencontre jamais de syllabe supplémentaire à la césure. Quand les critiques supposent plus de deux syllabes par pied pour se conformer au texte reçu de Shakespeare, ils se trompent, le texte est corrompu, il faut rogner le vers. Qu'on n'allègue pas à l'appui de la théorie des pieds trissyllabiques l'exemple des poètes modernes, un vers comme le suivant :

On a sudden, many a voice along the street (*Tennyson, Ger. and En.* 270).

devait être incorrect au temps de Shakspeare et même de Milton.

Si les poètes et les critiques se sont aussi lourdement trompés, c'est que le texte de Shakespeare est très fautif. Personne n'a essayé de purifier systématiquement « ces écuries d'Augias de la littérature ». Cette tâche exige surtout de l'audace, il ne s'agit pas d'une toile de maître devant la restauration de laquelle le plus grand artiste recule et qu'on conserve pieusement, en y portant à peine une main timide. Ici on peut hardiment brosser à neuf. Pour peu qu'on sache la cause des fautes d'impression, on les corrige presque automatiquement. M. V. D. a détaillé ces causes dans un très curieux chapitre. Selon lui, le premier in-folio, celui de 1623, publié après la mort du poète, grâce à ses camarades, les acteurs Heminge et Condell, a été imprimé d'après des manuscrits originaux. Mais les épreuves ont été revues, non par Heminge et Condell, mais par un correcteur, attaché à l'imprimerie, comme cela se faisait d'ordinaire au xvie siècle. Le compositeur auquel le texte était dicté et qui n'était pas tenu de connaître la prosodie, marquait au hasard les élisions et contractions, coupait les vers à faux, ponctuait à l'aventure. Le correcteur, d'autre part, remaniait sans scrupule et poussait la fantaisie jusqu'à faire office de censeur. Ainsi, raisonne M. V. D., le correcteur du *Roi Lear* (A. I. Sc. I.) devait être puritain, car au vers 149 il adoucit la phrase : *thou swear'st in vain*, en interpolant : *thy gods*, addition que le contexte rend inadmissible. Plus loin, au vers 154, il a sûrement remplacé *revoke thy doom* par *revoke thy gift*. Il faut donc, en prenant pour guide la vraie prosodie du xvie siècle, refondre sans pitié le texte de Shakspeare.

Citons quelques vers ainsi remaniés :

Make war with mankind — 'Tis said they'eat each other (*Mac.* II. 4. 18);

l'apostrophe après *they* indique que *they'eat* ne compte que pour une syllabe.

Wi' im they think on ? Things without all remedy (*Mac.* III, 2, 11)
For goodness daren't check thee : wear thou thy wrongs (id. IV, 3, 33)
Tie up the libertine'n a field of feasts. (*A and C.* II, 1, 23)
That which his noble anc' tors'chiev'd with blows (*R 2.* II, I, 254).

Ici, les élisions sont indiquées par des signes typographiques, mais elles ne sont acceptables qu'à la condition d'adopter le système très spécial de versification de M. V. D.

Le début du *Roi Lear* s'imprime comme de la prose, car les critiques anglais n'y voient qu'une conversation familière, mais M. V. D., qui transmue volontiers la prose en vers [1], propose d'écrire avec un judicieux emploi de l'apostrophe :

...I cannot wish
The fault undone, the iss' of't be'ing so proper.
But I've a son, sir, b'ord' of law some year
Elder than this, who yet is no dearer
In my account, etc.

Terminons en citant une dernière correction :

There have I made my prom'se, upon the heav-
y middle of the night, to call upon him. (*M. for M.* IV, I, 34).

Qu'on nous permette d'ajouter un mot : le livre paraît beaucoup trop systématique pour qu'on en accepte sans réserve les conclusions. Ces corrections ingénieuses, tout en témoignant, il est vrai, d'une certaine pénétration d'esprit, paraissent en somme un jeu frivole, qui évoque à nos yeux un système de critique depuis longtemps suranné. Le plus sage parti, semble-t-il, c'est de s'attacher au texte des premières éditions de Shakspeare, quelque fautif qu'il soit, et de s'efforcer d'en pénétrer le sens afin de réduire au strict minimum le nombre des conjectures. Il est regrettable aussi que la raillerie et même l'invective défigure chez M. Van Dam une argumentation parfois solide et non sans profit pour le lecteur.

Ch. Bastide.

Antonio Ive. **I dialetti ladino-veneti dell' Istria.** Strasbourg, Trübner, 1900. In-8 de xviv-208 p.

La seule étude scientifique qui ait été publiée avant le livre de M. Ive sur les dialectes romans de l'Istrie est celle que leur a consacrée M. Ascoli dans le tome I de l'*Archivio glottologico italiano*, paru en 1873. Le célèbre professeur de Milan a tiré un excellent parti des notes qu'il avait recueillies, mais ces notes étaient peu nombreuses et ne concernaient que trois localités de l'Istrie : Pirano, Dignano et Rovigno. M. I. a une information beaucoup plus étendue. Né à Rovigno, il a consacré depuis 1875 un grand nombre de brochures au dialecte de sa patrie, mais ces brochures ne contiennent guère que des échantillons linguistiques. Aujourd'hui, il nous offre une grammaire complète, non seulement du dialecte de Rovigno, mais des dialectes de sept autres localités de l'Istrie : Pirano, Valle, Dignano, Gallesano,

1. Page 224, pour couronner une longue discussion, M. V. D. accomplit le tour de force de donner la forme de vers blancs à un article de la *Quarterly Review*.

Fasano, Pola et Sissano. Naturellement, ces localités sont toutes situées sur les bords de l'Adriatique, car quand on s'éloigne de la côte, on tombe vite en pays slave. M. I. étudie successivement la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le lexique de chacune des huit unités qu'il embrasse, de sorte que nous refaisons sept fois de suite le même voyage à travers les parlers romans de l'Istrie. Il y a quelque monotonie dans ce procédé, mais la méthode synoptique aurait probablement offert de plus graves inconvénients.

M. I. commence naturellement par Rovigno et, suivant l'exemple de M. Ascoli, il numérote ses paragraphes pour se contenter d'un simple rappel lorsqu'il étudiera les autres localités. Rovigno occupe à lui seul 70 pages : c'est dire que les parlers de Pirano, Valle, etc. sont traités sommairement et que l'auteur saute tous les numéros où il n'aurait qu'à constater l'accord avec Rovigno. C'est très clair comme plan d'ensemble. Ce qui l'est moins, c'est le plan particulier de l'étude sur Rovigno. La numérotation n'est pas la même que celle de M. Ascoli, et on peut le regretter. Il est vrai que, dans la phonétique des voyelles, la science a fait des progrès depuis 1873; elle a reconnu, par exemple, que l'ancienne division de Diez (voyelle longue, voyelle brève, voyelle en position), adoptée par M. Ascoli, était défectueuse. Si M. I. avait perfectionné le plan des *Saggi ladini* à ce point de vue, ce serait tout profit. Mais il n'en est rien. M. Ascoli a quinze subdivisions pour l'*e* tonique (n°s 18-32) ; M. I. n'en a que quatre (n°s 7-10), selon que l'*e* reste *e* (n° 7) ou devient *i* (8), *ie* (9), *a* (10), ce qui est tout à fait insuffisant. D'après la déclaration qu'il fait p. XXIII, sa base n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, le latin, mais l'italien ou le vénitien, au moins pour les voyelles. Je ne vois vraiment pas les avantages de cette méthode ; elle ne peut qu'augmenter la confusion dans un sujet déjà fort complexe par lui-même, et M. I. en a été plus d'une fois victime. Il serait facile de citer des mots qu'il n'a pas classés où il conviendrait ; mais n'insistons pas. Ce qui est plus grave, c'est que sa phonétique offre quelques lacunes, à s'en tenir aux éléments qu'il nous fournit lui-même. Je ne vois pas, par exemple, qu'il mentionne le changement de l'*o* protonique en *a* dans le parler de Rovigno, et pourtant il enregistre à la p. 10 le mot *sigagnola*, poulie (n'aurait-il pas reconnu l'étymologie latine, *ciconiola* ?), et p. 21 les mots *tarunza*, *kaguja* et *prafondi*, qui présentent incontestablement ce phénomène.

Malgré quelques défaillances de détail, le livre de M. I. témoigne d'une très sérieuse préparation philologique. La partie lexicologique est particulièrement soignée et fait bien augurer du glossaire comparé des parlers istriotes que l'auteur espère publier un jour. Voici deux ou trois menues observations sur cette partie de sa tâche. P. 88, l'article *parangal* doit-être fondu avec celui qui se trouve plus loin p. 149 ; il n'y a manifestement aucun rapport entre ce mot, qui dési-

gne une ligne à pêche, et le latin *paragauda* auquel renvoie M. I.; en revanche, comme l'a déjà remarqué M. Schuchardt, le provençal *palangre*, dont le sens est analogue, doit être apparenté à *parangal*. On pourrait songer à une étymologie par φάλαγξ, φαλάγγιον, la comparaison avec une araignée étant très naturelle; mais il y a quelques difficultés phonétiques. — P. 121, M. I. semble avoir quelques doutes sur le rapport de *kagnol*, instrument de tonnelier, avec le latin *canis*: ses doutes disparaîtront s'il remarque que cet instrument porte en italien le nom de*cane* et en français celui de *chien*. — P. 161 *gurgan*, vêtement de femme, me fait bien l'effet d'être le français *grosgrain*, sorte d'étoffe qui a eu une vogue européenne et dont le nom a été défiguré par la plupart des langues qui nous l'ont emprunté: angl. *grogram* (d'où nous avons à notre tour fait *gourgouran*), bas allem. *grofgræn*, ancien italien *grogano*, etc.

Dans l'introduction, M. I. s'est attaché à mettre en lumière les traits qui permettent soit de caractériser chacune des unités linguistiques qu'il a étudiées, soit de les répartir en groupes plus ou moins homogènes : Rovigno est ordinairement d'accord avec Fasano; Dignano avec Gallesano; Pirano avec Valle et Sissano. Une question qui domine toutes les autres est celle du rapport qui unit les parlers istriotes à ceux de la Vénétie et à ceux des pays ladins. L'auteur ne se croit pas encore en état de la résoudre. Non seulement la stratification ethnologique de l'Istrie n'est pas encore établie rigoureusement, mais les conditions dialectales actuelles de cette province ne permettent pas de déterminer jusqu'à quel point le ladin est venu contaminer l'istriote; d'autre part, l'absence de textes anciens nous laisse dans l'ignorance sur l'élaboration qu'a pu subir le latin au moment où il a triomphé des idiomes indigènes de la région. Espérons que M. Ive se trouvera bientôt en mesure d'aborder cette grave question et toutes celles qui s'y rattachent. Il nous donnera alors les raisons de la protestation qu'il a tenue à formuler, dès maintenant, contre la théorie de Virchow (adoptée chez nous par M. Auerbach), qui voit dans l'élément slave le substratum ethnico-linguistique, non seulement de l'Istrie, mais de toute la Vénétie.

Antoine Thomas.

M. Tugan-Baranowsky. — **Geschichte der russischen Fabrik**. — Deutsche Ubers. Von B. Minzes. Hefte V/VI der Socialgeschichtlichen Forschungen hgg. v. Bauer u. Hartmann, Berlin, Felber. 1900. In-8° de vi-626 p.; 12 mark.

Ce livre date déjà de près de trois ans, et, est par suite, antérieur à celui de M. Schulze-Gœvernitz sur un sujet analogue *Volkswirtschaftliche Studien aus Russland*; il perd ainsi quelque chose de son intérêt, en se présentant dans la traduction consciencieuse, mais

un peu tardive, et vraiment trop pénible de M. B. Minzès. N'y cherchons pas, d'ailleurs, une histoire suivie de la fabrique russe ; ce sont plutôt deux séries parallèles d'études plus agréables que profondes, et, en tout cas, nullement complètes, sur un certain nombre de faits intéressant cette histoire. Le volume présent, qui doit être suivi d'un second, est divisé en deux parties : Avant les *Réformes* — et Après les *Réformes*. Dans la première partie, nous trouvons les définitions et expositions obligées sur le rôle de Pierre le Grand comme créateur d'industrie, et sur les fabriques dites de *possession*, c'est-à-dire ouvertes par l'Etat ou soutenues par lui, et, en tout cas, soumises à son contrôle. Les renseignements relatifs à ces dernières fabriques sont, naturellement, plus copieux et plus dignes de foi que ceux qui étaient fournis par des propriétaires nobles, libres d'exploiter leur fabrique à leur guise, grâce à leurs serfs. C'est ainsi que M. T. B. fait un tableau curieux de la résistance souvent opiniâtre avec laquelle certains ouvriers de *Possession* soutinrent les revendications qu'ils avaient présentées à un gouverneur ou au souverain lui-même ; mais il déclare n'avoir aucun document sur les faits analogues dans les fabriques de l'aristocratie. Le règne de Nicolas Ier, bien que, naturellement, peu favorable aux mécontents d'en bas, se distingue, cependant, par une élévation des salaires ; ce fait s'explique par la raréfaction de la main d'œuvre produite alors par l'essor de l'industrie russe. C'est à ce moment que les fabriques se heurtent avec la *Hausindustrie* (l'industrie domestique). Les ouvriers voisins d'une fabrique, ou bien se mettent à fabriquer, à leurs risques et périls, des objets analogues à ceux de sa spécialité, ou bien entreprennent à domicile, pour le compte d'un patron, telle ou telle des opérations dont se compose le travail de la fabrique. M. T. B., dans deux chapitres intéressants, étudie quelques-uns des rapports qui s'établissent alors entre la fabrique et ses menus satellites ; ceux-ci, finalement vaincus, lorsque se développe la fabrication en masse, se transforment, ou bien cessent toute production. C'est à une défaite de ce genre subie par la *Hausindustrie* que M. T. B. attribue l'exode en masse des paysans de certains gouvernements soit vers les villes, soit vers d'autres provinces où le gain leur semble plus aisé. Toutefois, sur ce dernier point, de graves réserves seraient à faire, et cet exode chronique pour l'*otkhojy promysl* (le travail lointain) est dû, sans aucun doute, à des causes plus profondes et plus générales que celles-ci.

Dans sa seconde partie, M. T. B. reprend, au point de vue contemporain, les principales questions qu'il vient d'étudier dans la première moitié du siècle : législation industrielle, salaires, fabriques et *Hausindustrie*, enfin, rapports de l'industrie et de l'opinion publique. En raison même des travaux plus récents qui ont paru depuis, c'est ici la partie qui nous semble la moins neuve dans le livre de M. T. B.: c'est là l'inconvénient des traductions qui viennent un peu tard.

En somme, ce livre se lit avec grand intérêt. Son défaut le plus saillant consiste dans une certaine indécision du développement, et dans le pêle mêle des faits cités. En outre, on se dit, en raison même du manque de cohésion des chapitres, que, à côté des sujets traités, d'autres non moins curieux auraient sans doute pu être choisis. Nous avons l'impression hachée et incomplète que nous laisse, par exemple, un cours destiné à un grand public. Sous ce rapport donc, nous trouvons un peu ambitieux le titre du livre, et nous voudrions y voir substituer à peu près celui-ci « Etudes *à propos* de la fabrique russe »[1].

Jules Legras.

Pierre Aubry. **La musicologie médiévale, Histoire et méthodes,** 1 vol. grand in-4°, 134 p. chez H. Welter (Paris), 1900.

Ce volume est la « mise en œuvre » d'un cours professé à l'Institut catholique de Paris par M. Pierre Aubry, ancien élève de l'École des Chartes, archiviste-paléographe. Il inaugure une série de « mélanges critiques » qui comprendra : 1° une édition paléographique, avec fac-similés, des *Œuvres poétiques et musicales d'Adam de Saint-Victor* (en collaboration avec M. l'abbé Misset) ; 2° un recueil (24 fac-similés phototypiques avec transcriptions et commentaires) des *plus anciens monuments de la musique française ;* 3° le texte critique et musical des *Lais et Descortz du moyen âge* (en collaboration avec MM. A. Jeanroy et L. Brandin). — Intéressant programme, pour la bonne exécution duquel de tels noms sont une excellente garantie !

Le plan suivi par M. A. dans ce premier travail est celui-ci : une courte introduction montre d'abord que la musique a tenu une place considérable, au moyen âge, dans la civilisation générale, et s'est développée parallèlement aux autres branches de l'art et de la science. Ensuite des études critiques sont consacrées aux savants les plus célèbres qui se sont occupés de la musique médiévale : Dom Jumilhac, auteur de *La science et la pratique du plain-chant* (Paris, 1973) ; l'abbé Lebeuf, auteur du *Traité historique et pratique sur le chant ecclésiastique* (Paris, 1741) ; Dom Martin Gerbert (1710-1793), éditeur des *Scriptores* et auteur du *De cantu et musica sacra ;* Fétis et de Coussemaker. Dans une dernière partie, M. A. examine les éditions des livres de chant liturgique, caractérise l'œuvre bénédictine, et expose enfin

1. En général, M. T. B. cite avec une suffisante précision. Cependant, nous ignorons à quelle quantité se rapportent, par exemple, les prix du *red printed cloth* cités p. 72. — Citons comme amusante coquille la phénoménale conversion (p. 419) de 2,391 verstes en 31,551 kilomètres (pour 2,551). — Pour l'allemand, nous n'avons pas relevé toutes les fautes du traducteur, mais des formes comme Fabriksarbeit, Fabriksarbeiter, etc., nous ont spécialement déconcerté.

les principes de la méthode philologique appliquée à l'histoire de l'art musical. Ces principes peuvent être ainsi résumés : l'histoire de la musique doit être étudiée avec la même méthode que les autres branches de l'histoire ; par exemple, l'édition d'un texte musical ne se fait pas autrement que celle d'un texte littéraire classique. Cette proposition est l'évidence même. Mais aujourd'hui encore, en France, elle est, pour beaucoup de gens, une nouveauté.

Il y a, dans le travail de M. A. quelques idées fort intéressantes et originales, mais simplement effleurées, et sur lesquelles nous serions tentés de demander des éclaircissements, des preuves précises ; par exemple, sur l'identité établie (p. 3), entre l'évolution de l'art musical et celle de l'architecture au moyen âge. — Pourquoi M. A. n'indique-t-il pas (en renvoyant au moins aux catalogues de Reynaud, Schwann, etc...) les lyriques du moyen âge qui restent à étudier ou à éditer ? — Pourquoi (lui que je sais si bien documenté sur ce point) ne fait-il pas une part à l'étude des monuments figurés ? L'étude des fresques du Puy, des chapiteaux de Cluny, etc..., n'est-elle pas une annexe nécessaire de la musicologie médiévale ? Mais, tel qu'il est, et bien qu'il ressemble à une esquisse plus qu'à un tableau, le livre de M. A. mérite les plus grands éloges. On y trouve partout une érudition solide et un excellent esprit. Nous pensons même qu'il marquera une date importante pour deux raisons : d'abord, c'est la première fois qu'un publiciste considère la musique médiévale comme une suite naturelle des études qu'il a faites à l'École des Chartes ; ensuite, c'est la première fois que de telles matières sont l'objet d'un enseignement public. On ne citait jusqu'ici, comme ayant fait une tentative analogue à celle de M. Aubry, en dehors des écoles pratiques, que M. C. Paoli, qui avait fait entrer les notations neumatiques dans un programme d'enseignement de la paléographie latine (*Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica*, esposto da Cesare Paoli, Florence, 1888).

Jules Combarieu.

Henry Expert. **Les Maîtres musiciens de la Renaissance française** (12e livraison, chez A. Leduc, 1900).

Si j'ai attendu, pour en parler ici, la 12e livraison de cette publication magnifique, c'est que, en s'appliquant à constituer un *Corpus* de l'art musical franco-belge aux XVe et XVIe siècles, M. Expert poursuivait encore la première partie de son travail qui consiste à reproduire, d'après les éditions du temps, les œuvres musicales elles-mêmes ; dans une seconde partie, il donnera des notes historiques et critiques, des variantes, des commentaires, des indications bibliographiques, et des études sur les questions musicales à l'époque de la Renaissance. De

ces deux entreprises, la première est sans doute la plus intéressante aux yeux des musiciens de profession, mais c'est précisément celle dont l'examen est le plus malaisé dans cette Revue. Je me permettrai cependant, sur cette première partie, quelques observations. Il est regrettable que M. Expert n'indique pas toujours la source à laquelle il a puisé. Ainsi, il ne me suffit pas de savoir que les psaumes de Claude Goudimel sont reproduits « d'après l'édition de 1580 » ; il ne suffit pas non plus, en tête des œuvres de Guillaume Costeley, de donner en fac-similés les premières pages d'une vieille édition. Le lecteur a le droit d'exiger qu'on lui indique (avec la cote) la bibliothèque où se trouve l'original ; sans cela, comment vérifier ? Comment apprécier (comme il convient ici, sans doute), l'exactitude d'une réédition ? Ces indications seraient d'autant plus nécessaires que j'ai relevé, pour parler le langage de l'École, quelques fautes d'harmonie dans les textes que donne M. E. Ou bien ce sont des négligences d'écriture que l'éditeur moderne pouvait corriger (en nous avertissant de la correction), ou bien ce sont des particularités de style qui appelaient (immédiatement, et non dans une étude ultérieure) des notes critiques.

J'aurais aimé en outre que M. E. indiquât exactement les textes de sa publication qui étaient encore inédits (?) et ceux qui ne sont qu'une réédition. Le mieux eût été de commencer par indiquer l'état de travaux, en mentionnant — par exemple pour la musique belge — ce qui avait déjà été fait par Proske, Choron, Dehn, Rochlitz, Fétis, Forkel, Delafage, Burney, Commer, de Coussemaker, van Maldeghem, Becker, Eitner, Schlecht, etc.... — La réédition que M. E. vient de nous donner d'un traité de Michel de Menehou (*Nouvelle instruction familière en laquelle sont contenues les difficultés de la musique, 1558*) semble indiquer que la première partie de son œuvre (textes musicaux) est finie. Pourquoi n'a-t-il fait aucune place à la musique instrumentale, dont les monuments apparaissent dès le xve siècle ?

Ces réserves faites, il faut adresser les plus grands remerciementss à M. Expert, dont l'œuvre comble une grande lacune dans nos études sur la Renaissance. Il veut nous faire connaître : 1° les monuments de la musique religieuse catholique ; 2° les monuments de la musique protestante; 3° les monuments de la musique profane.

Les musiciens dont il a publié les compositions sont : Orlande de Lassus, Claude Goudimel, Guillaume Casteley, Claudin (de Sermisy), Jacques Conseil, Courtoys, Deslonges, Dulot, Gascongne, Hesdin, Jacontin, Janequin, Lombart, Sohier, Vermont, Brunel, P. de la Rue, Mouton, Fevin, Mauduit, Claude le Jeune, plus un certain nombre d'anonymes. Je dois dire encore que ce n'est là qu'un choix ; la liste n'est pas complète, il s'en faut : le lecteur en doit être averti. Un supplément intitulé *Anthologie chorale* comprend cinq séries qui ajoutent aux précédents les noms de Clemens non papa, Philibert

Jambe de fer, Gombert, Lupi, Marenzio; la cinquième série comprend les œuvres de musique mesurée à l'antique : compositions de Cl. le Jeune sur les textes d'A. d'Aubigné et de Baïf); chansons érotiques de J. Mauduit; musique à quatre voix mixtes « pour les XIX mètres lyriques d'Horace » par Tritonius, Senfl, Hofhaimer. A cette collection seront ajoutées les compositions de Goudimel sur les odes d'Horace, celles d'Olthovius sur les paraphrases latines des psaumes par Buchanan, etc.

On le voit, c'est une œuvre très considérable. Quelques-uns des musiciens qu'elle nous révèle n'avaient pas été mentionnés dans les catalogues d'Eitner, si bien qu'elle comble à la fois une lacune dans la science française, et dans la science, bien plus avancée sur ce point, des Allemands. C'est en outre une œuvre de foi, d'enthousiasme, de conscience (musicale), respectueuse des moindres détails : « Je m'abstiens, dit l'auteur, de toute indication étrangère aux textes; j'estime qu'un simple mouvement ajouté est pure opinion de critique, souvent fort sujette à caution..... Je donne le texte littéraire, comme le texte musical, en sa teneur originale. J'insiste sur ce point; car, dans le petit nombre de pièces profanes que le public a pu lire jusqu'à ce jour, le vandalisme de certains éditeurs n'a pas laissé grand chose qui ne soit expurgé et défiguré misérablement ». Tout en rendant hommage à ces scrupules, on regrette parfois que M. E. s'efface modestement et complètement derrière son sujet, alors qu'il pourrait nous rendre les services d'un guide fort bien renseigné. On dira aussi qu'il aurait pu suivre un plan plus logique, plus net. Mais ce sont là chicanes de philologue et non de musicien. Si j'ajoute que cette publication monumentale est fort élégante, très agréable à l'œil et au toucher, et que M. Expert a dû s'imposer probablement des peines et des sacrifices de tout ordre pour l'amener au point où elle est aujourd'hui, j'aurai à peine rendu justice à une œuvre de très grand mérite, qui fait honneur à notre pays.

Jules Combarieu.

Camille Bellaigue, **Impressions musicales et littéraires** (1 vol. in-12, 449 pp. Paris, Delagrave, 1900).

Sous ce titre, M. Bellaigue publie une série d'études fort agréables sur Mazzini (auteur d'une *Filosofia della musica*, 1897), sur Brahms, sur la salle du Conservatoire de Paris, la musique russe, le *Vaisseau fantôme*, Don Lorenzo Perosi, *Fidelio*, *Tristan et Iseult*, l'*Iphigénie en Tauride* et l'*Orphée* de Gluck. Dans une série de nouveaux médaillons sont dessinées les silhouettes d'Halévy, Léonard de Vinci, Hændel, Rouget de l'Isle, Grétry, Lamennnais, Saint-Alphonse de Liguori, Hoffmann, Luther, Frédéric II. Deux portraits littéraires,

ceux de V. Cherbuliez et d'E. Fromentin, complètent cette anthologie. On y retrouve l'habituelle distinction de pensée, de goût et de style, qui est la qualité essentielle de M. Bellaigue. Bersot parlait des « rhétoriciens qui traversent la vie en portant sous leur bras une amphore vide » ; tel n'est point le cas de M. Bellaigue. Son amphore est pleine d'ambroisie. Mais pourquoi présenter comme de simples « impressions » des études de cette nature? Quand on décrit et quand on apprécie des œuvres telles que l'*Iphigénie* et l'*Orphée* de Gluck, pourquoi ne pas avouer franchement qu'on fait de l'histoire et de la critique? J'ai peur qu'il n'y ait là un peu d'adresse, car M. B. semble avoir voulu échapper au reproche que nous aurions à lui adresser, presque à chaque page, de négliger, avec un dilettantisme vraiment trop grand, la connaissance des sources. Il la dédaigne. La bibliographie, l'examen des éditions, lui paraissent choses superflues. Il est singulier qu'aimant passionnément Bach, Hændel, Beethoven, Mozart, il ne s'attache pas à retrouver la forme exacte de leur pensée, et se contente d'entendre, au théâtre ou au concert, des exécutions plus ou moins mutilées. Parle-t-il de Hændel? on ne sait si c'est d'après l'édition d'Arnold, ou celle de Walsh, ou celle de Cluer, ou celle de Chrysander; parle-t-il de Frédéric II? Il ne cite même pas dans une note l'édition de Ph. Spitta, pourtant plus importante que telle anecdote plus ou moins authentique sur le terrible flûtiste; parle-t-il de Gluck? Il ne nous dit pas l'état déplorable dans lequel ses partitions nous sont parvenues; et ainsi du reste. Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que, au lieu de rester fidèle à son titre et de nous donner des « impressions » — auquel cas je n'aurais rien à dire — M. B. est très dogmatique, parfois même sévère pour tel grand compositeur (Vincent d'Indy).

P. 85, M. B. dit en parlant de la *Société de Concert du Conservatoire* que « son histoire est conforme à celle de la musique même » et il lui fait honneur « d'une récente et magnifique RESTITUTION de la messe en *si* mineur de Bach ». La Société des Concerts n'a fait nullement une « restitution » de la messe en *si* mineur, et ce, pour les raisons suivantes : 1° elle n'a pas joué l'œuvre de Bach avec les instruments usités au temps de Bach comme on l'a jouée récemment à Cologne (Gürzenich-Concerte) sous la direction du docteur Wülner; 2° elle y a introduit des divisions arbitraires (voir la place occupée par l'*Agnus Dei* et le *Dona pacem*, dans le programme rédigé par M. Tiersot); 3° elle a interverti l'ordre de certaines parties de la messe (v. *ibid.*); 4° elle a supprimé 5 morceaux sur 26; 5° elle a fait précéder le premier chœur, d'un petit prélude instrumental qui est l'œuvre du chef d'orchestre, et non celle de Bach...

Pages 4, 277 et passim, M. B. revient sur cette idée que la musique est un fait sociologique, parce qu'en elle « tout est nombre et proportion ». Je crois avoir déjà relevé cette erreur. Oui, la musique est un

fait sociologique, mais ce n'est pas parce que la composition musicale est constituée par la marche *harmonieuse* et simultanée de *plusieurs* parties mélodiques. D'après la raison donnée par M. B. tout serait sociologique, y compris les pierres des chemins !...

Quelques lapsus : p. 104, lire « *Nibelung* » et non « Niebelung » ; p. 101, lire « *Ruslan* » et non « Russlan » ; p. 101, 113, 116, 117, etc., lire « *Snégurotchka* » et non « Snêgourotchka » (en vertu de l'orthographe précédemment adoptée pour *Ru*slan) ; p. 103, lire « *Fomin* » et non « Fomine » ; « *Titov* » et non « Titow » ; « *Rimski-Korsakov* » et non « Rimsky », etc...

Page 55, lire : « parmi les 191 pages (qui composent le *Requiem* de Brahms) » et non : « parmi les *huit* pages.... »

Il ne faut pas perdre le souci de l'exactitude et de la vérité, même quand on parle de ceux dont on estime très haut l'intelligence et le savoir.

Jules COMBARIEU.

O. STOCK. **Lebenszweck und Lebensauffassung.** Greifswald, J. Abel, 1897. In-8°, 177 pages.

Y a-t-il un critérium *objectif* du bien et du mal ? Y a-t-il une *science* de la morale ? Telles sont les graves questions que se pose M. Stock. Et il y répond par une définition intéressante et ingénieuse de la loi morale. Une éthique scientifique, dit-il, est possible si nous pouvons démontrer qu'il existe une fin supra-individuelle vers laquelle tendent *nécessairement tous* les hommes. Or tous les hommes tendent d'abord à persévérer dans l'être : c'est là une fin universellement voulue. Mais cette fin, si elle est *nécessaire* n'est pas *absolue* : elle implique elle-même une fin supérieure. Qu'est-ce que la vie, en effet, si ce n'est la somme de nos états de conscience ? Vouloir vivre c'est donc en définitive vouloir continuer à prendre conscience de l'univers, en d'autres termes tendre vers une connaissance toujours plus complète, s'efforcer vers la vérité. La moralité c'est donc en dernière analyse, la volonté de vérité. Or, une pareille volonté engendre nécessairement les dispositions que nous sommes habitués à regarder comme spécifiquement morales : l'abdication de l'égoïsme individuel (*Selbstüberwindung*) et la conscience de notre solidarité avec les autres êtres (*Gemeinschaft*). A mesure que l'homme prend mieux conscience de l'univers, il apprend aussi mieux à ne voir dans la fin nécessaire et individuelle vers laquelle tendent les hommes (le vouloir vivre individuel) que le *moyen* nécessaire de la fin supérieure qui y est implicitement contenue (la volonté de vérité), et il agit en conséquence. Il part de l'égoïsme individuel pour s'élever peu à peu vers la conscience de son identité avec les autres êtres ; l'amour maternel et conjugal, l'amour de la fa-

mille, de la cité, de la nation, de l'humanité, sont les étapes successives par lesquelles l'homme, élargissant sans cesse son horizon intellectuel, s'élève graduellement à un niveau moral supérieur. L'idéal moral n'est donc pas quelque chose d'un et d'immuable mais bien quelque chose d'indéfiniment perfectible. Il n'est pas un point fixe, mais une ligne infinie, et chaque individu, selon son degré de culture, s'arrêtera à tel ou tel point de cette ligne. A toute époque on peut noter, sur cette ligne, un point qui représente le niveau moyen minimum de moralité exigible et qui constitue le *devoir* au sens étroit du mot, le devoir qui s'impose immédiatement à nous et que nous ne pouvons transgresser sans nous mettre en conflit avec la conscience morale de notre temps. Mais la tâche morale de l'humanité est infinie comme est infini le domaine du Connaissable. Seule la religion, c'est-à-dire la conscience de notre identité dernière avec Dieu, nous permet « d'anticiper en idée l'accomplissement de la loi morale ». Ainsi l'Humanisme et la Religion, l'identification du moi individuel avec l'universalité des hommes et enfin avec l'Être universel sont les deux degrés supérieurs de la moralité, par lesquels l'instinct moral prend conscience de lui-même comme volonté de connaître l'Être dans sa totalité, comme volonté de vérité.

La théorie de M. S. est à coup sûr très ingénieuse ; parmi les passages qui m'ont semblé les plus réussis, je me bornerai à citer le chapitre où M. S. montre comment la volonté de vérité implique le renoncement progressif à l'égoïsme individuel (p. 104 ss.). Elle est aussi d'une très grande élévation et représente à coup sûr ce qu'on pourrait appeler le « pari » moral d'un grand nombre d'entre les esprits les plus cultivés de notre temps. Il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, qu'elle rencontrera nécessairement de sérieuses résistances. Elle est d'abord — et l'auteur, très courageusement, n'a eu garde de le dissimuler — une morale *aristocratique*. M. S. ne fait aucune difficulté d'avouer que la morale du penseur est d'un degré plus élevé que celle du paysan (p. 140), ou encore que l'hétéronomie soit politique, soit religieuse est, à tout jamais probablement, le lot de la plus grande partie de l'humanité (p. 145). Il ne peut manquer, dès lors, d'avoir contre lui l'*instinct* moral d'un grand nombre d'hommes pour qui l'égalité de tous les êtres humains, quel que soit leur degré de culture, devant la loi du devoir est une certitude immédiate et absolue. — Puis elle repose en dernière analyse sur une théorie de la volonté qui soulèvera bien des objections. Pour M. S. la volonté est la faculté purement formelle (et, semble-t-il, identique chez tous les individus) en vertu de laquelle l'homme tend nécessairement vers l'objet qui lui apparaît comme devant lui procurer le plus de satisfaction. Supposez au contraire que la volonté soit un principe actif, une force, qui diffère soit au point de vue de la qualité soit au point de vue de la quantité chez les divers individus : il devient aussitôt possible de chercher

le principe de la moralité non plus seulement dans la nature des motifs auxquels obéit la volonté, mais dans la constitution intime de cette volonté elle-même; et nous aboutissons à une théorie très différente de celle de M. S. Or il ne m'apparaît pas que M. S. ait démontré d'une façon suffisante l'impossibilité d'une hypothèse de ce genre, ni même que cette impossibilité soit, d'une manière générale, démontrable. De sorte que, en définitive, le système de M. S. m'apparaît moins comme une démonstration scientifique de l'existence d'une morale objective que comme un acte de foi. Ce qui, d'ailleurs, ne lui enlève à mes yeux rien de son intérêt ni de sa valeur.

Henri Lichtenberger.

— Dans une brochure de 20 pages, intitulée *L'incendio di Roma e i primi Christiani*, M. Carlo Pascal s'efforce de montrer que l'incendie qui dévora en 64 ap. J.-C. la plus grande et la plus belle partie de Rome fut allumé, non pas sur les ordres de Néron, mais par les chrétiens ou du moins par ceux d'entre eux qui avaient pris Rome en horreur et qui croyaient qu'en provoquant la fin du monde ils assisteraient plus tôt au règne de la justice divine. L'auteur rappelle en outre que parmi les premiers chrétiens de Rome il y avait beaucoup d'esclaves, de soldats, d'affranchis, beaucoup de gens aigris, « *quel sostrato tenebroso della società che spunta fuori solo nei giorni piu torbidi, giungendo ad ogni eccesso, cui spingano le bieche passioni e i rancori lungamente soffocati.* » Il conclut que l'incendie de Rome fut allumé par eux, et n'est pas éloigné de croire, d'après certaines expressions de l'Apocalypse et de Tertullien, que les chrétiens s'en vantèrent plus tard. Son opuscule est d'une lecture intéressante; mais il ne convaincra pas tout le monde. — J. Toutain.

— Le professeur F. Knoke, d'Osnabrück, supporte malaisément la critique; elle paraît lui être surtout désagréable sous la plume de M. Schuchhardt, directeur du Musée de Hanovre. La plaquette intitulée *Die römischen Forschungen im nordwestlichen Deutschland*, que vient de publier M. Knoke, nous met au courant de la lutte qui s'est engagée sur ce sujet entre les deux savants allemands. Nous ne savons si cette lutte passione les érudits de l'Allemagne; mais le récit que M. Knoke nous en fait nous paraît peu intéressant et pour des lecteurs français et pour la science. Ces récriminations personnelles, ces lourdes railleries, ces ripostes indignées sont dépourvues de tout agrément. — J. Toutain.

— Sous le titre *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins 1497-1500-1769. Essais de géographie historique et documentaire.* (Paris, Welter, avec 26 planches hors texte, dont 10 héliogravures (3 empruntées à la *Discovery*); 162 extraits en fac-similés de cartes originales des XVIe et XVIIe siècles, la plupart inédites. Prix : 75 francs) M. Henry Harrisse publie un nouvel et important ouvrage où l'on retrouve, comme dans l'*History of the Discovery of North-America* et ses autres livres, un appareil de faits précis, une foule d'analyses consciencieuses et une profonde connaissance de toutes les sources. On sait la méthode de l'auteur : représenter un pays dans ses détails comme dans sa totalité, d'après les tracés qui en ont été faits, aussi loin que les monuments de la cartographie arrivés jusqu'à nous le permettent; faire ainsi la chro-

nologie graphique des principales configurations, du cours des fleuves, de l'emplacement des villes et des ports, à toutes les époques selon l'idée que les anciens géographes en avaient conçue ; dresser, pour achever la démonstration, une série raisonnée de tableaux comparatifs des parties les plus saillantes, empruntées aux cartes originales de provenances, de factures et de dates diverses ; reviser, compléter et établir les nomenclatures dans leurs modifications successives, même sous les formes souvent inintelligibles ou erronées que présentent la plupart des documents, puisque chaque nom peut, malgré de profondes déformations, servir de point de repère qui permet de remonter à l'origine et de fixer la filiation des cartes et des portulans ; coordonner ces éléments en combinant les faits analysés et en retraçant leur point de départ, leurs rapports et leurs transformations. Telle est la méthode que M. H. Harrisse applique encore dans cet ouvrage. Il suffit d'ailleurs de reproduire la table des matières. Après une introduction sur *Les Sources* (Anglais, Portugais, Français, Espagnols, Basques, Hollandais), vient la première partie, *de Juan de La Cosa à Gaspar Viegas 1500-1534*). Elle comprend vingt-deux chapitres. I. Les premières hypothèses ; II. Découverte du continent par Jean Cabot ; III. Le planisphère de La Cosa ; IV. Examen technique de la carte de La Cosa ; V. L'hydrographie américano-portugaise en 1500 ; VI. Le planisphère dit de Cantino ; VII. Voyages de Gaspar-Corte-Real ; VIII. Découverte de Terre-Neuve ; IX. Première description de Terre-Neuve ; X. Première nomenclature terre-neuvienne ; XI. Premier développement cartographique ; XII. Terre-Neuve région asiatique ; XIII. La cartographie lusitano-italique ; XIV. Terre-Neuve région américaine ; XV. Premier tracé de la côte continentale ; XVI. Le passage du Nord-Ouest ; XVII. Tracé complet de la côte Nord-Est ; XVIII. Les cartes franco-italiques ; XIX. Premier morcellement de Terre-Neuve ; XX. Dernières cartes portugaises avant Cartier ; XXI. L'hydrographie lusitano-espagnole ; XXII. Cap-Breton et le golfe Saint-Laurent. La seconde partie, *de Jacques Cartier au capitaine Cook (1534-1769)*, se compose de vingt-six chapitres ; I. Découverte du détroit de Belle-Isle ; II-X. La cartographie américano-dieppoise : son développement ; ses traits caractéristiques ; la Terre de Norembègue, légende dieppoise ; l'Ile Saint-Jean ; les indigènes, descriptions *de visu* ; chronologie des œuvres américano-dieppoises ; Tracés dieppois du fleuve Saint-Laurent ; tracés dieppois des lacs ; tracés dieppois du Labrador ; tracés dieppois de Terre-Neuve ; première nomenclature de la Nouvelle-Écosse ; XI-XII. Configurations progressives : Giovanni Benedetto et Jehan Alphonse ; Vallard et les derniers Desceliers ; XIII. Cartes lusitano-françaises ; Première hésitation cartographique ; XV. Dérivés italiens ; XVI. Nouvelles cartes normandes ; XVII. Gérard Mercator ; XVIII-XIX. Détails géographiques de Terre-Neuve : La péninsule d'Avalon ; La péninsule du Petit-Nord ; XX. Les cartographes hollandais et belges ; XXI. Les cartographes français ; XXII. Les cartographes anglais ; XXIII. Cartes originales françaises manuscrites ; XXIV-XXV. L'hydrographie franco-canadienne : Jean-Baptiste Franquelin ; la belle carte du Dépôt ; XXVI. Le XVIIIe siècle : le marquis de Chabert et le capitaine Cook. L'ouvrage se termine par une nomenclature chronologique et raisonnée de tous les noms de lieux et en leurs formes diverses, du Labrador, de Terre-Neuve et des pays circonvoisins, depuis la découverte jusqu'à la fin du XVIe siècle, et par un index général. — A. C.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 3 décembre — 1900

Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur. Von Dr. Stefan Hock. — Berlin, Duncker, 1900. — Tome XVII des *Forschungen zur neueren Litteraturgeschichte herausgeg. von* Dr. Franz Muncker. — In 8, xij-133 p. Prix : 3 mk. 40 ; pour les souscripteurs, 2 mk. 85.

L'étude semi-historique semi-littéraire de M. Hock se divise en deux parties. Dans la première, il traite des légendes relatives aux vampires, de l'origine de leur nom venu du slave [1], sur laquelle au surplus il n'apporte aucune lumière nouvelle, et des principaux ouvrages que les xviie et xviiie siècles surtout consacrèrent au vampirisme. Cette section est de beaucoup la plus instructive : il est piquant de lire les longs titres des traités qui instituèrent de doctes controverses (p. 44 sq.), non pas sur le point de savoir s'il y avait ou non des vampires, — car cela ne faisait guère pour personne l'ombre d'un doute, — mais sur l'explication qu'il convenait d'assigner à leur malfaisance surnaturelle. Quant à la source même de la croyance aux vampires, l'auteur l'estime double : il y voit une contamination des superstitions qui se rattachaient au cauchemar et des fables sur les revenants. C'est bien cela ; mais il eût pu y joindre un troisième élé-

1. M. H. rappelle que l'usage de boire le sang des cadavres ennemis (p. 2) a pu donner naissance aux premiers contes vampiriques. Or il est remarquable que cette coutume nous soit précisément attestée des anciens Scythes, qui sont, sinon les ancêtres directs, au moins les bien proches parents des Slaves : Pomp. Mela, II, 1.

ment, en se souvenant que, dans la Nekyia de l'Odyssée, les ombres défilent d'abord inertes et inconscientes, et que la propre mère d'Ulysse ne le reconnaît qu'après avoir « bu du sang ». Rien de plus logique ; car, « le sang, c'est l'âme », disait déjà le législateur hébreu, et toute l'antiquité a partagé cette croyance [1].

Dans la seconde partie, M. Hock énumère et résume les principales œuvres d'imagination, toutes fort modernes, inspirées par la légende des vampires. C'est *la Fiancée de Corinthe* qui ouvre la liste. Sa bibliographie est complète et bien informée, et ses appréciations, en général, mesurées et judicieuses [2].

V. Henry.

Aeschyli Eumenides. Annotatione critica et commentario exegetico instruxit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1900. Un vol. in-8° de x-152 p.

Adversaria critica in Sophoclem. Scripsit ac collegit Fr. H. M. Blaydes, ibidem, 1899. Un vol. in-8° de iv-291 p.

Dans le n° du 5 février de cette *Revue* nous rendions compte de deux publications nouvelles de M. Blaydes, une édition des *Choephores* d'Eschyle et un volume d'*Adversaria critica* sur Aristophane. A quelques mois d'intervalle, M. B. nous donne encore deux nouveaux livres, une édition des *Euménides* et un volume d'*Adversaria* sur Sophocle. Notez que dans la préface d'un volume d'*Adversaria in varios poetas graecos et latinos*, préface datée de 1897, M. B. se disait octogénaire ; plus tard il se plaignait de sa santé. On voit que ni la maladie ni la vieillesse ne ralentissent le zèle de l'infatigable travailleur. Nous ne croyons pas que cette édition de l'*Orestie*, terminée aujourd'hui, ajoute beaucoup à la renommée de l'auteur ; sa grande œuvre reste toujours cette édition d'Aristophane, qui lui a coûté quatorze années d'efforts. Comme pour les œuvres précédentes de M. B., on désirerait qu'il travaillât moins vite ; mais à quoi bon ces regrets et ces critiques ? Il est clair que M. B. ne changera pas ; il

---

1. Ce n'est pas contre « les Gandharvas » (p. 2) qu'est dirigé l'hymne védique A. V. viii. 6 : dans cette longue conjuration, le Gandharva n'est nommé qu'une fois, et presque incidemment, stance 19, et les êtres démoniaques qui y sont énumérés portent les noms les plus divers et les plus bizarres, presque tous inexplicables par l'étymologie du sanscrit et probablement étrangers à son vocabulaire.

2. A quelques exceptions près : le terme *Fälschungen* (p. 80) est bien fort pour les humoristiques pastiches de *la Guzla*, et la très inoffensive mystification de Mérimée n'est pas même un péché véniel ; à supposer que *les Vampires* de Nodier soient aussi mauvais que M. H. veut bien le dire (p. 91), ce n'est pas une raison pour accabler d'épithètes désobligeantes le charmant et profond conteur du *Songe d'or* et de la *Fée aux Miettes*.

faut le prendre tel qu'il est avec ses qualités et avec ses défauts. Parmi les nombreuses corrections proposées par l'auteur ou introduites par lui dans le texte, nous n'en citerons que quelques-unes : v. 139, μάραινέ τ' εὐπτέροις au lieu de μάραινε δευτέροις; 272, τὴν ἐπαξίαν δίκην au lieu de δίκης ἐπάξια; 369, μάλ' ἐλαφρῶς ἀλομένα au lieu de μάλα γὰρ οὖν ἀλομένα.

Le volume des *Adversaria* sur Sophocle contient non seulement des corrections de l'auteur, mais aussi des observations critiques de toutes sortes, citations de conjectures anciennes, notes de grammaire et de grammairiens, leçons des manuscrits, etc.; tout cela comme toujours pêle-mêle. Trois tragédies ont attiré plus particulièrement l'attention de l'auteur, l'*Œdipe Roi*, l'*Œdipe à Colone*, l'*Antigone*. Dans l'*Œdipe Roi*, nous relevons les conjectures suivantes : 97, ἐνθάδ' ὡς τεθραμμένον | ἐκ τῆσδ' ἐλαύνειν; 313, λῦσαι δὲ πᾶν μίασμα, M. Blaydes avait déjà proposé λῦσον, il renvoie aujourd'hui à Eur. Or. 590, μίασμα λῦσαι; 420, longue discussion pour justifier la correction déjà connue aussi de l'auteur, βοῇ δὲ τῇ σῇ ποῖος οὐκ ἔσται Ἑλικών. Il y a de la confusion aux vers 255 et suivants; la même note est répétée aux v. 255 et 261.

Albert MARTIN.

Saint Jean Chrysostome (344-407) par Aimé PUECH. Paris, Lecoffre, Collection « Les Saints »; 1900, III-200 p., in-12. Prix : 2 fr.

Le Chrysostome de M. Puech produit l'impression d'une œuvre d'art. La discrétion et la grâce du style, les proportions harmonieuses des divers chapitres, leur distribution heureuse, la finesse des analyses font de cette vie de saint un livre choisi. Malheureusement la statuette est un peu grêle pour le héros. Ce n'est pas la faute de l'auteur. Le cadre de la collection est un moule uniforme, et l'on y fait passer saint Jean Chrysostome aussi bien que sainte Geneviève. Ceux qui, à la dernière page, ne seront pas encore satisfaits, prendront la thèse de M. P. sur Chrysostome et les mœurs de son temps. Comme c'était son droit, le biographe y a puisé tout le premier. Mais sur la jeunesse et l'épiscopat du saint, il entre dans de plus longs et de nouveaux détails. Cette première étude l'avait préparé à juger avec équité l'évêque de Constantinople. Dans ses conflits avec les puissants, Jean eut parfois des allures provocantes. M. Puech les explique; il a su trouver, avec une justesse que n'ont pas eue toujours ses devanciers, les raisons intérieures des hardiesses de Chrysostome et leur conciliation avec le reste de sa vie et de sa prédication. Ce petit livre est donc surtout précieux en ce qu'il enferme l'âme tendre et passionnée du premier des anciens orateurs chrétiens.

Paul LEJAY.

Saint Nicolas Ier, par Jules Roy. Paris, Lecoffre, 1899; xxxix-173 pp., in-12.

• Les volumes de la collection « Les Saints » se suivent et ne se ressemblent pas. Quelques-uns ont un véritable charme dû au talent littéraire de leurs auteurs. On n'en pourrait dire autant de celui-ci. L'introduction est une compilation tirée des histoires de l'Eglise d'Alzog, de Krauss et de Funk. La première partie, récit des faits du pontificat, ressemble trop à un recueil de notes et d'analyses de pièces. Quelle que soit l'importance de la lettre 86 de Nicolas, les lecteurs ordinaires de la collection auront de l'impatience à parcourir les 24 pages qui lui sont sacrifiées. M. Roy n'a pas l'air de se douter qu'elle est filandreuse et monotone. La deuxième partie, consacrée aux idées de Nicolas Ier et à ses décisions disciplinaires, est parfois trop abstraite. Elle aurait gagné, sur nombre de points, à être fondue avec la première; même le sens de certaines paroles du pape se serait éclairci par les circonstances. Ainsi, p. 121, M. R. va jusqu'à dire que Nicolas Ier s'est rapproché du système de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La citation qu'il apporte à l'appui est tirée de la lettre 86 (Migne, *P. L.*, t. 119, col. 960). Or cette lettre est adressée à l'empereur Michel qui soutenait Photius contre le pape et la décision du synode romain de 863. Nicolas s'efforce naturellement de soustraire les choses spirituelles à l'intervention de l'empereur et il insiste ici sur la distinction des deux ordres. C'est son jeu. Mais il se gardera bien de rappeler cette distinction quand lui-même voudra intervenir dans les affaires temporelles, dans les partages des princes carolingiens par exemple. En l'ensemble, le volume est donc terne et la personnalité si vivante de Nicolas Ier ne se dégage pas. Tout autres, plus incisives et découpées comme en relief, sont les quelques pages consacrées au même pape par M. Duchesne dans les *Premiers temps de l'État pontifical* (*Rev. d'hist. et de littérat. religieuses*, I, 324 sqq.). Il est cependant regrettable que M. R. ait si peu parlé d'Anastase. Ce secrétaire joua un rôle qu'il importait de préciser et de distinguer de l'action du pape. En revanche M. R. nous donne de bonnes analyses et des résumés compétents de textes canoniques. Dans la IIe partie, sur la législation du mariage (pp. 89 sqq.), sur la question des appels au pape (pp. 106 sqq.), on retrouve la précision d'un homme qui manie des idées et des textes familiers. Le plus neuf du livre concerne les fausses décrétales. M. R. montre que si Nicolas a pu les connaître, il ne s'en est pas servi pour appuyer ses prétentions. Une table des références est en réalité une étude sommaire des sources. Tout cela parait solide et fait bien augurer du livre plus érudit que M. Roy veut donner sous le titre : *L'Église et l'État sous le gouvernement de Nicolas Ier*. Dans un ouvrage de science, l'auteur sera évidemment plus à son aise.

Manuel Dohl.

Ch. Le Palenc et P. Dognon. **Lézat, sa coutume, son consulat.** Toulouse, Ed. Privat, 1899, in-8° de LXVII-125 p., avec carte et planches hors texte.

La publication de la coutume de Lézat par MM. Le Palenc et P. Dognon peut être donnée comme modèle. Le texte en est établi avec le plus grand soin, d'après un manuscrit dont la lecture, à en juger par le fac-simile qui se trouve dans l'ouvrage, présentait de grandes difficultés. En regard, une traduction précise et qui nous paraît presque de tous points irréprochable. Encore, dans les rares passages où nous aurions donné au texte une interprétation différente, ne sommes-nous pas assez sûr de notre manière de voir pour la proposer ici. Des notes, remplies de citations et de faits, renvoyées à la fin de l'ouvrage ; une table des expressions techniques ou purement locales, traduites et interprétées ; enfin une carte des localités en question et la reproduction en photogravure de deux vues très curieuses, l'une de la ville de Lézat, l'autre du château d'Esperce, d'après un parchemin du XV[e] siècle et qui « illustrent » singulièrement les textes du moyen âge où nous cherchons à retrouver les lignes principales de la formation des villes, — complètent cette belle publication qui donnerait satisfaction aux plus exigeants.

Une introduction, où l'on retrouve le style et les idées du savant auteur des *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc,* retient plus particulièrement l'attention. Cette introduction, comme tout ce qui sort de la plume de M. P. Dognon, est remplie d'idées personnelles, directement inspirées par une étude attentive des textes. La plupart de ces idées sont d'une grande clarté et évidemment justes. D'autres... n'est-ce pas leur rendre hommage que de les discuter?

La charte date de 1299 ; mais le préambule indique que les coutumes en question étaient observées « dès la plus haute antiquité ». Arthur Giry écrivait déjà que la « charte de coutume, très tardive dans les villes du midi, fut moins une concession de privilèges nouveaux que la consécration et, tout au plus, l'extension de franchises anciennes ». La charte de Lézat est originale. Ce n'est pas une « filiale », issue d'une autre coutume, voisine ou lointaine. L'origine de la ville est une sauveté, près le monastère de Lézat soumis à la règle de saint Benoît, alors un des plus beaux monastères de France. La région était couverte d'épaisses forêts, les bêtes sauvages y pullulaient. La contrée était infestée de bandits de toute sorte. La sauveté fut fondée par l'abbaye pour servir de protection et d'abri au travail agricole et de défense contre les bandes de pillards, comme la plupart des sauvetés, puis des bastides du sud-ouest de la France.

« Observons tout d'abord, écrivent les éditeurs de la coutume de Lézat, que c'est dans une seigneurie rurale que l'institution est née. Qu'on lise la charte, on n'y verra pas figurer d'autres ouvriers que les

forgerons de la forge, les meuniers, les fourniers des moulins et fours banaux du seigneur, et des bouchers, des boulangers, ceux dont un centre agricole ne peut se passer. D'ailleurs, pas trace d'une industrie, ni d'un commerce, si ce n'est celui des revendeurs et des marchands de vin, de denrées, de bétail. Ce consulat avait été fait, non pour les corporations d'une ville industrielle, mais pour des cultivateurs, des propriétaires, population peu dense, groupée tardivement près d'une abbaye, vivant dans l'enceinte que nous avons ci-dessus délimitée ». Et cependant Lézat est une ville, avec sa clôture de défense, son hôtel de ville, son consulat, son sceau municipal, ses registres et ses privilèges municipaux. Nouvel exemple qui suffirait à culbuter la théorie récemment produite de la formation des villes par les marchands, la moins raisonnable d'ailleurs de toutes les théories émises sur cette question.

Arrivant à l'étude du Consulat, nos auteurs observent encore de la manière la plus heureuse que c'est erreur de croire que le ressort des consulats ne dépassait pas les murailles des cités. « C'est qu'on n'a guère étudié, disent-ils, que les vieilles et grandes villes du moyen âge, celles qui, pour la plupart, en raison même de leur importance, formaient à elles seules une seigneurie, ou bien étaient partagées en deux, en trois et n'avaient point de dépendance, de territoire étendu. » Une autre cause d'erreur est que souvent la ville capitale est prise, dans les textes, pour la seigneurie tout entière. Ces observations sont très justes. On peut même citer des exemples de « villes » qui n'avaient pas de « capitale » — cette manière de s'exprimer semble bizarre — et comprenaient, avec une organisation consulaire, huit ou dix villages répandus sur un territoire étendu.

L'idée si juste de M. D. que c'est le pouvoir seigneurial, ou, pour parler plus exactement, le « patronat » qui a formé les villes du moyen âge, l'a entraîné trop loin, et dans cette introduction à la coutume de Lézat, il revient avec une ténacité nouvelle à la conception qui représente le pouvoir consulaire comme une émanation et une délégation du pouvoir seigneurial. Il estime même avoir dans ce nouveau travail, apporté à sa thèse des arguments décisifs. Examinons-les un à un :

1°. — Lézat avait quatre consuls, dont trois à la nomination du consulat sortant par l'intermédiaire de jurats, et un à la nomination de l'abbé seigneur de la ville. Ce droit absolu de nommer un des consuls, concluent nos auteurs, peut être considéré comme un reste de celui que l'abbé devait avoir autrefois de les choisir tous. — Pure hypothèse, répondra-t-on. Nous voyons au contraire dans cette juxtaposition de l'élément communal et de l'élément seigneurial un indice de l'origine municipale des trois consuls nommés par les habitants.

2°. — Les consuls prêtaient à l'abbé suzerain, en signe de tenure et

de dépendance, un serment qui rappelle de tous points l'hommage que rendait à son suzerain le vassal recevant un fief. Cette observation, selon nos auteurs, suffirait à révéler la source d'où jadis était sortie l'autorité consulaire. — Cette cérémonie montre tout simplement que les abbés de Lézat étaient les seigneurs de la ville, et que les consuls, représentants des habitants, se prêtaient à la cérémonie de l'hommage lors de leur entrée en fonction. M. D. croit-il pouvoir affirmer qu'au moyen âge tous les pouvoirs constitués qui rendaient hommage à un pouvoir suzerain, tenaient de lui leur autorité ?

En ce cas tous les pouvoirs auraient été une émanation de l'autorité royale puisque tous, hiérarchiquement, y aboutissaient. Or il n'est plus nié que le mouvement se fût produit en sens contraire. Loin d'être émanées du pouvoir royal, ce ne fut qu'avec le temps que les autorités locales y convergèrent. Il paraît ainsi impossible de faire état de ce second argument.

3° — Nos auteurs trouvent une troisième preuve à leur thèse dans cette juxtaposition et collaboration fréquente, dans la vie communale, du viguier, représentant de l'autorité épiscopale, et des consuls. Mais dans cette juxtaposition et collaboration même nous voyons au contraire une marque de la différence des origines. Si les origines avaient été identiques, la fusion se serait produite.

4° — Un quatrième fait, auquel les éditeurs de la coutume de Lézat semblent attacher une grande importance, est dans la perception par l'abbé des amendes et de tous les profits de la justice rendue par les consuls. Ces profits constituaient simplement un des avantages que l'abbé, seigneur, fondateur et organisateur de la commune, s'était réservés. Le titre LX de la coutume est d'ailleurs une réfutation péremptoire de ce quatrième argument : on y voit qu'en certains cas les serviteurs et gens de l'abbaye sont appelés à verser le produit des amendes auxquelles ils peuvent être condamnés par les messeguiers... aux consuls représentants de la commune. Pour suivre le raisonnement de M. D. il faudrait en conclure que l'origine de la juridiction exercée par les messeguiers sur les gens de l'abbé était dans le consulat.

Aux raisons nouvellement produites en faveur de l'origine seigneuriale du consulat, d'autres raisons peuvent de la sorte être opposées. Et, d'autre part, que d'arguments en faveur de l'origine municipale et sous la plume même de M. Dognon!

Une seule catégorie d'hommes échappe à la juridiction consulaire : « les clercs et donats recevant chaque jour le pain et le vin du cellier abbatial » et les serviteurs du couvent; ce qui serait surprenant si les consuls avaient été les représentants de l'autorité abbatiale.

« Et si forte fieret populatio, dit le titre XIII de la coutume, vel bastida infra terminos dicte ville, quod cognitio et decisio omnium causarum criminalium et civilium, exceptis causis feodalibus, ad dic-

tos consules pertineat, prout est superius ordinatum ». M. D. trouve une raison bien compliquée à cet « exceptis causis feodalibus ». N'y verra-t-on pas plus simplement que le consulat d'origine municipale n'avait pas à en connaître ?

« Les consuls, écrit M. D. lui-même, représentent la communauté en toute occurrence ; en particulier devant le seigneur ». Et ailleurs ne dit-il pas : « Les consuls sont l'organe essentiel de la communauté et le support de ses franchises? » Il serait bien étonnant qu'avec cela leur autorité fût émanée de celle de l'abbé. Enfin le conseil qui doit assister les consuls, de qui est-il composé : de l'abbé et de ses gens? Non — de l'assemblée des habitants.

Nous n'avons pas voulu quitter le texte de la coutume de Lézat, si brillament mis en lumière par MM. Le Palenc et P. Dognon : il suffirait, estimons-nous, à faire adopter la théorie de l'origine municipale du consulat, à défaut des nombreux textes pris au dehors et qui, à nos yeux du moins, donnent la certitude.

Nous soumettons à notre tour nos objections à la critique ; car nous nous inclinerons avec empressement devant des arguments meilleurs.

Frantz Funck-Brentano.

B. Pocquet. **Le duc d'Aiguillon et La Chalotais**. Paris, Perrin, 1900, 2 vol. in-12 de 556 et 472 p.

M. M. Marion a publié, il y a deux ans, un ouvrage trés documenté sur la Bretagne et le duc d'Aiguillon, dans lequel il a voulu prouver que l'administration du duc dans cette province, injustement appréciée jusqu'alors, avait été en réalité excellente. Il a cherché surtout à justifier son héros des attaques dirigées contre lui à propos de l'affaire de Bretagne de 1755-66, du procès du procureur général La Chalotais, et de cinq autres magistrats du Parlement de Rennes. Pour lui, La Chalotais et ses coaccusés étaient des factieux, et s'il y eut de la part du gouvernement de Louis XV quelques maladresses dans les poursuites dirigées contre eux, leur procès n'en fut pas moins légitime dans son principe. Le duc d'Aiguillon, fort vilipendé jusqu'à ces derniers temps par les historiens, n'aurait joué dans cette affaire qu'un rôle secondaire et ne se serait inspiré en tous cas que des motifs du plus clairvoyant patriotisme. Ces conclusions, en contradiction absolue avec les idées reçues et adoptées par tous les historiens, ne pouvaient pas être admises sans difficulté. M. B. Pocquet, déjà connu par des ouvrages très appréciés sur les origines de la Révolution en Bretagne, vient d'en entreprendre la réfutation en deux volumes de près de 500 pages chacun et qui seront bientôt suivis d'un troisième. Pour mieux combattre son contradicteur, M. P. a repris après lui

l'étude complète de l'administration du duc en Bretagne et a retracé à nouveau toutes les péripéties du drame dont cette province fut le théâtre jusqu'à l'exil de La Chalotais et de ses confrères. Comme M. Marion, il a consulté tous les documents que renferment nos dépôts publics, mais en outre il a eu accès dans les archives de nombreuses familles de Bretagne, héritières des fameux parlementaires du XVIII[e] siècle. De là est sortie une étude minutieuse, d'une lecture aisée et agréable, agrémentée encore de reproductions et de gravures intéressantes. Ce n'est pas que M. P. apporte un grand nombre de pièces originales, tâche qui du reste, après les laborieuses recherches de M. Marion, était singulièrement malaisée. Mais il a l'art, par une exposition très personnelle et vivante, de nous présenter les documents déjà connus sous un jour tout différent de celui sous lequel son prédécesseur nous les avait montrés. Pour lui, « les opposants bretons s'appuyaient sur la légalité la plus certaine et le véritable *factieux*, c'était le duc d'Aiguillon » (t. I, p. XXXIV). La Chalotais, regardé par M. Marion comme un « conspirateur » vulgaire, redevient le magistrat éclairé et sage, l'éloquent défenseur du droit contre l'oppression, la victime innocente d'odieuses machinations que l'histoire s'était plu depuis un siècle à glorifier en lui. Sans doute la légende et l'esprit de parti s'étaient quelque peu emparés de son nom, l'avaient grandi outre mesure et avaient peint sous des couleurs trop sombres la conduite de ses adversaires. M. P. fait justice avec la plus entière bonne foi de toutes les exagérations et de toutes les erreurs qu'une violente polémique avait fait naître. Il ne cherche nullement à dissimuler les faiblesses, les petitesses, peut-on dire, du procureur général de Bretagne, il ne lui pardonne même pas ses célèbres comptes rendus des constitutions des Jésuites, si modérés pourtant dans la forme. M. P. n'admet pas davantage que la Compagnie de Jésus ait cherché à se venger du coup que ces deux réquisitoires lui avaient porté : il faudra voir dans un troisième volume, non encore paru, comment il peut arriver à écarter, dans l'affaire Clémenceau notamment, toute intervention de quelques-uns des membres de cette société : la preuve, à vrai dire, nous en semble difficile à apporter. M. P. reconnaît également les bons côtés indiscutables de l'administration de d'Aiguillon en Bretagne ; il le félicite de l'organisation des milices garde-côtes et du développement des voies de communication dans cette province. Il lui restitue l'honneur injustement contesté de la victoire de Saint-Cast, et avoue même qu'il n'est pas juste de faire porter sur lui seul tout le poids de l'inique procès des magistrats bretons. L'entourage du duc d'Aiguillon et le gouvernement de Louis XV doivent partager avec lui cette lourde responsabilité. Mais M. P., tout en faisant ainsi de grandes concessions au système de M. Marion, n'en estime pas moins que la politique du duc fut le plus souvent injuste et violente. Sans souci des privilèges indiscutables que la Bretagne avait reçus lors de

sa réunion à la couronne et que tant de rois avaient confirmés, il a violé toutes les libertés dont cette province était fière et frappé sans ménagement une opposition patriote. Qu'il y ait eu parfois de la part des gentilshommes et des magistrats bretons entêtement étroit à soutenir des privilèges surannés, qu'ils aient méconnu les vrais intérêts de la France en luttant pour la défense des libertés de leur chère province, peut-être : ils n'en étaient pas moins dans la légalité absolue et en réclamant le libre vote de leurs impôts, ils luttaient pour le droit contre l'arbitraire.

La Chalotais et ses coaccusés de 1765 ont été poursuivis et persécutés sous des prétextes frivoles et mensongers. M. P. les lave de tous les crimes qui leur furent imputés et dont aucun ne supporte un examen attentif. Il étudie avec le plus grand soin l'accusation portée contre La Chalotais d'avoir écrit les fameux billets anonymes aussi sots qu'injurieux adressés à Saint Florentin. Malgré le témoignage unanime des neuf experts consultés en 1766, il conclut sans hésitation à l'innocence absolue du procureur général. Signalons à ce propos à M. P. un détail : il a longuement recherché dans les archives publiques les originaux des billets anonymes. Il se fût épargné cette peine s'il eût songé à demander communication des papiers du bailli du Temple, Lepaige, qui raconte leur histoire. Lepaige fut l'avocat de MM. de la Gacherie et de la Colinière et le conseil de La Chalotais ; de plus il était l'ami du contrôleur général Laverdy et par lui savait beaucoup de choses. Il a laissé de nombreuses notes relatives à l'affaire de Bretagne qui l'intéressait beaucoup, et a même tenu un journal des événements qui parvenaient à sa connaissance. Ce n'est pas du reste le *Journal des événements* que M. P. lui attribue (t. II, p. 308) et qui semble être plutôt l'œuvre d'un avocat de Rennes. Or Lepaige qui a joué par ses influences personnelles un rôle mal connu mais considérable sur l'issue du procès de Bretagne, nous dit qu'après la décision prise par Louis XV d'éteindre le procès des magistrats de Rennes, le roi demanda les deux billets anonymes « et après les avoir examinés de près, les mit dans sa poche pour ne plus en entendre parler ». Autre observation de détail : la brochure *des Commissions extraordinaires* dont Voltaire désirait connaître l'auteur et qui fut condamnée par arrêt du Conseil, est généralement reconnue comme l'œuvre de Chaillou, avocat de Rennes et juriste très savant, qui succéda à Duparc-Poullain dans la rédaction du célèbre Journal des audiences de la cour de Rennes. Elle fut réimprimée au début de la Révolution sous ce titre : *De la stabilité des lois constitutives de la monarchie*.

Que conclure maintenant de cette controverse entre deux historiens également estimés ? Il semble bien désormais que pour juger avec impartialité, il faut écarter avant tout les questions de personnes, ne pas voir dans l'affaire de Bretagne la lutte de La Chalotais et de d'Ai-

guillon, mais seulement une des phases du conflit entre un gouvernement tendant à une centralisation excessive et les libertés provinciales. Le commandant en Bretagne et le procureur général de Rennes ont pu à certaines heures y mêler des passions personnelles : ils n'étaient cependant que les représentants d'idées plus hautes, et tous deux très sincèrement croyaient servir les vrais intérêts de leur patrie. Mais d'Aiguillon a eu pour lui la force que donne l'appui du pouvoir : ne pouvant abattre l'opposition provinciale par les moyens légaux, il a forgé de toutes pièces ou a laissé forger par ses amis un complot pour perdre ses adversaires. Il a poursuivi avec acharnement leur condamnation et leur flétrissure. L'histoire qui, pièces en mains, constate qu'il n'existe nulle preuve de la félonie de La Chalotais et des magistrats bretons, et que cependant ils ont subi la prison et l'exil pendant de longues années, peut-elle réserver sa sympathie pour leur persécuteur et se faire le complaisant de l'ami de la du Barry ? La thèse traditionnelle soutenue par M. Pocquet, et un peu adoucie dans la forme, nous semble seule conforme à la vérité. Souhaitons que dans un troisième volume, l'historien breton sache élucider avec autant de bonheur les questions si délicates que soulèvent l'affaire des assemblées secrètes des Jésuites et l'affaire Clémenceau.

Georges Gazier.

August Langmesser. Jakob Sarasin. **Ein Beitrag zur Geschichte der Genieperiode.** Zurich, Speidel, 1899. In-8°. 161 p. 3 mark.

L'auteur a voulu compléter le travail de Hagenbach (1850). Il a eu à sa disposition les papiers de Lavater et de la famille Sarasin. Il traite d'abord de la vie de son héros. Après avoir retracé la jeunesse de Sarasin, il nous présente dans un chapitre qui s'intitule naturellement *Sturm und Drang* les amis du personnage, Kaufmann, Iselin, Pfeffel, Lavater, Schlosser, Klinger, Lenz, Heinse, Lersé. Puis il décrit les relations de Sarasin avec Cagliostro (qui guérit à Strasbourg sa femme Gertrude), avec Mme de Branconi, Matthei, Pestalozzi, Jeanne Fahlmer, Mme de la Roche, J. G. Jacobi, le prince Henri de Prusse, Merk. Enfin il analyse et apprécie les « essais » de Sarasin, ses poésies qui, de l'aveu même du poète, sont mauvaises, sa comédie *der Hausfriede*, le fameux *Plimplamplasko*, cette caricature des « génies » que Sarasin fit en collaboration non pas avec Pfeffel, comme on l'a cru, mais avec Lavater et Klinger, et les autres publications sur l'assistance publique, sur la pédagogie, sur Mahomet, ainsi que les « Discours helvétiques ». L'appendice contient des lettres inédites de Sarasin et de ses amis. Les amateurs du *Sturm und Drang* sauront à M. Langmesser le plus grand gré de ce travail soigné et consciencieux.

A. C.

Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard, chambellan de Napoléon Ier, publiés par Léonce Lex, ancien élève de l'École des chartes. Paris, Flammarion, 1900. In-8°, xxviii et 338 p., 3 fr. 50.

Thiard, fils d'un gouverneur des Tuileries, élevé à Paris « sur les genoux des philosophes et des encyclopédistes » était lieutenant en second lorsqu'il émigra. Il fit les campagnes de l'armée de Condé. Élu conseiller général de Saône-et-Loire en 1802, choisi comme candidat au corps législatif par le collège électoral de Châlon-sur-Saône et écarté par le Sénat parce qu'il avait « les bottes encore couvertes par la boue de Coblenz », il fut ainsi désigné à l'attention de Bonaparte qui le fit à la fin de 1804 un de ses chambellans ordinaires. Thiard figurait au sacre et c'est à cette date qu'il commence ses Mémoires. Ils sont surtout intéressants par les détails qu'ils donnent sur Napoléon : c'est ainsi que, selon Thiard, Napoléon n'a jamais prononcé un « mot offensant ». Après avoir assisté à Milan aux fêtes du couronnement, Thiard eut une mission dans l'Allemagne du sud pour négocier le mariage de la princesse Auguste de Bavière avec Eugène, celui de Stéphanie de Beauharnais avec le prince de Bade et celui de Catherine de Wurtemberg avec Jérôme. Il prit part à la campagne de 1805 qu'il retrace avec beaucoup de chaleur et de vie. On remarquera notamment dans ses *Mémoires* le récit de la bataille d'Austerlitz. En 1807, on ne sait trop pourquoi, Thiard démissionna. M. Lex a publié les souvenirs du général avec grand soin ; il les a fait précéder d'une introduction utile et y a joint un index[1].

A. C.

Mémoires anecdotiques du général marquis de Bonneval, 1786-1873. Paris, Plon, 1900. In-8°, vii et 314 p. 6 francs.

Le marquis de Bonneval, élève de l'École militaire de Fontainebleau, renvoyé pour s'être battu en duel, aide de camp de plusieurs généraux, notamment de Dorsenne, de Duroc et de Soult, entré sous la Restauration aux gardes du corps avec le grade de colonel, lieutenant-major des gardes sous Charles X, quitta le service en 1830 comme maréchal de camp et mourut dans la retraite en 1873. Ses mémoires sont, selon le titre du volume, purement anecdotiques. Encore bon nombre de ces anecdotes sont-elles connues. Quelques-unes nous semblent sujettes à caution. Talleyrand n'est jamais allé à Coblentz (p. 259) et Philippe-Égalité n'a jamais dit en pleine Convention qu'il était le fils du cocher de sa mère (p. 212). Le général a aussi la manie de faire de faciles calembours. Ce qu'il y a de plus intéres-

1. P. 100 lire Winzingerode et non *Wsingerode*.

sant dans l'ouvrage, c'est — outre quelques détails sur Suchet, Soult, Duroc et Marmont, — la peinture de la cour de Louis XVIII et le récit du départ de Charles X pour Rambouillet et Cherbourg. Mais il est dommage que l'impression des noms propres soit si peu soignée; il y a d'incroyables lapsus : *Courtet* pour Courtais (p. 235), *Turiol* pour Curial (p. 40) et Michot pour *Michaud* (p. 57[1]) !

A. C.

Volpi (Gugl.) **Il Morgante Maggiore di** L. Pulci, testo e note. 3 vol. Florence, Sansoni, 1900. Les 2 premiers seuls ont paru. Petit in-16 de xxi-414 et 382 pp.

Une réimpression nouvelle du poème de Pulci devrait nous offrir un texte notablement amélioré et éclairci. Or, M. Volpi, comme il l'annonce loyalement, n'a pu consulter aucune des deux éditions parues du vivant de l'auteur; il est vrai qu'il n'existe qu'un seul exemplaire connu de celle de 1482, un seul également de celle de 1483, et que, de ces deux exemplaires, le premier est à la Nationale de Paris, et le deuxième au Musée britannique de Londres. Du moins, si mesuré que fût l'espace à M. V., il pouvait nous donner une biographie un peu moins sommaire de Pulci et des notes un peu plus abondantes. On connait mieux Pulci après avoir lu le peu de pages que lui consacre M. Francesco Flamini dans son excellent abrégé de la littérature italienne qu'après avoir lu la préface du nouvel éditeur, et, étant données les indications fournies par M. Pio Raina, c'est beaucoup trop peu que de signaler de loin en loin (p. ex., à propos de la 31e oct. du xiiie ch. et de la 47e du xvie) quelques emprunts de Pulci au *Cantare d'Orlando*. Toutefois, il serait absolument injuste de qualifier d'inutile la peine prise par M. Volpi : sa préface contient quelques intéressantes remarques sur les éditions antérieures, et ses notes sont bonnes à consulter soit quand il signale des souvenirs de Dante, soit quand à l'aide de l'*Ercolano* de Varchi, des lettres de Pulci ou d'autres textes, il explique les locutions populaires qui fourmillent dans le *Morgante* (v. p. ex. à propos des oct. 42 et 48 du iiie chant et de la 44e du ve).

Charles Dejob.

---

1. Et que d'autres fautes! p. 26, *Brun* pour Brune; pp. 27 et 28, *Rughen* pour *Rügen*; p. 28, manque le nom du maréchal cité, évidemment Lannes; p. 33, *Rostan* pour Roustan; p. 40, les guillemets ont été reculés trop loin, si bien que Napoléon parle du comte d'Argout qu'il aurait connu à la Chambre des pairs; p. 50, lire Helder et non *Welder*; p. 126, le nom de la dame est Amy Brown.

Der ausserordentlische Finnlændische Landtag, 1899, übersetzt vom Doctor Fritz Arnheim. Leipzig, Duncker und Hümblot, 1900. In-8°, 344 pp.

Das staatsrechtliche Verhæltniss zwischen Finnland und Russland, von B. Getz. Ibid., 1900. In-8°, 51 p.

Das Recht Finnlands und seine Wehrpflichtfrage, von einem finnlaendischen Juristen. Ibid., 1900. In-8°, 60 p.

Ein Beitrag zur Beurtheilung der staatsrechtlichen Stellung des Grossfürstentums Finnland. Extrait de l'ouvrage du docteur Hermanson. Ibid., 1900. In-8°, 76 pp. Les 4 ouvrages ensemble. 10 mk. 20.

Ces quatre ouvrages constituent un des éléments les plus sérieux de l'agitation européenne en faveur de la Finlande. Le premier et le plus important d'entre eux a été traduit également en français, mais peut-être n'y a-t-on pas, chez nous, prêté autant d'attention qu'en Allemagne. Quoi qu'il en soit, nous avons ici une précieuse collection de documents pour nous éclairer sur ce qu'on a appelé « le coup d'État russe en Finlande ».

Au mois de janvier 1899, la Diète finlandaise eut à examiner une communication du Gouvernement russe l'invitant à sanctionner une modification considérable du régime militaire en vigueur dans son pays. D'après la proposition russe, toute distinction théorique et pratique devrait cesser de subsister entre le régime militaire des deux contrées ; des Russes pourraient, dorénavant, être incorporés dans des corps finlandais, et des Finlandais dans des corps russes ; toute modification du régime militaire russe serait valable pour la Finlande ; enfin, ce dernier pays, tout en perdant le droit de direction et de contrôle sur ses forces militaires, devrait néanmoins subvenir à toutes les dépenses occasionnées par l'entretien de ses troupes, ou, en d'autres termes, payer à la aisse de l'Empire une redevance militaire dont le montant serait fixé par le ministre russe de la guerre.

En outre, le 3/15 mai 1899, le tsar publiait un *manifeste* accompagné de considérants importants, dans lequel il déclarait que, désormais, les lois valables pour l'Empire russe le seraient également pour le grand duché de Finlande, « toutes les fois qu'elles toucheraient à des questions d'intérêt général ». De la sorte, le droit d'autonomie de la Finlande allait se trouver réduit à des règlements d'intérêt local, c'est-à-dire anéanti, et le Grand-Duché allait devenir, par là-même, une province de l'Empire russe, sans plus.

L'assemblée extraordinaire des États Finlandais répondit à ces diverses communications par un mémoire en date du 29 mai 1899. C'est de ce mémoire que M. Fritz Arnheim nous donne une excellente traduction. La lecture de ce document fait du bien : on ne saurait imaginer plus de dignité et de déférence dans la discussion, ni une manière plus franche et plus ferme de rétorquer les arguments qu'invoque la Russie pour mettre définitivement la main sur la Finlande. Nous ne saurions entrer ici dans de minutieux détails. Les arguments finlandais sont de deux sortes, de droit et de fait (les trois

brochures citées plus haut développent également les premiers de ces arguments). D'abord, les États affirment et démontrent leur droit d'autonomie, droit reconnu et confirmé par quatre empereurs. Ensuite, ils montrent que, s'ils sont jaloux de leur indépendance morale, les Finlandais sont prêts, néanmoins, à suivre librement, comme ils l'ont fait jusqu'ici, le développement du régime militaire et de la législation russes. C'est de leur plein gré que les États ont introduit en Finlande, en 1878, le service militaire obligatoire; c'est de leur plein gré qu'ils prétendent continuer à faire les sacrifices que réclamera de leur patriotisme l'intérêt général de l'Empire. Mais, ce qu'ils ne veulent pas, c'est être confondus sans raison avec les Russes. Ils ont beau par exemple avoir des périodes d'instruction moins longues; cependant, les généraux russes s'accordent à reconnaître que les soldats finlandais tirent aussi bien et sont aussi bien exercés que les soldats russes. En outre, disposés à faire tous les sacrifices qui seront nécessaires pour contribuer au bien-être et au progrès de la patrie commune, ils ne sauraient en aucune façon pousser le dévouement jusqu'au sacrifice de l'autonomie que leur ont reconnue Alexandre I et ses successeurs. En conséquence, ils refusent humblement de discuter les propositions impériales.

On sait le reste. En dépit des raisons indiquées par la Diète et par d'éminents jurisconsultes russes et étrangers, la Russie, peu sûre de son droit, a usé de sa force. On a bâillonné la presse russe libérale, tandis que les Finlandais, dans leur rage muette, boycottaient les Russes et refusaient d'avoir avec eux aucuns rapports d'affaires. Les Russes, si souples et si heureux lorsqu'il s'agit de gagner à leur cause des peuplades asiatiques, réussissent mal, lorsqu'ils essaient de courber sous le joug commun ceux de leurs sujets de l'ouest qui jouissent d'une avance énorme de civilisation par rapport au troupeau humble des moujiks. Les Allemands des provinces baltiques et les Finlandais en ont fait la dure expérience. Quant à nous, les quatre volumes que nous venons d'analyser nous éclairent d'un jour crû le plus récent de ces silencieux coups de force de la diplomatie pétersbourgeoise.

Jules Legras.

Gustav Theodor Fechner. **Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen.** Zweite Auflage mit einer Einleitung von Kurd Lasswitz. Hamburg u. Leipzig, Leop. Voss, 1899, in-8, xix-300 pages. Pr. 6 m.

Quelle force secrète préside à la naissance des plantes? Comment expliquer leur croissance et leur évolution? La vie dont elles jouissent et dont les manifestations multiples nous étonnent, est-elle semblable à celle des animaux? Voilà des questions bien faites pour piquer la curiosité, s'il est difficile de les résoudre. M. Th. Fechner

n'a pas craint de l'essayer, et il y répond en attribuant aux plantes une vie analogue sinon semblable, à celle des animaux. C'est à cette démonstration qu'est consacré le livre auquel il a donné le titre symbolique de *Nanna* [1].

Si on ne peut le lire parfois sans surprise, il est impossible aussi de le lire sans intérêt. Sans doute les hypothèses hardies — il serait peut-être plus exact de dire hasardées — y abondent; mais que de vues ingénieuses aussi on y rencontre! M. Th. F. n'a pas seulement observé d'un œil attentif le monde des plantes, il l'aime; il l'a étudié en naturaliste et en philosophe ou en poète; c'est ce qui donne tant de charme à son étude et qui cache la faiblesse de sa théorie. On ne pouvait mieux parler de la croissance des plantes, de leur fécondation, de leurs diverses attitudes et de leurs mouvements, de leur situation vis à vis des animaux, du parfum et du brillant coloris de leurs fleurs. C'est là la partie durable et qui restera de l'ouvrage de M. Th. F.; quant à sa théorie proprement dite, il faut bien dire qu'elle se réduit à des analogies fort ingénieuses parfois, mais qui ne sont qu'ingénieuses, à des comparaisons plus poétiques souvent — quelques-unes sont empruntées à des poètes véritables — que scientifiques. Il avoue lui-même de celle où (p. 249) il voit dans le corps de l'animal une espèce de sac dont la partie sensible est intérieure, dans la plante un tel sac en quelque sorte retourné, qu'il la faut prendre *cum grano salis*. Ce n'est pas la seule.

On comprend aussi que des démonstrations de ce genre ne portent guère la conviction dans l'esprit. Que l'hypothèse d'une âme des plantes explique mieux certains phénomènes de leur vie végétative que l'hypothèse contraire, je le veux bien; mais il n'en reste pas moins que ce n'est là qu'une hypothèse. « L'âme des plantes n'est plus un simple conte, dit M. Lasswitz [2], le nouvel éditeur de *Nanna*, c'est pour une bonne part une vérité qui restera ». Je doute que M. Th. Fechner l'ait prouvé. Cela n'empêche pas toutefois que son livre ne soit un travail original et de grande valeur, et il méritait par là d'être rendu accessible à la masse des lecteurs; aussi on ne peut que remercier M. L. Voss de l'avoir de nouveau et si bien publié.

Ch. J.

— Nous avons le vif regret d'annoncer la mort à Meulan, le 18 novembre dernier, de l'un de nos collaborateurs, M. Raoul-Philippe Rosières. M. Henri Cordier, professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, qui représentait la *Revue Critique* aux obsèques, a pris la parole en ces termes : « Messieurs, Il y a

---

1. Nanna est, dans la mythologie scandinave, l'épouse de Baldur, dieu de la lumière.

2. P. x de l'Introduction.

trois ans, nous suivions la même voie douloureuse pour conduire à sa dernière demeure le père de Rosières ; nous ne pouvions penser alors, à le voir d'apparence si robuste, que si peu de temps après, nous aurions à dire un éternel adieu à notre pauvre ami. Il est cruel de voir tomber au milieu de la route le vaillant camarade avec lequel on espérait franchir l'étape finale. Rosières se livrait peu, mais il avait su réunir autour de lui un noyau d'amis fidèles et dévoués qui conserveront pieusement sa mémoire. Il était ennemi des phrases inutiles, aussi me contenterai-je de lui dire, au nom de ses amis réunis ici, et absents plus nombreux encore, adieu ! du plus profond de mon cœur. » — M. Rosières était né le 25 octobre 1851 à Paris, où il avait fait ses études au collège Chaptal. C'était un critique à l'esprit original et primesautier. Doué d'une prodigieuse mémoire et d'une puissance de travail extraordinaire, il avait lu en entier toutes les œuvres littéraires de la France, du moyen âge aussi bien que des temps modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France* (Paris, 1879, in-12) ; *Histoire de la Société Française au Moyen-Age* (987-1483), 2 vol. in-8, qui a atteint sa troisième édition en 1884 ; *La Révolution dans une petite ville* [Meulan] (Paris, 1888, in-12) ; *Recherches sur la poésie contemporaine*, Paris, 1896, in-12. Il a laissé un volume de vers : *Ponce Pilate* (Paris, 1883, in-12). Son mémoire sur l'*Evolution de l'Architecture en France* lui a valu le Prix Bordin à l'Académie des Beaux-Arts. Il laisse inachevée une *Histoire du sentiment poétique dans la Littérature française*. Il était vice-président de la Société des Traditions populaires et il avait pris une part active aux travaux du Congrès des Folkloristes tenu cette année à Paris.

— Le 3 décembre prochain, il y aura vingt-cinq ans que M. Michel Bréal est entré à l'Institut. La pensée est venue à quelques-uns de ses élèves de fêter cet anniversaire en réunissant autour de leur maître ceux qui ont puisé dans son enseignement ou dans ses livres la connaissance et le goût de la grammaire comparée. Le bureau de la Société de Linguistique de Paris, dont il est le secrétaire depuis 1868, et qui lui doit la meilleure part de sa prospérité, a pris l'initiative d'un banquet dont la date est fixée au samedi 1er décembre prochain. Tous ceux qui aiment à se dire les élèves de M. Bréal, qu'ils aient suivi ses cours de l'École des hautes études et du Collège de France, ou qu'ils n'aient pu que goûter le charme de ses écrits, tiendront à cœur, nous n'en doutons pas, de venir témoigner à cette occasion leur gratitude à leur maître.

— Le nouveau *Jahresbericht* de M. H. Meusel sur César (*Zeitschrift für Gymnasialwesen, Jahresberichte*, XXV, Berlin, 1900 ; pp. 214-262) est moins étendu et moins important que les *Beiträge* publiés jadis dans la même revue. Il contient cependant des observations précieuses sur les deux points qui tiennent le plus à cœur à M. Meusel, le rapport des classes α et β et la langue de César. A signaler particulièrement les articles sur l'édition Holder du *Bellum ciuile* (p. 227), sur un des articles de M. J. Lange dans les *Jahrbücher* et un programme du même (p. 237), sur les *Kritische Beiträge* de M. R. Sydow (p. 247), sur les *Syntactische Beiträge* de M. H. Blase (p. 250). Là, comme dans tous ses travaux précédents, on trouve la sûreté de connaissance et l'intimité avec César qui font à M. Meusel une place singulière parmi les latinistes d'aujourd'hui. — P. L.

— La librairie Freytag, de Leipzig, publie : 1° de M. Michael Petschenig, *Q. Horatius Flaccus, Auswahl*, mit zwei Karten ; Dritte umgearbeitete Auflage der carmina selecta ; 1900, IV-260 pp. pet. in-8 ; prix cartonné : 1 mk. 60. Elégant volume qui contient une vie d'Horace, un sommaire métrique, des parallèles

grecs, des sentences tirées d'Horace ; le choix est à peu près le même pour les odes que dans nos éditions scolaires, quoique un peu plus restreint ; mais M. P. ne donne que six épodes et onze satires. Un *Namen u. Sachverzeichniss* termine l'ouvrage. Le texte paraît soigné et établi dans un sens conservateur. L'exécution matérielle est d'une beauté rare dans un livre classique. — 2° de M. J. M. Stowasser, *Lateinisch-Deutsches Schulwörterbuch* ; 1900, xx-1104 pp. grand in-8 ; prix : 11 mk. Le but pratique de ce lexique a limité le vocabulaire à celui des auteurs lus dans les classes, c'est-à-dire, d'après la liste des abréviations mises en tête, César, Cicéron, Q. Curce, Horace, T. Live, Cornelius Nepos, Ovide, Phèdre, Plaute, Salluste, Tacite et Virgile. Ne lit-on plus de Térence en Allemagne et en Autriche ? singulier plan d'études qui exclut le premier représentant de la littérature et de la langue classiques : cependant il est au moins cité quelquefois dans le supplément. Il est probable que, même pour les auteurs cités, il y a des lacunes; je n'ai pas trouvé *profluentia*, Cic. *Part. or.* 81. *Censura* est traduit : « Censoramt, Censorwürde » ; mais le sens figuré paraît cependant déjà dans Ovide, et si le mot connu de Juvénal, 2, 63 : *Vexat censura columbas*, tombe sous les yeux de l'élève, ne pourra-t-il donc en donner qu'une traduction grotesque ? Sans sortir de certaines limites, il y avait peut-être lieu d'entendre le programme dans un esprit plus souple et plus large. D'autres lacunes seront plus sensibles, quand l'élève voudra se servir du lexique pour vérifier la traduction de ses thèmes. La construction des verbes n'est pas indiquée expressément ; ainsi, M. S. cite un des trois exemples de Cic. où *comitari*, au figuré, est accompagné du datif, pêle-mêle parmi les constructions courantes avec l'accusatif. On ne dit pas non plus si les comparatifs et superlatifs des adjectifs sont usités. Il faut insister là dessus parce que le livre contient d'autres détails qui ne s'adressent pas à l'élève. Faut-il lui mettre sous les yeux, sans un mot d'explication, les formes *poster* et *ceterus* ? M. S. propose des étymologies quelquefois hardies, toujours intéressantes ; mais, pour ne citer qu'un exemple, l'assimilation de l'interjection *pol* au positif de *plus*, qui trouvera plus d'un incrédule parmi les savants, est-elle à sa place dans un livre scolaire ? Je ne voudrais pas quitter le lexique de M. Stowasser sur ces doutes. Il a fait une œuvre très réfléchie, très originale, très personnelle, qu'il s'agisse de la définition des sens, du choix des exemples ou des étymologies. Par là son livre sera consulté avec utilité par les philologues. Il faut rendre justice aussi au goût et à l'habileté des éditeurs, qui ont rendu ce livre aussi maniable que facile à lire. — P. L.

— M. G. Tropea poursuit ses études sur les *Scriptores Historiae Augustae*. Après s'être occupé de Marius Maximus, il vient de consacrer un fascicule, le quatrième de la série, à Aelius Cordus. Il s'efforce de montrer qu'Aelius Cordus a été, pour les biographies de Clodius Albinus, de Macrin et Diaduménien, des Maximins, des Gordiens, de Pupien et de Balbin, la principale source à laquelle ont puisé Capitolin et Lampride. D'après M. Tropea, Aelius Cordus ne fut pas un historien courtisan ; il aurait eu, au contraire, quelque tendance au sarcasme. Il s'attacha surtout à écrire la vie des empereurs de second ordre (d'après Capitolin : *eorum imperatorum vitas edere quos obscuriores videbat*). Cette forme biographique du récit est d'autant moins heureuse que pour cette époque l'intérêt de l'histoire, loin de se concentrer sur la figure de l'empereur, est plus que jamais dispersé dans tout l'empire. — M. Tropea a ajouté à cette étude critique sur Aelius Cordus tous les fragments de cet auteur qu'il a cru reconnaître dans les biographies que Capitolin et Lampride ont consacrées aux empereurs précités. — J. T.

— L. Cantarelli vient de publier sous le titre de *Miscellanea epigrafica e archeologica* plusieurs articles et notes d'abord parus dans le *Bullettino della Commissione archeologica comunale*. Ces articles sont intitulés : I. Les *stationes municipiorum*. — II. Supplementi alla serie dei *Curatores Tiberis*. — III. Supplementi alla serie dei *Curatores aedium sacrarum* et *operum publicorum*. — IV. Supplementi al monumento Ancyrano. — V. I rilievi marmorei del Foro Romano nel libro recente del Courbaud. Le morceau le plus important est l'étude sur les *Stationes municipiorum*, dans lesquelles l'auteur reconnaît des comptoirs ou bureaux de commerce, établis à Rome ou à Pouzzoles par les principales cités de l'empire, — J. T.

— La troisième édition de la *Stylistique latine*, traduite de l'allemand de Ernest Berger et remaniée par Max Bonnet et F. Gache (Paris, Klincksieck, 1900 ; xix-423 p. in. 12) compte trente sept pages de plus. Quelques observations ont été supprimées, de sorte que les additions sont peut-être encore un peu plus nombreuses que ne le ferait supposer ce chiffre. Il est d'ailleurs aisé en comparant un paragraphe au hasard de constater que la revision a été soigneuse et tend de plus en plus à faire de cet excellent livre un travail original. — P. L.

— Parmi les poètes couronnés cette année au concours Hoeufft par l'Académie de Hollande, nous retrouvons des noms déjà connus : en tête, M. J. Pascoli, avec ses *Sosii fratres bibliopolae*, puis M. Hartman, le professeur de Leyde, avec ses *Sancti Nicolai Feriae ;* les autres morceaux sont *Bicyclula*, par L. Graziani, qui nous apprend enfin le nom de cet objet indispensable à la vie moderne ; *De uenatione Fulicarum*, par A. Zappata ; *Pax*, par P. Rosati : *Acte*, par R. Carrozzari ; *Etremum uotum*, par A. Bartoli ; *In hodiernum « progressum »* par F. X. Reuss. La brochure : *Sosii fratres bibliopolae, carmen praemio aureo ornatum in certamine poetico Hoeufftiano ; accedunt septem carmina laudata* (Amstelodami, apud Io. Mullerum, 1900) est éditée avec le soin et le luxe ordinaires.

— Il vient de paraître à Londres, chez l'éditeur William Heinemann, une traduction de la *Sémantique* de notre collaborateur, M. Michel Bréal. La traduction est due à Mrs Henry Cust. Le professeur Postgate a enrichi le volume d'une Préface et d'un Appendice.

— Quand on lit le *Cicerone* de Burckhardt, on se prend à regretter, avec une sorte d'angoisse, qu'il n'y ait pas pour nos œuvres d'art et nos monuments français d'inventaire comparable en lucidité et en étendue. Et de fait, nous n'en possédons pas, bon ou mauvais. Cette œuvre, que l'intérêt patriotique devrait suffire à inspirer, pourrait tenter un érudit artiste. En attendant, il faut applaudir à l'exécution des inventaires partiels, base solide de la synthèse future. Parmi eux, il faut citer le *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*, publié sous les auspices de l'académie de Reims. Il comprendra quinze volumes, sur lesquels la ville de Reims comptera pour sept. Trois (et non pas neuf, comme l'imprime une revue bibliographique) ont paru antérieurement : Paroisses de Reims (1889), Communes rurales des Cantons de Reims (1885 ; 2e éd. 1891), canton d'Ay (1892). Le 10e fascicule, *Canton de Beine* par Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison, (Reims, Michaud, 1900, 391 pp. et 12 pl. ; tiré à 200 ex. ; prix : 12 fr., 10 fr. pour les souscripteurs) vient d'être publié et ajoute à la série un quatrième volume. Il était prêt depuis 1892, mais nous n'avons pas d'argent pour ce genre d'entreprise : une subvention du ministère est venue enfin dégager le manuscrit. Parmi les monuments décrits, il faut placer en première ligne l'église Saint-Martin de Cernay lès Reims ; puis les églises de Beine (xiie s.), de Bétheniville (commenc. du xiiie s.),

d'Auberive (xiᵉ et xiiᵉ s.), de Prosnes (nef romane, abside du xiiᵉ s.); les tours de Berru, de Dontrien et de Prunay; puis, un peu dans toutes les communes du canton, des fragments intéressants. Quelques objets d'art ont été conservés dans les églises: fonts baptismaux curieux à Beine et à Auberive, (xiᵉ-xiiᵉ s.), Vierge en marbre à Cernay (xivᵉ s.), statue en bois de saint Caprais (xvᵉ s.) à Nogent-l'Abesse, retables du xviiᵉ s. à Saint-Souplet. A propos de ces derniers, les auteurs déplorent la disparition d'œuvres caractéristiques du xviiᵉ et du xviiiᵉ s., détruites sous le prétexte de mettre la décoration « dans le style ». Ah! les curés qui restaurent leurs églises « dans le style »! sans parler des propriétaires qui détruisent les hôtels Louis XVI pour les remplacer par des casernes à sept étages. Il est vraiment incroyable que la commission des monuments historiques se refuse jusqu'ici à classer les monuments « modernes ». Il faut savoir se consoler des actes de vandalisme quand le souvenir des œuvres disparues nous a été conservé par des inventaires descriptifs comme le Répertoire de Reims. Et aussi ces inventaires sont une sauvegarde. Ils permettent de disputer, pièces en mains, le terrain à la barbarie envahissante. Une autre publication de l'Académie, plus ancienne à en juger par le millésime, mais qui nous a été envoyée en même temps est le *Catalogue du Musée lapidaire rémois établi dans la chapelle basse de l'archevêché* (1865-1895) par MM. Ch. Givelet, H. Jadart, L. Demaison (Reims, imprimerie de l'Académie, 1895; 100 pp. in-8). Tous les voyageurs qui ont visité Reims connaissent la charmante chapelle de l'archevêché et ont vu les débris qui y ont trouvé un abri depuis 1865. Le présent catalogue est une description très soignée de ces objets, portant 142 nᵒˢ. Tous ceux qui le méritent sont reproduits en gravure, notamment les autels gallo-romains et le sarcophage dit Tombeau de Jovin. L'un des auteurs des livres précédents, M. H. Jadart, est enfin l'unique rédacteur, croyons-nous, du *Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims*, tome V, Histoire (suite et fin); Reims, imprimerie de l'Indépendant rémois, 1900; 502 pp. in-8. Le Cabinet de Reims contient les publications intéressant l'histoire de Reims et de la Champagne. Ce volume contient la fin du catalogue : Histoire de la Champagne, Histoire générale, Biographie, Archéologie, Histoire littéraire, Mélanges historiques. Une table très complète des noms de personnes et de lieux termine ce volume. Une note (p. 297) nous apprend qu'il ne reste plus qu'à joindre à ce riche répertoire un supplément et une table alphabétique générale. Cette œuvre fait honneur aux conservateurs et aux employés qui y ont travaillé depuis dix ans. Elle est une nouvelle preuve que Reims est une des cités provinciales où l'on travaille le plus utilement. — S.

— On a rendu compte en son temps (*Revue critique*, XLIV, p. 66) de *an Old English Grammar and Exercise Book*, de M. C. Alphonso Smith, professeur à l'Université de Louisiane, parvenu aujourd'hui à sa 2ᵉ édition. Le texte reste à peu de chose près le même; mais la chrestomathie a presque quadruplé. L'auteur y a ajouté : l'*Histoire de Caedmon* (fragment, p. 111-116); la préface de la *Cura Pastoralis* (p. 117-121), et plusieurs extraits poétiques, notamment du Béowulf (p. 136-153), précédés d'une substantielle notice sur la métrique anglo-saxonne. Le lexique s'est naturellement accru d'autant. On ne saurait signaler aux débutants un plus utile manuel. — C. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 10 décembre — 1900

A Hand-list of the Muhammedan Manuscripts... preserved in the library of the University of Cambridge, by Edward G. Browne. Cambridge, at the University Press, 1900. 1 vol. in-8, xvii et 440 p.

En rendant compte dans la *Revue Critique*, il y a quatre ans, (t. xli. p. 383) du Catalogue des manuscrits persans rédigé par M. E. Browne, nous exprimions le vœu que le savant professeur pût compléter son œuvre en dressant le catalogue de tous les documents musulmans conservés dans la Bibliothèque de Cambridge. Notre désir s'est réalisé. M. B. sans avoir une prédilection marquée pour les labeurs de cet ordre, il en fait l'aveu, a compris que sa tâche ne pouvait ni rester inachevée, ni être abandonnée à des mains inexpérimentées. Il s'est donc remis vaillamment au travail ; il a classé et revisé minutieusement les fiches qui, depuis plus de huit ans, s'amoncelaient dans ses cartons et la bibliographie orientale compte maintenant un guide de plus dont elle appréciera les services.

Le titre choisi par l'auteur fait honneur à sa modestie, mais ne donne pas une idée suffisante du travail accompli. C'est plus qu'un simple inventaire ou qu'un manuel bibliographique (*Handlist*) : en disant quel a été le plan adopté dans ce livre, nous donnerons ainsi la preuve que rien ne lui manque de ce qu'on exige d'un bon catalogue.

Tous les mss. qui portent un titre certain y sont rangés par ordre alphabétique, sans distinction de langue, de provenance ou de format, ce qui rend inutile un index particulier des titres et permet d'éviter le

double emploi des références. Je ne sais si une pareille méthode est tout à fait conforme aux règles de l'art, mais quel avantage pour le travailleur de trouver de prime abord ce qu'il cherche, sans avoir à compulser deux ou trois tables ou indices.

Voilà pour la première partie du catalogue. Or comme dans toute bibliothèque orientale il se trouve, hélas, bon nombre de copies qui pour différentes causes, volumes de mélanges, négligence des copistes, outrages du temps, sont privées de toute espèce de titre, l'auteur s'est vu dans l'obligation d'en faire une classe à part, se conformant en cela au système de M. Rieu auquel le Musée Britannique doit un ensemble de catalogues orientaux qui sont les chefs-d'œuvre du genre. Cette seconde catégorie constitue la deuxième partie du catalogue.

La troisième qui s'adresse plus particulièrement aux bibliothécaires de profession a pour but de simplifier leur besogne. Elle range les mss. dans l'ordre de leur numéro de classement en mettant en regard le numéro qui renvoie à la description de chaque ouvrage. On trouve ensuite un index des noms propres d'auteurs et de copistes avec quelques autres renseignements d'un caractère plus général. Ces indications supplémentaires étaient d'autant plus utiles que M. B., voulant ne rien omettre de ce qui fait la richesse du fond oriental confié à ses soins, a dû ajouter à ses listes la mention de quelques manuscrits syriaques, hébreux, pehlvis, étrangers par conséquent à la bibliographie musulmane. Pour obvier à ce que son plan a d'un peu étroit, en ne permettant pas d'embrasser d'un point de vue général l'importance de chacune des sections de la collection entière, l'auteur s'est fait un devoir de signaler dans sa préface ceux de ses manuscrits qui par l'importance du sujet, leur rareté, etc., lui ont paru dignes d'une mention particulière.

Dans cette liste nous remarquons les ouvrages suivants : un vaste recueil de *Tazyèhs*, c'est-à-dire des mystères persans en l'honneur du martyre de Housseïn et de la famille d'Ali dont la Perse célèbre l'anniversaire au mois de Mouharren. — Une copie du *Djavidân-é-Kébir*, traité de la doctrine des Ismaélis et des Houroufis qui a en outre le mérite d'offrir des spécimens des dialectes Kurdes et Bakhtyaris (du Louristân). — En histoire, la copie unique de la *Chronique de Yakoubi* qu'une bonne édition de M. Houtsma a mis aujourd'hui à la disposition des érudits ; — le texte autographe d'une *Histoire d'Egypte* par Sarkawi ; — un ouvrage (le nº 1.201) sans nom d'auteur, précieux par les nombreuses données historiques et légendaires qui s'y trouvent, notamment pour la période des Sassanides. — En littérature proprement dite (*edebyyat*), une copie très soignée du Kamil de Moberred qui a été une des bases de l'édition de Wright ; — le livre des longévités (*Kitâb el-mou'amarîn*), manuscrit unique dont M. Goldziher prépare la publication ; — enfin une belle copie, la seule complète, des *Proverbes de Moufaḍḍal*, ouvrage de haute importance

pour la connaissance des mœurs et de la langue de l'Arabie ante-islamique et qui, malgré le fragment publié à Constantinople, devra tôt ou tard être rendu entièrement accessible aux gens du métier.

Si concise que soit la description des mss. rien d'essentiel n'y est omis. Les raretés ont une notice plus détaillée; pour les ouvrages connus l'auteur renvoie aux catalogues du Musée Britannique, de l'India Office, de Leyde, de Vienne et souvent aussi au recueil de Hadji Khalfa. Tout naturellement le fond persan de l'Université de Cambridge n'a ici, sauf les acquisitions récentes qu'une simple mention, l'auteur ayant déjà consacré un ouvrage spécial à cette partie de la collection[1].

Tel est dans son ensemble le très utile document mis à la disposition des Orientalistes qui lui feront le meilleur accueil. Doutant toujours de la valeur de ses œuvres, M. Browne cite à la fin de la préface un distique arabe assez mélancolique, qui semblerait présager à son livre une existence éphémère. Empressons-nous de le rassurer: les travaux de ce genre quand ils portent, comme celui-ci, la marque du vrai savoir et d'une application scrupuleuse, par cela même qu'ils répondent à des besoins constants, n'ont pas à redouter, comme tant de productions plus brillantes, le délaissement et l'oubli.

B. M.

Anecdota oxoniensia. Semitic series, part. X The letters of Abu'l-Ala, edited by D. S. Margoliouth. Oxford, 1898, 148 pages de texte arabe, 44 et 152 p. de texte anglais.

Cet ouvrage, outre sa grande valeur technique, a le mérite d'avoir un sujet vraiment intéressant. Le personnage un peu énigmatique d'Abou'l-Ala de Maarra (973 à 1057 du Christ) avait antérieurement été étudié par Hammer-Purgstall et par von Kremer. Sa virtuosité comme poète, sa profonde érudition acquise toute de mémoire, car il était aveugle, son originalité comme penseur, originalité un peu inquiétante au point de vue musulman et qui le fit accuser d'hérésie, avaient pu, grâce à ces travaux, être goûtées par les orientalistes. De l'œuvre considérable de ce littérateur, en majeure partie perdue, le volume le plus populaire, le *Sakt-eẓ-ẓand*, et un volume de poésies soumises à des difficultés de rimes particulières, appelées *Loẓoumiât*, avaient été éditées en Orient. Aujourd'hui M. Margoliouth nous donne des lettres, faible partie conservée de la correspondance d'Abou'l-Ala. Il a grand plaisir pour un ami de la langue arabe à parcourir cette correspondance qui est tellement affinée, tellement char-

---

1. *A Catalogue of the persian mannuscripts in the library of the University* (*Cambridge 1896*).

gée d'idées poétiques, si richement ornée de citations de vers, étant d'ailleurs elle-même composée en phrases rimées, qu'elle ressemble plutôt à un recueil de poèmes longtemps ciselés qu'à une collection de missives écrites au cours de l'actualité ; et l'on peut partager son admiration entre l'extrême adresse du styliste arabe et la remarquable habileté de son éditeur et traducteur anglais.

Beaucoup de ces lettres, outre les références littéraires dont elles sont pleines, renferment des allusions à cet ensemble de connaissances qui fut recherché et répandu dans l'Orient musulman à la belle époque de la littérature arabe sous le nom d'antiquités arabes, et qui sont intermédiaires entre l'histoire proprement dite et le folklore. La lettre xxx notamment est intéressante à ce point de vue.

Je n'ai pas constaté, en parcourant ces missives, qu'elles jettent beaucoup de lumière sur le trait spécial du caractère d'Abou'l-Ala qui a excité le plus vivement la curiosité des orientalistes, à savoir son scepticisme. Fut-il vraiment sceptique ou plutôt versa-t-il dans certaines croyances indiennes comme l'indiqueraient des passages des *luzumiât* où nous le voyons condamner le meurtre des animaux, approuver la crémation et soupirer après le nirvâna ? Dans la biographie très intéressante et minutieusement documentée dont M. M. a fait précéder l'édition des lettres, la question du caractère religieux d'Abou'l-Ala ne paraît pas avoir été notablement avancée. Que cette édition soit un peu décevante sur ce point, je ne prétends pas en blâmer M. M. dont ce n'est pas la faute. Tout au contraire, si j'évoque ici ce petit problème d'histoire religieuse, bien que je n'aie rien de nouveau à en dire, c'est pour en tirer l'occasion d'affirmer l'utilité et l'intérêt de toutes les recherches qui peuvent nous faire connaître dans l'islam des personnages, des idées, des tendances opposés à l'islam. C'est là un genre d'études délicat et important. Aujourd'hui l'islam, dans son état orthodoxe, nous est suffisamment connu, ou du moins tous les matériaux sont-ils facilement accessibles, qui peuvent nous permettre de le connaître aussi bien qu'il nous plaît. Beaucoup plus obscure, plus neuve et plus difficile est la question des influences et infiltrations étrangères dans l'islam, parce que ces influences ont dû la plupart du temps se déguiser ou se céler dans la crainte de l'orthodoxie oppressive. Abou'l-Ala a feint de rejeter sur la difficulté des vers la faute de quelques expressions qui semblaient entachées d'hérésie. Peut-être, s'il a laissé ces expressions obscures, n'est-ce pas par défaut de virtuosité, mais à cause du danger de parler librement. Aussi les questions de ce genre sont-elles extrêmement subtiles, puisqu'elles consistent à découvrir dans quelques mots obscurs toute une série de conséquences. Il est probable pourtant que si quelques orientalistes des générations jeunes prennent l'habitude de saisir au passage ces faibles indices décelant des affinités secrètes, une pénétration d'éléments étrangers dans le corps fermé de l'islam, ils finiront par acqué-

rir dans les observations de cette sorte une netteté de vue et une sagacité qui leur permettront d'arriver à des résultats vraiment solides. C'est pourquoi je pense que M. Margoliouth doit être loué, non seulement d'avoir bien traité, mais aussi d'avoir bien choisi son sujet.

Baron CARRA DE VAUX

Euripidis Fabulae. Ediderunt R. PRINZ et N. WECKLEIN. Vol. III. Pars. II. *Hippolytus*. Edidit N. WECKLEIN. Leipzig, Teubner, 1900. Un vol. in-8° de VI-84 pages. — Vol. III. Pars III. *Orestes*. Un vol.in-8° de 87 pages.

Les deux tragédies d'Euripide [1] publiées aujourd'hui par M. N. Wecklein, l'*Hippolyte* et l'*Oreste*, nous sont parvenues dans les manuscrits de la première et de la seconde famille; l'*Oreste* même faisait partie de la trilogie byzantine et se trouve dans un grand nombre de manuscrits. M. W. a su borner son choix et ne s'est pas cru obligé de surcharger l'appareil critique de son édition par l'indication de leçons suspectes ou insignifiantes de mauvais manuscrits. Les collations de Prinz forment toujours la base du travail du nouvel éditeur; elles ont été sur certains points revisées et contrôlées. Quelques secours nouveaux ont été acquis; ainsi le papyrus K qui donne des fragments des vers 242-515 d'*Hippolyte*; ce papyrus a fourni quelques bonnes leçons, par exemple, au vers 302, τῷ au lieu de τῶν. Voici quelques-unes des conjectures proposées par M. Wecklein, *Hippolyte*, 364, σὰν ὀφλεῖν pour σὰν φιλίαν; 561 λοχευσαμέναν pour νυμφευσαμέναν; 576, ἔνδον ἵσταται pour ἐν δόμοις πιτνεῖ; 1148, ποῖ pour τί; 1195, ὁμοκλῇ pour ὁμαρτῇ. — *Oreste*, vers 698, ἐκτείνοντι μὲν κάλων pour ἐντείνοντι μὲν χαλῶν; 944, χερῶν pour λέγων; 983, τι κρεμαμέναν pour τεταμέναν; 1446, ἰύζων pour ἰών.

Albert MARTIN.

C. SCHUCHHARDT. **Römisch-germanische Forschung in Nordwestdeutschland,** Leipzig, Teubner, 1900, in-8 30 pages.

Sous le titre de « *Römisch-germanische Forschung in Nordwestdeutschland* », M. C. Schuchhardt vient de publier un rapport présenté par lui, en septembre 1899, au 45me congrès des philologues et des professeurs allemands. Dans cet opuscule, l'auteur expose quel est l'état actuel des recherches archéologiques, qui se poursuivent depuis de longues années dans toute la partie nord-ouest de l'Allemagne, en particulier dans les régions traversées par la Lippe, affluent du Rhin,

1. Pour les comptes rendus des pièces déjà parues, voir les nos du 31 décembre 1898, des 26 juin, 18 décembre 1899, 3 juin 1900.

par l'Ems et par la Hunte, affluent de gauche de la Weser. Ces recherches ont amené la découverte de nombreuses chaussées construites à travers les marais (*Moorbrücken*), de remparts, de forteresses isolées. M. S. énumère la plupart de ces vestiges, et décrit brièvement les plus importants d'entre eux. Il s'efforce surtout de déterminer à quelle époque ils remontent : cette question est une de celles qui ont soulevé parmi les savants allemands les plus vives polémiques. Pour M. Knoke, dont nous avons analysé dans la *Revue* plusieurs mémoires, ces chaussées, ces remparts, ces forteresses datent de l'époque romaine ; les uns et les autres ont été construits au début de l'empire, pendant la période très courte qui s'est écoulée depuis l'entrée des Romains en Germanie jusqu'au désastre de Varus. M. Knoke croit même avoir retrouvé en plusieurs points des camp de Varus. M. S. combat très vivement cette opinion. Pour lui tous ces restes sont d'origine germanique et non romaine. Les uns sont peut-être antérieurs à l'époque d'Auguste ; les autres au contraire ne sont pas plus anciens que le haut moyen âge. Cette polémique entre MM. Knoke et S. a pris l'allure d'une querelle personnelle, et ce n'est point ici le lieu d'y intervenir. Le *Rapport* de M. Schuchhardt est d'une lecture intéressante ; c'est un bon résumé, consciencieux et utile, de tout ce qui a été fait pendant les dernières années dans cette province de l'archéologie germanique.

J. Toutain.

Éléments d'Archéologie chrétienne, par Horace Marucchi. Tome Ier. Desclé e, édit. Paris, 1900; pp. xxvi-399 (avec de nombreuses figures).

Cet ouvrage n'a rien de commun avec ceux que l'on a coutume de publier en France sous ce titre, et qui ne sont généralement que des manuels d'architecture des édifices religieux du moyen âge. M. Marucchi, qui fut l'un des disciples les plus assidus de J.-B. de Rossi et qui devenu l'un des continuateurs les plus zélés et les plus autorisés de l'œuvre de son maître, nous parle de la véritable *archéologie*. Son ouvrage, que je n'oserais appeler de vulgarisation, tant on y trouve d'érudition sous une forme simple et attrayante, est le fruit de longues années d'étude. Le plan est vaste : il comprendra au moins trois volumes ; le second doit être consacré à l'étude particulière des catacombes, et le troisième à celle des basiliques romaines. Le premier, que nous avons sous les yeux, se borne aux notions générales, sans lesquelles il est impossible d'aborder l'étude particulière des monuments. L'auteur en donne lui-même l'analyse. « Avant d'étudier en détail, dit-il, les cimetières de l'ancienne Rome chrétienne, il est nécessaire de posséder quelques notions générales sur l'histoire, l'épigraphie, l'art de cette époque. Je commencerai donc par exposer

la condition des premiers chrétiens vis-à-vis de la loi romaine : ce sera en somme faire un abrégé de l'histoire des persécutions, car pendant les quatre premiers siècles, à partir du moment où on les distingua des juifs, les chrétiens vécurent presque constamment sous le régime de la persécution... Je donnerai ensuite une idée générale des cimetières chrétiens souterrains, appelés maintenant catacombes. Je rechercherai comment ils ont commencé, quelle était leur forme, comment les chrétiens, malgré les dispositions hostiles des païens, ont pu les posséder, s'y réunir, y faire leurs fonctions liturgiques. Il y eut aussi, surtout après la paix de l'Église, rarement avant, des cimetières à la surface du sol : j'indiquerai l'époque de leur développement et leur mode de construction. Les monuments les plus considérables découverts dans ces cimetières sont les inscriptions et les œuvres d'art. On ne peut les comprendre si l'on n'est guidé par des principes généraux : j'exposerai ces principes en les éclairant par de nombreuses figures.... on verra, dans un petit traité d'épigraphie, les caractères propres aux inscriptions chrétiennes, ceux qui distinguent les inscriptions de chaque siècle, les principaux éléments dogmatiques ou historiques qu'elles peuvent contenir. Puis j'étudierai les origines de l'art chrétien, ses rapports avec l'art païen, le symbolisme qui lui est propre et que nous ne trouvons pas exprimé seulement dans des monuments importants comme les fresques cimétériales et les sculptures des sarcophages, mais encore dans des petits objets d'usage liturgique ou domestique : médailles de dévotion, lampes, verres dorés, bagues, bracelets, ornements divers. » — Tel est le programme. Comment a-t-il été rempli ? Je me reconnais incompétent pour juger l'ouvrage et, n'était le grand plaisir que j'ai éprouvé en le lisant et le grand profit que j'en ai retiré, je regretterais presque que l'auteur m'ait demandé de l'annoncer ici ; car il eut mieux valu pour lui avoir les éloges et la recommandation de quelque savant éminent très versé en ces matières. Ce qui m'a surtout frappé dans ce volume, c'est la clarté et la précision, la grande érudition de l'auteur, son accent de sincérité. M. Marucchi est comme était de Rossi, son maître, un fervent chrétien ; mais il appartient à la classe des chrétiens éclairés qui savent que l'Église ne craint point la lumière ni la vérité. Il fait bon marché des légendes ridicules qui se sont propagées pendant des siècles autour des origines chrétiennes, et s'il s'en trouve quelques-unes, plus respectables par la bonne foi de ceux qui ont contribué à les accréditer que par la solidité de leurs fondements, dont il s'est cru obligé de parler avec plus de réserve, il le fait toujours en termes assez transparents pour qu'on puisse lire aisément entre les lignes le fonds de sa pensée. En résumé, l'ouvrage est fort recommandable : ceux qui sont à peine initiés à ces questions en retireront le plus grand profit et, je suis persuadé que ceux mêmes qui les ont approfondies, ne le liront pas sans intérêt. Je ne doute pas que l'ac-

cueil empressé qui sera fait à ce premier volume, n'engage l'auteur à nous donner les autres sans trop tarder.

J.-B. C.

Reinhold Röhricht. **Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande.** Neue Ausgabe. Innsbruck, Wagner, 1900 ; v-360 p. in-8.

Ce nouveau travail de l'infatigable érudit ne donne pas seulement le nom des pèlerins allemands en Terre-Sainte et des renseignements sur leurs personnes et l'itinéraire qu'ils suivirent. On a d'abord un très intéressant chapitre préliminaire qui traite des conditions dans lesquelles s'accomplissait, surtout avant le xvie siècle, le voyage à Jérusalem. Ces quelques pages claires sont le fruit d'un labeur très étendu, dont on peut se rendre compte en se reportant aux longues notes d'une érudition peu commune, qui les accompagnent.

Le livre forme en quelque sorte la troisième édition d'un ouvrage qui parut en 1880, *Deutsche Pilgerreisen* par MM. Röhricht et Meisner. Mais chaque édition a été rédigée sur un plan différent. La seconde, due à M. Röhricht seul, éliminait les textes en vieux allemand qui occupaient une grande partie du volume de 1880. Cette troisième est de beaucoup supérieure à la seconde, en ce qui concerne l'information, et elle contient des parties toutes nouvelles.

C'est un admirable répertoire auquel devront recourir souvent les chercheurs qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin aussi bien que ceux qu'intéresse l'histoire politique de l'Allemagne ou l'histoire de la civilisation dans ce pays au moyen âge.

N. Jorga

Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch, publiés... par C. Lacave La Plagne Barris. — Paris, H. Champion ; Auch, L. Cocharaux. 1899. In-8, paginé 217-361. (*Archives historiques de la Gascogne*, 2e série, fasc. 5).

Le premier fascicule de cette publication a fait déjà ici même l'objet d'un compte-rendu ; il comprenait, on s'en souvient, tout le cartulaire noir, complété dans ses lacunes par le premier cartulaire blanc, de l'église métropolitaine d'Auch. Maintenant M. Lacave La Plagne Barris nous donne le texte du second cartulaire blanc, ms. de 49 feuillets, écrit probablement dans le dernier quart du xiiie siècle ou tout à fait dans les premières années du xive. Là, nous n'avons plus de ces fragments de chroniques et de ces notices rédigées après coup que nous avions observées dans le cartulaire noir ; nous ne trouvons dans ce recueil que des documents sur l'authenticité desquels la critique la

plus rigoureuse ne paraît pas devoir soulever de doute. Il contient 82 chartes, dont 5 seulement appartiennent aux XI[e] et XII[e] siècles; toutes les autres sont comprises entre les années 1232 et 1276. Un certain nombre sont en provençal; sauf deux, datées de 1273 et 1274 et signées du notaire Guillaume « de Priano », toutes ces pièces en langue vulgaire ont été écrites, de 1256 à 1262, par le notaire Raymond-Sanche Molier.

L'édition de ce cartulaire blanc a été aussi soignée que celle du cartulaire noir [1]. Chaque document est précédé d'une courte analyse, qui en indique les points essentiels; peut-être y désirerait-on un peu moins de concision. Quelques analyses mêmes ne sont pas d'une exactitude absolue; je citerai par exemple celle qui est en tête du numéro XIII.

Dans le précédent fascicule l'éditeur s'était attaché le plus souvent à déterminer pour les dates le mois et le quantième; il ne l'a plus fait ici, je ne sais pour quel motif, et s'il s'est borné à indiquer seulement l'année, au commencement de l'acte [2]. Il a compté aussi le départ de l'année au 1[er] janvier. A-t-il pour cela de bonnes raisons? Je l'ignore. Il est vrai que les chartes de ses cartulaires ne sont d'aucun secours pour déterminer le style usité; mais il doit certainement exister ailleurs d'autres documents qui permettent de le faire.

A la fin du volume, table onomastique et géographique, avec identification, dans tous les cas possibles, des noms de lieux. Je n'ai qu'à en féliciter M. Lacave La Plagne Barris, bien qu'on y rencontre quelques petites lacunes. Citons seulement l'article de Molier (Raymond-Sanche), le notaire dont il a été parlé ci-dessus: il y manque le renvoi aux chartes 33*, 76* et 77*.

Ces petites observations n'atténuent d'ailleurs en rien la bonne opinion que j'ai conservée de l'édition des cartulaires de Notre-Dame d'Auch, et que je voudrais voir partagée par tous les érudits. Les textes publiés sont intéressants et bien présentés; ils seront toujours précieux à consulter, les historiens comme les philologues en tireront maints profits.

L.-H. LABANDE.

MARGERIE (Amédée de). **Dante**: *la Divine comédie. Traduction en vers français, texte italien, introduction et notices explicatives.* Paris, Retaux, 1900. 2 vol. in-8 de LXXXVIII-382 et 507 p.

Il y a quelques années seulement, M. Max Durand-Fardel donnait

1. On y remarque quelques fautes d'impression qui auraient pu être signalées dans les *errata* de la fin.

2. Signalons l'erreur de date en tête du numéro LXXVI: il faut 1258 au lieu de 1266.

son curieux essai de traduction abrégée de la Divine Comédie ; et voici que l'on nous donne une nouvelle version, intégrale cette fois et en vers, du *poema sacro*. L'auteur y a, dit-il, consacré vingt-cinq années, et en effet on y sent un effort consciencieux et intelligent. Il donne d'abord, en s'appuyant principalement sur M. Perrens, une introduction générale sur l'époque de Dante dont il apprécie ensuite les diverses œuvres. Puis, par une invention assez heureuse, il remplace les notes explicatives par une introduction spéciale à chaque chant où il glisse avec habileté tout ce qu'il faut savoir pour le comprendre. Quant à la traduction, l'on pourrait certes retourner contre lui ce qu'il dit des versions en prose et montrer que la nécessité de la mesure l'oblige souvent à ajouter des mots ou même à changer dans le détail la physionomie du texte. Mais elle est très suffisamment coulante, saisit bien la pensée et rend avec fidélité la couleur générale. C'est en somme une des meilleures que nous possédions, et, comme le texte y est joint, ces deux volumes renferment tout ce qu'a besoin de savoir sur Dante un lettré non italianisant.

Charles Dejob.

Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae. Versameling van Stukken..., uitgeven door Dr Paul Fredericq... el zijne neerlingen, Vierde deel (1514-1525), Gent, Vuylstecke, S. Gravenhage, Nijhoff, 1900, XXXVIII, 553 pp. in-8°. Prix : 15 francs.

Nous avons parlé, à plusieurs reprises déjà, de cet important ouvrage et dit tout le zèle méritoire avec lequel M. Frédéricq, professeur à l'Université de Gand, et les élèves de son Séminaire y réunissent les textes nombreux relatifs à l'histoire de l'Inquisition néerlandaise. Les deux premiers volumes avaient été consacrés au moyen âge. Le tome troisième devra plus tard apporter de nouveaux *suppléments* à tous ceux qui sont déjà accumulés à la fin du tome II et fournir un premier répertoire général. Pour nous faire prendre patience, M. F. et ses jeunes collaborateurs ont commencé une *nouvelle série*, dont le premier volume porte le n° IV, et qui, avec un second déjà sous presse, se rapporte à l'époque de la Réforme et à l'organisation de l'Inquisition des Pays-Bas par Charles-Quint.

Ce nouveau volume contient d'abord une liste chronologique des hérétiques des deux sexes, poursuivis de 1514 à 1525, une liste des commissaires pontificaux et épiscopaux de l'Inquisition, la série des bulles et placards relatifs au crime d'hérésie, entre ces mêmes dates. Mais le gros de son contenu consiste en 390 pièces, données, soit en entier, ou par extraits, soit sous forme de régestes, et de nature très diverse (lettres, bulles pontificales, fragments de chroniques, comptes, procès-verbaux d'interrogatoires, etc.), dont la plus récente est du

23 septembre 1525. Beaucoup de ces documents sont inédits, quelques-uns déjà connus, d'autres empruntés à de rarissimes imprimés du temps, aux archives et aux bibliothèques de Belgique et de Hollande. Les uns sont courts, quelques lignes seulement, dernière trace de quelque lutte obscure pour la liberté de conscience, bien vite étouffée; d'autres sont des dossiers complets et bien instructifs, comme celui de Jean Pistorius, de Woerden, brûlé à La Haye, en septembre 1525 (n° 378), dans les quatre-vingt-dix pages duquel on peut étudier à la fois le maigre savoir et les procédés des inquisiteurs. Après l'indication des sources et une *bibliographie* du sujet, nous trouvons, ici encore, un *Aanhangsel*, renfermant un supplément des pièces découvertes ou retrouvées trop tard, et des *Verbeteringen* et des *Aanvullingen*, suppléments aux notes explicatives; par contre nous ne trouvons pas le registre général, qui sera combiné plus tard avec celui du tome V. Nous regrettions déjà, la dernière fois, qu'on n'ait pas provisoirement mis de côté tous ces suppléments, textes et notes, qui se suivent et s'enchevêtrent, pour en former à la fin de l'ouvrage entier, un volume complémentaire; cela donne à l'ouvrage, d'un mérite si sérieux pourtant, je ne sais quel faux air de désordre et de compilation hâtive qu'il aurait mieux valu éviter. Nous croyons, pour les mêmes motifs, qu'on ferait mieux aussi, en se contentant pour le moment de bonnes tables des matières à chaque volume, de réserver le *répertoire général* des noms de lieux et de personnes pour le dernier volume; aussi bien, puisque celui de la *première série* n'est pas encore sous presse et qu'il s'agit donc seulement d'y intercaler les fiches de la *seconde*, nous engageons M. Frédéricq à réfléchir sérieusement avant d'ajouter aux petits ennuis qu'il inflige bien involontairement aux travailleurs, celui d'être obligé de feuilleter à l'occasion deux registres au lieu d'un seul. Il ne nous en voudra pas de ce conseil, bien qu'il soit peut-être intéressé.

R.

Hungersnoete im Mittelalter. Ein Beitrag zur deutschen Wirtschaftsgeschichte des 8. bis 13. Jahrhunderts, von Fritz Curschmann. Leipzig, B. G. Teubner, 1900, VI, 217 pp. in-8°.

Le travail de M. Curschmann a paru dans les *Leipziger Studien*, série de mémoires publiés sous la direction de MM. K. Lamprecht, E. Marcks, Seeliger et Buchholtz, professeurs d'histoire à l'Université de cette ville, et fournis en majeure partie par leurs séminaires historiques. Élève de M. Lamprecht qui s'attache, on le sait, avant tout aux côtés économiques des faits du passé, M. C. a choisi comme sujet de sa dissertation l'histoire des grandes famines qui ont sévi au moyen âge ou — plus exactement — celles qui se sont produites dans

l'Europe centrale du VIIIe au XIIIe siècle. Outre l'Allemagne proprement dite, le champ de ses recherches a embrassé encore la Suisse, les Pays-Bas et la France septentrionale. Dans son introduction il nous explique sa méthode de travail, la nature de ses sources [1], les limites chronologiques et topographiques auxquelles il s'est arrêté, et appuie sur la différence qu'il faut faire, à certaines époques et dans certains milieux, entre les temps de cherté et les véritables famines [2]. Dans la première partie de son travail, il examine tour à tour les causes qui ont produit ces dernières, leur durée, leur extension soit purement locale, soit plus ou moins universelle; il essaie d'en fixer l'importance par des données statistiques, naturellement assez incertaines; il en signale les conséquences, pestes, migrations [3], cas d'anthropophagie [4]; il expose les tentatives, peu nombreuses et peu efficaces, faites par les pouvoirs publics et la charité privée [5] pour remédier à ces calamités terribles et signale, à bon droit, le clergé régulier comme ayant fait au moyen âge les efforts les plus sérieux (quoique vains trop souvent), pour sauver de la mort les populations décimées par le fléau.

La seconde partie du travail de M. Curschmann, qui remplit les deux tiers du volume, comprend son *apparatus criticus* tout entier, c'est-à-dire les textes même des annales, chroniques, etc. qui mentionnent des famines générales ou locales, de 709 à 1317. On y peut donc contrôler à l'aise les affirmations de l'auteur, en étudiant à son tour les sources; et l'on constate volontiers de la sorte que son mémoire est une œuvre consciencieuse et solidement établie; s'il ne nous apprend presque rien d'absolument nouveau, il nous fournit par ses nombreux matériaux des points d'appui solides pour des tableaux d'ensemble qui reposaient jusque-là un peu trop sur les impressions

---

1. M. C. a surtout trouvé les renseignements qu'il lui fallait dans les *Annales* monastiques primitives; les *Chroniques* lui ont fourni des renseignements çà et là plus détaillés, mais peut-être moins exacts dans leur ensemble. Rien dans les chartes; il fallait s'y attendre. Mais presque rien dans les *Vies des Saints* qui, dit l'auteur, guérissent constamment des aveugles et des paralytiques, mais n'ont jamais tenté de combattre la famine.

2. Ces deux mots de *fames* et de *caristia* ont d'ailleurs changé parfois de sens au cours des siècles.

3. C'est un des chapitres les plus curieux du volume de M. C. que celui où il décrit le déplacement des populations de certaines régions à la suite de ces famines d'une plus ou moins longue durée; on n'a certainement pas encore tenu un compte suffisant de certains de ces faits pour l'histoire de la colonisation allemande au moyen âge.

4. M. C. se trompe malheureusement en croyant que le cannibalisme disparaît dans les derniers siècles du moyen âge. En plein XVIIe siècle, les misères de la guerre de Trente Ans l'ont fait renaître en plus d'un point de l'Allemagne.

5. Sur ce point, il me semble que l'auteur aurait pu trouver des renseignements plus nombreux, en étudiant par exemple les chartes de fondation des nombreux hospices créés du XIIIe au XVe siècle, bien plus souvent destinés à nourrir les indigents qu'à héberger les malades.

personnelles du narrateur moderne. Ses affirmations comme ses déductions générales se présentent à peu près partout avec le degré de prudence voulu pour inspirer confiance à ceux qui auront à utiliser son ouvrage[1].

R.

Comment a vécu Stendhal, Préface de Casimir Stryienski, Paris, Villerelle, 1900, in-8°, xiii et 207 pp., 3 fr. 50.

Voici un nouveau livre sur Stendhal, ou mieux à côté de Stendhal, et dont le besoin, cette année, ne se faisait peut-être pas impérieusement sentir. Il est publié sous les auspices de M. C. Stryienski, qui s'est fait dès longtemps une spécialité de cet écrivain, et est passé maître en l'art d'accommoder ses restes, — par ce terme j'entends, nul n'en doute, d'enchâsser ses reliques. Avec M. Jean de Mitty, M. S. est l'homme du monde qui a fait le plus pour la gloire de Beyle, — après Stendhal, — et qui, à ce jeu, s'est acquis une méritée réputation. Il nous a donné le *Journal*, la *Vie de Henri Brulard*, même les moins connus *Souvenirs d'Égotisme;* il a aidé les historiens de Stendhal à fixer cette figure étrange, énigmatique et captivante. Aussi sa Préface alerte et documentée permet-elle à M. S. de se montrer lui-même. Pour le reste, il n'intervient pas. Or, ce reste, quel est-il? On nous annonce « une sorte de catalogue raisonné d'une très belle et très homogène collection d'autographes ». C'est celle que R. Colomb a transmise à Auguste Cordier. Mais Cordier en avait déjà tiré *Stendhal raconté par ses Amis et ses Amies*, (Paris, Laisney, 1893), et *les Budgets de Stendhal* (*Revue Blanche*, n° du 1er avril 1897); — et ce sont là les pages qui forment les deux tiers du présent volume. Était-il utile de les redonner, comme choses neuves, au public friand et curieux? N'y a-t-il point d'ailleurs une exagération évidente à faire tourner à la gloire de Beyle jusqu'à une pauvreté qu'amena sa faute même? Et ce « catalogue d'états d'âme », qui ne paraissait pas indispensable, semble-t-il bien impartial? Assez on a dit la névrose de Stendhal, qui le poussa à des testaments nombreux; assez on a discuté sur son donjuanisme; assez on a plaint l'écrivain de race réduit à devenir fonctionnaire. Il n'est pas jusqu'au Portrait *inédit en héliogravure* qui n'ait déjà paru en phototypie, et n'ait reproduit le *crayon* appartenant à M. Pellat.

Aussi ce livre mignon, joliment imprimé, qui complètera les collec-

---

1. Évidemment on pourra interpréter différemment tel ou tel texte, n'accorder qu'une confiance limitée aux exagérations de la tradition, consignée dans telle ou telle chronique; mais, en général, M. C. est d'une prudence très louable en discutant ces matières et surtout les questions de chiffres, sur lesquels on ne devrait jamais beaucoup appuyer pour le moyen âge.

tion des stendhaliens par quelques pages de M. Stryienski, ne les enrichira guère, je le crains, et n'apportera pas de surprises aux fervents adorateurs de ce dieu aux pieds d'argile.

Pierre Brun.

Bibliothèque sulpicienne ou Histoire littéraire de la Compagnie de Saint-Sulpice, par L. Bertrand. Paris, Picard, 1900; 3 in-8, de xxiv-556, 612, 484 p.

M. l'abbé Bertrand, bibliothécaire et ancien professeur au Grand-Séminaire de Bordeaux, est un des érudits les plus infatigables et les plus sûrs de la province : ami de Tamizey de Larroque, il avait sa méthode et ses traditions. Aucun de ses travaux, si spécial qu'il soit, n'est inutile à l'histoire générale; aucune de ses citations n'est inexacte; aucune de ses bibliographies n'est incomplète. On retrouvera tous ces mérites dans ce nouveau volume : M. Bertrand, l'un après l'autre, suit pas à pas dans leur carrière et leurs écrits les prêtres de Saint-Sulpice, et pour qui sait le rôle qu'ils ont joué dans l'éducation et la pensée catholiques, un tel livre, fait avec une érudition de toute première main, fourmillant de notes et de textes, est une inestimable contribution à l'histoire religieuse. Nous signalons, dans la vie d'Ollier, l'emploi des manuscrits autographes conservés à la Bibliothèque nationale; dans celle de Le Clerc, le catalogue des manuscrits du célèbre sulpicien; parmi les biographies plus modernes, celle du controversiste Faillon (où j'aurais voulu un mot bibliographique sur Albanès, qui a été son plus sérieux, sinon son seul sérieux adversaire); celle de l'orientaliste Le Hir, popularisé dans un autre milieu par les *Souvenirs* de Renan, et sur lequel on nous avait promis (n'est-ce pas M. Arthur Loth ?) une longue étude.

J.

Melchior de Polignac : **Notes sur la littérature hongroise.** Paris, Ollendorff, 1900. — 288 pages,

M. de Polignac a publié, en 1896, une anthologie de poésies magyares où il a donné principalement la traduction des œuvres de la jeune école lyrique. « Mais, dit-il dans l'Introduction de son nouveau volume, en négligeant de faire connaître les origines, l'œuvre civilisatrice, les influences subies au cours de son histoire par la nature hongroise, je diminuais l'intérêt que leur originalité mérite d'éveiller. » C'est cette lacune que les *Notes* veulent combler. La littérature magyare est si peu connue chez nous que la moindre étude est la bienvenue.

Cependant l'ignorance de la langue hongroise, même chez ceux qui

font de cette littérature un objet d'étude, est la source de bien des erreurs. Un vrai dilettantisme semble remplacer les études approfondies du regretté Sayous et nous aurons peut-être un jour des *magyarisants* qui n'auront aucune notion de la langue. M. de Polignac travaille à l'aide de quelques écrivains magyars qui lui traduisent obligeamment les textes. Il a pris cette fois-ci pour guide l'Histoire de la littérature hongroise de Zoltan Beöthy dont on se sert dans les lycées magyars ; il en a tiré ses *Notes* qu'il nous présente agrémentées de quelques phrases de Taine et de Brunetière. Il a même eu recours au *Saint Étienne* de M. Horn et à son fameux article sur Jokaï servi déjà à différentes reprises au public français. Muni de ces références, il a donné avec un effort vraiment louable et digne d'un meilleur résultat un livre où les idées générales sont assez agréablement présentées, le caractère éminemment patriotique et national de la littérature hongroise bien mis en relief, mais où les noms magyars, même celui de son guide, sont horriblement estropiés et où les bévues ne se comptent plus [1]. Le moyen âge, peu important au point de vue lit-

1. Par exemple : Page 10. *Regès, lantos* sont deux noms différents pour indiquer les joueurs de luth, et non pas un mot composé. — P. 32. Il n'existe pas *des manuscrits d'Anonymus, scribe du roi Béla*. Le seul manuscrit de l'Anonyme, notaire du roi Béla, la chronique des Hongrois, est conservé à Vienne. Pourquoi mettre partout *Anonymus*? M. de Polignac prend-il ce mot pour un nom propre ? — P. 34. Quel est ce savant hongrois *Vanberg*? C'est probablement Vambéry. — P. 35. On écrit : *feleség* et non *félèseg*. — P. 36. On dit les *Cumans* et non les *Kuns*. — P. 44. On écrit *Lébédie* et non *Lébédy*. — P. 45. Geysa n'était pas le *premier* duc de Hongrie, mais le quatrième. — P. 53. On ne peut guère parler de « l'ouverture du premier parlement » sous le règne de François Ier. La Diète de 1825, n'était pas la première, mais la plus importante de ce règne. — P. 54. Il faut lire le 14 avril *1849* et non *1848* ; — même page : *Bach* et non *Back*. — P. 84. Quel est ce saint *Gelbert* martyr? Il faut l'appeler ou bien par son nom magyar : *Gellèrt* ou bien dire : *Gérard*. — P. 89. *Spiellmann* et *Meinesinger* sont pris pour « des chanteurs autrichiens qui devinrent célèbres ». *Spielmann* veut dire le jongleur et *Minnesinger* le trouvère en général. — P. 89. « Vidal chanta longtemps l'hospitalité qu'il reçut à la cour du roi Eméric. » Il y a une seule strophe dans ses poésies qui atteste son séjour en Hongrie. — P. 90. Il faut écrire *Veszprém* et non *Vespren*. — P. 94. Quand il s'agit de manuscrit le mot *codex* vaut mieux que *code*. — P. 95. *Andréas*, n'est ni français, ni magyar, mais allemand. Disons : *André*, ou bien *Andràs*. — P. 99. On n'a jamais mis les livres de la Corvina à la disposition du public. — P. 101. Pourquoi dire *Janos* Pannonius, puisque les Hongrois eux-mêmes disent : *Janus*. — P. 104. D'après la dernière découverte de M. Fraknoi, c'est Ladislas *Karaï* et non *Geréb* (encore moins *Géreb*) qui installa l'imprimeur André Hess à Bude. — P. 105. S'il est juste d'appeler les villes magyares par leur nom hongrois, il est tout à fait inutile d'écrire *Krakkó* pour *Cracovie*. — P. 106. Lire *Uj-Sziget* pour *Ug-Oziget*. — P. 107. Sainte Marguerite n'a jamais écrit une légende de Saint-François. — P. 123. La secte des *szombatosok* s'appelle des *Sabbathaires* et non des *Sabbatiens*. — P. 134. *Les Chansons des Fleurs* de Balassa furent découvertes en *1874* et non en *1871*. — P. 139. Il faut dire *Thököly* et non *Teleki*. — Pp. 140 et 148. Rakoczi II ne suffit pas; il s'agit p. 140 de François II Rakoczi et p. 148 de Georges II Rakoczi. — P. 140. On écrit *Pázmány* et non *Pasmany*. — P. 144. La traduction des

téraire, occupe, à notre avis, trop de place au détriment du XIXe siècle qui, seul, peut vraiment intéresser dans un coup-d'œil aussi rapide ; le théâtre est presque négligé ; quatre lignes pour un Grégoire Csiky sont vraiment trop peu, même dans un aperçu général. Jokaï aurait dû prendre place après les romanciers Josika, Eötvös et Kemény et non pas être rejeté à la fin du volume, servant de lien entre le passé et le présent (qui n'est pas traité), et surtout il n'aurait pas fallu se contenter de « l'intéressante étude » de M. Horn. Les influences étrangères sont à peine indiquées. Malgré ces lacunes, le volume peut donner une idée générale du développement de la littérature magyare et quand l'auteur voudra compléter ses connaissances de la langue hongroise, ne pas se borner à un Manuel et à quelques travaux de dilettantes français, il pourra nous donner des livres plus nourris sur une littérature à laquelle il a pris goût.

J. KONT.

Psaumes d'Albert Szenci-Molnár n'est pas en prose, mais en vers. — P. 147. Jean Cseri est né en 1625, et non en 1525. — P. 150. Il faut dire : la Perte de *Sziget* et non *Szigeti*, l'*i* formant les adjectifs des noms de villes. — P. 167. La garde royale hongroise fut créée par Marie-Thérèse en *1760* et non en *1763*. — P. 172. Baroti-Szabó est un seul écrivain. — P. 173. Bessenyei est mort en *1811*, et non en *1840*. — P. 174. Le roman politique de Bessenyei — *le Voyage de Tariménès* — est encore inédit. — P. 175. Lire : *Baranyi*, au lieu de *Baraczi*; *Czirjék*, au lieu de *Czizjek*. — P. 179. On ne représente pas le *Notaire de Peleske* de Gvadányi, qui est un roman, mais la pièce qu'en a tirée Joseph Gaal, en 1838. — P. 184. Alexandre Kisfaludy est né en *1772* et non en 1773. — P. 188. La grammaire historique de Révai s'intitule : *Elaboratior grammatica hungarica* et non *Elaboratio*. — P. 189. Kazinczy a traduit également La Rochefoucauld et Marmontel. — P. 191. Berzsenyi aurait dû être traité avec les membres de l'École latine; cela aurait épargné à M. de P. ce fâcheux : « Revenons à l'école latine ». — P. 193. Le recueil des chansons populaires ne commence qu'en 1843, et non vers 1820. — P. 205. Charles Kisfaludy est mort en *1830* et non en 1842. — P. 209. Dans la tragédie de Katona, Bank ne quitte pas la Palestine, puisque le roi l'a laissé en Hongrie pour le remplacer. — P. 217. Le romancier Jósika est mort en *1864* et non en 1865. — P. 221. L'analyse du *Chartreux* de Joseph Eötvös n'est pas exacte (« la maîtresse qui l'aime, tombe, par désespoir, dans l'abîme dont il vient de retirer sa fiancée »). — P. 226. Dans le roman *Paul Gyulai* de *Kemény* (et non *Kémény*i), Beltijar (Balthasar) Bátori n'est pas *le frère* du prince Sigismond. — P. 242. D'après la dernière biographie de Petőfi, celle de M. Ferenczi, il n'est pas exact que Petőfi s'enrôla parce qu'un de ses parents voulut lui faire continuer ses études. — P. 247. — L'analyse du *Héros Jean* (qui ne s'appelait jamais *Kokoutza*) est inexacte. — P. 249. Arany ne fut jamais « clerc chez un notaire », le mot *jegyzœ* indique en Hongrie le secrétaire de la mairie. — P. 259. Il est inexact de dire que l'influence du romantisme français fût plutôt malheureuse en Hongrie. On lui doit, au contraire, une véritable renaissance. — P. 281. L'analyse du « Nouveau Seigneur » de Jókaï, roman traduit en français, est inexacte.

Magyars et Roumains devant l'histoire. Réponse à M. A. de Bertha par A. D. XÉNOPOL. Paris, Leroux, 1900. 29 pages.

Il était à prévoir que le livre de M. de Bertha que nous avons annoncé dernièrement ici même ne resterait pas sans réplique. M. Xénopol qui a déjà publié, en français, plusieurs ouvrages historiques très estimés, s'est chargé de le réfuter en montrant que l'ouvrage de M. de Bertha manque d'esprit scientifique, qu'il contient plusieurs erreurs et contradictions et que la thèse qu'il défend, n'est pas soutenable. Il a choisi, à cet effet, un point dans chacune des trois parties dont se compose le livre et tend à démontrer que l'auteur magyar a manqué de bonne foi. Ces trois points sont : 1° La fameuse question sur la continuité dacique. M. X. en est un ardent défenseur, mais il est aujourd'hui suffisamment prouvé qu'elle ne peut plus se défendre avec la certitude que le savant roumain établit à l'aide de quelques textes. Une bonne partie des historiens et des philologues roumains, non prévenus, n'en font plus grand cas. Il y a là un problème ethnographique qui est loin d'être résolu. Il peut avoir une certaine importance au point de vue national roumain, mais il n'entre que pour peu de chose dans les luttes contemporaines. Supposons même que la thèse de M. Réthy contre laquelle M. X. invoque l'autorité du philologue Meyer-Lübke, soit fausse et que les Roumains soient les descendants des colons romains établis par Trajan en Dacie ; qu'il y avait, par conséquent, des Vlaques en Transylvanie avant l'arrivée des Hongrois en Europe : il n'en reste pas moins avéré que la Transylvanie a été conquise par Arpad et ses successeurs aussi bien que la Hongrie ; que cette principauté a toujours fait partie du territoire magyar et que ce n'est pas aujourd'hui où elle forme une des frontières les plus sûres contre l'invasion étrangère que l'Etat austro-hongrois peut l'abandonner, sans guerre, à la Roumanie. — Le deuxième point traite des relations des Roumains et des Hongrois jusqu'au XVIIe siècle. M. Jancso et son adaptateur français, en parlant des Valaques du moyen âge, ont laissé échapper quelques termes peu courtois. M. X. les relève et montre d'abord les vexations auxquelles les serfs roumains furent exposés de la part des seigneurs hongrois, montre que la cordialité n'a jamais pu exister entre les deux nationalités et que les nombreux soulèvements des paysans en 1324, 1437, 1480 et 1514 prouvent suffisamment la tyrannie des Magyars. M. X. n'est pas sans savoir qu'il y avait des Jacqueries dans tous les pays, même là où seigneurs et serfs appartenaient à la même nationalité et que le sort du paysan était partout misérable. Il sait également le rôle vraiment important que les princes et la noblesse de Transylvanie ont joué au cours des XVIe et XVIIe siècles, lorsque l'Autriche menaçait l'indépendance nationale et le protestantisme. La Transylvanie était alors le seul foyer de la civilisation magyare. La cour des Báthori, de Gabriel Bethlen et

des Rakoczy, bien connue même en France, exerçait une suprématie intellectuelle que tout historien doit reconnaître, Nous ne trouvons, à cette époque, rien d'analogue en Valachie, mais nous accordons volontiers à M. X. qu'il est toujours de mauvais goût de présenter l'adversaire politique comme un barbare ou un vagabond. — Le troisième point — *les Roumains au service de la réaction* — transporte le problème historique dans le domaine de la politique. Ici ce ne sont plus des arguments, mais des passions qui se trouvent face à face. Si tous les historiens roumains étaient animés des mêmes sentiments que M. X., il est probable que la paix et la concorde se feraient encore longtemps attendre. Le savant historien refuse d'avance toute chance de réussite à l'esprit de conciliation qui anime actuellement le gouvernement magyar. Dans ces conditions la discussion devient impossible. Mais nous croyons que les Roumains de Transylvanie feraient mieux d'écouter des conseils plus sages et de renoncer à leur opposition, passive à l'intérieur, bruyante à l'extérieur. En tout cas, M. Xénopol, a tort de citer (page 23) parmi les chauvins hongrois d'avant 1848 le comte Etienne Széchenyi. Ce grand réformateur a été le premier qui, en 1842, dans la séance solennelle de l'Académie hongroise, déclara qu'il ne fallait pas imposer le magyar aux autres peuples. Tout en demandant certaines garanties pour la langue magyare, il désirait que l'idiome national s'imposât par la suprématie intellectuelle et non par la force de la loi. Si les hommes d'Etat qui ont dirigé le pays après 1867, s'étaient inspirés de ces conseils, il est probable que la lutte des nationalités n'aurait pas pris cette forme aiguë que l'on constate encore aujourd'hui. Heureusement la paix commence à se faire et nous prévoyons le jour où ces polémiques qui ne servent qu'à envenimer les choses, cesseront, et le public français connaîtra enfin autre chose de la Hongrie et de la Roumanie que leurs luttes stériles.

J. Kont.

— M. J. Wright, suppléant depuis dix ans de la chaire récemment occupée à Oxford par Max Müller, publie en 2e édition le *Primer of the Gothic Language* dont la *Revue critique* a rendu compte en 1892 (XXXIII, p. 466). L'ouvrage passe de 248 à 288 pages. Les lecteurs y apprécieront surtout l'avantage qu'il leur offre de posséder au complet l'un au moins des Evangiles (S. Marc), sans autre mutilation que celle qui résulte de l'imparfaite conservation du texte ulfiléen. Le lexique s'est enrichi en conséquence. Mais le petit lapsus que j'avais relevé dans la grammaire n'a pas disparu. — V. H.

— M. Skeat dont l'autorité est incontestable, s'est attaché dans le nouveau livre qu'il publie sur Chaucer (*The Chaucer Canon with a discussion of the works associated with the name of Geoffrey Chaucer*, Oxford, Clarendon Press. 1900, 1 vol. in-8, xi-et 167 p., 3 s. 6 d.) à établir les règles par lesquelles on peut distinguer les œuvres authentiques de Chaucer de celles qui lui ont été attribuées à tort.

C'est par l'étude des particularités de la grammaire et de la versification de Chaucer que M. S. est arrivé à dégager les règles qu'il pose. Nul n'est mieux préparé que M. S. à un travail de ce genre. Il n'est personne en Angleterre qui puisse prétendre à une connaissance aussi approfondie de la vieille langue anglaise en général et de l'idiome de Chaucer en particulier. On retrouve dans l'étude nouvelle les qualités de clarté et d'ordre qui distinguent l'érudition de M. S. Il est impossible d'être à la fois plus précis, plus complet et plus net. Le travail de M. S. est indispensable à quiconque s'occupe d'une manière sérieuse des œuvres de Chaucer. — J. Lecoq.

— C'est un tout petit point d'érudition que s'attache à fixer M. Legouis dans son court opuscule *Quel fut le premier composé par Chaucer des deux prologues de la Légende des Femmes exemplaires.* (Extrait de la « Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes », Paris, xviie année. Avril 1900, 1 vol. in-8, 20 p.). Il s'agit, comme l'indique le titre très explicite, de savoir si le prologue A est antérieur au prologue B comme le veut l'opinion traditionnelle, ou bien si au contraire la priorité doit être attribuée au prologue B, comme l'a soutenu Ten Brink et comme le prétendent après lui des savants d'une autorité incontestable comme Köppel et Max Kaluza. C'est contre l'opinion allemande que se range M. L. d'accord en cela avec M. Skeat et un critique plus récent, M. John Koch. M. L. analyse soigneusement les deux prologues et dans une discussion très serrée, établit qu'il est contraire au bon sens de vouloir attribuer la priorité au prologue B. Il montre que l'erreur de Ten Brink a été de demander à l'étude des prologues des renseignements nouveaux sur la vie de Chaucer, au lieu de les voir en eux-mêmes et de les apprécier en tant qu'œuvres d'art. Cette préoccupation d'érudit a faussé complètement son jugement. Toute cette discussion est conduite par M. L. avec une clarté absolue, une sûreté de vue remarquable. L'érudition ne nuit en rien chez lui à la finesse de l'esprit : Il apporte en résumé sur le point de détail qu'il étudie une contribution très intéressante à l'histoire des œuvres de Chaucer et établit d'une manière qui paraît définitive la vérité sur une question restée ouverte jusqu'à ce jour. — J. Lecoq.

— La collection connue sous le nom de Pett Press Series vient de s'enrichir d'une édition d'un des romans les plus connus de Walter Scott (*Tales of my Landlord* First Series *Old Mortality* by Sir Walter Scott, edited with introduction, notes and glossary by J. A. Nicklin. Cambridge University Press. 1900, 1 vol. in-8, xii et 522 p.). L'introduction est un peu maigre et aurait gagné à être développée : trop de concision nuit parfois et mène à l'inexactitude. Resserrer en quarante lignes l'histoire du roman avant Scott est une tâche ardue : ce serait une exagération que de prétendre que M. N. l'a accomplie avec succès. Les notes généralement historiques, quoique laconiques, sont suffisantes. Le glossaire est bien fait et complet. Somme toute, édition consciencieuse et bien faite pour les élèves auxquels elle est destinée. — J. L.

— Le petit volume que publie M. L. Cope Cornford : *English Composition A manual of Theory and Practice* (London, Nutt. 1900, 1 vol. in-8, VI et 225 p.) est le fruit d'une longue expérience. C'est un manuel de rhétorique plein de conseils pratiques et bourré d'exemples. Il a toute la sécheresse des livres de ce genre, et, si j'ose dire, toute la naïveté didactique des traités où on prétend par principes et définitions enseigner l'art d'écrire. Il semble que la pédagogie anglaise retarde un peu sur la nôtre à cet égard. Il y a déjà un certain temps que nous avons fait disparaître de nos classes les traités de rhétorique qui en étaient jadis le plus bel

ornement. M. L. C. C. passe en revue, très consciencieusement, les différents genres de composition, les analyse soigneusement, les dissèque; tout cela n'est exempt ni de lourdeur, ni de pédanterie. Mais en pourrait-il être autrement? — F. Lecoq.

— M. Ch. Normand a terminé son *Cours d'histoire* à l'usage des écoles normales primaires d'instituteurs et d'institutrices et des candidats au brevet supérieur. Le volume qui forme la troisième année de ce *Cours*, de 1789 à nos jours, vient de paraître (Paris, Colin, in-8, 592 p.). C'est un excellent précis, très substantiel, très vivant, très intéressant. Il forme trente-quatre chapitres, accompagnés chacun d'un résumé, de notes et éclaircissements, de lectures, d'une liste de livres à consulter. Quelques lapsus disparaîtront aisément à la prochaine édition : p. 40, Brunswick fut blessé mortellement et non *tué* à Auerstaedt ; p. 74, Valmy est du 20 et non du 21 septembre; p. 81, Napoléon entra à l'Ecole militaire en 1784 et non en 1786, et fut sous-lieutenant en 1785 et non en 1787. — A.C.

— M. Léon Maréchal, professeur à l'Athénée royal de Hasselt, a publié à Liège, chez Dessain, en 100 pages, une *Lexicographie française comprenant l'étude des mots d'origine latine et grecque* à l'usage des classes de 5e et 6e des humanités anciennes. Il signale entre parenthèses les mots latins qui ressemblent le plus, pour la forme, aux mots français, et indique les étymologies. Son livre est en deux parties : dans la première, purement théorique, il retrace les procédés auxquels recourt le français pour former les mots, dérivés ou composés; dans la seconde, purement pratique, il fait connaître cinquante familles de mots pris parmi les plus dignes de remarque. L'auteur veut donner à l'élève un moyen d'acquérir peu à peu un vocabulaire étendu. Il s'est aidé dans sa tâche, non seulement du travail de Pessonneaux et Gautier, et du *Dictionnaire* de Stappers, mais de la *Grammaire* de Clédat. — C.

— M. Jules Zanne continue la publication, déjà signalée dans cette revue, des proverbes, dictons, locutions, etc. roumains (*Proverbes roumains de Roumanie, Bessarabie, Bucovine, Hongrie, Istrie et Macédoine*, t. II, 1897 ; t. III, 1899; t. IV 1900). Jusqu'ici trois nouveaux volumes ont paru, et ils seront certainement de la plus grande utilité aux savants qui s'occupent de folk-lore. M. Zanne ne néglige jamais de mentionner à la suite du proverbe roumain les proverbes similaires des autres peuples européens et pour faciliter la tâche de ses lecteurs étrangers, il donne à la suite de ses volumes des vocabulaires roumains français. — J.

— M. Henri Maïstre a extrait de la « Correspondance historique et archéologique » (années 1889 et 1900) sa *Biographie des travaux d'Arthur Giry*. Il a pu consulter les manuscrits et collections du regretté savant et comble ainsi bien des lacunes. Son travail est précédé d'une photographie de Giry et d'une notice biographique due à Fernand Bournon.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 17 décembre — 1900

Julien VINSON. **Légendes bouddhistes et jainas traduites du tamoul.** (Conteurs et poètes de tous les pays). — Paris, Maisonneuve, 1900. 2 vol. pet. in-8 : XXVIII, 230 et 274 p.

La langue tamoule, parlée à l'extrémité méridionale de la péninsule indienne et au nord de Ceylan, possède une littérature considérable, d'un intérêt capital pour l'histoire politique, religieuse et philosophique de l'Inde; cette littérature est cependant à peine explorée. Le Koural de Tirouvallouva « le sublime paria » a presque seul triomphé de l'indifférence occidentale. M. Vinson, professeur à l'Ecole des Langues Orientales et poète tamoul à ses heures de loisir, entr'ouvre aux spécialistes et aux curieux trois poèmes anciens, postérieurs en date au Koural, et qui s'échelonnent vraisemblablement du Xe au XIIe siècle. Deux d'entre eux, le Sindâma*n*i et le Silappadigâram sont d'inspiration jaina; le troisième, le Ma*n*imegalei est une œuvre bouddhiste. Mais les croyances personnelles du poète n'affectent guère le fond de l'œuvre et ne s'expriment qu'accidentellement. L'action se réduit aux données de convention admises dans toute la littérature de l'Inde. Le Sindâma*n*i raconte les aventures héroiques et érotiques d'un fils de roi, Jîvaka, né après la ruine et la mort de son père, recueilli et élevé par des étrangers et qui conquiert la couronne avec autant d'aisance que les cœurs féminins. Le héros du Silappadigâram est le marchand Gobala, époux de la vertueuse Ka*nn*agi; oublieux de la fidélité conjugale, Gobala court les actrices et les danseuses et entretient la belle Mâdhavi; mais soudain la ruine l'oblige à réfléchir; il prend ses fautes en horreur, et s'exile accompagné de la fidèle Ka*nn*agi. Pour

avoir à manger, il essaie de vendre le dernier anneau de jambe de sa femme ; mais il est pris pour un voleur et mis à mort. Sa femme maudit la cité responsable du meurtre, puis monte rejoindre au ciel la victime d'une sentence injuste. Les fléaux qu'elle a invoqués se déchaînent sur la ville, le roi, d'abord désespéré, réussit cependant à les écarter en instituant le culte de Ka*nn*agi, culte adopté bientôt par les peuples voisins.

Le sujet du Ma*n*imegalei se rattache au cycle de Gobala. Ma*n*imegalei est la fille née des relations du marchand Gobala et de Mâdhavî; malgré les obligations de caste que lui impose sa naissance, la jeune fille n'aspire qu'au renoncement et à l'austérité. Mais sa beauté éveille sur son passage le désir et l'amour. La protection des dieux et des saints, justifiée par les actes de ses existences antérieures, lui permet d'échapper aux pièges et aux violences ; transportée dans une île merveilleuse, elle y voit l'escabeau du Bouddha, apprend le secret de son passé, reçoit une coupe inépuisable dont elle se sert pour les œuvres de charité, et confirmée dans ses premières résolutions par les drames tragiques qui se déroulent autour d'elle, elle va successivement interroger les maîtres de toutes les sectes et trouve enfin son refuge dans la loi du Bouddha.

L'exaltation du bouddhisme en pays tamoul, à une date aussi tardive que le xiie ou le xiiie siècle, atteste la longue persistance de cette religion dans l'Inde et rend plus obscur encore le problème de sa brusque disparition. Le Ma*n*imegalei est à ce titre, plus encore qu'au point de vue littéraire, un document de haute importance, on voudrait savoir à quelle école il se rattache, quel système il expose. L'ouvrage de M. V. nous promet, mais nous laisse attendre d'autres informations ; M. V. a craint en effet de lasser et d'écarter les lecteurs par une traduction fidèle, et il a donné des trois poèmes une longue analyse, entremêlée de courtes citations ; à cette analyse il ajoute, il est vrai, des spécimens de traduction, mais les passages choisis ne sont pas malheureusement les plus intéressants. De longues notices sur le Bouddhisme et le Jainisme et un vocabulaire explicatif constituent presque les deux tiers du second volume. Ce sera tout profit si les lecteurs, amorcés par les contes, acquièrent en surplus des notions sur deux des grandes religions de l'Inde ; mais il faut reconnaître que M. V. leur a fourni la mesure large en donnant la biographie de Bouddha et des indications sur le bouddhisme chinois, tibétain, birman, etc., à propos d'une analyse du Ma*n*imegalei. Visant une catégorie peu exigeante de lecteurs, M. V. ne s'est pas toujours préoccupé d'une minutieuse exactitude ; une critique chagrine trouverait souvent à reprendre dans la forme des mots sanscrits restitués aussi bien que dans le détail des dates et des données historiques. Mais plutôt que d'insister sur ces chicanes, il vaut mieux remercier M. V. d'avoir rendu accessibles aux indianistes qui sont étrangers au tamoul des

documents intéressants, surtout s'il complète à bref délai ses analyses par la traduction exacte des passages qui sont de nature à éclaircir l'histoire religieuse de l'Inde au moyen âge.

Sylvain Lévi.

Albert Grunwedel. **Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei.** Führer durch die Sammlung des Fürsten E. Uchtomskij. Leipzig, Brockhaus. 1900, xxxii et 244 p.

Le prince Esper Uchtomskij, qui fut le compagnon et l'historiographe du tzarévitch (depuis tzar) Nicolas au cours de son voyage en Extrême-Orient, a passé quinze ans de sa vie à étudier le monde bouddhique et a parcouru toutes les contrées où s'est propagée la doctrine du Bouddha. Il a recueilli un peu partout, mais notamment chez les populations soumises à la Russie ou comprises dans sa zône d'influence, des objets d'art religieux qui ont fini par former une collection analogue à notre beau musée Guimet. A l'aide de ces matériaux, mais sans s'y resteindre trop rigoureusement, M. Grünwedel a tracé un tableau clair et substantiel de la mythologie bouddhique au Tibet et en Mongolie. Les travaux antérieurs de M. G., qui l'ont classé au premier rang des historiens de l'art bouddhique, le désignaient tout naturellement pour cette nouvelle tâche. Après avoir appliqué sa science et son ingéniosité à la recherche des origines gréco-romaines de l'art bouddhique dans l'Inde, M. G. se préoccupe de suivre les modifications des types, des conventions et des représentations originelles dans les pays si divers où une infatigable propagande les a transportés. Le Panthéon adopté par les Lamas est, au premier abord, un grouillement formidable d'êtres bizarres, tourmentés, compliqués, un monde à la Callot qui semble défier la patiente sagesse d'un catalogue. M. G. réussit cependant à y introduire de l'ordre. Il commence par analyser les éléments historiques de cette mythologie luxuriante. Brièvement, mais d'une main exercée, il groupe les données les plus anciennes fournies par l'archéologie ; puis il marque l'action individuelle des personnalités puissantes qui dans l'Inde d'abord, ensuite au Tibet, enfin en Mongolie ont enrichi de leurs créations nouvelles les rangs déjà pressés de la hiérarchie divine. Les couches successives ainsi reconnues, M. G. passe de la théogonie au dénombrement des dieux, et sagement il emprunte aux Lamas leur système de classification : 1° divinités tutélaires ; 2° Bouddhas ; 3° Bodhisatvas ; 4° déesses (Târâs et Dâkinîs) ; 5° protecteurs de la religion (dharmapâlas) ; 6° divinités locales. Un catalogue ne se résume pas ; mais on ne saurait trop louer l'exactitude et la richesse des informations recueillies par M. G., et souvent dissimulées avec une discrétion de bon goût dans les notes de l'appendice, afin d'écarter du

livre même tout appareil de pédantisme. Un excellent glossaire qui donne les équivalents triglottes (sanscrit, tibétain, mongol), termine l'ouvrage. Le texte est accompagné de 188 illustrations, ou plutôt il leur sert de commentaire. L'exécution matérielle du livre, la correction de la typographie en dépit des vocables barbares accumulés dans l'exposé, l'élégance de la disposition, jointes au prix si peu élevé du volume doivent aussi mériter à l'éditeur une juste part d'éloges.

La préface du prince Ukhtomskij vaut d'être signalée à part. Le prince Ukhtomskij n'est pas un professionnel de l'érudition ; c'est un homme pratique, mêlé de près à la vie active. L'hommage qu'il rend au bouddhisme n'en est que plus expressif. Il connaît par les monuments et par l'histoire l'action civilisatrice exercée pacifiquement par les apôtres et les missionnaires du Bouddha, de la Perse au Japon, du Baïkal à Java ; il a vu de ses yeux la même action s'exercer encore ; il a constaté la solidarité, plus étroite et plus intime qu'on ne veut l'admettre en Occident, des membres dispersés de l'Eglise bouddhique. La facilité croissante des voyages, la « paix russe » concurremment avec la « paix britannique » ont réveillé des aspirations qui languissaient sans s'éteindre. Entre Ceylan, Siam, le Japon, la Chine, le Tibet et les rives du Volga, les relations se resserrent et se multiplient, des cadeaux pieux s'échangent, des projets pieux se colportent. Un nouveau facteur, qui peut devenir considérable, tend à s'introduire dans les rapports de l'Orient et de l'Occident. L'Indo-Chine, en grande partie bouddhique, ne permet pas à la France de se désintéresser de ce problème. L'initiative éclairée de M. Doumer y a créé un centre et un organe de recherches scientifiques ; il faut souhaiter que de notre Ecole Française d'Extrême-Orient sorte à bref délai un catalogue du panthéon indo-chinois. Le Japon, de son côté, vient de créer à Nara un beau musée d'archéologie bouddhique ; il importe que les richesses de cette collection, unique par son antiquité, soient mises à la portée de tous les savants par une publication dont les éléments sont prêts. Alors seulement il deviendra possible d'esquisser une iconographie comparative du Bouddhisme, et de définir la part originale qui revient à l'Inde dans la création ou la propagation de tant de figures étranges rêvées par des visionnaires hindous, traduites et stylisées par le ciseau des sculpteurs helléniques et qui rattachent en fin de compte par une filiation artistique la Chine et le Japon à la civilisation grecque.

Sylvain Lévi.

J. Deniker. **Races et peuples de la terre.** Paris, Schleicher, 1900. In-8, VII-692 p., avec 176 planches et figures et 2 cartes.

Voici enfin un véritable manuel d'anthropologie, d'ethnographie et de science préhistorique, qu'on peut recommander en conscience aux

historiens. Du grand ouvrage de M. Ranke, *Der Mensch*, il se distingue avec avantage par la richesse et le choix heureux des références ; comparé aux deux volumes de M. Keane, *Ethnology* et *Man past and present*, il l'emporte par la bonne disposition des matières et la qualité supérieure de l'érudition. M. Deniker, bibliothécaire du Museum, lisant presque toutes les langues de l'Europe, chargé en outre, depuis plusieurs années, de la partie bibliographique de l'*Anthropologie*, était mieux désigné que personne pour écrire avec compétence et documenter avec précision un ouvrage didactique embrassant un horizon aussi vaste. Quelques réserves que l'on puisse faire sur certains détails, on ne peut que rendre hommage à la belle venue de l'ensemble et se réjouir qu'un répertoire aussi riche et aussi sûr puisse être désormais dans toutes les mains.

Les sept premiers chapitres concernent les caractères somatiques et physiologiques d'une part, ethniques et sociologiques de l'autre ; puis vient une classification générale des races et des peuples et une étude brève, mais remarquablement exacte, des anciens habitants de l'Europe. Les chapitres X-XIII sont consacrés aux peuples de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie et des deux Amériques. Un important appendice, œuvre laborieuse et en partie originale, est rempli par des tableaux de mesures (tailles, indices céphaliques). Enfin, un index très soigné facilite les recherches dans ce magasin bien classé de documents. Il y a deux cartes et 176 similigravures, toutes satisfaisantes, quelques-unes remarquables, qui reproduisent non seulement les types ethniques, mais les armes, les outils et les instruments caractéristiques des différents peuples.

Le précis de science préhistorique fait partie du chapitre IX (*Races et peuples de l'Europe*) ; il est complété par quelques indications données en tête des chapitres X et XI (*Races et peuples de l'Asie et de l'Afrique*), où l'on trouve, en particulier, ce que tout le monde devrait savoir touchant la plus importante découverte anthropologique de la fin du siècle, celle du *Pithecanthropus erectus* de Java (1894).

Un des mérites les moins contestables de M. Deniker est la réserve toute scientifique qu'il apporte dans l'exposé des questions en litige. Il n'est nullement *néophobe* et fait une place à toutes les hypothèses dignes d'attention, mais il prend soin de mettre ses lecteurs en garde contre les conclusions précipitées où s'est toujours complu le dilettantisme. Voici, par exemple, une phrase bonne à méditer (p. 377) : « L'hypothèse de la race aryenne blonde, grande et dolichocéphale, née sur place, n'a pas plus de consistance que celle de la race aryenne tout court venant d'Asie. » Et ailleurs (p. 273) : « L'hypothèse de la promiscuité ou du mariage communal a peu de défenseurs aujourd'hui. La longue liste des peuples pratiquant la promiscuité, donnée par Lubbock, diminue à mesure que l'on connaît mieux ces peuples. » Je pourrais multiplier ces citations, où se reflète un esprit critique

bien armé. Si, désormais, il se trouve des gens, en France ou ailleurs, pour lancer des théories saugrenues sur les « races », les « mœurs primitives » et la « sociologie préhistorique », ils seront d'autant moins excusables qu'ils possèdent désormais un guide éminemment propre à les maintenir ou à les ramener dans la bonne voie.

S. R.

Das apostolische Symbol. II, Verbreitung und Bedeutung des Taufsymbols; zweite Hälfte, von D.-F. Kattenbusch. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8, p. 353-1061.

La première partie de ce gros volume a paru en 1897 ; M. Kattenbusch y étudiait la légende concernant l'origine apostolique du symbole, le symbole chez Irénée, chez Tertullien, chez Clément d'Alexandrie, chez Origène, la diffusion et l'autorité du symbole en Orient, les traces de l'histoire primitive du symbole. Dans la seconde partie nous trouvons l'histoire du symbole en Occident jusqu'à la fin de l'âge patristique, l'interprétation historique de l'ancien symbole romain, une étude sur l'âge et l'origine du texte reçu, l'interprétation des additions que ce texte renferme, enfin un aperçu des résultats obtenus, et des remarques sur les dernières publications se rapportant au symbole. Tous ces sujets sont traités avec une grande abondance d'érudition, une méthode rigoureuse, une critique à la fois très prudente et très perspicace. L'explication de l'ancien symbole romain est du plus haut intérêt, et tout à fait instructive. M. K. montre bien le caractère pratique de ce document, où n'entre pas une seule conception métaphysique, bien qu'on ait pu ensuite y rattacher sans peine le dogme trinitaire et christologique. Un seul article pour « Dieu, Père tout puissant », le Dieu chrétien ; on ajoutera plus tard « créateur du ciel et de la terre » ; mais la sobriété de la formule primitive atteste que le rédacteur n'a pas encore en face de soi les spéculations de la gnose. Sept articles pour Jésus le Christ, Fils de Dieu, concernant son apparition terrestre, sa mort, sa gloire et son retour ; rien n'est dit de sa préexistence ; on ne connaît pas ou on n'emploie pas encore le quatrième Évangile. Le symbole se meut pour ainsi dire dans l'atmosphère des Synoptiques et des Actes ; il les suppose, mais ne les résume pas, il n'en procède pas comme d'Écritures canoniques. De même que Dieu est dit Père en tant que providence souveraine et universelle, Jésus est dit Fils de Dieu en tant que né de l'Esprit saint. Peut être le savant commentateur s'égare-t-il un peu en cherchant à déterminer la façon dont Jésus lui même a conçu sa propre préexistence en Dieu. Il est d'ailleurs dans le vrai quand il observe que le symbole, en rattachant la filiation divine à la naissance miraculeuse, n'atteint pas à la hauteur de la conscience que Jésus a eue de cette

filiation, et que, néanmoins, le symbole enseigne un mélange de divin et d'humain dans le Christ ; en sorte que l'on allait contre son esprit en soutenant que Jésus n'était qu'un homme conçu miraculeusement. Le rapport du symbole avec la doctrine christologique de Paul, qui voit dans le Christ l'homme spirituel, l'homme céleste, bien qu'il ne parle pas de conception virginale, est très finement analysé. Rien n'a été plus facile que d'adapter à l'ancienne profession de foi la théorie des deux natures dans l'unité de personne : cette théorie y était comme en germe. M. K. fait une conjecture très heureuse pour expliquer la mention de Ponce Pilate, qui n'a pas grand chose à voir avec la foi de l'Église. Il suppose que les mots « crucifié sous Ponce Pilate » viennent d'une formule d'exorcisme plus ancienne que le symbole ; l'importance de la croix comme signe de la victoire du Christ fait choisir « crucifié » de préférence à « mort » ; et comme l'efficacité des formules d'exorcisme était censée tenir à leur précision, Ponce Pilate y est venu par manière de détermination qui prévenait les subterfuges diaboliques. Le mot « enseveli » signifiait déjà pour les rédacteurs du symbole ce qu'exprime l'addition postérieure : « est descendu aux enfers ». A propos de l'article : « est ressuscité des morts le troisième jour », vient une excellente discussion des récits de la résurrection dans les Évangiles et dans saint Paul. L'indépendance relative du symbole à l'égard des Actes apparaît en ce que l'ascension n'y est pas datée. Les quatre derniers articles énumèrent ce qu'on peut appeler les biens et privilèges du chrétien : l'Esprit, l'Église, la rémission des péchés, la résurrection de la chair. M. K. a encore de très bonnes considérations sur le sens primitif de ces quatre articles, principalement sur la « sainte Eglise » dont il fait valoir le rapport avec la cité céleste, ce qui peut aider à comprendre comment s'est faite la transition du royaume des cieux, préparé dans l'Église, à l'idée commune de l'Église.

L'origine et l'âge du texte reçu sont discutés ensuite, et chacune des additions qu'il contient est savamment commentée. Ce texte pourrait remonter au ve siècle et aurait eu pour patrie la Gaule, peut-être le royaume burgonde. Mais M. K. se défend de pousser plus loin et de préciser davantage ses conjectures. L'origine romaine est déclarée invraisemblable ; quant à la date et aux circonstances de l'introduction à Rome et de la diffusion en Occident du symbole complété, M. K. n'ose pas se prononcer ; il met en avant, dans un endroit, avec beaucoup de réserves, le nom de Charlemagne. Il hésite aussi à soutenir que I. *Pier*. III, 19, se rapporte à la descente du Christ aux enfers. Le passage ne peut pourtant guère signifier autre chose qu'une prédication du Christ défunt lui même à tous les défunts d'autrefois. Certains théologiens protestants semblent avoir scrupule de rencontrer cette croyance dans le Nouveau Testament, et ils éluderaient volontiers le sens de ce texte, aussi bien que celui de l'article « est descendu

aux enfers », qui, en dépit de tous les artifices d'exégèse, ne peut viser que la manifestation du Christ aux morts. M. K. maintient que l'ancien symbole romain est à la base de tous les symboles semblables; qu'il est une expression toute concrète de la foi chrétienne et ne peut guère être postérieur à l'an 100; qu'il est d'origine romaine; qu'il s'est répandu d'abord en Gaule et en Afrique, puis en Asie Mineure dans la dernière moitié du second siècle, puis à Antioche, où il subit quelques modifications, après la déposition de Paul de Samosate; que le symbole de Nicée en procède, par l'intermédiaire du symbole d'Antioche et d'Eusèbe de Césarée. Avec tous ses appendices, ses notes et les copieux registres qui se trouvent à la fin du volume, l'œuvre de M. Kattenbusch est une véritable mine de renseignements, en même temps qu'un modèle accompli de saine et minutieuse critique.

A. L.

Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris, par Achille Luchaire. Paris, F. Alcan, 1899. In-8° de 175 pages. (Université de Paris, Bibliothèque de la Faculté des Lettres, VIII.)

M. A. Luchaire a tout d'abord consigné dans ce recueil le résultat de ses études et observations sur un certain nombre de manuscrits du Vatican, faisant partie du fonds de la reine Christine de Suède et contenant des documents relatifs à notre histoire du moyen âge. Ils avaient été en grande partie connus et utilisés par les érudits des XVIIe et XVIIIe siècles, mais depuis on avait perdu la trace de presque tous. En voici l'énumération sommaire : en premier lieu le 571, ayant jadis appartenu à Alexandre Petau, et d'après lequel Duchesne a publié le livre de Suger sur la consécration de l'église de Saint-Denis. Son texte est conforme à celui du ms. 1030 de l'Arsenal, identifié avec un ancien ms. de Saint-Victor qui semblait disparu. — Le 461, qui contient un texte non encore utilisé de la vie de Louis le Gros par le même Suger. — Le 622 dont Duchesne s'est servi pour l'édition de la Chronique de Morigni ; étant étudié de près, il permettrait de déterminer la date et le mode de composition des diverses parties de cette chronique. — Le 173, le seul qui présente le texte du Fragment de l'histoire d'Anjou attribué à Foulque le Réchin. Cette attribution a été vivement combattue par M. Mabille : M. Luchaire s'oppose à son raisonnement et en démontre la faiblesse. — Le 553, qui renferme des annales normandes écrites par un moine de Jumiège. — L'ancien 1362 de la Bibliothèque de la Reine, aujourd'hui séparé des autres volumes du même fonds et conservé dans les Archives du Vatican (*Miscell. Arm.* XV, t. 145). C'est un cartulaire du XIVe siècle, provenant de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon : une copie, avec quelques variantes, en existe dans le lat. 12703 de la Bibliothèque nationale. —

Le 450, dont la plus grande partie est remplie de documents relatifs à l'histoire ecclésiastique du diocèse de Soissons. M. L. en donne la nomenclature et publie l'un des plus importants en appendice : c'est un acte de Louis VIII, daté de mai 1225 et concernant un arbitrage de l'évêque Garin, de Senlis, entre l'évêque et la commune de Soissons. — Le 571, dont il a déjà été question au début de ce livre, contient encore le texte des *Miracula S. Dionysii;* M. L. détermine la date de composition des différents livres en comparant ce texte avec celui du 1509 des n. acq. lat. et avec celui des lat. 2447 et 2445a de la Bibliothèque nationale Le même manuscrit offre aussi une copie des *Gesta Dagoberti*, qu'on n'avait plus vue depuis la publication de Duchesne.

La partie la plus importante du volume dont il est présentement rendu compte, est celle qui est consacrée à l'étude des recueils épistolaires de l'abbaye Saint-Victor de Paris. Après avoir examiné le texte de la correspondance de Louis VII, donné par le ms. 179 du fonds de la Reine, et l'avoir comparé avec l'édition de Duchesne, M. L. passe en revue et analyse les diverses séries de correspondances transcrites dans d'anciens manuscrits du célèbre monastère. Ce sont les lettres de l'abbé Ernis (1161-1172) qui en forment le noyau : mais à côté on trouve d'autres pièces concernant des abbayes et des évêques en relations avec Saint-Victor, des lettres de quelques papes et de nombreux cardinaux, une correspondance scolaire, etc. Le détail de tous les documents, conservés dans les mss. 14615, 14664 et 14368 du fonds latin de la Bibliothèque nationale, et le texte des lettres inédites, forment même un assez long appendice.

Dans toutes ces études, dont l'aridité est amplement compensée par le profit que l'érudition est appelée à en retirer, M. L. fait preuve du sens critique le plus délié et de remarquables qualités d'observation. Il a élucidé plusieurs points obscurs des annales de notre pays au XIIe siècle et il a apporté en même temps une notable contribution à l'histoire littéraire du même temps. Il a encore témoigné par son exemple de l'avantage qu'on aurait à explorer soigneusement le fonds de la Reine à la bibliothèque du Vatican : il a donné, du reste, dans un dernier appendice, nouveau service rendu aux travailleurs, une liste des manuscrits qui s'y trouvent, relatifs à l'histoire de France et à l'historiographie française du XIe au XIIIe siècle.

L.-H. LABANDE.

La Renaissance au XVe siècle : Une correspondance entre Nicolas de Clemangis et Jacques de Nouvion, par l'abbé J. BOULANGER (Paris, libr. Alphonse Picard : extrait de la *Revue historique ardennaise*, livraison de novembre-décembre 1900; gr. in-8°, 39 pages et 1 planche).

Dans cet article plein d'intérêt l'auteur expose cette idée — qu'il

développera plus tard — que Nicolas de Clemangis fut le véritable promoteur de la Renaissance latine en France. L'abbé Boulanger fait toucher du doigt la nécessité qu'il y a de donner une édition nouvelle (qu'il prépare d'ailleurs), des œuvres de Nicolas de Clemangis. Il n'en existe qu'une actuellement, celle de Jean-Martin Lydius (1613), et elle fourmille d'erreurs. On s'en convaincra facilement en comparant, dans l'édition de Lydius et dans les *Pièces justificatives* de l'article de M. Boulanger, les quatre documents suivants, relatifs à Jacques de Nouvion, le disciple et l'ami préféré de Nicolas de Clemangis : *Ad Jacobum de Noviano, descriptio urbis Nicie; — Ad Jacobum de Noviano, de dono quorumdam cultellorum jocosa gratiarum actio ; — Ad Jacobum de Burreyo, super morte Jacobi de Noviano, viri egregii et doctissimi lamentatio*; — *Item alia super morte ejusdem Jacobi deploracio elegiaca*. Ajoutons que l'abbé Boulanger rectifie, avec preuves à l'appui, l'identification du lieu d'origine de Jacques de Nouvion : *de Noviano*. Le nom de cette localité a été mal interprété jusqu'ici ; il s'agit de Nouvion-sur-Meuse, canton de Flize, arrondissement de Mézières (Ardennes).

A. C.

Ein deutscher Cisianus für das Jahr 1444 gedruckt von Gutenberg, von Arthur Wyss. Strassburg, Heitz u. Mündel, 1900, 19 pages in-4°.

On connaît ces guides mnémotechniques qui du XVe au XVIe siècle eurent une grande popularité dans le monde des maîtres et des écoliers, et servaient à fixer dans la mémoire de la jeunesse les noms et la date des saints et des jours de fête du calendrier. On en a publié un certain nombre et le texte même donné par M. Arthur Wyss a été déjà utilisé par M. Pickel dans son édition du *Heilig Namenbuch* de Conrad Dangkrotzheim. Aussi n'est-ce pas cela qui fait l'intérêt considérable de la plaquette dans laquelle M. D. a reproduit le *Cisianus* ou *Cisiojanus* en question d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque universitaire de Cambridge, dans un fac-similé fort réussi. L'auteur cherche à établir que cette feuille de parchemin, fortement détériorée par endroits, est imprimée avec les premiers caractères connus de Gutenberg, ceux de sa Bible latine à 36 lignes ; or, le calendrier en question s'applique à l'année 1444 ; il doit donc avoir été composé, pour la mise en vente, au plus tard, vers la fin de 1443 ; à cette date, Gutenberg habitait certainement encore Strasbourg, où sa présence est certifiée pour les mois du printemps suivant. Il en résulterait donc — si des critiques compétents ne viennent pas s'instruire en faux contre l'argumentation très plausible du savant archiviste — que nous connaîtrions enfin, et d'une façon indiscutable cette fois, le lieu de

naissance de l'imprimerie, Strasbourg, auquel on a tant de fois déjà contesté cet honneur et la date à laquelle — bien antérieurement à la publication de sa Bible, — l'illustre inventeur dont on vient de célébrer le cinquième centenaire, aurait mis en vente un des premiers, sinon le premier produit de ses presses. Il n'est pas certain que M. Wyss réussisse à convaincre d'emblée les nombreux écrivains qui se sont arrêtés jusqu'ici à des conclusions différentes, mais ses arguments méritent un examen approfondi et s'ils en sortent vainqueurs, la question si controversée de l'invention de l'imprimerie aura fait un grand pas en avant.

R.

Baston (l'abbé). — **Mémoires,** publiés d'après le manuscrit original par MM. Loth et Verger, tome I (1741-1792). — Un vol. in-8º de xxix-438 p. Paris, Picard, 1897. — Tome II (1792-1803); 423 p. 1899. — Tome III (1803-1818); 372 p. 1899.

Ces mémoires d'un chanoine de Rouen qui a traversé la Révolution et l'Empire méritaient d'être publiés, car on y trouve une foule de détails qui permettent de mieux connaître l'ancien régime ecclésiastique. Les pages que Baston a consacrées à l'organisation du séminaire de Saint-Sulpice, de la Faculté de théologie ou des chapitres de cathédrales sont des plus intéressantes, et il y a plaisir à le voir plaider la cause des Jésuites, bien qu'il ne les aime pas, ou à suivre les péripéties de ses polémiques de presse contre Camus et les curés de Lisieux, et plus tard contre l'église constitutionnelle.

Le premier volume, qui est à coup sûr le plus curieux des trois, est consacré tout entier aux cinquante premières années de la vie du personnage; il s'arrête au moment où l'ex-chanoine Baston se voit contraint de fuir en Angleterre. Le second relate les années d'exil; et le troisième fait connaître les dernières années. A proprement parler, ce ne sont pas des mémoires historiques, c'est une autobiographie, trop complète à certains égards, trop peu complète à certains autres, soit parce que les éditeurs ont supprimé à tort les détails intimes, soit parce que l'auteur s'est bien gardé de tout dire. L'abbé Baston semble avoir été singulièrement de son temps, avant la Révolution du moins; très correct, mais on ne peut plus positif, il paraît avoir été prêtre comme d'autres sont magistrats ou militaires, parce qu'il faut bien être quelque chose quand on n'est pas né dans l'opulence; ne lui demandons pas le zèle ardent des apôtres ou des missionnaires. Ce prêtre, qui n'écrit jamais à genoux comme saint Augustin, raconte assez gaiment les mensonges qu'il fit pour se tirer d'un mauvais pas ou les vengeances qu'il aimait à savourer. Il pourrait bien avoir à l'égard de ceux qui l'ont élevé par charité une certaine sécheresse de cœur, et peut-être ne faut-il pas croire tout ce que raconte à son avan-

tage ce Marbot en soutane. Il donne comme inédites des plaisanteries vieilles comme les rues (par exemple *Sequor asinum*, je suis un âne), et je crains bien que son imagination ne lui ait fourni, comme jadis au cardinal de Retz, historien des prétendus fantômes, des détails de haute fantaisie ; son prétendu rôle dans l'incendie de la foire Saint-Germain pourrait servir à prouver ce que j'avance.

Les jugements de Baston sur la Constitution civile du clergé qui a tari soudain la source de ses beaux revenus, sont bons à étudier ; ils sont d'un homme instruit, perspicace, mais singulièrement passionné, et justement les deux évêques constitutionnels de Rouen qu'il a attaqués, Charrier de la Roche et Gratien, sont au rang des « intrus » les plus dignes d'estime et de respect. Baston lui-même est contraint d'en faire l'aveu. Charrier de la Roche, ancien chanoine et comte de Lyon qui mourut évêque concordataire de Versailles, était un esprit de la plus rare distinction [1] ; attribuer à Baston, comme celui-ci le désire, la démission de Charrier en 1791 serait faire beaucoup trop d'honneur à Baston.

Somme toute, ces Mémoires, un peu longs et d'une allure parfois trop lente, sont intéressants. Néanmoins, le second volume est inférieur au premier, il est trop rempli d'anecdotes que raconte, sans songer à l'histoire, un voyageur qui paraît avoir oublié la patrie absente. Le troisième a plus de valeur, surtout quand il s'agit du Concile de 1811. Un portrait gravé se trouve en tête de ce troisième volume ; il est trop XVIIIe siècle et ne donne pas du personnage une idée avantageuse.

L'introduction est bien faite, sans prétention, et d'une grande sobriété, d'autant plus que l'un des éditeurs, M. l'abbé Loth, est fort gêné quand il parle de cet ennemi acharné des *intrus* qui fut lui-même, en 1813, l'adversaire de Pie VII et l'*intrus* de l'évêché de Séez. L'impression du volume est très soignée, l'annotation est suffisante, sauf p. 40, où il faudrait nommer Montazet, archevêque de Lyon, et p. 202, où il faut lire *hôtel de Pons*.

Un bon index, placé à la fin de l'ouvrage, en facilite singulièrement la lecture, et en définitive, il faut remercier la Société d'histoire contemporaine d'avoir favorisé cette utile publication.

A. GAZIER.

Y. BLAZE DE BURY. **Les Romanciers anglais contemporains.** Paris, Perrin, 1900, 1 vol. in-18 jésus, p. XXIII et 245.

Je reproche au livre de Mme B. de Bury de manquer d'unité et de

---

1. Charrier de la Roche, démissionnaire en 1791, est resté l'ami de Grégoire et des constitutionnels ; il existe de lui des lettres fort curieuses postérieures à 1795, une entre autres dans laquelle il donne à Grégoire une preuve péremptoire de la non-rétractation de Lamourette.

suite, de se contenter d'être une série d'études qui restent détachées les unes des autres, et ne constituent pas un livre sur le Roman anglais de notre temps. C'est une galerie de portraits littéraires, mais malgré les tentatives de synthèse — louables assurément, mais un peu incertaines de la préface — en dépit de l'influence visible exercée par la critique de M. Brunetière et d'une façon un peu plus lointaine par celle de Taine, cela ne forme pas une étude d'ensemble. Il y a une monotonie un peu fâcheuse aussi dans la façon dont l'auteur nous présente les différentes études séparées qui composent son œuvre : on aimerait à trouver plus de variété dans la façon d'exposer, moins de régularité.

Il y a dans ce livre des omissions que rien ne saurait expliquer. Le nom de Robert-Louis Stevenson n'y est même pas mentionné. Je me travaille en vain à chercher la raison de cette exclusion évidemment systématique. Serait-ce que Stevenson était né au nord de la Tweed et n'était pas de naissance Anglais, au sens strict du mot, mais Écossais ? La raison serait pauvre. Il faudrait alors exclure Walter Scott, par exemple, et Goldsmith de la littérature anglaise, l'un comme Écossais, l'autre comme Irlandais. Serait-ce que Stevenson étant mort ne compte plus parmi nos contemporains ? Mais sa mort est encore assez récente pour qu'il ait sa place parmi les romanciers de notre temps et d'ailleurs il y a dans le livre même de Mme B. de B. une étude sur Mrs. Oliphant, une Écossaise et qui est morte et une autre sur Élisabeth Browning. Encore une fois je n'explique pas, je constate.

Bien singulière encore est la façon dont se trouve traité l'homme de lettres le plus considérable du moment, M. Rudyard Kipling. De l'œuvre volumineuse déjà de Kipling qui comprend au moins un roman : *La lumière qui s'éteignit*, Mme B. de B. extrait en tout et pour tout une courte, et je l'admets volontiers, très remarquable nouvelle sur la vie du bas-peuple dans les faubourgs ouvriers de Londres. Je reconnais tout l'intérêt que présente cette brève et très forte étude de mœurs rudes jusqu'à en être presque sauvages, qu'il y a une véritable puissance dans le relief avec lequel l'auteur a dessiné les personnages de son drame ; mais ce conte est unique dans l'œuvre entière de Kipling : on ne découvrirait pas son pendant dans aucun de ses livres : c'est une véritable exception. Il ne peut donc en aucune façon être considéré comme représentatif de la manière de Kipling. Il semble que Mme B. de B. l'ait soupçonné elle-même quand elle écrit : « Il est pourtant une attitude de son talent qui nous est inconnue, c'est celle où il montre que tous les Fauves ne sont pas dans la Jungle et qu'il en reste de beaux exemplaires dans les faubourgs de Londres ». Dès lors il aurait été d'une bonne méthode de déclarer que cette attitude du talent de Kipling, pour me servir des termes mêmes de l'auteur, est particulièrement rare et il n'aurait été que juste, pour éviter d'égarer les idées par un jugement faux à force d'être incomplet, de dire au

moins un mot de Kipling romancier, créateur de types inimitables et désormais sûrs de vivre, comme la trinité fameuse des troupiers Mulvaney, Ortheris et Learoyd, peintre de la Jungle, conteur fantaisiste, plein de verve et d'humour, et de Kipling aussi porte-parole de l'impérialisme et champion populaire du chauvinisme britannique. Il y a plus. Dans une série d'études l'importance de chaque auteur se mesure un peu à la place qui lui est réservée dans le volume. Dès lors n'y a-t-il pas une véritable injustice à écraser en quelque sorte et à faire disparaître Kipling entre cette digne et excellente Mrs. Oliphant qui fut une mère de famille admirable et une infatigable ouvrière de lettres, mais dont l'œuvre, toute volumineuse qu'elle soit, est sans durée et sans valeur, et Sarah Grand, par exemple, qui connut jadis avec ses *Jumeaux Célestes* les joies du succès, mais dont la vogue sans raison n'a pas résisté au temps?

Il est toujours très délicat de reprendre un critique sur les appréciations qu'il porte sur la valeur des écrivains qu'il juge ; c'est évidemment affaire personnelle et subjective au premier chef. Je ne saurais cependant admettre sans faire des réserves, certains jugements de Mme B. de B. Sa sévérité à l'égard de Thomas Hardy et, en particulier, à l'égard de ce roman incomplet et bizarre à certains points de vue, mais puissant et courageux *Jude l'Obscur*, me paraît aussi excessive que son indulgence pour les défauts extravagants des *Jumeaux Célestes*.

Je reproche aussi à Mme B. de B. de n'avoir point fait ressortir tout ce qu'il y a de réellement artistique et sincère dans la façon dont Meredith comprend et traite les sujets qu'il choisit. Je ne crois pas qu'elle ait rendu pleine justice à ce talent si souple, si varié, si original souvent.

Malgré les critiques et les réserves que j'ai cru devoir faire, le livre de Mme B. de B. n'en reste pas moins intéressant et certainement sincère. La critique de Mme B. de Bury est toujours très personnelle et quelque difficulté qu'on puisse éprouver à se rallier à certains de ses jugements, on doit cependant rendre hommage à l'étendue et à l'exactitude de son information, à la clarté de son exposition, au soin évident qu'elle prend de son style, en un mot, à toutes les qualités réelles et solides qui font de son livre une tentative très honorable et une œuvre très distinguée.

J. Lecoq.

Les chefs-d'œuvre des musées de France : La peinture, par L. Gonse. — Paris, 1900, Société française d'édition d'art (May). 1 vol. in-4 de 350 p. avec 300 reproductions.

Avant comme après, l'inventaire général, méthodique, uniforme et

pratique, des musées de la province, reste à faire et à souhaiter. Mais le beau volume de M. Gonse, travail neuf et à peu près unique, aura le mérite d'y pousser plus efficacement que par des souhaits en l'air ou même des pétitions motivées : en faisant toucher du doigt l'étrange lacune qui reste à combler, et en mettant sous les yeux de tous, avec une bonne partie des chefs-d'œuvre anciens essentiels de nos musées, l'intérêt péremptoire de cet inventaire général. On s'étonne en effet, quand on remarque avec quelle rapidité relative des travaux de l'importance de l'inventaire général des archives départementales et communales, ou de celui des manuscrits des bibliothèques de France, ont été poussés et menés à bien, qu'il n'ait pas été organisé quelque chose d'analogue pour les musées et les œuvres d'art. Mais il est certain qu'ici les difficultés sont autres, et considérables.

D'abord, c'est le défaut d'une direction générale pouvant donner un mot d'ordre unique et exiger un travail constant de la part de tous les conservateurs de musée à la fois. Puis, il faut bien le dire, l'incompétence évidente de bon nombre de ces conservateurs, et leur propension forcée, dans le domaine des attributions, à prendre les copies ou les imitations pour des originaux. N'importe, même avec des attributions fantaisistes, (on pourrait toujours exiger des ??), un travail simultané et uniforme, complet quant au nombre des œuvres et exact quant à leurs dimensions et leurs sujets, qui serait vivement publié et livré à bon compte, rendrait des services inappréciables et doit être réclamé avec obstination. Qu'on n'oublie pas, au surplus, que les musées de province s'enrichissent surtout par les dons et les legs des collectionneurs (l'Etat n'y envoie guère que ce dont Paris ne se soucie pas); et que ceux-ci ont besoin d'être encouragés à cette œuvre pie, soit par la certitude que leurs tableaux seront bien exposés, soit au moins par celle qu'on en tiendra compte dans le monde des arts et qu'on saura où aller les admirer.

Pour revenir au livre de M. Gonse, il est intéressant de faire avec lui la promenade qu'il a tracée à travers les principales collections publiques de France (hors les musées nationaux de Paris et Versailles), de noter un choix de leurs œuvres essentielles (au moins les anciennes) et de les retrouver sous forme de reproductions généralement suffisantes et parfois superbes. Pourtant, n'oublions pas que l'on compte en France autant de musées que de jours dans l'année (ni plus ni moins), et qu'il n'est question ici que de 43 [1]. Ajoutons que le titre du livre, si séduisant, n'est pas, à tout prendre, parfaitement juste, attendu que : d'une part, il n'est presque question que des œuvres

1. Abbeville, Amiens, Aix, Angers, Avignon, Villeneuve et Carpentras ; Beaune, Besançon, Bordeaux, Pau et Tarbes ; Caen, Cherbourg, Castres, Dijon, Douai, Epinal et Langres ; Grenoble, Le Havre, Lille, Lyon, Le Mans, Toulon et Grasse ; Montauban, Montpellier et Perpignan ; Nancy, Nantes, Orléans, Le Puy, Reims et Laon ; Rennes, Rouen, Saint-Quentin, Toulouse, Tours, Troyes, Valenciennes.

anciennes, sur lesquelles, comme nous le disions, les musées de Paris ont toujours pratiqué un drainage aussi complet qu'ils ont pu ; que d'ailleurs, parmi les tableaux cités et même reproduits ici, il en est bon nombre, et trop, qui ne sont pas du tout des chefs-d'œuvre ; qu'enfin si l'on ne pouvait jeter un regard, même discret, dans les collections privées, dans ces galeries qui s'ouvrent parfois à l'occasion d'une exposition régionale et contiennent des œuvres plus dignes de la vedette que bien d'autres du musée de la ville, il était loisible de compter celles qui sont réellement publiques et qu'elles manquent.

Assurément, quand il faut choisir, il est bien difficile de contenter tout le monde, et l'on ne se défie jamais assez de son propre jugement quand on en est à éliminer ou à mettre au pinacle. « Rien d'essentiel n'a été omis », c'est possible, et encore faut-il s'entendre ; mais à côté de cet essentiel, tant de morceaux ont été admis qui ne le sont pas plus que tant d'autres qui ne l'ont pas été, que le champ reste ouvert aux réclamations. Quand on voit que Tarbes ou Abbeville, Cherbourg ou Castres, Toulon ou Laon n'ont pas été omis, du moins pour une ou deux pages, il reste permis de s'étonner que Poitiers ou St-Etienne, Nîmes ou Autun, Chartres ou Laval, aient été passés sous silence.

Surtout on remarquera l'omission de Chantilly, qui, à lui tout seul, eût dépassé en intérêt la plupart des musées de province. Ne pouvait-on considérer cette galerie, privée si l'on veut, mais publique tout de même, comme un de nos musées de France, et qui nous font le plus d'honneur ?

Il n'y a du reste qu'à louer dans l'attrait du texte de M. G., sa variété et sa bonne grâce, l'intérêt qu'il a pris à ses investigations et qu'il sait faire partager au lecteur, les rapprochements heureux qu'il a pris soin d'évoquer. C'est une précieuse contribution à l'histoire de l'art français surtout (les œuvres anciennes et étrangères ayant été rarement laissées à la province). On ne peut également que se féliciter des reproductions éparses en grand nombre à travers l'ouvrage [1]. Il en est d'admirables, il en est de fort curieuses, qu'on ne connaissait pas ; il en est aussi d'inutiles, soit qu'elles ne rendent aucunement la valeur supposée de l'original, soit qu'elles montrent trop bien qu'il n'en a pas. Et ceci ne contribue pas peu à faire faire au lecteur la réflexion qu'elles ont pris la place d'autres qui étaient plus nécessaires, à son avis, et qui ne sont même pas mentionnées dans tout le volume.

---

1. Il faut citer parmi les plus remarquables, (hors texte), le *La Tour* d'Amiens et celui d'Aix, le *Greuze* d'Angers, l'*Ingres* d'Aix, le *Paris Bordone* de Douai, le *Velasquez* et le *Vivien* de Rouen, le *Largillière* et le *Prudhon* de Lille. Par contre les *Pérugin* de Caen et de Lyon, les *Van Dyck* de Lille, le *Lancret* de Nantes, les *Delacroix* de Bordeaux et de Rouen, le *Lawrence* de Besançon, le *Rembrandt* d'Epinal, sont bien médiocres comme reproduction (dans le texte), et pourtant font encore honte à certains portraits placés hors texte et qui ne méritaient pas tant d'honneur.

M. Gonse annonce un second volume, qui sera consacré aux *objets d'art.* Il faut l'en féliciter d'avance : quelques lacunes qu'on y puisse trouver, chacun pour sa part, ce sont là des travaux de temps et de peine, méritoires et qu'on ne saurait trop louer.

Henri de Curzon.

— M. G. Steuder donne aujourd'hui dans la collection des *Klassische Ausgaben der griechischen Philosophie*, publiée à Halle, une édition du *Gorgias* de Platon. Cette édition est destinée exclusivement aux étudiants en philosophie. L'auteur suit en général le texte de Schanz ; il propose, p. 501 A, un changement qui consiste à ajouter καί devant κομιδῇ, addition qui ne nous paraît pas très heureuse. L'explication donnée de l'expression τὰ μὲν ἄλλα καθάπερ, p. 451 B, n'est pas claire ; il suffisait de dire que c'était là la coutume usitée pour désigner ce que nous appelons un amendement à un projet de loi. — A. M.

— Le travail que publie M. H.-J. Lulofs sur Antisthène considéré comme rhéteur (*De Antisthenis studiis rhetoricis*, Amsterdam, A. Spin, 1900, 1 vol. in-8 de 118 p.) est soigné, quoique les références bibliographiques soient insuffisantes (voir par exemple, p. 1, note 3). Le chapitre le plus intéressant est consacré aux études du philosophe sur Homère ; le chapitre sur le style d'Antisthène rendra des services ; le jugement général sur ce style aurait pu être plus développé ; il faut noter qu'Antisthène n'a pas cherché à éviter l'hiatus. L'ouvrage contient le texte des deux déclamations d'Ajax et d'Ulysse, attribuées par Diogène Laerce au philosophe. M. L. accepte cette attribution et réfute par des arguments qui semblent probants l'opinion contraire soutenue récemment par Radermacher, Rhein. Mus. 1892, p. 569-577. Le texte des deux déclamations est accompagné d'un bon commentaire ; l'auteur a proposé quelques corrections qui sont peu acceptables. Un index ou au moins une table de matières aurait été fort utile. — A. M.

— M. Martin P.-N. Nilsson a écrit des *Studia de Dionysiis Atticis* (Lund, Möller, 1900, 1 vol. in-8, p. 162) pour défendre l'explication présentée par Boeckh dans son travail intitulé *Vom Unterschiede der attischen Lenaen, Anthesterien und ländlichen Dionysien* (Op. min. V, p. 65) ; le titre de l'opuscule en fait prévoir déjà les conclusions. L'opinion de Boeckh fut combattue dès l'origine par F. K. Fritzsche, en 1837, plus tard, en 1854, par W.-P. Rinck, enfin plus récemment par Otto Gilbert, dans son livre *Die Festzeit der Attischen Dionysien*, 1872. D'après ce dernier savant, non seulement les Lénéennes mais aussi les Dionysies champêtres étaient réunies aux Anthestéries. C'est cette thèse que combat M. N. qui soutient qu'il faut s'en tenir à l'opinion de Boeckh. La discussion porte donc exclusivement sur les origines de ces diverses fêtes. On sait combien ces questions d'origine sont obscures et difficiles. Plusieurs des explications de M. L. soulèvent des objections, mais le travail est soigné et sera utile ; l'exposition est un peu obscure. En plusieurs endroits de son livre, par exemple, sur les changements de lieu dans la comédie des *Acharniens,* M. L. s'occupe d'Aristophane ; ce qu'il dit ne présente rien de bien nouveau. — A. M.

— Le nom de M. Edward Capps est connu de tous ceux qui s'occupent du théâtre grec ; dans la fameuse question sur le λογεῖον, il a pris très fermement position. Il publie aujourd'hui, dans l'*American Journal of Philology*, vol. XX, p. 388-405, un article sur les catalogues des vainqueurs aux Dionysies et aux Lénéennes,

cf. Corp. insc. Attic. II, 977. Cette inscription, qui est composée de plusieurs fragments, est d'une haute importance pour l'histoire du théâtre à Athènes ; elle a déjà été étudiée par Bergk et Köhler. M. Cats propose une classification des divers fragments différente de celle que donne le Corpus ; la discussion de M. Capps semble très probante. — A. M.

— Le 28e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de MM. Daremberg et Saglio avec le concours de M. E. Pottier, (Paris, Hachette; *Lab-Leg*; V, pp. 881-1.044) vient de paraître. Il contient les articles suivants : *Labronios*, *Labyrinthus*, *Lanx*, *Lecythus* (E. Pottier); *Labrum*, *Lakaina*, *Lakonikai*, *Lanius*, *Larophorum*, *Lasanum* (E. Saglio) ; *Lac*, *Laniarium*, *Lanius* (A. Baudrillart) ; *Lacedaemoniorum respublica* (Fustel de Coulanges); *Lacerna*, *Lacuna*, *Lacunar*, *Laquear*, *Lacus*, *Lacusculus*, *Laganum*, *Lana*, *Largitio*, *Latrina* (H. Thédenat); *Laeti*, *Lampteria*, *Lapidatio*, *Latifundia*, *Latini*, *Latrocinium*, *Lautia*, *Legatio* (Ch. Lécrivain) ; *Laetitia* (A. Blanchet); *Lagena*, *Laphria* (Couve) ; *Lamia*, *Lares*, *Laruae*, *Latinus*, *Lauerna* (Hild); *Lampadarius*, *Lampas*, *Lanterna* (Toutain) ; *Lampadêdromia* (A. Martin) ; *Lancearius*, *Legatio* (Cagnat) ; *Lapidarius*, *Lapicida*, *Lapides*, *Lauatio*, (A. Jacob) ; *Lapidatio* (G. Glotz); *Lasa* (J. Martha) ; *Lateres* (Babelon); *Latona*, *Latonia* (F. Durrbach) ; *Latrocinium* (G. Humbert) ; *Latrunculi*, *Laudatio* (G. Lafaye) ; *Lébès*; (A. de Ridder) ; *Lectica*, *Lectus* (P. Girard) ; *Lectisternium* (Bouché-Leclercq) ; *Lector* (Boissier) ; *Legatum* (Cuq).

—M. P. Rasi nous a adressé un compte rendu de la 2e édition O. Keller des odes d'Horace (*Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, XXVIII, 6 p. in-8) et des notes parues dans le *Bollettino di Filologia classica* (VI, août-sept. 1899 ; 6 p. in-8) : *Della frase oratiana Stans pede in uno* (*Sat.* 1, 4, 10) ; *Sulla chiusa bisillabica del pentametro latino*. M. Pascal avait proposé d'entendre : *Stans pede in uno* : « Se tenant à un seul mètre. » M. R. rappelle que cette interprétation a déjà été proposée par le hollandais J.-A. Ch. van Heusde. Il la repousse d'ailleurs, avec raison. M. Rasi restitue à Ovide la loi de la finale disyllabique dans le pentamètre, attribuée à Tibulle par M. Ussani. — P. L.

— M. G. Curcio nous a envoyé deux études littéraires parues à des époques différentes dans la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica* : 1° *Grazio poeta didattico* (15 pp. in-8, Torino, Loescher ; Rivista, XXVI, 1898) ; et : 2° *Il Cynegeticon di M. A. Olimpio Nemesiano* (18 pp. in-8, Torino, Loescher ; *Rivista*, XXVII, 1899). Ces deux articles aboutissent à des conclusions analogues : Grattius n'a pas imité, et probablement n'a pas connu, l'œuvre de son devancier, Xénophon ; Nemesianus n'a pas imité, et probablement n'a pas connu, l'œuvre de Grattius. A cette discussion, M. Curcio a joint quelques remarques destinées à caractériser chacun des deux poètes. — P. L.

— Avec une ardeur incessante et un zèle qui mérite beaucoup d'éloges, M. Garofalo continue ses études d'histoire ancienne. Parmi les nombreux travaux qu'il a publiés récemment, nous citerons : 1° *Studi sulla Storia Spartana dei primi decenni del Secolo IV a. C.*, opuscule de 62 pages, consacré à l'histoire de l'hégémonie spartiate en Grèce, qui n'apporte rien de nouveau, mais qui résume assez exactement les travaux antérieurs ; nous avons été cependant assez surpris de ne rencontrer qu'une seule fois, dans la bibliographie luxuriante qui occupe le bas de toutes les pages, le nom d'E. Curtius, et de n'y point rencontrer du tout celui de P. Guiraud, le savant historien de la propriété foncière à Sparte, ni celui de Fustel de Coulanges. — 2° Un article, inséré dans le *Boletin de la Real Academia*

de la *Historia* de Madrid, et intitulé : *Iberi nella Gallia*, travail documenté et intéressant sur un sujet qui malheureusement ne peut pas être fouillé bien profondément, parce que les documents contemporains font défaut, et qui ne peut pas fournir de conclusion précise ; — 3° Une étude *De Asturia*, dans laquelle M. Garofalo a exposé tout ce que les inscriptions et les textes peuvent nous apprendre sur l'Asturie à l'époque romaine ; l'auteur a tiré, croyons-nous, de ces matériaux un peu restreints, un très bon parti ; nous regrettons seulement que l'ensemble donne plutôt l'impression d'une suite de notes très consciencieuses que d'un travail bien composé et rigoureusement développé. Depuis quelque temps M. Garofalo s'occupe avec prédilection de l'Espagne romaine ; c'est là un sujet presque neuf, qui attend encore son historien. Nous souhaitons que le savant professeur de l'Université de Messine le traite à fond. — J. Toutain.

— M. A.-G. Peskett (president and tutor of Magdalene College, Cambridge), qui a déjà édité dans les Pitt Press series, le premier livre de la Guerre civile (1890) et la seconde philippique de Cicéron, donne aujourd'hui le troisième livre de la Guerre civile (2 sh. 6). Il a utilisé, comme il était naturel, pour le texte, les éditions de Kübler et de Holder ; pour le commentaire et pour les cartes, l'ouvrage de Stoffel. Beaucoup de soin et partout une extrême netteté. Pourquoi aucun sommaire ? — É. T.

— Signalons dans la *Classical Review* de novembre un article de M. Albert Clark, où il résume les recherches qu'il a faites sur plusieurs mss. des discours de Cicéron (*Pro Milone, Pro Marcello, Pro Ligario, Pro rege Dejotaro et Philippiques*). M. Cl. y énumère et y commente les variantes les plus intéressantes, tout en indiquant en quoi ses vues sur le classement des mss. diffèrent de celles qu'adoptent les précédents éditeurs. Les collations complètes paraîtront prochainement dans un nouveau volume de la série de textes d'Oxford. — É. T.

— M. Adrien Gentil, capitaine d'artillerie, vient de publier à la librairie Dauphinoise de Grenoble une traduction en vers français des Géorgiques (142 pages, grand in-12) ; livre de luxe en tous les sens, mais qui prouve que les traditions les plus sévères sont heureusement tenaces en notre pays. M. G. s'adresse avec confiance « aux amis de la nature et de la pure poésie classique ». Il a senti et il aurait voulu rendre « le charme de Virgile » : le poète latin « fait penser ;... un vers, un mot suffisent pour que l'esprit complète l'ébauche de l'impression ressentie, et dans le sens qui lui convient » ; et, pour appuyer sa remarque, M. G. commente avec goût et beaucoup d'esprit plusieurs vers des Géorgiques (II, 429 ; I, 402). Voilà qui fera passer sur tout ce qui paraîtrait un peu faible ailleurs : abus des épithètes, et surtout ce défaut : pourquoi, en un temps comme le nôtre, pas plus de décision et d'audace dans le vocabulaire et dans le rythme ? Virgile est peut-être de tous les classiques celui qui, pour le style et la création de mots et de tours nouveaux, a le plus risqué ; le traduire avec timidité serait sûrement le trahir. — É. T.

— Nous avons reçu une petite brochure de 26 pages, intitulée : *Les Épigrammes de Martial* et le témoignage qu'elles apportent sur la société romaine ; lecture faite dans la séance générale de l'institut national genevois, le 21 mars 1900, par Paul Oltramare, professeur à l'université de Genève. C'est, en l'entendant dans le meilleur sens, une des « grandes leçons », telles qu'elles se faisaient et se feront dans les universités de tous les pays et de tous les temps, avec les qualités et les défauts du genre : ici connaissance sérieuse du sujet, mais justement, à cause de son étendue, exposé qui reste trop général et où reviennent forcément des thèmes trop connus (biographie de Martial ; développement historique de l'épigramme, etc.),

citations prévues, etc. Si cette brochure ne contient rien de nouveau, reconnaissons qu'elle est intéressante et d'une très bonne langue. A remarquer encore, en plus d'une page, l'écho de bonnes publications récentes, par exemple du livre de M. Gsell sur Domitien. — T.

— Le mémoire de M. Ch. E. Bennett dont j'ai rendu compte (*Revue*, n° 14), a été l'objet d'un article de M. Elmer, *The Latin prohibitive again*, dans l'*American Journal of philology*, XXI, n° 1, 12 pp. in-8. M. Elmer, comme on le devine, répond aux critiques de M. Bennett. — P. L.

— Une autre polémique est soutenue par M. Ch. E. Bennett, à propos de sa théorie quantitative du vers latin (cf. *Revue*, 1899, n° 39). Il publie : *Rhytmic accent in Ancient verse, a reply* (Baltimore, 1900 ; *American Journal of philology*, XX, n° 4, pp. 412-428). C'est une réponse à une critique de M. Hendricksen dans la même revue, n° 2, pp. 198-210. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 novembre 1900.

M. le secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Emile Chatelain, Chavannes, Paul Girard, Leger, Ant. Thomas, Ulysse Robert, Noël Valois, posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ravaisson.

M. de Lasteyrie, qui préside la séance, adresse à M. Henri Wallon, secrétaire perpétuel, les félicitations de l'Académie, à l'occasion de l'anniversaire de son élection, qui remonte au 22 novembre 1850. Il lui remet ensuite la médaille d'or qui a été frappée en son honneur, et qui est l'œuvre de M. Chaplain, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

M. Wallon remercie l'Académie dans une allocution où il raconte la première partie de la vie, politique et littéraire, de son prédécesseur, Quatremère de Quincy.

M. Grégoire Tocilesco fait une communication sur trois inscriptions du Musée de Bucarest : 1° un fragment d'inscription cunéiforme, qui fait partie de la grande inscription d'Asur-nasir-pals (885-860 a. C.) ; 2° une inscription hiéroglyphique, qui est un fragment de la *Litanie du Soleil ;* 3° une inscription comminatoire grecque, identique à une inscription de Rhénée, autrefois publiée par Le Bas.

M. le Dr Hamy présente quelques observations sur un volume intitulé : *Das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung, eine altmexikanische Bilderhandschrift der Bibliothèque nationale in Paris*, publié à Berlin par M. Ed. Seler, aux frais de M. le duc de Loubat, qui poursuit depuis près de dix ans la publication de fac-similés des principaux mss. du Mexique et de l'Amérique centrale.

M. Senart fait une communication sur les travaux de l'Ecole de l'Extrême-Orient.

M. Salomon Reinach lit une note sur l'inscription qui surmontait l'entrée de la niche où fut découverte la Vénus de Milo. Il propose de cette inscription une restitution nouvelle et insiste sur le fait que cette inscription n'a rien de commun avec la Vénus. M. Reinach parle ensuite des inscriptions gravées sur les bases des deux hermès trouvés avec la Vénus et affirme qu'elles aussi sont tout à fait étrangères à cette statue. Celle de la base du terme d'Héraclès jeune devait appartenir à une sculpture toute différente et d'au moins un siècle postérieure au chef-d'œuvre du Louvre.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 52-53 — 24-31 décembre — 1900

W. Wundt, **Vœlkerpsychologie,** Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von *Sprache, Mythus* und *Sitte*. — Erster Band. **Die Sprache,** Erster Theil. In-8°, xv-627 p. Leipzig, 1900.

Après avoir parcouru le champ tout entier de la philosophie et après avoir renouvelé la psychologie, l'illustre professeur de philosophie de Leipzig, M. W. Wundt, aborde enfin la psychologie sociale (*Vœlkerpsychologie*). Comme l'indique le titre, il se propose de traiter ce sujet en trois volumes : la langue, le mythe, les mœurs ; la première moitié du premier de ces trois volumes, celui sur la langue, a seule paru jusqu'à présent [1].

Les linguistes ne peuvent que se réjouir de voir un savant tel que M. W. collaborer à l'étude du langage et y apporter des points de vue nouveaux. On le sait en effet, et le lecteur des *Antinomies linguistiques* de M. Henry et de la *Sémantique* de M. Bréal l'ignore moins que personne, la linguistique s'est transformée au cours du xixe siècle ; alors que le point de vue logique avait entièrement dominé au xviie et au xviiie siècles, on s'est convaincu peu à peu que la langue n'avait absolument rien à faire avec la logique et que, si le linguiste a beau-

1. La seconde partie du tome I a paru pendant que cet article était à l'impression.

coup à apprendre de l'anatomie, de la physiologie, de la sociologie et surtout de la psychologie, il n'a absolument rien à demander au logicien que les principes généraux de la méthode scientifique. Mais les linguistes dont l'éducation est en général historique et philologique n'ont pu tirer de ces sciences tout le parti qu'il faut et il est singulièrement heureux qu'un maître de la psychologie moderne et vraiment scientifique consacre au langage une étude approfondie.

En une introduction qui ne se rapporte pas seulement au présent volume mais à tout l'ouvrage, M. W. définit l'objet de la psychologie sociale : l'étude des phénomènes psychiques sur lesquels repose le développement général des sociétés humaines ; toute considération des actions individuelles et des événements particuliers en est naturellement exclue. Ces phénomènes psychiques résultant de l'existence des sociétés présentent des caractères propres très importants, dont le plus essentiel sans doute est la continuité ; et, en ce sens, on peut parler de l'âme d'un être social comme de l'âme d'un individu, étant bien entendu que le psychologue n'a jamais à se poser la question de savoir si cette âme est une réalité substantielle, mais simplement à examiner les relations de succession et de similitude des phénomènes observés. Ainsi comprise, la psychologie sociale est avec la psychologie expérimentale la seule science auxiliaire de la psychologie : alors que la psychologie expérimentale étudie les faits élémentaires de la conscience individuelle, la psychologie sociale permet d'étudier avec l'objectivité nécessaire les phénomènes psychiques complexes qui ne sont pas accessibles à l'expérience.

Pour rendre compte du langage en psychologue, M. W. remonte d'abord jusqu'aux faits les plus élémentaires : le premier chapitre est consacré aux mouvements expressifs par lesquels se traduisent les émotions et les sentiments. — Le deuxième chapitre a pour objet la langue des gestes : des langages de ce genre ont été signalés et plus ou moins complètement étudiés chez les sourds-muets, chez les Napolitains, chez les moines, chez les Indiens d'Amérique, etc. ; M. W. s'efforce d'en dégager les traits communs ; toute cette partie du livre est neuve et fort curieuse, mais l'auteur, qui a eu pleinement raison de consacrer à ce sujet un chapitre spécial, ne met pas assez en relief le fait que la langue des gestes est à bien des égards une simple transposition, nécessairement très simplifiée, du langage articulé plutôt qu'un développement vraiment indépendant.

Avec le troisième chapitre on arrive au langage articulé, l'auteur y étudie les sons du langage. Il parle d'abord assez brièvement des sons en tant qu'ils servent à l'expression des émotions puis des cris et du chant chez les animaux : on n'a pas encore de notions précises sur toute cette question et on n'en aura pas aussi longtemps qu'on n'aura pas institué des expériences méthodiques en enregistrant mécaniquement les sons. Vient ensuite la langue des enfants ; ici les travaux

préparatoires sont plus abondants, mais encore bien insuffisants et l'exposition s'en ressent ; M. W. insiste surtout sur le fait que le langage des enfants ne comporte aucune part d'invention et de création et que tout y résulte de l'imitation du langage des adultes et il semble bien qu'il ait raison : la part d'*invention* de l'enfant a paru très faible et peut-être tout à fait nulle partout où l'on a analysé d'une manière sensiblement complète les éléments constituants de son langage. Quand M. W. a pu observer par lui-même et suivre le développement des phénomènes, il a obtenu des résultats relativement précis et, par exemple, la manière dont les divers points de départ et l'acquisition de langage sont indiqués, p. 290 et suiv., est vraiment admirable. Mais l'extrême insuffisance des travaux antérieurs auxquels il a dû recourir se traduit par les raisonnements singulièrement fragiles dont il est plus d'une fois amené à se servir. Par exemple, p. 288, il admet que les différences d'articulations que présentent les diverses langues résultent, en partie du moins, de différences de races et la raison sur laquelle il s'appuie est que, quand il a appris une langue étrangère, l'enfant même le mieux exercé présente en la parlant des traces de sa langue maternelle : ceci prouve seulement que les habitudes articulatoires prises en apprenant une première langue sont indélébiles ; pour établir une influence de race, il faudrait montrer qu'un enfant allemand, transporté dès sa naissance au milieu de Français et n'ayant jamais entendu d'allemand, présenterait des traces de prononciation allemande. Ailleurs, p. 298, pour établir que ce n'est pas par incapacité d'émettre certaines articulations que l'enfant substitue certains phonèmes à d'autres, M. W. constate que le même enfant qui dit *Tind* pour *Kind* et *Peipe* pour *Pfeife* dit *Gack* pour *Gasse* et *Faata* pour *Vater :* mais cet enfant n'a-t-il pas appris à dire *Kind* avant de savoir prononcer les gutturales et *Gasse* seulement après ? alors *Tind* serait la conservation d'un état plus ancien ; quant à *Pfeife* et *Vater*, il est clair que *pf* de l'un et *f* de l'autre ne sont pas comparables et que le second *p* de *Peipe* s'explique par une assimilation. Tous ces faits appellent des recherches plus précises dont l'exposition même de M. W. fait ressortir l'urgente nécessité. — L'auteur traite ensuite des interjections et termine le chapitre par une importante étude sur les mots imitatifs; il montre à quelles difficultés inextricables on se heurte si l'on cherche dans les mots de ce genre une imitation des bruits extérieurs par les sons du langage ; et il conclut que ce ne sont pas les sons mais les *mouvements articulatoires* qui expriment l'impression extérieure ; il s'agit, comme le dit l'auteur, de véritables *gestes phonétiques* (*lautgeberden*). Il faut lire dans l'ouvrage toute cette théorie si neuve et, ce semble, si satisfaisante. Et l'on ne devra pas se laisser arrêter par les erreurs, les théories vieillies et les invraisemblances de détail qui vicient à peu près tous les exemples cités ; car il serait aisé de les remplacer par de meilleurs.

Le chapitre suivant, sur le changement phonétique, était le plus difficile à faire pour un auteur qui n'est pas proprement linguiste; car il s'agit ici des phénomènes linguistiques dont l'étude a été poussée le plus loin et il est impossible d'en parler avec correction sans connaître à fond les faits, et sans posséder d'une manière intime la méthode linguistique; on ne saurait dire que M. W. ait surmonté cette difficulté, sans doute absolument insurmontable. Il est difficile, par exemple, de lui faire grief de ne point connaître le *Patois de Cellefrouin* de M. Rousselot et la *Dissimilation consonantique* de M. Grammont, deux livres qui ne sont pas d'un abord très facile même pour les spécialistes; mais il ne paraît pas possible de faire une théorie de la phonétique en négligeant des ouvrages où sont présentées des vues si importantes et qui renouvellent si essentiellement le sujet. On lira donc avec intérêt les observations générales par lesquelles débute le chapitre; mais, au fur et à mesure que M. W. est amené à serrer les faits de plus près, on sent qu'il est de plus en plus à côté. On ne voit pas qu'il tienne compte nulle part des caractères les plus remarquables des grandes altérations phonétiques : le fait que tous les enfants nés en un même temps, en un même lieu les présentent indépendamment, le fait qu'elles tendent à se produire indépendamment dans toutes les localités d'un domaine linguistique homogène, le fait enfin que les enfants affectés sont incapables de reproduire l'articulation ancienne. — Si l'on veut avoir une idée du vague extrême avec lequel les questions sont traitées, on peut voir, par exemple, dans l'étude sur les causes du changement phonétique le paragraphe consacré aux mélanges de races : l'influence de la race proprement dite et celle de la différence de langue ne sont nullement distinguées, bien que ce soient évidemment deux choses tout à fait distinctes; les changements immédiats résultant d'une assimilation imparfaite de la langue apprise par le peuple qui change de langue ne sont pas non plus distingués des altérations ultérieures qui se produisent après le changement de langue dans la transmission du langage de génération en génération, bien que ces deux faits soient eux aussi d'*espèces* absolument différentes. — Trop souvent enfin M. W. s'attarde à discuter des théories abandonnées depuis longtemps : il était vraiment bien inutile de critiquer l'idée que les peuples germaniques, lors de la *lautverschiebung*, se seraient efforcés de maintenir la distinction indo-européenne de trois types de consonnes : le fait qu'une pareille théorie se trouve dans une édition récente d'un livre de M. Max Müller ne prouve pas qu'elle ait cours aujourd'hui encore, mais seulement que les livres actuels de M. Max Müller sur la linguistique reproduisent les idées d'il y a trente ou quarante ans. — Toutefois, l'idée fondamentale du chapitre, que les changements phonétiques reposent en principe sur des faits psychiques est profondément juste; M. W. s'est rencontré sur ce point avec M. Rousselot et M. Grammont et ses vues viennent très

heureusement confirmer et généraliser celles que ces savants avaient déjà émises.

Avec le cinquième chapitre, sur la formation des mots, M. W. rentre sur un terrain plus proprement psychologique et l'intérêt de l'ouvrage redevient très vif. A l'aide des études sur l'aphasie il montre combien le mot est chose complexe au point de vue psychologique ; il indique toute l'insuffisance des schémas par lesquels on a cherché à suppléer à une connaissance vraiment intime des fonctions cérébrales qui manque encore ; il ne paraît d'ailleurs pas connaître les recherches si précises faites par M. Déjerine et ses élèves sur cette question de l'aphasie, recherches d'où ces schémas abstraits et purement imaginaires sont bannis et on ne peut pas ne pas remarquer à ce propos que M. W. dont la lecture en allemand est très étendue a beaucoup moins profité des travaux publiés dans les diverses langues étrangères (il n'y a là d'ailleurs rien qui soit particulier à l'illustre philosophe de Leipzig ; il est curieux de voir à quel point la bibliographie des auteurs de chaque pays est restée en général étroitement nationale). — Toute l'étude qui suit sur les représentations de mots est l'une des parties de l'ouvrage les plus instructives pour le linguiste ; on y trouvera une analyse profonde de la manière dont se fait l'aperception des mots et du rôle qu'y joue la reconnaissance des mots connus ; et cela permettra d'expliquer des faits obscurs et jusqu'à présent trop peu étudiés. Par exemple le fait que certains éléments du mot peuvent suffire à éveiller l'impression du mot entier et cela sans que l'on éprouve l'impression d'un manque, permet de concevoir comment un mot long peut perdre certaines de ses parties, comment par exemple τριάκοντα peut devenir τριάντα. — Il y aurait plus de réserves à faire sur le reste du chapitre où M. W. traite des racines, du redoublement, de la composition, tous sujets purement grammaticaux, et les exemples, en particulier, laissent trop voir que M. W. a négligé de consulter les éminents linguistes qui font de la faculté de philosophie de Leipzig le centre linguistique le plus remarquable du monde entier. Mais on y trouve aussi une foule de remarques importantes, et il convient de signaler d'une manière toute spéciale la protestation de l'auteur contre la trop fameuse classification en langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles (p. 551 et suiv.) : une seule classification a une valeur scientifique et une véritable utilité, c'est la classification génétique. Toute autre est purement fictive.

S'il a semblé utile de ne pas taire à un homme tel que M. Wundt certaines réserves, il importe de dire en terminant que son livre n'est pas de ceux qui résument des travaux antérieurs, mais de ceux qui ouvrent une voie et que, dans de pareils ouvrages, les erreurs même sont fécondes : ce sont erreurs d'esprits originaux et hardis qui savent créer dans la science des parties nouvelles.

A. MEILLET.

Grammatik der Prakrit-Sprachen, von R. Pischel. (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, I, 8.) Strasbourg, Trübner, 1900, Gr. in-8, 430 pp. Prix : 21 mk. 50.

Laissons la parole à l'auteur (§ 44, p. 47) : il sait mieux que personne ce qu'il a voulu faire, et son nom à lui seul est garant qu'il l'a fait.

« Dans cette grammaire on a pour la première fois essayé d'étudier parallèlement tous les dialectes prâcrits, en les éclairant de toute la documentation dont nous disposons à cet effet. Depuis Lassen, nous avons appris à en connaître deux qu'il ignorait et un qui lui était à peine accessible, les trois plus importants par eux-mêmes et par leur littérature : l'ardhamâgadhî, la jaina-mahârâsh*t*rî et la mahârâsh*t*rî. Personnellement j'y ai joint la *dh*akkî, la dakshi*n*âtyâ, l'âvantî et la jaina-çaurasênî, dont nous ne possédons jusqu'à présent que peu de spécimens. J'ai soumis à une revision approfondie ceux de la çaurasênî et de la mâgadhî... » Ajoutons, pour être complet, que les formes notables du prâcrit épigraphique sont relevées avec grand soin, et que l'apabhra*m*ça, qui est sûrement un prâcrit, bien que les grammaires indigènes lui marchandent cet honneur, figure en bonne place dans la phonétique et la morphologie.

Ce dernier trait suffit à indiquer l'attitude que sait prendre M. Pischel à l'égard de nos maîtres hindous.

Peut-être s'exagère-t-il parfois leur valeur documentaire : elle n'est pas indiscutable en sanscrit même, où nous avons bien plus de moyens de la contrôler, et Whitney, dont l'acerbe critique exagérait par réaction en sens inverse, nous a appris ce que recèle de balourdises le texte de l'infaillible Pâ*n*ini. Mais du moins ces autorités n'interviennent-elles jamais, chez M. Pischel, que comme témoins, et non comme juges : il repasse au crible leurs matériaux, et ne se fait pas faute de dénoncer leurs étymologies arbitraires, leur phonétique naïve et les identifications dont elle s'étaie, comme cet impossible changement de *ta* ou *da* en *va* (§ 246, p. 173) dont il fait justice en quelques lignes implacables [1]. Voilà parler, et nombreuses sont les pages de ce livre qui n'appellent pas l'ombre d'une réserve. On n'en dirait pas toujours autant des discussions, d'ailleurs très sobres, avec les contemporains : il en est dont on n'aperçoit pas nettement la raison d'être. Ainsi, dès la p. 5, M. P. débaptise l'idiome que M. Senart avait appelé « prâcrit monumental », et préfère le dénommer « dialecte des cavernes ». C'est, dit-il, qu'il se rencontre *surtout* dans les cavernes :

---

1. La belle étymologie de *nakshatra* « signe du zodiaque lunaire », par **nak-kshatra* « qui règne [alternativement] sur [chaque] nuit », doit être toute nouvelle, puisque le Dictionnaire de M. Uhlenbeck (1899) l'ignore encore. M. Pischel a la coquetterie d'indiquer négligemment et comme en passant (§ 270, n. 3) cette heureuse trouvaille.

sans doute ; mais encore ces *cavernes* ne sont-elles qu'une partie des *monuments* qui l'attestent, et non moins certainement cet idiome est un *prâcrit*. Dès lors, à quoi bon changer le terme conventionnel ?

Il ne saurait entrer dans mes intentions de suivre M. P. dans le minutieux et infini détail de ses imposantes statistiques ou de ses délicates analyses, ni même de résumer le plan général de son ouvrage. On sait bien d'avance ce qu'il doit nécessairement contenir, et, si volumineuse que soit une grammaire, la table des matières est toujours la même. Il suffit de constater que celle-ci est entièrement à la hauteur de la méthode et de l'érudition contemporaines.

En phonétique, la brévité éventuelle de l'*e* et de l'*o* est toujours indiquée. C'est parfait ; mais j'avoue que j'aurais voulu mieux encore. Les sanscritistes se dispensent de marquer la longueur de l'*e* et de l'*o*, parce qu'en sanscrit ils sont toujours longs. Cette quasi-négligence, fort excusable, ne va pas sans quelque inconvénient ; et, pour ma part, quand je n'écris pas pour les seuls sanscritistes, j'ai pris l'habitude d'orthographier *ê* et *ô*, depuis que j'ai entendu un savant très distingué prononcer le nom du *sôma* comme le français *il somma*. A plus forte raison cette précaution serait-elle de mise dans la transcription de langues moins connues, où l'*e* et l'*o* peuvent avoir l'une et l'autre quantité. On dira qu'en marquant la brévité on indique tacitement la longueur ; mais j'ai retenu de mes vieilles études de droit que *utile per inutile non vitiatur* [1].

Ainsi qu'il convient à un ensemble de dialectes dont chacun à son tour n'est qu'un agrégat de sous-dialectes inconnus, la norme phonétique est ici extrêmement flottante : non pas, bien entendu, qu'il n'y ait point de loi ; tout au contraire, il y en a un très grand nombre, en ce sens que plusieurs possibilités phonétiques se sont réalisées en divers temps et en divers lieux, puis se sont fondues artificiellement en un tout. Les processus d'évolution n'en demeurent pas moins clairs dans la plupart des cas : ainsi l'assimilation et la dissimilation vocaliques (§§ 50 sqq.) jouent évidemment un rôle très prépondérant, et les prâcrits ressemblent beaucoup à ces idiomes créoles où fr. *froid* devient *furua*, fr. *plume*, *pilim*. Les nuances de prononciation de l'*r* sanscrit, si difficiles à inférer des définitions indigentes des Prâtiçâkhyas, auraient chance de ressortir d'un examen attentif du traitement prâcrit de voyelle brève devant un groupe commençant par liquide (§§ 62 sqq.) ; et la mutation éventuelle de palatale en dentale, malgré la généralité de la loi qui la résume (§ 215, p. 155), ne semble guère se produire que devant voyelle ou semi-voyelle palatale, c'est-à-dire dans les mêmes conditions que pour gr. τε = sk. *ca*, ou pour l'al-

1. Il est fâcheux, dans une impression aussi soignée, que l'alignement du pointage sublinéaire ne soit pas le même pour toutes les lettres : lorsqu'un *n* et un *d* pointés se trouvent côte à côte, l'effet est pénible à l'œil.

ternance sk. *upajîka* (A. V. VI, 100, 2) *upadika* [1]. Quand la phonétique semble en défaut, c'est qu'elle n'est pas seule en jeu : ainsi, comme le remarque M. P. (§ 265), le *v* de *bâva*tthim « 62 » = *dvâshash*ti est sûrement analogique du *v* régulier de *bâva*nnam = *dvâpañcâçat* « 52 »; et, quoiqu'il ne le remarque pas, l'*â* de *pacchâdô* = *paçc'âtas et autres ablatifs similaires (§ 69) ne peut s'expliquer que par contamination de l'autre ablatif régulier *pacchâ* = *paçcât*. Je ne puis arriver à concevoir comment il conteste que sk. *nâpitá* « barbier » soit du prâcrit grossièrement resanscritisé (§ 210, n. 2) ; car, à supposer que la phonétique sanscrite autorise la chute de l'*s* dans un groupe initial *sn*, — ce que je ne crois pas, — il reste toujours que la seule forme correcte serait * *nâpitár* « baigneur », dont le passage à la flexion en *-a-* est un prâcritisme flagrant.

Il ne manque point d'analogies entre le phonétisme prâcrit et celui de maint autre idiome indo-européen moderne. Une des plus curieuses, à coup sûr, c'est le changement (§ 191, en cûlikâpaiçâcî) de toutes les explosives sourdes en sonores, qui rappelle irrésistiblement le français que parlaient encore il y a un siècle presque tous les Alsaciens [2] : rien ne saurait mieux dénoncer un idiome âryen appris et prononcé par une peuplade anâryenne. Mais les affinités les plus étroites des prâcrits sont avec leur antipode européen, le breton d'Armorique : comme lui, ils possèdent (§§ 72, 113, 114, etc.) une nasalisation adventice, d'origine indécise et multiple, d'ailleurs également évanescente ; comme lui, ils ont le phonème si rare *v* nasal en tant que substitut d'un *m* intervocalique, soit le pendant du br. *danvad* « mouton » = *damatos* (§ 179), et, pour achever la ressemblance, soit la nasalisation, soit le *v* est susceptible de disparaître (§ 251, en apabhra*m*ça) [3]. Il n'est pas jusqu'à la formation périphrastique du passé par le verbal passif avec le sujet à l'instrumental (§ 519, type sk. bien connu *râjñôktam* pour *râjôvâca*) qui ne se superpose exactement au br. *am euz kanet* « j'ai chanté », par l'équivalence lat. * *mê est cantum*.

Cette transition m'amènerait tout naturellement à la morphologie ; mais elle n'appelle que peu de remarques. Sur la substitution presque générale du génitif au datif (§ 361), il n'est pas sans intérêt de noter

1. Le type de réduplication *dugu-* = *jugu-* peut être analogique du type *digi-* = *jigi-*. Quant à *ca* et *ja* devenus *ta* et *da*, il ne faut pas oublier que l'*a* bref hindou est en réalité une sorte d'*e* muet.

2. Et, toujours comme en alsacien, le *v* reste intact ; car c'est une absurde parodie de l'accent des Alsaciens, que de leur faire prononcer *fu fulé* pour *vous voulez*, etc. ; si elle est sincère, elle montre le rôle énorme que joue l'imagination dans les impressions auditives.

3. On ose à peine réclamer un complément à un ouvrage déjà si étendu ; mais il faut bien regretter l'absence de tableaux synoptiques, où tous ces phénomènes phonétiques seraient repris et présentés d'ensemble. Eût-il dû sacrifier çà et là quelques-uns de ses nombreux exemples, M. P. se serait aisément réservé les cinq ou six pages nécessaires à cette récapitulation comparée.

qu'elle se constate à peine en germe dans le sanscrit absolument pur et authentique, celui des Védas : il n'est donc point douteux que l'emploi indifférent, et littérairement peu agréable, du génitif et du datif en sanscrit classique ne soit une infiltration du prâcritisme. L'accusatif en *-e* des thèmes en *-a-* (*putté* « les fils » = sk. *putrân*) n'est point clair, et ne le devient point par l'explication de M. P. (analogie de la flexion pronominale, § 367 a) ; car, si l'acc. pl. *té* « les » a amené *putté*, on ne voit pas comment le nom. pl. *té* a laissé subsister *puttâ*. Il devrait y avoir parité, d'autant que dans les autres déclinaisons les deux cas sont identiques. Je crois que rien ne dispense d'admettre quelque influence lointaine des finales verbales : à la voix moyenne, c'est-à-dire dans le verbe qui paraissait contenir avec lui son objet, la désinence se terminait en pk. comme en sk. par *é*, ce qui offrait une facilité de plus à l'introduction de cette voyelle dans la finale d'un cas désignant l'objet, tandis que le cas-sujet y demeurait naturellement rebelle. La filière analogique d'où est sortie *tumhê* « vous » (§ 422) méritait aussi l'examen : à la 1re personne, on avait *aham*, pl. *ahmé* (= sk. *asmân*), qui, partis d'une origine bien différente, étaient devenus quasi-homophones, en sorte que celui-ci paraissait sorti de celui-là ; on refit donc de même **yumhê* sur *tum*. Quant à la conjugaison et à la dérivation verbale secondaire, sauf celle du passif (§ 535), c'est à peine si elle prête par endroits à la controverse [1].

Il faut conclure. Nous possédons enfin un « Manuel statistique et raisonné des Prâcrits ». A ce travail de marqueterie à la loupe et de mensuration au vernier, nul n'était mieux appelé que l'auteur, et aucun emploi, mieux que la confection de cette grammaire, ne convenait à l'érudition merveilleusement outillée, complète, exacte, sagace, scrupuleuse, parfois pointilleuse, de M. Richard Pischel.

V. Henry.

André Lefèvre, **La Grèce antique**, entretiens sur les origines et les croyances. Paris, Schleicher frères, 1900 ; 463 p. (Bibl. des sciences contemporaines).

M. Lefèvre promène agréablement ses lecteurs au milieu des mythes de la théogonie antique et des croyances des anciens Grecs ; il a pénétré dans les moindres replis du vieil Olympe ; il a interviéwé (qu'on me pardonne ce mot barbare) toutes les divinités qui l'habitent ; il a, par surplus, interrogé Homère et Hésiode ; il a enfin demandé

---

1. Les §§ 454-456 sont assez étrangement composés. On a : 454, 1re personne du singulier (actif) ; 455, 2e personne et 3e personne du singulier, 1re du pluriel ; 456, 2e personne et 3e personne du pluriel (pp. 321-324). La longueur approximativement égale des alinéas n'est un principe de division reconnu que pour les adhyâyas hindous, et il n'est pas expédient de le leur emprunter.

leurs secrets aux religions orientales, et de ses analyses, de ses déductions, de ses combinaisons, est sorti le présent livre. Il est loin de manquer d'intérêt ; mais il n'offre pas grande nouveauté, et il faut le prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour une série de simples entretiens, comme le dit le sous-titre, à la portée du public d'un cours. On aurait tort de l'envisager comme un ouvrage essentiellement didactique, dont les résultats longuement cherchés et mûris doivent enrichir et faire progresser la science ; car alors la critique trouverait facilement à s'exercer. Le linguiste reprendrait des étymologies surprenantes et des rapprochements plus qu'incertains ; l'helléniste demanderait pourquoi l'on s'arrête à Pierron en matière de critique homérique ; le lettré noterait des négligences de style et des expressions d'un goût douteux ; et un esprit tolérant estimerait peut-être que certains sarcasmes contre le christianisme ne sont pas à leur place. Mais encore une fois nous n'avons à faire qu'à des causeries, et il vaut mieux ne voir que les bons côtés de l'ouvrage : d'intéressants développements sur l'origine et les migrations des anciens Hellènes, de consciencieuses analyses du monde et de l'Olympe homériques, et l'étude très suffisante pour le public des idées contenues dans les anciennes épopées, dans les hymnes attribués à Homère, et dans l'œuvre d'Hésiode. Quant aux explications proposées sur l'origine des dieux, atmosphériques ou solaires, sur leurs noms, et sur leurs attributions, le lecteur n'est pas tenu d'y voir des articles de foi : tout est hypothèse en pareille matière, et les hypothèses ne sont pas près de cesser.

My.

Greek Melic Poets, by Herbert Weir Smyth. Londres, Macmillan, 1900 ; CXLII-564 p.

Dans ce volume, qui serait plus élégant s'il était moins épais, M. Smyth publie une anthologie des poètes méliques grecs, encadrée entre une longue introduction touffue et des notes explicatives, littéraires et grammaticales. Un appendice renferme, entre autres morceaux, une partie des *Anacreontea* et les hymnes découverts à Delphes. L'ouvrage sera utile aux étudiants de langue anglaise, bien que le texte adopté prête parfois à la critique (par exemple, le vers 191 de Bacchylide II (5) est faux, de quelque façon qu'on l'analyse), et que les notes ne soient pas toujours claires (l'observation suivante, par exemple, est incompréhensible, p. 190 : « βάλε, d'une forme faible de la racine de βούλομαι ; l'α est dû à ce fait que l'accent était originairement sur la dernière : βαλέ. »). La documentation de M. S., quoique fort étendue, pourrait en certains cas être plus complète : je ne vois cité nulle part, à propos de Pratinas, l'article de Paul Girard dans les *Mélanges Weil*. Il convient de signaler, comme bien appropriés

au but d'une édition à l'usage des étudiants, les nombreux parallèles établis dans les notes entre les divers auteurs, notamment les rapprochements avec Homère et les poètes latins ; c'est là un des mérites du livre, et ce qui, à mon sens, devrait être fait plus abondamment dans nos éditions classiques. L'esprit grec est ainsi mieux connu, ainsi que son influence sur la poésie latine, et l'expérience m'a appris que ce genre de commentaires n'est pas sans intérêt pour les étudiants.

My.

Herbst (L.), **Zu Thukydides Erklarungen und Wiederherstellungen,** aus dem Nachlass von L. Herbst mitgeteilt und besprochen von Franz Müller, IIIer Teil, B. vii. Beilage zum Programm des kön. Gymn. zu Quedlinburg, Leipzig, Teubner, 1900, s. 32.

M. Fr. Müller continue la publication des notes manuscrites laissées par le savant éditeur de Thucydide, L. Herbst. Le programme que j'ai sous les yeux ne comprend que les notes relatives au livre vii : il y en a d'intéressantes, et qui méritaient certainement d'être publiées. De ce nombre me paraît être la série des exemples recueillis par H. à l'appui de son interprétation des mots οὐκ ἄνευ ὀλίγων ἀποθειασμῶν ἀπολειπόμενοι (75, 4), entendus comme s'il y avait οὐκ ἄνευ <οὐκ> ὀλίγων. Aucun de ces textes n'est absolument identique au passage de Thucydide ; mais plusieurs semblent bien justifier, par analogie, l'explication proposée. A propos du travail de Herbst, M. Fr. Müller a pris la peine de relever, dans les éditions les plus récentes, les explications ou restitutions que Herbst n'avait pu connaître. Ainsi entendue, cette œuvre de piété à l'égard d'un maître devient un instrument de travail que devront consulter tous les futurs éditeurs de Thucydide.

Am. Hauvette.

Thukydides, erklärt von J. Classen, ivter Band, ivtes Buch, iiie Auflage, von J. Steup, Berlin, Weidmann, 1900, s. 314. Prix : 3 mk.

L'œuvre magistrale de Classen, rééditée par M. J. Steup, pourrait aisément s'augmenter, à chaque nouveau volume, de tout le travail philologique qui s'accumule chaque année sur Thucydide. M. S. a pris, fort justement, le parti de réduire au strict nécessaire la place réservée aux conjectures de la critique contemporaine : d'une manière générale, il nous donne le texte et le commentaire de Classen, quitte à indiquer en note, s'il ne les introduit pas dans son texte, les corrections qui lui semblent les plus heureuses. On ne trouvera donc pas, dans cette édition du ive livre, la mention des innombrables interpolations que M. Rutherford a cru y découvrir et qu'il a signalées dans

son travail de 1889 ; c'est également par exception que l'éditeur discute les leçons adoptées par M. Hude dans son édition de 1898 ; il ne revient pas davantage, sinon dans une note de l'appendice, sur la question critique soulevée par le papyrus d'Oxyrhynchus et traitée par lui dans un article du *Rheinisches Museum*, t. LIII, p. 308 sqq. Et pourtant, la part qui revient encore à M. S. dans ce travail ne laisse pas que d'être considérable : l'appendice contient plus de cinquante pages, imprimées dans le caractère le plus fin. Quelques unes de ces notes ont toute l'étendue de véritables *excursus* : telle est, par exemple, celle qui concerne, après les travaux de M. Grundy, la topographie de Pylos et de Sphactérie. M. S. s'écarte résolument de l'opinion traditionnelle qui identifie le port de Pylos à la rade de Navarin : selon lui, le port ancien que décrit Thucydide répond, non à la rade même que ferme aujourd'hui encore l'île de Sphactérie, mais à la lagune actuelle d'Osman-Aga, située sur la côte septentrionale de cette rade : ainsi s'expliquent les données inexactes de l'historien sur la dimension des deux passes qui donnaient accès dans ce port. Une autre note intéressante se rapporte au fameux général syracusain Hermocrate, dont Thucydide cite un discours au livre IV et deux autres au livre VI. M. S. croit à des relations personnelles de l'historien avec ce personnage, et il relève dans les discours d'Hermocrate des tournures, des expressions mêmes, qui lui semblent se distinguer du style ordinaire de Thucydide. Dans un article tout récent du *Rheinisches Museum* (t. LV, p. 538 sqq.), M. H. Stein se fonde sur des observations du même genre, et sur d'autres considérations diverses, pour reconnaître chez Thucydide une source écrite, une véritable *biographie* d'Hermocrate : Xénophon et Platon auraient connu, eux aussi, et utilisé cet écrit consacré à la mémoire du grand patriote syracusain.

Am. HAUVETTE.

Etienne KOUMANOUDIS. Συναγωγὴ νέων λέξεων ὑπὸ τῶν λογίων πλασθεισῶν. 2 vol. in-8°. 1165 pages. Athènes, Sakellarios. 1900.

Ce dictionnaire, dû au regretté érudit hellène, Etienne Koumanoudis, comprend tous les vocables nouveaux, de création savante, entrés dans la langue grecque depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. Ainsi que l'indique expressément le titre, il n'est pas tenu compte des mots populaires, ce qui ne veut pas dire qu'on les dédaigne ou les repousse, mais ils sont considérés comme formant la matière d'un autre recueil. Rien n'est plus légitime : on n'a jamais contesté à aucune langue moderne le droit de se donner les termes littéraires ou scientifiques dont elle a besoin : apparemment le grec a ce droit plus qu'aucun autre idiome, puisque c'est à lui en pareil cas que dans le monde entier on s'adresse.

Nous avons donc ici un dictionnaire des néologismes. Néologismes généralement bien venus : au lieu qu'ailleurs les composés savants ont un aspect qui tranche sur le reste du vocabulaire, nous trouvons, ici une certaine uniformité de couleur et un visible air de parenté. On les reconnaît à leur parfait état de *neuf;* mais ils ne choquent pas. Ce sont parmi l'ancien numéraire des pièces récemment frappées.

Les rares aptitudes que possède le grec pour la dérivation et la composition trouvent ici leur emploi. Rien de plus correctement formé que ῥῆτρον pour traduire l'italien *motto* ou que ξυλάνθρωπος pour dire « mannequin ».

La faculté de composition est restée entière. On compte jusqu'à quatre colonnes de mots commençant par φῶς. Il vrai qu'un certain nombre viennent de France, d'Allemagne et d'Angleterre : mais tel n'est pas le cas pour φωτοσβέστης, qui signifie « obscurantiste, ennemi des lumières », et qui ne méritait pas d'avoir une place parmi ces termes scientifiques.

Le danger est d'abuser de cette faculté de composition : nous trouvons, par exemple, un verbe ἀλληλοψευδοφιλοτιμεῖσθαι, dont la responsabilité revient au journal l'*Akropolis*, pour marquer une rivalité de mauvais aloi entre les grandes puissances.

Mais ces sortes de monstres sont rares. On a le sentiment d'une langue souple, claire, prête à exprimer avec aisance et élégance (pour peu qu'on y mette de réflexion et qu'on ne se contente pas d'un calque) les idées les plus modernes. Ce qui, en outre, donne à ce livre un intérêt qui ne se trouve pas toujours dans les lexiques, c'est que l'auteur sème cà et là des observations utiles à recueillir.

Ainsi, au mot Βίκος (Vico), M. K. se plaint de l'anarchie qui règne dans la transcription des noms propres. *Voltaire* est trancrit tantôt Βολταῖρος, tantôt Οὐολταῖρος. On a peine à reconnaître *Béranger* dans Μπερανζέρος. Pour remédier à ce mal, qui est réel, le moyen le plus efficace serait peut-être, comme le font certains livres, de renoncer définitivement à toute transcription, et d'écrire ces noms en caractères latins. Puisqu'ils ne font point partie de la langue grecque, il est inutile de les affubler d'un vêtement qui n'est pas le leur. L'inconvénient serait certainement moindre que de laisser le lecteur dans le doute. Un autre abus est de traduire les noms étrangers, comme l'a fait tel journal qui traduit *Waterloo* par Ὑδροῦς, ou tel autre qui a rendu *narguilé* par ὑδροφιαλογουργουροσωληνοκαπνιστήριον.

Une note de la page 777 contient une remarque relative à la prononciation. Le reproche qu'on fait au grec moderne de prodiguer le son *i*, n'est pas tout à fait aussi fondé qu'on le suppose : il est vrai qu'on écrit σίδηρον, ξηρός, ἠδίκει, ἤκουσα, σηπία, mais on prononce σίδερο, ξερός, ἀδικοῦσεν, ἄκουσα, σουπιά. On écrit encore τύμπανον, κυλλός, mais on prononce τούμπανο, κουλλός. L'iotacisme est dans l'écriture (et spécialement dans l'écriture des savants), plus qu'il n'est dans la bouche du peuple. Cette observation a de l'importance ; mais nous ne voyons pas bien

pourquoi l'auteur l'a enterrée au bas d'une page de son dictionnaire, à l'occasion du mot παραπόνημα, qu'il faut prononcer παραπόνεμα.

Ce vocabulaire, qui fait partie de l'excellente *Bibliothèque Marasli*, forme le complément de tous les dictionnaires de la langue moderne. Nous le recommandons aux amis de la jeune nationalité hellène.

Michel Bréal.

Das Wesen des Christenthums, von A. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1900; in-8, 190 pages.

Le présent ouvrage de M. Harnack n'est pas un livre d'érudition; c'est un recueil de seize conférences religieuses, et même théologiques, prononcées devant les étudiants de l'Université de Berlin, sur l'Évangile et son histoire : prédication de Jésus considérée dans ses traits principaux, le royaume de Dieu, le Dieu Père, la vraie justice, et dans ses rapports avec le monde (question de l'ascèse), la pauvreté (question sociale), le droit (question politique), le travail (question du progrès), la personne de Jésus Fils de Dieu (question christologique), la doctrine (question de la profession de foi); histoire de la religion chrétienne à l'âge apostolique, dans son développement vers le catholicisme, dans le catholicisme grec, dans le catholicisme romain, dans le protestantisme. Les vues qu'on trouve éparses dans la grande histoire des dogmes, du même auteur, se trouvent ici réunies en une large et lumineuse synthèse. Le critique non théologien aurait à faire des réserves sur la manière dont on atténue l'eschatologie du Nouveau Testament : la perspective du jugement dernier et l'attente de la parousie ont eu dans la prédication évangélique et apostolique plus de place qu'on ne leur en attribue, et il aurait fallu en tenir plus de compte en appréciant les rapports de l'Évangile avec l'ascèse, la question sociale, la question politique et la question du progrès. L'idée de la fin du monde induit au renoncement, et rend indifférent à l'égard des intérêts de la vie présente. Bien que M. H. l'ait déjà écrit plusieurs fois, on est toujours surpris de le voir affirmer que la théorie du Logos et la divinité du Christ ont été introduits dans l'enseignement chrétien par les Pères apologistes, comme si le quatrième Évangile tout entier ne protestait pas contre une pareille assertion. Ce n'est pas non plus en partant de Jean que l'on peut soutenir ce paradoxe, que le Père seul, et non le Fils, appartient à l'Évangile de Jésus. La notion du Fils ne comprend-elle pas autre chose que la connaissance de Dieu comme Père, puisque cette filiation constitue un privilège unique? Jésus a conscience d'être Messie en même temps que Fils, et parce que Fils. La fonction messianique est autre chose que la connaissance de Dieu. La filiation ne peut être qu'un rapport fondé en partie sur cette connaissance et qui s'exprime

dans la mission terrestre de Jésus. Il semble que la transition ait été mieux ménagée entre les déclarations du Christ historique, les premiers essais de christologie dans saint Paul et dans l'Épître aux Hébreux, le quatrième Évangile et le développement de la théorie du Logos chez les écrivains ecclésiastiques du second siècle, que ne le fait entendre l'exposé de M. H. N'est-ce pas concevoir d'une façon un peu trop mécanique l'évolution de la christologie que de se représenter les docteurs chrétiens, pour qui l'idée du Messie était inintelligible, réduits à l'alternative de transformer le Christ en héros ou en dieu à la façon des Grecs, ou bien de l'identifier avec le Logos ? Le problème christologique n'a pas été conçu de cette manière, ou pour mieux dire, il n'a jamais été conçu comme un problème qui aurait comporté d'autres solutions que celles qu'on lui donnait. On sait les opinions de M. H. sur le développement hiérarchique, le dogme et le culte, tout ce qui n'appartient pas à la pure essence de l'Évangile. Peut-être oublie-t-il un peu trop que le christianisme n'est pas une entité métaphysique, mais une réalité vivante qui s'affirme dans ses différentes manifestations et qu'on ne peut réduire à une formule abstraite, de type absolu et immuable, d'après lequel tout ce qui a porté ou porte l'étiquette chrétienne devrait être jugé. Il ne faut pas trop se presser de dire que l'Église grecque et l'Église romaine sont par leur organisation, leur enseignement, leur liturgie, quelque chose d'étranger à l'Évangile. A ce compte, la définition du christianisme par M. H. ne lui est pas moins étrangère, et il est permis assurément de se demander si l'Évangile est aussi vivant dans cette définition que dans la foi des Églises. Du reste, l'éminent conférencier s'est efforcé d'être impartial envers l'Église orthodoxe et l'Église catholique romaine ; on doit avouer qu'il y a réussi dans la mesure du possible. Chose qui étonnera certains lecteurs, il attend du monachisme la rénovation chrétienne de ces communautés fondées sur la tradition. Nous n'oserions pas nous prononcer en ce qui regarde l'Église grecque ; mais nous ne voyons pas que les chances d'avenir de l'Église catholique reposent sur les anciens ordres religieux ; il y en a un qui tend à dominer tous les autres, et le jour où il deviendrait tout à fait le maître, la paralysie intellectuelle qu'il entretient avec soin dans le catholicisme serait simplement incurable ; l'esprit chrétien n'est pas moins vivant dans le clergé séculier que chez les religieux, et sa formation ne diffère pas beaucoup, peut-être pas assez, de celle du clergé régulier. Mais si l'on peut discuter sur beaucoup de points les opinions de M. H., on n'en contemple pas moins avec profit et intérêt les divers aspects de la question religieuse tels qu'il les a conçus et représentés. C'est une apologie du christianisme tout à fait originale, où croyants et non croyants peuvent trouver à s'instruire.

A. B.

Chevalier (Le chanoine U.). **Etude critique sur l'origine du Saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin.** Paris, Picard, 1900, in-8, 60 et LX pages.

Les tenants pour l'authenticité du Saint Suaire de Turin doivent être aujourd'hui pleinement édifiés : le livre de M. l'abbé U. Chevalier est, en effet, de nature à satisfaire les plus difficiles. C'est une réponse très claire, très précise, aux arguments tout de sentiment de M. Loth.

Peu de reliques ont suscité autant de controverses. Il faut dire qu'à la question historique, venaient s'ajouter une question religieuse et une troisième pour ainsi dire dynastique. Je ne vois dans l'histoire, que la Lance du Saint-Empire, dont la possession comme le sceau des empereurs de la Chine donnait le pouvoir, pour avoir soulevé tant de passions. Heureusement nous ne sommes plus au IXe siècle, car si pour la conquête de la Lance des milliers de vies furent sacrifiées, pour l'authenticité du Suaire on se contente aujourd'hui de menaces. Et dire qu'il est impossible de préciser, des deux reliques, laquelle est la plus fausse !

M. l'abbé C. n'avait à traiter que deux des points indiqués plus haut, à présenter le côté historique et le côté religieux de la question. Cependant le côté dynastique y est singulièrement uni. Je voudrais qu'on pût lire ici entre les lignes : on aperçoit, dans le lointain, une personnalité laïque très haute, très puissante, qui a fait tout au monde pour que ne soit pas publiée la pièce originale qui doit saper par le bas un édifice si péniblement élevé ; y parviendra-t-elle ? La persévérante érudition de M. l'abbé C. arrivera-t-elle au contraire à mettre la main sur un document si bien gardé ?

Mais pour comprendre ces réticences, suivons le récit de M. l'abbé C. Le 20 juin 1353, Geoffroy de Charny, seigneur de Savoisy et de Lirey, fondait, en l'honneur de l'Annonciation, une église collégiale de six chanoines, à Lirey (Aube). L'année où il fut tué (à la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356), le 28 mai, son pieux établissement était confirmé, avec éloges, par l'évêque de Troyes, Henri de Poitiers.

Vers cette époque, car aucune des sept pièces qui confirment la fondation n'en parle, on voit l'ostension d'un Suaire attirer de partout à Lirey les foules et les aumônes. L'évêque de Troyes s'émeut et, convaincu que ce ne peut être l'original, n'hésite pas à interdire, après une longue et minutieuse enquête, l'ostension de la relique. Dès lors, commence la lutte entre les évêques de Troyes, les chanoines de Lirey, Marguerite de Charny, héritière de Geoffroy : nous pouvons suivre, dans les procès auxquels elle donne lieu, les pérégrinations du Suaire. Au fond, cette suite importe peu à l'histoire : il nous suffit de savoir que le Suaire de Turin est celui de Lirey. Ce qui est intéressant au contraire, c'est de parler de l'authenticité du Suaire et de l'époque à

laquelle il arrive à Lirey. Dans une première brochure [1], M. l'abbé C. qui ne connaissait pas encore tous les documents qu'il publie aujourd'hui, croyait déjà pouvoir affirmer qu'il n'était pas authentique. Ses possesseurs actuels crurent alors devoir descendre dans l'arène et, en l'absence d'arguments historiques, menacèrent l'abbé C. du Saint Office [2]. Tout cela est fort triste, quand on examine de près la chose.

Turin avait son Exposition, il lui fallait une attraction. Par une coïncidence vraiment miraculeuse, quelques semaines avant l'ouverture des galeries, le Saint Suaire conservé dans la chapelle du Palais Royal de Turin, révéla devant l'objectif photographique de M. Secundo Pia, qui opérait avec un *procédé nouveau* (qu'il n'a jamais fait connaître d'ailleurs), une image *négative*. Il n'en fallait pas plus; par réflexion l'Exposition devenait la consécration de la royale relique. C'était ainsi la mise au rang des plus précieuses reliques, du palladium de la Maison de Savoie, et tout marchait à souhait, puisque, suivant l'expression de M. Loth, cinq cent mille pèlerins avaient défilé devant lui sans objections, quand dans le ciel serein de leur tranquillité, la Cour et le clergé de Turin virent apparaître la brochure de M. l'abbé C. A défaut d'arguments italiens, un français, ancien élève de l'École des Chartes, fort des éloges de nombreux évêques qui doivent bien regretter aujourd'hui d'avoir été mêlés à ce débat, se chargea de prouver l'indiscutable authenticité de la relique de Turin [3].

Sa position de thèse est très simple : la représentation jusqu'ici perçue, puis photographiée par *un procédé nouveau*, n'est pas le fait des hommes, elle est acheiropoiëte : elle a été imprimée directement dans l'obscurité du Sépulcre par les rayons Rœntgen, qui n'étant pas connus des hommes du Ier siècle, ne peuvent dès lors être que divins : aussi l'image est-elle venue *négative :* donc le suaire est authentique. Tel est le fidèle résumé de la partie scientifique. Le côté historique est aussi puissamment traité. Je cite textuellement : « Quoi qu'il en soit (M. Loth vient de dire qu'on ignorait absolument le sort du Suaire de Jérusalem et de celui de Constantinople) de l'identité du Suaire de Turin avec celui de Constantinople, on le retrouve *sûrement* en France au XIVe siècle. » Ce sûrement est admirable. Je continue à citer : « En 1353, un noble chevalier Champenois, Geoffroy I de Charny, seigneur de Savoisy et de Lirey, connu à la fois par ses exploits et par ses écrits, fonde à Lirey (Aube) une collégiale qu'il dote du Suaire actuellement vénéré à Turin. Par don ou par conquête, ce linge sacré était venu en sa possession. »

1. Chevalier (U.), *Le Saint Suaire de Turin est-il l'original ou une copie?* Chambéry, Ménard, 1899, in-8.

2. Chevalier (U.), *Réponse aux observations de Mgr Emm. Colomiatti*, Paris, Picard, 1900, in-8.

3. Loth (A), *Le portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin*, Paris, Oudin. 1900, in-8 de 64 p.

Nous trouvons donc ici, en réponse à la première brochure de M. l'abbé C. trois affirmations très précises — en dehors des rayons Rœntgen, qui viennent corser la dissertation :

1° Le Saint Suaire est *sûrement* en France au XIVe siècle ;

2° Geoffroy de Charny fonde la collégiale de Lirey pour le Saint Suaire ;

3° Le Saint Suaire de Turin est celui de Lirey.

M. l'abbé C. est absolument d'accord avec M. Loth sur le troisième point : il va donc discuter seulement les deux premiers : en définitive, toute la question est là.

Pas un instant je n'ai douté de la bonne foi de M. Loth, mais sa critique et son érudition sont inquiétantes. Sous prétexte, assurément, qu'il y a là un côté religieux, il traite le sujet théologiquement : il s'appuye sur la tradition, comme s'il s'agissait d'un dogme, sans s'inquiéter des documents, alors qu'on est, au contraire, en présence d'un objet matériel, tangible. Il est hypnotisé par des manifestations *spontanées*, vues d'un œil si bienveillant par cette haute autorité (ne la nommons pas), qui connaissait bien l'existence d'une pièce attestant la fausseté du Saint Suaire de Turin, mais qui la croyait sous de si nobles serrures, qu'elle ne verrait jamais le jour. On ne peut songer à tout, et personne n'avait jusqu'alors soupçonné l'existence d'un *vidimus* de ce document, avec lequel nous allons faire tout à l'heure connaissance.

C'est alors que M. l'abbé C. reprend la chose : et pour la mettre au point, il entend ne s'avancer que preuves en main. D'abord au sujet de l'identité du Saint Suaire de Jérusalem et de celui de Lirey, il énumère dix-neuf localités où étaient conservés le Saint Suaire ou tout au moins de très notables portions de la relique. Je pourrais à cette liste ajouter dix-neuf autres sanctuaires aussi importants, ce qui nous donne déjà trente-huit églises où se vénérait le précieux linge. Mais ce qui est vraiment particulier, c'est que de tous, le Suaire de Lirey est peut-être le seul dont l'histoire soit *absolument* inconnue, si inconnue, qu'il est impossible, même aux donateurs, d'en indiquer la provenance : cadeau, butin de guerre ? écrit M. Loth : il serait cruel d'insister. D'autant que lorsque ses adversaires affirment que la collégiale de Lirey fut fondée pour recevoir le Saint Suaire, M. l'abbé C. produit sept pièces de l'an 1353 à l'an 1356 (date de la mort de Geoffroy de Charny) relatives à la fondation de la collégiale et dans aucune il n'est question du Suaire. Qu'il me soit permis, à mon tour, d'en indiquer deux autres plus décisives encore : une lettre d'indulgences signée de douze évêques, qui en 1357 (un an donc après la mort de Geoffroy) accordent des indulgences aux pèlerins qui viendront vénérer, à certains jours, les reliques de la collégiale, reliques qui y sont énumérées, et du Suaire il n'est pas mention ; puis l'obit de Geoffroy de Charny, inscrit au nécrologe de la collégiale, qui ne

parle pas du Suaire. Elles sont publiées dans Arnaud, *Voyage archéologique dans l'Aube* (Troyes, Cardon, 1836, in-4°, p. 117).

La démonstration pourrait sembler déjà faite, mais voilà que pour finir, M. l'abbé C. publie le *vidimus* de la fameuse pièce — qu'il est défendu de connaître. — Pierre d'Arcis, évêque de Troyes, interdisant de nouveau l'ostension du Suaire en 1389, reproduit dans son mémoire, l'enquête faite par l'évêque Henri de Poitiers, et on y lit : « Reperit fraudem et quomodo pannus ille artificialiter depictus fuerat, et probatum fuit etiam per artificem qui illum depinxerat » : ce qui se traduit en bon français : « il découvrit la fraude et en même temps comment le Suaire avait été exécuté, ce qui fut confirmé par le peintre qui l'avait fait. » Du texte original, je ne connais qu'un lambeau de phrase, que j'ai imprimé — car moi aussi, j'ai écrit sur le Suaire [1]..... artifex qui illum depinxerat... Ce qui confirme l'authenticité du *vidimus*. Mais je sais par M. B. Prost que le nom du peintre n'y est pas mentionné.

Il me semble que maintenant la cause est entendue. Cependant, à ceux qui ne veulent écouter que la tradition, qui, tentés par le côté mystérieux, croiront encore aux rayons Rœntgen, je demande la permission de joindre à l'argumentation si serrée de M. l'abbé C. quelques renseignements absolument scientifiques. Ce *négatif*, point de départ d'une véritable croisade, pierre angulaire sur laquelle repose toute cette croyance, ne devait-il pas venir nécessairement, puisque c'était *par transparence* qu'on photographiait le Suaire ; toutes les épaisseurs de peinture blanche donnaient forcément un noir, donc. Mais, le grand argument que je ne me lasserai jamais de répéter, c'est la séparation entre les deux images, face et revers du cadavre, dont les têtes sont à 0,16 centimètres environ l'une de l'autre. Comment expliquer cette distance, alors que dans l'enveloppement du cadavre, les rayons X auraient dû, inévitablement, donner sur le linge, pour le sommet de la tête, une masse de forme cylindrique, sans solution de continuité, au lieu de deux crânes absolument distincts? Et si nous revenons vers le terrain théologique, qu'on veuille bien m'expliquer ce passage de M. Loth : « En 1503, le Saint Suaire, dont on voulait démontrer la divine authenticité, subit la triple épreuve de l'huile bouillante, du feu, d'un lavage répété. Bouilli à l'huile et à l'eau, passé au feu, lavé et frotté plusieurs fois, il resta intact, rien ne put effacer la merveilleuse empreinte. » Dès lors, pourquoi le miracle ne se renouvela-t-il pas le 4 décembre 1532, dans l'incendie de la Sainte-Chapelle de Chambéry, où le Suaire fut si bien brûlé en douze endroits, que les larges trous en sont encore visibles, même sur la photographie ?

Qu'on me laisse enfin terminer par la question d'art. « Cette représentation miraculeuse, ce négatif que n'aurait pu exécuter un pieux faus-

1. *Chronique des Arts*, 1900, p. 303.

saire de génie, cette inestimable figure, l'admirable et émouvante physionomie du Sauveur qui n'appartient pas à la peinture et ne relève pas plus du pinceau que de l'œil de l'artiste », au dire de M. Loth, est une bien barbare image, où les mieux disposés ont toutes les peines à distinguer quelques traits grossiers. Aussi, je plains du fond du cœur ceux qui n'élèvent pas plus haut que cette triste représentation, dans leur esthétique, l'idéal que nous devons nous faire de la divine personnalité du Christ.

F. de Mély.

Pascal : Opuscules et Pensées, publiés avec une introduction, des notices et des notes par M. Brunschvicg. 1 vol. in-12 de iv-804 p. — Paris, Hachette, 1900.

Les éditions des *Pensées* se sont multipliées depuis quelques années pour le plus grand profit des études philosophiques et littéraires, et celle de M. Brunschvicg est à coup sûr la plus soignée qui ait été faite depuis M. Havet. Le nouvel éditeur s'est attaché à ne rien sacrifier des opuscules de Pascal ; son texte est bien établi, et ses notes très abondantes ont pour objet de résoudre les innombrables difficultés que soulève la lecture des Pensées. Par conséquent M. Brunschvicg a droit à la reconnaissance de ceux qui aiment Pascal et qui cherchent à le bien connaître. Pourquoi faut-il que lui aussi ait cédé à la tentation de bouleverser l'ordre des anciennes éditions ? Il ne faut pas chercher à reconstituer le plan de Pascal apologiste ; on y perd son temps et sa peine, et tous ceux qui ont tenté cette œuvre de reconstitution se sont heurtés à des difficultés insurmontables. D'autre part, il ne faut pas imiter ceux qui, après Bossuet, ont par trop *laïcisé* Pascal, et dès lors on est fort embarrassé. Mais pourquoi ne pas faire, à la moderne bien entendu, ce qu'ont fait avec grande raison les premiers éditeurs, ceux de 1670 ? Quoiqu'ils eussent été les confidents de Pascal, ils n'ont pas cherché à suivre un ordre qu'ils savaient ne pas exister; ils ont voulu du moins respecter les intentions de leur ami, qui voulait faire avant tout une œuvre religieuse. Voilà pourquoi ils ont intitulé l'ouvrage : Pensées sur la religion — et sur quelques autres sujets. On pourrait, on devrait même, ce me semble, procéder aujourd'hui de la même manière, et conserver l'ordre qu'ont adopté avec raison les premiers éditeurs, c'est-à-dire Périer, Arnauld et le duc de Roannez. Il suffirait, après avoir établi le texte dans toute sa pureté, d'ajouter à chacun de leurs xxxii chapitres les pensées qui s'y rapportent le plus naturellement, et l'on donnerait plus d'étendue aux *Pensées diverses* qui terminent l'édition de 1670.

Telle qu'elle est, et comme plusieurs éditions de nos grands classiques appartenant à la même collection, cette édition nouvelle me paraît appelée à rendre de grands services aux maîtres de la jeunesse

et aux étudiants de l'enseignement supérieur. On n'oserait pas la recommander aux élèves de l'enseignement secondaire qui vraiment ne peuvent pas avoir entre les mains une édition des Pensées de Pascal en 800 pages !

A. G.

Léon KAHN : **Les Juifs de Paris pendant la Révolution.** 1 vol. in-8 de VII-369 p. — Paris, Ollendorf, 1899.

Voilà un bien gros volume pour un sujet qui semblait ne comporter qu'un très petit nombre de pages, car on lit (p. 232) : « Peu de juifs ont joué un rôle pendant la Révolution. Ceux-là mêmes qui ont été mêlés à quelques uns de ses épisodes n'y ont eu qu'une part tout à fait secondaire. » Et M. Kahn avait dit auparavant : « Le vrai est qu'ils ne furent ni meilleurs ni pires que leurs concitoyens. » D'ailleurs, ils n'étaient guère nombreux au temps de la Révolution, les juifs de Paris ; tout bien compté, ils n'étaient pas 500. Aussi M. K. ne parvient-il à enfler son volume qu'à force de digressions. Il ne parle même pas des juifs de Paris dans les cent premières pages du livre ; elles sont consacrées exclusivement aux juifs de France, et en particulier à ceux de Bordeaux, d'Avignon, de Strasbourg. Une fois au cœur de son sujet, l'auteur s'attarde à des monographies d'un intérêt très relatif : les Pereyra, les Frey, les Calmer ne sont pas précisément ce qu'on appelle des personnages historiques. Après quoi vient un long chapitre sur Napoléon et les juifs; or, l'Empire n'est pas la Révolution, et Napoléon songeait surtout aux juifs d'Alsace.

L'ouvrage de M. Kahn ne me paraît donc pas devoir ajouter beaucoup à ce que l'on savait déjà. Il s'annonce comme essentiellement sincère et impartial ; mais on s'aperçoit dès la préface qu'il manque absolument de sérénité. C'est d'une part l'apologie à outrance, et d'autre part le dénigrement systématique. On ne peut s'empêcher de sourire quand on voit un historien de la Révolution montrer l'Eglise de France qui s'acharne contre les malheureux juifs *même pendant la Terreur !* En somme, ce livre est d'un intérêt tout à fait secondaire ; la question ne demandait pas à être traitée avec une telle ampleur.

A. G.

ORSI (Pietro). **L'Italia moderna : storia degli ultimi 150 anni fino alla assunzione al trono di Vittorio Emanuele III.** Milan, Hoepli, 1901. In-8 de XIII-421 p. 6 fr. 50.

Ce volume mérite une double louange ; car, non seulement il est très bien fait, mais il offre des mérites qui sont peu communs en

Italie. Nos voisins excellent dans les travaux d'érudition; l'art de résumer les faits pour les gens du monde ou pour les écoliers leur est moins familier; même quand ils écrivent pour les écoles primaires, ils se résolvent malaisément à sacrifier les détails secondaires, et s'exposent à y noyer les idées. Mais l'ouvrage que nous annonçons fait partie d'une collection que dirige un homme aussi spirituel que savant, M. Pasquale Villari; et l'auteur s'est préparé de longue main à l'art de ne pas tout dire en analysant pour notre *Revue historique* les productions des historiens italiens. Aussi, sans tomber dans la secheresse et sans s'interdire de citer des documents de première main, sait-il conduire son récit avec rapidité. Une autre qualité de l'ouvrage consiste dans la modération de l'auteur : son patriotisme ne déclame jamais. Enfin, l'ouvrage, imprimé avec beaucoup de soin, est orné de 3 cartes géographiques et de 48 photographies en général fort bien exécutées. Il se termine par un extrait du Statut de Charles Albert qui forme encore aujourd'hui la Constitution italienne, par une vaste bibliographie et par un copieux index.

Charles DEJOB.

Edward Henry STROBEL, **The Spanish Revolution, 1868-1875**. Boston (Small, Maynard et Ce), 1898, in-12, 293 p.

Miguel VILLALBA HERVAS, **De Alcolea à Sagunto**, Madrid (Suárez) 1899, in-12, XII-425 p.

Ces deux ouvrages portent sur la même période de l'histoire contemporaine d'Espagne : révolution de 1868, gouvernement provisoire de 1869 à 1870, règne d'Amédée, république de 1873 aux derniers jours de 1874, restauration alphonsiste. Le livre de M. Strobel nous donne sur la révolution de Cadiz, du 18 septembre [1], des détails, d'ailleurs connus, mais que ne contient pas le présent volume de M. Villalba Hervás qui a déjà traité ce sujet dans une précédente publication : *Recuerdos de cinco lustres*. Ceci mis à part, les récits se suivent parallèlement. M. S. nous raconte les évènements de cette époque agitée avec la froide impartialité d'un étranger. Il a fait un très large usage des comptes-rendus des séances des Cortès et dans un livre pourtant assez court il a trouvé le moyen de semer quelques fragments de discours intéressants. Il y a plus de passion chez M. V. H., qui est lui-même, si nous ne faisons erreur, un homme politique de tendances libérales très décidées; en revanche il y a dans son ouvrage une note personnelle qui fait défaut à celui de M. Strobel, on y sent les impressions d'un témoin qui a assisté aux évènements et en a

1. Et non du 19 comme M. Strobel l'a imprimé par erreur à la première ligne de sa première page.

connu les principaux acteurs. Aussi son livre, moins sagement fait que celui du diplomate américain en ce qui concerne l'histoire parlementaire officielle, donne-t-il mieux la sensation de la vie. Il contient aussi beaucoup plus de détails sur les questions coloniales : guerre de Cuba, affranchissement des esclaves à Puerto-Rico, situation extraordinaire créée à Manille par la prépondérance des Ordres religieux et d'un parti espagnol hostile à toute mesure libérale envers les indigènes.

Les deux ouvrages, celui de M. Villalba Hervás en particulier, pourraient gagner en précision sur l'affaire des candidatures au trône d'Espagne en 1869-70. Nous croyons même devoir relever comme une erreur dans le livre espagnol (p. 95) l'assertion qu'après la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, le major von Versen vint demander à Prim de mettre 30.000 hommes en campagne contre nous. M. de Bismarck, cela n'est pas douteux, réclama l'appui militaire de l'Espagne, vainement d'ailleurs, mais la mission de von Versen est antérieure de quelques mois à l'époque indiquée et se place en avril 1870.

Il convient, à propos de ces deux livres, de rappeler un ouvrage allemand sur le même sujet remontant à 1877 et de tendances suspectes en tout ce qui touche la question Hohenzollern, mais qui reste utile à consulter. Nous voulons parler de la *Geschichte Spaniens von dem Sturz Isabella's bis zur Thronbesteigung Alfonso's*, de M. W. Lauser.

H. Léonardon

La Nouvelle Réforme de l'Orthographe et de la Syntaxe françaises, texte de l'Arrêté ministériel avec avant-propos et commentaire, par Emile Rodhe. Lund, Gleerup, s. d.; in-12 de 52 pages.

Voici que de Suède nous arrivent, réunis dans un format commode, le texte de l'Arrêté ministériel du 31 juillet dernier, les prescriptions dont se compose la « liste annexée », et le Rapport présenté au nom de la commission par M. Clairin : le tout est encadré entre un avant-propos et un commentaire suivi. Typographiquement, on peut regretter que ces deux parties personnelles de l'opuscule soient dans le même caractère que le reste, et le contraire eût été, je crois, préférable. M. Rodhe dit, dans son avant-propos, qu'il ne laisse pas d'être un peu inquiet de ce « mot *tolérer* qui revient perpétuellement au cours de l'arrêté », et il ajoute avec une parfaite justesse : « Tolérer, c'est agir ; il est impossible de prendre en matière de réforme grammaticale une attitude passive. Les illustres professeurs qui ont rédigé ce manifeste de libéralisme peuvent, sûrs de leur science, se permettre un certain scepticisme. Mais le petit enseignement veut des règles. » Tout cela ne va pas sans une pointe d'ironie. Le commentaire lui

aussi est un modèle de discussion modérée, mais précise, et par endroits impitoyable : il fait ressortir combien sont peu cohérentes les décisions du Conseil supérieur, qui a oscillé entre des restaurations archaïques impossibles (genre féminin du mot *aigle*, pluriel *aucuns*, etc.) et des nouveautés périlleuses. Je suis d'accord sur tous ces points avec l'auteur du présent opuscule, et il y en a — notamment la question des participes passés — sur lesquels je suis même plus intransigeant que lui : c'est peut-être notre devoir, à nous Français. Mais j'ai dit cela ailleurs trop nettement, trop longuement, pour avoir envie d'y revenir aujourd'hui : je suis heureux seulement de constater qu'à l'étranger des esprits sages, comme M. Rodhe, partagent un peu mon opinion et celle de tant d'autres.

E. Bourciez.

La langue basque et les idiomes aryens, par J.-B. Darricarrère. — Deux brochures in-8° : I. *Barcelonnette*, 1885, 31 p. ; II. *Bayonne*, 1898, xij-56 p.

M. Darricarrère, capitaine des douanes, employait les rares loisirs que lui laissait la surveillance de la frontière à l'étude de la langue basque ; c'est ce qui nous explique que ces deux brochures aient été publiées dans deux villes si différentes et si éloignées l'une de l'autre. Aussi, devons-nous féliciter M. D. d'avoir su ne pas borner son activité à la profession qu'il avait embrassée, car il a dû en éprouver quelques ennuis. Les administrations n'aiment généralement pas que les fonctionnaires fassent autre chose que leur métier, et, si l'on trouve fort bien qu'en dehors des heures de bureau ou de service, un employé aille au café, au théâtre ou à la chasse, on le voit d'un mauvais œil s'intéresser à la science, lire ou écrire dans l'indépendance du cabinet ! M. D., aujourd'hui à la retraite et entièrement libre, a commencé la publication d'un dictionnaire basque-français sur lequel nous reviendrons quand il sera terminé.

Les deux brochures annoncées ci-dessus sont, en attendant, fort intéressantes. Elles se présentent avec une bonne allure scientifique et témoignent d'une lecture considérable ; on y trouve de nombreux et très curieux faits d'observation ; mais malheureusement l'auteur s'est laissé entraîner au delà des limites de l'hypothèse et des déductions. On disait jadis que les étymologistes regardaient les voyelles comme rien et les consonnes comme peu de chose ; M. D. n'en est pas là, mais il conclut volontiers d'une loi phonétique à un fait possible et de suppositions en suppositions il en arrive à l'absolue invraisemblance : il ramène par exemple le basque *aho* « bouche » à un primitif *buka* ou *kabu* auquel il apparente *bucca* et ψύχη, et le basque *harri* « pierre » à un primitif *kharra* identique (?) au sanscrit *karkara*.

Desinit in piscem... piteux résultat de travaux scientifiquement et

méthodiquement commencés ! C'est toujours la même erreur : on ne s'occupe que des mots et l'on ne tient aucun compte de la grammaire c'est-à-dire de ce qui résume véritablement le « génie » d'une langue. Or, il ne saurait évidemment y avoir rien de commun entre le mécanisme morphologique et syntactique du basque et celui des langues indo-européennes. Les démonstrations et les conclusions de M. Darricarrère pèchent irrémédiablement par la base.

Julien VINSON.

P. WEISENGRUN, **Der Marxismus und das Wesen der sozialen Frage**, 1 vol. in-8, VIII et 480 p. Leipzig, Veit, 1900.

Ce grand ouvrage de M. Weissengrün, annoncé il y a deux ans par une brochure. *Das Ende des Marxismus*, dont j'ai rendu compte ici même, n'est pas seulement, comme le titre pourrait le faire croire, un examen critique du Marxisme mais constitue un effort des plus intéressants pour fonder une méthode sociologique nouvelle. Il se divise en trois grandes parties. Dans la première (p. 37-212), M. W. examine les fondements philosophiques de la sociologie de Marx : sa doctrine repose sur la conception matérialiste de l'histoire ; or, cette conception selon M. W., est erronée parce qu'elle repose sur l'hypothèse fausse qu'il y a, en histoire et en sociologie, des lois présentant le caractère absolu des lois physiques. Nous devons, en réalité, renoncer à donner une explication *définitive* des faits historiques, mais nous borner à une explication *provisoire* que nous obtiendrons à l'aide d'une méthode purement « heuristique » et qui nous fournira une image de l'évolution passée de l'humanité ainsi que des indications plus ou moins certaines sur la direction *probable* ou *possible* que prendra cette évolution dans l'avenir. — La seconde partie du livre de M. W. (p. 213-352) analyse les résultats généraux des doctrines économiques de Marx et aboutit à un bilan qui peut se résumer ainsi : la théorie de la lutte des classes, la description de l'évolution de la grande industrie, l'idée de l'organisation politique des travailleurs sont les parties les plus solides de l'œuvre de Marx. D'une manière générale toutefois, son système est caduc, métaphysique par sa méthode, matérialiste et mécaniste par la base sur laquelle il repose, il est faux dans l'ensemble ; sa notion de la valeur est l'une des plus étroites qui aient jamais été proposées ; sa loi immanente de l'évolution du capitalisme est inexacte (sauf en ce qui concerne la grande industrie). Au total, le marxisme est une construction logique d'une admirable et grandiose architecture, il séduit parce qu'il n'est pas seulement une doctrine économique mais une conception générale de la vie ; mais il est condamné, il a fait son temps et il est parfaitement vain de chercher à le restaurer car ses défauts sont organiques et ne peuvent pas

être corrigés par des amendements superficiels. — La troisième partie (p. 353-421) est une révision des notions essentielles de la sociologie. M. W. montre par des analyses ingénieuses que la notion d'*individu* comme celle de *société* ne correspond à aucune réalité dans la vie sociale et que la notion d'*organisation* est en définitive celle qui possède le plus haut degré de réalité. Il précise ensuite quel est le but final vers lequel doit tendre l'évolution sociale. Dans la quatrième partie enfin (p. 425-480) il esquisse dans ses grandes lignes la politique qu'il veut opposer à celle du marxisme, il indique les mesures pratiques par lesquelles la société contemporaine doit s'acheminer vers son but idéal.

Il ne saurait être question, dans les limites de ce compte rendu, d'exposer et de discuter dans le détail les idées de M. W. Je me bornerai ici à signaler l'un des motifs de son ouvrage qui m'a paru tout particulièrement caractéristique et original. M. W. est convaincu que l'une des erreurs capitales de Marx est d'avoir prétendu expliquer toute l'évolution sociale et économique de l'humanité par des causes matérielles, et d'avoir tenu pour négligeables les facteurs psychiques qui exercent certainement aussi une influence considérable sur cette évolution. Et pour montrer quelle est la nature de cette influence, il a recours à une conception empruntée partiellement à la philosophie de Nietzsche. Nietzsche est le premier à avoir mis en lumière dans toute son importance cette grande loi qui domine selon lui toute la psychologie individuelle ou sociale : l'homme, à toute époque, a une table des valeurs qui détermine tous ses jugements et tous ses actes, et cette table des valeurs est susceptible, selon les individus et les époques, de variations fort étendues. C'est de cette notion de la table des valeurs que M. W. s'empare pour en tirer une explication psychologique de l'évolution sociale. Il existe, dit-il, en tout temps, un ensemble de *valeurs moyennes*, reconnues par tous les individus appartenant à un groupe social donné, et cela quel que soit leur degré de culture. Or, cette table des valeurs varie peu à peu, et cela non pas d'une façon arbitraire, en vertu de l'influence fortuite de tel ou tel grand génie, mais d'une façon tout à fait nécessaire, sous l'action de ce que M. W. appelle la « loi de la complication sociale. » Les valeurs reconnues par l'homme primitif sont *immédiates*, c'est-à-dire qu'il estime toute chose dans la mesure où elle sert à satisfaire des besoins physiques immédiats. Mais à mesure que l'homme se civilise, il se crée une série de valeurs *médiates* et dérivées, comme l'honneur, la richesse, etc., qui, estimées d'abord simplement comme moyen de satisfaire les besoins immédiats, sont peu à peu estimées *pour elles-mêmes* et considérées comme bonnes en soi. Et l'importance de ces valeurs va sans cesse en augmentant. M. W. pose la formule suivante : « L'évolution des valeurs psychiques se fait de telle sorte que les valeurs moyennes deviennent, dans leur totalité, toujours plus médiates ou, pour m'exprimer

avec plus de précision, atteignent un degré toujours plus haut de *complication sociale* » (p. 149). A certaines époques glorieuses comme la Renaissance où il y a harmonie parfaite, chez l'homme, entre les instincts et la culture, ces valeurs médiates sont, selon l'expression de M. W., *kulturnotwendig*. Au XIXe siècle les valeurs médiates que nous reconnaissons perdent ce caractère de nécessité ; nous ne percevons plus, en général, de rapport immédiat entre ces valeurs et la culture d'aujourd'hui ; pour prendre un exemple particulier, l'art n'est plus perçu aujourd'hui comme il l'était au temps de la Renaissance comme un facteur intégrant et nécessaire de la culture ; pour la plupart des modernes il est un luxe, quelque chose d'artificiel et de factice. — Or, cette théorie de la complication sociale fournit à M. W. l'interprétation psychologique de l'évolution sociale que le marxisme se montrait incapable à nous donner. Ce n'est pas uniquement le développement du régime capitaliste qui cause le malaise de l'époque présente ; le capitalisme lui-même a pour fondement un ensemble de valeurs psychiques, une table des valeurs. C'est là qu'il nous faut chercher la raison dernière du mal dont nous souffrons. La bourgeoisie d'aujourd'hui souffre parce qu'elle a inscrit en tête de sa table des valeurs la richesse et le confort alors que l'homme de la Renaissance y plaçait la puissance et l'honneur ; elle souffre surtout parce que les valeurs moyennes admises aujourd'hui ont presque toutes perdu leur *Kulturnotwendigkeit*. Et de même le but de l'évolution sociale n'est pas simplement la destruction du capitalisme et l'avènement du collectivisme ; il consiste dans le retour aux valeurs de la Renaissance, à une culture non plus factice mais harmonieuse et nécessaire dans toutes ses parties, à une culture qui ne sera plus le privilège d'une petite élite, mais qui se répandra progressivement dans les masses et effacera peu à peu les inégalités en élevant sans cesse le niveau des classes inférieures.

On le voit, le livre de M. W. ne s'adresse pas uniquement aux économistes, mais d'une manière générale à tous ceux qu'intéresse l'évolution de la culture allemande. L'auteur a fait un très intéressant effort pour remonter, par delà les problèmes techniques, aux problèmes philosophiques et psychologiques qui les conditionnent. Egalement éloigné des purs agnostiques qui réduiraient volontiers la sociologie à la simple histoire des formes sociales passées et des métaphysiciens qui déforment la réalité dans leurs systèmes dogmatiques, il se rapproche par ses tendances générales des philosophes qui préconisent le « retour » à Kant ou à F.-A. Lange ; comme eux il veut baser la sociologie non plus sur une métaphysique matérialiste, mais sur une théorie critique de la connaissance. Nombre de chapitres de son livre témoignent d'un esprit d'analyse très fin et très sûr ; je citerai comme particulièrement intéressante, outre son essai sur la « complication sociale », sa comparaison du Darwinisme, du Marxisme et de la théorie de la complication (p. 202 ss.), son esquisse d'une économie politi-

que fondée sur l'intuition de la réalité concrète et non sur des catégories métaphysiques (p. 348 ss.) ses très intéressants jugements sur Nietzsche (p. 184 ss. et 368 s.), etc. Au total, c'est un ouvrage original et suggestif qui, s'il ne donne peut-être pas beaucoup de résultats définitifs, a le mérite de poser des problèmes nouveaux et intéressants, et doit être signalé à l'attention de ceux qui suivent le mouvement des idées en Allemagne.

Henri LICHTENBERGER.

LETTRE DE M. SALOMON REINACH.

Mon cher Directeur,

Un entrefilet, publié dans un journal du matin et gracieusement expédié à beaucoup de membres de l'Institut, m'accuse d'avoir insulté six de mes confrères dans le n° 45 de la *Revue*, p. 356.

C'est un mensonge, et la manière dont on le colporte prouve qu'il émane d'un de ces hommes par qui il vaut mieux être pendu que loué.

Tout à vous.

Salomon REINACH.

LETTRE DE M. P. FERET.

Saint-Maurice, le 2 décembre 1900.

A Monsieur R. attaché à la rédaction de la *Revue critique d'histoire et de littérature.*

Monsieur,

MM. Picard, libraires-éditeurs, viennent de m'expédier la *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° du 12 novembre dernier, dans lequel j'ai lu un article de vous sur la *Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres.*

Vous pouvez avoir le droit de formuler des critiques et de m'adresser des conseils, comme j'ai incontestablement celui d'apprécier la vérité des unes et la justesse des autres.

A vous entendre, je serais un « sectaire » et j'obéirais à des « passions ». Je m'en serais jamais douté, cherchant toujours à rendre justice à chacun.

Libre à vous de dire que je me montre fort peu capable de comprendre « l'inéluctable nécessité du mouvement de la réforme ». Vous voudrez bien sans doute m'accorder la liberté de comprendre la nécessité de la réforme, non dans le sens de Luther et de Calvin, mais comme l'entendait le concile de Trente.

Au sujet de l'inquisition, vous oubliez, intentionnellement peut-être, que je me place uniquement au point de vue des principes « religieux ou constitutionnels » de l'époque, pour expliquer, mais en déplorant les abus et les excès, les sentences des « tribunaux inquisitionnaires et des parlements ou autres tribunaux analogues, fonctionnant dans les états de la chrétienté. »

Et c'est en cet endroit de mon livre que se trouve ce que vous appelez « des tirades sur l'affaire Dreyfus ». Ces cinq lignes :

« Les Protestants n'ont cessé de considérer la France comme une terre à conquérir. Et, pour cela, toutes les circonstances sont mises à profit, tous les moyens « semblent bons. Au XVIe siècle, ils en appelaient aux armes. Au XIXe, ils en appellent à la domination par les places et, dans l'antipatriotique campagne en « faveur de l'affaire Dreyfus, ils n'ont pas craint de faire alliance avec les Juifs et « la franc-maçonnerie ; » ces cinq lignes, que j'écrirais encore, tant elles sont l'ex-

pression de la vérité ! placées simplement en note, constitueraient-elles donc des « tirades » !!! Il me semble que c'est montrer un peu trop le bout de l'oreille.

Comment, diantre, découvrez-vous « des plaisanteries d'un goût douteux » dans cette phrase : « Le ciel aurait donc voulu saluer et venger à l'avance la mort de son apôtre. Du reste, les conséquences de la fameuse gelée blanche ne furent pas aussi désastreuses. »

Vous trouvez naturel et bien, qu'au XIXe siècle la *France protestante*, M. Weiss et autres fervents adeptes de la religion réformée continuent à donner couramment aux docteurs de Paris, comme si les injures étaient incontestablement méritées, les épithètes d'*ignorants*, de *pédants*, d'*orgueilleux*, etc., c'est pour le moins étrange chez un homme qui prétend faire de la critique ! Quant à moi, je me suis appliqué dans ce volume, comme dans le suivant, à les apprécier à leur juste valeur.

Relativement à une phrase que vous relevez, je confesse que j'ai eu tort de ne pas remarquer, pour en faire l'objet d'un *erratum*, que « contre » avait été imprimé à la place de « pour ». Mais le lecteur n'aura pas de mal à découvrir la faute typographique.

Il m'est toujours pénible de suspecter la sincérité des gens. Puisque vous parlez de « sérieux », je préfère mettre votre sérieux en cause dans la circonstance. Est-ce donc sérieusement que vous me reprochez de prendre « l'accusatif pour le nominatif », en appelant « par exemple *Brentzen* et *Behmen* des gens qui s'appelaient *Brentz* et *Boehm* », de commettre d'autres erreurs, en faisant « de l'astronome J. Muller de Kœnigsberg (regiomontanus) un *Regio Montan* plus ou moins authentique », en nommant « *Carlstadt Carlostad* », en donnant à Othon Brunfels la qualité de « gentilhomme » ?

Est-ce que je n'ai pas écrit, p. 171, avec les biographes : « *Jean Brentzen* ou *Brentz*... » ? (Voir, entr'autres, car en ce moment je n'ai que des biographies sous la main, la *Nouvelle Biographie générale* et le *Dictionnaire de Biographie Chrétienne*).

Est-ce que p. 409, après avoir traduit en français — et je ne suis pas le seul qui le fait — le nom latin adopté par le savant [1], je ne donne pas son propre nom : « *Jean Muller* » ?

Est-ce que le nom du fameux réformateur, *doctorisé* par Luther [2], ne s'orthographie pas à la fois : *Carlstadt, Karlstadt, Carlostadt* ? Et même ce dernier nom n'est-il pas plus souvent écrit ? [3]

Ai-je fait d'Othon Brunfels un gentilhomme ? Vous le dites. Je ne me le rappelle aucunement et je ne puis trouver l'endroit. J'ai parlé tout particulièrement d'Othon Brunfels aux pages 142 et 208, et là pas un mot de sa gentilhommerie. Mais, si par inadvertance j'ai commis cette erreur, je m'empresserai de la corriger [4].

Assurément, Monsieur, vous reconnaîtrez mon droit de réponse et vous tiendrez à ce que ces lignes soient insérées dans le prochain numéro de la *Revue*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

P. FERET.

---

1. M. F. oublie seulement qu'il n'a pas écrit *Regiomontanus* mais *Regio Montanus*. — R.

2. Malheureusement pour le beau néologisme forgé par M. F., André Bodenstein, dit Carlstadt (d'après le mss. de sa ville natale), était docteur depuis 1510, tandis que Luther ne le devint qu'en 1512. — R.

3. Aucun *savant* n'a jamais écrit *Carlostadt* en *français*, pas plus que *Brentzen* ou *Behmen*. — R.

4. C'est p. 208, l. 3. qu'on lit « Othon de Brunfels ». — R.

Mon cher directeur,

Vous venez de me communiquer le factum, de style un peu familier, que vous avez reçu de M. l'abbé Feret, à propos de mon article. Je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire d'y répondre longuement, puisque, sauf sur la question de « bon goût », que j'abandonne au jugement de nos lecteurs, toutes les observations de détail consignées dans mon compte-rendu, y sont plus ou moins explicitement concédées, ne fut-ce que par prétérition. Je constate seulement — sans apprécier le fait — que l'auteur d'un livre à prétentions scientifiques, et qui s'indigne de ce que j'y ai signalé des traces de « passion » et « d'esprit sectaire », répète, une fois de plus, contre près d'un million de ses concitoyens, l'accusation calomnieuse de manquer de patriotisme, et qu'il l'aggrave en affirmant solennellement qu'elle est « l'expression de la vérité » même. Quant à discuter des idées générales avec un écrivain si peu disposé à admettre que toutes les grandes révolutions de l'humanité, depuis l'avènement du christianisme jusqu'à la Révolution française, ont été inéluctables et se sont produites par la force même des choses, c'est une tache trop ingrate pour que j'éprouve la moindre envie de l'aborder ici. Mais puisque l'occasion se présente de réparer une faute, à laquelle le typographe a eu d'ailleurs plus de part que le critique et que M. l'abbé Feret aurait pu me reprocher à bon droit, je m'empresse de la signaler moi-même aux lecteurs de la *Revue*. J'avais écrit que M. l'abbé Feret avait utilisé surtout le mémoire de M. L. Delisle sur un registre de la faculté de théologie, *déposé à la Bibliothèque Nationale, ainsi que les Actes de Baudrand*, manuscrit appartenant à Saint-Sulpice. Les mots soulignés ont disparu à l'impression et l'on a pu croire ainsi que l'auteur ignorait *où* se trouvait le registre offert par M. le duc de la Trémoille. C'est la seule chose dont j'aie à lui demander pardon et je le fais volontiers, sans compter sur la réciproque.

R.

— La Commission royale d'histoire de Belgique publie le rapport sur les Chroniques de Brabant que lui ont présenté M. Alfred Cauchie professeur à l'Université de Louvain et son élève, M. Alphonse Bayot (*Les Chroniques brabançonnes*, Bruxelles, Kiessling, 1900, 62 pp., in-8°). Les auteurs de ce rapport y énumèrent quarante-cinq auteurs ou œuvres anonymes, de valeur fort diverse, depuis Sigebert de Gembloux († 1112) jusqu'à Jean Gielemans († 1487), donnant quelques courtes indications biographiques sur les écrivains connus, sur l'originalité plus ou moins grande de leur œuvre, ajoutant leur *bibliographie* quand ils ne sont pas inédits (ce qui est le cas pour le plus petit nombre) ou momentanément perdus. Les signataires terminent par la déclaration que la plupart des chroniques déjà mises au jour l'ont été dans des conditions assez satisfaisantes pour qu'on ne doive pas dépenser son temps ni son argent à les rééditer une seconde fois; il serait préférable de s'appliquer à la recherche de quelques-uns des textes, égarés de nos jours et qui se cachent sans doute sur les rayons de quelque collection publique ou particulière et de publier certains des manuscrits inédits, indiqués dans la liste qu'ils ont donnée plus haut; un *Corpus* des Chroniques monastiques du Brabant serait également, à leur avis, une œuvre des plus utiles et qui devrait être entreprise prochainement. — R.

— L'auteur de l'important travail sur *la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre*, était tout particulièrement à même de retracer, en quelques pages expressives, le tableau si curieux des crises sociales, qui tout autant que les querelles religieuses et politiques, ont travaillé les populations urbaines du XIII° et du XIV° siècles et amené les luttes acharnées de la haute bour-

geoisie et du prolétariat. Ces crises, qui n'ont été nulle part plus violentes qu'aux Pays-Bas, M. Des Marez nous les présente en résumé dans son étude *Les luttes sociales en Flandre au moyen âge*, tirage à part de la *Revue de l'Université de Bruxelles* (Bruxelles, Lefèvre imprimeur, 1900, 36 pp., in-8°). Le savant archiviste de la capitale belge nous y explique d'une façon convaincante, que ni la langue ni la race n'ont joué de rôle appréciable dans ces dissensions, suscitées par les intérêts matériels divergents des entrepreneurs capitalistes, des petits patrons et de la masse des salariés, qui se voyaient privés de tout espoir d'arriver au bien-être des privilégiés. Le triomphe trop exclusif des opprimés à un certain moment ne permit pas aux démocraties urbaines d'alors de conserver longtemps les libertés conquises ; l'histoire de tous les temps nous enseigne que la paix durable ne peut naître que d'un équilibre sincère dans un même milieu, d'un accord loyal entre les forces sociales en présence ; c'est la réalisation de cet accord difficile sur le terrain matériel et politique qui reste la tâche ardue mais obligatoire de la démocratie moderne. — R.

— M. G. Des Marez, qui se propose d'étudier en détail un fonds de 8,000 chirographes du XIIIe siècle, découverts récemment dans le riche dépôt des archives communales d'Ypres, a donné un aperçu de la nature et de l'intérêt de ces documents dans un article intitulé *La lettre de foire au* XIII*e siècle*, qui a paru dans la *Revue de droit international et de législation comparée* (t. I de la 2e série ; tirage à part, in-8° de 14 pages). C'est une utile contribution à l'histoire des origines des papiers de crédit, car jusqu'ici la lettre obligatoire ou lettre de foire n'était guère connue, faute de spécimens assez variés et assez nombreux. M. Des Marez en a indiqué les caractères essentiels et a clairement démontré le rôle commercial qu'elle a exercé avant d'être détrônée par la lettre de change. — L.-H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 16 novembre 1900.

Ordre des lectures :
1° Discours de M. Robert de Lasteyrie, vice-président, annonçant les prix décernés en 1900 et les sujets des prix proposés ;
2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Edmond Le Blant, membre ordinaire de l'Académie, par H. Wallon, secrétaire perpétuel ;
3° Reflets de l'Orient sur le théâtre de Calderon, par M. Dieulafoy, membre libre de l'Académie.

Séance du 30 novembre 1900 [1].

MM. Émile Legrand et Ulysse Robert écrivent à M. le secrétaire perpétuel qu'ils retirent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Ravaisson.

M. le Dr Hamy offre à la Bibliothèque de l'Institut une gravure de Girardot qui représente les cinq Directeurs et le ministère assistant à la première séance de l'Institut national dans une des salles basses du Louvre (salle des Cariatides), le 15 germinal an IV.

Séance du 7 décembre 1900.

M. le secrétaire perpétuel rend compte de la réception solennelle organisée en

---

1. Pour la séance du 23 novembre, voir n° 51.

l'honneur de M. Foureau, à la Sorbonne, par la Société de géographie. Cette réception a eu lieu le mercredi 5 décembre. M. le secrétaire rappelle que M. Foureau a reçu de l'Académie plusieurs subventions dont le total se monte à la somme de 40.000 francs.

L'Académie procède à la nomination de deux commissions chargées de dresser des listes de présentation de correspondants étrangers et nationaux.

Sont élus, pour la liste de présentation des correspondants étrangers : MM. Perrot, Paris, Weil et Boissier ; pour celle des correspondants nationaux : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse et Croiset.

L'Académie décide qu'il y a lieu de remplacer M. Max Müller, associé étranger, décédé il y a plus d'un mois.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Ravaisson. Les votants sont au nombre de 37. La majorité est de 19.

	1er tour	2e tour	3e tour	4e tour	5e tour
MM. Chatelain	6	5	4	0	0
Chavannes	6	1	0	0	0
Paul Girard	8	4	0	0	0
Leger	6	8	13	18	24
Thomas	3	7	6	5	1
Valois	8	12	14	13	10

Aux deux derniers tours, les votants n'étaient plus qu'au nombre de 36. Au dernier tour, il y a eu un bulletin nul. — M. Louis Leger, professeur au Collège de France, ayant obtenu la majorité des suffrages exprimés, est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Séance du 14 décembre 1900.

M. Louis Leger, professeur au Collège de France, élu membre ordinaire de l'Académie vendredi dernier, est introduit en séance.

M. Clermont-Ganneau communique des extraits d'une lettre du P. Germer-Durand, de Jérusalem, relative à la découverte d'une série d'épigraphes romaines gravées le long d'un aqueduc antique de Jérusalem, dont on avait successivement attribué la construction à Salomon, à Ponce Pilate, à Hérode. Il résulte de ces inscriptions que cet aqueduc, remarquable au point de vue technique, a été en réalité construit en 195, sous le règne de Septime Sévère, par les soins des ingénieurs militaires de la xe légion, tenant garnison à Jérusalem.

M. Franz Cumont communique le texte d'un serment de fidélité à l'empereur Auguste, texte découvert par lui à Vézir-Keupru, dans l'ancienne Paphlagonie. Cette inscription établit, contrairement à l'opinion généralement reçue, que Vézir-Keupru occupe l'emplacement de la ville de Phazimon. Cette ville prit depuis Pompée le nom de Néapolis, depuis Claude celui de Néo-Claudiopolis, et à l'époque chrétienne celui d'Andrapa, mais ces quatre appellations désignent une même cité. Ce fait aujourd'hui acquis oblige à reculer vers l'Est la frontière de la Paphlagonie. L'inscription est datée de la troisième année de cette province, c'est-à-dire de l'an 3 a. C. Elle prouve que presque immédiatement après l'annexion les villes du pays avaient consacré des temples et organisé un culte en l'honneur d'Auguste. Mais l'intérêt de ce document est surtout politique. On ne possède dans le texte authentique que deux serments d'allégeance à un empereur ; ce troisième serment est plus ancien que les autres, et il démontre que les formules juratoires adoptées par les Césars sont une reproduction de celles qui longtemps auparavant étaient en usage dans les monarchies asiatiques. Auguste, qui à Rome n'est en théorie qu'un simple magistrat, règne en Paphlagonie comme successeur de l'ancienne dynastie nationale.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission pour présenter un candidat à la place d'associé étranger vacante par la mort de M. Max Müller : MM. Perrot, Bréal, Paris, Boissier ;

Commission des Ecoles d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier, Müntz ;

Commission de l'Ecole d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Hamy, Barth.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 27 Trente-quatrième année 2 juillet 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 24 (15 juin 1900) : I. Le Maréchal de Saint-Arnaud. Lettres inédites. — II. La reine Hortense et le prince Louis Napoléon. Lettres inédites de l'historien Buchon. — III. Lieutenant Jules Pichon. Journal d'une mission militaire en Perse (1839-1840) *(Suite et fin)*. — IV. Les mémoires de Mme d'Epinay, publiés d'après le manuscrit authentique *(Suite)*. — V. Les livres d'histoire : Le duc d'Aiguillon et la Chalotais. — Les Allemands et le Premier Empire. — Champfleur et le réalisme.

Bulletin hispanique, n° 2 : E. Hubner, Nouvelles inscriptions latines d'Emerita Augusta en Espagne. — Dastugue et Mérimée, Le fuero de Piedrafita. — Belaigue, Deux sonnets inédits d'Ercilla. — Morel-Fatio, Etudes sur le théâtre de Tirso de Molina (1er article). — *Bibliographie :* Menéndez-Pidal, Catalogo de la Real Biblioteca. — Stein, Untersuchungen über die « Proverbios morales » von Santob de Carrion. — Daumet, Innocent VI et Blanche de Bourbon. — Haebler, Das Wallfahrtsbuch des Hermannus Künig von Vach und die Pilgerreisen der Deutschen nach Santiago de Compostela. — Haebler, Prosperidad y decadencia económica de España durante el siglo XVI. Danvila, Diplomáticos Españoles : Don Cristóbal de Moura. — J. Ducamin, Morceaux choisis de l'Araucaña. — J. Jordan de Urries, Biografia y estudio crítico de Jáuregui. — Morel-Fatio, La satire de Jovellanos. — Rodriguez Marin, Mil trecientas comparaciones populares andaluzas. — J. Mir, Frases de los autores clásicos. — Jordana, Algunas voces forestales. — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique : Manuscrits relatifs à Gonzalo de Berceo. — Le Libro de buen Amor de l'Archiprêtre de Ita.

The Academy, n° 1467 : Bürger, Lenore, transl. D. G. Rossetti. — H. Houssaye, Waterloo, transl. Mann. — Le Gallienne, Travels in England. — Some atlases. — London. — Paris. — Books within books.

The Athenaeum, n° 3790 : Rhys and Brynmor-Jones, The Welsh people. — Tod, Charterhouse ; Bradby, Rugby. — H. W. Smyth, Greek melic poets. — Calendar of letters and state papers relating to English affairs, IV, Elizabeth 1587-1603, p. Hume ; Burke, A history of Spain, 2e ed. ; Altamira, Historia de Espana y de la civilizacion espanola. — Recent works on Plato and Aristotle (Bosanquet, Burnet, Muirhead). — Scottish history — Miss Mary Kingsley — The librarians' congress at Paris — Huchown's Codex — Ribbon (Skeat) — Buchheim — Burn's Auld Lang Syne — Mary of Guise, 1559 — Dante at Bologna — Dr Thomas Fitz-Patrick — The Black Prince — Pinwell — Notes from Rome, — Deakin, Outlines of musical bibliography. — Padelford, Old English musical terms — London Sheks-peares about the poet's time.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Warneck, Evangelische Missionslehre. — Koenig. Die Originalitæt des neulich entdeckten hebræischen Sirachtextes. — Rappaport, Die Einfælle der Goten in das rœmische Reich bis auf Constantin (bon). — Dahn, Die Kœnige der Germanen, das Wesen des aeltesten Kœnigtums der germ. Stæmme u. seine Gesch. bis zur Aufl.es. des Karol. Reiches (exact en général). — Gerland, Das Archiv des Herzogs von Kandia in Venedig. — Pflugk-Hartung, Die Anfænge des Johanniter Ordens in Deutschland (sagace). — Bowman, Preliminary stages of the peace of Amiens

(réussi). — JEFFERSON, Roughing it in Siberia. — TRAMPE, Das Deutschtum u. sein œffentliches Recht. — KLEY, Bei Krupp. — DAHLMANN, Genesis des Mahabharata (méritoire, quoique hâtif et diffus). — VAN JIZEREN, De vitiis quibusdam principum codicum Aristophaneorum. — STRÖMER, Deutsch-span. Wœrterbuch. — UNDERHILL, Spanish literature in the England of the Tudors (très soigné). — Von Zesen, Adriatische Rosemund, p. JELLINEK. — LUBLINSKI, Litteratur u. Gesellschaft im XIX Jahrh. (III) das junge Deutschland. — CASTLE, Die Isolierten, Varietæten eines literarischen Typus, Urica und Eduard, Die drei Paris, Herr und Sklave — Serbian folklore, transl. Elodie MIJATOVICH, introd. DENTON. — Athena, XII, 1-2. — POLACZEK, Die Kunstdenkmæler des Kreises Rheinbach. — POLACZEK u. CLEMEN, Die Kunstdenkm. des Kreises Bergheim.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26, MÜLLER, Kirchengeschichte, II, 1. — GENNRICH, Der Kampf um die Schrift in der deutsch-evangelischen Kirche des 19. Jahrh. s. — MUTH, Der Kampf des heidnischen Philosophen Celsus gegen das Christenthum. — GNEISSE, Deduktion und Induktion. — KUNTZ, Zur Entstehungsgeschichte der neueren Aesthetik. — KANTER, Zur praktischen Ausgestaltung der Ferienreisen mit Schülern. — SCHMIDT, Realistische Stoffe im humanistischen Unterricht. — TROMMSDORFF, Die Birmingham Free Libraries. — SCHULTHESS, Homonyme Wurzeln im Syrischen. — O. RIBBECK, Scaenicae Romanorum poesis fragmenta. Ed. tertia. — Geschichte vom Hühnerthorir übs. von A. HEUSLER. — O. HARNACK, Essais und Studien zur Litteraturgeschichte. — VERNALEKEN, Deutsche Sprachrichtigkeiten. — P. BOURGET, Œuvres complètes. Critique. II. — GILLARDON, Shelleys Einwirkung auf Byron. — P. RIBBECK, Senatores Romani qui fuerint Idibus Martiis anni a. u. c. 710. — M. DIEULAFOY, La bataille de Muret. — ASBACH, Deutschlands gesellschaftliche und wirthschaftliche Entwicklung. — Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde. XI. — Verœffentlichungen der Grossherzoglich Badischen Sammlungen für Alterthums- und Vœlkerkunde in Karlsruhe und des Karlsruher Alterthumsvereins. II. — LOTZ, Verkehrsentwicklung in Deutschland. - FEEZ und RAUDNITZ, Geschichte des Maria-Theresien-Thalers. — STAATSLEXIKON. 2. neubearb. Aufl. Hgb. v. J. Bachem. H. 1. — COSAK, Lehrbuch des Deutschen bürgerlichen Rechts auf der Grundlage des bürgerlichen Gesetzbuchs für das Deutsche Reich. I. 2. II. — KAHN, Inhalt, Natur und Methode des internationalen Privatrechts. — C. ROBERT, Der müde Silen. — GRAF, Deutsche Musik im neunzehnten Jahrhundert. — ENDT, Beitræge zur ionischen Vasenmalerei. — TIKKANEN, Tre armeniska miniatyrhandskrifter.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, 69 : LENNARZ, Der Territorialstant des Erzbischofs von Trier 1220. — SCHMITZ, Priesterweihen Kœlner Kleriker an der Kurie im 15 u. II Jahrh. — GREVING, Maler in Kœln 1487 u. 1492. — ASBACH, Der Zustand des bergischen Schulwesens 1809 u. die Napoleonische Universitæt in Düsseldorf. — REDLICH, Heiligtumsverzeichnisse niederrhein. Stifter u. Klœster 1500. — MEISTER, Eine Kœlner Hausmarke; SCHMITZ, Zu Nicolaus von Cues; ROTH, Des Kurfürsten Hermann von Kœln Aufenthalt zu Mainz 1517. — Adresse an H. Huffer, an J. v. Ficker. — Generalvers. des Gesamtvereins der deutschen Geschichts = und altertumsvereine in Strassburg 1899 — Vereinsberichte. — Notizen (Sauerland u. Meister).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 28 Trente-quatrième année 9 juillet 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 72, 10 juin : Chateaubriand et le chevalier de Cussy, 1820-1848. — Un Anglais en France, 1790-1795, souvenirs de Henry Sherwood (fin). — Théophile Thoré, lettres à sa mère et à Félix Delhasse (suite).

The Academy, n° 1468 : The confessions of S. Augustine. — Forbes, Travels through the Alps ; Munro, Rambles and studies in Bosnia and Dalmatia ; Handbook for travellers in Greece ; Handbook for travellers in Constantinople, Brusa and the Troad ; Blunt, An illustrated historical handbook to the Parish of Chelsea. — Apuleius, Eros and Psyche, transl. Carpenter. — Coubertin, France since 1814 ; Sherwood, Oxford rowing.

The Athenaeum, n° 3791 : Byron, Works, VIII, poetry p. Coleridge. — Robertson, An introd. to English politics. — Cawthorne and Herod, Royal Ascot. — Gore, The scientific basis of morality. — Jacoby, Ein neues Evangelien-fragment. — Greece (livres de MM. A. Lefèvre, Bouché-Leclercq, Frazer et Wilcken). — Mary of Guise. — Miss Mary Kingsley. — Ribbon. — The date of Pepy's marriage. — The Silchester excavations. — The Palace Archives of Cnossus, a new series in hieroglyphic characters. — St Francis' vision.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Harnack, Die Pfaffschen Irenaeus-Fragmente. — Vidari, Rosmini e Spencer. — Burger, Der Kampf zwischen Rom und Samnium (cf. *Revue* n. 26). — Epist. Karolini ævi, III. — L. Werner, Gesch. der Stadt Augsburg (soigné). — Marignan, Etudes sur la civilisation française (les deux premiers volumes d'un grand ouvrage). — von Helfert, Zur Lösung der Rastatter Gesandtenmordfrage (rien de nouveau). — Lang, Von Rom nach Sardes. — Klœppel, 30 Jahre deutscher Verfassungsgesch. 1867-1897, I. — Cohn, Zur Gesch. u. Politik des Verkehrswesens. — Ph. Berger, Mém. sur la grande inscrip. dédicatoire. — Raeder, De Theodoreti Graecarum affectionum curatione quaest. crit. (utile). — Eggert, Phonet. u. method. Studien in Paris. — Morrah, The Literary Year-Book. — Tardel, Die Sage von Robert dem Teufel (clair). — Witkowski, Gœthe (cf. *Revue*, n° 23). — Kekule, Gœthe als Genealog. — Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque (très bon). — Brutails, L'archéologie du moyen âge et ses méthodes. — Cramer, Die ausserhalb der Schule liegenden Ursachen der Nervositæt der Kinder.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27 : Deuteronomium erkl. von Bertholet. — Rietschel, Lehrbuch der Liturgik. I. — Lorenz, Zur Entwickelungsgeschichte der Metaphysik Schopenhauers. — Heubaum, Die Auseinandersetzung zwischen mechanischer und teleologischer Naturerklærung seit dem 16. Jahrh. — Fredericq, L'enseignement supérieur de l'histoire. — Cauer, Wie dient das Gymnasium dem Leben ? — Sukasaptati (Textus ornatior), übs. v. R. Schmidt. — Schulze, Grammatik der aramäischen Muttersprache Jesu. — Lidzbarski, Ephemeris für semitische Epigraphik, I, 1. — Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, p. p. F. Cumont ; F. Cumont, Les mystères de Mithra. — Walker, The Sequence of Tenses in Latin. — J. Baechtold, Kleine Schriften. — Arnold, Die deutschen Vornamen. — Edw. Meyer, Machiavelli and the Elisabethan Drama. — Kalepky, Lexicographische Lesefrüchte. I. — K. Waliszewski, A History of Russian Literature. — Heldmann, Der Kœlngau und die civitas Kœln.

— Bœhmer, Kirche und Staat in England und in der Normandie im 11. u. 12. Jahrh. — Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins. XX. XXI. — H. v. Krosigk, General-Feldmarschall von Steinmetz. — Muller, Manœverkritik Kaiser Hadrians. — Beitræge zur Geographie des mittleren Deutschland. Hgb. von Fr. Ratzel. — F. Blumentritt, Die Philippinen. — Gunther, Recht und Sprache. — Hegler, Die praktische Thætigkeit der Juristenfakultæten des 17. und 18. Jahrh.s. — P. Heitz, Neujahrswünsche des XV. Jahrhunderts. — R. Frh. von Lichtenberg, Humor bei den deutschen Kupferstechern und Holzschnittkünstlern des 16. Jahrhunderts. — Bischof, Architektonische Stilproben.

HENRI WEIL, membre de l'Institut.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ GRECQUE

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

ÉTUDES SUR LE DRAME ANTIQUE

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres de Paris.

LEÇONS D'HISTOIRE GRECQUE

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

MANUEL DES INSTITUTIONS ROMAINES

Un volume grand in-8, broché..................... 15 fr. »

EN PRÉPARATION :

LEÇONS D'HISTOIRE ROMAINE

Un volume in-16, broché.

MAURICE ALBERT

LES THÉATRES DE LA FOIRE

(1660-1789)

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

LES MÉDECINS GRECS A ROME

Un volume in-16, broché........................ 3 fr. 50

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES GRECS ET DES ROMAINS

Album contenant environ 885 gravures, plans, vues, restaurations d'édifices, reproductions de sites classiques et de monuments figurés (vases peints, bas-reliefs, peintures, mosaïques, monnaies, pierres gravées, etc.), avec des sommaires et des légendes explicatives.

PAR GUSTAVE FOUGÈRES

Ancien membre de l'École d'Athènes,
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

2e édition, revue et corrigée. 1 vol. grand in-4, broché.. 12 fr. »
cartonné. 15 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Trente-quatrième année 16 juillet 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1469 : Clodd ; Grant Allen. — Byron, Poetry, p. Coleridge. — Belloc, Paris. — Robertson, An introduction to English politics. — Pearson, Memorials, p. Stebbing. — Mrs White, Sweet Hampstead and its associations. — Waugh, R. Browning. — The Canadian Muse. — A pedigree of « drudgery ».

The Athenaeum, n° 3792 : Steevens, Things seen. — Shand, General John Jacob. — Sarah Hewett, Nummits and crummits, Devonshire customs. — Le Gallienne. Rudyard Kipling. — Dialogues of the Buddha, transl. Rhys Davids. — Patristic Literature. — Ecclesiastical history. — Mary of Guise. — The two-handed engine in Lycidas. — Foreign printing of English books. — Historical manuscripts commission, the Harley papers. — Clephan, The defensive armour and the weapons and engines of war of medieval times and of the Renaissance ; Stevenson, The cross-bow ; Lord Ronald S. Gower, Sir Thomas Lawrence.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Jacoby, Ein neues Evangelienfragment. — Duhr, Jesuiten-Fabeln, 3e éd., 29. — Berr, L'avenir de la philosophie. — Eberstadt, Der Ursprung des Zunstwesens u. die aelteren Handwerkerverbænde des M. A. (G. v. Below juge l'ouvrage manqué). — Pflugk-Harttung, Der Johanniter = und der deutsche Orden im Kampfe Ludwigs des Bayern und der Kurie (varié, attachant, instructif). — Oechsli, Die Schweiz in den Jahren 1798 u. 1799, 1-2 ; Zeller-Werdmüller, Aus zeitgen. Aufzeichn. u. Briefen ; Becker, Die erste Schlacht bei Zürich ; W. Meyer, Die zweite Schlacht bei Zürich. — Stieve, Abhandlungen, Vortræge und Reden. — Von Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 und 1807, 2e éd. — Bruchmüller, Erinn. an Rügen u. die Ostsee. — Ahlwardt, Verzeichnis der arab. Handschriften der Kgl. Bibliothek zu Berlin, X. — Demosthenes, second Philippic p. Sandys. — Plautus, Captivi p. Barber. — Wiese u. Percopo, Gesch. der italien. Literatur (solide et brillant). — Shakspeare, Macbeth, p. Veit Valentin. — Mummenhoff, Das Hans Sachs Fest in Nürnberg 1894. — W. S., Brinckmann, das Leben eines nieders. Dichters. — Franzos, Heines Geburtstag. — Herzog, Koische Forschungen und Funde.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : Kaluzniacki, Zur ælteren Paraskevalitteratur der Griechen, Slaven und Rumænen. — Happel, Katholisches und protestantisches Christenthum nach der Auffassung der alten katholischen Polemik, insbesondere des Martinus Becanus. — P. v. Schanz, Ist die Theologie eine Wissenschaft ? — Rade, Wahrheit der christl. Religion. — Paulsen, Kants Verhæltniss zur Metaphysik. — Horneffer, Vortræge über Nietzsche. — Fischer, Ueber das künstlerische Prinzip im Unterricht. — Zetterstéen, Alfije des Ibn Mu'ti. — Heisenberg, Studien zu Georgios Akropolites. — Mommsen, Chronica minora saec. IV, V, VI, VII. Vol. III, fasc. III. — Persson, De origine ac vi primigenia gerundii et gerundivi latini. — Nolte, Der Eingang des Parzival. — Saitschick, Gœthes Charakter. — G. Blondel, Le drame de la Passion à Oberammergau. — Ebner, Beitrag zu einer Geschichte der dramatischen Einheiten in Italien. — Hall, Anleitung zum Unterricht in der englischen Sprache. — Gundlach, Barbarossa-Lieder. — Weill, Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870. — Stettiner, Zur Geschichte des preussischen Kœnigstitels. — Frh. von Waltershausen, Die Germanisirung der Rætoromanen in der Schweiz. — A. v. Geyr-Schwep-

PENBURG S. J., Meine Reise nach den Færœrn. — J. FLACH, L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France. — SONNDORFER, Die Tchnik des Welthandels. 2. Aufl. — TARANGER, Udsigt over den norske Rets historie. — Die Rechtsprechung der Oberlandesgerichte auf dem Gebiete des Zivilrechts. I, 1. — KUTSCHMANN, Meisterwerke sarazenisch-normannischer Kunst in Sizilien und Unterilalien.

Museum, n°5 : BLAYDES, Adversaria critica in Aristophanem (Vollgraff). — Aeschyli Choephoroi, ed. BLAYDES (Vollgraff). — Aeschyli Eumenides, ed. BLAYDES (Vollgraff). — BLAYDES, Adversaria critica in Sophoclem (Vollgraff). — HECKER, Het 8ste boek van Thucydides (Ringnalda). — KALKMANN, Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius (A. E. J. Holwerda). — de COCK, Eene Oudindische stad volgens het Epos (Caland). — STOETT, Nederl. Spreekwoorden enz., afl. 1 (Beets). — KETTNER, Die œsterreichische Nibelungendichtung (Symons). — VOSSLER, Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance (A. S. Kok). — KNAPPERT, Bladzijden uit de beschavingsgeschiedenis der Langobarden (Boer). — HUISMAN, Essai sur le règne de Maximilien Henri de Bavière (Kræmer). — JAPIKSE, De verwikkelingen tusschenn de Republieck en Engeland (Slothouwer). — HALBERSTADT, Grieksch-Nederlandsch schoolwoordenboek (Voegler). — DUIJSER, Beknopt overzicht van de geschiedenis der Nederl. letterkunde (van Moerkerken).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-quatrième année 23 juillet 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1470 : MACDONNELL, A history of Sanskrit literature. — STEEVENS, Things seen. — FRAZER, Pausanias and other sketches. — COLQUHOUN, The Overland to China. — Sir William KENNEDY, Hurrah for the life of o sailor; — MARKHAM, South Africa; ROWSON, Twenty famous naval battles; — M[lle] des ECHEROLLES, The reign of Terror.

The Athenaeum, n° 3793 : Continental literature.— Books on European politics. — The bibliography of W. S. Landor. — Wingfield's True Discourse of the Portugal Voyage (Oppenheim). — LING ROTH, The Aborigines of Tasmania.— Blackfriars church (Ramsay). — Garrick and Drury Lane (W. Roberts).

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Das Fragmententhargum, p. GINSBURGER. — MEHLHORN, Aus den Quellen der Kirchengesch. — V. SCALA, Die Staatsvertræge des Altertums. — HELDMANN, Der Kœlngau und Kœln. — KRACKOWIZER, Gesch. der Stadt Gmunden in Oberœsterreich. — STAUBER, Das Haus Fugger (très intéressant). — H. von SODEN, Palæstina u. seine Gesch. (six conférences). — VELICS, Die Urquelle aller Sprachen (bizarre). — SAKELLARIOS, Paratereseis kritikai (traite avec soin de la Polit. d'Aristote). — MANILIUS, Beitr. zur Gesch. des Ovidius u. anderer rœm. Schriftsteller im. M. A. (n'a pas assez consulté la littérature nouvelle du sujet). — Ser Matteo de Libri da Bologna, p. CHIAPPELLI. — PADELFORD, Old English musical terms. — KRAUSS, Schwæbische Litteraturgeschichte, II. — GLIESE, Kurze Einführung in das Studium des Gotischen. — F. Max MULLER, Beitr. zu einer wissensch. Mythologie. — MAU, Pompeï. — GRECCHI, Monete romane. — KASSNER, Die Mystik, die Künstler und das Leben.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : FULLKRUG, Der Gottesknecht des Deuterojesaja. — WOBBERMIN, Altchristliche liturgische Stücke aus der Kirche Aegyptens. — JEEP, Zur Ueberlieferung des Philostorgios. — LOWENTHAL, Die religiœse Bewegung im 19, Jahrh. — W. MŒLLER, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 3. Bd., 2. Aufl. — BERR, L'avenir de la Philosophie. — HART, Vom hœchsten Wissen. Vom Leben im Licht. — BRAUDE, Die Elemente der reinen Wahrnehmung. — CRAMER, Ueber die ausserhalb der Schule liegenden Ursachen der Nervositæt der Kinder. — REH, Fakultætsstatuten und Ergænzungen zu den allgemeinen Statuten der Universitæt Franckfurt a. O. — J.-B. CHABOT, Chronique de Michel le Syrien (1166-1199). I, l. — FAY, The Rigveda Mantras in the Grihya Sutras. — WENDEL, De nominibus bucolicis. — SCHWAB, Nomina propria latina oriunda a participiis praesentis activi, futuri passivi, futuri activi quae quando quomodo ficta sint. — RUGER, Oratio de corona navali num a Demosthene scripta sit. — GOTTHELF, Das deutsche Alterthum in den Anschauungen des 16. u. 17. Jahrh.s. — WEISE, Syntax der Altenburger Mundart. — GEUTHER, Studien zum Liederbuch der Klara Hætzlerin. — JANSSEN, Shakspere-Studien. I. — BARTOLI, Ueber eine Studienreise zur Erforschung des Altromanischen Dalmatiens. — KAMPSCHULTE, Johann Calvin. — CORNELIUS, Historische Arbeiten vornehmlich zur Reformationszeit. — OECHSLI, Die Verbündeten und die schweizerische Neutralitæt im Jahre 1813. — ZELLER-WERDMULLER, Aus zeitgenœssischen Aufzeichnungen und Briefen. — SCHUCHHARDT, Rœmisch-Germanische Forschung in Nordwestdeutschland. — BERGMANN, Die Volksdichte der grossherzoglich hessischen Provinz Starkenburg. —

Roehl, Zur Preussischen Handwerkerpolitik vom Allgemeinen Landrecht bis zur Allgemeinen Gewerbeordnung von 1845. — Dietrich, Die Spitzenindustrie in Belgien und Frankreich zu Ende des 19. Jahrh.s. — Thaner, Abælard und das kanonische Recht. Die Persœnlichkeit in der Eheschliessung. — Klein, Das Erforderniss der verbürgten Gegenseitigkeit bei Vollstreckung auslændischer Urtheile in Deutschland. — Seeck, Die charakteristischen Unterschiede der Brüder van Eyck.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

THÈSES DE DOCTORAT

Allègre (F.). Etude sur la déesse grecque Tyché, In-8...... 4 fr. »
— De Ione Chio. In-8...... 3 fr. »
Amélineau (E.). Essai sur le gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne. In-4...... 15 fr. »
— De historia Lausiaca, quænam sit hujus ad monachorum ægyptiorum historiam scribendam utilitas. In-8...... 6 fr. »
Bazin (H.). La République des Lacédémoniens de Xénophon, étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IV[e] siècle avant J.-C. In-8...... 5 fr. »
— De Lycurgo. In-8...... 5 fr. »
Bréhier (Louis). Le Schisme oriental du XI[e] siècle. In-8...... 7 fr. 50
— De Græcorum judiciorum origine. In-8...... 3 fr. 50
Chapot (Victor). La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif. In-8...... 5 fr. »
Cucuel (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8. ...... 5 fr. »
— Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato. In-8...... 3 fr. »
Delfour (L.-C). La Bible dans Racine. In-8...... 5 fr. »
— De narrationibus quæ sunt in S. Augustini sermonibus. In-8. ...... 2 fr. 50
Denis (Ernest). Huss et la guerre des Hussites. In-8...... 10 fr. »
Dimier (L.). François Primatice, peintre, sculpteur et architecte des rois de France. Etude sur la vie et les ouvrages de ce maître, accompagnée d'un Catalogue de ses dessins et de ses compositions gravées. In-8, accompagné de 3 plans du Palais de Fontainebleau. 15 fr. »
Eliade (Pompiliu). De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. Un fort volume in-8...... 7 fr. 50
— Quomodo fiat syllogismus, quidque valeat. In-8...... 1 fr. 50
Foucart (George). Histoire de l'ordre lotiforme. Etude d'archéologie égyptienne. Grand in-8, illustré de 76 dessins...... 16 fr. »
Gallois (L.). Les géographes allemands de la Renaissance. In-8, avec reproduction de cartes anciennes...... 8 fr. »
— De Orontio Finæo, gallico geographo. In-8, avec la grande carte de France d'Oronce Finé et autres cartes anciennes...... 7 fr. 50
Guérinot (A.). De rhetorica vedica. In-8...... 3 fr. 50
Jullien (Em.). Les professeurs de littérature dans l'Ancienne Rome et

leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste. In-8.. 7 fr. 50

— De L. de Cornelio Balbo Majore. In-8.................. 5 fr. »

Kontz (Albert). Les drames de la jeunesse de Schiller. Les Brigands, Fiesque, Intrigue et amour, Don Carlos. Etude historique et critique. In-8.. 10 fr. »

— De Henrico Beyle, sive Stendhal, litterarum germanicarum judice. In-8.. 3 fr. 50

Male (Emile). L'art religieux du XIII[e] siècle en France. Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration. In-8, figures et planches. (*Epuisé.*)

— Quomodo Sibyllas recentiores artifices repræsentaverint. In-8. .... 3 fr. »

Malotet (Arthur). Etienne de Flacourt ou les origines de la colonisation française à Madagascar (1648-1661). In-8, carte et planche. .... 7 fr. 50

— De Ammiani Marcellini digressionibus quæ ad externas gentes pertinent. In-8.. 3 fr. 50

Masqueray (E.). Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurjura, Chaouïa de l'Aouras, Beni Mezab). In-8.. 10 fr. »

— De Aurasio monte, ab initio secundi p. Ch. sæculi usque ad Solomonis expeditionem. In-8.............................. 4 fr. »

Paquier (J.). L'humanisme et la Réforme. Jérôme Aléandre, de sa naissance, à la fin de son séjour à Brindes (1480-1529). In-8, portraits et planches.

— De Philippi Beroaldi junioris vita et scriptis (1472-1518). In-8.

Piat (C.). L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8.................................. 4 fr. »

— Quid divini nostris ideis tribuat Divus Thomas. In-8.. 2 fr. »

Piquet (F.). Etude sur Hartmann d'Aue, poète du XII[e] siècle. In-8. .... 7 fr. 50

— De vocabulis quæ, in duodecimo sæculo et in tertii decima principio, a Gallis Germani assumpserint. In-8.............. 3 fr. »

Recéjac (E.). De mendacio quid senserit Augustinus. In-8.. 3 fr. »

Reinach (Th.). De Archia poeta. In-8.............................. 3 fr. »

Réville (Jean). La Religion à Rome sous les Sévères. In-8 (*Epuisé*). .... 10 fr. »

Thibault (Francisque). Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges, la littérature et les arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche. In-8.. 5 fr. »

— Quid de puellis instituendis senserit Vives. In-8....... 3 fr. »

Thibaut (Fabien). Les douanes chez les Romains. In-8....... 5 fr. »

— Traité du contentieux de l'administration des douanes. In-8. .... 7 fr. 50

Touchard (Georges). La morale de Descartes. In-8........... 4 fr. »

— De politica Huberti Langueti doctrina. In-8.......... 2 fr. 50

Waddington (A). L'acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern. In-8.. 7 fr. 50

— De Huberti Langueti vita (1518-81). In-8.............. 3 fr. »

Waltz (A.). Des variations de la langue et de la métrique d'Horace dans ses différents ouvrages. In-8.............................. 5 fr. »

— De carmine Ciris. In-8.. 3 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 31 Trente-quatrième année 30 juillet 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, juillet-août : B. de MANDRET, L'autorité historique de Commynes. — FROIDEVAUX, La France à Madagascar, Jacques Pronis. — G. de NOUVION, Talleyrand, prince de Bénévent (suite et fin). — *Bulletin :* France (Hauser, Monod, Reuss); Roumanie (Xenopol et Teodoru). — *Comptes rendus :* M. DIEULAFOY, Le roi David; FAIRON, La Ratio Castrensis ou Intendance du palais impérial; W. H. HALL, The Romans on the Riviera and the Rhone; VANDERKINDERE, Hist. de la formation territoriale des principautés belges au M. A; REUSS, La chronique strasb. du peintre J. J. Walter; Friedrichs des Grossen Anschauungen vom Kriege in ihrer Entwickelung 1745-1756; POCQUET, Le duc d'Aiguillon et La Chalotais; SANZ Y ESCARTIN, L'individu et la réforme sociale; DUKA, Kossuth and Gœrgei.

Revue celtique, n° 2 : ERNAULT, Etymologies vannetaises. — STOKES, Da choca's Hostel. — S. REINACH, Les croissants d'or irlandais (suite). STRACHAN, Old Irish tellaim, tallaim. — DOTTIN, Etudes de phonétique irlandaise (suite). — GAROFALO, Tracce celtiche nell' Asturia. — LOTH, La métrique du moyen breton.

Annales des sciences politiques, juillet : Em. BOUTMY, L'Etat anglais et sa fonction à l'intérieur. — X, La marine anglaise, I. — VIALLATTE, L'Union australienne. — Ch. DUPUIS, La Conférence de La Haye, I. — F. MAURY, Le gouvernement de Louis XVI devant l'Assemblée Constituante, le droit de contrôle. — VAN DER SMISSEN, La représentation proportionnelle en Belgique et les élections générales de mai 1900. — COURANT, La situation dans le nord de la Chine.

Revue d'Alsace, juillet-août : A. I. INGOLD, Les seigneurs de Hoh-Landsberg. — Ch. HOFFMANN, Les premières municipalités de la Haute-Marne. — MOSSMANN, Le congrès de Nuremberg et l'évacuation des villes d'Alsace (suite). — GASSER, Histoire de Soultz. — Angel INGOLD, Jean d'Aigrefeuille (suite). — Les déportés strasbourgeois de 1848. — *Bibliographie :* Nouvelles œuvres de Grandidier, V; BARDY, Brevet, maire de S. Dié; REGNAUD, Eléments de grammaire comparée; Das alte Statutenbuch der Stadt Hagenau, p. HANAUER et KLELÉ; SAILÉ, Schœngauers Passion; CAMPAUX, La femme de Pilate; P. DES VALADES, Mme de Vaux; BLECH, Le château d'Eschery; DUBAIL-ROY, De Faverney à Belfort.

Souvenirs et Mémoires, n° 25 : F. BOUVIER, Un amour de Napoléon. — F. de Castegent, Mém. d'un ancien officier de l'armée de Condé. — H. LÉCUYER, Le colonel Belly de Bussy et la bataille de Craonne. — Le maréchal de Saint-Arnaud. Lettres inédites (suite) — Les livres d'histoire : NETON, Sieyes; A CHUQUET, L'Alsace en 1814; FLEURY, Grandes œuvres pendant la Révolution et l'Empire. — Supplément : Journal de Louis XVI, publié pour la première fois, d'après le ms. autographe du roi par M. le comte de Beauchamps.

Correspondance historique et archéologique, n° 78 : A THOMAS, La rue de la Cossonnerie. — MOMMÉJA, Tamizey de Larroque, essai bibliographique (suite) — L. G. P. Archéologie sociale, les médailles de mendicité à Lodève — PORTAL, Poids du Midi. — H. M. La route de quarante sous,

Annales de l'Est, n° 3 : DEBIDOUR, Ernest Mourin. — BERGEROT, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont (suite) — Diplomes d'études supérieures d'hist. et de géogr. DAVILLÉ, Les relations d'Henri IV et du duc de Lorraine. — *Comptes rendus :* ECKEL, Charles le Simple; HUND, Colmar vor und während seiner

Entwicklung zur Reichsstadt ; GÉNY, Schlestadt 1490-1536 ; MEISTER, Der Strassburger Kapitelstreit ; BARDOT, Les acquisitions de la France en 1648 ; JEAN, Les seigneurs de Chateau-Voué ; SELLIÈRE, Documents sur la principauté de Salm ; Th. PETIT, L'Ecole primaire supérieure de Nancy ; PINVERT, Lazare de Baïf ; KONTZ, Les drames de la jeunesse de Schiller ; NYROP, St. Eligius.

Annales du Midi, n° 47 : A. MOLINIER, Mandements inédits d'Alfonse de Poitiers, 1262-1270. — DUFFAUT, Recherches historiques sur les prénoms en Languedoc (fin). — VIGNAUX, Une note diplomatique au XVe siècle, Charles VII, roi de France et Jean I comte de Foix. — Comptes rendus : MALE, L'art religieux du XIIIe siècle en France ; MORÈRE, Rêvel en Lauraguais, Saint-Félix de Caraman ; WELSCHINGER, La mission secrète de Mirabeau à Berlin.

The Academy, n° 1471 : Lucretius in life and death, in the metre of Omar Khayyan, by MALLOCK. — A new English dictionary on historical principles, IV, gradely-greement. — Rosa NEWMARCH, Tchaikovsky. — Sir James Balfour PAUL, Lord Lyon King of Arms, Heraldry in relation to Scottish history and art. — BAILLIE, Mafeking. — Alice GARDNER, Studies in John the Scot (Erigena). — Conversations with Prince Bismark; The story of bird life; CLARK, A history of epic poetry. — James Lane Allen, an inquiry.

The Athenaeum, n° 3794 : Dictionary of national biography, LXIII, Wordsworth-Zuylestein. — COLQUHOUN, The Overland to China. Publications of the Oxford Historical Society. — RYLEY, Ralph Fitch. — LEONARD, The early history of English Poor Relief. — Schoolbooks. — The Jesi Dante. — A notice of Spenser. — The Agnostic Annual. — Duke of the Abruzzi, The ascent of Mount St Elias. — The Regiment of lyfe. — M. STOKES, The high crosses of Castledernost and Durrow. — Blackfriars Church. — The Wallace collection. — COURTNEY, The idea of tragedy in ancient and modern drama.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : J. T. MULLER, Zinzendorf. — SPAETH, Die evang. Pfarrkirche und das Hospital zu den elftausend Jungfrauen. — MULLER u. SCHLOSSER, Die Hargadah von Sarajevo. — KRALL, Grundriss der altorient. Gesch. (comble une lacune). — NIEBUHR, Einflüsse orient. Politik auf Griechenland (jeu d'esprit). — Le livre de comptes de Jacme Olivier, p. BLANC, — STEINHAUSEN, Der Kaufmann in der deutschen Vergangenheit (soigné, long, diffus, rien d'essentiel n'est marqué). — GENSEL, Paris. — Soames, Introd. to phonetics. — Lucianus, p. SOMMERBRODT, III. — Aus der Schule des Wulfila, Auxenti Dorostorensis epist. de fide vita et obitu Wulfilae p. KAUFFMANN. — Catalogus codicum manu scriptorum in bibl. ad Scotos Vindobonae, p. HÜBL. — SCHNEDERMANN, Die deutsche Nationalliteratur (fait au point de vue de Vilmar). — REINHARD, Schiller u. Th. Körner, — KARPELES, Heine (trop long). — TEMESVARY, Volksbräuche und Aberglauben in der Geburtshilfe u. der Pflege des Neugebornen in Ungarn. — MAU, Katalog der Bibliothek des archäol. Institutes in Rom. I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : WEISS, Die Predigt vom Reiche Gottes. 2. Aufl. — BRATKE, Das sog. Religionsgespräch am Hof der Sasaniden. — Ad. HARNACK, Drei wenig beachtete Cyprianische Schriften und die « Acta Pauli ». — ZIRNGIEBL, Zur religiösen Frage. — LÜHR, Ist eine religionslose Moral möglich ? — STAUDINGER, Ethik und Politik. — FALCKENBERG, Hilfsbuch zur Geschichte der Philosophie seit Kant. — SCHUPPE, Was ist Bildung. — HARTMANN, Die Bhagavad-Gita. — BILLERBECK, Festungsbau im alten Orient. — American Journal of Archaeology, IId S. III, 2-6. — A LEVI, L'Ele-

mento storico nel greco antico. — WILHELM, Ἔτος und ἐνιαυτός. — BLÜMLEIN, Die Floia und andere deutsche maccaronische Gedichte. — CONSENTIUS, Der Wahrsager. — ZEHME, Die Kulturverhältnisse des deutschen Mittelalters. — CROSS, Development of the english novel. — P. MEYER, Notice sur trois Légendiers français attribués à Jean Belet. — J. J. JUSSERAND, Shakespeare en France sous l'ancien régime. — SOLTAU, Appians Bürgerkriege. — GÖSSGEN, Beziehungen König Rudolfs von Habsburg zum Elsass. — EYSTER Jacobs, Martin Luther. — ARNOLD, Die Vertreibung der Salzburger Protestanten und ihre Aufnahme bei den Glaubensgenossen. — F.-J. POIRIER, Metz. Documents généalogiques. Armée, noblesse, magistrature, haute bourgeoisie. — SCHULTHESS' europäischer Geschichtskalender. Hgb. v. Gustav Roloff, 1898-1899. — MILLER-MAGUIRE, Outlines of Military Geography. — SCHÖNE, Der Fläming. — ADLER, Geschichte des Sozialismus und Kommunismus von Plato bis zur Gegenwart. I. — KOLBEN, Wahrheit und Klarheit über die Haager Friedenskonferenz. — LEIST, Der Wechselprotest und seine Reform. — NAENDRUP, Die Protesterhebung mangels Zahlung trotz Angebots and den Protestbeamten. — LÜNING, R. Wagner als Dichter und Denker.

Altpreussische Monatsschrift, 3-4 : PERLBACH, Materialien zur Gesch. Pommerrellens haupts. während der Ordenszeit. — REICKE, Briefe von Gisevius an Borowski. — SEMBRITZKI, Schön und die Stadt Memel. — CONRAD, Altes und Neues über Bischof D. Georg von Venediger. — WARDA, Zwei Briefentwürfe Kants. — *Kritiken :* PFLUGK-HARTTUNG, Der Johanniter=und der Deutsche Orden im Kampfe Ludwigs des Bayern mit der Kurie; Korrespondence Jana Amosa Komenskebo, p. KVACALA, V. — Universitätschronik 1900.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 32 Trente-quatrième année 6 août 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1472 : Essays of Dryden, p. Ker — Isabel Savory, A sportwoman in India ; Macdonald, Paris of the Parisians ; E. M. Leonard, The early history of English poor relief. — The Omar cult. — Robert Orange (Massingham).

The Athenaeum, n° 3795 : Firth, Cromwell and the rule of the puritans in England. — Bentley, Pioneering on the Congo. — Malden, A history of Surrey ; English topography, XII, Surrey, Sussex, p. Milne. — Harrison, Byzantine history in the early middle ages ; Schlumberger, Basile II, le tueur de Bulgares. — King Alfred's version of the Consolations of Boethius, p. Sedgefield ; Murray, The evolution of English lexicography ; Kaluza, Hist. Grammatik der englischen Sprache. — Biblical literature. — The public schools in 1900. — Del Virgilio's epitaph on Dante. — Tiny. — Bibliogr. of Landor. — Heraldry in relation to Scottish history and art.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Fonck, Streifzüge durch die biblische Flora. — Feret, La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, époque moderne, I. — Lagenpusch, Grundriss zur Gesch. der Philosophie, I. — Holmes, Caesars conquest of Gaul (bon). — Heydenreich, Aus der Gesch. der Reichsstadt Mülhhausen in Thüringen. — Ewart, Cosimo de' Medici (attachant). — Wahl, Die Notabelnversammlung von 1787 (remarquable) — A. N. Smith, Chinesische Charakterzüge. — Hempl, Language, rivalry and speech, differentiation in the case of race, mixture. — Seneca, De beneficiis, de clementia p. Hosius. — Con Dante e per Dante. — Asmus, G. M. de la Roche. — Gaede, Ueber Schillers Naive und sentim. Dichtung (fait avec bon sens). — Maretic, Gramm. de la langue serbe (en serbe). — Ussing, Pergamos ; Hachtmann, Pergamon.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Wernle, Paulus als Heidenmissionar. — Knopf, Der erste Klemensbrief. — Ziemssen, Die Bibel in der Geschichte. — Brunschvicg, Introduction à la vie de l'esprit. — Giessler, Die Gemüthsbewegungen und ihre Beherrschung. — Ostermann, u. Wegener, Lehrbuch der Pädagogik. I. — Diettrich, Die Massorah der östlichen und westlichen Syrer in ihren Angaben zu Jesaia. — Hirsch, Fragment einer arabischen Pentateuch-Uebersetzung. — Hirzel, Agraphos nomos. — Kukula, Tatians sogenannte Apologie. — Singer, Die mittelhochdeutsche Schriftsprache. — Weitbrecht, Das deutsche Drama. — Ekkehard, Le Chant de Walther, traduit p. Norden. — Penniman, The War of the Theatres. — Maddalena, Giuoco e giocatori nel Teatro del Goldoni ; Figurine Goldoniane ; Bricciche Goldoniane. — Ettlinger, Leo Tolstoj. — Dahn, Die Könige der Germanen, VIII, 5. — Schwemer, Papstthum und Kaiserthum. — G. von Below, Territorium und Stadt. — Wülcker, und Virck, Hans von des Planitz' Berichte aus dem Reichsregiment. — Miller, Die Ebstorfkarte. — Harms, Vaterländische Erdkunde. 5. Aufl. — Rösemeier, Die Arbeiter im 19. Jahrh. — Kautsky, Bernstein und das sozialdemokratische Programm. — Lohmann, Die staatliche Regelung der englischen Wollindustrie vom XV. bis zum XVIII Jahrh. — W. Müller, Die Klageverjährung im internationalen Privatrecht. — Schmarsow, Plastik, Malerei und Reliefkunst in ihrem gegenseitigen Verhältniss.

Léon III. La révolte des Romains en 799. — Clédat. Chronique de Salimbène. — P. Regnaud. Stances sanskrites inédites. — Belot. Pasitèle et Colotès. — Ferraz. Philosophie de la littérature. In-8, en 3 fascicules. .... 10 fr.

Tome II (1884). Lefébure. Ancienneté du cheval en Egypte. — Bayet. La fausse donation de Constantin. — Clédat. Lyon au commencement du XV[e] siècle. — Belot. Nantucket. — Breyton. La bataille de Cannes. — Bertrand. La psychologie extérieure, etc. In-8. 10 fr.

Tome III (1885). G. Bloch. La Carrière d'Afranius Burrus, préfet du Prétoire. — Belot. Révolution économique et monétaire à Rome (III[e] siècle av. J.-C.). — G. Bizos. Essai sur l'apparition du mélodrame en France. — P. Regnaud. Mélanges philologiques. — Grandjean. Tableaux comparatifs des principales modifications phonétiques que présentent les infinitifs des verbes faibles dans les dialectes germaniques, etc. In-8. .... 10 fr.

ANNALES DE L'UNINERSITÉ DE LYON

SECTION ORIENTALE

Phonétique historique et comparée du sanscrit et du Zend, par Paul Regnaud. In-8. .... 5 fr.

L'évolution d'un Mythe. Açvins et Dioscures, par Ch. Renel. In-8. 6 fr.

Etudes védiques et post-védiques. I. L'énigme védique et les énigmes de l'Hymne 1164 du Rig-Véda. Texte et traduction. — La Katha-Upanishad. Texte et traduction. — Traduction des parties lyriques de l'*Agamemnon* d'Eschyle, par Paul Regnaud. In-8........ 7 fr. 50

Bharatiya, Natya, Castram. Traité de Bharata sur le théâtre. Texte sanskrit. Edition critique, avec une introduction, les variantes, une table et des notes, par Joanny Grosset. Préface de M. Paul Regnaud. Tome premier. Première partie : Texte et variantes. Table analytique. In-8. .... 15 fr.

SALOMON REINACH

Membre de l'Institut, Conservateur-adjoint des Musées nationaux.

RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

TOME I

CLARAC DE POCHE

Contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index.

In-12 carré, illustré de 617 planches contenant 3,500 figures. 5 fr.

TOME II, en deux volumes

SEPT MILLE STATUES ANTIQUES

Réunies pour la première fois. Avec des notices et des index.

In-12 carré. Chaque volume. .... 5 fr.

INDEX DES LOCALITÉS ET DES COLLECTIONS

d'où proviennent, qui possèdent ou qui ont possédé des statues antiques publiées dans le *Répertoire de la statuaire*.

In-8. .... 2 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 33 Trente-quatrième année 13 août 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1473 : Byron's works, letters and journals IV, p. PROTHERO. — E.-R. SCIDMORE, China, the longlived Empire. — Alfred's Boethius, p. SEDGEFIELD.

The Athenaeum, n° 3796 : F. de ALBINI, Marie-Antoinette and the Diamond Necklace from another point of view. — FERRYMAN, Annals of Sandhurst. — DAWSON, African Night's Entertainments. — AGOSTINI, Pietro Carnesecchi e il movimento Valdesiano. — MACDONALD, The clan Donald, II. — MILES, How to learn philology ; SWEET, The history of language ; BRUGMANN, Griech. Grammatik. — Canadian and American history. — Antiquarian literature. — Books on India. — The Reformation in a London parish. — Chelsea. — Vergil's epitaph on Dante. — DENIO, Poussin, his life and work. — WARNER, Illuminated mss. in the British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : LITTMANN, Die Abfassungszeit des Tritojesaia. — JAGER, Luthers relig. Interesse an seiner Lehre von der Realpräsenz. — Momm. Erphesfurtensia, p. HOLDER-EGGER. — TEUTSCH, Gesch. der Siebenbürger Sachsen, I bis 1699, 3e ed. — PRUTZ, Preussische Geschichte, I, bis 1665 ; II, bis 1740 (solide, remarquable, tout en n'étant qu'une histoire extérieure). — Bismarck-portefeuille, p. POSCHINGER, V. — H. WAGNER, Lehrbuch der Geographie, 6e ed. — M. HARTMANN, Lieder der libyschen Wüste (très utile). — RIBBECK, Gesch. der röm. Dichtung, 2e ed. — Les Narbonnais, chanson de geste, p. SUCHIER. — Die altengl. Waldere — Bruchstücke, p. HOLTHAUSEN (bon). — R. HILDEBRAND, Materialien zur Gesch. des deutschen Volksliedes, I. — FUCHS, Deutsches Wörterbuch auf etym. Grundlage (bon). — Kuno FISCHER, Goethe und Heidelberg. — EBHARDT, Deutsche Burgen, 2.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : HERRMANN, Römisch-katholische und evangelische Sittlichkeit. — PFEILSCHIFTER, Die authentische Ausgabe der Evangelien-Homilien Gregors des Grossen. — HYLKEMA, Reformateurs. — KAUTZSCH, Das sogenannte Volksbuch von Hiob. — SCHELLWIEN, Wille und Erkenntniss. — JAMES, Der Wille zum Glauben und andere popularphilosophische Essays. — OTTEN, Das Reich des Geistes und des Stoffes. — GUTZMANN, Die praktische Anwendung der Sprachphysiologie beim ersten Leseunterricht. — STEUDEL Der religiöse Jugendunterricht, II. — ANDERSEN, Index to the Jataka and its Commentary. — SCHLOEGL, De re metrica veterum Hebraeorum. — SMYTH, Greek melic poets. — ENGELMANN, Archäologische Studien zu den Tragikern. — HORATIUS, Auswahl von Petschenig. — KURRELMEYER, The historical development of the types of the first person plural imperative in german. — W. Frh. von BIEDERMANN, Goethe-Forschungen. Anderweite Folge. — GUDOPP, Dramatische Aufführungen auf Berliner Gymnasien im 17. Jahrh. — MORGAN, A study in the Warwickshire dialect. — BRIX, Ueber die mittelenglische Uebersetzung des speculum humanae salvationis. — PFEIFFER, Ein Problem der romanischen Wortforschung. — RITTER, Notes sur Madame de Staël. — Frdr. SCHMIDT, Die Anfänge des welfischen Geschlechtes. — GÜNTER, Das Münzwesen in der Grafschaft Württemberg. — GÉNY, Die Reichsstadt Schlettstadt und ihr Antheil an den sozialpolitischen und religiösen Bewegungen der Jahre 1490-1536. — RAIS, La représentation des aristocraties dans les chambres hautes en France (1789-1815). — ROTHPLETZ, Jean Gabriel Eynard als Philhellene (1821-1829).

— Sach, Das Herzogthum Schleswig. II. — Voigt, Adalbert von Prag. — Bryce, Bilder aus Süd-Afrika. — Kretschmer, Die deutsche Südpolar-expedition. — Peters, Die Entwickelung der deutschen Rhederei seit Beginn dieses Jahrhunderts. — Freese, Das konstitutionelle System im Fabrikbetriebe. — Chr. Meurer, Bayerisches Kirchenstiftungsrecht. — Clemen, Polaczek, Renard, Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz. IV, 2-4. — Rethwisch, Der bleibende Werth des Laokoon.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-quatrième année 20 août 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin hispanique, 3e *livraison* : P. Waltz, Trois villes primitives nouvellement explorées (Los Castillares, Los Altos de Carcelen, Las Grajas). — P. Paris, Petit taureau ibérique, en bronze, du Musée provincial de Barcelone. — E. Hübner, Inscription latine de Rome conservée en Espagne. — Nouvelles archéologiques. — A. Morel-Fatio, Etudes sur le Théâtre de Tirso de Molina (suite et fin). — *Notes de grammaire* : « De punta en blanco » (A. Morel-Fatio). — *Bibliographie* : Montsalvatje, Geografia historica del condado de Besalu (J.-A. Brutails), p. 206. — Fernando Ruano Prieto, Anexion del Reino de Navarra en tiempo del Rey Catolico (P. Boissonnade), p. 217. — Leopoldo Rius, Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra (A. Morel-Fatio), p. 210. — E Bourgeois, La jeunesse d'Alberoni. Alberoni et Vendôme (H. Léonardon), p. 212. — A. Morel-Fatio et Léo Rouanet, Le Théâtre espagnol (A. Morel-Fatio), p. 212. — J. Leite de Vasconcellos, Estudos de philologia mirandesa (A. Morel-Fatio), p. 213. — Mosen Jacinto Verdaguer, Canigo, version castellana por el Conde de Cedillo (G. Cirot), p. 213. — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Articles des Revues françaises ou étrangères, concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — *Chronique* : Le « Théâtre espagnol » de Madrid et ses représentants à Paris (1898-1900) (H. de Curzon). — Une étude sur Bartolomé de Torres Naharro.

Revue des Études historiques : Rodocanachi, Les courses en Italie au vieux temps. — Lépeaux, La Congrégation sous la Restauration. — Auzoux, La prise de la Psyché par les Anglais 1808. — Dumoulin, Bibliographie critique de l'histoire du Forez et du Roannais. — Comptes rendus des ouvrages de MM. Pinvert, P. de Ségur, Bernardin, Louis Morin, Thirria Berton, de Marcère, Jozon, Jordell, Max. Petit, des mém. de Dedem et du Journal de Cuvillier-Fleury.

Nouvelle Revue rétrospective, no 73 : Napoléon à Dresde. — Lettres de Thoré à sa mère et à Delhasse. — Chateaubriand et le chevalier de Cussy. — Les émigrés en 1800. — L'acte additionnel, vote inscrit et motivé.

— No 74 : Lettres du général François-Étienne Kellermann à sa femme. — Lettres de Thoré à sa mère et à Delhasse. — Napoléon à Dresde (fin). — Lettres de Monsigny, Méhul, Pradier, Murger, le président Dupin.

Le Bibliographe moderne, mars-avril : Stein, Les archives des notaires à Limoges et à Macon. — Couderc, Œuvres inédites de Pierre de Blarru. — Briquet, La date de trois impressions précisées par leurs filigranes (Missel Rosenthal, les neuf preux du Musée de Metz, vue de Lubeck). — *Chronique*. — *Comptes rendus* : Tuetey, Répertoire ; Mitteil. der III Archivsection der Centralcommission zu Wien ; Archiv. Zeitschrift, VIII ; Catalogue d'une bibliothèque de droit international ; Schwab, Répert. des art. sur l'hist. et la littérature juives 1782-1898 ; Lizan, Bibliographie générale du départ. des Alpes-Maritimes ; Lafont de Sentenac, Bibliographie ariégeoise ; Pettersen, Bibliotheca Norwegica, I ; Bibliothek der Universität von Amsterdam, Schenking Diederichs ; Schill, Anleit. zur Erhalt. u. Ausbess.

von Mss. durch Zapon-Imprägnirung. — POSSE, Handschriften — Conservirung.

Academy, n° 1474 : Mrs. GASKELL, The life of Charlotte Bronte. — A history of Bradfield College. — BRYCE, History of Hudson's Bay Company ; British America ; Genealogical Magazine ; III ; The early poems of Tennyson, p. COLLINS ; Ordinale Conventus Vallis Caulium, p. DE GRAY BIRCH.

The Athenaeum, n° 3797 : BANCROFT, William H. Seward. — WINDELBAND, History of ancient philosophy. — EDWARDS, Sidney Sussex ; WARDALE, Clare. — The Hexateuch according to the revised version, p. CARPENTER and BATTERSBY. — CHAMBERLAIN, A practical introduction to the study of Japanese writing. — WYLIE, The Council of Constance to the death of Hus. — Schoolbooks. — An early pamphlet. — Cuddy. — Burns' poems (Young et Dick). — Simon Trippe. — Chelsea. — William Harvey. — E. MICHEL, Rubens.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : W. MOELLER, Lehrbuch der Kirchengesch. p. KAWERAU, III, 2e ed. — BACHMANN, Gesch. Boehmens, I, bis 1400 (ne satisfait qu'à moitié). — MITZSCHKE, Wegweiser durch die histor. Archive Thüringens. — PFÜLF, Otto von Ketteler, 1811-1877. — KEIBEL, Die Schlacht von Hohenfriedberg (bon). — BENTZON, Femmes d'Amérique. — BROCKELMANN, Syrische Grammatik (très recommandable). — Aegypt. Urkunden, Griech. III, 2-4. — GORRISSON, Th. et P. de Viau. — Briefw. zwischen Schiller. u. Humboldt, 2e ed. p. LEITZMANN. — MARKO, Vatroslav Oblak. — Schönherr, p. MAYR, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : STEUERNAGEL, Allgemeine Einleitung in den Hexateuch. — PFEIFFER, Theologia deutsch. — Die evangelischen Katechismusversuche vor Luthers Enchiridon. Hgb. von F. Cohrs. 1. Bd. — SELL, Zukunftsaufgaben des deutschen Protestantismus im neuen Jahrhundert. — MARY MILLS PATRICK, Sextus Empiricus and Greek Scepticism. — BAEUMKER, Dominicus Gundissalinus als philosophischer Schriftsteller. — W. SCHRADER, Erfahrungen und Bekenntnisse. — DAHLMANN, Das altindische Volksthum und seine Bedeutung für die Gesellschaftskunde. — EBERS, Aegyptische Studien und Verwandtes. — KAIBEL, Die Prolegomena Περὶ Κωμῳδίας. — P. PAPINI STATI Silvae ed. Alfr. Klotz. — HARDER, Schulwörterbuch zu Homers Ilias und Odyssee. — SUPHAN, Allerlei Zierliches von der alten Excellenz. — FISCHER, Beiträge zur Litteraturgeschichte Schwabens. 2. Reihe. — SCHUBERT, Frauengestalten aus der Zeit der deutschen Romantik. — RUSHTON, Shakespeare an Archer. — WÜLKER, Charles Dickens nnd seine Werke. — VOSSLER, Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance. — RAPPAPORT, Die Einfälle der Goten in das römische Reich bis auf Constantin. — KAEMMEL, Sächsische Geschichte. — BUGGE, Erkebiskop Henrik Kalteisens Kopibog. — PRESER, Der Soldatenhandel in Hessen. — BÄR, Geschichte des Königlichen Staatsarchivs zu Hannover. — DORR, Die Gräberfelder auf dem Silberberge bei Lenzen und bei Serpin, Kreis Elbing. — FRIESS, Reise des H. Chr. Frh. von Teufel in das Morgenland. — E. CAHN, Das Schlafstellenwesen in den deutschen Grosstädten. — SCHARLING, Bankpolitik. — FREUNDT, Das Wechselrecht der Postglossatoren. I. — VOPEL, Die altchristlichen Goldgläser. — DURRER, Der mittelalterliche Bilderschmuck der Kapelle zu Waltalingen bei Stammheim. — MARSOP, Musikalische Essays.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 35 Trente-quatrième année 27 août 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 26 : Jean Daras, Formose, 1884-1885, notes de campagne. — F. de Castegent, Mémoires d'un ancien officier de l'armée de Condé (Camille Deleuze). — F. Bouvier, Un amour de Napoléon (fin). — Une délibération contre les Ducs. — Les livres d'histoire : Laurent de Médicis dit le Magnifique ; Les théâtres de la Foire ; Les souvenirs du général Thiard. — Supplément : journal de Louis XVI, publié pour la première fois d'après le manuscrit autographe du roi par le comte de Beauchamp.

The Academy, n° 1475 : Troutbeck, Westminster Abtey. — Dom Bede, A day to the cloister. — Vindex, Cecil Rhodes. — Byron as self-critic. — Some letters of Stephen Crane.

The Athenaeum, n° 3798 : J. Walton, China. — Eva Scott, Rupert, Prince Palatine. — Byron, Letters and Journals, IV, p. Prothero. — Weil, Etudes sur l'antiquité grecque. — Mrs. Gaskell, The life of Charlotte Brontë. — Social life in the British army. — French Memoirs. — Bibliographical literature. — The languages of Africa and North America — Alice's adventures in Wonderland. — Prior, A history of gothic art in England. — The British Archaeological association at Leicester.

Literarisches Centralblatt n° 32 : Diehl, Zur Gesch. des Gottesdienstes in Hessen. — Hardeland, Gesch. der speciellen Seelsorge, II. — Windelband, Platon. — Ed. Meyer, Forsch. zur alten Gesch. II. Zur Gesch. des V Jahrhunderts (offre plus que le titre ne promet). — Urkundenbuch der Stadt Strassburg, VII p. Witte. — Bugge, Le commerce du Nord avant la Hanse (en norvégien). — Krahmer, Russland in Ost-Asien. — Das Kitah Al-Muammarin, p. Goldziher. — Bacchilide, odi scelte, comm. Nessi. — Les livres de gouvernement des rois, p. Molenaer. — Wied, Dänische Conversationsgrammatik ; Walter, Schwedische Conversationsgrammatik. — Lee, Principles of public speaking. — Gusinde, Neidhart mit dem Veilchen. — Lothar, Das Wiener Burgtheater.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : Staerk, Studien zur Religions-und Sprachgeschichte des alten Testaments. II. — Frey, Tod, Seelenglaube und Seelenkult im alten Israel. — M. von Nathusius, Ausbau der praktischen Theologie zur systematischen Wissenschaft. — Bechtel, Die wichtigsten Aussagen des N. Ts. über die Person Jesu Christi. — Gaede, Schillers Abhandlung « Ueber naive und sentimentalische Dichtung ». — Schneider, Die Weltanschauung Platos. — Das neue Gymnasium. Lehrplan und Lehraufgaben für die höhere Schule. — Agnes Smith Lewis and Margaret Dunlop Gibson, Palestinian Syriac texts from palimpsest fragments in the Taylor-Schechter collection. — Wetzel, Haben die Ankläger des Sokrates wirklich behauptet, dass er neue Gottheiten einführe ? — Germanici Caesaris Aratea ed. A. Breysig. — Reiter, Zur Etymologie von elementum. — Denicke, Die mittelalterlichen Lehrgedichte Winsbeke und Winsbekin in kulturgeschichtlisher Beleuchtung. — Lecoutere, Middelnederlandsche Geestelijke Liederen. — Konrad von Würzburg, Leben des h. Alexius, hgb. von R. Henczynski. — Kaluza, Historische Grammatik der englischen Sprache. — Kuttner, Vauvenargues. — Farinelli, Guillaume de Humboldt et l'Espagne. — Uhlirz, Regesten aus dem Archive der Stadt Wien. Bd. I. — Beyerle, Konstanz im

dreissigjährigen Kriege. — Ducos, La mère du Duc d'Enghien 1750-1822. — Tartarinoff, Betheiligung Solothurns am Schwabenkriege. — Polis, Die Niederschlagsverhältnisse der mittleren Rheinprovinz und der Nachbargebiete. — Canstatt, Das republikanische Brasilien. — Hecht, Der europäische Bodenkredit. I. — Loening, Die Repräsentativverfassung im XIX. Jahrh. — Schmid, Das Waarenzeichenrecht. — Watzinger, De vasculis pictis Tarentinis. — Oeser, Geschichte der Kupferstechkunst zu Mannheim im 18. Jahrh. — Meissner, Hans Thoma.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 36 Trente-quatrième année 3 septembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, juillet : Densusianu, L'altération du c latin devant e, i dans les langues romanes. — Pidal, Etimologias espanoles. — Lot, Le roi Hoël de Kérahès, Ohès le vieil barbé, les chemins d'Ahès et la ville de Carhaix. — Toynbee, Benvenuto da Imola and the Iliad and Odyssey. — Mélanges : La légende de la vieille Ahès (G. P.) ; Une prétendue mention de l'Archant (E. Ritter) ; Un nouveau témoignage sur la chanson de Basin (Ch. Bouvier) ; Laboustre et Osterin (G. P.). — Comptes rendus des ouvrages de MM. Mohl, Schuchardt, Léné, Tobler, Bartoli et Henry. — Lettres de MM. Mohl et Roques.

Revue celtique, juillet : S. Reinach, Les survivances du totétisme chez les anciens Celtes. — Leite de Vasconcellos, Onomasticon lusitanien. — Stokes, Da Choca's Hostel, II. — Loth, Remarques aux four ancient Books of Wales. — Chronique. — Périodiques.

Academy, n° 1476 : The travels of sir John Mandeville, p. Pollard. — Malden, A history of Surrey. — Hirst, Liberalism and the Empire, three essays. — Sir Joseph Fayrer, Recollections of my life. — Hope Rea, Donatello ; Ford, Hamlet, a new theory. — The jargon of criticism.

Athenaeum, n° 3799 : O' Connor Morris, The campaign of 1815 ; H. Houssaye, 1815, Waterloo. — Fishwick, Preston. — Horvath, Kardos, Endrödi, Hist. de la litt. hongroise. — Leigh, King's college, — Brooks, Knox. — New Testament literature. — Italian literature. — Antiquarian literature. — Ecclesiastical history. — Scandinavian literature. — Ch. Sturt. — Simon Tripp. — Old mortality. — Old Chelsea. — An autobiography in verse (C. Johnson). — The truthfulness of Irish records (Watson). — Nieboer, Slavery as an industrial system. — Holmes, Wooden sailing ships. — Autobiography of Th. W. Wallis, sculptor in wood. — British Museum, a guide to the Babylonian and Assyrian antiquities.

Literarisches Centralblatt, n° 33 : Wimmer, Das Leben im Licht. — Kampschulte, Calvin, II. — Loewenthal, Die relig. Beweg. im xix Jahrh. — Die Chroniken der nieders. Stædte, Lübeck, u. Magdeburg, II. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig 1898. — P. Fredericq, L'enseignement sup. de l'histoire. — Weule, Der afrikanische Pfeil. — Davenport u. Emerson, The principles of grammar. — L. Löw, Gesamm. Schriften. — Nonnenmacher, Prakt. Lehrbuch der altfr. Sprache. — Markisch, Die engl. Bearb. der Erzählung von Apollonius aus Tyrus. — Lindmeyr, Der Wortschatz in Luthers, Emsers und Ecks Uebersetzung des N. T. — Ranftl, Tiecks Genoveva. — Meckl. Volksüberlieferungen, p. Wossidlo, II, die Tiere im Munde des Volkes. — Brown, Researchs into the origin of the primitive constellations of the Greeks-Bericht des Vereins Carnuntum Wien in 1897-1898 ; Der röm. Limes in oesterreich.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35 ; Jacoby, Ein neues Evangelien-fragment. — Pott, Der abendländische Text der Apostelgeschichte und die Wir-Quelle. — Simons, Konfirmation und Confirmanden-Unterricht. — Rottmanner, Catholica. — Janosi Béla, Az aesthetika törté-nete Jánosi, Geschichte der Aesthetik), I. — Kern, Kleine Schriften. 2. Bd. — Catalogus codicum manu scriptorum bibliothecae monasterii ad Scotos Vindobonae. — The Sataphata-Brahmana, Translated

by Julius Eggeling. Part. V. — EURINGER, Die Auffassung des Hohenliedes bei den Abessiniern. — GREIF, Neue Untersuchungen zur Dictys- und Daresfrage. I. — SABBADINI, Il primitivo disegno dell' Eneide e la composizione dei libri I, II, III. — THIELMANN, Bericht über das gesammelte handschriftliche Material zu einer kritischen Ausgabe der lateinischen Uebersetzungen biblischer Bücher des alten Testamentes. — JUNK, Goethes Fortsetzung der Mozartschen Zauberflöte. — MÜLLER, Jean Paul-Studien. — A. HEINTZE, Deutscher Sprachhort. — KUGEL, Untersuchungen zu Molières « Médecin malgré lui » und seine Hauptquellen. — BRIX, Speculum humanae salvationis. — KRAUSE, Gui von Cambrai. — FRANZÖSISCHE VOLKSLIEDER hgb. von Jak. Ulrich. — WINCKLER, Altorientalische Forschungen. II. Reihe, bd. 2. — JUNGNITZ, Martin von Gerstmann. — SASKI, Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche. — DUHR, Jesuiten-Fabeln. — MARCKS, Deutschland und England. — Pommersche Jahrbücher. 1. Bd. — CHURCHILL, London to Ladysmith via Pretoria. — TRAVELS, and adventures of Sidi Ali Reïs ed. by Vambéry. — WIRMINGHAUS, Die nationalökonomische Wissenschaft und der deutsche Kaufmannsstand. — SCHACHNER, Das bayrische Sparkassenwesen. — GRAIS, Hue de, Handbuch der Verfassung und Verwaltung. 13. A. — K. BRANDI, Die Renaissance in Florenz und Rom. — SCHMARSOW, Ghibertis Kompositionsgesetze an der Nordthür des florentiner Baptisteriums.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-quatrième année 10 septembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, septembre-octobre 1900. B. DE MANDROT, L'autorité historique de Philippe de Commynes (fin). — Ch. SAGLIO, L'agonie des Ming. Episode de l'histoire de Chine. — G. de NOUVION, Talleyrand, prince de Bénévent. — L. G. PÉLISSIER, La trahison de Masséna et l'enquête du commissaire Caire. — *Bulletin historique :* France. Nécrologie : J. Zeller, S. Berger, par G. MONOD. — Publications relatives au moyen âge, par Aug. MOLINIER. — Histoire contemporaine, par A. LICHTENBERGER. — Espagne, 1898-1899, par R. ALTAMIRA. — *Comptes rendus critiques* : Goblet d'Alviella, ce que l'Inde doit à la Grèce. — MONSEUR, L'Inde et l'Occident. — DESMINIS, Die Ehescheidung ; PAIS, Storia die Roma, I ; KNOKE, Das Varuslager ; LORENZ, Lehrbuch der ges. Genealogie ; RODOLICO, Pepoli in Bologna ; RÉVILLE et PETIT-DUTAILLIS, Le soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381 ; NOVAKOVITCH, Code d'Etienne Douchan ; GEE, The Elizabethan clergy ; BRÉARD, Corresp. de Martange ; DEBIDOUR, Hist. des rapports de l'Eglise et de l'Etat ; LA MAZELIÈRE, Essai sur l'hist. du Japon.

The Academy, n° 1477 : FRICKER, The antarctic regions. — EGERTON, Sir Stamford Raffles. — DAWSON, African Night's Entertainment. — MAC, Little Indabas, Stories of Kaffir, Boer and Natal life. — MORRIS, The campaign of 1815. — Thackeray's heart.

The Athenaeum, n° 3800 : LONGRIDGE, The Oxford mission in Calcutta. — LATIMER, The annals of Bristol in the XVII century. — Journal du voyage de deux jeunes Hollandais à Paris, 1656-1658. — BURY, A history of Greece. — MURRAY and BRADLEY, The Oxford English Dictionary IV and V, gradely — inpushing — Gregorovius, History of the city of Rom in the middle ages, transl. VII, 1-2. — Classical philology. — Books of the East. — The Nottingham registers. — The Italian and English books of fortune. — Auld Langsyne. — Who was Microphilus ? — Hist. mss. commission. — ENLART, L'art gothique et la Renaissance en Chypre. — KNACKFUSS, Holbein. — The Cambrian archaeological association.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : STÜLCKEN, Athanasiana. — Historia dos martyres de Nagran, versao ethiopica p. PEREIRA. — PIEPER, Kirchliche Statistik Deutschlands. — Württ. Urkundenbuch, VII. — ARNOLD, Die Vertreibung der Salzburger Protestanten (très exactement documenté). — WEILL, Hist. du parti républicain en France (important). — BETZ, La littérature comparée. — O. ZIMMERMANN, Die Totenklage in den altfr. Chansons de geste (utile). — ANDRESEN, Deutsche Volksetymologie, 6e éd. — Kleinere altsächs. Sprachdenkmäler, p. WADSTEIN. — TETZNER, Die Slowinzen und Lebakaschuben im östlichen Hinterpommern. — CRATTWELL, Luca Signorelli. — MORIZ-EICHHORN, Der Skulpturencyclus in der Vorhalle des Freiburger Münsters u. seine Stellung in der Plastik des Oberrheins. — RIAT, Paris. — FLEISCHER, Mozart.

Deutsche Litterraturzeitung, n° 36 : MARTI, Das Buch Jesaja. — VÖLTER, Die Visionen des Hermas, die Sibylle und Clemens von Rom. — HAUPT, Melanchthons und seiner Lehre Einfluss auf Maximilian II. von Oesterreich. — RAPPAPORT, Spinoza und Schopenhauer. — Verhandlungen der fünfundvierzigsten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Bremen vom 26. bis 29. September 1899.

zusammengestellt von Hermann Soltmann. — Festschrift zur hundertjährigen Jubelfeier des Königlichen Friedrich-Wilhelms-Gymnasiums zu Berlin. — Silberstein, Conrad Pellicanus. — Παπάμαρκος, Αἱ φιλοσοφικαὶ καὶ παιδαγωγικαὶ δοξασίαι τοῦ Πολυβίου. — Mitteis, Aus den griechischen Papyrusurkunden. — Ilg, Zwei Charakterbilder aus der altgriechischen Komödie. — Landnämabök. I-III. Hauksbök. Sturlubök. Melabök. — Fischer, Goethe und Napoleon. — Vollhardt, Die Beziehungen des Sommernachtstraumes zum italienischen Schäferdrama. — Kuchenbacker, Dryden as a satirist. — Garrisson, Théophile et Paul de Viau. — Altmann, Regesta Imperii XI. Die Urkunden Kaiser Sigmunds (1410-1437). 1. Lief — Nils Wimarson, Sveriges Krig i Tyskland 1675-1679. I. — Lamy, La France du Levant. — Bresnitz v. Sydacoff, König Karl, Rumänien und die Rumänen. — L. von Bortkewitsch, Das Gesetz der kleinen Zahlen. — Isenbart und Spielhagen, Das Invalidenversicherungsgesetz vom 13. Juli 1899. — Vocabularium Jurisprudentiae Romanae. Vol. I. Contin. B. Kuebler et R. Helm. — Frantz, Lehrbuch des Kirchenrechts. — Lermann, Athenatypen auf Griechischen Münzen. — Burckhardt, Beiträge zur Kunstgeschichte von Italien.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 38 Trente-quatrième année 17 septembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1478 : WORSFOLD, Judgment in literature. — ROBERTSON, Christianity and mythology. — Eva ANSTRUTHER, The influence of Mars. — Nietzsche. — The jargon of criticism.

The Athenaeum, n° 3801 : LANG, Prince Charles Edward. — Fr. Max MÜLLER, The six systems of Indian philosophy. — PIXLEY, A history of the baronetage; G. E. C., Complete baronetage, I. — Cardiff Records, p. MATTHEWS, I. — A Select library of Fathers of the Christian Church, XIV, The Seven Œcumenical Councils, p. PERCIVAL. — Sayous, Hist. gén. des Hongrois, 2e éd. — FALKNER, A history of Oxfordshire. — Books for tourists. — MOREL-FATIO, La satire de Jovellanos. — Assyrian literature. — Gaelic literature. — Nietzsche. — Nancy of Chigwell Row. — The negro element in English. — — Sidgwick. — HARTSHORNE, Portraiture in recumbent effigies and ancient monumental sculpture in England. — Jahrbuch der kön. preuss. Sammlungen, XX.

Literarisches Centralblatt, n° 35 : BÖHMER, Daniel. — GALL, Die Herrlichkeit Gottes. — HÜFFER, Korveier Studien; KURZE, Einhard. — WENDT, Die Breslauer Stadt = und Hospitallandgüter. — ERCK, D. F. Strauss. — GRÜBER, Das Ries. — LEO, Die capitatio plebeia. — HÜSING, Die iran. Eigennamen in den Achämenideninschriften : Altiran. Mundarten, I. — SEIDEL, Suhiti-Conversationsgrammatik. — DENSUSIANU, Studi de filologia romina. — GEERING, Die Figur des Kindes in der mhd. Dichtung. — WEITBRECHT, Das deutsche Drama. — WEICHARDT, Das Schloss des Tiberius.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : BUDDE, Der Kanon des Alten Testaments. — SCHWARTZKOPFF, Die Irrthumslosigkeit Jesu Christi. — J. Th. MÜLLER, Zinzendorf als Erneuerer der alten Brüderkirche. — LÉVY-BRUHL, La Philosophie d'Auguste Comte. — RAECK, Der Begriff des Wirklichen. — SCHROEDER, Veranstaltung von Jugendfesten an höheren Schulen. — Blätter für Volksbibliotheken und Lesehallen. Hgb. von A. GRAESEL, I, 1-8. — KÖNIG, Die Originalität des neulich entdeckten hebräischen Sirachtextes. — DYROFF, Demokritstudien. — SCHLUMBERGER, L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle. — LEOPOLD, De orationibus quatuor quae iniuria Ciceroni vindicantur. — KONTZ, Les drames de la jeunesse de Schiller. — KARPELES, Heinrich Heine. — A. FRANKLIN, La vie privée d'autrefois. 2e série. I. II. — THIERKOPF, Swifts Guliver und seine französischen Vorgänger. — KNOKE, Das Caecina-Lager bei Mehrholz; Das Schlachtfeld im Teutoburger Walde; Das Varus-Lager bei Iburg. — STIEVE, Abhandlungen, Vorträge und Reden. — HANNCKE, Pommersche Geschichtsbilder. 2 Aufl. — MORANE, Au seuil de l'Europe. Finlande et Caucase. — BENTZON, Femmes d'Amérique. — ZACHER, Die Arbeiter-Versicherung im Auslande. XI. XII. — WASER, August Weckesser in seinem Leben und Schaffen. — JOSS, Friedrich Wieck und sein Verhältniss zu R. Schumann.

Museum, n° 6-7 : LIDEN, Studien zur altindischen und vergleichenden Sprachgeschichte (Uhlenbeck). — VAN IJZEREN, De vitiis quibusdam principum codicum Aristophaneorum (E, O. Houtsma). — LUCIANUS, ed. SOMMERBRODT, III (de Jong). — Taciti Historiæ, ed. VANDER VLIET (Karsten). — ASSELIJN, Jan Klaaz, uitgeg. door BUITENRUST HETTEMA, CRAMER en Poll (Bergsma). — The English Faust-book of 1592, edited by LOGEMAN (Stoffel). — VAN DAM, William Shakespeare (Logeman).

— Buresch, Aus Lydien, hrsg. von Ribbeck (Holwerda). — Brunn, Kleine Schriften, I (Holwerda). — Oeri, De Herodoti fonte Delphico (Van Gelder). — von Schubert-Soldern, Die Höfe von Paris und Madrid zur Zeit Elisabeths (Brugmans). — Tourneux, Diderot et Catherine II (Bussemaker). — Documents conc. les relations entre Anjou et les Pays-Bas, pp. Muller et Diegerick, V (Bussemaker). — Van Schevichaven, De St. Stephenskerk te Nijmegen (Joosting). — Bannier, De landgrenzen van Nederland, I (Schuiling). — Tugan-Baranowsky, Geschichte der russischen Fabrik (van Haarst).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-quatrième année 24 septembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 20 : WEIL, La mission du colonel Catinelli aux quartiers généraux de Murat et de Bellegarde, 1814. — LHERMITTE, Un laisser-passer militaire du XVI[e] siècle. — L. G. PELISSIER, L'artillerie de Charles VIII et Florence.

The Academy, n° 1479 : OUIDA, Critical studies. — Isaac MYER, Oldest books in the world. — FERET, Fulham. — HILLEGOS, With the Boer forces; THOMAS, Origin of the Anglo-Boer war revealed. — FOLEY, The Jeffersonian Cyclopaedia; ROTHENSTEIN, Goya; FISHWICK, Preston-Nietzsche.

The Athenaeum, n° 3802 : FERET, Fulham; C. A. WHITE, Hampstead. — WRIGHT, The English Dialect Dictionary, II, D. G. — GÜTTLER, Herbert von Cherbury. — GARVIE, The Ritschlion theology; WENDLAND, Ritschl. — SHARPLESS, Quaker Government in Pennsylvania. — Isaac MYER, Ancient Egyptians. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Langue de France à l'époque mérovingienne; SMITH, The troubadours at home. — BLOUNT, Arbor vitae.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : Fratris Francisci Bartholi de Assise tractatus de indulgentia, p. SABATIER. — STIER, Tertullian. — SIEVEKING, Genueser Finanzwesen (neuf et remarquable). — Briefw. des Herzogs Christoph von Wirtemberg, p. ERNST, I. — Urk. der Stadt Braunschweig, p. HAENSELMANN, II, 1-3. — POSCHINGER, Bismarck u. die Diplomaten 1852-1890. — RATZEL, Das Meer als Quelle der Völkergrösse. — BURGHARDT DU BOIS, The Philadelphia Negro. — JACOB, Türkische Literaturgeschichte, I. — HATZFELD et DARMESTETER, A. THOMAS, Dict. gén. de la langue française, 20-27 (toujours les mêmes qualités). — BRAUNE, Die Handschriftenverhältnisse des Nibelungenliedes (très instructif). — GERBER, Goethes Beziehungen zur Medicin.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38 : MOORE, Book of Judges. — GEYSER, Das philosophische Gottesproblem. — BÜRKNER, Karl von Hase. — BAUER, Der Tempelberg in Jerusalem und seine Heiligthümer. — BALDENSPERGER, Les Définitions de l'Humour. — MACH, Die Analyse der Empfindungen und das Verhältniss des Physischen zum Psychischen. — HENKE, Schulreform und Stenographie. — GOYAU, L'école d'aujourd'hui. — HARTMANN, Lieder der libyschen Wüste. — GRADENWITZ, Einführung in die Papyruskunde, I. — SCHMIDT, Arpinum. FREY, Conrad Ferdinand Meyer. — LEVI, Letteratura dramatica. — KARÉNINE, George Sand, sa vie et ses œuvres. — NISSEN, Beiträge zur englischen Synonymik. — STEENSTRUP u. A., Danmarks Riges Historie. — CONWAY, Thomas Paine et la révolution dans les deux mondes. — GRAUERT, Papstwahlstudien. — LENZ, Martin Luther, 3 Aufl. — — BÜRGER, Reisen eines Naturforschers in tropischen Sudamerika. — SCHMELZLE, Staatshaushalt des Herzogthums Bayern im 18. Jahrhundert. — GUNDLACH, Karl der Grosse im Sachsenspiegel. — F. v. LISZT, Lehrbuch des deutschen Strafrechts. 10. Aufl. — DAVIDSON, Das Recht der Ehescheidung nach dem BGB. — S. GRAF PÜCKLER-LIMPURG, Martin Schaffner. — KLAUWELL, Geschichte der Sonate. — VENTURI, La madonna.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 40 Trente-quatrième année 1er octobre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 75 : Lettre du géneral Fr. Et. Kellermann à sa femme (fin). — Nos petits prophètes : le péril chinois prédit en 1870 par Ch. Mismer, les complications des principautés danubiennes prévues en 1847 par Lamennais. — Théophile Thoré, lettres à sa mère et à Delhasse (fin). — Une allégorie pour Marie-Antoinette par le chevalier du Flos (1776). — Philippe V, lettre au duc de la Rochefoucauld.

Souvenirs et Mémoires, n° 27 : G. Duval et M. F. Reynaud, Souvenirs de Mme Molé sur le théâtre de Paris (1796-1815). F. de Castegent Mém. d'un ancien officier de l'armée de Condé (Camille Deleuze). — Jean Daras, Formose, 1884-1885, notes de campagne (suite). — Variétés : Les dispensés du service militaire ; Une idylle en prison. — Les livres d'histoire : Vieilles maisons, vieux papiers ; Henry Beyle-Stendhal ; La correspondance de Pasquier Quesnel. — Supplément : Journal de Louis XVI, publié pour la première fois d'après le manuscrit autographe par M. le comte de Beauchamp.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3 : Comte et Laumonnier, Ronsard et les musiciens du XVIe siècle. — Troubat, Sainte-Beuve et les Mémoires d'outre-tombe. — Em. Picot, Chants historiques français du XVIe siècle (suite). — P. Brun, A travers les manuscrits inédits de Tallemant des Réaux. — Un poème inédit de Claude Perrault : Bibliographie des œuvres de Taine. — Comptes rendus : Benedetti, il pessimismo nel La Bruyère ; Latreille, Ponsard ; Clouard, Documents inédits sur Musset ; F. Maillard, Le Salon de la vieille dame à la tête de bois.

Annales des sciences politiques, septembre : Caudel, Parlementarisme italien, le cabinet Pelloux. — Van der Smissen, La représentation proportionnelle en Belgique. — Scheikevitch, Tribunaux et magistrats militaires en Russie. — Ch. Dupuis, La conférence de La Haye, II. — Maury, Le gouvernement de Louis XVI devant l'assemblée législative, le droit de contrôle. — *Comptes rendus :* P. Leroy-Beaulieu, La rénovation de l'Asie ; Guilland, L'Allemagne actuelle et ses historiens ; François, La représentation des intérêts dans les corps élus.

The Academy, n° 1480 : Areopagitica (Temple Classics). — Colquhoun, Russia against India ; Dutt, Open letters on famine and land assessments in India. — Chambers, Man and the spiritual world as disclosed by the Bible. — The teaching of English literature. — Style.

The Athenaeum, n° 3803 : Newberry and Crum, The Amherst papyri at Dillington Hall. — Cockle, A bibliography of English military books down to 1642 and of contemporary foreign works. — Tractatus Fratris F. Bartholi de Assisio de indulgentia S. Mariae de Portiuncula, p. P. Sabatier. — Macdonell, A history of Sanskrit literature. — Hastings, A dictionary of the Bible, III. — Finland. — The breviates of Domesday. — Knackfuss, Rembrandt. — Portraiture in recumbent effigies (Hartshorne). — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 37 : D. H. Müller, Strophenbau und Responsion. — Kessler, Offenbarung u. Wunder. — Bürkner, Karl von Hase. — Davidsohn, Forsch. zur Gesch. von Florenz, II (nombreux matériaux). — Corpus constit. Daniae, p. Secher, 1558-1560. — Tschackert, Herzogin Elisabeth von Münden. — Küsel, Königin Luise in ihren Briefen. — Rossmann, Ein Studienaufenthalt in Paris.

— GRASSHOFF, Das Wechselrecht der Araber. — Katalog der Bibliothek der D. M. G., 2e ed. p. PISCHEL. — LANDAU, Gesch. der ital. Lit. im XVIII Jahrh. (intéressant, solide, très recommandable). — BLONDEL, Le drame de la Passion à Oberammergau. — J. FREY, Gesamm, Dichtungen. — EBERS, Aegypt. Studien und Verwandtes. — TROMSDORFF, Die Birmingham Free Libraries.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Die Psalmen übersetzt v. B. Duhm. — WENDLAND, Albrecht Ritschl und seine Schüler im Verhältniss zur Theologie, zur Philosophie und zur Frömmigkeit unserer Zeit. — BORNEMANN, Der Protestantismus und die Frauen. — Chr. PESCH, *S. J.*, Theologische Zeitfragen. — FUNK, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 3. Aufl. — SCHMITT, *S. J.*, Die Vertheidigung der katholischen Kirche in Dänemark gegen die Religionsneuerung im 16. Jahrh. — BULLATY, Das Bewusstseinsproblem. — MANDONNET, Siger de Brabant et l'averroïsme au XVIIIe siècle. — Im. Kant, Kritik der reinen Vernunft hgb. v. B. ERDMANN 5. Aufl. — B. ERDMANN, Beiträge zur Geschichte und Revision des Textes von Kants Kritik der reinen Vernunft. — TRACY, Psychologie der Kindheit. 4. Aufl. — A. VIERTEL, Petrarca de viris illustribus. — PRZYGODE, Das Konstruiren im altsprachlichen Unterrichte. — B. von der LAGE, Ferienreisen und Studien. — WYSS, Ein deutscher Cisianus für das Jahr 1444 gedruckt von Gutenberg. — FOUCHER, Catalogue des peintures népâlaises et tibétaines de la collection B.-H. Hodgson. — CHALATEANZ, Die Bücher Paralipomenon nach der ältesten armenischen Uebersetzung. — C. JENTSCH, Drei Spaziergänge eines Laien ins klassische Alterthum. — Harvard studies in classical philology. Vol. X. — HODERMANN, Vorschläge zur Xenophon Uebersetzung im Anschluss an die deutsche Armeesprache. — SCHRÖDER, Goethe und die Professoren. — KOCH, Ueber den Versbau in Goethes Iphigenie. — KRUMM, Frietrich Hebbel. — GOETHE, Elpenor. Forsetzung von W. Frh. v. Biedermann. — P. H. GERBER, Goethes Beziehungen zur Medizin. — Briefwechsel zwischen Schiller und Wilhelm von HUMBOLDT, 3. Ausgabe v. A. Leitzmann. — WIESE, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor. — ROUSSEAUS, Ausgewählte Werke. Uebersetzt v. J. G. Heusinger. — FISCHER, Leben und Werke Alfred Lord Tennysons. — CRAMER, Die Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte. — Urkundenbuch der Stadt Strassburg. VI. VII. — ALLARD, Julien l'Apostat. — BRANDI, Rome et Cantorbéry. — THUREAU-DANGIN, La renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle. — FOX, Die Pässe der Sudeten. — LEHMANN, Aberglaube und Zauberei von den ältesten Zeiten an bis in die Gegenwart. — KOLLMANN, Der Nordwesten unserer ostafrikanischen Kolonie. — GOLDSCHMIDT, Die Landarbeiter in der Provinz Sachsen. — GRUNENBERG, Die Landarbeiter in den Provinzen Schleswig-Holstein u. Hannover. — LYALL, Asiatic studies religious and social. — MALTHUS, Versuch über das Bevölkerungsgesetz, übs. von F. Stöpel, 2. Aufl. — HEITZ, Das Interesse der Landwirthschaft an den Handelsverträgen. — TIKKANEN, Die Psalterillustration im Mittelalter. I, 3. — JOLY, Meisterwerke der Baukunst und des Kunstgewerbes. I. — BEISSEL, Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Liturgie in Italien.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-quatrième année 8 octobre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, septembre-octobre : H. DANZAS, Strasbourg, 28 sept.-1 octobre 1870. — V. HENRY, Règle mystique du couvent des Unterlinden de Colmar, d'après un ms. de la deuxième moitié du XIIIe siècle, trad. et commentaire philologique. — MAIRE, Une excursion au Hohneck. sept. 1899. — BEUCHOT, Les origines de la congrégation des sœurs de la Providence de Ribeauvillé. — INGOLD, Jean d'Aigrefeuille (suite). — GENDRE, Le protocole du magistrat de Massevaux vers la fin du XVIIe siècle. — WEISGERBER, Un livre de Daniel Martin. — LIBLIN et GASSER, La chronique de Wührlin de Hartmanswiller (suite). — *Bibliographie* : A. CHUQUET, L'Alsace en 1814. — *Nécrologie :* Hubert Danzas.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, avril : KAWCZYNSKI, Sur les Métamorphoses d'Apulée ou sur l'Ane d'or.

The Academy, n° 1481 : Rabelais, Gargantua and Pantagruel, tranls. URQUHART and LE MOTTEUX. — BOYESEN, A history of Norway. — The education of the young in the Republic of Plato, transl. BOSANQUET. — J. HASTINGS, A Dictionary of the Bible. — WYATT, A tutorial history of English literature. — Armed Austria. — Oberammergau, an impression. — The teaching of English literature in schools. — Fulham, old and new.

The Athenaeum, n° 3804 : Clara Linklater THOMSON, Samuel Richardson, a biographical and critical study. — Records of the borough of Nottingham, V. King Charles I to King William III. — HAMMERTON, Barrie and his books. — Mrs PENNY, Fort S. George, Madras, a short history of our first possession in India. — Egypt and Assyria. — Books on the war. — Henry Sidgwick. — The date of the council at Hertford (Anscombe). — Senhor d'ega de Queiroz. — LICHTFIELD, Pottery and porcelain-portraiture in recumbent effigies. — BARNETT, The Greek drama.

Archiv fur Religionswissenschaft, III, 2 : R. LASCH, Die Finsternisse in der Mythologie und im religiösen Brauch der Völker. — H. HAAS, Der Zug zum Monotheismus in den homerischen Epen und in den Dichtungen des Hesiod, Pindar und Aeschylus (Schluss). — *Miscellen :* J. KARLOWICZ, Germanische Elemente im slavischen Mythus und Brauch. — *Litteratur :* E. LEHMANN, Zarathustra. — W. ROBERTSON SMITH, Die Religion der Semiten (Deutsche Uebersetzung, von R. Plübe).

Literarisches Centralblatt, n° 38 : WITT, Quellen u. Bearb. der schleswig. holst. Kirchengesch. — W. R. SMITH, Die Religion der Semiten, übers. — Ed. von HARTMANN, Gesch. der Metaphysik, II. seit Kant. — GRAEVES, Darstell. aus der Gesch. des röm. Grundeigentums. — UHLIRZ, Quellen zur Gesch. der Stadt Wien II, 1. 1239-1411. — KANNCKE, Pommersche Geschichtsbilder, 2e éd. — G. BRANDES, Ferdinand Lassalle, 4e éd. — BOECK, Indische Gletscherfahrten. — BLOOMFIELD, The Atharvaveda (ce qu'il y a de mieux depuis longtemps sur ce domaine). — ZUCKER, Xenophon und die Opfermantik in der Anabasis (bon). — DANTE, La Divina Commedia, riv. SCARTAZZINI, 3e éd. — ZIMMERLI, Die deutsch-franz. Sprachgrenze in der Schweiz, III. Vallis (fin de ce patient et méritoire travail). — Goethe, Gesamm. Erzählungen u. Märchen. — Heine, Sämmtliche Werke, p. HOLTHOF. — Hans von Bülow, Briefe, IV, 1864-1872.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 90 : KAUTZSCH, Das sogennante Volksbuch von Hiob und der Ursprung von Hiob Kap. I. II. XLII, 7-17. —

Belsheim, Fragmenta Novi Testamenti in translatione Latina antehieronymiana. — Smend, Ueber das Wesen der evangelischen Frömmigkeit. — Zirngiebl, Zur religiösen Frage. — Armellini, Lezioni di archeologia cristiana. — Monroe, Die Entwicklung des sozialen Bewusstseins der Kinder. — Achelis, Moritz Lazarus. — Münz, Moritz Lazarus. — Höfler und Witasek, Psychologische Schulversuche mit Angabe der Apparate. — Katalog over de oldnorsk-islandske Händskrifter i Köbenhavns öffentlige Biblioteker. — Macdonell, A history of Sanscrit Literature. — Rosenberg, Assyrische Sprachlehre und Keilschriftkunde. — Pfuhl, De Atheniensium pompis sacris. — Hofinger, Euripides und seine Sentenzen. II. — Manitius, Beiträge zur Geschichte des Ovidius und anderer römischer Schriftsteller im Mittelalter. — Marcuse, Bäder und Badewesen im Alterthum. — Alois Prinz Liechtenstein, Das Reich der Römer. — Rubensohn, Griechische Epigramme und andere kleinere Dichtungen in deutschen Uebersetzungen des 16. und 17. Jahrh. s. — Vogel, Goethes Leipziger Studentenjahre. — Smyth, Shakespeare's Pericles and Apollonius of Tyre. — Markisch, Die altenglische Bearbeitung der Erzählung von Apollonius von Tyrus. — Henkel, Sidney Whitman und seine Verdienste um Deutschland. — Montaigne, Ausgewählte Essais, übs. von E. Kühn. I. — Davidsohn, Forschungen zur Geschichte von Florenz. II. Aus den Stadtbüchern und-Urkunden von San Gimignano. — La Ferronnays, En émigration. — Die Schweiz im neunzehnten Jahrhundert. I. — Meisner und Geerds, Ernst Moritz Arndt. — Kirsch, Die Rückkehr der Päpste Urban V. und Gregor XI. von Avignon nach Rom. — Mackinnon, The history of Edward the third 1327-1377. — van Duerm, Correspondance du cardinal Hercule Consalvi avec le prince Clément de Metternich. — Fischer, Cardinal Consalvi. — Steinschneider, Der Aberglaube. — Tille, Die Benediktinerabtei St. Martin bei Trier. — Garreau, L'état social de la France au temps des croisades. — Walter, Sozialpolitik und Moral. — Luppe, Das Kieler Varbuch. — De Mandach, Saint-Antoine de Padoue et l'Art italien. — Kuhnau, Der Musicalische Quacksalber. Hgb. von K. Benndorf. — Steinmann, Pinturrichio.

Euphorion (Vienne, Fromme), VII, 2 : Bolte, Die Quelle von Ayrers Ehrlicher Beckin. — E. Schmidt, Aus den Literarischen Monaten 1776-1777. — D. Jacoby, Der Verfasser der Gedichte eines polnisches Juden. — Morris, Der Schuhu in Gœthes Vögeln. — L. Geiger, Zu den Briefen Hubers an Schiller 1786-1796. — Riemann, J. J. Engel's Herr Lorenz Stark. — J. Müller, Jean Pauls literarischer Nachlass : D. Faszikel 14-28, Studienhefte zu einzelnen Werken ; E. Korrespondenz. Nachtrag. Résumé. — Schœnbach, Grillparzerreliquien. — *Miscellen* : Kopp, Allerlei Kleinigkeiten, I. Wedekind, der Krambambulist ; 2. Marlborough ; 3. Aennchen von Thorau. — Hoffmann, Ein neues Document zur Urgeschichte des Werther. — Zur Geschichte des Fauststoffes : Komorzynski, Ein Faustdrama auf der Wiener Possenbühne. 2. Horner, Eine Faustaufführung in Komorn. — *Recensionen und Referate* : Brenner, Grundzüge der geschichtl. Grammatik der deutschen Sprache ; Schmidkontz, Untersuchungen über deutsche Ortsnamen ; Jacobowski, Aus deutscher Seele ; Bömer, Die latein. Schülergespräche der Humanisten ; Schillerliteratur der Jahre 1898 und 1899 ; Gebhardt, Wilhelm von Humboldt als Staatsmann ; Börnes gesammelte Schriften ; Richter, Freiligrath als Uebersetzer ; R. M. Meyer, Die deutsche Literatur des XIX Jahrhunderts. — *Bibliographie :* Hauffen, Zeitschriften ; Sauer, Bücher (avec de courtes recensions de divers ouvrages).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-quatrième année 15 octobre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement e franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1482 : Letters of Thomas Edward Brown, p. Irwin. — J. Rhys and D. Brynmor-Jones, The Welsh people. — Pengelly, Ruskin ; Tuker and Malleson, Handbook to christian and ecclesiastical Rome ; Cole, Coleridge's The rime of the ancient mariner ; Pollok and Thom, Wild sports of Burma and Assam ; Moore, Altdorfer ; Lord Loch, Lord Elgin's second embassy to China in 1860.

The Athenaeum, n° 3805 : Calendar of the State papers relating to Ireland 1599-1600, p. Atkinson. — Letters of T. E. Brown, p. Irwin. — Pollok and Thom, Wild sports of Burma and Assam. — Gibb, A history of Ottoman poetry, I. — Wyatt, The historial history of English literature. — Margoliouth, Catalogue of the Hebrew and Samaritan mss in the British Museum, I ; Duckworth, The church of Cyprus. — Books on the war. — The numbers of the Boers. — The etymology of Madras. — The library association at Bristol. — Hill, The British Museum catalogue of Greek coins in Cilicia, Lycaonia and Isauria. — Watkau's letters — Portraiture in recumbent effigies.

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, directeur F. Kluge (Strasbourg Trübner. Quatre fascicules par an ; 12 fr. 50.) : I, 1 ; mai 1900 : Behaghel, Zeitwörter, die von Hauptwörtern abgeleitet sind. — R. M. Meyer, Der Uebermensch, eine wortgeschichtliche Skizze. — P. Pietsch, Luthersches. — Creizenach, Sprachliche Kleinigkeiten zu Lessings Jugendwerken. — Gombert, Der Verfasser des Neuen Froschmäuslers vom Jahre 1796. — Kleemann, Der Kampf gegen das Fremdwort *et* Nachlese zu Kluges Deutscher Studentensprache. — Kluge, Die ältesten Belege für Philister ; Beiträge zur Gesch. der Soldatensprache, 1, das niederländische Lied ; Badener oder Badenser ? — Behaghel, zur Bildungssylbe = er — Wölfflin, Glocke, Schelle. Schuchardt, Stube, Kuchen, Wirtel. — Minor, Miscellen (mantschen oder manschen, erathmen, bekleiden). — Creizenach, Miscellen (durchfallen, auftischen, ein). — Bolte, Einem den Görgen singen. — Holder, Altdeutsche Glossen, I. — Kluge, Zu den Trierer Glossen, ahd. gl. IV, 195-211. — Kleine Beiträge zum nhd. Wortschatz (Behaghel, Kant, Klenz, Kopp, E. Schmidt, Schuchardt, Wrede). — Mitteilungen und Anfragen.

— 1, 2 et 3, septembre 1900 : Bech, Beispiele von der Abschleifung des deutschen Participium präsentis durch den Infinitiv — Holder, Altdeutsche Glossen — Ehrismann, Duzen und ihrzen im M. A. — Geschichte der Namen der Wochentage : I. Jensen, Die siebentägige Woche in Babylon und Niniveh ; II Nöldeke ; Die Namen der Wochentage bei den Semiten ; III et IV Thumb, Die Namen der Wochentage im Griechischen ; Die albanesischen Wochentage ; V. Gundermann, Die Namen der Wochentage bei den Römern ; VI. Thurneysen, Die Namen der Wochentage in den keltischen Dialecten ; VII. Meyer-Lübke, Die Namen der Wochentage im Romanischen. — Mentz, Friedrich der Grosse und die deutsche Sprache. — Weidling, Auszüge aus Schadenreissers Odyssea und Paradoxa. — Lobsche, Mathesiana. — O. Schrader, Lat. anchorago und braca. — Gundermann, Das deutsche Wort Braut bei Römern und Griechen. — Goetz, Totto in theodisca lingua. — H. Paul, Mhd. oder zur Einleitung von Nebensätzen. — E. Schmidt, Galante Redensarten. — Kleemann, Schüler = und Studentensprache auf dem Hallischen Waisenhause 1785. — Düntzer, Die Auslassung der Hülfszeitwörter. — Wölfflin, Redu-

plikation in der Kindersprache. — BEHAGHEL, Zur Namengebung. — BOLTE, Nach Sammlungen Reinhold Köhlers. — Kleine Beiträge zum nhd. Wortschatz (Domköhler, Beck, Weile, Kluge, Zimmermann, Gombert, Behaghel). — Mitteilung von G. WENKER.

Literarisches Centralblatt, n° 39 : Kurzer Handcommentar zum A. T. 4. Das Buch Hezekiel, erkl. — BERTHOLET ; 5. Genesis, erkl. — HOLZINGER. — HÜHN, Die altest. Citate und Reminiscenzen im N. T. — FUNK, Lehrbuch der Kirchengesch. 3e éd. — KÖBERLIN, Der Obermain als Handelsstrasse im späteren M. A. — Die Cataloge des Egerer Stadtarchivs, p. SIEGL. — EDIN, Om centralregeringens organisation under den äldre Vosatiden, 1522-1594. — BLUM, persönliche Erinn. an Bismarck. — Den danske Stat. I-II. — MOMMSEN, Römisches Strafrecht. — C. LEVI, Letteratura dramatica (trop de noms et de chiffres). — Greek Melic poets, p. H. W. SMYTH (soin méritoire). — OTT, Étude sur les couleurs en vieux français (suffisant, un peu trop facilement fait). — KRELLER, Die Völkerwanderung von Hermann Lingg. — KALLAS, Achtzig Märchen der Ljutziner Esten. — GIETMANN und SÖRENSEN, Kunstlehre in fünf Teilen.

Revue Byzantine Russe, tome VII, 3me livraison : L'architecture et les mosaïques du temple de la Dormition de la Mère de Dieu à Nicée (O. Vulff). — Contributions à l'histoire de la période grecque dans la liturgie de la Haute-Égypte (B. Touraev). — Comptes rendus d'ouvrages de Pappadopoulos Kerameus, Haseloff, Tikkanen, Krumbacher, Litsica. — Bibliographie (Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Espagne et Portugal, Hollande).

Museum, n° 8 : Van GELDER, Die rhodischen Inschriften (Holwerda). — BALJON, Grieksch-theologisch Woordenboek (van de Sande Bakhuyzen). — WARNER Συλλογή ἑλληνικῶν παροιμιῶν, ed. Hesseling (Thumb). — Ibn MUT'i, Alfije, hrsg. von Zetterstéen (de Goeje). — KRAUS, Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache (J.-H. Kern Hz.). — LEVITICUS, Laut-und Flexionslehre der Sprache St. Servatiuslegende (J.-H. Kern Hz.). — SCHUCHARDT, Romanische Etymologieen, I, II (Salverda de Grave). — HEGEL, Die Entstehung des deutschen Städtewesens (Gratama). — BILFINGER, Das altnordische Jahr (Fruin). — HYLKEMA, Reformateurs, I (Meinsma). — WUMKES, Tusschen Flie en Borne (Buitenrust Hettema). — DEMOSTHENES' eerste Philippische redevoering, door Rogge (Leyds). — Van BAM, « Protest » en Logeman, « Antwoord ».

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 43 Trente-quatrième année 22 octobre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : Comptes rendus des séances de la commission de l'histoire de l'art. — LUTOSLAWSKI, La genèse de l'eleuthérisme.

— Juin : BUJAK, Calimaque et les notions qu'on avait en Pologne sur l'Empire ottoman au commencement du XVIe siècle.

— Juillet : TRETIAK, Note sur les chants cosaques, évolution de leur caractère.

Annales de l'Est, n° 4 : A. COLLIGNON, L'Euphormion de Jean Barclay. — FLOQUET, Le culte de la Raison et de l'Etre suprême et les fêtes civiques à Nancy pendant la Révolution. — PÉLERIN, Une poésie de Gilbert. — *Comptes rendus :* GRANDIDIER, Nouvelles œuvres inédites, IV et V ; JACOB, Strassburgische Politik vom Austritt aus der Union bis zum Bündniss mit Schweden ; ROBINET DE CLÉRY, Première occupation de la Lorraine par les Français, 1632-1641 ; BOYÉ, La Lorraine industrielle sous le règne nominal de Stanislas ; Conférences prêchées à Nancy en 1842 et 1843 par Lacordaire, p. TRIPIER.

Correspondance historique et archéologique, n° 81 : MAREUSE, Un plan de Bordeaux par Albert Jouvin de Rochefort. — MOMMÉJA, Tamizey de Larroque, essai bio-bibliographique. — L. G. PELISSIER, Le Brigant, inventeur de la langue primitive. — Ary Renan ; A. Valabrègue ; Commission municipale du Vieux-Paris ; Le cabinet du Roi à la Bibliothèque nationale. — Ouvrages de MM. Debrière, de Fayolle, Labande, Merghelynck, Wiener.

The Academy, n° 1483 : THOMSON, Richardson. — WHIBLEY, The pageantry of life. — Sonnets and songs of sir Philip Sidney, p. Philip SIDNEY.

The Athenaeum, n° 3806 : The Amherst Papyri, I, the ascension of Isaiah and other theological fragments. — GREENSLET, Joseph Glenvill, a study in English tought and letters of the XVII century. — H. van GELDER, Geschichte der alten Rhodier. — Christine de Suède et le cardinal Azzolino, lettres inédites, p. de BILDT. — Antiquarian literature. — Early English literature. — Dr Arthur Walker. — The Library Association at Bristol, II. — Ratisbonne and Vicaire (W. Roberts). — The Royal Historical Society's new publications. — The origin of Dude (W. Skeat). — A letter concerning Edward IV (Eugenia Levi). — MUYBRIDGE, Animals in motion.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : FÜLLKRUG, Der Gottesknecht des Deuterojesaja. — Kurzer Handcommentar zum A. T. VI, VII — H. MAIER, Die Syllogistik des Aristoteles, II. — DYROFF, Demokritstudien. — ROSTOWZEW, Die Gesch. der Staatspacht in der röm. Kaiserzeit von August bis Diocletian (abonde en renseignements importants). — Osnabrückisches Urkundenbuch, p. BÄR, III, 2-5. — CLAASSEN, Schweizer Bauernpolitik im Zeitalter Zwinglis (cf. *Revue*, n° 39). — ENDRES, Correspondenz der Mauriner mit den Emmeranern. — Urkunden u. Actenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Fr. W. von Brandenburg, XVI, 3, I, II, p. BREYSIG u. SPAHN. — Marie von BUNSEN, Georg von Bunsen. — Ostasien, 1860-1862, in Briefen des Grafen Fritz zu Eulenburg. — NALLINO, L'arabo parlato in Egitto (cf. *Revue*, n° 35). — LAUTENSACK, Gramm. Studien zu den griech. Tragikern u. Komikern, Augment u. Reduplikation. — SICARDI, Gli amori

estravaganti di Petrarca e l'amore unico per Laura (cf. *Revue*, 1899, n° 72). — Norske folke-eventyr, p. MOE. — SUPHAN, Allerlei Zierliches von der alten Excellenz. — LINDNER, Die Basler Galluspforte u. andere romanische Bilderwerke der Schweiz.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : KITTEL, Die Bücher der Könige. — HARNACK, Das Wesen des Christenthums. — MÜLLER, Protestantimus und deutsches Volksthum. — E. von HARTMANN, Geschichte der Metaphysik. — LINDHEIMER, Hermann Cohen. — JÄNICKE und LORENZ, Lehr-u. Lesebuch für den deutschen Unterricht. — PICK, Auf Deutschlands hohen Schulen. — A. MAU, Katalog der Bibliothek des Kaiserl. Deutschen Archäologischen Instituts in Rom. I. — DILLMANN, Grammatik der äthiopischen Sprache. 2. Aufl. von C. Bezold. — BEYSCHLAG, Die Anklage des Sokrates. — IHM, Damasi epigrammata. — Harvard Studies in Classical Philology. Vol. IX. — Agnes GEERING, Die Figur des Kindes in der mittelhochdeutschen Dichtung. — C. WITKOWSKI, Goethe. — PILET, Ein Rückblick auf mein Leben. — ENGEL. Chateaubriand und Pierre Loti. — CHANDLER, Romances of roguery. — HIPLER, Boga rodzica. — HÜNERWADEL, Forschungen zur Geschichte des Königs Lysimachos von Thrakien. — De RICHEMONT, Quelques lettres inédites de l'abbé de Salamon. — SIMONSFELD, Wilhelm Heinrich Riehl als Kulturhistoriker. — H. TROG, Jakob Burckhardt. — WACQUANT, Die ungarische Donau-Armee 1848-49. — L. HOMO, Lexique de topographie romaine. Avec une introduct. de R. Cagnat. — FONTANE, Aus England und Schottland. — SAUVAGE, Eine Reise nach Paris. — R. HERRMANN, Anatolische Landwirthschaft. — C. JENTSCH, Die Agrarkrisis. — BRIE, Die Lehre vom Gewohnheitsrecht. I. — FLEINER, Die Gründung des schweizerischen Bundesstaats im Jahre 1848. — EVERS, Römische Mosaiken. — SCHWEITZER, Die mittelalterlichen Grabdenkmäler mit figürlichen Darstellungen in den Neckargegenden von Heidelberg bis Heilbronn. — ENGELMANN, Pompeji.

— N° 42 : LITTMANN, Die Abfassungszeit des Tritojesaja. — GRAWERT, Die Bergpredigt nach Matthäus auf ihre äussere und innere Einheit untersucht. — KAYSER, Christian Thomasius und der Pietismus. — BASSERMANN, Ansprache, gehalten bei der musikalisch-liturgischen Bachfeier. — KÜNKLER, Zum Gedächtniss an David Friedrich Strauss. — FIERENS-GEVAERT, La tristesse contemporaine. — MÜLLER, System der Philosophie. — GEBHART, Le Baccalauréat et les Etudes classiques. — Geschichte der Wiener Universität von 1848-1898. — JOHNEN, Wilhelm Stolze und die Entwickelung seiner Schrift. — Halâyudha's Kavirahasya hgb. von L. HELLER. — Le livre des mille nuits et une nuit. Trad. par J. C. MARDRUS, T. I. — HORNEFFER, De Hippia maiore qui fertur Platonis. — SCHÖNE, Die Weltchronik des Eusebius in ihrer Bearbeitung durch Hieronymus. — Die Oden und Epoden des Horaz bearb. vom Hermann MENGE, 2. Aufl. — RANFTL. Ludwig Tiecks Genoveva als romantische Dichtung. — GOTTSCHALL, Aus meiner Jugend. — The Christ of Cynewulf. Transl. by Ch. H. WHITMAN. — V. ALFIERI, Prose e poesie scelte. — GERLAND, Das Archiv des Herzogs von Kandia im Königl. Staats-archiv zu Venedig. — BLOK, Geschiedenis van het Nederlandsche Volk. IV. — HECKETHORN, Geheime Gesellschaften, Geheimbünde und Geheimlehren. — WIRTH, Geschichte Sibiriens und der Mandschurei. — NACHOD, Ein unentdecktes Goldland. — BÖSSLER, Neue Südseebilder. — NEILSON, Economic Conditions on the Manors of Ramsey Abbey. — WEBER, Fichtes Sozialismus und sein Verhältniss zur Marxschen Doktrin. —

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-quatrième année 29 octobre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 76 : Un mémoire de Louis de Frotté, ma profession de foi, 1791. — Une séance à la loge maçonnique de Brioude 1811. — Papiers de l'Artésien Vallière : à l'avènement de Louis XVI ; Aix en 1789 ; Aix en 1814 ; Lyon (1814-1817). — Les protestants et l'Angleterre, 1803.

The Academy, n° 1484 : J. B. Bury, A history of Greece to the death of Alexander the Great. — More war books. — Waddell, Among the Himalayas. — Perkins, Richelieu and the growth of French power. — Davidson, The history of education, etc. — The marquis of Bute in fact and in fiction.

The Athenaeum, n° 3807 : Clowes, The royal navy, V. — E. Wallace, Writ in barrack. — Laude, Les bibliothèques universitaires allemandes et leur organisation. — Letters received by the East India Company from its servants in the East, IV, 1616, p. W. Foster. — Simplification de l'enseignement de la syntaxe française, arrêté du 31 juillet 1900. — Morley, Shakspeare's Greenwood. — The Hatfield papers. — Ad. Hatzfeld. — Dude. — Edward IV and his « benevolences » (J. Gairdner). — Ware and Palmer, Three Surrey churches.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : The wisdom of Ben Sira, p. Schechter and Taylor. — Hase (K. v.), Handbuch der protest. Polemik, 7ᵉ éd. — Caspari, Das Problem über die Ehe. — Eleutheropoulos, Die Philosophie u. Lebensauffassung des Griechentums, 2ᵉ éd. (rien de neuf). — Ziehen, Leitfaden der physiol. Psychologie. — Löhr, Gesch. des Volkes Israel (huit conférences). — Vorberg, Der Zweikampf in Frankreich. — Rosenlehner, Die III, Kurfürsten M. E. von Bayern, u. Joseph Klemens von Köln 1711. — Briefw. zwischen Kaiser Wilhelm I und Fürst Bismarck, p. Penzler. — K. Miller, Die Ebstorfkarte. — Jespersen, Fonetik. — Krumbacher, Umarbeitungen bei Romanos. — Manzoni, I promessi sposi, p. Cerquetti e Beltrami. — Köster, Gottfried Keller (simple et chaud). — Palander, Die ahd. Thiernamen I. Säugethiere (complet). — Soerensen, Polnische Grammatik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : Frh. von Gall, Die Herrlichkeit Gottes. — Schlatter, Die Kirche Jerusalems vom Jahre 70-130. Darmstadt). — E. W. Mayer, Das christliche Gottvertrauen und der Glaube an Christus. — Heinrich, Zur Prinzipienfrage der Psychologie. — Messer, Die Wirksamkeit der Apperception in den persönlichen Beziehungen des Schullebens. — Gottlieb, Büchersammlung Kaiser Maximilians I. — Indische Gedichte übertr. von J. Hertel. — Torp, Lykische Beiträge. III. — Sophocle, Antigone. Œdipe. Trad. par Ph. Martinon. — Reiter, Zur Etymologie von elementum. — Incerti auctoris epitome rerum gestarum Alexandri magni ed. O. Wagner. — Holthausen, Altsächsisches Elementarbuch. — Caselmann, Karl Gutzkows Stellung zu den religiös-ethischen Problemen seiner Zeit. — Martin Luther, Deutsche Briefe, ausgewählt u. erläutert von G. Buchwald. — E. Boutroux, Pascal. — Urkundenbuch der Stadt Leipzig. 3. Bd. Hgb. von J. Förstemann. — Urkundenbuch der Stadt Grimma und des Klosters Nimbschen. Hgb. von L. Schmidt. — F. M. Mayer, Geschichte Oesterreichs mit besonderer Rücksicht auf das Kulturleben. 2. Aufl. 1. — F. von Krones, Oesterreichische Geschichte. — Frh. v. Welck, Georg der Bärtige. — Sir G. O. Trevelyan, The American revolution. — F. Clementi, Il carnevale Romano. — Ruge und Friedrich, Archäologische Karte von

Kleinasien. — Diósy, New far east. — Ehrler, Agrargeschichte und Agrarwesen der Johanniterherrschaft Heitersheim. — Baron Ch. Mourre, D'où vient la décadence économique de la France. — Formichi, Gl'Indiani e la loro scienza politica. Parte I. — Fuss, Rechtsnatur des Vollgiros zu Inkassozwecken. — Voll, Die Werke des Jan van Eyck. — R. v. Kralik, Altgriechische Musik. — G. Dehio, Die Renaissance in Italien.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES

LE CODE ANNAMITE. Nouvelle traduction complète, par P.-L.-F. Philastre, chargé d'affaires de France au Cambodge. 2 volumes grand in-8. . . . . 40 fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Stanislas Julien.

MINISTÈRE DES COLONIES. — GOUVERNEMENT DE L'INDO-CHINE

LES CODES CAMBODGIENS. Publiés sous les auspices de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine française, de M. Ducos, résident supérieur au Cambodge, par Adhémard Leclère, résident de France au Cambodge. 2 vol. in-8. . . . . 30 fr.

RECUEIL DE LA LÉGISLATION EN VIGUEUR EN ANNAM ET AU TONKIN. Supplément comprenant la période du 1er mai 1895 au 1er janvier 1899. Par D. Ganter, chancelier de résidence. Grand in-8° à deux colonnes. . . . . 15 fr.

RÉGENCE DE TUNIS. — PROTECTORAT FRANÇAIS

DIRECTION DES ANTIQUITÉS ET ARTS

LES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA TUNISIE

Première série : *Monuments antiques*, par MM. R. Cagnat, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et Paul Gauckler, directeur des Antiquités et Arts, avec des plans exécutés par Eug. Sadoux, inspecteur des Antiquités et Arts. In-4, planches, plans et dessins.

Livraison I. *Les temples païens*. In-4, figures et 33 planches en un carton. . . . . 25 fr.

Deuxième série. *Monuments et inscriptions arabes.*, par MM. Roy. secrétaire général du gouvernement tunisien, et Paul Gauckler, directeur des Antiquittés et Arts, avec la collaboration de M. Henri Saladin, architecte du Gouvernement. In-4, planches, plans et dessins dans le texte.

Livraison I. *La Mosquée de Sidi-Okba à Kairouan*, par Henri Saladin. In-4, fig. et 29 pl. En un carton. . . . . 25 fr.

Chaque série est publiée en cinq livraisons. Prix de la livr... 25 fr.

LÉGISLATION DE LA TUNISIE. Recueil des lois, décrets et règlements en vigueur dans la Régence de Tunis au 1er janvier 1888. Publié par Maurice Bompard, secrétaire général du Gouvernement Tunisien. Un fort vol. grand in-8, à 2 colonnes. . . . . . . 20 fr. »

SUPPLÉMENT, par M. Caudel, Recueil des lois, décrets et règlements promulgués du 1er janvier 1888 au 1er janvier 1896. In-8. . . . . 15 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-quatrième année 5 novembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et mémoires, n° 28, 5 octobre 1900 : I. Nouvelles de Rome. — Un tableau de la cour papale. — Lettres inédites de Mgr. de Salamon. — Rome en 1817 : La succession du cardinal d'York. — La mort de Léon XII. — II. Jean Daras. Formose (1884-1885). Notes de campagne *(Suite)*. — III. Le Maréchal de Saint-Arnaud. Lettres inédites *(Suite)*. — IV. Les Livres d'histoire : L'évangéliaire slavon de Reims. La Suède. Princes généraux et soldats allemands. — Supplément. Journal de Louis XVI, publié pour la première fois, d'après le manuscrit autographe du Roi, par M. le comte de Beauchamp.

Le musée belge, n° 3 : J. P. Waltzing, Lexique de Plaute (suite). — S. Kayser, La langue d'Hypéride (fin). — H. Glaesener, Syntaxe des cas dans Lactance. — P. Willems et J. Willems. Le sénat romain en l'an 65 de notre ère.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 3 : E. Thomas, Pétrone et le roman grec. — Fr. Norden, Notes critiques sur les mss. du Waltharius. — Maréchal, Un peu de grammaire. — L. Parmentier, Eschyle, Agamemnon 1207 Kirchhoff. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Hamilton et Brooks, Ahrens et Krüger, Nicole, Dysoff, Muff, G. Mohl, Baiby, Furneaux, Gudeman, Dokkum, Levin, Bardot, Vast, David-Sauvageot, Fonsny et Waucomont, Petitjean, Blatz, Lecoutere, Van Daele et Van Veerdeghem. — *Chronique*.

The Academy, n° 1485 : Dr Pusey's life. — M. E. Coleridge, Non sequitur ; Eliot Gregory, Worldly ways and byways. — Characteristics by Anthony, earl of Shaftesbury, p. J. M. Robertson ; The life, unpublished letters and philosophical reflexions of Anthony, earl of Shaftesbury, p. Rand.

The Athenaeum, n° 3808 : Travels in the East of Nicholas II, emperor of Russia. — Whibley, The pageantry of life. — Zwemer, Arabia, The cradle of Islam. — Archiv für Papyrusforschung. I, 2. — Ecclesiastical biography. — A letter of Robert Southey. — The etymology of jade. — The authorship of Burton's Diary (Sophie C. Lomas). — Max Herz Bey, La mosquée du sultan Hassan au Caire. — Greek inscriptions at Didlington Hall, Norfolk. (Mahaffy). — The Elizabethan dramatists.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Aaal, Two designations of Christ in religious philosophy. — W. Köhler, Luther u. die Kirchengesch. nach seinen Schriften, zunächst bis 1521, I. — Otto, Das deutsche Handwerk in seiner culturgesch. Entwicklung (n'a pas puisé aux sources). — Kreutzer, Otto von Bismarck, sein Leben und sein Werk. — Die Statuten der philosophischen Fakultät der Universität Würzburg p. Kerler. — Saski, Campagne de 1809, I u II. — C. von Hahn, Bilder aus dem Caucasus. — C. Rieger, Die Castration in rechtlicher, socialer und vitaler Hinsicht. — Eastlake, The Oueida community. — Brugmann, Griech. Grammatik, Lautlehre, Stammbildungslehre, Flexionslehre Syntax, 3e éd. — D'Arbois de Jubainville, Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne. — Katalog over de oldn. isl. Handskrifter. — Die Floia u. andere macaronische Gedichte. p. Blindlein. — Caselmann, Gutzkows Stellung zu den relig. Problemen seiner Zeit. — Dziatzko, Beiträge zur Kenntnis des Schrift Buch = und Bibliothekwesens, XIII. — Auszug aus dem Bericht über die Ergebnisse der von Belck und Lehmann 1898-1899 ausgeführten Forschungsreise in Armenien.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : HAPPEL, Das Buch des Propheten Habackuk. — BUGGE, Das Christenthum als Religion des Fortschritts. — KOCH, Der Ordo Salutis in der alt-lutherischen Dogmatik. — VISCHER, Albrecht Ritschls Anschauung von evangelischem Glauben und Leben. — JACOBY, Neutestamentliche Ethik. — Fr. von TESSEN-WESIERSKI, Die Grundlagen des Wunderbegriffes nach Thomas von Aquin. — REICHEL, Sprachpsychologische Studien. — MÜNSTERBERG, Grundzüge der Psychologie, I. Bd. — Katalog der Bibliothek der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. I. Bd. Bearb. von R. Pischel, A. Fischer, G. Jacob. — WIEDEMANN, Die Toten und ihre Reiche im Glauben der alten Aegypter. — Das Manava-Çrauta-Sutra, hgb. von Fr. Knauer. Buch I. — A. WILHELM, Ἔτος und ἐνιαυτός. — PLÜSS, Aberglaube und Religion in Sophokles' Elektra. — HEMPL, The origin of the latin letters *G* and Z. — KÖRTGE, In Suetonii de viris illustribus libros inquisitiones. — WEIL, Etudes sur l'antiquité grecque. — Johann Jakob BODMER, Denkschrift. — HÜBNER, Christ-Comoedia. Hgb. von Fr. Brachmann. — ZIMMERMANN, Die Todtenklage in den altfranzösischen Chansons de Geste. — DAHN, Die Könige der Germanen. VIII, 6. — BECKER, Der Initiative bei der Stiftung des Rheinischen Bundes 1254. — CUVILLIER-FLEURY, Journal intime. I. — RODOCANACHI, Bonaparte et les îles Ioniennes. — Der Odenwald und seine Nachbargebiete. Hgb. von G. Volk. — W. MANCKE, Getreideversorgung und Grossmachtstellung. — Verwaltungsbericht des Raths der Stadt Leipzig für das Jahr 1898. — Beiträge zur Statistik der Stadt Frankfurt a. M. — BÜLOW, Das Geständnissrecht. — ΒΥΖΑΝΤΙΝΑ ΧΡΟΝΙΚΑ. Hgb. von W. E. Regel. Bd. V-VII. — WEBER, Beiträge zu Dürers Weltanschauung.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Trente-quatrième année 12 novembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, nº 1486 : MORLEY, Cromwell. — NEWBOLT, Froissar in Britain. — GIBB, A history of Ottoman poetry, I. — COCK' Through the Antarctic Night, a narrative of the voyage of the Belgica. — Milton in the market place.

The Athenaeum, nº 3809 : Memoirs and corresp. of Coventry Patmore, by CHAMPNEYS. — A history of Hampshire and the isle of Wight, I. — How, Archbishop Plunket. — Books on the Empire. — Another Thackeray « find ». — Bernadotte. — The etymology of jade. — The hist. mss. commission.

Literarisches Centralblatt, nº 43 : A concordance to the Septuagint, Supplement by REDPATH. — BERNOULLI, Die Heiligen der Merowinger. — Weltgesch. von HELMOLT. IV. Die Randländer des Mittelmeers. — XÉNOPOL, Les principes fondamentaux de l'histoire. — WELSCHINGER, Bismarck. — GALLIENI, La pacification de Madagascar. — BLUMENTHAL, Der preussische Landsturm von 1813. — Kreuz und Quer durch Transvaal. — STUMME, Märchen der Barber von Tamazratt. — Apulei Apologia p. VAN DER VLIET. — RIGUTINI e BULLE, Dizionario ital. tedesco. — WADSTEIN, The Clermont Runic Casket. — KALTSCHMIDT, Deutsches Wörterbuch, I. — Gœthe, Faust, für die Bühne, von WILBRANDT. — Incunabula typographica, catalogue Rosenthal. — Alte Meister, Sammlung, 5 Lief., 40 Tafeln, Lief. 1-2. — A. SCHAEFFER, Die Grundlagen der Herbartschen Paedagogik.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 45 : Der Prophet Esra übersetzt von H. GUNKEL. — F. WÖRTER, Zur Dogmengeschichte des Semipelagianismus. — A. PAETZOLD, Die Konfutation des Vierstädtebekenntnisses. — P. VENTURA, Christenthum und Wissenschaft. — O. LEO, Die Kausalität als Grundlage der Weltanschauung. — Th. KERRL, Die Lehre von der Aufmerksamkeit. — W. MÜNCH, Ueber Menschenart und Jugendbildung. — P. HÜBLER, Friedrich d. Gr. als Pädagog. — — E. LIDÉN, Zur altindischen und vergleichenden Sprachgeschichte. Christlieb QUANDTS, Nachricht von der arawackischen Sprache. — — C. M. KAUFMANN, Die sepulcralen Jenseitsdenkmäler der Antike und des Urchristenthums. — A. CARTAULT, Sur les Satires d'Horace. — H. MELTZER, Vorstellungen der Griechen vom Leben nach dem Tode. — R. M. WERNER, Vollendete und Ringende. — HELIAND, ausgewählt u. übers. von J. Seiler. — E. P. EVANS, Beiträge zur amerikanischen Litteratur-und Kulturgeschichte. — W. LIEBENAM, Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche. — L. M. HARTMANN, Geschichte Italiens im Mittelalter. II, I. — H. PLEHN, Geschichte des Kreises Strasburg in Westpreussen. — Efterladte Papirer fra den Reventlowske familiekreds 1770-1827 udg. ved L. BOBÉ. III-IV. — A. FOURNIER, Kongress von Châtillon. — O. BAUMANN, Afrikanische Skizzen. — P. GERHARDT, Handbuch des Dünenbaues. — F CURSCHMANN, Hungersnöte im Mittelalter. — Laura MARHOLM, Die Frauen in der sozialen Bewegung. — M. KULISCH, Beiträge zum österreichischen Parlamentsrechte. — O. E. SCHMIDT, Ciceros Villen. — A. BELLUCCI, Sulla scala esterna del palazzo del popolo. — R. SCHWARTZ, Die Musik des 19. Jahrh.

Le Puy. — Imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Trente-quatrième année 19 novembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, mai-juin : *Partie administrative :* Statuts, etc. — Assemblée générale du 19 avril : Discours de M. A. Héron de Villefosse ; Rapports de M. A. Hauvette, de la Commission administrative. — *Partie littéraire :* G. Glotz, Les Naucrares et les Prytanes des Naucrares dans la cité homérique. — Th. Reinach, Pierres qui roulent. — K. Hude, Thucydide, I, 1, 2. — H. Weil, Metrica. — M. Holleaux, Recherches sur la chronologie de quelques archontes Béotiens.— *Chronique*. — *Bibliographie.*

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 4 : Em. Fairon, De l'authenticité de l'id. VIII du recueil de Théocrite. — L. P., Xénophon, Banquet, VI, 7. — A. Norden. Notes critiques sur les mss du Waltharius — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. O. Gradenwitz, Mary Mils. Patrick, A. J. Mason, Oldenberg, L. Valmaggi, G. Curcio, Nauck, R. Sabbadini, E. Diehl, Rébelliau, E. Champion, F. Landormy, H. Joly, Dugard, Garson, Brutails, J. Vander Aa, W. de Vreese, A. Bielen. — *Chronique.*

Revue historique de novembre-décembre 1900 : F.-T. Perrens, Le premier abbé Dubois. Épisode d'histoire religieuse et diplomatique. I. — G. Caudrillier. Le complot de l'an XII, le Complot chouan, I. — H. Léonardon. Prim et la candidature Hohenzollern. — Julien Luchaire. Un maître général des Frères prêcheurs : Raymond de Capoue, 1380-1399. — H. Hauser. Correspondance d'un agent genevois en France sous François Ier, 1546. — *Bulletin historique* : France. Histoire moderne et contemporaine, par Hauser, Lichtenberger, B. et G. Monod. — Roumanie, 1894-1898, par Teodoru et Xénopol. — *Comptes rendus critiques* : Holm, Gesch. Siliciens im Altertum ; Souchon, Die Papstwahlen ; Pilot de Thoret, Catalogue des actes du dauphin Louis XI, depuis le roi Louis XI, relatif à l'administration du Dauphiné ; Schlitter, Corresp. écrite entre Kaunitz et le baron Ignace de Koch, 1750-1752 ; Clapham, The causes of the war of 1792 ; Sagnac, La législation civile de la Révolution française ; Busch, Les Mémoires de Bismarck ; Bismarck, pensées et souvenirs.

Annales du Midi, n° 48, octobre : Crescini, Rambaut de Vaqueiras et Boniface de Montferrat. — F. Dumas, Les corporations de métiers de la ville de Toulouse au xviiie siècle. — Mélanges et documents : Trouillard, Requête de Gaston IV comte de Foix à l'archevêque de Reims, Juvenal des Ursins, réformateur du domaine royal, 1446. — *Comptes rendus critiques :* Taillefer, Hist. de la petite communauté de Lauture et Cazillac ; A. de Bellecombe, Hist. du château, de la ville et des seigneurs et barons de Montpezat et de l'abbaye de Pérignac ; Valran, Quare Salvianus, presbyter massiliensis, magister episcoporum a Gennadio dictus sit ; Misère et charité en Provence au xviiie siècle ; Assistance et éducation en Provence aux xviiie et xixe siècles.

Revue des lettres françaises et étrangères, n° 2 : A. de Tréverret, Idées de Francis Bacon sur l'écriture et sur les langues. — A. Vulliod, Un drame symbolique allemand. La cloche engloutie, de M. G. Hauptmann. — G. Michaut, Sur le romantisme. — Chronique. — Bibliographie.

— n° 3 : L. Mis, L'épisode d'Hélène dans le second Faust de Gœthe. — L. G. Pélissier, Sur le théâtre de Gabriele d'Annunzio. — Bibliographie.

Revue des études anciennes, n° 3 : G Rodier, Remarques sur le Philèbe. II. — H. Lechat, L'Agias de Lysippe. — H. de la Ville de Mirmont, Le poète Laevius, I. — E. Pottier, Sur un vers d'Horace, Art poet. 97. — *Antiquités nationales :* C. Jullian, Notes gallo-romaines, VII, Dieux topiques dans la vallée de Trets. — *Bulletin hispanique :* E. Hübner, Inscription latine de Rome conservée en Espagne. *Mélanges :* G. Foucart, La déesse Maut. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 2 : A. Hansay, Les origines de l'Etat liégeois. — E. Preudhomme, Les compositions dans les Athénées. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. E. Faguet, Corradi et Landi, Curcio, F. Hoffmann, O. E. Schmidt, Edet, Zimmermann, Lacour-Gayet, L. Clément, Courtaud, Roland, Vercoullie, J. Bal. — Chronique.

The Academy, n° 1487 : Champneys, Memoirs and correspondence of Coventry Patmore. — Carus, The history of the devil and the idea of evil. — De Maulde, The women of the Renaissance, a study of feminism, translated by Ely. — Grogan and Sharp, From the Cape to Cairo; Wickhoff, Roman art; A. Lang, The making of religion: Hazlitt, The Venetian republic; Krausse, The story of the Chinese crisis.

The Athenaeum, n° 3810 : The collected poems of T. E. Brown. — Mrs. Workman, In the ice world of the Himalaya. — Pollard, England under the protector Somerset. — Emma Marshall, a biographical sketch. — Traill, England, Egypt and the Sudan. — Military books. — Books on Africa. — Naval phraseology. — Chronology of Baeda, death of King Alfred. — F. Max Müller (C. Bendall). — Dude (A. Nutt.).

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Green, Die höhere Kritik des Pentateuchs. — S. Berger, Les Bibles castillanes (très soigné et exact). — Grawert, Die Bergpredigt. — Kants Briefwechsel, I, 1747-1788. — Regesta archiep. Magdeburgensis, IV, p. Winter und Liebe. — Chronique de J. J. Walter, p. R. Reuss. — Fester, Machiavelli (bon). — Jäger, Gesch. des XIX Jahrh. 3e ed. — Schulthess, Homonyme Wurzeln im Syrischen (savant et sagace). — Stati Sylvae, p. Klotz. — Spenser, The faerie Queene, p. Kate M. Warren. — Florschütz, Die Entstehung des schwachen Präteritums im Germanischen (très remarquable). — Waliszewski, Littérature russe (brillant). — Athéna, XII, 3. — Ruskin, Die Steine von Venedig. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, p. Arndt, Lief. 98-101. — Max Bach, Stuttgarter Kunst, 1794-1860.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : H. Zimmermann, Elohim. — Realencyklopaedie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. hgb. von A. Hauck. VII. VIII. — H. Koch, Pseudo-Dionysius Areopagita in seinen Beziehungen zum Neuplatonismus und Mysterienwesen. — G. Wobbermin, Zwei akademische Vorlesungen über Grundprobleme der systematischen Theologie. — P. Weinmeister, Beiträge zur Geschichte der evangelisch-reformirten Gemeinde zu Leipzig 1700-1900. — G. Louis, Giordano Bruno. — P. Marchl, Des Aristoteles Lehre von der Thierseele. — Festschrift zu dem fünfzigjährigen Jubiläum des Friedrichs-Realgymnasiums in Berlin. — F. Neubauer, Die Zukunft des Gymnasiums. — B. Friedberg, Geschichte der hebräischen Typographie in Krakau von 1530 bis auf die Gegenwart. — W. Pertsch, Drei Vorträge. — Aristophanis Nubes ed. J. van Leeuwen J. F. — O. Schulthess, Vormundschaftsrechnung des Demos-

thenes. — Neugriechische Unterrichtsbriefe. 2. Th. : Die Schriftsprache. — G. Witte, De Nicolai Damasceni Fragmentorum Romanorum fontibus. — P. Meyer, Beiträge zu Ciceros Briefen an Atticus. — P. Knauth, Goethes Sprache und Stil im Alter. — F. Linnig, Walther von Aquitanien. — A. Nutt, The fairy mythology of Shakespeare. — K. Federn, Neun Essays. — Weltgeschichte hgb. von Hans F. Helmolt, I. III, I. IV. — J. Vochezer, Geschichte des fürstlichen Hauses Waldburg in Schwaben. 2. — Basler Biographien, I. — O. Frömmel, Kinder-Reime. I. — C. von Hahn, Bilder aus dem Kaukasus. — K. Helfferich, Studien über Geldund Bankwesen. — M. Christof, Das Bankwesen. — R. von Mayr, Die Condictio des römischen Privatrechtes. — R. Leonhard, Die Hauptziele des neuen Bürgerlichen Gesetzbuches. — J. Mantuani, Tuotilo und die Elfenbeinschnitzerei am Evangelium Longum (= Cod. Nr. 53) zu St. Gallen. — J. Ruskin, Der Dogenpalast.

Altpreussische Monatsschrift, V-VI, juillet-septembre : Töppen, Salomon Mellentihns Hausbuch-Kant's Briefwechsel, I, 1747-1788, p. Schoendoerffer. — Altpreuss. Bibliographie für 1890 von W. Meyer. — Kritiken und Referate : Sembritzki, Gesch. der Stadt Memel ; Löwis of Menar, Kokenhusen und Umgebung, ein Führer durch den schönsten Theil des Dünathals. — Anhang : N. W. Thomas, Fragebogen über Thieraberglauben.

Museum, n° 9 : Delbrück, Vergleichende Syntax der idg. Sprachen, III (Speyer). — Griechische Tragödien, übers. von Wilamowitz-Moellendorff, I-IV (E. B. Koster). — Dziatzko, Unters. über ausgew. Kapitel des antiken Buchwesens (S. G. de Vries). — Jacob, Türkische Litteraturgeschichte, I (M. Th. Houtsma). — Der Mahāvrata-Abschnitt des Sankhâyana-Aranyaka, hrsg. etc. von Friedlaender (Caland). — Kollewijn, Opstellen over spelling en verbuiging (Van Helten). — Hagen, Der Gral (Blöte). — Eckel, Charles le Simple (P. L. Muller). — Pflugk-Harttung, Der Johanniter-und der deutsche Orden im Kampfe Ludwigs des Bayern mit der Kurie (P. L. Muller). — Van Rijswijk, Gesch. v. h. Dordtsche stapelrecht (Fruin). — Cumont, Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra (Rotteveel). — Moes, De Amsterdamsche boekdrukkers enz., afl. 2-4 (Enschedé). — Ten Bruggencate, Inleiding tot de klankleer (Leviticus). — Vos, Feiten en toestanden (Heeringa).

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 48 Trente-quatrième année 26 novembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, nº 2 : G. Rodier, Remarques sur le Philèbe. — Ph. E. Legrand, L'Arcadie et l'Idylle. — M. Bonnet, Les histoires de Salluste. — P. Perdrizet, Sur une épigramme de Martial. — *Antiquités nationales :* C. Jullian, Inscription de Carpentras. — G. Gassies, Inscription celtique trouvée à Meaux. — *Bulletin hispanique :* E. Hübner, Nouvelles inscriptions latines d'Emerta Augusta. — *Bibliographie.*

Revue de l'Instruction publique en Belgique, nº 5 : H. Grégoire, Les recherches récentes sur la question de Tyrtée. — V. Fris, Le chronicon trunchiniense. — *Bibliographie :* Ouvrages de MM. R. Duval, G. Wissowa, C. Piat, J. Stender, P. Tschernajew, Marchant, Faguet, Matzke, Lohmann, Lang, Geistbeck, Logeman, P. Morane. — *Chronique.*

Bulletin pédagogique et bibliographique du Musée belge, nº 8 : Ouvrages de MM. Norden, Faguet, Koschwitz, Vianey, Kok, Lorenz, Wilke, Melon, Demarteau, Godré, Giry, de Fleury. — V. Gérard, Application de la méthode de Herbart à l'analyse littéraire d'un discours français.

Correspondance historique et archéologique, nº 82 : Ch. Sellier, Le docteur Lamouroux. — Mareuse, Un plan de Bordeaux par Albert Jouvin de Rochefort (fin). — Mommeja, Ph. Tamizey de Larroque, Essai bio-bibliographique (suite). — Dom L. Guilloteau, Une lettre de Grégoire, évêque de Blois, à l'abbé Jacques Rangeard. — *Questions :* Hiérarchie française de Robert Cenau. — *Chronique :* Jules Périn, Les villes décorées, Publications diverses, Ouvrages nouveaux.

Nouvelle revue rétrospective, nº 77 : Lettres du capitaine Pécheur, 1812-1815. — Séjour de Pierre Leroux en Provence, notes et lettres à son disciple Baussy.

The Academy, nº 1488 : Lord Rosebery, Napoleon, the last phase. — Hare, The story of my life, IV, V, VI. — Sir Edward Fry, Studies by the way. — Rawnsley, Memories of the Tennysons. — Heckethorn, London Memories ; Doyle, The great Boer war ; Farelly, The settlement after the war in South Africa ; Krausse, The Far East, its history and his question ; Morris, Chamberlain.

The Athenaeum, nº 3811 : Morley, Cromwell. — Robertson-Scott, The people of China. — Shaw, Calendar of treasury books and papers, 1735-1738. — Lacour, Les origines du féminisme contemporain. — Patristic literature. — The date of King Alfred's death (Anscombe). — Cornish forms (W. Roberts). — The origin of dude (C. B. Wilson). — Canning's duel (A. J. Butler). — The life and letters of Th. H. Huxley. — The British School at Athens.

Literarisches Centralblatt, nº 45 : Gregory, Textkritik des N. T. — U. Chevalier, L'origine du Saint-Suaire. — Patin, Parmenides gegen Heraklit. — Grisar, Analecta Romana, I. — Loersch, Die Weistümer der Rheinprovinz, I. Trier. 1. Boppard, Koblenz. — Reh, Statuten der Univ. Frankfurt an der Oder. — Wittelsbacher Briefe, 1590-1610, p. Stieve. — Kaemmel, Krit. Studien zu Bismarks Ged. und Erinnerungen. — O. Bürger, Reisen eines Naturforschers im tropischen Süda-

merika. — Hist. des rois des Perses par Abou Mansour abd-Al-Malik trad. ZOTENBERG. — Krit. Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie, p. VOLLMÖLLER. — DRESCHER, Arigo, der Uebersetzer des Decamerone und des Fiore di Virtu. — MACAULAY, The rhymer. — E. MÜLLER, Regesten zu Schillers Leben u. Werken. — BABUCKE, Gesch. des Kolosseum. — JUNG, Notwendigkeit das Fachlehrertum an den höheren Schulen moeglichst einzuschraenken.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : W. STURM, Der Apostel Paulus und die evangelische Ueberlieferung. Forts. — K. KÜNSTLE, Zwei Dokumente zur altchristlichen Militärseelsorge. — H. FÜRSTENAU, Johann von Wiclifs Lehren von der Eintheilung der Kirche und von der Stellung der weltlichen Gewalt. — A. HEGLER, Zur Erinnerung an Carl Weizsäcker. — J. G. VERMEULEN, Zur Einleitung in die Kirchengeschichte. — G. J. ROMANES, Gedanken über Religion. — F. RITTER von FELDEGG, Beiträge zur Philosophie des Gefühls. — P. SOLLIER, Le problème de la mémoire. — Uebersicht über die geschichtliche Entwickelung der Gymnasien in Sachsen. — Ph. KUHFF, Les langues vivantes parlées. II. — K. DZIATZKO, Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens. — Fr. THUREAU-DANGIN, Recherches sur l'origine de l'écriture Cunéiforme. I. — A. GLEYE, Die ethnologische Stellung der Lykier. — FESTSKRIFT til J. L. Ussing. — Ad. NOREEN, Spridda Studier. — P. STEINHAUSER, Die künstlerische Darstellung des Kampfes in den echten und unechten Theilen der « Kudrun ». — L. MAIGRON, Le Roman historique à l'époque romantique. — W. A. NEILSON, Origins and Sources of the Court of Love. — Liv-, Est- und Kurländisches Urkundenbuch. X. Bd.; 2. Abth., I. Bd.; Sachregister z. Bd. VII-IX. — AAGE FRIIS, Andreas Peter Bernstorff og Ove Höegh Guldberg. — Mémoires du général Baron de Dedem de Gelder 1774-1825. — L. BLOCH, Die ständischen und sozialen Kämpfe in der römischen Republik. — FESTSCHRIFT zum 75 Jährigen Jubiläum des kgl. sächsischen Alterthumsvereins. — E. de MANDAT-GRANCEY, Au Congo.—Englische Fabrikgesetze. — M. H. VANUTBERGHE, Exploitation commerciale des Forêts. — R. MAYNC, Der Diskont. — C. CHRIST, Mittelalterliche Kriminaljustiz mit besonderer Rücksicht auf Heidelberg und den Odenwald — C. S. GRÜNHUT, Lehrbuch des Wechselrechts. — M. ZUCKER, Albrecht Dürer.

Euphorion, VII, 3 (Vienne, Fromme) : SPITZER, Aesthetik, Sozialpolitik und Entwicklungslehre. — BORKOWSKI, Ein Vorläufer von Paul Gerhardts Lied « Befiehl du deine Wege », 1629. — RIEMANN, J. J. Engel's Herr Lorenz Stark, V-VIII. — DÜNTZER, Monsieur Nicola in Gœthes Tagebuch juni u. juli 1798 und Rétif de la Bretonne. — HAAS, Benjamin Constants Gespräche mit Gœthe 1804. — MAYNC, Uhlands Dichterwerkstatt. — SPEIER, Das künstlerische Problem in Grillparzers Ein Treuer Diener seines Herrn. — HALLGARTEN, Aus dem Nachlasse Grabbes, Kosziusko, ein dramatisches Fragment. — KRAEGER, Zur Gesch. von C. F. Meyers Gedichten, II. — Miscellen : BECK, Zu der Entstehung der Redensart, Keinen Knopf, Zu dem Ausdruck Schwören, in Grimms deutschem Wörterbuch. — REUSCHEL, Bemerk. zu Mathesius' Leichen = und Hochzeitspredigten. — MORRIS, Zur Datierung des Disputationsplanes im Faust. — L. GEIGER, Nachtrag zu Seite 259. — Recensionen und Referate : LAUBMANN u. SCHEFFLER, Die Tagebücher des Grafen August von Platen; KÖSTER, Gottfried Keller; VERMEYLEN, Leven en werken van Jonker Jan van der Noot. — *Bibliographie* : Zeitschriften (Hauffen). — Schweiz. Zeitschriften (Hoffmann-Krayer). — Bücher (Sauer; comptes-rendus

de THOMAS, Die letzten zwanzig Jahre deutscher Litteraturgeschichte; TARDEL, Die Sage von Robert dem Teufel; KNORTZ, Was ist Volkskunde; FALK, Geheimes Tagebuch; CONSENTIUS, Der Wahrsager; SCHMIDTMAYER, Ein latein. Preisgedicht auf die Hauptstadt Prag von Mickl. — Nachrichten. — Erwiderung von R. F. Arnold.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Trente-quatrième année 3 décembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Souvenirs et Mémoires, n° 29 : Saint-Paul, Journal du siège de Pondichéry en 1778. — Les Mém. de Mme d'Epinay (suite). — Jean Daras, Formose, 1885 (suite). — Livres d'histoire : L'éducation militaire de Napoléon : L'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt ; Trois ans en Allemagne. — Supplément : Journal de Louis XVI (suite).

Annales des sciences politiques, 15 novembre : Émile Boutmy, de l'Institut, L'état anglais et sa fonction à l'extérieur. — P. Lavagne, La question des Nouvelles-Hébrides. — H. Micheli, L'assurance obligatoire en Suisse et le plébiscite du 20 mai 1900. — P. Hamelle, Les élections anglaises. — G. Salaun, L'état français assureur. — Ch. Dupuis, Chronique internationale (1899). — Analyses et comptes rendus : ouvrages de M. Welschinger, Ripley, Engelhardt, Mourey, Ferstel.

Revue des études historiques n° 5 : Mirot, Jérôme Aléandre. — Coquelle, Guillaume V et la France 1766-1781. — Asse, Bibliographie critique de J.-J. Rousseau. — Comptes rendus : Lebey, Laurent le Magnifique ; Conway, Paine ; Lex, Souvenirs du général Thiard.

Revue d'Alsace, novembre-décembre : Larger, Le haut-mal de Marie Leczinska. — Hoffmann, Les 1res municipalités de la Haute Alsace, II — Lefébure, Notes de voyage d'un Alsacien, De la chartreuse de Basserville à Bayreuth par l'Engadine et le Tyrol. — Mossmann, Le congrès de Nuremberg et l'évacuation des villes d'Alsace (fin) — A. M. P. Ingold, La vraie date de la première réunion du Conseil souverain d'Alsace — *Mélanges :* Adam, Une curiosité épigraphique ; Gasser, Revendication de la maison d'Autriche sur Hattstadt. — Bibliographie (ouvrages de MM. Mondelli, Ardouin-Dumazet, Barrès, Maire, Winterer).

The Academy, n° 1489 : Huxley. — Abbott, Songs of modern Greece. — Heathcote, St Kilde. — Sir G. W. Dasent, The story of Burnt Njal. — Gardner, Florence, — Other new books : Odysseus, Turkey in Europe ; Deighton, The old dramatists, conjectural readings. — Williamson, Perugino. — Selby, Chinamen at home.

The Athenaeum, n° 3812 : Lord Rosebery, Napoleon the last phase. — Cook, Through the first antarctic night. — Sir Edward Fry, Studies by the way. — Moore, A history of the isle of Man. — Oriental philology (publications de MM. E. G. Brousse et Bonelli) — Grass widow (Karkaria) — John Barbour versus John Ramsay. — A. M. S. Point and pillow lace.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Exodus. Erklärt von H. Holzinger. — A. Titius, Die neutestamentliche Lehre von der Seligkeit und ihre Bedeutung für die Gegenwart. — R. Seeberg, Theologie des Johannes Duns Scotus. — O. Alberts, Aristotelische Philosophie in der türkischen Litteratur des 11. Jahrhunderts. — B. Gracian, El Heroe. El Discreto. p. p. A. Farinelli. — H. Richert, Hegels Religionsphilosophie. — H. Jacobsen, Die sittliche Bildung nach J. H. Pestalozzi. — Nidhâmî-i-'Arûdi-i-Samarqandi, The Chahār Maqālah, transl. by E. G. Browne. — Diwan des Farazdak. 2. Hälfte, hgb. von J. Hell. — Festschrift C. F. W. Müller zum 70. Geburtstag gewidmet. — E. Rohde, Der griechische Roman und seine Vorläufer. 2. Aufl. — G. Kettner, Die Episteln des Horaz. — Hartmann von Aue, Gregorius. Hgb. von H. Paul. 2. Aufl. — Fr. Brass, Goethes Anschauung

der Natur, die Grundlage seiner sittlichen und ästhetischen Anschauungen. — P. LORENTZ, Goethes Wirksamkeit im Sinne der Vertiefung und Fortbildung deutscher Charakterzüge. — P. MEYER, Goethe und das klassische Alterthum. — W. BODE, Goethes Lebenskunst. — M. KALUZA, Historische Grammatik der englischen Sprache. I. — J. E. SPINGARN, A History of Literary Criticism in the Renaissance. — D. SCHÖNINGH, Die Göttergenealogien des Boccaccio. — H. GELZER, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. — S. ISSLEIB, Moritz von Sachsen als protestantischer Fürst. — Die Gefangennahme des Landgrafen Philipp von HESSEN. — P. STETTINER, Zur Geschichte des preussischen Königstitels. — O. KAEMMEL, Der Werdegang des deutschen Volkes. II. — V. JAEKEL, Studien zur vergleichenden Völkerkunde. — J. SCHÖN, Russlands Ziele in Asien. — B. van RIJSWIJK, Geschiedenis van het Dordtsche Stapelrecht. — V. CATHREIN S. J., Durch Atheismus zum Anarchismus. — A. SCHULTEN, Das römische Afrika.

Literarisches Centralblatt, n° 46 : NIPPOLD, Ein Friedensprogramm und Abwehr einer Kriegserklärung. — Der Tractat Kethuboth, übers. RAWICZ. — H. SCHILLER, Weltgeschichte I. Gesch. des Altertums (manqué à tous égards). — BRANDL, Die Renaissance in Florenz u. Rom (huit conférences). — HASSEL, König Albert von Sachsen als Kronprinz. — SPIELMANN, Die Taipingrevolution in China. — LENZ, Die grossen Maechte. — Perthes, altdeutscher Atlas. — Alfarabi, Der Musterstaat, übers. DIETERICI (exact et coulant). — DZIATZKO, Ausgew. Kapitel des antiken Buchwesens (fin, soigné, instructif). — BASSERMANN, Dantes Spuren in Italien (petite édition). — URBAN, Owenus u. die deutschen Epigrammatiker des XVII Jahrhunderts. — Tafelbilder Lucas Cranachs des aelteren und seiner Werkstatt.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 50 Trente-quatrième année 10 décembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1490 : GRINNELL, The North American Indians of to-day. — Emma Marshall. — GOUGH, The Bible true ; Helena SWAN, Girl's christian names; J. MURRAY, Life in Scotland a hundred years ago ; Sir John ROBINSON, A lifetime in South Africa.

The Athenaeum, n° 3813 : HARE, The story of my life, IV-VI. — SELOUS, Sport and travel. — Shaftesbury, p. ROBERTSON et RAND. — General Sir Arthur Cotton. — Books on South Africa. — Biblical literature. — As luck would have it. — Cornish forms. — The Pamirs. — John Barbour and Sir John Ramsay. — Kent, past and present.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : BUDDE, Die sog. Ebed-Jahwe-Lieder. — CARY, The synoptic Gospels. — GRÜNEISEN, Der Ahnenkultus und die Urreligion Israels. — PETERS, Der Arzt und die Heilkunst in der deutschen Vergangenheit (très attachant). — LOHMANN, Die stattliche Regelung der englischen Wollindustrie. — Briefw. Friedrich Wilhelms III und der Königin Luise mit Alexander I, p. BAILLEU. — LEO, Die Schlacht bei Nördlingen 1634. — PICK, Aus der Zeit der Not 1806-1815. — LENDENFELD, Das Hochgebirge der Erde. — The reports of the magicians and astrologers of Nineveh and Babylon in the B. M. the original texts, p. THOMSON. — Cassiodori Opera omnia rec. MOMMSEN. — Landnamabok, I-III. — Wieland, p. KLEE, 4 vol. — KIRN, Gœthe's Lebensweisheit. — BENEDETTI, Gli Scavi di Naree ed il Museo di Villa Giulia.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : F. X. FUNK, Kirchengeschichtliche Abhandlungen und Untersuchungen. 2. — Frz. ILWOF, Der Protestantismus in Steiermark, Kärnten und Krain vom 16. Jahrh. bis zur Gegenwart. — J. KÖBERLE, Die Tempelsänger im Alten Testament. — E. HAECKEL, Die Welträthsel. — G. RATZENHOFER, Der positive Monismus und das einheitliche Prinzip aller Erscheinungen. — Fr. LOOFS, Anti-Haeckel. — J. BAUMANN, Haeckels Welträthsel nach ihren starken und ihren schwachen Seiten. — R. HÖNIGSWALD, Ernst Haeckel der monistische Philosoph. — A. MICHELITSCH, Haeckelismus und Darwinismus. — (P. HOHLFELD), Die Glaubensbekenntnisse eines Naturforschers und eines Philosophen ; — R. STEINER, Haeckel und seine Gegner. — HEINR. SCHMIDT, Der Kampf um die « Welträthsel ». — E. G. SPAULDING, Beiträge zur Kritik des psychophysischen Parallelismus. — G. CESCA, Principii di Pedagogia generale. — A. W. SCHLEICHER, Somali-Texte. — L. DEUBNER, De incubatione. — W. CHRIST, Pilologische Studien zu Clemens Alexandrinus. — Tacitus, Agricola ed. A. GUDEMAN. — R. HESS, Zur Deutung der Begriffe : sententia, divisio, color bei Seneca. — E. LEMCKE, Textkritische Untersuchungen zu den Liedern Heinrichs von Morungen. — F. N. FINCK, Der deutsche Sprachbau als Ausdruck deutscher Weltanschauung. — J. BAUSE, Ueberblick über die Entwicklung der deutschen Rechtschreibung. — DANTE, Das Paradies, übs. von K. Szász. — DELBRÜCK, Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte. I. — Hessisches Urkundenbuch. I. Urkundenbuch der Deutschordensballei Hessen von A. WYSS. III. — F. REICHE, Ueber die Theilung der Zivilund Militärgewalt im 3. Jahrh. der römischen Kaiserzeit. — Der römische Limes in Oesterreich. — O. SCHWARZ u. G. STRUTZ, Der Staatshaushalt und die Finanzen Preussens. I, 2. II, I. — P. HIESTAND, Grundzüge der privaten Unfallversicherung. — J. KOHLER u. W. Scheel, Die peinliche Gerichtsordnung Kaiser Karls V. — A. WEBER, Die Geldqualität der Banknote. — H. ABERT, Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-quatrième année 17 décembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 116 : Longnon, Un vestige de l'épopée mérovingienne, la chanson de l'abbé Dagobert. — Galtier, Byzantina. — P. Meyer, Psautier de Lambert le Bègue. — Salvioni, A proposito di amis. — *Mélange :* Tartar cloths, Inferno, XVII, 14 (Toynbee) ; Les deux Coquillert (Longnon) ; Tuscan mente and mento (Johnston) ; Acudia (Cuervo) ; Ecaré (Joret). — *Comptes rendus :* Forsch. zur röm. phil. Festgabe für Suchier ; Bruckner, Charakteristik der germ. Elemente im Italien ; Le Bestiaire de Philippe de Thaun, p. Walberg ; Le chevalier à l'Épée, p. Armstrong ; Jean Manuel, Il libro de los enxiemplos, p. Knust. — Notes et réponses (Mohl et Roques ; Loth et Lot).

The Academy, n° 1491 : Stedman, An American anthology. — An Englishwoman's loveletters. — Haeckel, The riddle of the universe at the close of the XIX century. — Buttersby, In the web of a war ; Macdonald, How we kept the flag flying ; Cunliffe, The history of the Boer war. — Russell and Lewis, The Jew in London. — Sir Herbert Maxwell, Memories on the month ; Plomer, A short history of English printing ; Hirn, The origins of art ; Hofmeyer, The story of my captivity. — The songs of the sanctuaty.

The Athenaeum, n° 3814 : Life and letters of Zachary Macaulay. — An englishwoman's love letters. — W. Raleigh, Milton. — Farnham, Francis Parkman. — The Book of John Fisher, town clerk and deputy recorder of Warwick, p. Kemp. — Valfrey. — The date of king Aelfred's death (Ramsay). — John Barbour versus John Ramsay's ghost (Neilson). — Notes from Athens (Bosanquet).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Marti, Das Buch Jesaja ; Duhm, Die Psalmen ; Holzinger, Exodus ; Harnack, Das Wesen des Christentums. — Anal. Ierosolum. Stuchuologias, p. Papadopoulos-Kerameus. — Wundt, Völkerpsychologie. — Schurtz, Urgesch. der cultur, I. — Erkebiskop Henrik Kalteisens Kopibog, p. Alex. Bugge. — Breysig, Kulturgesch. der Neuzeit, I, II, 1. — Von Below, Territorium und Stadt. — Baumgarten, Bismarcks Stellung zur Religion und Kirche. — Schlichting, Moltke und Benedek. — P. Leroy-Beaulieu, La rénovation de l'Asie. — Abou Othman Amr ibn Bahr-al-Djahiz de Buera, Le livre des avares, p. Van Vloten. — Freudenberger, Zur Naturgesch. der Sprache. — The Amherst papyri, p. Grenfell and Hunt, I. The ascension of Isaiah and other theological fragments. — Suchier, und Birch-Hirschfeld, Gesch. der franz. Literatur. — Liebau, König Eduard III von England und die Gräfin von Salisbury in ihren Beziehungen nach Gesch. Sage und Dichtung. — A. von Berger, Studien und Kritiken, 2ᵉ ed. — Erdmann, Die Bedeutung des Wortes. — Tille, Die Gesch. der deutschen Weihnacht, Yule and Christmas. — P. Weber, Beitraege zu Dürers Weltanschauung.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 52-53 Trente-quatrième année 24-31 décembre 1900

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Études anciennes : G. Rodier, Remarques sur le Philèbe, III. — H. de la Ville de Mirmont, Le poète Laevius, II. — C. Jullian, Notes gallo romaines : VIII, Lucain historien ; IX, Le siège de Marseille, la terrasse d'approche; Note sur la topographie de Marseille grecque. — P. Waltz, Trois villes primitives nouvellement explorées (Los Castillares, Los Altos de Carcelen, Las Grajas). — P. Paris, Petit taureau ibérique en bronze. — *Chronique*. — *Bibliographie*.

Revue des lettres françaises et étrangères, 1900, n° 1 : Ch. Joret, Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar. — Boris de Tannenberg, Emilio Castelar. — A. Morel-Fatio, Menéndez y Pelayo. — *Bibliographie*.

Revue des études historiques, n° 6 : H. Courteault, Lettres inédites de Mme de Maintenon. — Tabournel, La catastrophe de la rue Royale, 30 mai 1770. — Boutry, Une page intime de la vie de la marquise de Flavacourt. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Cabrol, Tausserat-Radel, Mme A. Le Roy, Gaûthier-Villars, Boyé, Cabanès, Costa de Beauregard, Jobbé-Duval, Girod de l'Ain, Mardrus, Bournon.

Nouvelle revue rétrospective, n° 76 : Arrestation de Mme de Lafayette et de sa famille au château de Chavaniac 1792. — Un placet en vers par Hyacinthe Dorvo, 1796. — Journal de S.-C. Lechat, ancien scrétaire de Murat 1814-1836.

Correspondance historique et archéologique, n° 83 : Sellier, L'hôtel de Chevreuse ou de Luynes. — Lacaille, Le partage du palais Mazarin à la mort du cardinal. — Momméja, Tamizey de Larroque, essai biobibliographique. — *Question :* Lee, P. Saint-A., pseudonyme : *Chronique :* Fouilles du Carbon-Blanc : nouvelles et publications diverses ; ouvrages nouveaux de MM. Barroux, Beaurepaire, Bournon, Courteault, Labande, Riat.

The Academy, n° 1492 : Lady Dilke, French architects and sculptors of the XVIII century. — Songs from the Book of Jafir ; Mahan, The problem of Asia ; Dunlop, Daniel O' Connell. — Litterature in 1900, some memories and impressions. — An Englishwoman's Love-Letters.

The Athenaeum, n° 3815 : Leslie Stephen, The English Utilitarians (1er art.). — W. C. Oswell. — Sylvana's letters. — Calendar of documents preserved in France illustrative of the history of Great Britain and Ireland, I, 918-1206, p Round. — Books about the war. — Books of travel. — The mutilation of Horace Walpole's letters (Helen Toynbee). — John Barbour and sir John Ramsay (Brown). — The prononciation of « dude » in America. — Huxley's life. — Notes from Rome (Lanciani).

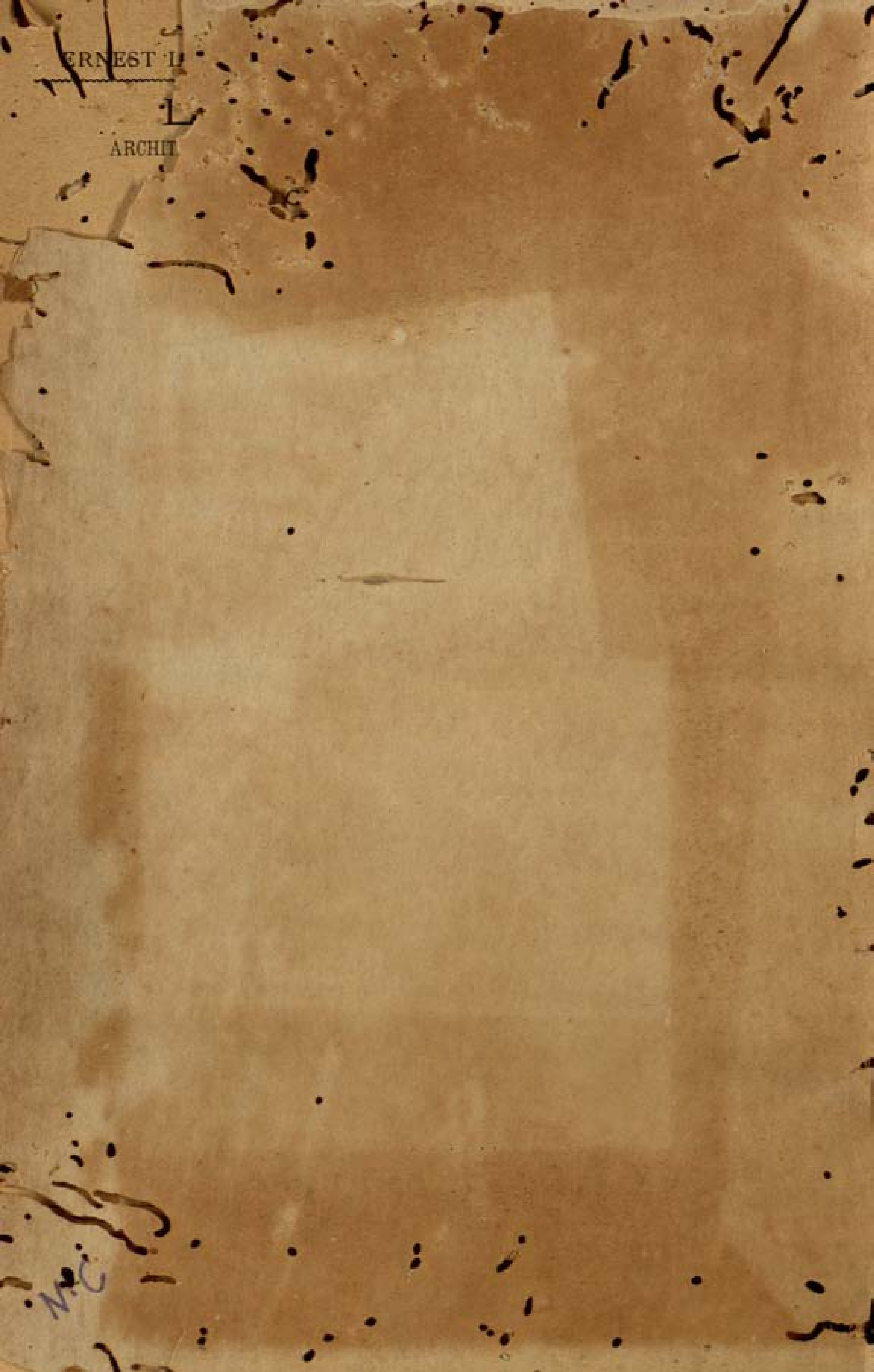
Literarisches Centralblatt, n° 50 : Realencyclop. für prot. Theologie u. Kirche, 3e ed. VIII. — Leimdörfer, Die Lösung des Koheleträthsels — Jacoby, Neutestam. Ethik I. — Von Hagen, Die Welt als Raum und Materie. — Bregenzer, Thierethik. — Luckenbach, Abbild. zur alten Gesch. — Doniol, Serfs et vilains au moyen âge (vivant, sans marquer de progrès). — Thurnhofer, Bernhard Adelmann von Adelmannsfelden, Humanist und Luthers Freund (solide). — Zippel, Gesch. des Friedrichs — Collegimus zu Königsberg; Ellendt, Lehrer und Abiturienten des Friedrichs-collegiums. — Menge, Die Schlacht bei Aspern (très soigné). — Habayudha's Kairrahasya p. Heller. — Germania, p. J. Mueller. — Frankel, Romanische insbes.

Italien. Wechselbeziehungen zur englischen Literatur (utile). — D'Arbois de Jubainville, Cours de littérature celtique, VI, (très sagace et remarquable). — Ehrhard, Grillparzer (très bon). — [illegible]brow, Frauenbilder der neueren deutschen Literaturgeschichte. — Büchmann, Geflügelte Worte 20e ed. — Festschrift Gutenberg. — Wulff, Alexandel mit der Lanze.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : H. H. Wendt, Das Johannesevangelium. — Auxenti Dorostorensis Epistula de fide, vita et obitu Wulfilae hgb. von Fr. Kauffmann. — H. Weinel, Die Bildersprache Jesu in ihrer Bedeutung für die Erforschung seines inneren Lebens. — R. Seyerlen, Die gegenseitigen Beziehungen zwischen abendländischer und morgenländischer Wissenschaft mit besonderer Rücksicht auf Salomon ibn Gebirol. — A. Kalthoff, Friedrich Nietzsche und die Kulturprobleme unserer Zeit. — P. Remaclus Förster, Schulklassische Verirrungen. — Rauschen, Das griechisch-römische Schulwesen zur Zeit des ausgehenden antiken Heidenthums. — Catalogus Codicum Hagiographicorum graecorum Bibliothecae Vaticanae. — A. Nutt, Cuchulainn, the Irish Achilles. — Plutarque, de la Musique p. p. H. Weil et Th. Reinach. — Δημητρίου Π. Ταγκοπούλου, Νέα λαϊκή ἀνθολογία. — Th. Thalheim, Zu Lykurgos und Lysias. — H. Hoffmann, Die Schlesische Mundart. — J.-D. Garnier, Zur Entwicklungsgeschichte der Novellendichtung Ludwig Tiecks. — C. A. Behmer, Laurence Sterne und C. M. Wieland. — A. Ive, I dialetti ladino-veneti dell' Istria. — Th. Reitterer, Leben und Werke Peter Pinders. — G. Gorrini, La Cattura e prigionia di Annibale Malvezzi in Germania. — Briefwechsel König Friedrich Wilhelms III. und der Königin Luise mit Kaiser Alexander I. Hgb. von P. Bailleu. — E. v. Hartmann, Zur Zeitgeschichte. — E. H. Meyer, Badisches Volksleben im neunzehnten Jahrhundert. — Th. Sommerlad, Wirthschaftsgeschichtliche Untersuchungen. 1 H. — G. Cassel, Das Recht auf den vollen Arbeitsertrag. — J. Riehl, Westfälisches Bauernrecht. — W. Haver, Die Gattungsschuld. — F. Noack, Neue Untersuchungen in Alexandrien. — S. Graf Pückler-Limpurg, Martin Schaffner. — C. Reinecke, Gedenblätter an berühmte Musiker.

Museum, n° 10 : Mitteis, Aus den griechischen Papyrusurkunden (E. O. Houtsma). — Dokkum, De constructionis analyticae vice acc. c. inf. fungentis usu apud Augustinum (Cannegieter). — Ten Brink, Romans in proza, aflevering 1-4 (E. T. Kuiper). — Des Coninx Summe, uitgeg. door Tinbergen [Inleiding] (Salverda de Grave). — Michels, Mittelhochd. Elementarbuch (Boer). — Liebau, König Eduard III und die Gräfin von Salisbury (Logeman). — Koch, Julian der Abtrünnige (Strootmann). — Von Helfert, Zur Lösung der Rastatter Gesandtenmord-Frage (Mendels). — De Waard, De Nederlandsche vlag (Van Gijn). — Van Nes, De eeuw der overwinning (Van de Sande Bakhuyzen). — Ciceronis Somnium Scipionis, erklärt von Meissner (Bierma). — De Boer, Bekn. leerboek der algem. geschiedenis (Hecker).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.



ERNEST L

L

ARCHIT

N.C